Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SIXIÈME ANNÉE

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

SIXIÈME ANNÉE

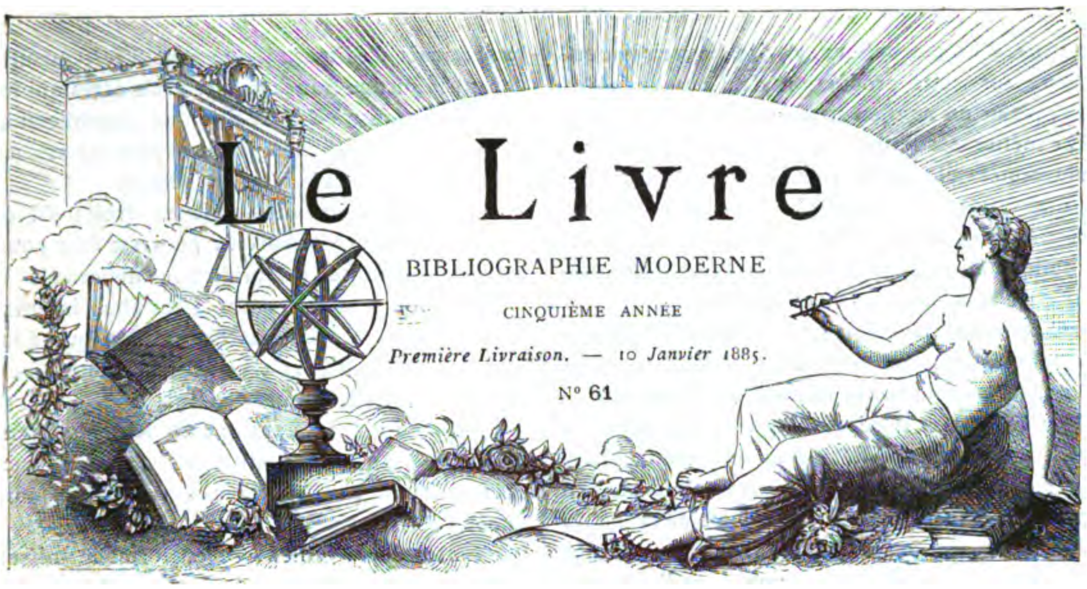


PARIS

A. QUANTIN — Imprimeur-Éditeur | OCTAVE UZANNE — **Rédacteur en Chef**

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1885



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causerie d'un curieux, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois.** — **Romans.** — **Mélanges littéraires.** — **Poésies.** — **Histoire.** — **Livres d'amateurs.** — **Beaux-Arts.** — **Géographie.** — **Sciences philosophiques.** — **Sciences naturelles.** — **Gazette bibliographique.** — **Documents bibliographiques, etc.**

CAUSERIE D'UN CURIEUX

Autour d'un clocher *et* Charlot s'amuse *devant les assises de la Seine. — L'éditeur Kistemaeckers et la consultation des avocats belges. — L'Histoire des ouvrages poursuivis et condamnés. — Le Livre du monde d'après Balzac. — Adieux d'un éditeur au public. — Malassis et Liseux. — Une nouvelle illustration de* Mademoiselle de Maupin. — *Difficultés de l'interprétation d'une telle œuvre. — MM. Toudouze et Champollion.* — Les œillets de Kerlaz, *par André Theuriet. — Une devise pour les éditions Conquet.*

Il faut que les balances de la justice soient bien singulièrement faussées pour qu'à quinze jours d'intervalle les jurés des assises de la Seine aient, contre toute équité, condamné l'auteur et l'éditeur du roman *Autour d'un clocher* et acquitté le peintre de *Charlot s'amuse.* M. Desprez, le jeune romancier de talent qui vient de subir un mois de prison pour outrage aux bonnes mœurs, comme un simple monomane ou *exhibitionniste,* avait fait avant tout œuvre d'art littéraire dans sa très remarquable description de mœurs villageoises; quelques passages seuls étaient incriminés, mais il ne faut, dit-on, que dix lignes d'un homme pour le faire pendre et les honorables négociants ou industriels qui composent d'ordinaire l'aréopage des assises confondent volontiers *autour* avec *alentour,* et sont aptes à juger de la morale en littérature comme M. Jourdain à distinguer les vers de la prose.

Voici, d'autre part, M. Paul Bonnetain mis en cause et acquitté, deux longues années après la publication de ce *Charlot s'amuse* qui fit justement scandale lors de son apparition; ici, il y avait, à n'en point douter, recherche voulue d'un succès malsain. Après l'ouvrage universellement connu de Tissot et le livre anglais *Onania,* il était superflu de romantiser, dans sa stérilité, la pollution volontaire et de décrire un mal honteux avec des complaisances et des raffinements inouïs. Ce livre eût été saisi et condamné au feu, à l'antique méthode, aussitôt sa mise en vente, que personne, j'ose l'affirmer, n'y aurait trouvé à reprendre; mais, après deux années d'attente, la vieille magis-

trature, d'un pas boîteux, s'avise d'ouvrir une enquête sur cette production d'un auteur jaloux d'acquérir un nom en se faisant si mal la main au dur métier des lettres. Aussi n'est-on point médiocrement étonné de voir l'indulgenee d'un tribunal qui, par sa maladroite mise en accusation de *Charlot s'amuse,* n'a fait qu'aviver la curiosité publique au sujet d'une œuvre digne d'être condamnée au silence des vices solitaires.

Cette coïncidence bizarre de deux verdicts si opposes, portés ostensiblement à faux sur deux ouvrages publiés par la même librairie, mérite de fixer un instant la pensée des lecteurs, et il n'y a qu'à la cour du roi Pétaud qu'on aurait chance de trouver des jugements si contraires au bon sens et même à la morale. Le glaive de la justice ressemble au couteau de Janot : on en change tantôt le manche, tantôt la lame, mais il est rarement intact et n'est plus tenu que par le caprice. En ce qui concerne le roman *Autour d'un clocher,* l'éditeur belge, M. Henry Kistemaeckers, a été soumis à la même peine que l'auteur, M. Desprez; c'est là un fait sans précédent et qui réduit à néant cette frontière de Belgique que l'on aimait à traverser, sous l'empire, pour remplir ses poches de petits livres gaillards publiés sous le manteau. Le temps est proche où MM. les éditeurs de Belgique iront au Congo pour mettre au jour leurs grasses fantaisies illustrées de cartes transparentes. Bruxelles est aujourd'hui à portée des foudres de la Thémis française.

***

M. Kistemaeckers, citoyen belge, bien que déclarant avoir mis lui-même en vente sur la place de Paris et envoyé aux libraires de province le livre *Autour d'un clocher,* supposait qu'on ne pouvait sérieusement instruire contre lui, et il se croyait sûrement abrité par un curieux mémoire rédigé en sa faveur par les sommités du barreau de Bruxelles et dont il est curieux d'étudier la logique:

« M. Kistemaeckers, y est-il dit, n'a fait en France que ce que les éditeurs français font régulièrement en Belgique : il est venu s'entendre avec les libraires pour la vente de son ouvrage et n'a, en définitive, rien vendu; la preuve en est qu'il n'a droit à recevoir le payement de ses exemplaires qu'après leur vente au public par les libraires, et non autrement.

« Erreur matérielle de fait, source d'une erreur de droit; M. Kistemaeckers, *éditeur* à Bruxelles, n'a pas vendu l'ouvrage ni à Paris ni en France, il a fait simple acte d'éditeur en venant se mettre en rapport avec les libraires français chargés éventuellement de cette vente.

« Si M. Kistemaeckers n'a pas fait acte de libraire mais d'éditeur, il ne peut être poursuivi devant la justice française; les seuls actes qui lui incombent, c'est-à-dire l'édition ou la publication et l'expédition des exemplaires, ayant été accomplis en Belgique et par un Bruxellois.

« Ce point est incontestable en droit; s'il en était autrement, tout éditeur pourrait être poursuivi devant toutes les juridictions du monde; la loi et le bon sens s'opposent à ces abus internationaux; aussi M. Kistemaeckers, bien que qualifié éditeur dans l'arrêt et dans la citation, est poursuivi comme libraire.

« Supposons cependant que M. Kistemaeckers, contrairement à la réalité, ait agi en France comme libraire, encore ne tomberait-il pas sous le coup de la loi répressive.

« La loi du 29 juillet 1881 est formelle; ni son texte ni son esprit ne permettent, dans l'espèce, de poursuivre les libraires. L'art. 42 fixe la hiérarchie des coupables dans l'ordre suivant : 1° les gérants ou éditeurs; 2° à leur défaut, les auteurs 3° à défaut des auteurs, les imprimeurs; 4° à défaut des imprimeurs, les vendeurs.

L'éditeur ne pouvant être poursuivi parce qu'il est Belge et domicilié en Belgique, l'auteur seul est responsable; puisque l'auteur ne fait pas défaut, les libraires ne peuvent être poursuivis.

« Cela est si vrai que les trois cents libraires français auxquels l'éditeur belge a non pas vendu mais expédié son ouvrage de Belgique en France, et qui, eux, ont vendu le livre incriminé, n'ont pas même été inquiétés.

« A part, dit M. Lisbonne, rapporteur de la loi, « le cas où on pourra mettre éditeur et auteur en « cause, il n'y aura *jamais qu'une* personne à tra« duire en justice. » M. Floquet, voulant prévenir toute controverse, ajoutait sans soulever d'objection : « *A défaut,* cela veut donc dire *à l'exclu« sion.* » (Discours du 15 février 1881.)

« Le principe de la loi n'est-il pas que la librairie et l'imprimerie sont libres, et, dans le système opposé, que devient notamment la circulaire du ministre de l'intérieur postérieure à la loi et d'après laquelle la librairie étrangère peut entrer librement en France ?

« Il semble, au contraire, d'après ce qui précède, que, même le libraire étranger introduisant des livres en France et les vendant à des libraires français, ce qui n'est pas le cas de M. Kistemaeckers, ne peut être poursuivi devant la juridiction française.

« On objectera que l'exemption de complicité accordée par l'art. 43 aux imprimeurs n'a pas été étendue aux libraires, qu'elle figurait dans le projet de rédaction de cet article, mais qu'elle a été supprimée.

« Cette suppression est une simple inadvertance, puisqu'elle est contraire à toutes les déclarations des rapporteurs de la loi et des orateurs qui ont pris part à sa discussion.

« L'art. 22 de la loi de 1881 ne punit comme complices, conformément au droit commun, que les colporteurs et distributeurs, c'est-à-dire les vendeurs ambulants, à l'exclusion des libraires établis à domicile fixe.

« En résumé, M. Kistemaeckers, éditeur belge et domicilié en Belgique, ne peut être poursuivi en France, comme libraire, colporteur ou distributeur de l'ouvrage *Autour d'un clocher*. Il n'a exercé dans ce pays aucun acte caractéristique de ces professions; la vérité est qu'il ne s'est rendu en France que pour y faire ce que font régulièrement, en Belgique, les éditeurs français : s'entendre avec les libraires pour lancer, comme on dit, le livre dont s'agit et en préparer le succès. »

⁂

MM. les magistrats et jurés des assises de la Seine ne se sont point rendus à l'argumentation de MM. les avocats de Bruxelles; l'éditeur de *Autour d'un clocher* a été condamné par défaut à un mois de prison et à 1,000 francs d'amende.

O sottise humaine! Voilà un roman qui avait eu son heure de vogue et qui allait peut-être se confondre avec tant d'excellents romans trop obscurs dans l'oubli des lendemains de succès. Sa condamnation le glorifie et le classe parmi les martyrs du livre, à côté des *Diaboliques* et de la *Chanson des gueux*. On ne le verra plus maintenant parmi les ouvrages en lots dans les ventes publiques; il aura l'honneur d'être catalogué à part avec la mention : *très rare;* il sera recherché à l'égal de ces éditions originales de certains romans de la jeunesse de Balzac, que l'ineptie de la Restauration condamna à être brûlés par la main du bourreau.

Le pauvre Kistemaeckers s'arrêtera dorénavant à Feignies, dans la crainte que l'express de France ne le conduise directement à Sainte-Pélagie.

⁂

L'histoire des livres poursuivis, supprimés ou condamnés au cours seul de ce siècle suffit à prouver, à distance, l'impuissance et le ridicule de certaines de ces manifestations judiciaires, et à démontrer combien le sentiment de morale varie selon les temps, les milieux et les gouvernements. — On n'a qu'à ouvrir les divers catalogues des écrits soumis à la censure depuis le premier Empire jusqu'a nos jours, pour se convaincre que les plus grands génies et que les plus inoffensifs écrivains ont tour à tour été soumis à cette singulière inquisition de la pensée imprimée. Tel ouvrage, qui aujourd'hui nous semble fade comme la guimauve, fit il y a quelque vingt ans sauter sur la moleskine la magistrature assise. La Fontaine, Voltaire, Rousseau ont été mis à l'index durant de longues années; et, s'il nous fallait seulement parcourir ce martyrologe littéraire, la revue menacerait de traîner en longueur.

« On nous parle, écrivait ironiquement l'auteur des *Contes drôlatiques*, de l'immoralité des *Liaisons dangereuses* et d'un autre livre qui a un nom de femme de chambre; mais il existe un livre horrible, sale, épouvantable, corrupteur, toujours ouvert, qu'on ne fermera jamais : le grand livre du monde. — Sans compter un autre livre mille fois plus dangereux, qui se compose de tout ce qui se dit à l'oreille, entre hommes, ou sous l'éventail, entre femmes, le soir, au bal. »

Les condamnations intermittentes — et au hasard — de livres soi-disant immoraux ne servent qu'à surrexciter les imaginations naïves, comme les feuilles de vigne en zinc des musées nationaux.

⁂

Un éditeur érudit dont j'ai eu en mainte occasion le plaisir de parler, et qui eut maille à partir avec dame Justice, le sieur Isidore Liseux, publie son dernier ouvrage de curiosité ancienne : *La Rafaëlla,* dialogue de la gentille éducation des femmes, par Alessandro Piccolomini, archevêque de Patras et coadjuteur de Sienne, au XVIe siècle, avec texte traduit par Alcide Bonneau et une notice de haut intérêt. — En tête de cet ouvrage, qui est la digne suite des *Dialogues de Luisa Sigea*, l'éditeur, à la manière des anciens maîtres, fait ses adieux aux amateurs de curiosité en des termes d'une philosophie si doucement chagrine que j'en dois donner ici quelques aperçus :

« Comme Horace parlant aux jolies filles de Tibur, j'ai guerroyé, *Militavi,* et comme lui je suis las. — Il y a dix ans que j'édite; au seuil de la onzième année, j'éprouve un peu de cette torpeur, de ce pressentiment de la fin qui paralysaient, à la fin de l'an 1000, les chrétiens du moyen âge.

« J'ai amusé les uns : les gens de sens et de belle humeur, les tolérants, les sceptiques; j'ai irrité les autres : les envieux, les malingres, ceux qui enragent du plaisir d'autrui. — Des animaux malfaisants, hiboux encapuchonnés, renards mitrés, chats fourrés, vipères, fouines, belettes, ont voulu me nuire sans trop de succès — plaies d'argent ou d'honneur (j'entends *honneur* à la façon de ces êtres-là) me sont peu sensibles.

« Des magistrats, qui auraient dû se rappeler l'adage : *De minimis non curat Prætor,* ont déployé à mon intention l'appareil majestueux et formidable de la Cour d'assises. — Il paraît que j'avais outragé les bonnes mœurs (de vieilles demoiselles que je ne connais même pas de vue, ne les ayant rencontrées nulle part) en imprimant à cent cinquante exemplaires des poésies du XVIe siècle ; — un jury de bourgeois fort civils, maîtres chaudronniers, maçons, bouchers, fumistes, m'a déclaré coupable. — Voilà certes une loi bien raisonnable, qui remet à des juges de cette compétence l'appréciation d'un délit de littérature.

« N'importe ! Je m'incline devant le fait brutal. J'accepte ce verdict; sans doute je pourrais demander ce que c'est qu'un délit de littérature ; je pourrais plaider les traditions, les immunités de l'art. Les autorités ne me manqueraient pas.

« Mais, encore une fois, à quoi bon ? Je perdrais mon latin à prêcher mes juges, les fumistes, bouchers, maçons et *tutti quanti.* Ayons plutôt la sagesse du philosophe Renau, et, à son exemple, respectons la bête irresponsable qui peut nous mordre, « ayons des égards pour les chiens », surtout pour les chiens.

« Donc, lecteurs, dit en terminant l'ex-éditeur du *Musée secret,* vous qui avez suivi et encouragé mes travaux, adieu ! — En vieillissant, le diable se fait ermite, mon prochain volume sera un gros ouvrage de théologie. »

L'épître n'est-elle pas spirituelle? — Henri Estienne l'eût signée et elle fleure bon son terroir gaulois ; — il ne faut voir là cependant, à mon avis, qu'une boutade d'éditeur Alceste, et je gagerais que ce n'est qu'une fausse sortie : — on n'a point, durant dix années consécutives, vécu passionnément dans les épreuves, redressant les textes, scrutant la pensée des auteurs oubliés, annotant de ci, préfaçant de là ; on ne s'est pas impunément nourri, grisé d'encre d'imprimerie, on n'a pas en vain habitué son œil aux caractères elzéviriens durant des veilles prolongées, pour abandonner aisément la vie factice qu'on s'est créée et qui rend toute autre existence impossible. — L'érudition est une tunique de Nessus qu'on ne pourra jeter négligemment aux orties ; elle consume ceux qui l'ont revêtue. — Malassis autrefois essaya également de se soustraire à la librairie de curiosité ; il y revint malgré lui, et tous nous l'avons vu, durant les dernières années de sa vie, errant de bouquiniste en bouquiniste, toujours épris de réimpressions nouvelles, ne vivant que des lettres, dévoré par la nostalgie de l'édition, tué par son inactivité.

Isidore Liseux qui est, avec Poulet-Malassis, une des plus originales figures d'éditeurs-lettrés de ce siècle, n'abdiquera pas avec l'aisance qu'il affecte ; si la lassitude qui transpire dans son *Adieu au Public* était feinte, le catalogue complet de ses publications démontrerait surabondamment qu'il a droit à quelque repos; mais j'ose prédire que nous le verrons avant peu revenir à ses anciennes amours. Peut-être abordera-t-il un genre littéraire nouveau, moins susceptible d'effaroucher les âmes constipées et la pudeur brevetée de la magistrature; ce qui est certain, c'est qu'il fera sa rentrée comme ces coquettes de théâtre qui se sentent mourir dans les somnolences de la vie privée et qui voient un flux de jeunesse reparaître en elles à l'approche des feux de la rampe.

***

Voici un livre, par exemple, qu'on réédite à grand luxe chez Conquet, et qui, lors de son apparition, a frisé de bien près le réquisitoire de MM. les procureurs du Palais ; je veux parler de *Mademoiselle de Maupin,* cette œuvre maîtresse de Théophile Gautier. — Qui songerait aujourd'hui à voiler de mépris ce roman idéaliste, dont la préface, pleine de fantaisie ironique, échauda jadis tous les chats châtrés de l'Académie !

Ce livre est classé parmi les meilleurs, que dis-je ? c'est un classique du romantisme, si l'on veut bien me passer cette figure ; aussi son dernier éditeur a-t-il voulu lui donner la consécration d'une illustration qui me paraît définitive.

On connaît la réimpression en deux volumes, parue il y a plus d'une année, d'un tirage hors ligne, à 500 exemplaires, et qui fait sinon prime, — un mot dont on abuse, — du moins bonne figure dans la bibliothèque des amateurs difficiles. — Chacun attendait l'illustration avec impatience ; Louis Leloir s'en était chargé; mais la mort surprit ce gracieux artiste, à l'heure même où il caressait son rêve de résurrection Louis XIII. M. Conquet s'adressa alors à M. Édouard Toudouze, ancien pensionnaire de la villa Médicis, et qui, jusqu'alors, n'avait point abandonné le pinceau du peintre pour le crayon de l'illustrateur.

L'entreprise était hardie ; déjà divers éditeurs s'étaient essayés dans l'illustration de ce livre si contraire aux interprétations hâtives et vulgaires. Aucun n'avait entièrement réussi. — Comment rendre le mélange d'idéalité chevaleresque, la sentimentalité et à la fois le sensualisme délicat d'une œuvre si profondément littéraire ? Ici, tout vit dans la fiction la plus fine, toutes les silhouettes de personnages se meuvent dans le vague d'un rêve ; on ne saurait dire si réellement héros

et héroïnes appartiennent au début du siècle dix-septième, ou si plutôt ce ne sont point de jeunes créatures de l'an de grâce 1830. — Rien ne repose sur des données précises; la fantaisie seule a pris son vol aérien dans le cerveau puissant de l'artiste, et le moindre défaut de goût ou de tact dans l'interprétation d'un roman si légèrement tissé d'audacieuses « songeries » menaçait de tourner à la déroute, en contrariant l'esthétique du lecteur.

D'autre part, comment se maintenir décemment dans le milieu de passions troublantes; comment ne pas incendier le nu de ces compositions; comment ne pas tomber de l'extase amoureuse dans la peinture des lascivités? — Rien de plus difficile; et je croyais bien que jamais illustrateur n'aurait la main assez experte pour faufiler son talent dans le labyrinthe intellectuel d'une si originale production.

Si M. Édouard Toudouze ne m'a pas absolument détrompé, je dois déclarer qu'il est allé au delà des limites concevables, et que ses compositions sont surprenantes de délicatesse, d'ingéniosité, d'habileté et de rendu. — Ses dix-huit compositions sont autant de tableaux charmants, autant d'heureux spécimens de bon goût et de grâce. — Ses costumes n'empruntent rien aux banalités du travesti, et, sans copier de trop près le document exact, demeurent dans le pittoresque même rêvé par le maître.

Décoration, ameublement, tout est à l'avenant, rien ne choque; chaque personnage a été posé dans son milieu et revu par la fantaisie du compositeur. — On essayera évidemment par la suite d'autres illustrations de *Mademoiselle de Maupin*, on y apportera peut-être plus de piment dans la recherche des scènes à peindre, mais M. Toudouze aura lancé un singulier défi à l'avenir, et aucun peintre n'apportera dans cette œuvre plus de conscience, plus d'honnêteté de dessin et aussi plus de sensibilité artistique.

M. Conquet a trouvé dans M. Champollion l'aquafortiste un admirable collaborateur, qui sait mettre, dans sa gravure si fine et si sobre d'effets tapageurs, l'esprit, le moelleux, la grâce des maîtres du siècle dernier. M. Champollion est un des rares aquafortistes modernes qui sachent faire *blond* et harmonieux, un des seuls qui répugnent aux appels brutaux du burin; il ne tourne pas la difficulté, il la domine; ses cuivres ont un cachet de morsure, un enveloppement de pointe qui ravissent les connaisseurs en la matière.

Voilà donc M[lle] de Maupin habillée pour longtemps de son vrai costume original, en grande dame qui en impose par la distinction discrète de sa mise. Nous sommes, de ce fait, heureusement débarrassés des *Maupin* vêtues en blanchisseuses de la mi-carême et des *Théodore* revêtus de la cape et du feutre empanaché des mousquetaires d'Opéra.

* * *

Je ne quitterai pas la librairie artistique de la rue Drouot sans examiner la dernière publication de M. Conquet : *les Œillets de Kerlaz*, œuvre originale de M. André Theuriet, éditée dans le format in-12 et illustrée de huit en-têtes et culs-de-lampe de Giacomelli, gravés par de Mare, et de quatre eaux-fortes hors texte de Rudaux.

Le nouveau roman de M. Theuriet est une sorte d'idylle bretonne avortée qui impressionne encore après vingt ans passés l'imagination naïve et ardente de l'héroïne Anne de Ploudaniel. — Ce n'est là qu'une légère étude psychologique, sans entassements de faits, une peinture mièvre d'une passion qui se développe dans la solitude de la lande sauvage des environs de Douarnenez; — ce conte honnête et simple, sobrement exposé, contient une expression de tristesse doucement troublante. — L'écrivain est resté dans la gamme grise, donnant en littérature l'exemple d'un savoir-faire volontairement primitif, comme Bastien Lepage fit en peinture dans quelques-unes de ses toiles.

J'avoue ne pas raffoler outre mesure de cette petite bluette, qui n'est aucunement capiteuse et reste dans la froideur du camaieu; cela tient évidemment à un goût un peu blasé et surchauffé; je n'insisterai donc pas sur mon opinion personnelle de critique, d'autant que j'ai sous les yeux un volume ravissant, fait pour passionner mes frères bibliophiles. Les gravures hors texte de Rudaux sont d'un artiste qui sait rendre le moderne avec la brillante manière des Duez et des Dagnau-Bouverent; de plus, le peintre est doublé d'un fin graveur, ce qui est rarissime à l'heure présente. Ces quatre planches de plein air et d'intérieur sont absolument dignes de remarque.

Il faut louer aussi les en-têtes de Giacomelli; notre rêverie aime à se perdre dans ces paysages pleins de pittoresques perspectives : au demeurant, livre charmant. Je voudrais que l'éditeur Conquet, dont le nom devient synonyme de succès, fît graver, à l'exemple des vieux éditeurs du XVI[e] siècle, une originale marque typographique avec ces mots en exergue : *Conquerir*, ou plutôt, s'il le préfère : *de Conquet en conquêtes*.

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Eugène Onéghine. Roman en vers (1825-1832), par Pouchkine, traduit du russe par Wladimir Mikhaïlon. 1 vol. in-12 de VI-282 pages. Paris, Auguste Ghio, éditeur, 1884. — Prix : 4 francs.

Dans la préface de sa traduction de la *Divine Comédie*, M. Louis Ratisbonne argumente pour démontrer que si toutes les traductions sont « de belles ou de laides infidèles », celles que l'on fait d'un poète en prose sont les plus perfides. « La musique des paroles, dit-il, est retranchée avec le mètre, en même temps que les tours, les hardiesses, les images du poète s'alanguissent au milieu des pruderies de la prose, surtout dans la phrase française.

Il serait facile de prendre le contre-pied de ce plaidoyer *pro domo meâ* et de prouver qu'au passage d'une langue dans une autre il ne reste rien de « la musique des paroles » originales; que le changement de mètre — qui est le cas le plus fréquent — fausse le mètre original; que notre prose, enfin libre des entraves de la versification et prude seulement quand on le veut bien, est infiniment plus souple que le vers français, et beaucoup plus vive à rendre les tours originaux, les hardiesses et les images originales du poète. Si d'innombrables exemples n'avaient depuis longtemps fait notre conviction en ce sens, la tentative de M. Wladimir Mikhaïlon suffirait à l'établir. Il n'est pas nécessaire de pouvoir lire Pouchkine dans sa langue pour être fixé à cet égard. Si terre à terre que soit une traduction en prose de son célèbre roman en vers, *Eugène Onéghine*, il est impossible qu'elle atteigne à la monotonie — pour ne pas dire plus — d'alexandrins comme ceux-ci :

> Voit-on tableau plus triste, plus ignoble même,
> Que celui d'un ménage où l'indigne mari
> Négligeant, délaissant une femme qui l'aime,
> A toutes ses vertus n'accorde pas de prix ?
> Il les voit cependant, les reconnaît lui-même
> Et n'en souffre pas moins; il maugrée et maudit
> Son existence à lui, car il était écrit
> Qu'ils ne pourraient jamais faire un heureux ménage;
> Qu'il ne la valait pas...

Environ cinq mille vers de ce mètre, de ce tour, de cette hardiesse! La question est jugée, n'est-ce pas ?

L'Innocent, par Émile Pouvillon.
Paris, A. Lemerre, 1884, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Pouvillon est un écrivain d'un rare mérite et d'une grande conscience littéraire, dont l'Académie française a récemment reconnu les efforts et le talent, en couronnant son roman intitulé *Césette*, l'histoire d'une paysanne.

C'est encore une paysannerie qu'il nous donne aujourd'hui, et il a certes bien raison de consacrer son talent à peindre ce qu'il connaît le mieux, ce qu'il sent, ce qu'il apprécie, la terre, la campagne et ceux qui la cultivent. L'histoire du pauvre *Innocent* est simple et naïve comme *l'Innocent* lui-même; sa vie et sa mort ne font pas plus de bruit sur cette terre que s'il n'existait pas, que s'il n'avait jamais existé. Et quand, l'histoire finie par la noyade du pauvre être, on ferme le livre, on n'éprouve qu'un navrement doux, à peine perceptible. « Ça ou rien!..... » comme dit l'un des paysans qui retrouvent le cadavre dans une flaque d'eau. Ce n'est pas grand'chose, ce court récit; mais les détails en sont exquis, pleins de paysages délicieux, de charmantes études de la nature, de fins croquis de paysans et de paysannes. Quelle ravissante figure que celle de la petite Bernade, parvenant à se faire épouser par l'homme qui l'a séduite, puis abandonnée! M. Émile Pouvillon retrouvera certainement là le succès mérité par sa première œuvre, *Césette*, et les lettrés apprécieront à sa juste valeur ce roman délicat.

Le Baiser de Ténèbres, par Melandri. Illustrations de Loir, Uzès, Rivière et Quinsac. Paris, E. Dentu, 1884. 1 vol. in-18.

La couverture illustrée représente une femme donnant un baiser à un grand Christ étendu. C'est le Baiser de Ténèbres, et voici comment il est donné. Un seigneur brutal et laid a fait pendre un manant qui a coupé un arbre dans ses bois. Tristan, le fils du pendu, jure de venger son père et devient capitaine flibustier. Le rustre, un jour, tue le seigneur. La dame du « chastel », à qui son mari n'avait jamais inspiré que terreur et répulsion, voit le brigand et l'aime; le brigand, naturellement, l'aime aussi. Il tente

de l'enlever de vive force; mais un vieux seigneur, son parent, auquel le fou du château, amoureux lui-même de la châtelaine, a tout révélé, emmène, au milieu de la bataille, sa parente éplorée, et l'enferme dans les inexpugnables murailles de son propre château. Le vagre offre de se livrer à condition que dame Alde sera libre. Le vieux seigneur y consent, et, à la cérémonie des *Ténèbres*, au temps pascal, il mène sa prisonnière accomplir, dans la chapelle du château, la cérémonie annuelle du baisement des plaies du crucifié. « La pénitente se prosternant touchait de ses lèvres l'auguste front meurtri. Alors une voix faible comme le dernier souffle des mourants, une voix qui semblait celle du cadavre divin murmura dans les flots d'or de sa chevelure : — Merci, dame Alde!... La châtelaine se rejeta en arrière, elle arracha son voile et sa coiffe. Un instant, ses prunelles dilatées regardèrent fixement le supplicié dont les lèvres bleuies s'entr'ouvrirent dans un sourire d'extase... Puis la voûte répercuta un cri tel que jamais malédiction plus terrible ne jaillit d'une poitrine humaine — et la frêle jeune femme s'étendit, rigide, sur le corps de Tristan qu'elle étreignait de ses bras morts. »

Le tout est saupoudré d'une légère couche de style moyen âge et forme, dans sa truculence, une ingénieuse et amusante fantaisie. B.-H. G.

Yvette, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Victor Havard, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Toute œuvre nouvelle de Guy de Maupassant est attendue, à la fois, par les lettrés et par le public, avec une impatience gourmande que justifient toujours la donnée, l'allure et les qualités supérieures de chacune de ses productions, même les plus courtes.

Dans *Yvette*, en dehors de ce qui fait d'habitude sa force et son charme, l'écrivain nous semble avoir voulu donner une autre face de son talent, un côté presque ignoré, et il l'a fait avec une sûreté de plume, un à-propos non ordinaires. Ses personnages, plus que dans ses livres précédents, se posent en personnages de théâtre; son dialogue est rapide, intéressant, solide, soutenu par un esprit paisible et par une pensée d'observateur consciencieux. Jean de Servigny, une sorte de raisonneur vicieux, viveur et sceptique, est admirablement compris et reste entier depuis la première jusqu'à la dernière page. Nous ne connaissons pas beaucoup de tirades mieux lancées que celles dans lesquelles il raconte à son ami Saval quelle est la société où il va le mener, chez la marquise Obardi, de son vrai nom Octavie Bardin, mère d'Yvette. C'est troussé avec une habileté, une légèreté de main que l'on chercherait en vain chez d'autres écrivains, mais dans cette langue énergique et simple, bien que disant tout, qui est le véritable héritage littéraire laissé à Guy de Maupassant par le maître, Gustave Flaubert... En outre, rien d'inutile, pas de banalités; toute cette conversation est nécessaire, indispensable; elle expose l'action, elle peint sobrement le caractère des gens et donne comme un pénétrant arome des milieux où va se trouver conduit le lecteur. Le style de Maupassant a ce mérite particulier d'être pour ainsi dire tangible, tellement il déborde de vie; on croirait à chaque instant le voir, le sentir, le tenir entre ses doigts, contre sa chair; il a des muscles, du sang, une âme; il vous envahit et vous caresse, en dominateur absolu, sans que jamais sa limpidité soit troublée par les incohérences et les recherches tortillées qui sont l'obsession de beaucoup de jeunes écrivains, désireux de paraître, avant même d'être. Chez l'auteur d'*Yvette*, il affirme son existence dans les moindres phrases, à tout moment, avec une opportunité des plus heureuses, plantant les figures chez vous, en vous, les faisant agir, parler comme si on avait affaire à des êtres véritables.

Dans ce volume, ses moindres créations ont une puissance de réalité qui inquiète et gêne parfois, car on éprouve une sensation de griserie, de séduction, contre laquelle on essayerait inutilement de se défendre.

Il est curieux de voir le parti que Guy de Maupassant arrive à tirer de ce merveilleux et ensorcelant corps de la femme, qu'il est parvenu à connaître jusque dans ses plus intimes frémissements; sous sa plume les chairs s'animent, les baisers jaillissent de la pulpe voluptueuse des lèvres, des flammes incendient les prunelles, et, qu'il s'agisse d'Yvette, qu'il s'agisse de sa mère, la splendide Obardi, l'obsession passionnée est aussi capiteuse, aussi empoignante pour le lecteur, mordu aux sens et au cœur avec une délicieuse et irrésistible violence.

Ce n'est pas seulement dans son ensemble qu'il faudrait analyser ce livre; il faudrait l'étudier page par page pour en tirer l'essence, pour en détailler les morceaux de choix; mais ils sont si nombreux, ces fragments, qu'on finirait par faire un volume de critique pour rendre dignement ce volume si remarquable. — Comment choisir, comment indiquer une préférence et dépareiller un tout si complet? Ce n'est pas telle ou telle partie de l'œuvre qui est réussie, c'est l'œuvre entière. Ce caractère d'Yvette est adorable et nullement grossi; celui de la marquise est d'une sincérité terrible; quant aux deux scènes entre Servigny et Yvette, entre Yvette et sa mère, il suffit de les indiquer, en laissant au lecteur le plaisir de ces deux morceaux d'un si rare talent et d'une exécution si étonnante.

Ce que nous aimons le moins, ayons le courage de l'avouer, en dépit de la perfection de l'œuvre, c'est l'idée de suicide, le seul point faible, à notre avis, de cette étude si vivante, nous disons l'idée seulement, car les sensations d'Yvette sous l'influence du narcotique sont des plus intéressantes et des plus vraies: on jurerait que l'auteur les a étudiées sur lui-même. Cette critique faite, nous nous trouvons plus à l'aise pour affirmer que le personnage d'*Yvette* restera, car il est pris en pleine vie, en pleine vérité, et se soutient non seulement parce qu'il est de chair et d'os, mais parce qu'il a aussi une âme, une âme poétique et rêveuse qui l'arrache au terre à terre journalier.

Guy de Maupassant a complété son volume par

quelques nouvelles ciselées avec le soin et la conscience qu'il apporte dans tout ce qu'il écrit; nous nous contenterons de les signaler, pour ne rien enlever à *Yvette* de l'auréole qui lui est due.

La belle Mme Le Vassart, par ALAIN BAUQUENNE. Roman parisien. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

Un enrichi se remarie avec une jeune institutrice qui a, du vivant de sa première femme, donné des leçons de musique à son fils. Ce fils, pensionnaire de l'Académie de musique à Rome, revient d'une sorte de haine jalouse contre celle qui a pris au foyer la place de sa mère, et à laquelle le bruit public prête déjà un amant. Cette haine se change vite en amour, inconscient d'abord, puis constaté et reconnu avec effroi. La jeune femme éprouve le même sentiment; mais, avec l'impétuosité de ses sens et la spontanéité vicieuse de sa nature, elle poursuit de son amour le jeune homme qui stoïquement résiste au sien. Elle va jusqu'à ménager une scène où le père prend son fils pour l'amant de sa femme, et meurt frappé d'apoplexie. Daniel s'éloigne pour toujours, et, dans un dépit assoiffé de vengeance, la belle Mme Le Vassart traîne son nom dans toutes les boues, jusqu'à ce qu'un jour il le voit affiché sur les murs de Paris, à côté de celui d'un dompteur dont elle est devenue la maîtresse et sous les auspices duquel elle va se donner en pâture, en public, dans la cage aux lions. A ce dernier outrage fait au nom qu'il porte si douloureusement, Daniel se rend chez sa belle-mère et la tue d'un coup de poignard; puis il va se jeter à l'eau.

Cette analyse est à peine ce qui reste d'un cadavre quand on en a ôté les chairs et les tendons. Elle ne saurait donner une idée de cette œuvre chaude, colorée à outrance, fouillée et touffue, étude de style autant que de passion, et dont le grand défaut est une exubérance dans les détails qui empêche de voir l'ensemble et qui fatigue l'attention.

On a dit qu'une belle dame de Paris se reconnaissait dans la peinture de *la belle Mme Le Vassart,* et que Mme Gauthereau allait intenter à l'auteur un procès en diffamation. Je ne sais quels peuvent être les traits communs ni s'il a été ou s'il sera donné suite à cette idée de réclame, dont profiteraient à la fois, bien qu'en des sens divers, la renommée du romancier et celle de la dame; mais ce serait le cas d'émettre cette vérité en manière d'aphorisme : « On n'est jamais mieux diffamé que par soi-même. » B.-H. G.

Les Idées de Jean-François, par JEAN MACÉ, sénateur, président de la Ligue française de l'enseignement. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. in-16.

M. Jean Macé, auteur de l'*Histoire d'une bouchée de pain,* est célèbre et sénateur. Il préside aussi, comme il appert du titre ci-dessus transcrit, la Ligue française de l'enseignement, et il nous donne, à nous enseignés, ses idées à lui, Jean-François, enseignant. Grand merci ! Ce n'est pas que les idées soient mauvaises. Mais elles ne gagnent pas à venir de si haut. Elles sont le plus souvent justes, mais toujours vulgaires; d'ordinaire utiles, mais ennuyeuses constamment. Puis, c'est du réchauffé. Jean-François a parfois les idées vieillottes et les souvenirs lointains, sans compter qu'il n'est pas ennemi d'un doux rabâchage. Enfin, c'est de la politique, et je suis bien heureux d'avoir cette raison, excellente ici, pour n'en pas parler plus longtemps.

Croquis de femmes, par JULES DE GLOUVET. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 1 vol. in 18.

Le premier de ces croquis, intitulé *Léontine Duval,* est bien près d'être un petit chef-d'œuvre. Cela vaut du Balzac. Cette pauvre institutrice, qui devient Mme Milient et la victime du mauvais enfant que son mari lui donne à élever, est peinte avec une vérité d'observation et une émotion sobre et poignante qui se communique au lecteur. *Madame Raveneau* et *Angélina* sont dans la même note et participent des mêmes mérites. Le reste, excepté peut-être l'histoire forestière et âprement sauvageonne qui a pour titre : *la Foi du charbonnier,* n'est pas dépourvu de talent, sans doute; mais ne sort pas de l'ordinaire. Les sujets patriotiques, comme celui du *Rosier,* ont toujours quelque chose qui fait vibrer le cœur; mais enfin je ne retrouve ni dans ce récit, ni dans les deux ou trois autres du recueil, les qualités si frappantes que j'ai signalées tout d'abord.

Les Romaines. — *Mitsa.* — Mœurs valaques, par LOUIS DE CHARDONNE. Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Une jeune institutrice, enthousiaste et belle, s'éprend d'un officier qui sincèrement croit l'aimer; ce qui ne l'empêche pas de la laisser enceinte et de se marier avec une demoiselle de bonne famille et de meilleure dot. Un jeune magistrat, qui depuis longtemps aimait Marie, ou plus familièrement Mitsa, l'institutrice, vient à elle dans son abandon, s'occupe de l'enfant, et, — dénouement prévu, mais cruellement retardé, — le consolateur et l'inconsolable tombent un beau jour dans les bras l'un de l'autre. Mœurs romaines, si l'on veut; mais, en somme, histoire assez banale et de tous les pays du monde. La lecture en est, d'ailleurs, agréable. Mitsa, qui est capable d'aimer et qui se donne quand elle aime, est une créature charmante.

Babiole, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884. 2 vol. in-18.

On connaît le talent de M. Fortuné du Boisgobey à enchevêtrer les fils d'une ou de plusieurs aventures combinées, et à promener le lecteur à travers les incidents les plus variés, les plus émouvants et les plus touffus, sans le lasser jamais. C'est un conteur de race, et Alexandre Dumas père le reconnaîtrait pour

un des siens. Ce nouveau roman n'est ici, pour moi, qu'une occasion d'exprimer une opinion depuis longtemps faite. Si elle ne l'était pas, il serait d'ailleurs de nature à la suggérer. Les coquins, les naïfs, les drôlesses, les jeunes filles candides, les petites ouvrières délurées, mais honnêtes, les banquiers malheureux et les boursicotiers véreux, les employés fidèles et les caissiers voleurs, tout ce monde s'agite dans le livre de M. F. du Boisgobey comme dans la société parisienne. Sans viser au document, il nous donne une idée juste du milieu composite où est placée l'action. Le récit est, en outre, d'un bout à l'autre, fort attachant, et quand on est arrivé à la dernière ligne, on ne s'attarde point à discuter les mérites littéraires de l'œuvre, mais on s'arrête un moment pour jouir par la mémoire du plaisir qu'on y a pris.

B.-H. G.

L'Argent et la Femme, par ALBERT LE ROY. In-18. Paris, Ollendorff, éditeur, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Albert Le Roy met en scène un type très curieux de rastaquouère sans scrupule, alphonse de vrai monde, entraînant à la faute la femme de son ami, qui l'a recueilli dans sa propre maison, et se faisant sauver par elle de la ruine, comme il a fait jadis commencer sa fortune par une autre. Mais celle-ci était vieille, celle-là est jeune; l'une était corrompue, l'autre est honnête; elle ne cède qu'une fois, et elle a plaisir à payer de son argent, car elle achète ainsi sa délivrance et le droit de dire à ce Faublas combien elle le méprise.

L'analyse des sentiments complexes de Renée de Valméry est le côté délicat de l'ouvrage. La partie dramatique est dans les moyens du dénouement. Ce drôle de San-Lucas a une sœur charmante et pure. Le mari de Renée a un frère, Paul, brave officier de marine : Juana et Paul s'aiment. Et c'est lui qui tuera en duel le frère de son amante, pour l'honneur de la famille, mais pour la ruine de son amour. Ce qui ne sert pas à grand'chose, d'ailleurs, puisque le mari connaît quand même son accident.

Pour être renouvelé du *Cid*, le drame n'en est pas moins émouvant. Dans son roman, M. Le Roy n'a pas voulu être plus cruel que Corneille : il laisse entrevoir la réconciliation des amants et les y encourage par la réconciliation des époux. M. Le Roy, qui dédie son roman à Alexandre Dumas, est d'avis que le mari pardonne : c'est, en général, l'opinion des femmes et des célibataires.

Les Mystères de Marseille, par ÉMILE ZOLA. Nouvelle édition. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. 1 vol. in-18.

Cette réédition d'un livre qu'on ne connaissait plus guère que par ouï-dire a aujourd'hui pour le public l'intérêt qui s'attache à l'auteur. Elle n'est point faite pour changer l'opinion que l'on a de M. E. Zola, comme romancier. L'ouvrage, tout bien fait qu'il soit, n'ajouterait guère à la réputation de quiconque en a; et il a été écrit à une époque et dans des circonstances telles qu'on ne saurait s'attendre à y trouver les indices de ce que l'auteur portait en lui. Mais la place qu'il a conquise dans la littérature contemporaine ne nous permet pas de nous désintéresser de ses commencements. Ce sont, pour lui emprunter un terme qu'il affectionne, des documents indéniables, où l'on peut puiser plus d'un enseignement. C'est à ce point de vue, d'ailleurs, que M. Zola se place, en ajoutant *les Mystères de Marseille* à la collection de ses œuvres. Dans une préface qui est certainement, bien qu'elle soit courte, le morceau capital du volume nouveau, il raconte brièvement et nettement comment il a été forcé d'écrire ce roman et comment il a été amené à le republier. Il a été forcé de l'écrire par le besoin : « C'était en 1867, aux temps difficiles de mes débuts; il n'y avait pas chez moi du pain tous les jours. » Pendant près d'un an, ce roman, brodé sur des drames judiciaires dont s'était naguère émue la Provence, et fait sur commande pour le feuilleton d'un journal marseillais, apporta chez l'auteur ce pain quotidien qui manquait parfois. « C'est un labeur dont je n'ai pas de honte, dit-il, et j'avoue même que j'en suis un peu fier. » Et il a raison. C'est par cette besogne, faite consciencieusement sans doute, mais qui ressemble plus à celle du manœuvre qu'à celle de l'artiste, qu'il a gagné les moyens de s'appliquer à son œuvre véritable et d'écrire des études qui resteront parmi les chefs-d'œuvre.

Dans le temps même où il fabriquait pour le *Messager de Provence* son roman-feuilleton, « sur tout un ensemble de documents exacts », a-t-il soin de faire remarquer, M. E. Zola écrivait *Thérèse Raquin*. Assurément, les deux sous qu'il gagnait par ligne audit *Messager* n'ont pas été de l'argent perdu.

Quant aux causes qui ont déterminé M. Zola à donner une nouvelle édition des *Mystères de Marseille*, les voici telles qu'il les expose lui-même : « J'entends détruire une des légendes qui se sont formées sur mon compte. Des gens ont inventé que j'avais à rougir de mes premiers travaux... La plus simple façon de détruire la légende est donc de réimprimer ce roman. » Ceci est la première raison, mais je crois bien qu'elle n'est pas la meilleure, ni la plus forte. L'auteur est d'avis qu'un écrivain doit se donner tout entier au public, et, pour ce qui est des *Mystères de Marseille*, « il ne lui déplaît pas, si ce roman est d'une qualité si médiocre, qu'il fasse songer au lecteur quelle somme de volonté et de travail il lui a fallu dépenser pour s'élever de cette basse production à l'effort littéraire des *Rougon-Macquart* ».

Légitime orgueil qui, à nous aussi, ne déplaît pas.

B.-H. G.

L'élève Gendrevin, par ROBERT CAZE. Paris, Tresse, 1884, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire écrite sous ce titre par M. Robert Caze a toute la conscience méticuleuse et serrée d'une autobiographie; c'est une très minutieuse étude de la vie intime du lycée. L'auteur entre dans tous les détails

nous faisant assister à une classe, à une étude, nous conduisant un peu partout, depuis le séquestre avec ses étroites cellules, diminutif de celles de Mazas, et son cachot, soupente sous les toits, jusqu'à son infirmerie. Il nous trace de si vivantes études de professeurs et de maîtres d'étude, de ceux que l'on désigne ironiquement sous le sobriquet de *pions*, que tous ceux qui ont subi les tortures de l'internat croient y retrouver des figures connues et des personnalités détestées. En effet, le roman de M. Robert Caze est un éloquent plaidoyer contre l'internat, procédant par exemples vivants, par tableaux tour à tour ironiques ou lamentables, de manière à bien graver dans le cœur du lecteur le dégoût et la haine de cette séquestration de l'enfant, séquestration contraire à toute hygiène morale et physique. Tous ceux que les souvenirs plutôt pénibles qu'agréables de l'internat poursuivent encore liront avec une certaine reconnaissance l'histoire tristement vraie et impitoyablement sincère de *l'Élève Gendrevin*. G. T.

Les merveilleux récits de l'amiral Lekelpudubeo, par Armand Silvestre. Paris, Paul Ollendorff. 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le joyeux conteur Armand Silvestre, en digne successeur de Rabelais, en franc Gaulois, continue à publier avec une intarissable verve les désopilantes séries de sa *Vie pour rire*. *Les merveilleux récits de l'amiral Lekelpudubec* ne le cèdent en rien aux six volumes déjà publiés précédemment. C'est la même gaieté communicative, la même bonne humeur, avec cette pointe de philosophie sensuelle, ces élans d'idéalisme spécial qui trahissent par moments le poète amoureux des divinités anciennes, le fervent adorateur de la forme féminine. L'auteur a d'inénarrables trouvailles de noms, dont peut donner une idée celui dont il a si plaisamment affublé son excellent amiral, proche parent des barons de Crac et Munchhausen.

Rions avec Silvestre, un des rares écrivains qui sachent de nos jours provoquer le rire, un des rares modernes qui sachent rire à ventre déboutonné ; rien ne saurait être plus véritablement français et c'est un aimable moyen d'oublier un moment le pessimisme qui nous déborde.

Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts *la Bonne-Mère*, du port de Marseille, par Eugène Mouton (Mérinos), avec le portrait du capitaine dessiné par l'auteur. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18.

Le capitaine Marius Cougourdan, avec son trois-mâts *la Bonne-Mère* du port de Marseille, fait la course sans lettres de marques et pille consciencieusement les Anglais; il fait aussi la traite, parce que le commerce du *bois d'ébène* est encore plus fructueux que celui de l'indigo; il triomphe d'un gorille, soutient la conversation avec le spectre d'une de ses victimes qu'il a repêché, se laisse entraîner sur toutes les mers à la poursuite d'une femme blonde dont il croit que le vent lui a apporté un cheveu et apprend, après les plus émouvantes péripéties, que son cheveu n'est qu'un filament de *phormium tenax;* il rencontre le kraken, qui n'est autre que le grand serpent de mer du *Constitutionnel*, et le met en morceaux; il écrase d'un coup de poing la mouche noire du Gange dont la piqûre fait en quelques heures d'un homme un cadavre en putréfaction; il ramène tout seul, au port de Marseille, son navire dont tous les hommes d'équipage sont successivement morts de la fièvre du Sénégal, et il a beaucoup d'autres aventures héroïques et merveilleuses, fort délectables à lire, au milieu desquelles il conserve la plus robuste foi à Notre-Dame de la Garde. Enfin, l'heure de la retraite venue, il meurt à bord de son trois-mâts qu'il a fait installer au milieu des champs et qu'il habite en guise de maison de campagne.

C'est un conte de bonne humeur, plus intéressant, et, comme le démontre paradoxalement l'auteur dans sa préface, plus véridique que bien des histoires.

B.-H. G.

La Joie d'aimer, par René Maizeroy. Illustrations de F. Besnier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

Collection de lestes et agréables historiettes, comme il est de mode aujourd'hui d'en raconter dans les journaux à prétentions littéraires, et dont il est d'usage de tirer une seconde mouture en les réimprimant en volume. Je ne sais si celles-ci sont inédites, n'étant point grand liseur de journaux; mais elles n'en ont pas l'air. Elles valent, d'ailleurs, celles que l'on connaît déjà de l'auteur, qui possède un joli talent. Je me permettrai cependant de regretter qu'il ne relise pas plus attentivement les légères productions de sa plume agile. Il corrigerait sans doute des phrases comme celle-ci, que j'abrège, mais dont je conserve toute la charpente grammaticale : « Peut-être ces flambées d'amour, ces étreintes d'agonisants, ces idylles l'avaient-*ils* assouvie à jamais. » Il verrait aussi qu'à la page 110, où il parle de « rebuffades essuyées par des rosières farouches », c'est le contraire qu'il veut dire.

Les illustrations sont gentiment réussies, et le frontispice est d'un horrible fort amusant. B.-H. G.

La Reine des Gueux, par Paul Mahalin. Roman d'aventures. Paris, Tresse, 1884. 1 vol. in-18.

Le premier chapitre a pour titre : « Halte de Bohémiens », et le dernier : « Par la Fenêtre ». Une note, au-dessous du mot « Fin », nous avertit que « le tome deuxième et dernier de *la Reine des Gueux* paraîtra prochainement sous ce titre : *le Duc Rouge* ».

Le lecteur me pardonnera d'attendre cette apparition prochaine pour lire le tout ensemble et lui rendre compte des deux volumes d'un même coup. M. Paul Mahalin a, du reste, fait ses preuves comme artisan habile à charpenter les romans de cape et

d'épée; on peut donc dire d'ores et déjà, sans s'avancer imprudemment, que sa nouvelle machine intéressera ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'une pâture à la curiosité et un délassement à l'esprit. B.-H. G.

Le dernier Scapin, par RICHARD LESCLIDE. Illustrations de Réganey et Tofani. Paris, Charavay frères, 1884. 1 vol. pet. in-8°.

C'est un épisode peu connu de la vie de Louvet, l'auteur de *Faublas*, qui fut un jeune homme sentimental, passionné et fidèle, comme il convient au créateur d'un type littéraire cousin de Lovelace et de don Juan. Le héros n'est cependant pas Louvet; c'est son frère de lait, Cadet de son nom, valet voleur, mais dévoué, et que M. Richard Lesclide nous présente comme le dernier de la race des Scapin. L'histoire est simple. La fiancée de Louvet a été mariée de force, par des parents insensibles et pressés d'argent, à un financier de province. Cadet entreprend de retrouver et de reconquérir l'objet des amours de son maître, la tendre et malheureuse Lodoïska. Chemin faisant, il se marie « en bohème » avec une belle fille gitane, car on reconnaît que, dans ses veines, tout comme en celles de notre ami Jean Richepin, coule par hasard le pur sang du Touran. Le touranien Cadet et la touranienne Carmenata, à travers une série d'aventures périlleuses ou drôlatiques et toujours alertement contées, parviennent à réunir les deux pauvres Aryas amoureux. Une telle conduite est méritoire par elle-même d'abord, et ensuite parce qu'elle a fourni à M. Richard Lesclide le sujet d'un livre amusant et spirituel. B.-H. G.

Les monstres roses, par EDMOND DESCHAUMES. Paris, Frinzine, Klein et Ce, 1885, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De temps en temps, laissant de côté pour un moment la plume de chroniqueur, qu'il manie avec une maîtrise si brillante, cette plume de fer que l'ironie lui fait souvent aiguiser en burin, Edmond Deschaumes choisit certaine plume fort joliment taillée, ma foi! et arrachée à l'aile de l'oiseau bleu couleur du temps.

Cette plume, que nous connaissons déjà pour nous avoir donné les révélations piquantes de *l'Amour en boutique*, fraîchement affilée, vient de tracer une série de petits romans, d'autant plus amusants qu'ils sont pris sur le vif, à droite, à gauche, et ont pour unique objet la femme, sous les aspects les plus divers, mais toujours à ce point de vue bien réel, qu'elle n'est que le plus joli, le plus ravissant, le plus exquis des monstres, un *Monstre rose* pour tout dire en un mot expressif.

Suffisamment sceptique pour traiter ce séduisant sujet avec esprit, l'auteur peint ses portraits féminins avec un sensualisme raffiné et communicatif, qui donne envie de connaître les modèles qui ont posé si complaisamment devant lui. Le style en est amusant, éminemment parisien, sans longueurs, sans mots tortillés, et relevé par une fine pointe de gaillardise, permettant de lire entre les lignes. La phrase, simple, se détache avec une netteté incisive, qui découpe les images et les place bien nettes sous les yeux du lecteur charmé. Le public fera bon accueil à ces *Monstres roses*, qui sont d'un écrivain de la bonne école, celle du bon sens, celle de l'esprit, celle qui amuse. G. T.

Les Monach, par ROBERT DE BONNIÈRES. Paris, Paul Ollendorff, 1885, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En même temps qu'une étude très fouillée de la situation faite aux Israélites dans notre société moderne et qu'une peinture curieuse de leurs mœurs intimes de famille, *les Monach* sont le roman parisien dans la plus véritable et la plus complète expression du mot. L'allure en est rapide, amusante; les portraits suffisamment indiscrets pour émoustiller la curiosité émoussée des blasés; et le style très soigné.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer et justifier le succès de ce volume, début dans le roman d'un écrivain qui n'avait jusqu'alors fait ses preuves que dans le journalisme, mais dont les articles justement remarqués prouvaient cette constante préoccupation littéraire qui éloigne du métier et rapproche de l'art.

G. T.

Champagne-Cornod, par ADOLPHE RACOT. Paris, Dentu, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un bon conseil à ceux qui ont déjà eu le plaisir de lire le roman d'Adolphe Racot en feuilleton dans *le Figaro*, c'est de relire en volume cette œuvre intéressante et consciencieuse, dont certaines qualités ont pu être appréciées par les lecteurs au jour le jour, mais qui ne retrouve vraiment toute sa valeur que dans cette forme définitive.

Le dernier livre de l'auteur connu du *Plan d'Hélène*, de *la Maitresse invisible*, du *Supplice de Lovelace*, etc., etc., est une œuvre d'observation et d'action à la fois, une étude curieuse de mœurs, tantôt placée en province, dans la Champagne, tantôt se déroulant à Paris, avec un grand mouvement de personnages parfaitement peints, dont quelques-uns ont le plus étonnant relief, comme ce rusé Pitrou-Gouju, un paysan sournois, plein de vices, violent jusqu'au crime et qui eût tenté Balzac.

Autour de cette figure centrale, pivot d'un drame très complexe et d'un tissu très serré, s'agitent les comparses touchants, grotesques ou terribles du roman : — le peintre Lecantrec, celui qui, épousant la fille du fameux Pitrou-Gouju, malgré celui-ci, deviendra propriétaire de la célèbre maison de vins de Champagne, et substituera au *Champagne-Cornod* le champagne Lecantrec; — la malheureuse Sylvanie de Morangis, mariée au gros Thomas Cornod, grâce à la ruse ourdie par sa tante, Mme Daguzon, et par Pitrou-Gouju; — Henri Varenne, l'amoureux de

Sylvanie, et qui est aimé d'elle ; — Fargeau, l'être infime, le vaurien qui fera tomber Pitrou-Gouju, au moment même où celui-ci croira triompher.

Touffu, sans que jamais l'action en souffre, le roman se poursuit aussi intéressant, aussi adroitement coupé d'un bout à l'autre, avec ses péripéties multiples, ses scènes saisissantes et ses exactes peintures de caractère. Il apportera un franc succès de plus à l'acquit du sympathique et laborieux écrivain, qui a su se faire apprécier dans des genres très différents, grâce à son honnêteté littéraire, à son infatigable ardeur et à sa conscience.

Au Régiment, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce pauvre Jules Noriac, enlevé trop tôt, eût souri affectueusement et eût fait bon accueil à ce petit-fils de son fameux *101e*. C'est en effet un 101e tout moderne, parfois même un peu trop musqué et parfumé de poudre à la maréchale, même dans son fumier d'écurie, mais d'une amusante allure et d'une couleur très intense, que le volume intitulé *Au Régiment*, par René Maizeroy.

Le sourire s'y mêle joliment aux larmes ; on sent l'impression saisie sur le vif, dans la virtuosité nettement vibrante de la première fleur de jeunesse, ce quelque chose d'endiablé et d'ardent qu'il vaut mieux avoir en trop qu'en moins. Il y a beaucoup plus de l'aquarelliste que du peintre à l'huile ou du graveur à l'eau-forte, dans le faire de l'auteur de *Au Régiment* ; ce sont de légers coups de pinceau, des lavis d'un brio étourdissant, de ces esquisses joliment enlevées, mais qui gagneraient à être poussées plus à fond, jusqu'au cœur humain. Même souvent, chez lui, c'est le pastel qui domine, donnant ce gracieux coloris, dont la poudre brillante reste aux doigts, comme lorsqu'on a maladroitement froissé l'aile d'un papillon. De là, du reste, un peu de maniérisme, mais aussi une fraîcheur coquette, qui donne une animation particulière, une irrésistible séduction à l'œuvre de René Maizeroy.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Moulin Blant, par Émile Podillon. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une paysannerie très vivement peinte dans certaines parties, mais où le procédé finit par alourdir et défigurer le style au point de le rendre souvent indéchiffrable. Plus de simplicité donnerait à l'œuvre une allure plus vivante.

Le Crime et le Châtiment, par Th. Dostoievsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884, 2 volumes in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

Un roman traduit du russe, par Victor Derély.

Madame-Mère, par Édouard Sylvin. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Une Académie sous le Directoire, par Jules Simon. Paris, 1885. Calmann Lévy, édit. ; in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un livre aussi complet et aussi intéressant. Si du reste nous ne l'avons fait dès son apparition, c'est qu'il ne suffisait pas de l'annoncer, comme ces ouvrages éphémères qu'il faut s'empresser de saluer au passage, parce qu'ils ne reviennent pas.

Il semble au premier regard que M. Jules Simon n'ait eu d'autre prétention que d'écrire une monographie, celle de l'Académie des sciences morales et politiques. Mais une fois entré dans le courant du livre, on s'aperçoit que les rives s'élargissent, l'horizon se découvre, et l'on a sous les yeux un travail neuf, original, d'histoire morale et politique, une analyse fine et forte à la fois des idées d'une époque et d'un gouvernement.

Ce livre pourrait s'appeler *Histoire des rapports du gouvernement avec la philosophie.*

Il se divise en deux parties : l'une, plus générale, retrace le développement des Académies, les causes de leur faveur et de leur discrédit, et la genèse de l'Académie « philosophique ».

L'autre, plus spéciale, examine le fonctionnement et ce qui était « la seconde classe de l'Institut ». L'auteur reprend avec un soin scrupuleux les travaux et les hommes des diverses sections qui le composent, analyse des idées et des sensations, morale, science

sociale et législation, économie politique, histoire, géographie, et dévoile ainsi ses forces, ses faiblesses, ses tendances, son esprit intérieur.

A l'origine des Académies la philosophie était condamnée ou absente; à l'origine de l'Institut, elle était triomphante. Elle s'était peu à peu fait son nid dans l'Académie française; les encyclopédistes y étaient entrés presque tous; Diderot ne fut excepté qu'à cause de l'opposition formelle de Louis XV. C'est elle qui avait mis en mouvement la force réformatrice et révolutionnaire. Malgré ces services rendus à l'esprit humain et au peuple français, la philosophie n'eut pas droit de cité à l'Institut.

La Convention avait aboli les Académies et autorisé les Académies libres (décret du 8 août 1793). Mais les Académies, pour être populaires et enviées, ont besoin d'être un peu protégées, de ne l'être pas trop, et de sentir cependant de temps à autre la pression du pouvoir pour se donner le mérite de l'opposition. Libres, les Académies manquèrent de prestige et de vitalité. Il leur faut pour être imposantes une sorte de cachet officiel.

Cependant le gouvernement aperçut bien les services que peut rendre un corps savant organisé; il l'avait reconnu, puisque par une exception provisoire il avait, tout en supprimant les Académies (qui ressemblaient à des corporations), maintenu celles des sciences, dont les travaux intéressaient l'État. Il fonda l'Institut national en 1795. Poursuivant l'unité et le nivellement presque dans une institution où la nature amène elle-même la diversité et l'inégalité, il décréta la formation d'un seul corps dont tous les membres sans distinction de classes prendraient part à l'élection des nouveaux titulaires et travailleraient ensemble aux mêmes ouvrages. Le Directoire lui-même nomma dans chaque classe un certain nombre de membres. Et le sublime de l'organisation symétrique fut que chaque classe et chaque section devaient compter un nombre égal de membres résidents et un nombre égal de membres non résidents. Six partout : de sorte qu'il fallait bon gré mal gré qu'il y eût en France, six poètes à Paris et six en province, six géomètres, six physiciens, six géographes, etc.

M. Jules Simon explique avec clarté et avec humour toutes les difficultés du règlement imposé par le gouvernement, et les inconvénients de cette communauté des classes de l'Institut, qui était bien plutôt une confusion. Eh bien, à cette époque la philosophie — non pas tant la chose, mais le nom — était suspecte ou dédaignée à ce point qu'on ne prononce pas son nom. Il n'y a pas la classe de philosophie, mais celle de l'*Analyse des idées et des sensations.*

En réalité, l'Académie des sciences morales — plus tard supprimée et enfin ressuscitée grâce à Guizot en 1832, — cette Académie existait avant d'être fondée. Elle était par excellence l'Académie de la Révolution, et quand le premier Consul voulut rétablir l'influence de la religion sur le peuple, il fit le Concordat et supprima la seconde classe de l'Institut.

C'est la vie intime de l'Institut que M. Jules Simon nous apprend. Tous les détails de logement, de costume, de budget, il les expose et les critique de telle sorte qu'à côté du renseignement exact qui ne vaut que ce que vaut un fait, se trouve un lumineux commentaire qui vérifie et élève la question, la replace dans son milieu, la rattache à l'ordre des idées générales, et ainsi telles mesures, qui par elles-mêmes paraîtraient secondaires ou trop spéciales, recouvrent de l'importance comme significatives : elles sont la manifestation des idées régnantes.

Par exemple, l'unification de tous les groupes de lettrés, d'artistes et de savants. Cette prétention de les plier à un même règlement — ce qui était sage — et de les employer à la même tâche — ce qui était absurde; — la suppression du secrétaire perpétuel, le costume officiel, qui date de l'an IX; l'organisation des séances publiques qu'on multiplie, les conditions d'appointements des membres de l'Institut, les charges réelles qui leur sont imposées, tous ces points particuliers intéresseraient seulement le nombre restreint de lecteurs que l'Institut préoccupe, si M. Jules Simon ne possédait l'art d'y apercevoir des causes et d'en tirer des conséquences.

Un écrivain ordinaire eût consciencieusement noté tous ces détails, mais c'est un carnet de renseignements pour les curieux. M. Jules Simon, philosophe, homme d'État et académicien, féconde son sujet et y sème des idées philosophiques, politiques et académiques.

Tout en allant et sans sortir le pied de son terrain une minute, le maître écrivain soulève des problèmes passionnants, décrit une scène curieuse et émouvante, esquisse ou grave un portrait animé, lance un trait de malice, rapporte un épisode amusant. Une telle diversité explique qu'on suive sans fatigue et sans ennui pendant plus de 400 pages les premiers pas de la grave Académie des sciences morales et politiques.

M. Jules Simon, qui a connu les amertumes du reflux de la popularité, explique admirablement comme on devient impopulaire, et les cent premières pages de son livre sont l'analyse exacte des causes de la destruction des Académies, surtout de l'Académie française que Chamfort, académicien, invectivait et sapait de son mieux. M. Jules Simon a écrit à ce propos une page qui attirera contre lui de nouvelles colères : il ne s'y montre pas admirateur exclusif de tout ce que discuta la Convention, il lui reproche d'avoir été trop touchée de l'utilité : « L'amour du beau y cède partout la place à la recherche de l'utile... L'indifférence en matière de religion et l'indifférence en matière de culture littéraire sont de la même famille. Notre Révolution n'a pas eu de Milton. Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo nous ont ramenés de loin. »

Ailleurs, à propos du costume attribué aux membres de l'Institut, l'écrivain ne se prive pas de coups de malice. Il rappelle cette fête annuelle fondée par le Directoire pour célébrer le 18 fructidor : un mannequin représentant l'hypocrisie politique tenait dans ses mains les tables de la loi; le Directoire s'avançait processionnellement, les lui arrachait et les portait en

triomphe, dit le programme, sur l'autel de la patrie. A cette occasion on assigna à tous les corps constitués un costume. Le goût du panache, l'amour de la différence, s'exerçaient de tous côtés.

Les séances publiques de ce temps-là avaient de quoi satisfaire la manie du solennel qui s'infiltrait partout. Dans cette société renouvelée et qui croyait avoir tout inventé, on se portait avec une dévotion magnifique à toutes les cérémonies. Celles de l'Institut ne duraient pas moins de quatre heures; on y entassait jusqu'à quinze lectures, chacune par respect de l'égalité, strictement limitée à vingt minutes, ce qui amenait des incidents comme celui de Mercier, que M. Jules Simon raconte avec infiniment d'esprit. Mercier, malgré les murmures de l'auditoire qui ne comprend pas son mémoire métaphysique, s'obstine à lire; tumulte, huées; il lit quand même, on s'en va; il lit toujours. Il reste seul, mais il ne s'arrête pas, poursuit jusqu'à la dernière ligne devant les banquettes vides et se retire enfin très fier d'avoir vaincu.

Un autre jour, c'est Bernardin de Saint-Pierre et Cabanis engageant une querelle violente à cause d'une profession de foi religieuse du premier. M. Jules Simon nous fait assister à la scène et ne dissimule nullement sa préférence pour le spiritualiste. Et il est vrai qu'il eut le beau rôle.

Les nouveaux qui seront le plus lus révèlent un aspect nouveau du talent si varié de l'illustre écrivain, ce sont les portraits : Garat, Mercier, Sieyès, Bernardin de Saint-Pierre, Grégoire, Cabanis ; ils sont dessinés avec une sûreté de main merveilleuse; la couleur est discrète, mais les tons d'une harmonie charmante. Il s'y mêle une pointe d'humeur caustique, et parfois aussi le portrait se double, comme pour Cabanis, d'une étude critique des idées ou des systèmes, qui pour être rapide n'en est pas moins précise.

En mainte occasion cette plume féconde et attentive à elle-même, je ne dis pas rencontre, mais engendre une expression heureuse, un ton imprévu et décisif : par exemple, dans les pages sur la religion de Bernardin de Saint-Pierre, cette phrase : « On avait pris son parti de ne plus parler de Dieu. » A l'impiété débordante et sanglante de 1793 avait succédé la période de l'*impiété par prétérition*.

On sent dans tout cet ouvrage un amour profond de la philosophie mère et nourrice de la liberté, et ceux qui l'aiment, comme ceux qui la détestent, liront la revendication superbe de sa dignité qu'a écrite (à la page 182) le philosophe qui, ayant comme l'Académie française d'autrefois préparé le retour de la liberté, tomba comme elle dans l'impopularité pour avoir voulu rester logique avec ses principes et concilier la philosophie et le gouvernement. PZ.

La Comédie satirique au XVIIIe siècle, par GUSTAVE DESNOIRESTERRES. Un vol. in-8°; Paris, Émile Perrin, 1885.

Complétons le titre de l'ouvrage : *Histoire de la société française par l'allusion, la personnalité et la satire au théâtre*. Pendant la Régence, sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, pendant la Révolution, tout comme et bien plus qu'aujourd'hui, les auteurs s'empressaient de porter à la scène tel ou tel événement, petit ou grand, qui occupait les esprits; plus qu'aujourd'hui, parce qu'alors les gazettes étaient moins nombreuses, parce que le goût artistique était moins exigeant, parce que la curiosité, disons mieux, la malignité était aussi vive; et lors de la Révolution, l'on sait quel fut le débordement des passions. Les procès, les scandales, tout devait tomber sous le coup de l'allusion, quelquefois brutale, rarement fine et spirituelle, cela pendant la première moitié du siècle. Vinrent les encyclopédistes et la comédie, la tragédie, déjà pamphlets sous la plume des jésuites, se firent pièces aristophanesques; quand la Convention, le Comité de salut public, sinon les communes et les sections, décident des destinées de la France, les pièces sont données et acceptées comme programmes politiques. Car le public est complice, et là où l'auteur n'a pensé faire ni allusion, ni satire, ni profession de foi, les spectateurs en trouvent et se jouent des censeurs. *Athalie*, la *Mort de César* donnent lieu à des manifestations, et avec Racine et Voltaire, Corneille et Molière, raillent des parlements ou proposent des leçons aux puissants du jour.

M. Desnoiresterres sait toutes les pièces représentées ou non, tous les retranchements faits par la censure, ou toutes les corrections exigées; il analyse et il commente, car il sait les mémoires du temps, et les articles des journaux, et les correspondances que les Charavay cataloguent. Il dit les vices, les ridicules, qu'on voulait donner à blâmer; il dit les applaudissements de la noblesse se vengeant des fermiers généraux, et les résistances des mesmériens qui n'entendent pas raillerie quant au baquet,—et l'on s'était gaussé des *miracles* opérés sur le tombeau du diacre Pâris; — il dit les transports d'hilarité qu'excite la vue d'une laitue à demi sortie de la poche du philosophe qu'on nomme tout haut; il dit les odieuses vociférations d'une foule injuriant la reine.

On a écrit plusieurs histoires du théâtre français, on a traité du théâtre sous la Révolution, mais M. Desnoiresterres ne répète aucun auteur. Son livre est œuvre de grande érudition, de cette érudition qui ne laisse pas le cœur froid, indifferent. Tout ce qui fut, pense avec raison l'écrivain, ne devait pas être nécessairement; tout pouvait être et aurait dû être autrement; des fautes, des crimes furent commis, et chaque ordre, avec la royauté, a sa part de responsabilité. F. G.

Études sur la vie et les œuvres de Molière. *revues et mises en ordre par M. Paul Lacroix et précédées d'une préface par M. Auguste Vitu*, par ÉDOUARD FOURNIER. Paris, Laplace, Sanchez et Cie, un vol. in-18.

Voici un volume qui, indépendamment du nom de Molière, m'intéresse à tant de titres que je crains de n'en pas parler ici avec toute l'impartialité due

aux lecteurs du *Livre :* il est signé d'Édouard Fournier, un de nos plus anciens amis, et le dernier travail de Paul Lacroix, l'aimable bibliophile que nous venons de perdre, paraît avoir été d'en recueillir et d'en coordonner les divers chapitres; enfin, c'est à un maître moliériste, M. Auguste Vitu, que nous en devons la préface, hommage rendu à l'écrivain et à l'ami.

Éd. Fournier était un fureteur, un fureteur heureux. J'ai toujours cru qu'il savait, surtout sur le XVIIe siècle, tout ce qu'on peut savoir: pas de livre connu où il n'eût aperçu quelque détail qui avait échappé à tous les yeux ; pas de livre ignoré qu'il n'eût feuilleté et où il n'eût fait quelque découverte; pas un qui ne lui eût fourni des données d'où son ingénieuse sagacité savait tirer des déductions souvent heureuses et qui ménageaient au lecteur, même érudit, de fréquentes et agréables surprises.

Je connaissais une partie des *Études* dont Paul Lacroix s'est fait l'éditeur, celles du moins qui avaient paru dans les *Revues :* car les articles, même les meilleurs, les journaux quotidiens échappent trop souvent aux plus curieux. Je viens de lire ou relire tout l'ouvrage : pas une page où je n'aie retrouvé avec plaisir les qualités que j'avais toujours connues à l'habile investigateur.

Je ne puis faire ici l'analyse d'un livre composé de chapitres détachés, sans cette unité que Fournier leur aurait donnée, si le temps ne lui avait pas manqué pour publier son *Molière au théâtre et chez lui*, annoncé depuis si longtemps à la librairie académique Didier et Cie; nous n'avons que les *disjecti membra auctoris.* Mais si l'on n'y trouve l'unité de composition, on y suit du moins toujours une pensée unique, toujours d'accord avec elle-même depuis la première jusqu'à la dernière page du volume.

Les amis de Molière ne pourront se dispenser de l'acquérir, ce volume, où sont réunis les longs et intéressants travaux d'Éd. Fournier sur notre grand comique; ils y puiseront mille détails piquants, mille faits peu connus ou présentés sous un nouveau jour; ils admireront cette merveilleuse richesse d'érudition et cette perspicacité à laquelle rien n'échappait.

L'ouvrage a été imprimé après la mort d'Éd. Fournier : s'il eût pu reviser ses articles, il n'eût pas manqué de corriger quelques erreurs que des études postérieures aux siennes lui auraient permis de reconnaître, ou quelques fautes d'impression qui ont échappé à son éditeur.

De ces dernières, nous citerons quelques-unes : le nom de Claude Basset, l'auteur d'une tragédie d'*Irène* jouée à Lyon, par Molière, et dont nous aurions oublié, si une note ne nous l'avait rappelé, que nous avions appris l'existence à notre ami, est écrit *Busset.* — Il parle, à propos du *Bourgeois gentilhomme,* d'un récit *tudesque* débité par Lulli : c'est *turquesque* qu'il faut lire; il cite E. J. B. Rathey : lisez Rathery; enfin le nom de ce curé de Saint-Barthélemy qui réclamait le bûcher pour l'auteur du *Tartuffe* est Pierre Roullé et non Roulles.

Des questions plus graves auraient provoqué de sa part de nouvelles études, et peut-être, si le temps ne lui avait pas manqué, aurait-il modifié sa manière de voir. En voici quelques-uns.

En différents passages, Éd. Fournier présente les jésuites comme hostiles à Molière : je connais beaucoup de jésuites qui ont vanté son mérite, — *cum permissu superiorum,* — tels que le P. Maury, le P. Le Jay, le P. Vavasseur, le P. Porée, le P. Bouhours et d'autres; les plus louangeuses épitaphes de Molière sont dues à des jésuites; je n'en connais aucun qui l'ait attaqué; et si l'on m'objecte le P. Bourdaloue et son sermon sur l'hypocrisie, je prierai simplement mes contradicteurs d'en lire la troisième partie, où Bourdaloue donne amplement **raison à Molière,** sans le citer toutefois plus que dans la première ou la seconde.

En rappelant le vers où, dans son testament, Scarron lègue

A Molière le cocuage,

Fournier semble avoir oublié que ce testament est antérieur à 1660, antérieur au mariage de Molière; qu'il est contemporain de la comédie de *Sganarelle,* et que Scarron, faisant allusion à la pièce, a simplement voulu dire : je livre à Molière le cocuage comme sujet de comédie.

Ailleurs, et ceci est plus important, Fournier reproduit un passage de *la Fameuse comédienne* où il croit voir la transcription d'une lettre de Molière à Chapelle. Dans l'édition que nous avons donnée de ce pamphlet sans valeur, pour en combattre les assertions erronées qu'on avait adoptées, jusque-là, comme articles de foi, je crois avoir démontré que Molière n'a jamais ni écrit ni pensé ce qu'on lui prête et nous sommes convaincu que Fournier se serait rendu à nos raisons.

Quand il parle du sieur de Rochemont, il regarde comme un nom vrai ce nom qui n'est qu'un pseudonyme : il n'y avait pas alors de sieur « B. A. sieur de Rochemont, avocat en parlement »; mais il y avait un avocat en parlement nommé Barbier d'Aucour, qui écrivait du même style. Nous aurions aimé à discuter avec notre ami cette question; nous croyons, mais il ne nous appartient pas de décider que nous l'avons résolue de la même façon.

On voit que nous avons voulu être impartial; nous prions donc que l'on nous croie si nous affirmons, en terminant, que, malgré quelques erreurs et quelques assertions douteuses, ces *Reliquiæ* de Fournier sont un des livres les plus substantiels, les plus intéressants qu'on puisse lire sur Molière et ses œuvres.

CH.-L. L.

Tartuffe, *études*, par C. Coquelin.
Paris, Ollendorff, 1884. Un vol. in-16.

M. Coquelin continue ses études, toujours spirituelles, toujours soutenues par une érudition de bon aloi, mais quelquefois paradoxale, sur les comédies de Molière. On se rappelle de quelle façon brillante il nous a présenté *l'Arnolphe* et *le Misanthrope.* Au-

jourd'hui il aborde le rôle de *Tartuffe*. Nous trouverons dans son travail les qualités qui ont fait le succès de ses précédentes publications, mais aussi la même tendance un peu aventureuse et le même tempérament un peu batailleur, un peu porté à rompre en visière aux idées reçues et aux traditions consacrées.

Quelques points nous ont particulièrement frappe, et nous demandons la permission de les discuter, aussi compendieusement que possible, pour ne pas trop dépasser les bornes qui nous sont assignées.

Pour M. Coquelin, Molière a voulu atteindre le prêtre; et quel prêtre? le jésuite dans la famille. Pour nous, Molière a visé le *domestique* du grand seigneur qui s'introduit dans les maisons riches, soit en habit noir, comme Valère, dans *l'Avare*, soit en habit long, l'habit long que portaient Loret chez le maréchal de Schomberg, Ballesdens ou La Chambre chez le chancelier Séguier et autres : l'habit long qui était celui des magistrats du Châtelet ou du Parlement, des professeurs, des médecins, des avocats, des procureurs, protestants ou catholiques. Les prêtres, cadets de famille, qui formaient le plus grand nombre de ces porte-soutanes, furent plus tentés que les autres de se croire visés par Molière lorsque Tartuffe parut, en 1664, avec l'habit long; mais Molière y tenait peu et lui donna, sans hésiter, l'habit court, à la première réclamation : ce qu'il voulait, en effet, c'était peindre l'imposteur, spéculant sur une captation et la préparant à l'aide de menées hypocrites.

Donc, selon nous, Tartuffe n'est pas plus un prêtre que Valère. A plus forte raison ce n'est pas un jésuite. Et pourquoi Molière aurait-il voulu mal aux jésuites? Est-ce parmi eux qu'il trouvait des ennemis? Qu'on m'en cite un seul. Ils avaient été ses premiers maîtres au collège de Clermont; ils étaient loin d'avoir une haine féroce pour le théâtre, puisqu'ils faisaient jouer eux-mêmes par leurs élèves des tragédies, des comédies et même des ballets plus indécents qu'on n'en a jamais vu sur les théâtres laïques; ils ont imité plusieurs de ses pièces, entre autres *l'Avare*, dans *le Philochrysus*.

J'ai sous les yeux *la Lettre sur les spectacles*, de Desprez de Boissy et *la Bibliographie moliéresque*, de Paul Lacroix : dans *la Liste des ouvrages pour et contre le théâtre*, qui accompagne la *Lettre*, je ne trouve aucun ouvrage contre le théâtre écrit par un jésuite; dans la bibliographie, je ne vois aucun ouvrage contre Molière lancé par un jésuite. J'ai répondu ailleurs à ceux qui m'opposent le sermon de Bourdaloue sur l'hypocrisie en démontrant que la troisième partie de ce sermon est une justification complète du *Tartuffe*.

Je vais plus loin : les jésuites ont été grands admirateurs de Molière; et je ne dis pas: tel ou tel jésuite, j'insiste, et je dis: les jésuites. N'y en eût-il qu'un, le corps entier serait engagé, puisque aucun membre de l'Ordre ne pouvait rien imprimer sinon « cum permissu superiorum », et que l'Ordre tout entier était engagé par un de ses membres. Or ce n'est pas un, ce sont dix jésuites que je compte parmi les ennemis de Molière. Le P. Bouhours, le P. Vavasseur, n'ont-ils pas laissé les épitaphes les plus louangeuses de Molière? Le P. Le Jay n'a-t-il pas écrit sa tragédie française de *Joseph vendu par ses frères*, en trois actes, à l'exemple de quelques pièces de Molière, « le plus célèbre auteur qu'ait eu la comédie dans le siècle passé, et qu'on a regardé comme un modèle digne d'être mis en parallèle avec ce que l'antiquité a produit de plus parfait en ce genre? »

Il faut donc, jusqu'à preuve contraire, cesser de compter les jésuites parmi les ennemis de Molière. Sont-ce les jésuites que je défends? Non, c'est la vérité.

M. Coquelin croit à un Tartuffe qui serait un dévot exagéré, mais sincère, et ne serait point hypocrite... — Mais que dit donc Molière? « Je ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font connaître d'abord un véritable et franc hypocrite. » — Passons.

Enfin, M. Coquelin voit dans Tartuffe un comique. Ici encore nous nous permettons de n'être pas de son avis. Sans doute Tartuffe n'est pas le pleutre papelard que l'on a vu trop souvent sur la scène; c'est un homme bruyant, emporté, mangeant bien, buvant de même, le teint fleuri, l'oreille rouge, parlant en maître et ne s'humiliant que devant Orgon; c'est ainsi que nous avons présenté le rôle, en l'analysant, en tête de notre édition du *Tartuffe*. Mais est-ce à dire qu'il est comique? Non, bien qu'il se trouve dans des situations comiques. La situation est comique, en effet, quand il se jette dans les bras d'Orgon, croyant embrasser Elmire... Mais lui-même est-il comique? Non, encore une fois non : jamais il ne s'est montré plus « abominable homme », qu'à ce moment même et son cri : « C'est à vous d'en sortir! » sera bien mieux proféré par un tragédien que par un comique.

Tout en combattant certaines idées de M. Coquelin, je suis de ceux qui apprécient fort le soin avec lequel il analyse ses rôles. Quelque jour, il nous jouera *le Tartuffe* comme il l'a compris : le public lui dira si son interprétation est la bonne, et alors je... non, je ne m'inclinerai pas; plutôt que de voir dans *Tartuffe* un jésuite, un dévot exagéré, mais sincère, un comique, je mourrai dans l'impénitence finale.

Histoire générale de la littérature moderne : *la Renaissance de Dante à Luther*, par Marc Monnier, doyen de la Faculté des lettres à Genève. Un vol. in-8° de 528 pages. Librairie Firmin-Didot.

Il ne manque pas, à l'usage des esprits studieux en France, d'histoires, tant de la littérature française que des littératures étrangères. Il suffit de rappeler les ouvrages considérables de MM. Nisard, Taine, et en de moindres dimensions, comme de date plus récente, ceux de MM. Demogeot, L. Étienne, A. Filon, Ch. Gidel, E. Hallberg, etc., pour constater un effort général fait en vue de nous rendre familier le génie des divers peuples. Mais, à notre connaissance, il n'existait pas d'histoire comparée, en quelque sorte synoptique, de l'Europe littéraire. C'était une lacune assurément regrettable, mais qui s'explique aisément

si l'on réfléchit un instant à la somme énorme d'érudition nécessaire pour entreprendre et conduire à bon terme une telle œuvre. Mener toutes les littératures de front, montrer à chaque pas l'action des unes sur les autres ; noter ainsi, non plus seulement en deçà ou au delà de telle frontière, mais partout à la fois, le mouvement de la pensée et de l'art, cela suppose, outre une connaissance des langues assez approfondie pour les suivre dans toutes les étapes de leur développement, une puissance de jugement et une sûreté de goût peu communes. Quatorze années d'enseignement public avaient préparé à l'accomplissement de cette lourde tâche l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Genève, qui paraît l'avoir accueillie avec allégresse.

Quoique le volume que publie aujourd'hui M. Marc Monnier ne porte aucun chiffre de tomaison, il y a lieu de supposer que nous sommes en présence d'un premier volume, puisqu'étant intitulé *Histoire générale de la littérature moderne,* il n'embrasse que la période de *la Renaissance à la Réforme.* Il s'ouvre à l'aurore de l'ère moderne en littérature, à cette date de l'an 1300, qui est celle où Dante donne la première partie de *la Divine Comédie, l'Enfer,* et se ferme en 1535, à la date où parut à Lyon *la Vie inestimable du grand Gargantua,* dont l'auteur alors est encore anonyme. De Dante à Rabelais, M. Marc Monnier analyse, cite, traduit par fragments et commente tour à tour Pétrarque, Boccace et les trécentistes, en Italie ; Froissart, en France ; les troubadours, en Espagne ; les Minnesinger, les dominicains, les universités, en Allemagne ; les premiers hérétiques, Lollard, Nicleff et les poètes (Chaucer), en Angleterre, pour le XIVe siècle. Au XVe, il retrouve le latinisme, les princes lettrés et les humanistes italiens ; les théologiens et les poètes français, l'Espagne italianatisée, le « Robin Hood » anglais, puis Jean Huss, l'invention de l'imprimerie, les Turcs à Constantinople, les Grecs à Florence, l'académie platonicienne : Marsile Ficin, Laurent de Médicis, Pic de la Mirandole, Jérôme Savonarole, hors d'Italie, Philippe de Commines, François Villon, etc. Le premier tiers du XVIe siècle occupe la seconde moitié du volume : Érasme, Machiavel, l'Arioste, ces trois importantes figures sont l'objet de chapitres spéciaux, où nous les voyons en contact avec leurs contemporains : Érasme avec Scaliger, Reuchlin, Ulric de Hutten, Luther, Machiavel avec Guichardin. Un autre chapitre intitulé « le siècle de Michel-Ange » sert de cadre aux vivantes peintures où M. Marc Monnier met en scène la cour de Jules II, celle de Léon X, celle de François Ier, celle de Charles-Quint et leurs cortèges d'artistes, de lettrés, de poètes, d'humanistes, de bouffons, de comiques. Les dernières pages du livre enfin sont consacrées à l'an mil cinq cent trente-cinq : à Luther et à Vergèce, à Thomas More, à Genève protestante, à Clément Marot et à Jean Calvin, à la cour de Ferrare (Renée de France), à Rabelais et à son *Gargantua,* à Ignace de Loyola et aux jésuites. Par cet aperçu sommaire des hommes et des choses dont il est parlé dans ce livre, on peut juger de sa plénitude. Il est plein, en effet, bourré de faits caractéristiques, de textes et d'interprétations. Cependant l'auteur est tellement maître de son vaste sujet, il y met tant de clarté, il possède un art d'exposition tel que l'esprit le suit, non seulement sans fatigue, mais encore avec le charme continu d'une attention que tient en éveil constant l'évocation sans cesse variée des plus belles pages de la pensée humaine. Il n'est pas de lecteur de *la Renaissance de Dante à Luther* qui n'attende avec la plus sympathique impatience la suite du beau travail de M. Marc Monnier.

E. C.

POÉSIES

Les Contre-Blasphèmes, par ALF. DUBOUT, un vol. in-18. Paris, De Bayle, édit. ; — 2° **Poésies d'Alfred Busquet,** 2 vol. in-16. Paris, Hachette, édit. ; 3 fr. 50 chaque. — 3° **Ruades et Caresses**, par GEORGES BERTAL, un vol. in-18. Paris, Ghio, édit. ; 3 fr ; — 4° **L'Idylle éternelle**, par JACQUES MADELEINE, vol. in-18. Paris, Ollendorff, édit. ; — 5° **A mi-côte,** par JEAN VAUDON. Paris, Bray et Retaux, édit. ; in-18.

Les volumes de vers pullulent : j'en fais une gerbe, et dans toute gerbe il y a plus de paille que de fleurs. En vérité, tout ce qui ne vaut pas la peine d'être écrit en prose on le met en vers. Et rien n'est plus funeste aux vrais poètes que cette incontinence des rimeurs qui déroute le public. Voilà M. Dubout qui se raccroche au succès de scandale des *Blasphèmes* de M. Richepin, et avec plus de toupet que de vérité appelle *Contre-Blasphèmes* ses petits sonnets, dont pas un ne vaut un poème qui ne serait pas long. Il s'est contenté, pour justifier son titre, de piquer en tête de chacun une citation quelconque de Richepin. C'est d'une banalité navrante. M. Dubout semble se faire gloire d'avoir produit tous ces sonnets très vite. Il n'y a point de quoi se vanter. Et à sa façon nous pouvons attendre de lui un volume par saison.

Si M. Dubout, qui ne manque pas d'un certain esprit, se donnait un peu de peine pour rendre son vers plus imprévu et son expression plus originale, plus vivante, ses idées plus mûres, alors nous le traiterions avec plus d'indulgence.

Que dire aussi de ces deux volumes de M. Busquet ? Ils sont édités avec un soin et un luxe ! Sa caisse est plus riche que ses rimes ! Mon Dieu, que c'est donc futile et maigre, ces poésies !

Et il paraît qu'il était « en pleine possession de son talent », c'est l'éditeur qui le dit. Ce sont des balivernes qu'on usurpe le droit de décocher à ses amis, qui ne peuvent s'en protéger. Ils déclarent... c'est

charmant!... Sur cette affirmation menteuse, on court chez l'imprimeur!

Les deux volumes de M. Busquet nous révèlent un honnête homme, qui, tranquillement, vécut dans son foyer avec des amis lettrés; il semble lui-même avoir été un amateur délicat de littérature. Ce n'est pas assez pour être poète. Et, après cela, vous comprenez qu'il serait trop malheureux de ne pas rencontrer un jour quelques jolis vers quand on en écrit tant. Le pire défaut, c'est le vide absolu de ces versiculets! Ils n'échappent à la familiarité vulgaire que pour se guinder dans le ton solennel de M. Prudhomme. Le meilleur, c'est quelques traductions de poésies étrangères.

Dans le recueil de M. Bertal se trouvent au moins quelques vibrations personnelles. Abandonnons tout de suite ses essais dramatiques, qui ne promettent pas beaucoup, mais retenons quelques vers de ses *Ruades* et de ses *Caresses*. Sa tendresse n'est pas toujours bien mélodieuse, ses coups de pied dépassent parfois le but et parfois aussi ne l'atteignent pas. Mais, de ci de là, une idée surgit, un sentiment personnel et vigoureux jette sa note claire et retentissante, d'un vers bien frappé s'échappe le son d'une trompette. Tenez, ce sonnet, intitulé *Un fou*, mérite l'attention:

Il tomba foudroyé par la bêtise humaine.

Les vers à Richepin, à propos des *Blasphèmes*, en disent plus que tout le volume de M. Dubout. Si M. Bertal consentait à quelques amputations, son livre, allégé, s'envolerait mieux vers les amateurs de poésie. Mais ils sont si rares que ce n'est peut-être pas la peine!

Avec M. Jacques Madeleine il faut rengainer sa critique. Il s'est fait estampiller par Catulle Mendès. Le poète d'*Hespérus* a écrit pour lui une préface où il lui donne ainsi l'accolade : « Il y a chez M. Jacques Madeleine, en même temps qu'un poète naïf, un artiste singulièrement subtil ».

Art si subtil, en effet, que je ne l'aperçois pas dans nombre de vers déhanchés et désarticulés à la façon des parnassiens imitateurs, dans des rejets invraisemblables qui tirent l'oreille jusqu'à la déchirer. M. Madeleine appelle ce recueil l'*Idylle éternelle*. C'est, en effet, la commune aventure et les ordinaires soupirs des amoureux de vingt ans.

Pour de la fraîcheur, je ne contredis pas, ni pour de la sincérité, dans quelques pages du moins, et c'est dans ces parties-là où « l'art subtil » ne s'est pas insinué, où le vers est sorti tout seul parce qu'il était senti, c'est là que M. Madeleine a le mieux fait acte de poète.

M. Jean Vaudon impose plus de retenue à sa muse; il ne conte pas, comme M. Madeleine, les surprises de l'amour. Il s'adonne à la poésie de famille. Ce n'est pas raillerie: il a vraiment dans son recueil, modestement intitulé *A mi-côte*, plusieurs pièces d'un sentiment intime dont la délicatesse est charmante. Voyez plutôt *la Vieille maison*, qui cependant ne vaut pas celle de Theuriet. Ses aspirations religieuses se manifestent librement, il a la foi candide, il est porté à l'optimisme; son inspirateur paraît être Victor de Laprade. On peut choisir moins bien.

Au demeurant, ce sont des voix qui s'essayent à chanter; nous voudrions que ce fussent aussi des esprits s'essayant à penser.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. Tome III (1740-1748). In-8°. Paris, Firmin-Didot, 1884.

Le règne de Louis XV est une mine précieuse dont les chercheurs paraissent résolus à extraire jusqu'au dernier filon. Toutefois, ce n'est pas la politique extérieure de ce prince qui fait l'objet de leurs plus fréquents travaux. Ils se laissent séduire davantage par le côté intime ou anecdotique de l'histoire de cette époque si peu éloignée, et, malgré cela, si radicalement différente de la nôtre. Qu'on se garde de les blâmer ! De tous les ouvrages historiques, ceux-là précisément sont les plus propres à donner à nos contemporains le goût des livres instructifs, à les détourner des romans vides d'intérêt, mais non pas de scandale, qui embellissent l'étalage de certains libraires. Il faut ajouter, d'ailleurs, que, pour être moins nombreuses, les études approfondies sur la politique extérieure de Louis XV ne manquent point. Des hommes tout particulièrement versés dans l'art auquel leurs travaux se rattachent, des diplomates, des hommes d'État ou de guerre, des *spécialistes*, en un mot, ont souvent le courage et la persévérance de mener à bonne fin les études les plus longues et les plus difficiles, études auxquelles leur compétence donne un prix inestimable. Tel était le cas de M. le duc de Broglie, quand il publiait *Frédéric II et*

Marie-Thérèse, œuvre remarquable par la forme et par la profondeur des vues ; tel est, aujourd'hui, celui de M. le général de division comte Pajol, auteur des *Guerres sous Louis XV*, dont la librairie Didot met en vente le troisième volume. Notons, en passant, que le travail de M. le général Pajol ne fait pas double emploi avec celui du duc de Broglie ; il en forme, au contraire, le complément, étant écrit au point de vue des opérations militaires, tandis que *Frédéric II* est un ouvrage diplomatique.

Le second volume des *Guerres sous Louis XV* finissait en 1741 et entamait la guerre de la succession d'Autriche, guerre infructueuse pour la France et d'une utilité contestable. Le troisième est entièrement consacré à cette dernière campagne. Six cents pages nous conduisent du mois de novembre 1741 au mois d'octobre 1748, date du traité d'Aix-la-Chapelle. Pour plus de clarté, l'auteur les a divisées en deux parties : 1° Campagne d'Italie ; 2° Campagne de Flandre. Cela fait quinze chapitres, dont chacun est précédé d'un résumé très complet, avec renvois aux pages pour les événements importants ; ce genre de résumé est très pratique, facilite beaucoup les recherches et devrait être adopté par tous les historiens. Signalons enfin deux bonnes nouvelles qu'un avis, placé en tête du volume, nous annonce : la première, c'est qu'un atlas, indispensable à l'intelligence des opérations militaires, paraîtra avec le tome V. La seconde, c'est que la publication du quatrième volume ne se fera pas longtemps attendre ; il est déjà sous presse. L'ouvrage complet se composera de sept volumes, les deux derniers consacrés aux guerres en dehors du continent et à l'organisation, aux règlements et ordonnances sur l'armée, de 1715 à 1774. Quatre dessins d'uniformes, promis par Édouard Detaille, paraîtront en même temps, avec une eau-forte représentant Louis XV. P. C.

L'Armée en France. — *Histoire et organisation depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* 3 vol. in-18 de 400 pages, par Dussieux, professeur honoraire à Saint-Cyr ; 1884. Baudoin et Cie.

A tous ces livres qui surgissent chaque jour de je ne sais quel bas-fond malsain, et qui tendent à discréditer notre armée, nous sommes heureux d'opposer aujourd'hui un ouvrage vraiment patriotique, dû à un de nos historiens les plus distingués, M. Dussieux, ancien professeur d'histoire à Saint-Cyr. C'est l'histoire de l'armée française depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, l'exposé de son organisation à toutes les époques de nos annales militaires, le récit des hauts faits de nos soldats.

Trois volumes sont consacrés à ce tableau des transformations successives de notre armée. Le premier nous mène depuis les origines les plus reculées de notre histoire jusqu'aux guerres de religion et de la Ligue. L'auteur y expose successivement la nature et la formation des armées gauloises, des légions romaines, des hordes franques, des armées féodales et des premières troupes permanentes. L'écueil inévitable d'une pareille étude est la sécheresse ; plusieurs de ses prédécesseurs n'ont pu l'éviter. M. Dussieux a su rendre attachant l'exposé de l'organisation des armées de l'ancienne France, en nous donnant un aperçu de l'histoire militaire de notre pays et en faisant ressortir, par des faits, les points remarquables de chaque époque. Nos chroniques, nos archives, nos historiens lui ont fourni tous les éléments de ce travail, qui est vraiment des plus attrayants.

Le même ordre d'idées, la même abondance de détails historiques curieux se font remarquer dans le deuxième volume, qui va de Henri IV à Napoléon Ier. C'est au Béarnais que nous devons la première armée solide et véritablement digne de ce nom.

Le volume s'étend longuement sur les perfectionnements dus à des ministres comme Louvois et Choiseul, et nous presente une histoire complète des longues guerres qui eurent lieu dans le XVIIe et le XVIIIe siècle.

Nous arrivons ainsi à la Révolution. Si l'auteur eût voulu consacrer à la partie historique de cette époque et des années ultérieures des développements analogues, il eût sans doute excédé les bornes qu'il s'était imposées. Aussi, à partir de 1789, toutes nos campagnes tiennent dans un simple mémorandum : une date et un fait, et cela, non seulement pour les quatorze armées légendaires de la République, mais bien pour les trente-huit armées qui furent créées à cette époque et eurent chacune une existence déterminée, quelquefois presque éphémère.

Dans le troisième volume, l'auteur a accentué davantage cette nouvelle méthode. Sa critique des agissements de l'ère impériale est dure, mais bien méritée ; elle n'est, du reste, que l'écho de nombreux ouvrages qui ont jugé à leur valeur l'œuvre du grand capitaine, tout en s'inclinant devant son prodigieux génie. Toutes les armées de l'Empire défilent devant nous, dans cette revue rétrospective, avec leurs millions d'hommes. Puis vient la Restauration avec ses campagnes de Grèce, d'Espagne et d'Algérie, Louis-Philippe, et enfin Napoléon III.

L'auteur nous donne la composition des diverses armées qui ont combattu sous le second empire, en Crimée, en Italie, au Mexique, et enfin pendant la guerre de 1870. Il s'étend longuement sur les efforts du gouvernement de la Défense nationale pour pourvoir nos divisions improvisées de tout ce qui leur était nécessaire, alors que tout notre matériel avait été presque englouti à la suite des catastrophes de Sedan, de Metz, et après la prise de nos principales places fortes.

L'analyse des dernières lois votées par le parlement de la troisième République et l'exposé de notre organisation militaire actuelle terminent cet intéressant volume, qui fourmille de renseignements militaires des plus précieux. Citons, entre autres, la description et la légende des drapeaux distribués à l'armée en 1852 et en 1880 ; la liste de tous les maréchaux de France, des ministres de la guerre, des principaux généraux des armées républicaines et impériales, etc.

C. M.

Le duc de Rohan et les protestants sous Louis XIII, par Henry de La Garde. Un vol. in-8° de 334 pages. Paris, 1884. Librairie Plon.

L'histoire des protestants en France, considérés comme parti politique, peut se diviser en trois périodes successives. La première est remplie par la lutte qu'ils soutiennent, les armes à la main, contre les pouvoirs publics, et s'étend de la conjuration d'Amboise à l'avènement de Henri IV, de 1560 à 1589; elle dure trente ans. Pendant trente ans, sous les derniers Valois, la France est déchirée par les guerres civiles auxquelles met un terme le fameux édit de Nantes, rendu par le prince dont les protestants ont soutenu les droits au trône et qui leur accorde une existence politique. Ils en jouissent jusqu'à leur nouvelle prise d'armes, en 1621. Cette seconde période dure donc un peu plus de trente ans encore. La troisième, de beaucoup la plus courte, est remplie par une nouvelle et vaine lutte armée pour le maintien de la situation conquise; elle s'étend de 1621 à 1629, date de la paix d'Alais qui consacre leur défaite. C'est précisément cette dernière phase du protestantisme militant en France que retrace M. Henry de la Garde en ce volume; c'est l'histoire de leurs suprêmes et inutiles efforts pour étendre d'abord, puis pour maintenir leur condition politique. L'auteur, avec une remarquable impartialité, nous montre et leurs fautes et leurs malheurs. Ils ne surent pas se contenter de voir l'exercice public de leur culte non seulement autorisé, mais garanti par leur admissibilité aux charges, emplois, honneurs et dignités de l'État, par la création de chambres dites de l'Édit au parlement de Paris et à Castres, par des assemblées provinciales, par la possession de places de sûreté où ils exerçaient la souveraineté dans toute sa plénitude. C'est l'étendue même de ces privilèges qui causa leur perte. Ils voulurent empiéter sur la prérogative royale et, dans la main de chefs puissants, des Bouillon, des Sully, des Duplessis-Mornay, de Rohan surtout, présentèrent enfin tous les dangers d'un État dans l'État. M. de La Garde, dans cette étude, suit pas à pas le déclin de leur condition politique avec ses intermittences de combats et de trêves, sans s'attarder d'ailleurs à la constitution religieuse de leurs églises. Pour en marquer les étapes, il les a désignées par le nom de la ville qui en perpétue le souvenir dans l'histoire. Ainsi, dans la premiere partie consacrée à la prise d'armes de 1621, ou première guerre civile des protestants sous Louis XIII, c'est *Montauban*, une de leurs principales places de sûreté, qui fixe tous les regards par sa résistance victorieuse contre l'armée royale; dans la seconde, c'est *Montpellier*, qui subit un long siège, se soumet et obtient un édit de pacification; dans la troisième partie, l'inexécution de cette paix provoque la révolte de *La Rochelle*, drame saisissant et douloureux scindé en deux tableaux : la *Révolte*, la *Chute* (1627). Enfin, la quatrième partie, sous le double titre de *Privas-Alais*, résume l'effort suprême, suivi de la destruction du parti protestant en 1629. Dans ses ruines s'engloutissent les derniers vestiges du monde féodal; sur ces ruines l'impassible Richelieu jette les fondements du monde moderne. E. C.

Un Publiciste au XVIe siècle, Juste Lipse, par Émile Amiel. Un vol. in-18 de 330 pages. Paris, 1884. A. Lemerre, éditeur.

Le livre est bien fait, intéressant, et même par certains points remarquable. En ce travail sur Juste Lipse, humaniste à peu près oublié, figure de second plan dans l'érudite Renaissance, l'auteur fait revivre tout ce milieu de savants, de commentateurs, de légistes qui, n'ayant que le latin pour instrument d'action, fondent un monde nouveau avec les matériaux provenant des ruines du monde ancien. « Voilà pourquoi, dit M. Amiel, nos études s'adressent de préférence à ce siècle novateur... Voilà pourquoi nous ne pouvons pas être indifférent à ses conquêtes, à ses souffrances, à ses hommes grands ou petits, catholiques ou protestants, tous marqués plus ou moins du sceau révolutionnaire. Nous reconnaissons ses faiblesses, ses tâtonnements, ses erreurs, ses crimes même. Mais nous sommes attirés, captivés par ces natures plantureuses, par ces caractères ardents, forts, tout d'une pièce, voués uniquement à leur œuvre de régénération et de justice. Saluons ces types de la Renaissance, nous ne les verrons plus. »

M. Amiel ne se borne pas à exposer des faits; il les commente, les juge, en tire des conclusions et des applications au temps présent; bien plus, de l'aveu de l'auteur, le souci de tout ramener aux choses du jour a été le mobile déterminant de son travail. « L'art pour l'art n'est plus de mise, affirme-t-il. Cela lui plaît à dire. Mais nous ne sommes pas, nous, éloignés de penser qu'en détournant son effort de l'étude désintéressée pour l'engager dans le courant de la politique contemporaine, M. Amiel a diminué singulièrement l'autorité de son livre. En relevant le problème brûlant des rapports de l'Église et de l'État, il n'a pu se défendre de quelque parole de haine, il a perdu de cette sérénité nécessaire pour asseoir dans l'esprit du lecteur le crédit du philosophe et de l'histoire. Cette réserve faite, et si la place ne nous manquait, nous trouverions bien des glanes à recueillir. C'est Mirée disant : « D'après la mauvaise habitude de nos écoles, les maîtres consacrent un temps infini aux règles, aux questions grammaticales, et n'arrivent jamais ainsi au sanctuaire des belles-lettres. » Juste Lipse également : « Le plus grand défaut de notre enseignement, c'est la variété des grammaires. C'est entre pédants une affaire de parti : chacun donne la préférence à celle-ci ou à celle-là, parce qu'un rival aura fait un autre choix. » Et Montaigne : « On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et à les coudre en classes. » Il y a trois siècles de ces plaintes. Tiendrait-on aujourd'hui un langage très différent ? E. C.

Henri IV. Vie privée. Détails inédits, par G.-B. DE LAGRÈVE. Un vol. in-16 de XIV-326 pages. Paris, 1884. Librairie Firmin-Didot.

Les grands hommes et les grands patriotes de notre temps considèrent-ils le roi Henri comme un grand patriote et un grand homme ? Permettraient-ils l'entrée des écoles et des bibliothèques *populaires* à un livre apologétique du prince vaillant et galant ? Je n'ose pas dire non, mais je ne suis pas sûr que si. Et pourtant est-il dans toute notre histoire une figure plus *populaire* et plus digne de l'être ! Aussi n'est-il pas de personnage historique sur lequel on ait plus écrit, et semble-t-il impossible de rien apporter de nouveau et d'inédit en un tel sujet. En dépit des apparences, pourtant, M. G.-B. de Lagrève a découvert une mine inépuisable de renseignements sur Henri IV aux archives des Basses-Pyrénées, où furent transportés, en 1836, tous les papiers (4,000 cartons) de la Chambre des comptes de Pau. Sur le goût du roi pour les ameublements, les vêtements, les joyaux et bijoux somptueux, pour les lettres et les arts, pour les animaux, sur ses plaisirs, sur son esprit, sa gaieté, sa bonne grâce et sa bonté, sur son amour pour le peuple et les pauvres gens, l'auteur a réuni en ces petits volumes cent traits du plus vif intérêt et d'une authenticité incontestable, présentés sous la forme vive, aimable et facile qui convenait au sujet.

E. C.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Les Sonnets du Docteur. A Paris, chez les principaux libraires. 1 vol. Prix : 5 francs.

Le docteur... le nommerai-je ?... est un honorable oculiste dijonnais, natif du Vendômois, qui a conservé la pleine verdeur de son pays d'origine. — Poète rabelaisien de la bonne école, il aime le large rire gaulois et courtise la muse gaillarde et grasselette de Grécourt et de Panard. — Ses sonnets sont exquis et pleins d'originalité; c'est de la médecine lyrique qui pourrait, dans une note spirituelle et délicate, faire une redoutable concurrence au *Livre des Convalescents* du pitre Cadet. Le docteur, en outre, est un parnassien très moderne, qui se plaît à ouvrer son vers et à ciseler sa rime ; une des pièces de son recueil est déjà célèbre, c'est *le Homard à la Coppée*, pastiche étonnant du jeune académicien, qu'on attribue à tort à Monselet, lequel a le tort de ne pas protester.

Dix autres pièces sont aussi remarquables : *le Cataplasme, Ecchymoses, le Massage, Dermatologie, Congestion cérébrale, Bonbon laxatif, Médecine légale, Transformisme, les Gaudes, la Langue fumée,* sont dignes des suffrages de tous les lettrés délicats.

Cet opuscule d'une cinquantaine de pages est spécialement destiné aux bibliophiles; le tirage total atteint à peine 500 exemplaires, et l'impression, faite par maître Vascosan Darantière, de Dijon, est hors ligne et fait grand honneur à ce trop modeste émule des Sheuring et des Hérissey. Le texte, d'une merveilleuse pureté, bien mis en page et interligné, est entouré d'un encadrement rouge très sobre et d'un ton harmonieux. Ce joli petit livre s'ouvre par un frontispice de Georges Clairin et se termine par un curieux culispice à l'eau-forte de Félicien Rops, le chemisier favori des déesses de la mythologie moderne et le gantier des amours, le seul qui sache attacher une jarretière sur les mailles rosées d'un bas follement capiteux; un grand artiste, en un mot, qui est dans l'art le Villon des petites villotières et le Rembrandt des sabbats charnels.

Les Sonnets du Docteur vivront spirituellement et typographiquement, et les bibliophiles du XXe siècle fouilleront les archives de l'Académie de médecine pour découvrir le nom de ce fantastique Hippocrate qui mit enexergue au cou de sa muse, au nez voluptueusement retroussé : *Camuse est.* U.

Nouvelle collection moliéresque, publiée par les soins du bibliophile Jacob : *le Médecin volant*, de BOURSAULT. Un vol. in-16. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust).

Les deux dernières publications du regretté bibliophile Jacob sont : *les Études* d'Édouard Fournier *sur Molière;* — le récent volume de la nouvelle collection moliéresque, comprenant *le Médecin volant*, de Boursault.

Le Médecin volant, de Boursault, avait été déjà reproduit par M. Victor Fournel dans son excellent recueil de « Comédies contemporaines de Molière; mais, suivant le bibliophile, M. Fournel ne se serait pas assez « préoccupé du plagiat effronté que Molière « avait à reprocher à Boursault, et qui fut l'origine de « la brouille des deux auteurs ».

Dans sa préface, M. Paul Lacroix s'applique à combler la lacune qu'il reproche à M. Fournel, et il s'at-

tache à démontrer ce point, établi d'ailleurs sommairement par l'éditeur des *Contemporains de Molière,* c'est que « Boursault s'est inspiré surtout de la farce de Molière portant le même titre, et que sa pièce n'en est guère que la traduction en vers, à moins que l'une et l'autre n'aient été faites d'après le même canevas italien, en admettant que ce canevas ait existé » antérieurement, et ne se soit pas, au contraire, inspiré des pièces de Molière et de Boursault.

M. Paul Lacroix n'est pas entré dans tous les détails auxquels se prêtait la comparaison du texte en prose de Molière, du texte en vers de Boursault; mais les points qu'il a touchés serviront à mettre les curieux sur la voie de rapprochements qui ne sont pas sans intérêt. CH.-L. L.

BEAUX-ARTS

Théorie des Arts au XIXe siècle. — Charles Blanc et son œuvre. — *Critique, histoire et théorie des arts du dessin : Architecture, sculpture, peinture et ornement,* par M. TULLIO MASSARANI, correspondant de l'Institut, avec une introduction sur l'*Esthétique,* par EUGÈNE GUILLAUME, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Ouvrage de luxe imprimé en elzévir en deux couleurs, avec en-têtes et culs-de-lampe en bistre. Un vol. de 242 pages in-8°, sous couverture parcheminée, tiré à trente exemplaires de choix sur papier teinté à la cuve (prix : 20 fr.), et 550 exemplaires sur papier teinté (prix: 12 fr.). Paris, 1885. J. Rothschild, éditeur.

Ayant transcrit tout au long le titre du livre de M. Tullio Massarani, il nous suffira de peu de mots pour donner au lecteur une idée du livre lui-même. La mémoire de Charles Blanc aura trouvé dans l'amitié survivante de M. Massarani le secours heureux d'une très intelligente apologie. En effet, s'il n'y a pas eu de place, en ces 242 pages, pour une seule critique ni même pour la plus petite réserve, l'auteur cependant manie la langue de l'éloge avec une telle conviction, avec tant de mesure, de tact et de simplicité, qu'on ne songe vraiment pas à se défendre contre des complaisances si habilement dissimulées. Après réflexion seulement, on s'aperçoit qu'on s'est laissé soi-même emporter par le courant sympathique plus avant que ne l'eût permis l'impartialité absolue. Théoricien et historien de l'art, Charles Blanc est bien loin d'être impeccable; il a risqué plus d'une théorie chimérique, et plus d'une fois erré dans ses jugements sur les artistes vivants. Mais il apportait à l'analyse des œuvres consacrées par le temps une abondance dans la dialectique, une richesse d'aperçus, une éloquence descriptive, un charme de parole qui font de lui un délicieux avocat de causes toutes gagnées. Il faut aussi lui savoir gré d'avoir lutté jusqu'à la dernière heure, au moins par l'exemple, contre la domination excessive de la critique dite « savante », contre la race des fouilleurs d'archives, qui sans doute est intéressante, mais comme le fut celle des fellahs égyptiens qui charrièrent et empilèrent les blocs de Ghizeh. Si Charles Blanc n'alla pas chercher de pierres dans les carrières, ni de documents chez les notaires, il sut mettre en œuvre les matériaux qu'il trouva en chantier. Il aima l'art et le fit aimer, lui dut de grandes jouissances et les communiqua. A ce titre on lui pardonnera d'avoir estropié un nom ou une date. E. C.

Les Médailleurs de la Renaissance. *Niccolo Spinelli, Antonio del Pollaiuolo, Giovanni delle Corniole, Gentile Bellini, les Della Robbia, Bertoldo, Costanzo, anonymes d'Alphonse Ier d'Este, de Charles VIII, d'Anne de Bretagne, de Laurent le Magnifique et de Mahomet II,* par ALOÏSS HEISS. Un vol. de 88 pages in-folio avec 11 phototypographies inaltérables et 100 vignettes. Paris, 1885. J. Rothschild éditeur. — Prix : 60 francs.

Cette suite de monographies forme le tome V du somptueux ouvrage où M. Aloïss Heiss évoque l'histoire du XVe siècle italien par la numismatique. Les quatre premiers tomes des *Médailleurs de la Renaissance* nous ont fait connaître avec le Pisan, Francesco Laurana et Pietro da Milano, Marescoti, Lexignolo, Petrecini, Baldassare, Estence, Coradini, médailleurs de la maison d'Este, et quelques artistes anonymes travaillant à Ferrare au XVe siècle, Léon-Baptiste Alberti, Matteo de Pasti, et le médailleur anonyme de Pandolphe IV, Malatesta. — Le présent tome V est consacré à Niccolo Spinelli, Antonio del Pollauilo, Giovanni delle Corniole, Gentile Bellini, les della Robbia, Bertoldo, Costanzo, et aux anonymes d'Alphonse Ier d'Este, de Charles VIII, d'Anne de Bretagne, de Laurent le Magnifique et de Mahomet II. Le texte concis, précis, ne s'égare pas dans les nuages de l'esthétique; il fixe des faits, des dates, donne la description des médailles et la biographie des personnages représentés sur les médailles. Ces derniers ne sont pas tous d'égale importance, mais la présence de figures comme celles d'Anne de Bretagne, d'Antoine, le grand bâtard de Bourgogne, de Charles VIII, d'Alphonse d'Este et de Lucrezia Borgia, de Giuliano et de Lorenzo de Medici, de fra Girolamo Savonarola enfin, suffirait à assurer la fortune de ce volume. Les grandes planches de phototypo-

graphie sont des merveilles de netteté dans le contour des profils et de relief dans le modelé. Nos aquafortistes de l'école pittoresque, dont le grand maître fut J. Jacquemart, ont tout intérêt à étudier ces belles épreuves. Elles leur apprendront — ce qu'ils paraissent ignorer — que le pittoresque, c'est-à-dire le jeu amusant de l'ombre et de la lumière sur les surfaces accidentées, n'est nullement incompatible avec la précision la plus rigoureuse dans le dessin de la forme. Il est telles de ces reproductions qui sont des chefs-d'œuvre de réalité. On a la médaille même sous les yeux, je dirais volontiers sous les doigts, tant l'illusion est saisissante à la faveur du ton de bronze de l'impression. Ces planches sont réussies à ce point que la photogravure en creux seule a donné jusqu'à ce jour de si parfaits résultats: aussi regrettons-nous de ne pas connaître, pour le citer, le nom de l'habile industriel artiste qui exécute des clichés en relief de ce mérite.

Tout est à l'avenant, d'ailleurs, dans cette belle publication, et notamment les vignettes intercalées dans le texte et qui reproduisent des dessins de maîtres, des intailles, des camées, des bas-reliefs, des armoiries, des portraits, d'anciennes gravures, des paysages, etc... Ce livre d'art est lui-même une œuvre d'art. E. C.

Les Arts rétrospectifs au palais des Consuls, à Rouen, par E. Souchières. Un vol. in-8° raisin, de 195 pages. Rouen, 1884. De l'imprimerie Espérance Cagniard.

La Normandie fait parler d'elle, cette année. Elle a célébré dignement, en octobre, le bi-centenaire de Corneille, et cette solennité terminant par une fête littéraire les fêtes de l'art et de l'industrie données à l'occasion de l'Exposition nationale et régionale de Rouen.

De cette dernière il restera un souvenir précieux pour les bibliophiles, un livre, *les Arts rétrospectifs au palais des Consuls*. C'est un volume fort élégant, imprimé sur papier vélin avec une rare correction typographique, décoré de têtes de pages, lettres ornées et fleurons qui ne se répètent point, de gardes en violet et or, et revêtu d'une couverture également tirée en couleur. Le dessinateur, M. Jules Adeline, l'habile et fécond illustrateur rouennais, y a posé avec grâce une corbeille pleine de fleurs et de branchettes tombées d'un pommier normand, qui profile sa courbe noueuse sur l'orbe énorme d'un clair de lune japonais. Tout cela a fort bon aspect et encadre d'une façon charmante l'exacte énumération que M. E. Souchières a faite avec goût des richesses d'art temporairement sorties des collections d'amateurs buveurs de cidre, et, dans le nombre, il en est qui n'ont point de rivales au monde, ne fût-ce que celle de M. Eugène Dutuit. Ce joli volume fait vraiment honneur aux presses de M. Espérance Cagniard. Les curieux le rechercheront pour son texte, les bibliophiles pour ses raffinements typographiques. E. C.

Traité de la peinture en bâtiment et du décor, par E.-A. Ducompez, peintre-décorateur. Deux vol. in-8° de 140 et 103 pages. 2° édition. Paris, 1884. Ducher et Cie, éditeurs.

La Belgique, l'Allemagne possèdent des écoles professionnelles où un professeur de chaque corporation fait des cours spéciaux et forme d'excellents ouvriers, car non seulement les cours sont théoriques, mais encore le professeur exécute et fait exécuter devant lui le sujet qu'il vient de traiter. Des concours, des récompenses stimulent les élèves. Le professeur reçoit une rétribution honorable. En France, de telles écoles sont rares. Pour y suppléer dans une mesure bien modeste, en ce qui concerne la peinture en bâtiment, et le décor, M. Ducompez a publié cet excellent travail, qui n'est point fait pour intéresser seulement les peintres en bâtiment, mais aussi — oserai-je le dire ? — les peintres artistes qui, au point de vue technique, que personne, hélas ! ne leur enseigne, y puiseraient, s'ils daignaient le consulter bien des recettes de métier extrêmement utiles. Quant aux architectes et aux propriétaires qui font bâtir, le *Traité* de M. Ducompez est pour eux un indispensable *vade mecum*. L'économiste, l'homme politique y trouveront également traitées de grosses questions qui les préoccupent : celles des grands rabais et de leurs effets, des rapports commerciaux et industriels, de la responsabilité de l'entrepreneur, de l'apprentissage et des conseils de prud'hommes. E. C.

La Délicatesse dans l'Art, par Constant Martha. Un vol. de 322 pages in-18; Paris, 1884. Librairie Hachette. — Prix: 3 fr. 50.

M. Constant Martha, membre de l'Institut (classe des sciences morales et politiques) et professeur à la Faculté des lettres de Paris, fils pieux de l'Université, qui doit tous ses succès à sa mère, — pour lui véritablement *alma parens*, — esprit disert, expert en l'art de bien dire, nourri du suc des lettres classiques, a peut-être eu tort de quitter le terrain accoutumé de ses triomphes académiques, vieille terre latine qui lui est si familière, et de porter dans le domaine de l'art ses pas qu'embarrasse la toge de lustrine noire. L'auteur des *Moralistes sous l'Empire romain*, de l'étude sur le *Poème de Lucrèce* et des *Études morales sur l'antiquité*, s'autorisant de la tradition universitaire, qui considère l'art comme un département de la métaphysique, a pensé qu'il avait qualité pour traiter des questions d'esthétique. Son livre n'est qu'un agréable rendez-vous de lieux communs solennels sur ce qu'il nomme, lui aussi, « la science du beau »: association de mots monstrueuse inventée par un de ses collègues de l'Institut, il y a quelque vingt ans. Finalement, M. Martha réduit la fonction de l'art à charmer discrètement les intelligences cultivées et les gens bien nés. Il doit avoir une bien triste opinion de Shakespeare, de Rembrandt et même de Rubens, qui s'en consolent. Son livre réussira dans les salons où se poursuivent les candidatures académiques. E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

Les Habitants de Suriname, par le prince ROLAND BONAPARTE. (Notes recueillies à l'Exposition coloniale d'Amsterdam, en 1883.) Paris, Quantin, 1884, 1 vol. gr.-in-f° de VIII-227 pp. avec 2 cartes, 62 phototypies et 13 planches en couleurs.

Une œuvre d'art et d'érudition en même temps, éditée par la maison Quantin, a doublement droit d'être étudiée en détail dans ce recueil. En outre, le livre du prince Roland Bonaparte, tiré à un nombre trop restreint d'exemplaires, n'a été réparti qu'entre quelques groupes privilégiés de savants et d'amis, et nous ne devons pas faire attendre à nos lecteurs, friands de curiosités bibliographiques et scientifiques, la description détaillée d'un travail dont l'édition, parue il y a un mois, est une rareté déjà.

Cette œuvre a pour objet la géographie, la situation économique et l'ethnographie de la Guyane hollandaise, et plus particulièrement, comme le dit le titre, les races diverses qui l'habitent. Le volume débute par un *frontispice* habilement composé par Alexandre Prévost, et dans lequel sont réunis près d'un bosquet de cocotiers, sur le bord de la mer, au soleil levant, des représentants des trois types principaux qui composent la population de cette colonie : un Indien Kalina, un Nègre des bois, une femme créole; puis vient le *titre*, avec les armes de Suriname, l'écu chargé d'un navire aux voiles ouvertes, accoté de deux Caraïbes, avec la légende : *Justitia, Pietas, Fides.* La *dédicace* du livre, à la mère de l'auteur, Mme la princesse Pierre-Napoléon Bonaparte, précède immédiatement l'étude elle-même.

On a reproduit, avant le texte, le *Tableau* qui se trouvait à l'extérieur de la rotonde chez des habitants de Suriname à l'exposition d'Amsterdam, et qui présente en trois compartiments l'ensemble des individus exhibés. Le *texte* commence ensuite par un *avant-propos* où se révèle l'esprit du livre : l'auteur y fait l'historique des sociétés d'anthropologie, définit l'ethnographie « la description de l'être humain et de ses manifestations », et place sous nos yeux une énumération méthodique propre à faciliter les recherches postérieures qu'il projette de faire en ce sens; les chefs principaux en sont : l'Alimentation, l'Habitation, l'Habillement, le Travail, la Morale, les Institutions, les Sciences et Arts. Fidèle à ce programme, il va décrire dans son ouvrage trois types ethniques qu'il a eu la bonne fortune de rencontrer à Amsterdam, et la bonne pensée de n'en pas laisser repartir sans en tirer tous les enseignements qu'ils pouvaient fournir pour la connaissance de l'homme non civilisé. Aussi ne peut-on que s'associer à son vœu qu'une grande nation européenne prenne bientôt « l'initiative d'une exposition universelle des diverses populations du globe », et espérer que l'Angleterre le réalisera, comme elle semble en avoir l'intention, à l'Exposition de Londres en 1887.

Une *Notice géographique, statistique et historique* ouvre l'étude proprement dite, dont une première *carte* aide à suivre les descriptions générales; une carte, à plus grande échelle, de la région littorale, avec le tracé des cultures et des terrains concédés pour l'exploitation de l'or, vient s'ajouter un peu plus loin aux *diagrammes* et aux *tableaux statistiques* qui font de cette première partie un traité complet de la matière, y compris la bibliographie récente du sujet.

Le premier élément ethnique étudié comprend *les Indiens*, représentés par quinze individus appartenant à deux groupes : les Kalinas et les Arrowaks; en outre des renseignements communs à leur vie de chasse, de pêche et d'industries élémentaires, chacun de ces individus est étudié séparément dans sa biographie, ses aptitudes, et reproduit en portrait, de face et de profil, par la phototypie; des *mensurations anthropologiques* accompagnent ces documents, que viennent compléter des *planches en couleurs*, reproduisant des coiffures en plumes d'oiseaux, des ornements, des ustensiles. — Les *Nègres des bois* sont ainsi présentés à leur tour, également en deux groupes, les Aucaners et les Saramacaners; — puis viennent, en finissant, les *Nègres des plantations* et les *Nègres des Villes* au nombre desquels sont issus les *Créoles* de la Colonie.

Les *lettres initiales ornées* ont été dessinées par M. Libonis. Chacune des grandes sections de l'ouvrage a pour en-tête une *scène*, d'après des photographies de M. Hisgen, d'Amsterdam, l'auteur des portraits que contient l'album ethnographique. Les planches en couleurs sont reproduites d'après des *aquarelles* de M. Lewenstein, d'Amsterstam, par MM. Lemercier et Cie.

Ce bel ouvrage, dans sa reliure vert et or, à l'anglaise, fait honneur à tous ceux qui ont pu concourir à sa publication; il honore le citoyen éminent qui l'a préparé et écrit dans cette pensée que « les hommes auxquels incombe le gouvernement des peuples ne peuvent plus négliger l'étude des lois qui président aux faits sociaux, comme au temps où la direction des nations était confiée au bon plaisir et aux caprices de quelques-uns ».

Un aigle couronné, qui s'envole à grande envergure sur la couverture antérieure, semble déjà s'en échapper pour procéder à d'autres explorations ; il y a

lieu d'espérer qu'elles réaliseront toutes les promesses que fait prévoir ce beau début. F. E.

Les Pays-Bas. — Impressions de voyage et d'art, par ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. de 392 pages in-16. (Collection de voyages illustrés.) Paris, 1884. Hachette. — Prix : 4 francs.

« J'ai toujours considéré que la première chose qu'un écrivain devait à son lecteur, c'était sa personnalité. » C'est à l'introduction du livre de M. Montégut que nous empruntons cette déclaration, qui ne manque pas d'une certaine fierté, d'ailleurs justifiée sous la plume de l'auteur. M. Émile Montégut est du nombre assez restreint de ceux dont la personnalité est intéressante à connaître, parce qu'ils ont, en effet, une façon personnelle de voir, de sentir et de juger, d'une part, et parce qu'à cette originalité ils ajoutent l'absolue probité de l'esprit. En ouvrant le livre de M. Montégut, si rebattu que fût le sujet—les musées de Belgique et de Hollande — à quelques études remarquables qu'il eût déjà fourni matière (Th. Gautier, Max. du Camp, Taine; W. Bürger, E. Fromentin), nous étions assuré de n'y rencontrer ni redite, ni banalité, ni lieu commun; nous savions d'avance que l'auteur ne nous parlerait que de choses non pas vues seulement, mais regardées et senties; nous savions aussi que la très riche culture de son esprit n'avait pas eu, comme chez tant d'autres intelligences distinguées, le triste résultat d'étouffer pour s'y substituer les facultés d'émotion propre. De là l'intérêt qui s'attache à tout ce que M. Émile Montégut écrit, car il nous fait entrer en communication avec une pensée libre de toutes servitudes intellectuelles, classiques ou autres, avec la pensée réfléchie et toujours élevée d'un homme de notre temps. Les *Impressions de voyage et d'art* ne tromperont l'attente de personne; tous ces maîtres et ces pays du Nord, que M. Montégut comprend si bien, lui ont inspiré nombre de pages pleines d'éloquence et de vertu suggestive. E. C.

Le Tonkin, ou la France dans l'extrême Orient, par C.-B. NORMAN, ancien capitaine de l'état-major du Bengale et du 90e régiment d'infanterie. Un volume in-18 de 318 pages. Paris, 1884. Henrichsen et Cie, éditeurs.

La guerre du Tonkin — car, en dépit des euphémismes du quai d'Orsay, il s'agit effectivement d'une guerre — a déjà donné lieu à de nombreuses publications; celle-ci n'est pas la moins intéressante: elle nous montre, en effet, la question du Tonkin vue à travers des lunettes anglaises. Si l'auteur nous dit quelques vérités cruelles, il les confond parmi tant d'erreurs et de préjugés, dictés en outre par une telle ignorance des choses et de l'esprit de la France, que le lecteur le plus patient ne peut se défendre de quelque irritation. Ce n'est donc point le jugement de M. Norman sur Dupuis, Garnier, Philastre, Rivière, etc., c'est-à-dire sur notre action et notre politique dans l'extrême Orient, qui nous intéresse en ce livre; mais uniquement les révélations numériques très précises que nous y trouvons sur la Chine et ses forces navales, et bien plus encore les aveux naïfs de cet Anglais sur l'hostilité foncière des hommes d'État anglais à notre égard. — En ces matières, il convient, je pense, de distinguer, aussi bien en France qu'à l'étranger, l'attitude officielle de l'opinion des peuples. — Malgré son mauvais vouloir, il est au moins une vertu que M. Norman ne nous conteste pas, c'est le courage héroïque. Je dois même confesser qu'il en parle en des termes qui nous réconcilient quelque peu avec son livre. E. C.

Les Explorations inconnues. — Le Fleuve d'or. *Voyages et Aventures,* par LUCIEN BIART. Un vol. in-18 de 334 pages. Paris, 1884. A. Hennuyer, éditeur.

Le fleuve d'or, c'est le Sacramento, et c'est ce fleuve qui est le but de l'exploration en pays inconnu accomplie par les personnages en vedette du nouvel ouvrage de M. Lucien Biart : un ingénieur, un gamin de Paris, un missionnaire français et un Canadien. L'Amérique que le romancier fait parcourir à ses lecteurs est donc celle d'il y a un demi-siècle, où les vastes territoires presque déserts, situés entre la sierra Nevada et la vieille Californie, étaient encore occupés par de nombreuses tribus indiennes. Le fil romanesque qui relie les émouvantes péripéties du voyage est la très chaste histoire de l'amour d'une vierge indienne, fille d'un chef Comanche, pour l'ingénieur; l'héroïque Nilca meurt entre les bras du jeune homme dans un combat contre une tribu ennemie. Cependant, quelques années plus tard, le missionnaire retrouve celui-ci — que de faux amis et une misérable famille ont dépouillé de sa fortune et tenté d'assassiner — devenu à son tour chef de tribu chez les sauvages, « pour qui la justice, la droiture, la générosité ne sont pas de vains mots ». Sans aucun pédantisme, M. Lucien Biart a introduit habilement dans le dialogue les rares notions d'archéologie que le sujet comportait. Le livre est intéressant, parfaitement honnête. « La mère en permettra la lecture à sa fille. » E. C.

Geschichte der neueren Philosophie von Baco und Carthesius bis zur Gegenwart, par le docteur ALBERT STŒCKL. 2 vol. in-8°, IV-1145 pages. Mayence, Kirchheim, éditeur.

Le nom de M. Stœckl, son caractère et ses titres de professeur à l'académie épiscopale d'Eichstatt et de membre de l'académie du Saint-Thomas gâtent la joie que cause à tout ami de la philosophie l'apparition d'un ouvrage tellement volumineux sur l'histoire de la philosophie. L'auteur dit clairement, dans sa préface, qu'il voit dans l'histoire de la philosophie depuis Bacon jusqu'à nos jours, *une grandiose apologie du christianisme positif de l'Église catholique.* Les deux volumes de l'ouvrage, qui forment la suite de *l'Histoire de la philosophie du moyen âge* (Mayence, 1866) du même auteur, — sont faits avec clarté et avec tous les soins possibles, — mais aussi partout où l'auteur porte un jugement : *ira et studio!*

E. S.

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, par M. GUYAU. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1885. — Prix : 5 francs.

On n'a pas oublié ces deux articles que M. Schérer a publiés, en septembre dernier, dans le journal *le Temps ;* l'honorable sénateur est pessimiste, il est sceptique, et, parlant de *la crise morale* qui sévit à notre époque, il s'est montré assez indifférent; il regrette sans doute la décadence, dont, avec tout son talent habituel, il a analysé, en les exagérant d'ailleurs, les divers symptômes ; mais peu lui importe, en somme, ce qu'il adviendra ; avec lui finit le monde où l'honnête homme, l'homme de goût, pouvait encore ne pas trop se déplaire ; après lui, la continuation du monde avec une moralité sans règles fixes, avec une morale qui ne tiendra pas compte de la dignité personnelle et ne permettra pas, par suite, la noblesse du caractère, avec l'égalité *démocratique* pour principe politique, avec la médiocrité générale pour résultat prochain.

Le jugement qu'il a formulé naguère sur l'accession de tous au gouvernement de la chose publique porte en partie à faux ; il a eu tort de considérer l'égalité, tendance accidentelle de nombre de démocrates, comme le principe essentiel de la démocratie, et tort encore de conclure d'une décadence nécessaire : Caliban peut cesser d'être l'homme ignorant, envieux et méchant que l'on connaît.

Mais comment Caliban pourrait-il s'élever au-dessus de lui-même ? En comprenant la haute signification du mot : devoir ? en s'appliquant à pratiquer tous ses devoirs ? Mais c'en est fait de la morale.

M. Schérer l'admet pleinement : point de morale sans obligation, mais il n'a jamais entendu vraiment l'impératif catégorique, il sait mal les théories de M. Secrétan, plus mal celles de M. Renouvier, et la morale, suivant lui, se fondant sur la religion, la religion impliquant l'idée du surnaturel, cette idée du surnaturel étant plus qu'à demi ruinée déjà par la science contemporaine, il prévoit la fin de la civilisation. Il le déplore et il se résigne.

Caliban pourra peut-être s'instruire; peut-être arrivera-t-il à savoir le vrai sens des mots qu'il répète sans les comprendre, à disserter même sur le déterminisme universel ; il ne deviendra pas meilleur.

Nous ne croyons pas au progrès *nécessaire* des évolutionnistes, et nous ne croyons pas davantage à la décadence *nécessaire.* L'humanité sera ce qu'elle voudra être. Et, sur un point, le critique du *Temps* a tout à fait raison : à prêter une oreille complaisante aux leçons de M. Fouillée sur l'*idée-force*, aux leçons de M. Guyau, le poète définissant la morale, « la science qui a pour objet tous les moyens de *conserver* et d'*accroître* la vie matérielle ou intellectuelle », aux doctrines, en un mot, de tous les empiristes, l'humanité ne progresse pas, elle régresse ; oubliant Zénon et Kant, Socrate et Jésus, elle revient à Épicure et à Lucrèce.

L'unique fin de l'action, dit M. Guyau, ne saurait être ni le *bien*, concept vague qui, lorsqu'on veut le déterminer, se résout en des hypothèses métaphysiques », ni le *devoir,* « qui n'apparaît pas non plus à la science comme un principe primitif et irréductible », ni peut-être le *bonheur,* « que Volney a pu appeler un objet de luxe ». Le centre de l'effort de l'homme, mieux, de tous les êtres (car l'homme n'est pas un être à part), c'est la *vie* même. Nous vivons pour vivre. Nous voulons vivre de la vie à la fois la plus intense et la plus variée dans ses formes ; nous *pouvons* tâcher à vivre de cette vie, et par suite nous le *devons.* Le *devoir* se réduit pratiquement à la conscience de notre *pouvoir.*

Et M. Guyau ne veut pas qu'on le taxe d'hédoniste : l'organe, quoi qu'on ait dit, ne crée pas la fonction ; le plaisir ne crée pas l'action; on agit, et le plaisir, au lieu d'être une fin réfléchie de l'action, n'en est qu'un simple attribut.

« La plus haute intensité de la vie a pour corrélatif nécessaire sa plus large expansion. » Le trop plein de vie fait l'enthousiasme, la générosité le dévouement.

« Sentir intérieurement ce qu'on est *capable* de

faire, c'est par là prendre la première conscience de ce qu'on a le *devoir* de faire.» Et le devoir n'est plus rien que la surabondance de vie. Cela est-il démontré ? Point du tout, cela est seulement affirmé. L'affirmation formulée, l'auteur ne fait d'efforts que pour établir l'unité de la morale; il invoque la théorie des *idées-forces* : on pense, et l'action suit ; pensée et action sont au fond choses identiques ; ce qu'on appelle obligation ou contrainte morale n'est, dans la sphère de l'intelligence, que le sentiment de cette radicale identité : l'obligation est une expansion intérieure, un besoin de parfaire nos idées en les faisant passer dans l'action. Celui qui n'agit pas comme il pense, pense incomplètement. » La moralité est l'unité de l'être; l'éthique, une systématisation de l'évolution morale de l'humanité.

Le devoir est impersonnel comme les données de l'intelligence.

On ne viole pas les lois physiques, on les éprouve; or que signifierait le mot sanction appliqué aux conséquences de cette épreuve? L'idée de sanction ne répond à rien de ce qui regarde la moralité, et elle est immorale.

Ce résumé de la partie dogmatique de l'ouvrage est incomplet, et il ne permet pas d'apprécier la dépense de subtilité faite par M. Guyau. Il faut recourir au livre, qui ne peut manquer d'appartenir un jour à l'histoire de la philosophie. Il en sera plus tard de la doctrine spencérienne comme de la doctrine condillacienne d'il y a un siècle; mais les noms de MM. Feuillée et Guyau seront cités dans cent ans, comme ceux d'Helvétius et du baron d'Holbach aujourd'hui.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La France d'Afrique et ses destinées, par Waille Marial. Paris, A. Ghio; Challamel, aîné. 1883, un vol. in-18.

L'auteur, rédacteur en chef du *Petit Algérien*, a, dans le sujet qu'il traite, une compétence qu'on ne saurait contester. Peut-être, comme il arrive aux personnes que possède une idée maîtresse, voit-il avec une partialité trop grande le pays qu'il habite et qu'il aime, et exagère-t-il quelque peu son importance dans le présent et surtout dans l'avenir. On ne peut nier toutefois que l'Afrique septentrionale ne soit la plus magnifique possession qu'une nation méditerranéenne puisse désirer, et qu'il y a à tirer de notre France africaine mille fois plus d'avantages que nous n'avons encore su ou voulu le faire. L'esprit du livre de M. Waille Marial est tout entier contenu dans ces quelques lignes, par lesquelles débute le chapitre II :

« Au lieu de disséminer ses forces sur tous les points du globe, en des pays où souvent les Français ont de la peine à vivre et qu'ils ne pourront jamais coloniser, la France aurait plus de profit, plus de sécurité à concentrer son action en Afrique, où l'essor colonial est sans limite et où son œuvre est à peine ébauchée.

C'est là, dans ce beau bassin méditerranéen, en face des côtes de Provence, qu'est le vrai centre de gravité de notre puissance maritime et coloniale. Le déplacer, le transporter en Asie, serait une faute dont nos possessions africaines payeront sûrement un jour les frais. »

Le dernier chapitre est consacré à Madagascar, où les intérêts français paraissent à l'auteur d'une importance de premier ordre. Il y montre comment les missionnaires anglais ont constamment contrecarré la politique de la France, amené les Hovas à violer les traités formels naguère faits avec nous. B.-H. G.

Les Ophidiennes (scènes de la vie moderne), par A. de Bernard. Bruxelles, Henry Kistemaeckers (1884); un vol. in-18.

Ce livre est une sorte de Décaméron. Des convives, appartenant aux nationalités d'Europe, sont invités par la maîtresse de maison à raconter chacun une anecdote caractéristique de la moralité des femmes dans leur pays. Le convive français a pour mission de recueillir ces récits, qui réfutent péremptoirement l'assertion courante que la France est la terre du monde où les mœurs des femmes sont le plus relâchées. M. A. de Bernard nous présente ses dix histoires de perfidie et de luxure féminines en un style précis et vivant, de ton sceptique et narquois, fort bien approprié aux sujets. Le titre, d'un hellénisme transparent, donne une idée juste de ces types qui vont défiler devant nous, et dont chacun, *formosa superne*, finit en queue de serpent. C'est un livre à lire et à garder. Il offre, en même temps que le talent littéraire, l'élégance matérielle qui charme les bibliophiles. Je me plaindrai seulement, — et j'en ai bien le droit, quand il s'agit d'un volume édité par M. Henry Kistemaeckers et imprimé *fabriliter* par M. Lefebvre, de Bruxelles, — que la correction typographique n'y soit pas irréprochable. Ainsi je lis, à la page 39 : « Il *parcourerait* le parc », et en plusieurs endroits le mot anglais *solicitor* est imprimé avec deux *l*.

B.-H. G.

L'Individu contre l'État, par HERBERT SPENCER, traduit de l'anglais par J. Gerschel; un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine;* prix : 2 fr. 50. Paris, Félix Alcan, 1885.

Les différents chapitres du volume sont autant d'articles publiés au commencement de l'année 1884 dans la *Contemporary Review;* autant? non : le cinquième chapitre est travail ajouté pour compléter le recueil, pour l'illustrer, — il est d'ailleurs intitulé : *Post-scriptnm,* — l'auteur ayant cru bon de répondre par avance à certaines critiques, à certaines objections qu'on pourrait lui faire.

Le nouveau torysme, l'esclavage futur, les péchés des législateurs, la grande superstition politique, ce sont les titres des quatre articles ou chapitres, et en tous, c'est la même question qui est agitée : quelles sont, quelles doivent être les limites de l'action gouvernementale?

La question est considérée de divers points de vue; tantôt l'histoire est invoquée et tantôt il est fait appel au raisonnement. Empiriste, évolutioniste, M. Spencer ne conclut pas autrement que Kant et que nos constituants de 89 — lesquels, au reste, ne se montrèrent pas toujours bons logiciens; — l'individu a des facultés qui lui sont propres, il lui importe de les exercer librement, et il importe à tous qu'il puisse, en effet, les exercer en toute liberté. Nous disons, nous, sans en appeler à l'interêt : l'individu a des droits inaliénables, imprescriptibles. Nous reprenons la conclusion du chef de la trop célèbre école anglaise contemporaine : les limites de l'action de tous les membres du corps social à l'égard de chacun des membres sont les mêmes que les limites de l'action de chacun à l'égard de l'un quelconque des associés; le peuple n'est pas souverain, les assemblées ne sont pas souveraines.

Le nouveau torysme, c'est le parti des libéraux et radicaux, qui, sous le prétexte de servir *les intérêts* du plus grand nombre, sollicitent l'intervention de plus en plus fréquente de l'État. *L'esclavage futur,* c'est cette façon de servitude à laquelle on se prête malheureusement, bien plus, qu'on réclame. *Les péchés des législateurs* sont les fautes qu'ils commettent en rivalisant de zèle pour organiser effectivement cette servitude.

Mais le chapitre le plus intéressant est celui dans lequel l'auteur discute *la grande superstition politique,* superstition commune aux législateurs et au peuple; non, dit-il, la majorité n'a pas des droits illimités. Il démêle mal peut-être ce que Rousseau entendait par le contrat social, et comme première prémisse de son raisonnement, il formule cette proposition : les membres d'une association s'engageant individuellement à se soumettre à la volonté de la majorité, dans toutes les affaires concernant l'accomplissement des desseins en vue desquels ils sont entrés dans l'association, *mais dans aucune autre.* La fin de l'association, c'est la protection de chacun, d'où l'État n'a pas à régler, ordonner, tous les rapports possibles des hommes entre eux.

L'utilitarisme de M. Spencer rejoint notre rationalisme. F. G.

La politique française en Océanie, *à propos du Canal de Panama,* par PAUL DESCHANEL, avec une *Lettre* de M. Ferdinand de Lesseps. Un vol. in-12 de 650 pages. Paris, 1884. Berger-Levrault et C[ie], éditeurs.

Les meilleurs esprits sont très divisés en France sur la direction qu'il convient de donner à notre politique coloniale. Convient-il de la restreindre? Le moment est-il opportun pour l'étendre? Ce sont là questions que nous n'avons pas la prétention de discuter. Il nous suffit de rappeler qu'elles sont l'objet de débats passionnés de part et d'autre pour justifier l'intérêt du travail très étendu, très consciencieux, que M. Paul Deschanel publie aujourd'hui sur deux groupes d'îles compris dans la Polynésie : les iles du Vent, placées sous le protectorat français en 1843 et annexées en 1880, et les îles sous le Vent, indépendantes en vertu de la convention anglo-française de 1847. Taïti est la principale des îles du Vent. Préoccupé avant tout de la révolution économique que produira dans le monde le percement de l'isthme de Panama, M. Paul Deschanel s'attache à démontrer que Taïti, cette petite île perdue aux antipodes, située directement sur la route de Panama, deviendra une situation d'une importance capitale, si l'on s'assure des ports environnants et si la navigation y trouve les facilités et les ressources nécessaires. M. F. de Lesseps, en sa lettre à l'auteur de *la Politique française en Océanie,* a soin de nous rassurer sur un point essentiel. « Il ne s'agit, dit-il, ni d'expédition guerrière ni de sacrifices financiers considérables; il ne s'agit pas de conquérir une colonie nouvelle : il s'agit uniquement de récolter ce que nos pères ont semé. Mais il est un point qui domine tout, c'est que nous arrivions à temps. » E. C.

Le Socialisme d'État, par LÉON SAY. Conférences faites au cercle Saint-Simon. Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy; 1884. — Prix : 3 fr. 50.

A vrai dire, entre écoles philosophiques, entre églises, entre sectes politiques, on ne lutte que pour la solution d'un unique problème. Car définir la nature de l'homme, lui assigner la fin qu'il doit poursuivre, lui assurer sur terre une condition qui, conforme à sa nature, ou bien soit compatible avec la recherche possible pour lui de l'idéal moral qu'il rêve, ou bien réalise tout de suite un idéal moins relevé, ce sont questions qui se peuvent ramener à une seule : l'homme est-il une personne libre, responsable, se sentant obligé par la loi morale, ayant droit, de la part de ses semblables, au respect absolu de tous ses modes d'activité extérieure; ou bien, l'homme n'est-il rien qu'un ange déchu appelé à être sauvé s'il accueille, tels quels, les enseignements d'une église, qu'un animal parvenu, qui, dirigé par ses

instincts, instruit par l'expérience accumulée de ses devanciers et par la sienne propre, qu'un être devant alors s'abandonner tout entier à une théocratie ou rechercher le bien-être ?

Laissons de côté les discussions philosophiques, les querelles religieuses, toutes conduites, les unes pour abaisser l'homme, les autres pour maintenir le sentiment de sa dignité ; ne regardons qu'à la politique ; or les luttes politiques sont, elles aussi, des incidents du grand conflit entre l'idée de sujétion et l'idée de liberté, entre l'idée de la force, de l'intérêt, et l'idée du droit sacré, imprescriptible ; et le conflit n'est pas terminé, l'humanité hésite encore, l'individualisme n'a pas prévalu contre le socialisme.

Des deux socialismes, le socialisme d'instinct et de sentiment, le socialisme de la chaire, M. Léon Say n'en a étudié qu'un seul, et le plus dangereux, parce qu'on s'en méfie moins, le dernier. Il a parlé au cercle Saint-Simon, du socialisme d'État en Angleterre, en Allemagne, en Italie.

C'est à propos de l'organisation des sociétés d'assurances qu'analysant les propositions faites en ces trois pays par les hommes qui y détiennent le pouvoir ou y jouissent une autorité légitime, il traite de l'action de l'État. Quelle doit être cette action ? Pour répondre, il n'envisage pas les principes de l'économie, il pèse plutôt les avantages ou désavantages moraux et sociaux.

En Angleterre, la loi de 1864, plusieurs fois remaniée, est en vigueur. L'Etat intervient. Or, si l'Etat, comme l'a dit M. Gladstone, ne doit entreprendre que les affaires qui ne peuvent être faites aussi bien par les particuliers eux-mêmes, il n'est pas douteux que l'abstention n'eût mieux valu.

M. Goschen réprouve l'intervention de l'Etat, parce qu'il réprouve la substitution d'une conscience sociale, d'un sens moral de la collectivité, à la conscience et au sens moral individuels. « Quelques-unes des plus hautes obligations de l'humanité, quelques-unes des plus petites affaires de la vie de chaque jour, quelques-unes des opérations les plus compliquées de l'industrie et de l'agriculture sont prises en main par l'Etat ; *la responsabilité individuelle est amoindrie.* » « La Société demande avec une passion trop souvent aveugle que ses représentants agissent en sa faveur, elle demande qu'on surveille les individus à son profit ; *c'est l'idée socialiste qui s'affirme et qui menace l'avenir.* » Oui, on proteste contre les résultats de la libre activité individuelle, contre la nouvelle distribution des richesses qu'amène cette activité, et l'accession au gouvernement de la société d'individus appartenant à des classes jusqu'alors déclarées incapables d'exercer une action politique, permet à ces protestations de s'accuser, de se traduire en faits ; l'Etat devient le *Deus ex machina;* voilà le danger que signale M. Goschen, faisant remarquer en même temps que « si l'esprit démocratique est porté à mettre beaucoup de confiance dans le résultat du contrôle et de l'action de l'Etat, il en met très peu, par contre, dans les agents qui exercent cette action.» Les soins que l'on prend de la sécurité des ouvriers, la sollicitude avec laquelle on veille au développement moral et intellectuel des enfants, l'ardeur qu'on témoigne de plus en plus en faveur des améliorations sanitaires, le désir qu'on manifeste de tous côtés pour l'amélioration des logements des classes pauvres, les efforts que l'on exerce en faveur de la tempérance, la sympathie qu'on ressent pour les souffrances des animaux, tout cela est à approuver, « mais le but élevé, — c'est toujours M. Goschen qui parle, et M. Léon Say lui donne raison, — mais le but élevé qu'on se propose n'autorise pas à se contenter d'affirmations et à négliger l'étude de l'efficacité des méthodes qu'on peut employer pour y parvenir. Les dangers que présente la reconstitution de la société, sous le contrôle du gouvernement, sont tels qu'on ne saurait, quoi qu'on en dise, en exagérer la réalité. Ces dangers n'ont pas seulement pour cause la chance réelle d'inefficacité des méthodes employées. M. Gladstone a pu éprouver cette inefficacité ; — *ils ont leur source dans le déplacement des responsabilités et dans la substitution d'une loi nationale au devoir propre des individus.*»

M. Fawcett, le grand maître des postes, l'auteur du *Manuel d'économie politique*, est moins individualiste que M. Goschen ; il transige avec les tendances socialistes qui s'accusent ; il ne méconnaît pas pourtant les dangers du socialisme d'État.

En Allemagne, ce socialisme a ses théoriciens, il a aussi, pour l'appliquer, le véritable maître des destinées du pays ; véritable maître, c'est trop dire : le particularisme fait obstacle à l'exécution du dessein de l'homme d'Etat. M. Léon Say fait l'histoire des efforts dépensés par M. de Bismarck pour déjouer les menées des socialistes révolutionnaires, pour, s'inspirant des doctrines du moyen âge, restaurer l'État-Providence.

Sur l'Italie, quelques pages. M. Luzzati s'est appliqué à limiter l'action de l'État au contrôle des caisses d'assurances, à la décharge pour elles de certains droits, ce qui constitue une manière de subvention.

Le savant économiste français n'a pas parlé du socialisme en France ; nous le regrettons ; il s'est contenté de signaler notre indifférence : « ... Nous nous laissons aller à la dérive, nous sommes conduits par les faits sans essayer de nous en rendre maîtres... Le côté pratique des choses nous échappe et le côté théorique ne nous préoccupe pas, ce qui paraît contradictoire... Ce qui nous sauve, c'est que nos socialistes (possibilistes, révolutionnaires) n'ont pas en réalité de doctrines, inférieurs en cela à leurs ancêtres de 1848. » Ces indications ont leur valeur, données par un homme du mérite de l'ancien ministre des finances ; nous eussions désiré une complète analyse. Souhaitons qu'il la présente prochainement dans une troisième conférence.

M. Léon Say est très capable de nous arracher à notre indifférence.

F. G.

La Démocratie et ses conditions morales, par le vicomte PHILIBERT D'USSEL, *ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques*. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1884.

Les puissants aiment qu'on les flatte, et leur dire la vérité est toujours difficile; les démocraties qui sont souveraines ressemblent aux monarques qui détiennent le pouvoir souverain. L'écrivain a le devoir pourtant, s'il se respecte lui-même et s'il a le respect de ses concitoyens, de rechercher ce qui est juste, de proclamer ce qui lui semble tel; qu'importe que les flatteurs, — ils sont nombreux dans les démocraties, — protestent, ayant un intérêt personnel à exploiter l'ignorance et les passions des foules! Les foules, du moment qu'on leur reconnaît le droit de se diriger elles-mêmes, et qu'elles le font en effet, sont responsables de leurs actes. Il faut le leur dire, et bien haut. Il faut aussi les amener à comprendre qu'elles ne sont pas infaillibles.

De l'histoire de la grande révolution de 1789 elles n'ont rien retenu, sinon que c'étaient elles, les foules, qui avaient transformé la société. On leur a tant parlé et de la prise de la Bastille, et du rôle des sections! Que cette transformation ne soit leur œuvre, elles n'en doutent pas; et, sans se demander quelle peut bien être cette œuvre, elles croient fermement « qu'il y a toujours quelque chose de salutaire et même de glorieux à faire une révolution ». Très autoritaires, elles détestent l'autorité sitôt qu'elle se manifeste.

Quels enseignements, au reste, leur a-t-on proposés? Volontiers, l'auteur estimerait qu'un seul écrivain, M. Le Play, a parlé comme il convient de la réorganisation de la société. Littérateurs, historiens, sociologues, hommes d'État, tous ceux qui, depuis un siècle, ont tenu une plume, ou qui ont pris la parole dans les assemblées, auraient négligé d'étudier les véritables conditions d'existence des sociétés. La critique n'est pas juste, et le fait de se recommander de M. Le Play ne prouve pas que l'auteur soit bien compétent pour parler de la démocratie.

M. d'Ussel déclare que les démocrates ont pour principe l'égalité des hommes. Eh bien! non; l'égalité est désirée, désirée ardemment par les masses populaires, mais il ne faut pas qualifier de principe généralement accepté ce qui n'est qu'une fin poursuivie par certains, et il ne faut pas surtout confondre la démocratie avec la démagogie.

Nombre de nos concitoyens méconnaissent la signification historique et philosophique de la formule: liberté, égalité, fraternité; et M. d'Ussel, que l'on peut soupçonner d'avoir peu de sympathie pour les Girondins, ne nourrit pas, ce semble, des opinions politiques bien différentes de celles qu'accusent les Jacobins contemporains. Comme eux, il fait de la liberté un droit acquis, un droit concédé; il condamne avec grande raison le dogme de l'égalité; mais, comme ceux qui le professent, il rêve d'un État providentiel; il n'est pas individualiste, il est socialiste.

Toute la première partie de son ouvrage, qui porte pour titre: *Caractères généraux de la démocratie*, appelle la controverse.

Il dit mieux, dans la deuxième, les désordres moraux causés par ce qu'il appelle l'excès de la démocratie, mettons: par la démagogie. Il parle fort bien du dédain que l'on tend à montrer pour la valeur individuelle, de la ruine de tout respect, de l'affaiblissement des sentiments du devoir, de l'honneur, de la dignité personnelle, du manque de patriotisme refléchi, du culte de la richesse. Cette partie est de beaucoup la plus remarquable.

Les autres, en effet, n'ont pas grande valeur.

Dans la conclusion, nous trouvons exprimés avec une grande netteté de sages conseils qui sont à retenir. Faisons ces citations: « Beaucoup de contemporains inclinent à croire qu'avec un bon système social on peut se passer de valeur propre dans les hommes, ou du moins que la valeur devient chez eux, en dehors de tout effort particulier, la conséquence forcée d'un bon système de société. C'est exactement comme si un général s'imaginait, avec de savantes combinaisons stratégiques, ne plus avoir besoin du courage de ses soldats. » Ce qui est le plus négligé et ce qui est le plus essentiel, c'est le développement de la valeur morale dans l'individu. » — « La jouissance de droits naturels ou conquis ne moralise nullement l'homme. Il ne vaut que par l'intelligence et l'accomplissement du devoir. » — « Plus le citoyen a de droit et de pouvoir, plus il importe qu'il ait de mérite. » Répandre l'instruction est peut-être chose utile: l'éducation politique et surtout l'éducation morale, voilà ce qui est d'importance.

Le travail de M. d'Ussel n'est pas sans intérêt.

F. G.

Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin, par EMILE GASSOT, professeur au lycée Louis-le-Grand. Un vol. in-12. Paris, Didier et Ce, 1884. — Prix: 3 fr. 50.

L'auteur est lauréat de l'Académie française, et son dernier travail, il l'a écrit avec la préoccupation, ce peut sembler, d'obtenir un prix encore. Son travail est bien composé, il est complet: son apologie de Denys Cochin est faite pour confirmer l'admiration qu'on nourrit pour l'un des administrateurs les plus distingués de notre grande cité parisienne; et son étude sur les salles d'asile, sur les soins à accorder à l'enfance, prouve un esprit très soucieux de voir s'améliorer la condition morale des enfants des classes les plus humbles: ce livre, pourtant, n'est pas d'une lecture attachante. La forme, toute convenue et continuellement la même, fait croire à l'uniformité du fond: il faut faire quelque effort pour s'apercevoir qu'un chapitre que l'on commence n'est pas déjà lu; le manque de style personnel laisse douter des sentiments exprimés: M. Gassot dit et redit une admiration profonde pour l'œuvre de Denys Cochin, et on ne sait s'il l'éprouve. Loin de nous la pensée de condamner la belle langue française académique,

mais comme nous préférerions, avec des phrases peut-être négligées, un peu d'oubli du métier de la part de l'écrivain!

Maire du XII° arrondissement (de l'ancien XII°), puis secrétaire du conseil municipal jusqu'à sa mort, membre du Conseil général des hospices, administrateur des caisses d'épargne, du Mont-de-Piété, de la commission pour les intérêts de la rive gauche, pour la réforme des prisons, pour le déplacement de la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour la fondation de la colonie de Mettray; fondateur d'une maison de refuge pour laquelle il réunit une somme de sept cent mille francs, administrateur du chemin de fer d'Orléans et membre de la Société pour l'instruction élémentaire; enfin chargé de réorganiser l'hospice des Quinze-Vingts; élu trois fois député par le vote spontané des électeurs de son arrondissement, Denys Cochin a su faire face à tant de fonctions différentes et les remplir toutes de manière à laisser une trace de son passage, alors qu'une seule de ces fonctions suffirait à l'occupation d'un homme. Il a été, sinon une grande, du moins une belle figure, et ce ne sont pas ses petits-fils seulement qui se peuvent réjouir de ce qu'on ait songé à écrire sa biographie. Il a illustré sa famille déjà illustre, et il lui a laissé des exemples qui ont été suivis, mais sa mémoire doit être respectée de tous les Parisiens, à quelque opinion qu'ils appartiennent.

La charité, la charité bien entendue, a été le sentiment qui a dirigé toute la vie de Denys Cochin. « Il faut, a-t-il dit, accorder les secours de manière à guérir la pauvreté comme on guérit une maladie, et non pas l'entretenir comme un état permanent par une alimentation périodique; et il s'est surtout appliqué à *prévenir* les misères physiques et morales. L'institution des salles d'asile a été son œuvre; cette œuvre a été continuée après lui, et, de son vivant, il a trouvé des collaborateurs dévoués; sans lui, rien de ce qui a été réalisé n'aurait seulement été tenté.

Le biographe a tracé l'histoire de la fondation des salles d'asile; et, à l'exposé des difficultés qu'a rencontrées et surmontées le fondateur, il a joint quelques considérations philosophiques sur la portée de l'institution; le travail est bien fait, nous l'avons dit. Nous ne voulons pas redire qu'il est trop bien écrit.

F. G

What to do and how to do it ; *A manual of the law affecting the housing and sanitary condition of Londoners, with special reference to the dwellings of the poor; issued by the Sanitary Laws Enforcement Society.* London, Kegan Paul, Trench and C°. 1884. In-8° de 107 pages. Percaline anglaise. — Prix : 1 shilling.

Comme son titre l'indique, ce petit livre a trait aux conditions de salubrité des habitations et notamment à l'état des logements des pauvres; bien que spécialement composé au point de vue de la population de Londres, il n'est pas moins intéressant pour les habitants de Paris que pour ceux des autres capitales de l'Europe, et généralement pour toutes les grandes villes où résident de fortes agglomérations humaines.

On a maintes fois décrit les hideux réduits de Londres, où dans des ruelles sordides, à quelques pas de voies magnifiques, grouillent, entassés pêle-mêle, des misérables de toute espèce; ce n'est pas ici le lieu de revenir sur ces descriptions; qu'il suffise de dire que les plus effrayantes sont encore au-dessous des réalités, car, ainsi que nous le disait récemment un lord fort compétent en ce triste sujet, il n'existe, dans aucune cité d'Europe, rien qui soit comparable à la misère et à l'infection des logements pauvres de Londres.

Depuis bien des années, ce lamentable état de choses a préoccupé le législateur anglais, et depuis une trentaine d'années de nombreux *Sanitary Acts* ont été publiés pour y apporter remède : les plus importants sont ceux de 1875, 1879 et 1882. Par malheur, comme la plupart des lois anglaises, ces *acts* sont embrouillés, contiennent des dispositions contradictoires, sont remplis de renvois, commentaires, corrections, modifications, en un mot, ne dérogent aucunement à l'obscurité proverbiale de la législation britannique. Un lecteur inexpérimenté qui voudrait se reconnaître au milieu de tous les statuts, bills et *acts* relatifs à la salubrité de Londres, perdrait son temps et sa peine et ne ferait rien de bon. C'est donc pour mettre le premier venu à même de se guider dans ce dédale que la « Société pour l'exécution forcée des lois sanitaires » a fait rédiger et publier l'écrit que nous avons sous les yeux. Sans oser affirmer que ce soit une merveille de clarté, il faut pourtant convenir que tous les soins ont été pris pour en faire un livre *pratique*. « Ce *Manuel*, dit le rédacteur, n'a pas la prétention d'être un ouvrage de droit; on l'a simplement composé pour l'usage des personnes qui s'intéressent au développement des habitations salubres de notre population de Londres, et qui se préoccupent de procurer aux locataires tous les bienfaits résultant du rapide et complet enlèvement des immondices, de l'aménagement de l'eau en abondance, d'une bonne aération, enfin, de toutes les autres conditions de salubrité que la loi tend à assurer. »

Le manuel, puisque manuel il y a, est divisé en trois parties et huit chapitres, dont voici les principaux objets : exécution de la loi, tant par l'initiative individuelle que par l'action des associations particulières, des autorités locales, des pouvoirs publics, du parlement; *Acts* sanitaires, *Nuisances*, logeurs, agglomérations, maladies contagieuses, logements infectés; — caves, logements souterrains, immondices, boues, voirie, etc.; — constructions, aménagement des eaux, — destruction et reconstruction de maisons, — logements d'ouvriers, devoirs des autorités, inspection, médecins, hygiène, police, pénalités, etc., etc. Un appendice contient les principaux textes cités, un vocabulaire donnant la définition exacte des termes employés dans les *acts*, enfin un index de toutes les matières traitées dans le manuel.

Tel qu'il est, ce livret est destiné à rendre de

grands services à Londres; on ne peut se dissimuler, après l'avoir parcouru, que la police de la salubrité dans cette grande ville est dans une situation bien inférieure relativement à ce qui se pratique dans Paris. Par suite des mœurs et des usages du peuple anglais, et surtout en vertu du fameux principe de l'inviolabilité du domicile, les magistrats se heurtent constamment à de nombreuses difficultés pour faire appliquer, dans des maisons où l'on paye des loyers dérisoires, les prescriptions si sages de la loi sanitaire. Il faut espérer que, grâce aux efforts de personnes dévouées et à l'influence de grands personnages qui s'intéressent à cette grave question, cette situation fâcheuse s'améliorera avec le temps. D'ici là, et bien que nous soyons encore loin de la perfection chez nous, nous pouvons reconnaître que nous n'avons rien à envier à la ville de Londres au point de vue des lois de salubrité. Nous pensons cependant que le manuel publié par la *Sanitary Laws Enforcement Society* mérite d'être étudié avec soin par les fonctionnaires compétents de la ville de Paris; il serait à désirer notamment que notre conseil d'hygiène et de salubrité s'en fît rendre un compte exact; peut-être y trouverait-il quelques éléments utiles à joindre à l'ensemble de nos règlements relatifs aux logements en commun et aux maisons garnies. PHIL. MIN.

Administration de la Ville de Paris et du département de la Seine, ouvrage publié, sous la direction de M. Maurice Block, membre de l'Institut, par M. HENRI DE PONTICH, licencié en droit, sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine. Un vol. grand in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1884. — Prix : 15 francs.

M. Block qui a dirigé, on sait avec quelle habileté, la publication des deux dictionnaires d'administration et d'économie politique, ne s'est pas refusé à prendre la direction encore d'un travail sur l'administration particulière de la ville de Paris. Nul besoin, pour nous, de vanter cet ouvrage.

Depuis longtemps, le savant économiste avait formé le projet de le composer; le travail n'avait jamais été fait, et il ne serait pas seulement utile; il était nécessaire, il manquait; et, depuis longtemps aussi, d'autres études et d'autres soins tenaient M. Block empêché de réaliser son désir. M. de Pontich, dont la compétence lui était connue, lui a proposé de rassembler les matériaux; ensemble, ils les ont disposés, ordonnés.

Mais une loi municipale nouvelle est en discussion, mais une loi réorganisant la préfecture de police est à l'étude; ces deux lois et d'autres auront modifié complètement l'administration de Paris! Le livre, nécessaire aujourd'hui, sera inutile demain! Non, les modifications ne seront pas si complètes; les éditeurs, au reste, ne laisseront pas, cela est sûr, de publier, tous les deux ou trois ans, des fascicules supplémentaires, indiquant les changements survenus. Et puis, le livre portera deux enseignements: en même temps qu'il fera connaître Paris aux Parisiens, en même temps qu'il leur montrera leur cité possédant un domaine, un crédit, un budget, tel que quelques États de l'Europe n'en ont pas, il leur inspirera l'esprit de prudence et de sagesse. L'administration parisienne n'est pas modifiable au gré de quelques électeurs en quête de popularité, et qui entendent diriger les élections; il est des besoins, des traditions avec lesquels il faut compter; il est des règles qu'on ne peut méconnaître, des droits qu'on est tenu de sauvegarder.

Mais combien liront ce livre parmi les trois cent et quelques mille Parisiens de Paris!

F. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Bibliothèque de « la Nature.» — **L'art militaire et la science.** Le matériel de guerre moderne, par le lieutenant-colonel HENNEBERT. Un vol. grand in-8° de 300 pages, avec 35 gravures dans le texte et 4 planches hors texte. Paris, Masson, 1884. — Prix : 10 francs.

Le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à Saint-Cyr, a consacré, dans la revue *la Nature*, un certain nombre d'articles à décrire le matériel de guerre moderne. Ces articles viennent d'être réunis en un volume richement illustré, qui prendra une place honorable au milieu de cette série d'ouvrages de vulgarisation formant la *Bibliothèque de « la Nature.»* Aujourd'hui que l'art de la guerre est devenu scientifique et que les armées et les flottes mettent à contribution, pour constituer leur matériel, toutes les inventions nouvelles, il importe que nous connaissions tous l'outillage compliqué inhérent à notre organisation militaire.

L'auteur s'est abstenu autant que possible d'entrer dans des détails trop techniques et n'a jamais oublié qu'il avait à vulgariser la connaissance de notre matériel de guerre. Son ouvrage est divisé en six parties ayant chacune trait à un ordre d'idées différentes.

La première est consacrée à l'artillerie et s'occupe des poudreries, fonderies, arsenaux, armes portatives et bouches à feu de toute nature.

La deuxième traite la fortification, depuis les systèmes les plus anciens jusqu'aux nouveaux forts que l'Allemagne et la France édifient à l'envi, l'une contre l'autre.

La troisième partie étudie les différents modes de fortification passagère, l'organisation des camps et les travaux de destruction au moyen des substances explosibles les plus puissantes.

Dans la quatrième, l'auteur examine tout ce qui est relatif aux voies de communications terrestres, ferrées ou fluviales, c'est-à-dire les ponts militaires, l'organisation des transports de troupes et de blessés et la guerre maritime avec son matériel de cuirassés, croiseurs et torpilleurs. Le service des correspondances, pigeons, télégraphes, etc., forme le sujet de la cinquième partie.

L'auteur termine enfin ce recueil encyclopédique par l'examen de tous les appareils servant aux reconnaissances, ballons, photographies, observatoires.

On le voit, ce travail touche à tous les sujets; de nombreuses gravures, en suppléant à la concision de certaines descriptions, en font un ouvrage de luxe et qui trouvera sa place au milieu des livres d'étrennes pour l'année 1885. C. M.

Les aérostats dirigeables, leur passé, leur présent, leur avenir. *Le ballon de Meudon et les progrès les plus récents de l'aéronautique*, par B. de Grilleau. Un vol. de 212 pages orné de 5 gravures et de 3 planches. Paris, 1884. Librairie Dentu.

De la lecture de ce livre, comme des expériences renouvelées du parc de Chalais, il résulte que la direction des ballons est un problème résolu *dans certaines conditions atmosphériques*. A qui revient le mérite de la solution? Est-ce à MM. Renard et Krebs, les deux capitaines de l'École d'aérostation militaire? L'enquête ouverte à ce sujet par l'Académie des sciences nous l'apprendra. En tout cas, elle rendra certainement justice aux beaux travaux antérieurs de M. le général Meunier, de M. Dupuy de Lôme, de M. Giffard et de M. Tissandier. Le livre de M. B. de Grilleau contient précisément l'historique rapide, mais précis et impartial de ces efforts, ainsi que l'exposition scientifique du problème. Il va plus loin, il prévoit les progrès futurs de la navigation aérienne par les transformations successives des aéronefs actuels. Il annonce la période prochaine de lignes d'omnibus aériens, conséquence d'une première aérostation de luxe, puis la période de l'*aérophane* succédant à l'aéronef, où l'enveloppe remplie d'hydrogène étant supprimée, l'action de l'hélice suffira pour faire glisser dans l'air des surfaces planes. «Alors les voyageurs seront transportés dans les airs avec la vitesse vertigineuse de 150 kilomètres à l'heure et pourront faire 4,000 kilomètres d'une seule traite.» L'auteur enfin reproduit les opinions contradictoires que la perspective de cette révolution inspire aux esprits qui en étudient les suites au point de vue de l'art militaire. Espérons que l'avenir donnera raison à ceux qui en concluent à la suppression définitive des guerres devenues désormais impraticables. E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Essai sur la flore du pavé de Paris limité aux boulevards extérieurs, ou Catalogue des plantes qui croissent spontanément dans les rues et sur les quais, suivi d'une *Florule des Ruines du Conseil d'État*, par J. Vallot, secrétaire de la Société botanique de France. 1 vol. in-16 de 123 pages, imprimé en caractères elzéviriens. — Prix : Papier ordinaire, 3 fr.; papier de Hollande, 5 fr.; papier du Japon, 8 francs.

N. B. — Travail d'un vif intérêt, non seulement pour les botanistes, mais aussi pour tout bibliophile ou collectionneur sur Paris. L'auteur, dans son introduction de 39 pages, donne sur le vieux Paris des indications historiques très curieuses. A la librairie médicale et scientifique, Jacques Lechevalier, 23, rue Racine, à Paris.

SCIENCES MILITAIRES

Guerre turco-russe, 1877-1878. *Suleyman Pacha et son procès*, par Faust Lurion. 1 vol. in-8° de 220 pages. Paris, librairie du *Spectateur militaire*, 1884.

Toutes les grandes crises qui se sont dénouées par les armes dans notre époque ont eu leur bouc émissaire. Après Sadowa, ce fut Benedeck, après Metz, Bazaine, et c'était justice; après la guerre tunisienne, ce fut Suleyman Pacha qu'atteignit la sévère sentence d'un conseil de guerre. M. Faust Lurion, sous lequel semble se cacher une plus haute personnalité, a déjà essayé dans un volumineux ouvrage de dégager la responsabilité de Suleyman Pacha à pro-

pos des désastres de 1878. Aujourd'hui, il revient à la charge dans une nouvelle publication, et donne, à cet égard, un certain nombre de pièces officielles qui élucideront pour les historiens de l'avenir quelques questions encore obscures. Malheureusement, nous craignons fort que, malgré l'habileté qu'il y déploie, son livre ne modifie pas beaucoup l'opinion que l'on s'est déjà faite. Rien n'est persistant comme les légéndes, et cette généreuse tentative risque fort de frapper dans le vide, surtout en France, où l'on a depuis longtemps oublié et Suleyman Pacha et les combats héroïques de Chipka. C. M.

La Nation armée. — *Organisation militaire et grande tactique moderne*, par le baron COLMAR VON DER GOLTZ, commandant dans le grand état-major allemand; traduit par M. JŒGLÉ, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-8° de 470 pages. Paris, Hinrichsen, 1884. — Prix : 7 fr. 50.

Le commandant de Goltz s'est déjà fait connaître par une intéressante étude sur *Gambetta et ses armées*, et, dans cette esquisse des dernières opérations de la guerre franco-allemande, l'ancien officier de l'état-major du prince Frédéric-Charles a su rendre justice aux efforts et au patriotisme de notre jeune dictateur que la mort a si prématurément enlevé à notre pays. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui a une plus haute portée. Ce n'est pas un cours d'art militaire aux formules dogmatiques et prétentieuses; on n'y trouve pas ces séries de chiffres qui rendent la lecture de ces traités si peu attrayante en général; c'est, comme le fait pressentir son titre, *la Nation armée*, un ensemble de doctrines et de préceptes relatifs à l'art de conduire les armées, une sorte de vulgarisation de la science de la guerre. L'homme du métier ne trouvera, dans les différents chapitres du livre pris isolément, que des choses qu'il connaît dès longtemps. Peut-être tirera-t-il, dit l'auteur, quelque profit de l'ensemble du groupement des matières; nous croyons, nous, qu'aucune lecture ne lui sera plus profitable, car les vérités qu'émet le commandant de Goltz sont de tout temps et sont appuyées, le plus souvent, sur une connaissance profonde des sentiments de l'humanité. Tout militaire y récoltera donc une précieuse moisson de bons conseils. Mais ce livre est, avant tout, destiné à donner à ceux qui ne sont pas du métier une idée claire de la nature de la guerre. Bien des gens ont manifesté le désir d'être fixés à ce sujet, et, cette intelligence de la nature de la guerre, il faut que tout peuple valide la possède, à une époque où toutes les grandes nations continentales ont adopté le principe du service obligatoire. C'est donc à la nation armée que s'adresse l'auteur; et, quoiqu'il s'excuse modestement de ne pas parler pour les militaires, nous le répétons, ce sont encore eux qui tireront le plus de fruit de cette lecture. Nous ne pouvons analyser par le menu un travail dont toutes les pages seraient à citer. Contentons-nous de faire ressortir l'ordre que l'auteur a adopté dans son étude. Il commence par une description de ce que seront les armées modernes, voire même les armées de l'avenir, car chaque puissance tient en réserve, pour les nécessités de la prochaine guerre, une foule de formations nouvelles. Ces armées occuperont une ligne de bataille immense. A les supposer en colonne sur une route, elles atteindraient des longueurs qui dépassent l'imagination. Pour en donner un exemple, l'armée allemande de première ligne, comprenant dix-huit corps, supposés marchant les uns derrière les autres aurait sa tête de colonne à Mayence, et sa queue à Sydtkunnen, sur la frontière russe! Les armées une fois définies et disloquées dans leurs divers éléments, l'auteur s'occupe *du commandement* et des organes délicats qui servent à l'exécuter. Il traite ensuite des *conditions de succès à la guerre*, conditions au nombre desquelles figure *le crédit*, sans lequel, comme on l'a dit bien des fois, aucune guerre n'est possible. — Le chapitre des *Opérations et combats* comprend tout ce qui est relatif à la discipline, à la concentration, aux informations, aux marches, à l'offensive et à la défensive, à la poursuite et aux opérations secondaires. C'est, à coup sûr, le plus important et le plus intéressant du livre. Enfin l'examen du *service du ravitaillement* et une étude sur les *moyens d'atteindre le but de la guerre* terminent ce travail.

Nous ne saurions assez insister sur le caractère philosophique et général de l'œuvre de M. de Goltz. Appelé à prendre, à chaque instant, des exemples dans la guerre de 1870, il a su s'abstenir de toute pensée défavorable à la France; il a semblé saisir, au contraire, toutes les occasions de rehausser le patriotisme de nos jeunes soldats et d'exalter les capacités de quelques-uns de nos généraux improvisés. Nous recommandons, entre autres pages, la description idéale d'une bataille née du hasard; on n'y trouvera ni récits de combats ni duels imaginaires; mais, par contre, on assistera à tout ce qui se passe dans le sein des états-majors surpris par une fusillade imprévue et entraînés malgré eux à développer une affaire pour laquelle ils n'étaient pas le moins du monde préparés.

L'auteur se préoccupe enfin beaucoup de la prochaine guerre; c'est avec une curiosité inquiète toute particulière qu'il la voit venir; *elle sera*, dit-il, *d'une violence destructive inconnue jusqu'à ce jour;* mais en attendant cette crise, qui n'est peut-être pas inévitable, enregistrons cet aveu d'un officier allemand : La création de la barrière artificielle que nous devons au général de Rivière et au patriotisme de notre parlement constitue une magnifique ligne de défense, et si dans une guerre future les armées allemandes devaient être conduites avec autant de circonspection et étaient aussi braves qu'elles l'ont été jusqu'à ce jour, elles ne devront plus compter sur une rapidité aussi foudroyante des opérations, ni sur des résultats aussi brillants qu'en 1866 et en 1870. — Elles seront obligées, au début de la lutte, de se dire : Ce ne sont plus nos ennemis d'antan.

C. M.

Souvenirs d'une campagne dans le Levant. — *L'Égypte en 1882*, par M. B. Girard, commissaire adjoint de la marine. Un vol. grand in-8° de 305 pages. Paris, Berger-Levrault; 1884.

Les graves événements dont l'Égypte est depuis quelque temps le théâtre donnent un intérêt particulier à toutes les informations qui la concernent. A peine remise des émotions causées par le bombardement d'Alexandrie et la bataille de Tell-el-Kebir, l'Europe suit avec angoisse la marche victorieuse du Mahdi et en est à se demander si le Delta lui-même pourra rester à l'abri des incursions de cette horde de barbares. L'Angleterre renforce son armée d'occupation, au lieu de la rapatrier, et attend avec impatience le résultat de la mission du général Gordon. Dans ces conditions, le public accueillera avec faveur un ouvrage dû à un homme qui a beaucoup vu et observé pendant le long séjour qu'il a fait dans le pays.

C'est, en effet, une description complète de l'Égypte que nous donne M. Girard. Institutions, mœurs, administration, géographie, statistique, histoire même, tout est abordé dans cette étude consciencieuse. On voit, par la précision des documents, par la quantité de chiffres que l'auteur sème dans son récit, combien ses informations ont été sérieuses et quel crédit on peut donner à toutes ses allégations. L'auteur commence par donner un résumé sommaire de ce que l'on sait sur l'histoire de l'ancienne Égypte; c'est dire qu'il s'est appuyé sur les travaux remarquables des Mariette et des Maspéro; il passe ensuite à la description géographique du pays, et donne sur le Nil, ses crues, ses canaux, son influence sur la richesse du pays tous les renseignements possibles. Il étudie ensuite la situation économique de l'Égypte, son climat, ses productions, les impôts qui frappent l'agriculture, enfin sa population et les différentes races qui la forment. Écoutons ce qu'il dit des mœurs de la bourgeoisie : « La femme du paysan, de l'ouvrier, du petit marchand travaille une partie de la journée et sort sans demander la permission. Les femmes de l'homme riche ou même aisé, qui peut avoir beaucoup de domestiques, ne se livrent à aucune occupation utile; leur journée se passe à se mirer, se farder, s'habiller, se déshabiller, s'épiler, se mettre du henné aux mains et aux pieds, du khœl autour des yeux, à fumer, à manger des confitures ou des fruits secs, et même des oignons crus, à boire du sirop ou du café, à se disputer et à faire semblant de soigner les enfants... »

Ces détails donnés, l'auteur entame l'examen de l'administration générale, ministère par ministère : les finances, l'instruction publique, l'organisation judiciaire, qui touche à tant d'intérêts différents, la guerre ; toutes ces questions sont traitées avec les plus grands développements et accompagnées de tableaux statistiques qui permettent de se rendre un compte exact du fonctionnement des différents services.

Dans une étude aussi complète, M. Girard ne pouvait passer sous silence le travail gigantesque dû à de Lesseps et qui exerce une si grande influence sur la situation économique du pays. Aussi l'auteur a-t-il pris cette grande question à son origine; il nous raconte les diverses vicissitudes par lesquelles elle a passé, aussi bien lorsqu'il ne s'agissait encore que de l'idée, que lorsque son courageux vulgarisateur a eu à la mettre à exécution. Il donne, à ce sujet, les détails techniques et statistiques les plus intéressants sur le percement de l'isthme, sur l'exploitation actuelle du canal, sur son entretien, et enfin sur les variations du transit.

L'ouvrage se termine par une notice historique et descriptive sur les principales villes de l'Égypte. Elle complète heureusement ce vaste ensemble d'informations sur un pays si admirablement situé, qui occupe, à juste titre, une place importante dans les préoccupations de l'Europe.

C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 novembre.

Ouvrages présentés. — Aurès : *Essai sur le système métrique assyrien.* — Casartelli : *La philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides.* — Basset : *Les manuscrits arabes du bach-agha de Djelfa.* — Miller : *Syllogue philologique hellénique,* xve vol. — Patin : *Lucrèce. De la nature des choses, V^e livre.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — Dieulafoy : *L'art antique de la Perse.* — Lafaye : *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie.* — Lafaye : *De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique,* t. VI et VII.

Lecture. — Le Blant : Les sarcophages chrétiens de la Gaule.

Séance du 28 novembre.

Ouvrages présentés. — De Ronchaud : *Les tapisseries dans l'antiquité.* — Révillout : *Les papyrus démotiques du Louvre.* — Stapfer : *La Palestine au temps de Jésus-Christ.*

Séance du 5 décembre.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre, à la place laissée vacante par le décès de M. Tissot.

Les candidats étaient : MM. de Mas-Latrie, de Boislisle, Ménant, Célestin-Port, de Ponton d'Amécourt.

Sur 39 votants, au deuxième tour de scrutin, M. de Boislisle a obtenu 22 voix, contre 15 à M. de Mas-Latrie, 1 à M. Ménant, 1 à M. de Ponton d'Amécourt, et 1 bulletin blanc.

M. de Boislisle, le nouvel élu, a eu le grand prix Gobert, pour son ouvrage : *les Comptes des intendants.*

Séance du 12 décembre.

Ouvrages présentés. — Reinach : *Manuel de philologie classique.* — Lièvre : *Exploration archéologique du département de la Charente.* — Ferrero : *la Marine militaire de Rome.* — Schwab : *Traduction du Talmud,* t. VII. — Blancard : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge.* — Reinach : *Histoire des Israélites.* — Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* IIIe *siècle.* — Lecoy de la Marche : *les Manuscrits et la Miniature.* — Perrot : *Collection Camille Lécuyer,* 4e liv.

Lecture. — Weill : Un fragment de la vie d'Ésope sur papyrus.

Séance du 19 décembre.

Ouvrages présentés. — Prince Bonaparte : *les Habitants de Suriname à l'exposition coloniale d'Amsterdam.* — Clermont-Ganneau : *Fraudes archéologiques.* — Bénet et Bazin : *Archives de l'abbaye de Cluny.*

Lecture. — Ravaisson : Notice sur une statuette de bronze de Lysippe.

— L'Académie a procédé à deux élections de membres ordinaires, en remplacement de MM. Albert Dumont et Adolphe Régnier, décédés.

Les candidats pour la place de M. A. Dumont étaient : MM. Bergaigne, Foucaut et Schlumberger.

Il y a eu 34 votants.

Au premier tour de scrutin, M. Schlumberger a été élu par 23 voix, contre 10 à M. Bergaigne, et 1 à M. Foucaut.

Les candidats pour la place de M. Adolphe Régnier étaient : MM. Benoist, Révillout et Foucaut.

Au premier tour de scrutin, M. Benoist a été élu par 23 voix, contre 6 données à M. Révillout et 5 à M. Foucaut.

— L'Académie a procédé dernièrement à deux élections de correspondants régnicoles, en remplacement de M. d'Arbois de Jubainville, élu membre titulaire, et de M. Mantellier, décédé.

M. Blancard, à Marseille, a été élu en remplacement de M. d'Arbois de Jubainville, et M. le marquis de Nadaillac, à Cloye (Eure), a été élu en remplacement de M. Mantellier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 novembre.

Lectures. — Picot : Mémoire sur l'état anormal de la répression en matière de crimes capitaux, et sur les moyens d'y remédier. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 29 novembre.

Ouvrages présentés. — Jourdan : *Des rapports entre le droit et l'économie politique.* — Mortet : *les Constitucions démenées el Chastelet de Paris.* — Dupuy : *la Question sociale en France ; la démocratie.* — Jadart : *Vie et écrits de Buridan.* — Charles : *Éléments de philosophie.* — Durand-Désormeaux : *Études philosophiques.* — L. Arréat : *la Morale dans le drame, l'épopée et le roman.*

Lecture. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 6 décembre.

Ouvrages présentés. — Olivart : *Traité sur la possession.* — Colmet de Santerre : *Cours analytique de Code civil*, t. VIII. — Ducrocq, correspondant de l'Académie : *Variétés des usages funéraires dans l'ouest de la France* et *Dissertation sur les inhumations et les exhumations.* — Lyon-Caen : *la Convention littéraire et artistique du 19 avril 1883, conclue entre la France et l'Allemagne.*

Lecture. — Fustel de Coulanges : La propriété chez les anciens Germains.

Séance du 20 décembre.

Ouvrages présentés. — Colonel Jung : *L'armée de la Révolution.* — Général Favé : *l'Empire des Francs.* — Pigeonneau et de Foville : *l'Administration de l'agriculture au contrôle général des finances.* — Malan : *les Grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité.*

— L'Académie vient de choisir deux sujets de concours pour l'année 1887. Ce sont :

Pour la section de philosophie, — prix Victor Cousin, — les *Dialogues de Platon.* On trouvera peut-être que ce sujet manque un peu de nouveauté, étant donnés surtout les beaux travaux qui ont été faits sur cette matière depuis une douzaine d'années.

Pour la section de législation, — prix Odilon-Barrot, — la matière est mieux choisie ; c'est une étude comparative sur *le Barreau anglais et le barreau français.* Les concurrents devront entrer dans plus de détails sur l'histoire du barreau anglais, qui est moins connu chez nous, et sur les personnages distingués qu'il a produits.

— L'Académie des sciences a procédé, dans une de ses dernières séances, à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'économie rurale, en remplacement de M. Paul Thénard, décédé.

Les candidats présentés par la section étaient : MM. Jules Reiset, Le Bel, Dehérain, Duclaux, Aimé Girard et Müntz.

Le nombre des votants était de 55, majorité 28.

Au premier tour de scrutin, M. Reiset a été élu à l'unanimité.

M. Jules Reiset, officier de la Légion d'honneur, est l'un des plus grands éleveurs et agronomes du département de la Seine-Inférieure. Il était déjà correspondant de l'Académie des sciences depuis 1857 et fait partie de la Société des agriculteurs de France.

Société asiatique

La Société asiatique, dans sa séance du 13 novembre dernier, a reconstitué son bureau, qui se trouve ainsi composé : Président, M. Renan ; vice-présidents, MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ; secrétaire, M. James Darmesteter ; secrétaire adjoint et bibliothécaire, M. Garrez ; bibliothécaire adjoint, M. Halévy ; censeur, M. Rubens Duval ; membre du comité de publication, M. Zotenberg.

ÉTRANGER

Belgique

Académie royale de Belgique.

Classe des beaux-arts. — Séance du 4 décembre 1884.
Programme de concours pour 1885.

PARTIE LITTÉRAIRE. — *Première question.* — Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique aux XVe et XVIe siècles.

Deuxième question. — On demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la bibliographie de son œuvre.

Troisième question. — Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme éléments de la décoration des édifices?

Quatrième question. — Faire l'histoire de la musique dans l'ancien comté de Flandre jusqu'à la fin du XVIe siècle et celle des maîtrises, confréries, etc.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour ces questions sera de 1,000 francs pour la première, de 600 francs pour la deuxième et de 800 francs pour les deux dernières.

Les mémoires peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin et devront parvenir avant le 1er juin 1885 à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

— Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a été autorisé à accepter, au nom de l'État, aux clauses et conditions énoncées dans son testament, le legs fait à la Bibliothèque nationale par M. Victor-Édouard Husson, dit Fleury, et consistant en une collection de dessins, gravures, lithographies, portraits et crayons, laquelle collection comprend environ 16,000 à 17,000 pièces.

Nomination à la bibliothèque Mazarine. — M. Armand d'Artois vient d'être nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine. M. d'Artois est un auteur dramatique qui a obtenu quelques succès; il était conservateur à la bibliothèque des Sociétés savantes.

Commission supérieure des archives nationales. — Le ministre de l'instruction publique vient d'instituer une commission supérieure des archives nationales, départementales, communales et hospitalières, chargée de donner ses avis sur toutes les questions techniques relatives à ces divers services.

Cette commission est composée de MM. Natalis de Wailly, président honoraire; Eugène de Rozière, président; Alfred Maury, Léopold Delisle, Paul Meyer, Picot, le comte de Luçay, Tranchant, Sorel, Xavier Charmes, Baudrillard, Servois, Lacombe, Ulysse Robert, membres, et G. Desjardins, secrétaire.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — La bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine, qui est encore au pavillon de Flore, va être transférée dans le nouveau local qui lui a été réservé à l'Hôtel de Ville, et qui sera prochainement agencé d'une façon complète.

Une salle de lecture sera ouverte au public, qui trouvera ainsi à sa disposition une collection unique à Paris, comprenant 30,000 volumes, et des documents fort utiles et fort intéressants sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger. Cette bibliothèque formera le complément nécessaire de la bibliothèque de la ville de Paris établie à l'hôtel Carnavalet, qui renferme les ouvrages relatifs à la ville de Paris.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque de la Taylorian-Institution.* — La célèbre collection d'ouvrages relatifs au Dante, qui avait été réunie par M. Scartazinni, ira enrichir la bibliothèque de la Taylorian-Institution. La collection de M. Scartazinni comprend des volumes d'une grande valeur, tels que ceux de Dionisi, l'édition aldine de 1515 et l'édition Crusca de 1595.

Bibliothèque de Newcastle. — Un incendie d'une certaine importance a failli détruire la bibliothèque de Newcastle; on a pu, heureusement, circonscrire le feu, mais les dégâts n'en sont pas moins évalués à plus de 25,000 francs.

Plusieurs ouvrages de grande valeur ont été détruits.

Espagne. — *Bibliothèques publiques.* — L'Espagne possède 31 bibliothèques publiques avec un effectif de 1,630,810 volumes (1882). Voici la liste des principales bibliothèques publiques avec le nombre de volumes qu'elles renferment :

Madrid. —	Bibliothèque nationale.......	640.700	volumes.
Id. —	Bibliothèque de l'Université.	149.000	—
Barcelone. —	Bibliothèque de l'Université.	138.000	—
Salamanque. —	Id.	73.800	—
Tolède. —	Bibliothèque provinciale.....	71.430	—
Séville. —	Bibliothèque de l'Université..	63.000	—
Valence. —	Id.	49.000	—

Dans le prochain numéro du *Livre*, nous donnerons une étude détaillée sur l'organisation et l'importance des bibliothèques et archives en Espagne.

Bibliothèque d'Ossuna. — Les Cortès ont voté une somme de 900,000 francs pour l'acquisition de la célèbre bibliothèque du duc d'Ossuna; les manuscrits et les ouvrages les plus importants de la collection viendront enrichir la bibliothèque nationale de Madrid.

États-Unis. — Le *Catalogue de la Bibliothèque du Collège de New-Jersey.* — Le College of New-Jersey à Princeton (États-Unis) vient de faire paraître un beau catalogue systématique des 60,000 volumes qui composent sa bibliothèque. — C'est M. Frédéric Vinton qui est l'auteur du catalogue.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Tamizey de Larroque fait paraître le septième fascicule de son recueil : *les Correspondants de Peiresc*. Ce fascicule est consacré au *cardinal Bichi, évêque de Carpentras*, et à divers érudits du comtat Venaissin.

— La librairie Leroux a publié récemment le tome deuxième de la traduction française, — par MM. Aymeric et Condamin — de *l'Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident*, de M. A. Ebert. Ce tome est consacré à l'histoire de la littérature chrétienne depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve.

— M. Amiaud, secrétaire adjoint et bibliothécaire du comité de législation étrangère au ministère de la justice, vient de publier un *Aperçu de l'état actuel des législations écrites de l'Europe, de l'Amérique, etc., avec indication des sources bibliographiques*. L'ouvrage indique, pour chaque législation, les documents et livres spéciaux auxquels il est indispensable de se référer quand on veut étudier le droit particulier d'un pays.

— M. Fillion, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Lyon, fait paraître un *Atlas d'histoire naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines, destiné à faciliter l'intelligence des saintes Écritures*.

— Le *Polybiblion* nous apprend que M. Lambine a complété sa *Bibliographie d'histoire russe* par un dixième volume qui comprend l'année 1864. La bibliographie des années suivantes (1865-1876) est continuée par M. Méjof, qui vient d'en publier le quatrième volume. Sur la demande du dernier congrès archéologique tenu à Odessa, M. Méjof va préparer une bibliographie de la Russie méridionale.

— M. l'abbé A. Tougard a publié l'acte notarié par lequel Pierre Corneille vendit à Guillaume Chouard ses biens du Val-de-la-Haye, vis-à-vis du Petit-Couronne et avoisinant la Seine. M. Tougard a trouvé l'expédition de cet acte notarié parmi les manuscrits de la bibliothèque du petit séminaire du Mont-aux-Malades. La brochure où il communique ce document a pour titre : *Le grand Corneille, contrat de vente de ses biens du Val-de-la-Haye le 5 octobre 1683, publié pour la première fois, précédé d'un avant-propos sur le centenaire de Pierre Corneille*.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Schmidt et Günther, de Leipzig, publie un grand ouvrage, *Frankreich in Wort und Bild*, en 50 livraisons, avec 455 illustrations où Ferd. de Hellwald a retracé l'histoire, la géographie, l'administration, le commerce et l'industrie de la France.

— MM. Hirzel, à Berlin, publient sous le titre de : *Entretiens avec Frédéric le Grand, Mémoires et journal de Henri de Catt*, par M. Koser, des documents historiques qui ne manquent pas d'intérêt.

Henri de Catt, originaire de la Suisse française vécut pendant quelques années dans l'intimité de Frédéric, qui se l'était attaché en qualité de lecteur. De Catt accompagna le roi dans quelques-unes de ses campagnes et notait au jour le jour dans son journal les entretiens qu'il eut avec le roi philosophe.

Le manuscrit de ces mémoires se trouvait dans les archives secrètes de Berlin et n'a pas été publié jusqu'à ce jour. Il paraîtra en langue française et composera le tome XXII[e] des publications émanant des archives de Prusse.

— M. Jansen vient de faire paraître à Berlin, chez le libraire Reimer, un volume intitulé *Jean-Jacques Rousseau considéré comme musicien*.

Angleterre. — M. Buchan Telfer vient de faire paraître un intéressant travail sur le chevalier d'Éon. On sait que ce personnage énigmatique séjourna en Angleterre en 1763 et 1764.

— *Les Annales du Théâtre Français depuis ses origines jusqu'à la mort de Racine*, par M. Frédéric Hawkins, paraissent chez Chapmann et Hall, à Londres.

Belgique. — M. Camille Frère, chef de bureau au ministère des finances, vient de publier un intéressant travail sur *la Dette publique belge*, de 1830 à 1882. L'ouvrage forme un beau volume in-8° édité par la maison Lebègue et C[ie].

L'auteur passe successivement en revue les modes

d'émissions d'emprunt et leur historique, l'amortissement, les charges de la dette publique, et donne enfin un exposé statistique. Sous forme de conclusion l'auteur expose ses vues sur la situation, économique du pays.

Italie. — Nous avons reçu un charmant petit volume d'une exécution typographique qui ne laisse rien à désirer, et que publie la Société bibliophile de Turin.

Ce petit ouvrage est intitulé : *Il successo de l'armata de Solimana Ottomano nell' impresa dell' isola di Malta. Poemetto populare del secolo XVI, con una bibliografia dell' Assedio* (1565); 64 pages in 8°, tiré à 250 exemplaires.

La Société des bibliophiles de Turin a l'intention de publier une série d'écrits inédits et de raretés bibliographiques dont ce petit poème est un spécimen très réussi.

Russie. — *La correspondance de Tourgueneff.* — La première série des lettres d'Ivan Tourgueneff publiées par la société russe de secours aux hommes de lettres dans la détresse paraît à Pétersbourg. Cette série comprend 488 lettres datées de 1840 à 1883 et adressées pour la plupart à des amis intimes du poète, tels que Polowski, Grégorovitch, Isaltykoff, etc.

États-Unis. — M. Lawrence Gomme publie une une table générale systématique du Gentleman's Magazine qui embrasse la période respectable de cent trente-huit années (1731-1868). L'ouvrage est intitulé *The Gentleman's Magazine, being a classified collection of the chief contents of the G. M.* 2 volumes.

Boston, chez Houghton, Mifflin et C°.

— M. Robert Clarke a publié : *Reminiscences of army life under Napoléon Bonaparte,* par Adalbert J. Doisy de Villargennes, ancien vice-consul d'Italie à Cincinnati.

— *Paris in old and present times, with especial reference to changes in its architecture and topography,* par Ph. Gilbert Hamerton, chez Robert frères. Paris autrefois et aujourd'hui contient des eaux-fortes et un grand nombre de gravures dans le texte, executées par Brunet, Lalanne et d'autres artistes français.

New-York, Robert frères.

Indes. — Comme curiosité, nous signalons un roman bengalais écrit par M. Chatteryée, natif de Bengale. Ce roman a été traduit en anglais et paraît à Londres sous ce titre : *The poison tree,* avec une préface de M. Edwin Arnold.

PUBLICATIONS D'OUVRAGES ÉCRITS EN FRANÇAIS ET PARAISSANT A L'ÉTRANGER

Traductions d'ouvrages français.

Allemagne. — Un résumé de la philosophie positive d'Auguste Comte paraît en traduction allemande, chez M. Georg Weiss, à Heidelberg; 2 vol.

Publications en langue française à l'étranger :

Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par les religieux de la Compagnie de Jésus, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par Carlos Sommervogel. Berlin.

French etchers, les graveurs français, est un élégant volume qui contient une vingtaine de reproductions d'œuvres de Daubigny, Corot, Jacquemart, Bastien-Lepage, etc. L'ouvrage est imprimé sur beau papier et richement rélié.

New-York, Dodd, Mead et C°.

États-Unis. — Édouard Laboulaye's *Last fairy tales,* traduction par Mary L. Booth, paraît en édition illustrée chez Harper et frères.

— C. Bigot : *Raphael and the villa Faranesina,* traduction de Mary Healy (Mme Bigot), paraît à New-York chez Dodd, Mead et C°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Notre collaborateur M. Champfleury prépare en ce moment un nouveau volume sur la *Caricature.*

— M. Maurice Dreyfous, libraire-éditeur, a fait insérer dans le *Journal de la Librairie* l'avis suivant:

« Un grand nombre de libraires m'écrivent pour me demander quand paraîtra *la Mer,* de Richepin. Ne pouvant répondre à chacun en particulier, je réponds à tous en même temps : La publication de cet ouvrage n'est pas même en question à l'heure présente.

« La nouvelle donnée par un journal de Paris et reproduite par beaucoup d'autres est donc absolument fausse.

« D'ailleurs, des divers ouvrages que l'auteur prépare, aucun n'est aujourd'hui achevé, et par conséquent aucun n'est prêt à paraître.

— M. Paul Lacombe prépare une *Bibliographie parisienne · Tableaux de Paris et documents pour*

servir à l'histoire des mœurs, de la fin du XVI*e siècle jusqu'à nos jours.* Ce travail comprendra non seulement les Tableaux de Paris de Mercier et autres écrivains, mais encore les ouvrages qui peuvent contribuer à faire connaître les détails des mœurs et coutumes des siècles derniers.

— M. Edmond Biré va réunir en volume les articles qu'il a publiés dans le *Correspondant* sur Victor de Laprade.

— Le tome Ier du *Catalogue de la bibliothèque de M. le baron James de Rothschild* va paraître ce mois-ci. On sait que ce *Catalogue* est rédigé par M. Emile Picot, auteur de travaux bibliographiques très appréciés.

—On annonce la prochaine publication, par les soins de M. Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon, des *Lettres adressées à l'abbé Nisaire par divers savants.* Le volume renfermera nombre de documents inédits d'une grande valeur.

— La dernière partie de l'*Histoire du Cotentin et de ses îles,* par M. Dupont, ancien président de la Société des antiquaires de Normandie, est en ce moment sous presse.

— On annonce la publication prochaine d'une bibliographie des ouvrages relatifs à la Bourgogne. M. Milsaud est l'auteur de ce travail.

— Sous ce titre général : *Guide des collectionneurs,* la librairie de l'Art entreprend la publication d'une série d'ouvrages qui intéresseront tous les amateurs de la curiosité. Le premier volume de cette collection est en vente; il est dû à M. Émile Molinier et a pour titre : *Dictionnaire des émailleurs depuis la fin du moyen âge jusqu'à la fin du* XV*e siècle.*

Les autres volumes à paraître dans cette collection sont les suivants : *Dictionnaire des ébénistes,* par M. de Champeaux ; *Dictionnaire des fondeurs et ciseleurs,* par le même ; *Dictionnaire des monogrammes et marques d'amateurs* ; *Dictionnaire des Céramistes,* etc.

— On annonce la prochaine publication d'un livre intitulé : *la Société de Vienne,* et qui est destiné, paraît-il, à faire quelque bruit.

— Le prince Orloff vient de terminer une étude importante sur la guerre de Crimée.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Hertzberg, professeur à l'université de Halle, publiera sous peu une traduction allemande de l'histoire de l'empire romain de M. Victor Duruy (*Geschichte des rœmischen Kaiserreichs*).

— M. Ueberweg prépare un ouvrage qui sera intitulé : *Schiller philosophe et historien.*

Italie. — *Il Bibliofilo* annonce la publication d'un ouvrage de M. Carlo Lozzi qui promet d'être intéressant sous plus d'un rapport. Le livre est intitulé : *Statuti e storie municipali e libri e opuscoli d'ogni genere antichi e moderni riguardanti l'Italia, posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi.* — 2 vol. in-8°. Chez l'auteur : Via Cane, 2, Bologne.

— Le P. Denifle, sous-archiviste au Vatican, fait paraître une histoire des Universités au moyen âge en 4 volumes. L'ouvrage contiendra plusieurs documents inédits.

Un autre ouvrage, pour lequel l'auteur, M. le professeur Fontane, a également mis à contribution les archives du Vatican, produit de nouveaux documents historiques sur la duchesse Renate de Ferrare.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Curiosités académiques. — Un de nos confrères a constaté récemment que les fauteuils de l'Académie française n'avaient pas toujours été le prix du mérite et qu'ils avaient parfois payé certaines complaisances.

Ainsi Lavau, garde des livres du Louvre, s'étant entremis pour marier une fille de Colbert avec le duc de Mortemart, le père de la mariée lui demanda

ce qu'il désirait pour sa peine. — Être immortel, lui répondit-il.

Colbert fit un signe, et l'Académie nomma Lavau.

Pierre Corneille faillit être remplacé par un gamin de quatorze ans. C'était l'âge du duc du Maine quand il trouva que ce serait drôle de succéder à l'auteur du *Cid*. Il fut élu à l'unanimité. — Louis XIV, choqué de cet excès de courtisanerie, annula l'élection et le fauteuil de Pierre fut donné à Thomas.

Le Rappel ajoute d'autres faits.

« On a le manuscrit du discours de réception du maréchal de Richelieu. Flambeau y est écrit *flambau*, prompt *pront*, chrétien *crétien*, cour *court*, entier *antier*. C'est par cette orthographe que ce maréchal avait mérité d'être d'un corps institué pour maintenir la pureté de la langue française.

« Un autre maréchal, le maréchal de Saxe, eut le bon sens de ne pas s'exposer au même ridicule.

L'Académie lui fit les avances qu'elle a toujours faites aux puissants, quitte à s'en venger sur eux lorsqu'ils sont à terre (comme dans l'affaire Émile Ollivier). Le vainqueur de Fontenoy refusa. « Ils veule, écrivit-il, me faire de la cademie, cela miret comme une bague à un chas. »

« L'Académie a subi une humiliation plus grande que d'être refusée. Elle s'offrit au contrôleur général Desmaret. « Je n'accepte pas, répondit Desmaret, mais j'ai dans mes bureaux un premier commis à qui cela convient mieux. » Lorsque Joseph lâcha son manteau aux mains suppliantes de Mme Putiphar, au moins il ne lui proposa pas son domestique. Que croyez-vous que fit l'Académie à une telle impertinence? Elle la reçut avec amour. Le commis fut élu d'emblée. Il a laissé dans l'histoire de la littérature française le grand nom de Roland Malet. »

Au demeurant, *le Rappel* est d'avis que l'Académie ne devrait pas se renouveler elle-même. Il y a là, suivant l'estime de notre confrère, un privilège aussi choquant que celui de l'inamovibilité sénatoriale décernée par les sénateurs eux-mêmes.

Petits mystères littéraires. — Quelques questions ont été posées, dans *l'Intermédiaire des Chercheurs*, au sujet des papiers de Balzac et de sa famille. Dans ce journal, un balzacien perplexe demande deux choses :

« 1° Les lettres que Balzac écrivait régulièrement à Mme de Hanska avant son mariage existent-elles, oui ou non? Environ deux années avant la guerre de 1870-71, Michel Lévy traita avec Mme de Balzac pour l'achat de cette correspondance, moyennant la somme de 100,000 francs. La guerre terminée, Michel Lévy revint à la charge, mais Mme de Balzac l'arrêta dès les premiers mots, selon M. Valter (*le Figaro*, avril 1882), lui disant que les lettres avaient été brûlées ou volées par les Prussiens, pendant le pillage du château de Beauregard. M. Valter douta de la sincérité de Mme de Balzac. « Divers indices indiqueraient au contraire, dit-il, que cette correspondance existe toujours et qu'elle a été confiée autrefois par Mme de Balzac à un ami. » Quelle est la vérité sur le sujet de cette correspondance, où Balzac écrivait, au jour le jour, ses mémoires et ses opinions sur les hommes et les choses de son temps?

« 2° Dans *le Figaro* du 20 août 1883, M. Arsène Houssaye a écrit un article sur *les Dernières heures de Balzac*, dans lequel il raconte une étrange histoire d'une sœur de Balzac, morte à l'hôpital Beaujon, et de la visite du directeur de l'hôpital, M. Annocet, immédiatement après le retour de Balzac à Paris, après son mariage avec Mme de Hanska. M. Arsène Houssaye nous montre Balzac reniant cette sœur et disant à M. Annocet qu'il n'avait qu'une sœur, Mme de Surville. Puis, plus tard, il nous montre Balzac sur son lit de mort, faisant appeler M. Annocet et lui disant : « Monsieur Annocet, je vous ai appelé pour un acte de contrition. J'ai peur de mourir, et je veux me mettre en règle avec ma conscience. Je vais commencer par m'humilier devant vous. Vous aviez raison : c'est ma sœur. Jean-Baptiste Rousseau a renié son père : j'ai renié ma sœur. Voilà qui nous a porté malheur, à Rousseau et à moi... »

Le balzacien de *l'Intermédiaire* voudrait bien être renseigné sur ces points.

Un congrès littéraire en 1889. — Le comité de la Société des gens de lettres vient de décider en principe qu'un congrès littéraire international aurait lieu à l'occasion de l'Exposition universelle projetée pour 1889.

La Société des gens de lettres a organisé le congrès littéraire de 1878; elle en a conservé les actes; elle a recueilli les vœux qui ont été formulés en cette circonstance. Il lui appartient de constater quelle suite aura été donnée aux résolutions enregistrées par elle; quels auront été les progrès accomplis après onze années. C'est à elle de déterminer le programme et les devoirs de la réunion future.

Le comité a désigné parmi ses membres une commission d'étude composée de MM. Gourdon de Genouilhac, Émile Richebourg, Charles Diguet, Armand Renaud et Félix Ribeyre.

Pensions aux savants. — Un membre de l'Institut, M. Frémy, s'apitoyant à juste titre sur les difficultés que rencontre toute une pléiade de travailleurs qui se consacrent à la science pure, se propose de provoquer la création d'un comité qui aura pour but de venir en aide aux savants sans fortune.

Ce comité réaliserait par souscription un capital dont l'intérêt serait consacré à servir des pensions aux savants dans le besoin.

Une traduction espagnole de « Sapho ». — M. Alphonse Daudet joue de malheur avec l'Espagne.

Un journal de Madrid, *El Globo*, lui avait pris *l'Évangéliste* sans lui payer aucun droit de traduction; mais voici mieux.

Dès la publication de *Sapho*, M. Alphonse Daudet reçut d'Espagne une lettre enthousiaste d'un M. Lo-

pez Bago, se disant son disciple et le comblant des louanges les plus colorées.

Puis, un beau jour, il lui annonça qu'il était si enthousiaste de l'œuvre qu'il n'avait pu s'empêcher de la traduire ; elle était traduite, la traduction avait paru.

Et, pour éviter à M. Daudet l'ennui d'une lettre-préface, M. Bago se l'écrit à lui-même et signe carrément A. Daudet.

Le volume porte, sur la couverture : « Safo, costumbres de Paris, traduction de Eduardo Lopez Bago, precedida de una carta del illustre novelista francès. » Cette « carta del illustre novelista francès » est un petit chef-d'œuvre d'impudence ; l'auteur y glisse sa réclame, non seulement pour son roman paru, mais aussi pour ses romans à paraître.

Le 21 juillet 1880, la France et l'Espagne ont passé une convention pour la protection de la propriété des œuvres littéraires et artistiques dans les deux pays.

L'article 2 porte qu'il est absolument interdit d'imprimer et de publier dans un pays l'œuvre d'un auteur de l'autre pays sans son autorisation. L'article 3 ajoute que les auteurs de chacun des deux pays jouissent dans l'autre pays du droit exclusif de traduction de leurs ouvrages pendant cinquante ans. Ces textes sont donc aussi nets et aussi précis que possible.

La Société des gens de lettres n'hésitera pas à poursuivre ce M. Lopez Bago.

— Dans une de ses dernières séances, la Société des gens de lettres a décerné les prix suivants :

Le prix Petit-Bourg, 1,000 francs, à M. Élie Berthet.

Le prix du Congrès littéraire, 500 francs, à M. Gabriel Guillemot.

Le prix du baron Taylor, 500 francs, à Mme Ve Mary Lafon et à M. Adolphe Rosay, *ex æquo*.

Le prix Alfred de Musset, 300 francs, à M. Frédéric Bataille.

Le prix Jules Simon, 500 francs, à M. Auguste de Frarière.

Le prix Arsène Houssaye, 500 francs, à M. Charles Monselet.

Le prix Eugène Bonnemère, 500 francs, à MM. Auguste Lepage et Roland de Cadehol, *ex æquo*.

Une allocation de 1,200 francs a été votée à M. Paul Féval.

Statue de Voltaire. — Un crédit de 13,377 francs a été ouvert à l'administration, par le Conseil municipal de Paris, pour la construction du piédestal de la statue de Voltaire, qui doit être érigée quai Malaquais.

Sur le piédestal sera gravée cette simple inscription :

A Voltaire.

L'administration proposait d'inscrire :

« François-Marie Arouet, dit Voltaire, poète, philosophe, historien, 1694-1778. »

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Schiller-Stiftung*. — Le conseil d'administration de la *Schiller-Stiftung* (fondation Schiller) a publié un aperçu de ses travaux pendant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, en même temps qu'un appel où il convie tous les amis de la littérature allemande à concourir à l'œuvre qu'il a entreprise. La Société, fondée le 10 novembre 1859, jour de l'anniversaire du centenaire de Schiller, se propose « d'honorer les auteurs allemands qui ont bien mérité de la littérature nationale en les secourant dans la détresse, eux ou leurs descendants les plus proches ». De 1860 à 1884, le comité a distribué 1,100,000 marcs ou 1,375,000 francs, qui ont été répartis entre trois cent quatre-vingt-une personnes.

Union centrale de l'industrie du livre. — Central-verein fur das gesammte Buchgewerbe. — L'Union centrale pour toutes les industries se rattachant au livre, qui se constitue à Leipzig, se propose de servir les intérêts de la librairie et de développer, en particulier, le goût artistique, dont les éditeurs allemands ne se sont pas assez préoccupés jusqu'à ce jour.

On espère réaliser ce but par la création d'un musée bibliographique et d'une académie où les jeunes gens qui se destinent à la librairie recevront une instruction technique spéciale.

Tout propriétaire ou gérant d'une librairie pourra se faire admettre comme membre de l'Union ; l'élément artistique sera représenté par des notabilités appartenant au monde des arts.

Angleterre. — *Bacon et Shakespeare.* — Bacon ou Shakespeare, voilà les cris de ralliement des deux camps ennemis qui menacent l'Angleterre et l'Amérique d'une nouvelle guerre des Roses, guerre toute d'érudition, d'ailleurs. Les principaux sectateurs de la nouvelle école, MM. Morgan, Théobald, Mme Pott, ont senti le besoin de créer une nouvelle société dont la sphère d'action embrasserait, dans tous ses détails, la controverse Bacon-Shakespearienne.

M. Karl Müller de Stuttgart, le traducteur de l'ouvrage de M. Morgan, fait partie de la nouvelle société.

Belgique. — *Un manuscrit de l'Ordo Judiciarius.* — Un savant bibliophile anglais, M. Travers Twist, a découvert dans la bibliothèque royale de Bruxelles un manuscrit très important au point de vue de l'histoire du droit. Jusqu'à ce jour, on ne connaissait que deux exemplaires de l'*Ordo Judiciarius* du chanoine

Ricardus Anglicus (Richard Poore), dont l'un se trouve à Fulda et l'autre à Douai.

L'exemplaire retrouvé par M. Travers Twist est plus complet que les deux qu'on connaissait déjà, et il résulte avec évidence d'un des chapitres que l'ouvrage a été composé entre les années 1196 et 1215. Si M. Travers Twist ne publie pas lui-même le manuscrit, ce sera la bibliothèque de l'université de Bruxelles qui s'acquittera de ce soin.

La Bibliographie à l'Exposition d'Anvers de 1885. — Le comité de la 79e classe, 9e groupe, de l'Exposition universelle d'Anvers vient de publier la circulaire suivante, sur laquelle nous appelons l'attention des intéressés :

« Monsieur,

« Nous avons l'honneur d'appeler votre attention sur l'objet de la classe 79 : Bibliographie et législation.

« Le comité d'organisation de l'Exposition universelle, en faisant un appel à tous les exposants pour réunir dans cette classe tout ce qui, dans chaque pays, a été publié sur l'histoire commerciale, la législation douanière et la statistique, les tableaux graphiques, les cartes, les diagrammes, etc., a eu également en vue l'exposition complète de tout ce qui a été fait en Belgique dans ce domaine spécial.

« La première exposition commerciale organisée en Belgique depuis 1830 semble une occasion favorable pour montrer aux nations commerçantes que notre pays n'est pas resté en arrière dans les publications relatives au commerce.

« Pour réunir les éléments d'une telle exposition, il serait difficile aux particuliers de former un ensemble assez complet; nous avons pensé qu'il serait utile, pour arriver au résultat le plus parfait, de grouper les divers documents publiés par les chambres de commerce, sociétés commerciales, etc., autour de la collection des documents publiés par le gouvernement et exposés par les soins du ministère des affaires étrangères.

« Nous vous prions, en conséquence, de vouloir nous faire connaître à bref délai les publications dont vous pourriez mettre un exemplaire à notre disposition, et de nous permettre de choisir, dans les éléments qui nous seront offerts, une exposition qui ne laisse aucune lacune dans le domaine spécial de la classe 79.

« Les objets confiés à nos soins, bien qu'exposés dans le compartiment du ministère des affaires étrangères, pourront être mentionnés dans les catalogues sous le nom de l'exposant, mais ne donneront lieu à aucuns frais pour celui-ci.

N. B. — Prière d'adresser à M. J.-B. Lanckman, ministère des affaires étrangères, bureau des tarifs, à Bruxelles, la liste des ouvrages mis à la disposition du comité. »

Turquie. — *Le mouvement littéraire en Turquie.* — Un correspondant de Constantinople donne au *Journal des Débats* des renseignements curieux sur le mouvement littéraire dans la capitale ottomane, où soixante-huit imprimeries fonctionnent. On y publie neuf journaux en langue turque et douze périodiques.

Voici les principaux ouvrages qui ont été imprimés de 1877 à 1883 :

Les uns sont originaux, les autres ne sont que des traductions. Parlons d'abord de celles-ci. Toutes, à l'exception d'un opuscule de marine, tiré de l'anglais, sont empruntées aux ouvrages publiés en France; mais ce ne sont que des romans ou des pièces de théâtre; ce sont, par ordre de publication et de date: les *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* et celles du *Capitaine Hatteras,* de Jules Verne; les *Mystères de l'Inquisition, la Fille de l'exilé en Sibérie* et *les Prisonniers du Caucase,* de Xavier de Maistre; *le Juif-Errant,* d'Eugène Sue; *les Mémoires du Diable,* de Frédéric Soulié; *les Misérables de Londres,* de Pierre Zaccone; *le Dernier des Abencérages,* de Chateaubriand; *Sous les Tilleuls,* d'Alphonse Karr; *l'Amiral Burg, les Mille et un fantômes; Paul Jones, la Croisade des Femmes, Monte Cristo,* de Dumas père; *le Dépit amoureux,* de Molière; les *Célibataires,* de Balzac; *les Mauvais lieux de Paris,* de Xavier de Montépin; *Télémaque; les Burgraves* et *les Misérables,* de Victor Hugo; *la Fin de l'hypocrisie,* autrement dit *Tartufe; Gil Blas; la Bibliothèque de mon oncle,* de Topffer; *la Dame aux camélias; Manon Lescaut,* enfin *l'Homme aux trente enfants,* ou *Que de malheurs ne cause pas la fortune trompeuse?* qui n'est rien autre que... *Monsieur de Pourceaugnac.*

Dans les œuvres littéraires originales, on trouve des romans, des pièces de théâtre, des recueils de poésie : *les Cafés chantants de Paris; les Sacrifices du bourreau; la Fille des Bohémiens; Histoires et Aventures amoureuses; les Sept beautés; l'Heureuse Famille ou un Amour de rencontre; la Couche nuptiale;* le premier roman épistolaire écrit en Turquie, *le Carnaval,* roman de mœurs pérotes; *les Filles de la Reine, le Fils de l'Aveugle;* voilà des titres qui ne manquent pas d'être fort affriolants.

Quant aux pièces de théâtre, les principales sont intitulées : *Ennuis et Regrets, la Chasteté ou la Fuite, Echber, roi des Kachmyr, Quel malheur que l'amour!*

« Pour les ouvrages de théologie, de science, de jurisprudence, ils sont nombreux; je trouve plusieurs Corans, d'après divers calligraphes, et des Codes annotés et commentés, même quelques petits traités sur des questions de droit spéciales; mais je me méfierais un peu du *Parterre plein de fraîcheur,* commentaire de l'ouvrage intitulé *la Perle resplendissante,* sur les principes du droit musulman; des *Jardins parfumés de musc,* à l'usage des écoles secondaires; des *Parterres des adeptes de la science certaine;* des *Sabres tranchants,* traité de controverse religieuse. Je doute fort que *la Branche de saule couverte des feuilles les plus belles de la rhétorique* puisse former des orateurs puissants, pas plus que

la Cassette de perles, conseils utiles relatifs à l'art militaire, soit capable de produire de grands capitaines.

Les livres sont à bas prix à Constantinople. Les plus chers ne coûtent qu'un medjidié (4 fr. 20); les autres coûtent quatre piastres, soit un franc environ.

Russie. — *La presse périodique en Russie.* — D'après la Revue russe. le nombre des journaux et périodiques qui se publiaient en 1883 en Russie atteignait le chiffre de 766, et se répartissait comme suit sur les principales villes de l'empire :

Pétersbourg....	197	Odessa........	19
Varsovie.......	79	Kazan.........	11
Moscou........	75	Charkow......	11
Helsingfors.....	36	Reval...... ...	9
Riga..........	23	Dorpat........	8
Tiflis..........	21	Mitau........	8
Kiew..........	20		

Plus des deux tiers de ces périodiques paraissent en langue russe; les autres sont écrits en polonais, allemand, finnois, suédois, etc. Les deux capitales, Pétersbourg et Moscou, à elles deux, comptent 249 journaux et périodiques russes, 9 allemands, 4 français. Un de ces périodiques paraît en trois langues (russe-all.-franç.) et un autre en deux langues (russe-all.).

La province n'a pas moins de 265 périodiques russes (dont 100 organes officiels), 80 polonais, 43 finnois, 39 suédois, 36 allemands, 13 lithuaniens, 9 arméniens, 2 français et 2 écrits en dialecte courde.

Une grande partie (335) des journaux et périodiques russes existent depuis dix années à peine; on ne compte guère que trois périodiques qui remontent à plus d'un siècle. Depuis 1881, la presse de province s'est accrue d'un cinquième; en 1883 seulement 64 nouvelles publications périodiques ont été publiées.

Quant à la périodicité de la presse de Pétersbourg et de Moscou, on comptait, en 1883, 31 journaux quotidiens, 21 hebdomadaires, 9 bi-hebdomadaires, 44 revues hebdomadaires et 85 mensuelles.

Les publications périodiques qui paraissent en Russie, classées par ordre de matières, donnent le tableau suivant :

Religion..............	92	Institutions de bienfaisance...............	5
Droit................	21	Sciences médicales......	34
Administration........	19	Pédagogie............	31
Commerce et industrie..	29	Littérature de la jeunesse.	24
Armée et marine.......	14	Économie rurale.......	41
Mathématiques et sciences naturelles........	13	Histoire et philosophie.	19
Arts.................	26	Belles-lettres et bibliographie..............	23
Application des sciences et des arts à l'industrie.	20		

256 périodiques et 73 journaux sont presque exclusivement consacrés à la politique.

États-Unis. — *M. Alph. Daudet, pornographe.* — L'*American Bookseller* nous apprend que MM. Funk et Wagnalls ont refusé de faire paraître dans leur collection la traduction de *Sapho*, d'Alphonse Daudet, sous prétexte que le sujet en était immoral. Les éditeurs américains avaient acquis à l'avance le droit de faire traduire le roman de M. Daudet. Si quelqu'un ou quelque chose perd à ce déploiement de réserves prudhommesques, c'est la collection de MM. Funk et Wagnalls.

Ce qu'a rapporté à M. Blaine son livre : « Vingt ans au Congrès ». — Si M. Blaine, le candidat à la présidence des États-Unis, n'était point déjà plusieurs fois millionnaire, il le serait devenu par la publication de son ouvrage : *Vingt ans au Congrès*, dont il a été vendu 250,000 exemplaires, ce qui représente pour M. Blaine la somme rondelette de 1 million 250,000 francs.

Une machine surprenante. — Un journal américain affirme qu'un ingénieur vient de découvrir une machine rotative qui imprime, dans une heure, six mille feuilles, les plie, les assemble pour en faire un volume, les coud et les entoure d'une couverture.

Un ingénieur marseillais nous écrit qu'il vient d'inventer une machine qu'il croit plus utile : elle enlève la couverture, découd les volumes, déplie les feuilles et rend les six rames de papier blanc en cinquante minutes.

A travers les Revues.

Allemagne. — *Deutsche Rundschau* (décembre). — H. Grimm : La gloire de Raphaël pendant quatre siècles. V. Bruckmann : Guillaume de Humboldt. L. Bamberger : Karl Hillebrand.

Nord und Süd (décembre). — A. Botticher : Les fouilles exécutées à Délos par les Français. Fr. Kreyssig : Thiers et son temps.

Unsere Zeit (décembre 1884). — Hugo Klein : La correspondance de Flaubert et de George Sand.

Suppression de trois journaux en Alsace-Lorraine. — Le Statthalter a décidé par rescrit la suppression des trois journaux suivants : l'*Union d'Alsace-Lorraine*, l'*Odilienblatt* et l'*Écho de Schiltigheim*. Cette mesure arbitraire semble être particulièrement dirigée contre le parti catholique; c'est la réponse de M. de Manteuffel à la protestation des électeurs de Strasbourg.

— Une revue rappelant quelque peu les magazines anglais et destinée à la jeunesse paraîtra, à partir du 1er janvier, sous le titre de : *Unsere Zeitung* (notre journal), chez M. Benzinger, à Einsiedeln.

Angleterre. — *Academy* (29 nov.). — Autobiographie de Hector Berlioz, traduction anglaise, par Rachel (Scott Russell), Holmes et Eleanor Holmes.

(6 déc.). — Le livre des peintres de Carl van Mander

(Schilder Boeck), traduction, notes et commentaires, par Henri Hymans.

Atlantic Monthly (décembre). — Frank Z. Marzials : François Coppée.

— Sous le titre de Ménagiana, *The Nation* du 27 novembre donne un intéressant article sur *Ménage et l'hôtel de Rambouillet*, par M. Fawcett. — Nous signalerons, dans le même numéro, les comptes rendus de *Mademoiselle Blaisot*, par Mario Uchard, et de l'ouvrage de M. Jacques Normand, *le Monde où nous sommes*.

Le *Bibliographer* que publiait M. Elliot Stock, à Londres, a cessé de paraître et sera remplacé par une nouvelle revue bibliographique qui portera le titre de : *Booklore, magazine devoted to old-time literature.*

Le *Booklore* contiendra, sous une forme plus accessible au grand public, toute espèce d'informations relatives à la science du livre.

En outre, l'éditeur anglais se propose de publier prochainement toute une série de petits traités bibliographiques, qui paraîtront sous les auspices de M. H.-B. Wheatley et qui certainement seront fort goûtés par les bibliophiles.

La première série doit comprendre les ouvrages suivants : *How to form a library; how to manage a library; how to catalogue a library; how to arrange a library; how to make an Index.*

D'autres volumes sur l'histoire de l'imprimerie, de la gravure sur bois, sur la reliure, sur les matériaux employés pour imprimer un livre, etc., paraîtront à courts intervalles.

— Un nouveau journal hebdomadaire paraît à Londres tous les samedis, sous le titre : *The publisher's and bookbuyer's Journal.* (Journal des éditeurs et des amateurs de livres.)

— *Babyhood* est le titre d'un nouveau magazine mensuel assez curieux en son genre et dont le 1er numéro a paru le 1er décembre. Ce journal, comme l'indique son titre, est dédié aux mères de famille et s'occupe exclusivement de tout ce qui peut contribuer au développement physique et moral de l'enfance. Les occupations et amusements des enfants, les joujoux, etc., ne seront pas oubliés.

Comptes rendus d'ouvrages français dans les journaux étrangers. — *The Nation* (20 novembre). — Mémoires du baron de Vitrolles.

Saturday Review (15 nov.). — Samuel Reinach : Manuel de philologie classique. — De la Barre Duparcq : Histoire d'Henri IV. — J. Reinach : Discours et plaidoyers de M. Gambetta. — Leconte de Lisle : l'Iliade.

Dans le même numéro, la *Saturday Review* prend à partie M. Hitchmann, qui avait publié dans la *National Review* un article passablement malveillant, intitulé : Alexandre Dumas et ses plagiats.

Un autre article du même journal est consacré à la traduction anglaise de l'ouvrage de M. Eug. Bersier, paru sous le titre : *Coligny, the earlier life of the great Huguenot*, traduit du français par Annie Harwood Holunden.

Italie. — *Nuova Antologia* (1er novembre). — Charles Blanc et son œuvre, par Tullo Massarani.

(1er décembre). — Lettres inédites de Mazzini à Quirina Magiotti.

— Dans l'*Archivio storico* de la province de Naples, M. Nanziante publie une série de lettres importantes du cardinal Mazzami, datées de 1648. La correspondance de Mazzami a été écrite pour la plus grande partie en français; les lettres publiées par M. Nanziante cependant sont en italien, et les originaux se trouvent à la bibliothèque de Dresde. Elles contiennent des renseignements historiques de valeur et caractérisent l'attitude politique de la France lors des mouvements révolutionnaires de Naples, en 1648.

États-Unis. — Le Christmas numéro du *Bookbuyer* est particulièrement réussi et contient une foule de jolies illustrations ainsi qu'une gravure représentant la Vierge de la délivrance, par Hébert. M. Hamilton W. Mabie y consacre une notice à la traduction anglaise, par Henri van Laun, des *Caractères* de La Bruyère.

— Une nouvelle feuille illustrée paraît aux Etats-Unis sous le titre de : *Magazine of Western history*. Le premier fascicule contient, en frontispice, le portrait du général Arthur Saint-Clair. Une histoire de l'Etat d'Ohio sera une des attractions de la nouvelle revue.

— M. Munro édite une nouvelle revue mensuelle sous le titre : *The pocket magazine*.

Afrique. — *Knobkerrie*, tel est le titre harmonieux d'une feuille humoristique qui se publie au cap de Bonne-Espérance, et qui, sous le 34e degré de latitude, semble jouir d'une certaine vogue.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— M. Eugène Pelletan est mort le mois dernier. Il était né à Saint-Palais-sur-Mer (Charente-Inférieure), le 29 octobre 1813. Après avoir fait son droit à Paris, il se lança dans le journalisme. Il collabora, notamment en 1848, au *Bien public* de Lamartine.

De 1850 à 1851, il donna dans *la Presse*, sous le pseudonyme d'*un Inconnu*, une série d'articles réunis plus tard en volume sous ce titre : *Profession de foi du dix-neuvième siècle*. Il fit campagne contre l'empire dans divers journaux ; un article paru dans *le Courrier du Dimanche* et intitulé : *la Liberté comme en Autriche* lui valut trois mois de prison. Il écrivit aussi dans la *Revue des Deux Mondes* sous le nom de *La Genevais*.

De 1853 à 1855, il collabora au *Siècle*, parut un instant à *l'Estafette* et rentra à *la Presse* en 1855. Il a collaboré encore à *l'Avenir*, au *XIX*e *Siècle*, au *Courrier de Paris*.

Il ne nous appartient pas de parler ici de l'homme politique.

Les œuvres que laisse M. Pelletan sont nombreuses ; nous citerons dans le nombre : *le Pasteur du Désert, les Droits de l'Homme, Béranger, la Nouvelle Babylone, le 4 Septembre devant l'histoire, les Uns et les Autres*.

— On signale le décès de M. Alloury, ancien rédacteur du *Journal des Débats*. Depuis plus de quinze ans, il s'était retiré du journalisme et était devenu l'un des administrateurs du canal de Suez, dont il a publié une histoire.

M. Alloury était né en 1805 dans la Nièvre. Après avoir fait de fortes études de droit et travaillé avec M. Dupin, dont il était le compatriote, Alloury était venu au *Journal des Débats*, où il avait été chargé du compte rendu des débats parlementaires. Sous le ministère de M. Guizot, Alloury se porta candidat à la députation de la Nièvre, et il ne lui manqua que très peu de voix pour être élu. Sous l'empire, il rédigea pendant plusieurs années le bulletin du *Journal des Débats*.

— M. Jules Bertin, inspecteur adjoint des forêts, membre de plusieurs sociétés savantes, vient de mourir à Boulogne-sur-Mer.

M. Bertin avait publié plusieurs brochures et études sur diverses questions de science forestière et sur des sujets d'histoire et d'archéologie.

— Le mois dernier, est mort le financier M. Adrien Delahante.

Il avait été longtemps mêlé à toutes les grandes affaires et s'était retiré de la vie active il y a environ une dizaine d'années.

Dans sa retraite, il écrivit *Une Famille de finance*, ouvrage dans lequel il a écrit l'histoire même d'une partie de la société du XVIIIe siècle.

M. Delahante était âgé de soixante-dix ans.

— On annonce la mort de l'éditeur Perrin, qui, après avoir dirigé pendant longtemps une importante librairie à Mulhouse, est venu à Paris, où il a fait partie de la maison Plon et Nourrit. M. Perrin était depuis deux mois à peine directeur-propriétaire de la librairie académique Didier.

— M. Charles de la Rounat, directeur de l'Odéon, est décédé à l'âge de soixante-six ans le 25 décembre.

M. de la Rounat s'appelait de son vrai nom Rouvenat. Il fit ses classes à Charlemagne et se tourna vers la littérature. En 1848, entraîné dans le mouvement politique, il fut secrétaire de la commission du travail instituée au Luxembourg sous la présidence de Louis Blanc.

Redevenu homme de letttres, il écrivit plusieurs romans, entre autres *la Comédie de l'Amour*, et donna au théâtre, soit seul, soit en collaboration avec Montjoie et Siraudin, un assez grand nombre d'ouvrages.

Citons, entre autres, *la Marche de Poissy, le Loup et le Chien, un Homme entre deux airs, Pulchriska et Léontino, la Pile de Volta, une Panthère de Java*, joués au Palais-Royal. Puis *les Vainqueurs de Lodi* (1856) et *Marceline* (1871) au théâtre du Gymnase. Enfin, *la Courte-Échelle*, donnée il y a peu d'années à l'Opéra-Comique avec la musique de Membrée.

M. Charles de la Rounat fut à deux reprises différentes directeur de l'Odéon : la première fois, de 1856 à 1867, il monta *le Marquis de Villemer, la Contagion, le Testament de César Girodot* et le *Macbeth* de M. Jules Lacroix, qu'on vient de reprendre.

Après avoir donné sa démission, au bout de dix années fort heureuses, l'ancien rédacteur de la *Revue de Paris* redevint journaliste; il rédigea le feuilleton dramatique du *XIXe Siècle* et fut ensuite nommé commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés. C'est alors qu'il brigua la direction de l'Opéra, et qu'à la suite de la nomination de M. Vaucorbeil comme successeur de M. Halanzier il redevint, pour la seconde fois, directeur de l'Odéon, en remplacement de M. Duquesnel.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. Leterrier. Il avait, en collaboration avec M. Vanloo, composé un grand nombre de livrets d'opérettes, jouées principalement à la Renaissance, notamment *Giroflé-Girofla*, et *la Petite Mariée.*

— Nous apprenons la mort de M. l'abbé Tounissoux, vicaire de Saint-Martin, à Paris. Il était membre de la Société d'économie politique, de la Societé de statistique de Paris, de l'Institut des provinces, de la Société des gens de lettres, lauréat de l'Académie française.

M. l'abbé Tounissoux a exercé son ministère pendant dix-neuf ans dans le diocèse de Paris.

Plusieurs de ses ouvrages ont eu le plus grand succès. L'un, *le Bien-être de l'ouvrier*, a été couronné par l'Académie française; un autre, *Question sociale et bourgeoisie*, lui avait valu une médaille d'honneur de la Société nationale d'encouragement au bien.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. J. Bärens, le fondateur et ancien directeur de la *Nordische Presse* et en dernier lieu rédacteur de la *Gazette allemande de Saint-Pétersbourg*, est mort au mois de novembre dernier.

— Le 11 novembre, est décédé à Neustadt un des zoologues les plus célèbres d'Allemagne, le Dr Brehm, voyageur intrépide dont le principal ouvrage, *la Vie des animaux*, a été traduit dans plusieurs langues. M. Brehm n'était pas de ces zoologues de cabinet qui analysent les squelettes et font leurs expériences sur des exemplaires conservés dans de l'esprit de vin. Le fusil à la main, il parcourut le nord de l'Afrique, où il resta cinq années. Il en rapporta un récit de voyage qui commença sa réputation. Plus tard, il fit des voyages scientifiques en Espagne, en Suède, en Laponie, et accompagna le prince de Cobourg au pays des Bogos (Afrique).

De retour en Allemagne (1868), M. Brehm publia les cinq premiers volumes de sa *Vie des animaux*, suivis bientôt des *Habitants des forêts* et d'un grand travail sur les oiseaux domestiques.

C'est pendant son dernier voyage dans l'Amérique du Nord que M. Brehm contracta, par suite des fatigues excessives qu'il avait endurées, le germe de la maladie qui devait l'emporter.

— Le 22 octobre, est mort à Berlin un artiste dont le nom et l'œuvre se lient d'une manière intime à la création et au succès des journaux illustrés en Allemagne : M. L. Bürger, le collaborateur artistique de la *Illustrirte Zeitung*. M. Bürger, après avoir passé par l'Académie de Berlin, s'adonna plus particulièrement à la gravure sur bois et à la lithographie; ses voyages d'étude le conduisirent en Belgique, en Hollande et à Paris, où il travailla, en 1852, dans l'atelier de Couture. M. Bürger a décoré un grand nombre de plafonds et panneaux des édifices publics de Berlin.

— L'université d'Utrecht vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués, M. J.-A. Fruin, auteur d'écrits politiques et juridiques très appréciés.

— Le célèbre chimiste Kolbe, professeur de chimie à l'université de Leipzig, est mort récemment.

En 1832, après s'être déjà fait un nom par des travaux remarquables ayant trait à la chimie, il fut appelé successivement comme professeur à Marbourg, en remplacement de Bunsen dont il avait été le préparateur à Berlin, et en dernier lieu à Leipzig (1865).

De ses nombreuses découvertes, celle des qualités antiseptiques de l'acide salicylique artificiciel a eu un retentissement universel. On doit aussi à ses recherches expérimentales, la coralline, matière colorante rouge dérivée du goudron.

Kolbe était l'auteur d'un traité détaillé de chimie organique et de nombreux mémoires et essais scientifiques de grande valeur.

— Le docteur Guillaume Rüppell, le doyen des explorateurs allemands en Afrique, vient de mourir.

Il était âgé de quatre-vingt-dix ans et s'était fait connaître par plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle.

Angleterre. — L'auteur du panorama de Torquay, du Handbook for central Italy et de plusieurs guides Murray, M. Octavian Blewitt vient de mourir. M. Blewitt connaissait à fond les pays qu'il décrivait; il a voyagé non seulement en Italie et en Grèce, mais encore en Égypte et en Turquie.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Alexander Grant, vice-chancelier de l'université d'Edimbourg, ancien directeur de l'enseignement et membre du conseil législatif de Bombay. M. Grant est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages très estimés, dont le dernier est une *Histoire de l'université d'Édimbourg* (1884); 2 volumes.

— Nous avons à enregistrer la mort de M. William Petit Griffith, auteur de plusieurs ouvrages archéologiques de mérite, tels que : *les Églises anciennes, l'Architecture du moyen âge, le Système rationnel d'architecture*, etc.

— On annonce la mort de Mme Robert Holland, cette dame anglaise dont le salon, avant 1870, réunissait à Paris le parti libéral. On y rencontrait Odilon-Barrot, qui y occupait la première place; Montalembert et Charles de Remusat, de Pongerville, Henri Martin, Laboulaye et d'Haussonville, Lanfrey et Prévost-Paradol.

Elle a publié une *Vie de Channing* et *la Vie de village en Angleterre*. Ary Scheffer avait reproduit son visage un peu idéalisé dans sa sainte Monique.

— On annonce la mort du révérend Abraham Hume du diocèse de Liverpool, l'auteur des *Learned societies and printing clubs of the United Kingdom*, et le fondateur de la Société historique de Lancashire et Cheshire.

— Le professeur Lewis R. Packard, ancien président de l'association philologique américaine et second directeur des études classiques à Athènes, est mort à Newhaven, le 26 octobre. Peu de temps après son arrivée en Grèce, M. Packard devint gravement malade; il se rembarqua pour l'Angleterre et mourut peu de temps après son arrivée.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Charles Ross, le doyen des rédacteurs parlementaires anglais, qui s'est retiré, l'année dernière seulement, de la rédaction du *Times*, où il occupait, depuis près de trente ans, le poste de chef de la rédaction parlementaire.

— Le Dr Thomas Wright, un des paléontologues les plus célèbres d'Angleterre, est mort à Cheltenham, le 17 novembre. M. Wright présidait en 1875, à Bristol, la réunion de la British association, en 1878, la Société de géologie lui décernait sa récompense la plus haute : la médaille Wollaston. M. Wright a fait une étude particulière des échinodermes fossiles des formations secondaires.

Italie. — M. Luigi Bonfati, archiviste et bibliothécaire de la ville de Gubbio (Ombrie), est décédé le 22 octobre. M. Bonfati s'était fait une spécialité de l'histoire locale de Gubbio et laisse en manuscrit une histoire de cette ville.

— Le 12 novembre, est mort Joseph di Spucches, prince de Gelati, président de l'Académie de Palerme. Le prince de Gelati était un philosophe de renom; il a laissé des poésies en langues grecque, latine et italienne.

— L'abbate Rinaldo Fulin, professeur au lycée Marco-Polo, est décédé à Venise. M. Fulin a publié de nombreux travaux historiques qui lui assurent une place parmi les historiens contemporains. Citons, parmi ces ouvrages : *Illustrazione dei Codici veneti della Divina Commedia; Il Petrarca dinanzi alla signoria di Venezia; Ricerche intorno a Giacomo Casanova e gl' Inquisitori di Stato.*

M. Fulin fut un des fondateurs de l'*Archivio Veneto.*

Belgique. — M. Alph. van den Peereboom, ancien ministre de Belgique, est mort, au mois de novembre dernier à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il laisse un ouvrage fort important sur Ypres, sa ville natale, intitulé *Ypriana*, et qui ne comprend pas moins de sept volumes. On lui doit aussi une étude sur Corneille Jansénius.

Espagne. — Don José Güell y Renté, sénateur de Cuba, une physionomie des plus parisiennes, est mort à Madrid au mois de décembre dernier.

Don José Güell y Renté était fort estimé en Espagne comme écrivain et poète; il faisait partie de la famille royale et était par alliance oncle du roi Alphonse XII. Il laisse deux fils, le marquis de Valcarlos et le marquis de Güell. Il représentait au Sénat l'opinion progressiste.

On lui doit l'*Histoire de Philippe II et Don Carlos*, les *Considérations philosophiques et littéraires*, les *Légendes américaines*, des recherches très intéressantes sur l'*Histoire de la découverte des cendres de Christophe Colomb;* il s'occupait, lorsque la mort est venue le surprendre, de la publication d'un recueil de poésies espagnoles.

— Nous apprenons par les journaux espagnols la mort de M. Cruzada Villaamil, qui depuis peu occupait à Madrid l'emploi de directeur des postes et télégraphes. Avant d'être un fonctionnaire politique, M. Cruzada Villaamil avait été longtemps conservateur du musée du Fomento. Il était connu dans la critique d'art par plusieurs ouvrages importants, notamment: le *Catalogue des peintures du musée de Fomento, Rubens diplomatico*, etc.; il avait fondé et dirigé une très intéressante revue artistique: *El Arte en Espana.*

Suisse. — La Suisse romande vient de perdre une de ses illustrations, M. Hornung, professeur de droit à Genève, auteur de beaux travaux de jurisconsulte et l'un des principaux collaborateurs de la *Revue suisse*, du *Bulletin de l'Institut* et de la *Galerie suisse.*



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 novembre). Dargenty : Huitième exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. — Heulhard : Jean Monnet, directeur de l'Opéra-Comique; la salle de l'Opéra-Comique en 1752. — (1er décembre). A. Jullien : Le mariage et la fugue de deux artistes de l'Opéra au siècle dernier. — A. Heulhard : Sarah Bernhardt. — P. Leroi : *Italia fara da se.* — ARTISTE (Octobre). A. Houssaye : Pierre Corneille. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Ed. L'Hote : Origines du théâtre en France. — Em. des Essarts : Leconte de Lisle.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (5e liv.). Eug. Lelong : Jules Tardif. — Delisle : Le plus ancien manuscrit du *Miroir* de saint Augustin. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — Kohler : Un réfugié à Jérusalem au vie siècle de notre ère. — Richard : La chronique des tribulations franciscaines. — Compte rendu de l'assemblée générale de la *Société des anciens textes français.* — Contrat relatif à la confection de plusieurs livres (1522). — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août-septembre). Develay : Epitres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le Palais et l'Académie au xviie siècle. — Les bibliothèques de Florence au xviiie siècle. — Destruction des bibliothèques ecclésiastiques en Angleterre au xvie siècle. — Baron Ernouf : Causeries d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22). Composition et organisation des forces militaires de la presqu'île des Balkans. — (29 novembre). Ney : Le mouvement militaire et religieux du monde musulman. — La division de cavalerie indépendante sur le champ de bataille. — (6 décembre). Note sur l'armement des officiers et sous-officiers du génie. — (13). Exemples d'application de la fortification improvisée, considérés au point de vue des troupes tactiques. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU CERCLE SAINT-SIMON (no 4). Coquelin : Le *Tartuffe* de Molière. — Niox : Les confréries religieuses en Algérie. — Ch. Normand : Société des amis des monuments parisiens.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (novembre). De Taffanel : La réorganisation militaire, le recrutement. — Paul Allard : Les chrétiens après Septime-Sévère. — Ducrost : De l'évolution. — Ch. Huit : La mélancolie dans le romantisme. — Hamard : Le congrès de Blois et l'homme tertiaire. — CORRESPONDANT (25 novembre). Mayol de Luppé : Un pape prisonnier. — Hennebert : L'enceinte de Paris. — Abbé de Broglie : La morale indépendante jugée par l'histoire et par la raison. — Ingold : Mascaron et Mlle de Scudéry. — De Montfort : Laroche Saint-Jude. — Lecoy de la Marche : Les classes populaires au xiiie siècle. — (10 décembre). De Gontaut-Biron : La révolution en Belgique. — H. de Venel : La gestion des forêts au ministère des finances. — Hennebert : L'enceinte de Paris. — F. Bouiller : *Le nouveau spiritualisme*, par M. Vacherot. — De Montfort : Laroche Saint-Jude. — Louis Joubert : *Saint François d'Assise.* — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 novembre). Renouvier : Les idées politiques de Rousseau. — F. Pillon : Note de feu Albert Dumont sur les Facultés de théologie. — (22 novembre). Lionel Dauriac : La neuvième croisade. — F. Pillon : La Palestine au temps de Jésus-Christ, par Edmond Stapfer. — (29 novembre). William James : Le dilemme du déterminisme. — F. Pillon : Joseph Hornung. — F. Grindelle : L'idée de Dieu dans la philosophie spiritualiste contemporaine, par G. Chastand. — (6 décembre). F. Pillon : Études philosophiques, par F. Durand-Desormeaux. — F. Grindelle : Psychologie des grands hommes, par Henri Joly. — CURIEUX (décembre). La duchesse de Berry et Deutz. — Alfred Potiquet et Léon Thomas. — Paul Lacroix. — Les erreurs de M. Weiss. — M. Rocquain. — L'hôtel Mirabeau. — Les secrets de l'*Intermédiaire.* — La question Louis XVII. — Le mariage d'Aug. Comte. — Lettres inédites de Prévost-Paradol.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (22 novembre). La question monétaire : la production et le prix de l'or et de l'argent. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1884. — Les deux socialismes : la question du pain et la question du blé. — La terre au xixe siècle. — IX. Le mouvement de la propriété dans le Gers et dans le Nord. — Les possessions allemandes en Afrique : Angra-Pequena. — (29 novembre). La question monétaire : la demande croissante de l'or dans le monde et les variations des prix des marchandises. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1884. — L'Agriculture et les droits de douane. — Le royaume hongrois : la grande propriété, l'agriculture et les paysans. — (6 décembre). De la population rurale et de la situation présente de l'agriculture. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : la colonisation allemande; les lignes projetées de paquebots allant à l'extrême Orient et en Australie. — Les lois naturelles et la science économique. — (13 décembre). Le projet de loi sur les Sociétés par actions : les erreurs et les

lacunes. — Les caisses d'épargne en France d'après les derniers documents officiels. — La crise industrielle et commerciale en Belgique.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). Lettres de Mlle Mars, de Scribe, de Flaubert. — Autographes : M. Morisson. — Vers de Samson. — Histoire d'une relique. — Le mot *flirtation*. — Une ancienne orayson. — (15 décembre). Un peintre supposé. — Préférences littéraires de Napoléon : Lettre de Marie-Joseph Chénier. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). Paul Sédille : L'architecture moderne à Vienne. — A. Michel : La collection de Mme de Cassin. — Saladin : L'art du Moyen Age dans la Pouille. — Molinier : Exposition rétrospective d'orfèvrerie à Budapest. — Maindron : Les affiches illustrées. — Jouin : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le 2e semestre de 1884.

L'HOMME (10 novembre). De Morgan : Le P. di Cesnola et ses prétendues découvertes. — Verrier : De l'obstétrique comparée dans les races humaines. — Notes sur des monuments mégalithiques d'Eure-et-Loir. — (25 novembre). Hovelacque : Les Wolofs. — Mondière : La population de Paris. — Dr Fauvelle : L'intelligence et les instincts ; fonction des hémisphères cérébraux. — Conférence sur l'histoire du travail du bois.

INSTRUCTION PUBLIQUE (22 novembre). Ch. Huit : Le *Ménon* de Platon. — Rouxel : Origine de l'économie politique. — Dollfus et Nefftzer : L'esprit français et l'esprit allemand. — (29 novembre). Thomas : La logique de Stuart Mill. — Dedouvres : Pindare. — J. Levallois : *Les Lettres persanes*. — (6 décembre). Dedouvres : Pindare. — Darvault : *Les formes à priori de la sensibilité*, par M. Dunau. — (13 décembre). Leçons d'ouverture des cours de philosophie et d'éloquence française, professés par MM. Caro et Crouslé. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). L'âne d'or d'Apulée. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Mme de Sévigné. — Sociétés d'histoire et d'archéologie. — Géographie de Strabon. — Correspondances ou lettres inédites de Lamennais. — Fréron et l'*Année littéraire*. — (10 décembre). *Manuel de l'amateur de livres*. — La Rochefoucauld plagiaire. — La duchesse de Berry bibliophile. — L'abbé Maury. — Ouvrages inédits de Paul Lacroix. — Les misères d'un bibliographe ; supplique du libraire Werdet à Napoléon III.

JEUNE FRANCE (octobre). G. Vicaire : Des prières populaires. — De Gourcuff : Les idées libérales avant la Révolution. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Alfred Maury : Œuvres de A. de Longpérier. — A. de Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopier. — H. Wallon : Jean de Witt. — B. Hauréau : *Sermones Alberti Magni*. — Nouvelles littéraires. — JOURNAL DES ECONOMISTES (novembre). Constitution d'une ligue anti-protectionniste. — Bernard : La situation de l'agriculture en 1884. — Cayla : Les monnaies. — Tache : Le Congrès des sciences sociales. — Kerrillis : Le Congrès des Trade's Unions. — Paul Lafargue : Le *Capital* de Karl Marx et la critique de M. Block. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (novembre). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Simond : De la tactique des feux et des armes à répétition. — Malaval : L'armée territoriale. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — L'artillerie de montagne. — Notes sur les routes commerciales des Russes, des Anglais et des Français vers les frontières chinoises.

MAGASIN PITTORESQUE (30 novembre). P. Laffitte : La sainte Élisabeth de Murillo. — F. Denis : Une école primaire à Lisbonne au XVIe siècle. — A. de Vaulabelle : Les feux d'artifice. — Les fondateurs de l'abbaye de Vézelay. — (15 décembre). Capus : L'arbre à cire. — Ed. Garnier : Curiosités de l'horlogerie. — MATINÉES ESPAGNOLES (30 novembre). Mme de Rute : Histoire de l'inquisition. — MOLIÉRISTE (décembre). P. Mesnard : Adolphe Regnier. — Baluffe : Simples notes à propos du *Dépit amoureux*. — Révérend du Mesnil : Lettres de rémission accordées en 1478 à Jean et à Bertault Poquelin, de Beauvais.

NATURE (22 novembre). L'observatoire météorologique du mont Ventoux. — Comment travaillent les Américains. — La nouvelle université de Strasbourg. — Le Congrès de Washington. — Les conditions géologiques du choléra. — L'homme tertiaire. — (29 novembre). Une tour de 300 mètres pour l'Exposition universelle de 1889. — Nécrologie : Henri Lartigue. — Les grands tunnels et les railways métropolitains. — Correspondance : A propos de l'article : *Comment travaillent les Américains*. — (6 décembre). Télégraphie et téléphonie simultanées par les mêmes fils. Système Van Rysselberghe. — Études sur les marines de l'antiquité. Bataille de Drépane. — Grande expérience de lumière électrique, exécutée à New-York par le Dr Z. — (13 décembre). Vélocipède nautique. — L'Islande ; mission de 1883. — Correspondance : Comment travaillent les Américains. — Un guerrier aztèque de l'armée de Montézuma. — L'industrie des guêpes maçonnes. — Le chemin de fer et le port de la Réunion. — (20 décembre). Le plus ancien animal terrestre connu. — La cocaïne. — Le tir et les tireurs. — Les accumulateurs hydrauliques pour la manutention des wagons au chemin de fer du Nord. — Machine à piloter, ou mouton automoteur à vapeur. — La conférence *Scientia*. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Gendre : Les luttes de l'Irlande. — Fournier de Flaix : L'Arlberg. — F. Loliée : Nos gens de lettres. — (1er décembre). Duquet : La bataille de Rezonville. — Z. Marcas : Le ministère des affaires étrangères et le Foreign-Office. — Duc d'Abrantès : Les nationalités de l'Autriche-Hongrie et l'alliance allemande. — A. Marchand : Poètes autrichiens ; Hamerling.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (novembre). A. Dubost : Danton et les massacres de Septembre. — Aulard : Organisation intérieure de la Gironde. — Folliet : Évêques constitutionnels ; Panisset. — Villain : Etudes sur le calendrier républicain. — REVUE ALSACIENNE (novembre). La conquête pacifique du Rhin. — Rabany : La famille de Kageneck. — Bouvier : La fédération des Vosges. — Tuefferd et Ganier : Le Wagkeller de Colmar. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (octobre). Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Tourret : Les lampes chrétiennes du Cabinet de France. — Bernard : Note au sujet de quelques monuments de pierres brutes relevés au cours de la mission Flatters chez les Touareg Azgar. — Gaidoz : Les chiens d'Épidaure. — Drouin : Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (novembre). Questions d'archéologie pratique. — Le peintre verrier parisien Michel Le Brun. — Le peintre Justinar et le vœu de Louis XV à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. — Joseph Vernet, membre de l'Académie de Marseille. — Jacques-Louis David, ses divers logements à Paris. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). La littérature moderne en Espagne. — Le Ku-Klux-Klan. — Les sangliers et leur extinction dans les îles britanniques. — L'impôt foncier sur les propriétés non bâties. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (décembre). Defoë : Lady Roxana. — Otway : Venise sauvée. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Dela-

croix : De la couleur, de l'ombre et des reflets. — Mme d'Épinay : Mémoires et correspondance. — Shelley : Le Prométhée délivré. — Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane. — Malesherbes : Lettres inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 novembre). Sayu : Principes de philologie comparée. — Ch. Jocet : Les rapports intellectuels et littéraires de la France et de l'Allemagne. — (24 novembre). Opsimathès : Florilège des poètes grecs. — Kuhnert : De la préservation des statues chez les Grecs. — Havet : Le christianisme et ses origines. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — (1er décembre). Krumbacher : Contribution à une histoire de la langue grecque. — Dejob : Influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. — Busson : Christine de Suède dans le Tyrol. — Scherer : Em. Geibel. — (8 décembre). Devic : Le voyage de Montferran de Paris à la Chine. — Gomperg : Un système de sténographie grecque du IVe siècle avant Jésus-Christ. — Martin : Le roman de Renart. — Ruelens : La première édition de la Table de Peutinger. — Chardon : La vie de Rotrou mieux connue. — De Martel : Les historiens fantaisistes, M. Thiers. — (15 décembre). Rajna : Les origines de l'épopée française. — Welschinger : Les almanachs de la Révolution. — Clermont-Ganneau : Esculape et le chien. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Rothan : Souvenirs diplomatiques ; la France et l'Italie (1866-1870). — Ch. Lavollée : Les industries d'art d'après une récente enquête. — Baudrillart : Les populations rurales de la Bretagne. — De Nadaillac : L'anthropophagie et les sacrifices humains. — (1er décembre). Rothan : L'Italie pendant la guerre. — Melchior de Vogüé : Notes de voyage; dans le steppe. — Boissier : Le pays de l'*Énéide;* Ostie et Lavinium. — Clavé : La Sicile. — De Saporta : L'eau de mer; ses propriétés. — Valbert : Le Maroc et la politique européenne à Tanger. — Brunetière : Trois moliéristes. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). Villemain : Histoire de l'Académie française. — Lemas : La guerre de 1870; le voyage en ballon de M. Gambetta. — (1er décembre). Moussans : Notre situation à Madagascar. — Villemain : Histoire de l'Académie française. — A. Silvestre : Souvenir de Théophile Gautier. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Moulle : La sierra Nevada. — Jametel : La Corée avant les traités. — Labarthe : La Méditerranée asiatique. — Drapeyron : La méthode topographique, l'agrégation de géographie et l'École de géographie. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (octobre). — Escard : Le prince Roland Bonaparte en Laponie. — Nouvelle méthode de représentation statistique. — Renaud : La vallée de la Loue. — De Bellabre : Esquisse ethnographique et historique de l'Afghanistan. — REVUE INDÉPENDANTE (novembre). J. Caraguel : Les partis révolutionnaires. — A. Lefèvre : L'intelligence. — Sarrazin : L'école esthétique en Angleterre. — (Décembre). Hennequin : Victor Hugo. — Poittevin : Paysages. — P. Verlaine : A propos du *Parnasse contemporain.* — Borborykine : Tourgueniéff. — Sarrazin : l'École esthétique en Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE (novembre). Léon Aubineau : Œuvres complètes de La Rochefoucauld. — Eugène Tavernier : Études sur la vie et les œuvres de Molière (Edouard Fournier). — Auguste Roussel : Saint Camille de Lellis (Mgr Justin Fèvre). — A. de Badts de Cugnac : Un souvenir à sainte Geneviève. — REVUE LYONNAISE (15 octobre). Journal d'un voyage de France et d'Italie (1661). — Poidebard : La morale dans les *Fables* de La Fontaine. — De Rilleux : Lyon militaire sous Louis XIV. — De Terrebasse : Un poète forézien au XVIe siècle. — Regnaud : Les antécédents du mot français *baptisé.* — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Pouchet : La biologie aristotélique. — Delbeuf : La matière brute et la matière vivante. — Ribot : Les bases intellectuelles de la personnalité. — Perez : Les théories de l'éducation. — (Décembre). Ch. Richet : La suggestion mentale et le calcul des probabilités. — Paulhan : Croyance et volonté. — Stricher : Note sur les images motrices. — Amiel : *Fragments d'un journal intime.* — Giraud-Teulon : *Les origines du mariage et de la famille.* — Arréat : *La morale dans le drame, l'épopée, le roman.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 novembre). Doucet : Rapport sur les concours de l'Académie française et les ouvrages couronnés. — (29 novembre). J. Lemaître : M. Guy de Maupassant. — P. Lehugeur : Vers inédits du XVIIe siècle; peut-on les attribuer à Bossuet? — Quesnel : La Birmanie, d'après MM. de la Bourdonnais et Marel. — P. Morillot : Agrippa d'Aubigné et Henri IV. — (6 décembre). Gréard : L'enseignement spécial. — A. Barine : Les indiscrétions d'un reptile patriote; le docteur Wollheim. — Ordinaire : Peintres contemporains; Marilhat, d'après M. Gomot. — L. Ulbach : Madrid. — (13 décembre). J. Lemaître : M. Brunetière. — Ch. Bigot : Le but de l'instruction. — Montferrier : Origine des malentendus. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 novembre). Gautier : Ad. Würtz. — Simonin : La Chine contemporaine. — Nicati et Rietsch : La vitalité du microbe du choléra. — La police sanitaire en temps d'épidémie au XVIIe siècle. — (29 novembre). Laboulbène : Celse et ses œuvres. — Féris : La côte occidentale de l'Afrique et les possessions européennes. — Hy : L'archégone et le fruit des muscinées. — (6 décembre). Rolland : La mer saharienne. — Gibert : Le choléra à Yport. — (13 décembre). Frémy : Les savants délaissés. — Laboulbène : La médecine à Rome au temps de Celse. — Le général Todleben (1818-1884). — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (16 décembre). Fragments du cours de littérature latine professé à Lausanne par Mickiewicz. — Hamel : La chaire de français dans une université néerlandaise.

SCIENCE ET NATURE (22 novembre). Féris : Estancias et Saladeros. — De Mosles : Les vaisseaux de guerre. — Cl. Bernard : Philosophie des sciences. — (29 novembre). Jouan : Les Orques. — Guérin : Essai pratique de l'eau. — Bailly : La porcelaine de Sèvres à pâte dure. — De Thierry : La margarine. — (6 décembre). Sordet : L'école d'horlogerie de Genève. — Jardin : La coloration des huîtres de Marennes. — Nivoit : Sources minérales de France et d'Algérie. — Pynaert : Un nouveau palmier d'appartement. — (13 décembre). Nanot : Le port aux fruits de Paris. — Decaye : Les dispensaires d'enfants malades. — Charnay : Les villes anciennes du nouveau monde. — Hanotaux : Les villes retrouvées. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 novembre). Samion : Les sous-officiers et le service de trois ans. — De Fonvielle : L'aérostat dirigeable de Meudon. — L. Poullet : *la Défense de l'Italie* par Perrùchetti. — La question des fusils à répétition en Europe. — (1er décembre). Brunoys : L'Europe au XIXe siècle et la politique coloniale de la France. — Desmaysons : Les manœuvres d'infanterie. — Wolff : Prix de Constantine en 1837.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1884)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 24. Henri de Bornier. — Décembre : 1. Joséphin Soulary et Louis Veuillot. 13. *Voyage de fantaisie politique en Autriche-Hongrie, en Serbie et en Bulgarie*, par Montferrier.

CRI DU PEUPLE. Novembre : 17. Jules Vallès : Hector Malot.

DÉBATS. Novembre : 28. *Reine Soleil*, par Harry Alis. 29. Livres d'histoire. — Décembre : 2. G. Charmes : *la Patrie hongroise*, par Mme Adam. 3. Ch. Clément : *le Pré aux Saules*, par Mme de Pressensé. 4. Carrau : *la Philosophie d'Origène*, par M. Denis. 6. Les Souvenirs de M. Yatès. 7. Charmes : *Francine*, par Ed. Grenier. 9. Bourget : L'esthétique du Parnasse. 10. Livres d'art. 13. H. Houssaye : *Son Altesse la Femme*, par Octave Uzanne. 14. F. de Conches : Un coin nouveau de l'art moderne; les Livres d'enfants.

XIXe SIÈCLE. Novembre : 21. F. Sarcey : Une édition de V. Hugo. — Décembre : 2. *Fragments d'un livre inédit*, par Mme Daudet. 4. La pornographie en cour d'assises. 6. L'Art de bien lire. 9. La vie de collège; ouvrages de M. Laurie. 10. *La Morale républicaine et la Morale cléricale*, par M. Lainé.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 19. E. Deschaumes : les Hydropathes. — Décembre : 3. Dubrujeaud : M. Caro.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 20. M. Taine et la Révolution. 13. Deschaumes : M. Catulle Mendès. 15. Ivan Tourgueneff et sa correspondance.

FIGARO. Novembre : 26. G. Ferry : Souvenirs sur Th. Barrière. 29. Louis Barbier : Napoléon et ses bibliothèques portatives. — Décembre : 13. Ph. Burty : L'impression en couleur et ses tirages.

FRANÇAIS. Novembre : 18. *Problèmes et Conclusions de l'Histoire des religions*, par l'abbé de Broglie. 25. *Une Victime de Beaumarchais : Marin*, par Ant. Ricard. 28. *Histoire générale des émigrés*, par Forneron. — Décembre : 4. *Voyage en Palestine*, par G. Charmes. 5. Les calendriers. 6. Une controverse en Allemagne sur l'éducation du clergé catholique. 9. M. Ludovic Halévy. 9. Trois pièces tirées des romans de M. Zola. 12. *De Malherbe à Bossuet*, par V. Fournel.

FRANCE LIBRE. Novembre : 21. *Les Monach*, par R. de Bonnières.

GAULOIS. Décembre : 3. Les idoles oubliées; Lamartine. 15. Mirbeau : M. Alexandre Dumas.

GAZETTE DE FRANCE. Novembre : 22. M. Taine et son *Histoire de la Révolution*. 29 novembre et décembre : 6. Frédéric II et Louis XV, à propos d'un livre récent. 3. Lamartine. 4. Les *Jeunes* et les *Vieux*. 9. *La Patrie hongroise*, par Mme Adam. 11. La gravure et les procédés de la gravure. 13. Souvenirs sur Lamartine.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Décembre : 15 et 16 : Seligman : Mirabeau devant le parlement d'Aix.

GIL-BLAS. Décembre : 10. Nestor : Les poètes.

JOURNAL DES ARTS. Novembre : 21, 25, 28, et décembre : 2, 5, 9, 12. Buhot : Les salles d'estampes dans les musées de province.

JUSTICE. Novembre : 19. Le Musée des estampes. 26. La littérature et la vertu.

LIBERTÉ. Novembre : 24. Drumont : *la Police de sûreté*, par G. Macé. — Décembre : 8. M. Taine et la Révolution. 15. Drumont : Saint François d'Assise et ses nouveaux historiens.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 18. La collection Davillier. 23. Fauvel : La presse en Chine. 25. *Discours et plaidoyers de M. Allou*. — Décembre : 4. Les Mémoires du baron de Vitrolles. 6. *Chansons de métier et Chansons de village*, par M. Chautard. 6. Poésies inédites d'Alfred Busquet.

OFFICIEL. Novembre : 30. Rapport au ministre de la justice sur la situation de l'Imprimerie nationale.

PAIX. Décembre : 3. *L'Histoire des Romains*, par M. Duruy.

PAYS. Novembre : 24. Liégeard : H. de Bornier. — Décembre : 14. *Voyage de fantaisie politique*, par M. Montferrier.

RADICAL. Novembre : 19. F. Enne : La littérature de terroir.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 21, 27, et décembre : 2 et 6. M. Pellet : Dubois-Crancé. — Novembre : 26. Le luxe des livres. — Décembre : 9. Le catalogue de Nadaillac. 10. *Depuis 89*, par Mario Proth. — Les révolutionnaires de la prosodie. 14. Livres d'art et livres à figures.

SIÈCLE. Novembre : 25. Stupuy : Ambroise Paré, par le Dr Le Paulmier. — Décembre : 5. *La Convention nationale*, son œuvre, par Cheslay. 11. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 14. M. Ch. Richet et la suggestion mentale. 15. A. de la Forge : Le comte Joseph de Maistre.

SOLEIL. Novembre : 18. *L'Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle*, par M. de Nolte 25. Ambroise Paré. — Décembre : 9. La légende du Parnasse contemporain, par C. Mendès

TÉLÉGRAPHE. Novembre : 21. M. Pailleron et les prix de vertu. — Décembre : 8. Le crépuscule d'un Dieu; Lamartine. 15. *Dubois-Crancé*, par le colonel Jung.

TEMPS. Novembre : 25. Napoléon III et l'Italie. 27. L'Académie et les prix de vertu; la Puissance française, par un ancien officier. — Décembre : 6. J. Claretie : Trois des

quarante; MM. Duruy, Bertrand et Dumas. 13. *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette*, par M. de Reiset.

UNIVERS. Décembre : 5. *Principes de morale catholique*, par M. Didiot. 8. *Le Relèvement religieux et moral de la paroisse de campagne*, par M. Méthivier.

VOLTAIRE. Novembre : 26. Paul Bert : Edgar Quinet.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1884

1. *L'Homœopathie de Paris*, bi-mensuel. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Schlæber. Bureaux, 75, rue Legendre. Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; départements : 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Bibliographe, nouvelle revue des livres et des journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Rougerat. Bureaux, 66, rue du Rocher. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Travail et l'Argent. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 7, rue du Cherche-Midi. Abonnements : un an, 4 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

4. *Le Reflet*, journal théâtral. In-4°, 4 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Cahn-Block. Bureaux, 25, rue des Petits-Hôtels. Abonnements : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 1 fr. Paraît le mardi.

5. *Le Populaire*. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 13, rue des Halles. Abonnements : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

France et Plata, organe des intérêts matériels français dans l'Amérique du Sud. Bi-mensuel. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Robert, Bureaux, 73, rue Saint-Denis. Abonnements : un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.

6. *L'Exposition universelle*. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, Dubuisson. Bureaux, 44, rue Notre-Dame-des-Victoires. Numéro spécimen.

La Grande Presse. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements; un an, 44 fr.; six mois, 23 fr. Le numéro, 10 centimes. Journal politique quotidien.

7. *La Libre Parole*. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Wattier, Bureaux, 5, rue des Halles. Abonnements : un an, 40 fr.; Le numéro, 10 centimes. Journal politique quotidien.

7. *Le Moniteur de l'Exposition universelle de 1889; le Guide des Exposants; l'Exposition illustrée de 1889;* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Waterlow. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, 40 fr.

8. *Paris-Nocturne*, organe de la bohême parisienne, des brasseries, des bals, théâtres et concerts de Paris. Paraissant le samedi. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Maury, Bureaux, 3, rue de la Douane. Abonnements : un an, 12 fr.; six mois, 7 fr. Le numéro, 15 centimes.

9. *La Suisse*, organe des colonies et sociétés suisses de France, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, rue Saint-Lazare, Abonnements : un an, 9 fr.; six mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Génie industriel*, journal officiel de l'industrie française, paraissant du 10 au 25 de chaque mois. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 83, avenue Montagne. Le numéro, 75 centimes.

13. *Le Cocher*, organe des intérêts professionnels des cochers de la Seine. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 50, rue Condorcet. Abonnements : un an, 6 fr. six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi.

15. *L'Union des Timbrophiles*, paraissant le 15 de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 91, rue de Provence. Abonnements : un an, 2 fr. 50.

Moniteur officiel de la gymnastique et de l'escrime. Bi-mensuel. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 3, impasse Boileau. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Gazette masquée. In-16, 32 p. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 26, rue des Petits-Carreaux. Abonnements : un an, 20 fr.; six mois, 12 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

Bulletin officiel du syndicat des sociétés musicales de France. Petit in-4° 4 p. à 2 col. Paris, imp. Morris. Bureaux, 29, quai Valmy. Abonnements : six mois, 1 fr. 50. Bi-mensuel.

16. *Le Courrier Français*. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 14, rue Séguier. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes. Paraît le samedi.

18. *Les Exposants de 1889*, journal politique, industriel et commercial. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 42, rue Notre-Dame-des-Victoires. Mensuel.

19. *Moniteur des marchands de vin.* In-8°, 8 p. à 2 col. Asnières, imp. Boyer. Bureaux, 81, rue Blanche. Abonnements: Paris, un an, 12 fr.; départements : 15 fr. Le numéro, 30 centimes. Paraît le mercredi.

20. *Le Franklin.* In-4°, 4 p. à 3 col. fig. Paris, Grande imprimerie. Bureaux, 7, galerie des Variétés. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 15 centimes. Mensuel.

Le Maçon, organe spécial des entrepreneurs de maçonnerie et de bâtiment. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 13, rue Bellefond. Abonnements : un an, 14 fr ; six mois, 8 fr. Paraît le jeudi.

25. *Le Progrès gastronomique.* In-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 3, rue de la Ferronnerie. Abonnements : un an, France, 6 fr.; étranger, 7 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît les 10 et 25 du mois.

27. *L'Ami du Peuple*, révolutionnaire-maratiste. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Le Duc. Bureaux, 22, rue Clignancourt. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Bi-hebdomadaire.

30. *L'Événement parisien.* In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Towne. Bureaux, 107, rue Richelieu. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

Moniteur des cochers et gens de maison. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 49, Chaussée-d'Antin. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 5 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

Le Progrès de Bercy, journal du douzième arrondissement. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. de Reuilly. Bureaux, 76, boulevard Diderot. Abonnements : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Le Patriote de la banlieue de Paris, journal républicain. In-folio, 4 pages à 5 colonnes. Paris, imp. Robert. Bureaux, 2, boulevard Magenta. Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le petit Ratichon. In-16. 16 p. Paris, imp. Lagarde. Bureaux, 10, rue Jean-Lantier. Abonnements : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

Sans date. *Le Génie français,* revue générale, industrielle et commerciale. In-4°, 4 p. à 3 col. Levallois, imp. Séruzier. Bureaux, Paris, 67, quai Valmy.

Cote des Coupons. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Terrière. Bureaux, 67, rue Richelieu. Abonnements : un an, 9 fr.; six mois, 6 fr. Mensuel.

L'Eden-Théâtre illustré. In-4°, 8 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 5, rue Boudreau. Le numéro, 25 centimes.

Gazette odontotechnique de France. In-18, 16 p. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 1, rue Bellefond. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 30 centimes. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Les vendeurs d'imprimés.

La Cour de cassation vient de rendre l'arrêt suivant :

« Les annonces mensongères ayant pour but de tromper les acheteurs, en attirant l'attention du public dont elles piquent la curiosité, constituent le délit d'escroquerie, parce qu'elles revêtent le caractère de manœuvres frauduleuses, de nature à faire croire à un événement chimérique et imaginaire, prévu par l'article 405 du Code pénal. »

Cet arrêt a été rendu en confirmation d'un arrêt de la cour de Rouen, condamnant à six jours de prison un vendeur coupable d'avoir crié : « Explosion de la Chambre des députés; trente victimes. »

« *Autour d'un clocher* », *par MM. Louis Desprez et Fèvre.*

M. Louis Desprez, l'un des auteurs d'un livre intitulé *Autour d'un clocher*, dans lequel le parquet a vu un outrage à la morale publique, a comparu le 20 décembre dernier, sous la prévention de ce délit, devant le jury de la Seine.

M. Fèvre, l'autre auteur, n'était pas poursuivi.

Quant à M. Kistemaeckers, éditeur à Bruxelles, également cité à comparaître comme complice pour être venu, en personne, distribuer un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage à ses confrères de Paris, il a cru devoir décliner la compétence de la juridiction française « pour ne pas autoriser un précédent international aussi fâcheux pour lui-même que pour les éditeurs et les libraires français. »

« Il faut être aveugle-né, ajoutait-il irrévérencieusement dans une lettre à M. le juge d'instruction, pour ne pas voir les intentions d'art du roman que l'on poursuit. Il est, d'ailleurs, absurde de faire résoudre une question artistique par un jury composé de pharmaciens et de marchands de bonnets de coton. »

Cette lettre a-t-elle été pour quelque chose dans la décision du jury à l'égard de M. Desprez? Nous n'avons pas à le rechercher, et nous abandonnons ce point aux méditations de nos lecteurs.

Les débats ayant eu lieu à huis clos, la loi nous interdit d'en rendre compte, et c'est grand dommage, car ils n'ont pas manqué d'un certain intérêt.

Disons seulement que M. l'avocat général Bernard a requis la condamnation des prévenus, et a expliqué que, si l'on n'avait poursuivi que l'un des auteurs du livre, c'était parce que M. Desprez, étant seul majeur, avait seul signé le traité avec l'éditeur.

M. Desprez, dans un long mémoire, a soutenu la parfaite innocuité sociale des œuvres pornographiques.

Après lui, Me Laguerre, député, s'est levé pour compléter la défense, et s'est demandé si la raison donnée par le ministère public pour expliquer la poursuite contre un seul des deux auteurs était bien la vraie.

M. Fèvre, dit-il, a la bonne fortune d'être le fils d'un président de tribunal; mon client n'est que le fils d'un honorable inspecteur d'académie; de telle sorte qu'il n'est peut-être pas injuste de penser que les fils d'inspecteurs d'académie sont, en matière artistique et littéraire, moins heureux que les fils de magistrats. »

Le jury a rendu un verdict affirmatif, adouci par les circonstances atténuantes.

La Cour, présidée par M. le conseiller Cartier, a condamné M. Louis Desprez à un mois de prison, 1,000 francs d'amende, et a ordonné la destruction de tous les exemplaires saisis en France.

Statuant ensuite sans l'assistance du jury, elle a condamné par un second arrêt et par défaut M. Kistemaeckers à un mois de prison et à 1,000 francs d'amende.

Outrage aux mœurs. — « Charlot s'amuse ».

Le 27 décembre dernier, M. Paul Bonnetain a comparu devant la cour d'assises de la Seine, sous l'accusation d'outrages aux bonnes mœurs. On sait que c'est à raison de son volume, *Charlot s'amuse*, que M. Bonnetain était poursuivi.

Au début de l'audience, le huis clos a été prononcé. Nous ne pouvons, par conséquent, rendre compte des débats.

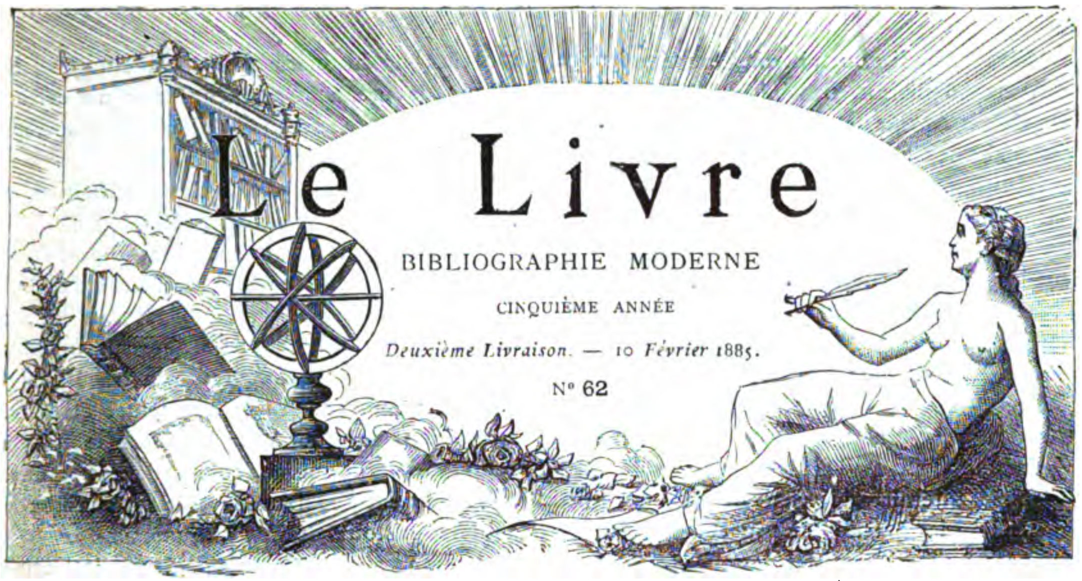
M. l'avocat général Bernard a soutenu l'accusation.

Me Cléry a plaidé pour M. Bonnetain.

A cinq heures, le jury rapportait un verdict d'acquittement.



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Notes sur la littérature allemande contemporaine. par P. B. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Sciences militaires. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

NOTES SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

Balzac, dans un de ses romans, imagine qu'il voit défiler devant lui, le long des Champs-Élysées, les différentes personnalités dont se compose le public parisien, et parmi elles il fait figurer le Français qui a mission d'initier ses compatriotes à la littérature allemande contemporaine. Cette fonction est sur le point de devenir une véritable sinécure, et celui qui en est chargé n'a rien de mieux à faire qu'à s'aller promener tout le long du jour, car la littérature allemande contemporaine ne fournit presque rien à l'exportation. Comme les autres peuples civilisés, l'Allemagne produit, chaque année, un certain nombre de romans, de drames, de volumes de vers, de livres d'histoire et de philosophie : mais, de l'aveu même des gens de goût de cette nation, ces œuvres, qui suffisent à la consommation locale et journalière, n'ont, pour la plupart, rien qui les signale à l'attention de ceux qui, en tout pays, cherchent dans les lettres autre chose qu'une distraction et un passe-temps, qui demandent aux ouvrages d'imagination l'étude du cœur humain, l'analyse des caractères, le tableau de la société et des mœurs, joint à un talent d'expression capable d'assurer aux œuvres sinon l'immortalité, au moins quelque durée.

Cette stérilité de jeunes talents est frappante depuis la guerre de 1870. Cette époque, de nature pourtant à exalter et à enflammer les esprits, n'a produit en Allemagne aucun mouvement littéraire analogue à celui, par exemple, qui suivit la guerre de Sept ans. M. de Maistre a dit quelque part que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle *génie*. Or nous n'avons pas vu surgir, de tant de champs de bataille ensanglantés, des légions d'artistes fils de héros. C'est que peut-être il n'y a plus de héros, et que la guerre, selon le progrès des temps, tend à devenir plutôt une entreprise commerciale et industrielle qu'un sujet de poème épique. Il semble que la voix rauque des caporaux prussiens ait fait fuir les blondes muses au fond de quelque caverne inaccessible. Les jeunes écrivains manquent de souffle, d'inspiration, et rien ne nous fait espérer qu'ils égalent un jour les écrivains de la génération qui les a précédés, les Auerbach, les Paul Heyre, les Freytag, les Victor Scheffel.

Nous pourrions être suspects de partialité et

de défaveur, aussi nous citerons en témoignage un Allemand délicat, très initié à la littérature française, et capable de comparer. Dans les lettres posthumes de Ch. de Villers [1], diplomate saxon, d'origine française, et parent de l'émigré du même nom qui révéla Kant à la France, s'exprime tout au long la médiocre estime en laquelle il tient les écrivains allemands contemporains. Ce qui leur manque, dit-il, c'est le goût, la grâce naturelle, la légèreté, la mobilité de l'esprit, le soin du style et l'art de la composition. L'humour est chez eux plein de lourdeur. C'est une littérature grossièrement bourgeoise, destinée à d'épais bourgeois.

L'année littéraire qui vient de s'écouler confirme encore la sévérité de ce jugement. Je n'aurais guère à citer à vos lecteurs que des romans historiques, par exemple *Bissula* de Félix Dahn. M. Dahn s'efforce de faire revivre dans ses fictions l'antiquité germanique, comme M. G. Ebers l'antiquité égyptienne. M. J.-J. Weiss, l'éminent critique des *Débats,* rapprochait récemment la restauration byzantine, que M. Sardou a tentée dans *Théodora,* des savantes restaurations égyptiennes de M. G. Ebers. Le roman historique, presque oublié chez nous, fleurit en Allemagne. Les Allemands, qui ont le pédantisme de la science, aimaient à assaisonner d'érudition tous leurs plaisirs d'esprit. Mais le roman de mœurs et de caractère fait presque totalement défaut, ou du moins ne s'élève pas au-dessus du simple feuilleton.

Des efforts ont été faits, ces dernières années, pour relever le théâtre allemand, ressusciter la tragédie, organiser à Berlin une scène sur le modèle de notre Théâtre-Français. Mais ce mouvement littéraire n'a jusqu'à présent produit aucune œuvre qui mérite de passer la frontière, et nos pièces parisiennes, traduites en allemand, suppléeront longtemps encore à l'insuffisance des auteurs dramatiques autochtones.

Je ne vous dirai rien des poètes ; cette année comme les précédentes, ils ont produit des vers estimables ; mais l'estime en matière de poésie ne suffit pas, et en art la bonne volonté n'a point la même valeur qu'en morale.

Les historiens ressortent sur ce fond de médiocrité générale. M. de Ranke, dont la glorieuse vieillesse ignore le repos, vient de publier un quatrième volume de son *Histoire universelle.* C'est toujours la même largeur d'idées, la même composition un peu flottante. M. de Ranke voit les événements de haut et de loin, il n'en dessine que les contours les plus saillants. M. Gregorovius, un historien *styliste,* qualité que les Allemands prennent souvent pour un défaut, nous a donné une seconde édition d'un ouvrage de sa jeunesse, *l'Empereur Hadrien.*

A vrai dire, on sait peu de chose d'Hadrien, et les quinze ou seize pages de Spartien dans l'histoire Auguste, qui sont le document le plus étendu que l'on possède sur ce prince, ont été déjà si pressées dans tous les sens, qu'il est bien difficile d'en tirer quelque chose de nouveau, à moins d'imaginer. Mais M. Gregorovius a tracé un tableau d'ensemble sur l'état intellectuel et moral du monde romain durant la première moitié du second siècle. On annonce comme devant paraître prochainement une nouvelle édition corrigée de sa grande histoire de *Rome au moyen âge*

Nous ne saurions assez signaler à l'attention des lecteurs français l'histoire de l'Allemagne au XIXe siècle, que publie M. Heinrich de Treitschke. L'ouvrage comprendra six volumes in-8° d'environ 6 à 700 pages, et s'étendra de la fin du siècle dernier jusqu'à l'année 1870. Deux volumes ont déjà paru qui nous conduisent jusqu'en 1819. L'ouvrage est aussi remarquable par le style que par l'esprit qui l'anime. L'imitation de Macaulay y est flagrante : même ordre, même clarté, même recherche de l'expression concise, qui fait image, même souci de remonter des événements aux grands courants qui les produisent, même soin de peindre le goût littéraire, le mouvement scientifique, le détail des mœurs à chaque époque, et aussi même partialité. On trouve dans M. de Treitschke, la quintessence de l'esprit prussien, comme dans Macaulay celle de l'esprit whig. Les deux premiers volumes ont soulevé de violentes colères, surtout dans l'Allemagne du Sud; des brochures ont été écrites pour le réfuter, on a traité son histoire de pamphlet. Mais, telle qu'elle est, elle présente, pour le lecteur français, le plus vif intérêt. Un souffle d'ardent patriotisme traverse chaque page. M de Treitschke y réunit, comme en un panthéon, tous les grands hommes, soldats, penseurs, poètes, savants, qui ont travaillé à l'unité de la patrie allemande. On se représente aisément quelle action doivent exercer ces leçons enflammées sur les étudiants pressés autour de la chaire de M. de Treitschke, à l'université de Berlin, entre la statue de Frédéric II et la place où se trouvent les trophées de la dernière guerre.

Voilà ce qu'a produit l'esprit prussien qu'exalte M. de Treitschke.

Les Allemands recueillent avec autant de piété et de zèle le souvenir de leurs gloires passées que celui de leurs gloires récentes. Toute une école de jeunes historiens, groupés autour de M. Waitz,

[1] *Briefe eines Unbekannten.* Wien, 1881.

travaille à la vaste entreprise des *Monumenta Germaniæ*, commencée par Perthes sur l'initiative du baron de Stein.

Dans la littérature philosophique, nous citerons l'ouvrage de M. Mailœnder, *Philosophie der Erlosung*. M. Mailœnder prêche le bouddhisme, et se rattache à l'école pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann.

Mais il n'est guère probable que dans un avenir prochain la doctrine du Nirvâna recrute beaucoup de sectateurs en Allemagne. Tout ce peuple est entraîné vers l'action. Le soin de constituer l'empire, de fonder des colonies, de s'enrichir par l'industrie ou le commerce est général. Les jeunes esprits délaissent les lettres et la spéculation métaphysique pour se tourner vers les études positives et les sciences naturelles, car là où est la science, là est la force, la richesse et le pouvoir.

Puisque nous sommes en Allemagne, signalons l'*Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek, eine Auswahl der besten modernen Romane aller Wölker*, publié à Stuttgart. L'Allemagne ne manque pas de traductions de romans étrangers, dont beaucoup de français; les ouvrages de MM. Zola, Daudet, Ohnet, etc., paraissent presque simultanément en français et en traduction allemande. Malheureusement, ce ne sont pas toujours des ouvrages de choix que les éditeurs allemands font traduire, et la traduction, dans la plupart des cas, coûte plus cher que l'original. Or, en Allemagne, le public qui lit, public fort nombreux mais peu riche, hésite à payer 5 francs et souvent plus un ouvrage qu'il peut se faire communiquer pour quelques sous par un cabinet de lecture. Aussi, plus les cabinets de lecture se développent, moins les libraires vendent d'exemplaires. De là une véritable coalition des libraires-éditeurs et auteurs contre cette concurrence qu'ils qualifiaient de déloyale. Il se fit à ce sujet une campagne très ardente, l'année dernière; les journaux littéraires à l'unisson, crièrent haro sur cette institution démoralisatrice qui, à la fois, corrompait le gout du public et menaçait les écrivains dans leurs intérêts les plus sensibles. Peine perdue; après avoir épuisé tout un arsenal d'arguments pour et contre, la polémique s'arrêta faute d'aliments, et les cabinets de lecture qui un instant avaient courbé la tête sous l'orage la relevèrent audacieusement.

M. Engelhorn, un des bons éditeurs de Stuttgart, sans recourir aux moyens extrêmes qu'on avait proposés pour entraver la concurrence des cabinets de lecture, nous semble avoir mis en pratique le seul moyen efficace de la combattre. Si le public n'achète pas de livres, s'est dit M. Engelhorn, c'est qu'ils sont médiocres, chers et le plus souvent mal imprimés. Tâchons donc de rendre accessibles aux bourses les plus modestes une collection de romans de choix; imprimons-les sur du papier convenable, ne tombons pas dans les errements de nos voisins les Anglais, dont les éditions populaires ne peuvent se déchiffrer qu'à la loupe, et enfin habillons les volumes de notre collection d'une reliure simple mais de bon goût. — Certes, c'étaient là de bonnes intentions, mais ce qui plus est, M. Engelhorn les a réalisées : ces petits volumes in-8° à élégante couverture en toile rouge ne déparent aucune bibliothèque, les romans qu'ils renferment ont été triés sur le volet et sont tous d'auteurs d'une valeur incontestable et *last not least*, chaque petit volume de 160 pages coûte broché 50 pfennig (62 centimes) et relié 75 pfennig, soit 1 franc. — La collection ne comprend encore qu'une douzaine de volumes; *le Maître de Forges* et *la Comtesse Sarah* de M. Ohnet ouvrent la série. — Citons encore, en fait d'auteurs anglais dont la collection reproduira les ouvrages les plus connus, *MM. Hamilton Aïdé, Charles Reade Croker, Hugh Conway* et *Mme Praed*. — Le roman italien est représenté par *M. G. Verga* et la *Marchesa Colombi*, l'Espagne le sera bientôt par une traduction des *Illusions du docteur Faustino*, de *Juan Valera*.

Nous souhaitons à M. Engelhorn tout le succès que mérite sa tentative. — Nos voisins d'outre-Vosges avaient la réputation de faire *billig und schlecht* (bon marché, mais mauvais); nous constatons avec plaisir que l'éditeur de Stuttgart a réalisé le problème de faire bien et bon marché.

L. M.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Autour d'une caserne, par Paul Bonnetain. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

La caserne autour de laquelle Paul Bonnetain nous promène a cela de particulièrement attirant qu'elle se trouve tantôt à Toulon, tantôt à la Martinique, tantôt à Cayenne, à Saint-Laurent du Maroni ou à l'île du Diable. C'est dire la succession d'histoires étranges, d'aventures dramatiques, d'émotions invraisemblables et vraies cependant, auxquelles nous fait assister l'auteur, un auteur qui a vu, qui a souffert et qui sait rendre ce qui a passé sous ses yeux. Ce que nous ne saurions suffisamment dire, en effet, et ce dont le lecteur sera juge en lisant soigneusement ce curieux volume, c'est la manière puissante dont Paul Bonnetain, un écrivain de race, conte ces petits romans militaires et maritimes, où toujours l'observation entre au vif du cœur humain, plonge en pleine chair vivante. Un style colore, une plume qui creuse la page blanche en véritable burin, une langue à la fois énergique et simple, brutale souvent, tels sont les procédés que l'auteur emploie pour se rendre maître de celui qui le lit, pour lui faire subir ce que lui-même a subi.

Après Guy de Maupassant, et dans une manière tout à fait autre, Paul Bonnetain nous semble le plus fort dans la nouvelle courte, rapide et poignante comme une palpitation prolongée du cœur. G. T.

Les Béotiens, par Henri Nizet. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque, l'année dernière, à cette même place, disant en toute sincérité, sans parti pris, mais sans faiblesse, ce que nous pensions d'un livre intitulé *Bruxelles rigole,* nous terminions en exprimant le vœu sincère de ne pas lui voir de pendant, nous ne pensions point que l'auteur pût encore trouver le moyen de surenchérir sur sa première œuvre. C'est cependant ce qui arrive avec le nouveau roman, intitulé *les Béotiens.*

Représentez-vous quelque brave Néo-Calédonien, quelque nègre de Tombouctou, ayant eu pour professeur de français un habitué de nos tapis francs, de nos faubourgs et de nos bouges, et se figurant parler le vrai français. Tel est le style de ce livre; telle est la langue que certains journaux semblent préconiser comme étant la nôtre, et vouloir donner à leurs lecteurs comme la sœur jumelle de celle de Voltaire. Nous ne trouverons jamais assez d'énergie pour repousser une semblable assimilation, pour empêcher une pareille confusion. Non, la langue parlée, la langue écrite dans *les Béotiens* n'est pas la nôtre, et nous n'en voulons à aucun prix. Dites que c'est une fantaisie, une excentricité, un pari, tout ce que vous voudrez, mais ne prétendez pas que ce soit là cette langue choisie d'un commun accord par les diplomates de tous les pays pour les relations internationales, comme étant la plus claire, la plus précise et la plus pure.

L'auteur parle de notre cher et regretté maître, Gustave Flaubert, avec une admiration et un respect qui font regretter d'autant plus qu'il ne prenne pas exemple sur ce modèle. Que ne s'imprègne-t-il jusqu'aux moelles de la lecture de *Madame Bovary,* où pas un mot n'est inutile, pas une expression n'est obscure? Il reconnaîtra qu'il n'est pas besoin d'employer les mots les plus ignorés et les plus vieillis, d'user d'expressions ignobles, incompréhensibles ou repoussantes, d'entasser les solécismes sur les barbarismes, pour raconter ce qu'il a observé et peindre fortement les individus ainsi que les milieux où ils vivent.

Il serait puéril de nier l'intention heureuse du roman de M. Henry Nizet; le sujet était intéressant, la donnée particulièrement curieuse, quoiqu'un peu restreinte et exclusive; mais tout cela s'engloutit sous une avalanche de grossièretés voulues et inutiles, d'incohérences amenées par l'abus de la recherche, par le besoin de l'originalité quand même, de l'originalité cherchée dans le détraquement des mots ou des phrases, non pas dans la puissance de l'idée et de la forme. Les plus grands défauts de ce style extraordinaire sont la lourdeur, le manque de simplicité et de clarté : c'est l'antithèse du français.

Çà et là, quelque page se rencontre, écrite d'une manière possible, avec une certaine allure vigoureuse et prouvant que l'auteur pourrait écrire correctement, sobrement, sans rien perdre de ses qualités, s'il le voulait, et ne tombait pas lui-même dans le défaut qu'il reproche à ses héros.

Ce livre est, en effet, une satire; les principaux personnages sont, paraît-il, peints d'après nature; on prétend que Bernard Jeancoi est le romancier Camille Lemonnier, que Lenormand se nomme Picart, avocat connu de Bruxelles, et qu'enfin Royannez, le fameux Royannez, ce messie des lettres, attendu par *la jeune Académie* dont Jeancoi est le pontife, ne serait autre que Léon Cladel. Le roman prenait ainsi un intérêt de plus; quel dommage qu'il soit si difficile à lire et si ennuyeux !

Dans l'antiquité, les Béotiens passaient pour le type de la lourdeur et de la grossièreté; nous craignons bien que l'auteur, en choisissant ce titre dangereux, n'ait donné des verges pour fouetter son œuvre, et que lui-même n'ait fait son propre procès, croyant le faire aux autres, en arborant la terrible épigraphe de Gustave Flaubert : *Dans quelle Béotie vivons-nous !*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le beau Colonel, par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une Histoire écossaise, traduction par Mme de Witt. Paris, E. Perrin, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50.

Une Courtisane russe, par Serge Nosoff. Bruxelles, A. Brancart, 1885; 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Queue de poisson, par Rachilde. Bruxelles, A. Brancart, 1885; une plaquette in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Lady Tattersall, par Ouida. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une petite-fille du marquis de la Seiglière, par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jupe courte, par Catulle Mendès. Paris, Victor Havard, 1885; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Légendes des Alpes vaudoises, par Alfred Ceresole. Illustrations d'Eugène Burnand. Lausanne, Arthur Imer, 1885. Beau volume in-4° de 380 pages, imprimé chez Georges Bridel, à Lausanne. (Tirage sur magnifique papier de la fabrique de Biberist, près Soleure.) — Prix : 15 francs.

« Pays des monts ! si jamais je t'oublie,
« C'est qu'avant toi tout en moi s'oublierait ! »

En choisissant pour épigraphe ces deux vers de son compatriote, le poète Juste Olivier, M. Alfred Ceresole nous fait clairement comprendre quel est le sentiment qui a présidé à la composition de son ouvrage. Son livre est, en effet, une sorte de monument de sa pieuse affection pour son pays natal, c'est-à-dire pour cette contrée de la Suisse romande qui comprend les trois districts de Vevey, d'Aigle et du Pays-d'Enhaut; on sent, quand il parle de sa montagne, de son Alpe, comme il dit, quelle cordialité, quels poétiques souvenirs l'animent et l'inspirent; son accent est si vif et si convaincu que les lecteurs, même étrangers, arrivent facilement à partager son enthousiasme.

Comme le titre l'indique du reste, ce n'est point l'histoire, mais seulement la légende du pays vaudois que M. Ceresole a entrepris d'écrire. Quelques travaux analogues ont été faits sur certaines parties de notre France, d'une façon plus scientifique peut-être, mais peut-être aussi avec moins de bonheur et de succès que celui de notre auteur. Son but et ses procédés ont été des plus simples : il s'est borné à recueillir et à relater les faits mystérieux et légendaires qui se sont traditionnellement transmis de siècle en siècle dans son pays et qui, naguère encore, étaient regardés comme articles de foi par la plupart de ses habitants.

Rien de plus piquant et de plus saisissant que la lecture de ce curieux recueil : il nous fait connaître des mœurs et nous transporte dans des milieux bien étranges, surtout pour nous autres habitants des plats pays. — Afin d'éviter un désordre, une confusion trop fréquents dans les compilations de cette nature, M. Ceresole a groupé ensemble les faits et les légendes d'espèces similaires, et il a divisé son travail en une dizaine de sections; il suffira d'en énoncer les prin-

cipaux titres pour donner l'idée de leur contenu ; ce sont : Servants et Lutins, — Les fées, — Diables et démons, — Sorciers et sabbats, — Revenants et trésors, — Légendes diverses, — Traditions superstitieuses, etc.

Plusieurs de ces légendes des Alpes vaudoises sont empreintes d'un caractère véritablement poétique, gracieux et séduisant; mais, dans le plus grand nombre d'entre elles, c'est l'idée de l'être malfaisant, de l'influence diabolique qui prédomine, ce qui s'explique aisément d'ailleurs par l'aspect même des lieux où ces faits légendaires ont pris naissance et se sont propagés. — Partout, en effet, où l'homme simple, peu éclairé, s'est senti écrasé par la majestueuse horreur d'une nature tourmentée et sauvage, il est bientôt arrivé à se créer des idées chimériques et à attribuer à des êtres supérieurs, surtout à des êtres mauvais, les terribles phénomènes dont il ne pouvait s'expliquer les causes et dont il éprouvait trop souvent les redoutables effets. Cela est si vrai que dans diverses contrées, telles que notre vieille Armorique, par exemple, ou encore dans les rudes montagnes d'Écosse, on retrouve des traditions, des croyances superstitieuses, des légendes à peu de chose près semblables à celles que M. Ceresole a recueillies dans son Alpe. Il y aurait un travail de rapprochement bien curieux à faire à ce sujet, et digne de tenter à la fois le philosophe et l'historien.

Ce qui ajoute plus de prix au livre de M. Ceresole, c'est qu'il ne s'est pas contenté de recueillir ses légendes telles qu'elles lui étaient données par les vieux paysans vaudois; il a tenu, autant que faire se pouvait, à remonter à leur origine, surtout en ce qui concerne les affaires de sorcellerie ; aussi Dieu sait combien de recherches il a dû faire et que d'archives et de vieilles paperasses il lui a fallu compulser! Enfin, et ce n'est pas le moindre mérite de cette œuvre, il y règne d'un bout à l'autre un esprit excellent, éclairé, religieux même, qui témoigne amplement de l'élévation des pensées et des sentiments de son auteur.

Ne quittons point ce bel ouvrage sans parler de son exécution matérielle, irréprochable à tous les points de vue, ni sans dire au moins un mot des jolies illustrations dont il est orné et qui font véritablement honneur à l'imagination, au goût et au crayon de M. Eugène Burnand. PHIL. MIN.

Ambroise Paré, *d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille,* par le Dr Le Paulmier, avec un portrait inédit de Paré. Paris, Charavay frères, 1885. Un vol. in-8°.

Ce livre ajoute beaucoup à ce qu'on savait de la vie de l'illustre chirurgien de Charles IX. M. le Dr Le Paulmier, outre les travaux d'Ambroise Paré lui-même et des écrivains qui se sont occupés de lui, avec le Dr Malgaigne et le Dr Chéreau, a pu consulter des documents inédits de diverses natures et dont voici l'énumération rapide : les commentaires de la Faculté de médecine de Paris ; l'histoire de la chirurgie de Peyrilhe, qui n'a pas été imprimée, et dont l'Académie de médecine conserve le manuscrit; plusieurs pièces tirées de la Bibliothèque nationale ; un plus grand nombre, découvertes aux Archives nationales et aux archives particulières du château de Paley. C'est là que se trouve le seul portrait authentique d'Ambroise Paré, peint après son second mariage, et qui, reproduit au frontispice du volume, forme un document iconographique très intéressant. Comme le déclare fort justement l'auteur, tout en reconnaissant avec modestie l'imperfection — inévitable, du reste — de son travail, « la critique la plus sévère a présidé à l'examen des détails admis ; les faits douteux ont été signalés, les anecdotes apocryphes écartées ». Comme preuve de ce soin et de cette conscience, l'auteur qui, visant à la simplicité et à la concision, a fait tenir la biographie de Paré en 140 pages, en consacre 260 environ aux pièces justificatives, dont la lecture, facilitée par des notes savantes, est d'un grand intérêt, et à un appendice contenant une courte biographie de deux contemporains de Paré, le chirurgien Antoine Portail et le médecin Julien Le Paulmier. Ce dernier homonyme et, je pense, ancêtre de l'auteur, fut un des adversaires les plus acharnés d'Ambroise Paré, et leurs querelles sont rapportées fort impartialement dans cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur à celui qui a su en découvrir et en mettre en œuvre les matériaux.

B.-H. G.

Lettres à José, *œuvre posthume* d'Octave Pirmez. Un vol. petit in-8°. Paris, Émile Perrin, 1884. — Prix: 5 francs.

Si ces lettres, que l'auteur a eu le temps de redemander et de relire avant de mourir, sont bien demeurées telles qu'il les avait adressées à M. José de Coppin, nous ne saurions le dire ; quoi qu'il en soit, écrites du même style enchanteur que les *Jours de solitude,* elles n'offrent pas le même intérêt. Elles sont encore un régal pour le lettré ; le philosophe les pourrait presque dédaigner.

Au moment qu'il commence de converser avec son ami, Octave Pirmez a déjà fait son œuvre; déjà il a médité sur les diverses questions que se peut poser l'esprit humain; déjà il a patiemment observé les hommes et lui-même ; déjà il a formulé les jugements qu'il a cru devoir porter. Il ne cherche plus quelles pensées il lui faut nourrir, quels sentiments il lui convient de se ménager : il s'est fait sa science, il s'est choisi sa vie; à dire ce qu'il croit, ce qu'il aime, ce qu'il veut, il se répéterait. Puis il est malade, et, comme un enfant, il s'occupe moins des comptes généraux, plus des objets matériels; il vit avec la nature, il traduit surtout des impressions, quand il n'exprime pas des regrets, quand il ne dit pas ses sentiments de charité.

Que de jolies lettres pourtant dans le recueil! Qu'elle est attendrissante, celle où il parle de son enfance, des années vécues au collège Saint-Michel! Comme

en cette autre, il dit finement l'ennui qu'il éprouve à quitter sa table de travail pour faire son métier de propriétaire foncier, et comme finement aussi il se reproche l'ennui éprouvé, puisque la richesse permet d'assister les pauvres. Notre critique, il faut l'entendre : parfois des jugements ; toutes les lettres ne se ressemblent pas. « L'éducation, lisons-nous, à une certaine page, l'éducation qui n'est pas religieuse met du froid dans le cœur, attiédit les premières et chaudes émotions de l'âme, glace le sentiment par le raisonnement et le calcul. L'orgueilleuse raison, le scepticisme désenchanteur, le matérialisme utilitaire fanent prématurément les fleurs de la vie. L'aube est sans blancheur, le printemps sans verdure, la jeunesse sans enthousiasme. Aussi que voit-on, de nos jours ? Sur des lèvres d'enfant, un sourire dédaigneux, et dans son regard bleu, où l'on cherche un reflet du ciel, apparaît la malice précoce, mélange de ruse et d'insensibilité... » Et plus loin : «... Il ne faut pas que l'enfant soit toute activité, toute science, il lui faut des heures silencieuses pendant lesquelles il puisse s'abandonner à la rêverie. Surchargé d'occupations, son cœur ne peut s'épanouir. Si l'on secoue trop vivement l'œuf de la couveuse, le poussin y périt. Souvent on presse l'enfant d'agir comme en présence d'un métronome; on l'exerce à toujours jouer ou raisonner : il devient plus tard un être déplaisant qui ne craint plus, tant il est plein de lui, de meurtrir ceux qui se tiennent passifs, parce que leur sensibilité est toujours sur le qui-vive. » En belle lettre, Octave Pirmez analyse les *Pioretti* écrites en 1340, peut-être par Jean de Marignolle, et parle de saint François d'Assise; en tel autre, il montre quel sentiment est l'envie : « Il n'est que deux grands sentiments qui puissent nous y faire échapper : celui de la religion et celui de la démocratie bien comprise. De part et d'autre, c'est la passion intérieure, dédaigneuse de la vénalité et de la mondanité. »

Les *Lettres à José* ne sont pas tout à fait vides, on le voit. P. G.

Au siècle dernier, par Henry Fouquier. Bruxelles, Henry Kistemaeckers. Un vol. in-18.

Ces études, consacrées au XVIIIe siècle, ont été lues déjà par un grand nombre, sous leur forme de premier jet, dans les journaux où M. Henry Fouquier donne, comme jadis Nestor, mais à un point de vue plus littéraire, des leçons de sagesse en beau style. On les relira avec plaisir et profit. Le XVIIIe siècle est fort à la mode, et il le mérite. On l'a étudié sous tous ses aspects, dans tous ses recoins, à travers toutes les lunettes et tous les microscopes. Tout a été dit à son sujet, pour employer une phrase courante. Mais tout a été dit sur tout, et sur tout on trouve chaque jour encore quelque chose à dire. S'il en était autrement, ce serait grand dommage, en vérité, et plus encore, peut-être, pour ceux qui écoutent que pour ceux qui parlent. Dans le cas présent, du moins, si M. Henry Fouquier n'avait rien dit, ce seraient nous tous qui aurions perdu. Il explique lui-même, dans un avant-propos qui n'est pas, comme tant d'autres, un propos oiseux, l'esprit général qui l'anime dans ces études du passé, et donne comme la philosophie de sa critique littéraire et historique. Je ne saurais le faire aussi bien que lui. « Je l'avoue, dit-il, il est bien des choses que je regrette un peu, de ce passé aboli à jamais. C'était le temps de la lutte ardente des opinions, et je crains bien que nous soyons au temps de la lutte intéressée des partis. Les progrès admirables des sciences n'ont pas développé, dans la foule qui ne s'inquiète guère que des applications industrielles, la noble curiosité qu'y apportait le siècle dernier. Notre démocratie compte plus de gens qui cherchent à conquérir des privilèges nouveaux que d'hommes disposés à abandonner des privilèges anciens. La violence de la lutte antireligieuse, jadis, n'allait pas sans quelque courage ; elle ne marque plus aujourd'hui qu'un manque fâcheux d'esprit vraiment philosophique. Les salons ont disparu, du moins tels que les connut le dernier siècle, et les femmes sont rares aujourd'hui qui ont su avoir une action un peu étendue sans perdre quelque chose de la grâce de leur sexe. Notre siècle, je le sais, a d'autres grandeurs et d'autres mérites, d'autres vertus même. Mais il n'est pas tellement parfait qu'il doive nous être défendu d'avoir, à nos heures, une joie profonde à revivre dans le passé, par la pensée et l'étude; j'ai eu cette joie en écrivant ce petit livre. Et si je pouvais la faire, un moment, partager au lecteur, mon but serait atteint et je serais arrivé à mes fins. »

L'heureux et habile homme y est arrivé, qu'il n'en doute pas! Les pages qu'il nous offre sur l'ancienne société française, ses mariages, ses chansons, sa bourgeoisie, sur les maîtresses royales, sur les femmes épistolières, spirituelles, mondaines et bas-bleu, sur ses ancêtres dans la critique, Rivarol, Chamfort et le grand Diderot, pourront bien soulever des objections et appeler des réserves; mais elles remplissent l'esprit de cette satisfaction, rare mais infaillible, que l'on éprouve à entendre un homme de conscience et de talent dire ce qu'il pense sur ce qu'il sait. B.-H. G.

Souvenirs de la Petite et de la Grande Roquette, *recueillis de différents côtés et mis en ordre* par l'Abbé Moreau, successeur de l'abbé Croze, ancien aumônier de la Roquette, avec un portrait de l'abbé Croze et plusieurs fac-similés. Paris, Jules Rouff et Cie. 2 vol. in-18.

Le titre donne une idée assez exacte de l'ouvrage, composé de notes, de souvenirs, de documents, de pièces originales, présentés comme ils ont été recueillis, sans grand ordre ni grand art. Le tout est entrecoupé de passages, disons mieux, de morceaux tout entiers rédigés par l'abbé Moreau dans un style et sur un ton qui ne sont pas la moindre curiosité de ces deux volumes, tout bourrés de choses curieuses. Mais je ne voudrais rien dire qui pût chagriner l'abbé. Il a des pages sur le brigadier et sur

le sous-brigadier de la Roquette qui, quel que soit leur mérite littéraire, ont la valeur d'une bonne et courageuse action. Question de forme à part, ce livre contient des renseignements inconnus du public, des données précises, des faits racontés par un témoin ou d'après des pièces authentiques. Tous les grands criminels de ces derniers temps y ont leur chapitre ou leur page, et, comme se le propose le bon abbé dans sa préface, ces révélations et ces confidences, tout en répondant aux besoins maladifs de notre esprit, qui nous pousse à fouiller et à analyser le monstrueux et l'horrible, ne causent aux lecteurs ni répugnance ni malaise, et sont propres, au contraire, à encourager ou à raffermir leur moralité. B.-H. G.

Richard Wagner. *Souvenirs,* traduits de l'allemand pour la première fois par Camille Benoit. Paris, G. Charpentier et Cie, 1884. Un vol. in-12.

Ce volume contient, outre l'esquisse autobiographique qui embrasse la période de 1813 à 1842, divers souvenirs personnels épars dans les dix volumes d'écrits du maître, et le récit de sa mort et de ses funérailles, extrait du *Guide musical* de Bruxelles, numéro du 22 février 1883. On a bien fait de le publier. Nous n'en admirerons ni plus ni moins la musique de Wagner, mais nous connaîtrons mieux l'homme, et chez nous, Français, qui croyons avoir à lui pardonner, il n'y perdra pas. Ce qu'il dit de Rossini, ce qu'il a écrit à M. G. Monod, à propos de la France et de l'Allemagne n'était guère connu du grand public, et mérite de l'être. Quand on aura lu le livre rédigé par M. Camille Benoît, il sera plus facile d'être juste envers la mémoire d'un homme de génie. B.-H. G.

Les Pseudonymes du jour, par Ch. Joliet, nouvelle édition. Paris, E. Dentu, 1884 (imprimé chez D. Bardin et Cie, à Saint-Germain); in-12 de XI-149 pages, tirage à petit nombre, y compris 100 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 2 francs.

Les bibliophiles, les curieux, les publicistes, les chercheurs, les amateurs de tout ordre conservent avec soin sur leurs rayons, bien à portée de la main, deux petits volumes, devenus peu communs aujourd'hui, ayant pour titres, l'un : *le Dictionnaire des anonymes,* par M. Georges d'Heilly, l'autre : *les Pseudonymes du jour,* par M. Charles Joliet. Parus presque en même temps (1867 et 1868), ces intéressants opuscules, conçus à peu près sur le même plan, avaient tous deux le même but, c'est-à-dire de divulguer ou de rétablir les noms inventés, tronqués, travestis, arrangés ou dérangés de la presse contemporaine. Sans chercher à établir aucune supériorité de l'un sur l'autre, on ne peut que reconnaître qu'ils étaient tous deux fort consciencieusement exécutés et qu'ils furent parfaitement accueillis par le public.

Ce qu'on ne peut davantage contester, c'est que, bien que datant de dix-sept ans au plus, ces aimables indiscrets ont déjà sensiblement vieilli. Que de choses nouvelles, en effet, et que de nouveaux noms pendant les trois lustres qui viennent de s'écouler ! Aussi M. Charles Joliet, l'auteur des *Pseudonymes du jour,* tenant compte à la fois de la rareté et de l'insuffisance actuelle de son ouvrage, a-t-il cru devoir en donner une nouvelle édition, plus complète que la précédente, et mise, autant qu'il a pu le faire, au courant des pseudonymes nouveaux.

C'est à cette bonne pensée que nous devons le joli petit volume décrit en tête de cette note, et nous remercions bien sincèrement l'auteur de l'avoir mise à exécution; qu'il nous permette toutefois de lui soumettre les observations que nous a suggérées l'examen de son intéressante brochure.

Tout d'abord, nous déclarons que cette nouvelle édition est absolument meilleure que la première : elle ne comprend plus que cinq divisions au lieu de sept, ce qui rend les recherches plus faciles et plus rapides; elle se termine par un Index unique des noms réels et des noms fictifs, au lieu des huit tables spéciales de la première edition; c'est une amélioration dont tous les chercheurs reconnaîtront le prix; enfin chaque article est disposé avec beaucoup de méthode et de clarté.

Toutefois, il est regrettable que M. Ch. Joliet n'ait pas cru devoir donner certaines indications qui n'eussent pas beaucoup grossi son ouvrage et qu'il lui eût certainement été bien facile de mentionner: nous voulons parler de la désignation des genres littéraires adoptés par les écrivains dont il a dévoilé les pseudonymes. Pourquoi n'avoir pas dit si ces noms d'emprunt ont servi à signer un article de journal, un roman, des vers, une pièce ou toute autre production d'un genre différent ? Dans bien des cas, M. Joliet a pris soin de dire dans quelle feuille ou sur quel livre se trouvent ces noms; certes, on ne saurait prétendre que M. Joliet dût faire une continuation du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* de Barbier, et décrire minutieusement tous les articles et ouvrages parus sous le voile d'un pseudonyme; mais le lecteur ne peut tout savoir, il a besoin d'être aidé, guidé dans ses recherches, et, trop souvent, M. Ch. Joliet le laisse dans l'embarras. Prenons, par exemple, la page 62, où nous trouvons les indications suivantes, sans plus de commentaires :

Pseudonymes :	Noms vrais :
Camille Gros.......	Camille Beauvalet.
E. de Guépoulain...	Du Molay-Bacon.
Jules Guinot........	Édouard Lockroy.
Hadès, — Staphyla.	Guy de Charnacé.
Halbeer............	Albert de Lasalle.
Charles d'Helvey...	Robert Hyenne.

On conviendra que ces indications sont un peu sèches et que bien des lecteurs se demanderont si les pseudonymes ci-dessus appartiennent à des romanciers ou à des publicistes, et, dans ce dernier cas, dans quels journaux ils ont été employés. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous semble qu'il devait être facile à l'auteur de combler ces lacunes, puisqu'il a recueilli ses renseignements lui-même,

au jour le jour et qu'il devait savoir à quelle feuille ou à quel livre appartenaient ces noms d'emprunt.

En outre, nous constatons dans l'ouvrage des omissions de pseudonymes bien connus cependant, qui courent les rues, pour ainsi dire, et que M. Joliet n'a pas dû ignorer. Nous n'en citerons qu'un pour exemple (au nom des bibliographes), c'est le pseudonyme de M. Gustave Brunet, *le Philomneste Junior* qui a signé tant de bons articles dans diverses revues, et tant de curieuses publications littéraires et bibliographiques.

L'excellent bibliophile bordelais avait bien droit, à notre avis, à être mentionné au même titre que l'éminent *Bibliophile Jacob*.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces critiques et d'autres moins importantes qu'on pourrait formuler encore, nous n'hésiterons pas à répéter que le charmant petit volume de M. Charles Joliet est digne d'être recherché par tous ceux qui s'occupent de livres et par tous les vrais liseurs de notre temps. Nous souhaitons (et nous n'en doutons pas) que cette nouvelle édition soit rapidement enlevée, afin que l'auteur soit amené à nous en donner une autre, plus complète encore, avec un peu plus de développements, et par suite plus désirable et plus utile. PHIL. MIN.

Au Tonkin, par PAUL BONNETAIN. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le récit de M. Paul Bonnetain est assurément ce qu'on nous a donné de plus saisissant et de plus vrai jusqu'à ce jour sur ce curieux pays, qui va devenir colonie française. La raison principale en est dans le talent descriptif de l'auteur, dont plusieurs pages sont de véritables tableaux, peints d'après nature avec une rare conscience d'artiste, des tableaux vivants où planent encore les bruits et les sons étranges de là-bas. Il y a peut-être abus de paysages et le voyageur se complait trop dans ses peintures ; mais comment lui en vouloir ? cela fait mieux connaître les pays qu'il a visités. Du reste, son style ne fatigue pas et amuse ; il est brillant, onduleux et chamarré comme la robe de soie d'un mandarin chinois. Ce livre est, en résumé, un curieux et précieux bibelot rapporté de l'extrême Orient, une pièce rare à mettre dans sa vitrine de collectionneur, de lettré et d'artiste. G. T

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Origines de la France contemporaine, par H. Taine, de l'Académie française. La Révolution, tome III, le Gouvernement révolutionnaire. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

Au seuil du troisième volume d'une œuvre qui relève du naturaliste autant que du critique, M. H. Taine déclare que les principes de 1789 sont un crocodile « vautré sur un tapis de pourpre », devenu dieu « en qualité de bête malfaisante et de mangeur d'hommes ». Il a, poursuit-il, de ces crocodiles « manié des milliers et disséqué des centaines », et, de sa collection, il en exhibe ici « une vingtaine de plusieurs tailles », qu'il s'est « efforcé de conserver vivants » ; « chose difficile », comme il a le soin de le faire remarquer ; et on l'en croira sans peine, en songeant que les malheureux animaux viennent d'être disséqués ou — lequel vaut le mieux ? — maniés de ses mains. « Aussi bien, ce volume, comme les précédents, n'est écrit que pour les amateurs de zoologie morale », et ces amateurs ont de quoi se satisfaire : jamais on n'a dépensé plus d'intelligence et plus de talent à juger tout au point de vue de la brute.

M. Taine, parmi ses crocodiles de diverses tailles, nous en présente trois très gros, « intacts et complets », « animaux vraiment remarquables et tels, que la divinité du temps ne paraît s'incarner mieux. » Les lecteurs de *la Revue des Deux Mondes* les ont déjà vus, car l'illustre Barnum y a fait promener, avant la grande représentation générale, les cages les mieux garnies de sa ménagerie foraine. Ils ont nom Marat, Danton et Robespierre. Marat est le crocodile affecté du « délire ambitieux » et de la « manie des persécutions », qui, « dès l'abord et jusqu'à la fin, a été dans le droit fil de la Révolution, lucide à force d'aveuglement, grâce à sa logique de fou. » Danton, le monstre favori du dompteur, évidemment, est un crocodile qui a des « entrailles » et « du cœur », et même « une large et vive sensibilité, la sensibilité de l'homme de chair et de sang. » Cependant, c'est aussi un « Mandrin » qui « pour voie » n'a pas « choisi le grand chemin », mais qui marche sur « les délimitations précises et délicates qui circonscrivent la personne humaine », et qui « comme un Clovis, avec des facultés égales, avec des expédients pareils, avec une bande pire, se lance à travers la société chancelante pour la démolir et la reconstruire à son profit ». Quant à Robespierre, c'est le crocodile « cuistre », ce « Grandisson » qui porte un masque « collé à sa peau », qui « voit aussi clair que Marat » et qui se nourrit de

même, ajoutant toutefois à sa ration *les hommes vicieux*, en guise de gibier spécial et préféré ».

Ces gros crocodiles nous dispenseront d'examiner les petits.

M. Taine a imaginé, il le croit du moins, la méthode scientifique dans la critique littéraire, artistique et historique. Tant qu'il s'est tenu à la critique littéraire et artistique, sa méthode, qui consiste à expliquer les œuvres par le tempérament, et le tempérament par les milieux, a donné des résultats contestables, sans doute, mais d'autant plus remarquables qu'il savait les présenter avec un merveilleux talent d'écrivain. Depuis qu'il a abordé la critique historique ou plutôt l'histoire même, sa méthode a subi quelque modification. Comme il n'a plus l'homme dans sa manifestation plastique, sculpture, peinture ou livre, il est obligé de le reconstituer par ses actes tels qu'il les trouve racontés et jugés chez les contemporains. Seulement il ne lit, ne recueille et ne cite que les récits et les jugements de ceux qui ont condamné ce qu'il condamne et loué ce qu'il loue. Le reste, il ne le discute même pas; il l'ignore. Et en constatant ce caractère indéniable des derniers écrits de M. Taine, je ne mets pas en doute sa bonne foi. Les chefs-d'œuvre de W. Shakespeare sont, suivant lui, le produit d'un afflux de sang dans un cerveau. Ses conceptions historiques ne seraient-elles pas le produit d'un flot de bile qui lui monte au cœur ? B.-H. G.

La Marine des Ptolémées et la marine des Romains, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie ; 2 vol. in-18.

Le vice-amiral Jurien de la Gravière continue ses études sur la marine antique avec applications à la marine de notre pays et de notre temps. J'ai eu occasion, ici même, de rendre compte des sept volumes déjà parus et racontant la longue lutte navale entre la Grèce et l'Asie. Ce que j'ai dit alors, j'aurais à le redire ici au sujet de ce nouvel ouvrage. Le procédé est le même, et le charme, et l'utilité sont les mêmes aussi.

Il n'est pas besoin d'être du métier pour s'attacher au récit et pour comprendre les détails techniques indispensables. On est entraîné jusqu'au bout, sans fatigue, par un style clair, facile, spirituel, plein de chaleur et de mouvement, qui sert d'enveloppe à nne érudition sûre d'elle-même et jamais pédante, à des théories de stratégie navale qui pourraient bien être fécondes et à une pensée virile qu'inspire l'amour du pays.

Des cartes, fort bien faites, ajoutent à la valeur des renseignements contenus dans ces deux volumes. Ils méritent d'être accueillis également du savant, du politique, de l'homme de guerre et de tout lecteur curieux des choses de l'esprit ou inquiet des intérêts de la France. B.-H. G.

Ravaillac, par Amédée Callandreau, notaire à Cognac. Paris, Alphonse Picard, 1884. Un vol. in-8°. — Prix : 6 francs.

Que faire en province à moins qu'on ne songe ? C'est dans nos petites villes de province que le goût des considérations générales devrait surtout, ce nous semble, se développer. A Paris, il faut quelque effort de volonté pour s'isoler, pour se défendre d'entrer dans la mêlée des partis : à faire œuvre de polémiste, à Paris, on s'appartient difficilement. Combien différente est la vie de province ! Quiconque veut faire emploi de son intelligence le peut aisément ; il le peut, pour telle tâche qu'il lui plaît de choisir. Malheureusement, en province, aujourd'hui, sous l'influence de nous ne savons quel mauvais génie, on châtre son esprit, on se refuse à porter des jugements sur les grands événements accomplis en un pays ou dans l'autre, sur le développement des civilisations; on ne veut ni penser ni sentir. On recueille quelques *miettes de l'histoire*, on consulte de vieilles chartes, on transcrit des actes notariés, on déduit une petite vérité à peu près inutile; on est érudit. Trop d'érudition. Nous ne vivons pas de la science, mais nous vivons de la morale, et les nobles pensées émises qui contribueraient à faire des caractères seraient certainement d'une autre importance. Nous ne dédaignons pas les grains de mil ; les perles feraient mieux notre affaire.

M. Callandreau, qui est notaire, a fait un travail prouvant un grand souci de la vérité, en même temps une certaine dépense d'activité intellectuelle. Il a dit quels étaient les ascendants de Ravaillac et quels furent les derniers membres de sa famille; il a dit le lieu de naissance du meurtrier de Henri IV, et décrit la maison qu'il habita. Le travail est excellent, mais le fait de rassembler des matériaux pour l'historien équivaut au fait d'amener à la surface du sol les pierres dont l'architecte doit user pour élever l'édifice qu'il a conçu. F. G.



BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie de Mathurin Régnier, par HENRI CHERRIER. Paris, P. Rouquette, MDCCCLXXXIV, in-12 de IV-56 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux, et tiré, sur beau papier, à 200 exemplaires seulement.

Quelque modeste que puisse paraître cette petite monographie bibliographique, elle représente cependant un travail et des recherches considérables; il n'a pas fallu moins de trente années d'investigations patientes pour mener cette étude à bonne fin. Dès 1856, à peine libéré des bancs du collège, M. Cherrier, c'est lui qui nous l'apprend, éprouva le besoin de concentrer sur un auteur français toutes ses prédilections et de lui consacrer tous ses moments de loisir. Après bien des tentatives, il rencontra fortuitement les œuvres de Régnier, les lut, ou plutôt les dévora, et, depuis lors, ne cessa de professer pour le satirique chartrain une passion profonde, pour ne pas dire un véritable culte.

Il commença par réunir toutes les éditions de son poète que l'on rencontre le plus communément; il se mit après en quête pour en découvrir d'autres plus rares et plus anciennes; enfin, son ambition croissant avec son amour pour Regnier, il résolut de conquérir *toutes* les éditions et réimpressions de son auteur favori.

Malheureusement pour lui, il n'a pu réaliser encore ce beau rêve et quelques éditions, mais en bien petit nombre, du vieux Mathurin, manquent encore à sa belle collection.

Toutefois, en attendant qu'il pût combler ses lacunes, M. Cherrier a pris soin de noter et d'écrire minutieusement, au cours de ses interminables pérégrinations dans les librairies et bibliothèques, les quelques *desiderata* qu'il poursuit toujours. Grâce à ces notes et grâce aux éditions qu'il possède, il s'est trouvé à même de rédiger la bibliographie qu'il nous offre aujourd'hui.

Le travail de M. Cherrier est rangé suivant l'ordre chronologique, le seul vraiment utile en l'espèce; il se compose de 79 articles, répartis comme suit : 4 éditions publiées du vivant de Régnier, 39 parues pendant le XVII[e] siècle, 15 pendant le XVIII[e] et 21 au XIX[e].

La première édition des œuvres de Régnier (Paris, Toussaincts du Bray, 1608, in-4°) est la plus rare de toutes; elle est sans prix, car on n'en connaît que trois exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, à l'Arsenal et chez M. le baron de Ruble. La dernière qui ait paru, à l'époque actuelle, date de 1876, et a été publiée chez Jouaust, par les soins de M. Louis Lacour (in-18, 3 fr. 50).

Beaucoup de réimpressions, données entre ces deux dates extrêmes, sont plus ou moins médiocres ou n'offrent que peu d'intérêt; mais il en est une vingtaine environ qui, par la beauté de leur exécution, la disposition des pièces, les remarques, les variantes, les ornements ou les fleurons, les travaux des commentateurs, conservent des prix relativement élevés et mériteront toujours d'être recherchées par les lettrés et les délicats. A ces éditions M. Cherrier a consacré des descriptions et des notes pleines d'intérêt et de recherches qui ont dû lui coûter bien des peines, et qui constituent assurément la part la plus importante et la plus utile de son travail; pour les autres, il s'est contenté de les décrire; ce qui est bien suffisant. Il est à regretter cependant que, pour le plus grand nombre des articles qu'il décrit si bien, le bibliographe n'ait pas cru devoir en indiquer la pagination. Cette mention n'est point superflue en bibliographie, et il lui eût été bien facile de la reproduire, puisqu'il n'a rien décrit que *de visu*. Hormis cette légère critique, il n'y a rien à reprendre dans l'étude de M. Cherrier, qui a complété son essai par une courte notice sur l'iconographie de Mathurin Régnier. Il y avait peu de chose à dire sur ce point, car ce poète a été fort peu illustré. Ce qu'il importe surtout de savoir, c'est qu'il ne paraît pas exister de portraits authentiques de notre auteur; c'est ainsi que les dix portraits que l'on connaît de lui semblent tous être apocryphes; Régnier y est représenté sous deux types très différents : l'un, où il est figuré lourd et épais; l'autre, où il est dessiné grand, mince et distingué; on n'a donc que l'embarras du choix et l'on peut se le figurer à son gré.

Ainsi que nous le disions il y a trois ou quatre ans, le goût des monographies bibliographiques se développe de plus en plus; depuis, nous avons vu paraître, sans parler des travaux plus anciens, des bibliogra-

phies de Marivaux, de Voltaire, de Musset, de Beaumarchais, de Poulet-Malassis, et d'autres encore; M. Cherrier vient continuer la série par sa charmante étude sur Mathurin Régnier; remercions-le de ce bon exemple et souhaitons qu'il ait beaucoup d'imitateurs.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au château des Tuileries. — Catalogue authentique publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par E. Q.-B. Paris, Damascène Morgand, 1884; in-18 de XXI-IX et 184 pages. Imprimé à Lille, chez L. Danel. Tiré à 300 ex. numérotés sur beau papier vergé.

L'auteur de ce charmant petit volume n'est autre que M. Ernest Quentin-Bauchart, l'érudit et délicat amateur bien connu dans le monde de la bibliophilie. Le livre qu'il nous offre est le complément nécessaire de deux productions analogues, parues il y a déjà plus de vingt ans; c'est aussi une sorte de protestation contre les idées qui présidèrent, un peu de parti pris peut-être, à leur publication.

Tout le monde connaît ces deux ouvrages, devenus relativement rares et fort recherchés maintenant; ce sont :

1° *Livres du Boudoir de la reine Marie-Antoinette*, catalogue authentique, etc.; avec préface et notes, par Louis Lacour. Paris, J. Gay, s. d. (octobre 1862); petit in-8° de LXXII-144 pages. Tirage à 317 ex.; 5 francs.

2° *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon*, catalogue avec des notes du marquis de Paulmy, publié par M. Paul Lacroix. Paris, J. Gay, 1863; petit in-12 de XXVIII-128 pages. 317 ex.; 5 francs.

Comme le dit fort justement M. Quentin-Bauchart, « dans la première de ces publications, M. Louis Lacour a cherché à établir que la bibliothèque du « Boudoir » ne contenait que des productions frivoles, indignes d'une reine de France, œuvres stériles et souvent malsaines d'écrivains de pacotille et de conteurs de ruelles. Dans la seconde, M. Paul Lacroix s'est élevé, mais insuffisamment, contre les exagérations passionnées de M. Lacour, en démontrant que les livres du Boudoir ne représentaient qu'une partie de la bibliothèque du Petit-Trianon, bibliothèque de la campagne, où le libraire de la reine introduisait, sans penser à mal, à côté d'ouvrages plus sérieux, toutes les *nouveautés* annoncées dans l'*Année littéraire* et le *Mercure de France*.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions n'agréent à M. Quentin-Bauchart, qui repousse absolument le jugement sévère de M. Lacour et qui n'accueille pas plus volontiers les explications présentées par M. Lacroix. Il lui a semblé qu'il y avait mieux à faire, pour excuser la frivolité des bibliothèques à Trianon, que de plaider les circonstances atténuantes, et il a pensé qu'à cette collection de petits livres de littérature légère, rassemblés à Trianon pour l'amusement de la reine, on devait opposer la grande et belle bibliothèque qu'elle possédait aux Tuileries, « bibliothèque dont la composition annonce un esprit curieux et cultivé », suivant les propres expressions du grave et savant Millin.

C'est à cette pensée de juste réparation que nous devons la publication nouvelle de M. Quentin-Bauchart. La tâche qu'il a entreprise, très modeste en apparence, a été remplie par lui avec un soin et une minutie exceptionnels. Il a pris pour base de son travail le catalogue original de cette collection royale, catalogue qui figure sous le numéro 13,001 au département des manuscrits (fonds français) de la Bibliothèque nationale.

Ce *Catalogue des livres de la reine*, formant un in-4° de 31 feuillets, est précédé d'un avertissement où son rédacteur anonyme (peut-être Campan?), signale à la reine les moyens qu'il a cru devoir employer pour faciliter ses recherches. Les ouvrages énumérés sont au nombre de 460, comprenant environ 1,800 volumes.

L'ensemble de cette bibliothèque, formée avec intelligence, sous la surveillance du roi, qui avait pris soin d'en déterminer le classement, est remarquable. La religion, l'histoire, les sciences et les arts, ainsi que les belles-lettres, y sont représentés par les ouvrages les plus importants et les plus sérieux dans chaque genre; la littérature légère en est entièrement bannie, et, à part une demi-douzaine de fades auteurs tels que Dorat, Mlle de Lussan, ou d'Arnaud, il n'est aucun de ces ouvrages qui ne fît très bonne figure dans le cabinet de l'homme d'étude le plus austère.

Les Livres du château des Tuileries sont, depuis 1793, à la Bibliothèque de la rue Richelieu; tous ou presque tous font partie de la réserve. M. Quentin-Bauchart, ne voulant pas se borner à reproduire textuellement la teneur du catalogue manuscrit, a pris la peine de se transporter à la Bibliothèque nationale, et d'examiner par lui-même ces 1,800 volumes, qu'il a pu ainsi décrire *de visu*. Tout en respectant les di-

visions de son manuscrit et en en reproduisant toutes les indications, il a eu soin de compléter certains articles trop sommairement énoncés et d'y joindre d'intéressantes indications relatives à la condition et à la reliure des livres, à leur provenance, aux gravures, aux armoiries qu'ils contiennent, etc., etc. Il n'a rien négligé, en un mot, pour faire de son petit volume un document utile, modèle parfait d'exactitude et de fidélité.

Personne plus que M. Quentin-Bauchart n'était à même de mener à bien cette entreprise, œuvre utile qui contribue à enrichir notre trésor bibliographique, et surtout œuvre honnête destinée à réagir contre une de ces innombrables idées fausses qu'on ne cesse, depuis bientôt un siècle, d'exploiter pour ternir la mémoire de la plus infortunée des reines. Il importait, à plus d'un titre, de compléter et de présenter sous son véritable jour la physionomie de Marie-Antoinette considérée comme bibliophile, et nul ne pouvait mieux accomplir cette tâche que l'érudit bibliographe qui prépare actuellement un ouvrage « sur les femmes bibliophiles aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. » PHIL. MIN.

Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par le comte DE REISET, ancien ministre plénipotentiaire. — *Livre-Journal de Mme Eloffe, marchande de modes.* — Tome Ier : 1787-1790; — Tome II : Les amies de la reine; — Marie-Antoinette à la Conciergerie; — sa mort; — 1790-1793. Ouvrage illustré de près de 200 gravures, dont 110 grandes planches, 68 coloriées. Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1885. Deux magnifiques vol. grand in-8° de 483 et 541 pages. — Prix 60 francs.

Jamais les études historiques n'ont été plus en faveur qu'à notre époque; jamais aussi elles n'ont été cultivées avec plus de succès. Chaque jour nous voyons paraître quelque nouveau travail, d'où se dégage une parcelle au moins de cette vérité historique si nécessaire et si précieuse, mais en même temps si difficile à établir que, maintenant encore, certains faits et certaines époques ne nous sont connus que sous des aspects inexacts ou faussés. Aussi tout est-il bon pour les chercheurs vraiment animés du feu sacré : mémoires, lettres, journaux, notes et fragments dédaignés ou ignorés, tout, entre leurs mains diligentes, peut se transformer en documents utiles et contribuer au développement de la science de l'histoire, soit en confirmant des faits douteux ou contestés, soit en en révélant d'autres insoupçonnés ou méconnus.

C'est ainsi que le précieux travail de M. de Reiset n'a pas d'autre point de départ que l'humble cahier de notes, espèce de main courante, d'une simple marchande de modes. — Il faut dire aussi que Mme Eloffe, dont le journal a donné naissance à ce bel ouvrage, n'était point une marchande ordinaire. Nièce et successeur de Mme Pompey, « marchande de modes suivant la cour », elle était journellement en rapport avec les plus grandes familles de Versailles et de Paris, et son *Journal*, pour la période qu'il embrasse, peut être considéré comme un véritable complément de l'Almanach de la cour et de la ville. Il renferme les plus grands noms de France et l'on y sent aussi « une petite odeur de bourgeoisie », car, à côté des dames de la première noblesse et de la magistrature, on y rencontre encore beaucoup de riches et élégantes bourgeoises. Ainsi placée, Mme Eloffe, si elle avait voulu écrire des mémoires, eût pu laisser des souvenirs et des récits bien curieux; mais ni ses aptitudes littéraires (son écriture et son orthographe en font foi) ni ses idées ne lui permettaient de viser si haut. Son livre-journal est un simple répertoire de commerce; les indications qu'il contient n'ont, au premier abord, rien d'attrayant et semblent ne pouvoir offrir aucun intérêt. C'est cependant dans ce grossier canevas que M. de Reiset a su trouver la matière de son merveilleux ouvrage. Mais que de peines, que de recherches ne lui a-t-il pas fallu braver et entreprendre pour arriver à ce résultat! Bien qu'un tel labeur échappe à l'analyse, surtout dans un aperçu si restreint, essayons pourtant d'en donner une faible idée.

Le journal de Mme Eloffe commence le 1er janvier 1787 et s'arrête le 19 août 1793. — Suivant scrupuleusement le texte de son *auteur*, M. de Reiset le reproduit d'abord jour par jour; puis, à la suite de chaque article, il donne sur les personnages cités toutes les indications, puisées aux meilleures sources, qu'il a pu recueillir; il y joint des explications et au besoin de véritables commentaires sur les objets mentionnés par Mme Eloffe, sur leur prix, leur usage, leur nature. C'est un véritable travail de restitution sur la toilette masculine, et surtout féminine, à la fin du règne de Louis XVI, rempli de renseignements curieux et instructifs sur des choses à peu près ignorées aujourd'hui. Quelles que soient, en effet, les singularités des modes actuelles, on ne peut se faire une idée de celles d'alors, ni s'imaginer la recherche, l'étrangeté, la futilité ou même le ridicule que comportaient, à cette époque, tous les *agréments* de la toilette des dames.

A ce point de vue, assez secondaire du reste, le travail de M. de Reiset offre donc un réel intérêt; toutefois, s'il n'avait d'autre but et d'autre utilité, on devrait se borner à le ranger dans la classe des livres de haute curiosité, tels, par exemple, que le *Livre de Lazare Duvaux* ou l'*Inventaire du cardinal Mazarin*. Mais ce qui, à nos yeux, fait de ce bel ouvrage un travail historique de premier ordre, c'est qu'au travers des mille détails qu'il renferme, on voit constamment dominer une figure, celle de la reine, que M. de Reiset ne perd jamais de vue, qu'il nous montre sous son vrai jour, dans toute sa simplicité, dans sa *familiarité*, si l'on peut dire ainsi, et qu'il venge, chemin faisant, de mille calomnies absurdes ou odieuses.

A l'encontre de tant d'autres qui ne se sont occupés de Marie-Antoinette que pour chercher à ternir sa mémoire, M. de Reiset, sans rien forcer cependant, nous la fait voir simple, bonne, charitable, économe

même, quoi qu'on ait prétendu; et, quand il arrive aux derniers temps de cette royale existence, il sait nous la présenter sous un aspect de supériorité, de dignité, de grandeur qu'on chercherait vainement à rabaisser. Aussi a-t-il pu dire avec raison dans sa préface : « Ces pages, pour ceux qui les liront attentivement, donnent les jours de bonheur et de peine de la reine. »

Et tout cela, à l'occasion du journal d'une marchande de modes! Que d'admiration et de reconnaissance ne doit-on pas à l'érudit historien qui, sur un sujet si mince en apparence, a su élever un monument si intéressant et si utile! — En parcourant ces deux beaux volumes, nous avons ressenti la même impression d'intérêt et de plaisir que nous procurait naguère la lecture de la belle étude de M. Germain Bapst sur Marie-Josèphe de Saxe, la mère de Louis XVI.

Comme ce dernier, M. de Reiset a eu soin de compléter son travail par des Index de noms et de choses indispensables pour se guider au milieu des faits et des anecdotes innombrables qu'il renferme. — Nous ne parlerons pas de la condition matérielle de ces volumes, non plus que de leurs très curieuses illustrations; c'est en dire assez que de rappeler qu'ils sortent de la maison Firmin-Didot. Ajoutons, pour compléter notre appréciation sur ce remarquable ouvrage, que nous serions fort surpris si l'auteur n'était forcé d'en donner, à court délai, une nouvelle édition.

PHIL. MIN.

Jacques le fataliste et son maître, par DIDEROT, orné de douze dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Mongin, Teyssonnières. Paris, imprimé pour les Amis des livres, 1884. — Magnifique volume grand in-8° de 402 pages, imprimé par Georges Chamerot, à 138 exemplaires, sur papier impérial du Japon. Toutes les compositions sont en double état, eau-forte pure et épreuve terminée avant toutes lettres; elles ont été tirées par les soins de MM. Clément et Chardon. — Ne se vend pas.

Chaque année, la « Société des Amis des livres », dont il a été souvent parlé dans cette revue, publie, conformément à ses statuts, un chef-d'œuvre littéraire pour lequel on épuise toutes les ressources de la typographie et de l'art de la gravure. L'ouvrage choisi par les membres de cette petite académie bibliographique, pour l'exercice 1884, était *Jacques le fataliste.*

Bien entendu, nous n'avons pas à nous étendre ici sur ce merveilleux dialogue dans lequel, comme dans *le Neveu de Rameau,* Denis Diderot a prodigué des trésors de finesse, d'observation, d'esprit, de bon sens et de malicieuse ironie. Nous nous bornons à parler des conditions matérielles de ce splendide ouvrage, qui fait le plus grand honneur à tous les artistes qui y ont coopéré aussi bien qu'au groupe de bibliophiles délicats qui l'ont publié à grands frais.

Ainsi qu'il est dit plus haut, le papier choisi est le plus luxueux que l'on connaisse; seul, le parchemin peut être plus plaisant à l'œil et plus durable; mais il est douteux qu'il puisse mieux recevoir l'impression faite à l'aide des plus beaux caractères que possède la riche typographie de M. Georges Chamerot. Du reste, les Amis des livres se réservent-ils peut-être l'emploi du vélin pour une autre de leurs belles publications.

Quant à la partie purement artistique du volume, elle est des plus remarquables. Les douze compositions de M. Maurice Leloir sont autant de petits chefs-d'œuvre de grâce, de finesse et de sentiment. Toutes, il est vrai, ne nous semblent pas d'égale valeur; le frontispice, par exemple, ainsi que la planche finale, dans lesquels l'artiste a réuni des épisodes divers, sont moins bien finis que les sujets séparés; l'exécution en est plus molle; il y règne une sorte de confusion où le regard ne trouve point à se fixer. Mais, à côté de ces compositions moins marquantes, presque toutes les autres sont faites pour charmer, et quelques-unes dénotent vraiment un art supérieur. Toutes les têtes sont pleines d'expression, et les figures de femmes, notamment, sont d'un sentiment plus exquis. Ces petits tableaux malheureusement ne sauraient se décrire ni se raconter; la vue seule peut mettre à même de les bien apprécier. Ce que l'on peut dire toutefois, c'est que M. Maurice Leloir a été parfaitement inspiré dans le choix de ses sujets et que, parmi les épisodes dont fourmille le livre de Diderot, il a très justement discerné les plus curieux et les plus intéressants.

En somme, la nouvelle publication de la « Société des Amis des livres » est certainement la plus remarquable qu'elle ait donnée jusqu'à présent, et l'une des plus belles qui aient été faites dans ces derniers temps. C'est un véritable bijou qui fera l'orgueil et la joie des bibliophiles assez heureux pour le posséder.

A ce sujet, nous mentionnerons une remarque que nous avons faite et qui n'a pas laissé de nous surprendre. Si nous sommes bien renseigné, la Société des Amis des livres se compose en tout de soixante-seize membres titulaires, honoraires et correspondants. Très jaloux de leurs belles publications, ces honorables bibliophiles ne devaient, dans le principe, tirer que le nombre d'exemplaires strictement nécessaire des livres qu'ils éditent. Or nous remarquons que, chaque année, ils semblent se départir peu à peu de cette règle. C'est ainsi que leur volume de 1884 est tiré à 138 exemplaires, c'est-à-dire presque au double de ce qu'il leur faut. A coup sûr, toute idée de spéculation doit être rigoureusement écartée quand il s'agit d'une réunion d'amateurs aussi délicats que généreux; ils ont, on le sait, l'usage de faire des présents de quelques-uns de leurs délicieux volumes. Mais, en se relâchant si sensiblement de la règle qu'ils s'étaient d'abord imposée, ne craignent-ils point de tomber dans un abus et d'amoindrir un peu, non le mérite, mais la valeur de leurs précieuses productions?

A. Z.

Paris Anecdote, par A. PRIVAT D'ANGLEMONT; avec une préface et des notes, par Charles Monselet. Édition illustrée de cinquante dessins à la plume par J. Belon, et d'un portrait de Privat d'Anglemont, gravé à l'eau-forte, par R. de Los Rios. Paris, P. Rouquette, MDCCCLXXXV. Grand in-8° de 278 pages, imprimé chez Jouaust et Sigaux. Tirage à petit nombre sur beau papier, plus quelques exemplaires de grand luxe à 50 francs. Jolie couverture imprimée en couleur. — Prix : 12 francs.

Il n'est point question de faire ici la biographie d'Alexandre Privat d'Anglemont; son histoire est du reste fort courte et peu féconde en faits importants. Il suffit de rappeler qu'il naquit dans la petite île Sainte-Rose, aux Antilles, vers 1815 ou 1818, qu'il fut amené fort jeune en France, où il fit ses études aû collège Henri IV, qu'il roula, c'est le vrai mot, sur le pavé de Paris, pendant plus de vingt-cinq années et qu'il mourut, en 1859, à l'hôpital, bohème et misérable comme il avait vécu. — On chercherait vainement son nom dans les dictionnaires biographiques; ce nom est pourtant bien plus connu que celui de la plupart des *célébrités* qui encombrent ces sortes de recueils. Cela tient à ceci sans doute : à défaut d'une biographie en forme, Privat d'Anglemont n'a pas manqué d'historiens; sans parler des innombrables chroniqueurs qui se sont occupés de lui, souvent, hélas! pour s'égayer à ses dépens, des écrivains autorisés n'ont pas dédaigné de raconter et d'expliquer à certains égards l'étrange existence de cet incomparable bohème. C'est d'abord Alfred Delvau (*Étude sur la vie de Privat d'Anglemont*, Paris, Delahays, 1861), puis M. Théodore de Banville (*Mes Souvenirs*, Paris, 1882), qui lui ont consacré de très curieuses pages; actuellement, c'est M. Charles Monselet qui vient d'écrire, pour son livre, une préface des plus spirituelles; enfin, en ce moment même, M. Lorédan Larchey publie, dans *le Monde illustré*, sur le pauvre Privat, une revue anecdotique résumant tous les autres travaux.

La bibliographie de Privat est plus facile encore à faire que sa biographie : une plaquette, deux petits volumes en forment les principaux éléments, savoir :

1° *Voyage à travers Paris.* — I. *Le Prado.* Paris, Paulier, 1846; in-18, 75 centimes. — Ce livret, introuvable aujourd'hui, est peut-être le même que celui qui reparut, en 1855, sous le titre de *Physionomies de Danseurs, — la Closerie des Lilas*, et qui n'est pas moins rare que le précédent.

2° *Paris Anecdote.* — Paris, Jannet, 1854; in-16, 1 franc. — Recueil d'articles publiés d'abord dans le journal *le Siècle.* 2° édition. Paris, Delahays, 1860. — 1 franc.

3° *Paris Inconnu;* précédé d'une notice sur la vie de l'auteur, par Alfred Delvau. Paris, Delahays, 1861; in-16, 1 franc. — Comme le précédent, ce petit volume est un recueil d'articles parus séparément. Tous deux ont été réédités en 1875, chez Delahays, au prix de 2 francs. Mais il est fort à croire que c'étaient des exemplaires invendus des premières éditions, parés de nouvelles couvertures.

Si l'on joint à ces petits volumes quelques articles en prose, insérés dans divers écrits périodiques et quelques pièces de vers, non sans mérite, mais dont on lui conteste plus ou moins justement la paternité, on aura dans son ensemble l'*œuvre* de Privat d'Anglemont; — si mince qu'elle puisse paraître, elle semble cependant devoir être plus durable que maintes productions plus vantées. Comme le dit fort judicieusement M. Charles Monselet : « Privat n'avait qu'un volume dans le ventre, mais ce volume lui survivra; il a déjà la valeur des chapitres de Saint-Foix et de Mercier, car la plupart des quartiers et des mœurs qu'il a décrits ont disparu. »

Rien de plus vrai; tout ce que nous a peint Privat d'Anglemont a été pris sur le vif; il n'a rien puisé dans son imagination; mais, comme il savait observer et *voir*, il a pu retracer, avec une scrupuleuse exactitude et sous une forme saisissante, nombre de faits et de types échappés jusqu'alors aux regards des indifférents. On peut dire de son ouvrage que c'est un livre de bonne foi et, pour employer une expression à la mode, on peut dire surtout que c'est un livre *vécu*. Il ne fallait rien moins que cet intrépide noctambule et cet infatigable flâneur pour arriver à photographier ce petit monde qu'il fait passer sous nos yeux.

Quelle mine de renseignements, dans ses industries inconnues! que de choses surprenantes et vraies, quoique invraisemblables, dans son *Paris inconnu!* Voilà du vrai réalisme, du naturalisme véritable, et l'on peut affirmer sans crainte de démenti qu'à l'époque présente, si friande de ces sortes de *documents humains*, il n'a pas été fait encore un livre équivalent à celui de Privat d'Anglemont.

Comme la plupart des publications de ce genre, les petits livres de Privat, tombés, il y a dix ans, à des prix de rabais infimes, sont devenus assez rares et se voient maintenant recherchés par les nombreux collectionneurs de *Parisienneries*. Chaque jour, le nombre de ces livrets, assez laids du reste, diminue par suite d'accidents divers, et l'on pourrait parier à coup sûr que, d'ici à quelques années, un exemplaire en bon état de ces livrets se vendra son pesant d'argent.

L'ingénieux éditeur du passage Choiseul a pensé avec raison qu'il ne fallait pas exposer à cette déconvenue les bibliophiles de plus en plus nombreux qui *font* sur Paris. C'est à leur intention qu'il a réuni les deux petits livres de Privat en un beau volume, solide, bien établi et fort élégant, qui, mieux que les pauvres éditions orignales, pourra braver les injures du temps et figurer honorablement dans une bibliothèque. Pour plus d'attrait, il y a semé cinquante dessins à la plume qui illustrent convenablement les divers chapitres de l'ouvrage; et, ce qui lui donne plus de prix encore, il y a joint un portrait de l'auteur, d'un intérêt saisissant, admirablement traité par M. de Los Rios. Enfin, autant que tout le reste, la charmante préface de M. Charles Monselet contribue à faire de ce beau volume un ouvrage désirable

à tous les points de vue; aussi serions-nous fort surpris si M. P. Rouquette n'était amplement récompensé de ses peines par l'empressement des amateurs.

PHIL. MIN.

Les Sonneurs de sonnets (1540-1866), par ALFRED DELVAU. Eau-forte de Frédéric Massé. Paris, Bachelin-Deflorenne et C[ie], M DCCC LXXXV. Petit in-8° de 157 pages, imprimé chez Bonnedame père et fils, à Épernay; tirage restreint sur papier vergé; 6 francs (Fait partie de la Bibliothèque littéraire du XIX[e] siècle)

De tous les ouvrages du fécond Delvau, l'un des plus rares, sinon le plus rare, est assurément celui dont M. Bachelin-Deflorenne nous offre aujourd'hui une charmante réimpression. Delvau n'est point le premier écrivain qui ait entrepris d'écrire l'histoire du sonnet, ce merveilleux petit poème qui, bien que d'origine italienne, a si bien convenu et s'est si bien adapté au génie de la langue française. Avant comme après lui, des essais ont été faits sur ce chapitre de notre histoire littéraire, mais, mieux que ses devanciers et ses imitateurs, Delvau a su jeter dans son travail une variété, un charme, un humour que l'on ne retrouve point dans les autres productions similaires. Est-ce à dire pour cela qu'il ait véritablement épuisé la matière et écrit une parfaite histoire du sonnet? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que cette histoire complète, tant au point de vue didactique que sous le rapport littéraire, est encore à faire maintenant. Les matériaux, d'ailleurs, ne manqueraient pas à l'érudit que tenterait cette attrayante entreprise, ainsi qu'on peut le voir par la liste suivante d'ouvrages relatifs au sonnet et à son histoire, liste dans laquelle nous ne mentionnerons que les travaux les plus importants. Ce sont :

1° *Dissertation sur le sonnet*; — en tête du recueil intitulé : *Sonnets*, par Évariste Boulay-Paty. Paris, 1851, in-8°.

2° *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française*, par Charles Asselineau; 2[e] édition; Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857; in-18 de 43 pages, tiré à 150 exemplaires. — 5 francs.

Réimprimé en tête de : *Le Livre des sonnets*, dix dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1874, in-8°, et de : *Le Livre des sonnets*, quatorze dizains de sonnets choisis; Paris, Lemerre, 1875, in-18. — 6 francs.

3° *Les Sonneurs de sonnets*, par Alfred Delvau. Paris, Bachelin-Deflorenne, in-32, 1867. — 5 francs. Réimprimés aujourd'hui dans la forme décrite en tête de cet article.

4° *Monographie du sonnet*. Sonnettistes anciens et modernes; suivis de quatre-vingts sonnets par M. Louis de Veyrières, Paris, Bachelin-Deflorenne; 1869-1870. 2 vol. petit in-8° de 288-260 et 72 pages. — 8 francs.

Précieux travail bio-bibliographique, le plus utile assurément qui ait paru, jusqu'à ce jour, sur le sujet en question.

5° *Du rondeau, du triolet, du sonnet*, par Paul Gaudin. Paris, Librairie centrale (J. Lemer), 1870. Petit in-8° de 250 pages. — 5 francs.

6° *Almanach du sonnet pour 1874*. Sonnets inédits publiés avec le concours de 150 sonnettistes. Aix, V[e] Remondet-Aubin, 1874, in-16 carré de 200 pages. — 2 francs.

Curieux recueil qui a été continué.

7° F. de Gramont : *Les vers français et leur prosodie*. Paris, 1876, in-18. Étude technique dans laquelle le sonnet tient une place importante.

Nous passons, bien entendu, sous silence nombre d'articles relatifs aux sonnets insérés dans des dictionnaires encyclopédiques ou dans des manuels; les ouvrages que l'on vient de citer suffisent pour faire comprendre de quelle faveur jouit ce petit poème à notre époque, et combien il reste à faire encore pour en composer la monographie complète.

La plupart de ces écrits ont été rapidement épuisés, mais aucun n'est devenu plus rare que *les Sonneurs de sonnets*, qui atteignent dans les ventes des prix fort élevés. Or ce livre de Delvau, qui est peut-être son meilleur ouvrage, est aussi la plus intéressante, la plus piquante, la plus littéraire des productions relatives au sonnet et à son histoire; sans adopter absolument tous les jugements que l'auteur y formule, on ne saurait nier qu'il y a renfermé, sous une forme exquise, une multitude d'aperçus ingénieux, de fines critiques, de faits curieux, qui témoignent de lectures immenses et d'une réelle érudition sans prétention et sans pédanterie. A notre avis, en un mot, Delvau, dans ce charmant ouvrage, a tracé le véritable plan, ou, si l'on préfère, les grandes lignes d'un travail d'ensemble sur l'histoire littéraire du sonnet.

Il était donc fort regrettable qu'un travail si précieux, devenu presque introuvable, échappât aux désirs des bibliophiles et des lettrés; aussi M. Bachelin-Deflorenne leur a-t-il rendu un grand service en mettant à la portée de tous cette ravissante réimpression. L'eau-forte qui accompagne le volume, un peu surchargée de détails, n'est peut-être pas d'un grand intérêt; elle a toutefois le mérite de reproduire les traits de l'auteur. Pour nous, nous nous serions fort bien contenté d'un simple portrait de Delvau, plus agrandi et mieux fini.

En somme, cette nouvelle et sans doute dernière édition des *Sonneurs de sonnets*, est une véritable bonne aubaine pour les bibliophiles; c'est aussi, jusqu'à présent du moins, la plus utile production qui ait paru dans la « Bibliothèque littéraire du XX[e] siècle », que son habile éditeur nous semble commencer quelque peu prématurément.

PHIL. MIN.

Livret illustré du Musée du Luxembourg, contenant environ 600 reproductions d'après les dessins originaux des artistes, des gravures et divers documents; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Ouvrage approuvé par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Un vol. de LXIV-256 pages in-8°. Paris, 1884. Librairie d'art, L. Baschet. — Prix : 3 fr. 50.

Catalogue illustré de l'Union centrale des Arts décoratifs, contenant environ 200 reproductions, avec une étude sur l'*Art rétrospectif*, par VICTOR CHAMPIER; publié sous la direction de F.-G. Dumas. Un vol. de 176 pages in-8°. Paris, 1884; à la même librairie. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux volumes portent les numéros 12 et 15 de la « collection F.-G. Dumas ». Le premier était attendu depuis longtemps. Un catalogue du Musée du Luxembourg, si, d'année en année, au moyen de suppléments, on le maintient au courant des acquisitions nouvelles, est un document précieux pour l'histoire de l'Art. C'est pourquoi nous regrettons un peu que M. Dumas ait, comme il le fait pour ses catalogues du Salon annuel, demandé aux artistes vivants des dessins de leurs propres tableaux. Les peintres, en général, ne sont pas encore familiarisés avec les procédés de dessin qui se prêtent le mieux aux exigences du gillotage; de là des disparates nombreuses et de choquantes insuffisances. L'emploi direct de la photographie, en bien des cas, n'a pas été plus heureux, témoin le tableau célèbre de M. Paul Baudry, *la Fortune et l'Enfant*, cette perle de coloration blonde devenue ici un placard lourd et noir. A défaut de mieux cependant, le public se tiendra pour satisfait.

Le second volume donne prise à des regrets d'autre sorte. Son titre très ambigu est au total absolument illusoire. « Catalogue de l'Union centrale », cela dit trop ou trop peu. Au premier abord, on doit croire que ce catalogue est celui du Musée de l'Union centrale. L'ouvre-t-on, l'on s'aperçoit qu'il n'y est question que d'une faible partie de l'Exposition temporaire de l'Union centrale en 1884. Soit! mais parcourt-on ces pages, autre déception : on n'y trouve pas trace de catalogue. Des considérations historiques sur les arts de la terre et du verre en tiennent lieu. Venant de M. Victor Champier, elles sont assurément très intéressantes et littérairement d'un intérêt supérieur à celui d'un catalogue; mais les catalogues aussi ont leur genre d'intérêt très spécial, mais très réel; c'est ce dernier que le titre promet et que le livre ne tient pas. Enfin, neuf pages pour la pierre et le bois, cent quarante-sept pour la terre et le verre, la disproportion est excessive. E. C.

Les Manufactures nationales et les Arts du Mobilier. Plaquette de 38 pages in-8° sans nom d'auteur. Paris, 1884. Imprimerie de A. Quantin.

Cette petite brochure est formée de la réunion de cinq lettres échangées entre M. Lauth, administrateur de la Manufacture de Sèvres, et M. Ch.-Ed. Haviland, de la célèbre fabrique de porcelaines de Limoges. C'est M. Haviland qui a pris l'initiative de cette publication. En deux de ces lettres, en effet, avec l'autorité que lui donne sa grande situation industrielle et commerciale, il y fait la critique sévère du régime administratif sous lequel fonctionne notre manufacture nationale. Il constate qu'elle se protège avec un soin jaloux contre la curiosité indiscrète des fabricants et ne peut faire autrement sous peine d'en mourir ; elle ne vit donc qu'à la condition de refuser ses services à l'industrie privée, à laquelle d'ailleurs elle est dans l'impuissance de faire aucun mal. Si les finances du pays n'étaient écrasées déjà de trop lourdes charges, M. Haviland ne verrait nul inconvénient à laisser vivre comme par le passé cet établissement inutile. Malheureusement, le budget des manufactures nationales est nécessaire pour favoriser l'industrie française sous une autre forme que celle des subventions à ces manufactures. M. Haviland conclut à la transformation de Sèvres en école professionnelle, chargée de former des artistes céramistes et surtout des contremaîtres. Il demande enfin : « Que les fabricants de produits artistiques fassent *exactement* ce que font les artistes peintres et sculpteurs » un Salon annuel, — « et que l'État fasse pour les artistes peignant ou sculptant dans les ateliers de nos fabriques *exactement* ce qu'il fait pour les artistes peignant avec de l'huile sur des toiles et pour ceux qui reproduisent en plâtre, en marbre ou en bronze des femmes nues, perchées sur une jambe. » L'argumentation de M. Haviland est pressante, sa logique serrée. Les singulières traditions de dignité, familières à l'administration française, interdiront sans doute à l'honorable M. Lauth de répondre ; c'est fâcheux, car le débat engage des questions d'un intérêt économique considérable. E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Exploration scientifique de la Tunisie. Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique, par Charles Tissot, ancien ambassadeur, membre de l'Institut. Tome Ier. *Géographie physique, Géographie historique, Chorographie.* Un vol. in-4° de VIII-697 pages. Publication du Ministère de l'instruction publique. Paris, MDCCCLXXXIV. Imprimerie nationale.

Tels sont les jeux et les ironies de la Mort : un homme distingué par l'esprit et d'une intelligence cultivée jusqu'à l'érudition, on peut dire jusqu'à la science, consacre pendant plus de trente ans les loisirs de sa profession à une œuvre préférée, hérissée de difficultés, exigeant le patient effort d'observations incessantes et d'un travail soutenu avec la persévérance d'une idée fixe. L'œuvre est achevée, on l'imprime, l'auteur en surveille l'impression, en lit, relit, corrige les épreuves avec le soin jaloux qu'apporte à la toilette de l'enfant une mère qui va produire sa fille dans le monde. Les bons à tirer donnés et le tirage accompli, il revoit les bonnes feuilles une dernière fois, fait de nouvelles « corrections et additions, » écrit enfin une courte préface. Puis il attend, non sans quelque émotion, l'heure désormais prochaine de présenter l'œuvre de sa vie à l'Europe savante, à ses pairs, à ses amis, surtout à ses adversaires, à ceux dont il a loyalement discuté, contredit et réfuté l'opinion dans les questions qu'il traite. Parmi ceux-là même il en est qui ont disparu. Combien en ce moment il les regrette ! Ils ne pourront pas s'avouer convaincus et vaincus, concourir et assister à son triomphe. Hélas ! il ne sait pas que lui-même il n'y assistera pas davantage ; il ne voit pas le sourire narquois de la Mort, debout derrière lui comme la Todentanz d'Holbein, et qui attend cette minute même pour lui poser sur l'épaule le bout de son doigt glacé. Tel était le destin réservé à M. Charles Tissot. Il y a plus de trente ans, en effet, pendant un premier séjour à Tunis, — où il devait plus tard représenter la France à titre d'ambassadeur, — M. Tissot, jeune lettré, ferré à glace sur les auteurs anciens, se prit de passion pour l'étude du pays de sa résidence, que jadis avait illustré sa longue lutte contre Rome. Interrompu et repris maintes fois, suivant les vicissitudes de la carrière diplomatique, ce long labeur était achevé en 1881, au moment de l'occupation de la Tunisie. Mais l'établissement du protectorat français donnait le signal de diverses missions archéologiques dont il était intéressant de consigner les résultats en ce travail même. Quel était effectivement l'objet que l'auteur poursuivait en l'écrivant ? Il voulait dégager la géographie comparée de l'Afrique du Nord des erreurs, innombrables à ses yeux, qui l'embarrassaient, rapprocher autant que possible les textes antiques des indications recueillies sur le terrain et fournir ainsi une base solide à des recherches ultérieures. Cette œuvre de vaste érudition occupera deux volumes de 700 pages environ in-8°. M. Tissot écrivait la préface du premier, le 1er juin 1884 ; le 2 juillet, un mois après, il était mort.

Limitée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'Atlantique, au sud et à l'est par le Sahara, la partie de l'Afrique septentrionale qui comprend la régence de Tunis, l'Algérie et le Maroc forme un tout isolé, séparé du reste du continent africain par le désert, et appartenant, par sa faune comme par sa flore, à la zone méditerranéenne. Cette sorte de presqu'île dans la grande presqu'île africaine est partagée en trois zones distinctes, déterminées et fermées par les chaînes de l'Atlas, parallèles au littoral. Le littoral lui-même, de l'Atlantique aux caps tunisiens, n'est qu'une longue falaise à peine interrompue sur quelques points. Cependant, à la hauteur du promontoire de Sidi Ali el Mekki, les montagnes s'abaissent sur ce littoral comme dans l'intérieur. C'est par cette large échancrure, comprise entre les hautes falaises de la Numidie au nord-ouest et les bas-fonds des Syrtes au sud-est, que l'Asie et l'Europe ont successivement pénétré dans l'Afrique du Nord. Située au centre de la Méditerranée, à égale distance de l'Égypte et de l'Espagne, en face de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Italie, et en même temps au point de la côte qui donne le plus facile accès au Soudan, cette contrée privilégiée était destinée à servir de lien entre l'Europe et l'Afrique, à devenir le grand entrepôt de la région méditerranéenne. Carthage dut sa prospérité à cette situation incomparable, qui lui donnait un royaume libyen en même temps que l'empire de la mer et en faisait le seul centre politique que l'Afrique septentrionale ait jamais possédé. Carthage détruite, ce centre devait, par la force des choses, renaître au profit des dynasties indigènes. Rome l'occupa et la province d'Afrique, dans ses frontières primitives, représenta à peu de chose près le territoire de la puissance vaincue. C'est donc cette province que M. Tissot a décrite à l'époque où, comprenant la Numidie et la Tripolitaine, elle atteignit ses limites les plus étendues.

Le tome Ier est divisé en deux parties. La première est consacrée à la *Géographie physique :* Orographie (relief du sol, soulèvements, orographie d'après les auteurs anciens) ; hydrographie (fleuves, rivières, lacs, le littoral et les îles), climat et sol ; productions

naturelles (métaux, exploitations minières; marbres, pierres à bâtir, pierres précieuses; flore naturelle et productions végétales, faune). La deuxième partie comprend la *Géographie historique* et la *Chorographie :* l'Afrique avant la conquête romaine, ethnographie, population d'origine étrangère, répartition des tribus libyennes, leurs mœurs; la géographie punique (territoire de Carthage, villes puniques dont les noms ne reparaissent plus à l'époque romaine). Topographie de Carthage (la Carthage punique, la Carthage romaine). Nous fermons ici le premier volume.

A l'appui de ses idées, M. Tissot non seulement traduit, mais reproduit en bas de pages tous les textes anciens qu'il invoque, latins, grecs, hébraïques, arabes. Il reproduit, en outre, bon nombre de documents graphiques, bas-reliefs, pierres gravées, mosaïques, inscriptions, et donne enfin des cartes de l'estuaire de la Medjerda, du bassin des Chotts, qui lui a fourni des pages de description des plus émouvantes (on sait d'ailleurs à quel point ce bassin préoccupe depuis quelques années le monde savant et quelles discussions a soulevées l'enquête du commandant Roudaire); — une carte du golfe de Carthage et un plan de la ville, qui eût singulièrement intéressé Gustave Flaubert, au temps où il écrivait *Salammbô.*

L'œuvre de M. Charles Tissot marque une ère nouvelle dans la géographie comparée de l'Afrique; la mort de l'auteur n'en arrêtera pas la publication. M. Salomon Reynach nous apprend, en effet, que le second volume, comprenant la description du réseau routier de la province romaine d'Afrique, est entièrement achevé en manuscrit. L'impression en sera sans doute dirigée par M. Reynach, qui a déjà dressé un Index général alphabétique du premier volume, où il a fait figurer les noms géographiques anciens et modernes, en indiquant leur synonymie toutes les fois qu'elle est établie dans le texte; les noms des peuples et des tribus; les noms des divinités indigènes; les mots techniques, les noms des minéraux, des végétaux et des animaux. E. C.

Les vrais Arabes et leur pays. Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate, par DENIS DE RIVAYE. Illustrations de SAINT-ELME GAUTIER et carte spéciale. Paris, E. Plon, Nourrit et C[ie], 1884. Un vol. in-18.

Les récits de voyages ont toujours de l'attrait; ils en ont davantage quand ils nous parlent de pays ignorés, et davantage peut-être lorsqu'ils remettent au jour d'anciennes cités dont on se rappelle les splendeurs éclipsées, mais dont l'existence actuelle, lorsqu'elle nous est révélée, nous frappe du même étonnement que le ferait une résurrection. Bagdad, Bassorah, Uhr, la ville d'Abraham, ne sont-ce pas là des noms prestigieux, et n'est-il pas aussi intéressant de voir une âme persistante dans ces antiques ossements que l'on croyait depuis des siècles blanchis dans le désert, que de découvrir, dans des mers inexplorées, quelques rochers de corail à peine colonisés par les noix de coco qu'y a poussées la vague? Mais ce qui me plaît le plus dans ce volume, plein de détails pittoresques, de traits de mœurs et d'indications précieuses pour le commerce et la science, c'est l'esprit patriotique qui souffle à travers tout. Il est probable que je ne partage que bien peu les convictions sociales et religieuses de l'auteur; mais qu'importe? Il a, politiquement, la haine vigoureuse de l'Angleterre, et c'est, tant que l'Angleterre n'aura pas changé sa politique séculaire, pour tout cœur vraiment français, le commencement de la sagesse. B.-H. G.

L'Australie. *Description du pays, colons et natifs, gouvernement, institutions, productions, travaux publics, mines;* avec une carte politique et géologique, par F. JOURNET, ingénieur des ponts et chaussées. Paris, Rothschild, 1885. 1 vol. in-8°.

Par ce temps de vapeur et d'électricité, les hommes et les choses vieillissent vite. Tout s'use en un clin d'œil. L'Amérique, vieille seulement de quatre siècles, n'est plus pour nous un pays neuf. Il nous faut du nouveau, de l'inouï. L'Australie, pendant quelques années, a joui du prestige de cette virginité que nous exigeons pour être intéressés. L'Australie elle-même s'en va démodée; et c'est la vieille Afrique, tombée en enfance, qui, à l'instant précis où nous sommes, a ce don de passionner le monde civilisé. Quelle terre inédite va-t-on bien pouvoir retirer des limbes, quand l'Afrique sera usée, ce qui ne saurait tarder? C'est affaire à l'avenir.

En attendant, tâchons de connaître au moins ce que nous possédons. M. F. Journet nous en fournit le moyen, pour ce qui concerne l'Australie. Son livre n'est pas une œuvre littéraire; c'est un document où chiffres et statistiques abondent. Pour ceux qui veulent se rendre un compte exact de la situation financière, politique, de l'avenir, des ressources de cette immense colonie anglaise, rien ne saurait être préférable à ce livre. Il est certain que l'auteur connaît à fond son sujet. Tout cela est clair, net, concis, sans phrases. J'extrairai de cet ouvrage remarquable un curieux passage sur la presse australienne, bien inconnue de sa grande sœur, la presse parisienne : « Chaque colonie, ou à peu près, dit M. Journet, a son *Punch,* imité du *Punch* anglais, mais qui oublie souvent d'avoir de l'esprit et surtout d'être fin : cela viendra peut-être. En attendant, la plaisanterie anglaise, souvent profonde, mais que nous trouvons presque toujours lourdement présentée, se donne carrière, non seulement dans les *Punchs* de Melbourne, de Sydney, de Brisbane, mais dans une publication assez nouvelle et qui obtient un vrai succès : *le Bulletin.* C'est une feuille hebdomadaire, à peu près uniquement remplie de petits faits, d'indiscrétions, qu'on me pardonne le mot, d'un amas de petits potins. La colonne intitulée « Personnel, vous ne voulez pas le dire? » est surtout parcourue et étudiée avec avidité par les curieuses de Melbourne.

« Pourquoi le monsieur à la figure pâle s'est-il pro-

mené hier soir, pendant trois quarts d'heure, dans King Street ?

« Pourquoi ceci ou cela ?

« Comme, à Paris, bien des gens se sentiraient dépaysés si, pendant quelques jours, ils avaient failli à la lecture du *Figaro*, de même l'Australien oisif et surtout les dames australiennes ne manquent pas de faire acheter, tous les samedis, leur *Bulletin* aux gamins à la voix glapissante qui le colportent par la ville : « Bouletine ! Bouletine ! »

Après avoir décrit les villes et la campagne, après avoir étudié de près la société, l'organisation politique et administrative, l'instruction, la presse, la nature du sol, le climat, l'élevage, l'agriculture, les forêts, les mines, l'industrie, les travaux publics, les travaux maritimes, M. Journet consacre un chapitre, le dernier, aux aborigènes.

« Je n'ai pas encore, je crois, dit-il, laissé entrevoir l'existence d'un peuple autochtone, d'une race préexistante. En effet, on peut faire un long séjour en Australie sans en rencontrer la trace, et il est presque permis de dire que, partout où l'Anglais a mis le pied, le natif, l'aborigène a disparu ».

Comment a eu lieu cette suppression des premiers habitants? C'est ce que l'auteur nous apprend à la page suivante. Je ne crois pas qu'il soit inutile de citer encore ce passage, qui nous édifiera sur les procédés doux et humains employés par les Anglais pour ranger les aborigènes à leur avis et les faire entrer dans leurs intérêts. Voici comment cela s'est fait.

« Le voisinage de tribus aborigènes était considéré comme un danger qui maintenait, en beaucoup de points, une inquiétude fâcheuse. Alors, on a *dispersé* les natifs, pour employer l'expression locale, qui veut dire qu'on les a fusillés comme des lapins ou autres animaux nuisibles, et même qu'on a employé à leur égard la méthode appliquée aux chiens errants, l'alcool ne les empoisonnant pas assez vite.

« Puis, on a organisé contre eux des troupes de police noire qui avaient pour mission de les *disperser;* et ceux-ci s'en acquittaient fort bien, si nous en croyons un écrivain australien qui raconte que ces excellents policiers « décapitaient ceux qu'ils arri« vaient à prendre et, saisissant les enfants en bas âge « par les pieds, leur brisaient le crâne contre les « arbres de la forêt ».

Nous savions déjà à quoi nous en tenir sur la douceur évangélique du prude peuple anglais; néanmoins, ce nouveau mode de *dispersion* des natifs ne peut manquer de nous surprendre, nous autres Français barbares, qui n'avons pas craint de bombarder quelques Chinois, au grand scandale de l'Angleterre, atteinte d'une épidémie de mansuétude.

Quand M. Journet ne nous aurait appris que cela, nous le louerions de son œuvre; mais, Dieu merci, son livre nous fait assister à des spectacles moins désolants.

Ai-je dit que le volume est accompagné d'une excellente carte de ce pays de l'or? Les lecteurs feront bien de la détacher du volume, où elle est d'un usage difficile. J'ajouterai qu'on trouve, à la fin de ce beau livre, une table très complète de toutes les matières traitées. Quand donc cet usage si simple et si commode de la table s'établira-t-il d'une façon générale ?

H. M.-D.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

L'univers, la force et la vie, par A. Laggroud. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, 1884.

Laggroud est un pseudonyme. Le travail a été publié par un ami de l'auteur.

Cet ami, M. Édouard Pellis, entre autres phrases pour *avis au lecteur*, écrit celle-ci : Ces pages seront peu lues, car elles sont le fruit d'une pensée longuement mûrie. Le mot : *car* ne trahit certainement pas une bien grand complaisance pour les goûts plus ou moins frivoles, sinon plus ou moins banals, de beaucoup d'entre nous; sans relever autrement l'emploi d'une simple conjonction, disons, nous, corrigeant la phrase, que, sans doute, à cause du sujet, le travail trouvera peu de lecteurs, mais que, le sujet étant traité par un esprit soucieux de ne se point payer de mots, l'étude sera prisée par tous les lecteurs qu'elle aura trouvés.

Dès les premières lignes elle commande l'intérêt. L'auteur, qui a peut-être médité plus qu'il n'a lu, a refait pour lui-même la critique de l'entendement, et quand les positivistes ne veulent regarder qu'aux faits observables, il détermine, lui, tout d'abord, la valeur de l'observation elle-même. La vie humaine, dit-il, se compose de sensations ; et chacun de nous a pour univers l'ensemble de ses propres sensations, rangées en série. « Les sensations ne se produisent que dans certaines conditions, et ces conditions ne dépendent point de notre pure volonté, elles comprennent, par exemple, la disponibilité d'une certaine force. Notre dépendance de ces conditions est la preuve de l'existence de quelque chose qui n'est

pas nous. Il n'y a de concordance entre les divers univers de chacun de nous que par une concordance entre nos divers modes de sentir sous l'action d'un principe inconnu. Nos rapports avec nos semblables sont rendus possibles par une similitude de sensation. » L'auteur ajoute que cette similitude n'est pas une identité; il fait cette remarque que nous ne pouvons, en effet, arriver à savoir si l'odeur de la rose, par exemple, provoque une sensation identique chez tous les hommes, indépendamment des différences dues à l'organisme; et ce que nous appelons notre corps fait partie de cet univers représenté qui existe seulement comme sensation. Mais si la lumière, les couleurs, les sons, n'ont pas d'existence hors de nous, et si *ce qui est senti* comme *ce qui sent*, nous ne pouvons le connaître, le monde de la sensation du moins peut être analysé. Or la nature se présente à nous comme contenant deux éléments distincts : les masses et les vitesses relatives de ces masses; tous les phénomènes se produisent d'ailleurs pour nous dans l'espace et dans le temps : les masses, les vitesses, l'espace et le temps constituent le domaine de la science, domaine où l'expérience règne en souveraine. Pour l'auteur, comme pour Kant, les notions de l'espace et du temps sont des formes de l'entendement, et indépendamment de ces notions la raison ne saurait s'exercer.

La force tend sans cesse à rapprocher les corps par l'attraction, par l'affinité; le calorique dégagé par l'action des forces tend toujours, une fois libre, à passer d'un corps plus chaud à un corps plus froid, de manière à égaliser les températures; toute différence de température des corps est un état dépourvu d'équilibre et dès lors provisoire. « Le jeu des forces sur la matière tend donc à la diminution du nombre des mouvements possibles, à leur réduction graduelle en calorique sensible, puis à la répartition uniforme de ce calorique dans l'univers entier, par le rayonnement dans l'espace. » Une fois dispersé, le capital constitué en différence de température, et sur lequel vit la nature dans notre système solaire et pendant notre période, aucun fait naturel, c'est-à-dire scientifique, ne peut le rassembler de nouveau. « Pour faire revenir dans la matière refroidie le calorique irradié dans l'espace éthéré, il faut recourir absolument à une action antiscientifique et extranaturelle, opposée aux lois physiques et défaisant ce que partout et toujours nous voyons se faire. » L'auteur conclut à l'existence d'une volonté suprême.

Cette première conclusion donnée, il parle des forces et des masses. Des forces fixes, voilà, peut-être, ce qui constitue la matière; il y a lieu néanmoins de distinguer entre la matière et ce à quoi il convient de réserver les noms des forces : la matière possède, vis-à-vis des forces, deux propriétés fondamentales, « extrêmement dignes d'attention, car elles seules donnent une durée à notre vie et à la création universelle »; ce sont l'*inertie* et la *capacité calorifique*. En vertu de l'inertie, l'élément de matière exige une certaine durée pour acquérir l'élement d'accroissement de vitesse sous l'action de la force; en vertu de la capacité calorifique, l'élément de matière exige une certaine durée pour acquérir l'élément de température sensible ou d'accroissement de vitesse moléculaire.

Dans un chapitre suivant, l'auteur présente une critique, souvent ingénieuse, toujours sensée, de l'idée du hasard; puis il termine son travail par des considérations sur l'*homme*, sur *la raison et le libre arbitre*, sur les notions de l'*espace et du temps*.

Il établit fort bien que notre principe de sensibilité peut être immortel. En quittant la vie de ce monde, notre sentiment d'identité est entraîné dans la ruine de notre cerveau et de notre mémoire, mais « ce qui peut demeurer encore, c'est notre *moi* simple, actuel, qui a pu d'ailleurs acquérir ici-bas une modification définitive, ou l'équivalent d'une modification, totalisation finale de l'existence entière. Peut-être restera, dans le principe même de notre sensibilité, la trace de nos volontés, de nos réactions à la sensation, l'empreinte de ce à quoi nous aurons donné notre foi, dans le sens primitif de ce mot, qui est fidélité à un sentiment, sans nécessité de science, sans exclusion des ignorants et des simples. Ce que nous aurons su ou vu ne serait ainsi qu'un prétexte à ce que nous aurons voulu. L'opération intellectuelle, comme le travail de l'œil, seraient les échafaudages provisoires servant à construire l'édifice de nos volontés. » Plus loin, il montre, en logicien consommé, que la détermination mécanique des matières n'est point la preuve de la détermination fatale de notre vie; « rien ne prouve que nous ne puissions modifier le monde par nos volontés, c'est-à-dire par voie de réaction et sans faire varier la quantité totale des forces. L'erreur du dynamisme provient de ce que les mécaniciens font des masses et des forces les deux seules entités de l'univers, tandis que le libre arbitre suppose nécessairement une entité nouvelle, celle de l'âme. Or une entité nouvelle entraîne forcément des propriétés distinctes, spéciales et essentielles. »

Quelques objections générales, — sans parler d'objections de détail, — pourraient être faites au système proposé; on pourrait se demander si le principe inconnu qui est notre *moi* n'est rien, en effet, qu'un principe de sensibilité; mais les trois thèses qu'il a présentées : existence d'une volonté suprême, possibilité de l'immortalité des personnes humaines, possibilité du libre arbitre pour l'homme, sont soutenues avec un grand talent de dialecticien. Le travail n'est pas pour passer inaperçu. F. G.

Les émotions et la volonté, par ALEXANDRE BAIN, professeur à l'université d'Aberdeen (Écosse), traduit de l'anglais sur la troisième édition, par P.-L. Le Monnier. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 10 francs.

La troisième édition date de dix ans déjà. Mais voilà l'ouvrage traduit, et pour venir tardivement la traduction n'en doit pas moins être accueillie volon-

tiers. Cette traduction est loin d'être parfaite; peu importe; grâce à elle, ceux de nos philosophes à qui l'usage de la langue anglaise n'est pas extrêmement familier pourront mettre à profit les observations consignées par M. Bain. Nous parlons des observations, souvent ingénieuses, et non de la méthode suivie, non des distinctions et définitions présentées, non des divisions et classifications proposées, non surtout de la thèse générale soutenue par l'auteur; la psychologie même de M. Bain a été l'objet de savantes études critiques, et nous ne voyons pas qu'elle ait trouvé de nombreux adhérents, les partisans de la doctrine évolutionniste étant, pour la plupart, des personnes étrangères à la philosophie, et qui parlent de l'évolution, sinon sans savoir ce que le mot signifie, du moins en ignorant absolument ce que la théorie, d'ailleurs toute métaphysique, implique logiquement. Mais, en quelque crédit que l'on tienne la psychologie anglaise, quelque cas que l'on fasse de celle de Mill, de Hamilton, de celles de MM. Spencer et Bain, on ne peut se refuser à tenir grand compte des réflexions émises, des rapprochements faits par les psychologues d'outre-Manche; tous sont éminemment suggestifs; et c'est leur honneur d'avoir posé des problèmes fort importants.

M. Bain, pour qui la doctrine dé l'évolution réalise la condition d'une exposition scientifique, s'est appliqué à établir que les émotions sont héréditaires; et après avoir distingué entre les diverses émotions, après les avoir finement analysées, sinon dans leurs antécédents, du moins dans leurs manifestations extérieures, il a parlé des émotions esthétiques, en mettant à profit les remarquables travaux de James Sully, puis des émotions éthiques, ne s'écartant pas moins de Stuart Mill que celui-ci ne s'était écarté de Bentham. « Les lois morales qui dominent dans presque toutes les sociétés sont fondées, dit-il, en partie sur l'utilité, en partie sur le sentiment. » Il a fait une *histoire* de la formation des lois morales, il conclut : « la conscience se moule sur l'autorité extérieure, son type ».

Pareillement, il a étudié le développement de la volonté à travers les individus de l'espèce, et considérant l'individu du dehors, du point de vue objectif, il a nié qu'il fût libre, responsable.

Toutes ces affirmations et négations sont connues depuis longtemps; la traduction de M. Le Monnier va permettre à tous de peser les arguments avec lesquels les unes et les autres sont étayées. F. G.

Le nouveau spiritualisme, par E. Vacherot, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

C'est *la fin du spiritualisme* que M. Vacherot eût dû dire.

Le spiritualisme cousinien est la doctrine que défend seul, ou à peu près, M. Bouillier. M. Caro, qui est un écrivain distingué, mais un médiocre philosophe, est, lui aussi, un éclectique, mais MM. Lachelier, Ravaisson, Janet, qui tiennent, par quelque lien, à l'ancienne école, en ont modifié la doctrine au point de la rendre méconnaissable. On les oppose à la jeune école, aux criticistes et aux évolutionistes, à MM. Marion, Liard, Egger, Boutroux, à MM. Ribot et Espinas, et, pour les dénommer, on leur conserve la qualification de spiritualistes; ils n'ont aucun droit à être qualifiés tels, M. Ravaisson surtout, et avec M. Ravaisson, M. Vacherot, penseur moins original, à coup sûr, que l'auteur du *Rapport sur la philosophie en France au* XIXe *siècle*.

Du panenthéisme au panthéisme, la différence est peu grande, et M. Vacherot, qui, en coquetterie réglée avec la *science*, tient pour fait démontré l'hypothèse métaphysique de l'évolution, explique par ce fait même la suite des modifications de l'Être: plus de ce dualisme de l'*ancien spiritualisme* entre l'esprit et la matière; rien que l'esprit qui se meut, tout comme le monde d'Aristote, par attraction. Mais le dieu de M. Vacherot n'est pas distinct du monde, il n'est pas hors et au-dessus du monde! Une attraction pourtant se manifeste, une finalité, si l'on aime mieux, et la fin, c'est le Bien. Toute modification, dans cette explication systématique de l'Univers qui constitue une doctrine purement moniste, est une évolution pour la réalisation nécessaire du Bien : il n'est point de personne divine et point de personnes humaines; il n'y a pas de liberté en Dieu, et les hommes ne sont ni libres ni responsables; le panthéisme de M. Vacherot est, comme tous les panthéismes, un système sans véritable morale.

Cette partie doctrinale du livre de M. Vacherot, et ce livre, que nous devons considérer comme un testament philosophique, est précédé d'une partie critique dans laquelle se trouvent analysées les méthodes des écoles dites de la spéculation, de la raison, de la tradition et de la conscience; l'école de la spéculation, c'est l'école de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, et l'auteur du *Nouveau spiritualisme*, pour qui Kant reste un sceptique, n'a d'admiration que pour Hegel. Mais il n'y a pas à insister sur la partie critique, qui a moins de valeur encore que la partie théorique et dogmatique. F. G.

Leçons de philosophie par Élie Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, membre du conseil supérieur de l'Instruction publique. I. *Psychologie*. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie; 1884.

Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de le signaler: une révolution commence de se produire dans l'Université. Ce n'est plus la philosophie du *sens commun* que les jeunes professeurs enseignent aujourd'hui; ils ne communient plus avec Reid et Dugald-Steward, avec Cousin, le penseur plus que timide, le grand-maître plus qu'autoritaire, et comme ils ont eu la curiosité de regarder de plus près que leurs devanciers aux travaux de Hume, de Berkeley, de Kant, ils se sont à la suite de M. Renouvier, en gardant toutefois une grande indépendance d'esprit, composé des doctrines criticistes.

Des travaux très remarquables ont été publiés, qui

témoignent des tendances néo-kantistes; nous les avons, pour la plupart, annoncés et vantés ici même. Nous avons dit comme ils honoraient la France à l'étranger ; mais, pensant à notre jeunesse française, nous avions aussi exprimé le regret que les élèves de nos collèges et lycées n'eussent encore en mains que des manuels de philosophie spiritualiste : celui de M. Jourdain, un catéchisme catholique commenté, ceux de MM. Bénard, Jolly, Janet, préférables sans doute, celui de M. Janet surtout, mais tous mal faits encore, pour défendre aux jeunes gens, que peuvent rebuter, avec raison, les problèmes du dualisme des deux substances, de tomber dans le monisme matérialiste, d'adhérer à une morale utilitaire. De petits traités d'éducation morale et civique avaient bien été écrits à l'usage des écoles primaires par MM. Léard, Steeg, Marion, et M. Marion avait, de plus, publié les deux cours qu'il fit à l'École normale des jeunes filles de Fontenay-aux-Roses, son cours de psychologie et son cours de morale, mais point d'ouvrages pour nos jeunes gens. Grâce à M. Rabier, un ouvrage existe aujourd'hui, et cet ouvrage est merveilleusement bien fait.

Ce n'est pas à dire que nous soyons, nous personnellement, en complète communion d'idées avec l'auteur; sur quelques points de doctrine, et ils sont de conséquence, nous différons d'avis : il pose la liberté, par exemple, autrement que nous n'aimerions à la voir posée. Les élèves pourront, eux aussi, s'il leur est communiqué par le professeur, éprouver le désir de discuter pour eux-mêmes les différentes thèses, d'admettre celle-ci, de rejeter celle-là. Mais criticisme et dogmatisme ne marchent point de pair. Le livre de M. Rabier ne réédite pas la formule : les lois de la pensée sont identiques aux lois de l'Être, il ne reproduit pas la théorie cousinienne de la *raison impersonnelle*, et, proposant une critique de l'entendement, il détermine les conditions de l'activité intellectuelle, il définit les formes *à priori ;* pour cela même il est le signe d'une révolution dans l'enseignement de la philosophie.

Oserons-nous recommander le livre à ceux que les théories philosophiques émises de notre temps ne laissent pas indifférents ? Le volume enferme toutes les leçons qui ont trait à la psychologie, et maints chapitres, notamment ceux où il est parlé du conscient et de l'inconscient, des idées et de leur origine, sont pour permettre de peser à leur valeur les nouvelles doctrines allemandes et anglaises, celles de M. Hartmann et celles de M. Spencer. F. G.

Les Organes de la parole, par DE MEYER, professeur d'anatomie à l'université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une *Introduction sur l'enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. Claveau, inspecteur général des établissements de bienfaisance. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 6 francs.

L'*introduction* n'est pas d'un grand intérêt; M. Claveau était à même de satisfaire la curiosité des lecteurs touchant la substitution, dans les établissements d'instruction fondés en France et à l'étranger pour les sourds-muets, de la méthode orale à la dactylologie, qui est une sorte d'écriture; il n'a traité la question ni au point de vue théorique ni au point de vue des résultats déjà obtenus; il s'est contenté d'écrire quelques lignes sur l'histoire des premiers efforts tentés pour faire *parler* des sourds-muets, il a nommé quelques établissements étrangers qu'il lui a été donné de visiter, et il a rapporté longuement les objections naïves, pour ne pas dire niaises, faites par un M. de Mériaux au chef de l'un de ces établissements qui vantait la nouvelle méthode.

L'ouvrage allemand, par contre, est des plus intéressants.

Il est divisé en trois livres.

Dans le premier, des chapitres sur la structure des appareils employés pour la formation du son, sur ceux qui servent à l'inspiration et à l'expiration sur le larynx, le pharynx, les cavités nasale et buccale, sur les nerfs des voies aériennes.

Dans le second, des pages pour montrer comment ces appareils fonctionnent, comment s'opère la production du son. La parole n'est qu'une combinaison de son, l'air sortant des poumons s'échappe soit par les fosses nasales, soit par la bouche, et ce phénomène s'accompagne de bruits divers, suivant que l'air est conduit par l'une ou par l'autre des deux voies, suivant les conformations spéciales que des mouvements volontaires donnent à la cavité buccale.

Mais c'est surtout le troisième livre qui a fixé notre attention, qui fixera, croyons-nous bien, celle des lecteurs auxquels l'anatomie et la physiologie ne sont pas sciences tout à fait familières. Ce troisième livre abonde en remarques dont tout philologue devra tirer profit.

On se rappelle les leçons données à M. Jourdain par son maître de philosophie et les ébahissements du bourgeois gentilhomme apprenant comment se prononcent les voyelles A, E, I, O, U, qu'il a pourtant prononcées si souvent. M. Meyer, tout comme, non autrement ni plus scientifiquement que le maître de philosophie, dit le jeu des organes alors que se produisent tels ou tels sons, et, mises à part, et pour cause, les résonnantes, m, n, ng (allemand et anglais) que Brucke avait déjà étudiées, il donne une classification de consonnes qui, labiales, dentales, gutturales, sont bruits continus (de souffle, de frottement, de vibration) ou bruits instantanés (avulsifs, explosifs, occlusifs). Dieu, que cela est beau ! pourront bien encore s'écrier certains qui se prennent d'enthousiasme, si des vulgarisateurs, d'ailleurs complices, leur découvrent *les merveilles de la science*. Cela est vrai dirons-nous, et nous ajoutons que les conclusions de M. Meyer sont données pour éclairer nombre de problèmes philologiques, pour permettre des instructions nouvelles en étymologie, des explications plus rationnelles, quant aux changements de lettres ou de diphtongues dans tel ancien mot latin devenu francais, italien, espagnol, pour faciliter, enfin, l'étude comparée des langues et des dialectes. F. G.

Le Principe de la morale, par Ch. Secrétan, membre correspondant de l'Institut de France. Un vol. in-8°. Lauzanne, Arthur Imer, et Paris, Paul Monnerat, 1884.

A vrai dire, il n'y eut jamais de trêve, mais la lutte est ravivée. Comme il y a plus de vingt siècles, on dispute aujourd'hui, quant à la nature de l'homme, quant aux principes de son activité raisonnable. Jadis, épicuriens contre stoïciens; à notre époque, évolutionnistes contre kantistes, et toujours la même question posée : Est-ce l'expérience de la vie qui doit enseigner l'homme, être animé ayant des besoins comme tous les autres êtres animés, et, comme tous les autres, soucieux de tâcher à la satisfaction de ses besoins? Ou bien l'homme doit-il se connaître lui-même, doit-il distinguer entre ce qui dépend de lui et ce qui n'en dépend pas, doit-il se croire tenu d'exiger le respect d'autrui et tenu de respecter tous les autres hommes? Le principe de la morale, est-ce le plaisir, est-ce l'intérêt qu'on expérimente? ou bien le devoir, dont on a conscience?

Les évolutionnistes ne s'en doutent guère, pour la plupart; ils ne tendent à rien moins qu'à ruiner la civilisation relative dont nous jouissons; l'avènement de la démocratie serait, pour certains d'entre eux, un résultat de l'évolution nécessaire ! Mais « la lutte pour l'existence » est formule aristocratique; la collectivité atténuerait les effets de la lutte en la réglementant, mais à la condition d'agir despotiquement, à la place de la liberté individuelle posée par les rationalistes, l'autorité du plus grand nombre, ou des plus forts, dans leur intérêt, bien ou mal compris.

Comme Kant entendait le devoir et le droit, on le sait. Regardons à l'enseignement des néo-kantistes.

Le principe de la morale dégagé par M. Ch. Secrétan n'est pas celui que dégage M. Renouvier. Ni l'un ni l'autre de ces deux maîtres de la pensée contemporaine ne font assurément reposer la morale sur la religion; mais tandis que, suivant M. Renouvier, la religion ne vient qu'après coup, à titre d'aspirations du cœur, pour consacrer les postulats de la raison pratique, suivant M. Secrétan, la religion est sentiment qui enveloppe et pénètre, avec les postulats, l'impératif catégorique lui-même. Tandis que, pour M. Renouvier, *le devoir de justice* est proprement toute la morale, la charité n'étant rien que la simple manifestation de sentiments dont l'acquisition peut être conseillée, mais non prescrite, et le devoir de justice limitant précisément le sentiment de charité; pour M. Secrétan, c'est le *devoir de charité*, au contraire, qui est vraiment toute la morale, et le devoir de justice est un devoir dérivé du devoir de justice.

« Si la bonté est un devoir, a dit M. Renouvier, comme de sa nature, *en tant que passion*, la bonté n'a point de règle, elle entraînera nécessairement les autres devoirs dans l'incertitude et la contradiction. Étant souvent contraire à la justice, comme tout le monde le sait et l'éprouve... si la bonté est un devoir et si ce devoir est accompli, la justice est violée. »

M. Secrétan répond à cela : « Non, la bonté n'est pas un sentiment, car le sentiment se termine en nous comme un plaisir ou une souffrance, tandis que la bonté porte sur autrui. *La bonté n'est pas une passion*, à moins de changer complètement le sens des termes; qui dit passion, dit passivité, affection de la volonté, tandis que la bonté est souverainement libre et active... elle est l'accord de la raison et de la volonté... la soi-disant bonté sans règle n'est pas la bonté, c'est le caprice; la règle de la bonté est fort simple, fort claire, plus simple que celle de la justice qui en dérive... l'utilitarisme l'a formulée depuis longtemps : « Fais le plus grand bien possible au plus grand nombre ». Il est vrai que l'utilitarisme ne sait pas en quoi le bien consiste; mais la vérité de son précepte formel n'est pas altérée par son ignorance. Lorsque cette lacune est comblée, lorsque la nature du bien est définie en termes précis, on s'aperçoit instantanément que les prétendus conflits de la justice et de la bonté sont impossibles, parce qu'en entreprenant sur la justice on fait toujours plus de mal que de bien. »

Le chef de l'école criticiste ne pouvait manquer de tenir compte de la bonté; il en a fait un *devoir*, lui aussi, mais — et la distinction est d'importance — *un devoir seulement envers soi-même*. « C'est le don que l'agent peut faire de ce qu'il avait droit de se réserver, c'est la peine qu'il prend pour le bien des autres, ce sont les renoncements qu'il s'impose en augmentant les fonds communs des biens de l'humanité par des travaux qui passent la mesure de l'obligation. » Et M. Sécrétan, qui fait cette même citation, d'ajouter : « En un mot, c'est le dévouement, c'est le sacrifice, c'est l'amour; oui, l'amour, mais un amour raisonnable, sans acception de personne, inspiré par la notion d'une *solidarité libre entre tous les hommes*; c'est la bonté dans l'ordre de la raison appliquée à la poursuite de cette *fin commune de tous, qui se composerait des fins propres de tous atteintes et possédées*. Il fallait bien qu'une âme droite aboutît à la vérité ! »

Justice et charité, ou *charité et justice*, ce peut être tout un, ou à peu près, dans la pratique, mais les deux formules n'en résument pas moins deux morales théoriques très différentes. Et la différence ne résulte pas seulement de l'emploi de méthodes différentes, — M. Renouvier ne faisant rien que spéculer, M. Secrétan recourant surtout à l'expérience; — ils n'ont suivi, l'un, telle méthode, l'autre, telle autre, que parce que, dès le début, ils considéraient, l'un *la fin de chacun*, l'autre, *la fin de tous*; peut-être parce qu'il est plus vraiment chrétien, — dans l'*Introduction*, il a écrit une vingtaine de pages admirables sur *la religion*, — parce qu'il voit dans la solidarité du mal la conséquence de ce qu'on a appelé la chute, dans la solidarité du bien un encouragement tout au moins à la conversion alors efficace, M. Secrétan entend dégager l'obligation pour chacun de travailler au salut de l'humanité tout entière.

Peu de livres aussi suggessifs que l'ouvrage de M. Secrétan. C'est le propre des grands esprits et des grands cœurs de ne pouvoir écrire une page qui ne fasse penser beaucoup et beaucoup aimer. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Organisation du crédit au Travail, par LÉON HIERNAUX, ingénieur. Un vol. in-8°. Paris, Auguste Ghio, 1884. — Prix : 6 francs.

Parmi les questions soumises à ce concours qu'ouvrit si généreusement, en 1880, M. Isaac Pereire, il s'en trouvait une relative aux moyens de permettre aux plus humbles travailleurs d'obtenir des avances de fonds. Elle était ainsi formulée : « Étudier l'organisation du crédit le plus propre à développer le travail sous toutes ses formes et à commanditer les ouvriers de toute classe. » De nombreux travaux furent envoyés, et c'est celui dont nous avons donné le titre plus haut qui fut jugé le meilleur.

Il est parfait. M. Hiernaux s'est montré également habile à déterminer ce qui est juste et ce qui est utile, à définir les rapports du travail et du capital, ceux de l'individu et de l'État, à découvrir en même temps les avantages qui peuvent résulter, pour les divers membres de la société et pour la société elle-même des contrats de crédit.

Dans la première partie de son ouvrage, il traite du crédit en général, de la nature des capitaux prêtés, des conditions du prêt (durée, taux de l'intérêt), des titres fiduciaires (bons de caisse, chèques, obligations, etc.), des banques ou intermédiaires entre les contractants, des institutions de crédit dans leurs rapports avec le travail. Le travail seul, dit-il, crée des capitaux ; le crédit, en les déplaçant, favorise leur multiplication parce qu'il favorise le travail. Il aide au progrès matériel ; il aide aussi au progrès intellectuel et moral. Il contribue à modifier incessamment la répartition des richesses ; il resserre les liens de la solidarité.

L'histoire des tentatives faites en France pour faciliter l'obtention du crédit est très complète. L'auteur, qui s'intéresse surtout, et avec raison, au crédit pour la production, dit les institutions fondées en vue de fournir des capitaux au commerce, à l'industrie, à l'agriculture ; et, présentant une critique toujours juste, toujours mesurée, de banques créées avec ou sans le concours de l'État, il indique les réformes auxquelles il conviendrait de procéder : en ce qui concerne les institutions, proclamer la liberté de l'émission, cette liberté devant permettre la multiplication des banques, et la libre concurrence permettra l'abaissement du prix de leurs services ; en ce qui concerne les travailleurs, rendre plus facile la cessibilité des biens, plus facile également la mutualité. Distinguant entre les différentes conceptions qui ont été émises quant à l'organisation du travail, il établit combien fausses au point de vue du droit, combien nuisibles au point de vue économique, sont les conceptions socialistes. L'État, en France, exerce certains monopoles, il possède certaines lignes de chemins de fer, mais nous ne devons pas souhaiter qu'il étende son intervention. Le travail purement *individualiste*, tel qu'il existe en notre pays depuis qu'ont été abolies les corporations, prête incontestablement à la critique ; mais ce n'est pas à prétendre que le salariat soit une forme de rémunération inique, une manière d'exploitation. Le salariat a sa raison d'être, et il y aura toujours des salariés, les docteurs-médecins, les professeurs, les serviteurs. Parce que la liberté du travail est assurée, il est loisible aux ouvriers de s'associer, et c'est surtout pour la petite industrie que l'association coopérative est à encourager. Le crédit rendra possible la constitution des sociétés coopératives, comme il servira encore à l'achat d'engrais, de machines par les agriculteurs, débarrassés d'ailleurs des obstacles opposés à leur activité par le système des hypothèques, par certaines définitions juridiques quant aux biens dits immeubles par destination. M. Hiernaux établit fort bien — il n'a rien de l'utopiste — que la coopération ne saurait raisonnablement aborder la grande industrie, cela parce que la grande industrie requiert des connaissances, des qualités que l'ouvrier ne possède pas. Dans la grande industrie seulement, la participation aux bénéfices. L'auteur n'est pas un optimiste naïf et il espère, à bon droit, que le fait d'appartenir à une société de production, voire de consommation pour les objets de première nécessité et de nécessité quotidienne, forcera l'ouvrier de contracter des habitudes intellectuelles et morales toutes précieuses.

Mais le crédit, si nécessaire, comment l'obtenir ? Le crédit le moins onéreux, le plus fécond à tous les points de vue, est le crédit mutuel. La première coopération à recommander, c'est la coopération pour le crédit. Et dans la seconde partie de son ouvrage, M. Hiernaux donne en exemple aux classes ouvrières les sociétés fondées par Schulze-Delitzsch en Allemagne, celles qui ont été fondées en Italie, en Écosse. Peu de changements seraient à apporter aux statuts des institutions de crédit populaire allemandes, et nous pourrions nous les approprier aisément.

Les catholiques ont fondé des banques populaires. Les républicains ont pour devoir d'agir, eux aussi, et de faire mieux.

F. G.

La propriété et la démocratie, par ALFRED FOUILLÉE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Hachette et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Point de théories qui n'enferment une part de vérité : c'est là pour M. Fouillée, qui s'applique systématiquement, comme chacun sait, à concilier les

thèses les plus contradictoires, une sorte d'axiome. En ce nouveau volume, dont les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* connaissent les principaux chapitres, l'ingénieux et souvent trop subtil philosophe s'est proposé d'établir un rapprochement entre les individualistes et les socialistes : les uns et les autres ayant raison en ce qu'ils affirment et tort en ce qu'ils nient, il ne faut qu'obtenir de ceux-ci la reconnaissance du droit des *premiers occupants*, de ceux-là, que la reconnaissance du droit des *derniers occupants ;* et M. Fouillée de montrer comme il serait injuste et peu avantageux de détruire la propriété individuelle, de montrer qu'il existe un fonds social au partage de la possession duquel il convient seulement de faciliter l'accession.

Les pauvres, trop durement condamnés par les darwinistes, par Spencer, n'ont pas droit à l'assistance, et ils n'ont pas droit au travail ; l'auteur, qui préfère à la rédaction de tel article de la Déclaration de 93 consacrant ces droits, la formule plus réservée édictée par les constituants de 1848, parle uniquement du devoir *moral* (et non contractuel) de la société de chercher dans une certaine mesure à fournir du travail à ceux qui en manquent, de secourir ceux qui sont pauvres et infirmes.

Ce qui constitue le fonds social, ce n'est pas seulement une propriété foncière collective, c'est encore et une propriété mobilière collective, et une propriété politique collective, et une propriété intellectuelle collective.

La puissance politique permet de gérer le fonds social, mais la *puissance* est une chose et la *capacité* en est une autre ; que si la puissance doit demeurer à tous, que si, pour mieux dire, chacun doit continuer de posséder, en plus d'un pouvoir sur soi, un pouvoir sur tous les autres individus, et exercer une fonction publique au nom de la nation tout entière, il est éminemment utile que chacun en vienne à être vraiment capable. Les pages dans lesquelles l'auteur parle des moyens d'assurer la capacité électorale doivent compter assurément parmi les meilleures du livre. Distinguant entre la *quantité* des connaissances et leur *qualité*, M. Fouillée établit que ce ne sont pas les sciences positives qui peuvent servir à former des caractères et même des intelligences, mais bien l'esthétique, la morale et la philosophie. F. G.

Les affaires d'Haïti (1883-1884), par LOUIS-JOSEPH JANVIER. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885 Un vol. in-8°.

Ce livre, qui est et sera remarqué en France, est destiné à avoir, dans le pays dont il traite, un grand retentissement et sans doute une heureuse influence C'est un livre de combat. L'auteur, un de ceux dont l'intelligence, la franchise et l'énergie honorent sa race, est bien connu à Paris, et sait, dans les journaux, s'y faire lire, et dans les conférences s'y faire écouter. Au moment où des insurgés, dont je n'ai à apprécier ici ni les motifs ni le but, menaçaient le jeu régulier de la constitution haïtienne de 1879 et la présidence du général Salomon, trouvant en France, dans une partie de la presse, des sympathies et des encouragements, M. Louis-Joseph Janvier, dans d'autres journaux, presque tous très démocratiques, mena contre eux une vigoureuse campagne.

Le volume maintenant publié contient ses articles d'alors avec les explications et les suppléments nécessaires. Il y paraît fort à son avantage, et il défend sa cause si sincèrement, si ardemment et si habilement à la fois, qu'on a grand plaisir à se laisser persuader qu'elle est la bonne. On y serait d'autant plus disposé, quand même ses raisons seraient moins fortes et son argumentation moins péremptoire, que la République haïtienne est, pour ainsi dire et plus que jamais, une France noire, et que lui-même et ceux au nom desquels il parle ne séparent pas l'amour de la France de leur patriotisme haïtien. B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Le Magnétisme animal, *étude critique et expérimentale sur l'hypnotisme, ou sommeil nerveux provoqué chez les sujets sains (léthargie, catalepsie, somnambulisme, suggestions, etc.)*, par le Dr FERDINAND BOTTEY, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière. 1 vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1884.

Certes, on ne croit plus à la « possession », mais nombre de gens ne sont pas encore éloignés de croire à l'action possible d'un « pouvoir magnétique » possédé par certains. Ce « pouvoir » existerait, que le qualifier de « magnétique » ce ne serait nullement le définir ; tout au plus serait-ce le distinguer du pouvoir que nous avons tous, sauf les infirmes, d'aller et de venir. Point de « pouvoir » : on n'endort pas un sujet, il s'endort.

M. Bottey ne s'attarde pas, toutefois, à railler ceux qui ont parlé du fluide magnétique, du fluide vital ; il relate des observations, il dit comment peuvent être

provoqués les phénomènes de la léthargie, de la catalepsie, du somnambulisme; il parle des actions suggérées aux somnambules pour être accomplies dans l'état de somnambulisme, de celles que les somnambules doivent accomplir et accomplissent en effet dans l'état de veille, de celles, enfin, qui peuvent être suggérées sans que la personne à qui on les suggère ait été seulement hypnotisée.

En deux chapitres, il traite, mais trop brièvement, suivant nous, de l'hypnotisme au point de vue médico-légal, de l'hypnotisme appliqué à la médecine.

Comme beaucoup n'ont pas manqué d'être vivement impressionnés par l'analyse qu'ont donnée les journaux du mémoire adressé à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Liégeois, de la Faculté de droit de Nancy, beaucoup aussi, sans doute, eussent été heureux de trouver dans le livre de M. Bottey des renseignements plus précis sur la part de responsabilité dont jouissent encore les personnes malheureusement aptes à agir par suggestion. Mais l'auteur était-il bien compétent pour déterminer ce qui peut rester de liberté morale aux personnes aisément hypnotisables? Il partage les idées de Cabanis avant sa conversion : des nerfs, des muscles, des actions réflexes, des habitudes cérébrales; voilà ce qui, pour lui, tient lieu de la personnalité, et les pages sur l'*interprétation physiologique de quelques phénomènes de l'hypnotisme* laissent voir que s'il n'est pas malhabile à traiter de la physiologie, il n'entend rien, par contre, à la psychologie.

Ce ne nous est pas affirmer, pour cela, que le livre soit inutile. Tout au contraire, il peut servir à détruire plus d'une erreur. F. G.

La Matière et la Physique moderne, par J.-B. Stallo, avec une préface sur la *théorie atomique*, par C. Friedel, de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 6 francs.

M. Friedel, dans sa préface, dit combien il est utile de soumettre, de temps à autre, à un examen attentif les hypothèses scientifiques, quelques services qu'elles aient d'ailleurs rendus aux savants, quelques investigations qu'elles leur aient suggérées. Loin donc de blâmer M. Stallo d'avoir rappelé les critiques faites à l'idée de matière, et de le critiquer, lui aussi, il le loue, au contraire; il ne croit pas, toutefois, que les objections présentées contre la théorie atomique soient très propres à amener de grands scrupules dans l'esprit des partisans de cette théorie.

« La théorie atomo-mécanique n'est pas et ne peut pas être la vraie base de la physique moderne... », et « cette prétention que — contrairement aux théories métaphysiques — elle n'a recours à aucune supposition et ne se sert pas d'autres éléments que des données de l'expérience sensible, se trouve complètement inadmissible. » Ce sont les deux conclusions à retenir, l'une qui regarde à la philosophie naturelle, l'autre à la philosophie tout court.

Si les diverses formes de l'action physique sont toutes réductibles au principe de la conservation de l'énergie, c'est un point sur lequel nous ne décidons pas. Mohr, Neumann, Berthelot ont commencé une révolution; cette découverte que la nature des réactions chimiques entre différentes substances dépend des relations entre les énergies spécifiques des réactifs, telles qu'elles sont déterminées par les quantités de chaleur absorbée et dégagée dans le cours des réactions, et la constatation de ce fait que les corps simples ne se combinent qu'autant qu'ils subissent la même élévation de température dans l'acte de combinaison, sont assurément destinées à renouveler la science; les progrès à réaliser ne se pourront accomplir que grâce à la thermo-chimie : plus de particules, masses inertes ou mouvement déterminé par le choc d'autres masses; la théorie mécanique doit être abandonnée. Voilà ce qu'affirme M. Stallo.

Il a fait une critique des conditions de l'intelligence, des habitudes de l'esprit, et, très finement, il a montré comme souvent on est dupe des concepts. Il a pris à partie J. Stuart Mill; il l'a accusé d'avoir mal dégagé ce qu'on doit entendre par la concevabilité. Il a cité Tyndall; il a établi que sa réalité solide, tangible, n'est pas *nec quid, nec quantum, nec quale*, et s'évanouit complètement quand l'esprit s'efforce de la saisir séparée du mouvement qui la présupposerait pourtant comme *substratum* nécessaire. Pourquoi, au reste, s'est-il encore demandé, se représente-t-on la matière impénétrable, résistante? Pourquoi regarde-t-on seulement aux solides, ne considérant l'état liquide, l'état gazeux, que comme des manières d'être provisoires? Aux sensationnistes, aux évolutionnistes, il a adressé ainsi nombre de reproches qui portent. Sa critique du phénoménisme, de l'idéalisme kantien, ne nous semble pas aussi légitime; quoi qu'il en soit, le livre est des plus attrayants; il sera goûté des philosophes comme des savants. F. G.

Traité de paléontologie pratique, par Stanislas Meunier, naturaliste au Muséum. 1 vol. in-18 de 480 pages avec 815 gravures et 2 cartes géologiques. Paris, Rothschild, 1884.

Les Roches, par E. Jannetaz, maître de conférences à la Sorbonne. 1 vol. in-18 de 480 pages, orné de 2 cartes et 215 gravures et planches. Chez le même éditeur. — Prix des deux volumes réunis : 12 francs.

Ces deux ouvrages se complètent réciproquement. Du premier, peu de choses à dire; il est clairement écrit, à la portée de tout le monde; il contient la description très complète des animaux et végétaux fossiles de France et son auteur est compétent pour traiter ce sujet.

Le second est un traité à peu près complet de minéralogie, mais ce traité diffère du tout au tout de ses devanciers, grâce à un nouveau procédé d'investigation introduit dans la minéralogie : l'emploi du microscope. De même que les autres branches de l'histoire naturelle, la minéralogie n'est plus possible que par le microscope. Les roches, autrefois décrites

comme compactes et amorphes, nous apparaissent maintenant comme composées de diverses sortes de petits cristaux noyés dans une gangue homogène. D'autre part, on est parvenu, dans ces dernières années, à reproduire synthétiquement presque toutes les roches cristallines. La minéralogie est donc renouvelée de fond en comble, et les savants, de même que les gens du monde qui veulent s'y initier, ne peuvent trouver de meilleur guide que le volume de M. Jannetaz.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1885. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

Ce gros petit livre, bien connu de nos lecteurs, se compose d'une partie peu variable, comprenant le calendrier astronomique très complet de l'année, avec une multitude de renseignements intéressant les diverses sciences, et une partie variable qui en est le *clou*, pour employer le langage à la mode. Cette seconde partie est composée de notices dues à la plume de quelques-uns des éminents savants qui composent le Bureau des longitudes. La principale des notices de cette année est une étude de M. Faye sur la formation de l'univers et du monde solaire. Reprenant la célèbre hypothèse de Laplace, M. Faye fait voir aisément qu'elle est insuffisante, et de plus il montre qu'en la modifiant, sans la renverser de fond en comble, on peut expliquer les mouvements rétrogrades des satellites et bien des phénomènes inconnus à Laplace. Cette notice, très courte, doit être lue et ne peut être analysée.

Les nouvelles conquêtes de la science, par Louis Figuier, ouvrage illustré de nombreuses gravures, en volumes in-4° d'environ 600 pages. A la librairie illustrée de la rue du Croissant. — Prix de chaque volume : 20 francs.

Le premier volume de cette collection est en vente, le second en cours de publication par livraisons. Dans cette œuvre nouvelle, M. Figuier se propose de donner une suite à ses *Merveilles de la Science et de l'Industrie*, en vulgarisant les très importantes découvertes faites depuis dix ans : le téléphone, le microphone, le phonographe, l'éclairage électrique, le transport de l'énergie à distance, les tunnels des Alpes, les canaux de grande navigation à travers les isthmes, les explorations du fond de la mer, les torpilles, les nouvelles machines de guerre, etc.

Le premier volume est entièrement consacré à l'électricité : il ne fait pas double emploi avec les ouvrages populaires relatifs à cette branche de la science que nous avons déjà signalés, parce que le procédé de M. Figuier est plus élémentaire, plus descriptif. M. Figuier attache aussi une grande importance à l'histoire des découvertes, et nous fait voir comment des inventions qui semblaient tomber des nues, la lampe Edison et le téléphone, par exemple, ne sont que des conséquences ou des perfectionnements d'inventions antérieures ; il rend ainsi pleine justice à des savants tels que Changy et Philippe Reis, auxquels il n'a manqué qu'un peu de durée de vie pour atteindre au succès et à la gloire. Ce volume nous fait connaître l'état actuel de l'éclairage électrique; cet éclairage semble n'avoir fait aucun progrès depuis deux ans, mais il faut tenir compte de ce que les applications devenues industrielles n'étaient guère, il y a deux ans, que des expériences de laboratoire.

Dr L.

L'Astronomie, revue d'astronomie populaire, par Camille Flammarion, 3e année. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 12 francs.

Chacun des volumes de cette publication se distingue par des articles imprévus et d'une grande originalité. Cela provient de ce que l'astronomie, qui semblait naguère une science à peu près terminée et dénuée de grand intérêt, est, au contraire, en pleine évolution après avoir sommeillé, il est vrai, pendant longtemps. Nous mentionnerons surtout, dans ce volume, les études sur les tremblements de terre et cataclysmes récents, ainsi que sur les lueurs crépusculaires, lesquelles paraissent en corrélation avec ces cataclysmes. Nous ne parlerons que pour mémoire des nouveaux grands progrès accomplis dans la photographie des astres, et nous signalerons comme le chapitre, à notre avis, le plus remarquable l'étude de M. Flammarion sur les comètes périodiques et sur la planète transneptunienne, dont l'existence paraît désormais probable. Quand cette planète sera découverte, M. Flammarion aura le mérite d'en avoir le premier conjecturé la distance par un moyen qui n'est pas rigoureusement mathématique, mais qui a néanmoins une réelle valeur scientifique. Dr L.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier. Un vol. in-18 de 514 pages. Paris, Hachette, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

M. Figuier nous donne la vingt-septième année de son utile publication, contenant la revue de l'année 1883. Depuis beaucoup d'années, ce recueil, bourré de faits, est indispensable à tous les amateurs de science, grands et petits, qui veulent se tenir au courant de ce qui a été fait en dehors de leur spécialité. Les chapitres qui nous paraissent les plus dignes de mention sont relatifs à l'éclairage électrique, au transport électrique de la force à distance, aux grands travaux d'utilité générale en cours d'exécution (Panama, tunnels, etc.), aux voyages scientifiques, aux terribles tremblements de terre de l'année et à la question du phylloxera. N'oublions pas les biographies très impartiales des savants morts dans l'année.

Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs, par J.-M. Guardia. Un vol. in-18 cartonné diamant, de 580 pages. Paris, Octave Doin; 1884. — Prix : 7 francs.

Quelle est la valeur de l'histoire de la médecine ? Pourra-t-on en exhumer des conceptions fécondes ; ou bien ne faut-il y voir qu'un lamentable chapitre de l'histoire des erreurs? Nous tous, à Paris, nous avons été élevés dans la croyance que tout ce qui a été fait avant et après Hippocrate jusqu'au commencement de notre siècle est insignifiant vis-à-vis de ce qui a été fait dans ce siècle, et c'est pourquoi l'histoire de la médecine est complètement négligée parmi nous.

Cependant les partisans de l'histoire existent en médecine comme dans les autres branches du savoir. M. Guardia est l'un des plus ardents, et son livre inspire réellement l'amour de l'histoire. Je l'ai lu avec plaisir, mais il ne m'a nullement convaincu, ni dans un sens ni dans l'autre. Ce n'est, en effet, qu'une promenade, ou plutôt une course à travers l'histoire de la médecine, et non un manuel dans lequel les doctrines des anciens maîtres seraient exposées de manière que l'on pût faire le compte de la part de vérité et d'erreur qui régnait à chaque époque, et apprendre comment l'erreur a été graduellement éliminée. Il est difficile avec si peu de se faire une opinion. Nous trouvons dans le présent volume, à quelques pages de distance, le pour et le contre exprimés fort éloquemment. Comme on demandait à Sydenham quels livres il fallait étudier pour se préparer à la pratique médicale, il répondait : « lisez Don Quichotte. » Ainsi pour ce grand homme, qui est déjà un ancien, ce que les devanciers avaient publié ne valait pas plus qu'un roman. D'autre part, voici une belle tirade d'après Stahl : « le passé a vu, et très bien vu, quantité de choses que le présent interprète autrement et ne voit pas toujours aussi bien, parce que les moyens mêmes d'observer, que le temps perfectionne, ne sauraient remplacer l'esprit d'observation, si rare dans tous les siècles. En somme, ce qui a été observé n'est qu'à vérifier, et l'observation demeure. C'est donc à bon droit qu'il faut recommander de lire, non seulement le grand livre de la nature, mais encore les réflexions de ceux qui l'ont lu avant nous, quand ce ne serait que pour savoir comment ils s'y sont pris pour nous rendre cette lecture à la fois plus fructueuse et plus facile. »

Il y a probablement du vrai dans cette opinion, mais encore faudrait-il que quelqu'un se donnât la peine de rééditer ces bonnes observations des anciens. D^r L.

Clinique et critique chirurgicales, par le Dr Paul Reclus, agrégé de la Faculté de Paris. Un vol. in-8° de 556 pages. Paris, G. Masson, 1884.

M. Paul Reclus est l'un de nos jeunes chirurgiens qui ont le plus d'avenir et l'un des meilleurs élèves de M. le professeur Verneuil. On trouve dans son livre à peu près tout ce qui a été fait d'intéressant en chirurgie depuis cinq ou six ans, ainsi que la quintessence des doctrines de M. Verneuil. Signalons particulièrement le nouveau traitement des affections tuberculeuses des os, l'emploi des greffes cutanées dans les affections de la face, le traitement des cancers de la langue et du rectum, l'opération de la laparotomie dans les obstructions intestinales, etc. — Il convient de rappeler que ce sont les pansements antiseptiques qui ont permis de réaliser dans ces derniers temps un si grand nombre d'opérations hardies qui, autrefois, eussent presque toujours été mortelles.

Le style de M. Paul Reclus est limpide et sa méthode d'exposition excellente. Si la pratique n'absorbe pas ce chirurgien, il se fera une belle place parmi nos meilleurs écrivains scientifiques. D^r L.

Étude sur les épices, aromates, condiments, sauces et assaisonnements, par C. Husson (de Toul), membre correspondant de l'Académie de médecine. Un vol. in-8° de 344 pages, avec 3 planches coloriées. Paris, Dunod, 1883.

M. Husson, pharmacien à Toul, est un grand érudit et un chimiste distingué, qui s'est occupé surtout de l'hygiène alimentaire. Son étude sur les épices contient une multitude de renseignements tirés de ses précédentes publications et qui ne se rapportent pas uniquement aux épices, sur le lait, par exemple, le fromage (qui rentre, il est vrai, dans les épices), la viande crue, les poudres de viande, les champignons, les liqueurs, etc. D'ailleurs, M. Husson donne au mot épices sa signification la plus large ; les oignons, les tomates, les truffes, les huiles, le vinaigre, les confitures, le beurre même, trouvent naturellement, dans son livre, place parmi les épices. Ce livre devient ainsi presque une encyclopédie culinaire ; il fourmille d'anecdotes qui en rendent la lecture amusante et rappelle Brillat-Savarin, mais un Brillat-Savarin scientifique. On ne se figure pas du tout ce qu'un érudit qui est en même temps pharmacien a pu trouver de renseignements sur l'alimentation dans les auteurs grecs et latins, ainsi que dans les chartes et chroniques du moyen âge. L'impression générale qui résulte de ces recherches historiques, c'est que l'on attachait autrefois beaucoup plus de

prix aux épices qu'aujourd'hui; on en offrait aux rois dans leurs voyages et aux grands personnages dans maintes circonstances; certaines redevances féodales, devenues presque nominales, ne consistaient qu'en épices; les magistrats ont, comme on le sait, continué à s'en faire donner très tard, mais l'époque la plus brillante, pour les épices, est les XIIe et XIIIe siècles, alors que, parmi les grands officiers de la couronne, il en était un qui portait le titre d'Épicier. On faisait alors usage, comme épices, de maintes drogues qui ont été, plus tard, abandonnées à la pharmacie; le benjoin et la myrrhe, par exemple, et que la pharmacie elle-même n'utilise plus guère de nos jours. Tout porte à croire que sous l'influence de leur régime très épicé nos ancêtres mangeaient beaucoup plus que nous. Enfin il paraît intéressant de noter que l'antiquité et le moyen âge chargeaient leurs vins d'aromates, ce qui fait que leurs boissons les plus recherchées nous paraîtraient fort médiocres.

Dr L.

Dictionnaire usuel des sciences médicales, par les Drs A. Dechambre, Mathias Duval, L. Lereboullet. Un vol. petit in-4° de 1738 pages à deux colonnes, avec 400 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884. Prix : 25 francs.

Importante et excellente publication. Il existait déjà des dictionnaires analogues, mais les livres destinés à l'enseignement doivent de temps en temps être refaits de fond en comble par des hommes nouveaux. De simples retouches à chaque nouvelle édition ne les empêchent pas de vieillir. Celui-ci est une véritable encyclopédie des sciences médicales; les auteurs se sont adjoint un grand nombre de collaborateurs spéciaux, dont les principaux sont nommés dans la préface et ont ainsi assuré un grand mérite à la plupart des articles de leur dictionnaire. Il est à la hauteur de la science la plus récente, c'est-à-dire la science du commencement de 1884. C'est ainsi que, à propos de la tuberculose, est exposé le procédé à employer pour voir au microscope les fameux bacilles de Koch. Les découvertes les plus récentes en chimie y sont résumées d'une façon fort lucide. L'anatomie, la botanique, la chirurgie, l'anthropologie, etc., etc. y laissent peu à désirer; la thérapeutique est la seule partie qui nous ait paru fort négligée : ce dictionnaire ne pourra donc servir aux amateurs qui veulent faire de la médecine sans médecin. Il sera le fond de la bibliothèque de l'étudiant et pourra constituer toute la bibliothèque médicale des gens du monde et des savants étrangers à la médecine. Il pourra rendre encore de grands services aux médecins qui ont terminé leurs études depuis longtemps; ils y trouveronr des explications, également suffisantes, sur tout ce qui a été fait depuis leur sortie de l'École.

Un des grands mérites de cet ouvrage est de donner très exactement l'étymologie de tous les termes scientifiques tirés du grec et d'y joindre les équivalents étrangers. Les auteurs se défendent énergiquement, dans la préface, d'avoir voulu faire un lexique; ils ont raison, mais le lexique existe quand même dans leur œuvre, et en est une partie indispensable.

Dr L.

Leçons de clinique médicale, par J.-J. Picot, professeur à la Faculté de Bordeaux. Un vol. in-8° de 522 pages, avec figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce volume, imprimé à Bordeaux, laisse à désirer sous le rapport typographique; il est fatigant à lire et c'est regrettable, car c'est un ouvrage sérieux et un bon exemple de décentralisation scientifique. Son contenu ferait honneur à n'importe lequel de nos professeurs parisiens. Les principaux chapitres en sont consacrés aux maladies du cœur et du foie, considérées en elles-mêmes et dans leur corrélation. Les kystes du foie y sont aussi l'objet d'une étude très approfondie.

Dr L.

Les maladies puerpérales, par le Dr Siredey, médecin de l'hôpital Lariboisière. Un vol. in-8° de 640 pages avec 15 tracés thermométriques, dont 2 planches hors texte. Paris, G. Masson, 1884.

Ce livre est une description complète des phénomènes normaux et anormaux qui succèdent à l'accouchement. Il est bien écrit, bien rédigé par un homme compétent et, comme tel, bon à mettre dans les mains des jeunes médecins et des élèves; mais ce n'est pas à ce titre que nous le signalons spécialement. C'est surtout un livre de combat, destiné à établir une doctrine importante, à savoir : que les fièvres puerpérales et tout leur cortège d'accidents n'ont pas d'essence propre et ne sont que des maladies chirurgicales occasionnées par les diverses causes qui peuvent infecter les plaies; vous entendez les microbes. D'où la conséquence que ces maladies, très difficiles à guérir et souvent mortelles, sont, au contraire, très faciles à prévenir, par l'isolement, par la propreté et par l'emploi des antiseptiques. Bien d'autres médecins soutiennent cette doctrine et l'ont prouvée, de même que M. Siredey, par leur pratique hospitalière. Elle n'est plus sérieusement contestée; aussi la mortalité puerpérale n'est-elle plus, dans les hôpitaux, que le dixième tout au plus de ce qu'elle était il y a vingt ans. Il est très intéressant de lire, dans l'ouvrage de M. Siredey, par quelles voies indirectes les contagions puerpérales se propagent quelquefois; il en découle des enseignements applicables à d'autres maladies transmissibles.

SCIENCES MILITAIRES

L'Europe sous les armes, par le lieutenant-colonel HENNEBERT, ancien professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-12 de 216 pages avec 64 cartes et plans. Paris, Jouvet et Cie, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Les terribles conséquences de la crise de 1870 se sont étendues à l'Europe entière. Les neutres aussi bien que les grandes puissances se tiennent prêts à la guerre. Tous les États de l'Europe ont la fièvre et ne songent plus qu'à se ménager des moyens merveilleux d'attaque et de défense. Tous n'ont point encore parachevé l'œuvre colossale qu'ils ont entreprise, mais tous en poursuivent intrépidement l'exécution. Les forteresses ont un rôle immense dans la défense des États, et, instruits par nos malheurs, chacun d'eux a compris qu'il lui fallait d'abord assurer la sécurité de ses frontières avant de penser à porter l'offensive chez le voisin. C'est cette partie de la puissance militaire d'une nation que le lieutenant-colonel Hennebert a voulu étudier dans le volume qu'il offre aujourd'hui au public. Son livre est à la fois philosophique et technique : philosophique, lorsqu'il étudie les causes de la guerre depuis le commencement des âges, causes qui dépendent, comme il le dit, de l'animalité de la nature humaine ; technique, lorsqu'il passe en revue le système défensif des principales puissances de l'Europe. Cette seconde partie de son étude est riche en documents de toute nature ; on en jugera par les 64 cartes croquis qui permettent de suivre la description des forteresses dont se sont entourées l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Péninsule ibérique, la Hollande, le Danemark, la Scandinavie, la Russie, la Péninsule des Balkans et l'Autriche-Hongrie. Cette étude de laquelle l'auteur, grâce à un style presque humoristique, a banni toute sécheresse, rend bien compte des efforts immenses qui se sont produits et se produisent encore en Europe ; elle sera utilement consultée par ceux qui veulent se tenir au courant de tout ce qui se passe au delà de nos frontières, elle désolera tous ceux qui caressent encore l'espoir imaginaire de la paix universelle. C. M.

L'armée allemande sur le pied de guerre. (Extrait de la *Revue militaire de l'étranger*, année 1883.) Un vol. in-8° de 450 pages avec figures, croquis, tableaux, etc. Paris, L. Baudoin et Cie, 1884.

Le nouvel ouvrage que publie la librairie militaire Baudoin est un des documents les plus importants qui aient été donnés jusqu'à ce jour sur l'armée allemande.

La *Revue militaire de l'étranger*, où ce travail a paru en articles séparés, est, comme on sait, rédigée par les officiers de l'état-major général du ministre de la guerre, utilisant à cet effet les mines précieuses de documents tant officiels qu'officieux qui affluent chaque jour dans les bureaux de la rue Saint-Dominique. Aussi les renseignements que cet organe périodique estimé met à la disposition du public militaire sont-ils entourés de toutes les conditions d'exactitude désirables. L'étude sur l'armée allemande est due à M. le commandant Rivière ; elle peut être considérée comme la résultante des recherches constantes faites par l'état-major général pour se faire une idée de la constitution militaire de nos voisins au moment d'une mobilisation. C'est le tableau le plus complet qui puisse être dressé en France de cet immense organisme dans lequel réside la force de l'empire.

L'armée allemande sur le pied de guerre se divise en deux grandes masses : 1° *l'armée de campagne*, qui comprend les troupes de campagne, de réserve de campagne et les formations spéciales ; 2° *l'armée de garnison*, constituée par les troupes de dépôt, de garnison et de landsturm. Enfin, à ces deux groupes il faut ajouter les formations nécessitées par l'organisation des divers commandements, des administrations et services de toute nature, etc. L'auteur donne, pour chacune de ces unités, les détails les plus complets : effectifs, armement, habillement, historique, formations, tactiques, etc. Les chiffres sont résumés dans des tableaux établis avec beaucoup de méthode et quelques monographies relatives au rôle joué pendant la dernière guerre par certains services spéciaux, complètent cette étude, dont on ne peut méconnaître l'importance et la haute utilité. Disons pour finir que d'après les effectifs donnés dans ce travail et qui méritent une certaine créance, l'Allemagne, dans la prochaine guerre, ne mettrait pas moins de deux millions d'hommes sur pied. C. M.

Manuel complet d'artillerie, rédigé conformément aux programmes des écoles militaires, par H. PLESSIX, chef d'escadron d'artillerie. 2 vol. in-8° de 811 pages avec 163 planches gravées intercalées dans le texte. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883. — Prix 15 francs.

Il existe actuellement, entre les différents éléments des sciences militaires, une telle connexité que tout officier qui veut se maintenir à hauteur de son métier doit posséder des connaissances véritablement encyclopédiques. Le temps n'est plus où, pour être bon officier d'infanterie ou de cavalerie, il suffisait, avec une légère teinte d'art militaire, de savoir à fond la théorie de son arme. La guerre est devenue scientifique, et le rôle de chaque chef d'unité, quelque petite qu'elle soit, a grandi dans des proportions considérables. Il est donc nécessaire que ce qui fai-

sait jadis l'apanage des armes dites spéciales soit mis aujourd'hui à la portée de tous, sous une forme simplifiée et facilement abordable, même pour ceux qui n'ont pu faire les études techniques suffisantes. Il faut, en un mot, une vulgarisation des sciences militaires; de là le manuel.

Si l'aide-mémoire, imprimé d'ordinaire dans un format portatif, est destiné à condenser en un plus ou moins grand nombre de pages, mais toujours d'une façon sèche et sommaire, les notions déjà censées acquises par les officiers d'une arme déterminée, et ne peut servir qu'à ces mêmes officiers, le manuel, au contraire, a une portée plus générale : il expose, en les simplifiant, les principaux éléments de la partie des sciences militaires qu'il embrasse et convient à la masse du public.

Le *Manuel d'artillerie* de M. le commandant Plessix est conçu dans cet ordre d'idées; il s'adresse non seulement aux officiers d'artillerie dont il résume les connaissances si multiples, mais aux officiers des autres armes désireux d'acquérir ces notions d'*artillerie* si indispensables à posséder maintenant pour qui veut exercer un commandement. Ce terme d'artillerie, limité autrefois à l'étude des bouches à feu et des armes portatives, a pris une extension considérable. Il n'embrasse pas moins de sept grandes divisions, réparties elles-mêmes en un grand nombre de sous-titres. C'est d'après ce groupement logique que l'auteur a classé ainsi qu'il suit les matières de son ouvrage que nous résumons sommairement : Ire partie. Mouvement des projectiles. — II. Matériel d'artillerie. — III. Poudres et artifices. — IV. Armes portatives. — V. Organisation et services de l'artillerie. — VI. Fabrication des bouches à feu, des projectiles, des armes portatives et des munitions. — VII. Artillerie et armes portatives étrangères.

On voit, par cet abrégé de la table des principales matières, combien le sujet est vaste : l'auteur l'a traité avec les plus grands détails. Ajoutons que le manuel fournit aux officiers candidats à l'École de guerre des réponses absolument inattaquables au point de vue officiel. Pour faciliter les recherches, une table analytique donnant le sommaire développé des cinquante chapitres a été placée à la tête de l'ouvrage et un répertoire alphabétique à la fin. Disons enfin que 163 planches gravées, intercalées dans le texte, renferment plus d'un millier de figures; elles aident singulièrement à la vulgarisation d'une science que l'auteur a débarrassée de toutes les formules mathématiques non absolument indispensables. C. M.

Études sur quelques points de notre organisation militaire et sur les réformes à y introduire, par G. L. M. Un vol. in-8° de 425 pages. Paris, L. Baudoin et Cie, 1883.

L'écrivain militaire qui se cache sous les initiales de G. L. M. vient de réunir en un volume les différents articles qu'il avait publiés dans le *Journal des sciences militaires* en 1883. Ce travail se recommande à l'attention toute spéciale de nos hommes d'État et de nos officiers, car il embrasse les questions brûlantes qui seront, cette année, l'objet des discussions du Parlement. L'auteur y fait, en effet, preuve d'une rare compétence sur toutes les questions du métier; de plus, la connaissance très approfondie qu'il possède de l'armée allemande lui a fourni des arguments topiques à propos des solutions qu'il préconise, et qui, tout en laissant matière à discussion, se font remarquer par une grande dose de bon sens. Il pourra se faire que toutes ses conclusions ne soient pas adoptées, le plus grand nombre cependant resteront debout, car elles reposent sur une connaissance parfaite de la question et sur une réelle intelligence des besoins de l'armée.

Avant de commencer l'étude des réformes à opérer, l'auteur a considéré comme indispensable de poser les principes sur lesquels le législateur devra s'appuyer d'une manière générale et de bien définir le point de vue sous lequel il aura à se placer. Ces réflexions forment le sujet de la première étude intitulée : *Comment il convient de procéder dans l'étude des lois d'organisation militaire.* La deuxième étude a trait au *recrutement* et à la *mobilisation*. Au nombre des principales réformes que propose l'auteur à cet égard, il faut citer la suppression des changements de garnison et le recrutement régional. Dans la troisième étude, il s'occupe de la *durée du service actif,* question des plus complexes et à laquelle se rattache logiquement l'instruction de l'armée. L'auteur est partisan du service de trois ans, mais, comme corollaire de cette mesure, il voudrait, entre autres réformes, la suppression des adjudants-majors et des capitaines instructeurs, la réduction à son minimum du service des places, la suppression des inspections trimestrielles ou générales à jour fixe, etc., etc. La quatrième étude, intitulée : *Leçon à tirer de l'expédition de Tunisie* aborde la constitution de cette armée coloniale qui s'impose actuellement aux méditations de nos législateurs. Enfin dans la cinquième étude, relative aux *cadres* et à l'*avancement,* l'auteur esquisse les réformes qu'il voudrait voir établir dans la hiérarchie militaire, les cadres, la formation des sous-officiers, enfin le corps d'officiers.

Toutes ces questions sont, on le voit, à l'ordre du jour. L'accueil bienveillant que ces études ont déjà reçu isolément, à l'étranger, témoigne de la valeur des théories de l'auteur et de l'intérêt qui s'y attache actuellement. C. M.

Sur l'organisation et les institutions militaires de la Lorraine, par Henri Lepage. Un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Berger-Levrault, 1884.

Les bibliothèques de province renferment une foule de documents historiques du plus haut intérêt, qui le plus souvent restent ignorés, faute d'un Christophe Colomb pour les découvrir. Cependant, de temps en temps, quelques savants possédés de la fièvre de l'inconnu se décident à extraire quelques monographies des poudreuses liasses que renferment ces archives locales, et lors des réunions des

sociétés savantes on voit apparaître des travaux empreints d'un grand caractère d'érudition.

On peut ranger au nombre de ces études toutes spéciales celle que M. Lepage, archiviste de Meurthe-et-Moselle, a consacrée aux institutions militaires de la Lorraine. Quoique ce travail soit écrit surtout en vue d'une province déterminée, il intéressera tous ceux qui s'occupent d'organisation et d'histoire militaires par les détails minutieux qu'il donne à cet égard. On y remarquera que ce pays, sous ses anciens ducs, possédait déjà l'institution du service obligatoire pour les bourgeois et les paysans, sans toutefois en excepter les gentilshommes qui, eux, n'avaient pas besoin d'y être forcés pour embrasser le métier des armes. D'autres chapitres ont pour objet : la milice et les milices bourgeoises, les compagnies d'arbalétriers, la force et la composition de l'armée lorraine jusqu'au milieu du XVIe siècle, les corps spéciaux, l'armée lorraine du XVIe au XVIIIe siècle, enfin la collation des grades, l'avancement et les récompenses.

Cette étude est très complète, trop complète même, car il y est enregistré beaucoup trop de souvenirs locaux, et la Lorraine, l'ancienne Lorraine surtout, n'était pas la France ; c'est du reste un peu le travers de ces ouvrages d'érudition pure, pour lesquels leur auteur ne croit jamais donner assez de détails. Quoi qu'il en soit, ce travail tiendra une place honorable au milieu des monographies consacrées spécialement à la Lorraine. C. M.

Le commandant Rivière et l'Expédition du Tonkin, par C. BAUDE DE MAURCELEY, avec une préface d'Alexandre Dumas. Un vol. grand in-18 de 220 pages. Paris, Ollendorff, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Deux héros, entre beaucoup d'autres plus obscurs, ont arrosé de leur sang cette terre du Tonkin où flotte maintenant sans conteste notre drapeau. A l'un, Francis Garnier, un publiciste éminent, M. Hippolyte Gautier a consacré une étude historique qui remonte aux premiers agissements des *Français au Tonkin*, tel est le nom de cette œuvre recommandable.

L'autre est ce lettré doublé d'un homme de guerre, ce marin philosophe, Henri Rivière. Tous deux ont pris Hanoï en se jouant presque, tous deux ont succombé, pour ainsi dire, à la même place, victimes de leur trop grande confiance envers un ennemi lâche et perfide.

M. de Maurceley était l'ami, le confident de notre vaillant compatriote ; il a tenu à payer dans ce livre un juste tribut d'éloges à celui dont le sang, comme une semence sacrée, aura valu à la France une de ses plus belles colonies. A côté de sa carrière dans la marine, Rivière avait embrassé tout jeune celle des lettres, et cette dernière, au dire de son panégyriste, avait pour lui plus d'agréments, plus d'attraits et répondait davantage à sa nature d'artiste ; cela ne l'empêcha pas d'adorer la mer et de devenir une de nos gloires militaires contemporaines. De 1852, date de ses premiers essais, œuvres de jeunesse, jusqu'en 1876, Rivière a écrit, de ce style un peu fataliste qu'il avait emprunté à Edgard Poë, plus de trente ouvrages, nouvelles, romans ou pièces ds théâtre : ce sont tous des écrits empreints d'une saveur originale, et qui témoignent d'un esprit philosophique profond, d'un grand talent d'observation. La vie et les œuvres de Rivière, tel est donc le sujet de la première partie de cet ouvrage. La deuxième raconte brièvement sa mission en Cochinchine et ses explorations. La troisième donne des détails tout à fait inédits sur le rôle de notre héros au Tonkin et sur sa mort tragique. Les faits généraux sont maintenant connus de tous ; ce qui ressort de ce nouveau volume sur le Tonkin, c'est la difficulté du rôle de Rivière, ballotté entre les instructions contradictoires qu'il recevait de Paris. Sans vouloir pénétrer dans le fond du débat, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'esprit de parti qui anime l'auteur de ce livre, et qui éclate à toutes les pages. Le gouvernement a péché par défaut d'initiative et par indécision ; soit ! mais de cela à alléguer que Rivière « a été abandonné à une mort certaine », c'est une conclusion un peu trop partiale, et nous ne pouvons suivre l'auteur dans cette voie. Ces réserves faites, il ne nous reste qu'à souhaiter à ce livre, auprès du public, l'accueil qu'il mérite ; il nous a, pour notre compte, très vivement intéressé. C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Séance générale trimestrielle. — La séance générale trimestrielle des cinq classes de l'Institut a eu lieu au palais Mazarin, sous la présidence de M. Rolland, président de l'Académie des sciences. Après la lecture faite par M. Rolland du rapport sur les changements survenus pendant l'année 1884, il a été procédé à l'installation du bureau pour 1885, dont le nouveau président est M. Bouguereau, de l'Académie des beaux-arts, et M. Garnier, le vice-président. La séance s'est terminée par une lecture de M. Egger sur un sujet se rapportant aux études grecques.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 décembre.

Ouvrage présenté. — A. des Michels : *Kime van Kien tan truyen*, traduit de l'annamite avec des notes très nombreuses qui forment un commentaire perpétuel.

Le sujet de ce poème, composé à la fin du siècle dernier, est tiré d'un vieux roman chinois qui est un véritable tableau de mœurs. Nhuen-Du, l'auteur du poème, en détaille les épisodes de manière à montrer que tout ce qu'il raconte aurait pu se passer dans son propre pays.

Dans cette séance, l'Académie a nommé au scrutin la commission du prix Gobert. Ont été élus : MM. Jourdain, d'Arbois de Jubainville, Schlumberger et de Boislile.

Séance du 2 janvier.

Après l'élection de MM. Desjardins et Paulin Pâris, nommés, le premier, président, le second, vice-président, pour l'année 1885, la séance a été levée à la suite de la nouvelle du décès de M. Baudry.

Séance du 9 janvier.

Ouvrages présentés. — Brun-Durand : *Mémoires d'Eustache Prémond, notaire royal.* — P. Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Robillard de Beaurepaire : *Variétés archéologiques.* — *Promenade de la Société française d'archéologie dans la ville de Caen.* — Tissot : *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé au renouvellement de ses commissions, qui se trouvent actuellement ainsi composées :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Egger, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière.

Commission des antiquités nationales : MM. Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Al. Bertrand, Schlumberger.

Commission des écoles d'Athènes et de Rome : MM. Ravaisson, Egger, Léon Renier, Delisle, Miller, Gérard, Heusey, Perrot.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Renan, Léon Renier, Barbier de Meynard, Maspéro, Duruy, Schefer, Pavet de Courteille, Perrot.

Commission administrative : MM. Jourdain et Deloche.

Commission mixte du prix Volney : MM. Renan, Bréal, Gaston Pâris.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 décembre.

Ouvrages présentés. — Colonel Jung : *L'armée et la Révolution, Dubois-Crancé.* — Favé : *L'empire des Francs.* — Pigonneau et de Foville : *L'administration de l'agriculture au contrôle général des finances.* — Malan : *Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité.*

Lecture. — Glasson : La famille romaine et la famille germaine; la propriété chez les Germains.

Séance du 27 décembre.

Ouvrages présentés. — De Lalande et Couturier : *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance contre l'incendie.* — Vogel : *Le monde terrestre au point actuel de la civilisation.*

Lecture. — Dareste : Mémoire sur l'histoire du droit hongrois.

Séance du 3 janvier.

Ouvrages présentés. — Aucoc : *Conférences sur le droit administratif.* — Giovanni : 1° *Ciulo d'Alcamo, la Defensa gli Agostali e il giuramento del contrasto anteriori alla Costituzioni del 1231.* C'est une discussion savante sur certains personnages, certains termes, certaines formules de droit antérieurs à la constitution de 1231 (de la Sicile); 2° *Sul porto antico e su le muro, le piazze e i bagni di Palermo dal secolo X al secolo XV.* — Mgr Leoulan : *le Brahmanisme.* Cet ouvrage a été redigé à Pondichéry, à l'aide de documents originaux. — M. Frédéric Passy offre l'*Annuaire économique de la Gironde.* — F.-X. de Neumann-Spallart : *Uebersichten der Weltwirthschaft.* C'est un recueil de statistique destiné à faire connaître les forces productives et le commerce de tous les pays.

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

Séance du 10 janvier.

Ouvrages présentés. — Reynaert, député belge : *Histoire de la discipline parlementaire.* — Fournier : *Le royaume d'Arles et de Vienne.* — Bogisic : *Forme dite Inokosna de la famille rurale chez les Serbes et les Croates.* — Villey : *La question sociale et l'enquête sur la crise industrielle.* — Matrat : *L'amour de l'ouvrier; travail et prévoyance.* — Guelle : *Précis des lois de la guerre sur terre.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Beautemps-Beaupré : Mémoire sur les baillis d'Anjou et du Maine au XIIIe siècle.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire.

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ;

« Vu le décret du 13 mai 1879,

« Le Président de la République, décrète :

« Art. 1er. — Le musée pédagogique et la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, actuellement installés, 42, rue Lhomond, sont transférés 10, rue Louis Thuillier, dans les bâtiments précédemment occupés par l'École normale spéciale de travail manuel.

« Art. 2. — Le présent décret aura son effet à partir du 1er janvier 1885.

Art. 3. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts est chargé de l'exécution du présent décret. »

2° Décrète également :

« Art. 1er. — Le personnel du musée pédagogique et de la bibliothèque centrale de l'enseignement primaire est fixé comme il suit :

« Un inspecteur général de l'enseignement primaire (hors cadre), directeur ;

« Un bibliothécaire ;

« Un bibliothécaire adjoint;

« Trois employés;

« Un chef des collections.

« Art. 2. — Le présent décret aura son effet à partir du 1er janvier 1885. »

Les Bibliothèques municipales. — On vient de publier le rapport d'ensemble sur le fonctionnement des bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de la ville de Paris. Il résulte de ce travail que, pendant l'année qui vient de prendre fin, ces bibliothèques ont progressé dans une notable proportion, autant par l'augmentation des ouvrages que par le nombre des lecteurs qui les fréquentent. Sous ce dernier rapport, les chiffres relevés indiquent que les livres lus sur place ont été au nombre de 117,046, et que l'on a prêté, pour être lus à domicile, 582,762 livres.

Pendant la période correspondante de l'année précédente, on n'avait prêté que 407,819 livres, et les lectures sur place n'avaient porté que sur 106,468 livres. Au point de vue des ouvrages demandés, nous relevons les chiffres instructifs suivants :

Il a été demandé 400,631 romans; 84,576 livres de littérature, poésie ou théâtre; 65,016 ouvrages de sciences, arts ou enseignements; 58,766 ouvrages d'histoire; 22,762 livres ayant rapport à la musique et 3,220 manuels ou autres livres de langues étrangères.

Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales en plein fonctionnement, dont 20 installées dans les mairies et 19 dans les écoles communales.

Six nouvelles bibliothèques seront ouvertes prochainement rue du Ranelagh, avenue Rapp, rue Étienne-Marcel, rue du Rendez-Vous, etc.

L'entretien de ces diverses bibliothèques ou la création des nouvelles bibliothèques occasionneront pendant la présente année une dépense de 207,400 francs.

Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine. — Nous avons déjà parlé de la bibliothèque administrative de l'Hôtel-de-Ville. Voici de nouveaux détails intéressants sur cette bibliothèque — unique en son genre, — qui va être installée aux premiers jours, pour être ouverte prochainement au public.

Elle se divise en deux sections: la section française et la section étrangère.

Ces deux collections de livres, de brochures et de cartes forment un ensemble de documents du plus haut intérêt sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

La section française de la bibliothèque administrative se compose aujourd'hui de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France. Parmi les derniers ouvrages inscrits au catalogue se trouvent : *le Journal du Palais, la Revue coloniale, le Bulletin officiel de la marine*, etc.

Au cours de l'année 1884, on a fait relier 3,362 volumes.

La section étrangère est encore plus complète, au point de vue du nombre des ouvrages qu'elle renferme, et qui sont au nombre de 15,084. L'augmentation constatée en 1884, qui n'est pas moindre de 1,291 volumes, a porté principalement sur les ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais et danois. La bibliothèque administrative étrangère a fait relier 426 volumes.

Au nombre des ouvrages reçus récemment, soit par achat, soit à titre d'échange, se trouvent des documents intéressants sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, sur l'enlèvement et l'utilisation des ordures.

Une somme de 15,000 francs sera employée, en 1885, à l'entretien et à l'augmentation de la bibliothèque dont nous venons de parler.

M. Borel d'Hauterive. — M. Borel d'Hauterive, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, vient d'être mis à la retraite, après cinquante ans d'excellents services.

ÉTRANGER

Angleterre. — La *Bibliothèque du British Museum.* — La bibliothèque du British Museum étant la plus importante des deux mondes après notre bibliohèque nationale, il est intéressant de constater, de temps à autre, les progrès réalisés dans ce grand établissement. On sait que la salle de travail, construite sur les plans de l'italien Panizzi et ouverte en 1857, peut donner place à trois cent vingt lecteurs. Elle est circulaire, meublée de pupitres rangés sur une trentaine de lignes, du centre à la circonférence, et surmontée d'un dôme de fonte et de verre qui égale en diamètre, à quelques pouces près, celui du Panthéon romain. Chaque lecteur dispose d'une place large de 1m,50, d'un fauteuil canné, d'un encrier, d'un sous-main de papier-buvard. Un tapis de caoutchouc s'étend sous ses pieds et assourdit le bruit des pas. La ventilation et le chauffage de la salle sont parfaits. Elle est éclairée à la lumière électrique, ce qui permet d'ouvrir la bibliothèque les jours de brouillard et de prolonger jusqu'à sept heures du soir, même en hiver, la durée de la séance quotidienne. Tout le pourtour de la salle est garni de rayons à hauteur d'homme, où se trouvent les livres de référence laissés à la discrétion des lecteurs, et qui sont au nombre de cinquante mille. Le centre de la salle est occupé par le bureau des bibliothécaires, entouré comme d'un ouvrage avancé par un cercle d'étagères où se trouvent les volumes in-folio du catalogue.

Ce catalogue est, sans contredit, le répertoire le plus complet et le plus utile qu'il y ait au monde. Il comprend, par lettres alphabétiques de noms d'auteurs, *tous les ouvrages sans exception* dont se compose cette magnifique bibliothèque. A première vue, il semble qu'un tel arrangement est peu judicieux, et qu'un catalogue par ordre de matières serait préférable. Mais cela n'est qu'une apparence. Un catalogue par ordre de matières, en effet, sera toujours arbitrairement divisé; dix ou vingt ans suffiront, en beaucoup de cas, à rendre cette division surannée; enfin certains chapitres s'allongeront démesurément et les recherches deviendront très difficiles, sinon impossibles.

L'ordre par noms d'auteurs est, au contraire, tout naturel et définitif. Il suffit de savoir, sur un sujet donné, quelles sont les principales autorités pour arriver aisément à trouver les titres des ouvrages qui traitent ce sujet.

Chaque livre, en entrant au British Museum par voie de dépôt ou d'acquisition, est donc l'objet d'une description complète et détaillée, couchée à la main sur une bande de papier pelure, et qui constitue en quelque sorte son état civil. Cette bande de papier, collée à sa place chronologique sur la feuille réservée à l'auteur, vient immédiatement s'ajouter au catalogue, qui de la sorte est constamment à jour.

Il va sans dire que chaque volume a un numéro d'ordre, composé d'une lettre majuscule qui répond à une division des magasins, d'une minuscule qui répond à une section et d'un chiffre qui répond à un rayon. Des bulletins de demande en nombre illimité sont à la disposition du lecteur sur le dessus même des étagères à catalogues, transformé en pupitres. Il suffit d'écrire sur un de ces bulletins le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, le numéro du livre, enfin celui de la place qu'on occupe, puis de remettre le bulletin à l'employé préposé à cet office, pour être

servi avec une grande rapidité, presque toujours en quinze ou vingt minutes. Le bulletin est provisoirement retenu au bureau : on le rend au lecteur contre le volume dont il a reçu communication. Point d'écritures supplémentaires, ni de formalités fastidieuses et inutiles. Nulle mesure puérile et humiliante impliquant une défiance quelconque pour la probité du lecteur, qui n'a obtenu sa carte d'admission que sur le témoignage de deux répondants.

Ce système est d'une commodité sans pareille, et quiconque a eu l'occasion de le mettre à l'épreuve peut constater son évidente supériorité sur tous les autres. L'administration du British Museum, jalouse de renchérir encore sur des habitudes si libérales, a entrepris depuis quelques années d'imprimer son catalogue, ce qui permettra à la fois d'en réduire le volume et d'en multiplier les exemplaires. L'entreprise devenait presque indispensable, en raison de la place tous les jours croissante occupée par ce colossal ouvrage in-folio. On avait calculé qu'à s'en tenir au système actuel le catalogue ne tarderait pas à remplir neuf mille tomes, ce qui nécessiterait de lui consacrer une salle spéciale. En imprimant l'état civil de chaque livre, au lieu de le laisser écrit à la main, on compte que les deux mille tomes actuels suffiront encore pendant deux ou trois siècles à recevoir les entrées. Il aurait été impossible d'imprimer tout le catalogue d'emblée, en affectant à cette opération une dépense de 100,000 livres sterling (2 millions 1/2 de francs). On a préféré n'en imprimer qu'une quinzaine de tomes par an, ce qui permet à la fois de donner au public la faculté d'acheter des exemplaires de ces volumes à un prix relativement modeste, et fournit dans ce débouché même un allègement à des frais considérables.

Une autre innovation fort appréciée des travailleurs, au British Museum, est l'établissement récent, dans leur salle, d'un certain nombre d'étagères exclusivement réservées aux bibliographies spéciales. Cette branche de la librairie s'est considérablement développée depuis quelques années, en français comme en allemand et en anglais. Il est extrêmement commode d'avoir ainsi sous la main, sur un sujet donné, la bibliographie complète de tout ce qui a été imprimé sur la matière, et cette faculté, associée à l'emploi du grand catalogue, permet de remonter très rapidement aux sources.

Réunion de la « Library Association ». — Le 30 septembre dernier, la *Library Association* s'est réunie à Dublin, sous la présidence de M. J.-K. Ingram, bibliothécaire de l'université de cette ville.

Un grand nombre de communications intéressantes ont été faites au cours de la réunion. Parmi les plus importantes, il faut citer :

M. Hulton : Douze années de travaux de catalogue dans une grande bibliothèque;

Ch. Bruce : La bibliothèque d'Althorp et sa riche collection d'ouvrages sur l'histoire de l'imprimerie en Angleterre;

H. Stevens : Souvenirs de Panizzi;

R. Garnett : L'emploi des procédés photographiques dans les bibliothèques;

H. Bradshaw : L'imprimerie en Irlande;

C. W. Holgate : Les bibliothèques d'Australie et de Tasmanie.

Suivant une communication de M. Ingram, la bibliothèque de *Trinity College* compte actuellement 200,000 volumes et 2,000 manuscrits dont plusieurs d'une grande valeur.

L'assemblée adopte une résolution tendant à demander au gouvernement l'autorisation de reproduire, au moyen de la photographie, les manuscrits et documents d'une valeur incontestée qui se trouvent dans les bibliothèques publiques et dont la destruction ou la perte serait irrémédiable.

La huitième réunion annuelle dé l'association se tiendra, en 1885, à Plymouth.

Turquie. — *Les bibliothèques de l'Asie Mineure.* — La bibliothèque internationale de Lorentz et Keil, Constantinople, publie le premier volume du catalogue des manuscrits grecs qui se trouvent dans les couvents de l'Asie Mineure. Ce premier volume est consacré aux bibliothèques de l'île de Lesbos et a été élaboré par M. Papadopulos Keramens. L'initiative de cette importante publication est due à M. Th. Maurogordatos.

États-Unis. — La veuve du docteur Ezra Abbot a fait don, à Harvard University, de la bibliothèque qu'avait laissée son mari et qui, au dire des connaisseurs, contient la plus riche collection d'ouvrages et écrits relatifs à la bible.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La troisième livraison de la *Bibliographie générale des Gaules* de M. E. Ruelle vient de paraître. Elle contient la première partie du Catalogue alphabétique par noms d'auteurs (A. GU.).

— Le dernier ouvrage de M. François Lenormant, *les Origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions*, vient de paraître, chez l'éditeur Maisonneuve, en une nouvelle édition en trois volumes in-12.

— Sous ce titre : *la Hollande et la liberté de pen-*

ser au XVII*e* *et au* XVIII*e* *siècle*, la librairie Calmann Lévy vient de publier les discours de MM. Parrot-Larivière, Hora-Siccana et Fortoul sur le sujet mis au concours par l'Association littéraire internationale. Ces discours sont précédés d'une introduction de M. Louis Ulbach.

— M. Morel-Fatio a fait paraître sa leçon d'ouverture sur *la Comédie espagnole au* XVIII*e* *siècle*.

— Signalons aux curieux un utile recueil dont le premier volume vient de paraître, uniquement consacré à la reproduction de pièces inédites, rares ou curieuses concernant l'histoire des XVIII*e* et XIX*e* siècles. La *Revue rétrospective* se préoccupe de tout ce qui peut offrir une révélation instructive, une anecdote inconnue, une erreur à rectifier. Elle paraît deux fois par mois et forme, chaque semestre, un élégant volume in-12 qu'un index alphabétique permet de consulter rapidement avec fruit. Elle tire à petit nombre et ne vend pas au numéro. Dans de telles conditions, la *Revue rétrospective* ne peut tarder à devenir introuvable. Elle a dès aujourd'hui sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. (Lepin, éditeur, 12, galerie d'Orléans. — Prix : 4 francs.)

ÉTRANGER

Allemagne. — Le *Livre* a déjà eu l'occasion de parler du *Novellenschatz* (trésor de nouvelles) publié par Paul Heyse et Louis Laistner. — De 1870 à 1880, il en a paru vingt-quatre volumes, où sont réunis les meilleurs écrits de plus de quatre-vingts romanciers.

Après un arrêt de plusieurs années, le *Trésor de nouvelles* a entamé une seconde série, dont cinq volumes ont paru. — Une notice bibliographique et littéraire est consacrée à chacun des auteurs dont le *Trésor* publie une des nouvelles.

— M. Meidinger, de Berlin, a publié la première partie d'un ouvrage très intéressant, portant le titre : *Das Buch von der Weltpost; Entwickelung und Wirken der Post und Telegraphie im Weltverkehr* (le livre de la poste internationale; développement et fonctionnement de la poste et de la télégraphie), par V. Veredarius. — L'ouvrage sera complet en dix fascicules et contiendra un certain nombre d'illustrations et d'héliogravures.

Angleterre. — MM. William Blackwood et fils (Édimbourg et Londres) publient une histoire de Madagascar, par le Rév. Henry W. Little. — L'ouvrage s'attache à donner une description aussi complète que possible des mœurs, coutumes et du caractère des indigènes de cette île.

— Le *Lexicon pseudonymorum* de M. E. Weller paraît prochainement en seconde édition, considérablement augmentée. — L'ouvrage aura de 30 à 40 feuilles grand in-8°, à deux colonnes; le prix de souscription ne dépassera pas 30 francs.

Autriche. — M. Maly publie un intéressant ouvrage sur la *Renaissance littéraire et politique de la Bohême au* XIX*e* *siècle*.

Belgique. — M. Pol de Mont vient de faire paraître à Haarlem, chez le libraire Gosler, une monographie consacrée à Henri Conscience.

— M. l'abbé Van Caster vient de faire paraître l'*Histoire des rues de Malines et de leurs monuments*; et M. Lejeune une *Histoire de la ville de Binche*.

— *Le vieil Anvers et le nouvel Anvers*, par V.-A. Lagye; un volume in-4°, avec gravures et frontispice en chromo (Bruxelles, Lebègue et Cie). Ce petit volume fait partie de la série de monographies illustrées publiées sur papier de luxe par l'office de publicité et relatives à l'histoire et à la description de la Belgique. Parmi les gravures du *vieil Anvers*, les plus jolies reproduisent une salle de l'hôtel de ville avec une cheminée de l'abbaye de Tongerloo et la célèbre maison Plantin.

Italie. — M. E. d'Azeglio, ancien ministre d'Italie à Londres, a publié sa correspondance avec sa mère, la marquise d'Azeglio (1835-1861), sous le titre de : *Souvenirs historiques de la marquise d'Azeglio, née Alfieri*. — La marquise, qui était alliée à toute la noblesse piémontaise, voyait constamment les hommes politiques de l'époque; sa correspondance contient une foule d'informations historiques et de souvenirs personnels.

— M. de Gubernatis vient de faire paraître le septième volume de son *Histoire universelle de la littérature*. Il est consacré aux contes populaires.

Roumanie. — *Documente privitore la istoria Românilor* culese de Eudoxiu de Hurmuzaki (Documents sur l'histoire de la Roumanie). Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie et du ministère des cultes et de l'instruction publique à Bukarest. — Volume IV, pars II. — 1600-1650.

— *Nouveau dictionnaire français-roumain et roumain-français*. Deux volumes in-12. — Bukarest, Socceù et Cie.

Suisse. — *Schweizerische Volksfesten, Sitten und Gebräuche*; fêtes nationales, mœurs et coutumes

suisses; Aarau, chez Sauerlander. — Cet ouvrage contient une foule de renseignements curieux sur les souvenirs historiques, les jeux, fêtes et usages suisses depuis des siècles. — Ceux qui étudient les anciennes coutumes de l'Helvétie y trouveront amplement matière à glaner.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

— Parmi les publications prochaines annoncées par la Société des anciens textes français, citons les *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, éditées par M. Suchier, et les *Contes de Boson*, recueil intéressant, dont l'étude jettera un jour nouveau sur la formation du recueil célèbre sous le titre de *Gesta Romanorum*.

La Société annonce la distribution prochaine du tome IV d'*Eustache Deschamps*.

— La librairie Leroux commence une traduction des *Rœmische Alterthümer* de Lange sous ce titre : *Histoire intérieure de Rome*. Cette traduction a été confiée à MM. Didier et Berthelot.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Tante annonce la publication prochaine à la librairie Friedel, de Leipzig, d'une bibliographie des ouvrages anciens et modernes sur la franc-maçonnerie.

— Le troisième et dernier volume de *Luther, sa vie et son œuvre*, par M. Kuhn, est sous presse.

— La librairie Schmidt et Günther de Leipzig annonce une traduction de l'*Histoire romaine* de M. Duruy, par M. Hertzberg.

Angleterre. — *Memoirs of Libraries*, par M. Edwards, doivent paraître prochainement. Le livre ne sera pas mis en vente; on ne pourra se le procurer que par souscription.

Autriche. — Le Dr Vladimir Papafara de Zara (Dalmatie) se propose d'élaborer une bibliographie complète de législation internationale, publique et privée. Il fait appel à tous ceux qui ont publié des livres, des brochures ou même des articles sur un sujet quelconque de législation internationale et les prie de lui faire parvenir le titre, la date et le lieu de publication de leurs ouvrages, et, si c'est possible, d'y ajouter la liste et les numéros des revues et journaux qui ont donné un compte rendu de leurs écrits.

Italie. — Le quatrième volume des lettres du comte de Cavour, éditées par M. Luigi Chiala, est en publication chez MM. Roux et Favale, à Turin, et contiendra 233 lettres et autres pièces, datant pour la plupart de la dernière année de sa vie.

Belgique. — Le P. de Smedt a entrepris de publier comme supplément aux *Analecta hollandiana*, un catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque royale de Bruxelles.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Promotions et nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions et nominations faites à l'occasion du 1er janvier dans l'ordre de la Légion d'honneur, nous remarquons les suivantes :

Grand officier : M. Milne-Edwards, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de Paris;

Officiers : MM. Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; Henri Meilhac, auteur dramatique; Gidel, proviseur au lycée Louis-le-Grand.

Chevaliers : MM. Thibaut (Anatole), dit Anatole France, homme de lettres; Poux-Thierry, conservateur à la Bibliothèque nationale; Paul Arène, homme de lettres; Challamel, éditeur; Michaux, directeur des ateliers de la maison Marinoni.

Convention franco-italienne. — Le *Journal officiel* du 24 janvier dernier publie la convention passée entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature et d'art.

En voici les deux premiers articles :

« Art. 1[er]. — Les auteurs d'œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront dans chacun des deux pays réciproquement des avantages qui y sont ou seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature, de science ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs nationaux.

Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans le pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

« L'expression *œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques* comprend les livres, brochures ou autres écrits, les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales, les œuvres chorégraphiques, les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure, les lithographies, les illustrations, les photographies, les cartes géographiques, plans, croquis et œuvres plastiques concernant la géographie, la topographie, l'architecture, les sciences naturelles; et, en général, toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

« Art. 2. — Sont absolument prohibées, dans chacun des deux États contractants, l'impression, la publication, la circulation, la vente, l'exposition, l'importation ou l'exportation d'ouvrages littéraires, scientifiques ou artistiques contrefaits, ou d'objets de reproduction non autorisée, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays contractants, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

« La même prohibition s'applique également à toute représentation ou exécution publique et non autorisée des œuvres dramatiques, musicales, dramatico-musicales ou chorégraphiques des auteurs et compositeurs de l'autre pays, que cette représentation ou exécution soit totale ou partielle, ou qu'elle soit effectuée d'une manière quelconque, même avec des additions, des retranchements ou des variantes.

« La représentation ou l'exécution publique en Italie d'une œuvre dramatique, musicale, dramatico-musicale ou chorégraphique française sera, en outre, interdite d'office par l'autorité locale, lorsque l'auteur ou compositeur aura adressé soit au ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce d'Italie, soit à l'autorité diplomatique ou consulaire italienne en France, la déclaration qu'il entend faire défendre la représentation ou l'exécution de son œuvre. »

Une signature de Molière. — Un don du plus haut intérêt vient d'être fait au Théâtre-Français par M. Alexandre Dumas. On sait qu'il s'est rendu naguère acquéreur d'un acte au bas duquel figure la signature de Molière, le seul modèle de son écriture que l'on connaisse. M. Dumas l'a offert à la Comédie-Française. On a décidé que ce précieux document serait placé dans le foyer des artistes, à côté de la signature de Louis XIV. L'acte sera enfermé dans un cadre, ouvert à la page au bas de laquelle figure, en lettres majuscules, la signature de l'auteur du *Misanthrope.*

Une notice sur A.-J. Pons. — M. J. Arnoux, professeur à Digne, a consacré, dans *le Journal des Basses-Alpes* du 28 décembre 1884, une très longue étude biographique et critique à notre regretté collaborateur A.-J. Pons, dont nous avons annoncé le décès au mois d'août dernier. Nous devons signaler cet excellent travail sur un érudit écrivain trop peu connu et émettre le désir que M. Arnoux réunisse en brochure la notice qu'il a bien voulu nous faire tenir.

Thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes. — Parmi les thèses qui ont été soutenues le mois dernier par les élèves de l'École des chartes, nous signalerons les suivantes : *L'image du monde, poème didactique du* XIII[e] *siècle, recherches sur les versions non interpolée, interpolée et en prose,* par M. Grand : — *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche,* par M. Stein ; — *Étude sur Gasse Brûlé, poète du* XII[e] *siècle et édition critique de ses chansons,* par Huet.

M. François Coppée et sa démission de bibliothécaire du Théâtre-Français. — M. François Coppée a adressé au directeur de la Comédie-Française la lettre suivante :

Paris, 13 janvier 1885.

« Monsieur l'administrateur,

« J'étais persuadé et vous le disiez vous même récemment à propos de mon élection à l'Académie, qu'il ne pouvait être que flatteur et honorable pour la Comédie-Française de m'avoir comme bibliothécaire. Or je viens d'apprendre, et de source certaine, que cet avis n'est pas celui de tous les membres du comité administratif. Il y a là, pour moi, une question de dignité personnelle dont je suis seul juge et que je tranche en vous donnant ma démission.

« Je vous prie également de considérer comme non avenues les conversations préliminaires que j'ai eues avec vous au sujet de mon nouveau drame, *les Jaco-*

bites, car je renonce à faire connaître au comité de lecture cet ouvrage que je destine désormais au théâtre de l'Odéon.

« Recevez, monsieur l'administrateur, l'assurance de ma considération distinguée.

« FRANÇOIS COPPÉE. »

Pour bien comprendre cette lettre et la réponse de M. Coquelin, il faut savoir que M. Coppée remplissait les fonctions de bibliothécaire de la Comédie avant d'avoir été élu membre de l'Académie française et qu'un membre du comité avait fait des observations à ce sujet, par rancune d'une critique du poète feuilletonniste bibliothécaire sur *la Princesse de Bagdad.*

Voici maintenant la lettre de M. Coquelin :

« Mon cher Coppée,

« Vous savez que j'ai la bonne habitude de n'aimer que les situations franches. Nous avons eu ensemble de fort bons rapports, et je pense que vous n'avez eu qu'à vous louer de moi de toutes les façons.

« Votre lettre au *Figaro* me surprend au dernier point et je vous en exprime ma pénible surprise.

« Dans la dernière séance du Comité, un membre a cru devoir demander s'il était convenable que la Comédie continuât à vous laisser dans une situation très inférieure, et je vous avoue que j'ai été entièrement de son avis. Votre lettre est prise de trop haut pour laisser place à la reconnaissance que vous devez à ce même Comité, qui a été heureux de vous obliger, mais je ne puis en accepter les termes sans protester.

« Vous ne lirez pas vos *Derniers Stuarts* au Théâtre-Français : tant pis pour vous et pour nous, et tant mieux pour l'Odéon ! mais vous avez obéi plus vite qu'il ne fallait, à mon sens, à un moment de mauvaise humeur que rien ne justifie.

« Pour moi, mon cher Coppée, je suis à votre disposition pour vous rendre ou pour garder *le Luthier,* que j'avais l'intention de rejouer cet hiver. Je vous prouverai, si vous me le laissez, que je suis moins susceptible que vous, et je serai enchanté de tenir moi-même au répertoire de notre théâtre l'œuvre dans laquelle vous vous êtes montré le plus auteur dramatique. »

Nous donnons ces deux lettres sans commentaires.

Les Mémoires du général Fleury. — Le général Fleury a laissé un testament très minutieux, très soigneusement rédigé, dont un article spécial prescrit à ses héritiers ce qui doit être fait pour ses mémoires.

Ils ne doivent paraître — s'ils paraissent — que dans dix ans.

Il n'est pas absolument certain qu'ils paraissent; une certaine latitude est laissée, à ce sujet, par le général à sa famille.

Mais, en aucun cas, ils ne doivent être livrés au public avant dix ans révolus.

Ils sont inachevés, comme on sait; mais les matériaux de la dernière partie étaient tout prêts, les notes et dépêches mises en ordre, ce qui permettrait à une main pieuse de les terminer.

Les Chroniques de Froissart. — M. V. Bouton vient d'adresser à l'Académie des inscriptions une lettre sur *les Chroniques de Froissart,* dans lesquelles les noms ont été tronqués et defigurés par les copistes, et que la publication du héraut Ghelre va rectifier complètement.

Le libraire Decary. — Dans son courrier du *Temps,* M. Claretie raconte comment il fit la connaissance d'Arnold Mortier, il y a bientôt vingt-cinq ans.

C'était dans la boutique d'un petit libraire du passage Brady, où le brave Jules venait souvent en voisin acheter des livraisons illustrées et causer avec ce libraire nommé Decary, qui était un homme assez original.

« Le libraire, dans les quartiers populaires, est pour sa clientèle non seulement un marchand, mais un critique ; on le consulte sur ce qu'on doit lire, on lui demande son sentiment sur l'ouvrage nouveau : « — Faut-il ou ne faut-il pas l'acheter ? » Decary, lui, lorsqu'un client lui posait la question : « Faut-il « acheter le journal *l'Omnibus* ou le dernier roman de « Ponson du Terrail ? » répondait : « — Oui, si vous « aimez la drogue ! Mais ne feriez-vous pas mieux de « vous payer un Musset ou *les Contemplations* de Vic« tor Hugo, par livraison, ou le Shakespeare traduit « par Montégut, chez Hachette ? »

« Le plus curieux, c'est qu'avec son horreur pour le roman de pacotille et son amour passionné de la grande littérature, Decary avait trouvé une clientèle parfaitement littéraire et choisie jusque dans ce faubourg, et que l'étroite boutique sombre du petit passage Brady était devenue un centre de réunion, une sorte de *parlotte* lettrée pour un bon nombre de jeunes gens des environs, employés de maisons de commission, ou commis marchands, ou avocats stagiaires, qui se retrouvaient là, devisant des œuvres nouvelles, de *Merlin l'Enchanteur,* de Quinet, ou des *Misérables,* de Hugo.

« Decary admirait Hugo, aimait Quinet, mais il adorait Musset. Il le savait par cœur. Il le récitait avec une émotion vraiment puissante, et nous étions là, écoutant, tout heureux de ce bain de poésie. Parfois un voisin du libraire, un chapelier amateur de théâtre et rimeur de chansons, venait se joindre à notre petit cercle.

« Il essayait de fredonner du Béranger, mais Decary l'interrompait en reprenant l'*Espoir en Dieu.* « Béranger n'est pas un poète. » Le chapelier se récriait, le libraire se fâchait. On n'en était pas moins bons amis en se séparant. »

LES CORRESPONDANTS A PARIS DES JOURNAUX ÉTRANGERS

Voici, d'après le journal *le Voltaire,* les noms des correspondants que les journaux étrangers entretiennent à Paris :

Journaux allemands. — La *Gazette de Cologne,*

MM. Cramer et de Scheidlein; la *Gazette nationale* de Berlin, M. Beckmann; le *Berliner Tageblatt*, M. Brandès; la *Volkszeitung*, de Berlin, M. Freyburger; la *Frankfurter Zeitung*, M. Vogt; la *Frankfurter Beobachter*, M. Hirsch; la *Gazette de Voss*, M. le docteur Max Nordau; la *Gazette universelle d'Augsbourg*, M. Haefner; le *Petit Messin*, M. Proto; la *Gazette de Metz*, M. Steinkarz.

Journaux anglais. — Le *Times*, M. Oppert, dit de Blovitz; le *Standard*, M. Bowes; le *Daily News*, M. Crawford; le *Daily Telegraph*, M. Campbel Clarke; le *Daily Chronicle*, M. Millage; le *Manchester Guardian*, M. Whiting; l'*Illustrated London News*, M. Child.

Journaux italiens. — Le *Corriere della Sera*, M. Bernasconi; le *Diritto*, M. Berri; la *Perseveranza*, le *Fanfulla*, le *Popolo romano*, M. Caponi; la *Tribuna*, M. Resasco; la *Gazzetta del Popolo*, M. Raqueni, directeur de *Paris-Rome; Roma*, M. Demeny (Français); l'*Opinione*, M. Sampieri.

Journaux suisses. — Le *Journal de Genève*, M. Seignobos; la *Gazette de Lausanne*, M. Renevier; la *Correspondance helvétique*, M. Macou.

Journaux autrichiens. — Le *Parlementar*, de Vienne, M. Badaire; le *Neues Wiener Tagblatt*, M. Bryndza; la *Presse*, de Vienne, M. Bukowicz; la *Nouvelle Presse libre*, M. Singer; la *Wiener Allgemeine*, M. Oberwinder; le *Pester Lloyd*, M. Pataki; le *Pesti Hirlap*, M. Aranzi; la *Gazette de Hongrie*, M. Bernhardt; le *Neues Pester Journal*, M. Rothfeld; la *Correspondance politique*, de Vienne, M. de Testa: le *Marodni Listy*, de Prague, M. Mathivet.

Journaux russes. — Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, M. Bagnitzki; le *Courrier de Moscou*, M. Pawlowski.

Journaux espagnols. — *El Liberal*, de Madrid, et la *Opinion nacional*, de Venezuela, M. Ladevete; la *Epoca*, M. Eusebio Blasco et M. Hermota; la *Ilustracion* espagnole, M. Pedro Prat; *El Dia*, de Madrid, M. Guttierrez Britto.

Journaux belges. — *L'Indépendance belge.* Ce journal a plusieurs correspondants, qui travaillent sous la direction de M. Gaston Bérardi.

Le *Journal de Bruxelles*, l'*Étoile belge*, la *Réforme belge*, M. Tourges.

La *Flandre libérale*, M. Penel, de la *République française.*

La Meuse, de Liège, M. Petit.

Parmi les autres journaux étrangers qui entretiennent des correspondants à Paris, nous citerons :

El Estandarte, M. Malaz; la *Izquierda Dinastica*, M. Silben; le *Petit Messin*, M. Proto; le *Courrier des États-Unis*, M. Meunier; M. Rewell, du *Morgenblatt*, de Helsingfors, en Finlande; M. Riese, de la *New-Yorker Staatzeitung;* le général Carrol Tévis, du *New-York Times.* — M. Santa-Ana Nery est le correspondant du *Jornal do Comercio*, de Rio-Janeiro; M. Ericson, de l'*Aftenblat;* M. Nicholson, du *Madras Times.*

Ces correspondants sont constitués en association syndicale, dont le siège est n° 1, rue Grétry, dans les bureaux de la *Tribuna.*

Une seule presse pour trois journaux. — Nous extrayons du premier numéro d'un journal hebdomadaire, *le Courrier français*, une amusante chronique où M. Roques raconte certaines combinaisons imaginées par un imprimeur pour tirer trois journaux sur une seule presse.

« En 1858, l'imprimeur Lévy, au boulevard de Clichy, n'avait qu'une presse, et cependant de chez lui, dans la matinée du dimanche, devaient sortir deux journaux : *le Globe* et *le Courrier français.* On les tirait dans la nuit du samedi, et on commençait naturellement par celui qui était le premier prêt.

« L'autre était obligé d'attendre jusqu'à dix ou onze heures. Il résultait de cet état de choses un stimulant extraordinaire. De part et d'autre, on mettait tout en œuvre pour arriver premier. C'était une lutte vive, ardente, qui se renouvelait tous les samedis. Combien de fois avons-nous entendu Mme Roques, directrice du *Courrier français*, dire au metteur en pages :

« — Émile, cent sous pour vous si nous distançons *le Globe.*

« Mais le rédacteur du *Globe* (c'était un nommé Dorigny, dentiste, qui portait ses réclames à la connaissance du public par la voie du *Globe*), ce rédacteur prodiguait, lui aussi, les caresses et les promesses :

« — Émile, brûlons la politesse au *Courrier français*, et quand vous aurez besoin de vous faire arracher une dent... je ne vous dis que ça.

« Souvent des querelles éclataient. Il fallait appeler le maître imprimeur, qui calmait aussitôt cette irritation. Son grand moyen était d'offrir des bocks au rédacteur obligé, pour voir la *morasse*, d'attendre jusqu'à onze heures ou onze heures et demie.

« Les choses allaient de ce train depuis quelques mois lorsque l'imprimeur Lévy conçut le burlesque projet de faire un troisième journal hebdomadaire, uniquement destiné à la province, mais un journal qui ne lui coutât absolument que le papier et le tirage.

« Ce journal s'appela *l'Universel.* Il était fait avec la composition du *Globe* ou du *Courrie-*, sans le consentement ni de M. Dorigny ni de Mme Roques. C'était un journal publié presque secrètement. On le tira d'abord sur *le Globe*, parce que *le Globe* paraissait s'être résigné à être imprimé le dernier. On changeait le titre; on changeait le nom du gérant et on avait *l'Universel.*

« Mais voilà que peu de temps après *le Globe* recommença le combat avec une ardeur nouvelle, et *le Courrier français*, battu à son tour, fut parfois imprimé le dernier. Grand embarras pour M. Lévy quand le cas se présenta pour la première fois. Comment faire? Tirer *l'Universel* avant *le Courrier français* n'était pas possible. Garder les cadres du *Globe* jusqu'au lendemain n'était pas possible non plus, l'imprimerie étant très pauvre en caractères. Que fit

alors M. Lévy? Il tira son journal sur *le Courrier français*. Aux grands maux les grands remèdes!

« Vous figurez-vous l'ahurissement des soixante-sept abonnés de *l'Universel* à la réception de ce numéro? Ils cherchent la suite du *Mariage de Victorine*, anxieux de savoir comment cette fille jeune et vertueuse s'est tirée de la situation embarrassante dans laquelle l'auteur l'avait laissée, et ils tombent sur le vingtième chapitre des *Extraordinaires et véridiques Aventures du sergent Muffeton*, auxquelles ils ne comprennent pas un mot. De même pour tous les articles ayant des *suites*.

« Deux ou trois semaines après, nouveau changement.

« Et cela dura ainsi pendant plus d'une année. Un jour cependant, *le Globe* cessa de paraître et *le Courrier français* imita bientôt la conduite de son confrère. Vous croyez que le directeur de *l'Universel* fut embarrassé? Point du tout. Il tira son journal sur *le Moniteur... des gardes champêtres*, qui s'imprimait chez lui.

« Mais, cette fois, les souscripteurs trouvèrent la plaisanterie trop forte et réclamèrent ou *Victorine* ou *le Sergent Muffeton*.

« M. Lévy ne pouvant donner ni l'un ni l'autre, n'avait plus qu'à tirer *l'Universel*. C'est ce qu'il fit. Il lui restait onze abonnés. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Plagiat*. — Un Allemand, le Dr Ludwig Meyer, vient de faire à M. Gaston Boissier l'honneur de s'approprier un de ses ouvrages : *la Villa d'Hadrian*. M. Meyer a simplement traduit l'ouvrage en allemand, lui a donné un autre titre : *Tibur, eine römische Studie*, et a eu soin d'inscrire en tête de son volume : Droit de traduction réservé!

Angleterre. — *Un portrait de Diekens*. — La fille aînée de Dickens vient de nous donner de lui, dans *le Cornhill Magazine*, un portrait plus complet et plus satisfaisant peut-être qu'aucun autre, et que *le Temps* résume dans un article dont nous détachons les passages suivants :

« Le voici au milieu de ses enfants et de ses bêtes favorites, dans cette maison de Gad's Hill, à Chatham, qu'il avait ambitionnée tout petit, qu'il put acheter une fois célèbre, et qu'il ne cessait pas d'embellir, d'agrandir, de perfectionner.

« Ce fut d'abord pour lui simplement une maison de campagne. Mais, au bout de trois ou quatre ans, il en fit sa résidence unique, et dès lors elle fut le grand intérêt de sa vie. C'était tantôt un chemin souterrain qu'il faisait creuser pour mettre en communication le verger et le jardin, et dont il suivait le percement avec la même anxiété que les ingénieurs du Saint-Gothard ont pu apporter à leur œuvre; tantôt un salon, un chalet ou une aile qu'il faisait ajouter aux bâtiments primitifs, une salle qu'il faisait décorer à neuf. Il avait une passion désordonnée pour la couleur verte, pour les miroirs et pour les géraniums rouges. Un jour qu'il avait fait garnir de glaces tous les murs de sa salle à manger, il demanda à sa plus jeune fille, d'un air profondément satisfait de son œuvre :

« -- Eh bien! Katie, que dites-vous de ceci ?

« — Ma foi, papa, répliqua l'enfant, je pense que, quand vous serez devenu un ange, vous aurez sûrement des ailes de miroirs et une couronne de géraniums!

« Quant au vert, il en faisait mettre partout, en pelouses dans le jardin, en peinture sur les volets, les portes, les barreaux. Son biographe remarque avec raison que par ce côté comme par beaucoup d'autres, et notamment par son amour de l'ordre, de la propreté, de l'exactitude rigoureuse, il ressemblait à un marin de profession. Ses allées étaient toujours aussi bien ratissées que celles d'un capitaine au long cours en retraite et, circonstance plus singulière, comme un véritable capitaine au long cours, il y avait fait planter un mât, toujours garni de pavillons plus éclatants les uns que les autres. »

Dickens, dit son biographe, était médecin-né. Il était inappréciable dans une chambre de malade, toujours gai, tranquille, plein de ressources imprévues et de recettes précieuses, réconfortant par sa seule présence et par le rayonnement de sa douceur. Il y avait en lui une sorte de magnétisme spécial qui agissait sur vous par le simple contact de la main, par l'influence seule du regard — ce qu'on pourrait appeler le magnétisme de l'exquise bonté.

« Une de ses singularités était de ne dire *adieu* à un ami qu'avec la plus extrême répugnance. Il lui semblait que ce mot portait malheur. Ce sentiment se trouve exprimé avec une grande force dans un de ses premiers livres : *Old Curiosity shop*.

« Pourquoi, dit-il, est-il donc plus aisé moralement que physiquement de supporter la séparation ? Pourquoi avons-nous la force de réaliser la chose, même quand il ne nous reste pas celle de dire le mot?... A la veille d'un long voyage et d'un éloignement qui peut se prolonger des années, des amis tendrement attachés l'un à l'autre se quitteront sans rien laisser paraître sur leur visage, en échangeant une poignée de main, en parlant de se revoir encore une fois le lendemain... Et tous deux savent pourtant que ce n'est là qu'une feinte, qu'ils ne se reverront pas, que leur but unique est d'éviter ce mot odieux, leurs lèvres ne pouvant se résoudre à l'articuler!... Les *possibilités* sont-elles donc plus lourdes à porter que les *certitudes*?... »

« La pensée que Dickens exprimait là a pu paraître à plus d'un lecteur quelque peu subtile, artificielle et quintessenciée. Nous savons aujourd'hui qu'elle était chez lui fruit de nature, et c'est peut-

être parce qu'il sentait véritablement ainsi que Charles Dickens a été et restera le romancier du siècle, — le grand imité, l'inimitable. »

Daniel de Foe. — A travers les livres : Tout le monde, dit *le Rappel*, a lu *Robinson Crusoé*. Mais tout le monde ne sait pas que Daniel de Foe fut condamné, en 1703, à payer à la reine une amende de 2,000 marks, à être exposé trois fois au pilori, à rester prisonnier aussi longtemps qu'il plairait à la reine et à donner caution pour sa bonne conduite pendant sept ans. Tout cela pour avoir écrit une brochure de polémique religieuse intitulée : *Le plus court moyen d'en finir avec les dissidents.*

Il subit sa peine dans toute sa rigueur et son livre fut brûlé par la main du bourreau.

Pendant les vingt jours qui s'écoulèrent entre son emprisonnement — il était enfermé dans la prison de Newgate — et son exposition publique, de Foe composa son « *hymne au pilori* » qui, grâce à ses amis, ne tarda pas à se répandre dans la ville. C'était une fière protestation, et il est incroyable qu'on n'y ait pas trouvé motif d'une nouvelle condamnation. Il fut exposé plusieurs heures, le premier jour, — 29 juillet 1703 — devant Royal-Exchange, dans Cornhill ; le deuxième jour, près de la Conduite, à Cheapside, et, le troisième jour, à Temple-Bar. La foule, qui ne ratifiait pas cette cruauté, lui fit chaque fois une véritable ovation ; ses amis se tinrent près de lui pour le consoler ; les femmes ornèrent le pilori de guirlandes de fleurs, et lorsqu'il fut enfin détaché de l'infâme machine, des vivats chaleureux l'accompagnèrent jusqu'à la prison.

De Foe, qui avait une femme et six enfants, se vit du coup absolument ruiné. Il avait surtout vécu jusque-là du produit d'une tuilerie qui fut vendue pendant son emprisonnement pour payer l'amende à la reine.

Il écrit quelque part que son emprisonnement lui coûta 57,500 francs.

Un nouveau papier. — Le *Telegraph* de Londres, qui fabrique son papier lui-même, vient d'acquérir une large bande de terrain dans le désert de Mojave en Californie, afin de pouvoir remplacer la pulpe ligneuse dont on se sert dans la fabrication du papier par la plante dite *yucca* ou « baïonnette espagnole ».

Le « yucca », qui jusqu'ici n'avait aucune valeur commerciale, sera expédié en ballots, des rives de la rivière de Colorado à Liverpool.

Belgique. — *Convention pour la propriété littéraire.* — La convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique conclue entre l'Allemagne et la Belgique est entrée en vigueur le 11 novembre dernier.

Aux termes du nouvel arrangement, les réimpressions belges d'ouvrages d'origine allemande non tombés dans le domaine public et publiés avant le 11 novembre ne pourront plus être mises en circulation dans un but commercial quelconque, à moins d'être revêtues d'un timbre spécial appliqué par les soins du département de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics.

La même obligation est imposée pour les clichés, bois, planches gravées, etc., d'origine allemande, fabriqués avant le 11 novembre. Ils ne pourront être utilisés, à l'avenir, que s'ils sont revêtus de l'estampille légale.

MM. les libraires-éditeurs ou détaillants possédant des publications ou des appareils de réimpression, etc., tombant sous l'application de la convention sont invités à en dresser l'inventaire et à les remettre, dûment remplis et signés, au département ci-dessus, avant le 11 décembre. Passé ce délai, ils ne pourront plus être remis.

Autriche. — *La collection de papyrus de l'archiduc Regnier.* — Le triage de la précieuse collection de papyrus de l'archiduc Regnier, à Vienne, a eu pour résultat quelques découvertes intéressantes.

Dans la section grecque, on a trouvé plusieurs fragments attribués à Aristote ; d'autres sont attribués à Marc-Aurèle, à Alexandre Sévère et à Philippe l'Arabe.

On a pu étabir, en étudiant quelques-uns de ces papyrus, la date, contestée jusqu'à ce jour, à laquelle commença le règne de l'empereur Maximin.

La section latine renferme quelques-uns des plus anciens documents de la langue latine.

États-Unis. — *Romanciers populaires.* — MM. E.-P. Poe, Dr Hammond et Edgar Fawcett sont actuellement les trois romanciers les plus populaires de New-York.

A young girl's wooing, la recherche en mariage d'une jeune fille, de M. Poe, a eu une première édition de 25,000 exemplaires et promet de fournir une longue carrière.

Les deux derniers ouvrages de M. Hammond : *Lal* et *Dr Grattan*, se vendent rapidement ; la première édition de *Dr Grattan* s'est vendue en une heure, et une seconde édition est en préparation.

Rutherford, quoiqu'une des nouvelles les plus faibles d'Edgar Fawcett, a déjà été vendu à plusieurs milliers d'exemplaires.

A travers les Revues.

Allemagne. — Il paraît depuis le mois de janvier, à Leipzig, une revue hebdomadaire, *Die Gesellschaft* (la Société), organe de l'école naturaliste.

— M. Henri Bart publie, à partir du 1er janvier, les *Berliner Monatshefte für Literatur und Kunst* (journal berlinois mensuel de littérature et d'art). — Il y passera en revue toutes les nouveautés littéraires et dramatiques.

— M. le docteur Franz Hirsch s'est démis de ses fonctions de secrétaire du *Allgemeiner deutscher Schriftsteller verband* (Union générale des écrivains allemands); c'est M. Franz Wœrig, de Leipzig, qui le remplacera dans ses attributions.

— Dans la *Gegenwart*, M. Édouard de Hartmann reproche au peuple de son pays de se détourner des lectures solides, pour s'amuser à lire des journaux et des romans. — Pour remédier à cet état de choses, M. Hartmann veut défendre à la jeunesse, jusqu'à son entrée dans les carrières pratiques, la lecture des journaux, qui sont une pure perte de temps, et des Revues, qui rendent tout le monde superficiel et « à demi cultivé » (*halb gebildet*).

Le réformateur allemand veut encore transformer en cabinets de lecture scientifiques les bibliothèques publiques. Une grande société devra se constituer pour supprimer les libraires-commissionnaires et pour imprimer, après examen, les manuscrits des auteurs pauvres et inconnus.

— *Nouvelles publications périodiques qui paraissent à partir du 1er janvier* 1885 :

Deutsche Sport und Spielzeitung (Journal allemand du sport et des jeux.)

Elberfeld, publ. hebdomadaire.

Realistische Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben, journal hebdomadaire littéraire, artistique et politique. — Dans son programme, cette feuille informe le public qu'elle est bien décidée à débarrasser la littérature de la tyrannie des « vieilles femmes des deux sexes ».

Das Tribunal, le Tribunal, journal de jurisprudence pratique, rédigé par M. Belmonte, avec le concours de criminalistes distingués.

Hambourg, chez J. Richter.

Le *Tribunal* donnera la chronique judiciaire de l'Allemagne et de l'étranger.

Angleterre. — L'*Athenæum* du 27 décembre contient une série d'articles sur la littérature continentale en 1884. Citons, parmi les plus importants, ceux de M. de Pressensé sur la France, de M. Zimmermann sur l'Allemagne, de M. Bonghi, sur l'Italie, de M. Riaño sur l'Espagne, etc.

— *Notes and Queries* du 6 décembre dernier contient une étude intéressante sur les inscriptions d'édifices et de maisons particulières d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse et de France.

— **Espagne.** — Le *Boletin de la Real Academia de la Historia* mentionne une découverte fort intéressante qu'on vient de faire dans une vieille maison de Almonacid, non loin de Saragosse.

Il s'agit d'un grand nombre de manuscrits datant du ve siècle, qui semblent avoir appartenu à un libraire maure. Quelques-uns des documents retrouvés sont précieux pour l'histoire de la religion en Espagne.

— **Italie.** — La *Nuova Antologia* du 1er décembre publie une série de lettres de Mazzini, adressées à Quirinia Magiotti, l'ami d'Ugo Foscolo. Elles datent des années comprises entre 1838 et 1843, époque où Mazzini se trouvait à Londres.

Il résulte de cette correspondance que Mazzini se proposait d'écrire la biographie d'Ugo Foscolo, projet qu'il n'a pas mis à exécution.

Russie. — Le numéro de novembre du Messager d'Europe (*Evropi Vestnik*) contient un article fort intéressant de Mme Zhitor, fille adoptive de la mère de Tourgueneff, et intitulé : *Souvenirs de la famille d'Ivan Tourgueneff.*

Dans ces souvenirs, la mère du poète ne nous apparaît pas sous un jour bien sympathique; d'un caractère hautain et impérieux, elle tyrannisait ses serfs et les traitait avec une extrême dureté.

Il est évident que le poète a pris plusieurs de ses types les mieux réussis parmi les serviteurs de la maison paternelle. Détail curieux : Mme Tourgueneff affectait la plus complète indifférence pour les succès littéraires de son fils et n'avait lu aucun de ses ouvrages.

— Le *Messager de l'Europe* consacre deux longs articles à Diderot et, sous le titre de *Diderot à Pétersbourg*, il vient de paraître tout un ouvrage sur le séjour de Diderot dans cette ville.

États-Unis (Boston). — Le *Literary World*, dans son numéro du 27 décembre, résume brièvement le mouvement littéraire et artistique en Amérique et en Angleterre pour l'année qui vient de s'écouler, et passe en revue les principales publications des pays d'Europe. Le chroniqueur du *Literary World* se plaint qu'en France le nombre d'ouvrages remarquables est inférieur à la production littéraire de l'année précédente.

— Le numéro de janvier de *Temple-Bar* nous donne un portrait fort réussi de Mark Pattison, l'ancien recteur de *Lincoln college*.



NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Edmond About, décédé le 16 janvier dernier, était né le 14 février 1828 à Dieuze, dans la Meurthe, où son père était épicier. Il fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta en 1848 le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, où il se trouva en même temps que Taine, Weiss, Francisque Sarcey, Paul Albert, Challemel-Lacour, Prevost-Paradol.

En 1851, il fut envoyé à l'École d'Athènes, qui venait d'être créée; il s'occupa d'abord d'archéologie et rédigea un Mémoire sur l'île d'Égine, qui parut en 1854. Mais, en même temps, il recueillait sur le jeune royaume hellénique et sur ses mœurs des observations dont il fit un volume, *la Grèce contemporaine*, qu'il publia en 1855.

Il donna bientôt après à la *Revue des Deux Mondes Tolla*, roman italien qui lui avait été inspiré par une sorte d'autobiographie fort peu connue qui avait paru quelques années auparavant: *Vittoria Savorelli, storia del secolo XIX*. Il publia ensuite une série d'œuvres qui furent tantôt des succès éclatants, tantôt des chutes retentissantes.

Une comédie en trois actes, *Guillery*, tomba à la Comédie-Française, où elle n'eut que deux représentations; une suite de nouvelles, *les Mariages de Paris*, souvent réimprimées; *le Roi des montagnes*, où il remit en œuvre, sous la forme romanesque, ses observations en Grèce, parurent dans la seule année 1856, pendant laquelle il donna au *Figaro* des chroniques signées Valentin de Quevilly. Deux autres romans, *Germaine*, que l'on regarde généralement comme la meilleure de ses œuvres d'imagination, et *les Échasses de maître Pierre*, parurent en 1857.

Dès l'Exposition de 1855, il avait touché à la critique des beaux-arts. Il y revint en 1858, dans des articles réunis sous le titre : *Nos artistes au Salon*. Un voyage en Italie et un séjour à Rome l'amenèrent à aborder un nouveau genre, le pamphlet politique; *la Question romaine* fut publiée à Bruxelles en 1859 et eut un retentissement énorme. Il écrivit des chroniques hebdomadaires pour *l'Opinion nationale* sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, qui lui valurent de nombreux ennemis. Il les retrouva tous à la première représentation de *Gaëtana*, drame en cinq actes, qui eut lieu à l'Odéon le 4 janvier 1862. La soirée fut extrêmement orageuse, et, les trois suivantes ayant soulevé le même tumulte, la pièce fut retirée.

Jusqu'à la guerre de 1870, la production d'Edmond About fut incessante dans tous les genres. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1860, *la Nouvelle carte d'Europe et la Prusse en 1860*, brochure politique; *Rome contemporaine*, récit de son voyage en Italie; *le Capitaine Bitterlin*, comédie en un acte, au Gymnase; 1861, *Lettres à M. Keller*, brochure; *Ces coquins d'agents de change*, brochure; *l'Homme à l'oreille cassée*, roman fantaisiste; *le Théâtre impossible, un Mariage de Paris*, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Em. de Najac; 1862, *le Nez d'un notaire* et *le Cas de M. Guérin*, deux romans de fantaisie physiologique dans le genre de *l'Homme à l'oreille cassée*. *Une vente au profit des pauvres*, comédie en un acte destinée à accompagner *Gaëtana*, 1863, *Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine, Madelon*, roman; 1864, *le Progrès, la Vieille Roche, le Marquis de Lanrosc, le Mari imprévu*, 1865, un volume de *Causeries;* 1866, un autre volume de *Causeries, le Turco, Nos Gens*, comédie donnée au Gymnase; 1867, *l'Infâme;* 1868, *Histoire ancienne*, comédie donnée aux Français, *les Mariages de province, l'A B C du Travailleur*, manuel populaire d'économie politique; 1869, l'*Education d'un prince*, proverbe, au théâtre de l'Union artistique (Extr. du *Théâtre impossible*), *le Fellah*, souvenirs d'Égypte.

A partir de 1870, Edmond About donna tout son temps au journalisme. Depuis lors, il n'a publié que deux volumes, *l'Alsace*, paru en 1872, et *le Roman d'un brave homme*, en 1882.

Il avait annoncé, à la suite d'un voyage qu'il fit en Algérie l'année dernière, l'intention de publier un ouvrage sur ce pays, sous ce titre : *l'Autre France*.

Il avait fondé le *XIXe Siècle*, en 1872, avec M. Fr. Sarcey et quelques-uns de ses amis. Il s'était rallié à la République et avait lui-même qualifié son journal organe républicain conservateur. Il fit une campagne fort remarquée contre le 24 et le 16 Mai.

Il s'était présenté une première fois à l'Académie française en 1870, il avait alors échoué. L'Académie l'accueillit l'année dernière.

— De Bagnols (Gard), nous parvient la nouvelle du décès de M. Léon Alègre, fondateur de la bibliothèque et du musée de cette ville.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alloury, ancien rédacteur du *Journal des Débats*. Depuis plus de quinze ans, il s'était retiré du journalisme et était devenu l'un des administrateurs du canal de Suez. M. Alloury était né en 1805 dans la Nièvre. Après avoir fait de fortes études de droit et travaillé avec M. Dupin, dont il était le compatriote, Alloury était venu au *Journal des Débats*, où il avait était chargé du compte rendu des débats parlementaires.

— M. Barlatier, doyen des journalistes et imprimeurs marseillais, est mort le mois dernier.

— M. Frédéric Baudry, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur de la bibliothèque Mazarine, est décédé le 2 janvier au palais de l'Institut.

M. Frédéric Baudry était né à Rouen le 25 juillet 1818. Il fut admis en 1837 à l'École normale supérieure, mais il en sortit presque aussitôt. Tout en faisant son droit, il s'adonna aux études orientales sous la direction d'Eugène Burnouf. Il se fit inscrire d'abord au barreau de Rouen; puis il devint, en 1849, bibliothécaire de l'Institut agronomique de Versailles et, en 1859, bibliothécaire de l'Arsenal; conservateur adjoint à la bibliothèque Mazarine en 1874, il succéda en 1879 à M. de Sacy, comme administrateur. M. Baudry était le gendre de M. Senard.

Parmi les nombreuses publications de M. Baudry, nous citerons *les Études sur les Vedas* (1855), *les Frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864); *la Grammaire comparée des langues classiques* (1868). Il avait publié, en outre, un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats*, où se rencontrait une érudition jamais en défaut, toujours bien servie par une langue claire et vive.

— Le mois dernier, est mort à Sèvres, un bohème auquel une nouvelle de Champfleury a fait une notoriété, sous le nom de Chien-Caillou. Chien-Caillou s'appelait en réalité Rodolphe Bresdin. Il travaillait de son métier de tanneur deux ou trois jours de la semaine, et le reste du temps il faisait de la gravure pour son plaisir. Il a commencé par l'eau-forte et s'est mis ensuite à la lithographie. Ses planches sont, du reste, simplement bizarres et ont peu de mérite et peu d'intérêt. Il logeait pêle-mêle avec des animaux de toutes sortes, chats, poules, lapins. Il s'était retiré en dernier lieu à Sèvres, où il jardinait. Il est mort à l'âge de soixante-trois ans.

— On nous apprend la mort de M. Achille Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses nombreux écrits, citons ses *Essais sur les origines du journalisme médical français*, des *Mémoires* sur la mort de J.-J. Rousseau, sur la guillotine, sur les six couches de Marie de Médicis, un très grand nombre de biographies dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* et le *Parnasse français*. Il a laissé aussi un grand travail sur l'histoire des fourmis.

— M. Félix Clément, compositeur de musique et président de la Société libre des beaux-arts, est mort à Paris, à l'âge de soixante-trois ans, le 23 janvier.

On doit à M. Félix Clément de très importants travaux sur l'histoire de la musique et des beaux-arts. Citons particulièrement son *Histoire générale de la musique religieuse*, couronnée par l'Institut, son *Dictionnaire des Opéras*, véritable monument élevé à l'honneur de l'histoire de la musique, son *Histoire abrégée des beaux-arts* et ses *Musiciens célèbres*. M. Félix Clément venait récemment de terminer une *Histoire de la musique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. C'est aux fatigues que lui avaient coûtées cette œuvre maîtresse, à laquelle il s'était adonné sans relâche en ces derniers temps, qu'il faut attribuer la cause du mal qui l'a emporté.

M. Félix Clément avait en outre, comme compositeur de musique, publié une *Partition d'Athalie* qui obtint un grand succès en 1878.

— Nous relevons dans *le Bulletin de la Société historique des Archives de la Saintonge* l'annonce du décès de M. Cousin, curé du diocèse de Bordeaux, né à Salle-d'Angle en 1836. « Il a publié en 1882, l'*Histoire de Cognac, Jarnac, Segonsac*... compilation sans valeur, et en 1884, *Un petit marquisat rural*, opuscule qui lui attira plus de désagréments que de gloire. »

— On annonce la mort de M. le Dr Victor Dessaignes, correspondant de l'Académie des sciences pour la section de chimie, décédé à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Vendôme, où il était né.

M. Dessaignes, suivant la voie tracée par M. Chevreul, s'était appliqué à l'étude des principes immédiats et de leurs transformations.

Ses travaux, remarquables surtout par la précision des résultats, lui avaient valu en 1862 le prix de chimie organique à l'Académie des sciences, et en 1868 le titre de correspondant.

— On annonce le décès de M. Frenoy, ancien médecin militaire. Il avait publié en 1878 : *Déluges périodiques, conséquence de la précession des équinoxes.*

— Nous avons à enregistrer également le décès de M. Gabriel Guillemot, journaliste républicain, qui était en dernier lieu collaborateur à la *République française*. Il était né en 1833, à Thiers, et avait passé par l'École polytechnique. Il débuta dans le journalisme, au *Messager des Théâtres*, par des comptes rendus dramatiques. Il se fit promptement des relations et la bonne humeur de sa plume le fit accueillir dans les journaux légers tels que *la Causerie, le Figaro, le Charivari*. Un article irrévérencieux pour le

préfet Haussmann lui attira à la fois une condamnation de presse et sa révocation d'un emploi modeste qu'il occupait à la Ville.

Il continua, pendant les dernières années de l'Empire, une petite guerre très active dans le *Nain jaune* et la *Cloche*. Pendant les premières années de la République, il fit une campagne du même genre à coups d'épingle dans *la Vérité, la Constitution, le Corsaire, l'Avenir national. La République française* se l'attacha comme chroniqueur, et il donna à divers journaux des nouvelles et des romans remarqués. Il laisse, dit-on, des travaux historiques sur la Révolution française.

— M. le comte de La Béraudière, membre de la Société des bibliophiles français, est décédé le mois dernier, à l'âge de soixante-cinq ans.

La mort du comte de La Béraudière a péniblement ému le monde des bibliophiles, qui perd un des collectionneurs les plus riches et les plus appréciés.

— On annonce la mort de M. Léon Lacabane, ancien directeur de l'École des chartes, officier de la Légion d'honneur. Né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, M. Lacabane fut admis à l'École des chartes lors de sa fondation, en 1821. Il fut successivement conservateur adjoint du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, professeur, puis directeur de l'École des chartes jusqu'en 1871. Il était membre de la Société des antiquaires de France depuis 1841.

— Dans la *Gazette de France*, M. de Pontmartin consacre un article ému au marquis Henry de Lagarde, qui vient de mourir à Lyon.

En 1856, raconte M. de Pontmartin, il publia — mais seulement pour ses amis — un recueil poétique sous ce titre : *Drames et Vers*. Je portai, de sa part, le volume à Jules Janin, qui en fut tellement charmé qu'il lui donna une place dans son feuilleton du *Journal des Débats*. La tragédie d'*Héliogabale*, notamment, où le poète avait fait preuve d'une originalité et d'une puissance de souffle vraiment remarquables, lui inspira une de ces pages brillantes qu'il prodiguait sans compter.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Arnold Mortier, qui, depuis plus de dix ans, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*, écrivit au journal *le Figaro* de brillantes soirées théâtrales.

Il a succombé aux suites d'une longue et douloureuse maladie, qui, depuis quatre mois, le retenait loin du journal.

Arnold Mortier (de son vrai nom Mortjé) était né le 10 janvier 1843, à Amsterdam, d'une famille israélite. Il avait étudié le droit en Hollande pour embrasser la profession d'avocat ; mais, attiré vers Paris, il vint s'y fixer vers 1865, avec sa famille.

Il débuta comme journaliste au *Nain jaune*. De là il passa à l'ancien *Gaulois*, où il créa, avec M. Armand Gouzien, sous la signature collective *Froufrou*, la Soirée parisienne et théâtrale qui était destinée à un si grand succès.

Pendant la guerre, il s'engagea dans la légion des *Amis de la France*.

Devenu secrétaire de la rédaction de *la Gazette de Paris* avec M. Arsène Houssaye, puis collaborateur au *Paris-Journal*, il entra, en 1873, au *Figaro*, où on lui confia quotidiennement la Soirée théâtrale, sous la signature du *Monsieur de l'Orchestre*. La *Soirée*, sous sa plume alerte, devint bientôt une des attractions du journal. La réunion des *Soirées parisiennes*, depuis 1874 jusqu'à 1884, constitue une série de documents précieux pour l'histoire théâtrale de notre temps.

Arnold Mortier voulut aussi devenir auteur dramatique. Il débuta par un drame, à l'Ambigu, *Mademoiselle Trente-six Vertus ;* il obtint ensuite sur des scènes et dans des genres différents des succès de très bon aloi.

Il a donné en collaboration aux Variétés : *le Manoir de Pictordu, Rataplan* et *le Docteur Ox*, à la Porte-Saint-Martin, *l'Arbre de Noël*, à la Gaîté, *le Voyage dans la Lune*, qui réussit très brillamment, ainsi que *Madame le Diable* à la Renaissance, et *le Train de Plaisir* qu'on jouait encore il y a un mois au Palais-Royal. A l'Opéra, Mortier avait collaboré à deux ballets, *Yedda* et *la Farandole*, ainsi qu'au livret de *Lakmé* à l'Opéra-Comique. Il a aussi publié un roman, *le Monstre*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Frédérick Nolte, le sympathique et savant auteur de *l'Histoire des États-Unis* et de *l'Europe militaire et diplomatique au* XIX*e* *siècle*, décédé le 30 décembre, à l'âge de trente-cinq ans. Enlevé prématurément à la science qu'il honorait grandement, sa perte sera un deuil pour tous ceux qui s'intéressent aux travaux historiques auxquels il avait consacré, et on peut dire, par son ardeur infatigable, sacrifié sa vie.

— M. Jules Poudra, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, est décédé au mois de janvier, à l'âge de cinquante-cinq ans.

M. Poudra, dans l'exercice de ses fonctions, s'était acquis une légitime notoriété. En collaboration avec M. Pierre, l'un des secrétaires-rédacteurs et son successeur probable, il avait publié un *Traité de droit parlementaire* qui, aujourd'hui, fait autorité dans la matière et qui est fréquemment cité dans les discussions des Chambres.

— Le colonel François-Élie Roudaire, bien connu pour son grandiose projet de créer une mer intérieure dans le Sahara, sur les chotts qui se trouvent au sud de la Tunisie, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans.

Après de très brillants débuts dans la carrière militaire, Roudaire, chez qui le soldat était doublé d'un savant, fut chargé, en 1873, de travaux géodésiques pour déterminer la méridienne de Biskra.

C'est durant ces études qu'il fut frappé de l'abaisse-

sement du niveau des chotts et conçut le projet d'y amener les eaux de la Méditerranée en perçant les dunes qui la séparent du désert.

Le colonel Roudaire a collaboré à de nombreux recueils géographiques.

— On annonce la mort de Mme Amable Tastu. Elle était née à Metz le 31 août 1798.

En 1820, quatre ans après son mariage avec M. Tastu, imprimeur, elle commença une série de travaux littéraires, principalement consacrés à l'éducation, et seulement interrompus par la révolution de Juillet. On a d'elle *la Chevalerie française*, mi-prose, mi-vers; *les Oiseaux du sacre*, poème de circonstance; *l'Éloge de Madame de Sévigné*, couronné en 1840 par l'Académie française.

Nous citerons également *la Liberté ou le serment des trois Suisses* (1825). Poésies (1826 et 1834), Chroniques de France (1829). Éducation maternelle (1826). Tableau des littératures italienne et allemande (1848 et 1844).

ÉTRANGER

— **Allemagne**. — M. Kapp, écrivain allemand d'une certaine valeur, est décédé au mois d'octobre dernier. Après les événements de 1848-49, auxquels il prit une part active, il se rendit en Amérique, où il demeura jusqu'en 1870. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons: *Soldatenhandel deutscher Fürsten nach Amerika* (1874); *Aus und über Amerika* (1876); *Friedrich der Grosse und die Vereinigten Staaten von Amerika* (1871); *Geschichte der deutschen Einwanderung in Amerika* (1868); *Geschichte der Sklaverei in den Vereinigten Staaten von Amerika.*

— **Angleterre**. — M. John Limbird, libraire et éditeur à Londres, est mort au mois de janvier dernier. Il eut, le premier, l'idée de publier un journal consacré à la littérature et aux événements du jour, paraissant chaque semaine et ne coûtant, par numéro de 16 pages, que le prix de 2 pence, modicité jusqu'alors sans exemple; la première livraison du *Mirror* parut le 1er janvier 1823 et la collection mérite d'être conservée. Il s'y trouve quantité de choses curieuses.

— Le révérend Abraham Hume, du diocèse de Liverpool, vient de mourir. M. Hume a été le fondateur de la Société historique du Lancashire et Cheshire et a laissé un livre de valeur : *The Learned Societies and printing clubs of the United Kingdom* (les sociétés savantes et les imprimeries du Royaume-Uni).

— Lady Georgiana Fullerton, sœur aînée de lord Granville, vient de mourir. La défunte a laissé plusieurs romans et nouvelles. Son premier ouvrage, *Ellen Middleton*, date de l'année 1844.

— M. Andrew Findlater, qui a collaboré à la plupart des publications de MM. Chambers, d'Édimbourg, est mort dans cette ville. C'est sous sa direction que furent publiés *Chambers's Encyclopædia* et l'*Étymological Dictionary* des mêmes éditeurs; il contribua également aux manuels du cours d'éducation de MM. Chambers.

— *Notes and Queries* annoncent la mort, au 1er janvier, d'un de leurs collaborateurs assidus, le major-général Gibbes Rigaud, qui s'était fait une spécialité de l'histoire et des traditions de l'université d'Oxford.

— M. Alfred Taylor, membre de la direction de l'Institut anthropologique, est mort le 31 décembre dernier.

M. Taylor a collaboré à une foule de journaux savants, au *Philosophical magazine*, au *Geological magazine*, au Journal d'anthropologie, etc. Son dernier travail traitait de la métallurgie préhistorique.

— Citons encore deux décès survenus dans le courant de décembre, ceux de M. John Askew Roberts, fondateur du *Oswald's Well magazine*, et de M. Henry Greenwood, propriétaire du *British Journal of Photography*.

— **Espagne**. — La *Romania* consacre la plus grande partie de sa chronique (n° d'octobre 1884) à M. Manuel Milà y Fontanals, décédé, il y a quelques mois, dans sa ville natale, Villafranca del Panadès.

Voici les principaux passages de cette chronique :

« Né à Villafranca, le 4 mai 1818, Milà fit d'abord des études de droit à Cervera, puis à Barcelone, où il reçut, en 1841, le grade de licencié; mais les tendances de son esprit le portaient vers les lettres. Après avoir pendant quelque temps inséré dans les revues locales des articles de critique et des poésies en castillan et en catalan, il publia, en 1845, un vrai livre un *Arte poetica*, qui indique une connaissance précise et étendue de la matière. Nommé, en 1845, professeur de littérature générale et espagnole à l'université de Barcelone, Milà conserva cette fonction jusqu'à sa mort. Dès son entrée à l'Université, l'activité de Milà se partagea entre son enseignement, auquel il consacra toujours beaucoup de temps, et des travaux d'érudition, qui attirèrent bientôt sur lui l'attention des savants étrangers. Il débuta en 1853 par un *Romancero catalan* accompagné d'observations sur la poésie populaire, où, pour la première fois, furent étudiés les rapports des chants qui vivent encore aujourd'hui dans le peuple de Catalogne, avec ceux de l'ancienne poésie épique espagnole..... Milà s'occupa ensuite des origines littéraires de sa province, la Catalogne, et tenta de retracer l'histoire de l'influence provençale sur les trois littératures péninsulaires (catalane, castillane et portugaise) : le résultat

de ces nouvelles investigations fut le livre publié en 1861 et intitulé *De los trovadores en España*. Milà continua et compléta cette étude par un important travail sur les poètes catalans du XIVe et du XVe siècle, publié partiellement, en traduction allemande, dans le tome V du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (1864), puis inséré, l'année d'après, en catalan, et fort remanié, dans le recueil des *Jochs florals* de Barcelone. Le second grand ouvrage de Milà, de dimension égale à celle des *Trovadores*, mais plus nourri que ce dernier, est le traité *De la Poesia heroïco-popular castellana*, qui parut en 1873.... Indépendamment d'articles courts, mais toujours pleins de faits, qu'il donna et à la *Revue des langues romanes* et à la *Romania*, le professeur barcelonais entreprit de réimprimer, en le complétant, son *Romancerillo* et d'écrire l'histoire du théâtre catalan, sur lequel il avait, avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, Andrès Balaguer, réuni de nombreux matériaux. Il ne lui a pas été donné malheureusement de couronner sa carrière d'érudit par ces nouvelles publications : seule, la première partie du *Romancerillo* a pu voir le jour. La seconde partie, qui renferme le commentaire des chansons ainsi que l'étude sur le théâtre, doit être fort avancée, prête même pour l'impression, et il est à présumer que l'Académie des belles-lettres de Barcelone, dont Milà était président honoraire, ses collègues de l'Université, ses amis, sauront sauvegarder ce précieux héritage et en feront profiter le monde savant. »

Italie. — Le 27 novembre, est mort à Bologne M. Gaetano Ramagnoli, éditeur et membre de l'association typographique italienne.

M. Ramagnoli était arrivé, par un labeur incessant, à occuper une place distinguée parmi ses confrères. Parmi ses publications, nous citerons la *Collezione dei Testi di lingua*, la *Scelta di Curiosità litterarie inedite o rare*, qui comprend 206 volumes, et la publication périodique *Il propugnatore*.

— M. Francesco Fiorentino, professeur de philosophie à Naples, est mort dernièrement. M. Fiorentino fut un des disciples favoris de Bertrando Sparenta; il a occupé la chaire de philosophie successivement à Bologne, à Naples et à Pise. Comme membre de la Chambre des députés, M. Fiorentino a constamment voté avec le parti libéral modéré.

Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les plus connus sont : *Saggio di storia della filosofia greca* et deux monographies sur Pomponazzi et Telesio. Le *Giornale napoletano* a été fondé par M. Fiorentino, qui fut encore un des meilleurs collaborateurs de la *Nuova Antologia*.

— **Grèce.** — M. J.-W. Economides, un des philologues les plus distingués de la Grèce, est mort dernièrement à Corfou. Après avoir été pendant plusieurs années le secrétaire du roi Georges, M. Economides a occupé la chaire de philologie à l'Académie de Corfou.

— **Belgique.** — De Belgique nous parvient la nouvelle du décès de M. Faber, mort à Bruxelles le 4 décembre dernier, à l'âge de quarante-sept ans.

M. Faber s'était beaucoup occupé des théâtres français de la Belgique; on lui doit, sur ce sujet, un important ouvrage en trois volumes.

M. Faber était un des collaborateurs assidus du *Moliériste*.

Suède. — M. Johann Solin, auteur dramatique et nouvelliste suédois, est mort le 13 novembre.

Russie. — On annonce la mort de Mme Nikitine, qui, sous le pseudonyme de B. Gendre, collaborait à la *Justice* et à la *Nouvelle Revue*, où elle a publié des articles très remarqués, notamment sur le mouvement irlandais.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (1er novembre) Venturi : Les arts à la cour de Ferrare ; Balthazar d'Este. —J. Rousseau : Holbein. — Dargenty : Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. — ARTISTE (novembre). Marmontel : Ambroise Thomas. — A. Houssaye : Trois portraits de Chennevières : La Régence et Watteau. — Feuillet de Conches : L'école anglaise de peinture. — E. Michelet : Luc-Olivier Merson.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (décembre). Sayous : Mallet du Pan et le coup d'État de Fructidor. — Frossard : Madame de Krudener d'après des documents inédits. — De Verdilhac : Madagascar. — Marc-Monnier : Giordano Bruno et ses derniers biographes. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES (juillet-août-septembre). Plan d'une école nationale de géographie. — Héron de Villefosse : Découverte d'une nouvelle ville de Zama, en Afrique. — Inscription romaine trouvée à Marquise (Pas-de-Calais). — Notes sur quelques ateliers monétaires de Brie et de Champagne. — Rapport sur les travaux de publication de l'Académie. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (octobre-novembre). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Les bibliothèques d'Italie. — L'Ambroisiana de Milan. — Briquet : La Légende paléographique. — Baron Ernouf : Causerie d'un bibliophile. — BULLETIN MONUMENTAL (no 7). Gabaldo : notes sur l'ancienne cathédrale de Mirepoix. — De Dion : Tours romanes de la cathédrale de Coutances. — Barthélemy : chapelle Saint-Lazare à la cathédrale de Marseille. — Congrès archéologique de Pamiers. — Un cas de vandalisme à l'église de Brou. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (10 janvier). Les artilleries de montagne européennes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS (janvier). Nouvelles archéologiques. — Sociétés savantes. — Nécrologie. — Livres et périodiques. — Questions et réponses. — Denys d'Aussy : Un château de Saintonge; Crazannes (1312-1789). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (4e trimestre 1884). Pinabel : Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tong-King. —Blanck : Le Trane-Nigue, à l'ouest du Tong-King. — Romanef du Caillaud : Le Quang-Si. — Ch. Huber : Voyage dans l'Arabie centrale. — Roland Bonaparte : Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée. — Simonin : L'émigration britannique et les progrès de l'Australie.

CORRESPONDANT (25 décembre). A. Babeau : L'ouvrier sous l'ancien régime. — M. Renan. — De Maudat de Grancey : New-York et Chicago. — Dronsart : Une autobiographie de romancier : Anthony Trollope. — (10 janvier). Gavard : La réforme électorale en Angleterre. — De Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — De Mandat de Grancey : New-York et Chicago. — Moiron : L'institution du Jury. — Lallemand : De la modernité dans l'art d'écrire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (13 décembre). James : Le dilemme du déterminisme. — (20 décembre). F. Pilon : *La philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, par Édouard Zeller. — F. Grindelle : *Les forces de l'industrie*, par Louis Bourdeau. — (27 décembre). F. Pilon : Eugène Pelletan. — F. Grindelle : Réflexions et pensées, par Durand Désormeaux. — (3 janvier). William James : le dilemme du déterminisme (*suite et fin*). — F. Pilon : Sur le matérialisme à outrance de M. Richepin.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 décembre). La Tunisie : ses progrès et son organisation. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1884. — La Terre au XIXe siècle : X. — La grande propriété. — Le protectionnisme ancien et le néo-protectionnisme. — Le Tribunal de commerce de la Seine et les réformes nécessaires. — (27 décembre). Les Allemands en Océanie. — (3 janvier). De l'effondrement de la législation budgétaire. — La concurrence étrangère à l'intérieur. — Le pain et la coopération. — (10 janvier). — Les étapes de la dette publique française. — La crise américaine : Étude sur le commerce intérieur des États-Unis. — L'Angleterre et l'Allemagne. — Les discussions de la Société d'économie politique : Y a-t-il lieu, pour parer aux dangers de l'alcoolisme, de restreindre la liberté du commerce des boissons ?

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). M. Coppée à l'Académie. — MM. Schlumberger, Benoist, Dict, Dumas, Sardou et Gounod. — Nécrologie. — (15 janvier). M. Yves Guyot et la Société des Gens de Lettres. — MM. Parodi et Mendès à propos de *Théodora*. — Arnold Mortier. — M. Maze. — Le sculpteur Idrac. — Chevreul et Mme Michel. — Lettres inédites de Salvandy. — GAZETTE DES BEAUX ARTS (janvier). De Montaiglon : Jean Goujon et la vérité sur la date et le lieu de sa mort. — Baignières : L'enlèvement de Psyché, plafond peint par M. Baudry pour le château de Chantilly. — Ed. Garnier : la céramique et la verrerie modernes. — A. Darcel : La collection Basilewsky. — A. Michel : La légende de saint François dans l'art. — Gerspach : La mosaïque à l'exposition de l'Union centrale.

L'HOMME (10 décembre). Sébillot : Les légendes des fées et les abris sous roches. — Nicolas : Notice sur la grotte

sépulcrale n° 46, à Roquemaure (Gard). — Lecoq : Sainte-Radegonde et les monuments mégalithiques. — (25 décembre). De Mortillet : Cachette de fondeur du Haut-Mesnil.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 décembre). A. Nisard : Une vision enfantine de Noël. — Croiset : une leçon d'ouverture : Démosthène. — F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — (27 décembre). Ch. Huit : *Le Ménexène* de Platon. — J. Levallois : *Les Plaideurs*. — Thomas : Logique de Stuart Mill. — (3 janvier). Ch. Huit : *Le Ménexène* — Croiset: Démosthène. — Caro : Diderot. — La grammaire et la langue de Tite-Live. — Rouxel : But de l'économie politique. — (10 décembre). Levallois : *Mithridate*. — Rouxel : de la méthode en économie politique. — F. Penant : M. Bossert. — INTERMÉDIAIRE (25 décembre). — Valeur historique des anciennes traditions. — Lettres inédites du Chancelier de l'Hospital. — La dame de Henri Heine. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Mémoires du duc d'Antin. — Ex-libris. — Affiches de spectacles. — Société d'histoire et d'archéologie. — Débuts en poésie de M. Coppée. — (10 janvier). L'enseigne de Gersaint. — Inadvertance de Ponson du Terrail. — Reliures singulières. — Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Ad. Nourrit, dessinateur. — Les trois couleurs en 1629.

JEUNE FRANCE (novembre). Léon Cladel : Guillaumette la Musiquerie. — C. Mendès : Pierre le Véridique. — Ch. Morice : Armand Silvestre. — De Guaita : A propos des contes de fées. — JOURNAL DES ECONOMISTES (décembre). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Courtois : Histoire critique des systèmes socialistes. — Raffalovich : Le programme parlementaire des socialistes allemands. — Gide : Le collectivisme et M. Paul Leroy-Beaulieu. — Letort : Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences. — M. Block : *Le capital* de Karl Marx. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). E. Caro : Une académie sous le Directoire. — G. Paris : Les fabulistes latins. — Wallon : Jean de Witt. — Haureau : Sermones Alberti Magni. — Barbier de Meynard : Marabouts et Khouan. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Le sous-officier et le cadre subalterne. — L'armée territoriale et la loi des cadres. — L'armée de Châlons ; son mouvement vers Metz. Emploi de l'artillerie dans les grandes unités. — Le Raid et les sapeurs à cheval. — Hennet : Les compagnies de cadets-gentilshommes et les Écoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (15 janvier). Wilder : Les portraits de Beethoven. — I. Charton : Les ponts portatifs et économiques. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 décembre). Richard Wagner et le *Parsifal*. — Histoire de l'Inquisition. — (31 décembre). Histoire de l'Inquisition. — De Rute : le Portugal à vol d'oiseau. — MOLIÉRISTE (janvier). De Bornier : La montre de Molière. — A. Houssaye : La mise en scène du *Misanthrope*. — Larroumet : A propos de *Cascaret*. — Livet : Rendons à Montreuil... — L. G. P. : Note sur *Amphitryon* et *les Deux gentilshommes de Vérone*.

NATURE (20 décembre). Le plus ancien animal terrestre connu. — Les accumulateurs hydrauliques. — La conférence *Scientia*. — (27 décembre). La statue de Claude Bernard. — Le charbon et les accumulateurs. — Les vieilles villes du nouveau monde. — Jouets scientifiques. — (3 janvier). Le chauffage des voitures de chemin de fer. — Les boulettes contre la faim et les conserves alimentaires chez les Grecs. — Application de l'électricité à l'agriculture. — (10 janvier). Pulvérisation pneumatique. — Utilisation des eaux à Paris. — Pendule américaine. — Crapaud trouvé vivant dans une pierre. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). Vasili : La Société de Vienne. — Le Myr de Villiers : L'expédition du Tonkin. — Duquet : La bataille de Rezonville. — Ruellens : Christophe Plantin. — (1er janvier). Vasili : La Société de Vienne. — Simonin : Les ports et le commerce de la France. — De Lajarte : Histoire d'un oratorio et d'une machine infernale.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — Piolin : Hagiologie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de sciences et arts : Belles-Lettres et Histoire. — Bulletin. — Chronique : Lieu de naissance et date de décès de Pierre de Montmaur. — Bibliothèque Vallicellianne. — Manuscrits de Bossuet, etc.

REVUE ALSACIENNE (décembre). Muston : L'Alsace avant l'histoire. — *La République de Mulhouse*, son histoire, ses anciennes familles, par Metzger. — A. Michel : Exposition des œuvres de Gustave Jundt. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (décembre). Porée : Les tableaux de Quintin Vavin aux Andelys. — Parrocel : Espercieux chez Bridan. — Parrocel : Élection de Dejoux à l'Académie de peinture. — De Montaiglon : Picot et Delaroche. — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). Notes d'un diplomate anglais sur la France. — La première cataracte du Nil. — Une petite ville du Midi aux XVIe et XVIIe siècles : Casteljaloux. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (janvier). Daniel de Foë : Lady Roxana ; La farce des bossus. — Fontenelle : Eloge de Perrault. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Mme d'Épinay : Mémoires et Correspondance. — Shelley : Le Prométhée délivré. — Philostrate : Vie d'Apollonius de Tyane. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (22 décembre). Pierrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Longnon : Atlas historique de la France. — Lotheissen : Histoire de la littérature française. — Lœper : Œuvres de Gœthe ; Poésies. — (5 janvier). Ferrière : Paganisme des Hébreux. — Gonse : L'art japonais. (12 janvier). — Wright : Le Livre de Kalilah et Dimnah. — Dumont et Chaplain : Les céramiques de la Grèce propre. — Lefebvre-Saint-Ogan : Essais sur l'influence française. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). G. Boissier : Le pays de l'*Énéide*, Laurente. — A. Leroy-Beaulieu : Les catholiques libéraux et l'Église de France depuis 1830. — D. Cochin : Les travaux de M. Pasteur. — G. Charmes : Torpilleurs et canonnières. — (1er janvier). C. Rousset : Le général Clauzel en Algérie (1830-31). — Ch. Grard : La population de l'empire allemand : les origines et nationalités. — Jamin : Les ballons. — Perrens : Un poète franc-maçon devant le saint office au XVIIIe siècle. — Valbert : Le grand Frédéric d'après le journal et les mémoires de Henri de Catt. — Brunetière : Une apologie de la casuistique. — L. Ganderax : *Théodora*. — REVUE GÉNÉRALE (15 décembre). Gidel : *Théodora*, poème de M. Rangabé. — Martineau : Birmanie et Tonkin. — Quet : *Histoire de la littérature grecque* de M. Deltour. — (1er janvier) Meyer : les criminels et les malades. — De Scy-Chazelles : la police de sûreté. — Morel : La réception de M. Coppée à l'Académie française. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Drapeyron : Une application de la géographie à l'étude de l'histoire ; Jeanne d'Arc, à propos de la récente publication de M. Fabre. — Geslin : Les Bois-Brûlés ou métis franco-canadiens du nord-ouest de l'Amérique. — Labarthe : La Méditerranée asiatique. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (novembre). Escard : Le prince Bonaparte en Laponie. — Cauvin : Excursion au Taï-Chann et au tombeau de Confucius. — Le congrès de Blois. — La mission de M. Brass

de Saint-Pol-Lias — Les sources de pétrole en Algérie. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). De Grammont : Études algériennes; La rédemption. — Fagniez : Le père Joseph à la diète de Ratisbonne, en 1630.— Puaux : La dernière requête adressée par les protestants français à Louis XIV, en 1685. — A. D. : Le dernier mot sur la charge de Sedan. — REVUE INDÉPENDANTE (janvier). A. Lefèvre : Le fonds des religions. — De Goncourt : Un Daumier. — Documents sur le marquis de Sade. — De Sainte-Croix : Les Caricaturistes. — REVUE LIBÉRALE (décembre). Lancelin : Les écrits apocyrphes du christianisme. — De Boisjolin : Histoire et philosophie du costume. — Sarrazin : Poètes modernes de l'Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). A. Rastoni : Une victime de Beaumarchais. — D. Thomas : La Bible et la nature (F.-H. Reusch). — Léon Aubineau : Les origines de la France contemporaine (H. Taine). — Abbé Jules Morel : Centenaire de saint Charles (P. Orlando). — Philipon : *La Bernarda-Buyandiri.* — Regnaud : D'où viennent les mots clé et clou. — I. Roux : *L'armana prouvençau.* — Allmer : Epigraphie romaine. — Mathieu, Boissière, Moutier, V. Bernard, Brémond, Fourès : Poésies provençales. — REVUE MILITAIRE DE L'ETRANGER (15 janvier). L'expédition de la rivière Rouge en 1870. — La remonte dans l'armée allemande. — Les nouvelles marques distinctives de grade en Espagne. — La dernière campagne de Skobeles. — Une opinion allemande sur nos forts d'arrêt. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Binet et Feré : L'hypnotisme chez les hystériques. — Tannery : La théorie de la matière d'après Kant. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Sully-Prudhomme : *De l'expression dans les beaux-arts.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 décembre). — Ch. Bigot : Les programmes de l'enseignement secondaires. — A. Barine : Un roman posthume de Nathaniel Hawthorne. — *La délicatesse dans l'art*, par M. Martha. — (27 décembre). A. Barine : Dostoievski. — Michel Bréal : MM. Ad. Regnier ; Saint-Guyard; Alb. Dumont. — (3 janvier). Reinach : Le service de la sûreté, par M. G. Macé. — Ch. Bigot : L'enseignement secondaire français. — L. Ulbach : Tolède. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier). Abbé Martin : Origène et la critique textuelle du Nouveau Testament. — Noël Valois : Le gouvernement représentatif en France au XIVe siècle. — De la Ferrière : La seconde guerre civile; la paix de Longjumeau. — R.-P. Pierling : Un arbitrage pontifical au XVIe siècle; mission diplomatique de Possevino à Moscou. — De Boys : Le cardinal Fisher. — Tamizey de Larroque : Un nouveau livre sur Henri IV. — De Puymaigre : M. Guizot d'après ses lettres intimes. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 décembre). Duponchel : Les variations de la température terrestre. — La Laponie russe. — L'intelligence des animaux. — (27 décembre). Bouchardat : L'atténuation des virus. — Foncin : L'alliance française. — Gorceix : Louis Couty. — L'intelligence des animaux. — (3 janvier). La structure chimique des corps et leur action physiologique. — Pillaut : La théorie mathématique et la composition musicale. — M. Jametel : Poissons et pêcheurs chinois. — Marié : Recherches sur les renonculacées. — (10 janvier). Ch. Amat : les nègres du M'zab. — De Varigny : Les microbes. — Binet et Feré : La théorie des hallucinations. — Lombart : La Martinique et les erreurs des géographes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (1er janvier). Miçkiewicz : Fragments du cours de littérature latine professé à Lausanne. — Hamel : La chaire de français dans une université néerlandaise. — (16 janvier). Miçkiewicz : Cours de littérature latine. — Numa Droz : Propriété littéraire et artistique. — ROMANIA (octobre). P. Meyer : Notice et extraits du manuscrit 8336 de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham. — Philippon : Phonétique lyonnaise au XIVe siècle. — Les deux frères, celui qui rit et celui qui pleure. — Le conte des petits couteaux. — Rajna : *Le origini dell' epopea francese.*

SCIENCE ET NATURE (20 décembre). Doit-on faire parler les bêtes? — Millot : Arth. Henninger. — De Rochechouart : Pékin et l'intérieur de la Chine. — De Contenson : Chine et extrême Orient. — (27 décembre). De Renouvins : Les jouets scientifiques. — Ten Kate : Les Indiens Apaches. — Mangin : Les ferments alcooliques dans la nature. — Les plus vieilles villes. — (5 janvier). Arabes nomades et Arabes sédentaires. — Voyages extraordinaires. — (10 janvier). Sépultures des Parisiens aux VIIe, VIIIe et IXe siècles. — Galiery : Les chemins de fer métropolitains. — D'Herculai : Les sauterelles dans l'île de Chypre. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 décembre). Brun : Le rapport sur le budget de la guerre. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle et la politique coloniale de la France. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant du génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er janvier). Brun : Le service des étapes et le service des chemins de fer aux armées. — Brunoys : L'Europe au XIXe siècle. — Wolff : Souvenirs. — Kiva : Le sud oranais; la mer d'Alfa.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre au 15 janvier 1885)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 20. P. Ginisty : *Les vieilles actrices* et le *Musée des Antiques*, par Barbey d'Aurevilly. — Janvier : 2, 3. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 6. Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience, par Auberon-Herbert.

DÉBATS. Décembre : 26. G. Charmes : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis. 30. P. Bourget : M. Taine historien. — Janvier : 2. 3. Egger : Les publications de la Société des anciens textes français. 4. Ad. Franck : Discours d'ouverture au cours du Collège de France. 5. Mémoires et journal de Henri de Catt. 6. Bourdeau : Décadence romaine, à propos d'un récent ouvrage. 10. *Les Philosophes allemands et l'Académie française au XVIIIe siècle*, par Brunel. 12. Discours et plaidoyers. 14. A. Mori : Dostoievski.

XIXe SIÈCLE. Décembre : 16. Robineau : *La Gerbe*, par J. Barbier. 16. Sarcey : Mme Pasca. 18. Sarcey : *Le Capitaine Fracasse*. 21. Le discours de M. Cherbuliez. 23. Lamartine. 25. Le cas de M. Harry Alis. 27. Sarcey : Le Comédien Delannoy. 30. Piron. — Janvier : 5. Arnold Mortier. 9. Vachon : L'hypnotisme dans l'art. 11. 12. Sarcey : Gallet et le Caveau. 14, 15. La liberté d'écrire.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 21. Mme Adam. 21. La Censure rétablie à la Société des Gens de Lettres. 24. Dubrujeaud : Nos Mandarins littéraires. 24. Deschaumes : Critiques dramatiques.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 18. G. Duval : Lord et lady Lytton. 22. A propos de Flaubert. 23. La pornographie littéraire. 24. Les Comitards (Société des Gens de Lettres). 28. E. Bergerat : La décoration des Gens de Lettres. 29. M. Sarcey autobiographe. — Janvier : 3. 4. 6. 7. 8. 11. 12. 13. 15 et 16. La Régence et le cardinal Dubois. 13. G. Duval : Avatar naturaliste. 14. M. Meilhac. 15. Fouquier : Chien-Caillou.

FIGARO. Décembre : 27. A. Vitu : *Théodora*. 31. La Société des Gens de Lettres. — Janvier : 13. Chien-Caillou.

FRANÇAIS. Décembre : 16. *Jean de Vivonne*, par Guy de Brémond d'Ars. 20. *Vie de saint Camille de Lellis*, par Mgr Fèvre. 22. Saint François d'Assise. 25. Le professeur Fonssagrives et son œuvre scientifique. 25. *Plébéienne*, par Maisonneuve. 27. M. F. Lenormant et son récent biographe. — Janvier : 6. *Mémoires de Saint-Simon*. éd. Hachette, t. IV. 9. *Les origines de la France contemporaine*, t. III. 13. *Un problème moral dans l'antiquité*, étude sur la casuistique des stoïciens, par Thamir.

FRANCE. Décembre : 20. La Littérature en cour d'assises. 24. Mirbeau : La Littérature en justice. (M. C. Mendès).

FRANCE LIBRE. Décembre : 20. M. Sarcey.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 16. M. Caro et son cours de philosophie. 18. *Les Adam et Clodion*. 20. *Souvenirs de jeunesse*, par Sarcey. 27. *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades*, par de Brémond d'Ars. 29. *Grandeur et décadence d'un bachelier de Salamanque*, par Mme Guerrier de Haupt. — Janvier : 3. Frédéric Béchard. 6, 13. Le Directoire; le gouvernement directorial. 8. *Les Huguenots et les Gueux*, par de Lettenhove. 10. M. de Belcastel.

GIL-BLAS. Décembre : 19. Fouquier : Les romans féminins. 23. De Maupassant : Les Académies. 24. Fouquier : La Justice et les Lettres.

INTRANSIGEANT. Décembre : 23. Le droit du livre. — Janvier : 15. La bibliothèque du British Museum.

JOURNAL DES ARTS. Décembre : 19. F. Buhot : Les salles d'estampes dans les musées de province.

JUSTICE. Décembre : 18. Physiognomonie. 18. Mme Nikitine (B. Gendre). 19. M. Coppée à l'Académie. 21, 28. La littérature en cour d'assises. 22. *Les Guerres de la Révolution*, par C. Pelletan. 23. La science officielle et le nouveau socialisme. 24. Le monument de Flaubert. 24. Un *Dictionnaire du théâtre*. 26. *Étude psychologique*, par Setchenoff. 29. La méthode historique de M. Taine. 30. M. Sarcey. 31. La vieillesse de Lamartine. — Janvier : 4. Arnold Mortier. 5. 12. La légende de Danton.

LIBERTÉ. Décembre : 17. Dumont : *Lettres d'exil* de Quinet.

LIGUE. Décembre : 16. *Histoire de la musique*, par F. Clément. 16. Alfred de Musset et son époque.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 16. 17. François Coppée. 24. Saint François d'Assise. — Janvier : 8. *Lettres à une honnête femme*, par Quatrelles.

NOUVELLE PRESSE. Décembre : 16. *Lucifer*, par F. Fabre. 18. M. Taine et la Révolution. 27. A la Bibliothèque nationale.

PAIX. Décembre : 25. Grain d'ellébore (affaire Desprez). — Janvier : 2. La liberté des Lettres. 13. Un chapitre de l'histoire des Condé que le duc d'Aumale n'écrira pas.

PAYS. Décembre : 25. *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. — Janvier : 5. *Au caprice de la plume*, par Stéphen Liégeard. 6. Œuvres de Barbey d'Aurevilly. 7. *Les perplexités d'un politicien sur l'état de sa conscience*, par Auberon-Herbert.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 16. Marcelin Pellet : La Révolution et M. Taine. 17. *Une séparation*, par G. de Peyrebrune. 19. Chansons de sacristie et de corps de garde. 23. Margaritas (littérature obscène). 27. Le comte de Saint-Germain et ses réformes. — Janvier : 7. Les Sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, en 1884. 8. Eva Gonzalès. 13. Les quatre fils Aymon.

SIÈCLE. Janvier : 1. André Chénier.

SOIR. Décembre : 19. Une réception académique, par Tancrède Martel.

SOLEIL. Décembre : 27. Les pornographes. 28. L'affaire Harry-Alis, 31. *Reclames intempestives* (M. Desprez). — Janvier : 13. Les femmes romanciers.

TÉLÉGRAPHE. Janvier : 6. Les livres scolaires.

TEMPS. Décembre : 29. Les glaciers des Alpes et de l'Himalaya. 25. P. Mantz : Bastien Lepage. 27. Des poètes et de la poésie à propos d'une préface. 27. E. Scherer : Le Robespierre de M. Taine. 30. Heuzey : *La tapisserie dans l'antiquité*, par de Ronchaud. — Janvier : 1. Dickens chez lui. 1. 2. 3. A. Sorel : Lectures historiques. 5. Le lecteur du grand Frédéric. 5. Boscowitz : Ouragans et tremblements de terre. 6. La collection Davillier du Louvre. 6. En Australie. 7. Mézières : Madame de Maintenon. 8. La bibliothèque du British Museum. 8. Beaussire : Le nouveau spiritualisme, par M. Vacherot. 9. Levasseur : L'enseignement secondaire des jeunes filles. 10. A. Réville : Un drame hindou; Sakountala. 11. Ph. Davyl : Anthony Trollope. 13. Wahl : *La civilisation des Arabes*, par Lebon. 14. A. Sorel : Origines du commerce français.

UNIVERS. Décembre : 22. *Histoire des Romains*, par Duruy, t. VII. 22. *Les femmes illustres de la France*, par Havard. — Janvier : 1. *Histoire de l'Église*. 12. La Bible est-elle un livre païen?

VOLTAIRE. Décembre : 20. M. Taine. 29. La piraterie littéraire.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de décembre 1884

1. *Bulletin de la Ligue pour l'abolition de l'armée permanente.* In-8°, 8 p. à 2 col. Chaumont, imp. Roret. Bureaux, Paris, 14, rue Charles V. Le numéro, 10 centimes.

6. *Le Tremplin*, paraissant le 6 et le 20 de chaque mois. In-4°, 12 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, 43, rue des Tournelles. Abonnements: un an, 12 fr. Le numéro, 50 centimes.

   Le Coq gaulois, organe et gazette pratique des éleveurs-amateurs. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bellenand. Bureaux, 45, rue Lafayette. Abonnements : France, 6 fr.; étranger, 7 fr.

   La Ligue, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 36 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Conseiller des actionnaires du Suez et du Panama*, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 32, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

   Le Protecteur de l'Épargne, contrôleur des valeurs à lots. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Grognet. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements: un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Petit Journal de la Santé.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 40, rue Laffitte. Abonnements : un an, France, 3 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

16. *L'Auxiliaire du notariat.* Paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, typ. Lombardin. Bureaux, 47, rue Monsieur-le-Prince. Abonnements : 2 fr.

18. *La Suisse*, organe des colonies et sociétés suisses de France, paraissant tous les jeudis. In-4°, 4 p. à 4 col., Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, France, 7 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, Paris, 10 centimes; départements et Suisse, 15 centimes.

20. *Ma Culotte*, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 10 centimes. Papier rose.

   La Monarchie française, politique, littéraire, économique, industrielle. In-4°. Levallois-Perret, imp. Minart. Bureaux, passage de l'Opéra. Le numéro, 15 centimes.

21. *Paris-Éclair*, propriété de la Banque générale de Crédit, paraissant tous les dimanches. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 57, rue de Châteaudun. Abonnements: un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

   La Guillotine politique et sociale. Hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Towne. Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; départements, 4 fr. Bureaux, 106, rue Richelieu.

25. *Le Bois et les Métaux ouvrés*, journal hebdomadaire. In-4°, 12 p. Vincennes, imp. Gillot. Bureaux, Paris, 41, rue Saintonge. Abonnements : un an, Paris, 8 fr.; départements, 9 fr.; étranger, 10 fr.

28. *Le Neuvième arrondissement*, journal hebdomadaire, politique, littéraire, commercial et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 8, rue Drouot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

   L'Affamé, organe des revendications sociales. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Boilay. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

28. *La Semaine parisienne*, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 4, rue des Déchargeurs. Abonnements : Paris et départements, un an, 9 fr.; étranger, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

   La Démocratie française. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : trois mois, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *La Roumanie*, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Neuilly, imp. Bouzin. Bureaux, Paris, 94, boulevard Malesherbes. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

Sans date. *Gutenberg-Noël.* In-32, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue. Le numéro, 15 centimes.

   La Gazette des Tirages, organe et propriété de la Caisse centrale d'Épargne. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Mulhouse, imp. Bader. Bureaux, Paris, 56, rue de la Victoire. Abonnements : France, un an, 2 fr.; étranger, 3 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît du 10 au 15 de chaque mois.

   Le Trublot, torchon hebdomadaire à Dédèle. Officiel du naturalisme. In-32, 16 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 106, rue Richelieu. Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 30 centimes.

   Journal des Pourris. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Brejeot. Bureaux, 4, rue de Morée. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 30 centimes. Hebdomadaire.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Propriété littéraire. — Plagiat. — Ses caractères. — Pouvoir d'appréciation des tribunaux. — M. Nus et les héritiers Brisebarre contre le journal « la Petite Bourgogne ». — Demande en discontinuation de publication et en dommages-intérêts. — Condamnation.

(Le plagiat littéraire n'a pas de définition juridique; il emprunte aux faits qui l'entourent son caractère même et sa gravité.

(C'est au juge de voir si, dans l'espèce qui lui est soumise, il se trouve en face d'un plagiat, échappant à toute juridiction, si ce n'est à la critique littéraire, ou en face d'une véritable contrefaçon, passible de dommages-intérêts).

Cette affaire a déjà donné lieu à un référé à fin de cessation de publication du roman en cours dans la *Petite Bourgogne*, à la date du 17 novembre 1884.

Voici le jugement intervenu au fond, entre : 1° M. Eugène Nus, auteur dramatique, demeurant à Paris; 2° Mlle Eva Brisebarre; 3° Mlle Esther Berthony, demeurant toutes deux à Paris, la première, en qualité de légataire universelle, et la seconde comme usufruitière des biens dépendant de la succession de feu Brisebarre, qui était auteur dramatique à Paris, demandeurs;

Et les sieurs Bernard-Beaujeu, rédacteur en chef, Sellières, gérant, et Aubry, imprimeur, demeurant tous trois à Dijon, défendeurs :

« Le Tribunal,

« Attendu que le roman intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur, ou la servante du val Suzon*, lequel est publié en feuilleton dans le journal *la Petite Bourgogne*, n'est autre chose qu'une adaptation au journal, sous la forme de feuilleton, de l'œuvre dramatique, *la Servante*, de Brisebarre et Nus, créée pour la scène; que les personnages sont les mêmes; que les situations sont identiques, et que, à l'exception des quelques additions absolument indispensables pour présenter au lecteur le tableau des lieux et les faits et gestes que le théâtre mettait sous les yeux du spectateur, la partie essentielle dudit roman est la copie exacte du drame de Brisebarre et Nus, et reproduit textuellement le langage qu'ils prêtaient aux différents personnages de leur création théâtrale :

« Que, dans ces conditions, il y a plus qu'un simple emprunt constituant uniquement le plagiat littéraire, et qu'il y a, en réalité, une contrefaçon au moins partielle de l'œuvre des demandeurs, contrefaçon qui donne ouverture, au profit desdits demandeurs, à une action en réparation du préjudice qui a pu leur être causé. Que la correspondance versée aux débats prouve d'ailleurs surabondamment que les défendeurs considéraient eux-mêmes qu'ils avaient besoin de l'autorisation des auteurs du drame *la Servante* et qu'ils devaient s'entendre avec eux au sujet du chiffre des droits que ceux-ci étaient fondés à exiger ; que les défendeurs ont eu le tort de ne pas attendre qu'un accord fût intervenu sur ce point, avant de commencer leur publication, et le tort plus grave de la continuer nonobstant les observations qui leur étaient faites ;

« Que le Tribunal n'a pas à s'arrêter davantage à cette considération que les défendeurs, pris d'un scrupule tardif en cours d'instance, paraissent avoir introduit dans les récents numéros de leur feuilleton des modifications assez importantes à l'œuvre originaire de Brisebarre et Nus ;

« Que cette circonstance ne pouvait avoir d'autre portée que de prouver encore plus, s'il en était besoin, qu'ils reconnaissent bien qu'ils avaient jusqu'alors excédé leurs droits et porté atteinte aux droits des demandeurs;

« Attendu que le Tribunal, en tenant compte des éléments de la cause, croit devoir fixer à la somme de 500 francs les dommages et intérêts qui doivent être alloués aux consorts Nus et Brisebarre; qu'il y a lieu également de faire défense aux défendeurs de continuer la publication dont s'agit;

« Que les dépens doivent être supportés par la partie qui succombe, et que c'est le cas d'y comprendre les frais du référé du dix-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-quatre, et ce au besoin à titre de supplément de dommages-intérêts.

« Par ces motifs,

« Le Tribunal,

« Après avoir délibéré conformément à la loi jugeant en premier ressort ;

« Condamne Bernard Beaujeu, Bellières et Aubry, en leurs qualités, à payer solidairement aux consorts Nus et Brisebarre la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice causé.

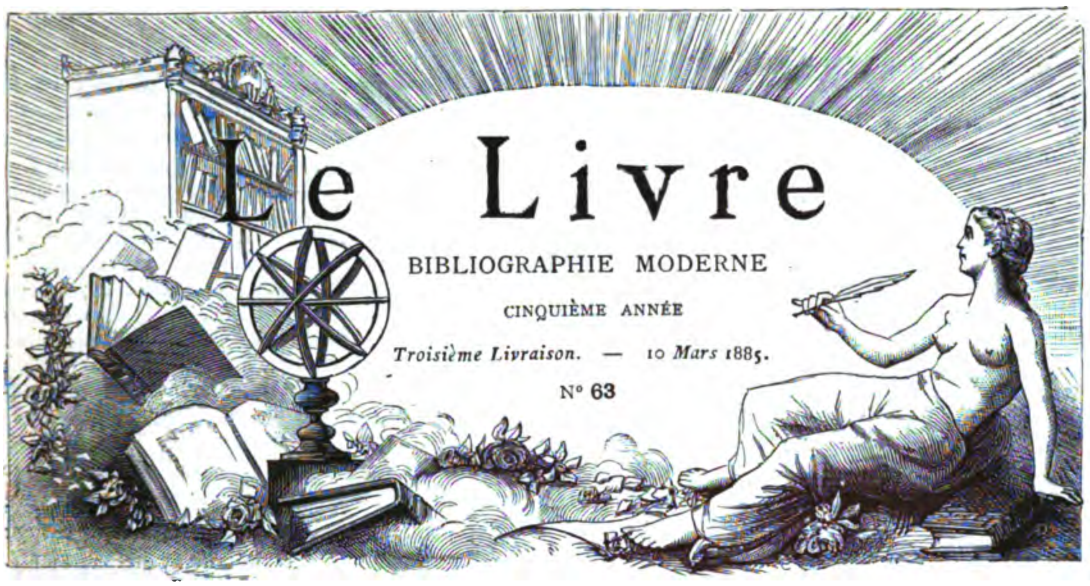
« Leur fait défense d'avoir à continuer dans le journal *la Petite Bourgogne* la publication du roman-feuilleton intitulé : *Pierre Fargeau, l'empoisonneur ou la Servante du val Suzon*, et ce à peine de 50 francs de dommages-intérêts par contravention qui serait relevée à partir de la signification du présent jugement, lesquels dommages-intérêts courront pendant un délai de trente jours, après quoi il serait fait droit à nouveau si besoin en était ;

« Les condamne solidairement aux dépens dans lesquels seront compris ceux occasionnés par le référé du 17 novembre. »

Me Perroche assistait M. E. Nus et les héritiers Brisebarre, et Me Cunisset-Carnot plaidait pour la *Petite Bourgogne*.

Tribunal civil de Dijon, 1re Chambre; audience du 22 décembre 1884. — Compte rendu du journal le *Droit*.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causerie d'un curieux, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CAUSERIE D'UN CURIEUX

Jules Vallès bourgeois et banquier. — La collection du journal La Rue. *— Le boniment du début. — Les collaborateurs de Jules Vallès. — Victor Hugo jugé par Vingtras. — Baudelaire et Vallès. — La Liberté de l'orthographe décrétée par la Commune. — La fin de* La Rue. *— Vallès au* Figaro : *Les lettres d'un irrégulier. —* Le Bachelier, *livre à clef; principaux personnages. —* Les Étapes d'un réfractaire, *par Jean Richepin. —* L'Ame nue *de Edmond Haraucourt. —* La Légende des sexes. *— Une chanson à boire. — Un chef-d'œuvre inconnu. —* Sir Lionel d'Arquenay. *— Jules Lefèvre-Deumier. — Idées originales sur les romans. — Une paradoxe de Julius Smith Esq. — Le repos que donne un bon livre.*

JULES VALLÈS, ayant certain jour à se montrer sévère dans une étude sur un homme de lettres défunt, écrivit cette phrase : *La mort n'est pas une excuse !* — Le réfractaire qui vient de mourir, et que les anarchistes ont conduit en terre avec un si grand fracas, mérite qu'on retourne contre lui cette parole impitoyable. Non, certes, la mort pour lui n'est pas une excuse ; et, soit qu'on le suive à travers ses ouvrages ou dans les diverses manifestations de sa vie publique, soit qu'on examine Vingtras ou qu'on étudie Vallès, l'homme apparaît en lui sans grandeur, sans dignité, sans convictions. L'envie, plus que la révolte superbe, rugissait en son cœur ; la vanité, l'ambition, l'orgueil, la soif ardente des jouissances matérielles marquent peu noblement son œuvre aux quatre coins, et lui interdiront une place durable dans l'histoire des lettres de ce temps. — Du talent, il en eut, on ne saurait lui en méconnaître, mais un talent malsain, furieux, desséchant, un talent de nihiliste infécond et abaissant, où se laissent voir toutes les plus tristes, les plus plates passions humaines, où jamais l'âme ne chante rien d'élevé, où le cœur disparaît, où la conviction intime fait

défaut. Vallès fut une sorte de Tyrtée de l'avidité sociale ; il sonna la curée de l'argent et spécula sur les barricades et les rues dépavées. — Au fond, ce mangeur de bourgeois fut le plus vulgaire bourgeois du monde ; il était né pour être banquier, il ne fut que banquiste ; il eut des ambitions banales de remueur d'or, des rêves de grosses jouissances et de confortable clinquant; il n'eut rien de l'artiste surmené par la grande flamme intérieure; il ne fit qu'attiser sa cupidité, dresser ses chimères en théorie et toute son esthétique est contenue dans cette phrase de préface de son pamphlet : *l'Argent*, qui marqua son début littéraire en 1857 :

« Faisons de l'argent, morbleu ! Gagnons de quoi venger le passé triste, de quoi faire le lendemain joyeux, de quoi acheter de l'amour, des chevaux et des hommes. »

Quelqu'un n'eut-il pas raison de l'appeler : *Monsieur Joseph Proudhon?*

***

Je viens de mettre hors rayons de ma bibliothèque cette curieuse collection de *la Rue*, « Paris pittoresque et populaire », dont Vallès fut le fondateur et le directeur, du 1er juin 1867 au 11 janvier 1868; — en tête de ce précieux recueil se trouve insérée par la main pieuse d'un collectionneur la fameuse caricature de Vallès en bouledogue, suivant le convoi du pauvre, une casserole attachée à la queue, avec cette légende ambiguë, autographe de Vallès : *Chargez !*

André Gill fit paraître ce portrait-charge un de ses meilleurs parmi tant d'autres remarquables — dans le numéro de *la Lune* du 14 juillet 1867, — date fatidique !

Je ne connais point, — à part *le Boulevard* de Carjat, — parmi les nombreux journaux satiriques illustrés qui marquèrent les dernières années de l'Empire, de plus typique publication que cette *Rue* qui compte trente-trois numéros. Vallès, non content d'avoir trouvé l'enseigne, fit lui-même le boniment aux abords de cette boutique où il venait enfin de se mettre dans ses meubles. — Écoutons le farouche Barnum des va-nu-pieds, dans une de ses plus éclatantes tirades :

« Nous aimons la vie, nous la rechercherons et la mettrons partout... c'est donc Paris, Paris misérable et glorieux, Paris dans sa grandeur et son horreur que *la Rue* va mouler, mouler vivant, mordant dans la peau, le plâtre, dans la pierre, la chair. — Nous donnerons des nouvelles de ce grand corps fiévreux... Nous compterons aussi les pulsations de son pouls et les battements de son cœur; nous voulons peindre tout entière une époque, la plus étrange peut-être de l'histoire, et nous devons faire entendre, aussi bien que la complainte des pauvres ou le chant du travail, le cri de nos passions. — Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre toutes les forteresses, institut, académies, du haut desquelles on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre; Gavroche battra la charge sur le pont des Arts, Giboyer clouera aux portes de la Sorbonne son gant crevé, et nous racolerons des poêles à frire pour aller donner charivari à M. Auber, sous les fenêtres du Conservatoire... — nous crierons « silence aux ganaches ! » et peut-être bien : « à bas les morts ! » nous attaquerons toutes les aristocraties, même celles de la vieillesse et du génie, et nous peindrons tels qu'ils sont les grands comme les petits, les respectés comme les misérables ! »

Des mots !... des mots !... qui emplissent ce porte-voix et attirent la foule, puis la désillusion; les campagnes de *la Rue* ne furent pas si terribles; on y exhiba plus de vices qu'on n'y étripa de célébrités; *la Rue* ne devint point le Carrefour des écrasés; elle resta pittoresque et sans scandale; c'est à peine si quelques chiffonniers de la rédaction jetèrent au passage à la hotte, comme tas de vieilleries, le Dante, Hugo, Michel-Ange, Virgile et Shakespeare; à peine si quelques loustics, envoyant le vieil Homère aux Quinze-Vingts, se déclarèrent « rassasiés de gravité, de morale et de gloire » et crièrent comme à la fin d'un monde : « Allons ! vive la Blague ! » — La véritable épigraphe de *la Rue* serait plutôt ce mot sincère que le rédacteur en chef lança un jour à la tête d'un débutant qui lui portait un article de conviction émue : « *Au diable, les principes ! Nous sommes ici pour la démoralisation !* »

Il fait bon cependant flâner dans cette *Rue*, pleine de dévergondage, où une foule de sous-Sébastien-Mercier nous peignent les tableaux de banlieue et nous montrent tous les saltimbanques et malandrins de la place publique : « l'astronome du pont Neuf, » Mathusalem, le raccommodeur de porcelaine de la barrière du Maine ; Bourdon, le guittariste du boulevard Saint-Michel ; les danseurs de corde de la place d'Austerlitz ; le camelot, Bullier, le banc des accusés de la barrière Montparnasse; le poète Poulaillon, que toute une génération d'étudiants a connu du *Bas-Rhin* au *café d'Harcourt;* « la belle Césarine ou la Vénus au Rable », tous les héros du pavé, toutes les fleurs de bitume qu'on vit éclore au milieu du Paris nouveau, dans le soleil couchant des gloires impériales.

Vallès avait groupé autour de lui une phalange baroque de collaborateurs, dont les noms seuls (plusieurs étaient alors entièrement inconnus) font naître de singuliers rapprochements, évoquent des souvenirs bien divers. — Parmi ces écrivains publics de *la Rue*, voici Georges Cavalier, dit *Pipe en bois;* le chef des fifres re-

belles d'*Henriette Maréchal*, un héros ! — Gustave Puissant, le célèbre auteur des *Écrevisses du Petit Auguste*, ami intime de Vallès, et qui fut mis hors la loi lorsqu'il fut avéré que ce faux frère émargeait « au fonds des reptiles » de la rue de Jérusalem; — Arthur Arnould, le futur membre de la Commune; Duranty, le critique d'art, Henry Maret, Gustave Maroteau, le poète des *Flocons*, mort depuis, déporté à *la Nouvelle ;* Ernest Havet, André Gill, aussi malicieux et paradoxal écrivain que superbe caricaturiste, dont on connaît la triste fin ; Philippe Desclée, le frère de la pauvre *Froufrou;* Albert Brun, Paul Mahalin, Fulbert Dumontheil, Savinien Lapointe, A. Ranc, qui y publia des *Notes de prison;* Charles Lepère, alors simple avocat à Auxerre, dont on retrouve une complaisante paraphrase de sa célèbre chanson du *Vieux quartier latin;* puis enfin les purs lettrés : Paul Arène, Cladel, Jules Claretie, André Lemoyne, E. Pouvillon, Ernest d'Hervilly et Francis Magnard, dont on peut lire deux charmantes études, l'une sur *Montmartre,* l'autre intitulée : un *Échappé de séminaire.* — Régamey, Gill et Pepin furent les trois illustrateurs patentés de *la Rue.*

Jules Vallès fut presque toujours le ténor de la bande ; à de rares exceptions, chaque numéro de *la Rue* s'ouvre par un premier Paris du réfractaire. Parmi les plus curieux ou les plus violents, je remarque les articles intitulés : *Mazas, les Duellistes, Hernani, les Criminels, le Concours des Beaux-Arts, Charles Baudelaire, Antony, Rome, les Mercenaires, la Société des gens de lettres, la Tribune,* et enfin *les Cochons vendus,* ce fameux réquisitoire contre les remplaçants militaires, « les marchands d'hommes », qui lui valut (comme étant entaché de politique) la saisie puis la suppression de *la Rue,* « journal exclusivement littéraire. »

On jugera de la critique de l'auteur du *Testament d'un blagueur* et de sa haine des supériorités intellectuelles par les deux extraits que je vais donner et qui méritent d'être sortis de cette fosse commune de *la Rue*, où peu de chercheurs s'aviseraient de les aller déterrer. Au cours d'un acerbe éreintement d'*Hernani,* Jules Vallès, avec l'aveuglement d'un taureau, piétine sauvagement sur le premier poète du siècle, qui semble le gêner décidément :

M. Victor Hugo, écrit-il, n'est qu'un superbe monstre. — Il est venu au monde la tête et la poitrine vides, sans cerveau ni cœur, mais, comme ce Memnon dont il parle, il chante dès qu'un rayon le touche, rayon de soleil ou de gloire, feu d'église ou éclair d'épée, flamme qui jaillit de la couronne d'un roi ou du fusil d'un émeutier. — Il fut le Memnon de beaucoup de gens et de bien des choses, de Napoléon Ier, de Charles X, de Louis-Philippe, le Sous-Memnon du président, et le voilà redevenu le Memnon en chef de la Liberté.

« Qu'il soit cela : une statue creuse que quelques-uns planteront comme le dieu de la défaite, où l'on accrochera des ex-voto et sur laquelle on frappera, comme les paysans sur les casseroles, pour appeler ou maudire les abeilles ! Cela et rien de plus ! »

Ici montre-t-il encore une certaine hardiesse et quelque ingéniosité dans cette franche attaque contre le Bouddha de la littérature qu'il juge trop haut dans l'esprit de ses concitoyens ; — ce provocateur des dieux, ce sapeur des religions est dans son rôle et on constate en souriant qu'il ne s'y prend point trop gauchement. — Il n'en fut point de même vis-à-vis de Baudelaire, sur lequel ce Giboyer hargneux fit (au lendemain même de la mort de l'auteur des *Fleurs du mal*, le 7 septembre 1867) un article écœurant, qui blesse à la fois toutes les convenances et tout sentiment de vérité. — Il injurie le poète, il raille sans pitié sa folie des derniers jours, comme il devait plus tard se railler de la folie du pauvre André Gill ; il arrive même à glisser des mots sceptiques entre les hoquets de son agonie. L'article est long et impitoyable. Je ne citerai que quelques passages typiques :

« Poète, Baudelaire ne l'était point de par le ciel, et il avait dû se donner un mal affreux pour le devenir. — Il eut une minute de gloire, un siècle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité* ? — A peine !

« Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer pour lui qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Ne demandons pas plus pour lui : il ne mérite pas davantage ; et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzevier ! Mais aussi ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

« Né bourgeois, il a joué les Cabrions blafards toute sa vie; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément avec certaines lois fatales, qu'il ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus ; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines, et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse, comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblote dans l'insensibilité d'une agonie piteuse. Indifférent aux grands spectacles, et par conséquent impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer *le Diablotinisme* et il se figura avoir découvert Lacenaire et Lesbos. — Ah ! ne valait-il pas mieux vivre simplement

d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci, pour les biblistes de sacristie ou de cabaret. Époque rieuse et méfiante, la nôtre, et que n'arrête pas longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long d'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença ; — que Satan ait son âme !

« Satan, c'était ce diablotin démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir! Pourquoi donc? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu? C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immortalité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique; il n'était pas un démolisseur mais un croyant; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bêtasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauves-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune-France* trop vieux, ce libre-penseur gamin. »

On sent, à la lecture de cette ridicule prise d'armes en face du cadavre de Baudelaire, que Vallès, ce positif ventru, ce réaliste grossier, cet entrepreneur de démolitions sociales par métier, ne comprenait rien à l'art idéal, aux exquises délicatesses, aux hantises troublantes du poète des *Femmes damnées*. Ah! ce n'était pas un *névrosé,* ce dépaveur en chambre qui poussait à la rue et tremblait d'y descendre! Il avait vu Baudelaire avec l'œil stupide d'un peintre de batailles qui regarderait un Goya ou un Callot. Il était emporté par la véhémence des mots, il n'en comprit jamais l'harmonie, la ciselure et les délicieuses souffrances que cause leur accouchement. Il vit la littérature en rouge, crevant spontanément comme un tube de couleur sur le papier; — la tradition, la langue, le culte de l'histoire des lettres, qu'était-ce pour ce faux belluaire? Néant! C'est bien là l'homme brutal et blagueur, le député de la misère appointé, qui durant la Commune écrivait à Protot une étrange proposition de décret pour abolir... l'orthographe, avec ce considérant : « La grammaire étant le plus grand des préjugés, la plus sotte des conventions, la Commune de Paris décrète :

« Article uuique : Liberté de l'orthographe. »

Ce qu'il détestait particulierement en Baudelaire, c'était son aristocratie intellectuelle, le vernis, le poli, la beauté de race de son style; il se savait rustre et pataud, sans origines, sans filiation avec la noblesse littéraire française, sans finesses d'attache ; aussi ne put-il ramasser son talent que dans la révolte pour le cracher à la face de la société, qui ne l'eût point remarqué autrement. Il fit comme ces gens qui veulent attirer l'attention d'un salon et qui n'ayant pour cela ni la beauté, ni la grâce, ni la distinction, renversent des meubles et se montrent glorieux d'impertinence et superbes de grossièreté voulue. Vallès reprochait à Baudelaire de bégayer ses pensées avant de les produire; c'est que chez celui-ci les pensées naissaient de l'âme et chez celui-là ne venaient que de l'esprit. Le poète pensait avec Joubert qu'un seul beau son est plus beau qu'un long parler; l'écrivain de *la Rue* n'entendait rien à ces subtilités; il dilatait sensuellement ses narines aux fortes senteurs des ferments de la vie, mais son odorat ne percevait point les vagues et troublantes effluves de l'âme, ni les parfums qui s'exhalent des mystiques incubations du lettré. A peine donnait-il dix ans d'immortalité à Baudelaire qui, après vingt-huit ans, est plus glorieux, plus grand et plus vivant que jamais dans l'esprit de nos contemporains d'élite. — Pauvre Vallès! survivra-t-il lui-même jusqu'aux dernières années de ce siècle? Malgré son œuvre écrite à l'eau-forte, je crains fort que le temps ne détruise bien vite la renommée bizarre de ce destructeur; je crains aussi que sa physionomie effacée ne séduise plus, à l'avenir, que quelque curieux dont les études seront portées vers les illuminés de ce temps et qui fera sur le réfractaire un portrait romanesque dans le goût de ceux que Gérard de Nerval consacra à Raoul Spifame, le roi de Bicêtre, à l'abbé de Buquoy, à Cagliostro et à Quintus-Aucler.

***

La Rue, ai-je dit, cessa de paraître en janvier 1868, après un jugement définitif du tribunal de police correctionnelle présidé par M. Delesvaux, qui la condamnait, dans la personne de son gérant, à deux mois de prison, plus 200 francs d'amende, et à la suppresssion de la publication. Me Clément Laurier, dont on vient de publier les *Discours et plaidoyers,* avait porté la parole au nom des rédacteurs, mais son éloquence spirituelle et généreuse n'avait point persuadé le tribunal. Vallès, dans un dernier article, écrivait :

Un jugement nous licencie, nous nous retirons en bande pour aller former ailleurs notre camp; nous ne pouvons encore dire où, mais là nous reverrons tous ceux qui ont été jusqu'ici nos amis, et que devant le tribunal j'aurais pu déclarer nos complices. Nous continuerons ici ou là, chez nous ou chez les autres, tous ensemble, à frapper au cœur et à rire au nez des plus redoutables et des plus illustres : les redoutables qui menacent de leur influence et les illustres qui abusent de leur gloire.

Nous continuerons à battre en brèche tout ce qui, en dehors de l'État ou de l'Église, est caserne ou sacristie, attaquant l'ennemi par la colère ou l'ironie, cette arme blanche de l'esprit français.

La Rue ne devait plus reparaître cependant que douze ans plus tard, le 29 novembre 1879, sous la direction de Jacques Vingtras, dans un autre format, avec un nouvel esprit de polémique et une

serie de collaborateurs fraîchement éclos. Cette reprise de *la Rue* ne compta que quatre numéros. Dans les dernières années de l'empire, Jules Vallès ne put arriver à constituer un nouveau journal; il ne se fit point faute d'essayer néanmoins, car je trouve au dos d'une rarissime brochure à couverture jaune intitulée : *A Henri Rochefort, les anciens rédacteurs de la Rue*, l'annonce suivante, qui date de 1868 : — « Pour paraître au premier jour, LE RÉFRACTAIRE, rédacteur en chef, Jules Vallès. Chez Madre, libraire, rue du Croissant. »

Le Réfractaire ne vit jamais le jour, et l'ancien directeur de *la Rue* rentra sans bruit au *Figaro*, le 8 mai 1868, pour y publier ses *Lettres d'un irrégulier*. Ses premiers articles n'y furent point outrecuidants; l'énergumène était devenu aphone, il fait presque amende honorable de ses anciennes turbulences, il avoue même avoir mûri et s'être métamorphosé :

Ennemi de la violence maintenant, dit-il en septembre 1868, j'en fus le cymbalier jadis; aujourd'hui, je n'aime pas plus la République à la Brutus de Rogeard que le patriotisme assassin d'Orsini. Je veux écrire sur mon drapeau : *Vivre en travaillant*, mais sans ajouter : *mourir en combattant*. Je réclame des outils, pas de fusils; je crie : Pas de sang, mais du *Pain*.

En 1869, *la Parodie* de son ami André Gill lui offrit une large hospitalité; ce fut là qu'il publia, sous la rubrique le *Testament d'un blagueur*, divers fragments du *Bachelier*. Ce qu'on ignore, s'il faut en croire M. A. Ranc, c'est que *le Bachelier* est un livre à clef, sinon entièrement exact, car Vallès grossissait tout par son procédé littéraire, du moins calqué sur un fond de vérité. Le héros du livre aime à se mettre en scène et à absorber l'attention; il fait petite la place des camarades et ne se montre pas égalitaire comme il le devrait. Voici, tels qu'ils nous sont fournis, les noms véritables des principaux personnages du meilleur ouvrage de Vingtras.

Rock, si bien décrit en diverses pages, n'est autre que *Ranc*; — *Renoul* dissimule Arthur Arnould, qui signe ses romans *Mathey* à la *Petite République; Matoussaint* représente au naturel Charles-Louis Chassin, journaliste à la *R. F.*; — *Boulimier* cache la figure sympathique du poète Joseph Boulmier; dans *Legrand* il faut reconnaître Louis Poupart-Davyl, le poète, moine, imprimeur, romancier, journaliste, auteur de *la Maîtresse légitime*; — avec *Championnet*, enfin on se trouve en compagnie de M. Édouard Lambert, professeur au collège de Romans. J'en passe, mais des moindres.

Le Vallès de *la Rue* présente une physionomie à part, qu'il m'appartenait d'examiner et de faire revivre quelques instants. A dater de 1870, le journaliste littéraire fait place au barricadier du *Cri du peuple*, au communard tapageur; celui-ci ne nous intéresse aucunement; il appartient à l'histoire, où il fera piètre figure. Aux curieux qui voudraient posséder de Vallès une biographie remarquablement écrite et une rareté bibliographique précieuse, je recommande la recherche des *Étapes d'un réfractaire*, par Jean Richepin, petite plaquette de 95 pages, de format in-18, parue à Paris, chez Lacroix et Verboeckhoven en 1872. C'est la première œuvre imprimée de l'auteur des *Blasphèmes*, la plus « verte », ce qui ne veut pas toujours dire la plus hardie. Il est probable qu'elle restera aussi toujours la plus rare, car je ne vois point la raison qui pousserait Richepin à la réimpression de cette étude, laquelle marque son époque, et qui bientôt aura « des cheveux blancs », comme on dit de certaines reprises au théâtre.

***

Un admirable livre poétique, l'un des plus puissants qui aient paru dans la seconde moitié de ce siècle, où tant de lyres se sont transformées en mirliton, un recueil de poésies philosophiques d'une envolée magistrale et dont Vallès eût fait certainement peu de cas : *l'Ame nue*, d'Edmond Haraucourt, paraît aujourd'hui chez Charpentier. Je ne sais quel sera le sort réservé à cet ouvrage en une époque de veulerie et de *muflisme* littéraire qui semble avoir domestiqué l'esprit national en le faisant écouter aux portes des boudoirs, des bouges et des cuisines; je doute même de son succès, car la distinction suprême met un écrivain au rang des suspects; ce que je sais et constate avec joie, c'est qu'un fier et véritable poète s'y révèle, qui ne se complaît point dans le terre-à-terre descriptif des humbles, qui ne chante ni le calme épicier, ni la fille, ni la fleurette sentimentale, mais qui éclaire l'humanité avec un brandon glorieux qu'il s'efforce d'allumer au firmament des Étoiles.

Je ne connaissais Edmond Haraucourt que par une forte plaquette de vers publiée, sous un pseudonyme, il y a deux ans, en Belgique, pour quelques rares élus, non mise dans le commerce et qui avait pour titre : *la Légende des sexes*, par le Sire de Chamblay, in-8°. La préface de cet opuscule avait vaincu ma défiance pour ces sortes de publications; j'y voyais un esprit peu vulgaire, j'y trouvais un écrivain de la bonne famille des grands rimeurs du XVIe siècle, puis, la première pièce lue, tout le volume y passa; on aime à boire jusqu'à la dernière goutte les vins qui ont le bouquet des vieux crus français. *La Légende des sexes* n'est point, comme on le pourrait supposer, un simple

pasitche des Légendes fameuses de Hugo; c'est une œuvre originale et forte, quelque chose comme le proscenium des paradis et des enfers sexuels; les audaces y sont grandes, mais l'art du poète sait soustraire les personnages et les situations aux interprétations graveleuses.

L'Ame nue est un livre d'une tout autre portée; l'auteur a divisé son œuvre en deux parties, *La vie intérieure, La vie extérieure.* La première comprend *les Lois, les Cultes, les Formes;* la seconde : *l'Aube, Midi, le Soir.* Comme épigraphe générale, cet apophtegme de Bossuet : « Regardez en vous comme votre juge vous regarde, et voyez ce qu'il y voit: ce nombre innombrable de péchés! » — Dans cette œuvre philosophique, M. Haraucourt a merveilleusement compris et rendu cette opinion du moraliste qui exige du caractère essentiel de la poésie une clarté suprême, qui demande que les vers soient de cristal ou diaphane, ou coloré; « diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme et de sa substance; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint ». Qu'on en juge par quelques strophes puisées dans une pièce intitulée *Chanson à boire :*

Par Bacchus et Noé, je crois que je suis ivre !
J'aurai donc, pour un soir, connu l'amour de vivre,
Reconquis mes gaîtés, mes douceurs et ma foi,
Et posé ma croix lourde aux rochers du calvaire...
— Or, pourquoi? Pour un peu de mousse dans du verre,
Et je deviens meilleur que moi !

O ma pensée! Orgueil unique de mon être !
Que vaux-tu donc, si tout te fait changer ou naître ?
C'est toi qui rutilais dans l'éclat des cristaux
Et scandais en chantant le hoquet des bouteilles;
C'est toi qui mûrissais dans les grappes vermeilles,
Sur le flanc lointain des coteaux !

Aux mois d'automne, aux mois rubiconds des vendanges,
C'est mon cœur qu'on foulait dans les pressoirs des granges,
Et quand la vie intime et chaude crépitait
Sous la pulpe des fruits qui bout au fond des cuves,
Quand l'air lourd des hangars se saturait d'effluves,
C'est mon rêve qui fermentait...

Mon rêve! Fils bâtard des forces que j'héberge!
Dieu les accouple en moi comme dans une auberge,
Puis, né de la matière aveugle et du hasard,
Un feu court dans mon sang comme un torrent de lave,
Et libre, en moi, sans moi, sous mon crâne d'esclave,
S'allume le brasier de l'art !

Ma volonté, néant, et mes cultes, fumée !
Je suis moyen; je suis la brute désarmée,
Je suis le point fatal où s'accomplit la loi,
Furtive éclosion d'un germe involontaire,
Atome, inconscience errant dans le mystère :
Rien n'est à moi, pas même moi!

Semblable au bois qui brûle, au bruit vain des tempêtes,
Aux nuages, aux blés fauchés, semblable aux bêtes,
Je tourne dans la roue immense du destin.
Je vais sans voir : je suis le frère du brin d'herbe;
Et s'il plaît au zéphir d'écraser ma superbe,
C'est fini du soir au matin !

Mon corps se renouvelle avec le vent qui passe;
Je nais et meurs un peu chaque jour, et l'espace
Me tient comme la mer tiendrait un grain de sel.
Je suis la goutte d'eau dans le déluge énorme;
Je suis un des creusets sans nombre, où se transforme
L'Être de l'Être universel.

Et j'ai beau m'épuiser à crier vers les nues :
— « Soleil des cieux profonds, planètes inconnues,
« J'arrive, attendez-moi : car j'étouffe ici bas;
« J'ai soumis la matière et ses lois à mon signe! »
— La terre fait mûrir le raisin dans ma vigne
Et la terre ne m'entend pas.

D'autres pièces de ce volume, qui prendra place parmi les premiers de ce temps, sont d'un maître évocateur : *les Atômes, Clair de lune, l'Agonie du soleil, l'Océan, le Charron,* font frémir les fibres des sensitifs et causent dans tout le *moi* pensant du lecteur une profonde agitation, semblable à ces sons qui retentissent dans notre être et s'y répercutent à l'infini, dans une vibration éclatante qui ne s'éteint que par lentes ondulations. Je ne sais quel critique disait : « Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore, » mais rien n'est plus exact ni plus ingénieusement exposé. Dans la série de pièces qui composent *l'Ame nue,* la pensée de l'auteur se trouve sculptée en des formes splendides, tout à fait harmonieuses, solides, arrondies et expressives. Quand on a goûté du suc de ces vers, il faut, quoi qu'on veuille, y revenir et s'y griser.

Les *Névroses,* de M. Rollinat, pâlissent, à vrai dire, à côté de ce nouveau livre de poète impeccable. Ici le vers est énergiquement forgé, travaillé, contourné, ébarbé et ciselé; les juges les plus sévères du Parnasse contemporain n'y trouveraient point à reprendre; la forme est pure, mais M. Haraucourt a de plus une originalité absolue; il n'a point appelé à lui le macabre, le bizarre, il n'a point voulu faire, à l'exemple de M. de Banville, d'habiles tours de force et de passe-passe et présenter au public de belles amphores dont la sonorité indique le vide. Il a versé à plein bord le vin généreux de ses pensées dans ces vases exquis; sa musique ne berce point seulement comme un rhytme incolore, accompagnateur du rêve qui passe; son recueil poétique, en un mot, ne peut point, comme tant d'autres, subir l'affront d'une comparaison avec ces auberges espagnoles où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. L'auteur vit, palpite, s'exhale à l'infini dans son œuvre comme

dans Chénier, Musset et Lamartine, avec plus de pessimisme allemand peut-être, mais certainement avec non moins d'élégance française. Il sait l'art de couler ces mots liquides qui moulent la pensée dans un vers impérissable. Je ne cacherai pas cependant à M. Haraucourt que certaines menues pièces au petit pied, dans la manière des romances et chansons, ne sont point dignes de figurer dans son volume qu'elles déparent. Je n'ignore point qu'elles sont là pour faire nombre et qu'il est convenu que tout livre poétique doit avoir, pour figurer honorablement à la vitrine des libraires, un minimum de trois cents pages; mais cet argument ne saurait me convaincre : on ne grossit que les bourriches avec du foin. D'autres que moi analyseront, pièce à pièce et plus minutieusement, ce remarquable recueil; je souhaite que ces petites bluettes n'étouffent pas trop leur naturel enthousiasme.

*
* *

Un bon livre réconforte l'âme et sature l'esprit d'un parfum délicieux; qu'on se souvienne d'un beau vers ou d'une phrase admirable, on en déguste encore longtemps la saveur, on en digère lentement le suc subtil et la pensée vagabonde éperdument au pays bleu de l'idéal, du fini, du parfait. Je ne saurais songer cependant sans tristesse à l'incroyable obscurité de certains génies ignorés, oubliés, enfouis sous la double couche de l'indifférence et du temps; je ne puis concevoir comment quelques œuvres serties en diamant, faites pour braver les années, fraîches de l'éternelle jeunesse du beau, qui ne porte point l'estampille d'une époque, comment, dis-je, certains chefs-d'œuvre où l'esprit pétille, où l'âme d'un homme est réduite en essence, peuvent demeurer inconnus de toute une génération.

Tel est le cas — il le faut dire — d'un roman qui pourrait, à bon droit, figurer parmi les meilleurs et les plus profonds de ce siècle, et que je placerai, à mon sentiment, au premier rang des ouvrages de psychologie publiés depuis soixante ans; — peut-être même avant les belles conceptions de Stendhal. Je veux parler de *Sir Lionel d'Arquenay*, par Jules Lefèvre-Deumier, qu'une pieuse descendante de l'auteur vient de publier en deux gros volumes in-4° à la librairie de Firmin-Didot.

Sir Lionel d'Arquenay! — Connaît-on à cette heure le titre seul de ce livre singulier, qui vit le jour, en 2 volumes in-8°, chez le libraire Allardin, en 1834? Giraud de Saint-Fargeau, dans sa *Revue des romans,* le signale niaisement avec une multitude d'œuvres banales et incolores, sans le souligner d'une observation qui lui eût fait honneur. J'ignorerais certes moi-même ce roman hors ligne, et peut-être la curiosité ne me fût point venue de le lire, si un esprit d'élite, M. Barbey d'Aurevilly, ne me l'avait maintes fois signalé comme une œuvre réservée aux plus fins gourmets littéraires. Mais où trouver ce livre? Mme Cardinal, me disait-on, le tenait enfermé dans son vieux fonds de cabinet de lecture de la rue de Rennes, étiqueté de vert, numéroté comme un galérien, jauni, maculé, moisi... cela ne me souriait guère. Pourtant d'Aurevilly insistait : « Lefèvre eut du génie dans ce roman, proclamait-il; vous verrez là tout au plus une nouvelle qui ne fit pas beaucoup de bruit à une époque où, comme toujours, il fallait, pour intéresser, de gros talents bêtes, pathétiques et sarcastiques à la fois. *Sir Lionel d'Arquenay* est un roman profond et amer, ironique et tendre, dont le premier volume a été écrit avec la plume du *Don Juan* de lord Byron, et le second, on ne sait plus avec quelle plume : c'est tout simplement divin, car le talent qui circule dans cette composition charmante est divinisé par la douleur. »

Je remettais donc ma visite à l'hôpital littéraire de Mme Cardinal, lorsque le volume me parvint dans une réimpression superbe, magistrale, composé avec le plus beau type de Didot, dans un format *ad usum Delphini*, orné d'un portrait de l'auteur, précédé d'une notice du cher Bibliophile Jacob, qui nous peint l'auteur, non seulement comme un poète étrange, un romantique de la première heure, mais aussi comme un héros qui se signale sous le drapeau de l'insurrection polonaise en 1831. Il n'en fallait point tant pour me tenter; je lus ce livre dévotement, ébloui, charmé, surpris de toutes les choses extraordinaires et exquises que j'y découvrais; bien mieux, comme il arrive souvent, je fus obsédé par la pensée de cet auteur inconnu, qui m'apparaissait soudain comme un étonnant moraliste, et depuis près d'un mois, phénomène normal chez un bibliographe passionné, je me surprends errant à travers les catalogues, fouillant les bouquinistes, ramassant en tels états qu'ils soient, tous les ouvrages signés de ce maître penseur : Jules Lefèvre-Deumier.

Sir Lionel d'Arquenay n'est pas un roman d'imagination ; l'auteur prend soin d'écarter toute action dramatique saisissante; il veut que sa fiction soit assez intéressante pour soutenir l'attention, mais pas assez compliquée pour tendre toutes les cordes de la curiosité. La préface est une merveille d'esprit, d'humour, de bon sens et d'ironie; elle forme, à elle seule, une profession de foi littéraire, qui mériterait d'être recueillie à part et d'être conservée dans les meilleurs coins de nos bibliothèques, comme un catéchisme du

lettré. Je vais donner un aperçu des idées générales du romancier :

Je n'entends pas par un roman, dit-il, un amalgame plus ou moins embrouillé d'événements qui se serrent les uns contre les autres pour avoir l'air d'être ensemble, qui relayent de page en page sous prétexte qu'ils ont marché, et finissent, en se hâtant lentement, par vous casser le nez contre une mystification. Cela n'a de nom dans aucune langue. Un roman doit être une fable qui ressemble si peu à un mensonge qu'on puisse jurer que c'est une vérité : *Une action simple développée par des caractères qui le sont moins*. C'est le plus sûr moyen de s'adresser à tout le monde, parce qu'en général la vie n'est pas très compliquée, et que, si notre caractère ne l'est pas davantage, chacun a la prétention de croire et d'affirmer le contraire. L'erreur de quelques écrivains est de vouloir mettre l'extraordinaire dans les événements, au lieu de le placer dans les personnes. Il est cependant certain que les événements ne sont rien par eux-mêmes. Ils sont ce qu'on les fait : ils se teignent de notre âme ou de notre nullité. Dans un trop grand nombre d'ouvrages, on ne voit que des scènes d'apparat, jouées par des acteurs en veste, quand ils ne sont pas en chemise. Au bout de trois minutes, il est impossible de savoir où l'on est; on se trouve perdu dans un pays grossièrement fantastique, dont les habitants n'ont pas un membre à la place des vôtres et vous donnent un coup de pied en vous tendant la main. Livres écrits pour le salon, et qui ne restent pas même dans l'antichambre, à quoi ils sont bons? S'ils endormaient, je ne dirais rien; c'est une manière de consoler qui les vaut toutes; mais ils en restent aux préliminaires.

Ailleurs, Lefèvre-Deumier développe son idée; il pense avec raison que le mérite d'une fiction n'est pas de distraire un désœuvré qui n'a d'autre calamité que l'ennui, ni de faire oublier le temps à ceux qui le perdent toujours et n'y pensent jamais.

Il est d'avis que le grand art consiste à réaliser par la parole un monde idéal à la portée de toutes les imaginations, tel que chacun puisse s'y retrouver, s'y reconnaître, y recomposer sa carte et son itinéraire d'espérances. Il lui faut enfin, s'il est triste, un livre dont la tristesse soit sœur de la sienne, qui compose avec ses larmes, qui jette un baume de consolation sur ses blessures, qui soit enfin avec lui en fraternité d'agonie.

Dans cette préface étourdissante de verve, l'auteur de *Lionel d'Arquenay* se met en scène avec un Anglais fantastique, fort spirituel, et aussi bavard, dit-il, que s'il n'eût été qu'un sot; Lefèvre, dans ce pseudo-dialogue, place sur les lèvres de son partner Julius Smith Esq. ses théories les plus osées. Ils se jettent l'un à l'autre toute la littérature du globe à la tête. Lorsque, à bout de force, Lefèvre-Deumier semble battre en retraite devant l'argumentation serrée de son adversaire, il fait appel, comme point d'appui de sa thèse, au roman de *Don Quichotte*, et l'insulaire de bondir aussitôt:

Vous prenez *Don Quichotte* pour un roman, vous ne l'avez donc pas lu? s'écrie-t-il avec feu; ce n'est pas un ouvrage comique, c'est un livre qui n'a pas plus de famille que ceux de Jean-Paul. Il s'appelle Don Quichotte de son nom de baptême, comme les autres s'appellent Hespérus, Titan, Quintus Fixlein et Levana. Du reste, c'est l'œuvre la plus mélancolique, la plus triste que je connaisse; je n'ai jamais pu le lire sans pleurer. Cervantès a sonné, poursuit-il, dans ce livre-là, l'enterrement de l'héroïsme et de la chevalerie; c'est fort peu récréatif. Quant à ces romans qui rient toujours aux éclats, qui sont écrits à la lueur du punch, avec de la mousse de vin de Champagne, je ne veux pas les discréditer : ils charment beaucoup d'ennuis, ils égayent beaucoup de douleurs, mais je n'en ouvre jamais un seul. Quand je suis gai, je n'ai pas besoin de bibliothèque, et quand je suis triste, la gaieté me blesse comme une moquerie personnelle. Tenez, *Candide!* c'est un ouvrage scintillant d'esprit, pétillant de profondeur! Eh bien, je n'y touche guère plus que son auteur ne touchait aux *Cantiques* de Lefranc de Pompignan. Je prends ces livres-là quand je suis de mauvaise humeur contre l'humanité, pour entretenir ma bile, pour engraisser ma sève de misanthropie. Je me garde bien de les prendre dans mes heures d'affliction. La légèreté gaillarde de Voltaire déplace de temps en temps la douleur, elle ne l'emporte pas. Moi, elle m'écorche l'âme, elle me renfonce dans mes plaies au lieu de m'en arracher. On rit parfois en le lisant, mais de pitié sur soi-même, de l'excès de dégoût qu'on s'inspire. C'est un rire mouillé de vitriol qui sèche et dévore les lèvres. Ce railleur si aigu insulte aux maux dont il n'a point souffert. La seule gaieté que je passe quand je suis dans mes accès de *spleen*, c'est-à-dire tous les jours, conclut le paradoxal Smith Esq. c'est celle de nos auteurs humoristes. A la bonne heure! il y a de la douleur là-dessous; j'aime cette hilarité sardonique doublée d'attendrissement. Parlez moi de Stern et de l'inimitable Jean-Paul, mais ne m'en citez pas d'autres, à moins que ce ne soit *Don Juan*, qui est un poème, à ce qu'on dit. J'aime aussi, quand je suis sombre, sa bouffonnerie bilieuse et âcre. La joie de Byron a mal aux nerfs; on sent que cet homme-là ravale une larme à chaque plaisanterie. Son rire grince des dents. Le malheur lui a sucé tout ce qu'il avait de tendre et de généreux dans l'âme, et il lui crache, en sourires, son dédain à la face; l'adversité n'a pas d'autres manières de s'amuser.

Cette page vivante de finesse, d'observation malicieuse, de scepticisme mordant ne met-elle pas en goût de poursuivre ? On croirait, à l'entendre, que ce Julius Smith Esq. évoqué pour le bon plaisir de Lefèvre-Deumier a fait revivre pour son usage l'humour spécial de Sterne dont il parle. Ce personnage de convention est si bien lancé, si follement emballé dans le *proscenium* du roman que l'auteur véritable, par une ingéniosité remarquable, ne voit rien de mieux que de faire narrer par ce type de fantaisie l'histoire psychologique de *Sir Lionel d'Arquenay*. Cela ajoute un

singulier ragoût à cette œuvre de raffiné, car, dans de perpétuelles digressions, le disciple de Sterne arrive à la hauteur de son maître, et ce mélange de verve française et d'impassibilité britannique produit un *half and half* des plus capiteux.

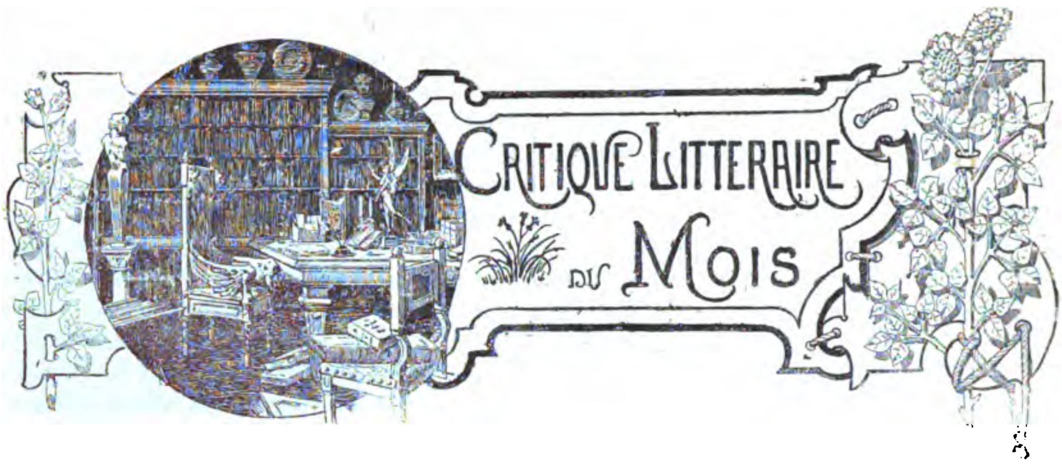
Ce qui éclate principalement dans cette œuvre supérieure, c'est le moraliste. De ce livre de passions minutieusement développées, délicatement exprimées, on pourrait extraire un recueil de pensées à faire pâlir l'ombre de Rivarol; une quintessence d'observations d'une intense et très précieuse personnalité, un keepsake original sans analogue dans notre histoire littéraire.

Je ne ferai point à mes lecteurs l'injure de leur analyser par le menu *Sir Lionel d'Arquenay*; le canevas importe peu où l'œuvre se trouve brodée avec la magie des tons et la ténuité des détails en volute. C'est un de ces rares romans qui procurent les heures heureuses, qui mettent en sensation toutes les forces du cerveau, et qui font penser au mot de saint François de Sales, parlant de *l'Imitation :* « J'ai cherché le repos et je l'ai trouvé dans un petit coin avec un petit livre. »

Aux fiévreux, aux agités, aux altérés de littérature non sophistiquée, à ceux qui ne pourront franchir sans haut de cœur les fanges de *Germinal*, j'indique cette oasis. Je serai le seul sans doute à quêter l'admiration pour Jules Lefèvre-Deumier, auteur dédaigné d'un chef-d'œuvre inconnu. Je voudrais être également le premier à frapper les trois coups conventionnels et à voir se lever enfin sur ce beau livre le rideau glorieux de la postérité.

OCTAVE UZANNE.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Monsieur le Préfet des Hauts-Monts, par FÉLIX NARJOUX. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Étude ou portrait, l'œuvre que M. Félix Narjoux a écrite sous la forme intéressante et attrayante d'un roman de mœurs contemporaines, est un travail considérable par la quantité de documents précieux et de curieux renseignements qu'elle renferme. Tout ce qui rayonne autour de l'autorité préfectorale, tout ce qui en dépend, tout ce qui en compose l'essence est étudié avec un art sincère et raisonné, qui donne au livre entier une très haute valeur et lui assure de prime-abord, comme lecteurs, tous les gens avides de connaître le secret des rouages intimes d'une préfecture. Il y a là comme une sorte de guide à l'usage de ceux que pourra mordre l'ambition de devenir hauts fonctionnaires, un guide indispensable à plus d'un titre, soit pour manœuvrer sûrement entre les écueils innombrables dont se trouve semé l'océan administratif, soit pour approfondir la marche à suivre dans l'administration d'un département.

En même temps, le volume a cette allure légère et souple du roman confinant en plus d'un endroit à la satire, mais à la satire de franc aloi et de bonne compagnie.

La note gaie ne manque pas, quand l'auteur nous montre son préfet en escapade amoureuse avec une petite danseuse de café-concert, risquant de perdre sa position et de ruiner son avenir pour cette fantaisie, soufflée par un retour aux habitudes bohêmes d'une première jeunesse tant soit peu orageuse. Et quelles difficultés pour rompre cette scandaleuse liaison, quelles transes pour éviter le bruit, quelles petites lâchetés de conscience pour mener la rupture à bonne fin ! Le pauvre préfet est bien puni de sa faute. Le dénouement est également un tour comique parfaitement rendu, sans exagération, sans forcer le ton, dans une valeur moyenne qui reste d'accord avec la donnée générale de l'œuvre et la complète parfaitement.

Tout le roman, du reste, tracé d'une main sûre, dans la grande originalité de sa donnée et de sa conception, a un style imagé d'une très grande pureté de forme ; ni longueurs ni ambiguïtés ; on sent l'écrivain possédant à ravir son difficile sujet et le conduisant rapidement, sans verbiage alourdissant, sans inutiles atermoiements, d'un début net et coloré à une fin absolument logique et bien humaine.

Sans être exagérément flattés, de même qu'ils n'ont pas été grossièrement caricaturés, les personnages sont sympathiques, intéressants, et on sort de cette lecture avec une bonne impression, d'autant plus que, sans fatigue, grâce à la verve et au talent de l'auteur, l'esprit s'est enrichi d'un tas de connaissances nouvelles, des plus utiles. Le succès de l'œuvre de M. Félix Narjoux sera donc non seulement assuré, mais pleinement mérité.

L'Hystérique, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un maître livre, certainement l'œuvre capitale de cet écrivain de rude et mâle talent que l'on nomme Camille Lemonnier. Depuis la *Sœur Philomène* et la *Madame Gervaisais* des frères de Goncourt, on n'avait pas donné une peinture plus hardie et plus magistrale des intérieurs religieux et des folies érotiques ou mystiques engendrées par l'observation du vœu de chasteté.

L'auteur, se servant habilement de la fameuse histoire de la stigmatisée Louise Lateau, qui fit tant de bruit, nous initie aux mystères d'un béguinage belge. Çà et là, au milieu de tableaux d'une saisissante réalité, d'une vérité extraordinaire, se trouvent des pages exquises ; le portrait de l'héroïne, *Sœur Humilité*, est un petit bijou d'une rare perfection et ciselé dans une langue qui charme, séduit et domine.

Camille Lemonnier nous raconte dans toutes ses phases intimes la vie des béguines, ces religieuses non cloîtrées, ayant des relations avec le monde extérieur, les unes venues là pour se reposer des fatigues et des usures d'une existence agitée, les autres par vocation, par bêtise, par oisiveté, par ignorance. Le hasard jette au milieu de ce béguinage paisible et somnolent un curé espagnol, terrible et farouche

comme les inquisiteurs d'autrefois, l'abbé Orlea, qui lutte contre lui-même, qui se bat corps à corps, au physique et au moral, avec le démon de la luxure. Sœur Humilité, par vice de nature, par exagération de pratique religieuse, par excès de pénitences absurdes, devient complètement hystérique; des phénomènes extérieurs se manifestent, plaies saignantes aux pieds et aux mains, en même temps que se produisent des crises léthargiques. L'abbé Orlea hésite à voir dans ces manifestations étranges l'intervention divine qu'y voient les béguines extasiées; puis, enragé de continence, il accapare Sœur Humilité, profite d'une de ses crises pour la posséder et désormais la souille sans remords, sans résistance, jusqu'au jour où la malheureuse revient à elle sous ses ignobles baisers. Mais il la domine à ce point qu'elle n'ose plus lui résister et que, après avoir été sa maîtresse inconsciente, elle continue à être sa maîtresse consciente et consentante. Il finit par la transformer en sainte, la livrant aux adorations des curieux accourus de tous les environs pour assister au miracle des plaies de la stigmatisée. La catastrophe arrive : l'infortunée est enceinte. L'abbé Orlea n'hésite pas à la faire avorter; ensuite, lassé, il se tourne vers l'ambition, abandonne la pauvre fille, se soumet à l'évêché qu'il combattait et ne s'occupe plus de sa triste victime.

Tel est, en quelques mots, le sujet de cette œuvre puissante, qui achèvera de classer l'écrivain belge parmi les maîtres. G. T.

Olivier Maugant, par Victor Cherbuliez. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

De nature complexe, habile, composé d'érudition, de pensées ingénieuses, de nuances fines, pondéré avec art, le talent de M. Cherbuliez n'est pas de ceux qui s'imposent au lecteur par la puissance de l'exécution, la large envergure des sujets, ni l'étincelant coloris de la phrase; c'est de moyens plus modestes que l'écrivain se sert pour nous peindre la vie et les aventures de ses héros, et, cependant, il arrive à séduire, à charmer, à captiver de telle sorte qu'il devient difficile de lui échapper.

On ne se passionne pas; on n'a ni colères ni enthousiasmes, mais il est simplement impossible de parcourir ses œuvres, il faut les lire consciencieusement, sans passer une ligne, de manière à en savourer toutes les délicatesses, à en découvrir les beautés modestes, cachées dans l'ombre des pages, un peu comme les violettes sous les feuilles, comme elles aussi ayant un parfum exquis, qui flatte sans enivrer et plaît sans étourdir.

L'auteur excelle dans la peinture des caractères d'une tonalité douce et grisâtre; il suit à ravir les méandres capricieux et contournés d'un cerveau et d'un cœur de femme, habile à en mettre en relief les facettes étranges, à en faire ressortir les bizarreries, les originalités, les capricants illogismes. Ses deux figures de Béatrice et de Georgine, dans son nouveau roman, sont des spécimens excessivement intéressants, qui donnent la mesure exacte de son habileté et de ses procédés d'écrivain. *Olivier Maugant*, l'homme timide, variable, indécis et héroïque, maladroit et savant, est un personnage bien humain, intéressant jusque dans ses défaillances.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut analyser une telle œuvre; il faudrait pouvoir la suivre page par page pour en relever les qualités, pour en étudier les défauts, pour la mettre enfin sous les yeux du lecteur dans sa véritable lumière.

Impitoyable amour, par Georges Lachaud. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En mettant en présence, dans la lutte de la vie, deux frères, dont l'un est le fils légitime du comte Jacques de la Houssaye et l'autre son fils naturel, M. Georges Lachaud a tiré des scènes émouvantes de cette terrible situation; il les a traitées avec toute l'habileté d'un homme rompu au métier d'avocat, mais manquant de la science toute autre nécessaire au romancier. La préoccupation des coups de théâtre et des luttes oratoires ou judiciaires domine tout dans ce livre, sacrifiant ainsi, inconsciemment, la peinture approfondie des caractères et la minutieuse étude du cœur humain.

Jean Méronde, par Jeanne Mairet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Marca*, une œuvre distinguée, couronnée par l'Académie française, nous donne cette fois un volume de nouvelles, dont nulle ne s'élève au-dessus d'une hauteur moyenne; peu de nouveauté, une invention restreinte, une observation superficielle. Tel est le bilan de ce recueil, qui n'ajoutera ni en bien ni en mal à la renommée de son auteur, tellement l'allure en est monotone, grise et peu vivante.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Le Pouce crochu, par Fortuné du Boisgobey. Paris, P. Ollendorff. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'espion Gismarck, par Dubut de Laforest. 1 vol. Dentu. — 3 francs.

Thalie, par Paul Dumas; chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — 3 fr. 50.

L'Erreur de Claire, par Paul Vignet; chez Charpentier. 1 vol. — 3 fr. 50.

Le Beau Sylvain, par Paul Saunière. 2 vol. Dentu. — 6 francs.

Vie brisée, par Marie de Besneray. 1 vol. Plon. — 3 francs.

Les deux Lucien, par Frédéric Béchard. 1 vol. Dentu. 3 francs.

Madame Louise, par Camille Étiévant. 1 vol. Dentu. — 3 francs.

Folle jeunesse, par Louis Dépret. Paris, A Clavel. 1 vol. in-18. — 3 francs.

La Conquête d'une cuisinière, par Eugène Chavette. Paris, Marpon et Flammarion. 2 vol. — 7 francs.

Les Étourdies, par Gabriel Beau. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

La Baronne de Langis, par Jeanne France. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Confessions d'une cantatrice, par Mme A. Reney-le-Bas. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Le Roman d'un héros, par A. Lepage. Paris, Victor Palmé, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

L'Hermaphrodite, par Gaston d'Hailly, Paris, Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'un imbécile, par Saint-Landri. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une Aventure d'hier, par Daniel Darc. Paris, Paul Ollendorff, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. Un beau fort vol. in-8° jésus. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

« On écrirait un livre pour vous faire écrire une page », disait Victor Hugo à Paul de Saint-Victor. Et Saint-Victor écrivit de quoi faire tout un livre sur Hugo.

L'ouvrage présenté aujourd'hui au bon goût du public, c'est le recueil des feuilletons du *Moniteur universel,* que l'éminent écrivain consacra au maître poète. Il ne fut pas, étant né trop tard, de la première bataille romantique; il n'eut pas la joie de pressentir l'astre à l'aurore de sa course. Il le connut dans son midi, fut voluptueusement frappé de ses rayons et, tout de suite, s'épanouit dans l'âme du critique, la fleur de l'admiration, fleur rare, difficile à conserver, de durée souvent éphémère, de dégénérescence rapide. Saint-Victor avait bien choisi son dieu : il ne rencontra pas une occasion de le renier, et toute occasion lui fut bonne à le glorifier. Le livre d'aujourd'hui décèle une affection si convaincue du critique pour le poète qu'on ose à peine se retenir sur la pente de l'admiration et de l'adoration perpétuelle où il nous entraîne. C'est véritablement la canonisation littéraire de saint Victor-Hugo.

L'ouvrage comprend trois parties : les drames, les poésies, les romans. Bien que presque tous aient été écrits seulement après 1870, ils embrassent cependant l'ensemble de l'œuvre du maître. D'abord tous ses drames, longtemps interdits, ont paru sur la scène; des romans, les uns ont paru en de nouvelles éditions, et les autres étaient jusqu'alors inédits ; de même pour les poésies.

Un premier chapitre, — qui n'est pas sans doute de la main de Saint-Victor, mais d'une main adroite, voisine de la sienne, — forme l'introduction en rappelant les principaux traits de la biographie de Victor Hugo. On y retrouve des phrases authentiques du critique, placées heureusement, comme une jolie fleur dans une chevelure de femme. Cette introduction suffit à justifier le titre éloquent du volume fait du nom du poète; c'est le vestibule nécessaire à tout monument, et, comme ici le monument fut composé de morceaux successifs et indépendants, il fallait que ce vestibule ouvrît une porte sur chaque pièce. Grâce à lui, l'ouvrage reprend de la suite et de l'unité.

Il est merveilleux que l'intérêt de ces pages n'ait pas diminué après le temps et quand s'est émoussé le piquant de l'actualité. Le plus souvent, il est bien plus avantageux d'aller tout droit à l'auteur que de retourner à l'analyse critique de son œuvre : avec Saint-Victor, relire est un nouveau régal. Ce plaisir ne tient pas seulement à la superbe qualité du style, ce style dont on a tant parlé, d'un éclat qui éblouit jusqu'à fatiguer. Non, il y a autre chose qui est la vraie valeur de ces morceaux, car ce style, évidemment supérieur, d'une aisance et d'une variété infinies, semble parfois bien replet, et sa couleur paraît un fard ; cette abondance et cette succulence d'images, de métaphores, charge le cerveau comme ces trop fins repas qui mettent à la fois du feu dans la bouche et du plomb dans l'estomac.

La grande force de ces études vient de ce qu'elles sont de vraies *études*. Le sujet, j'entends l'auteur jugé, est donc sous la plume du critique comme le patient dans les mains du chirurgien.

A son propos, Saint-Victor refait les alentours de la matière mise en œuvre. Ce ne sont pas seulement les idées de l'auteur en cause qu'il nous fait connaître,

ce sont aussi les siennes. Il y verse sa substance. Voyez, par exemple, à propos de *Lucrèce Borgia* et de *Marie Tudor*, quels magnifiques chapitres d'histoire il retrace, sans cependant nous écarter du drame de Victor Hugo. C'est un commentaire qui, de toutes parts, ramène la lumière sur l'œuvre.

Il ne peut être question ici d'entrer en discussion sur le fond même des appréciations. Saint-Victor est un avocat d'une habileté consommée, qui transforme en qualités les défauts mêmes de son client, et il répand un tel charme dans son apologie que nous sommes surpris de nous trouver tout à coup de son avis, malgré nos sentiments antérieurs, et il faut une révolte de notre personnalité pour nous remettre dans notre opinion. Lisez seulement, pour en faire l'épreuve, ce qu'il dit du dernier acte de *Ruy-Blas*, et encore, voyez comme il présente la scène des portraits d'ancêtres, d'*Hernani*, et le monologue de Charles-Quint!

Le *Victor Hugo* de Paul de Saint-Victor est la plus belle louange du maître; l'œuvre de Hugo pourrait périr par un accident inimaginable; pourvu que le livre de Saint-Victor fût préservé du même malheur matériel, le nom et la gloire du poète survivront tout brillants, et, par une juste réciprocité, le nom de Paul de Saint-Victor, n'eût-il laissé que ces articles ainsi réunis, est assuré de l'immortalité : il s'est incrusté à Victor Hugo. Le volume publié aujourd'hui est le complément nécessaire des œuvres du poète.

Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime, Charles Alexandre. Un vol. in-18. Paris, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il est des pages bien charmantes dans ces *Souvenirs*, il en est de bien instructives : le moral de Lamartine y est présenté d'une façon, qu'on me passe le mot, naïve. M. Ch. Alexandre dit tout : son livre déborde d'admiration, et il est en maint endroit mal écrit, mal composé, affligé de longueurs, de hors-d'œuvre. Si trop souvent l'auteur se met lui-même en scène et transforme les souvenirs sur Lamartine en révélations sur Charles Alexandre, convenons pourtant qu'il inspire le respect et la sympathie, tant il témoigne d'affection pour le maître! Il le venge — ou croit le venger — de nombreux griefs : deux surtout ont pesé sur la mémoire du poète, sécheresse de cœur et prodigalité d'argent. M. Ch. Alexandre entreprend de nous prouver que Lamartine avait le cœur vraiment tendre; que l'égoïsme n'était pas chez lui de l'égoïsme, et que ses prodigalités n'étaient que des libéralités provoquées par son âme compatissante. Nous avons quelque peine à l'en croire, et les faits mêmes, allégués par l'apologiste, ne vont pas à nous persuader. Que ce fût un grand homme, un poète, un orateur, un cerveau puissant, un homme distingué, dans le sens le plus aristocratique de cette expression, oui, certes; mais le canoniser pour cause d'abnégation et de simplicité d'âme, non, non; son génie même s'y opposait. On n'est pas un grand homme, surtout dans l'ordre du travail d'imagination, sans souffrir impatiemment les entraves qu'apportent la famille, le monde, les affaires, les soucis d'intérêt. Ce sont des gênes, souvent, qui resserrent étroitement l'inspiration et la réflexion jusqu'à l'étrangler. La tyrannie de l'idée arrache l'artiste et l'écrivain à la tyrannie de la société, et c'est ainsi qu'il paraît égoïste et sec de cœur, parce qu'il s'échappe de la sentimentalité banale pour déverser toute l'ardeur de son cœur dans son œuvre.

Mme de Lamartine n'occupe pas moins de place que son mari dans ces *Souvenirs*. M. Ch. Alexandre ne perd pas une occasion de lui rendre hommage et de nous apprendre avec quelle fraternelle affection la femme du poète traitait le secrétaire intime. M. Alexandre, pour être exact et complet, nous a même livré de ses vers à lui, qui, pour avoir été composés sous le toit de Lamartine, écrits sur son papier et avec son encre, n'en sont pas moins des vers de M. Ch. Alexandre.

P. Z.

Zoologie générale, par H. Beauregard.
L'Antiquité romaine, par A.-S. Wilkins.

2 vol. in-16, avec gravures, de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 60 centimes le volume.

Le premier de ces volumes est divisé en deux parties : dans l'une, des notions de zoologie descriptive; dans l'autre, un court exposé des théories zoologiques modernes. L'auteur eût dû montrer plus de réserve et ne pas donner l'hypothèse ingénieuse du transformisme comme une vérité définitivement acquise. Il croit à cette *vérité*, soit; mais les lecteurs pour lesquels il écrit étant prêts à admettre toute considération qualifiée de scientifique, il se devait à lui-même de ne pas abuser de leur crédulité. Et pourquoi, après avoir invoqué l'autorité de M. Edmond Perrier, qui est un étudiant à la façon de M. Chevreul, invoquer celle de M. Ferrière, un simple vulgarisateur?

La traduction, par Mme Waldteufel, du travail du professeur anglais sur l'antiquité romaine peut donner une première idée des façons générales de sentir et de vouloir des Romains de la belle époque. Ceux qui n'ont pas eu et qui n'auront pas l'heur d'ouvrir des ouvrages plus étendus, apprendront, à lire ce petit volume, comme la famille était constituée à Rome, le costume qu'on portait; ils auront accès dans la maison du citoyen, à l'école, au temple; il leur sera loisible d'être Romain pendant une heure.

F. G.

Folk-Lore español. *Biblioteca de las Tradiciones españolas*. Director : Don Antonio Machado y Alvarez. Madrid, Fernando Fé, 1884.

Depuis une quinzaine d'années, il se produit, dans les lettres espagnoles, une sorte de renaissance à la fois insensible et à la fois vivace. Sans s'abaisser à l'imitation, les lettres espagnoles se transforment et se retrempent par le goût du réel, peut-être aussi, il est vrai par un peu de réalisme. Sans aucun doute, elles s'éloignent de cette factisation où elles croupissaient

à la suite d'un romantisme de mauvais aloi, prolongé au point de les dénaturer et de les avilir. Celles des meilleures pièces à l'appui de ce renouvellement sont les nombreux *Folk-Lore* publiés dans toute la Péninsule.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Livre* qu'il faut apprendre que *Folk-Lore* est un terme composé de deux vieux mots saxons : *Folk,* qui veut dire « peuple, gens » et *Lore,* qui signifie « doctrine, savoir ». En allemand, la désinence change et devient *Volk-Lehre,* mais Folk et Volk, Lore et Lehre ayant le même sens : *science populaire,* ou plus exactement : *savoir* traditionnel, le germanisme du terme est donc superflu. Le terme de *Folk-Lore,* adopté en Angleterre, en Allemagne et en Espagne, n'a plus de patrie, bien qu'il soit né en 1846, dans les feuillets de *l'Athenæum,* sous la docte plume de Merton (pseudonyme de Mrs W.-J. Thoms). *Folk-Lore* est donc un terme cosmopolite cent fois plus exact que l'assemblage grec : *démo-techno-graphie,* par lequel on essaye de le remplacer; mais ce n'est là rien que les lecteurs du *Livre* ne sachent, et il est inutile de glossographer pédantesquement.

Les cinq volumes du *Folk-Lore español* sont l'œuvre d'une société de savants; cette œuvre précieuse, au point de vue des mœurs et du génie espagnol, a pour but de recueillir et de colliger les connaissances populaires dans toutes les branches de la science et de tout ce qui s'y rattache : médecine, hygiène, botanique, morale, agriculture, dictons, devinettes, légendes, fables, usages, cérémonies locales, superstitions, jeux enfantins, locutions, phrases, proverbes, etc., etc., enfin toutes les parcelles qui constituent la culture populaire et tous les matériaux qui reconstituent la psychologie et la sociologie d'un peuple. C'est dans cette donnée qu'à l'envi chacun a contribué par une ligne utile à former les cinq volumes du *Folk-Lore español;* où l'on trouve, à côté de détails charmants tels que les *Costumbres populares Andaluzas*, par Moulotto, d'autres non moins pittoresques sur les origines et le rôle du basilic dans la littérature orale, par Alezandro Guichot et Sierra; mais il faudrait tout louer : le recueil de *Villaniccos* (noëls), les cris des vendeurs, enfin mille autres recherches aussi patiemment élaborées que spirituellement présentées. Néanmoins, la perle des *Folk-Lore,* ce sont les *Estudios sobre las Camiones populares,* par Antonio Marchado y Alvarez. — « Il est une poésie brève et sèche, qui, jaillissant de l'âme comme une étincelle, surgit nue et sans voile, et en s'enfuyant, éveille du bout de son aile les millions d'idées qui dorment dans l'océan de la fantaisie; c'est la poésie des poètes, ce sont la synthèse de la poésie, en un mot, c'est la poésie populaire », a dit Becquer, le charmant poète andalous. Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'essai de M. Marchado y Alvarez, si jamais on pouvait trouver une épigraphe assez exquise pour résumer les *Camiones populares,* ces couplets d'une idéale simplicité, d'une tendresse délirante, si délicats et si profonds qu'ils enthousiasment et transportent tout étranger qui possède assez la langue espagnole pour en savourer la saveur.

S'il est vrai que les légendes d'un peuple révèlent son histoire, son chansonnier dévoile ses qualités; on peut attendre et espérer beaucoup d'une race où la chanson, qui jaillit souvent à moitié rimée et à moitié rythmée des lèvres d'un inconnu ignorant et inculte, renferme spontanément la poésie dans ce qu'elle a de plus divin, l'essence pure de l'inspiration, et dans ce qu'elle a de plus grandiose, la sublimation du sentiment.

AR. AR.

La Charité privée à Paris, par Maxime du Camp, de l'Académie française. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Faisons d'abord la part des éloges.

Peu de sujets aussi beaux que celui qu'a choisi l'auteur; il ne lui était pas facile, par cela même, de le traiter.

Quelles sommes la charité privée dispense-t-elle entre les pauvres et les malades de Paris? Quand l'Assistance publique dépense, par an, trente-sept millions, la charité privée donne (car on ne peut évaluer le nombre qu'approximativement) de soixante à quatre-vingts millions chaque année. Et combien de misérables, le mot pris au sens étymologique, réussit-elle à secourir? L'Assistance publique entretient, dans divers établissements, plus de cent cinquante mille individus malades ou vieillards; elle en secourt deux cent treize mille à domicile. Ils sont par légion encore, les enfants, les infirmes assistés par les Petites Sœurs des Pauvres, par les Sœurs aveugles de Saint-Paul, par l'Asile des Enfants incurables, par les Dames du Calvaire, par l'Orphelinat des Apprentis, par l'Hospitalité de nuit pour les hommes, par l'Hospitalité de nuit pour les femmes, par la Maison des Jeunes Poitrinaires, par l'Hospitalité du travail, par le Dispensaire pour les enfants.

Les sommes déboursées sont d'importance; le nombre des assistés est considérable; mais est-ce là tout ce qu'il importe de faire connaître? Ne faut-il rien dire de l'héroïsme qui se dépense sans compter, de ces dévouements de toutes les heures, de ces fronts qui se penchent sur toutes les douleurs, de ces mains qui lavent toutes les plaies?

Établir des statistiques et écrire le roman vrai des vertus les plus hautes, des vertus les plus humbles, tout en même temps, et qui se cachent, cela n'était pas aisé, nous le répétons. M. Maxime du Camp s'est appliqué à distraire le lecteur de l'ennui que causent toujours des nombres additionnés, et il s'est défendu de prendre un style trop noble pour nous conter les mérites de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui ont le génie de la charité. Pour faire parler les chiffres et pour laisser parler le génie lui-même, il fallait autant de talent. Le livre ne pouvait être mieux écrit.

Maintenant la part des reproches.

Quel besoin avait M. Maxime du Camp de récriminer contre certaines mesures politiques? « On a dispersé, dit-il, des hommes qui se plaisaient à vivre les uns près des autres, chassé loin des hôpitaux la con-

solation qui apaisait la souffrance; on a enlevé des écoles l'image du Juste injustement condamné; on a été brutal, on a été bête. Des congrégations contemplatives et enseignantes ont été expulsées; il subsiste encore des congrégations charitables; dépêchons-nous de les faire connaître avant qu'elles ne soient contraintes d'abandonner les épaves sociales qu'elles ont recueillies et devant le nombre desquelles l'Assistance publique se sentirait impuissante. »

Et quel besoin de marquer sa réprobation pour la fameuse formule : le cléricalisme, voilà l'ennemi? M. Maxime du Camp n'a pas pour excuse un fanatisme aveugle; il est sceptique, ou peu s'en faut. Il sait fort bien que le cléricalisme est une politique; il sait qu'on peut être un membre fidèle de l'Église catholique et n'être pas clérical, que plusieurs des prélats de cette Église ne sont nullement à compter parmi les cléricaux.

Pourquoi enfin ne parle-t-il que des fondations catholiques? la charité est déjà une religion, mais le catholicisme n'est pas toute la religion, il n'est même pas tout le christianisme. Or il existe des établissements charitables, M. Maxime du Camp ne veut pas paraître s'en douter, qui ont été fondés, qui sont entretenus par des israélites, d'autres, par des protestants.

Bien écrit, le livre pouvait être composé dans un autre esprit. F. G.

Variétés révolutionnaires, par Marcellin Pellet, député; précédé d'un avant-propos par A. Ranc. Un vol. in-18 de VIII-360 pages (fait partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 3 fr. 50

Le nom de M. Marcellin Pellet est depuis longtemps connu parmi les littérateurs qui s'occupent de l'histoire révolutionnaire. On lui doit, en effet, deux intéressants ouvrages, qui ont dû lui coûter bien des recherches et dont il n'est point inutile de rappeler les titres; ce sont :

Élysée Loustalot et les Révolutions de Paris (juillet 1789 — septembre 1790), in-12. Paris, 1872;

Un Royaliste en 1789. — Les Actes des Apôtres (1789-1791), in-12. Paris, 1873.

Ces deux travaux, fort bien faits, constituent une des meilleures études qui aient paru sur le journalisme aux débuts de la Révolution. Le livre que nous offre aujourd'hui M. Marcellin Pellet n'est ni moins curieux ni moins intéressant. C'est un recueil des articles qu'il a publiés, depuis 1881, dans *la République française,* et dont plusieurs ont été motivés ou inspirés par la publication récente d'ouvrages relatifs à la Révolution.

C'est avec raison que l'auteur a donné à son livre le titre de *Variétés;* il y règne, en effet, une diversité de sujets. Qu'on en juge par le sommaire suivant :

« Les almanachs sous la Révolution; — Les revues de fin d'année au théâtre, sous le Directoire et le Consulat; — Théveneau de Morande; — Paris en 1787; — Rivarol; — La vraie Du Barry; — Les orateurs de la Constituante; — Un historien allemand de la Révolution française; — Insignes des députés pendant la Révolution; — Instructions du comité de salut public; — Une lettre inédite de Mme Tallien; — Le camp de Jalès; — Récriminations de M. de Paris (Sanson); — Concours artistiques de l'an II; — Concours de l'an II pour les livres classiques; — Mme de Tourzel et ses *Mémoires;* — Le *Livre du soldat français,* de Championnet; — Quelques strophes peu connues de *la Marseillaise;* — La jeunesse du conventionnel Romme; — Le général Bonaparte; — Lucien Bonaparte; — Le capitaine Vallé; — La propagande philosophique sous la Restauration. »

On voit, par ce simple énoncé, quelle variété présentent ces vingt-quatre chapitres relatifs à la période révolutionnaire; il y a, certes, de quoi plaire à tous les hommes d'étude : historiens, littérateurs ou simples curieux. On sait le sort des journaux si avidement lus, si vite dédaignés et si rarement collectionnés; n'eût-il pas été fâcheux qu'une série d'articles intéressants à divers égards eût été fatalement destinée à disparaître? Aussi doit-on savoir bon gré à l'auteur d'avoir pris soin de les réunir, ces mélanges, en un volume qui doit nécessairement figurer dans toute collection révolutionnaire.

C'est M. Ranc qui s'est chargé de présenter au public l'œuvre de son ami et collaborateur. Mieux que personne, il était à même de remplir cette tâche en faisant ressortir les mérites d'un livre. Il appelle particulièrement l'attention des lecteurs sur les articles intitulés : Un historien allemand de la Révolution française (M. G.-A. Schmidt), le camp de Jalès, les concours de l'an II, le *Livre du soldat français,* la jeunesse du conventionnel Romme; moins importants, sans doute, les articles relatifs aux almanachs, à la Du Barry, à Mme de Tourzel et aux deux Bonaparte, méritent cependant d'être cités aussi.

Enfin, ce qu'il convient de noter surtout dans l'ouvrage de M. Marcellin Pellet, qui sait employer si utilement les loisirs que lui laissent les travaux législatifs, c'est son amour passionné pour la Révolution, objet constant de ses études, ainsi que sa probité et son impartialité d'historien. Z.

Les Mille et une nuits du théâtre, par Auguste Vitu. Un vol. gr. in-18 jésus (1re série). Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre aussi juste qu'ingénieux, l'éminent collaborateur du *Figaro* réunit aujourd'hui l'ensemble de son œuvre critique. Comme il le dit lui-même dans sa trop courte préface, chacune des pièces de théâtre racontées et discutées dans ce recueil représente pour son auteur autant de nuits de travail sous le gaz de l'imprimerie. C'est ainsi qu'il en a passé plus de *mille,* à partir du jour où, au lendemain de la Commune, il acceptait les fonctions si délicates et si laborieuses de critique théâtral. Il est bien superflu de rappeler avec quel tact, quelle sûreté de jugement, quel savoir et surtout quelle impartialité M. Vitu s'est acquitté et s'acquitte chaque jour de sa tâche; tout le

monde connaît son œuvre et chacun s'incline devant son incontestable autorité pour tout ce qui touche à l'art dramatique.

Le volume qu'il nous offre actuellement est le premier d'une série qui n'en comprendra pas moins de huit ou dix, peut-être même davantage. Il renferme l'analyse de cent vingt-trois pièces représentées sur les différents théâtres de Paris, du 10 octobre 1871 au 8 février 1873. Tous les genres y figurent, depuis les productions les plus sérieuses et les plus élevées jusqu'aux bouffonneries les plus désopilantes. C'est vraiment l'histoire du théâtre écrite au jour le jour.

Certains conseillers engageaient M. Vitu à distribuer ses comptes rendus soit par ordre de théâtres, soit par catégories d'œuvres et d'auteurs; d'autres voulaient qu'il supprimât sans pitié toutes les menues appréciations, les légers intermèdes consacrés aux petits ouvrages et aux petits théâtres. Il a énergiquement repoussé toutes ces suggestions, ne voulant pas imiter la méthode et les classifications d'un cours de littérature et mal remplir un plan qu'il ne s'était pas tracé, ni exclure volontairement l'élément de variété et de diversité de son livre, en même temps qu'il eût fait disparaître une foule de détails curieux, parfois même importants pour l'histoire théâtrale. Il s'est tenu à l'ordre simplement chronologique et il a fort bien fait, « les articles improvisés qu'il réunit présentant, par la spontanéité et la continuité des impressions quotidiennes, une sorte de panorama photographié de notre littérature dramatique pendant les quatorze années qui viennent de s'écouler ». Aussi, grâce à l'ordre qu'il a adopté, rien de plus attachant, de plus varié, de plus piquant même que la lecture de ce premier volume.

Sans parler des nombreuses *reprises* auxquelles il a consacré des articles aussi consciencieux et aussi fouillés que s'il s'était agi de véritables *premières*, que de pages excellentes, que d'études remarquables il a écrites sur des pièces *nouvelles* telles que, par exemple, *l'Article 47, les Erinnyes, la Princesse Georges, Rabagas, les Sonnettes, la Visite de noces*, etc., etc., et tant d'autres qui semblent déjà si loin de nous, bien qu'âgées de treize années à peine. Ce livre, composé d'articles anciens, a presque tout le charme de la nouveauté; on le lit et, avec l'ardeur d'un roman, après l'avoir fermé, on n'éprouve que le désir de voir bientôt paraître les suivants.

Espérons que M. Vitu et son éditeur ne nous feront pas trop attendre la suite de ce précieux recueil, véritable mine de renseignements curieux et variés, et qui constitue en même temps un document de premier ordre pour l'histoire du théâtre contemporain.

Victor Hugo intime, par Alfred Asseline. *Mémoires, correspondances, documents inédits*. Un vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885.

M. Alfred Asseline a le bonheur d'appartenir à la famille du grand homme qu'il nous présente dans l'intimité. C'est dire qu'il y a dans ce volume des lettres, des mots, des aperçus que l'on ne pouvait espérer trouver ailleurs, et M. Asseline rend à l'histoire littéraire de ce siècle un véritable service en les conservant. On ne s'étonnera pas que Victor Hugo, centre et foyer du livre, ne le remplisse pas tout entier; les autres membres de sa famille y tiennent une bonne place, et d'autres, comme Jules Janin et Sainte-Beuve, que M. Asseline a connus. De vrai, de Victor Hugo, ce n'est guère que le côté Asseline que l'on voit dans ce livre, côté intime, sans nul doute, mais qui n'est ni le plus grand ni le plus important. Je dis cela, non pas pour refuser au livre que je signale un intérêt qu'il ne saurait ne pas posséder, mais pour préciser et limiter la nature et la portée de cet intérêt.

Victor Hugo est, de son vivant, entré dans l'histoire. Il est littérairement, c'est-à-dire souverainement, pour nous, Français, l'homme du siècle. Il est impossible d'y toucher, à son œuvre, sans être ébloui ou éclairé de ses rayons. M. Asseline en est éclairé doucement. Ses pages resteront comme un document de valeur et agréable à consulter. Mais, je dois le dire, Victor Hugo intime n'est pas là. Je ne sais si l'on fera jamais de cette figure un portrait complet, mais il n'est encore fait nulle part, si ce n'est peut-être dans son œuvre. Il y a là et il y aura longtemps, je le crois, pour les curieux des choses littéraires, tout un monde ignoré et enfoui où l'explorateur qui y fouillerait avec intelligence et énergie trouverait abondamment de quoi se payer de ses peines. B.-H. G.

Le Voltaire des écoles. Extraits des *Œuvres de Voltaire* à l'usage des écoles primaires, avec une notice biographique et des notes grammaticales, historiques et littéraires, par M. *** et R. Lavigne. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1884.

Je me demande pourquoi et en quoi M. R. Lavigne a eu besoin de la collaboration de M. *** pour composer ce recueil, d'ailleurs bien fait. Il me semble que la besogne ne dépassait guère les forces d'un homme seul. Sans m'attarder, toutefois, à chercher à résoudre l'inconnu de ce problème, j'ai hâte de louer l'intelligence, l'impartialité, le tact et le goût qui ont présidé au choix des morceaux destinés à faire connaître aux enfants de nos écoles un des types les plus complets de l'esprit et du talent français. On a bien un peu abusé des vers, à mon avis, et fait aux fragments de *la Henriade* la part plus grosse qu'il ne convient; mais, quoi qu'il en soit, les auteurs ont su, en 300 pages environ, montrer un des plus féconds écrivains qui aient jamais existé, sous tous les aspects qui lui font honneur et qui font honneur en même temps à la langue et au pays qu'il illustre comme écrivain et comme penseur. B.-H. G.

Notre capitale Paris, par C. Delon. Un vol. in-18. Paris, E. Weill et G. Maurice, 1885.

Aujourd'hui, écrire comme Chateaubriand ou comme Marchangy, c'est tout un. M. Delon, racontant le passé de Paris au point de vue contemporain, aurait peut-être aussi bien fait de ne pas emprunter son style

à la Restauration. Le livre est d'ailleurs plein de faits intéressants. Il se termine par l'annonce de la prochaine exposition universelle et par un appel à toutes les nations ; car, comme le dit la préface, Paris, « rendez-vous des nations.... », est désigné d'avance pour devenir la ville fédérale des futurs États-Unis d'Europe. Ainsi soit! Mais quand ce futur-là deviendra le présent, il y aura longtemps que nous serons passés.

Le volume, publié à un bon marché extrême, est bourré d'illustrations qui ne sont pas plus laides que d'autres et qui ont l'avantage de donner une idée à peu près juste des choses qu'elles font profession de représenter. En somme, je pense du bien de ce petit livre, et, pour le prouver, j'en cite la dernière phrase faite pour aller au cœur de tout bon Français : « Quand la France se développe et s'étale dans son harmonieuse diversité, sur la vaste superficie de son territoire si richement varié, entre les vertes plaines du nord et son midi ensoleillé, on l'appelle *Province;* quand elle se concentre au point où toutes ses activités se croisent, on l'appelle *Paris.* Et c'est toujours la même France. »

B.-H. G.

Le nouvel ouvrage de Zari, **la Fête des neiges,** qui paraît à la librairie Paul Ollendorff, est un récit du Nord, plein d'originalité. La plume du jeune écrivain se complaît dans la description des paysages glacés où se déroule une action pleine de poésie et de charme.

C'est l'art dans la simplicité, c'est un vrai bijou littéraire qui peut se mettre sous tous les yeux.

POÉSIES

Livret de vers anciens, à Paris, MDCXXXVIII, petit in-18 de v ff et 29 pp., orné d'un frontispice gravé. Charmante plaquette imprimée par A. Quantin (1885) et tirée à 250 exemplaires sur papier de Hollande, plus 5 exemplaires sur parchemin. Cinquante exemplaires seulement ont été mis en vente et se trouvent, au prix de 5 francs, chez Marpon et Flammarion, 26, rue Racine.

Voici une curiosité littéraire et bibliographique qui ne peut manquer d'être recherchée : c'est un double pastiche, poétique et typographique, pour l'exécution duquel le poète et l'imprimeur ont rivalisé de bon goût, aussi est-il si bien venu, si réussi, que les plus habiles s'y laisseraient volontiers prendre, du moins au premier coup d'œil, si l' « Epistre dédicatoire à M. de Banville » ne donnait tout d'abord la clef du mystère.

Dans cette épître, qu'il signe simplement *Jacques-Madeleine,* l'auteur explique « à son cher et très illustre maistre » les motifs qui l'ont amené à composer son livret. Profondément épris des poètes du XVIIe siècle, « dont quelques-uns, tels que Théophile et Saint-Amant, sont au moins cogneus des honnestes gens », Jacques-Madeleine a particulièrement été surpris et charmé de la lecture des œuvres de *Tristan l'Hermite,* ce grand et superbe poète qu'il connaissait à peine de nom et que maintenant il trouve incomparable. Il a lu et relu ses livres, les feuilletant jour et nuit.

« Et sy, dit-il, ay-ie vescu en telle constante intimité avec ce poète bien amé que ie me suis surpris à avoir des pensers semblables aux siens, à aymer et songer comme luy, à me sentir aux leures mesmes discours, mesmes plainctes, en fin à parler sa langue; et i'ay escrit ces vers que ie vous desliure. »

Telles sont les circonstances qui ont donné naissance aux vingt et quelques pièces composant ce petit recueil. On y trouve neuf sonnets, deux odes, des stances, des chansons et autres versiculets que l'on jurerait écrits par Tristan lui-même, tant Jacques-Madeleine s'est assimilé sa manière et son style. Bien qu'on y rencontre en foule ces allusions mythologiques, ces concetti, ces mignardises, ces images surannées ou précieuses et tous ces *agréments* de la poétique du XVIIe siècle, ces vers cependant offrent un charme et une grâce véritables.

Qu'on en juge, d'ailleurs, par le sonnet suivant qui, certes, n'est point des médiocres, et que Tristan lui-même n'eût pu désavouer :

Les fatalités d'amour

(Sonnet).

Adonc, belle Philis, de trop d'Amans seruie,
Rien ne peut attendrir ce courage hautain.
Ne vistes-vous iamais les beaux yeux de Siluie
Me presager souuent vn plus heureux destin ?

Dans vostre lict seulette et de somme assouvie,
Quand l'Aurore sourit aux portes du matin,
Ne pensez-vous iamais que la nymphe rauie
Pourroit fixer un iour ce cueur trop incertain.

Siluie est plus que vous et pitoyable et belle,
Je fais vœu de l'aymer et de n'aymer plus qu'elle.
Mais non, ie suis troublé par de plus chers apas.

En voulant vous quitter, ie vous reviens encore
Et c'est nostre mal-heur de fuir qui nous adore
Et d'adorer tousiours qui ne nous ayme pas.

Voilà vraiment un excellent pastiche et bien fait pour plaire aux amateurs de vieille poésie. On voit combien l'auteur s'est pénétré de son modèle; sans nul doute, s'il eût voulu imiter d'autres poètes contemporains d'Henri IV ou de Louis XIII, il eût tout aussi bien réussi, car il ne les a pas moins étudiés que

son cher Tristan, sur lequel il n'a concentré ses prédilections que parce que :

> Malherbe est un trop sec poete;
> Sa muse est maigre, au moins fluette.
> J'ai bien estudié Ronsard
> Mais ie suis, adore et imite
> La grâce exquise et pleine d'art
> De mon maistre *Tristan l'Hermite*

A tous égards, le *Livret* de Jacques-Madeleine est un essai plein d'intérêt; il appelle l'attention sur un poète trop oublié et qu'il conviendrait de remettre en lumière à notre époque de vulgarisation et de restaurations litteraires; en outre, il témoigne du talent personnel de son auteur, qui a eu le tact et la discrétion assez rares de ne point abuser du genre qu'il a choisi et de ne point accabler le lecteur sous une multitude de pièces dont la monotonie presque inévitable n'eût pas manqué de nous rebuter. Son petit livre, au contraire, ne contient que des pièces soigneusement choisies, véritables perles encadrées dans un bijou de typographie archaïque, sorti des presses de notre imprimeur M. A. Quantin. PHIL. MIN.

Les Onze mille vierges, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — 5 francs.

Les Onze mille vierges. Voilà une bonne fortune pour ceux qui aiment la poésie. Depuis *les Cent et un sonnets*, Arsène Houssaye était retourné à la prose, dont il fait souvent une poésie quand l'esprit ne gâte pas le sentiment. Dans ce nouveau volume, illustré avec beaucoup d'art par les éditeurs, ce sont des vers d'un haut vol comme dans les poèmes d'*Isis* et des *Dieux*, ou bien ce sont des vers intimes où la passion est la vraie muse. Nous y trouvons des strophes inédites de Musset signées *Un joueur d'échecs*, avec la réponse du poète des *Poèmes antiques*. Nous y trouvons aussi de bien jolis vers adressés à Victor Hugo. Pourquoi pas la réponse, qui est en prose, mais qui est charmante?

La Vouivre, *poème franc-comtois*, par CHARLES GRANDMOUGIN, plaquette petit in-8°. Paris Auguste Ghio, et Dôle, Vernier-Arcelin, 1884. — Prix : 1 fr. 50.

> Oiseau tout ensemble et serpent,
> Tantôt volant, tantôt rampant,
> C'est la vouivre!
>
> Une escarboucle est à son front :
> Heureux ceux qui peuvent la prendre!

Jean, le fils du seigneur Amaury, veut cette escarboucle dont la possession assurera son bonheur : Jeanne d'Andelot sera alors sa femme; il s'en ira donc, par les bois, la nuit, pour s'emparer de la vouivre. Mais Marianne, l'humble paysanne de qui il s'était fait aimer naguère, souffre à se voir délaissée, et cette nuit qu'elle le sait devoir aller à la recherche de la vouivre, elle est dehors, un falot à la main. Le falot! c'est l'escarboucle, croit Jean, et il suit, il poursuit Marianne, qui marche, qui court. Elle l'entraîne jusque vers la rivière. Jean s'y noye. Marianne s'est vengée.

Le récit est bien composé, les vers sont bien frappés; le poème n'est pas pour faire tenir en moins grande estime l'auteur de *Prométhée*. F. G.

Les Saisons et Au pays des pommiers, poésies par VICTOR PATARD. Un vol. in-12. Paris, Jouaust, 1885. — Prix : 3 francs.

Ni parnassien ni naturaliste! A être vrai, sincère, il restera inconnu? qu'importe! La muse le consolera. — C'est là ce que le poète nous dit dans les trois premières pièces de son volume. Soit; mais il faut que la muse consolatrice ait l'esprit quelque peu dérangé. A son poète elle dicte tout de travers; elle lui fait dire : *règne mars* pour : *mars règne, chante dans la ramure l'oiseau*, pour : *l'oiseau chante dans la ramure, Brillent les prés*, pour : *les prés brillent*, elle oblige d'écrire ce vers alexandrin :

> Quand est de gais oiseaux plein chaque arbuste vert.

C'est le cidre du pays des pommiers qui aura grisé la muse. F. G.

Nos grandes pages, par CH. DU GUERROIS. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, in-18. — Prix : 3 francs.

L'auteur a été inspiré du désir de célébrer notre patrie. A ce titre, le lecteur est disposé à lui accorder sa sympathie. Mais la forme de M. du Guerrois rappelle tellement la prose, qu'on lui saurait gré de n'avoir pas imposé à cette prose des contorsions désolantes pour la loger quand même dans la mesure des vers.

Le récit manque d'ampleur, les noms géographiques y pullulent de façon qu'on croirait lire un résumé de collège.

Et puis, que d'obscurités! on lit des vers comme ceux-ci :

> « L'œil de ce chevalier, le roi, s'est obscurci. »
> . . . .
> « La pierre du canon du train de l'éclair vole. »
> . . . .

Et des rapprochements d'une telle audace qu'on est déconcerté :

> « ... Poitiers après Crécy, la France dans le flanc
> « Une fois donc encore à l'aiguillon sanglant.
> « Qui t'en retirera? Bonaparte ou Soubise,
> « Waterloo qui foudroie ou Rosbach qu'on méprise? »

Faut-il parler de l'harmonie des vers? Pour quelques-uns d'un beau mouvement, qui s'envolent empanachés selon le rite d'Hugo, ils abondent les vers rocailleux et claudicants. La matière était belle; ce n'est pas notre faute si nous n'admirons point l'art :

M. du Guerrois ne s'en est guère soucié. Il a eu trop de confiance dans son sujet. P. Z.

Poésies posthumes, par Auguste Barbier, de l'Académie française, in-18 jésus. Alph. Lemerre. Paris, 3 francs.

Les exécuteurs testamentaires de l'auteur de *la Curée,* MM. Lacaussade et E. Grenier, ont réuni ses feuilles inédites et les voici en volume.

Comme début : un *Hymne à la sincérité* où tous les défauts de celui qu'une pièce justement célèbre fit presque passer pour un maître, se répètent et se multiplient : déclaration, insuffisance de termes, lourdeur, platitude. Malheureusement, la suite ne se relève guère, et ce n'est peut-être pas un bien bon service rendu à la mémoire du poète que cette publication. *Les Masques* nous représentent une série de soi-disant, ou plutôt des types comme Turcaret, Laubardemont, Pancrace, Sacripant, Diafoirus, Gorgias, etc. M. Barbier ne leur ajoute aucun trait nouveau, aucune empreinte personnelle.

Il eût voulu être satirique, il n'est que vulgaire et bas. Et ce pauvre style essoufflé se traîne péniblement dans des phases interminables; l'idée se perd à travers ce dédale des propositions incidentes.

Des morceaux de meilleure venue se rencontrent dans les *Silles.* Ce genre vif et léger, piquant et mordant d'autrefois, M. Barbier ne l'a pas ressuscité.

Il n'y a pas à dissimuler. C'est une désillusion que ce recueil posthume. Ce sont des vers de vieillard, ressemblant à des vers de débutant.

L'œuvre de M. Barbier n'est pas de ceux qu'on augmente, mais au contraire qu'on émonde. Nous aurions aimé que les exécuteurs testamentaires, mieux éclairés sur l'intérêt véritable de leur ami, fissent une édition de ses poèmes choisis, allégée des pièces vagues et filandreuses, qui déparent ses recueils. Barbier, pour avoir réussi, dans un élan de jeunesse, un morceau de bravoure, s'est cru poète satirique. Il avait peut-être l'indignation : mais alors il a prouvé qu'elle ne suffit pas pour faire des vers. Juvénal avait autre chose : le style. P. Z.

Fleurs du bitume, petits poèmes parisiens, par Émile Goudeau. Paris, Ollendorff, éditeur, in-18. — 3 fr. 30.

C'est une réimpression; et ils sont rares les volumes de vers qu'on réimprime. M. Goudeau a dépensé beaucoup de fantaisie dans ces petits poèmes; certainement c'est un des recueils les moins banaux de ces dernières années que ces *Fleurs du bitume.* On y sent de la jeunesse et de la sincérité, même dans l'exagération; et l'on y rencontre, au milieu de pièces d'une violence de ton cherchée et d'une incohérence préméditée, plusieurs jolis morceaux; ils ne sont point parfaits, — M. Goudeau a le grand tort de ne pas épurer le premier jet, ou du moins il a l'air d'avoir ce tort, — mais ils ont le cachet du poète. Tels ces dix-huit vers :

En regardant les étoiles du bout d'un mirliton

Une nuit d'août, à ma fenêtre,
Je respirais l'air peu champêtre
Que Dieu distribue à Paris,
Et je voyais, vives ou lentes
Passer les étoiles filantes.
Sur les zodiaques surpris.

Sans doute les houris s'amusent
A voir si leurs diamants s'usent
A rayer la glace des cieux;
Elles y tracent les commères,
Les arabesques éphémères
De nos amours capricieux.

Sous le ciel de lit immobile
La passion s'allume et file
Pour disparaître sans retour.
Quand donc, en un ciel moins prolixe,
Trouverai-je une étoile fixe,
Une étoile fixe d'amour ?

Nous regrettons de n'en point citer d'autres : ce n'est pas qu'il n'y ait plus à citer. Mais tout joli que ce soit, ça tient de la place.

Rappelons que M. Goudeau a publié un second volume, *les Poèmes ironiques,* dont plusieurs sont curieux et dignes de l'attention des lettrés. P. Z.

Chanson de France : *Beauvais délivré,* poème par Pontsevrez. Paris, Jouaust et Sigaux, éditeurs, in-18 jésus. — 1 fr. 25.

Ce poème continue la série de *la Chanson de France :* couronné d'abord par la ville de Beauvais lors de la fête de Jeanne Hachette, il parut en édition de luxe in-4° tirée seulement à 200 exemplaires.

L'édition nouvelle est publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Bientôt paraîtra un autre épisode, *la Dame de la Roche-Guyon.* Le poète a su rendre émouvants ces récits nationaux; et ils obtiennent un grand succès parmi la jeunesse. C'est là le véritable enseignement civique; et avec une forme attachante il pénètre mieux dans les cœurs.

Les Poésies de Catulle Mendès. Nouvelle édition, premier et second fascicules; in-18, chez Paul Ollendorff. Paris, 1885. — 1 franc.

C'est une idée heureuse, croyons-nous, de rééditer en fascicules élégants les poésies de Catulle Mendès. On hésite devant un livre de cent sous, on se laisse aller à la brochure d'un franc; il est vrai qu'il y en aura sept, mais l'un attire l'autre. Nous souhaitons le meilleur succès à l'entreprise. Les deux premiers cahiers ont paru, soigneusement imprimés par Lanier. C'est *Hespérus* et les *Contes épiques.*

Hespérus, poème swedenborgien, est une des premières productions du parnassien inventeur du Parnasse. Il parut en 1872, et fut d'abord servi en feuilleton dans un journal dont les abonnés durent être

bien déroutés. Le sujet est aussi simple qu'invraisemblable : un vieux juif, honni de la populace, croupissant dans un taudis puant de la Judenstrasse de Francfort, témoigne un dédain stoïque de tous les mépris, de toutes les insultes, de toutes les misères. C'est que son corps seul habite là. Son âme a été *visitée* par l'ESPRIT qui lui a dit :

« Faites l'Œuvre, d'après l'Amour et la Sagesse. »

Alors il s'unit d'amour mystique avec une princesse du nord du pays des neiges; leur vie se mêle, à distance, de telle sorte qu'ils éprouvent mêmes sentiments, mêmes plaisirs, mêmes douleurs, et que la mort de l'un sera le terme de l'existence de l'autre.

En effet, un jour, on lit dans les journaux la disparition de la princesse.

> Près du pôle, au delà du pays que l'on nomme,
> Dans un palais bâti sur des blanches hauteurs,
> Seule, une femme, avec deux ou trois serviteurs,
> Sans motif (le conteur ajoutait par folie),
> Depuis trois ans s'était, vivante, ensevelie.
> Et cette femme était fille d'un roi du nord.
> De sa paix différente à peine de la mort
> Elle sortit un soir, ayant eu la pensée
> De glisser en traîneau sur la neige glacée.
> Promenade fatale : elle ne revint pas.
> Sans doute l'aquilon qui fouette les frimas
> Et porte l'avalanche éparse dans son aile
> Lui fit un blanc linceul de la neige éternelle.
> Mais nul ne fait parler le vent sibérien,
> Et de l'histoire, en somme, on ne connaissait rien,
> Sinon le jour précis du départ de l'absente.
> C'était le seize avril mille-huit-cent-soixante.

Or, en parcourant le cimetière de Francfort, le poète aperçoit une croix.

> Petite et de bois noir, ainsi qu'il est coutume
> Pour les gens qu'à ses frais une paroisse inhume;
> Elle penchait, oblique, entre quelques sapins.
> Incliné j'y pus lire en caractères peints :
> « Hespérus »; la peinture était encore récente,
> Et plus bas, « seize avril mille-huit-cent-soixante ».

Ne discutons pas le sujet : il comporte du vague, du surnaturel, où l'imagination du poète se joue en mille tours fantaisistes. C'est l'occasion de pages descriptives où pullulent les beaux vers pittoresques, sonores, harmonieux. Le nuageux Swedenborg exerce ses droits surtout dans la troisième partie : elle est intitulée *Arcanes*, et fort justement, car il est impossible d'y rien apercevoir qui ait le sens clair.

Pour l'obscurité mythique, Catulle Mendès, en ce morceau, peut rivaliser avec Virgile en le sixième livre de son *Énéide*. C'est, en définitive, plus bizarre qu'intéressant, et Catulle Mendès peut en tirer triomphe au profit de la thèse parnassienne, que la forme du vers en emporte le fond. *Hespérus* se fait lire par la magie du vers.

Mais combien supérieurs lui sont la plupart des *Contes épiques!* Il y a dans ce recueil de vrais morceaux de maître : *les Imprécations d'azur, la Patrie, le Disciple, l'Épée, la Fille du Domn.*

Pour n'être pas le créateur de son instrument, qu'il tient directement de V. Hugo, Mendès n'en a pas moins conquis une des premières places parmi les poètes contemporains. Le malheur de ces *Contes épiques,* c'est leur brièveté. Non pas que les sujets traités puissent supporter un plus large développement : ils sont, au contraire, dans l'exacte mesure. Mais ils manquent eux-mêmes de puissance, la simplicité de la conception aboutit nécessairement à un dénouement prochain.

Ce n'est qu'un trait, mais il est rigoureusement marqué; et le petit poème reste poésie tout en étant à la fois peinture et musique. P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Journal d'un officier d'ordonnance (juillet 1870-février 1871), par le comte D'HÉRISSON. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On a publié, sur le siège de Paris et sur toutes les opérations militaires suburbaines pendant « l'année terrible », de nombreux et volumineux ouvrages, signés des noms les plus retentissants; chacun a dit son mot, conté ses souvenirs, noté ses impressions, apporté son obole à l'histoire; mais je doute qu'il ait été publié, depuis bientôt quinze ans, un livre comparable à celui-ci par le fourmillement des anecdotes, l'originalité des aperçus, l'exactitude des renseignements, et surtout par l'esprit, la belle humeur, la verve piquante de l'auteur. M. D'Hérisson, officier d'ordonnance du général Trochu, a été mêlé à tous les événements du siège, tour à tour comme parlementaire, interprète et même comme négociateur. Aussitôt la déclaration de guerre, il vint de New-York à Paris pour se mettre au service de son pays. Le journal qu'il a écrit pendant ces jours néfastes débute en Amérique et ne se termine qu'à Versailles, dans la petite maison du chancelier de fer. M. D'Hérisson a fait là un journal à la Dangeau avec conscience

extrême; son livre est aussi passionnant qu'un roman dramatique, et, pour tous ceux qui ont vu à Paris les sombres jours de 70-71, il évoque toute une légion de souvenirs. Le succès a de suite accueilli cet ouvrage remarquable, qui a dépassé aujourd'hui sa vingtième édition. Il n'est presque point douteux que les lecteurs du *Livre* n'aient en majorité déjà acquis ce *memorandum*, qui fit grand bruit dans la presse lors de son apparition, il y a six semaines. Je suis heureux de constater cette vogue pour un livre d'histoire qui, sous l'aspect attrayant qu'il présente, contient d'amères critiques, et duquel il se dégage une fortifiante moralité. O.

Le Maréchal de Fabert. *Étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites*, par le lieutenant-colonel JULES BOURELLY. Ouvrage couronné par l'Académie française. Édition in-12 en deux volumes avec portrait du maréchal. Paris, Librairie académique Didier, 1885.

Deux éditions in-8°, bientôt suivies d'une traduction en langue anglaise, n'ont pas épuisé le succès de ce livre, auquel l'Académie française attribuait récemment le premier prix Thérouanne. Le sentiment de patriotisme qui se dégage d'une telle étude, l'exemple d'une « vie glorieuse et sans tache, utile et toujours respectée, portant au bien par de nobles enseignements », — c'est en ces termes qu'en parle M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, — les ambitions légitimes qu'elle suscite désignaient l'œuvre au choix des commissions spéciales chargées d'alimenter les bibliothèques populaires, celles des communes, des lycées, des garnisons : d'où la nécessité de cette édition nouvelle plus accessible aux petites bourses.

Après les témoignages de haute appréciation dont a été l'objet cette biographie du premier soldat pour qui le bâton de maréchal de France fut uniquement la récompense du courage, de l'honneur et des grands services rendus, il suffira de retracer ici les divisions principales du travail de M. le lieutenant-colonel Bourelly. Il se compose de deux parties dont la première, correspondant au premier volume, commence à la naissance de Fabert (1599) et finit avec la Fronde (1652). Elle comprend deux livres dont le premier traite de la jeunesse de Fabert, de ses campagnes et de ses rapports avec Richelieu; dans le second, après avoir montré, sous ses différentes faces, l'œuvre administrative qu'il accomplit à Sedan, l'auteur nous fait traverser avec lui la période troublée de la Fronde, en caractérisant le rôle que son dévouement à Mazarin et son amitié pour le comte de Chavigny l'appellent à jouer entre ces deux hommes d'État.

La deuxième partie, également divisée en deux livres et correspondant au deuxième volume, commence en 1653 pour se terminer à la mort de Fabert, en 1662. Dans le premier livre (1653-1658), Fabert nous apparaît tout d'abord comme négociateur; le roi fait ses premières armes à côté de lui, au siège de Stenay. Le reste de ce livre est consacré à l'examen des réformes militaires et des projets financiers que Fabert s'efforce de réaliser; ses essais de cadastre en Champagne soulevèrent les clameurs des privilégiés. Dans le second livre, on voit Fabert poursuivre l'application de ses idées; il se heurte à l'indifférence calculée de Mazarin; sa sollicitude se concentre alors tout entière sur les Sedanais, auxquels il voudrait procurer le bienfait de l'unité religieuse; il meurt avant que le succès ait couronné ses vœux, mais ses doctrines économiques lui survivent. Tel est le dernier mot de cette étude importante, consacrée à l'une des plus nobles figures de notre histoire par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. E. C.

Les Cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours. *Histoire et législation*, par le Dr GANNAL. Fascicules in-8° I-II. Paris, Muzard.

Cette importante publication, dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, doit former quatre volumes (Histoire et législation — Pièces justificatives) : elle promet d'être fort intéressante, si l'on en juge par les parties déjà publiées. Après un essai historique très complet sur les cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'en 1776, M. le Dr Félix Gannal donne un résumé de l'histoire du cimetière des Innocents, comprenant de nombreux documents tirés des Archives nationales, relatifs à l'évacuation de ce cimetière (1785-1787), avec un plan inédit et un dessin d'Israël Silvestre. Nous reviendrons sur cet ouvrage qui éclaire d'un jour nouveau un point obscur de l'histoire de notre pays. A. P.

Les Grandes chasses au XVIe siècle, par le comte H. DE LA FERRIÈRE. Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles. M DCCC LXXXIV. In-18 de IV-141 pages. Tirage à 500 exemplaires sur papier de Hollande, plus 40 exemplaires sur papier de luxe. — Prix : 6 fr.

On a eu déjà l'occasion de parler, dans cette revue, de la charmante petite collection publiée par M. Jouaust sous le titre de : *Cabinet de vénerie* ou *Petite Bibliothèque du chasseur*. Dans cette série de jolies réimpressions, dont l'éloge n'est plus à faire, l'habile éditeur a publié déjà sept ouvrages, en prose ou en vers, qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici les titres de ces intéressants opuscules; les voici :

1. *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre*, par Jehan du Bec (XVIe siècle);

2. *La Chasse du loup*, par Jean de Clamorgan (*id.*);

3. *Le bon varlet de chiens*, publié d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de l'Arsenal;

4. *Le Livre de l'art de la fauconnerie et des chiens de chasse*, de Guillaume Tardif (XVe siècle), 2 vol.;

5. *La Chasse royale*, de H. Salel, et le *Débat entre deux dames sur le passe-temps des chiens et des oiseaux*, de G. Cretin, 2 poèmes;

6. *Le Livre du roi Dancus*, publié par H. Martin-Dairvault;

7. *La Conférence des fauconniers*, de Charles d'Arcussia (1644).

Ces sept petits ouvrages, publiés sous la direction du très regretté M. Paul Lacroix, en collaboration avec M. Ernest Jullien, ont obtenu un succès mérité, bien que le public spécial auquel ils s'adressaient fût relativement restreint; il fallait être à la fois chasseur et bibliophile pour en apprécier tous les charmes; il suffit d'être lettré et homme de goût pour se délecter à lire le huitième volume que nous offre M. Jouaust : c'est assez dire que cette édition ne pourra suffire au nombre des amateurs qui rechercheront ce délicieux livret.

Cette étude sur les grandes chasses au XVIe siècle, tout en ayant le même objectif que les traités dont on vient de rappeler les titres, offre un intérêt d'un tout autre genre : ces derniers se bornent à retracer minutieusement tous les préceptes de l'art de la vénerie; mais, comme le dit fort bien M. de la Ferrière, ils ne nous font pas entrer dans ces grandes demeures féodales que la chasse seule avait le pouvoir d'animer; ils ne nous disent rien de la vie d'alors : c'est la théorie de la chasse et non la chasse en action.

Avec M. de la Ferrière, nous pénétrons dans les demeures princières, dans les châteaux royaux, et nous saisissons sur le vif un des aspects de la vie des rois au XVIe siècle. L'étude de notre auteur embrasse les règnes des six derniers Valois et du premier des Bourbons. De Louis XII à Henri IV, nous voyons, d'après les meilleures sources et les plus sûrs documents, quelle large place tint la chasse dans l'existence de nos rois; après les intrigues d'amour, ils n'eurent pas de plus chère occupation ni de plus grand divertissement; au milieu des troubles et des guerres presque continuelles qui marquèrent les règnes de ces princes, tous, malgré la pénurie du trésor royal, consacrèrent des sommes, énormes pour l'époque, à l'entretien de leurs équipages, de leurs meutes, de leurs fauconneries, afin de s'adonner à cette passion avec plus ou moins d'ardeur toutefois, suivant leur tempérament et leur caractère.

C'est ainsi que M. de la Ferrière nous montre Louis XII, qui chassait peu vers la fin de sa vie, acquérir à grands frais chevaux, chiens et faucons et inculquer à son futur successeur l'amour et les principes de l'art cynégétique. François Ier, le père des veneurs, comme l'appelle Du Fouilloux, non moins intrépide chasseur qu'amant passionné, s'adonne ardemment aux plaisirs de la vénerie, disant que « vieux et malade, il se ferait porter à la chasse, et que peut-être, mort, il voudrait y aller dans son cercueil. » Henri II, qui hérite à la fois de l'amour de son père pour la belle Diane et de sa passion pour la chasse, met la vénerie sur un plus grand pied que jamais; jaloux de ses chasses, il édicte de sévères ordonnances pour réglementer ce droit seigneurial. François II, dont le règne fut si court, abrégea encore sa frêle existence par son ardeur à se livrer à une passion si fatigante. Charles IX, bien que forcé de réduire son train de chasse par la pauvreté du trésor, ne laisse pas de s'adonner à cet exercice avec plus de fougue peut-être que ses prédécesseurs; comme son frère François II, il y épuise ses forces et en meurt prématurément. Il avait écrit un livre sur la chasse au cerf. Henri III, le dernier roi de sa race et le plus efféminé, fit des dépenses énormes pour ses équipages, mais ne chassa que rarement, bien qu'ayant été un cavalier aussi intrépide qu'habile; sa coûteuse vénerie fut surtout pour lui un objet de luxe plutôt qu'un objet utile. Henri IV, enfin, veneur plus économe, mais non moins actif que ses prédécesseurs, mena de front les affaires, la guerre, la chasse et ses nombreuses amours. Le chapitre qui lui est consacré est peut-être le plus attrayant du volume.

C'est à regret que nous nous arrêtons sans plus de détail, car cet aperçu trop succinct ne saurait donner une idée de ce que vaut le charmant livret de M. de la Ferrière. Pour l'apprécier, il faut le lire, ce travail des plus curieux, nous faisant connaître tout un côté jusqu'à présent mal connu et peu étudié de la vie de cour au XVIe siècle. Dans un style des plus corrects, l'auteur y développe son sujet avec une netteté et une clarté parfaites; les faits, les citations y abondent et témoignent de l'érudition de l'auteur, qui a dû compulser bien des documents et des mémoires pour réunir les éléments de son intéressante étude. En un mot, l'ouvrage de M. de la Ferrière est de ceux qui doivent figurer indispensablement dans la bibliothèque de tous les lettrés et de tous les hommes de goût.

PHIL. MIN.

Une mésalliance dans la maison de Brunswick (1665-1725). Éléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell, par le vicomte HORRIC DE BEAUCAIRE. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Oudin et librairie Fischbacher, 1885.

Ni la duchesse de Zell ni Sophie-Dorothée de Brunswick — car l'auteur, parlant de la mère, a parlé aussi de la fille — ne sont personnages de premier plan et même de deuxième, mais toutes deux ont été en butte aux inimitiés les plus ardentes, toutes deux ont été l'objet de médisances, sinon de calomnies, et leur malheur serait déjà un titre à notre intérêt, si nous oubliions que toutes deux sont restées Françaises dans la mesure où elles le pouvaient demeurer légitimement; que la mère, après avoir tâché d'obtenir de Louis XIV qu'il agît avec moins de rigueur à l'égard des protestants, a accueilli avec un soin jaloux, non seulement ses propres alliés, mais tous ceux qui, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, venaient chercher un refuge à sa cour; qu'elle et sa fille ont abandonné la plus grande partie des revenus de leurs terres de France aux habitants de ces mêmes terres traqués par les intendants.

La maison de Desmier n'était point si petite qu'il fallût tant crier à la mésalliance en voyant le duc George-Guillaume de Brunswick épouser Mlle d'Olbreuze, demoiselle d'honneur de la princesse de Ta-

rente; mais le duc avait pris l'engagement de ne se point marier, l'engagement de laisser son héritage à l'un de ses frères ; il ne tenait pas l'une de ses deux promesses; il aurait des enfants; tiendrait-il l'autre promesse? On comprend les craintes, le ressentiment que devait faire naître une union accomplie en de telles conditions. Le duc de Zell a une fille, il la donne en mariage à son neveu Georges de Hanovre; en l'acceptant, on lui fait comme une grâce, et le futur roi d'Angleterre délaisse la jeune femme, qu'il méprise à cause de sa naissance; la jeune femme eut-elle quelque complaisance coupable pour le comte de Kœnigsmarck? Celui-ci est assassiné dans le château de la résidence de Hanovre; et pour l'épouse, qu'il fallait condamner malgré l'absence de toutes preuves, elle est enfermée dans la forteresse d'Ahlden; elle y mourra après trente-deux ans de captivité.

La duchesse de Zell a joué un rôle assez effacé; la duchesse de Hanovre n'en a joué aucun; mais parce que ni l'une ni l'autre n'ont eu l'esprit d'intrigue, qu'elles ne se sont mises au service d'aucune ambition, ce n'était pas, pour l'auteur, à négliger de nous les représenter dans le milieu même où elles avaient vécu. M. de Beaucaire nous fait connaître les rivalités des candidats à l'électorat, la part prise par les principautés allemandes aux guerres de la fin du règne de Louis XIV; il nous dit quelle fut la politique d'une partie de l'Europe à la fin du XVII[e] siècle, au commencement du XVIII[e], quand le trône d'Angleterre est dévolu à la maison de Hanovre, à la veille de l'avènement de Frédéric II.

Les deux portraits sont intéressants; le cadre, si l'on veut, l'est encore plus.

Disons que le travail est fait en toute connaissance des archives d'État de Berlin, de Wolfenbüttel et de Hanovre, de certains documents inédits classés au ministère des affaires étrangères de Paris, à la bibliothèque de l'université suédoise de Sund; ajoutons qu'il est écrit d'un style à la fois simple et élégant, et présentons-le comme un chapitre d'histoire digne en tous points de fixer l'attention. F. G.

Les grandes leçons du christianisme, par A. Pélissier, professeur de l'Université. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et C[ie]. 1885. — Prix : 5 fr.

C'est dans l'Ancien Testament, dans l'Évangile, dans les monuments littéraires de l'Église naissante, que l'auteur a cherché les titres du christianisme à la reconnaissance du genre humain. Il a analysé les différentes parties de la Bible, les écrits des Apôtres, les principaux ouvrages des Pères, et il s'est appliqué à dégager les grandes leçons qui, mises tant bien que mal à profit, ont fait, en Europe, en Amérique, la civilisation moderne. Il a bien rempli la tâche qu'il s'était donnée.

Son travail est intéressant; il a le défaut pourtant de toutes les apologies. M. Pélissier ne prouve en aucun endroit de son livre ce qu'on appelle le sens critique. Il donne à croire à un développement continu d'une religion toujours identique à elle-même, cela depuis Moïse jusqu'à saint Augustin. De savoir si l'hellénisme a faussé ou non l'enseignement de Jésus, si tous les Pères ont été d'accord, si tous les textes méritent créance, il ne s'en inquiète pas.

Les chapitres de l'Introduction et de la Conclusion générale sont pour vanter les bienfaits, non pas du christianisme, mais du catholicisme. L'auteur regarde aux bienfaits de l'ordre temporel : « Seule, la discipline catholique peut nous sauver, dit-il, du socialisme, de l'anarchie; que les hommes obéissent, ajoute-t-il, aux prescriptions de l'Église romaine, et les nations seront prospères. F. G.

Le Vandalisme révolutionnaire, par Eugène Despois. 2[e] édition. Un fort vol. in-12. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1885.

Le livre d'Eugène Despois ne fut pas seulement l'ouvrage bien fait d'un esprit érudit et délicat, ce fut aussi l'acte courageux d'un honnête homme, un acte de foi politique, et le plaidoyer le plus précis en faveur des bouleversements de la Convention. Elle était accusée d'avoir tout détruit; Despois prouva qu'elle avait tout refait. Dans la perfection? assurément non ; mais c'est déjà beaucoup d'avoir reconstitué un édifice en élargissant les bases, même quand on n'a pas rehaussé le faîte. Il y aurait égale injustice à prétendre qu'avant la Révolution rien n'était et qu'après elle rien ne fut.

Le grand mérite du *Vandalisme révolutionnaire* est de garder dans l'apologie le souci de la vérité exacte; l'esprit consciencieux de l'illustre professeur ne se pouvait contenter de renseignements de seconde main, de jugements préconçus, d'inductions trop rapides.

Quelque faveur qu'il accordât à la Convention, il la voulut juger pièces en main, ce qui n'exclut ni la chaleur de la conviction ni la constance des prédilections. Mais au moins la sincérité ne peut être suspectée, et si l'auteur est disposé à émettre des réserves dans les conclusions, il a été suffisamment éclairé dans les prémisses pour savoir gré à l'auteur des connaissances précises et des idées élevées et généreuses qu'il a suggérées.

L'ouvrage de Despois arrivait d'ailleurs à son heure; dans les dernières années de l'empire, les hommes et les institutions de la première République étaient systématiquement défigurés. Le professeur éminent, qui simplement brisa sa carrière pour ne pas entamer ses opinions, accomplit à leur égard une véritable restauration.

Son idée fondamentale fut de montrer que la suppression des corps privilégiés tint non pas à l'obscurantisme du gouvernement, mais à leur attitude hostile. Les académies, par cela même qu'elles sont — en partie du moins — le recueil des plus fins esprits, ont toujours un certain goût d'opposition platonique plus gênante souvent que l'opposition formelle et active, parce qu'elle est plus subtile, et par là plus expansive et plus insaisissable.

Les ravages et les mutilations imputés aux repré-

sentants du peuple n'étaient pas moins regrettables, mais plus restreints qu'on ne le disait.

Le seul reproche qu'on peut adresser au livre de M. Despois, c'est une certaine raideur, une certaine aspérité qui lui enlèvent le charme. Beaucoup des idées de l'auteur ont été reprises, renouvelées, démarquées, sans que la popularité de Despois s'en accrût. Toujours vénéré parmi les lettrés, mis en un rang que n'obtiennent ou ne gardent pas nombre de ses collègues de ce temps, à qui la flexibilité de leur conscience permit une évolution d'opinion et un avancement dans les chaires publiques, Despois, illustre dans le monde universitaire, estimé dans toute la classe des travailleurs de la pensée, n'a jamais conquis la popularité. Il est vrai qu'il la dédaignait, ne songeait même pas à la gloire et jouissait en philosophe austère du seul plaisir de fixer et de communiquer ses idées.

La nouvelle édition est précédée d'une remarquable étude biographique et critique par M. Ch. Bigot. Il a parlé d'Eugène Despois en termes qui font aimer le caractère de l'homme autant que ses œuvres font estimer l'écrivain. P. Z.

Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. R. de Magnienville. Paris, E. Perrin, 1885, 1 vol. in-18.

M. de Magnienville, dans des recherches faites à Londres, à Vienne, à Modène et à Paris, a découvert un certain nombre de lettres inédites de Claude de France, seconde fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Ces lettres et des documents extraits des archives de Nancy et de Bruxelles ont permis à l'auteur de reconstituer la vie, quelque peu oubliée si elle fut jamais connue, de cette duchesse de Lorraine, sœur de trois rois et de deux reines, mariée à douze ans et morte à vingt-huit, et qui, sortie d'une famille tragique, a donné l'exemple de toutes les douceurs et de toutes les vertus.

Quant à l'esprit dans lequel M. de Magnienville a conçu son œuvre, cette dernière phrase de la biographie de son héroïne le fait connaître, sans qu'il soit besoin de la commenter : « Si nous avions réussi à inspirer à quelque esprit chrétien le désir de scruter davantage cette vie, pour en faire jaillir tous les renseignements qu'elle contient, nous estimerions qu'en écrivant aujourd'hui ces quelques pages, nous n'avons ni perdu notre temps ni fait œuvre inutile. » B.-H.-G.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par Barthélemy Pocquet. Ouvrage précédé d'une lettre de M. Arthur de la Borderie. 2 vol. in-18. Paris, Émile Perrin, 1885.

La Bretagne a tenu de tout temps, dans notre histoire nationale, une place importante. Pendant six siècles, elle sut, à travers mille périls, maintenir son indépendance; et quand le mariage de sa dernière duchesse avec le roi de France l'eut réunie à la couronne, elle ne se donna — car elle ne fut ni achetée ni conquise — qu'à certaines conditions stipulées dans un contrat librement consenti et solennellement juré.

Bien des fois, pourtant, depuis ce moment, elle eut à combattre pour faire respecter sa liberté politique et les clauses du « contrat d'union »; elle est la seule province de France qui ait fait une opposition constante aux envahissements du pouvoir absolu, et le récit de cette lutte de deux siècles, qui ne fut ni sans périls ni sans gloire, forme, à coup sûr, une de ces grandes pages historiques dont un peuple a le droit d'être fier.

A la veille même de la révolution, la Bretagne se souleva tout entière avec une énergie sans pareille contre le déplorable coup d'État de Loménie de Brienne : la résistance du Parlement aux édits du 1er mai 1788 forme l'objet de la première partie de cet ouvrage.

La seconde partie n'est point la continuation de la première : elle en est l'antithèse. Moins de deux mois après le triomphe du Parlement et de la vieille constitution de la province, une guerre s'ouvre, ardente, implacable, entre les trois ordres si unis la veille. C'est que le tiers demande une représentation plus équitable des trois ordres dans l'assemblée des états, et qui assurerait aux non privilégiés un nombre égal à celui des privilégiés. En même temps, le tiers réclame l'abolition des privilèges pécuniaires de la noblesse et l'égale répartition de l'impôt entre tous les membres du corps social. Il formule ses demandes avec un emportement mêlé de hauteur. La noblesse se fait un point d'honneur de résister. Le roi ajourne la session. Cette crise aboutit à une vraie bataille de rues qui dure deux jours; non une bataille rangée, mais une série de duels, de rixes, de coups d'épée, de fusil, de pistolet, échangés entre groupes hostiles. Beaucoup de blessés, trois tués, dont deux gentilshommes.

Néanmoins, quand le tiers état nomma ses représentants aux états généraux, il leur imposa, par ses cahiers, de maintenir les franchises de la province et sa constitution particulière. Quant aux deux autres ordres, ils se refusèrent à élire leurs députés, sous prétexte que les formes anciennes n'étaient point suivies, et se contentèrent de lancer une déclaration solennelle où on lit ces deux lignes : *Les ordres de l'Église et de la noblesse n'appréhendent aucunement pour l'avenir les effets d'une effervescence passagère* (!)

Dans ces tableaux d'histoire abondent les figures curieuses, les événements dramatiques, les détails de mœurs, les chansons plaisantes, les pamphlets mordants. Tous ces récits, vivants et vrais, puisés aux sources les plus sûres, offrent un intérêt qui saisit vivement le lecteur. P. C.

Les comtes de Paris, par le lieutenant-colonel Hennebert, ancien professeur à l'école militaire de Saint-Cyr. 1 vol. in-12 orné de 25 gravures. Paris, Jouvet, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous regrettons que cette étude historique, fort intéressante du reste, n'ait l'air que d'un plaidoyer

en faveur de l'orléanisme. Cette arrière-pensée politique, qui se fait largement jour dans la conclusion de l'auteur, nous gâte un peu le plaisir que nous avons eu à lire les hauts faits de ces vaillants comtes de Paris. Sans leur contester la moindre parcelle de la gloire qu'ils ont acquise, nous ne pouvons adopter absolument des assertions aussi ridicules que celle-ci : « Sans ces comtes de Paris providentiels, sans Robert le Fort, Eudes, Robert, Hugues le Grand, Hugues Capet, nous serions aujourd'hui sujets allemands. Nous aurions pour compatriotes M. le prince de Bismark et le général Manteuffel ! »

Nous avons le malheur de ne pas croire beaucoup aux hommes providentiels et aux sauveurs patentés. Aussi ces assertions ronflantes de M. le colonel Hennebert ne nous ont que médiocrement touché, et nous ne considérons pas le comte actuel de Paris comme un personnage prédestiné et seul capable de sauver notre pays, qui se sauvera bien tout seul. Ces réserves faites, nous ne pouvons que rendre hommage à l'érudition brillante dont l'auteur a fait preuve dans cette monographie. Il a emprunté à nos vieilles chroniques leurs plus beaux récits, pour nous peindre différents épisodes de l'histoire de notre féodalité : l'invasion des Normands, la journée de Brissarthe, un des nombreux sièges que Paris a subis, une invasion allemande, tous événements auxquels les comtes de Paris ont participé. De ces récits des IXe et Xe siècles, l'auteur passe subitement à la guerre de 1880 et nous décrit la part morale qu'y prit le petit-fils de Louis-Philippe, faute de ne pouvoir servir d'une manière plus active. Nous nous arrêterons là. Nous quittons, en effet, le terrain ferme de l'histoire pour celui de la politique, et surtout des récriminations.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Graveurs du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par HENRI BÉRALDI. 1re livraison. Paris, L. Conquet.

Le siècle est évidemment assez mûr, sinon pour porter un jugement d'ensemble sur les estampes et écrire l'histoire de la gravure française de ce temps, du moins pour commencer un catalogue de l'œuvre des graveurs de France, de 1800 à l'heure actuelle.

M. Henri Béraldi, un jeune iconographe et un ardent chercheur, à qui l'on doit déjà les six beaux volumes des *Graveurs du* XVIIIe *siècle*, écrits en collaboration avec Roger Portalis, et qui, plus récemment, fit imprimer pour ses amis, bibliophiles ou iconophiles, un petit livre plein de verve mordante dans les annotations, intitulé *Mes Estampes;* M. Béraldi a pensé que le siècle devenait vieux et qu'il était temps d'établir un commencement d'inventaire de toutes les gravures qui y ont vu le jour.

Sans prétendre faire ici un impeccable Dictionnaire des graveurs, l'auteur pense écrire un utile essai et classer déjà largement, par ordre alphabétique, la nomenclature de tous les burinistes, pointe-séchistes, aquafortiers, lithographes, graveurs au vernis mou, à la manière noire, aussi bien que les vignettistes sur bois, et devenir ainsi le Quérard-catalographe de tous les artistes et interprètes d'art de ce siècle.

L'œuvre, telle qu'elle se présente, est formidable et fait honneur à l'audace et au courage de celui qui la conçut, et qui, déjà, nous livre le début de son travail. Cette première livraison, qui va de *Abbéma* à *Belhatte,* ne forme pas moins de cent vingt pages et nous donne la méthode exacte employée par M. Béraldi : biographies très succinctes, appréciations sobres, listes d'estampes aussi complètes que possible, catalogues détaillés, mais brefs, et permettant toujours de saisir d'un rapide coup d'œil l'ensemble d'une œuvre; ce qui est l'essentiel.

Dans un rapide avertissement mis en tête de ce premier fascicule, l'auteur résume ainsi son esthétique sur la matière : « Jugeant, non en critique d'art, mais en amateur et en curieux, prenant les artistes comme ils sont, non comme on s'imagine qu'ils devraient être; ne leur demandant que ce qu'ils font et nous tenant satisfaits s'ils le font bien; étranger au fatal préjugé qui porte à trouver le temps présent en tout inférieur au temps d'autrefois, nous sommes convaincu que l'art de la gravure est très vivace en France; rien de ce qui intéresse sa conservation ne nous demeure indifférent, et tout particulièrement, rien de ce qui touche à l'art spécial de l'illustration des livres, dans lequel il se dépense aujourd'hui une somme considérable d'efforts; ces efforts ne sauraient être trop encouragés. »

Nous ne pouvons que signaler, sans nous étendre davantage aujourd'hui, cette remarquable entreprise, appelée à rendre de si importants services aux historiens de l'art du XIXe siècle et aux bibliographes futurs.

Nous reviendrons sur cette publication lorsqu'elle sera à mi-chemin de son exécution; souhaitons que M. Béraldi ne nous fasse point trop languir et espérons que les amateurs d'estampes modernes (et, ici, un appel pressant leur est fait, en son nom, parmi les lecteurs du *Livre*) lui viendront fructueusement et heureusement en aide. Allons! Messieurs, à vos cartons! Notez et annotez en faveur d'une œuvre si nationale, et envoyez le tout à l'auteur.... chez l'éditeur Conquet!

U.

Hints on Catalogue Titles and on *Index Entries,* with a rough vocabulary of terms and abbreviations, chiefly from catalogues, and some passages from Journeying among Books, by Charles F. Blackburn. Gr. in-8° de XI-181 pages; cartonnage percaliné. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington.

Voici peut-être l'ouvrage le plus volumineux, sinon le plus complet, qui ait été écrit jusqu'à présent sur la *catalogographie* proprement dite. La rédaction d'un bon catalogue n'est pas chose aussi simple qu'on pourrait le croire; il faut avoir à la fois beaucoup de patience, d'attention, de soin matériel et de méthode pour y bien réussir, et l'on peut dire que rien n'est plus propre à donner aux apprentis bibliographes les habitudes de précision et d'exactitude qui leur sont indispensables, que de s'exercer, dès leur début, à une bonne et consciencieuse pratique de la catalogographie.

L'ouvrage que vient de publier M. Charles F. Blackburn a pour objet, comme le titre l'indique, de tracer les règles d'après lesquelles on doit rédiger les fiches ou bulletins composant le répertoire d'une collection de livres.

Disons tout de suite que les observations et les conseils de l'auteur s'adressent moins aux véritables *bibliographes* qu'aux *catalogographes* de profession. Expliquons-nous un peu sur cette distinction.

Le *bibliographe* proprement dit a généralement pour but d'étudier et de bien faire connaître une série de livres, soit d'une nature spéciale, soit d'une époque déterminée, soit encore relatifs à un sujet particulier; il fait souvent œuvre de critique, de littérateur, d'historien; ses études, bien que tenant un peu et presque forcément de la compilation, représentent le développement d'un plan, d'une idée conçue, on pourrait dire « créée dans son cerveau », et constituent, en somme, un travail vraiment personnel.

Le *catalogographe,* au contraire, n'est, le plus souvent, qu'un copiste; sa première vertu est l'exactitude, la seconde est la méthode; il n'a d'autre initiative à manifester que celle qui consiste à choisir un ordre quelconque pour le classement de ses fiches.

C'est donc, comme nous l'avons dit, le travail de ce dernier que M. Blackburn s'est proposé d'étudier, ou, pour parler plus exactement, de *réglementer.*

Or, suivant notre auteur, les procédés du catalogographe se modifient selon qu'il s'agit de rédiger le catalogue, ou d'une bibliothèque d'association (*Learned Society*), ou d'une collection particulière (*Private library*), ou de livres de fonds (*Publisher's Catalogue*), ou de livres d'occasion (*Second-hand books*), ou enfin de dresser le répertoire des *matières* contenues dans une collection de livres quelconque (*Indexing Catalogue of books for reference*).

Nous passons sous silence quelques subdivisions de moindre importance mentionnées par M. Blackburn, et nous nous abstenons également de le suivre dans les longs développements qu'il a donnés à son travail. Bornons-nous seulement à relever les principales idées qu'il a émises. Par exemple, il pense que la transcription textuelle du titre d'un livre ne suffit pas toujours à renseigner sur son contenu; il va même jusqu'à déconseiller ce procédé: ce qui montre bien, une fois de plus, que son essai ne s'adresse point aux vrais bibliographes. Dans certains cas, il veut que le nom de l'auteur figure avant toute autre indication sur les fiches; dans d'autres, il préfère que ce soit, non pas le premier mot du titre que l'on puisse lire d'abord, mais bien le mot le plus propre à indiquer la nature ou le sujet de l'ouvrage; dans presque tous les cas, il pense qu'on doit abréger autant que possible le titre des volumes. Dans tout ceci, M. Blackburn n'a pas tort de donner de tels avis. Son traité de catalogographie s'adresse à ses compatriotes, et l'on sait combien les titres des livres anglais sont souvent confus, alambiqués, surchargés d'incidences ou d'indications de séries, etc., etc. Les observations qu'il fait relativement aux livres scientifiques, aux traductions, aux livres illustrés, aux dictionnaires, aux noms propres traduits, ne sont pas moins fondées, ni moins judicieuses. Mais, nous le répétons, tout cela s'adresse bien plus aux catalogographes d'outre-Manche qu'à ceux de notre pays.

Quiconque, chez nous, a eu l'occasion de manier et de parcourir des catalogues anglais, a pu constater combien ils sont généralement défectueux au point de vue de la facilité des recherches; la classification par ordre alphabétique et par formats est détestable; les titres, mutilés et tronqués pour la plupart, ne disent quelque chose qu'à ceux qui connaissent déjà les ouvrages si mal décrits. M. Blackburn n'ignore pas ces défauts, il ne les dissimule ni ne les excuse; notons même qu'en plusieurs cas il rend pleine justice à la rédaction claire et méthodique des catalogues français; il fait plus encore, il s'en inspire pour conseiller aux catalogographes anglais l'adoption du plan suivant pour la rédaction de leurs fiches :

1. Le nom propre de l'auteur.
2. Ses noms de baptême ou ses initiales.
3. La qualité de l'auteur, si elle est indiquée.
4. Le titre du livre.
5. Description des illustrations, s'il y a lieu.
6. Indication de la série numérique, s'il y a lieu.
7. Le format.

8. Le nombre de pages.
9. Le prix.
10. Le lieu de publication.
11. Le millésime.

Ce plan ne répond point entièrement à celui des catalogographes français, mais il convient davantage aux dispositions typographiques des livres anglais; et, s'il venait à être adopté par nos voisins, il produirait un progrès sensible dans la rédaction de leurs catalogues.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans le travail de M. Blackburn; une des plus utiles est certainement le *Vocabulaire* de vingt pages à deux colonnes qui termine son volume. Il y a réuni, le mieux qu'il a pu, les termes ou abréviations biblio-catalogographiques actuellement en usage dans les divers pays de l'Europe centrale et tirés des langues latine, française, anglaise, hollandaise, allemande et italienne. Sans doute, ce vocabulaire n'est pas très complet et contient pas mal de hors-d'œuvre, mais, tel qu'il est, il peut rendre d'utiles services pour la lecture des catalogues étrangers. Si nos catalogographes ont peu de choses à apprendre dans les *Hints on Catalogue titles and on Index entries*, pour la rédaction des fiches, ils y pourront puiser, du moins, de profitables indications pour la rédaction des index et répertoires par ordre de matières.

En somme, le livre de M. Blackburn est un ouvrage fort estimable; on aimerait, sans doute, à y voir plus de clarté, à y trouver plus de méthode et des divisions mieux tranchées, mais tout ce qu'il dit est bon et l'on ne peut que souhaiter que tous les bibliothécaires et libraires de l'Angleterre mettent promptement en pratique les idées et les règles excellentes qu'il y a développées si consciencieusement.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Alcôve et boudoir, par Paul Avenel. — Paris, typographie de A. Quantin, 1885. Un vol in-18.

Ce recueil poétique n'est que la réimpression d'un livre de « scènes de la comédie humaine » publiées en 1855 dans le format in-8° et qui fut, paraît-il, interdit par les tribunaux peu de temps après son apparition. — L'auteur de *le Roi de Paris*, des *Antithèses morales*, des *Tablettes d'un fou* et autres ouvrages curieux, qui eurent leur heure de vogue il y a plus de trente ans, a voulu donner à une œuvre ancienne devenue très rare la consécration d'une édition de luxe tirée au nombre exclusif de deux cent cinquante exemplaires, tous numérotés sur papier du Japon, — un délicieux frontispice de Tofani, reproduit en héliogravure, ouvre ce joli volume de boudoir, dont l'imprimeur A. Quantin a fait un modèle d'élégante typographie. — Je ne connaissais pas Paul Avenel et j'ai pris un plaisir infini à lire ses poésies legères et fugitives, qui ont parfois l'allure aimable et folle de Grécourt, la verve de Vergier, qui parfois aussi montrent une philosophie amère à la Musset. — Contes et nouvelles en vers témoignent cependant d'une réelle originalité. — Dans *Eva, le Trou de la serrure, Blanchette, le Voyage au ciel du cardinal Zizi*, le spirituel poète déploie une personnalité qui charme; son vers est souple, bien cadencé dans un rhytme toujours heureux et qui est emprunté aux meilleurs rimeurs de notre histoire littéraire.

Ce livre d'*Alcôve et Boudoir* mérite donc d'être soigneusement recueilli par les lettrés et d'être catalogué par les bibliographes parmi les bons recueils de contes en vers de ce siècle. U.

La vierge Marguerite substituée à la Lucine antique. Analyse d'un poème inédit du xve siècle, suivie de la description du manuscrit et de recherches historiques, par un Fureteur. In-8° de 60 pages sur papier vergé, tiré à 500 exemplaires numérotés. Paris, 1885, Ve Adolphe Labitte.

Dans tous les temps, la pauvre nature humaine, vaincue par la souffrance, lorsqu'elle se reconnaissait impuissante contre la douleur physique, en a appelé de ses maux aux puissances surnaturelles, dieux ou saints, et a invoqué leur secours. Le « cas de M. Guérin », célébré par Edmond About, étant d'une rareté extrême du côté de la barbe, nous ne nous faisons, paraît-il, qu'une idée très imparfaite des douleurs spéciales de la parturition, c'est-à-dire de l'enfantement naturel, sans complications d'accidents d'aucune sorte. Qu'est-ce donc quand l'événement — on pourrait dire l'avènement — ne suit pas son cours normal? Eh bien, lecteur, si l'on en croit le sexe à qui tu dois ta mère, c'est tout simplement horrible. Nous ne sommes donc pas surpris que les Latins renouvelant le souvenir de vieux cultes locaux aient fait de la Héra grecque la *Juno Lucina*, ni que les chrétiens aient attribué à quelque héroïne du martyrologe romain la puissance bienfaisante de Lucine. Cette sainte

est sainte Marguerite, qui eut la gloire d'échapper à la concupiscence du misérable Olibrius, puis toute vive aux entrailles d'un affreux dragon qui n'était autre que le diable.

Un bibliophile qui signe modestement « un Fureteur » a eu la bonne fortune de rencontrer un poème manuscrit du xve siècle — inédit — dont il nous donne un fac-similé, — et qui chante les vertus de la Lucine chrétienne, ce poème de 1332 vers octosyllabes est charmant de grâce légère et de naïve simplicité. Nous devons des remerciements à l'aimable Fureteur qui nous l'a fait connaître en l'accompagnant de tous les documents complémentaires de la légende de sainte Catherine. E. C.

Le psautier de Metz. *Texte du* XIVe *siècle.* Édition critique publiée d'après quatre manuscrits, par François Bonnardot. Tome Ier : *Texte intégral.* Un vol. grand in-16, de la *Bibliothèque française du moyen âge*, publiée sous la direction de M. G. Paris et P. Meyer. Paris, F. Vieweg, 1885. — Prix : 9 francs.

Dans le tome second, M. Bonnardot donnera, avec l'introduction, une étude critique, une grammaire et un glossaire. En celui-ci, le texte seulement du psautier.

« Si l'un des premiers problèmes de la vie, a écrit M. Gladstone, est de trouver la paix de l'âme, si la condition la plus élevée pour la créature est d'entrer en rapport avec Dieu, alors toutes les merveilles de la lyre grecque pâlissent devant cette autre merveille, le livre des Psaumes. » Mais, pour ne savoir pas résoudre le problème du mal, met-on son espérance dans une sorte de Nirvâna; mais, à s'intéresser peu aux devenirs possibles de l'individu, fait-on profession de positivisme étroit, que l'on n'en est pas moins tenu, si d'ailleurs l'on est capable de comprendre et de sentir les beautés des poèmes de Pindare, par exemple, d'admirer, et bien autrement, les chants du psalmiste. Le drame est d'une grandeur incomparable : Dieu et l'homme comme en présence, la miséricorde et la justice divines en regard des défaillances humaines; le style, d'une beauté qui confond; en quelque langue que les psaumes soient traduits et qu'on les lit, ils communiquent ces sentiments si bien exprimés et par Bossuet, et par Chateaubriand, et par tant d'autres.

Pourquoi la lecture de ce psautiér de Metz « dou latin trait et translateit en romans en laingue lorenne, selonc la vériteit commune, et selonc lou commun laingaige, au plus près dou latin qu'en puet bonnement », produit-elle une impression plus vive que ne fait celle du recueil des psaumes dans la belle et savante Bible de Reuss? Parce que le lecteur pense deviner à quels besoins religieux répondait cette traduction « en laingue lorenne »? qu'il se reporte, sans en avoir conscience peut-être, à cette époque où, moins préoccupés des moyens d'embellir leur existence, les hommes, pris en général, avaient un plus grand souci de la vie éternelle, qu'il communie avec eux? Parce que ce vieux langage lui semble posséder par lui-même un charme des plus pénétrants, que ce charme s'ajoute à celui que l'œuvre dégage?

Comme les motets français des XIIe et XIIIe siècles publiés par M. Lavoix, le psautier est imprimé sur beau papier vergé en caractères elzéviriens. En même temps que l'esprit, les yeux sont contentés. F. G.

La Feuille à l'envers, par ÉDOUARD MONTAGNE. Un vol. in-8° cavalier, avec illustrations. Paris, Ed. Monnier et Cie, éditeurs. — Prix : 5 francs.

Je ne sais point si les livres qui composent cette collection bizarre, que la maison Monnier intitule *Collection joyeuse,* ont quelque succès auprès du public; à coup sûr, ceux qui acquièrent ces singulières productions ne sont ni des esprits quelque peu délicats ni des gens de goût, encore moins des bibliophiles.

Il est impossible de porter plus haut l'amour de la camelotte dans l'illustration, l'impression et l'enluminure; la Belgique seule serait susceptible d'enfanter de pareilles horreurs, et il est regrettable de constater, en France, un manque si complet de délicatesse et de goût.

Le texte de M. Montagne ne mérite guère une mention honorable; ce sont là de petites histoires grivoises à la manière de Silvestre, dont la librairie actuelle nous gave jusqu'au vomissement. Il serait temps de remiser un peu toutes ces boîtes à ordures, tout au plus bonnes à flatter l'odorat des concierges. Z.

Le capitaine Fracasse, de TH. GAUTIER, publié en trois volumes in-8°, avec un avant-propos par Mme Judith Gautier. Dessins de Charles Delort, gravés par Mongin. Paris, Librairie des bibliophiles. — Prix : 75 francs

Nous avons déjà parlé de cette publication, il y a deux mois, lors de l'apparition du premier volume, nous réservant de juger d'ensemble cette réimpression illustrée d'une des œuvres les plus mouvementées et les plus saisissantes du maître écrivain Théophile Gautier. Le troisième volume vient d'être mis en vente dans cette « bibliothèque artistique moderne » où MM. Jouaust et Sigaux comptent publier les chefs-d'œuvre du conte, du roman et du théâtre contemporain.

Le capitaine Fracasse est aujourd'hui trop connu de tous ceux qui aiment de près ou de loin les lettres pour que nous songions à exposer ici les belles qualités de cette œuvre incontestablement supérieure et typique; Mme Judith Gautier a cependant, dans une courte notice, raconté, en tête de cette nouvelle édition, l'histoire de la conception et de l'éclosion de ce roman d'aventure, qui eut, nous apprend-elle, deux dénouements, celui que nous connaissons et un autre beaucoup plus sombre, mais peut-être plus magistral, que Gautier proclamait littérairement plus artistique.

L'attrait principal de cette nouvelle édition de bibliophile est dans l'illustration très étudiée du peintre

Charles Delort, qui a composé pour ce livre quatorze dessins ou tableaux variés se rapportant aux incidents les plus dramatiques de l'ouvrage. On ne saurait nier que cet artiste n'ait apporté dans ces compositions un grand savoir, beaucoup d'étude et une science heureuse dans le groupement de ses personnages; aucune de ces scènes n'est sujet à critique: personnages, costumes, mouvement, décoration, rien ne bronche et M. Delort a conçu là une série qui lui fait le plus grand honneur.

Je voudrais pouvoir admirer à l'unisson la gravure de M. Mongin, mais ici il faut en rabattre; sans compromettre le dessin, elle l'alourdit quelque peu; il eût fallu moins de vigueur dans la morsure et plus de caresse de pointe sèche, plus d'harmonie blonde et enveloppante. Nous montrons ici peut-être une sévérité un peu excessive, car l'ensemble des planches gravées est très satisfaisant et la perfection, surtout dans l'interprétation d'une œuvre, est rarement de ce monde. Il faut n'avoir point publié un livre pour ne point connaître l'abîme qui sépare le rêve de l'éditeur de la réalité à laquelle il peut humainement atteindre.

MM. Jouaust et Sigaux nous annoncent, pour paraître dans cette même collection, le *Théâtre de Musset,* illustré par de Beaumont; *Jocelyn,* de Lamartine; *la Chartreuse de Parme,* avec dessins de Laurens; *Servitude et Grandeur militaires,* avec compositions de Le Blant. Voilà de quoi vider la poche de MM. les amateurs. Espérons qu'ils ne s'en plaindront point. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Librairie des Bibliophiles, en éveil sur tout ce qui peut intéresser les amateurs, a commencé dernièrement, par **les Almanachs de la Révolution,** une nouvelle *Collection de curiosités historiques et littéraires,* véritable lacune jusqu'alors dans son catalogue. Elle fait paraître aujourd'hui les curieux **Voyages de Piron à Beaune,** publiés par M. Honoré Bonhomme, qui s'est depuis longtemps acquis, par ses études historiques et littéraires, une réputation incontestée.

Les *Voyages de Piron à Beaune,* publiés dans le format grand in-18 jésus, qui permet de donner au texte de belles marges, sont imprimés avec un grand soin au prix de 3 fr. 50.

La même librairie vient de publier dans sa *Collection des petits chefs-d'œuvre* les **Fables de Fénelon,** composées pour l'éducation du duc de Bourgogne. Ce curieux recueil, d'une valeur littéraire incontestable, a eu jusqu'à présent peu de lecteurs, perdu qu'il était dans les éditions des œuvres complètes ou choisies de Fénelon, et il méritait certainement l'honneur d'une publication séparée.

La *Petite Bibliothèque littéraire* d'Alphonse Lemerre vient de s'enrichir des **Œuvres complètes d'Alfred de Vigny** dont nous avons déjà signalé huit volumes. **Stello** vient d'augmenter cette série. Les **Nouvelles**, d'André Theuriet, comprenant **Bigarreau, les Souffrances de Claude Blouet, l'Abbé Daniel, la Saint-Nicolas,** paraissent également dans cette mignonne bibliothèque et font suite aux **Nouvelles intimes** du même auteur. Signalons enfin **Jack,** le roman de Daudet, publié en deux volumes, et **l'Éducation sentimentale,** de Gustave Flaubert, en deux tomes également.

La *Petite Bibliothèque Charpentier,* si appréciée des amateurs pour son format élégant et commode (petit in-32 de poche), vient d'augmenter sa collection d'une œuvre d'Hector Malot intitulée **Une bonne Affaire.** C'en sera une surtout pour le lecteur de pouvoir se procurer, dans cette édition gracieuse et artistique, un intéressant roman de l'un des auteurs les plus répandus de notre époque.

BEAUX-ARTS

L'art et les grands idéalistes, par Erckmann-Chatrian. Un vol. in-18. Paris, 1885. J. Hetzel, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Définissez les termes », disait Voltaire qui, après avoir passé sa vie en polémiques de toute sorte, savait par expérience personnelle qu'il n'y a de discussion sérieuse qu'à la condition de s'être entendu tout d'abord sur la signification exacte des mots employés de part et d'autre. Cette précaution, qui est bonne en tout cas, est surtout nécessaire pour ce qui touche aux questions embrouillées par les métaphysiciens. Parmi celles où ils ont le mieux réussi à faire l'obscurité, on peut mettre au premier rang celles qui se rapportent à l'esthétique. MM. Erckmann et Chatrian, en cette œuvre nouvelle si différente des romans qui leur ont valu de si grands succès à l'étranger, ont éprouvé le légitime besoin de définir les mots que la nature même de leur travail allait ramener fréquemment sous leur plume. Dès la première page, ils abordent résolument la définition du beau. Après avoir, sur la foi d'une tradition couramment adoptée, attribué à Platon la célèbre niaiserie qu'il n'a jamais proférée : « Le beau est la splendeur du vrai », après l'avoir aisément traitée d' « absurde », après avoir rangé dans la même catégorie ou dans des catégories voisines toutes les définitions du même mot, antérieures à celle qu'ils vont nous proposer, les auteurs concluent par ces deux lignes : « Nous définissons le sentiment du beau : l'amour transformé en admiration par l'esprit humain. » — Voulant définir la mélodie, ils diront : « La mélodie vient de nous : c'est là

ce qu'on appelle le naturel... Il existe en nous quelque chose qui chante ou qui gémit, qui rit ou qui pleure... c'est ce quelque chose d'indéfinissable qui fait la mélodie. » Serons-nous plus heureux avec l'harmonie ? « L'harmonie est ce qui nous rattache à l'ensemble de la nature, ce qu'il y a de plus général dans l'art, de plus intellectuel ; la mélodie est ce qu'il y a de plus particulier et de plus sentimental. » — Et voilà pourquoi votre fille est muette. Mieux vaudrait s'abstenir, en dépit de Voltaire, que de définir ainsi. Il y a beaucoup de lieux communs dans le livre de MM. Erckmann-Chatrian, et les rares bonnes choses qui s'y trouvent ont été beaucoup mieux exprimées et plus clairement par Topffer, Adolphe Pictet, Eugène Véron et Taine dont il ne semble pas qu'ils soupçonnent l'existence. Ils ne paraissent pas soupçonner davantage que la beauté dans l'art et la beauté dans la nature sont choses distinctes. Tout au plus, leur livre peut-il passer pour un aperçu de l'histoire de l'art à vol d'oiseau. Que diable allaient-ils faire dans cette galère ? E. C.

Fleurs et peinture de fleurs. *France et Italie, Flandre-Hollande,* par Loir-Mongazon. Un vol. de 232 pages in-12. Paris, 1885. Librairie académique. Émile Perrin. — Prix : 3 fr. 50.

On nous dit que ce livre est une œuvre de début. Nous ne savons si l'auteur mènera jamais dans la carrière des pas retentissants, mais il n'y passera pas inaperçu. Il ne force pas la voix pour se faire écouter : la correction du discours, son élégance discrète, la finesse délicate des sentiments en un sujet aimable, la connaissance parfaite des écoles et des peintres et des œuvres dont il parle désignent suffisamment le volume de M. Loir-Mongazon à la sollicitude d'un public en quête d'œuvres de bonne compagnie.

Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie et *Mélanges archéologiques,* par Louis Lefort. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Plon.

Bien que les études réunies dans ce volume ne forment pas un ensemble parfaitement homogène, elles se rapportent pourtant à un même ordre d'idées qui leur est un lien suffisant. Elles sont consacrées, pour la plupart, à des questions qui intéressent l'histoire de l'art aux premiers siècles chrétiens. Le premier essai — et non le moins intéressant — traite d'un point capital touchant l'interprétation des deux figures de femmes placées dans l'admirable mosaïque de Sainte-Pudentienne. L'interprétation proposée en 1874 par M. Louis Lefort a été, depuis, adoptée par la plupart des savants qui s'occupent d'archéologie chrétienne. Mais à l'exception de quelques essais encore sur certaines peintures d'église, sur les fouilles de Rome, sur le musée du Latran, etc., les études de l'auteur se poursuivent dans le vaste champ souterrain des catacombes. Le chapitre le plus précieux de toute cette partie est occupé par la chronologie descriptive des peintures des catacombes romaines et des catacombes de Naples. Les fouilles se continuant au fond des vieilles nécropoles, ce travail, si important qu'il soit, quelques peines qu'il ait coûtées à l'auteur, quelques remaniements dont il ait été l'objet, ne saurait être considéré comme définitif. Chaque découverte apportant une information nouvelle, toute exhumation de fresques ignorées pourra conduire çà et là à quelque remaniement partiel ; mais désormais la chronologie restituée par M. Lefort trace les grands cadres où viendront se classer aisément tous les monuments non encore exhumés.

L'auteur, afin d'éviter dans son livre le mélange du latin et du français — en quoi son scrupule me paraît excessif — a francisé comme les Italiens ont déjà italianisé les mots *cubiculum, loculus* et *arcosalium* dont il fait « cubicule », « locule » et « arcoseuille », soit ; mais pourquoi *arcoseuille* et non *arcoseuil* que le neutre *arcosolium* paraissait imposer, le mot *solium* nous ayant déjà fourni « seuil » ?

Bibliothèque d'art ancien. Hans Holbein, par Jean Rousseau. Un vol. in-4° illustré de nombreuses gravures. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam. — Prix : 2 fr. 50.

Ce qui nous surprend le plus à l'examen de ce livre, ce n'est pas que M. Jean Rousseau, le directeur aujourd'hui des beaux-arts du gouvernement belge, après avoir longtemps habité Paris et publié de nombreuses études sur les arts dans les journaux français, ait présenté un tableau très complet, très exact de la vie de Hans Holbein, analysé son œuvre avec l'amour d'un homme sensiblement ému par le génie du maître d'Augsbourg, et défini ce multiple génie en des termes d'une chaude éloquence : nous le savions parfaitement capable d'un tel effort suivi d'un tel résultat. Ce qui nous étonne, c'est que la « Librairie de l'Art » puisse livrer au public à si bas prix un ouvrage qui ne comprend pas moins de trente-cinq gravures d'après les compositions du peintre et deux portraits de lui-même. Toutes ces gravures, il est vrai, ne sont pas également saisissantes. Les meilleures, à coup sûr, sont les fac-similés des dessins et des bois originaux. Mais la plupart des portraits précieux que nous apporte ce volume sont des reports de lithographie sur cliché typographique. Si fidèles que soient ces reports, je dirai plus : à raison de leur fidélité même, ils ont l'extrême froideur du procédé lithographique traité par un crayon maigre à l'excès. Mais nous ne perdons pas de vue que l'œuvre de Hans Holbein est avant tout œuvre de dessinateur, et que, par conséquent, la sécheresse du procédé de reproduction n'en altère pas le caractère. Et c'est l'essentiel. Tel quel, donc, le livre répond pleinement à son objet. E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

La côte des Esclaves et le Dahomey, par l'abbé PIERRE BOUCHE, ancien missionnaire. Un vol. (avec carte) in-18 jésus. Paris, Plon et Nourrit, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'abbé Bouche a passé sept années dans l'Afrique occidentale, sur cette côte insalubre, dénuée de toute végétation, infestée d'insectes énormes, brûlée de soleil; l'Européen ne peut guère s'y acclimater : s'il résiste aux insupportables insectes, il succombe à la soif dévorante.

La côte du Dahomey a reçu le nom significatif de côte des Esclaves : là se faisait le plus grand trafic de chair noire. L'abbé Bouche nous apitoie sur le sort de ces malheureux nègres, et, tout semblables à la brute qu'il sont, il les croit bons, *civilisables;* « mieux connu, dit-il, le nègre nous apparaîtra comme un frère ».

Le révérend et courageux missionnaire a rapporté, de sa vie sur le sol africain, des souvenirs et des notes dont il a composé un livre intéressant, surtout dans la première moitié. Il cause une véritable émotion en dépeignant les terribles thermites qui détruisent les maisons, en dévorant l'intérieur des murs; les énormes fourmis voyageuses qui, marchant en bataillons organisés, attaquent les quadrupèdes et même les hommes, les criblent et les dévorent.

Les mœurs, les légendes, la nourriture, le vêtement et la parure fournissent de curieux chapitres au narrateur.

Il est regrettable qu'il n'ait pas évité les redites, les détails traînants, les notions dejà trop vulgarisées sur la race nègre pour exciter suffisamment l'attention du lecteur fatigué. Une moitié de l'ouvrage fait ainsi tort à l'autre.

M. l'abbé Bouche a eu surtout le charitable but d'atténuer la brutalité cruelle des nègres; ils ne sont pas, selon lui, plus sauvages que ne furent les races latines, les Gaulois et les Germains. Il conclut donc à la possibilité, pour eux, d'un avenir de civilisation et de grandeur intellectuelle et morale. P. Z.

Le Pays des Amazones. *L'El-Dorado, les Terres à caoutchouc,* par F.-J. DE SANTA-ANNA NERY. Un vol. gr. in-8° de 384 pages, orné de 101 illustrations et de 2 cartes explicatives, avec un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Robert Kemp. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 10 francs.

De tout temps, le Brésil a été, pour les voyageurs français qui l'ont parcouru, un vaste sujet d'admiration, dont on retrouverait de fréquents témoignages dans les comptes rendus du *Livre.* Le développement extraordinaire de ce pays est, sans contredit, l'un des plus curieux phénomènes économiques de notre temps. Aucune région du globe n'a présenté peut-être, dans des conditions analogues, un plus éclatant exemple de ce que peut accomplir le travail appliqué à un sol recélant des richesses inépuisables. Cependant le gouvernement brésilien a besoin aujourd'hui des capitaux de l'Europe pour accroître encore son activité; il a dès lors pensé que l'Amazonie n'avait pas été vulgarisée suffisamment; c'est pourquoi l'Assemblée législative provinciale a confié à M. Santa-Anna Nery la tâche de faire connaître et apprécier la province de l'Amazone, et c'est ce que celui-ci tente aujourd'hui par la publication de ce livre.

S'il est vrai, comme le prétend M. Renan, que pour parler plus convenablement de la religion il faut avoir cru et ne plus croire, on peut dire, par analogie, que pour décrire convenablement un pays, il faut y avoir beaucoup vécu et l'avoir quitté depuis quelque temps. Brésilien, habitant aujourd'hui Paris, l'auteur est donc dans les meilleures conditions pour nous entretenir des splendeurs et des richesses de cette nature où s'écoulèrent ses jeunes années. Il l'a fait avec une telle chaleur patriotique que l'on serait porté à suspecter non la bonne foi de l'écrivain, mais la fidélité de ses récits merveilleux, si l'on n'avait été, au préalable, rassuré par la lecture de deux lettres de membres de notre Institut de France, M. le baron de Hübner et M. Émile Levasseur, confirmant l'exactitude des informations précieuses coordonnées et exposées par M. Nery avec une lucidité parfaite. Si, en effet, celui-ci ne songe pas à dissimuler ses légitimes prédilections de patriote, son attachement au sol natal ne trouble en aucune façon la liberté de son jugement. Le Brésil et la France ont d'anciennes et étroites relations de commerce et des liens de sympathie. Le travail de M. Santa-Anna Nery ne peut avoir de meilleur effet que de resserrer ceux-ci et d'entretenir celles-là. E. C.

Les Japonais. *Leur pays et leurs mœurs. Voyage autour du Monde,* par le comte RAYMOND DE DALMAS, avec une préface de Henri Duveyrier. Un vol. in-18 orné de gravures et accompagné d'une carte. Paris, librairie Plon, 1885. — Prix : 4 francs.

Après avoir vécu en Croatie, « pays qu'il connaissait comme la France », dit M. Duveyrier, qui nous présente l'auteur, après avoir visité l'Europe, l'Algérie jusqu'au Sahara, après avoir exploré à fond l'Islande, M. Raymond de Dalmas entreprit, il y a

deux ans, le tour du monde par l'ouest, c'est-à-dire en marchant au rebours de la rotation de la terre (pour lui, par conséquent, il y a une date qui n'a jamais existé). Traversant l'Atlantique, il n'a fait que brûler l'Amérique du Nord et l'océan Pacifique; mais, dès l'arrivée au Japon, il s'est mis à parcourir le pays, à tout observer, et de préférence les habitants. Aussi nous apporte-t-il aujourd'hui des renseignements utiles, intéressants, en partie nouveaux, sur cette société, qui non seulement a si puissamment conquis, par la virtuosité de son art, les sympathies de l'Occident, mais encore qui occupe une grande place dans la politique de l'extrême Orient.

Tous les aspects du Japon, tous ses phénomènes naturels se déroulent successivement, en ce livre, sous les yeux du lecteur. Il répond à ce que chacun désire savoir des Japonais, de leur histoire, de leur état politique et social, de leurs qualités et de leurs défauts. Les phases de leur civilisation, de leurs révolutions, de l'évolution religieuse y sont retracées avec une particulière précision. Un seul chapitre, dans l'œuvre de M. de Dalmas, nous a causé quelque surprise, celui où il parle de l'art japonais. Ici, l'auteur s'engage sur un terrain qui est familier à la plupart de ceux qui liront son livre autant qu'il semble le lui être peu; aussi, en certaines pages de ce chapitre, pourrions-nous relever presque autant d'hérésies que de lignes. En matière d'art, l'éducation de M. de Dalmas est à refaire entièrement; après quoi il éprouvera quelque regret d'avoir écrit qu'il n'existe pas de « véritables artistes » au Japon, que les Japonais « ignorent toutes les règles du dessin, n'ont aucune notion de la perspective et n'étudient pas la nature; que leur art, enfin, vient de la Chine et est resté chinois ». Nous ne prolongerons pas davantage la confusion assurément prochaine du galant homme qui a ajouté un bon livre de plus à la très riche bibliographie des ouvrages sur le Japon.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

La philosophie de Schopenhauer, par TH. RIBOT, directeur de *la Revue philosophique*. 2e édition. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Schopenhauer a laissé de nombreux admirateurs et le nombre en va grandissant; il a laissé peu de disciples, qui, eux, ne feront pas d'élèves. On peut parler déjà de l'influence exercée par l'auteur de *Parerga und paralipomena*, on ne dira jamais : l'école, de qui écrivit *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Ne visons pas l'Allemagne, mais, en France, on connaît moins le philosophe que l'écrivain. En France, on l'aime, parce qu'il était à demi Français, parce qu'il lisait Chamfort et Voltaire, parce qu'il détestait les Allemands, aussi parce qu'il était pessimiste. On devine bien que son pessimisme n'était pas pure tendance d'esprit, mais de regarder à son système, on n'y songe pas. On le juge bon observateur et bon peintre des travers humains; on l'approuve quand il demande qu'on ait de la pitié pour tant d'être banals ou vulgaires, — la pitié suppose l'indulgence peut-être, mais à coup sûr n'exige pas nécessairement la charité; — on admet avec lui, — car on est lettré, on est délicat, — que l'existence n'est pas un bien, qu'il est sage d'aspirer au néant, qu'en attendant le moment d'y retourner, l'art peut être une consolation.

Comme nous souhaiterions que ceux de nos écrivains qui invoquent si volontiers le nom de Schopenhauer lussent, sinon les ouvrages mêmes du philosophe, au moins l'étude si complète qu'a faite, de sa philosophie, M. Ribot! M. Ribot, en critiquant la théorie de la représentation et la théorie de la volonté, l'esthétique qui est vue générale et la morale du renoncement, s'en prend à l'idéalisme; mais spiritualistes ou matérialistes, positivistes réservés sur les questions de fin et d'origine, ou bien évolutionnistes professant avec enthousiasme « la vérité nouvelle », tous nos littérateure ne connaissent qu'une seule méthode pour la recherche du vrai, la méthode objective; il serait bon qu'ils sussent, même par les écrits d'un adversaire de l'idéalisme, ce qu'est la critique de la raison. Pour eux, cette deuxième édition d'un livre que nos universitaires n'ont pas laissé, — et c'était justice, — de goûter très vivement.

F. G.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 janvier.

Ouvrages présentés. — Tera : *Lettres de Champollion à Rosellini et à Léopold II de Toscane.* — Revillout : *Un poème satirique composé à l'occasion de la maladie du poète musicien Orudja.*

Lectures. — Charnay : Mémoire sur la civilisation toltèque. — De Lasteyrie : Mémoire sur une croix limousine à double traverse.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à la composition des commissions chargées de juger les concours. Voici ces commissions :

1. Traductions hébraïques (prix du budget) : MM. Renan, Derembourg, Schefer, Weil.

2. Instruction des femmes au moyen âge (prix du budget) : MM. Delisle, Jourdain, Hauréau, Meyer.

3. Numismatique (prix Allier de Hauteroche) : MM. Robert, le comte de Vogüé, Perrot, Schlumberger.

4. Institutions municipales de l'empire romain (prix Bordin) : MM. Egger, Léon Renier, de Rozière, Duruy.

5. Art étrusque (prix Bordin) : MM. Duruy, Heuzey, Perrot, Bréal.

6. Bibliographie des traductions arabes du grec (prix Brunet) : MM. Renan, Derembourg, Barbier de Meynard, Schefer.

7. Sinologie (prix Stanislas Julien) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Oppert.

8. Poésies françaises du moyen âge (prix Lagrange) : MM. Delisle, Luce, Meyer, d'Arbois de Jubainville.

Séance du 23 janvier.

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie et sur l'état d'avancement de ses publications.

L'Académie s'est ensuite formée en comité secret pour entendre l'exposition des titres de MM. Bargaigne, Léon Gautier, Longnon et Héron de Villefosse, qui posent leurs candidatures à la place vacante de membre titulaire.

Séance du 30 janvier.

Ouvrages présentés. — Vonga : *Les Helvètes à la Tène.* — Halévy : *Aperçu grammatical de l'allographie assyro-babylonienne.* — De Rossi : *Biblioteca della sede apostolica ed i Catalogi dei suoi manoscritti.* — Daloche : *Revue numismatique.*

Séance du 6 février.

Ouvrages présentés. — Ch. Tissot : *Fastes de la province romaine d'Afrique.* — Neymarck : *Turgot et ses doctrines.* — Pognon : *Inscription de Néron-Nesar, roi d'Assyrie.* — John Evans : *A Gold solidus of Louis le Débonnaire.*

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Quicherat.

Deux tours de scrutin ont eu lieu et ont donné les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.
MM. Bargaigne	11	27
Léon Gautier	8	3
Héron de Villefosse	7	2
Auguste Longnon	6	0

M. Bargaigne est élu.

Séance du 13 février.

Ouvrages présentés. — Desjardins : *Géographie de la Gaule romaine*, t. III. — Des Roberts : *Codex manuscrits de l'abbaye de Gorze.* — R. P. Colomb : Publications sur les langues polynésiennes.

Lectures. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe. — Charnay : *La civilisation toltèque* en Amérique.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 janvier.

Ouvrage présenté. — Barnier : *De l'occupation militaire en temps de guerre.*

Lecture. — Beaussire : les Principes formels et les conditions subjectives de la moralité.

Séance du 31 janvier.

Ouvrages présentés. — Belot : *Nantuckett, étude sur les diverses sortes de propriétés primitives.* — Amici Bey : *l'Égypte ancienne et moderne et son dernier recensement.* — Ch. Huit : *le Gorgias.*

Lectures. — Duchatellier : L'essai de socialisme de 1793, 94 et 95. — Janet : L'idée éclectique.

Séance du 7 février.

Ouvrages présentés. — Laroubière : *Théorie et pratique des obligations.* — De Czœrnig : *Les anciens peuples de la haute Italie.* — Vito la Mantia : *Histoire de la législation italienne.* — Vuitry : *Le désordre des finances de la France.* — Boutmy : *Études de droit constitutionnel.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Séance du 14 février.

Ouvrages présentés. — Barckhausen : *Registre de la Jurade.* — Pradier-Fodéré : *Traité de droit international public européen et américain.*

Lecture. — Ch. Huit : Mémoire sur le *Philèbe* de Platon.

Dans cette séance, M. Batbie a été élu, par 28 voix sur 39 votants, membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Faustin Hélie, décédé.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— L'Académie des sciences vient de décerner :

Le prix Gegner, de 4,000 francs, à M. Valson pour ses travaux sur les sciences positives;

Le prix maréchal Vaillant, de 1,500 francs, à M. Émile Rivière, pour ses recherches paléontologiques dans une région non encore explorée;

Le prix Francœur, de 1,000 francs, à M. E. Barbier, pour ses travaux relatifs au progrès des sciences mathématiques.

— L'Académie a également décerné les prix Montyon au concours de médecine et de chirurgie. Ont obtenu :

M. Testut, de la Faculté de médecine de Nancy, un prix de 2,500 francs;

M. Cadet de Gassicourt, un prix de 2,500 francs;

M. Leloir, un prix de 2,500 francs;

M. Bouceret, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Servoles, une mention honorable de 1,500 francs;

M. Fonssagrives, une mention honorable de 1,500 francs.

Des citations honorables ont été accordées aux travaux de MM. Coutaret, Bordier, Fua, Hache, Rambosson, Marc Sée et Vidal.

Prix Volta. — Le ministre de l'instruction publique vient de proroger au 30 juin 1887 le délai pour l'envoi des ouvrages adressés pour le concours du prix Volta.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir avec économie dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyens de transmission pour les dépêches, de traitement pour les malades.

ÉTRANGER

Italie. — Aucun compétiteur ne s'étant présenté pour concourir au prix institué par le ministère de l'instruction publique et dont le sujet était un *Essai sur la poésie latine en Italie pendant les* XIe *et* XIIe *siècles,* le délai fixé pour la réception des mémoires a été prorogé jusqu'au 23 avril 1888.

Russie. — L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a élu membres correspondants, dans la section des sciences physiques, M. Jamin, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, et, dans la section de langue et littérature russes, M. Louis Leger, professeur à l'École des langues orientales à Paris.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

NOMINATIONS.

Bibliothèque nationale. — M. Marchal, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé conservateur sous-directeur adjoint au département des imprimés, en remplacement de M. Henri Lavoix fils, appelé à d'autres fonctions.

Bibliothèque Mazarine. — M. Franklin, administrateur adjoint à la bibliothèque Mazarine, est nommé administrateur dudit établissement, en remplacement de M. Baudry, décédé.

— M. Armand d'Artois, conservateur de la bibliothèque des Sociétés savantes, est nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Henri Lavoix fils, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, est nommé administrateur adjoint de la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire.

Le budget des bibliothèques de la ville de Paris. — On sait que la ville de Paris possède ou subventionne un certain nombre de bibliothèques qui sont : 1° la Bibliothèque et Musée historique de la Ville, plus connus sous le nom de Bibliothèque et Musée Carnavalet; 2° une bibliothèque administrative; 3° les bibliothèques municipales; 4° la bibliothèque Forney; 5° les bibliothèques populaires.

Nous devons à l'obligeance de la Préfecture de la Seine communication du rapport présenté sur les différentes bibliothèques par M. Mesureur, au nom de la commission du budget; nous en extrayons les notes suivantes :

I. *Bibliothèque et musée historique de la ville de Paris.* — Reconstituée, dit le rapporteur, depuis 1871, après l'incendie qui l'avait totalement anéantie, la bibliothèque de la Ville compte aujourd'hui environ 70,000 volumes, 50,000 estampes et 20,000 médailles spécialement relatifs à l'histoire de Paris et de la Révolution française.

Les collections de tableaux, sculptures et objets historiques composant le musée se sont accrus dans les mêmes proportions et remplissent tout le local disponible de l'hôtel Carnavalet. Il importe d'achever au plus vite les constructions interrompues depuis huit ans et qui, dans l'état de ruine où on les laisse, produisent d'ailleurs le plus fâcheux effet et déshonorent notre musée *municipal,* déjà très populaire.

Le crédit demandé pour 1885 est le même que celui qui a été accordé depuis plusieurs années. Le conservateur fait observer que, dans l'impossibilité de prévoir les occasions exceptionnelles et les grandes ventes de livres, tableaux ou objets historiques qui pourraient se présenter au cours de l'exercice, il demande un crédit global, s'engageant à en faire le meilleur emploi dans le sens vraiment utile, quitte à faire annuler un reliquat ou à demander un crédit supplémentaire, suivant que les occasions le comporteront.

Le crédit demandé, 55,000 francs, est réparti ainsi, suivant les prévisions :

Acquisitions, matériel, etc. de la bibliothèque	25,000 fr.
Acquisitions, matériel, etc., du musée	25,000 »
Fouilles archéologiques	5,000 »
	55,000 fr.

Mais il importe de l'inscrire d'ensemble, sous un titre unique, pour permettre au conservateur d'user des ressources mises à sa disposition dans le sens où les meilleures occasions se présenteront, soit en livres, soit en tableaux, soit en objets historiques.

La bibliothèque reçoit, en moyenne, 40 lecteurs par jour, dont 10 auteurs préparant des travaux pour l'impression.

Le musée reçoit environ 500 visiteurs et 200 le jeudi.

D'accord avec l'administration, la commission du budget propose au Conseil municipal de voter ce crédit de 55,000 francs.

II. *Bibliothèque administrative.* — Elle comprend deux sections : l'une réservée aux ouvrages français, l'autre aux documents étrangers. L'administration et la commission proposent pour cette bibliothèque un crédit semblable à celui du dernier exercice, soit 15,000 francs.

D'après M. Mesureur, la situation de la bibliothèque administrative n'a pas sensiblement changé depuis l'année dernière. Elle est toujours au pavillon de Flore, et son fonctionnement est toujours à peu près limité aux seuls agents de l'administration, qui en tirent, du reste, le plus grand profit pour l'étude des questions qu'ils ont à traiter. Mais cette situation est sur le point de se modifier, d'une part, par le transfert de la bibliothèque dans le local qui lui est réservé à l'Hôtel-de-Ville, et, d'autre part, par l'ouverture au public de la salle de lecture, où l'on trouvera une collection, unique à Paris, d'ouvrages et de documents fort utiles et fort intéressants sur toutes les branches de l'administration en France et à l'étranger.

Voici un aperçu des opérations faites et des accroissements obtenus en 1884 pour les deux sections, française et étrangère, de la Bibliothèque administrative.

1re section. — Bibliothèque administrative française.

Cette section, qui possédait l'année dernière 10,567 volumes, s'est enrichie en 1884 de 1,221 nouveaux volumes provenant d'achats ou de dons; ce qui fait un total de 11,788 volumes, sans compter les collections des ministères, des départements et des grandes villes de France, dont les publications, reçues assez régulièrement, se sont augmentées d'environ 1,200 brochures.

Parmi les ouvrages achetés, on peut signaler le *Journal du Palais* et la *Revue du Notariat*, qui complètent, pour l'étude et les recherches, les grandes collections juridiques de Sirey et de Dalloz que possède déjà la bibliothèque.

Au nombre des dons, on peut citer les collections complètes, accordées par le ministère de la marine, de la *Revue coloniale,* des *Annales maritimes et coloniales* et du *Bulletin officiel de la marine.* La Ligue de l'enseignement a donné également la collection de ses bulletins et de ses comptes rendus.

L'une des principales opérations de la Bibliothèque administrative française, en 1884, a été la reliure d'une partie de ses volumes qui, encore brochés, étaient exposés à se détériorer; 2,362 volumes ont été reliés depuis le commencement de l'année.

Le double catalogue méthodique et alphabétique a continué à être tenu avec soin et complété en ce qui concerne les documents des ministères, des départements et des villes de province, pour faciliter, autant que possible, les recherches et remplir les lacunes dans les publications de ce genre spécial.

Enfin, l'impression du catalogue méthodique, qui rendra de grands services ultérieurement, surtout quand la bibliothèque sera fréquentée par le public, a été encore retardée jusqu'à l'installation à l'Hôtel-de-Ville, en raison des changements qui pourront être adoptés au classement des ouvrages, par suite de leur installation dans un nouveau local.

2e section. — Bibliothèque administrative étrangère.

Cette section n'a pas reçu de moindres accroissements que la précédente, qu'elle dépasse même, sinon en intérêt, du moins au point de vue du nombre des volumes, dont le chiffre s'élève actuellement à 15,084.

Elle a reçu, en 1884, 227 volumes, par suite d'achats ou de dons, et 1,044 volumes par voie d'échange avec les bibliothèques ou administrations étrangères.

Parmi les acquisitions, on doit signaler un grand nombre d'ouvrages allemands, anglais, italiens, hollandais, danois, etc., concernant l'organisation des provinces et des municipalités. Cette intéressante collection, dont il a été traduit de nombreux extraits, permettra de faire la comparaison de l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine avec les divers régimes municipaux et provinciaux existant en Europe.

Entre autres documents obtenus gratuitement de l'étranger, il faut citer de nombreux documents sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques publiques en Europe et aux États-Unis, sur le balayage des villes, l'enlèvement et l'utilisation des immondices dans les principales villes de l'Europe, documents déjà utilisés par l'administration pour l'étude des questions similaires concernant la ville de Paris.

Les documents d'échange qui, de notre part, consistent uniquement en publications émanant des services de la Préfecture (budgets et comptes de la Ville et du département, procès-verbaux, rapports et documents du Conseil général et du Conseil municipal, publications de la direction de l'enseignement primaire et de la direction des travaux, etc.), ont continué à être envoyés, en grande partie, par le service international d'échanges existant au ministère de l'instruction publique. Le surplus a été transmis par l'entremise des ambassades étrangères à Paris, qui ne font pas de difficultés, en général, à se prêter à ce genre d'envoi.

La bibliothèque administrative étrangère a fait relier également, en 1884, un assez grand nombre d'ouvrages (426), tout en évitant cette dépense pour les brochures d'un intérêt secondaire.

Enfin, les divers catalogues de la bibliothèque étrangère ont continué à être tenus avec le plus grand soin par pays, par matières, par noms d'auteurs, etc., pour faciliter les recherches toujours délicates en matière d'ouvrages étrangers. Les lacunes que ces catalogues révèlent font l'objet d'une correspondance suivie avec les établissements intéressés et sont à peu près comblées.

Il y a lieu de croire que cette bibliothèque, rendue publique comme la section française avec laquelle elle sera placée à l'Hôtel-de-Ville, sera fort appréciée par les travailleurs, toujours nombreux à Paris, qui pourront puiser aux sources mêmes les renseignements originaux et uniques concernant l'administration des villes et des États étrangers.

III. *Bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de Paris.* — Le crédit ouvert au budget de 1884 pour les bibliothèques municipales n'était que de 171,700 francs. Pour l'année 1885, l'administration, d'accord avec la commission, propose au conseil une augmentation de 35,700 francs, soit un crédit de 207,400 francs.

Le service des bibliothèques municipales n'a pas cessé de s'accroître depuis l'année dernière, tant sous le rapport du nombre des bibliothèques qu'au point de vue des résultats obtenus; ce qui explique l'augmentation demandée. En effet, par application d'un principe précédemment admis par le Conseil municipal et consacré par ses délibérations des 31 octobre 1883 et 10 avril 1884, un assez grand nombre de bibliothèques municipales de quartier ont été créées dans des écoles communales, soit à l'aide de ressources spéciales votées à cet effet, soit au moyen du crédit ordinaire des bibliothèques, dont une partie est réservée chaque année aux créations nouvelles. Actuellement, il existe 39 bibliothèques municipales en plein fonctionnement, dont 20 installées dans les

mairies et 19 dans diverses écoles communales; le nombre de ces dernières sera très prochainement porté à 24 par l'ouverture des bibliothèques de la rue du Rendez-vous, du boulevard du Montparnasse, de la rue du Poteau, de la rue Fessart et de la rue Étienne-Marcel, qui sont en formation et dont les frais de premier établissement seront payés au moyen des ressources de l'exercice 1884. Enfin, deux autres bibliothèques doivent être créées au commencement de 1885, sur le crédit ordinaire, avenue Rapp et rue du Ranelagh; ce qui portera à 46 le nombre des bibliothèques municipales devant fonctionner l'année prochaine.

Ces diverses créations, faites ou à faire, se justifient par le succès vraiment remarquable des bibliothèques déjà fondées, qui témoignent, par la faveur dont elles jouissent auprès du public, des besoins auxquels leur fondation avait pour but de satisfaire. Voici d'ailleurs quels ont été les résultats obtenus pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884 :

Livres lus sur place	117,046
Livres prêtés à domicile	582,716
Total	699,762

Pendant la période précédente, le nombre des livres lus sur place avait été de 106,468
et celui des livres prêtés à domicile, de 407,819

Soit, au total.............. 514,287

ce qui constitue au profit de la période la plus récente une différence, pour la lecture sur place, soit 9 %, de........ .... 10,578 volumes,
et, pour le prêt à domicile, soit
42 %, de....................... 174,897 volumes.

Soit, un total de... 185,475 volumes.

Par suite, l'augmentation d'une année à l'autre a été, pour la lecture sur place, de 9 %; pour le prêt à domicile, de 42 %, et, pour l'ensemble des deux services, de 36 %. Par rapport à la période 1881-1882, où le nombre des livres lus avait été de 363,322, l'augmentation n'est pas moindre de 92 %.

Au point de vue de la nature des ouvrages, les livres lus se décomposent ainsi :

Sciences, art et enseignement	65,016
Histoire	58,766
Géographie, voyages	64,579
Littérature, poésie, théâtre	84,576
Romans	400,631
Langues étrangères	3;220
Musique	22,964
Total égal	699,752

L'activité intellectuelle de la population parisienne s'accroît sans cesse; le devoir de l'administration municipale est de suivre ce mouvement et de créer de nouveaux centres d'instruction pour rapprocher, autant que possible, les livres des lecteurs. L'institution de bibliothèques municipales dans les écoles communales a été une heureuse idée, qui permet d'augmenter, avec le minimum de frais, le nombre des bibliothèques municipales, en utilisant les locaux scolaires disponibles le soir et en chargeant, moyennant une faible rétribution, les instituteurs communaux des fonctions de bibliothécaires, auxquelles ils sont éminemment propres.

La mesure n'est, du reste, qu'en cours d'exécution et n'a encore été appliquée que partiellement. Un assez grand nombre de quartiers (34) resteront encore, malgré les créations précitées, dépourvus de bibliothèques municipales.

Quoi qu'il en soit, en admettant provisoirement le chiffre de 46 pour les bibliothèques municipales devant exister en 1885, il y a lieu de pourvoir, pour l'avenir, au fonctionnement des bibliothèques nouvelles dans les mêmes conditions que les anciennes, au point de vue du personnel et du matériel. C'est là, en partie, le but de l'augmentation de crédit demandée.

IV. *Bibliothèque spéciale d'art industriel, dite Bibliothèque Forney.* — Cette bibliothèque, de fondation récente et due aux libéralités de M. Forney, ne peut encore donner lieu à des observations. La commission du budget propose, pour l'entretien de cette bibliothèque, un crédit de 7,500 francs.

V. *Bibliothèques populaires libres.* — Elles sont au nombre de 15; tous les arrondissements, à l'exception des Ier, IVe, IXe, Xe et XVIIe, en sont pourvus. Chacun reçoit une subvention de 2,000 francs, soit un crédit total de 30,000 francs, que la commission du budget approuve, cette année, comme les années précédentes.

La situation matérielle et morale des bibliothèques populaires libres de Paris continue, dit M. Mesureur, de justifier l'intérêt que le Conseil municipal et l'administration témoignent à ces établissements. Les résultats de l'exercice qui vient de se clore (du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884), rapprochés de ceux de l'exercice précédent, accusent en général une progression sensible dans le mouvement des lectures.

Pendant cette période, le fonds de ces bibliothèques a notablement augmenté; le nombre des volumes qu'elles possèdent est actuellement de . . . 70,655
il était, au 30 septembre 1883, de.......... 64,582
d'où une différence en plus de............. 6,073

La plus richement dotée, et de beaucoup, est celle du Ve arrondissement, dont le catalogue ne comporte pas moins de 9,916 numéros. Une partie du fonds a été constituée par des legs, notamment par le legs Louis Blanc. Vient ensuite la bibliothèque du XIXe arrondissement, qui a inauguré une succursale le 1er août dernier et qui, ses deux fonds réunis, possède aujourd'hui 6,736 ouvrages, puis celle du XIVe arrondissement, avec 6,220 volumes; dans celles des XIe, XIIe et IIIe arrondissements, le nombre des volumes dépasse 5,000; il est un peu moindre dans les VIe, XXe, XVe et XVIIIe arrondissements; il descend au-dessous de 3,000 dans les XIIIe et VIIe arron-

dissements, n'est plus dans le VIIIe que de 2,666, dans le XVIe que de 1,998, et enfin dans le IIe que de 1,539.

Comme nombre, les romans occupent toujours le premier rang. Ce sont aussi les ouvrages les plus demandés par les sociétaires, pour la plupart ouvriers et artisans, qui cherchent plus volontiers dans leurs lectures, après une journée de travail, un délassement facile qu'un sujet d'étude et une application d'esprit. Le mouvement des prêts accuse, pour ce genre d'ouvrages, un chiffre total de 115,000 environ. (On ne peut donner ici qu'une approximation, deux bibliothèques n'ayant pas fourni la décomposition qui leur était demandée.)

Les chiffres les plus élevés sont fournis par la bibliothèque du XIIe arrondissement (15,578 lectures), par celle du XIe arrondissement (14,586 lectures); et par celle du XIVe arrondissement (13,540 lectures); peut-être est-il bon d'ajouter que ces trois bibliothèques sont celles qui comptent le plus de sociétaires femmes.

Les récits de voyages également sont beaucoup lus (environ 12,000 lectures); l'histoire vient ensuite (environ 10,000).

C'est dans les XIVe, XXe, XIIIe et V^e arrondissements que les ouvrages traitant des sciences morales et politiques, de la philosophie et du droit trouvent le plus de lecteurs.

Il a paru intéressant de comparer le mouvement des lectures au nombre des lecteurs inscrits dans chaque bibliothèque; cette étude donne les résultats suivants : c'est dans la bibliothèque du IIe arrondissement qu'on lit le plus; chaque lecteur inscrit y lit, en moyenne, 36 ouvrages. Les autres bibliothèques se succèdent dans l'ordre suivant :

XIe	arrondissement.	Nombre de lectures	par sociétaire.	33
IIe	—	—	—	32
XXe	—	—	—	30
XIIIe	—	—	—	29
XIVe	—	—	—	28
XIIe	—	—	—	25
XVIIIe	—	—	—	24
V^e	—	—	—	23
XVe	—	—	—	21
VIIe	—	—	—	19
XIXe	—	—	—	16
VIIIe	—	—	—	7
VIe	—	—	—	5
XVIe	—	—	—	4

Au total, le nombre des lectures pour les 15 bibliothèques a été de 161,892, ce qui représente une augmentation de 22,191 sur l'exercice précédent.

Cette augmentation a été sensible surtout dans les XIIe et IIe arrondissements, où elle dépasse 5,000; le Ve où elle excède 3,000; les XIXe, XVe et XIVe arrondissements où elle approche de 2,000.

Des inscriptions nouvelles ont porté à 6,943 le nombre total des sociétaires, qui était, au 30 septembre 1883, de 6,428, soit une augmentation de 515. La majorité appartient de beaucoup aux ouvriers artisans. On compte aussi dans le nombre quantité de femmes; elles sont en majorité dans le XIe arrondissement (262 femmes et 259 hommes). Mais c'est dans les XIIe et XIVe arrondissements qu'elles figurent en plus grand nombre sur les registres du personnel (302 et 339).

La situation financière est partout des plus satisfaisantes. On constate un total de recettes de 77,933 fr. 18 pour un total de dépenses de 55,332 fr. 39, d'où un reliquat disponible de 22,600 fr. 79.

L'année précédente, le chiffre des recettes n'atteignait

que....................................	73,128 80
celui des dépenses....................	50,513 26
Le reliquat était le même..............	22,615 54

Mais il est à remarquer que la période sur laquelle portent les renseignements fournis (1er octobre — 30 septembre) ne correspond pas à l'exercice financier; que les plus importantes acquisitions de livres se font forcément à l'entrée de l'hiver, qui est la saison où le mouvement des lecteurs s'accentue davantage, et où par suite il se produit le plus de demandes d'achats nouveaux; et qu'ainsi une partie de ces reliquats ne manquera pas d'être épuisée avant le 1er janvier prochain.

En résumé, les renseignements et les chiffres qui précèdent montrent, d'une part, l'accroissement progressif que prennent d'année en année les bibliothèques populaires libres de Paris et, d'autre part, établissent de quelle importance est pour elles la subvention qui leur est allouée par la Ville et qui représente 38 °/₀ de leur revenu total.

Il est bon de rappeler, en terminant, que bon nombre de ces bibliothèques continuent d'organiser des séries de conférences, des cours et des excursions qui sont très suivis, et que celle du VIIe arrondissement met toujours à la disposition des directeurs des écoles communales de l'arrondissement des livrets de sociétaires destinés à être distribués en récompense aux élèves les plus studieux.

Comme il a été indiqué plus haut, la bibliothèque du XIXe arrondissement est arrivée à réunir un assez grand nombre d'adhérents et des ressources assez importantes pour s'augmenter d'une succursale, sise rue de Flandre, qui a été inaugurée le 1er août 1884.

Les bibliothèques militaires. — On sait que, depuis assez longtemps déjà, l'administration militaire s'est préoccupée de créer, dans les casernes des principales villes de garnison ainsi que dans certains forts, des bibliothèques militaires destinées à distraire un peu et à instruire en même temps les hommes de troupes.

L'initiative privée a largement aidé, dans cette circonstance, à l'action administrative, et des dons, en argent ou en livres, ont permis de donner à cette utile organisation un certain développement.

Nous apprenons que, sur la proposition de plusieurs groupes et sociétés agricoles, elle va recevoir une extension encore plus active.

Partant du point de départ que la grande majorité des conscrits appartiennent aux populations rurales, ces associations ont pensé que des ouvrages pratiques

d'agriculture figureraient avantageusement dans les bibliothèques militaires.

Indépendamment du plaisir que peuvent éprouver un grand nombre de jeunes soldats à avoir entre les mains des ouvrages les entretenant des questions, des occupations qu'ils connaissent et qu'ils aiment, les agriculteurs qui se mettent à la tête de ce complément d'organisation espèrent maintenir ainsi chez ceux-ci le goût des choses agricoles. Ils espèrent exercer une certaine action sur la détermination que devra prendre, à l'issue du service, l'homme libéré pour le choix d'une carrière.

M. le ministre de l'agriculture a promis son appui; il approuve l'introduction des ouvrages d'instruction rurale dans les bibliothèques militaires, et, de concert avec l'administration de la guerre, des dons de livres doivent être effectués dans ce but par l'État.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le budget des bibliothèques de l'empire d'Allemagne.* — Le projet budgétaire du ministère de l'instruction publique de Prusse, pour l'année 1885-86, alloue les sommes suivantes aux bibliothèques du royaume :

1. Élaboration de catalogues et dépense fixée pour compléter les collections de toutes les bibliothèques universitaires : 156,250 francs.

2. Dépenses pour les travaux préliminaires de réorganisation de la bibliothèque royale de Berlin : 31,250 francs.

3. Somme allouée pour compléter les collections et les travaux du catalogue de la bibliothèque royale de Berlin : 93,750 francs.

L'exposé des motifs constate que les collections d'ouvrages de théologie, d'histoire, de littérature almande, de médecine et de sciences naturelles sont loin d'être complètes et qu'il est urgent de terminer les travaux du catalogue qui sont en élaboration.

Acquisitions de manuscrits orientaux réalisées par la bibliothèque royale de Berlin pendant le second semestre de 1884.

a. Une collection de 56 manuscrits arabes ayant appartenu au professeur Bernard Maimon, de Bagdad.

b. Une collection de 23 manuscrits arabes du midi de l'Arabie provenant de l'explorateur Ed. Glaser.

c. 17 copies de textes sanscrits, don de la veuve du professeur Dr Goldschmidt, de Strasbourg.

d. 1,052 manuscrits arabes, turcs et persans, réunis par M. C. Landberg pendant ses voyages dans l'Orient et achetés pour 87,500 francs à la maison Brill, de Leyde.

e. Une collection de 270 manuscrits syriaques provenant du professeur Sachan.

C'est l'empereur d'Allemagne qui a fait acheter les deux plus grandes collections et qui en a fait don à la Bibliothèque royale.

Le « *Paulus Museum* ». — A l'occasion du centenaire de Luther, le *Paulus Museum* de Worms a reçu en don une collection remarquable formée par le capitaine Max Heydl. Elle contient, entre autres raretés, la bible imprimée à Worms en 1539; la première édition du *Recueil d'hymnes* publié à Wittemberg (1544), les *Psaumes de la Pénitence* (1517), les *Quatre-vingt-quinze thèses,* et quelques lettres autographes de Luther.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Pigeonneau vient de faire paraître à la librairie Cerf la première partie d'une *Histoire du commerce de la France.* Elle va depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle et comprend trois livres : I. *Le commerce de la Gaule;* II. *Le commerce de la France au moyen âge ;* III. *Période de transition entre le moyen âge et les temps modernes.*

L'ouvrage aura trois volumes; le second, commençant au début de la révolution économique qui inaugure les temps modernes, se terminera avec le XVIIe siècle; le troisième s'arrêtera à l'ancien régime.

— L'exposition des dessins, aquarelles et estampes de Gustave Doré est ouverte au Cercle de la Librairie depuis le 4 mars. Nous aurons à revenir sur cette exposition. Pour en conserver le souvenir, l'administration du Cercle a fait paraître un volume contenant : 1° une notice biographique de Gustave Doré, par M. Georges Duplessis, conservateur au département

des Estampes de la Bibliothèque nationale ; 2° un catalogue descriptif des dessins, aquarelles et œuvres diverses exposés dans les salons du Cercle, avec les noms des amateurs français et étrangers qui les possèdent et les ont prêtés ; 3° une bibliographie renfermant la liste des ouvrages français et étrangers qui contiennent les dessins de Doré, et une autre liste des nombreux dessins donnés par Doré aux divers recueils périodiques ; 4° la nomenclature de toutes les œuvres de Doré qui ont figuré successivement soit au Salon annuel, soit aux expositions des sociétés particulières...

Le volume est illustré d'une eau-forte de Lalauze, d'après le grand portrait de Gustave Doré peint par Carolus Duran.

— Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé des almanachs ; de nombreuses et intéressantes publications historiques et bibliographiques ont paru sur ce sujet en France (Nisard, Pouy, Socard, Welschinger, etc.), en Belgique et en Suède. Le *Véritable Messager boiteux de Berne et de Vevey* vient d'avoir son historien, M. Jules Capré (Vevey, Lœrstcher, 1884, 1er vol. in-4°, 158 p.). L'auteur étudie l'histoire et les origines du *Messager boiteux*. Ce recueil remonte à cent soixante-dix-sept ans, mais, comme on le voit par le catalogue dressé à la fin du volume, dès 1508, la ville de Zurich avait son *Almanach* ou calendrier, et plusieurs autres villes de Suisse ont publié des almanachs depuis cette époque. La couverture du *Messager boiteux*, on le sait, est ornée d'une gravure sur bois qui représente un messager invalide, présentant un pli cacheté à trois autres personnages ; au milieu d'eux est un enfant qui pleure. M. Capré croit que cette gravure rappelle l'incendie du Palatinat, en 1674. Il y a, en effet, dans le fond du tableau, une ville fortifiée, livrée aux flammes et entourée de combattants ; d'ailleurs, le premier *Messager* parut deux ans après ces ravages du Palatinat qui avaient excité la « vigoureuse haine des Allemands pour la France. » Il se pourrait donc que l'éditeur de l'*Almanach* ait cru frapper les imaginations et assurer le débit de son recueil en représentant les horreurs ordonnées par Louvois. M. Capré s'imagine même que le pli présenté par le *Messager* n'est autre que le cartel envoyé à Turenne par l'Électeur palatin. Cette hypothèse nous paraît peu vraisemblable. Il est également à regretter que M. Capré n'ait pu découvrir si Antoine Souci, l'ancien éditeur du *Messager*, est un nom réel ou un pseudonyme. Mais on trouve dans ce livre, outre des renseignements intéressants, de nombreux fac-similés qui représentent soit les illustrations du *Messager boiteux* depuis son origine, soit les gravures de divers calendriers et almanachs du XIIIe au XIVe siècle.

(*Revue critique d'histoire et de littérature*).

La bibliographie de la partie liturgique ancienne de la grande bibliothèque formée par Charles-Louis de Bourbon, duc de Parme, avait paru en 1878, établie par les soins du bibliothécaire, M. Anatole Alès, sous le titre de *Description des livres de liturgie imprimés aux* XVe *et* XVIe *siècles*. Le duc étant mort en 1883, le petit-fils du défunt a voulu que les livres anciens acquis depuis 1878 fussent décrits et qu'un supplément fût publié. Ce supplément vient de paraître ; il contient des notices sur une trentaine d'articles nouveaux, au nombre desquels se trouvent neuf manuels liturgiques se référant à des diocèses ou à des abbayes non représentés dans la *Description* de 1878. Ces diocèses sont ceux de Drontheim, d'Embrun, de Tarragone, d'Upsal, de Vérone, de Waesteras et d'York, et les monastères se nomment Saint-Facundus, de Valladolid et Saint-André de Zira, de Venise. Le plan de cet appendice est le même que celui du livre ; il renferme jusqu'aux notes historiques sommaires.

Ce fascicule, d'environ 50 pages, imprimé sur beau papier de Hollande, est un document précieux, désormais indispensable à quiconque aura à s'occuper de l'histoire des livres de liturgie.

— Une *Notice biographique sur Charles-Joseph Tissot* vient de paraître chez l'éditeur Klincksieck. Elle est due à M. Salomon Reinach.

— M. Danel, de Lille, vient de publier une *Note sur l'origine de la typographie.*

L'auteur n'a pas eu la prétention de donner dans sa brochure des documents nouveaux sur l'origine de l'imprimerie ; il a voulu simplement coordonner les idées les plus récentes et généralement admises aujourd'hui sur les origines de la typographie.

Cette plaquette, parfaitement imprimée, est illustrée de fac-similés xylographiques et typographiques.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Hoyer, professeur à l'École supérieure technique de Munich, vient de faire paraître sur *le papier et sa composition* une étude qui a été, aussitôt son apparition en Allemagne, traduite en français. L'ouvrage est imprimé sur dix sortes différentes de papier.

Autriche. — M. Landau, riche particulier autrichien qui a longtemps habité Florence, vient de publier un *Catalogue des livres, manuscrits et imprimés, composant la bibliothèque de M. Horace Landau.* — Ce volume de 600 pages, dont l'exécution typographique est remarquable, sort des ateliers de la *Tipografia delle arte della Stampa,* à Florence.

Ce catalogue donne l'exacte reproduction à échelle réduite du titre original des ouvrages les plus rares de la collection. — La description des livres et les courtes notes bibliographiques qui les accompagnent semblent être faites avec beaucoup de soin.

La collection comprend plusieurs anciennes éditions d'ouvrages italiens et allemands et un assez grand nombre de premières éditions d'auteurs mo-

dernes, tels que Gœthe, Schiller, de Vigny, Hugo et Dumas.

Citons, parmi les trésors de cette collection, un manuscrit de la *Divina commedia*, datant du XIVe siècle; la première édition de ce poème, imprimée par Numeister (Foligno, 1472), celle par Vindelius de Spira (Venise, 1477), et un exemplaire unique des *Trionfi*, par Pacini, Florence, 1503.

Le catalogue donne la collection complète des *Grands voyages de De Bry* avec le texte latin, un grand nombre de *mazarinades*, une trentaine de *rappresentazioni sacre* du XVIe siècle, et enfin vingt et un portraits gravés à l'eau-forte par Van Dyck.

Italie. — Le second fascicule des *Studi di filologia romanza*, par le professeur E. Monaci, vient de paraître. — Ce fascicule contient des notes bibliographiques du professeur E. Teza, relatives à une *Sylva de varios romances*, imprimée à Valence en 1598, la *Passione et Risurrezione*, petit poème véronais du XIIIe siècle, et une étude du professeur G. Mazzatinti sur l'œuvre de *Bosone da Gubbio.*

— *Occioni-Bonaffous, Bibliografia storica friulana dal 1861 al 1882, Accademia di Udine.* — Udine, Paolo Gambierasi, gr. in-8°, 419 p.

Cet ouvrage est une suite à la *Bibliografia del Friuli*, par Gius. Valentinelli, mais a sur celle-ci l'avantage de donner force notes explicatives sur les livres qui figurent dans la bibliographie. — L'auteur a choisi, pour classer les 729 numéros de ce catalogue, l'ordre chronologique, tout en ramenant les ouvrages décrits, suivant les matières traitées, en sept divisions principales.

— *C. Castellani, le biblioteche nell' antiquita dai tempi piu remoti alle fine dell' impero romano d'Occidente.*

Ce petit ouvrage de 60 p. in-8° contient des choses intéressantes, en particulier sur les bibliothèques de Rome.

— M. Ruggero Bonghi vient de publier une petite étude d'une soixantaine de pages sur *Arnaldo da Brescia.* — Quoique brève, cette étude ne laisse pas d'être complète et résume, en somme, tout ce qui a été dit sur le célèbre réformateur du XIIe siècle.

M. S. Lapi, l'éditeur de ce petit volume, vient d'en publier un autre non moins intéressant, sous le titre : *Pensieri, massime e giudizi estratti dalla Divina commedia*, par Lorenzo Bartolucci. — Les pensées et les maximes du Dante y sont classées en 16 paragraphes subdivisés à leur tour, ce qui permet au lecteur de retrouver facilement toutes les citations faites dans le volume. — Ce petit ouvrage, avec les nombreuses notes qui l'accompagnent, est un excellent guide pour ceux qui n'ont pas à leur disposition les grands ouvrages qui ont été publiés sur l'œuvre du Dante.

Belgique. — Il vient de paraître à Bruges, chez l'éditeur Desclée, une *Bibliographie liégeoise* contenant la liste des ouvrages imprimés à Liège depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. In-4°.

Hollande. — Campbell. — *Annales de la typographie néerlandaise au XVe siècle.* — 2e supplément. — La Haye, M. Nyhoff, 1884, 44 p. in-8°.

Le bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de la Haye nous donne ici le second supplément de son ouvrage sur les incunables des Pays-Bas. — Ce supplément contient 100 titres d'incunables non décrits encore, ou dans la description desquels s'étaient glissées des erreurs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, sont annoncés comme devant paraître très prochainement.

— La librairie Charpentier annonce qu'elle a sous presse l'*Insurgé*, par Jules Vallès, qui a paru il y a trois ans dans la *Nouvelle Revue* et que l'auteur se proposait de reprendre et de remanier.

— M. Jules Simon met la dernière main à un nouvel ouvrage. Titre : *Thiers, Guizot, Rémusat.*

— M. de Lovenjoul doit nous donner une nouvelle édition de son *Histoire des œuvres de Balzac.*

— MM. Lucien Perey et Gaston Maugras vont faire paraître *la Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney* (1754-1778), d'après des lettres et des documents inédits.

— L'écrivain qui, sous le pseudonyme de « comte Paul Vasili », nous a fait le tableau de la *Société de Vienne* et de la *Société de Berlin* prépare un troisième volume : *la Société de Londres.*

— Dans ses *Souvenirs d'un Préfet de police*, qu'il publie dans le journal *la Ligue*, M. Andrieux annonce qu'il prépare un grand ouvrage sur l'*Histoire des religions laïques au* XIX*e* *siècle*.

— *Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre*; tel est le titre d'un volume que M. Blaze de Bury va faire paraître à la librairie Calmann Lévy.

— La troisième série du *Romantisme des classiques* de M. Émile Deschanel est sous presse et contiendra des études sur Pascal, La Rochefoucauld et Bossuet.

— La *Revue critique d'histoire et de littérature* va publier une table générale de ses travaux depuis son origine jusqu'à la fin de 1884. L'impression commencera dès que deux cents souscripteurs auront envoyé leur adhésion. Le prix de souscription est de 10 francs.

— *La bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts*, tel est le titre d'une brochure que M. Eugène Mouton vient de faire paraître à la librairie Baër.

— Une souscription est ouverte à Paris, à la librairie Maisonneuve, pour la publication de l'ouvrage de M. Haillant, d'Épinal, intitulé : *Essai sur un patois vosgien. Dictionnaire phonétique et étymologique*. L'ouvrage formera deux volumes in-8° de 300 pages. Le prix de la souscription est de 6 francs.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Buxton Forman, d'après l'*Athenæum*, a entrepris d'éditer, pour M. Murray, les œuvres poétiques de lord Byron. — A cet effet, M. Forman comparera les textes des premières éditions et de tous les manuscrits existants et dont un grand nombre se trouvent dans les mains de M. Murray. — Il est probable que cette nouvelle édition comprendra quelques petits poèmes inédits et qu'on y rétablira les passages supprimés dans les éditions antérieures. — Les notes de Byron lui-même seront naturellement respectées et données dans leur intégralité.

— On annonce que les deux fils du prince de Galles, les princes Albert-Victor et Georges, vont publier un ouvrage sur le voyage autour du monde qu'ils ont fait, il y a deux ans, à bord de *la Bacchante*. Ce livre paraîtra vers la fin du mois de mars et sera accompagné de nombreux plans, dessins et gravures.

Italie. — *La giornale degli eruditi e curiosi* de Padoue annonce la publication d'un grand ouvrage sur *Goldoni*, par M. Spinelli. — Cette *Bibliografia Goldoniana* embrassera tout ce qui a été écrit sur la vie et l'œuvre du poète pendant la période qui s'étend de 1726 à 1793, dates de la publication des *Sonetti Udinesi* et de la mort de Goldoni (1793).

L'ouvrage sera édité par la maison Fratelli-Dumolard et ne sera tiré qu'à 300 exemplaires.

Lettres inédites de Pietro Borsieri. — Le Dr C. Casati, qui a publié tout récemment ses *Nuovo revelazioni sui fatti in Milano nel 1847-48*, ajoutera un nouveau chapitre à son histoire des événements de 1848 en Italie par la publication des lettres inédites de *Pietro Borsieri*, le captif du Spielberg. — Le recueil comprendra des lettres qu'avaient adressées au patriote italien ses amis politiques Della Cisterna, Arrivabene, Arconati et autres.

M. Lozzi, directeur de la revue *Il Bibliofilo*, qui paraît tous les mois à Bologne, annonce la publication de l'ouvrage suivant : *Statuti e Storie municipali e Libri e Opuscoli d'ogni genere antichi e moderni riguardanti l'Italia, posseduti e analiticamente descritti coi relativi prezzi*.

Espagn - M. Eduardo Garrido, auteur dramatique portugais, va publier prochainement une grande édition portugaise des Fables de La Fontaine. L'œuvre contiendra les illustrations de Gustave Doré.

Belgique. — Un comité vient de se constituer en vue de la publication d'une *Anthologie de la Jeune-Belgique*. Le volume, tiré dans le format des éditions Lemerre, se composera des plus belles pages de nos écrivains nationaux, poètes et romanciers. Cette louable initiative permettra d'apprécier comme il le mérite le grand réveil littéraire qui s'opère en Belgique. Nul doute que l'ouvrage, sur lequel nous reviendrons et dont nous donnerons une analyse, n'obtienne un grand et légitime succès.

États-Unis. — M. Alexandre del Mar, ancien directeur du bureau de la statistique des États-Unis, l'auteur de l'*Histoire des métaux précieux*, a sous presse une « Histoire de l'argent depuis les temps les plus reculés jusqu'au moyen âge », *History of money from the earliest times to the middle ages*, qui paraîtra chez MM. Bell et fils.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Les « *Souvenirs littéraires* » *de M. François Coppée.* — Le journal *le Soleil* annonce la publication dans ses colonnes des Souvenirs littéraires de M. François Coppée.

La candidature de M. Ferdinand Fabre à l'Académie française. — M. Georges Duval ayant dernièrement écrit dans *l'Événement* qu'il serait du devoir de l'Académie d'élire M. Ferdinand Fabre, a reçu de l'auteur de *l'Abbé Tigrane* la lettre suivante :

Palais de l'Institut, 1885.

« Mon cher Duval,

« On m'apporte à l'instant *l'Événement*, et j'y lis quelques lignes que vous seul, si chaud pour moi de cœur et d'esprit, pouvez avoir écrites. Qui diable en effet, si ce n'est vous, oserait poser ma candidature à l'Académie ? Certes, après les *Courbezon, Tigrane, Barnabé, Lucifer*, j'ai la fierté de croire que je ne serais pas tout à fait indigne de succéder à Sandeau et à About ; mais il faut des relations, et j'en manque absolument. Vous ne lisez guère l'Écriture, vous, mauvais sujet de *l'Événement* que vous êtes : si vous la lisiez, vous sauriez à qui je ressemble, quand vous parlez de moi pour l'Académie : « au passereau solitaire sur un toit, *sicut passer solitarius in tecto.* » Hélas ! tandis que d'autres couraient le monde et travaillaient en vue d'emporter un jour leur fauteuil, moi, naïf, je demeurais dans mon coin, fouillant mon idée sur l'Église, que je n'ai pas réussi à donner entière, m'étudiant à améliorer mon style tout fourmillant d'imperfections. Les bonnes heures de souffrance que j'ai passées à revoir, à tourner, à retourner l'expression ! Ce sont encore ces douleurs, mon cher ami, qui constituent les vraies joies de celui qui aime follement cet art si noble d'écrire, le plus exigeant, le plus terrible de tous les arts. Vous en savez quelque chose, n'est-il pas vrai ?

« A vous de cœur. »

FERDINAND FABRE.

Un projet d'Alexandre Dumas père. — On sait que le général Mathieu Dumas, père d'Alexandre Dumas, était lui-même fils du marquis Dumas de la Pailleterie et d'une négresse.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux reçoit communication d'une lettre inédite d'Alexandre Dumas qui est fort curieuse. Il en résulte que le célèbre écrivain, considérant son père comme une des illustrations de la race noire, proposa aux noirs et aux mulâtres d'Haïti de lui élever une statue à ce titre. Elle était adressée à un groupe d'Haïtiens qui lui avaient écrit à propos de la mort de sa mère. Après les avoir remerciés des sentiments qu'ils lui exprimaient, Alexandre Dumas continuait ainsi :

« Souvent j'ai été sollicité à la fois par des amis et par mon propre cœur de faire élever une statue à mon père : cette statue, faite par l'un des meilleurs artistes de la capitale, grâce aux relations que j'ai avec tous et à la fourniture que ferait du bronze le gouvernement, ne coûterait pas plus de 20 à 25,000 fr. La chose m'était donc facile, rien qu'en taxant mes amis, les libraires et les théâtres : mais j'ai pensé avant tout, messieurs, que je n'avais pas le droit de faire rendre cet hommage à mon père avant de m'être assuré que vous ne vous réserviez pas, comme compatriotes, de le faire rendre vous-mêmes.

« Voici donc ce que j'avais l'honneur de vous proposer, messieurs :

« Une souscription à 1 franc serait ouverte parmi les hommes de couleur seulement, quelle que soit la partie du monde qu'ils habitent. A cette souscription ne pourront se joindre, pour les sommes qui leur conviendront, que le roi de France et les princes français, ainsi que le gouvernement d'Haïti : et si, comme il y a tout lieu de le croire, la somme, au lieu de se monter à 25,000 francs, se monte à 40,000, on fondrait une seconde statue pour une des places du Port-au-Prince : et alors j'irais la conduire et l'y ériger moi-même, sur un vaisseau que le gouvernement français me donnerait pour l'y transporter.

« Je ne sais, messieurs, si la douleur récente que j'éprouve et qui réveille cette vieille et éternelle douleur de la mort de mon père ne me rend pas indiscret et ne grandit pas à mes propres yeux les mérites de celui que Joubert appelait la terreur de la cavalerie autrichienne, et Bonaparte l'Horatius Coclès du Tyrol ; mais il me semble, en tout cas, qu'il serait bon que les Haïtiens apprissent à la vieille Europe, si fière de son antiquité et de sa civilisation, qu'ils n'ont cessé d'être Français qu'après avoir fourni leur contingent de gloire à la France.

« Veuillez agréer, messieurs et chers compatriotes, l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants. »

ALEXANDRE DUMAS.

5 août.

Détails sur la mort de Voltaire. — Dans un catalogue d'autographes nous trouvons une importante lettre de Jean Fabroni, savant chimiste italien, qui contient de précieux détails sur la mort de Voltaire.

D'après l'avis de ce savant, ce n'est ni l'âge ni d'anciennes maladies, mais les critiques de ses ennemis, la satire des Derviches, qui ont précipité sa mort.

Il voulait, paraît-il, amener l'Académie à changer la langue française et à remanier l'alphabet au point de vue phonétique. « Il a choisi une lettre, a travaillé deux jours et deux nuits, en buvant quarante tasses de café et a été pris de strangurie. Le maréchal de Richelieu lui a fait prendre une potion qui a accéléré sa mort. »

Le séjour de Rousseau à Venise (1743-44). — On sait que Rousseau s'est trouvé à Venise, dans les années 1743 et 1744, en qualité de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur de France. Il vient de paraître à Genève une publication due aux soins de MM. Théodore de Saussure et Ceresole, consul suisse à Venise, qui apporte sur ce séjour de Rousseau dans cette ville des renseignements curieux et des documents inédits. M. de Saussure en a résumé la substance dans une intéressante communication, dont nous empruntons le compte rendu au *Journal de Genève* du 13 février.

« M. Ceresole a déterminé tout d'abord le palais que Rousseau a habité à Venise. Ce palais, successivement possédé par les familles Loredan, Querrini, Correr, sert aujourd'hui de dépôt à MM. Juliani, marchands de bois de construction. D'ailleurs, le séjour qu'y fit Rousseau est complètement oublié :

« M. Ceresole a constaté que Rousseau arriva à la fin d'août 1743 dans cette ville, et il a découvert un procès-verbal d'une séance des inquisiteurs d'État prouvant qu'il en est parti le 22 août 1744. Une seule signature de Rousseau se trouve aux archives de Venise. Elle est au bas d'un passeport pour laisser entrer en franchise de la farine et du vin pour l'usage et consommation de la maison de l'ambassadeur. Rousseau se vante d'avoir joué un rôle important à l'ambassade de Venise. Ce rôle est fort amoindri par les découvertes qu'a faites M. Ceresole. Cependant Rousseau paraît avoir dit vrai dans beaucoup de cas. Ainsi il parle, dans ses *Confessions,* de l'affaire du capitaine marchand Olivet, dont l'équipage avait eu une rixe avec celui d'une tartane vénitienne. Il croit se souvenir d'avoir écrit un mémoire pour le Sénat à ce sujet. Or M. Ceresole a trouvé le mémoire même écrit de la main de Rousseau dans les archives de la république.

« Rousseau parle également d'un procès-verbal rédigé par lui et contenant l'interrogatoire des témoins de la rixe. M. Ceresole a encore trouvé une copie de ce procès-verbal au consulat de France à Venise. Mais quelques doutes peuvent s'élever sur la véracité de Rousseau lorsqu'il se vante d'être l'auteur de ce procès-verbal. En tout cas, M. Ceresole estime apocryphe l'histoire que fait Rousseau de Véronèse et des deux danseuses Camille et Coraline, ses filles.

« Les archives des inquisiteurs d'État, qui parlent de tout ce qui se passait à Venise, n'y font aucune allusion. Rousseau a calqué cette histoire sur une autre parfaitement identique, dans laquelle seulement les personnages sont changés, afin d'exagérer, comme dans d'autres occasions, le rôle qu'il a joué à Venise. Cette dernière histoire est celle de la danseuse Barbarine, que le Sénat expédia de force au roi de Prusse Frédéric II, sous escorte du capitaine Gradenigo et de douze cavaliers. Les documents à ce sujet sont très curieux.

« Outre l'extrait du mémoire de M. Ceresole, publié dans l'*Art,* il n'a paru sur le séjour de Rousseau à Venise qu'un article dans le *Journal des Débats* (22 janvier 1862), par Saint-Marc Girardin. Cet écrivain a consulté la correspondance de Venise, au ministère des affaires étrangères, pendant les années 1743 et 1744, et constaté que les faits racontés par Rousseau concordent plus ou moins avec cette correspondance, mais que la signature ou même le nom de Rousseau n'y figurent nulle part. Cet article est d'un style charmant, mais il a été composé avec quelque légèreté. L'auteur relate d'une manière inexacte les faits mentionnés dans la correspondance et il ne s'est pas même assuré si les lettres conservées au ministère sont de la main de Rousseau ou d'une autre main.

« M. Ceresole s'est donc adressé à M. le docteur Edmond Rott, secrétaire de la légation suisse à Paris, lequel fait dans ce moment un travail historique pour le Conseil fédéral, et lui a demandé d'examiner de plus près à son intention la correspondance de Venise au ministère des affaires étrangères. Grâce à cet examen, on sait maintenant qu'il y a audit ministère 116 pièces (lettres, copies de mémoires ou traductions) de l'écriture de Rousseau. Des extraits en figurent dans la publication qu'édite M. de Saussure.

« Il vaudrait la peine de les examiner de plus près, car on peut ajouter foi à Rousseau lorsqu'il dit qu'il rédigeait les lettres de l'ambassadeur et que celui-ci ne faisait que les parcourir avant d'y mettre sa signature. Quelques billets informes, écrits de la main de Montaigu, presque toujours pour réclamer ses « appointements » qui étaient en retard, prouvent en effet qu'il était incapable de dicter ou même d'inspirer des lettres comme celles que Rousseau a écrites pour lui. A la fin de ces lettres on trouve seulement, de temps en temps, quelques phrases mal bâties (parlant encore des appointements non payés) qui sont évidemment de Montaigu et que Rousseau a été condamné à copier à la suite de sa rédaction.

« Quant à la partie des lettres rédigées par Rousseau, on y reconnaît une certaine hâte. Ce n'est pas le style élégant et correct auquel le futur écrivain n'arriva plus tard qu'à force de patience et de travail; mais ce n'est pas non plus la rédaction d'un secrétaire ordinaire, qui ne s'applique à sa tâche que juste assez pour ne pas mériter des reproches. Malgré l'insignifiance des sujets qu'il traite, on voit qu'il cherche à donner un tour intéressant aux lettres qu'il écrit pour l'ambassadeur. »

Documents sur Gutenberg. — Un document de la plus haute importance a été récemment découvert à la bibliothèque de l'Université de Rouen : c'est une lettre du R. P. Guillaume Fichet, prieur de la Sorbonne, qui s'intéressait beaucoup à l'art typographique, dont il contribua plus que personne à répandre l'emploi dans la ville de Paris.

Elle est adressée à Robert Gaguin et sert d'introduction au *second* livre imprimé à Paris et qui portait le titre de *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber.*

Cette pièce remonte à l'année 1470. Il y est dit, entre autres choses curieuses, qu' « une nouvelle troupe de libraires, venue, d'après ce que l'on sait, d'Allemagne, d'où elle se répand en nombre considérable dans toutes les directions, a apporté la grande nouvelle qu'un nommé « Jean », qui se donne le nom de « Gutenberg » et habite près de Mayence, a inventé l'art de reproduire les livres, non avec des crayons ou des plumes, comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour, mais à l'aide de petits caractères en métal, et cela d'une manière égale, belle et même élégante ».

Il est fait ensuite mention de ceux qui, les premiers, ont fait connaître le nouvel art à Paris, tels que Ulrich, Michaël et Martin, qui importèrent, entre autres, les lettres de Gasparin, revues par Johannes Lapidanus.

Enfin, dans ce document, outre le panégyrique de l'art nouveau de la typographie, se trouve aussi le nom de l'inventeur de cet art, Gutenberg, qui y est nommé d'une façon claire, nette et aussi précise que possible.

Les autorités sur lesquelles s'appuie Fichet dans ses assertions sont : d'abord les Allemands, qui, les premiers, firent connaître l'imprimerie à Paris : Martin Krantz, fils de Pierre Krantz, dont on vit le nom figurer dans le fameux procès de Fust, en 1455; puis Michel Freiburger, et enfin Ulrich Gering.

Ils vinrent de Bâle et fondèrent à Paris la première imprimerie.

On ne saurait douter de l'exactitude de leurs renseignements, car tous ces typographes étaient ses contemporains et quelques-uns des amis de l'auteur.

On sait, d'ailleurs, que Gutenberg mourut en 1468.

ÉTRANGER

— Nous recevons la communication suivante :

« En 1707, le gouvernement français fit acheter à Stockholm et transférer en France trois gros volumes in-folio contenant une série de lettres manuscrites en langue suédoise, adressées de 1626 à 1630 par le chancelier Oxenstiern au roi de Suède, Gustave II Adolphe. Le gouvernement suédois, désireux de pouvoir rentrer en possession de ces pièces, ou du moins en obtenir des copies, s'est adressé au gouvernement français, en le priant de vouloir bien les faire rechercher dans les collections publiques en France. Le gouvernement de la République a bien voulu accéder à cette demande, mais les recherches qui ont eu lieu jusqu'à présent sont demeurées sans résultat.

« Il y aurait actuellement d'autant plus d'intérêt à pouvoir retrouver les manuscrits en question que l'on se prépare en Suède à publier prochainement les œuvres du célèbre chancelier, et que sa correspont dance avec le grand roi doit figurer en tête de la publication.

« Les personnes qui auraient quelque connaissance de l'existence des documents dont il s'agit sont priées de vouloir bien en informer la légation de Suède et Norvège à Paris, 9, rue de la Baume.

« Paris, le 23 février 1885. »

Allemagne. — *Un discours de M. Max Müller.* — Voici les passages les plus importants d'un grand discours que devait prononcer M. Max Müller, le célèbre orientaliste d'Oxford, à l'occasion de la réunion des philologues à Dessau, et que publie la *Deutsche Rundschau :*

« Il serait oiseux de vouloir démontrer une fois de plus que la méthode historique et expérimentale seule permet de faire de nouvelles découvertes scientifiques. — Lorsque j'étais encore étudiant à l'Université de Berlin, on croyait à la méthode opposée, patronnée par Hegel, qui prétendait reconstruire l'histoire des temps les plus reculés en procédant *à priori*, c'est-à-dire en puisant dans l'imagination du philosophe. — Quand les faits se révoltaient, il disait tranquillement : « Tant pis pour les faits. »

« Le philosophe Schelling, par son amour pour le culte des anciens Hindous, se rencontrait avec les prédilections de son adversaire, Schopenhauer.

« A Francfort, je me trouvai avec Schopenhauer, dont à Berlin je n'avais entendu parler qu'avec mépris ou dédain. — Il régnait alors dans les universités allemandes la vilaine habitude d'abuser de la chaire pour vilipender et rendre ridicules les professeurs qui ne partageaient pas vos opinions.

« Plus tard, mes propres études me firent connaître les petits et les grands côtés de Schopenhauer, ce géant de l'intelligence.

« A Paris, Eugène Burnouf m'initia à la méthode historique. — M. Burnouf a eu le mérite d'avoir, le premier, approfondi les Védas et la littérature immense du bouddhisme, et, en 1845, c'était le seul homme en Europe qui embrassât ce vaste domaine.

« Ce que je sais, je le dois avant tout à ce grand maître... »

Citant son édition du *Riga Véda* en six volumes, M. Max Müller dit : « Ce travail eut un résultat curieux, car il produisit dans l'Inde un mouvement qu'on pourrait comparer à celui de la Réformation en Europe, au XVI[e] siècle. — Les prêtres hindous considéraient le Véda comme une révélation divine, et voici que l'impression et la reconstruction critique du

texte et de son commentaire enlevaient à la plus ancienne des mythologies son caractère et son importance sacrée ! »

Après ce premier travail, M. Max Müller, avec le concours des principaux orientalistes d'Europe, publia successivement vingt-quatre volumes d'une traduction de l'ensemble des livres sacrés de l'Orient.

« Que n'auraient point donné, dit-il, Schelling et Schopenhauer, Humboldt et Bunsen pour avoir une pareille collection ! » — Aujourd'hui on est parvenu à lire avec facilité et avec une parfaite sûreté des langues de l'Orient, dont, il y a quarante ans, on connaissait à peine l'existence.

Angleterre. — *Le premier journal imprimé au moyen de la vapeur.* — Nous avons donné, dans notre dernière livraison, un abrégé de l'histoire du *Times* depuis sa fondation. Voici quelques détails complémentaires sur le premier numéro de ce journal qui ait été imprimé au moyen de la presse Kœnig.

« Ce fut le soir du lundi 28 novembre 1814 que, dans la salle des presses du *Times*, l'ordre fut donné aux ouvriers de ne point mettre les formes sous presse, sous prétexte qu'on attendait des nouvelles importantes du continent. — Mais, pendant ce temps, dans le local à côté, les roues des machines de Kœnig commençaient à tourner, les formes prenaient leur marche régulière et se couvraient d'encre qu'elles transmettaient ensuite à la feuille pendant la marche rapide du cylindre ; et, bientôt après, des centaines et des milliers de feuilles du *Times* furent prêtes à être livrées au public. »

On s'imagine l'agitation avec laquelle tous ceux qui étaient présents, Kœnig et son ami Bauer surtout, suivirent pendant cette nuit la marche de la machine, et leur inquiétude fiévreuse lorsque parfois un petit arrêt se produisait. — Qui pourrait dépeindre leur joie, lorsque le numéro du *Times* du mardi 29 novembre 1814 fut enfin complètement imprimé, débutant par un article enthousiaste annonçant au monde la réussite de cette grande entreprise.

Nous reproduisons ici la traduction de l'article de fond du *Times* du 29 novembre 1814 ; c'est un des documents les plus importants pour l'histoire de l'imprimerie :

« Notre numéro d'aujourd'hui présente au public le résultat pratique du plus grand perfectionnement qu'ait subi l'imprimerie depuis son invention.

« Le lecteur de cet article tient dans ses mains un des plusieurs mille exemplaires du *Times* qui ont été imprimés, cette nuit, au moyen d'un appareil mécanique.

« Un système mécanique que l'on croirait animé d'une vie propre vient d'être inventé et exécuté ; non seulement il fait seul les lourds travaux de l'imprimerie, mais encore, quant à la rapidité et à l'exactitude du travail, il est supérieur au système manuel.

« Le public pourra juger de la grandeur de l'invention par ses effets : après que la composition a été faite et établie dans ce que nous appelons la forme, il ne reste guère autre chose à faire aux gens occupés à la machine que de la servir et de surveiller sa marche.

« Il suffit de la pourvoir de papier ; elle-même pousse la forme, aller et retour, distribue l'encre, porte la feuille sur la forme encrée, puis la livre entre les mains d'une personne placée exprès pour la recevoir.

« En même temps, la forme revient sur elle-même pour se garnir d'encre à nouveau, afin d'imprimer la feuille suivante ; l'ensemble de cette opération compliquée se fait avec tant de célérité et de régularité dans tous les mouvements que, dans une heure, on n'imprime pas moins de onze cents feuilles.

« L'inventeur, Saxon de naissance, s'appelle Kœnig ; c'est sous la direction de son ami et compatriote Bauer que son invention a été exécutée. »

Le numéro du *Times* qui contient cet article, le premier qui ait été imprimé au moyen d'une machine, est d'une meilleure exécution que la plupart des numéros précédents, tout au moins si l'on en juge par l'exemplaire conservé au *British Museum*. — La dernière page seule laisse voir un petit pli du papier et le registre laisse à désirer ; mais les registres des numéros précédents, qui étaient faits sur des presses à bras, sont loin d'être irréprochables.

(*Bulletin de l'imprimerie et de la librairie*).

Italie. — *Manuscrit donné au pape par lord Ashburnham.* — Le 5 de ce mois, le prince Bandini-Giustiniani, au nom de son ami le comte d'Ashburnham, a remis solennellement entre les mains du pape un des plus précieux manuscrits de la bibliothèque d'Ashburnham-Place, qui va combler une lacune dans la série des registres des souverains pontifes. C'est le volume qui contient les lettres écrites par Innocent III pendant les années 1207-1209. A cette occasion, les rédacteurs de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* vont faire paraître une notice sur les registres d'Innocent III. Nous en avons tiré les renseignements suivants, sur les pérégrinations d'un registre qui, sorti des archives du saint-siège au commencement du XVe siècle, y rentre en 1885, après avoir longtemps erré en Espagne, en France et en Angleterre. L'histoire de ce manuscrit nous a paru assez curieuse pour être mise sous les yeux de nos lecteurs.

Au XIVe siècle, le registre dont il s'agit était au palais d'Avignon, avec les archives du saint-siège. Il en fut enlevé par Benoît XIII et porté en Espagne dans le château de Peniscola. Le cardinal de Foix, vers l'année 1429, le ramena en France et le déposa à Toulouse, dans la bibliothèque du collège de Foix. De Toulouse, il passa à Dijon, vers la fin du XVIe siècle, et, après avoir figuré dans le cabinet de plusieurs amateurs dijonnais, il devint, sous le règne de Louis XIV, la propriété de François Bosquet, évêque de Montpellier. Il resta à l'évêché de Montpellier jusqu'après la mort de l'évêque Charles-Joachim Colbert de Croissi. Passé en Angleterre au milieu du XVIIIe siè-

cle, il se trouvait, vers l'année 1848, chez Andrews, libraire de Bristol, qui le vendit au comte d'Ashburnham pour la somme de 31 livres 10 shillings.

La présence d'un des premiers registres des archives du Vatican dans la bibliothèque de lord Ashburnham fut signalée au cardinal J.-B. Pitra, en 1883, au moment où le Musée britannique espérait pouvoir acheter tous les manuscrits de cette bibliothèque, sauf à rétrocéder à la France les articles que notre pays avait un intérêt particulier à récupérer. Le célèbre bibliothécaire de l'église de Rome se mit aussitôt en campagne pour faire rentrer le saint-siège en possession du registre; il espérait alors que, moyennant une compensation, l'administration du Musée britannique pourrait se prêter à une si légitime réintégration. Malheureusement, le gouvernement anglais s'étant borné à acheter le fonds des manuscrits Stowe, les démarches du cardinal Pitra auprès des *trustees* du Musée britannique devaient demeurer infructueuses; mais le comte d'Ashburnham, qui en avait eu connaissance, est allé au-devant des vœux du saint-siège, et, sans vouloir entendre parler d'aucune compensation, il a purement et simplement fait hommage à Léon XIII du précieux volume qui, après plus de quatre siècles d'exil, va reprendre sa place à côté des autres registres d'Innocent III.

La Presse italienne. — La statistique de la presse périodique italienne a été dressée par les soins du ministère de l'intérieur et se publie dans une annexe au *Calendrio generale del Regno*. Depuis le 1er janvier 1881, c'est à la direction générale de la statistique qu'a été confié ce soin; cette direction a en cours de publication une nouvelle statistique, qui donnera tous les renseignements en date du 1er janvier 1884.

La Stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia, Milano 1875 et *la Strenna album dell'Associazione della stampa periodica, Roma* 1881, nous fournissent les données suivantes sur la situation actuelle et l'augmentation progressive des journaux italiens depuis 1836.

I. *Progression de la presse périodique en Italie depuis 1836.*

Années.	Nombre de journaux.	Années.	Nombre de journaux.
1836	185	1870	723
1845	220	1873	1.127
1856	311	1880	1.454
1864	450	1883	1.378

II. *Répartition par provinces du nombre de journaux et périodiques au 1er janvier 1883.*

Lombardie	217	Ligurie	52
Rome	210	Marche	37
Piémont	178	Puglie	36
Campanie	153	Calabres	35
Toscane	153	Abruzzes et Molize	20
Émilie	108	Sardaigne	13
Vénétie	80	Umbrie	10
Sicile	71	Basilicata	5

III. *Villes qui ont plus de dix journaux et périodiques.*

Rome	200	Lucques	14
Milan	141	Sienne	13
Naples	120	Côme	12
Turin	94	Livourne	12
Florence	79	Modène	11
Bologne	37	Pise	11
Gênes	35	Catania	10
Alexandrie	26	Forli	10
Venise	24	Plaisance	10
Palerme	24	Udine	10
Padoue	16	Vérone	10
Messine	15		

En classant ces journaux suivant les catégories auxquelles ils appartiennent, on trouve :

200 journaux politiques, 58 politico-religieux, 424 littéraires et scientifiques, 267 dévoués aux intérêts judiciaires, techniques et militaires, 194 journaux financiers, économiques, industriels et commerciaux, 83 journaux humoristiques, journaux de modes et de sport. 61 feuilles sont consacrées à l'éducation et 69 sont de nature exclusivement religieuse.

Quant à la périodicité, 159 journaux sont quotidiens; les autres paraissent : 111 deux ou trois fois la semaine, 539 une fois la semaine, 168 deux ou trois fois par mois, 257 une fois par mois, 77 tous les deux mois, 16 tous les trois mois, 50 paraissent à plus de trois mois d'intervalle.

Voici enfin quelques détails sur l'année de fondation de ces journaux.

Le plus ancien journal d'Italie est *la Gazzetta di Genova*, qui date de 1798; quant aux autres journaux, ils datent des années suivantes :

5 de	1820 à 1830	590 de	1880
6 de	1840	166 de	1881
19 de	1850	323 de	1882
52 de	1860	34 de	1883
181 de	1870		

Il Corriere mercantile a été fondé en 1824;
Gli Annali universali di medecina, en 1814;
Il Bollettino delle scienze mediche, en 1824;
La Collezione celerifera delle leggi e decreti dello Stato, en 1822 et *les Annali dell' Istituto di corrispondenza archeologica germanica*, en 1822.

Statistique des ouvrages parus en Allemagne et en Angleterre pendant l'année 1884. — Il s'est publié en Allemagne, pendant l'année 1884, plus de 15,600 ouvrages qui se répartissent sur les matières suivantes :

Pédagogie	2.029	Arts et musique	623
Jurisprudence, politique, statistique	1.472	Langues classiques et orientales	612
Théologie	1.461	Géographie	460
Romans, théâtre, etc	1.303	Bibliographie	438
Médecine	928	Langues modernes	489
Sciences naturelles	815	Livres pour la jeunesse	406
Histoire	807	Sciences militaires	380
Sciences commerciales	698	Mathématiques	204
Ouvrages populaires, calendriers, etc	643	Divers	»
		Ensemble	15.607

En 1883, il s'était publié 14,802 ouvrages, ce qui donne pour 1884 une augmentation de 805.

Dans la même année, il a paru dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, 4,832 publications nouvelles et 1,413 rééditions d'ouvrages déjà existants.

Voici, classée par ordre de matières, la production littéraire de 1884 :

Théologie	724
Ouvrages pour la jeunesse	603
Philologie	543
Histoire	490
Arts et sciences	432
Nouvelles et romans	408
Périodiques	323
Géographie	236
Économie sociale, commerce et statistique	203
Poésie	179
Jurisprudence	163
Médecine	160
Essais et monographies littéraires	160
Brochures et divers	208
Ensemble	4.832

Chine. — *Le plus ancien journal du monde.* — On n'ignore pas que les Chinois connaissaient et mettaient en pratique, bien avant nous, une foule d'inventions utiles que les Occidentaux s'imaginent avoir été les premiers à découvrir. Ce que l'on sait moins bien peut-être, c'est que leur journal officiel, qui se publie aujourd'hui encore, compte près de dix siècles d'existence.

Le journal de Pékin a été fondé vers l'an 911 et a commencé à paraître à intervalles réguliers à partir de 1351. Ce journal chinois paraît aujourd'hui en trois éditions : la première porte le titre de *King Paou*, ou journal des habitants, et est imprimée sur papier jaune; c'est le moniteur officiel du Céleste-Empire.

La seconde édition, également imprimée sur papier jaune, *la Chsina Paou* ou journal des commerçants, n'enregistre que des nouvelles relatives au commerce.

Quant à la troisième édition, intitulée *Pitan Paou* ou feuille provinciale, elle se tire sur papier rouge et reproduit des extraits des deux premiers journaux.

A travers les Revues.

Nous signalons volontiers une curieuse petite revue-gazette mensuelle : *Les taches d'Encre*, entièrement rédigée par M. Maurice Barrès avec beaucoup d'humour, d'esprit et de critique. Trois livraisons de cette petite revue ont déjà vu le jour; nous souhaitons bon courage au jeune directeur, qui est un vaillant et un lettré fervent. Sa gazette sera curieuse par la suite, comme toutes les publications faites par un seul, et par conséquent homogènes, frondeuses et sans dissidences possibles.

— Une publication spéciale, la *Typologie-Tucker*, a fait paraître, dans son numéro du 15 janvier, le commencement d'un intéressant travail sur ce sujet : *Béranger typographe et poète*.

Allemagne. — Le premier numéro d'une nouvelle revue consacrée à la science de la musique paraît à partir du 1er janvier 1885, chez MM. Breitkopf et Hartel, à Leipzig. — La *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft* est rédigée par MM. F. Chrysander, P. Spitta et Guido Adler. — Prix annuel, 15 francs.

— Le *Neue Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft* de M. J. Petzholdt, qui se publiait à Dresde, sera désormais rédigé par M. Joseph Kürschner et paraîtra chez M. W. Spemann, à Stuttgart.

Angleterre. — Une double revue intitulée *The Dublin University Review* paraîtra deux fois par mois, à partir du 1er février, et contiendra, en dehors d'articles purement littéraires, des informations relatives à l'enseignement supérieur en Angleterre.

Ce périodique sera l'organe du *Trinity College* de Dublin.

Belgique. — Sous ce titre, *la Société nouvelle*, il paraît depuis peu, à Bruxelles, une revue mensuelle qui s'occupe de sociologie, de science et de littérature. Parmi les articles contenus dans les trois premières livraisons, nous signalerons : Denis : *La définition du socialisme.* — E. Reclus : *Étude sur la famille.* — Metchnikoff : *Les paysans anglais.* — Nautet : *Psychologie de décadents.*

Hollande. — Les *Annales de l'École polytechnique de Delft*, revue trimestrielle des sciences techniques, paraissent depuis le 1er janvier 1885, chez M. Brill, à Leyde.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Academy (Janvier 31) :

Les Polynésiens, par M. Lesson (Paris, lib. Leroux).

Nuova Antologia (Janvier 15) :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Les origines de la France contemporaine, par H. Taine, tome III.

Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey.

Les vrais Arabes, par Denis de Rivoire.

Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes, par Joseph d'Arçay.

Saturday Review (Décembre 13) :

H. Taine : *Les origines de la France contemporaine.* — La révolution, tome II.

— A propos des mystères de Marseille de M. Zola, la *Saturday Review* relève une erreur typographique, qui certainement a passé inaperçue en France. M. Zola se défend d'avoir à rougir de ses *premiers* travaux... Il est évident qu'il faut lire *derniers*, remarque assez judicieusement le journal anglais.

Janvier 17 :

Frédéric II et Louis XV, par le duc de Broglie.

Scottish Review (Janvier) :

Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. Paris, E. Thorin.

Histoire du Canada et des Canadiens français, par Eugène Réveilland. Paris, Grassart.

The Week (revue des États-Unis). Janvier 8 :

Les origines de la France contemporaine, par Taine.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Jules Vallès est mort, le 14 février, des suites du diabète dont il souffrait depuis plusieurs années.

Jules Vallès est né en 1833, au Puy-en-Velay, où son père était professeur; sa jeunesse a été racontée par lui dans la première partie de l'un de ses derniers ouvrages, *Jacques Vingtras,* qui est une autobiographie. Ce livre est trop connu pour que nous revenions sur les détails qu'il contient; nous nous contenterons de retracer rapidement et succinctement les dernières phases de la vie si agitée du célèbre polémiste.

A peine âgé de dix-sept ans, et après avoir abandonné l'École normale, où il avait été envoyé pour s'y préparer à l'enseignement, il organisa, avec quelques jeunes gens de son âge, un complot ayant pour but de s'emparer de la personne de Louis Bonaparte, alors président de la République. A la suite de cette tentative, Vallès fut arrêté et conduit à Mazas. A sa sortie de prison, il alla à Nantes, où se trouvaient ses parents.

A son retour à Paris, en 1850, il devint secrétaire de Gustave Planche, qui mourut en 1857 et auquel il consacra une étude pleine d'affectueux souvenirs. Vallès vécut ensuite pendant quelque temps en donnant des leçons. A cette même époque, il publia une brochure, *l'Argent,* « par un homme de lettres devenu homme de bourse ». Il entra ensuite au *Figaro,* alors bi-hebdomadaire, où il fut chargé de rédiger les revues financières.

Il était en même temps employé à la mairie de Vaugirard: il occupa ce poste pendant quatre ans.

Sa situation au *Figaro* s'améliora à mesure que cette publication obtint plus de succès; en 1860, il y publia un article : *le Dimanche d'un jeune homme pauvre,* qui fut très remarqué et qui marqua le commencement de ses succès. De 1861 à 1865, il collabora à la *Revue européenne,* à *la Liberté,* à *la Presse,* à *l'Époque;* les articles qu'il publia dans ces différents journaux ont paru en volume sous le titre : *les Réfractaires* (1866).

Il entra ensuite à *l'Événement,* que dirigeait alors M. de Villemessant, avec un traitement mensuel de 1,500 francs. La série d'articles de *l'Événement* a paru sous le titre *la Rue,* titre sous lequel, en 1867, il fonda lui-même un journal auquel collaborèrent plusieurs écrivains qui ont eu une destinée bien différente : Arthur Arnould, Castagnary, Puissant, Ranc, Cavallier (Pipe en bois), Pierre Denis, etc.

La Rue succomba après six mois d'existence.

En 1868, il rentra au *Figaro,* qu'il ne tarda pas à quitter de nouveau pour fonder *le Peuple,* avec Charles Longuet, Georges Duchesne, Maroteau, etc., et fut conduit jusqu'aux funestes événements de 1870.

En août 1870, lors des troubles qui suivirent les premiers échecs de l'armée, Vallès fut arrêté et enfermé de nouveau à Mazas, d'où il ne sortit qu'à la révolution du 4 septembre. Il prit part au siège de Paris comme chef de bataillon de la garde nationale, et fut révoqué au 31 octobre, après s'être emparé de la mairie du XIXe arrondissement.

Après le siège, il fonda *le Cri du Peuple,* supprimé par ordre du général Vinoy, et qui ne reparut qu'après le 18 mars, à l'époque où Vallès fut nommé membre de la Commune.

Il fut un des derniers combattants aux barricades, échappa aux recherches de la police, et parvint à se réfugier à Londres, d'où il adressa à *l'Événement* des articles, *la Rue à Londres,* parus depuis sous ce titre en volume, et, au *Voltaire, les Notes d'un absent,* signées tour à tour *Un Réfractaire* et *Jacques Vingtras.* En 1878, il collaborait à *la Révolution française,* dirigée par M. Sigismond Lacroix, il publiait un roman : *les Blouses,* dans *la Justice* récemment fondée. Il donnait aussi la forme définitive du livre à cette autobiographie, *Jacques Vingtras,* qui fixait définitivement sa reputation de littérateur. *Vingtras* a trois parties : *l'Enfant,* qui parut sous le pseudonyme de *Jean la Rue, le Bachelier* et *l'Insurgé.*

Rentré à Paris après l'amnistie de 1880, Vallès donna des articles à divers journaux : *la Marseillaise, le Gil-Blas, la France,* etc.

A plusieurs reprises, Vallès avait eu le désir de reprendre dans la presse parisienne la place qu'il y occupait avant 1871. Ce n'est pourtant qu'à la fin d'octobre 1883 qu'il reprit le titre du journal supprimé par le général Vinoy, le 18 mars, et qu'il fit reparaître *le Cri du peuple.*

— M. Bayle-Mouillard, ancien conseiller d'État, vient de mourir à Paris, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Il avait publié, notamment, un *Mémoire sur l'emprisonnement pour dettes,* couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, une *Étude sur l'histoire du droit en Auvergne,* une dissertation intitulée *De l'enseignement du droit en province,* une quatrième édition, très augmentée, de l'important *Traité des donations,* de Grenier.

— On annonce la mort, à Alger, du docteur Eugène Bodichon, qui, après avoir pris une part active à la campagne démocratique sous Louis-Philippe, s'était fixé un peu avant 1848 en Algérie, où il exerça gratuitement la médecine parmi les pauvres.

Compris sur les listes de proscription au début de l'empire, on raconte que le général Pélissier refusa de l'expulser d'Algérie; mais le docteur Bodichon fut surveillé; les presses d'un livre suspect qu'il imprimait: *De l'Humanité,* furent brisées par la police impériale; il dut en achever l'impressson à Genève: une seconde édition a paru à Bruxelles en 1866. Ce livre renferme notamment des *Considérations sur l'Algérie,* qui sont restées l'un des documents les plus utiles à consulter sur notre colonie.

— M. Carette, ancien président de l'Ordre des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir.

M. Carette était né à Paris en 1803. Fils d'un officier du génie, une infirmité l'avait empêché de suivre la carrière de son père. Après de brillantes études à l'École de droit, il s'inscrivit au barreau de Paris, en 1826. Dix ans plus tard, il succédait à Sirey dans sa charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation et dans la publication du *Recueil des lois et arrêts,* fondée par le célèbre jurisconsulte et qu'il continua en collaboration avec Devilleneuve. Avec le même collaborateur, il publia, en 1843, le *Nouveau recueil des lois et arrêts* (1791-1830), dont le succès fut considérable et n'a pas cessé.

— On annonce la mort de Mlle Guillaumin, fille de l'éditeur parisien, auquel elle avait succédé.

— Nous apprenons la mort de M. Jasmin, le fils du célèbre poète gascon. M. Jasmin, qui s'était toujours dissimulé derrière la gloire paternelle, tournait lui-même agréablement le vers en langue d'oc; il a composé des poésies fugitives pleines d'esprit et d'à propos et a été, pendant deux ans, président de la Société des félibres de Paris. Il est décédé à Agen, dans la maison de campagne immortalisée par la poésie du père : *Ma Bigno.*

— M. de Liesville, conservateur adjoint de la bibliothèque et du musée de la ville de Paris, est mort à la suite d'une longue maladie.

M. de Liesville avait donné, il y a quatre ans, à la ville de Paris, une importante collection de livres, tableaux et objets d'art qu'il avait réunie sur la Révolution française.

On lui doit une *Histoire médallique de la révolution de février.*

— M. du Sommerard, le directeur du musée de Cluny, est mort le mois dernier.

Fils d'Alexandre du Sommerard, le célèbre antiquaire fondateur du musée de Cluny, à la mort de son père, en 1842, il lui succéda comme directeur, et c'est à son initiative que sont dus les accroissements successifs de ce musée spécial, si précieux aujourd'hui pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance.

Attaché, vers 1846, à la commission des monuments historiques, il a fait partie du jury des beaux-arts à l'Exposition universelle de 1855 et s'est successivement occupé des expositions françaises et étrangères venues à la suite.

M. du Sommerard a eu également une grande part dans la fondation du musée du Trocadéro. Toute sa vie, il fut un des défenseurs les plus énergiques des idées et des travaux de Viollet-le-Duc.

M. du Sommerard avait beaucoup travaillé à la grande publication des *Arts au moyen âge,* laissée inachevée par son père.

Il meurt à l'âge de soixante-sept ans.

— M. Vatel, ancien avocat, conservateur du musée du Jeu-de-Paume, est mort au palais de Versailles; il était âgé de soixante-neuf ans.

M. Vatel avait publié plusieurs ouvrages de haut intérêt : *Charlotte Corday, Vergniaud, Mme du Barry, le Jeu de Paume.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. George Reimer, le Nestor des éditeurs allemands est mort le 5 janvier dernier. M. Reimer a été, jusqu'au 1er avril 1884, le chef de la maison Reimer, une des plus importantes de Berlin.

Angleterre. — On annonce la mort de M. George Webster Napier, un des constants collaborateurs de *Notes and Queries.* M. G. Napier était un érudit qui s'occupait principalement de l'histoire religieuse en Angleterre aux XVIe et XVIIe siècles.

— M. Samuel Robinson, de Wilmslow, un des meilleurs orientalistes anglais, est décédé dernièrement. M. Robinson avait commencé sa carrière littéraire par la publication d'une traduction du *Wilhelm Tell* de Schiller (1825), puis, s'étant adonné aux langues orientales, il fit paraître une vie de *Ferdusi* et quelques autres volumes sur la littérature persane. Ce n'était pas seulement un savant distingué, mais un homme de bien, qui s'est constamment efforcé d'augmenter le bien-être matériel des ouvriers de la manufacture de coton dont il était directeur. On lui doit la fondation d'une bibliothèque à Wilmington et celle de la Société de statistique de Manchester, la première qui ait été fondée en Angleterre.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 janvier) Diehl : Ravenne; études d'archéologie byzantine. — Schulze : Florence; la loge du Bigallo. — (1[er] février). Michel : Les tableaux de Teniers à la Pinacothèque. — Dielh : Ravenne. — B. Leroi : Ringel, statuaire, médailleur, dessinateur aquafortiste. — ARTISTE (décembre). Barbey d'Aurevilly : Rythmes oubliés. — J. Péladan : Gustave Courbet. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Rioux de Maillou : Paul Baudry : L'homme et l'œuvre. — De Barthélemy : M[me] Dupin. — Léon Riotor : Un dessinateur de petits bonshommes (Léonce Petit). — Ducros : Bastien-Lepage.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. (6[e] liv. 1884). François Delaborde : Notice sur les ouvrages et sur la vie de Rigord, maire de Saint-Denis. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Bruel : Charte de partage de Jean, sire De Joinville, avec l'abbé de S. Mansuy, de Toul (1264). — Bibliographie. — Chronique et mélanges. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS. (24 janvier) Notice sur l'armée hollandaise. — 31 janvier) Étude sur le casernement. — (14 février) Le service des étapes aux armées. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Vitu : La mansarde de Bonaparte au quai Conti. — Alphabets grecs et hébreux publiés à Paris au XVI[e] siècle. — Lettre inédite de François I[er] relative à l'escalier de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

CORRESPONDANT. (25 janvier) Chantelauze : Le duc de Broglie historien. — Louis Régis : Le roman théologique en Angleterre. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — (10 février) Général X. : De l'armée. — Loky : Une ligue protectionniste en Angleterre. — F. Bouiller : La Révolution et les Académies. — Denys Cochin : La doctrine de l'évolution et la nouvelle théorie de la vie. — D'Heylli : La Comédie-Française pendant le siège et la Commune. — M[is] de Ségur : La marquise de Forbin d'Oppède. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 janvier) F. Pillon : Encore un mot sur le matérialisme de M. Richepin. — F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — J. Grindelle : Vivre! par Ph. Bridel. — F. Grindelle : Le manuscrit de l'abbé N***; par P.-L. Couturier. — F. Grindelle : Le Christ, le pape et la démocratie, par l'abbé Roca. — (24 janvier) F. Pillon : A propos de la notion de nombre. — (31 janvier) Renouvier : Philosophie, science et criticisme. — Lionel Dauriac : La philosophie au collège. — Schlœsing : Philosophie de l'Apocalypse. — CURIEUX. (février) La famille Thiers. — L'*Intermédiaire* et Deutz. — M. An. France. — Diderot. — Gérard de Nerval. — La vente Victor Hugo. — Le premier mariage de M. de Lesseps. — Alfred et Tony Johannot. — Félix Arvers. — Naissance de Pougens. — La veuve de Benjamin Constant.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 janvier) Le développement des chemins de fer dans le monde entier, de 1879 à la fin de 1883. — Deux nouvelles réfutations du socialisme. — La géologie et l'agriculture. — Les Indes hollandaises. — (24 janvier) De la situation des divers pays civilisés au point de vue du réseau des chemins de fer. — Le commerce extérieur de la France en 1884. — Le commerce extérieur de l'Angleterre en 1884. — Le protectionnisme parlementaire et le mouvement libre-échangiste. — (31 janvier) De la création officielle de corps privilégiés parmi les industriels et les travailleurs. — La terre au XIX[e] siècle : le morcellement parcellaire. — (7 février) Du rôle des pouvoirs publics en temps de crise. — Les Banques foncières en Europe. — Le socialisme et la Révolution française. — De la déportation des criminels. — Le réseau de l'Etat. — Quelle est, en économie politique, la limite des attributions de l'État?

GAZETTE ANECDOTIQUE. (31 janvier) Edmond About. — *Denise*. — La question Coppée. — Le banquet Molière. — Eugène Pelletan et George Sand. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS. (février) De Fourcaud : Bastien-Lepage. — P. Mantz : Rubens. — L. Magne : Le vitrail. — Ephrussi : A propos d'Adriaen Brouwer. — Gonse : L'art de bâtir chez les Byzantins.

L'HOMME. (10 janvier) Collineau : Les inférieurs; l'idiot. — Sébillot : Croyances et superstitions de Noël. — Le transformisme et M. Milne-Edwards. — (25 janvier) Fauvelle : L'intelligence et les instincts. — Salmon : Contribution à l'ethnographie des Maures. — De Mortillet : Trouvaille hongroise de l'époque larnaudienne.

INSTRUCTION PUBLIQUE. (17 janvier) Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Croiset : Plaidoyers civils de Démosthène. — Pigeonneau : Les colonies françaises au XIV[e] et au XVII[e] siècle. — Thomas : La logique de Stuart Mill. — (24 janvier) Caro : Discours prononcé sur la tombe d'Edmond About. — (31 janvier) F. Penant : *Histoire des*

Romains, par M. Duruy. — Étude sur Quintilien. — (7 février) Thomas : La logique de Stuart Mill. — Martha : La philosophie à Rome. — Caro : Philosophie contemporaine de la nature. — Delmont : Examen des deux maximes d'Aristote relatives à la vertu. — (14 février) J. Levallois : La Fontaine. — Croiset : Plaidoyers politiques de Démosthène. — Sorel : Le dixième livre de Quintilien. — Rouxel : Domaine de l'économie politique. — INTERMÉDIAIRE (25 janvier) Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Les sociétés de bibliophiles. — Mme de Sévigné. — Correspondances inédites de Lamennais. — L'abbé Maury. — Balzac, ses papiers. — Prix des ouvrages de l'esprit avant 1860. — Enseignes de libraires fantastiques. — Débuts de F. Coppée. — Le *Fils naturel* de Diderot. — Plagiat allemand. — La muse historique et le dictionnaire des ouvrages anonymes. — Lettre inédite de Mérimée à Stendhal. — (10 février) Le plus ancien livre avec privilège. — Fabrication du papier. — Sociétés de bibliophiles. — Balzac, ses papiers. — Enseignes de libraires. Vie de Jésus-Christ. — Laverdet. — Lettre inédite d'Alex. Dumas proposant aux Haïtiens d'élever une statue à son père, le général Dumas.

JEUNE FRANCE (décembre) Shelley : Alastor (trad. Sarrazin). — Dietrich : Un philosophe amateur, Léon Dumont. — F. Baille : Eug. Pelletan. — (janvier) E. des Essarts : An. France. — De Gourcuff : les idées libérales avant la Révolution : les philosophes bretons à Berlin. — P. Demeny : Edmond About (Souvenirs). — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier) Yves Guyot : La politique coloniale. — De Molinari : Projet d'émancipation des esclaves au Brésil. — De Fontpertuis : Un royaume constitutionnel en Océanie. — JOURNAL DES SAVANTS (janvier) Ch. Levêque : Les manuscrits de Léonard de Vinci. — Egger : Essai sur Thucydide. — De Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — G. Pâris : Les fabulistes latins. — Daubrée : Masses de fer natif au Groënland. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier) Le sous-officier et les cadres subalternes. — Lamiraux : Conférences sur le tir. — Bou de Souza : Télégraphie militaire par signaux. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813. — Les Mémoires du comte de Saint-Germain. — Hennet : Les Compagnies de cadets-gentilshommes et les écoles militaires.

MAGASIN PITTORESQUE (31 janvier) Lefebvre : Transmission des forces à distance. — Merlet : Des filigranes du papier. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre) Piette : Exploration de Tumulus. — Mestorf : Les pierres à écuelles. — Schested : *Recherches archéologiques.* — Martha : *L'archéologie étrusque.* — Collignon : *L'archéologie grecque.* — MOLIÉRISTE (février) P. d'Estrées : Le *Prosarite.* — A. Rousselet : Note sur un Poquelin, drapier. — Thoinan : Souvenir donné à Molière par Louis XIV.

NATURE (17 janvier) La direction des aérostats et l'appréciation des savants. — Les tremblements de terre en Andalousie. — (24 janvier) Les animaux féroces aux Indes. — Études pratiques sur la marche de l'homme. — Un vélocipède aquatique. — (31 janvier) Culture de la nacre à Taïti. — Mitrailleuse Maxim. — Le Monitographe. — (7 février) M. Dupuy de Lôme. — Tombouctou. — Les tremblements de terre. — (14 février) La suspension volontaire de la vie. — Progrès récents dans l'enseignement des sourds-muets. — L'éclairage électrique domestique. — NOUVELLE REVUE (15 janvier) Vasili : La société de Vienne. — Français : Le patriarcat œcuménique et le schisme de Photius. — P. Bourget : M. Leconte de Lisle. — (1er février) A. Daudet : Histoire de mes livres ; *Les Rois en exil.* — F. Maurice : Nantes et la Loire. — Coudt : Le christianisme et ses origines.

POLYBIBLION (janvier) Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus, sections de Théologie, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Chronique : Découverte de manuscrits visigothiques. — Notes inédites de Mercier, abbé de Saint-Léger. — Lettres inédites de Henri IV, de Mabillon.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier) Eugène Pelletan. — Aulard : Un orateur athée (le conventionnel Jacob Dupont). — Colfavru : L'assemblée législative, son œuvre, son action. — Charavay : Les pionniers de l'histoire de la Révolution. — Les évêques constitutionnels (Etienne Nogaret). — La bibliothèque révolutionnaire du comte de Nadaillac. — Autographes et documents révolutionnaires. — REVUE ALSACIENNE (janvier) De Beauvoir : Le général Schneegans. — Gérard : Deux souvenirs de l'histoire d'Alsace. — Muston : L'Alsace avant l'histoire. — Ducommun : La légende de l'Alsace d'Edouard Schuré. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier) Mathias Duval : Le transformisme. — Ph. Rey : Du poids des hémisphères cérébraux d'après les registres de Broca. — Girard de Rialle : Formose et ses habitants. — Mongeolle : Origines et évolution de la parure. — Ledouble : Les anomalies du grand pectoral chez l'homme. — Bérenger-Féraud : Étude sur la Tarasque. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre) Deloche : Etude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Clermont-Ganneau : Inscriptions grecques inédites du Haurân. — Flouest : Stèles de Laraire. — Bertrand : Divinités gauloises. — Battifol : Fragments Sangallensia. — Mariette Bey : Identification des dieux égyptiens avec les dieux d'Hérodote. — Perrot : Le rôle historique des Phéniciens. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (janvier) Buste de Henri IV attribué à Germain Pilon. — Valaperta, portrait de J.-J. Rousseau. — Anne Rubens, Norbert Roettiers, graveur de monnaies et de médailles. — Les graveurs parisiens Thevenon et Guyon. — REVUE BRITANNIQUE (janvier) Watts Phillips : Théodora. — Pope et ses œuvres. — De la nature de la démocratie. — La coloration dans les fleurs et chez les insectes. — M. Cavaignac, député, et le réseau de l'Est. — REVUE DES CHEFS-D'ŒUVRE (février) Defoë : Lady Roxana, traduction de Saint-Héraye. — Hardy : Marianne, tragédie. — De Brosses : Lettres sur l'Italie. — Idées de Beaumarchais sur l'Opéra. — D'Épinay : Mémoires et correspondance. — Leopardi : Cantique sur l'approche de la mort, trad. Rabbe. — Gresset : Pièces inédites. — REVUE CONTEMPORAINE (janvier) J. de Goncourt : Lettres inédites. — Hennequin : Edgard Poë. — Haraucourt : Poésies. — Joussemet : Le passé et l'avenir du Sénat. — Un député : Jules Ferry. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. (19 janvier) Ortolan : Histoire de la législation romaine. — Lafaye : De poetarum et oratorum certaminibus apud veteres. — De Heinemann : Les manuscrits de la bibliothèque de Wolfenbüttel. — Denis : De la philosophie d'Origène. — De Cosnac : Les richesses du palais Mazarin. — (26 janvier) Friedlaender : Martial. — Pellechet : Notes sur les livres liturgiques du diocèse d'Autun. — Duc de Broglie : Frédéric II et Louis XIV. — (2 février) Taine : Le gouvernement révolutionnaire. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — Bémont : Simon de Montfort. — (9 février) Bruns : Étude sur Lucrèce. — Baum et Cunitz : Histoire ecclésiastique des églises réformées. — Parfouru : Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch. — Courdaveaux : Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Eglise ? — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier) Melchior de Vogüé : Dostoievsky. — A. Filon : William Hogarth. — V. du Bled : Une ancienne colonie française, le Canada. — (1er février) Risler : La crise agricole en France et en Angleterre. — H. Houssaye : L'impératrice Théodora. — De Varigny : Gheel : Une colonie d'aliénés. Brunetière :

les *Etudes diplomatiques* de M. le duc de Broglie. — L. Ganderax : *Denise.* — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 janvier) P. Mariéton : Les félibres. — F. Mistral : *Lou Lioun d'Arle.* — P. Arène : Vieux tambourinaires. — (30 janvier) Brémond : Salut à la luno. — Bernard : La légendo dou Viro. — Souleu — Aubanel : Vesprado d'Abrieu. — De Gagnaud : I. Felibre de Lengado. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (janvier-février) Krafft : Mobilisation de l'armée chinoise; Tien-Tsin à Pékin. — Des Fosses : Le shérif de Wazzan. — Exploration du Dr Colin dans le haut Sénégal. — Michel : Notes de voyage au Chili. — Marbeau : Les Nouvelles-Hébrides. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier) H. Chantavoine : Eugène Pelletan. — A. Piedagnel : Un ami des livres; M. Ximenès Doudan. — Bourchenin : Physionomie d'une ville protestante au XVIIe siècle. — (1er février) Yves Guyot : Les récidivistes devant le parlement. — G. Pascal : L'Académie nationale de musique à propos de Tabarin. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre) Levinck : L'oasis de Figuig. — Perrier : les explorations sous-marines du *Travailleur* et du *Talisman.* — Drapeyron : Organisation des congrès nationaux de géographie. — Girard : Topographie comparée des côtes de l'Océan et de la Manche. — (janvier) De Crozals : Un préjugé géographique; la zone torride. — Levinck : L'oasis de Figuig. — Allain : L'île Formose. — Documents pour l'histoire des colonies françaises. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (janvier) Renaud : La France à l'extérieur. — Froideveaux : Les voyages du Dr Crevaux. — Escard : Le prince Roland Bonaparte en Italie. — REVUE INDÉPENDANTE (février) Chevrier : La Liberté de la chair. — Huysmans : Le nouvel album d'Odilon Redon. — Charles Vignier : Fictions. — Oscar Méténier : La Chair. — Charles Morice : La mort des papillons (tercets). — Paul Bonnetain : Les éditeurs. — Leon Cladel : Rara Avis. — Édouard Rod : M. Paul Bourget. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier) A. Rastoul : Louis XVII (R. Chantelauze). — R. d'Artois : Le second empire (M. de Maupas). — Albert Battandier : Un précieux manuscrit. — Baron Réné de France : Claude de France (R. de Magnienville). — Un trappiste au XIXe siècle (P. Jean-Baptiste). — REVUE MODERNE (31 décembre) F. Coppée : Victor de Laprade. — E. Parrocel : De l'influence des artistes provençaux dans l'antiquité. — (15 janvier) A. Ricard : Les débuts de Maury à Paris. — F. Coppée : Victor de Laprade. — Parrocel : De l'influence des artistes provençaux. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février) Lachellier : Les lois psychologiques dans l'école de Wundt. — Beaussire : Les principes formels et les conditions subjectives de la moralité. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Séailles : La Causalité, d'après Hume. — Regalia : Téléologie de la douleur. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (10 janvier) J. Lemaitre : M. Ernest Renan. — Ch. Bigot : L'enseignement classique, le latin et le grec. — Léo Quesnel : L'île Formose, d'après les voyageurs anglais. — (17 janvier) F. Bouiller : L'Annuaire de l'Institut. — Rambaud : Jean de Witt, d'après M. Lefèvre-Pontalis. — (24 janvier) J. Lemaitre : *Denise*, de M. Alex. Dumas. — E. Caro : Une académie sous le Directoire, d'après M. J. Simon. — De Pressensé : Amiel et ses juges. — Gaucher : Edmond About; souvenirs de jeunesse. (31 janvier) — E. Mouton : La physionomie des végétaux. — Souvenirs du Colorado. — J. Lemaitre : M. Gaston Boissier. — (7 février) Léo Quesnel : Le voyage de *la Vega.* — J. Lemaitre : M. Armand Silvestre. — Ténot : Le Cambodge. — (14 février) Gabriel Charmes : La politique coloniale et l'alliance anglaise. — Egger : Thucydide, d'après M. Girard. — Louis Ulbach. L'Escurial. — Ordinaire : M. Jean Gigoux. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er février) Deux notes inédites de Saint-Simon. — Une déclaration secrète de Louis XVIII, concernant les régicides, le 9 avril 1797. — Notes d'Eugène Demarquay : Comment on devient assassin. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 janvier) Général Faidherbe : La question du Niger. — Berthelot : Les papyrus alchimiques d'Egypte. — Durand-Gréville : Les cartes nautiques. — (24 janvier) Friedel : La vie et l'œuvre de Wurtz. — Lacassagne : Les expertises médico-légales. — Thoulet : La vie des minéraux. — (31 janvier) De Saporta : Le rayonnement solaire. — Raffalovich : Les égouts de la ville de Francfort. — Bourquelot : La digestion chez les céphalopodes. — (7 février) Blanchard : L'origine de la vie. — Berthelot : Les manuscrits alchimiques grecs. — Marcel : Le Cambodge et le protectorat français. — G. Charmes : L'attaque des cuirassés par les torpilleurs. — (14 février) De Lapparent : Les origines du globe terrestre. — Ch. Richet : La température des animaux à sang froid. — Loye : Les microbes bienfaisants.

SCIENCE ET NATURE. (17 janvier) Tombouctou : La machine à marcher. — La composition chimique du grain. — Théodora, d'après les mosaïques de Ravenne. — (24 janvier) Le calcul sur les doigts vers l'an 1000. — Le commerce des cheveux. — Déformation du pin maritime. — La Corée et les Coréens. — (31 janvier) L'annonce des inondations. — Le feu central. — (7 février) David Livingstone. — Le grisou. — Les chemins de fer métropolitains. — Le commerce des fauves. — Tuyaux à gaz en papier. — (14 février) Les charmeurs d'oiseaux. — Les fleurs d'eucalyptus et les insectes. — Les mœurs des batraciens. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier) Desmaysons : Le règlement sur les manœuvres d'infanterie. — Le tir national en Italie. — Wolff : Souvenirs d'un lieutenant de génie. — Souvenirs du général Hulot. — (1er février) Episode de la bataille de Speicheren. — Constructions militaires improvisées. — Le ballon électrique de Meudon.

TACHES D'ENCRE. (novembre) La sensation en littérature; la folie de Charles Baudelaire. — Un mauvais Français; M. Victor Tissot. — (décembre) M. Alphonse Lemerre. — La sensation en littérature. — Les poètes suprêmes. — (janvier) M. Paul-Alexis Trublot. — MM. Leconte de Lisle et Sully Prudhomme.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1885)

CONSTITUTIONNEL. Janvier : 16. Nicolardot : Le Menteur ou les dix-huit façons de tromper, d'après La Fontaine et la Bible. 27. Trianon : *Monsieur Rambosson*, par Hermant.

DÉBATS. Janvier : 16. Mélanges orientaux. 17. 27. 31. E. Bertin : *Louis XVII*, par Chantelauze. 19. Darmesteter : Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690). 20. P. Bourget : Souvenirs sur Lamartine. 21. Jallifier : *Mémoires et relations politiques du baron de Vitrolles*. 23. Bourdeau : Mémoires de Caroline Bauer. 28. Ch. Clément : La collection Davillier au Louvre. 29. Lettres de Cavour. — Février : 3. Darmesteter : Les fraudes archéologiques en Palestine. 4. Franck : *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouillet. 10. Bourget : Un voyage en France. 11. A. Mori : Une victime de Beaumarchais; l'abbé Marin. 12. Chantavoine : *Fénelon à Cambrai*, par le duc de Broglie. 13. Dietz : *Le Collectivisme*, par P. Leroy-Beaulieu.

XIXe SIÈCLE. Janvier : 21. Obsèques d'Edmond About. 22. Sarcey : Lettres d'exil d'Edgar Quinet. — Février : 3. Sarcey: Lettres du publiciste Dufour. 3. *Tolla*, par About. 10. Sarcey : Lettres de Gustave Flaubert à G. Sand.

DROIT. Janvier : 19, 20. Moulin : Le Palais à l'Académie au XVIIIe siècle : Antoine Furetière.

ÉCHO DE PARIS. Février : 12. Ed. Lepelletier : Vingt ans après *(Henriette Maréchal)*.

ÉVÉNEMENT. Janvier : 16. Girard : Dumas fils. 19. Magnier : Edmond About. 20. Deschaumes : Le neveu de Voltaire (About). 27. Duval : Victor Hugo oublié et inédit. — Février : 2. Deschaumes : A. Theuriet. 5. Fouquier : *Le Vandalisme révolutionnaire*, par E. Despois.

FIGARO. Janvier : 19. La pièce à thèse (Al. Dumas). 24. Méry bibliothécaire. 31. Racot : *Henriette Maréchal*. — Février : 2. Parisis : Le grenier de Goncourt. 15. A. Wolff : J. Vallès.

FRANÇAIS. Janvier : 16. *Histoire de Florence*, par Perrens. 20. L. Moland : L'anniversaire de la naissance de Molière; l'anecdote de l'en-cas de nuit. 20. Lallemand : Deux éducateurs au IXe siècle à propos d'un livre récent. 23. Edmond About. 26. *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, par Mention. 30. *La Comédie satirique au XVIIIe siècle*, par Desnoiresterres. — Février : 2. 3. Dhuillé de Saint-Projet : *Hommes fossiles et hommes sauvages*, par de Quatrefages. 3. L. Moland : Le théâtre d'Henri Rivière. 12. *La Bonté*, par l'abbé Meuley. *La Maison et l'Église*, par Nisard. 13. *La guerre et la paix*, par de Tolstoï.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 16. Dancourt : M. Coppée. 17. De Pontmartin : Correspondance de Louis Veuillot. 28. Dancourt : *Henriette Maréchal*. 29. Dancourt : Les mémoires de Laferrière. 31. M. Edmond About. — Février : 2. Dancourt : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, nouvelle édition. 7. De Pontmartin : *Causeries sur les artistes de mon temps*, par Gigoux. 12. Bourgeois : Mémoires du marquis de Sourches. 14. De Pontmartin : *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

GAULOIS. Janvier : 18. Le dernier immortel (About). — Février : 2. La salle de lecture de la Bibliothèque nationale. 5. E. Bourges : Les maréchaux de la littérature; Edm. de Goncourt.

GIL-BLAS. Janvier. 19. Nestor : M. Edm. About.

JUSTICE. Janvier : 3. *L'Ami du Peuple*, annoté par Marat. 16. Geoffroy : Critique rétroactive. 18. Sutter Lauman : Edmond About. 19. Santhonax : Le vrai Marat. 26 et 2 fév. Dubois Crancé à la Constituante, d'après de nouveaux documents. — Février : 1. Littérature féminine (Mme Daudet). — Février. 8. 9. *Le Journal d'un officier d'ordonnance*, par d'Hérisson.

LIBERTÉ. Février : 2. Drumont : *Germinal*. 9. Drumont : *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm.

MATIN. Janvier : 20. E. Arène : Edmond About.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. *La puissance française*, par Jeannerod. 17. 30. Fournel : *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. 18. *Les finances de l'ancien régime*, par M. Stourm. — Février : 3. O. de Vallée : Le dernier volume de M. Taine; un discours sur Mirabeau. 4. E. Daudet : *Jean de Witt*, par M. Lefèvre-Pontalis. 7. E. Asse : *La comédie satirique au XVIIIe siècle*, par Desnoiresterres. 14. *Journal d'un officier d'ordonnance*, par M. d'Hérisson. 15. *Histoire de la ville de l'Isle-Adam*, par l'abbé Grimot.

NATIONAL. Janvier : 18. *Le Vandalisme révolutionnaire*, par Eug. Despois.

RAPPEL. Janvier : 23. V. Meunier : Le mouvement théosophique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 21. About, auteur dramatique. 22. Les préliminaires de 1789; les édits de Turgot. 31. Un critique romantique; Paul de Saint-Victor. — Février : 6. Marie-Antoinette en Vénus.

SIÈCLE. Janvier : 22. Texier : *Journal d'un officier d'ordonnance*, par le comte d'Hérisson. — Février : 13. Havard : L'archéologie au théâtre.

SOLEIL. Janvier : 19. Jean de Nivelle : François Coppée. — Février : 11. Victor Hugo expurgé.

TÉLÉGRAPHE. Janvier : 20. Les mémoires de Jean Gigoux. 27. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor.

TEMPS. Janvier : 16. Excursion à travers l'Inde. 20. J. Claretie : About, souvenirs intimes. 21. Ph. Davyl : Les mœurs du théâtre en Angleterre. 22. E. Scherer : Métra. 27. *V. Hugo*, par Paul de Saint-Victor. La Palestine au temps de Jésus-Christ, par Stopfer. 31. Mézières : Etude sur

la poésie grecque. — Février : 3. *Olivier Maugant*, par Cherbuliez. 5. A. Porel : Métra. 6. Mantz : Franz Hals au Louvre.

UNIVERS. Janvier : 18. 28. Abbé Davin : *Patres anteniceni, analecta sacra.* — Février : 10. Abbé Daniel : Le Jourdain. 14. *Monographie du temple de Salomon.*

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de janvier 1885

1. *Le Glaneur anarchiste.* Mensuel. in-8°, 24 p. Paris, imp. Towne. Bureaux, 2, rue Germain-Pilon. Abonnements : un an, 3 fr.; quatre mois, 1 fr. Le numéro, 25 centimes.

4. *L'Éleveur*, journal hebdomadaire illustré de zootechnie, de chasse et d'acclimatation. In-4°, 12 p. à 2 col. Fig. Vincennes, imp. Lévy. Bureaux, 62, rue des Écoles. Abonnements : un an, 15 fr.

Le Petit Moniteur illustré. In-4°, 16 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Faivre. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 15 centimes. Hebdomadaire.

5. *Bulletin international des téléphones*, paraissant le lundi de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. des Halles. Bureaux, 4, rue de Sartine. Abonnements : un an, 10 fr.: six mois, 5 fr. 50.

7. *Journal des Sociétés scientifiques*, paraissant le mercredi. Petit in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Levé. Bureaux, 8, place de l'Odéon. Abonnements : un an, Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 15 fr. Le numéro, 25 centimes.

8. *La Presse universelle.* Revue hebdomadaire des journaux étrangers. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 30 fr. Le numéro, 75 centimes.

10. *Le Moniteur des Exposants*, organe spécial des intérêts français à l'Exposition internationale d'Anvers. in-4°, à 3 col. fig. Paris, imp. Lahure. Bureaux, 9, rue de Fleurus. Abonnements : un an, 20 fr.; étranger, 25 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Question sociale, revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des deux mondes. Mensuel. In-8°, 32 p. Paris, imp. Reiff. Bureaux, 52, rue Monge. Abonnements : France, un an, 3 fr.; étranger, 4 fr. Le numéro, 25 centimes.

11. *Le Bulletin du Crédit*, financier, industriel, politique, paraissant le dimanche. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 13, rue de Montyon. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Le numéro, 25 centimes.

16. *Le Mexique*, organe des intérêts mexicains. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 46, boulevard Haussmann.

18. *Cote foncière et immobilière*, paraissant le dimanche de chaque semaine. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 72, faubourg Saint-Honoré. Abonnements : un an, 10 fr.

19. *Le Plébiscite*, journal bi-hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubreuil.

25. *Le XXe siècle*, journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 26, rue de Navarin. Le numéro, 15 centimes.

29. *Les Paysans au pouvoir.* In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 7, rue Jeanne. Abonnements : un an, France, 6 fr.; étranger, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *Journal-Barral*, revue universelle illustrée du mouvement agricole. In-4°, 24 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 45, rue de la Harpe. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 60 centimes. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois.

31. *L'Anti-Ferry.* in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Morphy. Bureaux, 16, rue Flatters. Hebdomadaire. Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *Journal des bigots.* Organe paradisiaque. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Desenfant. Le numéro, 10 centimes.

Revue socialiste, paraissant le 15 de chaque mois. In-8°, 96 p. Paris, imp. Bellenand. Bureaux, 12, rue du Croissant. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 1 franc.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et morales. In-8°, 16 p. Paris, imp. Blanpain. Bureaux, 149, boulevard Saint-Germain.

Le Sténographe du progrès. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, typ. Abondance. Bureaux, 95, rue du Temple. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

Revue française de l'étranger et des colonies. In-8°, 108 p. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 20, rue Bergère. Abonnements : un an, France, 25 fr.; étranger, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

Les Béotiens.

Le parquet de la Seine vient d'intenter des poursuites contre un nouvel ouvrage sortant de chez l'éditeur Kistemaeckers, de Bruxelles : *Les Béotiens*, par Henri Nizet.

L'auteur a adressé la lettre suivante à M. Lauth, juge d'instruction :

« Monsieur,

« J'apprends avec orgueil l'honneur artistique que la magistrature française veut bien me faire en poursuivant *les Béotiens*.

« Vous ne pourriez comprendre mon bonheur à vous affirmer que c'est moi personnellement qui suis allé distribuer mon livre à la presse et à plusieurs libraires de Paris, et qu'ainsi, également coupable, je tiens à être également mis en cause.

« Je vous prie de prendre note de cette déclaration et de recevoir mes remerciements.

« Agréez, monsieur le juge d'instruction, l'assurance des sentiments que je vous dois.

« Henri Nizet,
avocat. »

Roman-feuilleton proposé à M. Henri Rochefort. L'affaire Besson. — L'affaire Dumay.

M. Dumay, homme de lettres, a intenté à M. Henri Rochefort un procès dont le jugement, rendu par le Tribunal de commerce de la Seine, le 22 septembre 1882, expose les circonstances.

Ce jugement, qui l'a débouté, est ainsi conçu :

« Le Tribunal,

« Attendu que s'il résulte des documents de la cause qu'en avril 1881 Dumay a reçu de Rochefort une avance de 500 francs en vue d'un roman qui aurait été destiné au journal l'*Intransigeant*, il est également acquis au débat que cette somme n'a été suivie d'aucune convention précise en vertu de laquelle Rochefort se serait engagé à publier dans le journal un roman déterminé, et notamment un roman intitulé *l'affaire Besson*, dont Dumay prétend aujourd'hui exiger l'impression ;

« Qu'il n'est justifié d'aucun accord entre les parties sur le titre, le sujet et l'étendue de l'œuvre projetée ;

« Attendu que si Dumay allègue avoir remis à Rochefort un scenario ou plan du roman, il ne justifie pas que les quelques feuillets communiqués au rédacteur en chef de l'*Intransigeant* s'appliquassent au roman en question, dont ce dernier affirme n'avoir eu ni le titre ni le sujet ;

« Que Dumay ne justifie pas davantage que ce plan ait été approuvé et accepté par la rédaction ;

« Attendu d'ailleurs que, depuis, Dumay a lui-même retiré spontanément le manuscrit communiqué, dont il devait être réputé reprendre ainsi la libre disposition ;

« Que cette situation n'a pu être modifiée par l'offre à la requête de Dumay de fournir au fur et à mesure, d'après l'usage, la copie de « l'affaire Besson. »

« Attendu que dans ces circonstances Dumay ne fait pas la preuve qui lui incombe, en qualité de demandeur, de la convention dont il réclame l'exécution ;

« Que dès lors il n'y a pas lieu d'accueillir sa double demande en exécution sous contrainte de 100 francs par jour de retard et en payement de dommages-intérêts ;

« Par ces motifs,

« Déclare Dumay mal fondé, le déboute et le condamne aux dépens. »

M. Dumay a interjeté appel de ce jugement. Il n'a pas présenté avocat devant la Cour, et, sur les observations de Me Gatineau, avocat de M. Henri Rochefort, et sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Manuel, la décision des premiers juges a été purement et simplement confirmée.

Cour d'appel de Paris, 1re chambre ; audience du 21 janvier 1885. — Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux.*

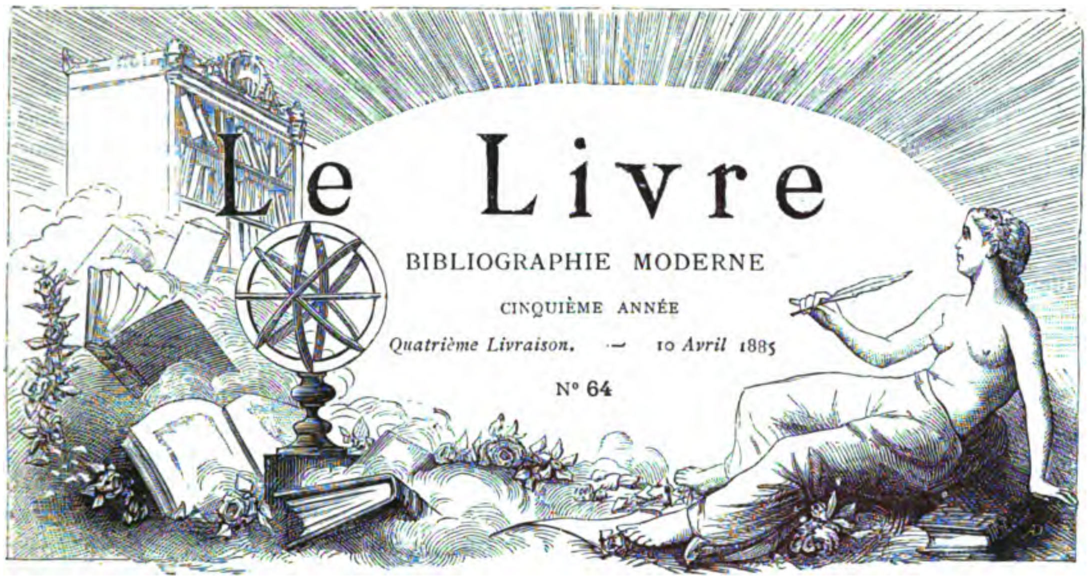
ÉTRANGER

Autriche.

Saisie de « l'Histoire des Serbes ».

Le ministre des finances austro-hongrois, Benjamin de Kallay, a écrit une *Histoire des Serbes* que le professeur Bitkowikes, de Pesth, a traduite en serbe avec l'autorisation de l'auteur. Les exemplaires de cette traduction envoyés à Serajewo, province de l'Herzégovine occupée par l'Autriche, ont été confisqués par ordre de la censure, qui trouve l'ouvrage du ministre des finances « dangereux pour l'État ».

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Bibliographie-mélanges. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Les Vies muettes, par Léon Allard. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 f. 50.

C'est aux humbles que s'intéresse surtout Léon Allard dans ses écrits; on sent toujours chez lui la préoccupation de ces existences sourdes, cachées, de ces *Vies muettes,* comme il les appelle si justement. Il les suit pas à pas dans les détails infimes et poignants qu'il a pu recueillir en les étudiant autour de lui; il analyse les sensations presque insensibles, les manifestations, invisibles pour d'autres, que son œil d'observateur consciencieux et patient a découvertes chez ces êtres agissants et souffrants, dont la vie, toute en dedans, offre peu de prise et semble nulle à ceux qui ne savent ni voir ni comprendre.

C'est d'abord *Guedon et Renest,* une histoire de troupiers, la touchante idylle d'un pioupiou, la grosse souffrance naïve d'un soldat, qui ne trouve de repos que dans une mort tragique, en se dévouant de corps et d'honneur pour un ami. Puis, *la Bûcheronne,* une simple des grands bois sourds, que la civilisation, que les lois militaires viennent surprendre, torturer, et qui, dans sa simplicité féroce, dans sa logique de mère affolée, mutile son jeune fils au berceau pour l'empêcher d'être soldat comme son frère aîné, le déserteur condamné à mort, qu'on va fusiller. *L'Employé* est la peinture exacte, implacable, d'un de ces pauvres êtres comme il s'en trouve par centaines dans les administrations, race végétative, race de mollusques, dont les mœurs sont dédaignées des riches, des puissants, des glorieux, mais qui ont leur vie, leurs amours, leurs douleurs, comme les autres. *La Bancroche,* une martyre de ferme, termine cet intéressant volume, en nous transportant en pleine campagne; sont-ce des êtres humains, sont-ce des bêtes de labour dont il est question, l'esprit s'en trouve interdit, tant ces malheureux, attachés à la glèbe, sont écrasés de tous côtés, par le maître, par la nature, par le brutal enchaînement des choses et des fatalités.

Vies muettes et ignorées, mais qui valaient la peine d'être connues, d'être révélées; Léon Allard aura eu le rare mérite d'émouvoir, en les racontant dans leur simplicité, leur tristesse et leur vérité.

Les Dévorants de Paris, par Dubut de Laforest. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu, 1885.

Les Dévorants de Paris vous laissent en plan à la 349e page, avec une note entre parenthèses ainsi conçue : « L'épisode qui fait suite aux *Dévorants de Paris* et qui complète ce récit a pour titre *l'Espion Gismarck* ». Je ne connais rien d'agaçant comme ce système qui fait d'un gros volume la première livraison d'un roman-feuilleton, avec cette aggravation que

le lecteur n'en est averti qu'à la fin, et que chaque livraison diffère de titre. J'attendrai d'avoir eu l'occasion de lire « l'épisode qui fait suite », pour rendre compte de l'épisode qui précède. Je ne veux cependant pas citer ce volume du collaborateur de M. Y. Rambaud, dans *le Faiseur d'hommes,* sans dire qu'il est d'une lecture attachante, et qu'il y fait manœuvrer un nombre de figures contemporaines faciles à reconnaître dans une atmosphère de fantaisie, sans doute, mais où les invraisemblances et les monstruosités ne sont guère plus étranges ni plus écœurantes que les réalités qui nous offusquent et nous coudoient.

B.-H. G.

Sous la hache, par Élémir Bourges. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous la hache, le dernier roman de M. Élémir Bourges, est une œuvre tout à fait remarquable et que les lettrés vont lire et déguster avec joie. La recherche consciencieuse du style, le choix des expressions, la sobriété souple et puissante de la phrase donnent à ce livre un relief caractéristique, tout à fait en harmonie avec le sujet choisi et l'époque tragique à laquelle se passe l'action.

Pour peindre les luttes sauvages de la Vendée, pour graver en traits sincères ces hommes violents et passionnés, qui luttaient, les uns pour la République, les autres pour Dieu et le Roi, il fallait un pinceau qui n'hésitât pas à se montrer brutal, un burin féroce et implacable; l'auteur de *Sous la hache* l'a bien compris et n'a pas reculé devant cette rude tâche; aussi son œuvre est-elle colorée et grouillante d'un bout à l'autre. Ses personnages, bons ou mauvais, ont la taille de véritables héros, et la silhouette immonde de la guillotine, qui se dresse au-dessus de l'action comme une perpétuelle et monstrueuse menace, prend des proportions gigantesques, donnant à tout le drame une allure épique. Tous ces hommes et ces femmes, dont les passions roulent brûlantes dans les veines, semblent vivre plus vite, au milieu de l'angoissante atmosphère du sinistre épouvantail que la main d'un fou, improvisé bourreau, fera manœuvrer aux dernières pages du livre, comme pour mieux prouver son inanité et son aveugle bestialité.

Déjà nous avions lu avec un vif plaisir la curieuse étude de mœurs contemporaines que M. Élémir Bourges avait intitulée *le Crépuscule des Dieux,* étude qui remuait, sous les yeux du lecteur séduit, un monde spécial de personnalités étranges. Avec *Sous la hache,* il nous donne une véritable restitution historique, d'un très haut intérêt et d'un attrait particulier, car il paraît avoir trouvé le secret d'insuffler à son récit l'air ambiant des temps dont il parle, de reconstituer en chair vivante, en paroles et en actions les individus de ces années sanglantes et sans pitié.

M. Élémir Bourges a le véritable tempérament de l'écrivain; on sent chez lui la préoccupation saine des maîtres, le désir de l'art, la soif de la véritable littérature. Il nous a semblé, à lire l'auteur de *Sous la hache,* qu'il devait avoir la hantise de cette merveille de pittoresque, *Salammbô,* et l'admiration du regretté maître Gustave Flaubert; c'est là, à notre sens, une garantie de succès, la preuve d'une nature profondément littéraire, et nous n'en saurions trop vivement féliciter le jeune écrivain.

Le point noir, suivi de *Un Gendre,* par A. Matthey, G. Charpentier et Cie. Paris, 1885. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

A. Matthey, de son véritable nom Arthur Arnould, est passé maître dans l'art particulier de faire frissonner et de passionner les lecteurs. Ses romans, très suivis, mais malheureusement de moins en moins littéraires, ont le don d'attacher, grâce à leurs incessantes péripéties et à l'allure rapide, emportée de l'action. Il serait difficile de classer exactement dans l'échelle littéraire des productions comme *le Point noir* et *Un Gendre.* La critique serait aisée, et il paraîtrait grave pour l'auteur d'invoquer les lettres en cette occasion. Laissons au romancier le rôle qu'il a choisi, celui d'amuseur, et constatons que le lecteur retrouvera dans la dernière œuvre de A. Matthey un intérêt égal à celui qu'il a pu trouver dans ses précédents romans.

G. T.

Vive le mariage, par Théo-Critt, illustrations par Uzès. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 5 francs.

Il y a plus d'un joli détail dans le livre de Théo-Critt; quel dommage que ce volume vienne après les ravissants écrits de Gustave Droz et n'en soit qu'un pâle décalque, qu'une lointaine imitation ! C'était exquis dans *Monsieur, Madame et Bébé,* ce n'est plus qu'agréable dans *Vive le Mariage,* en dépit de tous les efforts de l'auteur. On lira cependant ce volume intéressant, même après ceux de Gustave Droz.

Souvenirs d'un jeune premier, par Ad. Laferrière. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quel curieux volume que cette œuvre posthume du regretté comédien! Les détails inédits, les documents précieux y abondent. On croit voir revivre les personnages dont parle avec tant de chaleur, de passion et d'entrain le toujours jeune Laferrière, l'éternel *jeune premier;* les grands noms s'y heurtent à ceux des infimes et les révélations s'entassent avec un intérêt toujours croissant. On trouvera plus d'un récit extraordinaire et inattendu dans cette publication.

Sara, ou l'Amour à quarante-cinq ans. Épisode de *Monsieur Nicolas,* par Restif de la Bretonne. Un vol. in-18. Paris, Isidore Liseux. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas absolument un roman, c'est une histoire dont la leçon morale éclate dès la première page : le danger d'une passion tardive, d'un amour disproportionné qui ne laisse après lui que flétrissure et douleur.

Restif s'est surpassé dans cet admirable récit. « Où trouvera-t-on, dit-il lui-même, le cœur humain aussi bien, aussi véritablement peint que dans cette histoire? Ah! l'abbé Delille avait raison, c'est un chef-d'œuvre! mais c'est la nature, et non l'auteur, qui l'a fait. »

Sara est un épisode de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé,* mais c'est le plus étendu, le plus minutieusement étudié, celui où cet écrivain si personnel, qui n'observait bien que sur lui-même, a mis le plus d'émotion et de vérité.

L'éditeur a pensé avec raison que ce chapitre des mémoires intimes de Restif formait un tout pouvant se publier à part, et il lui a plu de vulgariser Restif de la Bretonne dans cette publication à bon marché d'une des œuvres les plus curieuses de l'auteur des *Nuits de Paris.*

Cette belle étude d'analyse n'emprunte rien à l'imagination; c'est l'histoire d'un homme arrivé à l'âge mûr, qui ne peut se décider à croire qu'il a cessé de plaire aux femmes, et qui subit toutes les désillusions, les amertumes et les misères, pour n'avoir point su renoncer aux passions. Livre à lire et même à conserver dans la bibliothèque des amateurs, car il est incontestablement mieux imprimé et sur meilleur papier que les ouvrages ordinaires des éditeurs de romans contemporains. Z.

Les jours d'absinthe, par CH. CHINCHOLLE. Un vol. in-18. Paris, Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre défavorable, M. Chincholle a écrit un roman de bonne allure, intéressant et vrai.

Les jours d'absinthe sont ceux de la saisie et du protêt. On boit, ces jours-là, pour s'étourdir.

Le personnage principal est un brave jeune homme, architecte de son état, qui, n'ayant pas encore reconstruit les magasins du Printemps ou la Sorbonne, manque d'argent pour payer son tailleur. Afin de couvrir une dette légère, il en contracte une autre plus lourde, et successivement arrive à quintupler son déficit. Il lutte cependant courageusement, soutenant sa vieille mère. Sa désolation se complique : il avait une sœur. Lasse de la misère elle s'est laissé séduire, et, sortie un soir de la maison maussade où l'on ne parle que de créanciers, de protêts, d'huissiers, elle n'est pas rentrée. La mère l'ignore. Elle l'ignorera jusqu'au jour où son fils sur le point de contracter avec une jeune fille qu'il adore un mariage capable d'assurer sa position, va briser son propre bonheur en constatant que sa sœur est la maîtresse du père ou du frère de sa fiancée.

Alors la mère qui comprend tout soudain, veut sauver le bonheur de son fils si méritant. Elle a une entrevue avec sa fille déshonorée. Au cours de la discussion le feu prend à l'appartement. Elle empêche sa fille d'appeler au secours. Et toutes deux sont consumées. De la sorte, l'affreux secret est bien gardé, et la pauvre mère croit que son fils sera heureux.

Sans chicaner les moyens, nous nous empressons de reconnaître dans *les Jours d'absinthe* des scènes très bien saisies dans la réalité, traitées adroitement, et d'un puissant effet dramatique. Les personnages de la mère et du fils sont bien vus, bien tenus et sympathiques. PZ.

Héros et pantins, par LÉON CLADEL, avec une préface de Camille Lemonnier. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Le contraste entre les différents types que M. Léon Cladel a décrits dans ces pages n'est pas aussi violent que pourrait le faire croire le titre à qui ignore les allures du talent de l'auteur. Les héros ne sont jamais sans quelque chose de fruste et de naïf qui mêle, comme il l'est dans la nature, l'élément comique aux plus tragiques caractères et aux plus terribles événements. Les pantins, même les fantoches les plus vifs, sont animés de son souffle et ont, par conséquent, jusque dans leur inconsistance ou leur platitude, de l'héroïsme.

J'ai déjà eu si souvent à rendre compte ici des publications de cet artiste infatigable dans son labeur et sa fécondité, que je ne sais plus comment varier l'expression de mon éloge, l'admiration restant la même. On a lu, on relira, avec des émotions aussi diverses que les récits eux-mêmes, ces histoires tantôt lugubres — navrantes, tantôt critiques, tantôt jeunes d'une sève de vingtième année, tantôt empreintes de l'amertume que donne au poète le spectacle des turpitudes et des décompositions grouillantes autour de nous. Je ne recommanderai pas un morceau plutôt qu'un autre. A cette table grassement savoureuse tous les mets sont dignes des appétits à la fois robustes et délicats. Mais je pourrai bien dire ceux qui ont le plus vivement chatouillé mon palais, remué mes viscères et réchauffé mon sang. *Toute à tous, Zéro en chiffre, En route, Quelqu'un,* qui est ce pauvre et grand Rouvière, *Sur l'eau,* et, le dernier par le rang, mais le premier peut-être par la vibration du sentiment et l'intensité de l'expression, *Last but not least,* comme on dit à côté, celui qui a pour titre : *Où les miens ont vécu.* C'est là qu'est cité ce fragment de chant populaire que je cite à mon tour, parce qu'il emplit le cœur et le gonfle comme font les livres mêmes de Léon Cladel :

Sur la terre, en l'air et dans l'eau,
Rien ne meurt, tout se renouvelle;
Que mon amant devienne oiseau,
Je me muerai vite en oiselle;
Et si je renais plante ou fleur,
Moucheron, il boira mon cœur
De rose,
Blanche ou rose,
Lui, lui,
M'ami!

Je ne dirai rien de la préface, pardon! de la « page » — de M. Camille Lemonnier, sinon que tout ce qu'écrit M. Camille Lemonnier a de l'intérêt, et que cet intérêt se double lorsqu'il parle d'un maître. J'ai

cependant remarqué, dans cet avant-propos, des singularités voulues qui me choquent sans m'étonner : M. Camille Lemonnier ne dessine ni ne décrit; il *délinée*; le dernier est pour lui *l'ultime*, et dans les circonstances où d'autres s'abordent, il *accointe*. — Eh! me dit-on, Léon Cladel, que vous admirez, a tout cela et bien d'autres choses encore. — C'est possible, il met toutes ces choses si bien en place que je ne les remarque pas. B.-H G.

Cruelle énigme, par Paul Bourget. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Lemerre, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Comment Mme de Sauve, femme intelligente et délicate, passionnément éprise de son jeune amour Hubert Laurian, le trompe-t-elle, une après-midi d'été, à Trouville, avec un homme ordinaire? Comment Hubert Laurian, nature nerveuse et sentimentale, traitant l'amour comme une chose sacrée, cède-t-il après avoir atrocement souffert de la trahison et affreusement méprisé l'infidèle, à un accès de fougueuse sensualité, et accorde-t-il à Mme de Sauve un pseudo-pardon en la possédant dans la chambre même où il lui a jeté à la face son mépris désespéré?

C'est la *Cruelle énigme* que M. Paul Bourget a entrepris de démêler, et dont il cherche le mot dans des influences complexes de tempérament, d'éducation et d'hérédité, et même d'atmosphère.

Fidèle à sa rigoureuse méthode d'analyse, il dissèque ces deux cœurs et ces deux cerveaux, et le drame tout intérieur dont il explique ce roman reçoit une empreinte tragique des amères réflexions que le lecteur y ajoute forcément de lui-même. Ce qui ressort du livre de M. Paul Bourget, c'est l'implacable loi de notre faiblesse. En vain sommes-nous purs ou purifiés, en vain nous efforçons-nous de soulever la portion spirituelle de notre être; la défaite de la nature supérieure sous l'attaque brutale de la nature inférieure, voilà le terme final de ce bel effort; on tombe parce que la chair tressaille, l'on retombe parce qu'on est tombé. L'on maudit la volupté charnelle, et l'on s'y laisse reprendre par une lâche émotion.

Tel est le fond même de la *Cruelle énigme*, peu consolant, on le voit, pour les esprits soucieux du beau moral, désolant même pour les esprits extrêmement délicats qui souffrent de la vulgarité du mélange qui, malgré leur tentative de l'éliminer, entre dans la composition de leur personne et les rend, par un certain côté, semblables aux autres. « Il est comme les autres, » c'est le mot de George Laurian résumant son opinion sur son cousin Hubert; c'est par ce mot qu'il semble vouloir calmer la mère navrée du jeune homme; et du même coup il se venge, pour ainsi dire, de l'orgueil de cette femme qui eût voulu son fils différent des autres, et de ce jeune homme lui-même dont il jalouse la supériorité physique et la jeunesse vibrante.

L'œuvre de M. Paul Bourget est une profonde étude audacieuse et fine; la trame du roman n'est rien : peu ou pas d'intrigue, tout le mouvement vient des idées et des passions de ces personnages exceptionnels.

Tout exceptionnels qu'ils sont, leur réalité n'en est pas moins tangible. Ils sont plus concrets que ceux de l'*Irréparable*.

Qui ne retrouvera, — je parle des hommes un peu bien doués, — la vérité des impressions délicieusement mélancoliques du premier et exclusif amour, dans la passion d'Hubert Laurian? La charmante inexpérience, l'adorable sottise de l'amoureux qui pense découvrir une terre vierge en prenant dans sa main le cœur d'une femme mariée qui eut déjà deux amants!

Et les angoisses de la mère, pieuse et rigide dans son étroit jugement d'honnête femme et de mère passionnée! Ah! qu'elles sont vraies! Qu'il est réel, ce ménage de deux femmes, mère et grand'mère, surveillant la transformation du jeune homme et homme! Cet antagonisme de la mère jalouse de la première femme qui s'insinue dans le cœur de son enfant, et de l'enfant qui sent sa virilité s'émanciper, M. Bourget l'a si exactement observé et reproduit, qu'un moment l'on a pu croire que ce serait non l'un des côtés mais le centre de l'ouvrage.

Certes, *Cruelle énigme* ne peut qu'augmenter l'estime des lecteurs d'élite pour l'écrivain distingué qui l'a tirée de sa pensée. M. Paul Bourget sait bien que ce groupe restreint est le seul auquel soit accessible son œuvre. Ce n'est pas de là que vient la popularité, mais c'est là que commence la gloire. PZ.

Germinal, par Émile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que *le Livre* ne se soit jamais montré très bienveillant pour Émile Zola et que son rédacteur en chef puisse être rangé parmi les adversaires de certaines tendances du naturalisme, cependant il est avant tout partisan de l'absolue liberté des opinions, du moment qu'elles sont sincères et sans parti pris. C'est à cet éclectisme éclairé et conciliant, qui respecte toutes les convictions littéraires, que nous devons de pouvoir tracer, dans cette revue, un éloge complet, très enthousiaste peut-être, mais très franc, du dernier roman d'Émile Zola.

On sort de la lecture de *Germinal*, comme le Dante sortait des cercles les plus pénibles de l'*Enfer*, la sueur au front, la pâleur de l'épouvante aux joues, le cœur étreint d'une débordante pitié, sans oser se retourner en arrière pour jeter un dernier regard à ce que l'on vient de voir. Mais il y a entre l'impression causée par la lecture du livre du splendide et farouche Florentin et celle du roman de Zola, toute la différence qui sépare l'implacable réalité de la fantaisie même géniale. *Germinal* est plus près de nous que l'*Enfer*; nous sentons mieux les souffrances peintes par l'auteur des *Rougon-Macquart* que les tortures les plus monstrueuses combinées par le Dante. L'Italien est sublime, il a fait une œuvre immortelle et gigantesque; mais les mineurs, nous les avons vus, nous les connaissons, et si l'envie nous en

prend, nous pouvons descendre avec eux dans leur Enfer pour subir l'horreur et le frisson de leur existence, — ils sont plus près de nous.

Aussi monte-t-il de ce livre formidable, de ce morceau d'humanité souffrante, de ces abîmes béants, un cri d'affreuse et pénétrante angoisse, la plainte lugubre de milliers d'êtres broyés par un travail de damnés, livrés par un sort inexorable à l'éternelle nuit, à l'éternelle servitude, à l'éternelle douleur sous ses formes les plus diverses. Voilà la vraie cité de misère et de deuil au seuil de laquelle pourrait se tracer en lettres de sang la désespérante inscription qui commence par les mots :

« *Par moi l'on va dans la cité des pleurs, par moi* « *l'on va dans l'éternelle douleur, par moi l'on va chez* « *la race damnée!...* » et qui finit par ceux-ci :

« *Vous qui entrez, laissez toute espérance!* »

Pour qui a vu ces pays désolés, pour qui a parcouru, même hâtivement, les régions des mines, jamais rien de plus vrai, de plus poignant n'a été écrit sur l'existence des mineurs que le livre d'Émile Zola. Son mineur, pris comme un pauvre insecte entre deux lames de houille à cinq ou six cents mètres sous terre, est aussi lamentable, aussi morne, aussi résigné que les laboureurs du grand peintre Millet, que les esclaves de la glèbe, que le bétail humain courbé sur les sillons. Encore ceux-là ont-ils autour d'eux le plein air, le soleil, la verdure, les oiseaux, la poésie énorme des nuits étoilées, le mouvant mirage des nuages. L'autre, au fond du trou noir, est là, collé contre les parois qui peuvent se rapprocher pour l'aplatir, sans espace, crispé dans des positions tuantes, à moitié asphyxié, haletant, suant, respirant un air vicié, à peine éclairé par une lampe tremblotante, que berce ce vent de mort, le grisou.

Du reste, c'est de haut et de loin qu'il faut juger l'écrasant ensemble de cette étude, pour échapper aux détails rebutants et se former un jugement désintéressé : les hideurs s'effacent, disparaissent et l'impression reste, énorme, dominatrice, forçant l'admiration et la pitié. L'œuvre de Zola ne s'épluche pas, ne se discutaille pas : il faut la repousser d'un bloc, avec la fureur de cette manière sombre et puissante, avec l'effroi social de cet impitoyable envahissement des choses, avec la négation têtue des forces naturelles, ou l'admirer, comme on admire les belles choses, jusque dans leurs verrues. On cherche des taches au soleil, on les y trouve, mais il ne viendra à personne l'idée de les effacer de l'astre du jour, car elles sont nécessaires à son existence, elles font partie de son essence; de même les rudesses, les grossièretés voulues de *Germinal* sont indispensables à l'homogénéité, à la force même de l'œuvre. Ayant à peindre des êtres grossiers, il eût été faux de les représenter polis, lavés, bichonnés, comme des bergers d'opéra-comique. La nature a ses infirmités, ses défauts, ses vices, qui font corps avec elle et ne peuvent en être détachés; que ceux qui se refusent à voir les choses comme elles sont laissent ce livre de côté, il n'est pas écrit pour eux : ici, c'est la vérité dans sa saisissante horreur, dans sa douloureuse nudité.

D'autres ont traité, avant Émile Zola, l'éternel sujet des revendications sociales, ont mis en scène le sombre peuple de la mine, et pourtant, avec *Germinal,* on croit à la révélation brutale de monstruosités ignorées, d'infamies cachées, tant l'auteur a su animer d'un souffle puissant les malheureux peints par lui. Il a sorti du ventre de la terre tout un monde, qu'il jette palpitant, saignant, rugissant, sous nos yeux effarés. Sont-ce des êtres humains, sont-ce des bêtes que ces individus étranges que le grand jour semble affoler, que le plein air grise? Leurs habitudes, leurs amours, leurs plaisirs, tout est extraordinaire. Quant à leur vie, c'est le combat de fourmis humaines contre le sort implacable, contre la farouche hérédité d'esclavage, la vraie lutte pour l'existence, celle-là, celle où l'on ne mange pas tous les jours, où l'on se dispute, où l'on se vend pour des morceaux de pain, où l'on se fait éventrer à la pointe des baïonnettes pour quelques centimes de plus ou de moins, parce que ces centimes sont une question de vie ou de mort.

Dès les premières pages, une grande horreur sombre s'approche, s'étale, envahit tout, comme un nuage menaçant, gros d'orages, de tempêtes, de désastres, éclairé çà et là de reflets sanglants, de lividités lugubres. On se sent le cœur remué d'une invincible émotion, qui grandit et atteint un de ses points culminants presque aussitôt, quand, à la question d'Étienne Lantier, demandant à qui appartient le pays, le vieux mineur répond, écrasé, dans une terreur d'infime :

— « On n'en sait rien. A des gens. »

A des gens ! On ne les connaît même pas. Immédiatement, cette œuvre de socialisme, de revendication humanitaire, se trouve placée à une hauteur qui domine les personnalités et éloigne toute idée de petitesses : il ne s'agit pas de tel ou tel millionnaire, mais bien des riches et des pauvres, des repus et des affamés. Le livre embrasse toute la souffrance humaine dans sa forme la plus terrible, dans celle qui parle le mieux aux yeux et au cœur. A la peur causée par ce puissant rappel de la formidable question se mêle un irrésistible attendrissement pour tant de souffrances, pour tant de tortures, de larmes, de deuils. Ce ne sont plus là de froides études de savants doctrinaires, des abstractions d'économistes, c'est le mineur tout vivant que Zola jette devant nous, pour nous mieux apitoyer, et qui plaide lui-même sa terrible cause.

L'action, une fois engagée, marche avec une sûreté, une force toujours croissantes, sans que l'auteur ait la moindre faiblesse; à mesure qu'il fouille davantage son sujet, son style prend des allures plus mâles, les touches vigoureuses s'accentuent et forment un tout d'une puissance de magie incomparable. Le grouillement de ces masses d'individus est reproduit avec une vérité qui empoigne violemment et domine le lecteur. Dès lors on subit l'œuvre comme on subit un maître qui sait se faire obéir; les scènes se succèdent imposantes, terribles, mêlées de rires et de larmes; c'est une coulée de lave en fusion, rou-

lant dans ses eaux boueuses, tachées de feu et de sang, des scories de toute sorte. Ce n'est pas seulement un portrait du mineur et de sa femme, c'est leur vie, leurs vices, leurs qualités; tout cela palpite, souffre et meurt littéralement devant vous.

Il serait difficile de relever les uns après les autres tous les épisodes marquants de ce rude livre, tous les passages où l'intensité de vie déborde avec une force tragique incroyable; ce ne sont que les différentes pièces d'un ensemble qui atteint des proportions superbes et qui ne saurait que perdre à l'analyse détaillée de ses morceaux. Cette manière de procéder aurait en outre le désavantage de mettre dans un relief tout à fait hors de proportion les passages incriminés par les critiques pudibonds que certaines exubérances de la vie effarouchent et qui croient inutile de présenter au lecteur de vrais mâles; dans certains cas ceci peut-être vrai, mais dans *Germinal* l'œuvre ainsi comprise serait incomplète. A ceux, entre autres, qui ont poussé les hauts cris à la lecture de certains détails de la mort des Maigrat, nous objecterons que c'est là justement un des faits caractéristiques et physiologiques les mieux observés par l'auteur; il ne pouvait s'abstenir de le peindre, de le noter. Il s'est souvenu que dans les scènes de massacres, dans les déchaînements de vengeance, la femme va toujours plus loin que l'homme, en férocité et en raffinement; en outre, elle s'attaque toujours à la cause directe de sa colère. Les femmes de Montsou vengent leur honneur de femmes et de filles, en traitant comme une bête l'homme qui s'est toujours conduit en bête sauvage avec elles.

Cette œuvre, telle qu'elle est, est une des plus saisissantes, des plus puissantes, qui soient sorties de la plume du maître romancier. C'est aussi un des plus vigoureux et des plus justes cris de douleur qui aient retenti depuis longtemps en faveur des déshérités et des souffrants. Ce cri prend même, vers la fin, des allures menaçantes qui doivent faire réfléchir, faire penser au soulagement de plus en plus nécessaire des races opprimées. A côté du roman magistral il y a l'œuvre de haute justice et de souveraine pitié qui ira réveiller les assoupissements égoïstes du bien-être dans lequel sont trop disposés à s'engourdir ceux qui ne manquent de rien, oubliant trop ceux qui manquent de tout. G. T.

Eusèbe Lombard, par André Theuriet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle devait plaire à ce poète fin et délicat, cette figure d'*Eusèbe Lombard*, le receveur humble des campagnes, le passionné de la nature qui redoute l'amour, le fuit et se trouve en butte à ses séductions. Aussi André Theuriet a-t-il pris ses pinceaux les plus affilés pour peindre ce roman exquis, baigné d'un grand parfum de droiture et d'honnêteté, sans couleurs violentes, et arrivant à l'émotion par le choix des nuances, l'observation des caractères et la pureté de la langue.

L'histoire est naïve comme la peinture des primitifs; elle ne renferme ni grosses péripéties ni scènes trop dramatiques; c'est une calme et douce existence, qui coule comme un ruisseau clair au caressant jasement, bruissant parfois un peu plus fort à la rencontre d'un caillou, mais ne s'enflant jamais jusqu'à prendre des allures de torrent. Le seul point tragique est forcément amené par l'invasion allemande en 1870, et encore, la mort d'Eusèbe Lombard reste-t-elle dans une pénombre qui en adoucit la cause brutale et sanglante. On lira avec attendrissement ce touchant récit, où il est si souvent question d'amour et dont le héros ne cède pas une fois à cette grande loi naturelle.

La femme d'un autre, par Charles Lancelin. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur avait en main un merveilleux sujet, prêtant à une étude de caractères des plus hardies et des plus poignantes; il semble l'avoir gâchée à plaisir par l'abus du mélodrame et par des coups de théâtre aussi invraisemblables que violents. L'œuvre y a peut-être gagné au point de vue des amateurs de romans-feuilletons; elle y perd au point de vue de l'art. Cependant certains passages semblaient dénoter une préoccupation de style, une recherche de la phrase et de l'idée; tout cela se noie sous l'abus du noir versé à flot, répandu partout comme à plaisir. Au lieu d'un livre d'observation poussée jusqu'au plus profond du cœur humain, M. Lancelin n'a abouti qu'à un roman banal, qui amusera, qui fera peur à force de moyens dramatiques et lugubres, mais qui ne prendra pas la place honorable qu'il pouvait atteindre dans la littérature. G. T.

Les détraquées, par Georges Sauton. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En un style souvent amusant et d'une modernité très saillante, M. Georges Sauton nous raconte l'histoire de folles Parisiennes, qui, sous le coup de fouet de l'excentricité, sous la fêlure cérébrale du détraquement, en arrivent à mener la vie de femmes galantes avec une persistance, une outrance, qui dépassent la mesure des forces humaines. Beaucoup d'humour, de brio et d'allure dans les différentes peintures de l'auteur, et parfois un mot heureux, une page réussie; mais le livre semble avoir subi un peu l'influence de son titre, et ce n'est pas, à notre avis, un tableau bien exact de ce qui se passe dans la société mondaine, quels que soient ses vices et ses erreurs. G. T.

La boîte à musique, par Charles Leroy. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le comique de Paul de Kock, qui reposait sur des observations vraies, sur des études de caractères,

dont l'auteur savait prendre les côtés joyeux, nous paraît l'emporter de beaucoup sur le comique voulu, forcé, que semble affectionner le créateur du *Colonel Ramollot*. Ce premier volume procédait de la bonne école, bien qu'il ne fût que l'adroite adaptation de cocasseries militaires traînant un peu partout; il n'en est pas de même pour *la Boîte à musique*, dont la fantaisie outrée dépasse les bornes de la vraie gaieté.

Cette grosse farce, sans portée philosophique ou satirique, porte à faux; en outre, ce qu'on eût pu trouver amusant dans une courte nouvelle, devient fatigant, délayé en un volume.

Jack et Jane, par Stahl et Lermont, d'après Alcott. Paris, Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

MM. Stahl et Lermont ont adapté d'après Alcott un récit américain qui sera lu avec un vif intérêt par les enfants, car il s'adresse à ce petit monde, pour lequel les auteurs écrivent maintenant beaucoup. Une morale élevée et saine se cache sous les aventures amusantes des deux jeunes héros et elles seront d'un excellent enseignement pour les jeunes lecteurs.

Adulter, par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

L'aventure parisienne, très intéressante et bourrée d'épisodes curieux qu'Adolphe Belot a fait paraître en feuilletons dans *le Figaro*, retrouvera en volume le succès qu'elle a obtenu dans le journal. C'est une fine étude de la situation toute particulière faite à la femme par l'adultère du mari, avec tous les dangers auxquels peut l'exposer une action judiciaire. Beaucoup de figures connues ont pris place dans cette esquisse de nos mœurs amoureuses, et le lecteur les retrouvera avec plaisir, mêlées à ce petit scandale mondain, plein de détails affriolants. G. T.

La Pretentaine, par Georges Duval. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A la série déjà si importante de ses romans Georges Duval vient d'ajouter une œuvre extrêmement curieuse et mouvementée, qu'il intitule *la Pretentaine.*

Un grand seigneur, le duc d'Yffinise, enlève la fille d'une vieille courtisane, teneuse de table d'hôte suspecte dans le quartier Rochechouart, mais qui, tout infâme qu'elle est, avait toujours espéré arracher son enfant à la boue dans laquelle elle-même se vautrait, pour la marier honnêtement. Agathe Bataillon a malheureusement du sang de fille dans les veines; c'est d'elle-même qu'elle court à sa perte. A partir de ce moment, le duc devient son amant, sa proie; elle le réduit à l'état le plus lamentable, lui vide les moelles et le cerveau et se fait faire une donation. Un drame poignant noue les différentes scènes de ce roman de mœurs qui finit par une tragédie épouvantable.

Une Diva, par Émilie Ambre. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire d'une diva imaginaire contée par une diva des plus authentiques. Certes, voilà un livre fait pour piquer la curiosité et éveiller dans l'esprit du lecteur de vagues soupçons d'autobiographie. Est-ce bien elle-même que Mme Émilie Ambre a voulu peindre dans sa charmeuse Yvonne Bertini ? Nous le souhaitons pour l'auteur, qui a su nous présenter une fort séduisante héroïne et la mêler à des aventures dont le romanesque est peut-être la simple vérité.

La nièce de l'organiste, par Jean de Nivelle. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le pseudonyme connu et répandu de Jean de Nivelle, se cache à demi un journaliste fort apprécié, M. Charles Canivet, qui se délasse de temps en temps des aridités ou des amertumes du journalisme en écrivant des nouvelles et des romans. *La Nièce de l'organiste* est une des plus charmantes choses qu'il nous ait données. C'est une simple histoire, qui met aux prises le jeune neveu d'un brave curé normand et un maniaque d'organiste alsacien, oncle d'une ravissante jeune fille qu'il veut sacrifier à son égoïsme, à ses intérêts, au lieu de la donner à celui qu'elle aime. Les péripéties les plus tragiques viennent entraver cette idylle, et le vœu de bonheur des jeunes amoureux ne se réalise qu'après des scènes violentes et de dramatiques incidents. M. Charles Canivet a trouvé moyen d'attendrir et de charmer, en mettant en action des sentiments naturels, des passions douces et tendres; en même temps ses personnages ont le mérite d'être étudiés et dessinés avec un soin extrême. C'est une œuvre de lettré et d'observateur. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

LIBRAIRIE DENTU.

La Reine de la gomme, par Léopold Stapleaux. 1 vol. in-18.

Plantagenet, par Alfred Assolant. 2 vol. in-18.

Le Secret de Juana, par Louis Colas. 1 vol.

Madame Maurel, docteur-médecin, par Florian Pharaon. 1 vol.

La Corbeille de mariage, par Clémence Bader. 1 vol.

Divorcée, par René de Pont-Jest. 1 vol.

La Dame rousse, par Charles Richard. 1 vol.

La Goutte de sang, par Maurice Drack. 1 vol.

Le vicomte Georges, par Gustave Sourmais. 1 vol. in-18 jésus.

CHEZ OLLENDORFF.

L'Été des fruits secs, par François de Curel.

Madame Érostrate, par Ch. Legrand.

CHEZ FRINZINE ET Cie.

Le Dessus du panier, nouvelles, par Armand Silvestre.

Sylvaine de Vitray, par Alfred de Sauvenière. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Comtesse Schylock, par G. d'Orcet. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-.8 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de Salluste. *Guerre de Jugurtha.* Édition critique, par R. Lallier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Hachette, éditeur. Paris, in-8°, 1885.

Ce n'est pas sans une sincère émotion que nous avons examiné ce savant et intéressant travail d'un jeune maître prématurément enlevé à l'Université. M. Lallier est mort à trente-neuf ans, au mois de juillet 1884, sans avoir eu la satisfaction de voir paraître l'ouvrage auquel il avait consacré beaucoup de temps, de soin, ses remarquables qualités de critique et de latiniste. Le texte a été revu d'après les travaux les plus récents de la philologie. Le commentaire, clair, sobre et complet, fouille toutes les difficultés de la langue, de la syntaxe, de l'histoire et de la géographie. M. Lallier avait projeté une introduction étendue en trois parties : la première, une comparaison des deux livres historiques que nous avons conservés de Salluste ; la seconde, une discussion au sujet de la vérité des récits et des descriptions dans *le Jugurtha ;* la troisième, une étude sur ce dernier ouvrage considéré comme œuvre d'art, sur l'intérêt dramatique du récit, sur les digressions, les caractères, etc. M. Lallier n'avait terminé que la première. Et, à la façon dont elle est composée, nous sentons plus de regret encore qu'une fin trop prompte l'ait empêché d'écrire les deux autres. PZ.

Plaidoyers et œuvres choisies de Clément Laurier, avec une *Introduction* par Aurélien Scholl, une *Étude sur Laurier, avocat,* par Gaston Lèbre, avocat à la cour d'appel, et un portrait par F. Desmoulin. Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *l'Introduction* et l'auteur de *l'Étude* n'ont rien écrit, peuvent-ils penser, qui ne soit à l'éloge de Clément Laurier ; et des adversaires, prenant à tâche de nous le faire, sinon détester, du moins estimer assez médiocrement, ne se seraient pas, suivant nous, exprimés autrement que ne l'ont fait M. Aurélien Scholl et M. Gaston Lèbre. Sont-ce des titres à notre considération que le scepticisme en politique, que le fait d'avoir été « Parisien par vocation », d'avoir aimé la société des viveurs, d'avoir su jouir de la vie ? C'est pourtant cela surtout qu'ils célèbrent.

Ils ont parlé de son talent aussi. Il en avait, cela est sûr, et les plaidoyers publiés, s'ils ne peuvent être tenus pour des monuments de l'art oratoire, seront encore lus avec intérêt, — nous ne disons pas : aujourd'hui, et par un peu tout le monde, (*une Soirée chez la Barucci, la Plaidoirie pour Rochefort, la Souscription Baudin, le Meurtre de Victor Noir,* autant de chapitres du livre qui ne sauraient manquer d'exciter la curiosité) — mais : demain, et par tous ceux qui prennent plaisir à voir comme on riposte, comme on argumente.

Le Simple entretien avec un préfet de l'Empire est une façon de dialogue fort bien composé, ma foi ; et *la Déposition devant la Commission d'enquête* est d'un homme qui a, en somme, rendu les services qu'il a pu, comme il l'a pu.

Mais quelle malencontreuse idée a eue l'éditeur de clore le volume avec des vers que commit Laurier ! Ces vers sont détestables ; ce sont des vers de collégien ; on n'imprime pas de pareils vers. F. G.

La Vie à Paris (1884), par Jules Claretie. Paris, Victor Havard, 1885, 1 vol. in-18 jés. — Prix : 3 f. 50.

Je ne sais, en vérité, de quelle façon parler de cette nouvelle série de *la Vie à Paris.* Comment, en effet, louer dans cette revue dont il est un des collaborateurs les plus appréciés, — on l'a pu voir récemment encore, — l'aimable et disert chroniqueur du *Temps,* et comment aussi pouvoir, de bonne foi, critiquer ces pages si séduisantes ? Aussi bien, lecteurs, m'avez-vous déjà sorti de mon embarras en achetant ce cinquième volume comme vous avez acheté les quatre premiers,

et en les plaçant au bon endroit de votre bibliothèque, à côté des mémoires anecdotiques du XVIII[e] siècle.

M. Jules Claretie qui écrit sur tous les événements littéraires, artistiques et politiques au jour le jour apporte dans la rédaction de ses causeries du *Temps* une originalité très précieuse et des documents ou souvenirs personnels qu'on ne saurait trouver ailleurs. Grâce à lui l'histoire de Paris, dans ces dernières années, sera conservée, c'est non seulement l'histoire mais aussi la physionomie vivante, fiévreuse, la couleur même de ce Paris qu'il sait nous rendre avec une souplesse de talent et une variété d'expression extraordinaire. Ces causeries humoristiques faites sur tous les sujets par ce virtuose du genre seront consultées avec fruit par tous les curieux du XX[e] siècle. On dira Claretie, comme on dit aujourd'hui Bachaumont, Métra ou Mercier; on ira dans ces livres comme on va à la mine, sûr de trouver un filon à suivre, une veine à exploiter, des matériaux à rapporter, des anecdotes à remettre au jour et peut-être bien, nombre de romans du même auteur auront disparu, alors que la *Vie à Paris* sera toujours vivante. X.

Rohrbacher, par M[gr] RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur de théologie aux Facultés d'Aix et de Marseille. Un vol. in-18, 116 pages. Plon, Nourrit, éditeurs. Paris, 1885.

Cet opuscule est le complément des études sur l'École menaisienne, publiées avec succès par M[gr] Ricard.

L'abbé Rohrbacher est une intéressante figure. Plongé dans les études liturgiques, il se dégagea bientôt des discussions exclusivement doctrinales, pour remonter le courant de l'histoire et éclairer la lutte des idées par l'exposition et l'explication des événements.

Rohrbacher naquit, en 1789, près de Sarrebourg. En 1809, il entra au grand séminaire de Nancy.

Il ne tarda pas à montrer sa nature de lutteur; il s'en prend à la réputation de l'empereur philosophe Marc-Aurèle, afin de démontrer l'insuffisance de la philosophie et la supériorité de la religion.

Il devient supérieur des missionnaires diocésains de Nancy, et c'est alors qu'il se lie avec Lamennais, au moment même où celui-ci comparaissait en police correctionnelle, accusé d'avoir trahi les libertés gallicanes au profit de l'unité catholique romaine.

Les ouvrages de Rohrbacher qui eurent le plus de retentissement furent *le Catéchisme du sens commun* et *les Réflexions sur la grâce et la nature*, écrites dans la chambre de Lamennais, à la Chesnaie.

En 1834, Rohrbacher commence à diverger d'avec l'illustre abbé révolutionnaire. Et cette opinion de Lamennais, à savoir que l'Église était de nos jours en complète décadence, lui suggéra le dessein d'écrire une défense apologétique de l'Église, qu'il appela *la Religion méditée*, publiée en 1837, rééditée en 1852, et enfin son grand ouvrage *l'Histoire universelle de l'Église catholique*.

Rohrbacher, nature droite et un peu brusque, ne connaît pas l'art d'envelopper d'une phrase benoîte un trait perfide. Quand il tape, il « tape dur comme un sourd », dit M[gr] Ricard. Il n'épargne pas Bossuet lui-même, le Bossuet historien de l'Église.

Revenu au grand séminaire de Nancy comme professeur, il y vécut en cénobite et en bénédictin, y composant six volumes de la *Vie des saints*.

Il mourut le 22 janvier 1856, pieusement, simplement, ayant connu les contradictions qui sont seulement les accidents de ceux qui se livrent tout entiers et généreusement à leurs convictions.

M[gr] Ricard a parlé de lui avec une sympathie dont Rohrbacher était assurément digne ; et c'est à son héros lui-même qu'il a emprunté une bonne part de sa biographie. PZ.

Répertoire de Shakespeare, *lectures et commentaires*, par JANE BROWN, avec une préface par M. Ferdinand Brunetière (*Richard III, le Marchand de Venise, Cymbeline, Jules César, le roi Lear*). Un vol. in-18, 225 pages. Paris, librairie académique Didier. Émile Perrin, libraire-éditeur, 35, quai des Grands-Augustins, 1885.

On formerait une bibliothèque aussi nombreuse qu'intéressante, rien qu'avec les ouvrages en langue française sur Shakespeare, depuis les premières années de ce siècle, et sans avoir même à y admettre Voltaire, Ducis et Letourneur. Nos plus glorieux écrivains modernes et à leur tête Chateaubriand et Voltaire; tous nos critiques et professeurs, les Villemain, les Chasles, les Mézières; des plumes éloquentes ou raffinées, telles que MM. Taine et Montégut; un conteur à la vogue universelle, Alexandre Dumas père... enfin, tous ont témoigné pour Shakespeare d'une admiration enthousiaste, et sincèrement partagée par nos plus grands artistes en peinture et en musique. Ici, chacun nommera Delacroix et Berlioz. Les traductions « complètes » de MM. François Victor Hugo et Émile Montégut ont eu un véritable succès, qui se soutient et se renouvelle. Que l'on nous permette encore de citer pour mémoire les savantes et minutieuses études de M. Darmesteter. Après tant de livres sur le même sujet, en voici un nouveau, qui mérite cette épithète de *nouveau*, et c'est bien la légitime recommandation qu'il faut placer avant toutes celles que mérite d'ailleurs l'agréable et utile travail de Jane Brown. Jane Brown est un pseudonyme, qui cache le nom (dignement porté par la remarquable jeune fille, auteur du livre que nous annonçons), d'un prosateur délicat entre tous et d'un poète curieusement sensitif. Ce *Répertoire de Shakespeare*, nous paraît être sorti de lectures et conférences *delivered* par Jane Brown à un auditoire de jeunes personnes : celles-ci ne pouvaient souhaiter une plus fine et plus juste initiation à l'œuvre prodigieuse et quelquefois inaccessible du grand maître. Chaque pièce, résumée acte par acte, est commentée dans tous ses mouvements de scènes et dans toutes les paroles caractéristiques de ses personnages. Assurément, ce n'est pas connaitre tout le *Richard III*,

par exemple, que de l'avoir seulement appris dans une étude comme celle-ci; mais c'est du moins avoir été introduit dans les détours de cette âme diabolique et dans l'inspiration géniale du poète. C'est avoir reçu une excellente leçon d'histoire et de littérature, et aussi la meilleure préparation pour aborder le difficile original. Nous ne doutons point du succès de cet ouvrage parmi les familles et dans les centres d'enseignement. L. D.

Albert Savine, de l'Académie des bonnes-lettres de Barcelone. *Le Commandeur Mendoza*. (Mœurs andalouses), par JUAN VALERA, l'un des quarante de l'Académie espagnole. Nouvelle édition. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Un appendice d'une vingtaine de pages, intitulé *la Presse française et le Commandeur Mendoza*, me convainc que j'arrive beaucoup trop tard pour parler de ce livre espagnol traduit en français. Il ne me reste qu'à signaler cette nouvelle édition et à constater l'opinion générale de *la Presse française* sur l'œuvre de Juan Valera : c'est un roman remarquable et une production étrangère digne d'être connue chez nous, malgré l'abus de la casuistique qui est un trait de mœurs; quant à la traduction de M. Albert Savine, elle est fort remarquable, quoique un peu lourde. Ce sont jugements assez autorisés pour qu'en sûreté de conscience je m'y puisse tenir. J'y ajouterai que, typographiquement, le volume est d'une incorrection déplorable.

Poètes modernes de l'Angleterre, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18.

En dehors d'un petit nombre d'esprits toujours en éveil lorsqu'il s'agit de choses littéraires, on connaît peu, en France, le mouvement intellectuel des peuples voisins. La littérature anglaise, plus étudiée et plus appréciée chez nous qu'aucune autre, qui a donné lieu à des travaux lus par le grand public comme ceux de Guizot, de M. Taine et de M. Mézières, pour ne parler que d'écrivains dont la réputation est faite, n'échappe qu'imparfaitement à la loi commune. Ainsi, sur les six poètes que M. Gabriel Sarrazin étudie comme représentant le mieux la poésie moderne en Angleterre, il n'y a guère que Shelley et Swinburne dont les noms soient à peu près familiers. Quant à Landa, Keati, Rossetti et Mme Élisabeth Browning, les lettrés de profession sont les seuls, je crois, à les connaître de près ou de loin. Aussi faut-il savoir gré à M. Gabriel Sarrazin de les *introduire*, comme on dit dans leur langue, en public français, d'autant plus que la poésie anglaise est pleine de chefs-d'œuvre et que, pour employer les expressions de M. Taine qui servent d'épigraphe au livre et qui sont un jugement auquel, pour ma part, je ne reproche que d'être exclusif, il n'y a point de poésie « qui parle si fortement et si nettement à l'âme, qui la remue plus à fond, en qui les mots soient si chargés de sens, qui traduise mieux les secousses et les élans de l'être intérieur ». En se laissant guider par M. Gabriel Sarrazin dans ces hautes et belles régions, on ne risquera pas de s'égarer; il sait ce dont il parle, et il en parle avec une intelligence spirituelle et une sympathie communicative. Mais pourquoi a-t-il exilé de sa revue des poètes modernes ceux que beaucoup d'Anglais considèrent comme les plus grands : Tennyson et Robert Browning? B.-H. G.

Correspondance de Louis Veuillot. Tome IV. *Lettres à son frère et à divers*. Un vol. in-8°. Paris, Société générale de librairie catholique.

Ce volume embrasse une longue période de 1835 à 1854. La grande majorité des lettres qui le composent offre un réel intérêt : il y est question des querelles religieuses du temps, et ce fut le temps où les questions de religion furent traitées avec le plus de hauteur et de profondeur par les esprits les mieux trempés et les plus instruits. L'histoire politique d'alors ne se peut séparer des polémiques ecclésiastiques. Les gouvernements avaient à compter avec le parti catholique, et l'on assiste à un curieux spectacle de rapprochements et de divorces successifs.

La grande bataille se livrait dans *l'Univers* et aux tribunes des assemblées publiques. La correspondance de Louis Veuillot nous révèle les plans de l'état-major catholique; c'est comme le dossier des dépêches d'un général d'avant-garde envoyant demander des renseignements au quartier général.

Ces lettres, écrites au galop, sont vraiment fort attachantes; on éprouve d'abord quelque peine à s'y mettre, mais une fois qu'on a pris le courant, on va sans s'arrêter pendant des pages et des pages. Parfois sans doute il est bon de franchir d'un coup un cahier; mais c'est d'un style tellement alerte, précis, spirituel, qu'on revient sur ses pas pour reprendre une page délaissée.

Assurément, ce mot eût chagriné Veuillot, mais il y a en lui trois grains de l'esprit de Voltaire, et sa plume avait été taillée à Ferney. La même arme n'est pas toujours destinée à la même guerre. C'est comme une loi de compensation et d'équilibre que deux esprits de même nature aient combattu en sens contraire. PZ.

Emerson. C. Ralph Waldo *Emerson*, par Oliver *Wendell Holmes*. 1 vol. in-12; Boston, 1885. Collection des *American men of letters*.

Né en 1803 et mort en 1882 dans la Nouvelle-Angleterre puritaine et industrielle, qui fut le berceau des États-Unis et le modèle de la société américaine qui a conservé le cachet de cette origine, Emerson a assisté à tout son développement. Il en est un témoin et un écho. Il fut élevé au collège d'Harvard, et, encore adolescent, vint à l'université de Cambridge faire ce que font toujours ses compatriotes de distinction, se tremper dans les vieilles eaux de la civilisation européenne. La théologie le séduisit d'abord; il fut

ministre curitaire à Boston; il a gardé jusqu'à la fin quelque chose de ce début, une mysticité active et sans frein qui l'a empêché de se fixer dans aucun dogme. Il l'a répandue sur ses écrits après en avoir imprégné sa vie. La sève mystique dont fut abreuvée sa jeunesse, en lui retranchant des croyances positives, l'a rendu hostile au principe d'autorité. A peine a-t-il voulu admettre celle de Dieu; encore a-t-il su faire en sorte que le joug en fût léger. « Voyez ces nobles intelligences, dit-il de ceux qui s'attachent à la lettre d'une doctrine! Ils n'osent écouter Dieu lui-même, à moins qu'il n'emprunte la phraséologie de je ne sais quel David, Jérémie ou Paul. » Il n'examine pas si cette phraséologie n'est point un vase destiné à contenir des parfums qui s'évaporent quand on le brise. Elle l'a initié lui-même à l'idéal. Montaigne lui en a ôté le goût; il a supposé longtemps qu'il n'aurait jamais besoin d'un autre livre que celui de Montaigne, puis Shakespeare s'est emparé en lui de la place occupée par Montaigne. Shakespeare non plus, en définitive, n'a pu le retenir; Montaigne était plus d'accord avec sa condition que Shakespeare. Montaigne est un oisif qui rêve dans un château, entouré d'une domesticité nombreuse, sans souci matériel et investi d'une indépendance favorable à la liberté de sa maison. Emerson, sans être comme Montaigne un grand seigneur féodal, avait une aisance qui lui a permis, durant cinquante ans, de spéculer sans crainte d'être réveillé au cours de cette béatitude.

Il n'est pas facile à définir. « Rien, observe le *Blackwood Magazine*, de plus simple, de plus largement éclectique, de plus tolérant que cette imagination volontiers sympathique, peu embarrassée de préjugés, ondoyante et changeante, sans théorie absolue, sans méthode rigoureuse, n'aspirant à dominer personne, ne demandant à chacun que d'être lui-même, de compter sur lui-même, d'estimer, de vénérer à l'égal des plus grands génies celui qu'il a reçu en partage. » La confiance qu'on s'inspire à soi-même est, en effet, la source de plusieurs biens. Il est bon de l'avoir; ceux qui ne l'ont pas sont condamnés à n'être que des instruments dans la main d'autrui. Mais ce n'est point une acquisition de la raison, c'est plutôt un effet des circonstances, un don octroyé par les encouragements qu'elles donnent.

Emerson, on le voit, est le type de l'individualiste, à la façon moderne de le concevoir : *non serviam*. Il doit une part de cette disposition à la race dont il sort. La race yankee est un produit éminent de l'individualisme; la pratique de la solitude a fortifié, dans Emerson, cette tendance à ne pas dépendre, même par la raison. Elle n'en a pas fait une *individualité*. Il en manque, en réalité. C'est une lyre qui vibre à tous les souffles de la nature; il a une conscience folle... « par cela seul, dit encore le *Blackwood Magazine*, qu'elle est sans cadre arrêté, sans ordonnance fixe, sans agencement précis, la théorie d'Emerson mérite-t-elle bien un nom? Elle se refuse à l'analyse. Il faut, de çà, de là, chercher la solution qu'il donne, selon l'inspiration du moment, aux grands principes métaphysiques, et ce serait une besogne assez ardue que de concilier, d'harmoniser, de mettre en ordre, de codifier, pour ainsi dire, ces lambeaux d'oracles; encore y perdraient-ils, car leur libre allure, leur inspiration spontanée, leur cours irrégulier est pour beaucoup dans le charme de ces leçons données, dirait-on, en marchant, en gravissant les montagnes, en perçant à travers bois, et sans que le ciel, l'air, le bruit des feuillages, les senteurs de la prairie, l'aspect du torrent, les suggèrent. »

Il n'y a pas à essayer d'y mettre de l'ordre; est-ce qu'on en demande aux accents du poète, aux sentiments qui sortent du cœur pêle-mêle sous le choc de l'émotion amenée par une circonstance qui ne se représentera pas? On a dit que les systèmes de philosophie étaient des poèmes rationnels; ils le sont, en réalité. Les monologues d'Emerson ne sont pas même des poèmes; ce sont des nouvelles comme en écrivait Musset au hasard de sa fantaisie; il n'y a que le sujet qui diffère. Les nouvelles d'Emerson ne sont pas des aventures de la vie pratique, ce sont des aventures de la vie pensante. Qu'on ôte en lui le désordre, la nonchalance, il n'y aura plus rien. Il s'écoute penser, raconte sa pensée actuelle; celle de demain contredit celle d'aujourd'hui; toutes les deux, vues à part, sont agréables à considérer, procurent une sensation *sui generis*. Encore une fois, c'est de la poésie pensante. Il ne colore point les passions comme les romanciers ordinaires; il a des pensées, des fleurs douées d'une imagination abondante et variée. Mais c'est un romancier, si l'on ne veut pas que ce soit un poète; le mystique, c'est l'amour, en métaphysique.

Sa mysticité est un fruit du cru. La Nouvelle-Angleterre reste parfumée de l'odeur des psaumes chantés par les puritains du temps de Cromwell. Depuis la controverse religieuse, qui a été l'éducation de plusieurs générations de yankees, on a proscrit là-bas les données européennes de la science. Chacun des épanchements d'Emerson est une conférence. Il en faisait des recueils : en 1837, *l'Homme pensant;* en 1838, *l'Éthique*; en 1840, *Sur la nature;* en 1841 et en 1845, deux séries d'*Essais*, comme Victor Hugo a publié des *Odes*, puis des *Odes et ballades*, des *Orientales*, des *Chants du crépuscule*, des *Contemplations*.

Le caractère absolument personnel de son inspiration morale et métaphysique a fait découvrir à Emerson un principe de critique historique fort singulier au premier abord : c'est que la vie d'un homme ne peut être bien écrite que par lui-même. M. Wendell Holmes se donne le problème à résoudre au début de son introduction à la biographie d'Emerson : « Je suis persuadé, écrivait le brillant essayiste, que la vie d'un homme ne peut être écrite que par lui-même. Il n'en doit pas seulement fournir les faits, mais le récit. A mon avis, toute biographie doit être une autobiographie; on ne peut connaître et croire que celui qui parle de lui-même. » Ce n'était pas encourageant. M. Wendell Holmes observe, non sans quelque mélancolie, qu'Emerson n'est pas une exception à la règle et que, par les paroles qui précèdent, il condamne d'avance la tentative de son biographe. Il se

décide néanmoins à passer outre. Emerson ne ressemble pas à tout venant; il s'est raconté lui-même dans ses œuvres; il a passé sa vie à se décrire; chacun de ses livres est un épisode de sa vie. Le remède est trouvé : il n'y a qu'à les inventorier, à les condenser, on aura Emerson tout entier, et c'est ce que M. Wendell Holmes a entrepris d'exécuter. La correspondance et un certain nombre de documents intimes communiqués par la famille ont achevé de rendre la tâche possible.

A ce fond, le biographe d'Emerson a ajouté un supplément. Il s'est dit, à propos d'Emerson, que le lecteur serait curieux de savoir de qui il était né, de quelle condition il était, dans quel milieu il a vécu, quelle éducation lui fut donnée, quelles sont les influences sociales qu'il eut à subir, quelles vicissitudes particulières ont pu contribuer à former son caractère. C'est un paysage étranger au monument, mais qui l'encadre et le fait ressortir.

On ne jugera pas ces renseignements inutiles. Emerson croyait à l'hérédité physique et à l'hérédité morale; il était persuadé qu'on hérite de la vertu et de la raison de ses ascendants, comme de leur santé, comme de leurs maladies. L'homme est tout entier un héritage du passé; la difficulté est un mystère ordinairement scellé de sept sceaux; on peut toujours essayer. M. Wendell Holmes ajoute d'abord ses réflexions personnelles à la théorie d'Emerson. Il ne conteste ni l'hérédité physique ni l'hérédité morale; il est vrai que dans le mélange de diverses hérédités qui se produit à chaque génération, il est malaisé de se reconnaître. La nature y met bien aussi quelques fantaisies, pourquoi n'aurait-elle pas comme nous des caprices? Elle transmet avec exactitude les principaux traits des ancêtres, mais elle se donne carrière. Comment expliquer autrement le génie, l'originalité, les mille nuances et différences qu'on remarque chez les personnes nées du même sang? Passons. « Il y a dans la Nouvelle-Angleterre, continue M. Wendell Holmes, ce qu'on pourrait appeler des races académiques; il est permis de les suivre depuis leur arrivée en Amérique. Elles recherchent de préférence les carrières libérales, celle du ministère évangélique en particulier. On sait à peu près ce qu'on peut attendre d'elles, de leurs aptitudes; elles sont comme les races de chevaux et de chiens qui ont été soumises à un long entraînement. Elles ont une physionomie commune, qu'on distingue d'un coup d'œil. Emerson appartenait à une de ces familles académiques, originaires d'Ipowich. La famille d'Emerson offre une longue suite de *clergymen*. Il était donc né *clergyman;* il aimait à le rappeler. Chez lui, le poete, le philosophe, le lettré, ont toujours eu le signe héréditaire : Emerson est un *clergyman* émancipé. »

Il jouit aux États-Unis d'une réputation qui date déjà de loin, que le temps a confirmée, qui demeure acquise à sa mémoire. La littérature américaine n'est pas si riche que celle de plusieurs nations du vieux monde, bien qu'elle puisse emprunter à la littérature anglaise, qui est sa mère. D'abord elle est jeune; elle n'a pas eu le loisir d'avoir des ancêtres; ensuite, il y a le train de la vie américaine, qui n'est pas avantageux à la culture littéraire. Dans la patrie de Franklin, les intérêts qui règnent n'ont pas grand'chose de commun avec l'idéal. Celui-ci est un luxe qui n'est guère ambitionné que d'un petit nombre; l'atmosphère y répugne, croirait-on. Cela est si vrai que ceux qui ont ou qui croient avoir des aptitudes dans les lettres comme dans les arts, vont les faire éclore ailleurs, la plupart dans la Grande-Bretagne ou en Allemagne. Les artistes viennent de préférence en Italie ou en France; il y en a des colonies florissantes et nombreuses à Paris et à Rome. Emerson n'aimait pas à respirer l'air industriel qui règne à New-York et à Boston. On lui a reproché d'avoir plus aimé l'humanité que le commerce des hommes; eh bien, non! c'était la société industrielle et utilitaire qu'il avait devant lui qu'il fuyait, cette *autolâtrie,* selon le mot de Jean-Paul, qui est fière de sa prudhommie irrémédiable, se promène par le monde, qu'elle appelle sa conquête, un bandeau sur les yeux et une pierre dans le crâne au lieu de cerveau. Emerson l'accusait de « manquer d'amour », d'être l'ennemie de l'idéal. En est-elle l'ennemie? non; elle lui succède; elle vient après, comme l'automne à la fin de l'année.

Emerson est au premier rang parmi les « American Men of letters » du XIXe siècle. Si on voulait le montrer par le menu, il faudrait descendre plus avant dans le volume que lui consacre M. Wendell Holmes, qui a mis une conscience minutieuse à préciser les événements de la vie de son héros, à en mesurer les pensées, les sentiments, les simples rêveries, à les ranger et à les étiqueter, comme un botaniste catalogue et étiquette des plantes. La précision dans le détail et l'emploi continuel de la mesure sont deux qualités de l'esprit américain. L. D.

POÉSIES

Œuvres de L. Ackermann. — *Ma vie.* — Premières poésies. — *Poésies philosophiques.* — Un vol. petit in-12 (format des Elzeviers), imprimé sur papier teinté. Paris, A. Lemerre; 1885. — Prix : 5 francs.

Une nouvelle édition de l'œuvre poétique de Mme Ackermann, une édition dans le format Elzévier de la *Petite bibliothèque littéraire,* voilà pour l'enchantement des lettrés.

Avec quel plaisir ne reliront-ils pas ces pièces intitulées : *Prométhée, l'Homme à la nature!* et tant d'autres chefs-d'œuvre!

Si la passion du poète est aussi sincère qu'il voudrait nous le laisser croire, s'il a éprouvé les angoisses

qu'il a célébrées, on en peut douter. Le rythme et le nombre de ses vers ne laissent pas deviner qu'au moment où les vers furent écrits, un cœur humain, — nous ne disons pas un cœur de femme, — ait battu douloureusement. De la sérénité, de la noblesse, et l'œuvre pourrait paraître avoir été composée par un Grec de la bonne école; peu de morceaux, en effet, — nous ne parlons que de la forme, — pour trahir le génie français tel qu'il s'est accusé en notre XIXe siècle.

Mais la forme classique reste belle; quoi que prétendent les révolutionnaires des lettres et les *décadents*, une langue claire, musicale à la fois, est un mérite; et, sans se refuser à admirer Hugo, on peut, ce n'est pas faire preuve de mauvais goût, on peut aimer ces poètes qui ont nom Chénier, Lamartine, Sully-Prudhomme.

Le panthéisme de Mme Ackermann, son pessimisme, ne sont pas ses titres à la considération des délicats. Elle a accepté tel système philosophique qu'il lui a plu, peu doit leur importer et peu leur importe; en effet, ses vers ont des beautés de premier ordre. Ce sont ces vers que l'on prise. F. G.

Arnold, par L. DE CHATEAU-CHALONS. Paris, Émile Perrin; 1884. Un vol. in-8°.

Autrefois, le grand souci des poètes consistait à chercher un tour délicat pour exprimer un sentiment, un trait piquant pour finir une épigramme; à éviter de heurter les règles de la prosodie; de choquer l'oreille par une mesure antirythmique. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. La prosodie est reléguée dans le coin du grenier réservé aux meubles inutiles; quant au rythme, il est si travaillé, si torturé par les modernes « disciples d'Apollon » qu'il est devenu affaire de convention beaucoup plus que d'oreille. Cela n'empêche point la jeune école d'être passée maîtresse dans l'art d'agencer les mots, de trouver d'heureux effets de sonorité, de manier la rime. C'est déjà quelque chose, et, le jour où elle mettra un peu plus de poésie dans ses vers, nul doute que la perfection de forme déjà acquise n'élève ses productions à une haute valeur. L'idéal serait, par conséquent, la fusion des deux écoles. Nous doutons que l'*Arnold* de M. de Château-Chalons contribue à amener ce résultat; on n'y trouve ni les qualités de la vieille méthode ni celles de la nouvelle. Si, à la vérité, l'auteur fait preuve de certaines facultés imaginatives, si ses rimes ne sont pas trop mauvaises (nous en relèverons cependant de faibles, telles que *mémoire* et *histoire*, *fière* et *tonnerre*, qui sont plus que modestes); si nous lui passons même ses nombreux enjambements, pour éviter de nous voir jeter à la face le vers d'Auguste Vacquerie :

> Pas de rejet? Alors tu hais les étincelles!

en revanche, nous ne pouvons lui pardonner des vers comme ceux-ci, que nous lisons à la première page :

> On vendait donc Cirros et ses nombreux domaines,
> Vastes comme la mer du sommet de ses tours.

La mer du sommet, ou le sommet des tours de la mer? *Grammatici certant*. Un peu plus loin :

> Nous venons. On nous dit que sa mélancolie
> *Et sa rage* à tuer une sorte d'oiseaux
> Qu'il appelle tyrans est toute sa folie.

Dire que les 450 pages in-8° dont se compose le poème d'*Arnold* se composent de vers de cette force-là serait exagérer, mais on en rencontre beaucoup trop qui ne valent pas mieux. P. C.

Coqs et vautours, poésies de CHARLES COLAS. Quarante illustrations de Berne-Bellecour, Gustave Jeanniot, Henri Dufray, Ferdinand Bac, Kauffmann et Clérice. Un vol. petit in-8°. Paris, Auguste Ghio; 1885. — Prix de l'exemplaire sur papier vélin : 5 francs.

Pour deux raisons, nous voulons nous défendre de juger sévèrement les pièces de vers de ce volume : la première raison est que l'auteur est mort récemment, qu'il a laissé des amis plus disposés, on le comprend, à recueillir les témoignages d'estime décernés à son adresse qu'à entendre les critiques, si justifiées soient-elles, se rapportant à « son œuvre » — il les faut contenter; — la seconde raison est que « cette œuvre » est tout entière inspirée par le souvenir des désastres essuyés il y a quinze ans, par l'espérance qu'ils seront un jour vengés. Mieux vaut applaudir au patriotisme de Charles Colas que signaler les mauvais vers dans lesquels il a accusé ses sentiments.

Presque à toute page reviennent les noms de l'Alsace et de la Lorraine, et ces seuls noms évoqués causent une émotion dont le « poète » bénéficie. On lui en veut, sans doute, pour les négligences de forme, la poursuite de certains effets en même temps, qui apparaissent en chaque morceau, ode ou récit légendaire, les fautes qu'on aperçoit empêchant le plein abandon aux cruels souvenirs, à l'espoir de quelque revanche; mais il suffit d'un mot, d'un titre, pour raviver l'émotion et l'on est indulgent.

Une pièce, *la Vieille*, est assez bien faite.

> Elle habitait une chaumière
> Bâtie à l'ombre d'un grand bois
> Plein de fleurs, d'oiseaux, de lumière,
> Et de chansons dans les doux mois.
> Sa seule amie était *la Blanche*,
> Vache normande au beau front noir,
> Aux yeux bleus comme la pervenche,
> Et si clairs qu'on pouvait s'y voir.

Les uhlans arrivent; ils veulent manger, ils veulent boire; la vieille alors de vendre sa *Blanche*, d'acheter victuailles et vins fins.

> Bientôt sous la table s'étendent
> Les quatre soudards ivres-morts,
> Les jolis vainqueurs qui prétendent
> Que tout est permis aux plus forts!

Alors de copeaux, de broussailles,
La vieille bourre sa maison,
Où les ennemis sans entrailles
Ont établi leur garnison.

Le lendemain, lorsque l'aurore
Dora la surface de l'eau
Et le grand bois qu'on voit encore,
Apparut le dernier tableau :
Sur les débris de la chaumière,
Une femme assise et chantant :
« On est Française à sa manière.
« Mes enfants, souvenez-vous-en! »

Saluez, Français, c'est la vieille,
Et la vieille avait fait merveille!

Celles des illustrations qui sont signées du nom de Ferdinand Bac sont mauvaises, — pourquoi personnaliser l'Alsace sous les traits d'une demi-mondaine? — On regarde volontiers les autres dessins, mais le livre, en somme, n'est pas de ceux qu'il convient de recommander à l'attention. F. G.

Les Apaisements, poésies de Raoul Russel. Un vol. in-12. Paris, librairie des Bibliophiles; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Russel est un amoureux du vers plus que de la poésie; tout préoccupé de la rime, il en oublie souvent d'être clair, et quelquefois même de s'exprimer correctement. Il éprouve des sentiments, — des sentiments compliqués, il est vrai, — on ne les partage pas; c'est que dans ses poèmes, dans ses sonnets surtout, trop de rejets qu'on ne laisse pas de remarquer, trop de mots qui retiennent l'attention, ceux de *soporeux*, de *navrance*, de *hanteur*; l'esprit est amusé du joli travail du sertisseur.

Quel beau volume il eût pu donner pourtant, s'il se fût moins appliqué à faire montre de son talent! Plus de vingt pièces sont vraiment belles, et celles-ci mises à part, vingt autres, pour le moins, sont encore faites pour l'enchantement des délicats.

Transcrivons ce sonnet :

Derniers rayons.

Pour qu'il puisse oublier son mal et sa tristesse
Qui fait de jour en jour son front plus assombri,
On le fait voyager, le pauvre enfant chéri
Qui meurt dans un besoin de virile tendresse.

Il a déjà couru l'Italie et la Grèce,
Mais ni le grand azur ni le climat fleuri
N'ont pu revalider son cœur endolori,
Ni redonner l'espoir à sa triste jeunesse.

Hier pourtant, en voyant sourire cette enfant
Qui passait près de lui dans un air triomphant
De jeunesse chantante et de vigueur sereine,

Un instant son regard éteint s'est allumé,
Mais elle, sans savoir sa grâce souveraine,
Passa, laissant son cœur à tout jamais fermé.

D'autres pièces ont la même valeur : *Chant du cygne, Purgatoire, Fleurs pâles, Billets doux, Le dernier bal.* Le recueil veut être lu.

La Chanson d'amour, poésies de Félix Frank. Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Ce; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'ardeur de la passion avec l'ivresse plutôt que la sérénité de cet amour qui est protection, qui est dévouement, mais la tendresse encore et la joie en même temps. La chanson du poète n'est pas chanson pour amollir l'âme ou énerver les sens, M. Félix Frank ne communiant pas avec nos pessimistes, avides de ces voluptés qui font mal, désireux de souffrir et de faire souffrir.

Aux raffinés, qui murmurent leurs plaintes semi-mystiques, semi-libertines, de s'appliquer à choisir des mots très rares, des rimes très riches; ils tourmentent leurs vers comme ils torturent leur chair, et l'harmonie de leurs poèmes est cherchée comme l'âme qu'ils se façonnent. M. Frank chante le plaisir pour chanter; il chante l'amour toujours parce que toujours il aime; et « Vive la vie! » s'écrierait-il volontiers, « la vie est bonne à qui sait y goûter ».

Rarement il a dit, — nous avons fait cette remarque, — le bonheur tranquille, la confiance de l'âme apaisée. Citons pourtant ces deux pièces intitulées, l'une : *Ainsi*, l'autre : *Tendresse;* de cette dernière, rapportons ces strophes :

Toujours tu me retrouveras,
Ainsi qu'au temps des fleurs écloses,
Malgré l'âge et les tristes choses,
T'ouvrant les bras!

Et je retrouverai, charmante,
La grâce qui m'avait conquis,
Sans craindre que ce rêve exquis
Ne se démente!

Si tu n'avais plus un attrait,
De ceux dont l'éclat te décore,
Pourvu que tu m'aimes encore,
Mon cœur battrait!

Ces strophes ne sont-elles pas charmantes? F. G.

Modernités, par Jean Lorrain. Paris, Giraud et Cie, éditeur; 1885. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quel défilé! Les phallophories de l'Athènes antique, les langoureuses dépravations des anandrynes de Lesbos, le culte du Vaudou à Haïti, la Martinique, la pyrrhique, tout ce qui fleure âcrement l'obscénité, voilà ce que M. Lorrain se plait à revêtir de la forme du vers, qui est, vous le savez, un vêtement qui ne cache rien, mais, au contraire, moule avec une précision dangereuse les reliefs et les creux.

Il paraît que ces choses-là sont modernes, que même elles sont la caractéristique de notre fin de siècle. Si, pour être moderne, il faut s'enfoncer le nez

dans cette boue capiteuse, faite de poudre de riz et d'eau de Lubin, s'il faut, pour connaître l'aspect de nos contemporains et de nos contemporaines, les regarder dans l'accomplissement des besognes les moins délicates, merci, soyons antiques et poncifs. Eh! voyez! ils veulent être *modernes* et nous reportent aux vices grecs et byzantins! Leurs contemporains, c'est Sapho, Alcibiade, Faustine, Théodora!

Ce qui n'empêche pas M. Jean Lorrain d'écrire des vers odorants et pittoresques. Il n'a ni réquisitoire ni plaidoyer pour ce dévergondage. Je constate qu'il rime. C'est amusant, voilà tout. Eh! mais ils n'y prennent pas garde, les soi-disant modernistes : depuis le commencement du monde l'homme, comme le serpent, a deux extrémités, la tête, et l'autre. Et ce qu'il y a de moins moderne, c'est... l'autre. PZ.

Les Évocations, par M. Clovis Hugues. Un vol. in-18. Charpentier, éditeur. Paris, 1885. — Prix 3 fr. 50.

Les débats politiques et judiciaires ont plus servi la célébrité de M. Clovis Hugues que ses volumes de poésie. Ceux-ci ont profité du bruit de ceux-là, de sorte que l'accusation a été portée contre le poète d'avoir fait de la réclame à ses vers par son attitude. Accusation insinuée plutôt que lancée, et d'une voix ricaneuse plutôt que d'un ton catégorique; elle provenait assurément d'envieux, de ces sceptiques du Nord, qui sont toujours portés à trouver un comédien dans un Méridional.

Eh bien! la plus belle réputation de M. Clovis Hugues, c'est son volume. Nous sommes médiocrement indulgent aux rimeurs par amour de la poésie; mais avec M. Clovis Hugues nous avons affaire à un poète. Le rythme et la couleur, la cadence et la sonorité, il possède ces qualités merveilleuses. Ce n'est pas que d'une source géniale il fasse jaillir des pensées puissantes; ce n'est pas qu'il crée des modes ni des expressions. Moïse, frappant de sa baguette le Cithéron, était plus original, j'en conviens; Hugues est par étymologie de la famille de Hugo, et, par goût, de son école. Mais, avec une hardiesse et une adresse rares, l'auteur des *Évocations* se lance à travers l'espace, et, s'il retombe, c'est sur un joli tapis de mousse, tout émaillé de fleurs brillantes, auprès d'un ruisseau limpide et murmurant, le long duquel passent et repassent de jolies jeunes femmes et de pures jeunes filles.

L'amour qu'il chante ne dédaigne pas les réalités, et le rose de la peau ne lui fait pas mal aux yeux. Tenez, il y a cette série, *les Péchés du candidat*, qui sont de bien mignons péchés. J'en fais l'humble aveu, c'est ce qui m'a paru le plus réussi dans le volume. C'est fringant, c'est d'une délicatesse de touche érotique qui vaut *Parny* et *la Toilette de Vénus*.

Les premières parties du livre, les *Joies de prison* et les *Larmes des autres*, contiennent des pièces de la première facture de M. Clovis Hugues, bien meilleures que celles des derniers temps. Les *Loisirs de l'expulsé* sont, en général, assez faibles et n'ont pas pour nous le même intérêt que pour l'auteur; cela ressemble trop à la gazette rimée de M. Millaud ou de M. Jollivet. Spirituel, si l'on veut; mais d'un esprit bien vite évaporé.

De ci de là, M. Hugues épand son âme, qui déborde de bonté et de sympathie pour les faibles. Victor Hugo a des pages superbes en faveur des petits; il y a une pièce de M. Clovis Hugues qui, dans ce sentiment-là, vaut bien qu'on la lise : c'est *le Petit sou*. Je regrette de ne pas en citer quelque fragment; je réserve l'espace qui m'est accordé à cette petite pièce; elle donne la note et le mouvement de ces *canzone* affriolantes qui rappellent les *Péchés du candidat*.

La lecture.

Toute seule dans son grand lit,
Fraîche comme une fleur éclose,
Aux baisers d'avril, elle lit
Un joli petit livre rose.

Détail coquet, charmant et fou :
La pose qu'elle prend pour lire
Lui fait un pli gras dans le cou,
Un de ces plis qui semblent rire.

De temps en temps, le front penché
Vers l'abat-jour bleu de la lampe,
Elle cherche le sens caché
Dans les caprices d'une estampe.

Le coussin se creuse, tout rond,
Derrière son épaule nue,
Et met autour de son beau front
Une transparence de nue.

Or, pendant que son doigt léger,
Effleurant le fermoir de cuivre,
Fait l'un sur l'autre voltiger
Les feuillets du tout petit livre,

On devine sous les draps blancs,
Nid des voluptés ignorées,
Le gonflement sacré des flancs,
Le frisson des cuisses serrées.

Eh! eh! hum! quel livre lit-elle là? Ce n'est pas notre affaire.

M. Hugues n'y met pas de malicieuses intentions, pas plus qu'il ne croit pécher par indiscrétion en livrant au public les *Sonnets pour elle*. Il est des gens ridiculement réservés qui n'aiment pas embrasser ni caresser leur femme devant témoins; ce sont évidemment des gens dont l'esprit est hanté de coupables arrière-pensées. Ils ont perdu la candide simplicité de ceux qui vont tout nus par les chemins.

Mais M. Hugues, en plus de son grand talent, possède cette charmante naïveté, et il nous donne lui-même son portrait moral au seuil de son livre :

Vous m'y retrouverez tel que je suis : sans haine,
Sans colère, un peu las de l'injustice humaine,
Et pourtant résigné, confiant, grave et doux;
Car je n'ai pas perdu, même en des jours infâmes,
La bonté, bien du pauvre, héritage des âmes,
Que j'ai reçu de vous.

La bonté, bien du pauvre, est une trouvaille exquise. Ces vers sont adressés *A Papa et à Maman.* Un autre eût déguisé la franchise de son sentiment filial en substituant au terme intime le terme solennel, et eût écrit : *A mon père et à ma mère.* Celui-là eût été un faible. Car n'allez pas croire qu'il y ait la moindre affectation en M. Clovis Hugues; c'est la sincérité la plus irréfléchie.

L'Art poétique, de Vauquelin de la Fresnaye. Nouvelle édition, avec *Notice, Commentaire* et *Glossaire,* par M. Georges Pellissier, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. Paris, Garnier frères, éditeurs. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Vauquelin de la Fresnaye est un précurseur de Boileau ; le législateur du Parnasse du XVIIe siècle l'a enterré. M. Pellissier l'exhume, l'époussette, le dresse debout, lui remet son habit, c'est-à-dire son orthographe, et voilà devant nous un poète bien et dûment vivant, frappant des vers d'une allure large et les dotant d'expressions justes, d'images nettes, et qui, si elles ne sont pas toujours bien neuves ni originales, sont du moins rajeunies à propos et joliment accommodées.

L'ouvrage de Vauquelin de la Fresnaye est un des plus importants de ces arts poétiques si nombreux du commencement du XVe à la fin du XVIIe siècle. Il semble naturel que moins la langue, la métrique et la syntaxe sont fixées, moins les genres sont définis, plus les poètes s'efforcent de multiplier les règles; mais, naturellement aussi, chacun trace des règles conformes à son propre goût, à ses tendances personnelles; ce qui imprime toujours aux arts poétiques un certain cachet d'exclusivisme.

Toutefois, reconnaissons que Vauquelin de la Fresnaye, très sincèrement épris de l'art, ne s'emprisonne pas dans des préférences égoïstes. Il connaît bien les œuvres françaises de son temps; il possède les anciens en toute familiarité, et les défauts, les lacunes de son traité ne sont pas toutes imputables à l'auteur, mais aux difficultés qui l'empêchaient de connaître couramment les littératures étrangères, qui ne nous ont été révélées que longtemps après lui.

C'est vers 1574 que Vauquelin commença son *Art poétique.* L'œuvre de la pléiade se trouvait accomplie; tous les anciens genres étaient restaurés, depuis l'ode jusqu'à l'épopée, renouvelée, l'une de Pindare et d'Horace, l'autre de Virgile. Ronsard était au faîte de la gloire et l'on croyait communément la poésie française montée à son apogée.

Vauquelin, dès qu'il eut conçu son projet, en parla à son ami Desportes; celui-ci, fort bien à la cour, le recommanda à Henri III, et c'est sur l'invitation expresse du roi que *l'Art poétique* fut entrepris.

Vauquelin n'a pas écrit ce seul ouvrage; il a composé nombre de sonnets. Mais il faut redire à sa louange qu'en lui le poète ne fait qu'un avec l'homme et le citoyen. Il fit son devoir comme soldat devant Saint-Lo, et, dans les États de Blois, en 1588, ce fut un des rares députés qui eurent le courage de s'élever au-dessus des partis pour ne songer qu'au bien de la France. « Cette haine des discordes civiles, dit M. Pellissier, nous en trouvons souvent l'expression dans ses sonnets, où ils lui inspirèrent des accents d'une généreuse éloquence. »

Plus tard, nommé au siège présidial de Caen, il revit et publia ses poésies en 1605, et mourut deux ans après.

Assurément, il est un des meilleurs au second plan des poètes didactiques.

M. Pellissier a écrit une longue et savante dissertation sur les devanciers de Vauquelin, sur son style, ses idées théoriques et les renseignements littéraires contenus dans son ouvrage. Le *Commentaire* et le *Glossaire* qu'il y a joints sont d'une bonne et sobre érudition, sans pédanterie, mais non sans utilité.

PZ.

HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Le cardinal de Bernis depuis son ministère, 1758-1794. — *La suppression des jésuites, le schisme constitutionnel,* par Frédéric Masson. Paris, Plon et Nourrit, 1884. Un vol. in-8°.

S'il est vrai que les gens heureux seuls n'ont pas d'histoire, le cardinal de Bernis eût dû être un homme bien infortuné. M. Frédéric Masson a publié, on s'en souvient, les mémoires du cardinal de Bernis, il y a de cela six ou sept ans. Et voici qu'aujourd'hui M. Masson, revenant à la charge, publie un ouvrage original sur le cardinal poète et ministre. Comme noblesse, succès oblige. La faveur qui a accueilli la publication des mémoires de Bernis faisait à l'auteur un devoir de satisfaire encore plus, s'il était possible, la curiosité du public lettré. Sans être grand prophète, on peut prédire à ce nouveau livre un succès égal à celui de son aîné.

C'est que M. Frédéric Masson a une façon à lui de procéder à l'étude de l'histoire. Son procédé, que j'appellerais volontiers *procédé de table rase*, consiste à tenir pour nul tout ce qui a été écrit avant lui sur tel ou tel personnage. Il ne se préoccupe en aucune façon de l'opinion reçue. M. Masson aurait-il entre les mains des documents établissant que saint Louis fut un coquin et que Robespierre fut un parfait galant homme, je suis sûr qu'il montrerait ses documents et qu'il en tirerait des conséquences. Mais, me direz-vous, c'est ainsi que tout historien digne de ce nom doit procéder. Assurément; mais trouvez-en beaucoup qui en aient le courage. M. Frédéric Masson a donc ce rare mérite d'être sincère et dégagé entièrement de toute espèce de préjugés historiques. Aussi son livre, qui heureusement ne s'occupe pas seulement du cardinal de Bernis, mais bien de l'histoire générale de 1758 à 1794, abonde-t-il en détails nouveaux et en aperçus inconnus qui font, on peut le dire, une révolution dans la tradition historique de cette seconde partie du XVIIIe siècle.

L'auteur a puisé ses documents à un grand nombre de sources; mais il a largement usé des archives du ministère des affaires étrangères : ce qui démontre une fois de plus les services que peut rendre aux érudits, aux travailleurs cet important et incomparable dépôt, et ce qui justifie une fois encore le parti qui a été pris, non sans tiraillements, d'entr'ouvrir au public intelligent la porte de ce sanctuaire.

Ce livre, je l'ai déjà dit, n'est pas une histoire particulière, mais c'est l'histoire de l'Europe pendant un demi-siècle, écrite à Rome, où toute l'Europe passait par celui qu'on a appelé le pape français. J'aurais bien envie de citer de très intéressants passages qui montreraient comment M. Frédéric Masson met en œuvre ces documents dont nul avant lui n'avait soupçonné l'existence; mais où commencer? où s'arrêter? Je ne puis donner qu'un conseil, c'est d'entreprendre la lecture du volume, et je ne suis pas en peine de savoir à quelle page s'arrêtera le lecteur. Il s'arrêtera au mot *fin*, et dira, j'en suis sûr : *déjà!* C'est ce qui m'est arrivé; c'est ce qui arrivera à tous ceux qui aborderont cette lecture attachante entre toutes. Mais à défaut de l'ouvrage original, je pourrai du moins mettre sous les yeux du lecteur un spécimen des documents que M. Masson a tirés de l'oubli et qui, on l'avouera, en valaient la peine. Je cueille, à la page 72, cette adorable lettre écrite par Bernis à sa nouvelle belle-sœur, le 12 septembre 1746 :

« J'ai dit à tout le monde, ma chère sœur, que vous m'aviez écrit la première. Je ne suis pas fâché qu'on sache qu'une jolie femme m'a fait des avances. Cela a bon air dans tous les pays du monde, mais surtout dans celui-ci, et je n'ai pas été fâché de m'en faire honneur. Vos procédés avec moi sont si bons que vous jugez bien qu'indépendamment de vos grâces, je dois vous aimer beaucoup. Aussi, j'ai ennui de ne point faire connaissance avec vous. Je savais en gros que vous êtes très aimable, et je vous aimerai en héros de roman. Peut-être de plus près ne serais-je plus en sûreté avec vous. On m'a dit que vous aviez de grands yeux noirs et de belles paupières. Voilà mon écueil. Il n'est pas sage de s'y exposer. Cependant, si vous m'assurez, ma chère sœur, que vous aurez plus de soin de ma tête que vous n'en avez eu de celle de mon frère, je viendrai vous voir cet hiver. En attendant, je vous prie très instamment de ne point faire de fausses couches, de vous bien porter, mais surtout de ne point embellir, car je veux vous aimer tranquillement. Si même vous vouliez me faire grand plaisir, vous devriez enlaidir un peu : vous seriez encore assez jolie, et je serais tout à fait en sûreté. J'envoie ma lettre à votre mari, toute décachetée; c'est pour établir la confiance. Nous l'accoutumerons à un commerce de galanterie qui deviendra dans la suite un commerce de sentiment. En attendant que je vous adore, je vous assure bien sincèrement, ma chère sœur, qu'on ne peut être plus prévenu que je ne le suis en votre faveur, que j'estime mon frère fort heureux de vous posséder, que je souhaite et que j'espère qu'il vous rendra aussi heureuse que vous le méritez. Du bonheur de l'un et de l'autre dépendra celui de ma vie. » Il y a de par le monde des écrivains qui font un volume pour enchâsser une perle qui ne vaut pas celle-là.

L'auteur a sagement agi en mettant en sous-titre à son livre : *la suppression des jésuites*. La suppression des jésuites, c'est en effet la grosse affaire de l'époque où vécut Bernis après son ministère. Cette affaire emplit plus des deux tiers du volume de M. Frédéric Masson, et la figure du pape Clément XIV y est dessinée de main de maître. On a beaucoup écrit sur Clément XIV, depuis M. Crétineau-Jolly et le P. Ravignan d'une part, jusqu'à Béranger d'autre part, qui a fait dire aux jésuites dans une chanson célèbre :

> Un pape nous abolit,
> Il mourut dans les coliques.
> Un pape nous rétablit,
> Nous en ferons des reliques.

Clément XIV, on le sait, mourut d'une façon assez étrange, qui permit de répandre le bruit qu'il avait été empoisonné. Depuis cet événement, on a écrit bien des apologies pour ou contre les jésuites. Mais jamais cette question n'avait été étudiée avec le sang-froid et l'impartialité qu'elle mérite. M. Frédéric Masson a jugé le pape Clément XIV en historien désintéressé. Il nous a dépeint Giovanni-Vicenzo-Antonio Ganganelli, conservant sous la tiare l'esprit un peu étroit de l'ancien cordelier Fra Lorenzo. « Ganganelli, cardinal, dit-il, continua à amener dans son couvent la vie que menait Fra Lorenzo : même pauvreté, même négligence extérieure, même affectation d'humilité. Cette humilité était-elle jouée? Il est permis d'en douter : le caractère est étrange : Ganganelli est un moine greffé sur un Italien. Le moine n'a point de vices, mais, malgré tout, il est moine, c'est-à-dire craintif, caché, retors, amateur des petits moyens et des médiocres finesses; il ignore le monde, la politique, le langage qu'il faut tenir, le point où il faut s'arrêter. L'Italien apporte son exubérance, sa profusion de mots, ses câlineries, sa dissimulation native,

les traditions d'astuce qu'il tient des élèves de Machiavel.

A cet Italien et à ce moine la dignité papale, l'égalité temporelle avec les rois, la suprématie spirituelle sur le monde donnent un éblouissement. Fra Lorenzo a atteint le même but que Fra Felice Peretti ; sera-t-il, lui aussi, un Sixte-Quint? Il faut vouloir pour cela et Clément XIV ne sait pas vouloir. Il a peur de tout ce qui l'entoure, peur des cardinaux, peur de la noblesse, des jésuites, peur des rois ; il n'a confiance qu'en lui-même. Alors il ruse, il dissimule, il atermoie, il prend les loges du Vatican pour les corridors de son ancien couvent. Les rois lui écrivent, les rois le cajolent, les rois lui envoient des présents : le voilà ravi et transporté d'aise. Les rois le menacent, il s'abat et se déconcerte. Il se croit plus fin que tous; il ne se fie à personne, il écrit lui-même : sa lettre est une arme qu'il donne. Mais il a bien recommandé le secret; tout est mystère en ce qu'il accorde, et comme cette concession il ne l'a faite qu'à l'oreille, il croit ne l'avoir point faite. Oui, mais c'est écrit; c'est lui-même qui a écrit : l'ongle est pris dans l'engrenage, il faut que le corps y passe tout entier. Ce personnage inexpliqué est étudié avec un soin et une science remarquables. Il nous est montré se débattant dans d'inextricables intrigues ourdies dans toutes les cours de l'Europe. Lui seul contre tout le monde, entre le Père Buontempi et le Père François. Le récit de la mort de Clément XIV n'est pas moins intéressant. L'élection du pape Pie VI y est racontée avec un luxe de curieux détails qui rend cette partie, ainsi que tout le volume du reste, vivante et imagée comme un roman. Dieu sait pourtant si M. Frédéric Masson fait de l'histoire en roman ! On reste un peu abasourdi du déploiement de recherches auxquelles a dû se livrer l'auteur de cet ouvrage, l'un des plus remarquables assurément qui aient paru depuis plusieurs années sur l'histoire moderne. C'est là la bonne méthode pour écrire l'histoire : M. Masson a su se tenir également éloigné de la manière trop sèche et rebutante, si fort à la mode aujourd'hui, et du procédé de l'ancienne école, qu'on pourrait appeler romantique, laquelle faisait de l'histoire à la manière d'Alexandre Dumas dans la *Tour de Nesle*. M. Frédéric Masson a toute l'exactitude scrupuleuse de l'École des Chartes, sans renoncer pour cela à l'agrément du style, que le lecteur est en droit d'attendre du livre *écrit* qui ne veut pas être seulement un document, mais une œuvre accessible à tous ceux qu'intéresse l'histoire du passé.

H. M.-D.

Coblenz et Quiberon; *Souvenirs du comte de Contades, pair de France,* publiés par le comte Gérard de Contadès. Un vol. in-12. Paris, Dentu, 1885. — Prix : 5 francs.

L'émigration a été jugée de différentes manières, mais en général d'une façon trop absolue. Si le crime est grand de celui qui passe à l'ennemi et prend les armes contre sa patrie, il n'est pas moins juste de considérer les circonstances qui entourent le criminel : les excès du pouvoir révolutionnaire, l'exemple donné par la plus grande partie de la noblesse, l'espoir de contribuer au rétablissement d'un ordre de choses qui durait depuis des siècles, peuvent être considérés comme autant de circonstances atténuantes pour les émigrés, et il ne paraît pas téméraire d'affirmer que, si quelques-uns agirent dans un intérêt purement personnel, beaucoup d'autres, au contraire, cédèrent à la conviction qu'ils accomplissaient un devoir en cherchant à rétablir par la force l'autorité du roi. Ne prenaient-ils pas d'ailleurs un parti d'une extrême gravité pour eux-mêmes, en quittant leurs familles, en abandonnant leurs biens à la tourmente de la Révolution ? De terribles hésitations se produisirent : voici, par exemple, le comte Gaspard de Contades, colonel du 9e régiment de chasseurs alors en garnison à Haguenau, qui, retenu par l'esprit de discipline et par ses serments envers son pays, veut rester à son poste jusqu'à la dernière extrémité : « Décidé à faire strictement observer la discipline, écrit M. le comte Gaspard de Contades dans son excellente notice, il se rendit en 1791 à Paris, après une manifestation royaliste de ses officiers. Il allait demander au ministère les moyens de faire respecter son autorité; il n'y rencontra que désordre et qu'indécision. Alors, mais alors seulement, voyant que c'en était fait de la discipline en France, il se regarda comme libre et se décida à partir. »

Le sort en était jeté. Il se rend à Worms, puis à Coblenz, où il ne trouve, dans l'armée des princes, que licence et désordre. Il fait la malheureuse campagne de 1792, rentre en Allemagne après la défaite de Valmy et se retire à Dusseldorf. C'est là qu'il rédige la première partie de ses *Souvenirs*. Puis, apprenant qu'une expédition se monte à Ostende, il s'apprête à reprendre du service. Le projet d'expédition avorte. Il se rend alors à Londres, au quartier général de l'émigration, et se présente au marquis de Puisaye qui le nomme major général de l'armée. Il a son cheval blessé sous lui dans l'engagement du 7 juillet, à Quiberon. Déjà médiocrement confiant dans les talents militaires de Puisaye, et ne prévoyant que trop l'issue fatale de l'expédition, il a, avec le capitaine républicain Le Breton, puis avec le général Humbert lui-même, une entrevue qui malheureusement n'aboutit point. Le désastre final s'accomplit, et M. de Contades opère une lente retraite devant les troupes d'Humbert. Son devoir rempli, il se sauve à grand'peine à bord d'une frégate.

Là se terminent les *Souvenirs* de Gaspard de Contades. Mais dans sa notice biographique M. le comte Gérard de Contades suit son aïeul jusqu'à sa mort : il nous le montre désillusionné par tant de revers, retournant en Angleterre, puis repassant en France.

En 1804, il devient membre du conseil général de Maine-et-Loire. En 1809, l'Empereur lui donne la charge de chambellan. En 1815, il est pair de France. Il meurt en 1834.

Nous n'avons pas à insister sur l'intérêt que présentent ces souvenirs; le pénible drame de l'émigration s'y déroule d'une manière saisissante, retracé par

un des principaux acteurs et divisé en deux actes : *Valmy* et *Quiberon*. Ces deux noms-là ne valent-ils point le plus éloquent commentaire ? P. C.

Les Lundis révolutionnaires, *Histoire anecdotique de la Révolution française*, par JEAN BERNARD. Un vol. in-18. Paris, Librairie française. 3e édition. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume doit être le premier d'une série : il est consacré à l'œuvre de la Révolution et s'arrête à la fin de 1789. M. Jules Claretie l'a orné d'une préface, où, selon l'usage, il loue le talent de l'auteur, il nous révèle tous les trésors littéraires qui s'accumulent en manuscrit dans le tiroir de M. Jean Bernard.

Pour une fois la préface n'est pas menteuse dans ses éloges : M. Jean Bernard est un jeune homme qui parle en poète entraînant et en historien convaincu.

Mais il ne peut évidemment cesser tout d'un coup d'être un jeune homme; aussi peut-on, sans lui faire tort, lui objecter qu'il a en plus d'une page cédé lui-même à l'entraînement, et, bien qu'il ait rappelé dans sa dédicace à M. Laisant le mot de Victor Hugo : « C'est quand on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure », on s'aperçoit de temps en temps que la passion est en lui chaude et prompte.

Les Lundis révolutionnaires sont destinés aux classes populaires, et, quand on écrit pour le peuple, c'est un peu comme lorsqu'on écrit pour les enfants : il faut ne dire que la vérité incontestable. Et franchement M. Jean Bernard accueille avec facilité des faits divers de 1789 qui ressemblent assez fidèlement, dans leur genre, aux canards, aux exagérations, aux défigurations dont la presse contemporaine est coutumière. Sans nul doute il les a puisés aux sources du temps; mais il en est de suspectes. Est-ce bien dans ce sens qu'il est sage de comprendre la recommandation de Louis Blanc, invoquée par M. Jean Bernard comme un patronage : « Étudiez encore, et toujours l'histoire de la Révolution ? »

Si l'on regarde seulement l'exécution de ces chapitres, on ne marchandera pas les compliments à l'auteur. Sa verve est rapide, son style coloré; M. Claretie a raison de le dire : on retrouve dans ce volume l'accent et comme l'odeur de la Révolution. D'un bout à l'autre, ces quatre cents pages sont vivantes et intéressantes. P. Z.

Trois Révolutionnaires, *Turgot, Necker, Bailly*, par M. NOURRISSON, membre de l'Institut. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, 1885.

Qui n'est pas un peu révolutionnaire ? La qualification de révolutionnaire, mais on la peut appliquer à Philippe le Bel, on la peut appliquer à Louis XI et à Richelieu pareillement, aussi à Colbert, aussi à Louvois. Ne nous étonnons donc pas que Turgot, Necker, Bailly aient été appelés par M. Nourrisson révolutionnaires; ils le sont, à de certains égards, et l'on pourrait montrer, sans trop de difficulté, qu'ils le sont plus, — nous ne disons pas autrement, ni mieux, cela serait alors un second point plus aisé à établir, — qu'ils le sont plus que ces jacobins, ces autoritaires qui ont nom Couthon, Saint-Just, Robespierre.

Mais l'auteur de ces ouvrages : *la politique de Bossuet, l'Ancienne France et la Révolution*, n'a pas attribué aux trois personnages qu'il entreprend, lui, à son tour, de nous faire connaître, la qualité que nous avons dite en manière de glorification. Il condamne la Révolution. Sans doute, « comme les corps naturels, dit-il, les corps politiques sont soumis à un perpétuel changement, qu'il importe de diriger, de contenir, afin qu'il soit fécond et non funeste, mais qu'on ne saurait, en aucun cas, irrévocablement fixer. » Mais, ajoute-t-il, « ce n'est que par ignorance ou parti pris qu'on peut se répandre contre l'ancien régime en déclamations injurieuses. Car, malgré les imperfections les plus graves, malgré l'abus et la corruption des privilèges, qui, originairement, correspondaient presque toujours à des charges, l'ancien régime n'était-il point, en définitive, sous plus d'un rapport, une vivante et résistante organisation du droit ? Et n'est-ce pas l'ancien régime qui peu à peu, en dépit de l'égoïsme des princes, de leurs vices ou de leurs égarements, mais aussi avec l'assistance de leur patriotisme et de leur génie, était parvenu à créer la belle unité française ? »

Il ne convient jamais de se répandre en *déclamations injurieuses;* c'est juger qu'il faut. Reconnaissons que, pour être un adversaire de la Révolution, M. Nourrisson ne se refuse pas pour cela à estimer de quelque prix « ces deux incomparables biens qu'au milieu de tant de crimes, de sacrifices et de hontes, nous ont conquis le sang et les larmes de nos pères : l'égalité civile et l'unité politique, qui présuppose ou assure toutes les autres libertés. » Reconnaissons que pour réprouver, plus ou moins, l'action qu'exercèrent Turgot « un révolutionnaire par généreuse candeur, » Necker, « un révolutionnaire par âpre ambition, » Bailly, « un révolutionnaire par infatuation naïve, » il est encore un juge assez impartial des mérites montrés par tous trois.

Turgot, pour lui, représente « la préparation tumultueuse » de la Révolution; Necker en représente « les inextricables difficultés, « et Bailly, la crise suprême. »

Il n'a pas pour Turgot cette admiration enthousiaste que nous nous permettons d'éprouver; il dit volontiers néanmoins son ouverture d'esprit, sa générosité de caractère, son dévouement à l'œuvre qu'il fallait accomplir. Mais, en son étude, rien de nouveau ni d'original; il nous apprend seulement que si l'homme d'État ne s'est pas marié, c'est qu'il avait reçu les ordres majeurs. Les chapitres sur les relations littéraires de Turgot et sur les salons qu'il fréquenta ont été écrits plusieurs fois déjà.

De l'étude sur Necker signalons deux chapitres intéressants, qui sont intitulés, l'un : *Necker publiciste*, l'autre : *Necker moraliste*. En ces derniers chapitres, M. Nourrisson analyse l'écrit : *De l'importance des idées religieuses* et le *Cours de morale religieuse*. L'analyse est bien faite.

C'est pour Bailly que le philosophe spiritualiste est

le plus sévère. « Bailly, déclare-t-il à plusieurs reprises, a une qualité précieuse, mais il n'a que celle-là seulement: l'honnêteté. Membre de trois académies, il n'est ni un savant, ni un écrivain, ni un esthéticien; il est un M. Jourdain, un bourgeois qui fait de la prose, le sachant, et qui, parce qu'il le sait, se croit alors littérateur. Il a toutes les prétentions, d'ailleurs, comme il a toutes les vanités. Il s'improvise homme d'État et il ne devine pas quelle folie, à mieux dire, quel crime, c'est pour le tiers, le fait de s'insurger contre la volonté royale, de se déclarer la représentation nationale, de promettre une constitution à la France, — comme si depuis quatorze siècles elle en était privée! — Il préside l'Assemblée, il est maire de Paris; il est tout enchanté des honneurs qu'on lui rend; il accepte les aubades qu'on lui fait et les fleurs qu'on lui apporte processionnellement; sous le meilleur des monarques, tout va pour le mieux dans le plus beau des royaumes, grâce à la sagesse des membres de l'Assemblée, à Paris, grâce à lui, qui laisse tout faire; rien qui l'inquiète, sinon le prestige que possède Lafayette et qu'il sait entretenir.

En cette dernière étude, plus de passion qu'il ne convient. Mais la passion est à estimer mieux, en somme, que le scepticisme.

F. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie bourguignonne, ou Catalogue méthodique d'ouvrages relatifs à la Bourgogne. — Sciences. — Arts. — Histoire. — Par Ph. Milsand, bibliothécaire adjoint, membre de l'Académie de Dijon et de la commission des antiquités de la Côte-d'Or. — Publication de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. — Dijon, Gustave Lamarche, libraire, 1885. Un vol. gr. in-8° à deux colonnes, de VIII-662 pages; imprimé chez Darantière, à Dijon, et tiré à 300 exemplaires seulement. — Prix : 20 francs.

Voici encore une de ces excellentes et utiles monographies bibliographiques dont le nombre s'est sensiblement accru depuis une dizaine d'années, et qu'il faut souhaiter voir se multiplier de plus en plus. — Comme son titre l'indique, cette publication nouvelle est consacrée à la Bourgogne, et personne mieux que M. Philibert Milsand n'était à même de mener à bonne fin cette lourde tâche. Indépendamment des facilités que sa situation de bibliothécaire a pu lui donner, il a pu trouver les plus précieux éléments de son travail dans les recherches qu'il a faites, dans les notes qu'il a constamment recueillies pendant toute sa vie sur tout ce qui se rattache à l'histoire et à la littérature de son pays natal. Sans doute, il a été un peu aidé par quelques riches collectionneurs et par quelques-uns de ses confrères, qui lui ont fourni un certain nombre d'indications sur des ouvrages très rares ou presque introuvables; mais, pour la plus grande partie de son livre, il ne doit rien qu'à ses propres efforts et à ses investigations personnelles. Ce qui, du reste, est bien son œuvre à lui, c'est la composition et la rédaction de son beau catalogue, et si l'on songe que, dans ses 660 pages, cette énorme bibliographie ne contient guère moins de 13,000 articles, on comprendra quels patients et courageux labeurs elle représente. Que de catalogues, de dictionnaires — historiques et biographiques, — de revues, de journaux ne lui a-t-il pas fallu compulser pour en extraire les matériaux qu'il a si judicieusement mis en œuvre! que de démarches n'a-t-il pas dû faire! quelle volumineuse correspondance n'a-t-il pas dû entretenir! — Mais aussi, quelle satisfaction, pour un bibliographe vraiment animé du feu sacré, d'avoir pu arriver enfin à composer un ouvrage aussi utile et aussi bien fait que celui qu'il nous offre aujourd'hui!

Pour un catalogue aussi considérable, le classement alphabétique n'eût présenté que des inconvénients; il eût tout au moins amené des confusions et des erreurs et eût singulièrement lassé les chercheurs désireux de se renseigner sur tous les écrits ayant trait à un point historique, à une localité, à un homme ou à un fait quelconque se rattachant à la Bourgogne. Aussi M. Milsand a-t-il sagement adopté l'ordre méthodique, qui lui a sans doute donné bien plus de peine que l'autre, mais qui lui a permis de rendre sa bibliographie plus utile, voire même plus attrayante.

Il a donc divisé son ouvrage en quatre grands chapitres, savoir : I. Bourgogne (p. 1 à 157). — II. Dépar-

tement de la Côte-d'Or (p. 158 à 351). — III. Ville de Dijon (p. 352 à 549). — IV. Villes, bourgs et villages du département de la Côte-d'Or, classés par ordre alphabétique (p. 550 à 649). — Ces chapitres contiennent ensemble trente-cinq grandes sections, subdivisées elles-mêmes en d'innombrables paragraphes qu'il est impossible d'énoncer ici. Qu'il suffise de dire que, grâce à ce judicieux classement méthodique et à l'aide d'une table fort bien faite (p. 650 à 660), le lecteur peut trouver en un moment, dans le paragraphe *ad hoc*, le ou les ouvrages sur lesquels il désire se renseigner.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les mérites de cette belle étude bibliographique, qui rappelle à tous les points de vue un autre travail du même genre, fort justement apprécié : nous voulons parler du *Catalogue de la bibliothèque lyonnaise* de M. Coste, si bien rédigé par M. Aimé Vingtrinier. — Mais, avant de quitter cet intéressant sujet, nous ne pouvons nous dispenser de mentionner quelques remarques que nous a suggérées l'examen du bel ouvrage de M. Ph. Milsand.

Disons d'abord que le titre de *Bibliographie bourguignonne* ne doit pas être pris entièrement à la lettre. Comme on le voit par l'énoncé des chapitres reproduit plus haut, cette bibliographie s'applique plus spécialement à la ville de Dijon et au département de la Côte-d'Or ; *la Bibliographie bourguignonne* proprement dite ne forme guère que le quart du volume. — Ce n'est aucunement pour diminuer l'incontestable valeur de cette belle étude que nous faisons cette observation inévitable.

M. Milsand, d'ailleurs, a pris soin de nous faire connaître par quelles causes bien indépendantes de sa volonté il n'a pu exécuter le vaste plan qu'il s'était primitivement tracé. « L'Académie de Dijon, nous « dit-il dans sa préface, en décidant l'impression du « travail que nous lui avions soumis, nomma une « commission chargée de s'adresser à toutes les So- « ciétés savantes des départements composant l'an- « cienne province de Bourgogne, afin d'en obtenir « tous les documents locaux qu'elle pourrait con- « naître. Une circulaire fut adressée, le 19 juillet 1881, « aux présidents de ces Sociétés. — Malheureuse- « ment, notre appel demeura sans réponse. Malgré « cette déception, nous publions les documents que « nous avons pu recueillir, en supprimant ce qui « concerne spécialement *l'Autunois, l'Auxerrois, l'A- « valonnais, le Châlonnais* et *le Mâconnais*. »

Ce n'est donc point à notre auteur qu'il faut s'en prendre si nous n'avons ainsi qu'une semi-bibliographie bourguignonne, qu'il eût dès lors été plus exact d'intituler tout simplement *Bibliographie dijonnaise*, puisque c'est surtout à cette ville et à la région qu'elle *préside* que ce beau travail est consacré.

Une autre remarque à faire, et qui n'est malheureusement pas spéciale au présent volume, est celle-ci : M. Milsand a décrit avec le plus grand soin, avec la plus scrupuleuse fidélité chacun des 13,000 articles composant sa précieuse étude; mais nous n'avons vu nulle part qu'il ait indiqué le nombre de pages que renferme chaque article décrit. Ce renseignement a sa valeur pour les travailleurs ; certes, on ne saurait l'exiger pour des collections, pour des livres en plusieurs tomes, ou pour tous autres ouvrages que l'on peut se procurer aisément. Mais il est bien intéressant et bien utile à connaître pour ces minces plaquettes, ces tirages à petit nombre, ces rarissimes opuscules qui figurent en grand nombre dans la *Bibliographie bourguignonne* et sur l'importance ou la rareté desquels l'homme d'étude a vraiment besoin d'être renseigné.

Enfin, M. Milsand ayant pris la peine de mentionner, après chaque article, dans quelle collection ou dans quel dépôt il l'avait trouvé et décrit, il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir joindre à ces indications d'origine quelques notes très succinctes, mais suffisantes pour faire connaître au lecteur l'importance, la valeur, le degré de rareté de ces écrits et même, dans certains cas, l'esprit ou les tendances qui en ont inspiré la composition.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ces *desiredata*, nous devons déclarer hautement que la nouvelle étude de M. Philibert Milsand, à qui l'on est déjà redevable de tant de productions excellentes, est un travail de premier ordre et de la plus grande utilité. Quelle joie, quel enthousiasme eût certainement éprouvés en la voyant le bon Gabriel Peignot, ce fervent Bourguignon, ce Dijonnais glorieux, si ardent pour tout ce qui se rapportait à la bibliographie et à l'histoire de son pays natal !

Exprimons encore un regret en terminant : c'est qu'on n'ait tiré qu'à si petit nombre ce monument bibliographique, qui ne fait pas moins honneur au consciencieux érudit qui l'a entrepris qu'aux membres de l'Académie de Dijon, sous les auspices de laquelle il vient d'être publié. PHIL. MIN.

Voltaire. — Bibliographie de ses œuvres, par GEORGES BENGESCO. Tome II, orné du portrait de A.-J.-Q. Beuchot. Paris, librairie académique Didier, Émile Perrin, éditeur, 1885. Un vol. in-8° de IV-XVIII-438 p. plus IV ff. pour l'index. Imprimé chez D. Bardin et Cie, à Saint-Germain; tiré à 500 exempl. sur papier vélin (prix : 15 fr.), plus 50 exempl. sur papier de Hollande. — Prix : 30 francs.

Nous avons eu le plaisir, il y a plus de deux ans novembre 1882), de présenter au lecteur du *Livre* le premier volume de la *Bibliographie voltairienne* de M. G. Bengesco. Peut-être n'a-t-on pas oublié avec quelle admiration justifiée nous avons parlé de ce bel ouvrage que, peu de temps après, nous avions la satisfaction de voir couronner par l'Académie française. Pour faire connaître aujourd'hui ce que nous pensons du deuxième volume qui vient de paraître, il nous suffira de répéter ce que nous avons dit du premier, mais en appuyant encore sur l'éloge, puisque notre auteur a trouvé le moyen de perfectionner encore ce qui semblait ne pouvoir être rendu plus parfait.

Ce juste hommage rendu à la nouvelle publication de M. Bengesco, nous allons essayer de donner une idée de ce qu'elle contient.

Le premier volume, on se le rappelle, renfermait la bibliographie du *Théâtre* de Voltaire, de ses *Poésies*, des *grands ouvrages historiques*, du *Dictionnaire philosophique*, des *Questions sur l'Encyclopédie* et, enfin, des *Romans*, soit en tout 1,547 articles.

Dans le second volume, l'auteur se proposait de traiter la bibliographie des *Mélanges*, de la *Correspondance*, des *Œuvres complètes* et des *Œuvres choisies* de Voltaire, ainsi que des *ouvrages qui lui ont été faussement attribués* ou *qui ont été imprimés, sous son nom*. Malheureusement, ou plutôt heureusement pour nous, M. Bengesco n'a pu, dans ce second volume, que s'occuper des *Mélanges*, en y joignant deux chapitres relatifs aux ouvrages *édités* ou *annotés* par Voltaire. En effet, et ceci prouve une fois de plus qu'un vrai bibliographe ne peut jamais prévoir où l'entraînera l'étendue de sa tâche, l'abondance et la variété de cette partie de l'œuvre de Voltaire étaient telles, que M. Bengesco a dû se résigner à réserver, pour un troisième volume, la *Correspondance* et les autres sujets sus-indiqués. C'est qu'aussi, « de 1714 à 1778, Voltaire n'a pas publié moins de trois cent cinquante écrits en prose : Ouvrages historiques, littéraires, philosophiques, polémiques, scientifiques. — Articles de journaux. — Commentaires, dialogues, discours, entretiens, essais, facéties, homélies, lettres, observations, questions, relations, remarques, remontrances, requêtes, sentiments, sermons, etc., etc., dont le vaste ensemble constitue les *Mélanges*. » Si donc M. Bengesco avait voulu traiter tous les sujets qu'il destinait à sa deuxième partie, il eût été forcé ou d'écourter son travail, ce qui eût été bien regrettable à tous égards, ou de publier un second tome énorme, dont le volume eût été bien disproportionné à celui du premier. Il a préféré ne traiter qu'une partie des sujets indiqués, mais les traiter à fond, et il a bien fait.

Conformément au plan qu'il a suivi en 1882, il s'est attaché à décrire, aussi exactement que possible, toutes les éditions des différentes brochures publiées par Voltaire, soit avec son nom, soit sous le voile de l'anonyme, soit sous une désignation d'emprunt. Quant aux morceaux qui ont été imprimés dans les feuilles périodiques ou dans les recueils du temps, il a essayé de reconstituer en quelque sorte leur état civil, en indiquant où ils ont paru pour la première fois, en quelle année ils ont vu le jour, et quelle place ils ont successivement occupée, soit dans les éditions des *Œuvres* données, du vivant de Voltaire, avec sa participation, soit dans l'édition de Kehl, soit enfin dans les éditions modernes. — « Nous nous sommes également aidé, dit encore M. Bengesco, des *Mémoires* et des principales *Correspondances* du XVIIIe siècle, pour faire l'historique de chacun de ces écrits, pour rapporter les circonstances dans lesquelles ils ont été composés, les polémiques auxquelles ils ont donne lieu, ainsi que les jugements dont ils ont été l'objet. — Enfin, nous avons suivi autant que possible, pour la bibliographie des *Mélanges*, l'ordre dans lequel ils ont été recueillis dans les éditions Beuchot et Moland, quitte à rectifier les dates erronées, qui sont nombreuses, et à discuter l'authenticité de plusieurs morceaux dont nous ne croyons pas que Voltaire puisse être l'auteur. »

On voit, par ce simple exposé, quel immense labeur représente ce deuxième volume de la *Bibliographie voltairienne*. Mais aussi, avec quel succès notre auteur n'a-t-il pas accompli son œuvre ! Que de faits nouveaux révélés, que de découvertes curieuses et intéressantes dans les 373 articles (nos 1548 à 1921) contenus dans cette seconde partie ! Beaucoup d'entre eux, par leur étendue, les détails qu'ils renferment, l'esprit critique qui les a inspirés, constituent à eux seuls de véritables chapitres d'histoire littéraire, pleins de valeur et d'attrait. Tels sont, pour citer au hasard, les articles consacrés au *Dîner du comte de Boulainvillers*, aux *Lettres philosophiques*, au *Cri du sang innocent*, à *l'Essai sur les guerres civiles de France*, aux *Commentaires sur Corneille*, etc., etc., et, parmi les livres édités par Voltaire, aux *Lettres de Mademoiselle Aïssé*, aux *Souvenirs de Madame de Caylus*, au *Testament du curé Meslier*, etc., etc.

Désireux d'améliorer sans cesse son ouvrage, M. Bengesco a mis en tête de son second volume dix-huit pages d'additions et corrections aux articles décrits dans son tome Ier. Déférant, en outre, aux désirs qui lui avaient été exprimés par des critiques qui étaient en même temps ses admirateurs, par M. Maurice Tourneux notamment, il a joint à son second volume une table alphabétique spéciale, indispensable pour guider les recherches dans cette mine de renseignements; enfin il a aussi pris la peine d'indiquer toutes les condamnations encourues par les divers écrits de Voltaire qui ont été l'objet de poursuites, soit de la part de la Congrégation de *l'Index*, soit de la part des juges séculiers.

Il ne nous reste plus qu'à attendre avec impatience le troisième volume de cette belle étude bibliographique, et, s'il faut dire toute notre pensée, nous serons bien surpris s'il est le dernier. Il nous paraît difficile qu'en raison de la quantité des matières qui lui restent à traiter et de l'index général qu'il se propose de joindre à la fin de son travail, M. Bengesco ne se voie pas obligé de nous donner deux volumes encore. Nous ne pouvons que nous en réjouir, étant bien assuré que l'auteur n'est pas de ceux que rebuterait une plus lourde tâche, et bien certain qu'il ne négligera rien pour faire de sa *Bibliographie voltairienne* un des plus beaux et des plus parfaits monuments de la bibliographie française. PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Histoire des Enseignes de Paris, par ÉDOUARD FOURNIER; revue et publiée par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix); avec un appendice par J. Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris. Ouvrage orné d'un frontispice dessiné par Louis-Édouard Fournier, de 84 dessins gravés sur bois, et d'un plan de la Cité au XVe siècle. Paris, E. Dentu, 1884. In-8° de XVI-458 pages. — Prix : 10 francs.

Cet excellent volume, dédié à Mme veuve Édouard Fournier, est la dernière production de l'intrépide travailleur que les lettrés et les érudits ne cessent de regretter chaque jour davantage; encore n'a-t-il pas eu la satisfaction de le publier lui-même, la mort l'ayant surpris au moment où il se disposait à mettre en œuvre le fruit de vingt années de recherches. Par une bien triste coïncidence, l'ami dévoué à qui Mme Édouard Fournier avait confié le soin de publier le dernier ouvrage de son mari n'a pas eu une meilleure fortune : l'éminent bibliophile, après avoir mis la dernière main à cette curieuse étude, s'éteignait à son tour, quelques semaines avant sa publication.

L'Histoire des Enseignes de Paris n'est point un sujet absolument nouveau ; avant qu'Édouard Fournier eût projeté de l'écrire, quatre petits essais avaient déjà paru : *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris*, par un batteur de pavé (H. de Balzac), 1826; *Petite Revue des enseignes de Paris*, par un Allemand, 1826 ; *les Enseignes*, par Ernest Fouinet (article inséré dans *le Mercure de France*), 1834; et *Recherches historiques sur les enseignes des maisons particulières*, par E. de La Quérière, 1852. — Les auteurs de ces quatre opuscules n'avaient aucunement épuisé la matière; à peine l'avaient-ils effleurée; il en fut de même pour les articles que firent paraître plus tard, sur le même objet, MM. Adolphe Berty, dans la *Revue archéologique*, — Firmin Maillard, dans le *Journal de Paris*, — Jean de Paris, dans *le Figaro*, — Alfred de Bougy, dans *la Presse*, — Hector Malot, dans le *Journal pour tous*, — Amédée Berger, dans le *Journal des Débats*, — J. Poignant, dans *le Gaulois*, — etc., etc. Le sujet, en effet, était trop vaste, nécessitait trop de peines et de recherches pour être traité convenablement dans un article de revue ou de journal; seul, un patient et laborieux fouilleur, tel que l'était Édouard Fournier, pouvait entreprendre une tâche en apparence aussi ingrate. Mais aucun obstacle ne pouvait le rebuter et, pendant les vingt dernières années de sa vie, tout en composant, sur son cher Paris, ces précieux petits volumes si justement appréciés par tout le monde, il rassemblait patiemment ses notes, ses documents et ses dessins qu'il ne lui a pas été donné d'utiliser lui-même. Depuis douze ou quinze ans, l'*Histoire des Enseignes* était impatiemment attendue par l'éditeur et par le public, et l'auteur, toujours désireux de ne rien publier d'imparfait, ne pouvait se décider à la faire paraître.

Après sa mort, Paul Lacroix, remplissant un pieux devoir de vieille amitié, fit usage, avec un soin minutieux, des innombrables matériaux que son ami avait accumulés pour son travail, et, s'inspirant autant que possible des idées d'Édouard Fournier, il a composé ou, pour mieux dire, rédigé l'intéressant ouvrage que nous avons sous les yeux.

L'Histoire des Enseignes de Paris, que précède une introduction sur l'origine des enseignes dans l'antiquité, est divisée en trente et un chapitres, et se termine par un appendice contenant un petit catalogue descriptif et raisonné des enseignes du musée Carnavalet, rédigé par le savant et aimable M. Jules Cousin. — On ne saurait analyser ici ce livre chapitre par chapitre; aussi faut-il se borner à signaler au lecteur, sinon les chapitres les plus importants (ils le sont tous), du moins les plus piquants ou les plus curieux.

Ainsi nous appellerons spécialement l'attention sur les chapitres : III. Enseignes des marchands, du XIIIe au XVIe siècle. — IV. Noms des rues provenant de leurs enseignes. — VI. Enseignes d'encoignures, ou poteaux corniers. — IX. Enseignes des cabarets et des marchands de vin. — XI. Enseignes des imprimeurs et des libraires. — XIII. Les vieilles enseignes. — XIV. Enseignes historiques et commémoratives. — XV. Enseignes satiriques et épigrammatiques. — XIX. Enseignes en rébus. — XX. Enseignes à inscriptions, à proverbes, à devises et enseignes imaginaires. — XXI. Enseignes singulières, grotesques, ridicules. — XXVI. Enseignes pendant la Révolution, etc., etc. — Après tout, peut-être aurait-il mieux valu ne pas choisir et tout citer, car tout est intéressant et utile à connaître dans ce volume si rempli de faits, d'anecdotes et de curiosités; ces citations toutefois peuvent faire comprendre quelle variété règne dans cette étude, qui semblerait devoir être si monotone et si limitée.

L'exécution matérielle du volume est fort belle et, sans parler du remarquable frontispice dessiné et gravé par M. L.-E. Fournier, les quatre-vingt-quatre bois reproduisant les enseignes les plus curieuses sont fort jolis et illustrent très convenablement ce beau livre, un des plus soignés qui soient sortis de la maison Dentu.

A ce sujet, cependant, il convient de faire une remarque : les bois ne sont pas toujours à leur place, souvent même ils sont assez éloignés du texte qui les concerne ; il est fâcheux que l'on n'ait pas usé de renvois ou de numéros, qui eussent prévenu toute confusion possible et évité toute perte de temps au lecteur. — D'un autre côté, bien qu'il ne soit pas extrêmement volumineux, cet ouvrage contient tant de faits et de noms, qu'une recherche spéciale sur un objet déterminé pourrait être parfois un peu longue; nous regrettons dès lors que l'éditeur n'ait pas cru devoir joindre à la table des matières un *index* détaillé des noms et des choses qui augmenterait à la fois l'intérêt du livre et son utilité. Les *index*, en effet, deviennent de plus en plus nécessaires pour beaucoup de productions; ils sont indispensables pour un ouvrage de cette nature. C'est, du reste, un point sur lequel nous reviendrons bientôt et que nous nous proposons de traiter plus amplement.

A part ces *desiderata*, il n'y a que le plus grand bien à dire de l'*Histoire des Enseignes de Paris*, que le public a déjà accueillie avec tant d'empressement; au surplus, dans les nouvelles éditions qui ne peuvent manquer d'être faites à bref délai, il sera très facile de combler les deux lacunes que nous venons de signaler. PHIL. MIN.

Le Dit de la panthère d'amours, par Nicole de Margival. Poème du XIIIe siècle, publié d'après les manuscrits de Paris et de Saint-Pétersbourg, par Henry A. Todd. Paris, librairie Firmin-Didot, — MDCCCLXXXIII. Un vol. in-8° de XXXIX-115 pages. Cartonnage perc. Prix : 6 fr., et sur papier Whatman, 12 fr. (Publication de la Société des anciens textes français.)

On sait quels services a déjà rendus à notre vieille littérature la Société formée à Paris pour la publication des anciens textes français. Constituée en 1875, sous les auspices d'un groupe de lettrés et de savants distingués, elle eut des débuts assez modestes ; mais actuellement, grâce aux efforts de ceux qui la dirigent, elle s'étend chaque jour davantage et compte maintenant plus de 600 membres. Depuis dix ans qu'elle existe, la Société n'a pas publié moins de trente volumes renfermant des trésors inédits de nos vieux auteurs des XIIIe, XIVe et XVe siècles. — La plupart des œuvres ainsi sauvées de la destruction et de l'oubli offrent un grand intérêt et sont avidement recherchées par les bibliophiles et les érudits; il est même certaines de ces publications qui sont complètement épuisées; quelques-unes ont été couronnées par l'Institut.

Le dernier volume que vient de publier la Société des anciens textes français n'aura pas assurément une moins heureuse fortune que ses devanciers. C'est un charmant poème, aussi intéressant par le fond que curieux par la forme, et qu'il eût été bien regrettable de voir rester enfoui dans les deux recueils manuscrits d'après lesquels il vient d'être imprimé.

Le Dit de la panthère d'amours est un poème ou plutôt un roman poétique analysé déjà, mais d'une manière incomplète, dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXIII, p. 727); en voici très sommairement le sujet : après avoir dédié son poème à la dame de ses pensées, qu'il a la discrétion de ne pas nommer, l'auteur raconte que s'étant endormi, à Soissons, la veille de l'Assomption, il fut ravi par des oiseaux et porté dans une forêt peuplée de divers animaux. Là, il est frappé de la beauté d'une bête que toutes les autres, excepté le dragon, semblaient chérir. Pendant qu'il se perd en admiration, la bête se retire de devant lui et tous les animaux disparaissent à sa suite. Alors une délicieuse musique se fait entendre; c'est la cour du dieu d'Amour qui est en train de se divertir; le poète s'adresse à lui et finit par se faire accepter comme loyal serviteur d'Amour. Muni d'un cheval et conduit par le dieu, il suit la trace de la bête merveilleuse, qu'il aperçoit enfin à quelque distance, cachée dans une fosse au fond d'une vallée et entourée d'une haie. — Le dieu commence à lui expliquer le sens caché de tout ce qu'il vient de voir : la bête merveilleuse est une panthère, symbole de la dame à laquelle s'adressent toutes ses pensées. Les autres animaux recherchent la panthère parce que sa douce haleine les guérit de leurs maux, comme l'exemple de la dame guérit de tous vices ceux qui la suivent. Pour le dragon dont elle est détestée, c'est l'image des envieux. La vallée où se retire la panthère signifie l'humilité. La fosse est l'image de la simplesse. Les ronces et les orties représentent les pensées amoureuses, et par les épines il faut entendre les cruelles attaques des médisants. — Malgré les obstacles qui l'attendent, l'auteur-amant prend courage, saute la haie et arrive en présence de la belle panthère. Mais, une fois auprès d'elle, il n'ose pas lui dire un mot. Après l'avoir longtemps regardée en silence, il cherche à se retirer et s'aperçoit qu'il a la robe et les chairs toutes déchirées. — Le dieu auquel il vient se plaindre le recommande aux soins de Doux Penser, d'Espérance et de Souvenir, qui le conduisent à l'hôtel d'Amour. Après avoir soigné ses blessures, ces derniers lui demandent de s'expliquer nettement sur ses sentiments à l'égard de celle qu'il dit aimer. En réponse, le poète leur lit un long dit, composé par lui en forme de profession de foi amoureuse. Cette déclaration leur prouve sa parfaite loyauté. — Le dieu d'Amour et Vénus, son épouse, viennent visiter l'amant dans sa chambre; Vénus entreprend de l'instruire et l'engage à se montrer hardi. Le poète cite des strophes d'Adam de la Halle à l'appui de sa timidité, et la déesse, qui voit bien qu'il a besoin d'être aidé, lui présente un dit qu'elle a composé à son intention. Elle lui recommande de l'envoyer à sa dame en y joignant un annelet garni d'un chaton d'émeraude, dont elle lui explique en détail les vertus et les propriétés symboliques. — L'amant, ayant rêvé que sa dame refuse d'accueillir ses avances, perd courage et ne peut se décider à lui envoyer le dit et l'anneau. — Vénus et le dieu d'Amour le raniment et lui présentent un second dit; mais l'amant se décourage encore et le dieu lui

déclare qu'il ne reste qu'un seul moyen, c'est de s'adresser à Fortune l'Aventureuse. — Le poète, toujours escorté de ses trois compagnons, s'achemine vers le palais de Fortune. C'est une maison à double face : l'une est belle et avenante, elle s'appelle Prospérité ; l'autre, Adversité, est ruineuse et déserte. Deux sergents, Heur et Malheur, en gardent respectivement les deux côtés. C'est l'aveugle Fortune qui confie, d'après son caprice, à l'un ou à l'autre, l'office de faire accueil aux arrivants. L'amant trouve Fortune courroucée au moment de son arrivée, et tombe ainsi entre les mains de Malheur, où il languit pendant longtemps. Un jour cependant, il voit arriver devant la porte dame Bonne Volonté, accompagnée de sa fille Merci et de la douce Panthère; Grâce les suit. Fortune est apaisée, Heur est remis en fonctions et l'amant est transféré dans les appartements de Prospérité. A la vue de Panthère, il perd contenance, comme toujours. Mais Espérance l'encourage, et avec l'aide de Grâce, de Bonne Volonté, de Pitié et de Merci, il réussit à gagner l'objet de ses longs désirs. — En ce moment, la guette de Soissons corne pour annoncer le jour et le poète s'éveille. — La narration de son rêve finie, l'auteur reprend le langage de la vie réelle. Tout ce qu'il a vu en songe répond à la vérité, sauf, hélas! l'heureux dénouement. Cependant il aime mieux languir pour sa dame que de jouir de la faveur d'aucune autre, et il se console en citant une dizaine de chansons, chants et ballades exprimant la constance et la tristesse de son amour. Le poète termine en criant merci à sa dame et en ajoutant à la fin une énigme qui contient son nom : *Digne amour li cela*, anagramme de *Nicole de Margival*.

Telle est, abrégée encore, l'analyse donnée par M. Henry A. Tood, de la Panthère d'Amours. Elle suffit pour bien faire connaître le plan et la marche de ce poème de 2,665 vers; mais ce qu'elle ne peut rendre, c'est le charme que présente, malgré quelques longueurs, la lecture de cette composition romanesque. Le texte en est du reste fort intelligible; il date de l'extrême fin du XIIIe siècle, et, grâce à l'excellent glossaire qu'y a joint l'éditeur, cette lecture n'offre vraiment aucune difficulté sérieuse. L'introduction donne, sur l'origine et le symbolisme du poème, les renseignements les plus clairs et les plus précis; en outre, M. Henry A. Tood y réunit toutes les indications biographiques et littéraires qu'il a pu recueillir sur Nicole de Margival, qu'on ne connaissait jusque-là que comme auteur du petit poème, *les Trois mors et les trois vis*. En résumé, à tous égards, la dernière publication de la Société des anciens textes français nous paraît devoir obtenir un très grand succès. PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la curiosité (1883-1884), par PAUL EUDEL. Paris, Charpentier, 1885. 1 vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Le champ d'observation de M. Paul Eudel est confiné à l'hôtel Drouot. Ce n'est pas à dire pour cela que son livre manque d'intérêt et de variété. La salle des ventes est, en effet, « un théâtre où l'on joue tous les genres, depuis le mélodrame jusqu'au vaudeville. » Dans son précédent volume, l'érudit collectionneur, renonçant à la forme familière qu'il avait jusqu'alors employée, nous avait présenté quelque chose comme le grand-livre de la compagnie des commissaires-priseurs. Tout livre de comptabilité est un peu aride; aussi M. Eudel a-t-il sagement fait de reprendre sa première manière, la bonne. Nous ne pouvons que l'en féliciter. De simple enregistreur d'enchères et de greffier, il est redevenu le chroniqueur aimable et instructif.

Les collectionneurs d'objets d'art, les amoureux du bibelot sauront gré à M. Eudel de leur faire revivre leurs émotions de la saison dernière. Aux bibliophiles je recommanderai les quelques chapitres qui leur sont réservés; ils y verront une fois de plus la preuve que les livres ont leur destinée et qu'ils subissent, eux aussi, les fluctuations et les caprices de la mode. Pour finir, deux critiques: l'une, légère, sur le prix peut-être trop élevé du volume, malgré les facsimilés qui l'accompagnent; l'autre, plus grave, quand elle s'adresse à un ouvrage documentaire avant tout. Pourquoi ne pas donner, à côté de la table générale, un index alphabétique des noms cités? Les tables, en ces sortes de recueils, sont d'une utilité primordiale

Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, par J. BURCKHARDT, professeur à l'université de Bâle; traduit par Auguste Gérard, ancien élève de l'École normale supérieure, conseiller d'ambassade. Première partie : Art ancien. Paris, Didot, 1 vol. in-18.

Jacob Burckhardt est né à Bâle en 1818. Après y avoir terminé ses premières études, il se rendit en Allemagne à une époque où Lepsius, Gerhardt, Panofka, le baron de Stackelberg, Welcker, Jahn, continuant l'œuvre de Winckelmann, éditaient et expliquaient les monuments antiques. C'est à leur école que Burckhardt s'est formé, mais son véritable maître

fut Franz Kugler, auquel on doit l'extension à l'histoire de l'art de la méthode introduite par Hamann dans la philosophie, par Herder dans l'histoire proprement dite. Toutefois, au lieu de parcourir des étendues immenses, à la suite de l'auteur du *Manuel de l'histoire de l'art*, Burckhardt circonscrit son sujet et se borne à décrire les merveilles du pays italien; Il ne cesse de le parcourir en tous sens; il fait de longues stations à Milan, à Venise, à Florence, à Rome, à Naples. D'ailleurs, la lecture du *Cicerone* fait sentir que, sans un séjour prolongé dans ces différentes villes, il n'aurait pu, comme il l'a fait, porter à la perfection ses descriptions topographiques, ni se livrer à une critique consciencieuse des chefs-d'œuvre des maîtres. Le *Cicerone* a été, presque tout entier, composé sur place : cela ressort de certains jugements rudes et brusques jetés sur le papier dans des moments de mauvaise humeur où l'artiste, en lui, dominait l'écrivain. Aussi le mot de *cicerone* ne doit-il pas être pris à la lettre; à force d'être modeste, il semble manquer de justesse. Il ne s'agit point ici d'un guide fabriqué à la hâte pour des touristes pressés, mais d'un travail de haute critique. L'auteur possède à la fois une intelligence supérieure et une science profonde; il aborde avec la même sûreté de jugement les questions d'art les plus diverses; de plus, aucun genre de travail ne le rebute : son livre est aussi bien une histoire des monuments et de l'art antiques qu'un répertoire des œuvres d'architecture, de sculpture, de peinture qui font de l'Italie le premier musée du monde. Ajoutons que la lecture en est des plus aisées : un système de notes fort bien entendu renvoie à des tables bien ordonnées et permet de voir, d'un coup d'œil, ce que chaque ville renferme de curiosités. Indispensable à qui part en Italie, un tel livre mérite d'être soigneusement conservé au retour : c'est un instrument de travail, un aide-mémoire des plus précieux. P. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Lettres d'un précurseur. *Doudart de Lagrée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine*, par Félix Julien. Paris, Challamel aîné, 1885. Un vol. in-18.

Le livre qui paraît sous ce titre touche aux événements de l'Indo-Chine; c'est dire l'intérêt qui s'y rapporte. La plupart des lettres, datées du Cambodge, sont vieilles de vingt ans, et pourtant on les dirait écrites d'hier, tant les événements de l'heure présente leur donnent un caractère d'actualité. Pleines de verve, elles nous initient aux mœurs, aux traditions, à l'histoire de ce petit royaume hier encore oublié, à peine peuplé d'un million d'habitants et offrant des ruines colossales.

De Lagrée a été notre premier résident au Cambodge. Il a connu l'infortuné roi Norodom qui, dans une matinée de l'automne dernier, s'est réveillé, dans son palais, en face des baïonnettes du gouverneur civil de la Cochinchine, M. Tomson; forcé, comme il le dit dans sa lettre au Président, d'apposer au bas d'un acte d'abdication « *le sceau de la monarchie se tuant elle-même* ». Plusieurs lettres de ce recueil montrent que, dans ses observations et dans ses recherches, l'auteur était doublé d'un artiste et d'un savant. Signalons, entre autres chapitres intéressants, celui qui est consacré à l'exploration du Me-Kong, l'une des plus longues expéditions scientifiques entreprises en Asie à notre époque, et dont le résultat fut la découverte du fleuve Rouge, comme voie navigable, ouvert entre l'intérieur de la Chine et le golfe du Tonkin, découverte dont le mérite appartient tout entier à l'initiative du commandant de Lagrée. P. C.

L'Homme blanc au pays des noirs, par Jules Gourdault. Un vol. de 230 pages in-16 de la *Bibliothèque instructive*. Paris, 1885. Jouvet et Cie. — Prix : 2 fr. 25.

Faut-il s'en réjouir ou s'en affliger? L'Afrique, le grand continent noir qui commence à peser d'un poids sérieux dans les préoccupations de l'Occident civilisé, est considérée par bien des philosophes et des économistes comme la réserve de l'avenir pour notre monde épuisé, comme son futur grenier d'abondance, en céréales d'abord, puis en hommes. Tout livre qui nous instruit à ce sujet, loin de s'adresser à une curiosité émoussée, a le privilège d'entretenir une curiosité sans cesse en éveil, n'apportât-il d'ailleurs aucun document nouveau et ne fût-il rien de plus qu'un exposé de faits déjà connus, mais épars, et présentés ici avec méthode et clarté. Et tel est le cas du volume de M. Jules Gourdault. *L'Homme blanc au pays des noirs* est, en effet, une claire histoire de la conquête du continent africain par la race blanche, depuis les rivages de l'antique Libye jusqu'aux extrémités de l'Afrique australe. Le chapitre le plus intéressant de ce volume illustré avec goût est le quatrième, qui développe le tableau des populations de l'Afrique et se

termine par la gamme des couleurs allant du blanc *Abjad* au noir absolu *Assouad*, en passant par le rouge *Ahmar*, le jaune *Asfar*, le brun *Asmar*, le vert *Akdar* et le gris *Asrek*, correspondant selon le même ordre 1° à l'Européen et à certains habitants des villes du littoral nord; 2° aux nègres purs; 3° et 4° aux Arabes et Berbères ; 5° aux Arabes soudaniens de sang mêlé; 6° aux peuplades sahariennes; 7° enfin aux Nigritiens. E. C.

Chine méridionale. — De Canton à Mandalay. Tome II. Le Yunnan, traduit de l'anglais d'Archibald Colquhoun, par CHARLES SIMOND. Paris, Oudin, édit., 1885. Un vol. illustré in-18.

Le récit ressemble à beaucoup de relations de voyages; il n'arrive à l'explorateur aucune extraordinaire aventure qui fasse palpiter le lecteur; M. Colquhoun conte simplement, comme il a simplement pérégriné à travers des contrées peu connues. Il a la louable intention de ne point poser en héros devant sa lectrice. Ses descriptions sont intéressantes. Il y a beaucoup de renseignements nouveaux dans son livre, tant au point de vue du climat, des productions du sol, que des mœurs et du caractère des habitants.

En bon Anglais, sir Archibald Colquhoun ne manque pas de remarquer, partout où le nom anglais pénètre, une considérable amélioration du pays.

Il va faire la joie de Mlle Hubertine Auclert en lui apprenant que chez les Lo-Los les femmes sont admises aux fonctions publiques. Il est vrai que ce peuple est encore bien primitif : il ne possède ni écuelles ni assiettes, et mange des chevaux, des rats et des reptiles. La nourriture est cuite ou bouillie dans une marmite à trois pieds, et chacun des convives y plonge sa cuiller. Ils ensevelissent leurs morts dans une peau de cheval ou de bœuf et procèdent ensuite à la crémation du cadavre.

Le Yunnan fut conquis par les Chinois. Toutes les tribus indigènes se soumirent, à l'exception des Mentzu et des Lo-Los, qui se réfugièrent dans cette région montagneuse et sauvage du Ssu-Chuan.

Il paraît que la moralité de ces peuples n'est pas d'une pureté évangélique. Que Dieu leur pardonne !

L'ouvrage de M. Colquhoun est accompagné d'une carte. Malheureusement cette carte est très confuse, et le récit quelque peu décousu. PZ.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Philosophie du droit social, par Mgr HUGONIN, évêque de Bayeux et de Lisieux. Un vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

L'éminent prélat s'inspire des leçons de Rosmini; en son livre, il expose et défend une doctrine qui est une façon d'individualisme.

Nous disons : une façon, car s'il établit que les individus, avant tout acte d'association, ont des droits qui tiennent à leur caractère de personnes morales, s'il dit, et à plusieurs reprises, qu'en s'associant, ils ne doivent faire abandon d'aucun de leurs droits, il ne donne pas à la société pour unique objet la sauvegarde des droits individuels. « C'est pour la poursuite d'une fin commune que les hommes s'unissent...

Le but social vers lequel ils tendent n'est pas une collection de biens individuels, mais un bien vraiment commun, unique dans son concept, et auquel chaque associé doit participer. Nous appelons le désir de ce bien commun, non seulement pour soi, mais pour tous, *bienveillance sociale;* il est le lien essentiel qui constitue toute société! » L'individualisme est à la base seulement de l'enseignement.

Les moyens pour atteindre à la fin commune peuvent être tantôt la liberté de l'individu et tantôt l'autorité de l'État : tantôt il pourra importer aux pères de famille de revendiquer leur droit d'élever leurs enfants à leur guise; tantôt il faudra rappeler le gouvernement à son rôle, qui n'est pas de pourvoir aux seuls besoins temporels des hommes. Mais l'auteur, qui parle en effet des *droits* que le père de famille posséderait sur ses enfants, — pour nous, le père n'a que des *devoirs* et s'il dirige l'enfant, s'il lui commande, c'est qu'il veut au lieu et place de l'enfant, qui ne sait pas encore vouloir comme il convient, — mais l'auteur (nous reprenons) est un libéral, il ne condamne pas la théorie de la souveraineté du peuple pour reconnaître la souveraineté d'un prince; il ne réprouve pas le *contrat social* de Jean-Jacques pour approuver les thèses politiques de Haller et de de Bonald.

Signalons ces chapitres du premier essai (*de la société en général*), chapitres dans lesquels il a distingué le lien social du lien seigneurial, et, dans le second essai (*de la société civile*), les pages où il a agité la question de savoir si toute puissance vient de Dieu, où il a défini ce qu'il appelle le droit divin indirect, où il a recherché encore si l'autorité paternelle peut donner naissance à l'autorité civile; là surtout il a prouvé son libéralisme. F. G.

L'homme et les croyances, par Henri Planet. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, 1885.

Si c'est à l'Église, dit l'auteur, à la constitution catholique de la religion chrétienne, si c'est à son autorité, à sa hiérarchie, à son influence sociale que l'on porte aujourd'hui des coups, c'est à la foi chrétienne, c'est à la vie des âmes, que le plus grand mal a été fait; l'indifférence systématique, la négation scientifique, le sensualisme et tous les libertinages de l'esprit et du cœur ont usé la trempe religieuse que le christianisme avait donnée aux âmes et à la société. Cela est justement dit, mais M. Planet, qui distingue entre la question chrétienne et la question catholique, n'entend point séparer pour cela les deux questions; il confond de parti pris, au contraire, la vie religieuse avec l'obéissance à toutes les prescriptions de l'Église romaine, et la foi reste pour lui une adhésion de l'esprit aux vérités controlées par les conciles; il parle d' « évidences morales », il ne cesse pas néanmoins, comme tout bon catholique, d'être intellectualiste.

L'ouvrage est divisé en trois parties qui portent pour sous-titres : *de l'âme naturellement chrétienne; la religion et les grandes époques de la vie; le christianisme et les devoirs de l'homme et du citoyen;* mais rien d'original : l'Église et le clergé — ce sont des thèses soutenues — exercent une autorité légitime; ils ne veulent pas ramener la société en arrière; et point d'hostilité, de leur part, contre la démocratie et le régime républicain. Ces thèses avaient déjà été défendues bien souvent, et aussi bien. F. G.

Essai sur la mission actuelle de la femme, par un diplomate. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

Le diplomate qui donna naguère un essai sur la théorie des nationalités essaye aujourd'hui de montrer quelle mission la femme est appelée à remplir. La femme est fille, sœur, épouse, mère; elle est riche, elle a un domestique nombreux; elle est pauvre et il lui faut survenir à ses besoins, elle est institutrice, elle est servante, elle est la sœur de charité qui obéit à Dieu; elle est la reine qui commande aux hommes : en quelque condition qu'elle se trouve, elle est obligée à des devoirs de la plus haute importance. En les accomplissant, elle ne laisse pas d'exercer une action éminemment bienfaisante.

Sur la mission des femmes, l'auteur ne dit rien qui n'ait été dit, et souvent, et aussi bien; sur la mission *actuelle* de la femme, — et ce devait être l'objet de son livre, — il ne dit absolument rien.

Il parle des devoirs d'une reine et il cite quelques fragments de la correspondance de Marie-Thérèse; les pages qui enferment ces extraits sont assurément la partie la plus intéressante du volume. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La vie à bon marché, par Tanneguy de Wogan. Un vol. in-18. Chez Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris. — Prix : 2 francs.

C'est le catéchisme végétarien ou manuel du parfait ascète que M. Tanneguy de Wogan nous présente, accompagné, dit-il modestement, — enrichi, disons-nous, de cinquante menus et recettes culinaires. M. de Wogan nous démontre qu'avec cinquante centimes par jour on peut vivre, sinon à la Sardanapale, du moins à la satisfaction de la nature. Mais dame, il faut savoir s'accommoder! Les bouchers feraient de gros yeux à M. de Wogan, ils lui mettraient peut-être le coutelas sur la gorge si les conseils et les théories de l'apôtre du végétarisme avaient chance de déterminer des prosélytes.

Franchement, il se peut qu'avec du maïs concassé et délayé, des racines d'arbre proprement grattées et bouillies sans graisse, on ne meure pas de faim pendant quelque temps, mais il est douteux qu'on répare ses forces, qu'on développe un tempérament et qu'on reconstitue une santé. M. de Wogan cite des exemples : mais ils ne sont pas si concluants qu'ils en ont l'air. Les paysans, il est vrai, sont plus végétariens que carnivores. Mais aussi consomment-ils plus de pain, de pommes de terre, de haricots que M. de Wogan n'en accorde dans son régime. Et encore, de temps en temps, se permettent-ils un extra de porc ou de vache.

Consciencieux jusqu'au bout, M. de Wogan expérimente sur lui-même. Il nous livre les menus de ses déjeuners et de ses dîners, pendant une semaine. En voici un, les autres sont analogues.

Déjeuner : 64 grammes de pain bis; 32 grammes de gruau d'avoine et un demi-litre de lait. Poids net, 8 décagrammes. Prix : 0 fr. 20 c.

Dîner : Soupe aux pois, du pain, du pudding, des raisins. Poids net, 2 hectogrammes 24 grammes. Prix : 0 fr. 20 c. Huit sous par jour! pour avoir ingéré 3 hectogrammes 4 grammes.

Convenez que ce n'est pas cher, mais aussi que c'est une portion assez congrue.

Le livre de M. de Wogan est à placer dans le bureau de l'intendance des places fortes : il rendra des services en temps de siège. PZ.

L'année politique 1884 avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par André Daniel. *Onzième année.* Un vol. in-12. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Plusieurs fois nous avons dit les services que rend à l'homme d'État, au journaliste, cette publication annuelle de M. André Daniel; et nous avons vanté le tact avec lequel l'historiographe relate les événements.

Les juger, ce n'est point son affaire. C'est à nous qu'il appartient de nous rendre compte, s'il nous plaît, de la politique intérieure ou extérieure suivie par les différents cabinets : on a recours au protectionisme, on pense remédier par des relèvements de tarifs aux crises industrielle et agricole ; en Allemagne, en Angleterre, — M. Spencer le démontrait récemment, — le législateur ne répugne pas au socialisme d'État; on prépare des débouchés pour le commerce, on fonde un État africain, on prend à l'envi possession des territoires inoccupés; et cependant la presqu'île des Balkans reste un objet de convoitises et la prise de Merv est pour inquiéter la grande puissance maritime. Dans le livre, des faits, rien que des faits.

En France, ce sont les lois sur les syndicats professionnels, sur le divorce, la loi municipale, la revision, la réforme électorale sénatoriale qui sont successivement votées. Nous occupons Vohémar à Madagascar; au Tonkin, nous prenons Bac-Ninh, Hong-Hoa, nous faisons le traité de Tien-Tsin et nous obligeons l'Annam à reconnaître notre protectorat; mais le traité de Tien-Tsin est violé à Bac-Lé, nous bombardons Kélung, Fou-Tchéou, nous sommes victorieux à Longkep, à Chu.

Des élections en Espagne, en Allemagne, en Hollande, en Belgique ; en Belgique, le parti clérical prend la direction des affaires ; une élection présidentielle en Amérique et le candidat démocrate l'emporte sur son concurrent républicain. L'Angleterre se résout à entrer en composition au sujet de l'Égypte et une entente se peut espérer touchant le canal de Suez, et le Royaume-Uni, menacé de désunion, s'en va expérimenter une nouvelle loi électorale.

Les faits sont rapportés sans phrases; on devine toutefois de quelles conséquences ils sont gros. F. G.

Traité pratique de la voirie à Paris, composant l'*Examen raisonné des règlements applicables aux constructions,* par A. de Royou. Seconde édition. Un vol. grand in-8°. Paris, 1884, librairie générale de l'architecture et des travaux publics. Ducher et Cie. — Prix : 10 francs.

Commissaire-voyer principal de la ville de Paris, M. A. de Royou, à ce titre, membre de la commission supérieure de voirie et de toutes les commissions spéciales, avait plus que personne qualité pour publier ce volume dont la première édition rapidement épuisée rend tant de services à tous ceux qui s'occupent de construction. Nous n'aurions pas à parler de cette seconde édition si l'auteur n'avait eu l'excellente pensée d'ajouter à son livre le texte avec commentaires explicatifs des décrets récents, si importants et si peu connus, des 22 juillet 1882 et 23 juillet 1884, qui régissent aujourd'hui les *saillies* sur la voie publique, la hauteur des maisons, les combles et les lucarnes, les cours et les courettes.

L'Internationale rouge, par le Dr Zacher. Ouvrage traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. Un vol. in-12. Paris, Hinrischen et Ce; 1884.

L'auteur ne discute guère les programmes des différents groupes socialistes; il critique assez peu, et en passant seulement, les conceptions sociales, — ou antisociales, — des chefs des partis collectivistes et possibilistes, révolutionnaires et anarchistes; ce qui le préoccupe surtout, c'est la propagande à laquelle ils s'emploient, c'est le grand nombre d'adhérents qu'ils parviennent à recruter en tout pays. Après avoir dit à l'instigation de quels doctrinaires et agitateurs une entente put commencer de s'établir entre ouvriers de différentes nationalités et nommé les meneurs qui, sitôt après la fondation de la Société internationale, se disputèrent la direction du mouvement socialiste, le Dr Zacher s'applique à faire connaître, année par année, l'état des forces des partis rivaux; mais parce qu'il se contente de citer des noms de publicistes, de députés, d'orateurs populaires, de rappeler des dates, celles de l'ouverture de tel ou tel congrès, celles de quelques grèves, celles de certains assassinats, son livre a tout l'intérêt que pourraient avoir des *informations* de journaux, coupées, classées et ajoutées bout à bout. Du livre, une partie concerne les menées des partis socialistes en notre pays; cette partie-là ne saurait faire oublier l'étude de M. Strauss sur le même sujet.

Deux assertions de l'auteur sont au moins contestables: celle-ci, que les lois contre les socialistes sont efficaces; — on peut, en matière d'objection, invoquer l'exemple de l'Espagne, de la Russie : là, ni la liberté de la presse ni la liberté de réunion, et l'action des sociétés secrètes; — cette autre, que les individualistes, comme, d'autre part, les socialistes, ne sauraient remédier aux maux dont souffrent nos sociétés modernes, que le remède est dans l'association, aidée du concours de l'État « destiné, par son principe même, à intervenir, de tout le poids de sa puissance, toutes les fois qu'il s'agit de réaliser des progrès que les forces élémentaires ne peuvent accomplir par elles-mêmes ». M. Zacher n'est pas un adversaire, on le voit, de la politique intérieure de M. de Bismarck. F. G.

L'Allemagne de M. de Bismarck, par Amédée Pigeon. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-8°.

Ce sont des chroniques mises en recueil, mais des chroniques qui, avec l'esprit et le brio du genre,

ont toute l'autorité, toute la vérité d'études faites sur le vif par un observateur intelligent, pénétrant et impartial. Eh ! oui, impartial en parlant des Allemands, et tout en restant excellent patriote. Il faut une rare honnêteté d'esprit pour voir les choses telles qu'elles se présentent à vous, sans les transformer ou les déformer en les faisant passer, avant de les laisser arriver à votre intelligence, à travers le prisme de vos affections, de vos haines, de vos regrets et de vos espoirs.

C'est là un grand mérite, et pour lequel M. Amédée Pigeon a droit à notre reconnaissance. Il ne nous montre pas les Allemands par leurs laids ou faibles côtés; sans nier qu'ils en aient, et même en les indiquant discrètement, il préfère nous les peindre avec leurs qualités et avec ces traits de caractère qui nous les rendent redoutables. Il donne le type idéal bien plus que la caricature; ce n'est pas à dire que le type, même tel qu'il le donne, soit merveilleusement beau ni délicatement affiné; mais on ne prise jamais trop haut la force de son adversaire quand on a du courage et qu'on veut s'épargner des déconvenues qui sont des désastres.

Ce gros volume est intéressant, cela va de soi; mais il est aussi d'une lecture amusante. C'est de la bonne politique internationale rendue attrayante pour tous. Sous ce titre compréhensif et précis, *l'Allemagne de M. de Bismarck*, tout l'empire né de nos ruines est passé en revue, photographié et jugé dans ses aspects multiples, ses recoins et ses dessous. Les questions politiques, la question sémitique, la question sociale, la cour, le théâtre, les faubourgs, les repaires, les menées des sectes, la vie des universités, le monde à Berlin et dans la province, la physionomie de notre pauvre Alsace, la littérature, les expositions d'art, les lieux et les façons dont le Berlinois prend ses repas, tout a sa place dans ce kaléidoscope d'outre-Rhin. Il y a longtemps que je n'avais eu tant de plaisir mêlé de si peu d'amertume à m'occuper de ces dignes et vertueux voisins. B.-H. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— Sciences occultes —

— Sciences appliquées à l'industrie — Technologie —

Cours de magnétisme humain, historique, théorique et pratique, par Jules Crépieux. Un vol. in-12. Paris, Auguste Ghio.

En huit leçons, l'auteur enseigne tout le magnétisme. Huit leçons, c'est beaucoup. Mais gardons-nous de dire le cas que nous faisons de ce qu'on appelle le magnétisme et résumons le cours de M. Crépieux.

Pour qu'il ne puisse nous accuser de partialité et nous reprocher d'avoir, nous, comme tâché à exciter l'hilarité du lecteur, nous ne ferons guère que rapporter des extraits du texte même.

Première leçon : Le magnétisme était connu de toute antiquité; la Bible, Diodore de Sicile, Tacite, Suétone, en témoignent. Au xviiie siècle, Mesmer, paraît-il, fait des adeptes; alors « se déroule l'histoire académique du magnétisme, histoire admirable des luttes d'une grande vérité contre le parti pris, l'égoïsme et l'injustice; histoire écrasante pour ce qu'on appelle dérisoirement le bon sens commun et ce qu'on appelle si facilement la sagesse académique! » P. 16.

Deuxième leçon : Après l'histoire, l'exposé *théorique.* « On appelle magnétisme animal l'action que les êtres animés exercent entre eux et l'on est convenu d'appeler magnétisme humain ce qui a spécialement rapport à l'influence exercée par l'homme... Comment s'exerce cette action? Nous allons essayer de résoudre cette question, que ne posent que ceux qui n'ont jamais fait de magnétisme. » P. 39. « Les effets magnétiques ont été attribués à une foule de causes... Je m'occuperai seulement des imaginationistes et des volontistes, parce que ce sont les plus nombreux adversaires du fluide... Les manifestations magnétiques sont presque toujours les mêmes, et nous savons qu'en agissant de telle manière nous obtiendrons tel effet et non tel autre; il y a donc là une loi et l'imagination n'a pas de lois... La volonté est une abstraction, un terme conventionnel qui n'est pas susceptible de produire des effets... L'idée de vouloir, mettant en mouvement un fluide, produit des effets, mais alors c'est le fluide qui produit les effets et non la volonté. Elle est déterminante, mais non agissante... Pour nous, la principale cause des effets magnétiques est le fluide vital, dont voici la théorie : Nous sommes tous environnés d'une atmosphère particulière, qui rayonne plus ou moins et constitue notre force d'influence. Cette atmosphère impondérable est appelée fluide magnétique... D'après les auteurs anciens et Mesmer, le fluide magnétique est un principe universel et notre fluide vital est une portion de ce principe modifié par notre organisme... Les Drs Despine et Charpignon ont prouvé, et avec eux MM. Prévost et Lafontaine, que le fluide vital peut modifier le fluide magnétique minéral, qu'il peut comme celui-ci

produire l'attraction sur les corps inertes comme sur les corps animés, qu'il produit des effets analogues à ceux de l'électricité et qu'il est plus subtil que les autres fluides. » P. 40-42. « Il se trouve un grand nombre de personnes respectables et du meilleur monde qui souvent ne connaissent le magnétisme que de nom, qui n'avaient eu recours à ce moyen de guérison qu'en désespoir de cause, et auxquelles on ne saurait supposer l'idée de tromper. D'après leurs déclarations unanimes, nous savons que le fluide est rouge brillant ou beau bleu, et plus et moins bleu terne et même grisâtre, selon l'état de fatigue ou de maladie de celui qui magnétise. » P. 55.

Troisième leçon : Des conditions morales et physiques dans lesquelles doivent se trouver le magnétiseur et le magnétisé. — Il ne leur est pas nécessaire de croire au magnétisme; le magnétiseur doit *vouloir* mettre en mouvement le fluide vital, il doit éviter toute distraction, d'où une grande fatigue qu'il ne saurait affronter si sa digestion n'est pas achevée; pour le magnétisé, il doit avoir de la sympathie pour qui le magnétise; il doit, tout au moins, avoir confiance en lui.

Quatrième leçon : Des expériences magnétiques. — On peut magnétiser un barreau de fer aimanté et le rendre neutre. Les plantes peuvent s'assimiler le fluide magnétique. « Voulant savoir s'il pourrait agir seulement sur une partie d'un végétal, M. P... choisit, sur un beau pêcher de grosse Migonne en espalier, un rameau du centre sur lequel il y avait trois pêches, et les magnétisa quelques minutes chaque jour; après une semaine, ces pêches se faisaient déjà remarquer par leur volume. Elles mûrirent un mois avant les autres et furent un tiers plus grosses. » P. 99 et 100. « J'ajouterai qu'en 1881, je voulus magnétiser un fort vilain chat qui vivait dans l'escalier de la maison que j'habitais à Genève; j'eus toutes les peines du monde à le fixer, car il changeait constamment de place et les personnes présentes riaient déjà d'avance de mon insuccès, lorsqu'il vint tout à coup se coucher de lui-même sur mes genoux et il s'endormit. Je réussis ensuite à agiter spasmodiquement telle ou telle oreille que j'influençais, mais, lorsque je l'eus un peu dégagé, je ne pus le retenir. Je le magnétisai le lendemain et j'obtins le phénomène d'attraction. Comme il pleuvait, je voulus voir si je pourrais l'attirer au milieu de la rue; il me suivit sur une place qui se trouvait à vingt-cinq pas de mon domicile, mais la pluie le dégagea et il revint en miaulant. Mes expériences ne lui plaisaient probablement pas, car il quitta la maison ». P. 101 et 102. On peut endormir quelqu'un à cent lieues de distance.

Cinquième leçon, sur la thérapeutique médicale. — « C'est une erreur de croire qu'il faut être endormi pour être guéri. » P. 131. « Le moyen curatif le plus fréquemment employé consiste dans l'imposition des mains. Par ce seul procédé, et avec quelques frictions légères, nous avons vu faire de véritables miracles », p. 136. « J'ai moi-même enlevé ainsi, en quelques minutes, des maux de tête ou de dents, des névralgies ou des douleurs quelconques; je m'en suis servi quelquefois même pour des maladies plus graves, comme une fluxion de poitrine, d'affreuses coliques, une hémorragie utérine... » même page. « Les frictions peuvent aussi remplacer les insufflations dans beaucoup de cas, mais elles servent surtout pour opérer la résolution ou le déplacement d'une tumeur. L'eau magnétisée est un des agents les plus efficaces. On magnétise l'eau en tenant une bouteille entre les mains pendant deux ou trois minutes, puis en faisant des passes pendant autant de temps. L'eau magnétisée s'emploie surtout en boissons et il est inutile d'en prendre beaucoup à la fois. J'ai guéri en un mois une personne qui avait, depuis plusieurs années, des maux d'estomac, seulement en lui recommandant d'en prendre tous les jours un demi-verre, et autant lorsque le mal se faisait sentir. » P. 141 et 142. On s'en sert encore en compresses et en lotions pour les plaies ou les brûlures, et on peut la faire tiédir sans qu'elle perde sa force, mais les courants d'air la lui retirent en partie.

Dans la *sixième leçon*, l'auteur parle encore des effets thérapeutiques, il explique l'hypnotisation « que les savants ne veulent pas comprendre » : l'hypnotisme n'est qu'un *ipso-magnétisme*. Dans la *septième*, il traite du somnambulisme et du noctambulisme, deux états identiques, produits « par une surabondance de fluide nerveux au cerveau (p. 192). Le sujet somnambule est bien éveillé, ou plutôt réveillé, car il y a là un réveil dans le sommeil. Il peut aller et venir, causer et penser. Il possède aussi, à un degré plus ou moins développé, une intuition excessive qui lui permet parfois de voir sans le secours des yeux, de dire l'avenir dans certaines limites, et de lire dans la pensée d'autres personnes (p. 195). L'intuition spéciale des somnambules, qui leur permet parfois d'annoncer que tel événement se passe, n'est pas plus étonnante que celle que nous possédons souvent et qui nous fait deviner que tel pense à nous ou se dirige vers nous... (p. 201). Quant à la prévision extérieure, c'est-à-dire au fait de prédire des événements qui n'ont avec les somnambules aucune relation explicable et dont le germe paraît ne pas exister au moment de la prédiction, il est rare, mais il existe. » P. 203. Enfin dans la *huitième* et dernière leçon, M. Crépieux parle du spiritisme; il dit que « la philosophie qui en découle est édifiée sur des bases solides et raisonnables. « Rien n'est plus moral, ajoute-t-il, que la pensée d'être utile à son prochain, et le contact des pouces, la fixation du regard, sont moyens de lui être utile. Le magnétisme est appelé à un grand avenir, car il représente un nouveau principe qui conduira à la connaissance de nouvelles lois... Travaillons sans relâche pour progresser toujours. Puissé-je, en vous initiant au magnétisme, vous avoir aidé à l'accomplissement de ce devoir », p. 221.

L'auteur a dit, il a enseigné; au lecteur d'apprécier son enseignement.

F. G.

Notions de sylviculture, *enseignées à l'École normale des Vosges,* par E. Muel, inspecteur des forêts. Un vol. in-8° de viii-224 pages. Paris, 1884. Ducher et Cie, éditeurs.

A l'École normale de Mirecourt, dans les Vosges, pays de forêts, on a eu l'excellente idée de donner aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement primaire un aperçu des principes qui régissent la gestion forestière. Ces notions élémentaires, relatives à la culture, à l'aménagement, à la production des bois, au rôle économique et climatérique qu'ils remplissent, ainsi qu'aux prescriptions légales et réglementaires qui en assurent la conservation, l'exploitation, l'amélioration, et qui les défendent contre les abus de jouissance, seront de la plus grande utilité pour les futurs instituteurs de la région où, pour la plupart, ils sont appelés à devenir secrétaires de mairie. M. Muel, chargé de ce cours depuis trois ans, a écrit ces leçons en les résumant et les a publiées. Or il se trouve que son travail acquiert ainsi une portée beaucoup plus grande que celle à laquelle il avait d'abord songé. Son livre, en effet, s'adresse également à tous les propriétaires de bois. J'irai plus loin : je voudrais le voir entre les mains des poètes, des romanciers naturalistes et de messieurs les paysagistes, à qui il épargnerait, pour peu qu'ils voulussent l'interroger, bien des bévues commises lorsqu'ils composent, dans le silence du cabinet ou de l'atelier, et qui font sourire ou s'indigner les hommes qui connaissent la forêt. E. C.

Revues scientifiques, publiées par le journal *la République française,* sous la direction de M. Paul Bert. Sixième année. Un vol. in-8° avec 19 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 6 francs.

Ce volume traite, comme les précédents, de quelques questions scientifiques choisies parmi les plus importantes de celles qui ont occupé le monde savant durant l'année écoulée. Il n'a pas la prétention d'être un annuaire scientifique complet, mais plutôt de traiter à fond les sujets qu'il aborde. Plusieurs de ceux-ci ont déjà fait l'objet d'ouvrages que *le Livre* a analysés et nous n'y reviendrons pas. Parmi les autres, nous mentionnerons les chapitres sur les eaux et égouts, sur la fièvre typhoïde et l'assainissement de Paris; les recherches sur le verre et sur l'état de la verrerie chez les anciens; les progrès de la pisciculture, la métalloscopie et la métallothérapie et surtout les progrès inattendus de la photographie. Ceux-ci sont de deux sortes : d'une part, la photographie instantanée fait des merveilles; d'autre part, on est arrivé à reproduire non plus les couleurs (à quoi on n'arrive que par des procédés imparfaits et indirects), mais les valeurs relatives de celles-ci. Jusqu'à cette année, si l'on photographiait ensemble une prune violette et un citron, c'est la prune qui ressortait en clair dans l'épreuve. Le présent volume nous donne, au contraire, des reproductions de photographies dans lesquelles les jaunes et les blonds viennent en clair et les bleus en foncé.

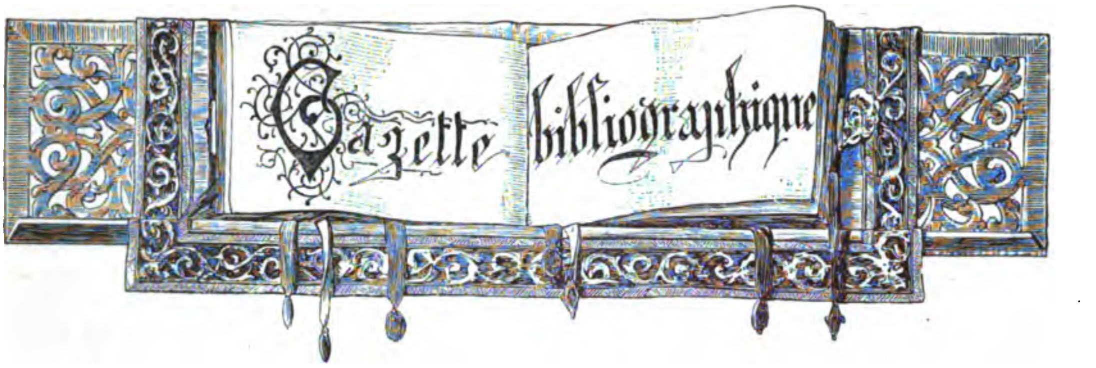
Le Microscope. Traité pratique d'après Hager, par L. Planchon et L. Hugounenq. Un élégant vol. in-16 de 237 pages, orné de 350 vignettes. Paris, Rothschild, 1884.

Ce petit livre, qui est destiné à donner aux jeunes gens le goût du microscope et quelques notions sur la manière de s'en servir, ne peut nullement remplacer les ouvrages spéciaux, mais il est excellent pour les débutants. Il se recommande surtout par les nombreuses figures relatives à l'analyse des matières alimentaires et leurs falsifications, et celles qui se rapportent à l'examen du sang, de l'urine et au diagnostic de diverses maladies.

Les Chemins de fer, par Amédée Guillemin. 2 vol. de la *Bibliothèque des merveilles.* Paris, Hachette, 1884 (septième édition).

L'explication populaire des chemins de fer donnée en 1862 dans cette collection n'avait qu'un volume. L'immense développement de cette industrie a motivé le dédoublement. M. Guillemin s'est tenu au courant des dernières inventions, et les gens du monde ne sauraient trouver un texte plus clair et plus exact pour y prendre des notions de tout ce qui concerne la construction, le mécanisme, le matériel et l'exploitation.





Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 février.

Ouvrages présentés. — Jal : *Abraham Duquesne et la marine de son temps.* — Bladé : *Épigraphie antique du midi de la France.* — Général Favé : *L'Empire des Francs.* — De Castro : *L'étude de la philologie dans ses rapports avec le sanscrit.* — Stephanos : *La Grèce au point de vue naturel, ethnologique, démographique et médical.* — Derembourg : *Chrestomathie de l'arabe littéraire.*

Lectures. — Hauréau : La vie et les travaux d'Alain, de Lille. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule *Épitrapezios.*

Séance du 27 février.

La séance tout entière a été occupée par un comité secret dans lequel ont été exposés les titres des candidats à la place de membre libre devenue vacante par suite du décès de M. F. Baudry.

Les candidats sont au nombre de sept : MM. Benlœw, Castan, de Mas-Latrie, Menant, Ponton d'Amécourt, Célestin Port, Saglio. Les titres de chaque candidat ont été exposés par l'un des académiciens, souvent soutenu par un ou deux de ses confrères.

Séance du 6 mars.

Ouvrages présentés. — Mordtmann : *Plan de Constantinople au moyen âge.* — Caron : *Monnaies féodales françaises.* — De Charencey : *Les anciens habitants de l'Amérique centrale.* — Clermont-Ganneau : *Matériaux pour servir à l'histoire des Croisades.* — Burckhardt : *Le Cicerone,* guide de l'art antique et moderne de l'Italie.

Lecture. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe.

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. F. Baudry, décédé. MM. Castan et Benlœw ayant retiré leur candidature, il ne restait plus que cinq concurrents.

Au 1er tour, M. de Mas-Latrie a eu 15 voix ; M. Célestin Port, 8 ; M. Menant, 7 ; M. Saglio, 6 ; M. Ponton d'Amécourt, 2. Au 2e tour, M. de Mas-Latrie obtient 23 voix ; M. Saglio, 7 ; M. Menant, 6 ; M. Port, 2 ; M. de Mas-Latrie est élu.

Séance du 13 mars.

Ouvrages présentés. — V. Henry : *Stances du Bhâmini-Vilâsa.* — Colinet : *La Théodicée de la Bhagarad Gita.* — Bréal et Bailly : *Dictionnaire d'étymologie latine.* — Uzielli : *Nouvelles recherches sur Léonard de Vinci.* — Uzielli : *Paolo del Pozzo Toscanelli.* — P. Tailhan : *L'anonyme de Cordoue, chronique rimée des derniers rois.* — Caillemer : *Lettres de divers savants à l'abbé Claude Nicaise.*

Lectures. — Ravaisson : Mémoire sur l'Hercule de Lysippe. — Hauréau : Vie et travaux d'Allain de Lille.

Séance du 20 mars.

Ouvrages présentés. — De Lasteyrie : *Notice sur une croix du* XIIIe *siècle, conservée à Gorre.* — Abbé Esnault : *Correspondance et papiers inédits de Michel Chamillart, contrôleur général des finances.* — Lenormant : *Histoire ancienne de l'Orient.* — Guhl et Koner : *La vie antique,* trad. Trawinski.

Lectures. — Havet : Note sur l'emploi de la formule *rex Francorum,* dans les anciens diplômes royaux.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 février.

Ouvrages présentés. — Nourrisson : *Trois révolutionnaires, Turgot, Necker, Bailly.* — Saillens : *Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Hément : La transmission de l'accent chez les sourds-muets. — Huet : Mémoire sur le *Philèbe.*

Séance du 28 février.

Ouvrages présentés. — Broch : *La crise agricole en Europe.. — La participation des employés aux bénéfices.* — R. Stourm : *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution.* — Gebhardt : *Michel Cervantes.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Funck-Brentano : Des découvertes et des inventions dans les sciences exactes d'après Aristote et Descartes.

Séance du 7 mars.

Ouvrages présentés. — Lafargue : *Relèvement de l'agriculture.* — Garsonnet : *Précis de procédure civile.* — Amiand : *État actuel des législations civiles de l'Europe, de l'Amérique,* etc. — Rutgeerts : *Commentaire sur la loi organique du notariat.* — Georgiadès : *Smyrne et l'Asie mineure au point de vue économique et commercial.* — Pélissier : *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne.* — De Laveleye : *La crise récente en Belgique.* — De Laveleye : *Lettres inédites de Stuart Mill.* — Cantu : *Beccaria et le droit pénal.* — Abbé Sicard : *L'éducation morale et civique avant et après la Révolution.* — Ribot : *Les maladies de la personnalité.*

Séance du 14 mars.

Ouvrages présentés. — Guillonard : *Traité du contrat de louage.* — Lavisse : *Questions d'enseignement national.* — Franck : *Essais de critique philosophique.*

Lectures. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Touraine. — Gaberel : La vie intime de Calvin. — Donnat de Vorges : De quelques cosmologies récentes.

Séance du 21 mars.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux correspondants dans la section d'économie politique et finances, en remplacement de MM. Fawcett, de Londres, et Dameth, de Genève, décédés.

M. Nasse, à Bonn (Allemagne), a été élu par 24 voix, sur 36 votants, et M. du Puynode à Ciron (Indre), par 30 voix.

Après une lecture de M. de Vorges sur *Saint Thomas*, M. Jules Simon a présenté le nouvel ouvrage traduit de M. Castelar, intitulé : *l'Art, la Religion et la Nature en Italie.* M. Havet a offert le nouveau livre de M. Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle.*

La séance s'est terminée par une communication de M. Courcelle-Seneuille.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

La séance publique annuelle de l'Académie des sciences, sous la présidence de M. Rolland, président sortant, a eu lieu le mois dernier.

La séance s'est ouverte par un discours de M. Rolland, dans lequel l'éloge de Dumas a tenu une place légitime. MM. du Moncel, Wurtz et Thénard, morts également dans l'année, n'ont pas été oubliés non plus. En passant en revue le mouvement scientifique, le président a rappelé surtout les résultats obtenus par MM. Renard et Krebs, et les frères Tissandier, dans la navigation aérienne, les travaux relatifs à la fixation du premier méridien, et ceux suscités par l'épidémie cholérique.

La séance s'est terminée par l'éloge de François Arago par M. Jamin, secrétaire perpétuel.

Entre les deux discours a eu lieu la proclamation des prix décernés par l'Académie pour 1884. Nous en donnons la liste, en y ajoutant les programmes des prix proposés pour 1885.

Géométrie. — Le prix Bordin, réservé pour la question de l'étude générale du problème des déblais et remblais de Monge, n'a pas été décerné. Le concours est prorogé à l'année 1885. Le prix est une médaille de la valeur de 3,000 francs.

Le prix Francœur, annuel, de 1,000 francs, réservé à l'auteur de découvertes ou de travaux utiles au progrès des sciences mathématiques pures et appliquées, a été décerné à M. Émile Barbier.

Mécanique. — Le prix extraordinaire de 6,000 francs (progrès de nature à accroître l'efficacité de nos forces navales) a été partagé entre M. Manen (2,000) et Hanusse (1,000), de la mission hydrographique de Tunisie, et M. Baills (3,000) pour ses études sur l'artillerie.

Le prix Montyon (700 francs), annuel, a été décerné à M. Riggembach (chemins de fer de montagne).

Le prix Poncelet (2,000 francs), annuel, décerné à M. Jules Hoüel (œuvres mathématiques).

Le prix Plumey (2,500 francs), annuel, décerné à M. de Rocher du Quengo (navigation à vapeur).

En 1885, on décernera le prix Dalmont (3,000 francs), réservé aux ingénieurs des ponts et chaussées en activité, et le prix Fourneyron (500 francs) pour la question : Étude théorique et pratique sur les accumulateurs hydrauliques.

Astronomie. — Prix Lalande (540 francs), annuel. M. Radan (travaux utiles aux progrès de l'astronomie).

Prix Valz (460 francs), annuel. M. Ginzel (travaux historiques relatifs aux éclipses de soleil).

Pour 1885, le prix Damoisesu (10,000 francs) est maintenu pour la revision de la théorie des satellites de Jupiter.

Physique. — Grand prix des sciences mathématiques (3,000 francs). Une récompense de 1,000 francs a été attribuée à M. G. Cabanellas. La question proposée pour 1885 est : « Étude de l'électricité d'un ou

de plusieurs corps cristallisés, au double point de vue expérimental et théorique », question qui n'a pas été résolue en 1882.

Le prix Bordin (3,000 francs), remis à 1885, sera attribué pour la question : « Rechercher l'origine de l'électricité de l'atmosphère. »

Le prix Lacaze (10,000 francs) sera attribué aux ouvrages les plus utiles à la physique.

Statistique. — Le prix Montyon (500 francs), annuel, est décerné à M. Alfred Durand-Claye. La commission réserve pour le prochain concours le mémoire de M. de Pietra-Santa et accorde une mention honorable à M. Arthur Chervin.

Chimie. — Prix Jecker (10,000 francs), annuel, réservé aux travaux utiles à la chimie, a été décerné M. Chancel pour ses travaux sur les acétones.

Un prix Lacaze (10,000 francs) est réservé en 1885 aux travaux utiles à la chimie.

Géologie. — Prix Vaillant. Un prix de 2,500 francs a été décerné à M. Gustave Cotteau et un prix de 1,500 francs à M. Émile Rivière (travaux de paléontologie).

En 1885, le prix Delesse (1,400 francs) sera décerné pour la première fois aux ouvrages utiles à la géologie, ou, à défaut, à la minéralogie.

Botanique. — Le prix Barbier (2,000 francs) n'a pas été décerné. Ce prix, annuel, est réservé à une découverte précieuse en chirurgie, médecine, pharmacie et botanique.

Le prix Desmazières (1,600 fr.), annuel, a été décerné à M. Otto Lindberg (travaux sur les hépatiques et les mousses). Une récompense de 600 fr. a été attribuée à M. Sicard (champignons). Ce prix est réservé à des travaux sur les cryptogames.

Le prix Thore, annuel (200 fr.), travaux sur les cryptogames ou les insectes, a été décerné à MM. Motelay et Vendryès.

En 1885 seront décernés les prix de la Fons-Mélicoq (300 fr.) : meilleur ouvrage de botanique, et Montagne (un ou deux prix de 1,000 ou 500 fr.) : travaux importants sur les cryptogames.

Anatomie et zoologie. — Le prix Savigny n'a pas été décerné. Il est réservé aux jeunes zoologistes voyageurs. Il est de 975 fr.

Le grand prix des sciences physiques (3,000 fr.) a été décerné à M. Marion (faune du golfe de Marseille). Un encouragement de 1,500 fr. a été donné à M. Paul Fischer.

En 1885, outre les prix Savigny, Thore, et le grand prix des sciences physiques retenu pour la question : Études des organes tactiles chez les invertébrés, on décernera le prix Borders (3,000 fr.), pour la question : Études comparatives des animaux d'eau douce de l'Afrique, de l'Asie méridionale, de l'Australie et des îles du grand Océan ; — et le prix Da Gama Machado (1,200 fr.) : parties coloriées du système tégumentaire des animaux ou matière fécondante des êtres animés.

Médecine et chirurgie. — Prix Montyon : Découvertes relatives à l'art de guérir, annuel. Trois prix de 2,500 fr. ont été décernés à MM. Testut (anomalies musculaires chez l'homme, expliquées par l'anatomie comparée), Cadet de Gassicourt (maladies de l'enfance), Henri Leloir (lésions nerveuses dans les maladies de la peau). Trois mentions de 1,500 fr. ont été accordées à MM. Bourceret (recherches sur le système vasculaire), Servoles (fièvre typhoïde chez l'homme et le cheval), Fonssagrives (hygiène navale). Le rapport cite honorablement MM. Coutaret, Bordier, Fua, Hache, Rambosson, Marc Sée, Em. Vidal.

Le prix Bréant (guérison du choléra) n'a pas été décerné.

Le prix Godard (1,000 fr.), annuel : meilleur ouvrage sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie des organes génito-urinaires, a été décerné à M. Tourneux.

Le prix Serres (7,500 fr.) a été partagé entre MM. Cadiat et Kowalesky. Il vise les travaux d'embryologie appliquée.

Le prix Lallemand (1,800 fr.), annuel : travaux du système nerveux, a été décerné à M. Brown-Séquard. Une mention a été attribuée à M. Nicaise.

En outre des prix : Montyon, Bréant, Godard, Lallemand, l'Académie décernera, en 1885, le prix Dusgate : signes diagnostiques de la mort (2,500 fr.).

Physiologie. — Le prix Montyon (750 fr.) a été décerné à MM. Jolyet et Laffont (nerfs vaso-dilatateurs sécrétoires contenus dans les branches de la cinquième paire).

Une mention honorable a été accordée à M. Léon Fredericy.

En 1885, seront décernés les prix annuels Montyon et Lacaze.

Géographie physique. — Prix Gay, annuel (2,500 fr.), décerné à M. Berthaut (caractères topographiques des divers terrains).

Un encouragement a été accordé à M. Jules Girard.

Prix généraux. — Prix Montyon, arts insalubres. Un prix de 1,500 fr. est décerné à M. Marsaut (lampe des mineurs).

Le prix Trémont, annuel (1,100 fr.), réservé aux savants auxquels une assistance sera nécessaire « pour atteindre un but utile et glorieux pour la France », est attribué à M. de Tastes, pour ses travaux sur la météorologie.

Le prix Gegner, annuel (4,000 fr.), réservé à des « travaux sérieux », a été décerné à M. Valson.

Le prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.), destiné aux voyageurs, a été décerné à M. Neis (voyage en Cochinchine).

Le prix Ponti (3,500 fr.) a été décerné à M. Joseph Boussingault (fermentation alcoolique).

Le prix Laplace, représenté par les œuvres de Laplace et retenu à perpétuité au premier élève sortant de l'École polytechnique, est décerné à M. Chapuy.

En outre des prix généraux : Montyon, Trémont,

Gegner, Laplace, l'Académie décernera, l'an prochain, le prix Cuvier de 1,500 francs destiné à l'ouvrage le plus remarquable sur le règne animal ou la géologie; — et deux prix Petit d'Ormoy de 10,000 francs chaque, l'un pour les sciences mathématiques pures ou appliquées, l'autre pour ler sciences naturelles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

La collection Moriau. — Dans la séance du conseil municipal de Paris du 11 mars dernier, M. Lamouroux a fait la déclaration suivante :

« Messieurs, par son testament en date des 11 et 14 mai 1759, Antoine Moriau, procureur du roi près la juridiction de l'Hôtel de Ville, légua à la ville de Paris une collection de quatorze mille volumes et de deux mille manuscrits, concernant l'histoire et les intérêts domaniaux de la Ville.

« Le fonds Moriau fut le véritable point de départ de la première bibliothèque municipale, installée en 1760 à l'hôtel Lamoignon, rue Pavée, au Marais, et transférée en 1773 au prieuré Saint-Louis la Culture, actuellement lycée Charlemagne. Elle s'accrut successivement des collections Bonamy, Tauxier et de l'évêque de Callinique, des plans de La Grive, des œuvres de Bailly et des papiers de la Bastille.

« Telle était la situation, lorsque le Directoire, qui avait confisqué toutes les attributions municipales, profita du silence forcé de la Ville pour la dépouiller de sa bibliothèque, au profit de l'Institut, qui venait d'être créé.

« L'arrêté, daté du 27 ventôse an V, porte :

« Article premier. — La bibliothèque dite de la Commune est mise à la disposition de l'Institut national des lettres, des sciences et des arts.

« L'art. 2, qui charge le ministre de l'intérieur du transport et du placement, est suivi de cette mention singulière :

« Le présent arrêté ne sera pas imprimé.

« Cet attentat contre la propriété municipale reçut son exécution le 14 ventôse an VI et le dernier bibliothécaire, l'ex-abbé Ameilhon, obtint, comme compensation, la place de conservateur de la nouvelle bibliothèque de l'Arsenal ; il transporta dans cet établissement, où ils se trouvent encore, les estampilles aux armes de Moriau, les œuvres de Bailly et les papiers de la Bastille, dont M. François Ravaisson a tiré douze volumes d'extraits.

« Depuis lors, la bibliothèque de l'Institut (qui n'est pas à proprement parler une bibliothèque publique, puisque l'admission des lecteurs est soumise à des formalités toutes spéciales) est restée en possession de notre ancien legs et on rencontre dans le commerce des ouvrages aux timbres de Moriau et de la Ville, frappés de l'estampille des doubles vendus.

« Par toutes les considérations qui précèdent, et malgré le long silence de l'Administration, nous croyons que la Ville est en droit de réclamer la restitution des documents qui lui ont été soustraits, et nous vous prions de prendre la délibération suivante :

« Le Conseil,

« Vu le testament d'Antoine Moriau, en date des 11 et 14 mai 1759 ;

« Vu l'arrêté du Directoire, en date du 27 ventôse an V ;

« Vu les art. 537 et 2227 du Code civil ;

« Vu les arrêts de la Cour de Paris, en date du 3 janvier 1846 (affaire Charron) et 12 juillet 1879 (affaire Récappé et Camondo);

« Considérant :

« 1° Que les documents composant la bibliothèque léguée à la Ville par Moriau et qui portent son estampille font partie du domaine public municipal;

« 2° Qu'il n'a pu être porté aucune atteinte aux droits conférés par le testament dudit Moriau, ni par l'effet de la prescription, ni par aucun acte de l'autorité publique ;

« 3° Considérant que les estampilles aux armes de Moriau, transportées par l'ex-abbé Ameilhon à la bibliothèque de l'Arsenal, sont également la propriété de la Ville;

« Délibère :

« Article premier. — M. le préfet est invité, par tous les moyens de droit, à faire rentrer la Ville en possession des livres, documents et estampilles provenant du fonds Moriau, légué à la ville de Paris en 1759, ce fonds ayant formé le noyau de l'ancienne bibliothèque de la Ville, dite de la Commune, arbitrairement attribuée à l'Institut, par arrêté illégal du Directoire, en date du 27 ventôse an V.

« Art. 2. — Ladite collection restituée sera réunie à la bibliothèque de la ville de Paris, au musée Carnavalet.

« Signé : Alfred Lamouroux. »

Cette proposition a été renvoyée à la 7e commission.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un musée bibliographique à Leipzig.* — La ville de Leipzig a mis à la disposition du *Börsenverein der deutschen Buchändler* un terrain pour la construction d'un bâtiment destinée à l'installation et aux réunions de cette association. — Le *Verein* veut consacrer une somme de 1,260,000 francs la construction de ce bâtiment, qui contiendra non seulement les bureaux de rédaction et d'expédition et les bibliothèques, mais encore un musée des arts graphiques se rattachant à l'industrie du livre. —

Quelques salles du bâtiment seront réservées aux expositions périodiques du *Verein*.

Italie. — *Le public et les bibliothèques en Italie.* — Il ne semble point que l'augmentation du nombre des lecteurs des bibliothèques d'Italie suive une progression bien rapide. Bien au contraire, de 1876 à 1882, nous constatons une forte diminution tant dans le nombre des lecteurs que dans celui des ouvrages communiqués. — En 1879, les bibliothèques de l'État avaient été fréquentées par 895,000 lecteurs; ce chiffre diminue graduellement et tombe à 743,000 en 1882. De même le nombre d'ouvrages communiqués, après avoir suivi, de 1870 à 1879, une marche ascendante, tombe de 1,655,000 en 1879 à 986,000 en 1882.

Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard, pour les principales bibliothèques, le nombre de lecteurs et celui des ouvrages qui leur ont été communiqués en 1882.

Désignation des principales bibliothèques.	Nombre de milliers de lecteurs.	d'ouvrages communiqués aux lecteurs.
Bibliothèque nationale de Turin.....	162	88
Bibliothèque nationale et bibliothèque Saint-Jacques (Naples)...........	75	114
Bibliothèque de l'Université de Naples.	65	76
— — de Rome .	53	56
Bibliothèque nationale de Milan.....	47	46
— — de Palerme...	40	100
Marucelliana (Florence)............	36	42
Branacacciana (Naples)............	35	46
Bibliothèque nationale Marciana (Venise)........................	36	45
Bibliothèque nationale (Florence)....	29	38
Bibliothèque de l'Université de Padoue	27	31
Total..........	743	986

Amérique. — *La bibliothèque de San-Francisco.* — M. Adolphe Sturo a fait don à la ville de San-Francisco de sa bibliothèque, à condition qu'un bâtiment spécial lui serait affecté. La collection de M. Sturo comprend 60,000 volumes, dont un grand nombre de fort rares et datant des XVe et XVIe siècles, ainsi qu'une belle collection de momies et de mosaïques égyptiennes.

Les bibliothèques de Rio-de-Janeiro. — Les bibliothèques ne pullulent pas au Brésil, et à l'exception de celles de Rio-de-Janeiro, elles n'ont qu'une importance secondaire. — La bibliothèque nationale de Rio, dirigée par M. Saldanha de Gama, compte 150,000 volumes; la bibliothèque de l'Université en a près de 25,000. — La bibliothèque nationale possède en outre plusieurs dessins originaux des grands maîtres italiens et un grand nombre de gravures sur bois d'Albert Dürer.

C'est seulement depuis quelques années que bon nombre de ces dessins et gravures ont été retrouvés dans une des dépendances de la bibliothèque où personne ne soupçonnait leur existence.

Lors de sa fuite de Lisbonne en 1806, le roi de Portugal embarqua avec lui la plus grande partie des collections qui se trouvaient dans les bibliothèques de Lisbonne.

Une fois arrivées à destination, les caisses qui renfermaient les collections ne furent pas toutes déballées; il y en eut qui furent reléguées dans le garde-meuble et complètement oubliées. — Ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'elles y furent découvertes par le bibliothécaire dom Romiz Galvao qui ne fut pas peu stupéfait de retrouver des œuvres d'art qu'on croyait à jamais perdues.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La *Société des anciens textes français* vient de mettre en distribution deux nouveaux volumes: le tome VII des *Miracles de Nostre-Dame* et *le Dit de la panthère d'amour*, par Nicolas de Margival.

La société publiera prochainement le tome II de *la Chronique du Mont-Saint-Michel* et le recueil des anciennes versions de l'évangile de Nicodème.

— M. Rodolphe Reuss vient de faire paraître un opuscule sur ***David Livingstone, missionnaire, voyageur et philanthrope*** (1813-1873).

— Notre collaborateur M. Fernand Drujon vient de faire paraître à la librairie Rouveyre la première partie d'un ouvrage intitulé *les Livres à clef* dont une grande partie a été publiée dans *le Livre*.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Unflad, à Leipzig, publie sous le titre de *Bibliotheca germanorum erotica* un catalogue des ouvrages érotiques qui ont paru en Allemagne. Cet ouvrage grand in-8° (483 pages) n'est pas destiné uniquement, comme on pourrait le croire, aux amateurs d'écrits érotiques, mais a des prétentions scientifiques justifiées. Chacun des articles renvoie à une bibliographie détaillée du livre; des notes explicatives, sur la rareté plus ou moins grande des volumes les plus importants et l'indication des prix d'occasion auxquels ils se vendent donnent à ce catalogue une réelle valeur bibliographique.

— M. Langwerth de Simmern vient de donner chez Brandes, à Hanovre, une série d'études sur la Révolution française et ses guerres en Europe, de 1790 à 1797 : *Revolutionskrieg im Lichte unserer Zeit.*

— *Le Journal d'un officier d'ordonnance* du comte Hérisson paraît en traduction allemande chez MM. Reichel, à Augsbourg.

— *Germinal* paraît en traduction allemande, 2 vol. in-8°, chez M. Henri Minden, à Dresde. — Prix : 10 francs.

Angleterre. — L'éditeur Cassell met en vente un *Dictionary of English History.* Les auteurs, MM. Low et Pullin, ont adopté le plan du *Dictionnaire historique* de M. Lalanne.

— Crane : *Bookbinding for amateurs :* being descriptions of the various tools and appliances required and minute instructions for thir effective use. Illustrated with 156 engravings. London, Gill, 184 p., in-8°.

La reliure mise à l'usage des amateurs; description des procédés et instruments et instructions sur la manière de s'en servir.

— *The Works of Edgar Allan Poe* avec une introduction par R. H. Stoddard. Six volumes; Kegan, Paul, French et Cie.

Il existe plusieurs éditions des œuvres de Poe; celle-ci, sans être notablement supérieure aux précédentes, bénéficie d'une bonne exécution typographique. La notice de M. Stoddard : « the genius of Poe » avait déjà paru dans *le Century.* Le premier volume contient un portrait du poète et quelques fac-similés.

— *George Eliot's life as related in her letters and journals,* arranged and edited by her husband J.-W. Cross. 3 vol., Blackwood.

On ne peut ouvrir une revue anglaise ou américaine sans trouver un long article élogieux sur le caractère et le talent de la célèbre « femme de lettres ».

Nous nous contentons donc de renvoyer nos lecteurs, pour de plus amples informations, aux articles parus dans *le Nineteenth century, Blackwood's magazine, Temple Bar,* etc.

La vie de G. Eliot, telle qu'elle ressort de sa correspondance, est certainement des plus intéressantes. L'écrivain était doublé en elle d'un penseur dont on suit avec intérêt l'évolution philosophique.

Italie. — Un ouvrage d'Auguste Comte paraît en traduction italienne sous le titre de : *Catechismo positivista ossia Esposizione sommaria della religione universale in 13 conversazioni sistematiche fra una donna ed un prete dell'umanità* : traduzione di Walter Congreve. 2e édition, Sanremo. Biancheri, in-16.

Hollande. — M. Campboll vient d'ajouter un second supplément à ses *Annales de la typographie néerlandaise.*

Belgique. — M. de Theux de Montjardin vient de donner une seconde édition, augmentée, de sa *Bibliographie liégeoise.* Cet ouvrage comprend : 1° les livres imprimés à Liège depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; 2° les livres publiés en Belgique et à l'étranger, concernant l'histoire de l'ancienne principauté de Liège et de la province actuelle du même nom.

Suisse. — M. de Saussure vient de publier sous ce titre : *J.-J. Rousseau à Venise* (1743-1744) des notes et documents recueillis par M. Céresole, consul de la confédération suisse, à Venise.

— M. le D^r^ Dœndliker vient de faire paraître le tome Ier de son *Histoire de la Suisse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XIVe siècle.*

Amérique. — *American men of lettres. Edgar Allan Poe,* by George E. Woodberry. Boston, Houghton, Mifflin and C°.

M. E. Woodberry, le biographe du grand romancier américain, a voulu mettre en lumière les points obscurs de la vie d'Edgar Poe et s'est efforcé de nous fournir tous les renseignements possibles sur son passage dans l'armée, son mariage, sa carrière de journaliste à Philadelphie et New-York ainsi que sur les circonstances de sa mort.

M. Woodberry, à cet effet, a consulté la correspondance du poète avec MM. Snodgrass et Russel Lowel et semble même avoir eu la patience de rechercher dans des tas de vieux périodiques oubliés des renseignements inédits ou inconnus relatifs à son héros. Cette biographie, écrite sans parti pris, mérite toute éloge; mais elle laisse le lecteur sous l'impression que le talent du romancier américain était moins discutable que son caractère.

— La maison A. Quantin qui, dès maintenant, est installée pour faire les impressions en couleurs, vient de publier, à l'occasion des fêtes de Pâques et dans la manière des *Christmas Cards* des Anglais, un joli pe-

tit album appelé à faire sensation autant par son bon marché que par le nombre et la parfaite exécution des gravures en couleurs qu'il contient.

Tout le monde connaît les publications de Kate Greenaway, qui ont une grande vogue en Angleterre; mais elles ont paru chez nous rigides et froides, et ces compositions ont le défaut d'être un peu toujours les mêmes.

L'album des *Œufs de Pâques*, au contraire, présente une grande variété et fait passer sous les yeux une série de scènes amusantes et gracieuses. Les dessins, multipliés à chaque page et tous reproduits en chromotypographie, en sont d'un genre bien français.

C'est un charmant cadeau d'actualité à offrir aux jeunes enfants.

— La même maison met en vente un ouvrage important : *les Carreaux en faïence italienne de la fin du* XVe *siècle et du commencement du* XVIe *siècle*, d'après les dessins originaux publiés par M. Meurer, peintre et professeur au musée d'art industriel de Berlin. Un album in-folio contenant 24 magnifiques planches en chromolithographie renfermées dans un cartonnage. Prix : 100 francs.

Cet ouvrage, acquis de l'Allemagne, constitue une véritable rareté documentaire, autant par la richesse et la variété des motifs de décoration qu'il contient que par la précision du dessin et la parfaite exécution des tirages en couleurs.

Ce sont des modèles simples et rigoureusement exacts de la belle époque de la Renaissance italienne, reproduits dans leur dimension originale, et puisés dans les principales églises et dans les palais de Sienne, de Venise, de Bologne, etc.

Le tirage de cet album a été limité à 200 exemplaires, et il n'en sera pas fait de réimpression. Ces conditions le feront rechercher par les amateurs, les artistes et les industriels.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Didot prépare une édition complète des œuvres de Jules Lefèvre-Deumier, l'auteur de *Sir Lionel d'Arquenay*, dont notre rédacteur en chef a parlé dans sa dernière chronique. Ces œuvres, publiées dans le format grand in-8°, ne comprendront pas moins de douze volumes, romans, poésies, critique littéraire, théâtre et traductions.

— M. Eugène Veuillot doit publier deux volumes inachevés de son frère : *les Cyniques* et *Choses de la vie*.

— M. Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire, va publier, à la librairie Didot, un catalogue des ouvrages précieux et anciens de sa bibliothèque.

— *Le Polybiblion* nous apprend que M. Poinsignon donnera à la fin de cette année une *Histoire de la Champagne et de la Brie*.

— Les éditeurs Boussod et Valadon préparent un ouvrage de grand luxe, qui formera deux volumes in-4° et aura pour titre : *l'Armée française, types et uniformes*.

Le texte, dû à M. Jules Richard, sera illustré par Detaille.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Thomas Mason publiera sous peu une monographie des bibliothèques publiques et privées de la ville de Glascow.

Parmi les principales bibliothèques qui feront l'objet de cette étude figurent la *Stirling's and Glascow P. L.* fondée en 1791 par Walter Stirling et la *Mitchell library* fondée par Stephen Mitchell en 1874. Cette dernière possède une collection très complète d'ouvrages sur la littérature écossaise.

— MM. Burns et Oates annoncent la publication par souscription d'une histoire littéraire et bibliographique en 5 volumes, ou *Dictionnaire bibliographique des catholiques anglais*, depuis la réformation en 1534 jusqu'à nos jours, par Joseph Gillow.

— Une bibliographie de *Sapho* avec la reproduction du médaillon-portrait, d'après le tableau d'Alma Tadema, gravée par M. J. Cother Webb, sera publiée incessamment par M. Wharton.

L'ouvrage ne sera délivré qu'aux souscripteurs.

— M. Francis F. Palgrave, l'auteur du *Golden treasury*, prépare un choix annoté des poésies de Tennyson.

— Une reproduction fac-similé de la première édi-

tion du *Rasselas* de S. Johnson paraît à Londres, chez MM. Elliot Stock, 2 vol. in-12.

Voici le titre de l'ouvrage :

Rasselas, prince of Abyssinia, by Samuel Johnson. Being a fac-simile reproduction of the first edition, published in 1759. With an introduction by Dr James Macaulay and a biographical list of editions of *Rasselas* published in England and elsewhere.

— *Episodes of my second life by Antonio Gallenga.* Chapmann et Hall. *Leaves from the life of a special correspondent,* by J.-A. O'Shea; 2 vol., Ward et Downey.

Ces deux ouvrages sont les autobiographies de deux journalistes de talent. M. Gallenga nous fait le récit de sa carrière de journaliste en Amérique et retrace dans le second volume quelques événements historiques qu'il vit de près, en sa qualité de correspondant de journaux étrangers en Europe. L'autobiographie de M. O'Shea est non moins intéressante; nous y relevons l'épisode relatif à l'affaire Victor Noir.

— M. Henry Holt a sous presse un volume de *Contes contemporains,* édité par M. O'Connor et qui contiendra un choix des contes et nouvelles les plus goûtés de Musset, Gautier, About, Daudet, Coppée et Theuriet.

Salon-Artiste pour 1885. — La maison A. Quantin prépare sous ce titre, pour le 30 avril prochain, veille de l'ouverture du Salon annuel, un album illustré de 120 dessins originaux par un grand nombre des principaux artistes exposants. Prix : 3 fr. 50.

Le format de cette nouvelle publication (grand in-8°) dépassant de beaucoup les dimensions ordinaires des catalogues et livrets qui paraissent chaque année; les soins tout spéciaux apportés à la gravure et au tirage, comme à tous les ouvrages de luxe imprimés par la maison Quantin; les ornements du texte exécutés par les artistes eux-mêmes; le choix des dessins, signés Ballavoine, E. Bayard, P. Colin, Benjamin Constant, Courtois, Dalou, Dantan, Carolus Duran, A. Fourié, J. Frappa, J. Gautherin, Laugée, J.-P. Laurens, Lecomte du Nouy, Maurice Leloir, Luminais, Maignan, A. Marie, Marot, A. Mercié, Olivier Merson, H. Pille, Rapin, Roll, G. Saintpierre, Toudouze, etc., donnent à ce recueil une valeur artistique qui le recommande particulièrement à l'attention des amateurs.

A ces conditions exceptionnelles, *le Salon-Artiste* ajoute un intérêt capital : les illustrations qui y figureront ne se trouveront *nulle part ailleurs* — les collaborateurs de cet album s'étant engagés à n'autoriser, pendant toute la durée du Salon, la reproduction de leurs œuvres exposées dans aucune publication similaire, de façon à ce que rien ne puisse remplacer *le Salon-Artiste.*

— La librairie Quantin met aussi en souscription, dans quelques jours, une édition définitive des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert* en huit volumes, revue sur les manuscrits originaux.

Cette collection comprendra tout ce qui a paru jusqu'ici et des parties encore inédites, sauf la *Correspondance,* qui sera l'objet d'une publication ultérieure et indépendante.

Voici la liste des volumes dans l'ordre de leur tomaison :

I.	— Madame Bovary, suivie des pièces du procès et ornée d'un portrait de Flaubert, gravé à l'eau-forte	1 vol.
II.	— Salammbô.	1 vol.
III-IV.	— L'éducation sentimentale. .	2 vol.
V.	— La tentation de saint Antoine	1 vol.
VI.	— Trois contes (*Un cœur simple, la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier, Hérodias*) suivis de mélanges inédits	1 vol.
VII.	— Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant	1 vol.
VIII.	— Théâtre.	1 vol.

Ces huit volumes paraîtront dans le cours de 1885, au fur et à mesure de la revision des manuscrits et sans tenir compte de l'ordre de la tomaison.

Chaque volume in-8° cavalier, fabriqué exactement comme l'édition définitive de Victor Hugo, se vendra 7 fr. 50.

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande du prix de 25 francs le volume.

Cette édition spéciale, qui ne sera jamais réimprimée, est appelée, en considération de la valeur de l'œuvre et du nombre restreint des volumes, à se classer et à s'épuiser rapidement.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Documents sur Jules Vallès. — Un de nos abonnés, M. Armand Lods, veut bien nous adresser la lettre suivante où il rectifie plusieurs erreurs qui s'étaient glissées dans la causerie que notre rédacteur en chef a dernièrement consacrée à Jules Vallès :

« Paris, 18 mars 1885.

« Monsieur,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre article sur Jules Vallès ; vous jugez avec une grande impartialité le caractère peu sympathique de l'homme qui, toute sa vie, fut hanté par la folie du million tout en se disant l'ennemi des bourgeois et des riches ; de l'écrivain qui dépensa un énorme talent à défendre une cause à laquelle lui-même ne croyait pas. Vous avez laissé de côté le rôle politique du *Réfractaire*, vous attachant surtout à résumer la carrière littéraire de Vallès ; vous avez ainsi facilité les recherches aux curieux, aux amateurs de raretés bibliographiques qui forment le gros bataillon de vos abonnés. Je prends la liberté de vous signaler quelques légères inexactitudes. Vous dites : « *La Rue* ne devait reparaître que « le 29 novembre 1879 sous la direction de Jacques « Vingtras ; elle ne compta que quatre numéros. » *La Rue* parut une deuxième fois le 17 mars 1870 avec le même format que celle de 1867 ; cette collection se compose de vingt-huit numéros ; la publication en fut interrompue le 15 avril 1870 ; le dernier numéro est daté du samedi saint.

« *La Rue* de 1879 a eu cinq numéros, du samedi 29 novembre 1879 au dimanche 28 décembre 1879.

« Plus loin, vous ajoutez que « le journal *le Ré-* « *fractaire* ne vit jamais le jour ». Cette fois, Vallès fut fidèle à sa promesse ; *le Réfractaire* parut le lundi 10 mai 1869 ; son existence fut éphémère. Après trois numéros, la publication cessa (12 mai 1869) ; elle succédait au journal *le Peuple* (15 numéros, du 4 au 18 février 1869) ; cette dernière feuille fut supprimée par jugement correctionnel pour avoir sans cautionnement publié plusieurs articles politiques. Dans le dernier numéro, avec ce style emphatique dont il s'était fait une sorte de spécialité, Vallès écrivait : « Accablés, poussés à bout, nous répondons comme « Cambronne à Waterloo : *le Peuple* meurt et ne se « rend pas. » Quant à la première *Rue* fondée le 1er juin 1867, elle eut trente-quatre numéros, mais le dernier fut tiré à un très petit nombre d'exemplaires. Il était destiné à célébrer l'anniversaire de la mort de Proudhon et devait avoir en première page une grande composition de Courbet, représentant, d'après une photographie de Carjat, « Proudhon sur son lit de « mort ». Le dessin ne fut pas autorisé ; on encadra le journal de noir et à l'œuvre du peintre franc-comtois, on substitua une lettre autographe de Courbet. L'imprimeur, redoutant des poursuites, refusa de continuer le tirage, et, d'après M. Charles Virmaître, dix exemplaires seulement sortirent des presses de Kugelmann [1].

« J'ai eu entre les mains cette pièce introuvable ; en voici les parties intéressantes. A la première page, la lettre de Courbet à Vallès :

« Mon cher Vallès,

« Vous me demandez si je voudrais faire, d'après la « photographie de Carjat, pour l'anniversaire du « 19 janvier, le dessin de Proudhon mort. J'accepte « de grand cœur et saisis avec empressement cette « occasion d'offrir un témoignage de sympathie et « d'admiration à l'homme de bien sans pareil qui, né « dans le même pays que moi, fut pendant sa vie « mon camarade et mon ami. Merci d'avoir pensé à « moi pour cela, et tout à vous.

« Gustave Courbet. »

« Le lendemain, nous avions le dessin. Il nous arracha un cri d'admiration. Ce dessin-là, on a défendu à *la Rue* de le publier. Nous avons insisté, prié même, au nom de Proudhon. On nous a renvoyé du ministère à la préfecture, de la préfecture au ministère et on a maintenu le refus. Courbet est venu avec moi.

« Mais, criait-il, je n'ai donc pas le droit de publier « ici où là, où je crois la place meilleure, le portrait « d'un homme honnête que j'ai aimé ? — Vous n'avez « pas ce droit-là. — Mais, ajoutions-nous, la photo- « graphie a été mise en vente et exposée partout de- « puis trois ans. — Rien n'y a fait. — *La Rue* n'aura « pas de dessin cette fois. Je n'en veux pas d'autre. « Mais nous céderons la place à Proudhon. Le journal « lui appartient aujourd'hui tout entier.

« Nous n'avons pu y faire entrer les pages les plus « belles, et nous avons dû laisser au livre tout ce qui « tient à la politique et à Dieu. On aura pourtant la « fleur de son génie ; on verra ce que valait l'homme « de bien qui, de son vivant toujours persécuté, em-

1. Virmaître : *les Maisons comiques*, p. 97.

prisonné, est encore, après sa mort, banni d'un « coin où on l'aime.

« Jules Vallès. »

« Le reste du journal est composé avec des extraits des œuvres du socialiste. Nous en transcrivons les titres : Biographie, Tornesi, Enfance, le Tour de France, l'Homme-Terreur, la Mort. — Pages littéraires : Pantagruel, Jean-Jacques Rousseau, les Romantiques, Saints-Simoniens. — L'art : le Retour de la conférence ; les poètes épiques, Musique, Léonidas, Bonaparte, la Muse, Sainte-Geneviève, le Panthéon. Et enfin, en dernière page, cette note de la rédaction: « Nous prions nos lecteurs de ne pas nous rendre « responsables de certaines lacunes. Nous avons été « obligés de supprimer bien des lignes et de mettre des « points là où il y avait des idées. Des chapitres ont « dû, au dernier moment, être supprimés pour d'autres. « Nous avons fait de notre mieux.

« *La Rue.* »

« Ces documents pourront intéresser vos lecteurs et causeront, j'en suis certain, quelque surprise à ceux qui collectionnent « les Vallès ».

« Veuillez agréer. »

— Nous répondrons à notre correspondant que nous avions déjà remarqué nos erreurs, nous proposant de les rectifier, et même, pour ajouter un dernier paragraphe à cette bibliographie journalestique de Vallès, nous signalerons à M. Lods *le Journal de Sainte-Pélagie*, publié dans *le Paris* de M. Henri de Pène. — Jules Vallès fut le rédacteur en chef élu par les détenus politiques de Sainte-Pélagie, tous collaborateurs. Ce curieux journal, autographié et bien difficile à rencontrer aujourd'hui, eut deux numéros parus — le 26 décembre 1868 et le 2 janvier 1869. — Ils forment chacun un in-folio à part du journal *Paris*.

Diderot. — Le correspondant russe de *la Bibliothèque universelle et revue suisse* écrit à cette revue :

Diderot tient en ce moment une place notable dans la presse russe. *Le Messager de l'Europe* lui a consacré deux longs articles, qui vont sans doute être publiés en volume, et il vient de paraître tout un ouvrage sur le séjour de Diderot à Pétersbourg et ses rapports avec Catherine II.

M. Stassof avait déjà publié, il y a quelques années, dans *la Russie ancienne et moderne*, un travail où, à propos de Falconet et de sa statue de Pierre le Grand, il faisait une assez belle place au philosophe dont la Russie vient de fêter le centenaire. Ce n'est que justice. La bibliothèque de Diderot est à Saint-Pétersbourg fondue dans la bibliothèque impériale. C'est ici qu'on a retrouvé sa piquante correspondance avec Mlle Voland, comme on a retrouvé en Allemagne son *Neveu de Rameau*, deux de ses meilleures œuvres. Avec un improvisateur aussi peu soucieux de ses travaux que l'était Diderot, il y a toujours chance de trouver de l'inédit. Son dernier éditeur, M. Tourneux, a encore trouvé ici divers manuscrits inconnus, qu'il a publiés depuis. L'auteur russe de *Diderot à Pétersbourg* n'a, pour sa part, découvert rien de nouveau; mais il a heureusement mis en œuvre ce que les autres avaient découvert, et son livre offre une lecture utile et agréable.

Livres scolaires. — A la suite d'une question posée au préfet de la Seine par un conseiller municipal, M. Dreyfus, qui ne veut plus que les enfants puissent lire le mot *Dieu*, même dans Victor Hugo, la direction de l'enseignement primaire aurait, nous dit-on, adressé aux directeurs et directrices d'école, une circulaire au sujet des livres scolaires.

Directeurs et directrices seraient invités à procéder à un récolement des livres qui se trouvent dans leurs écoles, soit en dépôt, soit entre les mains des élèves et à dresser une liste de ceux de ces ouvrages qui auraient cessé d'être autorisés.

Deux contes inédits de Perrault. — Un arrière-petit-cousin de Perrault vient, dit-on, de découvrir deux contes inédits, écrits de la main de l'auteur du *Petit Poucet*. Titres : *la Fée des perles* et *le Petit homme de bois*. On ajoute que le manuscrit va être offert par son possesseur à la Bibliothèque nationale.

De la traduction de l'Imitation *attribuée à Lamennais.* — *La Revue littéraire* a reçu de M. l'abbé Auber la lettre suivante :

« Poitiers, 31 janvier 1885.

« Monsieur le Directeur,

« Je vous adresse, à propos d'un intéressant travail de M. A. de Ségur sur l'école Menaisienne, une rectification, qu'il goûtera lui-même, je n'en doute pas.

« Il s'agit de Lamennais à propos de sa prétendue traduction de *l'Imitation* de Jésus-Christ et des *Réflexions* qu'il est censé avoir ajoutées à chaque chapitre. « Un des amis de Lamennais, dit M. de Ségur, « constate sa piété d'après la ferveur de sa prière et « le recueillement avec lequel il disait la messe. » Puis M. de Ségur ajoute : « A défaut d'autres preuves, « la lecture seule de son admirable travail de *l'Imitation* et des réflexions qui suivent chaque chapitre « confirmerait la vérité de ce témoignage. Jusqu'à la « fin de sa vie il proclama cet écrit son meilleur ou« vrage, et le plus compétent des critiques, M. Syl« vestre de Sacy, termine son étude sur les Œuvres « de Lamennais par cette parole à laquelle nul ne « contredira : « C'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, « non moins que le chef-d'œuvre du prêtre. »

« Eh bien ! je demande humblement à ces messieurs la permission d'y contredire.

« L'Imitation dite de Lamennais ne fut jamais de lui : — il n'a jamais écrit que dix-sept des *Réflexions* qu'on lui attribue.

« Cette traduction et ses accessoires ont fait, depuis 1820, les délices des libraires qui l'ont exploitée, et

qui, ne voulant pas en démordre, continuent, de bonne foi ou non, à bâtir un profit sur l'erreur publique, toujours trop favorable à ce genre de supercherie littéraire.

« C'est ainsi que les idées se font, grandissent, acquièrent le droit de cité et finissent par tromper des esprits éminents comme MM. de Sacy et de Ségur. Il y a plus : ces idées deviennent le véhicule de contes étranges, comme celui qui fait dire à Lamennais lui-même « que *l'Imitation* est son meilleur ouvrage ». Y songeait-il, quand il disait de telles paroles, et M. de Sacy, où les a-t-il recueillies, et par qui s'est-il laissé tromper? J'apporte ici la preuve de l'impossibilité de ces paroles du maître et des illusions de son admirateur.

« En 1878, j'ai publié chez Vivès, à Paris, une nouvelle édition de *l'Imitation de Gonnelieu avec des Réflexions à la fin de chaque, chapitre à l'usage du clergé.* Ce travail fut approuvé par Mgr Pie, qui partagera ma préférence pour cette traduction depuis si longtemps goûtée des fidèles. Ce n'était pas que l'éditeur n'eût bien voulu avoir *son Lamennais*, comme plus aimé du public. C'était précisément ce que je ne voulais pas, et je m'engageai à dire pourquoi dans ma préface.

« Or, voici le passage de cette préface sur lequel je me croyais permis de compter pour déraciner une fausse opinion qui, je le vois, peut tromper encore les intelligences les plus élevées.

« Le titre de ce livre qui, depuis 1820, a si souvent attribué au trop célèbre apostat la traduction dont on persiste à le gratifier, n'est qu'une étiquette spécieuse destinée à faire la fortune d'un travail que le véritable auteur n'osait pas encore produire sous son véritable nom. En témoignage de cela, il suffirait de demander quel imprimeur a jamais eu le manuscrit de Lamennais. J'ai pourtant une autre preuve et infiniment plus concluante encore. C'est à moi-même qu'en 1828, l'écrivain, si remarquable alors, affirma que sa prétendue traduction était l'œuvre *d'une main à lui connue*, laquelle s'était efforcée, ajoutait-il, de fondre dans une nouvelle ce qu'elle avait trouvé de mieux dans les autres. Je fus discret sur cet *inconnu* que l'abbé semblait ne pas vouloir indiquer plus nettement, et que je pris pour quelqu'un de cette pléiade formée à la Chesnaye d'un certain nombre de ses disciples devenus illustres, quelques années après, sous les noms de Lacordaire, de Combalot, de Gerbet, de Montalembert. Il m'affirma aussi qu'il n'était pas même l'auteur des *Réflexions* ajoutées à chaque chapitre, qu'il n'en avait fait que quelques-unes, et que l'erreur qui lui avait prêté tout l'ouvrage venait de la contexture même du titre général : *Traduction nouvelle*, avec des *réflexions par M. l'abbé de Lamennais.* Or ce nom d'auteur se rattachait uniquement à des *réflexions*, et non à toutes celles adaptées aux chapitres; encore moins se rattachait-il à la traduction elle-même. Il me parut aussi qu'il ne songeait pas à réclamer contre cette fausse interprétation qui ne lui faisait aucun tort, et qui tournait à l'avantage du livre dont il servait beaucoup à populariser la réputation. Je fis remarquer alors ce que j'établis plus tard (1843), dans la préface d'une édition de Gonnelieu, donnée par moi avec des tables nouvelles : que la même illusion avait fait attribuer au pieux jésuite la traduction de l'avocat Jean Cusson, où les *pratiques* et *prières* étaient seules du premier.

« Quoi qu'il en fût, il s'agissait de savoir quelles réflexions avait écrites M. de Lamennais; et comme ceci se passait à la préfecture de Gap, occupée alors par le digne marquis de Roussy, Mme de Roussy pria l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence* (dont le deuxième volume avait déjà trouvé bien des contradicteurs) de marquer lui-même, sur l'exemplaire qu'elle possédait, ce qui était de lui parmi tant de choses qui n'en étaient pas. Il s'y prêta sans retard et se servit d'un crayon que je lui offris, et que j'ai encore, pour indiquer d'une petite croix ses chapitres dans l'ordre suivant que je copie aujourd'hui sur mon propre exemplaire :

« Livre Ier, les réflexions des chapitres V, XVII, XXI.

« Livre II, celles des chapitres VII, VIII, XI, XII.

« Livre III, celles des chapitres I, V, XXXIV, XLIII, L, LI, LIII, LIV, LV, LVIII.

« Il n'y en a pas de lui pour le IVe livre.

« Une autre preuve que Lamennais ne traduisit point *l'Imitation*, c'est que la première édition où ces réflexions figurèrent fut donnée en 1820 par Eugène de Genoude, qui gardait l'anonyme sur le titre, y indiquant une *préface et des réflexions par M. l'abbé de Lamennais.* Chose curieuse : cette préface de Genoude lui-même qui la signe par une singulière inadvertance, et il y parle (page 18) d' « un homme de beaucoup de talent, et, ce qui vaut mieux encore, d'une piété trop rare aujourd'hui, qui a bien voulu nous aider dans ce travail ». On voit bien qu'à l'abri d'une petite équivoque finement calculée, ceci n'est pas inconciliable avec ce que le maître disait en 1828. Toujours est-il que la *Traduction* n'est pas du tout de celui-ci, et que les *Réflexions* n'en sont que fort peu. »

« Voilà donc, monsieur le Directeur, comment la traduction de Genoude, « empruntée de beaucoup « d'autres », est devenue pour le public celle de Lamennais, et comment quelques *réflexions* qui ne dépassent pas le nombre de dix-sept, quand il en aurait fallu cent quatorze, passent pour orner tous les chapitres de cette œuvre imaginaire. Comprend-on maintenant comment, sans aucunes recherches bibliographiques, et en dépit des aveux du principal intéressé, qui dut le dire à bien d'autres qu'à moi, on trouve tant de libraires ou d'éditeurs qui persistent à n'estimer et à ne reproduire que ce qu'ils appellent la *traduction de Lamennais?* Et quand je raconte l'histoire que voilà, ne se sent-on pas désireux qu'un tel pseudonyme ne vienne pas plus longtemps troubler le public éclairé? Et quand je défie un éditeur quelconque, un libraire, une bibliothèque, un membre de la famille du prétendu traducteur de montrer le manuscrit qu'on n'aurait pas manqué de conserver avec tant d'autres et de vendre bien cher, peut-on

encore s'extasier sur ce que le pauvre prêtre y aurait mis de sa piété, sur ce qu'il aurait dit que « l'Imita-« tation est son meilleur ouvrage », et peut-on enfin fonder quelque espérance de son salut sur les aspirations ascétiques données à l'auteur par une telle composition ?

« J'ai pensé, monsieur le Directeur, que vous accepteriez avec bienveillance ces observations qui importent par plusieurs raisons à l'histoire littéraire de notre temps et à une biographie qui n'est pas encore faite. En laissant subsister cette fausse opinion d'un livre que le prétendu auteur a renié lui-même, on autorise les biographes à le lui attribuer, comme il est déjà arrivé plusieurs fois; on fait de cette erreur une sorte de vérité dont personne ne doute plus, laquelle devient de notoriété publique, et que les érudits finissent par ne plus débrouiller qu'avec beaucoup de peine. A divulguer le fond de ces choses-là, nous gagnons aussi d'instruire les bibliographes qui, depuis soixante ans, ont répété maintes fois qu'il y avait une *Imitation* traduite et annotée par le solitaire de la Chesnaye ! Qu'on sache donc enfin à quoi s'en tenir.

« Je vois que ma publication de 1878 n'a pas encore réussi près des savants. Si elle était morte, ce qui regarde aujourd'hui l'éditeur plus que moi, je réclamerais pour sa mémoire une modeste mention dans celle des érudits pour qui c'est une vraie joie de voir une lumière de plus. Je remercie *l'Univers* qui aura bien voulu y contribuer, et dans votre personne, monsieur le Directeur, je lui rends le sincère hommage de ma reconnaissance et de mon respect.

L'abbé AUBER,
Chanoine de Poitiers.

L'état civil de Victor Hugo. — Connaît-on exactement l'état civil de Victor Hugo ?

Voici des pièces d'un grand intérêt.

D'abord l'acte de naissance de son père, mort en 1828, lieutenant général des armes du roi. L'extrait a été relevé sur les registres de la paroisse de Saint-Epvre.

« 15 novembre 1773. Joseph-Léopold-Sigisbert, fils de Joseph Hugo, maître menuisier, et de Jeanne-Marguerite Michaud. Parrain, le sieur Joseph Béchet, avocat à la cour; marraine, demoiselle Marthe-Élisabeth Béchet. »

Ensuite, l'acte de naissance de Victor Hugo :

« Du huitième du mois de ventôse, l'an X de la République.

« Acte de naissance de Victor-Marie Hugo, né le jour d'hier à dix heures et demie du soir, fils de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, natif de Nancy (Meurthe), et de Sophie-Françoise Trébuchet, native de Nantes (Loire-Inférieure); profession de chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant à Besançon; mariés; présenté par Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo. Le sexe de l'enfant a été reconnu mâle.

« Premier témoin : Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.

« Second témoin : Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée en ladite ville.

« Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.

« Et ont signé : Hugo, Dessirier, épouse Delelée, Delelée.

« Constaté suivant la loi par moi, Charles-Antoine Séguin, adjoint au maire de cette commune, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil.

Les Mémoires du maréchal de Mac-Mahon. — Le maréchal de Mac-Mahon emploierait, dit-on, les loisirs de sa retraite à la rédaction de ses notes personnelles, qui commencent au début de sa carrière militaire et seraient conduites jusqu'à l'époque où il a quitté la vie politique.

Ses notes, écrites pour sa famille, ne seraient destinées à l'impression ni de son vivant ni après lui.

Comité des inscriptions parisiennes. — M. le préfet de la Seine vient de soumettre au conseil municipal le texte de plusieurs inscriptions rappelant la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, Diderot, Lavoisier, Henri Martin, Mignet, Mirabeau et Sainte-Beuve.

Voici le texte de ces inscriptions et les maisons sur lesquelles elles seront apposées :

15, rue de Bellechasse :

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
auteur
de *Paul et Virginie*
né au Havre
le 19 janvier 1737
mort le 21 janvier 1814
a demeuré
dans cette maison
de 1806 à 1813.

—

39, rue de Richelieu :

DIDEROT
philosophe et littérateur
principal auteur de l'Encyclopédie
né à Langres
le 5 octobre 1713
est mort dans cette maison
le 31 juillet 1784.

—

38, rue Vital :

L'historien
Henri Martin
né à Saint-Quentin
le 20 février 1810
est mort
dans cette maison
le 24 mars 1884.

—

2 rue Daumale :

FRANÇOIS MIGNET
historien
né à Aix en Provence
le 8 mai 1796
est mort
dans cette maison
le 24 mars 1884.

—

42, rue de la Chaussée-d'Antin :

MIRABEAU
est mort
dans cette maison
le 2 avril 1791.

11, rue du Montparnasse :

CH.-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE
poète et critique
né à Boulogne-sur-Mer
le 23 décembre 1804
est mort
dans cette maison
le 13 octobre 1869.

— M. Georges Bengesco, secrétaire de la légation royale de Roumanie et auteur de la *Bibliographie* de Voltaire, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Taches de graisse sur les imprimés. — Pour enlever les taches de graisse sur les imprimés, on se sert, lorsque ces taches sont déjà vieilles, de soude ou potasse caustique, qu'on applique sur le revers du papier. Si, après l'enlèvement de la tache, l'impression paraît pâle, on la traite avec une solution d'acide nitrique, dans 25 parties d'eau.

Si les taches de graisse sont fraîches, on les enlève avec le carbonate de soude ou de potasse (1 partie d'alcali sur 30 parties d'eau) ou avec le chloroforme, l'éther ou la benzine.

Les taches de cire s'enlèvent en trempant le papier dans de la benzine ou de la térébenthine; après quoi on couvre l'imprimé de papier buvard plié qu'on repasse avec un fer chaud.

Les taches de sang cèdent à une application pendant vingt minutes de chlorure de chaux; les petites taches jaunâtres disparaissent par l'application d'un acide très étendu d'eau.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Statistique des publications de la Grande-Bretagne.* — Dans l'année 1884, il a été publié dans la Grande-Bretagne 4,960 livres, c'est-à-dire 228 de plus que durant l'année 1883. Ces livres se sont répartis ainsi : théologie, 1,794; livres pour la jeunesse, 603; ouvrages pédagogiques, 543; histoires et biographies, 490; beaux-arts, 432; romans et nouvelles, 408; essais, monographies et histoires de la littérature, 323; voyages, 236; brochures diverses, 208; économie nationale et commerce, 187; médecine, 160; jurisprudence et philosophie, 163; poésies et drames, 179.

Autriche. — Nous avons déjà mentionné dans le dernier numéro du *Livre* la grande collection de papyrus trouvés à El Fayoum, en Égypte, et dont est propriétaire l'archiduc Régnier d'Autriche. — Ces papyrus se trouvent actuellement au musée de Vienne et ont été soumis à l'examen de quelques spécialistes qui y ont trouvé des révélations aussi précieuses qu'inattendues. — M. Wesseley, chargé de l'étude du fonds grec, a déchiffré sur un parchemin quarante-cinq lignes du huitième livre de Thucydide, écrites au IIIe siècle, et différant notablement de la *Vulgate.* Les plus anciens manuscrits de Thucydide connus jusqu'à présent ne remontent pas au delà du XIe siècle.

Parmi les textes entièrement nouveaux, on mentionne un discours polémique contre Isocrate, spécimen de la meilleure écriture alexandrine (IVe siècle), des fragments d'une dissertation esthétique du IIe siècle, et d'un traité philosophique dans le style d'Aristote, des morceaux de Cyrille et d'autres pièces, et une *metanoia* du IVe siècle, un des plus anciens spécimens d'écriture chrétienne.

Un grand nombre de fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament, et datant des IVe et Ve siècles, sur papyrus et parchemins, sont importants pour la reconstitution des textes.

La collection des documents émanant d'empereurs romains et byzantins forme une série presque continue jusqu'à l'époque d'Héraclius.

Les papyrus hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques et coptes sont également intéressants. — Les papyrus arabes sont au nombre de plusieurs milliers à partir de l'an 30 de l'hégire (652); les deux premiers en date sont les plus anciens documents connus de l'islamisme. — Il est à prévoir que l'acquisition de l'archiduc Régnier nous réserve bien d'autres surprises, car bon nombre de papyrus qui la composent n'ont point encore été étudiés, et leur déroulement nécessite des précautions qui rendent le travail d'inventaire long et difficile.

(*La Bibliophilie.*)

Belgique. — Aucune publication récente n'est digne d'être signalee à l'attention des lecteurs du *Livre.* — Les livraisons de *Bruxelles à travers les âges* se succèdent avec lenteur; la trentième vient de paraître, l'ouvrage en comprendra trois encore. Œuvre vaste, compilation de bénédictin à laquelle se prêtait merveilleusement l'esprit bourgeois de l'auteur, feu Louis Hymans.

Suisse. — *La presse périodique suisse.* — De 1873 à 1883 le nombre des journaux et périodiques qui se

publient en Suisse s'est augmenté d'un tiers. — Ce sont les journaux dévoués aux intérêts commerciaux, industriels et agricoles et les feuilles religieuses qui accusent l'augmentation la plus forte, ainsi qu'on peut le voir dans le petit tableau suivant qui met en parallèle pour les années 1873 et 1883 les journaux et revues répartis suivant les matières traitées.

Journaux.	1873	1883
Politiques	225	255
Officiels	31	37
Religieux	36	48
De droit	4	4
Scolaires	12	15
Commerce et d'industrie	9	58
Sciences naturelles	6	11
Littéraires et scientifiques	19	50
Agricoles et forestiers	18	29
Militaires	4	9
Illustrés	18	16
De modes	5	1
Feuilles d'avis	24	43
Total	411	576

Un seul des journaux publiés actuellement en Suisse date d'avant 1700. — Au commencement du siècle, il se publiait en Suisse 11 journaux seulement; en 1829, il y en avait 16; en 1848, 50 et en 1873, 288.

Quant à la périodicité des 576 journaux qui se publiaient en 1883, 70 sont quotidiens, 180 paraissent de deux à cinq fois par semaine, 174 sont hebdomadaires. — Les 152 autres sont mensuels, bi-mensuels ou trimestriels.

Parmi les journaux paraissant encore aujourd'hui les plus anciens sont :

La *Zürcher Freitagszeitung*, journal du vendredi de Zurich, qui a été fondé au XVIIe siècle ;

La *Neue Zürcher Zeitung* (1788), nouveau journal de Zurich ;

Le *Kantonsblatt von Basel-Stadt* (1798), feuille cantonale de Bâle-ville ;

Sammlungen für Wahrheit und Gottseligkeit (Bâle, 1786), recueil moral et religieux.

Aargauischer Anzeiger (1797), feuille d'avis d'Argovie ;

Fremdenliste der Bäder, fondée au XVIIIe siècle à Bade, liste des étrangers des stations balnéaires ;

Bibliothèque universelle, Lausanne, 1796 ;

Feuille d'avis, Lausanne, 1764 ;

Gazette de Lausanne, 1799 ;

Journal et feuille d'avis, Yverdon, 1774 ; id., Neuchâtel, 1765 ;

Archives des sciences naturelles et physiques, Genève, 1796.

Amérique. — *Le centenaire d'une maison d'éditeur en Amérique.* — Le double centenaire des maisons *Lea brothers et Cᵒ* et *Henri Carey Baird et Cᵒ* est un événement important dans l'histoire de la librairie américaine.

Mathew Carey, le fondateur d'une des plus anciennes librairies des États-Unis, naquit en 1759 en Irlande où tout d'abord il fonda une imprimerie. — S'étant mêlé au mouvement politique par la publication de plusieurs pamphlets et d'une « lettre aux catholiques d'Irlande », il s'aliéna l'administration et vint chercher un refuge à Paris, où il se lia avec Benjamin Franklin et Lafayette. A son retour en Irlande, il publia *le Volunteer's Journal* qui lui valut un emprisonnement à Newsgate. Après sa remise en liberté, il jugea prudent de s'expatrier et de demander l'hospitalité au sol américain. — Le 15 novembre 1784, il débarquait à Philadelphie, absolument dénué de ressources ; heureusement Lafayette, qui se trouvait alors à Mount-Vernon, se souvint de lui et mit généreusement à sa disposition une somme de 400 dollars. C'est avec ce modeste capital que Carey s'établit libraire et fonda un journal quotidien, bientôt suivi d'une publication plus sérieuse : le *Pennsylvania Evening Herald.*

En homme avisé, M. Carey imagina de publier dans son journal le compte rendu des débats de l'Assemblée de Pennsylvanie, innovation qui assura le succès du journal et que s'empressèrent d'adopter les feuilles concurrentes. — A la même époque il lança un magazine mensuel intitulé : *The Columbian* et un second périodique qui ne vécut que neuf années l'*American museum.*

Dès lors, le plus difficile était fait ; M. Carey résolut d'éditer des ouvrages plus importants et publia consécutivement une édition de la Bible in-4°, qui pendant longtemps n'eut pas de concurrente sur le marché américain, les biographies de Washington et de Marion, par Weinyss, *Jefferson's Notes on Virginia* et *Bonaparte's Ornithology.*

Si l'on tient compte du nombre de lecteurs relativement restreint des États-Unis à cette époque, la publication de ces ouvrages dénote chez M. Carey un rare esprit d'entreprise.

Il fallait d'ailleurs surmonter des difficultés de toute nature pour faire mieux que les maisons concurrentes. — Ainsi M. Carey avait pris des arrangements avec les éditeurs anglais pour qu'on lui envoyât au fur et à mesure de leur apparition les bonnes feuilles des *Waverley Novels.* — La traversée de l'Atlantique n'était ni aussi sûre ni aussi rapide qu'aujourd'hui ; il arrivait que des feuilles se trompaient d'adresse et tombaient aux mains d'un concurrent. — Il fallait donc se les faire adresser en double ou triple expédition. — Aussitôt la copie arrivée, les presses à bras fonctionnaient jour et nuit, les équipes d'ouvriers se relayaient pour ne pas perdre un instant, et à peine les volumes imprimés et reliés, on les expédiait par *Stage-Coach* à New-York sous la surveillance d'un homme de confiance qui avait mission de ne pas quitter un seul instant le précieux chargement.

En 1817, M. Carey s'associa son fils aîné, Henry C. Carey, et quatre années plus tard son beau-fils Isaac Lea ; déjà, à cette époque, sa maison était une des plus importantes aux États-Unis.

En 1824, il se retira des affaires et s'occupa exclusi-

ment jusqu'à sa mort, en 1839, d'entreprises publiques et d'œuvres charitables. — Quelques années plus tard son fils cadet Edward L. Carey prit le *retail-business* sous la raison sociale *Carey et Hart.*

Quant à la maison mère, elle continua à éditer avec succès des ouvrages scientifiques et relatifs en particulier à l'économie politique et aux sciences naturelles. — M. Isaac Lea, d'ailleurs lui-même géologue distingué, s'était fait une spécialité de la publication des travaux de géologie, minéralogie et des savants américains.-La *Smithsonian Institution* va prochainement publier une liste des écrits scientifiques de M. Lea.

Lorsqu'en 1836 le second M. Carey se retira à son tour, M. Lea s'associa William A. Blanchard qui pendant vingt années avait dirigé le département commercial de la maison.

De 1836 à 1851 la maison édita sous la raison sociale *Lea et Blanchard* une série de publications importantes telles que l'*American Quarterly Review* édité par Rob. Walsh, les *Waverley novels,* les ouvrages de Fenimore Cooper, ceux de Washington Irving, de Gilmore Summs, Bird, Edgar Poe, John C. Kennedy, de Dickens dont elle fut une des premières à reconnaître le génie, etc.; l'*Encyclopediæ americana* et *l'Encycl. of geography* d'un caractère purement scientifique. — Dès le commencement de ce siècle la propagation des études médicales avait été une des constantes préoccupations des éditeurs. — En 1820, ils avaient fondé à Philadelphie le *Journal of the medical and physical sciences,* revue trimestrielle, qui se transforma en 1827 dans un *American Journal of the medical sciences,* rédigé par M. Hays. — Insensiblement le contingent des ouvrages médicaux devint plus considérable; et la maison en arriva à éditer successivement les travaux des spécialistes les plus éminents des États-Unis. — En 1843 elle fit paraître le *Medical News,* journal d'abord mensuel, mais hebdomadaire depuis 1882, et qui est généralement regardé comme un des principaux organes des sciences médicales. — A partir de janvier 1885, la raison sociale subit une dernière transformation, et c'est sous le nom de *Lea brothers et C°* que les éditeurs de la maison continuent aujourd'hui l'œuvre de leurs devanciers.

Les journaux bibliographiques aux États-Unis. — Les États-Unis ne manquent pas de publications périodiques bibliographiques.

Le *Publishers' Weekly,* qui date de 1872, s'est fusionné avec l'*American library gazette and publishers' circular;* on y trouve une liste détaillée de tous les ouvrages qui se publient aux États-Unis. — La partie exclusivement bibliographique est divisée en sept parties dont les sept principales sont :

La *Weekly record* ou liste hebdomadaire de tous les ouvrages imprimés en Amérique, classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs;

L'*Index* systématique mensuel qui, sous le titre de *Class synopsis,* groupe par ordre de matières les ouvrages parus pendant le mois et contient l'index annuel des principaux ouvrages parus pendant l'année.

Le *Literary News* ou *eclectic Review of current literature* paraît chaque mois et contient toute espèce d'information relative aux auteurs et à leurs ouvrages. — Lors de sa fondation en 1868 ce journal se publiait sous le titre : *The literary bulletin.*

The library Journal, organe officiel de l'association des bibliothécaires américains, est édité par Charles A. Cutter, librarian, Boston, Athenæum.

Ce périodique date de 1876 et est dû à la coopération des principaux bibliothécaires d'Amérique et d'Angleterre. C'est un guide précieux pour ceux qui ont à administrer de grandes ou de petites bibliothèques; il donne des renseignements circonstanciés sur tout ce qui concerne la bibliographie pure, l'économie et l'histoire des bibliothèques et la connaissance des anonymes et des pseudonymes.

M. W.-J. Fletcher se propose de publier comme supplément du *Library Journal* un *Index to periodicals* qui contiendra les sommaires des périodiques les plus importants qui se publient en langue anglaise.

Citons encore l'*Index medicus* qui date de 1879 ou liste bibliographique mensuelle de la littérature médicale du monde, publiée sous les auspices de MM. Billings et Robert Fletcher.

Quant aux publications annuelles, elles sont trop nombreuses pour être citées toutes.

La *Publisher's trade list annual,* une des principales, contient les catalogues les plus récents des libraires américains classés par ordre alphabétique. — Nous y remarquons encore un *educational catalogue* et un *complete index to the books of the year* ou liste complète des publications de l'année, classées par ordres systématique et alphabétique.

Quant au *Book-buyer* qui se publie chaque mois, il s'efforce de tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui se publie de remarquable en Amérique et en Angleterre en donnant les passages les plus saillants de la littérature du jour sans entrer dans des analyses critiques proprement dites.

Citons, en fait d'ouvrages de longue haleine, l'*American Catalogue,* dont la première partie, élaborée par MM. J. Leypoldt et E. Jones, n'occupe pas moins de deux volumes in-4° de 1,500 pages avec près de 125,000 titres.

La seconde partie, qui embrasse la période de 1876 à 1884 (1er juillet), donnera les titres de 18,000 volumes et sera tirée à 1,250 exemplaires.

Le premier volume est sous presse, le second pourra paraître dans le courant de l'année.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Angleterre. — *The Atlantic Monthly.*

Janvier : L'enfance dans la littérature grecque et romaine. — Kathleen O'Meara : Mme Mohl, son salon et ses amis.

Mars : C. Barnes Martin : La mère de Tourguéneff. — H.-A. Clapp : Le temps dans les comédies de Shakespeare.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Février : La vie et les lettres de George Eliot. — Les caractères de femmes de Shakespeare; VIII, Béatrice.

The Gentleman's Magazine.

Janvier : H.-M. Trollope : Le bonhomme Corneille. — E.-M. Clerke : The tuscan Béranger.

Mars : H.-R. Fox-Bourne : George Eliot. — Th. Child : Shakespeare and Napoléon III.

The Nineteenth Century.

Février : W. Archer : Les devoirs du critique dramatique.

Mars : Lord Acton : La vie de George Eliot.

Temple-Bar.

Janvier : Souvenirs de Mark Pattison.

Février : Gounod. — La correspondance de John Wilson Croker. — Une semaine avec George Eliot. — Un verrier littérateur.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Janvier : A. Keyser : Les catalogues alphabétiques des bibliothèques publiques.

Février : A. Führer : Les bibliothèques aux Indes.

Mars : Les traitements des employés des bibliothèques en Prusse. — O. Harting : L'histoire de l'invention de l'imprimerie.

Deutsche Revue.

Janvier : F. Latendorff : Poésies inédites de Théodore Körner.

Mars : Souvenirs du poète Petafi.

Deutsche Rundschau.

Janvier : Albert Duncker : Souvenirs de jeunesse des frères Grimm.

Février : W. Scherer : Discours sur Jacob Grimm (4 février 1885).

Mars : H. Hüffer : Henri Heine et J.-H. Detmold.

Nord und Süd.

Janvier : R. v. Gottschall : Le roman archéologique. — R. Vischer : La Renaissance allemande autrefois et aujourd'hui. — F. Freund : Le jugement de Porcia dans *le Marchand de Venise.*

Février : Paul Lindau : Le roman d'une grande dame.

Mars : Paul Lindau : Johann Strauss.

Italie. — *Nuova Antologia.*

1er janvier : Giosue Carducci : Galanterie cavalleresche del secolo XII et XIII. — Matilde Serrao : Scola normale feminile.

15 janvier : Camillo Boito : L'anima di un artista.

Revue de la littérature étrangère : Frédéric II et Louis XV. — Les origines de la France contemporaine. — Une académie sous le Directoire, etc.

Revue dramatique : Le répertoire français en Italie.

1er février : A. Graf : Il Boccaccio e la superstizione.

15 février : A. Borgognoni : Le second amour de Pietro Bembo. — Caterina Pigorini Beri : Un battesimo principesco alla fine del secolo XVIII.

1er mars : C. Chiarini : Il secondo delitto di Ugo Foscolo. — C. Boglietti : Frederico II e Luigi XV. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti. — R. Bonghi : Per il centenario di Alessandro Manzoni.

Revue internationale.

Mars : Forte-Randi : Rabelais et Théophile Folengo. — Trefort : François Mignet. — Dora d'Istria : La littérature française au XIXe siècle. — de Riemer : Louis XVI et la Révolution.

Espagne. — *Le Folk-lore en Espagne.* — Le premier numéro d'un périodique espagnol consacré au *folk-lore* de ce pays vient de paraître. — Le *Boletin Folklorico Español* se publiera deux fois par mois et sera l'organe de toutes les sociétés de *folk-lore* espagnoles tant d'Europe que des colonies. — Le Señor Quichot y Sierra est l'éditeur de cette revue, qui paraît à Séville.

États-Unis. — Le *Cooperative Index to periodicals,* qui depuis mars 1883 formait le supplément du *Library journal* et paraissait tous les mois, ne paraîtra désormais que tous les trimestres.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

24 janvier : The true Story of Mazeppa, the son of Peter the Great, par le vicomte E. Melchior de Vogüé, ouvrage traduit du français par James Millington.

21 février : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par M. Eugène Muntz.

The Athenæum.

14 février : Aloïs Hess : Les médaillons de la Renaissance.

21 février : H. Taine : Les origines de la France contemporaine. — Léon de Tinseau : La meilleure part. — Jules Simon : Une Académie sous le Directoire.

Saturday Review.

28 février : Émile Raunié : Chansonnier historique du XVIIIe siècle. — Th. Bentzon : Les nouveaux romanciers américains. — Maxime du Camp : La charité privée à Paris. — Correspondance de M. de Rémusat.

The Scottish Review.

Janvier : Camille Julian : Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. — Eugène Réveilland : Histoire du Canada et des Canadiens français depuis la découverte jusqu'à nos jours.

Allemagne. — *Deutsche Literaturzeitung,* n° 5.

Samuel Berger : La Bible française au moyen âge. — J. Bonnard : Les traducteurs de la Bible en vers français au moyen âge.

Historische Zeitschrift, t. LIII, fasc. 2.

J. Bruckner : Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg, antérieures à 1790.

Italie. — *Archivio storico italiano,* t. XV, fasc. 1er. Les livres d'heures du duc de Berry.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *Lithographische Rundschau.*

M. Schlotke, l'éditeur du *Journal für Buchdruckerkunst,* fait paraître, depuis le 1er janvier 1885, un nouvel organe paraissant quatre fois par mois et intitulé *Lithographische*

Rundschau, ou « Revue lithographique ». Il contiendra tout ce qui concerne les impressions par procédés chimiques, etc.

Le premier numéro de la « Revue de lithographie » retrace les procédés qu'avait voulu introduire Senefelder, l'inventeur de la lithographie, pour remplacer la pierre lithographique, relativement chère et sujette à se détériorer facilement, par une espèce de carton-pierre. Malgré ses efforts, Senefelder ne put obtenir les résultats qu'il espérait.

Italie. — La *Rivista liberale italiane,* giornale politico-sociale-scientifico-litterario, paraît à Rome en publication hebdomadaire.

Turquie. — La *Revue orientale,* journal littéraire et artistique, Constantinople.

On nous envoie le prospectus d'une nouvelle revue littéraire mensuelle qui, très certainement, est appelée à un grand avenir, si les quelque quarante ou cinquante noms célèbres qui figurent au nombre de ses rédacteurs seront des collaborateurs sérieux.

Quant au programme de la *Revue orientale*, il est trop favorable à la France pour que nous n'en reproduisions ce passage :

« D'une part, répandre en Turquie les chefs-d'œuvre des écrivains français contemporains et, de l'autre, populariser en France et à l'étranger les diverses littératures orientales. »

Il serait à souhaiter qu'il existât en Allemagne et en Angleterre des revues analogues; nous sommes persuadés qu'elles feraient plus pour propager l'influence française à l'étranger que des combinaisons diplomatiques aussi laborieuses qu'inefficaces.

États-Unis. — Un nouveau journal d'archéologie américaine paraîtra quatre fois l'an, chez M. A.-L. Frothingham de Baltimore, sous le titre de *American Journal of archeology.*

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Serret, membre de l'Académie des sciences, est mort le mois dernier, frappé de congestion cérébrale.

Serret (Joseph-Alfred) était né en 1819. Il sortait en 1840 de l'École polytechnique comme sous-lieutenant d'artillerie. Mais, au bout d'un an, il quitta le service militaire pour se livrer à l'étude des mathématiques. Successivement examinateur d'admission pour l'École polytechnique, suppléant de M. Francœur à la Sorbonne dans le cours d'algèbre supérieur, et de Le Verrier dans celui d'astronomie physique, il eut l'honneur de voir créer pour lui au Collège de France, en 1861, la chaire de mécanique céleste. En 1863, il fut chargé de la chaire de calcul différentiel et intégral dans le même établissement.

Depuis 1860, l'Académie des sciences lui avait ouvert ses portes. En 1873, il fut nommé membre du Bureau des longitudes.

Ses ouvrages, pour la plupart se rapportant à l'analyse mathématique, sont nombreux; il a donné un traité de trigonométrie, des cours d'arithmétique, d'algèbre, de calcul différentiel et intégral. On lui doit enfin une édition des œuvres de Lagrange.

— On annonce la mort, à la maison Dubois, où il était en traitement, de M. Charles Deslys, romancier et auteur dramatique. M. Deslys fut d'abord acteur; il joua le drame sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il débuta à Paris par une nouvelle, les *Bottes vernies de Cendrillon,* et se consacra depuis aux lettres. M. Deslys avait publié un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons : *Un Zouave, Fanfan la Tulipe,* les *Récits de la grève.* Ce dernier ouvrage a été couronné par l'Académie française. M. Deslys a donné au théâtre plusieurs opéras-comiques; le *Pont Rouge,* mélodrame, avec M. Decauville; le *Casseur de pierres,* drame, etc. Il était âgé de soixante-quatre ans.

— On annonce la mort de M. Ravenel, conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, officier de la Légion d'honneur. De 1830 à 1839, M. Ravenel fut attaché à la Bibliothèque de la ville de Paris et entra, à cette dernière date, à la Bibliothèque nationale, où il resta quarante ans. M. Ravenel était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

— M. Léon Beauvallet, auteur dramatique, fils du célèbre sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir. Lui-même, au début de sa carrière, avait été acteur et il avait suivi Rachel en Amérique, pour lui donner la réplique dans les tragedies de Corneille et de Racine. Il a raconté cette malheureuse odyssée dans un volume intitulé : *Rachel et le Nouveau Monde.*

A son retour, il se voua exclusivement à la littérature. Il a écrit un grand nombre de romans et de

pièces de théâtre. Citons parmi ces dernières : les *Femmes de Gavarni*, en collaboration avec Théodore Barrière et Adrien Decourcelle (1852); le *Roi de Rome*, avec Desnoyer (1855); le *Sacrilège*, avec Barrière (1869); les *Femmes de Paul de Kock* (1875); le *Fils d'une Comédienne*, avec son fils, Frantz Beauvallet (1875).

M. Léon Beauvallet n'était âgé que de cinquante-sept ans.

— C'est avec les plus vifs regrets que nous annonçons la mort de l'auteur des *Sonnets du Docteur*, dont *le Livre* entretenait dernièrement ses lecteurs. Le docteur Camuset, oculiste à Dijon, était un érudit et un ami des livres. Jeune encore, Camuset n'avait que quarante-quatre ans, il avait publié diverses petites brochures médicales, et comptait mettre sous presse, pour faire suite à ses aimables *sonnets*, une série de contes en vers d'un esprit rabelaisien, qui eût contribué à fixer cette physionomie littéraire.

ÉTRANGER

Hollande. — M. Fruin, professeur de droit à l'université d'Utrecht, vient de mourir. Il laisse de nombreux ouvrages sur l'histoire de la science du droit.

— Le professeur F. Köhler, bibliothécaire de la bibliothèque d'Altenbourg, auteur de plusieurs dictionnaires anglais, français et italiens, est mort le 3 février.

— M. Rossmann, ancien professeur de l'histoire des arts à Weimar et Dusseldorf, également connu comme poète et écrivain, est mort le 6 février.

— L'ancien député au Reichstag, docteur Alexandre Schindler, connu comme poète sous le pseudonyme de Julius von der Fraun, est mort, le 16, à Vienne, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Angleterre. — Le professeur F.-C. Archer, directeur du musée d'Édimbourg, est mort le 18 février à l'âge de soixante-neuf ans. M. Archer a publié plusieurs écrits fort remarqués sur la botanique.

— *Dom Anselme Baker*, frère de l'ordre des Cisterciens, un des artistes héraldiques les plus remarquables de nos jours, est mort le 11 janvier. M. Baker a illustré un grand nombre de calendriers, de livres d'heures et autres livres de liturgie. La plupart des « Coat of arms » de *Forster's Peerage* sont de lui.

— Le 17 janvier, le colonel Frédéric Burnaby, écrivain d'un grand mérite, fut tué à l'ennemi.

Il n'avait que quarante-trois ans.

M. Burnaby, fils d'un « clergyman » anglais, fut élevé en Allemagne et entra, en 1859, au *Royal-Horse-Guard*.

Voyageur infatigable, il parcourut l'Amérique septentrionale, l'Afrique centrale, et fit, en 1875, sa pointe mémorable à Khiva, dont il nous a laissé un récit dans sa *Ride to Khiva*.

M. Burnaby a presque autant voyagé dans les airs que sur terre; il n'a pas fait moins de vingt ascencions en ballon.

Lady Georgiane Fullerton, sœur aînée de lord Granville, est morte à Ayrfield. La défunte a laissé plusieurs romans et nouvelles. Son premier ouvrage, *Ellen Middleton*, date de l'année 1844. On sait qu'elle s'était convertie au catholicisme et que ses derniers ouvrages, dont plusieurs ont eu un succès mérité et ont été traduits en français, étaient inspirés par la foi catholique.

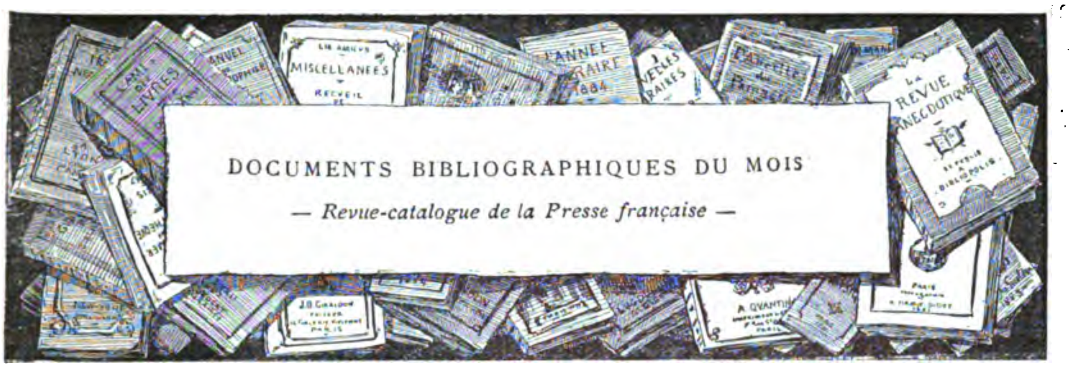
— M. John Francis Campbell d'Islay, géologue distingué, et un de ceux qui se sont particulièrement dévoués au *Folk-lore* celtique, vient de mourir. — M. Campbell a fait de remarquables travaux sur la formation des glacières; son livre *Frost and Fire*, la glace et le feu, est fort apprécié de ceux qui s'occupent de géologie. — Quant à ses recherches historiques celtiques, elles ont été recueillies pour la plupart dans ses *Popular tales of the Western islands.*

Russie. — Le comte Ouvaroff, président de la Société d'antiquités de Moscou, un des archéologues les plus éminents de notre époque, vient de mourir.

M. Ouvaroff a publié en 1851 un volume de *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale*, dont une traduction française a paru en 1852.

Plus tard, il publia un volume sur les *Kourgani* ou « tumuli sépulcraux » de la Russie. La Russie a perdu en lui un de ses archéologues les plus savants et les plus expérimentés.

Suisse. — M. le docteur Emmanuel Biedermann, professeur de théologie à l'université de Zurich, est décédé dans cette ville le 26 janvier. Il a été, avec le Dr Fries, le fondateur d'une revue théologique libérale, intitulée *die Kirche der Gegenwart*, l'église contemporaine. Son principal ouvrage est une *Christliche Dogmatik*, dogmatique chrétienne.



DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (nº 498). Ph. Audebrand : Les animaliers. — P. Leroi : Exposition de la Société d'aquarellistes français. — (Nº 499). Ceresole : Alessandro Vittoria. — Lettre de Mme Damoreau : Cinti. — Badin : Les Marionnettes de Maurice Sand à Passy. — ARTISTE (janvier). De Ronchaud : La *Cène,* de Léonard de Vinci. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Comte de Barthélemy : Mme des Houlières. — Marmontel : Des rapports de la musique avec les autres arts. — C. Leymarie : Étude sur le paysage moderne.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (janvier). Van Muyden : Le monopole de l'électricité. — De Verdilhac : Les intérêts de l'Europe en Océanie. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (décembre). Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le palais de l'Académie au XVIIe siècle. — BULLETIN HISTORIQUE DU CERCLE SAINT-SIMON (nº 1, 1885). Guéroult : Paris port de mer. — Drapeyron : Les institutions géographiques nécessaires. — Foncin : L'alliance française et sa propagation nécessaire. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). Tholin : Le musée d'Agen. — Barbier de Montault : Le vitrail de la crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Moisat : Les inscriptions des trésors d'argenterie de Bernay. — Jadart : Les anciens pupitres des églises de Reims. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21 février). Le maréchalat en France. — (28 février). Le réglage du tir. — (7-14 mars). Le Soudan; Gordon et le Mahdi.

CORRESPONDANT (25 février). Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — E. Biré : M. Edmond About. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — D. Cochin : La doctrine de l'évolution et la nouvelle théorie de la vie. — — (10 mars). Rigaud : Du mariage et du divorce. — Thureau-Dangin : Aimé de Clermont-Tonnerre (1779-1865). — Gavard : La politique coloniale. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — Villamus : Souvenirs d'un ambassadeur auprès de la cour de Suède au temps de Bernadotte. — P. Douhaire : Le sémitisme en France. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (février). Renouvier : L'esthétique du jeu. — Pillon : La formation des idées abstraites et générales, à propos des *Études* philosophiques de Durand-Désormeaux. — Dauriac : La science du beau et du génie. — Renouvier : La critique littéraire de la *Critique de la Raison pure.* — Péraut : Notes et réflexions sur la méthode pédagogique. — CURIEUX (mars). Elisa Bacciochi. — Le *Giornale degli eruditi* et Deutz. — Les pairs de France. — Balzac. — La famille d'Holbach.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 février). L'accaparement et la stérilisation des capitaux par l'État; le familistère de Guise. — (28 février). La curée de l'Afrique; la dissémination des propriétés; l'alfa et l'industrie française. — (7 mars). La curée de l'Afrique; la responsabilité et la solidarité. — (14 mars). La mobilisation de la propriété foncière; les logements à bon marché ; la Perse contemporaine.

GAZETTE ANECDOTIQUE (28 février). Jules Vallès. — Le catalogue Monselet. — Une lettre de Jules Vallès. — Le duc de Berry franc-maçon. — Œuvres posthumes de Th. Barrière. — Les premiers pas de Gustave Doré. — (15 mars). Les quatre-vingt-trois ans de Victor Hugo. — Delacroix à Rouen. — Sarah Bernhardt. — Paul de Molène.

L'HOMME (10 février). De Mortillet : La question de l'homme tertiaire. — Chantre : Monuments et superstitions de l'époque néolithique. — Kerckhoffs : Le mémoire de M. Bréal sur le classement des mots dans notre esprit. — (25 février). Manouvrier : Représentation graphique des séries anthropologiques. — Hovelacque : Alimentation et caractère des Wolofs. — Mondière : Note sur quelques moulages d'organes génitaux des deux sexes pris sur les Fuégiens.

INSTRUCTION PUBLIQUE (21 février). Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — (28 février). Crouslé : Buffon et les philosophes. — Croiset: Plaidoyer politique de Démosthène. — (7 mars). F. Thomas : La *Logique* de Stuart Mill. — Sorel : Les *Adelphes.* — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — (14 mars). Huit : La psychologie d'Aristote. — Crouslé : Buffon et les philosophes. — Croiset : Les plaidoyers politiques de Démosthène. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 février). Contes inédits de Perrault. — Parodie de la *Légende des siècles.* — Préface du *Dictionnaire* de Furetière. — La Ninon de Musset. — Lettres inédites de Frédéric et de Maupertuis. — La bibliothèque elzévirienne. — Bibliographie des œuvres des académiciens. — Singulier passage des *Mémoires* d'Alex. Dumas. — Enseignes de librairie fantastiques. — Débuts de F. Coppée. — Diderot et sa bibliothèque. — Papiers de Rasse des Nœux. — Lettre inédite de Jules Vallès; pourquoi il a fait Jacques Vingtras. — (10 mars). Alfred de Vigny et Mme Dorval. —

La première tragédie de Crébillon. — Clef des *Odeurs de Paris*. — Pseudonymes. — Histoire scandaleuse de Charles X. — Où est né Boccace. — Un livre en bois. — La muse historique et le Dictionnaire des anonymes. — Représentation d'*Henriette Maréchal* en 1865.

JEUNE FRANCE (février). A. Daudet : Silhouettes d'artistes. — Dietrich : Le mouvement littéraire en Allemagne. — A. Leroy : Edmond About. — E. Michelet : Jules Vallès. — A. Marchand : *Nos morts contemporains*, par E. Montégut — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). Salomon : Les coalitions commerciales. — De Cocquiel : La crise en Belgique. — Martineau : Du mandat des législateurs et de ses limites. — Ce que gagnent les ouvriers anglais. — JOURNAL DES SAVANTS (février). G. Boissier : Les dernières fouilles du Forum. — Bertrand : Correspondance de Denis Papin. — De Quatrefages : Caractères intellectuels, moraux et religieux des Mincopies. — Perrot : Les commencements de l'art en France. — Egger : L'épigraphie grecque à l'Académie des inscriptions. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). Le sous-officier et les cadres subalternes. — Considérations sur la haute direction de l'artillerie en France. — L'avenir de Châlons; son mouvement vers Metz (1870). — Télégraphie militaire par signaux. — La cavalerie au Tonkin. — Les mémoires du comte de Saint-Germain.

MAGASIN PITTORESQUE (15 février). La maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis. — Faye : Le créateur du ciel et de la terre. — Le vigneron bourguignon. — Campements, cantonnements et bivouacs. — Flammarion : Faits astronomiques de l'année 1885. — (15 mars). Girardin : La lutte pour l'existence. — Loustau : Le *Pentacrinus Wyville Thomsoni*. — Charton : Musée lapidaire de Sens. — De Vaulabelle : La jumelle photographique. — MOLIÉRISTE (mars). P. d'Estrée : Le *Prosarite*. — J.-M.-L. : Cœur à droite.

NATURE (21 février). Chemin de fer aérien à voies superposées. — Le pont de Forth en Écosse. — La culture de la nacre à Taïti. — Les punaises de la mer. — (28 février). Les aérostats captifs de l'armée française. La statue de Nicolas Leblanc. — (7 mars). Pêche à la baleine sur les côtes de Norvège. — Bolide extraordinaire observé en Chine. — Étude sur les marines de l'antiquité. — (14 mars). Les tremblements de terre de l'Andalousie. — La culture des microbes. — La nouvelle galerie paléontologique du Muséum. — NOUVELLE REVUE (15 février). Vasili : La société de Vienne. — Stan. Meunier : Les tremblements de terre. — Burdeau : L'école Monge. — Leo Quesnel : La littérature contemporaine au Mexique. — (1er mars). Vasili : La société de Vienne. — Lux : La question du Tonkin. — Gerbié : La France au Canada. — De Ronchaud : De l'encouragement des beaux-arts par l'État. — Leser : La marine allemande.

POLYBIBLION (février). M. Postel : Instruction chrétienne et piété. — Davranches : Poésie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Un nouvel Alain de l'Isle. — Mémoires de Mme de Chateaubriand. — Bibliographie d'Olivier de la Marche.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mars). *La Révolution française*, revue historique fondée par M. A. Dide et publiée chez Charavay frères, vient d'accomplir sa troisième année d'existence. Voici le sommaire du numéro du 14 mars : La société de l'histoire de la Révolution. — Colfavru : L'Assemblée législative, son œuvre, son action. — V. Advielle : Charles Germain, disciple des babouristes. — Le Coz : Les évêques constitutionnels. — Les manuscrits de Mirabeau. — Autographes et documents révolutionnaires, publiés et annotés par Étienne Charavay : Marie-Joseph Chénier, Cerutti, Sergent Marceau et Bouchereau. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier-février). Clermont-Ganneau : Le sceau de Obadyahou. — Flouest : Deux stèles de Laraire. — Lièvre : Exploration archéologique du département de la Charente. — Bapts : Souvenirs du Caucause. — Sorlin-Dorigny : Timbres d'amphores trouvés à Mytilène. — Reinach : Moules asiatiques en serpentine. — Baux : La poterie des nuraghes et des tombes des géants en Sardaigne. — REVUE BRITANNIQUE (février). Le comte Pacha de Bonneval. — L'état de l'armée anglaise. — Le théâtre chinois en Amérique. — REVUE CONTEMPORAINE (février). Harry Alis : Un neveu de Voltaire. — E. Rod : La course à la mort. — Le comte de Lisle : Les inquiétudes de Dom Simuel. — Th. de Banville : Nocturne. — A. Boyer : Deux chants inédits de l'*Enfer* du Dante. — De Pressensé : Physiologie du conservateur. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (février 16). Schmidt : Additions au tome VIII du *Corpus*. — Schlumberger : Sigillographie de l'empire byzantin. — Larroumet : Molière : Les *Précieuses ridicules*. — Thibault : Dictionnaire français-allemand. — Communay : Isaac de la Peyrère et sa famille. — (23). Voigt : Les douze tables. — Gazier : L'abbé de Prades, Voltaire et Frédéric II. — Lévy-Brühl : Le Dieu de Sénèque. — L'idée de responsabilité. — (mars 9). Plutarque, Vie d'Alexandre. — Lefèvre Pontalis : Jean de Witt. — Lange : Tableau de la littérature allemande. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). Jurien de la Gravière : La fin d'une grande marine. — Brunetière : Les romanciers du XVIIIe siècle; Prévost. — V. de Bled : La vie politique, sociale et littéraire au Canada. — Bourdeau : Poètes et humoristes de l'Allemagne; M. Gottfried Keller. — (1er mars). C. Rousset : Le duc de Rovigo en Algérie. — Boutmy : La première évolution politique des classes et la formation du parlement en Angleterre. — G. Charmes : La réforme maritime. — Aubé : Les derniers travaux des Bollandistes. — Valbert : Guillaume de Humboldt et Charlotte Diède. — Brunetière : La confession d'un réfractaire. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 février). P. Mariéton : Jasmin fils. — Roux : La marqueza de Poumpadoures. — (1er mars). Verdaguer : Discours à Saint-Martin de Provensals. — F. Gras : La roumanso d'ou Fourbin dès Issards. — REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES (mars). Baron d'Avril : Eglise d'Orient; rite grec. — Marbeau : Les Allemands en Volhynie. — État social des diverses races de la Bosnie. — Description de Bagdad. — Lesserteur : Rituel des funérailles annamites. — Productions et commerce du Maroc. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Fagniez : La mission du Père Joseph à Ratisbonne en 1630. — Reynald : Le baron de Lisola; sa première ambassade en Angleterre (1613-1645). — Coville : Observations sur deux sources du règne de Louis VIII. — REVUE INDÉPENDANTE (mars). S. Mallarmé : Sonnets. — Huysmans : L'emblème. — Moréas : Notes sur Schopenhauer. — Jean Lorrain : La destinée. — Lefèvre : La morale. — Louis Desprez : M. Leconte de Lisle. — Notes sur Dostoïevsky. — REVUE GÉNÉRALE (15 février). Coulsé : *La délicatesse dans l'art* par M. C. Martha. — Hugonnet : La question africaine et le prince de Bismarck. — P. Morel : Edme Caro et Edmond About. — (1er mars). Deschanel : Bossuet; le sermon pour la confession de Mlle de la Vallière. — De Scy-Chazelles : La police de sûreté. — A. Piedagnel : Un ami des livres, M. Ximenès Doudan. — A. Pigeon : Jules Vallès. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). Merle : Les possessions anglaises et françaises sur la côte occidentale d'Afrique. — Jametel : La Corée avant les traités. — Girard : Topographie comparée

des côtes de l'Océan et de la Manche. — Documents pour l'histoire des colonies françaises; Fouquet, roi du Canada. — REVUE LITTÉRAIRE (février). G. Bois : *Les Sciences de la matière* (Fremy). — Eugène Tavernier : Lettres d'un précurseur. — Doudart de la Grée au Cambodge et son voyage en Indo-Chine (F. Julien). — V. Canet : Théâtre choisi de P. Corneille (A. Sengler). — Justin Fèvre : Nouvelles collections de classiques (J.-B. Jeannin). — Baron René de France: Ile de Sumatra. — Chez les Atchés (Brau de Saint-Pol Lias). R. d'Artois : L'influence française (Lefebvre Saint-Ogan). — Satil : La bibliothèque du Saint-Siège (J.-B. de Rossi). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Sikorski : L'évolution psychique de l'enfant. — Binet et Féré : Hypnotisme et responsabilité. — Regnaud : L'idée de temps; origine des principales expressions qui s'y rapportent dans les langues indo-européennes. — Pouchet : La biologie aristotélique. — Dr Bernheins : *Sur l'hypnotisme chez les hystériques.* — Rabier : *La causalité d'après Hume.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (février 21). J. Lemaître : M. Théodore de Banville. — *Les fraudes archéologiques en Palestine*, par Clermont-Ganneau. — (28). Deschanel : Études nouvelles sur Bossuet; l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. — Mlle Chateauminois : Les éducatrices; Mary Wollstonecraft Godvin. — Léo Quesnel : *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. — (mars 7). Darmesteter : Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine; Adelardo Lopez de Ayala. — (14). J. Lemaître : M. Émile Zola. — P. Janet : La doctrine de Victor Cousin. — Boïto : Un vers de Pétrarque. — Sainte-Beuve et *Henriette Maréchal.* — REVUE RETROSPECTIVE (15 février). Une polémique ignorée : About et Dabernat. — Lettre de Chateaubriand à la duchesse de Berry. — La canonnade du mont Valérien (avril 1871. Note d'un officier d'artillerie). — *Mort aux lys!* Pétition d'un soldat à la Convention. — (1er mars). Deux lettres de Victor Hugo à Louis Boulanger. — Le divorce au Tonkin. — Les *Pompadouriques*, ode inédite (1759). — Lettres excentriques : le citoyen Guignon au citoyen Lamartine (25 février 1848); Un pharmacien breton au sultan (1856). — Ce que coûte une bataille. — (15 mars). Documents sur l'idée première des grandes agglomérations européennes : le *Panlatinisme.* — Le ministère de Charles Delacroix (1796). — Un télégramme trop laconique (nouvelle véridique). — L'ambition des princes d'Orléans. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mars). Le vol des diamants de la couronne au Garde-Meuble. — Les noces d'un Jacobin. — Les derniers jours de l'ordre de Malte et le grand bailli de la Tour-du-Pin. — Souvenirs d'un contemporain de la Révolution dans le midi. — Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 février). Teissier : La médecine française pendant le XIXe siècle. — Mouton : La physionomie des êtres et des choses. — Monneyrès : La théorie des cyclones. — (28 février). Jamin : Arago. — Gervais : Le Tonkin administratif. — Berthelot : Théories alchimiques et théories modernes. — Girard : La valeur alimentaire du grain de froment. — Nicati et Rietsch : La vitalité du microbe du choléra. — (7 mars). De Lacaze-Duthiers : La réforme des baccalauréats. — Macpherson : Les tremblements de terre en Espagne. — Olivier : Les conditions de la volonté d'après M. Galton. — Lemoine : La vigne en Champagne aux temps préhistoriques. — (14 mars). De Guerne : La rade de Dunkerque. — Potain : Une réforme des études médicales.

SCIENCE ET NATURE (21 février). Les véhicules russes. — Transport des navires par voie ferrée. — Les arts et les industries des nègres d'Afrique. — Les lampes électriques Trouvé. — (28 février). La langue, l'écriture et le livre dans l'Annam. — Les chemins de fer de montagne dans l'Europe centrale. — (7 mars). Le barrage du Nil. — Les fruits d'Amérique. — L'hiver et les insectes. — (14 mars). Les lampes de sûreté pour les mines à grisou. — Les kakis, introduction en France d'un nouvel arbre fruitier. — Un almanach prophétique il y a cent ans. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er mars). Brun : L'école supérieure de guerre. — Martin de Brette : Etude sur les lois de la perforation des plaques de blindage. — Noirot : Constructions militaires improvisées. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — G. de C.: Les trois jours de l'occupation de l'armée allemande dans Paris. — Les études historiques en France à propos des dernières publications. — (15 mars). Étude sur la revision des lois militaires. — Le service de trois ans. — Les Anglais en Égypte.

TACHES D'ENCRE (février). Maurice Barrès ; Les héroïsmes superflus. — Gazette du mois. — Moralités.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1885)

CONSTITUTIONNEL. Février : 7. Trianon : *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 9. *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine. — Mars : 14. *Cruelle énigme*, par M. Bourget.

DÉBATS. Février : 17. *Histoire du commerce de la France*, par Pigeonneau. 20. De Pressensé : Le principe de la morale, par Secretan. 21 Alferiana. 22. A. Movi : *Causerie sur les artistes de mon temps*, par Gigoux. 23. G. Charmes : *Travail et salaires*, par Fawcet. 25, 28. H. Houssaye : Victor Hugo et la critique. — Mars : 3. P. Bourget : Un nihiliste français; Vallès. 6. Baudrillart : *L'éducation morale et civique avant et après la Révolution*, par l'abbé Sicard. 8. A. Movi : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 11. Deux chants inédits de l'*Enfer*, du Dante. 12. Les fouilles de Louqsor 13. Ch. Clément : Exposition des œuvres de Gustave Doré.

XIXe SIÈCLE. Février : 17. Jules Vallès. 20. P. Pellegrin : *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. 21. F. Sarcey :

Les Allemands, par le P. Didon. 24. F. Sarcey : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 27. F. Sarcey : *Tristesses et sourires*, par G. Droz. — Mars : 3. F. Sarcey : *La veuve*, par Oct. Feuillet. 8. F. Sarcey : *Les Poèmes tragiques*, par Leconte de Lisle. 9. *La comtesse Suzanne*, par J. Vincent. 10. Les deux derniers romans de M. Zola. 12. Sarcey : Doit-on prêter les livres?

ÉCHO DE PARIS. Février : 16. E. Lepelletier : Jules Vallès. 23. E. Lepelletier, Paul de Kock. 24. P. Alexis : Vallès écrivain. 24. Goudeau : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 27. A. Scholl : Félix Pyat. — Mars : 5. E. Lepelletier : Hier et aujourd'hui (*Henriette Maréchal*).

ÉVÉNEMENT. Février : 17. G. Duval : Vallès. 19. Fouquier : Les victimes du livre. 21. A. Houssaye : De Vallès et de F. Pyat. 22. Raffaelli : Le musée des estampes. 23. Deschaumes : M. Gustave Droz. 26. Fouquier : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — Mars : 2. Deschaumes : *Germinal*. 3. *Les Mémoires* de M. de Maupas.

FIGARO. Février : 23. Delpit : Deux candidats à l'Académie, MM. Droz et Léon Say. 25. Hammi : Le procédé dramatique de Victor Hugo. 26. A. Houssaye : Victor Hugo chez lui. — Mars : 2. A. Wolff : Gustave Doré. 4. Ignotus : De Goncourt. 6. A. Wolff : Delacroix. — Léouzon-le-Duc : La Préface des *Mémoires de Viel-Castel*. 14. Quidam : *Germinal*.

FRANÇAIS. Février : 17. Peccadille : Jules Vallès. 19. Lallemand : De la prédication contemporaine, à propos de livres récents. 20. *La guerre et la paix*, par le comte Tolstoï. 22. *Histoire des persécutions*, par P. Allard. 24. C. Rousset : *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie. — Mars : 2. Le livre de M. Faye sur l'origine du monde. 3. Les *Mémoires* de M. de Maupas. 7. *La légende tragique de Jordano Bruno*, par Desdouits. 13. M. Montégut, critique littéraire.

GAGNE-PETIT. Mars : 4. *Germinal*. 11. *Correspondance de Ch. de Rémusat*.

GAULOIS. Mars : 7. De Pène : *Cruelle énigme*.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 19. Bourgeois : *Mémoires du marquis de Sourches*. 21. *Répertoire de Shakespeare*, par Jane Brocon. 28. *Les petits côtés de l'histoire*, par H. d'Ideville. — Mars : 7. De Pontmartin : *Cruelle énigme*. 7. 9. De Tinant : Le journalisme en Angleterre. 10. De la Brière : Liguées littéraires.

GIL BLAS. Février : 18. Fouquier : Vallès. 27. Théodore de Banville : Félix Pyat. — Mars : 4. Fouquier : *Journal d'un officier d'ordonnance*.

JUSTICE. Février : 16. Les académies et la Révolution. 23. Critique de la Révolution dans les correspondances d'Edgar Quinet et de Th. Dufour. 26. *Les maladies de la personnalité*, par Ribot. — Mars : 2. Buzot et Mme Roland. 5. La vie antique de Guhl et Kohner ; trad. Trawinski. 8. Les chansons de J.-B. Clément. 9. *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution*.

LIBERTÉ. Février : 17. Drumont : Vallès. — Mars : 5. Drumont : *Germinal*. 6. Drumont : Gustave Doré et Eug. Delacroix. 8. *Plaidoyers et œuvres choisies de Clément Laurier*. 9. Drumont : La littérature aphrodisiaque.

MONITEUR. Février : 24. V. Fournel : *Olivier Maugant*, par V. Cherbuliez. 27. O. de Vallée : *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine. 28. Souvenirs de la Roquette. — Mars : 4. La charité à Paris, à propos du dernier ouvrage de M. Max. Du Camp.

NATIONAL. Février : 19. *L'Europe militaire et diplomatique au XIXe siècle*, par F. Nolte.

PAYS. Mars : 8. *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 10. *Les origines de la France contemporaine*, par M. Taine.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 16. Jules Vallès : 17. 20. 24 et mars : 3. 10. Marcelin Sellet : Théroigne de Méricourt. 19. *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde. 21. Le Victor Hugo de 1879. 78. *Germinal*. — Mars : 2. Les chansonniers. 13. Le prêt des livres.

SIÈCLE. Février : 19. Texier : Vallès. — Mars : 2. A. de la Forge : Eugène Pelletan. 3. A. Michel : *Le conservateur littéraire*.

TÉLÉGRAPHE. Février : 17. 18. Vallès.

TEMPS. Février : 18. Le culte de Vandou, à Haïti. 19. *Les Mémoires du marquis de Sourches*. 19. *Un politicien américain*, nouvelle de Crawford. 21. G. Le Bon : Excursion à travers l'Inde. 25. Les origines de l'alchimie. — Mars : 3. Lettres de Cavour au marquis d'Azeglio. 4. P. Mantz : Eug. Delacroix. 7. *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — 11. Cartographie africaine. 12. Les voyages du docteur Potagos.

UNIVERS. Mars : 9. Le Jourdain. 13. La servante de Dieu, par l'abbé Laplace.

VOLTAIRE. Février : 18. Vallès intime.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de février 1885

1. *Auteuil-Longchamps*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnement : trois mois, 1 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît le dimanche.

Le Canard, journal-programme, comique et hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lancry. Bureaux, 70, rue Marcadet. Abonnement : un an, 6 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

La gymnastique française. Mensuel, in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 103, boulevard Voltaire. Abonnements : 5 fr. par an.

7 *Courrier mondain*, journal d'art et de modes, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 2 col. Fig. Paris, imp. Lahure. Bureaux, 11, rue Mansart. Abonnement : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 75 centimes.

8. *Le petit cultivateur.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Gerbe. Bureaux, 48, rue La Fontaine. Abonnement : un an, 3 fr. 50; six mois, 2 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le dimanche.

Revue wagnérienne. In-8°, 16 p. Bureaux, 24, rue des Martyrs. Abonnements : un an, France, 12 fr.; étranger, 13 fr. Mensuel.

10. *Journal de l'achat à crédit.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mœglin. Bureaux, 48, rue Pigalle. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Le numéro, 15 centimes.

12. *La Cravache*, journal de sport, paraissant les jours de courses. In-4°, 4 p. Paris, imp. Lugan. Bureaux, 40, rue des Jeûneurs. Abonnements : un an, 31 fr.; six mois, 20 fr. Le numéro, 15 centimes.

Comique-annonces, journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. Paris, imp. de la Société coopérative. Bureaux, 150, rue Montmartre. Abonnement : un an, 3 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Succès, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnement : un an, 30 fr.; six mois, 16 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Le travailleur*, journal du comptoir national de l'industrie et du commerce. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 12, avenue d'Eylau. Bi-mensuel. Abonnement : un an, 6 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Courtage, organe spécial des agents d'assurances de Paris. In-8°, Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bi-mensuel.

Le Téléphone de Paris, journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imprimerie Nouvelle. Bureaux, 11, rue Cadet. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

18. *L'Avenir national*, journal politique quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Losigne. Bureaux, 125, rue Montmartre. Abonnement : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

21. *Le Bon Bock*, écho des brasseries françaises, journal illustré hebdomadaire. Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 37, rue Saint-Marc. Abonnement : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

26. *La Goguette française.* Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Beillet. Bureaux, 14, rue des Jeûneurs. Abonnement : un an, 40 fr. Le numéro, 10 centimes.

28. *Le Journal vinicole*, paraissant le mercredi et le samedi. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris. imp. Tardieu. Bureaux, 6, rue Cassette. Abonnement : un an, 20 fr.; six mois, 11 fr.

Les merveilles de l'Exposition de 1889. Mensuel. Grand in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Cusset. Le numéro, 10 centimes.

Journal des pourris. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bregot. Bureaux, 4, rue de Morée. Abonnement : Paris, un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Lanterne des cochons. In-16, 8 p. Paris, imp. Collombon. Bureaux, 15, rue du Croissant. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

L'Exposition de Paris. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 7, rue du Croissant. Abonnement : 20 fr. Le numéro, 50 centimes. Mensuel.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Cour d'assises de la Seine. — Outrages aux bonnes mœurs. Le livre de M. Desprez.

A la date du 20 décembre dernier, M. Desprez, auteur d'un livre intitulé : *Autour d'un clocher*, était condamné par la cour d'assises de la Seine, pour outrages aux bonnes mœurs, à un mois de prison et mille francs d'amende.

Le livre avait été édité à Bruxelles par M. Kistemaeckers et mis ensuite en vente à Paris.

M. Kistemaeckers, poursuivi en même temps que M. Desprez et comme complice pour être venu vendre le livre à des libraires en France, n'avait pas comparu devant le jury. La cour l'avait condamné par défaut aux mêmes peines dont M. Desprez avait été frappé.

Sur son opposition, l'affaire est revenue devant le jury.

Le huis clos ayant été prononcé, il nous est interdit de rendre compte des débats.

M. l'avocat général Bernard a soutenu l'accusation.

Me Robert, du barreau de Bruxelles, et Me Laguerre, ont présenté la défense de M. Kistemaeckers.

L'accusé, ayant obtenu des circonstances atténuantes, est condamné à 1,000 francs d'amende.

Livres obscènes.

Un nommé Joseph Putz, qui a comparu le 19 mars devant la cour d'assises de la Seine, sous la prévention d'outrages aux bonnes mœurs, est Allemand. Il exerce à Paris la profession de courtier en librairie et paraît s'être fait une spécialité des livres obscènes. Il en a vendu à nombre de personnes et en a mis en dépôt dans plusieurs librairies.

On a saisi chez Putz vingt ouvrages qui ont été déférés au jury. Voici quelques-uns des titres : *les Cousines de la colo-*

nelle; Confessions galantes d'une femme du monde; Philosophie dans le boudoir; la Fleur lascive orientale; Eurotiba biblion, par Mirabeau, etc.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

La prévention était soutenue par M. l'avocat général *Bernard*, et la défense présentée par Me *Lesenne*.

Après une longue délibération, le jury rapporte un verdict affirmatif, muet sur les circonstances atténuantes.

La cour condamne Putz à six mois de prison et 1,000 fr. d'amende. Elle ordonne la destruction des ouvrages incriminés.

(Cour d'assises de la Seine ; présidence de M. Mariage.)

OUVRAGES POURSUIVIS.

« Les Deux amies », par M. Maizeroy. — « La Pretantaine », de M. G. Duval.

Plusieurs journaux annoncent que le parquet a résolu de poursuivre le livre récent de M. Maizeroy, les *Deux amies;* il n'y aurait pas moins de soixante passages incriminés.

Il en serait de même pour le dernier roman de M. G. Duval, *la Pretantaine.*

La « Vérité » et miss Besant.

Quelque temps avant que le journal la *Vérité* cessât sa publication, M. Édouard Portalis, son directeur politique, avait sollicité la collaboration de miss Besant, amie de M. Bradlaugh, le membre de la Chambre des communes bien connu. Les offres de M. Portalis furent acceptées par miss Besant, qui envoya dès lors à la *Vérité* quelques correspondances de Londres; lorsque la société du journal fut mise en liquidation, il lui était dû, pour ces correspondances, une somme d'environ 400 francs. Elle en réclama le payement à M. Portalis, mais celui-ci lui répondit que « cela ne le regardait pas ».

« J'étais, dit-il, simplement directeur politique du journal la *Vérité*, et, en cette qualité, j'avais, aux termes des statuts, le droit absolu de choisir mes rédacteurs et correspondants et de fixer leurs appointements. Mais pour ce qui est du payement de ces appointements, c'est à l'*administration* de la société seule qu'il pouvait être réclamé; c'est elle seule qui était chargée de l'effectuer. S'il vous est dû quelque chose, adressez-vous au liquidateur. »

Miss Besant a mieux aimé assigner M. Édouard Portalis devant le tribunal civil.

Devant la 5e chambre, l'ancien directeur politique de la *Vérité* a opposé la même fin de non-recevoir à la demande formulée contre lui; mais les juges ne l'ont pas admise, et miss Besant a obtenu complètement gain de cause.

Le tribunal décide, en effet, que M. Édouard Portalis, en sollicitant la collaboration de la demanderesse, avait, quoique simple directeur politique, engagé sa responsabilité personnelle, même quant au payement des appointements promis, et cela parce que ses lettres portaient simplement comme en-tête : « La *Vérité*, journal politique quotidien; directeur politique, Édouard Portalis », sans qu'il y fût indiqué, comme le veut la loi sur les sociétés quand il s'agit de tous actes des sociétés anonymes, que le journal était la propriété d'une société anonyme, et sans que la détermination du capital socia y figurât.

L'absence de ces mentions indispensables, ajoute en substance le jugement, a permis à miss Besant de croire qu'elle traitait directement avec M. Édouard Portalis, et que celui-ci s'obligeait envers elle, et cela suffit aujourd'hui pour justifier ses réclamations.

L'intérêt de cette décision n'échappera à personne.

ÉTRANGER

Angleterre.

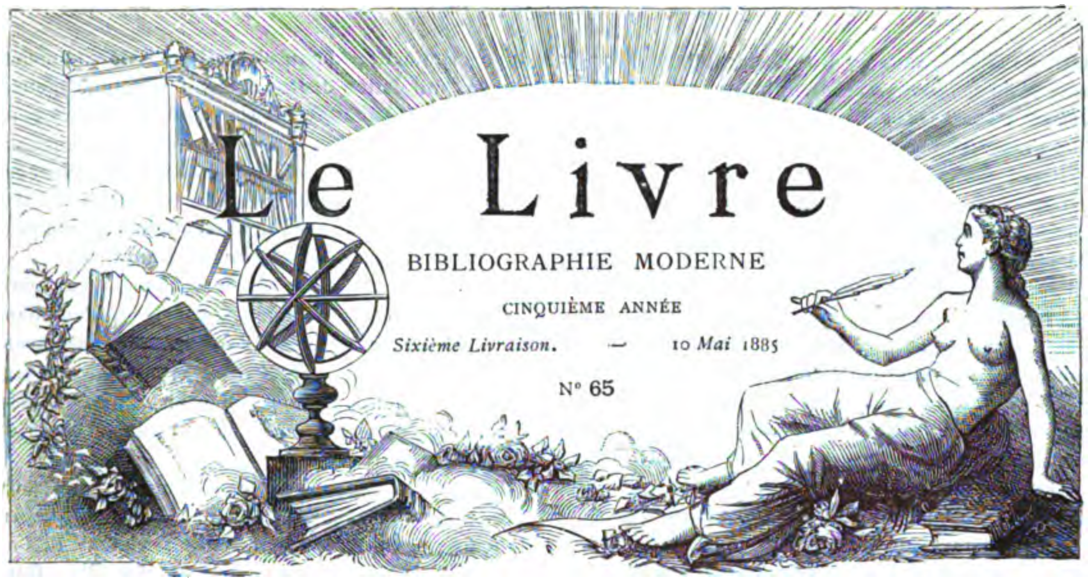
Diffamation par la voie de la presse.

M. Labouchère, député républicain de Northampton et propriétaire du journal d'information *Truth* (la Vérité), vient d'être condamné à quarante-deux mille francs de dommages-intérêts pour diffamation envers des banquiers de province. Le chiffre paraît gros; mais, il y a cinq ans, le même journaliste a déclaré en justice que le produit net minimum de sa feuille monte à cent mille francs par an, et que chaque procès qui lui est intenté est une réclame valant cinquante ou cent pour cent de recettes en sus pendant l'année.

Belgique.

A la suite d'une perquisition judiciaire, près de 3,000 volumes pornographiques ont été saisis dernièrement dans les magasins de l'éditeur Brancarts de Bruxelles.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le pays du merle blanc, par George Vautier. Paris, Paul Ollendorff, 1885; 1 vol. in-18.

Les Gaulois, race de conteurs; César en parle dans ses *Commentaires.* C'est d'eux que descend M. G. Vautier, comme il appert de son dernier livre, *le Pays du merle blanc.* Je n'établirai pas la filiation. Il me suffit de voir que mon auteur tient à quelque rameau de ce grand arbre généalogique dont les branches ont porté quelques-uns des plus délicats et des plus savoureux fruits de notre littérature. Le pays du merle blanc est, comme tous les pays de tous les contes, beaucoup plus près de nous qu'on ne s'imagine, et, bien que le merle blanc soit un oiseau rare, il est tel endroit de la terre où il pourrait s'appeler légion. Dans ce conte alerte et spirituel, M. G. Vautier nous présente un roi et une princesse, sa fiancée, qui, férus du désir de faire leur peuple heureux, donnent à chacun de leurs sujets dix mille livres de rente. Un seul, un petit ramoneur du nom caractéristique de Blanchet, refuse le présent « des cours », et, continuant seul à travailler au milieu de la paresse, des orgies et du désarroi général, résultats inévitables de la largesse royale, s'édifie une fortune digne des Chauchard ou des Boucicaut, et, décoré du Merle blanc, adoré du peuple, dont il a drainé revenus et capital, arrive à tenir en ses mains le sort du roi et du royaume. Il a de l'ambition et de la vanité à haute dose; mais il a surtout du bon sens. C'est ce qui fait qu'il n'épouse point la fiancée du roi, un instant désirée, et que, revenant à la fille de Ramonot, son ancien maître, qui l'aime sincèrement et vaillamment, il se contente de sauver le monarque et d'être un homme de travail, et, par surcroît, un homme d'esprit. C'est un don que M. G. Vautier lui a fait.

La note grivoise manque à ce conte gaulois, mais non la note doucement satirique. Il peut être lu de tous et de toutes avec plaisir et profit.

Hugh Conway. — Hors des ténèbres (Called Back). Roman traduit de l'anglais par Bernard Pauncefote. Paris, Paul Ollendorff, 1885; un vol. in-18.

Roman étrange, machiné comme un mélodrame, et à prétentions psychologiques comme tout roman contemporain qui se respecte. Un aveugle entre par méprise dans une maison inconnue et assiste à un meurtre où se mêlent les gémissements d'une femme. Plus tard, guéri de sa cécité, il rencontre en Italie une jeune fille, la retrouve à Londres, en devient éperdument amoureux et l'épouse malgré les circonstances mystérieuses de sa vie. Pendant son voyage de noce,

il s'aperçoit que sa femme, sans être folle, a perdu la faculté de se souvenir et n'est plus qu'une sorte d'automate vivant. Une forte secousse morale la rend à elle-même et au souvenir des choses passées. Le mari apprend que c'était elle dont il avait entendu les gémissements dans cette chambre de meurtre, où, lorsqu'il était aveugle, un horrible hasard l'avait conduit. Je passe les détails : conspirations internationales, dilapidations de fortunes particulières dans un but politique, punition des meurtriers dont l'un va en Sibérie, et dont l'autre, dernier membre de la Commune de Paris, est fusillé comme il convient. Je n'ai pas lu le texte anglais, dont il s'est vendu, paraît-il, 282,000 exemplaires ; j'en souhaite autant à la traduction de M. Bernard Pauncefote, qui, du reste, a bien de la saveur. « Des hommes qui n'avaient plus que quelques instants à vivre méritaient quelque intérêt, si pas la sympathie. « Les phrases de ce genre n'y sont pas rares. J'espère que ce spécimen engagera les curieux à y chercher les autres. C'est un attrait de plus ajouté à celui de l'action, laquelle est vraiment émouvante et fait honneur au romancier anglais.

B.-H. G.

Le Capitaine Régnier, par Alexandre Pothey. Types civils et militaires ; préface par Carjat. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. Un vol. in-18.

Le Capitaine Régnier est peut-être la mieux réussie des histoires plus ou moins désopilantes dont M. A. Pothey a fait un recueil. Il est fâcheux que cet excellent type de soudard ventru ne paraisse qu'au seuil du livre et qu'il ait expectoré du premier coup, avec ses « Beûh ! ! ! » et ses « Crââh » tout ce qu'il avait de salive. Carjat, dans une charmante préface, qui est d'un fin écrivain et d'un bon ami, nous avertit qu'au lieu d'obtenir des effets d'hilarité contagieuse en poussant le comique jusqu'à la charge la plus outrée, « Pothey, plus philosophe, procède à la façon des maîtres de la comédie : il frappe en faisant sourire. » J'avoue qu'il y a tels de ses récits où la charge ne me semble pas manquer et tels autres où je n'ai pu trouver matière à sourire. La plaisanterie, trop subtile apparemment, se sera volatilisée et perdue dans le passage du livre à mon cerveau. Les histoires d'atelier sont, à mon avis, et après *le Capitaine Régnier*, les meilleures ; c'est un milieu que l'auteur connaît bien, et pour peu que, de son côté, le lecteur le connaisse aussi, il appréciera les tableaux qu'en trace M. A. Pothey.

Mais je recommande particulièrement quelques pages intitulées *le Vin et la Vigne*, qui n'ont aucune prétention à la farce ou au conte grassouillet, mais qui sont toutes pleines de sève et de saveur.

Toinon, par Gaston Toudouze. Un vol. in-18 jésus. Paris, V. Havard, éditeur. 1885.

Toinon est un vibrion femelle, créé pour la désorganisation de la famille Savoureux. Vibrion charmant, par exemple, duquel émane un parfum subtil de volupté criminelle. Aucun n'y résiste. Cela commence par la capitulation de Joseph Savoureux, qui l'épouse. Cette petite Toinon ferme ses délicates narines pour ne pas sentir l'odeur d'eau de vaisselle imprégnée sans doute dans la peau du fils de l'ancien *plongeur* du *Rocher de Cancale*. Mais elle est femme de tête aussi, du moins pour le calcul, et elle sait ce que pèse la grande fortune acquise par le restaurateur.

La voilà lancée, point méchante, sans aucun parti pris de mal tourner, et tournoyant cependant dans tous les cercles vicieux. C'est presque une inconsciente. Esprit mobile et cœur léger ; prompte à la sensation et curieuse de sentir. Bien Parisienne, en effet, à condition qu'on restreigne ce mot au sens mondain du *Tout-Paris*.

Elle excite coquettement tous les amours. Ses deux beaux-frères, son beau-père lui-même succombent sous le feu de ses yeux et le sourire de ses lèvres. Elle ne s'arrête qu'à la frontière de l'inceste. Mais elle a franchi celle de l'adultère. Et l'amant, ce fut Mérindac, ce peintre devant qui elle a posé, tous voiles tombés.

Pour elle, ils se ruinent tous ! Elle n'a échappé à aucune des fièvres du Paris malsain, pas même à celle de l'agio. Elle mène ainsi à la catastrophe financière toute la famille Savoureux, dont tous les mâles sont ensorcelés par cette petite femme vibrante. Et nous ne la plaignons pas beaucoup quand son grand-père, le baron de Bréhes, la condamne à mourir noyée par le flot dans la grotte où elle a donné rendez-vous à son beau-frère Raymond.

Cette figure d'Antoinette de Bréhes, devenue Toinon Savoureux par le mariage, et restant Mme de Bréhes par un trait de vanité qui lui est bien naturel, cette figure, M. Gustave Toudouze l'a joliment posée et développée. Voilà un roman d'observation simple et logique, où les personnages ne sont pas de vagues mannequins poussés par les circonstances. C'est d'eux-mêmes, de leur tempérament, de leur caractère, que les circonstances se déduisent par une conséquence nécessaire. Aussi le lecteur se sent-il entraîné, une fois entré dans le courant du récit. Ces types, il croit les reconnaître, tant ils surgissent en relief sur le fond d'une histoire réelle : Joseph Savoureux, le mari poitrinaire, poseur et faible, bientôt las de sa femme épousée par amour, disant : « Je l'ai eue huit jours, ça me suffit, » et reprenant sa vie de garçon débauché ; Raymond, le jeune beau-frère de Toinon, spirituel et *flirteur*, dépourvu de sens moral, n'ayant d'autre but dans la vie que de s'amuser ; Marc Savoureux, marié, lui, à une femme raisonnable, essayant de ramener un peu de raison dans la famille, et succombant à son tour au charme diabolique de cette Toinon. Quant au père Savoureux, le portrait est d'une vérité cruelle. Cet homme qui, par la ténacité, l'économie, la courageuse résignation aux plus viles besognes, a d'abord soutenu sa vie puis amassé une fortune énorme, comme il s'écroule sous le regard de sa bru adorée et avec quelle ardeur de dévouement mêlé d'amour inavoué il se sacrifie jusqu'au dernier sou en faveur de la femme de son fils.

C'est vrai, c'est triste, ce détraquement de toute une

famille: le drame s'étend sur l'œuvre entière, et, bien qu'il n'y ait guère de personnage franchement sympathique, le lecteur est empoigné par l'influx tragique, si je puis dire, qui de chacun d'eux se répand sur les autres, les attire, les enveloppe et les précipite à la catastrophe. Les scènes aussi sont exécutées avec une habileté remarquable, et le dialogue plein de verve, de netteté, de mots qui font œuvre et déterminent des actes.

Toinon n'est pas seulement un des meilleurs romans de M. Gustave Toudouze, c'est un des meilleurs qui aient paru depuis un an. P. Z.

Tarantella, *A Romance*, by Mathild Blind, author of *The Prophecy of Saint Oran* and *Life of George Eliot*. 2 vol. crown in-8°. London, 1885. T. Fisher Unwin.

La production du roman est tellement abondante en Angleterre que nous n'aurions aucune raison de signaler de préférence celui-ci à l'attention des lecteurs du *Livre* et de confier le nom de l'auteur à leur mémoire, si, l'un portant l'autre, le nom et l'œuvre n'occupaient vivement aujourd'hui l'opinion littéraire au delà du canal. Déjà connue pour avoir publié en 1848, dans l'intéressante série des *English Women by Women* une *Vie* de George Eliot, dont nous avons rendu compte ici même, étude remarquable par une rare sagacité critique et par l'intelligence profonde du génie positiviste de l'auteur de *Silas Marner*, miss Mathild Blind avait débuté un an auparavant par un volume de poésies composé de morceaux détachés que traversait un grand souffle lyrique.

Ce n'est pas sans intention que nous rappelons les qualités maîtresses de ces œuvres qui ont précédé *Tarantella*, c'est qu'en effet, pour différentes qu'elles soient et paraissant peu compatibles, elles se retrouvent réunies et poussées très loin dans ce roman. L'auteur tient à ce mot de *roman* pour désigner le caractère de sa fiction; à la suite du titre principal elle n'écrit pas, selon l'usage, *A Novel*, mais très expressément *A Romance:* non une nouvelle, mais un roman, car les deux mots n'ont pas dans la langue anglaise le même sens que dans la nôtre, où le premier est pris en général dans l'acception de récit très court.

Effectivement, *Tarantella* est un roman absolument romanesque et même, parfois, romantique. Quoique empruntés à la vie contemporaine, les événements ont un caractère d'exception qui, sans aller jusqu'à l'invraisemblance, les revêt de poésie. Il en est de même des personnages principaux qui s'y meuvent. Les uns vont jusqu'à l'exaltation de leurs passions dans le bien comme dans le mal. Les lieux nous sont montrés dans les conditions de jour et de saison propres à exalter leur valeur pittoresque. Sans doute afin d'obéir à la loi des contrastes, cependant, à son angélique Mina qui, le lendemain même de ses noces, meurt de son amour qu'elle croit trompé, à l'étrange figure du musicien de génie qu'elle nomme Emmanuel et qui par bien des traits rappelle Berlioz, à la tragique Antonella possédée par l'esprit du mal, miss Blind oppose des figures de second plan d'une vulgarité voulue, comme elle oppose l'engourdissement d'une petite ville allemande et la platitude de sa vie bourgeoise au mouvement de Paris et de Rome et au paysage de Capri.

Le double courant poétique et réaliste qui se croise dans l'œuvre de miss Blind est manifeste dans l'idée même du roman. *Tarantella*, à bien y regarder, est surtout une étude psychologique des maladies du système nerveux chez l'artiste et chez la femme. Cette Antonella, cette fille de Capri vouée à des fortunes si diverses, est une hystérique en qui les premiers accidents se produisent sous la forme du tarentisme, ce mal singulier dont la cause est attribuée par la superstition populaire de l'Italie du sud à la morsure de l'araignée tarentule.

Néanmoins, bien que décrivant les phénomènes pathologiques avec la rigueur de la science, l'auteur les analyse en moraliste et les décrit en poète, à la fois dans leurs impulsions intimes et dans leurs manifestations extérieures.

Le style de miss Mathilde Blind est à la hauteur de ses dons d'observation et de conception. Aussi est-il le principal objet de la discussion qui s'est engagée sur son talent. Sa rare puissance lyrique, la richesse de sa langue, la variété des images lui ont été vivement reprochées; et, par le fait, nous ne sommes guère habitués à rencontrer de telles qualités littéraires au niveau, très près de terre, où d'ordinaire se tient le roman anglais. E. C.

La comtesse Suzanne, par Jacques Vincent. Un vol. in-18 jésus. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La comtesse Suzanne a des commencements difficiles, pénibles et scabreux; son mari l'a promptement délaissée pour retourner à sa maîtresse.

Elle a un milieu plus scabreux encore, car elle prend un amant.

Mais sa fin est d'une moralité réconfortante; devenue veuve, elle rentre dans la voie droite par le mariage. L'amant, un officier de marine, loin d'être un corrupteur, est un régénérateur. La comtesse l'a rencontré dans une fête de charité. Très lancée, usant sans beaucoup de mesure de la liberté parfaite que lui procure l'indifférence, ou mieux l'infidélité continue de son mari, elle est accoutumée à toutes sortes d'hommages. Un seul homme lui refuse ou plutôt ne lui apporte pas ce soin : c'est le marin. Vite, elle s'en éprend en enfant capricieuse. Mais cet amour est trop sincère pour n'être pas contagieux. Pour être homme de mer, on n'en est pas moins exposé aux orages du cœur. Ils s'aiment, ils se le disent; mais une minute. Les marins sont méthodiques. Celui-ci avant de s'embarquer en plein amour, fait le point et jette la sonde. Après quoi, prudemment, il impose à la comtesse une épreuve. Il veut la rendre sérieuse, la purifier; il joue les Didier avec une gravité de navigateur. La com-

tesse consent avec joie à l'épreuve, qui, du reste, lui réussit. Alors les voilà dans l'azur de l'amour.

Jacques Vincent écrit à ce moment une page bien curieuse sur la possession.

Mais au milieu de ce bonheur, qu'ils peuvent presque croire légitime, tant ils ont oublié le mari, ce personnage se souvenant, lui, qu'il a une femme, revient tout à coup et prie poliment la comtesse de prendre son bras pour retourner chez eux. Voilà qui serait très chagrinant, si ce M. de Mérande n'était un esprit inconstant qui tout aussitôt change d'avis et s'éloigne tout seul. Il fait mieux encore : peu après, il meurt, et cette fois il ne reviendra pas. Les amants, après des luttes pénibles, s'épousent et sont tranquilles.

Le récit est mené dans un style élégant et vif qui trahit parfois la *féminité* de l'auteur.

Le point capital du roman, la partie neuve, c'est la lutte des amants, le soupçon perpétuellement renaissant de M. de Dreux, le martyre de Mme de Mérande, torturée par ces soupçons injustes dans le présent, mais à certain point justifiés par son passé.

Nous nous permettrons de regretter que le dénouement tombe brusquement après une conversation banale qui ne conduit pas nécessairement M. de Dreux à dire à Mme de Mérande : « Veux-tu être ma femme ? »

En somme, œuvre intéressante d'un écrivain distingué. P. Z.

Les Amants adultères, par Alexandre Boutique. Paul Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un vif intérêt que nous suivons, à mesure qu'elles paraissent, les œuvres de M. Alexandre Boutique. Tout y révèle un véritable tempérament d'écrivain, un observateur consciencieux de la chose humaine. Il y a en lui une préoccupation d'art et de littérature qui est la meilleure des notes pour ceux qui peuvent espérer arriver. Si dans son précédent roman, *Mal mariée*, ses efforts ne nous avaient pas paru récompensés par la réussite, l'écrivain prend brillamment et solidement sa revanche avec *les Amants adultères*. Ses personnages sont, comme on dit en peinture, peints en pleine pâte avec un relief singulièrement attirant. On voit que l'auteur connaît à merveille ce dont il parle, les ménages ouvriers, avec leurs dehors et leurs dessous ; il excelle à mettre en scène le peuple, les petits commerçants, les demi-bourgeois ; il se dégage de son étude une étonnante sincérité, due à la justesse de l'observation et à la franchise du style. A propos du style, nous chercherons à M. Boutique une légère chicane, c'est d'employer certaines expressions trop connues pour appartenir à Zola, pour qu'on puisse les répéter après le puissant artiste, comme par exemple *tomber à*. — Cette question vidée, nous n'avons que des félicitations à adresser à l'auteur des *Amants adultères*. Sa *Fanny Goguelu* déborde de vie et de santé ; la sensualité presque naïve de la femme sans éducation et sans hypocrisie est rendue avec un art véritable, qui saisit le lecteur. En même temps, le roman, fort amusant par ses peintures gaies, est une œuvre de moraliste convaincu, un argument de premier ordre en faveur du divorce. Nous applaudissons de grand cœur au succès des *Amants adultères*, un livre qui achève de classer M. Alexandre Boutique parmi les vrais écrivains, parmi ceux qui font vrai.

Marcelle, par Daniel Lesueur. Paris, Lemerre, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La *Marcelle* de M. Daniel Lesueur est des plus proches parentes de la célèbre *Renée Mauperin*, et elle ne fera pas oublier l'héroïne des frères de Goncourt, car elle est loin de l'égaler. L'histoire de cette fille folle, fantasque, malade, a également plus d'un point de contact avec *Chérie* ; mais, décousue, heurtée, elle manque de réelle observation, et procède trop par bonds, par saccades. Certaines scènes méritent cependant d'être notées par leur côté touchant et leur véritable émotion, ainsi la mort de la pauvre Mme Lebeau. Le roman est du reste intéressant, malgré l'abus fatigant des descriptions inutiles et voulues.

G. T.

Les reins cassés, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Ernest Daudet est une curieuse peinture de mœurs contemporaines, qui nous fait connaître les dessous du monde financier et politique, avec tous les tripotages ignorés, tous les compromis honteux, tous les marchés infâmes que font naître l'ambition et la soif des millions. Nous assistons à l'apothéose et à la chute d'un de ces financiers effrontés comme Paris en a vu surgir plusieurs en ces derniers temps, accaparant l'attention et l'argent du public, jonglant avec les millions et disparaissant après avoir semé autour d'eux les ruines et les déshonneurs. Au milieu de ce détraquement universel, de cette vie de luxe et de jouissance, la vertu même s'engloutit, les femmes perdent tout respect, toute pudeur d'elles-mêmes. Le romancier nous montre un ménage jeté dans le tourbillon : l'homme, avide d'argent et de plaisir, la femme, coquette, désireuse de briller, gaspilleuse. La ruine arrive, le mari, les reins cassés par les événements, est en fuite, la femme meurt de chagrin.

Miss América, par Félicien Champsaur. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque surtout à M. Félicien Champsaur pour faire un bon livre, c'est le sentiment de l'équilibre, de la pondération ; sans cette base solide, il est impossible de composer une œuvre qui puisse tenir debout et se trouver homogène dans toutes ses parties. Son premier livre, fantasque, encombré, énorme, *Dinah Samuel*, était beaucoup trop long ; celui-ci est

beaucoup trop court ; l'auteur a couru d'un extrême à l'autre.

Curieux, dans son papillotage étrange, où les caractères et les types passent en tourbillonnant, comme éclairés par la lumière aveuglante et crue de la lumière électrique, ce volume nerveux, heurté, empoignant à un moment, fatigant à un autre, est bien le produit forcé du milieu névrosé, maladif, où semble se complaire l'auteur. Çà et là une page saisissante, un portrait d'une touche absolument réussie, comme le portrait de certain peintre impressionniste, écorché vif, ou bien un tableau d'un étonnant brio, d'une sensualité profonde, comme l'apparition de la Cordi sur la scène de l'Éden ; mais tout cela manque d'unité, de lien. Le jeune écrivain, doué très brillamment, nous paraît avoir, en littérature, les qualités lumineuses et les incohérences inouïes, les inexpériences criantes de ceux qu'on appelle, en peinture, les tachistes. Cette tendance le pousse à employer une langue télégraphique, trop souvent privée de verbes, où l'on devine l'intention d'arriver à donner ainsi plus de mouvement, plus de vie, et qui n'aboutit qu'à l'obscurité, à l'agitation stérile, nuisibles à l'essence même de l'œuvre.

Ces défauts et ces qualités peu ordinaires font de *Miss América* un livre fort intéressant, ayant des pages tout à fait remarquables, et qui mérite l'attention des lettrés et des gens de goût.

En yaoht, par PHILIPPE DARYL. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est le titre de la première des quatre nouvelles composant le volume de M. Philippe Daryl, une historiette anglaise, d'une note très particulière et très humoristique, qui se termine de la manière la plus dramatique et la plus émouvante. Sans grands effets cherchés, avec un style calme et d'une teinte douce, l'auteur arrive à intéresser d'une manière presque saisissante, au moment où ses voyageurs, partis gaiement, débarquent sur un point sauvage de la Sardaigne et se trouvent, brusquement, par des faits en apparence insignifiants, entraînés dans la plus terrible aventure. Deux des autres nouvelles, *Polly* et *l'Enquête du Coroner*, sont des études de la vie anglaise, d'un vif intérêt, complétant bien ce volume sans prétentions, simple et amusant.

La semaine d'Ursule, par ROBERT CAZE. Paris, Tresse, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La semaine d'Ursule, c'est la semaine d'une humble et pauvre ouvrière à la journée, dont l'existence se déroule triste et terne, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, la mêlant, malgré elle, à tous les détails infimes, poignants, gais ou tristes des ménages qui l'emploient. Jour par jour, on la suit avec un intérêt toujours renouvelé, avec une émotion douce qui est comme l'atmosphère grise et charmante où baigne tout le volume. Il y a ainsi une suite d'observations prises sur le vif et qui, sans action violente, sans intrigues compliquées, arrivent au cœur du lecteur, par le relief des caractères et l'exactitude de la peinture. M. Robert Caze, que ses livres précédents ont déjà placé parmi nos bons écrivains, a accompli un véritable tour de force, en trouvant moyen d'attendrir, d'émouvoir avec un sujet aussi simple. Les milieux dans lesquels il place la pauvre Ursule nous font assister à autant de petits drames intimes, ignorés, mais donnant la note juste de ce qui se passe dans ces intérieurs fermés aux regards de tous.

La Brasserie du Lapin, par ALBERT AYMÉ-MARTIN. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mœurs du quartier Latin, ajoute le sous-titre du livre de M. Aymé-Martin, et l'on devine aussitôt, même avant d'avoir lu, que c'est une œuvre de jeunesse, une toute neuve impression d'étudiant. Est-ce là le volume intéressant entre tous, celui qui va peut-être nous apporter la virginité d'impressions, la fraîcheur d'idées et de sensations que tout ami des lettres désire ? Nous l'aurions voulu pour la littérature et pour l'auteur, mais M. Aymé-Martin s'est contenté de nous raconter sans grand travail d'observation une de ces banales idylles du quartier Latin que raconte tout débutant, grisé des scènes de la vie de Bohême. *la Brasserie du Lapin* n'est ni meilleure ni pire que quantité de volumes semblables ; le style en est absolument incolore et l'intrigue sans originalité. On lira le roman parce qu'il se parcourt facilement ; s'il ne nous apprend rien d'extraordinaire, s'il ne nous annonce pas encore une nouvelle étoile au ciel de la littérature, il amuse assez pour n'être pas laissé de côté.

Mon petit dernier, par QUATRELLES. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

On connaît le tour d'esprit de Quatrelles, ses humoristiques peintures de mœurs, l'allure légère et amusante de ses moindres nouvelles. Tout cela, on le retrouvera dans ce nouveau volume du spirituel conteur. Il a divisé son livre en quatre parties, adressées, la première, à l'Enfance, la deuxième, à la Jeunesse, la troisième, à l'Age mûr, la quatrième, à la Vieillesse ; toutes offrent le même intérêt et amusent par le pétillement des mots, par la finesse des réflexions et la manière joviale de présenter les petites misères de ce monde, en les enveloppant d'un peu d'émotion et de beaucoup de philosophie. G. T.

L'étude Chandoux, par JULES DE GLOUVET. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jules de Glouvet excèlle dans le récit des mœurs paysannes. On sent qu'il a dû étudier sur place ces milieux spéciaux, tout imprégnés de l'âpre

senteur de la terre et gardant une physionomie rude. *L'Étude Chandoux* est l'histoire d'un fils de paysans, que sa mère, avide et sotte, transforme malgré lui, malgré le père aussi, en Monsieur. Devenu notaire, Eusèbe Chandoux, nature molle, facile à influencer, devient, entre les mains de chacun, un instrument passif. Un agent d'affaires véreux l'accapare, le pousse aux capitulations de conscience et l'abandonne à l'heure de la ruine, à l'heure du crime, à l'heure où les gendarmes viennent prendre le malheureux, faussaire et escroc, qui a détourné les fonds à lui confiés par ses clients. Les détails intéressants abondent dans cette œuvre, qui met en un relief énergique les vices et les mœurs des semi-campagnards, des semi-bourgeois de province, tout en ne négligeant pas les qualités, les gens de cœur et l'émotion. G. T.

A la ville et à la campagne, par Xavier Marmier. Paris, Hachette et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

C'est toujours avec le plus vif intérêt que l'on ouvre un livre de ce savant voyageur, Xavier Marmier, du courageux académicien qui a fait plus, que n'importe qui, pour nous initier aux mœurs des peuples les plus divers, grâce à ses traductions. Les nouvelles, publiées cette fois, sont traduites de l'anglais, du danois, du suédois et de l'allemand. Dans ce bouquet choisi, il est difficile de faire un nouveau choix, car chacun de ces contes apporte avec lui sa saveur étrange, sa curieuse peinture, et comme une photographie vivante de l'endroit où se passe l'action. Contes ou nouvelles, c'est là un fin régal de lettré, un plaisir de l'esprit, en même temps que la meilleure manière de s'initier aux régions lointaines que M. Marmier a visitées, et dont il nous rapporte ce bouquet de fleurs sauvages au parfum pénétrant et nouveau.

Le chef de gare, par Vast-Ricouard. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Dans un dramatique récit, qui se passe presque tout entier au milieu du va-et-vient des chemins de fer, MM. Vast-Ricouard nous initient d'une manière fort mouvementée à la vie toute spéciale des gares et aux mystères ignorés de l'exploitation des voies ferrées. Ils ont eu pour les guider dans cette étude toute particulière, l'aide éclairée de M. Charles Raymot, un homme du métier pour qui le chemin de fer n'a plus de secrets ; dans une intéressante préface, rendant justice au parti que les deux écrivains ont su tirer de ce sujet neuf, il parle éloquemment du chemin de fer, connu jusqu'ici d'une manière trop superficielle et méritant une étude approfondie. *Le chef de gare* mis en scène par les romanciers est une figure éminemment sympathique, un héros inconnu, formant contraste avec l'anarchiste Jean Dalême, l'avocat Lagrenette et le farinier Reversay ; l'amour de Lucile Reversay pour le *Chef de gare* jette une couleur poétique sur toute l'œuvre. G. T.

Sœur Thèole, par Stello. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Les sept nouvelles contenues dans ce volume, bien que ne partant pas d'une observation sérieuse et ne peignant pas des caractères, sont d'une lecture agréable. C'est un léger travail, une fantaisie sans consistance, toile d'araignée tissée par des doigts de femme, délassement de désœuvrée délicate, essayant de s'amuser aux choses de l'esprit. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Une Vie fatale, par D. Mon. Paris, Léon Vanier, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Rose et le Noir, par Catulle Mendès. Paris, Dentu, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Innovations du docteur Séleotin, par Giraud-Godde. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand l'amour va, tout va, par Paul Ginisti. 1 vol. in-8° carré, illustrations de Henriot. Chez Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Les Comédies de l'alcôve, par Pierre Véron, illustrations de Henriot. Paris, Dentu, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Grande Iza, *Iza la Ruine, la Mort d'Iza*, par Alexis Bouvier. 2 vol. in-18, chez Marpon et Flammarion. Prix de chaque : 3 fr. 50.

Fiamma, par André Mouëzy. 1 vol. in-18. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Les Enfants trouvés de Paris, par Charles Deslys. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Mémoires d'un préfet de police, par Touchatout. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la vieille rue, par Forsan. Paris, Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Mères et filles, par Marie Colombier. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Magnétisée, par Georges Maldague. 1 vol. chez Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Pierre et Paul, récit contemporain, par ***. Dentu, in-18. — Prix : 3 francs.

13, rue des Chantres, *célérité et discrétion*, roman parisien, par Georges Grison. Paris, Dentu, 1 vol. — Prix : 3 francs.

Les derniers de leur race, par Pierre Cœur. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Madame de Maintenon, institutrice. *Extraits de ses lettres, avis, entretiens, conversations, proverbes sur l'éducation.* Nouvelle édition. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885.

Ne faisons point comparaison de ce travail avec celui de M. Gréard. Les *extraits* publiés par M. Faguet sont à peu près les mêmes que ceux qui ont été donnés par le recteur de l'Académie de Paris, et les deux recueils offrent un grand intérêt.

M. Faguet reproduit, dans l'*Appendice à l'introduction*, le jugement formulé par M. Mézières en son remarquable article du *Temps* (janvier 1885) ; il y souscrit sans faire de réserves. Mme de Maintenon, dit-il, lui aussi, était née institutrice : elle fut la gouvernante discrète des enfants du roi ; elle fut la directrice dévouée d'une maison d'éducation. Mais son mérite, — mérite assez grand pour nous faire oublier les fautes politiques dont elle se fit l'instigatrice, — est d'avoir su reconnaître les deux graves erreurs qu'elle commit dans les premières années qui suivirent la fondation de l'établissement de Saint-Cyr. Elle avait eu tort d'autoriser la représentation d'*Andromaque*, tort même de permettre celles d'*Esther* et d'*Athalie*, et elle n'avait que trop favorisé l'introduction dans l'enseignement religieux du mysticisme de Fénelon. Ces erreurs, sitôt qu'elle les eut reconnues, elle s'appliqua à les réparer. Ne faut-il pas admettre que, pour éviter un excès, elle tomba dans un autre ? Quoi qu'il en soit, et si elle n'eut pas la pleine intelligence de l'éducation, elle donna des conseils, des avis, qui prouvent un rare bon sens. Ses *Lettres* et *Entretiens* ont leur place marquée dans toute bibliothèque pédagogique.

F. G.

Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 11 août 1884 (*Préparation au brevet supérieur*), par M. Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Les notices sont bien faites.

Chacune d'elle est comme divisée en deux parties : Dans l'une, avec la biographie de l'auteur, une courte étude sur son caractère, sur son talent de poète ou d'écrivain ; dans l'autre, après un jugement porté sur l'œuvre entière, une analyse de l'ouvrage porté au programme, tragédie, livre de fables, chapitre des *Essais* ou des *Caractères*, oraisons, lettres, entretiens, puis, quelques pages pour rappeler l'accueil fait à l'ouvrage devenu classique au moment qu'il fut représenté ou publié, pour résumer aussi les appréciations, et des contemporains, et des critiques des XVIIIe et XIXe siècles.

Le livre de M. Faguet, qui peut être utile aux candidats, peut rendre des services pareillement aux instituteurs.

F. G.

Le théâtre à Reims *depuis les Romains jusqu'à nos jours*, par Louis Paris, ancien bibliothécaire de Reims. Un vol. de 316 p. in-8° illustré de gravures sur bois. Reims, 1885. F. Michaud, éditeur. — Prix : 7 fr. 50.

Souvent, au *Livre*, l'occasion nous est offerte de constater l'activité patiente des académies provinciales, et nous nous faisons un devoir de rendre hommage à des travaux d'érudition locale dont l'intérêt s'étend fréquemment bien au delà du milieu géographique où ils se produisent. De tous ceux qui s'occupent d'archéologie scientifique, artistique ou littéraire, ces ruches laborieuses sont bien connues comme autant de sources d'information qu'il est essentiel de consulter et que l'on consulte rarement en vain. S'il y a lieu parfois de se méfier des illusions ou des exagérations du patriotisme de clocher, il n'en est pas moins vrai que les découvertes ainsi butinées sur place, et à leur tour intelligemment recueillies par quelque esprit généralisateur, ont enrichi plus d'un livre qui a conduit son auteur à l'Institut. Je connais déjà tels chapitres de l'ouvrage de M. Louis Pâris, le *Théâtre à Reims*, qui fourniront un précieux appoint à la prochaine soutenance d'une thèse latine en Sorbonne. Sans pousser l'indiscrétion plus loin, il nous suffira de placer sous les yeux du lecteur l'indication des matières contenues dans ce volume, pour montrer l'intérêt des recherches que l'auteur a dirigées sur un coin de la vie rémoise assez obscur ou du moins très négligé. Je ne cite que pour mémoire le premier chapitre, consacré au théâtre à Reims sous les Romains; mais, dès le second chapitre, la curiosité est éveillée par l'invasion du théâtre dans l'Église du moyen âge, et soutenue jusqu'à la fin de l'ouvrage par l'apparition successive des confrères et du mystère de la Passion, des bazochiens, des bateleurs et saltimbanques, du théâtre au collège des Bons-En-

fants et chez les pères jésuites, de la comédie de salon aux XVIIe et XVIIIe siècles. M. Louis Pâris conduit l'histoire du théâtre à Reims jusqu'en 1884. Souvent il l'accompagne d'extraits inédits et toujours l'appuie de pièces justificatives qui, pour être rejetées en appendice, n'en seront pas moins lues avec fruit. M. Louis Pâris est le frère du regretté Paulin Pâris, et l'oncle de M. Gaston Pâris. La science et la conscience sont de tradition dans cette famille d'érudits.

E. C.

Folk-Lore, par le comte de PUYMAIGRE. Un vol. in-12. Paris, Librairie académique, Émile Perrin, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Puymaigre a la précaution de nous expliquer le titre de son livre : *folk* signifie *gens, monde*, et *lore* veut dire *doctrine, leçon, savant.* Alors vous croyez que le composé représente une sorte de traité des belles manières et du savoir-vivre ? Vous n'y êtes pas. « *Folk-Lore* comprend dans ses huit lettres les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, les croyances, les superstitions, les usages, les devinettes, les proverbes, enfin tout ce qui concerne les nations, leur passion, leur vie, leurs opinions. »

M. de Puymaigre pousse l'obligeance jusqu'à nous édifier sur l'état civil du mot : il est né — avec son sens actuel — le 22 août 1846, dans le numéro de *l'Athenœum.*

De sorte que *Folk-Lore* est un recueil d'articles critiques dont la littérature populaire de plusieurs peuples européens a fourni la matière. Ils avaient paru un peu aux quatre coins du monde des revues. M. de Puymaigre n'a pas eu tort de rallier cette petite troupe. Nous avons lu avec intérêt ces morceaux qui, traitant de choses anciennes, n'ont pas couru le risque de vieillir. Nous signalerons particulièrement aux lecteurs *les Chants populaires de la vallée d'Ossan, les Chants flamands, les Chants allemands de la Lorraine,* et *la Fille aux mains coupées.*

Le livre mérite un succès plus étendu que la modestie de son auteur ne l'espère. P. Z.

Richard Wagner, par PAUL LINDEAU, traduit en français par Johannes Weber. Un vol. in-16 de 240 pages avec un portrait de Wagner. Paris, 1885, Hinrichsen et Cie, éditeurs.

M. Paul Lindau, écrivain des plus estimés en Allemagne et dont le roman, *M. et Mme Bewer*, traduit en français, obtient un légitime succès, publia dans un journal, au moment des représentations de *l'Anneau du Nibelung*, une suite de lettres qui eurent un grand retentissement dans le monde musical. Réunies aussitôt en brochures, elles atteignirent rapidement le chiffre de neuf éditions. C'est le texte de la huitième, augmenté d'une préface par l'auteur, que M. Johannes Weber, le très savant critique musical du journal le *Temps*, vient de livrer à la curiosité et aux discussions du public français dans une excellente traduction.

Très impartiales, écrites de bonne foi, avec une compétence réelle, pleines de verve et d'esprit, ces lettres de M. Lindau retrouvent en France le privilège qu'elles ont eu en Allemagne, d'irriter à la fois les fanatiques des deux camps qui se partagent l'opinion sur Wagner; par contre, elles rallieront en majorité les suffrages de tous les amis de la musique qui n'entrent point dans les querelles d'école. Violemment attaqué de toutes parts, l'auteur s'étonne, et dans la préface répond modestement : « J'ai rendu seulement mes impressions... Quand j'ai pu admirer franchement, j'ai parlé avec assurance et fermeté; dans le cas contraire, j'ai parlé avec prudence et réserve... tout doucement. Ces lettres ont provoqué toute une littérature désobligeante pour moi. Si mes adversaires n'avaient pas jeté les hauts cris, je n'aurais certes pas pu compter sur un nombre si considérable d'auditeurs bienveillants. »

M. Lindau parle successivement de *Tannhauser* à Paris, de *l'Anneau du Nibelung* à Bayreuth et à Berlin, de *Parsifal* à Bayreuth, et résume son jugement sur l'œuvre de Wagner et sur son influence en quelques pages écrites au moment de la mort du compositeur-poète. Il signale tour à tour ce qu'il trouve tantôt de beau, tantôt de répréhensible dans ses poèmes, critiques d'inutiles longueurs, le manque d'intérêt de certaines situations, condamne l'obscurité où Wagner plongeait la salle de Bayreuth pendant les représentations, regrette avec moins de raison peut-être la vue accoutumée de l'orchestre que Wagner veut laisser invisible. Il ne cache pas non plus sa préférence pour Mozart et Weber. Mais il ne met ni moins de sincérité ni moins de chaleur à célébrer les nombreuses et superbes beautés des œuvres de Wagner, la richesse d'invention, la variété et la force d'expression de ses incomparables récitatifs.

Le portrait placé en tête du volume est le plus beau qu'on ait fait de Wagner. E. C.

Une éducation dans la famille, par Mme JULES SAMPSON. Conseils pratiques d'une mère. Paris, A. Hennuyer, 1885, 1 vol. in-18.

La femme distinguée qui se voile sous ce pseudonyme a voulu « retracer les traits principaux de la vie d'une jeune fille et de ses compagnes, de façon que de ces caractères opposés ressortissent des enseignements divers, utiles en des circonstances diverses ». Elle prend Marthe dès l'âge de cinq ans, lui fait donner des leçons, en lui adjoignant un peu plus tard une amie; l'exerce à la gymnastique, à la natation, à la musique, au dessin ; tire des défauts mêmes des petites amies de Marthe des leçons dont celle-ci ne manque pas de profiter ; l'introduit graduellement dans la connaissance et la pratique du monde, et, comme suprême touche de perfectionnement, lui enseigne à « savoir s'ennuyer ». Trois chapitres sur le mariage, sur les droits et sur les droits de la femme, terminent cet ouvrage, que toutes les mères voudront lire, et où toutes, même les meilleures et les plus sages, trouveront à puiser des notions saines et des

enseignements ingénieux dans leur simplicité. Sans doute ce livre, pour justement pensé et délicatement écrit qu'il soit, n'échappe pas à l'inconvénient des ouvrages du même genre : ce sont des personnages de raison qui se meuvent dans un cadre factice et les réflexions développées, les moralités, les citations, les exemples littéraires et scientifiques qui, dans un livre purement didactique, présenteraient toujours de l'intérêt et souvent du charme, jettent sur le récit de la vie de Marthe une certaine couleur assombrissante qui le fait trouver long et, le dirai-je? un peu pédant. Mais je me hâte de le répéter, c'est le défaut du cadre adopté par l'auteur; car s'il y a un profond amour de l'enfance dans le cœur et une vive et sagace intelligence des vérités et des procédés pédagogiques dans l'esprit de l'auteur, il n'y a ni affectation ni pédanterie. Du sérieux, éclairé par un sourire un peu pâle, une bonté qui se tient à la vraie place, entre la sévérité outrée et l'indulgence molle, le culte de la vérité, de la justice et de la raison, le sentiment des nécessités sociales, la science de la bonne éducation et du ton honnête de bonne compagnie, de la philosophie comme il est naturel et comme il convient; telles sont les qualités maîtresses dont ce livre porte l'empreinte et qui en assurent la durable utilité. B.-H. G.

La littérature française au XIXe siècle, par PAUL ALBERT. 2 vol. in-16. Paris, 1882-1885. Hachette.

L'ouvrage est posthume. Ce sont des leçons faites au Collège de France de 1878 à 1880. Il devait y avoir trois volumes. Il n'y en aura que deux. Les notes de l'auteur s'arrêtent au bout du second. En effet, ce sont des notes, non une histoire de la littérature française au XIXe siècle. Paul Albert avait mis en sous-titre à la première partie de ses notes : *les Origines du romantisme;* la seconde partie ne contient que des monographies d'écrivains romantiques. Il y a quelques autres noms, mais ils tiennent de plus ou moins près à l'école romantique.

Si Paul Albert avait vécu, il n'aurait pas risqué d'ériger ses notes en histoire. Il se défiait du sujet. La tâche d'écrire une histoire de la littérature française au XIXe siècle lui paraissait trop ardue. Et puis, il avait le sentiment qu'il n'était qu'à l'avant-garde de la postérité, qu'on ne pourrait juger de la littérature moderne que dans trente ou quarante ans... « Je sais bien, ajoutait-il que, si je me trompe, personne, à cette époque, ne pourra jouir de ma confusion, car depuis longtemps je ne serai plus là. » Il n'y est déjà plus; il est vrai que quelques-uns de ses livres y sont encore. C'est provisoire. Voici pourquoi, et Paul Albert l'énonce lui-même sans s'en douter : « Homère, dit-il, parle déjà de décadence; Hésiode s'écrie : Ah ! pourquoi suis-je né dans ce siècle de fer! Les contemporains de Périclès regrettaient d'être les descendants et non les frères des marathonomaques; Cicéron aurait voulu revivre au temps des Scipions; Thraséas aurait souhaité de mourir avec Caton au lieu de survivre à la liberté. De là, ce livre de l'âge d'or que tous ont chanté, même Boileau, qui se trouvait si bien cependant sous le sceptre un peu lourd de Louis XIV. Tous placent l'idéal en arrière comme un éternel regret; on me permettra de le placer en avant comme une invincible espérance. Si fécond en calamités qu'ait été ce siècle, si amère que soit l'heure présente, je pense et je dis avec le vaillant Ulrich de Hutten : Il fait bon de vivre. — Si vivre, c'est se reposer et dormir, ce siècle est mauvais; c'est un orage, une tempête. Si vivre, c'est lutter, poursuivre le progrès sous toutes ses formes, ce siècle est grand et je répète avec le poète né avec le siècle :

> Ce siècle est grand et fort, un noble instinct le mène.

Ceci était un double programme. D'une part, il autorisait à flatter la puissance du jour, et Paul Albert n'y a manqué dans aucune occasion; cela procure de l'avancement. D'autre part, cela permettait de courir sus à tout ce qui n'est plus là pour se défendre, et c'est le cas de la tradition tout entière. Paul Albert est un ami dévoué du progrès, c'est-à-dire de ce qui n'existe encore qu'à l'état de rêve ou de système, et contre le passé, contre celui d'hier, comme contre celui d'il y a deux cents ans, contre les écrivains du XVIIe siècle comme contre les écrivains du XIXe. En un mot, il est négatif, nihiliste. Il l'est par tempérament.

Dans le nouveau tome de sa *Littérature française au XIXe siècle*, car il est inutile de revenir sur le précédent, prenez qui vous voudrez, Alexandre Dumas, Balzac, Mérimée, Sainte-Beuve, il essaye de leur passer sa plume à travers le corps. Il leur voit peut-être des qualités, mais ce n'est pas par là qu'il les prend : c'est par leurs défauts.

Ainsi il fait juger Dumas par lui-même : — Il y a deux manières de travailler les œuvres littéraires en général et les œuvres dramatiques en particulier : *l'une consciencieuse, l'autre pécuniaire,* la première artistique, la seconde bourgeoise. — C'est tout. Alexandre Dumas est un amuseur de bourgeois. Il amuse le bourgeois qui paye. Aussi ses livres sont-ils morts. Allez à Balzac : c'était un gros homme sanguin, avec une âme épaisse et vaniteuse, un bœuf de labour. Ils font concurrence à l'état civil; ils sont vivants, à plein relief, nombreux et variés. » C'est pourtant bien quelque chose. Mérimée est exquis et délicat : « Il était grand, maigre, pâle, froid; il racontait les plus énormes bouffonneries avec la plus majestueuse gravité. Stendhal était très en dehors, exubérant même, quand il était à son aise : il avait beaucoup vécu en Italie, où l'on est *soi* (?); Mérimée avait vécu en France et à la cour, où l'on est... autre chose. » Paul Albert cite des anecdotes variées. Candidat à l'Académie, Mérimée fait des visites aux académiciens, qu'il compare individuellement à des blaireaux dans leur tanière : « C'est une vilaine bête à visiter que le blaireau... je n'ai pas encore été mordu cependant, mais j'ai fait de drôles de rencontres. » Paul Albert conclut : « En résumé, Mérimée manque absolument de caractère ». Et Sainte-Beuve? Quand Paul Albert écrivait la note sur Sainte-Beuve, on

n'avait pas mis au jour les deux ou trois libelles que dans ces dernières années on a jetés comme des paniers d'immondices sur la mémoire du fondateur de la critique littéraire en France. Sainte-Beuve n'y gagne rien. Il y a de lui, dit Paul Albert, une biographie publiée trois ans après sa mort. Elle a deux défauts : elle s'arrête à 1861 et elle a été faite par Sainte-Beuve. S'imaginait-il par hasard qu'on s'en contenterait? Lui qui aimait tant à disséquer, à fureter, ne pouvait nourrir cette illusion. Sainte-Beuve a contribué à créer la *Revue des Deux Mondes*. Eh bien, la *Revue* pratique l'indépendance du cœur, c'est d'elle qu'il a reçu le dernier coup de pied, vous savez où. Est-ce qu'il en aurait auparavant reçu d'autres ? S'il n'en a pas reçu d'autre, il a maintenant à son avoir celui de Paul Albert, qui le lui envoie d'au delà du tombeau *sine studio atque ira*, ce n'est pas tout à fait le mot de Tacite, mais l'auteur de la *Littérature française au* XIX[e] *siècle* cite de mémoire. Donc Sainte-Beuve a une réputation considérable : « On a même parlé de génie; peut-être, dans quelque dix ans, y aura-t-il de ce côté aussi un peu de déchet. » D'abord, Sainte-Beuve a changé plusieurs fois de voie; il aura changé d'opinion. Paul Albert veut le croire. Cependant l'*autorité* de Sainte-Beuve s'en est ressentie. C'était un Marco Polo ; il voyageait en politique, en philosophie, en religion, en littérature, en poésie. Il est en premier lieu libéral, honnête et pâle. S'il n'avait pas été à Dieppe en 1830, il aurait fait le coup de feu dans la rue. Il n'était pas là : on ne lui donna rien. Il se venge dans un article sur Jefferson qui fait concurrence à *la Curée* de Barbier. Paul Albert cite : « Au sortir surtout de l'atmosphère artificielle qu'infectent nos intrigants de tout âge et de tout étage, quand les corrompus de dix régimes coalisés avec les roués d'hier, avec les parvenus acharnés, les intrus encore tout suants, les avocats-ministres tombés dans l'obésité, composent à la surface du pays une écume vraiment immonde, on se sent soulagé en mettant les pieds sur cette terre nouvelle. » Cette terre nouvelle est la future patrie de Barnum et de Grant, puis Sainte-Beuve se calme. Mais on ne lui offre toujours rien. C'est pourquoi, après le 2 décembre, il écrit les *Regrets*. Là-dessus, on le nomme au Collège de France, d'où il est contraint d'émigrer. Enfin il arrive au Sénat (1865) où on se moque de cet homme de lettres. Il avala des crapauds de toutes sortes, si bien qu'un jour, entendant réciter *le Manteau impérial*, il continue en montrant les poings :

> Acharnez-vous sur lui, farouches,
> Et qu'il soit chassé par les mouches,
> Puisque les hommes en ont peur

Puis il refuse un article à l'histoire de César, va au *Temps*, meurt libre penseur. Ici Paul Albert s'interrompt : « A-t-il compris en mourant ce que c'était que l'indépendance ? Défendre la libre pensée, c'est bien ; mais il faut avoir l'âme libre d'abord. » Paul Albert suit Sainte-Beuve en philosophie et en religion. Il débute par le XVIII[e] siècle, il devient doctrinaire avec Royer-Collard, ensuite Saint-Simonien, puis Lamennaisien, puis plus rien, puis Vinet à Lausanne le convertit de nouveau. On aura Port-Royal et enfin l'évêque du diocèse de la libre pensée. Il est de lui ce vers :

> J'ai fait le tour des choses de la vie.

Paul Albert lui a entendu dire en 1855 : « Quand je mourrai, on m'enterrera le matin de bonne heure avec une petite messe basse. » Quand vint l'heure d'être enterré, il n'y eut pas de messe du tout. Paul Albert se frotte les mains. Il juge du critique dans Sainte-Beuve comme de l'homme et termine ainsi : « Ah ! que les dons de l'intelligence sont peu de chose, quand l'âme ne tient pas les hauteurs ! » L'ancien pupille de M. Delangle a écrit dix volumes. Il n'y en a pas un passage qui indique que son âme ait jamais gravi la moindre colline. Elle s'arrête, au contraire, de préférence sur les infirmités du génie ou du talent, n'aime à en montrer que cela. Quelques compères disent : c'est un physiologiste; à la critique idéaliste, qui n'aime à montrer chez les écrivains de race que les sommets, les côtés par où ils sont beaux ou grands, il substitue la critique réaliste... par amour de la nature. Voltaire répondait à quelqu'un qui lui reprochait d'écarter la nature : — Mon ... aussi est dans la nature et je ne le montre pas au public. — Le mot vaut ce qu'il peut. Mais, dans l'espèce, qu'on mette en parallèle la critique de Sainte-Beuve et celle de Paul Albert. L'un, sans cacher l'envers des choses, qui les fait mieux ressortir elles-mêmes, préfère les placer sous le jour qui leur est le plus favorable; l'autre n'en montre volontiers que l'envers ; et s'il consent parfois à en montrer l'endroit, ce n'est qu'afin d'échapper au reproche de l'avoir dissimulé à plaisir. Il est de l'école de ceux qui vont répétant : Il n'y a rien, c'est un croque-mort. L. D.

Théodore de Banville. — *Lettres chimériques*, avec un dessin de GEORGES ROCHEGROSSE. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1885. Un vol. in-18.

Ces lettres sont des feuilletons littéraires écrits avec l'éclat, la fougue, la fantaisie, la jeunesse, l'éloquence, la sonorité, l'art et le paradoxal bon sens que tous ceux qui lisent aiment et admirent en Théodore de Banville. Les questions les plus diverses, les plus élevées, et, diraient les gens qui ne sont pas prêts à l'imprévu, les plus étranges sont traitées, dans ces pages étincelantes, au hasard de l'inspiration ; car si Théodore de Banville évoque l'inspiration, il ne la force jamais. La puissance magique du *verbe*, dont le poète s'est fait le chantre et l'apôtre, le sentiment net et profond des vérités dramatiques, de la mise en scène, du décor, du jeu des acteurs, des excès de couleur locale qui sont des mensonges et des exigences de certains directeurs trop érudits ou trop commerçants, qui sont des pédantismes ou des sacrilèges, le respect quand même de la femme, quelle

que soit la boue où nos caprices et nos besoins aient jeté ce diamant, l'intelligence de tout et de tous, l'adoration de Shakespeare et de Molière, l'admiration pour Balzac, pour Hugo, pour Baudelaire, pour Gautier, pour tous les penseurs sincères et les artistes vrais; voilà ce qui fait le fond de ces toiles merveilleuses où s'enroulent dans un ordre vertigineux les arabesques les plus follement régulières et les plus fantastiquement harmonieuses, et où éclatent des couleurs telles qu'en broyait Delacroix, pour habiller des figures comme Rubens en peignit et comme Ingres en dessina. B.-H. G.

POÉSIES

Les Poésies de Catulle Mendès : le Soleil de minuit; Soirs moroses. Deux fascicules in-18 à 1 franc. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885.

Dans les pays du Nord, Snorra, l'épouse du vieux pêcheur Snorro, humiliée de sa stérilité, accueille l'amour du jeune chasseur Agnar et l'excite au meurtre du vieillard. Il résiste d'abord, puis il cède. Dans la nuit, il attend Snorro et le frappe, ou croit l'avoir frappé. Mais soudain il voit le soleil :

La rougeur en ruisseau jusques à lui serpente
Comme s'il eût laissé tout son sang sur la pente.

Et voilà qu'au foyer conjugal reparaît tranquillement Snorro. Ne serait-ce que son fantôme? Snorra en est épouvantée.

N'est-ce pas
Que le mari posthume a dormi dans mes bras,
Et qu'instruit dans la mort des trahisons vivantes,
Tu vins, homme! vouant aux justes épouvantes
L'épouse instigatrice et l'amant égorgeur,
Dans ton ventre adultère enfanter ton vengeur.

Et le poème est clos par une magistrale peinture du soleil de minuit :

Alors dans le minuit plein d'un vent de colère,
S'empourpre horriblement le grand caillot solaire.
Explosion haineuse, il crève, éclaboussant
Toute l'immensité de ténèbres, de sang!

On reconnaît l'art magique de M. Catulle Mendès à cette abondance de couleurs, à cette ampleur d'images. Mais le sujet reste vague : les passions du couple adultère et homicide ne sont qu'indiquées. La brume des régions septentrionales enveloppe le poème. Telle a été la volonté de l'auteur.

Les *Soirs moroses* expriment les lentes mélancolies, les spleens amers, les découragements du cœur insatiable d'amour. Il est dans ces pages des sonnets exquis, que beaucoup savent par cœur; il est des petits poèmes ingénieux et délicats. La note voluptueuse y est soupirée de temps en temps par une bouche pâmée.

Mais, en définitive, malgré la prestigieuse virtuosité du rythme et l'éclat de la rime, nous ne sommes pas pleinement satisfaits de cette poésie, qui vibre seulement pour des objets de possession facile, d'un prix relatif, d'une importance accessoire. Ce que de la femme même souhaite le poète, c'est le corps; ce qui le séduit, c'est la ligne; nul haut sentiment, nulle passion profonde; nous avons quelque peine à sympathiser avec ses regrets. Et, en mainte circonstance, il semble d'ailleurs qu'il soit plus ému de l'impression esthétique de la beauté sculpturale que de la flamme d'amour de la beauté vivante. P. Z.

Légende d'âmes et de sangs. *Des Vers*, par RENÉ GHIL. 1 vol. petit in-8°. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. — Prix : 3 francs.

Si les pièces de vers du volume n'étaient rien que des pastiches écrits avec le dessein, finement dissimulé, de critiquer, à la fois, et les procédés d'art et les préoccupations pseudo-scientifiques, pseudo-psychologiques d'une certaine école littéraire, il nous faudrait, certes, louer l'auteur.

MM. Zola et Stéphane Mallarmé sont des autorités : le romancier a demandé qu'on travaillât à laisser des documents, et le poète a découvert des formes nouvelles; notre auteur a emprunté à l'un, a emprunté à l'autre, et il a empli tout près de deux cents pages de vers semblables à ceux-ci :

Or, les heures où l'on dévale et de mensonge,
Mon presque rêve n'a vu que lignes et songe
Des vierges; et, du nu
De leurs nuques d'or pâle, et puis des vagues qu'elles
Vont molles par un temple, et du *mont* des mamelles
Très doux ressouvenir...

Les mots *vont* et *mont* sont imprimés dans le texte même en plus gros caractères. Mais qui sait? Le poète des *Légendes* n'a pas voulu railler des maîtres de la littérature contemporaine? Son seul désir a été d'étonner le bourgeois confit dans le classicisme. Portons alors, nous, un bourgeois, ce jugement que M. René Ghil s'en va tenir pour le plus bel éloge qui puisse être fait de son recueil : le titre ne s'en comprend pas et les morceaux poétiques n'en sont pas moins incompréhensibles. F. G.

Contes de la Villa Coraly, par LUDOVIC DE VAUZELLES. 1 vol. in-18 jésus, librairie des Bibliophiles. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Joliment troussés, ces contes en vers d'une allure simple, rapide et correcte, à la façon des conteurs du XVIIIe siècle. M. de Vauzelles est d'une discrétion décevante : trop de pudeur, ma foi! Il est à M. de Che-

vigné ce que celui-ci est à Grécourt! Alors, vous voyez si c'est modéré. M. de Chevigné côtoie la gauloiserie, M. de Vauzelles l'aperçoit de loin, lui adresse de la main un petit bonjour de connaissance et tourne les talons. Il fait l'effet d'un homme qui gratte éternellement une allumette qui ne prend pas feu!

Eh bien, mais pourquoi ne pas composer tout franchement des contes moraux? M. de Vauzelles est-il bien sûr qu'il est capable de faire entendre qu'on va montrer quelque chose et s'esquiver aussitôt qu'il le le montrera en effet? Joli cas de conscience à méditer pour un casuiste.

Il est louable d'avoir sacrifié à la morale le piquant de son livre; mais c'est bien un peu le livre lui-même qui est sacrifié. Car il n'y a pas à dire, il est trop doucereux pour les amateurs d'épices, et pour ceux qui les ont en horreur il en a trop encore sinon le goût du moins l'odeur.

Nous avons lu avec agrément *la Trompette du Jugement dernier*, fait divers connu, adroitement versifié, *les Trois bossus*, qu'il nous semble bien avoir connus quelque part, *l'Ingénu, le Roi-Cerf*. Tous ces récits sont de bonne facture et dénotent en M. de Vauzelles un versificateur expert; la langue qu'il parle est d'une saine clarté; c'est un mérite rare chez nos contemporains.

P. Z.

Pics et Vallées, par Raoul Lafagette. 1 vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Par ce titre, qui doit avoir une signification symbolique, M. Lafagette veut sans doute marquer la double tendance de son inspiration poétique, les élans vers les sommets sublimes et les promenades lentes dans les régions communes où traînent leurs pas les vulgaires mortels : des passions supérieures et des sentiments moyens tour à tour.

Sa poésie est surtout descriptive; on lira volontiers *la Diligence, l'Ane, le Muletier, le Merisier*; ce sont de jolis croquis. Mais ce n'est pas cela cependant qui nous guérira du « scepticisme politique et de l'abaissement littéraire », que M. Lafagette flagelle avec indignation dans sa préface.

On ne peut mieux faire comprendre un poète qu'en le citant.

Voici deux piécettes qui me paraissent résumer toute l'intention du recueil; et, comme forme, elles sont aussi parmi les meilleures que nous offre M. Lafagette.

La Vallée.

La vallée odorante et blonde
S'allonge, se renfle, se creuse,
Et boit le soleil qui l'inonde;
La vallée est une amoureuse.

Là bas, cette double colline
Évoque à l'âme réjouie
L'ampleur de hanche et de poitrine
D'une jeunesse épanouie.

Mais l'âme tout à fait conquise
Voit une image encore plus belle
Dans cette profondeur exquise
Qui se désole et vous appelle!

Le Pic.

Le Pic, Titan audacieux,
Se dresse contre le destin,
Plonge en terre et crève les cieux;
Le pic est un songeur hautain,

Et vif dans le limpide éther,
Ou voilé d'un brouillard de deuil,
Et peut, tour à tour sombre ou clair,
Changer d'aspect, mais non d'orgueil.

Défiant l'essor du gerfaux,
Cet orgueil abrupt, indompté,
Monte si haut, si haut, si haut
Qu'il échappe à l'humanité.

Vous voyez le raffinement du poète : pour exprimer la mollesse des contours et de l'atmosphère de la vallée, rien que des rimes féminines et douces; par contre, pour la dureté rigide du pic, des rimes masculines et rudes. Ce léger détail en dit long sur l'esthétique de l'auteur; il a besoin de rendre exactement l'impression par les mots. Peut-être croit-il trop à la puissance des mots. Ils ne remplacent pas toujours les idées.

P. Z.

Élans et Tristesses, par Eugène Aubert, professeur à l'École normale de New-York, auteur des *Échos et Reflets*, etc. Paris, A. Lemerre, 1884. 1 vol. in-18.

M. E. Aubert, professeur à l'École normale de New-York — il ne nous dit pas à quelle *church* appartient sa *Normal School*, — a écrit trente-six pièces de vers *in memoriam*, en souvenir de la vie utile et pure de sa femme, cruellement tranchée dans la trente-sixième année, comme il nous en avertit dans un court avant-propos. L'intention est pieuse, le sujet touchant, l'exécution d'un honnête homme qui fait des vers. Le sonnet intitulé *Cœur brisé* fera comprendre ce que je veux dire.

Quand de la vie on gravit l'âpre faîte,
Maint précipice ouvre ses profondeurs
Sur notre route, et souvent la tempête
Autour de nous déchaîne ses fureurs.

De noirs oiseaux au cri lugubre, en quête
D'affreux débris, planent sur les hauteurs,
Et dans le chant des plus beaux jours de fête
Monte en bourdon le sanglot des douleurs.

Un Dieu jaloux semble prendre plaisir
A nous traquer sans pitié. Dès l'aurore
Il nous poursuit, toujours prêt à férir.

Sous son talon, mon bonheur affaissé
Est en ruine, et, si je vis encore,
C'est qu'on peut vivre avec un cœur brisé.

J'aurais aimé que ce livre fût édité en Amérique, où M. Aubert professe sans doute la langue française. Il est déjà d'un bon exemple et sera, dans son milieu, d'un salutaire effet. Mais, imprimé et publié à l'étranger, il affirmerait bien mieux la vitalité et la force d'expansion de notre langue et de notre race. Le volume se termine par des pièces patriotiques, toutes pleines du regret de l'Alsace perdue — M. Aubert est un Alsacien — et de la haine de l'Allemand envahisseur. Dans ce New-York où les Allemands fourmillent, cette virile protestation ne passera pas inaperçue et fait honneur au courage plus encore qu'au talent de l'auteur.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Un ministre de la Restauration. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. Paris, E. Plon, Nourrit et Ce; 1885. Un vol. in-8°.

M. Camille Rousset a mis en œuvre, avec une habileté et un bonheur qu'on appellerait rares s'il s'agissait d'un autre, les notes et la correspondance d'un homme qui, à partir du premier empire jusqu'à la fin de la Restauration, joua en France un rôle considérable, et qui consacra le reste de sa longue vie aux devoirs de la famille et à la culture des choses de l'esprit. Le marquis, depuis duc de Clermont-Tonnerre, fils d'émigré, colonel, aide de camp du roi Joseph en Espagne, maréchal de camp, pair de France, ministre de la marine, puis ministre de la guerre pendant la Restauration, fidèle à la royauté tombée, mit fin à sa carrière politique en même temps que la monarchie de Juillet commençait la sienne.

Il avait eu, pendant son passage au ministère de la guerre, la gloire de tracer, dès 1827, le plan de l'expédition d'Alger, que, comme le dit M. Camille Rousset, « trois ans après, l'armée conquérante n'a plus eu qu'à suivre »; et, pour continuer à citer l'historien distingué qui s'est chargé de ce soin, « n'eût-il rendu à son pays que ce service unique, il n'en aurait pas mérité moins de léguer son nom à l'histoire et sa mémoire à la France. »

Avec les matériaux remis entre ses mains, M. Camille Rousset a composé un volume bien fait dans son plan et ses proportions, et d'une lecture aussi attrayante que les mémoires originaux les plus originaux peuvent l'être. Les anecdotes, les détails, les vues particulières et quelquefois profondes sur les événements et les hommes auxquels ce militaire, homme d'État, a été, pendant quarante ans, mêlé, abondent dans ces pages, où rien ne fait longueur et où l'austérité de l'histoire s'enguirlande de style alerte et d'esprit français.

D'ailleurs, M. Camille Rousset n'a mis là que sa main d'artiste; il a choisi, émondé, coordonné, rédigé, mais il n'a rien ajouté aux documents dont il a fait un livre. Il nous le dit en termes formels : « Mon rôle s'est borné volontairement à l'office de rapporteur, non de juge. ». En effet, il expose « sans atténuation ni réticence », mais il ne discute ni ne conclut. Nous y gagnons d'avoir au juste, et sans retouches, le portrait de ce marquis, que M. Camille Rousset nous annonce comme « un caractère. » Nous y perdons une critique éclairée et judicieuse, de fins aperçus, des comparaisons lumineuses, et un jugement, dont on peut appeler, sans doute, mais que nul n'a le droit de négliger. Nous espérons toutefois, — et cela nous aide à nous contenter de ce qui nous est donné ici, — que cette perte n'est que momentanée, et que Camille Rousset, dans une de ces belles études historiques dont il est coutumier, nous dira au long ce qu'il pense du marquis de Clermont-Tonnerre et de la part qu'il faut faire dans l'histoire de notre pays à ce ministre de la guerre de Charles X, qui fut, au déclin de sa vie, un traducteur d'Isocrate, honoré d'une souscription par M. Rouland, ministre de l'instruction publique du second empire. B.-H. G.

Histoire du Collège des bons Enfants de l'université de Reims, depuis son origine jusqu'à ses récentes transformations, par M. l'abbé E. CAULY, chanoine honoraire, aumônier du lycée de Reims. Reims, 1885, Michaud. Un vol. gr. in-8° de XIII et 776 pages.

L'histoire locale, qui est une source d'information souvent plus précieuse à consulter que les grandes théories de prétendus historiens qui n'enseignent que leur opinion au détriment des faits et de la couleur locale, l'histoire locale, disons-nous, est très abandonnée de nos jours. Jadis les moines, et en particulier les bénédictins, la faisaient et la faisaient bien. Aujourd'hui qu'ils ont disparu, ce sont les amateurs d'ordinaire qui appartiennent à quelque académie ou société littéraire de province. Il y a de bons travaux dans le nombre; ils ne sont pas communs. *L'Histoire du Col-*

lège des Bons enfants de l'université de Reims est, sans contredit, une des meilleures publications de ce genre qu'on ait faites dans ces dernières années. Elle l'est par l'étendue de l'érudition, la somme des faits accumulés et le mérite de la mise en œuvre. L'auteur n'est pas un nouveau venu dans les lettres. On lui doit un *Cours d'instruction religieuse* et un *Cours d'apologétique* qui jouissent de quelque crédit. Il a l'esprit libre et la plume facile. Son *Histoire du Collège des Bons enfants de Reims* n'est pas banale. Le collège des Bons enfants est maintenant le lycée de Reims. M. l'abbé Cauly est de la maison; il est aumônier du lycée, il n'est pas étranger à l'enseignement. La tâche qu'il a entreprise exige une préparation spéciale : « Faire connaître, dit M. l'abbé Cauly dans sa préface, les écoles de Reims, rappeler les noms des maîtres souvent illustres qui les dirigeaient; retracer leur enseignement et leur méthode, indiquer les gloires qui en sont sorties, suivre à Paris, dans les collèges que la magnificence de nos compatriotes avait fondés pour les recevoir, les jeunes gens qui vont demander à la capitale le complément de leurs études; assister aux débuts et à l'organisation progressive de la grande université de Paris, modèle de toutes les autres; c'était là, pour nous, un champ vaste qu'il fallait explorer et où nous ne rencontrions que l'embarras d'avoir à nous restreindre. » L'embarras d'avoir à se restreindre n'était pas le moindre. M. l'abbé Cauly a dépouillé les archives, les monuments, les livres, et parmi ceux-ci il y a, dans Marlot, — Histoire de la ville, cité et université de Reims, — des documents variés dont le catalogue formerait un volume. Il n'a pas oublié que faire l'histoire du Collège des Bons enfants, qui remonte à Charlemagne, c'était écrire l'histoire scientifique et littéraire de la ville de Reims.

Le livre de M. l'abbé Cauly est orné de plans, gravures et vignettes d'après les dessins de MM. Le Blanc, Parmentier, Habrun et Kalas. L. D.

Histoire posthume de Christophe Colomb, par le comte Roselly de Lorgues. Paris, Émile Perrin, 1885. Un vol. in-8°.

Il y a dans chaque siècle quelques noms destinés à entrer dans la tradition. Celle-ci est l'honneur de l'espèce. Elle en constitue le livre d'art. Les élus sont rares. La tradition est un navire qui a devant lui un grand voyage à exécuter. On n'admet pas tout le monde à bord. On a admis Colomb sans difficulté; personne ne songe à lui refuser le titre de grand homme. Il l'a et il le gardera. Il a augmenté d'un tiers l'étendue du domaine de l'homme. Il y a mis de l'énergie, une obstination rare. Il avait une intelligence à la hauteur de son dessein. Le but qu'il a atteint, si grand qu'il soit, n'est pas loin de proportion avec l'effort tenté. Ce qui rehausse le mérite de Colomb, c'est qu'il a eu la science à vaincre. La science d'alors était comme celle d'aujourd'hui, comme celle de tous les temps, un bonnet carré derrière lequel l'envie, la sottise, l'étroitesse d'esprit et surtout les charlatans se donnent rendez-vous. Elle est hostile à l'initiative, au mérite personnel, à l'intelligence libre, à tout ce qui a de la taille. Les insectes à qui elle sert d'industrie et de métier en réclament les monopoles. Christophe Colomb s'est moqué de la science contemporaine, est parvenu à se soustraire à la rancune des gens en *us*. L'exemple est beau et grand. La mémoire de Colomb en a souffert. Ceux qui n'avaient pu l'empêcher de découvrir l'Amérique ne lui en ont pas su gré. Leurs sucesseurs, imbus de la même envie et de la même haine du génie, n'ont pas ménagé Colomb. Qu'a t-il fait, en somme? Il a fait comme celui qui, ayant un œuf à faire tenir droit, en casse le bout. Ne voilà pas une affaire!

Colomb a eu d'autres déboires à essuyer. Il avait de l'amour-propre; il était ambitieux et envahissant. La royauté espagnole a eu des torts envers lui et sa postérité. Elle avait fourni les moyens de la découverte du nouveau monde; elle entendait avoir le bénéfice de la découverte. Christophe Colomb et les siens réclamaient une part, la meilleure possible. On contesta, on lésina sur la quantité de reconnaissance due. Ce sont des misères qui n'ont pas lieu de surprendre.

Il y a cela, il n'y a pas autre chose. M. le comte Roselly de Lorgues a déjà publié une histoire de Christophe Colomb, — Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages, d'après des documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie, 2 vol. in-8° — qui en est à sa quatrième édition. Le volume qu'il vient de mettre au jour en est une sorte d'appendice et pourrait être intitulé : *Histoire de la réputation de Christophe Colomb.*

La réputation de Colomb, quoi qu'on dise, n'a cessé de grandir depuis qu'il est mort. Il a été l'objet de douze ou quinze poèmes épiques; nous en avons donné l'énumération dans notre introduction aux œuvres de Malfilâtre, qui en avait projeté un sous le titre de : *la Découverte du nouveau monde;* son nom est illustre, honoré, incontesté. On célébrera prochainement le centenaire de la découverte de l'Amérique. Elle ne porte pas le nom de Colomb, c'est un hasard. Le hasard règne. M. le comte Roselly de Lorgues se plaint de l'événement. Il n'y a pas à y revenir. Le réquisitoire qu'il formule contre les procédés de la cour d'Espagne envers Colomb ne fera pas plaisir à Madrid. Cependant l'Espagne d'aujourd'hui n'est guère responsable de ce qu'a fait la cour de Castille à la fin du XVe siècle. Il est toujours bon de savoir comment les choses se sont passées.

A côté du récit des faits, M. le comte Roselly de Lorgues introduit des considérations un peu étrangères au sujet. Les protestants auraient entrepris de confisquer Christophe Colomb; au moins essayent-ils de le rapetisser. Ils contestent à « l'amplificateur de la création » le sceau de « prédestination qui marque sa personne et ses actes; ils ne veulent pas qu'il soit « l'ambassadeur de Dieu ». L'auteur a déjà un *Satan contre Christophe Colomb*, dans lequel il se fait l'avocat d'office du « révélateur du globe ». Il réclame maintenant pour Colomb « la vénérabilité ». Si cet excellent Gagne n'était pas mort, il envierait ce langage : « Malheur à ceux par qui le scandale arrive »

dit l'Écriture. Il ést inutile de le prendre de si haut; mais le ton un peu béat de l'auteur de *l'Histoire posthume de Christophe Colomb* n'ajoutera pas au succès d'une œuvre dont malgré soi on estime le fond. L. D.

L'Opposition sous les Césars, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française. Un vol. in-16. 2e édition. Paris, Hachette, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

« Il n'y a jamais eu de gouvernement qui ait satisfait tout le monde. » C'est la première phrase du nouveau livre de l'érudit et spirituel professeur du Collège de France. Et il ajoute une distinction des gouvernements en deux catégories : ceux qui s'annoncent pour vivre avec l'opposition, ou mieux pour vivre d'elle, comme les Anglais, — c'est le chef-d'œuvre, cela ! — et ceux qui s'en irritent et recourent à la violence pour s'en débarrasser.

L'empire romain fut un de ces régimes maladroits, qui ne souffrent pas d'être contredits.

L'effort ingénieux de M. Boissier consiste à relever et à grouper les signes de cette opposition. Et avec ce talent merveilleux qui lui est personnel, il exhume toute la société romaine de l'empire, il la fait revivre et l'interroge. Il a le don, cet écrivain élégant, de ranimer ce qu'il touche de sa plume comme d'une baguette magique. Il dissimule sous une forme vive, spirituelle, une érudition aussi profonde que variée. Et, au bout de quelques instants de lecture, on se laisse aller à se croire le contemporain de ces morts d'il y a dix-huit cents ans.

Où se trouvaient les mécontents ? Eh! partout un peu. L'armée, les provinces, les municipes, Rome elle-même les recélait. Ceux à qui l'on refuse les faveurs, ceux à qui l'on en accorde, ceux surtout à qui on les retire, ne voilà-t-il pas toute une belle phalange d'opposants ! Quelle finesse d'analyse et quelle verve dans ce chapitre *l'Opposition des gens du monde!*

Et ce n'est pas seulement de l'esprit, c'est aussi de la vraie philosophie. Le caractère du pouvoir impérial, c'était d'être non pas illimité, mais mal limité. De là, cette incertitude des citoyens qui les fait se risquer trop ou trop peu. De là aussi, de la part du pouvoir, des secousses, et, pour ainsi dire, des sursauts qui déconcertent et ses amis, et ses ennemis. Aussi l'opposition ne s'exerce pas au grand jour et par un corps polique. Elle donne naissance aux hostilités de salon et à la littérature d'allusions. Les lectures publiques, les tragédies de Sénèque sont pleines de sous-entendus et d'ironies perfides. Puis la jeunesse des écoles, qui de droit naturel, est frondeuse et opposante ! Elle a pour guides les philosophes, dont l'opposition indirecte exerce une grande influence et aboutit à la politique d'abstention.

Un des épisodes les plus curieux de cette opposition sous les Césars, c'est l'exil d'Ovide. M. Boissier en fait l'objet de tout un chapitre d'un vif intéret.

Ce régime d'oppression indéterminée et intermittente engendre une vilaine espèce d'animaux nuisibles, les *Délateurs*. Naturellement, quand le gouvernement sent des résistances secrètes, il lui faut une police secrète. Il n'a pas la peine d'embaucher les policiers, ils s'offrent d'eux-mêmes. La lâcheté humaine ne fait jamais défaut, ni la cupidité.

Le livre de M. Boissier se termine par deux chapitres plus spécialement consacrés aux manifestations littéraires de l'opposition. Pétrone et son *Satyricon*, Lucain, Tacite, Juvénal, sont examinés d'une façon nouvelle, singulièrement attachante.

En résumé, M. Boissier tâche de montrer que cette opposition, qui fut bien un peu mesquine et bien impuissante, ne fut cependant pas inutile. Elle avertit les princes que l'opinion ne s'endort pas. Elle ne suffit pas à justifier les cruautés des empereurs; et l'on aime à la retrouver comme une protestation contre le servilisme. P. Z.

Henri IV en Gascogne (1553-1589). *Essai historique*, par CH. DE BATZ-TRENQUELLÉON. Ouvrage orné d'un portrait à l'eau-forte et du fac-similé d'une des lettres les plus célèbres de Henri IV. Un vol. in-4°. Paris, H. Oudin, 1885.

L'auteur a une raison toute personnelle de tenir pour de grande valeur et de grande importance cette lettre dont il nous donne un fac-similé. On a connu des gens, — ce n'est pas des collectionneurs que nous voulons parler, — qui se sont pris d'une belle passion pour tel ou tel « personnage » dont ils avaient eu l'heur d'acquérir un autographe; qui, de l'homme d'État ou de la comédienne, de l'écrivain ou du meurtrier, dont ils possédaient quelques lignes, n'ont plus voulu rien ignorer; et plusieurs ont été jusqu'à écrire et publier des études biographiques; plusieurs ont composé des volumes qu'ils ont fait éditer luxueusement et à leurs frais. Pour M. de Batz-Trenquelléon, il a presque reçu cette lettre d'un grand prince écrite il y a trois siècles ! Ne serait-ce point mal à lui de ne le pas considérer comme « une des plus célèbres » qu'ait écrites ce prince ? Et ce prince s'est assis sur le trône de France ! Mais « le roi de France tout entier ne s'était-il pas affirmé dans le roi de Navarre, à la sanction près des actes, pour laquelle lui firent si longtemps défaut la force et le pouvoir ? » Et M. de Batz-Trenquelléon, qui aime d'une violente amour le plus grand roi que nous ayons eu, a trouvé, pour le travail auquel il s'est appliqué, ce titre spirituellement incorrect : *Henri IV en Gascogne*.

Son travail — prenons un autre ton — n'est pas mauvais : mais point de vues générales, rien que les faits rapportés dans l'ordre où ils se sont produits. Les problèmes soulevés par la critique historique contemporaine ne sont pas abordés ; même à l'endroit de ces questions, pourtant intéressantes, un dédain franchement avoué, et, sur l'entrevue de Bayonne, sur la Saint-Barthélemy, par exemple, quelques lignes : les événements sont énoncés à leur date, rien de plus.

M. de Batz-Trenquelléon est catholique, il veut être tolérant. Henri IV n'a-t-il pas donné l'exemple de la tolérance, et n'a-t-il pas exprimé ses sentiments dans cette même lettre qui a été célébrée ?

« Monsieur de Batz, j'ai entendu avec plaisir les services que vous et M. de Roquelaure avez faits à ceux de la religion, et la sauveté que vous, particulièrement, avez donnée, dans votre château de Suberbies, à ceux de mon pays de Béarn, et aussi l'offre, que j'accepte pour ce temps, de votre dit château. De quoi je vous veux bien remercier et prier de croire que, *combien que soyez de ceux-là du pape, je n'avais, comme vous le cuidiez, méfiance de vous dessus ces choses. Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi, je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons.* »

Avouons que la lettre est importante, — et déclarons comme entre parenthèses, que celui qui l'écrivit est, en effet, une grande figure très digne d'admiration, — mais M. de Batz-Trenquelléon ne sait pas éprouver vraiment les sentiments de tolérance dont il voudrait faire montre.

A bien des égards, on pourrait le prendre pour un des contemporains du bon roi Henri; il comprend d'ailleurs l'histoire, et il l'écrit ainsi qu'on la comprenait et l'écrivait au XVIIe siècle.

F. G.

BEAUX-ARTS

Le Petit-Trianon. — *Histoire et description*, par GUSTAVE DESJARDINS. Un vol. de 470 pages, petit in-4°, illustré de deux héliochromies, par M. Dujardin, d'une eau-forte de M. Sadoux, de dix-neuf vues et plans, la plupart inédits, reproduits hors texte en héliogravures et de vingt-deux gravures dans le texte. Versailles, 1885. L. Bernard, éditeur. — Prix : 25 francs.

Il est d'un style charmant, ce bijou d'architecture, et situé dans un Éden, ce palais du Petit-Trianon, œuvre de Gabriel. Sous les épais ombrages des plantations indigènes et des arbres amenés à grands frais des plus lointaines contrées, des ruisseaux y traînaient mollement leurs eaux paresseuses. Le miroir des lacs reflétait, avec des pans d'azur, parmi les feuilles tombées, les blanches colonnes d'un temple païen et son Cupidon de marbre; les créneaux d'une tour baptisée du nom célébré par la chanson de Marlborough; des ponts verdis par les mousses visqueuses agglutinées dans l'ombre humide des arches de pierre; les poutrelles des galeries de bois suspendues au flanc des fermes; les murs de brique, les étroites fenêtres et leurs vitraux en culs-de-bouteille emmaillés de plomb, les escaliers chancelants et les toits de chaume d'un hameau de fantaisie; le presbytère, le moulin, la meunerie, la maison du jardinier, la laiterie avec ses tables de marbre poli et ses écuelles de Sèvres; le boudoir, la maison du billard, le salon de musique, avec son clavecin où Mozart enfant composa peut-être et joua certainement les variations sur *Ah! vous dirai-je, maman?* sur *la Marche des mariages samnites* et *le Menuet* de M. Dupont.

L'aimable hameau! Watteau eût pris joie à y promener ses Accordées de village au son des tambourins, des fifres, des musettes, des vielles et des violons enrubannés, à planter ses Mais, à grouper ses tirs à l'arc sur la pente gazonnée de ces pelouses, à faire asseoir ses conversations galantes dans ses clairières, à jeter dans le vert des îles des tons éclatants des satins rayés, des éventails, des toques, des manteaux vénitiens, ses dialogues à l'oreille, ses sérénades, ses jupes froissées, ses coquetteries et ses baisers.

C'est de ce séjour ravissant et de grâce toute française que M. Gustave Desjardins vient de retracer l'histoire, rédigée d'après des renseignements, la plupart inédits, trouvés aux Archives nationales et dans les archives de Seine-et-Oise. Toutes les transformations que la fantaisie de Louis XV d'abord, puis de Marie-Antoinette ont fait subir à leur résidence de prédilection se peuvent suivre en ce très beau volume illustré à profusion. Le livre se divise en trois parties : le Jardin français, le Jardin anglais, le Hameau, et se complète par un Appendice chargé de documents. Malgré cet appareil didactique, ces pages conservent l'écho des rires cristallins des jeunes femmes aux petites dents blanches, aux lèvres fraîches toutes barbouillées de laitage, qui devaient mordre un jour à l'ignoble panier d'échafaud où rouleraient leurs belles têtes décollées.

E. C.

Le Bulletin des beaux-arts. — *Répertoire des artistes français*, paraissant le 15 de chaque mois par livraison de seize pages, grand in-8°, ornées de lettres, fleurons, culs-de-lampe, accompagnées de dessins dans le texte et d'une gravure hors texte. Années 1883-84, 1884-85. Paris, Fabre, éditeur.

Exclusivement consacrée aux artistes français, cette nouvelle publication périodique s'efforce de faire mieux connaître et apprécier le talent fécond de nos chers maîtres, non seulement en mettant sous les yeux du lecteur leurs biographies et la reproduction aussi fidèle que possible de quelqu'un de leurs ouvrages, mais encore en publiant le catalogue descriptif et complet de leur œuvre. On trouve ainsi dans *le Bulletin des beaux-arts* le catalogue des œuvres de Léonard Gautier, de Prud'hon, de Boucher, de Watteau, d'A.-F. Sergent, de Mène, de Th. Chassériau.

Mais parallèlement aux documents sur l'art du passé, *le Bulletin* fait également une part légitime à l'art contemporain. Il suit le mouvement des expositions et des ventes et accorde une attention toute particulière aux « dames artistes » dont il publie la longue liste avec l'indication de leurs envois aux Salons. En outre, sous la rubrique « l'Intermédiaire », il s'établit entre les abonnés du journal un échange de communications intéressantes ; malheureusement, comme dans toutes les correspondances de la même nature, le nombre des demandes dépasse de beaucoup celui des réponses. E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

Expédition du « Rodgers » à la recherche de « la Jeannette », et retour de l'auteur par la Sibérie, par WILLIAM H. GILDER, membre de l'expédition, correspondant du *New-York Herald*, traduit de l'anglais par J. WEST, capitaine de frégate en retraite. Ouvrage orné de gravures et d'une carte. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1885. Un vol. in-18.

On sait l'histoire tragique de *la Jeannette* et de son équipage, morts et survivants. On connaît moins les péripéties par où eurent à passer les hommes intrépides qui allèrent à sa recherche sur le *Rodgers*, et qui furent du moins assez heureux pour arracher à ce navrant naufrage plusieurs épaves humaines. C'est le récit de cette expédition que la maison Plon publie dans la traduction française de M. J. WEST, lequel, malgré son nom d'outre-mer, écrit assez agréablement notre langue et a fait ici de fort bonne besogne. La seconde partie de la relation, où l'auteur raconte son retour par la Sibérie, n'a pas l'âpre intérêt de la première, mais contient quantité de remarques curieuses et d'anecdotes piquantes qui font qu'on la lit avec plaisir et profit.

Des figures assez bien exécutées et en nombre relativement considérable donnent à ce volume un attrait de plus. B.-H. G.

La France transatlantique. Le Canada, par SYLVA CLAPIN, rédacteur au *Monde* de Montréal (Canada). Ouvrage enrichi de gravures et d'une carte. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

On sait qu'une grande partie du Canada, colonisée jadis par la France, est restée française, de langue, de mœurs et de cœur. M. Clapin, rédacteur d'un journal *français* de Montréal, calcula que, dans un siècle, la race française comptera quarante millions de membres et occupera un immense territoire, au moins trois fois aussi grand que la France. Il y appelle l'émigration française, et, en effet, s'il y a des Français qui émigrent, je ne vois pas de pays qu'ils doivent préférer au Canada. Ils y retrouveront des compatriotes qui, sur ce sol lointain, ont gardé purs tous les caractères de la race et qui en sont fiers et jaloux. Ils auront échangé la France d'Europe pour la France américaine, et, tout en travaillant à leur bien-être et à leur fortune, dans ce pays ouvert à toutes les initiatives et où l'esprit d'entreprise a le champ le plus vaste et le plus fécond, ils seront soutenus et fortifiés par la conscience. Qu'ils augmentent autant qu'il est en eux l'influence française, dans la partie du monde même qu'une autre race semble avoir conquise sans partage possible.

Le livre de M. Sylva Clapin, rempli de détails curieux et alertement écrit, contribuera à attirer l'attention sur cette France d'outre-mer dont l'existence et le besoin d'indépendance s'affirment aujourd'hui même, imprudemment, je le crains, mais de facon à ce que nul ne les révoque en doute. B.-H. G.

De Paris au Tonkin, par PAUL BOURDE. Un vol. in-18 jésus. Calmann Lévy, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Paul Bourde sera longtemps d'actualité : les événements l'ont, pour ainsi dire, consacré. La valeur des observations du correspondant du *Temps* a pour premier garant ce fait que la commission de la Chambre des députés chargée de l'enquête sur le Tonkin, au mois de novembre 1884, appela M. Paul Bourde, pour s'éclairer de son témoignage.

Le plus souvent, quand un explorateur nous vient dire : c'est comme ceci, ou comme cela, nous sommes bien obligés de nous confier à lui ; c'est plus simple que d'y aller voir. Or, sans mettre en doute la sincérité des voyageurs, on peut parfois se demander : « A-t-il bien vu ? a-t-il séjourné assez longtemps, s'est-il introduit suffisamment dans la vie ordinaire des peuples dont il parle ? Ne les a-t-il pas vus à la façon d'un homme en visite, devant qui, par cela seul qu'il est étranger, on prend des attitudes, des poses, un langage de circonstances ? »

Avec M. Paul Bourde nous sommes quitte de ce

souci. Ce qu'il conte est vrai, ce qu'il dépeint est réel. Son livre est donc documentaire : climat et régime du pays, mœurs et tendances du peuple, types des êtres, aspect des choses, il a bien vu.

Le lecteur peut, par conséquent, lui accorder sa confiance, et il s'agit pour nous d'examiner le livre en tant qu'œuvre écrite. M. Paul Bourde a voulu mieux faire que de publier un carnet de notes, renseignements et impressions. Il est artiste, il aime écrire, il est impressionnable et sagace; les spectacles de la nature frappent leur image en son esprit comme sur une plaque photographique; les phénomènes de pensée des individus, leur constitution psychologique intriguent sa curiosité et surexcitent sa réflexion. Il a déjà prouvé ces qualités très personnelles dans un roman remarquable, *la Fin du vieux temps*. Nous les retrouvons sous une autre forme dans les correspondances envoyées du Tonkin pendant l'année 1884.

C'est surtout par le pittoresque que ce livre est attachant. Écrit sous l'influence immédiate des tableaux, il en porte la couleur. L'auteur nous transmet par le style la sensation qu'il éprouve. Toutefois il est étrange que, parmi ces pages écrites le plus souvent sur le genou ou sur un coin de table, pendant l'expédition, un certain nombre revêtent une sorte d'apprêt littéraire : on suppose ces correspondances plutôt brouillonnées que composées, une grande partie de leur charme provient précisément de cette spontanéité alerte. Et l'on est un peu étonné de rencontrer de la recherche, d'apercevoir un effort, consciencieux sans doute, mais, avouons-le, fatigant. J'imagine que, çà et là, M. Paul Bourde, désireux du curieux, a distribué des retouches à son premier jet. Le premier jet devait être bien.

Les derniers chapitres du livre ont une portée plus haute que la simple description des lieux ou le récit des marches, des combats, ou même que l'analyse des caractères : c'est la synthèse de tout cela. M. Paul Bourde y envisage l'avenir de la colonie du Tonkin; il calcule, en homme de savoir et avec la netteté d'un esprit politique, les chances et les conditions du succès. Ces pages ont frappé les lecteurs attentifs dès leur première publication. Les événements les ont déjà confirmés. Espérons que les sages idées exprimées par un intelligent et sincère patriote seront méditées par ceux à qui incombe la lourde tâche d'empêcher la France de se ruiner au Tonkin, au lieu d'y trouver la fortune qu'elle y cherchait. PZ.

Le Caucase et la Perse, par E. Orsolle. Un vol. in-18. Plon et Nourrit, éditeurs. Paris, 1885. — Prix : 4 francs.

Le livre de M. Orsolle ressemble pour la forme à la plupart des récits de voyage; j'entends des récits sérieux de voyages réels. Il n'y faut espérer ni fantaisie ni anecdotes. L'auteur a parcouru le pays pour s'instruire, c'est pour notre instruction plus que pour notre agrément qu'il s'est donné la peine d'écrire ses observations. Reconnaissons qu'il a atteint son but: sa relation est fort instructive, il nous présente un géographe exacte et pittoresque de l'Iran, ce vaste empire trois fois grand comme la France et cinq fois moins peuplé.

M. Orsolle ne s'est pas borné à exposer des notions précises concernant la population, les productions, les forces, les revenus, l'administration de la Perse. En traits vifs autant que nets il a dessiné la physionomie des gens et des villes, et il nous fait pénétrer assez avant dans les mœurs particulières des peuples qu'il a visités. De sorte que cet argument qui ne semblait pas lui tenir à cœur, il l'a cependant répandu dans son ouvrage. De curieux détails se rencontrent qui reposent l'esprit en voyage à travers ces contrées orientales.

Une carte comprenant toute la Turquie d'Asie et la Perse, et une autre représentant les ruines d'Afni ornent le volume et permettent de suivre le voyageur dans ses pérégrinations. PZ.

Le Japon. — *Histoire et religion*, par I. Eggermont, premier secrétaire de la légation de Belgique à Paris. Un vol. in-12 de 156 pages avec une nouvelle carte du Japon. Paris, 1885. Ch. Delagrave. — Prix : 3 fr. 50.

L'intérêt de ces très petits volumes — qui vient heureusement s'ajouter aux innombrables publications dont le Japon a été l'objet depuis vingt ans — tient à ce qu'il a été écrit de première main. M. Eggermont, qui a résidé au Japon, a compulsé et recueilli un grand nombre de textes originaux, fréquenté, interrogé les lettrés, et, de la sorte, a réussi à grouper logiquement les époques principales de l'histoire politique et religieuse du pays. Pour qui se souvient de la chronologie fantaisiste que le rédacteur japonais d'une publication officielle sur l'Exposition universelle de 1878 avait introduite dans son œuvre, le volume de M. Eggermont sera le bienvenu, car il replace enfin dans une lumière normale la longue épopée des dynasties japonaises. C'est en cela que le livre est neuf, car sur la question religieuse, sur les phases du Shintoïsme et du Bouddhisme, comme sur le scepticisme actuel des classes supérieures au Japon, il confirme seulement ce que déjà les historiens antérieurs nous avaient appris. E. C.

Les Polynésiens, *leur origine, leurs migrations et leur langage*, par les docteurs A. Lesson et Ludovic Martinet, membres de la Société d'anthropologie. 4 gros vol. in-8° avec cartes. Paris, Ernest Leroux, 1884.

Le fonds de ce volumineux ouvrage est fourni par les recherches et observations du docteur Lesson, ancien médecin en chef des établissements français en Océanie; les plus anciennes remontent à 1827, les plus récentes à 1850, date où ce médecin quitta définitivement l'Océanie. M. Lesson a donc pu étudier les habitants d'un grand nombre d'îles peu d'années après l'occupation européenne et prendre des informations de toutes sortes que l'on ne pourra plus se

procurer ni dans le présent ni dans l'avenir, car les populations polynésiennes disparaissent à vue d'œil et leurs mœurs ainsi que leurs légendes sont déjà mêlées d'éléments européens dont il est impossible de faire la séparation.

L'ouvrage de MM. Lesson et Martinet abonde en renseignements qui seront très utiles aux futurs historiens de l'humanité et, à ce titre, il est très précieux et doit avoir sa place dans les grandes bibliothèques. Les auteurs et l'éditeur méritent de grands éloges pour l'avoir mené à bonne fin. La lecture en est d'ailleurs pénible; ce n'est pas un livre à lire, mais plutôt un recueil de matériaux.

On enseigne ordinairement que la population des îles polynésiennes a une origine asiatique et spécialement malaise. Cette opinion, dont M. de Quatrefages s'est constitué le principal défenseur, ne repose que sur des observations légères et incomplètes, ainsi que sur le désir d'affirmer l'unicité des races humaines. MM. Lesson et Martinet établissent, au contraire, de la manière la plus concluante que les Polynésiens forment une race parfaitement distincte et autochtone et que leur origine est un point situé dans la Nouvelle-Zélande (ou dans un continent disparu dont la Nouvelle-Zélande faisait partie). Par race autochtone, il ne faut pas entendre, dans l'état actuel de la science, une race qui a réellement pris naissance au lieu qu'elle occupe, mais une race qui en a l'apparence, c'est-à-dire qui occupe ce lieu depuis une époque géologique ancienne et indéterminée et qui a été séparée du reste de l'humanité longtemps avant les temps historiques.

Aux points de vue de la faune et de la flore, la Nouvelle-Zélande est incontestablement un centre de création. La plupart de ses végétaux et de ses animaux n'existaient sur aucun continent avant sa découverte, et, si l'on excepte le chien et le rat, elle était totalement privée des mammifères et des végétaux des trois continents. Elle a donc été séparée des continents avant l'époque géologique actuelle, et il n'y a aucune bonne raison pour refuser d'admettre qu'elle a été, au même sens, un centre de création aussi pour l'espèce humaine.

Les îles de la Polynésie sont comprises dans un immense triangle dont les sommets sont les Sandwich, l'île de Pâques et la Nouvelle-Zélande; elles sont habitées par une race très peu mélangée, identique à celle des Maoris de la Nouvelle-Zélande, et il paraît que c'est à tort que quelques voyageurs ont cru y voir deux races, l'une plus noire que l'autre. Tous les peuples de ces îles ont la même langue, laquelle ne ressemble à aucune langue d'Europe ni d'Amérique et se trouve au maximum de pureté dans la Nouvelle-Zélande; enfin, ils ont tous la même religion et les mêmes pratiques de tatouage. Ajoutons que dans leurs légendes religieuses se rencontrent des analogies avec les plus anciennes religions de l'Asie et de l'Afrique sans que l'on puisse dire si ces dogmes y ont été apportés depuis quelques milliers d'années par des immigrants volontaires ou involontaires, ou s'ils sont aussi autochtones. Nous regrettons de ne trouver dans le présent ouvrage aucun renseignement sur les connaissances astronomiques des Polynésiens, leur manière de grouper les étoiles en constellations, leur manière de compter le temps, etc., choses qui donnent de très précieuses indications sur les origines de la civilisation chez les peuples. D^r L.

Trente-deux ans à travers l'Islam par Léon Roches. Tome second. Mission à la Mecque. Le maréchal Bugeaud en Afrique.

On se souvient de l'intérêt avec lequel fut accueilli l'an dernier le premier volume de cet ouvrage. L'auteur, ancien secrétaire et ami d'Abd-el-Kader, y racontait les débuts de sa vie aventureuse, ses amours si poétiques avec la belle Khadidja et son hardi séjour sous le costume musulman dans la smala de l'émir.

Aujourd'hui le second volume nous conduit à la Mecque où M. Roches avait une mission diplomatique importante à remplir près du chérif de la ville sainte. Ce fut encore là une véritable aventure dont la témérité faillit être fatale à l'ancien secrétaire d'Abd-el-Kader qui, malgré sa parfaite connaissance de la langue et des usages arabes, échappa avec peine à une mort terrible. Il ne faut pas chercher dans ce récit de voyage des renseignements scientifiques sur l'ethnographie et la géologie des régions parcourues, car l'auteur est, avant tout, un homme politique et non un savant; mais combien sont justes ses appréciations sur les choses et les hommes d'Afrique et quels souvenirs intéressants il nous apporte dans la seconde partie de son livre sur le maréchal Bugeaud et ses brillantes opérations !

M. Roches raconte que le maréchal le mit, un jour, au service de deux députés fraîchement débarqués à Alger pour les initier aux affaires indigènes sur lesquelles, dit l'auteur, ils n'avaient pas des idées parfaitement justes. — Mais n'oublions pas que la scène se passe en 1843, c'est donc de l'histoire ancienne, car les choses ont bien changé depuis! — L'enseignement fut profitable, ajoute l'auteur, car (je cite textuellement) « lorsque de retour à Paris ils entendaient nos philanthropes conseiller de remplacer en Algérie le gouvernement militaire par le gouvernement civil et l'action de la force par l'emploi des moyens de douceur et de persuasion, ils défendaient éloquemment à la tribune et dans les salons le système du maréchal Bugeaud, qu'on peut exprimer en peu de mots : « Justice et clémence appuyées sur la force. »

N'avais-je pas raison de dire que c'était de l'histoire ancienne !

Et maintenant fermons le livre et méditons cette phrase qu'écrivait, en 1872, à M. Roches un chef indigène en parlant de l'assimilation des musulmans de l'Algérie aux Français : *C'est regarder les choses avec l'œil du désir et non avec l'œil de la réalité.*

Une petite critique en terminant. Comment se fait-il qu'un arabisant aussi distingué que M. Roches écrive *touâreg* avec un *s*, alors qu'il sait fort bien que ce mot est le pluriel de *targui?* Je me permets de signaler cette erreur pour la seconde édition du livre qui, j'en suis certain, ne se fera pas attendre. L. R.

Du langage et de la musique, par S. Stricker, professeur à l'Université de Vienne. Ouvrage traduit de l'allemand, par Frédéric Scwieland. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Penser, c'est parler intérieurement. Le phénomène a été signalé ; M. Victor Egger en donna, il y a tantôt cinq ans, une savante analyse ; M. Stricker en donne une autre aujourd'hui.

Les deux études, la première, celle du philosophe, et la seconde, celle du physiologiste allemand, ne se contredisent pas l'une l'autre.

Une idée nous traverse le cerveau, nul mouvement des organes vocaux ne se produit, et nous croyons prononcer pourtant ; nous entendons la parole qui exprime l'idée ; nous sentons une résonnance dans la tête, nous devinons des mouvements du larynx et de l'appareil articulatoire. Nous ne sommes pas le jouet d'une illusion.

La diversité des mouvements fait la diversité des sons ; que l'on émette différents sons, on distinguera, pour peu que l'on prête attention, des mouvements différents ; on prononce A autrement qu'on ne prononce E, et B autrement que D. Comme à la prononciation de chaque voyelle, de chaque consonne, correspond un mouvement spécial, « à la représentation de chaque son oral, dit proprement l'auteur, se rattache inséparablement un sentiment plus ou moins distinct dans les organes articulatoires ». Il ajoute : « Ces sentiments ont leur siège dans les muscles. »

Il en est des représentations de mots ainsi que des représentations de sons.

L'on entend prononcer le mot « cheval », on imagine l'animal dénommé ; si plus tard on pense à cet animal, la représentation du mot n'est-elle pas le rappel de l'impression auditive ? n'implique-t-elle pas l'image vituelle ? non ; la représentation *peut* être accompagnée d'une image auditive, d'une image visuelle, mais elle n'est rien *nécessairement* que le sentiment d'un mouvement, et « les idées pures de mots proviennent des régions motrices de l'écorce cérébrale ».

Sur la compréhension des mots et la compréhension de l'écriture, sur la faculté de se représenter deux mots à la fois, sur l'aphasie et la surdité, sur la localisation du siège de la parole, M. Stricker a écrit des pages du plus grand intérêt. Il a relaté des faits, il a émis des hypothèses ; mais il n'a pas manqué de faire lui-même le départ entre les explications qu'il propose, celles-ci méritant d'être acceptées définitivement, celles-là étant encore à vérifier.

Ce qu'il a dit de la musique ne l'a pas satisfait, il l'avoue. Il reste en défiance, des pianistes lui ayant assuré que ce n'était point « au larynx qu'ils sentaient quelque chose quand ils pensaient à de la musique, mais qu'ils éprouvaient un sentiment distinct aux oreilles ».

Cet ouvrage de M. Stricker et celui de M. Meyer sur les *organes de la voix* sont travaux considérables.

F. G.

Les Maladies de la personnalité, par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

« L'individu psychique, affirme M. Ribot, n'est rien que l'expression de l'organisme, et la personnalité n'est que la forme la plus haute de l'individualité. » Ces deux affirmations ne sont pas nouvelles; souvent émises, elles ont été souvent contestées ; on les contestera encore, et le débat entre vitalistes et animistes n'est pas près d'être clos.

« C'est l'organisme, lisons-nous, l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême, qui est la personnalité réelle, contenant en lui les restes de tout ce que nous avons été, les possibilités de tout ce que nous serons. Le caractère individuel est inscrit là avec ses aptitudes actives et passives, ses sympathies et antipathies, son génie, son talent ou sa sottise, ses vertus et ses vices, sa torpeur ou son activité. Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu auprès de ce qui reste enseveli, quoique agissant. La personnalité consciente n'est jamais qu'une faible partie de la personnalité physique. » On abuse étrangement, à notre époque, de ces expressions : le conscient et l'inconscient ; parfois l'inconscient, c'est l'inconnaissable, et parfois, c'est seulement le connaissable, encore inconnu. Mais, de quelque façon qu'il entende l'inconscient, fidèle à la méthode objective, qui serait la méthode de la science, — on ne dit plus : des sciences, — M. Ribot argumentant sur des données physiologiques n'a pu fournir des conclusions dépassant en portée ces données elles-mêmes. « L'unité du moi est un problème biologique. » Non ; parce que, toutefois, les observations et les hypothèses des biologistes ne sont pas indifférentes au philosophe, le philosophe peut goûter, après l'étude des *maladies de la mémoire* et celle des *maladies de la volonté*, l'étude de ces troubles organiques, affectifs, intellectuels qui infirment plus ou moins la personnalité. « La théorie soutenue (en cette étude-là), matérialiste dans la forme, peut s'adapter à une métaphysique quelconque. Nous essayons de réduire la personnalité consciente à ses conditions *immédiates*, — l'organisme. Quant aux con-

ditions dernières de ces états, nous n'avons rien à dire ici, et chacun est libre de les concevoir à sa guise. » Cela est dit très justement.

Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques, par CH. RENOUVIER. Tome Ier. Un vol. gr. in-8°. Paris, au bureau de la *Critique philosophique ;* 1885. — Prix : 8 fr.

Pour Hegel, la philosophie était un tout organique, et les systèmes successivement proposés étaient des moments de la découverte progressive de la pensée par elle-même. « Dès l'époque la plus ancienne, dit M. Renouvier, où les hommes ont appliqué l'effort d'une réflexion personnelle à l'intelligence du monde, à la recherche des choses premières ou cachées, il s'est produit des vues absolument divergentes, des affirmations mutuellement contradictoires ; il s'est formé des écoles et des sectes dont les unes soutenaient ce que les autres contestaient, et *vice versa.* »

Le chef de l'école néo-kantienne veut décrire et classer les doctrines d'après les oppositions, mais quelle opposition présenter d'abord ? « La plus anciennement manifestée entre toutes, si elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans toute sa force, doit avoir évidemment beaucoup d'importance ; mais celles qui se sont dégagées progressivement peuvent présenter encore plus d'intérêt quand elles se rapportent à un usage plus avancé de la réflexion, et surtout de la réflexion dans le domaine moral. Enfin, la dernière venue peut offrir cet avantage de concerner la méthode même de la connaissance à la suite d'une investigation spéciale. » De fait, il détermine et range ainsi les principales oppositions : *la chose et l'idée, l'infini et le fini, l'évolution et la création, la nécessité et la liberté, le bonheur et le devoir, l'évidence et la croyance.*

Dans le tome Ier, le seul qui ait été encore publié, sont étudiées les cinq premières oppositions.

Ces études, avec celle qui suivra et se rapportera surtout à la méthode, constituent, à proprement parler, une histoire des plus complètes de la philosophie. Refaite par un penseur d'une aussi grande puissance, un maître aussi érudit qu'est M. Renouvier, cette histoire ne saurait manquer de faire autorité. F. G.

De l'honneur. *Réflexions d'un prisonnier,* par HENRI SAVATIER, docteur en droit. Un vol. in-12. Paris, H. Oudin, 1885.

Beaucoup de ces réflexions font sourire : l'auteur prétend — c'est là, pour lui, un thème à méditations — qu'admettre la liberté de conscience, que faire profession de libéralisme, c'est se refuser à éprouver le sentiment de l'honneur. « L'un des caractères de l'abaissement actuel, dit-il précisément à un certain endroit, est qu'il paraît voulu et comme le résultat d'un calcul ; les institutions y tendent, il est le programme d'un parti. » — Qu'on lise : du parti républicain !

Les autres réflexions ne sont que banales !

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Fédéralisme ou Césarisme. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885.

Le dernier chapitre de ce petit volume est intitulé : *Réponse aux objections ;* il débute ainsi :

Un lecteur. — J'ai lu votre livre, il donne à penser... Nous ouvrons une parenthèse ; c'est pour faire cette remarque : le lecteur que l'auteur inconnu se plaît à faire parler ne pouvait juger le livre qu'avec indulgence ; la vérité est que le livre renferme seulement des banalités ; que le jugement porté sur le caractère des Français, sur leurs mœurs et leurs aptitudes politiques a été émis plus de cent fois ; que sur ces appréciations, les unes justes, mais incomplètes, les autres fausses absolument, sont fondées, au mépris de toute logique, les inductions les plus arbitraires ; la forme sentencieuse sous laquelle sont formulées les diverses propositions ne peut faire illusion qu'à ceux qui n'ont jamais médité, et qui, satisfaits ou mécontents, ont emprunté leurs raisons d'aimer ou de détester tel ou tel régime dans les journaux à cinq ou dix centimes. Nous reprenons notre citation : ... il donne à penser, mais jamais je ne partagerai vos idées. Je ne veux pas du fédéralisme et j'ai horreur du césarisme.

L'auteur. — Eh bien, accommodez-vous du régime actuel.

Un lecteur. — Je n'en veux pas davantage.

L'auteur. — Qu'est-ce que vous voulez alors ?

Un lecteur. — Une république raisonnable.

L'auteur. — Qu'est-ce que cela veut dire : une république raisonnable ? Une république raisonnable ne peut être qu'une république gouvernée par des hommes raisonnables, et si les hommes deviennent mauvais, la chose devient mauvaise elle-même. Alors comment sortez-vous de la difficulté ? Il vous faut un régime politique qui vous protège contre les gens insensés qui pourraient mettre tous la main sur le pouvoir. Êtes-vous dans cet état présentement ?

Ne poursuivons pas plus loin. Le régime parlemen-

taire, au dire de l'auteur, est peut-être régime excellent dans le pays où il existe une véritable aristocratie, dans les pays monarchiques; mais il ne saurait coexister avec l'exercice, pour tous, du droit de suffrage. Voilà qui n'est pas même spécieux. Il ajoute, on l'a vu : une république parlementaire ne peut être raisonnable qu'avec des hommes raisonnables, et ni électeurs ni élus ne possèdent la raison qu'il faudrait; toujours ils seront déraisonnables. Soit, feignons d'admettre cela ; une première question, alors : le fédéralisme est-il organisation politique qui se puisse passer de la sagesse individuelle ? L'auteur, que l'on peut croire un disciple de M. de Cassagnac plutôt qu'un élève de M. Andrieux, ne tient guère au fédéralisme ; « j'ai toujours professé qu'un despotisme de génie serait l'idéal des gouvernements. » Et il appelle l'avènement du « bon despote ». Le césarisme, le césarisme d'un « bon » César, est « le régime politique capable de *me* protéger contre les gens *insensés* qui pourraient mettre la main sur le pouvoir ». Mais — c'est notre deuxième question — qui défendra au « bon » César, s'il devient *insensé* (on peut supposer cela), qui lui défendra d'user du pouvoir en *insensé?*

Nous nous faisons un devoir de respecter toutes les opinions, d'applaudir au talent, quelque emploi qu'on en fasse; c'est notre droit de signaler les fautes de logique.

La paix publique selon la logique et l'histoire, par H. de Faviers. Un vol. in-12. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

« Les principes généraux sur lesquels s'appuie la paix publique », principes qui, pendant de longs siècles, n'ont pas été méconnus en notre pays, sont les principes d'*autorité* et de *liberté ;* ils ne sont pas la négation l'un de l'autre, quoi qu'on ait prétendu ; le premier est sauvegardé par la monarchie, le second, par le concours apporté par le peuple à l'action royale.

Voilà la thèse soutenue par l'auteur.

Il invoque la logique, et, dans la première partie de son livre, il analyse plus qu'il ne critique, ou discute, les diverses théories politiques qui ont été émises jusqu'à nos jours. Encore le mot analyser n'est-il pas tout à fait juste ; il rappelle seulement, d'entre les points des doctrines professées, ceux qui touchent à ce qu'on a nommé le droit divin et le droit populaire; puis il fait acte d'adhésion ou de rejet suivant que ces droits ont été, ou non, entendus comme il les entend lui-même. Il cite les sages de la Chine, et Platon, et Aristote, et Cicéron ; il dit ce que souhaitait Jésus, qu'on respectât les puissances établies ; il regarde aux affirmations de saint Augustin et de saint Thomas ; il résume en partie les idées avouées et secrètes de Machiavel ; il passe ensuite aux ouvrages de Bodin, de Bellarmin et de Suarez, de Grotius, de Hobbes, de Bossuet, de Locke, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, et après avoir présenté, les opposant l'une à l'autre, les deux *déclarations* de 89 et de 93, il parle de Kant, enfin de Maistre et de Bonald. Son histoire de la philosophie politique est sans intérêt; on la peut négliger.

Rapportons la conclusion de cette première partie de son livre. « Aujourd'hui, plus que jamais, il faut se méfier des théories politiques excessives et exclusives, surtout lorsqu'elles semblent cacher une arrière-pensée ou un intérêt. » — Une arrière-pensée ! N'est-ce pas le cas de notre écrivain? Avant de rechercher aucun principe, il était déjà sceptique et partisan d'un *juste milieu.* — Mais il ajoute : « Ne montrer dans la formation du pouvoir que l'élément divin d'où il émane, et méconnaître ou atténuer le concours naturel que les hommes lui apportent en le constituant serait, aux yeux de beaucoup, travailler secrètement au retour du régime discrédité de la théocratie. D'autre part, qu'on le déplore ou non, l'absolutisme a désormais fait son temps ; et comme la seule autorité nécessairement irresponsable autant qu'irréductible est celle du père sur l'enfant, — ce que nous contestons, nous, — si l'on essayait de paterniser la souveraineté dans l'espoir d'accroître son prestige, on n'obtiendrait pour elle d'autre résultat que de mettre en suspicion et de la rendre impopulaire. Enfin, la prédominance de la richesse et de la force, la prééminence du talent, même du génie, contribuent à frayer la route du pouvoir; mais elles ne le confèrent ni ne le consacrent... Qu'est-ce donc que la souveraineté ?... Nous avons naturellement besoin d'être gouvernés, c'est-à-dire protégés, aussi bien que nourris et entretenus. Ce commun besoin occasionne le pouvoir public, qui tire d'en haut sa force morale, d'ici-bas sa force active, et se détermine par la volonté publique, expresse ou tacite, selon les diverses conditions des temps, des lieux et des milieux. » Et l'auteur pense avoir pu combattre en toute logique les doctrines du Contrat social et de la Révolution !

Dans la seconde partie, invoquant l'histoire, notre histoire, il s'applique surtout à montrer comment s'est exercé le droit héréditaire. Pour lui, trois dynasties seulement. Les Valois et les Bourbons sont des Capétiens. Le duc d'Anjou a pu renoncer à ses droits, et le comte de Paris est l'héritier du trône. Qu'il soit rappelé et la paix publique sera assurée.

M. de Faviers, qui tient pour le mandat conféré par l'électeur à l'élu, n'est pas sans préférer l'action des anciens États à l'élection des parlements sous les monarchies constitutionnelles. C'est bien de la monarchie traditionnelle qu'il demande et conseille la restauration.

F. G.

O. Claveau. — *Les organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage*, par G.-H. de Meyer, professeur d'anatomie à l'Université de Zurich. — Traduit et précédé d'une *introduction sur l'enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. Claveau. Paris, Félix Alcan. Un vol. in-8°. (*Biblioth. scientif. internationale*). Cinquante et une fig. dans le texte.

Pendant que nous préparions notre édition, appelée à paraître prochainement, du *Bourgeois gentilhomme*, et que nous étudiions, avec le maître de philosophie, la leçon qu'il donne à M. Jourdain pour la prononciation des voyelles et de quelques consonnes, une annonce, dans un journal, nous a fait connaître un ouvrage de M. de Meyer, traduit par M. Claveau, sur *les Organes de la parole et leur emploi dans la formation des sons*. — C'est avec un vif intérêt que nous l'avons lu, et que nous avons pu comparer au texte de Molière certains passages du savant ouvrage du professeur d'anatomie de Zurich : nous avons eu grand plaisir à constater que M. de Meyer n'avait fait, sur les points communs à lui, à l'abbé de Cordemoy, et à Molière qui a suivi ce dernier guide, que constater scientifiquement ce que Cordemoy et Molière avaient professé en se référant à la pratique.

Le but de M. de Meyer et de son traducteur n'est pas contenu dans les limites restreintes de notre curiosité. Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à la question au point de vue de la science pure, ce qui les a guidés surtout, c'est la pensée des services qu'ils pouvaient rendre à l'enseignement des sourds-muets par la méthode orale pure, méthode qui permet à ces êtres disgraciés de lire notre parole sur nos lèvres et de nous répondre aussi par la parole.

Sans doute ce n'est pas pour eux que le livre de M. de Meyer a été écrit, que tant de recherches anatomiques ont été faites, qu'une analyse si minutieuse de la formation des sons a été tentée, et tentée avec succès ; mais leurs professeurs devront s'assimiler cette savante étude, et leurs élèves y gagneront un enseignement qui, plus raisonné et plus méthodique, aura des résultats d'autant plus rapides.

On n'attend pas de nous que nous présentions un résumé complet d'un ouvrage aussi spécial que celui de M. de Meyer; nous nous bornerons à en indiquer les grandes lignes.

Après une introduction où M. O. Claveau retrace l'histoire de l'art qui apprend à faire parler les muets, et une courte préface où l'auteur expose l'objet de son travail, nous abordons le livre lui-même. Il se divise en deux parties : dans la première, l'auteur examine la structure des appareils employés pour la formation du son ; dans la seconde, il s'attache à montrer comment les appareils servent à produire les sons habituellement employés par la parole. — La première partie, formée du premier livre, étudie la production du courant d'air et présente une vue d'ensemble des voies aériennes, puis le larynx et ses éléments, le pharynx, la cavité nasale, la cavité buccale, le mouvement des mâchoires, les lèvres, la langue, le voile du palais, etc. ; la seconde partie comprend deux livres : le premier est consacré aux organes de la parole dans leurs rapports avec la formation des sons ; le second, à la formation des sons articulés : c'est là que l'auteur passe en revue les voyelles, les diphtongues, les voyelles nasales, puis les consonnes, parmi lesquelles il distingue les labiales, les dentales, les gutturales, les marginales, les vibrantes, etc. — Cinquante et une gravures répandues dans le texte aident à comprendre les démonstrations du savant professeur.

Nous signalerons aux moliéristes les pages 203 et suivantes. Ils remarqueront, comme nous, que l'auteur, écrivant en allemand, n'a fait que glisser sur notre U (ü allemand), cet U sans lequel, dit le maître de philosophie, on ne peut faire la moue, — même aux Allemands. CH.-L. L.

Revues scientifiques *publiées par le journal* la République française *sous la direction de* M. Paul Bert.

Nous venons de recevoir la septième année de ce recueil qui forme, comme ses aînés, un très intéressant volume in-8° illustré d'une trentaine de gravures. Les découvertes et théories scientifiques de l'année se retrouvent dans ce livre sous une forme à la fois sérieuse et attrayante. Dès les premières pages du livre nous trouvons le compte rendu de cette exposition si remarquable des collections recueillies par le *Travailleur* et le *Talisman*. On sait que ces vaisseaux ont rencontré dans leur exploration des êtres vivants jusqu'à 5,000 mètres de profondeur, et découvert des poissons étranges tels que l'eurypharynx d'une forme si fantastique avec son corps grêle et sa bouche énorme ou le malocosteus qui, pêché par des fonds de 1,500 à 2,000 mètres, vit dans une nuit si intense que ses yeux ne lui serviraient de rien s'il ne portait sur les côtés de la tête des plaques phosphorescentes au moyen desquelles il peut s'éclairer. Mais nous n'avons pas l'intention d'analyser ici tous les articles

de cette revue scientifique, nous terminerons donc en constatant que ce volume donne bien, par le choix de ses articles, une juste idée des préoccupations scientifiques de l'année. Nous trouvons là, en effet, plusieurs études curieuses sur la pathologie du système nerveux intitulées : la famille névropathique, la suggestion, les troubles de l'usage des signes; ou bien voici toute l'école de Pasteur inspirant les articles : classification des microbes, microbe du paludisme, de la fièvre jaune, nouvelles maladies microbitiques, etc. ; enfin les belles expériences de MM. Tissandier frères et de MM. Ch. Bernards et Krebs ne sont pas oubliées et donnent lieu à une étude pleine de précieux renseignements sur la construction et la force de leurs ballons dirigeables.

Ces *Revues scientifiques de la République française* forment donc un livre de vulgarisation qui se recommande à tout esprit soucieux de se tenir au courant des incessants progrès de la science contemporaine.

L. R.

Le guide du chimiste, *répertoire de documents théoriques et pratiques,* par MM. Frémy et Terreil.

L'enseignement de la chimie, presque exclusivement théorique autrefois, est aujourd'hui devenu à la fois théorique et expérimental. Le laboratoire, hier encore réservé au maître, est maintenant ouvert à ses élèves, qui apprennent ainsi à se servir de ce bel instrument scientifique : la chimie expérimentale. C'est pour répondre à ce progrès notable réalisé dans l'enseignement de la chimie que M. Frémy, avec la collaboration de son aide-naturaliste, M. Terreil, a composé le *Guide du chimiste*. Cet ouvrage, qui forme un gros in-octavo de près d'un millier de pages, répond parfaitement au but principal visé par les auteurs : « un répertoire de documents pratiques »; quant à la partie théorique, elle nous a semblé un peu sacrifiée et nous dirions même écourtée. Nous aurions voulu voir, dans le chapitre intitulé « Généralités », quelque chose de plus qu'une nomenclature sèche des diverses lois chimiques; il y avait là un enchaînement à faire, et la philosophie de la chimie aurait été par cela même tracée à la tête de ce livre dans lequel, malheureusement, les grandes lignes, les vues d'ensemble et les regards jetés sur les découvertes de l'avenir manquent presque entièrement. C'est là une lacune, mais elle est amplement rachetée par la précision, la clarté et la richesse de renseignements de la partie pratique. Les corps simples sont placés par ordre alphabétique ainsi que les divers groupes des composés constituant la chimie organique, tels que les acétones, les acides organiques, les alcalis organiques, les alcools, les aldéhydes, les amides, etc.

L'étude de chaque corps simple ne consiste pas seulement, comme pour la plupart des chimistes, dans l'historique de ce corps, la description de ses propriétés et l'exposé de sa préparation et celle de ses composés; mais le *Guide du chimiste* donne de plus, pour chaque corps simple ou composé, son caractère distinctif à l'aide de réactifs, du chalumeau et du spectroscope, son dosage, la description et la composition des principaux alliages et des minéraux dans lesquels le corps entre comme partie constituante, des exemples d'analyse des minerais, alliages, produits d'art et principaux composés du corps simple, et enfin un tableau contenant des multiplicateurs pouvant servir à transformer un poids du corps simple et des composés sous lesquels on les dose ordinairement, en un poids correspondant d'une des principales combinaisons de ce corps. Ce sont évidemment là des renseignements pratiques de la plus grande utilité.

La place si considérable que tiennent dans notre vie les substances organiques devait nécessairement donner une grande importance à l'étude de ces corps. Ainsi cette partie de l'ouvrage est-elle pleine de données utiles. L'histoire de chaque groupe de substances organiques comprend leurs caractères distinctifs, leurs préparations, et enfin la description des différentes méthodes analytiques qui permettent d'en faire connaître la composition. C'est ainsi que l'on trouve décrits les essais des vinaigres, des opiums, des quinquinas, des tabacs, du savon, des lichens colorants, des indigos, des papiers, du sang, des calculs urinaires, de la terre arable, des engrais et des substances alimentaires telles que sucre, lait, thé, café, confitures, chocolat, cidre, vin, farine, etc., substances si falsifiées aujourd'hui.

Mais nous ne saurions terminer sans signaler au moins un chapitre très intéressant de l'ouvrage, l'article sur la fermentation. On sait que M. Frémy ne partage d'aucune façon les croyances de M. Pasteur, qui considère les ferments comme des êtres vivants apportés par l'air dans les milieux fermentescibles. Pour M. Frémy, la fermentation peut s'accomplir à l'abri de l'air et n'est qu'un cas particulier se confondant avec la combustion vive ou lente, un ferment agissant sur les corps organiques comme la chaleur, car il leur donne de la mobilité et détermine leur combustion sous l'influence de l'air. C'est là une théorie séduisante à cause de son ampleur et plus conforme à cette unité de plan que l'on constate toujours dans les choses de la nature que ces fameux microbes dont on a tant usé et abusé.

En résumé, et pour en revenir à l'ensemble de l'ouvrage, le *Guide du chimiste* nous paraît un livre excellent et indispensable aussi bien à celui qui s'occupe de chimie pure qu'à l'expérimentateur qui fait de la chimie industrielle. L. R.

Hygiène et médecine des familles (Tablettes du docteur, deuxième série), par le Dr H. Vigouroux. Un vol. in-12 de 312 pages. Paris, G. Masson, 1884. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà eu occasion de rendre hommage au talent de vulgarisateur de M. Vigouroux. Cet ouvrage a le même mérite de clarté que son aîné. Les publications de ce genre font peu de bruit, mais sont très utiles. Comme nous voudrions le voir sans défaut, l'auteur nous permettra d'y signaler un point faible; le chapitre relatif au sucre ne nous satisfait

pas : M. Vigouroux pense que le sucre est louable sans restriction et ne fait de mal qu'à la bourse; il dédaigne ainsi la croyance populaire que le sucre fait mal aux dents. Or cette croyance est conforme à la vérité; beaucoup de personnes ne peuvent se permettre un petit excès de dragées sans avoir immédiatement mal aux dents; cela provient sans doute de ce que l'abus du sucre modifie d'une façon désavantageuse la composition de la salive. D'ailleurs, des expériences sur des animaux ont établi qu'un grand excès de sucre dans les aliments engendre un diabète qui persiste après le retour à l'alimentation normale.

Les forces de l'industrie, progrès de la puissance humaine, par Louis Bourdeau. Un vol. in-8° de 380 pages. Paris, Félix Alcan, 1884. — Prix : 5 francs.

L'homme est un animal qui se fait des outils, telle est la définition de notre espèce que M. Bourdeau paraît préférer. Ce n'est pas la plus mauvaise, bien qu'elle soit fort incomplète. Par les outils qu'il met en œuvre, l'homme se rend maître de la force, et c'est la force qui mène le monde. L'histoire de la conquête des forces par l'humanité se confond donc, lorsqu'on se place à ce point de vue, avec l'histoire de la civilisation.

M. Bourdeau étudie d'abord les outils qui ont permis à l'homme d'utiliser ses forces corporelles et parmi ceux-ci les armes primitives, puis il montre comment on a acquis et utilisé les forces des animaux. Il passe ensuite aux moteurs naturels (vents, rivières), puis aux moteurs artificiels (vapeur, poudre à canon, etc.), et termine par l'étude des accroissements de la puissance humaine qui résultent des découvertes accomplies dans le domaine de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Cette histoire des conquêtes de l'homme est écrite en fort beau style, l'auteur est à la fois érudit et savant; tout le monde lira son livre avec plaisir et profit. Mais il s'adresse surtout aux jeunes gens; c'est un excellent volume à distribuer en prix.

Traité de chimie biologique, par Ad. Wurtz. (2e partie). Paris, G. Masson, 1885.

La première partie a paru il y a quatre ans, nous l'avons mentionnée en son temps.

La seconde et dernière partie contient l'étude chimique de la respiration, de la nutrition, de la désassimilation, et enfin, l'étude extrêmement approfondie de l'urine et de ses composants normaux et anormaux. Le nom de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de l'ouvrage. Nous dirons seulement que c'est dans ce volume qu'il faut chercher l'expression la plus accomplie de la chimie biologique, à l'instant où nous écrivons.

Dr L.

Dictionnaire d'agriculture, encyclopédie agricole complète, par J.-A. Barral. Premier fascicule. Paris, Hachette, 1885. In-8°.

La principale cause de la crise agricole que la France traverse en ce moment est la concurrence étrangère, nul n'en doute; toutefois on a émis, en sous-ordre, une autre explication, qui, pour être moins connue, n'en a pas moins sa valeur : l'ignorance d'un grand nombre d'agriculteurs. Par suite d'une erreur trop répandue, beaucoup s'imaginent qu'en matière agricole l'expérience est tout, la science théorique, rien. Nous ne nions pas les bienfaits d'une longue pratique : celle-ci est nécessaire, indispensable. En est-il moins vrai qu'un fermier doive être à la fois chimiste, mécanicien, botaniste, vétérinaire, comptable, etc.? Comment être tout cela sans avoir acquis un fonds solide d'instruction? Autrefois l'expérience pouvait suffire à faire un bon fermier; vingt ou trente années passées aux champs pouvaient être regardées comme un brevet de capacité, une garantie de succès. Il n'en est point de même aujourd'hui; les progrès des arts industriels, le nombre et la variété des moyens de transport, la concurrence intérieure et extérieure imposent au cultivateur un genre de travail auquel il n'était point accoutumé : le travail de l'esprit, l'étude des livres. A ce point de vue, le *Dictionnaire* de M. Barral, ancien secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture de France et ancien directeur du *Journal de l'agriculture*, est appelé à rendre de signalés services. Il formera une vraie encyclopédie agricole et une encyclopédie complète, si nous en jugeons d'après les dimensions du premier fascicule : les cent soixante pages, petit texte, dont il se compose, ne vont que jusqu'au mot *ajonc*, n'occupant même pas la moitié de l'espace consacré à la lettre A. Les articles sont développés, mais sans exagération, et d'une lecture attrayante et facile; si l'auteur est un savant et un consciencieux, il a su du moins se mettre à la portée de tous. Ajoutons que le texte est orné de planches fort soignées. En somme, cet ouvrage est indispensable à ceux qui, agriculteurs ou non, s'intéressent aux travaux de la campagne, car il vaut, à lui seul, toute une bibliothèque.

P. C.

SCIENCES MÉDICALES

Essai sur les odeurs du corps humain dans l'état de santé et dans l'état de maladie, par le docteur E. MONIN.

Hélas! oui, vous le voyez par le titre de ce livre que j'ai été obligé de lire, les médecins fourrent leur nez partout. Ce n'est heureusement qu'une petite brochure d'une centaine de pages, mais quelle lecture naturaliste! quelles odeurs pénétrantes!

Cependant rendons justice à l'auteur. Il y a certainement des indications très utiles à tirer des odeurs du corps et de ses sécrétions pour le diagnostic; mais ce nouveau mode d'investigation n'est nullement à la portée de tout le monde, car il n'est donné qu'à un très petit nombre de privilégiés d'avoir le sens de l'odorat développé, ce sens entièrement négligé chez l'homme moderne ayant perdu toute son acuité. On peut citer pourtant quelques exceptions, comme notre illustre doyen Chevreul, qui doit quelques-unes de ses belles découvertes à la merveilleuse sensibilité de son odorat.

A ceux donc qui ont suffisamment exercé leur odorat et désirent l'exercer encore, de lire ce livre et de l'appliquer s'ils le veulent.

L. R.

Le livre des jeunes mères, la nourrice et le nourrisson, par Mme MILLET-ROBINET et le Dr ÉMILE ALLIX. Un vol. in-12 de 372 pages avec vignettes et planches. Paris, librairie agricole de la Maison rustique. — Prix : 3 fr. 75.

Ce manuel ne contient, on pouvait s'y attendre, rien de neuf; mais il se recommande par l'exactitude et la précision des détails. Sa partie médicale est irréprochable et il renferme en outre, sur la manière de vêtir les petits enfants, des renseignements qui manquent dans les opuscules analogues dus à des médecins seuls.

Mme Robinet y donne jusqu'à des patrons, qui sont excellents, au dire d'un de nos confrères qui en a fait usage.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Les Manœuvres du 17e corps. Broch. in-8°, avec 6 croquis. Paris, Baudoin; 1884. — Prix : 1 franc.

L'intérêt patriotique qui s'attache d'ordinaire, en France, aux manœuvres d'automne s'est porté, cette année, sur celles du 17e corps. Toute la presse s'en est occupée, et bon nombre de journaux avaient envoyé des correspondants sur le terrain pour les étudier de près.

Mais leurs relations, écrites au jour le jour, tout en présentant certaines garanties d'exactitude, ne pouvaient constituer un travail d'ensemble et sentaient trop, du reste, le reportage. Le *Journal des sciences militaires,* qui tient à justifier son titre, a compris qu'il y avait dans ces manœuvres plus qu'un simple exercice en campagne; que, dirigées comme elles l'ont été par un de nos meilleurs écrivains militaires, elles devaient offrir un sérieux thème d'expériences et d'enseignements techniques. L'étude qui leur a été consacrée dans le numéro d'octobre 1884, et qui paraît aujourd'hui dans un tirage à part, est due à une plume très autorisée. L'auteur a été à même de suivre de près ces intéressantes manœuvres, et il en a donné d'une façon concise, mais très nette, un excellent résumé qui, avec les cartes qui l'accompagnent, permet de se rendre compte très exactement des évolutions du 17e corps.

Mais ce n'était pas tout que de présenter, dans un cadre lumineux, les marches et les contre-marches de nos troupes; il fallait encore faire ressortir, d'abord ce qui a été pour ainsi dire la caractéristique de ces opérations, et ensuite les jugements qu'on pouvait en tirer au point de vue de l'état physique et intellectuel de notre armée. L'auteur démontre, par les faits accomplis, que « les méthodes préconisées depuis nombre d'années par le général Lewal, et d'ailleurs mises en pratique un peu partout, ont reçu cette année une consécration éclatante, aussi bien que les méthodes d'entraînement de l'infanterie, que le commandant du 17e corps a mises en usage dans son corps d'armée ». Quant aux conséquences à tirer de ces manœuvres, elles sont aussi rassurantes que possible : les hommes ont très bien supporté des fatigues peut-être excessives, et l'instruction des officiers et des cadres s'est trouvée généralement à la hauteur des circonstances.

C. M.

L'administration publique en France, par M. A. Baratier, sous-intendant militaire, professeur à l'École supérieure de guerre. Un vol. in-8°. Paris, Baudoin; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage correspond, à peu de choses près, à la première des trois parties du cours de législation générale et d'administration militaire, professé par M. le sous-intendant militaire Baratier à l'École supérieure de guerre. « Nul n'est censé ignorer la loi », dit un axiome de jurisprudence. Cette règle peut s'appliquer à l'administration publique. Chacun de nous, qu'il appartienne à l'armée, à la marine ou à un des multiples services de nos ministères, doit se mouvoir, pendant toute sa carrière, entre les mailles du réseau serré qui constitue cette administration « que l'Europe nous envie ».

Mais combien en connaissent à fond tous les rouages?

M. Baratier, en publiant cet abrégé, vient donc de rendre un grand service, non seulement aux officiers de terre et de mer, mais encore à tous ceux qui peuvent revendiquer quelque fonction publique.

On ne saurait trouver dans cet ouvrage un traité complet d'administration publique, dans lequel chaque spécialité puisse trouver son code particulier. L'auteur a voulu simplement faire ressortir le but, l'organisation et le fonctionnement d'ensemble de chacun des grands services publics. Le lecteur pourra ainsi, sans efforts ni recherches, substituer, à des renseignements souvent un peu superficiels, la connaissance précise des différents organes de notre administration.

La compétence bien connue de M. Baratier, qui s'est déjà fait un nom par plusieurs publications techniques, l'attache officielle imprimée à son cours de l'École de guerre, dont ce livre est un fragment détaché, sont un sûr garant de l'exactitude et de l'utilité du travail qu'il offre aujourd'hui au grand public. Le simple énoncé des grandes divisions de ce volume en dira plus que tous les commentaires et montrera que cet ouvrage s'adresse à tous les fonctionnaires civils ou militaires de la République.

Titre Ier : Organisation générale, politique et administrative de la France. — Titre II : Organisation spéciale de l'administration dans les différents départements ministériels. — Titre III : De la comptabilité publique. — Titre IV : Du contentieux administratif.

C. M.

Types militaires d'antan. — Généraux et soldats d'Afrique, par le capitaine Blanc. Un vol. in-18. Paris, Plon; 1885.

Dans cet ouvrage, qui rappelle de bien glorieux souvenirs, un ancien vétéran d'Algérie a voulu faire revivre les mœurs de l'ancienne armée d'Afrique, si oubliée maintenant après les grandes luttes de ces dernières années. Que nous sommes loin de cette époque, et que les victoires de Constantine, des Portes de fer, d'Isly, semblent peu de chose auprès de ces batailles dans lesquelles se sont heurtées des centaines de mille hommes! Et cependant, combien ces expéditions révélaient de courages obscurs, de dévouements ignorés! Il est bon, croyons-nous, de ne pas oublier les épisodes de cette conquête d'une colonie devenue une partie intégrante de notre territoire, et dont on a osé discuter l'abandon, en un moment de défaillance, à l'annonce de quelques insuccès partiels.

L'ouvrage de M. le capitaine Blanc nous retrace par le menu, par leur caractère intime, les épisodes de nos luttes contre les Arabes. Tous les généraux appartenant à cette pléiade d'hommes de guerre que l'on appelait *les Africains,* et dont beaucoup sont devenus illustres, défilent dans cette revue pleine d'humour, parsemée d'anecdotes, de récits de bataille et de portraits saisissants de vérité. On retrouve, dans ces pages, le trait saillant de notre armée d'Afrique, c'est-à-dire le courage dans les combats et la constance dans les fatigues, le dévouement de ses membres les uns aux autres, à tous les degrés de la hiérarchie. Ce n'était pas toujours l'idéal d'une bonne armée, car, à des qualités sérieuses et incontestées se joignait une certaine indiscipline, un penchant prononcé à la maraude; mais n'importe, le zouave apparaît dans ce tableau avec cette allure qui l'a rendu légendaire, et, s'il chapardait quelquefois, il peut se dire avec orgueil qu'un homme de guerre l'avait baptisé le premier soldat du monde!

C. M.

Les armées étrangères en campagne, *leur formation, leur organisation, leurs effectifs et leurs uniformes.* Un vol. in-12 accompagné de 80 gravures hors texte, par A. Dailly, lieutenant-colonel de l'armée territoriale. Publication de la Réunion des officiers. Paris, 1885.

Ce petit ouvrage s'adresse à tout le monde, aussi bien aux officiers auxquels il est spécialement destiné qu'au grand public désireux de se reconnaître, en voyage, dans le fouillis des uniformes des armées étrangères. Mais bien que la partie pittoresque forme le fond de ce *vade-mecum,* on y trouvera encore bien des renseignements sur tout ce qui constitue, dans chaque État, le fonctionnement de ce qu'on appelle la grande machine militaire, c'est-à-dire l'organisation de tous les corps de troupes de chaque puissance, infanterie, cavalerie, artillerie et services spéciaux. Les armées qui ont été, par le colonel Dailly, l'objet d'une monographie particulière sont : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Espagne, la Russie, la Belgique et la Suisse. Quatre-vingts gravures hors texte donnent le détail des uniformes des principaux types militaires de ces armées, tandis qu'une légende très détaillée permet à ceux qui en ont le loisir de colorier avec certitude les différentes parties de ces costumes militaires; un tirage en couleurs aurait été évidemment préférable, mais aurait élevé énormément les frais de la publication et l'aurait rendue inaccessible à la bourse modeste de nos officiers. Toutes ces gravures ont été extraites d'ouvrages autorisés sur les armées étrangères et sont

dues au crayon de deux de nos peintres militaires bien connus, MM. de Neuville et Detaille, et au concours empressé de plusieurs dessinateurs distingués.

C. M.

L'art militaire chez les Romains, par M. DE LA CHAUVELAYS, membre de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Un vol. in-8° de 325 pages. Paris, Plon, 1884.

M. de la Chauvelays est un érudit au premier chef; il se plaît généralement à compulser les vieilles chroniques enfouies dans les poussières des bibliothèques et c'est à ces consciencieuses recherches que sont dus plusieurs ouvrages sur les armées de Charles le Téméraire et sur celles des premiers ducs de Bourgogne. Aujourd'hui, il remonte encore plus loin le cours des siècles et s'occupe des institutions militaires chez les Romains. Ainsi que le lui écrit le général Davout, duc d'Auerstædt dans une lettre préface, l'auteur « a élargi dans son travail un champ d'études que soldats et historiens ne sauraient trop méditer. C'est par sa confiance absolue dans les destinées éternelles de la patrie, sa préoccupation constante d'améliorer ses institutions militaires, en s'appropriant ce qu'elle trouvait de bon dans l'organisation des armées vaincues, sa constance inébranlable dans les revers que Rome est devenue la maîtresse du monde ».

Tite-Live, Polyte, César, et dans les temps plus modernes, Folard et Guischardt, tels ont été les guides que M. de la Chauvelays a suivis dans sa savante étude. Il commence par donner un aperçu général de l'organisation militaire des Romains, de leur tactique sous la République et sous l'Empire; il décrit ensuite, d'après les meilleures sources, les principales batailles des guerres puniques et gauloises, et termine par la comparaison de la phalange à la légion. C. M.

La Bataille de l'Assietta, 1747. — *Étude historique*, par VITTORIO DABORMIDA, major de l'armée italienne, traduction par LAPORTE, capitaine d'infanterie. Un vol. in-8° de 170 pages. Paris, librairie du *Spectateur militaire*; 1881.

Le major Dabormida s'est fait un nom de l'*autre côté des monts* par ses études militaires. Dans une tournée qu'il faisait au milieu des Alpes, avec les élèves de l'École de guerre, il fut chargé de faire une conférence sur le terrain même où s'était livrée la fameuse bataille de l'Assietta en 1747. Il y avait là une étude du plus haut intérêt pour un major italien. Il s'agissait d'abord de développer devant de jeunes officiers les péripéties d'un fait d'armes des plus glorieux, accompli par des soldats italiens; de l'autre, de faire sur place une application des principes relatifs à la guerre de montagnes et à des opérations qui doivent être pour cette jeune armée d'une application évidente. Des circonstances imprévues mirent obstacle à cette excursion stratégique. Néanmoins le travail du conférencier était prêt et il a cédé aux instances de ses camarades en publiant une étude sur une affaire qui, malgré la faiblesse des effectifs engagés, peut soutenir, en présence des résultats obtenus, la comparaison avec les batailles les plus décisives de l'époque : Lenthen et Rosbach. Les Français, qui y furent défaits, eurent plus de 5,000 hommes hors de combat et le souvenir de cette sanglante bataille est resté populaire dans le pays.

C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Convention franco-italienne.

Le président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'intérieur,

Vu la convention conclue, le 9 juillet 1884, entre la France et l'Italie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature, de science et d'art, et notamment les articles 1, 4 et 6, et le protocole additionnel y annexé,

Décrète :

Art. 1er. — Immédiatement après la mise en vigueur de la convention du 9 juillet 1884, il sera procédé par les soins du ministre de l'intérieur, chez tous les libraires, éditeurs et imprimeurs, à l'inventaire de toutes les réimpressions, reproductions ou traductions d'ouvrages italiens non tombés dans le domaine public, lesquelles ont été publiées ou étaient en cours de publication en France le 20 avril 1885.

Art. 2. — Dans un délai de trois mois, à dater du jour de la publication du présent règlement, il sera apposé gratuitement, par les délégués du ministre de l'intérieur, un timbre uniforme sur tous les ouvrages inventoriés chez tous les libraires détaillants. Quant aux éditeurs, un compte leur sera ouvert au ministère de l'intérieur pour chaque ouvrage de propriété italienne reproduit par eux, avec ou sans autorisation, et qui existe dans leurs magasins. L'apposition du timbre pour chacune de ces productions aura lieu, sur la demande desdits éditeurs, au fur et à mesure de leurs besoins, jusqu'à concurrence du nombre d'exemplaires porté à leur compte dans l'inventaire général mentionné à l'article 1er du règlement.

Art. 3. — Seront poursuivis conformément aux lois :

1° Les éditeurs qui, après l'expiration du délai mentionné à l'article 2 pour l'apposition du timbre, auront mis en vente ou expédié des réimpressions, reproductions ou traductions non autorisées des livres italiens si elles ne sont pas revêtues du timbre;

2° Les détaillants trouvés détenteurs, à partir de la même époque, de réimpressions, reproductions ou traductions non autorisées et dépourvues de timbre.

Il en sera de même pour ceux qui auront contrefait, falsifié ou fait un usage frauduleux du timbre prévu audit article 2.

Art. 4. — Les clichés, bois et planches gravées de toute sorte, ainsi que les pierres lithographiques existant en magasin chez les éditeurs ou imprimeurs français, constituant une reproduction non autorisée des modèles italiens, seront également inventoriés par les soins du ministère de l'intérieur.

Ils ne pourront être utilisés que pendant quatre ans, à dater de la mise en vigueur de la convention.

Art. 5. — Les estampes, gravures, lithographies et photographies, qu'elles soient isolées, qu'elles fassent partie de collections ou qu'elles appartiennent à des corps d'ouvrages, qui seront produites à l'aide de clichés, bois ou planches gravées ou pierres lithographiques spécifiées dans l'article précédent, ne pourront être mises en vente qu'après avoir été revêtues du timbre spécial.

Art. 6. — Les livres en langue française d'importation licite, venant d'Italie, seront admis en France par les douanes d'Ajaccio, Annecy, Anor, Avricourt, Baisieux, Bastia, Batilly, Bayonne, Belfort, Bellegarde, Besançon, Bordeaux, Boulogne, Calais, Cerbère, Dieppe, Dunkerque, Feignies, Givet, Granville, le Havre, Hendaye, Jeumont, Lille, Longwy, Marseille, Modane, Nantes, Nice, Pagny-sur-Moselle, Pontarlier,

Rouen, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Tourcoing, Valenciennes, Villers, Vintimille.

Les livres en toute autre langue que la langue française pourront être importés par les mêmes bureaux.

Les livres étrangers déclarés à l'entrée pourront aussi être expédiés sur la douane centrale de Paris pour y être vérifiés.

Art. 7. — Les ministres de l'intérieur, des affaires étrangères et des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 20 avril 1885.

JULES GRÉVY.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Avis au commerce de la librairie

— Le ministre de l'intérieur croit devoir rappeler à MM. les libraires, éditeurs, imprimeurs, photographes, marchands de musique et d'estampes, qu'en exécution de l'article 1er du décret du 20 avril 1885, inséré au *Journal officiel* du lendemain, il doit être immédiatement procédé à l'inventaire des livres, compositions musicales, estampes, épreuves photographiques, clichés, bois, planches gravés et pierres lithographiques, constituant des reproductions non autorisées d'œuvres d'origine italienne non tombées dans le domaine public.

L'apposition du timbre prescrit par les articles 2 et 4 du même décret, ainsi que l'ouverture d'un compte spécial au nom des éditeurs de reproductions non autorisées étant subordonnées aux renseignements que fourniront les inventaires, il est nécessaire que MM. les libraires, imprimeurs, éditeurs, photographes, marchands de musique et d'estampes veuillent bien faire connaître sans retard les publications littéraires, musicales ou artistiques, les clichés, bois, planches gravées et pierres lithographiques existant dans leurs magasins, à quelque titre que ce soit, qui seraient sujets à être inventoriés et timbrés.

Les déclarations doivent être adressées, à Paris, au ministère de l'intérieur, direction du cabinet (service de l'imprimerie et de la librairie) et, dans les départements, aux préfets, chargés de les transmettre au ministère de l'intérieur.

LIBRAIRIE. — EXPÉDITION SUR PARIS. — *Circulaire de la direction générale des douanes du 6 décembre 1884.* — D'après la note 570 du tableau des droits, les livres, imprimés, gravures, lithographies, etc., importés de l'étranger et qui ont Paris pour destination, doivent être dirigés sur le ministère de l'intérieur pour y être vérifiés.

Suivant une décision de M. le ministre de l'intérieur du 24 octobre dernier, il a été arrêté que les vérifications de l'espèce s'effectueront à la douane centrale de Paris, rue de l'Entrepôt, 14.

Les expéditions se feront, comme précédemment, du bureau frontière sur Paris sous double plomb ou sous le régime du transit international. Dans ce dernier cas, le service des gares assurera le transport à la douane centrale.

Ces dispositions devront être mises à exécution au 1er janvier 1885.

Le conseiller d'État, directeur général,

AMBAUD.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— M. de Lesseps, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Henri Martin, y est venu prendre place le 23 avril et a prononcé le discours d'usage. M. Renan a répondu au récipiendaire.

— L'Académie a décerné le grand prix Gobert à M. Paul Thureau-Dangin pour son *Histoire de la monarchie de juillet*, et le second prix Gobert à M. H. Pigeonneau, pour un livre intitulé : *Histoire du commerce de la France*.

Sur le prix Thérouanne (4,000 francs), 2,500 francs sont attribués à M. Charles Bémont, pour un livre intitulé : *Simon de Montfort, comte de Leicester*, et 1,500 francs à M. de la Garde, pour un volume sur *le Duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII.*

Le prix Archon-Despérouses est décerné dans les proportions suivantes :

2,000 francs à M. Jacquinet, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, pour sa nouvelle édition des *Oraisons funèbres de Bossuet*.

1,000 francs à M. Constans et 1,000 francs à M. Clédat, auteurs, le premier, d'une *Chrestomathie de l'ancien français à l'usage des classes*; le second, d'une *Grammaire élémentaire de la vieille langue française*.

— Sur la fondation Bordin, l'Académie a décerné un prix de 2,000 francs à l'histoire de *Fénelon à Cambrai*, par le prince Emmanuel de Broglie.

Elle accorde, en outre, une médaille de 1,000 francs à un traité *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*, par M. F. Laouenan, évêque titulaire de Flaviolis, vicaire apostolique de Pondichéry.

Sur la fondation Marcelin Guérin, 2,000 francs sont attribués à un beau livre sur *la Renaissance, de Dante à Luther*, dont l'auteur, M. Marc Monnier, vient de mourir.

Pareille somme est accordée à M. Lucien Brunel

pour un ouvrage intitulé : *les Philosophes et l'Académie française au* XVIII*e siècle.*

Sur les 2,000 francs restant disponibles cette année, l'Académie en accorde 1,000 à un ouvrage intitulé : *le Littoral de la France*, par M. Ch. Aubert, et 1,000 à une étude sur *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au* XIV*e siècle*, par M. J. Jusserand.

Trois autres ouvrages remarqués avec estime sont l'objet de mentions honorables.

L'Académie a réparti ainsi qu'il suit une somme de 17,000 francs, disponible sur la fondation Montyon (ouvrages utiles aux mœurs) :

Quatre prix de 2,000 francs chacun aux quatre ouvrages suivants :

Leçons de philosophie, par M. Élie Rabier;

La Puissance française, par M. Jeannerod;

Jean de Vivonne, par le vicomte Guy de Brémond d'Ars;

Tony, par Mme Bentzon.

Trois prix de 1,500 francs chacun aux ouvrages suivants :

Les Nouvelles Conquêtes de la science, par M. Louis Figuier;

La Meilleure Part, par M. Léon de Tinseau;

L'Héritage de Jacques Faruel, par M. Le Gal Lassale;

Et cinq prix de 1,000 francs chacun à :

Études sur la vie et les œuvres des inventeurs, par M. le baron Ernouf;

Une Éducation dans la famille, par Mme Jules Samson;

Les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne, par M. B. Pellissier;

Les Projets de Mademoiselle Marcelle, par M. Émile Desbeaux;

Et *les Parques*, poésies, par M. E. Dupuis.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 27 mars.

Ouvrage présenté. — Paulin Pâris : *Étude sur François Ier, sa vie et son règne.*

Lecture. — Deloche : Description d'un poids de l'époque carlovingienne; ses rapports avec l'ancienne livre romaine.

Séance du 1er avril.

Ouvrage présenté. — Rohrich : *la Chanson de Roland.*

Lectures. — Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus, grammairien de la fin du III*e* siècle. — Castan : le Capitole de Carthage.

Séance du 10 avril.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *Institutions géographiques nécessaires.* — Wagnon : *Traité d'archéologie comparée; la sculpture antique; origine, description des monuments de l'Égypte et de la Grèce.* — Dieulafoy : *l'Art antique de la Perse.*

Lecture. — Meyer : une *Histoire de César* composée en vers français vers le milieu du XIII*e* siècle.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 mars.

Ouvrages présentés. — Aubé : *l'Église et l'État dans la seconde moitié du* III*e siècle.* — Geffroy : *Bibliothèque de l'École des hautes études* (58e fasc.).

Lectures. — Domet de Vorges : Cosmologies récentes.

Séance du 28 mars.

Ouvrages présentés. — H. Houssaye : *La Loi agraire à Sparte.* — Nyssens : *Avant-projet de loi sur les sociétés commerciales.* — P. Passy : *L'Instruction publique aux États-Unis.* — Calvo : *Dictionnaire de droit international public et privé.*

Lecture. — Himly : les Grandes époques de l'histoire de la découverte du globe. — Courcelle-Seneuil : Essai d'une définition de la science sociale.

Séance du 11 avril.

Ouvrages présentés. — Bancroft : *History of the United States.* — Guéneau de Mussy : *Diminution de la natalité en France.*

Lectures. — Himly : les Grandes Époques de la découverte du globe. — Barthélemy Saint-Hilaire : Traité de la Marche des animaux d'Aristote.

Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne. — Le congrès s'est ouvert le mardi 7 avril par une réunion préparatoire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Chabouillet, vice-président de la section d'archéologie du comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale.

Étaient présents : MM. Léon Renier, Faye, Duruy, Léopold Delisle, Levasseur, de Quatrefages, Gréard, Charmes, Alphonse Milne-Edwards, Mascart, Tranchant, A. de Barthélemy, Maunoir, Buffenoir, Servois, Beaussire, de Lasteyrie, de Boislile, Gazier, Lyon-Caen, Richet, Charles Robert, Cheysson, Rabeau, Buhot de Kersers, docteur Topinard, docteur Hamy, Cournault, le commandant de La Noé, Julliot, Maxe Werly, Puiseux, Chatel, l'abbé Rance, Guibert, Caillemer, Boyer, Roman, Lehéricher, le colonel Debize, le docteur Lemoine, Raulin, Lennier, Sauvage, Rabot, de Guerne, docteur de Montessus, Barbier, Francisque Michel, le père de La Croix, Auguste Vitu, Léon Palustre, Rameau, l'abbé Arbellot, Bonnacieux, Clément Sipière, de Marsy, Chenuau, Ferdinand Delaunay, Massillon-Rouvet, Fernand Bournon, Marc de Haut, Toussaint Loua, docteur Poitou-Duplessy, Crivelli, Joret-Desclozières, Castonnet des Fosses, Salomon de David, Delvaille, etc.

Le président, M. Chabouillet, a prononcé le discours d'ouverture et donné lecture de l'arrêté ministériel constituant les bureaux des cinq section.

Après quoi chacune des sections s'est réunie dans son amphithéâtre respectif.

Les bureaux des diverses sections étaient ainsi composés :

Histoire et philologie. — M. Léopold Delisle, président; MM. V. Duruy et Geffroy, vice-présidents.

Archéologie. — MM. A. Chabouillet, président; Alexandre Bertrand et A. de Barthélemy, vice-présidents.

Sciences économiques et sociales. — MM. Levasseur, président; Tranchant et Georges Picot, vice-présidents.

Sciences mathématiques et physiques. — MM. Faye, président; Marcart et Darboux, vice-présidents.

Sciences naturelles et géographiques. — MM. de Quatrefages, président; Alphonse Milne-Edwards et Maunoir, vice-présidents.

La place nous manque pour rendre compte *in extenso*, comme nous l'aurions désiré, des travaux de chacune de ces sections. Nous nous bornerons à enregistrer sommairement ceux de la section d'histoire et de philologie.

Séance du 7 avril.

M. Delisle, président, a demandé aux sociétés savantes de prêter leur concours pour la continuation d'un ouvrage d'une grande importance dont le premier fascicule vient de paraître : « Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. »

L'ordre du jour appelait la lecture des réponses à la quatrième question du programme (origine, étendue, régime et formes d'aliénation des biens communaux au moyen âge).

M. Roman, correspondant du ministère, a lu un mémoire sur le mode d'acquisition et d'exploitation des biens communaux de la commune des Crottes, canton d'Embrun (Hautes-Alpes).

M. Jadart, de l'Académie de Reims, a lu, en réponse à la septième question du programme (anciens livres de raison et de comptes et journaux de famille), une notice sur les Mémoires de Jean Maillefer, bourgeois et négociant de Reims (1611-1684).

Un second mémoire, en réponse à la même question, a été présenté par M. de Mila de Cabarieu, au nom de M. Dumas de Pauly, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

M. Louis Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin, à Limoges, a lu également un mémoire en réponse à cette question.

M. Duruy a fait observer à ce sujet que les livres de raison pourraient peut-être donner des indications sur un point qui embarrasse toujours les historiens : quelle est la valeur exacte des anciennes monnaies? La loi du maximum de Dioclétien donne le prix de certaines denrées; mais que représentent ces chiffres? MM. Mommsen et Waddington arrivent à des conclusions très différentes; il serait donc à souhaiter que l'on tâchât d'élucider cette question au moyen des livres de raison et des livres de comptes. M. Guibert a répondu que les indications recueillies par lui ne sont malheureusement pas suffisantes.

M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, s'appuyant sur les nombreuses indications fournies par le livre de comptes des frères Bonis, est arrivé à fixer à 20 centimes de notre monnaie le *pouvoir* du denier tournois dans le milieu du XIVe siècle.

M. Delisle a fait remarquer, à ce propos, que la publication du livre de comptes dont vient de parler M. Forestié sera très utile pour les études économiques, à cause des renseignements précis qu'il renferme sur les variations des monnaies, les ventes et achats, etc., etc.

M. le président a donné lecture, au nom de M. Maggiolo, d'une note sur les collèges dirigés en Lorraine par les chanoines réguliers de Notre-Sauveur, de 1623 à 1789.

M. Jadart, en réponse à la huitième question (état de l'instruction primaire et secondaire avant 1789), a présenté un mémoire sur les écoles primaires des environs de Reims en 1773.

M. Lehéricher, président de la Société d'archéologie, sciences et arts d'Avranches et de Mortain, a donné lecture d'une communication relative à la neuvième thèse du programme (liturgie antérieure au XVIe siècle), communication intitulée : « Représentation de la résurrection au Mont-Saint-Michel. »

M. Godard a lu un mémoire en réponse à cette même question et parlé « du mariage dans la liturgie rémoise au XVIe siècle », selon les prescriptions du rituel conformes à de très anciens usages.

A propos de cette lecture, M. l'abbé Rance a fait observer qu'il eût été avantageux d'indiquer d'une manière bien précise ce qui est spécial à l'église de Reims et ce qui est encore d'un usage général.

Séance du 8 avril.

M. l'abbé Arbellot, de la Société historique et archéologique du Limousin, a donné lecture d'un mémoire sur Geoffroy de Vigeois, chroniqueur limousin du XIIe siècle.

On a ensuite communiqué un mémoire de M. l'abbé Auber, de la Société des antiquaires de l'Ouest : *un Calendrier du* XIIIe *siècle.*

M. le comte de Marsy a donné lecture d'un mémoire intitulé : *Mazarin, vice-légat d'Avignon* (1634-1637), mémoire composé par M. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse, et fait d'après un certain nombre de documents tirés soit des archives d'Avignon, soit même des archives du Vatican.

M. Girard, professeur au lycée de Troyes, a lu un mémoire sur la question suivante : « Quelle contrée est désignée sous le nom de *Mauriacus Campus* dans l'Histoire ecclésiastique de Grégoire de Tours et sous le nom de *Mauriacensis Campania* dans la Chronique dite de Frédégaire?

M. Guibert, de la Société historique et archéologique du Limousin, a lu un mémoire relatif au commencement de l'année dans l'ancien diocèse de Limoges.

M. Haillant, de la Société d'émulation des Vosges, dans un mémoire intitulé : « Essai sur l'objet, les divisions et la table d'une bibliographie vosgienne », a résumé les règles qu'il croit devoir suivre pour ses rédactions.

M. Jennepin, de la commission historique du département du Nord, a lu un mémoire sur les Bans de la ville de Maubeuge au XIIIe siècle.

M. Chauvigné a présenté un mémoire sur les origines, la durée et l'importance des anciennes foires de Tours, en réponse à la sixième question du programme.

En réponse à la septième question (anciens livres de raison), M. le président a signalé un mémoire volumineux adressé au congrès par M. du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord. C'est le journal historique et domestique d'un magistrat breton (1694-1765).

M. le comte de l'Estourbeillon, de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, a lu un mémoire en réponse à la même question : « La vie de château au XVIe siècle, d'après un journal de la châtellenie de Saffré. »

En réponse à la huitième question (état de l'instruction primaire et secondaire avant 1789), il a été donné lecture de plusieurs mémoires de MM. Morel, de la Société historique de Compiègne, Jolibois, de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn, et Metais, de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Vendôme.

M. l'abbé Morel a donné lecture d'un mémoire sur les grandes et les petites écoles dans les anciens diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis.

MM. Chatel, Couârd-Luys et plusieurs membres de la réunion ont signalé l'importance de documents qui existent dans les archives et registres de paroisses ou de municipalités de diverses régions avant et après 1789.

Le mémoire, lu par M. Jolibois, embrasse l'histoire du diocèse d'Albi durant cinq siècles. Deux écoles, l'une cléricale, l'autre municipale, étaient en plein exercice au commencement du XIVe siècle dans le diocèse, plus vaste qu'il ne le fut ensuite.

M. l'abbé Metais établit que, dès l'année 1060, les bénédictins de Vendôme établissaient les petites écoles publiques où étaient admis, outre les domestiques et les serfs du monastère, les enfants de la ville.

M. Veuclin, publiciste à Bernay, a analysé un volumineux mémoire, qu'il a composé sur les petites écoles et la révolution dans les districts de Bernay et de Louviers.

En réponse à la dixième question (origine et règlement des confréries et charités antérieures au XVIIe siècle), M. Lebrun, de la Société d'émulation de Lisieux, a lu un mémoire sur les confréries des frères de charité dans la Normandie.

Séance du 9 avril.

M. de Beaurepaire a donné lecture d'un mémoire sur les confréries religieuses de la ville de Caen à la fin du XVe siècle.

M. l'abbé Rance a fait une communication sur l'Académie royale d'Arles au XVIIe siècle.

M. l'abbé Largeault, de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres, a lu un mémoire intitulé : « Revision critique des listes épiscopales des églises de France, fournies par le *Gallia christiana*. Revision de la liste des évêques de Poitiers durant les premiers siècles. »

M. Alcide Leroux, de la Société archéologique de la Loire-Inférieure, a présenté une étude sur le patois actuel dans le nord du comté nantais, ou, plus exactement, dans l' « ancien pays de la Mée. »

M. Morlet, bibliothécaire des Facultés à Bordeaux, a fait une lecture qui se rattache à l'histoire des évêques de Paris, au XIIe siècle. Elle a pour titre : « l'Élection de Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196). »

M. Maggiolo, de l'académie de Stanislas, à Nancy, a présenté un mémoire sur la corporation des maîtres-écrivains.

M. Boucher de Molandon, de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, a fait une communication relative à Jacques d'Arc, père de la Pucelle, d'après les textes déjà connus et des documents récemment découverts par MM. Le Page, archiviste de Nancy, et Chappelier, de la Société académique des Vosges.

M. Tessier, professeur à la Faculté des lettres de Caen, a présenté quelques observations verbales sur un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc de Venise, dont il a pu obtenir communication et qui contient le texte de la *Devastatio Constantinopolitana*, une des sources de la quatrième croisade.

M. Édouard Forestié, secrétaire de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, a analysé un livre de comptes consulaires de la ville de Montauban pour 1518.

Répondant à la neuvième question : « Liturgies locales antérieures au XVIIe siècle », M. le chanoine Pottier a donné connaissance d'un usage religieux conservé dans l'ancienne église abbatiale de Moissac, il remonte aux moines et fut maintenu par le chapitre après la sécularisation. Le jour des Rogations, on bénit des bâtons blancs qui sont portés aux processions pendant les trois jours.

M. Ch. Frossard, de la Société Ramond, à Bagnères-de-Bigorre, a fait une communication au sujet des calendriers (onzième question du programme).

M. Delort, professeur au collège d'Auxerre, a présenté un registre du XVIe siècle.

M. Chénuau a donné communication d'un mémoire de M. Bouchard concernant les anciennes foires de Brissac en Anjou.

M. Jadart a lu, en réponse à la quinzième question : « Renseignements sur le chiffre de la population dans une ancienne circonscription civile ou ecclésiastique »,

une notice sur les sources qui concernent la ville et le diocèse de Reims.

En réponse à la treizième question du programme, M. Renard a lu une note sur un certain nombre d'ouvrages publiés en France aux xvᵉ et xviiᵉ siècles.

M. de France, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, a indiqué une série de registres de l'état civil pour l'église protestante de Montauban (1570-1664) et pour l'église catholique (1685-1789).

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a fait une communication sur un « voyage que Tavernier fit en Allemagne en 1684. »

Enfin, M. Richardet a lu une note sur l' « Histoire de la sténographie en Angleterre. »

La séance de clôture du congrès a eu lieu le 10 avril sous la présidence du ministre de l'instruction publique.

Dans son discours, tout entier consacré aux questions exclusivement scientifiques, le ministre a passé en revue les améliorations désirées. Le ministre a promis son concours pour le classement et la conservation des antiquités locales; il a déclaré qu'il s'intéressera à la mesure législative qui doit sauvegarder ces antiquités contre un vandalisme dont les actes sont malheureusement trop fréquents. Il a entretenu l'assistance des publications actuelles et projetées du comité.

Voici le passage relatif à ces publications :

« Les dépôts, archives ou bibliothèques, centralisés depuis la chute de l'ancien régime aux mains de l'État, renferment, on peut le dire, tous les éléments d'information qui permettront aux érudits de s'initier à la vie intime des siècles passés. Leur importance n'a jamais échappé à aucun des ministres de l'instruction publique. C'est ainsi qu'en 1870 les Archives nationales, le plus vaste, le plus riche des dépôts d'archives, ont été placées dans les attributions du ministère de l'instruction publique. Un nouveau progrès a été récemment réalisé : les archives départementales, communales et hospitalières, groupées autour de l'établissement principal, ressortissent désormais comme lui à l'instruction publique.

Mais, bien avant cette réunion, le ministère avait prouvé son souci de la bonne tenue des archives en préparant, par le moyen de l'École des chartes, des archivistes, des hommes spéciaux, chargés de la mission délicate de conserver et de mettre en lumière les sources de l'histoire.

Ce devoir professionnel, souvent ingrat, de préparer l'histoire au lieu de l'écrire, d'en signaler les sources aux savants, a été vaillamment accepté par tous. Les documents répartis aujourd'hui entre les archives nationales et celles des départements ne formaient dans le principe qu'une masse confuse et inutilisable : les archivistes ont fait la lumière dans ce chaos. Depuis quarante-cinq ans, ils poursuivent sans relâche le classement de ce legs précieux de l'ancienne France, et, depuis vingt-cinq ans, ils ont commencé l'inventaire de nos richesses paléographiques.

On comprend qu'un tel dénombrement ne soit pas encore achevé; il en est, toutefois, à son 196ᵉ volume. Cet inventaire sera laborieusement continué; il comprendra tous les dépôts d'archives de la France, sans exception, et formera un monument considérable, unique. Il contiendra réunis, classés, inventoriés, les matériaux d'une histoire générale, où rien de ce qui intéresse le pays ne sera oublié, d'une histoire vraiment nationale, que l'on pourra écrire un jour.

Les récompenses suivantes ont été ensuite proclamées :

Par décret en date du 18 avril 1885, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. Boucher de Molandon, membre de la Société archéologique d'Orléans; Poulle, président de la Société archéologique de Constantine, et le docteur Bornet, membre de la Société botanique de France.

Sont nommés officiers de l'instruction publique :

MM. Brund-Durand, membre de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme; Finot, archiviste du département du Nord; Gautier, archiviste du département du Doubs, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon; Marchand, pharmacien chimiste, à Fécamp; Parfait, capitaine de frégate, collaborateur aux explorations sous-marines du *Talisman*; Georges Revoil, membre de la Société de géographie de Paris; Rosentiehl, directeur chimiste des usines de Saint-Denis; Toussaint-Loua, secrétaire général de la Société de statistique de Paris; Vaussenat, astronome, directeur de l'observatoire du Pic du Midi; Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen; Advielle, membre de la Société artésienne des Amis des arts d'Arras; J. Roman, membre du comité départemental de l'inventaire des richesses d'art des Hautes-Alpes.

Sont nommés officiers d'académie :

MM. le docteur Jules Barrois, directeur du laboratoire maritime de Villefranche; le docteur Couteau, médecin de la marine, collaborateur aux observations du « passage de Vénus »; Daguin, secrétaire général de la Société de législation comparée de Paris; Étard, répétiteur de chimie à l'École polytechnique; Fage, secrétaire de la Société historique et archéologique du Limousin; Fayol, ingénieur en chef des mines de Commentry; Kœnigs, professeur à la Faculté des sciences de Besançon; Parfouru, archiviste du département du Gers; Poinssot, membre de la Société d'archéologie et de géographie de la province d'Oran; Ricard, secrétaire de la Société archéologique de Montpellier; Rupin, président de la Société historique et archéologique de Brive; Sacaze, correspondant de l'ancienne commission de la géographie historique de l'ancienne France, pour le sud-ouest, à Saint-Gaudens; le docteur Servain, président de la Société malacologique de France; l'abbé Thédenat, membre de la Société des antiquaires de France. Léon Giron, membre de la Société d'agriculture sciences, arts et commerce du Puy.

ÉTRANGER

Belgique

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Programme de concours pour 1886

Partie littéraire. — Première question. — Quelle était la composition instrumentale des bandes de musiciens employées par les magistrats des villes, par les souverains et par les corporations de métiers, principalement dans les provinces belges, depuis le xve siècle jusqu'à la fin de la domination espagnole? Quel était le genre de musique qu'exécutaient ces bandes? Quelles sont les causes de la disparition presque totale des morceaux composés à leur usage?

Deuxième question. — Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xve siècle jusqu'à la fin du xviiie.

Troisième question. — Quelle influence ont exercée en France les sculpteurs nés, depuis le xve siècle, dans les provinces méridionales qui ont fait partie des Pays-Bas? — Citer les œuvres qu'ils y ont laissées et les élèves qu'ils ont formés.

Quatrième question. — Déterminer les caractères de l'architecture flamande du xvie et du xviie siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix pour chacune de ces questions est de 1,000 francs pour la première, pour la troisième et pour la quatrième, et de 800 francs pour la deuxième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, *avant le 1er juin 1886*, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils n'y inscriront qu'une devise qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute, par eux, de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages qui seront mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches manuscrites, seules, seront admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Elle croit devoir rappeler aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

La Bibliothèque nationale. — Depuis le 1er mai, la salle de travail du département des imprimés, à la Bibliothèque nationale, reste ouverte jusqu'à six heures.

Cette nouvelle sera bien accueillie par le monde savant et littéraire qui depuis longtemps réclamait cette mesure.

Cette prolongation des heures de travail à la Bibliothèque nationale a été décidée lors de la visite accoutumée faite par M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, au nouveau ministre de l'instruction publique, M. Goblet.

Les difficultés d'organisation fort grandes avaient retardé jusqu'alors la prolongation des séances.

Le directeur de la Bibliothèque a dû faire appel au zèle connu de ses employés, pour pouvoir organiser ce nouveau service, sans augmentation de personnel.

Autrefois, la « Salle de Travail » était ouverte de 10 à 4 heures, mais l'on *ne communiquait plus de volumes à partir de 3 heures;* d'après le nouveau règlement, la Bibliothèque nationale est désormais ouverte jusqu'à *6 heures, on communique les volumes jusqu'à 5 heures.*

C'est la quatrième transformation de ce genre.

Il y a un siècle, la Bibliothèque ouvrait ses portes simplement deux fois par semaine, de 9 heures à 2 heures; ce fut le décret du 25 vendémiaire an IV qui créa les séances publiques quotidiennes, de 10 heures à 2 heures. En 1832, la fermeture fut reculée jusqu'à 3 heures; enfin, lors de la réorganisation de la Bibliothèque, en 1858, M. Taschereau établit les séances de 10 heures à 4 heures.

La prolongation des séances de la Bibliothèque était une chose indispensable; sur ce point tout le monde se trouvait d'accord; nombre de gens, en effet : professeurs, médecins, hommes de lettres, etc., etc., retenus pendant la journée, ne peuvent venir travailler de 10 heures à 4 heures.

Il est vrai que, pendant la saison d'hiver, la Bibliothèque nationale fermera ses portes à 4 heures, comme par le passé; mais il serait souverainement imprudent d'établir dans cet établissement un éclairage au gaz, source d'explosions qui communiqueraient le feu à des collections précieuses, uniques

au monde, et dont, par conséquent, la perte serait irréparable; l'éclairage électrique, alimenté par une machine également sujette aux explosions suivies d'incendies, présenterait aussi un sérieux danger.

La nouvelle réforme a été acceptée de la meilleure grâce par les employés, qui ne recevront cependant aucune allocation supplémentaire pour ce surcroît de travail.

Pourtant, les appointements des employés de bibliothèques sont des plus modestes. On exige d'eux un diplôme de bachelier, et, quand ils commencent leur stage, au sortir d'un examen roulant sur la façon de cataloguer des incunables, des volumes grecs, latins, etc., on leur alloue 4 fr. par séance, ce qui équivaut à un total d'une centaine de francs par mois.

Au bout d'une année, quelquefois deux, ils sont nommés surnuméraires ; alors, il leur est alloué 1,800 fr.; puis ils passent employés de troisième classe à 1,900 fr.

Ce qui rend l'avancement peu rapide, c'est que le budget attribué à une bibliothèque est réparti en totalité; les employés ne reçoivent une augmentation qu'à la suite du départ, par une cause quelconque, d'un de leurs confrères.

Ils restent employés de 3e classe jusqu'à 2,400 fr. A partir de 2,500 fr. jusqu'à 3,000 fr. ils sont de 2e classe. Employés de 1re classe, ils touchent depuis 3,200 jusqu'à 3,600 fr. Arrivés à ce maximum, ils peuvent être proposés pour le grade de bibliothécaire aux appointements variant de 4,000 à 5,000 fr.; ils comptent alors, en moyenne, une quinzaine d'années de service. Bien peu de bibliothécaires s'élèvent jusqu'au grade de conservateur adjoint, dont les émoluments sont de 6,000 à 7,000 fr.

Le conservateur, chef d'un département, est payé 10,000 fr.; c'est le bâton de maréchal, apanage d'un seul fonctionnaire.

Au-dessous de cet état-major, il existe une classe d'employés auxiliaires, non bacheliers, dont les appointements ne peuvent pas dépasser 2,400 fr. Viennent ensuite les garçons de service, ou surveillants, dont le traitement flotte entre 1,000 et 1,400 fr. Ces emplois, très recherchés, sont la plupart du temps accordés à d'anciens militaires.

La Bibliothèque nationale. — Sous ce titre, notre collaborateur, M. Drumont, a fait paraître dans la *Liberté* un excellent article que nous sommes heureux de reproduire :

Selon l'usage, la Bibliothèque nationale vient de fermer ses portes pour quelques jours, et l'on annonce qu'à la rentrée la durée des séances sera prolongée jusqu'à six heures. On parle même d'ouvrir le soir. Quelque désirables que soient ces réformes, elles me paraissent absolument irréalisables dans les conditions actuelles. Le personnel de la Bibliothèque fait tout ce qu'il peut, plus qu'il ne peut, étant donné son petit nombre, et je suis certain qu'il ne pourrait faire davantage.

En écrivant ceci, je sais que je vais à l'encontre de l'opinion de beaucoup. Certains de mes confrères ne décolèrent pas contre la Bibliothèque. Un de nos amis, pour lequel on n'a pu retrouver une grammaire malaise qu'il a déjà consultée une fois, ne manque jamais de m'aborder en disant : « Eh bien ! quand faites-vous un article contre la Bibliothèque ? »

Ces préventions sont, à mon avis, injustes. Les conservateurs, je le répète, mettent, pour la plupart, un louable empressement et une réelle bonne volonté au service du public ; ils gardent une humeur égale au milieu de dérangements incessants qui, à la fin du jour, ne laissent pas d'être fatigants.

Est-ce donc que la Bibliothèque nationale soit ce qu'elle devrait être ? Assurément, non. L'incroyable lésinerie dont on fait preuve envers un établissement comme celui-là, dans un pays où l'on gaspille si facilement des milliards, est un des signes de plus de cette haine des livres et de ceux qui les écrivent, qui caractérisent la classe des politiciens.

C'est à peine si le budget accorde cent cinquante mille francs à tous les départements de la Bibliothèque réunis ; le département des imprimés dispose de quatre-vingt mille francs. Quels achats peut-il entreprendre dans les ventes, quand il faut encore prélever là-dessus la souscription aux innombrables recueils d'une sérieuse importance qui paraissent à l'étranger.

C'est le dépôt légal qui, jusqu'ici, a sauvé la Bibliothèque, et c'est là qu'est le danger terrible qui la menace.

Sans qu'on y prête attention, tous les ressorts de la vie française sont détendus depuis quelques années ; la machine ne fonctionne plus que par un reste d'habitude ; l'incurie, le désordre sont partout. Personne n'a plus d'autorité pour commander, personne ne veut plus obéir ; l'intérêt porté jadis à la chose publique est un sentiment disparu. Le dépôt légal n'a pas échappé à cette loi. En province, les imprimeurs trouvent cette formalité gênante et ne s'y astreignent plus. Que faire contre eux ? La plupart sont en même temps propriétaires ou éditeurs de journaux républicains, et vous ne concevez pas un député laissant dresser une contravention à un homme qui, dans son journal, soutient sa candidature. Les employés chargés de ce service, eux-mêmes, ne transmettent plus que très irrégulièrement ce qu'on leur envoie.

Le personnel de la Bibliothèque constate ce fait, en gémit, et, encore une fois, est impuissant. Il en est de même pour les dessins. Les bureaux ont tellement honte, paraît-il, des gravures pornographiques qu'on laisse paraître sans poursuivre, qu'ils ne les adressent plus à la Bibliothèque. Aux Estampes, ils prennent cela philosophiquement et ils sont persuadés qu'un amateur généreux est en train de réunir une magnifique collection de ce genre et qu'il la laissera à l'État.

Tous les lettrés devraient s'entendre pour réclamer la stricte exécution du dépôt. C'est par cette fêlure imperceptible en apparence que s'en ira notre glorieux établissement national. C'est l'edit d'Henri II obligeant chaque imprimeur à déposer deux exemplaires de chaque ouvrage, qui, en réalité, a consti-

tué la Bibliothèque ; c'est la non-observation de cet édit qui amènera sa décadence peu à peu.

C'est par des abus sourds, et qui se perpétuent sans que personne en parle, que périssent toutes les institutions. C'est l'éternelle histoire de cette chambre pleine d'effets où nul ne pénètre et où un beau jour tout apparaît en loques, en poussière, dévoré par les mites de l'humidité.

Il est de notoriété publique que les plus belles pièces ont disparu des archives de nos ministères, puisqu'elles passent journellement dans les ventes. Elles étaient gardées cependant par des gens solennels, hauts sur cravate, décorés de tous les ordres possibles, et qui, pour mieux défendre les trésors dont ils avaient la surveillance, en refusaient la communication aux écrivains les plus sérieux.

Il a dû se passer, à une certaine époque, des abus analogues, à la Bibliothèque. Comment expliquer autrement le nombre énorme de volumes dépareillés, 600,000, je crois ? Vous demandez, par exemple, un livre qui n'est pas rare, les *Mémoires historiques* de Charles de la Bussière, le fantaisiste ingénieux qui, pour éviter d'être mangé, c'est-à-dire guillotiné sous la Terreur, ne trouva rien de mieux que de se mettre dans la gueule du tigre et d'entrer dans les bureaux du Comité de salut public, — ce qui lui permit de sauver Joséphine, les comédiens du Théâtre-Français et bien d'autres. On ne vous donne que le tome second de ces Mémoires.

Le nombre des volumes qui ont été volés par les lecteurs étant relativement peu considérable, c'est le prêt, ce ver rongeur des bibliothèques, qui explique ces disparitions. Les formalités n'auront pas été observées ; un brave homme, ami de son repos et de celui des autres, n'aura pas voulu troubler la veuve d'un écrivain dans sa douleur en lui réclamant des ouvrages confiés à son mari. Multipliez ce fait par beaucoup d'années et par beaucoup de volumes, et le total ne vous étonnera pas. Il y a cinq ou six ans, on retrouvait, par le plus singulier des hasards, une voiture de déménagement pleine de livres appartenant à une bibliothèque de Paris, qui, je me hâte de le dire, n'était pas la Bibliothèque nationale.

Avec M. Léopold Delisle, qui est un administrateur excellent, en même temps qu'un savant éminent, l'ordre et la régularité règnent partout à la rue Richelieu. On a même opéré les améliorations qui étaient possibles, malgré l'absence de fonds, et c'est toujours le *non possumus* financier seul qu'on oppose, et qu'on oppose légitimement aux *desiderata* du public.

Il me semble cependant, pour ne parler que des choses pratiques, que le temps employé à chercher un livre ordinaire est bien exagéré. Vingt minutes, quand on arrive le premier, quand il n'y a encore personne, n'est-ce pas un peu long ? Le journaliste qui a une heure ou deux à consacrer à des travaux qui sont pour lui une distraction et un changement d'occupation, trouve dur de sacrifier plus d'un quart d'heure à crayonner des dessins sur son papier.

Le bureau des entrées justifie aussi un peu trop son titre : tout y entre, rien n'en sort. Après un an, des numéros de revue ne sont pas encore mis dans la circulation. Je vous citerai, si vous voulez, le *Correspondant* et la *Revue des études juives*. L'administrateur est tellement serré par son budget, qu'il hésite à prendre un abonnement à ces deux recueils intéressants à des titres divers. L'exemplaire légal arrive quand il peut, et on le distribue quand on y pense.

N'est-il pas regrettable aussi de ne pouvoir avoir communication des collections de journaux qu'à une date antérieure à 1880 ou 1881 ? La presse, en échange des exemplaires qu'elle dépose, devrait trouver à la Bibliothèque une admirable collection de feuilles publiques de toute nature. La solution serait ici tout indiquée : au lieu d'adresser des numéros qui servent de nappe aux employés du ministère pour manger leur cervelas, il serait bien plus simple de les expédier à la Bibliothèque. J'ajoute qu'on devrait agir ainsi pour les livres, et, à Paris, déposer directement un exemplaire au moins rue de Richelieu.

Dans la salle de travail, tout finit par s'arranger, grâce à la courtoisie du personnel. Les employés cherchent, ne trouvent pas et paraissent si désolés qu'on les console en mettant tout sur le malheur des temps. Il n'y a que mon ami à la grammaire malaise qui n'ait jamais consenti à désarmer.

Si vous voulez voir le côté sordide de ces économies, allez à la salle de lecture publique. Des escaliers branlants, des portes mal jointes, qui semblent empruntées à une agence de démolitions, une salle qui a l'air d'un chauffoir de maison centrale, voilà ce que le premier établissement scientifique et littéraire de France offre aux pauvres gens, aux ouvriers, au grand public en un mot. Je demandais là la *Gazette des Tribunaux ;* elle n'y était pas, naturellement. Mais quel ton dans la réponse ! Comme on est loin des égards de la salle de travail ! Palsambleu ! qu'on est heureux de ne pas être prolétaire dans une république qui se prétend démocratique ! Qu'on est content d'avoir un journal, une plume, de pouvoir se défendre un peu à l'occasion ! Ainsi je pensais, en battant précipitamment en retraite à travers ces couloirs où tout est hostile, malveillant, où tout semble crier aux visiteurs : « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

Cela dure depuis quinze ans, et personne, à la Chambre, n'a demandé, ne fût-ce que pour le principe, une salle de lecture publique digne de la capitale. On a voté, il est vrai, trois millions pour des travaux d'isolement, d'ailleurs parfaitement inutiles, et j'en suis encore à me demander comment. Un député aura aperçu la Bibliothèque du haut d'une impériale d'omnibus, et il aura été tellement étonné d'apprendre qu'il existait un établissement de ce genre à Paris qu'il aura réclamé des fonds au hasard. Il eût été mieux inspiré en demandant des subsides pour que la Bibliothèque pût faire figure dans le monde, se procurer ce qui lui est indispensable, rétribuer un personnel suffisant pour le service, achever enfin ces fameux catalogues qui sont toujours au même point.

L'ancienne monarchie créait sans bruit, avec des ressources minimes, beaucoup de choses utiles et grandes à la fois : l'École de Rome, l'Académie française, le Collège de France. L'argent que le budget actuel prend par milliards aux contribuables semble avoir le caractère particulier de l'argent que certaines filles prodiguent sans arriver à constituer une maison cossue. Elles ont des robes tapageuses et pas de linge dans les armoires; au sortir d'une pièce luxueusement meublée, on est stupéfait de trouver sur une étagère une bougie figée dans un goulot de bouteille.

Notre pauvre Bibliothèque nationale ressemble un peu à ces intérieurs. Les objets de première nécessité y manquent, quoiqu'on n'épargne pas l'argent pour les superfluités. On a exproprié les maisons voisines à grands frais, mais on ne s'est pas préoccupé de mettre à la disposition des travailleurs un vestibule, une galerie couverte où ils puissent attendre l'ouverture des portes. L'hiver, sous la neige et sous la pluie, on voit des savants à cheveux blancs, des prêtres, des vieillards bien légèrement vêtus souvent, qui battent la semelle à l'entrée ou se mettent à l'abri sous les portes cochères voisines. C'est navrant. Les députés, il est vrai, ont une excuse : bien peu sont venus travailler là, et la plupart, j'imagine, sont convaincus que la Bibliothèque est comme l'obélisque, dans lequel on ne pénètre pas. ED. DRUMONT.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La Bibliothèque shakespearienne de Birmingham.* — Cette bibliothèque, qui se compose exclusivement d'ouvrages relatifs à Shakespeare, a été fondée, en 1864, par un groupe de fervents admirateurs en commémoration du tricentenaire de la naissance du poète. En 1879, on avait déjà réuni 7,000 volumes, mais malheureusement un incendie détruisit la collection entière. — C'était à recommencer; mais, grâce à la persévérance et au dévouement de M. Sam. Timmins, on recommença presque aussitôt la formation d'une nouvelle bibliothèque, et, en cinq années, cette seconde collection était redevenue aussi complète et bien plus importante comme valeur que la première. — La Bibliothèque shakespearienne de Birmingham compte actuellement 6,734 volumes, parmi lesquels 228 éditions complètes des œuvres de Shakespeare, qui représentent à elles seules 3,877 volumes, — 1,847 ouvrages allemands, 492 français et 147 italiens.

La Russie est représentée par 62 ouvrages, la Hollande par 85, la Hongrie par 45, les Pays scandinaves par 62, et même la bibliothèque possède deux ouvrages sur Shakespeare en hébreu et un en langue gaëlique.

Italie. — *Les bibliothèques de l'Italie.* — *Il Bibliofilo* se plaint que plusieurs manuscrits et ouvrages de valeur ont été soustraits aux bibliothèques publiques, et attribue ce fait tant à l'état défectueux des catalogues actuels qu'à la négligence et à l'incompétence des employés des bibliothèques. — *Il Bibliofilo* croit qu'il est urgent d'épurer le personnel des bibliothèques, certains employés, suivant lui, n'ayant pas de titres suffisants et ne présentant pas toutes les garanties nécessaires.

Pour faire un bon bibliothécaire, il ne suffit pas toujours d'un érudit possédant quelques langues mortes ou vivantes, voire même d'un simple patriote, « martyr de la cause italienne », ces martyrs ayant généralement des notions fort superficielles en paléographie, xylographie, etc.

Il Bibliofilo propose d'instituer pour chaque grande bibliothèque publique une commission de trois à cinq personnes, chargée de procéder sans délai, avec l'assistance du bibliothécaire en chef, à l'inventaire des manuscrits et incunables les plus précieux et à l'élaboration d'un catalogue détaillé.

États-Unis. — *La bibliothèque du Congrès.* — D'après le rapport annuel du 24 février dernier de M. Spofford, bibliothécaire du Congrès, cette bibliothèque possède 544,700 volumes dont 65,000 relatifs à la science du droit et 185,000 brochures. — La bibliothèque s'est accrue, en 1884, de 31,250 volumes. — Le rapport fait ressortir l'urgence d'affecter un nouveau bâtiment à la bibliothèque du Congrès, dont l'effectif a augmenté considérablement depuis quelques années.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— Le ministère de l'Instruction publique a fait distribuer trois nouveaux volumes de la *Collection des mémoires et documents inédits sur l'histoire de France.* Ce sont : le tome III du *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, par M. Alex. Bruel; le tome I[er] de l'*Inventaire des sceaux de la collection Clairambault*, par M. Demay; le tome II de la *Correspondance de la reine Catherine de Médicis*, par M. Hector de la Ferrière.

— Les deux premiers volumes de l'*Histoire des princes de Condé* étaient depuis longtemps complète-

ment épuisés. L'éditeur vient de les faire réimprimer et met sous presse les tomes III et IV.

— La librairie Quantin a mis en vente, le 27 avril, avec un grand succès, la première année du *Salon-Artiste*.

On sait que les collaborateurs de ce recueil ont exécuté exclusivement pour son illustration les dessins de leurs œuvres exposées; en outre, chacun d'eux a fourni pour encadrer sa notice une composition originale et qui ne peut se retrouver nulle part ailleurs. Ces encadrements sont souvent un second tableau complet, d'autres fois de curieuses esquisses, des études, de charmantes fantaisies décoratives où l'artiste se montre avec un attrait nouveau.

Le défaut de place ne nous permet pas de donner ici la liste complète des signatures que nous relevons sur ces dessins; nous nous contenterons de dire que la plupart sont de nos principaux peintres et sculpteurs, et qu'un tel groupement donne à cet album une valeur artistique exceptionnelle.

Les reproductions, toutes exécutées dans les ateliers de gravure de la maison Quantin, sont d'une exactitude et d'une netteté remarquables; le tirage a eu tous les soins qui caractérisent les ouvrages de luxe sortis de cette imprimerie; enfin, la couverture, en camaïeu vert clair, d'une rare élégance, a été composée par Luc-Olivier Merson.

Toutes ces conditions réunies ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des amateurs de nos Expositions annuelles, aussi cette heureuse innovation a-t-elle complètement réussi.

En même temps, paraissaient *Salammbô*, pour inaugurer l'édition, que nous annoncions le mois dernier, des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, et *Monsieur de Camors*, d'Octave Feuillet, illustré de onze compositions par S. Rejchan, gravées à l'eau-forte, second volume de l'importante collection commencée par *Madame Bovary* et qui comprendra les chefs-d'œuvre du roman contemporain.

Enfin, ces jours derniers, la *Collection des chefs-d'œuvre antiques* s'enrichissait d'un nouveau volume: *les Élégies de Properce*, et *la Renaissance en France*, un des ouvrages les plus considérables dont la maison Quantin ait entrepris la publication, comptait un fascicule de plus : le XIe de la série, consacré à la Bretagne.

Nous rendrons compte prochainement de tous ces ouvrages.

La *Septième année du Catalogue illustré du Salon*, de F.-G. Dumas, vient de paraître: il comprend environ 300 dessins, exécutés par les artistes eux-mêmes, reproduisant toutes les œuvres importantes ou intéressantes du Salon de 1885; cette publication, qui n'a pas besoin d'être recommandée à nos lecteurs, est indispensable à tous ceux qui veulent lire avec fruit les critiques du Salon ou désirent en conserver le souvenir. — En vente : chez l'éditeur L. Baschet, 125, boulevard Saint-Germain. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 francs.

— M. Gabriel Hanotaux vient de faire paraître à la librairie Cerf une histoire d'*Henri Martin*.

A la même librairie, M. Jalliffier, professeur d'histoire au lycée Condorcet, donne une *Histoire des États généraux*.

— *La Poésie du moyen âge*, tel est le titre du dernier volume de M. Gaston Pâris; il a paru à la librairie Hachette.

— M. Charles Monselet nous donne, lui aussi, ses souvenirs d'homme de lettres. Ses *Petits Mémoires littéraires* viennent d'être édités par la maison Charpentier.

— M. Jules Philippe, député de la haute Savoie, vient de faire paraître à la librairie Charavay un volume qui intéressera tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'imprimerie. Le livre a pour titre: *Origine de l'imprimerie à Paris d'après des documents inédits*. De format petit in-4°, l'ouvrage est orné de 17 fac-similés et de 5 reproductions de miniatures.

— Le treizième volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* vient de paraître. Il contient: *Faye en Saintonge* (1215-1368), par M. Denys d'Aussy; *Éléonore Desmier d'Olbreuse*, par M. Horric de Beaucaire; *Lettres du comte de Comminges, ambassadeur en Portugal* (1657-1659), par M. Tamisey de Larroque; *Fénelon en Saintonge et la révocation de l'édit de Nantes* (1685-1688), par M. Letélié; *Grazannes en Saintonge*(1312-1789), par M. Denys d'Aussy; *Saint-Vincent-de-Paul et sa congrégation à Saintes et à Rochefort* (1642-1789), par M. L. Audiat.

— *L'Illustration* vient de faire paraître, à l'occasion de l'Exposition de peinture et de sculpture de 1885, un numéro extraordinaire sur le Salon.

Dans le format habituel de la publication, ce numéro, composé de 48 pages tirées en deux tons et d'une couverture en trois couleurs, comprend un compte rendu du Salon et 84 reproductions exécutées par un procédé nouveau, d'après les tableaux exposés. — Prix: 2 francs.

ÉTRANGER

Allemagne. — La librairie Trübner, de Leipzig, vient de faire paraître, en trois fascicules, une édition de morceaux choisis de Victor Hugo.

A la fin du volume se trouve une énumération des études critiques qui ont été faites sur le poète.

Angleterre. — MM. Low et Pulling viennent de faire paraître à Londres, chez l'éditeur Cassell, un

Dictionary of English history: an Account of the Doings of the English nation at home and abroad.

— A ceux de nos lecteurs qu'intéresse le chevalier d'Eon nous signalerons un livre que vient de lui consacrer M. Telfer: *The strange Career of the Chevalier d'Eon de Beaumont, minister plenipotentiary from France to Great Britain in 1763* (Londres, Bentley, in-8° de 360 pages et 3 portraits).

— M. Keid vient de donner à la librairie Macmillan de Londres une édition des *Académiques* de Cicéron. L'introduction comprend les chapitres suivants : 1° Cicéron littérateur et philosophe; 2° Opinions philosophiques de Cicéron; 3° But poursuivi par Cicéron dans la composition de ses œuvres philosophiques et leur caractère; 4° Histoire et contenu des deux éditions des *Académiques;* 5° Sources grecques des *Académiques;* 6° De la discussion philosophique contenue dans les *Académiques;* 7° Du texte des *Académiques;* 8° Orthographe de la présente édition; 9° Analyse des deux ouvrages; 10° Lettre d'envoi à Varron.

— M. Cross vient de donner dans la collection Tauchnitz une *Vie de Georges Elliot* en quatre volumes.

— *France and Tongking,* récit de la campagne française au Tonkin, paraît chez M. F. Fisher Unwin. L'auteur, M. Scott, témoin oculaire de la prise de Langson par les Français, est correspondant d'un grand journal anglais.

Italie. — La *R. Società Romana di storia patria* et la direction des archives paléographiques d'Italie publient une série de *Monumenti paleografici di Roma.*

Le premier volume des *Monumenti* qui vient de paraître contient les fac-similés suivants :

Carta sutrina del 5 giugno 951;

Carta romana del 25 marzo 1029;

Saggi della cronaca di Benedetto, monaco del monte Soratti, degli *Usus Farfenses,* del *Regesto* di Gregorio VII, etc.

Le second fascicule du tome Ier est en cours de publication.

L. Morandi: *Antologia della nostra critica litteraria moderna,* per uso delle persone colte e delle scuoli. Citta di Castello, S. Lepi, 1885, in-8°, pp. XI, 671.

G. Puccianti: *Antologia della prosa italiana moderna,* 2e édition, Florence, Le Monnier, in-8°, pp. XXVIII, 580.

G. Rigutini: *Crestomazia* italiana della prosa moderna, 2e édition, Florence, Paggi, in-8°, pp. IV, 363.

Giuseppe Antonelli: *Indice dei manoscritti della civita bibliotheca di Ferrara.* Parte prima, Ferrare, A. Taddei et fils, 311 p. grand in-8°.

Les manuscrits catalogués dans ce volume sont relatifs à la littérature italienne, tels l'*Orlando furioso* de l'Arioste et le *Pastor fido* de Battista Guarini. Une table alphabétique par noms d'auteurs est annexée à l'ouvrage.

Espagne. — M. Canovas del Castillo vient de donner la suite de ses *Problemas contemporaneos* (Madrid, Perez Dubrull). Dans ce second volume, qui n'offre pas moins d'intérêt que le premier, l'auteur étudie les sujets suivants: L'idée de notion; les sciences naturelles offrent-elles un appui plus grand à la sociologie que les croyances ? les idées du libre-échange; la politique coloniale européenne et celle de l'Espagne; orateurs et savants de l'Athénée de Madrid, etc.

États-Unis. — *Paradise found* (Houghton, Mifflin et Cº) de M. Warren, de l'université de Boston, est appelé à trancher définitivement la question si controversée: « Où se trouvait le paradis terrestre? » M. Warren prouve, pièces en mains, que ce lieu de délices était situé... au pôle nord.

— Nous signalons à l'attention des érudits un petit recueil de proverbes créoles, avec traduction française et anglaise, et un court essai sur les idiomes de la Louisiane. *Gombo Zhèbes,* tel est le titre du volume, (du nom d'un mets très en faveur chez les créoles), se publie chez M. Coleman à New-York; les proverbes, qui appartiennent à six dialectes différents, ont été recueillis par M. Lafcadio Hearn.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Arsène Houssaye va publier ses *Confessions.* Cette œuvre, qui paraîtra prochainement en quatre volumes, est pleine de révélations piquantes, de pensées fines et délicates, d'appréciations originales.

— La librairie Feret, de Bordeaux, annonce la publication d'un important recueil de documents inédits ou très rares, transcrits à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, par M. Hovyn de Tranchère. L'ouvrage, en deux volumes illustrés, aura pour titre: *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires.* Les documents se

rapportent à Marie Stuart, à Henri IV, à la Fronde. On trouvera aussi dans cet ouvrage les mémoires inédits de Latude et une importante série de documents également inédits provenant des papiers de la Bastille.

— Paraîtront prochainement dans la *Collection des mémoires et documents inédits sur l'histoire de France* publiés par le ministère de l'instruction publique : les *Remontrances du parlement de Paris pendant la minorité de Louis XV*, publiées par M. Flammermont; *Itinéraires des ducs de Bourgogne*, par M. Petit et une *Table générale des mémoires des sociétés savantes*, tome Ier, publiée sous la direction de M. de Lasteyrie.

— M. Forestié, de Montauban, se propose d'imprimer par souscription les *Livres de comptes des frères Bonis*, marchands et banquiers à Montauban, de 1339 à 1369. Les comptes des frères Bonis formeront deux volumes dans lesquels on trouvera d'intéressants renseignements sur la vie au moyen âge.

— On va commencer la publication des œuvres de Blanqui. La librairie Alcan va publier incessamment deux volumes de *Critique sociale*, par le célèbre révolutionnaire. Le tome premier porte le titre de *Capital et Travail*, le second est intitulé : *Fragments et notes*.

ÉTRANGER

Angleterre. — On annonce la prochaine publication d'une autobiographie de Sir Henry Taylor. Commencée en 1865, elle avait été imprimée il y a quelques années à un nombre restreint d'exemplaires. Cédant aux instances de ses nombreux amis, Sir Henry Taylor s'est décidé à livrer au public cette autobiographie qui, primitivement, était destinée à ne paraître qu'après sa mort.

— MM. Brothers, de Manchester, se proposent, s'ils parviennent à réunir le nombre de souscripteurs nécessaire, de faire paraître dans le courant de l'année une reproduction photolithographique de la célèbre bible Mazarine du comte de Crawford. Cette bible passe pour n'être nullement inférieure à l'exemplaire qui a atteint un prix si élevé à la vente de Syston Park Library. L'édition, qui sera publiée par les soins de M. Axon, est réservée exclusivement aux souscripteurs et formera deux beaux volumes in-folio de 1282 pages.

Italie. — Le professeur Avoli, qui vient de découvrir une quarantaine de lettres inédites d'Ugo Foscolo à l'auteur des *Mie prigioni*, se propose de les éditer avec une correspondance complète de Silvio Pellico.

États-Unis. — M. Robert M. Lindsay a sous presse un ouvrage à la fois historique et numismatique qui promet d'être intéressant : les *Medallic portraits of Washington*, par W. S. Baker.

Plus de six cents pièces relatives à Washington y sont classées par groupes et décrites avec force détails historiques et critiques.

Une autre publication annoncée par M. Lindsay sera intitulée *The portraits of Shakespeare;* elle contiendra 31 pièces décrites par M. J. Parker et 24 reproductions en phototypie des meilleurs portraits gravés de Shakespeare.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Les commissaires de la Librairie et de l'Imprimerie. — Jusqu'à la fin de l'année dernière, il y a eu au ministère de l'intérieur deux fonctionnaires qui avaient le titre de commissaires spéciaux de la Librairie et de l'Imprimerie. Ils s'occupaient du Dépôt légal, faisaient rentrer à la Bibliothèque nationale les ouvrages qui n'y avaient point été adressés; enfin, ils protégeaient les artistes et les littérateurs victimes de contrefaçons.

Ces deux commissaires recevaient des appointements dont la somme totale s'élevait à 10,000 francs. Par mesure d'économie, la Commission du budget a cru devoir supprimer ce crédit et, par suite, les fonctionnaires.

La Commission a été, croyons-nous, mal inspirée et n'a fait que desservir, sans le vouloir et sans le savoir, il est vrai, les intérêts de la Bibliothèque nationale, qui avait en ces fonctionnaires les auxiliaires les plus précieux.

Quant aux procès-verbaux auxquels peuvent don-

ner lieu les contrefaçons, ils sont maintenant dressés par les commissaires de police ordinaires.

La Société des gens de lettres. — D'habitude, le renouvellement du comité de la Société des gens de lettres se fait d'une manière très pacifique. Cette année, il a donné lieu à une discussion assez orageuse. On sait que des auteurs ayant demandé à faire partie de la Société ont été évincés par le comité pour des raisons d'ordre littéraire. L'incident a été commenté dans la presse et a fourni à l'assemblée générale de la Société le sujet principal de ses discussions.

La lecture du rapport annuel sur les travaux de la Société était à peine terminée que M. Alexis Bouvier demandait la parole pour interpeller le comité au sujet des décisions récemment prises par lui à l'égard de certains auteurs. « Il m'est arrivé, a dit M. Bouvier, de présenter un homme de lettres qui, selon moi, répond à toutes les conditions d'honorabilité, de production et de talent. Un matin je le vois arriver chez moi. — Je suis refusé, s'écrie-t-il. De quoi m'accuse-t-on? — Et je ne sais que répondre. Je voudrais que, quand il y a refus, les votes fussent motivés. »

Le bureau, qui, présidé par M. Arsène Houssaye, se trouvait composé de tous les membres du comité, a protesté.

M. Gourdon de Genouillac a prétendu que jamais il n'y a de refus. On se contente d'ajourner. Le candidat qui n'est pas reçu, quelquefois par la seule raison qu'il n'y a point d'urne sans surprises, n'a qu'à se représenter trois mois après. S'il est réellement digne d'être admis, le comité vote pour lui.

M. Henri de Lapommeraye a répliqué qu'on a vu plusieurs fois des questions d'école se dresser dans le sein du comité, à propos des tendances littéraire de certains écrivains. « Le comité, a-t-il dit, ne doit s'occuper que de deux choses : Le candidat est-il honnête homme? A-t-il un bagage littéraire suffisant pour qu'on puisse le dire homme de lettres? » M. de Lapommeraye a été interrompu par M. Richebourg, qui a attiré l'attention de l'assemblée sur le tort causé commercialement aux auteurs par le refus dont ils sont l'objet. M. de Lapommeraye a reconnu qu'en effet la Société est à la fois littéraire et commerciale. Aussi n'a-t-il défendu que les hommes dont tel ou tel journal peut avoir envie de reproduire les œuvres. Il pense que nul ne saurait dire quel est le genre qui aura la faveur du public. Il a déposé, en conséquence, avec M. Tony Révillon, un ordre du jour ainsi conçu :

« L'assemblée émet le vœu que, conformément aux statuts, le comité, quand il a à délibérer sur la réception d'un candidat, s'occupe exclusivement :

1° De son honorabilité;

2° De sa production littéraire, en tant que bagage fourni ».

Le comité a protesté; le président de l'assemblée, M. Arsène Houssaye, a dit que le bureau considérerait ce vote comme un blâme, et il a demandé l'ordre du jour pur et simple, lequel, du reste, a été voté. On a procédé ensuite au renouvellement du tiers sortant des membres du comité.

En remplacement de MM. Henri de Bornier, Jules Clère, Gourdon de Genouillac, Arsène Houssaye, Félix Jahyer, Armand Renaud, Émile Richebourg, André Theuriet, ont été élus sur 161 votants :

MM. Jules Claretie, 133 voix; Philibert Audebrand, 131; Pierre Zaccone, 129; Louis Collas, 125; Édouard Montagne, 121; Henry Houssaye, 120; Théophile Denis, 111; Ernest Daudet, 102.

Du rapport concernant les comptes de l'exercice clos, il résulte que la Société, qui, en 1883, avait opéré un bénéfice de 5,731 fr. 31, a acquis, en 1884, sur l'ensemble des opérations, un bénéfice de 21,671 fr. 90, et que son actif, au 31 décembre 1884, était de 1,879,627 fr. 45, avec un passif de 80,574 fr. 81 centimes.

Le bureau de la Société se trouve ainsi composé :

Président : M. Jules Claretie.

Vice-présidents : MM. Pierre Zaccone et F. du Boisgobey.

Rapporteurs : MM. Eugène Moret et Augustin Challamel.

Questeurs : MM. Édouard Grimblot, Ed. Montagne et Félix Ribeyre.

Secrétaires : MM. Élie Frébault, Henri Houssaye.

Suppléants : Théodore Henry et Edmond Thiaudière.

Trésorier : M. Augustin Challamel.

Bibliothécaire-archiviste : M. Eugène d'Auriac.

Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

Les membres du comité sont : MM. Philibert Audebrand, Eugène d'Auriac, André de Bellecombe, Fortuné du Boisgobey, Augustin Challamel, Victor Cherbuliez, Jules Claretie, Louis Collas, Oscar Commettant, Ernest Daudet, Théophile Denis, Charles Diguet, Ferdinand Fabre, Élie Frébault, Édouard Grimblot, Henri Houssaye, Charles Joliet, Édouard Montagne, Eugène Moret, Georges Ohnet, Félix Ribeyre, Louis Simonin, Charles Valois, Pierre Zaccone.

Suppléants : Jean Alesson, Émile Delaunay, Théodore Henry, Jules Noulens, Denis de Thézay, Edmond Thiaudière.

M. Arsène Houssaye a été nommé à l'unanimité président honoraire de la Société.

Manuscrits de Suffren. — Le glorieux bailli de Suffren, le grand amiral, qu'on a appelé le Napoléon de l'Océan, celui-là qui battit les Anglais dans les Indes pendant quatre ans et leur détruisit sept escadres, a laissé le *Journal de bord de ses campagnes dans les Indes*.

Le précieux manuscrit était complètement ignoré. Il vient d'être découvert à Nice dans les archives du département des Alpes-Maritimes, par M. Henri Morès, archiviste. Le bailli de Suffren y raconte toutes les grandes actions navales que, sous son commandement, nos marins accomplirent dans les Indes, de 1781 à 1784. Le ministère de la marine va demander à la ville de Nice de lui céder le manuscrit de l'ami-

ral. La publication du *Journal de bord* est très désirable.

M. de Bornier. — M. de Bornier vient de poser sa candidature à l'Académie. Les anecdotes abondent sur sa vie et sur son œuvre; en voici une, plaisante entre toutes, que nous trouvons dans le *Voltaire :*

« Son premier recueil publié à Paris remonte à 1845. Il le publia comme il arrivait de Lunel, et j'ai ouï conter à ce sujet une anecdote assez réjouissante.

« A cette époque, il fit la connaissance du poète Édouard d'Anglemont. Édouard d'Anglemont, qu'il faut se garder de confondre avec Privat, est ce romantique convaincu qui se fit représenter, dans le frontispice d'un de ses recueils, une lyre à la main, assis devant un guéridon supportant son déjeuner: une chocolatière, une tasse et un petit pain!

« D'Anglemont, ayant appris que le jeune de Bornier avait trouvé un imprimeur pour ses rimes adolescentes, lui offrit son concours pour la correction des épreuves, insistant sur ce point qu'il existait certaines habiletés typographiques fort importantes et dont il avait le secret.

« Avec la candeur des jeunes ans, Henri de Bornier le laissa faire; mais, quelques jours après, quand parut son volume, il demeura pétrifié; en tête de chacune de ses pièces s'étalait une épigraphe empruntée aux œuvres de... Édouard d'Anglemont! »

Autre mésaventure, plus cruelle encore :

« Pour l'inauguration du buste de Ponsard à l'Académie, M. de Bornier avait écrit une pièce de vers qui fut imprimée la veille de la cérémonie et distribuée aux journaux. Dans cet éloge funèbre, le poète, s'adressant à l'auteur d'*Agnès de Méranie,* s'était écrié :

Tu mourus en pleine lumière,
Et la victoire coutumière
T'accompagna jusqu'au tombeau.

« Quelle ne dut pas être sa stupeur en lisant le lendemain dans un grand journal :

Tu mourus en pleine lumière,
Et *Victoire, la Couturière,*
T'accompagna jusqu'au tombeau ! »

Charles Deslys. — M. J. Claretie rappelle dans sa *Vie à Paris* du *Temps* un souvenir à la fois touchant et curieux sur Charles Deslys:

« Charles Deslys était un brave homme qui, pour vivre avec plus de dignité et n'être pas à la merci des hasards littéraires, avait accepté une place de voyageur de commerce dans la maison Christofle, je crois. C'était même à la fois original et pratique. Il emportait avec lui le ruolz de sa maison et aussi les textes de ses romans et plaçait, le même jour, des couverts chez les bijoutiers et des romans à reproduire dans les journaux de province. Ce maître Jacques littéraire songeait du reste volontiers à ses confrères plus malheureux que lui et, lorsque sa femme mourut, voilà quelques années, il fonda, en souvenir d'elle, une rente en faveur d'un littérateur pauvre et il demanda simplement que la Société des gens de lettres donnât à cette fondation le nom de la morte : la *Rente Louise.* »

Société des Amis des Livres. — M. Charles Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes,* vient d'être nommé membre de la *Société des Amis des Livres.*

Réclame singulière. — Désireux de forcer l'attention, un journal, que nous ne nommerons pas, a trouvé la singulière réclame que voici pour allécher le public :

La Patissière et le Vicaire

Lors du procès d'Auxerre, nous avons parlé d'une affaire pendante devant le tribunal de cette ville, affaire où il était question des amours d'une pâtissière et d'un jeune vicaire.

On sait que la mystique amoureuse confiait ses impressions à un petit carnet qui fut découvert par son mari, d'où l'action en divorce intentée par ce dernier. Ce carnet est en notre possession ; et l'*** commencera *mercredi* la publication de ce curieux document.

Comme certains passages nous semblent difficiles à reproduire littéralement en français, nous traduirons *en latin facile* les lignes que nous ne pourrons reproduire textuellement.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Nous tiendrons le manuscrit à la disposition des personnes qui voudraient lire en français les passages que nous serons obligés de traduire.

Le curieux document a paru, en effet, plusieur jours de suite. Point n'a été besoin de traduire *en latin facile* les élucubrations de la pâtissière. Ses amours ont sans doute paru de peu d'intérêt aux lecteurs du journal, ou bien l'administration de cette feuille a été prise d'une pudeur tardive, car la publication nous semble avoir été interrompue net.

Victor Hugo et le comte du Clésieux. — Le comte du Clésieux, s'autorisant de son âge avancé, a récemment envoyé au maître un éloquent rappel aux croyances chrétiennes.

Mais Victor Hugo vient de faire adresser à son correspondant la lettre suivante :

« Monsieur,

« M. Victor Hugo, qui scrute, avant tout, les intentions, me charge de vous remercier de vos beaux vers.

« L'idée de la mort est une de celles avec qui il s'est le plus familiarisé. Il mourra déiste, comme il a vécu, et nous répète souvent : *Dei voluntas*, avec une sérénité parfaite.

« Mais, dans sa conviction absolue, le prêtre et le dogme sont mauvais dans toutes les religions possibles, et leur influence a toujours été fatale à l'humanité.

« Je vous engage à lire ou à relire : *Religions et*

Religion. Il n'est jamais trop tard pour ouvrir les yeux à la vérité et pour élever sa croyance.

« Très respectueusement,

« RICHARD LESCLIDE. »

L'hôpital Galignani. — On se plaint à juste titre, dans divers journaux, que l'hôpital Galignani ne soit pas encore inauguré.

Cet hôpital doit être construit avec les fonds (3,140,000 francs) laissés à l'Assistance publique par M. Galignani, directeur du *Galignani's Messenger*.

M. Galignani est mort en 1882. Il avait par testament exprimé le vœu que son hôpital fût construit en deux ans et demi.

Or les travaux ne sont pas encore commencés.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Notes sur Gutenberg*. — Dans sa chronique, le *Journal de la Librairie* nous apprend qu'un document important pour l'histoire de l'imprimerie — encore si controversée — vient d'être découvert à Rouen. C'est une lettre du R. P. Guillaume Fichet, prieur de la Sorbonne, qui s'intéressait beaucoup à l'art typographique, dont il contribua plus que personne à répandre l'emploi à Paris.

Elle est adressée à Robert Gaguin et sert d'introduction au *second* livre imprimé à Paris et qui avait pour titre : *Gasparini Pergamensis orthographiæ liber*.

Cette pièce remonte à l'année 1470. Il y est dit, entre autres choses intéressantes, qu'« une nouvelle troupe de libraires venue, d'après ce que l'on sait, d'Allemagne, d'où elle se répand en nombre considérable dans toutes les directions, a apporté la grande nouvelle qu'un nommé Jean, qui se donne le nom de Gutenberg et qui habite près de Mayence, a inventé l'art de reproduire les livres, non avec des crayons ou des plumes comme cela s'est pratiqué jusqu'à ce jour, mais à l'aide de petits caractères en métal, et cela d'une manière égale, belle, et même élégante. »

Il est ensuite fait mention de ceux qui, les premiers, ont fait connaître le nouvel art à Paris, tels que Ulrich, Michaël et Martin, qui importèrent, entre autres, les lettres de Gasparin, revues par « Johannes Lapidanus ».

Enfin, dans ce document, outre le panégyrique de l'art nouveau de la typographie, se trouve aussi le nom de l'inventeur de cet art, Gutenberg, qui y est nommé d'une façon claire, nette et aussi précise que possible.

Les autorités sur lesquelles s'appuie Fichet dans ses assertions sont d'abord les Allemands qui, les premiers, firent connaître l'imprimerie à Paris: Martin Krantz, fils de Pierre Krantz, dont on vit le nom figurer dans le procès de Fust en 1455; puis Michel Freiburger, et enfin Ulrich Gering.

Ils vinrent de Bâle et fondèrent à Paris la première imprimerie.

On ne saurait douter de l'exactitude de eurs renseignements, car tous ces typographes étaient ses contemporains et quelques-uns étaient des amis de l'auteur.

On sait d'ailleurs que Gutenberg mourut en 1468.

Une ancienne librairie. — La librairie Van den Hoeck et Ruprecht de Gœttingue a célébré, le 18 février dernier, le cent cinquantième anniversaire de son existence.

Angleterre. — *Les droits des auteurs et « le Prince Zilah » en Angleterre*. — Nous avons parlé de l'incident de la traduction des romans d'Alphonse Daudet en espagnol; voici un nouveau fait qui prouve bien que, décidément, il est fort difficile de faire respecter à l'étranger les droits que nos littérateurs respectent en France. Nous donnons la correspondance échangée entre M. E. Warren, journaliste et romancier, qui jouit dans son pays d'une juste autorité littéraire, et notre collaborateur M. Jules Claretie, à titre de document et parce qu'elle intéresse non seulement l'auteur du *Prince Zilah*, mais tous les romanciers à la fois, qu'on a le droit, paraît-il, de dépouiller en Angleterre, — droit que le lord-maire de Londres qualifiait, en 1879, dans un repas donné à Mansion-House, de piraterie.

M. Warren s'élève lui-même contre ce droit légal, dont il a souffert, dit-il. Est-ce chez nous? Il nous est permis d'en douter. M. Warren est-il le fils de Samuel Warren qui a écrit ce chef-d'œuvre, trop peu connu chez nous en dépit d'une traduction d'André de Gay, *Dix mille guinées de rente*? Mais le droit de traduction du roman de Samuel Warren, lorsque la librairie Hachette le publia dans le *Journal pour tous*, dut être certainement payé à son auteur. Ce n'est donc pas de cet abus que M. Ed. Warren peut avoir à se plaindre.

Quoi qu'il en soit, la question est nettement posée dans les deux lettres qui vont suivre, et nous ne doutons pas que les journalistes mis en cause par le littérateur anglais ne prennent parti pour le romancier français, qui représente, sinon la légalité étroite, du moins le droit moral, qui est supérieur.

Richmond, 17 avril 1885.

« Monsieur,

« J'ai tiré de votre roman le *Prince Zilah* une pièce qui doit sous peu être représentée sur une grande scène de Londres.

« Vous n'êtes pas sans savoir que c'est un droit légal qui ne m'appartient que trop par les lois actuelles; mais, comme journaliste et romancier, moi-même ayant souffert par cette même loi, je préfère tenir tout droit à votre *drame* pour l'Angleterre et je viens vous demander de fixer votre dernier prix. Je dois vous rappeler que ces droits pour l'Angleterre ne sont pas une protection pour moi, ne me donnant aucun pouvoir d'arrêter ancune représentation d'autres versions tirées du roman qui pourraient être faites.

« Pour mon renseignement sur ma position littéraire, je suis autorisé de vous référer à M. C. Weinschenck du *Gil Blas* et à M. Francis Magnard du *Figaro*, demandant la faveur d'une réponse immédiate.

« Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Ernest Warren. »

M. Jules Claretie a répondu :

Paris, le 19 avril 1885.

« Monsieur,

« Si vous avez, comme romancier, souffert de la loi que vous invoquez aujourd'hui — pour la condamner tout en en usant — je crois qu'avant même de tirer une pièce de mon roman le *Prince Zilah* la première idée devait être, pour éviter tout malentendu, d'en demander l'autorisation à l'auteur.

« Je ne pense pas que les écrivains français usent jamais du droit légal dont vous parlez. Ils ont ce sentiment qu'au-dessus de la légalité stricte il y a une question de propriété intellectuelle et de loi morale qui domine les autres.

« Le théâtre du Gymnase représente, depuis la fin du mois de février, la pièce que j'ai tirée du *Prince Zilah*. Il vous était, je crois, difficile d'ignorer l'existence du drame dont vous vouliez bien vous charger — de votre propre mouvement — et, par contre, il vous était facile de demander tout simplement à l'auteur l'autorisation de traduire ce drame.

« Je ne puis — au nom de tous mes confrères — que protester hautement contre le prétendu droit dont vous parlez, et je vous avertis que des propositions me sont faites qui sauvegarderont complètement la traduction de ma pièce.

« Vous me citez, monsieur, deux de mes confrères du journalisme parisien, eh bien! soyez certain que MM. Magnard et Weinschenk sont — comme moi — tout à fait d'avis qu'il n'y a pas de droit contre le droit, et trouvent qu'il est un peu tard pour venir demander à un auteur dramatique « le dernier prix » exigé par lui pour son œuvre lorsqu'une version inattendue de cette œuvre « doit être sous peu représentée sur une grande scène » et sans que lui, l'auteur — j'allais dire le propriétaire — en ait été averti autrement que par une lettre, une annonce fort aimable en sa forme, mais qui ressemble un peu trop à une mise en demeure.

« En résumé, monsieur, je n'autorise pas la représentation d'une adaptation que je ne connais point. Et, puisque vous êtes journaliste, et journaliste remarquable, je proteste publiquement, par la voie du journal, contre cette nouvelle annexion et ces éternelles confiscations de nos œuvres. Et j'en appelle de votre prétendu droit à notre — et à votre bonne foi !

« Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

« Jules Claretie. »

La question est bien posée. C'est à la presse de la traiter encore et à la Société des auteurs dramatiques d'essayer de la résoudre, une fois de plus.

Les droits d'auteur de M. Tennyson. — M. Alfred Tennyson, le poète lauréat anglais, retire un joli bénéfice de la publication de ses œuvres.

A l'époque où MM. Moxon étaient ses éditeurs, ils lui versaient en moyenne 37,500 francs l'an en *royalties*.— Plus tard, les éditeurs MM. Strahan s'obligeaient à payer chaque année une somme de 125,000 francs à M. Tennyson pour le droit de publication de ses ouvrages déjà parus, sauf à lui honorer séparément les futurs produits de sa muse. — De ce chef, le poète anglais réalisa, en cinq années, la bagatelle de 775,000 francs.

Romola, de G. Eliot, a été payée 175,000 francs par les éditeurs Smith, Elder et C[ie].

M. Thompson. — M. Joseph Thompson, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Afrique, publie *Through Masai-Land*, voyage dans l'est de l'Afrique. — Il y a deux ans, M. Thompson avait déjà fait paraître *To the central African lakes and back*, voyage aux grands lacs du centre de l'Afrique.

Italie. — Une école de paléographie qui pourra rendre de grands services aux jeunes bibliothécaires italiens sera établie dans les bâtiments de la Bibliothèque nationale de Naples. — La direction en sera confiée à M. A. Miola, connu par ses savantes recherches sur les manuscrits anciens de cette bibliothèque.

États-Unis. — *La librairie aux États-Unis en 1884.* — Le *Publishers' Weekly*, dans son numéro du 31 janvier, jette un coup d'œil rétrospectif sur la production littéraire des États-Unis en 1884. — Voici le nombre des livres qu'elle indique comme ayant paru en 1883 et 1884 :

	1883	1884
Romans et nouvelles	670	943
Droit et législation	397	455
Théologie	375	380
Ouvrages pour la jeunesse	331	358
Éducation	197	227
Théâtre et poésie	184	222
Sciences médicales, hygiène	211	209
Histoire littéraire	158	186
Biographies, mémoires	161	178
Sciences sociales et politiques	106	168
Arts appliqués	146	154
Voyages	155	136
Physique et mathématiques	90	134
Histoire	119	115
Beaux-arts et ouvrages illustrés	75	81
Sport	22	51
Vie domestique et rurale	47	43
Ouvrages humoristiques et satiriques	15	29
Philosophie et morale	»	19
Total	3.459	4.088

On voit que, malgré la dépression générale des affaires pendant l'année 1884, il y a eu une augmentation de 20 p. 100 sur le nombre de livres publiés en 1883.

On aurait tort d'en conclure que l'année a été particulièrement bonne pour les libraires; si beaucoup de livres ont été publiés, il n'en résulte pas nécessairement que la vente ait augmenté; on se plaint, tout au contraire, qu'elle ait diminué dans une notable proportion.

La commission exagérée qu'en Amérique on accorde aux libraires permet à ceux-ci de vendre les livres bien au-dessous des prix annoncés. — Un plus grand préjudice encore pour le commerce des livres, en général, est la publication à outrance d'éditions bon marché à 1 franc et même à 50 centimes le volume.

Les réimpressions d'ouvrages anglais, français et allemands, qui autrefois se vendaient de 2 fr. 50 à 5 francs le volume, deviennent de plus en plus nombreuses et ne permettent guère aux éditeurs de réaliser des bénéfices sérieux que sur les romans signés d'un nom célèbre; le public, habitué aux éditions bon marché, se fait tirer l'oreille, s'il s'agit de payer un roman plus de 25 cents (1 fr. 25).

Les romans et nouvelles (*works of fiction*) publiés pendant l'année sont en partie d'auteurs non américains.

Bon nombre des productions littéraires américaines sont publiées aux frais de leurs auteurs, les éditeurs étant devenus extrêmement circonspects lorsqu'il s'agit d'auteurs peu connus du public.

L'époque n'est pas favorable aux « jeunes » qui n'ont point gagné encore leurs éperons et qui certainement auraient beaucoup de peine à se faire imprimer, si l'alimentation des nombreux « magazines » et du marché étranger ne leur donnait une lueur d'espoir.

Les jurisconsultes et les théologiens ont été particulièrement féconds pendant cette année; ici encore, bon nombre de ces publications ont été éditées aux frais de leurs auteurs, désireux d'initier le grand public à leurs théories et à leurs réflexions sur la destinée humaine. — Ces « livres d'auteurs, » comme on les appelle de l'autre côté de l'Océan, n'ont pas peu contribué à élever le chiffre des ouvrages de droit et de théologie.

La presse périodique aux États-Unis, de 1639 a 1880. — La première imprimerie de l'Amérique, celle de Mexico, date de 1532; l'imprimerie de Cambridge (Massachusetts), la plus ancienne des États-Unis, ne fut fondée qu'un siècle plus tard, en 1639.

C'est à Boston que revient l'honneur d'avoir fait paraître le premier journal de l'Amérique du Nord; malheureusement, ce journal, publié en 1690, n'eut qu'une existence éphémère et fut supprimé, par ordre du gouvernement anglais, peu de temps après son apparition. — Ce n'est qu'à partir de 1704 qu'un journal se publie régulièrement aux États-Unis : c'est le *Boston New Letters,* bientôt suivi de la *Boston Gazette* (1715); la ville de New-York n'eut son premier journal qu'en 1725.

Les débuts de la presse périodique, en Amérique, ne laissèrent pas d'être laborieux.

Les circonstances, d'ailleurs, n'étaient guère favorables à son développement; l'ingérence gouvernementale en matière de presse, le peu de culture intellectuelle de la majorité des colons venus d'Europe et l'impôt onéreux qui frappait les journaux étaient autant d'obstacles qui devaient retarder l'expansion de la presse périodique.

Aussi bien, le nombre des journaux, qui s'élevait à 43 en 1765, était-il retombé à 39 en 1775, l'année qui précéda la grande insurrection américaine.

Jusqu'à cette époque, le rôle social et politique du journal avait été nul. Le mouvement patriotique qui engendra la révolution changea complètement les conditions d'existence des colonies et fit du journal le propagateur le plus puissant de l'idée nationale.

Sous la domination anglaise, les libraires étaient à la fois les propriétaires et les éditeurs des rares journaux qui paraissaient en Amérique, et si quelqu'un se mêlait de faire de la politique ou de l'opposition au gouvernement, il recourait aux pamphlets et brochures politiques, très en faveur à cette époque.

Le nouvel état des choses eut pour premier résultat d'affranchir le journal du contrôle gouvernemental; en 1791, un article additionnel à la constitution fédérale sanctionna définitivement la liberté de la presse. — C'était un grand pas de fait; néanmoins, les suites ne s'en firent ressentir que plus tard, lorsque l'antagonisme des partis leur suggéra l'idée de créer des organes spéciaux, porte-paroles de leurs opinions politiques. — Dès lors, c'en était fait du monopole des libraires; les hommes politiques, les avocats, les industriels, voire les prédicateurs, s'improvisèrent journalistes et inondèrent le pays de publications périodiques destinées à défendre et à propager leurs idées. — Cependant le journaliste de profession n'entre que bien plus tard en scène; pour le moment, le journal n'est qu'un outil dont on se sert ou que l'on rejette suivant les besoins du moment.

Pendant cette époque transitoire qui s'étend de 1776 à 1840, le nombre des journaux monte de 359 en 1810, à 861 en 1828, pour atteindre le chiffre de 1,403 en 1840.

Depuis 1840, le journal, on peut le dire, reflète fidèlement l'étonnant développement du commerce, de l'industrie et des arts aux États-Unis. — Un besoin immense de publicité se fait sentir, chaque nuance d'opinion, chaque branche de l'activité humaine veut son organe. Le nombre des journaux s'accroît de plus en plus rapidement, surtout depuis la création de journaux à un sou. — Cette progression était due autant aux progrès mécaniques de l'ancienne presse à bras qu'à l'énorme développement des chemins de fer, aux améliorations introduites dans le service des postes et télégraphes et à la réduction du port des journaux. — Aussi le recensement décennal de 1880 fait-il pour la première fois une enquête minutieuse sur la presse périodique des États-Unis, enquête dont nous reproduisons ci-dessous un résumé pouvant intéresser nos lecteurs.

Nombre et périodicité des journaux de chacune des périodes décennales de 1840 à 1880.

	Années.			
	1850	1860	1870	1880
	Nombre de journaux.			
Journaux, etc., paraissant chaque jour	254	387	574	971
— deux ou trois fois par semaine	146	165	222	206
— chaque semaine	1.902	3.173	4.295	8.633
— deux fois par mois	95	»	96	202
— chaque mois	100	280	622	1.167
— plus d'une fois par année	24	30	62	135
— chaque année	4	16	»	»
Nombre de journaux et périodiques	2.525	4.051	5.871	11.314
	En millions d'exemplaires.			
Tirage total annuel	426	928	1.509	2.068
	En millions d'habitants.			
Chiffre de la population	23	31	39	50

Nombre de publications suivant les matières traitées.

	Années.		
Matières traitées.	1860	1870	1880
Politique, annonces, lectures de famille	3.242	4.412	8.863
Religion	277	407	553
Économie rurale	»	93	173
Commerce, finances et industrie	»	349	309
Assurances et chemins de fer	»	»	54
Journaux littéraires et illustrés	298	503	189
Arts et modes	»	»	72
Sport	»	6	»
Hygiène	»	»	114
Droit	»	»	45
Sciences naturelles	»	»	68
Sociétés maçonniques et autres	»	»	149
Éducation	»	»	248
Lecture pour l'enfance	»	»	217
Divers	234	101	260
Total	1.051	5.871	11.314

Répartition des périodiques selon la langue dans laquelle ils se publient.

	Périodiques.		
Année 1880.	Quotidiens.	Divers.	Totaux.
Anglais	880	9.635	10.515
Allemand	80	561	641
Suédois et danois	1	48	49
Français	5	36	41
Espagnol	2	24	26
Tchèque	2	11	13
Divers	»	29	29
Ensemble	970	18.344	11.314

Sont compris dans ce nombre 9 périodiques néerlandais, 5 en langue gaëlique, 4 italiens, 3 en idiome indien, 2 polonais, 2 portugais et 2 chinois.

En 1880, les journaux des États-Unis s'imprimaient sur 8,048 presses dont 3,027 à vapeur consommant 189,000 tonnes de papier et employant 6,690,000 caractères d'imprimerie.

Le nombre d'ouvriers typographes et autres était de 55,000, celui des employés à la rédaction et dans les bureaux, de 16,600. — Les recettes perçues pour annonces se chiffraient à 195 millions de francs : les abonnements ont produit 250 millions, soit ensemble 445 millions de francs, près d'un demi-milliard !

Les salaires des ouvriers représentent, pour la même année, une somme de 147 millions, soit 33 o/o de la recette totale.

Les *Harper's Magazine*. — *Harper's Magazine* a été le premier des quatre périodiques que publie cet éditeur ; les trois autres sont le *Harper's Weekly*, qui date de 1857, le *Bazar*, fondé en 1867, et le *Harper's Young People*, qui parut en 1880.

A l'époque de la fondation du *Harper's Magazine* (1850), les principaux magazines existants étaient le *Graham's Magazine*, le *Godey's Lady's Book* de Philadelphie et le *Knickerbocker* de New-York.

L'intention de M. James Harper en lançant son nouveau magazine était de créer un périodique qui fût à la portée du grand public ; M. Fletcher Harper, son frère, se chargea de tous les détails pratiques, et la rédaction en chef fut confiée à M. Henry J. Raymond, journaliste de mérite et fondateur du *New-York Times*.

M. Harper n'eut qu'à se féliciter de son excellente idée ; en six mois, le tirage de 7,500 était monté à 50,000 exemplaires.

En décembre 1853, le grand incendie qui détruisit entièrement l'établissement de Franklin Square menaça sérieusement l'existence du journal. — Le numéro de janvier était sous presse au moment où éclata l'incendie ; tout brûla, mais le chef de la maison prit immédiatement les mesures nécessaires et fit tirer son numéro sur les presses de New-York, Boston et Philadelphie. Grâce à son énergie, il n'y eut qu'un retard de quelques jours dans la publication du *Harper's Magazine*.

En décembre 1880, sur l'exemple du *Scribner's Monthly*, M. Harper s'arrangea avec MM. Sampson Low et Marston pour publier en Angleterre une édition de son périodique, spécialement destinée au public anglais. — Le texte seul de cette édition est imprimé en Angleterre, toutes les feuilles illustrées sont tirées en Amérique. — En 1883, cette édition se tirait déjà à 25,000 ; le numéro de décembre 1883 s'est tiré à 50,000 exemplaires, chiffre qui a été dépassé depuis.

Les frais que s'imposent MM. Harper pour la publication de leur magazine sont considérables ; dans un article paru en 1865, M. Guernsey évalue à 15,000 fr. le coût des illustrations d'un seul numéro ; il cite des articles illustrés qui ont coûté 7,500 fr. Aussi bien, le tirage dépassait déjà, à cette époque, le chiffre de 110,000.

Un nombre considérable d'écrivains de mérite, tant Anglais qu'Américains, ont collaboré au *Harper's Magazine* ; les rédacteurs en chef qui ont dirigé la publication ont été successivement MM. Raymond, G. Ripley, Guernsey et H. M. Alden, qui depuis 1869 remplit cette fonction.

Cinquante ouvrages complets ont été publiés dans cette revue, parmi lesquels les ouvrages de plusieurs romanciers et nouvellistes anglais. — Le magazine est imprimé au moyen d'électrotypes ; le département de a gravure est dirigé par M. Ch. Parson.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Avril : Lettre de Ferdinand de Lesseps au directeur de la *Deutsche Revue.*

Deutsche Rundschau.

Avril : H. Hüffer : Le premier manuscrit de l' « École romantique » de Heine.

Litterarischer Merkur.

31 janvier : J. Steinschneider : Lessing et Jacob Grimm. — Le fragment de la Nausikaa de Gœthe.

15 février : J. Steinschneider : Varnhagen von Ensen, poète.

15 mars : H. Lœbner : La satire en littérature, jadis et aujourd'hui. — Ph. Stein : Guillaume Jordan, romancier.

Nord und Süd.

Avril : K. Bartsch : Jean Paul à Heidelberg.

Angleterre. — *Blackwood's Edinburgh Magazine.*

Mars : Le héros de Lépante et son époque.

The Gentleman's Magazine.

Avril : H. v. Laun : Paul Scarron.

The Nineteenth Century.

Mars : Lord Acton : La vie de George Eliot.

Avril : M[lle] Blaze de Bury : Marivaux.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Février : C. Lozzi : Le seul remède pour prévenir la disparition de documents précieux appartenant aux bibliothèques, archives et musées publics. — A. Melani : La bibliothèque antiquaire d'Ulrico Hœpli, à Milan. — C. Negroni : Illustrations artistiques de *la Divine Comédie* au XV[e] siècle.

Mars : Di Federico Luccaro e di un suo rarissimo opuscolo.— Di una edizione antica delle *Facezie* del Piovano Arlotto.

Nuova Antologia.

1[er] mars : G. Chiarini : Il secondo delitto di Ugo Foscolo. — G. Boglietti : Frederico II e Luigi XV. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti. — R. Bonghi : Per il centenario di Alessandro Manzoni.

15 mars : E. Nencioni : La musica nella letteratura. — D. Largajolli : Teodora. — A. de Gubernatis : Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime. — Lettres à une honnête femme. — Olivier Maugant.

Revue internationale (Florence).

25 mars : A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — Luc de Saint-Ours : Une histoire universelle de la littérature. — S. Müntz : La question juive dans la littérature allemande.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Avril : Bulletin des bibliothèques et des archives publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique, année 1884, n° 3.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13.

Raphael Pinset et Jules d'Auriac : Histoire du portrait en France. — Léon Rochers : Trente-deux ans à travers l'Islam.

Deutsche Revue.

Avril : Lettre de M. de Lesseps à l'éditeur de la *Deutsche Revue* : La mer intérieur du Sahara.

Frankfurter Zeitung, n° 94.

Correspondance de M[me] de Rémusat pendant les premières années de la Restauration, vol. III.

Angleterre. — *The Academy.*

4 avril : Les origines de la France contemporaine, par H. Taine, t. III.

The Saturday Review.

14 février : Paul Nicole : L'homme il y a deux cent mille ans. — Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson.

21 février : Arthur Pougin : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent.

7 mars : Le Caucase et la Perse, par E. Orsolli. — La vie dans le mariage, par E. Rondelet. — Olivier Maugant, par Victor Cherbuliez.

21 mars : Gabriel Sarrazin : Les poètes modernes de l'Angleterre.

28 mars : Portraits du grand siècle, par C.-L. Livet. — La vie à bon marché, par Tanneguy de Wogan.

Temple-Bar.

Avril : Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

28 mars : Germinal, par É. Zola.

4 avril : Le Cicérone, guide de l'art antique et moderne en Italie, par F. Burckhardt, traduit par Auguste Gérard.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Italie. — *Arte.* Rivista quindicinale di musica e letteratura, in-4°, 8 p. à 2 col. Catania, tip. Martinez. — Abonnement : un an, 10 francs.

Autriche. — Un nouveau journal littéraire paraît à Vienne sous le titre de *Wiener Allgemeine Zeitung.* C'est une publication hebdomadaire qui compte parmi ses rédacteurs plusieurs professeurs des universités d'Autriche.

Turquie. — Nous avons reçu de Constantinople le premier numéro d'un nouveau périodique : la *Revue orientale,* journal littéraire et artistique.

La *Revue orientale* compte parmi ses collaborateurs MM. Aicard, Th. de Banville, Barbier de Meynard, Blémont, Chodzko, André Lemoyne, Sully Prudhomme, André Theuriet, Pierre Véron.

Dans le premier ascicule nous avons remarqué des articles de MM. A. Houssaye, Ikiat bey et Louis Énault.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— M. Léon Beauvallet, fils du sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir à l'âge de cinquante-sept ans.

Le défunt suivit la double carrière du théâtre et des lettres.

Quand, en 1855, Rachel alla chercher fortune en Amérique, Léon Beauvallet fit partie du voyage. Mais il ne se contenta pas d'interpréter des personnages de Corneille : il prit des notes au jour le jour, et quand l'on revint en France, il publia dans *le Figaro* le récit d'une expédition qui avait déçu bien des espérances. Ce furent ses débuts littéraires.

Léon Beauvallet a écrit un grand nombre de romans. Il a aussi beaucoup travaillé pour le théâtre. On lui doit *les Femmes de Gavarni* (1852), avec Théodore Barrière et Adrien Decourcelle: *Sur terre et sur mer,* comédie en un acte (1854); *le Roi de Rome,* drame en cinq actes (1855), avec C. Desnoyers; *Ninette et Ninon,* vaudeville (1858); *A Chaillot l'Exposition,* vaudeville en deux actes (1862) avec Clairville; *les Drames de Montfaucon* (1864); *les Quatre Henri ou la destinée,* drame historique en six actes, avec M. Koning (1869); *le Sacrilège,* drame, avec Théodore Barrière (1869); *les Femmes de Paul de Kock,* pièce fantastique en cinq actes (1875); *le Fils d'une Comédienne* (1875), en collaboration avec Frantz Beauvallet, son fils.

— On annonce la mort de Gabriel-Frédéric Colmet-d'Aage, professeur et doyen honoraire de la Faculté de droit de Paris.

Avocat au barreau en 1839, il se fit recevoir docteur en droit en 1841 et devint professeur suppléant à la Faculté de Paris. De 1845 à 1847 il remplaça Rossi, alors ambassadeur à Rome, dans la chaire de droit constitutionnel, chaire qui fut supprimée sous l'empire. Il passa alors comme professeur titulaire à la chaire de procédure civile, devint doyen de la Faculté en 1868 et fut promu officier de la Légion d'honneur l'année suivante.

Ses *Leçons de procédure civile et criminelle* ont eu plusieurs éditions.

M. Colmet-d'Aage n'était pas seulement un avocat d'un grand talent, un jurisconsulte consommé : c'était aussi un lettré. Nous n'en voulons pour preuve que sa traduction en vers de *l'Hermann et Dorothée* de Gœthe, et surtout un livre charmant, tout intime, qu'il a publié, l'an dernier, sous ce titre: *Histoire d'une vieille maison de province, Souvenirs et traditions de famille.*

— M. Philippe Dauriac, qui a écrit longtemps au *Monde illustré,* puis au *Soir,* des causeries littéraires qui étaient très remarquées vient de mourir.

— M. Auguste Dufresne, sénateur de la Manche, est décédé le mois dernier.

Né à Cherbourg (Manche), le 28 mars 1809, M. Dufresne était entré à l'École polytechnique, d'où il était sorti dans les ponts et chaussées en 1830.

On cite de lui des *Considérations sur l'application en France des bateaux à vapeur à la navigation transatlantique.*

— On nous apprend la mort, à Versailles, de M. Charles des Étangs, qui était âgé de quatre-vingts ans. Le savant docteur était un écrivain des plus distingués; il a traduit *Celse* et a écrit un livre très original sur *le Suicide politique.*

— On annonce la mort de Victor Gelu, poète marseillais, décédé à Marseille, à l'âge de quatre-vingts ans.

Tout le monde, dans la ville phocéenne, connaît les chansons provençales de Victor Gelu : *lou Pégou, la Mesico, la Loutarié lou Garagai,* terrible satire contre le jeu et les joueurs; ces chansons provençales forment un volume grand in-12 de quatre cent vingt pages.

— Un vétéran du journalisme, M. Karcher, est mort le mois dernier.

Th. Karcher était né à Saar-Union (Bas-Rhin) le 25 décembre 1821. En 1848, il devint rédacteur en chef du *Républicain des Ardennes,* publié à Sedan. En 1850, condamné à deux ans de prison pour délit de presse, il passa en Belgique. Expulsé de ce pays, il se réfugia en Angleterre, où il collabora à *la Voix du proscrit.* Après le 2 décembre, condamné à l'expulsion perpétuelle, il resta en Angleterre, où il devint professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich.

Dans ces dernières années, il fut rédacteur en chef du *Globe,* puis un moment il collabora à *la Petite République française.* De là, il passa à *l'Espoir de Rethel,* dont il eut la direction. Il était depuis plusieurs années membre du syndicat de l'Association professionnelle des journalistes républicains.

Collaborateur assidu du *Spectateur* anglais, du *Pionnier* allemand et de plusieurs journaux et recueils français, Th. Karcher a publié : *Biographies militaires* (Londres, 1861), *Rienzi*, drame en vers (1864), *les Écrivains militaires de la France* (Londres, 1865), *Études sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre* (1867), une traduction de *l'Invasion de la Crimée* de Kinjlake, dont on a extrait le récit du coup d'État, et divers livres spéciaux d'enseignement ainsi que plusieurs traductions d'ouvrages historiques ou politiques.

— Nous apprenons la mort d'un érudit : M. Louis Klein, conservateur à la Bibliothèque nationale, décédé rue Oudinot, chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

C'était le doyen de la Bibliothèque nationale. Attaché au bureau du prêt des ouvrages, il avait, depuis cinquante-quatre ans, vu passer dans son cabinet toutes les illustrations du monde des savants et des travailleurs.

— Un artiste de talent, M. Auguste Lançon, vient de mourir à la suite d'une courte et douloureuse maladie.

M. Lançon était un dessinateur et aquafortiste de grande valeur. En outre des dessins nombreux qu'il a semés dans les grands journaux d'illustration, il laisse trois œuvres importantes :

L'Histoire de la guerre de 1870-1871, la Rue à Londres et *les Animaux*.

— On annonce la mort de M. Le Goff, ancien secrétaire des services des postes et des télégraphes à Tours et à Bordeaux pendant la Défense nationale.

On lui doit une *Histoire du Gouvernement de la Défense nationale en province*. Le tome troisième de cet ouvrage a paru tout récemment.

— Le docteur Prosper Lucas vient de mourir, âgé de plus de soixante-dix ans, à Mennecy, commune de Seine-et-Oise, où il s'était retiré depuis sa mise à la retraite. Successivement médecin des aliénés de Bicêtre et de l'asile Sainte-Anne, le docteur Prosper Lucas est surtout connu par son *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* (2 vol. in-8°, Paris, 1847-1850). Cet ouvrage, qui dénote une érudition et des connaissances scientifiques peu communes, est la marque d'un esprit profond et original ; il a été, on peut le dire, l'inspirateur de tous les travaux qui ont été publiés depuis sur l'importante question de l'hérédité physiologique ou morbide, tels que ceux de Moreau (de Tours), de Morel, de M. Th. Ribot, etc., pour ne citer que des écrivains français. Darwin a beaucoup contribué à faire connaître à l'étranger le livre de notre savant compatriote. Le docteur Lucas avait recueilli dans ses services d'aliénés de nombreux documents qu'il se proposait d'utiliser pour un volume complémentaire à son grand traité, et dans lequel il devait étudier les lois qui président à l'hérédité des maladies mentales.

— M. du Mesnil-Marigny, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ingénieur de la marine, à Paris, vient de mourir dans sa quatre-vingt-unième année. Rentré dans la vie privée, il se consacra à l'étude de l'économie politique. Il laisse un grand ouvrage : *Histoire de l'économie politique des anciens peuples de l'Inde, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce*. On lui doit, en outre, différentes publications dont l'une, intitulée *le Rôle de l'industrie française*, eut un grand retentissement sous l'empire.

— On annonce la mort de M. Eugène Poujade, ancien consul de France, qui a publié un certain nombre d'ouvrages sur les peuples et les mœurs des pays orientaux.

— On annonce la mort de M. Roland, membre de l'Institut, directeur honoraire des manufactures de l'État.

Entré en 1812 dans l'administration des tabacs, il contribua pendant un demi-siècle à perfectionner l'outillage existant.

On lui doit *la Théorie complète des régulateurs isochromes* et l'invention, de concert avec M. Schlœsing, d'un procédé de fabrication de la soude.

— Nous apprenons la mort de M. Théodore Vibert, auteur de poèmes remarqués : *les Girondins, les Rimes d'un vrai libre penseur, le Peuple*, et d'études historiques fort curieuses sur *le Droit divin de la démocratie, la Race sémitique* et *les Races primitives de l'Amérique*. M. Vibert avait également donné plusieurs romans, parmi lesquels nous citerons : *Edmond Reille* et *le Conseiller Renaud*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Walter Gœthe, petit-fils du poète, vient de mourir à Weimar, à l'âge de soixante-huit ans. C'était un musicien distingué, élève de Mendelssohn.

Il est le dernier descendant mâle de Gœthe, dont il habitait la maison à Weimar. Il conservait les écrits posthumes du grand homme, et les tenait jalousement cachés. Ils vont être livrés maintenant à la publicité.

— Le 20 février, est mort, à Stuttgart, M. Émile Hochdanz, un des libraires d'art les plus connus d'Allemagne. La maison Hochdanz s'était fait une spécialité de la chromo lithographie.

— M. Mathias Lüdin, chef de la maison Lüdin et Walser, de Bâle, et le fondateur et directeur de la

Basellandschaftlichen Zeitung, est mort le 16 novembre 1884.

— L'Académie des sciences vient de perdre l'un de ses correspondants étrangers. M. Charles-Ernest de Siebold, le savant anatomiste dont on annonce la mort à Munich, fut l'un des professeurs les plus recherchés des universités allemandes; il enseigna successivement la zoologie et l'anatomie comparée à Erlangen, à Fribourg, à Breslau et à Munich. Outre son *Traité d'anatomie comparée des animaux invertébrés*, traduit dans la plupart des langues et notamment en français, M. Siebold s'est fait particulièrement connaître par de savantes recherches sur les *vers intestinaux* et surtout sur le *ver solitaire*, sur le *parthénogénèse des abeilles et des papillons*. Il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences en 1869. Il était né le 16 février 1804.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient d'apprendre la mort de M. Robert Phillimore, de Londres, son correspondant, élu en 1884 dans la section de législation (droit public et jurisprudence).

Suisse. — M. Marc Monnier, l'écrivain bien connu qui a produit successivement des vers, des romans, du théâtre, vient de mourir à Genève.

Né à Florence, de parents français, en 1829, il passa une grande partie de sa vie en Italie, puis est devenu professeur de littérature étrangère à l'Université de Genève.

Il débuta dans les lettres, à l'âge de dix-huit ans, par une *Étude historique de la conquête de la Sicile par les Sarrazins*... D'autres études suivirent, se rapportant toujours à l'Italie méridionale: *Garibaldi, Histoire de la conquête des Deux-Siciles, Histoire du brigandage dans l'Italie méridionnale, la Camora*, mystères de Naples; *Pompéi et les Pompéiens.*

Il publia également un volume de poésies. *Lucioles*, un recueil de nouvelles, *les Amours permises;* une ingénieuse suite de recherches sur l'histoire du théâtre, sous ce titre : *les Aïeux de Figaro.*

Pour le théâtre, il écrivit *la Ligne droite*, comédie en un acte; *la Mouche du Coche*, un acte en vers, représenté à l'Odéon en 1858; *le Roi Babolin, le Curé d'Yvetot, l'Équilibre, la Princesse Danubia*, etc.

Il venait de faire recevoir à l'Odéon *Agrippa d'Aubigné*, un acte, en vers.

Il avait publié récemment, dans *le Temps*, une intéressante étude sur l'aventurier italien Gorani.

Il collaborait aussi assidûment à *la Nouvelle Revue* et au *Journal des Débats*, à la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, etc. *Le Livre* s'honore de l'avoir compté parmi ses collaborateurs.

Son dernier ouvrage, *la Renaissance, de Dante à Luther*, vient d'être couronné par l'Académie française.

Italie. — Le 1er mars, est mort, à Vicence (Italie), Francesco Molon, capitaine d'artillerie. Il s'était beaucoup occupé de questions scientifiques, surtout de paléoethnologie. En 1880, il a publié : *Preistorici e contemporanei, studi paletnologici in relazione al popolo ligure*, Milan, Hœpli, in-4°.

— *Le Bulletin di paletnologia italiana* annonce la mort de M. Francesco Masé, qui fut le promoteur des recherches paléoethnologiques dans la province de Mantoue. Il avait publié plusieurs mémoires sur les fouilles qu'il a exécutées et sur ses découvertes.

Russie. — Le prince Orloff, ancien ambassadeur en France, est mort le 29 mars dernier à l'âge de cinquante-huit ans.

Il avait écrit en langue russe un livre militaire : *la Campagne de Prusse en 1800.*

Amérique. — La ville de New-York vient de perdre un des vétérans de la librairie de New-York-City, M. *Dennis Sadlier*, décédé le 4 février dernier. — M. Sadlier a été le fondateur de la maison *D. I. J. Sadlier* (1838), qui s'occupait spécialement de la publication d'ouvrages relatifs à la religion catholique, parmi lesquels nous citons le *Fablet* et la *Sadlier's catholic library.*

— Nous avons encore à enregistrer la mort de deux autres libraires de New-York, celle de M. Ira A. Hopkins, fondateur de la *Franklin Bookstore*, Pennsylvania Avenue et celle de M. George E. Perine, libraire d'art bien connu.

Etats-Unis. — M. F.-S. Arthur, un des éditeurs les plus connus de Philadelphie, est mort dans cette ville, le 6 mars.

M. Arthur s'est fait un nom en éditant, à Baltimore, un journal hebdomadaire *The Athenæum*, où il écrivit une série de nouvelles qui lui assurèrent la faveur du public.

Depuis 1841, il s'était fixé à Philadelphie, où il a publié *Lights and shadows of real life Tales, for Rich and Poor* et une foule d'autres publications populaires.

— M. Drake, auteur de plusieurs ouvrages sur la librairie américaine, est mort le 22 mars dernier. M. Drake laisse un *Dictionary of American biography*, ouvrage paru en 1872 et qui lui avait coûté vingt années de recherches, une *History of the Indians* et plusieurs autres travaux de mérite.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS

— Revue-catalogue de la Presse française —

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 500). Dargenty : Gustave Doré. — R. Marx : La première représentation d'*Henriette Maréchal*. — Diehl : Ravenne; étude d'archéologie byzantine. — A. Badin : Les Marionnettes de Maurice Sand. — (N° 501). Véron : Eugène Delacroix. — Diehl : Ravenne. — Dargenty : Bastien-Lepage. — ARTISTE (février). A. Houssaye : Molière peint par lui-même. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — H. Houssaye : Byzance au VIe siècle. — J. Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — De Parisis : Éva Gonzalès.

BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (28 mars). Les pionniers d'infanterie en Autriche. — (11 avril). Modifications apportées à la méthode de réglage du tir percutant. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES de la Saintonge et de l'Aunis (avril). François de Graves, chanoine de Saintes. — Archéologie : Épitaphe d'un soldat romain à Aunay. — Les statues équestres au portail des églises; — Comme quoi les Saintongeois ont déplacé la Charente et non pas l'arc de triomphe. — La lune de Fouras. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trim. 1885). De Mailly-Chalon : Un voyage en Mandchourie. — Benoist-Méchin : Voyage à travers le Turkestan. — Ch. Rabot : L'expédition de Nordenskïold au Groënland. — Ch. Huber : Voyage dans l'Arabie centrale. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (janv.-fév.). Placards parisiens du XVIe siècle, trouvés dans des reliures.

CORRESPONDANT (25 mars). *** : La crise morale en Russie. — Marie Dronsart : G. Éliot. — Du Quesnoy : Les Russes dans l'Asie centrale. — De Mandat-Grancey : New-York et Chicago. — De Treverret : La littérature espagnole contemporaine ; le roman et le réalisme. — De Contenson : L'art militaire et la diplomatie chez les Chinois. — De la Brière : La piété chez Mme de Sévigné. — Paul Lallemand : Un nouveau livre sur Bossuet. — (10 avril). De Mayol de Luppé : Un pape prisonnier ; Pie VII. — Berryer et Eugène Delacroix : Correspondance inédite. — Du Quesnoy : Les Russes dans l'Asie centrale. — Nourrisson : Le voltairianisme. — De Tréverret : Littérature espagnole. — Correspondance polonaise du comte de Montalembert. — CURIEUX (avril). Mme Tallien. — Ladurner. — Pétition des enfants naturels à la Chambre des députés. — Mariage de Montléart. — La famille d'Holbach. — Les Bourbons et l'Autriche. — La femme de Talleyrand. — Ginguené. — Hersent. — Berton. — Hopwood. — Magendie. — Longet.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 mars). Les droits d'octroi, leur caractère et leurs effets. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1885. — Les étrangers en France et la naturalisation. — (28 mars). Les droits d'octroi, leur caractère et leurs effets. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1885. — Le droit et l'économie politique. — (4 avril). Le budget de 1886 : les emprunts publics et les emprunts occultes. — La question agraire en Italie. — Les lois économiques et la législation. — (11 avril). Des gages spéciaux pour les obligations de chemins de fer. — Le mouvement de la population en Europe et en Amérique. — Le système budgétaire anglais.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). Les *Faux Bonshommes*. — Vallès poète. — Lettres inédites de F. Pyat. — M. Georges Camuset. — (15 avril). La correspondance de Veuillot. — Placard chinois. — Annonce de roman. — Le registre de la Grange. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). A. Michel : L'exposition d'Eugène Delacroix à l'école des Beaux-Arts. — Guiffrey : Correspondance inédite de Maurice-Quentin de la Tour. — P. Mantz : Un nouveau tableau attribué à Jean Perréal. — G. Lafenestre : Le musée de Harlem et les tableaux de Hals achetés par le Louvre. — Comte : Exposition des œuvres de Gustave Doré.

L'HOMME (10 mars). Mathias Duval : Sur la segmentation sans fécondation, même pour l'ovule humain. — Collineau : L'imbécile. — (25 mars). Fauvelle : De la fréquence des crimes et délits chez les inférieurs. — Hovelacque : Etat social des Wolofs.

INSTRUCTION PUBLIQUE (21 mars). Rouxel : Origine des chansons de geste. — Martha : La philosophie à Rome. — Pigeonneau : Les colonies françaises. — Levallois : La Fontaine. — Blétry : Littérature anglaise; Samuel Johnson. — (28 mars). Richaud : A propos de l'éloge historique d'Arago. — Crouslé : Théorie de Buffon sur l'homme. — Hauvette-Besnault : L'Archonte-Roi. — (4 avril). Huit : Psychologie d'Aristote. — Croiset : Démosthène; première philippique. — Edelin : Étude sur la narration. — (11 avril). J. Levallois : La Fontaine. — Crouslé : Lutte de l'homme contre la nature, d'après Buffon. — *Histoire de la Prusse*, par M. Lavisse.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Singulier passage des mémoires d'Alexandre Du-

mas. — Le *Pilori*, journal. — Les prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. — Papiers de Rasse des Nœux. — Tony et Alfred Johannot. — Daniel Vierge. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Bibliographie des œuvres des académiciens. — Xavier Forneret. — (10 avril). Reliures singulières. — Enseignes de libraires fantastiques. — Mirabeau. — Clef des *Odeurs de Paris*. — Histoire scandaleuse de Charles X. — Lettre inédite de Jules de Goncourt à Gustave Flaubert.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). M[lle] Félicité Guillaumin. — De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Raffalovich : Le socialisme de M. Schæffle. — La *Nationalité exclusive*, par de Galovine. — Le *Socialisme contemporain*, par de Laveleye. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Barthélemy Saint-Hilaire : Histoire de l'Inde. — Alfred Maury : Les huguenots et les gueux. — Ch. Levêque : Les manuscrits de Léonard de Vinci. — G. Perrot : Les commencements de l'art en Grèce. — B. Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mars). Lamiraux : Conférences sur le tir pour les officiers d'infanterie. — De Souza : Télégraphie militaire par signaux. — La guerre au Tonkin. — La cavalerie des armées alliées pendant la campagne de 1813.

MAGASIN PITTORESQUE (15 avril). Fabrication des poteries. — Sur la transmission des forces. — La Sorbonne. — Les manchots. — La lumière domestique par l'électricité. La maréchale Lefebvre. — MOLIÉRISTE (avril). G. Monval : L'origine du registre de la Grange. — A. Baluffe : Marquise du Parc. — Sonnet attribué à Molière. — G. Monval : L'excommunication des comédiens ; lettre inédite de Riccoboni.

NATURE (21 mars). Anesthésie par les mélanges titrés de chloroforme et d'air ; méthode de M. Paul Bert. — Excursion géologique publique du Muséum d'histoire naturelle dans le Boulonnais et en Angleterre. — L'exposition d'électricité à l'Observatoire de Paris. — (28 mars). La fabrication des couronnes d'immortelles. — L'exposition d'électricité à l'Observatoire de Paris. — Étude sur les marines de l'antiquité. Siège d'Alexandrie par Jules César. — Les lois de la vision et l'harmonie des couleurs. — (4 avril). L'aquarium du Trocadéro, à Paris. — Éclairage électrique des trains de chemin de fer. — Épuration des eaux pour les usages industriels. — Moteur domestique de M. Davey. — (11 avril) Volcans dans la lune, dessinés d'après nature. — La suggestion mentale. — Les médicaments nouveaux : l'antipyrine ; la paraldéhyde ; la cocaïne. — Machine à écosser les pois. — La Chanson du printemps. — La culture des microbes. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Général Trolow : Le général Totleben. — Le Savoureux : Traditions coloniales de la Prusse. — Marius Vachon : Un musée à créer. — M[me] Edgar Quinet : Ce que dit la musique. — (1[er] avril). Nap. Ney : M. de Lesseps écrivain. — Courcelle-Seneuil : Essai de définition de la science sociale. — Musany : Le cheval en France. — Dubufe : Eugène Delacroix.

POLYBIBLION (mars). De Bizemont : Géographie et voyages. — Cl. Jannet : Travaux de l'université. John Hopkins et des sociétés historiques en Amérique. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, histoire. — Bulletin. — Chronique : Livres mis à l'index : — Un manuscrit du P. Dan ; — *Monumenta Germaniæ pedagogica ;* — Codex manuscrits de l'abbaye de Gorze.

REVUE ALSACIENNE (mars). Lonchamp : Edmond Weber ; sa vie et son œuvre. — Heim : Lettre d'un journaliste alsacien à un ministre d'Alsace-Lorraine. — A. Michel : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII. — Robineau : Edmond About ; souvenirs intimes et lettres inédites. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mars). Tentures de la chambre du roy en 1624. — Marché passé pour quatre tableaux de Jacques Houx (1663). — Jean-Baptiste Blanchard, maître peintre (1705-1717). — Lettre de Charles-Nicolas Cochin sur un dessin du Cabinet du roi. — Lettre de Basan père, relative à une œuvre de Charles-Nicolas Cochin. — Les orfèvres de Paris officiers municipaux (1557-1735). — Tapisseries exécutées en 1586 par Pierre Du Moulin, sur les dessins de Robert Paigné. — Un dernier mot à propos de Justinar. — REVUE BRITANNIQUE (mars). La flotte britannique et le canal de Suez. — Les voyageurs français. — Un Plantagenet au Soudan. — Les migrations des oiseaux. — Les États-Unis et le canal de Panama. — REVUE CONTEMPORAINE (mars). J. Caraguel : Jules Vallès. — E. Rod : La course à la mort. — Th. de Banville : Ch. Baudelaire. — A. Remacle : Jacques Hardiet. — C. Benoît : Les *Maîtres chanteurs* à Bruxelles. — J. Chailley : La crise économique. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (16 mars). Berger : Les registres d'Innocent IV. — Enders : Correspondance de Luther. — Choussy : Sermons de Bossuet. — Sanders : Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. — (23 mars). Tschudi : Organisme de la langue zuichua. — Clédat : Grammaire élémentaire de la vieille langue française. — Vingtrinier : Jean Pillehotte et sa famille. — Thureau-Dangin : Histoire de la monarchie de Juillet. — (6 avril). De Biberstein-Kazimirski : Dialogues français-persans. — Stephens : Les études de Bugge sur la mythologie noroise. — Scheffer : Le voyage d'outremer de Jean Thénaud. — Hauvette-Besnault : L'archonte-roi ; Les stratèges athéniens. — (13 avril). Dosabhaï : Histoire des Parsis — Willems : Le sénat de la république romaine. — Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance. — Scheler : Étude lexicologique sur les poésies de Gillion Le Muisit. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 mars). P. Mariéton : Toulouse et Provence. — (31 mars). Mistral : Li Cadeno de Moustié. — REVUE GÉNÉRALE (15 mars). Ch. Leser : Les chemins de fer et la mobilisation. — Battesti : L'alcoolisme pendant la dernière épidémie. — H. Quet : Marie Bashkirtseff. — (1[er] avril). Deschaumes : Un roman vendéen ; *Sous la hache*, de M. Élémir Bourges. — Lucien Nicot : La presse en Chine. — H. Quet : L'œuvre d'Eugène Delacroix. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mars). Dejamme : La réforme de l'hygiène publique. — Sanlaville : Du droit à une pension de retraite pour infirmités résultant du service (pension civile). — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — Merle : L'Angleterre, l'Espagne et la France, à propos de l'île d'Arguin. — Marcel : Bibliographie de la Nouvelle-France. — Découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais. — REVUE INDÉPENDANTE (avril). Lettres inédites de J. Vallès. — Christophe : Duranty. — G. Deville : L'économie politique et le socialisme. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). D'Haussonville : Les corporations et les syndicats mixtes. — A. Duruy : La réforme de l'enseignement supérieur. — De Saporta : L'espèce dans le règne végétal, d'après la théorie de l'évolution. — Simonin : Le monde océanique. — (1[er] avril). C. Rousset : Les commencements d'une conquête ; le commandement du général Voirol. — Geffroy : Nos diplomates sous Louis XIV. — Daubrée : Les tremblements de terre. — Denys Cochin : La taxe du pain. — H. Houssaye : Exposition des œuvres d'Eugène Delacroix. — Brunetière : L'enseignement de la littérature française au Collège de France. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 février). E. Lavisse : Albert Dumont. — Paulsen : Les gymnases prussiens

au XIXe siècle. — Gréard : La question des programmes dans l'enseignement secondaire. — REVUE LITTÉRAIRE (mars). A. Loth : *Origines chrétiennes de la Gaule celtique*, par l'abbé Hénault. — Aubineau : Marie-Françoise de Saumaise. — Canet : *La vie antique*, par Guhl et Koner. — Rastoul : *Trois révolutionnaires* : Bailly, Necker, Turgot, par Nourrisson. — REVUE MODERNE (février). A. Bérenger : Les nationalités orientales. — A. Ricard : Les débuts de Maury à Paris. — F. Coppée : Victor de Laprade. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Guyan : L'évolution de l'idée de temps dans la conscience. — Binet et Feré : La polarisation psychique. — Sikorski : Le développement psychique de l'enfant. — Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 mars). L'Angleterre et la Russie dans l'Asie centrale. — J. Lemaître : M. Eug. Guillaume. — Rothan : Un voyage à travers l'Italie à la suite du roi Victor-Emmanuel, en 1863. — Ch. Livet : *Portraits du XVIIe siècle*. — (28 mars). J. Lemaître : Le P. Monsabré. — G. Boissier : Les fouilles récentes du Forum ; la maison des vestales. — *Souvenirs du comte de Contades*. Melchior de Vogüé : *Histoires d'hier*. — L. Pillaut : La représentation des *Maîtres chanteurs*. — (1er avril). De Pressensé : L'évolution philosophique de la démocratie avancée depuis George Sand et Edgar Quinet. — Anglais et Howas, d'après M. Louis Pauliat. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine; Manuel Tamayo y Baus. — M. Alph. Daudet à l'étranger. — (8 avril). Ganderax : Les Parisiennes, — Viguié : La Palestine au temps de Jésus-Christ. — Léo Quesnel : José Echegaray. — Richard Cobden d'après son dernier biographe. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril). P. Allard : L'hagiographie au IVe siècle; martyres de saint Hippolyte, de saint Laurent, de sainte Agnès, de saint Cassien. — A. Baudrillart : La politique d'Henri IV en Allemagne. — R. P. Brucher : La Chine et l'extrême Orient, d'après les travaux historiques du P. Ant. Gaubil (1723-1759). — Les papes du VIe siècle et le second concile de Constantinople. — Abbé Rancé : L'arrêt contre Suarez (1614). — M. de la Rochéterie : Le gouvernement révolutionnaire. — H. de l'Épinois : La bibliothèque du Vatican. — REVUE RETROSPECTIVE (1er avril). Lettre du prince Auguste-Guillaume au marquis de Valory (1757). — Archives de la Bastille : Les pots-de-vin au XVIIIe siècle; rapport de police sur l'abbé Annillon (1753). — Robespierre et mistress Shepherd. — Un pamphlet inconnu. — Casanova, inventeur du télégraphe électrique. — Une anecdote sur le général Henry Clarke. — (15 avril). Archives de la Bastille : La police du corps de ballet du Théâtre-Français (1755-1758). Le dernier entrechat de Guimard (1804). — La prise du Bourget (30 octobre 1870); lettre d'un franc-tireur de la presse. — Le jeune Walewska. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (avril). Clubs et clubistes du Morbihan, de 1790 à 1795. — Les noces d'un jacobin. — Le vol des diamants de la Couronne au Garde-Meuble. — Les derniers jours de l'ordre de Malte et le grand bailli de la Tour-du-Pin. — Le pacte de famine : son inventeur, le prévôt de Beaumont. — Le récit d'un déporté de 1793. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 mars). Les marines militaires de l'Angleterre et de la France. — Chareyre : Recherches sur les cystolithes. — De Varigny : Le laboratoire Arago, à Banyuls. — Comment on devient astronome. — (28 mars). Scheurer-Kestner : Nicolas Leblanc et la soude artificielle. — Fouqué : La pétrographie microscopique. — Troost de la vapeur de l'hydrate de chloral. — Pouchet : La paléontologie et l'anatomie comparée au Muséum. — (1er avril). Simonin : La Corée. — Richet : La température normale de l'homme. — Obrecht : Les éclipses des satellites de Jupiter. — Reuss : L'enseignement de la sylviculture. — (8 avril). Vulpian : Les localisations cérébrales. — Giraud : Deux ans aux lacs de l'Afrique centrale. — Barré : Le calendrier chez les différents peuples. — Mouneyrès. — Les trombes de la mer des Indes. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (1er avril). R. James : La propriété littéraire aux États-Unis.

SCIENCE ET NATURE (21 mars). Deniker : La flore des billets de banque. — Vaquer : Les fouilles de la Sorbonne. — Burel : Projets de tours colossales. — (28 mars). Rive : Les origines de la photographie. — L'exposition d'électricité. — De Chateaubrun : La côte des Esclaves. — (4 avril). Bongard : Le pays Çomali. — Gahéry : Le thermomicrophone. — (11 avril). Chatin : La truffe et sa culture. — Cl. Bernard : Maximes de la vie. — Lenoir : La téléphonie à grande distance par les fils télégraphiques. — SPECTATEUR MILITAIRE (1er avril). Etude sur la revision des lois militaires. — Les trois jours d'occupation de l'armée allemande dans Paris. — Conférence sur les travaux aéronautiques d'Henri Giffard. — Les études historiques en France.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1885)

CONSTITUTIONNEL. Mars : 19. Bibliothèque du baron James de Rothschild. — Avril : 1. *Dictionnaire usuel de médecine*, par Dechambre.

DÉBATS. Mars : 17. A. Mori : *Germinal*. 18. P. Deschanel : Un « Commers ». (Réunion d'étudiants allemands). 24. P. Bourget : A. de Vigny. 31. *Antologia della nostra critica moderna*, par Morandi. — Avril : 2. *France and Tongking*, par Scott. 3. J. Lemaitre : Clément Laurier. 4. Bourdeau : Jandisme et Teutonisme. 5. A. Mori : L'éloquence sacrée en 1885. 8. Carrau : La parole intérieure, essai de psychologie descriptive, par V. Egger. 10. Bibliographie historique; Masson : *Le Cardinal de Bernis*; Geley : *Fancan et la politique de Richelieu*; de la Garde : *Le duc de Rohan et les Protestants sous Louis XIII*; Dr Legué : *Urbain Grandier*. 14. P. Bourget : Poésie anglaise contemporaine. 15. Maurice Albert : Les fouilles du Forum.

XIXe SIÈCLE. Mars : 17. *Cruelle énigme*, par P. Bourget. 24. G. d'Encre : *Miss America*, par F. Champsaur. 26,

30. Ch. Joliet : *Les Faux-Bonshommes* et la Comédie-Française. 31. A. Michel : Une récente acquisition du Louvre. — Avril : 3. *La Guerre et la Paix*, par M. le comte Tolstoï. 7. *L'âme nue*, par E. Haraucourt. 8. Rendez-nous Voltaire.

DROIT. Avril : 6, 7. Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle; Ch. Perrault.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 9. Dubrujeaud : L'esprit normalien.

ÉVÉNEMENT. Mars : 28. A. Houssaye : Eug. Delacroix. — Avril : 4. A. Houssaye : Souvenirs de Paul de Saint-Victor.

FIGARO. Mars : 16. De Goncourt : Ce que l'auteur survivant pense d'*Henriette Maréchal* et du théâtre de son temps. 22. Racot : Paul de Molènes. — Avril : 4. Duhamel : Emile Zola et les mineurs. J. Lemaitre : L'esprit normalien.

FRANÇAIS. Mars : 20. H. Cochin : L'intimité d'un grand pape; Lettres inédites de Benoît XIV. 27. *Histoire de la littérature grecque*, par Deltour. 28. Œuvres pastorales de Mgr Perraud. — Avril : 4. Cosquin : L'homme primitif et le sauvage. 7. *Causeries sur notre histoire*, par Hubault. 8. La réorganisation militaire, d'après un livre récent. 13. Le théâtre et les collectionneurs. 14. *La crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*, par Hervé.

GAGNE-PETIT. Mars : 31. Sarcey : *Claire d'Albe.*

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 20 et avril 4, 9. De Ternant : Le journalisme en Angleterre. 21. *Au Cercle*, par de la Brière. 24. De la Brière : Lignées littéraires; les Ségur. — Avril : 4. De Pontmartin : *Le marquis de Clermont-Tonnerre*, par M. C. Rousset. 6, 7. De la Brière : Les Charette écrivains. 8. *Voyage en Orient*, par l'archiduc Rodolphe. 10. De Gaillard : *Les Monach*, par R. de Bonnières. 11. De Pontmartin : *Histoires d'hier*, par Melchior de Vogüé. 14. De la Brière : Lignées littéraires; Les Flavigny. 15 Dancourt : Le théâtre de la Cour à Compiègne sous Napoléon III.

GIL BLAS. Mars : 18. Nestor : Paul de Molènes. — Avril : 15. Nestor : Le fantastique en littérature.

JUSTICE. Mars : 16. Santonax : La trahison de Louis XVI et les Histoires scolaires de la Révolution. 23. Santhonax : Physiologie de Couthon. 30. Santhonax : La politique de Couthon. — Avril : 3. Jacques Richard. 6. Santhonax : Robespierre et J.-J. Rousseau. 10. Robespierre et le culte de l'Être Suprême.

LIBERTÉ. Mars : 30. Drumont : La Bibliothèque nationale. — Avril : 6. Drumont : *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne*, par Pellinier.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 19. *Travail et salaires*, Fawcett. 28. Fournel : Poésies inédites de Henri Heine. — Avril : 14. Fournel : *Germinal*, par E. Zola.

PAIX. Avril : 7. *Frédéric II et Louis XV*, par le duc de Broglie.

PAYS. Avril : 8. *Cruelle énigme*, par P. Bourget.

RAPPEL. Avril : 15. Lettre d'Eugène Delacroix sur les peintres anglais.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 17. Marc. Pellet : Théroigne de Méricourt. 20. La prétendue fille de Soubrany. 25. Marcellus : Trianon et les bois-seins de la reine. 26. Folk-Lore. 27. Manuscrits de Mirabeau. 31 et Avril : 2, 4. Lettre inédite de Voltaire; documents nouveaux sur l'abbé de Prades; la « boète à Perrette ». — Avril : 3. Le verre de sang de Mlle de Sombreuil. *Géographie de la Gaule romaine*, par Desjardins. 5, 6, 7, 8, 9, 10. Falcy : Les Siamois. 12. Le Docteur au sonnet; M. Camuset. 14, 15. Doinel : Collot d'Herbois à Orléans en 1793.

SIECLE. Mars : *La charité privée à Paris*, par Max Ducamp. — Avril : 3. A. Michel : La Brinvilliers, d'après Mme de Sévigné. 5. *Les origines de l'Alchimie*, par Berthelot. 13. *La Crise irlandaise*, par M. Hervé. 14. A. Michel : *Henri IV et la princesse de Condé*, par Henrard. 15. A. de la Forge : Alexis de Tocqueville.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 11. Le théâtre de la cour à Compiègne.

TEMPS. Mars : 18. Manuscrits de Mirabeau. 19. Ph. Daryl : L'auteur des lettres de Junius. — Avril : 2. A. Sorel : Les mémoires de Saint-Simon; Bernis et les Jésuites. 4, 7, 8. Scherer : Georges Eliot. 5. Pottier : L'Assyrie et la Phénicie. 9, 11, 14, 15. Ph. Daryl : La Chine contemporaine. 10. E. Planchut : La semaine sainte à Séville.

UNIVERS. Avril : 11. L'Église catholique en Écosse à la fin du XVIe siècle. 15. *Traité de droit naturel théorique et pratique*, par Rothe.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mars 1885

1. *Le Gagne-Petit*, journal républicain quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro : 5 centimes.

La Varlope, organe professionnel des ouvriers menuisiers. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Trotté, 24, rue Lacharrière. Abonnements : un an, 3 fr.; 6 mois 1 fr. 50. Le numéro, 5 centimes. Bi-mensuel.

La France commerciale et industrielle, revue mensuelle d'économie politique et commerciale. In-8°, 50 p. Charleville, imp. Bourée. Bureaux, Paris, 23, rue de Turin. Le numéro, 2 fr.

3. *La Défense nationale*, journal patriotique paraissant les mardi, jeudi et samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 5 centimes.

4. *Le Pal*, revue hebdomadaire par Léon Bloy. In-18, Paris, imp. Bloy. Bureaux, 146, rue Montmartre. Le numéro, 50 centimes.

La dernière heure, informations financières et politiques paraissant tous les jours non fériés. Petit in-4°, 1 fr. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 30 fr. Le numéro, 10 centimes.

5. *Le Courrier catholique*. In-folio, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Faivre. Bureaux, 23, rue de Bruxelles. Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 30 centimes. Hebdomadaire.

6. *Le Messager de la France ecclésiastique*, organe des intérêts du clergé. In-4°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Mallet. Bureaux, 9, rue de l'Éperon. Abonnements : un an, 6 fr.

9. *La Finance*, journal politique et financier. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'Audace, organe communiste anarchiste, paraissant le samedi. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Leperchey. Bureaux, 3, ruelle Pellé. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Limonadier*, revue spéciale des liquides. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Zabicha. Bureaux, 140, rue Montmartre. Paraît le jeudi. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

15. *Bulletin des grandes usines*, revue scientifique et industrielle, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Petit in-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Maréchal. Bureaux, 7, passage Saulnier. Abonnements : un an, 5 fr.

La Revanche anti-guerrière, journal politique, hebdomadaire. Petit in-folio, 4 p. à 5 col. Saint-Denis, imp. Grance. Bureaux, 106, rue Montmartre. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

16. *La Finance*, journal d'informations. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 cent.

21. *Le Réveil financier*, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Pariset. Bureaux, 4, rue de Choiseul. Abonnements : un an, 1 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Desideratum universel. In-folio, 4 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 68, rue de Cléry. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Rossard, organe essentiellement français, paraissant les mercredis et samedis. In-4°, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. et bureaux, 22, boulevard Saint-Marcel. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Paris-Bouffon*, journal humoristique illustré, paraissant le jeudi. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. fig. Bureaux, 4, rue Chauchat. Abonnements : un an, Paris, 16 fr.; départements, 18 fr. Le numéro, 35 centimes.

29. *Le Roublard*, journal spécial de courses. In-4°, 4 p. Reuilly, imp. Malleval. Bureaux, 9, faubourg Montmartre. Paraît le samedi soir. Le numéro, 15 centimes.

Revue des Beaux-Arts. In-folio, 16 p. à 2 col. pl. Paris, Mauchaussat. Bureaux, 20, rue des Capucines. Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. Le numéro, 50 centimes. Hebdomadaire.

Sans date. *Annales médico-chirurgicales françaises et étrangères*. In-8°, 44 p. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 14, rue Séguier. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 60 centimes. Paraît le 5 de chaque mois.

La Gaule, journal littéraire et théâtral paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Chabridon. Bureaux, 20, rue de la Sorbonne. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. Le numéro, 25 centimes.

Gutenberg-Écho. In-32, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Bleue.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

L' « Édition nationale » des œuvres de Victor Hugo.

L'édition nationale des œuvres de Victor Hugo va-t-elle réellement donner lieu à un procès, ou ne faut-il voir dans l'entrefilet ci-joint, publié par plusieurs journaux, qu'une habile réclame ?

« On affirme que la famille de Mlle de Sombreuil va faire un procès aux éditeurs pour une cause assez futile.

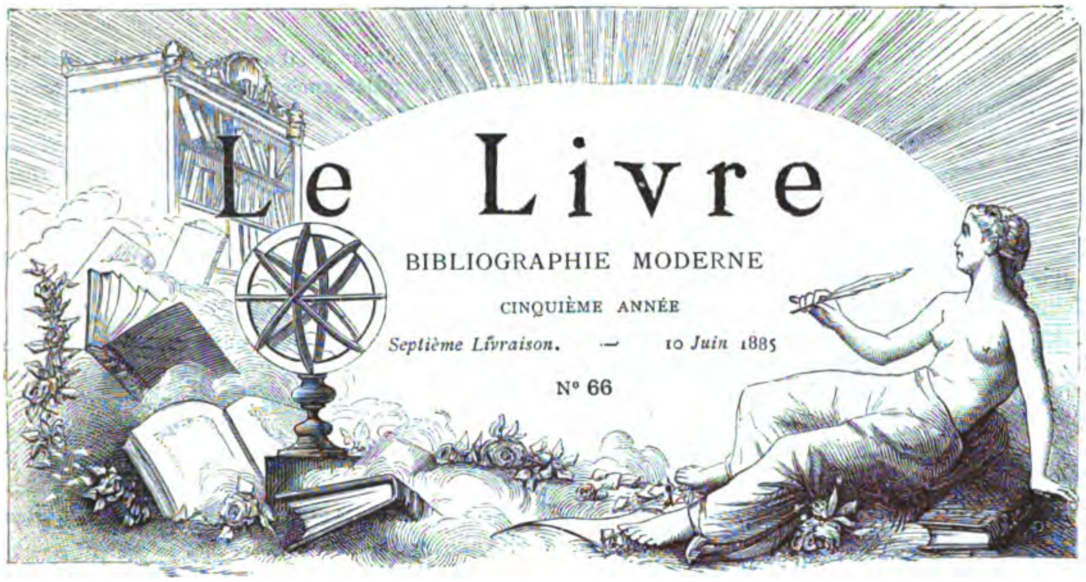
« On sait que dans les *Odes et Ballades* du maître se trouve une pièce remarquable : *la Mort de Mlle de Sombreuil*, qui contient ces quatre vers :

> Elle est avec ses sœurs, anges purs et charmants,
> Les vierges qui jadis, sur les croix attachées,
> Ou, comme au sein des fleurs, sur des brasiers couchées,
> S'endormirent dans les tourments.

« M. Gervex, le jeune et déjà célèbre artiste, s'inspirant de ces quatre vers, a représenté une jeune fille, nue, et attachée à la croix.

« La famille, dit-on, exigerait que la gravure fût supprimée. Personne cependant n'ira supposer que c'est là le portrait de Mlle de Sombreuil. »

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Victor Hugo et la critique. — Les discours. — Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

VICTOR HUGO ET LA PRESSE

La mort de Victor Hugo a produit dans le monde entier les plus éclatantes manifestations littéraires. La presse parisienne, au lendemain de ce deuil national, a publié des articles et des études remarquables qui ne doivent point être perdus pour la postérité et qui méritent d'être réunis et exposés sous les yeux de nos lecteurs. Nous donnons donc, en tête de cette livraison, ce qui a été écrit de plus remarquable dans les journaux de Paris, et sous les signatures les plus autorisées, au sujet de la disparition du poète dont la France vient de célébrer l'apothéose.

LE RAPPEL

24 mai.

La Mort de Victor Hugo.

Victor Hugo est mort.

Il est mort aujourd'hui vendredi 22 mai 1885, à une heure vingt-sept minutes de l'après-midi.

Il était né le 26 février 1802.

Il est mort à quatre-vingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

Né avec le siècle, il semblait devoir mourir avec lui. Il l'avait tellement personnifié qu'on ne les séparait pas et qu'on s'attendait à les voir partir ensemble. Le voilà parti le premier.

Il y a huit jours, nous l'avions quitté aussi bien portant que d'habitude. On avait dîné gaiement. On était nombreux, et il avait fallu faire une petite table. Il avait, outre ses habitués du jeudi, M. de Lesseps et ses enfants. Enfants, jeunes filles, jeunes femmes avaient ajouté à son sourire ordinaire, et il s'était mêlé souvent à la conversation. Nous n'étions pas plutôt sortis que la maladie le saisissait.

Elle l'a attaqué à deux endroits, au poumon et au cœur. Ç'a été une lutte terrible. Il était si fortement constitué que par moments le mal cédait, mais pour reprendre aussitôt. Ceux qui le soignaient ont passé par des alternatives incessantes d'espérances et d'angoisses, croyant un instant qu'il n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre et l'instant d'après qu'il allait guérir.

Lui, il ne s'est pas fait illusion.

Dès le premier jour, il disait à Mme Lockroy que c'était la fin.

Samedi, il me prenait la main, la serrait et souriait.

— Vous vous sentez mieux ? lui dis-je.

— Je suis mort.

— Allons donc ! Vous êtes très vivant, au contraire!

— Vivant en vous.

Lundi, il disait à Paul Meurice :

— Cher ami, comme on a de la peine à mourir !

— Mais vous ne mourrez pas!

— Si ! c'est la mort. Et il ajouta en espagnol : — Et elle sera la très bien venue.

Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur.

Mardi, il y a eu un semblant de mieux, et nous avions tant besoin d'espérer que nous avons repris courage. Mercredi, notre confiance est tombée. Hier, la journée a été moitié oppression et moitié prostration. Le malade, quand on lui parlait, ne répondait plus et ne paraissait pas entendre. Nous désespérions encore une fois.

Tout à coup, vers cinq heures et demie, il a eu comme une résurrection. Il a répondu aux questions avec sa voix de santé, a demandé à boire, s'est dit soulagé, a embrassé ses petits-enfants et les deux amis qui étaient là. Et nous avons eu encore l'illusion d'une guérison possible. Hélas! c'était la dernière clarté que la lampe jette en s'éteignant.

Presque immédiatement la prostration est revenue. Puis, dans la nuit, des accès d'agitation que ne parvenaient plus à calmer les injections de morphine. Le matin, l'agonie a commencé.

Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas, mais le râle était douloureux pour ceux qui l'entendaient. C'était d'abord un bruit rauque qui ressemblait à celui de la mer sur les galets, puis il s'est affaibli, puis il a cessé.

Victor Hugo était mort.

Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce grand cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là gisant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.

AUGUSTE VACQUERIE.

DÉBATS

23 mai.

L'âme illuminée s'en est allée : Victor Hugo est mort. Il y a quinze jours à peine, on eût dit, à voir sa face grave et souriante, jeune encore sous son auréole de cheveux blancs, qu'il avait reçu, non les atteintes, mais le baiser des années. Il semblait défier le temps. Aussi ce n'est pas la vieillesse, c'est un accident qui le tue : la congestion pulmonaire. Sans ce fatal refroidissement, de longues années encore Victor Hugo pouvait être conservé à l'Europe dont il était l'admiration, à la France dont il était l'honneur. Quand on songeait aux quatre-vingt-trois ans du poète, on était hanté parfois de l'idée de sa mort. Mais cette idée s'évanouissait bien vite, l'esprit se refusant à la concevoir. En vain la raison montrait cette mort certaine — *perspicua mors* — dans un temps quelconque, l'imagination repoussait ce jour si loin qu'on croyait ne le voir jamais. La mort de Victor Hugo émeut et surprend comme s'il fût frappé en pleine jeunesse. — Et qu'il laisse tant de gloire et qu'il ait vécu tant d'années, la douleur de ceux qui l'aimaient ne saurait en être atténuée.

Son génie rayonne sur la France depuis soixante ans. Cinq générations d'écrivains l'ont salué vivant comme un maître souverain. Ce siècle est plein de lui, de ses œuvres, de ses paroles, de sa langue, de ses conceptions, de la musique de ses vers, de la lumière de ses idées. De Sainte-Hélène à l'île de Chio, tous les vaincus ont trouvé sa voix d'airain pour les glorifier. Immense a été et est encore son action sur les lettres françaises. Tous ceux qui tiennent une plume aujourd'hui, les prosateurs comme les poètes, les journalistes comme les auteurs dramatiques, procèdent plus ou moins de lui. Ils se servent d'épithètes et d'images, ils ont des alliances de termes et des surprises de rimes, des tours de phrase et des formes de pensées, qui sont des réminiscences inconscientes de Victor Hugo. Le style moderne est marqué à son empreinte. Son œuvre écrite passe par le nombre des volumes celle même de Voltaire et égale par la puissance et l'éclat celles des plus grands poètes.

On ne peut pas dire de Victor Hugo qu'il meurt pour entrer dans l'immortalité, car son immortalité avait commencé lui vivant. Depuis quinze ans et plus, il assistait à son apothéose. Ses adversaires mêmes, ceux de la politique et ceux des lettres, se taisaient devant sa glorieuse vieillesse. Garderont-ils le même respect à son souvenir ? Peut-être verrons-nous, par une de ces réactions coutumières à la France, décroître l'admiration de Victor Hugo. Mais durant cette passagère période, Victor Hugo aura encore une foule pour le lire, une élite pour le défendre. Et, avec le XXe siècle, viendra la vraie postérité, non point cette postérité des premières années, soumise à tant de modes et à tant de variations, mais la grande, l'éternelle, l'immuable postérité, celle où sont dans le rayonnement suprême Eschyle, Dante, Shakespeare et le grand Corneille. Si l'on n'appelle pas alors le XIXe siècle le siècle de Napoléon, on l'appellera le siècle de Victor Hugo.

HENRY HOUSSAYE.

M. Victor Hugo a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des

points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public depuis quelques jours a été suspendu aux récits navrants de son agonie; et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Église en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand homme; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué. Fut-il Français, Allemand, Espagnol? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer.

Est-il spiritualiste? est-il matérialiste? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités, telles que Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien; il croit les voir, les toucher; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée, pour lui, pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers; c'est un Dieu qu'il peut être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une sorte de tremblement. C'est l'Abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée sous la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

Cette haute philosophie, qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même, est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent; matériellement, il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète, qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance, ne saurait être le sien. Il s'obstine, il balbutie; il se raidit contre l'impossible; il ne consent pas à se taire; comme le prophète hébreu, il dit volontiers : *Aa.a, Domine, nescio loqui*. Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope, à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Ses défauts furent ainsi des défauts nécessaires; il n'eût pas existé sans eux; ce furent les défauts d'une force inconsciente de la nature, agissant par l'effet d'une tension intérieure. Il était né pour être le clairon sonore qui renverse les murailles des villes devenues vieilles. Il s'agissait de rompre avec le culte exclusif d'un passé glorieux mais insuffisant. Le XVIIe et le XVIIIe siècle avaient excellé dans une conception bornée de l'esprit humain. Les grands écrivains de ce temps n'avaient voulu voir que le fini; les choses leur apparaissaient dans leur état définitif; ils ne les voyaient jamais en train de se faire. Ils n'aimaient que ce qui est clair et certain. L'infini, le développement leur échappaient. Les mystères des origines, les prodiges de l'instinct, le génie des foules, le spontané sous toutes ses formes, les dépassaient. Au commencement de notre siècle, le mal était à son comble. La contemplation physique de l'univers faisait des miracles; *la Mécanique céleste* de Laplace et *la Mécanique analytique* de Lagrange, composées séparément, arrivaient à s'embrasser comme deux hémisphères combinés exprès pour se rejoindre! Mais la contemplation morale de l'univers, c'est-à-dire la littérature, était devenue un jeu puéril, quelque chose de vide, de factice, d'étriqué.

M. Victor Hugo fut le plus illustre parmi ceux qui entreprirent de ramener aux hautes inspirations cette culture intellectuelle déprimée. Un souffle vraiment poétique le remplit; chez lui, tout est germe et sève de vie. Une singulière découverte coïncide avec celle de l'esprit nouveau, c'est que la langue française, qui pouvait ne plus sembler bonne qu'à rimer des petits vers spirituels ou aimables, se trouve tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Le poète qui vient d'ouvrir à l'imagination et au sentiment des voies nouvelles révèle à la poésie française son harmonie. Ce qui n'était qu'une cloche de plomb devient entre ses mains un timbre d'acier.

La bataille fut gagnée. Qui voudrait aujourd'hui demander compte au général des manœuvres qu'il employa, des sacrifices qui furent les conditions du succès. Le général est obligé d'être égoïste. L'armée, c'est lui; et la personnalité, condamnable chez le reste des hommes, lui est imposée. M. Hugo était devenu un symbole, un principe, une affirmation, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. Il se devait à sa propre religion : il était comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même. Sa haute et forte nature se prêtait à un tel rôle, qui eût été insupportable pour tout autre. C'était le moins libre des hommes, et cela ne lui pesait pas. Un grand instinct se faisait jour par lui. Il était comme un ressort du monde spirituel. Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela d'ailleurs lui eût peu servi. Sa politique devait être celle qui allait le mieux à sa bataille. Elle était en réalité subordonnée à ses grandes stratégies littéraires, et parfois elle dut en souffrir, comme toute chose de premier ordre qu'on réduit à l'état de chose secondaire et qu'on sacrifie à un but préféré.

A mesure qu'il avançait dans la vie, le grand idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Éternel honneur de notre race! Partis des deux pôles opposés, M. Hugo et Voltaire se rencon-

trent dans l'amour de la justice et de l'humanité. En 1878, les vieilles antipathies littéraires sont tombées; les froides tragédies du XVIIIe siècle sont oubliées; Victor Hugo décerne à son adversaire l'apothéose, non certes pour son bagage littéraire, mais malgré son bagage littéraire. Le libéralisme est l'œuvre nationale de la France; on est jugé dans l'histoire d'après la mesure des services qu'on y a rendus.

Que se passera-t-il en 1985, quand le centenaire de M. Victor Hugo sera célébré à son tour? Devant les obscurités d'un avenir qui nous apparaît fermé de toutes parts, qui oserait le dire? Une seule chose est bien probable. Ce qui est resté de Voltaire restera de M. Hugo. Voltaire, au nom d'un admirable bon sens, proclame que l'on blasphème Dieu quand on croit servir sa cause en prêchant la haine. M. Hugo, au nom d'un instinct grandiose, proclame un père des êtres, en qui tous les êtres sont frères. Les prêtres feront défaut aux funérailles de M. Hugo. Cela est loyal; il eût mieux valu que les choses se fussent passées avec la même correction aux funérailles de Voltaire. Pour moi, si j'avais le droit de porter la simarre et le rabat d'un culte quelconque, et que l'on m'appelât pour donner le dernier adieu à de tels morts, je dirais ce qui suit, en versant sur les flammes saintes quelques grains d'encens :

« Frères et sœurs, faites monter, avec cet encens, vos meilleures prières, en souvenir de ces grands hommes à qui la façon épurée dont ils se figurèrent les choses divines n'a pas permis de désirer les chants et les rites ordinaires. Un si fort idéal remplit leur âme, qu'ils s'affirmèrent l'immortalité de cette âme, comme l'immortalité de l'idéal lui-même. Ils crurent si énergiquement au vrai, au bien, à la justice, qu'ils conçurent ces apparentes abstractions comme une réelle et suprême existence. Leur langage sur ce point fut celui des plus simples d'entre vous. Ils se plurent aux mots dont vous vous servez; ils évitèrent la faute de beaucoup d'esprits subtils qui, pour ne point parler comme les siècles crédules, s'exténuent à chercher des synonymes à Dieu. »

ERNEST RENAN.

Le journal des *Débats* a encore publié deux articles très remarquables, l'un de M. Paul Bourget, tout de psychologie, l'autre de M. J.-J. Weiss. Ces deux études, très longues, ne pouvaient trouver place ici.

XIXe SIÈCLE.

23 mai.

Victor Hugo vient de mourir.

C'est un grand deuil pour la France entière; pour le monde entier, pouvons-nous ajouter, car sa renommée et sa gloire étaient universelles.

Il a été le poète du siècle.

Quelques-uns pouvaient discuter la question de savoir si tel ou tel grand poète, grand dramaturge ou grand conteur ne lui avait pas été égal dans telle ou telle de ses productions.

Mais pas un homme, dans le monde entier contemporain, ne pouvait songer un instant à opposer son œuvre à l'œuvre immense de Victor Hugo.

Il n'est pas une forme de la pensée humaine qu'il n'ait abordée, toujours avec supériorité, le plus souvent avec génie. Sa lyre avait toutes les cordes; il a été, sans effort, de la chanson d'Anacréon au poème épique de Dante. Il a tout compris de l'humanité, tout aimé, tout chanté.

Le génie de Victor Hugo est, depuis longtemps, incontesté de ses adversaires mêmes. Ceux qui combattaient encore le poète, qui, comme *le Monde*, raillaient l'émotion avec laquelle nous parlions de sa fin prochaine, avaient renoncé à nier l'éclat et la splendeur de ses dons.

Ils s'en prenaient seulement à ce qu'ils appelaient les inconséquences de sa pensée et la versatilité de ses opinions.

Nous ne cesserons de le répéter : l'évolution de Victor Hugo, marchant avec son siècle, le précédant parfois, donne justement à son existence une magnifique unité.

Il a célébré, sous toutes les formes, la doctrine du progrès. Il l'a affirmée surtout en étant lui-même le progrès vivant.

Né, aux premiers jours du siècle, d'un père vieux soldat et d'une mère vendéenne, épris d'enthousiasme pour les gloires de l'Empire, accessible aux rêves dorés de la foi, il est, en passant par le libéralisme un peu vague de 1830, venu à l'idée définitive de la République, en politique, et de la libre pensée, en philosophie.

Pourquoi un homme cesserait-il d'être grand justement pour avoir fait les progrès que les plus humbles d'esprit ont accomplis?

Le passage de Victor Hugo à travers les partis a été, au contraire, une source de grandeurs pour son œuvre. Il a appris à respecter ce qui est respectable en tous; il a célébré ce qu'il y a de glorieux.

Mort en philosophe, il laisse après lui le magnifique éloge des vertus chrétiennes; mort sénateur de la République, il a dit, comme personne, les splendeurs de l'épopée impériale, et adressé au passé royaliste, à la vraie monarchie, les plus nobles adieux.

Voilà pourquoi son deuil peut et doit être porté par le pays tout entier, pourquoi les misérables questions de parti s'effacent devant sa tombe.

A moins de prétendre que ce que l'Empire a de plus beau soit le 2 Décembre, et de croire que ce que le christianisme a de plus essentiel soit le miracle de la Salette, les partisans des régimes déchus comme les catholiques peuvent saluer en Victor Hugo un homme qui les a grandis en les combattant.

C'est cette merveilleuse puissance qui constitue le génie même.

Nous donnons plus loin le résumé de la longue et admirable vie de Victor Hugo, qui a combattu et travaillé soixante ans pour la gloire des lettres et de son pays.

Nous reviendrons, ces jours-ci, sur sa carrière politique, sur son théâtre, sur sa vie intime, sur les

rôles multiples et prépondérants qu'il a joués en toutes choses.

Aujourd'hui, il convient d'être tout entiers au deuil de sa mort et de lui préparer de belles funérailles.

Paris tout entier voudra y assister, et la France s'y fera représenter.

Il convient de se préoccuper des moyens de donner à cette cérémonie funèbre et triomphante tout ensemble le caractère d'une de ces manifestations grandioses qui honorent le pays qui les fait autant que l'homme qui en est l'objet.

La maison du poète est bien petite pour ces funérailles.

Nous pensons que, de même qu'on avait porté le corps de Gambetta à la Chambre, la dépouille de notre grand poète pourra partir de l'Institut pour le cimetière du Père-Lachaise.

Car, par-dessus tout, c'est le grand poète que nous regrettons, et c'est le grand poète que le pays tout entier admire.

D'autres ont demandé que l'on fît une chapelle ardente sous l'Arc de Triomphe.

A quelque idée qu'on s'arrête pour ces obsèques nationales, il ne faudra pas oublier qu'elles seront l'hommage d'une grande nation au plus glorieux de ses enfants.

Henry Fouquier.

Écho de Paris.

24 mai.

On ne peut pas dire qu'il n'est plus, il est toujours, mais son génie s'est séparé de ce qui le faisait homme.

La France entière est en deuil : Victor Hugo est mort.

Ils ont été quatre depuis que les sociétés se connaissent : Homère, Dante, Shakespeare et Hugo. Poètes plus grands que les prophètes, leur souffle animait l'humanité et l'agrandissait.

Victor Hugo aimait les faibles, les femmes, les enfants et les bêtes. Son âme miséricordieuse avait des attendrissements qui pénétraient les masses. Ses vers étaient comme la harpe de David apaisant les fureurs de Saül. Il a dit aux grands de ce monde : « Vous n'êtes que poussière! » Il a dit aux affligés : « Séchez vos larmes et comptez-vous; chacun aura sa part de soleil... »

Il se repose, mais les germes qu'il a semés jailliront de toutes parts et l'idée féconde se répandra sur toute la surface de la terre. Son corps restera parmi nous, mais il a pour tombeau l'univers.

Aurélien Scholl.

Événement.

24 mai.

Lorsque Henri III regarda, gisant à terre, le duc de Guise, il dit : « Je ne le croyais pas si grand. » C'est la même pensée qui me frappe en voyant Victor Hugo couché sur son lit funèbre. Il m'apparaît dans cette grandeur sublime de sa personnalité et de son œuvre que voilait à nos yeux le charme infini de sa bonté familière. Il est plus imposant, plus vaste, plus immesuré qu'il n'a jamais été par la transcendance et le rayonnement de son génie.

Ce n'est pas le XIXe siècle seulement que je salue dans le maître que je vénérais et que j'adorais depuis le jour où je sus lire. Certes, nul homme parmi les hommes n'incarna aussi fortement et aussi complètement que celui-là le temps auquel il appartint. Voltaire lui-même, en qui se résuma l'esprit philosophique des cinquante années qui précédèrent et enfantèrent la Révolution, n'identifia pas son époque avec la même puissance et la même variété d'accents et de forme que Victor Hugo.

Ce qui imprima ce caractère d'intensité et d'universalité à cette identification sans exemple dans le passé, c'est qu'il a tout abordé, tout embrassé; c'est qu'il a été grand en tout; c'est qu'il a été dans les sphères de l'idée et du fait au premier rang; c'est qu'il a exercé une influence directe sur les hommes comme sur les événements; c'est qu'il a pensé, qu'il a chanté, qu'il a écrit, qu'il a agi; c'est qu'il a lutté du commencement à la fin de cette longue existence, sans repos, sans trêve et j'allais ajouter sans une défaillance; c'est qu'il a porté dans toutes les branches de l'activité une flamme révolutionnaire, renversant les idoles, brisant avec les conventions, mettant aux choses une empreinte nouvelle : la sienne; c'est qu'il a eu tous les appétits, toutes les curiosités, toutes les passions, toutes les folies, tous les délires, tous les vertiges d'un siècle d'éclairs et de tourmentes, de tempêtes et de tonnerres, d'éruptions et de cataclysmes, à ce point qu'on se demande s'il a obéi à son temps ou s'il lui a commandé !

Devant cette masse prodigieuse d'efforts et d'entreprises, on ne tarde pas à s'apercevoir que Victor Hugo dépasse les limites d'une époque et les frontières d'un pays, ce pays fût-il intellectuellement aussi étendu que notre France. Non, il ne nous est pas permis de le revendiquer pour nous seuls; il est de tous les temps, il est au monde entier, il est à l'humanité. Notre deuil n'est pas un deuil national, c'est un deuil universel.

Dante, explorant avec Virgile, son doux guide, les cercles éternels, rencontre les grands esprits de tous les âges. Parmi cette famille, Hugo n'aura pas d'égal. Plus on le comparera à ses devanciers, plus on reconnaîtra qu'il les a tous dépassés. Homère, Sophocle, Virgile, Dante, Shakespeare, Cervantes, Corneille, Voltaire, Lamartine s'élèvent aussi haut que lui vers le beau idéal; mais ils n'ont pas porté dans tous les genres cette force de conception, cette abondance magnifique, cet éclat soutenu, cette largeur d'envergure, cette infinie pluralité de rythmes, ce mélange inouï de vigueur et de souplesse, cette ductilité invraisemblable dans l'exécution et, pour tout dire, cette possession la plus complète d'un talent magique, familier avec tous les secrets de la langue, du son, de la couleur et de l'harmonie, tour à tour lugubre et gaie, formidable et douce, aérienne et ter-

restre. Hugo est le clavier le plus merveilleux sur lequel ait résonné l'âme humaine.

. . . .

Il y avait en Hugo un penseur ou un rêveur — ou plutôt l'un et l'autre — qui puisa toujours l'inspiration à la source de l'idéal le plus élevé et le plus pur. Il regardait en haut. Il hantait les sommets. Il cherchait la lumière. C'était le spiritualiste par essence et excellence. C'était un croyant dans l'idée. C'était un voyant. Je ne sais quels espaces surnaturels il n'a pas visités. Il a plané dans tous les ciels. Il a scruté toutes les profondeurs. Il a interrogé tous les sphinx accroupis depuis des siècles devant l'ignorance et l'angoisse humaines. Il a été des altitudes aux abîmes, soulevant les problèmes à la manière des géants de la Fable soulevant les montagnes, poursuivant le vrai, tremblant d'admiration ou d'amour, d'espérance ou de terreur en face des secrets impénétrables et des *pourquoi* troublants, passant de l'hymne au sanglot, à la prière, mais rarement au blasphème, tant était vivace en lui la foi dans l'idéal qui fut sa seule et constante religion. C'est dans cette religion qu'il est mort. Son cerveau était trop large pour s'emprisonner dans le moule d'un culte connu. Il ne pouvait être ni à Jésus-Christ, ni à Moïse, ni à Platon, ni à Brahma, ni à Mahomet. Son dieu était l'idéal dans l'incommensurable et dans l'infini.

Mais il avait sur la terre deux passions maîtresses, qui ont dominé et gouverné toute sa vie : l'art et l'humanité. Servi par l'imagination la plus ouverte, la plus vive et la plus féconde, il avait constaté tout de suite l'étroitesse, la rigidité ou l'usure des formes convenues. Il s'était promis de s'affranchir des tyrannies que les Lettres classiques imposaient; et il s'en affranchit. La bataille dura vingt ans et plus. Avec quelle impétuosité il se jeta dans la mêlée! Quels combats il livra à l'ennemi tout-puissant, armé contre lui des foudres officielles et travaillant à l'accabler sous l'odieux et le ridicule! Créateur et chef du romantisme, Hugo accomplit cette révolution littéraire avec une « maestria » qui, à la distance où nous sommes, confond et stupéfie le critique. C'était le génie se portant de tous les côtés à la fois, offrant ou acceptant la lutte sur tous les terrains, se multipliant et se renouvelant avec une nouveauté, une audace, une fécondité intarissables, triomphant enfin de tous les obstacles, de toutes les oppositions, dans le livre et sur la scène, par la seule supériorité des moyens et l'irrésistible puissance des effets. La liberté dans l'art était fondée. L'œuvre est faite. Hugo ne l'a pas désertée un jour, des *Orientales* à la *Légende des Siècles*, de *Bug-Jargal* à *Hernani*, de *Marion Delorme* aux *Misérables* et jusqu'à ce chef-d'œuvre exquis où il a déposé la quintessence de ses tendresses : l'*Art d'être grand-père*. L'art, désormais, après avoir été classique, pourra n'être plus romantique pour devenir réaliste ou naturaliste; il sera indépendant, il sera illimité.

EDMOND MAGNIER.

FIGARO

23 mai.

Victor Hugo n'est plus. La main me tremble en annonçant cette irréparable catastrophe. Je sais bien qu'il était plein de jours et qu'il avait dépassé de beaucoup les limites ordinaires de la longévité de l'homme. Qu'importe! Nous l'aimions, je l'aimais pour ma part depuis quarante années; et si je n'allais pas jusqu'à le croire immortel, je m'imaginais, du moins, que je ne le verrais pas mourir. Chaque année, au commencement du mois de février, quelques amis fidèles songeaient à célébrer le nouvel anniversaire de la naissance du maître dans un banquet à la fois solennel et joyeux. Aux objections, aux résistances, car les choses les plus simples ont leurs contradicteurs et leurs railleurs, nous répondions seulement : « Il a passé ses quatre-vingts ans! Il faut se hâter de l'honorer encore, c'est peut-être la dernière fois. » Mais nous n'en croyions rien, et j'espérais fermement qu'il ne finirait pas avant le siècle qu'il avait presque commencé.

C'en est fait, Victor Hugo « entré vivant dans la postérité », entre aujourd'hui glorieux dans la mort.

Devant cette grande tombe, les panégyriques sont superflus et les jugements contradictoires une sorte d'impiété.

. . . .

Environné de l'admiration publique, consolé de ses épreuves passées et de ses douleurs domestiques par une popularité prodigieuse et sans exemple dans notre pays, Victor Hugo n'apparaissait plus que comme le symbole radieux du génie de la France.

Nulle royauté littéraire n'égala jamais la sienne. Voltaire régnait à d'autres titres. On dit de Voltaire qu'il était le second dans tous les genres. Victor Hugo, au contraire, est et demeurera le premier dans plusieurs. Ni dans ce siècle ni dans nul des siècles qui l'ont précédé, la France n'a possédé un poète de cette hauteur, de cette abondance et de cette envergure. Il est pour nous ce que Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste réunis furent pour l'Italie; c'est le chêne immense dont les robustes frondaisons couvrent depuis soixante ans de leur ombre les floraisons sans cesse renaissantes de la pensée française.

J'ai dit qu'il vivra, et sa meilleure force pour durer à travers les âges futurs, c'est que son génie, quoi qu'en aient dit par irréflexion, par injustice ou par une connaissance imparfaite des choses est d'essence absolument aborigène et nationale.

On a dit qu'il avait renversé les règles et ramené dans nos coutumes poétiques *vernacula nostra*, l'antique barbarie, jadis vaincue par Malherbe et Boileau. Quelle erreur! Victor Hugo n'a pas renversé les barrières; il les a franchies d'un bond, et s'est retrouvé derrière Boileau et derrière Malherbe en contact direct avec le libre génie de nos grands poètes des XVIe et XVIIe siècles, avec Ronsard, avec Remi Belleau, avec Regnier, avec Desportes, avec Tristan L'Hermite, avec Beys, et aussi avec Rotrou, avec

Pierre Corneille, et d'autres poètes encore, pléiade si nombreuse que son dénombrement fatiguerait nos mémoires débiles.

Cependant, il n'a voulu reprendre aux ancêtres que l'indépendance de leur pensée, que l'ampleur de leurs périodes et de leurs attitudes; il a tenu pour acquises les sages corrections de forme indiquées par les « *législateurs du Parnasse* »; loin de faire front à Malherbe et à Boileau pour les combattre, il se les est mis à dos pour s'appuyer sur eux. Le respect de la forme, il le pratiquait pour lui-même avec une si sévère correction qui l'a imposé comme une loi désormais inéluctable à ses enfants et aux enfants de ses petits-enfants.

Un mot encore; tout est-il donc fini, Victor Hugo est-il enseveli tout entier dans son cercueil?

Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on tienne?

Victor Hugo ne le pensait pas. Quelles que fussent les causes secrètes de son éloignement, plus ou moins invincible, mais évident, pour les dogmes du culte dans lequel il avait été élevé, Victor Hugo demeurait un croyant et un croyant sincère. Il ne s'en cachait pas, il s'en faisait gloire. Je me permis un jour de lui produire, sous forme de question, la formule résumée de ses idées, telles qu'il venait de les exposer avec une chaleureuse éloquence dans l'un de ses derniers volumes de vers. — « Ceux qui se flattent de connaître Dieu sous une figure determinée et de l'enfermer dans un dogme sont des téméraires; ceux qui le nient sont des imbéciles. » — « Très exact! » me répondit-il. « Voilà ma profession de foi; et ajoutez-y que ce Dieu que je ne connais pas, je l'adore de toutes les forces de mon intelligence et de ma raison. »

Les funérailles de Victor Hugo seront ce qu'il les aura ordonnés; en tout cas, le deuil public les fera nationales. Avec elles sonnera le glas d'un siècle qui finit, et qui finit mal.

AUGUSTE VITU.

LA FRANCE

24 mai.

Plein de gloire, rassasié de jours, bercé au murmure universel des respects et des deuils, Victor Hugo s'en est allé. Mais son âme demeure resplendissante comme un soleil dont l'humanité est tout illuminée. Aucune impure haleine, pas même celle de la mort, n'a pu éteindre « le grand Flambeau ». La nuit n'est point sur cette tombe, de laquelle monte, auguste et triomphale, l'aube rajeunie de l'immortalité.

Comment saluer cette vie nouvelle? Quelles paroles retrouver qui soient dignes de sa grandeur sereine? Par quels chants, par quelles musiques évoquer cette figure souverainement terrible et souverainement bonne, qui se voile aujourd'hui de clartés et s'endort dans de la lumière? Est-il possible de raconter cette existence presque surhumaine, de la résumer en quelques lignes? Et n'est-ce pas, ici, plutôt un cri perdu, une inutile acclamation qui disparaissent dans la pieuse et immense rumeur des foules? Essayer de fixer quelques traits de cette personnalité qui fut un monde, et dont chacun exigerait des volumes et des poèmes, n'est-ce point une tentative folle? L'œil est petit et il embrasse des lieues, a dit le poète; l'admiration aussi est petite, et elle n'embrasse pas souvent, hélas! le génie.

. . . .

Je ne puis suivre Victor Hugo dans son œuvre et dans sa vie. D'ailleurs sa vie est connue, et ses œuvres, qui ne les sait par cœur? On peut dire que sa vie se résume en ce mot : Amour; ses œuvres en cet autre mot : Vision.

Le grand poète a été un visionnaire sublime. Son regard semble fasciner les choses sur lesquelles il se pose. Tout objet fixé par lui prend un relief énorme. Même à distance, quand il décrit des pays où il n'est jamais allé; même historiquement, quand il peint les époques lointaines, tout entières couvertes de la poussière du passé, les hommes, les villes, les bêtes, les bois, tout surgit, tout s'anime, tout ressuscite avec un fracas de vie extraordinaire. Peut-être encore plus que dans ses vers, ce trait caractéristique est marqué dans sa prose, où le lyrisme de la description découle de la propre intensité de son intuition impitoyable et mystérieuse. Il est tellement ouvert aux impressions qui effleurent à peine le commun des esprits doués et vibrants, qu'il trouve cette expression admirable et étrange « l'oreille voit ». Toutes ses facultés, en effet, ont l'air d'yeux braqués sur tous les points à la fois. Il n'est d'horizons si lointains qu'ils n'atteignent, de murailles si épaisses qu'ils ne percent, de tombes si profondes dont ils ne soulèvent le couvercle, de fronts si obscurs qu'ils n'illuminent. C'est l'Œil effrayant qui regardait Caïn. Il est dans le passé; il est dans l'avenir qu'il éclaire de ses lueurs prophétiques. Il évoque ce qui doit naître, comme il ranime ce qui est mort, avec une magnificence et une toute-puissance de Dieu. Cette force atteint un tel degré, en ce prodigieux génie, qu'elle sera, je crois, un fait unique dans l'histoire littéraire, politique et humaine.

Le grand poète a été la Bonté. Il a aimé l'humanité, comme le Christ l'aima, d'un amour infini, élargissant les bornes ensanglantées des patries, prêchant la communion des peuples, l'oubli des races, la fin des conquêtes. Il a pleuré sur les misères, pansé les plaies, essuyé les larmes; il a relevé tous les vaincus, consolé tous les captifs, vengé toutes les injustices. Il a tenté d'arracher l'homme aux proies des trônes effarés, aux échafauds des sociétés peureuses, et sa voix retentissante, faite de tendresse et de pitié pour les misérables, de colères et de supplications hautaines pour les puissants, a dominé, chaque fois que l'homme était menacé, le tumulte des intérêts oppresseurs et des lois homicides.

Et puis, il a chanté les attendrissements divins qui entourent l'enfance fragile; il a fait de la femme une faiblesse sacrée; de la faiblesse une puissance, et de

la puissance un pardon. Les petits, les humbles, les pauvres, les déshérités, les malades, il leur a donné la première place dans le royaume féerique de son œuvre, qui est doublement immortelle par le génie de l'artiste et la bonté de l'homme.

Et tous diront, pour Victor Hugo, ce que Victor Hugo disait à Napoléon dans son *Ode à la Colonne :*

Oh ! va ! nous te ferons de belles funérailles.

OCTAVE MIRBEAU.

GAGNE-PETIT

23 mai.

Victor Hugo n'est plus.

Le cerveau qui a conçu, la main qui a écrit les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures ;* les *Châtiments* et l'*Année terrible ;* la *Légende des siècles ; Notre-Dame de Paris* et les *Misérables ; Hernani* et *Ruy-Blas*, — cette main et ce cerveau viennent d'être glacés par la mort.

C'est l'homme qui dans le monde entier, parmi les centaines de millions d'êtres humains qui s'agitent à sa surface, était le plus glorieux exemplaire de l'humanité, c'est celui qui incarnait sur la terre la plus haute et la plus noble manifestation de la vie, c'est celui-là qui vient de disparaître.

Nous n'essayerons pas de dire ce que le monde perd en lui. Quelles paroles le pourraient louer dignement ? Ses œuvres sont là : elles seules peuvent dire ce qu'il fut et ce qu'il a fait.

Un nom dominera le XIXe siècle dans l'histoire, d'autant plus grand que la reculée sera plus grande, comme un nom, celui de Voltaire, domine le XVIIIe siècle, et ce nom sera celui de Victor Hugo. De même qu'on a dit : « le roi Voltaire » on pourra dire : « le roi Hugo ». Et cette royauté n'a rien qui puisse offenser, même les républicains, car elle ne repose ni sur le préjugé ni sur le hasard de la naissance. Elle ne fait que consacrer l'œuvre de la nature qui n'a donné à tous également ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'âme, ni ceux de la volonté. Et malheur à l'humanité le jour où elle cesserait de reconnaître la supériorité là où quelque chose de supérieur à elle l'a placée, le jour où elle deviendrait incapable d'admirer, où le mot de génie serait pour elle un mot qui n'aurait plus de sens !

Les vrais grands hommes ne sont pas seulement des hommes plus grands que les autres. Ils sont les bienfaiteurs de l'humanité ; ils sont les initiateurs. Ce sont eux qui ouvrent les routes où le reste des hommes marche à leur suite. Ce sont eux qui agrandissent l'idéal des consciences et des intelligences. C'est grâce à eux que le progrès s'accomplit et que, d'âge en âge, une plus noble révélation de l'emploi de l'activité humaine et du but de la vie nous apparaît. Que serions-nous tous, nous autres êtres chétifs, si les grands hommes n'étaient là ? Mais ils nous communiquent leur souffle, ils nous soulèvent, ils nous emportent à leur suite. Ils nous élèvent au-dessus des appétits vulgaires, au-dessus de nous-mêmes. C'est à eux que nous devons, pour la plupart, ce qu'il y a de meilleur en nous ; les heures où nous avons le mieux valu, ce sont celles où, grâce à eux, nous sommes sortis de nous. Notre admiration et notre reconnaissance n'acquitteront jamais la dette que nous avons contractée à leur égard.

Victor Hugo a été l'un de ces bienfaiteurs de l'humanité. Il a renouvelé et rajeuni la poésie française à l'heure même où elle semblait ne pouvoir plus être rajeunie et renouvelée ; il a frappé le rocher et en a fait jaillir l'eau vive ; et à cette source pure tout un siècle est venu s'abreuver. Celui qui avait débuté comme un révolutionnaire et un iconoclaste, cinquante ans plus tard est devenu un classique. De par son génie, il a conquis sa place à côté des plus grands, que nul ne songe désormais à lui contester. Poésie lyrique, épopée, drame, roman, il a touché à tout et partout marqué la griffe du lion. Il aura été tout à la fois, on l'a dit souvent, l'Homère, le Pindare et l'Eschyle de la France.

Mais ce qui pour nous le fait grand surtout, c'est la hauteur de l'inspiration. Rien de bas, rien de vulgaire ni de médiocre n'a envahi l'âme du poète. Il n'a rien chanté que ce qui est noble, ce qui vaut la peine de vivre. Il a habité les hauteurs ; il nous y porte avec lui. Il a été vraiment viril et fort : ce qu'il a communiqué à tous, dans la mesure où la chose dépendait de lui, c'est la force et la santé. Et s'il est parmi nous des âmes faibles et lâches prêtes aux défaillances, hésitant sur le devoir, incertaines du bien et du mal, qu'elles n'accusent point Victor Hugo d'avoir été pour elles le séducteur dangereux, le complice des lâchetés intérieures : il n'a jamais prêché que le courage, la vaillance, l'héroïsme et le sacrifice. Ce que l'on respire en tout son œuvre, c'est un souffle généreux, pur et vivifiant, pareil à l'air de la montagne.

. . . .

Si jamais un jour doit venir où l'on cesse de parler la langue française, alors encore on lira Victor Hugo comme on lit Homère ou Virgile. Il faudra que l'humanité disparaisse pour que son nom cesse de retentir sur la terre. Quel Français pourrait ne pas soulever son chapeau devant le cercueil d'un tel Français ? quel homme, devant la dépouille mortelle d'un tel homme ? CHARLES BIGOT.

LE GAULOIS

23 mai.

La mort de Victor Hugo est un deuil national. Devant la disparition de ce génie, qui, depuis soixante ans, tenait le monde attentif, il faut d'abord se recueillir. Nous aurions considéré comme une impiété de préparer son oraison funèbre, et nous voulions espérer, tant que l'heure dernière n'avait pas sonné, que notre vieux siècle allait conserver encore le poète qui était son éclat, sa gloire et sa parure suprême. Au jour prochain de ses funérailles, nous aborderons avec autant de sincérité que de respect, la tâche de parler de Victor Hugo. Pour aujourd'hui, nous nous

sommes bornés à rassembler les faits de sa vie, les témoignages de ses contemporains et la nomenclature de son œuvre énorme. Du cadavre de Victor Hugo, la Révolution et ce qu'on appelle la Libre Pensée peuvent s'emparer pour l'ensevelir à leur guise; mais nous prétendons que le meilleur de son âme, à l'immortalité de laquelle il croyait fermement, et le plus beau de son génie doivent être revendiqués pour les principes religieux et politiques dont *le Gaulois* est le serviteur passionné.

Victor Hugo a été le chantre sublime de Dieu, du roi et de l'empereur, aussi bien que de la liberté et de la nature; il a été le poète de la foi et de la famille, et jamais l'inspiration n'a si triomphalement visité sa lèvre et fait vibrer si haut son luth, que lorsqu'il demeura fidèle aux vœux de sa jeunesse ou que, échappant à la contagion des pestes ambiantes, il leur revenait. Le géant Antée, quand il avait touché la terre sa mère, retrouvait des forces pour le combat. Le géant Hugo quand il touchait le ciel, sa vraie patrie, redevenait jeune et invincible. Honorons donc, sans trouble et sans remords, ce grand esprit certain de la postérité, dont les défaillances seules appartiennent à nos adversaires.

J. DE PÈNE.

GAZETTE DE FRANCE.

23 mai.

A dix-huit ans, Victor Hugo était connu. A vingt-cinq ans, il était célèbre. A trente il était illustre. Sur les cent années dont se compose un siècle, il a donc occupé, conquis, forcé l'attention pendant plus de soixante ans. Dès le lendemain de la mort d'un tel homme, la postérité commence, mais c'est précisément parce qu'elle ne fait que commencer qu'il serait imprudent et téméraire de porter, au bout de vingt-quatre heures, un jugement, même motivé, sur la valeur de cet œuvre énorme, sur l'influence qu'il a exercée du haut en bas de l'échelle sociale, enfin sur le tri de cet œuvre, trop touffu, trop heurté, trop contradictoire pour survivre tout entier dans cent ans.

Après deux siècles passés on continue à écrire sur Corneille, sur Molière et sur Racine. Chaque jour des esprits éminents ou seulement ingénieux découvrent des aperçus nouveaux chez ces maîtres dont on connaît cependant les œuvres par cœur. Et tant qu'il existera en France une chaire d'éloquence ou de critique historique et littéraire, tant que naîtront et se développeront des intelligences hardies ou curieuses, c'est-à-dire toujours, le champ de ces découvertes demeurera inépuisable. Il en sera de même de Victor Hugo et de son œuvre. On a donc du temps devant soi pour les peser tous deux, avec l'équité qui, en pareil cas, ne va jamais sans la patience et le sang-froid. C'est petit à petit seulement qu'on pourra faire la part du génie, la part de l'habileté, la part de la passion et des systèmes. Le poète lyrique, le poète épique, l'écrivain dramatique et enfin le tribun, sont autant de figures qui demandent à être appréciées, analysées séparément, et avec autant de réserve que d'inflexibilité critique. Cela, je le répète, n'est pas possible en un jour. Laissons à ceux qui s'imaginent être devenus les uniques propriétaires de la gloire de Victor Hugo les faciles dithyrambes et l'hyperbole aveugle. Au lendemain de cette mort il me convient de ne retenir qu'un fait, qu'une vérité : c'est qu'en Victor Hugo vient de mourir un grand poète chrétien, c'est que Victor Hugo n'a été grand que parce qu'il y a de sentiment chrétien dans son œuvre, même dans les dernières; c'est que par conséquent, malgré tout, malgré les blessures cruelles infligées par lui à nos croyances, — les siennes de jadis, — malgré les blasphèmes de son génie devenu de plus en plus inconscient avec les années, Victor Hugo doit être revendiqué par la Foi, par la Religion. Il n'a existé que par elles, et à partir de ce jour ce n'est que par elles qu'il revivra.

Nous qui n'avons jamais vu en Victor Hugo que ce qu'il y avait en effet : un poète sublime, nous pouvons souffrir de son abandon, de sa mort privée des prières de l'Église; mais du moins dans notre admiration jamais aucune arrière-pensée ne s'est glissée, et en la lui décernant nous n'avons jamais songé à l'étouffer sous les fleurs, à endormir ses ambitions secrètes à force de flatteries énormes, montant au cerveau. Et c'est pourquoi, lorsqu'aura passé le torrent de la dernière manifestation politique sur ce cercueil, je crois que le Victor Hugo de la postérité sera notre Victor Hugo, celui dont l'œuvre apprenait à prier, à pardonner, à croire et à aimer.

DANCOURT.

GIL BLAS

24 mai.

Victor Hugo mort, ce regard éteint, cette joue glacée, cette bouche éloquente fermée à tout jamais, quelle catastrophe éclatant comme un grondement de tonnerre, quel coup de massue, quel gouffre ouvert, quel vertigineux abîme soudainement entrevu devant nos yeux pleins de larmes! Ah! le deuil n'est pas seulement pour Paris, pour la France, pour l'Europe; il est pour le monde entier, car la patrie du plus grand des poètes était partout, et il laisse des orphelins partout. Ceux qui perdent en lui un père, ce ne sont pas seulement les poètes, les écrivains, les artistes, les penseurs; ce sont les humbles, tous les souffrants, tous les petits, tous les misérables, tout le peuple, dont il pansait et baisait les blessures; ce sont les riches, les heureux, les triomphants, les rois du monde, dont il élevait les cœurs vers la charité et vers l'idéal; ce sont toutes les patries, à qui il tendait les branches d'olivier pacifiques, en leur disant de sa voix attendrie et dominatrice : Aimez-vous les uns les autres!

Égoïstes que nous sommes, il est doux pour nous de pleurer, de gémir, de savourer notre poignante douleur, et nous n'avons pas la force de voir en face la vérité! Oui, l'âme de Victor Hugo est avec ses pareils, avec Homère, avec Pindare, avec Eschyle, avec Dante, avec Shakespeare; mais aussi elle est, elle

sera vue toujours vivante parmi nous; et longtemps après que les petits-fils de nos fils seront couchés sous le gazon, c'est elle, c'est cette âme qui continuera à éclairer les hommes, et à les embraser des feux de l'immense amour. Tout ce qui sera fait de grand, de beau, d'héroïque, sera nécessairement fait en son nom. Victor Hugo sera présent, il sera visible parmi nous, toutes les fois que la vieillesse sera honorée, que la femme sera déifiée, que la misère sera consolée; toutes les fois que retentira un noble chant de lyre, faisant s'ouvrir mystérieusement les portes du ciel.

Mais, hélas! ne nous y trompons pas, n'essayons pas de nous leurrer d'un vain espoir; c'est elle, la lyre, c'est la poésie, c'est la muse qui de ce coup est atteinte, et mortellement frappée. Oui, ce grand fleuve lyrique, dont on avait déchaîné sur la France les ondes frémissantes, sera séché et tari uniquement parce que Victor Hugo n'est plus là, le laissant tomber de son urne géante. Mais de son œuvre énorme, éternelle, effrayante et charmante, couverte de neiges et d'abîmes et de fleurs, pareille à une montagne, jailliront des sources nouvelles, où les jeunes poètes vivants et les poètes à venir puiseront la force et la joie.

Victor Hugo est le père des odes, et il est le père des poèmes futurs, et c'est en entendant son nom prononcé que l'histoire, avec un grand cri de délivrance, remontera sur la scène nettoyée et lavée, et que le drame se réveillera, faisant retentir le clairon des batailles et brandissant dans sa main le glaive tragique.

Certes, celui que tous avec justice nommaient leur maître, car c'était une vertu et une gloire de lui obéir, veut être honoré par des actes, et non par des regrets stériles; et la seule façon de lui obéir encore, c'est de ne pas choisir entre tels ou tels devoirs, mais d'accepter avec joie et d'embrasser éperdument tout le devoir. Pourtant, ô père bien-aimé, vieillard à la douce barbe de neige, si indulgent et si tendre pour tes enfants débiles et mal venus, laisse-nous quelques instants pour pleurer, pour verser les larmes qui nous étouffent, pour nous plaindre, parce qu'il semble que tu as pu nous abandonner, et pour nous désoler de ce que nous n'entendons plus ta voix matérielle. Puis, nous essuierons nos yeux brûlants, et nous retournerons, pleins de reconnaissance et de foi, au but sacré que tu nous indiques!

THÉODORE DE BANVILLE.

LA LIBERTÉ.

23 mai.

Remarquable article de notre collaborateur Drumont, dont voici la conclusion :

Voici que tout est fini et qu'une fois de plus le néant de tout ce qui est humain s'affirme devant le corps sans vie de ce souverain littéraire qui a tenu tant de place dans l'art, créé tant de chefs-d'œuvre, remué tant d'intelligences, entendu son nom voltiger sur les lèvres de tant de millions d'hommes.

Tout restera-t-il de cette production énorme, alors surtout qu'aura disparu la génération actuelle, au fond imprégnée encore d'un reste de romantisme? Assurément, non. Les nuageuses palingénésies de la fin : *l'Ane*, *la Pitié suprême*, *Religion et Religions*, sont dès à présent condamnées à l'oubli. L'article de M. Hennequin dans la *Revue indépendante*, qui est l'étude la plus remarquable qu'on ait publiée sur Victor Hugo dans ces dernières années, atteste ce que la nouvelle École pense du poète, auquel elle reproche d'être tout verbal, de manquer complètement de tout esprit d'analyse, de ne montrer que des décors et des costumes.

La foule à laquelle Victor Hugo a tout sacrifié l'abandonnera bien vite; il n'existe plus nulle conformité d'idées entre le poète et son parti, et l'on a déjà interdit dans les écoles les volumes dans lesquels l'auteur des *Feuilles d'automne* parlait de Dieu.

C'est nous qui, ainsi que je le disais ici même il y a quelque temps, recueillerons cette figure immortelle, lorsque ceux qui s'en sont servis comme d'une réclame et d'un drapeau auront cherché d'autres idoles. C'est nous qui nous souviendrons que Victor Hugo a été, pendant les meilleures années de sa vie, le représentant des nobles traditions de l'Humanité, le chantre des gloires de la France.

A l'heure où la rue organisera une dernière manifestation en faveur du flatteur de la populace, des prières s'élèveront peut-être vers le ciel pour le poète vraiment grand qui a dû ses inspirations les plus sublimes à la Foi, à la Patrie, à la Famille, à la Charité.

Sans doute, celui qui n'est plus aurait pu faire, au déclin de sa vie, un meilleur usage du génie merveilleux, du génie presque divin que le Créateur lui avait accordé; il aurait pu prêcher la concorde et l'amour, au lieu de semer la haine dans le cœur des déshérités. Mais il est maintenant devant un juge plus haut que nous, devant le seul qui ait le droit de sonder les cœurs et les reins. Souhaitons qu'il ait trouvé la miséricorde et la paix dans ces sphères supérieures auxquelles il aspirait déjà par la pensée, lorsqu'il s'écriait :

> Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?
> Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
> Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre
> Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

ED. DRUMONT.

LE MATIN.

26 mai.

Les voleurs d'hommes.

Il a proclamé dans son testament qu'il croyait en Dieu.

N'appartenait-il pas, en effet, à Dieu, celui qui disait dans l'admirable *Prière pour tous :*

> Ma fille va prier!... d'abord, surtout pour celle
> Qui berça, tant de nuits, ta couche qui chancelle!
> Puis ensuite pour moi! J'en ai plus besoin qu'elle!
> Va donc prier pour moi!.....
> Va prier pour ton père!.....

Il appartenait à la France, à la France seule et sans distinction de partis politiques, celui qui chanta toutes nos gloires et pleura toutes nos défaites, celui qui disait encore :

L'orage des partis avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde, a remué mon âme.

. . . .

A l'Empereur tombé, dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs,
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne.

Il était donc la chose de Dieu, ce croyant, et la chose de la patrie, ce chantre de tous les partis; et voilà qu'il se trouve des hommes pour commettre sur lui le double attentat de le voler à Dieu et de le voler à la France!

Oui, de le voler à Dieu!

Pendant quatre jours, quatre longs jours, on l'a laissé se débattre dans une atroce agonie, constatant froidement, scientifiquement, qu'il avait la tête en feu, la gorge brûlante, qu'il se dressait subitement et avec des cris confus sur sa couche, pour y retomber brisé, abattu, qu'il murmurait des paroles sans suite; et on n'a pas voulu lui demander un seul instant si ce n'était pas l'eau bénite que cherchaient ses lèvres desséchées, si ce n'étaient pas vers le crucifix que ses mains se tendaient défaillantes, si ce n'était pas un prêtre qu'il réclamait aux hommes, une réconciliation qu'il implorait de Dieu?

A cette heure terrible où les plus grands courages vacillent, où le doute lui-même, si têtu qu'il soit, s'efface devant la lumière qui baigne déjà dans un lointain tout proche, le seul béant de l'éternité, qui peut dire que Victor Hugo n'a pas eu ce retour naturel vers l'ardente Foi de ses premières années?

Et sous prétexte que, depuis, il eut la bravade que donne la santé insouciante dans sa vigueur, ceux qui l'entourent ont élevé, volontairement, une barrière infranchissable, criminelle, entre le moribond qui râlait et le vieil archevêque de Paris, qui tout faible et tout malade qu'il fût lui-même, s'était relevé pour servir à ce chrétien peut-être repentant de caution devant le suprême tribunal.

Grâce à eux, grâce à leur complicité impie, le fils de la *Vendéenne,* ainsi qu'il se nommait lui-même, est mort sans cette prière qu'il demandait à sa fille autrefois, sans que ses deux petits-enfants, tout ce qui lui restait de sa famille, soient venus s'agenouiller auprès de son lit, comme deux anges gardiens qu'ils sont.

Pourtant les avertissements ne lui manquèrent pas, et ce fut d'une main bien dure, bien brutale, que Dieu le toucha plusieurs fois, pour le jeter par force dans le chemin qui mène à lui.

Il avait quatre enfants, deux filles, deux fils.

Que sont-ils devenus?

Tous les quatre ont successivement disparu.

Une fille, Léopoldine, est morte noyée, dans le triple éclat de la jeunesse, de la beauté, du bonheur, sans qu'il ait voulu comprendre que c'était un appel. L'autre fille, Adèle, est folle.

Et le vieux père, chêne deux fois ébranché déjà par la foudre, a vu tomber encore avant l'hiver ses derniers rameaux, ses fils François et Charles. Et il n'a pas voulu entendre!

Alors et sans se lasser la providence l'a laissé vivre, l'a laissé parvenir à l'âge des patriarches, pour que seul, isolé, sa tête branlante en face de la jeune tête des petits-enfants, il vît mieux l'éternité qui s'ouvrait devant lui.

Ce n'est pas tout. Dans son ineffable bonté, elle lui a dispensé encore le plus grand des bienfaits, pour l'homme brave et fort qui veut regarder la mort après l'avoir vue venir, et qui veut tomber en soldat, c'est-à-dire en chrétien; elle lui a donné ce que je payerais, moi, de tout mon sang, quatre jours pour se sentir mourir.

Bien sûr il a compris, bien sûr il a vu, bien sûr il a voulu revenir à Dieu.

Mais la libre-pensée s'était assise à son chevet et elle l'en a empêché.

Et ce grand génie, le plus grand assurément de tous ceux qui, par la pensée littéraire, aient illustré la patrie française, s'est éteint convulsivement, bestialement, ravalé à l'animal qui se débat sur la litière, et tout prêt pour les équarrisseurs de la République.

Il fallait cela. Il le fallait à la horde qui le guettait, avide de saisir son cadavre pour en heurter, par défi, la religion et la société.

Et, dernier blasphème, on a tenté de désaffecter le Panthéon pour lui, comme s'il était tellement démesuré, qu'il fût nécessaire de lui donner la place de Dieu lui-même.

Fort heureux sommes-nous que, sous prétexte qu'il a célébré Notre-Dame, on n'ait pas voulu faire de la vieille cathédrale un temple pour l'idole, car l'enthousiasme ainsi conçu franchit toutes les bornes de l'admiration permise, dépasse l'apothéose et atteint les limites de la démence païenne.

Quelle pitié que cette mort suivie d'un lugubre enfouissement!

Il a rendu le dernier soupir, entendant au dehors, sous sa fenêtre assiégée, les jappements des *reporters,* à la plume pendante comme la langue, chacals de la tombe, hyènes du cimetière, qui notaient ses soubresauts en connaisseurs, qui comptaient bruyamment les pulsations affaiblies et décroissantes de son cœur, et qui retouchaient leurs articles nécrologiques, laborieusement et longuement improvisés.

Et c'est en vain qu'autour de ce grand homme qui s'éteint, je cherche ce quelque chose d'ému, de solennel, de respectueux, qui d'ordinaire sert de cortège au chrétien qui retourne à Dieu.

Une foule qui s'agite, bourdonne, indifférente dans sa curiosité tapageuse, des gens pendus toute la nuit à la sonnette de l'agonisant transformée en sonnette d'hôtel meublé, une chambre funéraire ayant la banalité de la place publique, la froideur d'une salle de la Morgue, où tout le monde entre, sort, parle, regarde sans que rien de supérieur, de divin, ne console d'un

deuil public éphémère, puisqu'il n'est qu'humain et qu'on a voulu le limiter à la dépouille mortelle.

Voilà ce qui frappe, voilà ce qui écœure.

Et le décès est à peine constaté, que les marchands de papiers publics se ruent sur le téléphone, sur le télégraphe, sur les voitures, et donnent l'ordre de hurler dans les rues et sur les boulevards leurs journaux soigneusement préparés, empilés et encadrés de noir à l'avance.

Combien même d'entre eux trouvaient qu'il avait retardé leur publicité impatiente !

Et c'est un sou le numéro, messieurs, un sou! Un sou pour connaître ses derniers moments, pour savoir ses dernières paroles, pour contempler un portrait cyniquement fait depuis huit jours et dans l'attirail mortuaire, avant que Victor Hugo fût même malade, et qu'on tenait en réserve dans un tiroir, comme on en garde d'autres, les portraits de ceux dont on attend le décès éventuel !

Et on fait argent, on fait recette, on bat monnaie sur le mort, filoutant le public naïf et avide d'émotion, lui criant à haute voix les larmes du petit Georges, les sanglots de la petite Jeanne, lui racontant que cette vieille bête de Le Royer, président du Sénat, en a mouillé ses lunettes, que Brisson est venu, se révélant plus marmiteux que d'habitude; que Sardou, fabuleuse réclame, était justement là pour annoncer la nouvelle, tout cela pour un sou, messieurs, pour un sou, et alors que le corps de Victor Hugo n'a pas encore eu le temps de refroidir !

Et comme si cela n'était pas suffisant, au même moment, des spécialistes attentifs qui se tenaient derrière la porte, font irruption. C'est le peintre, le crayon à la main, le mouleur avec son plâtre, Nadar avec son appareil photographique et disant au mort, par habitude: « Ne bougeons pas, ça commence. » Tous ne s'occupant qu'à conserver le souvenir du cadavre déjà pourri, et personne ne se demandant où donc s'est envolée cette âme resplendissante de clartés, et qui n'était qu'une étincelle tombée du ciel, jaillie de Dieu.

Enfin, des Anglais qui passent, voyant cette maison ouverte, et ne reconnaissant pas un deuil dans ce qui n'est plus qu'une foire, demandent si on peut monter en payant.

C'est honteux, c'est ignoble, c'est écœurant, cette mort du pauvre grand homme, punition de l'orgueil qui fut sa folie. Et lui, qui fit *les Châtiments*, en avait-il prévu de pareils ?

Et qu'elle fait plus grande envie, la mort du mendiant à l'hôpital, les mains jointes, une croix de bois sur la poitrine, avec le cierge qui brûle et la sœur de charité pieusement courbée dans la prière !

Décidément, mieux vaut la fosse commune avec Dieu que le Panthéon avec les hommes, et quels hommes !

Les mêmes qui ont volé Victor Hugo à Dieu, les mêmes qui lui préparent un hideux cortège de francs-maçons et de libres penseurs, les mêmes qui échafaudent son triomphe ici-bas, alors que là-haut, peut-être, il est déjà maudit et plus misérable que tous les MISÉRABLES dont il écrivit l'histoire, alors que son âme errante et désolée ne suivra le pompeux cortège que pour y recueillir avidement les signes de croix égarés dans la foule, les mêmes qui l'ont volé à Dieu veulent encore le voler à la France !

Il était à la France, à la France seule, répétons-le bien haut, l'homme sans opinion, qui servit tous les gouvernements qu'elle se donna, qui reçut deux pensions du roi Louis XVIII, la pairie du roi Louis-Philippe, qui se fit l'Homère immortel de l'Iliade impériale, et qui ne se sépara de Louis-Napoléon, après l'avoir soutenu dans *l'Événement*, que parce qu'il lui refusa le portefeuille de l'instruction publique.

Et n'est-ce pas un crime de lèse-nation, que de mettre définitivement le bonnet phrygien sur ce front glacé, qui se para jadis des lis royaux et des violettes impériales ?

N'est-ce pas une ignominie que de lui donner pour linceul le drapeau rouge de la République, au lieu du drapeau tricolore de la France ?

Et c'est le diminuer, le rapetisser que de le ravir à la patrie tout entière, pour le donner à une faction.

C'est vrai, il est mort républicain, mais il a fait, lui, l'ancien impérialiste, l'ancien royaliste, comme ces vieillards qui donnèrent leurs plus belles heures, celles de l'amour et de la jeunesse, à d'autres, à celles qu'ils aimaient, à celles qui le méritaient, et qui s'endorment finalement, amants usés, abrutis, dans les bras de l'ignoble mégère qui fait leur ménage.

Car la République n'a possédé de Victor Hugo que les restes, et elle ne peut en montrer que les ruines.

Pourquoi le travestir en tribun de carrefour, le coiffer du chapeau mou, le traîner dans les ruisseaux boueux de la révolution, ce rêveur fait pour aimer, pour bénir, tout poète étant un apôtre, et qui marchait, les yeux aux étoiles d'où il venait et loin de la foule aux vils appétits, aux passions immondes ?

Pour qu'il restât grandiose, géant couché en travers de ce siècle tout entier, qu'il remplit avec Napoléon, il fallait le laisser tel qu'il était né, tel qu'il avait vécu, tel qu'il devait mourir, poète et rien que poète.

Eschyle a-t-il donc troublé l'Agora, Virgile le Forum, et Shakespeare la Cité de Londres ?

Et, comme toute la nation serait là, recueillie, attentive, s'il n'était que la harpe brisée, la harpe nationale qui, pendue à la forêt comme la harpe d'Éolie, vibrait à tous les vents de France, mélodieusement et inconsciemment, pour le roi, pour l'empereur, pour la République !

PAUL DE CASSAGNAC.

MONITEUR UNIVERSEL.

Victor Hugo est rentré dans l'éternité.

Il avait, durant sa vie terrestre, connu tous les honneurs de la postérité; il avait vu sa gloire.

Notre monde, livré aux disputes des hommes, n'existe plus pour lui, qui vit toujours pour nous.

Que tout bruit de nos vaines querelles cesse autour de sa tombe.

Le silence, cette majesté de l'infini, est un hommage qui lui est dû.

Ce simple mot s'adresse à celui qui m'honora de son amitié.

La dernière fois que je le vis, passant affectueusement sa main sur mon épaule, il dit à une personne qui se trouvait là :

— Celui-ci est mon ami. Il est toujours selon mon cœur, s'il n'est pas toujours selon mon esprit. Et encore...? ajouta-t-il.

Le poète sidéral des *Rayons* et des *Ombres*, qui toucha les sommets aux blancheurs immaculées et sonda les abîmes les plus noirs, le Christophe Colomb d'un nouveau monde littéraire, nous reste tout entier par ses œuvres.

Mais l'ami?

Comme lui j'ai la ferme croyance que la mort n'est elle-même qu'une forme de la vie; je me souviens des paroles qu'il me chargea de prononcer sur la tombe de Saint-Victor : « *Pour de telles âmes la mort est un grandissement de fonction* ».

Malgré tout, je pleure.

PAUL DALLOZ.

TEMPS

24 mai.

Voici la fin d'un long et curieux article de M. Henry Michel :

Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore que sa carrière, son œuvre, son génie : la place qu'il a tenue parmi nous dans ce dernier quart de siècle. De profonds changements ont bouleversé l'art, la société, les consciences. Quelles contradictions foncières entre le culte de Victor Hugo pour la grandeur et la prédilection des écrivains du jour pour le bas et le vil; entre son romantisme obstiné et leur réalisme féroce; entre son spiritualisme vaste et compréhensif et leur matérialisme étroit! Il est resté chevaleresque, tandis qu'autour de lui on devenait odieusement utilitaire. Il a gardé sa foi dans la vie, dans l'idée, dans l'amour, tandis que le pessimisme de Schopenhauer gagne chaque jour du terrain. La manie archéologique nous tient courbés, la loupe à la main, sur le passé; ce siècle, qui a créé l'histoire, mourra de l'abus de l'histoire: jusqu'à son dernier souffle, Victor Hugo a essayé de plonger dans l'avenir. A nos lamentations sur le perpétuel recommencement des choses il ne répond qu'en affirmant sa confiance dans le progrès, dans la perfectibilité indéfinie de l'homme. Peu de points de contact, par conséquent, entre ses successeurs et lui, soit en fait d'art, soit en fait de principes philosophiques. Il plane encore sur les cimes, où les contemporains de sa jeunesse l'avaient suivi, tandis que notre génération a descendu les pentes de la montagne et s'agite au plus profond de la vallée. Malgré tout, l'accord s'est établi pour consacrer sa gloire, pour la placer au-dessus de toute discussion un accord unanime, irrésistible. Des esprits, d'ailleurs intolérants, n'ont pas songé à lui reprocher sa foi à des principes qu'ils détestent. On lui a même pardonné d'être plus jeune que sa postérité. Sans doute, la déférence qu'on lui témoignait n'entraînait pas l'adhésion à ses doctrines. Lui qui a eu tant de dévots, il n'a guère eu de disciples. Le moindre écrivain d'à présent passe chef d'école. Où est donc l'école de Hugo? Mais enfin il a régné, et jamais royauté ne fut assise sur un trône moins exposé aux attentats. C'est trop de dire qu'il a été roi : il a été presque dieu. Les dix lettres de son nom sont à elles seules une religion tout entière dogmes et symbole.

Cette religion, comme beaucoup d'autres, a eu ses adeptes qui l'ont compromise, ses pontifes qui l'ont ridiculisée. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait procuré à d'innombrables esprits les jouissances, qui se font si rares, de l'adoration et du prosternement? En outre, elle a uni dans un sentiment commun des hommes divisés sur tout le reste. En ce temps où tout devient matière à conflits et à scissions, où l'on met à élever des barrières entre les âmes tout le soin que l'on devrait mettre à renverser celles qu'avait dressées le passé, toutes les colères, tous les partis, toutes les Églises désarmaient devant cette gloire. Il y a eu là comme un asile privilégié et hospitalier, où les adversaires de la veille et du lendemain étaient sûrs de se rencontrer, la même parole aux lèvres, la même émotion dans l'âme. Peut-on ne pas bénir la mémoire du poète pour un tel bienfait? Peut-on songer sans une tristesse amère que tout cela va finir?

D'autres journaux, tels que *le Constitutionnel, la Patrie, le Soleil, le Voltaire*, ont également publié d'excellents articles critiques sur la mort du poète. Nous ne pouvons que les signaler.

DISCOURS LITTÉRAIRES

PRONONCÉS AUX FUNÉRAILLES DE VICTOR HUGO

Nous publions, à la suite de cette revue de la presse, les principaux discours littéraires prononcés aux funérailles nationales de Victor Hugo. Nous avons laissé de côté tous ceux que leur nature politique ne désignait pas à l'attention de nos lecteurs.

DISCOURS DE M. ÉMILE AUGIER

Au nom de l'Académie française.

Messieurs,

Le grand poète que la France vient de perdre voulait bien m'accorder une place dans son amitié; c'est

à quoi j'ai dû l'honneur d'être choisi par l'Académie française pour apporter ici l'expression d'une douleur partagée par l'Institut tout entier.

Mais qu'est-ce que notre deuil de famille devant le deuil national qui fait cortège à notre illustre confrère ?

Toute la France est là, cette France dont Victor Hugo restait, après nos désastres, le plus légitime orgueil et la plus fière consolation ; car, il l'a dit lui-même :

> Rien de ces noirs débris ne sort que toi, pensée,
> Poésie immortelle, à tous les vents bercée.

Et la sienne est immortelle, en effet !

Faut-il vous parler de l'éclat incomparable de son œuvre ? de cette imagination merveilleuse, de cette magnificence de style, de cette hauteur de pensée qui font de lui un maître sans pareil ? Ses droits à l'admiration des siècles sont proclamés plus éloquemment que je ne saurais le faire, par cette cérémonie sans précédent, par cette affluence de populations accourues des quatre points cardinaux à ce pèlerinage du génie.

Grand et salutaire spectacle, messieurs. Il est juste, il est beau qu'une patrie rende en honneurs à ses fils ce qu'elle reçoit d'eux en illustration.

Au souverain poète la France rend aujourd'hui les honneurs souverains.

Elle dresse son catafalque sous cet Arc de Triomphe qu'il a chanté et sous lequel jusqu'ici elle n'avait encore fait passer qu'un triomphateur, celui qu'elle a entre tous surnommé le Grand.

Elle n'est pas prodigue de ce beau surnom. Elle en fait presque l'apanage exclusif des conquérants. Il n'y avait qu'un poète couronné par elle de cette auréole : il y en aura deux désormais, et comme on dit le grand Corneille, on dira le grand Hugo.

Il y a dans la plus haute renommée une partie caduque dont elle se dégage par la mort. Il semble alors qu'elle s'élance avec l'âme du mourant, secouant aussi une sorte de dépouille mortelle pour planer radieuse au-dessus de la dispute humaine.

La renommée ce jour-là s'appelle la gloire, et la postérité commence. Elle a commencé pour Victor Hugo. Ce n'est pas à des funérailles que nous assistons, c'est à un sacre, et on est tenté d'appliquer au poète ces beaux vers qu'il adressait à son glorieux prédécesseur sous l'arche triomphale :

> Maître, en ce moment-là, vous aurez pour royaume,
> Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel ;
> Les nations feront asseoir votre fantôme
> Au trône universel,
>
> Les nuages auront passé dans votre gloire
> Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;
> Elle se posera sur toute notre histoire
> Comme un dôme d'azur.

DISCOURS DE M. JOURDE

Au nom du syndicat de la presse parisienne.

Messieurs,

La presse parisienne m'a fait un honneur dont je sens le prix en me chargeant de dire, en son nom, un dernier adieu au grand mort que nous pleurons.

En ce jour où tant de voix éloquentes s'élèvent pour célébrer cette illustre mémoire, la presse ne pouvait garder le silence sans manquer à un devoir sacré.

N'a-t-elle pas, elle aussi, une dette de reconnaissance à acquitter envers Victor Hugo ?

Le journal n'était pas seulement pour Victor Hugo une des plus belles manifestations de la pensée humaine ; il était à ses yeux l'instrument du progrès, le flambeau de la civilisation.

Le journal était pour lui l'avant-coureur du livre dans les masses profondes de notre société démocratique.

Il n'a pas vingt ans, qu'il publie le *Conservateur littéraire*. Lorsque, plus tard, sorti vainqueur de la grande bataille romantique, il élargit son horizon, c'est au journal, c'est à l'*Événement* de 1848, qu'il demande une tribune politique, comme il avait demandé une tribune littéraire au *Conservateur* de 1819.

Plus tard encore, pendant l'exil et après l'exil, toutes les fois que le grand poète a une cause généreuse à défendre, il fait à la presse l'honneur de l'associer à ses belles actions, à ses revendications éloquentes, à ses appels à la clémence et à l'humanité. Qu'il s'agisse de combattre l'esclavage dans les colonies espagnoles ou de répondre à l'appel des Crétois, qu'il s'agisse de demander à l'Angleterre la grâce des fenians condamnés à mort, ou d'implorer de Juarès la grâce de l'empereur Maximilien ; plus tard encore, qu'il s'agisse de plaider la cause de la France durant l'Année terrible, c'est le journal qui porte au monde les revendications de cette grande conscience et les éclats de cette voix puissante.

Voilà, messieurs, pour la presse, un grand honneur. Elle en est fière. On l'accuse parfois du mal dont elle est innocente : n'a-t-elle pas le droit de se glorifier du bien qui s'est fait par elle ?

On n'accusera pas la presse d'ingratitude vis-à-vis du grand homme dont nous célébrons aujourd'hui l'apothéose ; l'immense publicité qu'elle a donnée aux œuvres du maître a fait pénétrer sa pensée jusque dans les hameaux les plus reculés. Elle a mis sa gloire à l'abri des contestations qui se sont élevées, dans d'autres pays, autour d'illustres génies.

La presse tout entière s'est inclinée avec respect devant les restes du poète national. Les dissentiments se sont imposé silence devant ce glorieux cercueil, et c'est, pour celui qui parle au nom de la presse parisienne, une satisfaction profonde de savoir qu'il est l'interprète de tous ses confrères, quand il exprime son admiration et sa gratitude pour celui qui fut Victor Hugo.

DISCOURS DE M. HENRI DE BORNIER

Au nom de la Société des auteurs dramatiques.

Messieurs,

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques m'a chargé d'apporter l'hommage de son admiration et de sa douleur à l'homme qui a illustré à jamais la scène française.

Je n'ai à parler que du poète dramatique, mais à l'insuffisance de mes paroles suppléera cette voix mystérieuse que chacun entend dans son âme en face des grands tombeaux.

Victor Hugo a écrit cette phrase dont on pourrait faire l'épigraphe de son théâtre : « *Dieu frappe l'homme, l'homme jette un cri : ce cri, c'est le drame.* »

Oui, c'est le drame, le drame de Victor Hugo surtout. Dans aucun temps, dans aucun pays, aucun poète n'a écouté de plus près, n'a reproduit avec plus de force ce cri de la douleur humaine. Chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne, dans quelque *sierra* désolée; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle.

Cette puissance admirable dans la peinture des souffrances de l'humanité n'est qu'un des mérites du théâtre de Victor Hugo; il en a un autre, le sentiment profond de la pitié : tous ces héros, tous ces vaincus de la fatalité, tous ces désespérés de la vie, tous ces martyrs, tous ces bourreaux même ont sur leur visage un ruissellement de larmes qui tombe comme un torrent d'une montagne sombre.

C'est pourquoi le poète glorifie les uns et absout les autres. Il sait que tout crime est le germe d'un désespoir; que le poète, ayant dans une main la justice, doit avoir dans l'autre la clémence, et que si Adam a pleuré sur Abel, Ève a pleuré sur Caïn!

C'est en cela que l'œuvre dramatique de Victor Hugo est à la fois terrible et touchante, et c'est pour cela qu'elle doit rester parmi les plus nobles et les plus hautes dont s'honore le génie humain.

DISCOURS DE M. JULES CLARETIE

Au nom de la Société des gens de lettres.

Messieurs,

Dans l'immense deuil de cette journée, le monde célèbre et pleure l'Immortel, la littérature française le Maître, la Société des gens de lettres le Père.

Aux hommages universels qui changent ces funérailles du poète en apothéose, notre famille littéraire apporte son pieux et respectueux souvenir. Les acclamations disent assez combien Victor Hugo est admiré; chez nous, il fut aimé, et quand il s'agit pour nous de donner des canons à la défense nationale, de célébrer le centenaire d'un grand homme, de défendre pour l'écrivain le droit à la liberté et le droit à la vie, le grand poète nous apporta toujours l'autorité de sa parole et l'apostolat de son génie.

Oui, ce fut un apôtre avant tout, ce grand et incomparable homme de lettres qui, dans toute sa longue et glorieuse existence, n'eut jamais d'autre autorité officielle que celle qu'exerce la pensée, d'autre pouvoir que celui du livre, et qui gouverna l'esprit humain par la plume comme d'autres, mieux que d'autres, par l'épée et par le sceptre.

Il a dit de Paris que sa fonction, c'est la dispersion de l'idée. Sa fonction, à lui, ce fut la diffusion de la pensée nationale par sa langue, cette langue claire et nette des traités diplomatiques des souverains, dont il fit le verbe vibrant et généreux de l'âme des peuples. Messieurs, ce qui assure encore à notre pays la suprématie dans le monde, c'est la littérature et l'art, c'est le roman, c'est le théâtre, c'est l'histoire ; et aucun homme n'a plus fait pour la gloire de son pays que Victor Hugo, le plus grand lyrique de France. Un jour, en un vers admirable, il a parlé du

Geste auguste du semeur,

..... secouant sur le monde l'inépuisable poignée des vérités; il fut, lui, le semeur, le majestueux et sublime semeur de l'idée française.

Oui, ce grand homme qui rêva, salua l'immense fraternité des peuples, a étroitement aussi, énergiquement et tendrement aimé la patrie; et, après avoir dit à sa France : « Sers l'humanité et deviens le monde », son œuvre entière dit au monde : « Honore, respecte, acclame, remercie la France. »

Ainsi, toute sa vie fut un combat! Lorsqu'il n'était encore que l'enfant sublime, celui qui devait être le sublime aïeul avait proclamé que le poète a charge d'âmes, et en merveilleux artiste, en artiste souverain et inimitable, dans ces livres dont les titres chantent en toutes les mémoires, il opposa à la doctrine de l'art pour l'art, l'art pour le droit, l'art pour une foi, l'art pour la vérité, l'art pour le Dieu qu'il proclamait, pour l'humanité qu'il consolait, pour la patrie qu'il glorifiait !

A travers son œuvre, qui a toutes les tempêtes et tous les apaisements du grand nourricier, — l'Océan, — un autre sentiment souffle comme une brise ou court plutôt comme le sang même des veines du poète: la pitié. Il a toujours jeté sur les douleurs le voile d'une idée consolante. Il a partout cherché dans l'obscurité de la nature humaine la mélancolie latente et la vertu cachée, la fleur ignorée qu'un peu de bonté pouvait faire refleurir. Tout ce qui souffre a place dans sa vaste tendresse : Fantine et Marion, purifiées par l'amour, Jean Valjean par le repentir, Triboulet châtié dans son cœur de père, Lucrèce dans ses entrailles de mère.

Il a pour les petits des caresses de lion : l'orphelin, le pauvre, le marin, il les adopte comme le matelot des pauvres gens recueille les épaves de la mer, et dans un sourire d'enfant il voit un monde de poésie, comme dans la larme de femme qui tombe il voit un monde de douleurs.

Voilà l'exemple que ce grand écrivain a donné à

tous les écrivains! Il nous disait un soir, en parlant d'un illustre homme de lettres qu'il aimait et qui venait de mourir : « Il fut grand, ce qui est bien, mais il fut bon, ce qui fut mieux! » Messieurs, Shakespeare a parlé quelque part des mamelles sublimes de la charité. De ce lait de la bonté humaine, Victor Hugo s'était nourri; il en garda jusqu'à la fin l'héroïque douceur et, offrant au monde la manne de sa poésie — il réclama — de sa première ode à son dernier livre :

> Avec le pain qu'il faut aux hommes,
> Le baiser qu'il faut aux enfants!

Et maintenant, il a laissé tomber sa tête puissante dans le dernier sommeil. Il a rejoint Homère, Eschyle, Isaïe, Juvénal, Tacite, Dante, Rabelais — ceux qu'il appelait des génies, — Cervantes, Shakespeare, Corneille, Molière; il a, libre croyant, montré l'évidence du surhumain sortant de l'homme, il a servi à la fois la poésie et le progrès, les lettres et les peuples, dans son ascension vers l'idéal, et libre dans l'art, libre dans le tombeau, il a, je cite ses paroles, « déployé dans la mort ces autres ailes qu'il ne voyait pas ».

Il n'avait demandé que le corbillard des pauvres. Le monde vient de lui faire des funérailles inoubliables, immortelles, comme son œuvre. C'est comme de l'histoire de France qui vient de passer triomphalement à travers l'histoire de Paris. Cherchez parmi ces couronnes : il y en a une qui apporte au défenseur de Thionvile l'hommage des habitants de Thionville annexés. Et par une sorte de voie sacrée — de l'avenue qui porte le nom d'Eylau, où son oncle défendit le cimetière, dans la neige, en passant par l'Arc de l'Étoile, où le nom de son père devrait être inscrit, Victor Hugo a eu comme un cortège de monuments : la colonne, Notre-Dame, le trophée et la cathédrale, le bronze et le granit qu'il a contresignés de sa griffe et, de là-haut, du fronton ciselé par le maître sculpteur de sa jeunesse, tombe le cri profond de tout un peuple ; « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

N'ajoutons rien, nous, gens de lettres, à cette acclamation... rien, si ce n'est cette parole même que faisait entendre, il y a trente-cinq ans, sa grande voix sur le tombeau de Balzac : « Ce penseur, ce poète, ce génie, a vécu parmi nous de cette vie d'orages, commune, dans tous les temps, à tous les grands hommes. » Mais Victor Hugo n'avait pas attendu que la mort fût un avénement. Et, dominant les partis, dominant les passions, continuant là-haut son rêve, il va briller désormais — au-dessus de toutes ces poussières qui sont sous nos pas, « au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, *parmi les étoiles de la patrie!* »

DISCOURS DE M. LOUIS ULBACH

Au nom de l'Association littéraire internationale.

Messieurs,

Si je n'écoutais que la douleur d'une amitié de plus de quarante ans, et si je n'obéissais qu'à l'admiration de toute ma vie, je me tairais devant le silence formidable de ce cercueil.

Mais j'ai reçu de l'Association littéraire et artistique internationale, dont Victor Hugo était le président d'honneur, un mandat qu'il ne m'est pas permis de récuser. Nos amis de la France et de l'étranger, ceux qui, dans nos courses à travers l'Europe, à chacun de nos congrès, à Londres, à Lisbonne, à Vienne, à Rome, à Amsterdam, à Bruxelles, acclamaient Victor Hugo avec tant de sympathie, en nous donnant tant d'orgueil, ont aujourd'hui l'orgueil de faire retentir leur sympathie dans notre profonde tristesse. Nous sommes les soldats d'une idée que Victor Hugo nous a léguée, la défense de la propriété littéraire et de la propriété artistique. Partout où nous sommes allés livrer ce bon combat, son nom nous a ouvert l'hospitalité la plus cordiale, son génie nous a donné les armes les plus sûres, et sa gloire a illuminé nos succès.

Je viens donc, au nom de ceux qu'il a inspirés, commandés, soutenus, l'acclamer à mon tour, quand je voudrais uniquement le pleurer.

Victor Hugo est l'écrivain français le plus admiré hors de France; non pas parce que nous l'admirons, car les étrangers, parfois, nous reprochent de ne pas l'admirer assez, tant ils sont saisis par la forte expansion de son génie. A peine a-t-on besoin de le traduire. Le relief de sa pensée fait sa trouée dans la langue étrangère et le geste de sa parole aide à le deviner avant qu'on l'ait pénétré.

Sa gloire prodigieuse, messieurs, nous est donc doublement chère. Elle rayonne sur nous, avec le souvenir de nos joies, de nos douleurs les plus intimes, de nos ambitions les plus vastes, et en même temps elle resplendit au dehors comme une irradiation de la France, généreuse et fraternelle.

Le patriotisme de Victor Hugo, qui ne sacrifie rien des droits stricts de la patrie, s'augmente d'un sentiment de justice internationale supérieur aux préjugés de la diplomatie, aux ignorances populaires. Il est un foyer hospitalier où toutes les patries s'échauffent, pour aimer et servir davantage la paix, l'union, la liberté.

Soyons fiers, à travers notre douleur, de voir ce mort sublime se dégager de nos étreintes, pour recevoir de toutes les nations tournées vers lui une immortalité qui s'ajoute à notre reconnaissance nationale.

Nous négligeons d'insérer, par faute de place, les deux petits discours de M. Leconte de Lisle, au nom des poètes, et de M. Got au nom des artistes dramatiques.



Bel-Ami, par GUY DE MAUPASSANT. Un vol. in-18 jésus. Paris, Victor Havard; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Vous est-il arrivé, par une des dernières journées d'automne, en vous promenant sous les grands arbres, tout au fond d'un parc ombreux, de soulever l'une des larges feuilles jaunies tombées à terre et comme soudées au sol par l'humidité? A mesure que vous l'arrachez à cette étroite promiscuité avec la boue, vous mettez au jour tout un remuement hideux d'insectes répugnants, de vers gluants, abrités, tapis dans cette ombre, dans cette fange, que la lumière affole et qui s'enfuient, éperdus, de tous côtés : de l'humus en décomposition surgissent des formes louches, dont le contact fait frissonner et dont la vue bouleverse le cœur. Guy de Maupassant, lui, vient de soulever ainsi la feuille déployée du journal, et il nous montre brusquement, dans le grotesque, dans l'ignoble et dans l'infâme de leur surprise, tous les êtres suspects qui grouillent dans ce demi-jour mystérieux et vaseux du journalisme.

Satire impitoyable, coup de fouet sonore lancé en pleine vie moderne, son roman est une œuvre de vérité et de lumière, appelée à avoir un énorme retentissement, autant par la manière magistrale dont certains personnages sont traités que par l'empoignement d'une action à la fois serrée et rapide, ne laissant pas un seul instant place à la fatigue. Son héros principal, *Bel-Ami*, un tempérament puissant, est un type admirable de canaillerie consciente et persévérante; il a élevé à la hauteur d'un principe l'art de se servir des femmes pour arriver. Chacune de ses maîtresses, en plus de la satisfaction charnelle et bestiale qu'elle lui procure, lui sert de marchepied, d'échelon pour s'élever peu à peu; il grandit ainsi en situation, en richesses, en honneurs, en considération même, d'autant plus respecté qu'il est plus infâme, trompant sans scrupule les femmes les unes pour les autres, suivant les besoins de sa bourse ou de son avenir, avec une tranquillité impudente, qui lui fait accepter tous les affronts et toutes les injures du même visage impassible. C'est un merveilleux gredin, dans toute l'étendue du mot, sans une faiblesse dans son existence de coquin, sans une défaillance dans son rôle de drôle soutenu et servi par les femmes, que font pâmer sa jolie figure et sa moustache frisée; il les courbe toutes devant lui, sous lui, depuis l'exquise petite Mme de Marelle, qui lui fourre des louis dans ses poches à chacun de leurs rendez-vous, en passant par la jolie et énigmatique Madeleine Forestier, qui lui donne sa main, son influence et la croix, jusqu'à la vieille Mme Walter, qui lui glisse soixante-dix mille francs dans la main, et enfin à Suzanne Walter, qui lui apporte les millions de sa dot princière. Tel est ce Georges Duroy, ex-maréchal des logis de hussards, qui, parti de rien, arrive à devenir le baron Georges du Roy de Cantel, rien que par la force de ce surnom de *Bel-Ami*, sobriquet caressant et caresseur donné par les femmes extasiées d'amour, sobriquet qui est comme un soufflet vengeur en pleine figure, une enseigne d'ignominie et de honte plaquée sur la face du beau garçon, irrésistible, marchant droit devant lui, dans son implacable égoïsme de mâle jouisseur et triomphant.

Du milieu de ces pages surgissent des scènes qui se gravent profondément dans l'esprit et prennent à la fois les yeux et le cœur par la vigueur de leur relief. Ainsi la mort de Forestier à Cannes, cette fin du poitrinaire est décrite et étudiée avec un art de premier ordre, c'est de la haute et sérieuse psychologie, en même temps qu'une peinture extraordinaire du passage de la vie à la mort; il est impossible de lire ces feuillets sans sentir sur sa chair frissonnante le souffle effrayant et léger de la mort, cette mort particulière et terrible des phtisiques. Dans un autre ordre d'idées, nous citerons la visite de Georges du Roy et de sa femme, Madeleine Forestier, à ses vieux parents, les aubergistes de Canteleu; voilà de l'observation juste et vraie; toute une philosophie de l'humanité est contenue dans cet épisode. Bien crâne également, la gifle lancée à Georges du Roy par la petite Clothilde de Marelle. Le détail des bilboquets, sans doute pris sur nature, nous paraît moins heureux, un peu puéril et hors d'œuvre, surtout à côté de la vigueur de tout le reste; puis l'assaut chez Jacques Rival manque de cohésion, de rendu et ne se tient pas d'aplomb. Mais ce sont là de légères taches, qui ne suffisent pas à déparer un ensemble aussi heureux.

Avec Georges Duroy le personnage le mieux planté

sur ses pieds, le plus complet et le plus séduisant, est cette ravissante Mme de Marelle, qui va à l'amour comme à une chose naturelle, et dont la sensualité continue a même un charme très grand; elle serpente d'un bout à l'autre du volume, trompée, quittée, mais toujours reprise, avec une ondulation enlaçante qui la rend presque sympathique dans sa poursuite amoureuse. Aussi est-on tout heureux, malgré l'infamie de la situation, de la voir encore apparaître à la dernière ligne comme une promesse d'adultère futur et toujours renaissant pour le ménage tout neuf de *Bel-Ami*, devenu le baron Georges du Roy de Cantel.

Bel-Ami est donc un livre qui fera crier, mais qu'on lira avec passion, bien qu'il ne s'en dégage pas un honnête homme, pas une honnête femme, et qu'il contienne la plus jolie collection de coquins et de coquines qu'on puisse imaginer. G. T.

Roland d'Escours, par François Vilars. Un vol. in-18. Paris, Plon, Nourrit et Cie, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile d'imaginer une trame plus puérile et plus confuse en même temps. L'auteur reste constamment au-dessous du sujet qu'il veut soulever; il esquive le plus souvent les situations qu'il serait intéressant de voir largement développées, et, sur d'autres points tout secondaires, il s'étend avec une abondance fatigante de détails mesquins.

Au demeurant, voici à peu près le sujet : M. Roland d'Escours, gentilhomme de haute vertu autant que de vieille race, a deux fils; l'aîné se fait militaire, le second juriste. Près du château de la famille d'Escours, situé on ne sait où, grandit une jeune fille, Brigitte, orpheline, sous la garde de ses grands parents. M. d'Escours la désire pour femme à son fils aîné Arthur; mais le jeune officier s'éprend à Paris, — sans qu'on sache pourquoi il y est venu, — d'une jeune personne dont le père manigance des affaires financières, Octavie Bosseux. D'autre part, Brigitte aime bien un d'Escours, mais le cadet, Hubert, et elle est payée de retour. Or le père Bosseux a été jadis intendant de M. d'Escours. Il s'est fait chasser pour indélicatesse. Aussi est-il doublement aise de piper pour gendre le jeune Arthur, dont le nom honorable rendra du crédit à la maison Bosseux, qui tripote des affaires véreuses.

En effet Arthur, qui a donné sa démission à l'insu de son père et de plus épousé Octavie malgré l'oppostion paternelle, se trouve englobé dans la déconfiture déshonorante du père Bosseux, et ce sont tous les d'Escours qui sacrifient leur fortune entière à désintéresser les créanciers. Mais sans qu'on sache pourquoi et sans que cette circonstance serve en rien à cette fable poncive, voilà qu'on apprend l'adultère rétrospectif de Mme Roland d'Escours et le caractère adultérin de la naissance du pauvre Hubert, le fils de prédilection du vénérable Roland. Cet incident n'a d'autre but ni d'autre effet que de mettre en scène un duel du père adultérin avec le père putatif et de permettre aux d'Escours de solder les dettes de Bosseux grâce à un cadeau de deux millions que leur envoie discrètement l'amant de Mme d'Escours.

Pour être juste, reconnaissons que quelques scènes sont traitées avec une certaine allure. Le grand malheur, c'est qu'aucune nécessité réelle ne les suscite, aucun lien logique ne les rattache. Il semble qu'on aille à l'aventure, avec une sorte de parti pris de composer un de ces romans dits honnêtes, qui vous font prendre l'honnêteté en horreur, tant les personnages sont factices et les péripéties invraisemblables.

Nous avons lu moins mauvais de M. François Vilars. PZ.

Vengeance, *roman parisien*, par Alfred Multedo. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu; 1885.

Mme de Lérac, au lit de mort, obtient de son fils le serment qu'il ne reverra plus certaine princesse russe, sa maîtresse. Celle-ci dérobe à son ancien amant deux photographies, un double portrait de M. et de Mme de Lérac, et celui d'un ami de la famille, fait substituer la tête de l'ami à celle de l'époux, invente un autre faux en écriture privée et envoie le tout au fils afin de se venger de son abandon en déshonorant la mère. René de Lérac ne vit plus désormais que pour châtier celui qui fut l'infidèle ami de son père. Comment il retrouve le traître et vainement essaye de séduire sa femme (la peine du talion), alors qu'à son insu il est aimé de la fille, comment, dénoncé par la princesse russe, il est surpris dans une situation équivoque par le mari, comment il survit aux suites d'un duel terrible, comment l'innocence de Mme de Lérac lui est démontrée, comment il épouse l'ingénue, c'est le roman; et le roman, en dépit de quelques invraisemblances, est dramatique. E. C.

Claire d'Albe, par Mme Cottin. Un vol. in-18. Paris, Isidore Liseux; 1885.

Est-il vrai que les générations de lecteurs qui, depuis un demi-siècle, ont renoncé à lire les élucubrations de Mme Cottin aient été injustes envers la mémoire de cette aimable femme? *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Élisabeth*, *Amélie Mansfield*, *Mathilde* et son Malek-Adhel, ces romans si célèbres jadis, méritaient-ils réellement de survivre à la vogue qui les accueillit quand ils parurent, de 1798 à 1807, et se prolongea pendant toute la durée de l'Empire, de la Restauration et même au delà? Sur l'affirmation de M. Alcide Bonneau, qui a écrit un *Avertissement* pour cette nouvelle édition de *Claire d'Albe*, nous nous sommes demandé si effectivement notre dédain pour cette littérature troubadour était justifié, et nous avons relu *Claire d'Albe*. Eh bien! l'épreuve faite, nous devons remercier M. Isidore Liseux d'avoir exhumé ce roman de l'ombre où nos aînés l'avaient enseveli dans un vague souvenir d'ironie compatissante. En effet, désormais notre conscience est en repos; c'est en connaissance de cause que nous laissons retomber la pierre du sépulcre soulevée pour un moment, et

replongeons la prose de Mme Cottin dans l'oubli le plus profond pour un autre demi-siècle. La postérité d'alors pourra tenter l'expérience à son tour. Si dans cinquante ans le sens des lettres s'est émoussé de nouveau, si le goût de la langue est de nouveau perdu, il n'est pas impossible que les combats de la vertu aux prises avec la passion sensuelle et ses défaites après des raisonnements sans fin retrouvent quelque crédit auprès des femmes sensibles. Aujourd'hui, entre l'imagination du lecteur et les inventions de Mme Cottin, se dresse l'infranchissable barrière du style. C'est après avoir relu *Claire d'Albe* que l'on apprécie vraiment à toute sa valeur les bienfaits du romantisme. De cette lecture, il se dégage donc à l'adresse des romanciers un avertissement qui diffère un peu de celui de M. Alcide Bonneau et que voici : « Qui veut durer, doit avant tout écrire en bon langage, car l'honneur de la langue est nécessaire et suffisant à l'immortalité d'un peuple. » E. C.

Pauvre Zeph, par F.-W. Robinson. Roman traduit de l'anglais par Mary W. Davis. Un vol. in-16. Boston, 1884. Carl Schoenof, éditeur.

Deux étudiants s'égarent par désœuvrement dans un bal populaire de bas étage. L'un d'eux s'arrête aux paroles de querelle et de rupture d'un couple assis à une table voisine. Surpris, intéressé par l'esprit de repartie, la liberté d'allures, la franchise du regard, l'apparente honnêteté de la femme, par sa grâce, sa distinction relative en ce milieu faubourien, par sa beauté et aussi par son extrême jeunesse, livrée à elle-même, il cède à un premier mouvement de curiosité et engage la conversation avec elle. Après quelques rebuffades et de vifs propos échangés entre le jeune bourgeois et la fille du peuple, un tour de bal soude le premier anneau d'un enchaînement d'épisodes qui, à quelques mois de là, conduit au suicide la petite Zéphyrine, restée pure cependant, et au désespoir, sans issue, l'étudiant sincèrement épris; mais celui-ci, retenu par l'orgueil de caste, s'est décidé trop tard à épouser la pauvre Zeph.

L'affabulation n'est pas essentiellement neuve et l'œuvre ne peut avoir quelque valeur dans le texte anglais que par la vivacité du dialogue et la vivante peinture des deux caractères en présence. Le type de la petite ouvrière est original, en effet, et, malgré la traduction absolument barbare, on s'attache à cette enfant rieuse et brusque, libre de toute contrainte et quelque peu hérissée de sauvagerie, coquette et sage, prompte à flirter, mais non à aimer, lente à se faire illusion, mais s'y abandonnant à la longue et en mourant; et si douce, si modeste, si résignée à l'heure poignante de la suprême déception! L'auteur est américain, l'éditeur également et aussi le traducteur. Le premier a écrit un roman touchant, en somme, et qui a grandement réussi; le second a fait un fort joli volume, parfaitement imprimé, en caractères excellents, sur de fort beau papier et broché solidement; le traducteur seul, en dépit de son zèle, — car son œuvre fut spontanée, — est resté déplorablement au-dessous de sa tâche. Il avoue lui-même qu'il ne s'attend pas à écrire en français académique (of course I could not expect to render it into pure academic French); notre seul regret est que le *French* de Mary W. Davis n'ait qu'une vague parenté avec le français.

Roland, par Ary Ecilaw. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, édit.; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Inégalement écrit, maladroitement composé, ce roman n'en est pas moins digne de remarque, à cause d'un accent de sincérité qui, parfois même, confine autour de l'autobiographie. On sent plus d'une fois l'envie d'abandonner le livre, par fatigue, puis on se reprend de curiosité. En effet, çà et là, après un long hors-d'œuvre, éclate un passage tout vibrant d'émotion.

L'histoire de *Roland* n'est pas bien neuve, et, malgré l'effort de l'auteur pour la compliquer, elle se réduit à une donnée assez simple : *Roland* est un enfant naturel; il ignore même sa mère. On l'a déposé dans une institution où, dès le premier jour, les camarades, flairant son origine hétéroclite, l'ont appelé *le bâtard*. Puis, au bout de quelques années, quand il a treize ou quatorze ans, le chef d'institution, ne voyant plus venir le pli chargé qui soldait la pension, fait comprendre à son élève qu'il est gênant, et, sans le mettre à la porte, trouve le moyen de le laisser s'évader. L'enfant se jette à l'eau; on le repêche à temps. Un médecin, qui possède le secret de sa naissance, le sauve, le recueille, et, dès lors, Roland commence, comme Télémaque, à chercher son père à travers le monde et mille incidents; un jour même il a failli le tuer. Finalement, le père et le fils se reconnaissent.

En résumé, œuvre où paraît un certain tempérament original, mais où manquent la cohésion et la méthode. PZ.

La Maison de chasse, par le marquis De Cherville. Un vol. in-18. Firmin Didot et Cie, édit. Paris, 1885. Nouvelle édition. — Prix : 3 francs.

Tous les lecteurs de goût connaissent le style distingué de M. de Cherville. Il écrit une langue élégante et sobre, précise et souple, sans entassement d'épithètes, ce qui ne l'empêche pas d'être pittoresque, car M. de Cherville parle de ce qu'il connaît bien, la campagne, bêtes et gens, et, d'un trait naturel et simple, il caractérise ses paysages et ses personnages. Et puis il possède l'art de composer un récit et de soutenir l'intérêt par des développements logiques et proportionnés.

Le volume que publie aujourd'hui la librairie Didot contient trois Nouvelles d'inégale dimension.

La première, *la Maison de chasse*, est un dramatique épisode emprunté à la vie réelle. Il s'agit d'un meurtre accompli dans une maison de chasse et longtemps ignoré. La fermière qui l'occupait assassina le propriétaire pour lui voler les quittances des fermages qu'elle ne pouvait payer; puis dans un saule

creux, avec l'aide d'un idiot, elle enferma le cadavre. Elle avait ordonné à sa petite fille, âgée de dix ans, de laver la place sanglante du crime. La jeune fille, sujette au somnambulisme, recommence chaque nuit cette scène de lavage. Et, huit ou neuf ans après, elle est surprise dans cette occupation; c'est là le point de départ d'une enquête qui aboutit à la découverte de tous les détails du crime.

Montcharmont le Braconnier, court récit de l'exécution capitale d'un mauvais drôle qui, comme tant de paysans, s'est imaginé que le braconnier n'est pas un malfaiteur et que tuer un gendarme n'est pas un crime!

Enfin la plus considérable partie du livre, c'est *l'Héritage de Diomède*, un vrai roman honnête, émouvant, qui se déroule dans le monde des sportsmen: Diomède, naturellement ce nom mythologique ne peut s'appliquer qu'à un homme de cheval.

M. de Cahusac monte une écurie de courses; il s'associe avec un homme du métier, moitié maquignon, moitié jockey. Comme de juste, le gentilhomme est ruiné par le maquignon, qui, du reste, sans scrupule d'aucune sorte, a plus ou moins malhonnêtement spéculé sur les courses, faisant perdre tels chevaux au profit de tels autres. Mais, plus tard, quand la fille de celui-ci connaît la source de sa fortune, elle refuse d'en profiter et restitue à la fille de M. de Cahusac. Il va sans dire que des incidents d'amour et de mariage animent ce récit, dont ils nouent l'intrigue.

Les caractères sont bien tracés, la fable développée habilement, et l'on a la satisfaction de fermer le livre sur une bonne impression. PZ.

Une Bourgeoise, par JULES CASE. Paris, Victor Havard, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec ce nouveau roman, M. Jules Case se place immédiatement et, pour ainsi dire, sans efforts parmi ceux des jeunes écrivains qui tiennent la tête dans la littérature moderne. Son premier ouvrage, *la Petite Zette*, avait révélé en lui un débutant remarquablement doué et du plus brillant avenir; *une Bourgeoise* confirme d'une manière positive cet heureux pronostic. M. Jules Case peut hardiment planter son pavillon à côté de celui de Guy de Maupassant, dont il se rapproche souvent dans sa manière de fouiller le cerveau et le cœur humains, mais dont il s'éloigne dans le choix des sujets et la façon de traiter les passages scabreux : c'est un Maupassant plus délicat. La plume de l'auteur de *la Petite Zette* ne s'attarde pas à décrire longuement les vilenies ou à fouailler les vices, elle semble se complaire davantage dans les scènes de tendresse, d'émotion, de joie ou de douleur. Nous avons rarement vu interpréter avec plus de sentiment vrai, avec plus de bonheur, tout ce qui concerne les petits enfants; l'une des scènes les plus terribles et les plus émouvantes de son livre est celle de la maladie et de la mort d'un enfant.

Bien que son roman ait forcément subi l'influence d'études à peu près semblables faites par nos grands maîtres contemporains et que M. Jules Case soit sans doute un des plus ardents admirateurs de Flaubert et de Zola, sa *Bourgeoise* n'a cependant que quelques points éloignés de ressemblance avec *Madame Bovary* et avec *une Page d'amour*, avec Emma et avec Hélène. *Une Bourgeoise*, malgré certaines indécisions de dessin, est une figure soigneusement étudiée, peinte avec une grande sincérité, sans que jamais l'auteur ait noirci le tableau; on arrive à souffrir les souffrances de cette femme, dont l'honnêteté native lutte victorieusement, presque jusqu'à la fin, et qui ne devient adultère qu'à l'heure terrible où, craignant de vieillir sans avoir connu l'amour, tremblant de voir s'envoler l'amant auquel elle ne s'est pas encore donnée tout entière, elle succombe. La critique pourrait peut-être s'attaquer à ce flottement continuel de la femme assoiffée d'amour, qui semble toujours se donner et se reprend sans cesse avant la chute suprême, mais il y a là quelque chose de très humain et de très féminin dont on doit tenir compte.

M. Jules Case possède à un degré remarquable l'intuition des transitions délicates par lesquelles peut passer le cœur d'une femme pour franchir ce pas redoutable, l'adultère. Rien d'exagéré, rien de forcé; il donne la note juste d'un mot, d'une phrase. En même temps, son style a une simplicité de forme qui tranche sur les recherches prétentieuses ou outrées dont tant d'écrivains abusent; sa langue possède une mélodie qui berce, charme et persuade; la poésie s'y allie à l'émotion et ses personnages en acquièrent un relief de plus. Nous croyons qu'on fera un excellent accueil à cette œuvre consciencieuse, ne tirant son succès que de sa valeur propre, que de la science d'observation de l'écrivain et du choix de ses expressions toujours bien en situation. M. Jules Case n'est plus parmi ceux qui s'en tiennent aux promesses; en écrivant *une Bourgeoise*, il a solidement pris place au grand soleil et peut, dès ce jour, prétendre être quelqu'un : c'est même quelqu'un avec qui l'on doit compter. G. T.

La Grande Marnière, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui domine dans chaque œuvre de Georges Ohnet, c'est la préoccupation d'arriver à l'intensité d'émotion par l'opposition tranchée des caractères, par le heurt brutal des situations sociales, par la mise en contact des classes les plus adverses et par l'ingénieuse succession des scènes terribles ou attendrissantes. Son nouveau roman, *la Grande Marnière*, est une des plus heureuses conceptions du genre choisi par le romancier; il pénétrera chez tous, ira d'un public à un autre, non pas par l'aveuglante magie d'un style étincelant, ni par la brutalité d'une idée puissante, mais par un intérêt toujours croissant, par une manière palpitante de présenter les choses, de les faire vivre et de les raconter : il persuade, il insinue, il se propage de l'un à l'autre en conteur expert et séduisant.

Avec son talent dramatique tout spécial, il débute

en plaçant face à face les deux héros du roman, Antoinette de Clairefont, Paul Carvajan, deux sympathiques, deux figures éminemment touchantes, deux ennemis ou plutôt deux descendants de familles ennemies, que tout sépare, position sociale, haine farouche, argent. Le père de Pascal, humilié par le père d'Antoinette qui lui a enlevé la jeune fille qu'il aimait et l'a fait frapper par ses laquais, a juré la ruine et le déshonneur de son ennemi. Lentement, souterrainement, il arrive à ce but visé; il est tout-puissant dans le pays, il s'est enrichi à force de travail, d'adresse, d'astuce, et il se dresse plein d'orgueil et de haine, principal créancier du marquis de Clairefont que la folie de l'invention a ruiné. Un événement terrible vient aider Carvajan dans ses projets de vengeance; une fille du pays, courtisée par le fils du marquis et retrouvée étranglée, une nuit de fête, fait traîner Robert de Clairefont en cour d'assises, grâce aux insinuations perfides de Carvajan. Indigné, l'honnête Pascal se met entre son père et la famille de Clairefont, défend lui-même dans une plaidoirie superbe le fils de l'ennemi héréditaire et le fait acquitter. Au dénouement, Antoinette de Clairefont met sa main dans celle du sauveur de l'honneur des Clairefont : il n'y aura plus de haine entre les Clairefont et les Carvajan. Tous les personnages incidents de ce drame fort émouvant ont également été traités avec soin; Georges Ohnet peut compter sur un nouveau et durable succès avec *la Grande Marnière*, une œuvre qui s'adresse à tous, attachante et amusante à la fois, avec une vive allure dramatique. G. T.

La Grève de Penhoat, par MAURICE JOUANNIN. Paris, Tresse, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Jouannin, en écrivant *la Grève de Penhoat*, s'est si bien rendu compte des objections immédiates et des critiques qu'allait soulever son œuvre, qu'il l'a prudemment précédée d'une préface explicative et atténuante. Nous avons donc moins à lui chercher chicane sur son sujet lui-même que sur le choix de ce sujet, dont la couleur violemment mélodramatique se prêtait difficilement à une étude de caractères et poussait l'auteur à sacrifier les personnages à l'action. C'est ce qui est arrivé. Ce drame effroyable, avec son mélange de fantastique et de réel, eût, à notre avis, atteint un degré d'intensité bien autrement poignant et eût paru moins invraisemblable, malgré sa vérité, si l'écrivain avait fouillé plus profondément le cœur et l'âme des deux héros principaux, s'il leur eût fait dominer la scène, au lieu de les écraser sous la monstruosité du crime. C'est à peine si on connaît ce Roland et ce Paul Desrousseaux par quelques côtés de leur vie, de leur caractère; le lecteur possède imparfaitement leur psychologie et se trouve surpris par les faits, sans y avoir été suffisamment préparé par une étude complète de ceux que la fatalité jette les uns contre les autres dans une des plus effroyables manifestations de la lutte pour la vie. Les figures de femmes sont également trop sacrifiées et l'œuvre eût gagné à voir ses ténèbres honteuse s'éclairer des visages charmants d'Yvonne et de Céline. Cependant *la Grève de Penhoat* s'élève au-dessus du roman-feuilleton par la préoccupation du « bien écrire », par un désir d'étude philosophique, par mille et un détails perdus entre les lignes, que saura trouver le chercheur et qui font prévoir que M. Jouannin nous donnera une œuvre meilleure, le jour où il ne cédera pas à l'attrait un peu grossier d'une aventure trop mélodramatique, dont les côtés noirs ont accaparé sa plume au détriment des personnages. G. T.

Solange de Saint-Luc, par ALBERT DELPIT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On se souvient qu'Albert Delpit fut un des plus courageux défenseurs de cette infortunée duchesse de Chaulnes si impitoyablement torturée au nom de la religion et de la justice, de cette malheureuse mère dont on a arraché le cœur lambeau par lambeau en lui enlevant ses enfants. Il était à prévoir qu'un jour ou l'autre, lorsque le temps convenable aux apaisements se serait passé, le romancier étudierait, au double point de vue dramatique et psychologique, cette navrante histoire et la donnerait toute palpitante au public sous forme de roman et de pièce de théâtre.

L'écrivain eût pu, pour venger la mémoire de la pauvre créature, morte aujourd'hui, écrire une œuvre de colère et d'indignation ; il a préféré émouvoir en faisant un livre de vérité, de larmes, de conciliation. *Solange de Saint-Luc* est donc un ouvrage de pitié, d'émotion poignante, et comme tel il aura un succès plus estimable, plus franc que s'il s'était appuyé sur le scandale. Mais, pour arriver à ce résultat, Albert Delpit a dû plier la douairière féroce, la courber elle-même sous la force de la nature, sous l'écrasement de l'amour maternel, plus fort que tout. Ceux qui chercheraient dans *Solange de Saint-Luc* des récriminations, du bruit, tout ce levain mauvais que d'autres auraient pu y mettre, étant donné le sujet, seront donc tout étonnés, agréablement surpris d'y trouver une peinture passionnée, attendrissante et pleine de scènes qui vont droit au cœur. En déplaçant certains incidents de cette existence tourmentée, en interprétant avec sa vision particulière les personnages mis en scène par lui d'après des modèles existants, Albert Delpit a combiné une œuvre toute nouvelle et fait une création originale. Il s'est adroitement servi de la situation réelle du ménage des De Croix Saint-Luc pour montrer ce qui aurait pu arriver, ce qui aurait dû se produire, et comment, avec un peu moins d'âpreté de part et d'autre, on aurait atteint un dénouement consolant, une conclusion d'apaisement et de sérénité. En effet, ce roman, où ont été remués les sentiments les plus douloureux, où ont été mis en présence les entêtements les plus sauvages, les fureurs les plus exaltées, nous conduit à un épilogue qui est un repos et une joie pour l'âme bouleversée du lecteur. Aux angoisses, aux secousses, à toutes les tor-

tures du cœur succèdent les douceurs du bonheur enfin trouvé, alors que tout semblait désespéré. En cela surtout Albert Delpit s'est montré ce qu'il est par-dessus tout, auteur dramatique dans la vraie force du terme, et c'est avec une juste impatience que nous attendons le moment où nous verrons à la scène cette *Solange de Saint-Luc*, qui, sous la forme du roman et avec des péripéties neuves, a déjà eu le don d'émouvoir, de charmer et de consoler à un si haut point. G. T.

Le Livre de mon ami, par Anatole France. Paris, Calmann Lévy, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole France unit dans ses livres à une grande philosophie une délicatesse de sentiment des plus attachantes. Il nous semble difficile de parler des enfants et des mille petits détails intimes de la vie avec un sens plus exquis et plus droit. *Le Livre de mon ami* est une sorte d'autobiographie à l'aide de laquelle le conteur philosophe nous initie à tous les mystères délicats et émouvants qui peuvent se succéder dans un cœur et un cerveau d'enfant, depuis l'âge le plus tendre jusqu'aux environs de la vingtième année. Il fouille les candeurs, les pudeurs, les timidités d'une plume fine et habile, avec un curieux talent d'observation; il fait vibrer doucement devant vous toutes les cordes de la paternité, en père qui adore ses enfants, en mari qui ne connaît rien au-dessus du foyer domestique. *Le Livre de mon ami* sera le livre des délicats et des lettrés. G. T.

Quelques Sires, par Léon Cladel. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre bizarre, Léon Cladel a réuni une vingtaine d'historiettes ciselées avec cet art particulier qui est comme le cachet dont il marque profondément chacune de ses œuvres. Les types sont curieux, étudiés avec un soin intéressant et forment un long défilé de certaines misères humaines peu connues. Il se dégage, comme toujours, de ces études, un côté social très puissant et d'une émotion pénétrante, qui fait honneur au rude et laborieux écrivain. G. T.

La Maison fermée, par Edmond Frank. Paris, G. Robert, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Frank, dans le livre qu'il appelle *la Maison fermée*, semble avoir résolu le problème ardu de relever par le soin du style, par l'élégance de la forme et la couleur de la phrase, le roman d'allure mouvementée et mélodramatique. Il en est résulté, pour l'écrivain, la production d'une œuvre des plus intéressantes : il est ainsi arrivé à donner de la vraisemblance et du charme à la plus sombre des histoires criminelles. L'action, pittoresquement présentée, se développe sans longueurs, sans fatigue, conduisant le lecteur par les péripéties les plus croyables à un dénouement apaisant et heureux, au moment même où tout semble désespéré. Les types sont consciencieusement étudiés, présentés par quelqu'un qui, ayant avant tout la préoccupation littéraire, ne la sacrifie jamais aux emballements de l'aventure. Si, comme intérêt et comme allure générale, *la Maison fermée* tient donc du roman-feuilleton et du roman judiciaire, comme forme, elle se rattache aux études de mœurs; on la lira avec d'autant plus de plaisir que, tout en amusant, elle ne froisse pas par une langue négligée. G. T.

Brutalités, par Francis Enne. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume, comme dans la fameuse soupe de l'Auvergnat, il y a un peu de tout, même des articles du journal *la Rue* (1867), même du sentiment; cependant la première partie domine et écrase l'ensemble. Histoires brutales, contées brutalement en un style des plus lâchés; cette fois, le titre ne pare pas la marchandise, et ce sont bien des *Brutalités* que l'auteur commence par nous donner. Est-il vraiment bien persuadé d'avoir fait œuvre de littérateur en écrivant cette série de grossières pochades? Ce sont, nous n'en doutons pas, des *histoires vécues*, comme l'annonce le sous-titre, mais traitées à la manière noire et tournées en caricatures; il y a manière de voir les choses, manière de les sentir et manière de les exprimer; nous avouerons franchement n'avoir aucun goût pour ces *Brutalités* inutiles, voulues et antilittéraires. Cependant quelques-unes de ces nouvelles tranchent sur la masse par leur note plus relevée, et prouvent que l'auteur, quand il le veut, peut donner un peu plus d'élévation à sa pensée. Du reste, le principal reproche à faire, c'est que tous ces croquis, qui sont bien à leur place dans le journal, pour lequel ils sont faits, se nuisent et se tuent les uns les autres, une fois réunis en volume. G. T.

Eurêka, par J.-B. Laglaize. Paris, Clavel, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Laglaize nous raconte, sous forme de roman antique, l'histoire du siège de Syracuse et évoque la grande ombre d'Archimède pour la mêler à un drame intime. Malgré une bien grande dépense de recherches archéologiques, l'auteur ne nous semble pas avoir atteint le but visé, c'est-à-dire la reconstitution vivante d'un passé lointain.

Entre garçons, par Georges Moynet. Paris, Jules Lévy; 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Georges Moynet a réuni une désopilante collection de monologues plus fous les uns que les autres et vulgarisés dans tous les salons parisiens par Coquelin cadet. Il joint à ses monologues quelques historiettes du plus haut comique, que voudron connaître tous les amateurs du rire.

Idylles, par Henry Gréville. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. grand in-18.

Idylles, une série de délicates histoires, dont le titre indique suffisamment l'allure, jolies aquarelles traitées du bout de la plume dans une gamme agréable et dans une couleur tendre. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

La Joie de mourir, par Henri Le Verdier, Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Grand village, par Edgard Monteil, Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Deux idoles, par Paul Célières, Paris, Hennuyer et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La belle geôlière, par Fortuné Du Boisgobey. 2 vol. Chez Dentu. — Prix : 6 francs.

Les contes du Rouet, par Catulle Mendès. 1 vol. Frinzine et Cie, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

Les Filles mal gardées, par Ange Bénigne. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

Les Beaux jours de l'impératrice Marie-Louise, par Imbert de Saint-Arnaud. 1 vol. Dentu, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

La Roche qui pleure, par Charles Valoir. 1 vol. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Louloute, par Marc de Chaudplaix, avec lettre de Pierre Loti. 1 vol. Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Demoiselle, par George Boutelleau. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Lucien Gaudran, par D'Harville. Chez Ollendorff. — Prix : 3 50.

Monsieur Gendre, par Gaston D'Hailly. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rosendaël, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le crime des autres, par André Le Breton. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Justicière, par Jacques Rozier. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

L'Hôtellerie sanglante, par P. Mahalin. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

N'a qu'un œil, par Léon Cladel, avec une étude préliminaire d'Edmond Picard. Nouvelle édition. 1 vol. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Les Bibliothèques et les Facultés de médecine en Angleterre. *Rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,* par J.-L. Pascal, architecte. Un vol. in-4° de 75 pages à deux colonnes. Paris, 1885. Ducher et Cie, éditeurs.

Architecte de l'École de médecine et de la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu, M. J.-L. Pascal, chargé par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts de la mission d'aller en Angleterre et en Écosse étudier les Bibliothèques et les Facultés de médecine, publie aujourd'hui son rapport à ce sujet.

Nous ne pouvons entrer dans le détail infini des aménagements spéciaux dont l'auteur décrit le mécanisme en l'éclairant par une multitude de dessins gravés dans le texte et hors texte. Mais nous ne pouvons nous abstenir ici, au *Livre,* de signaler le cri d'alarme jeté par M. Pascal au retour de ce voyage. Comparant notre grand établissement national aux établissements analogues qu'il vient de visiter en Angleterre, il écrit ces lignes qui donneront fort à penser à ceux qui sauront lire sa véritable pensée : « c'est que s'il est encore le premier du monde pour la qualité et la quantité des objets, malgré les efforts énergiques, la persévérance et les riches dotations des établissements rivaux qui veulent le dépasser, il n'est pas contestable que sa suprématie soit fort menacée. » Ceux qui savent quel développement a pris chez nos voisins la ligue du bien public contre l'ignorance et l'ivrognerie reconnaîtront là une des formes de son action.

Les dons en nature (c'est-à-dire en livres), les souscriptions, les conférences, les sociétés qui se fondent, les villes qui s'imposent extraordinairement sont autant de canaux par où l'argent afflue en faveur des bibliothèques.

Le rapport de M. Pascal est en outre précieux à consulter, non seulement pour ceux qui s'intéressent aux institutions de service public comme la Bibliothèque nationale, mais pour toute personne qui a l'heureux souci de veiller à l'ordre, à l'entretien, à la conservation et au salut d'une collection de livres.

Manuel des Entrepreneurs. Troisième volume comprenant les *Arrêtés de la Préfecture de la Seine*, réunis et classés par Émile Desplanques. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Librairie Ducher et Cie.

La connaissance de toutes les ordonnances, de tous les arrêtés, règlements, lois et décrets ayant trait à la construction s'impose aux propriétaires et aux architectes, à tous ceux qui s'occupent de construire ou ont à faire construire autant qu'aux entrepreneurs eux-mêmes. C'est pourquoi nous signalons la publication du troisième volume de ce *Manuel*, dont le titre indique suffisamment l'objet. Nous rappelons que les deux premiers volumes, parus il y a déjà quelque temps, contenaient les *Ordonnances de Police*, et que le quatrième, en ce moment en préparation, donnera les *Lois, Décrets et Articles du Code*.

L'usage du *Manuel des Entrepreneurs* est rendu très pratique par l'adjonction à chaque volume de tables alphabétique, chronologique et par sujet.

E. C.

La Société de Londres, par un diplomate étranger. Un vol. in-18 de 325 pages. Paris, 1885. E. Dentu.

Rien, que nous sachions, n'a été écrit d'aussi complet en si peu de pages, ni d'aussi fidèle sur la société londonienne que ce livre anonyme. Il prendra place dans nos bibliothèques à côté de l'amusant *John Bull et son Ile* de Max O'Rell et de *la Vie publique en Angleterre*, l'excellent ouvrage de M. Philippe Daryl, avec lesquels il ne fait nullement double emploi. Ces derniers exposent le mécanisme, l'un des mœurs, l'autre des institutions, sans mettre les personnes en scène; le volume du « diplomate étranger », au contraire, ne s'occupe que des personnes et montre ainsi les institutions, et les mœurs dans leur activité. L'auteur a gardé l'anonyme pour des considérations toutes privées assurément, car, malgré les tentations du sujet, pour un homme d'esprit il n'y a pas dans cette foule de portraits une ligne qui puisse le faire hésiter à se rencontrer avec un de ses modèles. Cela ne signifie point que ces portraits soient tracés d'une plume complaisante ou banale. A en juger par ceux dont il m'était donné de contrôler la ressemblance, j'ai pu dire qu'ils sont fidèles. Mais si l'auteur de *la Société de Londres* ne recule pas devant la vérité, si même volontiers il la présente sous un jour quelque peu malicieux et vif, et plaisant, cependant on ne rencontre pas en ses pages la moindre trace de malveillance, pas un manque de convenance, pas un scandale à travers mille traits curieux de mœurs ou de caractère.

En douze chapitres, nous apprenons à connaître tour à tour la reine, les dames d'honneur et les hommes d'État de service auprès d'elle, les princes et les ducs de la famille royale, les traits généraux de la société, sa gravité, sa crédulité, sa simplicité, son insensibilité, le monde diplomatique, quelques groupes particuliers comme les Israélites, les Allemands, les Américains, le turf et la bourse, les avocats, les juges, les ecclésiastiques, les officiers, les médecins, le monde et les hommes politiques, les hommes d'État, notamment M. Gladstone en public et dans sa vie privée, le parlement et les salons, le système politique anglais, les littérateurs et les journalistes, les acteurs, les actrices et les artistes : au total, plus de deux cents portraits, quelques-uns en pied, la plupart de vives et rapides esquisses déterminant en quelques touches précises et justes l'aspect extérieur et la physionomie morale du personnage. Il faut être singulièrement maître de sa main pour remuer tant de masques sans autre avarie que çà et là quelques égratignures, sans une seule blessure profonde. E. C

Médecine et Mœurs de l'ancienne Rome d'après les poètes latins, par le Dr Edmond Dupouy. Un vol. de 432 pages in-18. Paris, 1885. Librairie J. Baillière et fils.

Pendant huit siècles, depuis la fondation de Rome jusqu'au Ier siècle de notre ère, où apparaît Celse, les poètes sont les seuls auteurs qui fournissent quelques documents sur les maladies et la médecine du peuple romain. Soigneusement consultés, leurs ouvrages suffisent pourtant à nous faire connaître un grand nombre des maladies de notre nosologie moderne. Le Dr Edmond Dupouy les a recherchées, a établi leurs rapports avec les mœurs et les habitudes morbides, principalement les excès alcooliques et vénériens des Latins.

L'auteur s'adresse à des médecins. En conséquence, il ne s'est pas arrêté aux susceptibilités qui ont fait hésiter la plume d'écrivains spéciaux fort érudits, comme les docteurs Ménière et Daremberg; il appelle un chat, un chat.

Les auteurs latins sont placés en trois groupes : 1° les poètes épiques, lyriques, élégiaques et didactiques; 2° les poètes satiriques; 3° les poètes tragiques et comiques.

Cette analyse présente une suite de tableaux curieux : les Plaisirs de la table et la podagre, Débauche et prostitution, Courtisanes et excès vénériens, Hystéricisme, Hypnotisme et somnambulisme, Herbes et philtres des magiciennes, Électricité, Ex-voto, thermes, eaux minérales, Maisons de santé, les fous, Toilette, cosmétiques et maquillages, Infanticides, eunuques, castration, infibulations, etc., etc.

Le livre est curieux. E. C.

Critique d'avant-garde, par Théodore Duret. Un vol. in-18. Paris, 1885. G. Charpentier.

Le titre est hardi. Il plaira parce qu'il est justifié. A quelques pages près, M. Théodore Duret ne parle que d'art en ce livre et, sauf un chapitre sur Wagner, des arts du dessin. Il le fait en homme qui a beaucoup voyagé, c'est-à-dire vu beaucoup et comparé, et que ses patientes études ont conduit à la haine de toutes les routines, de toutes les conventions, de toutes les écoles académiques. Ses peintres de prédilection au temps présent sont les peintres impres-

sionnistes. Son admiration est sincère et raisonnée : — raisonnée, il le prouve par l'analyse très approfondie, très habilement motivée du talent de chacun d'eux et en particulier de E. Manet, de MM. Renoir, Claude Monet et Whistler; sincère, il le prouve aussi et d'une façon indéniable, car il a été non seulement un critique, mais aussi un très sérieux acquéreur d'avant-garde; M. Théodore Duret possède aujourd'hui une des plus riches, des plus complètes collections de tableaux d'impressionnistes. Voilà, je crois, qui ajoute quelque poids à sa critique, et lui crée un titre à être écouté quand il parle; au moins a-t-il le droit de n'être pas condamné sans être entendu. Il apporte une égale compétence dans son jugement sur les peintres anglais Reynolds et Gainsborough, dans ses remarquables chapitres sur *l'Art japonais* en général et en particulier sur le Michel-Ange et le Hogarth à la fois du Japon, l'admirable Hokousaï. On ne saurait mieux définir cet art de l'empire du Soleil levant, que ne l'a fait le lettré si artiste qui a parcouru longuement le Japon en compagnie de M. Cernuschi avant de nous donner ce très beau livre de *Critique d'avant-garde*. E. C.

La vie et les lettres de Mme Bonaparte, recueillies et publiées en anglais, par E. Didier. Traduction A. O. Munro. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

On a plaint Joséphine, l'épouse divorcée, comme on a plaint Lucien, le frère exilé, comme a plaint tous ceux que l'empereur a sacrifiés, sans remords, à ses funestes ambitions. Même aujourd'hui que sont publiés des Mémoires et des Lettres dans lesquels ils apparaissent, la plupart, si peu dignes, en somme, de véritable sympathie, on se défend mal d'éprouver pour eux ce sentiment. Ils n'ont été ni de grandes intelligences, ni des cœurs d'élite, ni des caractères, mais, cela, on ne veut pas le savoir; ils ont souffert, c'est assez de leurs souffrances pour exciter notre intérêt. Et la première femme de Jérôme avait bénéficié, elle aussi, de l'odieuse conduite de l'empereur à son égard : on la considérait comme une aventurière, comment n'être pas touché de ses malheurs immérités ? La victime était belle! comment ne l'aimer point ?

La publication dont nous avons donné le titre nous découvre une Mme Bonaparte-Patterson fort peu aimable. Elle fut une petite bourgeoise très vaniteuse, qui ne désira rien, sinon faire figure dans le « grand monde; » qui tint ses comptes fort régulièrement et s'efforça de faire rapporter à ses capitaux les plus gros intérêts. Être admise dans la société de tous ceux qui ont un « nom, » des « titres, » y être remarquée, puis thésauriser, ce fut toute sa vie. Elle s'est appliquée au moins à faire de son fils un homme dans la noble acception du mot? Non, elle a voulu qu'il eût de l'instruction, des manières européennes, cela pour qu'il devînt ce à quoi sa naissance l'avait destiné, un « parti avantageux; » car si se marier est l'action humaine la plus sotte, un « beau mariage » est toujours à souhaiter.

Les lettres qu'on nous communique ont-elles été vraiment écrites par Mme Bonaparte-Patterson? Alors, tant pis. La jeune Américaine aurait mérité un meilleur accueil de la part du premier Consul; elle aurait été digne de faire partie de la famille impériale.

F. G.

Les Grandes Souveraines, par Adrien Desprez. **Les Paysans et leurs Seigneurs avant 1789** (*Féodalité, ancien régime*), par L. Manesse.

Deux volumes in-16 illustrés de la *Bibliothèque instructive*. Paris, Jouvet et Cie, 1885. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Nous n'aimons guère cette façon d'écrire l'histoire qu'a adoptée M. Adrien Desprez. Il s'adresse aux jeunes gens, il veut les intéresser! mais, pour appeler leur intérêt, devait-il composer comme des romans, devait-il mêler la fable aux faits historiques et rapporter des anecdotes plus ou moins controuvées ? C'est quand on s'adresse à la jeunesse qu'il importe de prouver la plus grande circonspection, de parler avec le plus de sérieux. M. Joseph Fabre, disant la mission que s'était donnée Jeanne d'Arc, a écrit un véritable chef-d'œuvre. Disant dans quel temps, et comme ont vécu ces souveraines, — le mot entendu sous son sens le plus large, — ces souveraines qui eurent noms Debora, Penthésilée, Sémiramis, Cléopâtre, Zénobie, Blanche de Castille, Isabelle la Catholique, Marie-Thérèse, Catherine II, M. Adrien Desprez a écrit, lui, des récits, à demi légendaires, à demi historiques, qui ne laissent même pas deviner la grandeur des actions politiques, morales ou religieuses qu'on peut avoir l'ambition d'exercer.

L'autre travail, celui de M. Manesse n'est pas dépourvu de tout mérite. La féodalité, y est-il répété, fut un système politique répondant à des besoins réels; et quand les députés du tiers, en 1789, jurèrent de ne point se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France, ils eurent seulement le courage de réclamer tout haut ce à quoi on aspirait tout bas, et depuis longtemps; et ils firent plus que donner une constitution, ils accomplirent une révolution sociale; or, cette révolution sociale, les transformations apportées au régime de la propriété, étaient, depuis longtemps aussi, et avec juste raison, désirées du paysan, qui ne pouvait supporter malaisément les privilèges des seigneurs, ces privilèges dont ils jouissaient quand, en retour, aucune charge ne leur incombait. L'exposé est assez complet, et il est fait avec beaucoup de mesure. F. G.

Léon Cladel et sa kyrielle de chiens. Un vol. in-18 jésus. Paris, Frinzine et Cie, éditeurs. 1885. — Prix : 3 fr. 50.

L'écrivain raffiné, pour qui écrire c'est sortir des mots à reflets dans des phrases ciselées, a dû bien s'amuser à exhumer de sa mémoire tous les compagnons canins de son existence originale. Analyser un tel livre est chose impossible : il intéressera ceux qui

aiment la personne de M. Cladel, il intéressera ceux que séduit son style. L'auteur mêle, sans y prendre garde, sa biographie à celle de ses chiens. C'est comme un fragment de ses mémoires; depuis le jour où, tout jeune garçon, il obtient de ses parents qu'ils gardent *Torrent* et *Montagne*, deux chiens des Pyrénées, amenés par un pastour reconnaissant envers M. Cladel père, qui l'a fait exonérer du service militaire, jusqu'à la perte irréparable de *M. Touche*, une sorte de King's Charles, noir et feu, égaré dans les ruelles et carrefours du quartier Latin. Entre ces deux époques nous avons fait successivement connaissance avec *César*, *Sidi-Bono*, *Va-duc*.

Mais surtout nons avons fait connaissance avec M. Léon Cladel: ces récits-là nous ont révélé de son caractère un double aspect, ingénu et mélancolique, qui le rendent très sympathique. Des malcontents pourront trouver un peu banaux les souvenirs du quartier Latin; il n'en est pas moins vrai que la facon dont les rappelle M. Cladel lui est personnelle, ce sont ses souvenirs à lui, ses impressions; et de là sont sorties des pages d'un charme très pénétrant, embaumées de ce parfum de la jeunesse disparue, qui se ressemble à celui des roses effeuillées que l'on dessèche dans un vase d'Orient. PZ.

Lettres de Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Lettres de Jules de Goncourt* sont le flambeau promené à travers l'œuvre entière d'Edmond et de Jules de Goncourt, la flamme brillante qui éclaire leur talent jusque dans ses coins les plus intimes, dans ses plus secrets replis. On y assiste à la genèse de la révolution considérable amenée par eux dans la littérature moderne, cette rénovation commencée dans les luttes, les résistances, les inerties terribles, poursuivie à travers les outrages, les cris de stupeur ou de frayeur, et achevée, à l'heure même où paraît ce précieux volume, au milieu du triomphe unanime qui classe désormais les de Goncourt parmi nos gloires littéraires.

Arrivé à la hauteur sereine d'où l'on peut regarder avec un orgueil justifié le chemin parcouru et savoir sa renommée assise sur d'inébranlables bases, Edmond de Goncourt a voulu se donner la joie douloureuse et suprême d'associer à sa victoire celui qui n'était plus; pour cela il ne pouvait mieux faire que de publier ces *Lettres*, où on les retrouve tous deux tels qu'ils étaient, tels qu'ils sont, tels qu'ils seront toujours.

On a beau lire les ouvrages des romanciers, fouiller leur langue, analyser leur style, les chercher sous leurs phrases, on n'arrive qu'à une imparfaite connaissance d'eux-mêmes, parfois à s'en faire une idée absolument fausse. C'est dans leurs *Lettres* seulement qu'ils se dépouillent et se montrent tout entiers, c'est là surtout qu'il faut les étudier. — Ici, en plus de la révélation des intentions littéraires, de l'aveu du mouvement voulu, de l'indication de la voie cherchée, les *Lettres de Jules de Goncourt* ont cela de remarquable qu'elles nous révèlent à quel degré il possédait ce don exquis et bien spécial, le talent épistolaire. Il n'est pas possible de manier avec un art plus fin, une science plus délicate, un tour plus spirituel, cette langue particulière, qui est la langue de la Lettre, celle où un écrivain se met en scène corps et âme, sans préméditation, sans intention de s'y mettre, mais par le simple accomplissement d'une loi naturelle. C'est une causerie entre amis, une conversation écrite où on lâche la bride à son *soi* intérieur, où la personnalité se dessine plus vivante, moins cherchée, sans travail. Le littérateur n'a plus devant lui le fantôme du sujet à rendre homogène dans toutes ses parties sous le souffle du même jet, la préoccupation laborieuse des phrases à chercher, des idées à ciseler; il laisse ses pensées aller et venir, comme elles sortent de son cerveau, sous le choc récent d'événements successifs, sous le heurt immédiat d'objets vus, d'impressions encore vibrantes, de faits tout chauds. La vraie marque du talent, c'est lorsque, comme dans le cas présent, ces lignes volantes, jetées au courant de la plume, jaillissent sous les doigts sans avoir besoin de remaniements, tellement elles disent bien ce qu'elles veulent dire, tellement le relief en est net et saisissant, comme une collection de médailles sans bavures ni indécisions, frappées au bon coin.

Quand on se trouve en présence d'une œuvre de l'importance de celle des de Goncourt, il n'est ni indifférent ni inutile de savoir comment elle a été échafaudée, d'où elle est sortie, de quelle façon elle s'est développée. Ces *Lettres* en sont l'histoire littéraire et anecdotique; on y sent un souffle de vie passionnante qui séduit et effraye, de forces dépensées sans compter pour arriver au but, à travers les jalousies, les négations, les obstacles de toute nature perfidement amoncelés sur leur route. Mais si l'un d'eux est resté en chemin, tué par l'excès de travail, mort à ce champ d'honneur de la littérature qui a sa noblesse et sa grandeur, et où, de plus, chaque victime héroïque a la satisfaction de féconder le sol en tombant, de ne pas mourir stérilement, il a déjà pu deviner, à ce moment suprême, qu'il succombait victorieux et que le drapeau échappé de sa main défaillante serait planté prochainement par son frère sur la brèche que tous deux avaient faite. — Celui qui est resté seul, le cœur lourd de larmes, perdant à la fois le frère adoré et le compagnon de toutes ses luttes, ne pouvait élever à celui qui n'est plus un monument plus glorieux que ce volume de *Lettres*, écrites par un seul, pensées par tous deux, et les expliquant tous deux, ces jumeaux de la grande révolution littéraire moderne. Ce livre merveilleux, tout débordant de sensibilité, de persuasion, de talent, ces *Lettres de Jules de Goncourt*, expression magistrale d'une indivisible dualité, sont l'indispensable complément de l'œuvre des deux frères, en même temps qu'une peinture étonnamment brillante de la vie littéraire et des aspirations artistiques de 1848 à 1870; elles prouvent ce que savent déjà tous les lettrés, et ce que la postérité inscrira dans l'histoire des lettres, c'est que Jules et Edmond de Goncourt ont

été les initiateurs et les préparateurs du mouvement actuel.

Un écrivain d'un sens critique de premier ordre, Henry Céard, a fait pour ces *Lettres* une étude servant de préface, qui est un des morceaux de prose les plus émotionnants et les mieux sentis qu'il soit possible de lire. Ayant la terrible tâche de placer son nom en si haute compagnie, il l'a fait avec un tact, un savoir et un talent qu'il est juste de proclamer. C'est une branche de laurier, encore humide de larmes, pieusement posée sur ces reliques si précieusement recueillies et rassemblées par le Maître survivant. G. T.

Le Théâtre de la cour à Compiègne *sous le règne de Napoléon III*, par ALPHONSE LEVEAUX. Un vol. in-18. Paris, Tresse, éditeur, 1885.

De 1852 à 1869, quarante-neuf représentations furent données au théâtre impérial de Compiègne. Le programme *in extenso* de chacune de ces représentations avec la distribution des rôles et la liste des invités n'a rien en soi de fort intéressant pour les profanes qui n'ont point assisté à ces fêtes, et je crois qu'à ce point de vue cet ouvrage s'adresse plutôt aux rares favorisés qui, comme M. Leveaux, retrouvent dans ces pages les souvenirs tout personnels d'un passé si vite évanoui.

Il y a quinze années à peine que l'empire a disparu et que le petit théâtre de Compiègne est entré dans le repos, peut-être éternel, et déjà cette époque semble si éloignée de nous, les idées et les mœurs ont été si profondément modifiées, qu'on se croit, en lisant ces descriptions, transporté dans un autre siècle. On se reprend à vivre cependant en y voyant figurer des personnages fort connus qui, grâces à Dieu, sont encore de ce monde, des artistes et des auteurs qui n'ont pas su vieillir. Plusieurs d'entre eux, peut-être, ont oublié ce temps où ils ne dédaignaient pas de s'appeler les comédiens ordinaires de l'empereur, où ils laissaient échapper la plume ou le ciseau pour venir s'asseoir dans la loge impériale.

Toujours est-il que ces programmes tout nus sont de piquantes révélations. L'auteur, du reste, s'est plu à y ajouter, de ci de là, quelque commentaire. Les commentaires sont courts, mais le temps et les événements se sont chargés de les rendre éloquents.

En résumé, sous la forme de simples comptes rendus au jour le jour, il y a de tout dans ce livre : de la critique, de l'histoire, de la philosophie ! — sans compter certains philosophes qui, non contents d'assister à la comédie, sont montés depuis lors sur les planches, ou plutôt y ont été portés — bien malgré eux, peut-être.

Onomastique de la Gaule soeltane, par GEORGES TOUFLET-CÆSAR. Un vol. in-8° de 580 pages. Paris, Lechevalier, 1884.

M. Touflet doit être un érudit bien sûr de lui-même, car pendant les 500 pages de ce livre bizarre, il trouve mauvais tout ce qu'ont fait ses devanciers au point de vue de la géographie de l'ancienne Gaule, et des questions étymologiques qui s'y rattachent. Rien n'a trouvé grâce devant lui et il sabre impitoyablement non seulement toutes les hypothèses de nos archéologues, mais encore bien des faits qui semblent consacrés par la science. Il a pris pour thème le texte latin des *Commentaires* de César, et, suivant pas à pas le dictateur romain dans ses campagnes, il se livre à des discussions interminables sur chacun des termes géographiques, ou autres, définissant soit une des positions militaires, soit un des lieux ou des bourgades occupés par le conquérant.

Voilà le fond de ce volume; mais que dire d'un style haché, entremêlé de mots latins, celtes, allemands, que sais-je, et de réflexions grotesques, satiriques, populacières ?

Nous n'avons pas assez de compétence dans les questions *onomastiques* pour juger les idées de l'auteur à ce point de vue, mais nous protestons au nom de la langue française et du bon sens contre une pareille alliance d'assertions scientifiques et de réflexions saugrenues.

Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck, publiées par M. HENRI DE POSCHINGER, conseiller au ministère de l'intérieur de l'Empire. Traduction française de E.-B. Lang, professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne manque pas de gens — même parmi les politiques — pour croire que les effrayants succès de M. de Bismarck sont dus au hasard des circonstances, au jeu nécessaire des forces sociales, non moins qu'à sa propre perspicacité et à son art diplomatique. Ils lui accordent d'avoir usé habilement de ces chances favorables, et restreignent le plus possible sa part personnelle.

Croient-ils en diminuant l'homme amoindrir l'effet de ses combinaisons, en affaiblir les résultats?

La lecture de ce recueil des lettres du chancelier est de nature à modifier cette impression chez tout esprit sincère. « Les Allemands eux-mêmes, dit M. Lang dans sa préface, ne croyaient peut-être pas leur chancelier si grand. »

Reconnaissons-le, en effet, ce livre qui dévoile toute la manœuvre diplomatique de M. de Bismarck dans une série de sept années, — 1851 à 1858, — nous montre le développement progressif, méthodique de ce génie politique. Ce sont ses commencements; la mission qu'il remplit à cette époque semble mince et sans éclat aux esprits superficiels, pour qui diplomatie est synonyme de vie mondaine, bals officiels et brochette de décorations. M. de Bismarck est d'abord ministre à Francfort, représentant la Prusse à la Diète de la Confédération. Mission épineuse, délicate, pénible. C'est une épreuve, pour ainsi dire. Elle lui réussit singulièrement. C'est là qu'il prépare dès ce moment l'élimination de l'Autriche et l'absorption de toutes les petites cours d'Allemagne dans un corps unifié qui serait le nouvel empire. Dès 1852, M. de Bismarck entrevoyait Sadowa; dès 1857, il rêvait Sedan.

Il ne se contentait pas de prévoir ni de rêver : il préparait.

Le grand enseignement qui ressort de ces lettres adressées au ministre des affaires étrangères de Prusse, le baron de Manteuffel, c'est qu'en politique rien ne se crée ni ne s'achève d'un coup; que rien n'est indifférent, qu'il n'y a pas de quantité négligeable. Le génie n'est pas sans doute seulement de l'attention; mais l'attention est un des éléments du génie. La qualité première de M. de Bismarck est précisément celle-là. Rien ne lui échappe; et comme aucun détail ne lui paraît indigne d'être noté à sa place, il peut reconstituer périodiquement des synthèses fluctueuses, et caractériser complètement la position de ses adversaires et la sienne propre.

Le commerce et les douanes, les finances et l'armée, il les connaît, non seulement celles de son pays, mais de tous les pays avec lesquels le sien est ou peut être en concurrence. Il est psychologue, et les portraits rapides mais vivants qu'il trace des personnages montrent à quel point il possède la faculté d'analyse. Il excelle à découvrir la dominante d'un caractère, la manie, la passion, le point faible d'une âme. Il étudie de près les relations des uns et des autres; il sait être aimable, et quand il le faut prodigue, bien que l'économie rentre dans son système comme une loi. Il s'attache à n'avoir pas de besoins pour lui-même, afin de tenir toujours sa situation de fortune franche et indépendante. On voit là l'homme qui disait, il y a quelques années, à propos d'un ministre français qu'on accusait de spéculer à la Bourse : « Il faut qu'un ministre des affaires étrangères soit riche en biens-fonds. »

Il fait parler les hommes et laisse parler les femmes; il pénètre ainsi naturellement les indigences et les exigences de chacun, les amitiés et les antipathies; et il sait exactement à quel endroit il faut toucher pour provoquer une explosion.

Lui-même il joue le jeu de la franchise; circonspect toujours, il prend à tâche de ne point paraître mystérieux; et de temps en temps il déconcerte ses adversaires par de brutales sorties, comme dernièrement quand il tança M. Gladstone.

Et puis, il faut le dire aussi, la grande force d'un homme et surtout d'un ministre, c'est de durer. M. de Bismarck débute dans la carrière, fort de l'amitié du ministre Manteuffel, qui l'a distingué, le comprend, se fie à lui. Il est donc assuré de son rôle. Tout son travail politique s'accomplit sans que sa pensée soit affaiblie ni déterminée par des préoccupations d'ordre mesquin.

A mesure qu'il s'élève, M. de Bismarck, dont l'élévation est due à ses grands services, sent l'appui solide de son roi. Et, une fois devenu ministre, il est sûr encore qu'une coterie de couloir ne lui arrachera pas le pouvoir. Ce n'est pas qu'il n'ait à lutter sur des terrains variés et qu'il n'ait pas plus d'une fois enragé d'être retardé par des oppositions parlementaires qui lui faisaient dépenser sa force, comme on perd sa poudre aux moineaux. Mais pour lui le souci du portefeuille n'existait pas. Il voulait et il veut être ministre, non pour être ministre, mais pour accomplir une œuvre.

Eh bien, son œuvre s'accomplit. Certes, nous n'avons pas lieu de nous en réjouir, puisque l'abaissement militaire et la ruine industrielle et commerciale en sont les points saillants, ou pour mieux dire le pivot; mais on ne saurait nier que cet homme a réussi par sa volonté. Il s'est donné tout à son entreprise. Il eut la foi; il sut, par une forte discipline et par une science approfondie des choses politiques, surprendre et désarmer ses adversaires.

Et au fond, il est plus consolant pour les vaincus de penser qu'ils ont eu contre eux non pas l'aveugle hasard des événements mais une intelligence humaine. Car ce qu'a fait un esprit d'homme un autre pourra le défaire, ce que l'un a détruit, un autre pourra le rétablir, à condition de se créer la même force par de semblables qualités : car si l'on veut dire que M. de Bismarck n'a pas de génie, en ce sens qu'il ne tient pas tout de la nature et que ses capacités ne sont pas spontanées, on dit une naïveté; certes, ses grandes qualités sont pour la plupart tout acquises, mais c'est le cas ici de rappeler que le génie est dans certain ordre, une longue patience, c'est-à-dire un effort méthodique, un progrès rationnel. Cela est vrai surtout en politique. Que nos futurs diplomates lisent et méditent ces lettres; ce leur sera une fameuse leçon. P. Z.

La Fontaine et la Comédie humaine, par Louis Nicolardot. Un vol. in-18. Dentu, éditeur. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

M. Nicolardot vient de découvrir La Fontaine. Vous ne vous doutiez pas sans doute que les animaux mis en scène par le fabuliste ne sont autre chose que les personnages des passions humaines? Soupçonniez-vous que La Fontaine avait un but et suivait un choix en mélangeant les rythmes et les coupes de ses vers?

Avec le plus grand sérieux, M. Nicolardot nous enseigne ces nouveautés. Le livre que M. Taine écrivit sur La Fontaine est pour lui non avenu. Pour que, du reste, le sien en soit bien différent, il le surcharge d'une érudition aussi superficielle que pédante. Ne va-t-il pas, pour justifier la moralité des fables de La Fontaine, extraire des citations de la Bible, de Saint-Paul, etc. !

La partie la plus remarquable de ce livre étonnant, c'est le *Langage des animaux*. M. Nicolardot a la patience d'y consigner tous les noms dont, en diverses langues, on nomme chaque animal. De plus, il classe les animaux suivant leurs habitudes et leurs goûts; il en trouve qui sont *citadins* et *sentent le besoin de la civilisation pour l'appréciation de leur mérite.* M. Nicolardot avait du temps à perdre, c'est pourquoi il écrivit ce livre. Ceux qui ne peuvent risquer la même dépense ne le liront guère. Pourtant, il y a par-ci par-là quelque détail piquant à glaner, mais noyé dans un fleuve de pages inutiles et de remarques puériles.

P. Z.

POÉSIES

Jacques Richard (1841-1861). *Poésies*, recueillies pour la première fois et précédées d'une étude, par AUGUSTE DIETRICH. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Tous ceux qui ont été au collège de 1860 à 1870 sont au courant de la légende de Jacques Richard. Pour les uns, — la plupart, — son nom garde comme une auréole d'héroïsme et de génie, et ils se rappellent, avec une émotion reconnaissante, les généreux battements de cœur qu'ils doivent à ses vers du Concours général. Les autres, qui, dès l'école, sont revêtus du manteau de sec égoïsme dont la majorité des hommes s'enveloppe plus tard d'ordinaire, haussent les épaules ou plissent la lèvre à ce nom, n'ayant jamais regardé le jeune poète que comme un de ces êtres déséquilibrés dont l'ardeur intellectuelle est loin de valoir la profitable stupidité des gens qui, pour toute habileté, s'entendent à savoir d'où vient le vent et à ne pas s'engager dans de mauvaises affaires. Pour nous, qui avions écouté les grands de notre lycée de province déclamer en cachette ses vers à Jérôme,

> Vieux fou qu'hier encor sa maîtresse battait,

nous conservions un vrai respect et une vive sympathie pour ce jeune homme à l'esprit fier. Mandé dans le cabinet du ministre après le dépouillement des copies de ce fameux concours, il n'avait pas bronché, racontait-on parmi nous, en face du grand-maître de l'Université impériale, et ne lui avait répondu que par le mot cornélien :

> *Je le ferais encor, si j'avais à le faire.*

Qu'était-il devenu depuis ? On savait vaguement qu'il était mort peu après, je n'aurais, pour ma part, su dire au juste quand ; et l'on déplorait cette destinée si énergiquement révélée, et disparue tout à coup. Que de fois, dans les luttes de la fin de l'Empire, n'avons-nous pas instinctivement cherché autour de nous avec le nom de Jacques Richard sur les livres, sachant que, s'il avait pu combattre, sa place était au premier rang !

Après bien des tentatives avortées, des annonces restées à l'état de promesses, des recherches interrompues, il vient de se publier chez Charpentier un volume contenant les reliques littéraires de cet ami connu ou inconnu, de toute la jeunesse républicaine d'il y a vingt ans. Un de ses camarades à l'institution Massin, dont je ne dirai pas le nom, puisqu'il a préféré rester dans l'ombre, — et cela me met plus à l'aise pour ajouter à mon indiscrétion en le signalant comme un de ceux qui honorent le plus la librairie parisienne par la vivacité de leur esprit, l'affabilité de leur abord et la haute probité de leur caractère, — a fait, si je suis bien informé, les frais de cette publication.

M. Auguste Dietrich a écrit l'étude biographique qui est en tête du volume. C'est un morceau très intéressant et très nourri, auquel on ne trouvera pas grand'chose à ajouter désormais. Ce serait un plaisir que de puiser au milieu des anecdotes et des traits caractéristiques dont il est plein ; mais j'aurais vite dépassé les bornes que m'impose ici l'espace disponible, toujours trop étroit.

Les poésies de Jacques Richard, recueillies et publiées par M. Dietrich, comprennent, outre la fameuse pièce du concours *ad Hieronymum principem*, trois poèmes politiques d'une certaine étendue : *la Mort de Caton*, *Barra* et *Spartacus*, et plusieurs pièces d'un autre sentiment, dont Blanche Pierson fut l'inspiratrice, peut-être sans le savoir. L'une de celles-ci, *Je ne vous aime pas*, est, du reste, fort connue, et, paraît-il, fort utilisée par les amoureux désireux de passer pour poètes aux yeux de leur bien-aimée. La publicité qui lui est donnée ici en restreindra peut-être l'usage. Je citerai encore un petit poème sur Catulle, où M. Dietrich trouve comme un avant-goût des *Chansons des Rues et des Bois*, de Victor Hugo. Sans aller si loin, la pièce est conçue à un point de vue original, bien composée, et d'une exécution plus achevée et plus mûre que beaucoup d'autres où se manifestent par places, — soit dit sans reproche aucun, — l'inexpérience, les réminiscences involontaires, les exubérances et les lacunes d'un talent de dix-huit ans. Un des morceaux les plus considérables est intitulé : *Guernesey* et dédié « A Victor Hugo proscrit. » En voici une strophe, devenue d'une douloureuse actualité :

> Respect au vengeur, au prophète !
> Son nom dans nos cœurs est inscrit.
> Oh ! des fleurs pour le grand poète !
> Des larmes pour le grand proscrit !
> En vain dans la nuit ou dans l'ombre,
> Tyrans, valets, foule sans nombre,
> Vous avez éteint son flambeau !
> Il touche au but, à la victoire,
> Et le marchepied de sa gloire
> Sera la pierre du tombeau.

D'autres pièces, animées du même souffle républicain et justicier, sont dédiées à M. Maxime du Camp. On est exposé quelquefois dans la vie à ces sortes d'épigrammes involontaires, mais qui ne doivent pas être les moins mordantes.

Enfin, avec d'autres pièces dont plusieurs ont un véritable charme, et dont toutes portent l'empreinte d'un vigoureux tempérament poétique, deux courtes études critique en prose, l'une sur *Landor Petœfi*, l'autre sur *Valvèdre* de George Sand, terminent un volume qui, comme son éditeur le souhaite, proté-

gera efficacement la mémoire d'un de « ces brillants adolescents, consumés de bonne heure par le feu sacré de la poésie et de la pensée, » favoris des dieux qui méritent de n'être pas oubliés des hommes.

B.-H. G.

Arc-en-ciel, poésies de MAURICE VICAIRE. Un vol. in-18 jésus, imprimé sur papier vélin. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix : 3 francs.

La mélancolie, a dit Victor Hugo, est le bonheur d'être triste. M. Vicaire est un mélancolique.

Des décors de théâtre lui représentent assez bien le monde où l'homme s'agite, et des danseuses du corps de ballet lui laissent comprendre ce qu'il y a de factice dans toute agitation. La vue d'une toile de fond, quand le rideau se lève, lui fait éprouver une sensation de fraîcheur, — illusion; — la danseuse, il le sait, ne refuse pas toujours des baisers à qui est épris d'elle, — ses baisers sont des mensonges. — Que faire donc, si l'on est poète, à moins qu'on ne regarde la pluie tomber? Et M. Vicaire est heureux vraiment quand le nuage, qui court dans le ciel, crève ainsi qu'une outre pleine.

Dans son recueil, peu de pièces où il n'est parlé, — mélancoliquement, — de l'averse, de l'ondée, de la pluie fine, surtout, qui pénètre, pour ainsi dire, jusqu'à l'âme, alors complaisamment attristée.

Les vers du poète, au reste, ne sont pas sans valeur. Pour qu'on en juge, transcrivons cette pièce :

Paysage morne.

Journée humide et tiède, une incessante pluie;
Tristes, les paysans se retirent des prés;
Derrière, l'horizon est noir comme la suie,
Le vent bougonne et pousse au loin des ciels cuivrés.

Par-dessus le chalet un arbre géant plie
Ses branchages, d'un gris très sombre, enchevêtrés,
Et les feuilles s'en vont de la branche assouplie,
Tremblent, tournent en rond près des murs déplâtrés.

Les rideaux sont ouverts, dans sa chambre élégante,
La jeune fille joue une valse assez lente
Et regarde ses doigts agiles et cambrés,

Se tourne vers son père, un vieux qui se soulève
Pour voir si par là-bas au moins le temps se lève;
Et l'eau cingle en tous sens les chemins labourés.

Nous savons peu de sonnets supérieurs à celui-ci dans *les Humbles*, de M. Coppée.

Mais des éclaircies parfois dans le ciel de M. Vicaire; et, pour lui, comme pour nous, de chaudes journées ensoleillées, des soirs brillamment constellés.

Sur la plage.

Nous irons regarder la mer phosphorescente,
Etendus sur le sable, amoureux et rêveurs.
Et tu me montreras, de ta main caressante,
Les voiliers au lointain qui valsent, les lueurs
Des phares bienfaisants, les étoiles, leurs sœurs.

L'eau viendra près de nous, monotone, rampante,
Apprivoisée un peu, curieuse, écoutant.
Et son chant de berceuse alors nous dorlotant,
Nous dormirons dans sa langueur enveloppante.

De la mélancolie toujours; nous ne nous défendons pas toutefois de partager les tristesses du poète; il nous les fait aimer.

F. G.

Rosa mystica, poésies de STANISLAS DE GUAITA. Un vol. in-12. Paris, Alph. Lemerre; 1885. — Prix: 3 fr.

Le poète a écrit pour son volume une préface de soixante-quatre pages.

Dans les deux premières, il s'est appliqué à justifier le titre donné par lui à son recueil : « Le mysticisme! écrit-il, toute la poésie est là. — Aspirations follement fraternelles de nos cœurs vers d'imaginaires créatures ou vers la nature personnifiée et sensibilisée; — ténues et surprenantes affinités que rien n'explique; — vague et précieux besoin dont se tourmentent nos esprits, de deviner l'inconnu, de pénétrer l'impénétrable et de peupler le vide; — charme infini des émotions illusoires, de quoi nous pleurons, les sachant telles; — attrait impossible à définir de ce que la pensée sublimée, le sentiment égaré, la sensation exacerbée, ont de plus ineffable et fugace, ou de plus intense et vibrant. Toutes ces choses ont droit de cité en poésie. Que dis-je? La pensée en est faite. Le mysticisme? C'est l'amour de nos cœurs pour les songes de nos cerveaux; c'est ce qui nous fait haïr du vulgaire; ce qui fait de nous des proscrits! » Les deux premières pages sont inutiles.

M. de Guaita, dans les soixante pages suivantes, adresse aux grands réformateurs de la langue poétique, aux maîtres, le respectueux hommage de sa sincère admiration; il envoie ses salutations plus ou moins empressées aux simples disciples; autres pages qu'il eût pu se dispenser, sinon d'écrire, du moins de faire paraître en tête de son volume.

Mais a-t-il eu tort de rédiger les deux dernières? Pouvait-il ne pas nous déclarer s'être affranchi des règles surannées de l'antique prosodie française? Pouvait-il ne pas nous dire le cas qu'il fait de l'allégorie? Nous croyons, nous, que le lecteur aurait bien pu l'apercevoir, et, de la façon dont certains vers sont coupés, et de la complaisance avec laquelle le poète évoque tour à tour Notre-Dame-d'Oubli, la Nature, le Rêve et d'autres Puissances encore.

La préface tient de la place.

Pour le recueil, il est divisé en six livres : *Rosa mystica, — Fleurs d'oubli, — Choses d'art, — Remember, — Eaux-fortes et pastels, — Petits poèmes;* et pas un de ces livres n'est d'un attrait bien vif. Rien de personnel quant à la forme, quant au fond; ce sont toujours les mêmes petits effets laborieusement cherchés, l'effet d'une césure, l'effet d'un rejet, l'effet d'un mot fort banal ou celui d'un vocable le plus simple écrit avec une lettre majuscule, — et l'école raille les traités de prosodie! — C'est toujours le pessimisme de qui se pince pour se faire pleurer; avec ce pessi-

misme, un peu de ces songeries vagues, de ces visions qu'il plaît au poète d'appeler du mysticisme.

Il est un autre pessimisme que celui de nos *décadents;* le problème du mal est question d'importance en philosophie. Veut-on savoir comment M. de Guaita, qui admire le prêtre à l'autel et regarde se développer à travers champs la théorie des Rogations, entend le mal? qu'on lise cette pièce :

Mystère.

Mon Seigneur Jésus-Christ! Depuis dix-huit cents ans,
La morne humanité vient manger et vient boire,
Avidement, à ton calice, à ton ciboire,
L'antidote sacré des instincts malfaisants.

L'ère nouvelle a lui, riche en promesses vaines,
Et le monde d'après vaut le monde d'avant.
Comme aux brises d'été l'arome des verveines,
Les effluves malsains roulent au gré du vent.

Il n'est d'espoir au ciel, ni de bonheur sur terre,
Et notre pauvre front, sous le joug du mystère,
O blond Galiléen, se courbe bas, très bas!...

Notre esprit, qui devant ta royauté s'incline,
Voudrait enfin comprendre, et ne comprendra pas
Pourquoi ton flanc divin saigna sur la colline!

Que de catholiques, il est vrai, tout aussi peu chrétiens que M. de Guaita! F. G.

Drames du peuple, par Armand Renaud, avec une *Étude littéraire* par Sully-Prudhomme. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1885.

M. Renaud a été bien avisé, dédiant ses *Drames du peuple* au poète de la *Justice.* En retour, le maître lui a adressé quelques pages précieuses pour lui et précieuses pour nous; pour lui, car elles enferment, formulées dans une belle langue, — et le juge est compétent, — une appréciation justement élogieuse des poèmes du recueil; pour nous, l'*étude littéraire* étant comme une réponse aux déclarations de principes esthétiques, aux professions de tendances pessimistes de nombre de nos jeunes écrivains.

La science et la politique ont leur domaine propre, qui ne se confond pas avec celui de la poésie, mais compatir aux maux de l'humanité, mais partager les souffrances de ses semblables, voilà qui est éminemment poétique, et M. Renaud est vraiment poète. M. Renaud n'a entendu que les cris d'angoisse de quelques-uns, ses *Drames* ne sont pas les drames de tout un peuple, mais il a éprouvé sérieusement de profondes douleurs; la douleur sacre tout, ses *drames* sont d'une grande puissance.

Il y a de l'émotion dans les poèmes du volume et la note pessimiste revient souvent, mais le pessimisme du poète n'est pas, on l'a deviné déjà, le pessimisme à la mode. C'est l'amour de soi, avec la non-satisfaction immédiate de tous les désirs caressés, qui fait le pessimisme de certains, c'est une *delicatesse raffinée* qui fait qu'on se trouve malheureux au milieu de tant d'hommes vulgaires. Le pessimisme du poète est impersonnel, il est philosophique, il est fondé sur la connaissance des données de ce grand problème, le problème du mal.

... Regardons sur terre!
Tout va son train, l'orgueil, le négoce, l'amour.
Le festin brille. On mange et l'on se désaltère.
Le chant se mêle aux fleurs pour les heureux du jour.

Puis, à côté, la foule aux machines se voue,
Hâve, sans ciel à voir, sans air à respirer;
Moteur inconscient s'écrasent sous sa roue;
Gens, sans avoir vécu, se faisant enterrer.

Cependant le soleil, avec indifférence,
Traîne tout, pêle-mêle, à travers l'infini.
La joie est pour bien peu, pour tous est la souffrance.
Tu le vois, ô soleil, et n'en es point terni.

Étoiles, vous aussi, pâles lueurs sereines,
Les lamentations abondent sous vos yeux,
Et vous ne cessez pas de luire sur nos peines;
Et, sans pitié de rien, vous rêvez dans les cieux.

Ces strophes terminent la pièce intitulée *les Rats.* Combien de pièces, sans parler du poème : *Quelqu'un dans la foule,* qui expriment de pareils sentiments, qui communiquent comme un besoin d'ardente charité!

M. Renaud a-t-il bien démêlé ce que pensent, ce que sentent l'homme debout et la femme agenouillée du groupe de Crauk? Nous avions cru, nous, à plus de sérénité.

Le crépuscule.

Tous deux ont, dans les champs, travaillé jusqu'au soir,
Avec les durs outils qui fécondent la terre.
La paix est dans leur cœur d'avoir fait leur devoir,
Leur corps est épuisé par leur labeur austère.

La fatigue a vaincu la femme; elle s'endort,
Les genoux vers le sol, la tête renversée,
Appuyant sa faiblesse à son compagnon fort,
Vivante par l'amour, morte par la pensée.

Que lui font les soucis l'attendant au matin?
Elle se sait gardée, elle se sait aimée;
Et fuyant dans l'oubli la lourdeur du destin,
Elle se livre, inerte, à la brise embaumée.

Lui, les traits empourprés par le soleil mourant,
Contemplant l'horizon aux nuages de cuivre,
Las, mais le front levé, les yeux fiers, l'esprit grand,
Il cherche la raison du mal qu'on a pour vivre.

Sans la pouvoir comprendre, il est prêt à lutter
Contre l'onde, le feu, les monstres, la famine.
Il sent sous son amour l'épouse s'abriter;
Et ce cœur qui répond à son cœur l'illumine.

Sans un instant de crainte, il offrira sa chair
A tous les carnassiers, dont l'homme est le plus rude,
Plutôt que de laisser, lui vivant, l'être cher,
Souffrir d'une blessure ou d'une servitude.

. . . .

Artiste qui taillas dans le marbre immortel
Ces pauvres gens, en proie à la vie humble et dure,
Tu fis bien. . . . .
. . . . . Pour honorer le peuple dont ils sont,
Tu leur as donné mieux que la gloire et la joie,
Leur ayant, dans les yeux, mis l'horizon profond
Où s'éteint aujourd'hui, — pour que demain flamboie!

Pour que demain flamboie! Le poète espère et nous fait espérer, après les temps de servitude, les temps de servage, les temps du travail qui fatigue le corps et ne laisse pas vivre l'âme, des lendemains flamboyants. F. G.

THÉATRE

Répertoire de la Comédie-Française, par CHARLES GUEULETTE. Un vol. in-32, avec un portrait à l'eau-forte gravé par Abot. Paris, Jouaust et Sigaut, éditeurs, 1885. — Prix : 5 francs.

Charmant petit volume, élégant, coquet; le portrait est celui de M[lle] Bartet; la matière, les chroniques publiées par M. Charles Gueulette dans *l'Europe artiste.*

Elles embrassent une période de vingt-deux mois, de mars 1883 à décembre 1884, et rendent compte des ouvrages, nouveaux ou repris, qu'a représentés dans ce laps de temps la Comédie-Française : l'auteur y ajoute quelques portraits à la plume des célèbres de la maison.

M. Armand Sylvestre apporte son plat à ce régal délicat; il a écrit une préface pleine de verve où il ne s'abstient pas de critiquer certains errements du Théâtre-Français.

Il s'en prend particulièrement au comité de lecture, auquel il reproche d'avoir laissé émigrer à l'Odéon *Severo Torelli, Formosa* et *les Érynnies,* et d'avoir, par contre, reçu et joué des pièces fort médiocres à tous les points de vue.

Les amateurs sérieux du théâtre réserveront une place dans leur collection et un écu de leur bourse pour ce joli petit livre.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par M. le comte DE COSNAC et ÉDOUARD PONTAL. Tome IV[e]. Un vol. in-8°. Paris, Hachette, 1885.

Le quatrième volume des *Mémoires du marquis de Sourches* va du mois de janvier 1692 au mois de juin 1695. L'intérêt de ces importants *Mémoires* ne faiblit pas avec ce volume, qui abonde en menus faits, en anecdotes sur la cour et sur la ville, en nouvelles recueillies à Paris, arrivées de province ou de l'étranger. Le journal du marquis de Sourches complète celui de Dangeau; il offre même plus de chances d'impartialité, puisque non seulement il n'a jamais été soumis à Louis XIV, mais n'a même pas été destiné au public. La situation du marquis le mettait à portée de connaître à fond la cour du grand Roi : il en a profité en consignant au jour le jour, pour sa propre satisfaction, des notes sur les grands seigneurs qu'il coudoyait, sur les événements auxquels il assistait. Aussi le défilé des noms est-il considérable. Nous ignorons si l'ouvrage comprendra encore plusieurs volumes ; nous le souhaitons vivement. Mais on peut, dès à présent, le ranger parmi ceux que les historiens du XVII[e] siècle ne peuvent se dispenser de consulter.

F. C.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française, après avoir entendu le rapport fait par le secrétaire perpétuel, au nom de la commission du prix Montbinne et du prix Lambert, a décerné ces prix dans les proportions suivantes :

Prix Montbinne (3,000 francs) : 1,200 francs à M. Honoré Bonhomme, auteur de plusieurs ouvrages sur le XVIII[e] siècle; 1,000 francs à M. Roux Ferraud, auteur d'un dictionnaire philosophique; 800 francs à M. Ernest Lionnet, auteur d'un volume intitulé : *le Docteur Chabot.*

Le prix Lambert (1,600 francs) est partagé par moitié entre M[lle] Émilie Charpentier et M[lle] Marthe Bertin, auteurs de deux ouvrages d'éducation intitulés, l'un : *Enfants d'Alsace et de Lorraine,* l'autre : *Madame Grammaire et ses enfants.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 avril.

Ouvrages présentés. — Von Haerdt : *Recherches astronomiques pour servir à fixer la chronologie assyrienne.* — H. Houssaye : *la Loi agraire à Sparte.*

Lecture. — Casati : les monnaies de bronze étrusques.

Séance du 24 avril.

Ouvrages présentés. — Van Hamel : *Li Roman de carité,* poème de la fin du XII[e] siècle. — Ch. Robert : *le Culte de Cybèle et d'Atys.*

Lectures. — Reinach : Fouilles opérées en Tunisie. — Casati : Les monnaies de bronze étrusques.

— Sur le rapport de M. d'Arbois de Jubainville, fait au nom de la commission des grands prix Gobert, l'Académie a décerné le premier prix de 10,000 francs à M. Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, pour ses ouvrages : 1° *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens;* 2° *Études sur les actes de Louis VII.* Le deuxième prix, de 1,000 francs, a été décerné à M. de Maulde, pour ses ouvrages : 1° *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry;* 2° *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 avril.

Ouvrage présenté. — John Morley : *la Vie de Richard Cobden.*

Lectures. — Kervyn de Lettenhoven : La cour du duc d'Alençon à Anvers (1582). — De Laveleye : La propriété primitive dans les townships écossais. — Maggiolo : La vie et les œuvres de l'abbé Grégoire.

Dans cette séance, M. Georges Picot a rendu compte des travaux préparatoires poursuivis depuis le mois de juin 1883 par la commission que l'Académie a chargée de continuer la publication des *Ordonnances des rois de France.* (L'Académie des inscriptions, qui l'avait commencé, a cru devoir s'arrêter au règne de François I[er].)

La commission a concentré tous ses efforts sur le règne de François I[er], et elle a décidé la publication immédiate d'un catalogue des actes du pouvoir souverain sous ce règne. Comme leurs devanciers en 1704, les rédacteurs ont tenu à publier tout d'abord la liste des ordonnances qu'ils avaient retrouvées. Ils ont étendu leurs recherches à tous les dépôts publics. Les Archives nationales, la Bibliothèque nationale, les dépôts des parlements de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, de Toulouse, d'Aix et de Grenoble ont été successivement explorés. Le rapporteur fait à cette

occasion une rapide énumération des richesses conservées dans les archives visitées.

Plus de 6,000 fiches ont été le fruit de ces laborieuses recherches. La moitié de la collection est déjà imprimée. Les épreuves communiquées aux archivistes départementaux, ainsi qu'à des savants français et étrangers, ont permis de recueillir plus de cinq cents ordonnances dont la commission n'avait pas trouvé trace. Elle continue à recevoir encore les indications qui lui sont adressées et elle espère achever vers la fin de l'année 1885 l'impression d'un catalogue qui sera, comme on voit, une préparation aussi sûre qu'utile à la publication du texte complet des actes législatifs sous François Ier.

Séance du 25 avril.

Lecture. — Lagneau : Remarques démographiques sur le célibat.

Séance du 2 mai.

Ouvrages présentés. — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du Code de commerce.* — Gourd : *Les chartes coloniales et les constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord.* — Dubarle : *Le code d'organisation judiciaire allemand.* — Ioao da Silva Mattos : *La réforme pénitentiaire, son passé et son présent.*

Lecture. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

Séance du 9 mai.

Ouvrage présenté. — De Lettenhoven : *Les Huguenots et les Gueux.*

Lectures. — Glasson : l'édit perpétuel. — Lagneau : Remarques sur le célibat.

— L'Académie des jeux floraux de Toulouse a, cette année, décerné le prix de l'ode, l'amarante d'or, ce qu'elle n'avait pas fait depuis dix-neuf ans. La pièce couronnée (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, brochure in-8°) a pour titre : *la France.*

L'auteur de cette belle pièce est M. F.-E. Adam, qui publiait l'année dernière un volume de charmante poésies, *Par les bois,* dont *le Livre* a rendu compte.

ÉTRANGER

— L'Académie royale des sciences de Turin vien d'élire pour ses correspondants, dans la section d'archéologie, M. Gaston Maspero de l'Institut de France; dans la section de linguistique et philologie orientale, M. Aristide Marre; dans la section de philologie, histoire littéraire et bibliographie, MM. Michel Bréal, de l'Institut de France; Carlo Negroni et Alessandro d'Ancona.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Société Franklin. — La société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires a tenu dernièrement son assemblée générale sous la présidence du général Favé, membre de l'Institut, dans une des salles de l'hôtel de la Société de géographie.

La Société a envoyé, dans le courant du dernier exercice, pour plus de 53,000 francs de livres aux bibliothèques populaires. Elle a donné plus de deux mille cinq cents volumes aux bibliothèques d'hôpitaux militaires, fondées par elle. Elle a créé de petites bibliothèques spéciales dans tous les postes optiques isolés du Sud oranais et de la Tunisie et accordé onze cents volumes, à titre gratuit, à diverses bibliothèques populaires.

Le conseil d'administration, qui a pour président le général Favé, pour vice-président M. Édouard Charton, pour secrétaire général M. Charles Robert, pour trésorier M. H. Mirabeau, adresse un pressant appel au public en faveur d'une œuvre digne de toutes es sympathies.

Les dons et souscriptions sont reçus, 1, rue Christine, aux bureaux de la société Franklin.

Bibliothèques municipales. — Nous avons reçu de la préfecture de la Seine une note très intéressante sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques municipales de Paris. Nous en reparlerons dans notre prochaine livraison.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — C'est par erreur que dans un de nos précédents numéros nous avons annoncé la nomination de M. Henri Lavoix fils, comme administrateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève, en remplacement de M. Xavier Marmier, démissionnaire. C'est administrateur qu'il faut lire.

M. Henri Lavoix était précédemment conservateur, sous-directeur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La bibliothèque de l'université de Tubingen* (Wurtemberg). — Cette bibliothèque est une des plus importantes d'Allemagne et compte aujourd'hui 250,000 volumes, soit :

Histoire	46.000	volumes.
Théologie	32.200	—
Jurisprudence	30.200	—
Histoire de la littérature, publications de sociétés savantes	29.000	—
Médecine	23.300	—

Philologie..................	21.000 volumes.
Mathématiques et sciences naturelles........................	21.000 —
Arts et sciences...............	15.400 —
Sciences sociales...............	14.200 —
Philosophie et pédagogie........	7.400 —
Wurtembergica................	6.800 —
Manuscrits....................	3.300 —

Parmi les incunables, qui sont au nombre de 1,400, on cite comme le plus ancien *le Catholicon de Jean Balbus de Juana* (1462) qui est sorti des presses de *Jean Mentelius*, de Strasbourg, un des élèves de Gutenberg.

La bibliothèque est riche en manuscrits orientaux: arabes, sanscrits, etc. Elle possède un codex grec du XIe siècle, sur parchemin, dont la première feuille est un fragment en caractères onciaux du Nouveau Testament grec et date du VIIIe siècle.

L'accroissement annuel pendant les cinq dernières années a été de 4,000 volumes en moyenne; en 1884, cependant ce chiffre s'est élevé à 5,040 représentant 3,566 ouvrages.

La bibliothèque ne dispose que de 25,000 francs par an pour ses acquisitions. Heureusement les dons affluent et parmi ceux-ci des ouvrages d'une grande valeur, qui se publient en série tels que la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique du Bengale et les *Transactions* de *l'American philological Society* de Cambridge (Massachusetts). Dans le courant de 1884 le professeur Louis Stark a légué à la bibliothèque sa belle et nombreuse collection d'ouvrages relatifs à la musique et à la géographie, parmi lesquels il n'y a pas moins de cent atlas.

Les échanges sont nombreux. L'université de Tubingen a un service d'échanges avec la plupart des universités et des sociétés savantes allemandes et étrangères; elle reçoit de ce chef un grand nombre de publications paraissant, non seulement en Europe, mais en Amérique (Smithsonian Institute de Washington), en Australie, en Afrique et même au Japon (Tokio).

Depuis 1882, un service d'échanges s'est établi avec les corps savants et les Facultés de Paris et de la province; le rapport fait remarquer à ce sujet que la plupart des thèses de doctorat des Facultés françaises sont des travaux sérieux ayant une réelle valeur.

Angleterre. — *La bibliotheca Lindesiana.* — M. Quaritch, de Londres, annonce la publication d'une série de monographies bibliographiques sur les ouvrages les plus rares de la bibliothèque *Lindesiana* appartenant à lord Crawford. Trois de ces monographies ont paru sous le titre général : *Bibliotheca Lindesiana : Collations and notes*, by Ludovic Earl of Crawford and Balcarres. Privately printed impl. 4°. Roxburghe binding.

I. — *Sanderi Brabantia*, 1656-1675, 33 pages.

II. — *Fowler's mosaic pavements*, 14 pages.

III. — *De Bry's collections of voyages*, 230 pages et 33 fac-similé de titres curieux et de dédicaces des différents exemplaires existant aujourd'hui.

La *Crawford library* est une des plus riches bibliothèques particulières du monde et comprend un grand nombre d'ouvrages précieux, qui, en raison de leur rareté même, ont été imparfaitement décrits dans les grands ouvrages de bibliographie, dont les auteurs n'étaient pas toujours à même de les consulter. Donner un catalogue complet de la bibliothèque serait un travail considérable et coûteux; pour le présent, on se bornera à publier les monographies des ouvrages les plus rares, dont Brunet, Graesses, Lowndes et autres n'ont donné qu'une description incomplète.

Deux nouvelles monographies sont en préparation :

IV. — *Archbishop Parker's History of the British Church* (Histoire de l'Église en Angleterre).

V. — La transcription d'un manuscrit irlandais, relatif à une des plus anciennes chroniques anglaises et dont probablement il n'existe pas de second exemplaire en dehors de celui de la Crawford library.

Une fois que la série de ces monographies aura paru, lord Crawford se propose de publier à leur suite un catalogue complet de sa bibliothèque en trois parties qui comprendront les manuscrits orientaux, les manuscrits européens et enfin un catalogue alphabétique des ouvrages imprimés de sa collection. Une préface sous le titre de *Report of the bibliotheca Lindesiana* esquissera à grands traits l'histoire des bibliothèques et de leurs origines.

Autriche. — *Bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie.* — La bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie est entrée en possession d'un legs de M. Marszalkiewicz, consistant en une magnifique collection d'ouvrages historiques et littéraires de près de 10,000 volumes.

Australie. — *La bibliothèque publique de Melbourne* (Australie). *Reports of the trustees of the public library, museums and national gallery of Victoria for 1883.* — A la fin de l'année 1883, la bibliothèque de Melbourne comptait 100,430 volumes et 42,600 brochures; ce qui représente, comparé à l'année 1882, une augmentation de 3,695 volumes et de 37,500 brochures, cartes et périodiques, d'une valeur totale de 65,660 francs.

Les ouvrages de toute nature qu'a reçus la bibliothèque dans le courant de 1883 sont les suivants :

	Acquisitions.	Dons.	Echanges, etc.	Nombre total.
Volumes.......	1.173	2.487	35	3.695
Brochures......	4.238	10.706	1.401	16.345
Cartes.........	5	181	2	188
Périodiques....	104	5.328	15.512	20.944
Valeur approximative......	22.300	39.900	3.460	65.600 fr.

La reliure à elle seule figure pour 24,200 francs dans les dépenses de l'année, et dépasse donc notablement le montant consacré aux acquisitions.

Parmi les dons qu'a reçus la bibliothèque nous

relevons un magnifique exemplaire des œuvres de Frédéric le Grand, en 31 volumes in-4° (ouvrage a été tiré à 200 exemplaires seulement), don de l'empereur d'Allemagne.

Les salles de lecture et de travail sont fréquentées par une moyenne de cent personnes par jour. Le rapporteur se plaît à constater que l'éclairage électrique, qui a remplacé le gaz, donne des résultats très satisfaisants et semble moins sujet à détériorer la reliure des livres.

Amérique. — *La bibliothèque du Congrès à Washington.* — Un nouveau bâtiment exclusivement destiné à l'installation du musée médical et des collections du « bureau médical de l'armée » s'élèvera d'ici peu auprès du Musée national. La bibliothèque du « Medical bureau » est la plus riche du monde, car elle ne renferme pas moins de 67,000 ouvrages et 75,000 brochures, tous relatifs à la médecine et aux sciences qui s'y rattachent.

Cette bibliothèque a cependant eu des origines bien modestes; il y a vingt-cinq ans, elle comptait 350 volumes et quelques journaux médicaux. Un catalogue de 1865 ne lui donne encore que 1,800 volumes, mais depuis lors elle s'accroît rapidement. En 1872, son effectif avait atteint 13,000 volumes et deux années plus tard ce chiffre s'était doublé. Il est vrai que cette rapide progression est due en partie aux nombreux dons qui lui parviennent de toutes les parties des États-Unis.

— M. Francis Parkman a fait don à la *Massachusetts historical Society* de Boston d'une quarantaine de volumes manuscrits relatifs à l'action française en Amérique. Trois des volumes renferment la correspondance particulière de Montcalm.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— *Madame Bovary* vient de paraître, ornée d'un magnifique portrait inédit de G. Flaubert, gravé à l'eau-forte.

Dans la belle édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert**, huit volumes, publiés par A. Quantin. — 7 fr. 50 le volume. (100 exemplaires numérotés, sur Hollande, 25 fr.)

C'est un volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux de la collection magistrale des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, dont la même maison Quantin vient de terminer l'édition.

Nous souhaitons un égal succès aux *Œuvres complètes de Gustave Flaubert.*

— M. Clermont-Ganneau vient de publier chez l'éditeur Leroux un cinquième fascicule de ses matériaux inédits pour servir à l'histoire des croisades.

— La librairie Leroux publie une nouvelle édition presque complètement remaniée du *Manuel de l'histoire des religions* de M. Tiele, professeur à l'Université de Leyde, traduit du hollandais par M. Maurice Vernes.

— La librairie Claesen vient de publier le troisième et dernier volume de l'*Architecture et Décoration des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI au palais de Fontainebleau.*

Il est inutile de nous étendre ici sur la magnificence des décorations qui sont offertes au public dans ce nouvel ouvrage; nous indiquons seulement les principaux sujets qui y figurent.

L'ouvrage se divise en trois parties :

La première partie, l'*époque Louis XIV*, contient la *salle du Trône*, avec sa décoration en bois sculpté et avec son merveilleux plafond : la *chambre à coucher de la reine*, etc.

La deuxième partie, l'*époque Louis XV*, comprend la *salle du Conseil*, entièrement peinte et signée par *François Boucher* (1753).

La troisième partie, l'*époque Louis XVI*, reproduit le *salon des jeux de la reine*, le *boudoir turc*, etc., etc.

Nous ne pouvons qu'encourager de nos vœux les intéressants efforts de l'éditeur pour faire goûter au public cette nouvelle étude de l'art décoratif.

MM. Hetzel et Quantin ont fait paraître, le jour des funérailles de Victor Hugo, un petit volume in-18 de 252 pages réunissant, pour la première fois, les pièces capitales des ouvrages du grand poète et formant une sorte de *memento* de tous ses chefs-d'œuvre.

Ce livre, qui se vend 1 franc, a été publié sous le titre *Édition du monument*, le produit de la vente, ainsi que l'a voulu la famille, étant entièrement affecté à la souscription pour le monument que la France va élever à Victor Hugo.

Quelques jours auparavant, la librairie Quantin mettait en vente *le Pape* en une édition de luxe d'une

grande originalité et s'adressant spécialement aux amateurs et aux artistes. Ce volume comprend 21 compositions de format in-4°, dessinées et gravées à l'eau-forte par Jean-Paul Laurens; les planches ont été effacées après tirage, et l'ouvrage constituera une véritable rareté bibliographique. Tous les exemplaires sont numérotés et se vendent 40 francs sur Hollande, 70 francs sur Whatman et 120 francs sur Japon.

L'intéressante collection des chefs-d'œuvre du Roman contemporain se poursuit avec une régularité à laquelle les souscripteurs aux publications de la maison Quantin sont habitués. Le *Père Goriot*, richement illustré de dix compositions de Lynch, gravées à l'eau-forte par E. Abot, vient de paraître.

Les *Œuvres complètes de Gustave Flaubert* se continuent avec la même exactitude par la *Tentation de saint Antoine*, qui est mise en vente aujourd'hui.

La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* s'enrichit en même temps de deux nouveaux ouvrages : *le Meuble*, antiquité, moyen âge et Renaissance, par M. de Champeaux, et *la Verrerie* par M. Gerspach. Nous n'avons pas a revenir sur le succès sans précédent obtenu par cette collection.

La *Petite bibliothèque de luxe des romans célèbres* vient d'être close par la publication d'un dixième volume : les *Mémoires du comte de Comminges* et *le Siège de Calais*, par Mme de Tencin, avec notice et notes par M. de Lescure, eaux-fortes de Dubouchet. Tous les bibliophiles possèdent ces élégants petits volumes imprimés avec luxe sur papier vergé teinté à la forme et qui se vendent 10 fr.

Enfin, la librairie Quantin, dont l'initiative est toujours en eveil, inaugure une petite *Bibliothèque française illustrée* appelée à un grand succès autant par le but patriotique qu'elle se propose que par son bon marché exceptionnel.

Le premier ouvrage de cette série, qui a été mis en vente le 2 juin, est *le Livre du soldat français*, par le général Championnet. Publié par M. Marcellin Pellet, député, avec une préface et des notes d'après le manuscrit et les dessins originaux de la bibliothèque de la Chambre des députés. C'est le patriotisme mis en action par un héros.

Ce petit recueil de 140 pages, illustré de 65 gravures, se vend 1 fr.

Nous donnerons, d'ailleurs, l'analyse de tous ces ouvrages dans un prochain numéro.

ÉTRANGER

Allemagne. — Parmi les publications dues au jubilé de Luther, il faut mettre en première ligne l'édition critique de la Bible imprimée par la librairie de l'orphelinat de Halle. — Elle est le résultat d'un travail collectif de vingt ans, qui a eu des origines semi-officielles. — On a corrigé les erreurs du traducteur, expliqué son vocabulaire devenu obscur en beaucoup d'endroits, remplacé certaines expressions aujourd'hui inintelligibles et rétabli d'ailleurs le texte primitif qu'avaient défiguré l'incurie des réimpressions ou la perfidie des rationalistes.

La division en chapitres et en versets, introduite non par Luther, mais par Robert Estienne, a été remaniée à son tour et le sommaire en tête des chapitres mieux adapté à son contenu.

Luther lui-même avait changé jusqu'à trois fois certains passages de sa traduction, et dans sa préface il avait appelé et encouragé les rectifications de l'avenir, mais il a fallu des siècles pour vaincre le préjugé d'une vénération profondément enracinée. (*Revue suisse.*)

— M. H. Fritsche, de Stettin, a eu l'excellente idée de publier une édition annotée des meilleurs discours de Mirabeau sous le titre « Ausgewæhlte Reden Mirabeau 's — ». Berlin, Weidmann.

— La librairie Brockhaus, de Leipzig, commence la publication d'un grand ouvrage de M. Hoyns : *Geschichte des Deutschen Volkes in Staat, Religion, Literatur und Kunst von den œltesten Zeit bis zur Gegenwart.* Band 1 bis zur Regierung Otto's des Grossen. In-8°, XVI-500 p. Ce volume est le premier des trois que M. Hoyns se propose de consacrer à l'étude de l'Allemagne considérée au point de vue social, religieux, littéraire et artistique. Il va des origines de la Germanie au couronnement d'Otto le Grand.

— M. Adolf Erman, professeur d'égyptologie à l'Université de Berlin, publie un grand ouvrage illustré sur l'Égypte et la vie des anciens Égyptiens (*Ægypten und ægyptisches Leben im Alterthum*, Tubingen, H. Laupp). La première livraison de cet ouvrage qui comprendra environ quinze fascicules vient de paraître.

— M. A. Bielefeld, de Carlsruhe, offre en vente trois manuscrits sur parchemin : *S. Bernhardi* (XIIIe siècle), *sermones di beata virgine* (à 113 francs); *horæ diurnæ*, avec quatorze miniatures et de nombreuses initiales (XIVe siècle) (à 188 francs) et *Tagzeiten* en néerlandais (XVe siècle) (à 125 francs).

Angleterre. — Le second tome du *Dictionary of national biography* que publie M. Leslie Stephen vient de paraître chec MM. Smith et Elder.

M. Gardiner y consacre une excellente notice biographique à Bacon dont le mérite et les travaux ne lui semblent pas appréciés à leur valeur par le monde savant.

— MM. Kegan, Paul Trench et Cie ont sous presse une édition anglaise de la biographie du poète américain Henry Wadsworth Longfellow, — publiée par le frère du poète. — L'ouvrage paraîtra en deux vo-

lumes ornés de portraits et de nombreuses illustrations.

— M. J. A. Symonds, l'auteur de la « Renaissance in Italy », réunit les matériaux pour une nouvelle publication qui paraîtra prochainement sous le titre : « Italy and the council of Trent » et dans laquelle il étudiera l'influence qu'a exercée la domination espagnole sur la politique, les mœurs et la culture intellectuelle de l'Italie.

— MM. Longmans ont sous presse une nouvelle édition des œuvres posthumes de H. Th. Buckle, (*miscellaneous and posthumous works*), qui avaient paru en trois volumes en 1872, dix années après la mort de l'écrivain.

L'édition dont il s'agit n'aura que deux volumes et comprendra quelques articles qui ne se trouvaient pas dans la première édition tels que « l'influence des femmes sur le développement des sciences » et l'article sur « Mill's Liberty ». — M. Grant Allen s'est chargé de diriger cette publication et d'en écrire la préface.

— La *Red library* ou bibliothèque rouge, que vient de fonder la maison Cassel et Cᵉ, publiera tous les mois un choix de nouvelles et romans des meilleurs écrivains anglais et américains. — Les volumes de cette série sont convenablement imprimés et se recommandent par leur bon marché.

— Une publication intéressante à parcourir, c'est l'*Indian press guide*, que MM. R. Anderson et Cᵒ se proposent désormais de publier régulièrement chaque année. — Nous y trouvons mentionnés près de 500 journaux et périodiques de toute nature qui paraissent dans l'Inde, à Ceylan, à Singapour et même aux îles Séchelles.

Calcutta vient au premier rang avec 72 journaux; Madras et Bombay n'en ont chacune que 40.

Le prix du journal quotidien est de six pence (62 centimes) en moyenne; seul l'organe de l' « Armée du Salut » qui s'imprime à Bombay, le *Jangi pokar* ne coûte que quatre centimes. Un autre journal, le *Dinavurthamony*, a eu la singulière idée de faire varier son prix d'abonnement selon la classe sociale de ses abonnés. — Les nobles payent 17 roupies, les fonctionnaires qui ont plus de 100 roupies d'appointements en payent 12 et le gros public n'en paye que 6.

Italie. — Les éditeurs Trèves frères, de Milan, ont entrepris la publication de l'histoire d'Italie de Francesco Bertolini illustrée par L. Pogliaghi.

— M. Amari publie chez Hœpli, à Milan, une nouvelle édition refondue de son *Histoire des Vêpres Siciliennes.*

— M. Temple-Leader a publié à ses frais chez l'éditeur Barbera le *Journal* de Ruccellai, ambassadeur florentin auprès des cours de Turin et de Paris en 1643. Ce volume, enrichi de fac-similés, contient de curieux détails sur les usages de la capitale de la France.

Belgique. — L'éditeur Ferdinand Larcier met en vente le deuxième volume de la *Bibliothèque générale et raisonnée du Droit belge*, ouvrage auquel il collabore avec Edmond Picard. C'est le relevé de toutes les publications juridiques parues depuis 1814.

— Chez Merzbach et Falk. — *Dictionnaire synoptique d'étymologie française*, donnant la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune, par Henri Stappers.

Suisse. — M. Jean Scherr, professeur à l'École polytechnique suisse, vient de publier la troisième édition, refondue et considérablement augmentée de son *Anthologie universelle*, contenant les poésies célèbres de toutes les nations et de toutes les époques, traduites en allemand par les traducteurs les plus compétents. — Cet ouvrage n'est point une compilation hâtivement faite; le recueil, tout au contraire, s'est formé lentement et porte les traces d'un jugement sévère, d'un goût très sûr, réunissant deux qualités essentielles, le mérite esthétique des productions et leur valeur comme documents psychologiques des caractères nationaux.

Publications bibliographiques étrangères nouvellement parues et classées par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

Adams : Reports of the organization and proceedings of the American historical Association; New-York, Putnam. — 44 p. in-8°.

E. Andreoli : Storia della scrittura dai geroglifici fino ai nostri giorni; illustrati da 24 tav., di fac-simili, specialmenti di caratteri greci e romani. — Milano, tip. Galli e Raimondi.— 66 p. in-4°. — 15 francs.

P. Amat di S. Filippo : Appendice agli Studii bibliografici sulla storia della geografia in Italia (publié à l'occasion du premier congrès géographique italien). — Rome, G. Civelli. — XIV-85 p. — Petit in-8°. Prix : 4 fr. 50.

Bari : L'arti della stampa alla esposizione nazionale di Torino; Come, 1884. — 31 p. gr. in-8°.

Berlan : La introduzione della stampa in Milano a proposito dei miraculi de la gloriosa verzene Maria colla data del 1469. — Venise, B. Calore, 180 p. gr. in-8°. Prix : 4 francs.

Cooperative index to leading periodicals, edited by W. J. Fletcher. — New-York publication office, 1884. — Gr. in-8°.

Catalogue of printed books : « Iceland » (l'Islande); livres imprimés en Islande de 1578 à 1880 et déposés

au British Museum. — London, Trübner. Prix : 2 fr. 50.

Catalogue d'anciens manuscrits latins du British Museum : auto fac-simile.— Londres, Trübner. 75 francs.

Diaz y Perez. Las bibliothecas de España en sus relaciones con la educaciòn popular y la instrucciòn publica. — Madrid, tip. de Man. — 217 p. in-4°.

Dictionary of national biography, edited by Leslie Stephen. — Vol. II. — Londres, Smith, Elder et C°. — 434 p. in-8°. Prix : 16 francs.

Encyclopædia Britanica, par Thomas Spencer Baynes et W. Robertson Smith. — Vol. XVIII (Orn. — Pht). — Édimbourg, chez A. et C. Black. 858 pages et 11 planches in-4°. Prix : 37 fr. 50.

Griswold. Index to the leading British reviews and magazines for 1882, 83 et 84. 36 p. in-8°.

Halkett et Laing. A dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain (avec la liste des ouvrages écrits en anglais par des étrangers et des ouvrages traduits en anglais). Boston, Lockwood et Brooks. — IIe vol., 704 p. in-4°.

L. Hänny. Schriftsteller und Buchhændler in Rom. (Les écrivains et les libraires à Rome). — Leipzig, G. Fock, in-8°. Prix : 3 francs.

F. Lippmann. Der italienische Holzschnitt im xvten Jahrhundert (la gravure sur bois en Italie au xve siècle) ; gr. in-4°. Prix : 20 francs.

Mozzani. Nozione pratiche sull'ordinamento delle pubbliche bibliotheche. Rome, frat. centenari, 71 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

L. Previti. Leone XIII e la pubblicazione dei regesti Vaticani. Prato, tip. Giachetti, 27 p. in-16.

I Manoscretti della bibliotheca nazionale di Firenze, descritti da una società di studiosi sotto la direzione dell prof. Adolfo Bartoli. — IIIe vol. Florence ; Carnesecchi, 384 p. in-8°. Prix : 24 francs.

Marcilla. Curiosida des bibliograficas de Valladolid. — Tome Ier, 428 p. gr. in-8°.

Sell's dictionary of the world's press. — London, Sell, gr. in-8°. Prix : 1 fr. 25. (Dictionnaire de la presse du globe.)

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Nous empruntons à la *Revue historique* les renseignements suivants sur les publications entreprises en 1884 par la commission des archives diplomatiques. Le travail de M. Geffroy sur les instructions aux ambassadeurs de France en Suède est complètement terminé. Les instructions pour le Danemark demanderont encore des études assez longues, mais elles formeront un second volume qui paraîtra à part, le premier pouvant être prochainement imprimé. M. Lavisse s'est engagé à remettre le plus tôt possible le recueil des instructions pour la Prusse ; la copie et la collation des dépêches sont achevées, l'introduction est faite ; il ne reste à rédiger que les notes biographiques. Le travail de M. Armingaud pour le Piémont et Mantoue est aussi très avancé ; les instructions pour Rome, confiées à M. Hanotaux, formeront la matière de deux ou trois volumes. M. Hanotaux a déposé déjà sur le bureau de la commission le texte des dépêches de 1648 à la fin du xviie siècle. MM. Girard de Rialle, Kaulek, de Caix de Saint-Aymour, chargés des rapports pour la Turquie, pour Venise et pour le Portugal, ont également remis des dépêches copiées et collectionnées. Enfin, M. Rambaud a achevé la recherche des instructions pour la Russie et en a déjà fait copier une partie. En outre, le premier volume d'une série d'*Inventaires analytiques* (Angleterre) est prête à paraître.

— M. F. Pouy met en souscription à la librairie Leroux un volume qu'il prépare sur *le Maréchal d'Ancre*.

— M. Ambroise Tardieu met en souscription un *Dictionnaire iconographique des Parisiens*. L'auteur donne la liste générale des personnes nées à Paris dont il existe des portraits gravés et lithographiés (environ 3,000 noms) avec une biographie de chaque personnage cité. L'ouvrage, de format in-8°, sera illustré de portraits.

— La librairie Victor Palmé, à Paris, prépare une nouvelle édition de la grande *Collection des Conciles* de Jean-Dominique Mansi, publiée de 1759 à 1798, à Florence et à Venise, sous le titre :

Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio quam post Ph. Labbeum G. Cossartium aliosque eruditissimos viros edidit Joan. domin. Mansi.

La nouvelle édition sera une fidèle reproduction de l'ancienne, page pour page et ligne pour ligne, de manière que l'on y pourra trouver facilement les citations d'après Mansi usitées depuis plus de cent ans.

— Le temps est aux Mémoires de toutes sortès.

Après les ouvrages que viennent de publier, en des genres différents, MM. de Goncourt, Arsène Houssaye, Ch. Monselet, Louis Ulbach, Darimon, Andrieux, etc., voici qu'on nous promet les *Mémoires* de M. Arago et les *Souvenirs* de M. Aug. Maquet.

M. Camille Doucet se proposerait également de commencer la publication de ses *Mémoires*.

M. Aurélien Scholl doit, de son côté, nous parler de certaines figures littéraires aujourd'hui disparues. Enfin, M. Philibert Audebrand achève des Souvenirs de 1848 que compléteront sans doute le livre curieux que prépare sur Murger et les artistes de son temps, M. Scharme, le Schaunard de *la Vie de Bohême*.

Nous allions oublier les notes laissées par l'acteur Régnier, dont nous annonçons le décès plus loin. Nous voulons espérer que rien ne s'opposera à la publication de ces documents qu'on dit être fort intéressants.

— La comtesse Stéphanie de Tascher de la Pagerie a lu récemment, à quelques privilégiés, des fragments de ses *Mémoires* sur le second Empire, et nous croyons savoir qu'elle compte en publier quelques-uns des plus intéressants, recueillis en volume sous le titre : *Souvenirs*.

Fille du grand-maître de la maison de l'impératrice Eugénie, sœur de son premier chambellan, la comtesse était aux premières places pour tout voir, et elle a tout vu de 1852 à 1870.

Les *Souvenirs* seront un des documents les plus authentiques, les plus curieux et les plus originaux sur le second Empire.

ÉTRANGER

Italie. — M. Eugenio Mussati travaille en ce moment à une *Storia d'un lembo de terra, ossia venezia ed i Veneziani.*

— M. Loreto Pasqualucci, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Vittorio Emanuele, publiera sous peu les œuvres complètes de l'abbé *D. Luigi Tosti*, sous-archiviste du Saint-Siège et surintendant des monuments sacrés de l'Italie.

La publication ne comprendra pas moins de vingt volumes in-8° de 400 pages et dont le dernier contiendra un essai sur la vie et l'œuvre de Luigi Tosti. — Le prix de chaque volume sera de 4 francs.

Belgique. — On nous écrit de Bruxelles :

« Notre *Bibliographie nationale* a été commencée en 1880 sous les auspices du gouvernement belge. Croirait-on que les travaux ont été interrompus à différentes reprises et qu'ils sont abandonnés depuis plus d'un an *faute d'argent pour payer les rédacteurs*? Les allocations *ad hoc* ne sont plus portées au budget. Nous voilà donc menacés de l'inachèvement d'un ouvrage important dont il n'a paru, dans l'espace de cinq années, que quatre fascicules. La lettre D n'est pas encore terminée ! »

Les Milices de Saint-François. — Études de mœurs flamandes, par Georges Eekhoud, le sympathique auteur des *Kermesses*, de *Kees Doorick*, etc.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La statue de Balzac. — M. Gonzalès vient d'adresser à M. H. Rochefort la lettre suivante :

« Paris, 24 avril.

« Mon cher et honoré confrère,

« Vous avez été l'un des premiers à m'encourager dans le projet de faire élever une statue au père du roman moderne, l'immortel Honoré de Balzac.

« Cette idée devait venir à tout le monde lettré, le jour où nous allions saluer le monument d'Alexandre Dumas sur la place Malesherbes.

« Quelques spirituels chroniqueurs se plaignent aujourd'hui « que la statue traîne et que la souscrip- « tion ne marche pas ».

« Or la souscription n'a jamais été ouverte, et peut-être même ne sera-t-elle pas nécessaire!

« En effet, puisque le conseil municipal donne l'emplacement; l'État, le bronze ou le marbre; puisque les premiers sculpteurs du monde se disputent l'honneur d'offrir à Balzac son monument; pourquoi demander au public l'aumône de son admiration, à moins qu'il ne nous l'impose?

« De plus, Calmann Lévy, éditeur des œuvres de notre maréchal des lettres, ne doit-il pas publier le *Livre d'or* du maître, avec le concours de ses confrères les plus autorisés?

« Quatre grands théâtres de Paris ne seront-ils pas glorieux de représenter la *Marâtre, Mercadet*, les *Ressources de Quinola* et *Vautrin* au bénéfice de la résurrection artistique de l'auteur?

« Mais il convient tout d'abord de dégager absolument la responsabilité du comité de la Société des gens de lettres.

« J'ai fait appel *en même temps* au concours de toute la presse, des grands éditeurs, des auteurs dramatiques, des artistes de notre Société.

« Vous savez l'accueil unanime et enthousiaste, sauf une abstention, qu'a rencontré ma proposition.

« Au premier jour je publierai les deux cents lettres que j'ai reçues, signées des noms les plus célèbres.

« Quant au retard apporté à l'exécution du projet, il s'explique par l'éclosion formidable de statues sympathiques qui ont escaladé des socles depuis dix-huit mois.

« J'en ai compté soixante.

« Aussitôt terminée l'œuvre entreprise par Auguste Vacquerie en l'honneur d'Eugène Delacroix, la commission provisoire du monument de Balzac sera convoquée.

« Cette statue ne sera pas l'hommage d'un parti ou d'une école, mais la consécration publique d'une admiration qui marche en grandissant vers la postérité comme les puissants fleuves qui vont à la mer sans obstacle.

« Je vous serre affectueusement la main.

« Votre dévoué,

« Emmanuel Gonzalès. »

La Bibliothèque janséniste. — La *République française* a consacré plusieurs articles à un intéressant travail de M. Gazier, professeur de l'Université, sur la fameuse thèse de l'abbé de Prades, à laquelle on croyait généralement que Diderot et Naigeon avaient collaboré.

Le rédacteur de ces articles dit, à propos de documents inédits cités par M. Gazier :

« J'arrive au point essentiel, qui est de savoir pourquoi M. Gazier était à même de connaître des pièces que M. Bouillier ne pouvait pas connaître. *A priori*, j'incline fort à croire que les motifs qui ont tenu ces pièces sous un secret jaloux, il y a cent trente ans, sont les mêmes qui ont permis à M. Gazier de les retrouver aujourd'hui et de les utiliser au profit et à la joie de tout le monde. Je m'explique.

« A Paris, où de tous temps on a cru tout savoir parce que tout s'y dit et se répète, voire ce qui est, les indiscrétions de l'air sont parfois bonnes à utiliser, ne fût-ce que comme unique ou dernière ressource pour obtenir la vérité. Or, en ce qui concerne l'excellent professeur M. Gazier, on croit généralement — d'aucuns se disent autorisés à l'affirmer — que si chacun de nous a des ancêtres dans le passé, lui, pourrait bien avoir les siens dans la coquette et jolie vallée de l'Yvette, où Port-Royal a laissé de si fiers souvenirs dans les annales de la France intellectuelle. Parmi les raisons dont ce savant chercheur entoure ses documents, on entrevoit tant et tant de petits traits qui sont comme des échos de là-bas, tant et tant de restrictions graves où la discipline janséniste semble conserver ses droits, qu'on se demande si vraiment l'opinion fait fausse route lorsqu'elle nous assure que M. Gazier serait le geôlier actuel de la célèbre « Boete à Perrette » dont Sainte-Beuve souhaita si fort, mais en vain, d'avoir, ne fût-ce qu'un jour, l'entrée mystérieuse.

« Il est de notoriété publique que si le parti janséniste a été anéanti à la fin du siècle dernier, il n'a pas été tué du coup. Il fut laissé pour mort, voilà tout. Mais des branches détachées du tronc continuèrent en différents points de la France leur vie dévote, tirant de leurs racines coupées la sève où montait encore la pieuse tradition d'Angélique Arnauld, de Pascal, de Nicole, de Lemaître; si la doctrine de l'*Augustinus* ne recrute plus de nouveaux adeptes, elle conserve de nos jours encore quelques derniers appelants, les seuls vivants peut-être ».

Un peu plus loin il ajoute :

« Non, tout ce monde de sainteté n'est pas mort. Son esprit plane encore sur nous par l'héritage qu'il nous a laissé, j'entends cette bibliothèque, perdue là-haut en un coin de la montagne Sainte-Geneviève où sont amoncelés les trésors de littérature et de philosophie où lisaient et pensaient les solitaires de Port-Royal. En argot d'initiés, cela s'appelle de longue date « la Boete à Perrette », du nom, paraît-il, de la servante de Nicole. On dit qu'il se trouve là dedans des merveilles d'inédit, par exemple, le manuscrit original des *Pensées* de Pascal, telles qu'elles furent écrites de la main du maître, plus exact encore que ce manuscrit de la Bibliothèque nationale édité par V. Cousin. Là encore il y aurait le texte authentique des *Provinciales*. Entre autres pièces précieuses à connaître conservées là, et où la gloire de notre belle litterature d'alors ne pourrait que gagner si on les divulguait, on cite encore bon nombre de documents relatifs à la vie mondaine de Pascal, y compris toutes ses lettres d'amour écrites à Mlle de Roannez, qu'une inconsistance de cœur fit plus tard l'épouse du duc de La Feuillade. S'il est vrai, comme on se plaît à le dire, que M. Gazier soit le gardien délégué de ce précieux dépôt, il n'est pas impossible que ce soit là qu'il ait trouvé cet « important recueil de pièces » où étaient copiées de la main d'un janséniste du XVIIIe siècle les lettres qu'il vient de mettre au jour ».

M. Gazier est, en effet, dit M. Bourgeois dans la *Gazette de France*, le dépositaire, le conservateur actuel de la Bibliothèque janséniste, bibliothèque qui contient réellement, outre les livres imprimés, un grand nombre de manuscrits et de pièces inédites. Elle se trouve, 3, rue Leclerc, près du Lion de Belfort, dans une maison appartenant à la société janséniste. Une prescription singulière interdit de louer aucun appartement dans cette maison, assez petits d'ailleurs, à un ecclésiastique ou à un agent de police.

Jusqu'à ce jour, la bibliothèque janséniste est restée

rigoureusement interdite à tout autre qu'aux jansénistes qui, du reste, n'y vont à peu près jamais.

M. Gazier ferait bien d'en ouvrir les portes, sous toutes les garanties qui lui conviendraient, aux érudits, aux travailleurs, même à ceux qui n'appartiennent pas au jansénisme.

Ce serait montrer une certaine largeur de vues et rompre avec des préjugés qui ne sont guère plus de saison. Le mystère dont on s'entoure ne ressuscitera pas le jansénisme et la science historique ainsi que la littérature pourraient gagner à la connaissance des documents dont M. Gazier a la garde.

Le rédacteur de la *République française* paraît confondre la *boîte à Perrette* et la bibliothèque janséniste. Il y a une distinction à faire : la *boëte à Perrette* est la caisse du parti, caisse dont le dépôt se conserve toujours et dont les revenus sont administrés et employés par des commissaires spéciaux; que la Bibliothèque ait des rapports étroits avec la *Boîte à Perrette*, on le comprend; mais elle n'est pas la *Boëte à Perrette*, il ne faut pas s'y tromper.

— Nous publions ci-dessous quelques extraits d'un important ouvrage de M. Eug. Mouton (Mérinos), intitulé *la Physionomie comparée, traité de l'expression dans l'homme, dans la nature et dans l'art*. Ce volume appelé à un certain retentissement vient de paraître à la librairie P. Ollendorff, dans le format in-8° au prix de 10 fr.

L'écriture. — Si l'on prétendait tirer de l'écriture des oracles infaillibles sur le caractère de la personne qui l'a tracée, on s'exposerait à bien des mécomptes, et franchement ils seraient bien mérités, parce que là pas plus qu'ailleurs la divination n'est de ce monde. Mais il en est autrement si on cherche, dans ce graphique direct de la pensée et du mouvement, des indications, des probabilités, et si, pour aller plus loin, on ajoute à ces premiers éléments l'observation des autres faits plus ou moins probants qui peuvent venir s'y ajouter.

Il n'y a d'absolument certain dans un écrit que ce qui y est exprimé par les mots : voilà ce qu'il faut tenir avant tout, et la preuve que les indices tirés de l'écriture ne peuvent jamais être considérés comme certains, c'est qu'il est impossible de reconnaître que telle écriture émane de telle personne, si l'on n'a un second corps d'écriture fait par elle sous les yeux d'un témoin ou d'un expert, et auquel on puisse la rapporter par comparaison. Et même dans ce cas on sait à quelles erreurs légendaires ont donné lieu certains rapports d'experts en écritures.

Il faut interpréter l'écriture comme on doit interpréter la physionomie, en la prenant non pas isolée, mais combinée avec les indications fournies par d'autres caractères, et alors on en pourra tirer des présomptions sérieuses.

Est-ce que le choix du papier, l'état de la plume, la disposition des mots et des lignes, les expressions employées, l'orthographe, la ponctuation, la manière de plier et de cacheter la lettre, la disposition et la rédaction de l'adresse, ne sont pas autant de signes auxquels nous jugeons de l'intelligence, de l'éducation, de la position sociale, de celui qui écrit?

Et croyez-vous que la main de l'écrivain, que ces doigts agiles où circule en quelque sorte la pensée, tantôt calme, tantôt fiévreuse et ardente; croyez-vous que cette main ne trace pas involontairement le portrait de celui qui la dirige? Est-ce qu'on ne sait pas distinguer l'écriture d'une femme de celle d'un homme, celle d'un enfant de celle d'un vieillard? Est-ce que chaque profession n'a pas la sienne? Le commerçant a l'écriture rapide et penchée; le prêtre a la main lourde et écolière; l'ingénieur, l'architecte, le géographe, écrivent en caractères ronds et bien nets; l'homme de palais griffonne; le médecin, qui écrit debout, est presque illisible; qui a vu un procès-verbal de gendarmerie les a tous vus.

Le dessin des lettres elles-mêmes porte des indices évidents du caractère : l'homme négligent ou léger les achève à peine; l'homme méticuleux ou maniaque les perfectionne avec obstination; chez l'homme raide, l'écriture est une rigide série de barres droites, sèches et parallèles; chez l'homme mou, les mots tombent au hasard, par fragments, comme les grains d'un chapelet défilé; l'orgueilleux les surmonte de panaches; le niais, de paraphes insignifiants.

Que si le caractère est ombrageux, tenace, ardent, inquiet, concentré, croyez que l'écriture s'en ressentira, et que des traits rapides, frémissants, inégaux, des mots repris et rejetés, des ratures sans nombre, des signes de ponctuation exagérés, trahiront l'auteur de l'écrit.

Sous les réserves que nous avons eu soin de faire, les observations qui précèdent nous semblent résumer à peu près tout ce qu'il peut y avoir de positif dans les indices de l'écriture. Les habitudes de l'esprit et de la main sont certainement dirigées par le caractère et par la profession de l'écrivain, et puisque le dessin et les autres arts graphiques portent le cachet personnel de l'artiste, à plus forte raison l'écriture, qui est d'un emploi de tous les instants, doit porter des traces analogues.

Il faut même remarquer qu'à la différence des arts du dessin, où les traits sont asservis à l'imitation du modèle, l'écriture se dessine librement, sans autre condition que de présenter la forme abstraite des lettres, qui peuvent se faire de cent façons différentes sans cesser d'être reconnaissables. Elle peut par là devenir plus personnelle encore que le dessin, et il est de fait qu'elle le devient en général d'autant plus que celui qui la trace est d'une intelligence plus élevée. Mais il ne faut pas oublier que les procédés de l'enseignement, d'une part, donnent aux enfants des écritures d'un modèle uniforme pour tous, et que si quelques-uns cessent de s'y conformer plus tard, beaucoup gardent leur première écriture; que, d'autre part, les habitudes professionnelles, la mode, sans parler de beaucoup de causes personnelles, font adopter à certaines personnes une écriture nouvelle. Dans tous ces cas-là, l'indice graphique n'aura de portée que pour l'éducation, la

profession, les goûts. Reste alors le cas où l'écriture se sera réellement et librement modifiée par l'effet du caractère, et ce sera la donnée la plus favorable.

Un dernier fait peut servir à conclure que, né des circonstances ou acquis par l'exercice, le rapport entre l'homme et son écriture est d'une vérité certaine : ce fait, c'est l'extrême difficulté que la plupart des hommes ont à déguiser leur écriture, même en s'y appliquant de tout leur pouvoir.

La typographie. — C'est une chose singulière que l'art qui touche de plus près à l'expression de la pensée humaine n'ait guère été envisagé par le public que comme un procédé industriel donnant des produits plus ou moins satisfaisants. Certainement on aime les beaux livres, on en apprécie la netteté et la régularité d'impression : on y admire les gravures, les vignettes, les eaux-fortes surtout; mais la typographie en elle-même, mais cet ensemble de qualités naturelles et d'aptitudes acquises qu'il faut avoir pour bien imprimer un livre; mais ces déploiements de travail, d'attention et de goût, qu'il faut dépenser pour l'exécution du moindre ouvrage de typographie, bien peu s'en font une idée, et la plupart ne se sont jamais avisés d'y songer seulement.

Et pourtant ce n'est là que la moindre partie de ce grand art, la partie exécutive, l'application de ces milliers d'expériences qui, à chaque coup de presse, ont appris à l'imprimeur à tout prévoir et à se mettre en garde contre ce qui peut compromettre la précision et la fidélité de l'œuvre.

Mais avant cette exécution, avant d'arriver à la rendre possible, qui pourrait calculer la somme de génie que les hommes ont dépensée depuis quatre siècles pour imaginer et exécuter les instruments et les procédés qui ont porté l'imprimerie à son état actuel?

L'histoire de la typographie, sous le rapport des procédés d'impression, a des beautés industrielles qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que la mécanique, alliée à l'art de gagner beaucoup d'argent, a produit de plus admirable. Mais ce côté de notre sujet, tant s'en faut qu'il nous intéresse, est plutôt fait pour nous inquiéter, car il est dès à présent à craindre que l'industrie, qui tue tout ce qu'elle touche, n'arrive un jour à tuer la typographie comme elle a tué l'art du bronze, du mobilier, et même de la peinture, qui s'en va grand train.

Laissons donc de côté les procédés et attachons-nous à l'art de la typographie, c'est-à-dire aux formes, aux proportions, à l'harmonie, des caractères d'imprimerie. Là nous trouverions à analyser des beautés d'art et de raison aussi intéressantes, aussi manifestes, que dans la peinture et dans l'architecture, et formées des mêmes éléments, qui sont : la perfection des objets, leurs proportions, l'ordre et la clarté de la composition, et enfin l'unité de l'ensemble.

Quand on considère avec attention une belle page de typographie, et qu'on y compare un certain nombre de spécimens imprimés d'époques ou d'origines diverses, on est aussitôt frappé des différences qui les marquent. Une assimilation se présente d'elle-même entre cette diversité de types et celle de l'écriture manuscrite : il ne faut pas longtemps pour reconnaître qu'en effet, surtout dans les premiers temps, ce fut l'écriture manuscrite qui servit de modèle aux lettres mobiles gravées pour l'impression.

L'*Horarium* de Coster, le plus ancien des documents imprimés, avait été fait par Laurent Coster pour l'éducation de ses petits enfants. Les lettres, faites de bois, avaient été taillées avec un couteau : Laurent Coster se livrait à ce travail en se promenant dans la campagne; il choisissait préférablement du bois de hêtre. A la page 21 du *Manuel de la typographie française*, par Capelle, ouvrage inachevé, on peut voir le fac-similé d'une page de ce livre : les lettres sont de l'écriture gothique du XIIIe siècle, qui restait en usage au XVe.

Dans le même ouvrage, page 49, sont représentés l'alphabet mœso-gothique et sept lignes du texte de la célèbre Bible d'Ulphilas. Ce livre, qui est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Upsal, où je l'ai pu feuilleter, a été composé à l'aide de caractères isolés, gravés en relief à l'envers, enduits d'encre, et appliqués l'un après l'autre, comme autant de timbres humides, pour former les mots. Ces caractères, dont le dessin est attribué à Ulphilas, évêque arien, Goth de nation, qui vivait en 370, se nomment *gothiques anciens;* ils étaient encore en usage à la mort de Charlemagne.

Le gothique qui suivit fut celui du moyen âge. Il commença d'être en usage au XIIe siècle. C'est l'écriture latine embellie.

Au XIIIe siècle parut le gothique moderne, celui de l'*Horarium* de Laurent Coster, du *Speculum humanæ salvationis* et du *Donat*, et qui était aussi en usage dans l'écriture manuscrite.

En 1470 on se servait à Paris d'un caractère demi-gothique, qu'on appelait *caractère allemand*, et qui est à peu près celui dont les Allemands se servent actuellement : c'était aussi un caractère de manuscrit. Vers la fin du XVe siècle apparut le *caractère de somme*, qui avait servi à l'impression de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. On se servait aussi d'un autre caractère dit *bâtarde*. Vers 1556 avait paru la *Civilité puérile et honnête*, imprimée en *cursive française*. Tous ces caractères étaient imités de l'écriture manuscrite.

Quoiqu'aucun de ces caractères ne soit resté en usage au delà du XVe siècle, il n'en demeure pas moins que la typographie, dans les premiers temps de son existence, a été une imitation de l'écriture, de sorte que, sous ce rapport, elle a, comme l'écriture, reflété quelque chose de l'intelligence et de l'habileté graphique de l'homme.

Cependant, concurremment avec cette marche parallèle de l'écriture et de la typographie, dès 1461 le Français Nicolas Jenson conçut et grava le type originel du caractère romain dont tous nos caractères romains actuels ne sont que des dérivés. Il prit les capitales latines sans y rien changer, adopta la proportion de moitié des capitales pour les minuscules et choisit

ces minuscules parmi les alphabets latins, espagnols lombards, carolins, en usage de son temps. Sa première production fut le *Decor Puellarum,* imprimé en 1461 à Venise. Le caractère *romain droit* fut employé, pour la première fois en France, à l'Imprimerie de France, par Josse Badius.

En 1501, Alde Manuce fit graver à Venise les premiers caractères *italiques* et s'en servit pour imprimer en cette même année son *Horace* et son *Virgile.*

C'est donc à partir de cette dernière époque que la typographie, jusque-là partagée entre l'imitation de l'écriture et l'exemple du romain de Coster et de l'italique d'Alde Manuce, prit décidément une forme propre, et après quelques années se fixa en adoptant le romain pour les textes courants et l'italique pour les textes spéciaux. C'est depuis ce temps-là que, devenue réellement un art indépendant de l'écriture, elle a formé une calligraphie nouvelle. A mesure que, multipliant les œuvres de l'esprit humain, elle en développait la puissance et la fécondité, elle semblait, on peut le dire, s'animer par degrés, jusqu'à prendre, sous la main des Plantin, des Robert Estienne, des Baskerville, des Fournier, des Didot, quelque chose de vivant comme l'intelligence dont elle est l'image.

Un livre bien composé, bien aligné, avec un titre disposé selon la raison du sujet, où les diverses forces de caractère sont mesurées au degré d'importance de chaque ligne, où des lignes bien proportionnées entre elles s'accordent pour composer un ensemble d'une harmonie simple et grave; où les petites liminaires, par leur aspect plus saisissant, éveillent fortement l'attention et annoncent bien le corps de l'ouvrage; où les divisions sont marquées par des dispositions typographiques en juste rapport avec l'importance de chacune; où les tables, les notes, les concordances entre les diverses parties de l'ouvrage, sont établies simplement et clairement, est une œuvre à la fois géométrique et intellectuelle qui peut donner au penseur et à l'artiste des jouissances aussi vives et aussi légitimes que pourrait le faire la vue d'un tableau, d'une statue, d'un monument d'architecture. Il y a, dans l'admiration instinctive qu'on éprouve devant un beau livre, une esthétique qui se dégagera le jour où il se trouvera un homme en état d'analyser le beau en typographie comme on l'analyse dans les arts du dessin.

Ce que nous disons de la composition, nous pourrions le dire de la gravure des caractères. A mesure que cet art progresse, il se réduit tellement à l'idée pure, il arrive à serrer la pensée de si près, qu'à de certains moments on dirait que les caractères s'animent et qu'ils parlent pour leur propre compte.

Voilà, se dira-t-on sans doute, de l'esthétique un peu aventureuse : je puis cependant citer à l'appui un fait que m'a raconté un jour, dans son laboratoire de l'École normale, mon cher et illustre ami, Henri Sainte-Claire Deville. Dans une conversation où je lui parlais de certaines idées à moi personnelles sur la mesure et la proportion dans les œuvres de l'esprit, il me cita le fait d'un vieux typographe qui, à force de composer des livres d'algèbre, était arrivé, quoique ne sachant pas un mot de cette science, à reconnaître les formules fausses, rien qu'à leur aspect : et il ne se trompait jamais. Il y a là quelque chose d'analogue à ce rapport qui nous a tous frappés plus ou moins entre la lettre et l'esprit.

Ce rapport est si vrai que la typographie a fini par prendre un style évidemment analogue au caractère des peuples divers qui la pratiquent. Que l'on compare, par exemple, les caractères anciens ou modernes : n'y a-t-il pas dans les premiers quelque chose de fruste et de primitif qui a disparu dans les autres? N'y a-t-il pas un rapport manifeste entre le caractère dont se servent les Anglais, ce caractère tranché, clair, raide, sec, et le génie pratique de ces insulaires? La typographie est donc devenue une sorte d'écriture nationale.

Nous aurions mauvaise grâce à multiplier ces comparaisons, mais on nous permettra bien de dire que les ouvrages des Didot, des Mame, de l'Imprimerie nationale, ressemblent aussi au peuple qui les a produits, et que, sauf l'Imprimerie impériale d'Autriche, la typographie française ne connaît point de rivale.

Ainsi comme l'écriture, la typographie se rattache par les liens les plus intimes à ce genre d'expression supérieure que nous avons appelé l'anthroponomie, et qui est la source de tous les arts.

Les Marques d'imprimerie. — La *Chronique du Journal de la Librairie* a publié la note suivante :

La collection de marques de libraires et d'imprimeurs que possède le Cercle de la Librairie s'arrête à la fin du XVIIIe siècle. Bien que l'usage des marques ait été moins fréquent au XIXe siècle, il n'en serait pas moins intéressant de grouper celles qui se sont maintenues ou qui ont été créées sur les titres des ouvrages contemporains. Aussi nous venons faire appel à tous nos confrères, imprimeurs ou libraires, en sollicitant de leur obligeance l'envoi d'un exemplaire de la marque qui caractérise leur maison ou qu'ils auraient cru devoir appliquer exceptionnellement à une publication spéciale ou tout particulièrement importante. Nous leur serions surtout reconnaissants de joindre à leur épreuve la description et l'interprétation de cette marque ainsi que les renseignements qu'ils pourraient nous communiquer sur les origines et la succession de leur maison. Cet appel s'adresse à tous nos confrères non seulement de la France, mais aussi bien des pays étrangers. Le Cercle de la Librairie de Paris tiendrait à honneur de réunir le nombre le plus considérable et le plus sérieux de documents relatifs à l'histoire des deux grandes industries qu'il représente.

Le président,
PAUL DELALAIN.

Le premier lauréat de l'Académie française. — La première fois que l'Académie française mit un sujet au concours, ce fut en 1671.

Le sujet était un poème sur l'abolition du duel.

Celui qui eut le prix était un jeune homme de Dijon, nommé Bernard de la Monnoye. Il remporta les années suivantes trois autres prix et devint un des quarante en 1713. Ce fut le jour de sa réception que les académiciens eurent pour la première fois chacun un fauteuil.

Dans l'origine, le fauteuil n'était accordé qu'à trois membres : le directeur, le chancelier et le secrétaire.

La chanson de M. de la Palisse, dont il est l'auteur, ne fut pour rien, comme on pense, dans la réception de Bernard de la Monnoye à l'Académie française. Au contraire, le remords d'avoir tourné un héros en ridicule le tourmenta grandement, paraît-il. Il attribuait ses malheurs à cette maudite chanson.

Devenu vieux, pauvre, oublié, seul, il fut obligé, à plus de quatre-vingts ans, de vendre ses quatre médailles de concours pour ne pas mourir de faim. Et comme les statuts de la corporation des fondeurs les obligeaient à briser sous le marteau tout ce qu'ils achetaient, joyaux ou œuvres d'art, on rechercherait vainement dans les collections la première médaille de l'Académie française.

Pseudonymes. — Voici, d'après le journal le *XIXe siècle*, quelques pseudonymes de femmes-auteurs :

Wanda de Dunajou : Mme Sacher-Massoch.
Comtesse de Bassanville : Mme Camille Guyot.
Camille Bias : Mme Martin.
Pierre Cœur : Mme de Voisins.
Camille Henry : Mme della Rocca.
René de Camors : Mme Clémence Altemer.
Daniel Darc : Mme Régnier.
Comtesse Dash : Mme de Saint-Mars.
Olivier Lavoisi : Mme Juliette Cuvillier-Fleury, née Bouton.
M. Mayran : Mme Marie Deschard.
Paule Minck : Mme Boyanowich, née Mekarski.
Gyp : Mme de Martel.
Th. Bentzon : Mme Blanc.
Carmen : Mmes Camille Delaville et Maurice Reynold.
Thilda : Mme Mathilde Stevens.
Pierre Ninous : Mme Lapeyrère.
Jacques Rozier : Mme Jules Patton, née Pacini.
Carmen Sylva : la reine Élisabeth de Roumanie.
Étincelle : Mme de Perroni.
Isabelle France : Mlle Marcelle Ferry.
Gennevraye : Mme Janvier de la Motte.
Philippe Gerfaut : Mme Dardenne de la Grangerie.
Henri Gréville : Mme A. Durand.
Gustave Haller : Mme Gustave Fould.
Doria d'Istria : la princesse Koltzoff Massalsky, née Hélène Ghika.
Violette : Mlle de Laincel.
Mary Summer : Mme Foucaux.

ETRANGER

Allemagne. — *Vingt-quatre lettres de Heine.* — On vient de publier, en Allemagne, vingt-quatre lettres écrites par Heine à son ami Detmold. Elles sont, en général, datées de Paris : l'une d'elles est datée de Ramsgate et l'autre de Granville. Dans celle-ci, Heine raconte qu'il est sur un balcon élevé et que, tandis qu'il écrit, « il contemple l'océan au-dessous de lui, cet océan dont les vagues battent son rocher et dont le murmure musical charme son cœur ».

Il n'y avait pas de théâtre à Granville, ce qui fait dire à Heine : « Je n'ai pas de théâtre; à sa place, je n'ai que le printemps. Les arbres verts *produisent autant d'ennui* que les vaudevilles. Après l'art, il n'y a rien de plus terrible que la nature. »

Les droits d'auteur de Gœthe. — Les journaux allemands publient le compte des droits d'auteur qui ont été touchés sur les œuvres de Gœthe : de 1795 jusqu'à sa mort, Gœthe a touché en tout 233,969 florins 21 kreutzers, soit 501,362 fr. 85; depuis sa mort jusqu'en 1865, ses héritiers ont touché 270,973 florins 53 kreutzers, soit 580,592 fr. 20 cent. Ce qui représente un chiffre de 1,081,955 fr. 15.

Le commerce des livres à Leipzig. — Le *Livre des adresses des libraires allemands* contient quelques données statistiques faisant ressortir l'importance de Leipzig, quant au commerce des livres. Ainsi cette ville compte 133 maisons de commission qui sont chargées de la représentation des affaires ou intérêts de 5,737 librairies de toutes les parties du monde. 1,500 de ces librairies, généralement étrangères, ont même établi à Leipzig des dépôts d'où leurs produits sont expédiés dans toutes les directions. Comme la publication des livres prend, dans presque tous les pays, une extension de plus en plus grande, la plupart des libraires n'acceptent plus tous les livres qu'on leur envoie, comme cela se pratiquait jadis. Ils font un choix pour ne pas être trop encombrés.

Italie. — *Une lettre de M. Renan.* — La *Rassegna* publie la lettre suivante que M. Renan adresse au professeur Barzellotti :

« Je vous remercie bien vivement de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de votre volume sur Lazzaretti. Vous avez parfaitement vu l'intérêt des faits d'Arcidoso, et votre livre est un modèle de la manière dont ces sortes d'enquêtes doivent être faites.

« C'est un document infiniment précieux pour l'his-

toire critique des religions. En particulier, le mouvement galiléen du Ier siècle de notre ère et le mouvement ombrien de François d'Assise en reçoivent de très vives lumières. Pour faire scientifiquement l'étude des religions, il est presque aussi important de bien connaître les tentatives avortées que celles qui ont réussi. Dans le passé les documents sur les tentatives avortées sont très rares. Un fait de ce genre, se déroulant au grand jour de la publicité et analysé avec le soin et la sagacité que vous y avez mis, constitue un phénomène unique et de la plus haute valeur. »

États-Unis. — *Les droits d'auteur aux États-Unis.* — Le *Livre* s'est occupé plus d'une fois de cette question qui intéresse les auteurs et éditeurs européens autant que le public américain lui-même. A ce sujet le correspondant anglais de la bibliothèque universelle et revue suisse cherche à résumer le débat dans un article que nous croyons intéressant de reproduire.

« L'affaire des droits d'auteur n'a pas encore abouti. — Les éditeurs américains sont toujours en possession, sinon moralement, du moins légalement, du droit de réimprimer tel ouvrage anglais, ou français, ou allemand qu'il leur plaît, sans avoir à demander la permission de l'auteur ou de son éditeur, à plus forte raison sans leur payer aucun dédommagement. — Ce droit légal, certains éditeurs américains en usent sans scrupules ni limites; d'autres y ont renoncé d'eux-mêmes. — Le sentiment public aux États-Unis est de plus en plus avec les derniers, bien qu'on ne puisse nier que beaucoup de citoyens de la grande république conservent à cet égard une conscience endurcie; le système le plus moral, à leurs yeux, est celui qui leur fournit au meilleur marché possible le plus de bons livres possible.

La *Ligue américaine pour les droits d'auteur* a aussi à lutter contre l'opposition de ceux des libraires qu'effraye la concurrence anglaise.

Un écrivain, qui a quelque compétence dans ces questions faisait observer dernièrement à ce sujet que les craintes des libraires américains sont peu fondées, étant donnés les longues traditions et les usages invétérés de la librairie anglaise.

Un commerce tel que celui des livres ne se transforme pas du jour au lendemain. Il est enchaîné par les habitudes du client et celles-ci, à leur tour, sont le produit de causes très complexes : l'éducation, les habitudes d'esprit, le degré de culture générale du pays, la fortune publique, etc. — On a bien vu par l'exemple de l'Allemagne combien est rebelle aux innovations le commerce de la librairie. — Depuis dix ans, auteurs et éditeurs, en Allemagne, ne cessent de se plaindre de l'impossibilité d'accoutumer leur public à acheter des livres.

Là-bas comme ici, on est habitué à s'abonner au cabinet de lecture, les seuls ouvrages achetés par le client étant des ouvrages de sciences pures ou appliquées, qui n'intéressent qu'un public forcément restreint. — Là-bas comme ici, les éditions sont tirées à peu d'exemplaires, et les éditeurs, pour rentrer dans leurs frais, vendent cher les livres.

Ces conditions spéciales rendent malaisé à nos éditeurs de faire concurrence aux éditeurs américains sur leur propre marché. — Un ouvrage en trois volumes, qui se vend quarante francs et plus en Angleterre, se réimprime couramment aux États-Unis en deux volumes à quinze ou vingt sous. — Aussi, lorsque nous tirons à quelques centaines, un libraire américain tire à plusieurs milliers. — Pour préciser, les *Scènes de la vie cléricale* de George Eliot, après le vif succès qu'elles avaient obtenu dans une Revue, ne durent être tirées, à leur réunion en volume, qu'à 750 exemplaires, sur lesquels 500 exemplaires étaient retenus par Muddie, le propriétaire du cabinet de lecture monstre de Londres. — Blackwood, à cette époque l'éditeur de George Eliot, crut pouvoir se hasarder à tirer à mille, ce qui fut considéré comme un coup d'audace, presque une imprudence.

Le roman de George Eliot qui a eu le plus fort débit dans les douze premiers mois de son apparition, *Middlemarch*, ne s'est vendu qu'à vingt mille, malgré une édition populaire en un volume et ne coûtant guère que neuf francs, prix très modeste pour notre pays.

Il suffit de comparer ces chiffres aux tirages par centaines de mille des États-Unis, ou à ceux de France, pour voir qu'un traité international sur les droits d'auteur ne bouleverserait pas du jour au lendemain le commerce américain de la librairie.

Un volume imprimé en cent quatre-vingts langues. — Un commerçant retiré de Chicago vient de publier un volume contenant des prières imprimées en *cent quatre-vingts* langues différentes, anciennes et modernes.

Australie. — *Une annonce de roman.* — Voilà les Américains dépassés sur le terrain de la réclame. Voyez plutôt en quels termes l'*Australia Morning Advertiser* annonce la publication de son prochain feuilleton.

« Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les reproduisons-nous pas sans de légitimes scrupules. La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs. Que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix, ou c'en est fait d'eux. Ce drame épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux sceptiques qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement.

« Enfin, et c'est là le point le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent quinze disparitions.

En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande. »

Russie. — *Reproduction photolithographique* de *l'Évangile d'Ostromir.* — Un négociant de Saint-Pétersbourg, nommé *Ilja Ssawenkow*, a fait reproduire à ses frais, par voie photolithographique, 400 exemplaires du manuscrit de l'Évangile russe, dû au diacre *Grégorjew*, écrit dans les années 1056 et 1057 pour le PossadnikO stromir de Novogorod la Grande, connu sous la dénomination de *l'Évangile d'Ostromir*, retrouvé sous le règne de Catherine II et qui, depuis 1811, est une des perles de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il a fait don de 350 exemplaires aux différentes bibliothèques de l'empire. 50 exemplaires seulement seront mis à la disposition des libraires. L'exécution de ce travail a coûté environ 10,000 roubles.

A travers les Revues.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

18 avril : Simon de Montfort, comte de Leicester : Sa vie, son rôle politique en France et en Angleterre, par Charles Bémont. — Lucrèce : De la nature des choses (Ve livre); texte latin avec un commentaire critique et explicatif, par F. Benoist et Lantoine.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

11 avril : Olivier Maugant : Il romanzo d'un accademico (Olivier Maugant), par O. Cenacchi.

2 mai : Francis Poictevin, par Vittorio Pica. — Expédition du *Rodgers* à la rencontre de la *Jeannette*. — Études sur la vie de Sénèque, par P. Hochart.

The Nation.

23 avril : Monnaies et médailles, par Fr. Lenormant, de l'Institut. — Paris, Quantin.

The Saturday Review.

4 avril : Le Canada, par Sylva Clapin.

11 avril : Germinal. — Quelques sires, par Léon Cladel. — Cruelle énigme, par P. Bourget. — Eusème Lombard, par André Theuriet.

18 avril : Eugène Delacroix et Bastien-Lepage. — Le marquis de Clermont-Tonnerre, par Camille Rousset.

25 avril : Euripide, traduction nouvelle par Leconte de Lisle. — Essais de critique philosophique, par A. Franck.

Shakespeariana, Philadelphia, Leonard Scott.

Mars : Deux *Macbeth* français, par Louis Ganderax, traduit par Émile Pernet.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *L'Union* de Strasbourg ayant été supprimée, elle sera remplacée par une autre feuille catholique qui paraît trois fois la semaine sous le titre *Der Elsässer* (l'Alsacien).

Italie. — *Psiche, rivista artistica illustrata,* anno 1, n° 1 (16 mars 1885). Palerme. In-4°, 12 pages. — Prix de l'abonnement : 10 francs.

La Repubblica letteraria, anno 1, n° 1 (19 avril 1885), Milan. 4 pages grand format à 4 colonnes. Se publie tous les dimanches. — Prix annuel : 5 francs.

L'Ape giuridico-amministrava. Rassegna critico-bibliografica quindicinale, diretta da Giacomo Tosi. Anno 1, n° 1 (1er mars 1885). Milano, typ. Bernandoni di C. Rebeschini e C. 16 pages in-4°. — Prix d'abonnement : 5 francs l'année.

Autriche. — Un nouveau journal humoristique paraît à Agram (Croatie) sous le titre de *Filarka*, dénomination qui correspond à « la Dame des Halles ».

États-Unis. — Le premier numéro de l'*American Journal of archeology*, publié à Baltimore par MM. Frothingham et John Hopkins, contient des études archéologiques et épigraphiques de MM. Norton, Frothingham et Marsh. Le professeur Merriam y contribue par un essai sur une collection de vases trouvés à Alexandrie, et qui sont aujourd'hui la propriété de M. Feuardent. Le numéro est de 103 pages avec trois reproductions en héliotypie.

— *Hebraica* est le titre d'une nouvelle revue trimestrielle qui se publie à Chicago par les soins de l'*American publication Society of hebrew.*

— *Les « Filles de John Bull » en Amérique.* — M. Max O'Rell, l'auteur des *Filles de John Bull*, dans une lettre adressée au *Critic*, se plaint amèrement d'avoir dû subir quatre exécrables traductions américaines. Non seulement ces dernières ne lui ont pas rapporté un sou, mais ces « travestissements » de son livre doivent lui faire le plus grand tort dans l'estime du public américain.

NÉCROLOGIE.

— *Victor Hugo.* — La France vient de perdre le plus grand poète du siècle : Victor Hugo, membre de l'Académie française, sénateur, a succombé, le 22 mai dernier, à une congestion pulmonaire.

Le vicomte Victor-Marie Hugo était né à Besançon (Doubs), le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint sous l'Empire général gouverneur d'une des plus importantes provinces d'Espagne. Tout enfant, il suivit les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806; puis fut emmené en Italie, où son père était gouverneur de la province d'Avelino, en Calabre. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo commença ses études dans le vieux couvent des Feuillantines et resta deux ans, sous la direction du général proscrit Lahorie, auprès de sa mère et d'une jeune fille qui devint plus tard sa femme.

Après la mort de son précepteur, son père l'appela, en 1811, en Espagne; il fut, pendant un an, au séminaire des Nobles. C'est là qu'à l'âge de dix ans il manifesta ses premières dispositions pour la poésie. Revenant ensuite à Paris, il passa trois ans dans le couvent des Feuillantines. Aux Cent-Jours, le jeune Victor fut placé, avec son frère Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique; ils étaient destinés à la carrière militaire. N'oubliant pas la poésie, il la fit marcher de front avec les mathématiques, et, à quatorze ans, il composa une tragédie aristotélique : *Irtamène,* ainsi que deux pièces lyriques, *le Riche et le Pauvre* et *la Canadienne.*

En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie française : *les Avantages de l'étude,* et obtint à ce tournoi une mention honorable : il avait quinze ans! Ce succès décida son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poète présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la statue d'Henri IV* et *Moïse sur le Nil;* il obtint trois fois le prix et fut proclamé maître ès jeux floraux. Son jeune talent, excité par l'apparition des *Méditations* de Lamartine, fit éclore son premier ouvrage : *les Odes et Ballades,* en 1822-1826, recueil de poésies classique, mais romantique par la forme et l'idée.

Hugo était destiné, par ses opinions et ses travaux, à des vicissitudes qu'explique le cours des événements du siècle.

Nous devons à Victor Hugo une grande quantité d'ouvrages : *Han d'Islande* (1823), *Bug-Jargal* (1826), romans qui eurent du succès par les hardiesses de pensées et de langage.

En 1827, il publia le drame de *Cromwell,* dans lequel se manifestent des théories nouvelles, et qui fut assez vivement combattu comme œuvre littéraire. Son recueil d'odes, *les Orientales,* fut très goûté du public. *Le dernier jour d'un condamné* parut en 1828; l'école romantique l'a beaucoup vanté pour la force de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Son œuvre dramatique, *Marion Delorme,* fut écartée du théâtre, et l'Académie fit tout pour empêcher la représentation d'*Hernani,* qui parut enfin au Théâtre-Français le 20 février 1830. Malgré toutes les luttes, cette pièce a gardé pendant dix ans sa place au répertoire; elle reparut avec autant d'éclat en 1867 et après. *Marion Delorme* put enfin être jouée en août 1831, malgré le reproche d'immoralité qu'elle encourut.

Le Roi s'amuse, représenté le 22 novembre 1832, fut interdit par ordre ministériel. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843).

C'est en 1831 que fut édité le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris.* Les nouveaux recueils de poésies lyriques parurent : *les Feuilles d'Automne,* en 1831; *les Chants du Crépuscule,* en 1835; *les Voix intérieures,* en 1837; *les Rayons et les Ombres,* en 1840; ils appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire.

Les Voix intérieures et *les Feuilles d'automne* semblent rester le chef-d'œuvre du poète.

On lui doit encore : *Étude sur Mirabeau, Littérature et philosophies mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), souvenir de voyage d'un artiste et poète; *Claude Gueux,* qui parut dans la *Revue de Paris.*

Ce fut le 7 avril 1841 que la popularité de Victor Hugo lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il remplaça Népomucène Lemercier et fut reçu par M. de Salvandy, alors directeur, dans la séance publique du 3 juin.

La mort de sa fille Léopoldine, arrivée d'une façon si tragique, en 1843, servit de thème à un grand nombre de poésies, qui composèrent *les Contemplations.* Expulsé de France, il publia en 1852 *Napoléon le Petit;* en 1853, il donna le volume de poésies : *les Châtiments; Autrefois et Aujourd'hui* (1856) sont les souvenirs du poète et les aspirations du philosophe.

La première série de *la Légende des siècles*, grande composition poétique, parut en 1859; une autre œuvre poétique du maître, *Chansons des rues et des bois*, vit le jour en 1865.

Le grand drame social, *les Misérables*, fut mis en vente, en 1861, et traduit en neuf langues. Une pièce de théâtre fut tirée de cet ouvrage, mais n'eut pas de succès. *William Shakespeare* fut imprimé en 1864. Deux autres grands romans descriptifs : *les Travailleurs de la mer* (1866) et *l'Homme qui rit* (1869), sorte d'idylle-épopée, où se trouvent développés des programmes métaphysiques ou sociaux. Il a publié, après son retour en France, en 1872, *l'Année terrible;* en 1873, *la Libération du territoire*, poème vendu au profit des Alsaciens-Lorrains; en 1874, une touchante notice, *Mes Fils*, *Quatrevingt-treize*, roman qui, comme *les Misérables*, parut simultanément en dix langues; en 1875 et 1876, *Actes et Paroles*, trois volumes, recueil de ses discours et de ses professions de foi; en 1876, la seconde série de *la Légende des siècles;* en 1877, *l'Art d'être grand-père* et *l'Histoire d'un crime;* en 1878, *le Pape*; en 1879, *la Pitié suprême*; en 1880, *Religions et religion*; en 1881, *l'Ane, Torquemada*; en 1882, *les Quatre Vents de l'Esprit;* en 1883, *les Iles de la Manche*, étude destinée à précéder une réédition des *Travailleurs de la mer*.

On peut encore ajouter à cette longue nomenclature d'ouvrages : *Amy Robsart*, drame; une suite d'articles, de poésies et de traductions dans *le Conservateur littéraire*, dans la *Revue des Deux Mondes* et *le Globe*, trois discours à l'Académie française; *la Esmeralda*, opéra en 4 actes; sa *Circulaire* électorale de 1848; ses *Discours* à la Chambre des pairs ou aux assemblées républicaines; *Œuvres oratoires et discours de l'exil* (1853); *les Enfants, Livre des mères* (1858); un *Choix moral des Lettres de Voltaire*, avec une curieuse préface, publié en 1824; *la Esmeralda*, opéra en 4 actes tiré de *Notre-Dame-de-Paris*, dont Mlle Bertin fit la musique, et qui fut joué en 1836.

Hugo dessinait d'une façon remarquable; un recueil en fac-similé de ses dessins a paru en 1863, avec une notice de Théophile Gautier. Il a fourni des esquisses à divers recueils, tels qu'au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*.

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique.

Comme homme politique, le poète fut nommé pair de France par Louis-Philippe. Après la Révolution de février, il fit partie du comité électoral de la rue de Poitiers, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, le 4 juin. Il a appuyé le décret contre les clubs (28 juillet), et a repoussé le droit au travail, l'impôt progressif, la sanction de la Constitution par le peuple.

Après l'élection du 10 décembre et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il a voté avec le parti de l'ordre. Son attitude fut tout autre lorsqu'il fut réélu à l'Assemblée législative par le département de la Seine. Il se rallia au parti de la République démocratique et sociale, et devint l'un des chefs de la gauche. On se rappelle ses attaques contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le président de la République. Il lutta pour la cause de la révolution dans le journal *l'Événement*, qu'il avait fondé le 1er août 1848.

Après le coup d'État du 2 décembre, Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey. Il refusa de rentrer en France lors de l'amnistie générale du 15 août 1859, et répondit au décret par une protestation qui fut rendue publique. Il repoussa encore avec plus de chaleur la seconde amnistie du 15 août 1869, et répondit à l'invitation publique qui lui etait faite de rentrer, en faisant connaître qu'il s'était imposé une barrière d'honneur :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Après avoir échoué en 1872 comme candidat radical à la députation dans le département de la Seine contre M. Vautrain, Victor Hugo fut élu sénateur de Paris en 1876 et réélu en 1882. Il n'était qu'officier de la Légion d'honneur.

— On annonce la mort à Hanoï du sergent Bobillot, décédé des suites de blessures reçues pendant le siège de Tuyen-Quan, où son héroïsme a fait l'admiration de tous.

Bobillot était né à Paris le 10 septembre 1860.

Avant son entrée au service, Bobillot a écrit dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de Jules Fernay. Il collabora, avec M. Valabrègue, à une pièce qui eut du succès au théâtre Cluny. Il avait écrit plusieurs romans, notamment *Laïd*, qui parut dans *Paris-Journal*, et *les Tueuses d'hommes*, que publia la *Revue critique*.

— On annonce la mort d'un littérateur de talent, Jules Boissé, de Bordeaux, mort à l'âge de quarante-cinq ans, à Paris. Poète et prosateur, il laisse un grand nombre de brochures politiques et artistiques; il avait fondé différents journaux : *l'Esprit moderne*, *le Redressement*, etc.

— On annonce la mort de M. Armand du Chatellier, correspondant de l'Institut pour les sciences morales, auteur de plusieurs travaux historiques. M. du Chatellier est décédé à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans son château de Kernuz, près de Pont-l'Abbé (Finistère). C'était un érudit, et il a fait une étude de tout ce qui concerne la Bretagne ancienne et moderne. Outre de nombreux mémoires et des articles qui ont paru dans les revues bretonnes, on lui doit un ouvrage en 6 volumes, *l'Histoire de la Révolution dans les cinq départements de l'ancienne Bretagne*, dans laquelle on trouve un grand nombre de documents inédits et de pièces importantes, qui lui avaient été légués par le conventionnel Guezno. Il consacrait

aussi ses loisirs à des fouilles archéologiques, et son château est un vrai musée que les antiquaires et les savants venaient fréquemment visiter.

— Le 19 avril, est mort à Paris dans sa soixante et onzième année, M. Chouquet-Guillon, membre de la Société d'anthropologie de Paris. M. Chouquet s'était surtout occupé de paléontologie; il a collaboré aux *Matériaux* et aux *Bulletins de la Société d'anthropologie.*

— L'Institut de France vient d'éprouver une nouvelle perte.

M. Quentin-Paul Desains, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences (section de physique générale), né à Saint-Quentin (Aisne), en 1817, est mort le mois dernier. Il avait été élu membre de l'Académie en remplacement de M. Babinet, le 12 mars 1873.

Après avoir fait ses études au collège Louis-le-Grand, il fut admis à l'École normale en 1835. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collège de Caen, au collège Stanislas et au collège Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854.

On doit à ce savant, en collaboration avec M. de La Provostays, un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation, la chaleur latente, la vapeur d'eau, etc.

— M. Ducoudray, inspecteur d'académie de Maine-et-Loire, connu par des ouvrages classiques en usage dans les lycées, est mort subitement de la rupture d'un anévrisme.

— Nous apprenons la mort de M. Laplace, libraire-éditeur, directeur de la librairie Laplace-Sanchez et Cie, rue Séguier.

— *Le Corrézien* annonce la mort subite, à l'âge de cinquante et un ans, de M. de Lestourgie, maire d'Argentat, ancien député et l'un des chefs du parti royaliste de la Corrèze.

M. de Lestourgie partageait ses loisirs entre la politique et la poésie. On a de lui un recueil de *Rimes limousines* qui a été couronné aux jeux floraux.

— Nous apprenons la mort de M. Eugène Mathieu, peintre d'un réel mérite qui avait été, dans ces dernières années, le directeur d'admirables publications illustrées, comme *Notre-Dame de Lourdes,* et *la Vie des Saints.*

L'art chrétien perd en lui un de ses représentants les plus distingués.

— Une femme de lettres, qui a beaucoup produit sous le pseudonyme de Raoul de Navery et qui s'appelait de son vrai nom Marie de Saffron, dame David, est morte le 17 mai à l'âge de cinquante-quatre ans.

Écrivain catholique, Raoul de Navery a eu la réputation d'une romancière de talent. Elle avait commencé par écrire des poésies, puis des récits de voyages.

Nous nous bornerons à citer : *Un drame judiciaire, Jeanne-Marie, Monique, l'Ange du Bagne, l'Abbé Marcel, Voyage dans une église, Martyr d'un secret, la Confession de la Reine, les Drames de la misère,* etc.

— Regnier, le grand comédien qui vient de mourir, n'était pas seulement un artiste hors de pair; c'était aussi un érudit et un lettré. Il est l'auteur de la *Notice sur la Comédie-Française* dans *l'Encyclopédie* de Leroux et Reynaud, et de l'article : *Histoire du théâtre* inséré dans le recueil *Patria.* Il a écrit également des *Mémoires inédits pour servir à l'histoire du Théâtre-Français,* qui ont paru dans *le Monde dramatique.*

Regnier fut le collaborateur en nom de Paul Foucher pour une *Joconde* et le collaborateur anonyme de Sandeau pour *Mademoiselle de la Seiglière.*

Regnier laisse une très riche bibliothèque dans laquelle se trouvent nombre de volumes annotés par lui.

— Un des vétérans de la littérature contemporaine, M. Alphonse Toussenel, est mort le mois dernier. Il était né, en 1803, à Montreuil-Bellay, dans le département de Maine-et-Loire. A peine ses études étaient-elles terminées que M. Toussenel revint vivre à la campagne, où, tout en poursuivant de vastes travaux d'agriculture, il consacrait ses loisirs à l'étude des mœurs des animaux. Comme tant d'autres de ses amis, M. Toussenel fut séduit par les théories de Fourier, que dix ou douze adeptes exposaient, vers 1835, avec une réelle éloquence; il vint à Paris, remplit, pendant quatre ans, les fonctions de rédacteur en chef du journal *la Paix,* puis accepta, en 1847, le poste de commissaire civil à Bouffarick, poste qu'il abandonna, dès l'année suivante, à l'occasion d'un conflit qui s'était élevé entre l'administration civile et l'autorité militaire.

Resté fidèle aux doctrines de Fourier que d'autres avaient déjà répudiées, M. Toussenel fut un des fondateurs de *la Démocratie pacifique,* organe du système phalanstérien; après la Révolution de 1848, il fit partie de la commission du travail instituée au Luxembourg et publia un nouveau journal, *le Travail affranchi,* dont le titre indique suffisamment les tendances.

En 1849, M. Toussenel renonça à la carrière politique et se consacra exclusivement aux études qui lui avaient été chères dès son enfance. C'est ainsi qu'il a publié *l'Esprit des bêtes,* ouvrage qui est entre toutes les mains; *le Monde des oiseaux,* et de nombreux articles dans *le Globe,* dans la *Bibliothèque des Feuille-*

tons et dans les journaux de chasse. On lui doit aussi quelques livres de polémique courante : *les Juifs rois de l'époque, Histoire de la féodalité financière, Travail et fainéantise, Programme démocratique.*

— Le 18 mai, ont eu lieu les obsèques de M. de Valbezen, ancien ministre plénipotentiaire, connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme du major Fridolin. C'est sous ce nom qu'il collabora assez fréquemment à la *Revue des Deux Mondes* et qu'il a publié un livre intéressant et remarquable sur les Indes.

— Mlle Emma Warnod, originaire d'Alsace, est morte le mois dernier à Paris, où elle s'était fixée depuis sept ou huit ans. Ses premiers travaux littéraires avaient été des traductions. En 1871, à la suite de l'annexion de l'Alsace, elle publie un petit roman intitulé : *Amour ou Patrie,* qui obtint de l'autre côté des Vosges le plus vif succès. Ce petit volume fut suivi d'un second, sous le titre de *Primevère,* où revivait ce monde si intéressant des écoles de Strasbourg à la veille de la guerre. Depuis lors, elle a fourni des articles de critique littéraire au *Parlement,* à la *Revue suisse* de Lausanne et à d'autres recueils.

ÉTRANGER

Allemagne. — Les journaux du Tyrol nous apportent la nouvelle de la mort du R. P. Jean Wieser, de la compagnie de Jésus, professeur de philosophie à l'Université d'Innspruck. Le P. Wieser comptait parmi les écrivains allemands les plus distingués. Ses articles, publiés dans la *Revue de théologie catholique* d'Inspruck, sont très estimés. Le P. Wieser laisse un frère dans la compagnie de Jésus, le R. P. Mathieu Wieser, et un autre frère, doyen de la collégiale de Bolzano, dans le Trentin.

— Karl Stieler, poète bavarois fort connu par ses poésies en dialecte bavarois, est mort le 12 avril, à l'âge de quarante-trois ans.

— L'Université de Munich vient de perdre un de ses professeurs les plus distingués, le docteur Ernest Trumpp, orientaliste de talent.

Italie. — La *Voce della Verità* annonce la mort du R. P. Garucci, de la compagnie de Jésus. C'est une grande perte pour l'Église et pour les sciences. Ce modeste jésuite, retiré au collège national de l'Amérique du Sud, à Rome, était un des érudits les plus distingués du monde. Comme numismate et archéologue, il occupait une des premières places.

Avant de mourir, le R. P. Garucci a pu achever son grand ouvrage sur la numismatique, le plus complet qui existe.

Le Père Garucci, né à Naples en 1812, s'était fait une réputation comme érudit dès son entrée dans la compagnie de Jésus. En 1844, il publiait son remarquable ouvrage sur les antiquités de Salerne. Il a publié ensuite un grand travail sur la collection du cardinal Altieri.

Dans ses recherches, il a surtout étudié ensuite les antiquités de son pays natal, celles d'Isernia et de Pouzzole, les inscriptions de la flotte prétorienne de Misène, celles de Rieti, de Pompéi, les verreries trouvées dans les catacombes, sur les tombeaux de la via Appia, etc.

Son « *Histoire de l'Art chrétien* » et ses nombreux articles dans la *Civilta cattolica* suffiraient à lui donner une place marquante dans le monde savant.

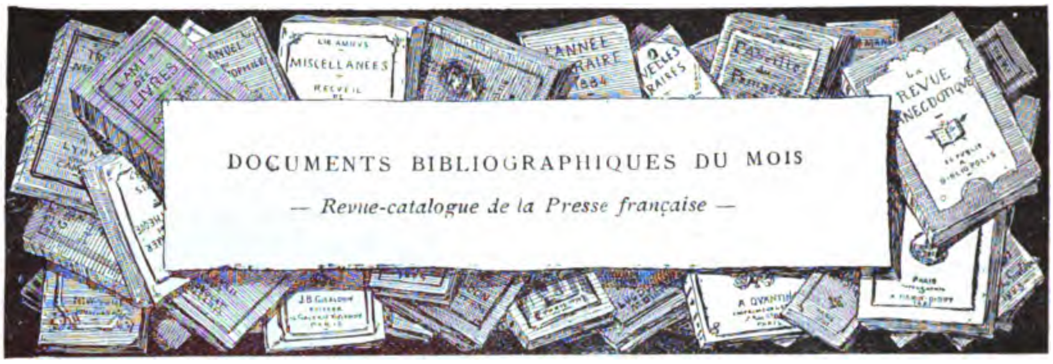
— Nous recevons de Rome la nouvelle de la mort de M. Pantaleoni, ancien député, sénateur du royaume d'Italie.

M. Pantaleoni n'était pas seulement un homme politique, c'était aussi un savant et un érudit : en même temps qu'il prenait une part très active aux travaux et aux débats du Sénat italien, il poursuivait des recherches sur les premiers temps de l'ancienne Rome; il est l'auteur d'un volume qui devait être suivi de plusieurs autres; et, travailleur infatigable, il préparait la publication de lettres qui lui avaient été adressées par Massimo d'Azeglio, de 1848 à 1865.

Russie. — Il vient de mourir, à Saint-Pétersbourg, un des plus grands historiens russes, M. Kastamaroff, ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg. M. Kastamaroff est l'auteur d'une grande *Histoire de Russie* à laquelle il avait consacré une longue partie de son existence et qu'il avait corrigé bien des fois pour la mettre au courant de la science moderne. — Dans sa jeunesse, sous le règne de Nicolas, M. Kastamaroff avait été très persécuté pour ses opinions libérales. — Il fut même arrêté à cette époque et enfermé pendant une année dans la forteresse de Saint-Pétersbourg.

Amérique. — M. Richard Grand White, un des meilleurs commentateurs américains de l'œuvre de Shakespeare, est mort à New-York, le 8 avril. — En dehors de ses travaux purement littéraires, M. White a publié des essais politiques, tels que son *Nouvel évangile de la paix,* qui parut au cours de la guerre de la sécession, et ses *Rebellion letters* que publia le *London Spectator.*

M. White laisse encore des ouvrages de philosophie anglaise : *Words and their uses* et *England without and within.*



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE CAEN (1er fasc.). Coville : Recherche sur les États de Normandie pendant la première moitié du XIVe siècle. — Denis : Esprit et constitution de la Comédie aristophanesque. — Bourgeois : Hugues l'Abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France à la fin du IXe siècle. — ART (n° 503). E. Véron : Eugène Delacroix. — Diehl : Ravenne, étude d'archéologie byzantine. — Un dessin de Panini. — Perkins : Concours pour l'exécution de la deuxième porte en bronze du baptistère de Florence. — R. Marx : Lettres d'artistes et d'amateurs : Gavarni et *Henriette Maréchal.*

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (oct., nov., déc.). E. Le Blant : Sarcophages chrétiens de la Gaule. — Notice sur la vie de M. Thomas-Henri Martin ; bibliographie de ses ouvrages. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). Mowat : Les inscriptions des trésors d'argenterie de Bernay et de Notre-Dame d'Alençon. — Barbier de Montault : Le vitrail de la Crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Courajod : Les débris du musée des monuments français à l'école des Beaux-Arts. — Schuermans : Lettre sur la verrerie à la façon de Venise. — Durand : Bibliographie forézienne, sommaire. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (18 avril). Étude sur les cantonnements. — L'armée grecque et la mission française. — Observations au sujet de l'ouvrage *la Décadence militaire.* — Des moyens de récompense dans l'armée. — (25 avril). Les ballons et leur emploi à la guerre. — (2 mai). Étude sur le combat. — (9 mai). Réglage rapide du tir percutant. — Des viandes de boucherie dans l'armée.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 avril). Le Monnier : Fondation de l'ordre des Mineurs. — E. Blanc : Un spiritualisme sans Dieu. — de Bizemont : Du Caire à Kartoum. — Perdrau : Nouvelle correspondance du P. Lacordaire. — De Taffanel : Un réformateur militaire au XVIIIe siècle ; le comte de Saint-Germain. — Michel : La Nouvelle-Zélande. — des Faviers : La Politique de saint Thomas d'Aquin. — CORRESPONDANT (25 avril). Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — Babeau : Les domestiques d'autrefois. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — Nourisson : Le Voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — de Tréverret : Le roman et le réalisme. — (10 mai). Comte de Falloux : Olivier de Serres. — Thureau-Dangin : Les débuts de M. Thiers. — De Chauvigny : L'armée coloniale. — F. Bouillet : Paris, carte de France. — Nourisson : Le Voltairianisme. — Waliszenski : Les finances de la Russie. — L. Joubert : *Henri de Bourbon et Jeanne d'Albret,* par le baron de Ruble. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mars). Renouvier : Des différents emplois du terme *substance.* — Lionel Dauriac : La psychologie de l'artiste. — Pillon : La formation des idées abstraites et générales. — Renouvier : La critique littéraire de la *Critique de la raison pure.* — Grindelle : Les *Essais de psychologie contemporaine* de M. Paul Bourget.

ECONOMISTE FRANÇAIS (18 avril). La panique sur les marchés financiers d'Europe et les éventualités de la guerre. — La question des monopoles en France. — La meunerie française. — (25 avril). La spéculation de Bourse ; ce qu'elle devrait être et ce qu'elle est. — Les ressources militaires de l'Angleterre dans l'Inde. — La population indigente à Paris. (2 mai). Le canal de Suez et les commissions internationales. — Les finances municipales, les emprunts et les travaux publics. — (9 mai). Marche de la richesse publique en France. — L'Angleterre et ses colonies.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 avril). Réception de M. de Lesseps. — L'art français et le Louvre. — Les concerts sous la Commune. — Théâtre de la cour à Compiègne. — Sonnet à Musset. — M. Claretie, président de la Société des Gens de Lettres. — (15 mai). Regnier. — Mariage de Jules Sandeau. — Féliçien Mallefille. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). Molinier : La collection Albert Goupil ; l'art oriental. — A. Michel : Le Salon de 1885. — Ephrussi : La *Divine Comédie,* illustrée par Botticelli. — L. Magne : Le vitrail. — C. Lemonnier : Les artistes belges ; Xavier Mellery.

L'HOMME (10 avril). Salmon : Le grand menhir de Locmariaquer. — De Mortillet : Galerie de paléontologie ou Muséum d'histoire naturelle. — Fauvelle : Les religions s'agitent. — (25 avril). Mondière : Etude sur la population de Paris. — Sebillot : Croyances et superstitions des pêcheurs de la Manche.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 avril). F. Thomas : La logique de Stuart Mill. — Croiset : Démosthène ; première philippique. — Les comptoirs carthaginois des Syrtes. — (25 avril). Caro : Théories de la philosophie contemporaine sur la nature. — Martha : La philosophie à Rome. — Crouslé : Buffon et le sensualisme. — (2 mai). Huit : La psychologie d'Aristote. — Levallois : La Fontaine, fables. — Pe-

nant : *La Poésie au Moyen Age*, par Gaston Pâris. — (9 mai). Crouslé : Buffon et Condillac. — Huit : La physique de Platon. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). Bol-sein-Waterloo. — Parodie de la *Légende des siècles*. — Alfred de Vigny et Mme Dorval. — *Histoire de la prostitution*, par P. Dufour. — Sonnet inédit de Balzac. — Livre rarissime de Pontus de Thyard. — Curiosité typographique. — Mémoires relatifs à la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Papiers de Marmontel. — Assassins littérateurs. — Portraits de la librairie Poulet-Malassis. — Lettres inédites de Voltaire à Wagnière. — Livres dont Voltaire se servait pour écrire. — (10 mai). Papiers de Rasse des Nœuds. — Collections bizarres. — Origine du nom de Triboulet. — Dictionnaire des graveurs. — *Les Sonnets du docteur*. — *De Paris à Saint-Cloud*.

JOURNAL DES ECONOMISTES (avril). F. Bernard : De la méthode en économie politique. — de Parieu : L'interpellation monétaire. — Walras : Un économiste inconnu; Gossen. — Muller : Sur les prix de transports. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Barthélemy-Saint-Hilaire : Histoire de l'Inde. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Miller : Sigillographie de l'empire byzantin. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin. — Berthelot : Les signes des métaux rapprochés des signes des planètes.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). Traditions sur le tombeau de Charlemagne. — Une plante éducatrice. — Bataille littéraire des anciens et des modernes. — Fouilles du Louvre. — Un groupe de Nicolas Poussin. — Les plantes à caoutchouc. — Idée qu'on avait des Sept Merveilles du monde au Xe siècle. — (15 mai). La muse d'André Chénier. — Quatre peintres flamands du XVIe siècle. — Figeac (Lot). — Les boîtes à musique. — MOLIÉRISTE (mai). Monval : Regnier. — Ch. Marie : Un moliériste malgré lui. — d'Orville : Molière et l'Oratoire. — Monval : Le mariage de Silvia et de Mario. — Faucon : Lekain et le buste de Molière.

NATURE (18 avril). de Rochas : L'audition colorée. — Les falsifications des matières alimentaires et commerciales. — (25 avril). Les patins à neige. — La laine de bois. — La machine à composer de M. Lagermann. — L'épuisement des mines de houille. — Oiseau mécanique en papier. — (2 mai). La longévité humaine. — L'instantanéité en photographie. — L'olivier et la vigne en Algérie. — (9 mai). Appareil de mesure électrique. — La vie au fond des mers. — Le grand canon de Bange. — Ballons dirigeables. — NOUVELLE REVUE (15 avril). L. Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — La guerre navale par escadres cuirassées. — D'Orcet : Le cinquième livre de Pantagruel. — F. Sarcey : La correspondance de Louis Veuillot. — (1er mai). Vasili : La société de Londres. — P. Bourget : Henri-Frédéric Amiel. — Pauliat : Louis XIV et la Cie des Indes de 1664. — Joly : Le baccalauréat. — Marx : Bastien-Lepage.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — De Margerie : Publications allemandes sur la géographie physique et la géologie. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique.

REVOLUTION FRANÇAISE (14 mai). Charavay : Société de l'histoire de la Révolution française. — Aulard : Caractères généraux de l'éloquence parlementaire, de 1794 à 1795. — L'élection du cardinal de Brienne comme évêque constitutionnel de Toulouse. — Le département de Seine-et-Marne à la Convention. — Les musées de la Révolution. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). Weber : Trois tombeaux archaïques de Phocée. — De Curzon : L'église prieurale de Champvoux (Nièvre). — De la Noë : Le rempart-limite des Romains en Allemagne. — Clermont-Ganneau : Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (avril). Guiffrey : Éroudelle, orfèvre de la reine de Navarre. — Extraits de divers inventaires du château de Monceaux (1623). — Jouin : Antoine Silvin, peintre du roi (1684-1686). — Vaillant : La galerie de Jacques II à Saint-Germain-en-Laye. — Dépenses du voyage du roi à Compiègne en 1730. — REVUE BRITANNIQUE (avril). M. Jules Ferry et ses amis. — La Chine contemporaine. — La question sociale. — La France et la Perse au XVIIIe siècle. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 avril). Le Vendidad et le Khordeh Avesta. — De la Blanchère : Terracine. — Winckler : Peuples et langues ouralo-altaïques. — Wolff : Histoire de l'Université de Vienne. — Fournel : Études sur la littérature française au XVIIIe siècle. — Le plus ancien manuscrit de l'*École romantique* de Heine. — (27 avril). Malabari : Le Guiarat. — Wecklin : Eschyle. — Bladé : Épigraphie antique de la Gascogne. — Guyet et de Tranchère : Œuvres poétiques de Béreau. — Monin : L'unité de la religion homérique dans l'*Iliade*. — (4 mai). Klatt : Etude chronologique sur l'histoire de la ligue achéenne. — Hertz : Les notes de Carrion sur Aulu-Gelle. — Hoelder : Les Institutes. — Ruelens : La première relation de Christophe Colomb. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). G. Charmes : La réforme maritime; la défense des côtes. — A. Theuriet : Bastien-Lepage; l'homme et l'artiste. — A. Desjardins : Les mines et les mineurs. — Paléologue : Le Maroc. — (1er mai). Siméon Luce : Jeanne d'Arc à Domrémy. — Bailleux de Marisy : Les contrats d'assurance. — Larroumet : Une comédienne au XVIIe siècle; Madeleine Béjart. — Baudrillart : Le nouvel enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit. — Brunetière : L'idéalisme dans le roman. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 avril). Marieton : Victor Gelu. — Gaut : Études de mœurs provençales; les Momons d'Aix. — (1er mai). Roux : *Cesaren*, geste limousine. — Gaut : Études de mœurs provençales; rimeurs municipaux; poètes-paveurs. — REVUE FRANC-COMTOISE (avril). Dr Muston : L'horlogerie dans les montagnes du Jura. — Le sire de Vaudrey. — Lançon : Vieilles chansons. — REVUE GÉNÉRALE (15 avril). Armand Silvestre : Souvenirs de Th. Gautier. — Ed. Galabert : La musique populaire. — (1er mai). De Sybel : Histoire des Etats de l'Europe pendant la Révolution française; les commencements du Directoire. — Yves Guyot : L'Inde et l'Angleterre. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). Levasseur : L'Australie. — Du Mazet : Sites algériens; le Djebel-Khar et la plaine de Télamine. — Marcel : Bibliographie de la Nouvelle-France. — Girard de Rialle : Mémoire inédit du consul Vieillard sur Formose (1784). — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734). — Fagniez : La mission du P. Joseph à Ratisbonne. — Van der Haeghen : Examen des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples. — REVUE LITTERAIRE (avril). A. Rastoul : *Un ministre de la Restauration* (C. Rousset). — Baron Réné de France : *L'empereur Alexandre II* (E. de Cardonne). — Arthur Loth : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie* (F. Vigouroux). — Ansart : *La Cochinchine française* (L.-E. Louvet). — Abbé Trichard : *Atlas d'histoire naturelle de la Bible* (L. Cl. Fillion). — Arthur Loth : *Paléographie des classiques latins* (E. Chatelain). — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Lacholier : Psychologie et métaphysique. — Brochard : Pyrrhon et le scepticisme primitif. — Sikorski : Le développement psychique de l'enfant; la volonté. — Un problème de métaphysique; les difficultés de l'idéalisme. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (18 avril). Louis Leger : M. Chodzko; la chaire de Mickiewicz; le

monde slave au XIXe siècle. — J. Lemaître : M. Édouard Grenier. — (25 avril). Darmesteter : Coup d'œil sur l'histoire de la Perse. — De Nouvion : Le congrès des Sociétés savantes de 1885. — Louis Ulbach : L'Escurial. — Pillaut : Le bi-centenaire de Sébastien Bach. — (2 mai). Ch. Bigot : Bastien-Lepage. — J. Lemaître : M. Emile Pouvillon. — Ravaisson : Idées des peuples anciens sur la propriété. — Vattier : La Sorbonne au commencement du siècle. — F. Surgey : *Cruelle énigme*, par P. Bourget. — (9 mai). Reinach : Le procès de la Révolution à propos de publications récentes. — Coignet : Anne de Bretagne et Louise de Savoie. — Léo Quesnel : M. Galdos. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 avril). Faye : L'univers et la classification des mondes. — Grimaux : Les substances colloïdales et la coagulation. — Retterer : Le développement du squelette des extrémités chez les mammifères. — (25 avril). Hautefeuille : Sainte-Claire Deville, minéralogiste. — Les feux de l'infanterie. — L'exposition internationale d'électricité à l'Observatoire de Paris. — (2 mai). Regnard : Deux poisons à la mode : la morphine et l'éther. — De Lapparent : La théorie des récifs coralliens. — Olivier : *Les origines de l'alchimie*, par M. Berthelot. — Chervin : Le conseil supérieur de statistique. — (9 mai). Janssen : Le méridien et l'heure universels. — Badoureau : Le charbon de terre, son extraction et ses usages. — Bougon : Les fausses truffes des environs de Paris.

SCIENCE ET NATURE (18 avril). La Gruyère et les fromages. — Les arts et les industries des nègres d'Afrique. — Ambulances urbaines. — (25 avril). L'Institut physiologique. — Un nouvel ascenseur. — Un précurseur du Mahdi. — (2 mai). La galvanatypie. — Les torpilles. — La musique et la danse en Indo-Chine. — Oscillations des glaciers de la villa de Chamounix. — (9 mai). La télégraphie Estienne. — La protection de la flore alpine. — Les heures du jour et les animaux marins. — Tramways funiculaires de Philadelphie. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). Brun : Le nouveau système d'avancement. — Brunoy : Les responsabilités dans l'affaire du Tonkin. — (1er mai). Brun : La masse de petit équipement. — Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord; Laon, Soissons. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril au 15 mai 1885)

CONSTITUTIONNEL. Avril : 20. *Drames du peuple*, poésies de M. Renaud. — Mai : 4. Stéphen Liégeard : Le collège du Gay Sçavoir. — 12. *De Sadowa à Sedan*, mémoires de M. Meding, recueillis par M. Victor Tissot.

DÉBATS. Avril : 16. G. Charmes : *La marine des Ptolémées et la marine des Romains*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. — 19. A. Bardoux : Lamartine dans l'intimité. — 25-26. Forneron : La police de Napoléon Ier et les directeurs du *Journal des Débats*. — Mai : 6. P. Bourget : L'esthéticisme anglais. — 13. Chantavoine : *La Délicatesse dans l'art*, par M. Martha. — 15. De Molinari : *Le Canada et l'émigration française*, par M. Gerbié. — *Histoire du Canada et des Canadiens français*, par M. Réveillaud.

XIXe SIÈCLE. Avril : 25. H. Fouquier : Le procès du roman *les Deux Amies*. — 27. J. Lemaître : La Correspondance de M. de Rémusat. — Mai : 11. Le troisième centenaire de Ronsard. — 9-15. Souvenirs du Deux-Décembre, à propos des *Souvenirs* de M. de Maupas.

ÉVÉNEMENT. Mai : [illegible]. Félicien Mallefille — 8. L. Desprez : M. Zola.

FIGARO. Avril : 23. La Bibliothèque nationale. — 26. Caliban : La femme d'artiste. — 27. Le divin marquis. — Mai : 4. Ad. Marx : Toussenel. — 8. Delpit : La vie réelle (Réponse à M. de Pontmartin au sujet de sa critique du roman : *Solange de Croix-Saint-Luc*).

FRANÇAIS. Avril : 21. E. Bigé : *Souvenirs sur Lamartine*, par M. Ch. Alexandre. — 28. M. Henri de Bornier. — Mai : 1. *Le marquis de Clermont-Tonnerre*, par C. Rousset. — 8. *Les origines de la Révolution en Bretagne*, par M. Pocquet. — 10. Peccadille : A la Bibliothèque.

FRANCE LIBRE. Mai : 7-11. Les droits d'auteur.

GAGNE-PETIT. Avril : 17. *Le théâtre de Compiègne sous Napoléon III*. — Mai : 13. F. Sarcey : Lautour-Mézeray, d'après *le Livre*.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 16. Racot : *Souvenirs d'un préfet de police*. — 17-28 et mai : 2-11. Le journalisme en Angleterre. — 18. La Bibliothèque janséniste. — *De Toulon au Tonkin*, par le Dr Bernard. — 23-27. *Traité élémentaire de physiologie*, par le Dr Béclard. — 25. *Marcelle*, par D. Lesueur. — Mai : 5. Lignées littéraires; Rochechouart-Mortemart. — 6. A. Racot : André Gill. — 9. *Charles de Bernard, sa vie et ses œuvres*, par M. de Piépape. — 14. Dancourt : La bibliothèque de M. de Latour.

GIL BLAS. Mai : 5. C. Mendès : Les grands bohêmes hongrois; Petœfi Sandor. — 6. Nestor : Lettres de J. de Goncourt. — 7. Le supplice d'un romancier (Les similitudes de titres). — 13. Nestor : La fiction et la réalité.

INTRANSIGEANT. Avril : 24. H. Rochefort : A propos du roman de M. Maizeroy : *les Deux Amies*.

JUSTICE. Avril : 27. La rhétorique de Robespierre. — Mai : 3. André Gill. — 4. La jeunesse et le caractère de Vergniaud. — 11. L'éducation oratoire et la politique de Vergniaud.

LIBERTÉ. Avril 20. Drumont : La Correspondance de Jules de Goncourt. — Mai 15. Drumont : *Grandeurs et misères littéraires*, par L. Ulbach.

LIGUE. Avril : 23. F. Baille : Xavier de Maistre, d'après des œuvres inédites. — Mai : 13. La belle Cordière.

MATIN. Avril : 24. P. Arène : Fausse morale (*les Deux Amies*).

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 20. *Louis de Geer*, par M. de Witt. — *Un mignon de la cour d'Henri III* (*Bussy d'Amboise*), par A. Joubert. — 27. Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. — 28 et mai : 2. *Le Nouveau Spiritualisme*, par Vacherot. — Mai : 5. *La Société de Vienne*, par le comte Vasili. — 13. *De Paris au Tonkin*, par P. Bourde.

PAYS. Avril : 21. *Drames du Peuple*, par M. Renaud. — 28. Ouvrages sur sainte Geneviève. — Mai : 15. *De Sadowa à Sedan*, mémoires de M. Meding, publiés par M. Tissot.

RAPPEL. Mai : 9-10. Le vieux Paris ; Saint-Julien-le-Pauvre.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 17. Mirabeau grammairien. — 18-19-30. Les origines de la Contre-Révolution. — 18-19. Collot d'Herbois à Orléans en 1795. — 26. Les Bonaparte-Patterson. — 29. Le papier-monnaie et la Révolution. — Mai : 10. Danton et le sang de septembre.

SIÈCLE. Avril : 20. *De Toulon au Tonkin*, par le Dr Bernard. — 24. Mme Bonaparte-Patterson. — Mai : 5. Toussenel. — 6. Les almanachs de la Révolution.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 14. Darwinisme littéraire.

TEMPS. Avril : 16, 17, 18, 23, 26, 29, 30 et mai : 15. Ph. Daryl : La Chine contemporaine. — 19, 21, 22. Castagnary : *Le ministère Gambetta*, par M. Reinach. — 28. Mézières : *L'ancien régime dans la bourgeoisie lorraine*, par Munier-Jolain. — Mai : 3-5. Legouvé : L'Académie en 1829 ; deux secrétaires, MM. Andrieux et Villemain. — 7. *La littérature française au XIXe siècle*, par P. Albert. — 14. Vingt-cinq ans de la vie intime de Voltaire.

UNIVERS. Mai : 2. Les actes apocryphes des apôtres. — 4. Correspondance de Louis Veuillot. — 8-12. Sur l'état présent du magnétisme animal.

VOLTAIRE. Avril : 27. La Bibliothèque nationale.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'avril 1885

1. *Les Nouveaux remèdes.* Journal bi-mensuel de chimie médicale, de pharmacologie, de thérapeutique et d'hydrologie. In-12, 24 p. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. Abonnements : un an, 10 fr.

2. *Rabagas.* Journal hebdomadaire. In-fo, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 175, rue de Courcelles. Abonnements : un an, 20 fr.

4. *L'Indiscret.* Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4o, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr. ; départements, 9 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Progrès industriel et commercial. Journal financier, hebdomadaire, paraissant le samedi. In-4o, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, Paris, 6 fr. ; départements, 9 fr. Le numéro, 20 cent.

5. *Le Xe arrondissement*, paraissant tous les dimanches. Pet. in-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Diou. Bureaux, 39, rue Château-Landon. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

7. *La Revue mensuelle.* In-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 1 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Saint-Crépin.* Organe des patrons et ouvriers cordonniers. Petit in-4o, 14 p. à 2 col. Paris, imp. Philipona, Bureaux, 9, rue d'Assas. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Abonnements : un an, 9 fr. ; 6 mois, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

12. *La Nuit.* Organe spécial de Paris-nocturne, littéraire, satirique et grivois, paraissant tous les samedis. Petit in-4o, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lambert. Bureaux, 239 *bis*, rue Lafayette. Abonnements : Paris, 3 mois, 80 cent. ; départements, 1 fr. Le numéro, 10 centimes.

13. *Le Fil télégraphique.* Journal d'informations rapides. In-4o, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 61, rue Lafayette.

16. *Jacques Bonhomme.* Organe des intérêts politiques, économiques et commerciaux des producteurs du sol. Petit in-4o, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Canas. Bureaux, 9, rue d'Aboukir, Abonnements : un an, 12 fr. Paraît les lundis, mercredis et samedis.

Le Tire-Pied. Organe international, théorique et pratique de la cordonnerie ouvrière, paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. In-4o, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moreu. Bureaux, 34, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

18. *Le Pied dans le plat.* Journal des rossards, paraissant tous les samedis. Petit in-4o, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 6, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

19. *Le Faucon noir.* Journal fantaisiste paraissant le dimanche. In-4o, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Collombon. Bureaux, 14, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

25. *Bulletin bibliographique de la librairie française et des arts et industries qui s'y rattachent.* In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 9, cité d'Hauteville. Abonnements : un an, 5 fr. Bi-mensuel.

Le Producteur. Organe spécial des halles et marchés, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mœglin. Bureaux, 75, rue Quincampoix. Abonnements : un an, 8 fr. 6 mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Petit illustré. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Dupont. Bureaux, 10, rue du Croissant. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Le Pronostiqueur*. Journal de sport. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Blondeau. Bureaux, 76, rue du Cardinal-Lemoine. Le numéro, 10 centimes.

Le Bon Journal. In-4°, 16 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Marpon. Bureaux, 26, rue Racine. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Sans date. *L'Écho de l'imprimerie*. Revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Waltier. Bureaux, 129, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 5 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Angleterre.

La condamnation de M. Edmund Yates.

Il est curieux, dit le journal *le Temps*, de constater comme la loi anglaise, réputée si favorable à la liberté de la presse, peut en certains cas être dure aux journalistes. M. Edmund Yates, rédacteur en chef du *World* de Londres, en fait présentement la douloureuse expérience.

Le *World* est ce qu'on appelle de l'autre côté du détroit un *society paper*, c'est-à-dire une revue hebdomadaire spécialement consacrée aux faits et gestes du monde élégant. M. Yates, qui l'a fondé en 1874 avec feu M. Grenville-Murray et M. Labouchère, est un romancier distingué, un lettré, un homme du monde fort apprécié de ses nombreux amis. Il est âgé d'une cinquantaine d'années, jouit d'une considération méritée, et n'avait pas à son passif, jusqu'à ce jour, la moindre peccadille qui lui eût jamais valu des démêlés quelconques avec la justice. Au nombre des collaborateurs qui le renseignent habituellement sur les petits événements mondains, se trouvent, dit-on, plusieurs membres de la Chambre des lords et de la Chambre des communes. C'est à un de ces reporters connus de lui seul qu'il devait un paragraphe publié dans le *World* du 17 janvier 1883, et dont voici la teneur :

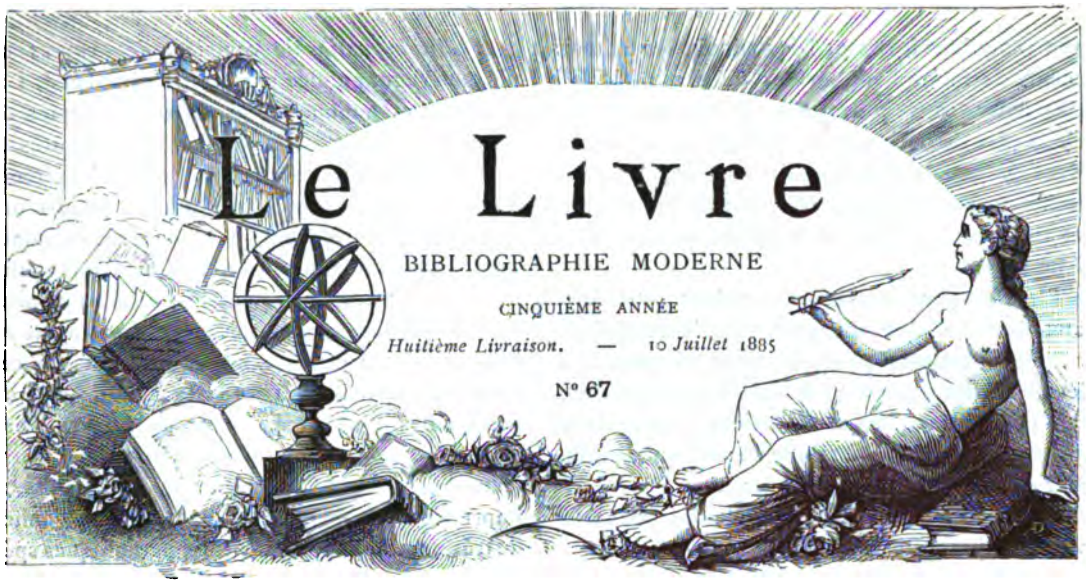
« Une histoire singulière circule en ce moment dans les cercles sportifs. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune dame du plus haut rang et de la plus haute naissance par un jeune pair dont le mariage d'amour avait fait naguère quelque bruit, et dont la femme est présentement dans un état de santé fort précaire. C'est pendant une partie de chasse à courre que l'enlèvement s'est opéré. La jeune dame, qui n'a que vingt-deux ans, est une de nos amazones les plus intrépides. Le séducteur est maître des chasses de son comté. »

Le paragraphe, comme on voit, ne nommait personne. Lord Lonsdale, qui s'y était reconnu, n'en assigna pas moins le rédacteur en chef du *World* en *libel*, c'est-à-dire en diffamation, devant la cour du Banc de la reine. M. Yates admit que c'était bien en effet de lord Lonsdale qu'il était question dans le passage incriminé. Il affirma avoir publié la nouvelle sans intention de nuire et simplement parce qu'elle courait dans les cercles mondains. Il n'en fut pas moins condamné, en avril dernier, à quatre mois d'emprisonnement, et ne se vit autorisé à aller en appel qu'en déposant caution de mille livres et trouvant deux répondants pour cinq cents livres chacun, soit au total cinquante mille francs.

L'affaire vient de revenir en appel devant le Maître-des-Rôles et deux lords-justice. Cette juridiction a simplement confirmé l'arrêt de première instance. M. Yates aurait pu en appeler de nouveau à la Chambre des lords. Mais comme il ne pouvait guère espérer un résultat favorable, il a jugé sans doute que la note des frais était suffisante, et a déclaré renoncer à l'appel suprême. En conséquence, il a été immédiatement écroué à la prison d'Holloway, pour y subir sa peine en qualité de « délinquant de première classe ».

Cette expression singulière signifie que M. Yates n'est pas soumis dans sa prison au règlement des convicts ordinaires, qu'il n'est pas astreint au travail, peut meubler sa chambre à son gré et se faire apporter des vivres du dehors. Par certains côtés, le traitement qu'il subit ressemble donc à celui qui est traditionnel à Sainte-Pélagie pour les journalistes condamnés par application des lois sur la presse. Quelques dispositions concourent pourtant à rendre ce régime plus pénible que le nôtre. En premier lieu, la prison d'Holloway est une prison de droit commun et n'a pas de quartier spécial pour les délits de presse. Puis, les rigueurs du règlement s'y affirment par des restrictions vexatoires, comme celle qui limite à une demi-pinte de vin (environ un quart de litre) et à une pinte de bière la ration quotidienne permise au prisonnier. Il ne peut recevoir qu'un seul journal par jour; sa correspondance doit passer sous les yeux du directeur; la question des visites est laissée à la discrétion des magistrats du district. En somme, M. Edmund Yates va faire quatre mois d'un emprisonnement assez dur et fort ennuyeux, pour sept à huit lignes qu'il n'a pas écrites, qui n'ont fait de mal à personne, et qui, chez nous, lui auraient valu, au maximum, une promenade au Bas-Meudon et une égratignure à la main.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les publications de luxe modernes, par Octave Uzanne. — **Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences philosophiques. — Sciences naturelles. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

LES PUBLICATIONS DE LUXE MODERNES

La multiplicité des livres et la Babel des styles. — L'édition nationale de Victor Hugo. — La récapitulation littéraire du siècle. — Les bibliothèques modernes de luxe. — M. A. Quantin et ses Chefs-d'œuvre contemporains. — Monsieur de Camors *et* le Père Goriot. — *La Librairie des Bibliophiles et ses publications récentes.* — Une Page d'amour *et* Servitude et Grandeur militaires. — *Une publication des* Amis des livres, *chez M. Conquet.* — Le Violon de faïence, *de Champfleury, et* Fromont jeune, *de Daudet. — L'illustrateur Bayard.*

Paris, 8 juillet 1885.

Mon Dieu! protégez-nous, car il pleut des volumes! Ils arrivent en masses serrées, issant de toutes parts, œilladant à la vitrine des libraires, quêtant un regard, un sourire satisfait; nous suivant au logis, encombrant nos tables, nos sièges, nos étagères, parés à qui mieux mieux des attraits de la nouveauté, de la fraîcheur de l'inédit, du fard artistique de la réimpression et des grâces du renouveau. On croirait que les mots de l'Ecclésiaste ont été écrits d'aujourd'hui, tant ils apparaissent lumineusement prophétiques : *faciendi plures libros nullus est finis, frequens que meditatio carnis afflictio est.*

Jamais on n'a confié aux presses plus d'essence d'humanité et moins d'esprit littéraire; jamais on n'a improvisé avec plus d'insouciance ce qu'on nommait jadis respectueusement un volume. Les moindres grimauds entrent dans la danse des caractères typographiques. Les gens du sire quart de monde se mêlent de trousser un ouvrage; de tous côtés on recueille les plus minces déjections pseudo-littéraires de certain journalisme sous le format de l'in-18 ou de l'in-8°; la librairie enfin est devenue une Babel des styles innomés où l'esprit public a peine à se reconnaître.

Chaque semaine voit paraître plus de cent

romans qui se dispersent Dieu sait où; les éditeurs même se multiplient, avides de prose hâtive à distribuer sous couverture engageante. Il ne s'agit plus de belles-lettres, il s'agit de métier, et, dans le monde des écrivains, on argumente de préférence sur le taux proportionnel des éditions et sur le revenu à tirer de tel genre spécial opposé à tel autre.

La critique ne saurait exister dans cette foire aux livres; elle ne voit plus, elle n'entend plus: son règne est passé; l'écœurement lui monte aux lèvres, le flot débordant a violé son temple; elle fait place aux hommes-sandwich, à la réclame grossière, aux boniments, elle ne peut que se réfugier dans la littérature rétrospective, elle abandonne, sans plus lutter, à la foule des nouveaux venus, le grand et le petit trottoir.

*
* *

L'heureux lecteur qui vit doucement dans sa bibliothèque, donnant aux livres qu'il aime un regard bienveillant, lisant et relisant ses pages favorites, accueillant de temps à autre, sur une bonne lettre de crédit ou une sérieuse présentation, quelque nouvel auteur dans sa thébaïde, ne saura jamais à quel degré la lassitude et le découragement peuvent envahir le journaliste bibliographe amoureux des lettres, forcé d'accueillir et de passer en revue tous les produits de la librairie française qui, sans répit, franchissent sa porte. On dirait d'une déroute: chefs, soldats et maraudeurs arrivent sans ordre. Les piètres fantassins du roman coudoient les archers d'Apollon; les graves historiens se mêlent aux conteurs graveleux, les monographies d'art bousculent les mélanges littéraires; il faut classer tout cela avec un soupir d'accablement, parcourir, parcourir sans cesse, ne jamais s'attarder, rester le Juif errant de la critique hâtive, tout en songeant au bonheur inapprécié de ceux qui peuvent encore flâner dans notre grand domaine littéraire, séjournant là où il leur convient, mettant de la rêverie entre les lignes des ouvrages qu'ils dégustent peu à peu, sans souci de l'heure brève. Incomparablement fortunés sont-ils, ces bibliophiles qui ont fait graver en lettres d'or sur leur ex libris le *fallitur hora legendo*.

C'est pour avoir cédé à cette tant douce flânerie que me voici, pauvre victime du *Livre* et des livres, très en retard vis-à-vis de ceux qui daignent m'accorder audience et me pardonner d'être un irrégulier; je parlerai donc aujourd'hui de quelques beaux et bons livres, honnêtement imprimés sur solides papiers, à la forme enrichis d'eaux-fortes et de vignettes, munis de tous les sacrements de la Bibliophilie.

L'Édition nationale complète des œuvres de Victor Hugo, publiée par MM. Richard et J. Lemonnier et annoncée à grand fracas depuis de longs mois, a épuisé les boniments ordinaires et extraordinaires du journalisme; toutes les plumes complaisantes et toutes les plumes à vendre ont versé l'encre polychrome des éloges sur ce monument élevé à l'homme du siècle. Nous avons voulu, avant de parler de cette publication si hautement vantée, attendre que plusieurs livraisons aient vu le jour et juger de l'élégance et des formes de cet « Édifice national » qui sera composé de plus de 40 volumes in-4° carré, comprenant quatre portraits à l'eau-forte et au burin, 250 grandes eaux-fortes hors texte et 2,500 vignettes en taille-douce imprimées à mi-page dans le texte, puis enfin, de très nombreux ornements typographiques spécialement gravés pour ce Panthéon artistique.

Huit livraisons sont déjà en vente; après les avoir vues avec soin, je constate, non sans regret, qu'après tant de tam-tam et de grosse caisse, il me faut avouer que la publication se présente comme déplorablement manquée, tant au point de vue du bon goût et du sens artistique qu'à celui du papier et de l'ensemble. Une œuvre qui coûtera plus de quatre mille francs aux souscripteurs sur Japon et environ trois cents écus aux modestes acheteurs sur vélin ordinaire, méritait plus d'originalité et plus de splendeur à coup sûr.

Jusqu'ici l'illustration se traîne dans le poncif et la vulgarité; les en-têtes de chapitre, bien que tirés en taille-douce, sont gris, sans valeur, d'une conception lourde et commune, d'une exécution absolument défectueuse. On jurerait de mauvais zincs, imprimés sans mise en train; il n'y a là ni reliefs ni accents, rien qui dénote l'eau-forte ni le burin. Ce sont des cartouches d'art décoratif sortis des vieux cartons et qui n'expriment point le moderne dans sa force et sa réelle valeur. A cette œuvre dite nationale, il fallait des artistes nationaux, depuis Meissonier jusqu'à Detaille, depuis Baudry jusqu'à Chaplin: toute la palette française, comme on dit, toute la lyre, devait se trouver au rendez-vous des éditeurs; il fallait ne point ménager l'or pour ne point épargner les talents; ce monument ne pouvait être rapetissé; il l'est, hélas! dans le médiocre et dans le laid. La montagne vient d'accoucher d'une horrible souris grise.

Les eaux-fortes hors texte, sans harmonie entre elles, dénotant un plan arrêté, ne sortent point des vignettes courantes; quelques-unes même ont choquantes de dessin et d'inhabileté de gravure. Encore, les éditeurs n'ont-ils abordé jusqu'ici que les *Odes et Ballades* et les *Orientales*, œuvres de rêve et de quintessence poétique,

merveilleux canevas d'illustration fait pour tenter le génie. Lorsque viendront drames et romans, *Cromwell, l'Homme qui rit* et *les Travailleurs de la mer, William Shakespeare* et *le Rhin,* il est permis de se demander avec inquiétude ce qu'ils pourront mettre en lumière et si la lassitude n'aura pas peu à peu invinciblement saisi les souscripteurs d'ici là. Je n'apporte ici aucune animosité vis-à-vis des entrepreneurs de cette publication considérable; je ne puis que peindre en franchise l'expression de ma désillusion, partagée par la majorité des bibliophiles parisiens, et, lorsque je lis, en tête du prospectus, l'espérance manifestée par les éditeurs de présenter aux grandes assises de l'Exposition universelle de 1889 un incomparable monument du génie artistique et industriel français au XIXe siècle, je demeure sceptique et pense, en conscience, que mon pays peut produire de meilleures choses avec moins de vanité d'appel à la badauderie et sous un plus petit format.

***

Nous voici parvenus sur la fin du siècle, aussi l'on sent déjà le besoin de la récapitulation; un tri se fait dans l'esprit public pour toutes les gloires littéraires des deux dernières générations, et depuis plus d'un an la librairie de luxe en fournit un signe certain, en donnant aux principaux auteurs du temps la consécration de somptueuses éditions plus ou moins définitives, soigneusement illustrées et d'un prix relativement élevé. — MM. Quantin, Jouaust et Conquet ont mis en coupe réglée la littérature du XIXe siècle, à cette différence que le premier a su fonder, par droit de traités habilement acquis, une véritable bibliothèque française des chefs-d'œuvre du siècle, où tous les grands écrivains, du romantisme à nos jours, se trouvent représentés. Cette remarquable collection romancière inaugurée par *Madame Bovary,* dont nous avons parlé au début de cette année, compte aujourd'hui deux œuvres nouvelles, *Monsieur de Camors,* d'Octave Feuillet, et l'impérissable chef-d'œuvre de Balzac, *le Père Goriot.*

La Bibliothèque de luxe de M. Quantin contiendra, en cinquante volumes, l'élite des romans du temps: Balzac, de Vigny, Mérimée, Alexandre Dumas père et fils, Charles de Bernard, Théophile Gautier, Flaubert, Feydeau, de Goncourt, Victor Hugo, Alphonse Karr, Murger, Nodier, Alfred de Musset, George Sand, Souvestre, Méry, Claretie, Daudet, Zola y paraîtront tour à tour; puis, si le succès encourage cette entreprise considérable, Lamartine, Stendhal, les grands et moyens oubliés seront admis dans cette collection, qui ne saurait guère être terminée qu'à l'aurore du XXe siècle, alors que l'on résumera d'un coup d'œil admiratif les gloires incomparables en tous genres qu'a produites le XIXe.

Le format adopté par M. Quantin est un bel in-8° carré, de papier vélin blanc, spécialement fabriqué par les usines françaises du Marais, d'un joli grain, bien encollé, fait pour défier le temps. Le caractère d'impression est du plus pur Didot, d'un bel œil, qui ne fatigue point la vue; l'illustration ne comprend pas moins de dix ou douze eaux-fortes par volume, et le prix général est de 25 francs l'exemplaire. C'est là réellement une innovation dans la librairie de luxe, aussi tous ceux qui peuvent calculer le prix de revient de ces sortes d'ouvrages demeureront étonnés d'un prix relativement si minime, qui mériterait de faire sensation dans le monde de l'impression.

Pour les bibliophiles *di primo cartello,* il a été tiré, à cent exemplaires numérotés, une édition spéciale, réimposée sur grand papier jésus du Japon, avec une double suite d'épreuves avant et avec lettre, au prix de 100 francs. Ce sont là des livres de toute beauté, qui peuvent, si on le désire, accueillir dans la splendeur de leurs marges tous les dessins originaux que certains amateurs du jour ont la fantaisie de demander parfois à des artistes en renom.

Examinons *Monsieur de Camors,* le maître roman d'Octave Feuillet, illustré ici pour la première fois. Onze scènes principales de l'ouvrage ont été interprétées par M. S. Rezchan, avec talent et un réel sentiment dramatique. — Cinq figurent dans la première partie du livre, six dans la seconde. L'artiste a mis dans ses compositions, sans rien emprunter aux disgracieux costumes du second Empire, ce je ne sais quoi de spécial qui entre dans l'atmosphère d'une époque et forme comme la couleur locale d'un règne; — ses personnages ont un type bien accusé, qui ne se dément pas dans la série des divers dessins; c'est ainsi que *Monsieur de Camors* évoque l'image d'un duc de Morny jeune, auquel l'auteur aurait songé, si l'on en croit certaines indiscrétions mondaines. Les gravures de Mme Rouveyre et de MM. Daumont et Duvivier ne sont peut-être pas aussi égales qu'on le voudrait, mais elles donnent l'expression exacte des compositions et sont redevables au burin et à la pointe sèche de leur allure calme et un peu froide.

Le seul petit reproche que je ferai à l'éditeur, c'est de s'être montré, de parti pris, un peu trop sévère pour l'ornementation typographique de son texte; *Monsieur de Camors* se divise en deux parties et en treize chapitres; j'aurais aimé à voir, en tête et à la fin de chacun d'eux, des fleurons et

des culs-de-lampe finement gravés sur bois, dans le genre des livres de 1845-1850 ; je sais bien que ce sont là des frais importants, et que, d'autre part, beaucoup d'amis des livres, et des plus judicieux, apprécient comme une suprême correction la sobriété qu'a laissé voir ici M. Quantin ; mais je n'en persiste pas moins dans ma manière de sentir un beau volume ; je le veux vivant et gai, relevé de vignettes le plus possible, considérablement fourni d'arabesques. Il y a en moi un ennemi irréconciliable des grands blancs, où l'œil s'abîme comme en un désert ; je réclame une caravane typographiée, si minime ou lointaine soit-elle. Il manque une oasis dans l'aridité polaire de la page.

***

Le Père Goriot, le dernier ouvrage paru de cette collection de chefs-d'œuvre, ne réclame rien de ce genre ; le texte se suit d'un bout à l'autre sans arrêt, et il faut tout le génie de Balzac pour que le lecteur, enlevé par la magie de l'écrivain, ne songe point à s'en apercevoir. M. Quantin a fait de ce livre un ouvrage impeccable ; je suis ravi de le constater, et je voudrais que tous les bibliophiles de France et de l'étranger fissent à cette édition le succès qu'elle mérite. On sait toute la discrétion apportée dans cette revue, lorsqu'il s'est agi de faire l'éloge des ouvrages publiés par notre éditeur ; cette discrétion a été poussée parfois jusqu'au mutisme, ou tout au moins jusqu'à l'annonce banale et sans commentaires ; je ne serai donc assurément pas susceptible de montrer ici plus d'amitié que de sincérité en parlant de la perfection de cette édition du *Père Goriot,* et en particulier des compositions hors ligne d'un jeune artiste de grand avenir, M. A. Lynch.

***

Le Père Goriot ne compte que dix eaux-fortes gravées par Abot, d'après les tableaux de M. Lynch, car ce sont dix peintures très étudiées qui ont été confiées à la gravure, dix scènes posées, vues, senties qui restent en harmonie avec le roman : « La table d'hôte de la Maman Vauquer » est particulièrement bien traitée ; chaque personnage y est à sa place, chaque physionomie cherchée et heureusement trouvée. Les types de Vautrin, ce géant shakespearien, de l'élégant Rastignac et du brave papa Goriot sont vivants sous le crayon de M. Lynch. La dernière composition, « la mort de Goriot », est saisissante dans sa grandiose simplicité. Le jeune peintre a restitué avec une exactitude extrême le caractère, l'architecture mobilière, les modes, l'esprit même de cette période de la Restauration, où Balzac s'est plu à mettre son drame en action. Rien ne choque l'œil, aucun détail n'est oublié ; on jurerait voir l'œuvre d'un contemporain grandement préoccupé de réalisme. M. Abot, dans la gravure de ces dix planches, a fait preuve d'une grande habileté ; il a rendu avec une belle conscience les ingénieuses compositions du jeune illustrateur ; peut-être demeure-t-il néanmoins un peu trop maître de lui dans le maniement de la pointe : c'est un méticuleux qui a peur des audaces du burin et des morsures trop franches de l'eau-forte ; c'est pourquoi, de volonté, il reste dans les tonalités grises et les petites tailles léchées ; c'est presque un aciériste comme on les comprenait en 1850 ; mais ici cette correction de gravure n'est pas un défaut condamnable, elle entre en communion avec l'époque et la nature des sujets reproduits, et je ne pourrais que complimenter M. Abot du soin tout particulier qu'il a apporté dans l'interprétation de ces aimables chefs-d'œuvre de composition.

Il faut souhaiter aussi que M. Quantin nous offre de nombreux ouvrages aussi parfaits que ce *Père Goriot ;* il a devant lui le champ littéraire le plus vaste et le plus pittoresque à exploiter. Avec Dumas, avec Flaubert, Mme Sand, Sandeau, Gautier, Souvestre et de Vigny, il possède en main les canevas les plus riches et les plus fantaisistes pour y broder de mirifiques illustrations ; mais je ne saurais trop lui conseiller de ne pas s'en tenir uniquement au procédé de l'eau-forte et des compositions hors texte ; je ne vois pas bien *les Trois Mousquetaires, la Reine Margot, Colomba, la Fée aux Miettes* et *Cinq-Mars* imagés de planches sur cuivre ; il faut du nouveau aux amateurs de cette fin de siècle ; qu'on nous ramène un peu à ces bois splendides qui se mariaient si bien au texte dans les beaux livres de Curmer et de Bourdin, justement recherchés aujourd'hui, et lors même que les artistes graveurs en relief feraient défaut, il restera toujours les procédés de zincographie qui progressent chaque jour et dont on peut tirer des effets exquis, tant dans le noir que dans le repérage en couleur. Au reste, point ne m'est besoin de pousser notre éditeur ami dans la voie de l'actualité, du progrès et des routines brisées ; il est de ceux qui marchent de l'avant avec ardeur et il a fourni assez de preuves de sa prodigieuse activité et de son intelligence de créateur et d'innovateur, pour que les amoureux du livre soient assurés de toujours trouver son nom lorsqu'il y aura un beau volume franchement artistique et de forme nouvelle à admirer.

***

MM. Jouaust et Sigaux, eux aussi, ont voulu enrichir la *Librairie des Bibliophiles* d'une *Bibliothèque artistique moderne,* d'un format plus petit et d'un prix plus élevé. Déjà ils ont publié les *Contes d'Alphonse Daudet, le Roi des montagnes* d'Edmond About, *le Capitaine Fracasse* et *Une page d'amour* d'Émile Zola. Nous avons déjà parlé de ces diverses publications de grand luxe, qui ont un tirage sur vélin de Hollande à la forme, avec exemplaires sur papier de chine et sur Whatman, et qui possèdent une édition de luxe sur grand papier à très petit nombre. Je m'étendrai cependant sur les deux derniers ouvrages parus : *Une page d'amour* et *Servitude et Grandeur militaires,* d'Alfred de Vigny.

La belle œuvre psychologique de Zola est éditée en deux volumes in-8° écu (au prix de 45 francs), avec une préface de l'auteur, dix dessins d'Édouard Dantan et un portrait gravés par Duvivier. Le texte est d'une belle typographie, d'un tirage un peu gris et pas assez suivi de couleur, ce qui est le défaut général des livres de l'imprimerie Jouaust; le caractère adopté, très sympathique à l'œil, fort et d'un type original est bien mis en pages et laisse une marge suffisante; le papier est irréprochable; l'aspect extérieur du volume est tout à fait séduisant. Si l'on pouvait autrefois élever quelques réserves au sujet des gravures faites pour les *Contes de Daudet* et *le Capitaine Fracasse,* il faut ici louer en toute sincérité la très intéressante suite d'illustrations que le peintre Dantan a mises au jour, après lecture d'*Une page d'amour.*

Ce roman, simple jusqu'à la monotonie et d'une modernité si accusée, n'était point aisé à illustrer; il avait contre lui le costume moderne et aussi le manque de pittoresque dans le décor et dans le dramatique. Or rien ne m'apparaît aussi difficile à rendre vivant, pour un dessinateur qui n'a pour moyen d'interprétation que le noir et le blanc. M. Dantan qui, avec M. Dagnau-Bouveret, est un des peintres qui sentent le mieux le côté intime des intérieurs modernes, a tiré d'*Une page d'amour* tout le parti qu'un Yan d'Argent eût pu tirer d'un roman de cape et d'épée. Ses dix compositions, alors même qu'inégales, ont une expression de vérité, une perfection de dessin qui séduisent; toutes sont d'un art élevé. *L'Enfant malade,* qui ouvre la première partie du roman, la scène de l'*Évanouissement dans l'église* sont des tableaux de maître. Si d'autres dessins nous laissent plus froids, c'est que la gravure n'était pas de nature à en donner toute la saveur. Non pas que je veuille blâmer les eaux-fortes de M. Duvivier, qui sont fines, séduisantes et d'une exécution très finie, mais parce que je pense que dans un cadre aussi étroit que celui du livre, la gravure ne sera jamais d'une finesse assez enveloppante pour indiquer les demi-teintes qui viennent mourir dans les oppositions de lumière et d'ombre.

*
* *

Le dernier ouvrage publié par MM. Jouaust et Sigaux dans leur *Bibliothèque moderne* est la *Servitude et Grandeur militaires,* d'Alfred de Vigny, que, par un singulier hasard, la Société des *Amis des Livres* vient également d'éditer pour ses membres fondateurs et correspondants. Ces deux livres sont curieux à comparer. L'édition de la *Librairie des Bibliophiles* a pour illustrateur le peintre des chouans, Julien Le Blant; celle des *Amis des Livres,* imprimée sous la direction artistique de M. Henry Houssaye, est entièrement vignettée par le peintre militaire Henri Dupray. L'ouvrage des *Cinquante* est de format grand in-8°, entièrement tiré sur Japon et superbement imprimé en caractères Didot par Lahure. C'est, à mon sentiment, la plus belle publication de la Société, celle qui exprime une note d'art franchement caractéristique et dont l'ensemble est le mieux réussi. Les quelques exemplaires mis en vente valent aujourd'hui 220 francs, et cet ouvrage atteindra un prix beaucoup plus élevé. L'illustration se compose de onze dessins que Dupray a habilement distribués en planches hors texte et en-têtes de chapitre, tous gravés par Mordant. Dupray, qui est un lettré et un fanatique des légendes impériales, a enlevé ses compositions comme Charlet l'eût seul pu faire, non pas avec une correction absolue si l'on veut, mais avec une conviction et une ardeur guerrière qui valent infiniment mieux. Les gravures de Mordant sont brillantes, très *eau-fortées* et sans excès de burin ou de pointe sèche. Ce livre se développe dans une splendeur de haut goût et fait grand honneur à son directeur Henry Houssaye. Je ne fais ici que le saluer en passant et j'y reviendrai peut-être par la suite.

L'édition de M. Jouaust, sans présenter l'ampleur magistrale qu'ont donnée à leur œuvre d'élection les *Amis des Livres,* offre un intérêt absolu. Le conte de *Laurette* est illustré de deux dessins, ainsi que *la Veillée de Vincennes* et *la Canne de Jonc,* soit six compositions d'une grande originalité et qui doivent à la gravure de M. Champollion un relief surprenant. M. Le Blant, dans cette œuvre, a montré une grande simplicité; il n'a point cherché le dramatique tapageur et il a su trouver des scènes émues, toutes contenues dans l'expression parfois admirable de ses personnages. Il a mis moins de passion que Dupray et aussi plus de sentiment poétique. Au demeurant, les deux illustrations sont dignes d'être

réunies, et je sais quelques amis des livres qui joindront les deux suites dans leur exemplaire, sans oublier les deux portraits d'Alfred de Vigny, à ses débuts et sur la fin de sa vie, que M. Jouaust a eu l'heureuse inspiration de faire graver pour ses souscripteurs sur grand et petit papier.

*
* *

Un troisième éditeur d'œuvres modernes en éditions luxueuses se présente, c'est M. Conquet, dont j'ai eu ici souvent l'occasion de constater le bon goût et l'intelligence artistique, lors de ses précédentes publications. Cet éditeur n'a point fondé, à proprement parler, de collection ou plutôt de « Bibliothèque moderne. » Il se refuse à adopter un format uniforme, et ainsi il reste indépendant d'allures, sans gêner la constance de ses fidèles amateurs. Il pense, non sans raison, que chaque ouvrage appelle un genre d'illustrations à part, un type de caractères et par conséquent un format spécial, et ainsi va-t-il du petit au grand in-8°, de l'in-16 à l'in-18, sans souci des collectionneurs méthodiques. Ses derniers livres sont : une édition du *Violon de faïence,* de Champfleury, avec 36 eaux-fortes de Jules Adeline, dans le format in-8° écu carré, d'un tirage à 500 exemplaires numérotés (35 francs sur vélin du Marais), et le célèbre roman de Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, illustré de douze grandes compositions hors texte d'Émile Bayard, gravées à l'eau-forte par F. Massard, publication en 2 volumes in-8° cavalier, tirés à 500, dont 350 exemplaires sur vélin à 50 francs.

L'avantage de M. Conquet est de publier ses livres à un prix élevé, en limitant son tirage pour un très petit nombre de bibliophiles; il peut ainsi, sans prétendre à de forts bénéfices, les épuiser rapidement, les suivre, les racheter au besoin, en un mot, veiller sur ses livres comme un libraire-amateur qui aime à ne pas abandonner ses enfants aux hasards de la foule.

Le Violon de faïence, de Champfleury, parut primitivement dans la *Presse* en 1861 et y obtint un succès relatif; il y a quelques années, Dentu en publia une édition illustrée de chromolithographies remarquables, qui fut vite enlevée par un public de délicats. La publication de M. Conquet vient donc bien à son heure et ne fait pas double emploi. Les eaux-fortes d'Adeline, dans le texte, sont d'une disposition et d'un effet très heureux et donnent à ce délicieux roman un cachet exquis et tout à fait nouveau. Ce sont des paysages, des natures mortes, des amoncellements de vieilles faïences de Rouen ou de Nevers, qui viennent sous l'inspiration de l'aquafortiste se contourner en débuts de pages ou former de charmants culs-de-lampe.

Livre charmant d'esprit, de format, d'impression, qui mérite une place d'honneur dans les bibliothèques d'archéologues.

*
* *

Quant à *Fromont jeune et Risler aîné,* le roman de Daudet, le plus lu et le moins contesté, M. Conquet en a fait un bijou d'impression et d'élégance. Je voudrais également pouvoir m'extasier sur les eaux-fortes d'après les dessins de M. Bayard; et je serai, cela est probable, taxé de barbare, après la déclaration que je vais faire. Elles séduiront, en effet, le plus grand nombre, mais j'avoue toute l'antipathie qu'elles m'inspirent. M. Émile Bayard est le plus poncif, le plus banal illustrateur que je connaisse; c'est un vignettiste mou, sans nerf et, ce qui est pire, sans défaut. C'est bien le dessinateur idéal de l'ancien *Journal pour tous;* déjà il marque une époque et *fait date;* son talent incolore a eu son heure et ne l'a jamais dépassée sur le cadran de la renommée; c'est l'homme de la mine de plomb : un *gris* par excellence, mais qui ne grisera jamais les contemplateurs de ses plats crayonnages. Son dessin sent le renfermé, le vieillot, le suranné, les mauvais clichés des œuvres morales de M. de Ségur. J'avoue que cela m'exaspère et je le dis sans façon; c'est à tel point que le graveur, M. Massard, qui cependant ne manque point de talent, après s'être évertué à donner à ses cuivres des reliefs d'eau-forte, n'est arrivé à produire que des apparences de bois très chipotés, selon la formule Bayard et Cie. Cela nous rappelle un peu trop les honnêtes vignettes de la *Bibliothèque rose* et les fines images du *Plus beau jour de la vie.* C'est un peu jeune... n'est-il pas vrai ?

Avoir gâché ainsi les types de Delobelle, de la petite Désirée, du père Planus, c'est réellement dommage! Je suis assuré qu'en son for intérieur, Daudet, qui n'est guère bibliophile cependant, mais qui est très artiste, sera de mon avis. M. Conquet s'est trompé dans le choix de son dessinateur; il a frappé à la porte d'un illustrateur pour livraisons populaires, mais non point pour livres d'amateurs éclairés et difficiles.

Heureusement qu'il prépare des *Contes à Ninon* qui lui permettront de prendre, avec M. Rudaux, une fameuse revanche!

Octave Uzanne.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Sang bleu, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le quarante-troisième roman de M. Hector Malot porte ce titre bien significatif : *le Sang bleu.* On devine aussitôt une partie du sujet qu'il va traiter, ou tout au moins la partie principale de ce sujet, c'est-à-dire la question de la noblesse héréditaire, la mise aux prises de l'aristocratie et de la bourgeoisie, la lutte des préjugés féodaux èt du progrès. C'est du *Sang bleu* qui coule dans les veines de la vieille marquise de Colbosc, et elle n'admet pas qu'on puisse introduire dans ce bleu réservé à l'aristocratie le moindre globule rouge ; aussi, pour elle, en dehors des nobles, ses égaux, il n'existe rien, ni argent, ni travail, ni intelligence. Mais il n'en est pas de même de sa fille, Hériberte de Colbosc, qui, lassée de sa solitude et de son célibat, voyant que personne de son rang ne veut l'épouser, accepte les millions et la main d'un honnête bourgeois du nom prosaïque de Guillaumanche, député et riche propriétaire, resté veuf avec une fille, le type du parfait honnête homme ; à défaut de titre et de sang bleu, il possède toutes les qualités de cœur et d'esprit nécessaires pour rendre une femme heureuse. A la grande stupéfaction, à la coléreuse jalousie de sa mère, Hériberte fait ce mariage, trouve le bonheur parfait dans cette union et aime, comme si elle était sa propre fille, Nicole, la fille de Guillaumanche. Ayant vainement tenté de semer la discorde dans ce ménage, la vieille marquise sait si bien manœuvrer que certain comte de la Senevière, homme perdu de réputation, mais noble, courtise Hériberte malgré elle, assassine son mari, et, après avoir voulu épouser cette veuve, devenue veuve de son fait, se tue au moment où la fille de la victime est parvenue à découvrir que l'assassin, c'est lui.

Tel est, en quelques lignes, le sujet de ce roman, un des plus émouvants d'Hector Malot. Le personnage qui domine ce livre et le rend d'une émotion poignante, c'est Nicole, une délicieuse figure d'enfant, adorant son père et ne vivant plus, après la mort de Guillaumanche, que pour le venger. Ce caractère d'enfant est fort heureusement trouvé, d'une couleur douce et tendre, qui va droit au cœur et le remue de la manière la plus profonde. Rien n'est plus touchant que les différents passages où cette petite se trouve en scène, d'abord avec son père, lui racontant ses joies et ses peurs, le couvrant de son adoration d'enfant, une adoration de petite fille qui a des élans maternels, ensuite avec sa belle-mère. Tout le livre repose sur cette enfant et il lui devra son succès mérité, un succès de larmes et de battements de cœur.

Une Vie d'artiste, par ROGER BALLU. Paris, Ludovic Baschet, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Correctement et simplement écrit, le livre intitulé par M. Roger Ballu *Une Vie d'artiste* est plutôt une sorte de rapide étude consacrée à la glorification de l'Art, un procès-verbal un peu sec et concentré des principaux points d'une existence d'artiste, qu'un roman dans la réelle acception du mot. Cela semble tenir à ce que tout ce qui a trait aux discussions artistiques, aux querelles d'art prend une très grande importance sous la plume alerte de l'écrivain, et que l'étude si capitale des personnages et de leur caractère paraît avoir été volontairement sacrifiée. Il en résulte un plaidoyer consciencieux en faveur de la question Art, mais un simple plaidoyer et nullement un roman. Nous trouvons, en effet, dans ce volume de fort longs passages consacrés aux chefs-d'œuvre du Louvre, aux qualités et aux défauts de la peinture; mais nous ignorons totalement ce qui concerne la psychologie et la physiologie des héros, c'est-à-dire

les vrais points à mettre en lumière dans le roman. Les figures sont simplement indiquées d'un crayon léger, mais ne prennent pas le relief nécessaire sur le fond général. Cependant ce livre a un but, qui se dégage assez clairement, c'est de guerroyer contre les marchands de tableaux, qui accaparent les artistes, les exploitent et les jettent de côté comme un citron vide, quand ils en ont tiré tout ce qu'ils voulaient. A ce titre spécial, l'ouvrage de M. Roger Ballu lui attirera et lui méritera la reconnaissance de tous les artistes.

Mon petit Homme, par Émile Bonnetain. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'exacte et minutieuse histoire d'une liaison entre un employé de ministère et une fille entretenue par un vieux. On sent que tous les détails de ces amours sont peints avec une réelle conscience de faire vrai, et cependant l'auteur n'a pas cherché avec une insistance volontaire le plus épais de la bourbe humaine. Beaucoup de sincérité, de vécu, de senti dans cette étude, dont les brutalités répandues çà et là sont les indispensables piments et les compléments voulus du sujet choisi.

La pudique Albion. — *Les Nuits de Londres,* par Hector France. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur connu des *Va-nu-pieds de Londres* vient d'écrire une œuvre d'une sanglante énergie contre l'hypocrite Angleterre. Rarement nos *pudiques* voisins d'outre-Manche ont été flagellés d'une manière aussi vigoureuse et aussi juste. Bien que ce livre ne fasse que raconter certains épisodes de la vie anglaise, il prend des allures de pamphlet vengeur et fouaille impitoyablement la luxure, la dépravation et tous les autres vices qui pullulent à Londres. Ce sont d'amusantes et instructives histoires que celles qu'il intitule : *la Fillette qui a manqué le train ; Religious meeting ; Traite de blanches ; Miss Dalila* et tant d'autres, qui édifieront complètement les Français sur les mœurs secrètes et les plaies gangreneuses de la Cité. C'est une œuvre de véritable Français qu'a accomplie Hector France en dévoilant ces monstruosités, mais en même temps il a fait œuvre de littérateur et d'artiste, et, à tous les points de vue, son livre trouvera parmi nous le succès qu'il mérite.

Ce brigand d'Amour, par Joseph Gayda. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1885. Un vol. in-8° cavalier illustré. — Prix : 5 francs.

Beaucoup d'esprit, de couleur et de lettres dans le curieux volume que M. Joseph Gayda intitule *Ce brigand d'Amour*, et que M. Louis Legrand a illustré d'affriolantes eaux-fortes. L'histoire du brave capitaine Plumard, qui ouvre la série d'historiettes contenues dans le livre, est une des plus amusantes et des plus brillamment troussées que nous ayons lues. Mais il faudrait citer également *Idylles, l'Armée de la Vertu, Pour leur apprendre... les deux Timides, Caprices, les Rouées, Remember,* etc., etc., pour ne pas nous trouver en reste avec l'auteur de ces nouvelles ciselées par un véritable écrivain, avec une bonne humeur, une gauloiserie de bon aloi et un brio étourdissant. On sent chez l'auteur de ces récits colorés la préoccupation de l'art et l'ardent désir de compter parmi ceux qui mettent avant tout le style et l'observation vraie. Le public et les lettrés feront également bon accueil à *Ce brigand d'Amour*.

La petite Dufresnoy, par Henri Demesse. Paris, Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une œuvre assez intéressante, mais que gâte une perpétuelle allure de mélodrame encore accentuée par des phrases courtes, hachées, jetées à la ligne. L'auteur procède continuellement par sauts et saccades, ce qui enlève de l'homogénéité à l'observation. Çà et là, au milieu des interjections et des exclamations qui emplissent le volume, on retrouve une page bien faite, une pensée habilement déduite; c'est un livre très incomplet, dont le principal défaut est d'avoir été trop vite fait.

Les Récits de Jean Féru, par Guillaume Livet. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. Un vol. grand in-16. — Prix : 5 francs.

Après nous avoir raconté dans un avant-propos fort joliment enlevé l'histoire héroïque du patriote martyr Jean Féru, un chevalier d'Assas de la campagne de 1870-1871, M. Guillaume Livet place sous son invocation une vingtaine de récits d'une vive allure, amoureusement colorés de rose, teintés de gris, soulignés de noir, dans lesquels il révèle son souple talent de conteur. Il y a de tout dans ces nouvelles : des ballades, des fantaisies, de fins crayonnages et des aquarelles charmantes; l'observation s'y allie dans une juste mesure à l'imagination, de manière que jamais la fatigue ne vienne s'attaquer au lecteur. Les historiettes goguenardes et gauloises y font pendant aux études sentimentales ; mais ce qui domine, c'est la gaieté, une exubérance de fête parisienne sentant bon la jeunesse et fleurant doux l'amour.

Ouida. *Wanda,* roman anglais traduit avec l'autorisation de l'auteur, par Fr. Bernard. Paris, Hachette et Cie, 1885. 2 vol. in-18.

Les œuvres de la romancière anglaise qui signe Ouida sont fort discutées au delà du détroit, et quelque peu anathématisées dans certains milieux; mais elles sont fort lues partout. Les lecteurs français qui suivent le mouvement littéraire de l'étran-

ger, autant que MM. les éditeurs le permettent par les traductions qu'ils publient, connaissent déjà quelques ouvrages de cet auteur parus à la librairie Hachette. L'un, entre autres, *la Princesse Zouroff*, donne bien l'idée de sa manière. Mais on n'avait pas encore traduit un véritable *Three Volume Novel* comme celui que la même maison nous offre condensé typographiquement en deux volumes. Je crois que, si l'on ne s'effraye pas de la longueur, — mais les liseurs de romans ne sont pas gens à s'effrayer de si peu, — on ne regrettera pas de s'être aventuré dans ces pages compactes et nombreuses. C'est l'histoire d'un bâtard de prince russe qui, après une jeunesse d'aventures et de scandales, sous le nom d'un marquis français mort en Amérique et dont il se fait passer pour le fils, rencontre en Autriche une jeune châtelaine, dernière héritière d'une puissante maison, et, par un concours de circonstances romanesques, l'aime, est aimé d'elle et l'épouse. Rien ne troublerait leur bonheur; mais depuis que René, faux marquis de Sabran-Romaris, est arrivé plus haut qu'il ne l'avait jamais espéré dans ses rêves, il ne peut plus être heureux. Il ne le peut plus surtout depuis que le cousin de la belle et héroïque Wanda, sa femme, le prince Vàsàrhely, qui aime Wanda d'un grand amour désormais sans espoir, a découvert le vrai nom du bâtard du prince Zabaroff, et que lui, René, se sait à la discrétion de cet ennemi. Le remords, la crainte, un sentiment d'indignité que son amour pour Wanda fait plus cuisant encore, changent toutes ses joies en poison et le rendent d'autant plus misérable qu'il est plus entouré de ce qu'il faut pour être heureux. Une femme méchante et coquette, qui a flairé le mystère par hasard, oblige le malheureux mari à la prévenir et à tout révéler à sa femme. René est banni par Wanda, qui ne peut, dans sa fierté immaculée de patricienne, pardonner au mensonge ni supporter le déshonneur de son propre sang. Après trois ans, René, qui a vécu ignoré dans la montagne, sauve son fils égaré au milieu d'une tourmente de neige, et se blesse à mort en franchissant, ce fardeau dans les bras, une crevasse de glacier. Wanda sent son orgueil se fondre, sa volonté fléchir, et pardonne à son mari mourant. « Le marbre blanc taillé à sa ressemblance repose sur son tombeau dans la chapelle des Chevaliers; mais dans le cœur de Wanda il est encore et pour toujours vivant, et, avec lui, un remords sans sommeil et qui ne finira pas. »

On ne peut guère faire de lecture plus attachante et plus poignante. A certains moments, l'émotion est tellement intense qu'on en est oppressé, et qu'on en veut à l'auteur d'être comme la grande et altière Wanda, de n'avoir pas pitié. Les fautes de détail disparaissent dans l'ensemble saisissant de l'œuvre. Je ne puis cependant m'empêcher de signaler en passant la bizarre idée que Ouida se fait de notre organisation universitaire et de nos établissements d'instruction publique. Elle nous montre un proviseur, « le proviseur du lycée Clovis, près de Paris », qui contrevient aux règlements de la maison qu'il dirige en recevant comme élève un enfant naturel, et qui, pour cette infraction aux règlements, reçoit beaucoup d'or!

Je laisse aux critiques autrichiens le soin de vérifier s'il n'y a pas de fautes analogues dans le reste du roman, dont l'action presque tout entière se passe en Autriche. Mais, encore une fois, c'est une œuvre forte, où les aventures romanesques et les péripéties inattendues peuvent s'admettre sans trop mériter le reproche d'invraisemblance, et où les caractères, plus grands que nature, sont animés des plus violentes, mais aussi des plus nobles passions humaines, mises en jeu de façon à éveiller en nous un écho profond, et, par instant, à nous remuer les entrailles dans un sentiment d'angoisse et de pitié. B.-H. G.

Mademoiselle Vermont, par PHILIPPE CHAPERON. Mœurs parisiennes. Paris, Alphonse Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

Mlle Vermont a une mère malade, mais elle n'a plus un sou pour la soigner. Elle se résout à faire de l'argent avec ce qui lui reste, et elle descend sur les boulevards. Elle est accostée par un jeune homme qu'elle suit jusqu'à la chambre d'hôtel garni où aboutissent d'ordinaire ces aventures. Mais là le dégoût l'emporte sur l'héroïsme; elle fond en larmes, raconte son histoire, et son cavalier de hasard, qui se trouve être un gentilhomme riche, la renvoie avec un billet de cinq cents francs. Respectée et sauvée par cet homme, Mlle Vermont l'aime. Les hasards de la vie la font entrer comme institutrice chez une dame de noir vêtue, qu'elle a rencontrée sur la tombe du poète des *Grandes Douleurs*, Ange Violis, dont elle est l'admiratrice sans l'avoir jamais connu. La dame en noir, Pascale de Manles, est la fille d'un général et a été la maîtresse du poète. Père et amant sont morts, et elle reste seule, chargée d'élever une jeune nièce qu'elle aime comme sa fille. Plus tard, Mme Pascale de Manles, pendant une saison aux eaux, est sauvée d'une averse par un monsieur qui lui offre abri dans sa voiture, et elle s'aperçoit que ce monsieur lit le volume d'Ange Violis, *les Grandes Douleurs*. Ce monsieur, qui s'appelle Maurice de Favrès, est amoureux de Pascale, et Pascale ne peut se défendre d'une douce sympathie pour un homme qui l'empêche de se mouiller et qui lit Ange Violis. Mais Ange Violis a possédé tout son cœur et l'a emporté avec lui dans la tombe, et elle s'enfuit pour ne pas s'apercevoir qu'il lui en reste assez pour aimer encore. M. de Favrès n'a pas de peine à découvrir son adresse, à Saint-Mandé, et n'est pas peu surpris d'y retrouver en même temps la jeune fille du boulevard dont il avait respecté la vertu. Grâce à elle, qui se fait un devoir de reconnaissance de sacrifier ses propres sentiments, il l'emporte sur le souvenir d'Ange Violis et épouse Pascale. La vie est heureuse pour tout le monde, excepté pour Mlle Vermont, dans ce petit cercle qui comprend, en outre, un maître d'école, ancien camarade de lycée de Maurice de Favrès, et amoureux sans espoir de l'institutrice; une princesse, ancienne écuyère de cirque, et le prince son mari, qui, depuis qu'elle ne

saute plus dans les cerceaux et ne sent plus le crottin, prend des maîtresses là où il l'a prise elle-même; un journaliste, le rédacteur en chef du *Justicier*, avec sa jeune femme, Adryane de Latane, et deux ou trois personnages plus vulgaires qui se meuvent à l'aise dans cette société composite et bizarre. Mais un jour, arrive une jeune Américaine, Maud Holcombe, confiée par son père à Mme et à Mlle Vermont pour compléter son éducation française. Le comte Maurice de Favrès se charge d'y contribuer de son mieux, et cherche à faire sa maîtresse de miss Maud, laquelle, experte en l'art de *flirter* et spéculant sur les chances de mort prochaine de Pascale depuis longtemps languissante, attise la passion du comte et se compromet avec lui sans rien lui accorder. Mlle Vermont, qui aime toujours le comte, est à bout de sacrifices et fait une guerre de sauvage à l'Américaine. Pascale, retirée malade à la campagne, apprend que son mari la trompe ou fait pour cela ce qu'il peut, et elle meurt, s'accusant d'avoir été infidèle à Ange Violis, son poète défunt, et croyant se jeter dans les bras du trépassé. Une grande scène finale met en présence les deux compétitrices à l'amour du veuf; Maurice de Favrès, qui était prêt à épouser l'Américaine, s'apercevant enfin qu'elle se joue de lui et n'en veut qu'à son nom, la repousse et l'auteur nous laisse entrevoir que Mlle Vermont accepte cette fois, à des conditions plus honorables, le dévouement auquel elle n'avait pu se soumettre dans la chambre de l'hôtel garni.

Le marquis de Laroche Saint-Jude, par Raymond de Montfort. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

Une coquette se fait épouser par un homme faible tout en cherchant à se faire aimer d'un homme supérieur. Celui-ci, qui donne son nom au livre, sans être exempt des entraînements et des oublis dont il est difficile aux plus sages de se garantir en présence d'une belle jeune femme ou d'un beau fruit qu'on n'a qu'à cueillir, ne porte la main sur l'objet tentateur que pour la retirer aussitôt. Il aime sa voisine, Blanche de Renoux, jeune fille pauvre et charmante, qui a été la camarade de son enfance. La mère du marquis, femme hautaine et impérieuse, pleine pour son fils d'un amour profond, mais égoïste et ambitieux, a imaginé de marier Blanche à son frère, général sexagénaire, et lorsqu'elle apprend l'amour des jeunes gens, son indignation n'a pas de borne. Elle y voit une intrigue de Blanche et de sa mère, et, outrée de trouver pour la première fois en son fils une volonté opposée à la sienne, elle lui enjoint de quitter le château. Le vieux général arrange enfin les choses, en amenant Mme de Renoux, qui est veuve de son meilleur ami, à lui accorder sa main; Blanche ainsi devient la nièce de Mme de Saint-Jude, qui ne peut plus parler de mésalliance ni d'infériorité de fortune, et qui permet à son fils d'être heureux.

Je dois à la vérité de dire que le commencement de ce roman m'a paru singulièrement alourdi par les théories et les maximes à la fois gentilshommesques et prudhommesques dont l'a farci l'auteur. La fin, vigoureusement menée, en dépit d'une certaine puérilité d'invention, le relève et dénote un talent qui tiendra, il faut l'espérer, ce qu'il promet ici. La scène où la marquise, son fils et Blanche se trouvent en présence, notamment, est poignante et vraiment belle. Il y a là une puissance dramatique que j'ai d'autant plus de plaisir à louer que je suis plus éloigné des appréciations de l'auteur sur les questions politiques et sociales auxquelles, à mon avis, il touche trop souvent.

B.-H. G.

Rosa Mulholland. *Une Idée fantasque*, traduit de l'anglais par P. Moulhins. Préface de Charles Gounod. Paris, Henri Gautier. Un vol. in-12.

L'idée fantasque est, ou je me trompe fort, d'avoir écrit ce roman. Ce n'en est pas une moindre de l'avoir traduit, au contraire; mais la plus fantasque de toutes est assurément celle de M. Charles Gounod, qui, se faisant préfacier, nous présente « un roman honnête et captivant dont l'auteur a le respect de lui-même et du lecteur », et qui nous déclare en finissant que rien n'est meilleur que d' « ouvrir les yeux sur le vrai et sur le bien pour s'y réfugier, s'y abriter et y fixer sa raison et sa vie ». Voilà trois bonnes raisons pour justifier le titre, et, à vrai dire, je n'en vois pas d'autre. Pour le reste, j'ai ouvert les yeux sur le vrai et sur le bien contenus dans ces pages, et, pour continuer le galimatias métaphorique de M. Charles Gounod, il ne me semble pas qu'on y puisse abriter ou fixer quoi que ce soit, si ce n'est, à grand'peine et par devoir, un instant d'attention. Il y a là dedans un financier véreux qui ruine sa famille; une évaporée et un gommeux anglais; un brave homme enrichi qui possède à la fois un château et une femme adoratrice de petits chiens; une jeune fille orpheline et riche qui aime le fils de la « meilleure amie de sa mère », laquelle est l'épouse infortunée du financier banqueroutier et fugitif; un jeune homme qui est le fils susmentionné et qui aime la jeune fille susdite, et enfin une autre personne extraordinaire qui semble venir à la traverse des amours des deux jeunes gens, mais qui se trouve être une autre fille, excellente au fond, bien que quelque peu aventureuse, de l'honnête épouse du financier véreux, fille qui s'était, pendant longtemps, perdue en France et dans les pays circonvoisins. Tout finit bien; la mère pleure de joie en retrouvant sa fille, et les amoureux se marient.

Cette analyse fidèle suffira sans doute à charmer, sans qu'il soit besoin d'insister sur les ornements moraux et édifiants qui entourent de leurs capricieuses arabesques le motif principal.

L'histoire n'étant pas assez longue pour faire un volume chez un éditeur désireux d'en donner au lecteur pour son argent, on y a ajouté une centaine de pages intitulées *Pauvre Cousin*. C'est plus simple et moins mauvais que ce qui précède. Un orphelin, qui a fait fortune à l'étranger, revient chez ses plus proches parents en Angleterre en se donnant pour pauvre et perce ainsi à jour leur égoïsme et leur dureté de

cœur. L'idée n'est pas neuve, mais elle est humaine, et quelques détails de l'historiette sont agréables et frais. B.-H. G.

La Jeunesse de 1830, par MARY SUMMER. Paris, Dentu. Un vol. in-18. Prix : 3 francs.

Mme Mary Summer s'est créé dans le roman de ce temps une petite place bien à elle, où le public aime à la suivre et à l'applaudir. Dans *le Dernier amour de Mirabeau*, dans les *Aventures d'une femme galante au* XVIIIe *siècle* et *les Belles Amies de M. de Talleyrand* l'aimable auteur s'est complu à faire revivre dans un brillant panaroma diverses époques disparues de ce Paris mouvant et vivant si curieux à étudier à travers les singulières manifestations de ses mœurs, modes et coutumes. Ce que recherche Mary Summer, ce n'est pas l'arrangement vulgaire de ce qu'on est convenu d'appeler un roman historique, c'est plutôt l'atmosphère même d'un temps qu'elle s'efforce de condenser dans des pages dramatiques où s'éveillent et renaissent mille figures d'hier, si pimpantes et si bien auréolées de vérité qu'on s'étonne de les voir mises en relief par une fée de la plume, que son âge défend d'avoir été leur contemporaine. *La Jeunesse de 1830*, qui obtint un si légitime succès au rez-de-chaussée du *Figaro* ce dernier hiver, est une de ces mosaïques minutieuses si habilement composées qu'elles surprennent jusqu'aux derniers survivants des superbes luttes romantiques. — De l'intrigue même du roman si ingénieusement ourdie je ne veux point parler, laissant au lecteur le soin de cueillir la virginité de ces aventures pimentées de dramatique et de psychologie variée ; mais ce qui mérite de fixer la critique, c'est l'art même du décor où se meuvent tant de personnages célèbres, où se profilent tant de silhouettes connues dans le théâtre, la littérature, le journalisme et la galanterie, en ce temps heureux de renaissance enthousiaste et de dandysme affiné. — Mme Summer se cantonne dans les premières années du romantisme, à l'aurore même du règne du roi-citoyen Louis-Philippe ; elle nous fait assister à une revue de la garde nationale, à une séance chez les Saint-Simoniens, elle nous montre la rue pendant une émeute au quartier Latin, et, avec un talent d'aquarelliste digne d'Eugène Lamy, elle met en lumière toute la salle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, du parterre au cintre, le soir de la mémorable première du drame d'*Antony*, avec autant de sûreté de coup d'œil que si la feuille de service lui avait pu être communiquée.

Mme Mary Summer est un érudit qu'on aime à suivre, tant elle chiffonne gracieusement les documents précieux à l'usage de ses aimables conceptions. *La Jeunesse de 1830* restera dans les bibliothèques non seulement comme un roman curieux et passionnant, mais plus encore peut-être à l'état de livre à consulter, non loin de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin* et des collections de la *Sylphide* et du *Bon Ton*. U.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Friquet, par Henri Chabrillat. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Roi rouge, par Gourdon de Genouillac. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Oh ! Mesdames ! par Georges Lachaud. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Mataléno, par Alfred Julia 1 vol. Dentu. In-18. — Prix : 3 francs.

Le Rayon d'or. Roman parisien, par Jules de Gastyne. 1 vol. in-18. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que coûtent les femmes, par Jules Rouquette. Paris, Ed. Monnier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Joyeuses, par Alphonse de Launay. Paris, Ollendorff. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'éternelle antithèse, par Armand Ocampo. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Monde où l'on s'abuse, par Paul Chételat. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Urraca. Roman de mœurs parisiennes, par Sidney et Ch. Aubert. Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Contes à la comtesse, par Armand Silvestre. 1 vol. in-8° illustré. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

La Toquée. Histoire de demain, par Paul Lhéureux. 1 vol. in-18, chez Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Ilia Starkoff, par Tony Féroë. Paris, Émile Perrin. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Histoires des bords de la Garonne, par Jules Mazerac. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Sapajou. Histoire d'un abonné de l'Opéra, par Paul Dhormoys. 1 vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Préfet, par Georges Maureas. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

La Faute d'Yvonne, par Mélandri. Paris, Frinzine et Cie. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Blèssés de la vie, par Carolus Brio. Paris, Frinzine. 1 vol.

Les Coulisses de l'amour, par Lemercier de Neuville. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

La petite Lise, par L. Heimburg. Henrischsen et Cie. 1 vol. — Prix : 3 francs.

L'Idée fixe, par Grammont et Ginisty. 1 vol. Frinzine. — Prix : 3 fr. 50.

L'Attentat Sloughine, par Hugues Le Roux. Paris, Jules Lévy. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Les joyeuses Commères de Paris, par Gustave Claudia. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La petite Kate, par Eugène Moret. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

Maigriohonne, par Paul Saunière. Paris, Marpon et Flammarion, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Grève des femmes, par Georges Vautier. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les bonnes Bêtes, par Pauline Thys. Paris, Frinzine et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Pudeurs de Martha, par Camille Debans. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Péché de la baronne, par Paul Vibert. Paris, Ghio, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Souvenirs d'un hugolâtre. *La Génération de 1830*, par AUGUSTE CHALLAMEL. Un vol. in-18. Paris, 1885. Jules Lévy, éditeur.

Je puis me tromper, mais je suis persuadé que le titre en vedette de ce livre a été à peu près imposé à l'auteur par son éditeur, et je souhaite d'avoir deviné juste. Ce qui n'est que peccadille, en effet, de la part d'un fabricant qui pare sa marchandise d'un nom populaire afin de solliciter l'acheteur, serait un gros péché de la part d'un écrivain, et surtout d'un écrivain qui a publié des livres d'histoire. Cela suffirait à nous inspirer quelques doutes sur l'exactitude scrupuleuse de ses récits. — *Souvenirs d'un hugolâtre :* évidemment l'étiquette annonce des souvenirs personnels d'un admirateur fanatique de Victor Hugo sur le poète objet de ce fanatisme. Or M. Challamel non seulement n'apporte ici aucun détail biographique, aucun fait, aucun mot sur Hugo qui ne soit absolument connu; mais il semble même qu'il ne l'a jamais vu; et, par le fait, Hugo occupe une très petite place dans ce portefeuille de croquis d'après les contemporains de l'auteur. Par contre, cela donne une jolie idée de la rapidité avec laquelle nos imprimeurs parisiens peuvent, quand ils le veulent, fabriquer un volume; car, si ma supposition est conforme à la réalité, le mot hugolâtre figurant dans le titre courant, l'ouvrage a été imprimé pendant la maladie du poète et, à en juger d'après les dernières lignes, achevé avant la cérémonie des funérailles. — Le vrai titre est donc *la Génération de 1830*. Non que l'auteur soit, en ce livre, prodigue de renseignements nouveaux; il y a mis très peu, trop peu de « souvenirs » qui lui fussent propres. Mais, au total, son travail de réduction et de compilation peut rendre le service d'une table analytique résumant l'histoire d'une époque. Encore y manque-t-il une table des noms cités, complément indispensable d'ouvrages de cette sorte. Il y manque aussi certains noms importants, Philarète Chasles, par exemple, et le grand paysagiste Paul Huet.

Écrivains modernes de l'Angleterre. Première série, par ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. in-18 de 408 pages. Paris, 1885. Librairie Hachette.

Tout livre nouveau de M. Émile Montégut est festin de lettrés. Tout livre nouveau de M. Émile Montégut réveille en nous les plus amères réflexions sur — dirai-je sur l'aveuglement de la popularité? non : nous ne visons point si bas — disons donc sur l'injustice et l'indifférence de l'opinion. L'opinion est courtisane et veut qu'on la courtise sans doute; c'est pourquoi elle ne met pas à son rang cet écrivain qui est à coup sûr le moins célèbre et est aussi l'un des plus utiles critiques de ce temps; d'une âme bien plus haute que ne le fut celle de Sainte-Beuve et d'une humeur plus sereine, d'une équité, d'une probité morales moins sujettes aux défaillances sollicitées par les caprices de la passion ou par les inégalités du tempérament; analyste aussi subtil et plus profond, plus courageux aussi, d'un jugement plus sûr et s'exprimant sur des sujets neufs sans avoir besoin d'être averti et sans trembler, infiniment plus poète, sans avoir fait de vers jamais, que je sache, extrêmement sensible à la langue de l'amour élevé, à celles de la peinture, de la musique, de la nature, toutes langues auxquelles Sainte-Beuve resta toujours sourd. Saint-Victor n'a dû d'être plus en vue, malgré son admirable talent, qu'à ce qu'il parlait du théâtre, encore ne fut-il pas de l'Académie; Barbey d'Aurevilly ne le doit qu'à son dandysme. Et il y a bien près de trente ans que M. Émile Montégut déchiffre pour nous le génie des poètes, des grands prosateurs et des artistes.

L'Angleterre l'a souvent arrêté. Deux volumes : *Essais sur la littérature anglaise*, *l'Angleterre et ses colonies australes*, n'ont pas épuisé sa curiosité sur ce pays; car il nous y ramène aujourd'hui en cette première série d'études sur les *Écrivains modernes*, consacrée à trois romanciers seulement : George Eliot, Charlotte Bronte et le major Lawrence, l'auteur de *Guy Livingstone*. George Eliot y est l'objet de deux essais successifs : le premier fut écrit en 1859, au lendemain de la publication d'*Adam Bede*, à l'époque où l'incertitude à l'égard du sexe de l'auteur était générale en Angleterre; l'autre, postérieur à la mort de la grande *authoress*, est un portrait général où M. Émile Montégut expose l'âme et le talent, les œuvres et la doctrine morale. L'étude sur Charlotte Bronte est aussi serrée, méthodique et complète. Elle nous informe sur la famille, sur la jeunesse, sur la vie littéraire et analyse les œuvres de l'auteur de *Jane Eyre* dans la mesure nécessaire et suffisante pour inspirer le vif désir de lire les romans eux-mêmes.

Le livre est dédié « à la mémoire de François Buloz, fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes* ». C'est dans la *Revue*, en effet, qu'ont paru sans une exception, croyons-nous, — tous les beaux travaux littéraires de M. Émile Montégut.

Collections et Collectionneurs, par Paul Eudel. Un vol. in-8. Paris, 1885. Librairie Charpentier.

Le baron Davillier, les Jouets de Mme Agar Vigeant, une Collection de pipes, les Timbres-poste et la Timbromanie, les Marionnettes de M. Maury, Aimé Desmottes, les Coquilles : tels sont les divers sujets, habilement variés, dont l'auteur de *l'Hôtel Drouot et la Curiosité* a composé ce recueil d'articles qui n'est lui-même qu'une collection à son début, dit spirituellement M. Eudel, et que « l'auteur continuera si le public l'encourage ». La collection sera donc continuée, car le public assurément fera l'accueil le plus sympathique à l'aimable causeur qui l'entretient de ses goûts et même de ses innocentes manies en homme du monde, c'est-à-dire sans pédantisme d'aucune sorte et avec une bonne grâce aimable qui voile sans la masquer la parfaite connaissance des choses qu'il fait défiler devant nos yeux. E. C.

La Haute Noce, par Albert Wolff. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Après nous avoir fait voyager à travers le monde dans le premier volume de ses curieux *Mémoires d'un Parisien*, après nous avoir initié dans le second à tous les crimes et à toutes les misères qui forment en quelque sorte l'écume immonde de la capitale, Albert Wolff, dans le troisième, intitulé *la Haute Noce*, nous fait faire connaissance avec l'extraordinaire troupe de viveurs et de viveuses, éléments mêmes de la vie à outrance, qui font de Paris l'envie, l'étonnement et le modèle de toutes les autres grandes villes.

Avec lui nous plongeons en pleine fournaise; il en connaît les cercles infernaux aussi bien que le Dante et rien n'échappe à sa plume acérée, à son œil d'observateur pénétrant.

Ceux qui ouvrent la marche, ce sont d'abord *les Gens de la Noce*, comme les appelle spirituellement le grand chroniqueur. Tour à tour nous voyons défiler, avec leurs hauts et leurs bas inattendus, leurs triomphes et leurs chutes mémorables, Mme Musard, Isabelle la bouquetière, les Aspasies modernes, les gommeux bourgeois, toutes ces victoires et toutes ces défaites sans précédents. Puis viennent les hautes proxénètes et leurs alliés, les noceurs qui ont recours au revolver pour terminer la fête, et les noceuses qui se servent du pistolet contre leurs amants, la noce en bas et la noce en haut. Les adultères fameux prennent rang dans ces drames de la vie boulevardière, tout aussi bien que le récit des exploits des célèbres viveurs étrangers, Ismaïl pacha, le prince Citron ou le prince Narichkine. La fête financière étale ensuite ses naufrages de gentilshommes, ses apothéoses de financiers, ses feux de Bengale destinés à éblouir les gogos, et se termine misérablement derrière les verrous de Mazas. Et la longue farandole court toujours, entraînant les joueurs, tous les amoureux du tapis vert, celui de Longchamps aussi bien que celui des clubs et des tripots. C'est un tourbillon furieux, infatigable, où l'on retrouve tous les événements contemporains montrés dans leur vérité, avec leurs mystérieux dessous.

Mais ce livre, peut-être le plus saisissant, le plus vibrant des trois premiers publiés dans les *Mémoires d'un Parisien*, est en même temps une œuvre d'une portée philosophique et sociale si élevée, que le lecteur peut toujours y puiser un enseignement salutaire à côté d'un amusement entraînant et d'une peinture terriblement exacte de la vie parisienne. Jamais Albert Wolff n'a fait mieux ; nul ne sait aussi bien que lui comment on attendrit, comment on flagelle et comment on instruit par le spectacle de l'humanité. *La Haute Noce* prendra rang dans toutes les collections, comme l'une des œuvres les plus fortes et les plus impressionnantes qui soient sorties de la plume d'un écrivain français : c'est à la fois un livre de passion, de morale, de vérité et de lumière.

Alexandre Dumas et son œuvre, par Charles Glinel. Reims, Michaud, 1885. Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Jamais la France, jamais les Français ne proclameront assez haut les noms de ceux qui sont sa gloire; jamais on ne leur rendra d'hommages assez éclatants. C'est pourquoi nous nous sentons saisi de la plus reconnaissante émotion en présence du monument que M. Charles Glinel vient d'élever à ce grand génie, Alexandre Dumas, une des forces les plus puissantes, une des gloires les plus rayonnantes de notre cher pays. Les artistes ont célébré en bronze ou en marbre le grand et magique écrivain, M. Glinel le célèbre en biographe convaincu, éclairé, en ami de son pays, en admirateur enthousiaste, et c'est justice. Tour à tour, amuseur infatigable, auteur dramatique de premier ordre, conteur et historien inimitable, Alexandre Dumas a accaparé l'esprit et l'attention de ses compatriotes, de l'univers entier, ne se lassant jamais de produire, de chercher, de trouver, et répandant son esprit, sa verve, son nom à tous les échos avec une prodigalité inouïe.

M. Charles Glinel, avec une patience et une érudition admirables, a entrepris le travail énorme de reconstituer la vie de ce glorieux écrivain, de faire connaître dans ses moindres détails cet homme d'une envergure superbe, cette œuvre d'une étendue si pordigieuse; il est parvenu à condenser ce colosse dans un volume qui deviendra un des documents les plus précieux que nous puissions posséder sur *Alexandre Dumas et son œuvre*. Notes biographiques et notes bibliographiques sont rassèmblées là, suivant le grand homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort avec une fidélité impeccable, rectifiant les erreurs, assignant leur place à chaque chose, n'omettant aucun détail de cette existence, dont les plus infimes moments sont précieux à l'histoire de notre temps, précieux à l'histoire et à la glorification de nos lettres. Alexandre Dumas sort de ce livre avec une auréole nouvelle, placé sur un piédestal taillé à la mesure exacte de son génie, présenté avec justice comme le

véritable rénovateur de notre théâtre, comme le grand charmeur, que les siècles se garderont bien d'oublier, et comme un des plus extraordinaires producteurs que l'histoire des littérateurs puisse présenter. Nous félicitons vivement M. Charles Glinel de la manière dont il a su aborder un pareil sujet, élevant son étude à la hauteur du grand écrivain qu'il voulait honorer. Son livre restera, document inappréciable, comme le véritable complément de l'œuvre titanesque d'Alexandre Dumas.

L'Amour chez Alphonse Daudet, par Antoine Albalat. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude, présentée sous un titre qui peut prêter à l'équivoque, ne se sauve que parce qu'elle parle d'Alphonse Daudet; mais elle n'apporte au lecteur aucune révélation neuve, rien qu'il ne sache même mieux que M. Albalat, rien qu'il n'ait pu sentir et étudier aussi sérieusement que lui. L'ouvrage entier semble avoir été fait pour le titre et ne se compose que d'une série de tirades extraites des œuvres d'Alphonse Daudet, entremêlées de considérations qui ne reposent pas sur un esprit critique bien profond. Le pavé de l'ours se montre même en plus d'un endroit et l'on se demande si l'auteur n'a pas, malgré lui, joué le tour le plus atroce à celui qu'il dit admirer, quand, par exemple, il fait des comparaisons plus ou moins heureuses entre certains passages de Gustave Flaubert et des passages tirés d'Alphonse Daudet; — mieux encore, lorsque, citant un extrait de lettre de Flaubert à George Sand, il applique, par une citation tronquée, à une œuvre de Daudet ce que Flaubert pensait et disait des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. En somme, un livre sans aucune portée critique, ni philosophique; un livre certainement plus gênant qu'agréable pour Alphonse Daudet.

G. T.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs d'un Préfet de police, par L. Andrieux, tome Ier. Paris, J. Rouff, édit. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

S'il ne s'agit que d'esprit et de malice, M. Andrieux est assurément spirituel et malicieux. Ses souvenirs abondent en traits épigrammatiques et d'une main légère il enfonce des pointes d'aiguille dans la bosse de ceux à qui il en veut; puis très élégamment il pirouette sur les talons et leur dit avec un sourire : « Oh ! mais, je ne vous en veux pas ! » Malicieux, il l'est au suprême degré, car, après avoir effrayé une foule de gens par l'annonce de cette publication et du même coup affriolé la curiosité du public, il se moque du public comme il s'est moqué des individus; il promet des révélations, et ne révèle rien ou pas grand'chose.

S'agit-il de décence et de dignité, oh ! c'est tout différent. L'œil mi-clos de M. Andrieux regarde les convenances, les salue d'un battement de paupières; puis bonsoir. Il tient sa mine, il l'exploite.

En réalité, ce volume — qui n'est qu'un premier! — n'offre pas un égal intérêt dans ses trois cent cinquante pages. La plupart des faits rapportés sont connus; leurs petites causes étaient ignorées peut-être. Mais en vérité valait-il la peine de crier ce scandale d'un ancien préfet de police battant monnaie de ses souvenirs officiels, pour nous apprendre que M. Caubet devint chef de la police municipale pour apaiser le conseil municipal dont il était vice-président, que M. Richtemberger fut accepté comme secrétaire particulier grâce à la recommandation de Gambetta ?

Eh! ne savons-nous pas bien que l'on donne ainsi des fonctions aux opposants pour les transformer en partisans? Ce n'est pas d'aujourd'hui que Cerbère mange des gâteaux de miel qui lui collent les mâchoires, et par ainsi oublie de mordre. Qui donc ignore qu'un secrétaire particulier est choisi ou accepté pour des raisons absolument étrangères à ses aptitudes et capacités? Eh! mon Dieu, qu'est-ce que cela auprès du favoritisme et du népotisme triomphants auxquels nous habitue ce régime de république soi-disant athénienne!

Quel agrément et quelle leçon nous offre la révélation de la provenance des fonds envoyés par Gambetta à M. Joseph Fabre pour son élection ?

Le récit de l'exécution des décrets et du rôle des gants gris perle, c'est bien démodé, bien passé, bien froid. Il y a plus grave reproche à exprimer : la mémoire de M. Andrieux ne l'a pas toujours servi exactement. Son imagination lui a joué le mauvais tour de se mêler de l'affaire. Et des protestations indignées, des démentis énergiques ont diminué beaucoup la créance accordée à son dire.

Au demeurant, beaucoup de bruit presque pour rien. M. Andrieux nous mystifie, voilà tout. On parlait de le poursuivre, pour violation du secret professionnel ! Allons donc! quelle plaisanterie! Ce serait plutôt pour tromperie sur la nature de la chose

vendue! Ces souvenirs sont révélateurs comme l'eau de la Seine mise en bouteille est ferrugineuse. M. Andrieux dit quelque part qu'il n'aime pas les gens qui se prennent au sérieux! Cela se voit à l'égard de lui-même.

Il a beau avoir de l'esprit, nous faisons comme lui, et ne le trouvons que plaisant, — et encore! P. Z.

Histoire du gouvernement de la Défense nationale, par MM. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des postes et des télégraphes, et F. Le Goff, docteur ès lettres, ancien secrétaire général des postes et des télégraphes. Tome III. Un vol. in-18 jésus. Paris, Charpentier, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

A vrai dire c'est plutôt une apologie qu'une histoire. Ayant participé à ce gouvernement, — au second plan, il est vrai, les auteurs n'avaient pas l'indépendance nécessaire au véritable historien. Malgré eux, malgré toute leur bonne foi, il est inévitable qu'ils aient subi l'influence du milieu. Ainsi leur ouvrage n'a-t-il rien accordé à la critique; il rassemble en faisceau les faits et les documents et les pose en arguments favorables à ce gouvernement. Ce qui surtout a touché MM. Steenackers et Le Goff, c'est l'énergie de la résistance; ils ont été entraînés dans ce puissant mouvement créé par Gambetta et l'on comprend que leur chaleureux patriotisme et leur admiration dévouée pour le tribun ne leur aient permis de voir que le beau côté du gouvernement de la Défense nationale. A leurs yeux l'effort et les intentions suffisent à le justifier de ses fautes, à le dégager des résultats.

Au point de vue documentaire, l'ouvrage de MM. Steenackers et Le Goff offre un grand intérêt. Ils y ont recueilli les correspondances, dépêches, proclamations, articles même de journaux capables de jeter du jour sur les événements.

On ne lira pas sans une vive curiosité le dernier chapitre de ce tome troisième : la diplomatie de Gambetta y est exposée; et les récents événements qui ont engagé les puissances européennes dans l'Orient rendent plus piquants encore ces projets et ces combinaisons touchant l'Angleterre et la Russie.

Ce volume reprend l'histoire de la funeste période à la bataille de Coulmiers et se termine au moment de la dénonciation des traités de 1856 par la Russie; et de la conférence de Londres où la France ne put être représentée comme il eût fallu, parce que M. de Bismarck refusa un sauf-conduit à Jules Favre.

P. Z.

Trois amoureuses au XVIe siècle. *Françoise de Rohan. — Isabelle de Limeuil. — La reine Margot.* Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ces trois amoureuses sont trois charmantes figures de femmes qui vécurent à la cour des Valois, mais qui y jouèrent chacune un rôle différent et eurent leur physionomie propre. La première, Françoise de Rohan, est célèbre par la lutte de vingt années qu'elle soutint, avec une énergie puisée dans le sang des d'Albret, contre le duc de Nemours, son séducteur. Cette cause célèbre du XVIe siècle abonde en révélations piquantes : les dépositions des témoins, tant à charge qu'à décharge, sont d'une hardiesse à faire douter de l'efficacité des huis clos. On sait que Françoise obtint gain de cause et que des lettres patentes d'Henri III, la rétablissant dans son honneur, lui permirent de contracter mariage.

La seconde, Isabelle de Limeuil, utile auxiliaire de la politique de Catherine de Médicis, eut Condé pour protecteur sérieux, et Florimond Robertet, sieur de Fresnes, pour amant de cœur. Elle était de cette branche de la maison de la Tour d'Auvergne à laquelle appartenait Catherine de Médicis. Blonde aux yeux bleus et remarquable par la pureté de son teint, Isabelle fut le type achevé de la courtisane de haut parage. Elle était aussi d'humeur fière et d'esprit malin, si l'on en croit Brantôme : Condé, au moment d'épouser Mlle de Longueville, ayant eu, à l'instigation de sa fiancée, la maladresse de réclamer à Isabelle tout ce qu'il lui avait donné, celle-ci en fit un paquet; puis, prenant le portrait du prince, elle lui planta, avec un pinceau, deux cornes au milieu du front : « Dites à cette belle princesse, sa femme, ajouta-t-elle, en remettant le tout à l'ambassadeur du prince, que si un seigneur en eût fait de même à sa mère et lui eût ôté tout ce qu'il lui avoit donné par don d'amourette, elle seroit aussi pauvre d'affiquets et pierreries que damoiselle de la cour. Or qu'elle en fasse des pâtés et des chevilles, je les lui quitte. »

La troisième amoureuse est à la fois la plus connue et la moins connue des trois : c'est Marguerite de Valois. Auteurs dramatiques, romanciers, historiens semblent avoir écrit sur elle tout ce qu'il était possible d'écrire, et pourtant son histoire est encore à faire. M. Hector de la Ferrière qui a trouvé, dans le fonds Clairambault de la Bibliothèque nationale, les lettres de ce marquis de Canillac qui tint Marguerite prisonnière en Auvergne et l'enferma dans son château d'Usson où il devint éperdument amoureux d'elle, s'est servi de cette précieuse correspondance, qui, jointe à des documents inédits copiés en Italie et en Russie, forme une étude infiniment attachante; étude à lire d'un bout à l'autre, comme tout le volume, d'ailleurs : même, il est de ceux auxquels on se promet de revenir. P. C.

Louis de Clermont, *sieur de Bussy d'Amboise,* par André Joubert. Paris, Le Chevalier; Angers, Germain et Grassin, 1885. Un vol. in-8°.

Faire revivre dans un ouvrage sérieux, dans une étude rigoureusement historique, des types et des personnages que le roman avait déjà rendus légendaires, telle est la tâche que s'est donnée pour l'édification des lecteurs M. André Joubert. Depuis longtemps l'auteur de *Bussy d'Amboise* publie des travaux d'archéologie historique, qui ont contribué à

répandre son nom et à le poser comme une des plus incontestables autorités pour tout ce qui touche l'Anjou, soit qu'il s'agisse de personnages appartenant à l'histoire, soit que le sujet concerne des monuments, des fouilles savantes ou des châteaux.

Cette fois M. André Joubert nous fait connaître sous son véritable jour le fameux mignon de la cour de Henri III, Bussy, le grand ami du duc d'Anjou; il nous raconte par le menu, à l'aide de pièces indiscutables, ses exploits, ses amours et sa mort sanglante. Le drame du château de la Coutancière, où se passa cette lutte héroïque d'un contre vingt, si bien décrite par Alexandre Dumas dans *la Dame de Montsoreau,* a désormais son procès-verbal qui le classe au rang des affaires célèbres. Nous apprenons, jusque dans ses plus intimes dessous, cette curieuse histoire d'amour, où domine le trio inoubliable de Françoise de Maridort, comtesse de Monsoreau, du beau Bussy et du comte de Montsoreau. L'illustre romancier n'a fait que mettre en scène et populariser un des drames les plus vrais et les plus effroyables de cette époque amoureuse et cruelle, où les baisers se noyaient si souvent dans le sang. M. André Joubert avec son beau livre, curieusement illustré par trois gravures qui représentent les châteaux appartenant au comte de Montsoreau et à sa femme, apporte les preuves de la réalité de cette tragédie historique.

G. T.

La Vie rurale dans l'ancienne France, par Albert Bobeau. 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-12. Paris, Émile Perrin, 1885. — Prix : 4 francs.

Nous aurait-on trop parlé, alors que nous étions sur les bancs du collège, du bûcheron de La Fontaine et de ces êtres à la campagne, si malheureux, au dire de La Bruyère, et qui avaient face humaine ? Mais nous n'eussions cru autrement qu'à l'existence des grands; le roi n'eût pas été seulement, pour nous, l'État, il eût été, avec la cour, toute la France. Le paysan était-il toutefois, sous l'ancien régime, aussi malheureux qu'on l'a dit depuis quatre-vingts ans ? Oui et non; oui, accidentellement, et les accidents, les guerres, les famines, se reproduisirent souvent; non, d'une manière générale. Beaucoup de terres non cultivées, peu d'industrie en comparaison de la nôtre, mais le paysan ne souffrait pas toujours; on s'en peut convaincre, à lire l e volume de M. Bobeau qui vient d'être réédité.

La maison n'était guère plus mal construite que de nos jours; le mobilier n'était pas plus modeste et peut-être prenait-on plus de soin d'être bien vêtu. On dansait, on chantait.

Nombre de chapitres ont été légèrement remaniés. Ceux dans lesquels il est parlé du caractère du paysan, de sa religion, de ses connaissances pourrait être plus étendus, car ils sont les plus importants; mais le livre, écrit avec toute la mesure dont M. Bobeau est coutumier, ne laisse pas que de présenter un grand intérêt.

F. G.

L'impératrice Théodora. *Étude historique,* par Antonin Debidour, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885.

Intéresser, faire naître l'émotion, c'est ce à quoi doit s'appliquer un auteur dramatique. Il manque à son art, s'il tâche à faire comme un cours d'histoire, s'il s'efforce de restaurer une époque. Mais des reproches ont été adressés à M. Sardou, et M. Sarcey l'a raillé spirituellement de ses prétentions à l'érudition. Des vitraux peuvent figurer au fond de la scène, un personnage peut user d'une fourchette; pas une faute historique n'a été commise; et l'on veut que le spectateur ait cure de tout cela; soit, il va l'instruire; alors il ne partagera pas les passions qu'on s'est plu pourtant à mettre en jeu; tout au plus prendra-t-il à ces passions un intérêt purement intellectuel; il jugera au lieu de sentir. Car, en bonne esthétique, le vrai n'est qu'un moyen; c'est le beau qui est le but. On ne peut à la fois faire une leçon et un drame.

M. Debidour estime ces critiques toutes légitimes; loin de lui, par suite, la pensée de prendre à partie M. Sardou pour nous avoir montré la Théodora de l'*histoire secrète,* la vraie Théodora pour le public qui n'a pas lu Procope, mais qui se rappelle plus ou moins ce qu'ont dit de l'épouse de Justinien les rédacteurs des précis historiques.

Les rédacteurs de ces manuels se sont inspirés des récits faits par des auteurs plus graves, et ces auteurs plus graves ont tous répété Procope. Ont-ils tenu compte de ces règles de logique qui concernent le témoignage ? En aucune façon, a établi naguère M. Debidour, et de son travail, rédigé en latin, — pour la soutenance de sa thèse en Sorbonne, — il nous offre aujourd'hui une traduction abrégée.

On ne peut affirmer que l'*histoire secrète,* annotée par Alemanni, soit vraiment de Procope. Eichel et, plus récemment, Reinkeus l'ont attribué à un faussaire. Mais veut-on admettre que l'auteur du *Pamphlet* est l'auteur des *Guerres,* il reste à rechercher si Procope a alors écrit son factum sans partialité et de bonne foi, si la Théodora qu'il a pensé faire connaître, après l'avoir flattée, célébrée, est bien la Théodora qui a vécu. Et il reste encore à recourir aux documents jusqu'ici négligés et dont la liste est grande.

Le savant professeur s'est livré à ces recherches et dans Théodora il a étudié successivement la femme, l'impératrice, la chrétienne. La femme, elle, fut compatissante aux souffrances des humbles; elle voulut améliorer leur condition; elle fut bonne autant qu'intelligente; l'impératrice a exercé la meilleure influence; on sait son énergie lors de l'affaire de Nika. Elle inspira partie des *novelles,* elle sut donner de bons conseils quant à la politique extérieure et elle favorisa le développement donné aux travaux publics; pour la chrétienne, elle avait été nourrie, sans doute, aux dogmes de Sévère; mais elle n'a jamais demandé qu'on usât de rigueur à l'égard du pape Vigile. Que Théodora, dit proprement, en résumé,

M. Debidour « ait été exempte de vices et de passions, je n'en sais rien et je ne l'ai pas soutenu. Mais j'ai cru pouvoir, d'une part, la disculper des accusations légendaires qui souillent encore son nom; de l'autre, lui faire honneur de ce qu'il y a de glorieux et de méconnu dans son histoire. »

De Sadowa à Sedan. *Mémoires d'un ambassadeur secret aux Tuileries*, publiés par Victor Tissot. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885. — Prix: 3 fr. 50.

Les volumes que publie M. Tissot se vendent fort bien; ils excitent et contentent, paraît-il, une certaine curiosité.

Comme le volume qui porte pour titre *la Société et les mœurs allemandes*, celui-ci est traduit de l'allemand. L'auteur des *Mémoires* est un ex-agent secret du roi George de Hanovre. L'ex-agent, M. Oscar Meding, qui n'eut pas même le mérite de servir loyalement les intérêts du roi détrôné, a sollicité et obtenu de la cour de Berlin une pension d'une dizaine de mille francs; il a écrit des romans assez mauvais et lus avidement, des romans dans lesquels l'histoire se trouve mêlée à la fiction, et des personnages historiques à des personnages de pure fantaisie; aujourd'hui, il écrit des *Mémoires* pour servir à l'étude de l'histoire contemporaine, sans doute; aujourd'hui c'est le roman qui est mêlé à l'histoire. Des négociations secrètes pour lesquelles on l'a employé, il ne dit que ce qu'il lui plaît de découvrir, non pour éviter de compromettre telle ou telle personnalité, mais afin qu'on le tienne comme un ou ex-ambassadeur; et ces négociations, il les expose de manière à faire lire ses livres par le plus grand nombre possible de lecteurs. Faut-il parler des intrigues nouées de 1866 à 1870? A quoi bon? il n'en est pas une qui ne soit connue. On sait l'affaire du Luxembourg, les projets d'alliance avec telle ou telle puissance. A une certaine page, l'auteur raconte comme mourut la jeune princesse Mathilde, qu'on voulait marier au prince Humbert, et il ajoute, s'exprimant ainsi que l'eût fait M. de la Palisse: « Cette mort fit crouler des projets de mariage qui devaient avoir une si grande portée politique. »

M. Tissot a eu la main heureuse; il a traduit un livre inutile qui aura tout le succès de ses autres ouvrages.

F. G.

L'Écroulement d'un Empire : Sceptres et Couronnes (Sadowa), *roman contemporain*, par Gregor Samarow (Oscar Meding), précédé d'une *Étude* par Victor Cherbuliez. Deux vol. in-18. Paris, 1885. E. Giraud, éditeur.

La proximité et la gravité historique des faits dont le titre de ce livre annonce le récit, sous la forme du roman, mettent tout d'abord le lecteur en défiance. Les esprits sérieux répugnent à la pensée de voir les terribles événements de 1866 — prélude des événements bien autrement terribles de 1870-71 — pris comme éléments essentiels d'une fiction frivole. D'autre part, les esprits frivoles éprouvent une égale répugnance à voir le cadre de la fiction occupé par le sérieux de l'histoire. Au premier aspect, cette alliance de la fantaisie arbitraire et de l'implacable réalité paraît une conception hybride, impuissante à rien engendrer qui vaille. C'est donc une bonne fortune pour le livre — qui en outre est allemand — que M. G. Cherbuliez ait présenté l'auteur et la traduction au public français. L'autorité morale et littéraire de l'éminent académicien suffit à calmer à la fois les appréhensions de notre patriotisme et les inquiétudes de l'homme de goût alarmé.

Il nous apprend, en effet, que l'auteur de *l'Écroulement d'un Empire*, M. Oscar Meding, fut un des conseillers du malheureux roi George de Hanovre. En cette qualité, il se trouva largement mêlé aux affaires dont l'issue fut la fin tragique de cet antique royaume guelfe qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de la monarchie des Hohenzollern. Chargé par la confiance de son souverain de missions secrètes aux Tuileries, à Saint-Cloud, au Palais-Royal de Berlin, au Hofburg de Vienne, au Tzarkoé-Selo de Saint-Pétersbourg et au Vatican, possédant ainsi une intime connaissance des dessous de la politique européenne, M. Oscar Meding avait donc tous les titres à être curieusement écouté, lorsqu'il entreprit de retracer les malheurs de sa patrie qui, de si peu, précédèrent ceux de la France.

Sous une autre plume, la hardiesse eût été singulière à mettre en scène les rois et les empereurs, tous les personnages politiques, tous les héros du drame de 1866 avec une telle désinvolture, dans le déshabillé de leur caractère et de leur humeur, dans le nu de leurs ambitions et de leurs faiblesses, de leurs triomphes et de leurs déceptions, de leurs élans et de leurs chutes.

Ici l'audace est justifiée par le succès. La vraisemblance des monologues intérieurs, comme celle des discours échangés, déjà confirmée par l'exactitude des faits historiques, est relevée en outre par l'absolue vérité des portraits et des milieux : or on sait que la fidélité d'un portrait n'est réalisée qu'à demi par la seule ressemblance plastique et qu'elle doit, pour être complète, se doubler d'une égale ressemblance psychologique.

C'est un fait remarquable et tout à l'honneur de l'écrivain, que dans ce grand conflit de passions et d'intérêts dont l'enjeu est formé de tant de vies humaines, peuples et souverains, vainqueurs et vaincus sont tous sympathiques au même degré. Sans doute, il y a de part et d'autre des fautes commises, des responsabilités compromises; mais le mobile de chacun a sa noblesse et sa grandeur; on se prend de sympathie tour à tour pour l'un et pour l'autre des adversaires qui, instruments ou victimes, nous sont présentés comme les jouets en quelque sorte d'une fatalité supérieure.

Au-dessous des personnages principaux, de ces maîtres de l'Europe, se meut une foule de figures secondaires, soldats, paysans, citadins, prêtres, nobles

et bourgeois, femmes et filles du peuple, du monde et même du demi-monde, tous mêlés en diverses actions romanesques, qui par quelque fil se rattachent au destin de l'action générale et y trouvent leur dénouement.

Ces deux volumes dont le sous-titre est *Sceptres et Couronnes* (*Sadowa*) sont, nous dit-on, le prologue seulement de *l'Écroulement d'un Empire;* M. Oscar Meding poursuivrait son récit par *Mines et Contre-Mines* (*Mentana*), *Deux Couronnes impériales* (*Avant la Tempète*), *Ave Cæsar !* (*Reischoffen*), *la Croix et l'Épée* (*Sedan*), *la Fin d'une Race* (*Metz-Chislehurst*). Parmi ces sanglantes tragédies, l'auteur rencontrera bien des scènes d'un pathétique égal à celui de l'entrevue de Napoléon III et de l'impératrice Charlotte au Grand-Hôtel. Puisse l'auteur conserver jusqu'au terme en son œuvre la puissance, la vie, la mesure et le tact dont il a fait preuve dans *Sceptres et Couronnes!*

E. C.

Anne de Montmorency, Grand Maître et Connétable de France *à la Cour, aux Armées et au Conseil du roi François Ier*, par Francis Decrue. Un vol. in-8° de VIII-452 pages. Paris, 1885. Librairie Plon.

Le très grand intérêt de ce livre, c'est que tout en racontant l'administration du célèbre connétable pendant le règne de François Ier, c'est-à-dire pendant les quinze années de sa vie les moins connues, l'auteur présente en même temps le tableau très complet de la vie sociale, politique, militaire et diplomatique à l'époque de la Renaissance et de la Réforme. Le principal objet de l'œuvre est donc l'analyse du rôle que remplit Anne de Montmorency depuis le moment où il prit une part prépondérante à l'administration du royaume, en 1526, jusqu'en 1541, date de sa disgrâce. Très sagement toutefois, M. Decrue n'aborde pas *ex abrupto* la période à laquelle il se propose de consacrer son capital effort. Il fait précéder cette étude d'une introduction étendue sur la vie antérieure du personnage et explique ainsi comment il est arrivé à sa haute situation; il montre comment déjà peu après l'avènement de François Ier, il faisait sentir à la cour une influence sans cesse grandissante. En un dernier chapitre, épilogue de ce fragment d'histoire, nous suivons le connétable dans la retraite qu'il fit dans ses terres, de 1541 à 1547. On sait d'ailleurs que cette retraite ne fut qu'un intermède entre les deux périodes de son ministère en France. Les vingt années qu'il passa au pouvoir sous François Ier allaient, après un court intervalle, être suivies de vingt années d'administration nouvelle que sa mort seule devait interrompre, le 11 novembre 1567. Mais toute cette dernière partie de sa vaillante carrière échappe, quant à présent, à l'étude de M. Decrue.

Ce travail, conduit avec une patience et une conscience également minutieuses, repose sur des documents inédits tirés des bibliothèques et des archives de Paris, de Bruxelles et d'autres villes encore. La masse de ces documents cités en bas de page dans tout le parcours du livre est stupéfiante. L'auteur avoue quelque part qu'il n'a pas copié moins de huit cents lettres du connétable. Et l'on parle des Bénédictins!

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix, Peintures, Dessins, Gravures, Lithographies, 1813-1863, catalogué et reproduit par A. Robant, commenté par Ernest Chesneau. Ouvrage publié avec la collaboration de Fernand Calmettes. Un vol. in-4° de XLIV-538 pages. Paris, 1885. Charavay frères, éditeurs.

La récente exposition des œuvres d'Eugène Delacroix à l'École des Beaux-Arts a confirmé aux yeux d'une nouvelle génération et définitivement consacré la gloire du maître telle qu'elle fut proclamée, acclamée, il y a vingt ans, aux triomphantes vacations de la vente posthume; à cette occasion, la presse tout entière a retracé sa biographie, redit la longue lutte de toute sa vie contre les routines et les rancunes académiques — non encore toutes éteintes, — décrit les productions de son génie et analysé le caractère même de ce génie si complexe et si extraordinairement varié; il est donc inutile d'insister ici sur des faits dont le souvenir ravivé est présent à toutes les mémoires. Nous regrettons un peu d'être forcé de nous abstenir, car le livre que nous annonçons en tête de ces lignes nous eût permis de revenir sur ces faits avec une précision, une abondance de détails, un luxe de renseignements dont la réunion nous apparaît comme un prodige de patience sans précédent qu'on lui puisse comparer dans l'histoire de la critique d'art.

Un dessinateur lithographe, M. Alfred Robant, déjà à la suite de la vente posthume de 1864 dont nous parlions tout à l'heure, avait reproduit en facsimilé et publié plusieurs séries des plus beaux dessins d'Eugène Delacroix. Cédant à sa très légitime passion pour l'admirable artiste, il ne laissait échapper aucune occasion de copier pour lui-même, sans arrière-pensée de publicité alors, pour son plaisir personnel, pour sa propre édification, toute œuvre qui passait à portée de son crayon. Sur ces entrefaites, M. Adolphe Moreau, l'éminent et généreux amateur,

qui est mort l'an dernier en léguant au musée du Louvre *la Barque de Don Juan*, publia, en 1873, un catalogue descriptif de l'œuvre de Delacroix. M. Robant fit interfolier de papier blanc son exemplaire, qui dès lors ne quitta plus sa table de travail. Il y reporta d'abord, en les réduisant, tous les croquis déjà amassés et les disposa en regard de chaque numéro; puis, dans les monuments publics et dans les musées, dans les collections privées, partout, à Paris, en province, à l'étranger et surtout dans les ventes, il poursuivit désormais sans trêve ni relâche toutes les œuvres du grand peintre romantique. Il enrichissait ainsi son précieux volume d'autant de tracés faits à la chambre claire. En outre, il vérifiait les descriptions, les dimensions données par M. Moreau, les complétait, en rectifiait les erreurs, comblait les lacunes, ajoutait un grand nombre d'œuvres qui avaient échappé à la première investigation de M. Moreau. Mais celui-ci avait adopté dans son intéressant ouvrage la classification par genre de procédés d'une part, et dans les peintures par caractère de sujets : religieux, historiques, etc., etc.; de là quelque confusion, des répétitions, une difficulté réelle à trouver dans ce livre l'indication cherchée. M. Robant dressa donc, pour son usage personnel, une liste chronologique de l'œuvre entier reconstitué par lui, la fit suivre de tables détaillées et composa ainsi, au prix de douze années d'efforts ininterrompus, avec autant de conscience que de science et de patience, un inventaire graphique et descriptif absolument unique. Et voilà bien le fâcheux : c'est qu'il était unique. Maintenant il ne l'est plus. Ce prodigieux travail est publié.

Quelles difficultés il a fallu vaincre pour en faire un livre, l'imprimeur, l'éditeur et les auteurs seuls pourraient en exposer le tableau. Mais cela n'intéresse pas le publie qui, lui, ne s'enquiert que du résultat.

L'Œuvre complet d'Eugène Delacroix est imprimé sur papier vélin légèrement teinté et encadré de filets rouges. Il est dédié aux donateurs qui ont offert des ouvrages de Delacroix aux musées. A la suite d'un avertissement où les éditeurs rendent hommage, à leurs divers et nombreux collaborateurs, le livre s'ouvre sur une *Introduction* de M. Ernest Chesneau, qui est assurément de tous les écrivains spéciaux celui qui, depuis vingt-cinq ans, a le plus souvent et le plus chaudement, en toutes circonstances, concouru à la glorification du maître. La part de collaboration de M. Chesneau n'est point limitée à ces quarante pages d'introduction où il a tracé un portrait d'ensemble du grand artiste français. En regard du dessin et de la description de chaque numéro d'œuvre (procédé, dimensions, date, expositions, prix de vente des gravures et noms des possesseurs, etc.), fournis par M. Robant, il a repris successivement tous ces numéros, qui sont au nombre de 2000 en chiffres ronds, et accompagné chacun d'eux d'un commentaire qui éclaire le sens, l'intention et la portée de toute œuvre cataloguée. L'accomplissement d'une telle tâche suppose non seulement la connaissance approfondie du génie de Delacroix mais aussi une rare souplesse de plume. Il faut bien le dire, c'est ce commentaire, aussi varié que les compositions elles-mêmes, qui transforme cet inventaire en quelque chose de plus qu'un catalogue, — un catalogue très précieux, sans doute, mais aride comme un dictionnaire, — et en fait un livre lisible.

Le curieux trouvera, en outre, dans *l'Œuvre complet d'Eugène Delacroix* de nombreuses signatures de l'artiste, la reproduction de la plupart des portraits qu'on a faits de lui, la liste de ses salons, et des tables de toute sorte qui facilitent toutes les recherches.

Il y a longtemps déjà que ce livre est annoncé, attendu ; voilà bien trois ou quatre ans qu'il est en cours d'impression. Aujourd'hui qu'il est terminé, nous pouvons dire sans être taxé d'exagération qu'il est la première pierre du monument que les admirateurs d'Eugène Delacroix se proposent d'élever à sa mémoire.

La Basilique de Saint-Marc, à Venise, ouvrage grand in-f° comprenant 649 planches gravées et chromolithographiées. — Texte italien et français, par une réunion d'écrivains sous la direction du professeur Camillo Boito. — Tirage unique limité à 500 exemplaires. Ferdinand Ongania, édit. Venise.

Le Livre a eu déjà l'occasion de signaler cet important ouvrage dont la publication, commencée il y a quelques années, est sur le point de se terminer. « La Basilique de Saint-Marc à Venise » comprend cinq portefeuilles qui renferment dans leur ensemble vingt-cinq planches grand in-f° représentant des coupes géométriques de l'intérieur et de l'extérieur de la Basilique, soixante et une planches grand in-f° en chromolithographie, et cinq cents soixante-trois autres planches grand in-4° donnant des détails de mosaïques et de sculpture, les autels, les tombeaux, etc. . de cette merveille d'étrangeté et de splendeur qui se nomme Saint-Marc. A ne considérer que le nombre des planches et leur exécution remarquable, cet ouvrage mériterait déjà une mention toute particulière; mais il faut considérer surtout son haut intérêt archéologique. Il est conçu et exécuté de telle sorte que l'architecte devra y trouver les renseignements techniques nécessaires à la reconstitution entière de la basilique à des époques différentes; que l'artiste pourra juger dans ses mille détails l'immensité du travail réuni dans ce monument; que le savant et l'amateur enfin retrouveront dans cette multitude de dessins le Saint-Marc qu'ils ont visité et se rendront compte de ce que fut la Basilique aux âges passés, comment elle s'est fondée, s'est agrandie et s'est complétée pour arriver à former cet ensemble unique au monde.

Certes, on a beaucoup écrit sur Saint-Marc et, au point de vue archéologique notamment, tout semblait avoir été dit, expliqué, démontré. Cependant il est certains points relatifs aux origines de la Basilique

qui, faute de renseignements assez précis, avaient dû être laissés dans l'ombre. Des découvertes récentes, faites lors des derniers travaux de restauration exécutés à Saint-Marc, ont permis de remplacer bien des suppositions par des certitudes qui se trouveront énoncées dans ce nouvel ouvrage. On connaissait moins encore l'aspect de la Basilique aux différentes époques; l'intelligent éditeur vénitien a eu la véritable bonne fortune de pouvoir donner certaines planches inédites, qui permettent de préciser les conjectures précédentes : ce sont les planches représentant la façade avant le XIe siècle, d'après une miniature du XIIIe siècle restée jusqu'à ces derniers temps inconnue, et un dessin établi sur des vestiges mis à jour sous les revêtements de marbres lors de la démolition de quelques pans de mur. Une autre planche donne l'élévation de la façade au XIIIe siècle, d'après une ancienne mosaïque retrouvée sous des surcharges au-dessus de la première porte en venant de l'horloge. Les autres planches relatives à la façade représentent l'aspect extérieur de Saint-Marc (parties de droite et de gauche antérieures au XIIe siècle), d'après un dessin du musée Correr, la reproduction du tableau de Gentile Bellini, l'extérieur de Saint-Marc au XVe siècle, et enfin la façade actuelle. Cette dernière est divisée en vingt et une planches devant être ajustées et qui, réunies, forment une seule chromolithographie de plus de 2m,1/2 de haut sur 1m,79 de large. — Au moins connaît-on maintenant, à défaut de l'église toute primitive du IXe siècle, et qui offre d'ailleurs peu d'intérêt, celle qui fut reconstruite après un terrible incendie par le doge Pietro Orseolo Ier, celle dont les travaux d'embellissement, les premiers travaux de mosaïque furent commencés en 1071 par Domenico Selvo. M. Boito, l'érudit écrivain italien à qui la direction du texte de l'ouvrage sur la Basilique a été confiée, croit devoir faire remonter les transformations de l'église actuelle au temps de Domenico Michel (1117) et de la conquête de Tyr, de Pietro Polani (1130), de Domenico Morosini et du vainqueur de Constantinople, Enrico Dandolo — (1192-1205).

Le texte (l'ouvrage comporte une traduction française) est dû à un certain nombre d'écrivains vénitiens qui, sous la direction de M. Camillo Boito, ont décrit la Basilique. M. Boito est l'auteur de l'important chapitre sur l'architecture, M. Doucart a écrit l'histoire de l'édifice, M. Saccardo a consacré de nombreuses pages aux mosaïques, M. Molmenti s'est préoccupé des traditions populaires dont il a rappelé les plus curieuses; d'autres collaborateurs encore, notamment MM. Fuline, — dont la mort remonte aux derniers mois de l'année 1884, — Urbani, Pasini, ont traité chacun un point spécial avec soin et talent.

L'exécution des planches gravées et chromolithographiées est belle. Ces dernières ont été exécutées à Naples, Leipzig, Turin, Paris sur des aquarelles faites par des artistes de réelle valeur, entre autres par M. Prosdocimi, qui a peint dans la grandeur de leur reproduction les vingt et une planches de la façade actuelle, et certaines vues de l'intérieur. On ne saurait trop louer le soin avec lequel l'éditeur, M. Ongania, a dirigé et surveillé cette importante publication. Il a mis à l'achèvement de son œuvre une persévérance que rien n'a lassé; or l'ouvrage a été entrepris en 1878, et il est superflu d'indiquer quelles difficultés sans cesse renaissantes il a fallu vaincre. On pourra juger notamment des dépenses qu'entraîne la publication d'un si long travail par ce seul détail : l'aquarelle reproduisant les vingt-deux planches qui forment la façade a été payée 40,000 francs et leur tirage chromolithographique a coûté 70,000 francs. — Ces frais considérables expliquent le prix de 1,800 francs auquel a été fixé chacun des 500 exemplaires de l'édition. Le succès assuré à ce beau travail, succès qui s'affirme depuis sa publication intégrale, ne sera donc que la juste récompense des efforts accomplis. L.

Eugène Delacroix par lui-même, par G. Dargenty. Un vol. in-18 de 226 p. Paris, 1885. Librairie de l'Art. J. Rouam.

M. G. Dargenty est un écrivain d'art des plus vaillants; il perpétue la lignée de plus en plus éclaircie des critiques originaux, et, d'ordinaire, il n'attend pas l'opinion du voisin pour exprimer la sienne sur les œuvres et sur les hommes. Cependant, par exception et voulant faire connaître Delacroix à ceux qui, depuis quelque temps, ont entendu si souvent répéter ce nom illustre, M. Dargenty a puisé, tant dans les *Lettres* du maître publiées par Ph. Burty que dans les témoignages de ses contemporains, tous les traits caractéristiques du génie de cet admirable artiste et en a composé un portrait parfaitement complet, très exact, très vivant, sous ce titre : *Eugène Delacroix par lui-même*. M. Dargenty dit de cet excellent livre qu'il n'est qu'une « compilation ». Que n'avons-nous sur chacun de nos grands artistes français de telles compilations, faites avec ce tact, ce goût et ce soin !

Monographie du temple de Salomon, par le R. P. Xavier Pailloux, S. J. Un vol. in-folio de XII-410 p. Paris, 1885, A. Roger et F. Chernoviz, éditeurs.

Les lettres S. J., qui suivent le nom de l'auteur au titre de cet ouvrage, nous apprennent que le révérend père Xavier Pailloux appartient à la Société de Jésus. Le souvenir, encore présent à toutes les mémoires, des déménagements précipités auxquels les bons pères ont été récemment soumis nous rendrait volontiers indulgent pour la mauvaise humeur dont chaque page de cet in-folio porte la trace évidente. Oui, nous comprenons la contrariété du travailleur forcé d'abandonner tout à coup son cabinet, sa bibliothèque, ses habitudes d'empiler dans des paniers ses livres d'études à la hâte, ses manuscrits et ses notes au cours d'une tâche de longue haleine; si son caractère en conserve quelque irritabilité, même sous l'habit ecclésiastique, il est bien excusable. Mais la rencontre est fâcheuse lorsqu'elle se produit pendant l'accomplissement d'une œuvre d'érudition. Le savant

court le risque de perdre, en de telles aventures, le sang-froid indispensable à l'impartialité de ses jugements et d'enfourcher le dada de la polémique messéant en de tels champs de course. C'est ce qui est arrivé au R. P. Xavier Pailloux, S. J., pendant qu'il élaborait la *Monographie du temple de Salomon.*

Le révérend père, pour arriver à la restitution d'un des monuments les plus célèbres et les moins connus de l'antiquité, se place à un certain point de vue très spécial. D'abord, dès l'épigraphe, en maint passage, et, une dernière fois, au terme du volume, il nous donne à entendre qu'il est pour bien peu de chose dans ce travail considérable, qu'il en est à peine le transcripteur. De même que « le plan du temple fut déposé par le Verbe entre les mains de David », qui le remit à Salomon, de même sommes-nous, en confidence, incités à croire que le manuscrit de la *Monographie du temple de Salomon* est d'origine surnaturelle, et sinon précisément divine, à tout le moins prophétique. L'auteur, qui se pique de dessiner, s'étonne lui-même de la sûreté de sa main dans le tracé des plan, coupe et élévation du monument; il se complaît dans son œuvre et constate que son crayon a été dirigé par le prophète-architecte Ézéchiel : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei*, redit-il avec David.

Cette conviction manque peut-être d'humilité, mais le R. P. Pailloux y puise une autorité peu commune pour malmener les érudits, les archéologues, les historiens sacrés ou profanes de toute religion comme de toute époque dont les hypothèses ou les affirmations relativement au temple de Jérusalem ne concordent pas avec les siennes; et il ne se prive pas de le faire, et de le faire sur un ton un peu rude. Soit! Mais où il passe la mesure, c'est lorsqu'il voit un parti pris de dédain et de haine contre l'Ancien Testament, un esprit de système antireligieux dans les conclusions de l'archéologie moderne, qui refuse le sens de la création esthétique au peuple juif, affirme que les rares vestiges subsistants de l'architecture et de la décoration du pays d'Israël sont l'œuvre de mains étrangères, en même temps qu'une imitation de l'art assyrien et de l'art égyptien. Il reproche violemment (« dent pour dent », dit-il) aux voyageurs de s'en rapporter au témoignage suspect de leurs yeux, lorsque celui-ci contredit la déclaration formelle du roi David : *Hæc omnia venerunt ad me scripta manu Dei.* « Ce plan m'a été remis tout tracé de la main de Dieu. » Puisque « Dieu n'eut qu'à effeuiller une page de son album divin traçant l'esquisse du Tabernacle et le modèle du Temple », comment l'œuvre serait-elle une imitation de quoi que ce soit au monde? Tel est l'argument sur lequel s'appuie la foi du R. P. Pailloux pour réfuter les historiens du temple de Salomon. Dans le même esprit, il invoque le texte de la vision d'Ézéchiel contre la description de l'écrivain juif Flavius Josèphe. Je ne sais si les affirmations nouvelles fondées sur de tels éléments ébranleront les convictions de nos archéologues; il est permis d'en douter.

Ils auraient tort cependant de ne point tenir très sérieusement compte des recherches immenses et des efforts accomplis par le R. P. Pailloux. N'y eût-il dans son livre que la collection des textes anciens, accompagnés de leur traduction et suivis d'un commentaire minutieux, que déjà le recueil serait très précieux. Mais, en outre, l'auteur y discute toutes les restitutions antérieures et, pour les discuter, les analyse dans le plus grand détail. Il a donc réuni toutes les pièces du procès. Elles sont exposées en vingt-cinq chapitres, et chacun d'eux est appuyé d'une planche gravée d'après un dessin de l'auteur.

A l'exception du dernier, qui est à peu près emprunté à l'ouvrage d'un jésuite espagnol, le P. Villalpand, ces dessins montrent les résultats graphiques auxquels l'étude de la question par les textes et par de longs voyages en Égypte et en Asie ont conduit le R. P. Pailloux. Si l'on se borne à les examiner comme une sorte de graphologie de l'ensemble des constructions, destinée à montrer leur disposition sur le terrain, le nombre des façades, des cours, des étages, des colonnes, des portes et des fenêtres, ils jettent une grande clarté dans la discussion. Mais, à les considérer au point de vue du rendu, à n'en voir que la forme extérieure, le résultat est navrant. S'il fallait admettre que tel fut jamais le temple de Salomon, nous emporterions la plus triste opinion du goût de l'architecte, quel qu'il ait été. Nous nous refusons énergiquement à croire que cet architecte n'ait pas su créer un autre style que celui des *boîtes d'architecture* du bazar de l'Hôtel-de-Ville. Et pourtant, à s'en rapporter au R. P. Pailloux, l'identité est frappante. Décidément, l'éducation esthétique est toujours aussi négligée qu'aux siècles passés, ou pour le moins aussi fausse chez les jésuites. C'est une lacune qu'avec leur intelligence il leur serait facile de combler. Ils devraient bien y songer. Jusqu'au papier des gardes de ce livre de luxe qui affecte un faux air de papier de confiseur!

E. C.

Les Richesses du Tong-kin, par Savigny et Bischoff. Un fort vol. in-12. Paris, 1885, H. Oudin, éditeur.

Étudier le rôle de notre pays au point de vue colonial; démontrer que le fleuve Rouge est, au plus grand profit de la France, la seule artère commerciale pratique pour les provinces méridionales de la Chine; retracer l'histoire de notre intervention en extrême Orient; faire connaître, avec une carte à l'appui, la géographie, l'ethnographie et l'histoire du Tong-kin : tel est l'objet des quatre premiers chapitres du livre de MM. Savigny et Bischoff. C'est au cinquième que commence la partie vraiment originale, essentielle et tout à fait importante de l'ouvrage. Les auteurs y exposent dans un ordre parfait les produits du Tong-kin et des pays environnants; ils indiquent en outre l'état actuel des voies et moyens de communication du pays, signalent les grands travaux d'intérêt général qui s'imposent d'urgence; ils nous informent sur les articles d'importation et d'exportation, sur les centres et marchés, sur les conditions de l'exploitation française, sur le rôle de nos futurs agents au Tong-kin, sur le coût du voyage et du fret, etc.

Mais l'âme du livre, c'est l'exposé des entreprises à tenter avec succès dans notre nouvelle colonie. Elles sont classées par ordre alphabétique. Tous les intéressés liront avec une vive curiosité les articles *Batellerie, Banques, Chemins de fer, Commerce, Constructions, Coton, Exploitation des forêts, Mines, Opium, Riz, Roulage, Soie, Sucre, Terrains, Thé,* etc., etc. En ajoutant à cette somme de renseignements déjà si riche un *Index* bibliographique des ouvrages publiés sur le Tong-kin et un *Vocabulaire* des expressions locales que l'on y rencontre communément, MM. Savigny et Bischoff justifient amplement le sous-titre de leur livre : *Les Richesses du Tong-kin, les produits à y importer et l'exploitation française : Guide administratif, commercial, industriel, agricole, etc.* E. C.

De Palerme à Tunis, par Malte, Tripoli et la côte. *Notes et impressions,* par Paul Melon. Un vol. in-18 orné de gravures. Paris, 1885, librairie Plon.

Ces *notes* sont des feuillets détachés du carnet de voyage de l'auteur; les impressions s'y succèdent sans autre lien parfois que leur ordre chronologique. Le lecteur ne trouvera donc ici ni l'étude complète et approfondie des contrées traversées ni le récit d'aventures extraordinaires. A quelques renseignements historiques, politiques et statistiques, intéressants en ce temps d'expansion coloniale, M. Paul Melon mêle les sentiments et les pensées qu'éveille dans l'esprit d'un touriste clairvoyant, au point de vue pittoresque, la terre d'Afrique, si féconde en souvenirs du passé et en promesses d'avenir. E. C.

Dictionnaire des Émailleurs *depuis le moyen âge jusqu'à la fin du* XVIII*e siècle,* par Émile Molinier. Un vol. in-16. Paris, 1885. Librairie de *l'Art*, J. Rouam.

La librairie de *l'Art,* qui concourt activement à enrichir nos bibliothèques de livres d'art excellents, a confié à M. E. Molinier le soin d'écrire le premier volume d'une série de *Guides du collectionneur.* Attaché à la conservation des musées du Louvre, l'auteur était en situation excellente pour composer le *Dictionnaire des émailleurs* qu'il nous donne aujourd'hui. Ce petit manuel, précédé d'un avant-propos substantiel sur l'art de l'émail, s'adresse moins aux savants de profession qu'aux amateurs, qui seront fort aises d'avoir sous la main un volume de format facile à consulter, plein de documents précis, et accompagné de 67 marques et monogrammes d'artistes. E. C.

Les Pyrénées françaises, par M. Paul Perret, tome III. *L'Adour, la Garonne* et *le Pays de Foix.* Illustrations par E. Sadoux. Un beau vol. in-8° de 464 pages. H. Oudin, éditeur. Paris, 1884.

Il a déjà été rendu justice, ici même, aux qualités et aux mérites de ce recommandable ouvrage, dont les premiers volumes ont été analysés dans de précédents bulletins. On citerait difficilement, dans cet ordre de productions littéraires, un travail préparé avec autant de conscience et plus agréablement exécuté. L'auteur est un de nos confrères les mieux doués. Romancier à l'imagination fertile et ingénieuse, critique aux fortes études, et très informé aussi des choses du temps présent, il était comme tout désigné pour une entreprise qui réclamait à la fois une plume d'écrivain sensible à la diversité et à la poésie des lieux, et un esprit familier avec le détail de l'histoire. Dans ce seul nom : *les Pyrénées*, il y a véritablement tout un monde de souvenirs et d'impressions. Les annales de notre pays ont ce nom gravé presque à chacune de leurs pages; les ombres de héros, orgueil de la France, semblent errer parmi ces beautés grandioses; les fascinantes visions de nos jeunes années sont remplies par les ruines de châteaux, les précipices vertigineux, les cascades sonores et argentées, que les Pyrénées ont fournis à tous les *magasins illustrés* de notre enfance. Ajoutons que le grand courant de vogue qui,

depuis un demi-siècle, entraîne cent catégories de malades vers ces régions pittoresques, achève aussi de les classer à la tête de nos plus intéressantes.

On sait, ou l'on devine, qu'il a été écrit chez nous quantité de volumes sur ce sujet; mais sans parler de celui de M. Taine, que son caractère très particulier défend de toute comparaison avec les autres, nous n'hésitons pas à recommander l'ouvrage de M. Paul Perret comme étant le plus complet dans cet ordre et le plus instructif. Il comprend deux parties : *le Bigorre* et *le Comminge et le Pays de Foix*. L'auteur y aborde successivement : la chaîne de Toulouse à Tarbes, l'Adour, Tarbes et la Vallée, Bagnères-de-Bigorre, les Baronnies, la vallée d'Aure, le plateau de Lannemazan, les Nestes, Avreau, la Haute-Vallée, les lacs, le pic du Midi, le col d'Aspin, Gripp et Campan, la vallée de Lesponne, le Lac-Bleu, Bagnères-de-Luchon, la ville, promenade autour de Luchon, la vallée du Lys, la vallée d'Oueil, Saint-Aventin, les lacs d'Oo, le port de Vénasque, la Maladetta, la Barousse, Mauléon, Bramevaque, la Barousse, Valcabrère, la vallée de la Garonne, Saint-Béat, le val d'Aran, la vallée du Lez, le mont Vallier, la vallée du Sallat, Saint-Girons, Saint-Lizier, Aulus, la vallée de l'Ariège, Foix et Pamiers, Tarascon, Vicdessos, le pays du fer, la haute vallée de l'Ariège et Ax. Des chapitres développés, et pleins de traits curieux, sont consacrés à Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Foix et Pamiers. On goûtera surtout l'amusant récit d'une excursion dans la *vallée d'Andorre*.

L'habile artiste, M. E. Sadoux, a orné ce beau volume de 35 gravures hors texte et 120 dans le texte.

L. D.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

La crise irlandaise, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, par ÉDOUARD HERVÉ. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Ce; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Trois grandes questions, dit l'auteur, ont, tour à tour ou simultanément, depuis un siècle, agité l'Irlande : la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La question agraire, elle a été étudiée d'une façon toute remarquable par M. Paul Fournier, mais son étude, — nous en avons rendu compte naguère ici même, — est plutôt juridique qu'historique. C'est en historien que M. Hervé parle de la crise sociale irlandaise et tout d'abord des crises politique et religieuse.

Et, certes, cette histoire des dernières phases de la lutte cinq ou six fois séculaire de l'Irlande, pays conquis, contre l'Angleterre, la nation conquérante, n'était pas aisée à présenter. Il ne suffisait pas de rappeler le nom de Fitzgerald, ceux de Gratton et d'O' Connell, ceux d'O' Brien et d'O' Mahomey, celui de M. Parnell et celui du criminel agitateur O' Rossa; il ne suffisait pas davantage de distinguer entre l'action exercée ouvertement, loyalement, par de grands orateurs et les sourdes menées des *invincibles;* entre les aspirations des uns et le but poursuivi par les autres; il fallait nous faire connaître la politique anglaise, nous dire les efforts faits par les différents cabinets conservateurs ou libéraux qui se sont succédé pour améliorer la condition des Irlandais, en même temps les résistances d'un roi, celles du Parlement; il fallait simplifier ce qui est confus, et pourtant, ne rien omettre, si ce n'est peut-être les intrigues; il fallait exposer les faits clairement et ne se montrer point un homme de parti. M. Hervé a fait preuve d'une grande modération et d'un grand talent.

L'Irlande n'obtiendra pas son autonomie législative par des insurrections comme celles de 1798 et celle de 1848. Elle ne l'obtiendra pas davantage par des assassinats comme celui de Phœnix-Park ou par des explosions comme celles de la tour de Londres et du palais de Westminster. Mais d'obtenir la complète égalité politique et religieuse, mais d'arriver à une meilleure condition matérielle et d'avoir son Parlement à elle, cela ne saurait la satisfaire; elle ne cesse de caresser le rêve d'une indépendance absolue. Cette indépendance absolue a peu de chance de se réaliser jamais. Les hommes d'État, explique M. Hervé, pourraient tout au plus songer à une combinaison analogue à celle qui existe aujourd'hui en Autriche-Hongrie. Plus tard, les colonies anglaises pourront vivre de leur vie propre, former, avec l'Angleterre, une confédération d'États, et l'Irlande, alors, compter parmi ces États quasi indépendants, mais c'est là une pure possibilité. La complète indépendance ne serait, pour l'Irlande, un bienfait.

F. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les conditions sociales du bonheur et de la force, par Adolphe Coste. Troisième édition, augmentée d'une préface. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

Le titre promet beaucoup. On jette les yeux sur la table des matières, on lit : Introduction : *le bonheur en face du progrès* (trois chapitres intitulés : *le progrès accéléré, le bonheur stationnaire, l'homme a les moyens d'être heureux*); Première partie : *la famille* (dix chapitres : *qu'est-ce que la famille?... Ses avantages particuliers et sociaux, nécessité d'une éducation préparatoire pour développer l'aptitude familiale...*); Deuxième partie : *le métier;* Troisième partie : *la vie publique;* Quatrième partie : *la doctrine* (*le pouvoir spirituel laïque,* faut-il une *centralisation spirituelle?...*) Et, ce premier coup d'œil donné, on ne doute pas, le volume faisant d'ailleurs partie d'une collection qui compte déjà nombre d'ouvrages de grande valeur, que le travail de M. Coste, réédité, ne présente quelque intérêt. Il ne faut pas lire deux chapitres pour être détrompé.

L'auteur est un positiviste à peu près orthodoxe. Pour lui, le bien, c'est le bonheur, c'est l'activité sagement réglée ; il indique certaines réformes auxquelles il serait utile de procéder et qui, accomplies, assureraient le bonheur; il indique le pouvoir spirituel qu'il conviendrait de reconnaître, pouvoir auquel serait dévolue la tâche de régler l'activité. Disciple d'Auguste Comte, il n'est pas en désaccord avec M. Le Play, l'économiste catholique.

Il appelle « la division spontanée des adultes en pères et mères de famille à postérité nombreuse, et en célibataires ou quasi célibataires »; il réclame « l'autorité testamentaire des chefs de famille pour la répartition des capitaux conformément aux aptitudes; l'entière liberté d'entreprise et de concurrence ; l'autonomie locale; l'impôt direct; le vote public ; la responsabilité des fonctionnaires ». Mais ces réformes peuvent faire courir quelque danger à la société ? L'auteur s'empresse de le reconnaître. « Qu'est-ce que le célibat et l'inégalité de succession sans la plus grande union fraternelle? Qu'est-ce que la liberté testamentaire sans la moralité du testateur et la prévoyance des parents ? Qu'est-ce que la concurrence sans la capacité industrielle et la probité financière ? Qu'est-ce que l'autonomie locale et l'impôt direct sans le patriotisme et la discipline éclairée des citoyens ? Qu'est-ce que le vote public sans la bonne foi des partis et le respect de l'opinion ? Qu'est-ce que la responsabilité judiciaire sans l'indépendance de la magistrature ? *Les libertés absolues ont besoin d'une puissance supérieure qui soit, comme l'axe de tous les rouages excentriques, capable de les maintenir dans la sagesse et la vérité.* » Et il prêche le nouveau catholicisme, avec l'unité de doctrine positiviste; il organise un pouvoir spirituel avec le médecin, l'avocat, le magistrat, le professeur, le journaliste pour agents; même il construit l'église positiviste sur un autre plan, avec une autre décoration que celle de la rue Monsieur-le-Prince.

Le livre a déjà été fait. M. Coste n'a pas exprimé une seule idée nouvelle. F. G.

La morale anglaise contemporaine. *Morale de l'utilité et de l'évolution,* par M. Guyon. Deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan ; 1885. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage a été donné il y a plus de dix ans, et, depuis, de l'autre côté de la Manche, des écrits ont été publiés qui touchent à la morale théorique; mais l'ouvrage a été revu hier, il a été augmenté, et l'exposé de la morale anglaise contemporaine est aussi complet qu'on le peut souhaiter. Or les derniers moralistes anglais, Clifford, Barratt, M. Leslie, n'ont pas, dit M. Guyon, ajouté d'idées vraiment neuves aux systèmes de Darwin et de Spencer; ils ont ajouté seulement des formules originales et des éclaircissements de détail. Une critique suit ce jugement : « Ils nous laissent en face de la même difficulté qu'avaient déjà rencontrée les Helvétius et les Bentham, à savoir l'antinomie entre l'intérêt social et l'intérêt individuel, entre *notre père l'Homme* et nous-mêmes, la lutte entre le nouveau Jehovah-Humanité et le vieux Satan encore présent en chacun de nous. Jusqu'alors, les moralistes s'étaient cru le droit de juger moralement le Satan symbolique, de le condamner, de le présenter comme un objet d'exécration pour tous; aujourd'hui, ils sont réduits à constater simplement son existence, et, dans beaucoup de cas, restent les témoins passifs de sa lutte avec le *principe du bien.* Ils pensent que cette nouvelle position prise par la morale théorique n'aura aucune conséquence dans la pratique; le point de vue plus indulgent d'où on regarde aujourd'hui la bataille éternelle de la vie ne saurait rien changer à la bataille même, ni à son issue. Cette affirmation nous paraît le point qui reste le plus contestable dans la morale commune aux divers penseurs anglais. »

Le problème du mal reste posé. Mais M. Guyon qui admet — « tout penseur sérieux, dit-il, est forcé de les admettre » — les trois lois physiques et psychologiques d'association, d'évolution et de sélection naturelle, et qui a proposé récemment une *morale sans obligation ni sanction,* ne relève-t-il pas des écoles anglaises?

Quoi qu'il en soit, la critique des systèmes de morale utilitaire et évolutionniste, toute pleine d'intérêt quand il la donna, il y a douze ans, reste intéressante dans l'ouvrage réédité et revu. F. G.

La philosophie ancienne. *Histoire générale de ses systèmes*, par CH. BÉNARD, ancien professeur de philosophie dans les lycées de Paris et à l'École normale supérieure. Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan; 1885. — Prix : 9 francs.

M. Bénard appartient à une école qui a formé de savants historiens de la philosophie, qui, par là, ne mérite pas le complet discrédit dans lequel elle est tombée; il est spiritualiste, et l'ouvrage dont il nous donne aujourd'hui le premier volume est pour faire honneur à l'ancienne université, celle qui a supporté la tyrannie de Victor Cousin.

Dans ce volume, après l'*Introduction*, l'exposé de la philosophie grecque, de la doctrine de Socrate, des leçons des sophistes. Nous disons exposé, mais l'auteur ne s'est pas contenté de nous analyser à nouveau les systèmes des Ioniens, des Pythagoriciens, des Éléates, des Atomistes; puis la révolution socratique accomplie, ceux des Euclide de Mégare, des Antisthène, des Aristippe; il a discuté encore les interprétations qu'ont données, des différentes doctrines grecques, les historiens qui ont écrit avant lui; il est en désaccord parfois avec Tennemann, avec Uberweg, avec Zeller; même il n'a pas hésité à consacrer un bon tiers de son volume à la réfutation de toutes les thèses soutenues en faveur des sophistes.

Les jugements qu'il a portés pourront être discutés, — nous-même ne les acceptons pas tous; — son étude n'en paraîtra pas moins attachante.

Allons-nous lui reprocher d'avoir prêté à MM. Challemel-Lacour, Renouvier, Secretan, cette opinion que la philosophie est une sorte de *virtuosisme*, comme il dit? Il n'eût pas dû confondre leur déclaration motivée : la philosophie n'est pas une science, avec les simples assertions d'un littérateur; M. Renan est un maître-écrivain, le grand écrivain de notre époque, il est aussi un dilettante, un sceptique. Exprimons seulement le regret que M. Bénard se soit défendu de rapprocher certaines doctrines grecques de certaines doctrines contemporaines données comme toutes nouvelles; la plus grande différence est dans la terminologie; le rapprochement eût été intéressant. P. G.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES
— *Sciences occultes* —
— *Sciences appliquées à l'industrie* — *Technologie* —

Nouvelles lectures scientifiques, par MAXIMILIEN FLAJAT, agrégé de l'Université. Un vol. de 331 p. de la *Bibliothèque instructive* de Jouvet et Cie. Paris, 1885.

Ce livre, destiné aux jeunes enfants, contient des notions générales sur les plantes, les animaux, les pierres, les métaux et les principales industries. Il est orné de nombreuses gravures sur bois. C'est un bon ouvrage de vulgarisation scientifique.

Annuaire de l'observatoire de Montsouris, pour l'année 1885. Un vol. in-16 de 620 pages. Paris-Gauthier-Villars. — Prix : 2 francs.

Cet annuaire contient, comme les années précédentes, des tables et renseignements utiles aux météorologistes, aux agriculteurs et aux hygiénistes; mais, ce qui en fait le principal intérêt, c'est un nouveau mémoire original (le septième) de M. Miquel sur les organismes microscopiques de l'air et des eaux. Nous y trouvons des chiffres qui établissent que l'air de la mer et des hautes montagnes est presque totalement exempt de microbes, et d'autres qui montrent comment l'air des maisons neuves se charge de microbes d'année en année. Il semble donc que les matières animales exhalées par les habitants s'accumulent dans les constructions et deviennent la nourriture des microbes. Ces faits, lorsqu'ils seront bien établis, auront une grande importance pour l'hygiène. M. Miquel expose assez longuement dans ce Mémoire les procédés actuellement employés, c'est-à-dire qui ont paru les meilleurs pour l'étude des bactéries de l'air et des eaux. Dr L.

Introduction à la botanique,
par J.-L. DE LANESSAN.

Un des députés les plus en vue, M. de Lanessan, qui est en même temps un savant distingué, publie, dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. Ém. Alglave, un ouvrage rempli d'intérêt.

Sous le titre d'*Introduction à la botanique*, l'auteur donne avec élégance et simplicité un exposé des théories scientifiques nouvelles groupées autour d'un végétal, le *Sapin*, pris comme type de la vie des plantes. Ce plan original donne lieu aux rapprochements les plus instructifs et permet de rendre accessibles aux gens du monde les découvertes contemporaines.

Ce volume, d'une lecture facile et sédulsante, est cependant, comme on voit, une œuvre sérieuse; aussi le recommandons-nous non seulement à l'homme du monde, mais aussi au penseur, qui retrouvera dans ces pages l'écho de graves et troublants problèmes, comme celui de la liberté et du déterminisme.

Ce livre aura, nous n'en doutons pas, le même succès que les leçons remarquables qu'il rappelle, données à la Faculté de Médecine de Paris par M. de Lanessan, et qui attirèrent un si grand nombre d'élèves.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier; 28e année (1884).

Nous n'avons pas à faire la critique de cet ouvrage, que tout le monde connaît. Il nous apporte aujourd'hui le bilan scientifique de l'année 1884, et nous constatons avec joie que le progrès n'est pas un vain mot. Nous voyons, en effet, en ouvrant ce livre, que la France a à son actif, pour cette année, un assez grand nombre de travaux et de découvertes dont, pour ne citer que les plus belles, les ballons dirigeables de MM. Tissandier et des capitaines Renard et Krebs, les travaux de Pasteur sur la rage, les voyages de M. de Brazza et du Dr Ballay, l'exploration du *Talisman*, etc. Sans doute la route parcourue est déjà longue, mais que de choses à faire encore!

Mais, devant ces magnifiques efforts de la science, on ne peut échapper cependant au souvenir de cette grande et mélancolique pensée de Newton : « Nous ne sommes, disait-il, que comme des enfants qui s'amusent à chercher, sur le bord de la mer, des cailloux plus jolis les uns que les autres, tandis que le vaste océan de la vérité s'étend devant nous. »

L. R.

SCIENCES MÉDICALES

Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène, par M. Léon Poincaré, professeur d'hygiène à la Faculté de Nancy. Un vol. in-8° de 496 p., avec 24 cartes en couleur intercalées dans le texte. Paris, G. Masson; 1885.

Cet ouvrage est un travail de bénédictin, dans lequel existent forcément bien des lacunes. Son but général, si j'ai bien compris l'auteur, est d'éclairer les mesures internationales d'hygiène qui sont ou qui seront prises pour empêcher les maladies épidémiques de passer de leur pays d'origine dans d'autres contrées, ou de franchir leurs limites habituelles. C'est assurément une entreprise de haute utilité et qui mérite les plus grands encouragements. Malheureusement, nous ne pouvons considérer le présent volume que comme un premier essai dont le principal mérite est d'ouvrir une voie nouvelle. Les cartes, qui en sont la partie fondamentale et qui montrent la répartition sur le globe de la fièvre typhoïde, de la fièvre récurrente, du typhus, de la fièvre intermittente, de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, de la diphtérie, du choléra, de la fièvre jaune, etc., etc., sont assurément fort intéressantes et font sauter aux yeux bien des choses ignorées, mais il est de toute évidence que ces cartes, étendues à l'univers entier, sont souvent conjecturales, et, dans tous les cas, excessivement insuffisantes, vu l'impossibilité de se procurer des documents statistiques dans les sept huitièmes au moins de la surface terrestre.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Le combat à pied de la cavalerie au moyen âge, par M. de la Chauvelays, membre de l'Académie de Dijon, officier d'académie. Broch. in-8° de 50 p. Paris, Plon; 1885.

M. de la Chauvelays s'est pour ainsi dire fait une spécialité de l'histoire des armées du moyen âge, et des recherches consciencieuses dans nos archives provinciales lui ont permis de mettre à jour bien des faits curieux et intéressants pour l'art militaire. Son étude d'aujourd'hui a pour objet le combat à pied de la cavalerie, et nos tacticiens, qui s'occupent de leur côté du combat à pied de notre cavalerie, pourront y trouver matière à d'utiles réflexions, bien que les conditions de la guerre aient totalement changé; les historiens en feront également leur profit.

Une erreur très répandue consiste à croire que les chevaliers du moyen âge combattaient toujours à cheval ; ils en descendaient fort souvent, au contraire, pour se battre à pied. L'auteur nous montre, dans un très grand nombre de batailles de cette longue période de l'histoire, les chevaliers mettre pied à terre pour soutenir la lutte ; ses exemples sont puisés principalement dans les luttes sanglantes de la guerre de Cent ans et dans les grandes catastrophes que nous y avons subies : Crécy, Poitiers, Azincourt. Il établit, du reste, que les cavaliers de la Grèce, de Rome et de la Germanie faisaient souvent comme nos lourds hommes d'armes. De nos jours, les dragons, les cosaques, sont exercés journellement à ce genre de combat. Il est vrai qu'ils s'y montrent plus mobiles et ne sont point empêtrés dans de gênantes armures ; de plus, ils ont le fusil et deviennent alors de véritables fantassins. Toute cette revue rétrospective des prouesses de nos chevaliers est remplie de détails originaux. M. de la Chauvelays a étudié avec beaucoup de précision les détails de ce genre de combat, dont nos chroniqueurs parlent souvent et dont nos historiens modernes ne paraissent pas, en général, avoir assez remarqué la fréquence dans les luttes du moyen âge et l'importance dans la tactique de cette époque.

Récits militaires, par le général AMBERT. *La Loire et l'Est.* Un vol. in-8°, illustré de 8 portraits. Paris, Blond et Barral ; 1885. — Prix : 5 francs.

Cet ouvrage forme la troisième série de la publication qu'un de nos anciens vétérans, le général Ambert, a consacrée à la guerre de 1870. Il complète les opérations de la campagne en France, l'auteur se réservant d'étudier, dans un quatrième volume, le siège de Paris. Le plus vif succès a accueilli les premiers tomes de cette histoire, dont le premier en est déjà à sa septième édition. C'est qu'elle répond à une idée noble et généreuse : populariser par des exemples l'amour de la patrie, faire ressortir tous les héroïsmes, tous les dévouements qui se sont produits dans cette crise nationale ; nous montrer le danger et à côté de lui le remède. Bien des ouvrages ont paru sur *la guerre,* comme on le dit maintenant ; les Allemands se sont même donné le plaisir de recueillir dans un musée spécial tout ce qui a été écrit sur ce sujet, depuis la simple plaquette, depuis les plus humbles récits de témoins oculaires, édités dans quelque librairie obscure, jusqu'à la publication monumentale, en vingt volumes, de l'état-major prussien ; le nombre des pièces de cette exposition a atteint, dit-on, presque le chiffre de deux mille. Mais si les matériaux ne manquaient pas, comme on sait, à l'écrivain, on n'avait pas jusqu'ici, eu l'idée de traiter cette terrible crise au point de vue populaire et humain. C'est là le mérite de l'ouvrage du général Ambert ; il a non seulement mis en scène les généraux, mais encore le simple soldat, le mobile, le citoyen, tous ceux enfin qui, dans la mesure de leurs moyens et dans leur faible rayon d'action, ont pris part à cette lutte de géants. Aussi ce livre parlant de tous a-t-il été accueilli par tous et a sa place marquée sur la table de toutes les familles.

Après cet éloge donné à la pensée qui a guidé l'auteur et aux sentiments patriotiques qui éclatent tout le temps de ce récit, nous devons jeter une certaine ombre sur ce tableau et regretter les tendances partiales dont le général fait montre en bien des endroits de son œuvre. Bien peu de républicains ont trouvé grâce devant ses yeux, et il n'a que des invectives à adresser à des hommes comme M. de Freycinet, le colonel Denfert et bien d'autres, dont certains actes furent discutables peut-être, mais qui ne méritaient pas d'être traînés aux gémonies. C. M.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Ros Rosarum ex horto Poetarum. *Dew of the ever-living Rose gathered from the Poet's Gardens of many Lands,* by E. V. B. Un vol. de XXVIII-274 p. petit in-8° sur papier vergé, couverture en parchemin, imprimée en pourpre en or. London, 1885. Elliot Stock. — Prix : 9 sh.

L'auteur ou plutôt l'*authoress,* — car ces initiales E. V. B. masquent une personnalité de femme, — expose dans une aimable « Épître au gentil lecteur » la diversité du sens symbolique attribué par les poètes à la rose, selon le caractère des temps et des peuples. Elle rappelle que la rose fut tour à tour la fleur des dieux et des héros, la fleur des banquets et de l'amour, puis la fleur mystique des vertus spirituelles et de l'amour céleste, la fleur de l'honneur chevaleresque, la fleur jumelle de la guerre des Deux Roses : rose rouge de Lancastre, rose blanche d'York, etc. C'est dans la Bible, dans les Anthologies grecque et romaine, dans Hafiz et dans Omar Khayyam, dans le Paradis de Dante, dans les sonnets de Pétrarque, dans les poètes espagnols, français, de Marot et Ronsard à Victor Hugo, allemands de Gœthe à Henri Heine, anglais de Chaucer à lord Tennyson, qu'en abeille gracieuse, curieuse et gentiment érudite, E. V. B. a recueilli cette abondante et fraîche rosée,

parfumée du génie des âges et des lieux, ainsi que du génie des langues. Après avoir cité le texte original, l'auteur en donne en anglais la traduction, le plus possible empruntée aux poètes qui l'ont imité, une traduction personnelle quand elle ne peut faire autrement.

L'auteur n'a pas pris ce souci pour les roses françaises, à trois exceptions près : l'ode si connue de Ronsard, l'ode XVII :

Mignonne, allons voir si la Rose...

délicatement traduite vers pour vers par Andrew Lang ; les *Roses de Saadi* de Mme Desbordes-Valmore, cette perle dont Mrs Herbert Hills a fait un bijou nouveau en la sertissant de rimes anglaises ; enfin la jolie pièce des *Voix intérieures*.

La Tombe dit à la Rose...

Sans doute E. V. B. a jugé que son public était assez familiarisé avec le français pour goûter directement le charme de nos poètes. Dans ce cas, il regrettera autant que nous les fautes du copiste que l'éditeur a laissé subsister dans ce volume qui vise à être un livre de bibliophile.

Les journalistes anglais parlent couramment tantôt avec une douce pitié, tantôt avec une ironie brutale de notre ignorance de la langue et en général de toutes les choses anglaises ; cette attitude leur sied fort mal ; je ne crois pas avoir rencontré en de très nombreuses lectures un seul livre anglais où les citations françaises ne soient entachées de fautes grossières, notamment de fautes de genre, jusque dans les livres d'enseignement.

Dans le Jardin français du *Ros Rosarum*, on rencontre quelques-unes de ces mauvaises herbes. Nous les signalerons à l'attention de l'éditeur, qui en grossira d'autant son *Errata*.

La pièce de Ronsard imitée d'Anacréon est particulièrement maltraitée. On y trouve deux fois le nom grec des Grâces (Kharites ou *Charites*) écrit *Charités*, ce qui fausse à la fois et le sens et la rime à « petites. » — Le dernier vers de la sixième strophe est également rendu inintelligible par la substitution du mot *le* au mot *de :*

... l'aurore a les doigts de Rose
Et le front *le* (pour *de*) soleil nouveau.

L'anecdote sur Fontenelle est écrite en prose d'écolier, et, sans me reporter au texte original du « Choix de Chansons de 1752 (*Dediés* — pour *Dédié* ou *Dédiées* à Mme la comtesse de la Guiche) », je crois jusqu'à plus ample informé que le copiste a été à plusieurs reprises infidèle, jusque dans le trait final : « De mémoires de Roses on n'a point vu mourir *le* jardinier ». A l'erratum, on supprimera les *s* superflues et l'on remplacera *le* par *de*.

Dans l'erratum on restituera l'accent aigu au premier *e* du mot « miserable » du *Soulcy* de Gilles Durant, un *x* aux « beau jours » de l'élégie d'A. Chénier ; on cueillera l'*s* qui s'est indûment glissée dans le vers des Roses de Saadi, « Les nœuds ont éclatés », et on la reportera au premier mot du dernier vers de la même pièce : « Respire-en sur moi... », qui y gagnera son compte de pieds.

Enfin nous supplions respectueusement E. V. B. de supprimer tout entière la dernière rose que sa trop indulgente amitié a introduite dans le parterre français. Cette pièce, si étrangement dédiée à Mlle... (savante !) — *sic* — et signée « Hamilton Aidé, 1884 », se compose de douze vers faux, sans rythme et sans rime.

Je regrette d'avoir à exprimer tant de réserves au sujet de cet aimable volume ; je dois pourtant regretter encore que les jolis dessins de E. V. B., — car E. V. B. dessine avec beaucoup de grâce, — soient si mal tirés dans l'édition in-8°.

E. C.

Les Estampes du XVIIIe siècle, *école française, guide-manuel de l'amateur*, avec une préface de Paul Eudel. Paris, Dentu. Un vol. in-8°. — Prix : 25 francs.

Comment expliquer la vogue de certains objets d'art, tableaux à l'huile, aquarelles, estampes, etc., qui atteignent aujourd'hui des prix fantastiques dans les ventes, alors qu'une trentaine d'années auparavant, ils étaient à la portée de presque toutes les bourses ? Voici, par exemple, la délicieuse eau-forte de Moreau, d'après Baudoin, intitulée ***le Coucher de la mariée***, qui achetée à la vente Lacombe, en 1857, au prix modeste de 56 francs, s'est vendue 1,220 francs à la vente Mulbacher, en 1881. Une telle variation de prix est-elle due à l'épuration du goût des connaisseurs ? Non. Il y a là une question de mode, et l'on sait que

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre.

Cette mode a, d'ailleurs, sa raison d'être, et s'explique par les dimensions des appartements modernes. Allez donc placer un tableau de quatre mètres carrés dans une des pièces exiguës qui forment l'habitation des trois quarts des Parisiens ! Le tableau, fût-il un chef-d'œuvre, se verra préférer une aquarelle, une simple gravure, par l'amateur désireux, non sans logique, de n'acquérir, en fait d'œuvres d'art, que des objets dont il est sûr de pouvoir faire usage. Aussi voyons-nous les expositions d'aquarellistes, de pastellistes et autres obtenir un succès plus vif de jour en jour et les gravures se vendre un prix fabuleux. Parmi ces dernières, les plus recherchées sont assurément celles du XVIIIe siècle : quel bourgeois, promenant son oisiveté dans les salles de l'Hôtel Drouot, ne rêve estampes d'après Debucourt, Fragonard ou Baudoin ? Quel collectionneur a pu voir, sans envie de pousser les enchères, des épreuves avant toutes lettres signées d'un nom célèbre ? Eh bien, à ce bourgeois, à ce collectionneur, le ***Guide-manuel de l'amateur*** est appelé à rendre les plus signalés services, car il indique les prix atteints par les gravures du XVIIIe siècle aux principales ventes, pendant les trente dernières années. Supposez qu'en parcourant une série d'estampes vous

ayez été tenté par la *Déclaration de grossesse* de Martini d'après Moreau le jeune. Vous ouvrez le *Guide-manuel* et vous voyez immédiatement qu'en 1864, à la vente Raifé, cette gravure avant la lettre s'est vendue 14 francs ; qu'elle a atteint 305 francs, en 1880, à la vente Mahérault. Les recherches sont faciles, toutes les estampes étant classées alphabétiquement, par noms d'auteurs : « Jamais, dit M. Paul Eudel dans son intéressante préface, un ouvrage de cet ordre n'avait été fait... Defer l'avait entrepris en 1865, mais la mort vint l'arrêter en 1868, avant que son œuvre eût été à peine ébauchée... » La publication de M. Bourcard comble donc une véritable lacune, et un succès durable récompensera, selon toute vraisemblance, son auteur de la patience et du travail qu'elle lui a coûtés. P. C.

Jean-des-Figues, par Paul Arène. Paris, A. Lemerre, 1884. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

Le livre exquis que ce volume de Paul Arène, contenant cinq nouvelles plus charmantes et plus amusantes les unes que les autres! Il s'en dégage un parfum spécial, dont la capiteuse odeur grise et caresse à la fois avec une séduction délicieuse : c'est toute la Provence, l'âme chantante de ce pays admirable, où le soleil ardent fait mûrir les cerveaux de poètes et les cœurs d'amoureux. Nul mieux que Paul Arène n'a su rendre la couleur et les aspects charmeurs de ces contrées, dont les paysages ont un attrait si extraordinaire; sa prose rythmée, sonore, balance les phrases avec une cadence musicale qui ensorcelle et pénètre jusqu'au fond de l'âme.

La première de ces nouvelles, un véritable petit roman, *Jean-des-Figues*, est devenue, pour ainsi dire, classique et il n'est pas un lettré qui ne l'ait lue, relue avec amour. N'est-ce pas tout le méridional avec son cœur embrasé, ses yeux et ses sens pris par le charme absorbant des détails, la poésie intense des êtres et des choses, que ce Jean-des-Figues, amoureux de Roset, la perdant, la retrouvant, la quittant, pour revenir définitivement à elle, comme il revient au pays natal autrefois quitté, — et, cette Roset, brune et ardente, n'est-elle pas la vivante image de cette Provence adorée du naïf et rêveur Jean-des-Figues? — Connaissez-vous une historiette plus ironiquement jolie que *Le tor d'Entrays*, l'aventure de ces amoureux, qui déjouent les projets secrets de l'abbé Mistre? Quelles jolies silhouettes que celles de Balandran, du vieil Antiq, de Blazy et de sa fille! Et *Le clos des âmes*, avec son Sube-le-Blanc et son Sube-le-Rouge, avec le fameux sourire de M. Tirse, quelle fine et délicate satire! Les phrases charmantes, les idées originales y abondent, comme, par exemple, lorsque Sube-le-Blanc sent s'éveiller en lui le vague remords d'un crime qu'il n'a pas commis. Pauvre M. Sube, le sourire de M. Tirse a suffi pour le jeter au vent de la folie. *La mort de Pan*, par son mélange de païen et de chrétien, est une fantaisie des plus curieuses et des mieux réussies; une jolie mélancolie s'en élève, qui contraste avec la figure ægypane du vieil ermite. Le volume se termine par *Le canot des six capitaines*, un digne pendant au *Tartarin de Tarascon*, d'Alphonse Daudet, un mélange heureux de spirituelles observations et de désopilantes fantaisies.

Tel est ce livre, que l'éditeur Lemerre a eu l'excellente idée de classer dans sa petite bibliothèque littéraire, où il tiendra une des meilleures places à côté de nos meilleurs écrivains contemporains. G. T.

Nicolas Blondeau et François Noël : *Dictionarium eroticum latino-gallicum : précédé d'un Essai sur la langue érotique, par le traducteur du Manuel d'érotologie de Forberg.* Un vol. in-8. Paris, Liseux, 1885. (Tiré à 375 exemplaires.)

Pierrugues a donné un dictionnaire de ce genre; un autre, reproduction plus ou moins exacte et complète du premier, a paru en Allemagne, en 1833, sous le titre de : *Thesaurus eroticus linguæ latinæ, sive theogoniæ, legum et morum nuptialium apud Romanos explanatio nova, auctore Rambach.* La traduction et l'explication des mots, les exemples cités sont tous en latin.

Le Dictionnaire de Blondeau, censeur royal, annoté et augmenté par Fr. Noël, inspecteur général de l'Université, donne le mot latin et le fait suivre d'une traduction française; cette traduction, en général, rend le mot latin non par un mot français, mais plutôt par une périphrase ou une série de périphrases, où le sens apparaît de la façon la plus claire.

Nous avons comparé le *Dictionnaire latin-français* de Blondeau avec le *Thesaurus eroticus* de Rambach. Ils se complètent l'un l'autre; rarement ils donnent les mêmes mots, les mêmes locutions. Prenons, par exemple la lettre A. — Rambach admet les mots suivants : *a voluptatibus, abactivus, abdicatio, abdicare, abditivus, abdomen, abeona ou adeona, abire in semen, abluere, abortio, aborsus, abortum, abortus, abortivus, Abronis vitam agere, absentes comæ, acco, accalia, acca, accumbere interior, acerba virgo, achæmenian ardus, acherius, acidalia, acidalius nodus, acontius, acosmus, acroama, actari, actorum libri, acus comatoriæ, Adam.....*

De A..... à Ad...., vous trouverez dans Blondeau : *Absolvere hominem Veneri; acercecomes, adductrix.* — Blondeau a donc une nomenclature moins nombreuse que Rambach; mais il sort moins de son sujet, comme le fait celui-ci en expliquant les mots *abdicatio, abdicare, acco, accumbere interior, acosmus, actorum libri, acus comatoriæ, Adam,* qui ne touchent en rien à la langue érotique.

Les auteurs de ces dictionnaires ont-ils fait œuvre pie en les publiant? Non, sans doute; mais ils ont fait une œuvre utile en mettant entre les mains des savants un guide qui les empêche de s'égarer quand ils rencontrent dans la lecture des livres latins des vocables qui resteraient pour eux sans signification précise, et qu'il faut pourtant connaître, si l'on veut se bien rendre compte et des mœurs des Romains et des finesses métaphoriques de leur langue. D'ail-

leurs, avec le prix élevé de ces livres, il y a peu à craindre qu'ils tombent dans des mains où ils seraient mal placés.

Le *Dictionnaire* de Blondeau et Noël est précédé d'un avant-propos de l'éditeur; on y retrouve sa malice et son esprit; puis d'un *Essai sur la langue érotique :* la sûreté, l'étendue, la variété du savoir de l'érudit éditeur s'y font brillamment apprécier du philologue et du moraliste; je veux dire de l'homme qui étudie les mœurs d'autrefois. L. DE R.

L'Éducation des filles de Fénelon. Nouvelle édition in-12. Paris, Jouaust. — Prix : 7 fr. 50.

La *Librairie des Bibliophiles* a fondé, il y a bientôt deux ans, une sorte de bibliothèque intime destinée aux dames et dont nous avons déjà souvent parlé. Cette curieuse collection comprend déjà les *Mémoires de Mme Roland, le Mérite des femmes,* les *Poésies de Mme Deshoulières,* les *Œuvres de Mme de Lambert,* les *Lettres à Émilie, Valérie* et divers autres ouvrages de morale et d'éducation. Le traité de Fénelon sur *l'Éducation des filles* ne pouvait manquer de figurer parmi cette anthologie de chefs-d'œuvre. MM. Jouaust et Sigaux viennent d'en publier une édition parfaite en tous points, réimprimée sur celle de 1696, la dernière qui fut faite sous les yeux de l'auteur de *Télémaque.* M. Oct. Gréard, membre de l'Institut, a écrit en tête de ce livre de bibliophile une très importante introduction qui est une œuvre de haut mérite digne d'attirer l'attention des érudits. Le savant vice-recteur de l'Académie de Paris y étudie à fond les caractères généraux et les principes sur lesquels repose *l'Éducation des filles,* il examine également avec sa grande compétence les méthodes qui s'y rattachent et les œuvres qui en dérivent.

M. Jouaust a fait là une coquette publication, précédée d'un frontispice de Lalauze, et qu'il sera agréable de confier aux jolies mains des Maintenon de ce siècle et des petites filles des demoiselles de Saint-Cyr.

Je conseille à M. Jouaust les petites œuvres de Mme de Riccoboni et de Mme de Tencin.

Eaux-fortes pour *la Dame aux Camélias,* gravures de Los Rios d'après Besnard. Paris, Rouquette. — — Prix :

Il n'existait point jusqu'ici d'illustration réellement artistique du chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas fils. L'édition de Gavarni ne pouvait même sérieusement satisfaire les amateurs. Aussi, bien que la librairie Quantin ait en préparation une nouvelle édition de haut luxe de ce livre immortel, M. de Los Rios a tenu à graver et à mettre en vente à la librairie Rouquette dix compositions originales et absolument remarquables du peintre moderniste Besnard.

A vrai dire, je ne connais rien qui donne une sensation plus vivante de ce roman de jeunesse et de passion, rien qui soit plus élégant, plus parisien, plus profondément senti, rien qui rentre mieux dans le génie même du livre. Les dix compositions de M. Besnard reproduisent les passages saillants de l'œuvre et nous montrent Marie Duplessis dans les situations les plus poignantes du drame. Le talent de l'artiste a été de ne rien trop accentuer et de rester dans un nuageux exquis. — La loge, la scène du balcon, l'entrevue avec M. Duval père, le terrible tableau de l'exhumation, tout jusqu'au culispice constitue un ensemble heureux, où le tact du compositeur ne le cède qu'au merveilleux de la facture.

M. de Los Rios a gravé ces dix planches avec passion et sincérité; il en a rendu le caractère, l'esprit, le brillant, la coloration même avec un goût et une sûreté de main admirables. — Les amateurs qui acquerront ces eaux-fortes hors ligne auront chez eux une des belles manifestations de l'art de ce temps.

U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La collection si élégante dite « Petite Bibliothèque Charpentier » vient de s'augmenter de deux volumes d'un caractère bien différent. Ce sont, d'une part, un classique, Virgile, **Bucoliques et Géorgiques** et d'autre part, les **Contes et Nouvelles** de Guy de Maupassant.

Ces gracieux volumes qui s'harmonisent si bien avec la prose de M. de Maupassant feront aussi relire avec plaisir le grand classique dont l'œuvre est accompagnée d'une remarquable traduction de Pessonneaux, placée en regard du texte latin

***

Nous signalerons à la librairie Renouard (veuve Henri Loones, successeur) le **Livre des collectionneurs**, par Alph. Maze-Censier. Un beau volume in-8° de près de 800 pages (prix : 20 francs), consacré aux diverses collections qui ont trait à l'ébénisterie, à la ciselure, à la sculpture, aux modelures en cire, aux jarretières en cire, aux livres, à la reliure, aux éventails, boutons, autographes, timbres-poste, etc., etc.

Ce livre contient un index qui comprend environ 3000 noms de collectionneurs cités. Il paraîtrait que chaque amateur dont le petit musée est consigné dans ce volume a reçu une invitation à l'acquérir. C'est là une singulière opération de librairie, qui nous permet de nous dispenser d'analyser autrement cet ouvrage catalogue-réclame.

*
* *

Le libraire-éditeur Kistemaeckers de Bruxelles vient de mettre en vente **les Sérails de Paris**, ouvrage contenant la biographie et les aventures des plus célèbres appareilleuses de la capitale au XVIIIe siècle. Cet ouvrage, bien connu des bibliophiles pour sa rareté extrême dans son édition originale en trois petits volumes in-16, Paris, chez Hocquart, an X (1802), méritait d'être réimprimé. Cette réimpression belge, sans grand luxe, mais joliment typographiée, est en vente au prix de 10 francs; l'éditeur annonce pour faire suite **les Sérails de Londres** ou **les Amusements nocturnes** sur l'édition de Barba, an XI. Ces ouvrages sont évidemment plus intéressants que les autres ouvrages de même genre imprimés sous le manteau. Le même éditeur Kistemaeckers publie une jolie plaquette : **la Constitution belge en vers**, par Félix Coveliers, très coquettement imprimée et qui est bien faite pour attirer l'attention du jury de l'Exposition universelle d'Anvers, section de la librairie et de la typographie.

*
* *

Les Œuvres complètes d'Alphonse Daudet, publiées en format in-8° par Dentu et Charpentier, marchent lentement, et la publication ne paraît pas près d'être terminée. Le tome VI vient de paraître, il y a deux mois. Il comprend **les Rois en exil** avec une étude sur l'histoire de ce livre par Daudet. Cet ouvrage est orné de deux dessins très médiocres et sans originalité aucune, signés par Ed. Marty et reproduits en héliogravure ; ce ne sont pas là réellement des livres de bibliophile et les éditeurs devraient se montrer plus soucieux de l'illustration de ces ouvrages édités à 8 francs le volume. Le procédé d'héliogravure, excellent lorsqu'il s'agit de reproduire des dessins clairs et bien composés, ne donne que des plaques boueuses, sans précision ni contour, quand ces compositions sont lâchées et composées comme ici sans aucun souci d'art ni de goût. Nous espérons mieux des ouvrages suivants.

*
* *

Chez Dentu a paru dernièrement un volume de mondaine, peu et mal illustré sous le titre de **l'Art de la toilette,** bréviaire de la vie élégante par Violette. Ce sont des chroniques de *l'Événement*, réunies en livre par un bas-bleu du chiffon ; l'ouvrage est intéressant, mais digne de vivre ce que vivent les roses. Demain il sera démodé, après-demain, il n'aura plus qu'un intérêt rétrospectif; il serait temps de s'arrêter dans cette voie funeste qui consiste à mettre en volume les moindres riens fugitifs publiés dans le journal qui passe. Le flot des livres monte jusqu'à donner la nausée à l'acheteur. Veuille le bon goût public nous préserver un jour de l'indifférence complète en matière d'ouvrages de luxe et de tout livre de coquetterie extérieure.

*
* *

Le libraire Isidore Liseux, revenu de ses misanthropies bibliopolesques, a publié récemment, entre autres curiosités, un ouvrage de haut intérêt, dont l'édition originale de 1825 très recherchée se payait à prix d'or. Nous voulons parler des **Divinités génératrices** ou du **Culte du phallus chez les anciens et les modernes,** par le savant Jacques-Antoine Dulaure, auteur de l'**Histoire de Paris;** l'édition est sur papier de Hollande, de format in-8°, sans aucun papier de luxe et du prix de 20 francs. Il est remarquablement imprimé par Unsinger et digne de figurer dans les bibliothèques sérieuses. M. Alcide Bonneau, le préfacier ordinaire et extraordinaire de M. Liseux, a écrit sur Dulaure, en tête de cet ouvrage, une courte notice, excellente dans le fond et la forme. Le livre de Dulaure n'est pas de ceux que l'on cache au second rang de ses livres. C'est un ouvrage d'histoire du plus haut mérite, qui peut s'afficher devant tous les yeux et mérite d'être acquis par les amateurs qui pensent et qui lisent avec fruit.

*
* *

Nous avons déjà parlé de la grande et hardie entreprise de M. Béraldi : **les Graveurs du XIXe siècle,** guide de l'amateur d'estampes modernes. Le troisième fascicule vient de paraître. Il est entièrement consacré à Bracquemont. Nous en parlerons prochainement lorsque l'ouvrage sera plus avancé et que l'auteur aura abordé la lettre C de son prodigieux catalogue iconographique.

*
* *

Charles Monselet publie chez Charpentier, dans la bibliothèque courante à 3 fr. 50, ses **Petits mémoires littéraires** qui forment un joli volume de 350 pages.

L'érudit et malin auteur de **Monsieur Cupidon** ne nous a pas donné là les **Souvenirs** intimes que le public est en droit d'attendre de lui, il a réuni seulement ses notes de journaliste et ses meilleurs articles égarés dans la presse littéraire de ces dernières années. On trouve dans ce livre de charmantes anecdotes, de jolis portraits, quelques souvenirs personnels égrenés sur le tout, des tableaux du Paris littéraire très lestement troussés, et on y passe en revue toute une série d'académiciens spirituellement brossés par le délicat écrivain des **Oubliés et des Dédaignés.** L'ami Monselet a sagement fait de recueillir toutes ces jolies choses qu'on lira et relira. — Il n'y manque qu'un index des noms cités et aussi voudrions-nous voir sur la couverture, signalé comme livre en préparation : **les Souvenirs d'un homme de lettres bien connu.** C'est là que Monselet triompherait dans l'absolue originalité de son caractère et de son esprit.

*
* *

La librairie des bibliophiles a entrepris la publication des **Œuvres diverses de Paul de Molènes,** dans le format in-18, à 4 francs le volume, 300 exemplaires sur Hollande à 8 francs et 50 Chine ou Whatman à 16 francs. Six volumes sont annoncés. Deux

ont paru, **les Histoires et Récits militaires, les Voyages et Pensées militaires.** Il est peu d'écrivain plus subtil, plus élégant, plus délicat que Paul de Molènes ; nous venons de lire ses deux premiers ouvrages avec un plaisir inconnu depuis longtemps. C'est un maître conteur parmi les plus fins. J. Barbey d'Aurevilly a écrit la préface qui ouvre le premier volume. Nous nous proposons de parler un jour prochain de cette publication, qui honore la librairie qui a osé l'entreprendre.

⁂

La maison Dentu fait paraître depuis quelques mois un **Nouveau Décameron** qui compte déjà trois volumes, ou pour mieux dire: *trois journées.* Tous les prosateurs en renom se sont réunis dans ce pays des contes et chaque journée possède son roi dont l'image se trouve délicieusement gravée à l'eau-forte par Abot en guise de frontispice de chaque volume. Souhaitons que les éditeurs ne nous fassent pas trop attendre le quatrième et dernier de la série. Chaque volume est à 6 francs. Il existe des papiers de luxe vergé et Japon.

⁂

Lorsque l'éditeur Dreyfous mit en vente **les Blasphèmes**, de Richepin, tous les amateurs admirèrent la beauté, l'ampleur magistrale et la correction typographique de ce superbe in-4°. L'édition, tirée à 500 exemplaires, fut vite épuisée ; mais ce livre du eune poète hurlait un peu sur les rayons à côté des œuvres de petit format, **les Caresses** et **la Chanson des Gueux**. L'éditeur fut amené peu à peu à publier un Jean Richepin in-4° du même tirage et il nous donne aujourd'hui **la Chanson des Gueux** dans ce même format à 20 francs. L'impression est faite par Herissey d'Évreux en types de Didot d'une admirable pureté ; c'est un livre hors ligne, d'autant que les souscripteurs ont droit à une prime qui forme appendice ; ce sont les pièces supprimées, intégralement restituées et publiées sous la rubrique imaginaire de **Londres, J. J. Mackenzie Stuart and Ryde, Publishers.** En ouvrant cet appendice curieux on trouve un étourdissant portrait de Jean Richepin gravé à l'eau-forte par Henri Lefort. C'est le plus remarquable, sinon le plus ressemblant parmi ceux qui ont été gravés d'après la mâle physionomie du poète. **La Chanson des Gueux** sous cette dernière forme peut braver la postérité, elle sera recherchée plus tard comme les éditions de Ronsard et de Mathurin Regnier qui furent imprimées dans le bel in-4° du siècle dix-septième.

⁂

François Coppée l'académique est devenu le poète des bonnes gens ; partout fêté, accueilli, choyé, les éditeurs se divisent la propriété de ses ouvrages et la cultivent comme une ferme en Beauce. Lemerre a pour lui le petit format, Houssiaux (Hébert, successeur) fait entrer l'Immortel dans ses œuvres complètes in-8° (payables à 5 francs par mois) à côté des Balzac et des De Musset. Houssiaux est le Crépin de Vidouville de la librairie ; il introduit, au prix d'une modeste redevance périodique, Lamartine dans les mansardes et Victor Hugo dans les hôtels meublés du quartier Latin ; c'est un bienfaiteur à tempérament ; il consacre les auteurs et les illustre de belles tailles-douces de keepsakes souvent très originales.

C'est ainsi qu'il vient de confier l'illustration des **Œuvres de François Coppée** à François Flameng et à Tofani, qui ont composé, pour les œuvres du poète des *Humbles*, douze sujets absolument remarquables et qui n'ont que le tort d'avoir été dans l'interprétation trop léchés par les burins de MM. Boisson, Boutelié et Dubouchet.

Ces douze planches, qui reproduisent les scènes principales de l'œuvre de Coppée, sont précédées d'un portrait du plus jeune des quarante, gravé par Léopold Flameng ; c'est une merveille de ressemblance, d'expression et d'habileté de gravure. Les dessins de Flameng fils sont dignes de remarque et sortent entièrement de l'illustration ordinaire pour entrer dans l'œuvre d'art absolue; c'est à ce titre que nous les signalons ici.

L'éditeur a mis en vente 75 exemplaires sans texte de ces illustrations intéressantes. Il reste, en dehors des exemplaires de haut luxe déjà souscrits, 40 cartons qui contiennent deux états de chaque planche, avec et sans lettre, sur format in-4° aigle, soit 26 gravures (prix: 150 francs). Les icono-bibliophiles ont là une jolie suite à acquérir pour joindre aux Boilvin de l'édition in-4° de Lemerre.

Il faut arrêter ici les petites notes de cette gazette, que nous reprendrons dorénavant chaque mois, pour renseigner, intéresser si possible et tenir au courant le très précieux lecteur, que la lecture des comptes rendus ordinaires pourrait affadir ou ne point satisfaire.

O. U.



Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 25 juin dernier a eu lieu, à l'Institut, le scrutin pour procéder à l'élection d'un membre de l'Académie française en remplacement de M. Edmond About.

Quatre candidats étaient sur les rangs.

Le nombre des votants était de 32; majorité absolue, 17.

La séance était présidée par M. Maxime Ducamp, assisté de MM. Cherbuliez, chancelier, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Malgré cinq tours de scrutin, l'élection n'a pas abouti.

Premier tour : M. Léon Say, 6 voix. — M. Manuel, 8. — M. de Bornier, 9. — M. Droz, 8. — Bulletin blanc, 1.

Deuxième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 6. — M. de Bornier, 8. — M. Droz, 9.

Troisième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 6. — M. Droz, 12.

Quatrième tour : M. Léon Say, 11. — M. Manuel, 4. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 12.

Cinquième tour : M. Léon Say, 9. — M. Manuel, 5. — M. de Bornier, 5. — M. Droz, 10. — Bulletins blancs, 3.

Le scrutin n'ayant pas produit de résultat, l'élection est renvoyée à six mois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er mai.

Ouvrages présentés. — G. Paris : *la Poésie du moyen âge.* — Willems : *le Sénat de la république romaine* (nouvelle édition). — Abbé Quentin : *Du prétendu parallélisme entre les inscriptions cruciformes et la Genèse.* — Chodzkiewicz : *Archéologie scandinave.* — Sabatier : *la Didachè ou l'enseignement des apôtres.* — Charnay : *les Anciennes villes du nouveau monde.*

Lecture. — Senart : les Inscriptions d'Açoka-Siyadasi.

Séance du 8 mai.

Ouvrages présentés. — De Grammont : *la Course, l'Esclavage et la Rédemption à Alger.* — Bhavabhouti : *Madhava et Malasi,* drame en dix actes, traduit du sanscrit et du prâcrit par Strehly. — G. Musset : *la Charente-Inférieure avant l'histoire et dans la légende.*

Lecture. — Reinach : Fouilles archéologiques exécutées dans le sud tunisien.

Séance du 15 mai.

Lectures. — Des Michels : Étude sur la véritable signification du nom des Giaochi. — Lagneau : Note sur l'emploi des anesthésiques par les chirurgiens de l'antiquité et du moyen âge.

Séance du 22 mai.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de Victor Hugo.

Séance du 29 mai.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Lettres du comte de Comingues, ambassadeur de France au Portugal (1657-1659).* — Lévy : *la Monarchie chez les Juifs en Palestine.* — De Nadaillac : *l'Homme tertiaire.* — Desjardins : *Vie de Jeanne d'Arc,* 3e édition.

Lectures. — Benlœw : les Peuples et les idiomes du Caucase. — Mowat : Note sur l'apothéose des empereurs romains.

Séance du 5 juin.

Ouvrages présentés. — Page : *Notice sur un pontifical de Clément VI et sur un missel dit de Clément VI.* — Miron de l'Épinay : *François Miron et l'administration de Paris sous Henri IV.* — Dieulafoy : *l'Art antique de la Perse.* — Heuzey : *la Stèle des vautours.* — De Sarzec : *Découvertes en Chaldée.* — Barth : *Bulletin des religions de l'Inde.* — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale.* — J. Philippe : *Origine de l'imprimerie.*

Lecture. — Ch. Nisard : Mémoire sur le poète Fortunat.

Séance du 12 juin.

L'Académie n'a pas tenu séance par suite de la mort de M. Léon Renier.

Séance du 19 juin.

Ouvrages présentés. — Tardif : *la Procédure civile et criminelle aux* XIIIe *et* XIVe *siècles.* — Ministère de la marine : *Inventaire des archives de la marine* (série B). — Biart : *les Aztèques, mœurs et coutumes.* — Héron : *les Dits de Huc Archevesque.* — Meyer : *les Premières Compilations françaises d'histoire ancienne.* — Fagniez : *la Mission du P. Joseph à Ratisbonne.* — De Ruble : *le Mariage de Jeanne d'Albret.* — Le même : *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret.* — Prou : *De ordine palatii.* — Cardinal Pitra : *Catalogue des manuscrits grecs du Vatican.*

Dans cette séance, après un comité secret dans lequel les rapports ont été lus, les résultats de quatre concours ont été proclamés en séance publique.

Deux concours ont été prorogés : 1° le prix Brunet relatif à la bibliographie des ouvrages arabes traduits du grec; 2° un prix du budget relatif à l'instruction des femmes au moyen âge.

Deux prix ont été décernés : 1° le prix Stanislas Julien à M. Léon de Rosny pour son *Histoire des dynasties divines du Japon*, traduit du chinois, avec une glose chinoise; 2° un prix du budget sur les *Versions hébraïques d'ouvrages de philosophie et de science.* Ce prix a été décerné à M. Maurice Steinschneider, de Berlin.

Dans le même comité secret avait eu lieu la discussion des titres des auteurs qui pouvaient prétendre au prix Jean Reynaud (10,000 francs). Trois noms avaient été retenus, ceux de MM. Darmesteter, Aymonier et Chatelain. L'Académie procède au vote en séance publique; M. Aymonier obtient 26 voix; M. Darmesteter, 6; M. Chatelain, 3. C'est M. Aymonier qui est proclamé lauréat.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 mai.

Par suite de la mort de Victor Hugo, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 30 mai.

Ouvrages présentés. — Wuarin : *l'État et l'école, ou les devoirs et les droits de l'État en matière d'enseignement.* — Boullay : *OEuvres judiciaires de M. E. Pinard.* — M. Block : Supplément au *Dictionnaire de l'administration française.* — Janet : *V. Cousin et son œuvre.* — Ravaisson : *la Philosophie en France au* XIXe *siècle* (nouvelle édition). — Pigeonneau : *Histoire du commerce de la France.* — Carnot : *Coup d'œil sur l'Autriche-Hongrie.*

Lecture. — Geffroy : Notice sur la vie et les travaux de M. du Chatellier.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un correspondant étranger dans la section de législation. La section avait présenté, en première ligne, M. Aschehoug à Christiania, et en deuxième ligne M. Bogisic à Odessa et M. Brunner à Berlin. M. Aschehoug a été élu.

Séance du 6 juin.

Ouvrages présentés. — Caillemer : *Lettres de divers savants à Claude Nicaise.* — De Laveleye : *l'État et l'Individu ou le Darwinisme social et le Christianisme.* — Fustel de Coulanges : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a entendu dans une de ses dernières séances les rapports sur les concours suivants :

1° Le prix triennal Halphen, de 1,500 francs, fondé en faveur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire en France, a été partagé entre MM. Defodon et F. Hément pour l'ensemble de leurs ouvrages.

2° La section de législation a décerné le prix Bordin, de 2,500 francs, à M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de Rennes, pour son mémoire sur les réformes de la législation, relatives à la condition des étrangers en France et dans les colonies.

3° Dans le concours Wolowski, relatif à un ouvrage d'économie politique, une récompense de 1,000 francs a été accordée à M. Émile Cacheux, ingénieur des arts et manufactures, pour son ouvrage intitulé : *Constructions et organisation des crèches, salles d'asile*, etc.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Rapport au Président de la République française.

Monsieur le Président,

La Bibliothèque nationale, à qui sa constitution donnait une indépendance à peu près complète, a été placée, par le décret du 14 juillet 1858, sous un régime très différent et trop étroit. Si la liberté de son ancien conservatoire avait créé des abus qu'on supprimait en concentrant entre les mains d'un chef l'administration de la Bibliothèque, et s'il était juste d'accorder à « l'administrateur général » une autorité

proportionnée à sa responsabilité, il n'était pas nécessaire que cette autorité fût absolue. Il était d'ailleurs regrettable de remplacer le conservatoire omnipotent de l'ancienne Bibliothèque nationale, et l'administrateur général chargé temporairement d'exécuter ses décisions, par un comité consultatif sans attributions définies et dont l'avis n'était pas obligatoire pour l'administrateur général. Les dangers de la transformation opérée par le décret de 1858 se sont rapidement manifestés. S'ils ont été évités depuis quelques années, c'est grâce au tact, à la modération de l'éminent administrateur général auquel est confié aujourd'hui le soin de diriger la Bibliothèque nationale. Mais ces heureuses conditions pourraient changer. Je vous propose donc, monsieur le Président, dans le décret ci-joint, la formation d'un comité consultatif auquel sera soumis, avec les questions techniques et scientifiques, l'examen des peines temporaires ou définitives qui pourraient être appliquées au personnel de la Bibliothèque nationale.

Le comité ainsi organisé sera pour les conservateurs de divers ordres, qui en feront tous partie et délibéreront sur les matières scientifiques les plus différentes, une excellente école. Il sera en même temps un lien entre les divers départements de la Bibliothèque. Les efforts de chacun seront ainsi rassemblés pour un but unique : la bonne direction de la Bibliothèque nationale, — et l'administrateur général sera heureux, je le sais, de prendre fréquemment l'avis de ses collaborateurs et de s'aider de leur concours.

L'organisation nouvelle du comité consultatif est une des réformes principales du décret que j'ai l'honneur de soumettre à votre signature. En même temps, je vous signalerai, monsieur le Président, les modifications apportées dans le recrutement, dans le classement du personnel et dans les traitements qui lui sont attribués. La vie est devenue plus chère et les lecteurs plus exigeants; il m'a donc paru juste d'améliorer la situation matérielle du personnel. Mais l'état du budget ne me permettant point de demander une augmentation de crédit, qui aurait été cependant si justifiée, j'ai dû borner mes préoccupations au petit personnel et au personnel secondaire de la Bibliothèque et ne vous proposer d'augmenter les traitements que jusqu'au grade de bibliothécaire inclusivement. Cette réforme si restreinte serait encore impossible si je n'avais diminué le nombre des emplois et demandé aux employés maintenus en fonctions un plus grand nombre d'heures qu'autrefois. Avec l'organisation actuelle, même modifiée, il sera difficile de répondre à toutes les nécessités d'un service de jour en jour plus chargé; mais je puis compter sur le zèle absolu d'un personnel dont le dévouement égale le mérite.

Les parties du décret que je n'ai pas signalées à votre attention reproduisent, à peu de chose près, les dispositions de celui du 14 juillet 1858, en les exposant toutefois dans un ordre qui m'a paru plus logique et plus clair. Je crois inutile, monsieur le Président, d'énumérer en détail les légères modifications qu'elles contiennent et je vous prie, si vous voulez bien l'approuver, de revêtir de votre signature le décret que j'ai l'honneur de vous présenter.

Veuillez agréer, etc.

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu le décret de la Convention du 25 vendémiaire an IV;

Vu les ordonnances royales des 2 novembre 1828, 14 novembre 1832, 22 février 1839, 2 juillet suivant et 2 septembre 1847;

Vu l'article 1er du décret du 9 mars 1852 et les décrets des 31 août 1854, 14 juillet 1858, 27 janvier 1869 et 30 mai 1879,

Décrète :

Art. 1er. — La Bibliothèque nationale est composée de 4 départements :

1° Des livres imprimés, chartes et collections géographiques;

2° Des manuscrits, cartes et diplômes;

3° Des médailles, pierres gravées et antiques;

4° Des estampes.

Art. 2. — Une salle de travail est ouverte dans chaque département. En outre, une salle de lecture est annexée au département des imprimés.

L'admission dans les salles de travail est accordée, conformément aux règlements ministériels établis à cet effet. Aucune formalité n'est imposée pour l'accès dans la salle de lecture.

Art. 3. — Les salles de travail de chacun des départements, ainsi que la salle de lecture, sont ouvertes toute l'année, sauf exception, aux jours et heures déterminés par règlement administratif.

Art. 4. — Un administrateur général est chargé de diriger l'ensemble des services qui composent la Bibliothèque nationale.

Art. 5. — L'administrateur général est assisté par des conservateurs et des conservateurs adjoints et par un bureau d'administration, confié à un secrétaire-trésorier. Ce bureau est chargé à la fois de la correspondance, de la comptabilité, du matériel et de la surveillance générale.

Art. 6. — Les conservateurs forment un conseil d'administration, dit comité consultatif de la Bibliothèque nationale.

Les conservateurs adjoints prennent part aux délibérations du comité, mais chaque département, quel que soit le nombre de ses représentants, n'a droit qu'à un suffrage exprimé à la majorité des membres présents.

Le comité est présidé par l'administrateur général.

Le secrétaire-trésorier remplit les fonctions de secrétaire du comité.

Art. 7. — Sur la convocation de l'administrateur général, le comité se réunit une fois par semaine, et plus souvent si les circonstances l'exigent. Il donne son avis sur l'admission dans les salles de travail, sur les autorisations de communications spéciales, sur la répartition des fonds entre les divers départements, sur l'achat des livres, cartes, manuscrits, médailles, estampes, etc., sur la rédaction et l'impression des catalogues, sur les travaux de classement, sur les acceptations de dons et de legs, et, généralement, sur toutes les questions de service qui lui sont soumises par l'administrateur général.

Art. 8. — L'administrateur général est nommé et révoqué par décret, sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Il est tenu de résider à la Bibliothèque nationale et ne peut s'absenter sans une autorisation préalable du ministre.

En cas d'absence ou d'empêchement, l'administrateur général est suppléé dans toutes ses attributions par un conservateur que le ministre désigne à cet effet, sur la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 9. — Le personnel de la Bibliothèque nationale comprend :

1° Des conservateurs, dont le nombre ne peut excéder celui des départements;

2° Des conservateurs adjoints, huit au maximum;

3° Des bibliothécaires, partagés en six classes;

4° Des sous-bibliothécaires, divisés en quatre classes;

5° Des stagiaires;

6° Des commis;

7° Des ouvriers et gagistes.

Le secrétaire-trésorier a rang de sous-bibliothécaire, de bibliothécaire ou de conservateur hors cadre.

Le secrétaire est tenu de résider à la Bibliothèque nationale. Il ne peut s'absenter sans l'autorisation préalable de l'administrateur général.

Art. 10. — Les conservateurs et les conservateurs adjoints sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

L'un d'eux, choisi par le ministre, dans chacun des départements, est chargé, quel que soit son grade, d'en diriger les travaux sous l'autorité de l'administrateur général.

Les autres sont répartis par l'administrateur général suivant les besoins du service.

En cas d'absence ou d'empêchement, les conservateurs peuvent être remplacés temporairement, si l'administrateur général le juge utile, par un autre conservateur ou par un bibliothécaire dont il a la désignation.

Art. 11. — Les bibliothécaires, sous-bibliothécaires, stagiaires, commis, gagistes et ouvriers sont nommés et révoqués par le ministre, sur le rapport de l'administrateur général et la proposition du directeur du secrétariat.

Art. 12. — Nul ne peut être nommé stagiaire s'il n'est pourvu du diplôme de bachelier ès lettres ou de celui de bachelier ès sciences, et s'il n'a subi avec succès un examen d'admission.

Sont exemptés de cet examen les archivistes-paléographes et les élèves diplômés de l'École des langues orientales.

Après avis du comité facultatif et de l'administrateur général, et sur la proposition du directeur du secrétariat, le ministre pourra autoriser exceptionnellement des candidats âgés de vingt-cinq ans au moins et de trente ans au plus, et ayant travaillé pendant trois ans au bureau du catalogue, à se présenter à l'examen pour l'emploi de stagiaire, sans être pourvu de diplôme.

Art. 13. — Nul n'est nommé sous-bibliothécaire s'il n'a été pendant un an au moins stagiaire, et s'il n'a justifié d'une aptitude spéciale dans un concours dont le programme sera déterminé par le ministre.

Tout stagiaire peut être congédié, si ses services sont jugés insuffisants, et privé du droit de se présenter audit concours.

Les sous-bibliothécaires prennent rang au jour de leur nomination dans la 4e classe.

Les articles 12 et 13 ne sont pas applicables au secrétaire-trésorier.

Art. 14. — Les hommes de service sont choisis parmi d'anciens militaire reconnus aptes aux travaux qu'ils doivent exécuter à la Bibliothèque.

Art. 15. — Les commis sont recrutés exclusivement parmi les hommes de service de 1re classe, qui auront justifié par un examen d'une instruction suffisante.

Art. 16. — Les traitements sont fixés de la manière suivante :

Administrateur général	15.000 fr.
Conservateurs	10.000
Conservateurs adjoints	7.000
Bibliothécaire de 1re classe	6.000
— 2e —	5.500
— 3e —	5.000
— 4e —	4.500
— 5e —	4.000
— 6e —	3.600
Sous-bibliothécaires de 1re classe	3.300
— 2e —	3.000
— 3e —	2.700
— 4e —	2.400
Stagiaires	1.800
Commis, de	1.500 à 2.400

Ouvriers et gagistes.

Chef du service, de	1.500 à 1.800
Hommes de service de 1re classe, de	1.300 à 1.400
Hommes de service de 2e classe, de	1.100 à 1.200
Concierges femmes et femmes de service, de	500 à 600
Chef de l'atelier de reliure, de	1.800 à 2.200
Relieurs de l'atelier intérieur, de	1.300 à 2.000
Relieuses de l'atelier intérieur, de	800 à 1.200
Colleurs de l'atelier d'estampes, de	1.100 à 1.600

Art. 17. — Aucun fonctionnaire ne peut cumuler

un autre emploi avec celui qu'il occupe à la Bibliothèque nationale.

Art. 18. — Des peines disciplinaires peuvent être encourues par le personnel de tout rang de la Bibliothèque nationale.

Ces peines sont, suivant la gravité des fautes :

1° La réprimande par l'administrateur général;

2° La privation du traitement pendant un temps qui ne peut excéder deux mois;

3° La mise en disponibilité;

3° La révocation.

L'application de ces trois dernières peines est prononcée par le ministre, après avis du comité consultatif, sur le rapport de l'administrateur général, et la proposition du directeur du secrétariat.

En attendant la décision supérieure, l'administrateur général peut prononcer l'interdiction de l'entrée à la Bibliothèque.

Art. 19. — L'administrateur général présente tous les ans au ministre un rapport sur l'état des locaux, les acquisitions provenant du dépôt légal, d'achats, de dons ou d'échanges, le classement, la rédaction et l'impression des catalogues, les recherches et communications, le travail du personnel et l'emploi des crédits.

Art. 20. — Toutes les dispositions contraires au présent décret sont abrogées.

Art. 21. — Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes pourvoit, par des règlements particuliers, à tous les détails du service de la Bibliothèque nationale.

Fait à Paris, le 17 juin 1885.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de l'instruction publique,
des beaux-arts et des cultes,

RENÉ GOBLET.

Nominations de bibliothécaires. — A la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, le ministre de l'instruction publique vient de nommer aux fonctions de bibliothécaires dans les bibliothèques universitaires :

M. Bouvy, licencié ès lettres, docteur en droit;

M. Maguin, sous-bibliothécaire délégué de la faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lille;

M. Léal, surnuméraire à la bibliothèque universitaire de Nancy;

M. Lebègue, licencié ès lettres, délégué à la bibliothèque de l'Université.

ÉTRANGER

Espagne. — La *Bibliothèque Colombine.* — Une des bibliothèques publiques les plus curieuses de l'Europe vient d'être mise au pillage. Il s'agit de la bibliothèque du Chapitre de Séville, célèbre sous le nom de *Bibliotheca Colombina.*

Voici les détails que donne sur cette bibliothèque et sur les vols qui y ont été commis la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 18 mai).

L'origine de la *Bibliotheca Colombina* remonte à Fernand, fils illégitime de Christophe Colomb. Ce Fernand fut comme son père un grand voyageur, mais, au lieu d'aller à la découverte des mondes nouveaux, il allait à la recherche des beaux livres. Il parcourut l'Espagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la France pour former sa bibliothèque, achetant surtout les romans de chevalerie, des mystères, des chansons de gestes, des facéties. Il réunit ainsi quinze à vingt mille volumes qu'il légua à son petit-neveu Luis Colomb, à charge par lui de consacrer cent mille maravédis par an à leur entretien. Celui-ci était un sacripant qui n'aimait point à lire; il abandonna le legs au chapitre de Séville, désigné comme second héritier à son défaut. Hélas! les moines de Séville n'ont rien de commun avec les bénédictins, et, si l'âme du donateur est revenue parfois visiter sa bibliothèque, elle a dû gémir de la voir entre de telles mains.

Philippe II commença par en distraire des manuscrits précieux, et des grands seigneurs la pillèrent à son exemple. Puis, le bibliothécaire étant mort de la peste en 1709, les clefs de la Colombine, comme on appelle la collection, passèrent aux mains des balayeurs de la cathédrale, qui y remisèrent leurs torchons et leurs balais. Les enfants y allaient jouer, et pour s'amuser, arrachaient les miniatures et les estampes. Trois volumes que des annotations de la main de Christophe Colomb rendent inestimables traînaient dans la poussière.

L'adjonction de vieux fonds trouvés dans des greniers, quelques achats en bloc, et un bibliothécaire moins négligent que ses prédécesseurs, avaient reconstitué la bibliothèque dans la première moitié de ce siècle-ci. Après être tombée à quatre ou cinq mille volumes, elle était remontée, en 1870, à 34,000 volumes et 1,600 manuscrits. Les livres provenant directement de Fernand Colomb étaient noyés dans la masse, sans signe extérieur qui permît de les reconnaître, mais il suffisait de les ouvrir pour les retrouver. Quand il en avait acheté un, ce bibliophile émérite inscrivait de sa main, en tête du premier feuillet une rubrique de classement, et, au bas de la dernière page, une notice indiquant la date, le lieu et le prix d'achat, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels.

Qu'est-il arrivé l'automne dernier au chapitre de Séville? Les tremblements de terre qui ont fendu la Giralda à cette époque ont-ils fait à la muraille de sa bibliothèque une brèche par laquelle ont pénétré les voleurs? Les secousses ont-elles jeté les livres par les fenêtres dans la rue? On ne sait; mais, ce qui est sûr, c'est qu'un certain nombre des volumes achetés par Fernand Colomb arrivèrent à Paris cet hiver. Les deux premiers envois furent faits dans des circonstances curieuses. Un collectionneur dont on trouverait l'hôtel non loin de la chaussée qui conduit à la

cascade du bois de Boulogne, avait fait venir d'Espagne de superbes tapisseries. Probablement pour les empêcher de balloter pendant le transport, les vides des colis avaient été tamponnés avec d'admirables manustrits du xve siècle et des plaquettes gothiques de toute beauté.

Le collectionneur ne semble pas avoir soupçonné quels trésors on lui mettait entre les mains. Il repassa les livres à un brave libraire au prix où se vendent les vieux papiers. Le libraire y attacha un peu plus d'importance, mais, évidemment peu renseigné et naïf en son commerce, il n'en soupçonna nullement la valeur. Une chance inouïe faisait entrer dans sa modeste boutique une fortune, et une fortune considérable; il ne sut en tirer que quelques centaines de francs. Un chiffre donnera une idée des regrets amers qui doivent l'empêcher de dormir à l'heure qu'il est. Il a vendu pour 120 francs un exemplaire des œuvres de Louise Labbé qui a été revendu 15,000 francs depuis. Quelques volumes de ce genre valaient bien un gros lot à la loterie, et notre homme a laissé perdre son billet.

Ce brave libraire, après s'être défait séparément de quelques-unes de ses merveilles, fit un lot du reste et en dressa un catalogue qui mérite une place spéciale dans l'histoire du commerce des livres rares et précieux à Paris en l'an de grâce 1885. Voici quelques-uns des articles :

Le *Cheualier aus Dames;* Mets, Hochfeder, 1516, petit in-4°, gothique.

Feldtbuch der wundtartzney; Strasburg, Schott, 1517, in-folio, planches anatomiques.

Les *Faicts et prouesses du puissant et preux Hector;* Paris, Ph. Le Noir, s. d., petit in-4°, gothique.

Lhystoire et cronicque du noble et vaillant Baudoin, comte de Flandres, lequel épousa le dyable; Lyon, Arnoullet, s. d., petit in-4°, gothique.

La *Mareschalerie de Laurens Ruse, translatée du latin en françoys;* Paris, Wechel, 1533, in-fol., gothique.

La *Thoyson Dor composee par reverend pere en Dieu Guillaume;* in-fol., gothique; le tome I, Paris; le tome II, Troyes, Nicolas Le Rouge, 1530.

Sensuyt ung tres beau et excellent romant nomme Jehan, de Paris; Lyon, Cl. Nourry, s. d., petit in-8°, gothique, figures sur bois.

Les *Grandes prouesses du très vaillant chevalier Tristan;* Paris, 1533, in-fol., gothique.

A quel chiffre aurait monté la collection dans une vente publique? A 30,000 francs au moins et peut-être bien davantage. Un exemplaire du seul *Cheualier aus Dames* a atteint 11,100 francs, en 1878, à la vente Didot. Le bon libraire qui ignore évidemment l'existence du *Brunet* cota le tout à 650 francs. On a bien raison de dire que tout arrive à Paris; sans cesse, sur le fonds éternellement semblable de la vie quotidienne, la fortune s'y plaît à broder les plus fantastiques aventures. Et non seulement le libraire estima le tout 650 francs, mais sa clientèle ordinaire trouva qu'il haussait trop ses prix. On marchanda jusqu'à ce qu'un amateur malin passât et payât sans sourciller.

Encouragé par ce premier résultat, le modeste commerçant retourna chez le collectionneur aux tapisseries qui lui céda un nouveau lot, bien plus curieux encore, de raretés bibliographiques. Cette fois, il résolut de les vendre une à une. Il offrit pour 200 fr., à un bibliophile de réputation, un Phébus de Trepperel, *Des deduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proye ;* Paris, s. d., petit in-folio, dont le dernier exemplaire, vendu à Paris en 1881, est monté à 5,000 fr. Le bibliophile de réputation trouva ces prétentions exorbitantes et lui fit retourner le livre. L'honnête libraire, refroidi par cet échec, en rabattit, et, dressant un nouveau catalogue, il ajouta devant chaque article la mention de ce qu'il en demandait au plus juste prix. Il ne pouvait pas les donner à moins. C'était son dernier mot. C'est ainsi qu'il offrait pour 60 francs *Côtre rômât de la Rose,* plaquette in-4° s. l. n. d. complètement inconnue jusqu'ici et qui continue la série des pièces rarissimes composées pour la défense du beau sexe contre les allégations du *Roman de la Rose;* pour 60 francs, Opuscules de Clément Marot réduits en tout une plaquette gothique non moins inconnue jusqu'à présent, qu'on se serait arrachée à coups de billets de banque; pour 40 francs, *Procès de deux amans plaidyant en la court de Cupido la grace de leur dame,* par B. Desmarnes de Masan, petit in-8° gothique dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un exemplaire considéré comme une des perles de l'une des collections les plus fameuses de Paris, etc., etc. Tout citer nous entraînerait beaucoup trop loin. En un mot, le brave libraire offrait des perles et des diamants au poids du bronze.

L'attention des amateurs une fois éveillée, ils découvrirent bien vite d'où provenaient ces trésors méconnus, et, se passant du naïf intermédiaire, ils s'adressèrent directement au collectionneur de tapisseries, qui leur en procurera d'autres encore.

Telle est l'histoire invraisemblable et pourtant vraie qu'a racontée la première la *Revue critique d'histoire et de littérature,* à qui nous devons les détails ci-dessus. Elle ajoute qu'ayant été prévenu par un amateur d'une conscience bien rare, qui proposait de rendre des manuscrits qu'il avait achetés et qui le priait de faire le nécessaire pour empêcher ces déprédations de continuer, un grand personnage officiel espagnol a répondu qu'une enquête n'aboutirait pas et que, du reste, dans son pays, on n'attachait pas une importance extrême à toutes ces paperasses.

Le vol est cependant patent. Tous ces volumes, que leur destinée à amenés à Paris d'une façon si singulière, portent les mêmes traces de mutilation. On a fait disparaître au grattoir les notes que Fernand Colomb mettait au commencement et à la fin de ses livres, ainsi que le cachet de la Colombine, un timbre noir de la dimension d'une pièce de 2 francs représentant la tour de la Giralda flanquée de deux vases de fleurs avec la légende : *Biblioteca Colombina.* Mais ces grattages n'ont pas été si soi-

gneusement faits qu'il ne reste assez d'indices pour confondre les filous. Sur un exemplaire de la *Complainte de lescuyer à la dame, nouuellement imprimé,* gothique s. l. n. d., on lit encore écrit de la main de Fernand Colomb : *Este libro costo en Torino... 12 de enero de 1531*, ce livre a été acheté à Turin le 12 janvier 1531. Les *Faicts du preux Hector* portent toujours sur le titre le cachet de la Colombine absolument intact.

Les lettrés espagnols tressailleront au récit de cette profanation. Mais, si le gouvernement espagnol ne daigne pas s'intéresser « à toutes ces paperasses », rien n'empêchera les voleurs qui ont commencé de continuer leur petit commerce avec les livres auxquels Fernand Colomb était si attaché. Ils les donnent, du reste, comme on voit, à des prix singulièrement doux, et c'est une mine que nous signalons aux amateurs de peu de ressources. Pour parler sérieusement, on ne saurait se défendre de tristesse en voyant, en plein XIXe siècle, l'incurie laisser barbarement disperser aux quatre vents du ciel une collection précieuse qu'un amateur éclairé et illustre avait formée il y a trois cent cinquante ans. Assurément, les livres recueillis par des amateurs seront mieux soignés sur leurs rayons que dans les casiers poudreux du chapitre de Séville, où ils avaient survécu jusqu'à présent à tant d'aventures ; mais qui sait ce qui est perdu ou détruit par les mutilateurs maladroits, insouciants et ignares ? Et puis, un livre dans une bibliothèque publique, c'est un livre accessible à tous les savants ; un livre dans la collection d'un amateur, c'est aujourd'hui, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, un livre que personne ne pourra consulter jamais plus.

L'article de la *Revue critique* a causé en Espagne la plus vive émotion et une interpellation a eu lieu le 23 mai aux Cortès. MM. les sénateurs Balaguer et Fabies ont reçu du président du Conseil et du ministre de la Justice l'assurance formelle qu'une enquête allait être ouverte.

États-Unis. — *Bibliothèque médicale du Dr Baun.* — La bibliothèque médicale de plus de 20,000 volumes, laissée par le Dr Baun, décédé il y a quelque temps à Gottingen, vient d'être achetée par M. Senn de Mileraukee.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

M. Jules Simon vient de publier à la librairie Lévy un ouvrage appelé à faire grande sensation dans le monde des lettres et de la politique, sous le titre *Thiers, Guizot, Rémusat.* Dans la longue préface qui ouvre ce volume, l'auteur publie plusieurs lettres inédites de grand intérêt. Nous parlerons dans la prochaine livraison de cet ouvrage important.

ÉTRANGER

Angleterre. — Un livre assez curieux a été publié récemment, à Londres, par les éditeurs Field et Tuer, sous le titre : *Our Grandmothers' Gowns* (les habits de nos grand'mères). Il contient 24 tableaux qui représentent un certain nombre de personnes avec les costumes portés en 1798 et les années suivantes. Les vêtements des dames de cette époque n'étaient guère amples et la garde-robe, même des plus élégantes, était généralement simple. On y voit figurer, entre autres, la première femme de Jérôme Bonaparte, miss Élisabeth Patterson, qui a été fiancée avec le frère de Napoléon, devenu plus tard roi de Westphalie, à Noël, en 1803.

Il est dit dans ce livre qu'un monsieur qui assistait aux fiançailles affirmait qu'il aurait pu mettre dans sa poche tout le costume de la fiancée, qui portait une robe blanche de mousseline fine, presque transparente, richement brodée, et dessous, simplement une autre robe. Les illustrations du livre sont très simples, comme l'étaient d'ailleurs les vêtements. Les coloristes n'ont pas eu beaucoup à faire pour cette publication, mais ces illustrations n'en sont pas moins très intéressantes. L'exécution typographique est assez originale. Les feuilles sont de fort papier vélin et imprimées sur un côté seulement, même lorsque le texte continue. Le verso est toujours blanc.

Allemagne. — Une *Histoire de l'art en Allemagne* est en cours de publication à la maison Grote de Berlin. L'ouvrage complet comprendra cinq parties : l'histoire de l'architecture, par R. Dohme; la plastique, par W. Bode; la peinture, par H. Janits-

chek; la gravure, par Fr. Lippmann et l'art appliqué à l'industrie, par Jules Lessing.

Autriche. — Les éditeurs Prochaska (Feschen, Bohême) publient une édition bon marché des *Mémoires d'Alfred Meissner* (histoire de ma vie) en deux volumes.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Bibliotheca del Divin Salvatore : raccolta dei piu importanti articoli di questo periodico, dal 1844 al 1884. — Roma, tip. Tiberina. — 316 p. in-16. — 3 francs.

Druckschriften des xv^ten-xviii^ten Jahrhunderts in getreunen Nachbildungen (Impressions datant du xve au xviiie siècle) herausgegeben von der Direktion der Reichsdruckerei. — Leipzig, Brockaus, 2e partie, folio. — 12 fr. 50.

Eyssenhardt et V. Dommer : Mittheilungen aus der Stadtbibliothek zu Hamburg (Communications sur la bibliothèque municipale de Hambourg). Imp. G. Meissner, in-8°.

Norsk bok-fortegnelse (Catalogue de publications norvégiennes), 1873-1882. Christiania, C. Cammermeyer, in-8°.

Hints to collectors of original editions of the works of Charles Dickens, par C.-P. Johnson. London, Redway, in-8°, 7 fr. 50.

Elenco generale dei tipografi, editori, librai, litografi in Italia; e campionaria della sua fonderia tipografica. — Édition annuelle, 1884-1885, par Carlo Radelli; 88 pages in-4°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

en France et à l'Étranger

FRANCE

La maison Didot annonce la publication d'un grand ouvrage in-4° sur *l'Œuvre des peintres verriers français.* L'auteur est M. Lucien Magne. Le premier volume contiendra une introduction générale et une description des verreries de Montmorency et d'Écouen.

— M. de Beaucourt vient de livrer à l'impression le troisième volume de son *Histoire de Charles VII.*

— A lire, dans le *Correspondant,* le grand roman moderne *Marcelle de Sazerac,* qu'y publie depuis le 10 mai l'un de nos meilleurs écrivains, sous son pseudonyme bien connu de *Bernadille.* Si nous ne nous trompons, c'est la première fois que le spirituel critique et chroniqueur aborde le roman, au moins dans ces proportions, et ce début est fort remarqué. Nous y signalons surtout aux curieux la variété des scènes et, plus encore, celle des caractères, tous étudiés sur le vif et mis en scène d'une façon très humoristique. Il y a là assez de types et d'observations de mœurs pour défrayer trois ou quatre romans ordinaires.

ÉTRANGER

Angleterre. — MM. Bell ont sous presse un volume de traductions des poèmes lyriques de Victor Hugo. Les traductions ont été confiées aux plumes les plus autorisées et seront publiées sous la direction de M. H. L. Williams.

— Le fils de Darwin prépare en ce moment une biographie de son père. L'ouvrage paraîtra à la fois en anglais et en allemand.

États-Unis. — Un écrivain de Boston travaille à une *Vie d'Emerson* pour laquelle la famille du célèbre philosophe lui a confié de riches matériaux.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le premier Dictionnaire. — Qui le premier a eu l'idée d'un dictionnaire?

Il paraît, dit le *Rappel,* que ce fut Érasme.

Cet ingénieux latiniste se trouvait à Paris en l'an 1500. Il eut la fantaisie de faire imprimer un petit recueil d'adages et de proverbes anciens. Le public se jeta dessus. La boutique de la rue Saint-Jacques, où parut le bienheureux volume, ne désemplissait plus. Chacun voulait tenir dans sa poche toute la sagesse de l'antiquité. D'éditions en éditions, toujours

« augmentées et corrigées avec soin », à Venise, à Bâle, le livre devint un gros in-folio en minuscules caractères.

Alde fit l'édition complète en 1508, et Groben, à Bâle, la réimprima six fois. Bien plus, Érasme étant en Italie, sur le passage du pape, le pontife et ses cardinaux vinrent saluer l'illustre compositeur de *Adagia*.

Nul livre n'avait encore été l'objet d'un tel enthousiasme. C'était, en réalité, un grand secours offert à tous, et, sans en avoir le nom, un véritable « dictionnaire de la conversation ».

C'était toute l'antiquité mise en un livre, — ses pensées, ses sentences, ses maximes.

Rabelais disait :

« C'est le magasin de Minerve ; tout le monde y a recours — comme aux feuilles de la sibylle »

Nous en sommes bien peinés pour Érasme, mais avant son dictionnaire il en existait un au moins en Italie qui datait du XIIIe siècle et dont le miniaturiste François Defeuille possède un exemplaire.

Le dossier Victor Hugo.

Acte de mariage. — Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de la Légion d'honneur et commandant de l'Ordre royal de Naples, et de la défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part ; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part ; présents et témoins, Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny, Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leurs père et mère.

Les Testaments. — On a imprimé bien des erreurs sur les dernières volontés de Victor Hugo. La vérité est beaucoup plus simple que tout ce qu'on a écrit et que tout ce qu'on a dit.

La seule chose exacte qui ait été publiée jusqu'ici c'est qu'il y a actuellement deux testaments ; mais ces deux testaments sont absolument indépendants et le contenu de l'un ne peut, en aucune façon, entraver l'exécution des dispositions de l'autre.

Le premier de ces testaments est relatif à la fortune laissée par Victor Hugo.

Le second se rapporte à des intérêts tout autres. Il s'occupe particulièrement des manuscrits laissés par l'illustre défunt et dont quelques intimes connaissent seuls l'existence.

Ces manuscrits forment — ou du moins formeront, lorsqu'ils seront mis en ordre — la matière de dix volumes. Quant au soin de les publier, il est confié à trois des plus anciens amis du poète : MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice et Ernest Lefèvre.

C'est M. Auguste Vacquerie qui, depuis longtemps déjà, est dépositaire de ce testament.

Victor Hugo ne fixe aucun délai après sa mort pour la publication de ses œuvres posthumes.

Il est juste de dire qu'à l'exception de trois volumes environ, complètement finis et prêts à paraître, ou peu s'en faut, les sept autres se composent pour une moitié de manuscrits à mettre en ordre, et pour l'autre moitié de notes détachées, éparses dans tous les tiroirs et dans tous les meubles.

Beaucoup de ces notes sont datées de Jersey et de Guernesey. Elles remontent à l'époque de l'exil.

Comme la publication en librairie des dix volumes de manuscrits laissés par Victor Hugo durera au moins dix ou quinze ans, l'auteur a prévu le cas où la mort de l'un des trois exécuteurs testamentaires survenant dans l'intervalle, il faudrait le remplacer par un nouveau venu qui n'aurait pas envers l'auteur les mêmes raisons de dévouement désintéressé que MM. Vacquerie, Meurice et Lefèvre, et il a assuré un tant pour cent sur les bénéfices produits par la vente de ces dix volumes en faveur de ceux qui en dirigeront la publication — quels qu'ils soient.

Il va sans dire que pas un seul mot du texte écrit par Victor Hugo ne sera changé.

Le travail des trois exécuteurs testamentaires désignés par l'illustre défunt se bornera, partout, à des notes explicatives et à de courtes préfaces.

Le monument de Victor Hugo. — La proposition suivante a été déposée par M. Paul Viguier au conseil municipal :

Les soussignés ont l'honneur de proposer au conseil le projet de délibération suivant :

Le conseil,

Considérant que la ville de Paris a le devoir de contribuer à l'érection d'un monument à la gloire de Victor Hugo,

Délibère :

Article premier. — Une somme de douze mille francs est mise à la disposition de la souscription nationale au monument de Victor Hugo.

Art. 2. — L'emplacement nécessaire à la construction de ce monument sera prélevé sur l'une des places publiques de Paris, à l'endroit qui sera ultérieurement désigné.

Art. 3. — La somme ci-dessus sera imputée au chapitre XXIII, article unique (Réserve pour dépenses imprévues), de l'exercice courant.

Signé : Paul Viguier, Michelin, Mesureur, Delabrousse, Deschamps, Robinet, Cattiaux, Rousselle, Rouzé, Chassaing, Simoneau, Davoust, Darlot, Cernesson, Depasse, Songeon, Lyon-Alemand, Pichon, Mathé, Guichard, Maillard, Jacques, Boll, Boué,

Frère, Cusset, Desmoulins, Dreyfus, Vauthier, Voisin, Marsoulan, Réty, Combes, de Bouteiller, Delhomme, Ernest Hamel, Monteil, Leclerc, Sauton, Ruel, Gaufrès, Dujarrier, Hervieux, Curé, Collin, Jobbé-Duval, Piperaud, de Ménorval, Millerand, Després.

M. Paul Viguier a demandé l'urgence.

L'urgence a été déclarée.

La proposition, mise aux voix, a été adoptée.

La commission exécutive de ce monument est ainsi composée :

Présidents : MM. Victor Schœlcher, sénateur; Paul Meurice.

Vice-présidents : MM. Em. Augier, de l'Académie française; Léon Bonnat, de l'Institut; Anatole de La Forge, député; Auguste Vitu.

Secrétaires : MM. Émile Blémont; Gustave Ollendorff; Gustave Rivet, député.

Trésorier : M. Philippe Jourde.

— Une première liste de souscription pour le monument de Victor Hugo donne une somme de 18,973 francs.

Correspondance de Victor Hugo. — On s'occupe de réunir la correspondance de Victor Hugo. La bibliothèque de Blois, d'après une lettre de M. Louis Delton, membre de la commission de cette bibliothèque, possède quarante et une lettres autographes du poète. Ces lettres sont adressées par Victor Hugo à son père, le général Hugo, qui habita, à Blois, la terre de Saint-Lazare, jusqu'en 1823.

Elles offrent, pour la plupart, dit M. Delton, un très grand intérêt. Elles donnent des renseignements précieux sur Victor Hugo, sa famille, ses premiers travaux, son mariage, la naissance de son premier enfant Léopold, mort à Blois chez son grand-père, le 9 octobre 1823, etc., etc. Elles disent quelques mots des relations du jeune poète avec Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Nodier, etc.

Ces lettres étaient enfouies, à peu près ignorées, dans un des cartons de la bibliothèque communale, où les avait déposées M. Dupré.

Les manuscrits de Victor Hugo. — Les manuscrits de Victor Hugo ont différents aspects; il y en a qui sont de simples cahiers non reliés, comme le manuscrit d'*Hernani*, d'autres revêtus de parchemin, avec le titre de l'œuvre en grosses lettres d'or, comme le manuscrit du *Roi s'amuse*.

Le manuscrit d'*Hernani* est un cahier de grand papier jaune, couvert d'une écriture courte et pressée; il porte sur la première page cette épigraphe espagnole : *Tres para una*.

Chaque acte est daté au commencement et à la fin; la pièce a été commencée le 29 août 1829 et terminée le 25 septembre de la même année.

Victor Hugo a donné à ses actes non pas un numéro, mais une classification alphabétique : *a, b, c, d, e,* etc.; sur les marges, on trouve des dessins, des annotations et des vers inédits.

Le manuscrit de *Marion Delorme* porte en sous-titre : *Un duel sous Richelieu*, qui a disparu sur la brochure. M. Lockroy père s'empara de ce titre et en composa un drame qui obtint certain succès.

Tous les manuscrits de Victor Hugo existent, sauf celui de *Han d'Islande*, qui a été perdu, et celui d'*Amy Robsart*, la première pièce du poète, tirée du roman *Kenilworth*.

Naissance de d'Alembert. — A l'Académie des sciences, séance du 8 juin, M. Lallemand a déclaré qu'il avait retrouvé un document inédit établissant la date exacte de la naissance de d'Alembert et corrigeant une erreur de Condorcet. C'est le procès-verbal du commissaire Delamarre, constatant qu'un enfant abandonné a été recueilli, le 16 novembre 1717, devant l'église de Saint-Jean-le-Rond. Les recherches de M. Lallemand établissent encore que l'orphelin resta placé six semaines en nourrice en Picardie, et qu'il fut confié à un médecin, Jacques Molin (plus connu sous le nom de Dumoulin), qui le demanda, servant ainsi d'intermédiaire voilé aux parents.

M. Duruy. — Le roi Humbert vient de conférer à M. Victor Duruy le grand cordon de la Couronne d'Italie. Pour bien marquer le caractère de cette haute distinction, le roi Humbert lui a fait remettre, en même temps que les insignes de l'ordre, une grande médaille d'or avec l'inscription que voici :

VICTORIO DURUY
Qui ausus est unus Gallorum
Omne romanum ævum explicare...

A Victor Duruy, le premier écrivain français qui ait entrepris de retracer dans un tableau d'ensemble la vie tout entière du peuple romain.

Statue d'Alexandre Dumas à Villers-Cotterets. — Le 24 mai, a été inaugurée, à Villers-Cotterets, la statue d'Alexandre Dumas, qui est, comme on sait, l'œuvre de M. Carrier-Belleuse. La ville natale du célèbre romancier a donné, à l'occasion de cette cérémonie, une fête à laquelle étaient invités la famille Dumas, le comité artistique et littéraire qui s'est chargé d'organiser la souscription, enfin les délégués de la Société des gens de lettres et de la Société des auteurs dramatiques.

Le musée Lamartine. — Il est question de faire de la maison de Victor Hugo un musée de souvenirs du grand poète.

La chose n'est pas encore définitive, que l'on réclame un semblable honneur pour un homme qui eut aussi sa gloire et qui a encore ses admirateurs : Lamartine. Ses fidèles voudraient que l'on fît — comme pour Hugo — un musée Lamartine de la demeure où l'auteur des *Contemplations* rendit le dernier soupir.

Nous avons visité cette maison dès à présent historique, quelle que doive être la décision du conseil

municipal à son endroit, et voici ce que nous avons vu :

Au nº 161 de l'avenue du Trocadéro, au fond et à gauche d'une petite allée latérale, les yeux sont frappés par un écriteau placé au-dessus d'une poterne basse et portant ces mots : *Entrée de la villa Lamartine.*

Cette entrée donne accès dans un grand jardin qui entoure presque entièrement la villa, ou, pour être plus exact, le chalet. Une porte cochère condamnée et une grille garnie d'un épais rideau de feuillage ferment l'habitation du côté de l'avenue. C'est là que Lamartine vécut pendant vingt et un ans et s'éteignit, accablé de tristesse et de mélancolie, après avoir vu mourir presque tous les siens. Une nièce à lui, Mlle Valentine de Biscio, qui était venue s'installer à ses côtés, lui ferma les yeux.

Ce fut après la Révolution de 1848, pendant laquelle il engloutit une grande partie de sa fortune dans les *Ateliers nationaux*, que l'auteur de *Jocelyn* quitta la rue d'Anjou et vint s'installer dans ce chalet de l'avenue du Trocadéro que lui avait donné la ville de Paris.

C'est là, dans son cabinet de travail du rez-de-chaussée, petite pièce simple et fraîche, décorée de papiers à fleurs, qu'il écrivit plusieurs de ces ouvrages qui portèrent sa renommée aux quatre coins du monde : l'*Histoire de la Révolution, Rafaëla, les Confidences, Geneviève, Graziella* et tant d'autres. C'est là qu'il eut la douleur de perdre sa femme, sa fille, et qu'il mourut lui-même le 1er mars 1869, laissant à sa nièce le peu qui lui restait et son chalet de Passy.

Mais Mlle de Biscio, dont les modestes ressources ne suffisaient pas à l'entretien de cette propriété, la vendit à la ville de Paris, moyennant une rente annuelle de douze mille francs. Peu après, la ville revendit elle-même la villa à un riche banquier qui l'habita quelque temps. Actuellement, la propriété — sauf une partie du terrain qui se trouve à droite du chalet, et sur lequel son nouvel acquéreur à fait bâtir — appartient à une société qui ne demanderait pas mieux que de céder à la ville ce qui fut jadis en sa possession.

Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Victor Hugo n'était pas le seul de nos grands poètes qui crût en Dieu.

En feuilletant la belle collection de M. Ant. de Latour, l'ancien secrétaire des commandements du duc de Montpensier, nous trouvons une lettre *inédite* d'Alfred de Musset à Ulric Guttinguer. Musset cherche à y peindre Dieu. Voici le passage :

« Je n'ai jamais tenté de faire une hymne à mon Dieu ; je veux pourtant vous le peindre. Cette petite croûte de pâté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie lactée est tout ce que nous voyons du ciel. *Notre univers* (*je ne dis pas notre monde*) est lui-même un grain de sable dans ce vide sans fin. A des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans l'immensité des milliers de combinaisons d'univers. Le nôtre a pour lois l'équilibre, l'attraction et la pesanteur. D'autres ont d'autres lois, d'autres gens, d'autres vérités mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d'autres choses, et tous ces petits systèmes, dont le nôtre est peut-être un des des plus faibles, s'agitent et se remuent dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse à l'immortelle matière l'immortelle pensée.

« A vous de cœur,

« ALFRED DE MUSSET. »

Ajoutons que la lettre est datée de Honfleur, 12 novembre 1832.

La jeunesse de Jules Vallès. — M. Frantz Jourdain, à qui nous laissons toute la responsabilité de son récit, conte, dans une revue, que Jules Vallès fut, sur l'initiative de son père et avec la connivence d'un préfet, enfermé, à l'âge de dix-sept ans, dans une maison de fous. M. Vallès père, « furieux de l'exaltation républicaine de son fils, craignait qu'il ne nuisît gravement à sa propre carrière ; d'autre part, le préfet, *aimable fonctionnaire*, était bien aise de débarrasser le gouvernement d'un adversaire déjà redoutable. En quelques jours, l'affaire fut bâclée ».

M. Frantz Jourdain continue en ces termes :

« C'est à moi, à moi-même que Vallès dévoila la plus horrible page de sa vie, et je n'étais plus un enfant lorsqu'il eut avec moi ce mouvement douloureux d'épanchement.

« Le malheureux resta six semaines dans cet enfer, six semaines pendant lesquelles il crut que la raison lui échappait et pendant lesquelles il tenta deux fois de se briser le crâne contre un mur. Une nuit, il se réveilla en sursaut, à moitié asphyxié : un de ses *camarades*, dont la folie consistait à se croire chien, se tenait accroupi sur sa poitrine et lui léchait le visage ! Il voulut se dégager, appeler au secours, l'aliéné lui fendit le crâne d'un coup de sabot et continua tranquillement ses immondes caresses.

« Ce fut cette scène à la Poë qui le sauva. Transporté à l'hôpital de la maison, Vallès put gagner un infirmier qui le prit en pitié et qui fit parvenir une lettre à un ami. Celui-ci n'était pas commode ; il courut chez le père, qui comprit après un quart d'heure de conversation orageuse qu'il allait être déshonoré par le scandale que soulèverait en province une affaire de ce genre. Il céda, le fils sortit de l'asile d'aliénés et, au prix de son silence, obtint enfin l'autorisation de s'installer à Paris. »

De ce récit horrible il résulte que Vallès aurait eu pour haïr la société les mêmes raisons que naguère Mirabeau. Le révolutionnaire comme le grand orateur aurait cruellement souffert de la sévérité paternelle.

Les Lettres de Junius. — Un récent et curieux article du *Cornhill Magazine* vient de rappeler l'attention sur un problème historique toujours subsistant depuis plus d'un siècle, malgré toutes les discussions dont il a été l'objet : Quel est l'auteur des fameuses *Lettres de Junius?* Le *Cornhill Magazine*, après Mac-

aulay et beaucoup d'autres juges compétents, les attribue à sir Philip Francis. Le chroniqueur du *Temps* conteste le bien fondé de cette opinion, en vertu de raisons qui ne sont pas sans valeur. Mais d'abord rappelons les données de la question :

« Du 21 janvier 1769 au 21 janvier 1772, Woodfall, l'imprimeur du *Public Advertiser*, reçut d'une source inconnue et publia une série de soixante-neuf lettres signées « Junius ». Ces lettres discutaient avec un talent supérieur et une véhémence extraordinaire les questions politiques du jour; elles attaquaient violemment le cabinet de lord North et étaient nominativement adressées à sir William Draper, au duc de Grafton, au duc de Bedford, au roi, à M. Horne, à lord Mansfield, au premier ministre; elles émanaient visiblement d'un libéral indépendant, ce qu'on appelait alors un whig de la nuance Rockingham. Si l'on ajoute qu'elles avaient pris naissance à l'occasion des démêlés de Wilkes avec les ministres de sa mise hors la loi, des sanglants dénis de justice dont il était victime, de ses élections constamment invalidées et du scandale qui faisait asseoir à sa place, dans le Parlement, un candidat repoussé par l'immense majorité des électeurs, on s'explique de reste le prodigieux succès qu'elles obtinrent. Mais ce qui contribua plus que tout à ce succès, c'est le mystère impénétrable dont s'entourait l'auteur. Woodfall lui-même ne le connut jamais. « Il est absolument impossible « que vous ou aucun autre parveniez à me découvrir, « lui écrivait Junius : *Mon secret mourra avec moi.* »

« Les épreuves d'imprimerie, envoyées à une adresse convenue, revenaient au journal avec des corrections nombreuses. Plusieurs de ces épreuves, ainsi que le manuscrit même des *Lettres*, furent conservés par Woodfall et se trouvent actuellement au British Museum. C'est l'unique lien matériel qui nous rattache aujourd'hui à l'identité de l'écrivain ».

Les *Lettres de Junius*, « nées d'une situation politique presque oubliée, ont pris rang parmi les classiques de la littérature anglaise. Aujourd'hui, comme il y a cent quinze ans, ce sont des modèles d'ironie vengeresse, de passion vigoureuse et d'impitoyable éloquence ».

« Woodfall aurait tout donné pour que Junius se fît connaître ou lui continuât sa collaboration. Quand elle s'arrêta, il tenta de reprendre l'affaire, voulut coudre une suite aux fameuses *Lettres*, inventer des Junius cadets et des sous-Junius. En vain. Le moule était brisé, et ces essais ne trompèrent personne ».

Qui est Junius? se demanda-t-on alors. Qui est Junius? a-t-on continué de se demander depuis. Des milliers de livres, de brochures et d'articles ont été écrits pour répondre, et... *adhuc sub judice lis est.* Quarante-deux personnages ont été successivement considérés par les uns ou par les autres comme ayant écrit les *Lettres de Junius.*

« La critique anglaise et américaine, procédant par éliminations successives, a fini par réduire cette liste à six noms, sur lesquels s'est principalement porté désormais l'effort de la controverse. Ces six noms sont ceux de sir Philip Francis, de lord Sackville, du colonel Isaac Barré, de sir Robert Rich, de Pownall et de *single speech* Hamilton (Hamilton *au discours unique*).

« Parmi ces six candidats, celui qui a pour lui les suffrages les plus nombreux, et aussi la plus grande somme de preuves apparentes, c'est le premier, sir Philip Francis ».

Après avoir énuméré ces preuves, ou plutôt ces probabilités reposant sur des coïncidences, le *Temps* ajoute :

« Il n'y a qu'une dissonance, mais elle est grave : c'est que le talent, le souffle de Junius ne se retrouvent nulle part dans les œuvres signées par sir Philip Francis. Ce sont des brochures aussi plates, aussi peu intéressantes que le premier *leader* venu dans les journaux du temps. Pas une fois la griffe du lion n'y est visible, comme elle le serait nécessairement et au moins par éclairs dans les productions les plus inférieures d'un vraiment grand écrivain. Les *Lettres de Junius*, après un siècle écoulé, sont aussi belles qu'à l'heure de leur apparition.

« Dans les *Lettres sur la Compagnie des Indes*, dans les *Remarques sur le procès de Waren Hastings*, dans vingt autres pamphlets ou discours parlementaires de sir Philip Francis, il n'y a pas une page, pas une ligne, qui soit restée debout. Si l'on considère, d'autre part, qu'en 1769, ce même sir Philip Francis, attaché au secrétariat de la guerre et âgé de vingt-neuf ans, n'avait encore rien publié, il faudrait admettre que du premier coup, dans la première « Lettre de Junius », ce novice se soit affirmé comme un maître; et par contre que, la dernière « Lettre de Junius » écrite, — à trente-deux ans — ce maître soit subitement et irrévocablement tombé au niveau d'un gazetier quelconque. Ce n'est pas tout : le même homme qui a caché avec tant de soin son identité quand il s'agit d'un chef-d'œuvre n'hésite pas à signer tout un fatras de tartines insipides!... Le phénomène, on en conviendra, serait peu ordinaire et aurait de quoi surprendre ».

On voudrait donc, au lieu d'inductions plus ou moins contestables, des preuves positives :

« Ces preuves positives, l'expert Chabot a cru les trouver. Il a minutieusement comparé les manuscrits de Junius avec des lettres écrites par sir Philip Francis à son beau-frère Machrabie, et il y a noté des ressemblances qu'il déclare caractéristiques, notamment dans la contexture des majuscules, des liaisons et de la signature. Il fait remarquer que les lettres adressées par Junius à Woodfall étaient signées d'un C entre deux traits; celle de Philip Francis, d'un P. F. entre deux traits *identiques* ».

A cela, le *Cornhill Magazine* ajoute le récit de deux anecdotes qui semblent confirmer cette identité de l'écriture de Junius et de Philip Francis :

« Telles sont les preuves nouvelles qu'on soumet aujourd'hui au public. Il est bien difficile de les accepter autrement que sous bénéfice d'inventaire. On peut d'abord objecter que les ressemblances, prétendues caractéristiques, signalées par les experts de profession entre deux écritures ne sont rien moins

que décisives et ne commandent pas absolument la conviction. Mais, supposé qu'il fût hors de doute que les manuscrits de Junius et les lettres de Francis soient bien de la même main, s'ensuivrait-il nécessairement que Francis et Junius ne fussent qu'un? Non, assurément. Car enfin il suffirait, pour que l'identité existât, que Francis eût été chargé par Junius de recopier ses manuscrits et de corriger ses épreuves.

« La chose n'a rien d'invraisemblable, spécialement si Junius appartenait en 1769 au secrétariat de la guerre comme Francis. Il serait même surprenant qu'un homme aussi décidé à ne pas être reconnu n'eût pas pris la précaution de faire copier ses *Lettres* avant de les expédier au *Public Advertiser*. Et, dans cette hypothèse, il était tout naturel qu'il prît pour copiste un de ses subordonnés ou de ses collègues, s'il avait de bonnes raisons pour compter sur la discrétion. Discrétion que l'intérêt même du copiste commandait, d'ailleurs, pour un travail où les ministres se trouvaient aussi violemment attaqués.

« Voilà donc une explication au moins plausible, qui suffirait à enlever toute valeur à la démonstration tirée de l'écriture, comme des autres coïncidences de temps et de lieu ».

Longévité des poètes. — A propos de la mort de Victor Hugo, il a semblé curieux à un des collaborateurs de *l'Intermédiaire des chercheurs,* de relever les âges où sont morts les principaux poètes français depuis le xve siècle jusqu'au commencement du xixe.

Voici donc une courte statistique de la longévité des poètes chez nous.

De 20 à 29 ans	3
De 30 à 40 —	8
De 40 à 49 —	18
De 50 à 59 —	18
De 60 à 69 —	24
De 70 à 79 —	21
De 80 à 89 —	15
De 90 à 99 —	6

L'Intermédiaire ne cite les noms que des poètes morts à plus de *quatre-vingt-dix ans.*

Fontenelle, qui a fait quelques poésies (des apologues et des sonnets), est mort à Paris à près de cent ans, le dimanche 9 janvier 1757. Il était né a Rouen, le 11 février 1657, le mercredi jour des cendres.

Gombaud (Jean-Ogier de) est mort en 1666, presque centenaire.

Hénault (le président), poète à ses heures, est mort à quatre-vingt-onze ans, le samedi 24 novembre 1770. Il était né à Paris, le 8 février 1685.

Maynard (Honoré), né à Toulouse en 1542, est mort dans sa province en 1646, ce qui lui donnerait cent quatre ans. C'est une erreur.

Pannard (Charles-François), né à Courville en 1675, est mort le jeudi 13 juin 1765, à quatre-vingt-dix ans.

Saint-Aulaire (de Beaupoil de), né en Limousin, est mort le lundi 17 décembre 1742, à quatre-vingt-dix-huit ans.

Saint-Evremont (Charles-Marguerite de Saint-Denis), né près de Coutances, le lundi saint 1613; mort en Angleterre (enterré à Westminster), le 20 décembre 1703 (samedi vigile) à quatre-vingt-dix ans.

Scudéry (Mlle Madeleine de), née au Havre en 1607, morte à Paris, le jeudi 2 juin 1701, à quatre-vingt-quatorze ans.

Sénecé (Antoine-Bauderon de), né à Mâcon, le mardi 13 octobre 1643, mort à Mâcon, le mardi 1er janvier 1757, à quatre-vingt-quatorze ans.

On voit que notre grand poète eût pu, lui aussi, mourir centenaire. Il n'eût fait qu'imiter Gombaud, Maynard et Fontenelle.

La Longévité des historiens contemporains. — *Le Livre* a publié, en 1883 (*Gazette bibliographique,* p. 473), un article sur la longévité parmi les membres de l'Institut. La longévité des historiens n'est pas moins remarquable. — Le doyen des historiens allemands, Léopold V. Ranke, a quatre-vingt-dix ans; le 31 mars dernier, on a célébré le 60e anniversaire de sa nomination à la chaire d'histoire de l'Université de Berlin. Schlosser, l'auteur d'une célèbre histoire universelle, est mort en 1861 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Dahlmann mourut à l'âge de soixante-quinze ans; le professeur Droysen à soixante-seize ans. Frédéric Raumer, l'auteur des *Hohenstauffen et de leur époque,* est mort en 1873 à l'âge de quatre-vingt-douze ans et Grote, dont l'*Histoire de la Grèce* est célèbre, était âgé de soixante-dix-neuf ans, lorsqu'il mourut à Londres. Il est vrai qu'en Angleterre Gibbon est mort relativement jeune (cinquante-sept ans), et que Macaulay n'avait que quarante-huit ans à l'époque de sa mort, le 13 mars 1848.

Philippe Dauriac. — Notre confrère Jules Claretie raconte une curieuse anecdote sur Philippe Dauriac, le trop modeste écrivain dont nous avons annoncé la mort :

En arrivant de sa province, tout jeune, avec la modeste fortune qu'il tenait de ses parents, Philippe Dauriac, qui aimait profondément les lettres, rêva de connaître les gens illustres de son temps; et comme il était timide, ce modeste, et qu'il n'eût pas osé aller les voir chez eux, il se dit qu'il les verrait peut-être venir chez lui, s'il publiait leurs ouvrages. Et il s'associa avec deux autres amis des livres, Giraud et Dagneau, qui éditaient en jolis volumes, format Charpentier, bien imprimés, peu vendus alors, rares et recherchés aujourd'hui, des ouvrages de Balzac, de Gérard de Nerval, de Monselet, de Méry...

Le pauvre Dauriac y laissa sa petite fortune. La maison — nous a-t-il conté bien souvent — ne fit guère qu'une bonne affaire : elle publia la brochure de la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils, la pièce. La veille de la représentation, ou peu de jours auparavant, Dumas était même venu chez Giraud et Dagneau leur proposer de leur vendre tous ses droits d'auteur sur la *Dame aux Camélias* pour la somme de 6,000 francs.

— Oui, donnez-moi 6,000 francs, et la *Dame aux Camélias* est à vous!

Philippe Dauriac, qui m'a rappelé cette anecdote, se souvenait surtout de l'air franc et de la belle prestance de l'auteur, alors si jeune, et aussi les chapeaux extraordinairement superbes que Dumas fils arborait. Tous les matins, Dumas poussait la coquetterie jusqu'à mettre un chapeau neuf, et ce détail étonnait beaucoup le petit provincial de vingt ans. On portait plus longtemps ses chapeaux à Périgueux ou à Bergerac.

Bref, le marché était proposé. Dagneau, l'associé de Giraud et de Dauriac, semblait tout disposé à acheter les droits de la *Dame aux Camélias* pour ce plat de lentilles; mais, sans compter la modestie incorrigible dont j'ai parlé, ce brave et bon Dauriac avait une vertu qui, après tout, n'est que de l'orthographe : l'honnêteté.

— Non, messieurs, dit-il — lui qui n'osait guère parler — non, ne faisons pas cette affaire-là. Publions la pièce, soit, mais contentons-nous d'exercer notre métier d'éditeurs. Si la *Dame aux Camélias* produisait moins de 6,000 francs de droits, l'affaire deviendrait mauvaise, ce qui serait un petit malheur; si elle en produisait beaucoup plus, elle deviendrait trop bonne, et nous aurions quasi dépouillé M. Dumas. Ce n'est pas pour cela que je suis entré dans la librairie!

La maison Giraud et Dagneau édita la *Dame aux Camélias* et Dumas fils garda ses droits.

Combien, depuis 1852, a rapporté la pièce de Dumas ?

— J'en aurais touché le tiers, me disait parfois Dauriac en souriant. Et je serais riche!

Puis il haussait les épaules et ajoutait :

— A quoi bon ?

Un café littéraire disparu. — Le plus ancien café de Paris vient d'être fermé; nous voulons parler du café Procope, situé rue de l'Ancienne-Comédie. Là se sont réunis les écrivains illustres des XVIIe et XVIIIe siècles.

Ce fut dans cet établissement que les Parisiens prirent pour la première fois des glaces. Le café Procope eut pour clients Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, d'Holbach, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et d'autres illustres littérateurs qui firent de ce café une succursale de l'Académie.

Sur les murs de l'établissement sont peints les portraits de beaucoup de littérateurs.

Dans ces derniers temps, le cercle républicain de la rive gauche y tenait ses réunions.

ÉTRANGER

Angleterre. — *La nouvelle Bible anglaise.* — Depuis le 19 mai, la nouvelle Bible, à laquelle il a été travaillé pendant quinze ans, est en vente en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Australie, au Canada, au Cap et aux États-Unis.

Des millions de dévots sont occupés en ce moment à feuilleter le saint livre, pour voir si des modifications essentielles y ont été apportées. La nouvelle traduction est la propriété des universités d'Oxford et de Cambridge, et c'est un comité de savants qui avait été chargé de ce grand travail.

Sur 16 membres de ce comité, 10 sont morts à la peine; en 1871, il se mettait en rapport avec le comité américain, et les deux groupes tinrent 85 réunions qui durèrent 792 jours. Chaque modification a été mise aux voix, et pour être adoptée elle devait réunir les deux tiers des suffrages. Le travail a été terminé en juin dernier. La composition, le tirage et la reliure de l'ouvrage ont demandé onze mois.

Des mesures exceptionnelles de surveillance ont été prises pour empêcher que comme il y a trois ans, quand parut le Nouveau Testament, une seconde indiscrétion fût commise. Le représentant du *New-York Herald* avait télégraphié le texte entier, ce qui porta un préjudice sérieux à la vente. Cette fois-ci, les Américains devront attendre; on cite un journal de New-York qui a offert 100 livres sterling rien que pour jeter un coup d'œil sur le livre. La partie matérielle de l'entreprise n'a pas donné moins de peine que la traduction. Le papier a été confectionné avec les chiffons les plus fins; une seule fabrique en a fourni 250 tonnes. Quant à la reliure, il n'a pas fallu moins de 1,500 peaux de chèvres pour les seuls exemplaires destinés aux États-Unis; 5,000 ouvriers relieurs ont été occupés pour livrer à temps le million d'exemplaires destinés aux Américains. Le Congrès américain, par décret spécial, a accordé l'entrée en franchise à la nouvelle Bible anglaise.

Les modifications introduites dans le texte accepté jusqu'à ce jour sont nombreuses, mais en général peu importantes. C'est ainsi que dans le récit biblique de la création on lira désormais : « la terre était *désolée* et vide » au lieu de « *sans forme* et vide » et « monstres marins » au lieu de « baleines; » Adam n'a pas de nom jusqu'à la chute; il s'appelle « l'Homme. » C'est l' « Homme et sa Femme qui mangent la pomme, qui se cachent, qui entendent la voix terrible : « Adam » n'apparaît qu'après la malédiction. Le fameux verset du *Lévitique*, qui fait encore texte de loi en Angleterre, a été étudié avec un soin particulier. L'ancienne version disait : « 18. Et tu ne prendras pas une épouse à côté de sa sœur, pour la vexer et découvrir sa nudité auprès d'elle, pendant sa vie. » La nouvelle porte : « 18. Et tu ne prendras pas une femme à côté de sa sœur, pour être sa rivale et découvrir sa nudité auprès d'elle pendant sa vie. » Jubal n'est plus l'ancêtre des « joueurs de harpe et d'orgue, » mais celui des « joueurs de harpe et de chalumeau. » Le *mur* de Balaam devient une *barrière*, etc., etc.

Un autographe de Shakespeare. — La découverte récente d'un autographe de Shakespeare, à Chicago vient de renouveler la controverse relative à l'orthographe de son nom.

Les nombreux admirateurs et commentateurs du poète anglais n'ont jamais pu se mettre d'accord sur

l'orthographe de ce nom, ni même admettre que ce nom ait été orthographié de différentes manières.

Sir Frederick Madden, que l'on considère comme une haute autorité, affirme que le nom doit s'écrire *Shakespere* et non *Shakespeare*, s'appuyant sur ce fait que, dans l'acte de baptême du poète ne se trouve pas la lettre *a;* et cependant, du vivant même du poète, ses poésies ont été publiées avec son nom écrit Shakesp*ea*re.

Le nouvel autographe a été retrouvé par M. Gunther, de Chicago, dans le journal de John Ward; c'est une signature dont tous les lettrés anglais connaissaient l'existence. Elle ressemble assez exactement aux signatures qui sont apposées au bas du testament du poète et à la seule signature qu'on connaisse jusqu'ici, en dehors des précédentes, et qui se trouve sur une traduction des *Essais* de Montaigne.

C'est là que la question devient grave. La signature du journal de John Ward porte un *a*. Les partisans de cette orthographe y voient une preuve de leurs affirmations; ses adversaires prétendent que c'est une fausse signature.

Chine. — *Le prix et les origines des livres chinois en Chine.* — Sous ce titre et sous la signature Ph. B. (Philippe Burty), nous lisons dans la *République française :*

Veut-on connaître le prix des livres en Chine? Voici la transcription de la réponse reçue ces jours derniers par un de nos amis qui s'était adressé à un Français qui occupe depuis nombre d'années un poste élevé à Pékin :

« ... Je me suis mis immédiatement en campagne, non pas tant dans l'espoir de trouver ce que vous me demandez, que pour vous fournir des renseignements et recevoir de vous des instructions plus précises.

« Vous me dites « de vous acheter des livres japo« nais ou chinois, à gravures, en premières éditions « et dans des conditions modestes. » Je vous serais d'abord fort obligé de me préciser ce que vous entendez par *modeste*, étant donnés les prix que les Chinois attachent à leurs livres et le nombre infiniment restreint d'exemplaires tirés à chaque édition. Veuillez donc me fixer une limite à ne pas dépasser pour un certain nombre d'ouvrages ou par ouvrage. Vous allez voir que cette condition n'est pas superflue.

« Le ministre du Japon, lettré très renommé, auquel je me suis d'abord adressé, m'a répondu, à propos des livres japonais, que je ne trouverais rien ou à peu près rien dans la Chine, pays ravagé par des révolutions successives, et que, si je trouvais quelque chose, ce serait hors de prix — vous en jugerez tout à l'heure! — que, en ne se pressant pas, au Japon, on recueillerait peut-être encore quelques ouvrages, mais qu'il serait impossible de refaire la collection de livres et de peintures de MM. E. Satow et Anderson, qu'il connaissait, et que l'Angleterre vient d'acheter 150,000 francs pour le British Museum. Il s'est du reste mis à ma disposition. Mais, de même que moi, il désirerait savoir ce que vous entendez par *ancien :* 200, 400, 1,000 ans, ou plus?

« Voici, cependant, ce que j'ai trouvé par l'intermédiaire d'un petit marchand très fureteur :

« Un livre de prières sur papier noir, caractères et dessins représentant des divinités, faits à la main, en or, l'an 1403. Le prix en est de 800 francs. — Une feuille de papier, sans date, contenant quelques caractères attribués à un sage qui vivait l'an 300 après Jésus-Christ. Prix : 1,800 francs. Un ouvrage en 4 volumes. La première page, contenant la date de l'édition, manque. La dernière porte cette inscription : *L'an 1137, le mandarin Wen a écrit la préface ci-jointe pour le présent livre, qui date de la dynastie des Thang* (600 à 900 ans après Jésus-Christ). Ce livre est évidemment ancien. Mais est-il en première édition? Rien ne le prouve... que le prix : 3,000 francs.

« Je me bornerai donc, pour le moment, à tâcher de savoir où se trouveraient des ouvrages similaires, si vous le désirez, car j'avoue que ces quelques prix ne m'ont pas paru rentrer dans la catégorie des conditions *modestes.* On m'a promis aussi de m'apporter un livre gravé sur planches de bambou, avant l'invention de l'imprimerie; cela vaut peut-être plusieurs dizaines de mille francs. Dans tous les cas, je serai heureux d'avoir pendant quelques instants dans les mains une curiosité aussi rare. On promet enfin la *Grande Encyclopédie* exécutée sous le règne de l'empereur Khang-Shi (1662-1723). Cet ouvrage complet coûte, selon l'état de conservation, de 25,000 à 90,000 francs.

« Je suis, cher monsieur, etc. »

L'histoire de l'impression au Japon et, par allusion, en Chine, a donné lieu à une lecture devant la Société asiatique de Yokohama par M. E. Satow, en décembre 1881.

Le mémoire a été inséré tout au long dans les *Transactions* de la Société (T. X). Il est demeuré inconnu en France, où il intéresse cependant toutes les personnes qui s'intéressent aux origines de l'imprimerie, en quelque lieu qu'on en constate la naissance. Il est beaucoup trop développé et trop technique pour que nous puissions l'analyser. Nous dirons seulement que M. Erard Satow fait remonter cette invention à l'usage, parmi les lettrés, de prendre par frottement l'empreinte des inscriptions antiques. Dès l'an 175 (ap. J.-C.) des poésies classiques circulaient, obtenues par pression ou frottement. Mais l'impression régulière sur des tablettes entaillées ne remonte pas au delà de la fin du VIe siècle. On sait que pendant le cours du siècle suivant le bouddhisme pénétra au Japon par la Corée; qu'il y introduisit les livres de prière et, par suite, la nécessité d'apprendre la signification des caractères chinois et l'écriture. Au Japon, le plus ancien exemple de bois gravés daterait du milieu du VIIIe siècle.

L'impression à l'aide de caractères mobiles — qui provoqua une telle révolution religieuse, politique et sociale en Europe! — date, en Chine, du milieu du XIe siècle, sous la dynastie des Sung. On attribue aux Coréens l'emploi des caractères en cuivre, dans

le commencement du xve. L'État, à Pékin, conserve la série des types qui ont servi à l'impression de l'*Encyclopédie* dont notre ami M. V. nous signale un exemplaire.

MM. Satow et Anderson ont recueilli, pendant leur long et fructueux séjour au Japon, des caractères mobiles anciens, en métal et en terre cuite.

Les impressions en couleur, poussées si loin au Japon, datent du commencement du xviie siècle. L'antériorité de la Chine dans « l'art d'imprimer au moyen de planches en bois, de planches en pierre et de types mobiles » avait déjà été constatée dans le mémoire de Stanislas Julien inséré dans le tome IX du *Journal asiatique*.

A travers les Revues.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Avril : F. Novati : Scrittori e miniatori cremonesi del sec. xv. — A. Bertolotti : Varietà archivistiche e bibliografiche. — C. Negroni : L'uccelliera dell' Olina. — F. Evola : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli xvi et xvii.

Mai : L. Luchini : Miniatori e scrittori cremonesi. — C. Negroni : Tre libri o trattati di S. Caterina da Siena. — C. Arlia : Un libro ignoto a bibliografi.

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

16 mai : Cl. Calacito : Tennyson.

30 mai : Un Santo civile (Terenzio Mamiani), par Giovanni Faldella. — Victor Hugo, par G.-C. Molineri.

6 juin : Achille Neri : Due lettere inedite di Fabrizio Maramaldo.

13 juin : Dopo i funerali, di Edouard Rod. Il carpaccio e il tiepolo, studi d'arte veneziana di P.-G. Molmenti.

Nuova Antologia.

1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : La storia di Roma studiata nelle sue rovine del secolo v al xv.

Revue internationale.

25 mai : Les grands écrivains français contemporains : Édouard Pailleron. — Thomas Szana : La poésie hongroise contemporaine. — Ch. de Riemer : Louis XVI et la Révolution. — Dora d'Istria : La littérature française au xixe siècle.

10 juin : Pierre Boborykine : Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine. Théodora, poème dramatique en grec moderne.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Literaturzeitung n° 17.*

R. Forster : Paléographie des classiques latins, par Émile Chatelain.

Angleterre. — *The Academy.*

9 mai : Poètes modernes de l'Angleterre, par Gabriel Sarrazin. — Li Romans de Carité et Misérére du Renclus de Moiliens. Édition critique par A.-G. van Hamel, professeur de langue et de littérature françaises à la Faculté des lettres de Groningue. — L'art poétique de Vauquelin de la Fresnaye, par G. Pelissier. — Grammaire élémentaire de la vieille langue française, par L. Clédat. — Nouvelles lettres d'Italie, par E. de Laveleye. — La vie de Richard Cobden, par John Morley, traduit par Sophie Raffalovich.

16 mai : Les classes ouvrières en Europe, par René Lavollée.

The Literary world.

16 mai : Louis Pasteur, his life and labours, by his son-in-law; traduit du français par lady Claud Hamilton.

The Nation.

14 mai : La Chanson de Roland, traduite sur la septième édition de Léon Gautier, professeur à l'École des chartes, par Léonce Rabillon, « lecturer » de la John Hopkins University.

21 mai : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Arthur Pougin.

The Saturday Review.

23 mai : La crise irlandaise, par Édouard Hervé. — La vie rurale en France, par Albert Babeau.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

9 mai : L'epistolario di uno scrittore (J. de Goncourt), di Giuseppe Depanis.

23 mai : I romanzi dei fratelli de Goncourt, di Vittorio Pica. — La critica di Barbey d'Aurevilly, di Edouard Rod.

Nuova Antologia.

15 mai : Le collectivisme : examen critique du nouveau socialisme, par Paul Leroy-Beaulieu.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Hollande. — Le 1er juillet paraît le premier numéro de la *Revue coloniale internationale*, publication mensuelle fondée par la Société coloniale *(Koloniale Vereeniging)* d'Amsterdam. Parmi ses rédacteurs nous voyons figurer avec plaisir des noms tels que MM. C.-M. Kan et Josephus Jitta, d'Amsterdam, Van der Lith de Leyde, etc. Les articles de la *Revue coloniale* seront écrits en français, en allemand ou en anglais. C'est à M. H.-C. Rogge, le bibliothécaire et bibliographe éminent d'Amsterdam, qu'a été confiée la partie bibliographique du nouveau journal.

Russie. — Une nouvelle revue philologique slave paraît à Varsovie sous le titre : *Racy filologiczne* (essais de philologie), sous la direction de M. Baudouin de Courtenay.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Paul Beauvallet, rédacteur de la *France,* où il a publié des variétés signées Mirax.

M. Beauvallet était le fils du sociétaire de la Comédie-Française, et le frère de l'auteur dramatique mort il y a peu de temps. Destiné lui-même au théâtre, il était élève au Conservatoire lorsqu'une maladie du larynx l'obligea à abandonner la carrière à laquelle il se destinait. Il s'adonna ensuite à la littérature.

— Nous apprenons la mort de M. Louis-François Cordier, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal et membre fondateur de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, dont il était pensionnaire.

— M. Victor Cauvel de Beauvillé, bibliophile distingué, vient de mourir. Il laisse une bibliothèque considérable qu'on n'estime pas moins de cinq cent mille francs.

— On annonce la mort de M. Demasure, avocat à la cour de cassation et au conseil d'État.

M. Demasure, qui n'avait que trente-sept ans, était directeur d'un journal spécial, *le Contrôleur de l'Enregistrement*; il avait publié récemment un ouvrage sur le régime fiscal des Sociétés.

— On a enterré le mois dernier, au cimetière Montmartre, la seconde et dernière sœur de Théophile Gautier, Mlle Zoé Gautier. Elle était âgée de soixante-cinq ans.

Mlle Zoé Gautier a été déposée avec sa sœur aînée, exhumée à cet effet, dans le tombeau du poète.

— Nous apprenons la mort de M. René Grousset, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Grenoble depuis quelques mois.

Peu de jours avant son décès il corrigeait les dernières épreuves d'une *Histoire des sarcophages chrétiens* qui vient de paraître chez Thorin. Ses anciens maîtres, MM. Gaston Boissier et Fustel de Coulanges, fondaient sur lui de légitimes espérances et l'on se propose de réunir en volume ses travaux littéraires, ses poésies, fort remarquables, et un choix de sa correspondance. Deux jeunes membres de l'Université, MM. Doumic et Imbart de La Tour, ont pris l'initiative de cette publication.

M. René Grousset avait été désigné par le ministre pour aller à Rome, où il s'était livré à d'intéressantes recherches sur les antiquités chrétiennes.

Sorti le second de l'École normale, M. Grousset avait été reçu agrégé à vingt-deux ans.

— On annonce la mort de M. Noël Guéneau de Mussy, membre de l'Académie de médecine dans la section de thérapeutique.

M. Noël Guéneau de Mussy était âgé de soixante et onze ans. Il était neveu de François Guéneau de Mussy, célèbre médecin qui mourut en 1857. Sorti de l'École polytechnique, il abandonna les carrières qui s'ouvraient devant lui pour suivre les cours de l'École de médecine de Paris, dont il fut un des élèves, et, plus tard, un des maîtres les plus distingués. Successivement agrégé, professeur titulaire, médecin des hôpitaux, il montra dans ces différentes situations les plus hautes qualités, un esprit large, sûr et méthodique, un dévouement inépuisable à ses malades, à ses élèves, à la science.

Il a publié des ouvrages importants et nombreux ; nous citerons surtout ses *Leçons de pathologie générale,* son travail sur les *Causes et le traitement de la tuberculisation pulmonaire,* ses recherches sur l'origine et la nature de la fièvre typhoïde, maladie dont il voyait la cause presque unique dans la pollution des eaux potables par les matières fécales. Le dernier écrit qu'il ait composé est une étude sur les préceptes hygiéniques contenus dans la législation moïsiaque.

Depuis quelques années, M. Guéneau de Mussy avait abandonné son enseignement. Il était toujours très assidu aux séances de l'Académie de médecine, qui lui avait ouvert ses portes en 1867.

M. Noël Guéneau de Mussy était officier de la Légion d'honneur.

— M. Henri Lefèvre, ancien secrétaire particulier de feu M. le baron James de Rothschild, est mort à Paris le mois dernier.

On lui doit plusieurs ouvrages financiers d'une très grande valeur : *le Change et la Banque,* où, pour la première fois en France, toute la théorie et, du même coup, toute la pratique des changes ont été exposées d'une façon scientifique; *la Comptabilité,*

théorie, pratique et enseignement, œuvre qui devrait servir de guide dans toutes nos écoles de commerce; enfin, *le Commerce, théorie, pratique et enseignement*, suivi du *Dictionnaire du Commerçant*, traité des plus remarquables, tout rempli de vues neuves et d'observations fécondes.

Henri Lefèvre a publié bien d'autres études dans lesquelles se retrouve son talent exceptionnel d'observateur et de généralisateur; nous rappellerons notamment son *Traité pratique du commerce des céréales en France et à l'étranger*.

Henri Lefèvre n'avait que cinquante-huit ans.

— La *Bibliothèque de l'École des chartes* annonce la mort d'un de ses collaborateurs, M. Lemercier de Morière, secrétaire de la Société d'archéologie lorraine.

— On annonce la mort de M. Alphonse Le More de Vaudouard, ancien bibliothécaire-archiviste des affaires civiles de l'Algérie. Le défunt était âgé de soixante-six ans. C'était un travailleur infatigable et un écrivain très distingué.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Alphonse de Neuville, le célèbre peintre militaire.

Né à Saint-Omer en 1836, Alphonse de Neuville entra, à l'âge de dix-huit ans, dans l'atelier de Picot, reçut les conseils et les encouragements du grand Delacroix, et, dès 1859, il exposait une toile représentant le 5e *bataillon de chasseurs à pied à la batterie Gervais*.

Cet épisode du siège de Sébastopol eut un vif succès.

Deux ans après, l'artiste reparut avec un tableau du même genre : *les Chasseurs de la garde à la tranchée du Mamelon-Vert*.

Élève de Meissonier, étudiant avec passion les incidents de la vie militaire et connaissant à fond les menus détails des brillants uniformes que l'Empire avait adoptés, de Neuville peignit, trois ans plus tard, un *Épisode de la bataille de Magenta*, qui consacra définitivement sa réputation artistique.

Sans vouloir rappeler ici complètement la carrière artistique du peintre regretté, nous ne pouvons oublier qu'il a illustré plusieurs ouvrages et collaboré à de nombreuses publications. Les plus connues sont : *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot; *A coups de fusil*, par Quatrelles.

— L'Institut de France vient encore d'éprouver de nouvelles pertes. L'Académie française a perdu son doyen, M. le duc Paul de Noailles, décédé le mois dernier à Paris. Il était né à Paris, le 4 janvier 1802, et avait remplacé Chateaubriand, le 11 juin 1849.

Né d'une famille illustre du Limousin, il hérita des titres et de la pairie de son grand-oncle, mais il ne siégea au Luxembourg qu'en 1827. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste, et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères, et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu, en 1848, à la vie privée, il s'est renfermé dans les études littéraires.

Le 16 décembre 1849, il fut reçu à l'Académie. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un *Essai sur Saint-Cyr* (Histoire de la maison royale de Saint-Louis), 1843, qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de Mme de Maintenon* (1848), 2 vol. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur *Saint-Cyr* (1856).

Il a prononcé quelques discours dans les séances publiques de l'Académie française, au sein de laquelle il fortifia ce qu'on a malignement appelé le parti des ducs.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a été éprouvée en la personne de M. Léon Renier, bibliothécaire de l'Université, professeur au Collège de France.

Né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809, il entra dans l'instruction publique et fut nommé proviseur du collège de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, se livra à l'enseignement privé et travailla avec Ph. Le Bas, au Dictionnaire encyclopédique de la France (1840-1845, 12 vol.).

Ses relations avec ce savant lui donnèrent le goût des études épigraphiques auxquelles il se consacra depuis. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*, et dirigea la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin (1845-1851, 30 vol.). — Chargé, en 1850 et 1852, de recueillir les inscriptions romaines de l'Algérie, il fut ensuite désigné par le comité historique pour rassembler les éléments d'un *corpus* des inscriptions romaines de la Gaule.

M. Renier fut appelé à la chaire d'épigraphie au Collège de France en 1861.

Membre de la Société des antiquaires depuis 1845, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 12 décembre 1856, en remplacement de M. Fortoul.

M. Renier a dirigé le grand ouvrage sur les *Catacombes de Rome*, publié par le gouvernement (1851-1853); il a formé le Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie. C'est lui qui fut chargé par l'empereur d'acheter à Rome la portion du mont Palatin, pour y faire des fouilles au milieu du palais des Césars.

On lui doit encore des mélanges d'épigraphies, divers mémoires insérés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des Antiquaires de France;* plusieurs éditions classiques; il a dirigé la belle publication des œuvres de Borghesi.

— Enfin, le 21 juin, M. Tresca, membre de l'Académie des sciences, a succombé à une attaque d'apoplexie.

Henri Tresca, sorti en 1835 de l'École polytech-

nique, entra d'abord dans le corps des ponts et chaussées, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à l'étude des sciences. En 1850, il fut nommé inspecteur principal de l'Exposition française à Londres. En 1854, il fut chargé, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il devint ensuite sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers; il occupa dans cet établissement avec une haute distinction la chaire de mécanique industrielle.

En 1872, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Combes, et, sept ans après, il entra dans le conseil supérieur de l'enseignement technique.

Ses nombreux ouvrages attestent la fécondité de cette vigoureuse intelligence. Citons parmi les principaux : *Traité élémentaire de géométrie descriptive*, *Visite à l'Exposition universelle de 1855*, *Mécanique pratique*, *Machines à vapeur* (en collaboration avec le général Morin), *Cours de mécanique appliquée*, professé à l'École centrale, *l'Écoulement des solides*, qui lui valut, en 1862, le grand prix de mécanique.

Tresca était né à Dunkerque en 1814. Pendant la Commune, il se conduisit courageusement et ferma les portes du Conservatoire aux rebelles qui voulaient s'emparer des canons de l'établissement. Il vécut dans l'intimité de Le Verrier, auquel il demeura attaché dans les circonstances les plus difficiles.

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — Le prince Frédéric-Charles, fils unique du prince Charles, neveu de l'empereur d'Allemagne, est mort le 15 juin, d'une attaque d'apoplexie, à son château de Klein-Glienicke, près Potsdam.

Le prince Frédéric-Charles, qui, pendant ces dernières annces, vivait très retiré, passant des journées entières à sa table de travail, laisse des mémoires sur la guerre franco-allemande, qu'il écrivit de 1873 à 1875. Ces mémoires seront bientôt publiés. Ils doivent être examinés par le général Bronsart de Schellendorf, ministre de la guerre; ils seront joints probablement au grand ouvrage publié par l'état-major allemand sur la campagne de 1870-1871.

On a attribué au prince Frédéric-Charles une brochure militaire signée P. C. qui indique un plan de campagne contre la France. Mais rien ne justifie cette attribution.

— Le professeur Robert V. Schlagintweit, un des géographes et ethnographes les plus distingués du siècle, vient de mourir à Giessen. — M. Schlagintweit a publié les relations de ses voyages scientifiques dans le nord de l'Inde et dans l'Amérique occidentale.

— L'Allemagne vient de perdre un de ses voyageurs et explorateurs les plus célèbres, le Dr Nachtigal, mort le 20 avril à bord de la canonnière allemande *Mœve*.

Après avoir terminé ses études médicales, M. Nachtigal voyagea en Algérie et en Tunisie où il entra, en qualité de médecin, au service du bey. Dans la suite (1868), il fit plusieurs voyages d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique et en particulier dans le Soudan. Il réussit à pénétrer jusqu'à Baghirmi et Nadai, mais l'état deplorable de sa santé l'obligea à rebrousser chemin. Pendant les cinq années que M. Nachtigal avait passées en Afrique, il avait réuni les matériaux du grand ouvrage qu'il publia en 1880 sous le titre : *le Sahara et le Soudan.*

En 1882, M. Nachtigal devint président de la Société géographique de Berlin, et peu de temps après le gouvernement allemand le nomma consul général à Tunis. C'est au retour de son voyage à Cameroun que M. Nachtigal succomba aux fièvres contractées dans ses explorations.

— M. J. C. H. Schubart, ancien bibliothécaire de la bibliothèque de Cassel (Landesbibliothek), également apprécié comme bibliographe et comme savant, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt six ans.

— **Italie.** — Le comte Giberto Borromeo Arese, issu d'une des plus anciennes familles de Milan et dont la noblesse remonte au XIVe siècle, conservateur de la bibliothèque Ambrosienne, est mort le 23 avril à Milan.

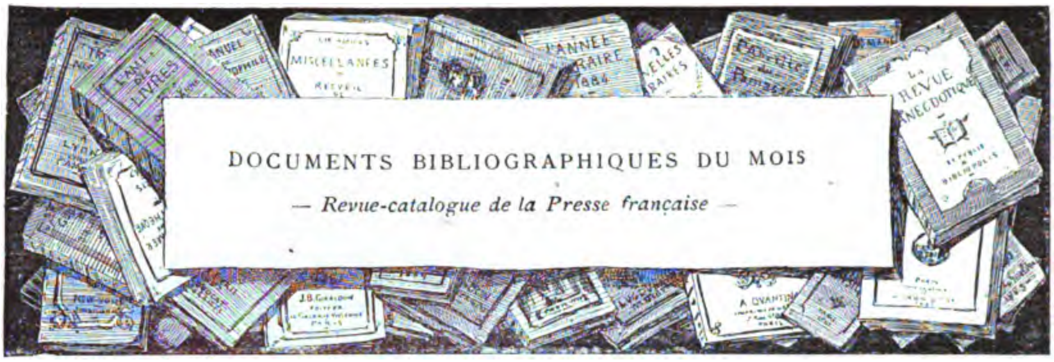
— M. Terenzio Mamiani della Rovere est mort récemment à Rome, après une longue maladie.

M. Mamiani était né dans les États de l'Église; de bonne heure il prit part au mouvement insurrectionnel de la Romagne et fut membre du gouvernement provisoire de Bologne; mais, lorsque le mouvement fut comprimé par les Autrichiens, il passa en France, où il se lia avec les principaux écrivains de notre pays. Il ne rentra en Italie qu'à l'avènement de Pie IX.

Il ne nous appartient pas de retracer la vie politique de l'ancien ministre : philosophe éminent, il fut longtemps correspondant de l'Académie des sciences morales.

Poète très distingué, jurisconsulte savant et chef de l'école philosophique qui tient le juste milieu entre le scepticisme de Kant et le sentimentalisme de Gioberti, M. Mamiani a été l'un des plus féconds écrivains de l'Italie; malgré son âge, il travaillait toujours et ajoutait tous les ans quelques volumes à la longue série de ses publications.

M. le comte Terenzio Mamiani della Rovere était âgé de quatre-vingt-cinq ans.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 504). Véron : Salon de 1885. — Ch. Perkins : La Troisième Porte en bronze du baptistère de Florence. — (n° 505). Véron : Salon de 1885. — Lettres d'artistes et d'amateurs : une Lettre d'Eugène Delacroix. — Ch. Yriarte : Le Château de Chantilly. — ARTISTE (mars). Pousonhaille : L'exposition de l'œuvre d'Eugène Delacroix. — Ed. de Barthélemy : Le trousseau d'une grande dame au xviiie siècle. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1re et 2e liv. 85). Germain Lefèvre-Pontalis : Un détail du siège de Paris par Jeanne d'Arc. — Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII. — Osmont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier. — Delisle : Les registres d'Innocent III. — Baudon de Morcy : Origines historiques de la question d'Andorre. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission philologique à Valence. — Havet : La formule *N. rex Francorum v. inl.* — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (avril). Marc-Monnier : Camoëns. — De Floriant : Une excursion en Sicile. — Maurice Jametel : La diplomatie chinoise. — Louis Leger : Un jubilé littéraire en Pologne; Jean Kochanowski. — Meren : Les juifs en Italie. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 3). L'exposition des œuvres de Prudhon au profit de sa fille. — Mme Anthony et ses enfants. — Portrait de Blanchard, aéronaute. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janv.-fév.). V. Develay : Épitres de Pétrarque. — Meaume : La mère du chevalier de Boufflers. — Moulin : Le Palais et l'Académie au xviie siècle. — Delpit : Pierre de l'Ancre et la sorcellerie. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (mai 16). Au sujet de la mobilisation. — Géographie de l'Allemagne. — Grandes manœuvres de la garde impériale russe, en 1884. — (23 mai). Les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale. — L'habillement des officiers. — (30 mai). Réformes militaires. — (6 juin). Puissance comparée du fusil et du canon. — Une étude sur l'histoire de l'infanterie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). Jeton inédit de Thomas Rapouel, secrétaire du Roi (1535-1536). — Manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean, conservé à Paris dans le trésor du temple moderne. — Boileau et sa maison d'Auteuil. — Notes sur la famille de Guillaume Budé. — Addition aux notes pour servir à la biographie de Pierre de Cugnières.

CORRESPONDANT (25 mai). Comte de Ludre : Le socialisme d'État en 1793. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et les peuples modernes. — Pingaud : Un chevalier errant au xviiie siècle; le comte Roger de Damas. — De Larnage : Une page de l'histoire financière de la République; les victimes de décembre 1851. — (10 juin). Thureau-Dangin : L'alliance et la brouille de M. Molé et de M. Guizot. — Abbé Sicard : Le respect des morts et la Révolution. — Pingaud : Le comte de Damas. — Nourrisson : Le voltairianisme ou la philosophie de Voltaire. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (31 mai). Renouvier : Les rites sacrés des Brahmanes. — Lionel Dauriac : *La délicatesse dans l'art*, par Constant Martha. — Georges Noël : Qu'est-ce que la ressemblance? — F. Pillon : Edgar Quinet. Lettres d'exil. — Victor Hugo. — CURIEUX (mai). — Mme Tallien. — Le dossier Poinsot. — Jud. — La duchesse de Berry et M. René Goblet. — Les Boufflers. — Les pairs de France. — La duchesse d'Angoulême. — Longpérier. — La postérité de Mme Geoffrin.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 mai). De la production du vin en France et dans le monde et de l'avenir de la viticulture. — Le commerce de l'Allemagne en 1884. — Les Sociétés coopératives et l'État. — (23 mai). La coopération, la participation aux bénéfices et les encouragements de l'État. — Le logement des classes ouvrières : une enquête britannique. — Les Républiques de l'isthme central américain : leur situation et leurs ressources naturelles. — Le système budgétaire anglais : II. — Exécution et contrôle du budget. — (30 mai). Les chemins de fer à voie étroite dans les différents pays du monde. — La terre au xixe siècle : XIV. — Les remaniements parcellaires collectifs en France. — La question de l'Opéra et les théâtres subventionnés. — (6 juin). Le crédit populaire en Allemagne et en France. — Les salaires et les traitements en France et en Italie. — Lettres d'un administré : la question des monopoles; la Compagnie générale des eaux et la Ville de Paris.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mai). Victor Hugo. — Le peintre Menzel. — Vente Bastien-Lepage. — Les portraits du siècle. — Mme Palabau. — Sardou plagiaire. — (15 juin). Funérailles de Victor Hugo. — Mort de Victor Rogier, du duc de Noailles. — Portraits et charge de Victor Hugo. — Mme Carvalho. — Molière jugé par Hugo. — Une affiche parisienne. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). A. Michel : Le Salon de 1885. — P. Mantz : Les portraits du siècle. — Louis Gonse : Exposition d'Adolphe Menzel à Paris. — La vente Makart. — L'exposition du bois sculpté à Rome. — Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger

sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de 1885.

L'HOMME (10 mai). Collineau : Le simple d'esprit. — Martinet : les Polynésiens. — (25 mai). De Mortillet : Silex tertiaires intentionnellement taillés. — Thulié : La femme ; éducation mystique.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 mai). J. Levallois : La Fontaine. — Bagel : M. G. Merlet et les classiques grecs et latins. — Edelin : Étude sur la narration. — (23 mai). Hild : La réforme du baccalauréat et le volontariat. — Cours de MM. Caro et Pigeonneau. — Penant : Voyages d'un lettré et d'un artiste. — (30 mai). Huit : La physique de Platon. — Cours de MM. Croiset, Crouslé et Pigeonneau. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Lettres et documents inédits sur la Clairon. — Gabrielle d'Estrées. — Vie de Jésus-Christ. — Antiquité des poupées. — Histoire de la chorégraphie. — Waterloo. — Histoire de la prostitution, par P. Dufour. — Les assasins littérateurs. — Croquer le marmot. — Lettre inédite de Th. Gautier à M. Ingres. — (10 juin). Dictionnaire des graveurs. — Propriété littéraire. — Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun. — Lettres inédites de Victor Hugo. — Longévité des poètes.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). Baudrillart : La question de la population en France au XVIIIe siècle, au point de vue de l'histoire et de l'économie politique. — Liesse : L'enquête parisienne de la commission des 44. — De Fontpertuis : La puissance coloniale du Royaume-Uni. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Ch. Levêque : La délicatesse dans l'art. — Egger : Les inscriptions grecques du British Museum. — Dareste : Les antiquités : du droit grec. — Perrot : Les commencements de l'art en Grèce. — Bertrand : Vie de Niels Henrick Abel. — Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Texte : Le Crieur de nuit, nouvelle, par M. E. Mathey. — Mme Dacier, par M. G. L. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Hildesheim (Hanovre), par M. E. C. — Transport d'un bâtiment en maçonnerie, par M. E. C. — Un Remords, anecdote historique racontée par Nathaniel Hawthorne, traduction de Th. Bentzon. — (15 juin). Texte : J.-H. Fragonard, par Léonce Benedite. — Les Feux de la Saint-Jean, par M. Alexandre Bertrand. — Fours et cuisines de campagne, par M. le lieutenant-colonel Hennebert. — Histoire du Caveau, par M. A. Taphanel. — Un Sage, par M. E. Lesbazeilles. — Faïence de Delft. — MATINEES ESPAGNOLES (15 mai). Herculano : Histoire de l'Inquisition. — (1er juin). Aur. Scholl : Victor Hugo. — Victor Hugo intime ; lettres inédites. — MOLIERISTE (juin). V. Hugo : Le vers de Molière. — V. Hugo : Molière vrai. — Ed. Thierry : Georges Dandin. — Baluffe : A propos de Madeleine Béjart. — Portraits présumés de Molière.

NATURE (16 mai). Liquéfaction de l'oxygène. — L'histoire de la liquéfaction des gaz. — Exploration de l'île Krakatoa à l'occasion de l'explosion du 27 août 1883. — Communications télégraphiques avec les trains en marche. — Les calaos. — (23 mai). L'exécution des chiens. — Nouvelle source de gutta-percha, fournie par un végétal africain. — Le monument de Washington. — Lampe à pétrole à bec intensif. — Les établissements de pisciculture en Suisse. — Le théâtre javanais. — L'exposition des inventions à Londres. — (30 mai). Le centenaire de Blanchard et de Jeffries. — La coupole à flotteur annulaire pour le grand équatorial de l'Observatoire de Nice. — L'audition colorée. — Les grandes souffleries de Denain et d'Anzin. — Nouvelle pile *auto-accumulateur*. — La vie au fond des mers. — Les combustibles liquides sur les navires à vapeur. — (6 juin). La population de l'Allemagne et de la France. — L'avenir de la France. — L'ohm légal et le bureau d'étalonnement électrique. — Curiosités physiologiques. Les pierres d'hirondelle. — Le percement de l'isthme de Panama. — Ruines yucatèques. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Vasili : La société de Londres. — Vlasto : La Grèce en 1884. — Pauliat : Louis XIV et la Compagnie des Indes de 1664. — (1er juin). Vasili : La société de Londres. — De Cyon : L'enseignement supérieur en Russie. — Ramus : L'âge de la terre et l'âge de l'homme.

POLYBIBLION (mai). De Bernou : Jurisprudence. — Vaillant : Théâtre. — Mme de la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans la section de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (mars). Dejamme : La réforme de l'hygiène publique. — Les prisons en 1880. — (avril). Laferrière : Essai sur l'histoire du droit français. — Gueslin de Guers : Le service des poids et mesures. — (mai). Les vicissitudes de l'administration des cultes. — P. Ferrand : Du camul. — REVUE ALSACIENNE (mai). E. About : Nos désastres en 1870. — De Neyremand : La casemate, souvenirs du siège de Huningue en 1813. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (mai). Lettre de Louis XIII aux consuls de Toulon au sujet du peintre Fouquières. — Etienne Dumoustier (1598). — Les Fréminet (1538-1571). — Baudrain Yvart, peintre du roi (1611). — Adam, peintre de la ville d'Amiens (1416). — Crozat (1728). — Bout de l'an de Louis XIII, à Saint-Denis. — REVUE BRITANNIQUE (mai). Shakespeare ou Bacon. — Développement de l'intelligence chez les hommes et chez les animaux. — Impressions variées de six voyageurs aux États-Unis. — L'armée des Indes. — Un nouveau Mercure. — Les pompiers de Londres. — REVUE CONTEMPORAINE (avril). Ed. Rod : La course à la mort. — Leconte de Lisle : Le secret de la vie. — J. Lemaître : Huysmans ; étude critique. — (mai). Lermontoff : Poésies. — H. Becque : Sonnets mélancoliques. — Tourgueneff : Lettres à M. Annenkoff. — Ch. Morice : Paul Bourget. — M. Bouchor : Le bicentenaire de Bach. — Ch. Henry : Les microbes de l'atmosphère. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (11 mai). Dietrichson : Antinoüs. — Berger : Stylistique latine. — Bloch : De l'octroi des insignes des magistratures romaines. — Quicherat : Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Sanders : Dictionnaire allemand. — (18 mai). Haussleiter : Le pasteur d'Hermas. — Thomas : Francesco de Barberino et la littérature provençale. — Grandeur et décadence de la Colombine. — (25 mai). Kastromenos : Les monuments d'Athènes. — Bender : Histoire abrégée de la littérature romaine. — Bourchenin : Tanneguy Lefèvre. — Étude sur les Académies protestantes en France aux XVIe et XVIIe siècles. — (8 juin). Preller : Mythologie romaine. — Fourneaux : Tacite, *Annales*. — Kolligs : Guillaume le Taciturne. — Catalogue des livres de M. de Rothschild. — Encore la Colombine. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). C. Rousset : Les commencements d'une conquête ; le gouvernement du comte d'Erlon. — A. Barine : Swift, d'après des travaux récents. — A. Fouillée : La survivance et la sélection des idées dans la mémoire. — Moser : Le pays des Turcomans ; notes de voyages. — A. Leroy-Beaulieu : Les mécomptes du libéralisme. — Bellaigue : Les *Maîtres chanteurs*. — (1er juin). D'Haussonville : L'ambassade de M. de Chateaubriand à Rome, en 1828. — P. Janet : Le nouveau spiritualisme. — Blaze de Bury : Jeanne d'Arc dans la littérature. — G. Charmes : La question religieuse en Bosnie et en Herzégovine. — Brunetière : La poésie française

au moyen âge. — REVUE FÉLIBRÉENNE (20 mai). Mistral : Dins l'auttre mounde. — Paul Arène : A la perdudo, plou e souleio. — Sinso : Enco de la nourriço. — Aubanel : Li sèt poutouz. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). Bladé : L'Allemagne et l'Italie de M. Rothan. — De Larivière : *Étude sur les Académies protestantes aux* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*, par M. Bourchenin. — (1[er] juin). Ch. de Larivière : Victor Hugo. — E. des Essarts : La correspondance d'Edgar Quinet. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Himly : Les grandes époques de l'histoire de la découverte du globe. — Venukoff : Progrès de la civilisation dans l'Asie centrale dus aux conquêtes de la Russie. — Vidal-Lablache : La Baya, note sur un port d'autrefois. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Prince Bonaparte : Récentes découvertes des Néerlandais en Nouvelle-Guinée. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion en France au XVI[e] siècle. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (avril). D[r] Cauvin : Excursion au Taï-Channes et au tombeau de Confucius. — L. Say : Notes sur l'Italie économique. — G. Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — (mai). Coudreau : Les Uapè. — Froidevaux : Voyages du D[r] Montano en Océanie. — Hanusz : Les glaciers des Alpes et la Hongrie. — D[r] Neis : Voyage dans le haut Mékong. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). M[gr] Maupied : Le brahmanisme (M[gr] Lanouënan). — Félix Velluz : Le chant liturgique (abbé Lhoumeau). — A. Rastoul : Les origines de la Révolution en Bretagne. — L. Nemours Godré : L'oncle Sam (Mandat-Grancey). — Hy : L'art de la diction (abbé L. Bourgain). — Jean de Saint-Thomas. — L. Nemours Godré : M[me] de Sévigné (F. Combes). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Tarde : Le type criminel. — Arréat : La philosophie de la rédemption, d'après un pessimiste. — Paulhan : Sur l'émotion esthétique. — Beaunis : *Recherches expérimentales sur les conditions de l'activité cérébrale et sur la physiologie des nerfs*. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 mai). J. Lemaître : M. F. Sarcey. — Bourdeau : Les maladies de la personnalité, d'après M. Ribot. — L. Havet : La philologie; sa définition. — (23 mai). L'Egypte et le canal de Suez. — J. Lemaître : M. J.-J. Weiss. — Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — J. Reinach : Victor Hugo. — (30 mai). Ch. Bigot : Le Salon de 1885. — A. Leroy-Beaulieu : Le catholicisme et la société moderne. — Louis Ulbach : Burgos. — Edg. Courtois : La crise de l'Opéra. — (6 juin). Dionys Ordinaire : La jeune génération. — J. Lemaître : M[me] Alphonse Daudet. — Lavisse : *Études sur l'histoire de Prusse*. — Seeley : *L'Expansion de l'Angleterre*. — A. Houssaye : *Mes Confessions*. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1[er] juin). *Didi*, histoire d'un chien. — Les précautions de M[me] de Genlis. — Lettres des citoyens Gouly et Louchet à Robespierre. — Valeur des assignats. — Le siècle des boiteux. — Un espion ambitieux. — M[lle] Georges et M[lle] Sainval à l'étranger. — Vers inédits d'Amédée Rolland. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 mai). Gaudry : La paléontologie au Museum. — Tollin : Trois médecins du XVI[e] siècle : Champier, Fuchs et Servet. — Ch. Richet : La température normale de l'homme. — (23 mai). Gautier : L'origine des eaux minérales. — Wundt : L'étendue et le développement de la conscience. — Trouessart : L'œuf de l'ornithorynque. — (30 mai). J. Michel : Les chemins de fer et la géographie. — Duclaux : Le lait et sa constitution chimique. — Perrier : Les encrines vivantes, d'après les explorations du Challenger. — Fousssereau : La résistance électrique des substances isolantes.

SCIENCE ET NATURE (16 mai). Les cendres des farines. — Les cigognes et l'agriculture. — Les terres comestibles. — Les torpilles. — (23 mai). Le centenaire de Blanchard et de Pilâtre des Rosiers. — Les frontières de l'Afghanistan. — Une plante qui mange les poissons. — (30 mai). La galvanoplastie à l'exposition d'électricité. — Les baleines franches de l'Atlantique nord. — Les conserves de légumes; l'écosseuse mécanique. — (6 juin). Claude Bernard. — L'eau et les maladies. — Coca et cocaïne. — Le Rotang et le bambou; applications nouvelles. — La sobriété de différents peuples.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Général Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Brun : Les magasins de compagnie. — (1[er] juin). Lehautcourt : La défense nationale dans le Nord : Laon, Soissons. — Brun : Organisation des magasins de compagnie. — De Fonvielle : Le torpilleur 68 et la direction des ballons.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1885)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 16. Lettres de Catherine de Médicis.

DEBATS. Mai : 19. Les dernières années de Voltaire. 21. J. Lemaître : Lettres d'Edm. de Goncourt. 23. H. Houssaye, Renan : Victor Hugo. 24. Bourget : Victor Hugo. 27. M. Block : *Du principe de population*, par J. Garnier. 31. Jalifier : *L'impératrice Théodora*, par Debidour. — Juin : 2. Carrau : *Les Maladies de la personnalité*, par Ribot. 3. A. Mori : La vie et les lettres de M[me] Bonaparte. 6. G. Charmes : *Questions maritimes*, par M. Weyl. 7. D'Haussonville : Les salons de Paris en 1829 et 1830. 9. F. Charmes : Correspondance de M. de Rémusat. 10-12. Maspéro : Les fouilles récentes en Egypte. 13. Renan : V. Cousin et son œuvre. 14. E. Bertin : Œuvres complètes de La Rochefoucauld ; éd. Chassang.

XIX[e] SIÈCLE. Mai : 18. J. Levallois : La reine Margot devant l'histoire. 22. Pessimisme littéraire. 23. H. Fouquier : Victor Hugo. — Juin : 2. Victor Hugo et la démocratie française. 7. *Les Collectionneurs*, par Maz-Sencer. 8. Souvenirs du Deux Décembre. 15. Landrin : Bouquins et chimie.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 19. Dubrujeaud : *Mes Confessions*, par A. Houssaye. 24. A. Scholl : Victor Hugo.

ÉVÉNEMENT. Mai : 17. A. Houssaye : L'ancienne Comédie française. 24. Magnier : Victor Hugo. — Juin : 2. A. Houssaye : L'âme de Victor Hugo. 9. Victor Hugo enfant.

FIGARO. Mai : 16. Le comte Tolstoï. 23. Vitu : Victor Hugo. — Juin : 1. A. Wolff : Victor Hugo. 4. M. Leconte de Lisle. 11. A. Wolff : Hector Malot.

FRANÇAIS. Mai : 17. La bibliothèque de M. de Latour. 20. *François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV*. 22. Les derniers états de Bretagne, à propos d'une publication récente. — Juin : 2. *Turgot et ses doctrines*. 5. Victor Hugo. 8. Souvenirs de M. Arsène Houssaye. 9-10. Histoire du Parlement de Toulouse. 12. *Tony*, par Bentzon. 14. Les nouveaux Bollandistes et la *Revue des Deux Mondes*.

FRANCE. Mai : 24. O. Mirbeau : Victor Hugo.

FRANCE LIBRE. Mai : 18. Les droits d'auteur. 29 et juin : 6-9. La censure. — Juin : 5. Chateaubriand en déshabillé. 15. L'histoire dans le théâtre de Victor Hugo.

GAGNE-PETIT. Mai : 23. Ch. Bigot : Victor Hugo. — Juin : 5. *La cour impériale à Compiègne*, par Sylvanecte. 11. Sarcey : Et Lamartine ?

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 16. Mémoires inédits de Mme de Chateaubriand. 19. Juin : 2-6. Le journalisme en Angleterre. 23. Dancourt : Victor Hugo. Juin : 6. Dancourt : La statue de Balzac. 9. Lignées littéraires : Les Moustier.

GIL BLAS. Mai : 22. Th. de Banville : Les Confessions d'Arsène Houssaye. 24. Th. de Banville : Victor Hugo. — Juin : 2. C. Mendès : Victor Hugo. 7. G. de Maupassant : Aux critiques de *Bel-Ami*.

JUSTICE. Mai : 16. Le centenaire de Ronsard. Juin : 7. La bibliothèque de Christophe Colomb. 8. Alph. Daudet : A propos d'une nouvelle édition de *Sapho*. 8. Le caractère et les débuts de Billaud-Varennes. 14. Le métier d'écrire.

LIBERTÉ. Mai : 20. Drumont : Les *Confessions* d'Arsène Houssaye. 23. Drumont : Victor Hugo. 29. Drumont : Voltaire et Victor Hugo. — Juin : 5. Drumont : Barbey d'Aurevilly et la critique. 11. Souvenirs de M. d'Haussonville. 15. L'Empire et les mémoires de M. de Maupas.

MATIN. Mai : 26. P. de Cassagnac : Les voleurs d'hommes (V. Hugo).

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 17. Histoire du Parlement de Toulouse. 28. L'Italie et la France en 1870-71, par M. Rothan. — Juin : 1. Eliante, du *Misanthrope*. 4. Oct. Feuillet : *Monsieur de Camors*.

NATIONAL. Mai : 18. Le comte Tolstoï.

PARIS. Mai : 28-29. Victor Hugo devant la Justice.

PAYS. Juin : 9. Lettres de J. de Goncourt.

RAPPEL. Mai : 24. Vacquerie : Victor Hugo.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 22. *Poèmes de la libellule*, par Judith Gautier. 31. Le droit public et privé de la Révolution française. — Juin : 2. Les prix et les origines des livres chinois en Chine.

SIÈCLE. Mai : 28. *Le sang bleu*, par H. Malot. 30. Contes de Grazzini. Juin : 5. Souvenirs d'un hugolâtre. 8. *Le cardinal de Bernis*, par F. Masson. 9. Mme de Lamartine.

TÉLÉGRAPHE. Mai : 17. Jules de Goncourt.

TEMPS. Mai : 24. H. Michel : Victor Hugo. 26. Alexandre Dumas à Villers-Cotterets. 28. L'histoire du Panthéon. 29. J. Claretie : Victor Hugo. 30 et juin : 10. L'ouvrage de Stanley sur le Congo. — Juin : 3. Boscowitz : Les tremblements de terre et les astres. 4. A. Sorel : L'Italie pendant la guerre, à propos d'un récent ouvrage de M. Rothan. 5-6. D'Haussonville : La révolution de 1830. 6. La bibliothèque du fils de Christophe Colomb au pillage.

UNIVERS. Mai : 18. L'ordre des Chartreux. — Juin : 5. Marat. 9-10. Léon Aubineau : Victor Hugo.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de mai 1885

1. *Bulletin de l'Association fraternelle des employés de chemins de fer français*. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Choisy-le-Roi, imp. Belon. Bureaux, 16, rue du Temple. Mensuel. Abonnements : un an, 20 fr.

   Le Ralliement typographique, paraissant le 1er de chaque mois. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 71, rue de la Mare. Abonnements : 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

   La Mère et l'Enfant. Journal illustré de la première enfance. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 15, rue Soufflot. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro : 60 centimes. Mensuel.

2. *Le Nouveau-Monde*. Journal hebdomadaire, politique et littéraire, industriel et commercial. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

3. *Le Réveil des petits employés*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Excoffon. Bureaux, 92, rue Rochechouart. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 10 centimes.

   L'Indiscret. Pamphlet hebdomadaire paraissant tous les samedis. In-8°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Le numéro, 5 centimes.

   Les Silhouettes parisiennes. Journal du high life, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 2 col., pl. Paris, imp. P. Dupont. Bureaux, 59, rue La Boëtie. Abonnements : 3 mois, 12 fr. Le numéro, 1 fr.

6. *La Griffe*. Lettres, beaux-arts, sciences. In-8°, 16 p. Pa-

ris, imp. Rougier. Bureaux, 146, rue Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *L'Indépendant du XXe arrondissement*. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Vert. Bureaux, 130, rue Oberkampf. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

13. *Le Scrutin de liste illustré*. Organe des élections générales. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 48, rue de la Tour-d'Auvergne.

16. *L'Évolution sociale*. Journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, 19, faubourg Saint-Denis. Abonnements : un an, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. 50. Le numéro, 15 centimes.

24. *Mon Courrier*. Journal illustré pour la jeunesse, paraissant le dimanche. In-8°, 22 p., fig. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 13, rue Chomel. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 30 centimes.

La France artiste. Journal hebdomadaire, organe des artistes dramatiques et lyriques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Morellet. Bureaux, 7, cité d'Angoulême. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

27. *Le Victor Hugo*. Journal quotidien, politique et littéraire. Petit in-4°; 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 22 fr. Le numéro, 5 centimes.

Sans date. *Journal du Salon*. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, faubourg Montmartre. Le numéro, 15 centimes.

L'Esprit de révolte. Mensuel. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 1, rue du Marché-des-Patriarches. Abonnements: France, 6 mois, 75 centimes; étranger, 1 fr.

L'Avenir des Campagnes. Organe des syndicats agricoles et vinicoles. Revue mensuelle illustrée. In-8°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 9, rue Casimir-Perier. Abonnements : un an, 5 fr.

Les Figures nouvelles. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

ÉTRANGER

Belgique.

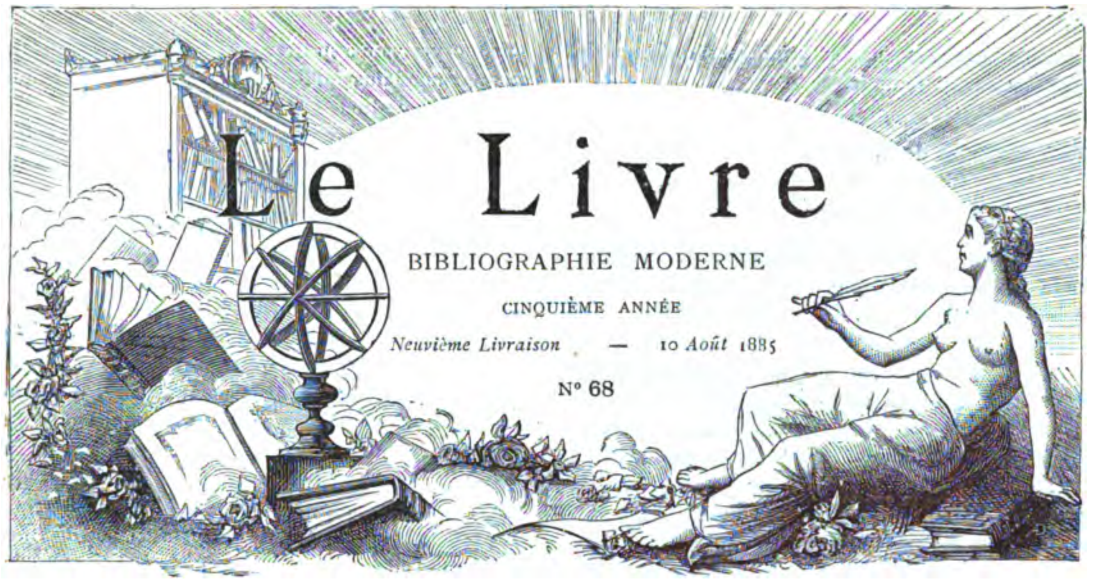
Tribunal correctionnel de Bruxelles.
Contrefaçon : Les « Mémoires du comte de Viel-Castel ».

Le tribunal correctionnel de Bruxelles, statuant sur la plainte de M. Paul Haller, de Berne, éditeur des *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*, a condamné, dans son audience du 25 mars dernier, le libraire Brancard à deux mois d'emprisonnement, 400 francs d'amende et 500 francs de dommages et intérêts, pour contrefaçon de l'édition de ces mémoires.

Le jugement ordonne en outre la destruction des exemplaires saisis ou à saisir.

M. Brancard a été condamné par défaut; il avait quitté la Belgique durant l'instance, laissant un passif important. C'est en raison de son insolvabilité que Me J. Janson, avocat de M. Haller, a borné sa demande aux 500 francs qui lui ont été accordés.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Bienaimée, par JULES MARY. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

D'un talent souple et surtout dramatique, M. Jules Mary eût pu élever à une certaine hauteur littéraire des récits vrais et mouvementés, s'il n'avait cédé au besoin de produire beaucoup et vite. Ses premières œuvres ne manquaient pas de valeur et promettaient d'espérer en lui un écrivain distingué; il a préféré devenir un de nos romanciers feuilletonistes les plus courus, sacrifiant la qualité à la quantité. *La Bienaimée* appartient donc à cette nouvelle manière qui immole impitoyablement la vérité et même la vraisemblance aux effets mélodramatiques. Le roman est donc amusant, mais il ne classera pas le romancier parmi les vrais littérateurs épris de leur art; c'est tant pis pour les lettres et tant pis pour l'auteur.

La Vocation de l'abbé Pierre, par ALFRED BULOT. Paris, Dentu, 1885. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile, après Ferdinand Fabre, de traiter dans le roman les mœurs ecclésiastiques; cependant M. Alfred Bulot, sans se laisser effrayer par l'œuvre compacte et serrée du maître, affronte ce genre d'étude dans sa *Vocation de l'abbé Pierre* et ne s'en tire vraiment pas trop mal. Contée avec une certaine simplicité naïve qui dégage l'émotion, l'histoire de l'abbé Pierre, fils d'un brave jardinier de campagne, de ses amours avec Marianne, de la manière dont le clergé se ressaisit de cette proie qui lui avait un moment échappé, a une saveur qui plaira. Il y a une jolie couleur et beaucoup de vérité dans ce roman, que gâte un peu une fin beaucoup trop arrangée, mais tracée d'une plume agréable et facile.

Jours d'amour, par ALFRED COURMES. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un peu décousu, heurté et mal équilibré, ce roman d'un débutant; pourtant, çà et là, quelques observations assez justes et des tendances vers la véritable littérature, ce dont on doit savoir gré à un écrivain, surtout quand il commence, et ce qui nous porte à l'encourager dans cette voie, la seule qui conduise à quelque chose. C'est donc à un prochain roman que nous attendrons M. Alfred Courmes pour le critiquer d'une manière plus étendue : nous nous contenterons de considérer *Jours d'amour* comme une tentative

agréable et renfermant des promesses, qu'il ne tient qu'à l'auteur de remplir.

Mademoiselle de Trémor, par G. DE PEYREBRUNE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que l'auteur de *Mademoiselle de Trémor* ne manque pas d'un certain talent d'écrivain, l'invraisemblance et le peu de sérieux du sujet de son nouveau roman enlèvent beaucoup d'intérêt à cette œuvre, qui ne se sauve que par le coup de théâtre dramatique et un peu trop amené, trop voulu de la fin. Que M. de Trémor ne puisse épouser Irène parce qu'autour d'eux on l'a toujours prise pour sa fille adoptive, c'est là une raison échafaudée sur des pointes d'aiguille et qui ne saurait supporter l'observation dans la vie réelle. Mais il le fallait pour que le romancier pût amener la révélation terrible qui fait d'Irène la fille d'un laquais, et G. de Peyrebrune a sacrifié tout son livre à seule fin d'amener cette scène dramatique.

Césarin Audoly, par NOEL BLACHE. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une fière vibration de vie anime et fait palpiter le roman de M. Noël Blache, *Césarin Audoly ;* on sent couler dans les veines de ses personnages le sang bouillant et tumultueux de cette Provence ardente, où se passe ce drame intime. L'action est intéressante, bien conduite et le lecteur est immédiatement empoigné par la carrure et la franche allure des héros et des héroïnes autour desquels gravite et bouillonne l'amour, un amour tout flambant du Midi. En opposition avec la figure douce et blonde de Lucile Frégie, l'exubérante Madeleine Valagnosc ressort comme le type passionné de la véritable Méridionale, dont les artères versent au cœur du feu au lieu de sang. L'oncle Apollinaire et le médecin Valagnosc sont des types absolument réussis ; quant à *Césarin Audoly,* c'est une peinture d'humble très trouvée, dans sa lutte héroïque contre son cœur, dans sa vie de dévouement, de sacrifices et d'abnégation.

Fruits défendus, par AURÉLIEN SCHOLL. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre d'Aurélien Scholl a cet attrait tout particulier, qu'il se subdivise un peu comme la vie elle-même et nous présente successivement les différentes faces de l'existence, avec ses tristesses, ses joies, ses vices, ses jours d'amour ou de douleur. Il comprend six parties générales, intitulées : *Drames de la vie ; Histoires joyeuses et grivoises ; Fantaisies et chroniques ; Vaudevilles ; Contes et petits romans.* N'est-ce pas là, en petit, un résumé exact de toute l'humanité ? — Que de choses dévoilées sous ces différentes rubriques, que d'histoires vraies, touchantes ou terribles, passionnantes ou honteuses ! Comme le spirituel écrivain a su tirer un adroit parti de tous les secrets mondains qu'il devine et rencontre chaque jour autour de lui !

Certes, ce sont bien là de véritables *Fruits défendus,* dont le mystère avive les curiosités, dont la saveur grisante vient solliciter les appétits et troubler les imaginations. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir, en plus du talent connu de l'écrivain et de sa connaissance approfondie des dessous parisiens, la manière alerte, étincelante et mordante dont il conte les choses. Dire que le brillant chroniqueur est comme la synthèse de l'esprit parisien, c'est répéter un fait que tout le monde connaît ; mais nous pouvons ajouter que rarement il en a donné plus de preuves que dans ses *Fruits défendus.* Ce sont fruits de choix, fruits délicieux auxquels lectrices et lecteurs mordront à pleines dents, fruits exquis qui leur procureront la science infuse, la science du Bien et du Mal, celle qui donne la connaissance de tout, et qu'Aurélien Scholl mieux que tout autre est capable de leur donner. G. T.

La Femme du Comique, par I.-P. LAFORÊT. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Laforêt tient du critique dramatique, et pas du tout du romancier ; ce sont des scènes assez vivement enlevées, mais qui présentent plus de situations que d'études approfondies de caractères, plus de causeries que de tableaux de la vie. Il y manque cette science d'analyse, cette lente progression de l'action à travers les nuances, qui font du roman la copie de l'humanité et donnent le sentiment vrai d'un morceau d'existence. *La Femme du Comique* n'est donc pas un roman dans le sens propre du mot, c'est un mélange de théâtre, avec son abus du dialogue, et de l'article leste et vivement fait du journal.

Une Affolée d'amour, suivi de **la Couleuvre,** par ADOLPHE BELOT. Paris, Dentu, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

C'est une émouvante affaire judiciaire dans les dédales de laquelle nous fait aujourd'hui pénétrer Adolphe Belot, et il semble que, pour l'écrire, le romancier ait retrouvé la plume alerte qui traça autrefois *le Drame de la rue de la Paix,* une de ses meilleures œuvres en ce genre. Ces deux volumes qui se font suite sont assurés d'un vif succès d'intérêt et de curiosité, car, au moment où l'on croit toucher au but, dévider l'écheveau savamment embrouillé de l'intrigue, l'action prend tout à coup une envolée nouvelle et emporte le lecteur stupéfait et séduit à travers les plus étonnantes complications. Rarement l'intérêt s'est trouvé plus adroitement soutenu ; on ne lit pas, on dévore ces pages, qui ont la rapidité des événements dramatiques de la vie.

G. T.

Le Druide, par GYP. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On a souvent dit que la colère était mauvaise conseillère et qu'elle aveuglait, on pourrait ajouter qu'elle enlève en même temps à ceux qui ne savent pas la maîtriser l'usage de leurs moyens. Était-il bien utile que l'auteur applaudi de *Autour du Mariage* et du *Petit Bob*, guidé par un sentiment absolument malsain, vînt conter au public sceptique, blasé, méfiant et gouailleur, ses petites mésaventures intimes, et essayât de faire un livre en assouvissant une vengeance personnelle? Le résultat de ce mauvais mouvement s'appelle *le Druide;* c'est un roman à clef, un roman à scandale, mais surtout un roman profondément ennuyeux, illisible, n'intéressant personne.

La Fausse piste, par FERNAND LAFARGUE. Paris, 1885, Georges Robert. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Fernand Lafargue a raconté en un style pittoresque une triste histoire d'adultère. Le mari, soupçonneux et jaloux, croit que sa femme aime Léonce, un de leurs amis, qui fréquente assidument la maison et fait la cour à la jeune femme; par contre, il ne se méfie pas d'un autre ami, Lucien, plus intime celui-là et qui devient même son beau-frère : c'est pourtant Lucien qui est aimé d'Hortense et qui sera son amant. Un drame intime se noue entre ces différents personnages et se dénoue de la manière la plus tragique. M. Fernand Lafargue a tiré un parti assez heureux des différentes oppositions de caractères et met en lumière le type de la femme amoureuse et adultère, dont la passion coupable sème autour d'elle les malheurs et la mort. G. T.

Œuvres dernières. — Souvenirs d'enfance, par I. TOURGUENEFF. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Ces deux volumes, qui sont comme une sorte de monument pieux élevé à la mémoire du grand romancier russe Ivan Tourgueneff, contiennent, en plus d'une très intéressante étude de M. de Vogüé et du discours de M. Renan, des souvenirs, des nouvelles et des pièces détachées du plus haut intérêt. C'est un recueil précieux à tous les titres, où l'on retrouvera toutes les qualités d'observation qui ont placé le grand écrivain au premier rang dans sa patrie et qui lui assurent une haute place dans la littérature de tous les pays.

Paris vivant, par ROBERT CAZE. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. gr. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les nouvelles écrites par Robert Caze et contenues dans *Paris vivant* sont de véritables œuvres d'art, d'une observation raffinée, d'un sentiment toujours juste et d'une exactitude criante comme la vérité. Tous les sujets y sont traités, d'une plume facile, élégante, avec une verve qui emporte le morceau. Il faudrait les citer toutes pour en donner une idée; ce sont autant de tableaux parisiens, décrivant sous leurs faces les plus diverses les mœurs intimes ou publiques de toutes les classes de la société. L'auteur a tenu à justifier ce titre de *Paris vivant*, et tout un étrange et intéressant grouillement d'êtres s'agite sous sa plume, emplissant le volume d'un débordement de vie. G. T.

Louchon, par PAUL DELAIR. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un drame sinistre que l'histoire de cette enfant de la petite bourgeoisie, et M. Paul Delair la conte avec ce mélange de brutalité et d'idéalisme rêveur qui caractérise sa manière. Par endroits le lyrisme déborde et envahit la scène, pour laisser bientôt la place aux petites réalités plates et terre à terre de la vie. Quoi de plus terrible que l'aventure de ce père, violent et emporté, mais adorant ses enfants, qui, à la fin du roman, après de cruelles épreuves, toutes les douleurs domestiques, cherchant à se consoler de la perte d'une femme bien-aimée, va droit à la débauche, que lui imposent les exigences d'un tempérament sanguin, et se voit amener comme chair à plaisir sa propre fille tombée au boueux fossé de la prostitution!

Les Loisirs d'un hussard, par THÉO-CRITT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Loisirs d'un hussard, c'est une quinzaine d'historiettes délicates, petits contes, légendes, paysages, recueillis par Théo-Critt durant une villégiature forcée de six mois passés tout au fond de la Normandie pour la surveillance d'un haras de l'armée. L'écrivain a tiré un adroit parti de son isolement mélancolique pour jeter sur le papier ses réflexions les plus fraîches, ses plus poétiques observations, et il en résulte un livre charmant, fleurant bon la campagne, livre que tout le monde pourra lire et lira. Trempant sa plume dans la rosée nourrissante des gras pâturages normands, il a tracé une série de nouvelles aussi jolies que des aquarelles lavées d'après nature, sans prétention, non pas sans art. G. T.

La Vache enragée, par ÉMILE GOUDEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un titre qui dit d'avance toutes les misères dont l'auteur va nous faire toucher du doigt les horreurs, toutes les souffrances endurées par ceux qui, pleins d'espérance ou désespérés, se nourrissent de cette viande terrible et coriace, *la Vache enragée*. Tignasson, le pauvre hère choisi par le romancier pour représenter le type du mangeur de *vache enragée*, est une figure réellement épique et qui rend émus les

moins faciles à l'attendrissement; il faut lire le lamentable récit de ses malheurs, la longue suite de ses mésaventures, qui nous initient aux déboires, luttes, péripéties de toute nature soutenus et traversés par le clan des jeunes poètes, des jeunes romanciers modernes, de tous les loqueteux de la littérature, les plus misérables des misérables.

Les Hautemanière, par Charles Canivet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Très étrange, très saisissante et emprunte d'un cachet de vérité, cette étude de mœurs normandes, intitulée *les Hautemanière,* par Charles Canivet. On sent que cela a été fait dans l'atmosphère même du pays si exactement peint, au bercement houleux des vagues battant la côte est du Cotentin, avec le grandiose et magistral accompagnement que fait la voix imposante de la mer. Geneviève Folliot, une fille séduite, revient à Quettehon, son pays natal, avec un enfant, et rencontre François Hautemanière, un ancien matelot de l'État, décoré pour une action d'éclat, célibataire et âgé de quarante ans, un des gros propriétaires de Jonville, village de la côte. Cet homme, un géant naïf et bon, s'éprend de cette fille, l'épouse malgré sa tare, en dépit de la résistance opposée par la mère Hautemanière, qu'un pressentiment rend défiante. Cette femme, aux sens de feu, devient en effet le malheur de la famille dans laquelle elle entre, et il faut une sorte de châtiment surnaturel pour supprimer enfin cette gueuse, au moment où elle va tuer son mari, qui a pu échapper à un premier attentat dressé par elle. Très simple, basé sur les mœurs des pêcheurs de la côte normande, mais dramatique, remué et ému, ce roman a une couleur toute particulière, qui lui assure un véritable succès d'intérêt, en même temps qu'il séduit par ses qualités d'étude, son observation et un style soigné. G. T.

Jean de Courteil, par F. Antony. Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, édit., 1885.

Berthe de Wirbel et sa sœur cadette, Mlle Zizi, aiment chacune leur cousin Jean de Courteil; Jean de Courteil aime sa cousine Berthe — et ils ne se le disent pas : voilà tout le roman.

Il faut avouer que 343 pages d'amour *incognito* sont difficiles à digérer, surtout quand une catastrophe finale plonge les trois héros dans le marasme le plus complet.

Il est juste de dire que ce roman est écrit facilement et d'un style de bon aloi. Pourquoi l'auteur a-t-il éprouvé le besoin de mêler aux péripéties monotones de ces amours avortées des descriptions médicales où l'ataxie, la paralysie, l'innervation dorsale esquissent une danse macabre peu réjouissante ? C'est une concession au goût du jour — hélas !

En somme, ce livre ne suscitera aucune tempête dans le monde littéraire.

Est-ce toujours un défaut ? P. G.

Les Prouesses d'une fille, par Albert Lévis. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 5o.

La parfaite grossièreté du sujet s'accorde avec la platitude soutenue du style. M. Albert Lévis prend cela pour du naturalisme ! Une fille qui fait son métier de fille et pipe les imbéciles par des moyens vulgaires ! On cherche en vain une intention qui rachète la pauvreté de l'invention et la négligence de la langue, une observation neuve, vive, ne fût-elle pas profonde, mais non : rien ; des pages qui s'entassent pour être des pages, sans intérêt, sans couleur et sans saveur. M. Albert Lévis a été mal inspiré. Nous attendions mieux, en ouvrant son roman. Ce qu'il a précédemment offert au public était beaucoup moins mauvais. PZ.

Contes panachés, par Auguste Erhard. Un vol. in-18 jésus. Bibliothèque moderne, Jules Lévy, édit. Paris. — Prix : 3 fr. 5o.

Et Paris compte un éditeur de plus.

Il paraît que celui-là n'est pas venu en superflu, car en quelques mois voici qu'il a lancé sept ou huit volumes d'autant de jeunes auteurs. Et il se trouve que ces sept ou huit volumes, romans et nouvelles, sont de bonne facture, spirituels ou passionnés, intéressants tous, et dignes tout à la fois de l'intention des lettrés et des trois francs cinquante des lecteurs.

Ne voyez point là un hasard, mais un choix. L'éditeur nouveau venu est lui-même un lettré, un convaincu ; il tente le public ; nous souhaitons, afin qu'il triomphe dans sa tentative, que le public succombe à la tentation.

Les *Contes panachés* de M. Auguste Erhard ne sont point du tout communs, bien que d'un tour familier. La fantaisie est impromptu, l'expression vive, colorée, précise ; des mots plaisants éclatent comme des pétards, et si parfois la verve de l'écrivain sent un peu le terroir gaulois, libre aux dame sde poser sur la figure les deux mains, — en écartant les doigts : nous voulons bien croire qu'elles rougissent, mais par ce temps de pâles faces d'anémiques une rougeur d'aurore ne messied pas aux femmes dont le petit pied trottine sur la terre des Gaules.

Ces croquis sont enlevés dans le genre qui mit à la mode la *Vie parisienne,* du temps qu'elle était spirituelle, et tirait son succès du brio de ses chroniques plus que du décolletage de ses dessins.

Très amusante, cette anecdote de la *Réputation terrible;* très naturel, ce mot de la vieille dame qui, ayant hésité à donner sa fille à un monsieur qui passe pour un vainqueur de femmes, la lui refuse carrément quand un ami lui a donné à entendre que le jeune homme est d'une innocence à la Jeanne d'Arc.

Le Paratonnerre est un plaisant conte, qui gagnerait à être mis en vers légers et rapides, à la façon des *Contes rémois.*

La Bisque se termine par un dénouement trop cruellement exact.

Quant à *M. Fabre*, c'est une navrante histoire, d'une réalité poignante. Ce pauvre homme sans travail, sans ressources, ruiné par la maladie, qui s'ingénie à se laisser mourir de faim pour assurer à sa femme et à sa fille la prime d'assurance, que tout autre mode de suicide leur ferait perdre ! Il n'est pas sitôt mort qu'il hérite d'un frère énormément riche.

Je ne puis passer en revue les vingt nouvelles qui constituent les *Contes panachés*. Cependant laissez-moi encore vous recommander celle qui s'intitule *la Douce mort*.

Maintenant je ne vous ai pas dit que c'est un recueil de chefs-d'œuvre, et que pour l'avoir composé M. Auguste Erhard aura droit, plus tard, très tard, à des obsèques nationales. Mais il a droit à la sympathie de ceux que son livre a désennuyés deux ou trois heures. C'est bien juste qu'on lui rende en renommée ce qu'il nous donne en plaisir. PZ.

Les Mariés, par AUGUSTE STRINDBERG. Un vol. in-18. Lauzanne, Bende, édit., et Paris, Delhatte et Thomas, édit., 1885.

Douze types conjugaux, tel est le sous-titre du volume que M. Strindberg nous envoie de Suède. Dans ce pays il est considéré comme le chef de la nouvelle école littéraire. En réalité il ne peut aspirer qu'au rang de sous-chef, car il relève directement de MM. Flaubert, Zola, et dans ses nouvelles on retrouve la manière et les procédés des premiers récits de M. Guy de Maupanassant. Même attention au détail particulier, même intensité d'observation, même souci de l'expression implacablement précise.

Il y a bien du talent d'exécution dans quelques-unes de ces nouvelles ; nous réservons nos meilleurs compliments à *Pour être mariés, l'Amour et le prix des grains, Déchirements intimes, l'Élection contre nature.*

Ces analyses sont fouillées avec une persistance cruelle, et l'on ne peut se soustraire à l'effet voulu par l'auteur.

M. Strindberg peint la vie conjugale avec des couleurs peu réjouissantes ; la gêne matérielle et la compression morale sont le lot ordinaire des ménages qu'il nous présente. Quoi de plus affligeant, par exemple, que le sort du malheureux musicien qui, marié par amour, ne voit pas sa femme une demi-heure pendant le jour, rentre tard la nuit, après la fermeture du théâtre à l'orchestre duquel il est attaché ! Il peine, peine, peine, pour subvenir à l'entretien d'une maison où il séjourne à peine, d'une femme auprès de qui il passe seulement quelques heures de nuit, et encore pour dormir, harassé, écœuré et mal accueilli.

M. Strindberg encourage donc médiocrement les célibataires à tenter l'aventure du mariage. Cependant il leur montre les terribles ennuis et la décevante solitude du célibat. Ce qu'il montre comme la consolation supérieure, c'est l'enfant. L'époux et l'épouse ne sont guère l'un pour l'autre qu'un objet de désillusion, le ménage une galère, un bagne. L'enfant apparaît dans cette tristesse comme une radieuse compensation.

Eh bien, M. Strindberg en concluant ainsi quitte le réel où il s'est complu pour l'idéal, le positif pour l'imaginaire. Si son jugement sur le mariage est exact, comment ne voit-il pas que l'enfant en augmente la charge, le souci, les ennuis, l'écœurement ? Si c'est une folie de se marier pour avoir une femme, c'en est une pire de se marier pour avoir des enfants. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mouchot la fille, par Georges Sauton et Pierre Bretigny. Paris, Derveaux, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Mathurin, par J. Monti. Paris, A. Serra, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Karita, par Charles Diguet. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. 1 vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Parents riches, par Édouard Cadol. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Château de Trélor, par A. Rocoffort. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sacrifiée, par Marc Sonal. Paris, Jules Lévy, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Guibollard et Ramollot, par Charles Leroy. Illustration de Uzès. 1 vol. chez Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Cœur de Créole, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Berthe Norvaux, par Victor Perceval. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Au Pays des neiges, par H. Gourdon de Genouillac. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Les Capucins gourmands, par E. Boursin. Illustrations de Léonce Petit. Préface de Paul Arène. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 2 francs.

Le 21e Arrondissement, par P. Burani. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roi des mendiants, par A. Matthey. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'Élise, par E. Arnous Rivière. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquisat Boulard, par Georges Pradel. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Docteur André, par Charles Valois. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un ! par Charles Monselet. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le train, par Ange Bénigne. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Mission de Cruchod (Jean-Baptiste), par Abel Hermant. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Contes patriotiques, par Joseph Montet. 1 vol. in-8°. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Thiers, Guizot, Rémusat, par Jules Simon. Un vol. in-8°. Paris, 1885, Calmann Lévy. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Jules Simon se compose de trois notices lues à l'Académie des sciences morales et offertes maintenant par l'auteur au public du dehors, auprès duquel elles trouveront de l'écho. Deux au moins ou trois hommes qu'elles concernent ont laissé un grand souvenir et celui qui raconte leur vie ne les a pas seulement connus de près, il a été mêlé à leur carrière ; il en a été plus que le témoin, car il a été à plusieurs égards associé à leurs opinions comme à leurs actes.

Par le sens qui s'en dégage et le voisinage dans lequel ils ont cheminé, Thiers, Guizot et Rémusat ont là trois biographies qui n'en font qu'une, ce qui donne à l'ouvrage une sorte d'unité secrète, qu'on ne s'attendrait point d'abord à y découvrir.

Au début, c'est-à-dire dans la préface qui lui sert à expliquer ses vues, M. Jules Simon avertit qu'il ne vise pas à la majesté de l'histoire : il a eu soin de se renfermer dans le cadre consacré par la coutume académique. « Les grands, dit M. Jules Simon, ont à redouter la colère des survivants; les petits, leur indifférence. Tous tant que nous sommes, nous étalons notre marchandise pendant trente ou quarante ans selon que Dieu nous prête vie ; quand il nous arrête et nous force à déserter notre étalage, nous avons grand besoin d'un avocat qui en fasse un bon catalogue, en mettant les meilleures pièces en belle lumière et en cachant les autres dans une ombre favorable. »

Parmi les grands comme parmi les petits, il y en a bien quelques-uns qui n'ont pas d'étalage et n'ont pas besoin au départ ni de catalogues ni d'avocats. Mais on entend parfaitement ce que M. Jules Simon veut dire. Il indique dans quel esprit et d'après quelle méthode il a plaidé la cause de ses trois illustres clients, car chacune de ces notices est une cause qu'il plaide : dans la chaire, on dirait une oraison funèbre. Les académies sont des corporations dont les membres se rendent mutuellement ce service-là, sans l'intervention de la famille. « Le plus grand avantage que nous rapporte une académie, dit M. Jules Simon, est peut-être celui d'être loué et raconté comme il faut. » Comme il faut, signifie ici avec sympathie, exactitude et une bienveillance qui n'exclut pas le souci de la vérité à ne point cacher sous le boisseau. Quelques-uns pourraient objecter qu'il est assez rare que l'histoire et la critique aillent prendre dans ces oraisons funèbres les éléments de leur jugement. C'est que l'histoire et la critique se font au hasard et, quoi qu'on prétende, n'offrent d'intérêt que celui offert par une pièce de théâtre à ceux qui y assistent. Au fait, dans le cas actuel, l'histoire et la critique se résument en M. Jules Simon, qui, vis-à-vis de Thiers, de Guizot et de Rémusat, est dans les meilleures conditions que puisse rencontrer un historien. Il les a coudoyés longtemps, il les sait par cœur, il a partagé les passions de leur temps. Il ne revendique d'ailleurs pas une impartialité absolue ; il a celles qui résultent de la connaissance minutieuse du sujet et qu'on esquive difficilement quand même on en aurait l'intention.

Il observe quelque part que les contemporains sont seuls en état d'écrire l'histoire. Cela est évident : il n'y a que les contemporains qui ont respiré l'air qui donne aux événements leur physionomie réelle. Le prix qu'on attache aux mémoires vient de là. L'expérience enseigne d'autre part que, parmi les historiens, il ne survit que ceux qui ont assisté aux événements qu'ils décrivent. Thiers l'a noté à propos de Guichardin dans la préface au tome XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui n'est pas, à l'instar de son *Histoire de la Révolution*, le pamphlet d'un jeune homme qui a sa carrière à faire et qui compte là-dessus pour la faire.

Des trois notices contenues dans l'ouvrage de M. Jules Simon, celle qui est relative à Thiers est le morceau de résistance du livre. Dans la dernière période de la vie politique de Thiers, il y a des circonstances dans lesquelles lui et M. Jules Simon ont vécu, pensé et agi ensemble. M. Jules Simon les signale, expose les raisons qui ont déterminé l'adoption de telle mesure que jusqu'ici on a jugée à l'aventure faute de savoir pourquoi on l'avait prise. Il y a par exemple les motifs de la retraite opérée le 18 mars 1871 par le gouvernement de Thiers. Il n'y a plus d'équivoque désormais ; l'habileté et la prudence déployées par le petit homme dans cette occasion ne souffriront plus de contradictions. Plusieurs lettres inédites publiées par M. Jules Simon au cours de sa notice ou dans la préface du livre jettent aussi un jour assez vif sur certains côtés de caractère et d'intelligence qui ne sont pas tous à l'honneur de l'historien du *Consulat et de l'Empire*, mais qui le font mieux connaître. De ces côtés, il y en a qui sont presque enfantins, à moins qu'ils ne soient des

avances aux préjugés du moment. Durant les loisirs que lui a faits le 24 mai, Thiers s'occupe d'une *philosophie* qu'il destine à être le *catéchisme* de la fin du siècle. Il parle vivisection, physiologie, va voir la science dans ses officines, visite les laboratoires, assiste à des leçons de l'École normale, du Muséum d'histoire naturelle. Il a l'air d'imaginer qu'une expérience de Claude Bernard lui livrera le secret de la vie, que poursuivent tous les scalpels de Purgon, que Dieu a refusé à Aristote et à Descartes. Parce qu'il a réussi dans la vie d'action, il suppose qu'il aura le même succès dans le domaine spéculatif. Il a des velléités de repos, quoiqu'il ait négligé et soit destiné à négliger jusqu'au bout le précepte du sage qu'il convient de mettre un intervalle entre la vie et la mort. Il écrit de Genève à M. Jules Simon, le 6 septembre 1876 : « Lorsque je ne suis pas au siège de l'activité intellectuelle, c'est-à-dire à Paris, je deviens paresseux et je me livre au plaisir de ne penser à rien, de ne dire rien, — ce dernier point doit lui être pénible, car, en général, il parle dix-huit heures par jour, — de ne faire rien, sauf mon livre qui ne se fera peut-être jamais. Je suis toujours enclin à me dire qu'il faut se reposer du monde et laisser le monde se reposer de soi. » Eh bien, s'il avait cédé à cette inclination, il ne se serait pas exposé à mourir sur un prospectus électoral. Il est dans tous les cas de ceux qui ne peuvent pas vivre avec eux-mêmes, ont toujours besoin, afin d'échapper à eux-mêmes, de mouvement, d'agitation, et qui finissent par se faire de cette maladie de l'âme une règle de conduite. Il écrivait à M. Jules Simon en 1873, quelques mois après son départ du pouvoir : « Et que devrais-je donc faire moi avec mes soixante-seize ans, et avec pas mal de dégoût des hommes et des choses ? Eh bien, je prends l'univers comme Dieu l'a fait, et, soyez-en sûr, il en a fait une grande et sublime chose, laborieuse pour ceux qui l'habitent, mais où le prix est pour ceux qui ont le courage de travailler et de marcher jusqu'au bout. On n'a le mot de l'énigme qu'à la porte de sortie ; mais, en attendant, le spectacle est sublime et les émotions qu'on y éprouve, mêlées de peines et de plaisirs, valent bien qu'on s'y résigne. La retraite, quand la santé n'en fait pas une loi et une excuse, est un commencement de suicide », à moins qu'on n'ait quatre-vingt-quatre ans. Pourquoi quatre-vingt-quatre ans plutôt que quatre-vingt-trois ? Guizot les avait à l'heure où Thiers écrit cette lettre et Guizot, qui lui servait d'horloge, vivait encore, avait précisément quatre-vingt-quatre ans et n'avait pas pris sa retraite d'historien. Il travaillait alors à son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. « Tant qu'il me verra là, disait Guizot de Thiers, il se croira dix ans devant lui. »

Thiers arrivé à cette grande vieillesse, c'est Cicéron après Pharsale. Un avantage de Thiers sur Cicéron, et il y a entre eux plus d'une analogie, l'avantage de Thiers sur Cicéron, au seuil de ce que Victor appelle en son langage « le commun abîme de tous les hommes », est qu'il se croit toujours jeune.

La figure patriarcale de Guizot est plus haute et plus sereine, à cette extrémité de sa course. Lui aussi est un homme d'action. « Dépouillé, dit M. Jules Simon, de toute fonction publique, de tout mandat officiel sous le second Empire et sous les deux Républiques, il a lutté encore et toujours pour son ancienne cause, par ses livres, par les académies, par les salons, par sa correspondance, par tous les moyens d'influence que lui donnaient son grand esprit, ses lumières, la place qu'il avait dans la société européenne et son activité infatigable. C'est un homme qui a rempli toute sa vie et employé toute sa force. Il avait dit en commençant dans une lettre écrite à sa mère, quand il n'était que simple étudiant en droit : « J'irai devant moi, par une ligne droite, aussi loin et aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. »

Ceci est un éloge qu'on ne peut pas faire de Thiers. Dans sa jeunesse, il énonce à la tribune : « Quand Dieu, dit-on, créa le monde » ; plus tard il ne parle plus de Dieu au conditionnel, et il est probable que ce ne fut pas seulement chez lui un changement d'attitude. Il avait entendu des voix comme Jeanne d'Arc. De plus, il était devenu sensible au culte de son pays et entendait mieux la valeur sociale de la coutume. Mais il n'avait pas dès le premier âge senti le souffle qui règne dans l'*institution chrétienne* de Calvin. Les philtres du XVIIIe siècle l'avaient affadi. On peut admettre qu'il a, comme Guizot, rempli toute sa vie et employé toute sa force. C'est par le caractère qu'il est inférieur. Il ne serait venu à l'imagination de personne l'idée de supposer la scène de Champlâtreux dans le passé de Guizot. C'est à cause de cela que Guizot a une place dans la société européenne. Thiers n'en a pas eu. Bien que Guizot ait reçu une éducation calviniste dont il a gardé la marque, et une façon austère de considérer la société et ses membres, il ne lui arrive pas d'écrire qu'il a le dégoût des hommes et des choses. Le respect qu'il réclame, il l'accorde à autrui, aux choses comme aux hommes. Ce sentiment élevé des autres et de lui-même le maintient debout, au travers des vicissitudes de sa fortune. Il affecte d'être optimiste. « Je veux croire », disait Chateaubriand vieilli des opinions comme des passions humaines, à Lamennais devenu libre penseur. Guizot aussi voulait croire et ce fut son bâton de voyage, quand les illusions de la jeunesse, du pouvoir et de la réputation l'eurent quitté. Il n'avait pas été étranger à l'art de servir l'opinion et de s'en servir, qui est la grande industrie politique et littéraire du XIXe siècle. Il l'avait fait comme on accomplit une besogne nécessaire, qu'il n'y a pas moyen de refuser. Il était au-dessus d'elle et, sans afficher la prétention de se reposer du monde et de laisser le monde se reposer de lui, il le faisait sans bruit, le laissant à deviner à ceux qui l'approchaient et savaient le deviner. C'est pourquoi il laisse une grande mémoire. Il n'a pas à craindre que l'avenir le range parmi les *politiciens*, ce qui pourrait à la rigueur arriver à Thiers malgré ses qualités d'homme d'État et l'accord qu'il a souvent su mettre entre lui et l'intérêt public.

L'envergure de Charles de Rémusat est moindre

que celle de ceux qu'il accompagne dans le volume de M. Jules Simon. Rémusat, pendant un demi-siècle, déclare son éminent biographe, a été le familier et l'égal de ceux qui ont dirigé l'opinion et manié les affaires. Sans doute, il a été l'égal de tout le monde, sans être le supérieur de quelqu'un. Il a un nom dans les lettres ; il en a un dans la philosophie; il a laissé une trace dans la politique. Il le doit à son origine, à ses relations, à sa courtoisie d'homme du monde, à ses vertus de salon et, si l'on veut, d'homme privé. Il est assez loin, après Thiers et Guizot. Sa mère et le salon de sa mère ont contribué à sa réputation ; ils l'ont montré aux puissants, à ceux qui avaient du talent. Il a aussi bénéficié du succès des opinions qu'il a professées. Libéral, libéral, libéral, répète de lui M. Jules Simon. Heureusement! s'il ne l'avait pas été, il ne serait pas sorti d'une médiocrité honnête. Au *Globe*, dit M. Jules Simon, « il demandait la liberté d'enseignement et la voulait égale et entière pour ses adversaires comme pour lui. Ce cénacle de vrais libéraux et de penseurs était heureux de suivre son parti quand cela se pouvait, et il n'hésitait pas à le combattre quand cela *se devait.* » On était libéral au *Globe* tant que les convictions de la maison y trouvaient leur compte. Rémusat ne s'arrêtait pas là. Il faisait volontiers un système de ce qui chez ses collaborateurs était un moyen. « C'est un métier, dit M. Jules Simon, auquel on gagne l'estime des honnêtes gens et le mépris des *autres.* » Le mépris des sots ou des fanatiques. Il y en a qui, sans mépris, n'accordent pas leur confiance.

Au fond et quand il s'agit de politique, de littérature ou de philosophie, Rémusat était un amateur, et c'est l'avis de Royer-Collard qui était un juge à qui on ne donnait pas le change : « Rémusat, disait Royer-Collard, est le premier des amateurs en tout. » Ceci est la note vraie. Eh ! réclame M. Jules Simon, il était solide sous une apparence de légèreté. Puis M. Jules Simon ajoute tout de suite que la curiosité de Rémusat était universelle, c'est précisément à cela qu'on reconnaît les amateurs et qu'on les distingue de ceux qui sont originaux, ont de l'initiative. Sa conviction faite, il ne la quittait plus, poursuit M. Jules Simon. Soit ! Mais de quoi était-il convaincu ? Du mérite d'un livre, d'un tableau, d'un fait historique, d'une vertu personnelle chez autrui. Ce ne sont là ni des principes, ni des convictions, ni de la volonté. Il a annoncé la réforme du théâtre avant qu'elle fût commencée : c'était découvrir Saint-Cloud. Sa supériorité ressemble à celle de son ami Duvergier de Hauranne, à laquelle on préfère celle de son ancêtre messire Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. — Messire Jean ne se fût pas soucié des talents politiques de son arrière-neveu, et eût regardé de haut le dilettantisme de Rémusat.

Ce dilettantisme était fort aimable, plein de goût. Ce goût aurait empêché Rémusat d'être orateur, à en croire la rumeur. Rémusat n'aimait pas les lieux communs et ce dédain du lieu commun l'aurait éloigné de la tribune. « Je crois plutôt, dit M. Jules Simon, que l'appréhension éprouvée par M. de Rémusat pour la tribune tenait à l'habitude qu'il avait d'envisager dans une question, le pour et le contre, et de suspendre très souvent son jugement par excès de clairvoyance et de droiture. » C'est cela, il était indécis, donc un amateur. Sous l'habileté de plume de M. Jules Simon, sans qu'il le dise ou même sans avoir beaucoup lu M. de Rémusat, on sent cela. De fait les trois volumes de *mémoires* et les deux volumes de *correspondances* de Mme de Rémusat feront devant la postérité le plus clair du mérite de son fils. Indépendamment de la vie, M. de Rémusat doit à sa mère une partie de sa réputation et de son rôle.

Les trois notices de M. Jules Simon inaugurent en quelque sorte sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales. C'est un nouvel emploi de ses facultés. On a comparé sa bienveillance dans cet emploi à celle de Fontenelle qui n'est pas à lui comparer sous le rapport du talent. Cette bienveillance vient à point. On cultive à l'Institut la piété envers les morts, dont au dehors les vivants n'usent guère entre eux. Cette exigence coûtera peu à M. Jules Simon : « Nous avons à cette date de l'histoire, dans notre cher pays, une terrible passion de dénigrement, dit-il ; nous ne savons qu'admirer à l'excès ou dénigrer à l'excès, et le second métier nous est plus familier que l'autre. » Ce n'est pas au moins que l'exemple de M. Jules Simon ait encouragé cette tendance. Le volume qu'il publie n'y perd rien.

L. D.

Sophie Arnould, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre historique d'Edmond et de Jules de Goncourt est assurément l'une des plus précieuses et des plus remarquables que nous possédions ; elle leur assure une place à part dans les lettres françaises, même à côté de celle si importante que leur ont donnée le roman et le théâtre. C'est à ces deux écrivains que nous serons redevables de la plus parfaite reconstitution du XVIIIe siècle. Nul travail de savant, nulle sèche érudition d'historien n'arriveront à égaler ce que les deux maîtres romanciers auront fait pour nous rendre telle qu'elle devait être, telle qu'elle était, une des plus intéressantes portions de notre histoire française : à eux la vraie gloire, le mérite délicat d'avoir su faire revivre sous nos yeux cette curieuse époque. Ils ont eu cet art exquis, ce talent merveilleux, d'arriver dans la partie purement littéraire et artistique de leur œuvre à un degré d'intensité presque aussi grand que dans la partie de pure littérature. Cela tient surtout à ce qu'ils ont traité l'histoire et l'art comme ils ont traité le roman, par les seuls procédés qui puissent donner la vie et le mouvement. S'ils n'ont pas inventé l'histoire documentaire, ils en ont du moins tiré une formule nouvelle qui grave les faits et les personnages dans l'esprit d'une manière inoubliable. Par eux, ces figures charmantes vivent, parlent, vont et viennent au mi-

lieu de nous avec une séduction à laquelle on ne saurait se soustraire.

Après ces deux volumes généraux, tableaux étonnants et imagés de *la Société française pendant la Révolution et le Directoire*, ils ont étudié les années qui précédaient cette fin de siècle, et nous ont peint d'une plume magistrale et exacte *la Femme au* XVIIIe *siècle*, *les Portraits intimes*, une collection de médaillons d'un prix inestimable, puis, tour à tour, *la Duchesse de Châteauroux et ses sœurs*, *Mme de Pompadour*, *la Du Barry*, *Marie-Antoinette*, sans compter trois volumes exclusivement consacrés à *l'Art au* XVIIIe *siècle* qu'ils connaissent mieux que personne.

La nouvelle série va envisager le XVIIIe siècle sous une de ses faces les plus particulières et les plus typiques; elle est consacrée à ses actrices, comédiennes, danseuses ou chanteuses, un bouquet ravissant que leur talent, leur grâce et leur beauté ont rendues immortelles.

Qui ne connaît ce nom magique, *Sophie Arnould*, la chanteuse adorable et adorée qui passionna son temps, et qui, courtisane comme Aspasie, eut de plus, avec un esprit inouï, le mérite d'être une des reines incontestées de l'Opéra. Pour faire cette intéressante étude sur une des femmes les plus étonnantes de la fin du XVIIIe siècle, Edmond et Jules de Goncourt ont usé, selon leur habitude, des mêmes procédés que pour construire un roman, donnant la plus large part aux documents même infimes, de manière à bien établir de toutes pièces cette figure qu'ils auront aidé à connaître. Il en résulte une biographie palpitante, émue et remuante de la Sophie charmeuse, à laquelle Voltaire écrivait quand elle n'avait encore que douze ans, de la fille d'Opéra, amoureuse, galante et folle, qui fut choyée par des reines comme Marie Leczinska et des favorites comme la Pompadour. On la suit pas à pas à travers ses amours, ses triomphes et ses déboires. Cette *Sophie Arnould*, étudiée d'après ses lettres si amusantes et si spirituelles, d'après ses fragments de Mémoires inédits, c'est la véritable actrice du XVIIIe siècle dans sa note libre et hardie, la femme qui ne sait jamais refuser son corps, et qui donne son cœur avec bienveillance, une complète sensualiste, ayant un peu de cette bonté que l'on trouve chez ceux des êtres éminemment sensuels, n'ayant pas versé dans l'égoïsme.

On lira *Sophie Arnould*, avec la passion qu'on mettrait à lire un roman, le plus vécu et le plus vivant des romans, un fragment d'humanité d'une saisissante réalité et l'un des plus savoureux morceaux du XVIIIe siècle.

G. T.

La sagesse parisienne, par HENRY FOUQUIER. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les grands chroniqueurs parisiens, Henry Fouquier a su se tailler une place toute particulière, grâce à sa couleur littéraire, à la finesse des arguments qu'il apporte dans la discussion et à la haute portée philosophique de ses articles. Ce n'est pas seulement un journaliste de race, c'est un lettré dans la plus délicate acception du mot, un écrivain érudit, jaloux de la pureté de sa phrase, de l'harmonie de son style et un psychologue de premier ordre. Rarement nous avons vu analyser plus savamment le cœur de la femme, rarement nous avons vu l'observation fouiller plus profondément cette cervelle si fine, si complexe, que dans les deux parties générales du livre, intitulées : *Autour du Mariage* et *les Femmes*, les plus séduisantes de *la Sagesse parisienne*. Tour à tour l'auteur aborde les sujets multiples qui concernent la femme; il en exprime la quintessence et nous l'expose en une langue simple et bien rythmée qui sonne agréablement à l'oreille, qu'il s'agisse de l'éducation des filles, de la question ardue des mariages, des dilemmes du divorce, des rapports de la femme avec nos institutions et nos mœurs politiques, des vengeances, de la philosophie de l'amour, des femmes honnêtes ou des courtisanes. Son talent d'analyste s'exerce avec une supériorité marquée à résoudre ces problèmes et parvient à en tirer la substance nourrissante, à les présenter sous un jour qui attire et persuade.

Puis l'écrivain passe à un autre ordre d'idées; il peint ses contemporains d'une plume vigoureuse, d'une touche à la fois fine et vigoureuse qui donne un singulier relief à tout ce qu'il fait; ses portraits se détachent de la toile, vivent et semblent tressaillir parfois sous la lanière ironique dont il sait les cingler, pour en accentuer les défauts.

Nous nous retrouvons en face du maître critique d'une incontestable autorité, quand arrivent ces grandes questions littéraires qui nécessitent des études spéciales et au milieu desquelles il évolue librement avec l'assurance du véritable savoir. Il traite avec une largeur d'idées et une étendue de vues indiscutables tout ce qui intéresse le théâtre, le roman, la critique, la philosophie et la morale. En même temps une émotion communicative se dégage de l'ensemble de ce volume si justement appelé *la Sagesse parisienne* et que termine un irrésistible appel à la pitié, à propos des grèves. C'est un livre qui ira remuer chez toutes les lectrices, chez tous les lecteurs, les fibres les plus délicats et les plus déliées, tout en conservant un grand charme et une grande séduction.

G. T.

Les Français de la décadence, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sont-ce bien des événements d'hier que nous content ces étincelantes chroniques? Leur forme de raillerie aiguë les fixe dans l'esprit, comme des traits barbelés dans la chair, d'une manière si indélébile, qu'on croirait lire les événements d'aujourd'hui, ceux de demain, l'éternelle comédie humaine! Mêmes travers, mêmes intrigues, mêmes vices, mêmes dessous de la société, pris sur le vif et vertement battus de verges, impitoyablement fustigés. Jamais Henri Rochefort n'a été plus brillant, plus complet, ni plus

remarquable que dans ces *Français de la décadence*, dont l'éditeur Victor Havard nous donne une nouvelle édition, en classant l'écrivain dans la curieuse galerie des grands chroniqueurs parisiens, qui formeront la seule bibliothèque de documents humains où puiseront les historiens de l'avenir qui voudront écrire la vérité sur nos temps et sur nos mœurs. Que de véritable esprit français, quelle adorable gouaillerie dans ces pages qui sentent la poudre du combat et de la lutte ardente! L'éclat de rire de Rochefort, qui a fait écrouler un empire, sonnera longtemps encore parmi nous et on ne se lassera jamais de relire avec passion ces pages, où il vibre, sonore, frondeur et gai comme un défi à l'humeur noire et à l'ennui.

G. T.

Fous et Bouffons. *Étude physiologique, psychologique et historique*, par le Dr PAUL MOREAU (de Tours). Paris, J.-B. Baillière et fils, 1885. Un vol. in-18.

M. le Dr Paul Moreau a à soutenir un nom que la science et les talents de son père ont rendu lourd. Il fait de son mieux et réussit à n'en être pas écrasé, ce qui est déjà beau. Dans le nouveau volume qu'il publie, il se propose de prouver que nains, géants, fous et bouffons de cour sont tous des rachitiques, chez lesquels la même affection amène des désordres et des résultats différents. Pour y arriver il passe en revue nominalement tous les monstres et tous les bouffons — ou la plupart — dont l'histoire ou les mémoires particuliers nous ont conservé le souvenir. Cette revue est rapide forcément et se compose surtout de citations, lesquelles ne s'accordent pas toujours entre elles et rendent parfois, à nos yeux du moins, la conclusion plus difficile à tirer qu'elle ne semble être à l'auteur. Le plan adopté par le Dr Moreau donne en outre à son livre un aspect singulièrement décousu. Les morceaux se suivent, mais ne s'enchaînent pas; et, ce qui est pire, c'est qu'arrivé à la fin, l'on est presque moins convaincu qu'au commencement. Au point de vue anecdotique et historique, les ouvrages de M. Gazeau et de M. Garnier sont bien plus complets que celui de M. Paul Moreau, qui leur fait de constants emprunts et le proclame lui-même. Peut-être aurait-il mieux fait de sacrifier tous ces développements partiels et écourtés, pour s'en tenir à l'exposition de sa doctrine scientifique et médicale; ce qui aurait fait, au lieu d'un volume, une petite brochure. C'eût été, je crois, tout profit.

Mais, puisque ces courtes notices individuelles de nains et de bouffons sont partie intégrante de l'ouvrage tel qu'il l'a conçu, elles pourraient être parfois plus pleines de faits et d'informations. Je n'en veux pour exemple que les quelques lignes consacrées à Angoulevent. « Noble homme Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent, varlet de chambre ordinaire du roy, prince des Sotz et premier chef de la sottie de la ville de Paris et Isle de France », meritait plus d'attention que M. Paul Moreau ne lui en accorde, et sa querelle avec l'hôtel de Bourgogne a ete jugée digne par M. A. Miron de l'Espinay d'être racontee tout au long dans le beau livre sur le prévôt des marchands François Miron, qu'il vient de publier. L'avocat d'Angoulevent a beau l'apeler, pour les besoins de la cause « teste creuse, citrouille éventée, vide de sens comme une canne, cerveau démonté qui n'a ni ressort ni roue entière dans la teste », il montre, dans cette affaire, une énergie obstinée, grâce à laquelle se prolongea l'agonie de la Confrérie des enfants sans souci dont il était le chef, et qui, pour se composer de gens jouant la farce et amusant le populaire, ne se composait pas, à coup sûr, de rachitiques seulement.

Enfin, et ce sera ma dernière critique, si, ce que j'admets volontiers avec M. le Dr Paul Moreau, les bouffons sont, sauf exception, des individus dont la nature physique et morale est justiciable de la pathologie morbide, cette pathologie aurait pu, même dans un livre destiné aux gens du monde, être traitée avec quelque développement, et l'on eût su gré au docteur de ne pas nous conduire jusqu'à ces arcanes pour nous laisser en plant devant la porte.

B. H. G.

La poésie au moyen âge. *Leçons et lectures*, par GASTON PARIS, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix 3 fr. 50.

Dans ce volume, sept leçons ou lectures académiques, faites à différentes époques, et qui se rapportent à la littérature, à la poésie du moyen âge.

La poésie du moyen âge est, depuis longues années déjà, l'objet des études de M. Gaston Paris; on sait comme ses cours sont suivis; on sait en quelle admiration sont tenus, par les érudits de tous les pays, ses grands travaux de critique; mais les *leçons et lectures* qu'il a recueillies, il ne les avait pas faites pour qu'elles fussent entendues de ses seuls auditeurs habituels, et il les publie dans l'espoir — espoir qui ne sera pas déçu — qu'elles trouveront d'autres lecteurs, et de plus nombreux, que ceux auxquels il s'adresse d'ordinaire. « Le plus grand plaisir du savant est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. Mais il ne lui est pas interdit, et il lui est quelquefois imposé de donner au public une idée de la valeur de ces matériaux et de l'emploi qu'on en peut faire pour tel ou tel chapitre de l'histoire générale de l'esprit humain. La pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument éveille et soutient sans cesse son ardeur dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, si elles n'avaient pas d'autre but que leur objet immédiat. » Tout cela est fort bien dit, et M. Gaston Paris n'est pas seulement habile à déchiffrer un texte, à discerner les gloses, à discuter le sens d'un mot, il est des plus capables en même temps de porter des jugements d'ensemble, des jugements originaux; et comme il sait demêler les grands mouvements passionnels que trahit telle ou telle œuvre littéraire, poétique, il sait aussi sentir et faire sentir les beautes de cette œuvre.

La première *leçon* a été imprimée déjà. On l'a pu lire dans l'ancienne *Revue politique et littéraire.* Elle fut sa leçon d'ouverture au Collège de France (décembre 1866); il montait dans la chaire qu'avait occupée son père. Le titre de la leçon était : *La poésie au moyen âge.* Et il disait : « Le moyen âge est une époque essentiellement poétique. J'entends par là que tout y est spontané, primesautier, imprévu : les hommes d'alors ne font pas à la réflexion la même part que nous; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle... Sans doute, la raison est la faculté souveraine et maîtresse, et sa possession doit être le but le plus haut de nos efforts; mais elle n'est pas la poésie, elle en est trop souvent la négation. »

Les deux leçons suivantes, qui ont pour objet : *les Origines de la littérature française, la Chanson de Roland et la nationalité française,* et qui sont les leçons d'ouverture faites en 1869 et 1870, n'avaient pas encore été publiées. Parlant des origines de notre littérature, M. Paris avait montré comment s'opère entre les *clercs* et les *laïques* cette séparation profonde « qui domine toute l'histoire des littératures du moyen âge ». Il disait proprement : « La poésie populaire se développe avec une grande spontanéité et une liberté complète; mais elle fut privée, par l'abstention des esprits les plus élevés et les plus cultivés de la nation, de la perfection de forme et du sérieux de fond que sans doute avec leur concours elle aurait pu atteindre. D'autre part, les clercs, enfermés dans les formules traditionnelles et héritiers de la décadence latine, dépensèrent stérilement pendant des siècles une activité intellectuelle considérable. » Un seul point de contact, la religion; d'où des ouvrages religieux en langue vulgaire. La *Chanson de Roland* traduit avec une rare puissance deux grandes idées : l'idée de la mission universelle de la France et celle de l'unité nationale. « Il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée : le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre... Un trait caractéristique de cet *amour* qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la *Chanson de Roland:* ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre... Et l'empereur incarne la France elle-même.

Suivent trois *lectures* faites en 1877, en 1880, en 1884, en séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; ce sont : la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne,* la légende *l'Ange et l'ermite,* les anciennes versions de *l'Art d'aimer* et des timides amours d'Ovide, dont M. Gaston Paris avait parlé. Le *Pèlerinage de Charlemagne* représente la poésie bourgeoise. Je me figure, a dit le savant professeur, le plaisir que durent éprouver à l'entendre pour la première fois, chanté sans doute par l'auteur même avec accompagnement de *vielle,* les Parisiens qui, il y a environ huit siècles, assistaient à la foire de l'*Endit.* Tout se réunissait pour les charmer, dans ce conte vif et singulier, où ils apprenaient l'origine des reliques qu'ils venaient de vénérer à Saint-Denis, où ils voyaient le roi de Paris triompher si merveilleusement de celui de Constantinople, où le bel Olivier gagnait si vite et traitait si légèrement l'amour de la princesse byzantine, où étaient racontés tant de beaux miracles et d'aventures imprévues; le tout à la plus grande gloire des Français; et ils rirent de bon cœur avec leurs femmes des *gabs* des douze pairs et de la piteuse mine du roi Hugon, et surtout ils restèrent plus fermement convaincus que jamais nulle nation ne pouvait se comparer aux *Français de France.* Fréron avait accusé Voltaire de plagiat : Voltaire avait copié le poète anglais Parnell, mais le poète anglais n'était pas le premier inventeur, et la donnée de son poème l'*Ermite,* il l'avait empruntée à d'autres qui eux-mêmes n'avaient fait que répéter un vieux récit du moyen âge. Ce récit, M. Paris l'analyse et le commente avec finesse. Avec quelle finesse encore ne parle-t-il pas des versions de l'*Art d'aimer,* de la société française du XIIe siècle lisant Ovide, et d'Ovide, son *Art d'aimer,* le poème de la décadence la plus raffinée.

La dernière leçon est cette leçon d'ouverture (prononcée le 7 décembre 1881) dans laquelle il fit l'éloge de Paulin Paris et rappela les travaux si remarquables qui avaient occupé ses veilles; éloge d'un père par son fils, d'un savant du plus grand mérite par un savant de mérite égal.

Nul besoin d'insister sur l'intérêt que présente le livre. F. G.

Souvenirs d'un préfet de police, par L. ANDRIEUX. Tome II. — Jules Rouff, Paris. — Un vol. in-18, 18e édition, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons dit ce que nous pensions du premier volume des *Souvenirs.* M. Andrieux les appelle lui-même « des feuilletons *écrits à la diable* ».

Les pages les plus curieuses de ce second tome sont celles où est racontée l'affaire de Mme Eyben, que la police des mœurs arrêta dans le passage des Panoramas, où chaque jour elle attendait ses deux petites filles, élèves dans une institution voisine. Mais les détails de cette affaire nous avaient été exposés par les journaux.

On remarque aussi ce qui a trait à M. Fabre, député de l'Aveyron. On se souvient du scandale provoqué par les révélations de M. Andrieux sur la provenance des fonds qui soldèrent les frais d'élection de l'honorable député.

Les indiscrétions de M. Andrieux relatives aux fonds secrets eurent aussi du retentissement. Mais tout cela, relu en volume, perd beaucoup de son attrait, malgré le mordant et la malice de l'écrivain. M. Andrieux, pour compléter son volume, est obligé d'y faire entrer le récit de ses démêlés tout récents avec le journal *Paris;* ce n'est plus là un souvenir de préfet de police.

Ainsi, au bout du volume, M. Andrieux nous parle de son successeur M. Camescasse. Et il se joue de la crédulité naïve du bon public en présentant la lutte politique pour interrompre ses souvenirs. Interrompre est une jolie trouvaille d'imprimeur. M. Andrieux a vidé son tiroir : s'il continue les souvenirs d'un préfet de police, ce ne pourra être que ceux de son successeur. P. Z.

Souvenirs d'un reporter, par PIERRE GIFFARD, rédacteur au *Figaro*. Un vol. in-18 de 336 pages. Paris, Maurice Dreyfous.

L'infatigable Va-Partout, le reporter en question, nous entraîne à sa suite dans un voyage des plus variés; il déroule successivement à nos yeux les faits intéressants, tristes ou gais, qui, depuis dix ans, ont occupé la chronique de Paris, de la France et du monde.

Comment donner une idée, même générale, de la verve si féconde de ce voyageur intrépide? Voici quelques points de repère, pris au hasard, qui édifieront le lecteur et lui donneront certainement le désir de faire plus ample connaissance avec le livre.

La guillotine et la polka. — Le monde des théâtres et Va-Partout. — Va-Partout et saint Vincent de Paul. — La catastrophe du *Zénith*, détails personnels. — Va-Partout et la police. — La foire de Neuilly. — M. Grévy à Mont-sous-Vaudrey. — M. Gambetta aux Crètes, etc.

Va-Partout ne se contente pas d'une simple description; il sait d'un mot tirer la conclusion de l'histoire, et les histoires sont si nombreuses que les conclusions abondent. Cette philosophie humoristique et pratique en vaut bien une autre; elle a de plus l'avantage d'être brève, ce qui, en fait de philosophie, est toujours une qualité.

M. Giffard, qui connaît intimement cet homme électrique, a su interpréter agréablement ses souvenirs et ses idées personnelles sur l'art du reportage.

A force de courir de ville en ville, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, à l'affût du nouveau, Va-Partout va échouer en Russie, où il devient la victime des nihilistes.

Soyez tranquilles cependant, Va-Partout n'est pas mort; et c'est fort heureux, pour lui d'abord, et aussi pour ses lecteurs, qui attendent la suite de ses impressions. P. G.

La Fontaine *expliqué aux enfants*, par ÉMILE FAGUET, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

Corneille *expliqué aux enfants*, par le même.

(Volumes illustrés in-12, de la *collection des Classiques populaires*. Paris, H. Lemerre et H. Oudin. 1885. — Prix du volume : 1 fr. 50.)

A M. Faguet appartient l'idée de la collection nouvelle; il inaugure la série, et c'est sous sa direction qu'elle ira s'enrichissant.

« Ce qu'ont pensé La Fontaine, Corneille, Bossuet, Molière, Fénelon, Racine, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sur l'homme, sur la vie, sur le travail, sur la douleur, sur la joie, sur le progrès, sur la nation, sur la patrie, tel est l'enseignement que nous avons voulu dégager... Le fond de la pensée de ces grands écrivains, c'est la vérité morale qu'il suffit de démêler des ornements ou des vérités particulières dont ils l'ont entourée, pour donner aux jeunes gens la nourriture la plus forte, la plus simple, la plus accommodée et la seule qui soit digne d'eux. » Ces lignes que nous reproduisons, les ayant empruntées à l'*Avant-Propos*, enferment comme le programme qu'il s'agissait de suivre.

Pour M. Faguet, qui l'a d'ailleurs rédigé, — il l'a suivi très exactement; nous ajoutons : et trop exactement.

Les deux volumes publiés sont parfaits. Les chapitres semblent de simples causeries; ainsi, et de ce ton familier, un père cause avec ses enfants. Tel écrivain, est-il dit, vient dans tel temps, dans la société de telles personnes; il a composé telles et telles œuvres, et — alors une analyse, des extraits, des commentaires — par telle œuvre, il a exprimé tel sentiment, par telle autre, expliqué une des applications du devoir; toujours il instruit.

La Fontaine a aimé les petits et les humbles : il leur a montré, écrivant ses fables, de quelles conséquences sont l'étourderie, l'imprévoyance, et comme il est important d'être vigilant; il leur a appris à ne pas juger les gens sur la mine et prouvé que la prudence est mère de la sûreté; la vanité, les folles ambitions nous perdent, leur a-t-il encore prouvé, et le travail, le travail patient, avec l'économie, voilà les vertus qu'il leur a recommandées. Il leur a dit qu'il faut écouter ses parents, les gens d'expérience, qu'il faut s'entr'aider, s'unir les uns aux autres, éviter les procès et se garder des grands.

Corneille nous enseigne, à nous tous, nos devoirs. Sa tragédie du *Cid* « nous apprend que les fils qui savent défendre leurs pères sont les plus hardis ensuite et les plus heureux à protéger, contre ceux qui la méprisent ou qui l'insultent, la mère commune qui est la patrie ». *Horace* est une leçon de patriotisme, *Cinna* une leçon de dignité personnelle : il faut rougir d'être l'esclave de nos passions; Auguste peut dire :

> Je suis maître de moi comme de l'univers.

Et chacun de nous doit « être maître de ses plus mauvais instincts pour les étouffer, maître de ses bons sentiments pour les soutenir et leur faire produire tout leur effet : voilà le but qu'on doit poursuivre dès l'enfance, pour s'habituer à marcher droit dans la vie, pour avoir la fermeté d'éviter les fautes, ou le courage de les réparer ». *Polyeucte*, *Nicomède*, *Don Sanche d'Aragon*, *Sertorius*, *le Menteur*, autres leçons.

Ces *explications* aux enfants de l'œuvre de La Fontaine et de l'œuvre de Corneille, nous les goûtons fort, et nous les trouvons pourtant incomplètes. Au-

trement dit, si nous ne faisons nulle difficulté de recommander les deux volumes aux instituteurs, aux pères de famille, nous ne laissons pas en même temps de regretter que l'auteur ait pensé faire servir l'œuvre de nos maîtres écrivains à la seule éducation morale de la jeunesse. Il n'a voulu « qu'introduire l'enfance dans la familiarité des grands littérateurs » ; devenus grands, pense-t-il, les enfants qui auront vécu de leurs pensées, de leurs sentiments ne seront que plus disposés à rechercher avec quel art sentiments et pensées ont été exprimés. Nous n'y contredisons pas, mais M. Faguet, à notre avis, eût dû ne pas négliger de commencer l'éducation esthétique de nos écoliers ; ils aiment les vers et ne savent pourquoi ; il convenait de leur parler du mérite des œuvres littéraires, poétiques ou non, d'exciter leur enthousiasme pour le beau en même temps que pour le bien. Ils se trompent, ceux de nos auteurs contemporains qui, n'ayant rien à dire, jugent inutile de dire quelque chose, et ne cherchent qu'à faire *valoir* leur talent de styliste. N'est-ce pas fausser en quelque sorte, et d'une sorte contraire, l'esprit des jeunes lecteurs, que leur donner à penser que la façon de dire est indifférente, que c'est à ce que l'on dit qu'il importe uniquement de regarder? F. G.

Victor Hugo chez lui, par GUSTAVE RIVET. Édition illustrée d'une eau-forte par FRÉDÉRIC RÉGAMEY, quatrième édition. Paris, Maurice Dreyfous. Un vol. in-18.

Le livre si intéressant de M. Gustave Rivet sur Victor Hugo est connu de tout le monde. Je n'ai qu'à en signaler la quatrième édition, qui coïncide avec le douloureux événement dont nous avons tous été frappés au cœur. Certains passages du volume en prennent un sens d'une amère et sombre ironie. Tels ces vers d'un beau sonnet d'Arsène Houssaye qui y est rapporté :

> Tu ne crains pas la mort, sourde, aveugle et muette...
> Ce n'est pas pour Hugo que chante le corbeau.

Hélas! il chante pour tous, mais à bien peu le poète pourrait redire :

> C'est l'immortalité qui t'ouvrira les bras,
> Toujours jeune et toujours belle ; c'est le mystère.
> Tu seras chez les dieux, mais sans quitter la terre.

D'où vient donc la différence qu'on remarque entre le cabinet de travail du poète, tel que le décrit M. Gustave Rivet, et celui qu'on se figure généralement, c'est-à-dire la chambre nue, avec un petit lit de fer, pas de chaise, et une planchette fixée au mur pour écrire debout? « Du parquet au plafond, dit M. Rivet, c'est un indescriptible amas de livres, de lettres et de journaux ; les meubles, la cheminée, les sièges ont disparu. » J'incline à croire que les deux descriptions, pour dissemblables qu'elles soient, ne se contredisent pas ; car pourquoi Victor Hugo n'aurait-il pas eu deux cabinets de travail? B.-H.-G.

Plaidoyers de Ch. Lachaud, recueillis par F. SANGNIER, avec un portrait par F. Demoulin. Deux vol. in-12. Paris, Charpentier, éditeur, 1885.

L'éloge de Me Lachaud n'est plus à faire. Pendant de longues années, sa voix s'est fait entendre au Palais, et le bruit de ses triomphes oratoires est parvenu à toutes les oreilles. Ce maître de la parole avait le don d'émouvoir les cœurs, et ce caractère tout spécial de son talent lui avait créé au barreau une place à part : il était devenu une puissance.

Aussi Me Oscar Falateuf pouvait-il dire, au lendemain de la mort de Lachaud : « Le jour où il a disparu, si la Providence lui a permis de percevoir encore les choses de la terre, Lachaud a pu, en mesurant la place qu'il avait occupée parmi les hommes de sa génération, se dire, non sans un légitime orgueil : Je laisse un vide! »

M. Félix Sangnier, avocat à la Cour, a voulu combler en partie ce vide et permettre à tous de connaître et d'étudier à loisir les éloquentes plaidoiries du maître ; elles revivront ainsi dans la mémoire de ceux qui ont entendu cette parole vibrante ; elles seront pour les autres un enseignement et une étude d'un intérêt puissant.

La plupart des grandes causes qui ont passionné l'opinion depuis plus de quarante ans figurent dans ce recueil ; on y lira les plaidoiries pour Mme Lafarge, Troppmann, le maréchal Bazaine, Marie Bière, etc.

M. Sangnier a droit à sa bonne part d'éloges dans cette publication. En dehors des difficultés qu'il a dû rencontrer à réunir et à reconstituer tous ces plaidoyers dont la plupart avaient été improvisés et non écrits, il a fait précéder chaque affaire d'un exposé des débats clair et bref, absolument personnel, et dont l'utilité est incontestable.

En résumé, la lecture des plaidoyers de Me Lachaud intéressera tout le monde ; c'est une actualité en ce temps d'épidémie criminelle, et tous en retireront plaisir et profit. P. G.

Conquête du monde animal, par LOUIS BOURDEAU. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 5 francs.

M. Bourdeau, qui a entrepris de retracer l'*Histoire des Arts utiles*, nous donne aujourd'hui un deuxième volume aussi attachant que le premier, consacré, on ne l'a sans doute pas oublié, à l'étude des *Forces de l'Industrie*.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans l'une, ce qui a trait à *l'exploitation des animaux sauvages :* quête, chasse, pêche, destruction des animaux nuisibles ; dans l'autre, il est traité de *la domestication* d'un grand nombre d'espèces animales. L'auteur a eu recours à la linguistique, à l'archéologie, à la géologie. Il a feuilleté les plus anciens écrivains et les statistiques les plus récentes. Après l'exposé des efforts dépensés par nos ancêtres les plus éloignés, soucieux d'assurer leur alimentation, de prévenir certaines attaques, et celui des efforts de leurs descen-

dants, qui, devenus prévoyants et industrieux, ont introduit l'animal *dans la maison* pour le faire servir à leur nourriture ou pour le transformer en auxiliaire; sans parler de sa dépouille, qu'ils se sont mis peu à peu à utiliser; après ces deux exposés des *Considérations générales* touchant les nombreux avantages qui peuvent être retirés d'une soumission plus grande à notre intelligence du règne animal.

« Nous n'usons pas, écrivait Buffon (1764), de toutes les richesses que la nature nous offre; le fonds est bien plus immense que nous ne l'imaginons. Elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir, et elle a encore des *espèces* de réserve qui pourraient suppléer à leur défaut et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'assujettir. L'homme ne sait pas assez tout ce que peut la nature et tout ce qu'il peut sur elle. » M. Bourdeau dit fort bien comme il importerait de compléter l'œuvre de la domestication.

Il veut justifier la mainmise de l'homme sur le monde animal et il écrit : « Nous contraignons, il est vrai, nos auxiliaires à travailler dans notre intérêt; mais, sauvages, ils n'ignoraient pas la fatigue et peinaient souvent jusqu'à s'exténuer, soit pour quêter une nourriture incertaine, soit pour se dérober à des périls sans cesse menaçants. Comme nous les dispensons de ce labeur, nous avons le droit d'employer autrement leurs efforts, et nos exigences se bornent à en faire une économie meilleure... Victimes prédestinées, ils préféreraient sûrement, si le choix leur était laissé, périr de la main de l'homme qui s'applique à leur éviter la douleur, plutôt qu'être déchirés par les dents et les griffes des fauves qui les dévorent tout vivants... Tout pouvoir sur des êtres volontaires n'est réel et durable que s'il réussit à se faire accepter, mais il devient légitime dès qu'il n'est plus contesté. » Ces dernières phrases feront sourire. Nous aimons mieux celle-ci : « Quand l'homme substitue ses lois à celles de la nature dans le gouvernement de la création animale, il ne commet pas l'usurpation d'une personnalité puissante qui abuse de sa force pour opprimer des êtres faibles; il vient, au contraire, réaliser des harmonies qu'un ordre fortuit ne comportait pas et, en poursuivant son profit particulier, il réalise le bien de tous. F. G.

POÉSIES

Petits Étés de la cinquantaine, par JULES TROUBAT, avec une eau-forte d'Eugène Baudin. Paris, Alphonse Lemerre, 1885, plaquette in-18.

L'eau-forte me charme. C'est un fouillis de peupliers, de vieux saules, d'*échaliers,* d'eau dormante et d'herbes aquatiques, devant lesquels une jeune personne, dont la robe, peu agrafée, laisse voir deux épaules, un bras et un sein, lève le nez d'un air de défi. L'ensemble fait un fort joli effet, et l'on passe à regarder le frontispice un temps qu'on pourrait plus mal employer. Néanmoins, il m'a fallu lire les vers qui suivent. Ils sont de M. Jules Troubat, et, par cela même, ils avaient d'avance en moi un lecteur sympathique. Quelques lignes préliminaires très modestes, — trop modestes, — où il est parlé de l'âne qui joue de la flûte, et où il est dit en propres termes : « Rien ne m'assure que je ne me suis pas trompé, en croyant faire des vers », augmentent la sympathie qu'on a pour l'auteur sans le connaître personnellement, et désarment la critique, surtout lorsqu'on est prié de ne « voir en tout ceci qu'un exercice de pensée, — et une carte de fin d'année à l'adresse de quelques amis seulement ». Mieux vaut, en ce cas, citer que juger. Voici un de ces « petits étés », — presque tous des sonnets, — que je prends au hasard. Tout autre donnerait la note aussi bien, et quiconque en veut faire l'expérience n'a qu'à parcourir le volume. Celui-ci est le onzième et est dédié « A mon ami Camille Raspail. »

Les bijoux, de tout temps, ont fait tourner la tête
Aux femmes. Vous voyez ma bonne qui s'arrête
A la vitre où l'on voit briller des diamants.
Elle aime les hochets, comme tous les enfants.

La femme a dans le cœur des instincts d'alouette :
Mais aucun Roméo, pour cette Juliette,
Qui se laisse adorer dans nos deux régiments,
Ne veut sacrifier, en dépit des serments,

Au désir de la belle éprise d'une bague.
Elle a, le mois dernier, fait cadeau d'une blague
A celui qu'elle aimait le plus sous le drapeau.

On me dit que ce sont des goûts de cantinière :
Mais je connais ce faible à chérir l'oripeau
Et surtout ce qu'on met à notre boutonnière.

B.-H. G.

Le Sonneur de biniou. *Rêveries et Chansons*, par ANDRÉ ALEXANDRE. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 francs.

Le Sonneur de biniou est le héros du petit poème sur lequel s'ouvre le volume : berger, il aime la fille du riche fermier ; il devient fou le jour qu'elle épouse un cousin, qui, pour y exercer la médecine, est revenu au pays. Parce que le pays est celui des dolmens et des genêts, la Bretagne, ou parce que le vers du poète, en cette pièce du *Sonneur* et dans d'autres, ayant la simplicité de celui du chantre de *Marie*, exprime la même mélancolie ? Nous ne savons, toujours est-il qu'on ne peut lire les *Rêveries et Chansons* sans songer aux poésies de Brizeux. Le rapprochement ne doit être pour déplaire à M. André Alexandre.

F. G.

Le Dieu dans l'homme, par JEAN AICARD. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sans doute, on peut trouver dans ce recueil quelques pièces dignes encore du poète qui célébra avec tant d'enthousiasme le Rhône et sa belle Provence, qui conta si gentiment les amours de *Miette* et de *Noré*, mais combien d'autres morceaux qui ont vraiment trop peu de mérite !

Les poésies philosophiques n'ont à peu près rien de poétique, et pour la philosophie qu'elles traduisent, elle est d'une banalité extrême.

Nous applaudissons, lisant ces vers :

> ... ta tâche vraie, ô poète,
> N'est pas ta chanson la mieux faite,
> C'est celle qui les rend meilleurs !
>
> Garde de jouer à la rime,
> Et d'oublier l'esprit sublime
> Pour la lettre d'où naît la mort ;
> Afin qu'on respecte le style,
> Fais qu'à son heure il soit utile :
> La parole est le pain du fort.

Oui, le poète a pour devoir de respecter son art; il doit s'appliquer à ne rien exprimer que la conscience la plus sévère ne puisse aimer de recueillir. M. Aicard dit bien la tâche vraie.

Cette tâche, il se l'est choisie, sans nul doute; il n'a pas su la remplir.

La philosophie n'est pas système construit; il n'a pas compris la révolution chrétienne; il n'a pas distingué entre la justice et la charité, et il n'a pas défini cet idéal qu'il propose comme fin à poursuivre. Mais laissons cela de côté et ne regardons qu'à la façon dont il a exprimé ce qui lui a semblé être de vérité morale.

M. Aicard ne croit pas, nous en sommes assuré, que l'on pourrait écrire un poème à traduire en vers *le Traité de l'âme* d'Aristote ; il a fait pourtant comme s'il avait eu cette croyance : sans éprouver de grande émotion, ne ressentant guère que la seule satisfaction intellectuelle, il a versifié, disposant dans un certain ordre pour le besoin de la césure assez souvent, de la rime toujours, des mots dignes d'idées. Mais l'art poétique ne doit-il plus être, en même temps qu'une sorte de musique pour l'oreille, une sorte de peinture pour les yeux ? Matérialiste ou non, — et nous aimons mieux qu'il ne le soit pas, — si, par effort ou d'instinct, il ne s'adresse aux sens et ne recourt aux images, le poète n'est pas un poète, il est un versificateur.

Nous jugeons sévèrement l'œuvre nouvelle d'un esprit tout aimable ? Non. Nous rapportons ces derniers vers d'une pièce intitulée *la Postérité.*

> . . le bon Jésus, voyant l'homme égoïste
> Ne se préoccuper que du temps qu'il existe,
> Obtint, ayant prié le Père tout-puissant,
> Que l'homme, hélas ! marqué pour la mort en naissant,
> Ne pût prévoir l'instant où finira sa vie,
> Et depuis lors, mourant sur l'œuvre poursuivie,
> Tout homme en lègue à tous la pensée et l'effort,
> Et travaille en chantant, dans l'oubli de la mort.
> Et chaque siècle fait plus belle la demeure
> Dont les fils de nos fils jouiront en une heure :
> Chaque homme sert en soi toute l'humanité,
> Et l'œuvre d'un jour dure une immortalité.

Ces vers, — et nous ne les avons pas choisis à dessein ; il en est d'autres de cette valeur à presque toutes les pages du volume, — ces vers ne sont-ils pas pour confirmer pleinement le jugement que nous avons le regret de porter? F. G.

L'Adieu, par CH. CALEMARD DE LA FAYETTE. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La Muse de M. Calemard de la Fayette est essentiellement familiale. Elle lui souffle des vers honnêtes et honnêtement établis. La façon en retarde un peu ; les maîtres ciseleurs contemporains ont bien perfectionné l'instrument. Celui de M. Calemard de la Fayette date d'avant 1830. Il se contente de la cadence recommandée par Boileau et familière à Delille. On peut se placer sous un pire patronage. Toutefois donnons à l'auteur de *l'Adieu* cet éloge mérité que ses rimes dénotent un souci d'artiste.

Le volume est assez compact. *L'Adieu* se compose de poésies diverses, toutes empreintes d'un haut sentiment de la vertu et d'un grand respect des idées élevées. Puis viennent des fragments de traduction de Dante, qu'il est difficile d'apprécier exactement, la traduction étant entremêlée de vers et de prose ; et même la prose est aussi étendue que les vers. Plusieurs passages sont d'une belle énergie d'expression.

Enfin le livre a une troisième partie : ou drame, *Attila.*

L'auteur a voulu opposer l'esprit chrétien à l'instinct barbare, et son œuvre s'est posée dans son esprit par une scène entre Attila et le pape. On ne saurait nier de la grandeur et de la vigueur à plusieurs scènes. Quelques beaux vers éclatent en maint passage. Mais il faut convenir que l'intérêt dramatique est inégal, et que plus d'une fois on souffre des longueurs qui alourdissent et obscurcissent l'action.

En général, la langue de M. Calemard de la Fayette est nette, son vers aisé, ses couleurs sobres et ses images distinguées. Son volume est digne d'arrêter l'attention de ceux qui n'ont pas l'horreur systématique des vers. PZ.

Le Chemin des étoiles, par ARMAND SYLVESTRE. Un vol. in-18. Charpentier, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir lu ce recueil semblable à un coffret débordant de bijoux, — en or et en doublé, en diamant et en strass, en pierres précieuses et en verroteries de toutes nuances, — après avoir joui de cette muse abondante et facile, gracieuse et fraîche, puis

par moment abandonnée et mal soignée, j'allais faire un grief à M. Armand Sylvestre des écarts facétieux qui l'éloignent de la poésie, qui plus que ses vers, j'en conviens, l'ont rendu populaire dans la clientèle du *Gil Blas ;* j'allais les lui reprocher comme une mauvaise habitude qui lui gâte le tour de main et l'amène à se contenter de formes communes, d'expressions vulgaires, de pensées sans prix et toutes choses vicieuses absolument contraires à la nature distinguée que révèlent la plupart de ses poésies. Mon réquisitoire s'est noyé dans l'encrier, quand au dernier feuillet du livre a surgi ce plaidoyer-sonnet :

Ma Défense.

Du rythme à la voix d'or uniquement épris,
Des lèvres seulement je lui fus infidèle,
Et la Muse a bien vu que, même éloigné d'elle,
A ses seules faveurs j'attachai quelque prix.

J'en sais qui cependant me tiennent en mépris
Pour avoir, du grand ciel descendant d'un coup d'aile,
Des vieux conteurs gaulois poursuivi le modèle :
J'en sais, mais n'en suis affligé ni surpris.

A ma feinte gaîté je trouve plus de charmes,
Puisqu'aux indifférents elle a caché mes larmes ;
Je porte leur dédain sur un front triomphant.

Car c'est pour ceux-là seuls que j'ai tenté d'écrire,
Qui savaient bien trouver même au fond de mon rire
L'idéal éperdu qui pleure et se défend.

Il ne s'agit pas d'éplucher ce sonnet : M. Armand Sylvestre sait bien qu'il n'est pas sans défaut; si je le lui prouvais, il répondrait qu'il *porte ma critique sur un front triomphant.* Mais entre nous je crois qu'il se gausse du naïf lecteur. Il y a de par le monde beaucoup de braves gens qui ont fait connaissance avec le commandant Laripète et le docteur Trousse-Cadet, et parmi eux bien peu pour qui M. Sylvestre ait écrit, selon sa déclaration. Il nous la baille belle, le joyeux conteur, à nous conter que l'idéal éperdu se défend au fond de son gros rire gaulois ! En tout cas, qu'il tienne ceci pour certain : je n'en connais pas qui aient su l'y trouver.

J'aime bien mieux aller chercher de jolis rythmes, des cascatelles de rimes, des gazouillements harmonieux d'oiseaux, dans les vers du *Chemin des étoiles.*

Sans doute, il ne se rencontre là aucun de ces coups de passion qui vous secouent le cœur, les grands amours et les grands désespoirs de M. Armand Sylvestre manquent de contagieux, parce qu'au fond ce sont plutôt des virtuosités de raffiné et de dilettante que des douleurs ou des joies profondément gravées dans l'âme. Mais il n'y a pas à s'en défendre; ces vers-là vous enveloppent comme une musique; tout le charme que peut avoir la parole en tant que parole et le vers en tant que rythme, ils l'ont.

Tenez, ce sonnet parisien, un des meilleurs du livre, parce qu'il a sa marque personnelle, sa circonstance, son lieu :

Parisienne.

Le ciseau du sculpteur que l'idéal tourmente
Dans le Paros sacré vous chercherait en vain,
Filles au souple corps habillé par Grévin,
En qui rien n'est, hélas ! qui n'attire et ne mente.

Vous avez la beauté périssable et charmante
Qui grise ainsi que fait le parfum d'un vieux vin,
Et rien n'évoque, en vous, le fantôme divin
De l'antique Vénus, de l'immortelle amante !

Et pourtant j'ai goûté parfois l'enchantement
De voir revivre en vous les fleurs de poésie
Qui s'appellent Glycère, Euryante, Aspasie.

Mais je n'ai jamais su quel mystère, un moment,
Fait parentes aussi, par des grâces lointaines,
Les filles de Montmartre et les filles d'Athènes.

Presque tous les morceaux du livre, aussi bien dans les *Adorations* que dans la *Chanson des jours* ou dans les dernières tendresses, presque tous sont courts, ayant jailli tout d'un coup — ou à peu près — de l'imagination si riche et si mobile du poète. Peut-être eût-il gagné à resserrer et à condenser le jet.

A certaines strophes on voit bien qu'il aurait la force de s'enfoncer plus avant dans le cœur au lieu de passer à fleur de peau. Par exemple une pièce intitulée *Cara Soboles* débute ainsi :

Sang latin, sang vermeil ! sang fait du sang des vignes !
Sang rouge et triomphant qui portes à la chair
L'ambre vivant des tons et la splendeur des lignes !
O sang de mes aïeux, doux, héroïque et cher !

Toi qui mets une fleur aux lèvres des pucelles
Quand le vent des baisers les contraint de s'ouvrir,
Et fais dans leurs yeux noirs monter des étincelles
Que la cendre des ans tente en vain de couvrir !
. . . .

C'est d'un beau mouvement, malgré le terme *pucelles* qui dépare et malgré ce dernier vers qui évoque l'idée des vieilles filles ; il semble que l'on s'enlève, qu'on va monter : hélas ! vous tournez la page et la pièce tourne court.

On ne m'ôtera pas de l'idée que nous n'avons pas encore goûté le Sylvestre du bon cru : tout le talent dépensé par l'aimable poète est la promesse éternellement renouvelée d'une œuvre de haute valeur. Belle Philis, ne nous laissez pas désespérer. PZ.

Le Poème de Job, par l'abbé J. Bernard de Montmélian (d'après le texte biblique). Couronné par l'Académie de Savoie. Paris, A. Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

« Job commence le drame. Cet embryon est un colosse. Job commence le drame, et il y a quarante siècles de cela, par la mise en présence de Jéhovah et de Satan. » Ainsi parle, dans son livre intitulé *William Shakespeare,* l'homme du siècle, l'immortel qui hier prenait sa place au Panthéon. M. l'abbé J. Bernard de

Montmélian, après tant d'autres, a cédé à l'attrait qu'exerce cette œuvre tragique, et a voulu la traduire. Des chapitres du livre de Job il fait des chants, et il les rime avec un bonheur tel que l'Académie de Savoie lui a tressé des couronnes. La langue poétique, pour être en arrière de celle de Job, ne manque pas d'une certaine hardiesse, *exempli gratia :*

> Mort-né, nul n'aurait vu mes traces sur la terre;
> Mon pauvre être eût été comme s'il n'était pas,
> Ne faisant que passer de la vulve au trépas.

Il pousse l'audace plus loin et brave, à l'occasion, le contre-sens. Au dernier verset du ch. XVI, Job dit (je cite la Vulgate, pour être à la portée de tous) :

Ecce enim breves anni transeunt, et semitam, per quam non revertar, ambulo.

L'abbé savoyard traduit sans hésiter :

> Car je vais à la tombe attendre le réveil !

A propos de cette préoccupation qui veut voir dans les anciens livres hébreux, explicitement ou implicitement, la doctrine de l'immortalité de l'âme, je prendrai la liberté de signaler au nouveau traducteur de Job une discussion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont le compte rendu se trouve, non seulement dans les Mémoires de l'Académie, mais dans le *Moniteur universel* du 7 mars 1873. « M. Derambourg ne trouve ni la notion ni l'expression de l'immortalité dans les livres hébreux... M. Renan dit que *les Proverbes* et *Job* sont composés d'après une conception philosophique restée dans l'ignorance de l'immortalité de l'âme, ou qui s'en passe. Ce sont des tentatives pour expliquer le monde sans recourir à la pensée d'une existence ultérieure... L'idéal, pour l'homme de ces temps-là, était évidemment de parvenir à la plus extrême vieillesse, de vivre, dans toute la force du terme, à satiété. Arrivé au point où la vie devient une charge, la bonté de Dieu faisait de la mort un dernier bienfait... Saint Jean-Chrysostome a défini quelque part Job : un juste qui ne croit pas à la résurrection. Ou le livre de Job n'a aucun sens, ou bien il faut y voir un essai pour établir l'idée d'une sorte de providence matérielle indépendamment de tout recours à une autre vie. Au fond et avec les différences des formules, Job est déjà un précurseur de Kant. »

Mais M. l'abbé de Montmélian n'a point, à ce qu'il semble, de prétentions à l'exégèse. Il en a sans doute à la littérature; autrement, il n'eût ni écrit ni publié le poème qui nous occupe. Il est donc de mon devoir de renseigner le lecteur sur la valeur littéraire de ce poème. Je ne saurais mieux le faire qu'en transcrivant quelques passages de sa traduction. En voici :

> Réponds-moi maintenant ! ajouta le Seigneur.
> Je veux de t'écouter, Job, te faire l'honneur.
> Il faut que le censeur de Jéhovah s'explique :
> Qui dispute avec Dieu doit donner sa réplique.

Et ailleurs :

> J'ai fait dès ma jeunesse un pacte avec mes yeux
> Pour ne pas voir de vierge en mes rêves joyeux...
>
> . . . .
>
> Par une femme, un jour, si mon cœur fut séduit,
> Aux portes d'un ami, si j'ai guetté la nuit,
> Que mon épouse impure ouvre à d'autres sa couche,
> Qu'elle soit le jouet de l'homme infâme et louche !

Je m'arrête. Il est des friandises qu'il faut savourer à petites doses, et lire un grand nombre de vers semblables, tant réjouissants soient-ils, pourrait bien finir par n'être plus amusant. B.-H. G.

Poésies d'un Inconnu, par GASTON BASTIT. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18.

L'inconnu qui nous livre ses poésies a bien de la bonté. Il est vrai que, les ayant écrites, il ne devait plus savoir qu'en faire, et rien n'était plus simple que de les offrir au public. L'auteur, dans de tels cas, n'en est pas plus pauvre, le public n'en est pas plus riche, et tout va comme si de rien n'était, car on ne compte pas l'embarras du critique obligé de donner son avis.

M. Gaston Bastit a publié dans cette collection de début des choses jolies, dont je lui fais mon compliment de grand cœur. *Sa Majesté Bébé* est d'un sentiment vrai et d'une exécution spirituelle :

> Que maintenant les rois disparaissent... qu'importe?
> Beaucoup de trônes sont tombés.
> Mais la royauté n'est pas morte,
> Puisqu'il nous reste les Bébés !

Rosette, d'un élan simple et vrai, a une fraîcheur gracieuse qui me charme. J'aime fort aussi, — moins cependant que ce qu'elles chantent, — ses trois pièces sur les vins de France, le bordeaux, près duquel « le nectar n'est que de la piquette, » le bourgogne, cette liqueur qui

> Comme du vif-argent, dans les nerfs, dans le cœur,
> Court, circule, frémit, et parfois rend vainqueur
> Le poltron qu'elle ravigote !

et le champagne, auquel le poète assigne un rôle hautement honorable et patriotique, mais qui implique un bien grand sacrifice : Si l'Allemand revient, s'écrie-t-il,

> ... Fais ton devoir, ô vin français !
> Grise, enivre, étourdis ces buveurs exotiques !
> O bouteilles patriotiques,
> Livrez-vous à tous leurs excès ;
> Provoquez, déchaînez leurs passions mauvaises,
> Allez ! tombez-leur dans les mains,
> Et soyez les Judith françaises
> De ces Holophernes germains !

Malheureusement, l'instrument de M. Gaston Bastit a d'autres notes qui n'ont pas le même agrément. La note sociale, merveilleusement faite pour apaiser

les convoitises et égaliser la satisfaction des appétits, comme on peut en juger :

> Il est aussi des biens pour vous, les indigents !...
> Vous avez le ciel bleu, les aurores vermeilles,
> Les splendides midis, les soirs doux et charmants, etc.

Je doute que la plaisanterie soit goûtée de ceux à qui elle s'adresse; *le moindre grain de mil...;* mais passons. La note politique, qui chante

> Celui qui dans l'épreuve accourut à notre aide,
> Ce poète-soldat, c'est toi, Paul Déroulède !

et la mort du *petit prince* tombé sous l'*asségaï* des Zoulous,

> Là-bas, dans le ravin, parmi les hauts herbages ;

ce qui fait éjaculer au poète cette prédiction inattendue :

> L'Empire renaîtra plein de vie et d'orgueil !

La note mystique, comme dans *l'Amour conjugal* où l'on nous montre, reçue dans le ciel par sa femme qu'il a tuée sur terre,

> L'âme d'un grand pécheur converti par l'amour.

La note scientifique accompagnant des vers comme ceux-ci :

> Le savant, de nos jours, avec un verre sonde
> L'atome qui lui semble aux étoiles pareil ;

et ailleurs :

> Avec Claude Bernard, il scrute et vérifie
> La machine animale...

Après ces quelques extraits, on pensera sans doute que la lyre de M. Gaston Bastit a une demi-douzaine de cordes de trop, et qu'elle gagnerait à n'en garder que deux ou trois. C'est déjà bien beau. Il y en a tant qui ne seraient bonnes qu'à briser sur la tête de ceux qui en jouent ! B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits, par M. Jules Philippe, député de la Haute-Savoie, vice-président de la Société Florimontane d'Annecy. Un vol. petit in-4°, Paris, Charavay frères.

L'ouvrage que vient de publier M. Jules Philippe mérite à tous égards l'attention des savants et des lettrés. L'auteur n'a négligé aucune source d'informations, et, toutes les bibliothèques lui ayant été ouvertes, depuis la Vaticane jusqu'à celle de l'Université de Bâle, en passant par celle de la rue Richelieu et le British Museum, sans oublier les bibliothèques de Vienne, de Venise et de Gotha, nous sommes fondé à croire que son travail, fruit d'un persévérant labeur, ne passera pas inaperçu. Édité avec soin par les frères Charavay et orné de précieux fac-similés, il se recommande également aux amateurs de beaux livres. Il en a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur papier de luxe, dont 20 sur peau d'âne, et 50 sur beau papier de Hollande, que les amateurs se disputent déjà.

Les premiers établissements typographiques datent de 1457, et le premier livre imprimé dans notre langue sortit des presses de Cologne vers 1466; c'est le *Recueil des histoires de Troyes*, par Raoul Le Fèvre, chapelain du duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Le roi Charles VII ne laissa pas, dit-on, de s'intéresser à l'invention de Gutenberg; mais Paris n'avait pas encore une imprimerie lorsque Fust y vint vendre ses bibles, au grand émoi des *librarii* et de leurs congénères. Cet honneur était réservé à deux dignitaires de la Sorbonne, Guillaume Fichet, originaire du Petit-Bornand en Savoie, et Jean Heynlin, du diocèse de Spire, en Allemagne; celui-ci plus connu en France sous le nom de *La Pierre* ou *de la Pierre.*

Parmi les historiens et les chroniqueurs, c'est à qui négligera de citer ces deux noms. Ainsi, Du Boulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, non seulement ne fait point mention de la part que prirent G. Fichet et J. Heynlin à l'établissement du premier établissement typographique parisien, mais encore il se tait sur l'existence de cet atelier, et ne cite que les établissements qui lui furent postérieurs.

Et cependant, J. Heynlin et G. Fichet avaient obtenu de leurs collègues l'autorisation d'abriter sous le toit même de la Sorbonne l'atelier qu'ils projetaient de créer. Pourquoi, demande M. Jules Philippe, le *Registre original du Prieur,* entre autres, est-il resté muet sur une question aussi intéressante, tandis qu'il constate le moindre changement de chambre ou de cellule demandé par les élèves ou les maîtres ? Nous inclinerions à penser avec lui que ce silence

général indique une opposition sourde à l'œuvre, ou une prudente réserve quant au résultat, peut-être encore la crainte d'une guerre avec les copistes, gens intraitables, paraît-il.

Plus tard, en effet, quoique l'imprimerie fût encore maudite par quelques-uns, les sorbonistes n'hésitèrent pas à proclamer la gloire qui revenait à leurs deux anciens confrères pour avoir doté Paris et la France de l'art civilisateur par excellence. C'est ainsi que Chevillier, sorboniste lui-même et bibliothécaire de la maison, s'écrie à la fin du XVIIe siècle, dans son étude sur l'*Origine de l'imprimerie à Paris* (1694), en parlant de J. Heynlin et de G. Fichet :

« Ce sont là les illustres autheurs de l'Imprimerie de Paris dont le premier établissement est dû au sage dessein qui en fut projeté et concerté dans la maison de Sorbonne, entre ces deux sçavants hommes, les premiers et les plus considérables de ce collège, dans la vuë d'un grand avantage pour les gens de lettres, et pour les echoliers de l'Université. »

L'autorisation obtenue, en 1470, il s'agissait de se procurer les ouvriers typographes. Ce fut Jean Heynlin, qui avait déjà vu fonctionner les presses de Mayence et de Bâle, qui se chargea naturellement de ce soin. A son appel accoururent de cette dernière ville Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz ou Kranz. Les noms de ces trois prototypographes parisiens méritent d'être mentionnés; aussi bien le premier s'est-il illustré grandement comme chef d'atelier et maître imprimeur; homme lettré, du reste, puisqu'il avait pris le grade de bachelier ès arts en 1467 à l'Université de Bâle, où Jean Heynlin professait le réalisme.

Les premiers livres sortis de l'atelier de la Sorbonne sont signalés avec une grande précision par M. Jules Philippe, qui en indique quatre; à savoir d'abord, un volume intitulé *Gasparini pergamensis, clarissimi oratoris epistolarum liber*, de l'Italien Gasparino Barbizio, de Bergame, qui jouissait d'une grande réputation de grammairien; le second est un *Salluste*, contenant la *Conjuration de Catalina* et la *Guerre de Jugurtha;* le troisième est habituellement désigné sous ce titre : *Bessarionis episcopi sabinensis Niceni et Patriarcha constantinopolitani Orationes, de bello Turcis inferendo;* le quatrième enfin n'a pas de titre précis, mais on peut le désigner ainsi : *G. Ficheti rhetorici libri III*, soit un traité de rhétorique par G. Fichet.

Les *Epistolæ* de Gasparino sont précédées d'une lettre préface adressée par G. Fichet à J. Heynlin, et écrite dans une maîtresse langue; puis, à la fin du volume, viennent quatre distiques dont voici la traduction :

« Comme le soleil répand la lumière, toi, ville royale de Paris, nourrice des muses, tu verses la lumière sur le monde.

« Reçois, toi qui en es digne, cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne.

« Voici les premiers livres qu'a produits cette industrie sur la terre de France, et dans ta propre maison (de Sorbonne).

« Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés et se préparent à en imprimer d'autres. »

Voilà les premiers livres imprimés sur la terre de France! Il y a aussi du courage dans ce cri de joie que pousse Guillaume Fichet; car voici la guerre déclarée aux copistes, et cette guerre sera longue, souvent sauvage de la part de ces derniers, qui voient d'ores et déjà leur cause perdue. C'est Heynlin qui revoit les textes sur les manuscrits, tandis que Fichet sert d'introducteur, outre qu'il est le conseiller, l'appui de la maison. M. Jules Philippe établit de la façon la plus péremptoire que ce premier livre des *Epistolæ* fut imprimé en cette même année 1470, à partir du 22 avril. Combien d'autres précieuses découvertes il a faites, que nous ne pouvons même pas indiquer dans cet article bibliographique!

A propos du volume des *Orationes*, de Bessarion, nous voyons avec quelle ardeur Guillaume Fichet avait embrassé la cause du cardinal dans la fameuse question d'une croisade contre les Turcs; celui-ci, appelé par celui-là, vint à Paris, vit le roi et échoua dans son entreprise. En butte dès lors aux attaques des jaloux, Fichet quitta brusquement la France et se rendit à Rome, où il conquit bientôt une situation brillante à la cour papale. Pendant ce temps, l'atelier de la Sorbonne avait disparu de l'illustre maison. Gering, Friburger et Crantz s'installèrent, à la fin de de 1472, dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'or*, où ils recommencèrent à imprimer pour leur propre compte.

Quant à Jean Heynlin, il retourna dans les pays allemands et se livra d'abord à la prédication; mais déjà fatigué, abreuvé d'amertumes, il s'enferma dans la Chartreuse de Bâle, où la mort le vint délivrer le 12 mars 1496. Il laissait à la Chartreuse toutes les richesses qu'il possédait, c'est-à-dire trois cents volumes qu'il avait apportés de Paris et dont on a retrouvé le catalogue; c'est la Bibliothèque de Bâle qui en a hérité.

Il faut savoir gré à M. Jules Philippe d'avoir si bien su glorifier ces deux grandes figures oubliées de Guillaume Fichet et de Jean Heynlin, auxquelles le plus noble des arts doit son premier fleuron en France.

Nous signalerons aux bibliophiles les seize clichés spécimens des caractères de l'atelier de Paris; les trois portraits (aussi clichés) de Gering, dont un inconnu jusqu'ici en France; cinq reproductions clichées de miniatures accompagnant des exemplaires d'éditions sortant de l'atelier et conservés, les uns au British Museum, les autres aux bibliothèques de Venise, Gotha, Rome. Enfin, le livre de M. Jules Philippe est terminé par un *index* des documents et ouvrages consultés; ce qui témoigne de l'extrême loyauté de l'écrivain, mêmement de la richesse de son savoir.

E. M.

Madame de Sévigné historien : *Le siècle et la cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné*, par F. Combes. Un vol. in-8°, Paris, librairie académique.

C'est une excellente idée qu'a eue M. F. Combes de réunir, de grouper pour nous les traits épars dans

les lettres de Mme de Sévigné, et à l'aide desquels on peut reconstituer, sinon tout le tableau de l'histoire du grand roi ou de sa cour, du moins certaines parties de ce tableau. Le travail paraît facile, et la recette, en théorie, est à la portée de tout le monde : prenez la table des noms dans l'excellente édition des Lettres, de la collection des Grands écrivains; d'année en année, vous suivrez les personnages qui vous intéressent. M. Combes nous aurait déjà rendu service en nous épargnant cette recherche; mais il a fait plus et mieux; il a dû parfois élaguer, et alors il a fait un choix heureux des détails les plus caractéristiques; d'ingénieux rapprochements lui ont permis de contrôler les dires de l'auteur; enfin il a relié tous ces extraits dans une exposition vive, animée, spirituelle, et dont la lecture est des plus agréables.

Je l'ai commencée et l'ai suivie tout d'une haleine, y trouvant grand plaisir et grand profit.

Dès le début de son premier chapitre, M. F. Combes nous dit : « Je rassemblerai les anecdotes et les récits, les réflexions de toutes sortes, les malices aussi, plus fréquentes que les compliments, et je les fixerai sur les personnages mis en scène, de manière que le portrait soit complet, et que les monographies qu'on ne soupçonnait point apparaissent dans leur saisissante réalité ». Peut-être s'est-il un peu exagéré le résultat de ses efforts; ce n'est point avec les éléments dont il pouvait disposer que l'on peut faire un portrait complet ni une monographie entière. Mais il a accentué certains traits, il a accusé certains reliefs, il a éclairé certaines parties obscures. On ne connaîtrait suffisamment aucun des personnages qu'il met en scène si on ne le connaissait que par lui; mais, si on les connaît d'ailleurs, on les connaîtra beaucoup mieux, on conservera d'eux dans son souvenir une impression plus nette et plus saisissante. A défaut du portrait, on a la physionomie, telle que la voyait Mme de Sévigné, dont le regard est si juste d'ordinaire; cette physionomie est moins due à l'ensemble des traits qu'à un trait particulier, bien caractéristique : et c'est ici le lieu de rappeler ce joli mot de Mlle de Gournay : « Le soleil se voit tout entier dans une goutte d'eau. »

Dans les limites que je viens d'indiquer, on peut faire en toute assurance l'éloge du beau livre de M. Combes, nul n'y pourra contredire.

Après avoir rendu justice au rare mérite de l'ouvrage, je ne crois pas y porter atteinte en relevant, au courant de la plume, quelques points qui m'ont paru erronés ou douteux : c'est la meilleure garantie de mon impartialité. P. 22-23, M. Combes évalue 30,000 louis d'or à 600,000 francs : « Quand on parle absolument d'un louis, dit Furetière, on entend la pièce de 11 livres. » Il s'agit donc ici de 330,000 liv., représentant aujourd'hui de cinq à six fois la valeur de cette somme à l'époque dont il s'agit, soit de 1,650,000 à 1,980,000 francs de notre monnaie. P. 24. La Rochefoucauld, dit M. Combes, avait trois ou quatre enfants à la guerre. Était-il donc si difficile de préciser, sans s'en tenir à un enfant près? P. 29. Il semble qu'un petit-fils de La Rochefoucauld ait dérogé en épousant une fille de Louvois. Il aurait été bon, peut-être, de noter 1° que la sœur de celle-ci avait épousé déjà un Souvré qui valait un La Rochefoucauld; 2° que la sœur aînée de Louvois avait épousé le duc d'Aumont, égal des La Rochefoucauld; 3° que La Rochefoucauld avait accepté le mariage secret d'une de ses sœurs avec Gourville, son ami et ami des Condé, un ex-valet cependant. P. 57 et p. 97. Quintova, Nanteuillet; lisez : Quantova, Nantouillet, simples coquilles typographiques. — P. 209. «... suivis de la nourrice et d'une remueuse (berceuse). » La nourrice qui allaitait l'enfant avait aussi à le bercer et l'endormait aux contes de la Mère-l'Oie; la *remueuse* était chargée de changer ses langes, de le tenir propre; *remuer* signifiait *changer*, non *mettre* en mouvement. M. Chéreau, dans son édition de l'opuscule de Mme Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, a commis la même erreur que M. Combes. — P. 219. Montpensier; lisez Montespan. — P. 267. « Bourdaloue et Boileau se ressemblaient (hum!) et ne s'assemblaient pas. » Mais si, ils s'assemblaient, et le verre en main. Voyez, dans Boileau, la « Chanson à boire faite à Basville, où étoit le P. Bourdaloue. » — P. 287. « Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet... » lapsus; Mme de Rambouillet était née Julia Savelli, et sa fille, Julie d'Angennes, devient marquise de Montausier. — P. 316. Le nom de *Quantova* appliqué à Mme de Montespan est mal expliqué; il fait allusion à la passion de la favorite pour le jeu et à sa façon de demander, en italien : combien va, combien jouons-nous? — P. 326. M. Combes est-il bien sûr que Mme de Montespan ait donné au roi le goût des plaisirs intellectuels? Sans plus de raison, M. de Chantelauze, copiant Amédée Renée, en fait honneur à Marie Mancini. Je soupçonne qu'ils ont tort l'un et l'autre. — P. 357. M. Combes écrit : « Molière dut à ce prince éclairé (Louis XIV) d'être inhumé en terre sainte, contrairement aux usages du temps sur la sépulture des comédiens » : c'est là une erreur; les comédiens n'étaient pas excommuniés, puisqu'ils pouvaient être parrains, se marier à l'église, communier, et, après confession, être inhumés non seulement en terre sainte, mais même dans les églises; quant à Molière, mort sans confession, il a obtenu la sépulture ecclésiastique dès qu'une enquête, qui peut-être aurait été faite sans l'intervention de Louis XIV, et peut-être n'a été faite que par son ordre, eût démontré qu'il avait demandé un prêtre pour se confesser.

Après ces critiques et ces objections, si je persiste à dire que l'ouvrage de M. Combes est d'un haut intérêt, je crois avoir quelque peu droit à la confiance du lecteur.

CH. L. L.

François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606, par A. Miron de l'Espinay. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885, 1 vol. in-8°.

On se tromperait si, sur la foi du titre, on croyait ne trouver ici qu'un détail de l'administration de

François Miron pendant ses deux années d'office comme prévôt de Paris. C'est une étude complète sur le grand magistrat parisien et sur l'histoire municipale de Paris à son époque, que M. A. Miron de l'Espinay nous offre. On ne peut que lui savoir gré de tenir plus qu'il ne promet. Les rapports de la magistrature avec la Ligue, la mort de Henri III, les négociations de Henri IV pour recouvrer Paris, les fonctions de lieutenant civil et les actes de François Miron pendant tout le temps qu'il tint cette charge, le procès de Biron, l'attentat de Châtel avec le curieux épisode de la colonne commémorative plus tard détruite, à l'indignation du populaire, et remplacée par une fontaine, l'organisation des corps de métiers, l'élection de Miron comme prévôt des marchands avec des renseignements abondants sur l'origine et la nature de cette magistrature, ainsi que sur les rouages fonctionnant sous elle, échevins, conseillers et officiers de ville, les questions intéressant la vie commune de Paris, finances, commerce, industrie, bâtiments, voirie, rentes de l'hôtel de ville, solennités et fêtes publiques, police, théâtre, fondations charitables, tout a sa place dans ce livre intéressant et bourré de choses. Ce n'est pas que l'on doive s'attendre à des révélations et à des découvertes. Les travaux spéciaux des historiens qui, depuis le commencement du siècle, ont pris à tâche de fouiller nos antiquités nationales mettent en pleine lumière l'organisation et la vie municipale de Paris aux différentes périodes de la monarchie. Mais le commun des lecteurs ne va guère chercher dans de tels travaux ses informations, et, il faut bien le dire, un grand nombre d'écrivains, — d'ailleurs pleins de qualités, — lorsqu'ils abordent une figure historique, font comme le commun des lecteurs, et, se contentant de reproduire des linéaments et des surfaces sans connaître les muscles et l'ossature qui les soutiennent, produisent ce qu'on appelle dans les ateliers un bonhomme plein de son. C'est une belle et bonne figure en chair et en os que nous présente M. A. Miron de l'Espinay, où les dessous s'accusent et font saillie, comme, dans la nature, chez les êtres robustes et agissants. Des pièces justificatives, en nombre considérable, et dont la plupart sont fort curieuses, ajoutent à l'intérêt du récit et remettent au jour pour tout le monde des opuscules et des documents connus des seuls érudits. La mort de Miron suscita toute une série de pièces funèbres, en vers et en prose, qui sont rapportées dans cet appendice. De l'une d'elles, — des ïambes, s'il vous plaît, — imprimée à Paris, chez Nicolas Barboté, demeurant rue de Marivanet, à l'image Nostre Dame, près Saint-Jacques-la-Boucherie, sans nom d'auteur, — je détache ces vers où la douleur de l'anonyme me semble s'exhaler d'une réjouissante façon :

> Ma voix, comme les cris qui partent de l'Averne,
> A perdu ses zéphyrs,
> Et mon cœur outragé ressemble une caverne
> De vents et de soupirs.

Ce livre a trop de valeur pour que je lui épargne la critique. Le chapitre sur la correspondance prétendue entre Henri IV et Miron, où celui-ci expose, en un style de polémiste contemporain à peine déguisé sous l'orthographe des mots, les doctrines de la sociologie moderne, ne me satisfait guère. L'auteur n'y prend point parti et a l'air de croire que ces missives sont authentiques sans l'être, ce qui paraît aux gens simples de conciliation difficile.

M. Miron de l'Espinay, descendant, si je le comprends bien, de François Miron dont il raconte l'histoire, est légitimiste et catholique. Il en a bien le droit, et, si ces deux conceptions, légitimité et catholicisme, sont suffisantes à son esprit, je l'en félicite de tout mon cœur, non sans l'envie secrète que l'on porte à ceux qui savent se contenter de peu. Mais son livre gagne-t-il à refléter vivement, comme il le fait, cet état de son esprit ? Je suis d'avis qu'il y perd. Qu'ont à faire, par exemple, avec la vie de François Miron et avec l'administration municipale du XVIe et du XVIIe siècle, les racontars d'un journal sur les communards de Lausanne à propos d'une explosion de gaz ? Et, lorsqu'il a dit que François Miron eut de pompeuses funérailles, « avec le majestueux appareil du culte », n'est-il pas d'un goût douteux d'ajouter cette note : « On n'était pas encore au degré de civilisation nécessaire pour que le premier magistrat de la ville se fît enfouir, comme M. Hérold en 1881 » ?

Ce sont là des taches que l'on verrait disparaître avec plaisir d'une œuvre consciencieuse et instructive qui restera comme une des meilleures monographies historiques de notre temps. B.-H.-G.

Manuel d'Archéologie. — La vie antique des Grecs et des Romains, d'après la quatrième édition de E. Guhl et W. Koner. Traduction faite par M. F. Trawinski, sous-chef au ministère de l'instruction publique, — revue par M. O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure, précédée d'une Introduction par M. Albert Dumont, membre de l'Institut. Deuxième partie : *la Vie des Romains*. Ouvrage orné de 530 gravures. Paris, J. Rothschild, éditeur, 1885, in-8° de VIII-540 pages.

En présentant à nos lecteurs, il y a plus d'une année, la première partie de cet ouvrage, contenant *la Vie des Grecs*, nous avons dit tout le bien que nous pensions de cet excellent Manuel; pour faire connaître notre sentiment sur la deuxième partie qui nous est offerte maintenant, il nous suffira de réitérer les éloges que nous adressions jadis à MM. Trawinski et Riemann. — Cette seconde partie, en effet, ne le cède en rien à la première; le traducteur et l'annotateur y ont apporté les mêmes soins, le même zèle et la même clarté. Rappelons d'ailleurs qu'ils n'ont pas simplement fait œuvre de traducteurs ; bien que suivant pas à pas la rédaction des auteurs allemands, ils ont, l'un et l'autre, ajouté une note très personnelle à l'ouvrage de MM. E. Guhl et W. Koner. C'est ainsi que M. Trawinski, tout en respectant scrupuleusement le sens de ses auteurs, s'est efforcé de faire une traduction qui ne sentît pas trop la sécheresse du

texte original et d'imprimer à son travail une forme moins aride, plus souple, plus attrayante, plus littéraire, en un mot, que celle du manuel allemand. De son côté, M. Riemann a fort judicieusement remanié les subdivisions, sections, paragraphes, etc. du livre primitif et y a répandu maintes notes concises et instructives complétant très utilement cet important ouvrage.

La Vie des Romains est divisée en dix-sept chapitres correspondant à peu près exactement à ceux de *la Vie des Grecs*. A défaut d'une analyse qui prendrait trop de place, bornons-nous à énumérer les principaux objets qu'ils embrassent ; ce sont : le Culte et les Temples romains ;— les abords des Temples ; — les Constructions d'utilité publque ; — la Maison romaine ; — les Tombeaux, les monuments funéraires et commémoratifs ; — les Thermes ; — les Lieux publics de réunion et de divertissement ; — le Mobilier ; — les Vases et les Ustensiles ; — l'Ornementation des maisons ; — le Costume ; — les Repas, les Bains, les Jeux ; — les Esclaves et les différents métiers ; — la Vie religieuse ; — les Jeux et divertissements publics ; — la Vie militaire ; — la Mort et les Funérailles.

Cette simple nomenclature suffit pour faire bien comprendre que le volume que nous examinons renferme le cycle complet de toutes les phases et de tous les incidents de la vie publique et privée des Romains ; mais ce dont elle ne peut donner une idée suffisante, c'est la multiplicité même des objets qui y sont décrits, et, pour la plupart, figurés à l'aide du dessin. On ne peut s'en rendre compte qu'en feuilletant l'ouvrage, ou mieux encore, en parcourant l'excellente ***Table alphabétique générale des illustrations, des matières, des noms***, que M. Trawinski a eu l'heureuse inspiration et le courage de rédiger, pour la joindre à son second volume. Cette table, qui comprend toutes les matières traitées dans les deux parties de sa traduction, ne renferme pas moins de deux mille trois cents mots grecs, latins et français. C'est un véritable lexique et le meilleur complément que l'on puisse souhaiter de nos dictionnaires classiques. Grâce à ce précieux index, l'étudiant, le lettré, l'artiste, l'architecte, l'archéologue peuvent en un moment être renseignés sur la valeur d'un terme dont la signification leur échappe et dont, le plus souvent, la définition est complétée par le dessin de l'objet qu'il désigne.

En somme, nous n'hésitons point à prédire un grand succès à cet excellent manuel, dont nous devons la traduction aux consciencieux efforts de M. Trawinski, traduction qui, soit dit en passant, ne lui a pas coûté moins de quinze mois d'un travail opiniâtre. Cet ouvrage, en effet, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la vie antique et à cette belle littérature que nous ont léguée les Romains et les Grecs. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, c'est vraiment un livre ***classique*** dans toute l'acception du mot, qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains, même dans celles des jeunes gens, qui n'y trouveront point de ces indications indiscrètes et scabreuses, utiles seulement aux doctes commentateurs d'Aristophane, de Martial, de Pétrone et de tous autres *scriptores erotici*.

PHIL. MIN.

Histoire d'un parti. — Les Cinq sous l'Empire, 1857-1860, par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Un vol. in-18. Paris, 1885. E. Dentu.

L'*Histoire des Cinq* racontée par l'un d'eux va retrouver, sous la forme du livre, le succès de curiosité qui l'accueillit lorsqu'elle parut dans le *Figaro*. Ce serait faire injure au lecteur français que d'avoir la prétention de lui apprendre ce que furent « les Cinq ». Mais pour nos abonnés étrangers peut-être n'est-il pas inutile de dire que les Cinq constituèrent pendant quatre ans toute la représentation au Corps législatif de l'opposition républicaine au régime impérial. Jusqu'en 1857, le parti démocratique s'était tenu à l'écart dans les élections. C'est alors qu'il prit part à la lutte en se décidant à prêter le serment de fidélité au souverain. Les événements ont prouvé que la tactique était habile. L'action des Cinq réveilla les premières espérances des agitateurs et, d'autre part, contribua certainement à l'abandon que fit l'Empire, en 1860, de la dictature qu'il avait exercée jusque-là. Le décret du 24 novembre est le point de départ d'une ère nouvelle, dit M. Darimon : « L'Empire autoritaire est fini, c'est l'Empire libéral qui commence. » La phrase pouvait être allégée. Peu d'hommes politiques au moment s'y trompèrent. Le 24 novembre 1860, M. Darimon eût pu dire : « L'Empire est fini, c'est la République qui commence. »

Cette *Histoire d'un parti* est écrite par un honnête homme qui est aussi un homme d'esprit. Tous les témoins de la résistance des Cinq à l'Empire et à leur propre parti, qui ne leur ménageait pas les amertumes, en liront les chapitres avec une curiosité toujours satisfaite par l'abondance des renseignements et la clarté qui préside à l'exposition des faits. Le philosophe y puiserait, s'il était nécessaire, un redoublement d'aversion pour la vie politique, qui peut conduire des hommes — et de braves gens au fond — aux platitudes, aux reniements, aux lâchetés, comme aux habiletés dont le livre de M. Darimon cite maint exemple.

E. C.

Histoire du Parlement de Toulouse, par M. DUBÉDAT, ancien conseiller à la cour de Toulouse Paris, librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, Arthur Rousseau, éditeur, 1885, 2 vol. in-8°.

« Là où quatre avocats d'à présent ont mordu, il ne reste guère que la gangrène », écrit quelque part Alexandre Dumas. Ainsi ont fait, ou à peu près, les parlements de l'ancien régime. Ils ont laissé de mauvais souvenirs. Inventés par les juristes du moyen âge contre le régime féodal et la juridiction ecclésiastique, ils ont rempli leurs offices. En matière politique et civile, ils ont détruit la coutume et le principe d'hérédité, pas au point d'interrompre la vie sociale, mais dans la mesure où ils ont pu ; au point

de vue religieux, ils ont extrait aussi ce qu'ils ont pu de christianisme de la circulation. Ils l'ont fait au nom du droit romain vaincu par l'Évangile, et au nom du césarisme vaincu par la réaction violente du principe d'hérédité contre le régime électoral. L'action que les parlements ont exercée dans ce double sens fut à moitié anonyme et inconsciente. Ils sont le signe visible d'une révolution accomplie dans les mœurs. Celui de Toulouse est au premier rang dans cette œuvre d'agression contre l'hérédité politique et la juridiction ecclésiastique. Son origine le dit assez: il fut créé par Philippe le Bel, le destructeur des Templiers, et au moment de sa querelle avec Boniface VIII, et en vue de résister aux agissements du pape en Languedoc (1303).

Ce sont là des considérations dans lesquelles M. Dubédat n'entre point. Il a été magistrat, conseiller à la cour de Toulouse. Le passé judiciaire de Toulouse l'intéresse, on le conçoit et on l'approuve. Il aime sa profession de magistrat et il désire l'honorer dans la personne de ceux qui l'ont précédé au parlement de Toulouse. Aussi a-t-il voulu réaliser un vœu émis à la veille de la destruction des parlements par le procureur général Joly de Fleury, qui écrivait à M. de Caraman, président à mortier au parlement de Toulouse : « On oublie trop le passé. Pourquoi n'a-t-on pas encore publié une histoire de votre parlement? A votre cour, je connais des magistrats comme MM. de Rességuier, de Cambon, d'Aguin, de Catellan, de Pibrac, d'Aigues-Vives et d'Avisar qui pourraient retracer le récit de tant d'événements si importants et si intéressants pour la province du Languedoc et pour le royaume tout entier. Dites-leur d'y travailler; la vieillesse arrive vite; c'est une voyageuse de nuit qui marche sans s'arrêter. Je voudrais bien lire un pareil livre avant de mourir. » La satisfaction que Joly de Fleury n'a pas eue, les magistrats du Midi et d'ailleurs l'auront désormais. M. Dubédat a hésité. Ce n'était pas une tâche d'un jour à entreprendre. Enfin il s'y est résolu. Les habitudes de toute sa vie ont trouvé une satisfaction légitime. L'histoire est d'ailleurs, si spéciale qu'elle soit, une noble manière d'occuper son loisir. Donc, il s'est décidé à « réveiller et ranimer aux clartés de la vie les parlementaires de ce second et glorieux parlement de France, ensevelis dans les plis de leurs robes, et à secouer la poussière qui couvre leurs traditions, leurs nobles travaux, leurs disputes sans cesse renaissantes, leurs triomphes et leurs défaites, leurs malheurs et leurs vertus. »

M. Dubédat se plaint qu'il y ait des temps où il est imprudent de chercher la vérité et de la dire aux hommes. Sans doute, et le nôtre est particulièrement dans ce cas. On l'accuse d'être bête, livré à des appétits grossiers et aux marchands d'orviétan, qui ont cultivé l'art de flatter ces appétits grossiers d'une manière fructueuse. Il est bien possible qu'on n'ait pas tort. Mais on peut lui raconter l'histoire du parlement de Toulouse sans qu'il se fâche. Il lit peu ; le journal, le roman et le théâtre font à peu près toute sa littérature. Ce n'est pas à lui d'ailleurs que s'adresse l'histoire du parlement de Toulouse, mais aux gens de robe, à ceux d'aujourd'hui et à ceux qui viendront plus tard. Le parlement de Toulouse avait une physionomie particulière. Comme le dit fort bien M. Dubédat, « il formait toute une société embrassant des légions de magistrats, d'avocats, de procureurs, de greffiers, d'huissiers, de clercs de la basoche, d'officiers de robe longue et de robe courte », une armée de chats fourrés, comme dirait Rabelais. C'est donc une histoire spéciale, destinée à un monde spécial. « Au parlement de Toulouse, cette vraie patrie des hommes de robe, dit M. Dubédat, rayonnait un foyer d'intelligence et d'éloquence. » On y était en effet intelligent, éloquent aussi. C'était un foyer où les gens de loi se chauffaient. Il éclairait « d'une chaude lumière le souvenir de leurs aïeux, le berceau de leurs enfants, les luttes et les espérances de leur vie ». C'étaient les plaideurs qui mettaient du bois dans l'âtre. Au XVe siècle, le cordelier Olivier Maillard, prêchant dans une église de Toulouse, disait à son auditoire : « Dans une ville de ce royaume vivaient des avocats bons amis et bons compères. Un homme vint trouver l'un d'eux et lui dit : Maître, j'ai un procès, et, s'il vous plaît, vous serez mon avocat. L'avocat répondit : Je le veux bien. Deux heures après, l'autre partie, bien plus riche que le bonhomme, se présente et dit : Maître, j'ai un procès contre un paysan, je vous prie de le plaider pour moi. L'avocat répondit : Je le veux bien. Le jour de l'audience, le pauvre paysan arrive et dit à l'avocat : C'est aujourd'hui qu'on doit me juger, et, s'il vous plaît, vous parlerez pour moi. Mon ami, répondit l'avocat, quand vous êtes déjà venu, je n'ai pu vous entretenir de votre procès, par suite de mes nombreuses occupations, mais j'ai songé à votre affaire. Or je ne puis être votre avocat, parce que je suis l'avocat de la partie adverse, mais je vous donnerai pour avocat un homme honnête auquel j'écrirai à cet effet. — Bien, mon maître, repondit le paysan, je vous en rends grâce. Et l'avocat écrivit dans ces termes à son compère : Mon compère, deux chapons gras sont venus à moi, j'ai pris le plus gras et je vous envoie l'autre. Plumez-le de votre côté, et, de mon côté, je plumerai le mien. » Olivier Maillard était, sans s'en douter, l'interprète des rancunes de l'Église et du monde féodal contre les parlements, qui avaient dès lors dépouillé la civilisation rurale au profit de la civilisation urbaine. *Domine, libera nos a justitia,* disaient les litanies des Cordeliers. M. Dubédat, qui est pacifique et ami de son sujet, comme il convient à quelqu'un qui veut l'entendre, n'appuie guère sur ce côté de la question, mais ce côté ressort suffisamment de son récit. Il est impartial, d'humeur conciliante, plus disposé à louer qu'à médire des hommes et des choses, et il y a vraiment de quoi lui en savoir gré à cette heure de dénigrement universel, mais il a une haute opinion de la justice : « Les hommes disparaissent, écrit-il, les monarchies et les démocraties tombent; les réformes impures s'affaissent d'elles-mêmes: seule la grande et véritable justice ne meurt pas. » Laquelle? Ce sont les mœurs qui la font. « J'ai

passé longtemps de ma vie, dit Pascal, en croyant qu'il y avait une justice, et, en cela, je ne me trompois pas, car il y en a une, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenois pas ainsi et c'est en quoi je me trompois, car je croyois que notre justice étoit essentiellement juste et que j'avois de quoi la connoître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et tous les hommes changeants; et ainsi après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'étoit qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis, et si je changeois, je confirmerois mon opinion. »

C'est l'impression qui reste également de la lecture de l'*Histoire du Parlement de Toulouse*, mais M. Dubédat a jeté là-dessus la paix de sa conscience. « Je ne puis dire, écrit-il, les joies intérieures qu'on éprouve à revoir de près et sous leur rayon ces austères et souriantes figures de parlementaires en robe de pourpre et en manteau d'hermine. » A distance, les passions et les intérêts qui les agitaient ont disparu, et on partage la satisfaction de M. Dubédat.

L. D.

BEAUX-ARTS

Figaro-Salon, par ALBERT WOLFF, 5 fascicules in-folio parus. 1 fr. 50 chaque. Paris, Bossod et Valadon et Ludovic Baschet.

Nous ne signalerons point cet ouvrage au point de vue du texte. Le critique de ce Salon, M. Albert Wolff, est généralement connu de tous nos lecteurs et son opinion est assez personnelle pour qu'on ne la discute point. Ce qui nous intéresse au premier chef dans cette belle publication à bon marché, c'est le progrès étonnant, le résultat merveilleux auquel les éditeurs viennent d'atteindre dans leurs procédés de reproduction en relief. Jamais la typogravure n'avait été portée jusqu'ici à cette fidélité de reproduction et à cette netteté de rendu. Les éditeurs ont laissé bien loin derrière eux les Anglais et les Américains, qui cependant ont réalisé des prodiges dans cet art de la zincographie.

Ici, il faut le dire, pour qui connaît le métier, c'est un éblouissement; jamais les bois les plus fins et des meilleures époques n'ont donné des gravures aussi exquises de modelé, d'harmonie et de brillant que celles que nous présentent MM. Boussod et Valadon, successeurs de Goupil. Ce sont les tableaux mêmes aussi fidèlement exprimés que par la plus belle héliogravure en creux; toutes les œuvres remarquables du dernier Salon figurent dans cet Album, tirées en différents tons appropriés au sujet. L'impression est faite par Lahure sur beau vélin glacé. Et cette excellente maison peut être fière de son œuvre; il est matériellement impossible d'aller au delà dans la beauté du tirage. Avec des publications de cette nature, il n'est point permis de regretter les temps passés; elles nous annoncent au contraire une ère nouvelle, de somptueux et séduisants volumes mis à la portée de tous par l'excellence des procédés.

O. U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Rien ne semble devoir arrêter aujourd'hui le mouvement de la librairie de luxe; le temps d'arrêt, qui était si sensible il y a quelques années encore aux approches des mois d'été, tend même à disparaître, et la poussée des livres brave les ardeurs du soleil et l'indifférence publique assez manifeste en cette saison de l'année. M. M.-A. Martin et V. Hubert, de Londres, viennent de mettre en vente une nouvelle édition du beau roman d'Hector France, **l'Amour au pays bleu,** dont nous avons vanté la haute valeur littéraire lors de son apparition à la librairie Lemerre en 1881. *L'Amour au pays bleu,* ce livre ardent et qui exprime toutes les passions du désert, vient à son heure de soleil, dans la nouvelle forme de son renouveau; il est illustré d'une intéressante eau-forte de Ballin, tirée sur japon, d'après un dessin à la plume de Godefroy Durand. Ce livre, de format in-18, édité à 5 francs, est imprimé en Belgique avec une certaine recherche de luxe, et mérite d'être acquis par tous ceux qui n'ont pu se procurer l'édition originale parue... passage des Parnassiens.

***

Les Poèmes de la Libellule, traduits du japonais, d'après la version littérale de M. Saionzi, par Mme Judith Gautier, apparaissent également à l'époque favorable, au milieu des fleurs et des parfums de

l'été. — C'est un volume in-4°, largement illustré par le peintre japonais Yamamoto, gravé et imprimé en couleur par Gillot sur papier du Japon, et tiré à 800 exemplaires au prix de 50 francs, plus 20 exemplaires spéciaux, enrichis d'un autographe de l'auteur, Mme Judith Gautier, retouchés à l'aquarelle par l'artiste et enrichis d'une composition nouvelle originale. Ces 20 exemplaires à 200 francs sont livrés brochés, dans une enveloppe en bois naturel, nouée par des rubans et décorée par Yamamoto.

On voit que le volume se présente bien, mais c'est un émerveillement pour qui l'ouvre ; il est difficile d'imaginer plus de fantaisie et de concevoir livre plus original. Le texte comprend à chaque page un petit quintil gracieusement rimé et qui fait à peine tache au milieu d'une illustration étourdissante qui traverse les marges, sillonne la page, la teinte ou l'irradie. Ce sont des envolées de libellules, de cigognes ou de chauves-souris, des paysages lunaires, des sources, des cascades, des oiseaux gazouillants, des touffes de bambous, jetés avec profusion dans la perspective des Japonais ; le tout imprimé en divers tons fondus et très harmonieux.

Le seul reproche que je ferai aux éditeurs, c'est d'avoir répété trop souvent les mêmes motifs dans des tonalités différentes ; on est ébloui par la disposition générale de la mise en pages, puis tout à coup la monotonie arrive, car on retrouve jusqu'à trois fois une même décoration qui devrait être unique. Ce livre est tout à l'honneur du peintre et des graveurs imprimeurs. M. Gillot nous a montré dans cet ouvrage quels remarquables effets on peut tirer de la chromotypographie, au point où cet art est parvenu aujourd'hui; il prouve au public que la science réelle de cette combinaison de gravures en relief repérées consiste dans l'éclat sourd des tons, dans les gris bleus et les bistres à peine relevés par un accent de rouge ou de jaune. La gravure en couleur ne saurait exister que dans ces demi-teintes caressantes, autrement on n'obtient que des colorations d'Épinal, qui peuvent séduire les masses, mais qui n'auront jamais les suffrages des vrais connaisseurs ni des artistes.

Les Poëmes de la Libellule forment un de ces livres-albums exquis, dont on aime à feuilleter les pages sur une table chargée de bibelots d'art, au milieu d'un salon où foisonne le japonisme.

*
* *

La librairie Quantin a publié récemment, au nombre très restreint de 300 exemplaires numérotés (50 sur papier du Japon, 100 sur whatman et 150 sur papier de Hollande) une magistrale édition de **le Pape,** de Victor Hugo, avec 21 compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens.

Ce beau volume, de format in-4°, est composé en caractères Didot neufs et somptueusement imprimé; jamais peut-être la maison Quantin n'a fait *typographiquement* un plus beau livre, mais ce qui donne une valeur inappréciable à cette édition du chef-d'œuvre de Victor Hugo, ce sont les merveilleuses compositions de M. J.-P. Laurens.

Ce maître peintre a tenu, pour la première fois croyons-nous, à interpréter lui-même ses dessins, et il a réussi mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Les 21 eaux-fortes de cet ouvrage, largement traitées, sont des œuvres d'art véritables. L'artiste a voulu se servir de l'eau-forte pure; il a fortement mordu ses cuivres et ne les a retouchés ni au burin ni à la pointe. Toutes ses planches sont traitées en larges croquis ; on y sent la main puissante d'un grand artiste qui se sert d'une manière infaillible de sa pointe comme de son crayon. Voilà une illustration à la hauteur de l'œuvre qu'elle interprète. Le *Pape,* de M. J.-P. Laurens, semble surhumain comme le souverain pontife conçu par l'immortel poète. Partout, dans ces eaux-fortes si personnelles, il apparaît, le geste ample, colossal, l'œil illuminé, entraînant les hommes et les idées, semblables à cette *Marseillaise* de Rude, qui attire et électrise les âmes.

Il serait fâcheux que cette édition du *Pape* ne fût pas appréciée des bibliophiles dilettantes. C'est, à vrai dire, un livre d'une haute expression d'art et d'une incomparable valeur, qui dépasse à lui seul le pseudo-monument national qu'on prétend élever à la gloire de Victor Hugo et dont nous constations, le mois dernier, les défectuosités sans nombre et le mauvais ton général.

*
* *

La **Petite Bibliothèque littéraire** elzévirienne de Lemerre, qui comprend déjà la plupart des œuvres contemporaines, prosateurs et poètes, et dont chaque volume publié à 5 et 6 francs est destiné à acquérir une certaine rareté, vient de s'augmenter de divers ouvrages.

Dans les *œuvres complètes d'Alfred de Vigny,* il faut signaler le **Journal d'un Poète,** recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. — Dans la série des *œuvres de Paul de Musset,* le fameux livre de fraternelle défense **Lui et Elle.** Dans la collection des Léon Cladel : **Celui de la Croix aux bœufs,** un des meilleurs romans du fougueux Méridional ; dans la bibliothèque du maître Alphonse Daudet, deux volumes réunis en une seule édition définitive : **les Femmes d'artistes, Robert Helmont, Études et Paysages.** Enfin, côté du Parnasse, le premier volume complet des *Œuvres de Paul Bourget,* comprenant les poésies de 1872 à 1876 : **Au bord de la mer, la Vie inquiète** et **les Petits Poëmes.** Ce livre est illustré d'un fin portrait à l'eau-forte du jeune poète et romancier récemment créé chevalier de la Légion d'honneur. Heureux Bourget !

*
* *

La *Petite Bibliothèque artistique,* une des plus importantes collections de la Librairie des Bibliophiles, est toujours à cette librairie celle qui attire le plus les amateurs. Publiée dans de belles conditions de luxe typographique, elle a pour collaborateurs des peintres comme Jules Worms, Ch. Delort, Édouard de Beaumont, Edmond Morin, des graveurs comme

Hédouin, Flameng, Boilvin, Laguillermie, et forme ainsi un véritable musée de la gravure contemporaine.

Cette précieuse collection, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter des **Contes de La Fontaine,** publiés en 2 volumes, avec une préface du tant regretté bibliophile Jacob.

Les dessins de cette édition sont dus au talent éminemment gracieux d'Édouard de Beaumont. Il est difficile de rendre avec plus d'esprit et de mesure qu'il ne l'a fait les sujets, parfois si difficiles à traiter, que présentent les Contes de notre grand fabuliste. Les compositions d'Édouard de Beaumont ont été gravées à la perfection par Boilvin, et la réunion de ces deux artistes a produit une suite de planches fort remarquables, qui peuvent soutenir la comparaison avec les œuvres analogues les mieux réussies du XVIIIᵉ siècle.

M. E. de Beaumont est un blond dans le dessin, M. Boilvin un blond dans la gravure : ce mariage de ces deux talents essentiellements faits l'un pour l'autre ne pouvait donner qu'un résultat des plus gracieux.

Nous ferons un tantinet la guerre à l'éditeur cependant, pour ne s'être pas affranchi de la singulière routine qui place éternellement l'illustration des *Contes de La Fontaine* dans le décor, l'époque et le *nu* du XVIIIᵉ siècle, car le *nu* même marque son temps. Depuis Eisen et Fragonard, nous ne sortons point de là. Est-il réellement nécessaire, puisque l'on juge opportun de réimprimer encore et toujours ces chefs-d'œuvre dont les éditions ne se comptent plus, de refaire dans une même manière celle dite « des Fermiers Généraux ? » Nous ne le pensons point. Les *Contes de La Fontaine* ont été portés au comble du fini, du gracieux et du parfait dans les diverses éditions du dernier siècle; ce qu'il fallait faire, ce qui eût été original, digne de ce temps, c'eût été de concevoir l'illustration de ces contes d'une façon entièrement moderne. Si l'on nous objecte que le costume du jour est assez disgracieux, nous invoquerons que la période du Directoire au second Empire n'a jamais encore tenté la verve des compositeurs et nous sommes assuré qu'une illustration empreinte des modes de la Restauration, par exemple, conviendrait on ne peut mieux à l'interprétation nouvelle des *Contes* du bonhomme La Fontaine.

Espérons qu'un artiste de grand talent y viendra avant peu.

Les 2 volumes des *Contes de La Fontaine,* édition de « la Librairie des Bibliophiles, » sont publiés à 35 francs les 2 volumes.

*
* *

On connaît, à la même librairie, la mignonne collection que son éditeur a nommée à juste titre *Collection bijou,* et dont les petits volumes, imprimés, avec cadres rouges sur papier vélin de Hollande, et ornés d'eaux-fortes et de gravures sur bois, sont en effet de véritables œuvres d'orfèvrerie typographique. Nous y avons vu paraître successivement *Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Atala,* la *Psyché* de La Fontaine, l'*Aminte* du Tasse.

Aujourd'hui vient se joindre à ces cinq ouvrages une traduction nouvelle d'**Anacréon,** due à M. Maurice Albert, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université, qui l'a fait précéder d'une très intéressante étude. Le volume est complété par l'ancienne traduction en vers de Remy Belleau et les imitations de Ronsard, et forme ainsi un ensemble original et curieux. Les compositions d'Émile Lévy ont été très dignement gravées à l'eau-forte par Champollion, et dans les ornements du texte on retrouve les finesses ordinaires du crayon de Giacomelli. Ce coquet volume est mis en vente à 20 francs.

*
* *

Ne quittons pas « la Librairie des Bibliophiles » sans signaler une nouvelle curiosité littéraire qui vient de paraître dans la collection des *Petits chefs-d'œuvre :* c'est une nouvelle tirée des *Mémoires sur les Grnnds-Jours d'Auvergne,* de Fléchier, et qui paraît sous le titre de **Mademoiselle de Combes.** Il est piquant de voir le grave et religieux écrivain prêter sa plume au récit d'une histoire d'amour. C'est M. Jean Sigaux qui s'est chargé de présenter au public cette charmante nouvelle, qui méritait à tous égards d'entrer dans la collection, imprimée avec soin, où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre. — Le prix de ce dernier ouvrage est de 3 francs.

*
* *

La *Petite Bibliothèque de luxe des Romans célèbres,* fondée par la maison Quantin à son origine, il y a huit ans environ, vient de se terminer par la publition d'un dernier volume qui contient les chefs-d'œuvre de Mᵐᵉ de Tencin : Les **Mémoires du comte de Comminges** et **le Siège de Calais.** (Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.)

On connaît cette collection à couverture chamois, illustrée d'eaux-fortes et entièrement tirée sur papier teinté à encadrements rouges. — Elle comprenait jusqu'ici neuf volumes : *Paul et Virginie, Adolphe, la Princesse de Clèves, le Diable amoureux, Valérie, Manon Lescaut, le Roman bourgeois, Atala et René* et *le Neveu de Rameau,* toute une anthologie romancière judicieusement faite.

Les œuvres de Mᵐᵉ de Tencin sont précédées d'une longue et très intéressante notice de M. de Lescure, qui mériterait, tant elle est fouillée dans l'érudition et la forme, une étude à part. L'illustration a été confiée à M. Dubouchet, qui a composé et gravé deux planches très habiles, ainsi qu'un charmant portrait qui fait revivre la physionomie spirituelle et malicieuse de ce galant bas-bleu, à la fois si antipathique et si séduisante.

O. U.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Dans sa séance du 1er juillet, sur la présentation de l'Académie des sciences, l'Institut a décerné le prix biennal de 20,000 francs à M. Brown-Sequard, professeur de physiologie au Collège de France, par 74 voix contre 7 voix à M. de Brazza, 1 bulletin blanc et 1 bulletin : non.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 juin.

Ouvrages présentés. — Boselli : *Tableaux généralogiques de la dynastie capétienne.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Oppert : *les Données astronomiques des inscriptions assyriennes.* — De la Borderie : *Archives de la Bretagne.* — Chatelain : *Paléographie des classiques latins.*

Lecture. — Nisard : Préface d'une traduction de Fortunat. — Benlœw : les Langues caucasiennes.

Séance du 3 juillet.

Ouvrages présentés. — Xénopol : *Une Énigme historique, les Roumains au moyen âge.* — De Chaban : *Essais sur l'origine du nom des communes dans la Touraine, le Vendômois et le Dunois.*

Dans cette séance l'Académie a distribué, ainsi qu'il suit, les récompenses annuelles pour les travaux relatifs aux antiquités de la France :

1re médaille : M. Tanon, *Histoire des justices des églises et communautés monastiques de Paris ;*

2e médaille : M. Léon Palustre, *la Renaissance en France ;*

3e médaille : M. Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher ;*

1re mention honorable : M. Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon, et Mâcon ;*

2e mention : M. Izarn, *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370 ;*

3e mention : M. Maurice Prou, *les Coutumes de Lorris aux XIIe et XIIIe siècles ;*

4e mention : M. André Joubert, *Étude sur la vie privée au XVe siècle en Anjou ;*

5e mention : M. Germain Bapst, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'étain ;*

6e mention : M. le docteur Le Paulmier, *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille.*

Le prix de numismatique Allier de Hauteroche est partagé entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé *the Types of the Greek coins,* et M. Six, pour son *Classement des séries cypriotes.*

Séance du 10 juillet.

Ouvrages présentés. — Laferrière : *l'Art en Saintonge et en Aunis.* — Drapeyron : *la Géographie est une science.* — Mossman : *Cartulaire de Mulhouse.*

L'Académie a décerné le prix Bordin, de 3,000 francs, au mémoire inscrit sous le n° 1 du concours, dont l'auteur est M. Loth. Le sujet à traiter était le suivant :

« Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 13 juin.

Ouvrages présentés. — Villey : *Traité élémentaire d'économie politique.* Lehr : *la Propriété chez les Germains.* — Glasson : *Étude sur Gaius.* — Dupuy : *le nombre géométrique de Platon.* — Meifredy : *Conseils aux travailleurs.*

Lecture. — Larochelle : de l'Éducation du patriotisme.

Séance du 20 juin.

Ouvrages présentés. — J. Simon : *Thiers, Guizot, Rémusat.* — G. Picot : *Inventaire des archives de la marine* (1er fasc.). — Bengesco : *Voltaire ; Bibliographie de ses œuvres.* — Franck : *les Rapports de la religion et de l'État.* — De Fonvielle : *Conférences antispirites.*

Lectures. — Gréard : Introduction à *l'Éducation des filles* de Fénelon.

Séance du 27 juin.

Par suite de la mort de M. A. Vuitry, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 4 juillet.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *les Institutions géographiques nécessaires.* — Drapeyron : *Que la géographie est une science, grâce à la topographie.* — E. Mouton : *la Physionomie comparée.* — Reboul : *Histoire de l'industrie du tulle et de la dentelle mécanique.* — Zeller : *Histoire de l'Allemagne.*

Barth. Saint-Hilaire : Traduction des deux traités d'Aristote : *Partie des animaux ; marche des animaux.*

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie a entendu le rapport de M. Ernest Glasson sur l'attribution du prix Halphen et en a adopté les conclusions. Ce prix a été décerné à MM. Félix Hément et Defodon.

On sait que le prix Halphen est attribué, dit le programme du concours, « soit à l'auteur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire, soit à la personne qui, d'une manière pratique, par ses efforts ou son enseignement personnel, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire. »

L'Académie, sur le rapport de M. Franck, fait au nom de la section de philosophie, vient de décerner le prix Bordin de 2,500 francs à M. Hartzfeld, auteur du mémoire n° 2 du concours sur la Philosophie de l'Histoire.

L'Académie a décerné le prix Rossi, d'une valeur de 5,000 francs, à M. Léon Smith, auteur du mémoire n° 6 sur *les Coalitions et les Grèves dans l'industrie et leur influence.*

Une récompense a été accordée au mémoire n° 5, ayant pour titre : *la Grève... c'est la guerre !*

Sur le rapport de M. Courcelle-Seneuil, fait au nom de la section d'économie politique, l'Académie a accordé une récompense de 2,000 francs à l'auteur du mémoire n° 3 du concours Léon Faucher, relatif à *la Vie, les Travaux et les Doctrines d'Adam Smith.*

L'Académie vient de proposer un sujet de prix du budget pour l'année 1887 :

« De la philosophie de la nature chez les Grecs. »

La valeur du prix est de 1,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1886.

Elle propose également pour sujet du prix Bordin, à décerner en 1888, la question suivante :

« La morale de Spinosa. — Examiner ses principes et l'influence qu'elle a exercée sur les temps modernes. »

La valeur du prix est de 2,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

L'Académie des sciences décernera, en 1886, le prix fondé par Jean Reynaud.

Ce prix, de la valeur de 10,000 francs, est décerné, tour à tour, par chacune des cinq sections de l'Institut : il est distribué au travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

Voici les noms des lauréats, depuis la fondation :

1879. — Académie française : M. Henri de Bornier.

1880. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Quicherat.

1881. — Académie des sciences : M. Henri Sainte-Claire Deville.

1882. — Académie des beaux-arts : M. Doumet.

1883. — Académie des sciences morales et politiques : M. Perrens.

1884. — Académie française : M. Leconte de Lisle.

1885. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. le capitaine d'infanterie de marine Aymonier.

Les ouvrages devront être adressés à l'Institut avant le 31 décembre 1885.

Le prix Volta sera décerné en 1887. On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir *avec économie* dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyen de transmission pour les dépêches ou de traitement pour les malades.

Les mémoires devront être adressés à l'Académie des sciences avant le 30 juin 1887.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque Carnavalet. — Un arrêté du préfet de la Seine vient de réorganiser le service de la bibliothèque et du musée historique de la ville de Paris, installés, comme on le sait, à l'hôtel Carnavalet (ancien hôtel de Sévigné).

Désormais, ce service comprendra trois sections dirigées chacune par un sous-conservateur.

La première section aura pour chef M. Nano, qui sera spécialement chargé du Musée révolutionnaire légué à la Ville par M. de Liesville.

La deuxième section, celle de la bibliothèque et des estampes, aura pour chef M. Céard.

Enfin, M. Waker sera spécialement chargé de diriger les fouilles archéologiques entreprises sur divers points de Paris.

Comme par le passé, l'ensemble du service continuera à être placé sous l'autorité de M. Jules Cousin, bibliothécaire en chef de la Ville.

Bibliothèque de la marine. — Le ministre de la marine vient de reconstituer la commission des bibliothèques de la marine.

Cette commission est composée de la manière suivante :

Président: le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Membres : MM. Robertet, chef de bureau des bibliothèques populaires au Ministère de l'Instruction publique; Alquier, capitaine de vaisseau; Sebert, colonel de l'artillerie de la marine; Chanu, colonel d'infanterie de la Marine; Fenaux, capitaine de frégate; de Trentinian, chef de bataillon d'infanterie de marine; Durassier, blibliothécaire du Ministère de la Marine; Carron, bibliothécaire du dépôt de la marine.

Secrétaire: M. Servant, commis de l'administration centrale de la marine.

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, continue ses envois à l'armée.

M. le général Favé, président de l'œuvre, vient d'adresser au général de Courcy, commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, 110 volumes; à la garnison de Briançon, 80 volumes; au colonel Fix, commandant les subdivisions d'Aumale, 150 volumes pour les compagnies disciplinaires.

Les bibliothèques municipales de Paris en 1885. — Voici les passages les plus intéressants du rapport sur les bibliothèques municipales que la Préfecture de la Seine a bien voulu nous communiquer dernièrement, rapport que nous n'avons pu, comme nous l'avions promis, analyser le mois dernier.

Les bibliothèques municipales de Paris ont pris, en 1884, grâce aux crédits mis libéralement à la disposition du service par le Conseil municipal, et au concours de la Direction de l'Enseignement primaire, un nouveau développement, dont il n'est pas sans intérêt de préciser l'importance.

Nombre des bibliothèques. — Le nombre de ces établissements qui était, au 31 décembre 1883, de 24, est actuellement de 42, et sera de 46 avant la fin de l'année 1885. Cette augmentation est la conséquence du principe admis, il y a quelques années, par le Conseil municipal de créer une bibliothèque dans chaque quartier, en utilisant à cet effet les écoles communales de garçons, dont les locaux sont disponibles le soir.

C'est ainsi qu'on a pu, sans grande dépense, multiplier les bibliothèques, de manière à rapprocher le plus possible les livres des lecteurs, condition nécessaire pour répandre le goût de la lecture. L'installation de bibliothèques dans les locaux scolaires a permis d'employer comme bibliothécaires les instituteurs communaux; les instituteurs sont, par leurs connaissances acquises, par leur habitude de l'enseignement, éminemment propres à ce genre de fonctions; ils trouvent dans leurs anciens élèves des lecteurs intelligents dont ils sont heureux de continuer l'éducation, à l'aide du livre, en dehors de l'école.

L'adaptation d'écoles communales à l'usage de bibliothèques n'a eu que d'excellents résultats et mérite d'être répandue.

Fonctionnement. — Généralement, les bibliothèques municipales ont le double service de la lecture sur place et du prêt à domicile. Toutefois, par suite de l'insuffisance des locaux, ce dernier service existe seul dans les bibliothèques des VIIIe et XXe mairies, ainsi que dans les écoles des rues d'Argenteuil, Saint-Denis, de Vaugirard, Titon, Servan, Baudricourt et Vitruve, où les lecteurs sur place ne pourront être admis que lorsque de nouvelles salles auront été ouvertes. La section de lecture sur place est, en effet, autant que possible, séparée du prêt à domicile, afin que les travailleurs ne soient pas dérangés par les allées et venues des emprunteurs.

En résumé, sur les 42 bibliothèques actuelles, 33, c'est-à-dire plus des trois quarts, ont le double service, et 9 seulement le service du prêt à domicile, qui, du reste, est le plus important et le plus utile.

Nombre des ouvrages lus. — On remarque chaque année un plus grand empressement du public à fréquenter les bibliothèques municipales.

Pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884, le nombre des ouvrages lus a été le suivant:

Livres lus sur place	117.046
— prêtés à domicile	582.716
Total	699.762

Pendant la période précédente (du 1er octobre 1882 au 30 septembre 1883), le nombre des livres lus avait été :

Pour les livres lus sur place........	106.468
— prêtés à domicile....	407.819
Total............	514.287

Il y a donc, au profit de la période qui vient de se clore, une différence :

Pour la lecture sur place, de.....	10.578
Et pour le prêt à domicile, de....	174.897
Au total, de.........	185.475 volumes.

ce qui constitue une augmentation :
Pour la lecture sur place de 9 o/o.
Pour la lecture à domicile de 42 o/o.
Et pour l'ensemble des services de 36 o/o.

On voit que le chiffre des livres lus sur place est, comme précédemment, de beaucoup inférieur à celui des livres prêtés à domicile (16 o/o seulement du chiffre total des ouvrages lus); ce fait peut provenir de l'insuffisance des locaux mis à la disposition du public; mais il faut reconnaître que l'on préfère, en général, emporter le livre à domicile; l'emprunteur peut ainsi lire aux heures qui lui sont le plus commodes, et souvent faire profiter sa famille du livre emprunté.

La proportion entre les résultats des deux sections varie, d'ailleurs, suivant les arrondissements. Ainsi, à la bibliothèque de la mairie du IVe arrondissement, 44 o/o des livres lus sont consultés sur place, tandis qu'à la mairie du XVIe arrondissement les livres lus sur place ne représentent que 16 o/o de l'ensemble des lectures. Ces différences proviennent de causes diverses : l'étendue de l'arrondissement, dont la population est plus ou moins agglomérée sur certains points, les habitudes, l'état social de chaque quartier, etc. L'Administration s'inspire de ces diverses considérations pour le développement des services.

Si l'on considère les bibliothèques au point de vue de la date de leur création, on constate qu'en général, les plus anciennes sont les plus prospères : celle du XIe arrondissement, fondée en 1865; celle du IVe, fondée en 1874; celle du IIe, fondée en 1875; celle du XVIIe, qui date de 1877, sont aujourd'hui les plus fréquentées. Toutefois, des bibliothèques récentes, parmi lesquelles il faut citer celle du Ier arrondissement, ouverte en 1880 et celle du XIVe, ouverte en 1882, ont un succès presque égal, ce qui témoigne de l'évidence des besoins auxquels répondait leur création, trop longtemps retardée. Une plus récente encore, celle de la rue de l'Arbalète, 39 *bis*, ouverte en février 1884, a déjà donné des résultats très remarquables (17,818 livres lus jusqu'au 30 septembre 1884), supérieurs à ceux de plusieurs bibliothèques de mairies qui ont fonctionné toute l'année.

Le nombre des lecteurs, ou pour être plus exact des livres empruntés, a été considérable en 1884. On constate en effet, sur l'année 1883, une augmentation de 185,475 volumes lus.

Cette augmentation, la plus considérable qui ait été constatée depuis l'origine des bibliothèques municipales, provient, pour moitié environ, des nouvelles créations; pour l'autre moitié, du développement des anciennes bibliothèques; savoir :

Livres lus en plus dans les nouvelles bibliothèques. soit 47 %.	88.431
Livres lus en plus dans les anciennes bibliothèques. soit 53 %.	97.134
Total égal.............	185.565

Parmi les anciennes bibliothèques qui ont le plus progressé, il faut citer les bibliothèques des 1er, 2e, 4e, 8e, 11e, 12e, 13e, 14e et 20e arrondissements, et celles des écoles de l'avenue Duquesne, de l'avenue Parmentier et de la rue Saint-Ferdinand; cette dernière dans des proportions considérables (14,685 lectures de plus).

Toutes les bibliothèques municipales, sauf quatre, sont d'ailleurs en voie d'accroissement depuis l'an dernier, et leur prospérité ne pourra que s'accentuer davantage quand de nouvelles ressources auront été mises à leur disposition.

Pour l'année 1884, on peut constater chaque mois une progression régulière dans le mouvement des lecteurs depuis octobre 1883 (48,105 livres lus) jusqu'à septembre 1884 (68,227 livres lus). Cette progression a eté constante, sauf pour les mois d'avril, juin, juillet et août 1884, ce qui s'explique par la persistance, à cette époque, du beau temps, qui a engagé un certain nombre de lecteurs à sacrifier la lecture à la promenade.

Ce fait, qui se produit tous les ans dans une certaine mesure, n'a pas, du reste, empêché la progression de reprendre, à la fin de la période, dont le dernier mois accuse, en définitive, 20,122 lecteurs de plus que le premier.

En examinant chaque bibliothèque isolément, on retrouve naturellement la trace de cette progression. Toutefois, on peut signaler quelques exceptions : ainsi, les bibliothèques des mairies des 3e, 5e, 9e et 18e arrondissements sont en décroissance plus ou moins sensible sur l'année dernière. Cette décroissance, qui n'a été que momentanée et tend déjà à disparaître, paraît avoir été causée par la création de bibliothèques municipales de quartiers dans des écoles voisines; une partie de la clientèle de la mairie s'est immédiatement portée vers une bibliothèque plus voisine, mais elle a été remplacée au bout de peu de temps par de nouveaux lecteurs. Le nombre des livres lus dans l'arrondissement a d'ailleurs toujours été supérieur, dans son ensemble, à celui des livres lus à la bibliothèque de la mairie avant la création de la bibliothèque de quartier. Ainsi, le 3e arrondissement, où l'on ne trouvait que 2,226 livres lus au mois d'octobre 1883, lorsque la bibliothèque de la mairie fonctionnait seule, a 3,010 livres lus en septembre 1884, alors que la bibliothèque de la mairie et celle de la rue Montgolfier fonctionnaient simultanément. On voit donc que la création des bibliothèques de quartier a partout sensiblement accru le nombre des lecteurs.

Pour l'ensemble des bibliothèques, la progression est la suivante :

Années.	Volumes lus.				Augmentation.
1878...	28.938				
1879...	57.840	soit	28.902 vol.	de plus, ou	99 °/₀
1880...	147.567	—	89.727	—	125 °/₀
1881...	234.372	—	86,805	—	58 °/₀
1882...	363.322	—	128.950	—	55 °/₀
1883...	514.287	—	150.965	—	41 °/₀
1884...	699.762	—	185.475	—	42 °/₀

L'excédant d'une année sur l'autre n'a donc pas été jusqu'ici moindre de 40 o/o, malgré l'élévation constante des chiffres sur lesquels s'établit la proportion. En comparant la dernière période avec la première, on trouverait un accroissement total de 670,824 livres lus, c'est-à-dire de 2,318 o/o. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la proportion minima d'accroissement (40 o/o) continue, le chiffre d'un million de volumes lus sera atteint en peu de temps, et ce chiffre même paraîtra médiocre, si l'on se souvient que, dans la plupart des grandes villes d'Angleterre et d'Amérique, presque tous les citoyens fréquentent la bibliothèque municipale, au plus grand profit du progrès social.

La progression est à peu près la même pour toutes les bibliothèques, c'est-à-dire que le chiffre des volumes lus s'élève régulièrement et d'une façon constante d'environ 40 ou 50 o/o chaque année. On peut citer, parmi celles qui ont le plus gagné depuis leur origine, la bibliothèque du 2ᵉ arrondissement, qui, de 5,885 livres lus en 1878, est arrivée à 42,981 en 1884; celle du 11ᵉ arrondissement, qui, de 6,512 est arrivée à 49,557; celle du 17ᵉ arrondissement, qui, de 5,170 a atteint le chiffre de 37,608. Il est probable que, peu à peu, les résultats obtenus s'égaliseront dans les diverses bibliothèques, quand elles se trouveront toutes dans des conditions à peu près identiques au point de vue des locaux, du nombre des livres, du personnel, etc...

Le premier rang appartient, comme en 1883, à la bibliothèque de la mairie du 11ᵉ arrondissement, avec 49,557 volumes lus. Viennent ensuite les bibliothèques des 2ᵉ, 4ᵉ et 17ᵉ arrondissements. Celle qui a prêté le moins de livres, parmi les bibliothèques des mairies, est la bibliothèque du 5ᵉ arrondissement (13,474 lectures seulement).

La plus fréquentée des bibliothèques installées dans les écoles communales est celle de la rue Saint-Ferdinand, qui dessert le quartier des Ternes, où elle est très appréciée. Vient ensuite celle de l'avenue Parmentier, placée au centre d'un quartier populeux (Folie-Méricourt). Celle de la rue de l'Arbalète est, parmi les bibliothèques fondées cette année, la plus florissante, ce qui paraît tenir à sa position au milieu d'un quartier d'études et aussi à sa bonne direction.

De cette statistique matérielle des lectures effectuées en 1883-84, il faut passer à la statistique morale de ces lectures, c'est-à-dire à l'examen de la nature des livres lus. On peut soutenir que toutes les lectures sont utiles, comme gymnastique de l'esprit, mais il est certain que les ouvrages sérieux, instructifs, capables de produire une amélioration intellectuelle ou morale, sont les seuls dont on doive favoriser la lecture.

Voici comment se décomposent les livres lus :

Sciences et arts, enseignement	65.016
Histoire	58.766
Géographie	64.579
Littérature, poésie, théâtre	84.576
Romans	400.631
Langues étrangères	3.220
Musique	22.974
Total égal	699.762

Il paraît inutile de revenir sur la question si controversée des romans : il suffit, ce semble, de répéter qu'il n'entre pas de romans immoraux dans les bibliothèques municipales, et que, par conséquent, la lecture des romans qui s'y trouvent ne peut avoir d'inconvénient. Il paraît d'ailleurs nécessaire de faire une part aux ouvrages de fiction qui procurent une distraction honnête; c'est à quoi s'appliquent les commissions locales chargées, dans chaque arrondissement, du choix des livres.

Les bibliothèques où on lit le plus de romans (proportionnellement aux autres lectures) sont celles des mairies des 1ᵉʳ, 5ᵉ, 8ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ, 15ᵉ, 17ᵉ et 20ᵉ arrondissements. Celles où on en lit le moins sont celles des 2ᵉ, 4ᵉ, 13ᵉ et 16ᵉ mairies.

Si la proportion des romans lus n'a pas diminué, le nombre des autres ouvrages lus est en progrès, et a atteint le chiffre de 299,131 contre 230,865 prêtés l'année précédente; l'augmentation est de plus de 20 o/o. On a lu dans les bibliothèques municipales environ 65,000 volumes de science ou d'art, 84,000 volumes de littérature, 58,000 volumes d'histoire, 64,000 volumes de géographie, etc. C'est là un résultat dont on peut, à bon droit, se féliciter.

Citons aussi, parmi les livres dont la mise en circulation est intéressante, les ouvrages en langues étrangères (3,220 lus en 1884, au lieu de 2,505 pendant l'année précédente), et les partitions de musique qui ont donné lieu à un mouvement de 22,974 prêts, au lieu de 16,585 en 1883.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèque de Munich.* — L'importante collection de manuscrits néo-indiens et afghans ayant appartenu au professeur E. Trumpp vient d'être acquise par la Bibliothèque de Munich.

La collection comprend, à ce qu'on dit, des manuscrits originaux et des copies d'écrits littéraires d'une grande valeur pour la connaissance des langues afghane et sindhi.

Italie. — *Vols à la Bibliothèque de Parme.* — La bibliothèque de l'Université de Parme est une des plus riches d'Italie en livres précieux et anciens, in-

cunables des imprimeries d'Italie. On ne compte pas moins de 80,000 volumes au catalogue. Eh bien, on vient de constater des soustractions vraiment fantastiques. Ces jours derniers, un savant anglais arrivait à Parme pour consulter un manuscrit de la bibliothèque. On ne le retrouva pas. Le bibliothécaire fit surveiller son personnel, convaincu que si des vols se commettaient, ce ne pouvait être que par le personnel. Peu après, on put voir le secrétaire de la bibliothèque, « le cavaliere » Passini, qui partait, emportant un assez volumineux paquet sous son bras. On l'arrêta, il emportait un code. On trouva sur lui une double clef servant à ouvrir les rayons. L'importance des soustractions est considérable : 5,000 volumes ont été enlevés; on en a trouvé des centaines chez Passini.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Flammermont est un travailleur infatigable. Parmi les dernières brochures qu'il vient de faire paraître, signalons celle qui a trait aux *Facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des universités de province*, par le prêt des livres, des manuscrits et même des documents d'archives.

— M. Boucher de Molandon vient de faire paraître à Orléans, chez le libraire Herluison, une nouvelle brochure sur la famille de Jeanne d'Arc : *Jacques d'Arc, père de la Pucelle, d'après des textes déjà connus et des documents récemment découverts.* (In-8°, 28 p.).

— Le deuxième fascicule de *la Paléographie des classiques latins* a paru chez l'éditeur Hachette. Il est exclusivement consacré à Cicéron.

— Sous ce titre : *Recueil de textes pour servir à l'enseignement et à l'étude de l'histoire,* M. Giry vient de publier à la librairie Picard une collection de documents sur les relations que la royauté entretenait avec les villes.

L'ouvrage est précédé d'une préface de M. Lavisse.

— Mlle Dosquet, qui a entrepris la traduction de l'ouvrage allemand de M. de Sybel : *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* vient d'en publier le quatrième volume à la librairie Alcan.

— Il vient de paraître le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge.*

L'auteur est M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône.

— Sous ce titre : *la Décade,* l'administration de *la Revue britannique* fait paraître trois fois par mois depuis le 1er juillet un recueil de correspondances, de notes et de chroniques françaises et étrangères.

ÉTRANGER

Allemagne. — « *Le Truquage* » de M. Paul Eudel paraît en traduction allemande chez M. Grünow, à Leipzig.

Angleterre. — MM. Elliot Stocks publient le quatrième volume des *Légendes et traditions populaires de l'Angleterre.* — Les trois premiers volumes traitaient successivement des coutumes, des dialectes et des proverbes et des superstitions populaires.

— M. Paul Friedmann vient de faire paraître à Londres, chez l'éditeur Macmillan, en deux volumes in-8°, un intéressant ouvrage sur Anne Boleyn : *Anne Boleyn ; a chapter of English history.*

— *La Cassell's Red library,* dont nous avons eu déjà occasion de parler, ne publie dans sa collection que des livres de choix. — Les deux derniers volumes parus sont : *Dickens's Old Curiosity Shop* et *Rienzi* de Lord Lytton.

— MM. Gilbert and Rivington, « polyglot printers » à Clerkenwell, ont publié un recueil de spécimens-types curieux et rares où se trouvent réunis la plus grande partie des caractères employés par les nations de l'Orient, Arabes, Arméniens, Hébreux, Japonais, Chinois, Russes, Turcs ainsi que ceux des idiomes Tamil, Telugu, Gujarati, Hindustani, Bengali, Birmanais, etc.

Le papier et l'exécution des types sont irréprochables.

— Les éditeurs du *Dictionary of National biography* viennent d'en faire paraître le second volume ; il comprend les articles de *Annesley* à *Baird.*

Annonçons aussi la publication du tome XIX de *l'Encyclopædia britannica.*

— Viennent également de paraître :

Gustave Doré, Life and reminiscences, compiled from material supplied by Doré's relations and friends, with many original unpublished sketches and selections from Doré's best published illustrations. — By Blanche Roosevelt. In-8°, 530 pages. Londres, Low et Marston.

— *Victor Hugo, his life and work.* By G. Barnett-Smith, avec portrait. In-8°, 332 pages. Ward et Doroney.

Italie. — Un des principaux ouvrages de Ch. Darwin vient de paraître en traduction italienne sous le titre : *Il potere di movimento nelle piante.* Cette traduction est due à MM. G. et R. Canestri et a été éditée par l'Union typographique de Turin.

Belgique. — M. de Lettenhove vient de publier l'avant-dernier volume de son ouvrage : *les Huguenots et les Gueux.* Il embrasse les années 1578 à 1580.

— La librairie de *l'Office de publicité* publie en ce moment deux éditions des œuvres de Conscience, l'une en flamand, l'autre en français, celle-ci avec illustrations, genre Erckmann-Chatrian ; quarante-trois séries de la première et trente-six séries de la seconde ont paru. La publication se poursuit rapidement, sans interruption, de même que celle de *la Collection nationale belge,* une véritable encyclopédie de jeunesse comprenant actuellement soixante-sept petits volumes très bien écrits et imprimés. La même maison, placée sous la direction de M. Cornélis, nous a donné dernièrement deux ouvrages compacts et importants ; une réimpression de *la Culture des arbres fruitiers,* de *Gillekens,* et *le Cours de pédagogie,* de *Th. Braun.*

Suisse. — Signalons les deux publications suivantes :

Histoire de la science et des savants depuis deux siècles, précédée et suivie d'autres études sur des sujets scientifiques, par Alphonse de Candolle. — 2e édition, considérablement augmentée. — 1 vol. in-8°. Genève, Georg, 1885.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1873 et était depuis longtemps épuisée.

Les sujets traités sont : l'influence de l'hérédité et de la sélection sur l'espèce humaine et leur part dans la production des savants.

— Étude sur la langue française. — De l'orthographe des noms propres et des mots étrangers introduits dans la langue, par Théodore de Saussure. Genève-Paris. In-8°.

Amérique. — Le second volume de l' « American Catalogue » fondé par F. Leypoldt, vient de paraître. On y trouve la liste complète des ouvrages qui ont été publiés en Amérique de 1876 au 1er juillet 1884. — Le catalogue contient une liste alphabétique des noms d'auteurs, des titres et des pseudonymes, ainsi qu'une table classée par ordre de matières.

M. Leypoldt est mort avant d'avoir pu terminer le second volume de son catalogue, qui se publie aujourd'hui sous la direction de M. R. Bowker et de Miss Appleton.

The fall of the great republic. — MM. Roberts de Boston viennent d'éditer une petite brochure dans le genre de « la bataille de Dorking » et intitulée : *The fall of the great republic,* la chute de la grande République. — Un mouvement révolutionnaire est censé mettre en conflagration les États-Unis ; Chicago est réduite en cendres, l'anarchie est proclamée et Washington pillée par la populace. L'Angleterre déclare la guerre aux États-Unis, la ville de Boston est prise par une armée anglaise, la grande République américaine succombe et tombe au rang d'une province coloniale d'une puissance européenne.

Dictionary of anonymous and pseudonymous literature. — Le troisième volume de cette intéressante publication vient de paraître ; un quatrième volume complètera l'ouvrage et donnera un index des noms et pseudonymes d'auteurs.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES *nouvellement parues.*

Ahlwardt : Kurzes Verzeichniss der Landberg'schen Sammlung arabischer Handschriften. (Liste des manuscrits arabes de la collection Landsberg, achetée par la Bibl. royale de Berlin). Berlin, Asher. XII, 107 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Balzani : Le cronache italiane nel medio eve, descritte. — Milan, Hœpli. — 312 p. — Prix : 4 francs.

Bibliografia giuridica italiane e Straniera (bulletin mensuel). Anno I, n° 1, janvier 1884.

Catalogus der bibliotheek van de vereeniging ter bevordering des boekhandels. — (Catalogue de la bibliothèque de la Societé d'encouragement de la librairie). Amsterdam, van Kampen — 8,265 p., gr. in-8°.

G. Ebers : Richard Lepsius (biographie de), Leipzig, Engelmann — 390 p. in-8°.

Harvard University Bulletin. — Vol. IV, n° 2, mai 1885, edited by Justin Winsor.

The Dante collection in the Harvard college and Boston public Librairies, par William C. Lane. Cambridge, Massachusetts.

Le catalogue énumère 3 manuscrits, 123 éditions

originales et 115 ouvrages de toute nature relatifs à l'œuvre du Dante.

Antonio Favaro : Gli Scritti inedite di Leonardo da Vinci secondo gli ultimi studi. — Venise, tip. Antonelli.

Greek folk-songs from the turkish provinces of Greece, Albania, Thessaly and Macedonia (chants populaires traduits du grec moderne), par Lucy M. J. Garnett.

Londres, Elliot Stock, in-8° pp. xxxi-260.

W. Heinsius : Allgemeines Bücherlexicon, catalogue par ordre alphabétique de tous les livres parus en Allemagne de 1700 à 1884. — Tome XVII, 1re livraison. — Leipzig, Brockhaus, — 80 pages, in-4°. — Prix : 3 fr. 75.

Manzano : Cenni biografici dei letterati ed artisti friulani dal seculo xiv al xix. — Udine, Gambierasi, in-8°. — Prix : 2 francs.

Meyer : Svenskt literatur-lexicon. Dictionn. de la littérature suédoise, 2e fascicule — Stockholm, Seligman, in-8°.

Miola : L'insegnamento della paleografia nella bibl. nazionale di Napoli — Naples, tip. dell' Academia delle scienze. 16 p. in-8°.

Presse (die deutsche). — Liste des journaux et périodiques qui se publient dans l'empire allemand. — IIe partie : périodiques. — Forbach, Hupfer, in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Pflugk-Hartlung : Specimina selecta chartarum pontificum romanorum. — Pars Ia. — Stuttgart, Kohlhammer, in-fol. — Prix : 62 fr. 50.

Poletto : Dizionario dantesco, di quanto si contiene nelle opere di Dante Alighieri, con richiami alla *Somma teologica* di san Tommaso d'Aquino. — Vol. I. Siena, in-16, pag. xix-428. — Prix : 4 francs.

G. Porro : Catologo dei codici manoscritti della Trivulziana. — Torino, Bocca, in-4°, pp. xv-532.

G. B. De Rossi : La bibliotheca della sede apostolica ed i catalogi de' suoi manoscritti. — J. Gabinetti di oggetti di scienze naturali, arti ed archeologia annessi alla bibliotheca Vaticana. — Caggiani, 68 p. in-4°. — (N'est pas dans le commerce.)

V. Seidlitz : Die gedruckten illustrierten Gebetbücher des 15 und 16 Jahrhunderts in Deutschland. — (Les livres d'heures illustrés allemands imprimés pendant les xve et xvie siècles).

A. Sinker : A catalogue of the english books printed before 1601. — (Liste des ouvrages imprimés anglais antérieurs à 1601 et qui se trouvent aujourd'hui dans la bibl. de Trinity College, à Cambridge. — Cambridge, Deighton et Bell. — In-8°. — Prix : 19 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Conformément au texte du testament de Victor Hugo, les manuscrits du poète ont été remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, chargés de les classer et d'en assurer la publication.

Le premier volume des œuvres inédites du poète paraîtra en décembre prochain.

— M. Hovyn de Tranchère, ancien député de la Gironde, ancien correspondant du *Livre* en Russie, met en souscription chez l'éditeur Féret, à Bordeaux, une œuvre en deux volumes in-8° qu'il intitule : *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires.* Ces deux volumes doivent être ainsi composés :

Premier volume. — Marie Stuart ; Histoire de Marie Stuart; notice sur Marie Stuart; son procès et sa mort. — *Henri IV ;* histoire de ses amours, écrite par Louise de Lorraine; procès et supplice de François Ravaillac; procès et mort du maréchal de Biron. — *Histoire de Bordeaux;* luttes du Parlement avec les ducs d'Épernon ; correspondance avec le chancelier Séguier; remontrances; conflits; affaires religieuses; émeutes et soulèvements. — *Époque de la Fronde;* prise du château de Vayres par les Épernonistes; siège de Libourne par les Bordelais.

Second volume. — La fin de la Fronde à Bordeaux; histoire de la possession des Ursulines de Loudun; Paris ridicule; le Dieudiade, ou caractères satyriques de la cour de Louis XIV; documents sur la Bastille et sur Latude.

— M. Andrieu, érudit agenais, met la dernière main à deux ouvrages importants : 1° L'*Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours.* — 2° *Bibliographie générale de l'Agenais. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc. dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques.*

ÉTRANGER

Allemagne. — On sait que le dernier descendant de Gœthe a, en mourant, légué les archives de son illustre aïeul au grand-duc de Saxe-Weimar. Or,

d'après les renseignements que nous donnent les journaux allemands, il paraîtrait que ces archives ont une importance considérable : elles vont être examinées par un comité spécial, qui aura à établir d'après les manuscrits une édition définitive des œuvres de Gœthe et à choisir, dans la correspondance et les fragments inédits, ce qui peut être publié.

Les papiers de Gœthe, qui ont tous été pieusement conservés, remplissent sept grandes armoires. Naturellement, tous ne pourront être utilisés : l'auteur de *Werther*, qui était un homme d'ordre, conservait, paraît-il, et classait soigneusement toutes les lettres qu'il recevait, de quelque provenance qu'elles fussent ; il conservait aussi les notes qu'il prenait pour ses ouvrages scientifiques, et jusqu'à ses comptes de ménage avec carnets de boucher et de boulanger : de ceux-là nous pouvons être sûrs que les biographes, enclins par nature à tout examiner par le petit côté, ne nous feront pas grâce !

Les membres du bureau de la *Société de Gœthe*, entre autres MM. Erich Schmidt et de Lœper, travaillent de leur mieux au triage de ces documents, et la grande-duchesse de Saxe-Weimar les seconde avec une ardeur infatigable, passant plus de six heures par jour à fouiller dans les sept armoires ; aussi sait-on déjà par à peu près ce qu'on pourra en extraire.

Il y aura d'abord quelques fragments poétiques et épigrammatiques, mais peu nombreux : la plupart de ceux qu'on a retrouvés jusqu'à présent sont, paraît-il, d'une extrême vivacité, les uns trop érotiques, et les autres irréligieux. On en a prudemment écarté un certain nombre. Il y aura ensuite quelques projets que Gœthe n'a pas exécutés, des études sur Homère pour une édition commencée de l'*Iliade*, des notes curieuses sur la mise en scène de *Faust* et d'*Egmont*, dont quelques-unes de Schiller relatives à cette dernière pièce.

C'est par la correspondance que commencera la série des publications. Très prochainement, M. Burkhardt donnera une édition des lettres de la mère de Gœthe à la duchesse Anna-Amélie, dont quelques extraits seulement ont encore été publiés. Puis, l'hiver prochain, viendront les lettres de Gœthe à sa femme, puis celles à sa sœur, écrites lorsqu'il était étudiant.

Mais, ce qu'il y aura de plus intéressant dans cette succession, ce sera certainement le journal du poète. Gœthe l'a poursuivi d'un bout à l'autre de sa carrière, avec sa régularité habituelle, à partir de 1796 jusqu'en 1832, peu de jours avant sa mort. On n'a relevé une lacune que dans l'année 1805, au moment de la mort de Schiller. Lorsqu'il a commencé à prendre ces notes sur lui-même, Gœthe se contentait de les transcrire sur des feuilles volantes. Plus tard, il a pris des cahiers, puis des agendas, et, enfin, des sortes de grands registres. Les derniers volumes ne sont pas écrits de sa main : il les a dictés.

— M. Gustave Ruprecht, le rédacteur actuel de la *Bibliotheca theologica*, prépare une histoire de la littérature religieuse en Allemagne, de 1863 à nos jours.

Cet ouvrage est destiné à compléter la Bibliotheca theologica de M. Zuchbold (1830 à 1862), qui elle-même faisait suite au grand ouvrage de M. Enslin.

Italie. — MM. Treves frères ont sous presse le second volume de la *Vita di Cristoforo Colombo* narrata da Francesco Tarducci, secondo gli ultimi documenti. Les travaux et documents les plus importants ont été consultés pour la rédaction de cet ouvrage.

Amérique. — L'ouvrage de l'ancien président de la république des États-Unis est presque terminé. « Les Mémoires personnels de M. S. Grant » formeront deux volumes. Le premier, sous presse à l'heure qu'il est, paraîtra au commencement de décembre, le second en mars 1886.

Le général s'était décidé à écrire cet ouvrage après qu'il eut perdu sa fortune toute entière dans la faillite Grant et Ward, de New-York. Il en était à moitié de sa tâche, quand l'affection cancéreuse de la langue dont il était atteint prit subitement un caractère grave.

Le travail fut interrompu pendant des mois, et ne put être repris qu'à l'aide d'un secrétaire. Les sources ne manquaient pas, car les Mémoires ne sont que le développement des notes que Grant avait fait prendre journellement pendant la guerre de Sécession. Trente gros volumes sont remplis par des notes de ce genre, auxquelles viennent s'ajouter des lettres, des documents officiels, des cartes, des ordres de bataille, collés en regard des faits auxquels ils se rapportent

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le dossier de Victor Hugo.

Testament littéraire de Victor Hugo.

Je veux qu'après ma mort tous mes manuscrits non publiés, avec leurs copies s'il en existe, et toutes les choses écrites de ma main que je laisserai, de quelque nature qu'elles soient, je veux, dis-je, que tous mes manuscrits, sans exception, et quelle qu'en soit la dimension, soient réunis et remis à la disposition des trois amis dont voici les noms :

Paul Meurice, Auguste Vacquerie,
Ernest Lefèvre.

Je donne à ces trois amis pleins pouvoirs pour requérir l'exécution entière et complète de ma volonté.

Je les charge de publier mes manuscrits de la façon que voici :

Lesdits manuscrits peuvent être classés en trois catégories :

Premièrement, les œuvres tout à fait terminées ;

Deuxièmement, les œuvres commencées, terminées en partie, mais non achevées;

Troisièmement, les ébauches, fragments, idées éparses, vers ou prose, semés çà et là, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes.

Je prie mes trois amis, ou l'un d'eux choisi par eux, de faire ce triage avec le plus grand soin et comme je le ferais moi-même, dans l'esprit et dans la pensée qu'ils me connaissent, et avec toute l'amitié dont ils m'ont donné tant de marques.

Je les prie de publier, avec des intervalles dont ils seront juges entre chaque publication :

D'abord, les œuvres terminées;

Ensuite, les œuvres commencées et en partie achevées ;

Enfin, les fragments et idées éparses.

Cette dernière catégorie d'œuvres, se rattachant à l'ensemble de toutes mes idées, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes, et sera publiée sous le titre *Océan*. Presque tout cela a été écrit dans mon exil. Je rends à la mer ce que j'ai reçu d'elle.

Pour assurer les frais de la publication de cet ensemble d'œuvres, il sera distrait de ma succession une somme de *cent mille francs* qui sera réservée et affectée auxdits frais.

MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, après les frais payés, recevront, pour se les partager entre eux dans la proportion du travail fait par chacun,

1° Sur la première catégorie d'œuvres, *quinze pour cent* du bénéfice net;

2° Sur la deuxième catégorie, *vingt-cinq pour cent* du bénéfice net;

3° Sur la troisième catégorie, qui exigera des notes, des préfaces peut-être, beaucoup de temps et de travail, *cinquante pour cent* du bénéfice net.

Indépendamment de ces trois catégories de publications, mes trois amis, dans le cas où l'on jugerait à propos de publier mes lettres après ma mort, sont expressément chargés par moi de cette publication, en vertu du principe que les lettres appartiennent, non à celui qui les a reçues, mais à celui qui les a écrites. Ils feront le triage de mes lettres et seront juges des conditions de convenance et d'opportunité de cette publication.

Ils recevront sur le bénéfice net de la publication de mes lettres *cinquante pour cent.*

Je les remercie du plus profond de mon cœur de vouloir bien prendre tous ces soins.

En cas de décès de l'un d'eux, ils désigneraient, s'il était nécessaire, une tierce personne qui aurait leur confiance, pour le remplacer.

Telles sont mes volontés expresses pour la publication de tous les manuscrits inédits, quels qu'ils soient, que je laisserai après ma mort.

J'ordonne que ces manuscrits soient immédiatement remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre pour qu'ils exécutent mes intentions comme l'eussent fait mes fils bien aimés que je vais rejoindre.

Fait et écrit de ma main, en pleine santé d'esprit et de corps, aujourd'hui vingt-trois septembre mil huit cent soixante-quinze, à Paris.

VICTOR HUGO.

— Le journal le *Rappel*, qui enregistre ce document, le fait suivre de ces déclarations :

Nous sommes profondément touchés de la confiance que Victor Hugo nous témoigne et profondément reconnaissants de l'immense honneur qu'il nous fait en nous choisissant pour les metteurs en œuvre de ses manuscrits et pour les interprètes de sa pensée.

Nous acceptons la mission.

Nous n'acceptons pas l'argent.

Pendant trente ans, nous avons fait pour rien ce que Victor Hugo nous demande de continuer. Il ne nous convient pas d'en être payés après sa mort plus que de son vivant.

Nous renonçons entièrement et irrévocablement à notre part dans les bénéfices de la publication de ses manuscrits.

Nous la donnons à tout ce qui servira sa mémoire et son œuvre. Un acte régulier en déterminera et en constatera l'emploi.

Les premiers produits en seront attribués à la souscription pour le monument.

PAUL MEURICE. — AUGUSTE VACQUERIE.

Extrêmement honoré d'avoir été associé par Victor Hugo au mandat de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, je me joins à leur déclaration : je refuse l'argent, et j'accepte la mission avec reconnaissance.

ERNEST LEFÈVRE.

Manuscrits de Victor Hugo.— L'inventaire des papiers de Victor Hugo a amené la découverte d'intéressantes œuvres manuscrites dont voici la liste :

La Grand'Mère, comédie en un acte, en vers, la seule pièce qui soit terminée et prête pour la scène.

La Forêt mouillée et *la Légende de l'épée,* drames dialogués dans le genre de ceux qui ont paru dans la *Légende des Siècles.*

Peut-être un frère de Gavroche! comédie en un acte, en prose, qui n'est pas jouable, et qui, basée sur les anciens signaux télégraphiques, ne serait plus comprise.

50,000 francs de rentes, bouffonnerie inachevée.

L'Océan, ayant pour sous-titre : *Un Tas de pierres*. C'est l'œuvre où se reflétera la pensée quotidienne de Victor Hugo. Il y a de tout dans ce livre : prose, vers, fragments de drame, scènes de comédie, pensées philosophiques, portraits, dialogues, distiques, etc., etc.

Un manuscrit a été perdu, celui des *Jumeaux*, drame en cinq actes, dont trois terminés. Dans ce drame inspiré par la légende du Masque de fer, le maître avait pris la version la plus accréditée, celle établie par Voltaire, Lamé-Fleury, Marius Topin, M. Jung, d'un frère jumeau du roi Louis XIV.

Les Ouvrages du père de Victor Hugo. — Un avocat du barreau de Blois, M. Louis Belton, vient de publier une curieuse brochure, *le Père de Victor Hugo à Blois*.

Elle renferme la liste des manuscrits laissés par le général comte Hugo, qui avait, comme on sait, l'amour des belles-lettres.

La Duchesse d'Alba, le Tambour Robin, l'Hermite du lac, le Solitaire du lac, l'Épée de Brennus, Perrine, ou *la Nouvelle Nina*, anecdote napoléonienne, *l'Intrigue de cour*, comédie en trois actes, *la Permission*, anecdote, *Variante des Amants ennemis, Joseph* ou *l'Enfant trouvé, Essai complémentaire sur le commandement des places de guerre et autres*, etc.

Longévité des poètes. — Plusieurs erreurs se sont glissées dans les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro sur la longévité des poètes.

Nous avons fait naître Maynard en 1542 alors que la date exacte de sa naissance est 1582.

Quant à Senécé, ce n'est point en 1757 mais bien en 1737 qu'il convient de rapporter la date de sa mort.

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion de la fête nationale, nous avons remarqué les nominations suivantes :

M. Robert, inspecteur général des bibliothèques et des archives, auteur de publications historiques, paléographiques et bibliographiques.

M. Bourget, homme de lettres, lauréat de l'Académie française.

M. Ohnet, auteur dramatique.

Les Livres de Marie-Antoinette. — Dans un récent supplément du journal *le Figaro*, M. Ch. Daubige nous donne les détails suivants sur la bibliothèque de Marie-Antoinette.

Jusqu'à présent, on savait que les livres de la bibliothèque intime de l'épouse de Louis XVI aux Tuileries avaient été déposés à la Bibliothèque nationale, mais ce qu'on ignorait, ce qu'aucun ouvrage n'a jamais signalé — l'*Armorial du bibliophile* de M. Guigard pas plus que les autres — c'est qu'une partie de ces livres ont été transportés dans une ville de province, à Périgueux, lors de la création des écoles centrales de département, c'est-à-dire en 1795.

A cette époque, le Directeur de l'école centrale de la Dordogne fut invité à envoyer à Paris une personne chargée de choisir et de soumettre à l'agrément de l'autorité supérieure les ouvrages destinés à former les premiers éléments de la bibliothèque dont il s'agissait de doter l'établissement nouvellement fondé. Arrivé à Paris, le délégué s'en alla trouver le conventionnel Pinet qui était de la Dordogne, lequel, désireux de favoriser son compatriote, obtint pour lui qu'il fût mis en présence des débris de la bibliothèque du tyran et des volumes qui avaient appartenu aux princes et aux princesses de sa famille.

Dans une mesure modeste, le Périgourdin était autorisé à puiser dans ce riche fonds.

A côté des volumes du roi et comme rapprochés par l'infortune, bon nombre de livres de Marie-Antoinette se trouvaient réunis. Ce fut sur ces derniers que le citoyen-délégué arrêta, en homme de goût, ses préférences. Il fit choix d'une centaine de tomes, et emporta ce petit trésor dans sa ville natale. A la suppression de l'école, ces livres royaux contribuèrent à enrichir la bibliothèque municipale, qui avait déjà donné asile à ceux du couvent de Chancelade confisqués à la Révolution.

Ces volumes, de formats différents, sont uniformément reliés en veau rouge sombre granité de points noirs harmonieusement fondus dans la couleur maîtresse. C'était, si nous ne nous trompons pas, la reliure dite *porphyre* dont la sobre élégance, au lendemain des merveilles de Derome, marque un temps d'arrêt dans les tendances luxueuses de l'art d'habiller les livres. Sur les plats, on voit, imprimées en or, les armes de France accolées à celles de la maison d'Autriche, sur le dos, le titre de l'ouvrage et au bas les lettres C. T. (château des Tuileries) surmontées de la couronne royale. Les tranches ne sont pas dorées.

Grâce à l'obligeance de l'érudit archiviste-bibliothécaire qui a bien voulu nous les montrer, nous avons pu examiner un *Regnard*, quatre volumes in-12, édition des libraires associés, Paris 1778, les *Œuvres de Fontenelle* en onze volumes, le *Théâtre de Diderot*, celui de Lagrange-Chancel, un Périgourdin qui se retrouve chez lui, les *Géorgiques* de Virgile, traduction de Jacques Delille, etc., etc..., puis çà et là des ouvrages d'un caractère moins sérieux, comme la *Paysanne parvenue*, du chevalier de Mouy.

Étrange revirement des choses d'ici-bas ! Dans les livres d'une reine, livres intimes, effleurés par son haleine, qu'elle avait tenus dans ses mains, qui avaient reposé sur ses genoux, le premier venu peut aujourd'hui lire. Le livre privilégié est devenu le livre de tout le monde.

Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* cette lettre écrite par Alfred de Musset à Mme de X..., à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués.

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Mantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai achete un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

« Dites à Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et l'embrasse de tout mon cœur, et que j'espère que nous nous verrons bientôt. Je pars demain.

« Veuillez agréer, Madame, mes remerciemens de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sincère de ma respectueuse amitié. »

Bernardin de Saint-Pierre. — Le journal *la Liberté* a reçu la lettre suivante :

« Paris, 22 juin 1885.

« Monsieur,

« Je lis dans le numéro de *la Liberté* du 22 juin l'annonce de la mort de M. Pierre de Saint-Pierre, *descendant* de Bernardin de Saint-Pierre.

« Bernardin de Saint-Pierre n'a plus de descendants.

« De son premier mariage avec ma grand'tante, Félicité Didot, il a eu deux enfants : 1° Paul, mort célibataire; 2° Virginie, mariée au général de Gazan et morte sans enfants. Il s'est ensuite remarié à Mlle de Pelleport et n'a pas eu d'enfants de cette seconde union.

« Excusez-moi, monsieur, de vous envoyer cette rectification, à laquelle j'attache une certaine importance, et veuillez croire à ma considération la plus distinguée.

« P. GÉLIS-DIDOT, architecte. »

Malherbe. — On démolit en ce moment, à Aix, dans la rue Courteissade, une maison fort ancienne, qui fut habitée jadis par le poète Malherbe; c'est la seconde à gauche, entrant par la rue de Nazareth.

On sait qu'à l'âge de vingt et un ans Malherbe, qui était né à Caen, d'un père magistrat, fut attaché au service du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II et grand prieur de France. Il fut auprès de lui, en qualité de secrétaire, à Aix, où ce prince faisait fonction de gouverneur en 1576. Malherbe resta là dix ans, en Provence, et Aix peut se dire sa seconde patrie.

Sous le haut patronage du prince, il voyait l'élite de la société. Il s'y maria à vingt-six ans à une femme, Madeleine de Coriolis, de trois ou quatre ans plus âgée que lui, veuve déjà pour la seconde fois et appartenant à une famille parlementaire des plus considérables dans le pays.

C'est dans la maison de la rue Courteissade, dont la démolition a lieu en ce moment, pour dégager l'hôtel de la sous-préfecture, que Malherbe écrivit les fameuses stances à Du Perrier sur la mort de sa fille.

Inauguration des statues de Voltaire et de Béranger. — Le 14 juillet, a été inaugurée sur le quai Malaquais une statue de Voltaire due au ciseau du sculpteur Caillé. Voltaire est représenté debout, un parchemin dans la main gauche et un stylet dans la main droite. L'auteur de *Candide* est vêtu d'une longue houppelande.

Sur le piédestal, on peut lire cette simple inscription :

VOLTAIRE

1694-1778

Des discours ont été prononcés par MM. Yves Guyot, au nom du Comité d'initiative du centenaire de Voltaire; Sardou, au nom de l'Académie française; Arsène Houssaye, représentant la Société des gens de lettres; Michelin, président du Conseil municipal de Paris, au nom de la Ville.

— Le lendemain, a eu lieu au square du Temple l'inauguration de la statue de Béranger.

La statue en bronze, œuvre du sculpteur Doublemard, est placée au milieu de la pelouse centrale, la face tournée vers l'ouest. La pose est pleine de bonhomie : le chansonnier, debout, penche légèrement la tête en avant, les épaules levées, le dos légèrement voûté, la main droite dans le gousset du pantalon.

Sur le piédestal, en marbre blanc, on lit cette inscription :

A Béranger, ses admirateurs et ses concitoyens.

MM. Philibert Audebrand, Spuller, député, Pou-

belle, préfet de la Seine, et le président du Conseil municipal ont prononcé chacun une courte allocution.

Béranger jugé par Victor Hugo, Alfred de Musset et Henri Heine. — Dans le remarquable discours qu'il a prononcé à l'inauguration de la statue de Béranger, M. Philibert Audebrand a vengé l'auteur du *Dieu des bonnes gens* des dédains immérités dont on s'est plu parfois à l'abreuver en citant les souvenirs suivants :

Un jour, dans un café de gens de lettres, un faiseur de cantates, payé par la cassette de Napoléon III, se mit à dire tout haut : « Ce n'est pas un poète. » Le lendemain, le propos était rapporté à Henri Heine, qui, en ce moment, s'éteignait sur son lit de douleur. Si accablé de souffrance qu'il pût être, l'auteur de *Reisebilder* se dressa sur son séant et, après une alerte épigramme à l'adresse du blasphémateur, que je n'ai pas besoin de reproduire ici, il s'écria : « Pas un poète, Béranger ! Eh ! mon petit monsieur, c'est la lyre la plus sonore des temps modernes ! »

Dénigrer Béranger, c'était aussi ce qu'Alfred de Musset ne voulait pas permettre. Un soir, dans le monde, un plaisantin recommençait le mot dit au café. En guise de réplique, l'auteur de *Rolla*, se levant de sa place, se prit, non à chanter, mais à réciter d'une voix simple et grave l'élégie qui a pour titre : *le Voyage imaginaire*. On sait que Béranger y simule un voyage en Grèce, pendant la guerre de l'indépendance.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec, Pythagore a raison ;
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles.
De l'Illissus j'ai vu les bords fleuris ;
J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Alfred de Musset s'arrêtait à dessein à l'avant-dernier de ces vers. Il le répétait sous l'empire d'une sorte de ravissement.

J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles.

— Messieurs, ajoutait-il, en avançant le bras, je donnerais un des doigts de ma main pour avoir fait ce vers-là.

Un autre souvenir non moins précieux.

Un soir, j'ai entendu Victor Hugo, chez lui-même, rue de Clichy, s'emporter en magnifiques éloges sur le vieux père injustement délaissé. En faisant remarquer que Béranger a été le premier à varier le ton des rythmes et à anoblir la rime, il prenait surtout plaisir, lui, l'auteur de *l'Art d'être grand-père*, à fixer notre attention sur la ronde si charmante, où l'on voit des enfants, petits garçons, petites filles, danser en rond, sans souci de l'orage qui commence à gronder. Je vous laisse à penser s'il était éloquent, lorsqu'il détachait un des couplets de cette chanson :

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts,
C'était le clairon des Barbares
Qui nous annonçait nos revers.

— Messieurs, poursuivait Victor Hugo, je ne sais dans notre langue rien de plus beau que ces quatre vers. Est-ce que vous ne voyez pas là-dedans le mouvement de l'épopée ? Que dites-vous de ce clairon des hommes du Nord, qui réveille nos fils en sursaut ? Ces fanfares retentissent toujours. Quatre vers disent aux enfants l'histoire des trois invasions.

M. Philibert Audebrand a conclu en disant que Béranger, même mort, avait été un Tyrtée pour nos soldats.

Pendant la dernière guerre, sur les bords de la Loire, la vaillante armée de Chanzy, si rudement éprouvée par l'hiver, sans souliers, sans pain, les pieds dans la neige, réchauffait son enthousiasme en chantant *le Vieux Sergent* et les autres hymnes, qui alternaient avec *la Marseillaise*.

Savez-vous ce qui se passe journellement dans les provinces annexées ? Ces Alsaciens, ces Lorrains qui s'obstinent si noblement à être Français, n'ont pas de réunion de famille sans que le génie de Béranger n'intervienne au dessert. Alors le vieillard qui va finir et l'enfant qui commence à bégayer ses mots, formant un concert et touchant et sublime, entonnent ensemble, comme une incarnation sacrée, l'ode admirable :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !

Tous regardent la frontière raccourcie par le traité de Francfort-sur-Mein, et quand on arrive à la strophe sur le Rhin, c'est avec des larmes qu'ils chantent :

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux,
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Est-il besoin de dire que ces éloquents souvenirs et cette émouvante péroraison ont produit le plus grand effet sur l'auditoire ?

Les Papyrus démotiques du musée du Louvre. — La conservation du Louvre vient d'acquérir, avec l'autorisation de M. Turquet, sous-secrétaire d'État de l'instruction publique et des beaux-arts, une collection très importante de trente et un papyrus démotiques. Ces papyrus sont datés des règnes de Psammétique, d'Apriès et d'Amassis, dont on ne possédait que deux fragments, l'un d'Amassis, à Vienne, et l'autre d'Apriès, à Londres.

Grâce à cette nouvelle acquisition, le musée du Louvre, déjà très riche en documents archaïques démotiques, possède une série absolument unique, débutant aux plus anciens spécimens connus de cette langue et allant jusqu'à l'époque des Ptolémées

et à l'époque romaine inclusivement. Aucun musée n'offre rien de semblable.

Les difficultés que présentait encore l'écriture du temps de Takara disparaissent devant cette série.

Au point de vue du contenu, ces papyrus ne sont pas moins intéressants par les renseignements nouveaux qu'ils apportent sur l'histoire du droit en Égypte. Il faut féliciter les conservateurs du musée égyptien du Louvre pour avoir signalé l'importance de ces papyrus, et en particulier M. Réveillout, pour en avoir négocié heureusement l'acquisition.

Les Princes écrivains. — Les princes écrivains sont loin d'être rares, mais depuis quelques années les têtes couronnées semblent également éprouver le besoin d'envoyer de la copie aux éditeurs.

Parmi les rois et reines auteurs, il faut citer la reine Victoria, Oscar II de Suède, don Luis de Portugal, le Shah de Perse, la reine Élisabeth de Roumènie (Carmen Sylva), don Pedro II du Brésil et le prince Nicolas de Montenegro.

Quant aux princes et princesses qui écrivent des livres, on ne les compte plus : l'archiduc héritier Rodolphe d'Autriche, le duc d'Édimbourg, les princes Albert, Victor et George de Galles, la princesse Hélène, tous ont au moins un volume à leur actif.

Statistique de la presse. — Les journaux en France :

Au 31 décembre 1884, les journaux publiés à Paris étaient au nombre de 1,586 et on en comptait 2,506 dans les départements.

Ce qui fait un total de 4,092 publications.

Une vingtaine de départements n'ont pas encore de journaux quotidiens : Seine-et-Oise et Seine-et-Marne sont dans ce cas.

Un souvenir à Chateaubriand. — On a placé sur les murs de l'hôtel n° 120, rue du Bac, une plaque portant l'inscription :

CHATEAUBRIAND
est mort dans cette maison le 4 juillet 1848.

La Société de l'histoire de la Révolution française. — Il vient de se fonder une *Société de l'histoire de la Révolution française.* Son programme comprend les publications suivantes : 1° Documents inédits émanés de divers gouvernements ou de leurs agents, de 1789 à 1815, et formant des séries d'intérêt général ; 2° documents inédits d'un caractère privé, tels que correspondances, mémoires, etc., émanés de personnages ayant appartenu à la période comprise entre 1789 à 1830 ; 3° réimpressions de documents devenus rares ou inexactement publiés ; 4° traductions françaises de documents publiés en langue étrangère ; 5° recueils bibliographiques, listes, répertoires, cartes, exclusivement destinés à faciliter les recherches des travailleurs. Une part importante sera réservée aux publications relatives à la diplomatie, à l'armée, à la marine, aux colonies. Les ouvrages seront accompagnés d'éclaircissements historiques et biographiques, mais il n'y sera admis aucun commentaire politique soit en notes, soit sous forme de préfaces ou d'introductions.

Mission scientifique et littéraire. — M. Paul-Édouard Passy, licencié ès lettres, professeur de langues vivantes à l'École normale primaire de la Seine et au collège de Sévigné, est chargé d'une mission en Islande.

Il devra visiter les principaux centres d'éducation de ce pays, en étudier les ressources et les procédés intellectuels et pédagogiques, examiner les principaux documents de la langue et de la littérature islandaises.

Une bibliographie de la sainte Vierge. — M. Auguste Nicolas, dans la préface de *la Vierge Marie* (p. 15, éd. in-12 de 1857), parle d'un catalogue des livres traitant de la sainte Vierge et dans lequel sont présentés 40,000 volumes.

La *Revue littéraire* s'est mise à la recherche de ce catalogue. Il existe, en effet, mais à l'état de manuscrit seulement.

Une langue universelle. — *Le Génie civil* du 11 juillet dernier publie un article de M. Kerckhoffs, professeur à l'École des hautes études commerciales, au sujet du *Volapük* ou *langue commerciale universelle.*

Le Volapük gagne du terrain en France ; nos lecteurs liront avec intérêt l'exposé quelque peu optimiste de M. Kerckhoffs.

L'idée de créer une lange universelle pour les relations internationales a gagné bien du terrain, tant en France qu'en Allemagne et en Autriche, depuis une trentaine d'années. En dépit des gens de lettres, qui en nient l'opportunité, et des linguistes, qui révoquent même en doute la possibilité de composer une langue artificielle ayant une valeur réelle, des esprits pratiques se disent à juste titre que nous sommes dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, où des besoins nouveaux surgissent chaque jour, et où l'impossibilité de la veille devient la merveilleuse réalité du lendemain.

Personne ne songe plus, d'ailleurs, à faire adopter ou à créer une langue qui doive devenir un jour, comme le grec dans l'antiquité, ou le latin au moyen âge, l'organe universel des sciences et des lettres : c'est un rêve abandonné depuis longtemps. Mais, de même que les diplomates ont une langue universelle ou commune pour leurs rapports internationaux, on peut se demander si nos voyageurs et nos grands négociants n'auraient pas avantage à posséder également un moyen de communication, à la fois simple et pratique, qui leur permît d'entrer en relations directes avec toutes les maisons de commerce, tant de l'Europe que des autres parties du globe.

Or, s'il n'est pas bien difficile d'apprendre en quelques années trois ou quatre langues romanes ou germaniques, il faut, par contre, un temps assez long

pour apprendre un seul dialecte hindou ou sémitique; la difficulté devient même insurmontable pour beaucoup de personnes, lorsqu'il s'agit d'une langue agglutinante comme le turc ou le japonais, ou d'un idiome monosyllabique tel que le chinois ou l'annamite.

Les peuples de l'Orient se trouvent dans un embarras encore plus grand, lorsqu'ils veulent entamer des relations commerciales avec l'Europe. Dépourvus de connaissances géographiques, mal renseignés par leurs chefs politiques, ils sont obligés d'avoir recours à l'intermédiaire des colons ou résidents étrangers; or, ceux-ci ne sont que bien rarement nos compatriotes, et nous ne saurions nous étonner de les voir dénigrer nos produits, au profit des marchandises de Londres ou de Manchester.

Qu'il existe, au contraire, une langue universelle, et un même voyageur pourra visiter les pays les plus divers, un même journal commercial pourra être lu et compris dans tous les centres producteurs ou consommateurs du globe. Les navigateurs, il est vrai, ont déjà adopté un langage sémaphorique, utilisable pour les communications en pleine mer ou à distance, mais qui ne se prête nullement aux exigences de la correspondance.

Quant à adopter comme langue universelle un idiome européen quelconque, les rivalités et les difficultés que présente l'étude même de ces langues s'y opposent.

Ainsi que le faisait remarquer dernièrement le général Faidherbe, les complications du verbe empêchent souvent à elles seules les populations coloniales d'apprendre une langue européenne.

Les premières tentatives pour créer une langue universelle artificielle remontent à Descartes et à Leibniz; il serait difficile de citer, parmi les cinquante ou soixante systèmes imaginés dans le cours des deux derniers siècles, un seul ayant une valeur pratique réelle.

M. Schleyer de Constance, à la fois homme de lettres et linguiste distingué, est enfin parvenu, après vingt ans de laborieux efforts, à donner une solution à ce difficile problème. Il a donné à son système le nom de *Volapük* ou *langue universelle.*

Tout en empruntant aux différents idiomes de l'Europe certains traits caractéristiques, M. Schleyer a su combiner un tout bien coordonné, bien harmonieux et d'une extrême simplicité.

Pour les racines des mots il a fait des emprunts à toutes les langues, mais principalement aux langues germaniques et romanes, et, parmi ces dernières, l'anglais a été tout particulièrement mis à contribution.

Les adeptes du *Volapük* se comptent aujourd'hui par milliers en Europe; 53 sociétés en favorisent la propagation et de nombreux travaux ont été composés pour l'étude du *Volapük*. M. Schleyer a fait paraître, en même temps que sa grammaire, un dictionnaire *volapük-allemand* contenant près de 13,000 mots; ces deux ouvrages en sont à leur quatrième édition. De petits abrégés de la grammaire ont été faits, non seulement en latin et dans toutes les langues de l'Europe, mais encore en chinois et dans le dialecte *nama* des Hottentots.

Des dictionnaires à l'usage particulier des Français, des Anglais, des Italiens, des Hollandais et des Hongrois sont en voie de préparation.

Deux revues sont également publiées en Volapük, l'une, *le Volapükabled* avec traduction en regard, l'autre, *le Volapükaklubs* entièrement rédigé en volapük.

A Paris, le Volapük compte déjà un certain nombre d'adhérents, et parmi ceux-ci des personnes qui se sont fait un nom distingué dans les lettres; ils doivent se constituer bientôt en société et ils espèrent, avec le concours de quelques adeptes de nos départements du Midi, fonder une vaste association française pour la vulgarisation de la langue commerciale universelle.

Un congrès international de *Volapükistes* sera tenu à Paris, en 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle.

Les promoteurs de l'œuvre comptent même organiser, dès le mois d'octobre prochain, plusieurs cours publics et gratuits pour l'étude de la nouvelle langue. Un premier essai à l'École des hautes études commerciales a parfaitement réussi: au bout de huit leçons, les élèves ont été en état de correspondre avec les volapükistes des autres pays de l'Europe et d'outre-mer. C'est un résultat à signaler.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le Journal de Gordon.* — Le *Journal* qu'a tenu le général Gordon des événements de Karthoum pendant l'année 1884, et que MM. Kegan Paul, Trench et Cᵒ viennent de publier à Londres, a été acheté par ces éditeurs 5,000 guinées (130,000 fr.). C'est le prix le plus élevé qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume. Cette somme sera touchée par le frère du général. La première édition, tirée à dix mille exemplaires, est déjà épuisée. Un de nos plus grands éditeurs de Paris ayant exprimé le désir d'acquérir le droit de traduction de cet ouvrage en français, l'éditeur anglais en a demandé une somme de 3,000 livres (75,000 fr.) qui a été refusée.

Une révolution dans la librairie anglaise. — Le correspondant londonien de la *Revue britannique* lui signale en ces termes, dans son dernier courrier, une révolution dans le monde des libraires anglais:

« L'expérience tentée par Hugh Conway de faire paraître ses romans en un volume à un shilling au lieu de trente shillings, comme on en avait l'habitude,

semble avoir fait son chemin et menace d'une révolution complète les usages de nos éditeurs. »

Allemagne. — *L'opinion de M. Mommsen sur le roman historique.* — Un candidat au doctorat, soutenant dernièrement ses thèses, plaidait en faveur du roman historique et réclamait pour lui le droit de cité dans la littérature contemporaine.

Nos « Doctor disputationen » se font toujours en latin, mais ces discussions, fort ardues en apparence, sont considérablement facilitées par le fait que le candidat choisit d'avance ses opposants. Il arrange avec eux de petites répétitions comme au théâtre, et quand la farce est dûment préparée, on la sert au public.

La thèse dont nous parlons venait donc d'être rondement dépêchée, lorsque, à la terreur du pauvre candidat, un monsieur âgé se lève au milieu de l'auditoire et dans un discours latin, incisif et tranchant comme l'acier, prend à partie M. Ebers et son genre. Il montre tous les côtés fâcheux de ces travestissements historiques qui racontent le présent sous le masque du passé et qui placent dans l'ancienne Égypte ce qui se passe et se pense aujourd'hui à Leipzig et à Berlin.

« Le grand historien qui vient de traiter l'histoire administrative des provinces de l'empire romain, dit l'orateur, a dû souvent s'insurger contre son concurrent, qui prétendait reconstruire à l'aide de son imagination ce que lui-même a tiré si laborieusement des documents authentiques. »

Le candidat au doctorat jugea bon de se taire.

M. Mommsen lui avait fait perdre tout son latin. (*Revue suisse.*)

Italie. — *Les manuscrits de Napoléon Ier.* — On écrit de Florence, 24 juin, au *Figaro :*

« L'Italie a racheté à lord Ashburnham pour la somme de 575,000 francs une collection d'inestimables trésors comprenant environ 2,000 volumes.

« Ce précieux dépôt a été installé dans une des salles de la Laurenziana où, dès à présent, on peut le visiter avec permission spéciale.

« Nous disons visiter, mais non étudier; cette faveur serait réservée pour un certain temps aux savants italiens, afin de leur laisser l'honneur des découvertes à faire dans ce fonds aussi riche qu'inexploré. Lord Ashburnham les conserva cinquante ans sans jamais permettre à personne de les ouvrir.

« Mais la collection ne renferme pas seulement les manuscrits volés à l'Italie, elle se compose aussi des manuscrits, lettres et documents divers de Napoléon Ier, ou plus exactement de Bonaparte écolier et jeune officier, jusqu'après le siège de Toulon. Un catalogue détaillé serait impossible à faire ici. Mentionnons seulement cinquante cahiers entièrement autographiés, contenant romans, nouvelles, une *Storia di Corsica,* des extraits d'un grand nombre d'auteurs, des cours et des leçons de l'École de Brienne, sa correspondance avec Paoli, son brevet de capitaine signé de Louis XVI, son premier passeport, etc., etc. Ces papiers sont une propriété nationale. Comment le gouvernement français a-t-il laissé échapper ces précieuses reliques ? Espérait-il effacer de l'histoire le nom de Napoléon, comme il descend du coin d'une rue le nom de Bonaparte? La vérité — et on la connaît ici — est que le gouvernement a refusé de les comprendre dans le lot racheté par M. Delisle. Même une personne en situation de connaître toute l'affaire nous a ajouté : « Le dernier mot n'est pas dit. Parmi « les manuscrits rachetés par M. Delisle, plusieurs « appartiennent à l'Italie; les deux gouvernements « pourraient s'entendre pour faire des échanges.

« Même il en est question. »

« Les manuscrits de Napoléon ont été compris dans le marché pour une somme relativement fort modeste. L'agent italien, M. Villari, a fait une excellente affaire. En effet, depuis qu'ils sont exposés à la Laurenziana, lord Rosebury a déjà renouvelé deux fois la proposition de les acheter 50,000 francs.

« Le même lord a offert d'un *Uffizio della Madona,* œuvre de Sinibaldi, avec la date de 1485, la somme ronde de 175,000 francs! au total 225,000 francs pour deux lots d'une collection qui a coûté 275,000 francs.

« L'œuvre de Dante comprend trente-quatre manuscrits. Dix d'entre eux ont déjà trouvé acquéreur à 50,000 francs. On compte de nombreuses copies de la *Divina Commedia* des XIVe et XVe siècles, avec des notes des contemporains.

« Le joyau de la collection est le fameux *Pline* du IXe siècle, qui avait appartenu à la collection Médicis, ensuite à la *Riccardiana,* d'où il disparut, ne laissant que son nom sur le catalogue. »

La reine d'Italie écrivain. — *La Gazette de Varsovie* (Gazety Warszawiez) raconte ce qui suit :

« La reine d'Italie écrit pour *la Gazzetta di Parma* des critiques théâtrales qu'elle ne signe pas. Un de ses collègues de plume prit l'auguste critique en flagrant délit de plagiat et indiqua le livre d'où avait été tiré l'article incriminé. La reine riposta en prouvant qu'elle était elle-même l'auteur du livre, édité il y a deux ans. Le critique s'en retourna l'oreille basse, tout en se demandant si ce n'est pas pêcher en eau trouble, pour un journaliste, que de copier dans ses propres ouvrages. »

Hollande. — *Exposition internationale de librairie à Amsterdam.* — L'Union des libraires néerlandais se propose d'organiser, au mois d'août prochain, une exposition de toutes les industries qui se rattachent au livre. Le comité de l'exposition s'est adressé aux éditeurs hollandais et étrangers avec prière de lui faire parvenir les épreuves, etc., de publications devant paraître après le 1er août.

Suisse. — *Conférence internationale de Berne.* — Le 7 septembre prochain, une seconde conférence littéraire internationale aura lieu à Berne. On y dis-

cutera définitivement le projet de la convention pour la protection des droits d'auteurs, projet adopté le 17 octobre 1884 par les délégués de la première conférence.

Russie. — *Le Roman en Russie.* — *Le Magazin für die Litteratur* donne de curieux détails sur les éditions spéciales que les romanciers allemands sont contraints de faire pour la Russie, sous peine de voir leurs œuvres arrêtées à la frontière. La censure russe décide des changements, et il n'est pas question avec elle, de discuter. Dans un roman paru récemment, *Temps agités*, l'auteur avait décrit d'après nature la tente d'un des grands-ducs de Russie, pendant la dernière guerre russo-turque. On y voyait, entre autres objets, le portrait d'une actrice. La censure remplaça le portrait par « une grande carte du théâtre de la guerre ». Le romancier fit valoir que sa description était « historique ». La censure répliqua « qu'en Russie, il n'y avait d'historique que ce qui est dans les journaux officiels ».

États-Unis. — *Le cinquantenaire du New-York Herald.* — Le 6 mai dernier, le *New-York Herald* a célébré le cinquantième anniversaire de son existence.

États-Unis. — *La Presse aux États-Unis.* — *Rowell's American Newspaper Directory* pour 1884 évalue à 13,400 le nombre des journaux et périodiques de toute nature qui paraissent actuellement aux États-Unis et au Canada, soit une augmentation de 1,600 depuis 1883.

Le nombre de journaux quotidiens s'est accru de 1,138 à 1,254, celui des journaux hebdomadaires de 9,062 à 10,028 et celui des revues mensuelles de 1,091 à 1,500. C'est dans les États de l'Ouest que la progression a été le plus rapide ; l'État d'Illinois a aujourd'hui 1,009 journaux, Missouri en compte 604 et l'État de New-York à lui seul 1,523.

Japon. — *Fabrication du papier au Japon.* — Il existe aujourd'hui au Japon une douzaine de fabriques de papier, aménagées et exploitées d'après les meilleurs modèles de l'Europe. L'industrie du papier semble y marcher à pas de géant, si l'on considère les résultats obtenus par les fabriques indigènes. Celle d'Osaka fait de brillantes affaires et a pu amortir en trois années la totalité de ses frais d'établissement ; celle de Pjé a pu servir, en 1884, un dividende de 15 p. 100 à ses actionnaires. Malgré la production nationale, l'importation du papier européen et américain ne diminue pas, ce qui prouve bien que la consommation devient de plus en plus forte.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Dans la dernière livraison (mai-juin) du *Bulletin Monumental*, M. de la Sicottière donne une bibliographie complète de l'œuvre de M. Du Chatellier, dont nous avons récemment annoncé le décès.

— Nous apprenons la mort de Mme C. Gay, auteur de plusieurs volumes de poésie fort appréciés, parmi lesquels nous citerons *Matin et Soir*, édité chez Lemerre. On lui doit aussi plusieurs ouvrages pour les enfants ; elle excellait dans ce genre délicat, dont *Juliette la Normande* et les *Aventures d'un petit Parisien* sont deux charmants spécimens.

— Le *Bulletin de la Société historique du Périgord* annonce la mort de M. de Gourgne et donne une notice détaillée sur la vie et les travaux de cet archéologue distingué.

— On annonce la mort, à Lorient, de M. Ernest Hello, écrivain catholique.

M. Ernest Hello, qui avait collaboré au *Gaulois* et à l'*Univers*, a publié une *Étude philosophique et critique* des œuvres de M. Renan, une *Vie de Sainte Angèle de Foligno*, un ouvrage très mystique intitulé : les *Paroles de Dieu*.

— On annonce la mort de Mme Jules Lacroix, décédée à Saint-Germain en Laye. Elle était née en décembre 1795. Depuis le jour où son mari, le poète traducteur d'*Œdipe*, était devenu aveugle, Mme Jules Lacroix, non seulement l'entourait de ses soins, mais l'aidait dans ses travaux, écrivant sous sa dictée. Elle était l'arrière-petite-fille du comte Venceslas Rzé-

wuski, grand hetman de la couronne de Pologne. Son aïeul, le comte Séverin, fut général au service de l'Autriche, et son père, le comte Adam, dernier ambassadeur de la République de Pologne à Copenhague, mourut sénateur de l'empire de Russie. L'autre fille du comte Adam, la sœur de Mme Lacroix, était la femme de Balzac.

— On annonce d'Aurillac la mort de M. Francisque Mandel, conseiller honoraire à la cour de Riom et l'un des historiens les plus distingués de l'Auvergne et du Velay.

— La plupart des journaux parisiens ont enregistré le mois dernier le décès de M. Antonin Merley.

M. Antonin Merley avait publié plusieurs ouvrages et il était le correspondant de nombreux journaux de la province et de l'étranger à l'Agence internationale de la presse qu'il dirigeait.

— On annonce le décès de M. de Monzia, auteur de plusieurs ouvrages sur la guerre franco-allemande et d'une étude sur Richelieu.

— On annonce de Moissac le décès de M. de Moura, lieutenant de vaisseau en retraite qui séjourna longtemps au Cambodge en qualité de résident. M. Moura utilisa le séjour qu'il fit à la cour du roi Norodom et publia, il y a quelques années, un livre important sur l'histoire, la géographie, les mœurs et les productions du royaume de Khmers.

— M. le sénateur Ribière, dont on a annoncé la mort le mois dernier, était âgé de soixante-trois ans.

Concurremment avec la politique, M. Charles Ribière cultivait la littérature à ses moments perdus. Il a publié un *Essai sur l'Histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne.*

— L'Institut de France est cruellement éprouvé depuis le commencement de l'année. Douze décès l'ont déjà frappé et, aujourd'hui encore, il nous faut enregistrer le décès de M. Adolphe Vuitry, l'un de nos plus grands économistes, ancien sénateur sous l'Empire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Vuitry était né à Sens (Yonne), le 31 mars 1813.

Il ne nous appartient pas de retracer ici sa vie politique et administrative. Nous rappellerons seulement qu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du marquis d'Audiffret, le 15 mars 1862, dans la section de politique, administration, finances.

M. Vuitry a publié : *Étude sur le régime financier de la France avant la Révolution* (1877), embrassant les impôts romains et le régime de la monarchie féodale jusqu'au XIIIe siècle. Il a communiqué à l'Académie plusieurs mémoires qui en forment la suite.

— La Société nationale d'agriculture vient de perdre l'un de ses membres, M. Auguste Zundel, vétérinaire principal de l'Alsace-Lorraine. Élève de l'École vétérinaire de Lyon, où il fit de brillantes études, son érudition lui acquit bientôt un grand renom; il s'était donné pour rôle d'en faire bénéficier ses confrères de tous les pays. Ses Chroniques dans le journal de l'École de Lyon, son *Recueil de médecine vétérinaire,* ont rendu d'innombrables services à l'art vétérinaire français. Il a refait le dictionnaire d'Hurtrel d'Arboval. On lui doit des monographies très étudiées, et les maladies contagieuses ont fait l'objet particulier de ses études.

L'œuvre de Zundel, comme savant, comme publiciste, comme praticien, lui assigne le premier rang dans la pléiade des vétérinaires qui ont le plus contribué, dans ce siècle, aux progrès de la science et aux perfectionnements de la pratique.

ÉTRANGER

Allemagne. — Le bibliothécaire de l'Université de Giessen, M. L. Noach, est décédé le 15 juin dernier.

— Alfred Meissner, le poète autrichien qui vient de mourir à soixante-trois ans, s'était destiné tout d'abord à la profession de médecin, et fut effectivement reçu docteur en 1846, à l'Université de Prague. Une année auparavant, il avait déjà publié un volume de poésies et bientôt il ne s'occupa exclusivement que de littérature.

Ziska, son œuvre de jeunesse, fit du bruit et lui valut des poursuites et un exil volontaire. Les romans sociaux qu'il publia depuis : *die Kinder Roms, Schwarzgelb, zur Ehre Gottes, Neuer Adel,* tendant tous plus ou moins à réorganiser la société actuelle, n'eurent pas un succès incontesté.

Quant aux drames qu'il a écrits pour le théâtre, *Das Weib des Urias,* etc., ils ne réussirent pas à se maintenir au répertoire.

— M. Foerster, dont on connaît les excellents travaux sur l'art et l'archéologie, est décédé à Munich au mois d'avril 1885.

— M. Schubart, ancien directeur de la bibliothèque de la ville de Cassel, est mort dernièrement. Il avait publié une édition de Pausanias et des *Bruchstücke zu einer Methodologie der diplomatischen Kritik.*

— Au mois de mai est décédé M. Pünjer, professeur de théologie à Iéna. On lui doit une *Geschichte der*

Christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation et un traité *De Michaelis Serveti doctrina.*

Angleterre. — Un savant orientaliste, M. W. Vaux, auteur de plusieurs ouvrages sur les médailles de l'antiquité et sur l'histoire des anciens peuples de l'Orient, est mort le 21 juin dernier.

M. Vaux fut pendant de longues années *Keeper of the coins and medals of the British museum.* En 1876, la Royal Asiatic Society le désigna pour remplir les fonctions de secrétaire de la Société.

M. Vaux a contribué par d'importants travaux aux journaux et « transactions » des sociétés savantes d'Angleterre.

Nous citons parmi ses ouvrages: *Nineveh and Persepolis,* qui eut quatre éditions anglaises et fut traduit en allemand, — *A Handbook of the Antiquities of the British Museum,* — *Ancient History from the Monuments,* — *Persia from the earliest Period to the Arab Conquest,* — *A Catalogue of the Coins in the Bodleian Library* et *The History of the Atabeks of Syria and Persia.*

— Un romancier anglais, Hugh Conway, dont le premier ouvrage : *Called Back* a eu un succès considérable, vient de mourir subitement après avoir fait un second roman, *Dark Days,* qui est loin de valoir celui qui l'avait précédé.

— M[r] John-Francis Campbell, né à Edimbourg en 1821, est mort à Cannes au mois de février dernier. Il a recueilli la littérature orale des Gaëls d'Écosse dans ses *Popular Tales of the West Highlands.* Edimbourg, 1860-1862, 4 vol. in-12.

Italie. — L'éminent philosophe Augusto Vera est mort le mois dernier à Naples; il était né le 4 mai 1813 à Amelia.

Il fit ses premières études dans son pays natal, sous la direction de son père. En 1826, son père l'envoya à Rome pour étudier le droit. Il ne tarda pas à aller à Paris, où Cousin lui fit le meilleur accueil, et lui fit donner la chaire de philosophie au lycée de Mont-de-Marsan. Successivement il professa à Lille, à Toulon, à Rouen et au lycée Charlemagne, à Paris.

Sa collaboration à la *Revue lyonnaise* et à la *Liberté de pensée* témoigne combien il s'était déjà familiarisé avec la doctrine d'Hégel.

Après le coup d'État, il passa en Angleterre et y resta jusqu'en 1860.

Il collabora à l'*Athenæum,* au *Litterarium* et à d'autres journaux et dirigea en outre l'*Emporio,* journal rédigé en italien, en français et en anglais, et fondé pour favoriser les relations artistiques entre l'Italie et l'Angleterre.

En 1855, il publia l'*Introduction à la philosophie d'Hégel,* et, en 1859, la *Logique d'Hégel.*

En 1860, le professeur Vera rentra en Italie et fut nommé professeur d'histoire à Milan. En 1861, il fut transféré à Naples, où il est resté jusqu'à sa mort.

M. Vera laisse un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Dei nuovi profili litterarii.* — *Platonis, Aristotelis et Hegelii de studio sermone doctrina.* — *History of Religion and of the Christian Church.* — *La Pena di morte.* — *Prolusione alla storia della filosofia, etc.*

Il a aussi traduit d'Hégel : *La Logique et la philosophie de l'esprit et de la religion.*

— M. Celestino Bianchi, député au Parlement et depuis 1872 directeur du journal *la Nazione,* vient de mourir.

M. Bianchi fut en 1846 un des rédacteurs du journal *la Patria;* en 1855, il fonda *lo Spettatore* et écrivit plusieurs brochures politiques dont la dernière, *Toscana e Austria,* eut un grand retentissement.

— La *Rivista di Filosofia scientifica* annonce la mort d'un de ses rédacteurs, Gabriel Buccola. A peine âgé de trente ans, il est mort à Turin, au mois de mars. Ses deux principaux travaux sont : *La dottrina e la legge dell' eredità* (doctrine et loi de l'hérédité), qui a eu deux éditions, et *La legge del tempo nei fenomeni del pensiero* (la loi du temps dans les phénomènes de la pensée).

Hongrie. — Un des meilleurs littérateurs de la Hongrie, N. Guillaume Gyœry, auteur de poésies et d'écrits pour la jeunesse, est mort le 14 avril dernier. M. Gyœry a traduit en hongrois les meilleures productions littéraires de l'étranger, notamment le Don Quichotte, les drames de Calderon, Moreto et Shakespeare, et la *Frithjofsage* de Tegner. M. Gyœry était pasteur de l'église évangélique à Budapest.

Suisse. — Gustave Roux, dessinateur de talent, qui fut le collaborateur de plusieurs journaux illustrés parisiens et étrangers, est mort à Genève, le 22 mars.

En 1851, Gustave Roux s'était établi à Paris, où il faisait de l'illustration par la gravure sur bois pour le *Monde pittoresque,* l'*Illustration,* etc. C'est alors qu'il illustra les *Chansons lointaines* en collaboration avec de Staal, Hébert et Gleyre et l'édition populaire de don Quichotte.

En 1870, quelque temps avant la guerre, Roux avait quitté Paris et vint se fixer à Berne où son ami, l'éditeur Schmid, faisait paraître la *Suisse illustrée,* malheureusement cette publication ne se soutint pas.

Roux a exécuté un grand nombre de compositions pour les *tableaux de l'histoire suisse,* telles que la bataille de Morat, la délivrance de Bonivard, etc.

A Genève, il illustra encore les *Scènes Vaudoises* de M. Ceresole et la troisième édition des *Nouvelles montagnardes* de M. Dubois-Melly.

— L'Université et l'église de Genève viennent de perdre M. L. Segond, professeur d'hébreu et d'exégèse. Le nom de cet éminent théologien était très populaire dans les églises protestantes de langue française, grâce à son excellente traduction de la Bible.

Russie. — La Russie a perdu deux de ses professeurs les plus célèbres : M. Kostomarof, dont nous avons annoncé la mort dernièrement, et M. Kaveline.

Ils appartenaient à la même génération, M. Kostomarof étant né en 1817 et M. Kaveline en 1818.

Ils ont été tous deux professeurs à l'Université de Pétersbourg, mais tandis que le premier était surtout historien, M. Kaveline s'est occupé presque exclusivement de jurisprudence et de l'histoire de l'ancien droit russe. Il laisse deux grands ouvrages : les *Problèmes d'éthique* et un *Traité des droits de succession.*

— Un des meilleurs journalistes de la Finlande, M. Auguste Hagman, ancien rédacteur en chef du *Morgenbladet* de Helsingfors, vient de mourir. M. Hagman a été le fondateur du premier journal publié en langue finnoise : le *Pictaria Sanomat.*

Danemark. — On annonce la mort du docteur Trap, chef du cabinet du roi de Danemark. Il était âgé de soixante-quinze ans et avait conservé ses fonctions sous quatre règnes. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le principal est une *Histoire statistique du Danemark.*

Pologne. — Édouard Odyniec, connu comme poète et comme journaliste, et l'un des amis de Mickiewicz, est mort à Varsovie, le 15 janvier.

C'est pendant l'apogée du mouvement romantique en Pologne que se manifesta son activité littéraire : ses odes et petites poésies qui ont été traduites en allemand et en langue tchèque, parurent de 1825 à 1828. M. Odyniec a traduit des poèmes de Byron, de Walter Scott et de Thomas Moore, et publié quelques drames historiques.

Journaliste, il a dirigé successivement *le Kuryer Wilansky* et *le Kuryer Warzawski* (courrier de Varsovie). M. Odyniec était très estimé comme historien.

Scandinavie. — Le directeur de la Ritter-Akademie, M. Stechou, est mort à Liegnitz à l'âge de soixante-huit ans. Il est l'auteur de divers mémoires sur l'histoire ancienne.

— *M. Peter Asbjörnson,* un des poètes et conteurs les plus populaires de la Scandinavie, est mort à Christiania, le 6 janvier dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

États-Unis. — — M. Henry Ivison, le fondateur de la maison Ivison, Blakemann Taylor et C[ie], est mort à New-York le 26 novembre dernier.

M. Ivison, après avoir dirigé pendant plusieurs années une librairie à Auburn, s'établit à New-York et publia une série d'ouvrages relatifs à l'instruction et des livres de classe, dont sa maison a su conserver la spécialité.

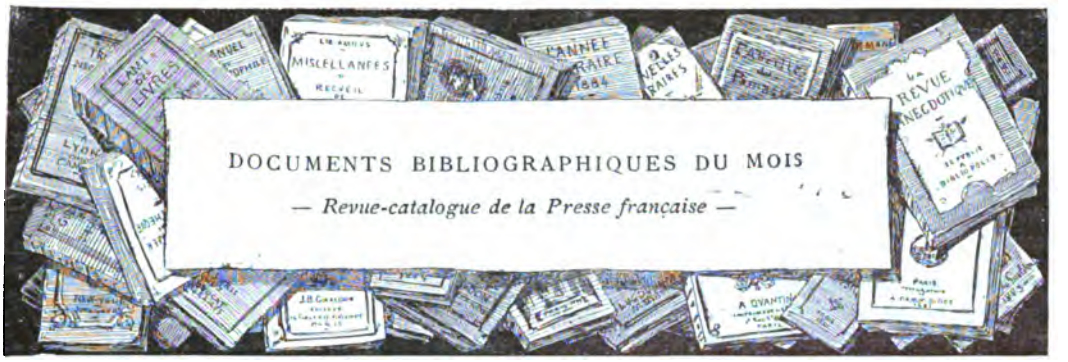
— M. Stephen B. Nores, le bibliothécaire de la Brooklyn library, est décédé le 28 mars.

Après avoir été attaché à la *Congressional library,* Washington, M. Nores fut appelé, en 1869, à la direction de la *Mercantile library* de Brookling, qui compte 85,000 volumes. M. Nores a publié, en 1881, un excellent catalogue de cette bibliothèque.

— Un auteur de talent, M[lle] Suzanne Warner, est morte dernièrement à Warner Island près West-Point où elle habitait avec sa sœur, qui fut en même temps sa collaboratrice.

Miss Warner a écrit, sous le pseudonyme d'*Élisabeth Wetherell,* plusieurs romans, dont le plus célèbre fut *the Wide, wide world* (le monde, le vaste monde), ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues d'Europe.

Queechy eut le même succès que *the Wide, wide world;* ces deux romans, quoiqu'ils aient paru, il y a plus de trente ans, se vendent toujours et sont toujours lus avec plaisir.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 506). Eug. Véron : Salon de 1885. — Ch. Yriarte : Le château de Chantilly. — Victor Hugo sur son lit de mort. — (N° 507). P. Leroi : La réorganisation des musées de Florence. — ARTISTE (avril). Ledrain : Les peuples des bords de l'Euphrate et leurs rois architectes. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke. — Feuillet de Conches : Sur les noms de Jean Bologne. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — P. Mantz : La collection Burat. — E. Carjat : Eugène Delacroix. — (Mai). A. Lanson : Le Salon de 1885. — Ernest Reyer. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke ; quelques conservateurs du Louvre. — Ducros : L'exposition de l'œuvre de Bastien-Lepage.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier-février-mars). Statue romaine mise au jour à la suite de travaux exécutés dans la rivière de l'Ornain. — Ch. Robert : Une bague gauloise. — Lettres de M. le Blant, directeur de l'École française de Rome. — De Vogué : La stèle de Dhmêr. — Deloche : Description d'un poids de l'époque carolingienne ; ses rapports avec l'ancienne livre romaine. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). L. Germain : Le lit du duc Antoine de Lorraine, au musée lorrain de Nancy. — Berthelé : L'église de Saint-Jouin-les-Marnes. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Canat de Chizy : Les fouilles de Saint-Just. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 juin). Tir de l'artillerie. — La masse de petit équipement. — (27 juin) Curvigraphique de marche. — (4 juillet). Les colombiers militaires.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (30 juin). Renouvier : Examen des premiers principes de Herbert Spencer. — Ch. Secrétan : L'univers, la force et la vie, par A. Laggrand. — F. Pillon : De la croyance philosophique en Dieu, par Vidal. — Lionel Dauriac : Superstitieux et prédéterministes. — R. A. : La ligue française pour le relèvement de la moralité publique. — F. Paulhan : Lettre sur le rapport de ressemblance. — Elie Rabier : Lettre sur l'association par ressemblance. — CURIEUX (juin-juillet). Mme Tallien. — Louvet. — Jenny Colon. — Le fils naturel de Mme d'Epinay. — Fourcroy. — Foucault. — Monge. — Joseph Fourier. — La Malibran. — Mercier. — Alex. Dumas.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 juin). Les nouveaux expédients financiers et l'obscurité croissante des finances françaises. — Les discussions de la Société d'économie politique, de l'enseignement agricole au point de vue économique. — (20 juin). Les associations ouvrières de consommation. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Les logements insalubres et la législation française. — (27 juin). De l'abaissement du prix du gaz à Paris et la prorogation de la concession. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1885. — L'enseignement par l'État et l'enseignement libre. — (4 juillet). La crise lyonnaise et la question du tarif. — La force motrice à domicile pour la petite industrie. — Le programme économique des groupes radicaux socialistes de Paris. — Les Républiques de la Plata : leurs populations, leurs ressources et leur situation économique. — La circulation monétaire en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). M. V. Duruy à l'Académie française. — Dédicaces. — Un tableau muré. — Une lettre d'Edgar Quinet. — Bizarreries de notre langue. — (15 juillet). Lettres de comédiens. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le sommeil pathologique. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). A. Michel : Le Salon de 1885. — Courajod : L'ancien musée des monuments français au Louvre. — Ephrussi : *La Divine comédie*, illustrée par Botticelli. — Lucien Magne : Le vitrail. — A. Darcel : Louis Steinheil. — La Tour chez ses notaires.

L'HOMME (10 juin). Martinet : Origine des Polynésiens. — Fauvelle : Contributions à l'étude anthropologique de l'infanticide. — Carrière : Recherches céphalométriques dans le département de l'Ardèche. — (25 juin). Thulié : La femme, éducation normale. — De Mortillet : Origines de la métallurgie. — De Vesly : Silex paléolithiques.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 juin). Ch. Huit : La physique de Platon. — J. Levallois : Fables de La Fontaine. — (20 juin). Franck : Des rapports de la religion et de l'Etat. — Crouslé : Recherches de Buffon sur l'origine de nos connaissances. — Huit : La physique de Platon. — (27 juin). Thomas : Théorie de l'inconnaissable dans Herbert Spencer. — A. Blot : Une tragédie chrétienne. — (4 juillet). Huit : Polémique d'Arcésilas et de Carnéade contre les stoïciens. — Croiset : Démosthène et Eschyne. — Condamin : La libre-pensée contemporaine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Noms historiques. — Un livre à faire. — Paul de Saint-Victor. — Propriété littéraire. — Correspondance inédite de Daniel Huet et de P. Martin.

— Iconophiles amateurs. — Acteurs bibliophiles. — Le romantisme en province. — Tombeau de Victor Hugo. — Poésies de jeunesse d'Alfred de Musset. — (10 juillet). Inadvertances de Ponson du Terrail. — Les domiciles de l'abbé Maury. — Tombeau de Victor Hugo. — Le romantisme en province. — Lettres et documents sur la Saint-Huberty. — Lettres inédites de Mlle de la Vallière à Huet, évêque d'Avranches.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Baudrillart : La question de la population en France au XVIIIe siècle. — Raffalovich : La misère en Angleterre; la condition du pauvre à Bristol. — Rouxel : La politique commerciale et la politique coloniale. — La protection aux États-Unis. — Chailley : Les administrations des forêts. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — Millet : Sigillographie de l'Empire byzantin. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Egger : Études sur la poésie grecque. — Wallon : Frédéric II et Louis XV. — Daubrée : Documents relatifs au Groënland.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). La cour du Dragon. — Câbles sous-marins. — Fours et cuisines de campagne. — Civilisation des Scyris. — (15 juillet). La cathédrale de Marseille. — Les câbles sous-marins. — Les mines d'or. — Un cadenas japonais. — MATINÉES ESPAGNOLES (1er-7 juillet). Herculano : Histoire de l'inquisition en Espagne. — MOLIÉRISTE (juillet). E. Augier : Tartuffe, Arnolphe, Alceste, personnages comiques. — E. Deschanel : Eug. Despois. — D'Estrée : Documents inédits. — Le Blanc : Un créancier de Mlle Béjart. — Larroumet : Mme Béjart et M. Baluffe. — Monval : L'inventaire de Joseph Béjart.

NATURE (13 juin). La vie des animaux aquatiques à des hautes pressions. — Les vraies baleines. — Les progrès dans l'emploi du gaz. — L'asphyxie par l'acide carbonique. — Les médicaments nouveaux. — Fréquence de la pluie suivant les phases de la lune. — Les acariens parisites des calaos. — (20 juin). Les pierres chantantes. — Le musée Guimet. — L'électricité pratique. — Le bopyre du palémon (crevette de Bordeaux). — Galvanotypie. — La Laponie russe, d'après le voyage de M Ch. Ribot (1884). — Les reconnaissances à grandes distances. — (7 juin). L'amiante. — Applications et préparations industrielles. — Un tremblement de terre à Mendoza. — Conférence « Scientia ». — La vie au fond des mers. — Le choléra en Espagne. — Les vaccinations du docteur Ferran. — Les médicaments nouveaux. — La terpine et le terpinol. — (4 juillet). La photographie en ballon. — Les torpilleurs ottomans. — La grotte de Gargas. — Moteurs et machines dynamo-électriques. — (11 juillet). La navigation de plaisance à vapeur à Paris. — Le grand prix biennal de l'Institut de France. — Plantes piscivores. — Le percement de l'isthme de Panama. — Tremblement de terre en Suisse. — La cité havraise. — Logements à bon marché au Havre. — NOUVELLE REVUE (15 juin). Duquet : La bataille de Saint-Privat. — Rambaud : *Lettres d'un proscrit*; Edgar Quinet. — Monnier : Les îles Havaï. — Frescaly : Le rôle de la France dans le Sahara et le Soudan. — (1er juillet). Le Myre de Vilers : La politique coloniale. — Aulard : Fabre d'Églantine. — Bastard : La république d'Andorre.

POLYBIBLION (juin). Léonce Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : La société des index. — Questions et réponses.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (Fasc. I.) Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe nabatéen de d'Meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — REVUE ALSACIENNE (Juin). E. Risler : Jean-Gaspard Zweifel. — Rabany : Les généraux alsaciens avant la Révolution. — Hommages à Victor Hugo. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (Mai). Lerrot : Le monument d'Efflatoum en Lycaonie et une inscription littite. — Reinach : La seconde stèle des guérisons miraculeuses, découvertes à Épidaure. — Collignon : Caractères généraux de l'archaïsme grec. — Braux : Les bronzes de Teti et le fer en Sardaigne. — Clermont-Ganneau : Nouvelles inscriptions phéniciennes. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Juin). Christophe et Jehan Labbé, peintres (1560-1585). — Artistes pensionnés par Louis XIII. — Jacques Mimeral et Henri Verdier. — André Boulle et ses fils. — Restout et la fabrication des dalles de verre (1785). — REVUE BRITANNIQUE (Juin). X. Marmier : Au retour d'un voyage ; Calais. — Les observatoires de montagnes. — La marquise de Coigny. — Les saltimbanques, les fêtes foraines et patronales. — REVUE CONTEMPORAINE (Juin). Ed. Rod : Victor Hugo. — L. Hennique : Pœuf. — Les funérailles de Victor Hugo. — A. Savine : Le naturalisme en Espagne. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 juin). Deltour : Histoire de la littérature grecque. — Mommsen : Le monument d'Ancyre. — Sorel : L'Europe et la Révolution française. — (22 juin). Dieulafoy : L'art antique de la Perse. — Jacob : Tacite, Annales I-VI. — Choix de poésies d'un chansonnier inédit au XVe siècle. — (29 juin). Curtius : Critique de la nouvelle linguistique. — De Ronchaud : La tapisserie dans l'antiquité. — Rosenthal : Contributions à l'histoire du droit municipal allemand. — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon, t. IV. — (6 juillet). Dittenberger : Recueil d'inscriptions grecques. — Abraham : Études sur Plaute. — Washietl : Les Comparaisons d'Ovide. — Bekker : Marie Stuart, Duresley, Bothwell. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Cucheval-Clarigny : L'avenir de la puissance anglaise ; l'empire indien ; le conflit anglo-russe. — De Laveleye : L'évêque Strossmayer. — L'armée et la démocratie. — Larroumet : La femme de Molière. — (1er juillet). D'Haussonville : La prévoyance et la mutualité. — A. Barine : Georges Elliot d'après sa correspondance. — Fouillée : La mémoire et la reconnaissance des souvenirs. — Valbert : Un nouveau livre sur la révolution française. — Brunetière : Le pessimisme dans le roman. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (juillet). Vast : De l'enseignement de l'histoire de l'art dans les lycées et collèges. — Le collège des Oratoriens au Mans. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1 et 15 juin). Les fêtes des félibres à Hyères et à Sceaux. — Guillibert : *A la viio d'Iezo*, triolets. — Les *Pensées* de l'abbé Roux. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). Th. de Banville : Victor Hugo. — Ch. Lancelin : Guernesey. — (1er juillet). Jamais : Le socialisme d'État de M. de Bismarck. — A. Pellé : La politique coloniale. — De Larivière : Les *Lettres* de M. Paul Vasili. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (Juin). Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — Régnier : Les logements insalubres. — La durée des pouvoirs des maires. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Juin). Drapeyron : Que la géographie est une science grâce à la topographie. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — Levasseur : L'Australie. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion publique en France au XVIe siècle. — REVUE HISTORIQUE (juillet.-août). G. Monod : Études sur l'histoire de Hugues Capet. —

Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 1649-1734. — Girard : Le Campus Mauriacus; étude sur le champ de bataille d'Attila. — G. Monod : Victor Hugo. — REVUE LITTÉRAIRE (juin). Ch. de Fleurance : Le Tonkin et la Cochinchine (Eugène Veuillot). — A. de Lansade : Les Origines de la France contemporaine (Taine). — V. Canet : La Vie antique (E. Guhl et W. Koner). — Abbé N.-J. Cornet : La Société Goerres et ses dernières publications. — Juridiction ecclésiastique (Brillaud). — Abbé Bernard : Prælectiones juris canonicis (de Angelis). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Beaunis : L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué. — Secretan : La femme et le droit. — Marion : L'individu contre l'Etat, d'après Herbert Spencer. — Gauthier : La mort de Giordano Bruno. — REVUE POITEVINE ET SAINTONGEAISE (15 juin). L'église de Ruffec. — Les puits funéraires du Bernard. — Les statues équestres de Constantin, placées dans les églises de l'Ouest de la France. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 juin). J. Lemaître : La jeunesse sous le second empire et la troisième république. — Debidour : La révolution par l'ancien régime, étude historique d'après plusieurs écrivains. — (20 juin). L'amiral Courbet. — Le monument d'Eugène Despois. — (27 juin). Le traité franco-chinois. — J. Lemaître : M. Georges Ohnet. — D'Eichthal : Le général Bourbaki, sa sortie de Metz. — (4 juillet). A. Réville : Une histoire des religions par un adversaire de la religion. — Mézières : Le collège Sainte-Barbe et les réformes universitaires. — De Tréverret : Mme de Sévigné historien. — Dr Coppini : Lord Salisbury dans sa famille. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). Abbé Delarc : Saint Grégoire VII, les dernières années de son pontificat. — Dom Chamard : Les abbés au moyen âge. — Beauvois : Histoire de l'ancien Mexique. — Saudret : La première conquête de la Franche-Comté (1668). — D'Aussy : Le caractère de Coligny. — Léonce Couture : La correspondance de Chapelain. — P. Allard : *L'Opposition sous les Césars*, de M. Gaston Boissier. — De Neuville : Le caractère de Guillaume Le Roux. — De Puymaigre : La chronique des derniers rois de Tolède. — REVUE RÉTROSPECTIVE (15 juin). La colonne de Boulogne, poésie de Victor Hugo. — La police espionnée par elle-même. — Le coiffeur de Mme Tallien. — Une lettre inédite de Hoche. — Fac-similé d'un autographe inédit de Victor Hugo. — Le combat de Châtillon, souvenirs d'un officier d'artillerie. — Utilité des amnisties. — M. Thiers, thermomètre politique des lorettes. — (1er juillet). Le siège de Hambourg; relation d'un assiégé. — Les conspirations sous le second Empire. — Lettre inédite du comte d'Artois au maréchal de Broglie. — Deux cordeliers pour un tableau. — Une lettre inédite du duc d'Enghien. — REVUE SCIENTIFIQUE (6 juin). Gariel : L'électricité et l'hygiène. — Hovelacque : L'évolution du langage. — Blanchard : La septième côte cervicale de l'homme. — (13 juin). La conquête du Tonkin : le commandant Rivière. — Helmholtz : L'œuvre de William Thomson. — Marion : Les organismes problématiques des anciennes mers, par M. de Saporta. — Les établissements maternels pour la première enfance. — (20 juin). Tissandier : La locomotion aérienne avant les Montgolfier. — Angot : La météorologie en 1885. — De Varigny : Les vaccinations anticholériques en Espagne. — Gariel : Le nouvel hôpital du Havre. — (27 juin). Le cours de Rouelle et les notes de Diderot. — Diderot : L'utilité de la chimie, mémoire inédit. — De Montessus : Les volcans de l'Amérique centrale. La pharmacie au XVIIe siècle. — (4 juillet). La conquête du Tonkin ; M. Harmand et le général Bouet. — Marchal : La coloration des animaux. — Petit : Frierichs. — Les canons de gros calibre en 1885. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (juin). Krazewski : Le mouvement littéraire dans le Nord. — Loiseau : La légende d'Ulysse dans la littérature portugaise. — Bjornson : Le Roi, drame. — A. Saissy : La poésie des Magyars. — Mickiewicz : Victor Hugo. — ROMANIA (janvier). P. Meyer : Les premières compilations françaises d'histoire ancienne ; Les *Faits des Romains*. — Histoire ancienne jusqu'à César. — G. Raynaud : Le miracle de Sardenai. — Morel-Fatio : Notice sur trois manuscrits de la Bibliothèque d'Ossuna. — Ulrich : Chansons ladines. — Mélanges. — Comptes rendus.

SCIENCE ET NATURE (20 juin). Une boutique à Tokio. — Reproductions des œuvres d'art par la galvanoplastie. — (27 juin). Les grandes compagnies de navigation de l'Europe occidentale et la vitesse de leurs paquebots. — Compteur d'électricité. — La Nouvelle-Grenade. — Entre Mers et Hérat. — La recherche de l'arsenic dans les empoisonnements. — (juillet). La Diffa, souvenirs algériens. — Formose et le Camphrier. — Les armées européennes en campagne. — Le pavage en bois. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Samion : Lettres sur l'infanterie par le général de Hohenlohe. — De la Barre-Duparcq : Bataillon triangulaire de Bouvines. (1er juillet). De Brialmont : Le général de Blois; sa vie et ses ouvrages.

A TRAVERS LES REVUES

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliotheckswesen.*

Juin : Albert Duncker : L'acquisition par le landgrave Charles de la bibliothèque Palatine en 1686. — G. Meier : L'âge des manuscrits. Les échanges aux universités allemandes. Testament de Walther V. Goethe. — P. Schwenke : Une bibliothèque du IXe siècle.

Juillet : Dr Knod : Biographie et bibliographie de Beatus Rhenanus. — H. Lange : Un catalogue de la bibliothèque de l'Université d'Erfurt du XVe siècle. — H. Haupt : Les plus anciennes traductions allemandes de la Bible.

Deutsche Revue.

Juin : H. Hüffer : Souvenirs de Schiller et lettres inédites de Herder, Schiller et Gœthe. — Marco Minghetti : La Madeleine dans l'art.

Deutsche Rundschau.

Juin : Paul Bailleu : La Jeunesse de Fritz Reuter. — Souvenirs d'Alexandre Koschelew.

Juillet : A. Duncker : Lettres d'Emmanuel Geibel. — J. Schmidt : L'*Histoire romaine* de Mommsen.

Das Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes.

6 juin : J. C. Poestion : Littérature islandaise. — J. Ebhardt : Les Mémoires de Casanova.

13 juin : Victor Hugo.
27 juin : Guy de Maupassant.

Nord und Süd.

Juin : F. Keller-Leuzinger : Ferdinand de Lesseps.
Juillet : Paul Lindau : *La Mère de Marianne*, comédie en quatre actes. — W. Lübke : Le réalisme et l'art monumental. — F. Bodenstedt : Michel-Ange et Vittoria Colonna.

Angleterre. — *Blackwood's Edimburgh Magazine.*

Juillet : Le déclin de l'art. Royal academy et Grosvenor gallery.

Book-Lore.

Mai : The Bookworm. Bibliothèque de grands hommes : I. Mazarin.
Juin : La grande bible. A. D. 1539. — Was Napoléon a myth? — Les devoirs d'un bibliothécaire. — Reliques de Byron.
Juillet : N. Pocock : Cranmer's bible. — John Johnston, the author of « typographia ». — Dante's English translators.

The Contemporary Review.

Juin : Shakespeare and the Stratford-on-Avon Common fields.
Juillet : Victor Hugo, par M. Oliphand. — Ode à Victor Hugo, traduite de l'italien de Carducci. — Contemporary life and thought in France, par G. Monod.

The Nineteenth Century.

Juillet : The work of Victor Hugo, by A.-C. Swinburne.

The Saturday Review.

20 juin : Le Codex Augiensis : Le vrai Shelley.

Wallford's Antiquarian.

Juillet : William Thynne, Chancer's first editor. — The ordinary from M. Thomas Jenyns' *booke of armes.*

Italie. — *Archivio Veneto.* (Anno XV). — Parte 1.

B. Cecchetti : La vitta dei Veneziani nel 1300. — C. Cipolla : Una congiura e un giuramenta in Verona al tempo di Alberto I della Scala (1299). — B. Cecchetti : La stampa tabellare in Venezia nel 1447 e l'esenzione del dazio di libri nel 1493. — Guasli : Una figlia di Pietro Aretino.

Il Bibliofilo.

Juin : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli XVI et XVII. (F. Evola). Ancora de miniatori cremonesi. F. Novati.

Gazzetta litteraria, artistica e scientifica.

20 juin : Il monumento di un poliglotta. — Napoleone I nella poesia popolare in Piemonte. — Fra romanzi e romanzieri : Matilde Serao, Fabre, Maupassant.
27 juin : Storia di una montagna di Eliseo Reclus, traduzione di Laura. — Lettres chimériques, di Théodore de Banville.

Giornale Storico della letteratura italiana. — Vol. V. — fasc. 13-14.

Al. d'Ancona : Il teatro mantovano nel secolo XVI. — A. Graf : Appunti per la storia del ciclo brettone in Italia. — A. Neri : La Simonetta. — R. Sabbadini : Notizie sulla vita e gli scritti di alcuni dotti umanisti del sec. XV. Raccolte da codici italiani.

Nuova antologia.

1er mai : A. Gabelli : I recenti moti nelle università italiane. — A. de Gubernatis : Rassegna delle letterature straniere.
15 mai : G. Martucci : Uno scenario inedito della commedia dell' arte.
1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : la storia di Roma studiata sulle sue rovine dal secolo V al XV A. Monzili : Le scuole d'arte e mestieri in Italia.
15 juin : E. Panzacchi : Victor Hugo. — L. Ferri : La Schiavitù nella storia delle idee. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti.
1er juillet : Grégoire VII et Léon XIII, par R. Bonghi. — Il Klopstock e i grandi epici moderni, par B. Zumbini. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti, necessita di una legge per conservarli. — G. Franciosi : Dante et il Beato Angelico.

Suisse. — *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.*

N° 2. — Th. v. Liebenau : L'abbaye de Saint-Urbain et les rois de France.

La Suisse romande.

N° 11 : Victor Hugo, par J. Carrara. — M. Zola et sa méthode littéraire.
N° 12 : Les poètes du Jura bernois, par V. Rossel.

Turquie. — *Revue orientale.*

Louis Tiercelin : François Coppée. — Thalasso : Apothéose de Victor Hugo. — Louis Enault : La vie à Paris.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juillet : Philippe : origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits.

Berliner Philologische Wochenschrift.

N° 19 : J. Adeline : Lexique des termes d'art.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.

Février : V. Schwann : Bibliographie des chansonniers français des XIIIe et XIVe siècles, par Raynaud.

Angleterre. — *Journal of Education.*

1er juillet : Les Stratèges athéniens, par A. M. Hauvette-Besault.

The Saturday Review.

27 juin : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par Eug. Müntz. — Les Japonais, leur pays et leurs mœurs : voyage autour du monde, par le comte Raymond de Dalmas.
20 juin : Les Confessions, par Arsène Houssaye.
13 juin : Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut.
6 juin : Madame de Sévigné historien, par F. Combes.

Walford's Antiquarian.

Juillet : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Pougin.

Italie. — *Nuova Antologia.*

1er mai : La sculpture antique, par Adrien Wagnon. — Folk-Lore, par le comte de Puymaigre. — Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet. — Correspondance de M. de Rémusat. — L'Allemagne et l'Italie, souvenirs diplomatiques, par G. Rothan.
15 juin : Dans la vieille rue, par Forsan. — Le marquis de La Roche Saint-Jude.
1er juillet : L'impôt sur le revenu, par J. Choilley.

Il Bibliofilo.

Avril : Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot. Firmin-Didot. — Ch. Combe : Les rues de Nancy, leurs vocables et leur histoire.

Mai : C. M. Briquet : La légende paléographique du papier de coton.

Juin : Voyage archéologique en Italie et en Tunisie, par Ambroise Tardieu. — Le Martyrium de Poitiers, compte rendu des fouilles et de l'ouvrage du R. P. de la Croix, par Mgr Barbier de Montault.

Suisse. — *Revue suisse.*

Juin : Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet et à ses divers amis. — Théophile Dufour : Lettres à Quinet sous l'Empire 1849-1866. — W. Cart : Un maître deux fois centenaire. — Étude sur J.-P. Bach. — J. de Glouzet : L'idéal. — J. Nollée de Noduwez : Une petite-fille du marquis de la Seiglière.

Juillet : E. de Pressensé : Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre. — G. de Contenson : Chine et extrême Orient. — Jurien de la Gravière : La marine des Ptolémées et la marine des Romains.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *Das Manuscript.* — Central-Organ zur Fœderung der gemeinsamen Interessen zwischen Verlagsbuchändlern, Schriftstellern und Redacteuren *(Le Manuscrit,* intermédiaire entre les éditeurs, les auteurs et les rédacteurs). 1re année 1884-1885. Leipzig, chez G. Wolf, in 4°.

Jahrbuch fur Geschichte; Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens.

Annuaire pour l'histoire et la littérature de l'Alsace-Lorraine, publié par la section historico-littéraire du Vogesen Club. — 1re année, Strasbourg, Heitz — 147 pages in-8°, prix : 3 fr. 15. (Contient la bibliographie complète des livres parus dans l'Alsace-Lorraine pendant les années 1883 et 1884.)

Deutsche Buchhändler-Akademie.

Organe de la librairie allemande et des industries qui s'y rattachent. — Tome Ier, Weimar, 1884 pp. XII-720, in-8°.

Cette revue, fondée par M. Hermann Weisbach, vise un but spécial : celui de démontrer la nécessité de créer « une école des hautes études » pour les jeunes libraires.

Le tome Ier de ce périodique contient force articles destinés à intéresser surtout le public des libraires. Plusieurs notices cependant semblent destinées à un public moins restreint; nous y relevons : l'Imprimerie à Vienne de 1482 à 1682, par E. Zernin. — L'introduction de l'imprimerie en Amérique, par E. Kelchner. — Le réalisme dans la littérature française. — La réforme de l'organisation de nos bibliothèques. — Introduction dans les méthodes usitées en bibliographie, etc.

Angleterre. — *Une Revue historique anglaise.*

La maison Longman se propose d'éditer prochainement une nouvelle revue trimestrielle exclusivement consacrée aux questions historiques.

La Revue fera entrer dans son cadre les travaux des historiens anglais contemporains, la publication de documents inédits, le compte rendu détaillé d'ouvrages historiques anglais et étrangers, et la bibliographie des ouvrages secondaires. On y trouvera, en outre, l'indication des articles historiques ayant paru dans les principales revues et des contributions sur les progrès des études historiques à l'étranger. Point d'articles politiques.

Le premier numéro de cette revue historique anglaise paraîtra probablement le 1er janvier 1886. MM. Mandel Creighton Dixie, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Cambridge, et M. Reginald Lane Poole seront à la tête de cette publication.

Italie.

L'Artista, giornale letterario, artistico, teatrale. Anno 1, num. 1 (3 mai 1885). Torino; journal bi-mensuel.

Hollande.

La première livraison de la *Revue coloniale internationale* d'Amsterdam a paru le 1er juillet dernier.

Elle est née — est-il dit dans une sorte de préface — de l'Exposition d'Amsterdam en 1883, exposition fondée à l'origine sur une base internationale, et elle n'a aucunement pour but de prendre exclusivement à cœur les intérêts néerlandais dans les pays lointains, ou d'agrandir le territoire des colonies néerlandaises. Elle veut seulement conserver les bons résultats que cette Exposition a produits, maintenir les relations établies à cette époque entre les représentants de la science coloniale, et donner un caractère permanent au vif intérêt pour les questions coloniales d'une portée générale, qui a été suscité temporairement par la discussion politique de ces questions pendant l'Exposition.

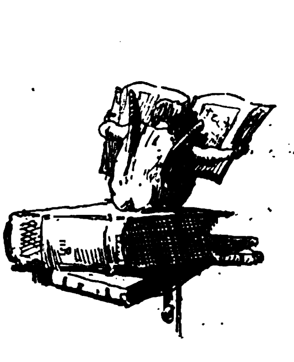
La *Revue coloniale internationale* publie des articles en anglais, en allemand, en hollandais, mais la plus grande partie du texte est en français.

Amérique. *The Atlantic Monthly.*

Juillet : Two English men of letters : Pattison's memoirs; Autobiography of Henry Taylor. Francisque Sarcey.

The Nation.

18 juin : Paul Albert, littérature française au XIXe siècle, tome II. — Paul Deschanel : Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet. — Gaston Paris : La poésie du moyen âge. — Paul Bourget : Cruelle énigme.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1885)

CONSTITUTIONNEL. Juin : 29. Des femmes auteurs; des romancières. — Juillet : 1. *Recherches sur quelques problèmes historiques*, par Fustel de Coulanges. 6. Un avocat artiste et romancier : Edmond Picard.

DÉBATS. Juin : 16. P. Bourget : Le pessimisme de la jeune génération. 18-24. Deschanel : *La Démocratie et le régime parlementaire*, par Prins. 27. De Molinari : *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*, par Stourus. — Juillet : 2. Le collectivisme. 3. La poésie annamite. 4-5. Bourdeau : Mme Mohl, ses amis et son salon. 7. *Anna Karénine*, par Tolstoï. 14. Trois ministres de la guerre : Le comte de Saint-Germain; Dubois-Crancé; le marquis de Clermont-Tonnerre.

XIXe SIECLE. Juin : 18. Lemaire : Chateaubriand à propos d'un livre récent. 21. Le pessimisme littéraire. 22. La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney. 28. Le pouvoir et les lettres. — Juillet : 4. *La Vache enragée*, par Ém. Gondeau. 6. *Le Crime et le Châtiment*, par Destoiewsky.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 28. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 29. E. Lepelletier : Les petits-fils d'Obermann.

ÉVÉNEMENT. Juin : 21. Le prochain roman de M. Zola. 28. Le maréchal Davout, d'après sa correspondance. — Juillet : 3. Les soupers de Philoxène Boyer. 15. Deschaumes : *Bel-Ami*, par Guy de Maupassant.

FIGARO. Juin : 23. A. Racot : Bibliothèques. — Juillet 4. Racot : Un Journal en retraite : *Le Constitutionnel*. 7. Les Cancans. 13. Macé de Challes : Les dernières années de Béranger. 15. Les origines de Victor Hugo.

FRANÇAIS. Juin : 16. Le code d'organisation judiciaire allemand. 22. Corneille et Rotrou. 23. De la durée de la vie chez les germes des microbes. 26. *La Philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes*, par Ch. Bénard. 27. L'origine de la souveraineté d'après la théologie catholique. — Juillet : 3. Louise de Lorraine, reine de France. 7. *La fondation de l'Université de Caen et son organisation au* XVe *siècle*, par de Bourmont.

FRANCE LIBRE. Juin : 26. *Louchon*, par P. Delair. — Juillet : 1. Un pessimiste; M. Ed. Rod. 3. Henri Rochefort.

GAGNE-PETIT. Juin : 15. F. Sarcey : *La Sagesse de poche*, par Daniel Darc. 17-21. Sarcey : *Les Souvenirs* de M. d'Haussonville. 30. Etudes pratiques sur les maladies de l'estomac. — Juillet : 4. Sarcey : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16-1-5-6-7. Le Journalisme en Angleterre. 22-4. Le pessimisme en littérature. 23. Les Pimodan écrivains. 26. Racot : *Alexandre Dumas*, par Glinel. — Juillet 1. Dancourt : *Les Français de la décadence*, par Rochefort. 3. Racot : G. Brummel. 7. Les Villeneuve-Bargemon, écrivains.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 20. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubé-Lat.

GIL-BLAS. Juin : 17. P. Arène : Les Décadents. 18. L. Ulbach : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon. 22. Th. de Banville : *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 24. Nestor : Le roman intime : *Une bourgeoise*, par M. Case. 29. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye.

JUSTICE. Juin 22. Le dantoniste Legendre. 29. L'éloquence d'Hérault de Séchelles. — Juillet : 2. La science de la vie dans Aristote. 6. *Une bourgeoise*, par J. Case. 6. Hérault de Séchelles : L'homme et l'écrivain. 11. Littérature récompensée. 14. *Germinal*, par Zola.

LIBERTÉ. Juin : 20. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 21. Le pessimisme littéraire. 28. Lettres de la marquise de Coigny. — Juillet : 6 M. Thiers, historien du Consulat et de l'Empire. 13. Les vieux journaux. 14. L'abbé Grégoire.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Les récentes publications sur Voltaire. 21. *Ma Jeunesse*, par le comte d'Haussonville. 29. Ed. Thierry : *Hernani*, souvenir du collège. 30. Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck. — Juillet : 2. Une vie de Pascal (éd. Derôme). 3. *Discours sur l'Histoire de France*, par le comte de Moüy. 10. *Le libre échange et l'impôt*, par le feu duc de Broglie. 13. Béranger en robe de chambre.

PAYS. Juillet : 12. *La comtesse Suzanne*, par Jacques Vincent.

PETIT PARISIEN. Juin : 29. La littérature d'échafaud.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 16. Le conventionnel Portiez et sa collection révolutionnaire. 21. Le Café Procope. 25. Henri Martin, par Gabriel Hanotaux. — Juillet : 5. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 15. La prise de la Bastille, d'après de nouveaux documents.

SIÈCLE. Juin : 16. Sophie Arnould. 18. *Ma jeunesse*, par M. d'Haussonville. 28. *Les Parades inédites*, de Gueulette.

TEMPS. Juin : 24. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 30-2. Correspondance du maréchal Davout. — Juillet : 3. Gœtz de Berlichingen. 3. Les pensées de Joseph Roux. 4-5. *Henri IV et la princesse de Condé*, par P. Henrard. 3. Ph. Daryl : Le Comédien selon M. Irving. 13. *Anna Karenine*, par M. Tolstoï.

UNIVERS. Juin : 15-25. Les Communions de Voltaire. 21. Beccaria et le droit pénal. 25. Correspondance de Louis Veuillot. Juillet : 5. *Le Martyrium de Poitiers*, par Mgr Barbier de Montault. 7. L'inscription hébraïque de la piscine de Siloë.

VOLTAIRE. Juin : 24. Paul Bert : *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1885

1. *Petite Gazette poétique,* rédigée par ses abonnés. In-4°, 8 p. à 2 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, Paris, 17, rue Racine. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

10. *Revue professionnelle des horlogers, bijoutiers, joailliers, etc.;* publication scientifique, artistique et industrielle paraissant le 10 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 58, rue Greneta. Abonnements : un an, 6 fr., départements, 7 fr., étranger, 8 fr. Le numéro : 50 centimes.

Le Monde des arts et du théâtre, Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 18, rue Richer. Abonnements : un an, 10 fr., 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

15. *La Lettre du Rossard,* feuille volante quotidienne. Petit in-4°, 3 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 24, rue d'Athènes. Le numéro, 5 centimes.

16. *L'Époque. Le Journal de Paris.* Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

Le Nouvelliste français. Le Nouvelliste de Paris. Le Nouvelliste quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

17. *L'Écho.* Journal d'intérêt local du X[e] arrondissement, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lebas. Bureaux, 14, rue des Petites-Ecuries. Un an, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

21. *Le IV[e] arrondissement.* Journal hebdomadaire, paraissant le dimanche. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lauzon. Bureaux, 36, rue Vieille-du-Temple. Abonnements : un an, 6 fr., 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Ruy-Blas. Le Capitaine Fracasse.* Journal hebdomadaire politique, littéraire, industriel et commercial. Petit in-folio, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

27. *La Gazette illustrée du XVII[e] arrondissement.* In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. du Centre. Bureaux, 37 *bis*, rue d'Oflemont. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

28. *La Plage française.* Gazette des bains de mer. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 12, rue Servandoni. Abonnements pour la saison : 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Petit Citoyen. Journal politique quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Centrale. Bureaux, 15, faub. Montmartre. Abonnements : 6 mois, 9 fr., 3 mois, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

La Parisienne illustrée. Journal fantaisiste paraissant le samedi. In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Chollet. Abonnements : Paris, 3 mois, 1 fr. 25. Le numéro, 10 centimes.

29. *Le Faublas.* Quotidien politique et littéraire. In-folio, 4 p. 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 3 mois, 13 fr. 50. Le numéro, 15 cent.

Sans date. *Le Moniteur international des intérêts catholiques.* In-4°, 4 p. 3 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, 27, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro 25 centimes. Hebdomadaire.

Philosophie générale des étudiants swédenborgiens libres. Revue trimestrielle. In-8°, 12 p. Paris, imp. Décembre. Bureaux, 326, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 4 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

FRANCE

La Revue des Lettres. — Concours. — Escroquerie.

Les sieurs Arthur Byl et Georges Hacker, tous les deux employés au chemin de fer d'Orléans, ont comparu dernièrement en police correctionnelle sous la prévention d'escroqueries.

Ces deux individus avaient fait imprimer et envoyé dans toute la France une circulaire ainsi conçue :

GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE

Victor Hugo, président d'honneur

La *Revue des Lettres*, qui a toujours été une tribune accessible aux jeunes et aux inconnus de talent et dont tous les abonnés sont, de droit, les collaborateurs, ouvre un double concours de prose et de poésie ; le choix des sujets est entièrement libre. Les manuscrits devront être adressés à M. Hacker, secrétaire de la rédaction, 34, rue de Lancry, avant le 20 janvier 1885. Les jugements seront rendus le 1er février et communiqués immédiatement aux concurrents.

En prose, une chronique-fantaisie d'environ deux colonnes d'un journal grand format, ainsi qu'une nouvelle n'excédant pas vingt pages, recevront un premier prix de 500 francs, un deuxième de 200 francs, un troisième de 150 francs, un quatrième de 100 francs et un cinquième de 50 francs.

Un même nombre de prix sera attribué au concours de poésie, comprenant une romance, chanson ou chansonnette, ou bien un sonnet ou un monologue.

La *Revue des Lettres* publiera le portrait et la biographie des quatre premiers lauréats.

Le jury d'examen sera composé de MM. Alphonse Daudet, François Coppée, Jules Claretie, Théodore de Banville, H. de La Pommeraye, Sully-Prudhomme et Charles Monselet.

La circulaire ajoutait, en outre, que les abonnés d'un an et de six mois à la *Revue* pourraient prendre part au concours, mais que les personnes non abonnées devaient souscrire à un exemplaire au moins de l'un des deux volumes contenant les pièces primées, dont le prix était fixé à 3 francs l'exemplaire.

Cette revue et ce grand concours étaient absolument imaginaires. En ce qui concerne la *Revue*, si elle a pu paraître antérieurement, sa publication avait entièrement cessé et elle n'a jamais été reprise. Quant au grand concours, Victor Hugo et tous les hommes de lettres cités ont fait connaître qu'ils y étaient absolument étrangers.

Néanmoins, un grand nombre de littérateurs plus ou moins incompris se laissèrent prendre à l'idée de gagner un prix et de voir leur portrait en première page de la *Revue* et envoyèrent morceaux de littérature et argent. Mais ni leurs manuscrits ni leur argent ne furent jamais rendus.

Le prévenu Hacker repousse énergiquement toute culpabilité.

Hacker : Je suis complètement innocent de toute escroquerie ; Byl, que j'avais fait entrer à la compagnie du chemin de fer d'Orléans, m'a raconté qu'il collaborait au *Gil-Blas* et à l'*Écho de Paris*, et qu'il avait fondé un journal appelé la *Revue des Lettres*, dont il m'a demandé d'être le secrétaire de rédaction. C'est lui qui a eu l'idée du concours et qui a rédigé et expédié toutes les circulaires ; je n'ai été dans cette affaire qu'un instrument inconscient.

Byl : Je ne suis absolument pour rien dans ce qui est arrivé. C'est Hacker qui a poussé l'affaire et qui doit être responsable. Je devais être seulement rédacteur de la *Revue des lettres* quand elle aurait commencé à paraître. Je n'ai jamais reçu de personne ni manuscrits ni argent.

Me Raoul Rousset présente la défense de Hacker, qui est condamné, ainsi que Byl, à deux mois de prison.

(Gazette des Tribunaux.)

M. Marc de Valleyres. — Escroquerie.

Le tribunal correctionnel vient de juger un jeune Suisse, le sieur Christin, âgé de vingt-quatre ans, qui, sous le pseudonyme de Marc de Valleyres, a collaboré à plusieurs journaux parisiens et a même fait paraître dans l'un d'eux un roman intitulé : *Sur le boulevard*.

Marc de Valleyres était prévenu de s'être fait remettre, par un certain nombre d'éditeurs, des exemplaires de plusieurs ouvrages, en leur adressant des demandes sous le nom d'écrivains et de journalistes en renom. Il revendait les ouvrages et dissipait avec des filles l'argent qu'il touchait, laissant sa femme légitime dans le dénûment le plus complet.

Sur les réquisitions de M. le substitut Couturier, Christin, que Me Hallays defendait, a été condamné à quinze jours de prison.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Deux Amies », roman de M. Maizeroy.

Le jury a eu à juger dernièrement un livre qui a eu un certain succès dans le monde parisien : *Deux Amies*, par René Maizeroy.

L'auteur, M. le baron Toussaint, qui écrit sous le pseudonyme de Maizeroy, était défendu par Me Davrillé des Essards. L'éditeur, M. Victor Havard, également poursuivi, était défendu par Me Lachaud.

M. l'avocat général Bernard tenait le siège du ministère public.

Après de longs debats qui ont eu lieu à huis clos, le jury a rendu un verdict de non-culpabilité au profit de l'éditeur et de culpabilité, mitigée par des circonstances atténuantes, contre M. Maizeroy.

Ce dernier a été condamné à 1,000 francs d'amende.

Romans d'Eugène Suë. — Droits d'auteur. — Publication. — Cessionnaire. — Clichés. — Intention des parties. — Demande à fin d'interdiction de publication.

La vogue des romans d'Eugène Suë est loin d'être épuisée, et tous les éditeurs se disputent encore le droit de les publier à leur tour, assurés d'un débit aussi facile que rémunérateur.

C'est ce qui explique les procès du genre de celui-ci.

MM. Rouff et Cie, éditeurs et cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent au Tribunal d'interdire à M. Roy, autre éditeur, de continuer la publication par lui entreprise des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*.

M. Roy, à son tour, a assigné en garantie son propre cédant, et celui-ci, les tiers qui lui avaient vendu le droit de reproduction.

C'est sur ces différentes demandes que le Tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de *Me Maugras*, avocat de MM. Rouff et Cie ; de *Me Fleury* pour M. Roy ; de *Me Chamboursier* pour M. Favre et de *Me Murgeaud-Larion* pour Lachâtre et Garrette, a rendu, conformément aux conclusions de *M. Commoy*, substitut, le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu que Rouff et Cie, cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent qu'il soit fait défense à Roy, sous une contrainte de 50 francs par jour de retard, de continuer la publication et la vente des deux romans les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant* ;

« Qu'ils demandent en outre la condamnation du défendeur en 30,000 francs de dommages-intérêts, à raison du préjudice qui leur a été causé jusqu'à ce jour ;

« Attendu que, pour résister à cette demande, Roy soutient qu'aux termes de conventions intervenues entre Favre et lui, en juillet et novembre 1876, il aurait obtenu le droit de publier les ouvrages dont il s'agit, dans le journal les *Romans parisiens*, et de réunir en volumes les numéros du journal contenant cette publication ;

» Que, suivant lui, Rouff et Cie sont obligés de respecter les traités consentis par La Châtre, leur auteur, antérieurement à la cession qui leur a été faite et qui remonte seulement au 3 juillet 1883 ;

« Que, tout en résistant à la demande, Roy a mis en cause Favre et conclut à ce qu'il soit tenu de prendre son fait et cause et de le garantir et indemniser de toute condamnation qui pourrait intervenir contre lui ;

« Attendu que Favre, de son côté, a appelé en garantie La Châtre et la demoiselle Garrette, de qui il tenait le droit de reproduire et de faire reproduire les œuvres d'Eugène Suë à raison desquelles des poursuites sont dirigées par Rouff et Cie ;

« Attendu que les demandeurs soutiennent que s'ils doivent, en effet, respecter les traités antérieurs consentis par La Châtre, leur auteur, Roy ne s'est pas conformé aux conventions dont il excipe et qu'il a excédé les droits qu'il tient de ces traités ;

« Qu'il y a lieu dès lors de rechercher la nature et l'étendue des droits qui lui ont été concédés ;

« Attendu qu'aux termes de la lettre adressée par Favre à Roy le 25 novembre 1876 et qui sera enregistrée avec le présent jugement, Roy était autorisé à reproduire une seule fois le *Juif Errant* par Eugène Sue, et *Mathilde* du même auteur, dans le journal les *Romans parisiens*, publication illustrée qui devait être tirée sur clichés et faire des tirages successifs et selon les besoins de la vente, et dont tous les numéros pouvaient être réunis en volumes ;

« Attendu qu'il était dit, en outre, que la publication de *Ma thilde* serait terminée au plus tard le 31 mai 1879 et celle du *Juif Errant*, le 31 décembre 1879 ;

« Attendu, enfin, que Roy ne devait jamais tirer à part les deux romans dont il s'agit et composer à eux seuls un tout complet sous forme de volume ou de brochure ; mais que les feuilletons qui devaient toujours accompagner ces publications rempliraient au moins le tiers de chaque numéro du journal ;

« Attendu qu'il est constant en fait que, depuis juillet 1883, Roy a continué à publier par séries le *Juif Errant* et les *Mystères de Paris* ;

« Qu'il soutient, à la vérité, que le droit qui lui a été concédé de clicher ces publications lui confère en même temps le droit de faire des tirages successifs aussi longtemps que les clichés lui permettront de le faire ;

« Mais attendu qu'une telle prétention est manifestement contraire à l'intention des parties ;

« Que si le droit de tirer sur clichés conférait, en effet, à Roy le droit de faire des tirages successifs suivant les besoins de la vente, ainsi, du reste, qu'il était convenu, ce droit était limité à la période du temps qui avait été fixée d'une façon expresse et qui expirait le 31 décembre 1879 ;

« Attendu que l'intention restrictive des parties résulte encore de cette stipulation que la publication ne devait avoir lieu qu'une seule fois ;

« Attendu qu'il résulte de ce qui précède que la demande en garantie de Roy contre Favre est mal fondée, et que celle de Favre contre la Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet ;

« Attendu que par ses conclusions additionnelles Rouff et Cie concluent à ce que Roy soit tenu de détruire dans la huitaine du présent jugement les clichés servant à l'impression du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris* ;

« Mais, attendu que l'usage abusif que Roy a pu faire de ces clichés n'autorise pas Rouff et Cie à demander la destruction de ces planches qui sont la légitime propriété du défendeur ;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour évaluer le préjudice causé à Rouff et Cie ;

« Par ces motifs,

« Dit que Roy sera tenu de cesser la publication des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant* à peine de 50 francs pour chaque contravention constatée ;

« Et pour le préjudice causé le condamne en 2,500 francs de dommages-intérêts envers le demandeur ;

« Déclare Rouff et Cie mal fondés dans le surplus de leurs demande, fins et conclusions ;

« Les en déboute ;

« Déclare Roy mal fondé en sa demande en garantie contre Favre ;

« Dit que la demande en garantie de Favre contre La Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet ;

« Condamne Roy en tous les dépens, tant de la demande principale que des deux demandes en garantie, y compris l'enregistrement de la lettre du 25 novembre 1876. » (Tribunal civil de la Seine, 1re chambre, audience du 17 avril 1884).

Un roman de Louise Michel.
« Nadine ».

En 1881, Louise Michel a fait représenter aux Bouffes-du-Nord, dirigé alors par Lisbonne, un drame intitulé *Nadine* et tiré d'un roman fait par elle en collaboration avec M. Grippa de Winter.

En 1874, Mme Bertre, qui écrit sous le nom de Marie de Besneray, fit paraître un roman intitulé également *Nadine*.

M. Grippa de Winter a assigné devant la première chambre du tribunal civil de la Seine Mme Bertre, sous prétexte de concurrence déloyale, provenant de la confusion des titres. Il concluait à des dommages et intérêts à fixer par état, et en outre à l'insertion du jugement à intervenir dans vingt journaux de Paris, quinze revues périodiques et cinquante journaux étrangers.

Cette prétention n'a pas été accueillie par le tribunal, qui a rejeté la demande de M. Grippa de Winter, par ce motif qu'aucune confusion ne pouvait s'établir entre le titre d'un drame et celui d'un roman.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Béotiens. »
Arrêt de non-lieu.

On se rappelle qu'au mois de janvier dernier le parquet de Paris avait commencé des poursuites contre le livre de M. Henri Nizet : *Les Béotiens*, édité par Kistemaeckers. La chambre des mises en accusation vient de rendre *un arrêt de non-lieu* dans cette affaire.

ÉTRANGER

Suède.

Le naturalisme en Suède.

M. Auguste Scrindberg, romancier suédois, vient d'être, dans son pays, l'objet de poursuites judiciaires pour avoir écrit sous ce titre : *Mariés*, un roman naturaliste.

Italie.

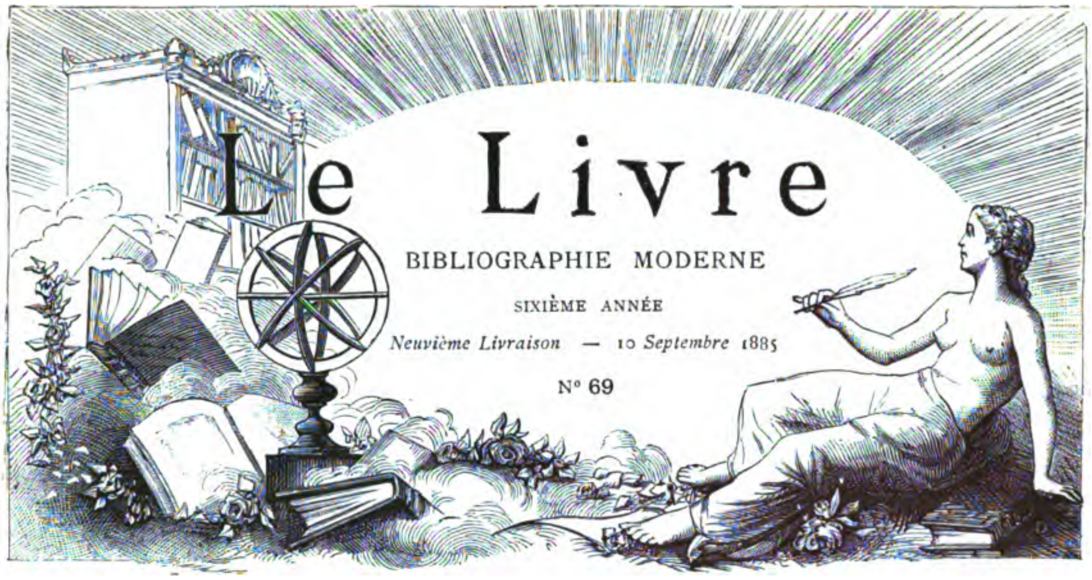
Offenses au Roi.

Un procès d'imprimerie a été intenté à Milan contre le journal *L'Uomo di Pietra* pour avoir, dans un article sur la *Théodora* de Sardou, offensé S. M. le Roi et la Reine d'Italie. Le jury a condamné le gérant du journal à six jours de prison et à 100 francs d'amende.

Livres à l'Index.

Un décret de la Sacrée-Congrégation de l'Index, en date du 23 mars, a condamné les deux ouvrages suivants : *De l'éducation religieuse et civile des jeunes filles conformément aux conditions actuelles de l'Italie*, par l'abbé Garavaglia (Milan, Dumolard frères, 1884). L'auteur s'est soumis et a réprouvé son œuvre. — *La religion dans la science et la tyrannie de la conscience*, par M. Cichetti-Suviani, avec préface de M. Savarese. (Rome, Fozani et Cie, 1885).

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Bibliographie. — Mélanges. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Tous quatre, par Paul Margueritte. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre qui, à plusieurs points de vue, mérite d'être sérieusement étudiée et analysée. *Tous quatre,* roman de début du fils aîné du regretté général Margueritte, sort tout à fait de l'ordinaire et promet un écrivain consciencieux dans la vraie voie moderne. Tout dans ce livre prouve une originalité qui se cherche, un littérateur désireux de percer en employant les seuls moyens honnêtes et sincères qui mènent au but, la double préoccupation du style et du sujet, le soin de peindre d'après nature avec la plus scrupuleuse exactitude. De cette méthode sont sortis des résultats divers, d'excellentes pages et des exagérations. L'idée principale est tout à fait ingénieuse, ce ménage d'êtres supérieurs qui devraient triompher et sont absorbés, annihilés, dévorés par un ménage d'amis tout à fait médiocres, jaloux et privés de sens moral. Ici les nuls et les mauvais triomphent, arrivent à tout, parce qu'ils n'ont ni délicatesse gênante ni souci de l'honneur; les bons et les gens de talent, malgré leur valeur réelle, sont effacés et finissent par disparaître dans l'ombre épaisse de l'oubli; ils se dissolvent, s'éteignent et s'en vont on ne sait où.

C'est là un sujet neuf, curieux, parfaitement traité et qui à lui seul suffirait pour faire un livre; tout ce qui concerne l'existence double de ces deux ménages a une saveur particulière, une ironie amère qui donnent à l'œuvre entière une couleur remarquable. Il est regrettable que l'auteur ait cru devoir enter sur cette histoire principale la partie intitulée *Genèse,* relative à l'école militaire de Mamers et qui pourrait s'en détacher sans inconvénient. Nous le regrettons d'autant plus qu'il y avait là pour l'écrivain matière à un volume spécial, car c'est une véritable autobiographie que cette *Genèse ;* on sent que tout cela a été souffert, enduré ; il y a des cris vrais, des élans cueillis sur les lèvres. M. Paul Margueritte a voulu mettre trop de choses dans son premier volume, et, dominé par l'idée de son double ménage, il a un peu sacrifié malheureusement cette partie de l'école militaire, se contentant souvent, durant plusieurs pages, de donner telles qu'elles ont été prises, des notes de carnet, sans les unir entre elles; il en résulte un style télégraphique qui fatigue le lecteur et fait l'effet d'un procédé voulu.

Mais ce sont là des défauts qui s'atténueront d'eux-mêmes avec le temps et l'user. Ce que nous voulons faire ressortir surtout, c'est que M. Paul Margueritte s'annonce comme un écrivain d'un fort brillant avenir, un romancier dont la littérature contemporaine doit déjà s'honorer et qui prend dès ce jour un rang supérieur parmi les jeunes littérateurs de talent.

Jean Mornas, par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Tout en poursuivant le cours de ses études relatives aux mœurs contemporaines, Jules Claretie ne néglige jamais rien de ce qui peut, dans cet ordre d'idées, se rattacher aux manifestations scientifiques si étroitement liées au mouvement moderne. Il est, en effet, presque impossible de séparer notre manière de vivre actuelle de certains troubles bizarres rentrant dans le domaine de la science, de la médecine. Cette préoccupation qui double l'intérêt de l'œuvre a conduit le romancier à introduire dans son nouveau roman *Jean Mornas* le phénomène inexpliqué et terrifiant de la suggestion magnétique; dans un de ses livres précédents, *les Amours d'un interne*, il nous avait décrit les névroses, les hystériques; ici il entre dans l'étude d'un cas particulier et d'un intérêt saisissant. Son héroïne, Lucie, devient criminelle sans le savoir, sous l'influence de l'hypnotisme suggéré par Jean Mornas.

C'est tout un drame poignant et intime, auquel l'écrivain nous mène par des gradations savamment établies pour arriver à la foudroyante explosion du crime. Jean Mornas, le méridional vibrant, le jeune médecin affamé de gloire et d'argent, trouve dans Lucie Morin, à la fois un véritable rêve d'amour et un merveilleux sujet tout préparé pour l'hypnotisme; mais le jour où, voulant en faire l'instrument passif d'un vol qu'il veut exécuter chez M. de la Berthière, il lui suggère magnétiquement cette pensée, il se sert de ce dangereux phénomène un peu comme l'apprenti sorcier du conte allemand, victime de la puissance évoquée, qu'il a bien su appeler, mais dont il ne sait pas se faire obéir. De là la catastrophe finale, de là le drame et la révélation du nom du véritable, de l'unique coupable, Jean Mornas.

Quatre nouvelles, *Catisson, Kadja, Carlos et Cornélius, Boum-Boum,* complètent ce volume et tiennent à *Jean Mornas* par la couleur étrange du drame qu'elles content, qu'il se passe au pôle Nord, à Saint-Malo, dans le Limousin ou à Paris.

Zélie Clairon, par Louis Davyl. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Louis Davyl n'est certes pas un conteur ordinaire; il y a dans ses livres une verve, un entrain, un mordant qui leur donnent l'attrait que ne peuvent leur procurer le style, l'observation vraie et l'étude fouillée des caractères. On sent que l'auteur compte plutôt sur l'effet brutal des scènes violentes, sur la succession rapide et mouvementée des événements que sur la longue et consciencieuse méthode de travail qui guide les romanciers de l'école réaliste. Il y a dans *Zélie Clairon*, un grand remuement de passions, une ardente mêlée des personnages, un bouillonnement de vices qui feront lire avec plaisir cette œuvre, où le côté touchant domine avec la gracieuse figure de l'héroïne, cette jolie fille de province dont les appétits d'une brute font une victime. G. T.

Le garde du corps, par Georges Duruy. Paris, Hachette, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Georges Duruy est un écrivain consciencieux, délicat et fin qui semble envisager de préférence dans ses romans le côté idéaliste et hypothétique que le côté précis et vécu. Il se classe ainsi de lui-même parmi les littérateurs qui marchent à la suite d'Octave Feuillet. Une langue facile, spirituelle, un joli tour de pensée, une forme agréable lui assurent un succès honorable auprès des lectrices. Il semble en outre s'adresser surtout aux gens du monde; ses héros, d'une distinction rare, d'une élégance raffinée, ont des défauts, des vices, mais ne sont pas communs : tout cela se passe entre gens comme il faut, riches, bien cotés dans le high-life, et dès lors doit plaire à cette partie toute spéciale de la société.

Le garde du corps, dont il est ici question, se rattache par plus d'un point au fameux *Frère d'armes* des *Contes drôlatiques* de Balzac. Celui qui joue, en cette histoire, le rôle ingrat de gardien de la vertu de la femme de son ami se nomme Villecresnes et est capitaine de vaisseau. Il respecte jusqu'à la fin la malheureuse Henriette de Ternois, qu'il adore et dont il est inconsciemment aimé, et il faut la catastrophe qui cause la mort de ce don Juan, Robert de Ternois, noyé par Macpherson, pour que les deux pauvres amoureux puissent s'épouser sans remords. C'est une aventure parisienne joliment contée avec un entrain communicatif, une verve qui ne languit jamais; aussi croyons-nous que, bien qu'on n'y trouve pas l'étude de mœurs dans le sens exact du mot, cette œuvre agréable, écrite en un style correct, sera lue avec plaisir. G. T.

La Course à la mort, par Édouard Rod. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. Un vol. in-18.

Aux âmes actives, — il en reste peut-être encore, — le titre de cette étude auto-psychologiste semblera bizarre, et le livre même plus bizarre encore. Qui veut attraper la mort n'a pas besoin de courir loin ni longtemps. La vieille farandole gothique nous la montre toujours à côté de l'homme, l'entraînant à travers la danse de la vie, jusqu'au repos final et éternel. Désire-t-on, las de suivre le cotillon aux mille figures, s'arrêter plus tôt? Elle est prête, et sur un signe, — doigt qui presse une détente, bouche qui avale le contenu d'un flacon, main qui frappe le cœur d'un poignard, tête qui se glisse dans le nœud coulant, corps qui saute du haut d'une tour ou du haut

d'un pont, — elle accourt et vous reçoit dans ses bras. Mais il semble que les choses aient changé. Aux temps lointains où la vie avait quelque prix, la mort était redoutée; on la fuyait et elle poursuivait. Aujourd'hui on la souhaite, on l'appelle, on fait la course après elle, et c'est elle, la coquette, qui fuit de toute la vitesse de ses tibias décharnés. Le pauvre bûcheron à qui elle fit si belle peur était en avance sur son siècle, et croyait vivre au nôtre. Schopenhauer nous a appris que la vie n'est bonne à rien et en rien, que le néant seul mérite nos vœux et notre amour. Il a érigé en doctrine la lassitude et le dégoût, et ses adeptes, las et dégoûtés de toutes choses, incapables, non seulement d'affirmer, mais encore de nier et même de douter, n'ont plus d'autre force que de se laisser aller, inertes, au courant de l'existence qui les jettera toujours bien un jour ou l'autre au gouffre commun. Quelque chose comme une surprise les fait encore tressaillir parfois : ils croient sentir au cœur une palpitation, désir ou regret; ils s'interrogent, effarés; mais non, ce n'était qu'une contraction de diaphragme, et ils se rassurent dans un bâillement.

C'est l'autopsie d'un esprit de cette nature que M. Édouard Rod nous offre dans l'étude remarquable qu'il intitule *Une course à la mort*. « Si je n'étais pas directement en cause, dit le personnage qui s'analyse lui-même dans ces pages, je trouverais peu d'intérêt au développement de ma vie. » Nous y en avons trouvé beaucoup. Est-ce donc que nous serions, nous aussi, par la ressemblance des situations, des impressions et des sentiments, directement en cause. Cela peut être vrai de bien des lecteurs, mais non pas de tous, ni, j'en suis convaincu, du plus grand nombre, ni, j'en suis sûr, de moi. Il faut en conclure qu'il y a autre chose que le plaisir de se voir dans les traits d'autrui, pour expliquer le charme et l'attirance d'un ouvrage dont le fond est si triste. Cette autre chose, c'est le talent de l'auteur. Je ne veux, ou plutôt je ne peux en citer qu'un exemple. Le personnage qui se raconte dans ce livre a rencontré une femme, une jeune fille, qu'il a aimée de son cœur éteint, parce qu'elle aussi semblait comprendre le vide de ce qui est; mais il ne lui a point dit son amour; il s'est éloigné d'elle, au contraire, pour se garder d'une suprême déception ; elle est morte, et il a appris sa mort par le vulgaire billet de faire part, comme un étranger. Alors seulement il l'aime et la possède avec réalité. « Où s'arrête le Moi ?... s'écrie-t-il? Où finit la vie ?... Trop de choses d'elle ont passé dans mon cœur pour qu'elle soit réellement morte tant qu'il me reste un souffle: n'est-ce pas souvent sa pensée qui s'agite dans mon cerveau? Je ne pourrai plus rien éprouver qu'à travers son souvenir. Et puis, au moindre signe de ma volonté, son image m'apparaît dans les robes qu'elle portait, avec ses parures habituelles, aussi nette, aussi *matérielle* qu'elle se montrait à mes yeux quand je la voyais chez elle, parmi les objets accoutumés. » Il finit par reconnaître qu'il y a « pourtant de bonnes choses : le silence et l'immobilité ». « La terre m'appelle... dit-il, par manière de conclusion. Je pourrais me coucher sur son sein pour m'endormir dans son mystère. Je pourrais m'unir à elle plus étroitement qu'à une maîtresse aimée. Je pourrais lui demander enfin ma part de son inconscience... » L'idée qu'il le pourrait et ne le fait pas n'est pas la moins poignante que suggère la lecture de ces éloquentes et désolantes confessions. B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES ANNONCÉS

Maurice Duhamel, par Charles Valois. Paris, Dentu, 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Les Millions de M. Joramie, par Émile Richebourg. 2 vol. Paris, Dentu. — Prix : 6 francs.

Le Passé d'une femme, par A. Matthey (Arthur Arnould). 1 vol. chez Dentu. — Prix : 3 francs.

Le Divorce de la comtesse, par Charles Mérouvel. Dentu, 1 vol. — Prix : 3 francs.

Mariages riches, par E. de Coetlogon. Paris, Dentu. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Bazar à treize, par Milaudri, avec 125 dessins de H. Somna. Paris, Dentu. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Monstres parisiens (deuxième série), par Catulle Mendès. Illustrations de Besnier. 1 vol. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Jeanne Arthon, par Charles Tranioc. Paris, Ollendorff. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Clément Favières, par Yoconel. Paris, Plon, 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Brisée, par Hugues Montjoye. Paris, Ghio. 1 vol. — Prix : 3 francs.

Cora Jackson, par Léo Montaucey et Marrot. 1 vol. Paris, Jules Lévy. — Prix : 3 francs.

Lorraine, par Camille Gibrac. 1 vol in-18. Chez Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Lila et Colette, par Catulle Mendès. 1 vol. in-8°, avec illustrations de Gambard et Roy. Paris, E. Monnier. — Prix : 5 francs.

Contes à la paresseuse, par Dubut de La Forest. 1 vol. illustré, in-8°. Paris, Monnier et Cie. — Prix : 5 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de Pascal. Lettres écrites à un provincial. — *Nouvelle édition avec une introduction générale, une notice sur l'ouvrage, les variantes des éditions originales, des notes d'histoire et de philologie, un commentaire sur le fond, et la bibliographie*, par L. Derome. Édition ornée des portraits des personnages importants de Port-Royal, gravés sur acier, par Delanoy. Tome Ier, format in-8° cavalier, papier vélin satiné du Marais. Paris, Garnier frères, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

En publiant leur Molière, MM. Garnier frères avaient annoncé leur intention d'éditer dans le même format, et avec le même luxe, les principaux chefs-d'œuvre de la littérature française : *les Provinciales* ne pouvaient manquer d'avoir leur place dans la collection qui va s'augmentant d'année en année.

C'est M. Derôme qui a donné ses soins à la nouvelle édition, et l'édition Derôme, ainsi va-t-on l'appeler, sera toujours prisée. Les *notes*, les *commentaires*, prouvent, de la part de qui les a rédigés, une grande somme de connaissances, des connaissances historiques très étendues, des connaissances très sûres quant à la langue du xviie siècle. L'*Introduction générale*, sur laquelle s'ouvre le volume, est une longue étude de deux cent cinquante pages merveilleusement écrite.

Nous pourrions insister sur ces éloges, en faire d'autres et nous appliquer à montrer comme ils sont tous mérités : on s'apercevra, du reste, de la richesse d'informations dont a disposé, en prodigue, notre introducteur. Nous préférons lui faire un reproche, — la critique ne s'en prend le plus souvent qu'aux ouvrages de valeur, — et ce reproche, nous le voulons faire parce que beaucoup de lecteurs ne penseront sans doute pas à l'adresser : nous blâmons M. Derôme d'avoir tâché à recueillir trop de renseignements; il sait trop de faits; il les a tous dits trop volontiers.

Il les a bien dits, car il expose avec ordre et clairement. Le dommage est grand néanmoins pour qui lit l'*Introduction;* les faits seuls lui sembleront avoir de l'importance.

L'auteur n'y a pas pris garde assurément ; il s'est trouvé entraîné à tout expliquer, les caractères, les volontés, les passions, la personne entière par les faits, par les circonstances accidentelles; ainsi M. Taine, mais, lui, systématiquement, explique le génie par le terreau et le climat. M. Derôme s'est trouvé entraîné à cette explication et il a entraîné le lecteur à l'accepter.

Les faits sont explicatifs; mais peut-être et du moins, parmi les faits, M. Derôme distingue-t-il de grands et de petits événements ? Non. Tous les faits sont d'égale et de médiocre importance : petits événements, partout petits hommes. Et, à la vérité, M. Derôme nous montre un Pascal tout semblable au bouchon de liège qui, jeté dans une rivière, suit le courant d'abord, puis touche à la rive, puis en est écarté par quelque branche qui plonge et que le vent agite.

Pour lui, c'est l'occasion qui fit de Pascal un mathématicien, — et comme ses mérites à ce titre ont été exagérés ! — c'est l'occasion qui a fait de lui un homme mondain, comme c'est elle qui lui fera abandonner le monde; c'est elle qui lui fera écrire les *lettres* contre les casuistes, — petite vengeance personnelle qu'il exercera d'ailleurs; — c'est l'occasion encore qui l'amènera à *jouer* aux maximes et à noter ainsi bon nombre de réflexions qui font partie du volume des *Pensées*. M. Derôme nous montre-t-il le vrai Pascal ?

Il nous parle, à une certaine page de son *Introduction*, de l'auteur du *Port-Royal* tout désireux d'avoir l'approbation de Vinet. Pour lui, éditant *les Provinciales* au temps où Sainte-Beuve correspondait avec le penseur suisse, il se serait peu soucié de savoir si son savant travail emportait, ou non, l'approbation de ce grand penseur. Le jansénisme a été une autre réforme religieuse; mais que voit M. Derôme dans le jansénisme ? Une doctrine, rien qu'une doctrine et une doctrine erronée. Il ne fait nulle difficulté de présenter les jansénistes comme des hommes distingués; toutefois il ne dévoile nullement les sentiments qui les animent. La religion, pour lui, est une suite de dogmes; elle est un culte, elle est une hiérarchie; il ne devine pas que si elle est cela, en effet, c'est accidentellement, c'est accessoirement, que, nécessairement, elle est une façon de vouloir, une façon de vivre. Parce qu'il n'est pas religieux, qu'il parle de la religion avec son intelligence qui connaît des faits historiques, non avec son cœur qui lui pourrait faire désirer d'autres faits, le Pascal des dernières années ne lui est apparu que comme un sceptique désenchanté et qui souffre. Est-ce bien le vrai Pascal qui lui est apparu, et qu'il nous montre encore ?

Le travail n'enchantera pas les fervents admirateurs

de l'auteur des *Pensées*, cela est sûr; nous ne doutons pas qu'ils ne sachent reconnaître, eux, les mérites, très considérables, d'une étude qui a dû exiger tant de recherches, et qui, pour tout dire, a été entreprise et menée à bonne fin en toute sincérité d'esprit.

F. G.

De l'éducation à l'école primaire, professionnelle, supérieure et normale, par A. Vessiot, inspecteur d'académie, ancien élève de l'École normale supérieure, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. Un vol. in-12. Paris, A. Ract et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Instruire est bien, moraliser est mieux; l'un est utile, l'autre est nécessaire. Une société, en effet, a besoin de moralité plutôt que de savoir, et d'honnêtes gens plutôt que de gens instruits.

C'est en démocratie que la question de l'éducation estsouvent importante.

M. Vessiot dit bien, dès les premières pages de son livre, pour quelles raisons nous ne saurions, en France, nous désintéresser de la morale, — le catholicisme a perdu de son influence, et, d'ailleurs, une morale hétéronome, déductive ou inductive, spiritualiste ou matérialiste, peut faire des sujets soumis, non des citoyens; — il dit, avec plus de netteté encore, quelle morale il convient de tâcher à faire prévaloir. « L'établissement du régime républicain, en réduisant la part de l'autorité matérielle qui s'impose, exige en retour un accroissement proportionnel de cette autorité morale qui l'accepte; étant moins gouvernés par une volonté extérieure, il faut que les hommes sachent mieux se gouverner eux-mêmes; ce qu'ils faisaient par force et par crainte, il faut qu'ils apprennent à le faire de plein gré et par devoir. »

L'auteur tient pour la morale de l'impératif catégorique; il est kantiste.

La morale a son domaine à elle qui ne se confond pas avec celui de la religion. La morale est chez elle à l'école; elle y doit prendre la place qui lui appartient, la première.

« Élever les enfants, c'est les habituer à faire telle chose, à ne pas faire telle autre; c'est-à-dire à choisir. Tout choix suppose une règle, une loi. Cette loi existe, elle s'appelle la loi morale. Si pour réussir dans l'éducation, il suffisait d'enseigner la morale, ce serait chose facile; car, de toutes les sciences, il n'en est pas de plus simple, et l'on peut bien l'appeler une science infuse. En effet, elle tient tout entière dans un mot, le *devoir;* et le devoir, nous n'avons pas à le chercher bien longtemps ni bien loin; il est en nous; de lui-même il se révèle, il s'impose, il oblige... Pas n'est besoin d'imposer la loi à l'enfance, car elle s'impose d'elle-même; mais il faut l'amener à le reconnaître, à l'accepter *et surtout à la suivre. La difficulté n'est pas de faire apprendre et comprendre, mais de faire vouloir et agir; elle n'est pas de donner à l'enfant l'idée du devoir, puisqu'il en a le germe, mais de lui en inspirer le goût et, si possible, la passion;* de le tourner, de le pousser, de l'entraîner au bien, d'en obtenir cette suite et cette progression d'efforts qui en créent l'habitude et plus tard le besoin. Ce n'est point là une science, mais un art, et le premier des arts.

Avant d'indiquer par quels moyens l'éducation pourra amener l'enfant à *suivre la loi,* M. Vessiot parle des influences qui tendent à altérer le caractère de la loi morale; il dit les idées fausses à redresser, les sentiments à ranimer. Quelques systèmes philosophiques contemporains prétendent tirer la loi morale de l'expérience, mais « matérialisme et républicanisme impliquent contradiction, et la liberté politique dépend de la liberté morale ». La liberté morale des écoles littéraires dites physiologiques, travaille à la fausser; des journalistes, qui se plaisent à raconter les crimes comme on fait des romans, des docteurs, qui présentent les criminels comme « des malades », semblent s'efforcer de ruiner la notion de la responsabilité; et l'éducation, difficile en certains temps et en certains milieux, disons : aujourd'hui et chez nous, est d'autant plus nécessaire. L'éducation suppose un type à réaliser; or l'idéal de notre République française, qui a ses traditions déjà, n'est pas l'idéal des républiques anciennes; pour faire reconnaître la supériorité morale de notre République, il ne faut que penser à son respect pour la dignité humaine, pour la justice, pour le travail sous toutes ses formes, son humanité, sa générosité à l'égard des autres peuples; l'idéal individuel qu'elle permet. Il faut, aux enfants, expliquer ce qu'est la liberté et ce qu'est l'égalité, la liberté supposant la discipline, l'égalité, des conditions différentes pour les individus qui ne dépensent pas les mêmes efforts, qui n'ont pas les mêmes mérites. Il faut à l'enfance inspirer tous les respects, le respect de l'autorité, celui des grands hommes, celui de la vieillesse, de la famille, des femmes, des enfants, du malheur.

Nous venons aux moyens d'éducation. Ils sont les récompenses et les punitions. Les recompenses? la proposition peut étonner, émise qu'elle est par un kantiste; M. Vessiot ne s'en va-t-il pas imiter l'enfant à faire son devoir par intérêt, ou pour une satisfaction de la sensibilité? Les chapitres qui portent pour titres : *Défauts de l'éducation scolaire, les Récompenses, Qualités à récompenser, des Punitions,* sont parmi, — ne disons pas les meilleurs, ils sont tous excellents, — parmi les plus dignes d'attention. Les récompenses vont toutes au mérite intellectuel, et c'est un tort. Il faut regarder au mérite moral; l'éducateur doit à l'enfant qui s'applique à démêler ses devoirs et à les remplir, des témoignages d'estime, des témoignages d'affection, de confiance. Il peut le donner en exemple, et encourager comme « la délation du bien ». Des ordres du jour, un livre d'or, un livret moral pour chaque écolier, des recommandations à des comités de patronage et de placement, tout cela servirait efficacement la moralité. La probité, l'exactitude, l'ordre, la propreté, le sérieux du caractère qui n'empêche pas la bonne gaieté, l'indépendance d'esprit, et le besoin de se faire une opinion à soi, bien à soi, le patriotisme, voilà quelles qualités sont

à développer. Il y a un art de punir aussi; la bienveillance et l'indulgence n'excluent pas la fermeté. Punir, c'est interpréter ce qui est juste; c'est, sans nourrir de passion, déterminer une sanction. On peut amener l'enfant coupable à se punir lui-même.

D'autres chapitres encore seraient à signaler; celui qui est consacré à la critique du système d'éducation de M. Herbert Spencer, ceux où il est parlé du parti qu'on peut tirer de l'enseignement au profit de l'enseignement. Mais l'ouvrage a une grande valeur. Nous ne saurions assez le vanter. F. G.

Une visite aux ruines du château de Montaigne, par Ch. Marionneau. Bordeaux, Veuve Moquet, 1885, in-8° de 24 pages, orné de 3 planches, tiré à 250 exemplaires sur papier vergé.

La charmante plaquette que nous avons sous les yeux a pour objet de faire connaître l'objet actuel du château de Montaigne, anéanti presque en entier par le déplorable incendie survenu dans la soirée du 12 janvier dernier. Rien n'est plus attristant que la description de M. Marionneau, promenant le lecteur parmi les ruines de cette résidence si éminemment historique; mais aussi rien n'est plus digne d'intérêt que son récit. Il raconte simplement et sobrement son excursion, ou pour mieux dire son pèlerinage à cette demeure à jamais illustrée par l'auteur des « Essais », et ce n'est point sans une impression douloureuse qu'on le suit à travers ces vieilles murailles dévastées par le feu. Toutefois, il est un peu consolant de pouvoir constater avec M. Marionneau que la partie la plus curieuse du domaine, celle où le grand moraliste a laissé la plus profonde empreinte de lui-même, la vieille tour dite de Montaigne, qui contenait sa chapelle, sa chambre et sa *librairie*, existe encore, sinon dans un état parfait de conservation, au moins telle qu'elle était avant l'incendie du corps principal du logis. M. Marionneau, qui fait preuve, dans ses notes et observations, d'une aimable et sûre érudition, a ajouté un nouveau charme à sa relation en y joignant la reproduction de trois jolis croquis dessinés, sur place, par lui-même. Son petit travail, fort intéressant à tous égards, est utilement complété par deux notices du savant M. Gustave Brunet, sur les *inscriptions* de la librairie de Montaigne et sur l'iconographie de son château.

Tous les amis de Montaigne seront heureux d'avoir ce charmant opuscule et de le joindre aux quinze ou vingt brochures déjà publiées sur cet immortel auteur. A ce sujet, qu'il nous soit permis de faire une remarque : malgré les travaux du Dr Payen, de MM. Le Clerc, Réaume, Richou, Jules Le Petit, etc., etc., nous n'avons pas encore une véritable bibliographie de Montaigne; quelque estimables et utiles que soient les recherches publiées par ces messieurs, on ne saurait les considérer que comme des fragments, des essais se complétant les uns par les autres; il importerait donc de les coordonner en y ajoutant les résultats des recherches, des découvertes et des publications nouvelles, afin d'en former une bibliographie et une iconographie vraiment dignes de l'un de nos plus grands auteurs. Puisse ce vœu être entendu par les bibliophiles compatriotes de Montaigne; puisse-t-il surtout être exaucé par l'un de ces studieux bibliographes qui seront formés à l'école de M. G. Brunet, le savant et fécond bibliographe de Bordeaux.

PHIL. MIN.

Annuaire de la presse française. — 1885. — Sixième année. — Par Émile Mermet. Paris, chez l'auteur, rue de Belzunce, 13, et dans les principales librairies. — Un fort vol. in-12 de XCIX-1072 pages, — orné de gravures et fac-similés, et recouvert d'un élégant percalinage. — Prix : 10 francs.

Pour la sixième fois, nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs du *Livre* cet intéressant annuaire, l'un des plus utiles ouvrages périodiques qui se publient à Paris. Il était à craindre que la mort du regretté M. Mermet, survenue au moment même où paraissait le cinquième volume de cet « Annuaire de la presse », n'amenât la disparition de ce précieux travail; par bonheur, les mesures de M. Émile Mermet étaient si bien prises, il avait organisé et fondé si solidement son œuvre, — Dieu sait au prix de quels efforts et de quel courageux labeur! — que son livre a maintenant sa place marquée, sa place acquise et qu'il n'a plus qu'à se laisser vivre, sans qu'on puisse redouter de le voir disparaître.

Comme ont pu le constater les nombreux acquéreurs de l' « Annuaire de la presse », cette publication s'est augmentée et améliorée tous les ans. Consacré d'abord presque exclusivement à la presse parisienne, ce livre s'est promptement étendu à toute la province, et maintenant il comprend la partie la plus importante de la presse étrangère.

Sans nul doute, s'il continue à progresser dans les mêmes proportions, ce sera, dans très peu de temps, le meilleur et le plus sûr répertoire de la presse périodique de l'Europe et peut-être des deux mondes. Jusqu'à présent, on ne trouve chez aucune nation voisine, même chez les plus riches en travaux de ce genre, rien qui puisse être comparé à l'excellent annuaire de M. Mermet. — Ses dignes continuateurs, en tête desquels il convient de citer d'abord Mme veuve Mermet, puis M. Lhuillier, son laborieux secrétaire, ainsi que M. Ch. Canivet, ne manqueront pas de donner chaque année plus de prix à cette œuvre, en menant peu à peu à bonne fin toutes les améliorations que le fondateur avait rêvé d'accomplir avec le temps.

Sans entrer dans trop de détails sur le contenu de cette précieuse publication, donnons au moins quelques indications sommaires sur les principales matières qui y sont traitées, savoir : renseignements divers concernant la presse; les syndicats et associations de la presse en France; les nouveaux journaux publiés à Paris en 1884; journaux de Paris, journaux de province paraissant au 1er janvier 1885; notes sur quelques-uns des organes les plus connus de la presse étrangère; journaux et journalistes;

éphémérides politiques et autres de l'année 1884; la littérature et les beaux-arts en 1884; le théâtre en France en 1884; le sport en 1884; nécrologie (plus de 80 articles); bibliographie; sciences et industrie; la Bourse en 1884; renseignements généraux sur les grandes institutions financières de Paris; publicité, annonces; liste des *pseudonymes* des journalistes, etc., etc. Enfin trois excellentes tables : 1° des localités dans lesquelles sont publiés des journaux; 2° des noms des journaux publiés en France, — des noms des directeurs, rédacteurs, gérants, collaborateurs et éditeurs.

On voit par cette énumération trop succincte quelle masse de renseignements divers contient l'« Annuaire de la presse », et l'on peut, par là, juger à combien de gens il s'adresse, ou pour mieux dire s'impose comme un *vade-mecum* de première nécessité.

Ne quittons point cette admirable publication sans faire connaître au moins la situation numérique de la presse française au 1er janvier 1885.

A cette date paraissaient 4,092 organes périodiques, dont 1,586 pour Paris et 2,506 pour la France et ses colonies. — Après Paris, les départements où se publient le plus de journaux sont ceux du Nord (130), des Bouches-du-Rhône (97), de la Gironde (91), de la Seine-Inférieure (83), du Rhône (78), des Alpes-Maritimes (62), du Gard (61); — tous les autres départements possèdent moins de 60 feuilles périodiques et vont en décroissant jusqu'aux Basses-Alpes (9), la Haute-Loire et la Lozère (7), les Hautes-Alpes (6), et le Haut-Rhin (3).

L'année 1884 a vu paraître 473 feuilles nouvelles, naissances compensées par à peu près autant de décès, beaucoup de nouveau-nés n'étant pas viables.

Enfin sans parler des 87 journaux politiques de Paris, dont les nuances sont bien connues, on compte, parmi les 2,506 journaux de province, 1,360 organes politiques dont les tendances sont nettement tranchées et sur lesquels 878 se rattachent à l'opinion républicaine et 482 à l'opinion monarchiste. A la veille des élections générales, ce petit renseignement ne manque pas d'intérêt et peut donner à réfléchir à beaucoup de pauvres candidats.

N'insistons pas davantage sur ces indications de pure statistique et terminons ce rapide examen en recommandant encore *l'Annuaire de la presse* à l'attention de nos lecteurs. PHIL. MIN.

Études et Souvenirs, par le comte DE FALLOUX, de l'Académie française. Paris, Émile Perrin, 1885, in-8°.

En laissant de côté son discours de réception à l'Académie française (1857), morceau de délicat, mais qui a été assez commenté en son temps pour qu'il n'en soit pas parlé ici, ses discours sur les prix de vertu que le talent de l'auteur ne saurait empêcher d'appartenir au « genre ennuyeux », et son discours sur la liberté religieuse qui roule tout entier sur des questions auxquelles nous aimons ici à rester, le plus possible, étrangers, le beau volume que M. le comte de Falloux a récemment publié contient des études sur Olivier de Serres, sur la Saint-Barthélemy, sur Parmentier, sur Mme de Pastoret, sur la sœur Rosalie, sur le comte Jules de Rességuier, sur le comte de Quatrebarbes; un discours sur l'inauguration de la statue de Rotrou, un exposé de ses vues politiques et une appréciation des temps présents à propos du livre de l'abbé Lagrange sur l'évêque Dupanloup, et enfin des *essays* sur l'agriculture et la musique.

Malgré la diversité des sujets, le volume ne présente aucune confusion. Cultivateur ou biographe, orateur ou musicien, historien ou politicien militant, M. de Falloux est toujours l'homme que l'on sait, accessible aux illusions, sans doute, n'ignorant pas la vanité des espérances et l'amertume des déboires, mais fidèlement attaché à cette conception, qui n'est pas à la portée de tout le monde, du catholicisme libéral et de la monarchie légitime, constitutionnelle et dévote. Elle a séduit de grands esprits, Berryer, Lacordaire, Montalembert, pour n'en nommer que quelques-uns, dont M. de Falloux est le survivant.

Pour mon compte j'aime mieux, dans M. de Falloux, l'agriculteur et l'éleveur que le politique et l'historien. Mais c'est affaire de goût personnel. Les théories sur la Saint-Barthélemy, sur la musique, sur le gouvernement qui convient à la France, et même sur les moyens de produire de la bonne viande de boucherie à bon marché, ne me convainquent point, je l'avoue. Mais quoi! l'auteur, dans tout ce qu'il dit, met une telle foi, il dispose d'une éloquence si simple et si entraînante, il raconte avec tant de charme et discute avec tant de chaleur courtoise, que c'est un plaisir que de lire son livre et de n'être pas de son avis. B.-H. G.

An Amateur Angler's days in Dovedale. *Being an account of my three weeks' holiday in july and august 1884*, by Edward Marston. Printed by Whittingham Chiswick press. Imperial 32 mo. also, a large paper edition, printed on handmade paper, parchment binding (100 only printed). London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington — Price : 1 sh. and 5 sh.

Voici revenue la saison d'un des sports les plus chers et sous toutes ses formes aux Anglais de toutes les classes, la pêche : depuis la grande pêche, pratiquée dans les mers lointaines par les membres du Yachting Club, jusqu'à cette simple pêche à la ligne dans les vives rivières qui anime de tant d'émotions les vacances annuelles du plus grand nombre. Je connais tel grave dignitaire de l'Université d'Oxford qui passe tous les ans les mois d'août et de septembre à bord de son yacht qu'il manœuvre en marin consommé; je connais aussi tel peintre, académicien illustre qui est attendu et redouté en ce moment par tous les vieux saumons d'Écosse; aujourd'hui c'est un lettré, un grand-père, amené sur le tard à la curiosité de la pêche, qui nous apporte en cet élégant opuscule précédé d'une jolie eau-forte le récit de ses déboires et de ses hauts faits dans l'art où Isaac

Walton et Charles Cotton occupent la place d'honneur. Mais la pêche ici et le coin du Derbyshire où il nous conduit ne sont que le cadre et le prétexte pittoresques choisis par un charmant esprit pour philosopher sous le soleil, sous le vent, sous la pluie battante et, chemin faisant, donner carrière à son tendre amour pour la nature, à sa verve plaisante, à ses réflexions de moraliste et à ses souvenirs de lettré tour à tour. Du brin de plume qui flotte à l'extrémité de sa ligne dans la journée, le grand-père se sert le soir pour écrire à ses petits-enfants les plus aimables lettres du monde et les plus spirituelles. L'auteur appartient à la famille intellectuelle de Sterne et peut-être plus encore à celle de Xavier de Maistre et d'Alphonse Karr en sa jeunesse, dont le génie plus doux est aussi plus naturel, moins forcé, moins tendu que celui du célèbre humoriste anglais. Dans sa modestie, il n'a pas ostensiblement signé; on découvre son nom par hasard en lisant la dédicace. C'était bien le moins que M. Edward Marston, éditeur, s'éditant lui-même, fît un petit bijou typographique de ce petit bijou littéraire; aussi est-ce dans le voisinage du *Voyage autour de ma chambre* et du *Voyage autour de mon jardin* que j'ai placé dans ma bibliothèque *les Journées d'un amateur de pêche au bord de la Dovedale.* E. C.

The World of London (*la Société de Londres*), by count Paul Vasili. In-8°. London, 1885. Sampson Low.

Society in London, by a boreign resident. In-8°. London, 1885. Chatts and Windus.

L'édition française du second de ces deux livres, qui prétendent l'un et l'autre à nous faire connaître la société anglaise, a été l'objet d'un compte rendu dans notre numéro de juin; nous n'avons donc à y revenir aujourd'hui que pour constater son très grand succès à Londres même, où sept éditions successives n'ont pas épuisé la curiosité du public qu'il intéresse. Nous avions en effet constaté, en même temps que la parfaite exactitude des portraits réunis dans ce volume, le tact extrême et la sûreté de main dans la mesure avec lesquels le diplomate étranger les avait tracés.

Le volume du comte Paul Vasili n'a pas, à beaucoup près, obtenu la même fortune, en dépit peut-être même à raison des suppressions que l'éditeur a pratiquées dans le texte d'origine écrit en français. Le comte Vasili entame d'une pointe plus aiguë le cuivre où il grave ses effigies, et parfois donne quelque coup de pioche téméraire dans le mur de la vie privée. Ces audaces amusent la galerie européenne, mais déplaisent souverainement aux Anglais. Aussi l'éditeur a-t-il introduit en tête du volume une *Note* où il s'excuse grandement, non pas vis-à-vis de l'auteur, pour avoir fait des coupures dans son œuvre, mais vis-à-vis du public, pour ne les avoir peut-être pas faites assez nombreuses. Non seulement il a enlevé les pages qu'il considérait comme *scandalous*, sinon *libellous*, « honteuses, sinon diffamatoires », mais il craint bien que le livre ne contienne encore nombre de passages antipathiques au goût anglais. Et par le fait il me paraît que la presse londonienne qui a fort bien accueilli le volume du diplomate a établi la fameuse « conspiration du silence » autour de celui du comte Vasili. E. C.

POÉSIES

Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine, par Lucien Decombe. Rennes, H. Caillière, 1884. In-18 de xxviii-401 pages, plus 35 feuillets de musique; orné d'un joli frontispice à l'eau-forte, par Ad. Léofanti, et tiré à petit nombre sur beau papier satiné.

Un décret rendu, le 13 septembre 1852, sur la proposition de M. Fortoul, alors ministre de l'instruction publique, prescrivait la formation d'un « Recueil de poésies populaires de la France, grand et complet monument, disait le rapport ministériel, élevé au génie anonyme et poétique du peuple ». — Un comité composé de littérateurs du plus haut mérite et d'une grande compétence, tels que le savant Ampère, MM. Rathery et de la Villegille, fut chargé de présider à l'exécution du décret, et, au bout de quelques mois à peine, grâce à l'activité de ses membres, le ministère était en possession d'un nombre considérable de poésies et de chansons, que de continuels envois grossissaient chaque jour davantage. Ces matériaux furent aussitôt utilisés et mis en ordre; puis, comme cela est arrivé pour bien d'autres entreprises, les mois et les années s'écoulèrent sans que l'on songeât à publier enfin le « Recueil des poésies populaires ». Finalement le manuscrit fut déposé à la Bibliothèque nationale, où il se trouve à l'abri, sans doute, de la destruction et des hasards, mais où il n'est accessible qu'au petit nombre de curieux qui ont assez de loisirs pour pouvoir le consulter sur place.

Cette publication officielle, longtemps promise, vainement espérée, puis totalement abandonnée et presque perdue, ne verra probablement jamais le jour. Fort heureusement l'initiative privée a puissamment contribué à suppléer, du moins en partie, à ce grand travail qui eût donné tant et de si beaux résultats pour le développement de notre histoire littéraire. Depuis une vingtaine d'années, en effet, d'habiles et courageux chercheurs ont publié d'importants recueils des chansons et poésies populaires de plusieurs de nos vieilles provinces. C'est ainsi que, sans parler des travaux généraux de MM. Ch. Nisard,

Ch. Malo, Louis Montjoie et de quelques autres littérateurs, nous possédons déjà de bons recueils et d'excellentes études sur les chansons et poésies populaires de l'Avranchin (Robillard de Beaurepaire, 1856), — de la Bretagne (Hersart de la Villemarqué, 1866), — du Béarn (Frédéric Rivarez, 1844), — de la Normandie au XII[e] siècle (A. Gasté, 1866), — du Cambrésis (A. Dinaux et Bruyelle, 1864), — des provinces de l'Ouest, Angoumois, Aunis, Saintonge et Poitou (Jérôme Bujeaud, 1865-1866), — de la Provence (Damase Arbaud, 1862-1864), — de la Flandre française (Coussemaker, 1856); — du pays Castrais (Anacharsis Combes, 1852), du pays Messin (comte de Puymaigre, 1865), — de la Basse-Bretagne (F.-M. Luzel, 1869-1874), — et d'autres pays encore dont la désignation nous échappe. — Sans doute, ces travaux particuliers ne remplacent pas entièrement le Recueil promis par le décret de 1852; mais, tout en faisant regretter davantage son inexécution, ils rendent d'incontestables services et comblent déjà bien des lacunes.

Aujourd'hui, c'est encore une province de l'Ouest, la partie de la France qu'on a le plus explorée jusqu'à présent, qui bénéficie des recherches de M. Lucien Decombe. Il a limité ses investigations au département d'Ille-et-Vilaine, et cependant il a su y recueillir une assez riche moisson. Les cent trente chansons dont se compose son recueil sont admirablement choisies; tous les genres y sont représentés; l'amour (bien entendu!) y tient une large place, mais on y trouve aussi des chants anecdotiques, politiques, moraux et légendaires. Toutes ces poésies, empreintes pour la plupart d'une grâce naïve et charmante, ont été recueillies dans vingt-sept localités d'Ille-et-Vilaine. Après Rennes, qui a fourni plus de trente pièces à M. L. Decombe, les communes de Montfort, de Châteauneuf et de Vitré sont celles où il a fait le plus de trouvailles. — Il est bien difficile, dans un aussi rapide examen, de choisir et de citer une poésie de ce joli recueil. Le mieux est d'y renvoyer le lecteur qui aura le plaisir de découvrir, parmi les trivialités propres à ce genre de chansons, des expressions et des pensées véritablement délicates et fines. M. Lucien Decombe, qui est un érudit dans toute la force du terme, ainsi que l'attestent les nombreux travaux qu'il a déjà publiés sur Rennes et sur l'Ille-et-Vilaine, a su, même dans un travail si léger en apparence, donner une nouvelle preuve de son savoir. Il a joint à la plupart des chansons de son recueil une courte notice indiquant l'origine probable de ces petits poèmes, ainsi que leurs similaires dans d'autres provinces. Ces notes, qui témoignent d'une immense lecture et des plus consciencieuses recherches, sont d'un grand secours pour le lecteur et ajoutent un nouvel intérêt aux pièces auxquelles elles s'appliquent. De plus, un excellent index des mots patois, altérés ou tombés en désuétude, qui fourmillent dans le texte, permet de le lire sans peine et sans obscurité. Enfin, l'auteur a pris soin de joindre à son curieux volume la musique de 70 des chansons de son recueil, et ces airs simples et naïfs font souvent, mieux que tout le reste, apprécier le sentiment véritable de ces modestes poésies.

Souhaitons qu'un travail analogue soit entrepris pour tous les départements où il n'a point été fait encore; souhaitons surtout que les imitateurs de M. Decombe se règlent complètement sur lui et produisent un recueil aussi bien fait que le sien.

PHIL. MIN.

Nos Enfants. *Poésies*, par AMÉLIE DEWAILLY avec une *Lettre* de François Coppée. Eau-forte de Vernier. In-16. Paris, 1885. Alphonse Lemerre.

Toute carrière de gloire a ses moments épineux: telle dut être l'heure où le bon poète François Coppée, lié par quelque complaisante promesse, se trouva, en présence des « bonnes feuilles » de *Nos Enfants*, dans l'obligation de les recommander au public. Si l'auteur avait été un homme, le poète — je parle de M. Coppée — eût dégagé sa parole et remplacé la *Lettre* publique par quelques sérieux et discrets conseils. Si seulement M[me] Dewailly lui avait communiqué ses vers en manuscrit, voire en épreuves, celui-ci aurait sans doute obtenu d'elle que vingt fois elle remît son ouvrage sur le métier, qu'elle le polît et le repolît conformément au sage précepte de Boileau; mais en « bonnes feuilles », il n'y avait rien à faire, qu'à s'exécuter. De là, en ce gentil volume, tant de vices de forme, d'attentats notoires contre la langue, de rimes d'une indigence à tirer les larmes des yeux, sans parler de tels vers :

> Son poignet délicat sait ce qu'un haltère pèse,

ni des coquilles et des inadvertances dont la responsabilité incombe au correcteur typographe. Ces scories sont d'autant plus fâcheuses que visiblement l'éditeur avait, en ce qui le concerne, ordonné tous les éléments d'un livre précieux : format carré charmant, joli caractère, aimables vignettes, eau-forte de Vernier, délicate et spirituelle. Néanmoins toutes ces petites pièces, qui accompagnent l'enfant depuis les premiers pas jusqu'au terme de l'adolescence, étant écrites à l'adresse des jeunes mères et des grand'-mamans, celles-ci étant bien plus sensibles au sentiment qu'à la forme, à l'intention qu'à l'expression, le coquet petit volume de M[me] Dewailly se glissera dans bien des nurseries, car l'inspiration y est souvent poétique et l'intention l'est toujours. E. C.

La maison des Pocquelin et la maison de Regnard aux piliers des Halles, par AUGUSTE VITU. 1633-1884. In-8° de 48 p. Paris, 1885.

La nouvelle monographie que M. Aug. Vitu a publiée récemment sous le titre qu'on vient de lire est digne de ses aînées, *la Maison mortuaire de Molière*, *le Jeu de paume des Mestayers*, etc.; c'est le plus grand éloge que nous en puissions faire. Elle se recommande par l'abondance, la sûreté, la précision des renseignements, tous puisés aux sources authentiques, dans les minutes des notaires et aux archives nationales. A force de recherches, l'auteur est arrivé à fixer définitivement l'emplacement et à tracer l'histoire de la maison des Pocquelin aux piliers des Halles, devant le pilori, à l'image de Saint-Christophe; il a démontré que Molière, *baptisé* (M. Vitu dit *né*) le 15 janvier 1622, dans une maison dite « du Pavillon », située au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Étuves, actuellement rue Sauval, où elle porte le n° 2, n'a jamais habité la maison des piliers, achetée par son père le 30 septembre 1633, et occupée par lui seulement à la Saint-Jean 1643.

Quant à la maison de Regnard, que certains auteurs confondent avec la maison des petits piliers des Halles, M. Vitu fournit des preuves irréfragables qu'elle était voisine de celle des Pocquelin, mais séparée cependant par six maisons.

Autant de vérités M. Aug. Vitu a établies, autant il a détruit d'erreurs, car il n'est pas un des points dont il s'est occupé qui n'ait été faussement avancé et n'ait donné lieu à des conséquences encore plus fausses. Voici par exemple que Molière, par l'intermédiaire et sous le nom de son ami Rohault, fait à son père le prêt d'une somme de dix mille livres.

« On a voulu, dit M. Vitu, voir dans ce contrat passé sous le nom d'un tiers, le sentiment délicat d'un fils qui se dérobe pour obliger son père; mais il ne s'agit pas du tout ici d'un trait de piété filiale. Molière, marié et père de famille, fit simplement un acte de bonne administration en même temps qu'une affaire sûre et sérieuse, que l'interposition d'un tiers rendait seulement plus solide... »

Eh! quoi, M. Vitu a l'audace de parler de Molière avec cette indépendance! Il ose dire, sans avoir pris le mot d'ordre auprès du docte M. Monval, le directeur du *Moliériste*, que Molière n'a pas sacrifié à son père ses intérêts et ceux de sa famille! Mais, méchant enfant, c'est très mal, cela! Vous êtes un ennemi de Molière! N'est-ce pas, mon cher monsieur Monval?

C. L. L.

Une ville au temps jadis, ou Nîmes à la fin du XVIe siècle, par le Dr ALBERT PUECH, *d'après le compois de 1592 et des documents inédits, étudié au point de vue de la démographie dans ses rapports avec l'histoire*. 1 vol. grand in-8° de 568 p.; Nîmes, 1884.

J'avais à transcrire ce long titre, parce qu'il précise bien l'objet de la savante étude de M. le Dr Alb. Puech. L'auteur est fidèle à ce titre : il n'étudie qu'une ville, Nîmes, pendant une très courte période, et à un point de vue restreint, la démographie. Mais qui ne comprend que, à peu d'exceptions près, Nîmes ressemble à la plupart des villes du Midi comprises dans les pays d'états; qu'une année quelconque ressemble, dans ses lignes principales, à celles qui précèdent et à celles qui suivent? Enfin, la démographie ne diffère de l'histoire que comme la partie, la partie la plus importante, diffère d'un tout où le reste est secondaire? Pour nous, en effet, la démographie n'est autre chose que l'histoire de la vie propre d'une ville et de ses habitants, comme la biographie est l'histoire de la vie d'un homme en particulier.

Le premier soin de M. Puech est d'étudier l'assiette de la ville elle-même, ses quartiers et ses rues, le nombre de ses maisons et de ses habitants; Nîmes, qui, en 1579, renfermait 8,500 âmes et 1,408 maisons, comptait en 1709, d'après le *Dénombrement du Royaume* (Paris, Saugrain, 2 vol. in-12), 4,500 feux, en 1880, 1,051 maisons dans l'enceinte urbaine et 4,000 dans la partie suburbaine, pour 48,000 habitants. Le premier chapitre de M. le Dr Puech réclamait impérieusement un plan, dont on ne peut que regretter l'absence.

Après avoir dénombré les habitants, l'auteur recherche quelles sont leurs charges : elles sont réparties entre les bourgeois, la noblesse et le clergé, sans distinction de classes, sous le nom de capage, de cabal, de présage et de cotisation : M. Puech ne manque pas de dire quel était le rendement de chaque genre d'impôts par catégorie d'habitants. En parlant du clergé, il avance que l'évêque de Nîmes avait tout au plus 1,200 livres de traitement; les pouillés de cette époque lui auraient facilement fourni un chiffre exact, autre sans doute que celui qu'il regarde comme un maximum. En effet, le tarif des bulles à payer en cour de Rome était de 12,000 florins. Comme le florin était de 5 livres 6 sous 8 deniers, la taxe à payer à Rome par l'évêque avant toute prise de possession aurait été supérieure au revenu de cinq années : cette assertion est inadmissible. Nous savons d'ailleurs que

l'évêché d'Aire, taxé à la même somme, avait un revenu de 18,000 livres, sans parler de 10,000 livres environ de casuel; que l'évêché de Nantes, taxé à 1,500 florins, avait un revenu de 22,000 livres, sans parler du casuel.

Nous avons un autre doute à soumettre à M. Puech. Il semble croire que dans toutes les provinces et à toutes les époques l'achat d'une certaine quantité de sel, tous les trois mois, était imposé aux habitants : cette imposition était exceptionnelle et transitoire; ce qui était permanent, c'était l'obligation de payer au fisc une imposition, variable presque chaque année, sur le sel qu'on achetait; ainsi un édit du 7 février 1593 fixait à cinq sols par minot pendant six années l'impôt du sel (le minot pesait cent livres) ; une déclaration du 7 avril 1594 fixait, pour une année, l'impôt du minot à dix sols, au profit de l'Hôtel-Dieu de Paris : le minot était la mesure la plus générale; cependant, en Provence, on a dû se servir de l'hémine jusqu'en 1661, car, à cette date, une déclaration du 8 juin prescrit l'emploi du minot au lieu de l'hémine et en fixe le prix à quinze livres.

Nous demanderons encore à l'auteur s'il n'a pas cédé à l'envie de formuler un axiome quand il dit : « on naît bourgeois, on devient marchand », p. 512. A moins d'une exception toute particulière à Nîmes, on acquérait le droit de bourgeoisie dans une ville par une demeure d'an et jour. P. 421, il appelle *tranchoir* une tranche de pain : une tranche de pain s'appelait une *soupe;* un *tranchoir* était une assiette.

Ce sont là des vétilles, qui n'ôtent rien à l'intérêt du savant et consciencieux travail de M. Puech. Je ne connais aucun ouvrage qui donne plus de renseignements exacts sur la vie privée de la fin du XVIe siècle.

Nous avons parlé des divers impôts payés par les habitants : M. Puech nous indique le chiffre payé par chaque personne appartenant à chacune des professions; il dit quels étaient les représentants de l'autorité, gouverneur, clergé, magistrature, etc., et rapproche leurs fonctions de celles de notre temps; il connaît les gentilshommes et les avocats; les marchands, les médecins, les apothicaires, les chirurgiens, les greffiers, notaires, praticiens. A propos de ce dernier terme, nous lui demanderons pourquoi il fait une classe à part des praticiens, nom commun appliqué aux avocats, procureurs, solliciteurs d'affaires, etc. Non seulement M. Puech sait le nom de chacun de ces personnages, mais il nous dit sa naissance, son mariage, ses enfants, sa fortune, la dot de sa femme, sa mort; il a dépouillé pour nous tous les registres de naissances, de mariages, de décès, toutes les archives des notaires.

Voulez-vous connaître, après l'organisation administrative, les moyens d'instruction à tous les degrés, le taux des loyers, le prix des vivres et des vêtements, les salaires des ouvriers des villes ou des cultivateurs, des journaliers ou des domestiques, le revenu de la propriété, les métiers formant des corporations ou exercés isolément, les conditions de l'apprentissage ou de la maîtrise, le prix des offices? Vous ne pouvez avoir un guide plus sûr que M. Puech. Quelques autres points méritent encore d'être signalés : ainsi M. Sardou et M. Darcel, dont les discussions ont fait grand bruit, verraient avec intérêt l'un que l'usage des fourchettes existait, l'autre que cet usage était extrêmement restreint; les curieux tomberaient pâmés devant le bas prix des bijoux antiques, des médailles, des camées; les bibliographes liraient avec empressement la liste des premiers imprimeurs et de leurs impressions. Il faudrait, pour rendre à cet excellent ouvrage la justice qu'il mérite, citer chaque chapitre, chaque page, chaque ligne. Malheureusement, il n'a été tiré qu'à 105 exemplaires : c'est le reproche le plus sérieux que nous ayons à adresser à son savant auteur.

Le Directoire et l'expédition d'Égypte. *Étude sur les tentatives de Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener*, par le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Hachette et Cie, 1885. 1 vol. in-18.

Ce livre est le développement d'une étude qui a paru il y a près de cinq ans dans *la Revue des Questions historiques*. L'auteur reproduit en avant-propos les quelques lignes dont il faisait précéder son travail alors, et qui indiquent nettement le but qu'il s'est proposé. « Il est certain, dit-il, que l'expédition d'Égypte a été conçue, préparée et conduite par le général Bonaparte; qu'elle est l'œuvre personnelle de ses mains... Mais le rôle qu'a joué le Directoire dans cette entreprise, pour avoir été effacé et souvent inutile, ne doit pas être complètement passé sous silence. Par quelle raison ce gouvernement a-t-il consenti à envoyer en Orient le plus heureux de ses généraux et ses meilleurs soldats? Quelles tentatives a-t-il faites pour communiquer avec eux, pour les secourir ou les ramener ? »

A ces questions M. Boulay de la Meurthe donne des réponses sinon péremptoires, du moins satisfaisantes, et assez appuyées par la vraisemblance et les documents pour être considérées comme définitives — provisoirement, du moins, si cette alliance de mots et d'idées ne paraît pas au lecteur plus inconciliable qu'à moi. La République française ne pouvait pas soutenir une guerre maritime contre l'Angleterre; elle ne pouvait même, malgré les plans et les préparatifs, songer à envahir la Grande-Bretagne ; il n'était guère possible — et ce fut plus tard la politique du blocus continental — de frapper cette ennemie qu'indirectement. On la frappait avec efficacité dans ses intérêts sur les bords du Nil. D'un autre côté, on se ménageait ainsi un lot dans le partage, cru prochain, — il n'a pas cessé de l'être, — de l'empire ottoman ; on occupait Malte et Alexandrie, ce qui rendait la marine française maîtresse de la navigation de la Méditerranée ; et enfin, — avantage plus mesquin, sans doute, mais plus décisif, peut-être, — on prévenait par l'éloignement les effets d'une rivalité entre le gouvernement du Directoire et le jeune général.

Bonaparte ne fut pas, comme on l'admet assez gé-

néralement, absolument abandonné à lui-même en Égypte. Le Directoire, même en laissant de côté la part qu'il eut aux soulèvements de l'Irlande qu'il ne sut pas faire coïncider avec ses projets de descente, essaya, par la voie diplomatique, de gagner la Turquie. Celle-ci, à bon droit méfiante, devint complètement hostile après Aboukir. Bonaparte aurait voulu qu'on reformât une flotte avec les éléments épars dans les ports ou les eaux de la Méditerranée; mais, quelque pénible que cet aveu pût être au Directoire, il dut reconnaître qu'il n'avait pas un seul vaisseau de ligne capable de tenir la mer. Il voulut s'entendre avec l'Espagne pour lui emprunter une escadre. Il n'y réussit que plus tard, lorsqu'il se fut décidé à faire passer dans la Méditerranée la flotte de Brest. Pendant ce temps, Bonaparte avait reçu carte blanche, et la coalition contre la France s'était formée.

Nous ne suivrons pas les belles manœuvres de Bruix, gênées par les hésitations du Directoire, qui tantôt l'envoie vers Alexandrie, tantôt le retient sur les côtes d'Italie, à la suite des revers de nos armes, — ni les mouvements de la flotte d'Espagne, ni les intrigues et les ambitions espagnoles qui empêchèrent tout d'aboutir.

On sait assez le reste. L'auteur raconte au long — et il a raison, car c'est son sujet — les détails excentriques et les dessous de cette aventure, les bruits qui coururent de la déportation de Bonaparte, le procès des premiers Directeurs, les inquiétudes du gouvernement, ses projets contradictoires, tantôt de traiter d'une capitulation, tantôt de laisser au général de l'armée d'Égypte pleins pouvoirs, parti auquel la victoire d'Aboukir sur les Turcs le décide à s'en tenir définitivement, et enfin le coup de théâtre du retour de Bonaparte.

La moitié du volume est occupée par la correspondance entre le Directoire et Bonaparte et par des pièces justificatives. L'auteur s'en excuse ; mais quel que soit l'intérêt de son propre récit et quels qu'aient été ses scrupules à charger ainsi son livre de matériaux bruts, c'est encore, à mon avis, ce qui fait la valeur réelle de cette intéressante publication.

B.-H. G.

Correspondance de Juarez et de Montluc, ancien consul général du Mexique, accompagnée de nombreuses lettres de personnages politiques relatives à l'expédition du Mexique, publiée par M. Léon de Montluc. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1885. Un vol. in-18.

Ce recueil, dédié « avec sa permission » à M. Jules Grévy, prouve par des documents nouveaux ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire que la guerre du Mexique a été poursuivie malgré les conseils et les avertissements des hommes les mieux placés pour apprécier la situation et pour prévoir les résultats de l'aventure où l'on s'engageait. Il a, pour la famille de M. de Montluc, un autre intérêt et une autre valeur, puisqu'il démontre, sans laisser place au moindre doute, que le consul général du Mexique en France, ami de Juarez et Français, a su, dans des circonstances difficiles, remplir ses devoirs vis-à-vis de sa patrie comme vis-à-vis du gouvernement dont il avait reçu mandat. Au point de vue historique, il ne sera plus possible de raconter cet épisode de notre histoire contemporaine sans consulter cette collection de pièces. C'est, je crois, l'utilité que l'éditeur a ambitionné de donner à cette publication, qui n'est pas une histoire de la guerre du Mexique, mais qui est un ensemble de matériaux importants, à l'usage des historiens à venir. Je ne me plaindrai donc pas qu'il y ait des morceaux d'une valeur très secondaire et dont on aurait pu sans inconvénient faire le sacrifice. C'est l'affaire de l'histoire de choisir, et il est quelquefois tel billet insignifiant pour le commun des lecteurs, dans lequel son esprit sagace et pénétrant sait lire des révélations inattendues, tel document diplomatique d'apparence banale d'où il sait faire jaillir une lumière nouvelle sur les causes des événements et le caractère des personnages qu'il étudie. B.-H. G.

Les Origines de la Révolution en Bretagne, par M. Barthélemy Pocquet. 2 vol. in-12. Librairie académique. Émile Perrin, édit. Paris, 1885.

Même avant la grande crise de 1789, le gouvernement royal, on se le rappelle, avait eu des difficultés avec le Parlement de Bretagne. Les édits du 8 mai 1788 par lesquels Brienne et Lamoignon brisaient les résistances des parlements provoquèrent un soulèvement général. La Bretagne prit la tête du mouvement. Elle avait, outre les motifs communs à toutes les provinces, ce motif particulier que c'était l'un des premiers droits de la Bretagne, reconnus en sa constitution, que son organisation judiciaire ne pouvait être modifiée sans le consentement de ses États. Or les États étaient absents et n'avaient pas été consultés.

M. Barthélemy Pocquet, avec une persévérante patience, a recherché jusqu'en ses plus menus détails les incidents de cette lutte du Parlement contre le chancelier, connue sous le nom d' « affaires de Bretagne ». Tout son premier volume lui est consacré. Il offre un intérêt très vif aux familles de la péninsule armoricaine ; il a relevé, en effet, avec soin tous les noms de ces parlementaires et consigné leur rôle. Mais le commun des lecteurs reprochera quelques longueurs à ces détails que l'auteur a traités avec un soin copieux, en enfant du pays.

Le second volume étant un peu moins particulier sera plus goûté. Il nous fait voir les troubles populaires en Bretagne, dès la seconde moitié de l'année 1788 ; il en explique les causes : on redoutait la famine et la haine du peuple pour les négociants en grains se manifeste par des émeutes à Rennes, à Tréguier, à Guingamp, à Vannes, à Lamballe, à Saint-Brieuc, et ces émeutes provoquent l'interdiction de l'exportation des grains à l'étranger.

Le convocation des états généraux est pour le Parlement de Bretagne l'occasion de témoigner une dernière fois de sa ténacité et de son énergie. M. Poc-

quet poursuit l'histoire régionale dans les réunions des États, des notables, dans les clubs, dans les journaux du temps. Il y apporte une conscience très louable. Mais il apporte une certaine partialité en faveur du Parlement : il va jusqu'à le féliciter d'avoir opposé la force d'inertie, comme il dit, aux décrets de l'Assemblée constituante ; et d'avoir refusé de siéger, en tant que chambre de vacations, ce qui interrompait le cours de la justice.

M. Barthélemy Pocquet est tout imbu encore de l'esprit provincial et particulariste : il ne le dissimule pas plus que ses affections pour le Parlement. Et c'est avec un air de douloureux regret qu'il écrit : « Peu après, un décret de l'Assemblée du 15 janvier 1790 divisa la province de Bretagne en cinq départements. Dès lors tout était fini. Les États et le Parlement étaient suspendus. La Bretagne elle-même n'existait plus. Elle ne forma plus que cinq cases de l'échiquier administratif sur lesquelles la centralisation put passer désormais sans obstacle son niveau égalitaire. »

Nous avouons ne pas regretter autant que M. Pocquet l'unification administrative qui mit à fin à ces luttes prétentieuses des pouvoirs provinciaux contre l'autorité du gouvernement central ; c'étaient autant de causes d'inquiétude et d'affaiblissement, matériel et moral, un obstacle à la direction de la politique d'un pays grand comme la France.

Cette unification territoriale ne devait pas du reste entraîner nécessairement la disparition des vertus particulières de chaque race : les Bretons ont conservé les leurs. M. Pocquet le déclare hautement en citant comme dernier mot de son ouvrage les deux vers de Brizeux :

> Car le sol a gardé des antiques débris
> Et l'âme des aïeux anime encor ses fils.

Nous aurions mauvaise grâce à le leur contester.

PZ.

La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance, par Jacob Burckardt, traduction de M. Schmitt, professeur au lycée Condorcet, sur la seconde édition annotée par L. Geiger. 2 vol. in-8°. Plon, Nourrit et Cie, édit. Paris, 1885.

En France le nom de M. Burckardt est à peine connu de quelques érudits esthéticiens. M. Burckardt est professeur à l'Université de Bâle, où les cours se font en allemand : aussi peu d'étudiants français s'y font-ils inscrire, tandis qu'à Genève, l'Université plus bruyante attire plus d'auditeurs.

M. Burckardt est pourtant un des plus solides travailleurs et un des plus sages critiques qui aient étudié la vie et l'art du moyen âge et de la Renaissance. En Allemagne ses ouvrages sont classiques ; ses idées se sont répandues même hors d'Allemagne, elles ont filtré dans les esprits de notre génération sans que nous y prenions garde et sans que nous nous demandions d'où elles venaient.

Deux ouvrages de M. Burckardt paraissent simultanément traduits en français : *le Cicerone*, qui est un guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, guide raisonné, méthodique. La description des œuvres d'art y est précédée d'une histoire et d'une philosophie de la plastique dans l'antiquité et le moyen âge. L'autre ouvrage, dont nous transcrivons ci-dessus le titre, est pour ainsi dire la contre-partie de celui-là. Notez qu'il n'est pas superflu d'énumérer dans le titre toutes les indications qui l'allongent. Car M. Burckardt a l'habitude une fois son livre achevé de ne s'en plus préoccuper et de tourner toute sa force d'attention, toute la puissance de son intelligence et toutes ses recherches sur un nouveau sujet que pendant deux ou trois ans il médite, tourne et retourne dans ses leçons de l'Université. Quant aux éditions ultérieures, pour les tenir au courant des progrès de la science, un ami, un disciple se charge de les reviser.

La Civilisation en Italie est un tableau de la société italienne au XIVe et au XVe siècle. Le tableau est complet ; la politique, l'histoire, les arts, la poésie, le théâtre, le roman, la nouvelle, l'élégance et le raffinement des mœurs, les vices et les vertus des classes, M. Burckardt les analyse, en dégage pour ainsi dire la théorie, et nous donne la formule de l'époque.

Assurément une œuvre semblable ne se peut lire sans une certaine volonté de s'instruire : si importante et si respectable qu'elle soit par l'érudition de la méthode, elle n'a point le charme des études du même genre que publie M. Gaston Boissier. La vivacité de l'esprit français qui donne de la séduction aux plus archéologiques mémoires est absente du style du très honorable professeur de Bâle. Toutefois qu'on ne suppose pas qu'il soit pénible à lire. Il s'y manifeste une méthode si prudente, une érudition si certaine, un goût si sage, que le lecteur prend confiance et la puissance même du sujet le retient.

On comprend que nous ne pouvons étudier ici l'analyse d'un ouvrage si considérable par sa portée, plus encore que par son développement. Cette courte notice est un simple encouragement aux lecteurs sérieux qui sont curieux d'être bien instruits. PZ.

L'Europe et la Révolution française, par M. Albert Sorel. Tome Ier. *Les Mœurs politiques et les traditions.* Un vol. in-8° de 562 pages. Paris, Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1885.

Il est d'un extrême intérêt de suivre le progrès des études historiques, en très notable faveur chez nous, depuis un demi-siècle ; mouvement prospère et fécond, qui, sous nos yeux, a valu, dans ces dernières années, à quelques talents nouveaux l'aurore d'une belle réputation. Dans les premiers rangs de cette phalange d'intelligences studieuses, on remarque M. Albert Sorel, l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons. M. Albert Sorel qui s'est fait sa place dans nos principaux recueils périodiques, — journaux et revues, — et inspire toute confiance aux éditeurs, race légitimement trembleuse, a déjà publié divers travaux de mérite, tels que : *l'Histoire diplomatique*

de la guerre franco-allemande; la Question d'Orient au XVIII*e siècle; les Essais d'histoire et de critique; le Précis du droit des gens; le Traité de Paris du 20 novembre 1815,* et *le Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, en Autriche.* Nous tenons pour un enrichissement considérable de cette liste déjà bien fournie, la récente publication dont le premier volume — actuellement le seul entre nos mains — ne pourra être, à notre grand regret, que l'objet d'une analyse sommaire. Le regrettons-nous si fort que cela ? L'afflux congestionnant d'idées, produit par les questions que soulève l'auteur, trouverait-il à s'espacer, même dans un champ dix fois plus vaste que celui dont nous disposons ? Ce simple mot de *Révolution française,* qui servira longtemps encore de thème ou d'énigme au cerveau des politiques, des philosophes et des poètes, devient presque étouffant pour l'esprit, même écrasant pour la plume, lorsque l'affaire se complique de l'examen de l'extérieur, relativement à cette incomparable crise locale d'une grande nation. Au surplus, et quoi qu'il en soit de notre regret, force nous est d'indiquer seulement le contenu du sérieux volume que nous vous présentons. Il s'offre à nous, ainsi que le fameux ouvrage de M. Taine, sur *les Origines de la France contemporaine,* avec un formidable déploiement de notes et d'indications de sources, témoignant d'une lecture prodigieuse et méthodiquement ordonnée, et d'un commerce familier, non seulement avec tous les livres, mais avec les archives inédites. D'autres traits de ressemblance pourraient être surpris entre ces deux ouvrages, que la presque identité de sujet vouait à cet air ou plutôt à cette apparence ; car, en réalité, ils sont différents de par toutes les disparités de deux hommes. Par exemple, dans l'un et dans l'autre, nous avons à faire à des penseurs historiens ; et ce qui représenterait un tas de matériaux sous forme de mots et d'anecdotes, en d'autres mains, sous celles-ci, devient l'échafaudage d'un bâtiment, où apparaît l'intention de l'architecte. Le tome Ier de *l'Europe et la Révolution française* s'ouvre sur une substantielle introduction, où l'auteur étudie la guerre entre l'Europe et la Révolution française, les contradictions à résoudre, comment la Révolution triomphe des États, comment elle succombe sous la coalition des peuples. Il est divisé en trois livres, qui abordent successivement : les mœurs politiques et les réformes ; les gouvernements et les réformes ; l'influence française ; les traditions politiques : la France ; la nation et le gouvernement ; les traditions politiques : l'Europe; l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Russie, la Suède, la Pologne et les affaires d'Orient. La conclusion, digne de l'introduction par l'élévation des vues et la profondeur des considérations, dit pourquoi la Révolution éclate en France, pourquoi la Révolution prend l'Europe au dépourvu ; comment, dans le succès même, la Révolution trouve son tempérament, et la puissance française sa limite.

Cette lecture affirmera nombre de gens, dont nous sommes, dans le sentiment d'une *cause lointaine* et profonde, à ce fait unique dans l'histoire du monde, et qui a nom la Révolution française. Parmi *les causes prochaines* du cataclysme, on a souvent, et non sans raison, invoqué la démoralisation et *la blague* des classes supérieures, à la veille de l'énorme tragédie. Disons à l'avant-veille ; parlons de siècles et non d'années ; et nous serons d'accord. En somme, il s'agit du boulet chargé de toute éternité, dont parle une oraison funèbre. Les premiers régicides ne furent pas non plus les conventionnels. Avant ceux-ci, les tueurs des rois ont été des rois... et même des reines. Marie Stuart n'a pas été envoyée au billot par Robespierre. Par-dessus le cadavre de Charles Ier, Mazarin et Louis XIV eurent des flatteries pour Cromwell. Enfin, il n'est pas démontré que la cour d'Autriche fût disposée à s'ensevelir sous l'échafaud de Marie-Antoinette.

L. D.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution, par M. Élie Méric, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie morale à la Sorbonne. *Première partie : la Révolution, 1732-1799.* Un vol. in-8°. Paris, Victor Palmé, 1885. — Prix : 6 francs.

Le travail est d'un apologiste et non d'un historien.

M. Méric parle des persécutions auxquelles l'Église catholique a été en butte; et, d'entre les menus faits relatés, — nous ne parlons pas des grands événements, tous jugés avec une partialité qu'il faut excuser, — d'entre ces menus faits, disons-nous, quelques-uns, qui n'ont pas été, qui ne pouvaient pas être de conséquences, intéresseront le lecteur.

L'Église catholique est appelée l'Église de France ; cette appellation est discutable, mais qui songera à la discuter ? Ce ne sont pas les fidèles de l'Église catholique romaine ; ce ne sont pas davantage les profanes.

Pendant la Révolution et sous l'Empire, un homme, écrit l'auteur, fut l'honneur, la lumière et le conseil de l'Église ; cet homme, M. Émery, de qui le caractère commande le respect, et les vertus, l'admiration, se montra à la fois un esprit supérieur et un grand chrétien.

Le professeur qui combattait, à Lyon, les thèses jansénistes, est à Paris quand éclate la Révolution. Il reste avec ses collègues pour administrer le diocèse, M. de Juigné, archevêque de Paris, ayant émigré en Allemagne. Consulté par les fidèles et par des évêques, sur les serments que le gouvernement exige des prêtres, il répond que le refus du serment, c'est la fin du culte catholique et l'exil du clergé. Il réprime et cherche à contenir le zèle indiscret et les résistances téméraires des uns ; il encourage, éclaire et fortifie l'adhésion légitime et timide des autres ; il sépare, avec une grande sagesse et une clairvoyance plus forte que les reproches dont il est accablé, la cause religieuse des passions politiques, arrive à l'extrême limite des concessions qu'il peut faire en restant le fils soumis de l'Église ; et quand il entend les

zélés, tranquilles sur la terre étrangère où ils ont trouvé la sécurité de leur existence et la liberté, blâmer ses intentions les plus droites, cet homme de Dieu regarde la France abattue et ravagée, et il répond avec un accent désolé : « Je ne peux pas me faire à l'idée d'un peuple sans ministres, sans culte et sans religion ! »

M. Émery fut un saint, montre encore M. Méric. « Humble, il refuse trois fois la dignité épiscopale et résiste aux avances flatteuses de l'empereur. Mortifié, il châtie son corps par les disciplines, le jeûne, le cilice; il tient les mouvements de son âme ardente sous la domination de la volonté, dont l'énergie s'affirme en présence même de la mort, qu'il brave pour se traîner jusqu'à l'autel où il veut mourir... » Ne poursuivons pas la citation. Au reste, c'est au second volume qu'il sera surtout parlé de la sainteté du meilleur des fils de l'Église catholique, et que sa vie sera proposée en exemple, comme il se proposait, lui, en exemple, celle de M. Olier, dans la chambre de qui il aimait à prier. F. G.

Henri IV et la princesse de Condé, par PAUL HENRARD. (Bibliothèque historique et politique.) Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885.

Voici un beau sujet de tragi-comédie. Trois personnages principaux : un roi, plus populaire, je crois, par ses vices que par ses bonnes qualités : de cinquante-cinq à cinquante-sept ans; un jeune prince de vingt à vingt-deux ans; une fillette de quatorze à seize ans, femme du précédent.

Le vieux roi, — c'est Henri IV, — né en décembre 1553, voit, le 16 janvier 1608, la fillette, Charlotte-Marguerite de Montmorency, née le 11 mai 1594, âgée seulement de treize ans et huit mois, et en devient amoureux jusqu'à la folie, au sens médico-psychologique du mot; il la marie, le 17 mai 1608, au prince Henri II de Condé, premier prince du sang, né le 1er septembre 1594, à peine âgé de dix-neuf ans et demi, perdu de vices infâmes ; il ne l'a choisi, après avoir fait écarter Bassompierre, déjà agréé, qu'avec la pensée de le supplanter aisément, avec le concours du père de la jeune mariée, le connétable de Montmorency, et de la sœur de celui-ci, Charlotte de Montmorency, femme du comte d'Auvergne, connu à partir de 1619 sous le nom de duc d'Angoulême. Une jolie famille ! et je voudrais bien savoir ce qu'en diraient les historiens si ces tristes personnages s'appelaient Moreau ou Morin !

S'il est quelque chose qui puisse donner l'horreur du gouvernement personnel, c'est de voir quelles conséquences, fatales à la nation, pouvait avoir cette passion sénile, et avec quelle facilité le caprice d'un vieillard se transformait en un « grand dessein » patriotique. La guerre faillit éclater; des armées furent mises sur pied à toutes les frontières; sept cent mille écus, soit au moins douze millions de notre monnaie furent gaspillés ; la paix de l'Europe entière fut troublée. Et la raison ? la raison vraie, nous la connaissons : l'amour incestueux d'un homme de cinquante-sept ans (en 1610) pour une enfant de seize ans à peine, sa nièce, femme de son neveu. Tout autre était le prétexte : Condé, premier prince du sang, avait quitté la France avec l'intention de créer des embarras à son roi et à son pays ; il se préparait à disputer au fils de Henri IV et de Marie de Médicis l'héritage paternel et sa succession au trône; il s'allierait dans ce but aux protestants, bien qu'il eût abjuré leur religion... L'archiduc qui l'accueillait faisait donc acte d'hostilité à la France. Et s'il ne voulait le forcer à reprendre sa place auprès de son souverain, au moins devait-il rendre la femme du prince à son père éploré, le connétable de Montmorency, qui ne cessait de la réclamer.

Ces réclamations du connétable, ce vaillant soldat qui ne savait ni lire ni écrire et ne signait son nom que la main conduite par un secrétaire, s'étaient réellement produites, et c'est une honte de plus à ajouter à toutes les hontes de cette affaire; car il se prêtait de la meilleure grâce à seconder la passion du roi.

On alla jusqu'à demander le divorce, ou mieux, comme on disait alors, le démariage; la princesse, disait-on, étant restée après son mariage ce qu'elle était devant. On l'aurait obtenu sans doute, tout le monde y consentant, et les deux époux, et leur famille, et le saint-père, et le roi, le roi surtout... Le coup de couteau de Ravaillac mit fin à ces étranges, à ces abominables machinations (14 mai 1610).

Peu de temps après, Condé rentrait en France; sa femme l'y suivait ; les armées étaient licenciées; la guerre, qui avait menacé l'Europe, abandonnée.

Six ans plus tard, Condé était enfermé à la Bastille; sa femme y entrait avec lui ; de cette séquestration, de leur isolement provinrent deux enfants, vainement attendus jusque-là : l'un fut le grand Condé ; l'autre, la duchesse de Longueville.

Telle est la curieuse histoire, mélangée de roman, qui nous est racontée avec une grande sûreté d'informations, d'après les documents authentiques, par M. Henrard. Son livre, bien fait, est du plus piquant intérêt.

En terminant, nous lui demanderons comment Henri IV pouvait se faire lire en 1609 les premiers livres de *l'Astrée* qui ne parurent qu'en 1610 ? — Sans doute sur le manuscrit. CH.-L. L.

Les Catholiques libéraux. — *L'Église et le libéralisme* de 1830 à nos jours, par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Un vol. in-18, 298 p. Paris, Plon, édit., 1885.

Depuis plus de cinquante années que le libéralisme a fait son apparition, beaucoup en ont parlé ; il a eu ses défenseurs fervents et ses ennemis acharnés; mais jamais on ne s'est préoccupé d'en donner une définition exacte. M. Leroy-Beaulieu a tenté de le faire : « Le caractère essentiel du libéralisme, dit-il, c'est avant tout la prétention de résoudre toutes les questions, d'une manière rationnelle, à l'aide de principes abstraits, conformément à la logique et aux aspirations de la nature humaine, aspirations revêtues

du nom de droits du citoyen ou de droits du peuple. »

Ce programme, trop élastique pour être absolument exact, fut, selon l'auteur, celui de ces champions illustres dont il retrace l'histoire depuis la Restauration. On a plaisir à voir revivre des figures qui ont passionné la France intelligente pendant de longues années et que les préoccupations actuelles, d'ordre plus pratique, mais sans doute inférieur, tendent de jour en jour à ensevelir dans l'oubli. Les portraits de Lamennais, « cet esprit tourmenté et superbe », de Lacordaire, de Montalembert, de Dupanloup, de Veuillot, de de Falloux sont tracés de main de maître; l'auteur nous initie aux luttes, aux divergences, aux rapprochements successifs de ces grands esprits, tous animés d'un généreux élan et d'une ardeur égale.

Entre temps, M. Leroy-Beaulieu fait le procès de l'ultramontanisme : « Il est difficile de calculer le mal qu'une telle politique a fait au catholicisme. L'Église en portera longtemps le poids. Heureusement pour elle que les imprudences et les excès des intransigeants de l'ultramontanisme sont en partie réparés et équilibrés par les violences et les folies des fanatiques de l'irréligion. Ce sont là des compensations fréquentes dans l'histoire; elle est habituée à voir les partis extrêmes travailler réciproquement l'un pour l'autre. »

La conclusion de cet ouvrage, où l'écrivain de talent est doublé d'un philosophe de race, est celle-ci : Le christianisme et le catholicisme en particulier, malgré les exagérations et les exagérés, restera toujours, à bien des égards, un élément de liberté, « parce qu'en tant que force indépendante du pouvoir, il demeure une digue et une limite à l'absolutisme ». P. G.

Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République, par M. Ed. Bonnal, chargé d'une mission dans les archives d'État du royaume d'Italie par le ministère des affaires étrangères. Un vol. in-12. Paris, Firmin Didot et Cie, 1885.

L'ouvrage n'est pas fort bien écrit, il est assez mal composé, et c'est dommage : M. Bonnal, qui a eu l'heur de pouvoir consulter des documents jusqu'ici peu ou point connus de nous, Français, a su montrer toute l'étendue de la faute commise par le jeune général en chef des armées françaises en Italie, qui signa les préliminaires de Léoben et conduisit ensuite toutes les négociations. Bonaparte fut deux fois et odieusement coupable : il a méprisé les instructions du gouvernement auquel il avait le devoir d'obéir, il a faussé notre politique, il a cédé à ses sentiments de jalousie; en dépit de la neutralité qu'elle n'avait que trop scrupuleusement observée, il a sacrifié la République de Venise.

« Vénitien avec les Vénitiens, écrit l'auteur, j'ai souffert leurs douleurs, j'ai partagé leurs colères, j'ai redit leurs imprécations et le noble désespoir d'un Giustiniani. » Il est demeuré Français tout en même temps, car c'est être Français et bon Français que s'appliquer à dégager les responsabilités, à établir que le crime fut de quelques-uns, non de la nation. Un directeur à battre monnaie avec l'influence qu'il pouvait exercer dans les conseils du gouvernement, le Directoire n'a pas failli à l'honneur national. Et c'est Bonaparte, qui, jaloux de Hoche et de Moreau, n'a pas voulu les laisser s'avancer aux portes de Vienne, qui a voulu retirer toute la gloire, et conclure ce traité de paix; c'est lui, qui, ayant tout prémédité longtemps à l'avance, ayant ordonné les révolutions de Bergame, de Brescia, de Crema, ayant suscité des troubles, a, prétextant des *Pâques véronaises*, effacé de la carte d'Europe un État représenté auprès de toutes les cours, un État qui avait rejeté l'idée d'une alliance avec nos ennemis; et au profit de qui? au profit du vaincu.

Le pays vénitien n'est plus à l'Autriche. Le prétendu principe des indemnités, des dédommagements est encore invoqué. F. G.

The Journals of major general C.-G. Gordon C. B. at Kartoum. Printed from the original ms with *Introduction* and *Notes*, by A. Egmont Hake. 1 vol. LXVI-588 p. demy 800 cloth, with portrait, 2 maps, and 30 illustrations after sketches by general Gordon. London, 1885. Kegan Paul, Trench and Co. — Price : 21 sh.

Miss Gordon et sir H. W. Gordon, sœur et frère du général, avec le concours de leur parent, M. A.-E. Hake, auteur de l'*Histoire de Gordon le Chinois*, viennent de publier le récit du siège de Kartoum, écrit au jour le jour par l'héroïque aventurier. Ce journal, ou du moins tout ce que l'on en possède quant à présent, embrasse la période de trois mois qui s'est écoulée entre le 10 septembre 1884, quand le colonel Stewart quitta Kartoum en compagnie d'autres Européens autorisés par Gordon, jusqu'au 14 décembre, où les six cahiers qui font l'objet de la présente publication furent expédiés par steamer au-devant de l'armée anglaise à Metemma. Le colonel Stewart qui emportait la première partie de ces mémoires fut trahi, massacré avec ses compagnons de route et parmi eux le consul de France Herbin. Cette première partie passa donc entre les mains du Mahdi à qui dut être remis aussi le journal du dernier mois trouvé sans doute au palais de Gordon et dont l'intérêt dépasserait encore assurément celui des cahiers antérieurs. Espérons que le Mahdi, qui n'avait aucun intérêt à le faire, n'aura pas détruit les parties manquantes de ces mémoires, et qu'un jour ou l'autre elles parviendront en Angleterre.

Telle que nous la possédons néanmoins, la seconde partie du récit de Gordon suffit déjà largement à nous présenter le tableau le plus clair de ce que fut le siège de Kartoum et des difficultés intérieures parmi lesquelles Gordon avait à lutter contre l'ennemi du dehors. Au début de l'introduction, M. Hake rappelle les nobles paroles que Shakespeare fait pro-

noncer par Antoine devant le corps de César. L'évocation est saisissante. Seulement le parent de Gordon omet de citer le vers :

If ye have tears, prepare to shed them now.

Peut-être aura-t-il considéré la gloire du héros comme trop grande pour ne pas absorber dans son rayonnement jusqu'aux manifestations de la douleur. Sans cette excuse, certes il aurait pu compléter la citation et lui aussi dire : « Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre. » Il y a, en effet, peu de situations plus touchantes dans l'histoire que le fait même de cette expectative irritante et sans fin d'un secours qui n'arrive jamais, que cette station de tous les instants sur le toit d'un palais, environné de lâches, entouré d'ennemis, l'œil fixé à la lunette, occupé jour et nuit à surveiller ses hommes, à sonder les lignes arabes, et à guetter le premier signal d'approche de l'expédition libératrice qui si lentement remonte le Nil.

Non que dans ce tableau, tracé avec une extraordinaire profusion de détails, on puisse relever un mot qui sollicite la commisération. Le lecteur, au contraire, est, s'il incline à s'attendrir, ramené vivement à cette conviction que Gordon n'a aucun regret d'être à ce poste d'honneur, qu'il est très fier de tenir tête dans son isolement aux tribus africaines, que, loin de souhaiter d'être plaint, il entend bien être envié pour avoir donné une si grande leçon de dévouement chevaleresque dans l'abandon, d'adhésion sans réserve au devoir, de sacrifice de soi-même à la patrie pour avoir montré un tel exemple de la façon dont on doit vivre puis mourir à un monde où l'infraction à de semblables vertus est souvent plus honorée que leur observation. Au début, le blocus est timide, les Arabes se tiennent à distance; Gordon, de son côté, ne peut pas risquer d'engagement au dehors; il en a tenté un et a subi de grandes pertes; ses troupes, qui font à peu près bonne contenance sous ses yeux, auprès de leurs canons, derrière le rempart, perdent la tête en rase campagne. Tout au plus quelques *raids* de cavalerie concourent-ils au ravitaillement de la place. Mais peu à peu le cercle se resserre, puis se ferme autour de lui. Ses principales armes sont ses chers steamers, et quoiqu'ils n'aient pas plus d'importance que les bateaux qui desservent la traversée de Londres sur la Tamise, ils se comportent à merveille sous le feu. Pour les couler, il suffirait pourtant de l'atteinte au-dessous de la ligne de flottaison d'un obus lancé par un des canons Krupp que la défaite du général Huks a mis en la possession des Arabes. Aussi quelle sollicitude inquiète ne lui inspirent-ils pas! Dans le combat du 12 novembre, qui est un des plus graves par suite de la négligence d'un jeune noir qui lui remit à 7 heures du matin une dépêche arrivée à 11 heures du soir, les deux seuls steamers dont il dispose, les autres étant à Metemma, ne sont pas en position : l'*Ismaïlia* est à l'ancre, l'*Husseinyeh* encore à l'échouage sur la grève.

« Quelle anxiété pendant six heures, écrit-il, quand je voyais les obus frapper l'eau près des steamers! Imaginez mes sentiments... *Midi*. Le feu a cessé. J'ai vécu des années en ces dernières heures! Si j'avais perdu l'*Ismaïlia* j'aurais perdu l'*Husseinyeh* (échoué) et alors le fort Omdurman et le fort du Nord! Et alors la ville! » Dans une reprise du feu, l'*Ismaïlia* reçoit trois obus, un homme est tué, quinze sont blessés. « Réellement elle s'est très bien battue, » dit-il, et il ajoute : « J'ai donné un coup de poing sur l'oreille à l'employé du télégraphe pour ne m'avoir pas remis le télégramme pendant la nuit (après mes ordres réitérés pour que nulle considération l'empêchât de parvenir jusqu'à moi); ensuite, pris de remords, je lui donnai cinq dollars. Il me dit que je pouvais bien le tuer, que j'étais son père (un garçon de vingt ans couleur chocolat). Je sais que tout cela est brutal, — *abrutissant* (*sic*), comme dit Hansall, — mais que faire? Si vous coupez leur solde, vous portez dommage à leur famille. Je suis partisan du châtiment prompt et sommaire qui n'atteint que le coupable. Si cet employé m'avait informé, naturellement, au point du jour les steamers eussent été prêts et sous vapeur. *Poor little beast!* s'écrie-t-il attendri en voyant l'*Husseinyeh* menacée : « Pauvre petit animal! »

Le combat dure toute la journée. Les réflexions de cet homme qui fut incontestablement un héros sont tellement éloignées de toute forfanterie qu'elles en paraissent étranges. « On a beau dire, pour moi la guerre et sa gloire sont d'horribles fléaux (s'il est permis — ajoute-t-il dans une pensée de soumission réligieuse — de dire de quoi que ce soit qui nous atteint que c'est un fléau). » Ailleurs, il a déjà écrit : « Vous ne pouvez imaginer l'état où vous jette le vacarme de ces explosions continuelles, à quel point on a les nerfs irrités par ces coups de feu, de mines et de mousqueterie. Tout bruit éclatant dans cette atmosphère limpide me fait sursauter. » Au moment du plus grand péril de l'*Husseinyeh*, ce cri lui échappe : « J'en avais les affres de la mort et, je l'avoue, mes pensées se tournèrent spécialement vers... elles ne lui voulaient pas de bien. »

Le nom est supprimé dans le volume, où il y a très peu d'exemples de telles omissions. Le gouvernement anglais informa, en effet, sir Henry Gordon qu'il désirait la publication intégrale du manuscrit qui lui avait été remis à titre de papier d'État et qu'il eût pu supprimer. Par place pourtant, il est terriblement accusateur contre le dernier cabinet. Il ne lui ménage point l'ironie, la caricature, ni même, exaspéré à la fin, les épithètes les plus blessantes. Mais il est un autre aspect de ce journal qu'il est essentiel de montrer, à moins d'en donner l'idée la plus fausse. D'un bout à l'autre, il est traversé, à chaque page, animé par un souffle constant de bonne humeur et d'esprit. Outre une foi de chrétien très sincère qui le soutient parmi tous les dangers et lui permet d'envisager la mort sans pâlir, il y avait en Gordon un intarissable fonds de gaieté qui le porte à s'amuser autant des incidents futiles dont il est témoin que des bévues de ceux dont il attend le secours et sa délivrance.

A quelques jours d'intervalle, c'est un âne, puis un autre qui, tranquillement paissant dans la plaine, font éclater là une mine, ici une bombe fabriquée

avec un vieux creuset pour la fonte de l'or, contemporain de Mahomet-Ali; le second s'en tire sain et sauf, le premier est tué: « Poor beast, R. I. P., » dit-il; *requiescat in pace!* La jalousie et le courage d'un dindon l'intéressant, il y revient souvent. Il s'amuse de l'étonnement des indigènes voyant pour la première fois et sont se reconnaître leur noire frimousse dans les glaces du palais. « Dans les pays où il n'y a pas de miroir, ajoute Gordon, chacun est pour lui-même absolument un étranger et aurait besoin de s'être présenté. »

Toute la fin du drame, Gordon l'a prédite. Il annonce qu'il sera mort avant l'entrée du Mahdi dans Kartoum, il prévoit la route exacte que suivra la colonne volante des forces de lord Wolseley et dresse cartes sur cartes, multiplie les instructions pour éclairer sa marche; il *sait* que Kartoum sera prise sous le nez de l'armée expéditionnaire arrivant un moment trop tard. Quand on pense que cette armée est restée depuis les premiers jours de décembre immobile à 150 milles de distance, abandonnant Gordon à sa faction isolée sur le toit de son palais, il est difficile de ne pas partager son indignation.

Gordon, quelque part, recommande aux jeunes soldats d'étudier les *Vies* de Plutarque de préférence à la tactique militaire pour apprendre à faire leur devoir. Il a plus fait lui-même que tous les récits de l'historien grec pour montrer à chacun l'exemple du sacrifice au devoir et à la patrie. Le journal de Gordon doit être le livre de chevet de tout officier anglais et se trouver dans toutes les bibliothèques militaires du monde entier. Ne le traduira-t-on pas en français? E. C.

Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877), étude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du IXe siècle, d'après la législation de Charles le Chauve, par Émile Bourgeois, ancien élève de l'École normale supérieure, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie, 1885, in-8°.

« Dans les sociétés, les lois ne créent rien; elles enregistrent les progrès accomplis; elles ne déterminent pas le développement des institutions; elles le règlent. » Ce n'est pas sans faire mes réserves que je cite cette phrase axiomatique du début de l'étude que M. Émile Bourgeois consacre au capitulaire de Kiersy-sur-Oise; car il s'en faut que les lois règlent toujours le développement des institutions; il s'en faut qu'elles enregistrent toujours les progrès accomplis. Il y a des lois, — et l'histoire de tous les temps n'en fournit que trop d'exemples, — qui arrêtent le développement naturel des institutions, qui nient les progrès accomplis, s'y opposent et, si elles le peuvent, les détruisent. Mais par le point particulier qui l'occupe, M. E. Bourgeois a raison : le capitulaire de Kiersy-sur-Oise n'est pas un point de départ ni une innovation dans la législation et dans l'organisation politique du IXe siècle. C'est un épisode particulier, curieux à maints titres, mais qui ne rompt en aucune façon avec le passé et n'inaugure en rien un régime nouveau.

Je n'aurais pas relevé l'assertion que je cite en commençant ce rapide compte rendu, s'il ne me semblait que la part de vérité qu'elle renferme est propre à créer une confusion au préjudice même de la thèse que soutient l'auteur. Sans doute les lois fondamentales des sociétés, ou celles qui, à certaines époques, consacrent les résultats d'une évolution dans la politique, les mœurs ou les rapports sociaux, ces lois sont la formule et en même temps la consécration des progrès accomplis. Mais le but de l'auteur est de prouver justement que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, en tant qu'il a le caractère législatif, n'est qu'un acte de circonstances, où Charles le Chauve, au moment de quitter ses États pour une expédition lointaine, prend des mesures de prudence en s'appuyant sur la coutume, les engagements et les devoirs des grands, et les prérogatives de son autorité royale. En effet, ce n'est que par une erreur dont il serait intéressant de chercher les causes, — on regrette que M. Bourgeois n'ait fait qu'effleurer cette question, — que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, a été considéré par nos historiens comme la charte constitutive de la féodalité. » Il y a déjà quelque temps que l'erreur est signalée. Il n'était cependant pas inutile de la dévoiler sous ses différentes faces, et de ramener cet acte à ses dispositions et à son véritable sens.

M. E. Bourgeois ne s'est pas contenté de ce rôle de critique littéral et d'archiviste paléographe. Il l'a pris de plus haut et a écrit un page d'histoire, ou plutôt de philosophie historique. Son analyse sur l'influence des écrits de saint Augustin dans l'Église au IXe siècle, sur l'exposition des efforts faits par les évêques pour réaliser dans la société civile leur idéal de socialisme théocratique, constitue un morceau remarquable qui, sans contenir des vues absolument neuves, rassemble et met en relief une série de doctrines et de faits capables de projeter une lumière, inattendue pour beaucoup, sur les origines du monde féodal tel qu'il se manifeste au XIe siècle. Je ne suis pas bien sûr de sa théorie sur le roi prêtre et indépendaut, à propos de Charlemagne, et il me semble qu'il y a quelque part faite à l'arbitraire dans l'opposition si tranchée établie par lui entre les traditions de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, au point de vue de la puissance de la souveraineté émanée de Dieu. Certes Saül et David sont les oints du Seigneur. Mais les droits du prêtre, qui est ici Samuel, restent, même ici, parfaitement à l'abri et supérieurs. Les hommes de l'Église chrétienne ou des églises chrétiennes n'ont jamais perdu de vue que le Nouveau Testament n'est pas venu contredire, mais qu'il est venu expliquer l'Ancien. Toute la réformation et la floraison non interrompue des sectes subsistantes protestantes, si versées dans l'ancienne loi, le démontrent suffisamment.

Je citerai, en terminant, quelques lignes qui résument le livre de M. E. Bourgeois.: « Le capitulaire de Kiersy nous révèle tout un mouvement d'idées, et comme une série de traditions qui portaient la société carolingienne, à la suite de l'Église, vers un libre idéal de concorde et de paix. Le gouvernement deve-

nait inutile : le législateur se contentait de faire appel à la justice des uns, à la charité, à l'indulgence des autres.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain suffisaient à tout régler dans cette société. L'ordre dépendait de contrats garantis par Dieu et reconnus par tous. Cet idéal, qui est celui de la *Cité de Dieu*, s'était introduit peu à peu dans la législation carolingienne, par l'influence de l'Église, des élèves d'Alcuin, des écrits de saint Augustin, et tendait ainsi à se réaliser, à la fin du IXe siècle, aux dépens de l'État et du pouvoir central. »

Ceux qui savent ce que fut la société féodale au Xe et au XIe siècle n'auraient pas de peine à se représenter ce que devient, réalisée sur la terre, la cité de Dieu de saint Augustin. B.-H. G.

François Ier. *Fin de la vieille France*, par Mme C. Coignet. Un vol. in-8°; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885.

Le livre se lit comme un roman, — comme un roman bien fait, s'entend, — et, cette sorte d'intérêt qu'il présente, nous le tiendrions volontiers à reproche à Mme Coignet. Nous aurions tort, parce que l'auteur pourrait nous répondre qu'il n'a pas eu la prétention de faire œuvre d'historien, qu'ayant annoncé, — c'est l'autre sous-titre donné par lui à son volume, — des *portraits et récits du XVIe siècle*, il devait s'appliquer à faire des *portraits* qui fussent ressemblants, à écrire des *récits* permettant au lecteur comme de vivre en cette époque où finit la vieille France, et ne pas se défendre en même temps de peindre et de conter de manière que l'attention de qui ouvre le livre fût, dès la première page, entièrement captivée? Nous n'avons tort qu'à demi : Mme Coignet a excellemment rempli la tâche qu'elle s'était imposée; elle eût pu, et, partant, elle eût dû s'en imposer une autre, d'une autre importance. Elle n'eût pas fait précéder son ouvrage d'une *introduction* qui laisse paraître son grand sens, que nous eussions bien pu comme oublier d'autres écrits dans lesquels elle a prouvé une grande intelligence des questions philosophiques; mais, vraiment, nous *introduire* de cette sorte et ne nous offrir ensuite que de simples récits, se présenter d'abord en penseur, puis ne faire métier que de conteur, — de conteur habile, nous l'accordons, — n'est-ce pas nous permettre d'éprouver des regrets?

Nous voulons faire un autre reproche à l'auteur. Il insiste beaucoup sur tout ce qui relève de la galanterie, beaucoup trop à notre sens. Aimer et guerroyer auraient été les deux plus nobles emplois de la vie au XVIe siècle! Fors l'amour et l'honneur tout se pouvait perdre aisément! Tout cela n'est pas absolument exact : l'on était frivole et généreux à la cour, le roi donnant l'exemple, mais la cour n'était pas toute la la France. En France, des érudits dont François Ier, d'ailleurs, savait assez bien apprécier les mérites; en France, de grands cœurs qui devinaient que la religion est autre chose qu'un culte extérieur; l'activité intellectuelle et morale étaient grandes. La Renaissance n'était pas seulement, en effet, une sorte de réveil artistique : les lettres et la philosophie préoccupaient nombre d'esprits. Pour des princes, la réforme pouvait être un mouvement politique : elle était une révolution religieuse et morale. Que Mme Coignet n'ait parlé ni du commerce ni de l'industrie au XVIe siècle, c'est lacune qu'on lui peut pardonner; mais qu'elle ait donné à croire que l'amour ait été sinon peut-être le grand souci, du moins le grand passe-temps de l'époque, cela est une erreur qu'il convenait de relever. F. G.

Discours sur l'histoire de France, par le comte Charles de Mouy. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ignorons si M. de Moüy, notre ministre à Athènes, avait déjà publié quelque ouvrage. Celui-ci, qu'il vient de faire paraître, a une grande valeur. Écrivant celui-ci, il a prouvé, avec un véritable talent d'écrivain, une grande vigueur de pensée.

« J'ai voulu, dit-il dans sa *préface*, étudier les lois d'après lesquelles la France s'est développée, constater l'unité et la persévérance du génie national, exposer l'idéal que douze siècles ont poursuivi. Me plaçant en dehors de toute doctrine politique, j'ai essayé de retrouver les causes nécessaires et contingentes des adversités passagères et des gloires impérissables... » *Constater l'unité et la persévérance du génie national*, c'est tâche à laquelle nombre d'historiens ont déjà travaillé; la thèse de cette *unité* et de cette *persévérance de notre génie* n'est pas nouvelle. Nous ne faisons pas un mérite à M. de Moüy d'avoir montré que la France a toujours eu l'instinct de sa destinée : « Il n'y a au fond qu'un être permanent dans notre histoire, c'est la patrie », et notre destinée « est le développement intérieur de la plus haute civilisation; » nous lui ferions des reproches, si par envie d'être, ou de paraître original, il s'était appliqué à soutenir le contraire, ou quelque paradoxe bien inventé pour étonner un lecteur. Mais M. de Moüy, qui n'a rien démontré qui n'ait été établi ou à peu près, a été, sans le vouloir, sans s'en douter peut-être, des plus ingénieux : la plupart des arguments qu'il a invoqués sont de lui, et ceux qu'il a empruntés, il les a fait siens par la façon dont il les a présentés. Puis avec quelle sûreté de jugement n'a-t-il pas démêlé, du milieu des passions accidentelles, la poursuite d'un idéal, la recherche de « la plus haute civilisation? » Il faudrait désespérer aujourd'hui et négliger de « réagir contre l'énervement du revers et contre les sophismes de l'anarchie? » « Nos pères ont passé par des péripéties non moins rudes et ils n'ont pas fléchi. Malgré tant de misères, au sein d'une civilisation âpre et souvent cruelle, dépourvus d'expérience et des ressources que nous donne la science, à travers les épreuves féodales, les invasions étrangères, les guerres civiles, les luttes religieuses, le désordre, le despotisme, les séductions du scepticisme stérile, les fureurs politiques, ils ont marché, ils ont souffert, ils ont vaincu. Et s'ils ont eu cette force, c'est parce

qu'ils se sont attachés avec une fidélité sereine, sous tant de régimes divers, à l'idéal de la patrie. »

M. de Moüy parle de lois historiques; il n'en croit pas moins à la liberté humaine; il s'en explique au chapitre xxx, qui n'est pas un des moins remarquables du volume; « l'homme est libre de préparer les circonstances par sa raison et son courage, mais il ne l'est plus d'empêcher les conséquences de ses actes. Elles se produisent par voie souveraine comme les démonstrations de la géométrie... Les nations sont responsables de leurs actes puisque l'exécution de la loi s'est faite d'après les données issues de leur volonté. » F. G.

Henri Moris et Edmond Blanc. *Cartulaire de l'abbaye de Lérins* (1re partie). Un vol. in-4°. Lérins, imprimerie du monastère; Paris, Champion.

« Le cartulaire de l'abbaye de Lérins, disent les éditeurs, brille au premier rang des cartulaires célèbres. Sa notoriété est due à l'importance de cette abbaye, qui, dès les premiers siècles du christianisme et pendant tout le moyen âge, a joué un rôle si considérable dans l'histoire de l'Église. »

Dans sa première partie, la seule publiée jusqu'ici, le recueil comprend 364 chartes, dont les dates sont comprises entre les années 798 et 1430 (22 mars).

Le texte, imprimé avec le plus grand soin et une rare correction, est précédé d'une savante introduction où les éditeurs ont traité, entre autres, avec une incontestable compétence, les points suivants : comparaison des textes originaux avec ceux des cartulaires; — chronologie; — éléments des chartes : invocations; imprécations; peines pécuniaires; sceaux; — langue des chartes; — style des chartes; textes de la Bible; — noms et surnoms; — poids, mesures et monnaies; — valeurs des animaux et des denrées; — condition des personnes et des terres; — géographie.

Nous ne pouvons étudier ni même résumer chacun de ces intéressants chapitres; mais nous appellerons tout particulièrement l'attention sur le passage relatif à la langue des chartes. Celles-ci sont écrites tantôt en latin, tantôt, comme les serments de fidélité, — en roman, tantôt enfin dans une langue où les mots romans, où les phrases romanes se mêlent aux mots latins, aux phrases latines.

Dans les noms et surnoms mentionnés par le cartulaire, on remarque, quant à l'origine, trois éléments principaux : le latin (*calvus, clericus*, etc.), le lombard ou tudesque (mots terminés en *bert, berg, ald, burg, borx, ulf*), le romano-provençal (*Tocatorta, Maladreiz, Tempesta*, etc.). Les éditeurs disent, à ce sujet, que « chez les nobles, le nom se composait d'un prénom et d'un nom patronymique, comme *Guillelmur Gaucerannus*, et présentent *Guillelmur* comme prénom, *Gaucerannus* comme nom : en parlant ainsi, ils se conforment à notre langage moderne; car, autrefois, *Guillelmur* était le nom et *Gaucerannus* le surnom.

Nous n'insisterons pas sur l'intérêt que présentent les deux chapitres consacrés aux poids, mesures et monnaies, et à la valeur des animaux et des denrées; tout le monde le comprend, ne fût-ce qu'au point de vue de la curiosité; mais nous aurions aimé que les éditeurs, fixant, par exemple, le prix d'un cheval à C. *sol.*, le prix de la livre de bon mouton à 7 deniers, nous eussent indiqué le rapport entre ces monnaies et les monnaies modernes.

Le texte du cartulaire, qui vient après cette savante et substantielle introduction, est suivi d'un appendice où nous remarquons la liste de tous les archevêques et évêques des divers diocèses mentionnés dans les chartes; cette liste est donnée en latin, et peut-être aurait-il été bon d'y joindre la traduction française, car tout le monde ne sait pas, sans le secours d'un dictionnaire, à quels noms contemporains correspondent les noms cités en latin; et, malheureusement, le glossaire géographique qui termine le volume ne les traduit pas tous.

Enfin vient une série d'index trop intéressants pour que nous n'en fassions pas une rapide mention : table des mots initiaux de chaque charte; — table chronologique des chartes; — table des noms cités; — table des matières; — glossaire géographique.

Dans le volume sont insérés : 1° une vue de l'abbaye de Lérins au xiie siècle; 2° un fac-similé d'une page du cartulaire.

Cette publication fait grand honneur aux érudits qui l'ont entreprise et qui ne tarderont pas à la mener à bonne fin; elle rendra des services analogues à ceux qu'ont rendus déjà les cartulaires de Saint-Victor et de Grenoble. Le monde savant doit associer à sa reconnaissance envers MM. Moris et Blanc la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes qui les a chargés de ce travail, et le ministère de l'instruc- publique, sous les auspices duquel il a paru. CH. L. G.

Un roi et un conspirateur : Victor-Emmanuel et Mazzini. *Leurs négociations secrètes et leur politique.* Suivi de *M. de Bismarck et Mazzini*, d'après des documents nouveaux, par Auguste Boullier. Un vol. in-18. Paris, 1885, librairie Plon.

La formation de l'unité italienne offre aux réflexions du spectateur philosophe le curieux spectacle d'un roi prenant comme instruments les plus actifs de sa politique dynastique les ennemis ouvertement déclarés de sa dynastie, et finalement attachant à son char de triomphateur les hommes mêmes dont les noms resteront dans l'histoire synonymes des mots « conspiration » et « révolution », Mazzini et Garibaldi. Il est inutile de dire que ce souverain est Victor-Emmanuel. M. Auguste Boullier, en ce volume, fait passer sous nos yeux non pas les scènes capitales de cette grande action historique, mais de préférence les dessous du drame; c'est des coulisses et non de la salle que le spectacle nous est montré, et dans ses préparations aux répétitions plutôt que dans son développement scénique. Collaborateur du *Correspondant*, revue dont la politique monarchique et catholique pouvait peser sur son attitude, M. Boullier témoigne ici d'une impartialité absolue, conséquence

logique de l'indépendance de son esprit et de l'élévation de ses jugements. S'il a pu jadis, au point de vue français, combattre l'unité italienne quand elle était en train de s'accomplir, l'équité de l'historien en lui ne lui permet pas de méconnaître, devant le fait accompli, ce que Victor-Emmanuel a réalisé de grand, de glorieux et d'utile pour son pays. En montrant que ce prince a bien mérité de l'Italie, il prouve aussi que c'est à lui et à son gouvernement, que ce n'est pas aux révolutionnaires qu'elle doit l'établissement de son unité et de ses libertés. Cela se dégage jusqu'à l'évidence des documents originaux présentés par l'auteur. Cependant il s'applique à parler de Mazzini dans un sentiment d'égale justice. Il en fait moins un soldat qu'une sorte de prophète. « C'est comme prophète qu'il a été suivi, dit-il. Il avait les dons qui assurent l'empire sur les âmes : un esprit supérieur, une volonté inflexible, un enthousiasme entraînant, l'autorité, la bonté, et, par-dessus tout, ce que rien ne remplace, le charme personnel. Il savait aimer et commander. » En un chapitre final, M. Boullier expose les rapports secrets de M. de Bismarck avec Mazzini, et la politique conseillée, dès 1868, à l'Italie contre la France par le chancelier prussien. E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Catalogue des Livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, par M. Émile Picot. Paris, Damascène Morgand, libraire, 1884. Tome Ier. Un vol. gr. in-8° de XIX-672 pages ; orné d'un beau portrait, de huit planches hors texte et d'un très grand nombre de marques typographiques, vignettes sur bois, reproductions diverses, etc., etc. — Tirage à nombre restreint. — Imprimé sur papier satiné chez L. Danel, à Lille. — Quelques exemplaires sur papier de Hollande. — Prix : 40 francs.

L'amour des livres, qui fut toujours la passion par excellence des honnêtes gens, compte maintenant plus que jamais de très nombreux adeptes; les collectionneurs, les amateurs ne manquent pas, mais les *bibliophiles*, vraiment dignes de ce titre par la réunion de toutes les qualités qu'il impose, sont moins communs qu'on ne le pense généralement. Parmi les véritables amis des livres qui ont pu revendiquer ce beau nom, il en est peu, très peu, qui en aient été aussi dignes que M. le baron James de Rothschild, dont M. Émile Picot vient de nous décrire la riche bibliothèque.

Avant de parcourir ce merveilleux *Catalogue* (titre bien modeste pour un si beau travail), il faut s'arrêter un moment à la notice que M. Picot a consacrée à son ami. C'est par elle que ceux qui n'ont point connu James de Rothschild, ou qui ne le connaissent que par ses travaux, pourront apprécier et admirer la carrière si courte et si bien remplie de ce galant homme qui fut à la fois un homme utile et un homme de bien.

M. Picot, qui noua, dès les bancs du collège, avec James de Rothschild une amitié qui ne fut rompue que par la mort, nous fait suivre pas à pas la vie de son ami. Il nous le montre au lycée comme à l'École de droit, au barreau comme dans les affaires, toujours actif, toujours laborieux, et, malgré ses succès, toujours modeste et bienfaisant. Ne pouvant entrer ici dans trop de détails, nous nous contenterons de rappeler les titres littéraires de M. de Rothschild. Ce sont d'abord les quatre volumes qu'il publia, de 1875 à 1878, dans le « Recueil des Poésies françoises des XVe et XVIe siècles. » (Bibliothèque elzévirienne. Tomes X, XI, XII et XIII.) Ils contiennent quatre-vingt-quinze pièces puisées en grande partie dans sa propre bibliothèque, et accompagnées par ses soins de notices et de notes érudites. — Puis il entreprit, pour la « Société des anciens textes français, » qu'il contribua si puissamment à fonder, une vaste publication, dont il fit généreusement les frais, le *Mistère du Viel Testament*, dont il n'a pu faire paraître que deux volumes, mais dont M. Picot donnera la suite. — Il contribua encore à la publication de la *Muze historique de Loret*, des *Nocez de Jehan Chaperon*, encouragea et aida M. Picot à publier sa belle *Bibliographie Cornélienne;* enfin il a laissé de nombreux matériaux et des manuscrits considérables que M. Picot, qui a accepté l'héritage littéraire de son ami, a bien voulu se charger de mettre en œuvre. — On voit quelle fut l'activité de l'érudit et du lettré; celle du

bibliophile ne fut pas moins remarquable. Dès l'âge de douze ans, James de Rothschild, épris de l'amour des livres, commençait à les collectionner. Sa passion, croissant avec les moyens de la satisfaire, l'absorba de plus en plus; il y consacra tous les loisirs que lui laissaient de graves affaires et en fit, sinon l'unique, du moins le principal objectif de sa vie. Aussi, quand, à l'âge de trente-sept ans à peine, une mort prématurée vint le surprendre, il avait déjà réuni un trésor assez considérable pour faire l'orgueil et la joie de plus d'une longue carrière de bibliophile. — Ce n'était point d'ailleurs un collectionneur capricieux, superficiel, banal; — il n'achetait qu'à bon escient des livres rares, vraiment précieux, vraiment utiles, de vrais livres enfin; — son profond savoir en la matière, son goût si sûr et si fin ne lui auraient pas permis du reste de rechercher et d'acquérir ces superfluités sans mérite, ces inutiles joyaux pour lesquels certains amateurs témoignent une avidité qui dénote en eux plus de curiosité que de savoir. — Tous les livres réunis par le baron de Rothschild sont vraiment intéressants par leur rareté, leur beauté, leur valeur littéraire, ou par leur importance au point de vue des problèmes bibliographiques qu'ils aident à résoudre.

Tous, il est vrai, n'offrent pas au même degré les mêmes précieuses qualités; tels sont, par exemple, les vingt mille volumes et plus composant sa bibliothèque moderne. Mais, en dehors de ces livres courants, qui forment l'indispensable fonds de toute bibliothèque sérieuse, que de richesses amassées par l'infatigable bibliophile! Ce sont ces livres hors ligne qui composent le Catalogue publié par M. Émile Picot et rédigé pour la plus grande partie par James de Rothschild lui-même qui n'a voulu y faire figurer que des articles choisis. — Ce Catalogue, dont nous n'avons encore que le premier volume, comprend les quatre premières des grandes divisions généralement adoptées dans notre système catalogographique actuel, c'est-à-dire la Théologie, — la Jurisprudence, — les Sciences et les Arts, — les Belles-Lettres. — Il se compose de 1058 articles rédigés avec une méthode et un soin bien rares; qu'on en juge par ce passage de la Préface de M. E. Picot :

« En dressant l'inventaire de ses richesses, James de Rothschild a tenu à consigner une foule d'observations que lui suggérait son expérience d'amateur, et qui seront sans nul doute utiles aux bibliographes de l'avenir. Au lieu de publier une simple nomenclature des livres qu'il avait groupés sur ses tablettes, il s'est proposé de faire une œuvre scientifique. Il a voulu que tous ces volumes fussent décrits avec une précision rigoureuse; il a supprimé toutes les attributions douteuses ou contestables. Il lui eût été facile de se conformer à l'usage et d'attribuer toutes ses reliures anciennes aux Du Seuil, aux Pasdeloup et aux Derome; il a cru préférable de s'abstenir de toute attribution quand les livres ne portent pas de signature. Il a de même supprimé toutes ces épithètes, chères aux faiseurs de catalogues, de « bel exemplaire, » de « rare » et de « précieux ». — Ceux qui ont pénétré dans les deux cabinets de l'avenue de Friedland seront probablement d'avis que ces qualificatifs eussent été superflus. Ils ont été remplacés par des notices littéraires qui ne paraîtront peut-être pas sans intérêt, si l'on en juge par la peine qu'elles ont coûtée. De nombreux fac-similé, obtenus à l'aide de la photographie, permettent de se faire une idée précise des impressions les plus rares, surtout de celles qui ne portent pas le nom du typographe qui les a exécutées. Elles devront servir à fixer l'origine de plus d'un volume curieux. »

Tels sont les procédés qui ont présidé à la rédaction de ce merveilleux catalogue qui n'a d'égal, à notre époque, que celui de la bibliothèque Ambroise-Firmin Didot, rédigé par le savant bibliographe que l'on sait. — Bien que toutes les divisions de ce premier volume contiennent des livres importants, on y voit que James de Rothschild avait surtout concentré ses recherches sur les productions de nos anciens poètes et sur la littérature française en général. La vieille poésie française notamment, depuis les origines jusqu'à Malherbe, ne comprend pas moins de 370 articles. Que citer au milieu de tant de richesses? Tout est presque également digne d'intérêt, soit par la rareté de l'édition, soit par sa beauté exceptionnelle, soit par l'éclat de la reliure; on ne saurait choisir, on ne peut qu'admirer. Ce qu'il importe de faire remarquer cependant, au sujet de ce catalogue d'une collection unique qui ne sera point dispersée et que l'on conserve pieusement pour le fils du défunt, c'est qu'il constitue un monument bibliographique de la plus grande valeur. Il est le complément, indispensable pour les vrais amis des livres, de deux ouvrages qu'il suffit de citer pour faire comprendre ce qu'il vaut : le *Manuel du Libraire* et le *Recueil des Marques typographiques*. Ni Brunet ni Silvestre n'ont tout dit; à chaque page et presque à chaque numéro de ce bel inventaire on trouve un détail nouveau, une judicieuse conjecture, une figure ignorée, une savante remarque sur quelqu'un de ces vieux livres que tant d'amateurs recherchent et que si peu ont le bonheur de se procurer. Si quelque jour, ce qu'à Dieu plaise, on refait une sixième édition du Manuel de Brunet, on trouvera dans le catalogue Rothschild une véritable mine de renseignements nouveaux que l'on pourra accueillir sans défiance et sans contrôle, par suite du soin minutieux et de la consciencieuse érudition de ses deux auteurs.

Puisse M. Émile Picot ne pas nous faire trop attendre le deuxième volume de ce trésor bibliographique, qui ne fait pas moins honneur à l'ami qui l'a publié qu'à l'éminent et regretté bibliophile qui en avait réuni et préparé les éléments.

PHILOMNESTE MINIMUS.

A decree of Star Chamber concerning Printing, New-York, 1884.

Le *Grolier Club* de New-York nous envoie une charmante petite publication, tirée à 150 exemplaires seulement, réimpression de la trop fameuse loi de 1637 destinée à réglementer définitivement l'impression et la vente des livres en Angleterre. Voici le titre du livre : *A decree of Star-Chamber concerning printing, made the eleventh day of July last past. 1637.* Imprinted at London by Robert Barker, Printer to the Kings most Excellent Maiestie : and by the assignes of John Bill. 1637.

Ce joli petit in-4° est imprimé luxueusement sur beau papier de Hollande; les caractères sont nets et clairs, il y a double garde, la justification est bien pondérée; de jolis bois aux armes d'Angleterre et des fleurons de style italien et moderne donnent un cachet particulier à ce petit chef-d'œuvre typographique, qui peut marcher de pair avec nos éditions les plus soignées. Le volume a été imprimé à New-York par le Grolier Club et sort des presses de *Theo. L. de Vinne et C°.*

Quant au décret lui-même, dont l'importance historique n'échappe à personne, il devait, en suscitant une foule d'obstacles à l'impression et à la vente des livres, réprimer les attaques incessantes des Puritains contre l'autorité royale et les privilèges de la noblesse.

Archives de Bretagne : *Recueil d'actes, de chroniques et de documents rares ou inédits, publié par la Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne.* — T. III : *Monuments de la langue bretonne : le mystère de Sainte-Barbe*, I. — Nantes, 1885, in-4°.

Ce volume contient le texte breton du *Mystère de Sainte-Barbe* et sa traduction française par M. Émile Ernault. Il forme la première partie du t. III des *Archives de Bretagne.* Cette première partie sera suivie d'une seconde, qui renfermera le *Glossaire philologique* explicatif du texte breton du Mystère. A cette seconde partie sera jointe l'introduction générale de l'ouvrage.

Le *Mystère de Sainte-Barbe* est composé en vers de huit syllabes, et divisé en 813 octaves; au-dessous du texte se trouvent la traduction en prose française et les variantes.

Nous nous bornons à signaler aux amateurs de linguistique et d'ancienne poésie cette remarquable publication, qui fait grand honneur à la Société des Bibliophiles bretons et, particulièrement, à M. Émile Ernault; nous y reviendrons lorsque l'introduction et le lexique seront publiés.

C. L. L.

Un patricien au XVIIe siècle : *Louis de Geer, étude biographique*, par Pierre de Witt. — 1 vol. in-18, Paris, Perrin, librairie académique.

La biographie de Louis de Geer, qui fut un grand négociant, un grand armateur, un grand maître de forges, en Hollande et en Suède, pendant la première moitié du XVIIe siècle, offre assurément un vif intérêt aux lecteurs de ces deux pays; le succès de ses entreprises, sa piété, l'histoire de sa postérité, qui n'a pas eu de relations avec la France, nous attirent moins que ne font ses compatriotes, parmi lesquels se retrouvent encore aujourd'hui beaucoup de membres appartenant aux diverses branches de sa famille.

M. de Witt avait un sûr moyen de rattacher Louis de Geer à notre propre histoire. Louis de Geer a quitté son pays à l'âge de dix-huit ans et est venu passer plusieurs années à Roanne... Pourquoi? Était-ce pour y apprendre le commerce? l'industrie? pour y continuer certaines études? quel commerce? quelle industrie? quelles études? Là, il rencontre un compatriote qui était venu s'établir dans cette même ville, Gérard, dont il épouse la fille. Ici on est bien forcé de se demander quelles relations la ville de Roanne pouvait avoir avec les Hollandais, et à cette question on voudrait que M. de Witt fournît une réponse.

De Roanne, Louis de Geer va se fixer, pendant quelque temps encore, à la Rochelle : quelques pages sur son séjour dans une vile française n'auraient pas été inutiles pour nous intéresser à ce personnage.

Enfin M. de Witt nous apprend que « Louis de Geer avait une estime toute particulière pour Descartes, qu'il avait rencontré à la cour de Suède, et dont il honorait le caractère et le talent ». C'est assez pour piquer notre curiosité; ce n'est pas assez pour la satisfaire. Nous espérons donc que l'ouvrage de M. de Witt sera vite épuisé; une seconde édition lui permettra de donner plus de développement à tous les points par lesquels l'histoire de L. de Geer se rattache à l'histoire de la France.

C. L. L.

Un trousseau de clefs, par M[me] Galerita (Hubert Castex). — 1 vol. in-8°, Paris Lemerre, 1885. (Avec croquis de Tiret-Bognet).

Ce charmant petit volume, écrit par une femme d'esprit et de cœur, est un bijou typographique : le

papier, l'impression, les gravures, tout contribuera à le faire rechercher des bibliophiles.

Mais ce n'est pas à ce titre seulement que je veux le recommander. Je tiens à signaler, avec la variété des sujets, la souplesse du talent de l'auteur : ici une fine raillerie, là une page pleine d'humour, ailleurs l'accent du patriotisme, plus loin l'émotion sincère, qui va du cœur au cœur. Que l'on détache du trousseau du gracieux auteur *la Clef du Paradis*, il est impossible qu'on pénètre sans attendrissement dans cette chambre où va mourir un enfant, et qu'on ne songe à rapprocher le petit chef-d'œuvre de Mme H. Castex d'un passage bien connu de Lamennais, « la Mère et la Fille », dans les *Paroles d'un croyant*.

C. L. L.

Bouvard et Pécuchet. *Théâtre complet*, par Gustave Flaubert, Paris, A. Lemerre, 1885. 2 vol. petit in-12. — Prix : 10 francs.

L'éditeur Lemerre vient d'ajouter à la précieuse collection de sa petite bibliothèque deux volumes de Gustave Flaubert, aussi précieux pour les bibliophiles que pour les lettrés. Nous n'avons plus à faire connaître *Bouvard et Pècuchet*, cette impitoyable satire de la bêtise humaine, si intense, si concentrée, qu'elle donne par moments le vertige de l'imbécillité. Quant au *Théâtre* du Maître, contenu dans le second volume, c'est la première fois qu'il est donné en entier; jusqu'à ce jour on ne connaissait en librairie que *le Candidat* : l'éditeur Lemerre y a joint *le Château des cœurs*, cette féerie moitié fantastique, moitié humaine, où se trouve le légendaire royaume du Pot-au-feu. En outre, comme préface, nous avons l'étude si remarquable faite sur Gustave Flaubert par Paul Bourget. C'est dire de quels attraits nouveaux, de quels soins intelligents a été entourée cette publication, appelée à prendre rang dans toutes les bibliothèques et à faire la joie des amis des livres par sa typographie. G. T.

The Imitation of Christ being the autograph manuscript of Thomas a Kempis, *De Imitatione Christi*, reproduced in facsimile from the original preserved in the royal library at Brussels. With an Introduction by *Charles Ruelens*. London, Elliot Stock, 1885; 1 vol. in-24.

Un éditeur londonien, bien connu des amateurs de curiosités typographiques, M. Elliot Stock, vient de publier le fac-similé du manuscrit qui contient une copie de l'*Imitation de Jésus-Christ* écrite de la main de Thomas à Kempis. Le manuscrit, qui porte la date de 1441, contient, outre les quatre livres de l'*Imitation*, plusieurs traités dont Thomas à Kempis est l'auteur; mais le fac-similé ne donne que ce qui constitue le livre fameux dont l'origine a été, jusqu'en ces derniers temps, si obstinément discutée. Les quatre livres s'y succèdent dans l'ordre suivant :

Qui sequitur me non ambulat in tenebris.
Regnum Dei intra vos est, dicit Dominus.
De Sacramento. Venite ad me omnes qui laboratis.
Audiam quid loquatur in me Dominus Deus.

On voit que le quatrième livre des éditions est ici le troisième.

M. Charles Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles, expose, dans une trop courte introduction, la description du manuscrit, ce qu'on sait de son histoire, et la valeur décisive qu'il a dans la controverse sur le véritable auteur de l'*Imitation*. Il paraît bien prouvé désormais qu'on ne saurait attribuer ces éloquentes effusions d'une âme chrétienne à d'autre qu'au même Thomas à Kempis.

Ce petit volume, d'aspect original et attrayant, est imprimé sur un papier de Hollande fabriqué exprès et ressemblant à l'antique papier du manuscrit de 1441. Il fera la joie des dévots, qui y verront comme le moulage exact d'une sainte relique, et des bibliophiles charmés d'ajouter à leur collection une rareté curieuse et bien réussie. B. H. G.

Aloisiæ Sigeæ Toletanæ Satyra sotadica de arcanis Amoris et Veneris. *Aloisia* hispanice scripsit; latinitate donavit Joannes Meursius; re verâ auctore Nicolas Chorier. Parisiis, curâ et studio Isidori Liseux, editoris, rue Bonaparte, 25; venit apud Theophilum Belin, bibliopolam, quai Voltaire, 29. 1885, in-12 de xxxvi-342 pages. Tirage à nombre restreint sur papier satiné, prix : 6 francs; plus 100 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. — Prix : 15 francs.

Bien que les éditions latines de ce livre fameux soient presque assez nombreuses pour former une petite bibliographie spéciale, il n'en est aucune dont le texte soit assez correct pour satisfaire les lettrés, curieux de se rendre compte par eux-mêmes de sa juste valeur. D'autre part, les huit traductions françaises, ou soi-disant telles, publiées depuis deux siècles ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite des grâces et de la délicatesse de l'original; même les remarquables translations faites en 1881 et 1882, par M. Liseux, de ces étonnants dialogues, n'ont pu serrer le texte d'assez près, ni le reproduire assez fidèlement pour dispenser le lecteur français de recourir, au moins par endroits, au latin même, afin d'en bien goûter tous les charmes. En publiant cette édition définitive de *l'Aloisiæ Sigeæ*, M. Liseux n'a donc pas eu d'autre but que d'offrir aux latinistes contemporains un texte plus lisible et plus intelligible qu'aucun de ceux qui ont paru jusqu'à présent.

Empressons-nous de dire qu'il a su mener son entreprise à bonne fin et que son texte est incomparablement meilleur que ceux de trois éditions anciennes que nous avons sous les yeux : à peine, dans un rapide examen, y avons-nous aperçu quelques fautes typographiques, qui ne nuisent point d'ailleurs à la clarté du sens et ne peuvent tromper un lecteur un peu exercé.

Au risque de passer pour un très mince latiniste (ce qui n'est hélas! que trop vrai), nous nous permettrons ici une observation. Quoique ce ne soit plus guère l'usage en France de se servir d'accents graves

et d'accents circonflexes pour les adverbes en *è* et pour les ablatifs en *â*, il nous eût paru bon de les employer, par exception, dans ce volume. Les deux principales interlocutrices sont deux femmes, *Tullia* et *Octavia;* aussi les qualificatifs se terminant en *a* abondent-ils dans ces dialogues et sont-ils parfois entremêlés à des ablatifs féminins dont la désinence est la même, ce qui ne laisse pas, par endroits, de causer une confusion momentanée; même observation pour les adverbes enchevêtrés parfois dans des vocatifs et des ablatifs en *e*. Grâce à ce secours un peu vieillot des accents, l'œil et l'esprit, également prévenus, n'éprouvaient aucune hésitation, aucun arrêt dans la lecture.

Il faut bien le dire, les liseurs de latin se font rares, si l'on en juge par le discrédit où sont tombés tant de bons vieux livres qui n'ont d'autre tort que d'être écrits dans une langue qui n'est plus, comme jadis, la seconde langue maternelle des savants et des beaux esprits. On ne saurait donc trop faire pour venir un peu en aide à ceux qui l'aiment et la cultivent encore.

De plus, il est vraisemblable, ou nous nous trompons beaucoup, que la nouvelle édition des dialogues d'*Aloisia Sigea* n'est pas destinée à s'épuiser uniquement entre les mains des lettrés de profession. Quoi qu'en pense M. Liseux, dans son admiration un peu excessive pour ce livre qu'il ne craint pas d'appeler « le dernier classique latin » et dont il voudrait faire « le livre de chevet » des érudits, les amateurs de la belle latinité ont bien d'autres trésors à savourer, dans la langue d'Horace et de Cicéron, avant de recourir aux élégants et scabreux badinages de Nicolas Chorier. Ce qui est plus probable, c'est que les nombreux amateurs qui, poussés par une curiosité moins louable, se procureront ce joli texte d'un livre que bien des gens connaissent seulement de réputation, le liront assurément avec plaisir et ne songeront pas ensuite à en faire leur livre de chevet. Certes, *l'Aloisia Sigea* est un ouvrage éminemment curieux et dont le style offre bien des attraits; mais il ne saurait devenir le bréviaire des honnêtes gens; car ceux-ci, tout en appréciant son rare mérite littéraire, le relègueront toujours parmi les livres de derrière les rayons, avec *l'Erotopœgnion* de Fr. Noel, *l'Hermaphroditus* d'Ant. Beccatello et les *Quinque illustrium poetarum lusus,* du bon Mercier de Saint-Léger.

Tout ceci dit, sans la moindre intention de critique à l'égard de l'éditeur, ne quittons point cette dernière publication de M. Isidore Liseux sans lui répéter une chose qu'il doit savoir de reste, c'est combien il inspire de sympathie et de gratitude aux véritables amis des livres, par ses utiles travaux et par ses belles productions. Infatigable et laborieux comme les vieux libraires du XVIe siècle, auxquels il ressemble par plus d'un côté, il a déjà fait, à lui seul, plus que vingt éditeurs renommés pour l'accroissement de nos richesses bibliographiques, et, chaque jour, par son rare désintéressement et par ses nouveaux labeurs, il justifie d'avantage la belle devise qu'il s'est choisie : *Scientiâ duce.*

PHIL. MIN.

Contes de Grazzini, traduits de l'italien par G. G..., avec deux gravures à l'eau-forte de Henry Besnier. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885. Deux jolis volumes in-18 de 232 et 235-VII pages; imprimés à Évreux, chez Charles Hérissey, et tirés à 600 exemplaires numérotés, dont 425 sur papier de Hollande, 150 sur Japon et 25 sur Chine.

Quelque nombreux que soient nos « vieux conteurs français », si recherchés aujourd'hui par les amateurs, leur chiffre ne peut se comparer à celui des anciens conteurs italiens, communément désignés sous le titre de *Novellieri*. Le plus grand nombre de ces vieux auteurs, dont plusieurs ont singulièrement contribué à fixer la langue toscane en l'amenant à un plus haut degré de flexibilité et de pureté, sont parfaitement inconnus chez nous; aussi bien des gens, même fort lettrés, ignorent-ils jusqu'aux noms de la plupart des écrivains en prose italienne si bien catalogués et décrits dans la belle bibliographie de Gamba et Molini. Depuis quelques années cependant, un mouvement très sensible s'est produit en France en faveur de ces vieux *novellieri,* à peu près ignorés et méconnus jusque-là. Sans parler de l'immortel Boccace, que tout le monde connaît et possède, ni même de Pogge ou de Straparole, dont les facétieux récits ont passé depuis longtemps en notre langue, divers conteurs italiens ont été plus récemment mis à notre portée. Or c'est en grande partie à M. Isidore Liseux que revient l'honneur de ce mouvement de vulgarisation; grâce à lui et à ses érudits collaborateurs, MM. A. Bonneau et Lallemand, nous avons vu successivement paraître de belles et bonnes traductions des nouvelles de Sachetti (1879), de Bandello, de Scr. Giovanni Fiorentino (1881), d'Agnolo Firenzuala (1881), de Casti (1880), de Batacchi (1880-1882), de Giorgio Baffo (1884); enfin, dès 1882, il publiait une édition du livre qui nous occupe ici, sous le titre des *Soupers du Lasca,* ou recueil des nouvelles d'Anton. Francesco Grazzini (2 vol. in-18). L'exemple donné par M. Liseux a, comme on voit, trouvé des imitateurs, puisque ce dernier ouvrage a semblé à MM. Marpon et Flammarion mériter les honneurs d'une nouvelle édition.

C'est qu'en effet ce n'est point un conteur ordinaire qu'Antoine François Grazzini, plus généralement connu sous le surnom de *Lasca* (le Gardon), qu'il avait, suivant l'usage d'alors, adopté comme membre de l'académie des *Humidi,* qui devint plus tard la grande académie florentine et dont il fut un des principaux fondateurs, en 1540. La trop courte notice que lui a consacrée M. Gaston G..., son nouveau traducteur, nous fait assez bien connaître les principaux incidents de sa longue carrière; il vécut tout près de quatre-vingts ans (22 mars 1503 — 18 février 1583), pendant lesquels il employa à cultiver les lettres tous les loisirs que lui laissait sa profession d'apothicaire. Cette profession, qui de tout temps a un peu prêté à rire, ne l'empêcha pas de se livrer à de longues études, d'acquérir une érudition solide et de devenir, par le commerce constant et la fréquentation

continuelle des hommes les plus instruits, un des plus beaux esprits et des meilleurs écrivains de son temps. Il faut dire aussi qu'il avait, de sa nature, l'esprit si vif, si prompt, si original et si plaisant que bien peu d'hommes peuvent lui être comparés. Il parlait fort bien, improvisait facilement et n'excellait pas moins à exercer sa plume, comme en font foi les poésies, les lettres et les comédies qu'il a laissées. « Il eut, dit M. Gaston G..., dans tous les genres d'écrits, un naturel particulier, une expression juste et une grande originalité de pensée : et, en écrivant sa langue, outre la pureté et le charme, il sut l'accroître de formes encore inusitées et d'expressions souvent neuves. Aussi ses œuvres ont-elles été classées parmi celles dont se sont servis les académiciens *della Crusca*, pour composer leur *Grand vocabulaire*, et ils en ont tiré un grand nombre d'exemples. Enfin, on lui doit l'invention et l'emploi de quelques nouvelles mesures de vers. »

Le bagage littéraire du Lasca est, on le voit, assez considérable, mais, jusqu'à présent, ses contes seuls ont été traduits en notre langue. Indépendamment de l'édition donnée par M. Liseux et de la présente traduction, il convient de rappeler que, dès 1776, Le Fèvre de Villebrune en avait donné une traduction française sous la rubrique de Berlin (Paris), précaution justifiée de reste par les gaillardises de l'original. Cette première traduction, assez plate et médiocre, est loin de valoir celle que nous avons sous les yeux et qui donne une impression bien plus exacte de l'originalité, de la vivacité et de la verve de Grazzini.

Sans prétendre analyser ici les vingt et une nouvelles (au lieu de trente, neuf ayant été perdues) dont se composaient les *Soupers* (*cene*) du Lasca, il est permis de donner au moins un court aperçu de son livre. A l'exemple de Boccace et des plus célèbres conteurs, Grazzini voulut donner un motif et un cadre à ses narrations. Il suppose qu'au temps de Paul III, de Charles-Quint et de François Ier, quelques jeunes gentilshommes et quelques dames se trouvaient, après dîner, chez une veuve fort belle et fort riche, à Florence. La neige les surprend et le temps devient si mauvais que la maîtresse de la maison les invite à passer la soirée chez elle.

C'est là qu'ils racontent, chacun à leur tour, une historiette et qu'ils se promettent de renouveler cette réunion les deux jeudis suivants. La société joyeuse ne se compose que de cinq gentilshommes, Giacinto, Fileno, Léandre, Silvain et Florido, et d'autant de dames, Amaranthe, Siringa, Lydia, Cintia et Galatea. Malgré la précaution, prise par le narrateur qui ouvre chaque séance, d'invoquer religieusement le Très-Haut, il s'en dit de belles dans cette aimable compagnie, et il faut avouer que les dames d'alors avaient les oreilles moins sensibles que nos contemporaines. Tout les récits, il est vrai, ne sont pas du genre badin; on en rencontre de sérieux, mais ce sont trois ou quatre exceptions à peine; les autres sont franchement libres, souvent même licencieux. Mais aussi, que d'inventions plaisantes et comme la gaieté qu'elles inspirent fait bien passer sur ce qu'elles ont de choquant pour l'honnêteté! Dès la première nouvelle, Giacinto s'efforce de prouver combien sont salutaires les plaisirs du mariage, puisque c'est par leur usage que le bonhomme Bicdomini guérit sa pauvre femme d'une longue maladie. Amaranthe, qui succède à Giacinto, profite merveilleusement de l'exemple et, malgré la décence recommandée à son sexe, ne craint point de raconter la mésaventure scandaleuse et ridicule d'un pédant, qui, pour se tirer d'un grand embarras, se trouve obligé de sacrifier, de ses propres mains, une importante partie de lui-même. Le reste est à peu près à l'avenant dans ces nouvelles, où les avares, les pédants, les prêtres et les maris ne jouent pas les plus beaux rôles. Grazzini, qui resta toujours célibataire, s'en donne à cœur joie sur les pauvres maris et sur « cette disgrâce que personne ne plaint »; peut-être, s'il avait pris femme, eût-il été plus réservé. Tels sont, en général, les situations et les tableaux comiques et curieux que présentent les soupers du Lasca, tant il est vrai qu'alors on regardait comme permises et presque innocentes cette liberté de style et d'images, ces spirituelles expressions métaphoriques qu'on ne peut traduire sans en atténuer la force ou sans blesser la décence. Tout cela explique bien comment, au siècle dernier, le cardinal Borromeo fit saisir et brûler publiquement une édition presque entière des *Cene* de Grazzini.

On peut juger, dès lors, des difficultés qu'a dû vaincre M. Gaston G... pour arriver à faire la spirituelle, élégante et fidèle traduction qu'il nous offre, sans trop offenser le lecteur français, qui, maintenant plus encore que du temps de Boileau, a grand besoin d'être respecté. On ne peut donc que féliciter l'érudit et habile traducteur, qui a si bien rempli cette tâche délicate, et les intelligents éditeurs, qui ont publié, avec tant de goût, ces deux charmants volumes que rehaussent encore les très fines et très jolies eaux-fortes de M. Henry Besnier. Il est vraiment à désirer que traducteur et éditeurs ne s'en tiennent point à ce premier essai et qu'ils songent à lui donner une suite. Indépendamment de ceux qui ont été cités plus haut, il y a maints vieux conteurs italiens tels que Landi, Gualteruzzi, Erizzo, Parabosco, Modio, Molza, Gyraldi Cinthio, Giambullari, della Torre, da Porto, Mori, Borgogni, Sercambi, Grappolino, Barberino, Masuccio, Malespini, Cicogna, Banchieri, Capelloni, Cesari, Grapputo et cent autres *novellieri* qu'il serait à propos de nous faire connaître, en leur accordant enfin droit de cité dans notre vieille Gaule, cette vraie patrie du bon rire et de la franche gaieté.

PHIL. MIN.

Légendes espagnoles, par GUSTAVE BECQUER; traduction d'Achille Fouquier, dessins de S. Arcos. Paris, Firmin Didot, éditeur. 1885.

Il est vraiment regrettable de voir un joli volume diffamer, sous le prétexte d'une soi-disante traduction, un poète exquis tel que Becquer. C'est ce qui arrive au sujet de ses *Légendes espagnoles*, présentées au public français par M. Achille Fouquier, volume

d'ailleurs fort gentiment illustré par S. Arcos. On ne peut placer ici le reproche ordinaire de *traduction infidèle;* tout y est reproduit avec une scrupuleuse exactitude, c'est à croire que M. Fouquier a eu soin, comme dans les bibles rabbiniques, de compter les mots de l'original pour n'en point omettre dans le texte français; seulement le singe qui montrait la lanterne magique, lui aussi, avait eu soin de ne rien omettre, sauf d'allumer la lanterne. Connaître un idiome et posséder un dictionnaire, ne constituent pas un traducteur; il faut encore, autant que pour une production originale, être un brin artiste, de plus saisir le génie de la langue étrangère assez finement, assez profondément pour en savoir exposer l'âme, et à l'occasion grossir ou supprimer avec bonheur.

Comme prosateur, Becquer est au second rang, sauf la couleur locale qui ressort de ses œuvres; malheureusement M. Fouquier, à part trois légendes, a jeté son dévolu sur des sujets qui peuvent aussi bien s'adapter à la littérature hindoue ou écossaise. En revanche, Becquer poète est admirable, mais jamais les phrases banales et naïves de M. Fouquier ne rendront même ce loin les idées de cette poésie, à la fois simple, profonde, idéale et humaine tout ensemble, sans compter qu'ici encore, le choix est déplorable.

Enfin, l'avant-propos ne touche guère ni sur l'interprétation ni sur le triage; deux détails suffiront à le prouver. Au sujet du père de Becquer, célèbre peintre andalou, M. Fouquier le suppose Allemand, « comme son nom l'indique », ajoute-t-il au mépris total des désinences hispano-mauresques d'un nom arabe par excellence; au sujet des *Rimes,* ces quelques pages de vers qui, publiées après la mort de l'auteur, ont suffi à le rendre célèbre, et qui furent inspirées par un amour platonique, véritable chimère de poète, M. Fouquier, par une pudeur bien déplacée, ne souffle mot de cet épisode assez connu en Espagne pour rentrer dans le cadre de l'histoire littéraire du temps; aussi, en relisant les œuvres du pauvre Gustave Becquer, involontairement on se demande s'il n'a pas songé à un épilogue pour le volume de M. Fouquier, quand il écrivait « *sur ma route fatidique, on va semant le mal* ».

AR. AR.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Les Artistes célèbres. — Donatello, par EUGÈNE MUNTZ. Un vol. in-8°, orné de 48 gravrues. Paris, 1885. Librairie de l'Art, J. Rouam.

La Librairie de l'Art fait honneur au titre qu'elle a pris et le justifie. Il n'est pas d'année qu'elle n'ouvre une nouvelle série de publications concourant à propager la connaissance et le goût des choses d'art, sans pour cela cesser d'accroître le fonds des séries anciennes. Tout d'abord on est tenté de se demander pourquoi elle multiplie de la sorte les titres de séries : *Bibliothèque internationale de l'Art,* 1re série, in-4°, 2e série in-8°; *Bibliothèque d'art moderne, Bibliothèque des Musées, Guide du collectionneur, Bibliothèque populaire des Écoles de dessin, les Artistes célèbres,* sans parler des *Albums d'étrennes* ni des ouvrages spéciaux publiés individuellement. Eh bien, la diversité de ces séries n'est en aucune façon arbitraire. Elle est motivée non seulement par l'unité des sujets dans chaque variété, mais encore par la différence des publics auxquels tour à tour elles s'adressent. Le prix de chaque série varie, lui aussi, en conséquence et s'étage depuis la plus petite plaquette de l'écolier à 0,75 centimes jusqu'à l'in-4° de la Bibliothèque internationale à 40 francs. Le soin pour toutes est le même. Il n'y a de différence que dans le format et dans la beauté du papier.

La nouvelle série que nous annonçons aujourd'hui, celle des *Artistes célèbres,* est d'un prix intermédiaire : 5 francs. Elle débute par la biographie de ce grand statuaire, de l'admirable Donatello qui fut, comme le dit si bien son biographe, M. E. Müntz, le plus modeste, le plus désintéressé, le plus dévoué des hommes et, comme artiste, le novateur le plus fougueux, le génie primesautier libre et fier par excellence; j'ajouterai aussi le plus adorablement et tendrement naïf. Ce XVe siècle italien est vraiment l'âge d'or de l'art : point d'académies, d'écoles, de jurys, de médailles d'honneur ni de médailles d'aucune sorte, point de règles, point de canons, conséquemment pas d'hommes de talent, le talent n'étant que la correcte application des règles scolastiques. Mais par contre, l'artiste, aux prises avec la nature et avec l'émotion qui l'inspire, avec la pensée qu'il veut rendre, l'artiste, du plus humble aux plus illustres, est forcé d'avoir du génie, et il en a.

C'est un charme délicieux que de revoir dans cet élégant volume et accompagnant le texte du com-

mentateur épris de son sujet l'effigie de toutes les nobles œuvres de Donatello : l'exquise pudeur de la jeune Vierge et la tendre humilité de l'ange dans le bas-relief de l'*Annonciation*, l'austérité des *Apôtres*, la noblesse du *David* de marbre, l'irrésistible fantaisie du *David* de bronze au chapeau fleuri, la fierté du *Saint Michel*, l'ascétisme du vieux roi *David*, l'épanouie jovialité du petit *Amour* en culottes, la gravité pensive et triste de la *Trinité*, l'allure héroïque de *Gattamelata*, le vaillant condottière chevauchant en César sa monture colossale, la force terrible des archers du *Saint Sébastien*, la souplesse et la liberté de la composition dans les portes de la sacristie de Saint-Laurent, la pitié, la piété des saintes femmes et l'élan désespéré de Madeleine dans la *Mise au tombeau*, l'extraordinaire vitalité du buste de Niccolo da Uzzano, la verve gamine de ses angelots; et partout l'admirable respect de la nature; et partout la science, la grandeur et la force; et partout la pensée! Car ce temps n'avait pas encore trouvé la formule facile au nom de laquelle les manouvriers de la palette et de l'ébauchoir, pauvres d'esprit et d'imagination, essayent de justifier le vide de leur cervelle et dédaignent les œuvres des poètes. La Fontaine a fait quelques fables : *le Renard qui a la queue coupée*, entre autres, et *le Renard et les raisins*, que les contempteurs de la « peinture littéraire » ne doivent pas lire sans quelque confusion.

La Notice que M. Eugène Müntz a consacrée au grand Florentin n'est pas seulement une biographie, c'est une étude très complète, très pénétrante, très éloquente d'un de ces génies libres et altiers à qui ne convient point l'épithète de réalistes, car ils « dominent et au besoin violentent » la nature, car « pour eux la connaissance de la nature n'est que le prélude d'efforts nouveaux; elle leur permet de donner plus d'éclat et de durée à leur idéal, à cette glorification de la beauté, du courage et de la noblesse qui, seule, fait, à travers les siècles, la consolation et l'orgueil de l'humanité ». E. C.

Du Dessin et de la Couleur, par BRACQUEMOND. Un vol. in-18. Paris, 1885, librairie Charpentier.

Il est toujours intéressant d'écouter un artiste qui parle d'art, et nul n'est peut-être mieux préparé pour le faire d'une façon éclairée que le peintre-graveur. Non seulement, en effet, le peintre-graveur de quelque mérite doit avoir, à l'élément près de la couleur colorante , toutes les qualités d'invention, de composition et de dessin du peintre de tableaux, mais en outre la sévère pratique de la reproduction des œuvres de maîtres a fait passer sous ses yeux un grand nombre de chefs-d'œuvre qu'il a été forcé d'analyser; et tout naturellement il est conduit à les comparer, pour peu qu'il ait l'intelligence ouverte et soit quelque chose de plus qu'un artisan. Or tel est assurément le cas de M. Bracquemond. Son livre *Du Dessin et de la Couleur* s'impose donc à l'attention de tous ceux qui ont la curiosité des questions d'esthétique. En le lisant, nous nous félicitons de ce que M. Bracquemond n'ait pas eu sous les yeux, avant de l'écrire, une bonne bibliographie des sujets qu'il a traités; sans quoi peut-être eût-il été moins tenté de le faire. Il a constaté effectivement que toute conversation sur les arts est entravée par ce fait que les interlocuteurs attribuent le plus souvent aux mots couramment employés des sens très différents. Comment s'en étonner, quand l'acception spéciale que ces mots reçoivent dans la langue de l'art est le plus souvent omise dans le dictionnaire de l'Académie française, dans celui de Littré et définie de travers dans celui de l'Académie des Beaux-Arts ? M. Bracquemond cite dans le nombre des mots comme *couleur, valeur*. Si M. Bracquemond veut consulter d'une part *le Lexique des termes d'art* de M. J. Adeline, et d'autre part le *Dictionnaire encyclopédique de l'Industrie*, de M. E.-O. Lami, il y trouvera ces mots et bien d'autres encore définis dans un sens très voisin du sien. Il y a bien aussi quelques lacunes dans son propre livre, d'ailleurs écrit dans un excellent esprit, car on n'y trouve point défini le mot *style*, non plus que le mot *idéal*. E. C.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (1663-1715), publié pour la première fois par JULES GUIFFREY; 1re partie. Un vol. gr. in-8°, orné de planches nombreuses. Paris, Rouam (Librairie de l'Art), 1885.

« L'inventaire que nous publions, dit M. J. Guiffrey, offre le tableau complet de la décoration des maisons royales depuis le jour où Louis XIV prit en main le pouvoir jusqu'à la date de sa mort. » — M. Guiffrey dit bien : de la décoration ; car, à l'exception de la vaisselle de table, la plupart des objets inventoriés sont bien plutôt, grâce à leur caractère artistique, destinés à l'ornement qu'à un service journalier, et l'étude qu'on en peut faire est surtout utile à l'histoire de l'art.

Lorsque nos rois accumulaient toutes les merveilles entassées dans leurs palais, ils n'obéissaient point à un goût aveugle pour un luxe dispendieux; protéger les arts et élever ainsi *des monuments à leur gloire* était leur principale préoccupation; après avoir construit des palais superbes, ils s'appliquaient à y réunir des meubles très riches de toute sorte, proportionnés à leur grandeur et à leur majesté : c'est ce que dit textuellement Louis XIV dans le préambule des *Lettres* appelant M. Gédéon du Metz aux fonctions d'intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne et le chargeant d'abord de récolter les anciens inventaires, puis d'en faire un nouveau, exact et complet.

C'est l'inventaire de Gédéon du Metz, reproduction et complément de tous les autres, que nous offre M. Jules Guiffrey. Les *Lettres* que nous venons de citer donnaient lieu de penser que les inventaires précédents ont dû être singulièrement abrégés, par suite du gaspillage des objets enregistrés et de la « dissipation prodigieuse » dont se plaint le Roi. Quant à ceux dont le nouvel inventaire nous fournit la liste, s'ils ont disparu depuis, malgré leur mérite artistique et leur

valeur vénale, c'est que le Roi, manquant d'argent pour payer ses troupes, donna lui-même à sa noblesse, qui l'imita avec une ardeur patriotique, l'exemple de mettre à la fonte une quantité considérable de pièces d'argenterie, chefs-d'œuvre bien souvent de nos premiers orfèvres.

Lorsque Gédéon du Metz fut nommé intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne, il trouva un service dont l'*État de la France* nous donne l'organisation à partir de 1654.

A cette date et encore en 1657, l'*État* cite : « un intendant des meubles de la Couronne, qui est M. Boutard. » Et il ajoute une mention que nous croyons utile de signaler à l'attention de M. J. Guiffrey : « Entre lesquels meubles sont plusieurs des pièces d'honneur que, par occasion, je mets icy : la couronne de France; — le sceptre royal ; — la main de justice; — l'espée royale; — la cotte d'armes ; — le heaume timbré à la royale; — le panon du Roi ; — les gantelets ; — les esperons; — l'escu du Roi; — la banniere de France; — les cottes d'armes des héraults; — l'enseigne des Suisses; — les quatre enseignes des gardes du corps; — les deux enseignes des cent gentilshommes; — le baston du grand-maistre de France; — les bastons des maistres-d'hostel. »

En 1658, le contrôleur général est nommé Roger Boutard ; peut-être est-ce une erreur; car nous voyons reparaître Bonard en 1659.

Des mentions de plus en plus complètes apparaissent dans les années suivantes; en 1663, nous apprenons que M. Guillain, garde-meuble général de la Couronne, touche 2,000 liv. de gages; que M. Prosper Baüyn, contrôleur général, touche 1,800 liv, et que « il y a d'autres gardes-meubles »; en 1665, aux noms de M. Guillain et de M. du May, s'ajoute celui du sieur Devisé, comme « garde-meuble des meubles meublants »; en 1669, le nom M. Guillain est remplacé par celui de M. Louis Le Cosquino.

Enfin, pour ne pas pousser indéfiniment cette recherche, nous relevons, en 1674, une organisation plus complète et un classement nouveau du personnel chargé du garde-meuble: « Intendant et contrôleur général des meubles de la Couronne, M. Gédéon de Metz, 1,800 liv. d'anciens gages, et 600 liv. d'augmentation, faisant partie des 3,600 liv. d'appointement, rétablis en 1667. — Un garde général des meubles de la Couronne, M. Louis Le Cosquino, tant pour gages entiers que pour l'entretènement de deux hommes, 2,000 liv. ; — trois garçons du garde-meuble, chacun 200 liv.; — deux portefaix ; — un portier ; — un garde-meuble des meubles meublants, pour le Roy et les Ambassadeurs, le sieur Devisé, 600 liv. »

Nous demandons la permission de présenter encore ici quelques notes qui pourront intéresser M. Jules Guiffrey et ses lecteurs.

Et d'abord, nous lui signalerons une erreur qui pèse sur son volume tout entier, à tel point que nous réclamons un carton pour remplacer la p. IX de son Avertissement. — « Le poids de l'orfèvrerie, dit-il, est toujours donné, suivant l'usage de l'époque, en marcs, gros et grains. Il n'est pas inutile de rappeler que le marc équivaut à 244 grammes, soit près d'une demi-livre. Il entrait huit gros dans un marc, et huit grains dans un gros. » Voilà qui est précis ; mais voilà qui est faux.

M. Jules Guiffrey aurait pu remarquer que, dès son premier numéro, il est question de *marcs* et d'*onces*, en toutes lettres; le n° 4 donne comme poids d' « un calice d'or 8^{m}, 1^{o}, 4^{g}. Comment a-t-il pu penser, après cela, que les ^{o} qui suivaient les chiffres marquaient des *gros* et non des *onces?* Où a-t-il vu ensuite que le *marc* représentait huit *gros* et le *gros* huit *grains?* Et s'il en était ainsi, le gros représenterait 30 gr. 5, et le grain 3 gr. 8, d'où il résulterait que, par exemple, le n° 142, p. 32, qui ne pèse que 0^{m}, 0^{o}, 7^{g}, ne pèserait en poids modernes, le ^{g} désignant des grains, que 26 gr. 6; or le n° 142 désigne une petite brosse. » On s'explique difficilement une brosse, si petite qu'elle soit, ne pesant que 26 gr. 6. — Nous pourrions multiplier les exemples.

Ce sont précisément ces rapprochements des poids aux objets qui nous ont ouvert les yeux. De là à trouver la vérité, il n'y avait qu'un pas. Or, la vérité la voici. C'est que les poids sont marqués, dans l'inventaire de du Metz, en *marcs, onces* et *gros*. On divisait le *marc* en 8 *onces*, l'*once* en 8 *gros* ou 20 *estelins*, l'*estelin* en 2 *mailles* et la *maille* en 2 *felins*. Les 8 *onces* faisaient donc 64 *gros*, ou 160 *estelins*, ou 320 *mailles*, ou 640 *felins*, ou 4,608 *grains*. — Le *grain* était un poids si faible que, dans la fabrication des monnaies, on accordait un *remède* ou *foiblage* de 43 grains par marc dans la taille des écus d'argent.

Une fois rectifiée l'erreur que nous venons de signaler, l'étude de l'inventaire publiée par J. Guiffrey est pleine d'intérêt. On y trouve un grand nombre de noms d'orfèvres plus ou moins connus : de Launay, qui demeurait devant les galeries du Louvre; de Villiers, aux Gobelins; Verbeck, du Tel, Périgon, Veaucourt, Merlin, Cousinet, puis les frères Loir, du quai des Orfèvres, et d'autres encore.

Vous occupez-vous de lexicologie ? vous rencontrez une foule de mots, maintenant hors d'usage, et qu'il serait intéressant de relever, avec des explications, dans un travail analogue à celui du comte Luigi Cibrario, qui a publié une longue liste de vocables omis dans le *Dictionnaire* de la Crusca, et figurant dans les inventaires des Médicis. Parmi ces termes, nous signalerons les mots *plaque* ou appliques, *gril* ou *grille*, garde-feu, assiettes de *fonds*, assiettes pour *colliers*, écuelle appelée *poule*, c'est-à-dire destinée à recevoir les enjeux quand on jouait la poule, pot à *oille*, c'est-à-dire pour la *olla podrida*, *chique* ou petite *chica* (tasse), *salve à lavabo*, *nef*, *cadenas*, etc. Un *carafon* n'était pas une petite carafe ou une petite fiole, puisque le n° 658, p. 632, un *carafond* (sic) carré long, à dix séparations, pesait 29 marcs, 6 onces; une *soucoupe* ne se plaçait pas sous une tasse à café, puisque les deux *soucoupes* du n° 107, p. 106, pesaient 37 marcs 4 gros.

Veut-on d'autres poids? p. 91, n° 1003, voici une table qui pèse 1,516 marcs et 7 onces; et, p. 99, n° 1139, « une grande bancelle à dossier et à bras,

ornée de frises, campanes et autres ornements d'argent, portée sur son pied, à huit pilliers, pesant le tout ensemble 1,025 marcs 5 onces ». Peut-être ce numéro et les suivants désignent-ils ces fameux sièges, fabriqués par de Launay pour être placés devant chaque fenêtre de la galerie des glaces à Versailles.

Ailleurs, je vois une nouvelle preuve que l'*o*, s'il n'était accompagné d'une barre simple ou double (*i* ou *n*, *oi* ou *on*), se prononçait *ou* : l'auteur écrit indifféremment Jean de *Bolongne* ou *Boulongne*.

D'autres fois, je note au passage un commentaire à Dangeau. Rapprochez, par exemple, les n°s 832 et 834, p. 85, de ce que dit Dangeau sous la date du 5 janvier 1686, t. Ier, p. 276, au sujet des objets exposés dans les boutiques tenues par Monseigneur et Mme de Montespan, par M. du Maine et Mme de Maintenon, et des gains ou pertes du jeu.

On voit à quelles études variées se prête l'inventaire publié avec tant de soin, expliqué souvent par des notes si intéressantes, que nous devons au goût éclairé de M. Jules Guiffrey. Nous n'ajouterons plus qu'un mot : Le texte est accompagné d'un grand nombre de planches, toutes fort intéressantes par elles-mêmes, mais qui gagneraient peut-être à être placées en face des objets décrits. Quelques-unes ne se rattachent en aucune façon à l'inventaire; nous ne savons donc pas pourquoi nous les trouvons dans le volume; mais nous sommes enchanté de les y trouver.

CH. L. L.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Afghanistan. *Les Russes aux portes de l'Inde*, par Charles Simond. Un vol. in-18 orné d'une carte de l'Afghanistan. Paris, 1885. H. Lecène et H. Oudin.

Il y a deux mois à peine, le monde entier se tenait attentif aux premiers mouvements du choc imminent où allaient se heurter les deux empires qui prétendent également à exercer la suprématie exclusive sur les contrées que baignent l'Oxus et l'Indus. Les cuirassés et les torpilleurs n'ont pas quitté leurs rades, la mobilisation des troupes a été tout à coup suspendue, le choc n'a pas eu lieu. Mais en vertu d'une théorie de Prévost Paradol, celle des « deux trains partis de points opposés et distants, placés sur la même voie », la rencontre est inévitable à courte échéance. On les croyait alors plus près l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient, mais ils sont respectivement en vue. Cette situation donne au livre de M. Charles Simond l'intérêt d'une brûlante actualité. Accompagné d'une carte de l'Afghanistan, le volume réunit les indications les plus précises sur le théâtre de la prochaine guerre et trace avec impartialité les origines et les progrès de la rivalité des Russes et des Anglais dans l'Asie centrale. L'œuvre se divise en quatre parties : les Clefs de l'Inde, l'Intrigue russe, l'Intrigue anglaise, le Conflit anglo-russe. Un des chapitres les plus importants et les plus remarquables de l'*Afghanistan* est celui que l'auteur a consacré aux « routes stratégiques ». Bien qu'il soit écrit avec la mâle sobriété de style qui convient à la science et à l'histoire, M. Simond y déploie un talent de description tout à fait rare, donnant des localités, et sans recherche d'épithètes, une vision d'un relief puissant, saisissant, comme celui d'une vue stéréoscopique. L'*Afghanistan* est vraiment un bon livre, bien au-dessus de la généralité des ouvrages de cette sorte.

E. C.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Rapport au ministre de la marine et des colonies sur les travaux de la commission supérieure des Archives.

« Paris, le 17 juin 1885.

« Monsieur le Ministre,

« Votre honorable prédécesseur, M. le vice-amiral Peyron, avait bien voulu m'autoriser à lui rendre compte chaque année des travaux accomplis par la commission supérieure des archives, et mon premier rapport, en date du 22 mars 1884, avait été reçu par lui avec une rare bienveillance.

« J'ose espérer le même accueil pour celui que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui.

« Le meilleur moyen de vous faire mesurer la route que la commission a parcourue pendant l'année qui vient de s'écouler me paraît être de rappeler en quelques mots le point où elle était parvenue à la fin du mois de mars 1884.

« Grâce à la double résolution qu'elle avait prise, dès le début, d'établir entre les fonds maritimes et les fonds coloniaux une séparation absolue, et d'appliquer aux uns comme aux autres le principe du partage des documents en deux grandes classes, selon qu'ils sont antérieurs ou postérieurs à la Révolution, elle avait pu concentrer ses premiers efforts sur les portions anciennes et vraiment historiques des Archives de la marine et les distribuer en séries, au nombre de sept, désignées selon l'usage par les sept premières lettres de l'alphabet. — En même temps, les remaniements opérés dans l'installation du dépôt lui avaient permis d'établir beaucoup plus rapidement qu'on n'osait l'espérer une correspondance exacte entre les divisions ou subdivisions de ce nouveau cadre de classement et la disposition matérielle des articles. A la fin du mois de mars, tous les fonds maritimes antérieurs à la Révolution, à l'exception de la série A et de la septième subdivision de la série C, avaient été l'objet d'un premier travail de dépouillement et de classification. Tous les articles dont ils se composent avaient été reconnus, numérotés, étiquetés et décrits dans un état sommaire ou répertoire dressé par M. Didier Neuville sous la direction de M. Sorel et de M. l'amiral Martin. Si la formation de la série A, composée d'ordonnances, édits, déclarations et autres actes du pouvoir souverain, qui n'avaient pas jusqu'alors fait partie des archives, ne pouvait pas encore être considérée comme définitive, la commission en avait du moins tracé les contours et réglé la disposition intérieure. Enfin, la septième subdivision de la série C (Personnel individuel) commençait elle-même à subir le travail de refonte auquel la condamnaient les mesures générales arrêtées par la commission. On touchait au moment où la rédaction des inventaires pourrait être entreprise, et déjà M. Sorel avait fait adopter la forme que devrait revêtir celui de la série B.

Presque tout ce qui s'est fait pendant l'année qui vient de s'écouler n'a été que la continuation et le développement des travaux préparatoires que je viens de rappeler.

La série A, qui n'était qu'à l'état d'ébauche, se trouve aujourd'hui constituée d'une façon définitive. Guidé par M. Picot, M. le bibliothécaire Durassier, avec l'aide de M. Pellerin, a terminé le triage des divers recueils d'Ordonnances dont la commission avait autorisé le démembrement. Il a réparti les documents qui les composaient dans les cartons de la collection Clairambault, destinée à former désormais, sinon le seul, du moins le principal fonds de la série des actes du pouvoir souverain, et il a mis en réserve les doubles, sur le sort desquels, après minutieux examen, la commission devra se prononcer. L'inventaire, dont un spécimen a déjà été soumis aux membres de la troisième sous-commission, ne présentera pas de dif-

ficultés, et tout permet d'espérer qu'il sera mis sous presse au commencement de l'hiver.

« D'un autre côté, le dépouillement des dossiers du Personnel individuel (septième subdivision de la série C) a fait de rapides progrès. Sous la direction de M. l'amiral Martin, MM. de Branges et de Resbecq ont conduit ce travail, souvent pénible et toujours délicat, avec autant de résolution que de sûreté. Près de 2,500 cartons ont été vérifiés et les dossiers qu'ils renferment, répartis entre la section des archives maritimes et celle des archives coloniales. Le triage n'a porté jusqu'ici que sur les quatre premières lettres de l'alphabet; la lettre E est à peine entamée et cependant on compte déjà 97 cartons pour le personnel ancien, et 1,313 pour le personnel moderne de la marine, 169 pour le personnel ancien et 842 pour le personnel moderne des colonies.

« Mais ce que je dois signaler d'une façon particulière à votre attention, c'est la première livraison de l'inventaire de la série B publiée depuis quelques jours à peine par M. Didier Neuville. Si le jeune éditeur a été soutenu dans cette tâche par le cadre de classement que M. Sorel avait dressé, que la commission avait sanctionné, et dont il ne lui était pas permis de s'écarter, il n'est que juste de le féliciter de l'intelligence avec laquelle il l'a rempli. Sous le titre général de *Décisions*, cette première subdivision de la série B comprend, d'une part, les *Feuilles au roi* ou *Feuilles au ministre*, sur lesquelles étaient couchés les originaux des décisions relatives aux affaires traitées dans les bureaux de Ponant et de Levant, d'autre part, les *Délibérations du conseil de marine*, institué par l'ordonnance du 3 novembre 1715, et qui, pendant une période de huit années, a remplacé la secrétairerie d'État. On comprend sans peine que dans les divers transbordements que les archives de la marine ont subis, la suite des *Feuilles au roi* ait éprouvé bien des pertes; la distraction d'un grand nombre de ces *Feuilles*, qu'on a reliées avec d'autres fonds à une époque où le respect des provenances n'était pas considéré comme une des lois essentielles de tout classement d'archives, n'a pas contribué d'une façon moins fâcheuse à appauvrir cette précieuse collection, et nous aurions peut-être aujourd'hui beaucoup de peine à nous représenter l'organisation intérieure de l'ancien ministère de la marine, si nous ne possédions pas les *Délibérations du conseil*, où les affaires sont rangées dans l'ordre même des bureaux qui les avaient traitées.

« Les regrettables lacunes qu'offre la suite des *Feuilles du roi* n'ont pas d'ailleurs pour seul effet de priver l'historien des renseignements qu'il pouvait espérer en tirer: elles donnent, en outre, au fonds dont elles constituent la portion principale une apparence de pauvreté et, si j'ose le dire, de « décousu », qui n'a pas été une des moindres difficultés de l'inventaire. Cette considération avait même fait hésiter la commission sur la convenance d'une publication immédiate. Plusieurs membres craignaient que la lecture de ce premier fascicule ne donnât pas une juste idée de l'intérêt que présentent les archives de la marine. La majorité s'est prononcée en sens contraire, et je crois qu'elle a eu raison. Il importait, en effet, d'offrir le plus tôt possible au public une preuve de l'activité de nos travaux et du zèle de nos collaborateurs, et je prends la liberté, monsieur le ministre, de vous remercier en mon nom personnel d'avoir été sur ce point de l'avis de la majorité. — On peut du reste affirmer que notre fascicule ne restera pas longtemps isolé. Les premières feuilles de la livraison suivante sont déjà sous presse. Avec cette livraison commencera l'analyse des *Lettres envoyées*, c'est-à-dire des ordres et dépêches de la cour, qui formeront la seconde subdivision de la série B. L'inventaire de cette partie de la *Correspondance générale*, qui s'étend sans interruption de 1663 à 1790, fournira aux travailleurs sérieux, tant au point de vue de l'histoire maritime qu'au point de vue de l'histoire générale, des trésors de renseignements pour la plupart ignorés.

« Quelques mots me suffiront pour exprimer notre gratitude envers l'administration au sujet des mesures provisoires de conservation, dont M. Delisle, avec sa haute compétence, avait tracé le programme, et dont M. Beraldi a continué de surveiller l'application. L'estampillage de tous les documents antérieurs à 1780 est terminé; celui des documents modernes se poursuit avec activité, et déjà les fonds les plus importants (correspondance générale et campagnes) sont timbrés pièce par pièce; enfin celui du personnel individuel a lieu comme par le passé à fur et à mesure de la formation des nouveaux dossiers.

« Je n'ai rien à dire du foliotage des registres anciens, qui avait été exécuté au commencement de 1884, et si je parle de celui des registres modernes, c'est pour constater qu'il est également achevé, en ce sens que chaque registre ou volume est aujourd'hui numéroté par page, par minute ou par case, selon qu'il s'agit de collections d'originaux, de recueils, de minutes ou de registres matricules.

« On n'a fait relier qu'un petit nombre de liasses groupées en forme de volumes. Avant d'être soumises au relieur, elles avaient été soigneusement vérifiées, classées et foliotées.

« Certaine désormais de l'efficacité des mesures qu'elle avait prises, et confiante dans la marche régulière et progressive des travaux en cours d'exécution, la commission s'est occupée, dès le mois d'avril 1884, de remplir à l'égard des archives coloniales l'engagement que j'avais pris en son nom dans mon précédent rapport. Un cadre de classement, applicable d'une manière absolue aux fonds antérieurs à 1790, et dans la mesure du possible aux fonds modernes, a été présenté par M. Himly au nom de la troisième sous-commission et a reçu l'approbation unanime de la commission plénière. Ce cadre offre les plus grandes analogies de forme et de fond avec celui que nous avons appliqué aux archives maritimes; il n'en diffère qu'en un petit nombre de points, par suite de la nécessité où s'est trouvé M. Himly de prendre en considération le caractère particulier d'un certain nombre de documents coloniaux. A peine ce cadre avait-il reçu la sanction de la commission que

le laborieux M. Gûet, sous-chef, faisant fonctions d'archiviste à la direction des colonies, s'est mis à l'œuvre, et six mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il faisait déposer sur le. bureau de la commission un état sommaire des fonds coloniaux antérieurs à la Révolution. Chacun des articles, au nombre de plus de 5,000, qui se trouvent compris dans ces fonds, avait été préalablement reconnu, classé, étiqueté et numéroté. Les archives coloniales possèdent donc aujourd'hui, comme les archives maritimes, un répertoire complet, qui peut, dans une certaine mesure, servir de guide aux travailleurs, et qui formera nécessairement le point de départ de tous les travaux ultérieurs. La commission en a déjà remercié M. Gûet; elle a tenu à ce qu'un témoignage de sa satisfaction fût inscrit sur le registre de ses délibérations, et je suis heureux, monsieur le ministre, d'en être, auprès de vous, l'interprète officiel.

« Nous avions aussi des engagements envers les archives des ports et nous avons commencé de les remplir. M. Servois a bien voulu visiter celles de Saint-Servan, Brest, Lorient, Nantes et Rochefort. J'ai visité de mon côté celles de Toulon et de Marseille. La commission a exprimé le désir qu'un résumé de nos observations fût publié, sous forme de *Notes*, à la suite du présent rapport. Mais les renseignements que nous avons recueillis ou qui nous ont été transmis sont encore trop incomplets pour que nous puissions vous soumettre un ensemble de résolutions applicables à ce genre de dépôts.

« Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

« Le sénateur,
président de la commisson supérieure des archives,

EUG. DE ROZIÈRE. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur les travaux des commissions de publication de cette Académie pendant le premier semestre de 1885, lu le 24 juillet 1885.

« Messieurs,

« Un seul volume, mais un volume d'une publication dont le monde savant suit avec un vif intérêt le progrès, le tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France,* a paru dans le dernier semestre. Les notices qui doivent composer le volume suivant se préparent et une partie est déjà envoyée à l'impression.

« Nos in-folios ont nécessairement une marche plus lente. »

HISTORIENS DES CROISADES. — *Historiens occidentaux.* — Vingt et une feuilles sont tirées ou bonnes à tirer. On est arrivé au placard 180 et toute la copie est à l'imprimerie.

Historiens arabes. — La fin des extraits d'Ilbn-el-Athir est sous presse. Quelques autres extraits que notre confrère M. Barbier de Meynard a en vue pourront, avec la table, compléter cette première partie du tome II, commencée par notre regretté collègue M. Dufrémery et que sa maladie avait si longtemps retardée.

Historiens arméniens. — Le second volume, contenant les textes latins relatifs à l'Arménie, n'a encore qu'un cahier tiré et quatre bons à tirer. Nos deux confrères MM. Schefer et Mas Latrie nous promettent d'achever bientôt l'impression de la chronique de Jean Dardel.

HISTORIENS DE FRANCE. — Le tome XXIV comptera bientôt onze cahiers tirés; en même temps que l'impression de la copie envoyée à l'imprimerie s'achève, la commission poursuit le travail préparatoire d'un choix d'extraits d'anciens obituaires qui ont un intérêt bien réel pour l'histoire. Notre auxiliaire, M. Molinier, a copié et annoté en partie les obituaires de Saint-Victor-de-Paris et de Saint-Martin-des-Champs.

MÉMOIRES. — Dans le recueil des mémoires de l'Académie, qui a fourni un volume complet, le tome XXXI, à l'état de nos publications au cours du précédent trimestre, la première partie du tome XXXII est sous presse avec plusieurs mémoires de MM. Delisle et Hauréau. Dans la première série du recueil ouvert aux *Savants étrangers,* le tome X va commencer par un mémoire de M. Des Michels sur les *origines de la langue annamite.*

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS. — Trois volumes sont sur le chantier. La première partie du tome XXVII, partie réservée jusqu'au tome XXX aux études orientales, compte déjà trente-deux feuilles consacrées à la notice de M. Barth sur les inscriptions du Cambodge. Le reste du volume est réservé à des notices de même nature; la première partie du tome XXVIII n'a encore que le mémoire de M. Zotenberg sur le *Texte et les versions orientales du livre de Barlaam et Joasaph,* huit feuilles sont lues. Pour la série nouvelle qui, depuis le tome XXXI, ne distingue plus entre les genres de notices, la deuxième partie de ce tome contient déjà huit mémoires et ne tardera point à s'achever.

CORPUS INSCRIPTIONUM SEMITICARUM. — Le troisième fascicule des *Inscriptions phéniciennes*, qui com-

prendra la Gaule, l'Espagne et la tête des inscriptions de Carthage, est entièrement imprimé et en feuilles.

Il comprend seize feuilles d'impression. Des planches qui l'accompagnent, huit sont gravées, les six dernières sont en cours d'exécution. M. Renan pense qu'il pourra être déposé sur le bureau de l'Académie dans les premiers jours du mois d'octobre.

Le premier chapitre de la partie araméenne est en placards. Le second chapitre, qui complètera les *Inscriptions araméennes* d'Assyrie, est complètement rédigé et prêt à être envoyé à l'imprimerie.

La partie himyarite est encore en manuscrit, mais M. Derenbourg estime qu'il pourra prochainement livrer le premier fascicule à l'impression.

La mort de notre regretté confrère M. Léon Renier a enlevé à la publication des *Œuvres de Borghesi* un de ses plus anciens coopérateurs. On ne peut mentionner ce travail sans rendre un dernier hommage à celui qui, dans ces derniers temps, y avait consacré ce qui lui restait de force.

Mais M. Waddington nous reste; M. Desjardins a accepté une part dans la collaboration. Avec le plan conçu par nos deux confrères pour ce travail, nous pouvons espérer qu'il s'acheminera vers un terme vivement attendu.

H. Wallon,
Secrétaire perpétuel.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans une des dernières séances de l'Académie française, tenue sous la présidence de M. Victorien Sardou, M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a annoncé que les ouvrages dont les noms suivent sont présentés pour le prix Montyon :

Les *Bons Camarades*, par H. Lafontaine;

Les *Vacances d'un Médecin*, voyages en Suède, Norvège et Laponie, par le docteur Guibout; cinq volumes;

Pour le concours du prix Thérouanne, M. Camille Doucet a présenté :

La *Réunion de Toul à la France*, un volume, par le marquis de Pimodan.

Ces ouvrages ont été envoyés aux commissions compétentes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 17 juillet.

Ouvrages présentés. — Flouest : *Deux stèles de Lavaire.* — Blancard : *Valeur comparée des talents grecs au premier siècle de notre ère.* — Abbé Duchesne : *Liber pontificalis.* — Mongins de Roquefort et Gazan : *Notes sur une inscription latine trouvée à Antibes en 1883.* — Les mêmes : *Une ancienne et curieuse cloche à Tourette. Vence.*

Lectures. — Heuzey : Une fausse déesse : Œthucolis. — Casati : Les monnaies étrangères.

Séance du 24 juillet.

Ouvrages présentés. — Quellien : *Un argot de basse Bretagne.* — Harrissé : *Grandeur et décadence de La Colombine.*

Communication. — Maspero : Les fouilles de Louqsor.

Séance du 31 juillet.

Ouvrages présentés. — Bréard : *Les archives de la ville de Honfleur.* — Deloche : *Un poids du* IXe ou X^e^ *siècle.* — E. Muntz : *Le palais pontifical de Sorgues; les Peintres d'Avignon sous Clément VI; les Peintures de Simone Martini à Avignon; la Statue du pape Urbain V au musée d'Avignon; Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 2e fasc.

Lecture. — Le Blant : Le christianisme aux yeux des païens.

Communications. — Reinach : Quatre villes nouvelles en Tunisie. — Hamy : Un portulan de 1502.

Séance du 7 août.

Ouvrages présentés. — *Mémoires de la société des Antiquaires du Centre.* — Decrue : *Anne de Montmorency, grand maître et connétable de France, aux armées et au conseil de François Ier.* — Houdas : *Monographie de la ville de Méquinez.* — Basset : *Notes de lexicographie berbère.*

Communications. — Caspar René-Grégory : Les cahiers des manuscrits grecs.

Séance du 14 août.

Ouvrages présentés. — Darmesteter : *Note sur l'histoire des prépositions françaises Eu, Eux, Dedans, Dans.* — Chatelain : *Manuscrits de la bibliothèque de l'Université.* — Anonyme (P. Meyer) : *la Pistola que fo tramesa en Gaston Paris lo jorn que pres wolher, de parte lo sien bon amic* (non mis dans le commerce). — Petricieou-Hasdeu : *Dictionaral limbei istorice si poporane a romanilor (A-ACAT).* — J. Havet : *Questions mérovingiennes; les découvertes de Jérôme Viguier.*

Lecture. — Bergaigne : Histoire de la critique chez les Grecs.

Communications. — P. Meyer : Fragment d'une biographie de saint Thomas Becket. — Ch. Robert : Une monnaie gauloise.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 11 juillet.

Ouvrages présentés. — Ferrand : *Des suggestions dans l'hypnose.* — Beaussire : *les Principes de la morale.* — Winterer : *Le danger social ou deux années de socialisme en Europe et en Amérique.* — Monin : *Essai sur l'histoire administrative du Languedoc, pendant l'intendance de Basville.* — Leroy-Beaulieu : *le Collectivisme.* — Ferron : *les Institutions municipales et provinciales comparées.* — Ferron : *la Divi-*

sion du pouvoir législatif en deux Chambres. — Baudrillart : *les Populations agricoles de la France.*

Lecture. — Franck : La philosophie du droit civil.

Dans cette séance, l'Académie a, sur le rapport de M. Franck, décerné le prix Bordin (concours sur la philosophie de l'histoire) à M. Hatzfeld, auteur du mémoire inscrit sous le n° 2, et une mention honorable à l'auteur — encore inconnu — du mémoire inscrit sous le n° 3.

Séance du 18 juillet.

La lecture du procès verbal de la précédente séance a fait connaître les décisions prises par l'Académie relativement aux concours pour le prix Rossi et pour le prix Léon Faucher (section d'économie politique). Conformément aux conclusions du rapport de M. Leroy-Beaulieu, le prix Rossi a été décerné à M. Léon Smith, auteur du mémoire inscrit sous le n° 6, et une récompense de 1,500 francs a été accordée à l'auteur du mémoire n° 5. Le sujet de ce concours était l'étude des coalitions et des grèves dans l'industrie. Celui du concours pour le prix Léon Faucher était la vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith. Sur le rapport de M. Courcelle-Seneuil, une récompense de 2,000 francs a été accordée à l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 3.

M. le secrétaire perpétuel, au début de la séance du 18 juillet, a communiqué deux lettres par lesquelles les auteurs des deux mémoires récompensés se font connaître. Le premier (concours Rossi) est M. Charles Renault, docteur en droit, professeur à l'école J.-B. Say et à l'École supérieure de commerce. Le second (prix Léon Faucher) est M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

Ouvrages présentés. — Saige : *le Protectorat espagnol à Monaco, son origine et les causes de sa rupture.* — G. Hanotau : *Henri Martin.* — F. Masson : *Journal inédit de J.-B. Colbert, marquis de Torcy.* — Rouillet : *Les présidents de la Société de statistique de Paris.* — Lallemand : *Les enfants abandonnés et délaissés au* XIXe *siècle.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de la France : l'Anjou.

Séance du 25 juillet.

Ouvrages présentés. — Delacroix : *Le contrat de travail; étude des propositions de loi concernant les ouvriers mineurs.* — Nourrisson : *Pascal physicien et philosophe.* — F. Bouillet : *Le plaisir et la douleur.* — Desjardins : *Un devoir social; les logements ouvriers.*

Séance du 1er août.

Ouvrages présentés. — Destrais : *De la propriété et des servitudes en droit romain.* — Garnier : *Conditions imposées aux étrangers qui veulent se marier en Suisse.*

Lectures. — F. Passy : L'instruction des femmes; l'État et l'initiative privée. — Saripolos : La condition politique et sociale des Grecs sous la domination ottomane.

Séance du 8 août.

Ouvrages présentés. — A. Gigot : *La démocratie autoritaire aux États-Unis; le général André Jackson.* — *Archivio della R. Societa romana di storia patria,* vol. VIII, fasc. 1 et 2.

Lectures. — Saripolos : Les Cortès espagnoles. — Franck : La philosophie du droit civil.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

NOMINATION DE BIBLIOTHÉCAIRES

Bibliothèque nationale. — Des changements viennent de se produire dans le haut personnel de la Biblothèque nationale.

Le vicomte Henri Delaborde, membre de l'Institut, conservateur des estampes, a donné sa démission.

M. Georges Duplessis, sous-directeur adjoint au même service, a été nommé conservateur, en remplacement de M. Delaborde.

M. Raffet, bibliothécaire, a été désigné pour remplir les fonctions de sous-directeur, en remplacement de M. Duplessis, mais le titre de sous-directeur ne lui a pas encore été conféré officiellement.

Quant à M. Léopold Delisle, dont on connaît toute l'activité et le dévouement, il reste, bien entendu, à la tête de tous les services de la Bibliothèque comme administrateur général et président du comité consultatif.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Auguste Molinier, bibliothécaire du palais de Fontainebleau, est nommé conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Bibliothèque du palais de Fontainebleau. — M. J.-J. Weiss est nommé bibliothécaire au palais de Fontainebleau, en remplacement de M. Molinier, appelé aux fonctions de conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Bibliothèque Forney. — M. Julien Sée est nommé bibliothécaire de la Bibliothèque professionnelle d'art et d'industrie Forney, qui doit être ouverte rue Titon (XIe arrondissement), dans les premiers jours de novembre.

La valeur des bibliothèques de la ville de Paris. — Il résulte d'un inventaire récemment fait de toutes les œuvres qui se trouvent dans les magasins de la la ville de Paris que la valeur de la collection des plans de la ville est de 1,714,000 francs; celle de la Bibliothèque et du Musée Carnavalet est de 1,200,000 francs. L'état estimatif des ouvrages appartenant à chacune des bibliothèques du Conseil municipal, administrative, et des vingt et une bibliothèques municipales, donnent une valeur de 648,334 francs.

Bibliothèque de Nîmes. — La Bibliothèque de Nîmes a acheté les papiers de M. Germer-Durand, parmi lesquels M. Delisle cite un Horace du XIIIe siècle, et un Manuel de morale, rédigé par un fils de Dhuoda, épouse de Bernard, duc de Septimanie. Dhuoda est d'origine inconnue. Un passage du Manuel, dont on ne connaissait que la préface, la table et quelques chapitres, qualifiait Louis le Débonnaire de frère de Dhuoda; mais le nouveau manuscrit, qui est supérieur à tous les autres et donne l'ouvrage complet, fait disparaître cette qualification pour substituer aux mots : *coudam fratris mei*, ceux : *coudam imperatoris.*

Le service des échanges universitaires. — M. A. Carrière, professeur à l'école des langues orientales, inspecteur du service des échanges universitaires, a adressé au *Centralblatt für Bibliothekswesen* la communication suivante :

« M. le professeur Dziatzko exposait récemment avec beaucoup de force, dans *le Centralblatt*, les raisons qui lui semblaient rendre presque indispensable l'établissement d'un *Catalogue annuel* des nombreuses publications académiques sortant des universités allemandes.— Son projet sera, sans aucun doute, accueilli favorablement par les autorités compétentes, et il y a tout lieu d'espérer que la réalisation ne s'en fera pas trop longtemps attendre. »

Le ministère de l'Instruction publique de la République française se préoccupait de la même question, en ce qui concerne les thèses soutenues devant nos Facultés, et l'avait mise à l'étude depuis l'organisation du service des échanges universitaires. — Il y avait à surmonter des difficultés de plus d'un genre, mais déjà une solution pratique avait été trouvée au moment où parut l'article du savant bibliothécaire de Breslau.

Peu de jours après, la publication d'un *Catalogue annuel* des thèses et écrits académiques provenant des facultés françaises fut prescrite par M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, qui communiqua sa décision aux recteurs des diverses académies par la circulaire suivante, en date du 25 juin dernier :

« Monsieur le recteur, mon administration a pu mettre depuis deux ans à la disposition de nos bibliothèques universitaires un *Catalogue des dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les universités étrangères* (année 1882 à 1883), dressé par les soins de la Bibliothèque nationale. Cette publication a rendu aux bibliothécaires des services que vous avez été à même d'apprécier; elle n'a pas été moins bien accueillie dans nos Facultés, et même hors de nos frontières.

« Il m'a semblé qu'un *Catalogue des thèses et écrits académiques provenant des Facultés françaises*, publié annuellement, répondrait à un besoin encore plus urgent.

« Destiné avant tout à faciliter les travaux de classement dans nos bibliothèques universitaires, un tel catalogue ne sera guère moins utile aux membres du corps enseignant, en leur faisant connaître l'existence et les titres d'un certain nombre de mémoires qui pourraient échapper à leurs recherches. Il permettra en outre, ayant la valeur d'une liste officielle, de vérifier aisément si les envois annuels de chaque académie sont complets, et, les cas échéants, de découvrir les lacunes avant qu'il soit trop tard pour y porter remède.

« J'ai donc décidé qu'il y avait lieu d'entreprendre cette publication, et je viens porter à votre connaissance, monsieur le recteur, le mode de procéder qui a paru le meilleur pour la mener à bonne fin.

« Les éléments du catalogue devront être réunis dans le ressort de chaque académie pour être ensuite centralisés à Paris. Le bibliothécaire de la bibliothèque universitaire est tout désigné par la nature de ses fonctions pour l'exécution d'un pareil travail. — A Paris, les bibliothécaires des Facultés de droit et de médecine, prépareront les catalogues des thèses de leurs Facultés respectives; celles des autres Facultés seront cataloguées à la bibliothèque de l'Université. La tâche qui incombera de ce chef aux bibliothécaires sera facile et leur demandera peu de temps. Ils n'auront qu'à opérer en se conformant aux prescriptions suivantes :

« A mesure que les thèses soutenues devant chaque Faculté seront déposées à la bibliothèque par les soins des secrétaires (circulaire du 17 mai 1882), le titre en sera transcrit exactement et *in extenso*, en commençant par le nom de l'auteur, de manière que cette transcription, une fois imprimée, puisse être incorporée telle quelle dans un catalogue alphabétique. Les noms et prénoms devront être écrits très lisiblement, les prénoms en toutes lettres. Les thèses seront classées par Faculté (théologie protestante, droit, médecine, sciences, lettres, pharmacie) et inscrites suivant l'ordre de réception à la bibliothèque, c'est-à-dire, d'après les dates des soutenances. Quant aux publications communes à plusieurs Facultés, telles que *programmes des cours*, *rentrée solennelle*, etc., elles prendront rang avant les thèses des diverses Facultés. Si ces publications ne concernent qu'une seule Faculté, elle seront mises sous la rubrique de la Faculté, mais avant les thèses. Les bibliothécaires n'auront du reste qu'à se conformer au modèle ci-joint, qui leur donne en même temps le format du papier à employer, pour que les listes des diverses académies puissent être facilement réunies et envoyées à l'imprimeur.

« Pour éviter toute chance d'erreur, et garder au *Ca-*

talogue la valeur officielle et administrative qu'il doit avoir, le bibliothécaire fera collationner ses listes avec les registres du secrétaire de chaque Faculté.

« Aucune thèse n'étant soutenue après le 15 août, l'envoi des listes devra être fait au ministère (Enseignement supérieur, 4e bureau), le 20 août au plus tard. L'impression pourra ainsi être terminée avant le 15 novembre, et un nombre suffisant d'exemplaires sera joint à l'envoi annuel que reçoivent les bibliothèques universitaires.

Il sera nécessaire de procéder un peu différemment pour l'année scolaire actuelle. Les bibliothécaires se mettront immédiatement à transcrire les titres des thèses déjà livrées à leur bibliothèque, en tenant compte des indications ci-dessus, et n'auront plus ensuite qu'à compléter leur liste en y ajoutant les thèses soutenues jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il ne sera donc pas difficile d'avoir, dès les premières semaines de l'année scolaire 1885-1886, un catalogue imprimé, exact et complet, des thèses présentées à nos diverses Facultés dans le courant de l'année précédente.

« Je ne doute pas, monsieur le recteur, que vous ne vouliez bien tenir la main à ce que chacun des fonctionnaires au concours desquels je fais appel se conforme scrupuleusement aux instructions que j'ai l'honneur de vous transmettre.

« Recevez, monsieur le recteur, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

« Signé : René Goblet. »

— Une note envoyée presque en même temps que cette circulaire invitait les bibliothécaires à indiquer, après chaque titre, le nombre des pages de la publication.

Le *Catalogue* sera imprimé sur papier ordinaire collé et sur papier mince, comme le *Catalogue des dissertations étrangères* publié précédemment par les soins de la Bibliothèque nationale. Il sera édité par la librairie Hachette et Cie à Paris.

Les bibliothèques universitaires qui sont en relations d'échange avec les Facultés françaises en recevront plusieurs exemplaires avec le prochain envoi des thèses françaises.

En publiant cette communication dans le *Centralblatt*, dont la mission est de servir de lien entre toutes les bibliothèques scientifiques, le soussigné estime qu'elle est de nature à intéresser les bibliothécaires des universités qui font partie de l'Union d'échange en Allemagne et hors de l'Allemagne; il recevra avec plaisir les renseignements qui pourraient lui être transmis sur le nombre d'exemplaires nécessaires pour assurer le service dans chaque Bibliothèque.

A. Carrière.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le nombre de lecteurs dans la grande salle du British Museum s'est élevé l'an dernier à 154,729; ils ont consulté 1,100,450 volumes. La Bibliothèque du Musée s'est accrue, en 1884, de 31,747 volumes et brochures, non compris les journaux.

— *Le Budget de la Bibliothèque du British Museum.*—Dépenses faites pendant les exercices 1882-83 et 1883-84 :

Nature des dépenses.	Nombre d'employés. 1882-1883.	1883-1884.	Appointements et dépenses. 1882-83. Francs.	1883-84. Francs.
Bibliothécaire en chef...	1	1	30.000	30.000
Chefs de départements (Keepers)...........	8	8	147.500	148.150
Secrétaires-adjoints. ...	2	2	27.500	27.500
Adjoints aux chefs des départements........	6	6	85.000	85.000
Trésorier.............	1	1	15.000	15.000
Ensemble.....	18	18	305.000	305.650
Employés adjoints.....	65	66	491.675	505.875
Copistes............ ..	7	6	16,625	15.000
Gens de service........	137	136	364.025	378.000
Auxiliaires payés au jour ou à la semaine......	75	75	157.325	158,675
Rémunération de travaux faits en dehors du musée................			25.325	32,000
Totaux pour les appointements du personnel...			1.345.975	1.381.400
Police.........			56.500	60,125
Fournitures de bureau...			2.500	2.500
Acquisitions			521.250	483.750
Reliure.......			175.550	178,050
Impression du catalogue..........			178.250	180.125
Reproductions d'œuvres artistiques pour les musées................			12.500	12.500
Chauffage, ventilation et éclairage.			21.650	24.425
Fournitures..........................			153.925	232.075
Divers			47.250	47.250
Dépense totale....... ...			2.515.350	2.602.200
Augmentation depuis 1882-1883....			86.850	

Italie. — *Bibliothèque nationale de Milan.* — Une salle entière de la Bibliothèque nationale de Milan sera désormais réservée aux ouvrages et documents relatifs au poète Manzoni.

Cette « bibliotheca Manzoniana » renfermera les manuscrits, tant des ouvrages parus que des travaux inédits du poète, ainsi que la collection des traductions en langues étrangères de la plupart de ses œuvres.

États-Unis. — *Harvard College Library.* — La bibliothèque de Harvard College vient d'augmenter son effectif de près de 700 volumes rares, pour la plupart en langues espagnole, anglaise et italienne. — C'est surtout parmi les ouvrages espagnols qu'il s'en trouve d'importants, ainsi les 67 volumes des « Documentos ineditos para la historia de Espana », une

quarantaine de volumes sur l'histoire de la couronne d'Arragon, les « Documentos ineditos de Indias » (26 vol.) relatifs à l'histoire de la conquête de l'Amérique, une série de publications de la Société des bibliophiles espagnols (16 vol.).

L'acquisition la plus précieuse est certainement celle de la chronique de Fernão Lopez (1644) achetée par M. Lowell à la vente Sunderland en juillet 1882. — Cette édition de 1644 est l'édition princeps et n'a jamais été réimprimée.

Mentionnons encore la « traducio del Dante in verso castellano », une édition de *Don Quichotte* en deux volumes, fac-similé de la première édition et le « teatrum urbium Italiæ » imprimé à Amsterdam en 1663 par le célèbre Blau.

La Bibliothèque de feu M. Stuart. — Mme Robert L. Stuart a laissé par disposition testamentaire au Musée américain d'histoire naturelle de New-York et à la « Society of Fine-Arts » une collection de 10,000 volumes d'une valeur de 250,000 francs.

La bibliothèque de feu M. Stuart contient un grand nombre d'éditions de prix dont plusieurs sur grand papier et richement reliées. Il s'y trouve, entre autres ouvrages de valeur, une collection de 440 bibles, dont un manuscrit du XIIIe siècle et une édition imprimée à Venise en 1480, les magnifiques volumes d'Audubon sur l'ornithologie américaine, « Gould's Birds of Europe, Asia, Australia, the Himalayas and the humming birds ». — Les musées de Versailles, du Vatican, du Palais Pitti, de Dresde, Munich et Düsseldorf y sont représentés chacun par de splendides monographies.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On dit que M. Désiré Nisard, le doyen de l'Académie française, travaille en ce moment à ses Mémoires, dont il confierait la publication à ses héritiers.

— On annonce la prochaine publication des mémoires de M. le comte de Nieuwerkerke, qui fut surintendant des beaux-arts depuis l'année 1849 jusqu'au 5 septembre 1870.

— M. Taine travaille au cinquième volume de son grand ouvrage : *les Origines de la France contemporaine.*

— M. Léo Taxil va faire paraître prochainement un livre contre la franc-maçonnerie, intitulé : les *Frères Trois-Points.*

— M. Pélicier, archiviste de Châlons-sur-Marne, met la dernière main à une étude historique se rattachant à la révocation de l'édit de Nantes et aux conséquences que cette mesure eut en Champagne.

M. Soulice, bibliothécaire à Pau, prépare un travail analogue pour le Béarn.

— M. Souhart annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie critique des ouvrages sur la chasse* [illegible] *nés en France, en Angleterre, en Allemagne, en* *impr*[illegible] *Espagne, etc., depuis la fin du* XVe *siècle* *Italie, en* [illegible] Cet ouvrage formera un volume in-8° *jusqu'à 1885.* [illegible]e quarante feuilles, du format du à deux colonnes, [illegible] *Manuel du Libraire,* [illegible]

— MM. Dutilleux, chef de division à la préfecture de Versailles, et Depoin, secrétaire de la Société historique du Vexin, à Pontoise, mettent en souscription, au prix de 30 francs, l'*Histoire de l'Abbaye de Maubuisson.*

Cet ouvrage forme quatre parties :

1° L'*Histoire de l'Abbaye et des Abbesses,* où l'on suit jusqu'à la Révolution les péripéties tour à tour édifiantes, émouvantes, curieuses ou tristes de ce fameux monastère de l'ordre de Saint-Bernard. On voit se dérouler la succession des abbesses, appartenant aux plus illustres maisons : Laval, Eu, Montmorency, Moncy, Hambye, Ivry, Estouteville, Danes, Dinteville, Villers la Faye, Annebault, Pisseleu, Tiercelin de Brosses ; et, à partir du XVIIe siècle : Angélique d'Estrées, la Mère Angélique Arnauld et son élève, Marie des Anges, de Port-Royal ; Charlotte de Bourbon-Soissons, Catherine d'Orléans, la princesse Palatine (Louise-Hollandine de Bavière), Charlotte Colbert de Croissy, etc.

2° *Les Bâtiments, l'Église et les Tombeaux,* description détaillée du cloître et de ses dépendances.

3° *Le Trésor et le Mobilier,* contenant plusieurs inventaires des richesses artistiques de l'Abbaye et des Notices détaillées sur celles qui subsistent encore, notamment sur les magnifiques crosses en cristal de roche conservées à la Bibliothèque de Versailles.

4° L'*Analyse du Cartulaire,* où sont décrits les immenses domaines que possédait l'Abbaye dans plusieurs provinces.

L'ouvrage, tiré à 150 exemplaires, comprendra 4 volumes de texte in-4° écu et 1 vol. de planches grand in-4°.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. W. Reeves a sous presse, en trois volumes petit in-8°, *A general History of Music,* par M. John Rowbotham.

— Un « Dictionnaire de l'Islam » par le Rev. Thomas P. Hugues, clergyman anglais ayant vécu longtemps en Orient, sera prochainement publié par MM. Allen et Cie de Londres et Charles Scribner.

Cet ouvrage est destiné à être une encyclopédie illustrée de l'Islam. — C'est le premier dictionnaire de ce genre qui aura paru en Angleterre.

Autriche. — La première partie de l'œuvre du prince royal d'Autriche paraîtra au mois de décembre prochain et se composera de quatorze ou quinze volumes richement illustrés.

États-Unis. — M. Edward Arber publiera prochainement un volume in-4° de 456 pages qui sera la réimpression des trois premiers ouvrages anglais relatifs à l'Amérique. — Le premier de ces livres a été imprimé vers 1511 par Jan van Doesborch d'Anvers, un contemporain du fameux Wynkyn de Worde et est intitulé « Of the newe landes and of ye people found by the messengers of the kynge of Portyngaele named Emanuel. » C'est le premier ouvrage dans lequel on rencontre le mot *Armenica* (América). — Les deux autres volumes ne sont que des compilations d'ouvrages de Pietro Martire, Sebastian Munster et Sebastian Cabot, publiés à Londres vers 1555.

— MM. E. B. Freat, de New-York, annoncent la prochaine publication de la *Vie et de l'époque de Ulysses S. Grant,* » par F. Headly.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— L'éditeur Liseux vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection si appréciée des curieux et des érudits. C'est une réédition du poème que Robert Gaguin, docteur en Sorbonne et général des Mathurins, composa au xve siècle sur l'*Immaculée Conception de la Vierge Marie.*

M. Liseux a confié la traduction de ce poème à M. Alcide Bonneau.

— M. Corblet vient de faire paraître à Amiens, à la librairie Rousseau-Leroy, des *Recherches historiques sur les Agapes.*

— Le P. Sommervogel vient de publier un volume intitulé : Bibliotheca Mariana Societatis Jesu.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Bernard Quaritch fait paraître : « *Fac-similes of Anglo-Saxon Manuscripts photozincographed by command of H. M. Queen Victoria,* » by Col. Stotherd, with translations by W. Baseri Sanders ; in-folio. — Prix : 8 francs.

— MMM. Sampson, Low et Cie viennent de mettre en vente le livre consacré à Gustave Doré par Mme Rooseveldt, sous ce titre : *Life and Reminiscences of Gustave Doré.*

— La librairie H. F. Munster, à Vérone, met en vente les deux ouvrages suivants :

F. G. de Winckels : *Vita di Ugo Foscolo,* avec une préface de Francesco Trevisan. — 1 vol. in-16.

Dizionario Dantesco, di quanto si contenie nelle opere di Dante Alighieri con richiami alla « Somma teologica » di San Tommaso d'Aquino, compilato dal prof. Giacomo Poletto. — Volumo primo : A-B-C. — 1 vol. in-16 de p. xix-428.

L'ouvrage complet, en cinq volumes, sera terminé dans une année au plus.

Italie. — MM. Bocca frères publient un volume de *Documents inédits sur les Grimaldi et Monaco et leurs relations avec les ducs de Savoie, suivis des statuts de Menton,* et le quatrième et dernier tome de la *Storia della Monarchia piemontese* de 1773 à 1861, par Nicomede Bianchi. — Ce dernier ouvrage embrasse la période de 1802 à 1861 et contient plusieurs pièces inédites relatives à Victor-Emmanuel.

Espagne. — M. Henry Harrisse vient de faire tirer à part un opuscule qui a paru en partie dans la *Revue critique d'histoire et de littérature,* et qui porte

pour titre : *Grandeur et Décadence de la Colombine.* Sous ce titre, M. Harrisse a fait connaître dans le détail les incroyables dilapidations dont la bibliothèque Colombine, de Séville, a été récemment victime. Il ne s'est pas contenté de raconter avec verve et sagacité les circonstances dans lesquelles beaucoup de débris de la Colombine sont arrivés à Paris, pour se disperser dans diverses collections publiques ou particulières ; il a encore décrit une quinzaine de petites pièces italiennes, dont la plupart n'avaient pas encore été signalées par les bibliographes.

— Le tome III de la *Bibliotheca arabico-hispana* vient de paraître. En voici le titre exact : Desiderium Quaerentis historiam virorum populi Andalusiae, auctore Adh-Dhabbi.

Ad fidum codicis Escurialensis Arabice nunc primum ediderunt F. Codera et J. Ribera. — 1 vol. in-8°.

— Signalons aussi : *Folk'-Lore Catala.* — Lo llamp y'Ls temporals. Tome Ier, in-8°, xxii-69 pages. Tome II. *Cuentos populars catalans,* in-8°, x 148 pages. Barcelona. Estampa de L. Obradors.

Pays-Bas. — *Bydragen tot eene geschiedenis van het geslacht Van Keulen.*

Sous ce titre, M. H. G. Bom d'Amsterdam publie une monographie de la famille Van Keulen, une des maisons d'éditeurs d'ouvrages hydrographiques les plus anciennes de Hollande. — Depuis plus de deux siècles (1678), la maison Van Keulen occupe, en effet, le premier rang parmi les éditeurs de travaux géographiques et cartographiques des Pays-Bas.

Cette monographie énumère plus de 1,200 cartes marines publiées par les Van Keulen et retrace l'historique de la Société néerlandaise d'hydrographie fondée en 1787.

— *Catalogue de la Bibliothèque wallonne déposée à Leyde,* publié par ordre de la Réunion des Églises wallonnes des Pays-Bas. — Deuxième supplément, 1881-1885. Leyde, Van der Hoek frères, 145 p. in-8°.

Dès 1880, le bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Leyde, M. W. N. du Rieu, avait fait paraître un premier supplément au catalogue de la bibliothèque wallonne publié en 1854 par M. Bergmann.

Le nouveau catalogue, qui ne comprend pas moins de 132 pages, témoigne du zèle et des efforts de la Commission à enrichir la bibliothèque wallonne d'ouvrages relatifs à l'histoire des communautés religieuses wallonnes.

Un troisième supplément est annoncé pour 1890.

États-Unis. — *Le livre de miss Cleveland.* — L'événement littéraire du jour est la publication de l'ouvrage de miss Rose-Elizabeth Cleveland, intitulé George Eliot's Poetry and other studies. New-York, Funk et Wagnalls.

Cette série d'études et d'essais comprend : Reciprocity; Altruistic faith; history; Old Rome and new France ; Charlemagne ; the Monastery ; Chivalry et Jeanne d'Arc. Les *Études politiques et morales* de miss Rose-Elizabeth Cleveland, sœur du président des États-Unis, ont paru simultanément, le 6 juillet, à New-York et à Londres. A neuf heures du matin, il ne restait plus un seul exemplaire de la première édition. Entre trois et cinq heures de l'après-midi, 5,000 volumes avaient été expédiés à Boston, Chicago, Philadelphie et Washington. Le lendemain, la septième édition était épuisée et les ordres continuaient à affluer de tous les points du pays. Une édition anglaise des *Études politiques et morales* paraît chez MM. Hodder et Stoughton.

— M. C. Caspar, antiquarian bookseller and publisher (Milwaukee, Wisconsin), publie un « Directory of the American Booksellers and Dealers in second-hand books of the United States.

Cet ouvrage, destiné aux seuls souscripteurs, contient les adresses des librairies s'occupant spécialement de l'achat et de la vente de livres d'occasion ainsi que la désignation de leur spécialité. Le « Directory » contient environ 220 pages petit in-8°. — Le prix de souscription est de cinq dollars.

— *By Shore and Sedge* est le titre du dernier volume de nouvelles sorties de la plume féconde de Bret Harte. — Deux de ces nouvelles avaient déjà paru antérieurement : *A Ship of 49,* dans le English Illustrated, et l'*Apostle of the Tules,* dans Longman's Magazine.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — *Verzeichniss der Sammlungen des Börsenvereins der deutschen Buchhändler.* I. — Catalogue de la bibliothèque de l'Assoc. des libraires allemands, par F. H. Meyer. Leipzig, xxxvi-708 p. in-8°.

— *Reusch, der Index der verbotenen Bücher.* Ein Beitrag Zur Kirchen und Literaturgeschichte. — Les livres mis à l'index, contribution à l'histoire religieuse et littéraire. 2 vol. in-8°. Bonn, chez Max Cohen. — Prix : 50 francs.

Angleterre. — *Dictionary of National Biography,* edited by Leslie Stephen. — Troisième vol. Londres, Smith elder et Cie, 458 p. in-8°.

— *Halkett and Laing : A dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain.* — Vol. IIIe. — Edinburgh, Paterson, 800 p. in-8°.

— *L. Hutton : Literary Landmarks of London,* 362 p. in-8°.

Italie. — *Attili : La Stampa italiana in Romania.* — Roma, tip. economica, in-32, p. 15.

— *Piscicelli Faegi : La paleografia artistica nei*

Codici Cassinesi applicata ai lavori industriali esemplate da un Monaco di Monte Cassino, opuscolo che serve di spiegazione alle tavole grafiche fatte a mano, esposte alla Esposizione Nazionale di Torino 1884, e premiate con medaglia d'oro. — Tip. di Monte Cassino, 48 p. in-4°.

— *La presse florentine à la mémoire du prince Paul Demidoff* de San-Donato; traduit par Ch. Catanzaro. Florence, imp. Cellini, in-16, p. 16.

Norvège. — *Halvorsen : Norsk for fatterlexikon* 1814-1880, 9ᵉ fascicule. Christiania, 569 p. in-8°.

États-Unis. — *Longfellow, Collector's Handbook*, a bibliography of first editions. New-York, W. E. Benjamin.

— *The Coöperative Index to periodicals*, issued quarterly, edited by W. J. Fletcher. Vol. I, n° 2, april-june 1885. New-York : Publication office. — Prix annuel : 10 francs.
(Supplément au *Library Journal*).

Indes. — *Catalogue of books printed in the Bombay presidency during the year 1884.* — Bombay, Office of the registrar of native publications.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— Erratum. — Dans l'article de notre collaborateur Ch. L. L. sur *Madame de Sévigné historien*, une ligne tombée a donné lieu à une erreur qui doit être rectifiée ainsi qu'il suit : « P. 287, Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet »; lapsus; Mᵐᵉ de Rambouillet était née Catherine de Vivonne, fille de Jean, marquis de Pisani, et de Julia Savelli; et sa fille... etc.

Le centenaire de Ronsard. — La commission exécutive du tricentenaire de Ronsard a décidé en principe l'érection d'une statue au poète vendômois. Des fêtes auront lieu probablement à Vendôme, pays de naissance du poète, à une époque encore indéterminée.

Voici la composition de la commission : présidents d'honneur, MM. Leconte de Lisle, Th. de Banville; président, M. François Coppée; vice-président, M. Paul Déroulède; secrétaire, M. Alexandre Laroque.

A propos de ce centenaire, notre collaborateur, M. Ch. L. Livet nous a adressé la lettre suivante :

« Vichy, 12 juillet 1885.

« Monsieur le directeur,

« A la première réunion de la commission qui s'est constituée pour célébrer le troisième centenaire de la mort de Ronsard, on s'est demandé si le concours de la Ligue des Patriotes, présidée par M. Déroulède, pouvait être accepté. La réponse n'était pas douteuse : il a suffi de rappeler que Ronsard avait contribué à la gloire de la patrie.

« Cet incident de la séance m'a remis en mémoire un document intéressant que j'ai retrouvé et copié moi-même dans les archives de Lisbonne : c'est une lettre adressée par Charles IX au cardinal-infant de Portugal, le 14 novembre 1570, pour lui demander la croix de chevalier de l'ordre du Christ, en faveur de « notre amé et féal conseiller, aumônier ordinaire, Messire Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois... l'honneur de vous et de la République françoyse. »

La lettre que nous reproduisons ici est écrite sur la largeur d'une grande page in-4°, en caractères dits « de civilité »; elle se trouve aux archives nationales de la *Torre do Tumbo, corpo chronologico, parte 2ᵉ, maço 248, documento 11.*

LETTRE DU ROI CHARLES IX
AU CARDINAL-INFANT DE PORTUGAL

Tresexcellant et tresIllustre Prince nre (notre)
TRESCHER ET TRESAMÉ COUSIN,

« Ayant entendu la singuliere affection que nre amé et féal conseiller aulmosnier ordinaire mᵉ Pierre de Ronsard gentilhomme Vandomoys a au service grandeur et prosperite de lordre de [la] croix de Christ et pour mieux s'y employer de parvenir au rang des chlrs (chevaliers) dud. ordre nous escripuons (écrivons) pntement (présentement) a nre (notre) trescher et tresamé bon fre (frère) et cousin le roy de Portugal ᵉⁿ faueur dudit de Ronsard a ce que son bon plaisir soit les y voulloir receuoir Et saichant (sachant) combien vous pouuez pour luy en cest endroict nous avons bien voullu vous prier comme nous faisons bien affectueusement voulloir moyenne (procurer)

audit de Ronsard cette grace envers nostred. bon fre (frère) De laquelle nous sommes asseurez quil leu trouuera digne pour estre personnaige tresexcellent en scauoir et qui nous a faictz de grandz et signallez seruices a l'honneur de nous et de la Republicque francoyse nous est grandement recôde (recommandé) vous asseurant que nous receuerons a singulier plaisir la faeur quil vous plaira luy impartir en nre (notre) côsiderâon (considération) et dont nous nous souuiendrons quand en pareil cas daulcune chose nous vouldrez requerir Priant Dieu tresexcellant et tresIllustre prince vous auoir en sa s[te] garde Escrip a Soissons ce xiiij[me] jour de nouuembre 1570

CHARLES.

A tresexcellant et tresIllustre
Prince nre trescher et tresamé cousin
Le Cardinal infant de
Portugal.

« On sait qu'en 1570 la *Republicque francoyse,* c'est l'État françois ; il n'en est pas moins piquant de voir cette expression sous la plume de Charles IX ; en ce moment, où Ronsard est remis en lumière, elle est doublement d'actualité. CH. L. LIVET.

Une fête en l'honneur de Villon. — On parle de célébrer la fête de Villon. Une réunion a été tenue pour élire un comité d'organisation. M. J. Barbey d'Aurevilly a été acclamé président d'honneur ; MM. Jean Richepin, Émile Goudeau, présidents ; M. Roques, secrétaire ; M. Albert Tinchant, secrétaire adjoint. MM. Jules Claretie, Guy de Maupassant, Gervex, Émile Blavet, Ph. Burty, etc., complètent ce comité, dont les délibérations vont être activement poussées.

Société française des amis de Rabelais. — *Le Livre* a déjà eu l'occasion de parler d'une société qui s'est fondée à Tours, il y a quelques mois, sous les auspices de plusieurs tourangeaux rabelaisiens.

Cette société, qui s'intitule *Société française des amis de Rabelais,* s'est, comme nous l'avons dit, donné pour mission de s'occuper d'une édition complète des œuvres de Rabelais et d'encourager les recherches sur le séjour que fit le curé de Meudon dans le Poitou, le Berry, le Perche, le Languedoc et dans plusieurs autres provinces.

La Société se propose de provoquer tous les ans un Congrès dans lequel mémoires, éloges, biographies, commentaires, etc. ayant trait à Rabelais seront lus, appréciés et récompensés selon leur mérite et leur importance.

Nous venons de recevoir du président de cette société, M. Audiger, demeurant à Tours, 3, place Saint-Venant, le sommaire des questions et propositions qui seront soumises à l'étude des *Amis de Rabelais* à l'ouverture de leur premier Congrès. Ce sommaire, très détaillé, ne comprend pas moins de 90 questions.

En voici les principales :

Dates de la naissance et de la mort de Rabelais ; — Lieux où il est né, où il est mort, où il a été enseveli ; — Famille de Rabelais ; — Recherches sur ses neveux et ses cousins ; — L'Ermite de Sainte-Radegonde ; — Séjours de Rabelais dans la Touraine, à Lyon, Grenoble, Rambouillet, Metz, Narbonne, Toulouse, Paris ; — Portraits de Rabelais ; — Licence de Rabelais ; — Rabelais a-t-il résidé à Meudon ? — Date de l'apparition du premier livre de Pantagruel ; — Dates de l'apparition du Gargantua, des *Grandes Cronicques ;* — Authenticité du cinquième livre du roman de Rabelais ; — Authenticités des *Grandes Cronicques,* des *Cronicques admirables,* des *Navigations de Panurge,* des *Songes drolatiques de Pantagruel ;* — Séjour de Villon à Saint-Maixent ; — Notice sur les éditions des auteurs anciens, données par Gryphius, à Lyon, avec le concours de Rabelais ; — Quel est le véritable auteur du *Triomphe de haulte et puissante dame Vérolle,* attribué à Rabelais ? — Quel est le véritable auteur du *Moyen de parvenir,* attribué par plusieurs à Rabelais ? — La géographie de Rabelais ; — La botanique de Rabelais ; — La médecine de Rabelais ; — Les commentateurs et les biographes de Rabelais ; — Les éditeurs de Rabelais ; — La pédagogie de Rabelais ; — Les héros de Rabelais ; — Mémoires sur les langues et les dialectes auxquels Rabelais a fait des emprunts.

Nous aurons à reparler de cette intéressante société.

L'inventaire de Victor Hugo. — L'inventaire de Victor Hugo, qui avait été un instant abandonné, vient d'être repris par M. Georges Pallain, fondé de pouvoir de M. Léon Say, par les deux notaires de la famille et les autres héritiers.

Parmi les pièces de théâtre trouvées hier, les principales sont : *la Forêt mouillée,* sorte de féerie philosophique où parlent des plantes et des fleurs ; *l'Épée,* drame légendaire héroïque ; *Mangeront-ils ?* pièce moderne, probablement socialiste, et *la Grand'mère.*

On a vainement cherché le manuscrit des *Deux Jumeaux,* pièce en vers commencée par Hugo en 1837 et laissée inachevée pour les raisons suivantes :

Victor Hugo, lorsqu'il écrivait une pièce, avait coutume de la lire, acte par acte, à M[me] Hugo, à sa fille aînée, Léopoldine, et à ses amis, le peintre Louis Boulanger, MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Les premiers actes des *Deux Jumeaux* furent lus à Villequier vers 1839. Qui fut indiscret ? Probablement Louis Boulanger, qui étant aussi un grand ami de Dumas père, lui raconta probablement le scénario de ce drame, dont l'intrigue n'est autre que l'histoire du Masque de fer.

Quelques années plus tard, Hugo retrouva dans *le Vicomte de Bragelonne* la principale scène de sa pièce, celle où Anne d'Autriche, mise en présence de ses deux fils, hésite à déclarer lequel est Louis XIV.

Profondément dépité de voir ainsi son sujet défloré, Victor Hugo renonça aux *Deux Jumeaux.*

Qu'est devenu le manuscrit ?

Il est sans doute perdu, car il n'existe pas parmi les papiers renfermés dans le grand bahut de la chambre

du maître. M. Paul Meurice a fait dernièrement un voyage à Hauteville-House et ses recherches pour retrouver les *Deux Jumeaux* ont été infructueuses.

Dans son volume intitulé : *Profils et Grimaces*, M. Auguste Vacquerie parle des pièces de théâtre écrites par Victor Hugo en exil, et il raconte l'intention où était alors le grand poète de les réunir en un volume dont le titre aurait été : *Théâtre en liberté*.

Voici l'explication de ce titre :

C'etait l'époque où le théâtre de Hugo était interdit par l'Empire. Les pièces nouvelles de l'illustre exilé ne pouvaient donc pas être jouées. Il en profita pour leur donner des développements dépassant le cadre de la scène.

Mais aujourd'hi que le théâtre de Hugo est rendu au public, ce titre n'aurait plus de raison d'être. MM. Vacquerie et Meurice, dont l'intention est de publier le premier volume du théâtre posthume de Victor Hugo au mois d'octobre de cette année, trouveront un autre titre, mais celui de *Théâtre en liberté* sera conservé comme sous-titre.

Détails inédits sur Béranger. — M. André Cochut, directeur honoraire du Mont-de-Piété de Paris, a communiqué au *Temps*, sur Béranger, des détails inédits.

Béranger a été employé au Mont-de-Piété de Paris, mais il n'y est pas resté longtemps.

Le gouvernement de Juillet, qui devait de la reconnaissance à Béranger, imagina de le nommer garde-magasin au Mont-de-Piété : c'était alors une place d'environ 6,000 francs. L'auteur du *Grenier* et des *Gueux* employé au Mont-de-Piété !

Après avoir fonctionné pendant quelques jours, Béranger comprit que ce poste n'était pas fait pour lui. Il obtint du gouvernement qu'on nommât à sa place un de ses camarades, Benjamin Antier, chansonnier comme lui. Il fallait pour cette place fournir un cautionnement de 20,000 francs. Béranger, qui était déjà, paraît-il, en possession d'une certaine aisance, fournit la somme, ainsi qu'on le voit par le document que voici :

Extrait du registre des cautionnements en rentes. — F° 10.

« M. Jean-Pierre-Benjamin Antier, garde-magasin au Mont-de-Piété.

« N°. 2. — Cautionnement en rente fourni par M. de Béranger.

« Dépôt effectué au Mont-de-Piété, le 21 février 1832, par M. de Béranger, ci-après nommé, d'une inscription de rente de 5 o/o, n° 31,036, série 3, en date du 15 février 1832, au nom de Béranger (Pierre-Jean), pour servir de cautionnement à Jean-Pierre-Benjamin Antier, en qualité de garde-magasin au Mont-de-Piété, pour la somme de mille francs, ci............ 1,000

« Reçu au pair, en vertu de l'ordonnance royale du 6 juin 1830, c'est-à-dire pour la somme de 20,000 fr. en capital, à laquelle a été fixé ledit cautionnement de M. Jean-Pierre-Benjamin Antier, en la qualité susénoncée (avec jouissance du 22 septembre 1831) ».

Un peu plus tard, soit que Béranger eût besoin de reprendre son argent, soit que Benjamin Antier ne remplît pas les conditions qu'exige ce service, on créa pour l'ami de Béranger une place de chef de bureau des engagements, pour laquelle un cautionnement n'était pas demandé. Antier fit de cette place une sorte de sinécure et la conserva jusqu'à l'extrême vieillesse.

Reliure singulière. — M. Leroy fils, avocat à Valenciennes, possède, dit-on, un exemplaire de la traduction des *Géorgiques* de Delille, relié en maroquin et portant sur le plat, sous un ovale de fin parchemin, un morceau de la peau du poète enlevé au scalpel par un carabin lorsqu'on embauma son corps.

Un portulan de 1502. — La Bibliothèque nationale est sur le point d'acquérir un portulan de 1502 qui constitue un des plus curieux documents de l'histoire des découvertes géographiques à la fin du xve siècle.

L'auteur portugais, anonyme, y a figuré toutes les terres et les mers connues à cette époque. Toutes les côtes d'Afrique y sont couvertes d'une foule de noms d'une écriture microscopique.

La forme du continent noir y est dessinée avec une remarquable exactitude. Madagascar est trop petite et trop éloignée de la côte. Zanzibar est placé à l'est de Madagascar. Les péninsules asiatiques, l'Arabie et l'Inde, y figurent, ainsi que Ceylan (Sei-lam), qui se répète plus loin sous le nom de Taprobane, et les îles Adaman (les îles de la Bonne-Fortune) et la contrée de Calicut. A l'occident, le cartographe a marqué la terre de Corte Réal (découverte en 1501), les Antilles, et la côte des Guyanes et de Venezuela, aperçue en 1487 et en 1500.

Ce curieux parchemin indique, au nord-ouest et au nord, des terres qui peuvent être le Groenland et une terre dite du Travailleur (*Terra Laboratis*), qu'il est cependant difficile de reconnaître pour le Labrador.

Mouvement littéraire dans les facultés de province. — Le vice-président de l'Académie de Paris, M. Zeller, a dernièrement entretenu ses collègues du mouvement littéraire et scientifique né et développé en province sous l'impulsion des plus importantes des Facultés des lettres.

C'est la Faculté des lettres de Bordeaux qui a pris l'initiative, en commençant, il y a six ans, et en continuant la publication de ses annales, recueil de travaux littéraires, philosophiques, historiques, philologiques, auquel collaborent les professeurs de ladite Faculté et quelques hommes de lettres et écrivains de la localité.

Les *Annales* ne comptaient que trois années d'existence quand les professeurs de la Faculté des lettres de Toulouse se sont associés à leurs collègues de Bordeaux pour l'œuvre commune. La publication devint ainsi le savant organe des deux facultés.

La Faculté des lettres de Lyon, sous le titre d'*An-*

nuaire, a donné une publication analogue, qui a tout de suite obtenu un vif et légitime succès.

Le *Bulletin* de la Faculté de Poitiers a ensuite pris, depuis deux ans, une importance qui le rapproche des deux publications qui l'ont devancé.

La Faculté de Caen vient, par une première publication autonome, remplie d'articles du plus haut intérêt, de s'associer à ce mouvement. Il y a là d'anciennes et honorables traditions qui sont resteés vivaces. L'université de Caen, déjà célèbre au XIIIe siècle, avait valu à la capitale de la basse Normandie, séjour de prédilection de Guillaume le Conquérant, le surnom mérité d'*Athènes du Nord.*

Dans une forme, il est vrai, plus scolaire, la Faculté des lettres de Douai n'a pas voulu rester en arrière.

Enfin M. Zeller annonce que la Faculté des lettres de Rennes se prépare, par une publication annuelle, faite d'après les riches collections et dépôts d'archives des départements et des villes de Bretagne, à suivre des exemples si heureusement contagieux.

En somme, presque la moitié des académiciens de province a pris part à ce mouvement, qui atteste la vitalité de notre enseignement supérieur.

L'Académie, dit M. Zeller, accueillera très certainement avec faveur le succès de ces différentes entreprises, qui mettent à la disposition des savants professeurs de nos Facultés d'importants organes de publicité. Ce succès ne fera pas moins d'honneur aux premiers initiateurs de ce mouvement qu'au ministère de l'instruction publique, qui, depuis plus de dix ans, et surtout sous la féconde direction du regretté Albert Dumont, n'a rien négligé pour relever notre enseignement supérieur.

Pseudonyme découvert. — L'auteur des Amours secrètes de Pie IX. — On a beaucoup parlé ces jours-ci, sans le connaître, de l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX.* M. Moynet, mis en cause par M. Taxil, écrit, à ce sujet, à l'un de nos confrères du matin :

Asnières, 6 août.

« Monsieur le secrétaire,

« Les *Amours secrètes de Pie IX* ont été conçues par M. Léo Taxil. C'est lui qui a trouvé le titre, écrit la préface et rédigé les prospectus, affiches, etc. Je n'ai été que l'un de ses collaborateurs à cette publication, qui fut signée du pseudonyme collectif de C. S. Volpi, ancien camérier.

« Je ne sais donc pas ce que mon nom vient faire dans la conversion de M. Léo Taxil, qui a l'impudence de parler de mes comptes d'auteur à sa librairie, en oubliant de mentionner que ces comptes sont loin d'être soldés.

« Veuillez recevoir, monsieur le secrétaire, l'assurance de ma considération distinguée.

« G. MOYNET,

« 29, avenue Casimir (Asnières). »

M. Henry Houssaye et son homonyme. — Nous lisons cette lettre dans le *Figaro* du 19 août 1885 :
A Monsieur Magnard, rédacteur en chef du **FIGARO.**

« Mon cher ami,

« Permettez-moi de répondre par le *Figaro,* lu partout et même ailleurs, à un grand nombre de lettres qui m'avertissent que j'ai marié mon fils Henry Houssaye sans leur en faire part. Bien mieux, il en est qui m'avertissent que les jeunes mariés se sont envolés à Guernesey, en la maison de Victor Hugo, le jour de la célébration de leur mariage même, pour y commencer leur lune de miel.

Or cette lune de miel, qui ne sera jamais une lune rousse, a déjà bien plus de trente-deux quartiers de noblesse. La vérité, c'est que mon fils, à cette heure à Guernesey, s'est marié il y a quelques années en la même église que son homonyme qui se mariait hier.

Je ne puis que souhaiter la lune de miel à M. Henri Houssaye. C'est, me dit-on, un homme distingué, mais il faut bien marquer qu'il y a deux Houssaye qui portent le même prénom : le premier, mon fils, l'historien de la Grèce, avec un Y ; l'autre, l'administrateur de l'*Agence Havas,* avec un I.

Cordialement,

Arsène HOUSSAYE.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le roman-feuilleton.* — La *Revue politique et littéraire* nous apprend que la mode du roman-feuilleton s'introduit en Angleterre. Elle est encore confinée aux journaux de province, mais elle réussit si bien auprès de leur public, que ces journaux peuvent faire les frais de feuilletons commandés aux romanciers les plus en vogue. On a remarqué que le roman-feuilleton, réuni en volume, se vend à tout autant d'exemplaires que s'il était inédit.

Longfellow. — Peu de poètes ont joui d'une aussi grande popularité que Longfellow. L'éditeur américain de ce poète a évalué, au soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, le nombre des volumes de Longfellow vendus par lui à 325,350. En outre, dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande, on vend, chaque année, 30,000 volumes de lui. D'autres nations ont su aussi apprécier ce poète. De ces ouvrages il existe 36 traductions allemandes, 9 italiennes, 8 françaises, 5 suédoises, 4 portugaises, 3 polonaises, 2 danoises, 2 hollandaises, 1 russe, 1 espagnole, 1 chinoise, 1 hébraïque et 1 en sanscrit.

Allemagne. — *Le commerce de la librairie à Leipzig*. — Dans le premier trismestre de cette année, il a été exporté de Leipzig aux États-Unis pour 100,000 dollars de livres, d'images, de publications illustrées, de chromolithographies et de musique.

Suisse. — *Les droits d'auteur*. — *La conférence internationale*. — La conférence ayant pour but l'élaboration définitive d'une convention de protection internationale des droits d'auteur a dû se réunir à Berne, le 7 septembre. Nous aurons occasion de revenir sur les décisions prises au cours de ce Congrès.

Suède. — *Le mouvement de la librairie en Suède*. — Le catalogue annuel de la librairie suédoise (*Arskatalog for Svenska Bokhandeln*, 1884) mentionne 1,134 ouvrages et brochures comme ayant été imprimés au courant de l'année 1884.

Ce nombre se subdivise comme suit :

Romans et nouvelles	184
Théologie	132
Économie et technologie	80
Linguistique et éducation	73
Poésie lyrique et dramatique	66
Sciences médicales	58
— naturelles	57
Beaux arts	57
Histoire et politique	52
Législation	38
Mathématiques	37
Géographie	36
Divers	264
Total	1.134

Hongrie. — *La séance publique annuelle de l'Académie hongroise des sciences*. — L'Académie hongroise des sciences vient de nommer un nouveau président, et son choix s'est porté sur M. Auguste Trefort, ministre de l'instruction publique.

Les journaux de toutes les nuances approuvent avec une rare unanimité cette élection. M. Trefort fut, pendant près d'un demi-siècle, un des collaborateurs dévoués de Kossuth, Deák, Szálay, Eötvös, Csengery, dans la grande œuvre de la régénération du peuple hongrois, et se trouve, depuis onze ans, à la tête du ministère de l'instruction publique.

La séance annuelle de l'Académie a été ouverte par M. François Pulszky, qui a prononcé le discours suivant :

« C'est en 1841 — il y a plus de quarante ans de cela — que je fus nommé membre honoraire de cette académie, à une époque mouvementée, secouée par les harangues de Louis Kossuth et électrisée par les chansons de Petöfi, deux hommes qui manquent à la gloire de notre corporation.

« D'aucuns ont parlé de cet oubli et nous l'ont amèrement reproché. Ils ont invoqué l'exemple de l'Académie française, qui représente si parfaitement le génie de la nation et qui a su s'associer toutes les illustrations qui furent la gloire de ce pays. Cependant il ne faudrait pas oublier que l'Académie française a une organisation exceptionnelle, qu'elle constitue seulement une division de l'Institut de France et que les autres classes ont pris à leur charge le travail prosaïque qui constitue la tâche principale de toute académie.

« La nôtre — de même que les quatre dernières classes de l'Institut de France — ne recherche pas le génie, mais plutôt les hommes de la besogne ardue quand elle nomme ses titulaires.

« Le génie n'est pas à son aise dans le cadre restreint des académies. La postérité lui élève des statues, mais il est rare que les contemporains lui donnent un fauteuil de ministre ou un siège d'académicien.

« Notre Académie, suivant en cela l'exemple de l'étranger et surtout celui de l'Allemagne, s'est proposé pour tâche principale de réunir les matériaux scientifiques, d'établir les rapports de notre langue avec d'autres idiomes, de rechercher les vestiges de l'ancienne langue hongroise et de publier les documents de l'histoine nationale. Elle veut poser la base sur laquelle s'élèvera le temple de la science hongroise. Ce sont là des travaux qui exigent des recherches laborieuses plutôt que des conceptions ingénieuses.

« Mais il ne faut pas croire que notre Académie oublie les besoins du présent. De tout temps elle a été, chez nous, l'intermédiaire de la science étrangère; les œuvres littéraires qu'elle fait traduire, les revues qu'elle subventionne répandent la lumière dans le grand public; en même temps elle prend à sa charge la publication des ouvrages scientifiques originaux, cette tâche étant encore trop peu rémunératrice chez nous pour qu'on puisse s'en remettre aux éditeurs.

« Certes, ce dernier fait n'est pas de nature à nous enorgueillir; mais à l'époque de la fondation de notre Académie la situation était bien plus déplorable encore. Les libraires n'éditaient aucun livre hongrois; le public n'achetait rien de ce qu'on écrivait en hongrois ; le roman restait sur les rayons tout aussi bien que l'ouvrage scientifique; les auteurs qui voulaient être imprimés en étaient alors réduits à se mettre en quête d'un Mécène. Aussi, les fondateurs de l'Académie eurent-ils tout d'abord la préoccupation d'assurer à quelques membres titulaires de chaque section une modeste pension. On n'imposait pas d'obligation déterminée à ces pensionnaires; on voulait seulement les mettre à l'abri de tout souci matériel, pour qu'ils pussent se vouer entièrement à la science. C'était nécessaire. La littérature rapportait peu, et, en fait de belles-lettres, le public se contentait de l'*Aurora*. Quant aux articles scientifiques, ils ne trouvaient place que dans les *Tudományos Gyüjtemények*, seule revue que nous eussions en ce genre.

« L'Académie devait multiplier ses prix et ses concours, afin d'offrir aux hommes de talent l'occasion de se présenter au public et de pouvoir vivre.

« Les temps ont bien changé depuis; notre littérature, dont les premiers pas avaient été guidés par

l'Académie, marche toute seule; il n'y a que les ouvrages scientifiques qui aient encore de la peine à trouver des éditeurs en dehors de l'Académie.

. . . .

« Tout en demeurant le fidèle gardien de la pureté de notre langue nationale, notre Académie s'est abstenue de vouloir l'enchaîner et d'entraver son libre développement. Elle ne s'est inféodée à aucune théorie et elle n'a jamais voulu imposer son autorité. Elle s'est inspirée de l'esprit de la liberté. Elle sentait qu'elle devait réunir en un faisceau les représentants de toutes les tendances littéraires et qu'elle n'en devait exclure aucune. C'est ainsi que l'Académie contribue à fonder la République littéraire hongroise, qu'elle s'efforce de l'agrandir au lieu de lui imposer des limites. C'est ainsi enfin qu'elle entend faire progresser la science, à l'aide des moyens que le patriotisme du public met à sa disposition. Elle est devenue populaire parce qu'elle s'est toujours efforcée de mettre d'accord son activité avec les exigences de la vie nationale, et parce qu'elle cherche à établir des rapports suivis avec le grand public auquel, chaque année, elle rend compte de son activité. Aujourd'hui, nous nous présentons de nouveau devant le public et nous avons la ferme conscience du devoir rempli.

(*Revue internationale paraissant à Florence*).

États-Unis. — *Une machine à stéréotyper.* — La machine à stéréotyper de Hagemann, qui supprime la composition dans les imprimeries et produit directement des matrices pour les clichés, a été reprise par les Américains, qui viennent de construire deux machines reposant sur le même principe.

La première, celle de Kimberley, paraît calquée sur la machine allemande; Dement, l'inventeur de la seconde, emploie, au lieu de feuilles de carton, de longues bandes de papier très fort dans lesquelles viennent s'imprimer les poinçons de la machine. — Le travail terminé, on divise les bandes en lignes de la longueur voulue et on les colle sur du papier ainsi que cela se pratique pour les télégrammes Hughes.

Les journaux du monde. — En 1826, Balbi avait recueilli les noms de 3,168 feuilles périodiques paraissant dans les deux hémisphères. Quarante ans après, en 1866, M. Hatin portait le nombre des journaux du monde à 12,500; aujourd'hui le *Figaro* le porte à 35,000. Les journaux de langue anglaise ont toujours été en majorité. En effet, en 1826, on en comptait 1,378, en 1866 il y en avait plus de 5,000, et aujourd'hui ils sont au nombre de plus de 16,000, tant en Angleterre qu'aux États-Unis.

C'est en Chine qu'est né incontestablement le journal, mais sans sa forme officielle; et si l'on en excepte une édition chinoise d'un journal anglais de Shanghaï, il n'y a pas aujourd'hui d'autre publication périodique dans tout l'empire chinois. Cependant les Chinois apprécient très bien les journaux, car ils en publient à Hongkong, à San-Francisco, dans tous les pays où ils sont groupés en nombre suffisant.

D'après M. Hatin, c'est à Venise que furent publiés les premiers journaux politiques, et ils ont devancé l'invention de l'imprimerie. Ces *Feuilles d'avis* étaient rédigées par ordre du Sénat de Venise pour tenir le public au courant de tout ce qui arrivait d'intéressant. Il paraît que dans la bibliothèque de Saint-Marc on possède encore un recueil complet des *Feuilles d'avis* pour les années 1595-1596 et 1597.

En France, les progrès du journalisme furent lents. Le premier *Mercure* parut en 1631, et en 1781 il n'y avait encore à Paris qu'une trentaine de feuilles périodiques. Aujourd'hui le Bottin remplit 54 colonnes avec la liste de tous les journaux qui paraissent à Paris.

Le *Figaro* estime qu'il se publie actuellement 6,800 journaux en langue française. Dans ce nombre, il faut comprendre ceux qui se publient en Algérie, aux colonies, en Belgique, au Canada, en Haïti, à l'île de France, en Suisse romande, et à l'usage des Français établis dans les pays où la langue française est hors d'usage populaire, comme l'*Italie* à Rome, le *Courrier de l'Europe* à Londres, le *Courrier des États-Unis* à New-York, etc., etc. Tous les journaux paraissant en France ne sont pas rédigés en langue française, plusieurs le sont en breton.

Il y a un certain nombre de journaux autographiés comme l'*Agence Havas* et les journaux indigènes de l'Inde anglaise; d'autres sont calligraphiés, comme la *Correspondance scientifique de Paris*. Il y en a un, le *Louis Braille*, qui est destiné aux aveugles et qui est imprimé en relief à l'aide de la ponctuation dont l'aveugle Louis Braille est l'inventeur. Son rédacteur en chef, M. de la Sizerane, est également affligé de cécité, et grâce à ses efforts, le *Louis Braille* est un des journaux les plus répandus, quoique son nombre d'abonnés soit heureusement assez faible. Il n'y a pas dans le monde entier d'aveugle lettré qui ne cherche à se le procurer. Son prix d'abonnement est de *trois francs par an*. Il coûte 10 francs si on y joint la partie littéraire et musicale.

Le journal le plus grand du monde est le *Times*, qui vient de célébrer le centenaire de sa création, et qui publie régulièrement des numéros de 16 pages grand in-folio à 5 colonnes.

Le plus petit, au moins des journaux parisiens quotidiens, est le *Fil électrique*, qui publie chaque jour une feuille de 4 pages, d'un format à peu près équivalent à celui de *la Nature*.

Un grand nombre de journaux, même politiques, surtout en Italie, accompagnent leur texte de dessins à la zincographie. Il n'y a qu'à New-York qu'un journal illustré quotidien a été établi d'une façon régulière; il se nomme le *Daily Graphic*. Il a débuté il y a une douzaine d'années en essayant d'organiser une expédition en ballon pour traverser l'Atlantique.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Jacques-Victor Bonnet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il avait succédé à M. Hippolyte Passy, vient de mourir à Lucerne, à la suite d'une congestion pulmonaire.

M. Bonnet était un économiste distingué, ancien collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*.

— Nous apprenons la mort de M. Ach. Bouillerot, décédé au mois de juin, à Dampierre-sur-Salon (Haute-Saône). Il s'était adonné aux recherches préhistoriques et avait publié en 1875 *la Montagne de Morey aux premiers âges de l'humanité*.

— Le 8 juin, est mort, à Dijon, M. Clermont-Janin.

On doit à ce savant de nombreux travaux sur l'histoire locale de la Bourgogne et sur la littérature orale de ce pays. Son ouvrage capital est le livre sur les *Sobriquets des villes et des villages de la Côte-d'Or;* à côté de cet ouvrage se placent les *Traditions de la Côte-d'Or,* des monographies consacrées aux *Pestes en Bourgogne,* aux *Fêtes de Noël,* à la *Semaine de Pâques,* etc. Il préparait d'autres ouvrages, parmi lesquels un *Recueil de chansons populaires de la Côte-d'Or,* que ses compatriotes tiendront sans doute à publier.

— M. Pascal Duprat, ancien député de la Seine et des Landes en 1848, est décédé le 17 août à bord du *Niger,* faisant la traversée de Rio-de-Janeiro à Bordeaux.

Son corps a eté immergé, le 19, en grande cérémonie.

M. Pascal Duprat avait soixante-neuf ans.

Élève du séminaire d'Aire-sur-l'Adour, il avait complété ses études à Heidelberg et était entré dans l'Université en 1840 comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara un *Essai historique* sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale, qui parut en 1845.

Revenu à Paris, il collabora à *la Réforme* et à *la Revue indépendante,* dont il prit la direction en 1847.

Un des premiers à acclamer la République, à la révolution de février, il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant.*

Nommé représentant du peuple dans les Landes, il fut un des plus chauds partisans du général Cavaignac; réélu à la Législative, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, fut arrêté au 2 Décembre et banni. Il se retira à Bruxelles, où il fonda *la Libre recherche.*

Il passa ensuite en Suisse et devint professeur à l'académie de Lausanne; il fonda dans cette ville, en 1858, *l'Économiste.* Il habita aussi pendant quelque temps Naples et Turin, où il créa, vers 1862, le journal l'*Italie nouvelle.*

Au 4 septembre, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Athènes, mais il refusa ce poste, fut élu député des Landes, siégea à l'extrême gauche et fonda le journal *le Peuple souverain.*

Non réélu dans les Landes, en 1876, il fut élu à Paris au second tour de scrutin dans le XVIIe arrondissement. Après le 16 mai, il fit partie des 363 et fut réélu le 17 octobre 1877. Lors des élections du 21 août 1881, M. Pascal Duprat, qui dirigeait alors le *Nouveau Journal,* ne soutint pas la lutte contre ses concurrents et se retira avant le second tour de scrutin.

Il avait été nommé en novembre 1882 ministre de France au Chili.

— On annonce la mort, à Nantes, de M. F. Hélie, ancien professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de marine, commandeur de la Légion d'honneur, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

M. Hélie était un savant de premier ordre dont les travaux sur la balistique ont fait école. Il a été attaché pendant de longues années à la commission de Gavres et a participé à toutes les études faites sur les canons rayés jusqu'à ces derniers temps.

— Un archéologue distingué, M. J. Lamare, auteur d'une *Histoire de la ville de Saint-Brieuc,* est mort au mois de mai dernier.

— L'un des doyens de la presse parisienne, M. Louis Leroy, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans.

Il a succombé aux suites d'une fluxion de poitrine, contractée il y a un mois.

M. Lous Leroy avait commencé par être attaché au dépôt des cartes du ministère de la guerre en qualité de graveur; il n'a même jamais tout à fait abandonné le burin et l'on connaît de lui quelques belles eaux-fortes.

Il entra dans le journalisme et collabora pendant vingt-cinq ans au *Journal amusant* et au *Charivari*, où ses articles et feuilletons obtenaient toujours un grand succès. Il faisait aussi dans le *Charivari*, sous une forme humoristique, le compte rendu du Salon. Comme si tant de travaux n'eussent pu lasser sa robuste belle humeur, il tenta, à diverses reprises, la fortune du théâtre. En 1863, il fit jouer à l'Odéon *les Plumes de paon*, puis *les Relais*, puis, au Gymnase, successivement et à peu d'années de distance: *les Mousquetaires de Bougival*, *le Cousin Jacques*, *les Reflets*, *la Chute*, *le Charmeur*, qui reçurent un accueil très honorable.

— Le *Nouvelliste* de Lille annonce la mort du P. Marquigny, jésuite, mort subitement d'une attaque d'apoplexie.

Le Père Marquigny était un homme fort habile, de grande volonté, ayant beaucoup étudié les questions sociales, et s'étant mêlé à presque toutes les sections des comités catholiques du Nord.

Le P. Marquigny a écrit jadis dans *les Études philosophiques et religieuses;* il est auteur de plusieurs ouvrages; son livre sur *la Femme chrétienne* a particulièrement éveillé l'attention.

Comme orateur, le Père Marquigny avait de grands admirateurs.

Il avait été en correspondance suivie avec M. le comte de Chambord, et, à la mort de ce dernier, la comtesse l'avait appelé à Frohsdorff, pour ranger les papiers du défunt.

— L'éminent professeur de zoologie au Muséum, membre de l'Institut et doyen de la Faculté des sciences, est mort le mois dernier dans l'appartement qu'il occupait au Muséum. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans. M. Milne-Edwards laisse dans la science un vide qui sera difficilement comblé. Il lui a consacré sa vie entière, il a vécu pour elle, il a accompli des travaux qui ont beaucoup ajouté à la gloire scientifique de notre pays. M. Milne-Edwards était né à Bruges le 23 octobre 1800, de parents anglais. Il suivit la carrière de son frère, William-Frédéric Edwards, le savant physiologiste qui, en 1808, avait quitté Bruges et était venu à Paris pour y faire ses études de médecine. Milne-Edwards l'y rejoignit, y fut reçu docteur en 1823, exerça quelque temps la médecine, puis abandonna cette profession pour poursuivre l'étude des sciences naturelles. Il acquit rapidement une grande notoriété, publia de 1825 à 1832 plusieurs ouvrages, notamment ses *Recherches anatomiques sur les crustacés*, que couronna l'Académie des sciences; un *Manuel de matière médicale;* un *Manuel d'anatomie chirurgicale;* un *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux,* ou choix de formules des hôpitaux de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie.

Tous ses ouvrages furent traduits en anglais, en allemand et en hollandais. En 1838, il fut jugé digne de succéder à Cuvier à l'Académie des sciences. Reçu docteur ès sciences, il avait, pendant quelques années, professé le cours d'histoire naturelle au collège Henri IV; en 1841, il obtint la chaire d'entomologie au Muséum, puis, en 1843, celle d'entomologie et de physiologie comparées, à la Faculté des sciences. En 1862, il succéda au Muséum à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dans la chaire de zoologie et fut nommé directeur suppléant en 1864. M. Milne-Edwards avait été élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854.

A plusieurs reprises, il fit partie du conseil de l'Université.

Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1861.

Les travaux scientifiques de M. Milne-Edwards sont aussi importants que nombreux. Aux Mémoires insérés par lui dans *les Annales des sciences naturelles,* recueil fondé en 1824 par MM. Audoin, Brongniart et Dumas, et dont M. Milne-Edwards dirigeait la partie scientifique, il faut joindre les grands ouvrages qui ont porté sa réputation si haut dans le monde entier: ses *Éléments de zoologie*, ses *Recherches pour servir à l'histoire du littoral de la France*, son *Histoire naturelle des crustacés* ou *Suites à Buffon*, ses *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux*, ses *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des mammifères*, etc. On lui doit en outre la réédition de *l'Histoire naturelle des non vertébrés,* de J.-B. de Lamarck.

L'année dernière, les nombreux amis et élèves de M. Henri Milne-Edwards ont voulu marquer par une fête l'achèvement de l'œuvre la plus importante du maître (*Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux*), et, à cette occasion, ils firent frapper en son honneur une médaille qui reproduisait les traits du célèbre professeur et témoignait par une légende les services qu'il avait rendus à la science et à l'enseignement.

C'est M. Milne-Edwards qui, le premier, a nettement exprimé le principe de la division du travail physiologique, et indiqué que cette division devait être le criterium à suivre dans l'indication du rang qui appartient à chaque espèce. Il a donné ainsi une signification précise aux épithètes d'inférieur et de supérieur, trop souvent employées d'une façon arbitraire. Ses idées au sujet des tendances de la nature dans le plan général de la création animale sont lumineusement exposées dans son *Introduction à la zoologie générale*, ouvrage remontant à 1853. M. Milne-Edwards a été chargé de plusieurs missions à l'étranger; il a accompagné notamment MM. de Quatrefages et Blanchard en Sicile, pour étudier la faune marine de ce pays.

— Tous les journaux ont signalé la mort de M. Adolphe Rocher, syndic des chroniqueurs judiciaires; il sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il avait débuté, en 1842, par le compte rendu de l'affaire Marcellange, et depuis cette époque il n'y a pas eu une affaire célèbre qu'il n'ait racontée au public, avec cette mesure et ce tact qui le distinguaient.

M. Rocher a collaboré au *Droit*, au *Figaro*, au *Temps*, à *l'Indépendance belge*, à *la Paix* et au *Gil-Blas;* c'est dans ces deux derniers journaux que, sous le pseudonyme de *El Cadi*, il rédigeait la chronique judiciaire.

— Il vient de mourir à Lyon, à l'âge de quatre-vingts ans, un littérateur, M. Alexis Rousset, qui n'avait pas voulu que ses ouvrages fussent publiés ailleurs que dans sa ville natale. Il a divisé, par testament, sa fortune, évaluée à 200,000 francs, en trente parts, qu'il lègue aux divers littérateurs, peintres et musiciens lyonnais.

— Nous avons annoncé, en son temps, la mort d'Alphonse Toussenel, l'auteur bien connu de *l'Esprit des bêtes*. Son frère, M. Théodore Toussenel, vient de mourir à son tour à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été professeur d'histoire au lycée Charlemagne, puis censeur au lycée Bonaparte; nommé inspecteur d'académie, membre du conseil départemental et du conseil académique, il avait pris sa retraite en 1870 et consacré ses loisirs à la rédaction de nombreux ouvrages d'éducation. On lui doit des traductions appréciées de *Wilhem Meister*, des *Contes d'Hoffmann*.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'Académie des beaux-arts vient d'apprendre la mort d'un de ses membres associés, à Londres, M. Thomas Leverton-Donaldson, architecte. Il avait été élu en remplacement de Cockerell, le 21 novembre 1862.

On lui doit le magnifique ouvrage sur *Pompéi* (2 vol. grand in-fol.); de belles collections de dessins sur l'architecture antique; la Bourse de Londres; les plans du Temple de la Victoire, le monument élevé à la mémoire du prince Albert.

Plusieurs fois lauréat dans nos expositions universelles, il était décoré de plusieurs ordres.

— Le monde littéraire anglais vient de faire une perte sensible par la mort de lord Houghton, plus connu autrefois sous le nom de Moukton Milnes. Peu d'hommes de ce temps ont été aussi répandus dans le monde politique et dans le monde politique et dans le monde des lettres, non seulement en Angleterre, mais en Europe. Il était, comme on l'a dit, un homme de lettres parmi les gens du monde, et un homme du monde parmi les gens de lettres. Il est mort à soixante-seize ans, et faisait partie de la génération universitaire qui a produit Gladstone et Manning. Très aimable, très mondain, très cosmopolite, s'occupant beaucoup de toutes les littératures, il tenait une place sociale qui ne sera pas facilement remplie.

Bien qu'il eût beaucoup écrit, en vers et en prose, on se le rappellera plus comme un ami des lettres que comme un homme de lettres. Il avait entouré de soins les derniers jours du poète Gray, l'auteur de ce chef-d'œuvre, *un Cimetière de village*. Il avait inauguré le monument élevé à la mémoire de Thomas Hood, l'auteur de cette sombre et superbe plainte, *la Chanson de la chemise*. Il a été le premier à deviner Swinburne, l'ami de Victor Hugo. Ce qui restera de lui c'est surtout *la Vie de John Keats*.

Faisant partie de la société aristocratique, conservatrice autant que libérale, classique dans ce qu'il écrivait, il était romantique de choix et d'inclination. C'est le trait distinctif que nous voulons signaler en lui. Shelley, Keats, Hood, et aujourd'hui Swinburne, sont des romantiques. Lord Houghton, et c'est là un signe de grande perspicacité, avait deviné, quoiqu'il fût d'un autre temps, les tendances de la génération d'aujourd'hui. Il avait pressenti la réaction qui s'est faite dans ces derniers temps en faveur de Shelley, par exemple.

Italie. — *Le Livre* a annoncé dernièrement la mort du comte Terenzio Mamiani della Rovere. Dans la séance du 4 juillet de l'Académie des sciences morales et politiques, M. A. Geffroy a lu la notice suivante sur l'illustre associé étranger que l'Académie a perdu il y a quelques semaines. M. le comte Mamiani est mort à Rome le 21 mai dernier. Il était né le 18 septembre 1799. Sa biographie se confond presque entièrement avec l'histoire même de l'Italie, depuis les premières années de ce siècle jusqu'à nos jours. Il n'a pas seulement servi la cause italienne en prenant part à tous les débats et à tous les périls de la lutte politique : il l'a servie encore dans l'ordre intellectuel et moral, comme philosophe, comme professeur, comme publiciste et comme poète, par la parole et par la plume, par l'entier dévouement du citoyen et par l'exemple viril d'une haute vertu. Après avoir fait ses études classiques au Collège romain dirigé par les jésuites, il alla se fixer à Florence où, sous le gouvernement assez libéral des grands-ducs Ferdinand III et Léopold II, le parti national grandissait à l'aise. Respectueusement attaché au saint-siège comme catholique et comme Italien, mais patriote avant tout, le jeune Mamiani se lia bientôt avec les principaux chefs du parti. L'un deux, Suisse d'origine, mais Italien de cœur, Jean-Pierre Vieusseux, venait de fonder à Florence un cabinet de lecture qui était un foyer actif de propagande, et une revue intitulée *Antologia*, dont Mamiani devint un des collaborateurs les plus

remarqués. Un séjour à Turin, où il fut pendant deux ans professeur à l'école militaire, lui permit d'étudier plus attentivement la situation de l'Italie, et il conçut dès lors la pensée que la maison de Savoie était appelée à devenir le principal instrument de la délivrance et de la régénération nationales. Il était déjà fort en vue lorsque après la révolution de 1830, Bologne s'étant soulevé ainsi que plusieurs autres villes et ayant constitué un gouvernement provisoire, il accepta d'en faire partie avec le portefeuille de l'intérieur et se prononça hautement pour une lutte ouverte contre l'Autriche.

Réfugié à Paris, de 1831 à 1846, il devint président d'un comité national ayant pour double objet de grouper et de diriger toutes les forces de l'émigration italienne et de resserrer, en Italie même, les liens de fraternité entre les patriotes des diverses provinces. Il fit paraître, durant cette même période, divers écrits en prose et en vers, qui eurent un grand succès en Italie et ailleurs. Il rentra en Italie en 1846, rappelé par les vives instances de Charles-Albert, qui avait été vivement impressionné par la lecture d'une pièce de vers de l'illustre proscrit, publiée, dans la revue *l'Antonio*. Deux ans plus tard, nous le retrouvons à Rome, ministre de Pie IX, dont il se sépare promptement, pour laisser la place au malheureux Rossi. Après la fuite du pape à Gaëte, il accepta, mais ne garda encore que quelques semaines un portefeuille dans le gouvernement provisoire de Rome. Il redoutait pour l'Italie la république, qui ne pouvait aboutir, selon lui, qu'à une violente réaction ou à l'anarchie. Il retourna donc en Piémont, et il devint un des membres les plus influents du parlement de Turin. Il s'attacha avec un entier dévouement au roi Victor-Emmanuel et au comte Cavour, qui l'appela dans le premier ministère du royaume d'Italie.

Depuis lors, la carrière de Mamiani ne fut plus qu'un triomphe. Il fut successivement ministre plénipotentiaire à Athènes et à Berne, sénateur, conseiller d'État; il a eu tous les honneurs, il a suffi à toutes les hautes missions; mais il y a dans le comte Mamiani, outre l'homme d'État libéral et patriote, un poète et un philosophe. Comme poète, il compte dès maintenant parmi les classiques modernes de l'Italie.

La pensée qui anime ses compositions est un idéal de société où la religion et la politique se prêtent un mutuel appui, pour assurer le progrès et le bonheur par le dévelopement simultané de la moralité et de la liberté.

Comme philosophe, il a traversé deux phases : Partisan, dans ses premiers écrits, de la philosophie de l'expérience, il a ensuite embrassé la doctrine des idées et fait profession de platonisme; ces deux phases de sa pensée ont d'ailleurs un fond commun, le spiritualisme.

Amérique. — Le Rév. Dr S. Irenæus Prime, un des « leaders » du journalisme religieux en Amérique, vient de mourir.

A partir de 1858, M. Prime était devenu l'un des directeurs et collaborateurs assidus du *New-York Observer* pour lequel il écrivit de nombreux articles. M. Prime laisse de nombreux ouvrages religieux et plusieurs volumes relatant ses voyages en Europe et dans l'Orient : *the Alhambra and the Kremlin*, *Letters from Switzerland*, *Life in New-York*, etc. C'est par ses *Irenæus Letters* qu'il s'est révélé journaliste de premier ordre. Un de ses ouvrages les plus connus, *the Power of prayers*, paru en 1858, s'est vendu à 175,000 exemplaires.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 juillet). De Léris : Saint-Marc de Venise. — Victor Ceresole : Alessandro Vittoria (suite). — P. Leroi : Le trésor de la basilique de Saint-Marc. — L'exposition de Nuremberg. — (1er août). E. Michel : Un portrait de famille de Frans Hals, au musée de Munich. — Ch. Diehl : Ravenne, étude d'archéologie byzantine. — Willems : La situation du musée de Cologne.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (3e livraison). J. Havet : Questions mérovingiennes; les découvertes de Jérôme Vignier. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — A. Leroux : Passage de Charles VII et du dauphin Louis à Limoges en 1439; des mêmes et de la reine de France en 1442. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (juillet). Exposition des œuvres de Prud'hon. Moreau le jeune. — Liste des dames françaises dessinateurs, graveurs, peintres et sculpteurs. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars-avril). V. Develay : Épîtres de Pétrarque. — Moulin : Le palais et l'Académie au XVIIe siècle. — Documents pour servir à l'histoire de la bibliophilie. — D'Allauch : *Le Comte de Circourt, son temps, ses écrits*. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (11 juillet). Les colombiers militaires. — (18 juillet) Roulette métrique pour les mesures des distances sur les cartes. — (25 juillet). La photographie appliquée au lever des plans. — A propos de l'aérostation militaire. — (1er août). Note sur l'emploi des batteries à cheval dans le combat de la cavalerie. — Observations sur le fonctionnement du service d'état-major. — (8 août). Principes de réglage du tir. — Le règlement sur l'instruction du tir en Allemagne.

CORRESPONDANT (10 juillet). P. Thureau-Dangin : L'alliance et la rupture de M. Molé et de M. Guizot. — Villamus : Le journal de Gordon pendant le siège de Khartoum. — Sainson : Notre frontière naturelle du Maroc. — Ollivier : La Rome magyare. — (25 juillet). De Chevigny : Le Congo; explorations de MM. Stanley, de Brazza et Ballay. — Du Boys : Le centenaire de Manzoni. — Charpentier : Mme de Maintenon, institutrice, d'après une publication récente. — (10 août). C.-M. : L'Abyssinie. — d'Hugues : Mme de Rémusat. — Renaud de Moustiers : Rio-de-Janeiro. — Abbé Thomas : La condition primitive du genre humain d'après la science moderne. — De Lescure : *L'Europe et la Révolution française*, par M. A. Sorel. — Delaire : *Un Voyage aux pays des Mille et une nuits*, par M. de Rivoyre. — CURIEUX (août). Mme Tallien. — L'âge de Mme Mohl. — M. Vuitry. — La question Louis XVII. — Pseudonymes dévoilés. — Pairs de France. — Eug. Burnouf. — Les familles Legouvé et Sue.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (11 juillet). Un nouveau danger de notre politique coloniale : les intrigues à Tunis. — Une enquête universelle sur l'organisation du crédit et des banques. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (18 juillet). Les unions douanières en général et le projet d'union entre l'Allemagne et l'Autriche. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1885. — La conférence monétaire. — L'ancien régime économique en France. — Les populations agricoles : Normandie et Bretagne. — (23 juillet). La viticulture en Algérie et le phylloxera. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1885. — (1er août). La population allemande : les Allemands à l'étranger et le commerce allemand depuis dix ans. — Les dépenses et les recettes de l'État français de 1870 à 1884. — L'ancien régime économique en France : les campagnes bretonnes avant la Révolution. — (8 août). La situation de l'entreprise du Canal de Panama : de la nécessité de renoncer à toute émission d'obligations et de transformer complètement la société. — Les dépenses et les recettes de l'Etat français de 1870 à 1884.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). Lettres de comédiens. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le sommeil pathologique. — (31 juillet). Testament littéraire de Victor Hugo. — Lamartine et Mme de Genlis. — Centenaire de Ronsard. — M. G. Ohnet. — Les Bonaparte et les Hugo. — Jules Bobillot, écrivain. — (15 août). Le comte Rapetti. — Le docteur Gérard. — Léo Taxil. — Lettre inédite de M. Thiers. — Le comte Tolstoï. — Le violon d'Ingres. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). P. Mantz : Rubens. — A. Michel : Le Salon de 1885. — L. Gonse : Exposition d'Adolphe Menzel à Paris. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Gueullette : Notes et renseignements inédits sur Prud'hon et sa famille. — De Lostalot : A. de Neuville. — Journal du cavalier Bernin en France.

L'HOMME (10 juillet). Sébillot : La guerre et les croyances populaires. — Letourneau : Divorce et adultère. — Daleau : L'ethnographie française. — (25 juillet). De Mortillet : Conservation des monuments mégalithiques. — Fauvelle : Signification des menhirs et des galgals. — Kerckhoffs : La nouvelle langue universelle.

INSTRUCTION PUBLIQUE (11 juillet). Ch. Huit : Polémique d'Arcésilas et de Carnéade contre les stoïciens. — Crouslé : Le style de Buffon. — Le Bidois : Olivier de Magny. — (18 juillet). Levallois : Fables de La Fontaine. — Croiset : L'éloquence d'Eschine. — Édelin : Étude sur la narration. — (25 juillet). Crouslé : Théories morales du XVIIIe siècle. — Monceaux : La réforme des grammaires modernes. — (1er août). *Les principes de la morale*, par M. E. Beaussire. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus. — Levallois : La Fontaine. — Rouxel : La musique chinoise. — (8 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Martha : La philosophie à Rome. — Levallois : Les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 juillet). L'herbier de J.-J. Rousseau. — Rabelais, traducteur et éditeur. — Les patois de France. — Autographe de Paer. — Parodie de *Zaïre*. — *Ex Libris*. — Poésies d'Alfred de Musset. — Le romantisme en province. — L'histoire d'une géode, par G. Sand. — Lettre inédite de Le Sage au ministre Pontchartrain sur un projet de roman. — (10 août). Savants linguistes. — Œuvres inédites de Bouilhet. — Fable de Gracchus Babeuf. — Le talon de Voltaire. — Portraits-charges de Vallès. — Abréviations bibliographiques. — *Ex Libris*. — Inadvertances de Ponson du Terrail. — Macaronades classiques. — Prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. Collections bizarres. — Tombeau de Victor Hugo. — Ouvrages sur les graveurs. — Bibliothèque des ducs de Bavière. — Le mahdi et le martyrologe romain.

JEUNE FRANCE (Juin). Sutter Laumann : La dame de Carnoet. — M. Proth : Le Salon. — Boutarel : La question de l'Opéra. — (Juillet). L. Cladel : Le rouge. — Morre : Aug. Dietricht. — P. Bourget : Sur un christ. — (Août). Dietricht : F. Frank. — Evens : Bredero ; notes sur la littérature hollandaise. — Gross : Un poète allemand ; Schack. — Morice : Edmond Haraucourt. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Schwiedland : L'historisme économique allemand. — De Beaumont : La grève des tailleurs et l'industrie du vêtement. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). Ad. Franck : Le nouveau spiritualisme. — Gaston Boissier : L'administration des musées et des fouilles en Italie. — A. de Quatrefages. Croyances religieuses des Hottentots et des Boschimans. — R. Dareste. Codex legum Slavonicarum. — B. Hauréau : Manuscrits du Mont-Cassin.

MAGASIN PITTORESQUE (31 juillet). Les portraits du cardinal de Richelieu. — La musique chez les Chinois. — (15 août). Barbiers chinois. — Comment on doit lire et écrire. — Scènes de la vie des fourmis. — Le Pont des Trous, à Tournai. — Charles Stuart et Olivier Cromwell. — MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 22 juillet, 1er août). Herculano : Histoire de l'Inquisition. — (8 août). Des Godins de Souhesmes : Voltaire et Victor Hugo. — MOLIÉRISTE (août). Hillemacher : Tartuffe, Arnolphe, Alceste, personnages sérieux. — Une signature de Molière. — Baluffe : A propos de Madeleine Béjart.

NATURE (18 juillet). L'exploitation du pétrole et son application au chauffage des locomotives. — La crémation dans l'Inde méridionale. — L'éruption d'un volcan à Java. — Le cylindrographe. — Pont levant du canal de l'Ourcq, à Paris. — L'île de la Réunion ; climat, production, situation économique. — (25 juillet). Le centenaire de Pilatre de Rozier et Romain. — Consommation des liquides dans les principales villes de France. — Le rayon vert et l'équerre chromatique. — Transport d'un phare de Buddonness (Écosse). — Un acarien utile ; le *Spherogina ventricosa*. — Les Lapons. — (1er août). Numération des microbes dans les eaux. — Deux ballons perdus en mer. — La vie au fond des mers. — La télégraphie optique. — L'île de la Réunion. — (8 août). Henri Milne-Edwards. — Le photoscope. — Les légendes des Iroquois. — La distribution de la force à domicile par l'air raréfié. — Une langue commerciale universelle. — Insecte fossile du terrain houiller. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). De Villenoisy : L'armée allemande. — Gervais : La France au Tonkin. — H. Joly : La démocratie et les études. — (1er août). Boussingault : Les secousses souterraines dans les Andes. — Zogheb : L'Égypte économique depuis Méhémet-Ali. — Richer : De la suggestion hypnotique.

POLYBIBLION (juillet). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Biobiliographie bretonne. — Société bibliographique. — Répertoire des publications historiques pour 1881. — Questions et réponses.

REVUE D'ADMINISTRATION (juillet). G. Jourdan : L'assainissement de Paris. — Sanlaville : De la responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes. — REVUE ALSACIENNE (Juin). Risler : Jean-Gaspard Zweifel. — Rabany : Les généraux alsaciens avant la Révolution. — Fête civique à Metz en 1792. — REVUE D'ANTHROPOGIE (juillet). Docteur Rey : Du poids des lobes cérébraux. — Topinard : Instructions anthropométriques pour les voyageurs. — Blanchard : L'atavisme chez l'homme. — Topinard : Le crâne de bronze de Ranke et la méthode de cubage de Broca. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juin). G. Bapst : Quelques bronzes du musée de Tiflis. — Clermont-Ganneau : Mouches et filets. — Deloche : Étude sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Muntz : Les monuments antiques de Rome. — Gaidoz : Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Dr Brian : Introduction de la médecine dans le Latium et à Rome. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (juillet). Date de la mort de Jehan I Juste, auteur du tombeau de Louis XII (1549). — Commission du peintre Fouquières pour les consuls de Toulon (1626). — Claude Cloche, peintre ordinaire de l'écurie d'Anne d'Autriche (1624-1630). — Mémoire de Lorthior, graveur des médailles du roi, sur la fabrication des assignats (1790). — Le chevalier Ernou (12:0-1739). — Vol de tableaux au Louvre (1732). — La cheminée mouvante de Mansart (1763). — REVUE BRITANNIQUE (juillet). La mosaïque de Lillebonne et la chasse avec des cerfs privés au pays de Caux sous les Antonins. — Lettres inédites de l'abbé Gerbet à La Mennais. — L'armement contre la Russie. — Un maître constructeur au XIVe siècle. — La couleur à Venise. — Les finances de l'ancien régime et la Révolution. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (13 juillet). Neumann et Partsch : Géographie physique de la Grèce. — Kvicala : Contribution à l'explication de l'Énéide. — Stieva : La politique de la Bavière. — Bracquemond : Du dessin et de la couleur. — Delboulle : Notes sur l'édition de La Fontaine de la maison Hachette. — (20 juillet). M. Léon Renier. — Roget : Histoire du peuple de Genève. — Muntz : La Renaissance en Italie. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — Chuzuet : Gœtz de Berlichingen. — (27 juillet). De Pflück : Périclès général. Landgraf : Cicéron, Pro Roscio. — Duruy : Hoche et Marceau. — Harrisse : La Colombine. — (3 août). Tournier : Lucien, Dialogues des morts. — Birt : Le livre chez les anciens. — Bémon : Simon de Montfort. — Détail biographique relatif à Marceau. — (10 août). Cuq ; Le conseil des empereurs, d'Auguste à Dioclétien. — Documents historiques bas-latins, provençaux et français. — Prowe : Copernic. — De Brémond. — D'Ars : Jean de Vivonne. — REVUE DES DEUX MONDES

(15 juillet). Perrot : Homère, d'après les plus récentes découvertes de l'archéologie. — Cucheval-Clarigny : L'avenir de la puissance anglaise ; les colonies d'Afrique et d'Amérique. — Belloc : Les paysans, le clergé, les grands propriétaires. — Lavisse : Les préliminaires de l'histoire d'Allemagne. — (1er août). De Laveleye : La Bosnie. — H. Houssaye : La Capitulation de Soissons en 1814. — Schuré : La légende du Bouddha. — Belloc : Le mouvement démocratique dans les campagnes. — Bentzon : Les nouveaux romans américains. — Brunetière : Alexandre Dumas. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1er juillet). Aubanel : *Beumounò*, sonnet. — Vidal : *Magali*, ses paroles et sa musique; ses traductions et ses imitations. — (20 juillet). Gras : La romance de Mirabelle. — Bernard : Rapport sur le théâtre provençal. — (1er août). Mistral : *Oh! dius li draio. — Miettes de l'histoire de Provence.* — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). E. Deschaumes : Le navrement littéraire; M. Rod. — Rougier-Labergerie : La langue française et l'alliance française. — (1er août). Mas : *L'Empereur d'Arles*, de M. A. Mouzin. — Morel : Les romans de M. G. Ohnet, d'après M. Lemaître. — Les conteurs étrangers; M. Goutscharow. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Drapeyron : La panique coloniale du 30 mars et l'expansion de la France. — Pêné-Siefert : L'Inde française et son utilisation. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — De Gérando : Formation de la nationalité hongroise. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juin). Marié Davy : Observations magnétiques. — Bujac : Rome, camp retranché et la défense de l'Italie. — Vogel : Le continent australien. — Léon Say : Notes sur l'Italie économique. — Renaud : Le passé et l'avenir de Port-Vendres. — Dr Neis : Voyage dans le Haut-Mékong. — REVUE LITTÉRAIRE (juillet). V. Canet : Les corporations (Antoine Du Bourg). — E. Hello : Un homme en progrès. — A. Rastoul : M. E. Émery pendant la Révolution (abbé Méric). — Abbé Benoit : La prononciation du latin. — Abbé N.-J. Cornet : La science catholique en Allemagne depuis le concile du Vatican. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Beaunis : L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué. — Lechalas : Les comparaisons entre la peinture et la musique. — Ch. Secrétan : Évolution et liberté. — Lombroso : La fusion de la folie morale et du criminel-né. — Tannery : L'exégèse platonicienne. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (11 juillet). Les dernières expériences de l'escadre d'évolutions. — L. Ulbach : Rosetti. (18 juillet). A. Barine : Schopenhauer. — De Pressensé : *L'Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin — *Le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes*, par Garrisson. — *Le poème de Job*, traduction Bernard de Montmélian. — (25 juillet) De Varigny : Les républiques de l'Amérique centrale; le général Barrios. — Barine : Frédéric II et les humanités, d'après des publications allemandes. — Les *Pensées* de M. Joseph Roux. — (1er août). Geoffroy : Terenzio Mamiani. — Quesnel : Les bords de la mer Rouge, d'après M. de Rivoyre. — L. Ulbach : Burgos. — *Thiers, Guizot, Rémusat*, par M. J. Simon. — (8 août). Barine : La question juive, d'après MM. Reinach et Hartmann. — H. Marcel : La peinture à l'exposition d'Anvers. — L. Ulbach : Valence. — REVUE RÉTROSPECTIVE (1er août). Un rapport du capitaine Vandamme. — Adresse des Sans-culottes de Melun à la Convention. — Adresse des Sans-culottes du Var à la Convention. — Les convictions religieuses de l'abbé Grégoire. — Un spécimen de poésie électorale : Monsieur Sauret. — Les élections par voie de tirage au sort. — Rues et monuments de Paris : les noms des rues sous la Révolution; les changements dans les édifices publics sous la Restauration. — Prophétie de Béranger. — REVUE SCIENTIFIQUE (11 juillet). Le Bon : Les monuments de l'Inde et leur étude scientifique. — Ch. Amat : Le M'zab. — Les précurseurs arabes de l'aéronautique. — (18 juillet). A. Bertillon : La couleur de l'iris. — Les abordages en mer. — Saint-Loup : L'organisation des hirudinées. — De Varigny : Un cas de mimétisme. — (25 juillet). Landouzy : L'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. — Laborde : L'excitabilité cérébrale après décapitation. — Laumonier : La notion de race en histoire. — *Les émotions et la volonté*, par M. Bain. — *Traité de minéralogie*, par M. Jagnaux. — (1er août). Hirn : La notion de force dans la science moderne. — Laborde : L'excitabilité cérébrale. — Les eaux sans microbes et le filtre de M. Chamberland. — Forel : La température du corps pendant l'ascension. — *La Femme*, essai de sociologie physiologique, par M. Thulié. — (8 août). De Quatrefages et Lacaze-Duthiers : M. Milne Edwards. — Badoureau : L'énergie, ses sources et ses transformations. — Paschkoff : Les Russes dans l'Asie centrale. — Gay : Le bi-oxyde d'azote et ses combinaisons avec les sels de fer. — *La physionomie comparée*, par M. Mouton. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (août). Korzeniowski : Les Juifs. — Une langue universelle, le volapük. — L. Fortoul : L'écriture.

SCIENCE ET NATURE (11 juillet). L'exposition nationale hongroise de 1885. — Flore sous-marine de l'Adriatique. — Les religions de l'Extrême-Orient. — La recherche de l'arsenic dans les empoisonnements. — (18 juillet). Le trépied oscillant. — Exposition universelle d'Anvers : Les jardins. — Organisation et mœurs des oursins. — Les hautes vallées du Rhin : Histoire et paysages. — Le pavage en bois. — (25 juillet). M. Bellini et les spirites. — Le nouvel hôtel des postes. — Le verre et son industrie. — Une tchaia à Ouyeno. — L'eau des farines. — (1er août). Le Congo à Anvers. — Ascenseur hydraulique des Fontinettes. — Quelle eau boivent les Parisiens. — Les Pyrénées de la Haute-Garonne. — H. Milne-Edwards. — (8 août). Passage des rivières en temps de guerre. — Les zyphioïdes. — Le saule. — La distillation dans le vide. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Brialmont : Le général de Blois; sa vie et ses ouvrages. — Samion : La guerre moderne. *Stratégie*, par le colonel Derrécagaix. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — (1er août). Brun : Fonctionnement des magasins de compagnie. — Brialmont : Le général de Blois. — A. R. : Mouzon et Tuyen-Quan.

A TRAVERS LES REVUES

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Quarterly Review.*

Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance, par Em. de Broglie. — Les Iles de la Manche, par Victor Hugo. — John Bull et son île, par Max O'Rell. Les filles de John Bull. — La Société de Londres, par le comte Paul Vassili. — Correspondance de Leibnitz avec l'électrice Sophie de Brunswick-Lunebourg; Hanovre, 1874.

The Saturday Review.

4 juillet : Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de Barral. — Trente-deux ans à travers l'islam, par L. Roches.

11 juillet : Deux jugements sur Victor Hugo. — Œuvres complètes de Flaubert : La Tentation de saint Antoine. — Paris, Quantin. — L'œuvre complète de Victor Hugo ; Extraits.

18 juillet : Les grands peintres français et étrangers. — Paris, Goupil. — L'œuvre complet de Rembrandt, par Eugène Dutuit.

23 juillet : Le livre de mon ami, par Anatole France. — Souvenirs de jeunesse, par Francisque Sarcey. — Misères et grandeurs littéraires, par Louis Ulbach. — Henri Martin, sa vie, ses œuvres, son temps, par Gabriel Hanotaux. — Charles de Bernard, sa vie, ses œuvres, par Léonce de Piépape. — Emile Montégut : Écrivains modernes de l'Angleterre. — The Mahdi, Past and Present, par le prof. James Darmesteter. — Londres, Fisher Union. — New-York, Harpers.

30 juillet : Albert Bataille : Causes criminelles et mondaines en 1884.

Walford's Antiquarian.

Août : La renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, par M. Eugène Muntz.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Août : Lecoy de la Marche : Les manuscrits et la miniature. — Paris, A. Quantin.

Litterarischer Merkur.

31 juillet : L'être social, par Armand Hayem, 2e édition. — Paris, Félix Alcan.

Suisse. — *La Suisse romande, revue littéraire et artistique.*

N° 13 : J. Levallois : La critique littéraire et le journalisme en France. — Ch. Buet : Alphonse Daudet. — F. Melvil : Aux funérailles de Victor Hugo.

N° 14 : Les emprunts faits à la science par le roman réaliste contemporain.

Italie. — *Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.*

18 juillet : Beranger di O. Cenacchi.

25 juillet : I moderni byzantini : J. K. Huysmans, par Vittorio Pica. — Les sérails de Paris, contes et nouvelles de Guy de Maupassant.

1er août : Fra romanzi e romanzieri (Neera, Giovagnoli, Claretie), par G. Depanis.

8 août : Due nuovi romanzieri, Émile Goudeau et Paul Margueritte, par Edouard Rod. — Critique d'avant-garde, par Th. Duret.

Nuova Antologia.

16 juillet : Rassegna della letterature straniere, par A. de Gubernatis : Les récits de Jean Féru, par G. Livet. — Souvenirs d'enfance et œuvres dernières de Tourgueneff. — Victor Cousin et son œuvre, par Paul Janet. — La vie intime de Voltaire, par L. Perey et Gaston Maugras. — Ma jeunesse, par le comte d'Haussonville. — Thiers, Guizot, Rémusat, par J. Simon. — Alexandre Dumas, par H. Blaze de Bury. — Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, par J. Grand-Carteret.

Revue internationale (Florence).

10 juillet : A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — Frédéric Schiller, scènes de sa jeunesse.

États-Unis. — *The Critic* (New-York).

25 juillet : Cruelle énigme, par Paul Bourget.

The Literary World (Boston).

25 juillet : The French revolution, by H. A. Taine, traduction de John Durand. Vol. III. — Henry Holt et Cie.

The Nation (New-York).

9 juillet : Madame de Beaumont. — Les anciennes villes du Nouveau-Monde, voyage d'exploration au Mexique et dans l'Amérique centrale, par Désiré Charnay. — Paris, Hachette. New-York, F. W. Christern.

16 juillet : Alph. Levaux : Le théâtre de la cour à Compiègne pendant le règne de Napoléon III. — A. Laferrière : Souvenirs d'un jeune premier. — G. Desnoiresterres : La comédie satirique au XVIIIe siècle. — F. Sarcey : Comédiens et comédiennes.

The Publisher's Wekly, de New-York, the american book trade journal, consacre son numéro tout entier du 18 juillet aux livres d'éducation. Ce catalogue comprend une liste, par ordre alphabétique, des ouvrages d'éducation ayant paru dans la première moitié de 1885, avec l'indication des prix ; une seconde liste où les ouvrages sont classés par ordre des matières et, enfin, la liste des éditeurs avec une clef pour les abréviations.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1885)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 16. Béranger. 20. *Les Huguenots et les Gueux*, par M. de Lettenhove. — Août : 11. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubédat.

DÉBATS. Juillet : 17. F. Charmes : *Danton et les massacres de Septembre*, par M. A. Dubost. 18. *Les Mariés*, roman suédois de M. Strindberg. 19. Trois ministres de la guerre : Le comte de Saint-Germain, Dubois-Crancé, le marquis de Clermont-Tonnerre. 21. A. Lebon : *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 24-26. A. Mori : Louis Veuillot. 28. Darmesteter : *Dictionnaire étymologique latin*, par MM. Bréal et Bailly. 29. Franck : *Psychologie des grands hommes*, par H. Joly. — Août : 2. Les fouilles d'Épidaure. 4. Darmesteter : *Confessions of an English opium-eater*, par Garnett. 8. *Légendes des Alpes vaudoises*, par Ceresole. — *Scènes vaudoises*, par le même. 11. Darmesteter : *Central-Asian Questions, essays on Afghanistan, China and Central-Asia*, par Boulger. 12. Chantavoine : *Les Pensées*, de M. Joseph Roux. 14. *Les Propos de table de Victor Hugo*, p. R. Lesclide. 15. Darmesteter : *Histoire des religions*, par A. Réville.

XIX° SIÈCLE. Juillet : 18. *Bel-Ami*, par Guy de Maupassant. 20. *La Course à la mort*, par É. Rod. 27. Les Vosges pendant la Révolution. — Août : 8. *Les Critiques ou les Juges jugés*, par J. Barbey d'Aurevilly. 11. Moréas : Les Décadents.

DROIT. Juillet : 29. *Le Suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes*, par Garrisson.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 24. A. Scholl : Vilain ami. (M. Guy de Maupassant). 25. P. Chenay : Souvenir sur Victor Hugo (1858-1862). — Août : 10. P. Lanfrey.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 23. M. Léo Taxil. 29. *Les Propos de table de Victor Hugo*, par R. Lesclide. — Août : 5. M. Guillemot : Villon. 12. Le Toltoïsme.

FIGARO. Juillet : 22. Le général Hugo à Blois. 24. Racot : Les dilettantes de la foi (Ernest Hello). — Août : 9. Albéric Second : J.-B. Houssaye. 12. Ignotus : J.-J. Weiss.

FRANÇAIS. Juillet : 17. Deux romans de Dostoiewsky. (*Humiliés et offensés. — Crime et châtiment*). 24. Un évêque catholique dans l'Europe orientale : Mgr Strossmayer. 25. *Pensées*, par l'abbé Roux. 28. La réunion de Toul à la France, d'après un livre récent. 30. *Les Principes de la morale*, par M. E. Beaussire. — Août : 1er. Comment l'Allemagne a été reconquise en partie au XVIe siècle au catholicisme. 11. Folk-Love, par M. de Puymaigre. 15. *La libre-pensée contemporaine*, par l'abbé Canet.

FRANCE LIBRE. Juillet : 17. Jules Claretie. 31. Le comte Léon Tolstoï.

GAGNE-PETIT. Août : Sarcey : *Les historiens fantaisistes; M. Thiers*, par M. de Martel.

GAULOIS. Août : 11. La statue de Lamartine. 14. G. Flaubert : Par les champs et par les grèves.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 16. Le journalisme en Angleterre. 21. Lignées littéraires : les d'Haussonville. 29. Victor Hugo. — Août : 1er. De Pontmartin : Le comte d'Haussonville ; M. Arsène Houssaye. 8. De Pontmartin : Pensées, par l'abbé Roux.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août : 1er. *Les Pyrénées françaises*, par P. Perret. 12. Étude sur Jean Rotrou.

GIL-BLAS. Juillet : 22. Nestor : *Madame*, par G. Toudouze. 29. Pierre Lanfrey.

INTRANSIGEANT. Juillet : 23. Béranger.

JUSTICE. Juillet : 20. *Germinal*, par E. Zola. 20. Le dantoniste Bazire. — Août : 3. *Bel-Ami*, par Guy de Monpassant. 3. Camille Desmoulins, orateur. 10. Le vrai Saint-Just.

LIBERTÉ. Juillet : 17. Drumont : La caricature à l'étranger. 20. Un grand homme inconnu; Ernest Hello. 26. Causerie sur les livres. 27. Lanfrey, d'après sa correspondance.

MATIN. Juillet : 25. Alexandre Hepp : M. G. Olmet.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 21. *La Crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*, par E. Hervé. 25. *Souvenir de notre tour du monde*, par Kraft. 31. Ivan Tourgueneff et ses dernières œuvres. — Août : 1er. O. de Vallée : *Les œuvres et les hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly.

MOT D'ORDRE. Juillet : 21. *L'expansion de l'Angleterre*, par Seely.

PAIX. Juillet : 25-26-28. Marc-Monnier. — Août : 4. Les grands mouvements giratoires de l'atmosphère.

PAYS. Juillet : 21. La vérité sur la Saint-Barthélemy. — Août : 5. *Pensées*, par l'abbé Roux. 12. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubédat.

RAPPEL. Juillet : 16. Les demeures de Béranger. — Août : 15. Pierre Lanfrey.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 18. Le cercle Saint-Simon. 20. *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney*, par Perey et Maugras. 21. La contre-révolution religieuse au XVIe siècle. 21. Le pessimisme littéraire. 24. Les peintres verriers français. 26. La Révolution de M. Taine jugée par M. Taine. — Août : 2. La place de la Bastille et les projets de démolition de la Bastille antérieurs à la Révolution. 3. *La Guerre moderne*, par le colonel Derrecagaix. 10. Marat au musée Carnavalet. 15. Victor Hugo familier.

SIÈCLE. Juillet : 17 et août. Louis Veuillot. 22. *Les Alpes du Dauphiné*, par Debriges. 25. Les *Pensées*, de l'abbé Roux. 31. *La caricature et les mœurs en Allemagne*, par J. Grand-Carteret. — Août : 12. *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan. 14. Leconte de l'Isle.

SOLEIL. Juillet : 21. Les Hautes-Manières, roman par Ch. Canivet.

TEMPS. Juillet : 18. P. Bourde : Sur la Grèce contemporaine. 24. Joly : *La Chute de l'ancien régime*, par Chérest. 25. *Monsieur Isaacs*, roman de l'Inde moderne, par Marion Crawford. 29. *Les colonies nécessaires*. — Août : 9-13. Ph. Davyl : Victor Hugo jugé par un poète anglais. 12. P. Bourde : La correspondance d'un misanthrope (M. d'Haussonville). 12. *Le Maroc moderne*, par Erckmann. — *Tombouctou, voyage à travers le Maroc, le Sahara et le Soudan*, par Lenz.

UNIVERS. Juillet : 18. Essai de la flore du sud-ouest de la France. 20. La station de saint Louis à la cathédrale de Chartres.

VOLTAIRE. Août : 15. Les poètes modernes.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juillet 1885

1. *Le Chercheur.* Journal des inventions nouvelles. Mensuel. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 28, rue de Lyon. Abonn : un an 6 fr Le numéro, 50 cent.

4. *Journal du public*, paraissant tous les samedis. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 80, rue du Rocher. Abonnements : 3 mois, 1 fr. 50.

5. *Le Dimanche républicain*, journal populaire illustré. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bellerand. Bureaux, 19, rue Blondel. Abonnements : un an 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le VIIe arrondissement, journal d'intérêt local paraissant tous les dimanches. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Estran. Bureaux, 48, rue de Grenelle. Abonnements : un an, 3 fr.

7. *Bulletin officiel quotidien de l'Exposition internationale du travail*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Robert. Bureaux, Palais de l'Industrie. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 10 centimes.

9. *L'Étudiant*, journal politique, artistique et littéraire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lebas. Bureaux, 52, boulevard Saint-Michel. Abonnements : un an, 28 fr. Le numéro, 10 centimes.

10. *L'Art contemporain*. Revue des beaux-arts et des Arts décoratifs. Hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Blot. Bureaux, 6, rue de Tournon. Abonnements: un an, 20 fr.

13. *L'Avenir du XVIIIe arrondissement*. In-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 30, rue Ordener. Abonnements : un an, 7 fr. Le numéro, 10 centimes.

14. *L'Anti-orléaniste*. Journal hebdomadaire, politique, littéraire, scientifique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 21, rue Visconti. Abonnements: un an, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Le Réveil social des Écoles*, organe du groupe révolutionnaire du quartier latin. Bi-mensuel. In-8, 16 p. Paris, imp. Guillot. Bureaux, 5, rue Flatters. Le numéro, 25 centimes.

19. *Le Propagateur médical*, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Jeannoutot. Bureaux, 18, rue Dussoubs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

20. *Le Fil électrique quotidien*. Grand in-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Towne. Bureaux, 8, rue Ménars. Abonnements : un an, 25 fr., six mois, 13 fr. Le numéro, 5 centimes.

Répertoire de police sanitaire et d'hygiène vétérinaires. In-8°, 48 p. Paris, imp. Noizette. Bureaux, 18, rue du Val-de-Grâce. Bi-mensuel.

L'Éveil. Journal politique, littéraire et financier, paraissant le mardi. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Georges. Bureaux, 11, rue Chaudron. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

26. *L'Italiano*. Giornale democratico indipendente. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Puteaux, imp. Murace. Bureaux, Paris, 20, rue de la Clé. Abonnements : un an, 5 fr., six mois, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

27. *La Science universelle*. Revue populaire illustrée. In-4°, 14 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Perreaux, rue Saint-Gilles. Abonnement : un an, 10 fr. Le numéro, 25 centimes.

(Sans date.) *Le Bulletin de vote*. In-16 carré, fig. Paris, imp. Dubreuil. Bureaux, 167, rue Montmartre. Quotidien. Le numéro, 5 centimes.

Le Laboratoire électoral. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Vert. Le numéro, 10 centimes.

Pêle-Mêle-Gazette. Journal-charge. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 10, rue Jean-Lantier. Le numéro, 10 centimes.

Revue internationale du droit maritime. In-8°, 96 p. Paris, imp. Noblet, Bureaux, 20, rue Soufflot. Abonnements : un an. 15 fr. Mensuel.

Les Élections illustrées. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 14, rue des Jeûneurs. Le numéro, 10 centimes. Collection complète, 20 fr.

La Décade. Correspondance, notes et chroniques des dix jours publiées par la *Revue britannique*. In-8°, 32 p. Versailles, imp. Cerf. Bureaux, 71, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 35 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

La statue de Lamartine. — Nomination d'un séquestre.

Au lendemain de la mort de Lamartine, une souscription fut ouverte pour lui élever une statue. Cette souscription produisit 23,000 francs, qui furent remis à la Société des dépôts et comptes courants; puis, l'on n'entendit plus parler de rien.

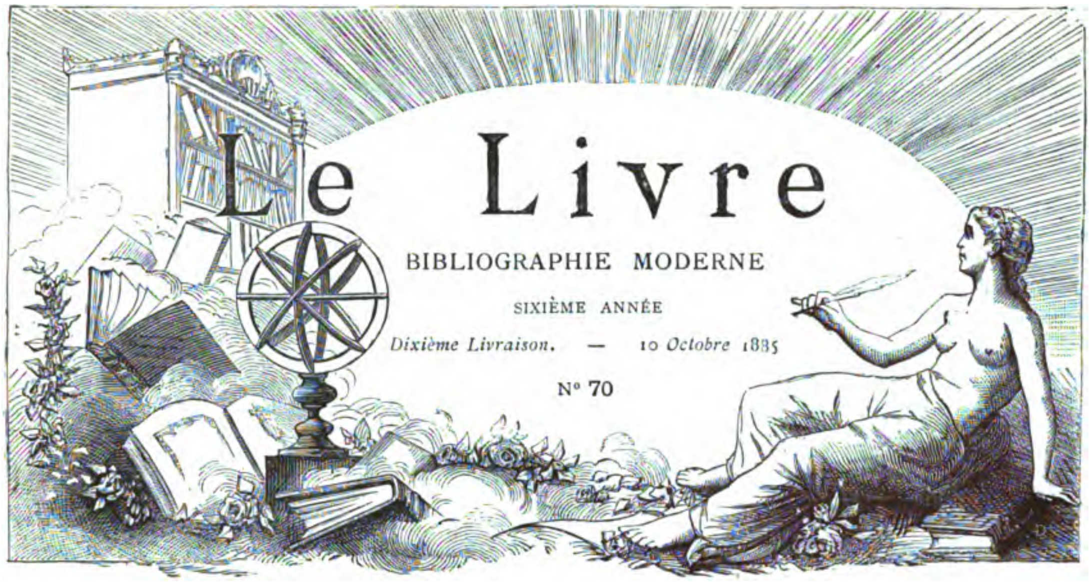
Le comité, qui avait à sa tête MM. de Girardin et Gibiat, avait confié l'exécution de l'œuvre au sculpteur Marquest de Vasselot.

Aujourd'hui, MM. de Girardin et Gibiat sont morts; les sommes recueillies sont restées à la Caisse des dépôts et comptes courants, et la statue attend toujours, dans l'atelier de l'artiste, sa mise en place.

C'est pourquoi M. Marquest de Vasselot vient d'introduire un référé tendant à la nomination d'un séquestre chargé de poursuivre la mission de M. Gibiat, avec pouvoir d'employer les fonds déposés à la Société des dépôts et de comptes courants. Me Poilet, avoué, se présentait pour lui.

M. le président a nommé comme séquestre M. Imbert, administrateur judiciaire.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

M. Isaacs, *Roman de l'Inde moderne,* par F. Marion Crawford, avec préface par Henry Houssaye. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Dentu.

Bien que rien ne l'indique au titre, non plus que sur la couverture du volume, *M. Isaacs* est un roman américain traduit de l'anglais. De peur de ne pouvoir y revenir, je dirai tout de suite que le traducteur anonyme a accompli sa tâche avec une fidélité, une élégance, une connaissance intime des deux langues en leurs nuances les plus subtiles, où je crois bien reconnaître un talent qui nous est depuis longtemps familier dans un art difficile. Si nous ne nous trompons, si, comme nous le croyons aussi, M. Ch. Bernard Derosne s'est effacé derrière l'auteur dans la crainte de détourner de lui ce public, malheureusement trop nombreux, dont la frivolité, éprouvée par les lenteurs ordinaires du roman anglais, s'effraye désormais du mot « traduction », il faut véritablement lui savoir gré de sa modestie. En effet, il se dérobe de la sorte à l'honneur enviable d'avoir « inventé » en France M. Marion Crawford, — j'entends ici le mot « inventer » dans le sens précis du terme latin qui signifie « trouver »; — et d'autre part, bien des lecteurs seront redevables à son abnégation de connaître une œuvre qui leur réserve d'heureuses surprises, des jouissances de goût dont l'école moderne du roman français nous a bien désaccoutumés, hélas! — et toujours regrettées.

M. Isaacs, paru en 1882, est le début dans les lettres d'un jeune écrivain que ce roman tira de pair sur le champ, dans un pays comme l'Angleterre pourtant, où les ouvrages de fiction représentent une branche de l'arbre littéraire extrêmement remarquable par l'abondance de ses fruits autant que par leur qualité. C'est que, tout en respectant les exigences de la moralité la plus scrupuleuse — mérite peut-être secondaire au point de vue de l'art absolu, mais dont le public anglais fait la condition essentielle, première même de l'art du romancier, — M. F. Marion Crawford avait mis dans son œuvre bien d'autres mérites qui lui sont personnels et par-dessus tout celui de l'imprévu. Sous la plume des maîtres du genre — parmi lesquels tant de filles de clergymen ont pris rang, — le roman anglais se confinait de plus en plus dans l'étroitesse du *home,* dans l'analyse

psychologique la plus minutieuse et la plus amenuisée du dedans de l'être humain, tel que le climat et la civilisation le forment entre le 50° et le 55° de latitude nord et à quelques degrés à l'est et à l'ouest de la longitude de Greenwich. M. Marion Crawford s'est-il dit que le roman ainsi conçu exhalait une odeur de renfermé? ou plutôt, comme je le pense, céda-t-il, tout naturellement, sans aucune esthétique préméditée, à l'impulsion de son génie propre? Toujours est-il qu'en *M. Isaacs* il ouvrit toutes grandes sur le monde les fenêtres du roman, y fit pénétrer largement l'air et le soleil et, des caves au comble, en renouvela le mobilier. L'effet fut immédiat, irrésistible. Il sera le même en France.

Aux oreilles françaises cependant, ce nom de « Isaacs » ne sonne pas de façon très séduisante; au moins est-il loin de correspondre, avec sa physionomie juive, au caractère du personnage qui le porte, jeune Persan fabuleusement beau, riche et désintéressé, doué de tous les dons du corps, du cœur, de l'intelligence, de la fortune, et dont le nom légal est Abdul Hafiz-ben-Izâk. Au seuil du livre, ce nom pourrait être un écueil; c'est pourquoi j'avertis le lecteur de ne pas s'y laisser arrêter; l'esprit s'y fait vite d'ailleurs. Je n'entrerai pas en d'autres détails concernant les personnages et la conception de l'œuvre; le sous-titre : « Roman de l'Inde moderne » dit, en effet, tout ce qu'il importe que l'on sache avant de se décider à l'ouvrir; il dit que l'action se passe de nos jours, dans l'Inde anglaise, que les faits dont elle se compose sont vraisemblables, sinon vrais, et prétendent en conséquence à toute la réalité esthétique du roman contemporain. Ce point étant acquis, tout résumé n'y ajouterait rien, n'aurait d'autre résultat que d'affaiblir en l'escomptant l'impression de chacun : c'est une œuvre qu'il faut lire et qu'on relit.

On la relit, cette œuvre admirable, parce que, sous une forme nouvelle, elle fait revivre le roman héroïque, parce qu'elle nous arrache, réelle, à la platitude du réalisme; vraie, à la grossièreté du naturalisme; parce que, écrite en belle et bonne prose, vigoureuse, franche, sans redondance, sans luxe d'épithètes, et allant droit au but, elle est aussi merveilleusement poétique; parce que les personnages qu'elle met en scène sont autant de caractères, tous animés d'une vie intense; parce que l'action, s'accomplissant à la ligne de rencontre de la civilisation anglaise et de la civilisation asiatique, nous révèle des mœurs inconnues dans un cadre neuf; parce que le livre est noble, étrange, puissant, plein de pensée. On a prononcé le mot de chef-d'œuvre : ce n'est pas nous qui le contesterons.

Nous avons dit que *M. Isaacs* parut à la fin de 1882 et que le succès fut éclatant. Quelles seraient les suites d'un tel début? Répondraient-elles aux prémisses? Aucun critique expérimenté ne devait s'y méprendre : on reconnaissait bien là ces « premiers regards de la gloire », plus doux, selon la touchante et fière parole de Vauvenargues, que « les premiers feux de l'aurore ». Pour en être assuré, il suffisait de savoir que l'auteur de ce livre n'était, quand il l'écrivait, âgé que de vingt-cinq ans. S'il est vrai, comme on l'a dit, que tout homme porte en soi un beau roman, mais le plus souvent un seul, cela n'est vrai que de l'homme arrivé au plein de la maturité, parce que ce roman est celui de sa propre vie. Ce n'était donc point le cas de M. Marion Crawford.

Effectivement, il a publié depuis : en 1883, deux œuvres nouvelles, « Doctor Claudius » dont la traduction parut, en août et septembre 1885, dans le journal *le Français*, et « To Leeward » (*Contre le Vent*); deux autres également, en 1884, « A Roman Singer » (*Un Chanteur romain*) traduit, dans le journal *le Soir*, en novembre et décembre 1884, et « An American Politician »; cette année enfin, « Zoroaster ». — Eh bien, d'un bout à l'autre de cette suite de conceptions romanesques, l'intérêt ne se déplace de l'une à l'autre que pour se renouveler incessamment. En chacune d'elles, qu'il nous mène dans l'Inde ou en Italie, à Boston ou à Heidelberg, M. Marion Crawford montre la même imagination héroïque, cette clarté de composition, la simplicité du récit, la vérité de caractères, la marche décidée de l'action, l'esprit, la bonne humeur tour à tour et l'à propos du dialogue, l'ardente et chaste passion du dialogue d'amour, la grande étendue d'information sur toutes choses, la vaste connaissance du monde physique et du monde moral, des lieux et des hommes qui ajoute un ornement au récit et une grâce à la noblesse de la pensée, la profondeur de sentiment, la diversité des cadres pittoresques, des milieux sociaux et des milieux naturels qu'il fait voir sans tomber dans l'abus du genre descriptif, l'expérience des sciences, des philosophies, des religions, des superstitions, la curiosité du surnaturel, une tendance aux troublantes évocations mystiques, cette constante suggestion d'idées, cette faculté de faire réfléchir, cet intérêt soutenu, et par-dessus tout le don de plaire qui firent le succès de *M. Isaacs*.

Les scènes des premiers romans de M. Marion Crawford sont empruntées à la vie contemporaine. Mais il ne se satisfait pas aisément; et son dernier roman, *Zoroaster*, est une magnifique résurrection de l'antique Assyrie au temps du prophète Daniel. Il nous rappelle ainsi Gustave Flaubert écrivant *Salammbô* après *Madame Bovary*, comme en ses précédents ouvrages il nous faisait penser, par échappées, tantôt à Stendhal, tantôt à Balzac, et aussi à Nathaniel Hawthorne et même à Emerson, ses deux illustres compatriotes.

Cependant M. F. Marion Crawford n'appartient aux États-Unis que d'origine. Ses parents sont Américains, — son père, sculpteur — mais vivent à Rome où il est né et a été élevé dans la religion catholique. Il a beaucoup voyagé, parle sept ou huit langues, et a aujourd'hui trente ans. — Ces quelques notes biographiques ne nous donnent pas la clef du talent naturel de l'écrivain, mais nous disent quelles armes il a en main, comment elles ont été forgées, et permettent de prévoir quelles œuvres glorieuses il leur est encore réservé d'accomplir.

E. C.

Mathias Sandorf, par Jules Verne. Tome Ier. Un vol. in-18 de la série des *Voyages extraordinaires*. Paris, 1885. Librairie Hetzel.

L'impatience du public est-elle vraiment si grande, quand on lui annonce une œuvre nouvelle de M. Jules Verne, que l'éditeur soit forcé de la lui servir par tranches, sans attendre que la publication dans le grand journal où elle paraît en feuilleton soit terminée? Moins pressé, il nous suffira aujourd'hui de dire que la fable de *Mathias Sandorf* est calquée sur celle de *Monte-Cristo*. La similitude est tellement flagrante que l'auteur, prévoyant l'universelle constatation, a pris les devants en dédiant le roman à M. Alexandre Dumas fils et à la mémoire d'Alexandre Dumas père. Dans cette dédicace il déclare, avec une franchise auprès de laquelle celle de Diogène paraît timide, qu'il a essayé de faire de *Mathias Sandorf* le *Monte-Cristo* des Voyages extraordinaires ». C'est vrai; mais il n'en va pas de même quand on joue du Dumas que si l'on joue du Mozart : nous n'avons pas besoin d'être avertis. Et cet essai même est précisément l'objet de notre critique. Lorsque l'ouvrage sera complet, nous dirons dans quelle mesure M. Jules Verne a réussi. E. C.

Le cocher Étienne, par Albert Pinard. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. Un vol. in-18.

L'auteur, ainsi qu'il le dit dans une lettre-dédicace au directeur d'un journal où son roman a d'abord paru en feuilleton, avait « rêvé de jeter dans un roman un reflet de l'apparence incohérente de la vie où, le plus souvent, l'effet déjoue l'effort ». Si tel a été son effort, l'effet, cette fois-ci du moins, ne l'a pas déjoué; il l'a plutôt dépassé. *Le cocher Étienne* n'est pas un reflet d'une incohérence apparente; c'est l'incohérence même. Un assassin, valet et homme d'honneur, une vierge hautaine, artiste et douée de seconde vue, ce qui ne l'empêche pas de s'enamourer d'un misérable marquis espagnol qui porte une cotte de mailles pour se battre en duel et qui, pendant qu'il la courtise, est l'amant de sa sœur, une fermière qui soupe en cabinet particulier, un juge fantastique et des bohèmes falots, tout cela grouille, saute et tressaute de chapitre en chapitre. Le talent ne manque pas cependant, et les types de Huguette, du marquis et de certains comparses sont suffisamment vrais. Ce qui ne l'est pas, c'est l'histoire elle-même, qui fourmille d'invraisemblances et d'impossibilités. B.-H. G.

Nelly Mac Edwards, mœurs américaines, par le baron Arnold de Woelmont. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. Un vol. in-18.

L'histoire est assez touchante. Une jeune Américaine, faisant en famille son tour d'Europe, s'éprend d'un officier français; mais son père l'a fiancée à un ingénieur américain, son associé dans une grande entreprise industrielle, et, plutôt que de faire de la peine à son père, la brave enfant éloigne celui qu'elle aime et se meurt lentement d'amour. Le commodore Mac Edwards finit cependant par ouvrir les yeux, et c'est à son tour de sacrifier ses projets et ses préférences au bonheur et à la santé de sa fille. L'ingénieur Richard est informé; et, héroïquement, — car ils sont tous héroïques en ce récit, — il rend sa parole au vieil Américain, qui accorde au chef d'escadron de Luchy la main de Nelly ressuscitée. Un contretemps les oblige à retarder la célébration du mariage, des intérêts impérieux exigeant la présence de la famille Mac Edwards en Amérique. On se mariera au retour. Hélas! il n'y a point de retour. Nelly, qui a vu mourir le trèfle à quatre feuilles auquel elle croyait son propre destin lié, meurt elle-même d'une mort horrible dans un accident de chemin de fer.

Mœurs américaines, dit le titre choisi par l'auteur. J'y consens. Il aurait pu ajouter : Paysages d'Angleterre et d'Écosse. Mais au fond, c'est, assez gentiment contée, une simple historiette d'amour.

Les Fantômes, étude cruelle, par Ch.-M. Flor O'Squarr. Paris, Jules Lévy, 1885. Un vol. in-18.

A quoi M. Ch.-M. Flor O'Squarr a-t-il sacrifié en ajoutant à son titre *les Fantômes* ce sous-titre : « Étude cruelle »? Il a bien assez de talent pour dédaigner ces étiquettes ou ces enseignes. En lisant le premier récit, qui donne son nom au volume, on eût certes vu l'analyse implacable, l'intensité âpre de la logique passionnelle, le détraquage graduel et fatal d'un cerveau humain sous la pression d'une idée malsaine ou d'un souvenir criminel; on eût senti l'art de l'écrivain qui pas un instant ne se trahit, et qui fait parler son personnage comme il a dû parler en effet, depuis son crime jusqu'à sa folie; et il n'était pas nécessaire de nous informer qu'en écrivant ces pages, qui sont un chef-d'œuvre, l'auteur avait voulu faire une « étude cruelle ». Dans le reste du volume, le ton varie, tantôt humoristique, tantôt tendre et rêveur, mais presque partout sceptique et amer. L'auteur garde ses illusions jalousement; il les soigne et les entretient de son mieux, parce qu'il sait que, la réalité étant pleine de larmes et de dégoûts, les illusions seules peuvent donner l'ombre du bonheur. Mais il n'y croit pas; il sait que ce n'est que vent et fumée. Il s'y complaît comme à contempler les figures que l'imagination prête aux nuages, sans ignorer qu'un souffle viendra pour démolir et balayer tout.

Ce volume est un des livres vraiment littéraires de l'année. Ils sont assez rares pour que l'on soit heureux de signaler celui-ci. B.-H. G.

Les sept poussins de la Claudine, par Mlle Marie Poitevin. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, éditeurs, 1885. — Prix : 3 francs.

C'est à l'usage des adolescents que Mlle Marie Poitevin compose d'ingénieux et simples récits, où ne manquent ni la bonne humeur ni la variété.

Les sept poussins de la Claudine, vous comprenez bien que ce sont sept enfants, que cette brave femme

de Claudine, restée veuve, élève courageusement, en travaillant tout son saoûl. Elle les mène tous à bien, en leur donnant le bon exemple, et les établit avec avantage.

Cette nouvelle est la plus étendue du recueil, qui est complété par *la Tour du vieux château, la Vengeance de Célestin, le Mariage aux fines herbes.*

Nous sommes, en général, peu tendre aux écrivains féminins, qui se guindent et se dénaturent pour produire des *œuvres fortes.* Mais nous savons gré aux femmes intelligentes de mettre leur imagination et leur bon sens en bon style, simple, pour parler aux jeunes lecteurs; elles y ont une grâce persuasive, un ton naturel de petite maman qui conte; c'est là un mérite que les écrivains masculins ont bien de la peine à acquérir. Mlle Marie Poitevin a droit à un succès : nous le lui souhaitons de grand cœur. P. Z.

Pauvre Jean-Marie, par Étienne Marcel. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et H. Oudin, éditeurs, 1885. — Prix : 3 francs.

C'est ce qu'on appelle de la littérature honnête, lecture de famille, émotion tempérée. Il importe peu que le sujet soit neuf et original, pourvu que ce soit écrit simplement, discrètement. M. Étienne Marcel a parfaitement atteint le but proposé.

Pauvre Jean-Marie est un type très sympathique de militaire, officier subalterne, loyal et franc, ayant le dévouement instinctif, comme un bon chien de Terre-Neuve.

Il va épouser une jeune fille qu'il adore, quand la mort de sa propre sœur lui met sur les bras un petit neveu orphelin. « Qu'il le dépose à terre », dit la fiancée, qui ne se soucie pas d'avoir un moutard près d'elle dès le jour du mariage.

Jean-Marie, autrement dit le lieutenant Duval, ne veut pas manquer à son devoir d'oncle; il renonce plutôt à sa fiancée. Le voilà se consacrant à Daniel. Pourtant Daniel est devenu sous-lieutenant au même régiment que son oncle promu capitaine-trésorier. Il en profite pour soustraire l'argent de la caisse. Son oncle désespéré sauve l'honneur en vendant tout son bien; mais il ordonne à son neveu coupable d'aller se faire tuer chez les Arabes. Et le neveu obéit.

Le volume contient une autre nouvelle, *Mon vieux professeur,* où l'on voit encore un excellent homme nourrir une affection délicate et désintéressée pour la fille d'un banquier qui a filé en Belgique. C'est plein de moralité.

P. Z.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Propos de Table de Victor Hugo, recueillis par Richard Lesclide. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-8°.

M. Richard Lesclide a éprouvé le besoin d'élever un monument à la gloire de Victor Hugo. On ne me croirait pas si je disais que cette gloire avait besoin de ce monument. Il y a dans ces pages, que le fil du brocheur a seul cousues ensemble, des détails curieux, parce qu'ils se rapportent à un homme dont rien n'est indifférent, des souvenirs, des racontars qu'on voudra lire, si on ne les a déjà lus dans les feuilles quotidiennes, parce qu'il s'agit d'un homme très grand, mort hier, et au sujet de qui la spéculation a surexcité la curiosité publique; mais l'histoire, même anecdotique, si elle trouve certaines choses à puiser, y trouvera, pour peu qu'elle s'en occupe, d'autres bien jolies choses à gouailler. En voici quelques exemples. Je cite textuellement : « Je n'ai jamais entendu parler d'un écrivain, possédé de l'idée d'écrire un drame, un roman, et produisant, sans y songer, des eaux-fortes involontaires, non seulement dans sa prose et dans ses vers, mais en marge de ses manuscrits, sur le bois de son bureau, sur les couvertures de ses boîtes, et sur les bouts de papier quelconques qui lui tombent sous la main. » Ni vous, ni moi non plus, sans doute. Cette « morsure de l'acide nitrique » comme dit M. Richard Lesclide, sur tant de matières inaccoutumées, y compris la prose et les vers, est un phénomène merveilleux qu'on n'avait jamais vu et que jamais l'on ne verra.

Un peu plus loin, M. Lesclide nous attendrit sur la douleur de Victor Hugo lorsque son fidèle secrétaire lui indiqua dans ses œuvres un vers « ternaire » à peu près construit ainsi :

Dans les palais, dans les châteaux, dans les chaumières...

« Non seulement il changea le vers, nous apprend M. Richard Lesclide, mais il me fit des remerciements très vifs de lui avoir signalé cette négligence. » Peste!

il y avait de quoi. Un vers ternaire, pensez donc!... Mais pourquoi M. Richard Lesclide n'a-t-il signalé au maître que celui-là?

Encore un échantillon. Il s'agit d'un album de dessins représentant la destinée d'une sorcière. « Ce ne sont que des têtes et quelquefois des profils, écrit M. Lesclide, mais d'une vérité et d'une inspiration saisissantes. On sent la pauvre fille perdue rien qu'à regarder les personnages qui la tiennent dans leurs mains. » Ces têtes qui ont des mains feraient rêver saint Denis lui-même. Nous nous arrêterons sur cette joyeuseté. B.-H. G.

Correspondance de P. Lanfrey. Deux vol. in-18, avec un portrait de l'auteur et une *Introduction* par le comte d'Haussonville. Paris, 1885. Bibliothèque Charpentier.

L'*Introduction* de M. le comte d'Haussonville remplit à peu près les deux tiers du premier volume de cette *Correspondance*. Que n'est-elle encore plus longue! Les 190 pages qu'elle occupe sont les seules, en effet, qu'on puisse lire sans éprouver, de page en page, presque de ligne en ligne, un sursaut d'irritation croissante contre l'auteur. L'on a certainement rendu un fort mauvais service à la mémoire de Lanfrey en publiant ses lettres, mais en même temps l'on a fait une œuvre utile, car elles montrent à nu le fond mauvais de cette nature, non pas aigrie par la vie, comme il arrive aux ambitieux déçus, mais aigre de naissance. La lumière dont se trouve ainsi éclairée ce caractère chagrin nous éclaire aussi sur la valeur que l'on doit accorder aux jugements dénigrants, aux mépris, aux injures même où, dans l'intimité de sa correspondance, tout le fiel de son incommensurable orgueil s'exhale contre ses contemporains sans une exception, contre ses adversaires, cela va de soi et surtout contre ses coreligionnaires politiques.

N'est-elle pas vraiment insupportable déjà l'attitude de ce gamin de quinze ans dont la dignité est atteinte parce qu'un de ses maîtres, confisquant le manuscrit d'un pamphlet contre ces maîtres eux-mêmes, a violé dans sa personne les droits de la pensée et de la libre appréciation? Veut-on ne voir là que la forme excessive et puérile d'un sentiment légitime: soit! Mais n'est-il pas déjà bien déplaisant, l'écolier qui, à peine entré dans un autre collège, écrit: « Les professeurs sont au moins d'une familiarité très grossière. Ils vous abordent en vous disant aussi bêtement que possible: « Eh bien, mon petit ami, comment vas-tu? Te portes-tu bien? As-tu le dure temps? Sois tranquille, je te ferai passer une fameuse année. » Notez que Lanfrey devenu homme paraissait avoir dix ans de moins que son âge réel; en sa quinzième année il devait avoir l'air d'un enfant et en souffrit cruellement dans sa vanité. Notez aussi que la scène se passe en Savoie, ce qui explique la locution: « As-tu le dure temps? » que M. d'Haussonville traduit par: « Trouves-tu le temps dur »? et que je traduirais plutôt par: « Trouves-tu le temps long? Est-ce que le temps te dure »? En tout cas ne faut-il pas avoir l'esprit biscornu et le cœur singulièrement aride pour voir dans un témoignage d'intérêt un acte de « familiarité grossière »? C'est le même homme, dont la mère pauvre pousse le dévouement et l'abnégation jusqu'à l'héroïsme, qui déclare à vingt ans que « la femme est un être profondément malfaisant », dont le cœur est plein « de petitesses, de mesquineries, de duplicité, de calculs, de détours, d'hypocrisie, de misères qui n'inspirent que la pitié ou le dégoût, dont l'enfance se prolonge jusque dans l'âge mur, jouant avec nos affections comme avec ses poupées ». C'est le même esprit morose, jaloux, qui, ému à la lecture du *Raphaël* de Lamartine, en éprouve cependant des « regrets amers et douloureux », parce que le poète a célébré le lac du Bourget, son lac. « Mon pauvre lac, écrit-il, a perdu à mes yeux une fleur, une virginité de fraîcheur que rien ne pourra lui rendre désormais. »

Cette correspondance n'est qu'une longue récrimination contre les hommes et les choses, un acte d'accusation contre la société dont il se fait le « justicier ». Dans son « indépendance farouche », il ne reconnaît pas de « supérieur », et il s'étonne de son « isolement ». Mais sincèrement, l'homme qui regrette de n'être pas « né Huron » pour ne plus entendre parler de la France, est-il bien venu à se plaindre d'être un étranger dans son pays? — Nous devons admettre pourtant que le personnage eut quelque vertu: la droiture politique dans sa conduite, sinon dans ses écrits. (Voir histoire de Napoléon Ier.) Aussi bien, voici quelques lignes de son portrait par son panégyriste, M. d'Haussonville:

« Chez Lanfrey, l'homme a beaucoup retenu des sentiments de l'enfant: une certaine ardeur naturelle, naïve et franche, l'excès de sévérité dans les jugements, l'impossibilité de taire ou seulement d'affaiblir l'expression de sa pensée, et cette confiance un peu présomptueuse en soi-même et dans sa destinée qui ne messied pas absolument aux jeunes gens, *lorsqu'elle n'a point été démentie dans l'âge mûr* (les italiques sont de notre fait), tandis que l'enfant possédait, par anticipation, certaines qualités, ou si l'on veut, certains défauts qui ont influé sur sa carrière d'écrivain et d'homme politique. Dès sa seizième année, il était déjà replié sur lui-même et d'humeur naturellement solitaire, un peu hautain avec des allures réservées et modestes, assez dédaigneux des avis et même de la bonne opinion d'autrui. » Il est inutile de poursuivre, nous ne disons pas autre chose. Peut-être survivra-t-il de l'écrivain un livre: *les Lettres d'Évrard* et de l'homme politique un mot sanglant sur la dictature de Tours. Le second volume de la *Correspondance de P. Lanfrey* se termine par les professions de foi de ce Werther savoyard.

E. C.

Choix de lettres des femmes célèbres, par un professeur de l'Université, in-16. Paris. Delalain, éditeur; 1885.

C'est une édition scolaire où ont pris place les femmes célèbres, non seulement par leur style et

leur esprit, mais aussi par leur condition mondaine ou officielle, — depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

Marguerite de Valois, Louise Labé, Marie Stuart, ainsi s'ouvre la galerie, et l'on y rencontre ensuite Mme de Scudéry, Ninon de Lenolos, la belle Mme de Longueville et l'inimitable Sévigné, puis Mme de Maintenon et jusqu'à Mme Roland, en passant par Mme de Tencin et Mlle de Lespinasse, Mme d'Épinay et Mlle Aïssé. George Sand et Eugénie de Guérin terminent la série. L'idée n'est pas mauvaise, tant s'en faut, d'avoir rassemblé dans un même écrit ces perles du cerveau féminin.

L'honorable professeur a eu le bon goût de ne pas surcharger de notes la prose légère de ces *épistolières*. Avec une modestie un peu monotone, il s'est mis presque toujours à couvert derrière Sainte-Beuve, à qui il emprunte ses notices. On eût pu les prendre à moins bonne source.

Ce livre peut rendre de précieux services aux jeunes gens et aux jeunes filles qui étudient l'art d'écrire une lettre. On sait que les neuf dixièmes des honnêtes bourgeois donnent pour but à l'éducation de leurs enfants de *savoir tourner une lettre*. Ce recueil présente une bonne centaine de modèles... inimitables.

P. Z.

Les grands maîtres de la littérature russe au XIXe siècle, par Ernest Dupuy. Un vol. in-12. Paris, H. Lecène et N. Oudin, éditeurs, 1885.

Il n'y a pas à dire, nous nous imprégnons de russe. La Russie est à la mode non plus seulement sous forme de princes fantaisistes dans les vaudevilles du Palais-Royal, ni même de princesses saphiques dans les entrefilets suspects du *Gil Blas*. Les romans russes de Mme Gréville ne suffisent pas davantage à notre curiosité, qui s'affine et devient plus sérieuse. C'est par les Russes que nous voulons connaître la Russie; et la Russie inédite ou à peu près bénéficie de tout ce que perdent les autres pays européens, usés par trop de voyages et disqualifiés par la trop grande facilité de les parcourir rapidement.

Tourgneneff a été chez nous un puissant promoteur de ce mouvement. On le lit depuis longtemps en France, on commence à le relire.

Tolstoï gagne du terrain : *la Paix et la Guerre* et *Anna Karinine*, traduites en français, sont déjà dans beaucoup de mains. Gogol est moins connu.

Le livre de M. Ernest Dupuy arrive donc à l'heure opportune. Une sérieuse étude des trois grands prosateurs de la Russie contemporaine était désirée; M. Dupuy nous la donne.

Son livre est des plus intéressants : il nous fait faire vraiment connaissance avec les auteurs. Leur biographie est écrite par un homme qui les aime, cela se sent, et par là elle est exempte de la sécheresse ordinaire à ces notices. Ces trois hommes eurent du reste une existence assez mouvementée pour mériter qu'on prît la peine d'analyser leurs actes, et d'y rechercher avec fruit des signes de caractère capables d'éclairer et d'expliquer leurs œuvres. Leur biographie est *significative*.

Quant à l'œuvre, M. Dupuy l'a étudiée non seulement en érudit mais en psychologue et en moraliste.

Pour chacun des trois romanciers, il prend l'œuvre dans l'œuf, si je puis dire, et la suit dans son évolution complète, marquant très distinctement les phases de l'esprit en quête.

Avec beaucoup de tact, le critique extrait des passages les plus saillants, il les amène adroitement comme des exemples en confirmation de ses appréciations. Et nous quittons le livre avec un résultat precis : M. Dupuy instruit et intéresse. Il en dit assez pour ceux qui n'ont pas le loisir de plonger dans les longs romans, comme *Paix et Guerre, Anna Karinine;* et il en dit aussi ce qu'il faut pour décider à cette entreprise ceux qui réservent de leur temps à la lecture.

P. Z.

Sur le vif, *remarques et pensées*, par Amica Mathilde. Un vol. in-32. Paris, Firmin Didot et Cie, éditeurs, 1885.

Nous ne doutons pas que la femme qui a pris le soin de noter sur son carnet ces deux ou trois cents maximes soit très distinguée et fasse figure de femme d'esprit dans un salon.

Elle nous pardonnera de regretter qu'elle ait commis cette erreur de nous livrer ses *remarques*, qui nous prouvent qu'Amica Mathilde remarque seulement ce qui frappe les yeux de tout le monde. Rien n'est plus facile et plus difficile que de composer un recueil de maximes, ou plutôt cela ne se compose pas. Une intelligence ordinaire, incapable d'un long effort, pauvre d'imagination, se satisfait sans peine en notant par-ci par-là une idée suggérée par un incident, par un mot, par un choc de sentiments. Ces notes-là, alignées bout à bout, sans lien logique, sans direction, forment à la longue un petit tas : et voilà un *moraliste* de plus !

Eh bien ! non, un recueil de maximes n'est supportable qu'à la condition de représenter sous une forme concise, rapide, complète, toute une évolution d'esprit; il faut que chaque pensée ainsi resserrée dans un style lapidaire soit pour le lecteur comme un grain intellectuel qui germe et se développe dans son propre esprit. Bref, une maxime, un apophthegme doit être suggestif.

Eh ! qu'est-ce que peut me suggérer une série d'aphorismes de cette force ?

« L'approbation donnée par de grands cœurs à ceux qui cherchent à atténuer les misères de leurs semblables, est un phare lumineux les conduisant loin des écueils du découragement. »

« On n'est jamais si ridicule qu'en parlant avec complaisance de soi ou de ses œuvres ».

« Tout être méconnaissant qu'il a à remplir ici-bas une fonction sainte et grande, et ne cherche que son plaisir, ne trouve jamais cette satisfaction pure, fruit du devoir accompli fidèlement. »

« Un passé irréprochable n'est pas toujours un sûr garant de l'avenir, quoiqu'il puisse exercer une heureuse influence. »

Arrêtons les citations : ce dernier trait est plus digne de M. Prudhomme que de La Bruyère, et dans l'ensemble de *Sur le vif*, l'auteur est plus voisin de l'illustre La Palisse que du mordant La Rochefoucauld ou du subtil Vauvenargues.

Est-ce à dire qu'il ne se rencontre pas à telle ou telle page une pensée ingénieuse, une fine remarque de femme connaissant bien son monde?

Le malheur est que Mme Amica Mathilde a voulu faire un livre. Pour grossir le recueil, elle s'est laissé entraîner à multiplier les notes, et, qui pis est, à les allonger. Souvent une pensée, qui eût pu être piquante en dix mots, s'alanguit et s'émousse en une phrase verbeuse. En sa qualité de maîtresse de maison, l'auteur sait bien qu'une sauce longue ne vaut jamais grand'chose, et moins encore une sauce tournée. P. Z.

Pensées, par JOSEPH ROUX. Introduction par Paul Mariéton. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1885.

L'abbé Joseph Roux a écrit ces pensées. M. Paul Mariéton les a choisies et classées pour l'impression, si je comprends bien l'introduction où il nous présente l'auteur. Pour ma part, je le regrette. Je préférerais voir l'abbé Joseph Roux à l'œil nu, sans l'interposition d'aucune sorte de prisme, peu curieux que je suis de spectres, même lumineux. Ceci dit, je prends la chose telle qu'elle est offerte, et sans m'occuper davantage du tailleur et du placeur de pierres, j'aborde le granit.

L'abbé Roux est une intelligence robuste, un penseur vigoureux, d'une intelligence d'autant plus robuste, d'une pensée d'autant plus vigoureuse, que le champ où ses facultés s'exercent est naturellement ou forcément limité. L'abbé Joseph Roux est un curé de campagne, d'ambition légitime depuis longtemps et, suivant apparence, irrévocablement déçue, mais chez qui l'éducation a ancré la foi. Il est chrétien, il est catholique, il est prêtre, et après, il est lui-même et indépendant. J'ai noté dans ce recueil telle pensée sur la nécessité de féconder les vérités par le sang, qui n'est pas moins juste pour un Marat que pour un Torquemada. Mais ce sont là des points où il messiérait d'appuyer. La profession, l'état est souvent une robe de Nessus qui corrode les chairs et s'incruste jusque dans les os. Ne point signaler le fait ou ne point l'observer serait se mettre dans le cas de ne rien faire comprendre et de ne rien comprendre soi-même à l'esprit qu'on étudie. En rendre cet esprit responsable et lui faire là-dessus son procès serait une iniquité, à moins que ce ne fût une sottise.

L'abbé Joseph Roux est de la famille des La Bruyère, des Vauvenargues, des Chamfort. Il est — je dirai plus — de la famille des Saint-Simon. Il a un défaut, qui n'est pas le sien, si je puis dire, qui est celui de son âge; quelque vieux ou quelque jeune qu'il soit, c'est un cadet. Il peut bien apprécier, juger, marquer d'un mot spirituel, sagace et quelquefois profond chacun de ses oncles ou de ses frères aînés, dire que « Pascal est sombre, La Rochefoucauld amer, La Bruyère malin, Vauvenargues mélancolique, Chamfort âcre, Joubert bienveillant, Swetchine doux », et donner de ce jugement, dans un paragraphe plus plein que bien des volumes, une explication où chaque membre de phrase pourrait être pris pour un sujet de thèse; mais il ne peut pas faire que sa pensée n'ait été souvent pensée plusieurs fois avant lui et que l'expression ne lui en ait été dérobée d'avance par ses prédécesseurs. De là des truismes, des vulgarismes, des maximes usées à force d'être courantes, et qui, pour avoir été refrappées au balancier de l'abbé Roux, n'en ont pas acquis une empreinte nouvelle ni beaucoup plus vive.

Je laisse de côté les chapitres où le prêtre parle seul. On n'est bien jugé que par ses faits, dit un proverbe antérieur à l'invention du jury. En de telles matières, je ne suis ni premier ni dernier *inter pares;* je suis en dehors. Aussi je me récuse et laisse M. l'abbé Roux aux mains des hommes de Dieu.

Pour le reste, il y a, partout dispersées, des choses très fortes et riches d'une saveur âpre, fine et bien personnelle. Il me faudrait plusieurs pages de cette revue pour donner seulement un avant-goût des mets servis à cette table de philosophe limousin. Il a tout lu, tout étudié, et parle de Lope de Vega, de Shakespeare et de Gœthe presque aussi couramment que de Racine et de Corneille. Il apprécie leurs œuvres franchement, humainement, c'est-à-dire sympathiquement, à travers les défaillances et les traîtrises de la traduction. Ce qu'il ignore, c'est ce qui se passe autour de lui, en dépit d'un alinéa sur Schopenhauer et d'un mot simiesque sur Darwin. Ignorance d'ailleurs devant laquelle, dans les circonstances données, je m'incline, et dont je lui fais, s'il veut l'agréer, mon bien sincère compliment.

Goûtez ceci : « Voltaire, esprit de courtisan et cœur de courtisane; — Buffon : tête d'or, poitrine d'argent, jambes d'airain, pieds d'argile, comme la statue de Daniel; — Parny : un stercoraire qui pue et brille; — Gœthe : un vidrecome ciselé à Corinthe; etc., etc. »

On peut contester le jugement, demander des atténuations, des modifications, des rectifications. Mais comme c'est découpé à l'emporte-pièce et, en résumé, que c'est vrai!

Le chapitre des paysans est d'une haute valeur. Lisez-le, et si cette lecture ne réveille en votre esprit de citadin aucun souvenir et aucune expérience endormie, fiez-vous-en — vous le pouvez — à la parole de ce prêtre qui vit au milieu de ceux qu'il analyse et décrit. Vous direz ensuite si Balzac les a mal vus.

L'idée que je donnerais de cet ouvrage serait fausse ou incomplète, si je ne me faisais un devoir de transcrire, comme M. l'abbé Joseph Roux s'est fait un devoir de l'écrire, la déclaration suivante, qui clôt son volume et en est, en somme, vu le talent de l'auteur, la meilleure critique :

« Je déclare rétracter tout passage de ce livre qui, de près ou de loin, contredirait à la religion et à la morale. Nulle pensée n'est avouable à moins d'être catholique. Tout ce qui n'appartenait pas à l'empire romain avait nom barbarie; tout ce qui ne se rattache pas à l'Église romaine a nom erreur. Un philosophe,

pour ingénieux qu'il se croit et qu'on le dise, propage les ténèbres, non la lumière, le scandale, non la paix, s'il n'enseigne point comme Pierre, avec Pierre... »

B.-H. G.

POÉSIES

Intermèdes, poésies par Catulle Mendès. Un vol. de 126 pages in-18 jésus, papier teinté. Paris, 1885. Paul Ollendorff, édit. — Prix : 1 franc.

Avec toutes les grâces il a toutes les hardiesses; il excelle à dépeindre les extases et les alanguissements de l'amour assouvi comme les ardeurs et les emportements des désirs turbulents. Il a pour maître Ovide, et nul, depuis ce Latin raffiné, n'a si bien exprimé les *putres oculos rimasque florentes*. Ils sont capiteux comme un parfum de Cnyde ou de Paphos, ces petits vers d'une allure si séduisante, si harmonieuse, si capricieuse! Mais il n'y a pas à s'y tromper un instant : l'amour qu'ils chantent, l'amour qu'ils invoquent et qu'ils provoquent n'a rien d'immatériel et de nuageux. C'est un amour voluptueusement tiède, qui prend naissance entre les seins d'une nymphe demi-nue, folâtre sur ses épaules, se suspend malicieusement au duvet de ses blondes aisselles, se laisse glisser le long de ses hanches, rebondit sur le tapis et lui grimpe aux jambes, tandis qu'elle rit d'un petit rire nerveux, conséquence inévitable des chatouillements indiscrets du polisson.

Gentil Bernard est dépassé. Mais M. Catulle Mendès expiera peut-être cruellement cette gloire secondaire. Il se trouve des gens sévères qui lui reprochent comme un crime tout le talent dépensé à ces bagatelles érotiques et qu'exaspère l'art raffiné, mêlé au délire sensuel du *Supplice de Tantale*.

Il n'est pas possible cependant de quitter ce terrible petit livre sans en citer quelques feuillets. Tenez, je choisis une pièce qui, toute scabreuse qu'elle soit, se tient encore au moins sur la limite du grivois et se termine par un retour moins impur.

Odelette intime.

Lorsque ta pudeur, déliée
Des ceintures aux nœuds tremblants,
Descend sur ta hanche pliée,
En frisson rose, à tes pieds blancs;

Lorsque vaincue, abandonnée
Aux ruses de ma lèvre en feu,
Tu t'enivres d'être damnée,
Et te plains de l'être trop peu;

Lorsqu'enfin dans ta gorge heureuse,
Moite et se gonflant de désir,
J'entends roucouler, rauque et creuse,
La tourterelle du plaisir;

Sais-tu, chère âme, à quoi je songe,
Oui, même à l'heure où tout est vain,
Sinon de sentir qu'on se plonge
Dans la nuit d'un enfer divin;

Je songe (candeur reparue
De notre printemps enchanté)
Au premier baiser dans la rue,
Sur votre petit doigt ganté.

Au siècle dernier, M. Catulle Mendès serait mort de ses succès. Pour lui faire écrire de semblables odelettes, quelle marquise authentique ou apocryphe lui eût rien refusé!

P. Z.

Les Tubéreuses, par Georges de Lys. — *Heures intimes. Sonnets pour Nina.* — Poèmes. — Compositions de José Silbert. Un vol. in-18. Paris, E. Giraud et Cie; 1885.

Coquet volume, portant bien ses deux noms de fleurs. Les quatre eaux-fortes de M. José Silbert ne sont pas des chefs-d'œuvre, et j'espère qu'il ne se fâchera pas si s'ajoute : loin de là. Elles sont pourtant intéressantes, et, par endroits, vigoureusement rendues. J'en dirais volontiers autant des vers. Ils ne me paraissent point dégager l'odeur capiteuse, mais énervante, des tubéreuses qu'ils ont la prétention d'être. On y sentirait bien plutôt des exhalaisons d'alcôve, des émanations de chairs échauffées et des rebuts de lavabo. Je cite, me rappelant la règle de Lhomond à propos du sage. Il s'agit d'almées et le morceau est offert à M. Catulle Mendès :

Pose molle, danse lascive,
Ondulement félin des reins,
Poitrine où le souffle s'active,
Gonflant les seins;

Cheveux aux ondes embaumées,
Parfums capiteux et puissants,
Qui, de vos corps, folles almées,
Grisent nos sens!

La tête à demi renversée,
Votre ventre en avant tendu,
Qui, d'une fougueuse poussée,
Bat éperdu!

Et ainsi de suite, nous ne pouvons guère aller plus loin.

Les poèmes de la fin sont d'une facture monotone, à la mode autrefois. On y trouve de beaux mouvements, des hardiesses d'expression qui délassent un peu de l'uniformité de la coupe, et toujours et partout cette hantise de luxure, qui ferait croire que, pour tant et tant de nos poètes contemporains, le mythologique Pégase s'est transformé en un phallus plus ou moins ailé.

B.-H. G.

Le Cantique des Cantiques, par Jean Lahor.
Plaquette in-18. Paris, A. Lemerre. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur s'est efforcé de traduire ce poème hébraïque en lui conservant son ardeur amoureuse. Ce mélange singulier de mysticisme et de sensualité qui a donné lieu à tant de controverses.

En beaucoup de passages il a réussi; d'autres sont moins heureusement venus; le vers y est dépourvu d'harmonie. Le souci de traduire exactement a sans doute arrêté et gêné le mouvement du versificateur.

M. Jean Lahor s'attaquait à une œuvre délicate et périlleuse; il s'en est tiré à son honneur. P. Z.

Avec des rimes, par M. J.-Germain Lacour.
Un vol. in-18. Jouaust et Sigaux, édit. Paris, 1885.

Avec des rimes — et de l'esprit — M. J.-Germain Lacour a composé un petit volume d'allures vives et distinguées, dans une note élégante et discrète. Il ne s'est pas guindé sur les grands sentiments, non qu'il soit incapable d'éprouver de ces généreux et profonds mouvements d'âme d'où jaillissent les beaux vers puissants et pathétiques; mais il ne s'abandonne pas, si l'on peut dire, au grand courant de la haute mer de poésie, peut-être parce que tout jeune encore il se défie de la solidité de son embarcation. Il se contente alors de chanter sur le rivage; il chante sur des rythmes variés, qui nous font nous souvenir de son premier recueil, lequel s'intitulait précisément : *Sur tous les sons*. L'air est le plus souvent joli, légèrement mélancolique et railleur; quant aux paroles, il les choisit avec goût parmi les meilleures de la langue.

Normand, il paye un tribut à la mémoire d'Olivier Basselin, le joyeux poète ami de la bouteille, et ce lui est l'occasion d'un croquis charmant, plein de vie et de pittoresque :

Avec ses vieux pignons tremblants,
Un vieux moulin se voit à Vire.
On lui donnerait bien mille ans
Avec ses vieux pignons tremblants.
Mais on peut lire sur ses flancs
Quelques mots qu'un regret inspire.
Avec ses vieux pignons tremblants,
Un vieux moulin se voit à Vire.

« Dans ce lieu vécut Basselin. »
C'est là ce qu'on lit sur la pierre;
Il était maître du moulin.
Dans ce lieu vécut Basselin.
Quand il lorgnait son verre plein
Son œil riait sous sa paupière.
« Dans ce lieu vécut Basselin. »
C'est là ce qu'on lit sur la pierre.

J'ai regret de tronquer ces triolets si bien venus. La fin en est gracieuse et touchante.

A remarquer aussi la *Féerie du printemps*, qui, malgré un certain air de famille avec une des fines pièces de vers de Louis Bouilhet, n'en est pas moins fort agréable.

Parmi les *Variantes amoureuses*, qui forment une partie distincte du recueil, il en est une que je veux citer; cela vaudra mieux que de la louer : l'éloge ne ferait plaisir qu'à l'auteur; la citation fera plaisir au lecteur :

Je lui disais : « Vois dans la plaine
Les moissons, filles du soleil,
Qui s'inclinent à chaque haleine
Comme une onde au remous vermeil.
C'est le soleil, le roi du monde,
Qui rendit la terre féconde
En de mystérieux hymens,
Et sa chaleur, toujours nouvelle,
A fait blondir tous les gramens. »
« Mes cheveux sont plus blonds », dit-elle.

« Vois le bleuet brillant sans voile,
Des moissons astre essentiel :
C'est dans un ciel couleur d'étoile
Une étoile couleur de ciel;
Tandis qu'à l'infini des lieues,
Bien loin des petites fleurs bleues,
Le vrai ciel luit, ardent et pur,
Du bleuet la fine dentelle
Met sur la terre un peu d'azur... »
« Mes yeux ont plus d'azur, dit-elle.

« Vois, dans des poses nonchalantes,
Les coquelicots empourprés
Mêler leurs corolles sanglantes
Aux épis des seigles cendrés.
Vois! on dirait que la rosée
En larmes rouges s'est posée
Sur les fleurs aux calices lourds,
Et que c'est du sang qui ruisselle
Sur de la pourpre et du velours... »
« Ma bouche est plus rouge, » dit-elle.

« Mais tout cela la faux le couche :
Épis moins blonds que tes cheveux,
Pavots moins rouges que ta bouche,
Bleuets moins bleus que tes deux yeux.
O bon moissonneur, à ta tâche!
Fauche sans trêve ni relâche!
Fauche sans délais, ni répits!
Et que la moisson s'amoncelle
Dans un frémissement d'épis... »
« Moissonnons aussi », me dit-elle.

C'est ici que Philinte sans ironie pourrait dire :

La chute en est jolie, amoureuse, admirable!

Le volume se termine par un conte d'hiver qui met en scène deux mères, une marquise, une paysanne et leurs rejetons, aussi différents de santé que d'origine. M. Germain Lacour y a exprimé de beaux sentiments en de bons vers. Ses deux recueils font gentiment la paire et nous donnent à penser que l'auteur ne tardera pas à marquer son rang parmi les meilleurs des jeunes. P. Z.

La science romaine à l'époque d'Auguste. Étude historique d'après Vitruve, par A. Terquem, professeur à la Faculté des sciences de Lille. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885.

On n'est un bon architecte, a écrit Vitruve, qu'à la condition de connaître tout le connaissable, et pour lui, le meilleur architecte de son temps, de tous les temps peut-être, — c'est lui qui l'a dit et redit dans chacune, ou peu s'en faut, des préfaces dont il a fait précéder les différents livres de son *Traité,* — il possède bien, en effet, toutes les sciences.

Qu'un architecte soit tenu de savoir et la médecine, et l'histoire naturelle, et la musique, on le peut contester; mais la contestation serait de peu d'intérêt, et, puisque, dans son *Traité,* Vitruve a voulu prouver qu'il n'ignorait rien de ce que l'on pouvait savoir à son époque, — prétention qui n'est pas, au reste, absolument justifiée, M. Turquem a disposé sous plusieurs chapitres: *Mœurs et coutumes, mathématiques et astronomie, mécanique, physique* (*hydrostatique, chaleur, météorologie, acoustique, optique*), *chimie, histoire naturelle, géographie et géologie, hygiène et médecine,* les renseignements fournis, sans ordre aucun, sur ces diverses matières dans les dix livres de l'ouvrage.

Vitruve n'énonce pas les principes d'Euclide formulés depuis deux siècles; il attribue à Platon ce qui n'est pas de lui, il connaît mal les travaux des astronomes d'Alexandrie; il sait superficiellement ce qu'il sait, et son exposé est souvent peu clair. S'il est moins érudit, à coup sûr, que ne le sera Pline, il rapporte toutefois moins de ces erreurs alors communes, il rapporte moins de fables surtout. Nous ne dirons pas grâce à son *Traité d'architecture,* qui est de lecture assez fastidieuse, mais grâce au travail très savant qu'a fait M. Turquem d'après ce traité, nous pouvons mesurer la somme des connaissances qui se pouvaient acquérir à l'époque d'Auguste. M. Turquem a traduit et analysé; il a relevé les inexactitudes et les lacunes, il a comblé celles-ci, rectifié celles-là, il a comparé, à l'occasion, avec notre science, à nous, la science des anciens.

La science des anciens était, en somme, assez pauvre : en mécanique, des observations précieuses et des applications relativement importantes, mais on était étranger à peu près complètement à ce que nous comprenons sous le nom de physique, et, quant aux études de chimie, on ne les soupçonnait en aucune façon; des calculs astronomiques, mais point de théories générales; point de grandes conceptions, non plus, en ce qui regarde et la géologie et la biologie.

On a écrit des ouvrages sur la médecine des anciens, sur la musique dans l'antiquité; on en a composé touchant le développement de telle ou telle science; quelques-uns, dus à la plume d'écrivains compétents, ont une réelle valeur. Or, si l'*Étude d'après Vitruve,* qui nous place à un moment précis de l'histoire et nous permet une vue d'ensemble, n'est pas plus intéressante peut-être que les meilleurs de ces ouvrages, elle l'est à coup sûr autant, et elle l'est autrement.

F. G.

Les historiens fantaisistes. M. Thiers: Histoire du Consulat et de l'Empire. Deuxième partie. *La pacification de l'Ouest; la machine infernale du 3 nivôse an IX,* d'après les documents inédits, par M. le comte de Martel. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1885. Prix: 5 francs.

M. de Martel manque de mesure. Sans doute, l'historien du *Consulat et de l'Empire* a commis de grandes inexactitudes; on le savait depuis longtemps; M. de Martel poursuit sa tâche, il s'applique à relever de nouvelles erreurs, et, les relevant, il ne fait pas œuvre inutile; mais lui était-il besoin, pour cela, de nourrir et de laisser paraître tant d'acrimonie contre l'historien *fantaisiste?*

Il fait son métier de critique quand il prend soin de montrer que M. Thiers confond les dates des événements qui se sont accomplis en Bretagne au lendemain de brumaire, les noms des généraux qui ont joué un rôle dans ces événements; qu'il désigne, à plusieurs reprises par la Vendée le pays du Morbihan; qu'il ignore les emplacements occupés par les forces insurrectionnelles; que, voulant énumérer les forces envoyées contre elles par le gouvernement consulaire, il compte dans le nombre des bataillons et des détachements qui se trouvaient déjà cantonnés dans l'Ouest; qu'il a tort d'attribuer l'œuvre de la pacification à certain abbé aussi intrigant qu'ambitieux; qu'il rapporte mal comment se fit l'arrestation de Frotté; qu'il connaît mal et Georges et M. de Bourmont; que dans l'affaire de la machine infernale, ce n'est pas seulement sur des faits d'importance, aussi sur des détails insignifiants qu'il a commis nombre d'erreurs, et avec une négligence d'autant moins pardonnable que les renseignements surabondaient: acte d'accusation, dépositions de témoins, relations posthumes. M. de Martel peut reprocher à M. Thiers de ne s'être même pas donné la peine de consulter les anciens plans de Paris, de n'avoir pas recherché quelle était au juste la direction de la rue Saint-Nicaise, d'affirmer avec trop de légèreté que toute l'escorte

suivait la voiture du premier consul, que pas un cavalier ne le précédait: signaler toutes les fautes petites et grandes de l'historien, c'était le droit et c'était le devoir de l'auteur des *Types révolutionnaires*. Quand il insulte au ministre de Louis-Philippe, au grand citoyen qui travaille, avec l'ardeur que l'on sait, à une si prompte libération du territoire, il est homme de parti.

Nous faut-il dire que la haine rend injuste et devons-nous tâcher à défendre M. Thiers ? Contentons-nous de faire quelques citations. M. de Martel reproduit ce portrait de Fouché du deuxième volume du *Consulat :* « M. Fouché, ancien oratorien et ancien conventionnel, était un personnage intelligent et rusé, ni bon *ni méchant*, connaissant bien les hommes, *surtout les mauvais*, les méprisant sans distinction, employant l'argent de la police à nourrir les fauteurs de troubles autant qu'à les surveiller.... » Et après ce portrait que nous n'achevons pas, on le peut retrouver si on ne se le rappelle, — et l'homme de parti écrit : « Personne ne savait mieux que M. Thiers combien il y avait de parties communes entre lui et Fouché. C'est à ce point que, sans donner de nom, si l'on traçait un portrait dans lequel on ferait entrer les deux tiers de ce que M. Thiers dit de Fouché, il serait impossible à ceux qui connaissent le mieux ces deux hommes de savoir lequel on a voulu peindre » (p. 360). Dans le portrait de Fouché, ces lignes : « Ministre supérieur, si son indulgence avait eu un autre principe que l'indifférence la plus complète au bien et au mal, si son activité incessante avait eu un autre mobile qu'un besoin de se mêler de tout, qui le rendait incommode et suspect au premier consul et lui donnait les apparences d'un intrigant subalterne ; du reste, sa physionomie intelligente, vulgaire, équivoque, rendait bien les qualités et les défauts de son âme. » Voilà le commentaire : « Quand on lit ce portrait, il est impossible de ne pas penser à M. Thiers. Si on voulait faire son portrait, on n'emploierait pas d'autres expressions que celles qu'il applique au futur duc d'Otrante » (p. 362). Point n'est besoin d'insister.

Le livre aurait plus de valeur si l'auteur s'était borné à indiquer seulement, pièces à l'appui, les rectifications nécessaires. F. G.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Guides du collectionneur. *Dictionnaire des Émailleurs, Biographies, Marques et Monogrammes*, par M. E. Molinier, attaché à la conservation du musée du Louvre. Librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur. Paris.

« Réunir dans des volumes d'un format réduit tous les renseignements nécessaires au collectionneur : biographies d'artistes, détails techniques, marques et monogrammes, etc., telle est l'idée qui a présidé à cette nouvelle bibliothèque », nous dit l'auteur.

L'idée est excellente, et tous les amateurs ne peuvent qu'y applaudir chaudement. Le *Dictionnaire des Émailleurs*, qui vient de paraître, ouvre heureusement la série. Il est bien fait et bien présenté. L'aperçu historique qui précède, sous forme d'avant-propos, la marche alphabétique des biographies, est à la fois suffisant et conçu dans un esprit très prudent, juste ce qu'il faut pour un public de collectionneurs. Les biographies sont concises et pourtant suffisamment complètes. Les marques et monogrammes, au nombre de soixante-sept, présentent un grand intérêt : la griffe de l'artiste est l'intermédiaire naturel entre lui et son œuvre éparse dans les mains de tel ou tel heureux possesseur. C'est la clef qui ouvre la voie menant de l'une à l'autre. Cette griffe a aussi l'avantage de parler aux yeux, ayant un dessin, une forme caractéristique. Grâce à cette forme, elle s'imprime facilement dans l'esprit. Une bibliographie des livres relatifs à l'émaillerie et une intéressante liste des principales collections d'émaux de France et de l'étranger complètent ce travail, appelé à rendre de sérieux services à tous les amis de l'art. R. DE M.

Essai sur le jugement esthétique, par C.-E. Adam. Un vol. in-8°. Paris, 1885. Librairie Hachette.

M. C.-E. Adam est un ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, professeur au lycée de Nancy. Son livre, qui a toutes les allures d'une thèse, est un modèle achevé du parfait devoir de philosophie. Il possède à fond ses auteurs, cite couramment Leibniz, Kant, Schiller, le P. André, Baumgarten et Wolff, les professeurs Janet, Lévêque et Lachelier, même les Anglais Spencer et Bain. A-t-il jamais *vu* une œuvre d'art ? J'en doute. A-t-il éprouvé

jamais une émotion esthétique? Si l'on en juge d'après ce long verbiage sans une trace d'idée personnelle, on peut répondre à coup sûr que non. E. C.

En Campagne. *Tableaux et dessins de A. de Neuville, reproduits et publiés par* Boussod *et* Valadon. Texte de Jules Richard. Paris, 1885. Chez Boussod, Valadon et Cie, et à la librairie d'art L. Baschet.

On peut juger de façon contradictoire le talent du peintre de sujets militaires Alphonse de Neuville, mort récemment et bien plus diversement encore l'action morale de son illustration de la guerre de 1870-71. Il est bien loin de notre pensée de mettre en cause le très sincère et généreux patriotisme de l'artiste, mais en voyant défiler dans son œuvre ces épisodes tragiques où toujours, toujours et sans relâche nous apparaît la France vaincue, héroïque sans doute, mais vaincue, et, au même plan, près d'elle, — souvent au premier plan, — l'Allemagne victorieuse, nous ne pouvons pourtant nous dissimuler que cet œuvre, témoignage perpétuel de la supériorité des armes ennemies, ne serait point fait pour nous déplaire, si nous étions... Allemand. Nous devons avouer d'ailleurs que nous éprouvons le même sentiment d'incertitude troublante en présence des monuments commémoratifs dont on couvre la moitié du pays. Ce n'est pas sans quelque angoisse que nous nous demandons si l'on ne sourit pas, à l'étranger, de voir la France, qui jadis célébrait ainsi ses victoires, mettre aujourd'hui un redoublement d'amour-propre à immortaliser par le marbre, par le bronze, par la peinture, par l'eau-forte, par la photographie et tous les procédés de gravure qui en dérivent, les noms et les dates de nos plus cruels revers, ces mêmes dates dont au delà et même hélas! en deçà du Rhin on célèbre l'anniversaire par des hymnes d'actions de grâces au dieu des armées. Louis XIV élevait les portes Saint-Denis et Saint-Martin en commémoration des campagnes de Hollande, du Rhin et de l'humiliation de l'Allemagne. On sait de quel bronze Napoléon fondait la colonne de la Grande-Armée. Mais notre enfance n'a pas épelé les noms de Ramilies, de Malplaquet ni celui de Waterloo en des inscriptions lapidaires. La première République française envoyait à l'échafaud les généraux malheureux, la troisième leur dresse des statues. N'est-ce point qu'à la longue le sens des réalités a été perverti dans l'âme de la nation, au point qu'elle accepte les plus basses flatteries des rhéteurs politiciens et que, jouant sur les mots, elle en est venue à se bercer de l'illusion des « glorieuses défaites. » Au moins, avec le concours du texte très vivant, très vibrant de M. Jules Richard, *En Campagne* échappe-t-il au ridicule de l'emphase et des vaines bravades.

MM. Boussod et Valadon ont appliqué à la reproduction des tableaux indistinctement et des dessins de A. de Neuville le procédé de typogravure qui avait donné quelques excellentes planches dans la publication du *Figaro-Salon*. Mais, cette fois, à l'exception de rares dessins et du fort beau portrait de M. A. Mathey, qui est très bien rendu, le choix de ce procédé est une erreur complète. Il y a aujourd'hui cinquante procédés de photogravure en relief. Tous ont leurs avantages propres et leurs inconvénients. Tel rendra à merveille une œuvre d'Holbein qui échouera devant un Rubens. En général, les directeurs de publications illustrées se tiennent à un ou deux de ces procédés. De là tant d'inégalités dans la reproduction d'ouvrages d'origines diverses, quand, en les mettant tous à contribution judicieusement, ils pourraient obtenir des résultats également bons. Or nous avons le regret de constater que le procédé de MM. Boussod et Valadon, si prompt à s'empâter, était tout à fait impropre à rendre la facture, elle-même empâtée, du talent de Neuville et n'a fourni le plus souvent que des placards confus.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Une Promenade dans le Sahara, par Charles Lagarde, avec une *Préface* de Charles Joliet. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Plon.

Un livre écrit par un dilettante pour des dilettantes : telle est l'impression qui se dégage de la lecture de cette *Promenade dans le Sahara*, et que ne dément pas la biographie de l'auteur, écrite d'une plume amie par M. Charles Joliet. Élevé dans une petite ville de province à proximité des bois, âme rêveuse, tendre, poétique, quelque peu hautaine et volontiers repliée sur elle-même, l'enfant est plus assidu à l'école buissonnière, féconde pour l'imagination, qu'aux classes du collège de Grasse. En notre siècle, où la règle de l'enseignement paraît être le résultat d'une conspiration contre les intelligences individuelles en faveur des esprits médiocres, Charles Lagarde, dont le cerveau était nourri de lectures immenses, qui avait remué à vingt ans la plupart des questions de littérature, d'art et de philosophie,

n'était peut-être même pas bachelier. Dès lors il était une proie désignée d'avance pour le minotaure de l'engagement volontaire dans la cavalerie. Avant le régime fallacieusement égalitaire du service militaire obligatoire, la cavalerie fut en effet le refuge précieux de ces jeunes gens dont l'humeur aventureuse, la fantaisie poétique, le goût réfractaire aux routines ne se fussent pas encadrés dans la marqueterie prévue des carrières bourgeoises. Charles Lagarde, engagé en 1853, fut un vaillant soldat dans l'obscurité du rang. Il n'était que sous-lieutenant quand il partit de Sedan prisonnier pour Erfürt. C'est en Afrique que s'écoulèrent ses plus belles années; c'est en Afrique aussi qu'il est mort, à quarante-trois ans; c'est l'Afrique qui lui a inspiré ce livre que les lettrés peuvent lire de confiance, même après un été dans le Sahara de Fromentin. E. C.

Aux pays du Soudan. Bogos, Mensah, Souakim, par DENIS DE RIVOYRE. Un vol. in-18 avec 1 carte et 8 gravures. Paris, 1885. Librairie Plon.

M. Denis de Rivoyre est l'un des collaborateurs actifs de cette carte du continent noir que les voyageurs du XIXe siècle lègueront au XXe toute chargée de noms et de tracés géographiques, après l'avoir reçue à peu de chose près absolument vide des voyageurs du siècle dernier. Déjà il nous a fait connaître *les Vrais Arabes et leur pays; Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah, la mer Rouge et l'Abyssinie*. Son nouveau livre nous conduit dans ces régions soudaniennes vers lesquelles les tentatives et les échecs de la politique anglaise ont tourné tous les regards. Cependant M. Denis de Rivoyre ne s'arrête pas longuement à la question politique; en quelques pages à la fin du volume, il confirme une fois de plus l'opinion unanime de tous nos voyageurs sur le rôle de la France, sur la position toute-puissante qu'il lui serait facile de prendre le long des côtes qui commandent l'issue du canal de Suez dans la mer Rouge. Mais le récit de ses excursions dans le pays du fleuve Barca est surtout pittoresque et descriptif. Il est rempli de détails curieux sur les coutumes et la vie intime des Soudaniens, d'aventures de chasse et de nouvelles romanesques encadrées dans les paysages du désert. De jolis dessins de M. Martin Chablis ajoutent leur intérêt propre au réel attrait du texte. E. C.

Voyage au Mexique. De New-York à Vera-Cruz par terre, par JULES LECLERCQ. Un vol. in-18 avec 36 gravures et 1 carte. Paris, 1885. Librairie Hachette.

Il est très neuf, très nourri de faits et de détails inconnus sur un pays rarement visité aujourd'hui par les voyageurs français, le livre de l'honorable président de la Société royale belge de géographie, M. Jules Leclercq. Le lecteur dont l'imagination se plaît aux périls des voyages « en lointains pays » y trouvera d'amples satisfactions : des histoires de bandits, d'auberges, de précipices, de diligences à faire dresser les cheveux sur la tête. Ce *Voyage au Mexique* contient pourtant des pages d'un intérêt bien autrement poignant. Tel est notamment le chapitre VII, consacré à Queretaro. Quinze ans après les événements, M. J. Leclercq y retrouve encore vivant puissamment le souvenir de l'empereur Maximilien et l'horreur des infâmes trahisons dont il fut victime. Après les avoir lues non sans quelque frisson d'épouvante, ces pages sinistres, si l'on se reporte à celles où l'auteur nous montre le Mexique impuissant à refouler l'invasion des Anglo-Saxons, et ses sentiments de rage et d'exaspération en face de cette poussée irrésistible; eh bien, l'on se dit qu'elle n'était point si folle la tentative de constituer le Mexique, comme le Brésil, en un puissant empire latin qui eût été une barrière contre les empiétements du colosse anglo-saxon. Mais qui sait? la race latine expie-t-elle peut-être le crime d'avoir jadis exterminé la race toltèque d'une civilisation si avancée, ennemie de la guerre, agricole, qui avait découvert l'or, l'argent, la taille du diamant et, en 648, avait une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains, qui pratiquait les arts, la peinture, la sculpture et dont le nom signifie « architecte ». E. C.

Les Affamés du pôle Nord. *Récits de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains,* par W. DE FONVIELLE. Ouvrage contenant 19 gravures et une carte. Un vol. in-16. Paris, 1885. *Collection de voyages illustrés* de Hachette.

Nous devons espérer que la conquête du pôle Nord dédommagera un jour l'humanité du nombre de vies et des abominables sacrifices qu'elle lui aura coûtés. Jusque-là, ils vont croissant en quantité sans relâche et se raffinant dans l'horrible. Toutes les mémoires sont pleines encore du récit des faits qui, en 1884, épouvantèrent les États-Unis d'Amérique, apprenant tour à tour avec un sentiment de joie nationale d'abord, puis de terreur, la découverte des survivants de l'expédition Greely et les conditions auxquelles ces malheureux devaient d'avoir survécu. Ce drame de la faim est le plus pathétique de ceux dont la révélation n'a pas été enfermée à jamais dans l'enfer des glaces sans issue. Nous en connaissions l'action principale par les extraits écourtés, empruntés aux journaux américains par la presse française; M. W. de Fonvielle nous fait assister, en ce volume, à tous les détails de l'expédition où l'un des nôtres, le docteur Pavy, a fait honneur à la patrie française, et il la suit jusqu'au terme parmi les plus terribles péripéties. Il est difficile d'échapper au sentiment d'une certaine horreur en lisant ces pages émouvantes; mais c'est pourquoi il nous semble que l'auteur se bat contre un fantôme imaginaire lorsque, supposant qu'on soit tenté d'en plaisanter, il profère ce pompeux anathème : « Malheur à l'être bas et vil qui se rit de la misère des missionnaires de la science, lorsqu'une fringale ultra-canine enfonce en plein ses ongles aigus, décharnés dans la chair d'êtres intelligents, sensibles, qu'elle déchire les entrailles de citoyens

honorables se glorifiant de posséder tous les instincts moraux que donne l'éducation et qui font la gloire des sociétés modernes! » Cette singulière et emphatique apostrophe est vraiment superflue. E. C.

L'Algérie, par le Dr F. Quesnoy. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque instructive,* illustré de 100 gravures sur bois et accompagné d'une carte de l'Algérie. Paris, 1885. Librairie Furne.

M. le Dr F. Quesnoy, inspecteur général en retraite du service de santé des armées, a longtemps vécu en Algérie et aime cette « nouvelle France ». Il remplit donc les conditions nécessaires pour en bien parler. En outre, il est optimiste; il croit que le moment approche où cette terre, qui nous a dévoré tant d'hommes et d'argent, nous indemnisera de nos pertes. Bien que porté à voir tout en rose à ce sujet, il ne peut néanmoins, dans sa probité de témoin, dissimuler un point noir qui ne laisse pas d'être inquiétant. Interrogé sur l'avenir de nos rapports avec les indigènes, il répond en homme que ne leurent point les apparences d'entente cordiale qui semblent pleines de promesses de la plus vive et de la plus étroite sympathie. Il sait et il avoue que ces manifestations amicales et dévouées cachent un sentiment de haine indéracinable autant qu'invétéré. Aussi invite-t-il le lecteur à ne pas perdre de vue ce qu'il appelle le « point *délicat* », et nous le « point *noir* » de notre situation en Algérie.

En dehors des travaux des sociétés archéologiques, historiques et agricoles, les publications sur l'Algérie ne sont le plus souvent que des impressions de voyage; le livre du Dr Quesnoy est beaucoup mieux que cela, il présente un résumé très complet de ce qui concerne le pays. Pour le présenter sous tous ses aspects, la division des chapitres comprend les dispositions topographiques et ethnographiques : Tell, hauts plateaux et Sahara, d'une part; et, d'autre part, Kabyle et Arabe se touchant sans se confondre jamais; puis l'histoire depuis la conquête; un exposé du climat, des productions du sol et des ressources animales de toute espèce; des considérations sur l'état moral des indigènes; et finalement, un tableau de l'état actuel de l'Algérie : sa population, ses ressources budgétaires et son commerce. — A propos de ce livre, de nouveau — car nous avons eu déjà occasion de le faire — nous féliciterons la direction de la *Bibliothèque instructive* pour l'excellent choix et le grand nombre d'illustrations dont chaque volume est enrichi. Celles de l'*Algérie,* exécutées pour la plupart d'après des photographies, sont particulièrement nombreuses et intéressantes. E. C.

Les Aztèques, *histoire, mœurs, coutumes,* par Lucien Biart. Un vol. grand in-8° de la *Bibliothèque ethnologique,* avec gravures, cartes et plans. Paris, A. Hennuyer; 1885.

La collection nouvelle, dont fait partie cet ouvrage de M. Lucien Biart, ne servira pas peu à vulgariser des études précieuses.

A vrai dire, on a tenté déjà de rendre plus ou moins populaires les travaux des savants appliqués à rechercher les caractères distinctifs des grandes races humaines, des archéologues qui ont tâché à démêler, grâce aux monuments qui nous restent : armes, ustensiles, objets d'ornement, tombeaux, amulettes et autels, les besoins matériels, intellectuels, artistiques, moraux et religieux des premières tribus, des premiers peuples; mais les auteurs de cette tentative n'avaient pas le dessein de présenter uniquement les résultats acquis, en ethnographie, en linguistique; ils ne les ont exposés que pour les invoquer à titre d'arguments en faveur d'une doctrine qui leur est chère. Leur matérialisme, leur avait-on répété, n'est rien qu'une métaphysique à côté de quelques autres. Une métaphysique! mais ils le pouvaient montrer et par des preuves *sensibles,* — ils avaient de quoi offrir aux regards et faire toucher du doigt la science, dont on ne saurait récuser l'autorité; la science, celle d'aujourd'hui, confirme les plus anciennes inductions du matérialisme. Et ils l'ont montré, ils croient du moins l'avoir fait: le matérialisme est l'explication physique par excellence.

La collection — on nous l'annonce — comprendra sous le titre d' « Histoire générale des races humaines » un certain nombre d'ouvrages dont plusieurs sont en préparation : *Introduction à l'étude des races humaines,* par M. A. de Quatrefages; *les Races jaunes,* par M. J. Montano; *les Races noires,* par M. E.-T. Hamy; *les Races américaines,* par M. Lucien Biart; puis, des monographies particulières, telle que celle des *Aztèques.* La bibliothèque sera purement et simplement une Bibliothèque ethnologique.

Le premier volume paru est des plus attachants.

Veut-on faire entendre aujourd'hui qu'un écrivain ne manque pas d'un certain talent, qu'il sait assez bien observer, vite, on le sacre génie. C'est à condition de revanche : le critique, qui découvre chaque semaine un génie nouveau, veut être proclamé le Grand Critique; il est le psychologue prodigieux qui révolutionne la critique jusqu'ici trop occupée, — en quelle erreur n'était-elle pas tombée! — trop occupée de littérature et d'esthétique. Parlons, nous, le vieux langage, puisque aussi bien nous détestons cette réclame à outrance des pessimistes, tous amoureux de gloire et d'immortalité, et disons tout bonnement que M. Lucien Biart est un conteur fort aimable. Quelques-uns des « jeunes » le peuvent tenir en plus que médiocre estime : il leur ressemble si peu! Il est le fin lettré qui s'intéresse aux passions des hommes du temps présent et qui est curieux de connaître, autant que possible, celles des hommes des temps passés. C'est à sa curiosité, mêlée de bienveillance, que nous devons ce dernier travail.

Les Aztèques ne sont pas pour lui quelque peuple qui a laissé des vestiges de sa grandeur, ces vestiges pouvant donner lieu à des interprétations, à des dissensions exerçant l'esprit. Il vit presque avec les premiers habitants de l'Anahuac, et se plaît à suivre, en leurs pérégrinations, les futurs fondateurs de Thénochtitlan; c'est que les conquérants et les vaincus d'il

y a huit siècles, d'il y a six, ont eu des sentiments, des volontés; c'est qu'ils ont été des êtres semblables à nous par de certains côtés. Les pierres demeurées debout l'intéresseraient peu, s'il méprisait les hommes et ne recherchait l'érudition que pour elle-même. Mais parce qu'il est mû par cette sorte de sympathie à l'endroit des individus ignorés de peuplades disparues, il s'abandonne peut-être à son imagination? Entraîné par elle, il passe par-dessus les documents? Son travail est une façon de roman? Nullement; qu'il parle de la cosmogonie des Aztèques, de leur religion et de leur culte, de leurs coutumes et institutions, de leur organisation civile et militaire, de leur industrie, de leur littérature, de leur architecture, il ne dit rien qui puisse être contesté. Et il n'a pas copié servilement les historiens de la Nouvelle-Espagne : il sait les règles de la critique moderne, et il les applique avec une grande sûreté. Le pays, il l'a parcouru; les monuments, il les a considérés. Faut-il lui reprocher de n'être pas indifférent? Son livre n'est pas l'ouvrage ordinaire de vulgarisation. F. G.

En visite chez l'oncle Sam. *New-York et Chicago*, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de Crafty et de Martin-Chablis. Paris, E Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-18.

Ce recueil d'articles déjà parus dans le *Correspondant* forme une relation de voyage très spirituelle, très amusante, et, à bien des égards, très juste. C'est un des rares livres français où l'étranger, et principalement l'Américain, soit pris sur le vif et représenté au naturel. Les études sur l'Amérique ne manquent pas chez nous; mais toutes, quelle que soit l'école politique ou économique à laquelle appartient l'auteur, considèrent la constitution des États-Unis comme une abstraction, le peuple américain comme un être de raison, et l'individu lui-même, le Yankee, comme un type plus ou moins curieux, mais construit de toutes pièces et sorti, pour ainsi dire, comme une formule du concept de l'écrivain. M. le baron E. de Mandat-Grancey nous dit son avis sur les questions politiques et économiques qui se sont présentées à lui pendant son voyage, il nous raconte la vie aux États-Unis telle qu'il l'a vue et qu'il l'a pratiquée, et il nous esquisse alertement une demi-douzaine de portraits dont il n'est pas douteux que les originaux ne soient bien vivants. Son impression générale est que les hommes, en Amérique, sont infiniment supérieurs aux institutions; mais il laisse entendre que celles-ci pourraient bien irrémédiablement gâter ceux-là. Lorsqu'on songe que, s'il est un pays où ce soient les hommes qui aient fait les institutions à l'image de leur idéal, c'est, plus que tout autre, l'Amérique du Nord, on a peine à envisager les choses au même point de vue. Mais ces questions sont trop hautes pour notre critique. Donc, *paulo minora*.

J'aime à citer M. de Grancey quand il fait des réflexions comme celle-ci : « Quel étrange peuple nous sommes, et comme il nous est impossible de nous plier aux habitudes des autres! Après tout, il faut croire que les nôtres sont les meilleures, puisque les étrangers les prennent si facilement et qu'ils ne peuvent pas plus les quitter, quand ils les ont une fois adoptées, que nous ne pouvons nous faire aux leurs. » Mais que veut dire cette boutade, je vous prie : « Il y a bien longtemps que M. Victor Hugo a péremptoirement démontré, dans son livre des *Misérables*, que si la société s'arrangeait pour donner seulement 50,000 livres de rente aux malfaiteurs, ils ne voleraient plus les flambeaux d'argent des évêques. » Amérique à part, est-il nécessaire d'avoir bien de l'esprit, comme M. de Grancey incontestablement en a, pour dire des choses aussi plaisantes? Ce n'est pas tout; il revient, quelques pages plus loin, au grand et noble poète devant le cadavre duquel messieurs les gentilshommes du Cercle des Pommes de Terre jugèrent décent de ne pas se découvrir, et il écrit d'une plume désinvolte : « Chacun sait que cet illustre ami de l'humanité a tellement versé de larmes sur les malheurs de John Brown et de tous les Dombrowski et Crapulinski de la Commune, qu'il ne lui en est jamais resté pour ceux que ces braves gens avaient assassinés, à Harper's Ferry ou à la Roquette, » — paroles qui seraient odieuses si elles ne venaient d'un homme de tant d'esprit.

Cet homme d'esprit est aussi un homme qui sait l'anglais, et qui n'est pas fâché de le faire voir. Est-il bien sûr cependant que la phrase qu'il a entendue une fois à propos d'un juge, qu'il suppose vénal : *He is a twenty thousand dollars man*, signifie « que pour l'acheter, il avait fallu débourser vingt mille dollars? » La phrase est commune en Angleterre comme en Amérique, et indique le plus souvent la valeur monétaire, le chiffre de fortune de l'individu. — Ailleurs, tout en déclarant au préalable qu'un « Français est bien ridicule en faisant ces remarques-là, » il nous informe qu'il a « toujours appris qu'en anglais *hunter* veut dire cheval de chasse », et que lorsqu'un Américain qualifie un bon chasseur de *good hunter*, il lui fait le compliment audacieusement métaphorique de l'appeler « bon cheval de chasse ». Qu'il veuille bien me laisser lui enseigner une fois ce qu'il aurait pu « apprendre toujours » s'il avait eu de bons maîtres : *to hunt* signifie « quêter avec des chiens » (*hound*, chien de chasse; allemand *hund*, chien), et *hunter* signifie celui qui *hunts*, c'est-à-dire qui chasse avec des chiens; de sorte que, si *hunter* désigne souvent le cheval qu'on emploie à la chasse, c'est le cheval qu'on appelle chasseur, mais jamais le chasseur qu'on appelle cheval. Mais ces méprises légères n'enlèvent rien à la qualité maîtresse du livre de M. de Grancey, qui est d'être spirituel. Prendre le Pirée pour un nom d'homme n'empêche pas le singe de la fable d'avoir bien de l'esprit.

B.-H. G.

A travers la Norvège. *Souvenirs de voyage*, par M. L. MARCOT. Un vol. in-12. 1885. Berger-Levrault.

M. L. Marcot est simplement un touriste. Son voyage n'apprendra rien de spécial à l'ingénieur, à

l'agriculteur, à l'historien non plus qu'à l'archéologue ni au savant occupé d'anthropologie, malgré la richesse de ces divers champs d'étude dans les pays parcourus par l'auteur. Mais l'artiste pourrait être séduit par cette succession de tableaux : vues de petites villes bourgeoises, de vastes plaines, de forêts, de bras de mer, de lacs immenses, de fleuves, de montagnes et de glaciers éclairés par les mélancolies du soleil de minuit et noyées tour à tour dans l'obscurité des longues brumes. Voyageant sans autre objet déclaré que de satisfaire son propre penchant pour le déplacement en même temps que la curiosité de l'inconnu naturelle à l'homme, M. L. Marcot n'imposait pas de limites à son observation, tout spectacle nouveau l'intéressait; l'intérêt qu'il y a pris, il a su le fixer dans ses notes et sans effort apparent le faire partager au lecteur. E. C.

A Naturalist's Vanderings in the Eastern Archipelago, a Narrative of Travel and Exploration from 1878 to 1883, by Henry O. Forbes, with numerous illustrations. London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, 1885, in-8°.

Cet ouvrage n'est pas un simple récit de voyage. Il en a l'attrait et est rempli d'aventures et de descriptions surprenantes et pittoresques. Mais il a un caractère scientifique qui lui donne une haute valeur pour le géographe, l'ethnographe et le naturaliste. M. Forbes l'a divisé en six parties. La première raconte son arrivée à Batavia et à Buitenzorg, et surtout son excursion aux îles Cocos-Keeling, ce groupe d'îlots de corail où un Anglais à su fonder une colonie industrieuse et patriarcale qui se maintient, malgré les épouvantables cyclones qui la ravagent presque périodiquement. La seconde partie traite de Java. J'y ai surtout remarqué ce que l'auteur nous apprend des croyances et pratiques religieuses des Karangs et des populations de Bautam. Sumatra est le sujet de la troisième partie, sujet riche, qui oblige l'auteur à de longs développements. De là il passe aux Moluques, puis dans l'île de Bourou ou Buru, et enfin à Timor. Le voyage a duré cinq ans; mais le temps a été bien employé.

Je ne saurais suivre ici M. Forbes dans son exploration de l'archipel malais. Il me suffira de dire qu'il l'a vu mieux et plus en détail qu'aucun Européen avant lui, et que le livre où il a consigné ses observations et le résultat de ses recherches restera comme un document précieux dans cette enquête générale que notre siècle a ouverte sur le globe et ses habitants. Chaque partie est accompagnée d'un savant appendice, où l'on trouve dans des tableaux bien dressés, les mesures cranioscopiques, et, dans des descriptions précises, les indications physiques qui servent à l'anthropologiste pour la détermination et la filiation des races, ainsi que des catalogues détaillés des animaux, mammifères, reptiles, oiseaux, insectes, que l'auteur a pu voir et étudier, et parmi lesquels beaucoup n'étaient qu'imparfaitement connus ou entièrement ignorés.

De belles cartes, très nettes et d'une exactitude irréprochable, permettent aux lecteurs de ce gros et beau volume de suivre pas à pas l'auteur en se rendant compte des milieux géographiques qu'il a traversés. Enfin de nombreuses illustrations, dont je ne peux dire tout le bien que je voudrais, car quelques-unes sont déplorablement mauvaises, mettent sous les yeux les contours mêmes des objets ou l'aspect matériel des scènes que M. H. Forbes décrit.

Ce livre ne demande pas à être traduit. Mais nos recueils scientifiques doivent se hâter de publier les notions nouvelles qu'il donne sur les races, sur la faune et sur la flore de l'archipel malais, et il serait à désirer que quelque journal de géographie ou de voyage vulgarisât par un abrégé bien fait les récits du savant explorateur. B.-H. G.

Collection des guides Joanne. — Itinéraire général de la France : *Champagne et Ardennes*, par Paul Joanne. Un vol. in-12 : 4 cartes et 9 plans. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

Le guide *Champagne et Ardennes*, que M. Paul Joanne vient de publier chez Hachette, est destiné à remplacer l'ancien volume *Vosges et Ardennes*, de l'*Itinéraire général de la France*. C'est ainsi que M. Joanne perfectionne, par un labeur incessant, les volumes de cette précieuse collection, qui permet au touriste de voyager intelligemment et d'étudier le plan de son voyage. Sans s'imposer sottement des étapes invariables, tout en laissant une large part à l'imprévu, à la fantaisie, à l'imagination, il importe, quand on se met en route, de bien savoir où l'on veut aller, et pourquoi l'on se propose de visiter telle localité plutôt que telle autre. Les guides Joanne facilitent singulièrement cette tâche. Celui-ci contient la description du nord-est de la France et d'une partie de nos provinces de l'Est. Partagée fort inégalement entre les bassins de la Seine et de la Meuse, cette région peut être divisée en quatre parties nettement indiquées par la constitution géologique du sol : à l'est et au sud-ouest, la Brie, de formation tertiaire, comprise dans le bassin de Paris; au centre, les plaines champenoises, de formation crétacée; à l'est, les hauteurs jurassiques de l'Argonne, divisées en deux chaînes par le cours de la Meuse, séparées par les plaines de la Woëvre, de la vallée mosellane; enfin, au nord, les plateaux schisteux et froids de l'Ardenne qui dominent la profonde gorge de la Meuse. De nombreuses notes, prises tout récemment, ont servi à la rédaction des routes nouvelles du guide *Champagne et Ardennes*. P. C.

Collection Joanne. — Guides diamant : *Autriche-Hongrie, Tyrol, Bavière méridionale*, par P. Joanne. Un vol. in-32 : 7 cartes et 9 plans. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

Les voyages d'Autriche-Hongrie, du Tyrol et de la Bavière méridionale, entrepris de nos jours par de nombreux touristes, méritaient d'attirer l'attention de M. Paul Joanne et de faire l'objet d'un guide spé-

cial. Il vient d'exécuter ce travail avec toute sa science et son tact habituels et de le publier chez Hachette, dans le format *diamant.* Ces petits livres, si commodes à emporter en route, sont presque aussi complets que leurs frères du grand format : ils renferment, comme eux, des renseignements généraux, des cartes et des plans, l'indication des hôtels, le vocabulaire des mots les plus usuels, quand il s'agit d'un guide à l'étranger; enfin, et c'est là évidemment le principal, une description détaillée des meilleures routes à suivre.

Nous relèverons, dans le présent guide, les routes : 1° de Paris à Vienne par le tunnel de l'Arlberg, Innsbruck, Salzbourg et Linz; par Bâle, Lindau, Munich, Salzbourg, Linz ou Passau, le Danube; par Avricourt, Strasbourg, Augsbourg, Munich, Suribach et Linz; 2° de Munich et d'Innsbruck à Vérone; 3° d'Innsbruck à Vienne par Bischofshofen et le Salzkammergut; par Bischofshofen, Selzthal, Klein-Reifling et Amstetten; par Bischofshofen, Selzthal, Sanct-Michael, Leoben et le Semmering; 4° de Vienne à Budapesth par le Danube; par Raab et Uj-Szoïni; par Presbourg; par Wiener-Neustadt, Soprony, Szombathely et Kanizsa; 5° de Budapesth à Gratz; 6° de Budapesth à Trieste; 7° de Vienne à Gratz et à Trieste; 8° de Vienne à Venise. Toutes les grandes villes connues : Stuttgart, Augsbourg, Munich, Salzbourg, Innsbruck, Vienne, etc., et leurs environs sont l'objet d'une description particulièrement détaillée. P. C.

La Chine d'après les voyageurs les plus récents, par VICTOR TISSOT. Un vol. in-18 de 336 p. illustré de 65 gravures sur bois. Paris, 1885. *Bibliothèque instructive* de Jouvet. — Prix, broché : 2 fr. 25.

Dirigée dans un excellent esprit de vulgarisation des sciences, de l'art, de la morale, de la géographie, établie dans des conditions matérielles tout à l'avantage du public, mais dont le secret nous échappe, c'est-à-dire à bas prix sans détriment des qualités moyennes d'une bonne fabrication, papier fort, impression correcte, illustrations suffisantes, la Bibliothèque instructive s'est concilié la faveur du public dès son début, qui date à peine d'une année. Dans le champ de la géographie, elle a déjà publié *l'Homme blanc au pays des Noirs, la Nouvelle-Calédonie, le Canada et l'Inde, l'Égypte, le Japon,* qui témoignent d'une préoccupation particulière de l'Orient et des pays du Soleil. C'est également dans l'extrême Orient que nous conduit le dernier volume paru de la collection, et c'est à M. Victor Tissot, l'auteur populaire de tant de relations de voyages, que l'éditeur a confié le soin de résumer et de fondre dans un récit personnel les plus récentes publications ayant la Chine pour objet. M. Tissot s'est acquitté de cette tâche, qui répondait bien au genre de son talent, avec son habileté coutumière. Il saisit vivement et traduit d'une plume rapide l'aspect pittoresque des choses ; il surprend et fixe avec une égale sûreté de main l'anecdote, le trait de mœurs caractéristique. Nous constatons en ce livre l'absence de cartes, absence exceptionnelle dans les volumes de la *Bibliothèque instructive.* De son côté, M. Victor Tissot aurait pu nous donner une bibliographie des ouvrages nombreux qu'il a consultés, et fournir ainsi un renseignement utile au lecteur curieux d'informations plus complètes. E. C.

Annales sénégalaises de 1854 à 1885, *suivies des traités passés avec les indigènes.* Ouvrage publié avec autorisation du ministre de la marine. Un vol. in-18. Paris, 1885. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc.

En 1854, nous n'occupions au Sénégal que quelques territoires très restreints, et les plus puissants des chefs indigènes nous considéraient comme leurs tributaires. On payait encore tous les ans, et avec un certain cérémonial, à un petit chef noir de quelques cases dans l'île de Sor, le loyer du terrain sur lequel est bâtie la ville de Saint-Louis. Aujourd'hui, de Saint-Louis au Niger à l'intérieur des terres, et du cap Blanc à la Mellacorée le long de la côte, nous possédons une superficie de terrain égale à celle de l'Algérie.

Que de troupeaux nous avons razziés, que de villages brûlés, quels flots de sang maure et nègre versés — je ne parle pas des larmes que les mères françaises ont répandues : — ce que coûte à l'humanité la plus obscure des conquêtes, on s'en rendra compte en lisant ce livre. Que dis-je, un livre ! Nullement. On ne trouve pas une « phrase » en ce volume, qui n'est qu'un recueil de rapports officiels. Pour moi, je n'ai rien lu jamais de plus naïvement, cyniquement féroce que ce simple journal des guerres du Sénégal.

Cette impression écartée, l'ouvrage intéresse les fonctionnaires et tout naturellement l'armée, puis les commerçants qui ont besoin de savoir quelle sécurité, quelles garanties présentent les opérations commerciales avec telle ou telle population, et enfin les familles qui ont quelque enfant dans cette partie du continent africain. La nouvelle tentative de notre vieil ennemi Samori — que n'a pas corrigé la forte râclée administrée à ce « prophète » par le colonel Borgnis-Desbordes en 1883 — ajoute l'intérêt de l'actualité aux *Annales sénégalaises.*

Le Monde chinois, par PHILIPPE DARYL. Un vol. in-18. Paris, 1885. Librairie Hetzel.

La géographie, l'histoire, la langue et la littérature de la Chine — ou plutôt de l'Empire du Milieu, pour lui rendre son véritable nom — nous sont suffisamment connues par les travaux d'Élisée Reclus, d'Abel de Rémusat, de Stanislas Julien, de Bazin aîné et de Pauthier. Mais pour les institutions, les mœurs et les ressources actuelles, nous sommes moins bien informés. On nous montre encore la Chine telle qu'elle fut pendant de longues suites de siècles, c'est-à-dire la plus fermée des agglomérations humaines. Il est certain pourtant que la Chine

d'aujourd'hui n'est plus la Chine d'il y a vingt ans, ni même d'il y a quatre ou cinq ans. Si longtemps réfractaire à la civilisation générale, l'Empire du Milieu veut désormais prendre entre les nations la place qu'une masse compacte de quatre cents millions d'habitants a le droit d'occuper. Pour nous éclairer sur sa condition présente, c'est à l'expérience de tous ceux qui l'ont approchée et pratiquée dans ces derniers temps qu'il faut avoir recours ; c'est la masse d'études publiées en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne et en Russie qu'il faut dépouiller.

Cet immense travail vient d'être fait par M. Philippe Daryl, et bien fait; nous en avons pour garants les précédents ouvrages et notamment *la Vie publique en Angleterre* que l'auteur a déjà donnés sous ce titre de série *la Vie partout*, qui appartient aussi à ce dernier livre. De cette patiente analyse est sorti *le Monde chinois*, où M. Philippe Daryl fait la lumière sur la nation et son gouvernement; sur l'art, les lettres, le théâtre, l'industrie, les finances, le commerce extérieur, sur les tribunaux, procédures et peines, et finalement sur les armées de terre et de mer. Se bornant à exposer les résultats de son enquête, l'auteur procède avec la rigueur et la simplicité des méthodes scientifiques, il cite des faits et laisse au lecteur le soin, de conclure. Dans l'introduction cependant, il signale le bassin du Yang-Tze-Kiang à l'attention des jeunes générations de savants, comme un musée d'archéologie comparée et d'anthropologie inestimable aussi ancien que l'humanité et plus fertile encore en révélations historiques que Rome et la Grèce, que les bassins du Nil, du Jourdain, du Tigre et de l'Euphrate. E. C.

De Nioopolis à Olympie. *Lettres à un ami*, par D. Bikélas. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff.

Nous en sommes encore aujourd'hui, en France, à l'idée qu'Edmond About nous a donnée de la Grèce, il y a trente ans. Eh bien, il faut faire table rase de tous ces amusants souvenirs. Voici M. D. Bikélas qui, dans une suite de quinze lettres à M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, entreprend de nous révéler une Grèce toute différente. M. D. Bikélas est Grec. On ne nous dit pas si ses lettres ont été écrites d'original en français ou traduites. Dans le premier cas, qui paraît probable à l'aisance même de la phrase, nous ne saurions trop le féliciter d'être entré en si parfaite possession de notre langue que beaucoup de Français — et non des plus illettrés — lui en envieraient le libre maniement.

« Je recommande toujours à mes amis de France qui veulent visiter la Grèce de ne pas y arriver directement par la voie de Marseille, mais de commencer par Constantinople et la Turquie... En arrivant de Paris en droite ligne, l'Europe paraît finir en Grèce; quand on vient de la Turquie, on s'aperçoit que l'Europe y commence. » En ces quelques lignes, M. Bikélas trahit la préoccupation dominante de son patriotisme. Il n'en a pas de plus chère en ces trois cents pages que de nous montrer une Grèce infestée par la prétendue civilisation de l'Europe occidentale. Il y met sa joie et son orgueil. Des chemins de fer, des commencements de routes, des canaux, des usines, des maisons à six étages, des hôtels, des draps propres jusque dans les lits d'auberge, des théâtres, des cafés-concerts, des complets de la Belle Jardinière, des mariées en robe de soie, gants de peau blancs et fleurs d'oranger; plus de fustanelles, plus de brigands. Et son dernier mot, après avoir décrit ces premières étapes de la corruption par la civilisation : « Je mourrai avec une foi ferme dans l'avenir de la Grèce.

Souvenirs de notre Tour du Monde, par M. Hugues Krafft. Un vol. in-8° jésus orné de 5 cartes dessinées spécialement et illustré de 24 phototypies, faites d'après des clichés de l'auteur. Paris, 1885. Librairie Hachette.

M. Krafft a raison de dire qu'ils ne sont pas assez nombreux encore les Français qui, ne sachant que faire de leurs dix doigts, au terme de leurs études, profitent de leur jeunesse et de leur fortune pour faire connaissance avec les pays étrangers. Beaucoup sont retenus par leur famille trop souvent inquiète de périls imaginaires. Malgré la musique d'Auber, la célèbre cantilène des *Diamants de la Couronne* n'a convaincu jusqu'à présent qu'un trop petit nombre de désœuvrés. On a beaucoup chanté, l'on chante encore à l'Opéra-Comique :

> Qu'il est beau de courir le monde,
> Ah ! qu'il est doux de voyager ;

mais on ne voyage pas pour son plaisir en France. Quelques employés de commerce, de rares savants, des ingénieurs, deux ou trois explorateurs du continent à la mode, l'Afrique, parcourent le monde, sans doute, ou quelque partie du monde — je ne parle pas des soldats, des marins ni des missionnaires qui n'obéissent pas à leur initiative personnelle ; — mais les jeunes hommes riches, indépendants, qui continuent l'ancienne tradition française du voyage au début de la vie, couronnement de l'éducation, tel que le bon Gargantua l'impose à Pantagruel, que le recommandent Montaigne et tous les grands éducateurs jusqu'à Rousseau, on les compterait aujourd'hui trop facilement. Ne fût-ce qu'à titre d'exemple, le livre de M. Krafft est donc excellent. Il prouve qu'on peut passer un hiver aux Indes anglaises, un printemps à Ceylan, à Java et en Cochinchine, un été en Chine, six mois au Japon, revenir par San-Francisco et New-York, sans autre but que de dépenser intelligemment son temps et son argent, et débarquer au Havre sain et sauf, la mémoire des yeux et celle de l'esprit meublées d'une infinité de souvenirs, de visions, de termes de comparaison, d'impressions et de sensations qui composent un joli bagage pour la traversée de la vie. Il n'en coûte que la bagatelle de deux mille francs... par mois, pendant dix-huit mois : le prix d'une nuit de déveine au baccara. E. C.

La philosophie en France au XIXe siècle, par FÉLIX RAVAISSON. Deuxième édition. Un vol. grand in-8°; Paris, Hachette et Cie, 1885.

Le fameux *rapport* de 1867, sorti des presses de l'Imprimerie impériale, commençait à devenir introuvable; le voici réédité. Il est suivi du *Rapport sur le prix Victor Cousin (1884);* le volume en devient plus précieux.

M. Ravaisson écrira-t-il, de lui-même, quelque jour, une étude sur le mouvement philosophique dans ces vingt dernières années? Des pages, comme il sait les écrire, et dans lesquelles il exposerait, il jugerait avec cette clarté, cette sagacité qui ne sont pas encore ses moindres mérites, les thèses émises depuis 1867, de telles pages d'un maître écrivain et d'un critique à l'esprit si pénétrant, ne manqueraient pas d'être accueillies avec plus de faveur que ne fut accueilli naguère le travail demandé. C'est qu'aujourd'hui, plus que naguère, on se livre ardemment aux études philosophiques. C'est qu'un complément au rapport de 1867, donnant une analyse et une critique de ceux des ouvrages plus ou moins récemment publiés qui traitent des questions de philosophie, ne serait pas sans permettre aux étrangers d'apprécier l'activité intellectuelle dont on a fait preuve en notre pays dans ces derniers temps. Ce complément contenterait notre besoin de prendre conscience de nous-mêmes; il satisferait à une légitime fierté.

Nous insistons; mais vraiment, n'appartiendrait-il pas à M. Ravaisson qui a jugé une partie de l'œuvre de MM. Taine, Vacherot, Renouvier, de caractériser leur œuvre presque achevée? Il se corrigerait lui-même, il reviserait certains jugements portés.

Mais peu nombreuses sont les appréciations sur lesquelles il aurait peut-être à revenir et son rapport de 1867 reste une étude des plus remarquables.

En cette étude, il n'a pas été éloigné de reconnaître à M. Renan tous les mérites d'un penseur. Parce qu'il a subi le charme du style de notre grand littérateur ou pour une autre raison? Nous ne savons; toujours est-il qu'il a, suivant nous, montré pour l'auteur des *Dialogues* une beaucoup trop grande bienveillance. M. Renan est un sceptique.

Le scepticisme de M. Renan n'est pas le scepticisme qui regarde au problème de la connaissance; son scepticisme est seulement indifférence entre les diverses doctrines qui se peuvent proposer: il laisse entière la prétendue légitimité du dogmatisme. M. Ravaisson, qui a été si peu sévère pour ce scepticisme, simple tendance de l'esprit, fait, dans son *Rapport sur le prix Victor Cousin*, les plus expresses réserves touchant les conclusions du mémoire couronné, celui de M. Brochard. M. Brochard, dit-il, invoque l'autorité de Descartes, qui attribuait le jugement à la volonté; mais, « au lieu d'associer nos deux facultés de penser et de vouloir, ne transfère-t-il pas entièrement à l'une ce qui est, tout au moins en partie, l'office de l'autre? Est-ce bien là ce qu'a fait ou entendu faire après Platon Descartes? » La vérité est que M. Brochard relève de Kant, de M. Renouvier, plutôt que de Descartes. Est-ce toutefois à dire pour cela qu'il fasse profession de scepticisme?

Les quatre mémoires présentés, pour l'élucidation du sujet proposé: *le scepticisme dans l'antiquité*, ont été finement analysés. Les critiques sont ingénieuses; elles suggéreront des réflexions. Le *Rapport sur le prix Victor Cousin* méritait d'être publié.

F. G.

Essai sur le système philosophique des stoïciens, par F. OGEREAU, agrégé de philosophie. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885. Prix: 5 francs.

« Aucun philosophe n'a été aussi attentif à établir partout l'ordre et la suite que ne le furent les stoïciens », et c'est à montrer l'unité de la doctrine du Portique que M. Ogereau s'est appliqué.

Sans doute, on peut distinguer — et il les distingue — trois grandes périodes de l'histoire du stoïcisme; la première, qui va de Zénon de Cittium à Antipater de Tarse; la deuxième, de Panétius de Rhodes à Posidonius d'Apamée; la dernière, pendant laquelle écrivent Cornutus, Sénèque, Musonius Rufus, Épictète, Marc-Aurèle. D'abord, Athènes est le centre de l'enseignement et ceux qui enseignent, bien que venus de contrées orientales récemment hellénisées par la conquête d'Alexandre, ne connaissent d'autre civilisation que celle de la Grèce; ensuite, deux philosophes qui sont des Grecs encore, qui ont enseigné l'un à Athènes, l'autre à Rhodes, qui n'ont pas laissé toutefois d'avoir des relations avec les Romains pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne; enfin Rome, séjour habituel ou préféré des écrivains qui ont défendu, propagé la doctrine stoïcienne et qui tous ont été des citoyens romains.

Sans doute, à deux reprises, la forme, sinon le fond de l'enseignement, a dû se modifier sous des influences nouvelles.

Mais ces influences se peuvent négliger et M. Ogereau, qui ne veut regarder qu'au système philosophique tout seul, s'est même défendu de recourir aux enseignements biographiques et bibliographiques qu'ont fournis les érudits.

C'est pour avoir ainsi limité sa tâche que son travail, récompensé d'ailleurs par l'Académie des sciences morales et politiques, est une étude si précieuse, une étude qu'il faut lire après le mémoire de M. Ravaisson, après les remarquables analyses de Zeller.

Il s'est refusé à répéter ou corriger des biographies souvent faites ; il a parlé de Zénon pourtant. « Le caractère de Zénon, les circonstances au milieu desquelles sa jeunesse, les études et les méditations qui le remplissent sont, en effet, les seuls antécédents directs du stoïcisme. C'est à tort que l'on appelle quelquefois antécédents d'une doctrine les systèmes antérieurs qui présentent avec elle quelque point de ressemblance... Une doctrine nouvelle ne se développe pas sur le tronc des anciennes comme par une sorte de parasitisme spontané; elle sort de l'intelligence du fondateur, elle a sa cause immédiate dans l'état intellectuel de ce même fondateur au moment où ses convictions se fixent. Les doctrines antécédentes ne sont donc des antécédents qu'autant qu'elles ont eu quelque part dans la formation de cet état intellectuel. »

Il explique la genèse du stoïcisme et il signale cette considération initiale du chef de l'école : sous une différence restreinte et une partielle ressemblance, entre les principes constituants et les parties composantes il n'y a point d'action possible d'une partie sur une autre, point de cohérence et par suite point d'être.

Il jette les grandes lignes de la doctrine et tout de suite il montre qu'elle n'est pas, quoi qu'en aient pensé quelques contemporains de Zénon, un cynisme adouci, et quelques autres, un ensemble de redites, les dogmes ayant tous été empruntés aux académiciens. Cléanthe et Chrysippe vont la fixer; elle parviendra telle quelle ou sans altérations d'importance aux écrivains romains.

Après ce premier examen rapide, portant sur l'ensemble de l'enseignement, un autre sur chacune des parties : M. Ogereau examine comment le stoïcisme entendait l'être, le monde et l'homme ; il cherche quel était pour l'école le criterium de la vérité, il en juge la dialectique, il traite du souverain bien, de la sagesse, de la théodicée et de la religion selon les stoïciens.

Suivant eux, expose-t-il, la qualité est étendue comme la matière, — point d'absolue différence, c'est un principe; — pendant que la qualité qui est dans tel ou tel être diminue ou augmente, plus ou moins pressée par les qualités qui la contiennent, et s'écoulant sans cesse pour se prêter aux formes les plus diverses, la quantité totale de la matière ne saurait changer. — Épicure, lui, faisait la matière infinie, illimitée; le monde né de Dieu ne vit et ne se conserve que par lui; il vit grâce au feu, il doit périr par le feu après avoir toutefois traversé tous les âges possibles ; quand le monde qui doit l'être à l'imperfection de Dieu périra en effet, Dieu se retirera dans sa providence; « la cosmologie des stoïciens est un panthéisme nettement différent du théisme idéaliste ou finaliste de Platon ou d'Aristote ».

En l'homme, une âme avec un corps ; l'âme est définie : la destinée de l'âme recherchée, et M. Ogereau dit précisément: « L'âme n'est pas atteinte par la destruction aussitôt que le corps, mais elle ne peut pourtant prolonger indéfiniment son existence, le temps la mine ou l'épure lentement, et elle finit par se perdre dans l'invisible. Zénon admettait sans doute que la durée de cette seconde vie est, comme celle de la première, variable selon les individus, proportionnée aux forces que l'âme possède par nature ou s'est données à elle-même par la culture ou l'exercice. Selon Cléanthe, la vertu des âmes n'a aucune influence sur la durée de leur vie. Pour lui, toute âme qu'a éclairée une lueur de raison, en qui un Dieu a habité, ne saurait finir avant les dieux; elle ne sera détruite que par l'embrasement du monde. Chrysippe paraît revenir à la pensée de Zénon ; il soutient que les âmes, après avoir abandonné le corps, ont des destinées diverses. D'après Diogène de Laërte, il n'accordait qu'aux âmes des sages la puissance de conserver jusqu'à l'embrasement du monde leur existence personnelle. Cette opinion semble avoir prévalu dans l'école stoïcienne, car Arius Didymus l'indique comme la doctrine commune des stoïciens. Que deviennent alors les âmes des hommes qui ne sont pas parvenus à la sagesse ? Suivant les informations du même auteur, les stoïciens n'admettent pas que ces âmes soient détruites en même temps que le corps, comme le sont celles des animaux privés de raison ; elles survivent et ne sont dissoutes qu'après des temps plus ou moins longs. Quand même aucun renseignement ne nous ferait connaître directement à quelle cause les stoïciens rapportaient la détermination de cette durée variable attribuée aux âmes humaines qui n'ont pas atteint la sagesse, on apercevrait clairement que, d'après leur doctrine, cette durée doit dépendre de l'état moral de l'individu, qu'elle se règle sur la force acquise, sur le progrès accompli pendant la vie terrestre. »

Cette page fera plaisir assurément à MM. Byse et Petavel-Ollif, qui s'emploient — avec quelle ardeur et quel talent, on le sait — à renouveler la doctrine de l'immortalité conditionnelle; elle confirme certains de leurs dires. Ce n'est pas toutefois pour leur contentement que nous avons reproduit ce long passage du livre de M. Ogereau : nous avons voulu permettre au lecteur d'apprécier les grands mérites d'une exposition qui avait ses difficultés.

Arrêtons là le compte rendu du livre si remarquable de M. Ogereau; aussi bien, l'insistance est inutile : on sera curieux de rechercher comme notre auteur présente cette partie de la doctrine stoïcienne que l'on croit connaître le mieux, — peut-être à tort, — nous parlons de la morale théorique et pratique d'après Zénon.

Dialogues philosophiques franco-picards sur le contentement de soi-même par l'éducation morale, par Honoré Lescot. Un vol. in-16, chez l'auteur, à Margny-les-Compiègne (Oise), 1885. — Prix : 2 fr. 50.

La morale théorique de l'auteur ne saurait être la nôtre. Le Bien, c'est le Vrai, dit-il, et le grand facteur de la moralité, c'est l'amour, l'amour du prochain. Bien qu'il cite et M. Janet et M. Marion, en

même temps que MM. Spencer et Robinet, M. Honoré Lescot est positiviste.

Mais ses dialogues entre personnages qui parlent, l'un en patois picard, l'autre en français, peuvent ne pas déplaire aux lecteurs des campagnes de la Picardie, et ils peuvent les amener à s'efforcer de prouver une plus grande aménité de caractère, à prendre un plus grand souci de l'éducation de leurs enfants.

F. G.

La psychologie allemande contemporaine (*École expérimentale*), par TH. RIBOT, directeur de la *Revue philosophique*. Deuxième édition corrigée et augmentée. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix: 7 fr. 50.

Sans avoir la haute valeur de l'ouvrage : *la Psychologie anglaise contemporaine*, celui-ci n'est pas sans mérite et il est d'un grand intérêt. L'auteur l'a revu, il l'a complété; son livre réédité est presque un livre nouveau.

M. Ribot est un admirateur quelque peu partial des physiologistes allemands qui se sont appliqués à créer « une psychologie scientifique »; il donne leurs travaux comme des plus importants. Nous devons faire cas sans doute de leurs recherches, mais d'entre les « découvertes » que pense avoir faites M. Wundt, pour ne nommer que lui, combien qui ont été accomplies, il y a beau temps, par notre école française de la sensation! Le directeur de la *Revue philosophique*, qui préconise la méthode de recherches que l'on sait, la voit suivie en Allemagne, et s'il n'énumère pas sans beaucoup de complaisance les résultats des observations et expériences des savants allemands, c'est surtout la méthode à laquelle ils ont recours qu'il célèbre : « La nouvelle psychologie diffère de l'ancienne par son esprit; il n'est pas métaphysique; par son but, elle n'étudie que les phénomènes; par ses procédés, elle les emprunte autant que possible aux sciences biologiques. » Les actions psychiques sont liées au système cérébro-spinal; tout état psychique est associé à un système nerveux; admettons cela, mais la physiologie est une étude, et la psychologie en est une autre. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Critique sociale, par AUGUSTE BLANQUI. Deux vol. in-12. Paris, Félix Alcan et Cie, 1885. — Prix : 7 francs.

De ces deux volumes, le premier porte ce sous-titre : *Capital et travail;* le second : *Fragments et notes.*

Le second ne peut guère servir qu'à permettre d'apprécier le mérite littéraire de l'écrivain, qu'à permettre encore de reconnaître qu'il n'était pas incompétent pour parler, nous ne disons pas de la question, mais des questions sociales.

Dans les articles de polémique écrits à différentes époques dans les réflexions et pensées, dans tous ces fragments qui ont été recueillis, rien que des négations ou l'expression de la haine du révolutionnaire pour « l'ordre bourgeois ».

Une étude est publiée, — c'est en 1850, — et l'auteur, qui a recherché les causes principales de la misère d'une nation, énonce les trois problèmes à répondre pour remédier aux maux de la société : 1° Trouver plus de capital; 2° plus de travail; 3° plus de terres pour les populations pauvres. Et Blanqui de noter ces diverses réflexions : « Ces trois prétendus remèdes, ces trois précieux spécifiques ne sont pas même des palliatifs, ou plutôt ce ne sont que des non-sens et des impossibilités. Trouver plus de capital, c'est précisément ouvrir plus large la source des calamités... La multiplication des capitaux est le fléau par excellence, la source de toutes les détresses populaires, parce que leur formation, fruit de la rapine, engendre de nouvelles rapines, et ainsi de suite, indéfiniment. Prospérité publique, misère publique. Trouver plus de travail est une chimère, si l'on prétend rendre cette augmentation indépendante de celle du capital; et, si les deux accroissements sont parallèles, chose obligée dans l'ordre actuel, la conséquence est l'aggravation de la misère. Trouver plus de terre, c'est courir après l'impossible et l'inutile. La colonisation est impuissante et épuisante. Impuissante, car elle n'allège en rien le mal, par suite du remplacement immédiat des populations émigrées; épuisante par le chiffre des frais, supérieurs à celui qui assurerait l'aisance dans la mère patrie aux citoyens exportés. Tirez-vous de ce gâchis, messieurs les économistes. »

A d'autres pages du volume, des pensees telles que celle-ci : « Les grands doivent rester à genoux pour que leur tête ne dépasse pas le niveau; » que cette autre : « Un riche mort, c'est un gouffre fermé. Tout gain, sans perte. »

Dans le premier volume, des fragments encore, qui, classés d'après les sujets traités et mis bout à bout, ne font pas un livre. Et puis toujours des négations lesquelles se peuvent résumer par celle-ci : *Plus de capital*. Blanqui condamne l'épargne sous toutes ses formes, il condamne les sociétés de crédit, il condamne le prêt à intérêt, — il dit : à usure; — il réfute,

ou croit réfuter Bastiat. Où Proudhon a échoué, Blanqui n'a pas réussi.

Des affirmations, et mieux, toutes les dispositions du programme du parti blanquiste se trouvent pourtant formulées à un certain endroit. Le programme est connu; il comporte la suppression immédiate du grand livre de la dette publique, la dictature parisienne. Pourquoi la dictature et celle de Paris? L'écrivain s'en explique : « Le recours au scrutin le lendemain de la Révolution ne pourrait avoir que deux buts également coupables : enlever le vote par contrainte ou ramener la monarchie. On dira que c'est là un aveu de minorité et de violence. Non! la majorité acquise par la terreur et le bâillon n'est pas une majorité de citoyens, mais un troupeau d'esclaves. C'est un tribunal aveugle qui a écouté soixante-dix ans une seule des deux parties. Il se doit à lui-même d'écouter soixante-dix ans la partie adverse. Puisqu'elles n'ont pu plaider ensemble, elles plaideront l'une après l'autre... Un an de dictature parisienne en 48 aurait épargné à la France le quart de siècle qui touche à son terme. S'il en faut dix ans cette fois, qu'on n'hésite pas. Après tout, le gouvernement de Paris est le gouvernement du pays par le pays, donc le seul légitime. Paris n'est point une cité municipale cantonnée dans ses intérêts personnels, c'est une véritable représentation nationale... Le communisme est la seule organisation possible d'une société savante à l'extrême, et dès lors violemment égalitaire. » Toute cette partie de l'œuvre de Blanqui, et qui est intitulée : *Le communisme, avenir de la société,* mérite d'être signalée. Elle est la seule qui présente quelque intérêt.

F. G.

Les populations agricoles de la France (*Normandie et Bretagne*), par M. Henri Baudrillart, membre de l'Institut. Un fort vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1885.

M. Baudrillart a été chargé d'une mission dans toute la France, à l'effet de constater l'état actuel des classes agricoles et d'étudier les moyens les meilleurs pour retenir les paysans dans les campagnes et leur y rendre l'existence moins pénible.

Le volume considérable publié aujourd'hui contient les rapports du savant économiste sur la Normandie et la Bretagne.

La méthode suivie par l'auteur donne à ces documents un intérêt très vif et une particulière valeur. C'est sur une étude comparative du passé et du présent que M. Baudrillart appuie ses conclusions. Il a ainsi l'occasion d'écrire des monographies fort curieuses de types paysans, de ménages campagnards, d'artisans, de cultivateurs, etc.

L'ouvrage est d'autant plus important qu'il paraît à l'heure où la crise agricole sévit avec le plus d'intensité, et que les partis politiques s'emparent de ce fait pour surexciter les esprits.

M. Baudrillart montre nettement que, sous l'ancien régime, la valeur des terres était bien précaire, qu'à diverses époques, en Normandie même, les actes renfermaient les expressions les plus tristement significatives à propos des terres : *terres inutiles, non-valoir, terres labourables,* pour le présent *terres sauvages.*

Le paysan sent peser sur lui des tailles que haussaient sans cesse des dilapidations effrénées. C'est de là qu'il a pris sans doute l'habitude de toujours se plaindre.

L'intérêt de l'œuvre de M. Baudrillart est doublé par le soin qu'il apporte à tracer le caractère du paysan en même temps que l'état de la terre. Il relève sur des documents certains la valeur des consommations et des salaires des travailleurs et indique clairement leur situation matérielle et morale.

A la veille de 1789, la plupart des paysans ne mangent que du pain d'orge et boivent de l'eau; beaucoup se nourrissent de pain d'avoine, d'autres de son mouillé, ce qui cause la mort de nombre d'enfants.

Les logements sont très défectueux : les fenêtres n'avaient pas souvent de vitres. On lit qu'en 1789, dans telle paroisse de Normandie, les maisons étaient pour la plupart bâties sur quatre fourches; souvent c'étaient des étables ou des granges où l'on avait élevé une cheminée avec quatre gaules et de la boue.

Pourtant la petite propriété est généralement bien cultivée. Mais l'impôt absorbe toutes les ressources : l'impôt direct y prenant parfois plus de la moitié du revenu.

Quant aux routes, à part quelques grandes voies reliant les villes importantes, il n'y en avait pas : les chemins vicinaux n'existaient pas. L'instruction était à peu près nulle, le maître d'école étant le plus souvent aussi ignorant que ses élèves.

A tous ces maux, le siècle qui s'achève a porté de nombreux remèdes. M. Baudrillart met en lumière les progrès réalisés, mais ce ne sont que des progrès matériels. L'état moral ne s'est guère amélioré; il signale surtout l'intempérance. C'est un chapitre qu'il faut lire, tout nouveau qu'il soit. L'intempérance augmente avec le nombre des débits de boissons que la loi ne limite plus. Le fisc y trouvera un avantage apparent, c'est un dommage énorme pour la morale, pour la santé, et le fisc lui-même finira par y perdre, car la conséquence de l'intempérance, c'est d'abord l'abandon du travail, puis la dépopulation et, avec la dépopulation, naturellement une moindre production et une moindre consommation.

M. Baudrillart, après avoir passé en revue l'état de la famille et les rapports des parents et des enfants et noté les mauvais résultats d'une éducation plus indulgente que *gâtée,* insiste avec raison sur l'importance de l'instruction agricole. L'instruction primaire ne suffit pas : il faut intéresser le paysan à son labeur en lui faisant connaître les moyens d'améliorer sa culture.

Nous ne pouvons que marquer à grands traits la physionomie d'un ouvrage si considérable, dont chaque page mérite d'être méditée. Ce n'est pas seulement aux spécialistes, aux économistes qu'il s'adresse : tous les hommes politiques qui participent à la direction des destinées de notre pays ne sauraient s'abstenir de ces études. Ceux mêmes qui ne lisent

que pour s'instruire, ou pour l'agrément de leur esprit, trouveront encore large satisfaction à parcourir ce gros volume, où abondent les descriptions de types curieux, par exemple, celle des *pêcheurs-agriculteurs de l'île de Hoëdri*, des *Briérons du bourg de Batz*, des *paludiers*, etc.

Nous attendons avec grande impatience la suite de l'enquête de M. Baudrillart, qui continue à travers les autres provinces les études qu'il a commencées par la Normandie et la Bretagne. P. Z.

Des rapports de la religion et de l'État, par ADOLPHE FRANCK, membre de l'Institut, professeur de droit naturel au Collège de France. Deuxième édition. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est sous le titre de *Philosophie du droit ecclésiastique* que le travail a été édité pour la première fois il y a vingt ans. Le titre qu'il porte aujourd'hui indique mieux le sujet traité, et, l'indiquant mieux, il appellera mieux aussi l'attention sur une étude qui a de la valeur.

La question est à l'ordre du jour. La question? non pas tout à fait, mais l'une des solutions qu'elle comporte, savoir : la séparation des Églises et de l'État. Il n'importe.

Cette solution, M. Franck l'a rejetée, comme il a rejeté l'idée de la subordination de l'État à l'Église et celle de la subordination de l'Église à l'État; le régime concordataire est, pour lui, le régime par excellence.

Qu'à ce régime il ne nous soit pas utile d'en substituer un autre, et que cette substitution, si l'on y voulait procéder dès demain, puisse faire courir à notre pays de grands dangers, c'est ce qui se peut fort bien soutenir; on parle alors en homme politique, et peut-être en homme politique avisé. Mais l'auteur n'a pas entendu faire de la politique non plus que de la théologie : il a voulu, il l'a déclaré, donner une étude de droit et traiter, non de ce droit qui se fonde sur une législation ou une convention particulière, de celui-là qui dérive de la nature même des choses : il a voulu demeurer philosophe; or, à ne considérer que la nature de l'homme essentiellement religieux et les fins nécessaires de la société, on ne saurait parler des associations religieuses comme de puissances avec lesquelles l'État, autre puissance, devrait souscrire des conventions. La vérité est que M. Franck a demandé à l'histoire toute seule des enseignements, qu'il n'a rien fait que de la politique.

Pas de religion sans religions, dit-il; et pas de religions sans culte, sans doctrine, partant sans clergé; cela n'est pas absolument exact, mais il a regardé au clergé catholique, à l'Église universelle et puisque le Souverain Pontife a le *devoir* de diriger l'humanité vers les fins qu'il désigne, lui, par les voies qu'il choisit, lui encore, il appartient aux États de connaître de son action, de la limiter au besoin : l'État français — car c'est de lui qu'il s'agit — a *intérêt* à continuer la politique des saint Louis, des François Ier, des Louis XIV et des Napoléon Ier. *Les rapports nécessaires dérivant de la nature des choses* n'ont pas été dégagés.

Le livre est à lire toutefois.

M. Franck considère la question des rapports d'*utilité* comme des plus importantes et des plus complexes en même temps; il n'a pas tort.

Nombreux sont les gens qui, réclamant la suppression du budget des cultes, invoquent cette raison que « tout le monde ne va pas à l'Église ». Dans le livre une réponse à leur réclamation. Cette réponse, sont-ils capables, nous ne disons pas de l'accepter, mais seulement de l'entendre? Parce que le catholicisme se donne pour la religion même, ou parce que, imposant un certain dogmatisme, il ne laisse pas concevoir aux fidèles que la religion est une vie? nous ne savons; toujours est-il qu'on ne sort de l'Église catholique que pour détester toutes les religions.

F. G.

Les colonies nécessaires : Tunisie, Tonkin, Madagascar, par un marin. Un vol. petit in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1885. — Prix : 2 francs.

Les démocraties ne sont pas très expertes en ce qui regarde la politique extérieure; un grand ministre démêle mieux certain des intérêts d'une nation que cette nation elle-même. Que si les radicaux et intransigeants, comme nous serions tenté de le croire, n'ont eu, en critiquant la politique coloniale, d'autre souci que celui d'augmenter leur clientèle, ils ont été bien avisés; ils savaient les secrets désirs des populations, ils les leur ont fait connaître à elles-mêmes, et elles les ont proclamés : point d'aventures. Ce n'est pas à croire sur leur simple affirmation que ce qu'elles appellent aventures mérite d'être ce mot. Les opportunistes, plus préoccupés, à coup sûr, des besoins du pays que de leur propre popularité, ont été obligés pourtant, pour ne pas gouverner à l'encontre du suffrage universel, de céder sur ce point des « expéditions lointaines », et de déclarer qu'on se bornerait à conserver ce qu'on possède en Asie, en Afrique, sans plus chercher à étendre le territoire colonial.

On s'apercevra plus tard des fautes commises. On comprendra quel tort on a eu d'abandonner à peu près complètement l'Égypte aux Anglais; et, si l'on ne s'empare de Madagascar, ce qui est malheureusement probable, quel tort on aura eu de n'avoir pas repris la politique de Richelieu.

L'auteur anonyme de l'opuscule dont nous avons donné le titre plus haut ne s'inquiète que de notre puissance militaire. Point de considérations économiques. Il dit comme la tactique navale s'est modifiée depuis trente ans; il établit que l'emploi de la vapeur, d'une part, que, de l'autre, celui des nouveaux engins de destruction ont amené une véritable révolution. Les Anglais ont tout prévu; ils ont des points de relâche, des rades magnifiques dans toutes les mers. Nous, sur la route des Indes, nous avons Obock, une plage toute nue, et nous avons un port

mauvais, non loin de Madagascar. Si nous n'avons Madagascar, qu'une guerre se déclare entre la France et le Royaume-Uni, nous sommes battus; point de de doute à cet égard.

Les arguments en faveur de l'occupation de Madagascar, — nous ne parlons pas de la Tunisie, ni du Tonkin; nous resterons dans ces deux pays; — ces arguments sont de la plus grande valeur. Nous souhaitons qu'on les pèse: ils feraient réfléchir.

F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Guide du libraire-antiquaire et du bibliophile, vade-mecum à l'usage de tous ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. Précédé d'une préface par Jules Richard. Paris, Édouard Rouveyre, éditeur, 45, rue Jacob, 1882-1885. Un vol. in-8° à 2 colonnes, de xv-176 pages, orné de 46 planches hors texte en noir et en couleur, imprimé à Paris, chez Charles Unsinger. Tirage ordinaire sur papier vergé. — Prix : 30 francs. Exemplaires de luxe. — Prix : 60, 120 et 180 francs.

A plusieurs reprises déjà, nous avons eu à parler de cet intéressant travail bibliographique qui se publie par livraisons. Les douze premiers fascicules ayant paru, M. Rouveyre vient de les réunir en un charmant volume, plein de faits et de renseignements utiles. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment au sujet de ce « Guide du Bibliophile »; qu'il nous suffise de dire que c'est une des plus jolies et des meilleures publications que nous possédions en ce genre, que son intérêt, loin de décroître, comme il arrive parfois en pareille matière, se soutient et même s'accroît de feuille en feuille, enfin que nous ne pouvons que reproduire, en les amplifiant, les éloges que nous lui avons donnés.

Ce guide est vraiment le complément indispensable de l'instruction bibliographique de tout libraire et même de tout bibliophile qui désire ne pas rester en arrière dans le grand mouvement qui s'opère partout, de nos jours, en faveur des livres. Sans répéter ce que nous avons dit jadis sur l'extrême intérêt que présente l'ouvrage de MM. J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre, sur la pureté de son texte, la beauté de son exécution, l'éclat des nombreuses illustrations qui l'accompagnent, nous croyons cependant devoir insister sur le caractère qui lui est particulier, sur son *actualité*. En effet, à une époque comme la nôtre, où la valeur vénale des beaux livres subit d'étonnantes variations, il est de la plus grande utilité de pouvoir suivre, jour par jour pour ainsi dire, ces incroyables écarts de prix motivés, tour à tour, par la mode, la spéculation, la passion ou même simplement le caprice des bibliophiles. C'est ainsi qu'à quelques semaines de distance un même ouvrage (parfois le même exemplaire!) subit une dépréciation ou une majoration surprenantes, à tel point que si on établissait une bourse pour le commerce des livres rares, il serait impossible de jamais en fixer le cours normal. Or, c'est un des grands avantages que présente le « Guide du Bibliophile », de pouvoir se rendre compte instantanément de la valeur *actuelle* d'un bel ouvrage, et, ne serait-ce qu'à ce point de vue, à notre avis un peu étroit, ce guide ne ment pas à son titre et mérite véritablement d'être considéré comme le « vade-mecum à l'usage de tous ceux qui achètent ou vendent des livres ».

Mais, selon nous, le « guide » de MM. de Beauchamp et Rouveyre offre un plus sérieux attrait: il est bien rédigé, ses descriptions sont minutieuses et fidèles, il est rempli d'anecdotes curieuses et de renseignements instructifs et c'est surtout à ces divers titres qu'il est digne d'être recherché par les vrais bibliophiles, auxquels on ne saurait trop le signaler, si le succès qu'il a déjà obtenu ne rendait toute recommandation superflue.

Nous sommes heureux, en terminant cette appréciation du premier volume du « Guide du Bibliophile », de pouvoir faire connaître que les deux premières livraisons du tome second viennent de paraître.

PHIL. MIN.

Bibliotheca Arcana *seu Catalogus Librorum penetralium, being Brief notices of books that have been secretly printed, prohibited by law, seized, anathematised, burnt or Bowdlerised,* by speculator Morum. London, George Redway, MDCCCLXXXV. Petit in-4°. pp. xxII et 141 et xxv.

Bien que cet ouvrage, paru par livraisons, soit depuis quelque temps mis en vente dans le public, ou plutôt parmi un petit nombre de souscripteurs, car à peine est-il dans le commerce ouvert, nous n'avons pu nous en rendre compte jusqu'à ce jour, l'éditeur ayant réservé pour la sixième et dernière partie de la publication sa préface et l'annonce de son programme, la *Bibliotheca Arcana*, cela est évident, a eu pour prototypes deux ouvrages qui ont été longuement

étudiés dans ce recueil : *l'Index Librorum Prohibitorum* et *le Centuria Librorum Abs conditorum*. Il nous semble que la préface qui occupe 22 pages et le corps de l'ouvrage sont de différentes plumes : la première paraît écrite par un écrivain habile, bien que peu ferré sur la matière de son sujet ; le livre même n'est qu'une compilation de libraire, probablement du gentleman dont le titre porte le nom. Il est donc convenable de considérer ces deux parties séparément.

L'auteur de la préface, qui signe de ses initiales S. M., adopte complètement les idées que M. Pisanus Fraxi a promulguées dans le premier des volumes déjà mentionnés, et il y ajoute quelques illustrations et citations de plus. Non content de paraphraser en grande partie l'introduction de *l'Index Librorum Prohibitorum* et d'en donner des extraits, il offre (p. XVI) un paragraphe en français qu'il attribue à uu critique belge (a recent Belgian critic) qui n'est autre, ligne pour ligne, que la traduction faite par M. Philomneste Minimus dans cette revue (*le Livre*, bibliographie ancienne, vol. I[er], p. 12). Mais quoiqu'il ait puisé si amplement dans les remarques préliminaires, M. S. M. n'a pas su profiter des notices bibliographiques. Il accepte (p. 5) comme argent comptant la supercherie audacieuse que le libraire John Camden Hotten a commise en affirmant que la suite de pamphlets sur la flagellation que Hotten a baptisée *Library illustrative of social progress* provenait de la collection de l'historien Henry Thomas Buckle. M. P. Fraxi est très clair cependant sur ce point. Il dit : « Dans tout ceci il n'y a pas un mot de vérité ; les pamphlets originaux ne sortaient pas de la bibliothèque de Buckle, qui, en toute probabilité, ne les avait jamais vus. » (*Index Librorum Prohibitorum*, p. 241.) Une pareille bévue n'est pas admissible, autorité en main.

Passons maintenant au corps de l'ouvrage, qui contient 330 articles ; ce ne sont pas cependant des notices de tant de différents ouvrages, car souvent le même auteur ou le même livre figurent dans plusieurs articles ; E. G. Pietro Arelino occupe sept articles, Boccacio six, Restif de la Bretonne sept, *Deux Biscuits* quatre, *Faublas* cinq, *Gamiani* neuf, La Fontaine sept, *Memoirs of a Woman of Pleasure* treize, et ainsi de suite. Ces notices, comme avoue l'éditeur, sont brèves et ont été « arranged » (ou insérées plutôt pêle-mêle) « sans référence aux sujets ou aux auteurs » ; quelquefois les titres sont copiés en entier, quelquefois abrégés « quand ils sont longs et peu importants. »

On y trouve beaucoup de livres français qui ont été bien mieux consignés par Ray, quand ce ne sont pas des contrefaçons belges qui ont paru depuis la publication de la dernière édition de sa *Bibliographie*. Bref, la *Bibliotheca Arcana* n'est pas une véritable bibliographie, ce n'est guère qu'un assemblage de notices de libraire sans ordre et sans système.

L'espace ne nous permettrait pas de relever toutes les erreurs qui s'y trouvent, tâchons cependant d'en indiquer quelques-unes.

Art. 84, 85. — L'auteur supposé de *l'Escole des Filles* s'écrit ordinairement *Millilot*, non pas « Mélilot. »

Art. 102, 103, 235. — *Souvenirs d'une cocodette* et *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille* sont notés comme deux ouvrages différents. Ce n'est cependant que le même roman, les *Souvenirs* contenant des passages supprimés dans les *Mémoires* qui ont paru en premier.

Art. 170. — *An Essay on Woman* a pour auteur John Wilkes, et nullement Cleland.

Art. 194. — *The Romance of Lust* n'est pas de Sellon, et ne lui a jamais été attribué, autant que nous sachions.

Art. 199. — *The Pleasures of Loves*, édition originale de 1755, fut imprimé à Londres, non pas en Amérique.

Art. 218. — *Cythera's Hymnal* n'a pas de frontispice, malgré la description détaillée de « amusing » et « a coloured lithograph. »

Art. 260. — *Le Roman de mon alcôve*, quoique noté comme ouvrage original, n'est qu'une mauvaise réimpression belge de *Confession galante d'une femme du monde* ; la date de cette réimpression est 1881, non pas 1876.

Art. 265. — Ce n'était qu'une supercherie du libraire italien d'attribuer le frontispice du *Romance of Chastisement* au peintre Opic.

Art. 290. — *Mémoires du comte Horace de Viel Castel*. Ce livre n'a pas « été supprimé de suite après sa publication, » quoiqu'il y ait eu des saisies en France.

Art. 367. — *Mémoires d'une femme de chambre* n'est qu'une traduction des *Mysteries of Vences*, quoique traité comme ouvrage original.

Art. 430. — *L'Observateur anglais*, Londres, 1877 ; l'édition originale de l'ouvrage est en 10 (non pas 4) volumes. En 1809, on en a publié, à Paris, des extraits sous le titre *l'Espion anglais*, en 2 (non pas 10) volumes.

Art. 522. — *Vénus la populaire*, encore un livre, donné comme ouvrage original, qui n'est que la traduction d'un traité anglais bien connu sur la prostitution.

En voici assez pour montrer qu'il faut se servir de la *Bibliotheca Arcana* avec précaution ; pour le vrai bibliophile l'ouvrage a fort peu de valeur.

Ajoutons cependant qu'en fait de papier et d'impression cette publication ne laisse rien à désirer.

L'éditeur nous promet d'autres volumes, nous osons lui recommander à l'avenir, s'il désire que son travail prenne place comme livre de référence, un peu plus d'ordre et de classification et de savoir faire bibliographique.

Un petit mot en conclusion. Nous devons faire exception au mot « Bowdlerised » dans le titre. Cette expression a pour origine Thomas Bowdler qui, en 1818, a publié *The Family Shakespeare*, dont il a omis « les mots et expressions qu'on ne peut pas lire à haute voix dans la famille. » Depuis, il publia une

édition de Gibbon avec « omission soigneuse de tous les passages d'une tendance irréligieuse ou immorale. » Donc, « Bowdlerise » signifie châtrer, putréfier; dans aucun article de la *Bibliotheca Arcana* nous n'avons rencontré un livre qui ait subi un pareil traitement.

Les Élégies de Properce. Traduction en vers de M. de La Roche-Aymon. Un vol. in-32 de la *Petite collection antique,* illustré d'en-têtes fond or, imitation de bas-reliefs, gravés par Méaulle, d'après les dessins de Besnier. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 10 francs.

Les bibliophiles et les lettrés sauront gré à M. A. Quantin d'avoir donné place, dans sa ravissante collection des Auteurs anciens, aux *Élégies* de Properce.

Tous les gens de goût applaudiront à cette initiative hardie. Une telle traduction, hérissée de difficultés, demandait une érudition, une science approfondie du texte, un style pur, fin, délicat; un sentiment plein de chaleureuse passion : car Properce, avec toutes les effluves de la jeunesse et de la poésie, excelle et se complaît à peindre les tortures de son propre cœur en lutte avec l'amour.

On peut dire que cette série d'Élégies forme une variété de tableaux dont les scènes sentimentales ou douloureuses ont été vécues.

Properce revit ici dans son œuvre : l'immortalité lui donne un nouveau piédestal. Aussi n'avons-nous que des éloges à adresser au traducteur, qui s'est déjà révélé à nous d'une manière si élégante dans les *Odes d'Anacréon et Sapho.*

M. de La Roche-Aymon a mis une très consciencieuse exactitude, non seulement à nous donner un travail d'une poésie riche, vibrante et sonore, mais encore à suivre phrase à phrase, et pour ainsi dire mot à mot, les passions les plus secrètes de l'auteur latin.

L'éditeur, comme toujours, s'est dépensé en soins artistiques. Cette dernière publication fait le plus grand honneur à la science typographique de M. A. Quantin.

Madame de Tencin. — **Mémoires du comte de Comminges; le Siège de Calais.** Notice et notes par M. de Lescure; eaux-fortes de Dubouchet. Un vol. in-8° sur papier vergé teinté. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 10 francs.

Mme de Tencin, comme femme et comme écrivain, est certainement une des figures originales du XVIIIe siècle. Elle ne s'est pas bornée à vivre des romans dont l'un finit tristement par l'abandon de l'enfant qui sera un jour d'Alembert, dont l'autre est tragiquement dénoué par le coup de pistolet de la Fresnaye; elle a écrit aussi des romans où l'on trouve son expérience de la passion servie par un très grand talent. Sainte-Beuve a loué *le Comte de Comminges,* que Villemain proclame un des chefs-d'œuvre de la littérature féminine au XVIIIe siècle. Le *Siège de Calais* contient une situation des plus hardies et des plus neuves. Ces deux romans, précédés d'une très curieuse et très piquante étude de M. de Lescure, bien connu par ses travaux sur le XVIIIe siècle, viennent de paraître à la maison Quantin et forment le dernier volume de l'élégante série illustrée, publiée sous le titre de *Petite Bibliothèque de luxe des romans célèbres.*

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La librairie des bibliophiles vient d'ajouter à sa collection des *Petits Chefs-d'œuvre* une curiosité littéraire et historique : ce sont les **Matinées du roi de Prusse,** qu'on a attribuées tantôt au grand Frédéric et tantôt à Voltaire, mais dont la paternité semble devoir rester à ce dernier. C'est M. E.-A. Spoll qui s'est chargé de présenter au public cette piquante élucubration, où se trouvent exposés de bien singuliers principes de gouvernement. Sa place était évidemment marquée dans la collection, imprimée avec soin, où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains.

C'est à propos de ces curieuses *Matinées du roi de Prusse* que J. Janin écrivit dans un de ses feuilletons : « Jamais Voltaire ne fit une satire plus vive et plus digne d'admiration. »

Que ce pamphlet soit de Voltaire, comme le remarque M. E.-A. Spoll, ou du roi de Prusse, il n'en porte pas moins une atteinte cruelle au caractère de ce prince; or, il est certainement de l'un ou de l'autre.

* * *

Une Cigale au Salon de 1885, par Emmanuel Ducros, publié par Ludovic Baschet en beau volume in-4°, est plutôt un livre de haut luxe et de bibliophile qu'un ouvrage de beaux-arts proprement dit. C'est à ce titre que je le signale ici, sans déguiser mon émerveillement pour toutes les richesses d'illustrations et les variétés de procédés qu'il renferme.

Cet album poétique, d'une trentaine de pages, est incomparable comme exécution et je ne saurais trouver de livre aussi original depuis longtemps dans notre librairie d'amateurs. M. Ludovic Baschet s'est évidemment un peu inspiré du genre de *l'Éventail,* ce livre qui a fait école, mais je puis dire qu'il a, dans quelques-unes des planches qui forment ce recueil

singulièrement perfectionné la manière même des entourages, non moins que l'héliogravure et le tirage. Cette sorte de keepsake des plus curieux tableaux du Salon de 1885 est absolument typique. Tous les procédés ont été employés ici avec un égal bonheur, et, comme cet album est entièrement monté sur onglets, le papier a été choisi et approprié au sujet tiré; on trouve des papiers à grain d'aquarelle, des papiers pâte, des vélins, selon que l'héliogravure ou la lithographie y sont imprimés. Au milieu de chaque composition, tirée parfois en plusieurs tons, comme cette superbe page d'*un grain*, d'après le tableau de Pinel, M. Emmanuel Ducros a écrit d'aimables poésies, qui sont la paraphrase poétique de l'œuvre du peintre.

En résumé, très beau volume, qui fait non moins d'honneur à M. Ludovic Baschet, l'éditeur, qu'à MM. Gillot, Goupil, Sillot, Sylvestre, graveurs, à M. Chardon, imprimeur des tailles-douces, et à l'imprimerie Lahure, qui a repéré le texte au milieu de ces jolies choses.

Cet album est tiré à 528 exemplaires, dont 28 sur Japon. L'éditeur néglige d'indiquer le prix, ce qui nous force au même silence à cet égard.

*
* *

Sous le titre : **Au Tonkin,** M. Dick de Lonlay vient de faire paraître chez MM. Garnier frères une série de souvenirs anecdotiques qui embrassent toute la guerre du Tonkin et de Chine, en commençant à la mort de l'héroïque commandant Rivière et en finissant à la prise des îles Pescadores.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul travail qui embrasse tous les grands événements accomplis par notre flotte et notre armée de 1883 à 1885. Formé des documents les plus exacts, ce livre raconte successivement les combats du pont de papier, Palan, Sontay, Bac-Ninh, Hong-Hoa, Bac-Lé, Fou-Tchéou, Lang-Kep, Chu, Noui-Bop, la défense de Tuyen-Quan, Lang-Son, Kelung, Sheïpoo, les Pescadores.

Tous les noms des officiers tués ou blessés à l'ennemi, les noms des braves qui se sont signalés, y sont minutieusement relevés.

En outre, l'ouvrage est illustré d'environ 300 dessins exécutés par l'auteur d'après des photographies et des croquis émanant des officiers du corps expéditionnaire.

En un mot, cet ouvrage est le vrai *Livre d'or* de la marine et de l'armée en Chine et au Tonkin. — Prix du volume : 7 fr. 50.

*
* *

Après les *Poésies d'André Chénier*, qui ont paru récemment, avec une préface et des notes de M. Eugène Manuel, la librairie des Bibliophiles publie, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume, les **Œuvres de Rabelais,** qui formeront quatre volumes. Le tome III et avant-dernier vient de paraître. Le tome premier débute par une préface de Paul Lacroix, dans laquelle le savant bibliophile a résumé tout ce qu'on connaît de certain sur la vie, encore fort obscure, de l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui joint le luxe au bon marché, donne, pour un prix très ordinaire, des volumes exécutés dans de belles conditions typographiques, et met ainsi les éditions de bibliophiles à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs.

Cette collection, qui s'attache à ne publier que des textes authentiques, conservés dans leur physionomie originale par le maintien de l'orthographe du temps, et élucidés par les notes les plus indispensables, comprendra toutes les œuvres classiques qui doivent aujourd'hui former la bibliothèque d'un lettré. Elle est imprimée avec les nouveaux caractères elzéviriens de D. Jouaust et J. Sigaux.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 août.

Lecture. — Deloche : Notes sur quatre cachets mérovingiens.

Communication. — Ch. Robert : Le mobilier préhistorique ; inconvénient d'y comprendre des objets qui n'en font pas partie.

Séance du 28 août.

Lecture. — Deloche : Les monnaies d'or frappées au nom du roi Théodebert Ier.

Séance du 4 septembre.

M. le président annonce la mort du regretté M. Egger ; il propose à l'Académie de lever la séance en signe de deuil. Mais, auparavant, il croit devoir informer l'Académie d'un fait très intéressant : c'est que les manuscrits de M. L. Rénier ont été déposés à l'Institut.

L'Académie est mise en possession de ces importants documents, qui comprennent : les *Manuscrits de Borghesi* et ceux qui concernent l'histoire et l'administration de la Gaule romaine.

Séance du 11 septembre.

Ouvrage présenté. — Schœbel : *l'Inde française.*

Lectures. — Lallemand : Mémoire sur les enfants trouvés en France, du xe au xviie siècle. — Deloche : Des monnaies d'or frappées au nom du roi Théodebert 1er.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 29 août.

Ouvrage présenté. — Mémoire de la société archéologique de Constantine.

Lectures. — Chéruel : Examen d'un mémoire de Lémontey sur les tentatives de Louis XIV pour se faire élire empereur d'Allemagne. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Anjou.

Séance du 5 septembre.

Ouvrage présenté. — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1885.*

Lectures. — Alaux : Du rôle de l'État dans les questions économiques.

Dans cette séance, M. Franck a présenté un rapport sur le nouveau livre de M. Fouillée : *la Propriété sociale et la démocratie.*

Séance du 12 septembre.

Ouvrage présenté. — Yves Guyot : *Lettres sur la politique coloniale.*

Communication. — Courcelle-Seneuil : La distribution des produits du travail.

L'Académie propose, pour l'année 1888, le sujet du prix suivant, dont la valeur est de 10,000 francs :

L'indigence et l'assistance dans nos campagnes, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Les concurrents feront connaître l'état de l'indigence et de l'assistance dans les derniers temps de l'ancienne monarchie, et ce qu'il est devenu depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Ils rechercheront les divers moyens de secours et de prévoyance proposés ou employés pour lui venir en aide par la charité privée, l'association et les autorités publiques.

Ils étudieront l'assistance appliquée à l'indigence due à des causes permanentes ou nées de circonstances accidentelles qui frappent des populations enti[illegible]

Ils la suivront dans ses applications à des cas particuliers, comme la maladie aux différents âges de la vie.

Ils compareront, autant que possible, les modes d'assistance usités en France avec ceux que pratiquent d'autres nations, notamment l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne.

Après avoir exposé et apprécié les différentes formes que prend l'assistance dans les campagnes, on signalera les améliorations qu'elle comporte.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— L'Académie vient de décerner le prix Gegner de 4,000 francs, fondé en faveur d'un savant ayant fait faire des progrès aux sciences positives. M. Valson, auquel il a été attribué, est déjà lauréat de cette Académie.

— Voici la liste des principaux sujets proposés par les diverses classes de l'Institut et à propos desquels le dépôt des manuscrits ou imprimés expire au 31 décembre de la présente année :

Académie française. — Prix d'éloquence : Discours sur Beaumarchais.

Académie des beaux-arts. — Prix Bordin : Charles Lebrun, son œuvre et son influence sur les arts au XVIIe siècle.

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Odilon Barrot : Histoire de l'enseignement du droit avant 1789. — Prix Rossi : La question des salaires. — Prix du Budget : 1° La perception extérieure; 2° Examiner et apprécier les principes sur lesquels repose la pénalité dans les doctrines les plus modernes; 3° Des réformes qui pourraient être introduites dans la législation des faillites en France, d'après l'examen comparé des principales législations étrangères; 4° La main-d'œuvre et son prix; 5° Histoire des céréales en France. — Prix Beaujour : Du paupérisme depuis le XVIe siècle jusqu'en 1789. — Prix Bordin : 1° Mémoire sur la forme des imprimés publiés en France, en Angleterre et en Hollande, au XVIIIe et au XIXe siècle; 2° Les Assemblées provinciales dans l'empire romain. — Prix Crouzet : Examen critique et histoire du pessimisme.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Prix ordinaire de l'Académie : Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux Ve et IVe siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Les concurrents sont invités à ne pas insister sur les exercices gymnastiques. — Prix Bordin : 1° Étude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le nom de Chronique de Normandie; 2° Étudier la numismatique de la Crète; 3° Étudier, d'après les documents arabes et persans, les sectes dualistes de l'Orient musulman.

Académie des sciences. — Le terme des concours est fixé par cette section de l'Institut au 1er juin de chaque année. D'ailleurs, parmi les nombreux prix dont dispose l'Académie des sciences, très peu donnent lieu à des concours sur des sujets proposés; la plupart, au contraire, sont destinés à récompenser des travaux scientifiques ayant contribué d'une façon générale à faire progresser telle ou telle partie déterminée de la science.

ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN.

Prix proposés pour les années 1886, 1887 et 1888.

1886. — Prix de la Reinty. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à toute personne appartenant au pays de Caux, et, par préférence, aux communes de ce même pays, où ont résidé les familles *Belain, Dyet et Baillardel,* et qui se sera distinguée par ses vertus, par une action d'éclat ou par des services qui, sans avoir nécessairement un caractère maritime, auront été utiles au pays de Caux. Les lieux déjà connus pour avoir été habités par ces familles sont, sauf omission, Esnambuc près de Sainte-Marie-des-Champs, Allouville, Bec-de-Mortagne, Hautot-Saint-Sulpice, Cailleville près de Saint-Valery-en-Caux, Canouville près d'Allouville, Crasville-la-Mallet, Limpiville, Dieppe et Venesville.

1887. — Prix Bouctot. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'une des *Œuvres* qui auront figuré à l'Exposition municipale de peinture de 1886 et dont l'auteur sera né ou domicilié en Normandie.

1888. — Prix Gossier. — L'Académie décernera un prix de 700 francs à l'auteur de la meilleure notice sur la vie et les œuvres des frères François et Michel Anguier, sculpteurs, nés à Eu au commencement du XVIIe siècle. Cette notice devra être suivie du catalogue de leurs travaux et de l'indication des graveurs qui les ont reproduits.

Prix Bouctot. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'auteur du meilleur mémoire destiné à continuer pendant les XVIIe et XVIIIe siècles jusqu'à la Révolution de 1789 le travail de M. de Fréville sur le commerce maritime de Rouen, travail couronné par l'Académie en 1846.

Prix de la Reinty. — L'Académie décernera un prix de 500 francs à l'auteur du meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

1886, 1887, 1888. — Legs Dumanoir. — L'Académie décerne, chaque année, dans sa séance publique, un prix de 800 francs à l'auteur d'une belle action, accomplie à Rouen ou dans le département de la Seine-Inférieure.

Observations relatives aux concours. — Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant *le nom et le domicile de l'auteur.* Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix serait remporté.

Les académiciens résidents sont seuls exclus des concours.

Les ouvrages envoyés devront être adressés *francs de port, avant le 1er mai* (terme de rigueur), soit à M. Malbranche, soit à M. Félix, secrétaire de l'Académie.

Les renseignements envoyés pour les *prix Dumanoir* et *de la Reinty* comprendront une notice circonstanciée des faits qui paraîtraient dignes d'être récompensés. Cette notice, accompagnée de l'attestation légalisée des autorités locales, doit être adressée *franco* à l'un des secrétaires de l'Académie *avant le 1er juin.*

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE L'ACADÉMIE.

« *Les manuscrits envoyés aux concours appartiennent à l'Académie, sauf la faculté laissée aux auteurs d'en faire prendre des copies à leurs frais.* »

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Université de Strasbourg a mis au concours, pour le prix Lamey, une étude historique et littéraire sur le style grotesque représenté surtout par Rabelais et Fischart, en tant que les particularités de ce style se rapportent à la culture générale du XVIe siècle. Le prix est de 2,400 marks.

Belgique. — *Académie royale de Belgique.* — Dans sa séance du 1er juin, l'Académie royale de Belgique (section des lettres) a reçu communication d'un exemplaire de l'arrêté royal suivant du 20 avril, relatif aux prix du Roi à décerner en 1886, 1887 et 1888.

ART. 1er. — Le prix à décerner en 1886 (concours exclusivement belge) sera attribué à l'ouvrage le mieux conçu pour développer chez la jeunesse belge l'intelligence et le goût des littératures anciennes et modernes.

Le prix à décerner en 1887 (concours exclusivement belge) sera attribué à l'ouvrage qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique et intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le mieux ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général.

Le prix à décerner en 1888 (concours exclusivement belge) sera attribué au meilleur ouvrage sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen de développer l'art en Belgique et de le porter à un niveau de plus en plus élevé.

ART. 2. Les ouvrages destinés à ces concours devront être transmis au ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, à savoir : pour le prix à décerner en 1886, avant le 1er octobre 1886, et pour les deux autres, respectivement avant le 1er janvier des années 1887 et 1888.

Suède. — Le roi de Suède vient d'informer l'Académie des sciences qu'à l'occasion de sa soixantième année il fonde un prix de 2,500 francs, qui sera remis le 21 janvier 1889 à l'auteur de la plus belle découverte en mathématique. L'auteur recevra, de plus, une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs. Trois commissaires ont été nommés pour composer le jury : l'un est Suédois, le deuxième Allemand et le troisième est notre compatriote M. Hermite, membre de l'Académie des sciences.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Statistique des bibliothèques de France. — Plusieurs journaux ont parlé d'un travail exécuté par les soins du ministère de l'instruction publique et donnant la statistique des volumes contenus dans les grandes bibliothèques de France. Ces journaux ont même cité des chiffres.

Nous croyons savoir que le travail en question est encore en préparation. Il ne saurait toutefois tarder à être achevé et fera alors l'objet d'un rapport au Président de la République et d'une insertion au *Journal officiel.*

Les nouveaux travaux de la Bibliothèque nationale. — Il a été publié récemment, sur les travaux actuels et futurs de la Bibliothèque nationale, des informations qui ne sont point d'une parfaite exactitude.

Le crédit de 250,000 francs ouvert au budget du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts par la loi du 7 août 1885, pour la continuation des travaux de restauration et d'agrandissement de la Bibliothèque nationale, est spécialement affecté :

1° A la remise en état de la cour d'honneur, en face de l'entrée de la Bibliothèque, sur la place Louvois.

2° A la restauration du rez-de-chaussée du bâtiment de la cour d'honneur, afin d'installer dans les endroits restaurés l'administration de la Bibliothèque. Cette administration occupe en ce moment quelques pièces sombres, basses et humides donnant sur le jardin de la Bibliothèque, du côté de la rue Vivienne.

3° A l'achèvement, au premier étage du même bâtiment, de la grande galerie destinée au service des manuscrits.

Les travaux ont été repris avec activité aussitôt après le vote de la loi, et il y a lieu d'espérer qu'ils seront entièrement terminés à la fin de cette année.

Quant à la construction de nouveaux bâtiments sur les terrains acquis en 1882 rue Vivienne et rue Colbert pour l'agrandissement de la Bibliothèque, elle n'est pas commencée. L'administration ne dispose d'aucun crédit spécial pour cette opération.

Les projets demandés à M. Pascal, architecte de la Bibliothèque, pour cette partie des agrandissements sont, en ce moment, à l'étude.

Selon toute probabilité, ces constructions comprendront une grande salle de lecture pour le public, l'installation actuelle n'étant que provisoire et tout à fait insuffisante.

Société Franklin. — La société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, vient de faire un nouvel envoi de 200 volumes à M. le général de Courcy, chef de l'expédition du Tonkin. Cette société, présidée par M. le général Favé, membre de l'Académie des sciences, rend les plus grands services à l'armée, par l'envoi de volumes aux soldats et la fondation de nouvelles bibliothèques.

Les bibliothécaires de Fontainebleau. — On sait que M. J.-J. Weiss est maintenant le bibliothécaire de Fontainebleau. A ce propos, un rédacteur du *Gaulois* énumère quelques anciens titulaires de cette « librairie » :

« Jacques Amyot, né à Melun, traducteur de *Plutarque,* qui fut, pendant vingt-six ans, bibliothécaire à Fontainebleau (1567 à 1593). Il ouvrit le premier la bibliothèque aux gens avides de science.

« Le président Jacques-Auguste de Thou lui succéda en 1593. Le président de Thou, moins fameux que son fils, a écrit en latin une histoire de France que peu de gens lisent aujourd'hui.

« La bibliothèque de Fontainebleau était toujours, en ce temps-là, la bibliothèque du roi. Henri IV aimait Fontainebleau; Bassompierre en parle souvent dans ses *Mémoires* presque inconnus, dont le premier volume est un chef-d'œuvre. Louis XIII alla moins à Fontainebleau. Louis XIV n'aimait guère que Versailles, sa création.

« Sous le second empire, la bibliothèque fut transférée dans l'ancienne galerie de la librairie, puis dans la galerie de Diane, où elle est actuellement.

« Il n'y a rien de si singulier que les listes de notre temps, avec les noms des bibliothécaires qui, depuis près de quatre-vingts ans, se sont succédé à Fontainebleau.

« C'est tout d'abord Alexandre Barbier, vers 1807.

« Puis l'abbé Denina, Charles Remard (1811).

« L. Laya leur succéda.

« Ensuite vint Casimir Delavigne.

« Champollion Figeac, l'hiéroglyphique, vint se reposer à Fontainebleau des sables et des simouns d'Égypte.

« Puis MM. Octave Feuillet, Louis Ratisbonne, Adolphe Regnier précédèrent à Fontainebleau M. Molinier, que l'on vient de nommer à la bibliothèque Sainte-Geneviève. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — Le nombre des volumes consultés par le public pendant l'exercice 1884-85 dans la salle de lecture du British Museum s'est élevé à 1,100,450. Le nombre de lecteurs a été de 154,729. L'effectif de la bibliothèque s'est accru de 31,747 volumes dans le courant de l'année.

Allemagne. — *Bibliothèque de Munich.* — La bibliothèque de Munich vient d'acquérir l'importante collection de manuscrits néo-indiens et afghans ayant appartenu au professeur Trumpp.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— MM. Gaidoz et Sébillot ont fait tirer à part et mettre dans le commerce l'article qu'ils avaient donné à la *Revue d'Auvergne* sous ce titre : *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay.*

— Signalons également une *Bibliographie des dialectes dauphinois* que son auteur, M. l'abbé Moutier, a fait paraître à Valence.

— M. Eugène Veuillot vient de réunir en un volume une série d'articles ou d'études sur Victor Hugo qu'a fait paraître autrefois Louis Veuillot, et qui se trou-

vaient disséminés dans les journaux ou recueils périodiques.

— Une *Notice biographique sur Jean Rotrou* vient de paraître à Chartres chez l'éditeur Pelleret. L'auteur est M. Mellet.

— Le second volume de la traduction des *Antiquités grecques* de Schœmann vient de paraître.

— M. Weckerlin vient de publier chez Didot le *Catalogue de la Bibliothèque du Conservatoire national de musique.* Cette bibliothèque, créée en 1795, possède 22,000 volumes de partitions; 5,000 volumes de méthodes de solfège, de chant, de plain-chant et de journaux de musique; 3,000 volumes de littérature musicale ou dramatique; 830 méthodes d'instruments de musique; 500 traités d'harmonie et de fugue; 165 recueils de brochures diverses et plus de 170,000 morceaux de piano ou de chant.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Henri Reusch (de Bonn) vient de publier son « Histoire de la Congrégation de l'Index » (*Index der verbotenen Bücher*).

C'est un recueil complet de documents relatifs à l'Index, depuis l'origine de l'inquisition littéraire jusqu'à nos jours, avec le catalogue des écrits condamnés, l'indication des motifs de la condamnation et les titres et noms des livres mis à l'index. — La *Revue suisse* n'est pas tendre pour la Congrégation de l'Index; qu'on en juge:

« Ce serait une erreur de croire que les listes de l'Index aient été et soient encore élaborées avec soin et en connaissance de cause.

« Voici comment s'exprime sur la Congrégation de l'Index le père Curci, qui fut pendant cinquante ans membre de la Compagnie de Jésus :

« Le Vatican a besoin d'une officine toujours prête à forger les foudres destinées à ses adversaires. — Pour cela, il cherche à répandre la croyance qu'il y a à Rome un tribunal de savants constamment occupé à surveiller le monde littéraire, à séparer l'ivraie du bon grain et à signaler aux terreurs des fidèles tout ce qui n'est pas de l'or pur. — Mais ce n'est qu'une fable. Voici la réalité : la Congrégation de l'Index se compose d'un cardinal-préfet, qui se soucie peu ou point de son affaire, de plusieurs autres cardinaux, simples membres de la Commission, qui s'en soucient encore moins, d'un secrétaire mal payé, sur les épaules duquel on se décharge de toute la besogne, et de quarante *Consulteurs, ad honorem* pour la plupart, à qui le travail ne pèse guère plus que le titre; deux ou trois prêtres ou moines complètent la collection. — Cette honorable compagnie est dans l'ignorance la plus noire de tout ce qui se publie dans le monde littéraire, qu'elle a mission de surveiller et elle ne tient en aucune façon à sortir de son ignorance.

« Elle ne s'occupe absolument que des livres qu'on lui dénonce, et encore faut-il qu'un exemplaire de l'ouvrage incriminé soit joint à la dénonciation.

« Or il est très rare qu'une dénonciation soit dictée par des motifs sérieux et relève de la conscience.

« Le plus souvent, les délateurs sont des ennemis personnels de l'écrivain, ou des individus qui ont intérêt à lui nuire. — Ils ne se bornent pas à signaler à la Congrégation de l'Index l'œuvre qu'ils persécutent; ils accumulent démarches sur démarches pour en obtenir la condamnation. Ils vont voir les juges, ils présentent des mémoires, ils font jouer tous les ressorts, absolument comme s'il s'agissait pour eux de gagner un procès.

« De toutes ces menées ténébreuses, l'auteur ne sait rien, malgré le décret de Benoît XIV qui prescrit qu'on doit donner à l'accusé l'occasion de se défendre. »

— Un dictionnaire allemand de mythologie classique paraît à Leipzig chez l'éditeur Teubner, sous le titre : *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, par W.-H. Roscher.

Cette importante publication, dont six fascicules sur vingt-quatre sont publiés aujourd'hui, est due à la collaboration de plusieurs savants spécialistes allemands.

— Une nouvelle encyclopédie scientifique paraît chez M. Grunow, à Leipzig, sous le titre : *Deutsche Encyclopaedie*, ein neues Universal-lexikon für alle Gebiete des Wissens.

L'ouvrage sera complet en 100 livraisons bi-mensuelles de 5 feuilles et coûtera 75 francs.

— Une histoire critique de l'idéal, *Kritische Geschichte der Ideale*, par M. Adalbert Svoboda, a paru chez M. Grieben, à Leipzig.

L'auteur y développe sur une base historique l'idéal religieux, l'idéal savant, l'idéal moral, politique, etc. — Le premier volume qui a paru jusqu'à ce jour ne traite que de l'idéal artistique.

Zusammenstellung der Faust-Schriften vom 16ten Jahrhundert bis Mitte 1884. Von Karl Engel. Oldenbourg, Schulz.

Ce gros volume de 764 pages est la seconde édition considérablement augmentée de la *Bibliotheca Faustiana* parue en 1874. L'auteur a classé la riche bibliographie relative à Faust en 15 catégories distinctes; après avoir passé en revue les généralités, documents historiques, etc., M. Engel nous donne une bibliographie très complète de tous les écrits populaires, ballades, pièces de théâtre, textes d'opéras et même pantomimes et ballets dont le magicien Faust est le héros. — Près de 700 numéros sont consacrés au Faust de Gœthe et 66 aux romans, nouvelles, légendes relatives au Dr Faustin. — M. Engel cite encore 253 compositions musicales et 150 gravures et illustrations ayant toutes pour sujet la légende du

moyen âge ou le drame de Gœthe. — La dernière partie de ce travail aussi volumineux que consciencieux est consacrée à l'énumération des légendes qui de près ou de loin se rattachent à celle du magicien Faust.

Italie. — Le magnifique ouvrage, la *Basilica di San-Marco*, publié par F. Ongania, libraire-éditeur à Venise, est exposé depuis quelque temps dans la salle dite « della Scrutinio », du palais ducal.

Cette belle publication, entreprise par Krentz en 1843, resta malheureusement inachevée ; ce ne fut qu'en 1878 que l'éditeur Ongania résolut de la continuer.

En 1885, l'ouvrage était définitivement terminé et publié avec un texte explicatif en quatre langues.

L'exposition des plans et dessins originaux de la *Basilica* fut inaugurée, le 25 juillet dernier, par S. M. la reine Marguerite, qui, la première, souscrivit à cette belle publication, si courageusement reprise par M. Ongania. La partie artistique avait été confiée à quinze artistes dont huit peintres, quatre dessinateurs et trois spécialistes pour la reproduction héliotypique ; une vingtaine d'écrivains collaborèrent au texte historique et descriptif.

L'éditeur Ongania a obtenu pour cette magnifique publication, unique dans son genre, quatre médailles d'or, dont, en 1883, le grand diplôme d'honneur à l'exposition des arts graphiques de Vienne. — Le nombre de souscriptions à cet ouvrage a été de 70 en Italie et de 314 à l'étranger.

— La maison *S. Lapi*, de *Città di Castello* (Umbria), publie une série d'essais sur des sujets littéraires italiens ou étrangers.

Voici celles de ces nouvelles publications qui méritent une mention spéciale :

Luigi Morandi : Antologia della nostra critica letteraria moderna, per uso delle persone colte e delle scuole, 667 p.

Giuseppe Martinozzi : Il Pantagruele di Francesco Rabelais, 129 p.

Adolfo Borgognoni : La quistione Maianesca o Dante da Maiano, 72 p.

Alessandro Marasca : La Henriade del Voltaire, l'Enrico di G. Malmignati poeta Veneziano del secolo XVII, con notizie biografiche, 80 p.

Giovanni Mestica : Su la vita e le opere di Terenzo Mamiani, discorso pronunziato nell' Universita di Palermo, il 6 giugno 1885, 107 p.

Amedeo Crivellucci : Sei odi barbare di Giosuè Carducci, con la versione latina, 80 p.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Allemagne. — *Fr. Reusch, der Index der verbotenen Bücher* ; ein Beitrag zur Kirchen und Litteraturgeschichte (Histoire de la Congrégation de l'Index) deux volumes en trois parties. Bonn.

Angleterre. — *The Gentleman's Magazine library*, a classified collection of the chief contents of the G. M. from 1731 to 1868. London, Elliot Scott. In-8°, pp. XVI-356.

The Book-lover : A guide to the best reading. By James Baldwin. London, Putnam. In-12, 201 p.

Devon booksellers and printers in the 17th and 18th century. Plymouth, W. H. Luke ; in-4°, 39 p.

Autriche. — *Bibliotheca juridica* : Verzeichniss der vorzüglichsten Werke ans allen Zweigen der Rechts-und Staatswissenschaften. Vienne, chez Menz. In-8°.

Italie. — *Mémoires numismatiques de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem*, illustrés avec les médailles et monnaies frappées par les grands maîtres de l'ordre. In-4°, 430 p. Prix : 35 francs. Rome, Forzani et Cie.

Espagne. — *F. Latassay Ortin.* — Bibliothecas antiqua y nueva de escritores aragoneses de Latassa, aumentadas y refundidas en forma de die. bibliog-biogr. por M. Gomez Uriel. Tomo I, Madrid, Moya, 662 p. in-4°.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Henry Houssaye va publier ce mois-ci, chez Calmann Lévy, un choix de ses critiques historiques et littéraires, sous le titre : *les Hommes et les idées.*

On retrouvera sans doute parmi ces études, parues dans le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes*, l'article, ou plutôt le *manifeste* sur M. Émile Zola, qui fit tant de bruit au moment de la publication de *l'Assommoir*, en 1877.

— On annonce la publication prochaine des *Mémoires* de M. Camille Doucet.

Les *Mémoires* du secrétaire perpétuel de l'Acadé-

mie nous promettent de curieuses révélations, notamment sur les auteurs dramatiques contemporains.

— Dans la première quinzaine de ce mois doit paraître chez MM. Didot le quatrième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général de division, comte Pajol. Il renferme les premières campagnes de la guerre de Sept ans. Le cinquième, qui doit suivre très prochainement avec l'atlas, termine cette guerre et conduit jusqu'au 10 mai 1774, date de la mort du roi.

— Le bruit a couru dans le monde des libraires d'une seconde édition du *Grand Dictionnaire du XIXe siècle*, autrement dit du « Larousse ». La nouvelle est inexacte. Les éditeurs de cette vaste publication préparent seulement un second *Supplément* au *Dictionnaire*. Le premier date de 1878. Ce second supplément paraîtra en livraisons dans le courant de l'année prochaine.

Pendant la publication de ce nouveau volume, il se pourrait que les éditeurs du *Dictionnaire* songeassent à une refonte complète de cette utile encyclopédie, mais jusqu'ici rien de semblable n'est à l'étude.

— L'éditeur Liseux vient de traduire et fera paraître à la fin de ce mois *les Kama Sutra* de Vatsyayana, manuel d'érotologie hindoue, rédigé en sanscrit vers le Ve siècle de l'ère chrétienne.

Cet ouvrage extraordinaire, le principal dans son genre que possède la littérature sanscrite, n'existe, aux Indes même, qu'en manuscrit; on en connaît à peine quelques copies, soigneusement cachées aux profanes dans les bibliothèques de Bénarès, Calcutta et Djeypour. « Les *Pandits* ou brahmanes lettrés, dit Macaulay, ont toujours vu avec une extrême défiance les efforts tentés par les étrangers pour pénétrer les mystères que recèle le dialecte sacré. »

Mais rien ne résiste à la patience et aux guinées anglaises. La traduction des *Kama Sutra*, enfin parue à Bénarès en 1883, a été faite avec le concours de ces mêmes *pandits*. Imprimée à petit nombre (*for private circulation only*), elle est à peu près introuvable.

L'édition française sera tirée à 220 exemplaires numérotés.

— MM. Ed. Rott et L. Mention sont chargés par le comité des travaux historiques de publier les mémoires, dépêches et papiers politiques du duc Henri de Rohan (1600-1638) pour la *Collection des documents inédits*.

— La librairie académique Perrin doit publier prochainement les quatre premiers volumes de l'*Histoire contemporaine d'Angleterre de 1837 à 1880*, par M. Mac-Carthy, membre de la Chambre des communes. Le cinquième volume, qui terminera l'ouvrage, est sous presse.

La traduction de cette *Histoire* a été confiée à M. Léopold Goiraud.

— M. Hubert-Palleroux va faire paraître à la librairie Guillaumin une étude sur *les Corporations d'arts et métiers dans le passé et les syndicats professionnels dans le présent*.

— M. Mathias Duval a sous presse un livre sur *le Darwinisme*. Cet ouvrage formera le deuxième volume de la *Bibliothèque anthropologique* publiée par les éditeurs Delahaye et Lecrosnier.

— M. J. Andrieu vient de terminer une bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. L'ouvrage formera deux volumes in-8° qui paraîtront en 1886 et 1887; il sera publié tout à la fois à Paris, chez Picard, et à Agen chez Michel et Médan, au prix de 15 et 25 francs chaque volume. Pour les non-souscripteurs, le prix sera de 40 et de 60 francs.

— La librairie Pédone-Lauriel annonce la prochaine publication d'un ouvrage de M. Egger : *Histoire de la critique chez les Grecs*.

— Le R. P. Ingold va faire paraître une *Vie de Malebranche* publiée pour la première fois d'après le manuscrit original.

— Sous ce titre : *Causeries d'un ami des livres*, l'éditeur Édouard Rouveyre nous annonce la publication d'une série de plaquettes où seront traitées des questions littéraires et bibliographiques se rattachant à la période romantique.

— Un *Dictionnaire pratique et raisonné des instruments de musique anciens et modernes* est annoncé par la librairie Fischbacher comme devant paraître incessamment. Il sera illustré. L'auteur est M. Abb. Jacquot.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Bernard Quaritch a en préparation une *Bibliographia liturgica : missalia ecclesiarum et ordinum*, par W.-H. James Weale.

L'ouvrage formera un volume de 220 pages environ et sera tiré à 250 exemplaires. Voici la lettre que M. Léopold Delisle a adressée à l'auteur au sujet de sa publication :

« Paris, le 10 juin 1885.

« Cher monsieur Weale,

« Vous avez bien voulu me communiquer les épreuves de quelques pages du volume que vous allez consacrer à la bibliographie des anciens missels. Je m'empresse de vous dire combien cette communi-

tion m'a été agréable. La vue des feuilles que vous m'avez envoyées m'a confirmé dans l'opinion que j'avais conçue depuis longtemps de l'utilité et de la perfection de votre travail. Il obtiendra certainement le succès auquel il a toute sorte de droits. Je ne doute pas qu'il ne contribue à faire attribuer aux livres liturgiques la considération dont ils sont dignes à tant de titres. On est trop porté à n'y voir que des objets d'art et de curiosité. Vous aiderez à faire comprendre qu'ils méritent d'être étudiés comme documents historiques et littéraires. Que de richesses vous allez nous révéler! Que d'indications précieuses nous trouverons dans vos notices sur l'histoire de petites imprimeries à peine connues jusqu'ici! J'attends donc avec une vive impatience l'achèvement d'un volume qui inaugurera si dignement vos publications liturgiques, et je vous assure que mon impatience est partagée ici par tous les amateurs de bibliographie savante et en particul'er par notre ami commun, M. Thierry-Poux, conservateur des imprimés de la Bibliothèque nationale. Avec mes vœux pour le succès de votre entreprise, veuillez agréer, je vous prie, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

L. Delisle. »

— MM. Elliot Stock de Londres ont sous presse une réimpression d'un ouvrage paru pour la première fois en 1584 et intitulé *Discoverie of Witchcraft*, par Reginald Scot. Cet ouvrage est remarquable comme ayant été le premier ouvrage anglais qui ait osé émettre un doute sur l'existence de la magie et de la sorcellerie. Les notes explicatives, le glossaire et la table seront élaborés par le Dr Brinsley Nicholson. L'ouvrage sera tiré à 250 exemplaires seulement, dont 50 numérotés.

— *The thousand nights and a night.* — M. Richard F. Burton, l'auteur d'une traduction anglaise des *Mille et une nuits*, adresse la lettre suivante à l'Academy :

« J'ai déjà annoncé ailleurs que ma traduction des *Mille et une nuits* sera strictement limitée à mille exemplaires numérotés destinés aux souscripteurs de l'ouvrage; je ne consentirai jamais qu'il en soit tiré aucune édition à bon marché.

Une des causes qui m'ont déterminé à élever le prix de l'ouvrage (dix guinées pour les dix volumes) a été le désir de le rendre inaccessible au grand public. C'est pour cela que je n'ai pas fait choix d'un éditeur. La traduction a été imprimée par moi-même et n'est destinée qu'à un nombre restreint de mes amis personnels. Rien ne m'aurait répugné comme l'idée de placer un ouvrage de ce genre dans les mains d'un éditeur et de le voir vendu à tout venant. Comme il est dit dans ma préface, c'est un legs que je fais à mes compatriotes (du moins au petit nombre de ceux-ci qui sont en mesure de l'apprécier) dans cette heure où le sort les appelle à gouverner des pays musulmans, alors qu'ils en ignorent complètement les usages et les coutumes.

— Une reproduction fac-similé du manuscrit original contenant les conférences faites en 1616 par le célèbre physicien, William Harvey, au *Royal College of physicians*, va être publiée prochainement. Ce manuscrit a été découvert au British Museum il y a quelques années seulement. Ce sont MM. Churchill qui éditeront cette reproduction, qui comprendra une transcription due aux soins de M. J.-S. Scott, bibliothécaire du département des manuscrits du Museum.

— La société fondée en Angleterre pour la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers se propose de publier ses journaux manuscrits depuis 1701, date de sa fondation, jusqu'en 1800. On estime que l'ouvrage comprendra 5 volumes in-8° de 700 pages.

Comme cette société s'est considérablement développée dans l'Amérique du Nord, ses journaux ne peuvent manquer d'être d'une grande utilité pour l'histoire des colonies anglaises. Cette publication est en souscription et commencera dès qu'on aura reçu 250 adhésions.

— MM. Barnicott and Son, 44 Fore street, Taunton publieront dans le courant de novembre le neuvième volume de leur *General Book-Catalogue* (English books) for the retail trade. Cette publication, très appréciée en Angleterre, s'adresse spécialement aux libraires-éditeurs. Elle contiendra 120 pages in-8°.

Belgique. — La *Bibliographie historique belge* est sous presse. L'introduction de cet ouvrage contiendra une histoire de l'historiographie en Belgique depuis le moyen âge jusqu'en 1830. Ce travail est dû à M. Lahaye, avocat à Liége.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

— *Obsèques de M. Egger.* — Voici le texte du discours prononcé aux obsèques de M. Egger par M. Desjardins, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

« Messieurs,

« Trois mois ne sont pas encore écoulés depuis que j'ai rendu, en votre nom, les derniers devoirs à l'éminent confrère, qui était, pour moi, un patron et un ami. Aujourd'hui, c'est au patron des études grecques en France, que je puis aussi appeler mon

maître, et même notre maître, — tant est grand, parmi nous, le nombre de ses anciens élèves, — que je me vois appelé à adresser les derniers adieux; et l'on peut bien dire que c'est un coup imprévu qui a brusquement amené cette cruelle séparation : N'était-ce pas hier que ce cher et infatigable savant voulait suppléer aux vides inévitables de nos ordres du jour de vacances, en nous communiquant la *Conclusion*, aussi solide, et je dirai aussi jeune par le fond que par la forme, d'un de ses anciens ouvrages remaniés et même refait à nouveau [1] ?

« Le souvenir de cette activité, proverbiale chez nous, et dont nous avons un exemple si récent, rend plus sensible encore la perte que nous venons de faire. Cette perte est considérable pour tout le monde savant; mais elle sera plus vive peut-être pour l'Académie que pour personne. Il faut la mesurer au vide que M. Egger laisse parmi nous, vide qui sera, de jour en jour, vivement ressenti. Or ce vide est immense; il faut être instruit de nos travaux depuis qu'il nous appartenait, c'est-à-dire depuis plus de trente ans, pour comprendre quel rôle important il y a joué, quel zèle il a apporté à nos séances et quelle place il occupait en tout temps et partout, surtout dans presque toutes nos commissions, même pendant les vacances, — et plût à Dieu qu'il les eût prises plus tôt cette année, — et cela malgré la plus pénible de toutes les infirmités, surtout pour un savant. On ne peut assez répéter ici que la résignation stoïque, la fermeté d'âme et l'inaltérable sérénité avec lesquelles il la supporta ne peuvent s'expliquer que par deux sources de consolations : d'une part, l'assurance que le travail, rendu plus difficile sans doute, lui serait du moins permis encore, et, en second lieu, les soins de ceux qui l'entouraient, ses joies de famille, car il est difficile d'être mieux partagé qu'il ne le fut de ce côté : sa digne compagne, femme supérieure par l'esprit et le caractère, qui sut allier aux vertus du foyer comme épouse, comme fille et comme mère, au sens droit et pratique des choses de la vie, un sentiment très élevé et très délicat des choses littéraires. Les enfants élevés par de tels parents devaient être ce qu'ils sont : deux fils occupent déjà de belles positions dans l'enseignement, une fille heureusement mariée à un homme auquel son talent a déjà donné une précoce notoriété. M. Egger a été heureux, et l'on pourrait dire qu'il l'aurait été de tout point s'il eût conservé la vue; encore l'amour de la famille et de la science lui a-t-il rendu moins dur ce passage du soleil à l'obscurité : ces douces joies, cet orgueil qui lui venait de ses enfants, et cette mémoire si prodigieusement meublée étaient pour lui la lumière. Comme à Augustin Thierry, notre illustre confrère, l'étude ne lui fut jamais ôtée, et, jusqu'à sa dernière heure, elle fut le grand refuge et le remède le plus salutaire pour ces nobles blessures que le travail a faites et que le travail guérit ou tout au moins soulage.

« Émile Egger est né le 18 juillet 1813, à Paris, qu'il a eu la bonne fortune de ne jamais quitter et où il a fait toute sa carrière. Élève du collège Saint-Louis, il est resté toujours très fidèle aux souvenirs d'enfance que lui rappelait cette maison : il tint même à honneur de figurer avec Ernest Havet, notre confrère, parmi les membres fondateurs de notre Association amicale en 1860 et, le premier, il en fut le président.

« Après sa rhétorique, obligé, pour soutenir sa mère, de se creer des ressources par son travail, il donna des leçons à l'institution Barbet, tout en faisant sa philosophie, comme externe, à Henri IV. Il fut aussi préparateur de français à l'institution Michelot, avec le futur chimiste Regnault, comme lui maître et élève en même temps, qui devait être son confrère à l'Institut.

« Le jeune Egger avait été reçu bachelier à quinze ans. Dès lors la rapide série de ses diplômes le conduisit en dix ans par la licence, par le doctorat, en 1833 [1], par l'agrégation des lettres, en 1834 [2], par l'agrégation des Facultés nouvellement instituée et supprimée quelque temps après [3], à la suppléance de Boissonnade à la Sorbonne; il n'avait que vingt-sept ans. N'ayant pas passé par l'École normale, on se figure ce qu'un progrès aussi rare représente de résolution, d'efforts et de persévérance. Fils de ses œuvres, ne devant rien à personne, il pouvait choisir dès lors ses amitiés. La volonté conduit au succès et le succès donne des amis. Ces amis sont souvent des soutiens, mais surtout quand on est en état de s'en passer.

« Il en eut néanmoins d'illustres parmi ses maîtres. Naturellement ceux-ci l'appréciaient, parce qu'ils l'avaient vu à l'épreuve et qu'ils n'étaient pas fâchés de le voir à l'œuvre au premier rang. Letronne, Eugène Burnouf, Fauriel furent ses patrons et amis, mais il mettait au premier rang, dans sa mémoire reconnaissante, Victor Le Clerc et Villemain : tous deux eurent une part considérable dans sa vie scientifique, et ce n'était pas seulement par les conseils que ce dernier lui donna : leurs rapports étaient si intimes que parfois il en sollicitait de lui, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

« L'École d'Athènes fut créée, comme on sait, sous le ministère Salvandy, et l'on s'étonna que celui qu'on regardait déjà comme un ces protecteurs nés des études grecques n'eût pas pris part à cette fondation. Il était tellement accepté comme un patron naturel par ceux de la jeune Université qui tournaient leurs regards vers l'Orient que pas un ne partit pour Athènes sans aller s'inspirer de ses conseils et lui demander une direction; personne n'en revint

1. A la séance du 14 août dernier. Pour une seconde édition préparée de *l'Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*. La première édition avait paru en 1850, suivie de *la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires*.

1. Sa thèse française avait pour sujet : *l'Éducation chez les Romains*, et sa thèse latine : *Archytas*.

2. Son doctorat précéda son agrégation.

3. Deux de nos confrères portent encore le titre d'agrégés des Facultés des lettres : MM. Havet et Himly.

sans lui faire sa première visite et lui rendre compte de ses travaux. Pour employer l'expression dont je l'ai entendu se servir pour Borghesi : « C'est, me dit-il un jour, le patriarche de l'épigraphie. » Egger devint le patriarche des études grecques et tout l'intéressait venant de ce pays privilégié : histoire, lettres, poésie, philologie, grec moderne, art, archéologie; il avait tellement l'amour de la Grèce que l'on ne saurait dire où étaient ses prédilections. L'objet de son culte était si général et à la fois si varié, qu'on pouvait dire qu' « il préférait tout».

« N'ayant pas été élève de l'École normale, il y fut maître, et on le chargea de la difficile conférence de grammaire.

« Il ne fut titulaire de la chaire de littérature grecque à la Faculté des lettres qu'en 1857, naturellement après la mort de Boissonnade. Je ne parlerai pas ici du professeur, car notre confrère, M. Himly, se réserve de le faire comme doyen, en son nom et au nom de ses collègues. Je ne dois vous entretenir que de l'académicien.

« M. Egger était, avant tout, membre de l'Institut. C'est à nos commissions et à nos séances qu'il a donné la plus grande part de son temps, et c'est à nos collections qu'il a destiné ceux de ses travaux qu'il considérait comme les meilleurs.

« Il avait commencé par annoncer sa future et bien légitime ambition académique par son célèbre mémoire intitulé : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (1844), qui fut couronné par notre Académie. Dix ans après, comme carte de visite de candidat, il lui adressa son *Appollonius Dyscole* et, cette même année, il fut nommé au fauteuil laissé vacant par Guérard, et occupé, avant lui, par Abel Rémusat.

« Depuis lors, M. Egger nous appartint bien; je ne dis pas sans partage, car ses nombreuses publications : notices, articles, ouvrages, brochures, ne lui permirent pas, en dehors de ses devoirs d'académicien, un jour, une heure d'oisiveté : c'étaient là ses loisirs. Pour ne parler ici que des recueils périodiques, on se rappelle sa rédaction au *Journal des Débats* (articles de Variétés, bien entendu, car je ne crois pas que notre savant confrère, qui ne vivait que dans l'antiquité et paraissait s'en trouver bien, ait écrit une seule ligne de politique : *la Politique* et *l'Économique* d'Aristote lui suffisaient). Le *Journal général de l'Instruction publique* de Dupont, la *Revue bleue* de Baillière, la *Revue archéologique*, l'*Annuaire de la Société d'encouragement des études grecques*, dont il était, comme on le pense bien, un des fondateurs; enfin le *Journal des Savants* ont reçu de nombreux travaux de l'éminent helléniste qui n'a cessé de suivre, dans toute l'Europe, ce mouvement scientifique, se tenant toujours au courant et voulant être instruit, des premiers, de la moindre ligne de grec découverte en Égypte, à Athènes et à Rome. Il s'était bien fait le centre et l'arbitre de ces études, et il l'est demeuré pendant plus de quarante ans. Et comme il s'intéressait aux travaux des jeunes gens! Il les aimait, pourvu qu'ils fussent hellénistes de vocation. Il accueillait même les philhellènes, ce qui n'est pas précisément la même chose.

« Certes, j'ai eu raison, et je serais moi-même bien ingrat, si je ne disais pas qu'il aimait tous les jeunes gens auxquels il a rendu tant et de si importants services; mais ce qu'il aimait précisément en eux, c'étaient leurs études, ce qui d'ailleurs vaut mieux; ce qui l'attirait aussi vers certains hommes du monde, c'était le grec; ce qu'il aimait dans M. Plougoulm, c'était le traducteur parfois éloquent de Démosthène; dans le duc de Clermont-Tonnerre, c'était le commentateur d'Isocrate; dans l'abbé Cruice, qui fut évêque de Marseille, c'était l'auteur de la thèse sur Flavius Josephe [1].

« Parmi les recueils que j'ai cités plus haut, je n'ai compris ni nos *Mémoires* ni nos *Notices et Extraits des manuscrits*. Il faut considérer comme un travail hors ligne le tome XVIII (2e partie) de cette dernière collection : *les Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque impériale*, publication préparée par Letronne et exécutée par Wladimir Brunet de Presle, auquel l'Académie avait adjoint M. Egger. Ce volume de 500 pages, qui renferme tous les textes grecs déchiffrés et expliqués, fait le plus grand honneur à la science française. Son *Mémoire historique sur les traités publics dans l'antiquité depuis les temps héroïques de la Grèce jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne.* (*Mémoires*, t. XXIV, 1re partie) est devenu le document classique sur la matière. Son *Mémoire sur les fragments d'Hypéride* et sur l'*Économique d'Aristote* sont à citer parmi ceux que l'auteur eût choisis lui-même comme les plus intéressants et que nous pouvons aussi relire avec confiance. Mais comment procéder à un pareil triage parmi des œuvres d'importance inégale sans doute, mais qui se recommandent toutes également par le savoir, la patience des recherches et le soin de la composition ?

« Je n'ai rien dit du recueil des *Comptes rendus* de notre Académie, commencés en 1859 et qui se poursuivent depuis lors. Dans cette collection de dix-huit volumes, c'est-à-dire de dix-huit années, le nombre des Mémoires, des rapports, des observations de M. Egger est si considérable qu'il n'est pour ainsi dire pas de séance où il n'ait attiré et fixé l'attention de l'Académie par quelque communication. Auditeur attentif, exigeant pour les autres, mais aussi pour lui-même, sa présence suffisait pour tenir le lecteur sur ses gardes et le bureau en haleine; il y avait toujours à gagner à l'entendre et son silence était certainement une approbation, car il croyait que la louange était le plus souvent stérile, et il avait bien raison. Tel nous l'avons vu, nos anciens pendant trente ans, et moi pendant dix.

« Je conseillerais à ses fils, mes jeunes collègues, d'entreprendre la biographie analytique de tous les travaux de leur père. Une pareille publication serait

1. *De Flavii Josephi fide et auctoritate*, 1844. Elle lui est dédiée : *Studiorum meorum fautori benevolentissimo, carissimo.*

éminemment utile, et j'ajouterai que cette bibliographie suffirait à elle seule pour donner une idée exacte de la physionomie et des séances de l'Académie pendant les années qu'elle a possédé dans son sein un savant tel que lui, le vrai patriarche, je le répète, des études grecques en France. »

— *Quatre encriers célèbres.* — M. Henri Houssaye qui vient de passer quelques jours à Hauteville-House, consacre un grand article du *Journal des Débats* à la description de la maison de Victor Hugo. Il n'a eu garde de ne pas mentionner ce meuble relique :

« ... Parmi tant de curiosités des siècles passés, dit M. Henri Houssaye, un meuble tout contemporain attire et retient l'attention. C'est le guéridon aux écritoires. En 1860, on faisait une vente de charité à Guernesey. On eut l'idée de demander à Victor Hugo, qui déjà avait institué chez lui, chaque dimanche, le dîner des quarante enfants pauvres, de donner son encrier de fer. Le grand poète ne crut pas que le don eût assez de valeur, et, s'adressant aux trois écrivains qu'il regardait comme les plus illustres, Lamartine, Alexandre Dumas, George Sand, il leur demanda aussi leur encrier. On reçut bientôt les trois reliques, chacune accompagnée d'un autographe. L'encrier de Lamartine est une petite coupe tripède, une sorte de salière de verre rose et blanc; l'autographe porte : « Offert par Lamartine au maître de la plume. » L'encrier de Dumas, celui qui nous agrée le plus, est une simple bouteille de verre de deux sous; l'autographe est ainsi rédigé : « Je certifie que ceci est l'encrier avec lequel « j'ai écrit mes quinze ou vingt derniers volumes.» L'encrier de George Sand, enfin, est un cylindre de corne à couvercle vissé, comme en ont les huissiers de campagne; l'autographe est une longue et amicale lettre à Mme Victor Hugo. Victor Hugo composa comme support aux quatre écritoires une sorte de guéridon de chêne à faces chantournées, muni de tiroirs où sont fixés les autographes. A la vente, ce meuble, plus tard racheté par Victor Hugo, ne monta pas à 150 fr. Il est vrai que, avec les encriers, on n'achetait pas la manière de s'en servir. »

— *La Revue celtique.* — M. Gaidoz abandonne la direction de la *Revue celtique*, qu'il a fondée en 1869 et dont il s'était toujours occupé. Des raisons de santé motivent la décision de M. Gaidoz qui a pour successeur M. d'Arbois de Jubainville.

— *La confection des cahiers dans les manuscrits grecs.* — M. Caspar Gregory, de l'Université de Leipzig, a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une note sur le mode de confection des cahiers dans les manuscrits grecs. Cette note a pour but d'éclaircir un point resté obscur dans la paléographie : il s'agit de savoir comment étaient formés les groupes de feuillets doubles appelés *quaternions* (c'est-à-dire comprenant quatre doubles feuillets, par conséquent seize pages).

Après avoir donné quelques brèves explications sur les deux côtés du parchemin, celui du poil et celui de la chair, et sur les moyens de les distinguer, il émet l'opinion que le double feuillet était l'élément primitif du quaternion. L'écrivain, ayant pris les feuilles dans la grandeur du double feuillet, traçait les lignes, du côté du poil, avec un couteau obtus. Alors, il mettait sur sa table une feuille, le côté de la chair en dessous; sur celle-là une seconde feuille, le côté du poil en dessous; une troisième, le côté de la chair en dessous, et une quatrième, le côté du poil en dessous. Il les pliait ensemble par le milieu. Le quaternion était prêt.

La première page est la chair, claire, lisse, les lignes en relief; la deuxième et la troisième sont du poil, moins claires, moins lisses, les lignes en creux; la quatrième et la cinquième, de la chair, et ainsi de suite jusqu'à la dernière page, qui est de la chair, pour répondre à la première du quaternion suivant :

M. Grégory montre comment cette circonstance a pu, jusqu'à ce jour, échapper aux observations des paléographes, et il signale quelques exceptions à la règle. Il émet le vœu que des recherches analogues soient entreprises dans d'autres branches de la paléographie; elles serviront à déterminer l'âge des manuscrits avec plus de précision et à faire connaître les pays où se sont produites les exceptions à la règle.

— *Un musée Victor Hugo.* — M. Ballande vient d'adresser à la presse la communication suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

« Le *Figaro*, en annonçant, il y a quelques jours, que j'allais reprendre *Notre-Dame de Paris* au théâtre des Nations, m'avait prêté le projet de changer en musée le foyer du théâtre, ainsi que le fit — disait-il — en 1879, M. Bertrand, mon prédécesseur. — M. Bertrand ne fit qu'y placer le buste de Victor Hugo et quelques objets d'art sans aucune signification précise.

« Mon projet est d'entourer le buste de notre grand poète de tous les objets que je pourrai trouver se rattachant de près ou de loin à sa personne ou à son génie — comme, par exemple, tous ses portraits, depuis celui de l'*Enfant sublime* jusqu'à celui de l'*Octogénaire* et celui fait après sa mort; toutes les éditions de ses œuvres ainsi que les traductions qui en ont été faites ; tous les dessins et les autographes de lui que je pourrai réunir; les tableaux, gravures, eaux-fortes lithographies, photographies et vignettes représentant des actes de sa vie, des personnages de ses œuvres, ainsi que les maisons qu'il a habitées tant en France qu'à l'étranger durant son exil; de même pour tout ce qui représente ses funérailles et son tombeau au Panthéon.

« Il me semble que la réunion dans un même lieu de cette nombreuse collection d'objets se rattachant à une illustre mémoire ne pourra que contribuer à mieux faire comprendre le génie d'Hugo, et tournera à sa glorification ainsi qu'à celle de la France, dont il est l'un des plus illustres enfants; et j'aime à penser que puisque nous n'avons point, malheureusement,

un Panthéon musée national, où l'on puisse aller saluer les gloires de la France et s'inspirer de leur grand souvenir pour nous porter à les imiter, l'administration des beaux-arts profitera de ce musée pour réunir et conserver précieusement, dans une salle consacrée à Victor Hugo, comme il y en a une consacrée à Voltaire à la Bibliothèque nationale, quelques-uns des portraits des mieux réussis et des autographes les plus intéressants, afin que si dans cent ou deux cents ans d'ici quelque société littéraire ou quelque artiste admirateur de son génie voulait honorer sa mémoire comme j'ai voulu honorer celle de Molière en 1873, il sache où trouver un portrait et un autographe authentiques : ce qu'il m'a été impossible de trouver pour le jubilé de Molière.

« Pour la composition de ce musée, je fais appel à tout le monde, et je prie tous ceux qui pourraient y concourir de ne point redouter la perte ou l'altération des objets qu'ils pourraient me confier.

« Une commission sera nommée pour recevoir ces objets, contre lesquels elle délivrera un reçu avec le cachet du théâtre.

« Le musée, une fois constitué, sera assuré contre l'incendie, et il sera gardé le jour et la nuit par des hommes de confiance.

« A partir de ce jour, on peut écrire à l'administration du théâtre, 15, avenue Victoria, pour demander des places, pour des éditions, des tableaux, etc.

« La réception des objets commencera le 10 octobre et sera close trois jours avant la première représentation de *Notre-Dame de Paris*, qui aura lieu très probablement du 20 au 25 octobre courant.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma haute considération.

« H. Ballande,

« Directeur du théâtre des Nations. »

— *Un monument à Paris pour La Fontaine.* — Il vient de se créer à Paris, sous la présidence de M. Marmottan, maire du XVIe arrondissement, un Comité qui se propose d'ériger un monument à La Fontaine.

— *Le prix des livres.* — L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* cite quelques livres rares qui ont atteint des prix fabuleux :

Un psautier latin, avec hymnes et oraisons, contenant la première impression du *Credo* de saint Athanase, en maroquin, initiales des chapitres en couleur, d'une conservation parfaite et qui a été adjugé à M. Quaritch pour 129,000 fr. Ce livre est, dit-on, le second qui porte la date de son impression sur la page du litre : *Fust et Schœfer, Mayence*, 1459. Il avait été vendu pour 3,500 fr. seulement à Paris, il y a trente ans environ.

Quoique la fameuse *Bible Mazarine* (le premier livre imprimé en caractères de métal, de 1450-1455) et adjugé aussi à M. Bernard Quaritch, de Londres, n'ait pas atteint le chiffre de 100,000 fr., son prix d'adjudication (97,500 fr.) se rapproche trop de cette limite pour ne pas y arrêter notre attention, en le mentionnant ici.

Nous nous rappelons, en outre, qu'en 1883 le gouvernement allemand fit offrir 100,600 fr. du texte authentique du *Roman de la Rose*, qui faisait partie de la rare et précieuse collection (35,008 volumes et 7,000 manuscrits) laissée par le duc d'Ossuna, un grand d'Espagne aussi lettré que riche : mais nous ignorons si le cabinet Sagasta, qui gouvernait alors l'Espagne, laissa souscrire un marché qui devait priver son pays d'une curiosité si rare.

Le nom du général Gordon, dont les aventures en Égypte et la triste fin ont tant ému l'opinion publique, vient de réveiller à son tour la fièvre des spéculations : le *Journal* qu'il a tenu des événements de Khartoum pendant l'année 1884 et que MM. Paul Kegan, Trench et Ce viennent de publier à Londres, a été acheté par ses éditeurs 5,000 guinées (130,000 fr.); c'est le prix le plus élevé, dit-on, qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume.

La première édition, qui a été tirée à 10,000 exemplaires, est déjà épuisée. Les éditeurs ont demandé 3,000 livres, c'est-à-dire plus de 75,000 francs, à l'un de nos plus grands éditeurs de Paris pour lui céder le droit de la traduction en français ; prétention qui a été refusée.

Ces prix exorbitants nous rappellent ceux qu'obtenaient certains ouvrages presque au lendemain des jours les plus sinistres de 93. On peut en voir un exemple dans le *Catalogue* publié par de Bure, en 1793, pour les *Livres rares et précieux* du citoyen Anisson-Dupéron, quoique la valeur y soit soumise au tarif du papier monnaie cautionné par la République. Le *Rational*, de Durand, y est coté 110,000 fr. Le *Dictionnaire de Bayle*, 81,000 francs. Un volume de la *Galerie de Versailles*, 250,000 fr ; un *Buffon*, 300,000 fr. ; les *Maximes de la Rochefoucauld*, 20,500 fr., etc., etc.

On peut juger par là si le goût de la curiosité littéraire allait bientôt se réveiller, dans notre malheureuse France, avec un nouvel enthousiasme.

Une supercherie dévoilée. — Les lettres autographes de Rachel. — Le monde des collectionneurs d'autographes est passablement en émoi. Les lettres de Rachel ne sont point de Rachel ! La grande tragédienne avait laissé un renom d'épistolière qu'elle ne mérite aucunement, paraît-il. Le nom du veritable auteur de ces billets n'est autre que M. Adolphe Crémieux, l'ancien membre du gouvernement provisoire de 1848 et de la Défense nationale de 1870.

L'attribution est hors de doute; elle résulte des lettres mêmes de Mlle Rachel à Crémieux, les seules peut-être que Crémieux n'ait pas écrites, de celle-ci, par exemple :

« Je demande encore un petit service. Mlle Déjazet m'écrit à l'instant une lettre charmante que je vous envoie : une réponse, de grâce, mais bien aimable, car je refuse son invitation; dites-lui bien que j'en suis désolée et que tout n'est pas perdu; ce sera pour une

autre fois. Mais une lettre comme il y en a peu, car elle la fera voir à tous ses camarades.

« Mille baisers pour vous.

RACHEL. »

Et de celle-là :

« D'ailleurs, ne croyez-vous pas qu'il soit temps de vous donner la clef des champs? Je veux bien, à la condition que vous allez écrire à toutes les personnes que je vais vous nommer et me les envoyer de suite, afin que j'aie le temps de les faire parvenir avant ma dernière représentation : d'abord à Mme Duchâtel, à M. Bulay (Buloz), notre commissaire royal, qui serait très fâché si je ne lui donnais aucun signe de vie et très flatté si je lui écris mes succès en Angleterre; d'ailleurs il affecte de ne pas parler de moi dans ses journaux, et cela l'obligera peut-être à me faire une politesse; ensuite à M. le duc de Noailles, qui mérite bien que je lui écrive un petit mot aimable pour tous les refus qu'il a ressus à ma porte. Je crois que d'envoyer aussi quelques lignes à Mme de la Redorta, cela serait bien; elle m'a répondu un billet charmant, rempli de grâce et de bonté, à la lettre un peu fier, mais toute naturelle que vous m'avez dicté. Sa réponse, je l'ai reçue à Paris. Mettez un mot pour la duchesse d'Abbura sa mère. Voilà tout, soyez content. »

Et de celle-là :

« Londres, 6 juillet 1841.

« Mon cher papa Crémieux,

« Au dernier les bons : tremblez donc à l'avance de la corvée effroyable que je vous amène : aussi est-ce de votre faute; toutes les lettres que j'ai écrites depuis mon séjour à Londres sont si charmantes que tout le monde en veut; ceux mêmes qui ne m'aiment pas m'écrivent des douceurs pour obtenir une de mes réponses; les pauvres gens, comme ils sont volés! »

Les faux Hugo. — La *Revue rétrospective* de 1870 a publié ce curieux autographe de Victor Hugo :

Liste des gens de toute condition
qui me font ou m'ont fait l'honneur
d'user de mon nom.

« 1° M. Valère Hugot, employé à la marine, ne signe pas son prénom de Valère, en sorte que dans la signature de ce monsieur, pour peu que le T soit mal fait et disparaisse dans les fioritures du parafe, on lit: *V. Hugo.*

« Cette méprise m'a une fois coûté 1,500 francs.

« 2° Mlle Joséphine Hugot, fille d'un portier de la rue Chantereine, a débuté et joué au théâtre Saint-Antoine sous le nom de *Victoire Hugo.* Il y a eu foule et succès.

« On l'a prise pour une sœur naturelle que j'aurais et que je laisserais dans la misère.

« 3° M. Adolphe Hugot, musicien, joueur de flûte, se fait afficher *A. Hugo.* On le prend pour mon frère.

« 4° M. Hugot, aubergiste au coin du parc de Neuilly, a depuis trois ans fait ôter le *t* sur son enseigne et s'appelle maintenant *Hugo.*

« 5° M. Félix Hugot, tailleur, écrit sur les adresses qu'il distribue : *Félix Hugo.* On le prend pour mon cousin.

« 6° M. ..., acteur à Amiens, se fait appeler *Victor Hugo* et joue les utilités.

« 7° Un jeune gamin de Paris, marchand d'allumettes chimiques. Il s'est fait condamner l'autre jour à 1 franc d'amende sous le nom de *Victor Hugo.* »

L'almanach Bottin enregistre, pour Paris, quatre *Hugo* — un fabricant de cuirs, un fabricant d'orfèvrerie, un tailleur, un rentier — et vingt-trois *Hugot.*

Missions scientifiques et littéraires. — M. Lecoy de la Marche, l'auteur du livre sur *les Manuscrits et la Miniature* édité dans la collection Quantin, et qu'on a appelé la perle de cet écrin littéraire, vient d'être chargé par le ministère des beaux-arts d'entreprendre l'étude critique des principaux manuscrits à peintures de l'École française, conservés dans les diverses collections de la France et de l'étranger.

Les résultats de cette mission, dont l'exécution durera plusieurs années, jetteront certainement un nouveau jour sur l'histoire de la peinture et sur les mœurs de nos pères.

— M. Nals, médecin de 1re classe de la marine, est chargé d'une mission au Tonkin, en vue d'y recueillir des collections scientifiques destinées à l'État.

— M. Henri Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, est chargé d'une mission en Suède et en Norvège, afin de négocier des échanges entre la France et ces États.

Lettre d'Alfred de Musset. — La *Gazette anecdotique* publie une lettre inédite d'Alfred de Musset à Mme X..., à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués :

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Nantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace, et où j'ai acheté un chapeau; puis, finalement, tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde; mais il s'y trouve, en revanche, de fort beaux bancs de sable, et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne man-

querai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables; mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence; c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille. »

Lettres inédites de Thiers et Victor Hugo. — La *Revue politique et littéraire* a eu communication du Catalogue de la collection d'autographes de M. Crémieux, collection qui va être mise en vente prochainement. Nous empruntons deux de ces lettres à la *Revue Bleue.*

La première est de M. Thiers.

A Ad. Crémieux.

7 mai 1848.

« Mon cher Crémieux,

« Je ne vous ai rien demandé depuis que vous disposez de la justice de France en dictateur. Je vous ai laissé hacher mon département sans me plaindre, et vous l'avez fait sans vous gêner, bien qu'en fouillant dans votre mémoire la plus récente vous eussiez pu trouver quelques raisons d'avoir des égards pour moi. Mais vous êtes républicain, et je trouve cela tout naturel. Cette fois, je mets toute considération de côté pour une raison de justice qui me touche au cœur. Votre collègue qui est chargé de hacher les postes vient d'ôter son pain à un ami à moi, à M. Goschler, au nom des principes les plus respectables, dit-on, et que vous violerez la semaine prochaine. Vous pouvez dédommager M. Goschler d'une manière qui ne lui laissera rien à désirer en le plaçant aux archives du Louvre. M. Goschler y fouille depuis dix ans. Seul il les connaît en France, et je le sais, car je l'y ai employé. C'est l'un des hommes les plus capables, les plus honnêtes que je connaise, et, en fait d'histoire de l'Empire, le seul avec moi qui la sache. Peut-être m'accorderez-vous que je la sais et que j'ai qualité pour témoigner sur un sujet pareil. J'ajouterai de plus que vous faciliterez beaucoup mes recherches en plaçant M. Goschler au sein du dépôt qui contient seul toute l'histoire impériale. Peut-être ai-je mérité, non de la république, mais de la France, qu'on facilitât l'achèvement d'une œuvre qui n'a pas nui à sa gloire. Si, enfin, une telle raison peut vous décider, je vous dirai que vous m'avez procuré le seul plaisir que j'aie eu depuis longtemps. Je vous demande donc instamment cette mesure, d'ailleurs indispensable, car le dépôt le plus précieux qu'il y ait dans le monde ne peut pas rester sans un gardien. Sachez qu'il y a là quarante mille lettres de l'Empereur, composant l'un des plus beaux monuments de l'esprit humain, et que l'homme qui avec moi les lit et les relit depuis dix ans peut mieux qu'un autre les classer avec connaissance et amour. J'attends cette occasion pour juger si vous êtes un bon enfant, tout en étant un républicain.

« Tout à vous,

THIERS. »

M. Crémieux accorda, bien entendu, la place sollicitée pour l'utile Goschler. M. Thiers — même quand par intérêt il faisait bande à part — a toujours été en coquetterie réglée avec les républicains, qui de leur côté savaient que ce faux petit bourgeois les servait et les servirait un jour tout à fait.

Voici la seconde; elle est de Victor Hugo :

Hauteville-House, le 28 juin.

« Mon cher Crémieux, vous écrivez comme vous parlez, avec l'éloquence électrique. Votre lettre m'a fait battre le cœur. Elle vibrait en moi comme votre voix même. Je vous remercie, mon ami. — La grande poésie orientale, le grand art grec, le grand art latin relèvent de la nature seule, qui est reine de l'art comme la liberté est reine de la cité. Le XVII[e] siècle est fatalement monarchique; de là son infériorité, Corneille et Molière mis à part.

« Nous, fils de la Révolution, déployons le drapeau de l'idéal et, aux philosophes comme aux artistes, crions : En avant!

« C'est là ce que j'ai fait. 1867 l'a compris comme 1830 et mieux encore. Vous, mon ami, vous me serrez la main, et je me sens heureux de n'être plus tout à fait un vaincu, quoique je sois encore un exilé.

« A vous *ex imo,*

VICTOR HUGO. »

Les travaux de la Revue maritime et coloniale. — Voici le jugement que vient de rendre la commission nommée par le ministre de la marine pour récompenser les meilleurs travaux qui lui ont présentés pour être publiés dans la *Revue maritime et coloniale :*

1[er] prix : M. Hennique, lieutenant de vaisseau, auteur des *Caboteurs et pêcheurs de la côte de Tunisie.*

2[e] prix : M. Dupouy, médecin de 1[re] classe de la marine, auteur de la *Météorologie du Soudan occidental.*

3[e] prix : M. Wallut, lieutenant de vaisseau, pour ses *Observations sur le magnétisme terrestre en Irlande.*

1[re] mention honorable : M. Perrin, lieutenant de vaisseau, pour ses travaux sur la *Détermination du point par les hauteurs circumzénithales correspondantes.* — Cet officier s'est créé une spécialité dans l'astronomie nautique.

2[e] mention honorable : MM. Bouinais, capitaine d'infanterie de marine, et Paulus, professeur à l'École Turgot : *Le Royaume du Cambodge* et *Étude sur la marine et les troupes coloniales en Cochinchine.*

3[e] mention honorable : M. Fontaine, lieutenant de

vaisseau, pour son *Instruction de la mousqueterie à bord des bâtiments.*

4e mention honorable : M. Ardouin, médecin de 1re classe de la marine, pour son *Aperçu sur l'histoire de la médecine au Japon.*

La Tombe d'Alfred de Musset. — M. Edmond Deschaumes parle, dans l'*Événement,* de la tombe d'Alfred de Musset et adresse l'appel suivant aux femmes, que le poète a si bien chantées. La tombe de Musset est négligée, dit notre confrère :

« Eh bien, il vaut mieux qu'il en soit ainsi! Il vaut mieux que le Conseil municipal ait oublié le poète et négligé son testament. Il laisse de la sorte aux femmes de Paris la tâche exquise de se souvenir de ce mort, de refaire à ses restes fragiles la couche funèbre qu'il avait rêvée, car étant avant tout le poète de l'amour, il a été et il est par excellence le poète de la Femme.

« C'est peut-être un rêve que je fais... Je voudrais que les femmes de Paris enlevassent ce mort chéri de la tombe étroite où il dort, qu'on lui élevât, au milieu d'un large espace, un tombeau modeste caché sous l'ombre d'un grand saule, de sorte qu'il pût enfin reposer dans un asile digne de lui.

« Pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas? Pourquoi les femmes ne prendraient-elles pas cette initiative et ne montreraient-elles pas qu'elles savent ne plus être légères et frivoles dès qu'il faut glorifier le génie, tout comme quand il s'agit d'accomplir un acte de charité? Qu'une grande dame ou une grande artiste se mette à la tête de ce mouvement, c'en est assez pour assurer le succès de l'œuvre. Et cette idée doit être avant tout démocratique. Elle mérite d'être accueillie par toutes; par les grandes dames du *Caprice* aussi bien que par *Bernerette* et *Mimi Pinson.* »

Inscriptions parisiennes. — La ville de Paris va faire placer, la semaine prochaine, les inscriptions suivantes :

No 38, rue Vital :

L'historien
HENRI MARTIN
né à Saint-Quentin le 20 février 1810
est mort dans cette maison
le 24 mars 1884.

No 15, rue de Bellechasse :

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
auteur de *Paul et Virginie*
né au Havre le 19 janvier 1737
mort le 21 janvier 1814
a demeuré dans cette maison
de 1806 à 1813.

Le Talon de Voltaire. — Le bruit soulevé par la récente désaffectation du Panthéon a fait nécessairement parler des restes de Voltaire. Il paraît qu'il leur manque un talon, à la recherche duquel vient de se mettre l'*Intermédiaire des chercheurs.* Voici ce qu'il nous dit à ce sujet :

« Quand l'Assemblée nationale décréta que les restes de cet homme illustre seraient transportés dans le temple des Grands Hommes, on les exhuma de l'abbaye de Scellières, près Romilly-sur-Seine (Aube), où l'abbé Mignot les avait fait enterrer furtivement. »

Cette cérémonie eut lieu le 10 mai 1791.

Un des témoins oculaires de cette exhumation, l'abbé Bouillerot, alors curé de Romilly-sur-Seine, adressa à cette occasion à M. Patris-Dubreuil, avocat à Troyes, lettré distingué, connu par un éloge de Grosley, — ce Grosley que Voltaire appelait l'*ingénieux et savant Troyen*, une lettre où on lit ce qui suit :

« Lors de l'exhumation de Voltaire, on trouva un cadavre décharné, desséché, mais entier, et dont toutes les parties étaient jointes; on l'enleva de la fosse avec beaucoup de précaution et il ne se détacha que le calcanéum, qu'une personne emporta. Le corps fut exposé pendant deux jours aux regards du public, etc. »

Or, d'après une note de M. Patris-Dubreuil, le talon de Voltaire, ce calcanéum, aurait été pendant de longues années en la possession de M. Mandonnet, propriétaire à Chicherey, près Troyes. Selon lui, cette pièce anatomique formait une des principales curiosités du musée d'histoire naturelle de cet amateur.

A la suite de l'enquête ouverte par l'*Intermédiaire,* M. Jacques Sombre, de Troyes, vient d'écrire une lettre où l'on trouve le renseignement suivant :

« Indépendamment de sa propriété de Chicherey, près Troyes, M. Mandonnet habitait 96, rue du Bois, aujourd'hui rue Thiers; pendant longtemps je fus son voisin et bien des fois j'ai été admis à admirer sa collection.

« Cet amateur, mort depuis sept ou huit ans, je crois, laissa toute sa fortune à son neveu, M. Rats, alors employé à la préfecture de l'Aube; ce dernier est décédé il y a quelques mois. Il avait pour unique héritier un cousin qui demeure à Troyes, M. le baron de Curel.

« Il est plus que certain, si cette admirable collection n'a pas été dispersée, que le calcanéum de Voltaire se trouve dans cette famille. »

Un curieux travail sur la Bible. — Les statisticiens sont incorrigibles. En voici un qui a eu la patience de compter les lettres dont se compose la Bible; il en a trouvé 3 566 840. Ces lettres forment 773 662 mots et 31 173 versets. Enfin le nom de Dieu revient 6675 fois et la conjonction *et* 46 227 fois.

— M. Em. Bosc vient de faire paraître à Nice *La Curiosité,* journal des curieux, des collectionneurs, des archéologues et des bibliophiles. Ce journal, dont nous aurons occasion de reparler, paraît deux fois par mois et est imprimé dans l'établissement Gauthier et Cie, à Nice.

Un bouquiniste. — Les bouquinistes du quai ont depuis quelques temps un confrère qui s'est installé non loin du pont Saint-Michel. Le nouveau venu s'est fait une spécialité des journaux, brochures et documents de toute sorte qui ont paru sur les événements de 1871. Il possède également nombre de brochures socialistes et révolutionnaires.

Tout cela est rangé, étiqueté, classé avec un soin méticuleux.

Notre bouquiniste a horreur du désordre et sa colère est grande quand il voit les profanes fourrager dans ses boîtes. Aussi est-ce à leur intention qu'il a rédigé les deux petits avis suivants :

LE LIBRAIRE NAVRÉ
DE VOIR SES OUVRAGES MUTILÉS SANS PITIÉ
fait appel a toute la délicatesse du Public
pour ne feuilleter ses livres
que le moins possible
et avec l'intention
d'acheter.

ADVIS
AUX ESCHOLIERS ET AULTRES

Oncques ne vist-on
Au paiis d'Angleterre, d'Espaigne,
Voire d'Allemaigne,
Les admirateurs penchés sur les boites
Y laisser choir
Cendres de cigares, de cigarettes,
De pipes même et brûle-gueules,
Ni laisser couler
De leurs nez roupies.
Adoncques, le pauvre bibliothéqueux,
Plorant et geignant,
Invoque de tous Précaution et Mercy
Sous peine d'estre, en contraire cas,
Marrys et jetés en Seine
Comme malfaisants en atous.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le commerce des livres à Leipzig.* — Dans le premier trimestre de l'année 1885, il a été exporté de Leipzig pour l'Amérique des livres pour la somme de 76 800 000 dollars. L'exportation des chromos s'est élevée à 10 millions et celle des publications musicales à 11 millions.

Une princesse auteur. — La princesse Thérèse de Bavière est de retour à Munich après un long voyage à travers toutes les contrées de l'Europe; elle se prépare à publier les impressions qu'elle a recueillies en Angleterre, et à en juger d'après l'intéressante description qu'elle a publiée en 1882 de son voyage en Russie, son nouveau volume sera rempli de fines observations et d'aperçus piquants sur les hautes sphères de la société anglaise où les voyageurs ordinaires ne pénètrent guère. La princesse est âgée de trente-cinq ans; elle n'est pas mariée.

Belgique. — *Le nouveau projet de loi belge sur la propriété littéraire et artistique.* — « Il peut sembler singulier que la Belgique n'ait pas encore pu trouver un règlement bien satisfaisant de la propriété littéraire et artistique; le fait cependant a son explication.

« Avant la Révolution française, les comédiens disposaient librement du répertoire des grands poètes; ceux-ci pouvaient vivre et mourir dans l'indigence, sans avoir le droit de réclamer contre le domaine public, dans lequel leurs œuvres tombaient dès leur apparition. Beaumarchais fut le premier qui osa réagir contre cet état de choses; il réunit en 1777 les auteurs du Théâtre-Français et cette première assemblée fut l'origine de la *Société des auteurs dramatiques*, qui existe encore aujourd'hui. Ce n'est qu'en 1791 que les législateurs commencèrent à s'en occuper. Le décret de janvier 1791, qui proclama la liberté des théâtres, ne laissa tomber dans le domaine public que les ouvrages des auteurs morts depuis cinq ans au moins; ceux des auteurs vivants ne pouvaient être représentés sur un théâtre public, dans toute l'étendue de la France, sans le consentement formel et écrit des auteurs, sous peine de confiscation du produit total des représentations au profit des auteurs. Un décret de la Convention (juillet 1793) reconnaît aux auteurs d'écrits de tout genre, aux compositeurs de musique, aux peintres, aux dessinateurs le droit exclusif de vendre, de faire vendre, de distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République et d'en céder la propriété en tout ou partie. Les héritiers des cessionnaires jouissaient du même droit pendant dix ans après la mort des auteurs.

« En Belgique, le décret du gouvernement provisoire du 21 octobre 1830 est évidemment imité des premiers décrets français. Si restreint que fût le droit reconnu dans ce décret, on songea peu à en faire usage. Dans les rares contestations qui surgirent avant 1880, on s'en est tenu au décret de 1830 sans chercher à étendre le principe de propriété qui y est reconnu; par une interprétation erronée du décret, les auteurs nationaux comme les étrangers furent en quelque sorte dépouillés de leurs droits. A partir de 1852, et pour satisfaire aux réclamations et aux revendications des gouvernements étrangers, la Belgique a été amenée à conclure des conventions littéraires internationales. Jusque-là, elle avait été, comme on sait, la terre classique de la contrefaçon. Cette industrie y florissait surtout au point de vue de la reproduction des ouvrages par l'impression. Contrairement aux usages parlementaires, la nouvelle convention fut discutée en comité secret par la Chambre des représentants et par le Sénat; elle fut promulguée le 14 mai 1854. Le but du gouvernement belge avait été de faire reconnaître, en Belgique, les droits des auteurs français;

la nouvelle convention admettait le droit de propriété pour les œuvres postérieures au 12 mai 1854, mais elle disait que les représentations ou exécutions d'œuvres dramatiques ou musicales feraient l'objet d'un accord entre les auteurs et les directeurs, et qu'à défaut d'un semblable accord un taux exigible de droits d'auteur serait établi d'après un tarif de six francs au minimum et de dix-huit francs au maximum. Il résulta de ce tarif dérisoire qu'aucun directeur ne songea à conclure le moindre traité avec les auteurs. Ceux-ci ne purent interdire la représentation de leurs œuvres. Ils durent pendant trente ans subir le bon plaisir des directeurs, souvent au détriment de la bonne interprétation de leurs ouvrages et toujours au grand préjudice de leurs intérêts. De plus, toutes les œuvres françaises antérieures à 1854 tombaient, par la convention conclue en cette année, dans le domaine public belge.

« Cette situation ne prit fin qu'en 1880 par un arrêt de la cour d'appel de Bruxelles. En 1866, MM. Meilhac, Halévy et Offenbach avaient voulu interdire à Bruxelles les représentations de *la Belle Hélène :* ils avaient été déboutés et condamnés aux dépens. MM. Zola et Busnach, auteurs du drame de *l'Assommoir,* n'avaient pas été plus heureux à Anvers en 1880; l'année précédente, le tribunal de commerce de cette ville avait même décidé que les auteurs français n'ayant pas fait traduire ou représenter en flamand leurs œuvres dans le délai de six mois après la représentation à Paris étaient déchus de leurs droits. Mais la cour d'appel de Bruxelles donna raison à MM. Zola et Busnach par un arrêt longuement motivé où il est dit, entre autres, que « l'auteur d'une œuvre littéraire a sur elle un droit exclusif; qu'il peut seul la publier, la vendre et la distribuer; que ce droit absolu doit comprendre en soi le droit de traduction ». A l'égal des Suisses, des Portugais et d'autres étrangers, les Français purent désormais revendiquer la pleine propriété de leurs œuvres, absolument comme les auteurs nationaux. Le droit de traduction fut réglé comme pour les œuvres originales, et le domaine public belge ne put s'approprier désormais que les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ou de vingt ans, suivant qu'il s'agissait de représentation ou de publication.

« Une nouvelle convention franco-belge fut arrêtée le 31 octobre 1881 et promulguée le 13 mai 1882; elle est restée en vigueur jusqu'à présent. Cette convention accorde aux Français, en Belgique, les mêmes droits qu'aux Belges pour la publication, la représentation ou l'exécution de leurs ouvrages; mais elle restreint les droits d'auteur aux œuvres postérieures au 12 mai 1854. Cette restriction surannée est d'autant plus arbitraire et plus injuste que, d'après le régime conventionnel adopté par tous les théâtres de la Belgique, les droits des auteurs et des compositeurs portent sur tous les ouvrages du répertoire de la *Société des auteurs et des compositeurs dramatiques,* sans aucune distinction entre les ouvrages antérieurs ou postérieurs à 1854. De plus, la restriction admise par la convention de 1881 n'a aucune force légale, attendu qu'elle ne se trouve pas dans d'autres conventions internationales et que les Français peuvent en repousser l'application, en vertu de la clause du traitement de la nation la plus favorisée.

« La question de la propriété littéraire et artistique va être de nouveau débattue dans le huitième congrès artistique qui vient de s'ouvrir à Anvers. Dans le congrès qui a eu lieu l'année dernière à Bruxelles, M. le ministre Bernaërt avait promis que le projet de loi soumis au Parlement et contenant une nouvelle réglementation de la propriété littéraire en Belgique serait discuté au congrès de cette année; M. Bernaërt a tenu parole, il y a deux mois déjà que le projet de loi a été publié, ainsi que je l'ai annoncé. Il se présente en partie double : à côté du projet du gouvernement, se trouve le projet rédigé et adopté par la section centrale, dont le rapporteur est M. de Borchgrave. Le second projet est une édition revue, corrigée et augmentée du premier, édition incontestablement préférable. M. de Borchgrave montre que la situation actuelle est désavantageuse, même pour les Belges. Un auteur belge, pour faire valoir ses droits devant la justice de son pays, est astreint au dépôt préalable, à l'enregistrement, à l'indication de son nom ou de celui de l'éditeur ainsi que de la date de la publication. Ces formalités sont exigées sous peine de nullité, aux termes d'un arrêt de la cour de Bruxelles du 8 mars 1884, de telle sorte que l'omission d'une seule de ces indications entraîne la déchéance de l'auteur, lequel désormais ne peut poursuivre les contrefacteurs. Cette jurisprudence est d'autant plus bizarre qu'elle est basée sur une loi votée un an à peine après qu'une déclaration échangée entre la Belgique et la France eut supprimé au profit des Français le dépôt, l'enregistrement et toutes les formalités prescrites par la loi de 1870. Aujourd'hui, tous les auteurs étrangers ont, en Belgique, le droit de poursuivre les contrefacteurs, à la seule condition que leur nom ou celui de l'éditeur, s'il s'agit d'un ouvrage anonyme ou pseudonyme, soit indiqué sur leur ouvrage.

« Outre les formalités inutiles, les Belges ne jouissaient pas même chez eux de la protection accordée aux étrangers en matière de propriété musicale. La législation belge ne visant que le droit de représentation, la jurisprudence avait limité la protection légale aux œuvres musicales dramatiques et l'avait déniée à l'exécution en dehors du théâtre, tandis que dans la convention de 1880 avec l'Espagne et dans celle de 1883 avec l'Allemagne, l'exécution en public de compositions musicales sans le consentement de l'auteur est interdite dans chacun des pays contractants.

Le projet actuel du gouvernement belge contient des restrictions singulières : par exemple, il veut que dix ans après la publication d'une œuvre littéraire tout le monde ait le droit d'en publier une traduction; les héritiers d'un auteur dramatique ne doivent conserver que pendant dix ans après sa mort le droit d'autoriser ou de défendre la représentation de ses œuvres. Le projet de la section centrale accorde

cinquante ans et comprend le droit de traduction dans les droits généraux de propriété. Mais je dois me borner à transcrire ici quelques articles de ce projet.

« La cession, soit du droit d'auteur, soit de l'objet qui matérialise une œuvre de littératute, de musique ou des arts du dessin, ne donne pas le droit de modifier l'œuvre sans le consentement de l'auteur ou de ses aynnts-cause, sauf conventions contraires. — Toute exécution ou représentation publique totale ou partielle d'une œuvre musicale ne peut avoir lieu que du consentement de l'auteur, qu'elle soit gratuite ou qu'elle ait lieu dans un but soit de spéculation, soit de bienfaisance. Toutefois, si l'œuvre est publiée et mise en vente, l'auteur est réputé consentir à son exécution partout où aucune rétribution, ni directe ni indirecte, n'est perçue des auditeurs ni payée aux exécutants. — Est considérée comme publique l'exécution ou la représentation donnée dans tout local ouvert à plusieurs personnes ayant le droit de le fréquenter et de s'y assembler. — Le droit d'auteur sur les compositions musicales comprend le droit exclusif de faire des arrangements sur des motifs de l'œuvre originale. — Les œuvres qui se composent de paroles ou de livrets et de musique sont considérées comme faites en collaboration. En conséquence, le compositeur et l'auteur des paroles ne pourront traiter de leurs œuvres avec un collaborateur nouveau. Néanmoins, ils auront le droit de l'exploiter isolément par des publications, des traductions ou des exécutions publiques. — Le libretto d'un ballet ou d'une pantomime donne lieu aux mêmes droits, aux mêmes obligations et à la même protection qu'un livret d'opéra.

« Les étrangers jouissent en Belgique des droits garantis par la présente loi, sans que la durée de ceux-ci puisse, en ce qui les concerne, excéder la durée belge. Toutefois, s'ils viennent à expirer plus tôt dans leur pays, ils cesseront au même moment en Belgique. »

(*Le Temps.*)

Italie. — *La publication des manuscrits de Léonard de Vinci en Italie.* — L'initiative prise en France il y a quelques années de la publication des manuscrits de Léonard de Vinci, que possède la bibliothèque de l'Institut, trouve en Italie des imitateurs. L'Académie royale des Lincei vient d'arrêter les conditions et le mode d'exécution d'une entreprise importante, qui a pour objet la publication du *Codice atlantico* de la Bibliothèque ambrosienne de Milan. Cette entreprise durera huit années et exigera une dépense annuelle de 12,000 francs. Une souscription de 96,000 francs assure déjà cette somme; les principaux souscripteurs sont la grande maîtrise de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, qui a donné 10,000 francs, le roi, tous les ministères et l'Académie des Lincei.

Le *Codice atlantico* est un manuscrit haut de 65 centimètres sur 44 de largeur; il contient 399 feuillets et 1,750 dessins, et comprend plusieurs volumes dont les pages ont été séparées et collées sur de grandes feuilles de papier à dessin. Il fit partie de l'envoi à Paris des treize manuscrits de Léonard de Vinci, enlevés de l'Ambrosienne de Milan, en 1796, par Tinet, agent des arts, nommé à cet effet par le général en chef de l'armée d'Italie et le commissaire du gouvernement. On l'attribua à la Bibliothèque nationale. En 1815, le représentant de l'Autriche le réclama pour la Bibliothèque ambrosienne.

Le *Codice atlantico* provient d'une donation faite en 1637 par Arconati, qui comprenait onze manuscrits de Léonard de Vinci. En 1630, le roi d'Angleterre avait offert de l'un d'eux, à Arconati, la somme de 1,000 doubles d'Espagne, soit 60,000 fr. environ de notre monnaie actuelle.

MM. Salmin frères, de Padoue, ont obtenu à l'exposition d'Anvers la médaille d'or pour leur *Dantino microscopico,* sorti de leurs presses en 1878.

Russie. — *Le comte Léon Tolstoï.* — On assure que le comte Léon Tolstoï vient d'être frappé d'aliénation mentale, et qu'on a dû le faire enfermer.

On sait que le comte Tolstoï est l'auteur d'une superbe épopée, *la Guerre et la Paix*, et d'un livre extrêmement curieux intitulé *Ma Religion.*

Depuis longtemps déjà, le comte Tolstoï, qui appartient à une des plus grandes familles de la Russie et qui s'est vu combler par tous les dons de la fortune, était en proie à un mysticisme étrange qui inquiétait ses amis.

C'est ainsi que le comte avait quitté sa plume d'écrivain pour se mettre à confectionner lui-même ses chaussures et ses vêtements, prétendant que le « travail manuel » est le seul salutaire et le seul moral.

La Correspondance de Pierre Ier. — Le tsar Alexandre III vient de rendre un rescrit autorisant la publication de la volumineuse correspondance de Pierre Ier, restée inédite jusqu'ici.

Principauté de Monaco. — *Les archives de la principauté.* — Le prince de Monaco vient de faire réunir, dans son palais, toutes les archives qui étaient disséminées dans ses différentes résidences.

Beaucoup de ces archives se rapportent aux trois illustres maisons : Grimaldi, Matignon et Mazarin, dont le prince est l'héritier et le représentant.

Ces pièces précieuses comprennent : les relations des souverains de Monaco avec l'Italie, la France et l'Espagne, depuis le xve jusqu'au xviie siècle; la correspondance du maréchal Jacques de Matignon, l'une des figures les plus remarquables du xvie siècle. Dans les archives de Mazarin se trouvent des documents inédits sur notre histoire nationale, notamment le trésor des chartes du comté de Rethel, avec les actes et les titres féodaux des anciens comtes, depuis le xiie siècle jusqu'au xve. Toutes ces pièces sont des plus précieuses pour l'histoire du nord de la France.

États-Unis. — *Le New-York Library-Club.* — Une association des bibliothécaires vient de se constituer à New-York sous la présidence de MM. Melvil Dervey, bibliothécaire de Columbia-College et W.-F. Peoples. — Les membres se réuniront quatre fois l'an pour discuter des intérêts de leur corporation.

Japon. — *L'alphabet japonais latinisé.* — La *Japan Gazette* constate que la latinisation de l'alphabet japonais fait de grands progrès. La Société de physique et de mathématiques de Tokio a résolu de publier la partie officielle de ses comptes rendus en caractères latins et de laisser provisoirement aux auteurs la faculté d'imprimer leurs ouvrages en japonais ou dans une langue européenne.

La *Japan Gazette* ajoute que la Société de chimie est sur le point de prendre une résolution identique. En outre, les journaux catholiques le *Kirisouto Kaio Shimboun* et le *Rikougo Zachi* publient des articles en caractères latins.

La *Japan Gazette* exprime l'opinion que toute la nation japonaise aura promptement adopté l'alphabet latin.

NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Émile Egger est mort subitement, le 30 août, à Royat. Il était né à Paris le 18 juillet 1813. Reçu docteur ès lettres en 1833, agrégé pour les classes supérieures en 1834, il occupa successivement l'emploi de suppléant puis de professeur dans divers lycées de Paris. Il se fit d'abord connaître par des éditions de Varron (1837), de Longin (1837), des fragments de Festus et de Verrius Flaccus (1839). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale supérieure. En 1840, il obtint au concours le titre d'agrégé près les Facultés des lettres et fut appelé comme professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il devint titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, M. Egger avait été promu officier le 13 août 1866, et commandeur le 27 juillet 1879.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (1843); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1844, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (1846); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (1850); *Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques conformément au programme officiel* (1852); *Apollonius Dyscole* (1854); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856); *De quelques textes inédits récemment trouvés sur des papyrus grecs* (1858); *Mémoires de littérature ancienne* (1862); *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* (1863); *Observations sur un procédé de dérivation très fréquent dans la langue française*, etc. (1864); *le Duc de Clermont-Tonnerre, traducteur et commentateur des œuvres d'Isocrate* (1865); *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains* (1866); *le Papier dans l'antiquité et dans les temps modernes* (1866); *l'Hellénisme en France* (1869); *Notice sur un papyrus gréco-egyptien inédit* appartenant à la Bibliothèque de l'Université d'Athènes (1875); *les Substantifs verbaux formés par apocope de l'infinitif* (1875); *Histoire du Livre* (1883).

M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique*, où il a inséré le compte rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque, ainsi que d'importants mémoires au *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

— L'Académie des sciences vient d'être frappée d'un nouveau deuil. M. Jean-Claude Bouquet, membre de la section de géométrie, vient de mourir.

M. Bouquet, né à Morteau, le 7 décembre 1819, passa ses examens en 1838 à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure; il opta pour cette dernière. Il fut successivement professeur au lycée de Marseille, à la Faculté des sciences de Lyon, aux lycées Louis-le-Grand et Bonaparte, maître de confé-

rences à l'École normale supérieure et, enfin, professeur à la Faculté des sciences de Paris depuis 1873.

M. Bouquet a publié, conjointement avec son ami Briot, un grand nombre d'ouvrages de mathématiques pour l'enseignement secondaire et supérieur. Parmi ses travaux personnels de haute analyse, il faut citer ceux sur les *Fonctions elliptiques*, sur le *Calcul des Variations* et d'autres encore qui l'ont fait entrer, en 1875, à l'Académie des sciences. M. Bouquet était officier de la Légion d'honneur.

— On annonce le décès de M. d'Alaux, qui avait collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Presse*. Il fut, à l'époque de la guerre carliste, envoyé par le *Journal des Débats*, en qualité de correspondant, à l'armée du Nord. En revenant sur Paris, après Sedan, il trouva les portes de la ville fermées et fut obligé de s'arrêter à Versailles. La police allemande, dans un de ses accès de soupçon et de rigueur, le fit arrêter; après une longue détention rendue plus cruelle encore par la sévérité de l'hiver, d'Alaux passa devant un conseil de guerre. Les brouillons de ses lettres aux *Débats*, qu'on avait trouvés dans ses papiers, servirent de pièces de conviction contre lui. Heureusement qu'on était alors à la veille de l'armistice; la paix lui valut la liberté, peut-être la vie.

— On nous annonce la mort de M. Ernest Baudrimont, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École de pharmacie, directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris.

Baudrimont était un chimiste et un pharmacologue très distingué. Il laisse plusieurs ouvrages importants. Pendant de longues années il s'était voué à l'enseignement populaire supérieur, à l'Association philotechnique.

— Le *Bulletin Monumental* annonce le décès de M. le comte Bégouen, ancien trésorier payeur général à Toulouse, mort à l'âge de cinquante-huit ans. M. Bégouen avait, pendant son séjour dans cette ville, pris une part active aux travaux de la Société archéologique du Midi et à ceux de la Société des Sciences naturelles. Après s'être occupé de questions de philosophie scientifique, il avait porté ses recherches sur l'archéologie préhistorique et sur la numismatique du moyen âge.

— Nous apprenons la mort de M. Alexandre Bellemare, officier de la Légion d'honneur, conseiller du gouvernement en Algérie. M. A. Bellemare était un des hommes qui connaissaient le mieux l'Algérie, et il laisse sur notre colonie des ouvrages d'économie coloniale et de linguistique remarquables.

— De Coulommiers, on nous apprend la mort de M. Georges Lavigne, décédé à l'âge de quarante-deux ans. Ancien avocat défenseur à Philippeville, G. Lavigne s'était consacré tout entier à l'étude des questions de géographie et de colonisation. On lui doit d'importants articles sur l'Algérie, un volume, la *Politique de la paix*, et une brochure datée de 1879 sur le percement de l'isthme de Gabès et la création d'une mer intérieure en Afrique.

— M. Gustave Lemoine, auteur dramatique, frère d'Édouard Lemoine, littérateur, et d'Adolphe Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, vient de mourir à Pau, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il se fit connaître, vers 1836, par le livret d'un opéra-comique, le *Mauvais œil*, et de nombreuses romances dont M[lle] Loïsa Puget (qui, en 1842, devint sa femme) composait la musique. Au nombre de ces œuvres légères, qui valaient plus par la musique que par la poésie, il convient de rappeler l'*Ave Maria*, la *Demande en mariage*, le *Soleil de ma Bretagne*, la *Dot d'Auvergne*, *Depuis la Noël*, la *Prière de ma mère*, etc... Après une interruption de vingt-cinq ans dans ses travaux lyriques, M[lle] Loïsa Puget rentra dans la carrière en donnant au Gymnase, en 1869, une opérette en un acte, la *Veilleuse*, qui n'eut, du reste, qu'un médiocre succès.

Comme auteur dramatique, G. Lemoine a obtenu de grands succès, soit seul, soit en collaboration. Il a produit les drames suivants : *Une Femme malheureuse* (1837), l'*Abbaye de Castro* (1840), les *Prussiens en Lorraine* (1840), la *Grâce de Dieu* (1841), son plus grand triomphe (avec M. Dennery!), la *Dot de Suzette* (1843), etc... Il a écrit aussi en collaboration quelques comédies et quelques vaudevilles : *Carlin à Rome*, l'*Habit noisette*, l'*Article* 213, *Une Femme qui se jette par la fenêtre*, la *Niaise de Saint-Flour*, le *Mariage au Miroir*. De lui seul, on a le *Feu à une vieille maison* et *Un Mari comme on en voit peu*, joués au Gymnase en 1853 et en 1867.

Gustave Lemoine était pensionnaire de la Société des auteurs et compositeurs. Il laisse une veuve, M[me] Loïsa Puget, âgée aujourd'hui de soixante-treize ans.

— On annonce la mort de M. Lunier, membre de l'Académie de médecine et inspecteur général honoraire du service des aliénés.

Né à Sorigny, le 19 mars 1822, M. Lunier obtint, en 1849, le grade de docteur. Nommé, en 1851, médecin en chef de l'asile de Blois, M. Lunier devint, en 1864, inspecteur général du service des aliénés et du service sanitaire des prisons, en même temps qu'expert près du tribunal civil de la Seine pour les maladies mentales. Membre de l'Académie de médecine, M. Lunier s'était, en outre, occupé de la création d'un grand nombre de sociétés de tempérance; il rédigeait les *Annales médico-psychologiques*. On lui doit, en outre, plusieurs ouvrages fort importants. M. Lunier avait été nommé officier de la Légion d'honneur pour services rendus pendant le siège de Paris.

— M. Magne, architecte, né à Étampes en 1816, est mort le mois dernier. Il a fait paraître en 1873 une

Monographie du nouveau théâtre du Vaudeville et a collaboré à la *Revue archéologique.*

— On nous annonce d'Angers la mort de M. Marchegay, archiviste honoraire de Maine-et-Loire.

Parmi les travaux qu'il a publiés, nous citerons : *Archives d'Anjou* (1844-1850), 2 vol. in-8° ; — *Cartulaire du Ronceray d'Angers* (1856) ; *Lettres de Louise de Coligny, princesse d'Orange, à la duchesse de la Trémoille* (1872) ; *Lettres de Marie de Valois, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel à Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, son mari* (1875) ; *Lettres d'Élisabeth de Nassau, duchesse de Bouillon, à la duchesse de la Trémoïlle* (1875) ; *Choix de documents inédits sur l'Anjou* (1876) ; *Anecdotes galantes et tragiques du* XIV*e* *au* XVII*e siècle* (1883) ; *Le Chartrier de Thouars* (1877).

M. Marchegay a donné en collaboration avec M. Mabille les *Chroniques des églises d'Anjou* et avec M. Salmon une *Chronique d'Anjou.* Il a également écrit, dans la *Revue de l'Anjou,* la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français,* etc.

— L'Académie de Rouen vient de perdre un de ses membres, M. Nion, qui entre autres ouvrages, laisse : *Droits civils des auteurs, artistes et inventeurs ; Discours sur Pierre Corneille considéré comme auteur comique ; Valladolid, notes de voyage.*

— Un céramiste bien connu, M. Léon Parvillée, né à Paris en 1830, y est mort le mois dernier. On a de lui une *Histoire de l'architecture et de la décoration turque au* XV*e siècle.*

— Le *Polybiblion* annonce la mort de M. l'abbé Preuvot, en religion, le P. Appolinaire, de l'ordre de Saint-François, ancien collaborateur de la *Revue franciscaine* de Bordeaux.

— La même Revue enregistre le décès de Mgr le Courtier, archevêque de Sébaste, ancien évêque de Montpellier, chanoine de Saint-Denis, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville le 30 août. Il a donné des *Instructions sur les béatitudes évangéliques* (1854) et *La Passion de N.-S. Jésus-Christ selon la Concordance évangélique* (1865).

— M. Antonius Pingard, chef honoraire du secrétariat de l'Institut, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Son père était entré en fonctions le jour même de la fondation de l'Institut, 25 octobre 1795, et Antonius Pingard lui succéda en 1820. Il avait alors vingt-huit ans.

Depuis 1849, il s'était adjoint son fils pour l'aider un peu ; puis, en 1870, très affaibli par l'âge, il s'était déchargé sur lui de tous ses travaux. Cependant, ce n'est que le 1er juillet dernier, à la séance trimestrielle des cinq Académies, que M. Antonius Pingard, après soixante-cinq années de service, fut mis officiellement à la retraite, et que M. Julier Pingard, son fils, fut nommé à sa place.

— On annonce la mort du comte Rapetti, décédé à Paris, à la suite d'une longue maladie, à l'âge de soixante-seize ans.

Il était né à Bergame d'une famille du Montferrat qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collège de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes, et reçut, en juillet 1841, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté.

Appelé au Collège de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique. Il prit une part active à la rédaction de divers recueils périodiques et de plusieurs journaux politiques de l'opposition.

Il devint, en 1848, maître de conférences à l'École d'administration qui fut supprimée l'année suivante.

M. Rapetti, qui s'était rapproché du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé de colliger le *Recueil des adhésions* adressées au président à l'occasion du coup d'Etat, recueil tiré à petit nombre d'exemplaires.

Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit ensuite, au ministère de la maison de l'empereur, les fonctions de secrétaire de la commission qui s'occupa de réunir la *Correspondance de Napoléon Ier.*

Il était officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1860.

Lors de la publication des Mémoires du maréchal de Raguse, M. Rapetti fut chargé de rédiger une brochure rectificative touchant le rôle politique prêté au prince Eugène par le maréchal, au moment de la chute de l'empire. En dernier lieu, il collaborait au *Constitutionnel* et fut rédacteur en chef du journal, aujourd'hui disparu, l'*Assemblée nationale.* Il avait fondé, en 1870, un journal la *France d'outre-mer,* consacré à la défense des intérêts coloniaux.

Voici l'énumération des ouvrages du comte Rapetti : *De la condition des étrangers en France,* thèse du doctorat, soutenue en 1841 ; *Li Livres de jostice et de plet* (1840) ; *Antoine Lemaistre et son nouvel historien* (1857) ; *La défection de Marmont en 1814* (1858) ; *Quelques mots sur les origines des Bonaparte* (1858).

— La Société nationale d'agriculture de France vient de perdre l'un de ses membres, M. le comte de Retz, à l'âge de soixante-treize ans. On lui doit d'importants travaux sur la sériciculture.

— M. Riche-Gardon, né à Lyon en 1811 est mort,

en cette ville au mois d'août dernier. Il a publié plusieurs ouvrages antireligieux et d'autres ayant trait à la franc-maçonnerie. Il avait fondé le *Journal des initiés aux principes et à l'œuvre de la franc-maçonnerie universelle.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. George Curtius, un des grands promoteurs de l'étude de la philologie comparée, professeur à l'Université de Leipzig, est mort le 12 août dernier.

— Le conservateur des œuvres d'art du Musée de Berlin, M. von Dehn-Rotfelser, est mort en cette ville au mois de juin dernier. Il a publié divers ouvrages sur l'histoire de l'art : *Die Baudenkmaler im Regierungsbezirk Cassel; Mittelalterliche Baudenkmaler in Kurhessen.*

— On annonce la mort en Wurtemberg du chanoine von Welte, autrefois professeur de théologie catholique à l'Université de Tubingue. Outre de nombreux travaux sur l'exégèse de l'Ancien Testament, M. von Welte a publié, de concert avec Wetzer, un grand dictionnaire de l'Église catholique. M. von Welte meurt âgé de quatre-vingts ans.

— M. Scholten, professeur à l'Université de Leyde, vient de succomber à l'âge de soixante-quatorze ans. Il s'était beaucoup occupé de critique religieuse. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment son *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion* et ses *Mélanges d'histoire et de critique.*

— Signalons également la mort à Breslau de M. Hermann Palm, auteur d'ouvrages sur l'histoire littéraire des XVI[e] et XVII[e] siècles.

M. Palm était âgé de soixante-neuf ans.

Angleterre. — On annonce la mort du Rév. D[r] John Griffiths, conservateur des archives de l'Université d'Oxford.

C'est à M. Griffiths qu'a appartenu la belle collection de gravures et eaux-fortes, vendue il y a quelques années, et dont le « Advokaat van Tol » de Rembrandt atteignit le prix de 37,800 francs.

— M. William John Thoms, le fondateur et, pendant de longues années, l'éditeur des *Notes and Queries* vient de mourir.

C'est en 1849 que cet érudit distingué conçut l'idée de fonder un journal d'informations littéraires basé sur la coopération de tous les amateurs de lettres et de livres. Depuis, *Notes and Queries* est devenu une source intarissable de renseignements littéraires de toute nature.

Le premier numéro du nouveau journal parut le 3 novembre 1849 et s'annonça dès le début comme un succès littéraire, sinon pécuniaire. Ce numéro contenait des articles de MM. John Bruce, J. Payne, Collyer, Peter Cunningham, etc.

Jusqu'en 1873, M. Thoms et son collaborateur assidu, M. Yeowell, restèrent à la tête de la publication. Aujourd'hui, *Notes and Queries* est devenu la propriété de l'Athenæum. M. Thoms est l'auteur d'un essai sur la longévité humaine (*human longevity*) paru en 1873.

Il est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Hollande. — Un des géographes hollandais les plus estimés, M. N.-W Posthumus, directeur de la Hoogere Burgerschool, vient de mourir à l'âge de quarante-sept ans. M. Posthumus s'était fait remarquer principalement par ses travaux sur l'Asie centrale, sur les régions polaires et sur les découvertes du Centre-Afrique.

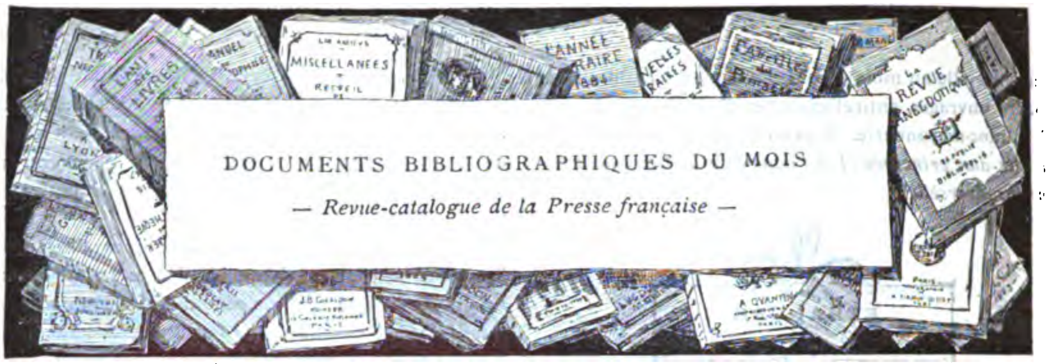
Suisse. — Le Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Genève, M. Plan, vient de mourir. Nous citerons parmi ses publications : *Pages historiques sur un épisode de la vie de Jean Diodati; Un collaborateur de Mirabeau* (*Étienne-Salomon Reybaz*).

Danemark. — Un des archéologues les plus distingués de notre temps, M. Jens Jacob Worsaae, est mort le 15 août dernier. M. Worsaae, après la mort de M. Thomsen, qu'on pourrait appeler le fondateur des études archéologiques en Danemark, devint directeur du Musée des antiquités septentrionales à Copenhague.

En 1843, M. Worsaae, qui n'avait alors que vingt-deux ans, publia son premier ouvrage *Danmark's Oldtid* (les Antiquités du Danemark) qui attira l'attention générale et fut traduit en plusieurs langues.

De 1832 à 1847, le gouvernement lui confia des missions scientifiques en Suède, Norvège, Allemagne et Angleterre. Un de ses meilleurs ouvrages, *les Danois et Norvégiens dans la Grande-Bretagne et l'Irlande,* parut en 1851 et sa *Conquête de l'Angleterre et de la Normandie par les Danois* (Den danske Erobring af England og Normandiet) en 1863. Depuis 1854, M. Worsaae était professeur à l'Université de Copenhague.

La mort subite du grand archéologue laisse inachevé son dernier ouvrage, dans lequel il se proposait de réunir toutes ses découvertes et observations archéologiques.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Castan : Le Capitole de Carthage. — L. Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus. — Aymonier : Inscriptions recueillies dans l'Indo-Chine. — Casati : Épigraphie de la numismatique étrusque. — Tardif : La procédure civile et criminelle aux XIIIe et XIVe siècles. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 1). C. Molinier : La question de l'ensevelissement du comte de Toulouse Raimond V en Terre Sainte. — A. Duméril : Commines et ses mémoires. — Victor Mortet : Une élection épiscopale au XIIe siècle. — ANNUAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON (3e année, fasc. 1). G. Bloch : Remarques à propos de la carrière d'Afranius Burrus, préfet du Prétoire, d'après une inscription récemment découverte. — E. Belot : De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique. — L. Clédat : La chronique de Salimbène. — ART (n° 510.) M. Albert : La gravure en médaille contemporaine. — Ch. Diehl : Ravenne; étude d'archéologie byzantine. — P. Leroi : Le musée céramique de Rouen. — (N° 511). L. Decamps : Les panneaux décoratifs de M. François Ehrmann. — John Grand-Carteret : Allégories et emblèmes. — V. Ceresole : Alessandro Vittoria. — Piat : M. Theophilus P. Chandler. — ARTISTE (Juin). Ledrain : V. Hugo et Lamartine. — De Chennevières : Gavarni. — P. Arène : Champfleury. — Leymarie : De Neuville. — Léon Riotor : Florian. — (Juillet). Édouard L'Hôte : Les Confessions d'Arsène Houssaye. — Peladan : J. Barbey d'Aurevilly et son œuvre critique. — De Barthélemy : Voltaire dans l'intimité.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (Août). Claude Chastillon, Chalonais; catalogue de ses œuvres. — Catalogue de pièces sur les aérostats. — BULLETIN MONUMENTAL (Juillet-août). De Fontenilles : Le tombeau de saint Pierre de Vérone, à l'église Saint-Eustorge de Milan. — Ramé : Observations sur le vitrail de la Crucifixion à la cathédrale de Poitiers. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Berthelé : L'église de Saint-Jouin-les-Marnes. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (15, 22 et 29 août et 5 septembre). Géographie de l'Allemagne. — Principes de réglage de tir. — Le règlement sur l'instruction du tir. — Photographie appliquée au lever des plans. — Machines à creuser les sapes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (Mai-juin). Le trousseau d'une jeune fille en 1785. — Notes sur les Chambiges.

CORRESPONDANT (25 août). Gruyer : Le sentiment de la nature dans les écrits de saint François de Sales, de La Fontaine, de Mme de Sévigné, de Fenélon, de Bossuet. — De Tréverret : Littérature espagnole contemporaine; un poète philosophe, Ramon de Campoamor. — Abbé Thomas : De la condition primitive du genre humain, d'après la science moderne. — De Maulde : Marie-Antoinette au Petit-Trianon, d'après un livre récent. — (10 septembre). De Vogüé : Villars et l'électeur de Bavière Max.-Emmanuel. — De Villebois. — Mareuil : Le différend anglo-russe dans l'Asie centrale. — Régis : Les revues en Angleterre depuis leur origine. — Gourd : *Les chartes coloniales et les constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord.* — CURIEUX (Septembre). Madame Tallien. — La question Louis XVII. — Fouquier-Tinville. — L'héritière de Mme de Feuchères. — Alfred de Musset.

DÉCADE (20 août). Les éponges en Grèce. — Les poulets en France. — Correspondance électorale; lettre de M. de Salvandy à Casimir Perier. — (1er septembre). Chemins de fer du Japon. — Courses de taureaux à Nîmes. — Combats de coqs en Angleterre. — (10 septembre). Bicycles dans l'armée italienne. — L'émigration française. — La production de la bière. — Le marasme dramatique en 1829 et en 1841.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 août). Une bizarrerie des droits de douane en Allemagne : histoire de la grandeur et de la décadence d'un droit sur les bouchons de liège. — Des causes économiques du non-accroissement de la population en France. — Le programme radical en Angleterre : la réforme du gouvernement local. — Le café : sa culture, sa production, son commerce. — (22 août). L'échec de la dernière conférence monétaire. — La sécurité des personnes et des propriétés et le système pénal. — Le repeuplement des rivières et le nouveau décret sur les réserves. — Affaires municipales : les travaux et l'emprunt. — (29 août). La Chine : les avantages et les inconvénients de l'introduction de la civilisation européenne dans cette contrée. — La sécurité des personnes et des propriétés et le système pénal. — L'immigration aux Etats-Unis en 1884. — L'administration municipale de Paris sous l'ancienne monarchie. — Les tentatives coloniales allemandes de 1820 à 1832. — (5 septembre). De la gestion des finances publiques en France par les dernières chambres des députés. — L'ancien régime économique : le commerce de la France au moyen âge. — (12 septembre). La Chine méridionale : ses populations, son industrie, son agriculture et ses ressources naturelles. — De la gestion des finances publiques en France par les dernières chambres des députés.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). Le comte Rapetti. — Le docteur Gérard. — La conversion de Léo Taxil. — Lettre inédite de Thiers. — Une signature de Molière. —

M. Chevreul, modiste. — Tolstoï. — Le violon d'Ingres. — Sonnet de Victor Hugo. — (31 août). La délégation des gens de lettres en Hongrie; fête en l'honneur de Petœfi. — La statue de Lamartine. — Une signature de Molière. — Les exécutions multiples. — La langue française au Japon. — Quelques bourdes. — Le talon de Voltaire. — André Gille, poète. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Septembre). Muntz : Les dessins de la jeunesse de Raphaël. — Lafenestre : Le musée de Harlem. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France. — Heiss : *Les médailleurs de la Renaissance.* — Darcel : Ouvrages en métaux précieux et en alliages exposés à Nuremberg. — Geymüller : *Raphaël étudié comme architecte.*

L'HOMME (10 août). Duval : La signification morphologique de la ligne primitive. — De Mortillet : L'Isère préhistorique. — Comment on fait et défait les dieux. — (25 août). Sébillot : Les jeux des enfants sur le rivage. — M. Duval : La signification morphologique de la ligne primitive. — De Morgan : L'âge de la pierre polie dans la presqu'île malaise.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Clamadieu : Arnauld et la tragédie de *Phèdre*. — Levallois : Agrippa d'Aubigné. — (22 août). Croiset : Procès de l'ambassade. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus, liv. Ier. — Loisel : Éditions savantes d'auteurs grecs. — (29 août). Crouslé : La morale de Voltaire dans ses romans. — Loisel : Jean Racine. — De Beaufort : Histoire de César Germanicus. — Rouxel : La musique chinoise. — (5 septembre). Croiset : Procès de la Couronne. — De Beausset : Oraison funèbre de Madame Henriette. — Loisel : Jean Racine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). Le suicide de Gérard de Nerval. — Quanto, surnom de Mme de Montespan. — Genabum. — *Le Pilori*, journal. — Acteurs bibliophiles. — Femmes soldats. — Romantisme en province. — Rabelais, éditeur et traducteur. — Patois de la France. — Modernes imitateurs d'Horace. — (10 septembre). Prix excessifs des livres. — Prise de la Bastille. — Patois de la France. — Parodie de *Zaïre*. — Linguistes. — Œuvres inédites de Louis Bouilhet. — Talon de Voltaire. — Portraits-charges de Vallès. — Ex libris. — Candidats de Paris en juillet 1871.

JEUNE FRANCE (Septembre). Catulle Mendès : Les gaietés de la rue anglaise. — Carducci : Odes barbares. — Darzens : Alfred Méry. — JOURNAL ASIATIQUE (Mai-juin). Senart : Étude sur les inscriptions de Piyadasi. — Cl. Huart : Bibliographie ottomane. — Feer : Le mariage par achat dans l'Inde aryenne. — Sauvaire : Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (Août). Martineau : Du mandat du législateur et de ses limites. — Duverger : De la réforme de l'administration des chemins de fer de l'Etat. — Bérard-Véragnac : L'instruction primaire aux Etats-Unis. — D'Ideville : Le comte Rossi en France. — F. Passy : L'instruction des femmes; l'État et l'initiative privée. — JOURNAL DES SAVANTS (Août). Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — Alfred Maury : Les huguenots et les gueux. — E. Egger : Les plaidoyers politiques de Démosthène. — H. Wallon : Frédéric II et Louis XV. — Francisque Bouillier : Leçons de philosophie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). Velasquez et Philippe IV. — Sur le mariage, conseil d'un ancien. — Scènes de la vie des fourmis. — Ponts militaires. — Les Jou-y chinois. — (15 septembre). L'art gaulois au IVe siècle avant notre ère. — Goldoni. — La nouvelle galerie paléontologique du Muséum d'histoire naturelle. — Essai nouveau sur la musique des Chinois. — MOLIÉRISTE (Septembre). Monval : Molière compère de Mlle de la Vallière. — De Semallé : De l'excommunication des comédiens. — Larroumet : Pour en finir avec les Béjart.

NATURE (15 août). L'éléphant colossal de « Coney-Island », près de New-York. — Les journaux du monde. — Du signalement anthropométrique. — Automoteur Abel Pifre. — Héma-spectroscope de Maurice de Thierry. — (22 septembre). Mission scientifique dans le territoire d'Assinie. — La distance de visibilité. — A propos du concours général. — Association française pour l'avancement des sciences. — La force et l'adresse. — Les roches foudroyées. — Microscope minéralogique de M. Em. Bertrand. — (29 août). Le grand boïen du Muséum d'histoire naturelle. *Eunecte Murin.* — Condensation des fumées par l'électricité. — Les inhalations d'azote. — Eclairage électrique. Allumeur-extincteur à distance de M. Radiguet. — Torpille dirigeable. — (5 septembre). Ventilateurs d'aération actionnés par l'électricité. — Les tremblements de terre partiels dans le département du Nord. — Les organismes problématiques des anciennes mers. — Les chiens raisonnent-ils? — (12 septembre). Le défrichement en Australie; machine à couper le bois. — Algues des eaux de la Bourboule. — La vie au fond des mers. — L'électricité à l'Exposition d'Anvers. — Les trains transatlantiques. — NOUVELLE REVUE (15 août). Renard : Influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830. — La responsabilité dans l'armée. — De Fontpertuis : L'Afrique australe; ses races indigènes et ses colons européens. — Leser : La cavalerie moderne. — (1er septembre). F. Montargis : Les vacances de Victor Hugo. — Renard : L'influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830. — Lecoy de la Marche : Les sciences et la médecine au moyen âge. — Monteil : Anvers et son exposition internationale.

POLYBIBLION (Août). Publications récentes sur l'Écriture sainte et sur l'Orient. — Masson : Publications relatives à la littérature anglaise au moyen âge. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Les cavaliers des églises de l'ouest; — Bibliographie des traditions populaires; — Un livre de prix à Rouen au XVIIe siècle; — Manuscrits grecs de Belgique; — Édition des œuvres de l'abbé Tosti; — Statistiques de la presse en Suisse et aux Etats-Unis.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (Août). Jourdan : L'assainissement de Paris. — Des Tilleuls : La population de la France avant 1789. — REVUE ALSACIENNE (Juillet). E. Hepp : L'œuvre de M. de Manteuffel. — Saint-Nicolas-du-Port en Lorraine : la ville d'aujourd'hui, la ville d'autrefois. — (Août). Gerspach : Auguste Steinheil (avec gravure). — Delabrousse : Les députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — Lucien Nicot : Les Messins dans l'armée française. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (Juillet-août). Drouin ; Les monnaies à légendes en pehlvi. — E. Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Anneaux et cachets mérovingiens. — Dieulafoy : Fouilles de Suze (1884-1885). — Menant : Un camée du musée de Florence. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Juillet). Date de la mort de Jehan Ier Juste, auteur du tombeau de Louis XII (1549). — Commission du peintre Fouquières pour les consuls de Toulon (1626). — Claude Cloche, peintre ordinaire de l'écurie d'Anne d'Autriche (1624-1630). — Mémoire de Lorthior, graveur des médailles du roi, sur la fabrication des assignats (1790). —

Le chevalier Ernou (1720-1739). — Vol de tableaux au Louvre (1732). — La cheminée mouvante de Mansart (1763). — Jean-Antoine Pinchon (1790-1830). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1851-1852) : Ramelet, Vaillant. — (Août). Lettre de Maugis, abbé de Saint-Ambroise, sur les décorations intérieures du palais du Luxembourg (1621). — Simon Vouet (1636). — Jules Hardouin-Mansart (1676-1703). — Acte de baptême de P.-N. Bergeret (1782). — Saisie d'estampes représentant des nudités (1788). — Expertise d'un tableau peint par Barnouin pour l'église de la Garde, près Toulon (1788). — Un frère de Chalgrin, correspondance de Joseph Vernet et de Hennin (1784-1789). — Partie moderne : Henri Monnier (1827-183·). — Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1852-1853) : Cottreau, Quaglia, Blondel, Puttemans. — REVUE BRITANNIQUE (Août). Les empreintes de pieds. — L'âge du progrès. — Pèlerinages. — L'étain dans l'antiquité. — L'Imprimerie nationale. — L'Aristophane anglais; Samuel Foote. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Août). Girard : Les vibrations du sol. — Levasseur : L'Australie. — Pène-Siefert : De l'Inde française et de son utilisation. — De Gerando : Formation de la nationalité hongroise. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — (Septembre). L'École nationale de géographie devant le Sénat. — Vidal-Lablache : Quelques réformes dans la terminologie géographique de la France. — De Fontpertuis : L'Amazonie. — Jametel : La Corée avant les traités. — Dupuis : L'intervention de l'amiral Dupré au Tonkin. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 août). Recueil de l'Institut archéologique d'Athènes. — Prou : Les coutumes de Lorris. — De Witt : Un patricien au XVIIe siècle, Louis de Geer. — Hagmann : *L'Essai sur les mœurs*, de Voltaire. — Reynald : Succession d'Espagne; Louis XIV et Guillaume III. — (24 août). Brugmann: De l'état actuel de la linguistique. — Sébastien : L'organisation du patronat chez les Romains. — Gaster : La littérature populaire roumaine. — (31 août). Osthoff : De l'histoire du Parfait dans les langues indo-germaniques. — Kleiber : Ce que Tacite doit dans son *Dialogue des orateurs* aux auteurs précédents. — Kohler : Shakespeare devant le Forum de la jurisprudence. — (7 septembre). Lyall : Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'extrême Orient. — Willems : Le Sénat de la République romaine. — Stangl : Commentaires de Boèce sur les *Topiques*. — Garrison : Œuvres poétiques de Maynard. — Clermont-Ganneau. — Notes d'archéologie orientale. — REVUE DES DEUX MONDES (1er septembre). E. Havet : Cyprien, évêque de Carthage. — A. Filon : Lord Tennyson. — Jurien de la Gravière : Comment s'établit la suprématie navale. — Brunetière : Travaux récents sur Pascal. — Valbert : La Chine et les Chinois. — REVUE FÉLIBRÉENNE (15 août et 1er septembre). Paul Mariéton : Les félibrées d'Amphion. — Le félibrige breton. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). Ph. Audebrand : Souvenirs de la vie littéraire : comment j'ai été tué et ressuscité par Aurélien Scholl. — Ch. de Larivière : La guerre de 1870-1871 et l'armée de la Loire : le combat de Courcebœuf, d'après le général Colin. — (1er septembre). L. Liévin : Les origines du système électif : les élections en France (1774-1792). — W. Dyke : Le roman réaliste en Angleterre : M. George Moore. — Chronique littéraire : M. Émile Beaussire : les principes de la morale; — M. Jules Barni : la morale dans la démocratie; — M. Courmes : jours d'amours ; — M. Armand Ocampo l'éternelle antithèse; — M. Henry Rabusson : le roman d'un fataliste; — M. André Theuriet : Jules Bastien-Lepage. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (Juillet). Coudreau : Les Uape; l'ancienne nation des Amazones. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Neis : Voyage dans le haut Mékong. — Perpetua : La Tunisie; faune, commerce, navigation. — REVUE HISTORIQUE (Septembre-octobre). Duc d'Aumale : Les combats devant Fribourg (1644). — Forneron : Louise de Kérouaille (1649-1734). — Hellot : Étude critique sur les sources du *Rosier des guerres*. — A. Stern : Lettres inédites de Mirabeau. — REVUE LITTÉRAIRE (Août). V. Canet : *La vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle* (Charles Yriarte). — Léon Aubineau : *La poésie du moyen âge* (Gaston Pâris). — L. Nemours-Godré : *La maison et l'église* (Aug. Nisard). — Abbé Jules Morel : *Mélanges* (Pyrent de la Prade). — Satil : *Saint Roch* (Lazaire). — Baron René de France : Les vrais amis de l'instruction. — Abbé N. J. Cornet : La « science allemande » avant 1870 et Doellinger. — REVUE PHILOSOPHIQUE (Septembre). Dunan : Les théories métaphysiques du monde extérieur. — Lafargue : Recherches sur les origines de l'idée du bien et du juste. — Chauvet : Un précurseur de Bell et de Magendie au IIe siècle de notre ère. — Beaussire : L'observation interne et externe en psychologie. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (15 août). Paulhan : De la bêtise chez l'homme. — L. Quesnel : Le Canada. — De Tannenberg : Littérature portugaise contemporaine; Mlle Guiomar Torreazo. — (22 août). La collection d'autographes de M. Crémieux; lettres de J. Janin, Ponsard, Victor Hugo, Eug. Sue. — Correspondance de Lanfrey. — (29 août). Bérard-Véragnac : Communisme et collectivisme, d'après M. P. Leroy-Beaulieu. — Bastard : L'amiral Courbet. — E. Havet : Descartes et Pascal. — A. Dreyfus : Chez nos amis les Hongrois. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 août). Verneuil : La chirurgie en 1885. — Kucharzenski : Un ingénieur au XVe siècle; Léonard de Vinci. — De Rivoyre : *Les vrais Arabes et leur pays*. — (22 août). Rochard : Les ressources alimentaires de la France. — Kucharzenski : Léonard de Vinci. — Poirier : Les trématodes. — Saint-Meunier : *Traité de paléontologie pratique*. — (29 août). Simonin : Les grandes lignes de navigation. — X... : L'alimentation des armées. — Brongniart : Les insectes fossiles. — Nothnagel : *Traité des maladies de l'encéphale*. — Bolles-Lee : *Manuel de microtomie*. — (5 septembre). Planchut : Les Carolines. — Richet : La température du corps dans les maladies. — Simonin : Les grandes lignes de navigation. — Forbes : *Voyage d'un naturaliste dans l'archipel malais*.

SCIENCE ET NATURE (15 août). Le garde-côtes cuirassé *Caïman*. — Organisation et mœurs des oursins. — Les microscopiques. — Ascension au Mont-Perdu. — (22 août). Les Baignots de Dax. — Les oiseaux savants. — Passage des rivières. — Extinction des incendies. — (29 août). Photographie isochromatique. — Les épices. — L'identité des récidivistes. — La fabrication du pain. — (5 septembre). Le lawn-tennis. — Les Battaks anthropophages. — Biarritz et ses environs. — Le peuplier du jardin botanique de Dijon. — (12 septembre). Les Battaks. — Le Ramié. — Le pellicule rigide en photographie. — Chute d'aérolithes. — Les vers luisants et l'éclairage des nids. — Entre Merv et Hérat; les habitants. — Production artificielle de la glace. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). Le monument de Chanzy. — Brun : Fonctionnement des magasins de compagnie. — Brialmont : Le général de Blois, sa vie et ses ouvrages. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — De Corlay : Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — (1er septembre). L'armée et la France de 1885. — De Galembert : Service particulier de l'artillerie sur le champ de bataille. — Kiva : Les petits postes en Algérie.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — La *Deutsche Revue* de juin contient un intéressant article de M. le professeur Hermann Hüffer, intitulé : *Souvenirs de Schiller.*

M. Hüffer publie à cette occasion des lettres inédites de Herder, Schiller et Gœthe, et consacre une étude détaillée à Ernst von Schiller, fils du grand poète allemand.

— La revue mensuelle, allemande, *Nord und Süd*, qui paraît à Berlin sous la direction de M. Paul Lindau, a publié, avec sa centième livraison, le portrait de son fondateur et directeur, et un petit recueil de pensées de tous les écrivains qui ont collaboré de près ou de loin à la revue.

Deutsche Rundschau.

Septembre : Frédéric le Grand et la philosophie de son temps. — George Eliot. — Jean Gutenberg et l'invention de l'imprimerie.

Litterarischer Merkur.

31 août : La biographie de Schiller, par C. Hepp. — La bibliographie de la littérature relative aux Tsiganes, par Steinschneider.

Angleterre. — *Book Lore.*

Septembre : The Penzance public Library. — Adam Bede's library. — Some notes on street ballads.

Walford's Antiquarian.

Septembre : William Thyne, le premier éditeur de Chaucer. — L'histoire des Guildes, 4e partie. — L'Angleterre en 1689.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Numéros 8 et 9 : Collezione di autografi fatta e legata da Cipriano Pallotti al municipio di Bologna. — Le livre de fortune : recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin, publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque de l'Institut, par Ludovic Lalanne. — Miniature Cremonesi. — Saggio di un catologo ragionato delle bibliografie degli incunabili.

Nuova Antologia.

16 août : I poeti americani. — Voltaire alle Delices e a Ferney.

Revue internationale.

25 août : Un philosophe américain : Rolph Waldo Emerson. — Henri-Frédéric Amiel. — La bibliothèque des musées.

Turquie. — *Revue orientale.*

20 août : Em. Michelet ; Catulle Mendès. — Thalasso : Camées littéraires grecs ; Athanase Christopoulo. — Khaleb : Le théâtre persan.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Septembre : Robespierre, par H.-A. Taine.

Deutsche Rundschau.

Septembre : Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par J. Grand-Carteret.

Nord und Süd.

Septembre : Charles Gounod, par H. Ehrlich.

Angleterre. — *The Academy.*

15 août : Rapport de M. Maspero sur les dernières fouilles en Égypte.

29 août : La marine française sous Louis XVI, par A. Moireau.

The Saturday Review.

8 août : La Sorbonne. — French art critics in English. — Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de Barral, 1re partie.

29 août : Propos de table de Victor Hugo, recueillis par Richard Lesclide.

5 septembre : M. Brunetière et Alexandre Dumas. — Histoire d'Allemagne : l'empereur Frédéric II et la chute de l'empire germanique au moyen âge, par J. Zeller. — Les Confessions, par Arsène Houssaye. — Le garde du corps, par George Duruy.

Walford's Antiquarian.

Septembre : Le monde chinois, par Philippe Daryl.

The Contemporary Review.

Septembre : Le christianisme et ses origines : le Nouveau Testament, par Ernest Havet. — Nouvelles études d'histoire religieuse, par Ernest Renan.

Italie. — *Nuova Antologia.*

Septembre : Le monde chinois, Paris, Hetzel. — L'empereur Frédéric Barberousse, par Jules Zeller. — L'empereur Frédéric III, Conrad IV et Conradin, par Jules Zeller. — Victor-Emmanuel et Mazzini, par Auguste Bouiller.

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

12 septembre : I romanzi dei fratelli de Goncourt, par Vittorio Pica.

Amérique. — *The Nation.*

27 août : Ma jeunesse, 1814-1830, souvenirs, par le comte d'Haussonville. — Lettres de Jules de Goncourt. — La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney, par Lucien Perey et Gaston Maugras.

3 septembre : La légende tragique de Giordano Bruno, par Th. Desdouits.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — Le 1er septembre dernier a paru, à Berlin, le premier numéro d'un journal libéral, la *Freisinnige Zeitung*, sous la direction du député Eugène Richter, chef des progressistes, un des principaux adversaires du prince de Bismarck.

— MM. Wilh. Friedrich, à Berlin, publieront, à partir du 1er octobre, une revue bi-mensuelle sous le titre : *Die Emancipirte.* Ce journal sera un organe de propagation de l'émancipation des femmes et sera rédigé par M. Ad. Hinrichsen.

— *Das humoristische Deutschland* (L'Allemagne humoristique), nouvelle revue mensuelle, non illustrée et rédigée par M. J. Stettenheim, paraît à Stuttgart, chez l'éditeur Spemann.

Angleterre. — *The Christian archaeologist and Church historian* est un petit périodique hebdomadaire dont le premier numéro a paru récemment et qui s'occupera de l'Eglise chrétienne.

— Le premier numéro d'un nouveau magazine exclusivement dévoué aux intérêts de l'Irlande et intitulé *Hibernia* vient de paraître. Les principaux articles de ce numéro sont dus à MM. Huntly, Mc. Carthy, Stuart Fagan et à Mme Charlotte G. O'Brien, qui donne une étude sur le poète national Mangan.

— *The Linguist*, journal polyglotte en cinq langues : anglais, français, allemand, espagnol et hollandais, paraîtra sous peu à Londres.

Autriche. — Le premier numéro de la *Gazette musicale de Vienne* vient de paraître. Le rédacteur en chef, éditeur et propriétaire est M. Emerich Kastner, ancien rédacteur en chef de *Parsifal*. Le nouveau journal sera hebdomadaire; le premier numéro contient vingt-quatre pages in-8°; il renferme des articles critiques et historiques, des correspondances et des renseignements de toute sorte.

Serbie. — Depuis le 1er octobre, il paraît à Belgrade un journal allemand, sous le titre de : *Messager du Balkan*, imprimé chez M. Omorac.

Perse. — A Téhéran, capitale de la Perse, se publie depuis peu un journal sous le titre de : *Écho de la Perse*. Il est rédigé en langue française. Le schah et ses ministres s'intéressent à cette publication et lui ont même accordé une subvention. L'art typographique a donc déjà fait quelques progrès en Perse, car l'impression d'un journal demande une installation et une organisation d'une certaine importance.

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Août : Nécrologie : J.-H.-C. Schubart. — Le transfert de la bibliothèque de l'Université de Vienne. — Communication relative aux échanges universitaires, par A. Carrière. — Ex Libris, par A. Duncker.

Die Grenzboten.

9 juillet : Le dilettantisme et les écrivains de métier.

23 juillet : Hippolyte-Adolphe Taine, avec des renseignements inédits.

Deutsche Rundschau.

Août : La convention dans la littérature française, par Karl Hillebrand. — Lettres d'Emmanuel Geibel à M. de Malsbourg et à sa famille. — Goethe et Mme Von Stein.

Angleterre. — *The Academy.*

25 juillet : Frank Z. Marzials : Victor Hugo, his life and work, by G. Barnett Smith. — Life and reminiscences of Gustave Doré, by Blanche Roosevelt.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Août : Souvenirs d'un attaché d'ambassade : Léon Gambetta. — Antony d'Alexandre Dumas.

Book-Lore.

Août : The rose and the poets. — Exhibition libraries. — Sham almanacks. — Grotius : on the american races. — Dickens collecting.

The Gentlemen's magazine.

Août : Gavarni, par S. Baring Gould.

The National Review.

Août : W.-J. Courthope : le mouvement libéral dans la littérature anglaise. — A. Filley : Ivan Tourgueneff.

The Nineteenth Century.

Août : L'œuvre de Victor Hugo, par Algernon C. Swinburne.

Temple-Bar.

Août : Constance Alfieri, marquise d'Azeglia. — La princesse de Lamballe. — Victor Hugo.

Wallford's Antiquarian.

Août : The playhouses at Bankside in the time of Shakespeare. — William Thynne, Chaucer's first editor. — The works of Thaekeray.

Italie. — *Giornale Storico della letteratura italiana.* — Anno III, fasc. 3^e^.

Paoli : Documenti di ser Ciapelletto. — Ferrai : Lettere inedite di Vicenzo Monti. — Novati : Notizie biografiche di rimatori italiane dei secoli 13 e 14. — Luzio Renier : Contributo alla storia del malfrancese ne' costumi e nella letteratura italiana del secolo 16.

Nuova antologia.

16 juillet : Torino e Parigi nel 1643. — L. Sailer : Il padre Cristoforo nel romanzo e nella storia.

1er août : Una visita al castello dei conti Mamiani della Rovere. — Pietro Bembo e Lucrezia Borgia, par B. Morsolin.

Rivista storica italiane. — Anno II, fasc. 2e.

Tammasia : Osculum interveniêns. — Calisse : Il governo dei Bizantini in Italia. — Rondoni : Della vera origine di Gregorio VII e della sua legenda.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Août : 26. *La Fontaine et la comédie humaine*, par L. Nicolardot. — Septembre : 2. *Urraca*, roman par Sidney et Aubert.

DÉBATS. Août : 20. Egger : Une découverte dans l'île de Crète. 22. *La Jeunesse de 1830*, par Mary Summer. 25. F. Charmes : *L'Allemagne et l'Italie*, par Rothan. 31. De Pressensé : *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, par Stapfer. — Septembre : 6. Darmesteter : *Dix années de voyages dans l'Asie centrale et l'Afrique équatoriale*, par le

Dr Potagos. 7. Melchior de Vogüé : Le Jubilé de la Réformation à Genève. 9. Œuvres de La Rochefoucauld. (Coll. des Grands Écrivains.) 13. De Molinari : Le Canada. 14. Baudrillart : *La propriété sociale et la démocratie*, par A. Fouillée. 15. H. Houssaye : Jersey et Guernesey.

XIXe SIÈCLE. Août : 16. La littérature en cour d'assises. 16. Victor Hugo intime. 17. *Anna Karémine*, par Tolstoï. 18. M. Lucien Viaud (Pierre Loti). 25. Baluffe : Documents sur Molière. — Septembre : 2. Une mission scientifique en Susiane. 7. *La Nation armée*, par Von der Goltz. 14. *Ma religion*, par Tolstoï.

DROIT. Septembre : 12. Moulin : Le Palais et l'Académie au XVIIe siècle.

ÉCHO DE PARIS. Août : 16. E. Goudeau : Les mauvais livres. 23. Saissy : Poètes lyriques hongrois ; Michel Tompa.

ÉVÉNEMENT. Août : 20. Deschaumes : Le testament d'Alfred de Musset. 22. Ph. Audebrand : Sandor Petœfi. — Septembre : 4. Duval : La Fontaine et Nicolardot.

FIGARO. Août : 24. A. Delpit : Mistral. 24. Balzac à la campagne. — Septembre : 8. A. Second : Chez J. Janin. 9. Proudhon et Sainte-Beuve. 15. Delpit : La littérature slave.

FRANÇAIS. Août : 24. Marie-Antoinette chanteuse et comédienne à Trianon. 30. *Souvenirs de notre tour du monde*, par Kraft. — Septembre : 5. Le catholicisme et la doctrine biologique de l'évolution. 14. *Les Annales du théâtre et de la musique.*

FRANCE LIBRE. Août : 28. M. Georges Duruy. — Septembre : 4. Un romancier américain ; M. Marion Crawford, 6. Les chroniqueurs de Paris. 11. Dostoïewsky.

GAGNE-PETIT. Août : 19. F. Sarcey : Le destin des livres. — Septembre : 2. Voltaire à Ferney. 6. *Les Matinées du roi de Prusse*. 12. *Les Chers voisins*, par Max O'Rell.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 21. Un prêtre poète : l'abbé Guiot. 22 et septembre 1-8-15. De Ternant : Le journalisme en Angleterre. Août : 22. Le comte de Falloux. 25-26. *Le Beau dans la nature et dans les arts*, par l'abbé Gaborit. 29. Le poème de Job. — Septembre : 5. *Une promenade dans le Sahara*, par Ch. Lagarde. 12. *Harmonie et Mélodie*, par Saint-Saëns.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août : 23. *La loi du divorce et la conscience chrétienne*, par le R. P. Le Baudier. — Septembre : 12-13-14-15. Un barreau de province en 1789.

GAULOIS. Août : 21-24-31 et septembre : 7. G. Flaubert : Par les champs et par les grèves.

INTRANSIGEANT. Août : 22. Les romanciers nouveaux ; Alb. Pinard.

JUSTICE. Août : 17. Les Carmagnoles de Barère. 18. La statue de J.-J. Rousseau. 26. Le monument de Flaubert. 31. Collot d'Herbois. — Septembre : 7. Le neuf thermidor. 14. Marat, orateur.

LIBERTÉ. Août : 17. Drumont : Les faux Louis XVII. 19. *La Revanche*, par le général X. 25. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Perrot et Chipiez ; l'art phénicien. 27. Le livre à bon marché.

LIGUE. Août : 23-26-27-28. Les jeunes filles du théâtre de M. Émile Augier.

MATIN. Août : 20. Trop de littérature.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 17. Ed. Thierry : *Sganarelle*. 22. De Calonne : La littérature d'État ; Sainte-Beuve. 24. *Victor Hugo*, par P. de Saint-Victor. 31. Ed. Thierry : *Le Misanthrope* ; Alceste, Montausier et les Morbleu ! d'Alceste. — Septembre : 2. Correspondance du maréchal Davout. 4. Le Tyrol à vol du touriste. 12. *Victor Cousin*, par P. Janet.

NATIONAL. Août : 16. Chanzy écrivain. — Septembre 6. Henry Gréville.

PARIS. Septembre : 14. Nonotte et Patouillet. (M. Nicolardot.)

PAYS. Août : 18. *Pensées*, par l'abbé Roux. 27. La Fontaine et la comédie humaine, par Nicolardot.

RAPPEL. Septembre : 3. Le comte Tolstoï.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 18. *Le Petit-Trianon*, par Desjardins. 30. Duvergdy : Le Conservatoire. — Septembre : 1. Notes sur le haut fleuve Rouge. 8. L'électricité de l'air et les orages. 10. Burty : Le monde chinois à propos d'une récente publication. 14. Une commune sous l'ancien régime.

SIÈCLE. Août : 17. Correspondance de Lanfrey. 18. Paul-Louis Courier. 22. Victor Hugo intime. 26. Les lettres d'exil d'Edgar Quinet. 29 et septembre : 9. Bibliothèques et gens de lettres. — Septembre : 8. *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon.

TEMPS. Août : 16-17-18-24 et septembre : 4-5. M. Tourneux : Diderot et Catherine II. — Août : 20. A. Sorel : M. Vuitry et ses œuvres. 21. Lettres d'un soldat. 25. Lettres d'exil d'Edgar Quinet. 26. Les souvenirs de M. Archibald Forgues. 26. Études sur le choléra. 27. *L'attelage de la marquise*, par de Tinseau. 29. La religion du comte Tolstoï. — Septembre : 1. L'Indo-Chine française contemporaine, par M. de Bouinais. 6. Egger. 12. P. Bourde : Les mœurs et la caricature en Allemagne.

UNIVERS. Août : 18. *Institutiones canonicæ*. 20. *N.-S. J.-C. d'après les quatre évangélistes*, par l'abbé Méric. 21. Du plan et du but de l'évangile de saint Mathieu. 24. Un nouveau document sur la Saint-Barthélemy. 27. Les habitants des cavernes mentionnés dans l'Ancien Testament. — Septembre : 1. Chronique rimée des derniers rois de Tolède.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois d'août 1885

8. *La Commune.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Deladereere. Bureaux, 17, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Journal socialiste.

9. *Gaudissart.* Gazette du commis-voyageur, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Richard. Bureaux, 8, rue Herold. Abonnements : un an, 12 fr., 6 mois, 7 fr. Le numéro, 10 centimes.

15. *Paris port de mer. Paris port maritime.* Journaux hebdomadaires paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. Abonnements : un an, 5 fr., étranger, 10 fr. Le numéro, 10 centimes.

Journal de la minoterie. La Minoterie française. Moniteur de la minoterie française. La Meunerie. La Meunerie française. Journal des meuniers français. Moniteur de la meunerie. Journal des meuniers. Revues mensuelles. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wunderlich. Bureaux, 29, rue de Viarmes. Abonnements : un an, 10 fr.

Bulletin du canal des Deux-Mers, paraissant du 10 au 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 41, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 12 fr., 6 mois, 6 fr.

Le Père Duchêne. In-4°, 8 p. Paris, imp. Debock. Bureaux, 17, rue de l'Échiquier. Le numéro, 10 centimes.

22. *L'Amateur de photographies.* Revue de la photographie. In-8°, 16 p. Grenoble, imp. Dardelot. Bureaux, Paris 13, rue Chomel. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 30 c.

L'Union des familles. Journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, 15, rue Condorcet. Abonnements : un mois, 15 fr.

23. *La Monarchie.* Journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Hérault. Bureaux, 17, rue de l'Échiquier. Abonnements : un an, 40 fr.

28. *Les Événements illustrés.* In-folio, 4 p. fig. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 150, rue Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

29. *La Vie humaine.* Moniteur des intérêts viagers. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 63, rue de la Victoire. Abonnements : un an, 5 fr., 6 mois, 3 fr.

Le Socialiste. Organe du parti ouvrier. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Deladereere. Bureaux, 17, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

(Sans date.) *Portraits révolutionnaires.* Grand in-8°, 4 p. fig. Paris, imp. Normand. Bureaux, 5, rue Flatters. Le numéro, 10 centimes. Publication hebdomadaire.

La Meunerie française. Revue générale mensuelle. In-4°. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 2, rue Mercier. Abonnements : un an, 10 fr.

La Nouvelle Chambre. Journal électoral. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 3, rue Choron. Le numéro, 25 centimes.

Le Tocsin. Journal révolutionnaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guinque. Bureaux, 23, rue de Pontoise. Abonnements : un mois, 50 centimes. Le numéro, 10 centimes.

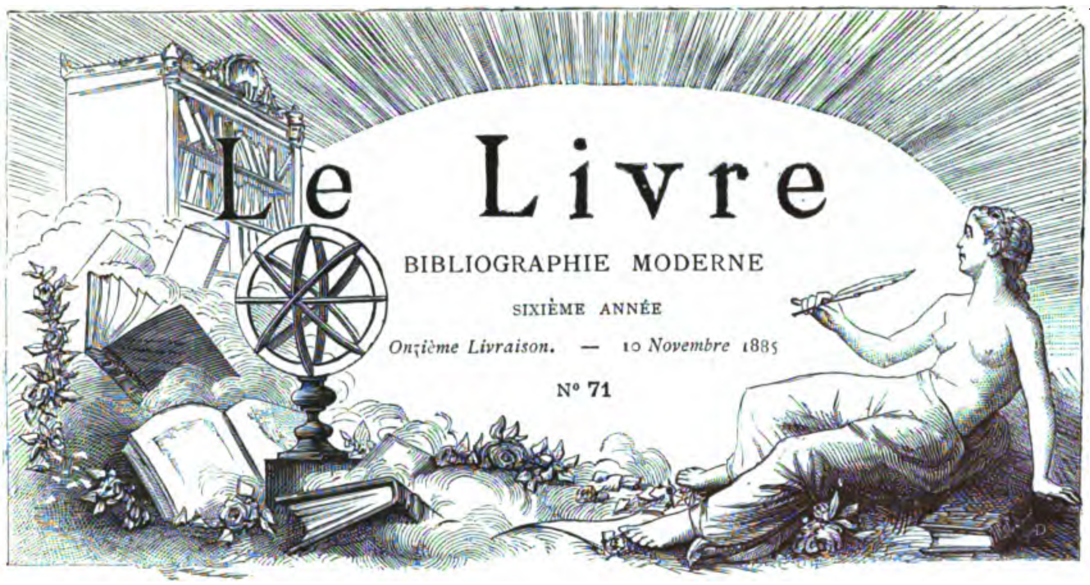
Journal des travaux de la Société scientifique européenne. Mensuel. Grand in-8°, 32 p. à 2 col. Paris, imp. Duruy. Bureaux, 46, rue Lafayette.

Les Élections. Revue électorale illustrée. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 25 centimes.

Le Futur parlement. Journal électoral illustré. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Guérin. Le numéro, 25 centimes.

La Bourse de commerce. Organe quotidien du commerce et de l'industrie. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Guérin. Bureaux, 2, rue Mercier. Abonnements : un an, 24 fr., 6 mois, 13 fr. Le numéro, 10 centimes.

L'imprimeur-éditeur-gerant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Petitau, par Francis Poictevin. Bruxelles, Henri Kistemaeckers, 1885. Un vol. in-18.

J'ai déjà eu à parler ici de *Ludine*, publication du même écrivain, à laquelle la désapprobation de Mme Adam servait de patronage. Celle-ci n'a d'autre patronage que la réputation qu'a pu s'acquérir l'auteur. Il y aurait une curieuse étude à faire sur les cas de tératologie du style et de la pensée littéraire. M. F. Poictevin et ses œuvres n'y fourniraient pas un des chapitres les moins singuliers. *Ludine* m'avait paru un paroxysme maladif auquel il était prudent, devant le malade et dans son intérêt, de ne pas attacher grande importance. *Petitau*, le nouveau livre de M. F. Poictevin, me prouve que, si la maladie est violente, elle n'en est pas moins chronique, et je ne peux me préserver d'une sincère commisération.

Petitau a les allures d'une autobiographie. Le héros voudrait bien aimer ; mais il ne sait trop s'il aime ou s'il n'aime pas. Il y a une veuve, « la dame », qui le fascine doucement, mais dont l'honnêteté dévote le tient à la distance qui convient; il y a des filles, prises par hasard, quittées par dégoût ; il y a enfin une Roumaine, Maria, élève du Conservatoire, avec laquelle Petitau fait ce que les bourgeois appelleraient ses frasques, et qu'il renvoie, sous toutes sortes de couleurs, en Roumanie avec un enfant. Longtemps après, « un matin d'été, en Suisse, dans une ville sur le bord du Léman, Petitau et Maria se sont croisés et passèrent. Il emporte le gris embrouillé, fourmillant de ce regard. » Et là-dessus le livre est clos. Ce gris embrouillé et fourmillant qu'il emporte, fassent les divinités protectrices des mortels que Petitau ne nous le rende pas en d'autres volumes de psychologie intime et de style chantourné !

Petitau « en ses erronées, avait une bonne foi, des scrupules. » Que M. Francis Poictevin n'a-t-il la bonne foi de s'avouer qu'un clown n'est pas un artiste; que n'a-t-il le scrupule d'écrire simplement de son mieux des choses sensées en bon français ?

B.-H. G.

Les fredaines de Jean de Cérilly, par Philibert Audebrand. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Jean de Cérilly, orphelin élevé par un oncle fort riche qui le destine à être son « bâton de vieillesse », n'est pas plutôt sorti de page qu'il mange à grosses bouchées sa fortune personnelle, dans des voyages, au jeu du club, et surtout pour une esclave d'origine espagnole qu'il a arrachée à la mort quelque part en Asie Mineure. Quant à l'oncle, il l'abandonne à ses

faisans et à ses cochons d'Inde favoris. En quelques années, il ne reste plus à Jean de Cérilly que des dettes de jeu et les injures de son bottier. Pepa, devenue écuyère de cirque, a l'héroïsme de sacrifier son amour à ses intérêts, et se laisse recueillir par un autre amant. Jean de Cérilly se brûlerait bien la cervelle; mais, après réflexion et consultation d'avocat, il préfère en passer par où veut son oncle et se marier à une adorable jeune héritière bretonne qui s'appelle Solange; ce qui lui permet de reprendre Pepa. Cependant le mariage impose des droits qu'il ne tarde pas à trouver gênants. Il s'en décharge sur son meilleur ami, Gontran de Presles, un charmant garçon qui ne tarde pas à remplir jusqu'au bout ses fonctions de mari substitut. Ce petit arrangement marchait à la satisfaction de tous, lorsqu'un soir de Cérilly cherche querelle à son ami de Presles, et l'accule brutalement à un duel où il reçoit un joli coup d'épée. De Presles, au désespoir d'avoir tué le mari de Solange, se sauve en Suisse. Il en revient au bout de trois mois, et voit venir à lui et se jeter dans ses bras Jean de Cérilly, dont la blessure n'était pas mortelle, qui s'excuse de sa jalousie folle : il l'avait cru amoureux de Pepa, le suppliant de reprendre sa place d'autrefois et de remplir le vide qu'il a laissé dans son intérieur. Gontran de Presles s'exécute, ce qui fait dire par un des personnages de M. Philibert Audebrand, en manière de morale et comme conclusion du livre : « Après ça, il n'est pas le seul de son espèce. Au seul faubourg Saint-Germain, on en trouverait aisément plus de cent qui lui ressemblent. »

Ce roman n'est ni mieux écrit ni mieux composé que ses congénères. J'ai pourtant noté une conjugaison du verbe coudre que s'étaient réservée jusqu'à présent les couturières et les grisettes : M. Philibert Audebrand dit : *On couserait.* B.-H. G.

Roseline. *Mœurs contemporaines*, par Georges Servières. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Comment Henri de Léméré, un jeune diplomate élégant et spirituel, se fait tuer bêtement par le ridicule et peu scrupuleux Saint-Triphon, fondateur directeur du *Crédit hypothétique*, M. Georges Servières vous l'explique en racontant l'ascension de Roseline, une courtisane très ordinaire.

Elle fut d'abord pauvre ouvrière, jolie, à peu près honnête, bientôt délaissée par le *calicot* qui cueillit son innocence. Ce fut alors qu'Henri de Léméré la connut et noua avec elle une liaison de parfait amour qui dura deux ans. Roseline, à qui sa destinée se révélait, ne crut pas devoir repousser les offres avantageuses d'un vieillard peu respectable. Elle déserta le petit nid que lui avait modestement meublé son jeune et chaleureux amant.

Après des années, voici de nouveau en présence M. de Léméré et son ancienne maîtresse qui a échangé son joli nom de Roseline contre celui de Clarisse Maillette, qu'elle a rendu célèbre dans le monde galant. Elle est riche, très lancée, et pour l'heure acoquinée au banquier Saint-Triphon. Par une singulière fantaisie, Léméré veut la revoir et la revoit. Elle ne dit ni oui ni non, pour le grand feu de la coquetterie; Léméré s'enflamme comme un collégien. Finalement, il obtient de Roseline, autrement appelée Clarisse, tout ce qu'une femme peut perdre, surtout quand elle a déjà perdu l'honneur. Le plus vilain de l'aventure c'est que Léméré y perd la vie, parce que Saint-Triphon se fâche, et qu'un duel au pistolet est, paraît-il, nécessaire pour rétablir l'équilibre de l'univers compromis par l'infidélité de Clarisse Maillette, ci-devant Roseline.

M. Georges Servières a essayé de « moderniser, » comme disent nos chers décadents, cette assez vulgaire anecdote; pour ce faire, il a introduit dans son style des locutions d'actualité, et cité les lieux à la mode. Mais une étude personnelle des caractères eût été plus propre à nous révéler le talent de l'écrivain. Il est vrai que l'inconvénient principal de ce genre de romans soi-disant *modernisés*, c'est que les caractères en sont absents. Ce sont des types banals.

M. Georges Servières ne s'est heureusement pas trop attardé dans ce récit : il y ajoute une dizaine de contes variés, vifs et sans prétention, qui nous donnent bien meilleure opinion de ses qualités d'écrivain. Ces esquisses légères, telles que *la Dame aux dix cartons*, sont pour la plupart enlevées assez lestement, — d'aucuns trouveront peut-être même trop lestement. M. Georges Servières en est encore à la période où l'on croit que frapper fort produit plus d'effet, et qu'un gros mot frappe puissamment le lecteur. Il s'apercevra que la finesse seule pénètre, et porte au fond de l'esprit l'impression qui dure. PZ.

Le crime de Darius Fal, par Adolphe Racot. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, éditeur, 1885.

A quelques pages près, toutes les scènes de cette dramatique histoire se passent dans un coin perdu de l'Auvergne, à dix kilomètres du moindre village, et pourtant le roman de M. Adolphe Racot est essentiellement parisien. Il l'est par la connaissance profonde de ce qu'il y a de plus vil et de ce qu'il y a de plus noble dans les dessous de la société parisienne, par l'expérience des infamies poussées jusqu'au crime qui s'agitent, en marge du code, dans les bas-fonds du monde de la finance : le boursier Hector Louvières, le spéculateur Le Tremblay; et par celle aussi des grands dévouements, des nobles désintéressements, des amitiés généreuses qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le monde de la science et chez la femme : le docteur Pierre Quarouble, l'auteur dramatique Camille Montauron, Madeleine Le Tremblay, Juliette Fargis et sa mère.

M. Racot n'est pas moins familier avec les mœurs et les caractères de ce pays d'Auvergne où il a placé l'action du *Crime de Darius Fal*. Son vieux paysan, Jacques Quarouble, tout d'une pièce, sauvagement inculte et intelligent, dur à lui-même et dur à autrui pour sa femme surtout qu'il terrifie, égoïste, âpre au

gain et retors, mais honnête, à part la contrebande, et insolent dans sa probité relative, orgueilleux dans sa richesse, solide envers son voisin le châtelain, le bourgeois Le Tremblay, possesseur d'une fortune d'origine suspecte. Cet homme est un type de la race montagnarde, fixé d'une main puissante; celui de sa femme également, pauvre créature à l'âme haute, aux aspirations élevées, écrasée sous un despotisme féroce. Les femmes d'ailleurs sont toutes, à divers titres, supérieures et ont le beau rôle dans le vivant roman de M. Adolphe Racot; il n'est pas jusqu'à la pécheresse, Mme de Mortaise, qui, si coupable qu'elle soit, n'inspire quelque sympathie. Le personnage le moins intéressant, moralement, de tous ceux que l'auteur met en scène, est celui dont le nom figure au titre du volume, le Hongrois Darius Fal. C'est une faute, mais vraiment légère, car c'est uniquement une erreur de titre. Que l'écrivain qui, un livre terminé, n'a pas éprouvé le cruel embarras du titre lui jette la première pierre. Moi, je m'abstiendrai. Le crime même pourtant ne nous toucherait guère s'il ne justifiait et n'amenait la scène finale, le dénouement pathétique et tragique de ce terrible drame. Je dis bien « drame », car l'œuvre, en effet, est toute tracée pour le théâtre, où elle produirait un grand effet.

Sans prétendre à renouveler l'esthétique du roman moderne, le livre de M. Adolphe Racot n'est pas, tant s'en faut, le roman de tout le monde. Sobrement écrit, sans étalage d'adjectifs, il donne également la vie aux êtres et aux choses. En outre, — *horresco referens!* — il semble que l'auteur demeure, en ce temps de naturalisme et de positivisme, attaché à certains principes de morale, vieux à ce point qu'ils n'ont plus cours, tels que le respect de la femme, le mépris de l'argent, le culte de l'honneur, l'idée de justice sur lesquels repose l'œuvre de M. Adolphe Racot.

E. C.

Monsieur le Député de Chavone, par Félix Narjoux. Un vol. in-18. Paris, Librairie Plon, 1885.

Fils d'un petit employé de préfecture, devenu avocat, aiglon du barreau de Chavone, doué de faconde méridionale, peu chargé de scrupules, à ce titre faisant à son ambition un marchepied de la défense d'un pauvre diable d'ouvrier compromis dans une grève, candidat à la députation pour le parti opportuniste, élu député au prix de quelques lâchetés qui ne lui coûtent guère, esprit médiocre et vaniteux, tempérament de jouisseur et sans fortune, Me Marcel Talvas est désigné d'avance pour le rôle de dupeur dupé. Il devient promptement la proie de quiconque flatte sa vanité, d'abord d'une maîtresse d'hôtel garni sur le retour, puis de qui fournit pâture à ses appétits de luxe et de sensualité, une bande de spéculateurs véreux, d'aigrefins de la finance à qui il vend l'autorité morale de son titre de député et qui le conduisent en police correctionnelle. Il échappe à la flétrissure d'une condamnation, mais il s'est rendu « impossible », au moins quant à présent. Et, s'il part effectivement pour Saïgon, soyez sûr qu'il n'y restera que le temps nécessaire pour faire oublier sa mésaventure, qu'il en reviendra et rentrera dans l'action politique.

M. Félix Narjoux raconte, dans une préface spirituellement glissée vers la fin du volume, comment un « critique éminent » refusa de parler d'un de ses précédents ouvrages, *Monsieur le Préfet*. Si, comme il est probable, le fonctionnaire était étudié en ce volume sous le même jour que le député dans celui que nous venons d'analyser, nous comprenons sans les partager les scrupules de cet « éminent critique » pour peu surtout qu'il fût républicain.

L'œuvre de M. Félix Narjoux, en effet, a bien moins l'air d'un roman que d'une étude sur nature. L'auteur, quoiqu'il s'en défende, nous présente non le portrait d'un individu, mais celui d'un type malheureusement trop vrai et de plus en plus fréquent, le type du politicien, ce sous-genre de l'homme politique engendré par le régime parlementaire, qui pourrait bien un beau jour en mourir.

E. C.

Lo Prohibido, par Don B. Perez y Galdos. Madrid, 1885.

La critique ne saurait adresser à Don Benito Perez y Galdos le reproche dont elle accable souvent les romanciers, celui de se répéter. Depuis ses trois ou quatre dernières œuvres, tout en restant le chef et l'initiateur de l'école naturaliste espagnole, il s'essaye à mille sujets divers et semble avoir perdu de vue ses premières visées si exactes et si frappantes contre le fanatisme outré. A-t-il tort? A-t-il raison? *Lo prohibido* (*Le fruit défendu*) possède à coup sûr des types fort bien fouillés, mais, malgré soi, on cherche le Perez y Galdos si fin, si incisif, si artiste quand il campait ses types de Tartuffe et de bégueules; c'est encore la même plume, mais jadis il gravait avec le bec, et aujourd'hui il peint avec les barbes.

AR. AR.

Le lieutenant Bonnet, par Hector Malot. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

A côté d'autres mérites, bien connus et bien appréciés des fidèles lecteurs de ses œuvres, Hector Malot, dans son dernier roman, *le lieutenant Bonnet*, en a cette fois ajouté un autre, l'originalité. La manière dont il a étudié la vie militaire est bien spéciale, bien à lui, Jusqu'à présent la plupart des livres écrits pour nous raconter les mœurs de l'armée l'avaient été par des officiers ou d'anciens officiers, qui jugeaient les choses avec l'esprit du métier, sous un jour spécial, ne connaissant qu'une des faces de la question. Hector Malot, en peignant des officiers, nous les montre étroitement mêlés à la vie civile, comme ils le sont dans les petites villes de province. C'était une entreprise passablement difficile que de nous présenter, groupés d'une manière intéressante, homogène, les différentes catégories de capitaines, de lieutenants et de sous-lieutenants que présente l'armée. Le romancier s'en est tiré avec une rare habileté, trouvant

moyen d'intéresser, d'émouvoir et en même temps d'initier à tous les petits dessous intimes de l'existence des officiers célibataires ou mariés. Son intrigue, adroitement menée, sans jamais s'enfler exagérément en mélodrame, a une certaine couleur dramatique qui ne dépasse pas les bornes de la vie réelle. Ses héros restent humains et possibles jusque dans les moments les plus graves de l'action. Comme toujours, l'écrivain, en regard de personnages plus ou moins vicieux, a su mettre dans un relief saisissant les deux grandes figures qui dominent le récit de toute la hauteur de leur loyauté et de leur honnêteté, Julienne de Bosmoreau et *le lieutenant Bonnet*.

Le livre sera beaucoup lu et fort apprécié, parce qu'il est à la fois humain et touchant, les deux qualités principales de tout romancier qui veut aller droit au cœur du public. G. T.

La Princesse rouge, par Émile Blavet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Monnier et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Contée en une langue singulièrement ardente et capiteuse, l'histoire de cette *Princesse rouge,* prête à tous les amours, à tous les baisers, à toutes les trahisons, est une étrange créature, dont les aventures prennent un relief attirant et passionnent le lecteur. On la suivra avec plaisir à travers ses étapes, d'Amérique en Angleterre, de Londres à Paris, et de France au lac de Côme. Sur ses pas naissent les fureurs d'amour, les crimes et les scandales, et elle marche droit devant elle, sans se retourner pour regarder les victimes qu'elle fait, bravant toutes les colères, dominant tout par la seule puissance de sa beauté. M. Émile Blavet ne nous donne là que la première partie du récit, et c'est avec impatience que ses lecteurs attendront la suite, afin de savoir quel sera le châtiment de son héroïne restée triomphante en plein crime.

Un cœur fêlé, par Jules Vidal. Un vol. in-18 jésus. Paris, Giraud et Cie, éditeurs, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas une œuvre indifférente et banale que celle qui sert de début à M. Jules Vidal. *Un cœur fêlé* sent son écrivain véritable, amoureux de la forme, de la couleur et de la vérité. L'homme et la femme jetés, tout pantelants, dans les souffrances et dans les joies de leur amour, au milieu de ces pages, ont toutes les qualités et tous les défauts de la vie. Ils intéressent, et c'est d'un regard attendri qu'on les suit à travers les douloureuses péripéties de leur passion; ils ont du sang dans les veines et de la vraie chair sur leurs os. Puis l'auteur a jeté sur le tout, à pleines volées de plume, ces chauds rayons de soleil du midi qui sont comme l'atmosphère embrasée et chantante où se meuvent ses personnages. G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Les amoureux de Lazarine, par Léopold Stapleaux. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Les soirées de la Baronne, par E. Guyon. Avant-propos par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18. — Ce recueil de nouvelles, de *nouvelettes,* si l'on veut me permettre un tel vocable, se présente sous le patronage honnête de M. Georges Ohnet. Ce sont de gentils devoirs de composition française proprement mis au net. B.-H.-G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Édition définitive, revue sur les manuscrits originaux, des **Œuvres complètes de Gustave Flaubert.** Huit volumes. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix du volume : 7 fr. 50 (100 exemplaires numérotés, sur hollande, 25 fr.)

Le *Théâtre* vient de paraître en un beau volume in-8°, format classique des bibliothèques, exactement semblable à ceux des *Œuvres complètes de Victor Hugo.*

Cette édition, qui restera définitive, comprend les œuvres complètes de Gustave Flaubert, qui n'ont **jamais été réunies jusqu'ici.**

Les textes ont été revus avec le plus grand soin par la famille et les amis du maître sur les manuscrits originaux; les plus petites altérations ont pu être ainsi rectifiées et toutes les garanties ont été prises pour rendre l'édition nouvelle *ne varietur.*

Bouvard et Pécuchet, précédé d'une étude sur Flaubert, par Guy de Maupassant, sera publié à la fin de ce mois.

Sous le titre de *Mélanges* paraîtront en novembre des fragments importants d'œuvres de jeunesse *tout à fait inédites* et d'un grand intérêt Cette publication nouvelle ajoute encore à la valeur de l'édition des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, dont le succès est assuré.

Portraits du grand siècle, par CH.-L. LIVET. Paris, Émile Perrin, 1885. Un vol. in-8°.

Dans les quelques pages dont M. Ch -L. Livet fait précéder ce nouveau recueil de belles et fortes études critiques, il nous explique pourquoi le grand siècle a reçu et doit conserver son nom de grand. « C'est, — dit-il, non sans un accent de sobre éloquence, — que nous saluons en lui tous les genres de grandeur et non un seul; c'est qu'il fut grand par son clergé, plus indépendant qu'on ne le croit de la curée romaine, grand par ses magistrats, grand par ses administrateurs, grand par ses généraux et ses marins, grand par ses philosophes, par ses poètes, par ses orateurs, par ses architectes, par ses sculpteurs et ses peintres, par tous ceux enfin à qui une nation doit sa prospérité, sa gloire et son influence sur le monde. »

Peu d'hommes connaissent le XVIIe siècle comme M. Ch.-L. Livet; personne ne l'aime d'un amour plus raisonné, et, disons-le, plus raisonnable. On a doucement raillé Cousin de sa passion rétrospective pour les belles frondeuses et grandes dames d'il y a deux cent cinquante ans. M. Ch.-L. Livet échappe à ce léger ridicule. Ses études sont d'un érudit intelligent et épris d'histoire, de littérature et d'art, mais non, par surcroît, d'un amoureux. Ce volume nous donne les portraits de quatre femmes bien différentes : Mme de Fiesque; Mme Mancini; Mlle de Valois; Mme de Chantal; une étude intitulée Louis XIV à propos de la publication des mémoires attribués à ce monarque par M. Ch. Dreyss; des révélations d'hommes ignorés ou peu connus, éclipsés qu'ils sont dans la gloire et la splendeur ambiantes, comme Antoine Corneille, qui s'ajoute en tiers aux deux Corneille, Charles de Finéane, marquis de Livourne et de Pianezza, exilé piémontais, qui fut Français dans son exil, et Philippe Cospeau, évêque de Nantes et de Lisieux, un des hommes — il était bon de le redire, car tout le monde l'avait oublié, — qui méritèrent le mieux « le nom de prélat bienfaisant, d'homme de bien, de grand prédicateur », — et des pages critiques inspirées par des publications récentes sur Fléchier et sur Racan.

J'ai gardé pour la bonne bouche l'essai sur Saint-Amant, des œuvres duquel M. Ch.-L. Livet a publié la première édition complète. Après les vues originales et profondes de Philarète Chasles, après l'esquisse endiablée et charmante de Théophile Gautier, M. Ch.-L. Livet nous donne de Saint-Amant l'idée la plus nette et la plus juste, en même temps qu'il sait nous inspirer pour ce rare et prodigue esprit une sympathie légitime et sans scrupule, exempte de toute passion étrangère aux querelles littéraires et uniquement fondée sur la vérité. Je ne me refuserai pas le plaisir de reproduire la conclusion de l'étude de M. Ch. Livet sur Saint-Amant : elle montrera la largeur intellectuelle, la sagacité critique, l'honnêteté littéraire de l'auteur des *Portraits du grand siècle,* en même temps qu'elle sera comme un échantillon de son talent d'écrivain. « Saint-Amant, dit-il, bien supérieur aux Tristan, aux Maillet, aux Pelletier et aux autres poètes de son temps, n'est inférieur qu'à Corneille. Représentant d'une école toute libérale, dont Marot transmit les traditions à nos romantiques du XIXe siècle, par l'intermédiaire de Molière, de La Fontaine, des contes de Voltaire, Saint-Amant écoute volontiers son caprice et se laisse facilement voir dans ses vers. Il a dû surtout son succès à une originalité puissante, à une verve sans égale, à l'allure vive, ardente, qu'il a su donner à ses vers; dans des genres tout opposés, aucun n'a eu plus de grâce facile et délicate. S'il eût vécu du temps de Boileau et de Racine, il aurait gagné sans doute à suivre les traces de ces grands maîtres; mort avant leurs premiers écrits, il a mérité au-dessus de ses contemporains une place qu'il n'a pas eue, et que l'on pourra maintenant lui assigner, preuves en main. »

Tout le volume est écrit de cette plume alerte, nette, franche et savante. M. Ch.-L. Livet maintient, pour sa bonne part, le vieil honneur de la critique française, et ce n'est pas quand on quitte un de ses volumes que l'on se sent disposé à dire, en respirant, que Philarète Chasles, Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor sont morts sans laisser de successeurs.

B.-H. G.

Lettres d'un soldat, par le colonel DE MONTAGNAC, publiées par son neveu. Un vol. in-8°, librairie Plon, 1885.

Ce qu'Alfred de Musset disait du jeune crayon de Théophile Gautier, s'exerçant sur les murailles du légendaire Hôtel des haricots, on pourrait le redire aussi de l'épée de nos officiers : à savoir qu'il s'y trouve un *gentil brin de plume*. Sans parler des innombrables *mémoires,* plus ou moins apocryphes, que l'on vit pulluler, dès 1815, sous le nom des généraux de Napoléon, — et seulement à tenir compte des ouvrages d'une authenticité indiscutable, — que de correspondances où palpite la vie, et que chaque jour nous restitue, pareilles à de magiques évocations! Nous avons tous présents à la mémoire les admirables récits qu'Alfred de Vigny a groupés sous ce titre : *Servitude et grandeur militaires.* Dans les papiers intimes dont nous allons dire un mot, on surprend comme l'*armature* de ces formes, que le génie du poète a léguées à l'art, des mains de la réalité. Nous vous entretenions dernièrement de la correspondance militaire du maréchal Davout. Le vaillant soldat dont les lettres viennent de paraître, également à la librairie Plon, n'était pas un homme que l'on puisse comparer — pour les services ou pour la gloire — au prince d'Eckmühl et au vainqueur d'Auerstaedt, mais il était bien de sa famille par la vocation impérieuse, l'amour du métier, le coup d'œil, la décision et la solidité. Et c'était une opinion établie dans le mili-

taire, que si l'auteur de ces *Lettres d'un soldat* (que nous recommandons), M. de Montagnac, eût vécu du temps de l'empereur, il n'aurait pas manqué de devenir maréchal de France, au même âge que les Ney, les Lannes et les Davout.

M. de Montagnac, né en 1802, d'une famille d'épée où, de père en fils, la fonction héréditaire était de se battre pour la France, se montre, dans ces *Lettres d'un soldat*, que vient de publier la piété d'un neveu, un type vraiment beau de passion pour son état. C'était aussi un homme qui avait des idées à lui, et on le vit bien en 1832, quand il refusa la croix d'honneur que lui offrait le roi Louis-Philippe en personne, au terme d'une des émeutes qui signalèrent cette lugubre année. De 1836 à 1845, le colonel de Montagnac ne quitta guère l'Algérie, où il séjourna dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine. Cette correspondance inédite porte comme sous-titre : *Neuf années de campagnes en Afrique*. En 1845, l'intrépide colonel périt à la tête de ses hommes, dans l'effroyable affaire de Sidi-Brahim. Nous avons lu avec un vif intérêt la plupart de ces lettres, entraîné par le zèle communicatif de l'écrivain pour les choses de son métier; mais non sans trouver souvent sa critique bien acerbe et son langage un peu trivial, lorsqu'il se met à qualifier ses chefs. On ne le voit guère louer que le brave général de Négrier, l'ancien divisionnaire de Lille, et dont le nom est trois fois honoré et sympathique dans cette grande ville.

Au reste, M. de Montagnac semble avoir prévu le reproche dont ses *lettres* ont été atteintes, à travers de belles louanges, et l'admirable *soldat* qui les a écrites insiste en maint endroit sur le côté pessimiste et misanthrope de sa nature. Il a sur les nombreuses familles et sur la destinée des enfants que l'on met au monde avec tant d'aimable insouci, des aperçus que l'on croirait avoir passé depuis sous les yeux de Shopenhauer, à qui l'on ne saurait, dans tous les cas, en attribuer l'inspiration : le brillant humouriste de Francfort ne devait pas beaucoup être lu, entre 1836 et 1842, par nos officiers de l'armée d'Afrique. L. D.

Domestiques et Maîtres, à propos de quelques crimes récents, par un MAGISTRAT. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

L'auteur de ce livre a pris un soin superflu. Ne voulant pas faire connaître son nom, il aurait pu s'en fier à l'intelligence des lecteurs. La qualité du magistrat — je veux dire de procureur ou de substitut — signe et paraphe chaque phrase. Je tortionne la langue française en style de réquisitoire, et il faudrait n'avoir jamais entendu rien « émaner » du « ministère public» pour s'y tromper un instant. D'ailleurs, il nous raconte doctement que la domesticité moderne n'a rien de commun avec l'esclavage antique; mais que, néanmoins, de même que l'esclavage a corrompu la société antique, la domesticité est en train de corrompre la société moderne. On y remédierait en créant des récompenses, en s'associant, en élevant les enfants assistés en vue des services domestiques, en utilisant les crêches pour en faire des pépinières de serviteurs, et surtout, *bone Deus !* en croyant en Dieu.

On trouve dans son livre les tirades obligées sur le dévouement des domestiques de l'ancien temps; ce qui prépare mal à ce qu'il nous rappelle des valets de Molière, de Le Sage et de Beaumarchais. Mais à quoi servirait la logique, si personne ne se contredisait ?

Je rends hommage aux bonnes intentions de l'auteur. Mais si son livre apporte une amélioration quelconque au mal dont gémissent maîtres et serviteurs, je serai bien étonné. B.-H. G.

Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1880, par ARSÈNE HOUSSAYE. Paris, E. Dentu, 1885. 4 vol. in-8°.

« Heureux un amoureux ! » a dit un poète que, naguère encore, tout le monde savait par cœur. Heureux trois et quatre fois, *ter quaterque*, M. Arsène Houssaye, l'homme épris de toute poésie, de tout art, de toute grandeur, de toute beauté, l'amoureux infatigable et universel ! Quel livre de jeunesse que ces confessions d'un demi-siècle passé ! Il parle, aux premières pages, des âpres pentes de la vie et des neiges qui en couronnent et en désolent le sommet. Pour lui les fleurs ont passé sur les rocs les plus arides, et le glacier, que les feux du soleil irritent et diamantent, n'a point éteint le volcan.

Est-il lecture plus attrayante, plus fraîche, plus charmante que celle de ce livre, où se reproduisent, comme en un miroir dont la pureté du verre est rehaussée par la richesse artistique du cadre, les idées, les passions, les goûts, les modes, la vie en un mot, avec ses forces ondoyantes et multiples et ses personnages divers, d'une époque si récente que le passé ne s'y détache pas du présent ? Pour mon compte, je n'en sais aucune. M. Arsène Houssaye a été admirablement placé, comme il l'est encore, pour voir la comédie de son siècle, et nul n'aurait su mieux la voir que lui. Et il la raconte ! Avec quelle verve, quelle finesse, quel coloris ! Il n'y a de quoi étonner personne, puisque tout le monde sait depuis longtemps ce qu'on doit attendre de sa plume exquise. Il n'est pas jusqu'à certaines négligences de son style aux allures de race, qui ne plaisent et ne lui soient plus seyantes que n'est à d'autres une irréprochable correction. Il est, et il le sait, de ces écrivains qui font la grammaire, quitte à laisser celle-ci régenter les rois. Saint-Simon a maltraité un Houssaye qui est son ancêtre; mais il a pris la manière la plus spirituelle de s'en venger, en se créant une langue grande dame et primesautière, comme Saint-Simon s'était créé un style dur et pair.

Je ne veux pas que le lecteur me croie sur parole. Qu'il lise cette page à propos de Chateaubriand, et qu'il cherche ailleurs portrait plus complet, plus juste, plus finement et bonnement ironique, et en même temps plus délicieusement troussé. C'est à s'en lécher les lèvres.

« A l'Abbaye-aux-Bois, on disait la messe tous les

jours; le dieu s'appelait Chateaubriand, la sainte Vierge, Mme Récamier... Vierge, sans doute, mais pas sainte du tout. Il y avait l'autel, les fleurs artificielles, les prêtres, les prêtresses et les enfants de chœur. Parmi les enfants de chœur, tous ceux qui se destinent à l'Académie, car il y a des gens qui se destinent à l'immortalité comme il y en a qui se destinent à la quincaillerie. Quand ils sont morts les uns et les autres, c'est la même épitaphe. En cette église, on dépensait beaucoup d'encens; le dieu ne respirait bien que la fumée odorante des duchesses... Quand Zeus Chateaubriand était content de son monde, il daignait déclamer une page de ses mémoires, — mémoires d'outre-tombe, — car on se demandait en le voyant s'il n'était pas mort depuis longtemps. Un jour, je lui entendis lire des pages de sa jeunesse. On espérait voir apparaître la figure de sa sœur bien aimée, mais les faiseurs de mémoires ne disent que ce qu'ils veulent perdre. M. de Chateaubriand parla de son rôle de soldat. Ce n'était pas la peine, puisqu'il n'était ni à Jemmapes ni à Austerlitz. Une femme d'esprit, Mme de Boignes, lui disait : « — Voulez-vous savoir pourquoi Chateaubriand est plus grand que Jean-Jacques! C'est que, bien jeune encore, il sentait déjà qu'il écrirait un jour ses mémoires. Il marchait dans la vie avec cette arrière-pensée. Ç'a été sa conscience. Voilà pourquoi toutes ses actions sont dignes d'être racontées, voilà pourquoi Jean-Jacques, qui n'avait pas cette conscience, a vécu comme un laquais. Je ne contresigne pas. »

Ni moi non plus, mais qui ne contresignerait tant d'esprit et de bien dire? Les quatre volumes sont quatre écrins pleins de semblables bijoux. B.-H. G.

Cahiers d'Enseignement illustrés, chez Baschet, éditeur.

Un des progrès dont notre époque a le plus le droit de s'enorgueillir est, à coup sûr, la prodigieuse extension donnée de nos jours aux diverses branches de l'enseignement populaire.

Tous les efforts qui se traduisent par un pas en avant dans cette voie sont sûrs de rencontrer, de la part de la presse, accueil sympathique et encouragement. Aussi ne saurions-nous trop recommander un modèle d'encyclopédie pour l'enfance dont on nous communique les premières livraisons.

Cette importante publication, due à la librairie d'art Ludovic Baschet, a pour but de vulgariser toutes les connaissances usuelles en une série de petits traités substantiels, clairs, intéressants, illustrés à profusion de belles gravures en couleurs. Elle comprendra : Histoire ancienne et moderne, archéologie et beaux-arts, sciences physiques et naturelles, géographie, institutions de notre pays, métiers, professions, etc., en un mot, tous les sujets qui peuvent offrir à l'intelligence naissante l'attrait de l'inconnu en même temps que le profit des notions utiles.

Il y a eu déjà, sans doute, des tentatives d'ouvrages de ce genre; mais il est permis de constater que, soit comme texte, soit comme planches, elles laissent toutes singulièrement à désirer; sous ce double rapport, les *cahiers d'enseignement illustrés* de la librairie Baschet nous paraissent marquer un progrès décisif. Au lieu de compilations superficielles lourdement résumées, nous trouvons ici un choix de consciencieuses notices émanant d'écrivains spéciaux rompus à leur sujet, au courant de toutes les découvertes de la science et de l'érudition modernes, habiles à condenser la matière d'un gros volume en quelques pages précises et colorées, propres à frapper l'imagination de l'enfant et à se graver dans sa mémoire. Au lieu d'anciens clichés plus ou moins adaptés au texte, nous avons affaire ici à un luxe de planches originales, exécutées avec le plus grand soin en chromotypographie par Gillot, et signées par des artistes dont le concours recherché ne semblait guère jusqu'à présent pouvoir être obtenu pour des publications d'enseignement populaire accessibles aux bourses les plus modestes.

On sera certainement de notre avis en jetant un coup d'œil sur les premiers cahiers : *Uniformes de l'armée française. — L'Age de pierre. — Exploration sous-marines du* Travailleur *et du* Talisman. — *A la Caserne. — L'Age de bronze.* Texte et illustrations méritent un égal éloge. Nous ne voyons guère qu'on puisse mieux réaliser la véritable vulgarisation des connaissances utiles.

Les cahiers suivants auront pour titres : *Uniformes de la marine française, des armées étrangères, des Écoles de l'État. — La Céramique. — Les Oiseaux de France*, etc...

Nous tenions à recommander ces cahiers à nos lecteurs, avant d'apprendre que le ministère de l'instruction publique venait de leur accorder son haut patronage en attribuant à l'éditeur une souscription importante pour les premiers cahiers publiés.

Un manifeste de Gracchus Babeuf, publié par Georges Lecoq. Brochure in-12. Paris, librairie des Bibliophiles, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

M. Georges Lecoq ayant pris soin de rédiger une *introduction*, n'eût pas dû taire, ce nous semble, les raisons qui l'ont déterminé à publier le manifeste de Babeuf; il a parlé de la famille du commmuniste, il n'a rien dit de ses écrits, édités ou non. Mais la faute est pardonnable.

Comme titre du manifeste, ces mots : *Opinion d'un citoyen des tribunes du club ci-devant électoral sur la nécessité et les moyens d'organiser une véritable société populaire.* Et l'opinion de Babeuf était que les clubs devaient être ouverts à tous; il voulait que les clubs, assez semblables à ce qu'est notre conférence Molé, fussent ce que sont nos réunions publiques. « J'appelle véritable société populaire celle où l'on sera membre du moment que l'on assistera, celle où chaque citoyen pourra venir apporter son tribut de lumières et ses sollicitudes..., où aucune réclamation, aucune idée d'intérêt public ne sera repoussée, aucune voix ne sera comprimée ni étouffée. J'appelle véritable société populaire celle où le peuple qui n'a

point d'argent ne sera point au-dessous de celui qui en a ; celle où toutes les lignes de démarcation seront effacées, où tous confondus nous jouirons du privilège commun de ne nous intéresser qu'au salut de la patrie et de la liberté, où l'on ne connaîtra plus ces cartes distinctives, ces diplômes, ces parchemins, hochets puérils de la vanité et enfants posthumes de l'ancien régime. »

Le salut de la patrie, la liberté, de grands mots prononcés naïvement peut-être, mais des mots, rien que cela. C'est le bonheur, suivant Gracchus Babeuf, qu'il faut poursuivre. « Pour arriver au bonheur, il ne s'agit que de faire triompher la doctrine des principes... Pour le faire triompher, que faut-il faire ? Mettre le peuple à portée de l'appuyer, car il la veut nécessairement, puisqu'il est impossible qu'il ne désire pas son bien-être. » Il ne peut pas ne pas le désirer, donc il ne peut pas ne pas savoir l'assurer; dans *le Contrat social* on trouve un raisonnement tout pareil.

Le manifeste ne présenta qu'un intérêt historique. F. G.

POÉSIES

Les Enamourées, poésies de Daniel Sivet, avec lettres de François Coppée et de Joséphin Soulary et préface par Jules Claretie. Eau-forte de Henri Bouvet. 2e édition. Un vol. petit in-12. Paris, E. Dentu; 1885. — Prix : 6 francs.

De l'œuvre de M. François Coppée, membre de l'Académie française, nous n'aimons guère, — peut-être avons-nous déjà fait cette déclaration, alors, nous la répétons, — nous n'aimons guère que les *Intimités.* Une grande fraîcheur d'impression avec une grande sincérité; rien d'apprêté et rien de convenu, cela nous enchantait il y a vingt ans et cela ne nous déplaît pas encore aujourd'hui. Comme le volume des *Enamourées* se peut rapprocher du volume des *Intimités,* et comme nous goûtons celui-ci, nous allons, sans doute, vanter celui-là ? Pas précisément. Dans celui-là, mêmes sentiments exprimés le plus souvent, et toujours une plus grande recherche d'expressions, voire de la préciosité. Trop de recherche nuirait, encore que la redite toute seule, et par elle-même, ne nous parût pas fâcheuse.

Oh! l'attente... Frémir d'un bruit indéfini,
D'un long frou-frou soyeux, comme en entrant au nid
L'oiseau froisse sa robe... Écouter à la porte
Le pas léger qui monte et que l'écho m'apporte
En message de joie, avant le coup frappé
Trois fois discrètement; croire que le coupé
Qui s'arrête l'amène. En voyant passer l'heure,
Dire que son amour à elle n'est qu'un leurre;
Jurer de la quitter, d'être oublieux et fort;
D'un couple qui l'éclipse envier l'heureux sort,
Et me sentir trahi, seul au monde, sans elle...

Le même abri revoit, tous les ans, l'hirondelle :
Le lendemain du jour où je romps nos liens,
C'est elle qui demeure et c'est moi qui reviens.

Mais le jeune expéditionnaire du ministère de la guerre, aujourd'hui académicien, nous avait dit tout cela plus simplement, — trop simplement, on le peut soutenir, — sans chevilles, à coup sûr, et sans rejets inutiles, avec des rimes aussi riches et de meilleure venue.

Autre pièce du recueil des *Enamourées :*

En hiver, je l'attends près du feu, voulant lire
Ces rêveurs incompris qui chantent sur la lyre
La gloire du printemps et le charme d'aimer.
Au fond, troublé par l'heure et prêt à la blâmer
Du retard et du mal que j'endure.
Elle arrive essoufflée, et garde sa fourrure
Comme pour repartir. Je l'oblige à s'asseoir
Devant l'âtre attisé, désireux de pouvoir,
A genoux, présenter ses pieds nus à la flamme.
Je pardonne et ne trouve, à la place d'un blâme,
Que des mots attendris, les meilleurs, car bientôt
Ses cheveux déroulés seuls lui font un manteau.

Cette pièce vaut mieux; elle laisse loin derrière elle, toutefois, et celle du *Premier baiser à travers la voilette,* et celle du *Pardon demandé des torts qu'elle avait eus.* Il ne nous faut pas trop reprocher pourtant à M. Sivet d'avoir imité « le maître » ; il pourrait nous répondre, et il n'aurait pas tout à fait tort, avouons-le, que c'est copier, non pas quelqu'un, mais beaucoup de gens de tous les pays et de tous les temps, que dire : « Je l'aime. » Sur ce chef donc, point de condamnation.

Dans son volume, la sensualité ne tient pas plus de place qu'il ne sied; nous lui en savons gré. Pour ne s'être préoccupé encore que de ses seules amours, de ses sentiments à lui et avoir connu la souffrance, il le dit, il est attristé mais non désenchanté; pour cela, nous l'estimons fort. Tant de jeunes hommes, à notre époque, sont pessimistes par pur égoïsme, parce que leurs ambitions toutes personnelles ne sont pas satisfaites, parce que la vie ne réalise pas les rêves caressés!

Et puis, en dépit des quelques critiques que nous avons faites, M. Sivet est poète vraiment; les pièces qui portent pour titres : *Reliquaire, Départ, Réminiscence, Semeur, Au delà, Explication,* sont certainement remarquables.

Nous transcrivons l'une d'elles.

Au delà.

Un arbre au sol tenu, dans sa morne attitude,
Courbant son front lassé sous le poids de l'exil,
A la feuille disait : « Je meurs de solitude,
Va sous un autre ciel, toi qui tiens à un fil...

Va-t-en sur le coteau d'en face, que je sache
Quelle en est l'étendue immense, à ton retour,
Quel pays s'y découvre et comment il se tache
D'ombre aussitôt que moi, sur le déclin du jour. »

Libre et folle, la feuille attendit le passage
D'un vent propice et fort pour voir l'autre côté,
Le vent qui l'emporta fut un souffle d'orage,
La livrant au péril d'un torrent indompté.

Nous disons à notre âme : « Oh ! fuis la nuit profonde
Qui nous accable, quitte un séjour sépulcral... »
L'âme, à peine arrivée où la lumière abonde,
Nous oublie et s'abîme au fond de l'idéal.

La pensée du poète n'apparaît pas ici très clairement, mais les vers sont bien frappés.

Nous avons tout à l'heure écarté un chef d'accusation, et, tout en l'écartant, nous avons laissé deviner peut-être que nous en pourrions formuler un autre; c'est que vraiment nous ne voyons pas, sans quelque déplaisir, un jeune homme se refuser à communier avec ses semblables. Ne les connaître que pour goûter auprès d'eux des applaudissements, ce n'est point les connaître; on ne connaît bien que ceux que l'on aime. Poètes et peintres le croient peu, mais on n'est artiste dans la véritable acception du mot que si l'on partage les douleurs et les joies; que si l'on participe aux aspirations et aux angoisses d'une nation; que si l'on n'oublie pas qu'on est enfant d'un peuple qui a un passé et à qui appartient l'avenir, — l'avenir est à tous; — que si, aimant l'humanité, on aime aussi, et d'un plus ardent armour, son pays, sa patrie.

Attendons de M. Sivet un second volume. F. G.

Les Complaintes, par Jules Laforgue. Un vol. in-18 jésus. Paris, Léon Vanier, éditeur; 1885. — Prix : 3 francs.

Une gageure au bon sens et à la prosodie. M. Laforgue prend de telles licences avec les lois du rythme, de la cadence, de la césure et de la rime, les lignes qu'il suspend les unes au-dessous des autres sont si riches d'incohérence, si merveilleuses de ténèbres impénétrables, les mots y prennent un aspect tellement sibyllin, qu'on ne peut plus que rire du mauvais tour joué par l'auteur au lecteur bénévole.

Il n'y a pas à critiquer. Pour la curiosité du fait, laissez-moi vous servir une de ces Complaintes, dont les titres sont d'ordinaire ingénieusement inventés :

Complainte des bons ménages.

L'art sans poitrine m'a trop longtemps bercé dupe.
Si mes labours sont fiers, que ses blés décevants !
Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe,
Que fleure le couvent.

Le génie avec moi, serf, a fait des manières;
Toi, jupe, fais frou-frou, sans t'inquiéter pourquoi;
Sois l'œillet bleu de ciel de l'unique théière,
Sois toi-même, à part moi.

Je veux être pendu si tu n'es pas discrète,
Et comme il faut, vraiment! Et, d'ailleurs, tu m'est tout.
Tiens, j'aimerai les plissés de ta collerette,
Sans en venir à bout.

Mais l'art, c'est l'Inconnu! Qu'on y dorme ou s'y vautre,
On peut ne pas l'avoir constamment sur les bras!
Eh bien! ménage au vent! Soyons Lui, Elle et l'Autre,
Et puis n'insistons pas.

Non, non, n'insistons pas! et comprenne qui pourra. Je soupçonne M. Jules Laforgue d'avoir eu son sommeil troublé par la gloire d'Adoré Floupette.

Et si quelque doute s'élevait à cet égard, oyez la première strophe de la *Complainte des débats mélancoliques et littéraires :*

Le loug d'un ciel crépusculâtre
Une cloche angéluse en paix
L'air exilescent et marâtre
Qui ne pardonnera jamais.

Il y a, des *déliquescences* aux *complaintès,* toute la distance d'un original à une imitation. P. Z.

Horaoe, *Odes*, traduction en vers, par Ernest de Champglin. Un vol. in-18. Alph. Lemerre; 1885.

Tout ce qui n'est pas défendu est permis; aussi ne saurait-on faire un crime à M. Ernest de Champglin d'avoir, lui millième, traduit en vers les *Odes* d'Horace. Je serais même disposé à lui en faire une vertu, si je ne m'étais trouvé dans le cas de lire sa traduction. S'il en est qui trouvent du charme à regarder un délicieux paysage ou un exquis tableau à travers un vieux verre de vitre bossué en cul de bouteille, je n'ai pas l'avantage d'être de ceux-là.

Luctantem Icariis fluctibus africum
Mercator metuens, otium et oppidi
Laudat rura sui,

dit Horace. Et M. Ernest de Champglin croit dire comme lui :

Le marchand, quand l'Eurus gonfle les flots, a peur :
« Qui me rendra, dit-il, le paternel village,
Avec ses donx loisirs et ses champs pleins d'ombrage ? »

Il a entendu :

... Bellaque matribus
Detesta...

et, comme écho fidèle, il renvoie :

La guerre et les combats, que toute mère abhorre.

Les *veteris pocula Massici* deviennent, en passant dans son office, « un Massique moëlleux. »

Les autres odes valent celle-ci pour l'intelligencs du texte, l'exactitude de la version, le sentiment du rythme des vers et de l'harmonie des mots. M. Ernest Champglin a dû se dire, pour s'encourager dans ses entreprises, que, malgré l'innombrable foule des traducteurs d'Horace, Horace n'était pas encore traduit. On peut s'en convaincre par l'échantillon qui précède, rien n'est changé.

Que M. Champglin s'écrie :

De mon génie, assis sur des appuis solides,
Se dresse enfin, rival des hautes Pyramides,
Et plus dur que l'airain, l'éternel monument.

Seul le poète latin a le droit de dire : *Exegi monumentum*. Ce qu'on nous offre ici n'en est même pas un mauvais moulage. B.-H. G.

Poésies, par Ed. O'Farell. Un vol. in-4°. Paris, librairie des Bibliophiles; avril 1885.

J'ai, de temps en temps, l'occasion de rappeler que l'on ne s'occupe pas de politique ici, mais on s'y occupe de littérature. Aussi avais-je les mêmes sensations qu'un quêteur d'aventures amoureuses en bonne fortune lorsque j'ouvris le bel in-quarto blanc imprimé par Jouaust, où sont couchés, entre de vastes marges, les vers que M. Ed. O'Farell a signés de son nom. Aux premières lignes de la préface, je flairais quelque mésaventure. La voici : « L'homme est corps et âme. — L'âme agit par l'esprit et par le cœur. C'est une vérité générale, reconnue dans tous les pays civilisés. » Rendu perplexe par cette affirmation, j'essayai de comprendre; mais ma civilisation personnelle est, sans doute, inférieure à celle que M. O'Farell veut bien attribuer à mon pays, et je ne compris pas. Je continuai ma lecture, la phrase suivante me donnant l'espoir d'une explication : « Mais il ne faut pas oublier qu'en France nous vivons sous la république spéciale (laquelle n'est parente, à aucun degré, de la république tout court), de sorte que (je passe une digression lexicologique qui fait regretter que l'auteur n'ait pas déversé son trop plein poétique dans le canal d'un dictionnaire) depuis le règne de notre république spéciale, l'âme affirme son existence, non plus seulement par l'*esprit* et par le *cœur*, mais encore par le *mépris*. » De là, dans le volume de vers de M. O'Farell, trois sections correspondant à « ces trois manifestations de ce qu'il y a d'immatériel dans l'homme. »

J'ai, l'avouerai-je, sauté à pieds joints par-dessus l'*esprit* et le *cœur*, peu soucieux, après tant d'années de collège, de me faire former à nouveau ce que M. O'Farell appelle des manifestations, et je courus aussitôt à l'endroit où l'auteur a répandu le mépris, cette troisième et dernière immatérialité.

Là-dedans, M. O'Farell, écrivain, littérateur et poète, débute par ces mots :

Grand poète, penseur, savant, Tasse, Homère, etc.
Notre siècle, Hugo maître...

et finit par ceux-ci, adressés également à Victor Hugo, qui allait mourir :

Pour marquer *tes* forfaits il suffit de Cambronne.

M. O'Farell a pris pour de l'esprit littéraire des fumées ammoniacales. L'analyse d'un tel produit n'est pas de notre compétence. B.-H. G.

HISTOIRE

— *Chronologie — Documents — Mémoires* —

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl. *Ses commandements. Son ministère. 1801-1815*. Avec *introduction et notes*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. 4 forts volumes in-8° de 600 pages. Librairie Plon et Nourrit. Paris, 1885.

Une voix retentissante a déclaré, — et la frivole histoire a contresigné cette déclaration, — que les Français n'ont point la tête épique. Cependant, à défaut d'une épopée en vers, nous pouvons offrir aux gens une épopée en action, — telle peut-être que les annales d'aucun autre peuple n'ont rien d'aussi grand, avec les guerres de la République et de l'Empire. Le poète des *Vieux de la Vieille* les a justement appelés :

« Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas. »

Parmi ces Achilles, il en est un qui nous a surtout occupé, non pas seulement à cause de ses grands talents de chef d'armée, de son héroïque sentiment des devoirs d'un soldat, de sa solidité à la guerre, mais aussi à cause des légendaires reproches dont on a accablé son caractère et de la malveillance, plutôt même de la jalousie, dont on a prétendu parfois qu'il fut l'objet de la part de Napoléon. Les deux imputations nous avaient toujours paru être, l'une exagérée, l'autre entièrement fausse.

Il s'agit de Louis Davout, soldat de la République dès l'âge de porter les armes, maréchal de France à trente-cinq ans, enfin du glorieux général d'Auerstaedt et d'Eckmühl. Nous pensons avoir lu à peu près tout ce qui s'est écrit d'intéressant sur Davout, depuis les livres de Thiers, de Ségur, de Montégut, etc. jusqu'aux lignes nettement hostiles de Tolstoï, dans *la Guerre et la Paix*, jusqu'aux quatre gros volumes (comprenant la biographie et les lettres de Davout à sa famille), édités il y a quelques années, par Mme la

marquise de Blocqueville, la dernière fille survivante de l'illustre maréchal. Cette publication (si précieuse au regard de la vie privée et des affections intimes d'un lieutenant de l'Empereur, et de certains aspects notables de la société de 1803 à 1815 et au-delà) était un peu diminuée par les commentaires débordants et quelquefois intempestifs d'une apologie filiale trop dépourvue de finesse et d'art. Au demeurant, le recueil avait son prix.

Il vient de recevoir un complément inestimable, grâce à l'ouvrage que publie la librairie Plon, sous ce titre : *Correspondance du maréehal Davout, prince d'Eckmühl, ses commandements, son ministère, 1801-1815*, avec introduction et notes, par M. Ch. de Mazade, de l'Académie française.

Des quatre volumes de cette remarquable collection, le premier comprend 346 lettres relatives à la vie militaire de Davout : *Au camp de Bruges;* pendant *la Campagne de 1805*, et pendant *la Campagne de 1806-1807*. Le tome IIe (lettres 347 à 749) dans ses trois chapitres intitulés : *le Grand-Duché de Varsovie*, commandement du maréchal Davout en Pologne. — Juillet 1807, septembre 1808; — *l'Armée du Rhin*, commandement du maréchal Davout à Erfurt; campagne de 1809; ce tome IIe, disons-nous, soulève et résout précisément les points historiques de controverse dont nous avons parlé en commençant. Le tome IIIe, qui va des lettres 750 à 1238, embrasse la suite de *la Campagne de 1809;* l'armée d'Allemagne et le corps d'observation de l'Elbe; *le Maréchal Davout à Hambourg*, 1810-1811 : *la Campagne de Russie*, 1812-1813.

Le tome IV (lettres 1239 à 1830) nous expose *la Campagne de 1813;* les opérations sur l'Elbe, le siège de Hambourg ; *les Cent-Jours ;* le maréchal Davout au *Ministère de la Guerre en 1815 ;* le dernier commandement du maréchal Davout, et *l'Armée de la Loire*.

Nous ne nous défendrons pas d'avoir lu avec une sorte de passion ces quatre gros volumes, en dehors et peut-être au-dessus de la littérature, grâce à la prodigieuse vigueur de la personnalité humaine, conquérant la Force, par les calculs et la vigilance d'esprits couvant sans cesse leur projet. En voyant s'élaborer, au cours de ces deux mille deux cents pages, l'organisation minutieuse de ces énormes entreprises, et se produire sous nos yeux l'enfantement à jour fixe de ces victoires, on croit assister à l'ajustement de toutes les pièces d'une stupéfiante horloge, qu'on entendrait ensuite sonner l'heure exactement. Dans cet ordre, les préparatifs de la campagne de 1805 et la crise dramatique de l'île Lobau sont des traits incomparables. Par exemple, quand on a lu l'échange des lettres entre Napoléon et Davout, à chacune de ces grandes affaires, il n'est plus possible qu'aux cervelles rétives quand même de douter qui fut partout et toujours l'horloger. Que cette vaste machine, tôt brisée, ait coûté trop de larmes, de sang et de ruines, c'est là un autre sujet d'étude que nous n'aborderons pas aujourd'hui.

La gloire la plus généralement acceptée et celle de Davout porte ce caractère depuis soixante-quinze ans, a de coûteuses rançons, et l'usurière Renommée fit payer cher à Davout le bruit de ses trompettes. Il y a des condamnés à mort qui n'ont pas de chance, disait l'autre jour un de nos plus spirituels confrères. On en pourrait dire autant de certains victorieux historiques. C'est n'avoir pas de chance vraiment que d'en être à se défendre contre de certains reproches, et de laisser une mémoire attaquée comme de plein droit, lorsque l'on a été l'héroïque et fidèle Davout... tandis qu'on verra presque épargner le brutal, le jaloux, le déloyal Bernadotte; l'ancien grossier ambassadeur à Vienne, devenu roi à la place et comme fils adoptif d'un pleutre couronné. Le Gascon envieux qui fit verser avec un si bel entrain le sang français, en compagnie des Russes et des Prussiens; Bernadotte, dont le rôle à Iena, s'il n'est pas traité de honteuse félonie, échappe à toute classification. Pourquoi les querelles fameuses de Davout avec Berthier et Murat, à propos des affaires du service, prouveraient-elles un fâcheux caractère plutôt chez Davout que chez les autres ? Quant aux relations de l'Empereur avec son lieutenant, la prétendue jalousie de Napoléon, à propos d'Auerstaedt, est une invention niaise; par contre, on peut supposer que Davout n'était point personnellement très sympathique à son maître, qui saisissait l'occasion des moindres malentendus pour écrire avec dureté à « son cousin. » On a peint sous les couleurs les plus noires l'humeur intraitable du maréchal.

Il y a, selon nous, fort à rabattre de cette légende, devant un si grand nombre de témoignages directs, irrécusables, qui nous font voir dans le maréchal un homme pénétré des plus tendres sentiments de la famille, entouré de solides amitiés parmi ses frères d'armes, dévoué à la fortune de ceux en qui il avait reconnu du mérite, ou qu'il croyait avoir traités avec trop de rigueur, réparant alors son injustice par des avances d'autant plus nobles qu'il était plus inflexible observateur du devoir militaire et du principe de la hiérarchie. La correspondance contient, à cet égard, plusieurs aveux caractéristiques. Que l'on nous permette d'en détacher quelques lignes.

Lettre 524 à l'Empereur... « Cet officier général (*Hervo*) qui est avec moi depuis mon commandement d'Ostende, est habitué à ma manière de servir et à mon caractère, ce qui est beaucoup... car je ne puis me dissimuler que souvent mon exigence et ma sévérité dans le service aliènent de bons officiers, jusqu'à ce qu'ils aient le temps d'apprécier mes motifs. »

Lettre 551, à M. Bourgoing... « Je ne me dissimule pas que je suis peut-être plus qu'un autre sujet à des préventions. C'est un défaut que j'avoue et sur lequel je me travaille. »

Ne verra-t-on rien de magnanime dans ces modestes retours du glorieux chef de guerre dont la correspondance a des traits de penseur, qui dérobe parfois une heure au vertige de ces incroyables affaires pour se mettre en face de soi-même ? L. D.

La mission du P. Joseph à Ratisbonne (1630). par G. Fagniez. (Extrait de *la Revue historique*). Un vol. in-8°. Paris, 1885. *Texte :* pp. 1-114; *Documents*, pp. 114-144.

M. G. Fagniez se propose, à ce qu'il semble, d'écrire une histoire du P. Joseph, de ce capucin fameux qu'on appela l'âme damnée de Richelieu : histoire complexe où doivent être étudiées successivement les missions politiques du R. P., son influence dans les affaires intérieures du royaume et celles de la cour, enfin sa vie religieuse et la fondation de cet ordre des Bénédictines du Calvaire qu'il aima d'une affection paternelle et auxquelles, comme en témoignent ses écrits, il consacra une si grande part de son infatigable activité.

Le même sujet avait tenté déjà M. Joseph *dit* Jules Pelletier, ancien secrétaire général du ministère d'État, sous l'Empire, qui voyait dans le père Joseph le bras droit de Richelieu, comme il était lui-même le bras droit de M. Achille Fould : tous deux, en effet, si leur champ d'action était différent, avaient la même mystérieuse influence, tous deux le même désintéressement, avec un caractère de loyale honnêteté beaucoup plus marqué chez l'homme d'État notre contemporain. M. Pelletier avait recueilli dans toute l'Europe les documents les plus précieux, aidé, pour l'Italie, par exemple, par M. Armand Baschet, pour la France, par l'auteur de ces lignes. Tous ces matériaux, accumulés avec tant de soin, avaient servi à un commencement d'exécution ; nous nous rappelons avoir lu les premiers chapitres d'un ouvrage écrit dans un style digne de Mérimée... Survint la Commune ; la Cour des Comptes fut brûlée, et dans ses ruines disparurent toutes les copies, toutes les pièces originales, tous les livres recueillis par M. Pelletier. Cette perte le jeta dans un profond découragement, et devint la cause indirecte de la mort d'un homme éminent autant que modeste, qui sut forcer l'estime des ennemis les plus irréconciliables du gouvernement qu'il servait.

L'ouvrage entrepris par M. G. Fagniez et dont il a détaché un chapitre pour le publier dans *la Revue historique*, diminue, sans les éteindre, les regrets que nous ont laissés et la perte de l'ami et la perte du livre. Si nous en jugeons par ce chapitre, M. Fagniez n'a rien négligé pour nous offrir une œuvre achevée. Il suffit de lire les notes où il renvoie aux sources consultées pour se rendre compte de la somme énorme de travail qu'il s'est imposée, afin de donner à son ouvrage le caractère de rigoureuse exactitude que l'on exige aujourd'hui d'un véritable historien. Ses appréciations se règlent sur des données certaines; aucune ne porte sur ces hypothèses que certains écrivains sont trop portés à lancer à l'appui d'une opinion préconçue.

La mission du P. Joseph et de Brûlart de Léon à Ratisbonne, le but poursuivi, les moyens employés, les attaques et les défenses, les déboires et leurs causes, les lenteurs calculées, les instances précipitées, le mécontentement de Richelieu, son retour à une plus saine appréciation des efforts de ses agents, la solution finale des grandes questions engagées à Ratisbonne, tous ces mille détails de l'histoire diplomatique sont du plus haut intérêt, et sont traités de main de maître par M. G. Fagniez. Le succès de son premier fascicule est assuré auprès des juges auxquels leur compétence donne le plus le droit d'être exigeants. Espérons qu'il ne nous fera pas attendre les autres, et qu'il achèvera de nous montrer le P. Joseph sous les aspects divers où s'est révélé ce personnage, intéressant à tant de titres. CH.-L. L.

Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par le comte de Barral, ancien secrétaire d'ambassade. *Deuxième partie* (*1789-1815*). Tome Ier. Un vol. in-8°. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur a pu résumer très succinctement l'histoire des relations qu'ont eues entre elles les nations de l'Europe depuis la fin de la guerre de Trente ans jusqu'à la veille de la convocation, chez nous, des états généraux, c'est-à-dire pendant près d'un siècle et demi ; il ne pouvait être aussi bref, traitant de la politique extérieure des divers cabinets européens, dans ce quart de siècle qui va précisément des premiers jours de mai 89 jusqu'à la chute de l'empire et la restauration de l'ancienne monarchie : la deuxième partie de son *étude* n'est pas complètement publiée, un seul volume a encore paru et ce volume se ferme sur quelques considérations touchant la conclusion de la paix de Campo-Formio.

Après avoir exposé la situation militaire et financière des puissances de premier et de second ordre, après avoir montré quelles alliances elles avaient contractées, et pour quelles fins, après avoir dégagé quels intérêts, légitimes ou non, elles s'étaient déjà appliquées à sauvegarder, et au moyen de quels compromis, M. de Barral dit les négociations entamées, les résolutions prises, les actions qui s'ensuivirent, d'abord quand, tout occupée de cette révolte qui était une révolution, la France se trouva empêchée de tâcher à faire prévaloir ses conseils auprès des cours étrangères, ensuite lorsque, la monarchie française devenue constitutionnelle d'absolue qu'elle était, les premiers émigrés firent appel, soit à l'égoïsme et à l'instinct de conservation des monarques, soit à leur sympathie pour la personne du roi, et provoquèrent une entente afin de restituer à Louis XVI son pouvoir divin, enfin lorsque la convention jeta à l'Europe une tête de Bourbon et défia toutes les puissances.

Le camp de Givet est désorganisé, l'Angleterre avec la Prusse envahissent les Pays-Bas, le parti des patriotes est vaincu, M. de Montmorin accepte le fait accompli, et Joseph II se serait alors écrié : « La France vient de tomber; je doute qu'elle se relève jamais ! » La France ne pourra s'opposer aux partages de la Pologne, ni à celui de 93, ni à celui de 95; et elle était déjà, en effet, tombée quand se signèrent les traités de Reichenbach, de Vereloë et de Sistova, quand se tinrent les conférences de Mantoue, d'Aix-

la-Chapelle et de Vienne, quand fut communiquée la déclaration de Pilnitz; déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie; mais les journées du 20 juin et du 10 août, les massacres de septembre, la proclamation de la République, la mort du roi, la défection de Dumouriez après celles de Bouillé, de La Fayette, de Montesquieu; la France, non pas à cause, mais en dépit de la terreur, va se relever pourtant.

En août 1794, la Belgique est reprise; les Anglo-Hollandais sont rentrés dans les Provinces-Unies pour les défendre contre l'attaque imminente de Pichegru; les Impériaux sont revenus en Allemagne, vaincus et découragés; l'armée des Cercles a abandonné la rive gauche du Rhin; les Prussiens, campés autour de Mayence, négocient secrètement avec la République française; la Russie écrit beaucoup de notes diplomatiques, mais ne mobilise pas un seul soldat; la Suède et le Danemark persistent, malgré les menaces des coalisés, à maintenir une neutralité qui nous est plutôt sympathique; la Suisse, revenue des craintes que lui avait inspirées notre armée des Alpes, demeure inaccessible à toutes les sollicitations de se joindre à nos ennemis; en Italie, Venise et Gênes refusent de rompre avec nous; Naples, mécontente de l'Angleterre, le Piémont, courroucé contre l'Autriche, la Toscane toujours prête à se mettre du côté du plus fort, coutinuent la lutte sans aucun enthousiasme; l'Espagne est fatiguée d'une guerre ruineuse; la Vendée semble à bout de forces; bref, la République est partout victorieuse, sauf aux colonies, en Corse et sur toutes les mers, où l'Angleterre ne cesse de nous infliger de cruels et coûteux revers.

Les traités de Paris, de Bâle et de la Haye, en 1795, les campagnes de cette même année, celles de 1796, les médiations prussienne et espagnole, les négociations avec l'Angleterre, la rupture avec le Saint-Siège, l'organisation de la République cispadane, les démêlés avec Venise et le Portugal, la paix de Tolentino, les préliminaires de Léoben, la paix de Campo-Formio, sont l'objet des chapitres suivants. La politique française n'est pas la politique désintéressée qu'on lui a longtemps prêtée; mais, M. Sorel l'a montré récemment, la France avait alors les mêmes conceptions politiques que les autres nations de l'Europe; et combien, aujourd'hui, qui n'invoquent le principe des nationalités que pour couvrir des intérêts, que pour faire paraître légitime le désir de la conquête.

M. François de Bourgoing avait donné une *Histoire diplomatique de l'Europe;* cette autre *Histoire diplomatique* de M. de Barral est écrite avec une grande impartialité; elle a d'autres mérites encore. F. G.

Histoire universelle. *Tome cinquième : la Grèce (de 1300 à 480 avant Jésus-Christ),* par MARIUS FONTAINE. Un vol. in-8°. Paris, A. Lemerre, 1885. — Prix : 7 fr. 50.

Dans les dix premiers chapitres du volume, à peine une quinzaine de lignes sur la Grèce, et ces chapitres qui, apparemment, eurent été mieux à leur place, mis à la suite de ceux qui composent le tome précédent, servent en réalité, et fort heureusement, comme de préface à l'histoire de cette civilisation grecque dont nous participons assez directement.

M. Marius Fontaine dit d'abord le règne de Nabuchodonosor et la destruction de Jérusalem, les institutions et les mœurs des Babyloniens, la façon de vivre et les aspirations des Hébreux revenus en Chaldée; il dit aussi l'œuvre d'Ezéchiel. Il nous conduit en Médie et en Perse, et, après avoir parlé des prédécesseurs de Cyrus, il parle des expéditions du jeune conquérant; avec lui, il nous ramène à Babylone, où les Hébreux refont la Bible. Cyrus *Christos*, Cyrus est le Messie ? Il a manqué à sa mission, affirme l'auteur; à l'idée fédérative, tout aryenne, s'était substituée dans l'esprit de Cyrus l'idée impériale tout asiatique, aussitôt qu'il eut pris Babel. Il s'imaginait ainsi grandir sa personnalité, tandis qu'il mentait à son but, dénaturait son œuvre, trahissait à la fois l'Iran et Zoroastre. L'empire du « roi des rois », immense, avait pour limites : à l'orient, l'Indus; au nord, l'Iaxartès, la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin; à l'ouest, la Méditerranée, l'Égypte; au sud, la mer des Indes et le golfe Persique. Mais au centre de cet empire, à Babylone, le vainqueur, le maître, Cyrus, classé dans la hiérarchie chaldéenne, entouré, pressé, jusqu'à l'étouffement, de serviteurs et de fonctionnaires impériaux, innombrables, avait été le prisonnier des Asiatiques et la dupe des juifs. »

Cambyse veut conquérir la vallée du Nil, et l'historien reprend l'histoire d'Égypte au point où il l'avait laissée, quand meurt Ramsès III; en même temps il parle des colonies grecques et des comptoirs phéniciens. Les Phéniciens servent les Perses; Cambyse échoua. Mais Darius s'empare du pouvoir; Juifs et Chaldéens rentrent à Jérusalem, où s'exerce pourtant une influence aryenne; l'empire de Cyrus est reconstitué. « L'histoire, grâce à la faiblesse de Cyrus, dont Darius accentuait les conséquences, allait se développer contrairement aux destinées naturelles, aux influences normales de la géographie et de l'ethnographie. Les Perses, ces purs aryens, allaient être les ennemis acharnés des Grecs nouveaux, des Hellènes, plus asiatiques et Finnois qu'Européens, pendant que toute l'Asie Mineure, — si mal nommée, qui n'a presque rien d'asiatique, — et toute la Perse et tout l'Iran, jusqu'à l'Indus, et une partie du Touran, jusqu'à l'Oural, jusqu'à la Caspienne au moins, toutes terres d'Europe par les animaux et par les productions, allaient, troublées par les jeux de la guerre, par l'égarement des peuples, devenir presque définitivement comme des territoires asiatiques. » Et M. Marius Fontaine d'ajouter : « Malgré la nature, et malgré les hommes, pourrait-on dire, par le jeu brutal des événements historiques, par le caprice triomphant de quelques êtres, l'Asie s'est étendue à l'Occident, jusqu'à la mer Égée. » Ainsi, pour lui, les influences *normales* de la géographie, de l'ethnographie ne sont pas tout; anormal ou non, il l'admet, le caprice de quelques êtres est un facteur de l'histoire; la volonté en est un également.

Les interprétations que M. Marius Fontaine donne

des grandes légendes et ses leçons touchent le fonds historique qu'elles recouvrent (ch. XIV), son récit rapide des principaux faits des guerres de Messénie (ch. XX), son histoire de l'Athènes d'Hipparque et d'Hippias (ch. XXI), ce qu'il dit du grand choc de Marathon, la résistance des Grecs aux projets de Darius et de Xercès (ch. XXVIII à XXX), tout cela commande l'intérêt sans doute, mais les parties de l'œuvre, disons du tome cinquième, sont celles où l'auteur distingue entre les Européens et les Asiatiques, entre les Grecs et les Hellenes, entre les héros troyens et les Achéens. Les Grecs des colonies, les Grecs d'Égypte enseignent aux Hellènes et, à un certain moment, une « confusion psychique » se produit; regardant aux œuvres d'art, à toutes les manifestations de l'activité, M. Fontaine recherche les points de comparaison ou de rapprochement possibles; il parle des lois de Lycurgue (ch. XIX), de celles de Solon (ch. XXI), de la poésie (ch. XV et XVI), de l'architecture, de la musique, des sciences (ch. XVIII), puis de la religion, du culte, du sacerdoce (ch. XXIII à XXV), puis des jeux (ch. XXVI), et encore des poètes (ch. XXVII); toujours il s'applique, ou bien à définir les caractères qui différencient les races, ou bien à dégager les éléments aryens déjà plus ou moins altérés : il lui fait mettre Homère en parallèle avec Hésiode, et, dans l'œuvre d'Homère, l'*Iliade* avec l'*Odyssée;* il lui faut dire en quelle haute considération les Ioniens tiennent la femme et établir le peu d'estime qu'ont pour elle les Chaldéens, les Asiatiques.

La phrase de M. Fontaine, trop coupée, est assez pénible à lire, mais on n'éprouve de gêne, croyons-nous bien, qu'à la lecture des premières pages de chaque volume; ces premières pages passées, parce qu'on s'est habitué au style de l'écrivain, parce que l'intérêt vous emporte, on s'aperçoit seulement des qualités du critique, qualités toutes précieuses.

F. G.

Johannis Burchardi Diarium sive rerum urbanarum commentarii (1483-1506). Texte latin publié intégralement pour la première fois, avec introduction, notes, appendices, tables et index, par L. Thuasne. Tome troisième (1500-1506). Paris, Ernest Leroux, 1885, grand in-8° de LXVIII-578 pages.

Le troisième et dernier tome du *Journal de Burchard* permet de porter un jugement définitif sur le maître des cérémonies pontificales et sur l'œuvre qu'il a laissée. La longue introduction dont l'éditeur, M. Thuasne, a fait précéder ce dernier volume, analyse, à l'aide de documents la plupart inédits, l'étrange figure de cet Allemand, immigré à Rome, en terre papale, et donne sur sa personne, si peu connue jusqu'à ce jour, des détails aussi intéressants que nombreux.

Né à Haslach, près de Strasbourg, vers le milieu du XV[e] siècle, Burchard étudia le droit et se fit recevoir docteur en décrets, à l'expiration de ses études. Le 4 juin 1477, il achetait à Strasbourg le droit de bourgeoisie. Nommé le 31 octobre chanoine de Saint-Thomas de cette ville, il se rendait à Rome aux premiers jours du mois de novembre de la même année, et acquérait à bons deniers comptants d'abord une charge de protonotaire apostolique, et bientôt une charge de maître des cérémonies à la chapelle papale, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort, survenue le 16 mai 1506. Il eut donc à consigner dans son *Diarium* les événements accomplis pendant ces vingt-cinq années : c'est dire l'intérêt exceptionnel que ce journal a toujours excité, puisqu'il s'agit des pontificats tristement fameux de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et du commencement de Jules II.

Nous avons déjà analysé ici les deux premiers volumes, qui vont jusqu'à l'année 1499 inclusivement (voir n[os] de mars 1883 et de février 1884). Quant au dernier volume, il ne le cède en rien aux précédents, par l'abondance des détails et l'intérêt particulier des documents qu'il renferme. Annaliste exact et minutieux, Burchard raconte tout ce qu'il voit; et l'indécence des détails ne saurait arrêter sa plume sincère. Aussi cette sincérité a-t-elle particulièrement irrité les apologistes d'Alexandre VI, qui n'ont pas hésité à traiter de calomnies les révélations indiscrètes du maître des cérémonies. La scène fameuse du banquet des cinquante courtisanes, convoquées au Vatican par César Borgia, et l'orgie scandaleuse qui se passa en présence du pape, de son fils et de sa fille Lucrèce, ont été dénoncées comme des fables dues à la méchanceté d'un étranger; mais M. Thuasne a retrouvé dans les archives de Florence une dépêche de l'ambassadeur de cette république auprès du Saint-Siège, qui vient témoigner de la parfaite exactitude de Burchard. « Ces jours-ci, dit l'ambassadeur Cappello, le pape n'est pas venu à Saint-Pierre, parce qu'il est enrhumé; ce qui ne l'a pas empêché, dimanche soir, vigile de la Toussaint (31 octobre 1502), de veiller jusqu'à douze heures avec le duc, qui avait fait venir au Vatican des filles publiques (*cantoniere e cortigiane*); et ils passèrent la nuit à danser et à rire. » Comme on le voit, si tous les détails mentionnés par Burchard ne sont pas confirmés dans cette dépêche, elle n'en reste pas moins, par sa teneur, accablante pour le pape et son fils César. Telle est l'impartialité de M. Thuasne et le sens historique qui dicte ses jugements, qu'il ne craint pas d'invoquer pour Lucrèce une sorte d'alibi; et, pour ce faire, il s'autorise de la vraisemblance et de la recherche exclusive de la vérité. « On peut s'étonner, dit-il, de la présence de Lucrèce, à ce moment surtout, où fiancée depuis deux mois à Alphonse d'Este, elle était tenue à une réserve plus grande. Qu'il y ait eu une orgie au Vatican, le dimanche soir du 31 octobre, le fait n'est pas douteux. L'orateur florentin Cappello en fait foi dans le passage suivant de sa dépêche adressée quelques jours après à la seigneurie (*suit le passage cité ci-dessus*). On voit qu'il n'est pas question de Lucrèce. Comme Burchard ne dit pas qu'il fut présent à cette fête, et qu'il n'affirme pas avoir vu de ses propres yeux Lucrèce en compagnie de son père et de son frère, on doit jusqu'à plus ample informé et jusqu'à la découverte de témoignages irrécusables, la faire bénéficier de l'incertitude

où se trouve la critique, sans oublier néanmoins que le « vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » (p. XXXV).

Cette recherche de la vérité, en dehors de tout esprit de parti, donne un prix particulier aux jugements portés par M. Thuasne sur les hommes et les choses de l'époque qu'embrasse le *Diarium*, que viennent illustrer des pièces diplomatiques ou des textes contemporains des faits mentionnés par Burchard. Indépendamment de ces documents très nombreux répartis au bas des pages, l'éditeur a réuni à l'appendice quarante et un documents exclusivement relatifs aux Borgia. Nous ferons une mention spéciale des vingt-cinq pièces tirées des archives du duc d'Ossuna, héritier des titres et des biens des Borgia, en Espagne, et dont les papiers sont à cette heure sous séquestre. Ces pièces, de la plus haute valeur historique, et d'une authenticité incontestable, vont faire entrer l'histoire des Borgia dans une phase nouvelle et trancher définitivement toutes les questions qu'avait soulevées la paternité de Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI.

Un copieux index, qui ne comporte pas moins de quatre-vingt-onze pages à deux colonnes, termine ce volume et vient le compléter.

Grâce à M. Thuasne, nous possédons aujourd'hui un texte intégral et critique du fameux *Diarium* de Burchard qui, joint au commentaire et aux pièces qui l'accompagnent, constituent le dossier le plus précieux que nous ayons sur l'histoire de la fin du XVe siècle et sur les premières années du XVIe. L'excellent accueil fait par le public sérieux à cette publication et tout à la fois la justification du jugement que nous avons porté sur cette œuvre et la récompense de son éditeur qui a su la mener à bonne fin.

P. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— *Singularités* — *Compilations* — *Curiosités littéraires* —

Catena librorum taoendorum: being Notes Bio-Biblio-Icono-graphical and critical, on Curious and Uncommon Books, by Pisanus Fraxi. London, « Privately printed », MDCCCLXXXV. Beau vol. in-4° de LVII-595 pages, orné d'un frontispice à l'eau-forte, d'un fac-similé et de deux portraits. Tiré à 250 exemplaires sur papier de luxe et recouvert d'une élégante reliure genre Roxburgh.

Nos lecteurs n'ont assurément pas oublié les deux ouvrages de M. Pisanus Fraxi, que nous avons eu le plaisir de leur présenter en leur temps; sans aucun doute, ils ont dû garder le meilleur souvenir de ces deux précieuses bibliographies spéciales qui ont pour titre : *Index librorum prohibitorum* (1877) et *Centuria librorum absconditorum* (1879). Le nouveau volume que nous offre l'érudit et consciencieux auteur de ces beaux ouvrages est digne en tous points de ses prédécesseurs. Il n'est pas facile, on le sait, de bien rendre compte, dans un espace relativement restreint, d'un ouvrage de cette nature et de cette importance; aussi, au risque d'empiéter un peu sur les analyses voisines, allons-nous, par exception, consacrer un article de quelque étendue à cette intéressante production, tirée à petit nombre, non mise dans le commerce, distribuée presque en totalité par l'auteur, et que, par ces différents motifs, bien peu de bibliophiles français seront à même de posséder ou de voir.

Le meilleur moyen que nous puissions choisir pour bien faire connaître ce nouveau livre au lecteur, c'est de suivre tout simplement le plan que s'est tracé l'auteur et qu'il a, suivant son habitude, clairement exposé et développé dans sa préface.

Les trente premières pages de la *Catena librorum tacendorum* sont consacrées aux livres, en diverses langues, relatifs à certaines particularités de l'union des sexes, licite ou illicite, naturelle ou antiphysique. Les vingt-quatre ouvrages qui y sont examinés traitent du mariage, de la polygamie, de l'inceste, de la fornication, de l'hermaphrodisme, de l'impuissance, du rapt, du viol, de la fornication et d'autres vilenies plus répugnantes encore.

Les pages 32 à 59 ont trait exclusivement à la prostitution à Venise et à tous les dérèglements qui en sont la conséquence. Ce chapitre contient une analyse fort bien faite d'un ouvrage très rare, *Privately printed*, presque inconnu en France et qui a pour titre : *Leggi e memorie venete sulla prostituzione fino alla caduta della republica*. A spese del *Conte di Orford*. Venezia, 1870-72, in-4° de VIII-399 pages, tiré à

150 exemplaires seulement. On y trouve les particularités les plus curieuses sur les mœurs vénitiennes, les courtisanes, les sigisbées, les lois et mesures de police concernant la matière, etc., etc. La description des divertissements des religieuses de Venise, à l'époque du carnaval, n'est pas la partie la moins piquante de cet essai.

La troisième section du nouveau livre de P. Fraxi (page 61 à 321) comprend les principaux romans érotiques ou licencieux publiés en langue anglaise. C'est un travail unique et qui n'avait point été fait jusqu'à ce jour. L'auteur, toutefois, déclare qu'il ne prétend nullement avoir épuisé le sujet; c'est ainsi qu'il a laissé de côté maintes traductions anglaises d'ouvrages étrangers et qu'il a volontairement omis, pour divers motifs, un certain nombre de productions érotiques qui n'offraient du reste aucun intérêt. Il en a cependant suffisamment analysé pour permettre à ses lecteurs de se rendre compte de la nature et du mérite de ces productions, écrites, pour la plupart, il faut le reconnaître, par des gens aussi dépourvus de talent que d'imagination : leur valeur littéraire est nulle, et pourtant elles attirent encore l'attention à titre de documents propres à faire connaître les mœurs de l'époque où elles parurent. D'après M. Pisanus Fraxi, les romans érotiques anglais sont de pitoyables productions au point de vue littéraire, le seul qui puisse les excuser aux yeux d'un homme de goût et instruit. « Il semble vraiment, dit-il, que notre langue anglaise ne saurait se prêter à la composition des ouvrages érotiques, et qu'il nous soit impossible d'atteindre le degré de délicatesse nécessaire pour traiter finement les sujets scabreux; aussi les productions de nos écrivains qui s'exercent en ce genre deviennent-elles, par suite de l'abus des termes vils et grossiers, plus révoltantes qu'attrayantes et telles qu'on ne peut les qualifier qu'avec notre mot si expressif de *baudy* (ordures). » Encore faut-il ajouter que les anciennes fictions érotiques anglaises sont moins malsaines (si l'on peut employer ce mot ici) et moins grossières que celles du temps présent, ce qui a déterminé notre auteur à ne s'occuper que des premières. Nous y reviendrons un peu plus loin.

Dans sa quatrième section (pages 373 à 394), l'auteur a donné l'analyse d'une dizaine d'ouvrages érotiques espagnols, pièces ou romans, encore moins connus en France que les productions similaires de la littérature anglaise. La plupart de ces écrits sont manifestement inspirés de l'italien ou traduits du français. Il en est trois ou quatre d'un caractère vraiment espagnol, notamment deux pièces : *El nuevo Barberillo de Lavapies, papotada en tres Burdeles* et *la Desvigada por sugusto con licencia de su madre*, qui renferment bien de l'ordure.

La dernière partie de la *Catena librorum tacendorum* (pages 400 à 487) contient de nombreuses additions dont nous reparlerons aussi tout à l'heure.

Après avoir ainsi exposé son plan, M. Pisanus Fraxi nous fait connaître qu'il a de grandes obligations, pour la composition de son ouvrage, à deux savants amateurs qui furent ses amis. C'est d'abord le regretté Octave Delepierre, homme d'une grande érudition, qui possédait à fond les classiques anciens ainsi que les littératures anglaise, française, italienne et flamande. Cet infatigable travailleur, dont les nombreuses et intéressantes productions ne sont pas assez connues chez nous, s'était spécialement occupé de la littérature érotique; il avait été d'un puissant secours à M. Jules Gay, pour la rédaction de la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Amour aux femmes et au mariage*, livre devenu peu commun, malgré ses trois éditions, et dont on attend toujours une plus ample et meilleure réimpression. Delepierre a laissé un manuscrit intitulé : « Pornodidascaliana ou bibliographie curieuse d'ouvrages dans le genre badin, érotique et gaillard », Rome, 3581 (1853), manuscrit que M. Pisanus Fraxi avait sous les yeux et dans lequel il a puisé d'utiles renseignements.

M. James Campbell, dont le vrai nom était J.-C. Reddie, est le second ami de notre auteur. Ce laborieux érudit, non moins instruit que M. Delepierre, est mort à Crieff, en Écosse, le 4 juillet 1878. Il avait également fait une étude approfondie des livres érotiques; son savoir en cette matière était considérable, et bien rares sont les ouvrages licencieux qui lui ont échappé, même ceux en allemand, quoique cette langue lui fût peu familière. Il recueillait toutes les éditions de ces livres qu'il pouvait trouver, les comparaît entre eux et les collationnait page à page, presque mot à mot. Souvent il copia entièrement de sa main les productions rarissimes qu'il ne pouvait acquérir. Sa collection en ce genre était énorme, plus nombreuse que choisie; n'étant pas fort riche, il préférait la quantité au choix, le nombre au luxe des exemplaires. Il collabora aussi à la *Bibliographie Gay*, et les titres anglais qui, dans cette étude, ont été correctement imprimés, avaient été revus par lui. Son exemplaire de ladite bibliographie, que possède maintenant P. Fraxi, est couvert de ses notes marginales. Son enthousiasme pour la littérature érotique et son savoir étaient si grands que, si ses moyens le lui eussent permis, il eût sans nul doute donné une compilation bibliographico-érotique qui eût été, dans son genre, un chef-d'œuvre d'exactitude et de précision.

Peu de temps avant sa mort, M. Campbell offrit à M. P. Fraxi un manuscrit de *Bibliographical Notes*, en trois volumes, qu'il avait recopié lui-même dans cette intention, et qui a rendu de grands services à notre auteur. Pisanus Fraxi nous fait enfin savoir que l'inépuisable obligeance de deux autres de ses amis, MM. William S. Potter et Frederik Hankey, l'ont mis à même de voir et de consulter de rarissimes ouvrages qu'ils possédaient dans leur cabinet.

Tel est, très sommairement, le plan adopté et suivi pour la composition de la *Catena librorum tacendorum*. Bien qu'il ne puisse être question de citer, même par leurs titres, les quelques centaines d'ouvrages qui y sont décrits, on nous permettra d'indiquer au moins quelques-uns de ceux qui ont le plus frappé notre attention, par la manière excellente dont Pisanus Fraxi nous les fait connaître.

C'est d'abord le fameux ouvrage de John Cleland, ***Memoirs of a woman of pleasure*** (***Mémoires d'une fille de joie***), dont M. P. Fraxi a rédigé, pour la première fois, la bibliographie si obscure jusqu'à présent; il en cite plus de vingt éditions anglaises, quinze à seize traductions françaises, sans parler des traductions italienne, allemande, portugaise, etc. Viennent ensuite : ***The Fruit-shop***, ouvrage des plus *singuliers*; — ***The Lustful Turk***, curieux par son long titre et les détails qu'il renferme; — ***The Romance of lust***, qui contient des scènes dépassant les pires chapitres de la *Justine* du marquis de Sade; — ***The Amours of a musical student***, ouvrage publié à New-York, au sujet duquel notre auteur jette un intéressant coup d'œil sur les productions érotiques américaines; — ***The Spirit of Flagellation*** et plusieurs autres ouvrages analogues renfermant des détails sur un sujet toujours cher aux érotomanes d'outre-Manche; — ***New Attalantis for the year 1762***, et divers autres écrits du même genre qui, si on les étudiait de très près, devraient peut-être rentrer dans la catégorie des livres à clef; — ***Lascivious Gems***, un des ouvrages les plus abominables du genre; — ***The Bon Ton, The Rambler's, The Ranger's Magazine, The Exquisite, The Pearl***, recueils d'historiettes et de facéties rien moins qu'édifiantes; — enfin une intéressante analyse du ***Kama sutra of Vatsyayana***, étonnant traité de l'amour oriental, dont il a été parlé déjà dans cette revue.

Il serait facile, on le croira sans peine, de multiplier ces citations ; mais une plus longue énumération de titres ne pourrait que fatiguer le lecteur, sans lui être d'une grande utilité. Ce sur quoi il importe davantage d'insister, c'est la méthode employée par M. Pisanus Fraxi pour la composition de son excellente bibliographie. Nous avons vu, dans ses précédents volumes, avec quels soins minutieux, avec quelle admirable patience il procédait, pour ne pas s'écarter de la plus scrupuleuse exactitude dans la description des ouvrages qu'il étudiait; dans une nouvelle production il s'est montré, si possible, plus soigneux et plus consciencieux que dans les autres. Ayant remarqué, ce qui est malheureusement vrai, que la bibliographie n'a pas encore atteint le rang de science exacte et que sa terminologie notamment n'est point encore bien fixée, ce qui est la cause de beaucoup d'erreurs de détails, il a résolu d'y apporter deux innovations que, pour notre part, nous trouvons fort heureuses; elles ont trait aux *formats* et aux *titres* des livres. On sait combien sont nombreuses et diverses les qualifications employées par les bibliologues et catalogographes pour désigner les formats et les papiers employés pour la confection des livres; on sait qu'il existe des in-8°, des in-12, des in-18 sur papiers jésus, couronne, double-couronne, impérial, royal, pot, tellière, grand-aigle, etc., etc., qui, suivant que le papier est plus ou moins rogné, que les pontuseaux sont plus ou moins visibles, amènent les bibliographes à confondre avec un grand in-12, un livre qui, en réalité, est petit in-8°, ou bien un véritable in-18 avec un in-12 ordinaire. Rien de plus incertain et de plus vague que ces désignations qui ne donnent au lecteur que des idées inexactes ou arbitraires sur le format des livres qu'on lui présente. M. P. Fraxi a coupé court à cet inconvénient en qualifiant les livres, non plus d'après leur format apparent, d'après les marges plus ou moins grandes qui leur ont été laissées, mais depuis la hauteur même du texte des pages qu'il mesure depuis le chiffre paginatif jusqu'à la signature du feuillet. Malheureusement, la mesure qu'il a adoptée est le pouce anglais (*inch*) équivalent à deux centimètres et demi environ; nous eussions de beaucoup préféré qu'il eût eu recours à notre système métrique dont l'usage est plus général en Europe. Il est vrai que M. P. Fraxi, écrivant surtout pour ses compatriotes, ne devait guère employer autre chose que les mesures anglaises; mais il eût pu ajouter à ces désignations la traduction en centimètres. Ainsi, quand il nous dit que le format de *Flora Montgomerie* est de 8 pouces 1/8 sur 5 pouces 1/4 pour le papier et de 6 pouces 1/8 sur 3 pouces 3/4 pour le texte imprimé, il faut traduire ces dimensions par : 220 millimètres sur 142 pour le papier, et par : 165 millimètres sur 100 pour le texte imprimé, ce qui revient à dire que cet ouvrage est du beau format in-8°.

La seconde amélioration apportée par notre auteur au système bibliographique ordinaire concerne les divers titres d'un même volume. Comme chez nous, il en distingue trois : le faux-titre (***bastard title***), le titre proprement dit (***frontispiece***) et le demi-titre (***half title***) qui suit le frontispice et commence généralement la première page du texte et que l'on trouve souvent aussi reproduit en titre courant. Il n'est pas rare que ces divers titres présentent entre eux des différences qui ont parfois été la source de bien des erreurs de la part des catalogographes superficiels. Pisanus Fraxi, désirant éviter toute méprise possible, a pris la peine de reproduire *in extenso* le faux titre et le demi-titre d'un même volume, chaque fois qu'ils différaient du vrai titre ou frontispice. On nous excusera d'insister autant sur ces questions de détails, mais on ne pouvait les passer sous silence, puisqu'elles démontrent la diligence et la scrupuleuse fidélité de notre auteur, en même temps qu'elles peuvent servir d'exemple et de modèle à tous ceux qui se piquent de faire de la bibliographie véritablement exacte.

Il reste encore beaucoup à dire sur le beau travail que nous venons d'examiner bien rapidement; mais il faut savoir se borner en toutes choses, et nous nous arrêterons ici, non sans faire une dernière remarque sur l'œuvre du bibliographe anglais.

Quoique formant chacun un ouvrage parfaitement distinct et complet en soi, les travaux bibliographiques de M. Pisanus Fraxi se rattachent cependant l'un à l'autre par une sorte de lien commun qui n'est autre chose que la nature même des livres qui y sont étudiés. Ainsi, dans le dernier, comme dans les deux autres, il passe en revue bon nombre de ces productions immorales, érotiques ou obscènes, contre lesquelles, de tout temps, l'autorité civile ou religieuse a si justement sévi, et qui, à défaut de censures ou

de condamnations régulières, sont toujours soigneusement dissimulées ou cachées par les amateurs même qui en sont le plus curieux. L'ensemble de ces trois volumes constitue donc une espèce d'encyclopédie érotique dont on ne peut trouver l'équivalent dans aucune bibliographie européenne. A une époque où les études bibliographiques prennent chaque jour plus d'extension et où il n'est presque pas de branche littéraire qui n'ait fait l'objet au moins d'un essai de monographie, il n'était pas inutile qu'un érudit laborieux et dévoué à sa tâche entreprît cette besogne, intéressante à coup sûr, mais dont l'attrait et les charmes ont dû maintes fois être bien atténués par les invincibles répugnances qu'inspire à tout honnête homme la révélation de certaines ordures et de turpitudes infâmes. C'est ce que M. Pisanus Fraxi laisse clairement entendre à la fin de ses remarques préliminaires, craignant, bien à tort assurément, que ses lecteurs ne soient tentés de le rendre en quelque sorte solidaire de toutes les idées, opinions, scènes ou situations inouïes qu'il a citées, décrites ou analysées dans son livre. « En terminant, dit-il, je voudrais qu'il fût bien entendu et bien compris qu'on ne saurait apprécier mes sentiments personnels en matière de religion ou de morale, d'après les ouvrages étudiés dans les pages qui vont suivre. Chacun des auteurs que j'ai cités parle pour lui-même et les opinions qu'il exprime ne doivent pas plus m'être imputées qu'on ne saurait considérer comme représentant les idées personnelles du dramaturge ou du romancier, le langage qu'ils mettent dans la bouche de leurs personnages. J'ai déjà dit ce que je pense de la littérature érotique; le mieux serait qu'elle n'existât point. Je la considère comme pernicieuse et nuisible pour les jeunes esprits; mais en même temps j'estime que, dans certaines circonstances, son étude est nécessaire, sinon même profitable. »

Est-il besoin de dire que nous partageons et au delà cette manière de voir, et que nous nous expliquons très bien les scrupules de notre auteur. Qu'il nous permette, en finissant, de le remercier sincèrement de sa nouvelle publication, qui ne sera pas moins favorablement accueillie que les précédentes par les véritables bibliophiles. Puisse cette assurance l'encourager à continuer ce pénible labeur qu'il a entrepris et à nous donner une quatrième partie de cette encyclopédie érotique qui restera comme l'un des plus étonnants monuments de la dépravation humaine et des égarements de l'esprit!

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

— Archéologie — Architecture — Arts industriels —

Les Mœurs et la Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par J. Grand-Carteret, avec *Préface* de Champfleury. Ouvrage illustré de 4 planches en couleur, de 17 planches hors texte, de 314 vignettes, de portraits, de titres de journaux. Un vol. in-4° de xx-492 pages. Paris, 1885. L. Westhausser.

Les lecteurs du *Livre* ont eu la primeur de quelques-uns des aperçus que M. Grand-Carteret a développés dans l'important ouvrage qu'il vient de consacrer à l'histoire des *Mœurs et de la Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse*. Ils retrouveront dans ce volume les qualités précieuses du talent de l'auteur qui déjà lui sont en partie connues, l'étendue de son information, la conscience de ses recherches, son esprit de méthode, la clarté de son exposition, la sûreté de son goût, le tact qui préside au choix des exemples qu'il fait passer sous nos yeux. Ce n'est pas de ce dernier mérite que nous lui saurons le moins de gré, car depuis 1870-71 la France a l'épiderme sensible, et on ne l'a pas ménagée.

Le but principal de M. Grand-Carteret étant de dépeindre les mœurs des divers pays — puisque ce volume n'est que le premier d'une longue série — il a eu parfaitement raison de juger qu'il n'aurait pas de plus sûr auxiliaire que les feuilles illustrées, les gravures populaires et la caricature, en entendant par ce mot, non seulement la charge, mais aussi tout ce qui tient, dans les arts graphiques, au domaine de l'observation. « L'image, dit-il, parle aux yeux d'une façon autrement prompte que l'alphabet. Toucher à la caricature, c'est pénétrer dans la vie même des peuples. L'une explique l'autre; elles se complètent mutuellement. Ces amusants spécimens de l'art populaire nous transmettent dans leur note exacte et d'une façon caractéristique les différences existant entre membres d'une même famille. Allemands du Nord, Allemands du Sud, Autrichiens, Suisses, apparaissent ainsi avec leurs tendances particulières,

peints par le crayon de leurs contemporains. La préoccupation des dessinateurs nous fait connaître l'idée dominante qui préside aux destinées de la masse. Elle nous montre ici une race militaire et rude encore, poursuivant un plan politique et des idées de réforme religieuse, là, une race plus douce, moins savante mais plus artiste, alliant la recherche du beau à une prédisposition naturelle pour l'humour, pour le rire, dans sa conception large et humaine; elle définit nettement le mélange germano-slave avec sa recherche constante de la femme, du *chic* et de l'actualité mondaine ; de même que du frottement des trois grandes races constituant la Suisse, ressort clairement l'effacement des recherches artistiques et féminines devant les multiples exigences d'une vie publique absorbant toutes les forces vives de la nation. » Et en effet, toute la dernière partie du livre consacré à la Suisse — heureusement la moins considérable — est de beaucoup la plus faible au point de vue de l'esprit comique dans le dessin. En se refusant d'y introduire des exemples de l'art de Topffer, M. Grand-Carteret a supprimé le meilleur du chapitre. Mais il l'a fait dans la pensée louable de ne point rompre l'unité d'illustration de son ouvrage. Cette illustration effectivement se compose d'estampes anciennes, de pièces humoristiques, de caricatures de journaux reproduites le plus souvent d'après les bois originaux. Mais n'ayant pu se procurer de pièces inédites de l'œuvre de Topffer si universellement connu, l'auteur a préféré s'abstenir.

C'est à l'Allemagne que la part la plus large a été faite. Le texte qui la concerne n'occupe pas moins de neuf chapitres, quand un seul suffit pour l'Autriche et un pour la Suisse.

L'esprit de méthode que je signalais au début, dans le travail de M. Grand-Carteret, s'affirme par le luxe des appendices et des tables qui ajoutent à ce livre, en dehors de sa valeur générale, la valeur spéciale d'un livre document.

E. C.

Code du bâtiment. Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : *Lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage,* à l'usage des architectes, des entrepreneurs, des ingénieurs, des constructeurs, des agents voyers, des experts, des propriétaires et des locataires, par H. RAVON, architecte, et G. COLLET-CORBINIÈRE, avocat à la Cour d'appel. Trois forts volumes grand in-8°, contenant de nombreux dessins sur bois. I[er] volume A-C en vente. Paris, 1885. Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics. André, Daly fils et C[ie], ancienne librairie Ducher. — Prix de l'ouvrage complet : 36 fr.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer le premier volume de cet important ouvrage, son titre très complet nous dispensant d'une plus longue analyse quant à présent. Qu'il nous suffise de dire que si la forme du dictionnaire — reconnue la meilleure, quand il s'agit de trouver promptement une solution — présentait de grandes difficultés, elles ont été heureusement résolues par la division des matières en un grand nombre de mots génériques, accompagnés d'un index, qui renvoie par un numéro d'ordre au point intéressant de chaque subdivision. Par ce moyen, la durée de toute recherche se trouve considérablement abrégée. L'utilité d'un tel ouvrage pour les praticiens n'a pas besoin d'être démontrée, mais cette utilité n'est pas moindre pour les propriétaires et les grands locataires qui doivent connaître leurs droits et leurs obligations en vue d'éviter les procès. — Le second volume paraîtra à la fin de décembre, le dernier suivra de près.

Nous profitons de l'occasion qui s'offre ici pour annoncer la récente modification apportée à la raison sociale de la « Librairie de l'architecture et des travaux publics ».

L'ancienne et honorable maison Ducher et C[ie] ne périclite pas entre les mains de MM. André, Daly fils et C[ie]. En effet, M. André, qui fut l'un de ses intelligents fondateurs, continue à la nouvelle société le concours de sa grande et vieille expérience, et M. Victor Daly, fils de M. César Daly, l'éminent architecte, directeur de *la Revue d'architecture*, est en possession du fonds étendu des connaissances spéciales qui sont essentielles dans la direction d'une librairie vouée à la publication d'ouvrages sur l'architecture.

E. C.

La Composition décorative, par HENRI MAYEUX, architecte du gouvernement, professeur d'art décoratif dans les écoles de la ville de Paris. A. Quantin, imprimeur-éditeur. — Prix, broché : 3 fr. 50.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, inspecteur général des écoles d'art décoratif, vient de s'enrichir d'un nouveau volume appelé à rendre d'inappréciables services aux deux causes, si étroitement liées, de l'enseignement des arts du dessin et du relèvement de nos industries d'art.

Les écrivains qui se sont occupés spécialement de l'art décoratif l'avaient étudié jusqu'à ce jour, soit au point de vue de l'esthétique abstraite, soit à celui d'une ou de quelques branches particulières de l'art : de là, ou des généralités forcément vagues, ou des analyses partielles sans lien avec aucune idée de doctrine, incapables, par suite, de devenir des livres d'enseignement.

Préparé par de longues études spéciales et par des relations journalières avec le personnel des industries d'art, M. Mayeux s'était depuis longtemps préoccupé de donner aux jeunes gens de nos écoles, en même temps qu'aux industriels et à leurs divers collaborateurs, ce livre que tous étaient unanimes à réclamer; professeur dans les écoles de la ville de Paris et dans les écoles professionnelles, il a pu arriver d'année en année à compléter ses premiers cours et à leur donner leur caractère définitif d'unité méthodique.

Posant d'abord les principes pour en déduire ensuite les applications, il étudie successivement la

forme, considérée en soi et dans ses diverses dimensions, puis le décor, pris en lui-même, et les trois principales sources de l'ornement : la nature, l'invention et la géométrie ; il est amené ainsi à réunir la forme et le décor, et à les étudier dans leur connexité.

Après avoir passé en revue les multiples questions qui se rattachent au parti décoratif, à la division des surfaces, au sens dominant, aux apparences, à l'échelle, à la variété, à la similitude, à la contiguïté des motifs, il conclut par des considérations générales sur la fonction des objets d'art, la convenance des sujets et les grandes lois de la composition.

La seconde partie de l'ouvrage est la conclusion pratique des principes posés dans la première : ici, c'est la matière en œuvre qui est tout le sujet : pierre, marbre, bois, fer, cuivre, plomb, zinc, gravure, niellure, dallage, émaux, verres de toutes sortes, stucs, terres cuites, cuirs, papiers peints, tapisseries, étoffes et tissus de tout ordre. M. Mayeux aborde tour à tour les diverses applications de l'art décoratif, entrant dans le détail de chaque industrie, en abordant franchement le côté technique, ne ménageant pas plus la vérité aux réputations consacrées qu'aux tentatives contemporaines. 215 illustrations, toutes de la main de l'auteur, complètent le texte et achèvent de lui donner toute sa clarté.

En ce temps d'articles plus ou moins heureusement venus, M. Mayeux aura eu le rare mérite de faire un *livre*, et un livre qui restera la *grammaire* de la composition décorative, apprécié dans le salon non moins que dans l'atelier. Son volume, le premier de doctrine, est destiné à occuper une place à part dans la si intéressante et si utile collection à laquelle ses débuts remarquables ont valu une récompense exceptionnelle de l'Académie française.

La Renaissance en France, par Léon Palustre. xiie livraison : la *Bretagne* (2e partie). Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — In-folio, avec eaux-fortes dans le texte et hors texte. — Prix : 25 francs.

Jusqu'ici la Bretagne passait surtout pour un pays pittoresque; on se plaisait à vanter les découpures de ses côtes, la fraîcheur de ses vallées, la poésie de ses vastes horizons. Quant aux monuments dont cette province est littéralement couverte dans certaines de ses parties, comme la région qui s'étend de Morlaix à Quimper, il n'en était jamais question. On ne paraissait pas soupçonner que là aussi la Renaissance a poussé un vigoureux rameau, que tous les défauts inhérents à l'emploi d'une matière difficile à travailler se trouvaient rachetés par le sentiment de la grandeur et une puissante originalité.

Sous bien des rapports les deux livraisons consacrées par M. Palustre à la Bretagne peuvent donc être considérées comme une véritable révélation. Le premier il a passé en revue la série de constructions pittoresques groupées autour des églises; après l'avoir lu, on sait à quoi s'en tenir sur l'origine de chacune d'elles, aussi bien que sur la manière dont elles se sont successivement développées.

Nous ne pouvons parler de tous les chapitres intéressants, de ceux surtout où il est question des calvaires, des fontaines, des jubés et des vitraux. Pour les derniers, M. Palustre a établi un classement par école qui est le fruit de nombreuses recherches et de voyages répétés. Rennes, Tréguier, Quimper étaient au xvie siècle des centres actifs où affluaient les commandes des fabriques. On connaît les noms d'un grand nombre de peintres verriers, mais il est plus difficile de faire entre eux la répartition des œuvres existantes. Toutefois les raisons mises en avant pour attribuer à Guillaume Michel, un artiste de Tréguier, les beaux vitraux de Montcontour semblent tellement probantes que la lumière peut être regardée comme faite sur ce point.

De même, ne croyons-nous pas que l'on conteste désormais l'origine bretonne de Michel Colombe. Mais le grand sculpteur dont l'œuvre principale se voit à Nantes avait un grand nombre de collaborateurs que M. Palustre fait connaître. L'un d'eux, Jérôme de Fiesole, a travaillé également à Tours, au tombeau des enfants de Charles VIII qui, en dépit d'une tradition menteuse, n'a rien à voir avec Jean Juste. Du reste, cet artiste n'est pas davantage l'auteur du tombeau de Thomas James dans la cathédrale de Dol. Il n'a fait qu'aider son frère Antoine, le seul à qui son âge permettait, en 1504, de recevoir une commande de quelque importance.

Deux châteaux, en Bretagne, méritaient d'attirer particulièrement l'attention. L'un, celui de Chateaubriant, est contemporain des belles années de François Ier tandis que l'autre, celui de Kerjean, nous ramène au temps de Charles IX. Nous avons donc là pour étudier l'architecture civile des types excellents; si une chose est à regretter, c'est que l'espace dont l'auteur pouvait disposer ne lui ait pas permis de s'étendre aussi longuement qu'il l'aurait voulu sur des monuments de premier ordre et dignes à tous égards de monographies détaillées.

L'illustration comme par le passé a été confiée à M. Sadoux dont l'éloge n'est plus à faire. Aussi nous contenterons-nous de donner la liste des planches. Celles hors texte, toutes remarquables, représentent la fontaine de Saint-Jean du Doigt, le tombeau de François II à Nantes, le tombeau de Thomas James à Dol, le château de Chateaubriant et celui de Kerjean. Quant aux autres, dans le texte, elles font successivement défiler sous nos yeux, outre des détails des tombeaux de Dol et de Nantes, l'entrée du cimetière de Saint-Thégonnec, l'arc de Sizun, le jubé de la Roche-Maurice, le jubé de Quimperlé, le tombeau de Guy d'Espinay à Nantes, le grand escalier de Chateaubriant, diverses parties du château de Kerjean, une porte à Dinan et le château de Carheil.

Curiosités de l'Allemagne du Nord, par VICTOR TISSOT. Illustrations par Rochling, Lix et Poirson. Un vol. illustré, in-8°. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Le premier devoir d'un peuple battu et encore menacé n'est-il pas d'apprendre à connaître ses ennemis? C'est l'Allemagne nouvelle, l'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne patriote et guerrière, que M. Victor Tissot nous décrit dans ce volume, dont la lecture s'impose en quelque sorte à la jeunesse française.

Après des tableaux très vivants de Berlin, des récits d'excursions pittoresques et historiques aux environs, à Babelsberg, à Potsdam, M. Victor Tissot nous fait visiter les grands ports de la mer du Nord et de la mer Baltique, puis il nous ramène en Saxe, jusque sur le champ de bataille de Leipzig.

Avant de reprendre sa revanche d'Iéna, la Prusse a étudié pendant trente ans la France; il est temps qu'à notre tour nous étudions la Prusse, telle qu'elle est sortie de nos défaites.

Curiosités de l'Allemagne du Sud, par Victor TISSOT. Illustrations par Ginos, Poirson et Rochling. Un vol. illustré in-8°. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Ce volume est le complément du précédent. Il conduit les jeunes lecteurs dans les fertiles provinces du Midi, sur les bords du Rhin, où croissent les cathédrales et fleurissent les légendes; de Cologne, nous nous rendons à Berne où M. Tissot nous initie à la vie si curieuse des étudiants allemands; puis nous descendons à Mayence, nous visitons Francfort et nous partons ensuite pour Nuremberg et Munich, où sont entassés les trésors de l'art allemand. De la Bavière nous passons dans le Wurtemberg. C'est l'Allemagne gaie, riante, aimable. Il y a un contraste frappant entre le Nord et le Midi.

M. Victor Tissot, dans ces deux volumes, s'est efforcé de se dégager de toute passion et de tout parti pris, pour présenter à ses jeunes lecteurs un tableau de l'Allemagne *nouvelle* plein de vérité et de réalité.

Les rivages de la France autrefois et aujourd'hui, par J. GIRARD; illustrations et cartes par l'auteur. In-8° illustré. Paris, librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot.

Aujourd'hui, presque tout le monde va à la mer. Combien y a-t-il de personnes qui n'aient visite au moins une plage? La plage, cette mince région qui n'est ni mer ni terre, ou plutôt qui est alternativement l'une et l'autre, la plage, avec les accidents qui la limitent de chaque côté : grèves, dunes, falaises, lagunes, bancs de sable, récifs, c'est une des parties de la surface terrestre qui attirent le plus notre curiosité. On veut savoir comment et quand ont été coupées ces falaises, creusées ces grottes, étalés ces lits de sable. C'est à ces questions que répond l'auteur de ce livre. Il décrit le littoral de la France depuis les brumes des Pays-Bas jusqu'aux plages ensoleillées que dominent de loin les premiers contreforts des Pyrénées. Il raconte les changements les plus notables subis par cette bande de pays incertaine, variable, mobile et sans cesse façonnée à nouveau par les forces naturelles. Dans des tableaux vigoureusement tracés, il nous montre les vagues, « ces robustes esclaves de l'Océan », déchiquetant les falaises et transportant plus loin les matériaux de ces destructions pour en combler les golfes et les baies.

L'histoire, les vieux parchemins, les vieilles cartes, l'inspection géologique des terrains, et aussi, disonsle, les observations de tous ses devanciers, ont permis à M. Girard de reconstituer à côté du *rivage d'aujourd'hui* le *rivage d'autrefois*, et c'est preuves en main qu'il nous montre comment la configuration de nos côtes a pris un nouvel aspect. Mais la valeur scientifique du travail, proclamée à propos d'une rédaction première qui a servi de base à ce livre, par un juge singulièrement compétent, l'*Académie des sciences*, ne doit pas nous en faire méconnaître l'utilité pratique et le charme. Pour tous ceux qui aiment la mer, c'est une lecture intéressante, on pourrait dire émouvante. Le volume est enrichi de huit cartes comparatives dressées par l'auteur et orné de nombreuses gravures théoriques ou pittoresques.

Constantinople, Smyrne et Athènes, *journal de voyages*, par PAUL EUDEL. Illustrations de Frédéric Régamey et A. Giraldon. Paris, E. Dentu, 1885. Un vol. in-18.

Ce livre récent est une relation nouvellement publiée d'un ancien voyage. M. Paul Eudel, Mme Paul Eudel, M. Achille Larrey et Mme Achille Larrey firent, en 1872, un tour en Orient; ils séjournèrent quatorze jours à Constantinople, visitèrent Smyrne et Athènes et revinrent à Nantes, leur point de départ, par Brindisi et Paris. M. Eudel tenait journal des faits et gestes de la petite caravane, et il avait, sans préjudice de ses devoirs de voyageur, accumulé assez de feuilles manuscrites pour faire un volume de 400 pages. Telle

n'était point, dans l'esprit de M. Eudel, l'avenir de ces feuilles manuscrites, « simples notes prises à la hâte, destinées seulement à fixer ses souvenirs et dépourvues d'aucune prétention littéraire ». Mais M. Eudel a « cédé aux instances réitérées d'amis trop bienveillants à qui il avait eu l'imprudence de lire quelques passages de ce journal et qui lui ont arraché la promesse de sa publication ». Il y a longtemps, je l'avoue, que je n'avais rencontré cette raison décisive invoquée dans une préface. Mais M. Eudel est un dénicheur de curiosités, et il n'est pas étonnant que, dans ses fouilles et ses recherches artistiques, il ait mis la main sur cet artifice des temps passés.

La pitance des tables d'hôte, la conversation du commis voyageur, les goinfreries de tel pacha et les avidités des mendiants et autres bipèdes parasitaires, constituent la partie instructive et piquante de cette mille et unième relation du banal voyage en Orient.

Ce livre a pourtant une utilité supérieure : il donne l'irrésistible besoin de relire Théophile Gautier.

B.-H. G.

A travers le Zanzibar, par le R. P. Le Roy, missionnaire apostolique; dessins et cartes de l'auteur. Un vol. Paris, Congrégation du Saint-Esprit.

Les conquêtes de M. de Bismark au Zanzibar auraient dû appeler grandement l'attention sur l'œuvre du R. P. Le Roy, s'il n'avait eu le double tort d'être un prêtre et d'être un Français, c'est-à-dire deux non-valeurs pour la politique ou pour la réclame; heureusement, le R. P. Le Roy n'a travaillé ni en vue de l'une ni en vue de l'autre, car son but est essentiellement désintéressé et utilitaire au point de vue colonial dans le vrai beau sens de la chose. Il se montre habile explorateur, excellent économiste, agréable écrivain, et ce qui n'est pas sans prix, on le vit jouer, au centre de cette mystérieuse Afrique, le rôle que peut et doit y jouer notre race, un rôle purement civilisateur. Le procédé est des plus simples : les missionnaires rachètent et recueillent négrillons et négrillonnes; on les élève, on les instruit, puis, quand l'âge est venu, un brave bonhomme de missionnaire s'en va avec les petites familles naissantes à la recherche d'un pays désert où l'on puisse planter une croix et un drapeau, sûr au moins que les satellites de l'article 7 ne viendront pas s'opposer à leur droit de réunion.

Le R. P. Le Roy a parcouru à peu près les mêmes régions que Stanley, et, après avoir étudié ce dernier, il n'est point superflu, pour l'honneur des blancs (et des noirs aussi!) d'étudier à son tour le R. P. Le Roy. L'un et l'autre ont traversé les identiques pays et les identiques difficultés; où l'indomptable Yankee, riche et terrible, paye sa route par la violence, s'appuyant sur le fusil, chassant presque ses amis; l'humble Français, pauvre et désarmé, paye sa route par la douceur, s'appuyant sur la résignation, apprivoisant presque les anthropophages. Enfin, et ce qui n'est pas le moindre charme, une note gauloise de naïveté humoristique et de poésie intime, que l'on chercherait en vain dans les récits des voyageurs étrangers, se reflète chez le R. P. Le Roy. Sans fanatisme et sans préjugés, il voit juste, avec moquerie et impartialité; il conte bien, avec simplicité, et exacitude. En terminant le livre, on en sort plein d'une sensation bienfaisante en songeant que cette minuscule odyssée a été accomplie par un homme de bien, pour l'amour de Dieu et l'honneur de la France.

AR. AR.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Les sentiments, les passions et la folie, cinq conférences par M. Amédée H. Simonin. Un vol. in-18. J. Michelet, éditeur. Librairie centrale des sciences, 1885.

C'est à la salle du boulevard des Capucines que M. Simonin, en cinq séances, a développé la fleur de ses lectures innombrables. Il a tant lu, cet homme! et avec un sérieux terrible, il raconte ce qu'il a retenu, ne nous faisant grâce d'aucune citation. Ne vous avisez pas de douter : il a toujours ses autorités sous la main. Il s'est ingénié à composer un salmis, — ou comme on dit à Saint-Cyr, une *Jézabel,* — de toutes les opinions, et, avec cela, il prétend nous faire avaler la quintessence de la psychologie. Il démontre, ou croit démontrer ***scientifiquement*** l'existence de l'âme, et, pour atteindre un si beau résultat, il évoque pêle-mêle Aristote, Gall, Lamark, Bouchot, Taine, Proudhon, Graham, etc.

Une partie importante du livre s'appelle ***Maniopolis,*** la cité de la folie. Assez irrévérencieux, M. Simonin y loge l'Institut, le corps politique, enfanté par le suffrage universel, etc. Il n'est ni bien facile ni bien utile de démêler le système de l'auteur, s'il en a un; il a entassé, lui aussi, les compilations; mais il a au moins quelque chose d'intéressant dans certaines parties de son ouvrage. Ce sont les inepties qu'il a repêchées dans les procès-verbaux de l'Institut. Il a fait là un sottisier assez réussi. Est-ce suffisant pour l'excuser d'avoir accumulé quatre cents pages de banalités souvent obscures et de puérilités qui ne sont même pas drôles?

P. Z.

Les vraies bases de la philosophie, par B. Fauq. Un vol. in-18, 2e édition. Paris, Dentu, éditeur. — Prix : 4 francs.

Dans ce volume, l'auteur a fait preuve de plus de patience que de jugement : il a compilé, compilé, compilé un amoncellement de notes, de résumés, sans vue générale, sans critique ni synthèse. Il y a de tout, depuis une sorte d'analyse succincte des idées des principaux philosophes que M. Fauq avoue honnêtement avoir puisée dans le dictionnaire de Franck, jusqu'à une espèce de sommaire d'histoire naturelle et de cosmologie et même un aperçu sur les finances de la République.

Il est assez difficile de reconnaître le but de l'auteur; ce fouillis de connaissances encombre l'esprit; cela ressemble à une boutique de brocanteur; et comme dans la boutique du brocanteur, un chercheur qui a du temps à perdre finirait sans doute par y découvrir quelque lambeau précieux, quelque débris rare.

L'utilité la plus apparente de cette encyclopédie boiteuse est de rassembler une foule de renseignements élémentaires. A qui serviront-ils? C'est trop vulgaire pour ceux qui savent, c'est trop confus pour ceux qui ne savent pas et qui veulent apprendre.

P. Z.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Le ministère Clémenceau, par Joseph Reinach. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Broch. in-18.

On ne fait point de politique ici. Je me demande à quel titre cette brochure d'avant les élections relève de la critique du *Livre*. A moins que l'auteur n'y ait mis des prétentions littéraires et n'ait voulu donner au tribun le parfum de ses anciens lauriers. Je laisse à Dieu le soin de lui sonder les reins, comme dit la Bible en un langage aussi avancé que la chirurgie de notre époque.

Le titre rapproché du nom de l'écrivain nous dit assez la fable du livret. M. Clémenceau a supplanté M. Brisson au ministère, grâce à sa campagne contre la personne et la politique de M. Ferry. A peine au ministère, il est contraint par la force des choses à faire exactement comme ses prédécesseurs et n'apparaît plus que sous la figure d'un traître au parti extrême qui l'a porté au pouvoir. Il tombe sous la coalition des radicaux et de la droite, malgré M. Ferry et son parti, dont l'abnégation et le patriotisme, dans cette occasion imaginaire, arracheraient des larmes à un crocodile.

M. Joseph Reinach a orné son pamphlet de deux épigraphes en grec. Ce n'est pas cela qui en fera un livre plus populaire, mais pourtant M. Joseph Reinach a eu raison. Aimant la grâce comme Tantale aimait l'eau fraîche et les fruits mûrs, il la cherche là où elle est, sans qu'elle cesse d'être le bien d'autrui.

La politique d'un villageois, par André Barbes. Paris, Victor Palmé, 1885. Un vol. in-18.

L'auteur nous le déclare au début de son livre : « *Dieu*, voilà sa religion! *Patrie*, voilà sa politique! » Qui voudra lire le livre connaîtra sa littérature. C'est une collection de petits récits aux allures pamphlétaires, où ce qui est république et révolution est ridiculisée ou traîné dans la boue, et ce qui est monarchie et réaction préconisé et porté aux nues. L'esprit ne manque pas d'ailleurs dans l'invention et dans le style de quelques-unes de ces historiettes. Je ne juge point les idées et les opinions de M. André Barbes. Ceux qui s'en trouveront offensés ne seront pas en peine pour lui répondre. Un parti n'a rien à envier à l'autre en fait d'aménité de langage et de courtoisie dans la polémique. Pour moi, je n'ai qu'à constater ici que le ton bonhomme et d'une simplicité voulue qu'apporte l'écrivain n'arrive que de loin en loin à l'accent prudhommesque benoîtement, mais si ordinaire dans cette sorte d'ouvrage.

B.-H. G.

La Traite des Vierges à Londres, par Yves Guyot. Un vol. in-18. Paris, 1885. Bibliothèque Charpentier.

Pendant huit jours — une éternité à Paris, — il n'a été parlé, en ce dernier mois de juillet, que des *Scandales de Londres;* une tourbe d'aboyeurs, dont le nombre a été à peine entamé par l'application de la récente loi sur les récidivistes, parcourait les rues de la grande ville en harlant: *les Scandales de Londres!* trois placards à 10 cent., traduction d'articles parus dans la *Pall Mall Gazette* de Londres. Ces articles ont mis toute l'Angleterre en émoi en lui révélant un mystère qui était le secret de Polichinelle, c'est-à-dire que la capitale du Royaume-Uni n'échappe pas plus que les autres grandes villes de l'ancien et du nouveau monde aux désordres et aux crimes d'une effroyable débauche. *Les va-nu-pieds de Londres. La pudique Albion, les Nuits de Londres*, par M. Hector France, et *la Rue à Londres* de Jules Vallès nous avaient laissé ignorer bien peu de chose de la corrup-

tion et des vices de l'œuvre de chair au pays biblique. M. Yves Guyot a voulu qu'on gardât mémoire de cet incident, il a tiré les articles de la *Pall Mall Gazette* de l'humilité du placard et les a élevés à la dignité du livre. Il étudie ensuite les conséquences au point de vue législatif de la campagne entreprise par le journal anglais et consacre enfin deux chapitres à l'examen critique de la loi et de la police des mœurs relativement aux mineures et à la protection dont elles sont l'objet en France et en Belgique. Il n'est question que des mineures avec un *e* muet, en effet, dans ce volume. Il est regrettable que M. Yves Guyot, dont je ne discuterai pas les solutions d'un libéralisme inquiétant, mais cherchées de bonne foi, n'ait pas accordé une égale sollicitude à la question tout aussi grave de la protection des mineurs sans *e* muet qui sont, aux abords des lycées, poursuivis de la façon la plus abominable par la plus ignoble prostitution sous la tolérante protection de la police. E. C.

A l'ordre du jour, par Paul Bert. Un vol. in-18. Paris, 1885. Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un travers commun à la plupart des hommes célèbres que de s'imaginer que rien de ce qu'ils disent, rien de ce qu'ils écrivent ne doit se perdre. Ils croient aisément que le moindre de leurs soupirs vaut pour le vulgaire public un cri d'éloquence. M. Paul Bert s'est laissé persuader que la menue monnaie courante d'un *leader* politique mérite d'être échangée contre un bel écu sonnant. Aussi a-t-il recueilli, comme un médaillon, dans un volume à trois francs cinquante, les diverses harangues qu'il eut l'occasion de prononcer ici ou là, — à l'inauguration de l'École alsacienne, sur la tombe de Gambetta, en de nombreux banquets, etc.

Il alléguera que ces toasts et ces discours résument ses idées politiques; il essaye même d'imposer une raison d'être à ce livre en le divisant en parties distinctes, ayant chacune un objet propre. — *Gambetta,* — *Éducation publique,* — *Questions religieuses,* — *Questions militaires,* — *Politique.*

Malgré tout, ce livre n'est pas *fait*. Il reste un recueil de fragments plus ou moins démodés, peu digne de l'importance de son auteur, insuffisant pour instruire, parce qu'il ne présente que des idées aujourd'hui vulgaires ; incapable d'attacher parce que le style en est terre à terre, sans éclat, sans imprévu, sans relief.

Prononcées dans le milieu même auquel elles devaient naissance, dans les circonstances précises qui les provoquaient, et dites sur le ton de l'improvisation, ces allocutions ont produit leur effet, tout leur effet. C'était une entreprise inopportune de leur faire subir l'épreuve de la réimpression. Nous regrettons que M. Paul Bert ne s'en soit pas garé.

P. Z.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES

— *Sciences occultes* —

— *Sciences appliquées à l'industrie* — *Technologie* —

L'évolution du règne végétal. *Les phanérogames,* par M. de Sporta, correspondant de l'Institut, et M. A.-F. Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. 2 vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale* avec 136 figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1885.

Ces deux volumes impatiemment attendus font suite au volume consacré par les mêmes auteurs aux *cryptogames* et qui appartient à la même collection. Ils résultent de l'application au règne végétal des doctrines de sélection, de concurrence vitale et d'évolution que l'on résume aujourd'hui sous le nom de darwinisme. A priori, indépendamment de toute expérience, ces doctrines conduiraient à enseigner que tous les végétaux sont issus de quelques types fort simples, lesquels se trouvent réalisés, à l'exclusion de tous autres, dans les terrains les plus anciens et que, à mesure que de nouveaux terrains se sont déposés, les végétaux se sont transformés graduellement, en se spécialisant et se compliquant de plus en plus.

Nos auteurs nous montrent, par de longues et attentives discussions, que les choses se sont effectivement passées ainsi, et cette vérification du darwinisme n'est pas moins importante que celle qui nous est fournie par l'ensemble du règne animal. La tâche était fort ardue, car les documents fournis par la géologie sont encore bien incomplets.

L'évolution une fois admise comme loi universelle de la nature, de nouveaux problèmes s'imposent. Cette évolution tend-elle vers un état définitif et stable, ou bien est-elle absolument livrée aux hasards cosmiques ? Nous en apprenons le mode, le comment; mais quel en est le pourquoi, et d'abord a-t-elle un pourquoi ? Le pourrait-elle, cette évolution, suivant une fatalité aveugle ou sous la pression de puissances intelligentes ? Ce sont là des questions que ne se posent pas encore les savants spéciaux, mais que l'on

ne tardera pas à se poser dès que l'étonnement causé par la découverte de l'évolution aura cessé. Dr L.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. Maximilien MARIE, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Tomes V et VI. Paris, Gauthier-Villars, 1884 et 1885.

Nous avons déjà signalé l'an dernier, avec l'attention qu'elle mérite, cette très savante publication. Les deux volumes que nous avons en mains traitent de Huyghens à Newton et de Newton à Euler; ils comprennent, par conséquent, la découverte des principes de la physique et de la mécanique moderne et celle du calcul différentiel et intégral. Les précédents volumes étaient précieux pour les érudits, ils nous enseignaient d'anciennes méthodes abandonnées ou perdues de vue; ceux-ci nous font assister à la découverte des bases définitives de la science. Trois grandes figures apparaissent dans cette période et brillent du plus vif éclat : Huyghens, Newton et Leibniz.

On ne peut pas dire que Huyghens ait été un savant méconnu, mais il n'avait pas encore été apprécié à sa vraie valeur. Peu s'en fallut que Huyghens ne rendît Newton inutile en résolvant les problèmes les plus ardus que celui-ci devait aborder. Sa théorie de la lumière est supérieure à celle de Newton, ainsi qu'on l'a tardivement reconnu.

Newton fut un expérimentateur de premier ordre et un mathématicien tout à fait hors ligne, mais un piètre philosophe et un homme d'une moralité scientifique assez basse. Ses relations avec plusieurs de ses contemporains et surtout avec Leibniz nous montrent un caractère envieux et souverainement injuste. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la revendication que les partisans de Newton, aidés de Newton lui-même, firent contre Leibniz au sujet de la découverte du calcul différentiel. M. Maximilien Marie nous met sous les yeux les principales pièces du procès et l'on voit clairement que Leibniz est le seul auteur de cette magnifique découverte qu'il a publiée aussitôt conçue, sans réserves, avec les défauts d'une invention à son premier jet. D'autre part, on ne peut douter que Newton ne fût avant Leibniz en possession d'une méthode infinitésimale inférieure à celle de ce dernier, méthode dont les disciples de Newton eux-mêmes ne se sont pas servis à cause de cette infériorité, mais qui permettait à ce rude jouteur de lutter victorieusement dans les tournois scientifiques et de résoudre tous les problèmes que Leibniz posait aux mathématiciens. Seulement Newton avait cru habile de cacher son instrument, afin de paraître plus fort, et il ne le fit connaître que lorsque la divulgation en était devenue inutile. Le calcul des fluxions de Newton n'est autre chose que le calcul différentiel de Leibniz vu sous un jour étroit et indirect.

Il ne faudrait pas conclure de ce jugement que Leibniz fût un plus grand mathématicien que Newton. Il fit la plus grande découverte mathématique de tous les temps, mais cette découverte appartient à la philosophie plus qu'à la science strictement dite, et l'on ne voit pas que Leibniz, dans l'étude de questions spéciales, ait montré la rigueur et la profondeur dont Newton était coutumier. Dr L.

Le Pétrole. *Son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays du monde*, par FERNAND HUE. Un vol. in-12 orné de gravures et d'une carte. Paris, Lecène et Oudin, 1885.

Il n'y a pas de produit industriel récent plus connu et dont l'usage se soit plus rapidement et plus généralement répandu que le pétrole. S'il avait paru dans la pratique domestique un siècle plus tôt, il aurait eu l'honneur d'inspirer un poème à l'abbé Delille. Il méritait bien tout au moins un livre spécial qui, n'ayant plus à nous révéler ses avantages économiques et ses inconvénients, nous instruirait de son histoire, nous dirait en quels lieux on l'exploite et quel est le mode d'exploitation de ses gisements.

Ce livre, qui n'existait pas, existe maintenant. M. Fernand Hue y raconte l'histoire scientifique du pétrole, son origine, sa composition, sa formation, son raffinage, décrit ses gisements dans les deux Amériques, à la Trinité, le signale en Roumanie, en Galicie, en Italie, en Allemagne, en France, en Alsace, en Égypte, en Algérie, abondamment en Asie, etc.; toutes les questions qui s'y rattachent y sont discutées ou résumées. C'est un travail complet sur la question. E. C.

SCIENCES MÉDICALES

L'année médicale, par le Dr BOURNEVILLE. Sixième et septième année. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1884 et 1885. — Prix de chaque année : 4 francs.

Ces annuaires que M. Bourneville rédige avec la collaboration des rédacteurs ordinaires du *Progrès médical* ne font pas double emploi avec les journaux de médecine. Beaucoup de travaux, la plupart même des travaux sérieux concernant les sciences médicales, ne sont jamais des actualités, ne traversent jamais l'horizon des journaux et ne sont pas signalés par ceux-ci. Les mémoires originaux sur des questions

spéciales sont consignés dans des recueils de mémoires qui ne sont pas consultés par le public et seraient perdus pour la généralité des lecteurs, si des résumés comme l'*Année médicale* ne venaient en révéler l'existence et le contenu.

Ces deux volumes nous tiennent particulièrement au courant des progrès incessants qui se font dans l'anatomie, spécialement celles du cerveau, du système nerveux et de l'œil, ainsi que des nouvelles méthodes opératoires. Nous y trouvons aussi le résumé des innombrables études qui se poursuivent sur les *microbes*, dans les laboratoires de tous les pays. On connaît, avec incertitude encore, les microbes de toutes les maladies réputées infectieuses ou contagieuses; mais, de plus, on a découvert aussi que certaines affections qui n'avaient jamais passé pour transmissibles : la pneumonie franche, par exemple, sont occasionnees par les microbes.

Les nouveaux médicaments qui avaient été un peu négligés dans les années précédentes sont traités cette fois avec un soin suffisant. A la fin de chaque volume se trouve une revue contenant des notices nécrologiques sur les savants du monde entier.

Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, d'après les poètes latins, par le Dr Edmond Dupouy. Un vol. in-18 de 430 pages. Paris, J.-B. Baillière, 1875. Prix : 4 francs.

Le Dr Dupouy, en entreprenant ce travail, paraît s'être proposé d'abord simplement de combler une lacune dans l'histoire de la médecine; puis il s'est donné pour but spécial de rechercher les rapports des maladies des anciens Romains avec leurs mœurs et habitudes, principalement les excès alcooliques et vénériens, qui ont joué un rôle considérable dans l'histoire de nos ancêtres. Peu à peu il s'est laissé entraîner par son sujet, et la description des mœurs est devenue son objet principal. Personne ne s'en plaindra, car les documents vraiment médicaux qui sont cachés dans les poètes latins tiendraient en quelques pages, tandis que ceux qu'ils nous fournissent concernant les mœurs de leurs contemporains ont une importance énorme. M. le Dr Dupouy n'a assurément rien trouvé d'absolument neuf; quiconque lit facilement le latin difficile des auteurs non classiques est familiarisé avec ce que M. Dupouy n'a pas la prétention de nous révéler; mais les lettrés de cette catégorie sont, quoi qu'on puisse penser, singulièrement rares. Les traductions sont de peu de secours, car les traducteurs, n'osant tout dire en français, restent fort loin de leurs textes. M. Dupouy, écrivant pour des médecins ou du moins pour un public accoutumé au langage médical, pouvait et devait se dispenser de tenir compte des sentiments de pudeur admis dans le langage littéraire, mais que le langage technique ne comporte point. Son livre est un complément nécessaire de l'histoire romaine que nous avons tous apprise.

Dr L.

La médecine nouvelle. Médecine et pharmacie usuelle, par O. Dubois, 17e édition. Paris, chez l'auteur. Prix : 1 fr. 50.

Ce volume, désagréablement imprimé sur mauvais papier, ne justifie nullement son titre. C'est de la médecine ordinaire, terre à terre, telle qu'on l'enseignait il y a quinze ans; l'auteur s'est peu soucie de se tenir au courant de la science. La seule chose intéressante dans ce livre, c'est qu'il est arrivé à sa dix-septième édition, ce qui prouve que les entreprises de médecine populaire sont lucratives. Le titre : *Médecine nouvelle* pousse à la vente du volume et le volume pousse à la vente des médicaments portant la signature de O. Dubois ou de ses amis.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870-1871, par Léopold Doussaint, avocat à la cour d'appel de Paris. Ouvrage posthume. Préface de Narcisse Leven, avocat, conseiller municipal de Paris. Deux vol. in-18. Paris, 1885, librairie des *Publications populaires*. — Prix : 7 francs.

La guerre de 1870 a fait appel à tous les héroïsmes, à tous les dévouements. Quand nos armées régulières eurent été anéanties ou traînées en captivité, on vit, à l'appel d'un homme qui ne désespéra jamais, surgir du sol des armées nouvelles, plus nombreuses que l'ancienne armée impériale, mais auxquelles il manquait malheureusement des cadres et l'instruction militaire. D'officiers, il n'y en avait plus; aussi toutes les classes de la société concoururent-elles au recrutement des chefs de nos légions improvisées. Nous devons à ces fatales circonstances plus d'un écrit, plus d'une relation sur cette campagne, que des officiers de profession n'auraient eu ni le loisir ni l'envie de faire paraître. De ce nombre est l'ouvrage posthume de M. Doussaint, que son patriotisme décida à quitter le barreau pour remplir les fonctions d'intendant auxiliaire. L'auteur ne destinait pas ces souvenirs à la publicité et il est mort sans qu'ils aient vu le jour; c'est donc au zèle de M. Narcisse Leven que nous devons de lire ces intéressants mémoires, qui, écrits au courant des événements,

nous donnent une idée exacte de l'état dans lequel se trouvait la France à cette époque.

L'auteur est entré en fonctions le 4 novembre 1870, à l'armée de la Loire; il a suivi cette armée dans ses premiers succès comme dans ses revers. Il a été ensuite attaché à l'armée de l'Est et a été interné en Suisse avec ses malheureux débris.

Pendant cette longue et douloureuse période, qui n'a pas été cependant sans quelques éclaircies, il a mené la vie fatigante du bivouac dans des conditions climatériques extraordinaires. Ce qu'il faut rechercher dans son récit, ce ne sont pas des descriptions d'opérations militaires et de marches stratégiques; M. Doussaint s'est gardé de ce travers, laissant à d'autres plus autorisés le soin d'expliquer ou de justifier nos manœuvres. Son livre est, au contraire, un livre absolument *vécu*, pour nous servir de ce barbarisme; il nous initie à tous les détails de l'existence en campagne : avec lui on se bat, on campe, on marche et on souffre; et l'auteur pourrait s'appliquer le vers bien connu du poète latin : *homo sum*, car, plus que nul autre, il nous fait connaître par le menu les impressions du soldat. Ajoutez à cela quelques aperçus généraux sur la politique, la manière dont on faisait la guerre, l'hospitalité des Suisses, bienveillante, mais aussi quelque peu intéressée, et l'on aura idée de ce que sont ces souvenirs anecdotiques, desquels on pourra dire *Indocti discant et ament meminisse periti*. C. M.

La prochaine guerre, *la Revanche*, par le général X... Quatrième édition. Un vol. in-18. Paris, A. Lévy; 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Le succès immense obtenu, il y a quelques années, par la fantaisie militaire intitulée *la Bataille de Dorking*, a suscité à ce livre de nombreuses imitations. Il va sans dire que dans la plupart de ces œuvres quasi-romanesques la France jouait toujours un rôle très actif, et que, dans celles qui sont écloses chez nous, elle remportait, comme autrefois au cirque olympique, invariablement la victoire. Le livre qui paraît aujourd'hui sous la signature de M. le général X... appartient à cette catégorie de guerres hypothétiques; il se distingue toutefois des précédents par un caractère à la fois sérieux et politique.

L'auteur a pris texte de son titre pour nous donner un exposé assez complet de l'état de nos forces militaires comparé à celui des États limitrophes, qui tous, suivant lui, doivent participer à la prochaine guerre. Outre cette analyse des moyens d'action des belligérants, il a cru devoir accompagner ces considérations militaires d'une étude sur nos frontières et notre système défensif. Jusqu'ici c'est très bien, et il peut se faire, quoique nous en doutions, que, malgré ce mélange du vrai et du faux, de la réalité et de la fiction, il puisse résulter, pour le lecteur, une connaissance plus ou moins parfaite de la situation stratégique de notre pays.

Mais où l'auteur semble avoir complètement dévié de son sujet, c'est quand il déclare ouvertement que si l'Allemagne est le péril du dehors, l'orléanisme est le danger intérieur et *tutti quanti*. Pour nous, cette dernière affirmation nous semble complètement étrangère à la question, et nous ne saisissons pas bien quel rapport elle peut avoir avec *la Revanche*.

Pour en revenir à l'histoire de la prochaine guerre, elle nous donne décidément cette revanche, mais non sans que nous ayons été à deux doigts de notre perte. Passons sur les complications diplomatiques et militaires qui émaillent cette campagne de haute fantaisie et arrivons à ce qui constitue la deuxième partie du volume : la célébration à Paris du grand anniversaire de 1889, au milieu des délégués de tous les États de l'Europe centrale, devenus autant de Républiques. Ici nous tombons dans l'extraordinaire; l'auteur, enfiévré, passe de la description des fêtes du 14 juillet, à cette époque, au récit rétrospectif de la prise de la Bastille; puis, animé de plus en plus du souffle prophétique, il termine en présentant *un historique succinct des démocraties nouvellement nées* (n'oublions pas que nous sommes en 1889), *qui, avec leur grande sœur la France, forment la famille des peuples et assurent le triomphe de la Révolution.*

On voit donc, comme nous le disions en commençant, que ce livre a deux aspects, l'un militaire, l'autre politique, et nous craignons bien que l'un de ces deux points de vue ne fasse tort à l'autre. C. M.

La Guerre moderne, par V. Derrécagaix, colonel d'infanterie, breveté, commandant en second à l'École supérieure de guerre. Première partie : Stratégie. Un fort volume in-8° avec atlas. Paris, L. Baudoin, 1885. — Prix : 10 francs.

La librairie militaire Baudoin vient de faire paraître un ouvrage qui présente un réel intérêt au point de vue des sciences militaires. Dû à la plume du commandant en second de l'École supérieure de guerre, ce volume contient, sur une forme pratique, les doctrines sur l'art de la guerre qui ont cours actuellement dans notre grande académie militaire. Par ses études spéciales et par les emplois qu'il a occupés, l'auteur a été conduit à se tenir au courant des tendances militaires des états-majors des armées européennes. Il a été frappé, comme tant d'autres, des manifestations qui se produisaient sur l'organisation et la conduite des armées, notamment en Allemagne, où les livres des colonels Blume et von der Goltz, publiés après ceux de Verdy du Vernoy, de Schellendorf, von Scherf, etc., témoignaient, dans ces dernières années, d'une activité intellectuelle toujours en éveil. Il a pensé qu'il était temps d'affirmer aussi dans notre armée les convictions nouvelles qu'ont fait naître à la fois l'expérience des guerres les plus récentes et les remarquables progrès de l'armement.

Partant de cette idée, l'auteur de *la Guerre moderne* s'est demandé quels pouvaient être, à notre époque, les principes d'art militaire susceptibles de constituer un corps de doctrines. Répudiant les méthodes surannées des anciens traités sur la matière, évitant d'un autre côté les formes vagues, indécises et l'exposi-

tion souvent peu méthodique des écrivains allemands, il a cherché à donner à son œuvre un caractère national, un sentiment essentiellement français et patriotique.

D'une grande ampleur de vues, d'une élévation de pensées s'inspirant souvent des théories allemandes, l'ouvrage soumis aujourd'hui à l'appréciation du public a une portée philosophique, une originalité personnelle et des aperçus qui n'échapperont probablement pas au lecteur.

La Guerre moderne contiendra deux parties formant deux volumes. Le premier, qui vient de paraître, traite de la stratégie; le second traitera de la tactique. Tous les deux ont pour point de départ le cours qui a été professé à l'École supérieure de guerre par l'auteur, pendant son premier passage dans notre grand établissement d'instruction militaire.

Comme méthode d'exposition, le colonel a adopté la série rationnelle des opérations qui incombent à une armée moderne, depuis son organisation jusqu'au jour de sa première bataille décisive, puis, jusqu'au moment de la poursuite ou de la retraite. Convaincu que les meilleurs enseignements ne peuvent se passer des leçons de l'histoire, il a étayé ses préceptes d'exemples pris dans les campagnes les plus célèbres et les plus récentes. Celle de 1870, surtout, semble avoir été le fond de ses études et nos principales batailles, *racontées avec des détails inédits jusqu'à ce jour,* offriront, sans nul doute, aux officiers de notre armée l'occasion et le moyen d'étendre leurs connaissances tactiques. Des croquis clairs, peu chargés, sobrement dessinés, réunis dans un petit atlas de format commode, permettent de suivre pas à pas les opérations qui ont été prises pour modèle.

Nous ne pouvons donner ici le détail des questions multiples développées dans les trois chapitres formant les divisions de ce premier volume. Disons seulement d'une manière générale que le premier est relatif à l'organisation des armées, le deuxième à la préparation de la guerre, le troisième aux opérations offensives et défensives.

Les nombreux exemples donnés à l'appui de chacun des principes posés par l'auteur et traités d'une façon toute spéciale donnent à la lecture un très grand attrait et font, de cet ouvrage, une étude à la fois historique et didactique. C. M.

Lettres sur la cavalerie, par le général-prince de Hohenlohe. Traduites par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-8°. Paris, Hinrichsen, éditeur, 1885. — Prix : 4 francs.

Cédant aux conseils de ses amis, le général-prince de Hohenlohe s'est décidé à publier le résultat des études militaires qu'il a faites pendant les trente-cinq ans qu'il a passés dans l'armée. Les positions successives, toutes de choix, qu'il a occupées, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, donnent à ces *souvenirs* une importance toute particulière; de plus, en adoptant la forme de lettres, l'auteur a su racheter par un certain cachet de familiarité le caractère un peu technique de la plus grande partie de ses aperçus. Les événements de la guerre de 1870 y tiennent naturellement une place considérable, et on lira avec intérêt les appréciations diverses inspirées à ce vétéran par les différentes fonctions qui ont incombé à l'arme de la cavalerie pendant cette guerre.

L'auteur n'a pas suivi d'ordre bien logique dans son étude. Il semble qu'il ait jeté ses souvenirs et ses réflexions sur le papier au fur et à mesure qu'ils se présentaient à son esprit. Cependant, sous le rapport de la cavalerie, il a abordé la plupart des sujets qui passionnent en ce moment les cercles militaires, et son livre fournira un utile élément de discussion à ceux qui s'occupent de bien définir le rôle de la cavalerie dans les guerres futures.

Les *Lettres sur la cavalerie* ont paru, dans le texte allemand, il y a plus d'un an; elles ont été suivies des *Lettres sur l'infanterie* et des *Lettres sur l'artillerie,* ouvrages conçus dans le même ordre d'idées et qui forment une trilogie relative aux trois armes. La traduction des deux derniers volumes est annoncée; leur ensemble constituera une œuvre d'un caractère original et des plus intéressantes. C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

INSTITUT

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES

Suivant la tradition, les cinq académies, dont l'ensemble forme l'Institut, se sont réunies le 24 octobre en séance publique, pour célébrer le quatre-vingt-dixième anniversaire de la fondation de ce corps illustre.

La séance a été présidée par M. Bouguereau, président de l'Académie des beaux-arts, assisté de MM. Camille Doucet, Ernest Desjardins, Bouley, Geffroy et H. Delaborde, délégués des autres académies. Dans son discours, M. Bouguereau a tracé avec beaucoup de précision et d'éclat le caractère propre à chacune des cinq académies.

M. Bouguereau a ensuite passé la revue funèbre des membres que l'Institut a perdus dans l'année, et indiqué d'un trait la physionomie si diverse des célèbres défunts : Victor Hugo, About, de Noailles, Quicherat, Egger, Baudry, Léon Renier, Dupuy de Lôme, Serret, Rolland, Desains, Tresca, Milne-Edwards, Bouquet, Robin, du Sommerard, Ballu, E. Perrin, Vuitry et Bonnet.

Après la proclamation du grand prix biennal qui a été décerné à M. Brown-Séquard, l'éminent physiologiste, et du prix Volney (linguistique) qui a été attribué à M. H. Schuchardt, professeur à Gratz (Autriche), pour son ouvrage intitulé : *Slawo-deutsches und Slawo-italienisches,* ont commencé les diverses lectures faites par M. Vacherot sur *Fénelon à Cambrai d'après sa correspondance,* et Gaston Boissier, sur *Un amateur d'objets d'art à la fin de la République romaine.* La lecture que devait faire M. Paul Bert sur la *Vivisection* n'a pas eu lieu et la séance s'est terminée par l'audition d'une étude du regretté M. Egger sur *la Critique chez les Grecs.*

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— L'Académie française, dans sa dernière séance, a procédé au renouvellement de son bureau pour le dernier trimestre de l'année 1885.

M. Cherbuliez a été nommé directeur et M. Duruy chancelier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 septembre.

Ouvrage présenté. — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale,* t. II, liv. 1.

Lecture. — Casati : Mémoire sur les monuments étrusques.

Communication. — Ch. Robert : Dissémination et centralisation alternatives de la fabrication monétaire depuis la période gauloise jusqu'au commencement de la seconde race.

Séance du 25 septembre.

Communications. — Bergaigne : Dates exactes de quelques hymnes de Rig-Véda. — Delisle : Fac-similé d'une bulle du pape Serge IV de l'année 1101. — Clermont-Ganneau : Inscriptions datant des croisades. — Schwab : Coupes magiques contenant des inscriptions araméennes et remontant au ve siècle.

Séance du 2 octobre.

Ouvrages présentés. — De Grammont : *Relations entre la France et la régence d'Alger au* xvie *siècle.*

— Savio : *Studii storici sul marchese Guglielmo III di Montferrato ed i suoi figli.*

Lecture. — Bertrand : L'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer.

Séance du 9 octobre.

Ouvrage présenté. — De Nadaillac : *De l'affaiblissement progressif de la natalité en France.* — Molinier : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Toulouse,* t. VII.

Lecture. — Bertrand : L'âge de pierre.

Communication. — D'Arbois de Jubainville : Rapports qui existent entre les langues celtique, latine et germaine.

Séance du 16 octobre.

Ouvrages présentés. — Debidour : *L'impératrice Théodora, étude critique.* — Maspero : *Mémoires de la mission archéologique française au Caire.* — Landelle : *Œuvres choisies de Letronne.* — Bréal : *Annuaire de la faculté des lettres de Lyon.* — De Beaucourt : *Histoire de Charles VII,* t. III.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 septembre.

Ouvrage présenté. — Monod : *De l'administration de l'hygiène publique à l'étranger et en France.*

Lectures. — Sayons : Villehardouin et le caractère morale de sa *Chronique.* — Baudrillart : Condition économique des populations agricoles de l'Anjou.

Séance du 26 septembre.

Lectures. — Chéruel : Tentatives de Louis XIV pour se faire élire empereur d'Allemagne. — Boutarel : Le papier et les industries qui s'y rattachent.

L'auteur passe d'abord rapidement en revue l'outillage des travaux manuscrits de la papeterie et de l'imprimerie. Au cours de cet exposé, quelques chiffres se dégagent de la comparaison des différents peuples, en ce qui concerne la production générale des plumes, des crayons, des caractères d'imprimerie et des planches héliographiques.

De l'examen de ces diverses parties de l'outillage, il résulte pour l'auteur que, comme production annuelle et universelle, la fabrication des plumes métalliques peut atteindre le chiffre de 20 millions de francs, et la fonte des caractères une somme à peu près égale. Pour les crayons de mine, la quantité produite annuellement, à des prix variables suivant la qualité, doit être de 200 millions de pièces. Quant à l'héliogravure, si l'on en juge d'après la maison Gillot, qui grave annuellement plus de 30,000 dessins, Paris, avec les trente maisons qu'il compte déjà dans cette industrie, devrait, en vertu du même coefficient généralisé, arriver à une production de 900,000 planches par an. Si, en Amérique, en Angleterre et en Allemagne, on admet une égale activité, on se trouve, rien que pour ces trois pays, en présence d'un nombre annuel de clichés qui atteint presque 3 millions.

Le capital engagé dans le matériel précité n'atteint pas un chiffre très élevé, comparativement aux grands appareils que nécessitent la fabrication du papier et son impression. Sans avoir égard à la production asiatique, sur laquelle les données manquent, l'outillage de la papeterie, y compris les constructions qui l'abritent, doit représenter dans le monde civilisé environ 1 milliard de capital. Si l'on y ajoute un fonds de roulement d'une valeur égale, on arrive à un total de 2 milliards qui grève les frais généraux d'une dépense annuelle de 200 millions pour l'intérêt et l'amortissement. Le matériel du tirage typographique est sans doute d'une valeur égale.

Des appareils aussi puissants impliquent, dans la fabrication du papier et dans les matières dont il est la première élaboration, des quantités que les vieilles statistiques n'ont jamais connues, et qui ont leur raison d'être dans l'extension qu'a prise la civilisation europenne depuis cent ans. Pour ne citer qu'un exemple, aux États-Unis, où la production du papier était nulle au commencement du siècle, elle a, en 1883, dépassé 500,000 tonnes.

En Europe, le progrès a été aussi très sensible, puisque la papeterie y est arrivée à produire 1 million de tonnes par an.

Pour répondre à une fabrication aussi active, il a fallu que la matière première se multipliât dans la même proportion. Or la production du chiffon, malgré l'augmentation de la population et l'extension du bien-être, ne peut guère dépasser 800,000 tonnes par an.

Ce n'est plus même la moitié de la consommation de la papeterie, qui a dû chercher ailleurs ce dont elle avait besoin pour combler ce déficit. Elle l'a trouvé en partie dans le vieux papier, en partie dans la paille et le bois, et enfin, pour les produits d'une qualité supérieure, dans un végétal plus récemment éprouvé, l'alfa, qui est celui qui peut le mieux se substituer au chiffon.

L'industrie du papier, en Europe et en Amérique, doit maintenant employer pour 500 millions de francs de ces différentes matières premières, dans lesquels le chiffon figure à lui seul pour plus de 350 millions, la paille et le bois pour 20 millions, le vieux papier et l'alfa pour 100 millions. A ces évaluations de provenances diverses, il faut ajouter le prix du combustible et des produits chimiques employés pour la fabrication.

La première élaboration de toutes ces substances peut donner 1,500,000 tonnes de papier, dont le prix de revient ne doit pas être inférieur à 1 milliard de francs.

Sur ces 1,500,000 tonnes, il faut en prélever environ 120,000 pour le papier à écrire, d'une valeur approximative de 160 millions, y compris l'encre qu'il nécessite.

Pour le papier à imprimer, la consommation est au moins quadruple : 80,000 tonnes pour la librairie, 300,000 tonnes pour les publications périodiques et 120,000 tonnes pour les imprimés des services administratifs publics et privés. Y compris l'encre et la

seconde élaboration provenant de l'imprimerie, ces trois catégories doivent atteindre, comme valeur, un total de 1,740 millions de francs.

Séance du 3 octobre.

Ouvrages présentés. — Lambertico : *Rapport sur la revision du tarif des douanes, applicable aux produits agricoles.* — Barthélemy Saint-Hilaire : *Traduction d'Aristote*, t. XXV.

Lecture. — M. Block : Les facteurs de la production et la participation des ouvriers aux bénéfices.

Séance du 10 octobre.

Ouvrage présenté. — Cerise : *La lutte contre l'incendie avant 1789.*

Lecture. — M. Block : La participation aux bénéfices.

Séance du 17 octobre.

Ouvrages présentés. — Garrisson : *Les suicides dans l'antiquité et dans le moyen âge.* — Coste : *Institutions monétaires de la France avant et après 1789.* — Gibon : *Le patrimoine de l'ouvrier.* — Belot : *De la révolution économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Anjou.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient de juger le concours du prix Joseph d'Audiffret, en faveur de l'ouvrage le plus propre à faire connaître et aimer la patrie.

Une récompense de 3,000 francs a été accordée à M. Babeau, pour l'ensemble de ses ouvrages : 1° *la Vie rurale dans l'ancienne France;* 2° *les Voyages en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution;* 3° *la Ville sous l'ancien régime;* 4° *l'École de village pendant la Révolution.*

ÉTRANGER

Suisse. — L'Université de Genève décernera un prix de *deux mille* francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Examen critique de la thèse d'Auguste Comte : que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux.

DISPOSITIONS RELATIVES AU PRIX DE PHILOSOPHIE SOCIALE.

Aucune condition touchant l'âge ou la nationalité n'est imposée aux concurrents. Peut concourir qui veut. Les mémoires destinés au concours doivent être en langue française. Ces mémoires porteront une devise qui sera reproduite sur un pli cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront être envoyés au recteur de l'université avant le 15 juin 1887. Le mémoire couronné sera déposé à la Bibliothèque publique. L'auteur conservera la propriété de son œuvre et aura, par conséquent, le droit d'en prendre copie.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

France. — *Bibliothèque nationale.* — M. Charles Nauroy pose dans son journal *le Curieux* (numéro d'octobre) les questions suivantes :

Est-il vrai que le catalogue du musée Plantin, à Anvers, ait été donné à la Bibliothèque et ne se retrouve pas ?

Est-il vrai que les *Mémoires* d'Horace de Viel-Castel, quoique achetés, ne sont pas communiqués?

Est-il vrai que les catalogues de ventes de livres et d'autographes sont au pillage ?

Est-il vrai que le nombre des livres manquants en place croisse dans une proportion effrayante?

Est-il vrai qu'un employé, mort récemment, trafiquait du prêt des livres, moyennant finances (feu Charles Vatel en sait quelque chose) et qu'on ne l'ait jamais frappé, quoiqu'on le soupçonnât?

Est-il vrai qu'il y a incurie au département des imprimés, au point que le catalogue de la lettre Q (Bibliographie) n'avance pas et que les ouvrages de bibliographie soient logés dans la cave ?

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — M. Henri Lavoix, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, avait été chargé par le gouvernement, d'une mission en Suède et en Norvège, afin de négocier de nouveaux échanges entre la France et ces États, et d'étudier les moyens les plus propres à augmenter le fonds scandinave de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Près de 800 volumes ont été acquis par M. Lavoix qui s'est surtout attaché aux ouvrages de littérature populaire.

Bibliothèque de l'Université. — M. de Chantepie, bibliothécaire de l'École normale supérieure, est nommé conservateur de la bibliothèque de l'Université en remplacement de M. Léon Renier, décédé.

Bibliothèque des sociétés savantes. — M. Héron de Villefosse, délégué par le ministre de l'instruction publique, vient de prendre possession, au nom de l'État, de tous les papiers qu'a légués M. Léon Renier, décédé dernièrement, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce précieux don, laissé

par le savant épigraphiste, a été déposé à la bibliothèque des sociétés savantes, au palais de l'Institut.

Bibliothèque de la ville de Poitiers. — La bibliothèque de la ville de Poitiers vient d'être mise en possession d'un legs imposant que lui a fait M. Bouyer et qui consiste en une fort belle collection de livres relatifs à l'histoire de la Saintonge.

Bibliothèque de la ville de Cherbourg. — M. Amiot, bibliothécaire-archiviste de la ville de Cherbourg, vient de dresser le catalogue méthodique de la bibliothèque de cette ville. Ce catalogue est précédé d'une introduction qui contient l'historique de la bibliothèque qui possède 137 manuscrits et 18,337 imprimés.

Bibliothèque du cercle de la librairie de Paris. — M. I. Whitaker, directeur-propriétaire du journal officiel de la librairie anglaise, *The Bookseller*, vient de faire hommage à la bibliothèque du cercle de la librairie d'un des volumes les plus curieux qui aient été publiés jusqu'à ce jour ; il a pour titre : *The reference catalogue of current literature*, 1885. Voici la description de ce monument bibliographique :

« Il pèse 4 kilos 300 et son épaisseur est de 23 centimètres. Toutes les feuilles (au nombre de 2,130) sont rognées au fond et couvertes d'une forte couche de gutta, ce qui permet de rouler le volume. Il contient les ouvrages de 128 des principales maisons de librairie de l'Angleterre ; 53,800 titres figurent à la table alphabétique qui se développe sur 317 pages. »

On devine aisément combien d'indications utiles et de renseignements précieux doit renfermer un pareil ouvrage qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques publiques et chez tous ceux qui tiennent à demeurer au courant de la librairie anglaise.

L'enseignement public et les bibliothèques en Tunisie. — L'enseignement arabe se donne dans les *medursas* ou dans les mosquées et dans les écoles primaires ; des cours de grammaire, de théologie et de droit sont faits dans les établissements religieux de chacune des villes un peu importantes de la Tunisie. L'établissement le plus renommé de la Régence est la grande mosquée de Tunis appelée Djama Zitouna. Là fonctionne une sorte d'université qui a son administration à part, ses règlements et ses prérogatives. Le chef de l'université tunisienne est le Cheikh El-Islam, homme d'une rare valeur, dont la réputation de savant et l'influence religieuse s'étendent au delà des frontières tunisiennes. Le personnel se compose de 4 imans, de 4 bibliothécaires, de 42 professeurs titulaires et de 80 professeurs auxiliaires. Les études comprennent 23 matières différentes : grammaire, rhétorique, logique, morale, droit, algèbre, etc. Les cours sont faits dans la salle de la grande mosquée. On voit parfois jusqu'à 15 professeurs, entourés chacun de ses élèves, faisant leurs cours à la même heure, sans être incommodés les uns par les autres.

Les étudiants sont au nombre de 600 environ, jeunes gens et adultes originaires de Tunis même ou venus de l'intérieur de la Régence, et quelques-uns de l'étranger. Ce sont principalement des fils de fonctionnaires, de magistrats, de notaires ou de commerçants. Les jeunes gens qui viennent de l'intérieur sont logés le plus souvent dans des établissements spéciaux appelés *medersas*, qui renferment un certain nombre de chambres ou plutôt de cellules.

Les leçons durent généralement une heure. Les auditeurs, assis sur des nattes, sont rangés en cercle autour du professeur qui lit et commente telle ou telle page d'un livre. Les élèves ne prennent aucune note pendant les leçons ; rentrés chez eux, ils étudient les textes expliqués et s'efforcent de se rappeler les commentaires qui leur ont été donnés.

Une fois par année il est procédé à des examens publics. Les élèves reçus peuvent à leur tour devenir professeurs ou bien notaires par décret du bey.

Deux grandes bibliothèques sont attachées à l'établissement.

Les écoles primaires musulmanes ou coraniques de Tunis sont au nombre de 113. Il y en a environ 500 dans toute la Régence. Dans ces écoles on enseigne aux enfants la lecture, l'écriture et l'orthographe usuelle de la langue ou plutôt du Coran, sans leur donner aucune notion de grammaire. L'instruction est absolument religieuse. Les élèves payent aux maîtres comme rétribution scolaire une somme qui varie entre une piastre et cinq piastres.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Le Budget de la Bibliothèque du British Museum.* — Les appointements et les gages des 300 employés ou gens de service attachés à la Bibliothèque du *British Museum* se sont élevés pendant l'exercice 1883-1884, en y comprenant les indemnités (32,000 fr.) accordées pour travaux particuliers faits au dehors, à la somme de 1,381,400 francs. Les acquisitions, la reliure, l'impression du catalogue et les reproductions d'œuvres d'art pour les musées ont coûté 854,425 francs.

Les fournitures de toute espèce que nécessite un tel établissement, la ventilation, le chauffage, l'éclairage et la police des salles, ont occasionné une dépense de 366,375 francs. Si l'on additionne ces trois sommes, on arrive au chiffre de 2,602,200 francs qui représente le budget général de la grande bibliothèque londonienne de 1883-84.

Ajoutons que les collections du *British Museum* se sont accrues, au cours de l'exercice en question, de 31,747 volumes ou brochures.

Bibliothèque de M. Trübner. — Les bibliographes anglais déplorent la perte des trésors que contient la bibliothèque de feu M. Trübner, l'éditeur des ouvrages d'érudition qui ont paru depuis quelques années à Londres. M. Trübner avait collectionné un grand nombre d'œuvres de littérature orientale, et c'est à lui que s'adressaient les savants de toute l'Eu-

rope pour les questions qui concernent l'Inde et la Chine. Il a pu ainsi rendre quelques services à l'expédition française au Tonkin par les renseignements et les cartes qu'il a laissé copier. Sa correspondance est volumineuse et attirera plus d'un savant à Heidelberg, où sa veuve, Mme Trübner, vient d'expédier sa bibliothèque et ses manuscrits pour en faire cadeau à l'université de cette ville à l'occasion de son jubilé.

(*Revue britannique*.)

La bibliothèque Guille-Allès de Guernesey. — De toutes les institutions de langue française à Guernesey, il ne reste aujourd'hui que la bibliothèque Guille-Allès. Elle est l'œuvre de MM. Thomas Guille et Frédéric Allès qui sacrifient une belle fortune laborieusement acquise par le travail à la défense des institutions libres de leur petit pays.

En 1851 déjà, M. Guille s'était efforcé d'attirer l'attention publique sur la nécessité de fonder des bibliothèques populaires dans les circonscriptions rurales.

En 1856, il réussit à gagner à sa cause *The Farmer's Club*, association de fermiers intelligents, acquis au progrès et à l'instruction. M. Guille offrit gracieusement à la Société plusieurs centaines de volumes et une somme d'argent importante, à condition de fonder une bibliothèque. Ses offres furent agréées et on décida de former une bibliothèque, composée de livres anglais et français, à la portée de toutes les classes de la communauté et de lui donner le nom de *Bibliothèque Guille*.

Malheureusement le conseil de la Société avait voulu à toute force exclure du salon de lecture la littérature anglaise, ce qui, en peu de temps, restreignit à une dizaine de personnes le nombre des habitués de cette salle.

M. Guille, voyant son œuvre compromise, mit la société en demeure de modifier ses prescriptions statutaires et la requit, en 1874, de lui remettre les ouvrages prêtés pour qu'il pût les réunir au fonds anglais et rouvrir la bibliothèque sur ses bases primitives et à ses frais dans un local spécial.

Cette proposition fut acceptée et le succès ne tarda pas à couronner les efforts incessants de M. Guille. Au bout de quelque temps, la demande d'ouvrages français dépassa celle des ouvrages anglais, et il se trouva qu'on lisait en un mois à Guernesey plus d'ouvrages français qu'on n'en parcourait en un an sous le régime exclusif de la Société guernesiaise. Le catalogue de la bibliothèque, qui ne contenait que 1,500 volumes en 1874, en comprenait 6,000 en 1881, lorsque M. Guille se résolut à transférer le siège de sa bibliothèque aux salles d'assemblées (*Assembly Rooms*).

La bibliothèque Guille-Allès se compose aujourd'hui de 40,000 ouvrages français et anglais, dont 6,000 provenant de la première bibliothèque Guille et 22,000 des collections particulières de MM. Guille et Allès et des acquisitions des quatre dernières années. Tous les ouvrages sont reliés avec goût, en particulier, un grand nombre de publications de luxe et une collection unique de livres sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des îles de la Manche.

Allemagne. — *Bibliothèque de l'Université de Heidelberg.* — L'Université de Heidelberg procède en ce moment à l'installation des manuscrits et livres que lui avait légués M. Trübner, l'érudit bibliographe dont nous avons annoncé la mort. La bibliothèque de M. Trübner comprend 120 manuscrits de grande valeur et plusieurs milliers de volumes.

Belgique. — *Arrêté royal. Règlement sur les bibliothèques et les musées scolaires cantonaux.* — Art. 1er. — Une bibliothèque à l'usage des instituteurs et des institutrices est établie dans une des écoles de garçons de chaque cercle de conférences.

2. — L'instituteur de cette école remplit les fonctions de bibliothécaire et reçoit, de ce chef, une indemnité annuelle de 50 francs. Il est chargé de dresser le catalogue de la bibliothèque et de le tenir au courant. Il fera imprimer ce catalogue sous le contrôle de l'inspecteur cantonal, et aux frais de l'État; il en adressera deux exemplaires au Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique et en fera parvenir également un exemplaire à l'inspecteur, à l'inspecteur cantonal, à chaque instituteur et à chaque institutrice de sa circonscription.

Il fera imprimer, au moins tous les trois ans, un supplément à ce catalogue et le distribuera de la même manière que ci-dessus.

Il aura soin de signaler à chaque conférence trimestrielle les nouveaux ouvrages dont la bibliothèque se sera enrichie.

3. — Le bibliothécaire est responsable, sauf le cas de force majeure, des livres ou objets confiés à ses soins.

Lorsque le bibliothécaire vient à cesser ses fonctions, il dresse, de concert avec son successeur et sous le contrôle de l'inspecteur cantonal, l'inventaire des ouvrages appartenant à la bibliothèque. Une expédition de cet inventaire est transmise à l'inspecteur principal; l'original est déposé dans la bibliothèque.

En cas de décès du bibliothécaire, l'inventaire est dressé par l'inspecteur cantonal, qui invite les héritiers du défunt à assister aux opérations.

4. — L'inspecteur cantonal visite les bibliothèques des conférences au moins une fois l'an; il signale à l'inspecteur principal les irrégularités qu'il aura constatées.

5. — Des collections relatives à l'enseignement intuitif des différentes branches du programme de l'école primaire sont établies dans chaque canton scolaire.

Un instituteur ou une autre personne est chargée de la conservation de ces collections et reçoit, de ce chef, une indemnité annuelle de 50 francs.

6. — Les inspecteurs principaux règlent tout ce qui concerne le service des bibliothèques et des collections établies dans leur ressort.

7. — Notre Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Danemark. — *Bibliothèques populaires.* — Le Conseil municipal de Copenhague vient de décider la création de six bibliothèques populaires semblables à celles qui existent à Paris.

Norvège. — *Bibliothèque de Christiania.* — D'après le rapport annuel, *Universitets-Bibliothekets Aarbog for 1884*, la bibliothèque de Christiania comptait, en 1884, près de 250,000 volumes, soit 6,250 de plus qu'en 1883.

États-Unis. — *Vols à la bibliothèque de Chicago.* — *Le Correspondant* raconte qu'un Allemand nommé Otto, que l'on rencontrait fréquemment à la bibliothèque publique de Chicago, a été convaincu d'avoir soustrait à cette bibliothèque plus de 2,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

Les supercheries typographiques. — Essai bibliographique. — C'est M. Gustave Brunet qui est l'auteur de cet *Essai*, extrait des *Actes de l'Académie de Bordeaux* (in-8°, 20 p., 1885). Dès les premières lignes, l'excellent bibliographe nous apprend qu'un supplément aux *Supercheries littéraires* de Quérard est en préparation. Espérons qu'il est un de ceux qui préparent ce supplément si nécessaire. Dans son *Essai*, M. Brunet énumère, avec d'intéressants détails les principales supercheries typographiques du XVIe siècle et des siècles suivants. Il s'occupe surtout des imprimeurs hollandais. Le plus fécond comme le plus célèbre de ces imprimeurs fantastiques fut Pierre Marteau, qui fit sortir pendant plus d'un demi-siècle de son officine de Cologne une multitude d'écrits, appartenant les uns à la politique antifrançaise, les autres à la classe des fictions risquées; toutes ces productions devaient le jour à des presses hollandaises. On trouvera une liste des nombreux émules de Pierre Marteau (1666-1680). L'*Essai* est accompagné de notes parmi lesquelles je signalerai celles qui regardent l'*Épistre au Tigre de la France*, la *Béatitude des chrestiens ou le fléo de la foy*, par Geoffroy Vallée, opuscule de huit feuillets réimprimé à Bruxelles en 1872; *le Triomphe des Vertus sur les Vices*, par Plis de Raynouville, nom supposé, adopté, dit-on, par le fécond évêque de Belley; *Zeloé*, libelle dirigé contre Joséphine de Beauharnais et Mmes Tallien et Visconti ses amies, par le marquis de Sade et qui a reparu à Bruxelles en 1870; divers ouvrages de Restif de la Bretonne, romancier *réhabilité* depuis une vingtaine d'années avec quelque exagération peut-être (je change *peut-être* en *assurément*), le *Moyen de Parvenir*, que Ch. Nodier refusait d'attribuer à Béroalde de Verville, etc. (*Revue critique d'histoire et de littérature.*)

— La librairie Charpentier vient de faire réimprimer le *Journal de Barbier*, qui était depuis longtemps épuisé. La nouvelle édition forme huit volumes in-8° et est de tous points conforme à la précédente.

— Les *Mémoires de Mlle de Montpensier* dont les quatre volumes étaient aussi épuisés sont également réimprimés et remis en vente. On sait que ces *Mémoires* sont annotés par M. Chéruel.

— M. E. Legrand vient de faire paraître en deux volumes in-8° à la librairie Leroux une *Bibliographie hellénique*. C'est une description raisonnée des ouvrages publiés en Grèce par des Grecs aux XVe et XVIe siècles.

— La librairie des Bibliophiles vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection des curiosités historiques et littéraires. Il a pour auteur M. Honoré Bonhomme et est consacré à *Mme de Genlis, sa vie, son œuvre, sa mort.*

— L'écrivain qui sous le pseudonyme du « comte Vasili » a donné une série d'études sur la société de Londres, de Vienne et de Berlin prépare un nouveau volume : *la Société de Madrid.*

— Sous ce titre : *Journal de dix ans*, un pseudonyme, *Fidus*, vient de faire paraître une suite de récits, de portraits et de révélations inattendues sur les hommes et les événements politiques qui ont marqué en France durant ces dernières années.

On sait que *Fidus* n'est autre que M. Auguste Vitu.

— M. Albert Aujot vient de faire paraître une petite plaquette : *Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres.*

— Le troisième volume de l'*Histoire de Charles VII* de M. de Beaucourt a paru. Il a pour sous-titre *le Réveil du Roi*, et comprend la période de notre histoire qui va de l'année 1435 à l'année 1444.

— Il y a quelques jours, a paru chez MM. Bousson et Valadon, successeurs de Goupil, le premier fascicule de l'*Armée française, types et uniformes*, par Édouard Detaille.

L'ouvrage, complet en 16 livraisons, comprendra 260 pages de texte. Les planches seront au nombre de 450 environ : 60 planches en couleurs et hors texte; 390 planches environ dans le texte. Chaque livraison de l'édition ordinaire sur papier vélin coûte 50 francs; le prix de la livraison sur papier du Japon, avec les planches avant la lettre est de 150 francs, la livraison sur papier de Hollande (planches avant la lettre) coûte 75 francs.

Le texte de l'ouvrage a été confié à M. Jules Richard.

— Samedi paraîtra un livre de M. Raoul Frary : *la Question du latin*.

L'auteur, qui est de l'Université, demande qu'on cesse d'enseigner à nos fils la langue de Virgile et de Cicéron.

— Un ouvrage posthume de M. Destrais de Strasbourg. — M. Destrais, ancien professeur à la Faculté de droit de Strasbourg, laisse un traité *de la Propriété et des servitudes en Droit romain*, qui mérite d'être accueilli avec respect, comme le dernier livre que cette Faculté ait produit pour la France. M. Destrais, après avoir enseigné successivement, à Strasbourg, l'histoire et la philosophie du Droit, le droit des gens, et en dernier lieu la procédure civile et la législation criminelle, vit sa carrière brisée, en 1870, par la guerre qui a séparé l'Alsace de la France. Nommé professeur à la Faculté de Nancy, il dut renoncer à prendre possession de sa nouvelle chaire et fut nommé professeur honoraire des Facultés de France, et travailla jusqu'à sa dernière heure au livre qu'il ne lui fut pas donné de publier lui-même, et qui a été recueilli par la Faculté de Nancy; cet ouvrage tiendra une place honorable à côté des travaux de Giraudet de Pellat.

— M. Gilliéron vient de faire paraître à la librairie Vieweg la *Table analytique des dix premiers volumes de la Romania* (1872-1881).

Cette *Table*, entreprise à l'instigation de M. Paulin Paris, se divise en six parties :

1° Index général;
2° — lexicologique;
3° — grammatical : I. Phonétique; II. Morphologie; III. Syntaxe; IV. Versification;
4° — du Folk-Lore;
5° — des manuscrits;
6° — des périodiques.

De cette façon, on a de suite sous les yeux l'ensemble complet de ce qui a été écrit pendant ces dix années sur un sujet ou une question quelconque se rattachant à l'étude *des langues et des littératures romanes*.

— M. G. Larroumet a fait faire un tirage à part de la conférence qu'il a donnée cette année sur *Les Béjart* et qui avait été reproduite au mois de juillet par le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique*.

— La librairie Vier à Nantes édite un livre de M. Dugast-Matifeux : *Carrier à Nantes; Robespierre et Jullien*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des volumes récemment parus de la *Sammlung von biographisch-literarischen Charakterbildern deutscher Dichter der Gegenwart* (portraits biographico-littéraires de poètes allemands de notre temps), donne la biographie de Julius Wolff par Alfred Ruhemann.

— Une traduction autorisée allemande des *Mémoires du général Grant* paraît chez M. F.-A. Brockhaus à Leipzig. — L'ouvrage comportera plusieurs fac-similés, des gravures et un grand nombre de plans et cartes.

— A l'occasion du congrès de géologie qui se tient à Berlin, M. John Milne, professeur de géologie à Tokio (Japon) a fait paraître chez M. Friedlander, à Berlin, une brochure intitulée *Appendix to « Recherches sur les tremblements de terre au Japon »*, qui contient quelques communications importantes, les théories émises par ce savant au sujet des tremblements de terre.

— Il vient de paraître chez Otto Harrasowitz, à Leipzig, une *Histoire du Commerce du Levant au moyen âge*, par M. Heyd, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de Stuttgart. — Cette édition française, refondue et considérablement augmentée par l'auteur, a été publiée sous le patronage de la Société de l'Orient Latin par Furcy-Raynaud, en deux forts volumes.

Angleterre. — La série d'ouvrages anecdotiques relatifs à Charles Dickens vient de s'enrichir d'un nouveau volume de M. George Dolby et intitulé : *Charles Dickens as I knew him*; « the story of the reading tours in Great-Britain and America (1866-1870), Londres ». T. Fisher Unwn, in-8°.

— A l'occasion du 200e anniversaire de la révocation de l'édit de Nantes, M. G. Lambert a fait paraître la seconde partie de son livre *the Huguenots*; il y retrace les persécutions auxquelles ses coreligionnaires furent exposés au XVIIe siècle et la situa-

tion prospère à laquelle plusieurs de leurs descendants ont atteint aujourd'hui en Angleterre.

— La jolie *Parchment series* publiée par MM. Kegan Paul et Trench vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes : une nouvelle édition du *Vicar of Wakefield*, préparée par M. Austin Debson, et la réédition des *Confessions of an opium-eater*, par le Dr Richard Garnett.

L'éditeur fait observer, à propos de la traduction française de cet ouvrage par Alfred de Musset, un travail de jeunesse du poète, que sa traduction dénote une meilleure connaissance de la langue anglaise qu'on n'eût été en droit d'attendre d'un si jeune homme. MM. Kegan Paul publient également le quatrième volume de *Duruy's history of Rome and the Roman people*, éditée par M. Mahaffy.

— *Les traductions anglaises de Gil Blas.* — C'est en 1723 que paraissait chez Jakob Tonson, Shakespear's Head, Strand, la première traduction anglaise du roman de Le Sage, en 3 volumes in-12. Cette traduction, qui ne portait point l'indication du nom du traducteur, eut plusieurs éditions, mais tomba dans l'oubli lorsque parut en 1749 une nouvelle traduction faite par Smollett et imprimée par J. Osborne, Golden Ball, Paternoster Row, en 4 volumes in-12, ornée de 33 gravures sur bois.

La traduction de Smollett, fort goûtée du public, eut bon nombre d'éditions, notamment celles de 1802, 3 vol. in-8° avec gravures par Warren, celle de 1806 en 2 vol. in-8°, illustrés par Gigoux, et enfin celle de 1835 avec 12 eaux-fortes du célèbre George Cruishank.

Concurremment avec la traduction de Smollett, deux autres traductions de Gil Blas ont été publiées à Londres : celle de Proctor en 1774, un vol. in 8° avec planches, et celle de Martin Smart en 1807, 4 vol. in-12 ornés d'une centaine de gravures.

En 1881, M. J.-C. Nimmo a édité une jolie édition de Gil Blas en 3 vol. avec 16 eaux-fortes par R. de Los Rios; le texte cependant ne diffère pas sensiblement de la traduction de Smollett.

La nouvelle édition qu'annonce aujourd'hui M. William Paterson sera cette fois une traduction entièrement nouvelle due à la plume autorisée de M. Henri van Laun. — Dans une préface de 47 pages, M. van Laun défend Le Sage contre ceux qui l'accusent ou l'ont accusé de plagiat. L'ouvrage sera illustré par une série d'eaux-fortes exécutées par Lalauze.

— Une réimpression d'un curieux ouvrage datant de 1589, sur les voyages des Anglais dans l'Europe septentrionale, paraît chez M. Edmund Goldsmid à Édimbourg. — Ce livre contient le récit détaillé de non moins de 109 voyages, parmi lesquels le voyage plus ou moins problématique d'Edgar autour de la Grande-Bretagne en 973, les voyages de Chancellor en Russie, les ambassades envoyées par la reine Élisabeth en Russie et en Perse, la destruction de l'Armada, etc.

Voici le titre de la nouvelle édition de ce volume :

The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation. — Collected by Richard Hakluyt, preacher.

— *Prœterita*, tel est le titre que M. Ruskin, le grand écrivain anglais, donne à ses mémoires qu'il fait paraître par fascicules.

MM. George Routledge publient : *The history of Manon Lescaut and the Chevalier des Grieux.* — By the abbé Prévost, with 225 original illustrations and borders by Maurice Leloir and 12 page etchings.

Viennent de paraître :

Chez MM. Chapman and Hall. *Life of Monseigneur Dupanloup*, by the abbé F. Lagrange. — Traduit du français, par Lady Herbert.

Chez MM. Chatto and Windus. *Victor Hugo*, by A. Charles Swinburne.

Chez MM. Win Blackwood : *Victor Hugo*, a memoir and a study, by James Cappon.

Chez MM. Houghton, Miffin and Cº : *the first Napoleon*, a sketch political and military, by J. Codman Ropes.

Italie. — *Studi storici sul marchese Guglielmo III, di Monferrato, et i suoi figli.*

A propos du marquis Guillaume III, de Montferrat, beau-frère de Louis VI, roi de France, l'auteur de cet ouvrage a traité plusieurs questions difficiles, qu'il a souvent résolues dans un sens diamétralement opposé aux conclusions généralement admises. Il prouve que Guillaume III ne fut jamais le gendre de Frédéric Barberousse, et il relègue parmi les personnages imaginaires une certaine Jourdaine de Montferrat à laquelle on attribuait un rôle dans les intrigues qui précédèrent la quatrième croisade. Un intéressant chapitre est celui qui est consacré aux négociations de Guillaume de Montferrat, médiateur entre le pape et le roi d'Angleterre, à propos de Thomas Becket. Un mariage entre une fille de Henri III et un fils de Guillaume devait être le prix de la déposition de l'archevêque. Un dernier chapitre détermine avec beaucoup de sagacité la date et le sens véritable de trois lettres assez obscures adressées par Guillaume III à son neveu Louis VII. Dix-huit documents, pour la plupart inédits, terminent le volume. L'un d'eux est relatif à la curieuse légende, qui s'est perpétuée jusqu'au siècle dernier à Locedio, le Saint-Denis des Montferrat, au sujet d'une reine enterrée dans ce monastère. M. Savio établit que cette reine était l'impératrice Euphrosine, femme d'Alexis III.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Voici quelles sont les principales publications annoncées comme devant paraître avant la fin de cette année :

MAISON HACHETTE : *le Cantique des cantiques*, traduction de M. Renan; eaux-fortes de MM. Boilvin et Hédouin.

MAISON DIDOT : *Ilios, ville et pays des Troyens*, résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade de 1871 à 1882. Cet ouvrage de M. Schliemann a été traduit par Mme Egger et contiendra deux cartes — plans et près de 2,000 gravures sur bois. — *La Vie des saints illustrée pour chaque jour de l'année*, d'après le P. Giry; volume illustré de chromolithographies et de gravures sur bois.

MAISON QUANTIN : *la Française du siècle*, de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, dernier ouvrage de cette collection qui a obtenu tant de succès et dont l'*Éventail* a été le premier volume. Ce livre, illustré avec grand soin de planches en couleur, gravées à l'eau-forte par E. Gaujean, d'après les dessins d'un artiste de grand talent, M. A. Lynch, recevra, nous pouvons le prédire, un accueil empressé de la part des bibliophiles, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique.

La collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain s'augmentera de *Germinie Lacerteux*. Signalons aussi une nouvelle édition du *Vicaire de Wakefield* avec chromo typographies dans le genre de celles qui illustrèrent le *Gulliver*, paru l'année dernière. Enfin n'oublions pas un grand volume de luxe : l'*Angleterre pittoresque*, qui contiendra plus de 600 gravures. Plus tard paraîtront la *France* et l'*Italie*.

LIBRAIRIE PLON : *la Province à cheval*, par Crafty, pour faire suite au *Paris à cheval*, que cette maison a donné l'an passé. — *A travers l'Asie centrale*, par M. Moser. — *Lettres d'un soldat, cinq ans d'Afrique*, par M. de Montagnac.

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES : MM. Jouaust et Sigaux préparent une traduction nouvelle de *Faust* qu'illustreront les dessins de M. J.-P. Laurens; une édition des *Fables de La Fontaine* avec les dessins d'Émile Adan gravés par Lerat; un *Jocelyn*, dessins de Bernard gravés par de Los Rios; enfin une nouvelle édition de *Graziella* avec préface de M. Louis de Ronchaud.

MAISON ROTHSCHILD : *les Sculpteurs de la Renaissance*, par M. Ch. Yriarte; *les Médailleurs de la Renaissance*, par M. Heis.

MAISON MARPON ET FLAMMARION : *le Monde avant la création de l'homme*, par M. Camille Flammarion. — L'*Afrique centrale*, par M. Hovelacque.

MAISON CALMANN LÉVY : duc d'Aumale : *Histoire des Princes de Condé*, tomes III et IV. — *Correspondance inédite de Stendhal avec sa sœur*. — A. Karr : *le Règne des Champignons;* général Tchen-Ki-Tong : *le Théâtre des Chinois*, volume dont plusieurs fragments paraissent dans le journal *le Temps*. — Cerfbeer et Christophe : *Répertoire de la Comédie humaine*, sorte de généalogie de la grande famille créée par le romancier. — Paul de Saint-Victor : *Anciens et modernes*. — Duc d'Ayen : *Cent ans de République aux États-Unis*. — Henri Rivière : *la marquise d'Argentini*, ouvrage posthume.

MAISON CHARPENTIER : l'*Œuvre*, le nouveau livre de M. Zola, étude approfondie du monde des artistes et des ateliers de peintres. — Ferdinand Fabre : *Merlette*.

LIBRAIRIE OLLENDORFF : Vitu : *les Mille et une nuits du théâtre*, seconde série. — Guy de Maupassant : *Monsieur Parent*. — Harry Alis : *Petite ville*.

MAISON HAVARD : Jules Claretie : l'*Armée du mal*, études sur le Paris vicieux et dépravé.

MAISON LEMERRE : A. Theuriet : *Péchés mortels*. — Bourget : *Psychologie contemporaine;* second et dernier volume qui comprendra des études sur les Goncourt, Alex. Dumas fils, Leconte de Lisle, Tourgueneff, Asniel, etc. — Général Pittié : *A travers la vie*. — Signalons aussi une *Anthologie des poètes du XIXe siècle*.

LIBRAIRIE DENTU : *Fables de La Fontaine*, filtrées par Aurélien Scholl. — Alex. Hepp : l'*Épuisé*, satire des poètes décadents.

LIBRAIRIE J. LÉVY : Ph. Audebrand : *Petits mémoires d'une stalle d'orchestre* (1825-1885). — Gondeau : *Voyages de découvertes du célèbre Kenysis à travers les États-Unis de Paris*.

— Avec plusieurs journaux nous avions annoncé que les *Mémoires* de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, devaient paraître prochainement. Le *Courrier de l'Art* dit être en mesure de garantir que la nouvelle est erronée; les *Mémoires* en question sont loin d'être écrits, et M. Camille Doucet est le premier à regretter le bruit qu'on fait autour d'eux. Le public pourrait s'y méprendre et attribuer à l'auteur un désir de réclame absolument étranger à son caractère.

— M. Ernest Renan vient de corriger les dernières épreuves d'un nouvel ouvrage philosophique : *le Prêtre de Nemi*, drame en cinq actes.

L'éminent écrivain fera ensuite paraître une *Histoire du peuple Juif.*

— M. Henri Béraldi fait imprimer en ce moment pour la distribuer à ses collègues de la Société des *Amis des livres* un élégant volume qui aura pour titre : *Bibliothèque d'un bibliophile.*

— Les *Irréguliers du langage*, tel est le titre provisoire d'un volume qu'un de nos collaborateurs, M. Gustave Fustier, prépare en ce moment.

Cet ouvrage entièrement relatif à l'argot comprendra, sous forme de dictionnaire, deux parties bien distinctes, consacrées l'une au *français-argot*, l'autre à l'*argot-français*. Chaque vocable argotique aura son étymologie, son histoire, et sera autant que possible accompagné de citations.

Ces glossaires seront suivis d'une *bibliographie argotique* où l'on trouvera non seulement l'indication des ouvrages qui ont été faits spécialement sur le jargon, mais encore l'énumération des livres pour lesquels leurs auteurs ont mis la *langue verte* à contribution.

— M. Jean Richepin va faire paraître chez l'éditeur Dreyfous un nouveau volume de poésies : *la Mer*, qui verra le jour sous format in-4°.

— La librairie Dentu annonce comme devant incessamment paraître un nouveau volume de M. Imbert de Saint-Amand : *Marie-Louise et l'invasion de 1814.*

— L'éditeur Heinrischen annonce une traduction des *Mensonges conventionnels de notre civilisation*, de M. Max. Nordau.

— M. Thureau-Dangin corrige en ce moment les épreuves de son troisième volume de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet.*

— La librairie Delagrave annonce la prochaine publication de la seconde partie de l'ouvrage de M. de Crozals : *Histoire de la civilisation.*

— Le Père Didon a fait récemment un voyage en Palestine pour réunir les éléments d'un ouvrage qu'il prépare en réponse à la *Vie de Jésus* de M. Renan.

— Signalons aux moliéristes un ouvrage de M. Alfred Copin : *Histoire des Comédiens de la troupe de Molière*, dont nous rendrons compte prochainement.

— M. de Champeaux, inspecteur des Beaux-Arts à la préfecture de la Seine, vient de faire paraître le second et dernier volume de son ouvrage sur *le Meuble.* On sait que ce livre fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, publiée par la maison Quantin.

— M. Georges d'Heilly publiera prochainement une nouvelle édition, très augmentée, de son livre : *Rachel d'après sa correspondance.*

— On se rappelle le succès qui accueillit l'année dernière un ouvrage de M. Maurice d'Hérisson : *le Journal d'un officier d'ordonnance.*

Cet ouvrage va être suivi d'une seconde étude intitulée : *Journal d'un interprète en Chine.* Le livre paraîtra dans la première quinzaine de novembre.

Ce qui donne à ce *Journal* un attrait de plus, c'est la saisie et la séquestration d'un ouvrage précédent du comte d'Herisson : *Histoire de la campagne de Chine d'après la correspondance confidentielle du général en chef.*

— L'ancien chef du service de la sûreté, M. Gustave Macé, poursuivant ses études parisiennes, va faire paraître à la librairie Charpentier un roman qui aura pour titre : *Mon premier crime.*

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Karl Duncker de Leipzig se propose de publier prochainement une édition bon marché (à 1 fr. 25 le volume) des œuvres choisies d'Édouard V. Hartmann.

Angleterre. — MM. Richard Bentley ont sous presse un nouvel ouvrage de Lady Jackson, *the Court of France in the sixteenth century*, en deux volumes avec portraits, ainsi qu'une étude littéraire de Grace Ramsay, intitulée *Mme Mohl and her friends*, avec un portrait gravé par Stodart.

Belgique. — M. Génard, archiviste de la ville de Bruxelles, va faire paraître à la librairie Bruylant un grand ouvrage illustré : *Bruxelles à travers les âges.*

— L'éditeur belge Kistemaeckers nous annonce pour le mois prochain une belle réimpression du *Paysan perverti*, de Restif de la Bretonne.

Suède. — S. M. Oscar II de Suède va publier prochainement un volume de politique.

Ce livre pourra s'appeler l'histoire de huit ans. Tous les événements d'Europe de 1864 à 1872 y seront passés en revue.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

L'édition nationale des Œuvres de Victor Hugo. — On se rappelle le bruit qui se fit il y a quelques mois au sujet d'une édition dite *Nationale* des *Œuvres de Victor Hugo*.

Cette publication, dont un certain nombre de fascicules ont paru, ne sera pas continuée.

Bien que cette nouvelle nous ait été présentée comme absolument certaine, nous la donnons ici sous réserves, tout en faisant remarquer qu'elle justifie les appréciations que *le Livre* avait cru devoir émettre à l'apparition de cet ouvrage.

La traduction d'Aristote, par Barthélemy-Saint-Hilaire. — Cette œuvre magistrale, une des plus considérables de notre siècle, approche de son terme. M. Barthélemy-Saint-Hilaire y travaille depuis cinquante-deux ans. Il a commencé par la traduction de la politique, qu'il a publiée en 1837. Le plan qu'il a adopté, dès le début, et constamment suivi depuis, consiste à donner d'abord un exposé de la science telle que l'a conçue Aristote et telle qu'elle est de nos jours, puis une dissertation sur l'authenticité de l'ouvrage, la traduction avec notes perpétuelles, et enfin des tables alphabétiques très développées. *La Politique* a eu trois éditions, dont la seconde a paru en 1848, et la troisième, revue et corrigée, en 1873. Les autres traductions ont paru dans l'ordre suivant: *la Logique*, 4 vol., 1839-1844; *la Psychologie*, 1847; *la Morale à Nicomaque*, 2 vol., et *la Grande morale*, 1 vol., 1856; *la Poétique*, 1858; *la Physique*, 2 vol., 1862; *la Météorologie*, 1863; *le Traité de la production et de la destruction des choses*, 1 vol., et *le Traité du ciel*, 1 vol., 1866; *la Rhétorique*, 2 vol., 1870; *la Métaphysique*, 3 vol. 1879; *l'Histoire des animaux*, 3 vol., 1883; *le Traité des parties des animaux et de la marche des animaux*, 2 vol., 1885. Cela fait, en tout, 25 volumes jusqu'à présent; et cet immense labeur n'a pas empêché M. Barthélemy-Saint-Hilaire de publier un grand nombre d'ouvrages personnels, sur *les Védas*, *le Bouddhisme*, *le Koran*, des *Lettres d'Égypte*, une traduction d'Épictète, etc. La grande entreprise qui doit surtout illustrer sa vie sera bientôt achevée. M. Barthélemy Saint-Hilaire donnera: en 1887, *le Traité de la génération*, en 3 vol.; puis, viendront *les Problèmes*, 2 vol., *les Fragments*, 1 vol., et enfin la Table générale des matières. Aristote se trouvera alors définitivement introduit dans la langue française, avec des notes qui le complètent et l'éclairent, des préfaces qui le jugent, et des tables qui facilitent, abrègent et dirigent le travail du lecteur. « C'est, comme le dit avec raison M. Jules Simon, une véritable gloire et ce doit être un grand bonheur, de s'être imposé dans sa jeunesse une tache si lourde et si longue, de l'avoir continuée pendant un demi-siècle sans manquer à aucun des grands devoirs de la vie publique et en ne cessant de jeter de vives lumières par des ouvrages originaux sur des questions importantes, et de se dire enfin, pour suprême récompense, qu'on a rendu un tel service à la philosophie, aux lettres et à son pays ».

Manuscrits récemment découverts. — M. Léopold Delisle signale, dans une des dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'acquisition, par la bibliothèque de Nîmes, de deux manuscrits trouvés dans les papiers de M. Germer-Durand; l'un est un Horace du XIIIe siècle; l'autre est un manuel de morale chrétienne rédigé par un fils de Dhuoda, épouse de Bernard, duc de Septimanie. Ce dernier manuscrit remonte à l'époque carolingienne. On n'en connaissait que des fragments, la préface et la table. Un passage parle de Louis le Débonnaire et le qualifie de frère de Dhuoda, d'où on avait conclu que cette princesse était fille de Charlemagne. L'examen du manuscrit de Nîmes a permis de s'assurer qu'il y avait dans le passage en question une faute de scribe: au lieu de *frère*, il faut lire *empereur*. L'origine de Dhuoda reste inconnue.

Les Livres en argile. — Le *Bulletin de la papeterie* nous donne sur les livres en argile les détails suivants: « Bien au delà de la Mésopotamie, sur les bords du Tigre, se trouvent les ruines de Ninive. Il n'y a pas longtemps, des monticules de terre et de pierres indiquaient encore l'endroit où se trouvaient le palais et les murs de l'antique capitale de l'empire d'Assyrie. Mais les travaux d'archéologues français d'abord, anglais ensuite, ont déblayé tous ces débris et mis au jour les rues et les palais où demeuraient les princes d'Assyrie. Les dieux qu'ils adoraient et les livres qu'ils lisaient sont aujourd'hui révélés au XIXe siècle. La plus curieuse découverte qu'aient produite ces fouilles est sans conteste celle de livres en argile. La bibliothèque principale était située dans le palais de Konyunjik. Les livres en argile qu'elle contenait se composaient de tablettes de forme

oblongue, couvertes d'une écriture extraordinairement serrée. Lorsque plusieurs tablettes étaient nécessaires pour former un livre, la dernière ligne d'une tablette était répétée sur la tablette suivante. Il est évident que l'écriture a été appliquée sur les tablettes lorsque l'argile était encore molle et qu'on a livré ensuite les tablettes à la cuisson pour les durcir. Chaque tablette (ou livre) était numérotée et avait sa place marquée dans la bibliothèque par le même numéro, afin d'être facilement trouvée par le conservateur. Parmi ces livres, on a trouvé des collections d'hymnes aux dieux assyriens, des descriptions de quadrupèdes, d'oiseaux, de pierres et de végétaux, et des histoires de voyages. Les Assyriens et les Babyloniens étaient fort savants en astronomie. La méthode tendant à savoir l'heure par le concours des rayons du soleil et de l'indiquer sur un cadran solaire nous vient de ce dernier peuple. Aucune de nos montres ou pendules modernes ne peut être comparée pour l'exactitude à ce cadran solaire et, par le fait, force nous est de régler nos plus récentes inventions sur le vieux système des Babyloniens ».

Alexandre Dumas candidat. — Nous avons publié autrefois la lettre par laquelle Alexandre Dumas père posait sa candidature à l'Assemblée nationale en 1848. L'illustre romancier voulut profiter de l'alliance qu'on croyait possible alors de la République et de l'Église, et il adressa aux curés des paroisses la circulaire suivante :

« Monsieur le curé,

« Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui a défendu le spiritualisme, proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez la justice de dire que c'est moi. Aujourd'hui, je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée nationale. J'y demanderai le respect pour toutes les choses saintes, et, parmi les *choses saintes*, la religion a toujours été mise par moi, au premier rang. Je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion sera le premier des peuples. Je crois que nous serons ce peuple-là. C'est dans le désir de contribuer autant qu'il est en moi à cette œuvre sociale que je viens vous demander, non seulement votre voix, mais encore les voix que la haute confiance inspirée par votre caractère peut mettre à votre disposition.

« Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien.

ALEXANDRE DUMAS. »

Une statue à Ulrich Gering. — *Le Gutenberg-Journal*, reprenant un projet autrefois conçu par M. Alkan aîné, demande qu'une statue soit élevée à Ulrich Gering, qui créa à Paris la première imprimerie.

M. Henri Rochefort et son « Sonnet à la Vierge ». — Un de nos confrères reproduit un gracieux *Sonnet à la Vierge*, écrit en 1855 par M. Henri Rochefort et qui figure dans le recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse :

Regina cœli...

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime ;
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,
Le genre humain courbé t'invoque la première;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie !.. et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs?

Les adieux de M. Claretie au journalisme. — Voici en quels termes M. Claretie, nommé directeur de la Comédie-Française, prend congé des abonnés du journal *le Temps*, auquel il donnait régulièrement des chroniques très remarquées.

21 octobre 1885.

« Ce n'est pas sans émotion que j'écris aujourd'hui cet article.

« Il faut quitter la tâche quotidienne, le labeur d'habitude, tout ce qui a été si longtemps l'occupation et la joie de ma vie. Des vingt-cinq années — un quart de siècle tout juste — que j'ai données au journalisme, les six dernières où j'ai trouvé l'hospitalité du *Temps* me sont particulièrement chères et précieuses. J'avais ici rencontré, sans parler de la liberté de parole la plus complète, l'accueil le plus amical et les affections les plus dévouées. Je songe à la fois, en écrivant ces mots, à ceux qui dirigent le journal et qui m'y ont accueilli, à mes camarades de la maison et — faut-il le dire ? — aux lecteurs qui voulaient bien me suivre dans nos causeries, devenues, de mois en mois, plus rapprochées. Je vais les regretter, ces amis inconnus qui m'écrivaient souvent du fond de leur province, et il est tel coin de France, telle ville lorraine, d'où m'arrivaient des encouragements et des sympathies dont je me sentais touché profondément.

« Je l'aimais, cette causerie en quelque sorte intime et familière, et, quoique mes recherches d'écrivain se soient exercées sur bien des points qui me sollicitaient tour à tour, c'est le journalisme qui m'a donné peut-être mes journées les plus heureuses. Homme de lettres, et ayant mis, sans faire de théories ou de proclamations, bien des impressions, des sensations et des souvenirs de ma vie dans mes livres, j'ai peut-être disséminé — mais avec la volupté de me sentir vivre — le meilleur de moi-même dans cette tâche à la fois ingrate et séduisante du journalisme. Je dis ingrate, car le journaliste qui fait les autres a pour lot de faire souvent des ingrats. Je dis sédui-

sante parce que rien ne vaut, pour un homme, le plaisir de servir les idées qu'il trouve justes, et de combattre, comme je l'ai fait, pour les hommes qu'il aime.

« On les a calomniés, ces journalistes, ou plutôt, bien souvent, ils se sont trop calomniés eux-mêmes. La somme du bien l'emporte, dans leur œuvre multiple, quotidienne, incessante, sur la somme du mal. Ce que la presse a révélé d'inconnus, servi de découvertes, passé d'idées au crible et semé de progrès est incalculable. Et ce sont parfois, cependant, ceux qui s'en servent le plus qui consentent le moins à le reconnaître. Être journaliste, c'est être, à toute heure, en tout lieu, prêt à tout combat pour une idée, et si la littérature a ses prêtres, qui sont les poètes, elle a aussi ses soldats, qui sont les publicistes et les polémistes.

« J'ai, pendant longtemps, loyalement et de mon mieux, porté le sac et fait étape. Je m'arrête aujourd'hui et me repose d'un travail que j'aimais dans un labeur que j'espère poursuivre avec honneur. Mais il m'est bien permis de mêler à la satisfaction que j'éprouve une note mélancolique. Oui, je regrette, je ne m'en défends pas, les colonnes du *Temps*. On ne dénoue point facilement des liens qui vous sont aussi chers. Quant à les briser, il n'en est pas question.

« Et je m'éloigne, mais toujours ami de l'hospitalier logis, toujours dévoué à notre œuvre commune, pour apporter mon entier dévouement à l'œuvre difficile qu'on a bien voulu me confier.

« Je remercie donc mes lecteurs d'habitude, dont les sympathies ne m'ont jamais fait défaut et qui, je l'espère, n'oublieront point mon nom, et j'emporte, qu'ils le sachent bien, une reconnaissance véritable pour tant de témoignages affectueux.

« La sympathie, que peut-on demander de plus quand on livre sa vie à ce grand juge qui est le public ? La sympathie est une des formes de l'estime.

« JULES CLARETIE. »

La Restauration des vieilles éditions. — La *Typologie Tucker* nous indique de quelle façon il convient de restaurer les vieilles éditions maculées ou dont les reliures sont abimées :

Lorsque le livre est intact à l'intérieur, et lorsqu'il a besoin seulement d'une reliure nouvelle, coupez et arrachez par lanières le carton des plats : vous ménagez ainsi les ficelles intérieures. Passez ensuite votre volume sur la vapeur d'eau en ébullition ; vous conserverez les gardes en papier de couleur collées à l'intérieur. Le livre ainsi préparé, sera facilement habillé par votre relieur. Qu'il l'emboîte dans une reliure ancienne ou neuve, colle les feuilles sur les plats et le recouvre de son ancienne garde ; il fera bonne figure dans votre bibliothèque.

Si l'intérieur est maculé de taches peu nombreuses, prenez une feuille de papier buvard blanc ; avec un pinceau passez sur chaque tache de l'eau de javelle étendue, puis lavez à l'eau distillée. Toutefois ce procédé présente quelques difficultés dans l'application ; il a l'inconvénient de laisser autour de la tache une sorte d'auréole jaune ; parfois il attaque la colle du dos et rend le volume impropre à figurer dans la bibliothèque d'un amateur.

La méthode la plus sûre quand un livre est défectueux et maculé, ce qui est le cas le plus ordinaire, exige un nettoyage complet. Voici comment il faut opérer : vous enlevez d'abord les plats et le dos, en coupant toutes les ficelles, puis vous détachez les feuilles une à une. Comme elles sont retenues par la colle sèche et se déchireraient certainement, vous passez le dos sur un bain de vapeur, qui dissout peu à peu la colle. Les feuilles séparées, vous les ouvrez et enlevez les ficelles et toutes les saletés intérieures, puis vous commencez le nettoyage feuillet par feuillet. — Vous lavez d'abord à grande eau, puis vous plongez dans un bain d'eau de javelle étendue ou dans une solution concentrée de chlorure de chaux. Suivez attentivement l'opération : le feuillet blanchit aussitôt et prend en peu de temps la teinte qu'il vous plaira de choisir. Retirez-le et plongez-le dans un autre bain d'eau contenant en dissolution du sulfate de soude en légère quantité. Par cette nouvelle opération vous faites disparaître l'excédent de chlore ; lavez et faites sécher rapidement au soleil.

Mais en passant par ces divers lavages le papier a perdu sa consistance primitive ; il est mal collé ; il faut donc le réencoller. Pour atteindre ce résultat, faites fondre une tablette de gélatine blanche par litre d'eau et joignez-y une pincée d'alun ; passez au bain et séchez rapidement toujours au soleil. Les feuillets de votre livre ont repris leur netteté, leur force première. On dirait qu'ils sortent de la presse, il ne leur manque plus qu'une belle et élégante reliure comme on sait les faire aujourd'hui.

Quant aux taches d'encre ou autres notes écrites en marge, bornez-vous à les recouvrir d'esprit de sel. Lorsqu'elles auront pris la teinte jaunâtre, vous procéderez comme pour les taches d'humidité ; s'il s'agit de substances graisseuses, la benzine suffira à les enlever.

Lettres inédites de Stendhal. — La *Nouvelle Revue* commence dans son numéro du 15 septembre la publication de quinze lettres inédites de Stendhal, adressées à M. Édouard Mounier. Elles sont datées de 1802, 1803 et 1804, époque à laquelle Beyle avait de dix-neuf à vingt et un ans.

Il n'est pas inutile de rappeler brièvement qui était Édouard Mounier. C'était le fils unique de Joseph Mounier, le promoteur de la Révolution en Dauphiné, dans les assemblées de Vizille et de Romans, l'instigateur du serment du Jeu de Paume, le défenseur instruit et éloquent du système anglais dans l'Assemblée constituante. Édouard Mounier était né à Grenoble en 1784. Il suivit son père dans la vie aventureuse de l'exil, puis à Grenoble et enfin à Rennes, où le premier consul l'avait nommé préfet de l'Ille-et-Vilaine ; c'est pendant son séjour à Rennes, auprès de son père, qu'Édouard Mounier reçut les lettres que Beyle lui écrivait. Ils s'étaient connus à Grenoble, où leurs familles étaient amies, et se sentaient

unis par la même éducation forte et nourrie, par le même penchant pour le cosmopolitisme.

Plus tard, Beyle et Mounier suivirent un instant la même carrière administrative. Mais, tandis que Beyle militaire, administrateur, diplomate, fut toujours un indiscipliné, un irrégulier, Mounier, devenu conseiller d'État, pair de France, directeur général de l'administration départementale et de la police au ministère de l'intérieur sous le second ministère du duc de Richelieu, apporta dans les Conseils de la Restauration, et dans la Chambre des Pairs de la monarchie de Juillet sa grande honnêteté, sa vastes expérience des affaires et des hommes, son universelle compétence administrative. Il fut, au second rang, un de ces hommes élevés dans les principes de 89, formés à l'école de l'administration impériale, qui, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, s'efforcèrent, selon le mot de Tocqueville à Royer-Collard, de « concilier et de retenir ensemble le principe de l'hérédité antique et celui de la liberté moderne ».

Parmi les quinze lettres qui ont été communiquées à la *Nouvelle Revue*, nous reproduisons les deux suivantes :

« Paris, le 16 messidor an X (5 juillet 1802).

« Je ne reçois votre lettre qu'aujourd'hui, mon cher Mounier, à mon retour de Fontainebleau, où j'ai passer plusieurs jours à chasser et à disputer avec mon général [1]. Il voulait absolument me reprendre comme aide de camp et me faire nommer lieutenant; moi, je voulais donner ma démission, et c'est ce que j'ai fait avant-hier; ainsi, à compter du 12 messidor, je suis redevenu libre et citoyen.

« Quelle idée avez-vous donc sur nos lettres, mon cher Mounier? Est-ce que nous écrivons pour faire de l'esprit ou pour nous communiquer franchement ce que nous sentons? Écrivez-moi avec votre cœur et je serai toujours content. J'ai été charmé de la description de la ville de Rennes. Je vous vois déjà dans une délicieuse petite chambre donnant sur les Tabors, rêvant à la jolie fille du Maine ou aux charmantes sœurs qui, parisiennes et militaires, emporteront votre cœur d'assaut. Vous avez beau me plaisanter sur mes amours passagers, vous, monsieur le philosophe, tout comme un autre vous serez d'abord entraîné par les femmes vives et légères. Une d'elles, avec un peu de coquetterie, vous persuadera facilement que vous l'adorez et qu'elle vous aime un peu. Vous en serez fou pendant deux mois, vous croirez avoir trouvé cette femme unique qui seule peut faire votre bonheur sur la terre. Mais vous vous apercevrez bientôt que ce qu'on a fait pour vous, on l'a fait aussi pour vingt autres. Vous la maudirez, vous vous en voudrez bien. Quelque temps après, vous trouverez une femme aimable, d'un tout autre caractère, une femme unique dans son genre; celle-ci est aussi réservée et aussi douce que l'autre était vive et brillante. Sûre de sa victoire, elle ne vous prévient pas, elle vous laisse faire les avances, vous reçoit avec une froideur apparente qu'elle dément bien vite par un tendre regard. Vous êtes transporté, vous êtes le plus heureux des hommes; pour cette fois vous n'êtes pas trompé. Hélas! quinze jours après, vous vous apercevez qu'on répète déjà avec un autre le rôle qu'on avait joué avec vous.

« Lassé bientôt de ce commerce de tromperie, vous vous accoutumerez à ne regarder les femmes que comme de charmants enfants, avec lesquels il est permis de badiner, mais à qui l'on ne doit jamais s'attacher. Vous deviendrez alors ce qu'on appelle un homme aimable, vous plaisanterez tout, vous serez entreprenant, vous ferez la cour à toutes les belles que vous verrez, elles vous trouveront délicieux.

« Mais tout à coup vous trouverez une femme auprès de qui toute votre assurance s'évanouira; vous voudrez parler et les paroles expireront sur vos lèvres; vous voudrez être aimable et vous ne direz que des choses communes. Alors, croyez-moi, mon cher Mounier, si l'absence ne fait qu'augmenter votre passion, si les objets qui vous plaisaient le plus vous deviennent fades et ennuyeux, c'est en vain que vous voudriez vous en défendre, vous êtes amoureux pour la vie.

« Rappelez-vous que vous m'avez promis franchise entière; ne craignez pas ma sévérité.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

« Vous voyez que je suis votre conseil et que je lis *l'Énéide* quelquefois; aussi je quitte la tendre Didon pour des hommes plus modernes. Dans ce moment, par exemple, je viens de lire *les Nouveaux Tableaux de famille* d'A. Lafontaine. J'ai été vraiment charmé; il y a là un Whater à qui vous porterez envie. Ce roman m'a un peu réconcilié avec les Allemands. Est-ce que vraiment quelques-uns d'entre eux auraient de l'esprit?

« Je trouve vos assemblées du vendredi superbes; je vois d'ici Mlle Victorine faisant les honneurs de la maison, et vous, *signor prefetino*, distribuant des calembours à droite et à gauche; je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être un des aides de camp du général que vous recevez si bien.

« Dites-moi ce qu'ils font, ce qu'ils disent, en un mot, si se sont de bons diables, et surtout *answer fast to your everlasting friend.*

« H. B. »

« Paris, 21 nivôse an XI (11 janvier 1803).

« Qu'aurais-je pu vous dire, mon cher Mounier, pendant six mois de ma vie passés dans la folie la plus complète? Je l'ai enfin connue, cette passion que ma jeunesse ardente souhaita avec tant d'ardeur. Mais à présent que l'aimable galanterie a pris la place de ce sombre amour, après avoir été tant plaisanté par mes amis, je puis en plaisanter avec vous. Oui, mon ami, j'étais amoureux, et amoureux d'une singulière manière, d'une jeune personne que je n'avais fait qu'entrevoir, et qui n'avait récompensé que par des mépris la passion la mieux sentie. Mais enfin

1. Le général Michaud, dont Beyle avait été aide de camp.

tout est fini; je n'ai plus le temps de rêver, je danse presque chaque jour. En qualité de fou, je me suis mis sous la tutelle de mes amis, qui n'ont trouvé d'autre moyen de me guérir que de me faire devenir amoureux. Aussi suis-je tombé épris d'une femme de banquier très jolie ; j'ai dansé plusieurs fois avec elle, je me suis fait présenter dans ses sociétés, je viens de lui écrire ma cinquième lettre, et elle m'en a renvoyé trois sans les lire, elle a déchiré la première, et suivant toutes les règles elle doit lire la cinquième et répondra à la sixième ou septième. Elle a épousé il y a six mois le brillant équipage et les deux millions d'un badaud qui a la platitude d'en être jaloux, jaloux d'une femme de Paris! Il prend son temps; aussi je compte bien m'amuser avec cet animal-là. Il m'a donné une comédie impayable avant-hier.

« Malli m'avait donné son mouchoir et son argent à garder : elle est sortie beaucoup plus tôt qu'elle ne m'avait dit, ce qui a fait que monsieur son mari m'est venu chercher à une contredanse que je dansais à l'autre bout de la salle, pour me demander les *affaires* de sa femme. Il était si plaisamment sérieux en faisant ce beau message, que tout le monde a éclaté; j'en ris encore en vous l'écrivant. Hier soir, il m'a boudé et, comme je disais que j'étais charmé que l'usage de l'épée et des habits brodés revînt, il a dit, d'un air judicieux, que ce n'était qu'un moyen de plus donné aux étourdis pour troubler la société.

« Tout le monde me félicite sur la rapidité de mes progrès. Je suis le premier amant de Mme B...; des gens qui valaient beaucoup mieux que moi ont été refusés; je me dis ça à tout moment pour tâcher de me rendre fier, mais en vérité ces jouissances d'amour-propre sont bien courtes. Je jouis un instant lorsque, penché sur le bras de sa bergère, je la fais sourire, ou lorsque je fais un petit homme avec le bout de son mouchoir; mais, lorsque mon orgueil veut me féliciter de la différence de mes succès cette année et l'année dernière, je deviens rêveur, je me rappelle le charmant sourire de celle que j'aime encore, malgré moi, je sens des larmes errer dans mes yeux à la pensée que je ne la reverrai jamais ; — mais convenez que je suis bien sot; ne me revoilà-t-il pas dans mes anciennes lubies! Mais cette fille, que m'a-t-elle fait, après tout, pour être tant aimée? Elle me souriait un jour pour avoir le plaisir de me fuir le lendemain; elle n'a jamais voulu permettre que je lui dise un mot; une seule fois j'ai voulu lui écrire, elle a rejeté ma lettre avec mépris; enfin de cet amour si violent, il ne me reste pour gage qu'un morceau de gant. Convenez, cher Mounier, que mes amis ont raison et que, pour un officier de dragons, je joue là un brillant rôle. Encore si elle m'eût aimé; mais la cruelle s'est toujours fait un jeu de me tourmenter; non, elle n'est que coquette; aussi je l'oublie à jamais, et je la verrais en ce moment que je serais aussi indifférent pour elle qu'elle le fut pour moi dans le temps de ma plus vive ardeur.

« Mais, pardon, mon ami, je vous ennuie de mes folies ; c'est pour la dernière fois ; je sens que je l'oublie. Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de vous embrasser cet hiver? Venez un peu voir notre Paris, à présent qu'il est dans son lustre ; je suis sûr que, tout philosophe que vous êtes, il vous plaira beaucoup plus qu'au printemps. Dans tous les cas, j'espère que nous vendangerons ensemble dans notre Dauphiné. Venez, mon cher Mounier, comparer nos gais paysans de la vallée avec vos Bretons. Est-ce que Mlle Victorine ne sera pas de la partie? Dans tous les cas, présentez-lui mes hommages, et croyez à l'*endless friendship of*... H. B. »

Correspondance de Rachel. — La presse s'est occupée depuis quelque temps de la correspondance de Rachel. Sur le regret exprimé par M. Claretie, que la plupart des lettres intimes de l'illustre tragédienne n'aient pas été publiées, M. Georges d'Heylli écrit à notre confrère :

« Laissez-moi vous dire, mon cher ami, que c'est d'accord avec la famille même de Rachel que j'ai pu mener à bonne fin mon volume : ***Rachel d'après sa correspondance.***

« J'ai trouvé, à ce sujet, auprès du fils aîné de Rachel, Alexandre Walewski, devenu depuis mon ami, et de sa tante, Mme Dinah Félix, l'ancienne sociétaire de la Comédie-Française, toutes les facilités favorables à ma publication.

« Par leur entremise, j'ai eu la communication de diverses lettres réellement précieuses. Mais, en revanche, il m'a été absolument interdit de publier une seule de ces lettes auxquelles vous faites allusion, et « que redoute la famille ».

« Et ce sont précisément ces lettres-là, mon cher ami, qu'il serait, croyez-vous, bien curieux de connaître.

« Eh bien, laissez-moi vous détromper sur ce point. J'ai eu entre les mains beaucoup de lettres d'amour de Rachel. Elles ressemblent en somme, à peu de chose près, à toutes les lettres du même genre déjà connues, et je ne crois pas que leur publication ajouterait grand'chose à la gloire épistolaire de la tragédienne.

« La famille « redoute », en effet, la publication de ces lettres, et elle l'interdira aussi longtemps qu'elle le pourra. C'est là un sentiment de respect pour l'illustre mémoire de sa mère qu'on ne saurait trop louer de la part d'Alexandre Walewski, d'autant mieux, je le répète, que les lettres « publiables » de Rachel suffisent amplement à établir combien de grâces primesautières, d'esprit naturel et de charme délicat et exquis il y avait dans cette femme si éminemment douée, et qui, quoi qu'on dise, n'a jamais eu pour sa correspondance ni inspirateur ni secrétaire, — pas même Crémieux ! »

Les envois de plis cachetés à l'Institut. — Les auteurs de découvertes qui veulent assurer leurs droits à la priorité de leur invention envoient d'ordinaire aux Académies et autres corps savants, sous pli cacheté, l'exposé et le résultat de leurs recherches. Ces plis restent fermés et à la garde de la compagnie, jusqu'au

jour où, sur la demande du déposant, on les ouvre et on prend acte du contenu en séance publique.

Le nombre des plis cachetés confiés à l'Académie des sciences est incalculable. La plupart ont été ouverts, au fur et à mesure des demandes faites par leurs auteurs. Quelques-uns pourtant, dont un remonte à 1767, sont demeurés clos, soit que les déposants aient été surpris par la mort, soit que pour une autre cause ils aient jugé à propos de ne point produire leurs recherches.

Un cas singulier s'est présenté hier, séance du 28 septembre. Un M. D..., docteur en médecine, réclame la restitution d'un pli cacheté confié à l'Académie par son fils, qui est décédé depuis lors. L'Académie peut-elle se dessaisir du dépôt? Le peut-elle sur la demande de l'héritier du déposant? La question n'avait pas encore été posée. Une commission composée de MM. Berthelot, Fizeau, J. Bertrand, est chargée d'examiner l'affaire, après avoir au préalable pris connaissance du contenu du pli.

Une société d'artistes. — Il vient de se fonder à Paris et à Londres une société internationale chalcographique pour la publication en fac-similé des estampes les plus rares et les plus intéressantes des XVe et XVIe siècles. Cette société, qui ne poursuivra naturellement aucun but commercial, comprend statutairement 250 membres payant une cotisation annuelle de 50 francs.

Au nombre de ses fondateurs sont les conservateurs du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, du British Museum, de la Bibliothèque royale de Belgique, du Rijks-Museum d'Amsterdam, du Cabinet des estampes de Berlin, etc. Toutes les reproductions, tirées à un nombre strictement limité à celui des membres de la Société, seront imprimées sur papiers spécialement fabriqués pour cet objet et avec une marque exclusive.

Une maison hospitalière pour les gens de lettres. — On peut lire dans les *Petites Affiches* la publication d'un acte de société ayant trait à la fondation d'une œuvre de bienfaisance qui, sous le titre de: « Maison hospitalière des lettres et des arts », recueillerait les gens de lettres, les auteurs, compositeurs, artistes dramatiques et journalistes dépourvus de ressources ou dont le petit avoir est insuffisant pour subvenir à leurs besoins.

Les personnes reçues le seraient — à titre purement gratuit — sur la recommandation de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, de la Société des gens de lettres, des directeurs de journaux et des directeurs de théâtres. Elles devraient être âgées de plus de quarante ans.

Papyrus. — M. Eugène Revillout, le modeste et savant successeur du comte de Rougé au musée du Louvre, vient de faire tout à la fois une découverte et une acquisition d'une importance historique si considérable, qu'il s'écoulera probablement bien des siècles avant que nos annales puissent en enregistrer d'équivalentes.

Il s'agit d'une collection de trente papyrus et d'une vingtaine d'ostracas démotiques que l'on croyait détruits depuis 1821, année pendant laquelle les premiers avaient été découverts dans une cruche trouvée entre les murs d'une maison au nord de Thèbes, et les seconds dans une maison de Djeme, immeubles ayant appartenu à Panas, fils de Pchelchans *hi moou* (littéralement « jeteur d'eau au choachite »), vivant en l'an XXI du règne de Ptolémée Soter.

Les cinquante documents susmentionnés se complètent par des papyrus et des ostracas trouvés au mois de mars dernier, par des ouvriers, dans une vieille maison copte de Karnak.

On jugera de la valeur de ces documents lorsqu'on saura que non seulement ils font connaître toute la période comprise entre *Bok-en-Ranw* (Bocchoris), le grand législateur brûlé vif par le conquérant éthiopien Scheveh (Sabaka Sabaco) et l'invasion arabe, c'est-à-dire sept cent quinze ans avant l'ère chrétienne, date de l'établissement du code civil et de l'invention de l'écriture démotique en Égypte, jusqu'au VIIIe siècle de notre ère. Sans leur secours il eût été impossible, faute de connaître les transformations successives de l'écriture démotique, de déchiffrer complètement un grand nombre de papyrus et ostracas datés des règnes de Tharaka, Cambyse et Psammétique.

Action de l'acide nitrique sur le papier. — M. H. Francis a communiqué à la Société chimique de Londres sa découverte au sujet de l'emploi de l'acide nitrique dans la fabrication du papier.

On trempe le papier de filtre dans l'acide nitrique à 1,40 de densité. On lave à l'eau. Le papier devient alors assez résistant pour qu'on puisse le laver et le nettoyer, comme un tissu quelconque, sans lui faire perdre en rien sa porosité ni ses qualités filtrantes.

Une bande de papier Berzelius ordinaire de 25 millimètres de largeur se rompt, si en la tenant par les bords on place au milieu un poids de 100 à 150 grammes. Mais après voir été traitée par l'acide nitrique, elle peut supporter une charge bien plus forte.

On conçoit que le papier ainsi fabriqué puisse être employé pour une foule d'usages; mais il est possible que ce traitement rende très inflammable le papier et soit un danger pour l'emmagasinement.

Il reste encore à savoir si ce papier ne subira pas à la longue une décomposition.

Bévues d'écrivains. — On a souvent reproché à ce pauvre Ponson du Terrail les *lapsus* baroques qui lui échappaient dans la hâte de l'improvisation.

Le hasard a fait trouver à M. Pierre Véron, qui flânait sur les quais, quelque chose qui éclipse même l'immortel : *Sa main était froide et visqueuse comme celle d'un serpent.*

Écoutez plutôt ce que nous en dit le chroniqueur du *Monde illustré:*

« C'est, s'il vous plaît, dans un livre *couronné par l'Académie* que j'ai fait ma trouvaille !

« On est en pleine nuit. Deux hommes qui traversent une forêt causent. Un troisième, embusqué, écoute leur conversation.

« Et soudain, au milieu de la scène, cette phrase mémorable de l'auteur :

« *Un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre le reste !!!* »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Les œuvres de Henri Heine.* — A partir du 1er janvier 1887, les œuvres de Henri Heine, jusqu'ici la propriété exclusive de la maison Hoffmann et Campe de Hambourg, tomberont dans le domaine public.

Angleterre. — *Origines de l'imprimerie.* — Un des livres les plus remarquables sur le sujet si intéressant des origines de l'imprimerie est, sans contredit, *The biography and Typography of William Caxton, England's first Printer, by W. Blades.* La première édition en deux volumes petit in-4° a été d'autant plus promptement épuisée que le sérieux et l'étendue des recherches techniques accompagnées de nombreuses illustrations rendent ce livre aussi indispensable aux bibliographes que digne de figurer sur les rayons de la bibliothèque de l'amateur. Une seconde édition, abrégée en un seul volume in-8°, a paru à Londres en 1877. L'année dernière, le même auteur publiait *Numismata Typographica*, reproduction gravée de sa collection, unique jusqu'à présent, de médailles et de jetons frappés en l'honneur des imprimeurs de l'art typographique. Cette année, M. Blades, cherchant dans le passé les antiques traditions des ateliers de typographie allemands, nous fait assister à la curieuse réception d'un ouvrier imprimeur, telle qu'elle se pratiquait encore en Allemagne au siècle dernier. Voici le titre de son nouveau livre : *An Account of the German Morality-Play entitled Depositio Cornuti Typographici, as Performed in the 17th and 18th Centuries.* London, Trubner, and Ce, 1885. L'ouvrage, imprimé sur papier de Hollande teinté, est relié à toutes marges, comme il convient à la collection d'un bibliophile, et orné de gravures et de titres en fac-similé de l'original. M. Blades rattache les épreuves auxquelles étaient soumis les apprentis allemands qui venaient de terminer leur apprentissage typographique à celles beaucoup plus anciennes que les étudiants des universités faisaient subir aux nouveaux venus. Les unes et les autres, comme celles du compagnonnage français, étaient dérivées très probablement de la franc-maçonnerie, dont l'origine est incontestablement plus ancienne encore. Quoi qu'il en soit, nous serions dans l'ignorance de ces curieuses pratiques aujourd'hui perdues, si Paul de Vise, imprimeur à Dantzig, ne s'était pas avisé, en 1621, d'en publier le rituel sous forme de *mystère*, versifié en bas-allemand. Ce *mystère* a été réimprimé plusieurs fois aux XVIIe et XVIIIe siècles; mais les exemplaires en sont devenus extrêmement rares, comme tous ceux des livres populaires, feuilletés sans précautions par des enfants ou des apprentis et jetés au rebut dans l'âge mûr. Le récipiendaire était admis à l'initiation sous le nom de *cornut*, parce qu'il était coiffé d'un bonnet orné de longues cornes, dont on le débarrassait après lui avoir fait subir des mauvais traitements autorisés par les mœurs du siècle et les coutumes assez singulières admises au delà du Rhin. Il était fustigé, frappé de coups de poing qu'il ne pouvait rendre, couché sur un banc qu'on retirait ensuite pour le laisser tomber rudement à terre. Enfin, un des assistants déguisé en prêtre et parodiant la cérémonie du baptême, l'inondait d'eau et le recevait compagnon au nom de Vénus, de Cérès et de Bacchus, *per pocula poculorum.* Cela terminait la cérémonie, d'ailleurs toujours accompagnée de chants et de musique.

(*La Typologie Tucker.*)

Autriche. — *Société de gravure de Vienne.* — (*Gesellschaft für vervielfältigende Kunst*). — La société de gravure organise, dans le local de l'Association des artistes, à Vienne, des expositions annuelles internationales dont le principal objet sera de faire connaître les ouvrages graphiques publiés dans l'année.

A ces expositions se rattache la décision prise par le conseil d'administration de la société, d'enregistrer dans son recueil périodique « les Arts graphiques » ou dans le Bulletin qui en est l'annexe, toutes les publications nouvelles qui lui auront été envoyées, les commandes qui auront été faites, etc., et, selon les cas, de leur consacrer une critique détaillée. Les exemplaires qui seront l'objet de ces comptes rendus figureront dans l'exposition dont il s'agit et prendront place plus tard dans le *musée graphique* que la Société s'occupe d'organiser.

L'époque de l'ouverture de l'exposition n'est pas encore fixée. En dehors des frais d'affranchissement des exemplaires dont il s'agit plus haut, les exposants n'auront à supporter aucune autre dépense.

Les catalogues de l'exposition, dans lesquels les publications annuelles seront enregistrées, n'auront pas seulement une valeur durable au point de vue de l'histoire de l'art, mais ils offriront aussi aux éditeurs des avantages commerciaux considérables.

Les envois et les demandes de renseignements devront être adressés au bureau de la Société de gravure, *Magdalenen Strasse*, 26, Vienne.

Italie. — *Un manuscrit du « Gorgias ».* — En examinant très attentivement la remarquable collec-

tion de manuscrits sur papyrus appartenant à l'archiduc Régnier, on a découvert un manuscrit sur papyrus contenant un extrait de *Gorgias* (p. 504) de *Platon*. Ce manuscrit remonte au IIe siècle après J.-C. et son texte diffère un peu de celui qu'on connaissait déjà. Il est d'une très belle calligraphie alexandrine et surpasse en valeur tous les autres manuscrits du même genre de la collection précitée, dans laquelle on trouve, entre autres, des papyri avec 200 vers de Homère, avec les idylles de Théocrite et avec les extraits des écrits de Thucydide, d'Aristote et d'autres ouvrages de Platon, ainsi que des extraits d'ouvrages grecs portant les dates des règnes de plusieurs empereurs romains.

Belgique. — *Propriété littéraire.* — Par une communication officielle du 4 septembre 1885, le Gouvernement de S. M. l'empereur de toutes les Russies a dénoncé la convention conclue le 18/30 juillet 1862, entre la Belgique et la Russie pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres artistiques et littéraires.

Le gouvernement du roi a donné acte de cette notification.

En conséquence, la convention mentionnée ci-dessus cessera d'être obligatoire à partir du 4 septembre 1886.

La presse périodique belge en 1884. — Nombre de journaux et écrits périodiques d'après leur périodicité :

Journaux.	Quotidiens.	Paraissant au moins une fois par semaine.	Périodiques.	Ensemble. 1884.	Ensemble. 1883.
Politiques	63	293	36	392	343
Financiers	4	14	3	21	19
Agricoles, commerciaux et industriels	3	48	15	66	55
Divers	5	201	116	322	224
Totaux	75	556	170	801	641

Sur ce nombre, 297 périodiques de toute nature, dont 101 journaux politiques, 18 journaux financiers paraissent à Bruxelles.

Turquie d'Europe. — *Les manuscrits grecs de Bérat.* — *La bibliothèque de l'École des Chartes* signale dans son dernier numéro une importante découverte de manuscrits grecs qui, sur les indications de M. l'abbé Duchesne et sous les auspices du ministère de l'instruction publique, vient d'être faite par M. l'abbé Battifol dans le trésor de l'église de Bérat (Albanie). Voici un extrait du rapport de ce dernier :

« Les manuscrits, que j'ai trouvés à la métropole de Bérat, sont au nombre d'une vingtaine environ, tous se rapportant à des matières ecclésiastiques.

« Un premier groupe consiste en une quinzaine de manuscrits, la plupart fort détériorés avec des reliures délabrées et abandonnés sous les divans de la métropole, au milieu de la poussière et des mites. J'en ai dressé l'inventaire, et parmi les plus intéressants je signalerai : trois exemplaires de *Ménées* des XIIe, XVe et XVIe siècles, un *typique* ou recueil de règles et ordonnances ecclésiastiques du XVe siècle ;

« Deux homéliaires du XIIIe et du XVIe siècle, renfermant des homélies de saint Jean Chrysostome ;

« Un évangéliaire du XIIIe siècle ;

« Deux diptyques du XIVe siècle, renfermant des renseignements intéressants sur l'histoire contemporaine, dont j'ai pris note ;

« Un second groupe comprend un petit nombre de manuscrits ayant servi à l'usage liturgique et dont la valeur critique ou paléographique est tout autre. Ce sont : un exemplaire des Actes des apôtres, d'écriture minuscule et sur vélin, ayant ceci de particulier qu'il est daté de 1158 ;

« Un premier évangéliaire cursif, manuscrit de vélin, datant vraisemblablement du XIe ou du XIIe siècle et orné de miniatures d'un type d'ailleurs connu ;

« Un second évangile cursif, sur vélin, orné de miniatures et d'ornements peints d'un travail très délicat : ce manuscrit avait été donné à un monastère de la *Panagia Héléouça* par l'empereur macédonien Théodore l'Ange, XIIIe siècle ;

« Un évangéliaire sur vélin, en belle écriture cursive du XIe-XIIe siècle, avec des bandeaux décorés ;

« Une *liturgie* ou texte de l'office dit de saint Jean Chrysostome, rouleau de vélin pourpre, long de 2m,85, large de 0m,26 ; l'écriture est de large et belle minuscule du XIIe-XIIIe siècle, et l'encre est d'argent pour le corps du texte, d'or pour les capitales et les noms propres ou sacrés ;

« Un Évangile, comprenant les quatre évangélistes, sur vélin pourpre, d'écriture minuscule, très régulière et pure de toute forme onciale ; écrit tout entier à l'encre d'or et orné de miniatures d'ailleurs sans intérêt artistique. Ce manuscrit, que l'on croit, à Bérat, avoir été écrit de la propre main de saint Jean Chrysostome, et qui est, comme tel, vénéré comme une relique, est en réalité du Xe siècle ou du commencement du XIe. Les monuments de la chrysographie byzantine sont rares : on connaît le psautier de Londres (sæc. XI) et l'évangéliaire de Florence (sæc. XI) : on pourra y joindre désormais l'évangile de Bérat, que nous désignerons sous le nom de *Codex aureo-purpureus Anthymi*.

« Reste un dernier manuscrit, de beaucoup le plus précieux.

« Les manuscrits grecs sur vélin pourpre à lettres d'argent sont très rares. On connaît la Genèse illustrée de Vienne (sæc. VI), l'évangile de Patmos (sæc. VI), l'évangile de Rossano (sæc. VI), le psautier de Zurich (sæc. VII) et l'évangéliaire de Vienne (sæc. IX). Si nous laissons de côté les quelques feuillets séparés publiés par P. Uspenski, il y a une trentaine d'années, c'est tout ce que l'on possède de manuscrits pourpres grecs à encre d'argent. D'autre part, on sait quel intérêt s'attache aux manuscrits onciaux du Nouveau Testament pour l'histoire et la constitution du texte

sacré. Les manuscrits du IVe et du Ve siècle sont en assez petit nombre pour être tous célèbres et importants. Si tous ceux que nous possédons du VIe étaient des manuscrits complets, ils ne le seraient pas moins : il suffit de rappeler les noms du *Codex Bezæ*, du *Codex Claromontanus*, du *Codex Laudianus*. Et c'est ce qui explique, même en dehors de la question d'art, l'intérêt qu'a excité, il y a cinq ans, la découverte d'un manuscrit du VIe siècle sur pourpre et lettres d'argent, dans la ville de Rossano, par MM. Gebhardt et Harnack : nous voulons parler du *Codex Rossanensis*.

« Le dernier manuscrit de la métropole de Bérat est un évangile, renfermant le texte de saint Matthieu et de saint Marc, comme le *Codex Rossanensis*, moins les six premiers chapitres de saint Matthieu et les deux derniers de saint Marc. C'est un manuscrit in-4° à 190 folios de deux colonnes de dix-sept lignes, sur vélin pourpre, à encre d'argent, l'écriture étant d'onciale ronde et carrée, semblable à celle des fragments palimpsestes de Saint-Pétersbourg, désignés par le sigle θc et dont on pourra voir un fac-similé dans les *Anecdota sacra et profana*, de Tischendorff. On ne peut douter que le manuscrit ne soit du VIe siècle. Quant au texte, l'examen des leçons me permet de le ranger dans la tradition dite *occidentale* et de l'apparenter, par conséquent, avec le *Codex Beræ*.

« De ce manuscrit, j'ai plusieurs fac-similés et une collection minutieuse qui pourront être publiés. »

(*Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Amérique. — *La presse en Amérique.* — Le *Rowello American News-paper Directory* donne, dans son dernier numéro, une idée du développement extraordinaire que la presse a pris aux États-Unis et au Canada. Le chiffre total des journaux et publications périodiques de ces deux pays s'élève actuellement à 13,402, ce qui constitue une augmentation de 1,600 pour les douze derniers mois et une augmentation de 5,618 pour les dix dernières années. Depuis l'année qui vient de s'écouler, le nombre des journaux quotidiens est monté de 1,138 à 1,254; celui des journaux hebdomadaires de 9,062 à 10,028; enfin, celui des publications mensuelles, de 1,091 à 1,499. Les plus grandes augmentations ont eu lieu dans les États de l'Ouest. Dans l'Illinois, le nombre des journaux est monté de 904 à 1,009; dans l'État de Missouri, de 523 à 604; dans l'État de New-York de 1,399 à 1,523.

Réclames singulières. — Les journaux américains ne négligent aucun moyen pour attirer le lecteur et retenir l'abonné.

L'un d'eux, le *Missouri Advertiser*, éditait récemment un *leading article* pour démontrer d'une façon péremptoire que le plus sûr indice d'une mort prochaine était l'indifférence en matière de nouvelles données par les journaux. Mais le plus fort en fait de réclames est un journal de l'Arizond qui vient de publier l'avis suivant en tête de ses colonnes :

« Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de Willy Muckerow! Que ses cendres reposent en paix! C'était le plus honnête homme du monde!

« Saisissons cette occasion pour rappeler que peu de jours avant sa mort, il avait pris et payé un abonnement de trois ans! Sa veuve inconsolable peut être assurée que nous lui enverrons exactement le journal! »

NECROLOGIE.

FRANCE

— La science vient de faire en France une perte considérable dans la personne de M. Charles Robin, professeur à la Faculté de médecine de Paris, mort à l'âge de soixante-quatre ans, frappé par une apoplexie foudroyante.

M. Charles Robin a fait faire à la biologie, dans ce siècle, des progrès décisifs; reprenant la tradition et la succession de Bichat, il s'est surtout imposé la tâche d'achever l'analyse générale de l'organisme et de pousser sa décomposition anatomique jusqu'à ses éléments les plus simples.

Parmi les plus remarquables travaux de M. Robin, il faut citer son livre : *Du microscope et des injections dans leurs applications à l'anatomie et à la pathologie, suivie d'une classification des sciences fondamentales*; ses très remarquables *Tableaux d'anatomie*; son *Traité de chimie anatomique et physiologique normale ou pathologique*; ses leçons sur les *Humeurs normales et morbides;* son *Anatomie et Physiologie cellulaire, animale et végétale*, etc., ou-

vrages magistraux, dont un seul suffirait à assurer la gloire de M. Robin comme penseur biologique.

M. Robin a, en outre, en collaboration avec M. Littré, mis au courant de la science et de la philosophie modernes le *Dictionnaire de médecine* de Nysten, et longtemps contribué à la rédaction de la *Revue de philosophie positive*, dirigée par M. Littré.

— On annonce la mort de M. Breton de Champs, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, ancien directeur des cartes et plans au ministère de l'agriculture et des travaux publics.

M. Breton de Champs a publié plusieurs ouvrages de mathématiques et sur la construction des ponts. Il a donné aussi une édition des œuvres d'Euclide. Il était âgé de soixante-douze ans.

— On annonce la mort de M. Brion, ancien professeur de physique au lycée Saint-Louis. Pendant de longues années, M. Brion y avait professé; il s'occupait de recherches sur la chaleur et la conductibilité des métaux.

— Nous apprenons la mort de M. le docteur Gaëtan Delaunay, rédacteur à *la République française*.

Le docteur G. Delaunay était chroniqueur judiciaire et chargé des comptes rendus académiques à *la République française*. Il a publié d'ingénieuses et savantes études dans plusieurs recueils scientifiques.

— On nous prie d'annoncer la mort de M. Léon Potonié, philologue distingué qui parlait la plupart des langues slaves, scandinaves, germaniques et quelques langues gréco-latines. On lui doit un triple alphabet graphique, phonétique et sténographique, destiné à écrire toutes les langues, ainsi que plusieurs autres travaux. Il a passé sa vie à voyager et vient de s'éteindre le 13 octobre à Varsovie.

— M. Adrien Pozzi, auteur de plusieurs poèmes en dialecte gascon, est mort à Agen au mois d'août dernier.

— On annonce la mort de M. Tayou, docteur en médecine, professeur de zoologie et de zootechnie à l'École nationale de Montpellier, auteur de recherches sur les races ovines du Midi et sur le microbe de la fièvre typhoïde.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons à enregistrer le décès de M. Aug. Klaproth, un des bibliothécaires de la bibliothèque de l'université de Rostock, en fonctions depuis 1831.

Signalons aussi la mort du Dr J.-G.-F. Grasse, bibliographe et philologue estimé, décédé à l'âge de soixante et onze ans.

Autriche. — On annonce la mort, à l'âge de trente-huit ans, de M. Léopold Geitler, professeur de philologie slave à l'Université d'Agram et membre de l'académie de cette ville. Les principaux travaux publiés en allemand, en tchèque et en croate ont eu pour objet les langues lithuanienne, slavone et bulgare, et en particulier la paléographie glagolitique.

États-Unis. — M. William-Henry Huntington, journaliste américain, qui habitait Paris depuis trente-sept ans, est mort le 3 octobre à l'âge de soixante ans.

Il était le correspondant du *New-York Tribune*, journal fondé par Horace Gresley.

— On annonce de New-York la mort de Josh Billings, l'écrivain humoristique qui égayait depuis longtemps ses compatriotes. Josh Billings, de son vrai nom Shaw, était commissaire-priseur de profession. Les facéties qu'il débitait au public dans les salles de vente avaient tant de succès qu'il résolut un jour de quitter le marteau pour la plume. De là une série d'écrits drôlatiques rappelant, avec une nuance de finesse en plus, les *Lanternes de Boquillon*, et qui ont classé Josh Billings parmi les plus joyeux écrivains de son temps.

Josh Billings n'avait pas la drôlerie philosophique et affinée de Mark Twain ou d'Artemus Ward; mais il a, néanmoins, toujours réussi à faire rire ses compatriotes.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE (tome III, fasc. 2). R. Siméon : Discours d'ouverture. — A. Castaing : Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — L. de Rosny : Interprétation des caractères hiératiques de l'Amérique centrale. — Actes de la Société. — (Tome III, fasc. 3.) A Castaing : Les systèmes religieux dans l'antiquité péruvienne. — Rémi Siméon : La langue mexicaine et son histoire. — Actes de la Société. — ART (n° 512). Dietvichsen : Constructions en bois de l'architecture norvégienne au moyen âge. — Victor Ceresole : Alessandro Vittoria. — Willems : La situation du Musée de Cologne (suite). — Melani : A Propos des portes du baptistère de Florence. — (N° 513.) *Assez!* Extrait inédit des *Mémoires de Tourgueneff*, traduit par Mikhaïl Achkinasi. — Berggruen : L'Œuvre de Rubens en Autriche. — Hugonnet : La vérité sur la Fornarina. — De Champeaux : Cauvet. — P. Leroi : La réorganisation des Musées de Florence.

BULLETIN DES BEAUX-ARTS (Septembre). Le Salon national — La foire Saint-Laurent. — Iconographie des livres français à figures. — Liste des dames artistes françaises. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (Mai-Juin). Develay : Épîtres de Pétrarque. — Ernouf : Causes du nom d'Amérique donné au Nouveau Monde. — B. E. : Nouvelles recherches sur le pamphlet anonyme de 1513 contre Jules II. — De Barthélemy : Lettres inédites des princes de Condé. — De la gravure, question nouvelle. — De la chanson joyeuse d'autrefois et des recueils de chansons populaires bachiques. —BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (12 septembre). Fortification de montagne. — (19 septembre). La France et le Tonkin. — (26 septembre). Types rationnels de fortification permanente. — Projet de loi sur la retraite des officiers de l'armée territoriale. — (3 octobre). Vitesses diverses. — (10 octobre). L'archipel des Carolines. — Expériences exécutées au parc aérostatique de la via Tiburtina.

CORRESPONDANT (25 septembre). De Vogüé : Villars et l'électeur de Bavière Max-Emmanuel. — Baguenault de Puchesse : La République et les lois en faveur des classes populaires. — Thureau-Dangin : Le comte de Falloux d'après ses écrits. — Waliszewski : Marie de Mantoue, reine de Pologne. — (10 octobre). Lavedan : La médiation du Pape et la question du pouvoir temporel. — Sainson : Les Carolines et l'île d'Yap. — Régis : La nouvelle Italie; souvenirs historiques de la marquise d'Azeglio (1835-1861). — Destrel : Les universités aux États-Unis. — Waliszewski : Marie de Mantoue. — E. Biré : *Édouard Turquety*, par M. F. Saulnier. — Joubert : La *Ville et la Cour au* XVIII*e siècle*, par A. Jullien. — CURIEUX (Octobre). Mme Tallien. — La Bibliothèque nationale. — La question Louis XVII. — Les pairs de France. — La famille de l'abbé Prévost. — Hamilton. — M. Feuillet de Conches. — Lettre inédite de Berryer. — M. Tolain. — La dernière des Mazarin.

DÉCADE (20 septembre). La carrosserie dans l'antiquité. — Archives du palais de Monaco. — Les foires de chevaux en Hongrie. — (1er octobre). Alexandre Dumas père candidat. — Le vendredi aux États-Unis. — Le papier de bois. — Victorien Sardou architecte. — (10 octobre). La publicité allemande. — La pyrrhique moderne.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 septembre). L'ancienne et la nouvelle méthode électorale. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1885. — Le socialisme et la propriété devant l'Académie des sciences morales et politiques. — Le mouvement de la population en France pendant l'année 1884. — La Guadeloupe : son histoire, sa population, ses villes et ses ressources économiques. — (26 septembre). Les réformes pratiques et les réformes d'ostentation. — Le commerce extérieur de la France pendant les huit premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les huit premiers mois de 1885. — Le socialisme et la propriété devant l'Académie des sciences morales et politiques. — (3 octobre). D'une forme particulièrement dangereuse d'arbitraire gouvernemental : les expulsions en masse d'étrangers. — L'impôt et ses réformateurs. — Le Tribunal de commerce de la Seine et les syndics de faillite. — (10 octobre). La propriété immobilière à Paris pendant le second trimestre de 1885. — Les discussions de la Société d'économie politique : la durée de la propriété intellectuelle doit-elle être limitée par la loi? — Le patrimoine de l'ouvrier.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). *Les Matinées du roi de Prusse.* — Publications pornographiques. — Olivier Pain. — Succession de Victor Hugo. — La collection d'autographes de M. Crémieux. — (30 septembre). MM. Mons et Nathal; protection de la propriété littéraire en Amérique. — Ingres et Balzac candidats. — Diderot et les Académies. — Diderot et les « honorables ». — Le vieux quartier latin. — Épaves de la colonne Vendôme. — Collection d'autographes de M. Crémieux. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Octobre). Duc de Rivoli : A propos d'un livre à figures vénitien, de la fin du XVe siècle. — Lavoix : Collection Goupil; l'Art oriental. — Darcel : Exposition internationale de Nuremberg; ouvrages en métaux précieux et en alliages. — Quentin-

Bauchart : Les grands amateurs d'autrefois; Mme de Chamillart. — L. Gonse : L'Œuvre de Rembrandt. — Muntz : Les dessins de la jeunesse de Raphaël. — Courajod : Le buste de Jean de Bologne au Louvre. — Éphrussi : Fac-similés des dessins d'Albert Dürer.

L'HOMME (10 septembre). De Mortillet : Faux paléoethnologiques. — Fauvelle : Contribution à l'étude de la mémoire et du souvenir.

INSTRUCTION PUBLIQUE (12 septembre). Gosselin : Fénelon ; l'*Éducation des filles*. — Crouslé : Théories morales des écoles philosophiques au XVIIIe siècle. — La Harpe : Le *Venceslas* de Rotrou. — (19 septembre). Dareste : Les arts, les lettres, les écoles aux XIIe et XIIIe siècles. — Penant : Hugues l'abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France. — Croiset : Procès de l'ambassade. — Loisel : Molière. — Sauverny : Géographies départementales. — (26 septembre). Reinach : Observations sur la décadence de la langue latine. — Dareste : Le gouvernement de Louis XII. — Crouslé : La morale au XVIIIe siècle; l'école naturaliste. — (3 octobre). Dareste : Le Concordat et les articles organiques. — Croiset : L'affaire d'Harpale. — (10 octobre). Crouslé : La morale au XVIIIe siècle; l'école stoïque, J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — J. Levallois : Agrippa d'Aubigné. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). Portrait de Mirabeau. — Acteurs bibliophiles. — Patois de la France. — Parodie de *Zaïre*. — Portraits chargés de Vallès. — *Ex libris* de bibliophiles. — Le sonnet du *Bleu*. — Ch. Nodier et sa correspondance. — Singularités physiologiques. — Livres imprimés sur papier de couleur. — Documents inédits sur la bataille de Valmy. — (10 octobre). Collections bizarres. — Prix excessifs des livres. — Pour un catalogue. — *Ex libris* de bibliophiles. — Tœpfer. — Livres imprimés sur papier de couleur. — Un livre à faire. — Le livre d'Enoch. — Lœmneches : Le poète et Martin Luther. — Adoré Floupette et Marius Tapora. — *De l'amour*, par Stendhal. — *La meilleure des Républiques ; Jérôme Paturot.* — Littérateurs, candidats malheureux à la députation. — Le sonnet d'Oronte. — Course au bois de Boulogne en 1651. — Correspondance de Ninon de Lenclos. — Auguste de Châtillon.

JEUNE FRANCE. (Octobre). Robert Caze : Une gloire de sous-préfecture. — Mikhaël : Les Décadents. — Darzens : Critique littéraire. — Galabert : La troisième manière de Wagner. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (Septembre). De Fontenay : Les sociétés ouvrières de production. — Fauveau : Les effets de la liberté du travail. — Duverger : La réforme de l'administration des chemins de fer de l'État. — Pascaud : Recours de l'ouvrier contre le patron en cas d'accident. — Baudrillart : Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution. — Rouxel : L'hygiène publique et sociale. — Chailley : Une nouvelle forme de protectionnisme aux États-Unis. — (Octobre). De Molinari : Formes et transformations de la concurrence. — Lamé-Fleury : La revision des tarifs de chemins de fer. — De Fontpertuis : L'Égypte contemporaine. — Hubert-Valleroux : Humbles remontrances à MM. les ouvriers de Paris au sujet de la question des loyers. — Rambaud : Histoire d'une société coopérative. — Muller : Les finances des communes en Allemagne. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Ch. Lévêque : Les problèmes de l'esthétique contemporaine. — Gaston Boissier : L'administration des musées et des fouilles en Italie. — E. Caro : La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney. — B. Hauréau : *Epistolæ pontificum Romanorum ineditæ*. — A. Bergaigne : Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). E. Lesbazeilles : Le bonnet d'âne. — Le colonel Hennebert : Ponts militaires. — Ed. S. : Un tableau de Philostrate. — Le chronomètre solaire. — (15 octobre). J. Girardin : Le champion des petits oiseaux. — Paul Laffitte : Un cortège du Parlement. — La leçon de couture. — Mme Sarah Jewett : Une petite voyageuse, nouvelle. — E. Lefebvre : L'électricité de poche. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (Juillet). Chantre : Note sur la disposition des dépôts morainiques des environs de Lyon et sur la prétendue faune préglaciaire de Sathonay. — Cartailhac : Gravures et objets sculptés de l'âge du renne. — Pigorini : Sur la coutume, à l'âge néolithique, de n'ensevelir que les os humains décharnés. — (Août). De Quatrefages : L'homme tertiaire et sa survivance. — Cau-Durban : La grotte de Marsoulas. — Bielawski : Étude sur les haches néolithiques. — MOLIÉRISTE (Octobre). Monval : La troupe espagnole des comédiens de la reine. — Baluffe : Molière et Cinq-Mars. — D'Estrée : Une lettre de L. Béjart à retrouver. — Baluffe : Molière en prison.

NATURE (19 septembre). — Le nouveau cuirassé *le Requin*. — L'électricité à l'Exposition d'Anvers. — Les organismes problématiques des anciennes mers. — La chimie sans appareils. — La force et l'adresse. — La migration des plantes. — (26 septembre). L'Observatoire de Rio-Janeiro. — Le Brocken et les mines du Harz. — Ascension au Brocken. — Chronique photographique. — Les appareils industriels de mesure électrique. — Le Coendou à queue prenante de l'Aquarium du Havre. — (3 octobre). Indicateur-enregistreur électrique de niveau à distance; système Parenthou. — L'audition colorée. — Statistique des coups de foudre en Bavière. — Formation des obélisques en montagne. — Travail développé par l'homme pendant un court espace de temps. — Les tirs aux pigeons. — Le coq de bruyère. — Le chemin de fer de Costa-Rica. — Extraction de l'or; procédé de M. Henry R. Cassel. — Vitesse des vélocipèdes. — La vie au fond des mers. — (10 octobre). Les poissons volants. — Un bateau-torpille sous-marin. — Redressement des cheminées d'usine. — La force et l'adresse. — La conscription des pigeons-voyageurs. — Traitement d'extinction contre le phylloxera en Algérie. — L'année chinoise. — (17 octobre). L'électricité à la Salpêtrière. — De la plus basse température que peuvent supporter la langue et le palais. — Le camp retranché d'Anvers. — Le coq de bruyère. — Ballons captifs transportables pour le service des armées. — Histoire de la sténographie. — — Nouveau procédé pour éviter les collisions contre les icebergs. — Machine à vapeur à grande vitesse. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). Lettres inédites de Stendhal. — Montargis : Les vacances de Victor Hugo. — Saint-Meunier : Galerie paléontologique. — Ph. Davyl : Bersagliers et chasseurs des Alpes. — Simon : La famille Ouang. — Ming. — Ese. — (1er octobre). P. Bourget : MM. Edmond et Jules de Goncourt. — Lettres inédites de Stendhal. — De Brotonne : Histoire du suffrage universel en France : Simon : La famille Ouang-Ming-Tse.

POLYBIBLION (Septembre). Jean d'Avranches : Poésie. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus d'ouvrages sur les sciences et arts, les belles-lettres, l'histoire. — Bulletin. — Nécrologie. — Chronique : Le deuxième anniversaire séculaire de la révocation de l'édit de Nantes. — La bibliothèque wallone de Leyde. — Les journaux russes et leur clientèle.

REVUE D'ADMINISTRATION (Septembre). Jourdan : L'assainissement de Paris. — A. des Cilleuls : La population de la France avant 1789. — REVUE ALSACIENNE (Septembre). Thiébaut-Sisson : Louis Ratisbonne. — L. Nicot : La suppression du *Courrier de la Moselle*. — Delabrousse :

Les députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (Juillet-Août). — Drouin : Observations sur les monnaies à légendes en pehloi et en pehlvi arabe. — Gaidoz : le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Études sur quelques cachets et anneaux de l'époque mérovingienne. — Dieulafoy : Les fouilles de Suze. — De Baye : Une sépulture de femme à l'époque gauloise dans la Marne. — Menant : Un camée du musée de Florence. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Septembre). Partie ancienne : Les Van Pulaëre (1464-1528). — Artistes taxés pendant la Fronde de Paris (1649) : Mansart, Capet, Le Mercier, de Beauvais, François Lescot, Charles de la Haye, Le Fèvre. — Jacques Bernus, sculpteur (1650-1728). — Maîtres peintres du XVIIIe siècle (1714-1753) : Courtin, de La Mothe, Desirée, Huet, Boussaingault, Dufour, Lemaire, Gourdin. — Envoi d'estampes fait par Beauvarlet à Hennin (1769). — Partie moderne : Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1853) : Misbach. — REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (tome Ier, n° 2). E. Renan : Les inscriptions araméennes de Teima. — J. Oppert : La langue des Élamites. — J. et H. Derembourg. Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen. — Ledrain : Étude sur quelques objets sémitiques. — J. Oppert : L'inscription du Saros. — Ledrain : Quelques inscriptions palmyréniennes. — REVUE BRITANNIQUE (Septembre). La société anglaise et ses historiens. — Les nouvelles réserves de chasse en Écosse et l'élevage des moutons : Mémoires du comte Pasolini. — Une ville de province russe. — Les colons français au Tonkin. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 septembre). Madvig : *Adversaria critiqua*. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Rahlenbeck : Metz et Thionville sous Charles-Quint. — Des Robert : Correspondance de Nicolas François de Lorraine. — Lehugeur : La traduction de Perse et les exemples attribués à Bossuet par M. Ménard. — (21 septembre). Corpus des inscriptions latines. — Toubin : Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française. — Philippson : Origines du catholicisme moderne. — Tamizey de Larroque : Acte de décès de Scipion du Pleix. — Le Taensa. — (28 septembre). Bergaigne : Manuel pour étudier la langue sanscrite. — Lanman : Textes sanscrits. — D'Alviella : Des préjugés qui entravent l'étude scientifique des religions. — Kraner : L'armée romaine au temps de César. — De Ruble : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). Havet : Cyprien, évêque de Carthage; sa prédication, sa mort. — E. de Laveleye : La Bosnie; les sources de richesse, les habitants, les progrès récents. — Ch. Yriarte : L'épée de César Borgia. — Brunetière : M. Taine et les *Origines de la France contemporaine*. — Guardia : Une excursion en Catalogne et aux îles Baléares. — (1er octobre). E. Daudet : Les Bourbons et la Russie pendant l'émigration ; Louis XVIII à Mitau. — Baudrillart : Le métayage en France et son avenir. — Larroumet : Le jeune premier de la troupe de Molière; Charles Varlet de la Grange. — A. Rambaud : Le Sénégal et le Soudan français, d'après les récentes publications. — F. Coppée : Poëmes magyars, d'après Petœfi. — Brunetière : Les cafés-concerts et la chanson française. — REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT (tome III, n° 1). C. Imbault-Huart : Un épisode des relations diplomatiques de la Chine avec le Népal en 1842. — H. Cordier : Documents pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'extrême Orient. — Voyage du P. Poivre en Cochinchine. — La relation des guerres de Pondichéry en 1751. — Bons d'Anty : Les grands voyageurs au Japon. — REVUE FELIBRÉENNE (15 septembre). De Toulouse-Lautrec : Souvenir du comte de Foix; Monségur, étude historique. — Bonaparte-Wyse : *A-n-uno novio de Ponèto*. — Le félibrige en Périgord. — REVUE GÉNÉRALE (15 septembre). Yves Guyot : La politique expérimentale. — L. Liévin : Les élections en France (1791-1792). — (1er octobre). Ch. Gidel : De Nicopolis à Olympie. — L. Liévin : Les origines du système électif. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (Octobre). Levasseur : l'Australie; la Nouvelle-Galles du Sud. — Jametel : La Corée avant les traités. — De Fontpertuis : L'Amazonie. — Drapeyron : Le sens géographique du cardinal de Richelieu, à propos de son troisième centenaire, d'après son *Testament politique* et les *Réflexions politiques* du *Tacite français*. — Dupuis : L'intervention de l'amiral Dupré au Tong-Kin. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 août). G. Blondel : L'enseignement du droit dans les universités allemandes. — Frédériq : De l'enseignement supérieur de l'histoire en Écosse et en Angleterre. — Heydenreh : Réformes à introduire dans les concours pour l'agrégation de médecine. — REVUE LITTÉRAIRE (Septembre). Nemours Godré : Les souvenirs de M. le comte d'Haussonville (1814-1830). — A. Rastoul : La conquête d'Alger (Camille Rousset). G. Bois : L'ancienne Rome (MM. Robiou et Delaunay). — V. Canet : Les martyrs d'Afrique (abbé Pillet). — L. Aubineau : Portrait du grand siècle (Ch.-L. Livet). — A. Rastoul : Le général Bourbaki. — Abbé N.-J. Cornet : Les mensonges historiques. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (Août). Le budget de la marine anglaise. — Les canons à fil d'acier. — Contre-amiral Serre : Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge. — REVUE PHILOSOPHIQUE (Octobre). Ch. Feré : Sensation et mouvement. — Pérez : La conscience et l'inconscience chez l'enfant de trois à sept ans. — Tannery : Le concept scientifique du continu; Zénon d'Élée et G. Cantor. — Bourru et Burot : Un cas de multiplicité des états de conscience avec changement de personnalité. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (12 septembre). J. Lemaitre : M. Anatole France. — Debidour : La liquidation de 1815, d'après M. F. Nolte. — A. Barine : La caricature en Allemagne, d'après M. John Grand-Carteret. — (26 septembre). Gaidoz : L'Inde anglaise. — J. Lemaitre : La comtesse Diane, *Maximes de la vie ;* Daniel Darc, *Sagesse de poche*. — Bérard-Varagnac : San-Francisco et le Zoulouland. — Ed. Rod : *La course à la mort*. — Chateaubriand intime. — (3 octobre). Léger : Les origines de la crise bulgare. — J. Lemaitre : M. Jules de Glouvet. — G. Boissier : La Grande Grèce; Tarente. — Bérard-Varagnac : Emilio Castelar. — (10 octobre). Caro : Voltaire et Tronchin, d'après une publication récente. — Léo Quesnel : Littérature espagnole contemporaine; MM. d'Alarçon et Valera. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (Octobre). Abbé Douais : La persécution des chrétiens de Rome en l'année 64. — Abbé Vacandard : Saint Bernard et la seconde croisade. — Abbé Allain : Les questions d'enseignement dans les cahiers de 1789. — R. P. dom Germain Morin : Isidore de Cordoue et ses œuvres, d'après un manuscrit de l'abbaye de Maredsous. — Baguenault de Puchesse : La correspondance de Catherine de Médicis. — A. de Barthélemy : La géographie de la Gaule, de M. E. Desjardins. — Aubert : Les cours d'histoire à l'usage de l'enseignement secondaire. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (Septembre). De Besancenet : Les savants et la Révolution; le baron de Marivetz. — Ch. D'Héricault : Confession, souvenirs et bavarderies de Fanni Roseval. — Muller : Clubs et clubistes du Morbihan, de 1790 à 1795. — D'Ideville : L'assassinat du comte Rossi. — De Bignicourt : Violation du tombeau de saint Remi, de Reims. — Moore : Voyage en France, août-décembre 179[illegible]. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 septembre). Chauveau : L'inoculation préventive du choléra. — Tskany: Les nouvelles sectes religieuses en Russie. — Phisalix : La rate chez les poissons. — La conquête du Tonkin. — (26 septeme

bre). Playfair : Les devoirs de l'État envers la science. — Ch. Richet : La température après la mort. — Trouessart : Les microbes et les maladies contagieuses. — (2 octobre). Yung : La faune profonde des lacs de la Suisse. — Zaborowski : L'homme tertiaire. — Delaunay : La fécondité. — Lagarde : Le spectre de l'hydrogène. — Ledieu : *Vie et travaux de Boucher de Perthes*. — (10 octobre). Cotteau : La paléontologie en 188;. — Delaunay : La fécondité. — L'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu en *1679*. — ROMANIA (Avril) Mussafia : *Berta e Milone*. — Orlandino. — A. Thomas : Notice sur deux manuscrits de la *Spagna* en vers, de la bibliothèque nationale de Paris. — Meyer : Inventaire des livres de Henri II, roi de Navarre. — Nigra : *Il Moro Saracino*, canzone popolare piemontese. — Picot : Note sur quelques ballades d'Eustache Deschamps.

SCIENCE ET NATURE (19 septembre). Gerbe : Les Mouettes. — Deniker : La lecture de la pensée et la société des recherches psychologiques. — Cullere : Les stigmatisés. — D'Herculais : Le continent noir.— (26 septembre). A. Theuriet : Le chêne de Quillacq. — Cuzent : Les îles Marquises. — Robert : Lignes télégraphiques souterraines. —Cauvet : Evolution des êtres vivants comparés à celle des corps bruts. — De Marolles : Autographes de savants. — (3 octobre). Soleillet : Obock. — Alix : Le dromadaire tunisien. — Cullere : Action à distance des médicaments et des poisons. — De Marolles : Autographes de savants. — (10 octobre). D'Herculais : Le chat et les insectes. — Boissière : Exploitation mécanique des forêts. — Congrès pour l'avancement des sciences. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). L'armée et la France de 1885. — Brialmont : Le général de Blois, sa vie et ses ouvrages. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — (10 octobre). Odier : Une réforme économique dans le service du casernement. — L'armée et la France de 1885. — Wolff : Souvenirs de l'expédition du Mexique. — Considérations sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Souvenirs militaires du général baron Hulot.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne

Bibliotheca historico-naturalis, physico-chemica et mathematica. — 34ᵉ année, 2ᵉ fasc. Juillet-décembre 1884. Liste des ouvrages parus en Allemagne et relatifs aux sciences naturelles et exactes. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht.

Bibliotheca philologica classica. — Liste des ouvrages et articles sur la philologie classique. XIIᵉ volume, 1ᵉʳ fasc. Berlin, Calvary.

A. Dillmann : *Gedächtnissrede auf Karl Richard Lepsius* (Discours commémoratif sur Ch. Lepsius).

Hardi's Mittheilungen über Buchhandel und Buchdruck vor 140 Jahren. — La librairie et l'imprimerie il y a 140 ans, réimpression tirée de « La vie et les voyages d'Hilaire Goldstein, Francfort, 1752 ». Francfort, Lehmann et Lutz.

Jahresbericht der Geschichtswissenschaft (Compte rendu annuel des sciences historiques publié par la Société d'histoire de Berlin). — 4ᵉ année. Berlin, Mittler.

Catalogue de la Bibliothèque Raczynski, à Posen. — 3 vol. et index. in-8°. Posen, J. Jolowicz.

Kremer : *Ueber meine Sammlung orientalischer Handschriften*. (Ma collection de manuscrits orientaux). — Vienne, Gerold fils. In-8°.

Katalog der Bibliothek des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler. — Leipzig. In-8°, pp. xxvi-708.

Espagne

Fuertes Acevedo : *M. Bosquejo acerca del estado que alcanzo en todas epocas la literatura en Asturias, seguido una extensa bibliographia de los escritores asturianos*. — Badajoz, tip. La Industria. 378 p. in-4°.

Italie

Montarolo : *Bibliografia del risorgimento italiano*. — *Opere anonime e pseudonime*. — 1ª et 2ª centuria. Roma In-8°.

Salvo. Cozzo : *Giunte et correzioni alla « Bibliografia Siciliana »* di G. Mira. — Palermo, tip. Virzi. In-8°.

Bibliotheca apostolica vaticana, codicibus manuscriptis, recensita, jubente Leone XIII pont. max. edita. — Tom. I.

Codices manuscripti palatini græci Bibliothecæ vaticanæ descripti, præside J.-B. Pitra, recensuit et digessit H. Stevenson. — Romæ, ex tip. vaticana.

E. Casti : *Bibliotheca provinciale*. — Salvatore Tommasi. Nell Aquila degli Abruzzi : relazione sul anno 1883-1884.

C. Tonini : *La Coltura literaria e scientifica in Rimini dal sec.* xiv *ai primordii del* xix. — Rimini, tip. Danesi, già Albertina. 2 vol. in-16.

Vazio : *Relazione sugli archivii di Stato italiano* (1874-1882). — Roma, Cecchini.

Gliliari : *Gli anonimi veronesi*. — Verona, Münster, 192 p. in-8°.

Belgique

Inventaire des archives de la ville de Bruges. — 1ʳᵉ sect., 1ʳᵉ série. Table analytique. Bruges, Gaillard. 510 p. in-4°.

Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles et des autres bibliothèques publiques de la Belgique. — In-8°.

F. Vander Haeghen : *Bibl. belgica*. — *Bibliog. gén. des Pays-Bas*. — LIV-LVII livr. Gand, Van der Haeghen. In-8°.

Pays-Bas

Muller : *Inventaris van het archief der provincie Utrecht* (Inventaire des archives de la province d'Utrecht jusqu'en 1813). — Supplément. Utrecht, Beyers.

Papyri graeci Musei antiquarii publici Lugduni Batavi. — Interpretationem latinam adnotationem, indices et tabulas addidit C. Leemans. Tom. II. In-4°.

Visvliet : *Inv. des Archives de Zélande*. — Vol. III. Les

chartes et ordonnances du comté, 1119-1574. Middelbourg, van Benthem et Jutting. In-8°.

Norvège

Det kgl. Norske Frederiks Universitet. — Univ. bibliothekets Aarbeg for 1884 (Catalogue de la Bibl. Frédéric). — Christiania. In-8°.

Russie

Rossica et Baltica : *Catalogue des ouvrages parus en 1884 dans les provinces baltiques en langues française, anglaise et allemande.* — 1re année, par F. de Szczepanski, Réval, chez Lindford. Petit in-8°.

États-Unis

Catal. of first editions of american authors. — New-York, Léon and brother.

Cornell University : *The general card catalogue of the library.* — Ithaka, N.-Y. In-8°.

Pilling : *Proof-heets of a biography of the languages of the Nord-American Indians.* — Washington. 1135 p. In-4°.

Tredwell : *A plea for bibliomania : a monograph of privately illustrated books and the men who have illustrated them.* — New-York et Londres. In-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — *Deutsche Revue.*

Octobre : H. Julia : Souvenirs de Henri Heine. Deuxième partie.

Nord Und Süd.

Octobre : O. Svoboda : Rosegger, essai biographique. — G. Winter : Bucke, Lecky, Ranke.

Angleterre. — *Book-Lore.*

Octobre : Shakespeare rarities. — Sham almanacks and prognostications. — William Freke on the language of dreams.

Dublin University Review.

Dans le numéro de septembre on trouvera un article relatif aux *Mark Pattison's Memoirs.*

Fortnightly Review.

Septembre : Courtney : Ralph Waldo Emerson. — Burnand : Councils and Comedians. — W. Archer : Norway To Day. — Escott : Lord Houghton.

Dans le *Gentleman's Magazine* d'octobre, M. Sidney Lee donne un essai très intéressant sur « As you like it » et Stratford-on-Avon.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 septembre : Letteratura cristiana : Di una recente scoperta « la dottrina di' dodici apostoli. — Pietro Gordani, i primi anni e i primi scritti (1774-1809).

1er octobre : Pietro Aretino innamoraro. — Enrichetta d'Inghilterra, duchessa d'Orléans. — Una nuova traduzione del « Buch der Lieder ».

Gazzetta letteraria, artistica e scientifica.

19 septembre : Studi slavi : Il romanzo in Russia. — Un centenario a Gotha.

Revue internationale (Florence).

25 septembre : Terenzio Mamiani et son œuvre. — Les institutions de langue française à Guernesey.

10 octobre : Henri-Frédéric Amiel, 3e partie. — Les institutions de langue française à Guernesey (suite). — Souvenirs d'un voyage en Grèce (A. Mézières, de l'Académie française).

Turquie. — *Revue orientale.*

20 septembre : Em. Michelet : Catulle Mendès.

États-Unis. — *Atlantic Monthly.*

Le numéro de septembre contient l'éloge du poète Léopardi, par M. Howells, et le premier chapitre d'un essai de N. Scudder : *Childhood in English Literature and Art.*

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — Dans son numéro du 5 septembre, *l'Athenæum* consacre un long article au troisième volume de *l'Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. Perrot et Chipiez.

Academy.

10 octobre : The English School of painting, by E. Chesneau. — Translated. by L. N. Etherington, with a preface by Pr. Ruskin.

The Saturday Review.

19 septembre : *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise*, par Émile Bourgeois.

Italie. — *Nuova antologia.*

1er octobre : Victor Hugo. — Ricordi e note di D. A. Parodi. — Milano, fr. Treves.

Revue internationale (Florence).

10 octobre : Comte Léon Tolstoï : *Anna Karénine.* — Guy de Maupassant : *Bel ami.* — E. Delpit : *Les souffrances d'une mère.* — Henri Rabusson : *Le roman d'un fataliste.* — George Duruy : *Le garde du corps.* — Anatole France : *Le livre de mon ami.*

Suisse. — *Revue Suisse.*

Octobre : *Lady Tattersall*, par Ouida, traduit de l'anglais par E. D. Forgues. — *Le Charme*, poème chevaleresque, par le vicomte H. de Lorgeril. — *Assunta*, par Louis d'Ambaloges. — *Benvenuto Cellini, orfèvre, médailleur, sculpteur*, par Eugène Plon.

États-Unis. — *The Nation.*

10 septembre : *La démocratie autoritaire aux États-Unis : le général André Jackson*, par Albert Gigot.

24 septembre : *Au cercle*, par M. L. de la Brière.

1er octobre : Diderot et l'*Encyclopédie.*

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne

Le *Schwäbischer Merkur*, journal quotidien paraissant à Stuttgart, a célébré, le 3 octobre dernier, le centième anniversaire de sa fondation. Il y a juste cent ans que M. le prof. Elben, un des ancêtres des éditeurs actuels du journal, en avait commencé la publication.

L'ancien organe du protestantisme en Allemagne, la *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche*, qui depuis 1876 avait cessé de paraître, reparaîtra à partir du 1er janvier 1886 sous un autre titre et sera publié à Munich.

L'Union internationale de linguistique de Berlin publie, sous la direction du Dr Th. Klein de Boston, un nouveau périodique bi-mensuel dans le genre des « Magazines » anglais, sous le titre : *The home journal*, a semi-monthly periodical for the furtherance and promotion of the English language among the Germans.

Le premier numéro d'un nouveau périodique, *Die Kunst für Alle*, l'art pour tous, a paru le 1er octobre dans la *Verlagsanstalt für Kunst und Wissenschaft*, à Munich. — Le second numéro, qui a paru le 22 octobre, contient un compte rendu illustré de l'Exposition artistique de Berlin et une série de caricatures par F. A. von Kaulbach.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1885)

DÉBATS. Septembre : 18. H. Houssaye : Jersey et Guernesey. 21. Masqueray : L'Ancien Alger. 23. E. Bertin : *Marcelle*, étude parisienne, par Lesueur. 25. Jallifice : *Discours sur l'Histoire de France*, par le comte de Moüy. 26. Darmesteter : Le voyage d'outre-mer de Jean Thenaud. 27 et octobre 14. De Molinari : Le Canada. 30. Daremberg : Microbes et maladies infectieuses. Octobre : 1. Darmesteter : *La poésie du moyen âge*, par Gaston Pâris. 5. Bertin : *Racine*, par Deschanel. 7. Ed. Rod : M. Caducci et ses « batailles ». 10. Darmesteter : *Visha-vriska, the Poison-tree, a tale of Hindu life in Bengal. — Gujarat and the Gujaratis*. 12-15. G. Charmes : *L'Individu contre l'État*, par G. Spencer. 13. H. Chantavoine : Le Cercle Saint-Simon.

XIXe SIÈCLE. Septembre : 26. Ch. Joliet : Souvenirs d'enfance, 1832-1845.

ÉCHO DE PARIS. Octobre : 1. Stendhal.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 24. Stendhal inédit. 30. Initiation pessimiste. Octobre : 13. E. Deschaumes : Le roman casse-tête (*Petitau*, par M. Poictevin).

FIGARO. Septembre : 18. La joie d'Ohnet, par *Caliban* (Bergerat).

FRANÇAIS. Septembre : 18. *M. Isaacs*, roman de l'Inde moderne, par Marion Crawford. 25. *La Poésie du moyen âge*, par Gaston Pâris. 26. Le libéralisme et la démocratie en face des libertés religieuses, à propos du livre de M. Leroy-Beaulieu : *l'Église et le Libéralisme*. 28. Lettres inédites de Jean Racine.

FRANCE LIBRE. Septembre 25 et octobre : 3. Les poètes maudits.

GAGNE-PETIT. Septembre : 18. Les arbres de la liberté. — Octobre : 12. L'armée et la littérature, à propos du roman de M. Malot : *le Lieutenant Bonnet*.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 22 et octobre : 5. Le journalisme en Angleterre. 26. *Études sur Rotrou*, par Cornier. — Octobre : 2. Le poème de Job, par l'abbé de Montmelian. 3. *Lettres d'un soldat*, par le colonel de Montagnac. 5. Les théâtres de Saint-Pétersbourg sous Catherine II. 10. *La Jeunesse de 1830*, par Mme Summer.

GAULOIS. Septembre : 29. Félicien Mallefille.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Octobre : 5-6-7. Études sur Patru.

JUSTICE. Septembre : 28. Aux apologistes de Robespierre. — Octobre : 12. Ducos et Boyer-Fonfrède.

LIBERTÉ. Octobre : 7. *Paroles d'un révolté*, par Krapotkine.

LIGUE. Octobre : 3. La Russie dans l'œuvre de M. Eugène Melchior de Vogüé. 4. La Russie historique dans l'œuvre de M. Rambaud.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 29. Le Tyrol à vol de touriste. — Octobre : 6. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel.

NATIONAL. Septembre : 27 et octobre : 4. *Discours et plaidoyers politiques de L. Gambetta*.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 16. Hugues Le Roux : L'Autriche et les Magyars. — Octobre : 1-6. Flamet : La Réveillère-Lepeaux. 1. Ph. Burty : La fonte à cire perdue.

SIÈCLE. Septembre 22, et octobre 8. Lettres inédites de Stendhal. 30. *La Grèce*, par M. Marius Fontanes. — Octobre : 11. Ch. Róbin.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 1. Discours et opinions politiques de M. Ch. Floquet.

TEMPS. Septembre : 16. M. Tourneux : Diderot et Catherine II. 17-26 et octobre : 4. P. Mantz : L'art moderne à Anvers. 19. L'expansion de l'Angleterre, par Seeley. 23. Un ministre de la Restauration ; le comte de Clermont-Tonnerre. 24. P. Bourde : Des variations de l'esprit français. 27-29-30 et octobre 1-8. Tcheng-Ki-Tong : Le Théâtre des Chinois. 28. Beaussire : La psychologie nouvelle. — Octobre : 5-6. Les femmes artistes à l'Académie royale de peinture et de sculpture. 9. Ph. Daryl : Littérateurs américains ; Ollivier Wandel Homes. 10. P. Bourde : La vie d'un Bulgare il y a un siècle. 13. Vernier : Poitevin et son œuvre.

UNIVERS. Octobre : 16. De l'origine des synoptiques.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de septembre 1885

1. *Le Guide du visiteur à l'Exposition; Le Guide indicateur du visiteur à l'Exposition; Le Guide du visiteur à Paris et dans les environs; Le Guide indicateur du visiteur à Paris et dans les environs.* Journaux hebdomadaires, paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Lapirot. Bureaux, 16, passage Nollet. Abonnements : un an, 9 fr. Le numéro, 15 centimes.

3. *Le Bonaparte.* Journal politique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Éloi. Bureaux, 23, rue Bausset. Abonnements : un an. 4 fr. Hebdomadaire.

L'Avenir diplomatique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Beillet. Bureaux, 19, rue Blondel. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

4. *L'Écho français.* Littéraire, artistique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bellet. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 5 centimes.

5. *La Revue politique, artistique et littéraire*, paraissant les 5 et 20 de chaque mois. In-8°, 32 p. Versailles, imp. Cerf. Bureaux, Paris, 2, rue Berthollet. Abonnements : un an, 25 fr., six mois, 13 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Lanterne électorale de 1885; Le Drapeau électoral. Journaux quotidiens. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lesigne. Bureaux, 131, rue Montmartre. Le numéro, 5 centimes.

8. *Le Monde diplomatique et consulaire : l'Univers diplomatique et consulaire.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dejoy. Bureaux, 9, rue d'Aboukir. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *Le Denier.* Gazette des villes et des campagnes, paraissent le jeudi. In-4°. 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 21, rue Buffault. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 15 centimes.

15. *Le Droit économique; le Guide économique des concierges.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Héloin. Bureaux, 5, rue Mignon. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

17. *Journal de l'industrie des corps gras.* Grand in-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Mourreau. Bureaux, 8, rue Taitbout. Abonnements : 16 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Faubourg. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 46, rue Lafayette. Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

20. *La Cloche républicaine des deux rives.* Journal politique, agricole, industriel. In-4°, 4 p. à 5 col. Issy, imp. Lambert. Bureaux, Paris, 103, rue Montmartre. Abonnements : un an, 6 fr., six mois, 3 fr. 50. Le numéro, 5 centimes.

21. *L'Écho médical.* Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 8, rue du Bouloi. Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 30 centimes.

Chronica franco-brazileira. Bi-mensuel. In-4°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 5, rue Lamartine. Abonnements : un an, 20 fr.

26. *Le Loustic.* Journal hebdomadaire, comique et satirique. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Duval. Bureaux, 80, rue Vanneau. Abonnements : un an, 9 fr., six mois, 5 fr. Le numéro, 15 centimes.

Sans date. *Le Cosmopolite.* Journal républicain de la Société pour l'extinction du paupérisme et de l'état socialiste. In-folio, 14 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, rue des Jeûneurs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Coup de feu. Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique. In-8°, 24 p. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, 45, rue de la Tournelle. Abonnements : un an, 3 fr., 6 mois, 2 fr. Le numéro, 25 centimes.

Le Salut social; L'Écho de Montmartre. Journaux hebdomadaire, religieux, politiques et sociaux. Petit in-4°. Paris, imp. Maréchal. Bureaux, 39, rue Pigalle. Numéros spécimens.

La Ligne droite. Hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 146, rue Montmartre. Abonn. : trois mois, 1 fr. 50. Le numéro, 10 centimes.

L'Illustration républicaine. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Plet. Bureaux, 8, faubourg Montmartre. Le numéro, 10 centimes.

Les Congrès d'Instituteurs. Compte rendu des congrès pédagogiques. Grand in-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Hugonis. Bureaux, 26, rue Ganneron. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

L'Opposition conservatrice. Organe de coalition des partis monarchiques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Aubineau. Bureaux, 9, rue des Petits-Champs. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Outrages aux mœurs. — « L'Homme à passions », roman de M. d'Orllanges.

Le 15 septembre dernier, a comparu en cour d'assises M. Ernest d'Orllanges, l'auteur du roman *l'Homme à passions*, poursuivi pour outrages aux mœurs, à raison de cette publication.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

Après un vigoureux réquisitoire de M. l'avocat général Harel et la plaidoirie de Mᵉ Paul Vivien, le jury ayant rapporté un verdict affirmatif mitigé par des circonstances atténuantes, la cour a condamné Ernest d'Orllanges à 1,000 francs d'amende et a ordonné, en outre, la saisie et la destruction du roman.

Procès en contrefaçon. — Les chansons du « Grand Mogol ».

Les libraires et les directeurs de théâtre ont pris l'habitude d'envoyer tous les jours aux journaux des notes toutes faites pour recommander les livres qu'ils éditent et les pièces qu'ils représentent : nos confrères ne savent pas à quoi ils peuvent s'exposer en insérant ces notes. M. Mayer, directeur de *la Lanterne*, a failli payer cher une complaisance de ce genre.

Au mois de septembre dernier, le directeur de la Gaîté envoyait à *la Lanterne*, avec prière de l'insérer, le texte des chansons du *Grand Mogol*. C'était un moyen d'appeler l'attention des lecteurs sur cette opérette.

La Lanterne publia une de ces chansons. La semaine suivante, le journal spécial des théâtres, auquel *la Lanterne* loue une de ses presses aux heures où elle n'est pas occupée par le tirage du journal, publia trois de ces chansons.

Mᵐᵉ Tresse, éditeur du livret complet, assigna alors M. Mayer en qualité d'imprimeur, en même temps que le directeur et le gérant du *Journal des Théâtres*, et leur demanda 5,000 francs de dommages-intérêts.

M. Mayer, qui n'avait fait qu'imprimer la note dont le théâtre de la Gaîté lui avait demandé l'insertion, ne se présenta pas devant le tribunal et fut condamné par défaut à 25 francs d'amende et 400 francs de dommages-intérêts. Il forma opposition à ce jugement et comparut devant la onzième chambre de police correctionnelle présidée par M. Ruben de Couder.

Après avoir entendu Mᵉ Obermayer, avocat du journal *la Lanterne*, et Mᵉ Le Senne, avocat de Mᵐᵉ Tresse, le tribunal a acquitté M. Mayer.

« Attendu que M. Mayer n'était qu'imprimeur des journaux dirigés par MM. Costa et Caploue; qu'il n'a pas profité des bénéfices retirés par ceux-ci de la contrefaçon des œuvres acquises à la dame Tresse; qu'il n'avait par conséquent aucun intérêt à la contrefaçon; que Mayer argue de sa bonne foi; qu'il allègue la pratique des publications de ce genre à la sollicitation des auteurs, des directeurs des théâtres et des éditeurs eux-mêmes; qu'il reproduit un numéro non incriminé de *la Lanterne* donnant le texte de l'un des couplets; que dans ces conditions la bonne foi de l'imprimeur paraît suffisamment établie. »

Mᵐᵉ Tresse a été condamnée aux dépens.

Outrages aux bonnes mœurs. — La Parisienne illustrée.

Le 28 août dernier, la 8ᵉ chambre du Tribunal de la Seine avait à juger comme prévenus d'outrages aux mœurs : Faustin Jollesme, rédacteur en chef de la *Parisienne illustrée;* Charles-Edouard Chollet, gérant du journal; Michel Morphy, journaliste; Collombon et Brulé, imprimeurs; Eugène Rouquette, vendeur de journaux en gros.

Tous, d'après la prévention, avaient coopéré soit à la rédaction, soit à la publication ou à la distribution de quatre articles pornographiques, intitulés : *le Bouton*, *la Chemise de nuit*, *Monsieur l'Archiduc*, *Après la sieste*, articles qui avaient paru dans le premier numéro de *la Parisienne illustrée.* Hâtons-nous d'ajouter que *la Parisienne illustrée* n'en a pas eu de second.

Le Tribunal condamna Jollesme à 2,000 francs d'amende, Rouquette à 200 francs, Chollet à 50 francs, Morphy à 3,000 francs, Collombon et Brulé chacun à 100 francs.

Appel ayant été interjeté, l'affaire est revenue dernièrement devant la chambre des appels de police correctionnelle. Les prévenus ne se sont pas présentés pour soutenir leur appel, et défaut a été prononcé contre eux. Puis la Cour, sur le rapport de M. le conseiller Godin et sur les réquisitions de M. l'avocat général Cruppi, a confirmé purement et simplement la décision des premiers juges.

(Chambre des appels de police correctionnelle. Audience du 22 octobre. Présidence de M. Boucher-Cadart.)

M. Paul Adam; « Chair molle ». — Outrage aux bonnes mœurs.

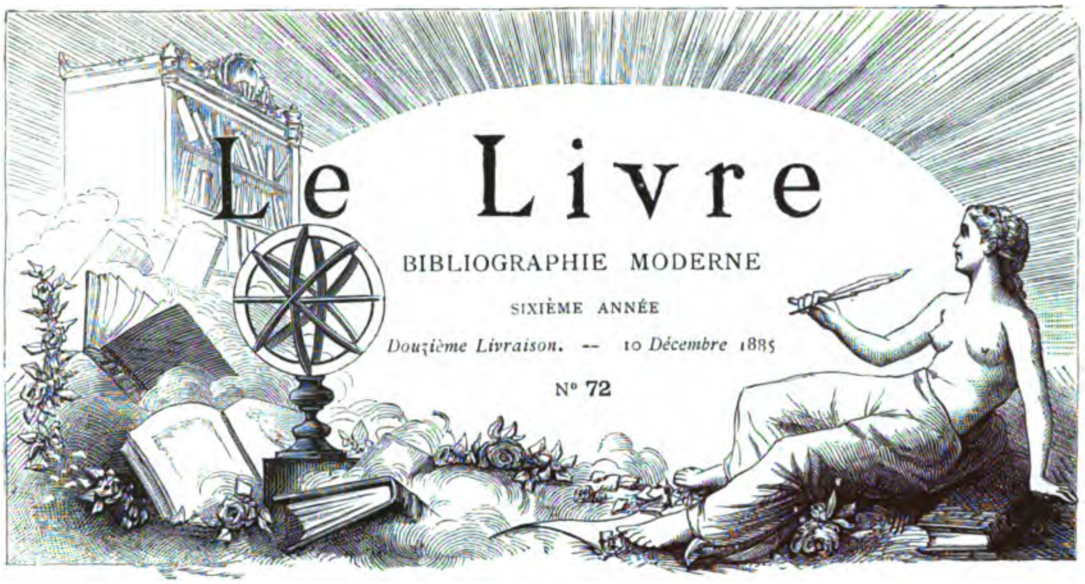
Le 10 août, a comparu devant le jury de la Seine, M. Paul Adam, un jeune écrivain, auteur d'un roman *Chair molle*, édité en Belgique, mais dont la mise en vente à Paris l'amène en cour d'assises sous l'inculpation d'outrage aux bonnes mœurs.

Les débats ont eu lieu à huis clos.

M. Rau, substitut du procureur général, a soutenu l'accusation; Mᵉ Albert Danet a présenté la défense.

Le jury ayant rapporté un verdict affirmatif avec circonstances atténuantes, la Cour a condamné M. Paul Adam à quinze jours de prison et 1,000 francs d'amende.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Les livres d'étrennes pour 1886. — Critique littéraire du mois. — Mélanges littéraires. — Poésies. Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1886

Il devient de plus en plus difficile de rendre compte dans un travail d'ensemble et par une revue générale, des publications nouvelles qui apparaissent au renouveau du nouvel an. Chaque année, MM. les éditeurs semblent apporter un nouveau retard dans la mise en vente de leurs ouvrages d'étrennes, et les éditions principales ne voient guère le jour qu'à la veille de Noël, alors que les livres dorés, enluminés, gaufrés, satinés, luttent d'éclat aux vitrines des librairies avec autant de profusion que les affiches électorales sur les murs de Paris à la dernière heure des élections. *Le Livre*, qui désire soumettre à ses abonnés dès le 15 décembre une appréciation complète des belles éditions nouvellement sorties des presses pour la célébration du jour des cadeaux, ne saurait à quel saint se vouer s'il ne multipliait ses informations à l'aide du catalogue officiel des livres d'étrennes, et s'il ne parvenait à saisir au sortir de l'imprimerie même les nombreux retardataires. — Est-il possible, cependant, dans cette rapide entrevue, de porter un jugement définitif sur cet incroyable Babel de papier noirci? Nous ne le croyons pas, quelque soin que nous puissions apporter dans nos sommaires comptes rendus; il vaut mieux se dire qu'à l'époque du nouvel an sonne l'heure des indulgences plénières et qu'il vaut mieux se résigner à additionner d'eau bénite son encrier avec les termes banaux des compliments de saison. Quoi qu'on puisse faire, on ne saurait s'y soustraire; ces livres joliment illustrés par tous procédés témoignent de tant d'efforts, d'une telle vitalité de notre industrie typographique; ils nous sourient si gentiment dans la fraîcheur de leur nouveauté, que, alors même qu'ils louchent quelque peu, nous devons nous déclarer désarmés et les tenir pour délicieux, bien faits, délicats et surprenants.

Nous n'affirmerons pas cependant que l'année qui débute marque une ère particulièrement prospère dans l'état de la librairie française. Un économiste n'y verrait pas accroissement, mais diminution. La crise commerciale s'affirme dans cette industrie de luxe, qui vit un peu sur les fonds du passé et jette sur le marché moins de publications monumentales qu'il y a quelques années. Les librairies Hachette, Didot, Plon, Mame, ces vieilles maisons de l'édition nationale, semblent hésiter dans le lancement de gros volumes établis à grands frais; on sent que le terrain

manque et que le public n'a pas les complaisances « de la poche » nécessaires pour encourager les lourdes entreprises. — Quelques philosophes, qui pointent les événements de l'histoire avec le calme et la persuasion de certains joueurs à la roulette, prétendent que dans le cours de ce siècle les sept années des vaches grasses succédaient toujours aux sept années des vaches maigres; acceptons-en l'augure et prenons d'autant mieux patience que l'on va pouvoir constater dans le résumé qui suit que la librairie, pour frappée qu'elle soit, est toujours vaillante et qu'elle reste encore digne de marcher à la tête du monde entier, par la perfection et l'excellence de ses productions.

Librairie Hachette et Cie. — La maison Hachette a acquis depuis longtemps une position que nul ne songe à lui contester, ni à lui disputer, pas même ceux qui, dans le même genre, arrivent à faire aussi bien qu'elle, ou ouvrent à la librairie des voies nouvelles. Elle a pour elle l'ancienneté, la fidélité à ses traditions, le souci constant du bien et la consécration que donne le succès. L'année dernière, nous constations que ses publications d'étrennes proprement dites étaient relativement peu nombreuses; elles le sont moins encore cette année, et, comme toujours, une bonne partie de ces nouveaux volumes appartiennent à des séries commencées depuis plus ou moins longtemps, et sur lesquelles nous avons déjà eu occasion de dire notre pensée. Mais ce sont des entreprises trop importantes pour que nous ne les rappelions pas à nos lecteurs.

Le grand ouvrage de M. Amédée Guillemin sur *le Monde physique* en est à son cinquième volume, lequel traite de la météorologie et de la physique moléculaire. Il est illustré de 31 grandes planches, dont 9 tirées en couleur, et de 343 vignettes insérées dans le texte. L'auteur se propose surtout, dans ce volume, de décrire les phénomènes météorologiques dépendant de la chaleur, de ses variations dans le sol, au sein de l'air et des eaux ; mais la chaleur est, avec sa force antagoniste la gravité, la source commune de tous les météores terrestres, la cause prochaine ou éloignée de tous les mouvements qu'on observe sur la terre; aussi M. Guillemin en prend-il occasion pour présenter un tableau d'ensemble de tous les phénomènes terrestres dont la physique devra un jour formuler les lois. Ce cinquième volume, qui clôt l'ouvrage, est digne de ses aînés. Le tout forme un ensemble magistral dans lequel l'auteur, avec une autorité qui n'est égalée que par sa modestie, initie aux problèmes les plus complexes de la science et fait connaître dans ses secrets ressorts le monde que nous habitons, avec les lois qui le régissent et les influences qu'il subit.

Tout naturellement, à côté de l'œuvre de M. Guillemin se place celle de M. Élisée Reclus, encyclopédie vivante et humaine dans la pleine acception du mot, et qui fait de la géographie moderne la vraie science du progrès. Le onzième volume vient de paraître (prix : 30 francs). Il est consacré à la Tripolitaine, à la Tunisie, à l'Algérie et au Maroc. Cinq cartes à part, 200 cartes dans le texte et 85 gravures sur bois éclairent le texte, si une rédaction qui est lumière et vie a besoin d'être éclairée. Il est inutile de faire ressortir l'intérêt particulier que ce volume présente entre les autres. Il s'agit de notre vieille colonie, de notre possession nouvelle, du pays limitrophe que convoite l'Italie, et de celui où les ambitions de l'Espagne se trouvent en présence de l'influence britannique. Il se joue, à l'heure qu'il est, un grand et multiple drame dans cette partie de l'Afrique. Élisée Reclus nous en montre le théâtre, les causes lointaines, les mobiles immédiats, et même, dans la mesure qui convient au plan général de son ouvrage, les péripéties, tout en nous permettant d'en pressentir le dénouement.

Un frère de l'illustre géographe, Onésime Reclus, publie en même temps, et dans le même format, un beau livre intitulé : *la Terre à vol d'oiseau* (10 cartes et 616 vues et types gravés sur bois). Ce coup d'œil donnerait le vertige, s'il ne nous était présenté par un savant qui sait allier à l'enthousiasme de la pensée et à la chaleur du style la clarté de l'exposition. C'est à la fois une magnifique préface et un admirable résumé que M. Onésime Reclus donne à l'œuvre de son frère. Mais son livre n'en est pas moins original et indépendant. Il peut, pour les personnes que les publications de longue haleine effrayent, remplacer jusqu'à un certain point la grande géographie, mais en aucun cas il ne fera double emploi.

Mme de Witt en est arrivée à la quatrième série des *Chroniqueurs de l'Histoire de France*. Ce volume va de Monstrelet à Commines. Il est illustré de 8 planches en chromolithographie, 46 grandes planches en noir et 343 gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque (prix : 32 francs). Quelques-unes de ces reproductions de miniatures ont un charme singulier. D'autres, et particulièrement celle du frontispice, sont rendues dans des tons crus et violents qui font à l'œil une impression que jamais manuscrit « enluminé » n'a produite. Le livre est d'ailleurs splendide, et mérite tout ce que nous disions l'an dernier de la troisième série. Nous ne pouvons que nous répéter : « Mme de Witt a su, avec un talent qui ne se dément pas, fondre les matériaux de son œuvre tout en conservant le ton des différents styles et les caractères des différents chroniqueurs. » Ce volume est le dernier de la collection. Après Philippe de Commines, avec lui peut-être, l'historien apparaît; le terrain n'appartient plus exclusivement aux chroniqueurs.

Le même auteur nous donne, en un élégant in-octavo illustré de 83 gravures dessinées par E. Zier et Tofani, la cinquième série de ses *Scènes historiques*, intitulée *Notre-Dame Guesclin*, en comprenant *la Jacquerie* et *Delhi et Cawnpore* (prix : 5 francs). Ce n'est pas arbitrairement que Mme de Witt a mis en regard ces deux soulèvements populaires dans deux parties du monde si lointaines et à deux époques si éloignées l'une de l'autre. A l'analyse on retrouverait, dans ces deux éruptions les mêmes ferments, le

veux dire des causes analogues. Mais de telles considérations nous entraîneraient trop loin. Il nous suffit de constater que la jeunesse studieuse a entre les mains, grâce encore à M[me] de Witt, coutumière du fait, un livre où l'enseignement est plein d'attrait et qui fait honneur au nom de Guizot.

Le Journal de la Jeunesse poursuit sa carrière à la plus grande joie des enfants et des parents. Petits et grands y trouvent leur profit. Ce journal de lecture est un des plus attrayants que l'on puisse mettre dans les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries, à la portée des jeunes intelligences, sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie. Il forme par an deux beaux volumes grand in-8° du prix modéré de 10 francs chacun, et assure pour une somme incalculable d'utiles distractions à l'enfant et de tranquillité à la famille. Nous retrouverons dans les différentes *bibliothèques* de la maison Hachette la plupart des récits de longue haleine publiés d'abord dans ces pages.

Rappelons en passant, — car s'arrêter à tout ce qui le mérite nous mènerait bien au delà du jour de l'an, — *le Tour du Monde*, journal des voyages, si intelligemment dirigé par M. Ed. Charton (2 vol. : 25 francs); *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, publié sous la direction de M[me] Pauline Kergomard et de M. Charles Defadon (1 vol. in-8°, avec de nombreuses fig. sur bois, 2 fr. 50); les *Récits* d'Augustin Thierry, publiés en fascicules grand in-folio et tirés à 210 exemplaires, à des prix qui varient, suivant le papier, de 75 à 120 francs. Le sixième fascicule de cette publication de grand luxe vient de paraître. Il est illustré de six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé Goupil, et qui font de cette magnifique œuvre de typographie une merveille artistique.

Un autre livre admirable est *le Cantique des cantiques,* traduit de l'hébreu par E. Renan, et accompagné de 25 eaux-fortes d'Ed. Hédouin et d'Em. Boilvin, d'après les dessins de Bida (15 feuilles gr. in-folio : 100 francs). Bida, qui s'est illustré en illustrant les évangiles pour la même maison, n'a jamais été mieux inspiré. Tout est réuni dans cette publication pour charmer les yeux et l'esprit. Il est fâcheux que les in-folio se trouvent si mal à l'aise dans nos bibliothèques exiguës et sur nos tables trop étroites.

M. J. Girardin nous salue d'une œuvre nouvelle, saine et amusante comme ses devancières. Elle est intitulée *Histoire d'un Berrichon* (112 vignettes de Tofani, 5 fr.). Il y a tel ou tel Berrichon aujourd'hui dont l'histoire vaudrait d'être dite; mais honni soit qui mal y pense ! M. Girardin n'a point voulu faire d'allusions, et il s'est contenté de nous intéresser à l'éducation, aux débuts, aux efforts énergiques, au succès et au bonheur final d'un enfant de ce pays, qui partage, avec la Champagne, la gloire d'être la patrie des moutons.

Dans la même catégorie de livres, nous trouvons *Contes et Apologues,* par Léon Riffard, avec une eau-forte et 140 gravures en plusieurs teintes d'après F. Régamey (in-8°, 12 fr.); *Hervé Plémeur,* histoire bretonne et maritime de M[me] Colomb, qui partage avec M. J. Girardin la spécialité des beaux récits bien faits pour les enfants sages (112 gravures par E. Zier, 5 fr.); *les Maisons des bêtes,* par M[me] Gustave Dumoulin, qui aurait pu s'inspirer d'un livre de l'anglais Wood, traduit en français il y a déjà quelques années sous le titre de : *les Architectes de la nature* (70 gravures, 5 fr.), et qui s'appelle dans le texte original : *Builders without Hands.*

Un essai qui, je crois, n'a pas été un succès, vient d'être tenté par la maison Hachette. Elle a publié en format grand in-8°, texte sur deux colonnes, le *David Coperfield* de Charles Dickens. C'est, où je me trompe fort, la réimpression de sa collection des romans étrangers, sous la direction de M. Lorrain. Cette traduction est ce qu'elle est : le public la connaît du reste, et je n'en parlerai pas. Mais les illustrations sont vraiment inférieures à tout ce que fait la maison Hachette, et ne seraient passables nulle part. Elles rappellent les images des mauvais feuilletons. Pour populariser en France un auteur qui mérite à tant de points de vue d'y être répandu et apprécié, c'est jouer de malheur, et pour notre compte nous le regrettons (1 vol. grand in-8°, 6 fr. 50).

L'Angleterre fournit aussi cette année un nouvel album de Kate Greenaway, dont le titre est : *Pour les enfants sages,* et dont le texte primitif a été « interprété » par M. J. Girardin. Cet album est aussi charmant que ceux qu'on connaît déjà. Ce n'est peut-être pas assez, et la note, pour jolie soit-elle, à force d'être répétée, pourrait devenir fastidieuse. J'avoue, en outre, qu'un texte français me fait toujours un peu l'effet d'un contre-sens au-dessous de ces figures dont la physionomie, l'allure et le costume sont si profondément marqués à l'empreinte britannique.

Un peu en dehors des livres d'étrennes proprement dits, nous remarquons une belle publication, d'un très grand intérêt; c'est *le Canal de Panama,* par Lucien N.-B. Wyse, le promoteur de l'entreprise à laquelle M. de Lesseps consacre l'énergie de sa toujours verte vieillesse. Ce volume, le travail d'ensemble le plus complet qu'on ait fait sur la question, décrit l'isthme américain, raconte les explorations, compare les tracés proposés, expose les négociations et l'état actuel des travaux. Il contient des cartes spéciales et 90 gravures sur bois (in-8°, 20 fr.). Nous sommes heureux de revenir avec ce livre sérieux et utile aux éloges sans restriction que nous sommes habitué à donner aux œuvres qui sortent de la grande librairie du boulevard Saint-Germain. L'ouvrage, exécuté d'une façon à tous égards irréprochables, vient à son heure et restera.

Nous ne quitterons pas la maison Hachette sans signaler les nouveaux venus dans les séries si populaires qu'elle intitule Bibliothèque rose et Bibliothèque des merveilles. La première s'est enrichie de : *Deux Tantes,* par M[me] de Stolz; *la Tour des preux,* par M[lle] Émilie Carpentier; *Une petite-nièce d'Amérique,* par M[lle] de Mortignat; *Gildas l'intraitable,* par M[lle] Zénaïde Fleuriot ; et *l'Enfant des Alpes,* par M[me] Jeanne

Cazin. Dans la bibliothèque des merveilles, je trouve à signaler : *la Parole,* par Paul Laffitte; *la Navigation aérienne,* par Gaston Tissandier; *l'Œuf,* par Guillaume Capus; *le Monde des atomes,* par Wilfrid de Fonvielle. Si j'en oublie, c'est involontairement. Tous ces volumes, les plus enfantins comme les plus sérieux, sont charmants, fort joliment illustrés et admirablement adaptés aux besoins du jeune public auquel ils s'adressent. Ceux de la seconde catégorie, d'ailleurs, peuvent être lus avec fruit par tous les âges, et un homme du monde qui aurait dans son cabinet la Bibliothèque des merveilles pourrait y puiser bien des notions dont l'absence ne laisse pas de l'embarrasser parfois.

Librairie A. Quantin. — L'éloge n'est plus à faire de l'activité de cette importante maison. Toujours en éveil, appliquant tous les procédés nouveaux, ne reculant devant aucun travail ni aucun sacrifice pour la fabrication de ses belles éditions, l'imprimerie Quantin perfectionne sans relâche les moyens de reproduction les plus divers que les progrès de l'art graphique mettent au service de l'illustration. Et il ne s'agit plus seulement de ses ouvrages de luxe, si recherchés des amateurs, l'imprimeur — comme on le verra plus loin — apporte des soins égaux dans l'exécution du plus petit album enfantin.

Les nouveautés de fin d'année sont là toutes sous nos yeux, c'est un ravissement; avant d'ouvrir aucun volume : les trente albums dont les couvertures sont autant d'images aux couleurs variées, l'élégante chromo taille-douce de la *Française du siècle* représentant trois charmants visages féminins encadrés dans des médaillons en relief, l'enveloppe originale du *Vicaire de Wakefield* et la couverture en chromotypographie à huit tons de l'*Angleterre pittoresque* forment par leur assemblage une variété précieuse et véritablement étincelante.

Avant d'examiner chacun de ces beaux livres, il convient de parler des nouveaux procédés de chromotypographie actuellement si appréciés du public et que l'imprimerie Quantin vient de mettre en valeur d'une façon des plus remarquables.

Depuis l'invention de l'imprimerie, on peut dire que chaque époque aura eu sa note caractéristique pour l'illustration des livres. D'abord, pendant le XVIe siècle, la gravure sur bois avec toutes les vigueurs grossières, mais non sans charme, sort de mains encore inexpérimentées. Au XVIIe siècle, la gravure en taille-douce, large et magistrale, se met à l'unisson de la majesté du grand roi. Avec la grâce du XVIIIe naissent les eaux-fortes, pleines d'élégance. Pendant la Restauration et l'Empire, la gravure sur bois revient en faveur légitime, servie par des artistes de génie et des graveurs d'une surprenante habileté. Mais depuis une dizaine d'années, les *procédés directs* semblent annoncer une révolution nouvelle, suivie avec un intérêt soutenu par les amateurs et les gens du métier.

De tous les résultats obtenus par l'héliogravure, la gravure en relief, la phototypie, etc., le plus étonnant et le plus remarquable a été sans conteste la reproduction fidèle de la couleur. Rendre exactement et sans altération un dessin à la plume ou au crayon, c'est bien; mais rendre aussi fidèlement une aquarelle, voilà qui est mieux encore!

Jusqu'à présent, la chromolithographie semblait avoir le monopole de la couleur, dans des conditions spéciales où la convention jouait un rôle presque absolu, donnant des images non pas désagréables, mais le plus souvent fausses au point de vue du coloris et de l'art. La taille-douce produisait sans doute de belles estampes coloriées, mais d'un prix très élevé, en rapport avec leur importance.

Laisser toute liberté à l'artiste, pour la forme comme pour la couleur, — traduire fidèlement ses compositions avec tout l'éclat et toute la fraîcheur de sa palette, — transporter ses aquarelles au milieu d'un texte et illuminer ainsi le récit de l'auteur, — produire le tout à un bon marché à la portée de tous, voilà le problème qu'a résolu victorieusement la maison Quantin.

Parcourons d'abord la collection, sans précédent, que l'éditeur appelle *Encyclopédie enfantine* et où l'on puisera largement, aux étrennes de 1886, pour la joie des enfants, petits et grands.

C'est une série considérable d'ouvrages de toute nature et à tous prix, comprenant ce qui peut amuser et instruire les enfants, depuis le jour où s'éveille leur intelligence, jusqu'au moment où ils quittent la famille pour les professeurs publics. Indépendamment du fonds et de la valeur morale — simple et pratique — de ces publications, nous ne saurions trop insister sur leur exécution matérielle, qui est absolument remarquable.

Les livres pour les enfants doivent, avant tout, être susceptibles de leur plaire par l'aspect. Pour retenir l'attention, il faut d'abord l'attirer. Les images des livres et des albums sont en quelque sorte la première figuration artistique qui frappe une jeune intelligence : il importe donc au plus haut point qu'elle ne soit pas faussée dès le début. Le goût, d'où tant de choses dépendent dans la vie, doit être formé avec les plus grandes précautions. De là, une réelle difficulté, imparfaitement résolue jusqu'ici : d'une part, les gravures en couleur étaient incontestablement les plus capables de séduire les enfants; d'autre part, les procédés d'impression dont on disposait ne les donnaient souvent que d'une manière fausse et antiartistique.

D'un seul coup, les vingt-sept alphabets, albums et livres parus transforment et renouvellent complètement l'illustration des livres destinés aux enfants. La chromotypographie lui donne un caractère artistique que ne pouvait guère faire soupçonner l'image coloriée d'autrefois.

Donnons quelques-uns des titres de ces albums à 25, 50 et 75 centimes : *Contes aux tout petits; — Scènes enfantines; — Sept d'un coup; — le Baron de Krack; — l'Oiseau bleu; — Don Quichotte; — Robinson Crusoë; — le Roi Dagobert; — Cadet Rousselle; — Marl'brought; — Pierrot; — le Chat botté; — la Mère Michel; — l'Assaut du moulin; — l'Alphabet*

usuel; — l'A B C du premier âge; — Alibaba; — Au pays des fleurs; — les Animaux domestiques; — Album-Alphabet; — les Farfadets, par Mélandri, sans compter des recueils plus luxueux, comparables sinon supérieurs aux plus jolis Kate Greenaway, tels que *la Journée de Bébé*, par Bouisset, ou *les Bébés des jardins de Paris*, par Grigny.

Dans la « Bibliothèque d'instruction maternelle », il faut signaler les *Récits de l'oncle Paul*, par P. Bonhomme, et l'*Histoire de Germaine*, récit touchant, dû à la plume attendrie de l'éditeur même, M. A. Quantin.

Depuis plus de trois années, l'éditeur a travaillé avec des artistes, formé des ouvriers, construit des machines, fabriqué des encres et des produits divers dans ce but spécial. Encore n'était-ce qu'une partie de la tâche : il fallait atteindre un bon marché extrême. Cette difficulté a encore été vaincue; jamais publications aussi soignées n'ont été mises en vente à des prix aussi bas que ceux qui sont annoncés.

Enfin, constatons que M. Quantin a tenu à ne pas mettre exclusivement sous les yeux de nos enfants, sous prétexte d'adaptation, les figures, les costumes, les mœurs des pays étrangers. Il a compris que l'esprit français mérite d'être respecté et que notre art n'a rien à perdre en restant national.

Pas de doute que le public lui sache gré de ses efforts et que ses publications en couleur aient au moins l'attrait d'une incontestable nouveauté.

Après les *Voyages de Gulliver*, qui ont été accueillis l'année dernière comme une véritable innovation en librairie, au double point de vue de l'exécution et du bon marché, la maison A. Quantin publie cette année *le Vicaire de Wakefield*, illustré cette fois encore de ravissantes aquarelles de Poirson, et qui nous semble être par sa perfection le type vrai de l'impression chromotypographique (1 vol. : 20 francs). Nous ne craignons pas d'affirmer que la librairie n'a encore rien produit d'aussi réussi dans ce genre nouveau.

Ce volume est à la fois superbe et charmant; les caractères, le papier, les illustrations, toutes en couleurs, et qui sont autant de tableaux exacts et complets, costumes et accessoires de la vie anglaise au XVIII[e] siècle : tout, en un mot, y flatte l'œil du connaisseur. *Le Vicaire de Wakefield* témoigne d'un progrès surprenant sur le *Gulliver*, déjà si remarquable, dont nous parlions tout à l'heure, et auquel il fait pendant.

Parmi les mérites du livre, le choix de l'œuvre n'est pas le moindre. On ne trouverait pas facilement un autre chef-d'œuvre de cette valeur à offrir à tous les âges. *Le Vicaire de Wakefield* est l'histoire éternellement actuelle de la vie domestique. Un père vertueux et savant; une mère excellente, qui met son ambition dans ses enfants, mais prompte à prendre pour des réalités les chimères de ses désirs; des filles élevées avec sollicitude, prêtes au dévouement et aux affections profondes; des fils respectueux, braves, instruits, pleins de piété filiale : voilà la famille du vicaire. Il suffit d'un misérable pour faire de cet intérieur uni et heureux le séjour de la honte et du désespoir. Rien ne manque au drame : enlèvement, ruine, luttes à main armée, incendie, prison, — jusqu'à ce que le personnage mystérieux du roman, le *Deus ex machina*, se révèle et de sa main puissante rende le bonheur aux innocents persécutés et inflige un châtiment au criminel persécuteur. Des épisodes nombreux et amusants, — bals champêtres, travaux rustiques, foires de petite ville, la bohême à Londres il y a deux siècles, voyages, scènes d'auberge et de grande route, comédiens ambulants, — se mêlent au récit comme des broderies brillantes à un riche tissu. Mais la grande qualité de ce livre, c'est qu'il est, au plus haut degré, humain. Nous coudoyons chaque jour les personnages de Goldsmith; leurs sentiments sont à notre portée, que nous les partagions ou les repoussions. Enfin il ressort de l'œuvre entière un enseignement philosophique profond. Nulle part on ne trouvera ce drame intime et poignant, qui se déroule à tant de foyers, raconté d'un ton si apaisé, si doucement ironique, si sympathique à des misères et à des maux que l'auteur sait inhérents à la nature humaine.

C'est, sans tapage et sans prétention, un *document humain* de premier ordre dont la traduction entièrement nouvelle est due à M. B.-H. Gausseron, l'un de nos collaborateurs les plus fidèles et les plus appréciés à cette revue. On peut dire que cette traduction, tout en restant aussi pimpante, aussi chaudement colorée que celle de l'érudit Charles Nodier, est infiniment moins fantaisiste. Elle a le grand mérite d'exprimer la phrase aussi bien que l'idée même de l'auteur anglais, et nous croyons qu'elle sera désormais définitive et pour ainsi dire classique.

L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande (1 vol. : 30 fr.) inaugure une collection qui, sous le titre de : *le Monde pittoresque et monumental*, nous promet la description richement illustrée de tous les pays de l'univers. L'auteur de l'ouvrage est un Français, M. P. Villars, qui, vivant depuis longtemps à Londres et connaissant à fond son sujet, a su réunir à l'exactitude des renseignements l'intérêt des descriptions. Les Français connaissent mal l'Angleterre et les Anglais : telle est la conclusion de l'auteur, qui veut nous faire revenir de nos idées fausses et préconçues. Beaucoup d'entre nous sont allés à Londres, les uns pour leurs affaires, les autres, moins nombreux, pour leur plaisir : ils ont vu Greenwich, ils ont poussé même jusqu'à Windsor, mais ils ne connaissent pas la Grande-Bretagne, qui réserve au touriste de très agréables surprises. En lisant le volume dont nous parlons, le lecteur fera, sans quitter son fauteuil, un voyage aussi réel que complet. Les villes curieuses, leurs monuments, les sites pittoresques, les mœurs et les coutumes, l'industrie et le commerce de ce grand pays y sont fidèlement décrits et analysés.

Dans un ouvrage de cette nature, l'illustration est le complément indispensable du texte. Elle a été traitée ici avec une abondance inconnue jusqu'à ce jour : elle ne comprend pas moins de *six cents* dessins, d'une exactitude absolue, qui rendent le volume aussi agréable à feuilleter qu'il est instructif à lire. Les gravures, de toutes formes et de toutes dimensions,

se marient avec le texte de la façon la plus heureuse et la plus originale. L'attrait principal de cette illustration consiste en ce que *toutes* les gravures sont des reproductions en fac-similés, par la photogravure, de dessins originaux, tous exécutés par d'habiles artistes, d'après des photographies ou des croquis pris sur place; ce ne sont pas là les interprétations plus ou moins habiles, plus ou moins fidèles que donne la gravure sur bois, c'est l'exécution même de l'artiste, bien plus vivante, bien plus personnelle; là est le secret de la grande variété d'aspects qui rend le volume si attrayant. Les procédés de la photogravure n'avaient reproduit jusqu'ici que des *croquis*, plutôt que des *dessins*, des pochades faites souvent avec esprit, suffisantes pour le *journal*, mais insuffisantes pour le *livre*. Difficultés dans l'exécution matérielle des dessins, difficultés de reproduction, difficultés d'impression ont été surmontées avec succès par les artistes et par l'imprimeur.

L'ouvrage se divise naturellement en quatre parties: Londres et ses environs, la province anglaise, l'Écosse, l'Irlande. Chacune d'elles est accompagnée d'une carte dont l'exécution est à signaler. Le plan de Londres, la carte de ses environs, les deux cartes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande sont des documents géographiques sérieux qui ont été gravés spécialement pour ce volume.

N'oublions pas la couverture, imprimée en huit couleurs, fort originale comme conception, et l'une des meilleures reproductions que nous ait encore données la *chromotypographie*.

Voilà un excellent début pour une collection dont le programme est des plus intéressants, car il contient l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie et tous les pays d'Europe. Une autre, qui ne le sera pas moins, et qui paraîtra concurremment, nous est annoncée : *la France pittoresque et monumentale*. Mettre à la portée de tous, par d'habiles reproductions, les trésors artistiques et pittoresques que renferme notre pays, voilà une idée heureuse dont il y a lieu de féliciter l'éditeur auquel nous souhaitons le plus vif succès.

LA FRANÇAISE DU SIÈCLE (*Modes, mœurs, usages*), par OCTAVE UZANNE, forme le quatrième et dernier volume de cette série d'ouvrages sur l'art et la physiologie de la femme, inaugurés par *l'Éventail* et publiés dans le même format avec des procédés variés d'illustration. Le public recherche à tout prix ces livres fantaisistes et originaux, et l'on peut dire que rarement pareil et plus fidèle succès s'est rencontré en librairie.

La Française du siècle (1 vol. : 45 francs) sera la consécration définitive de cette petite collection dédiée pour ainsi dire aux grâces féminines, et nous ne mettons pas en doute que la perfection apportée ici dans la gravure délicate des eaux-fortes polychromes ne rallie à ce procédé si délicat les amateurs les plus difficiles et les plus opposés à ce genre.

Toutes les planches de cette publication — environ soixante-dix eaux-fortes à repère, concourant au résultat des *vingt et quelques gravures* de ce livre — ont été confiées à un seul graveur de grand mérite, M. E. Gaujean, qui, par une étude approfondie des anciens maîtres coloristes, a su faire revivre et perfectionner, dans les données modernes, cet art si fin et si séduisant qui marqua les beaux jours de l'estampe anglaise à la fin du siècle dernier.

L'auteur, M. Octave Uzanne, voulant fermer le cercle de ses précédentes monographies historiques, a pensé que ce siècle était assez vieux pour qu'il lui fût permis de jeter sur l'ensemble de ses mœurs et de ses modes, un coup d'œil, sinon définitif, du moins assez juste et hardi pour fixer et résumer l'histoire des idées et des caprices du goût, depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

La Française du siècle a été divisée en dix chapitres, dont la nomenclature indiquera suffisamment l'intérêt; on verra qu'ils résument l'histoire des modes de ce siècle : MENUS PROPOS D'AVANT-GARDE; — NYMPHES ET MERVEILLEUSES; — NOS DÉESSES DE L'AN VIII; — LES GRANDES COQUETTES DU PREMIER EMPIRE; — LE MIROIR DES MODES SOUS LA RESTAURATION; — ÉLÉGANCES ROMANTIQUES; — LIONNES ET FASHIONABLES; — ÉCHOS DU BON TON ET DE LA VIE MONDAINE EN 1850; — LA PARISIENNE SOUS LE SECOND EMPIRE; — LA CONTEMPORAINE ET LA FIN DU SIÈCLE.

Cette série de tableaux parisiens, très agréablement présentés d'après tous les documents historiques littéraires, ainsi que les pièces gravées, pourra être considérée comme un sommaire de l'étude générale de ce siècle, qu'on ne manquera pas d'écrire d'ici quelques années.

Ce livre s'adresse à toutes les classes élégantes de la société française; c'est à la fois un ouvrage de bibliothèque et de salon.

L'auteur, M. Uzanne, nous montre avec un art infini et une érudition gracieuse qui semblent se jouer des obstacles tous les menus détails des toilettes, des mœurs et du caractère des Françaises de ce temps; il sait placer ses portraits dans le cadre qui leur convient, et la lecture de ce livre est aussi attrayante qu'instructive.

L'illustration, entièrement confiée à un jeune artiste de grand talent, M. A. Lynch, comprend : 1° DIX EN-TÊTES DE CHAPITRES ou débuts de pages, traités par la gravure à l'eau-forte, véritables miniatures polychromes d'une finesse incomparable et d'une grande variété de tons et de genre; — 2° DIX GRANDES COMPOSITIONS A L'AQUARELLE, gravées en *taille-douce* en couleur, par E. Gaujean, formant dans leur ensemble comme le monument pittoresque du costume de ce siècle et représentant un tirage de plus de cinquante planches diverses; enfin de NOMBREUSES VIGNETTES ET CULS-DE-LAMPE GRAVÉS SUR BOIS. La couverture, entièrement gravée à l'eau-forte en plusieurs tons et représentant différents médaillons de femmes françaises du XIXe siècle, est mise en relief par des procédés d'estampages relevés d'or, qui donnent aux visages féminins l'apparence de camées originaux.

Le préfacier de *la Française du siècle*, Sébastien Sanchez, nous prévient sans détours que cet ouvrage est la dernière publication de cette nature, de M. Uzanne. Notre rédacteur en chef songerait à ne

plus écrire que des ouvrages plus personnels, dit-il, comme s'il ne personnifiait pas tout ce qu'il aborde; ceci le regarde exclusivement, mais il n'y a pas à se dissimuler que les amateurs de beaux ouvrages, dans une nouvelle donnée et sous une forme sans cesse originale, perdront beaucoup à la retraite de M. Uzanne, laquelle, nous en sommes assuré, ne sera que temporaire. Souhaitons qu'il nous fasse patienter par les ouvrages de petit format qu'il nous annonce et qui seront toujours les bienvenus dans le public des lettrés et des délicats.

Firmin-Didot et Cie. — Cette maison ne nous offre, au moment des étrennes, qu'un nombre de livres nouveaux très restreint. Mais la qualité vaut mieux que la quantité, et MM. Firmin-Didot ne laissent sortir de chez eux que des livres importants par le sujet et très soignés typographiquement.

Nous signalerons d'abord un énorme volume grand in-8° intitulé *Ilios, ville et pays des Troyens* (30 fr.). C'est le livre où Henri Schliemann a consigné les résultats de ses fouilles sur l'emplacement de Troie et de ses explorations en Troade de 1871 à 1882. Le livre contient encore une autobiographie de l'auteur et une préface par R. Wirchow. Il est dédié à M. Émile Egger, et c'est sa veuve, Mme E. Egger, qui l'a traduit. On est au courant, dans le monde érudit, des fouilles et des découvertes prodigieuses de M. Schliemann. On sait son enthousiasme, et on se rappelle les polémiques qu'avaient suscitées ses assertions premières, qui pouvaient paraître précipitées et téméraires, mais que tout est venu vérifier et corroborer depuis, au moins dans leurs points importants. « Un hasard heureux, dit le professeur Wirchow, m'a permis d'être témoin des dernières fouilles d'Hissarlick et de voir la cité « brûlée » émerger tout entière des monceaux de décombres accumulés sur elle par les siècles anciens. En même temps, j'ai vu la Troade sortir, de semaine en semaine, du sommeil de l'hiver et déployer ses beautés naturelles sous des aspects de plus en plus frappants et grandioses. Je puis donc témoigner non seulement des travaux de cet explorateur infatigable, qui ne s'est arrêté que lorsque son œuvre a été complètement achevée, mais aussi du fond de vérité sur lequel repose la conception poétique qui depuis des siècles enchante les plus nobles esprits du monde civilisé. Je veux aussi témoigner contre les détracteurs qui, à bonne ou mauvaise intention, ne se lassent pas de critiquer l'authenticité et la portée de ces découvertes. » Toutes ces questions sont restées jusqu'à présent en France dans le domaine de l'érudition pure. Il était temps qu'on mît le public tout entier à même de connaître et de juger un des plus grandioses efforts de l'archéologie dans notre siècle. Il y a longtemps que les Anglais ont traduit les écrits de Schliemann et que ses travaux et ses découvertes sont populaires chez eux. Mme E. Egger, outre qu'elle honore la mémoire de son mari et qu'elle s'honore elle-même en menant à bien une entreprise si considérable, a donc rendu un véritable service en donnant à la France la traduction de l'*Ilios*. Le livre est édité dans de somptueuses conditions. Il contient 2 cartes, 8 plans et environ 2,000 gravures sur bois d'une netteté et d'une exactitude irréprochables. Le papier, les caractères, la justification, tout est parfait. J'ai bien le regret que le volume soit trop gros et trop lourd, mais on peut bien se donner un peu de peine pour feuilleter des pages si attrayantes à l'œil et si intéressantes pour l'esprit; et puis le bruit court que les ouvrages en deux volumes ne se vendent pas.

En même temps que sa belle édition illustrée de Walter Scott, déjà fort avancée, la maison Firmin-Didot publie une traduction nouvelle des œuvres de Fenimore Cooper. *Le Dernier des Mohicans* et *les Pionniers* ouvrent la série. Pour cette fin d'année, nous avons *la Prairie* (in-8° jésus, 10 fr.). La traduction de M. P. Luisy, les belles illustrations de M. Andriolli contribueront à donner un renouveau de succès à ces romans dramatiques et curieux, que la traduction de Defauconpret avait suffi à populariser chez nous.

Citons encore la *Vie des Saints illustrée pour chaque jour de l'année*, d'après le père Giry (in-8°, 10 fr.), ouvrage d'une valeur spéciale que nous n'avons pas à apprécier ici, que nous pouvons recommander tout spécialement car le texte est à la portée de tous. L'auteur s'est inspiré surtout des *Petits Bollandistes*, il a éliminé les longues controverses et l'érudition fastidieuse de son recueil, il a écrit enfin ce livre pour les nombreux lecteurs qui se réunissent le soir, autour du foyer domestique, et prêtent volontiers l'oreille à des récits pieux quand ils sont courts et intéressants. L'ouvrage est illustré de huit chromolithographies et de plus de trois cents gravures sur bois.

La Comédie à la cour, par Ad. Jullien, 1 vol. in-4° avec 8 gravures en taille-douce et 18 gravures sur bois (25 fr.) est également à signaler. Nous aurions aimé à nous étendre un peu sur cette étude des théâtres de la cour au XVIIIe siècle. Malheureusement l'ouvrage n'est pas une absolue nouveauté, et nous ne pouvons que lui souhaiter d'être aussi bien accueilli cette année qu'il le fut, l'an dernier, dans le monde des érudits et des délicats. Cet excellent ouvrage restera dans toutes les bibliothèques.

Éditions Jouaust et Sigaux. — *Librairie des Bibliophiles.* — Malgré le ralentissement des affaires, la Librairie des bibliophiles, si bien dirigée par les imprimeurs-éditeurs Jouaust et Sigaux, et qui connaît la fidélité de ses amateurs, a tenu à honneur de leur préparer leurs étrennes ordinaires. Indépendamment des ouvrages importants qu'elle a donnés au courant de 1885, elle en fait paraître de nouveaux à l'occasion du nouvel an, dans chacune de ses principales collections à gravures. Nous dirons même que, pour la première fois depuis assez longtemps, ces collections auront été, dans l'espace d'une même année, toutes augmentées de publications nouvelles.

Ainsi les *Grandes Publications artistiques*, dans lesquelles rien n'avait paru depuis le dernier volume

de *Molière* avec dessins de Louis Leloir, nous offrent aujourd'hui une magnifique édition de *Faust* (35 fr.) dont on ne peut faire de plus bel éloge que de dire qu'elle est entièrement digne de l'ouvrage qui l'a précédée. En demandant à M. Jean-Paul Laurens les dessins qui ornent cette publication, les éditeurs ont montré une fois de plus le goût expérimenté dont ils ont donné tant de preuves. Le peintre a fait du chef-d'œuvre de *Faust* l'interprétation puissante et originale qu'on était en droit d'attendre de lui, et ses merveilleuses compositions, dont l'État a fait l'acquisition pour en enrichir le Musée du Luxembourg, ont été gravées avec autant d'habileté que d'exactitude par M. Champollion, l'un des maîtres incontestés de l'eau-forte moderne.

La traduction du *Faust* adoptée par MM. Jouaust et Sigaux n'est pas nouvelle : c'est celle de M. Albert Stapfer, à laquelle Gœthe lui-même avait donné une éclatante approbation, et que son auteur vient encore de revoir avec le plus grand soin. Elle est accompagnée d'une remarquable préface, dans laquelle M. Paul Stapfer, neveu du traducteur et professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, a fait du chef-d'œuvre de Gœthe un exposé très clair et fort intéressant.

C'est dans cette même collection des *Grandes Publications artistiques*, où paraît aujourd'hui le *Faust*, qu'ont été publiées précédemment une très belle *Imitation de Jésus-Christ* (30 fr.), ornée de dessins d'Henri Lévy, gravés par Waltner, ainsi qu'une édition des *Fables de La Fontaine* (70 fr.), connue sous le nom d'*Édition des douze peintres*, et qui offre cette curiosité de montrer réunis des dessins de douze des premiers artistes contemporains.

La plus récente des collections à gravures, et celle qui paraîtra la plus intéressante à un assez grand nombre de personnes, est la *Bibliothèque artistique moderne*, publiée dans l'élégant format in-8 écu, et qui doit comprendre, dans la limite du possible, les principaux chefs-d'œuvre littéraires du XIXe siècle. On y a déjà vu paraître successivement divers ouvrages que nous avons analysés ici même : les *Contes d'Alphonse Daudet* (1 vol., 30 fr.), avec eaux-fortes de Burnand ; — *le Roi des montagnes* (1 vol., 30 fr.), et *le Capitaine Fracasse* (3 vol., 75 fr.), ces deux ouvrages ornés de dessins de Ch. Delort, gravés par Mongin ; — *Une page d'amour*, de Zola (2 vol., 45 fr.), avec dessins d'Édouard Dantan, gravés par Duvivier. Récemment encore cette collection nous donnait une édition de *Servitude et Grandeur militaires*, d'Alfred de Vigny (1 vol., 30 fr.), dont les beaux dessins de Julien Le Blant, admirablement gravés par Champollion, font un des plus beaux livres à gravures de ce temps. La nouveauté de cette fin d'année est le *Jocelyn*, de Lamartine (1 vol., 30 fr.), que M. Besnard, un jeune peintre d'une réputation déjà établie, a interprété d'une façon vraiment neuve et originale. Ses compositions, empreintes d'un grand sentiment poétique, ont été rendues avec une grande fidélité par M. de Los Rios, l'un des meilleurs graveurs à l'eau-forte de l'école moderne. Dans quelque temps paraîtra *Graziella*, dont les dessins, dus aussi à un jeune de grand avenir, M. Bramtot, seront gravés par Champollion. Ces deux ouvrages, réunis par la pensée de donner en éditions de grand luxe le chef-d'œuvre de vers de Lamartine et son chef-d'œuvre de prose, ne font, dans l'esprit des éditeurs, qu'une même publication, et c'est avec *Graziella* que paraîtra une très attachante étude sur Lamartine, due à M. Louis de Ronchaud, l'un de ceux qui l'ont le plus intimement connu.

Dans la *Petite Bibliothèque artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, nous trouvons les *Fables de La Fontaine* (2 vol., 40 fr.), avec des dessins d'Émile Adan, gravés par Le Rat. Après les nombreuses suites de gravures auxquelles a donné lieu cet ouvrage, M. Émile Adan a su rester très personnel dans l'arrangement de ses sujets, et la série de ses compositions est certainement une des plus artistiques qui aient été faites pour les *Fables* du Bonhomme. Ici il faut admirer entièrement et en toute sincérité la personnalité réelle que M. Adan apporte dans ses compositions, claires, lumineuses, bien étudiées et d'une note toujours juste. Cette édition se trouvait d'ailleurs commandée par celles des *Contes* (2 vol., 35 fr.), qui a paru tout récemment avec les dessins d'Édouard de Beaumont, gravés par Boilvin. C'est une bonne fortune pour les bibliophiles que de pouvoir se procurer maintenant les deux chefs-d'œuvre de La Fontaine, renfermés dans quatre petits volumes qui sont de véritables bijoux typographiques, et qui contiennent les plus jolies eaux-fortes qu'ils puissent désirer.

A côté de cette importante série des œuvres les plus remarquables dans le domaine du conte et du roman, il ne faut pas oublier la collection plus modeste des *Chefs-d'œuvre inconnus*, publiée dans le même format, et dont les eaux-fortes de Lalauze ne sont pas le moindre attrait. Cette élégante collection, interrompue par la mort du regretté Paul Lacroix, qui l'avait fondée, vient d'être reprise, et nous y trouvons aujourd'hui un petit volume réunissant deux ravissants opuscules de Mme d'Épinay : *l'Amitié de deux jolies femmes* et *un Rêve de Mlle Clairon* (5 fr.).

Les amateurs de livres d'art retrouveront avec plaisir le *Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture* (prix : 25 fr.), rédigé par M. Georges Lafenestre, et contenant la reproduction à l'eau-forte des principales œuvres du Salon annuel. On comprend l'importance et l'intérêt toujours plus grand que prend cette publication qui en est à sa septième année, et dont la collection formera l'histoire en même temps la plus exacte et la plus pittoresque de l'art à notre époque. Le volume de 1885, fait avec le même soin que ses aînés, comprend quinze planches gravées par quinze artistes différents, sous l'habile et fidèle direction du maître graveur qui a nom Hédouin.

Nous ferions une revue bien incomplète de la Librairie des bibliophiles si nous ne donnions pas ici sa place à une collection qui, pour les personnes qui ne recherchent pas les livres de grand luxe, est la plus importante de cette maison. Nous voulons parler

de la *Nouvelle Bibliothèque classique*, à 3 fr. le volume, qui comprend les œuvres de nos grands écrivains imprimées avec le même soin que les plus belles publications d'amateurs (pour 4 fr. on a les mêmes volumes recouverts d'un élégant cartonnage artistique). Ce sont des livres d'une impression très nette, d'une lecture facile et d'un format portatif. On peut aujourd'hui se faire un fonds sérieux de bibliothèque avec cette précieuse collection, qui comprend plus de cinquante volumes, depuis Rabelais jusqu'à André Chénier, avec d'excellentes notices et préfaces, et des notes qui aident le lecteur sans l'entraver.

Librairie Ch. Delagrave. — La librairie Ch. Delagrave, qui a pris une place si importante dans l'industrie des livres français, offre cette année une brillante série d'ouvrages à ses jeunes lecteurs; ses nouveautés les plus chères coûtent moins de 15 fr. avec la reliure *nec plus ultra*. Et quels beaux volumes! — *les Héritiers de Montmercy*, d'Eudoxie Dupuis par exemple : voyez sur la couverture tout éclatante d'or les défenses compliquées et redoutables de cette fière châtellenie et les hommes d'armes en arrêt devant la herse! Le livre tient les promesses du frontispice extérieur. Aux confins du domaine royal, aux premiers jours du règne de Louis IX, le comté de Montmercy, que les trois héritiers à des titres divers, trois nobles enfants, disputant de générosité, s'offraient l'un à l'autre, est convoité, presque volé à ces orphelins par des seigneurs avides aidés de dangereux rebelles. Mystérieures histoires de famille, intrigues et lutte ouverte, dévouement hardi d'un côté, félonie de l'autre, enlèvements et délivrance, assauts de murailles hérissées de défenseurs, tous les incidents les plus pittoresques de la vie féodale décrits avec leur juste couleur s'enchaînent en un récit aussi varié qu'harmonieusement composé, qui se dénoue à propos par un mariage et se conclut heureusement, sous le fameux chêne, par la royale intervention du jeune Justicier de Vincennes. Ces scènes mouvementées ont fourni aux illustrateurs Birch et Sandoz une matière digne de leur talent. La même collection contient *l'Espion des écoles*, par Louis Ulbach; *le Vœu de Nadia*, par Henri Gréville; *Montsalvage*, par S. Blandy; le premier pour les jeunes gens, l'autre pour les jeunes filles, le troisième pour tous les enfants.

Suivons l'ordre décroissant (dans le prix mais non dans la valeur des livres). A 8 francs, on trouve (toujours relié et doré à souhait) *le Petit Alsacien*, par Mme Pierre Duchâteau, patriotique histoire d'un enfant que la dernière guerre a fait orphelin et dont la vie, si difficile, si traversée de dangers qu'elle soit pour lui, fait un homme, une âme sainte et virile. De magnifiques bois par Girardet, à qui le type et le costume alsacien paraissent familiers, illustrent cette édifiante histoire.

A 7 fr. 50, coquettement reliés : *la Guerre*, par Carlo du Monge; *A la recherche de la pierre philosophale*, par Édouard Leblanc; *la Comédie des animaux*, célèbres récits d'histoire naturelle, où Méry a mis, avec plus de connaissances réelles qu'on ne pourrait croire, tant de fantaisie dans l'invention, tant de verve, tant d'esprit, tant d'étincelles méridionales dans le style. C'est ici qu'apparaît en plein le tour de force accompli par la librairie. Ces volumes si peu chers sont du beau format in-4°, ont près de 400 pages, beau papier, tirage luxueux. Le premier est illustré par Poirson; c'est le récit amusant et fécond en épisodes émouvants d'un siège au xve siècle. Le livre de M. Leblanc, illustré par Mas, Besnier, Vignal, appartient à ce genre où la fantaisie hardie s'allie aux données de la science exacte. Ce sont les aventures d'un Français et de deux Américains qui, sur de mystérieuses indications, se lancent à travers le Far-West, le Pacifique, les plaines de l'Assam, le long du Brahmapoutre et des contreforts de l'Himalaya, dans des contrées plus impénétrables que le centre africain; ne trouvant pas, il est vrai, ce qu'ils cherchent, mais rencontrant ce qu'ils ne cherchent pas, dans une émouvante odyssée au pays des Merveilles. — Cette collection nous paraît appelée au plus grand succès. Citons encore *Pharos* d'Adriana Piazzi, avec quinze illustrations, par A. Sandoz; c'est une histoire orientale d'un vif intérêt pour les adolescents épris d'aventures.

A 6 fr. 50 : *la Petite maison rustique*, par Mlle Marthe Bertin, que l'Académie française vient de couronner pour *Mme Grammaire et ses enfants*, ingénieuse et instructive fiction, illustrée par Ginos et parue l'an dernier dans la même collection. *La Petite maison rustique* a de très gracieux dessins de Clérice; les pacifiques petits héros de cette histoire, trois filles et deux garçons, s'initient en se jouant dans un beau séjour de la Touraine à la culture, à l'art des jardins, au soin des vignobles, à celui de la basse-cour, à l'économie domestique, etc., — charmantes leçons de choses qui jamais n'ont le ton de la leçon.

A 5 francs, et à moins si l'on veut, on trouve tout un album de dessins de Léonce Petit accompagnant *les Sept métiers du petit Charles*, qui n'a pas voulu du métier d'écolier. Loin de la maison paternelle et de l'école, loin de la vraie voie, il court de singulières aventures qui ne le font pas rire, quoiqu'elles soient amusantes au possible pour le lecteur.

Voulez-vous de beaux volumes de format grand in-8°, d'apparence luxueuse, avec de large et beau papier, remarquablement illustrés, ne coûtant pas, tout reliés et dorés, plus de 4 fr. 20? Voici *les Récits de la grève*, de Ch. Deslys; *les Histoires maritimes*, par La Landelle, deux volumes choisis parmi ce que Jules Janin a écrit de meilleur pour la jeunesse; *les Scènes de la Révolution française*, par H. François; *les Rivages de la France*, par Girard; *les Récits d'un aéronaute*, par Graffigny; *les Curiosités de l'histoire des bêtes*, par Linden; *les Curiosités de l'Allemagne du Nord* et un volume qui fait pendant, sur *l'Allemagne du Sud*, par Victor Tissot.

A des prix divers que de choses curieuses! Avec *la Mythologie dans l'art* de René Ménard et *le Cambodge* de Delaporte qui sont déjà si connus, de belles

étrennes pour ceux qui ne l'ont pas encore, c'est la nouvelle édition des *Mille et un Jours*, mise par des suppressions habiles en état d'être lue par la jeunesse. Les 600 dessins que A. Gaillard fait pour cette suite des *Mille et une Nuits* sont vraiment éblouissants.

Voici des albums à choisir à tous les prix, depuis les curieuses silhouettes *Drôles de gens* et *Drôles de bêtes*, si gaiement racontées et dessinées de façon si serrée par Robert Tinant, et qui ne coûtent que 2 francs, jusqu'aux inénarrables *Péripéties cynégétiques de Mac-Aron*, qui ne se vendent pas plus de 10 francs.

Entre les deux, c'est-à-dire à la portée des bourses modestes, se placent tous les albums de Tinant, entre autres : *l'Affaire Arlequin*, avec des triolets d'une inimitable perfection par le regretté Léon Valade, et *les Fantaisies* et *Nouvelles fantaisies moyen âge*. — Il y en a bien d'autres à la librairie Delagrave. Signalons seulement *les Petits Coloristes*, tout gracieux album de croquis, par B. de Monvel, digne pendant des autres aimables œuvres signées par le même auteur.

Après tant d'ouvrages divers, il nous faut parler enfin du *Saint Nicolas*, le journal à succès du petit monde.

Voulez-vous savoir ce qui fait, depuis six ans, la fortune et le succès croissant du *Saint Nicolas?* C'est cette personnalité mystérieuse mais souriante en laquelle croient à demi les enfants et où tour à tour savent entrer les meilleurs rédacteurs du journal. L'indulgent patron des petits garçons et des fillettes groupe sous son manteau fictif une grande famille où l'on se connaît, où l'on s'aime, où l'on échange de bonnes tendresses, de bons avis, de bons exemples. Il est un précieux auxiliaire pour la bonne éducation des enfants en leur donnant directement quand il le faut, et quand les mères le veulent, des conseils qui s'imposent à leurs jeunes esprits dominés par cette haute et paternelle autorité. Il ne leur offre que des causeries ou des histoires attrayantes autant que simples, et des images d'une réelle valeur artistique.

Librairie E. Plon, Nourrit et Cie. — Après avoir mis au jour les années précédentes des ouvrages considérables et hors ligne, comme *la Terre sainte*, par Victor Guérin, et le *Saint François d'Assise*, de format grand in-4°, les éditeurs Plon et Nourrit semblent avoir voulu prendre un temps de repos légitimement gagné, et ils ne nous offrent, pour le début de 1886, que deux ouvrages de moindre importance. *A travers l'Asie centrale*, impressions de voyage, par Henri Moser (1 vol. in-8°, prix, broché : 20 fr.), et *la Province à cheval*, texte et dessins par Crafty (1 vol. in-8°, prix, broché, 20 fr.).

Le premier de ces livres nous fournit une série d'impressions et d'aventures réelles contées sans prétentions scientifiques, philosophiques et politiques. En écrivant *A travers l'Asie centrale*, M. Henri Moser n'a eu d'autre objet que d'éclairer ses semblables et d'entraîner à sa suite, grâce à la verve de son récit, tout un monde de lecteurs dans le steppe kirghize, le Turkestan russe, le pays des Turcomans de la Perse.

A cette heure où la question d'Orient semble plus que jamais menaçante, et où les événements de Méru, d'Hérat et de l'Afganistan passionnent les russophiles et les anglophobes, cet ouvrage sincère est d'un vif intérêt d'actualité et sera très apprécié par tous ceux qui désirent connaître l'état de ces peuplades asiatiques qui seront, avant peu, en rapport avec l'Europe, grâce à l'intermédiaire de la Russie, dont elles deviennent peu à peu tributaires. M. Moser est un écrivain d'un talent prime-sautier et très personnel en même temps qu'un observateur consommé. Il nous fait faire gaiement connaissance avec les tribus nomades qui errent dans l'immensité des steppes. Nous passons avec lui par Tackhent, Samarcande, Boukhara, Khiva, Téhéran, et nous ne nous arrêtons qu'à Constantinople, où l'auteur nous fait ses adieux et nous laisse charmés de l'amusante et instructive excursion que nous lui devons.

Des descriptions de caractères physiques et moraux de chaque peuple, des détails de la vie intime, des souvenirs historiques, des aperçus variés géographiques et politiques se succèdent et s'entremêlent au cours de ce volume, ainsi que de romanesques aventures, des histoires de chasse, des anecdotes typiques qui viennent égayer le voyage et délasser l'esprit. C'est donc sans la moindre fatigue que nous explorons avec M. Moser ces immenses plateaux de l'Asie centrale.

Le texte de cet ouvrage est illustré de plus de 170 gravures, dont 117 dessins de M. E. Vanmuyden et 16 héliotypies, avec une carte itinéraire du voyage à travers l'Asie centrale. C'est un livre curieux et sans défaut en son genre que nous offrent MM. Plon et Cie.

La Province à cheval, de Crafty, est un ouvrage humoristique de tout autre nature et qui fait suite à *Paris à cheval*, du même auteur, précédemment publié et fort bien accueilli par le public. Dans ce premier livre, Crafty avait crayonné tout un défilé de cavalerie parisienne, nous présentant les personnages les plus marquants dans le monde des amateurs de sport. Dans sa *Province à cheval*, l'auteur-dessinateur a voulu offrir au public, par les mêmes procédés, un tableau analogue du monde de sport en province, lui montrer d'abord les éléments multiples de la cavalerie rurale, lui faire voir à la fois les sportsmen parisiens en déplacement et les sportsmen provinciaux à domicile, le faire assister à leurs réunions, à leurs chasses, à leurs courses, aux cross-country et aux rallye-papers, l'initier à l'élevage, lui mettre sous les yeux, en un mot, tout ce qu'on fait pour et par le cheval en dehors des fortifications.

M. Crafty a réussi à souhait dans son programme : grâce à lui nous possédons une monographie bien complète de la vie rurale à cheval, à la fois sérieuse et gaie, illustrée d'innombrables croquis, relevée d'un crayon ironique à la manière anglaise. Ce charmant ouvrage de la maison Plon prendra assurément son rang à côté de *la Comédie de notre temps*, du regretté

Bertal, non loin des plus amusantes fantaisies du spirituel Granville.

Librairie Mame et fils, à Tours. — Le catalogue de MM. Mame et fils est déjà si riche, si largement muni de livres classiques et d'éducation, d'ouvrages d'art et de vulgarisation scientifique que les éditeurs pourraient, à la rigueur, ne plus rien publier sans cesser d'être au premier rang des maisons d'édition françaises; mais, qui n'avance pas recule, — dit un axiome industriel, — et les grands imprimeurs-éditeurs tourangeaux ne cessent de publier et le public ne cesse d'acquérir les livres qui portent la marque de cette excellente librairie. Cette année, deux ouvrages nous sont parvenus, *l'Histoire de la verrerie et de l'émaillerie*, par Édouard Garnier, auteur de *l'Histoire de la céramique* (1 vol. petit in-4°; prix: broché, 15 fr.), et *l'Histoire de la tapisserie*, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par Jules Guiffrey (1 vol. petit in-4°, prix, broché, 15 fr.).

L'Histoire de la verrerie et de l'émaillerie était encore à faire dans son ensemble.

Nous ne savons rien, le plus souvent, sur les objets qui nous entourent et font en quelque manière partie de notre vie. Qu'est-ce que le verre de nos vitres? Qu'est-ce que le cristal de nos glaces? Qu'est-ce que l'émail de nos bijoux? Nous l'ignorons, et il y aurait plaisir, il y aurait intérêt à le savoir.

C'est à toutes ces questions qu'a voulu répondre M. Édouard Garnier en un livre véritablement populaire et charmant. L'auteur de *l'Histoire de la céramique*, dont plusieurs éditions ont consacré le succès, cet érudit si convaincu, ce vulgarisateur si clair, semblait tout désigné pour écrire une *Histoire de la verrerie et de l'émaillerie*. Le nouveau livre est fait, et le voici.

Y a-t-il un roman plus vivant que ce récit animé de l'origine et des progrès de ces deux industries, que dis-je, de ces deux arts? M. Édouard Garnier nous entraîne avec lui dans toutes les parties de l'ancien monde; il nous arrête devant les fourneaux embrasés de tous les maîtres verriers, et nous explique si bien tous leurs procédés, qu'il nous semble, après cette lecture, que nous pourrions nous-mêmes devenir sur-le-champ émailleurs ou verriers.

Sans l'image cependant rien n'est vraiment intelligible, et c'est pourquoi cette *Histoire* est aussi un livre d'images. L'auteur a voulu desssiner lui-même les types nombreux et variés qu'il offre à ses lecteurs et que le burin expérimenté de M. Trichon a rendus plus vivants encore. La lithographie en couleurs devait nécessairement être appelée à faire mieux comprendre deux arts où la couleur tient tant de place. Le public décidera si elle a bien compris son rôle.

Le livre de M. Édouard Garnier s'adresse à tous ceux qui pratiquent parmi nous ce qu'on a si bien appelé les « leçons de choses » : aux pères et aux mères qui veulent faire ainsi l'éducation de leurs enfants; aux jeunes filles et aux femmes qui voudront savoir comment sont faits les bijoux dont elles se parent; aux jeunes gens qui aiment à visiter nos musées et à se rendre compte de tout ce qu'ils y voient; aux enfants eux-mêmes, qui seront heureux de ne plus ignorer la nature des carreaux de leur chambre et l'origine des verres où ils boivent, et enfin à cette innombrable famille des petits et grands collectionneurs qui représentent à peu près le quart des nations modernes... et la moitié de la France.

L'Histoire de la tapisserie, de M. Jules Guiffrey, ne le cède en rien au beau livre dont nous venons de parler, ni comme intérêt ni comme science indispensable à connaître.

La tapisserie était considérée jadis comme un des éléments essentiels de la décoration des églises, des palais princiers et des riches habitations. Sa place était marquée dans toutes les solennités, dans toutes les fêtes.

Les variations de la mode, les progrès de la science, l'invention des tentures économiques, telles que les étoffes imprimées et le papier peint, ont fait tomber cet art magnifique dans un long discrédit dont on essaye de le tirer depuis quelques années pour lui rendre sa place légitime. Rien ne saurait mieux contribuer au relèvement de cette industrie luxueuse qu'une histoire destinée à faire connaître aux gens du monde, aux curieux, à tous les hommes de goût et d'étude, les glorieuses traditions du passé, en leur procurant les moyens de distinguer facilement les diverses époques et les différents centres de fabrication.

Préparé à ce travail par de longues recherches et de savantes publications, M. Jules Guiffrey a su présenter un tableau complet de l'histoire de la tapisserie de haute et de basse lice, depuis son apparition dans le cours du moyen âge jusqu'à nos jours.

L'écrivain ne s'arrête qu'en 1885, et afin de compléter la doctrine exposée dans les dernières pages du volume par des conseils pratiques aux amateurs, après avoir intercalé dans le texte les marques des tapissiers les plus célèbres, il a recherché les prix atteints par les principales tentures vendues depuis un quart de siècle.

Une table alphabétique, bien complète, offre non seulement une énumération des personnages et des noms de tapissiers, mais aussi la nomenclature des nombreux sujets cités dans l'ouvrage.

Ce livre, en répandant des notions exactes sur une industrie cultivée en France avec le plus grand succès depuis plus de six siècles, aidera certainement dans une large mesure à la diffusion d'un mode de décoration dont notre pays possède encore aujourd'hui les plus habiles représentants et les plus beaux spécimens.

On voit que la maison Mame, en publiant ces deux remarquables ouvrages, est restée dans la tradition de sa librairie qui est de faire de belles et excellentes publications à des conditions surprenantes de bon marché.

Librairie H. Launette. — M. Launette, l'éditeur-artiste des *Aquarellistes français*, du *Voyage sentimental* et du *Livre d'or de Victor Hugo*, ne publie

cette année que l'*Histoire de Manon Lescaut*, format grand in-8°, avec illustrations de Maurice Leloir et préface de Guy de Maupassant (1 vol., prix : 60 fr.). Nous ne parlerons que pour mémoire de *Nos Oiseaux*, d'André Theuriet, avec aquarelles de Giacomelli, 1 vol. in-4° jésus, ouvrage divisé en cinq parties, au prix total de 500 francs, ainsi que d'un album de E. d'Hervilly, illustré par G. Fraipont, *les Bêtes à Paris*, ces deux ouvrages n'ayant pas encore vu le jour à l'heure cependant tardive où nous rédigeons ce compte rendu. Occupons-nous donc spécialement de la *Manon Lescaut* de M. Maurice Leloir, qui est en vente depuis près d'un mois et dont l'exposition d'aquarelles originales attire tant d'amateurs dans la librairie du boulevard Saint-Germain.

La *Manon Lescaut* de MM. Launette et Maurice Leloir sera sans doute discutée pour son format, peut-être légèrement encombrant, ainsi que pour l'ordonnance de ses en-têtes de pages; il n'en est pas moins avéré et incontestable que nous nous trouvons vis-à-vis d'un livre hors ligne et d'un intérêt artistique très spécial. Lorsque M. Launette publia *le Voyage sentimental*, de Sterne, avec la collaboration de Maurice Leloir, les amateurs, tout en admirant cette œuvre de haute valeur, s'élevèrent contre l'héliogravure qui servait de procédé d'interprétation, et cela bien à tort, selon nous, car l'héliogravure est le plus parfait moyen de reproduction, celui qui conserve au dessin original toutes ses chaleurs, ses enveloppements, ses effets d'imprévu. Cependant on ne discute pas avec MM. les amateurs qui veulent de l'eau-forte, gravée par un artiste en renom. Cette fois-ci, dans *Manon Lescaut*, M. Launette a donc déféré au désir public; le procédé a été radicalement exilé, même dans les vignettes en relief; la gravure sur bois et l'eau-forte concourent seules au triomphal aspect de ce volume.

Si nous avions à manifester ici nos préférences, nous avouerions pourtant qu'elles sont toutes du côté du *Voyage sentimental*. Entre deux œuvres remarquables nous donnons la supériorité à la première.

Dans cette illustration de *Manon Lescaut*, M. Leloir a été cependant incomparable à MM. Hédouin et Flameng; sa conception est de beaucoup supérieure. M. Leloir excelle dans la traduction littérale d'un texte. Il prend un auteur, il cherche à s'identifier avec lui, à voir par ses yeux, à penser comme lui et à traduire mot à mot les images ambiantes de sa pensée, en plaçant la traduction en regard du texte; il joue pour ainsi dire la pantomime et lui lit le rôle; il vit en un mot avec son œuvre et il met au jour une véritable création d'artiste. De plus, il cherche ses personnages dans la vie moderne et ne les quitte plus; c'est ainsi qu'il a découvert la Manon de ses rêves, le Des Grieux de son idéal, le sergent Lescaut et le Tiberge qu'il voulait voir vivants; tous ces êtres ont posé devant lui; il les a vêtus, drapés, étoffés à sa guise; il a commandé les poses, les gestes, les sourires et sa traduction de *Manon* s'est trouvée aussi faite par nature.

Cet ouvrage comprend environ 200 vignettes, 200 tableautins qui forment des en-têtes de pages merveilleux de composition et d'arrangement. M. Jules Huyot, qui les a gravés sur bois, a prouvé que cet art n'était pas encore tué par le procédé. Nous ne savons rien de plus fini, de plus exquis de gravure; ces bois rivalisent avec les plus remarquables de la glorieuse époque de 1845. Pour les eaux-fortes de Louis Ruet, elles sont également très réussies, sans atteindre néanmoins à l'hors ligne. L'impression de Chamerot est impeccable, il a donné tout ce qui était possible sur ce beau papier satiné et c'est encore un succès pour cet imprimeur émérite.

Il faut souhaiter que le public apprécie l'énorme effort de M. Launette et espérer que cette édition de *Manon Lescaut* s'enlève avec rapidité pour nous donner le plaisir de nous rencontrer souvent dans l'heureuse collaboration qui a produit cet ouvrage.

Librairie Hetzel et Cie — La *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, de la maison Hetzel, est, par excellence, la bibliothèque de l'enfance, de la jeunesse, ou, pour mieux dire, de la famille tout entière. Elle s'enrichit, cette année, de 16 beaux et bons livres impatiemment attendus par son intéressante clientèle. Ses directeurs ont résolu le plus utile des problèmes en justifiant le titre général de leur œuvre. C'est un devoir de signaler cette littérature saine, délicate et charmante, d'où toute fausse note est impitoyablement bannie.

Voici *Mathias Sandorf*, le *Monte-Cristo* des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne; *l'Épave du Cynthia*, de Jules Verne et André Laurie; *l'Ile au Trésor*, de Stevenson, un livre plein d'émotions, comme *la Terre de feu*, de Mayne-Reid, le seizième et dernier volume de l'*œuvre choisie* du célèbre écrivain anglais; *la Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousines*, d'après Alcott, adaptation par Stahl et Lermont; *Tito le Florentin*, nouvelle et fort émouvante étape d'André Laurie, dans ses brillants récits de *la Vie au collège dans tous les pays; Autour d'un lapin blanc*, par Alone, aimable livre, plein d'enseignements; *le Voyage d'une fillette au pays des étoiles*, par F. Gouzy, histoire attrayante de notre système planétaire; *Boulotte*, par Austin et *les Lunettes de grand'maman*, par Perrault; quatre nouveaux albums Stahl; *Mlle Lili en Suisse*, de Frœlich; *la Découverte de Londres par une bande d'écoliers*, de Griset; *le Pauvre Ane*, de Geoffroy et *l'Apprentissage du soldat*, de Jazet, ces deux derniers en couleurs; et enfin les tomes XLI et XLII du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. Tous les livres de la maison Hetzel sont richement et intelligemment illustrés par nos meilleurs artistes. L'illustration n'a pas pour objet de distraire du livre, mais de le compléter par le crayon.

Dans cette précieuse collection, on ne se lassera jamais de rechercher les 30 *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, les 16 *Aventures de terre et de mer*, de Mayne-Reid; les 4 *Voyages involontaires*, de Lucien Biart; les 5 récits de *la Vie de collège dans tous les pays*, par André Laurie; les charmants livres de Stahl, la plupart couronnés par l'Académie : *les Contes et Récits de morale familière, les Quatre peurs de notre général, les Histoires de mon parrain, Marous-*

sia, l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles, les Patins d'argent, les Quatre filles du Dr Marsh, Jack et Jane, la Famille Chester, Mon premier voyage en mer; les 5 admirables ouvrages de Viollet-le-Duc : l'*Histoire d'une maison, d'un dessinateur, de l'habitation humaine, d'une forteresse, d'un hôtel de ville et d'une cathédrale.*

On remarquera parmi les livres qui ne font pas série les ouvrages signés par les noms les plus illustres : *le Livre des mères,* de Victor Hugo; *le Livre d'un père,* de V. de Laprade; *la Comédie enfantine,* de Ratisbonne; *la Lecture en famille; Nos filles et nos fils,* de E. Legouvé; *la Roche aux Mouettes, Madeleine, Mademoiselle de la Seiglière,* de Jules Sandeau; *Picciola,* de Saintine; *J.-P. Choppart,* de Desnoyers; *le Petit Parisien* et *Charlot,* de Bréhat; *les Contes et le Théâtre du petit Château,* de J. Macé; l'*Histoire d'un enfant,* les *Contes choisis,* d'Alphonse Daudet; *Sans famille, Romain Kalbris,* d'Hector Malot; *la Jeunesse des hommes célèbres, les Animaux célèbres, la Morale en action par l'histoire,* le *Robinson suisse,* de Muller, etc.

LIBRAIRIES DIVERSES.

La **librairie J. Rothschild** publie, à l'occasion des étrennes, trois ouvrages qui seront les bienvenus chez tous les disciples de saint Hubert, chez les sportsmen et les gens du monde; ce sont : 1° *les Quadrupèdes de la chasse,* par le marquis de Cherville, avec 30 eaux-fortes sur zinc, en couleur, et 74 illustrations par Karl Bodmer (1 vol. petit in-8° carré; prix : 12 fr.); 2° *les Oiseaux de chasse,* description, chasse, mœurs, acclimatation, par le même auteur, avec 34 chromotypographies et 64 vignettes par E. de Liphart (1 vol. in-8° carré : 12 fr.); 3° *Comment il faut choisir un cheval de selle et d'attelage,* par le comte de Montigny, seconde édition, ornée de 150 vignettes (1 vol. in-16; prix : 6 fr.).

Ces trois ouvrages offrent un grand intérêt. Les deux premiers, dus à la plume expérimentée du marquis de Cherville, sont remarquables par leur conception, la généralité de leurs vues et le charme de leur science technique. Pour *les Oiseaux de chasse,* le directeur de *la Chasse illustrée* prend une à une toutes les variétés du gibier à plumes et analyse minutieusement les mœurs et habitudes des volatiles, donnant son avis sur l'approche, la capture, l'élevage, l'acclimatation de chaque espèce, dans le style aimable qu'on lui connaît. Ce volume, qui est arrivé à sa seconde édition, est orné de remarquables aquarelles très fines, donnant un merveilleux spécimen de divers types d'oiseaux. Dans *les Quadrupèdes de la chasse,* le marquis de Cherville apporte à l'étude du gibier à poil non moins de conscience; on sent qu'il traite avec plaisir son sujet *ex professo,* et on éprouve à le lire un agrément infini. De tels ouvrages, qui ont tous des éléments d'instruction théorique et pratique, ne peuvent passer inaperçus et leur succès sera très vif dans le monde spécial auquel ils s'adressent.

Le troisième ouvrage publié par M. Rothschild est un véritable dictionnaire de la race chevaline, et tous les ignorants sur ce sujet, et ils sont encore nombreux en France, trouveront le cheval envisagé à tous ses points de vue. C'est un petit traité très complet, qui est indispensable dans la bibliothèque de tous les châteaux.

La **librairie Paul Ducrocq**, qui s'est fait si vivement une réputation d'ouvrages de philosophie scientifique pour les jeunes enfants, met en vente, cette année, un nouvel ouvrage d'Émile Desbeaux : *la Maison de Mlle Nicolle* (1 vol.; prix : 7 fr.). On sait que M. Desbeaux a tour à tour publié, avec un succès toujours croissant, *les Pourquoi de Mlle Suzanne, le Jardin de Mlle Jeanne,* et divers autres charmants volumes plus ingénieux les uns que les autres.

Dans ce nouveau volume, qui est le septième de la collection, M. Émile Desbeaux s'occupe des objets familiers dont on se sert sans cesse et dont on ignore souvent l'origine et la fabrication.

Au milieu d'un véritable petit roman moral, dramatique, émouvant, se dressent, comme des points d'interrogation, ces questions : Qu'est-ce que le sucre? le lait? le beurre? le fromage? l'œuf? la viande? le chocolat? le thé? le café? Quels sont les aliments qui nourrissent? Quels sont les aliments qui engraissent?

La maison de Mlle Nicolle se termine par de très claires notions d'architecture, qui permettent de voir et d'apprendre comment la charmante héroïne de ce livre nouveau parvient à faire bâtir une maison.

La Maison de Mlle Nicolle, ornée de cent dessins sur bois, gravés par Méaulle, aura le même succès que les ouvrages précédents de M. Émile Desbeaux, dont le seul but est de rendre l'instruction amusante.

Un autre volume de la librairie Ducrocq, qui vient de paraître, est intitulé : *Promenades botaniques de tous les mois* (1 vol. in-8°; prix: 5 fr.). C'est une étude de vulgarisation traitée sans aridité avec beaucoup de charme et d'attrait par MM. Ed. Labesse et Ch. Pierret.

En compagnie de l'aimable Mlle Herbeau et de ses jeunes compagnons, on parcourt une partie du bassin parisien, assez bien choisi pour qu'on y puisse rencontrer des espèces nombreuses de végétaux.

Outre l'indication de l'habitation, de l'époque de la floraison et des propriétés de chaque plante, les auteurs en ont donné des descriptions assez minutieuses pour que tout lecteur de ce livre puisse reconnaître celles qu'il est susceptible de rencontrer à la campagne.

Cet ouvrage, que nous croyons appelé au plus grand succès, est remarquablement illustré par MM. A. Brun, Chapuis, Clair Guyot, Ch. Gosselin, Mouchot, Sellier, et gravé par Méaulle.

Enfin, à cette même librairie, nous signalerons *les Tremblements de terre,* par Arnold Boscowitz (1 vol. in-8° jésus, illustré de 60 compositions. Prix : 10 fr.).

Dans une série de chapitres, l'auteur explique avec une remarquable précision les différentes phases du phénomène souterrain; et ensuite il expose, avec non moins de sûreté et de clarté, les différentes théories

auxquelles les tremblements de terre ont donné naissance.

Après nous avoir montré la terre comme un astre agissant et redoutable, M. Boscowitz termine son beau livre en racontant en termes émus le sort de l'homme qui survit au désastre, après avoir vu sombrer dans la subite et terrible catastrophe tout ce qu'il aimait en ce monde.

C'est là un ouvrage unique dans son genre, et qui intéressera le savant aussi bien que l'homme du monde : celui ci par la grandeur du drame et la variété des scènes, celui-là par la précision des faits et la justesse des aperçus.

La **librairie Victor Palmé et Cie** nous offre en édition de grand luxe *les Épisodes miraculeux de Lourdes*, par Henri Lasserre, suite du tome II de *Notre-Dame de Lourdes* publiée il y a plus de deux ans et qui obtint un succès retentissant dans tout l'univers catholique. L'édition est très belle, dans un format grand in-8° jésus, entièrement illustrée d'encadrements variés à chaque page et d'une chromolithographie-frontispice (le volume, prix : 25 fr. broché).

C'est une série de chefs-d'œuvre qui nous est offerte dans ces épisodes merveilleux. Nous voyons défiler tour à tour le miracle de l'Assomption, le menuisier de Lavaur, Mlle de Fontenay, la neuvaine du curé d'Alger, etc. Notre-Dame de Lourdes a inspiré son historien. De toutes parts, paraît-il, on demandait à l'éditeur une édition monumentale de ce second volume de M. Lasserre, pour faire suite à la grande édition du tome Ier de *Notre-Dame de Lourdes*. On voulait pouvoir contempler les portraits de tous les personnages, la plupart vivants, dout il est question dans ces récits; on voulait voir la main de l'artiste dessiner les scènes miraculeuses que le texte raconte; le public chrétien doit être aujourd'hui amplement satisfait. L'édition que voici ne laisse rien à désirer : les portraits, les ornements, les paysages, les scènes dramatiques foisonnent dans ce livre intéressant qui est assurément le livre le plus illustré des étrennes de 1886; tous ces encadrements innombrables de Yan' Dargent sont très heureusement disposés, les gravures très fines. On peut donc supposer que ce livre, qui compte déjà tant de nombreuses éditions, verra son succès encore s'accroître sous ce format. Nous félicitons l'éditeur de sa belle entreprise.

M. Victor Palmé met également en vente la troisième série du *Littoral de la France*, texte par Aubert et dessins de Scott, dont nous avons déjà parlé les années précédentes. Ce dernier volume comprend les côtes vendéennes (1 vol. gr. in-8°. — Prix : broché, 20 fr.).

Le Littoral de la France a été accueilli jusqu'ici avec une faveur marquée du public, les éditions se sont enlevées rapidement, et tout dernièrement l'Académie française a bien voulu faire participer cette excellente publication au prix de la fondation *Marcel Guérin*, l'un des plus distingués dont elle dispose.

Dans ce dernier volume, nous parcourons le littoral de Lorient aux Sables-d'Olonne, précédé par des guides charmants qui ne laissent passer aucune occasion de nous instruire ou de nous distraire. Le texte est égayé de grands et de petits dessins, larges croquis ou légères vignettes très sincères et d'une facture charmante. Les artistes qui ont pris la succession du pauvre Scott s'efforcent de ne point nous le faire regretter. MM. Brun, Toussaint, Fraipont, Lalanne, etc., ont donné là une nouvelle preuve de leur grâce et de leur bon goût.

Espérons que le public saura apprécier ce beau livre si bien dirigé et qui n'a d'autre but que de faire mieux connaître et aimer notre admirable pays de France.

Librairie Georges Masson. — Deux volumes de la *Bibliothèque de la Nature* : l'un, *la Vie au fond des mers*, par H. Filhol, avec 96 gravures dans le texte et 8 planches hors texte (1 vol. in-8°, prix : 10 francs ; l'autre, *les Hommes phénomènes*, véritable curiosité physiologique, par Guyot-Daubès, avec 62 gravures et 2 planches hors texte (1 vol. in-8°, prix : 10 fr.).

Dans le premier de ces livres, M. Filhol s'attache à nous expliquer les explorations sous-marines et les voyages du *Travailleur* et du *Talisman*. Il nous montre avec beaucoup de soin les types les plus curieux des habitants des abysses, intéressants à connaître par leurs formes étranges et leurs singulières adaptations. Il nous donne des notions sur les conditions de vie dans les grandes profondeurs et traite avec une science agréable des mollusques, vers, échinodermes, méduses, coralliaires, protozoaires, etc. Les dessins ont été exécutés pendant les campagnes scientifiques du *Voyageur* et du *Talisman*, par M. Milne-Edwards.

Dans le volume des *Hommes phénomènes*, livre d'un intérêt plus général, M. Guyot-Daubès nous parle exclusivement des hercules, coureurs, sauteurs, nageurs, plongeurs, gymnastes, équilibristes, disloqués, jongleurs, avaleurs de sabre et tireurs. Il appelle à nous toute cette cour des miracles, et nous présente un à un ces phénomènes. C'est là une des branches les plus curieuses de la physiologie humaine, et c'est plaisir d'étudier à la suite de l'auteur cette population foraine qui reste si mystérieuse pour le public.

La librairie Furne, Jouvet et Cie ne s'est pas mise en grands frais cette année; nous ne signalons guère que *les Robinsons français*, par Pierre Delcourt, avec 150 gravures sur bois (1 vol. in-8°, prix : 10 francs), puis un livre d'enfants : *les Petits diables*, par Albert Gérard, ouvrage illustré (in-8°, prix : 5 francs). Nous mentionnerons également *l'Album des personnages de l'histoire de France* et *les Insectes nuisibles à l'agriculture*, par Ernest Ménault, dans la bibliothèque instructive à 2 fr. 50. Ce ne sont pas là des livres de haute valeur.

Le but des auteurs des *Robinsons français* est d'instruire les enfants, de leur faire comprendre que le bonheur n'est pas là seul où ils sont nés et que la grandeur de la patrie n'a pas de frontière. L'idée n'est pas mauvaise en soi, et l'ouvrage mérite à ce titre d'être divulgué.

La librairie Maurice Dreyfous étend davantage cette idée, puisqu'elle publie *Cinq années au Congo*, par Henri M. Stanley, le grand explorateur. En demandant la traduction du texte anglais à M. Gérard Harry et en ornant cette belle publication de 120 gravures sur bois et de 4 cartes en couleur, M. Dreyfous a mis au jour un des plus intéressants ouvrages du nouvel an (1 vol. in-4° de 700 p.; prix : 20 francs).

Stanley dans son remarquable ouvrage, exempt de toute fantaisie, remonte à l'expédition anglaise de 1816; il nous remémore la dernière expédition de Livingstone, il nous donne l'histoire politique depuis Pigafetta; puis il entre dans la personnalité de son sujet et nous fait le récit de ses explorations depuis les premières négociations belges jusqu'à ce jour, c'est-à-dire de 1879 à 1884.

Dans cette période de cinq années, que d'événements ! que de déboires et de lassitudes ! que de courage déployé ! Est-il réellement besoin d'inventer des romans d'aventures transméditerranéennes et de s'imaginer à publier des fantaisies qui faussent l'entendement lorsque la vérité est si puissante et atteint une telle intensité de dramatique par le récit simple des faits survenus ? — Ce livre est plus captivant, plus sain, plus substantiel que toutes les *Julesverneries* du monde, et il peut être mis dans les mains des jeunes gens aussi bien que *les Robinsonades* dont on a tant abusé.

Nous reviendrons sans doute sur cette publication de premier ordre que nous ne pouvons que signaler au passage à l'attention de nos lecteurs. C'est un ouvrage qui est tout à l'honneur de la librairie Dreyfous qui a osé l'entreprendre et qui, tout en publiant peu, ne procède que par coups de maîtres.

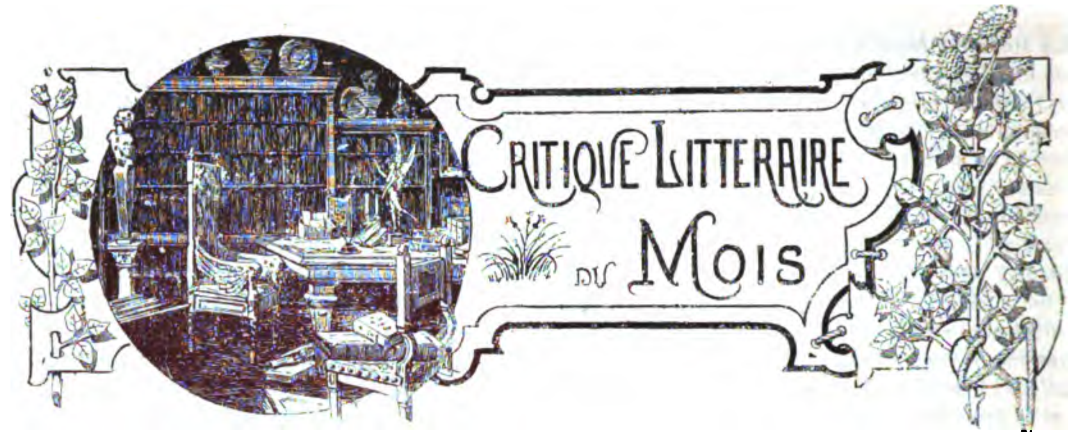
La librairie Garnier frères ne se signale que par la publication de la seconde édition d'une *Mythologie de la Grèce antique*, par P. Decharme, couronnée par l'Académie. Cet ouvrage avait été accueilli avec une grande faveur en France et à l'étranger. Dans cette seconde édition, plusieurs interprétations d'un caractère conjectural ont été supprimées ou atténuées; le chapitre relatif à Hermès, par exemple, a été entièrement refondu; d'autres chapitres ont subi des remaniements moins importants. Ce livre, digne des meilleures bibliothèques, est un ouvrage d'étrennes pour la jeunesse aussi bien que pour l'âge mûr.

Chez A. Hennuyer, *imprimeur-éditeur,* paraissent *les Mémorables aventures du Dr J.-B. Quiès*, par Paul Cellières, illustrées de 125 dessins par Lix. A notre avis, c'est le bijou des livres de ce genre, et jamais M. Hennuyer n'a publié un ouvrage plus parfait, texte et dessins. Ce n'est qu'un livre de fantaisie, mais d'une fantaisie si moderne, si profondément humoristique qu'il rappelle les plus heureuses conceptions dans le genre comico-satirique. Il faut suivre le bon bourgeois J.-B. Quiès à travers toutes les aventures où il est embarqué un peu malgré lui, ses explorations, son voyage en ballon jusqu'à l'heure de l'inauguration de sa statue. C'est absolument charmant. Ce livre est remarquablement imprimé sur beau papier satiné ; les dessins de F. Lix sont spirituels, alertes, d'une bonne observation. Le prix de cet ouvrage n'est pas très élevé : 12 francs, broché ; 16 francs, relié.

L'éditeur Rouveyre, après ses grandes publications sur *l'Art intime et le goût en France* et *l'Art dans la maison,* nous présente aujourd'hui *les Ombres chinoises de mon père*, par Paul Eudel, en un beau volume in-4°, avec nombreuses vignettes de Giraldon, Kohl et Ferdinandus, (prix : 15 francs). Ce livre est tout un petit théâtre composé d'une quinzaine de pièces spéciales : *Cendrillon, l'Ane embourbé, le Pont cassé, le Petit ramoneur, les Battus payent l'amende, les Petits animaux, une Place publique,* etc. M. Paul Eudel, dans une longue et intéressante préface, nous fait l'histoire de ce théâtre original et des ombres chinoises de son père. Nous voudrions reproduire une partie de cette introduction aimablement contée, mais la place nous fait défaut dans ce rapide compte rendu ; nous espérons le succès de ce livre qui est réellement très neuf et qui fera la joie des parents aussi bien que des enfants, lorsqu'on remettra en action dans les familles *les Ombres chinoises de mon père.*

Chez Frinzine et Cie qui a si vivement établi une librairie dont le catalogue est déjà considérable, il nous faut faire mention d'un grand volume de luxe de M. Catulle Mendès, *les Iles d'Amour,* avec 6 eaux-fortes et 38 dessins originaux de G. Fraipont, dans le format grand in-4°. Nous espérons pouvoir revenir bientôt dans nos livres d'amateurs sur cet ouvrage ; pour aujourd'hui, nous pouvons dire que, outre la valeur littéraire du livre sur laquelle le nom de l'auteur nous dispense d'insister, cet ouvrage a été imprimé avec grand soin, en caractères neufs, sur magnifique papier vergé, et qu'il a le mérite d'être une véritable curiosité typographique et artistique. Il a tiré à 1,000 exemplaires *numérotés* et ne sera *jamais* réimprimé dans l'édition actuelle (prix du vol. : 12 francs).

Chez le même éditeur nous conseillons d'acquérir *les Mémoires d'un lièvre,* par Charles Diguet, avec 50 dessins originaux par René Valette (1 vol. in-4°, relié, 9 fr.). C'est une histoire simple, ingénieusement présentée et qui rappelle, par plus d'un point, ces fameux *Mémoires d'un âne*, de *la Semaine des enfants,* qui ont tant égayé notre jeunesse.



MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Histoire des comédiens de la troupe de Molière, par ALFRED COPIN. Un vol. in-8°. Frinzine et Cie.

Les livres sur Molière affluent toujours, on ne cesse de fouiller les moindres coins où l'on suppose que le grand comique a pu laisser des traces de son passage. On n'arrivera jamais à épuiser la question Molière, et il faut nous résoudre à lire encore de nombreux ouvrages d'érudition et de réfutations à ce sujet.

M. Alfred Copin a traité, d'une plume vive et leste et dans un style qui rend facile et agréable la lecture de son ouvrage, un sujet dont les éléments vrais ou faux, répandus partout, ne pouvaient être réunis sans peine et devaient être triés avec soin. L'auteur nous paraît en général avoir atteint son but, et, à ce titre, nous devons lui en savoir gré, car on livre sera lu avec plaisir et consulté avec fruit; mais il lui manque, pour faire autorité parmi les érudits, d'appuyer chaque fait avancé sur des citations exactes et précises qui permettent de contrôler, et, au besoin, de discuter ses allégations.

M. Copin dit dans sa préface : « Si l'on a écrit des centaines de volumes sur Molière, qu'a-t-on dit sur les comédiens de sa troupe?... Où trouver leur histoire, celle de leurs débuts, de leurs chutes ou de leurs succès?... » Puis il nous cite quelques ouvrages qu'il a consultés, en nous faisant grâce, dit-il, des titres d'une cinquantaine d'autres. Parmi ces autres, dont il parle avec dédain, on se demande s'il a connu l'*Histoire de la troupe de Molière*, commencée par J. Taschereau dans la *Revue rétrospective* et complétée dans le journal *l'Ordre;* s'il a lu les Notices des frères Parfaict et de M. Soleirol.

M. Copin croit avoir découvert que Jodelet était enfariné quand il jouait les *Précieuses ridicules;* Édouard Fournier l'avait dit bien avant lui. En résumé, le livre de M. Copin convient à tous les molièristes. Il fait partie des ouvrages qui concourent à former l'histoire générale de la troupe de Molière. CH.-L. L.

Fléchier orateur, 1672-1690; *Études critiques*, par l'abbé A. FABRE. Un vol. in-8°. Paris, librairie académique Didier-Perrin.

Fléchier orateur, œuvre magistrale de M. l'abbé Fabre, fait suite à un premier ouvrage, non moins remarquable, du même auteur, *la Jeunesse de Fléchier*.

Personne n'est mieux renseigné sur l'époque, personne ne connaît mieux les contemporains, personne n'aurait pu parler de l'illustre évêque de Nîmes avec plus de compétence. En élargissant son cadre comme il l'a fait, M. l'abbé Fabre a donné, non seulement sur l'orateur sacré, mais sur toute la période où celui-ci a vécu, une étude vraiment excellente et peint un tableau que nous ne saurions trop signaler, parce qu'on ne songerait peut-être pas à l'y aller chercher.

Le travail de M. l'abbé Fabre comprend trente-quatre chapitres, que nous diviserons en deux parties :

Dans la première, chapitres I à XVIII, après avoir étudié, avec une entière indépendance d'esprit et sans partialité, même involontaire, un certain nombre de questions générales, la nature du talent de Fléchier, ses imitations, ses répétitions, son style avec ses qualités de goût, de grâce, de délicatesse, de précision, d'harmonie, l'auteur parle successivement de ses oraisons funèbres, qu'il compare à celles de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue, puis de ses panégyriques et enfin de ses sermons; il insiste sur le caractère de sa morale, sur ses idées en politique, sur ses analyses de nos passions et de leurs causes.

La seconde partie, chapitres XIX à XXX, nous montre Fléchier traçant en détail le tableau des mœurs du temps; nous le suivons à la cour, chez les grands, chez les magistrats, dans la famille, parmi les gens d'église, chez les convertis, dans les églises, au milieu des vrais et des faux dévots.

Dans une sorte de complément, formant les quatre

derniers chapitres de l'ouvrage, M. l'abbé Fabre rapproche Fléchier de nos grands moralistes, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère; il donne sur ses sermons l'opinion de ses contemporains; il détermine l'influence de Fléchier sur Massillon et termine par une comparaison entre Fléchier et Isocrate.

Nous prisons fort, nous l'avons dit, l'érudition exacte, abondante, quelquefois même surabondante, de M. l'abbé Fabre; nous n'estimons pas moins la hardiesse indépendante et libérale de son esprit. Il n'est pas de ceux qui méconnaissent les beaux et bons côtés de notre siècle; il ne croit pas que son titre de prêtre lui interdise de rendre hommage à notre temps. Il l'aime « avec passion... ce temps, dont on dit trop de mal, dont on méconnaît les inestimables bienfaits, achetés au prix de tant de souffrances et de douleurs, où la dignité humaine a été assurée, où le bien-être s'est répandu dans toutes les classes..., où enfin il ne suffit pas de se donner la peine de naitre pour avoir droit aux plus hautes dignités de l'État, de l'Église, de la magistrature et de l'armée ».

C'est dans le même esprit libéral qu'il cite et qu'il approuve certains passages de Fléchier et de plusieurs de ses contemporains sur l'aumône et les devoirs des riches, passages tellement hardis que, s'ils étaient de nos jours prononcés à Sainte-Clotilde ou à Saint-Augustin, « tout le monde sortirait de l'église, scandalisé de ce sermon incendiaire; chacun s'en irait en gémissant que le prédicateur ait eu la témérité de transporter dans la chaire les théories et les violences des plus mauvais clubs de Paris. » Avec une telle indépendance dans ses jugements, il lui est facile, on le comprend, de connaître, de citer, d'admirer Molière, et j'ose à peine lui faire un éloge de ce mérite, rare parmi ses confrères; très peu d'entre eux aussi oseraient reconnaître, avec la franchise qu'il y a mise, les dérèglements du clergé, régulier ou séculier, et, plus que le relâchement, la corruption qui s'était introduite dans les couvents.

M. l'abbé Fabre n'a pas touché à tant de points divers sans délayer peut-être outre mesure son sujet principal; qu'aurait-t-il donc fait pour Bossuet? Mais comme nous trouvons tout profit à ces savantes digressions, ne nous en plaignons pas.

En terminant, nous nous permettrons d'adresser une question à M. l'abbé Fabre; il parle « des grâces fades et maniérées que Balzac, Voiture et Mlle de Scudéry mirent tour à tour en honneur », et, à ce propos, « de la persistance du goût précieux ». Le style *précieux* a existé dans tous les temps et dans tous les pays; mais le nom de *précieux* et de *précieuses* n'a été donné à certains personnages, hommes et femmes, que de 1654 ou 1655 à 1662 ou 1663, dans le sens du moins où l'ont pris Molière et Somaize. Les *précieux*, comme Bussy-Rabutin, les *précieuses*, comme Mme de Sévigné, Mme Scarron, n'ont pas nécessairement écrit en style *précieux;* et, quant à Mlle de Scudéry, si ses romans sont ennuyeux, ils sont loin d'être écrits avec l'affectation précieuse; aucun style n'est plus simple, moins maniéré. Lisez-en seulement vingt pages, monsieur l'abbé. CH.-L. L.

Véritables Mémoires de Marie Mancini, princesse Colonna, *réimprimés pour la première fois avec notices et notes*, par M. GEORGES D'HEYLLI. Un vol. in-18 avec portrait. Paris, Hilaire.

La vie de Marie Mancini est un roman d'aventures; il n'est pas étonnant qu'elle ait piqué la curiosité des historiens, qui ne rencontrent pas souvent pareille aubaine. Ces « véritables mémoires », ou « Apologie » de la grande connétable du royaume de Naples, nous paraissent aussi certainement écrits ou inspirés par elle que nous paraissent suspects les *Mémoires*, publiés en 1676 chez le pseudo Pierre Marteau, à Cologne, suivant le titre, à Avignon, suivant M. Claudin (*Arch. du Biblioph.*, 26e année, VIIe série, n° 221): *l'Apologie* est une autobiographie; les *Mémoires* sont un de ces petits romans que le succès de *l'Histoire amoureuse des Gaules* avait mis en vogue, et qui se composaient à l'aide de quelques faits vrais, connus de tous ou de quelques-uns et de beaucoup d'aventures imaginaires.

L'*Apologie*, pour qui a si peu que ce soit serré de près la question, devait fournir à M. d'Heylli l'occasion d'une intéressante étude bibliographique. En quelle langue, en espagnol, en italien, en français, a-t-elle été écrite? En quel lieu, en quelle année, a-t-elle été publiée sous la première forme? Lequel des trois textes est le plus pur?

Cette dernière question était d'autant plus opportune qu'un certain nombre de noms sont estropiés dans le texte donné par M. d'Heylli, — qui d'ailleurs ne les a pas rectifiés, — et que le lecteur y est même induit à prendre le Pirée pour un nom d'homme, comme quand il voit le mot *aman*, qui est le titre d'une fonction municipale, pris pour le nom propre d'un bourgeois de Bruxelles.

M. d'Heylli a joint à sa publication une notice et des notes; nous aurions voulu plus et quelquefois mieux. CH.-L. L.

Pascal, physicien et philosophe, par M. NOURRISSON, membre de l'Institut. Un vol. in-16. Paris, Perrin, librairie académique.

Le nouveau volume de M. Nourrisson est la réunion de plusieurs études qui, dans la pensée de l'auteur, « serviront à mieux faire connaître Pascal, non point comme polémiste, ce qui, présentement, n'offrirait guère aucun intérêt, mais ce qui, de nos jours même, mérite, ce semble, qu'on s'y arrête, comme physicien et plus expressément comme philosophe ».

Pour comprendre ce passage où l'auteur déclare, d'une façon si inattendue, qu'une étude sur Pascal considéré comme auteur des *Provinciales* ne présenterait aucun intérêt, il faut croire, comme l'auteur, que « le physicien et le géomètre l'emportent, chez Pascal, et de beaucoup, sur le polémiste ». Nous doutons que M. Nourrisson rallie beaucoup de lettrés, et même de savants, à son opinion. Nous nous demandons même quel autre que lui, parmi ses confrères

de l'Institut, oserait poser cette dédaigneuse question : « Qui lit, à cette heure, les *Provinciales?* »

Donc, ce n'est pas à l'auteur des *Provinciales* que s'attaque M. Nourrisson, c'est au physicien et au géomètre. Il est vrai que « ses solutions élégantes des problèmes géométriques les plus délicats n'ont point sensiblement contribué à l'avancement de la science »; il est vrai que « ses essais mathématiques ne contiennent rien qui approche ni de l'application de l'algèbre à la géométrie, par Descartes, ni de la découverte du calcul infinitésimal, par Leibniz et Newton »; il est vrai encore que « sa machine arithmétique s'est trouvée une œuvre d'art assez inutile »; il est vrai enfin que, si Pascal a vérifié la pesanteur de l'air, en a défini les lois et en a déterminé les applications principales, la gloire en revient surtout à Descartes...; mais, d'une part, il a inventé la brouette et le haquet, et, d'autre part, c'est un philosophe, sans « nouveautés philosophiques », il faut lui reconnaître ce mérite, et, par-dessus tout, « il est chrétien ».

On voit dans quel esprit de dénigrement M. Nourrisson étudie et s'attache à amoindrir Pascal. De tout ce que nous sommes habitués à admirer en lui, il ne reste rien que l'inventeur de la brouette, connue sous ce nom un siècle avant lui (*Dict. français-latin*, Rob. Estienne, 1549), et le chrétien chez qui le nouveau, l'inimitable, « c'est l'élan vainqueur, c'est l'accent », c'est-à-dire *verba et voces*.

Parmi les études qui composent le volume de M. Nourrisson, la *Vie de Pascal* occupe seulement vingt-six pages, la *Philosophie de Pascal*, vingt-huit pages; l'auteur glisse sur les sujets généraux, mais il appuie sur les points de détail : ainsi il consacre quatre-vingt-douze pages aux relations de Descartes et de Pascal, celui-ci cartésien sans le savoir et riche de ce qu'il doit à l'autre; ainsi, encore, il s'occupe, pendant près de cent vingt pages, des rapports de Pascal avec le chevalier de Méré.

Ce chapitre, bien inférieur au précédent, où l'on trouve des recherches sérieuses et une argumentation serrée, nous paraît laisser beaucoup à désirer. C'est très peu de chose, au fond, que les rapports bien et dûment prouvés de Pascal et du chevalier; aussi, pour donner de l'importance à son sujet en le développant, M. Nourrisson est-il obligé d'en sortir constamment et de faire d'incessantes excursions tout autour. Pourquoi, par exemple, ce long hors-d'œuvre sur M[me] de Maintenon? L'auteur a été d'autant moins bien inspiré en se le permettant qu'il y a lancé d'inutiles erreurs. Où, par exemple, je veux dire dans quelle source originale et non dans quel document de seconde ou de troisième main, a-t-il vu que M[me] de Maintenon, parlant de son enfance et de son séjour chez M[me] de Neuillant, disait : « Je n'avais dans la maison que des sabots, et je passais une partie du jour à garder les dindons! » Ce n'est point ainsi que M[me] de Maintenon rappelait des souvenirs qui lui étaient chers; c'est avec le sourire sur les lèvres qu'elle se montre à nous courant les champs, avec sa cousine de Neuillant, toutes deux un masque sur le visage pour se préserver du hâle, une baguette à la main, et portant dans un petit panier, avec quelques provisions, les tablettes du conseiller Mathieu, sorte de quatrains dans le genre de ceux de Pybrac. Où a-t-il vu qu'on avait accusé « M[me] Scarron » d'avoir emprunté à Ninon de Lenclos une chambre pour ses rendez-vous avec Villarceaux? Jamais le nom de « M[me] Scarron » n'a été prononcé à cette occasion, mais celui de « M[me] de Maintenon »; or, à l'époque dont il s'agit, M[me] de Maintenon était Marie Le Clerc du Tremblay, nièce du fameux P. Joseph, fille d'un gouverneur de la Bastille, femme de Louis d'Angennes de Rochefort, *marquis de Maintenon* et de Meslay, celle-là même qui céda sa terre de Maintenon à M[me] Scarron.

Le dernier chapitre de M. Nourrisson est consacré aux pseudonymes de Pascal; après M. Bénard, il montre que Salomon de Tultie est l'anagramme exact de Louis de Montalte. Mais ce nom lui-même, ou Pascal l'avait-il pris? Est-ce, comme on le dit, en allongeant le nom d'une terre, la terre de Mons, qui appartenait à sa famille? Peut-être, mais à ce peut-être nous en ajoutons un autre : c'est que Pascal, qui, « à la veille de publier *les Provinciales*, se réfugia vis-à-vis le collège de Clermont, dans la rue des Poirées », c'est-à-dire en haut de la montagne Sainte-Geneviève, les data simplement du *monte alto*, où il était allé se loger. Qui trouvera mieux le dise.

En résumé, l'ouvrage de M. Nourrisson paraît écrit avec un parti pris qui tend à amoindrir Pascal, mais il n'en a pas moins exigé une somme considérable de travail et les recherches les plus consciencieuses. L'auteur a bien essayé d'atténuer par quelques correctifs les duretés envers Pascal, mais l'impression générale qui reste de ses appréciations n'en est pas moins peu favorable à l'écrivain de génie que M. Nourrisson aurait peut-être traité moins sévèrement s'il n'avait pas écrit *les Provinciales*.

CH.-L. L.

Modern English Sports, *Their use and their abuse*, by Frederick Gale (the old Buffer). 1 vol. with illustrations. London, 1885. Sampson Low.—Price : 6 sh.

« The old Buffer », le surnom populaire dont se pare volontiers M. F. Gale, ne signifie pas « le vieux tampon », comme on devrait le croire, à s'en tenir à la lettre des dictionnaires, mais bien « le vieux boxeur », en jargon irlandais. Il est très probable pourtant que le nom de *buffer*, donné aux tampons des wagons de chemins de fer, est une application du mot familier aux pugilistes. De même, en France, — le rapprochement n'est-il pas curieux? — l'argot populaire a fait l'expression « coup de tampon », synonyme de violent coup de poing. Quoi qu'il en soit, boxeur ou tampon, M. Frederick Gale, à qui l'on doit un livre intitulé *Échos d'anciens champs de cricket* (comme on dit champ de course, champ de bataille), est ce que l'on est convenu d'appeler « une autorité » en matière de sport. Tous les jeux usités en Angleterre pour occuper les longues journées de la vie domaniale ont été adoptés en France; nous recommandons à nos jeunes châtelaines la lecture du nouveau

volume où M. F. Gale, cette fois, traite non plus seulement du cricket, mais, en outre de la plupart des *sports anglais modernes :* la rame, le ballon, la crosse, la course à pied, la marche, le saut, le vélocipède, « le lièvre et les chiens », la chasse au papier, les courses de chevaux, courses plates et courses d'obstacles, la chasse à courre, le tir au fusil, la pêche, le « lawn-tennis », la longue-paume, etc. Tous ces chapitres se succèdent, pleins de conseils pratiques, d'anecdotes, d'esprit et de bonhomie.

Le livre du « vieux boxeur » est accompagné du portrait de l'auteur, un très respectable gentleman en cheveux blancs, rasé de frais, à la physionomie fine et souriante.

En acceptant la dédicace qui lui était offerte, le grand philosophe moraliste, M. John Ruskin, — dont la santé donne en ce moment de cruelles inquiétudes à ses amis, — a répondu une lettre-préface vraiment piquante. Il déclare, avec l'habituelle originalité de ses vues en toute chose et sa coutumière indépendance de parole, que la pratique du labourage et de la navigation maritime serait pour les jeunes hommes un exercice tout aussi fortifiant, mais beaucoup meilleur que le cricket, et, pour son compte, qu'il préférerait voir les jeunes dames aider plus souvent la femme de chambre et le cuisinier plutôt que de jouer au tennis.

E. C.

Correspondance de Buffon, de 1729 à 1788, recueillie et annotée par M. Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu. Deuxième édition, revue et corrigée, augmentée d'un grand nombre de lettres inédites et de nombreuses notes, précédée d'une préface par J.-L. de Lanessan, etc. Deux vol. in-4°. Paris, A. Le Vasseur.

On serait tenté de croire qu'il en est de la gloire comme de la mode; le vêtement élégant d'avant-hier était ridicule hier et redevient élégant aujourd'hui. L'homme qu'une génération a admiré est négligé, raillé ou conspué par la suivante, jusqu'à ce que la réhabilitation se produise, que, du haut du piédestal refait, le génie paraisse briller d'un éclat plus vif et nouveau. La similitude doit s'arrêter là cependant. Les choses de la mode ne sont que des flots qui passent, différents ou semblables, mais qui, dans leur éternelle succession, laissent pour toute trace leur place au flot qui vient; tandis que, d'ordinaire, les œuvres des hommes, après avoir été portées aux nues, discutées, niées et calomniées, finissent par prendre un rang définitif, que nul ne songe à contester désormais. Il semble que cette dernière période, où s'opère le tri final et le classement des esprits, soit arrivée pour Buffon.

Il s'est fait toute une légende sur le châtelain de Montbard, ses manchettes, sa noblesse de style et ses termes généraux. Son discours de réception à l'Académie est devenu texte de collège. Les quelques pages d'apparat qu'il a écrites sur le cheval et le chien, voire sur l'âne, sont des banalités de recueils de morceaux choisis. On lui applique volontiers, comme un jugement sans appel, la formule qu'on lui attribue : « Le génie est une longue patience », et l'on n'éprouve aucun enthousiasme pour ce génie-là. Pour beaucoup, encore aujourd'hui, Buffon est un faux savant, un littérateur ampoulé, une momie académique emperruquée amplement.

Telle est l'opinion d'hier, que tout le monde adopte, de même que tout le monde porte la mode qui s'en va. Mais le public qui lit, étudie et pense, a déjà secoué cette opinion et est revenu, avec un sentiment plus raisonné et dans des limites mieux définies, à l'idée que le XVIIIe siècle se faisait de Buffon : il a été et il reste un des plus grands naturalistes, un des penseurs les plus originaux et les plus profonds que nous ayons eus.

La publication de sa Correspondance, faite il y a déjà plusieurs années par son arrière-petit-neveu, M. Nadault de Buffon, avec l'admiration la plus légitime pour son ancêtre et la religion la plus scrupuleuse de la vérité, n'a pas peu contribué à ce revirement des esprits. On a vu Buffon, non pas tel qu'il avait voulu paraître en public, mais tel qu'il était, et la figure en baudruche, soufflée par les antipathies, les jalousies, les intérêts contrariés, depuis d'Alembert jusqu'à Cuvier, et qu'on avait baptisée Buffon, s'est à tout jamais crevée. M. de Lanessan a fait la lumière plus vive encore par son édition complète des *Œuvres de Buffon*, qu'il vient d'enrichir des deux volumes de la *Correspondance*, dans les conditions indiquées par le titre que j'ai transcrit en tête de ces lignes.

Les lettres de Buffon sont d'ailleurs précieuses autrement que comme documents sur les habitudes, la manière d'être, la vie matérielle et intellectuelle de l'auteur. Outre qu'elles nous donnent la clef de bien des systèmes ou hypothèses — presque toujours vérifiés depuis — de l'intendant du jardin du Roi, on y trouve toutes sortes d'indications sur l'état des sciences naturelles à l'époque, et sur les moyens de recherche dont elles disposaient.

Buffon, sans doute, ne quittait pas ses fameuses manchettes ni son jabot pour écrire sa correspondance; mais il en dépouillait son style absolument, n'y laissant, lorsqu'il s'adressait à des femmes, qu'un ton de préciosité sentant le beau garçon parfumé de bergamote. Son langage familier, du reste, n'avait ni manchettes ni gants. Après les bons repas que lui faisait son cuisinier, fameux entre les grands chefs de ce temps-là, il se laissait aller à des discours facétieux et gras qui, paraît-il, amenaient le rouge là où les dames de la compagnie avaient oublié d'en mettre.

Je laisserai, pour finir cette notice forcément trop courte, parler M. de Lanessan. « Les lettres de Buffon, dit-il, n'ont pas été rédigées pour la postérité; il y règne une simplicité et un franc parler qui témoignent de l'abandon avec lequel elles ont été faites; mais elles n'en sont, par cela même, que plus aptes à donner une idée juste du caractère de celui qui les a écrites... On y trouve simplement exprimée la bienveillance presque respectueuse qu'il accorde au moindre de ses auxiliaires, la fidèle et constante affection qu'il a pour ses amis, l'amour dont il entoure sa femme,

son fils, les amies de ses vieilles années. A chaque ligne éclatent la sereine tranquillité de son caractère, son mépris des mesquines querelles, que la jalousie et l'envie font naître entre les savants, les philosophes et les littérateurs, son indépendance d'esprit et son ardente passion pour les progrès d'une science à laquelle il fait faire les premiers pas. »

L'édition que M. A. Le Vasseur publie est un beau livre de bibliothèque, d'un format qui permet d'espacer dans de belles marges des caractères aisés à lire; elle est, de plus, ornée de portraits finement gravés et de deux vues du château de Montbard.

B.-H. G.

POÉSIES

Les Adieux, par Ernest Chatonet. Un vol. petit in-12 couronne. Alph. Lemerre, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 francs.

Épanchements de jeunesse, que l'auteur en son âge mûr reprend et livre au public. D'une touche honnête et délicate, ces vers ont cet air de poésie de famille qui les recommande à ceux que dérangent également le grand écart des virtuoses du rythme et les entêtements audacieux des âmes de feu.

La langue que parle M. Chatonet est simple et correcte; il s'est gardé de l'originalité comme d'un défaut, et, pour exprimer des sentiments ordinaires autant que respectables, il s'est servi d'un style sans éclat, qui pourtant ne manque pas toujours de grâce ni d'harmonie :

> A Venise, je sais au milieu de la ville,
> Dans un quartier désert et se cachant aux yeux,
> Une place discrète et d'un aspect tranquille,
> Dont le charme est pour moi doux et mystérieux.
> De coquettes maisons, au hasard disposées,
> Qu'une fée amoureuse et jouant au soleil,
> Pour le plaisir des yeux y semble avoir posées,
> Se groupent à l'entour comme un collier vermeil,
> Qu'une fille du peuple, au matin d'une fête,
> Pour aller à Saint-Marc jette sur son cou blanc.

Ainsi débute une des plus réussies parmi les pièces qui composent ce léger recueil. La description est jolie, encore qu'un peu traînante à la fin et déparée par la répétition des *yeux*, et cette expression mal venue, *jette sur son cou....*

Quelques sonnets sont épars dans le volume. En général, ils commencent assez médiocrement et se terminent assez bien. *La chute en est charmante*, quelquefois *amoureuse*, rarement *admirable;* mais admirable, c'est un si gros mot. Voyez le finale du sonnet *les Premières larmes :*

> Qui la rend si rêveuse? — Elle rougit, sa main
> Arrête sur sa joue une larme en chemin,
> Et sous sa robe on voit bondir sa gorge ronde....
>
> C'est que l'amour souvent s'annonce par des fleurs,
> Comme avec un doux bruit, sous les arbres en fleurs,
> Glisse la pluie avant que l'orage ne gronde.

A ces courts exemples, on peut juger que M. Ernest Chatenet n'est pas un profane imprudemment aventuré dans le sentier mystérieux de la Muse; son petit livre est modeste, c'est un charme de plus.

PZ.

Selections *chiefly lyrical from the poetical works of Victor Hugo*. Translated into English by various authors. Now first collected by Henry Llewelyn Williams. Un vol. in-18. London, George Bell and sons; 1885.

Pendant qu'un poète dont j'avais à parler l'autre jour, M. O'Farell, rajeunit à l'adresse de Victor Hugo la vieille rime à « que je perde », un homme de lettres anglais a eu l'idée de recueillir en un volume les traductions en vers des principales pièces de Victor Hugo, publiées à différentes époques dans les revues, journaux ou *magazines* du Royaume-Uni. Le choix est copieux et donne une idée assez exacte de l'évolution du grand poète. Tous les recueils de poésies de Victor Hugo, depuis les *Odes et Ballades* jusqu'aux *Quatre vents de l'Esprit*, y sont représentés par leurs morceaux les plus caractéristiques. C'est ainsi que *la Légende des siècles* fournit, entre autres, « Éviradnus » et « les Pauvres gens ». Il y a, comme il est inévitable, beaucoup de médiocre et trop de mauvais dans ces transfusions de la pensée du poète français dans le monde anglais. Il n'est pas rare, néanmoins, que l'imitation suive énergiquement l'original. Le vers iambique de la poésie anglaise se prête admirablement, par sa souplesse, sa diversité et sa coupe, à la reproduction des œuvres étrangères; on arrive même, sinon à une harmonie identique, du moins à une harmonie équivalente. Pour preuves, je ne citerai dans ce volume que *Caïn*, de *la Légende des siècles*, et *le Voile*, des *Orientales;* mais il y en a d'autres, et les amateurs de poésie comparée les y chercheront avec plaisir. On y trouvera aussi un assez grand nombre d'extraits du théâtre de Victor Hugo, sous le titre de *Dramatic Pieces*. Enfin une courte biographie, *Memoir of Victor-Marie Hugo,* résume assez exactement la carrière de l'auteur. On y rencontre avec surprise quelques inadvertances d'orthographe comme *Buck Jargal, Nôtre-Dame, protegé.* Sans compter des raisonnements d'une excentricité toute britannique, comme celui où il est expliqué que Victor Hugo fut, après la Commune, banni de Bruxelles parce qu'il s'était montré tellement « agressif que l'on craignait qu'il ne fût attaqué de nouveau par la populace ». Être attaqué est une façon neuve de se montrer agressif et bannir est une manière originale de protéger. Quoi qu'il en

soit, ce livre, destiné à une grande « circulation », montre combien Victor Hugo est populaire et apprécié chez nos voisins parmi toutes les classes de lecteurs. B.-H. G.

THÉATRE

L'Orage, drame en cinq actes et en prose, par A.-N. Ostrowskii, traduit par A. Legrelle. Un vol. in-18. Gand, imprimerie F.-L. Dullé-Plus; 1885.

Le drame est intéressant comme tableau de mœurs. L'action y est à peu près nulle, et l'intérêt dramatique, tel que nous l'entendons, n'y existe pas. Un jeune ménage vit chez la mère du mari. Cette mère est acariâtre et méchante; elle rend sa bru malheureuse et tyrannise son fils, qui devient ivrogne. Elle a une fille, Varvara, qui, avant de s'enfuir avec un amant, ménage à sa belle-sœur des rendez-vous avec un jeune élégant. La pauvre femme, qui n'a pas eu la force de résister à son amour, n'a pas non plus celle de résister à ses remords; pendant un orage, où elle croit voir la menace du châtiment céleste, elle avoue tout à sa belle-mère et à son mari, et, peu après, va se jeter dans le Volga. La peinture que l'auteur russe nous trace de la vie de province dans son pays est loin d'être plaisante. Ce pauvre peuple russe, flottant à tous les caprices de toutes les passions : amour, avarice, colère, ivrognerie, toujours tourmenté par l'idée du péché et la crainte de l'enfer, qu'il est trop faible pour éviter, en proie à toutes les avanies et à toutes les exactions de la part de ses supérieurs, suivant une échelle ascendante, qui fait que le moujick, n'ayant personne à maltraiter au-dessous de lui, est le plus maltraité de tous, le peuple russe apparaît dans le drame de M. A.-N. Ostrowskii en traits naïfs, tantôt ignobles et tantôt attendrissants. Je ne dirai rien de la traduction, sinon qu'après l'avoir lue on regrette de ne pas comprendre le texte original. Elle ne doit pas être mauvaise, mais elle fait l'effet de ces vitres bossuées, à reflets verts, à travers lesquelles on devine, sans les voir véritablement, un beau paysage et de grands horizons. B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle (249-284), par B. Aubé. Deuxième édition. Paris, Émile Perrin, 1886. Un vol. in-12.

M. B. Aubé s'est fait de l'histoire politique des commencements de l'Église chrétienne un domaine à part. Il l'exploite en bon et habile maître, et en tire des récoltes de détails érudits, de vues profondes, d'aperçus ingénieux qui donnent un intérêt inattendu et très vif à des questions dont le gros public se soucie moins en France que partout ailleurs. Cette édition, la seconde en moins de deux ans, d'un ouvrage dont le titre ne fait appel à aucune curiosité vulgaire, en est une preuve que personne ne récusera. L'époque et la question dont M. Aubé s'occupe ici sont, du reste, d'une importance capitale pour nos sociétés modernes. C'est le moment où s'est décidé ce qu'elles devaient être plus tard et, par conséquent, ce qu'elles sont aujourd'hui. On ne saurait contester, en effet, que l'établissement de l'Église chrétienne n'ait exercé sur le cours successif des affaires humaines une influence, dont je ne veux pas rechercher la nature, mais qui, par la puissance et la persistance de ses effets, ne les cède à aucune autre. Eh bien, comme le déclare M. Aubé dans son avant-propos, c'est à la fin du IIIe siècle que « la question de vie ou de mort s'agite pour l'Église, en même temps que pour l'État, encore obscurément, il est vrai, se pose une question analogue : être chrétien ou n'être pas ».

Ainsi le sujet de ce livre, à savoir les persécutions sous Trajan, Déce et Valérien, pour paraître restreint, n'en est pas moins de portée immense. M. Aubé n'avait pas le choix de ses sources; les historiens païens gardent sur ces événements un silence à peu près absolu ; il ne pouvait consulter et suivre que les écrivains chrétiens. Les lettres de Cyprien lui ont été surtout précieuses; il a su aussi tirer parti des martyrologes et des recueils hagiographiques de Métaphraste, de Surius, des Bollandistes et de Ruinart. Mais il en connaît au juste la valeur et n'y voit point, comme tant d'écrivains complaisants ou intéressés, « des pièces d'archives, des actes transcrits sur les minutes des greffes ». Je tiens d'autant plus à signaler cette indépendance de critique et cette impartialité de jugement chez cet historien de l'Église, qu'il me semble, à mon point de vue particulier, n'être pas exempt de quelque exagération dans les vertus de régénération qu'il attribue à la nouvelle foi. Il est

incontestable qu'elle a été un des éléments de dissolution les plus actifs de la société romaine, et, puisque l'humanité n'en était pas à son dernier jour, il fallait bien que quelque état de choses nouveau succédât à l'ancien ordre qui s'en allait. Le dépècement du monde antique païen par les barbares christianisés, et les organismes sociaux du moyen âge qui germèrent sur ces débris, ne me paraissent, pour ne rien dire de plus, qu'un médiocre progrès.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à l'auteur d'avoir rempli, non seulement avec le talent et la science qu'on lui connaît, mais aussi avec une haute honnêteté, le programme qu'il s'était tracé et qu'il nous communique en ces termes : « L'auteur a tiré des documents qu'il a eus entre les mains ce qu'il y a vu et compris. En ces matières difficiles et à demi obscures, où l'on se heurte à tant d'idées toutes faites, à des susceptibilités infiniment respectables, ne peut-on écrire un livre qu'ait inspiré le seul souci de donner du passé une image aussi ressemblante qu'on la puisse faire ? Se proposer de plaire à telle puissance ou de servir tel parti est un dessein médiocre et subalterne. J'ai absolument fait effort pour m'en défendre et garder libre ma conscience d'historien. » Paroles fortes et saines qui font honneur à M. B. Aubé, car c'est un langage qu'il a le droit de tenir.

B.-H. G.

Histoire de Marie Stuart, par M. Mignet, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Sixième édition. Paris, Émile Perrin, 1885. 2 vol. in-12.

Il est superflu d'analyser pour les lecteurs du *Livre* un ouvrage historique publié pour la première fois en 1851 et écrit par Mignet. Non pas qu'il ne fût intéressant de faire, à propos de cette sixième édition de l'*Histoire de Marie Stuart*, une étude nouvelle de l'éminent écrivain qui a su se marquer une place à part et très distinguée au milieu de la pléiade d'historiens illustres qui jeta tant d'éclat sur la France dans la première partie de ce siècle. Il ne serait pas moins intéressant de reprendre la figure de Marie Stuart et de repasser, avec M. Mignet pour guide, à travers les épisodes si divers et si terriblement romanesques de l'établissement de la Réformation en Écosse et de la vie d'une reine qui ne trouvait pas trois couronnes trop lourdes, et dont le poids d'une seule inclina sa tête sur le billot de l'exécuteur. Mais le cadre de ces revues bibliographiques se prête mal à ce genre de critique qui ne va pas sans de longs développements. Je me bornerai donc à constater le succès permanent de ce livre impartial et vigoureux, où les qualités de Mignet se déploient à l'aise, et qui offre, en un style chaud et animé sous ses ornements de convention et sa tenue académique, le meilleur tableau que nous ayons d'un des plus émouvants drames de l'histoire. C'est un livre qu'on garde dans sa bibliothèque, qu'on lit par plaisir, qu'on consulte par besoin, et sans lequel on ne saurait avoir une idée complète des temps et des personnages ; car ce n'est pas une simple exposition de choses connues ; c'est ainsi, en grande partie, un travail original fait sur des documents de première main mis en œuvre pour la première fois, et dont un bon nombre, tirés des archives espagnoles de Simancas, ont le mérite de l'inédit.

Le point faible, dans ce beau livre, est, à mon avis, l'intelligence des institutions civiles et religieuses de l'Écosse. Il y a, dès les premières pages, sur la *justice ambulatoire* et les *lords de session*, un passage qui prouve trop que, si l'historien a étudié les édits et les pièces historiques, il ne s'est assimilé que d'une manière imparfaite l'esprit même des choses qu'il explique, et qu'il n'en a pas, si je puis dire, le sens vivant. Il serait facile de multiplier les exemples pour appuyer mon opinion, qui est bien moins une critique qu'un regret.

Un autre regret dont je me permets de aire part au chef de la célèbre « librairie académique Didier », c'est qu'on n'ait pas apporté plus de soin à la correction des citations en langue étrangère, si nombreuses dans les notes, et qui, pour les hommes d'études, constituent une partie de la valeur de l'ouvrage réédité aujourd'hui.

B.-H. G.

Histoire du choléra aux Indes orientales avant 1817, par J. Semmelink, ancien médecin principal de l'armée néerlandaise. In-8° de 172 p. avec carte. Utrecht, 1885. Paris, G. Carré.

Après quelques années de séjour et de pratique médicale à Java, M. J. Semmelink avait résolu d'écrire l'histoire du choléra asiatique dans les anciennes Indes néerlandaises qui depuis ont passé en grande partie aux mains des Anglais. Il était alors convaincu de l'existence immémoriale de la terrible maladie épidémique aux Indes anglaises d'où, pour la première fois, en 1817, sortant de son foyer habituel, elle se serait propagée d'abord dans l'Asie méridionale, et quelques années plus tard dans les autres parties du monde. En remontant aux sources, en examinant par ordre chronologique tous les rapports sur le choléra qu'il put découvrir, l'auteur se reporte dans le passé jusqu'à l'année 1503, date du premier document authentique retrouvé. Tous ces rapports sont écrits en anglais ou en latin, et M. Semmelink en cite de nombreux passages. Les conclusions de cette étude dirigée dans un esprit critique impartial ont déjoué les convictions antérieures de l'auteur. Il est à peu près certain aujourd'hui que les formes du choléra *nostras* et du choléra *asiatique* sont tellement analogues qu'on a le plus souvent pris l'un pour l'autre. Or l'on sait que le choléra *nostras* est *sporadique*, c'est-à-dire individuel et reste confiné aux lieux où il prend naissance ; tandis que le choléra *asiatique* est *transmissible* et presque toujours épidémique. En outre, le choléra *nostras*, bien traité, est rarement mortel. Cependant — et tel est le point essentiel des conclusions de M. Semmelink — « il peut dans la zone torride faire d'effroyables ravages parmi une popula-

tion indigène qui est dans la misère et privée de tout traitement médical ».

Ce fait suffirait à expliquer comment le choléra, qui fit, en 1883, tant de victimes en Égypte, ne se propagea pas jusqu'en Europe, comme dans les épidémies précédentes.

On se trouvait sans doute en présence d'un choléra *nostras* devenu épidémique et non du choléra *asiatique*.

Le travail du médecin hollandais contient des pages d'un puissant intérêt pour le philosophe, l'historien et le romancier, des extraits d'anciens rapports qui présentent d'effroyables tableaux de misère et de saleté. E.-C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les éditions originales des romantiques. — *Les Poètes.* Paris, Édouard Rouveyre, 1886. Charmante plaquette in-8° de 40 pages, tirée à petit nombre, sur papier vergé de Hollande. — Prix : 3 francs; plus 50 exemplaires sur papiers de luxe, prix : 6 à 15 francs.

Sous le titre général de *Causeries d'un ami des livres*, M. Édouard Rouveyre, à qui l'on doit déjà la publication de nombreux et intéressants travaux bibliographiques, se propose de faire paraître une nouvelle série de brochures concernant divers points importants relatifs à la « connaissance des livres ».

On sait quel intérêt s'attache aujourd'hui aux origines de notre littérature romantique et avec quelle ardeur les bibliophiles en recherchent les premières productions; ce goût a succédé (sans le remplacer, heureusement!) à celui des éditions princeps des classiques du grand siècle; mais, malgré l'excellent ouvrage du regretté Charles Asselineau qui, le premier, l'a mis en vogue, il existe encore bien des points obscurs à éclaircir dans la bibliographie du romantisme. C'est précisément pour suppléer en partie à ces lacunes que l' « ami des livres » consacre à ces éditions originales sa première « causerie », qu'il eût été plus exact d'intituler : *les Éditions originales des poésies de Victor Hugo et de Lamartine*, car il n'est guère question que d'eux dans cet opuscule.

L' « Ami des livres » (ne serait-ce point l'érudit M. *L. D....e*, qui se cache sous ce modeste démonyne?) est à coup sûr un écrivain distingué doublé d'un très fin connaisseur. C'est plaisir vraiment, pour tout bibliophile délicat, de lire les quarante pages de sa plaquette trop mince et remplie cependant de renseignements utiles, de réflexions ingénieuses, de particularités instructives et piquantes sur les débuts littéraires des deux plus grands poètes de notre temps. Peut-être doit-on regretter que l'auteur se soit parfois montré peu tendre pour Victor Hugo, notamment quand il signale et décrit, avec quelque complaisance, les procédés et les subterfuges... bibliopolesques du grand homme qui, « avant Émile de Girardin et Polydore Millaud, dut inventer l'art de la réclame, dans lequel il a fait de si rapides progrès » (*sic*). Il faut reconnaître d'ailleurs que si l' « ami des livres » ne ménage pas les coups de plumes, assez mérités, aux évolutions successives du poète, il sait en même temps rendre un juste hommage à son admirable talent.

En résumé, le nouveau livret que nous offre l'éditeur Rouveyre est véritablement intéressant et digne à tous égards d'être bien accueilli par les collectionneurs, si nombreux aujourd'hui, des premières productions de l'école romantique. PHIL. MIN.

Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique par ALCIUS LEDIEU, conservateur. Abbeville, E. Caudron, 1885, grand in-8° LXXXIII-113 p. Paris, chez A. Picard.

La bibliothèque d'Abbeville, qui compte aujourd'hui plus de 35,000 volumes, fut longtemps administrée par M. Louandre père, homme aussi savant que modeste. Après sa mort, cet établissement se trouva oublié, paraît-il; mais il vient d'être remis en lumière par le conservateur actuel, qui consacre un historique aussi complet que possible à la bibliothèque d'Abbeville. « L'attachement que j'ai voué à l'établissement dont le dépôt m'est confié, dit-il, m'a fait rechercher de bonne heure tous les éléments relatifs à son origine. » Et le fruit de ces recherches a été consciencieusement utilisé; cette notice présente, en effet, le plus grand intérêt, même au point de vue

général. Par un sentiment de délicate attention, qui honore l'auteur, il a consacré une notice biographique à chacun de ses prédécesseurs ; nous pouvons affirmer que celui de ses successeurs qui aura à donner une nouvelle édition des annales de la bibliothèque d'Abbeville devra consacrer un chapitre important à l'histoire de la gestion du conservateur actuel.

La publication de cet ouvrage coïncide avec le deuxième centenaire de la fondation de la bibliothèque d'Abbeville. Comme on le voit, cet établissement a une origine bien plus ancienne que bon nombre de bibliothèques de chefs-lieux de départements.

Après avoir rédigé sur fiches le catalogue de la bibliothèque, besogne vainement réclamée à son prédécesseur, M. Alcius Ledieu eut à exécuter le transfert de ses 35,000 volumes dans un autre local ; puis il entreprit une autre tâche, le catalogue des manuscrits. Le nombre en est de 203 ; le plus précieux d'entre eux est un livre d'évangiles en lettres d'or sur vélin pourpre, donné par Charlemagne à Angilbert, abbé de Saint-Riquier, en l'an 800. On y remarque aussi des livres d'heures du XV[e] siècle dont les descriptions sont aussi complètes que savantes. Des planches fort bien exécutées ornent cet ouvrage utile. En félicitant l'auteur, l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, qui porte tant d'intérêt aux travaux bibliographiques, lui écrivait : « Ce volume est de nature à vous faire honneur et à être recherché des amateurs de bibliographie savante. »

Ce travail était à peine terminé que déjà M. Ledieu, paraît-il, en entreprenait un autre sur les curiosités bibliographiques de l'établissement dont le soin lui est confié. Les Abbevillois doivent se montrer fiers de posséder un conservateur aussi zélé et nous ne doutons point que leur reconnaissance lui soit acquise.

Les Livres à clef; étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon. 1[er] fascicule : A-HOM. Un vol. in-8° de 240 pages. Paris, Ed. Rouveyre.

Un livre comme celui-ci est toujours, selon nous, assez bien fait pourvu qu'il soit fait; car il est évident qu'un dictionnaire composé d'un aussi grand nombre d'articles que celui de M. Drujon ne peut être parfait dès sa première édition; il s'offre aux amateurs avec des lacunes et des erreurs inévitables, et c'est à eux de reconnaître les services qu'il peut leur rendre, les renseignements utiles qu'il leur fournit, en se faisant, pour une prochaine édition, les collaborateurs de l'auteur.

Tel qu'il est, le *Dictionnaire des livres à clef,* publié par M. Drujon sous le titre modeste d'étude, témoigne de recherches considérables et du soin le plus consciencieux; il offre un réel intérêt et sera d'un très grand secours pour l'intelligence d'une foule d'ouvrages où, à l'aide d'une clef bien faite, on trouvera souvent les renseignements les plus inattendus et les plus précieux.

Qui ne sait tout le parti qu'a su tirer M. Cousin de la clef du roman de M[lle] de Scudéry, *Artamène ou le grand Cyrus*, quand il voulut écrire ses deux beaux volumes sur la société française au XVII[e] siècle? Et combien son ouvrage eût été plus complet s'il avait eu entre les mains une clef complète de *la Clélie!*

Il est un autre roman du même temps, qui n'est pas de M[lle] de Scudéry, mais certainement de son frère Georges, où l'on trouve, tant au point de vue de l'histoire en général que de l'histoire littéraire en particulier, des mémoires absolument exacts et toute une autobiographie de l'auteur. Nous préparons une étude sur ce livre, et nous ferons ressortir le secours qu'il apporte à l'étude des événements du temps. Tous les noms ne sont pas également faciles à retrouver; tantôt ils sont de pure fantaisie; tantôt ce sont de simples anagrammes. Parmi les premiers, si l'on parle d'une femme qui n'avait que quatorze ans de plus que sa fille, comment ne pas reconnaître la duchesse de Lesdiguières? Si l'on parle du poète qui a écrit *le Grand exemple*, comment ne pas reconnaître Scudéry lui-même, qui a composé sous ce titre un poème compris dans le volume de ses poésies? Parmi les seconds, nul ne trouvera difficile de voir Condé dans Dénoc, Armand, cardinal de Richelieu, dans Mandar, Mazarin dans Niramaz : c'est là, disons-le enfin, que nous avons pris le long extrait publié dans *le Figaro*, où sont racontés pour la première fois les rapports d'*Abindarrays*-Scudéry avec la *Jebar*-Bejar ou Bejart. Ce roman si intéressant et si peu connu, c'est *Almahide* : l'histoire de l'amour de Scudéry pour la Béjart commence à la page 1536 du tome V de notre exemplaire.

Qu'on nous pardonne cette courte digression; elle vient ici d'autant plus à propos que le roman d'*Almahide* ne figure pas dans la nomenclature de M. Drujon.

Il en est de même de *l'Amour échappé*, curieux ouvrage de la littérature précieuse, où nous avons relevé un grand nombre de noms avec leur clef; nous en citerons quelques-uns : *Aretas*, le marquis d'Alluye; *Monbar*, M. de Montluc, son frère; — *Valerian*, le marquis de Valavoir; *Cléobis*, la marquise de Valavoir; *Lirine*, M[me] de Valavoir; — *Nerbal*, M. d'Anglure; — *Artamas* et *Eurydice*, le duc et la duchesse d'Arpajon; — *Lerine*, *2[e] du nom*, M[me] Aubry de Courcy; *Ozerine*, M[lle] d'Aumelas, d'Aix; — *Mégasite*, M[me] de Barbantane; — *Argelinde*, M[me] de la Basinière; — *Ovide*, Benserade; — *Silandre*, M. de Brancas; — *Honorine*, la comtesse de Brégis; — *Erinice*, M[me] de La Calprenède; — *Calpurnius*, Chapelain; — *Mescène* et *Honorie*, M. et M[me] de Montausier, etc.

On remarquera que les mêmes personnages et beaucoup d'autres figurent, sous d'autres noms de guerre, dans le *Dictionnaire des Prétieuses*, de Somaize.

Et cette remarque nous amène à combattre une erreur très répandue. On dit, on écrit volontiers que le nom précieux de tel personnage était ceci ou cela. Personne n'avait un nom précieux qui lui fut propre,

excepté parmi les habitués des samedis de M[lle] de Scudéry, où chacun prenait le nom qui lui avait été donné dans *le Cyrus* ou *la Clélie* : c'est ce qu'on peut voir en lisant la *Journée des madrigaux*, cet extrait des *Chroniques du samedi* qui a été publié par M. Colombey. Pour les autres et pour ceux-là même en dehors de leur cercle, tel auteur les désignait sous un nom et tel autre sous un autre. C'est ainsi que *Calpurnius*, qui désigne La Calprenède dans le *Dict. des Prétieuses*, s'applique à Chapelain dans *l'Amour échappé;* le nom respecté d'*Arthénice*, qui généralement désigne M[me] de Rambouillet, est employé par Cotin pour M[me] de Rohan et devient plus tard le nom d'une héroïne du roman d'*Araspe et Simandre*. On ne saurait donc dire, comme M. Drujon, à propos du *Cercle des femmes savantes* de J. de La Forge, que la clef de cet ouvrage « complète celle du *Dict. des Prétieuses* ». Les mêmes personnes portent tantôt les mêmes noms, tantôt d'autres noms dans les deux ouvrages; tout ici dépend, non d'un emploi général de tel ou tel nom pour telle ou telle personne, mais d'un caprice des auteurs. En outre, l'ouvrage de J. de La Forge parle d'un grand nombre de femmes dont il n'est fait aucune mention dans Somaize et qui n'appartiennent ni à la société des véritables précieuses ou précieuses de la cour, ni à la société des précieuses ridicules ou précieuses de la ville et de la province, par exemple, Marie Stuart, Hélène de Surgères et autres, qui appartiennent au siècle précédent.

Après ces observations générales, je demande la permission de relever quelques erreurs de détail, en suivant l'ordre du volume.

En 1664, — remarquez la date, — est publié un petit roman qui, selon le bibliophile Jacob, aurait eu beaucoup de vogue à la cour, *l'Amour amant*, et où l'on voulait découvrir des allusions à l'amour de Lauzun pour M[lle] de Montpensier. En 1664, les allusions auraient été prématurées. M. Drujon aurait bien fait de contrôler l'assertion du bibliophile.

Col. 39, *Royer*, lisez *Roger* de Bellegarde.

Col. 77. *Araspe et Simandre*. — L'auteur, une femme, si on l'en croit, dit bien qu'Araspe et Simandre « sont fort de ses amis, mais n'ont jamais été de ses amants », ce qui porte à penser qu'il s'agit de personnages réels; il ou elle ajoute bien que, « s'il est beaucoup de vaillans chevaliers », on voit « peu de déterminez amans », comme Araspe et Simandre, et que « c'est quasi donner la clef de leur histoire que d'en parler comme elle fait »; il est bien vrai encore qu'on en peut extraire des passages intéressants pour l'histoire de Molière, et ces passages, nous les avons reproduits dans *le Moliériste;* mais il n'en est pas moins permis de douter que les aventures racontées dans ce petit roman, d'ailleurs fort intéressant, soient véritables et que les héros n'en soient pas des personnages de fantaisie.

Col. 82. *L'Ariane*, de Desmarets. — L'auteur ne parle pas d'édition antérieure à 1639; cependant on trouve citée une édition de 1632. Il ne semble pas qu'il y ait « lieu de penser que tous les personnages ne sont pas imaginaires et qu'ils masquent de leurs noms des individualités bien connues à cette époque ». Ce n'est pas sur cette seule hypothèse que l'on peut classer cet ouvrage parmi les livres à clef. S'il en a une, qu'on le démontre. Ce que nous disons ici s'applique à *Cassandre*, à *Cléopâtre*, à *la Cythérée*, etc.

Col. 89. Lisez 1650 au lieu de 1750.

Même col. — Pourquoi ne pas donner la clef entière d'*Artamène ou le Grand Cyrus*, comme on l'a fait pour d'autres ouvrages moins importants?

Col. 118. *Aventures d'un ténor*. — On suppose que l'auteur, Jules Leconte, aurait raconté ses propres aventures en Italie, où il aurait été ténor. Il serait facile de le vérifier, en cherchant si ce ténor a été, comme Jules Lecomte, l'amant de Marie-Louise, le successeur de Napoléon I[er] dans l'alcôve, sinon dans le cœur de l'impératrice déchue.

Col. 168. *Cythérie*, lisez *Cytherée*.

Col. 176. *Célie*, nouvelle. — Notre édition, Paris, Denis Thierry, 1663, ne porte pas un plus long titre. Il ne faut pas voir dans Artaxandre, Philadelphe, Meleagre (et non Meliagre), Célie, Silezie et Timante, « trois couples d'amants ». Artaxandre est l'amant aimé de Célie; Meleagre le trahit; Philadelphe le supplante en épousant Célie; Silezie est la confidente, Timante est le père de Célie. Enfin, il n'est pas question de *Tulle*, mais de *Tulise*.

Col. 177. *Celinte*. — Sorel n'a pas donné l'analyse de cette nouvelle.

Col. 180. *Vitet*, lisez *Livet*.

Col. 203. *Clélie* a certainement une clef et ne présente pas moins d'intérêt que l'*Artamène ou le Grand Cyrus*. Pourquoi ne pas l'avoir donnée? On cite Arthénice comme désignant M[me] de Montansier (lisez *Montausier*) : Arthénice est le nom de M[me] de Rambouillet, un nom que Fléchier a consacré dans son oraison funèbre de M[me] de Montausier, bien qu'il ait été appliqué à d'autres personnes, comme nous l'avons dit.

Col. 268. *La Devineresse*. — Il semblerait, en lisant l'extrait du catalogue de Soleinne reproduit par M. Drujon, que M[me] de Sévigné a parlé de la *Devineresse* et a donné une clef de cette comédie de Th. Corneille et de Devisé : nous n'en avons trouvé aucune trace dans la correspondance de la marquise. Et ceci nous amène à exprimer le regret que M. Drujon ait si souvent regardé l'excellent bibliophile Jacob comme une autorité supérieure à tout contrôle.

M. Drujon ne pourra manquer, dans son prochain volume, de citer une autre pièce de Th. Corneille, *l'Inconnu*, où, à la scène VI du III[e] acte, une bohémienne fait des allusions si transparentes au caractère, à la fois engageant et fier, de la Molière et à son récent procès avec le président Lescot.

Col. 336. *Étienne Moret*. — Il ne semble pas qu'il

y ait indiscrétion à rappeler le nom de la malheureuse victime de l'égoïsme et de l'avarice de M. Cousin : tous les anciens camarades du pauvre Lamon à Sainte-Barbe en 1846-1847 et plus tard à l'École normale ont cru le reconnaître.

Col. 373. *Francion.* — Nous avons vainement cherché le titre de cet ouvrage de Sorel, qui s'y est peint sous ce nom, et qui y raconte fort plaisamment cette histoire des trois Racan dont Boisrobert fit une comédie sous le titre : *les Trois Oronte.*

Col. 423. *Les heureuses infortunes de Celiante et Marilinde, vefves pucelles.* — Ce roman est bien accompagné d'une clef; mais cette clef semble faite pour dépister le lecteur plutôt que pour le guider ; ainsi on parle en 1662 de Saint-Preuil, décapité en 1642, comme d'un personnage vivant; on établit entre plusieurs personnages une parenté qui n'existe pas, etc.

Nous arrêtons ici ce long examen, qui pourra servir aux lecteurs de l'excellent travail de M. Drujon, et à lui-même. Il aura le bon esprit de penser qu'en signalant quelques lacunes et quelques erreurs, en bien petit nombre sur tant d'articles, nous avons voulu surtout faire ressortir l'intérêt qui s'attache à son ouvrage et le grand cas que nous en faisons : nous aurions pris moins de peine pour donner notre opinion sur un livre médiocre.

CH.-L. L.

Notice sur un manuscrit du XVIe siècle contenant le texte des statuts de l'ordre de Saint-Michel, par AD. DUTILLEUX. — Versailles, Aubert, 1 vol. in-8°.

M. Ad. Dutilleux, un des érudits auteurs d'une récente *Histoire de l'abbaye de Maubuisson*, vient de publier une notice fort importante pour l'histoire artistique d'un riche manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain en Laye, et aussi pour l'histoire de l'ordre de Saint-Michel.

Le travail de M. Dutilleux se divise en trois parties :

1° Notions historiques sur l'ordre royal de Saint-Michel;

2° Description du manuscrit; conjectures sur l'auteur des miniatures;

3° Recherches sur le premier possesseur du livre; notes historiques concernant ce personnage.

Nous n'avons pas les données suffisantes pour discuter ces deux dernières parties, si spéciales qu'elles exigent une étude toute spéciale aussi; mais nous pouvons dire que M. Dutilleux les a traitées avec savoir et conscience.

La première partie traite un sujet plus général et sur lequel nous sommes mieux renseigné. Aussi, tout en reconnaissant l'exactitude des faits avancés par M. Dutilleux, sommes-nous en mesure de fournir à lui et à ses lecteurs quelques détails complémentaires.

« A présent, lit-on dans *l'État de la France* achevé d'imprimer le 20 avril 1658, cet ordre (l'ordre de Saint-Michel) est tellement avily, qu'il y a peu ou point de personnes de qualité qui le veulent porter ; et néantmoins tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit le prennent la veille du jour qu'ils doivent recevoir ledit ordre du Saint-Esprit, et c'est pourquoy les armes des chevaliers sont entourées de deux colliers, et ils se qualifient chevaliers des ordres du Roy. »

En 1665, par un nouveau statut en date du 12 janvier, dont M. Dutilleux a reproduit le préambule et les principaux articles, Louis XIV réorganisait l'ordre, en fixant à cent le nombre de ses membres, qui devaient tous être gentilshommes.

Est-il vrai, comme le prétend Schoonebeck (*Histoire des ordres de chevalerie* (1699), que Louis XIV dépassa lui-même le nombre fixé et conféra l'ordre de Saint-Michel à de simples roturiers? Il faudrait préciser la date. Ce que nous savons, c'est que la première liste, publiée, sans pagination, en tête du deuxième volume de l'*État de la France*, 1669, ne contient que des noms accompagnés de titres de seigneurie, à dix exceptions près; encore ces exceptions portent-elles sur des militaires haut gradés, sur des dignitaires ecclésiastiques et trois conseillers dans les parlements de Poitiers, Dijon et Metz.

A la suite de cette liste, où nous relevons quelques noms d'écrivains plus ou moins connus, — Jean le Laboureur, de Cailly, Phil. de la Mare, — nous lisons la note suivante :

« Sa Majesté a honoré du collier de cet ordre des étrangers, entre autres M. l'amiral Ruiter, M. le comte de Padoue; mais tous les étrangers sont surnuméraires, Sa Majesté ne retenant que de ses sujets audit nombre de cent.

« Le Roy, en 1664, a commis M. le duc de Noailles pair de France, capitaine des gardes du corps, M. de Beringhen, premier écuyer, commandeur de ses ordres, et M. Colbert, conseiller au conseil royal, controlleur general des finances, commandeur et grand trésorier des Ordres de Sa Majesté, pour faire la revision des preuves et titres de noblesse des chevaliers de son ordre de Saint-Michel, qui seront mis ès mains de M. Corignon de Chauvry, conseiller du Roy en ses conseils, premier président en sa cour des Monoyes, et genealogiste de ses ordres, par les soin et diligence de M. le chevalier de Sainte-Jame, greffier commis par le Roy dudit ordre.

« Sa Majesté a aussi commis, au mois de septembre 1667, M. le duc de Roquelaure, chevalier de ses ordres, commissaire general pour la tenue des chapitres et assemblées de son ordre. »

Ce document nous a paru assez rare et assez important pour mériter d'être reproduit; il s'ajoutera utilement à l'intéressante monographie de M. Ad. Dutilleux.

CH.-L. L.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance publique annuelle.

L'Académie a tenu le 26 novembre dernier sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Camille Doucet.

Le rapport sur les prix de vertu était rédigé par M. Maxime Du Camp.

Voici la liste des récompenses littéraires accordées par la compagnie.

Prix de poésie. — L'Académie avait proposé pour sujet du prix : *Sursum corda.* Le prix, de la valeur de 4,000 francs, a été partagé également entre M[lle] Jeanne Loiseau et M. le vicomte de Borelli.

PRIX MONTYON

Destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs

Quatre prix de 2,000 francs chacun : MM. Élie Rabier, A. Jeannerod, vicomte Guy de Brémond d'Ars, M[me] Bentzon (Thérèse Blanc).

Trois prix de 1,500 francs chacun : MM. Louis Figuier, de Tinseau, Le Gal La Salle.

Cinq prix de 1,000 francs chacun : M. le baron Ernouf, A. Pelissier, Émile Desbeaux, Ernest Dupuy, M[me] Jules Samson.

Fondation Gobert. — Premier prix : M. Thureau-Dangin. — Deuxième prix : M. H. Pigeonneau.

Fondation Thérouanne. — 2,500 francs à M. Charles Bémont; 1,500 francs à M. Henry de la Garde.

Prix Bordin. — 2,000 francs à M. le prince Emmanuel de Broglie.

Une médaille de la valeur de 1,000 francs à M[gr] Fr. Laouëssan, vicaire apostolique à Pondichéry.

Fondation Marcelin Guérin. — Deux prix de 2,000 francs chacun à *feu* M. Marc Monnier et à M. Lucien Brunel.

Deux prix de 1,000 francs chacun à MM. Ch. Aubert-Vattier et J. Jusserand.

Prix de Jouy (1,500 francs). — MM. Quatrelles et Léon Bernard-Derosne, chacun 750 francs.

Fondation Archon-Despérouses. — Un prix de 2,000 francs à M. P. Jacquinet.

Deux prix de 1,000 francs chacun à M. Constant et à M. L. Clédat.

Fondation Vitet. — M. Paul Bourget, 5,000 francs; M. André Lemoyne, 1,500 francs.

Prix Lambert. — L'Académie partage par moitié égale ce prix de la valeur de 1,600, entre M[lles] Émilie Carpentier et Marthe Bertin.

Prix Monbinne. — 1,200 francs à M. Honoré Bonhomme; 800 francs à M. Ernest Lionnet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 octobre.

Ouvrage présenté. — Decharme : *Mythologie de la Grèce antique.*

Communication. — Dans cette séance M. L. Delisle a communiqué une notice intitulée : *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc.* Elle a pour objet de faire connaître quelques pages écrites à Rome par un Français, en 1428, au moment même où la nouvelle de la délivrance d'Orléans se répandit en Italie. Ce texte, dont M. Delisle doit la copie à

M. Henry Stevenson junior, avait été incidemment signalé par le comte Ugo Balsani dans un récent travail sur Landolfe et Jean de Colonne. Il se trouve ajouté dans un manuscrit du Vatican, à la fin d'un exemplaire de la compilation anonyme connue sous le titre de *Breirarium historiale*.

Lecture. — Germain : *Liber instrumentum memorialum*.

Après un comité secret, l'Academie proclame, en séance publique, les décisions qu'elle vient de prendre relativement aux concours.

L'Académie maintient au concours le sujet suivant : *Étude critique sur les obituaires antérieurs au* XIIIe *siècle* (aucun mémoire n'avait été présenté).

Elle ouvre les concours suivants :

Prix ordinaire (ou du budget) : *Exposer l'histoire des capitulaires* (il y a un programme développé).

Prix Brunet. — Il sera décerné au meilleur travail bibliographique, en manuscrit ou publié, portant sur des ouvrages d'histoire du moyen âge.

Prix Bordin. — *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse, jusqu'à la première croisade.*

Séance du 30 octobre.

Ouvrages présentés. — Cordier : *Bibliotheca sinica.* — L. Merlet : *Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres.*

Lecture. — Heuzey : Un gisement de diorite, à propos des statues chaldéennes.

Communication. — Hamy : Carte marine de la première moitié du XVe siècle.

Séance du 6 novembre.

Ouvrages présentés. — Bladé : *Mémoire sur l'histoire religieuse de la Novempopulanie romaine.* — Derenbourg : *Nouvelles études sur l'épigraphie du Yémen.* — Reinach : *Traité d'épigraphie grecque.* — Gross : *Les stations lacustres des Proto-Helvètes.* — Sauvaire : *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de métrologie musulmane.* — Babelon : *Description historique des monnaies de la république romaine.* — Schwaab : *Traduction du Talmud*, t. VIII.

Lectures. — Blancard : Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ. — Reinach : Musonius Rufus à l'île de Gyaros.

Séance publique annuelle du 13 novembre.

La séance publique annuelle a eu lieu le 13 novembre sous la présidence de M. Ernest Desjardins, qui a prononcé l'éloge des trois académiciens morts cette année : MM. Léon Renier, Frédéric Baudry et Émile Egger.

M. Wallon a ensuite retracé la vie et les travaux de M. de Longpérier, puis on a entendu la lecture d'un intéressant travail de M. Le Blant : *le Christianisme aux yeux des païens.*

Voici maintenant la liste des prix décernés et le nom des lauréats :

Prix ordinaire. — Sujet : *Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins.* Prix à M. Moritz Steinschneider.

Antiquités de la France. — Trois médailles à M. Tanon, pour son *Histoire des justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris;* à M. Palustre, pour *la Renaissance en France;* à M. Buhot de Kersers, pour son *Histoire et statistique monumentale du département du Cher.*

L'Académie accorde en outre six mentions honorables : à M. Pellechet pour ses *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon et Mâcon;* à M. Izarn, pour *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370;* à M. Maurice Prou, pour ses *Coutumes de Lorris et leur propagation aux* XIIe *et* XIIIe *siècles;* à M. André Joubert, pour son *Étude sur la vie privée au* XVe *siècle en Anjou;* à M. Germain Bapst, pour son livre, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'étain,* à M. le docteur Le Paulmier, pour son livre sur *Ambroise Paré.*

Prix de numismatique — Partagé entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé : *The types of greek coins,* et M. Six, pour son mémoire sur le *Classement des séries cypriotes.*

Prix Gobert. — Premier prix à M. Luchaire, pour ses *Études sur les actes de Louis VII.* — Le second prix à M. de Maulde, pour son livre intitulé : *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

Prix Bordin. — A M. Loth, pour son mémoire ayant pour épigraphe : *les Libertés nécessaires d'un peuple sont les libertés municipales.*

Prix Stanislas Julien. — A M. de Rosny, pour son *Histoire des dynasties divines du Japon*, traduite du chinois et du japonais.

Prix Jean Reynaud. — A M. le capitaine Aymonier, pour sa *Découverte des inscriptions sanscrites du Cambodge et la traduction de la partie khmer de ces inscriptions.*

Prix de la Grange. — A M. Antoine Thomas, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, pour sa thèse, *Francesco da Barberino et la poésie provençale en Italie.*

Séance du 20 novembre.

Ouvrages présentés. — Van den Gleyn : *Essai de mythologie comparée.* — Tamisey de Larroque : *Guillaume d'Abbatia, capitoul de Toulouse.* — Fauriel : *les Derniers jours du Consulat.* — De Peralta : *Costa-Rica, Nicaragua y Panama.* — Cart[illegible]t : *Collection Camille Lécuyer,* Ve livre. — Diafar : *Trois Comédies traduites.*

Lecture. — Ravaisson : les Vases relatifs à la légende d'Achille.

L'Académie vient de proposer de nouveaux sujets

de prix Bordin, à décerner en 1888. La valeur de chacun d'eux est de 3,000 francs.

1° Étudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse, jusqu'à la première croisade;

2° Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 30 octobre.

Ouvrages présentés. — Ch. Gréville : *A Journal of the reign of Queen Victoria.* — Courtois : *Anarchisme théorique et collectivisme pratique.* — Cola Proto : *Dei reati contro l'economia pubblica.* — Villey : *Traité élémentaire d'économie politique.* — Guillouard : *Traité du contrat de mariage.*

Lectures. — Alaux : la Morale spiritualiste. — Bloch : la Réforme démocratique à Rome au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

Séance publique annuelle du 7 novembre.

Cette séance était présidée par M. Martha. M. Jules Simon y a lu l'éloge de M. Mignet.

Voici la liste des prix décernés par l'Académie pour l'année 1885 :

Prix du Budget. Section de philosophie. — L'Académie avait proposé pour 1885 le sujet suivant : *le Libre arbitre, théorie et histoire.* L'Académie décerne le prix à M. Fonsegrive, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au lycée de Pau, pour son mémoire inscrit sous le n° 3.

Elle accorde, en outre, deux mentions honorables l'une à M. Joyau, professeur de philosophie au lycée d'Angoulême, l'autre à M. l'abbé Élie Blanc, professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

Prix Léon Faucher. — Section d'économie politique et finances, statistique. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : *la Vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith.* L'Académie ne décerne pas le prix; elle accorde une récompense de 2,000 francs à M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

Prix Wolowski. — Sections d'économie politique et de législation réunies. — L'Académie avait décidé que ce prix serait décerné, en 1885, à un ouvrage d'économie politique composé et publié dans les six années ayant précédé le terme du concours fixé au 31 décembre 1884. L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 1,000 francs à M. Émile Cacheux, pour son ouvrage : *Construction et organisation des crèches, salles d'asile, écoles, habitations ouvrières,* etc., etc.

Prix du comte Rossi. — Section d'économie politique et finances, statistique. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : *Des coalitions et des grèves dans l'industrie et de leur influence.* L'Académie décerne le prix à M. Léon Smith. Elle accorde, en outre, une récompense de 1,500 francs à M. C. Renault, professeur à l'école Jean-Baptiste Say.

Prix quinquennal. — Fondé par feu M. le baron Félix de Beaujour. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 la question suivante : *De la protection de l'enfance, au point de vue des enfants trouvés et assistés, ou délaissés par leur famille.* L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une médaille de 3,000 francs à M. Léon Lallemand, membre de la Société d'économie politique. Elle accorde en outre deux récompenses de 1,000 francs chacune : l'une à M. Henry d'Escamps, inspecteur honoraire des beaux-arts; l'autre au mémoire inscrit sous le n° 6, portant pour devise : *Aboutir,* et dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Prix Bordin. — Section de philosophie. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1882 : *Examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire.* L'Académie décerne le prix à M. Hatzfeld. Elle accorde, en outre, une mention honorable au mémoire inscrit sous le n° 3, et ayant pour devise : *Historia autem magistra vitæ, testis temporum...*

Section de morale. — L'Académie avait prorogé à l'année 1885 le sujet suivant qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1883 : *Examen critique des principes et des fondements sur lesquels reposent les théories désignées de nos jours sous le nom de sociologie.* L'Académie décerne le prix à M. Wuarin, à Genève, pour son mémoire portant comme épigraphe : *L'Utopie n'est souvent que la vérité vue de loin.*

Section de législation, droit public et jurisprudence. — L'Académie avait proposé pour l'année 1885 le sujet suivant : *Des réformes de la législation relative à la condition des étrangers en France et dans les colonies.* — L'Académie décerne le prix à M. Vignerte, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Rennes.

Prix triennal, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, pour être décerné par l'Académie des sciences morales et politiques, *soit à l'auteur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire, soit à la personne qui, d'une manière pratique, par ses efforts ou son enseignement personnel, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire.* L'Académie, pour l'année 1885, partage ce prix, auquel elle donne exceptionnellement la valeur de 2,000 francs, entre MM. Defodon et Hément.

Prix Joseph Audiffred, d'une valeur de 5,000 francs, fondé pour récompenser l'ouvrage imprimé le plus propre « à faire aimer la morale et la vertu, et à faire repousser l'égoïsme et l'envie, ou à faire connaître et aimer la patrie ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 3,000 francs à M. Albert Babeau, pour l'ensemble de ses ouvrages :

la Vie rurale; les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution, etc.

Séance du 14 novembre.

Ouvrages présentés. — Ricard : *les Institutions judiciaires et administratives de l'ancienne France et spécialement du bailliage de Gex.* — Ducrocq : *Des inhumations en propriété privée. — Des ossuaires de la Bretagne armoricaine.* — A. de Foville : *le Morcellement.* — Fauriel : *les Derniers jours du Consulat.* — Luigi Ferri : *Analyse du concept de substance et ses rapports avec les concepts d'essence, de cause et de force.* — Lilla : *le Droit de propriété tel qu'il est conçu et défini par la raison.* — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.*

Lectures. — Hément : les Rêves des sourds-muets. — Doniol : le Départ de La Fayette pour les États-Unis.

Séance du 21 novembre.

Ouvrages présentés. — Batbie : *Traité de droit public et administratif* (nouvelle édition). — Debidour : *l'Impératrice Théodora.* — Combes : *Mme de Sévigné historien.* — Fuzier-Hermann : *Codes annotés.* — Doniol : *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique.*

École des chartes. — M. Siméon Luce, membre de l'Institut, et bien connu pour ses belles études sur le moyen âge, vient d'être nommé titulaire de la chaire ayant pour objet l'étude critique des sources de l'histoire de France, à l'École des chartes.

ÉTRANGER

Autriche-Hongrie. — Le comité pour le prix Moritz Rappaport, à Vienne, a mis au concours le sujet suivant : Rechercher ce qu'ont produit les juifs en France, depuis leur émancipation dans le domaine de la science, de la littérature et de la vie civile. Le prix sera de 800 guldens autrichiens. Les mémoires, qui pourront être écrits en allemand ou en français, seront envoyés avant le 31 décembre 1886 au secrétariat de la Société israélite de Vienne.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Le décret de réorganisation de la Bibliothèque nationale a institué des examens pour les candidats aux fonctions de stagiaire et de son bibliothécaire dans les quatre départements de l'établissement. Voici les programmes qui viennent d'être fixés par une décision ministérielle :

I. — Département des imprimés

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Cataloguer une vingtaine d'ouvrages ou pièces, parmi lesquels des incunables, des livres imprimés en grec, en latin et dans les principales langues européennes, notamment en allemand.

2° Dégager des titres de ces ouvrages les mots caractéristiques qui peuvent entrer dans un répertoire alphabétique par noms de matières. Ce répertoire sera établi d'après les principes suivis pour la table par noms de matières des ouvrages portés au *Bulletin des publications françaises* que la Bibliothèque fait imprimer chaque mois. Tous les noms à mettre en rubrique seront ramenés aux formes françaises.

3° Analyser une préface écrite en latin, ou dans une langue étrangère vivante pour rendre un compte sommaire des circonstances indiquées dans cette préface sur la composition et la publication de l'ouvrage.

4° Répondre par écrit à des questions posées sur le plan et l'usage des principaux ouvrages de bibliographie ancienne et moderne, française et étrangère.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Cataloguer une dizaine d'ouvrages ou de pièces, parmi lesquelles des incunables, des livres imprimés en grec, en latin et dans les principales langues européennes, notamment en allemand.

Indiquer la division bibliographique à laquelle chacun de ces articles doit être rattaché suivant les usages admis à la Bibliothèque nationale.

2° Trouver, à l'aide des bibliographies et des différents répertoires du Département des imprimés, une dizaine d'ouvrages demandés d'une façon plus ou moins régulière par des lecteurs fréquentant la salle de travail.

3° Répondre par écrit à des questions posées pour s'assurer que le candidat connait les systèmes de classement employés à la Bibliothèque nationale ; qu'il est familier avec les principaux ouvrages bibliographiques, qu'il a des notions sur l'histoire de l'imprimerie, qu'il sait apprécier les particularités importantes à remarquer dans un livre (condition exceptionnelle des exemplaires, reliure, ex-libris, annotations manuscrites, etc.).

II. — Département des manuscrits

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Copier quelques textes manuscrits.

2° Rédiger la notice de quatre ou cinq manuscrits.

3° Répondre à des questions de chronologie et de diplomatique.

4° Résumer une notice ou dissertation écrite en latin ou dans une langue vivante étrangère et portant sur un point de paléographie ou d'histoire littéraire.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Rédiger la notice de quatre ou cinq manuscrits.

2° Répondre par écrit à des questions posées sur des points de paléographie, de bibliographie des manuscrits et d'histoire des bibliothèques.

3° Montrer qu'on est familier avec les systèmes de classement et les catalogues employés à la Bibliothèque nationale depuis le XVII° siècle et dans les principaux établissements dont la Bibliothèque a recueilli les manuscrits.

III. — Département des médailles et antiques

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Répondre à des questions de mythologie, d'histoire et de géographie ancienne ou moderne.

2° Justifier de connaissances élémentaires sur l'épigraphie, la numismatique et l'archéologie.

3° Analyser un mémoire numismatique publié en latin ou dans une langue étrangère vivante.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Déchiffrer quelques monnaies et quelques inscriptions.

2° Montrer qu'on est familier avec la bibliographie numismatique et avec les systèmes de classement suivis à la Bibliothèque nationale de façon à pouvoir y faire les communications habituellement demandées par le public.

IV. — Département des estampes

Programme de l'examen des candidats au titre de stagiaire.

1° Répondre à des questions élémentaires sur l'histoire des arts et des artistes depuis le XV° siècle.

2° Justifier de connaissances élémentaires sur les divers procédés de reproduction, tels que gravure, lithographie, photographie, etc.

3° Expliquer succinctement le sujet et les légendes de quelques gravures.

Programme de l'examen des candidats au titre de sous-bibliothécaire.

1° Décrire une ou plusieurs gravures anciennes.

2° Répondre à des questions dont la solution suppose la connaissance des ouvrages relatifs à l'histoire des arts en général et à celle de la gravure en particulier; à l'œuvre des principaux maîtres et à la composition des plus célèbres collections publiques.

3° Montrer qu'on est familier avec les systèmes de classement suivis au Département des estampes, et qu'on est en état d'y faire les communications habituellement demandées par le public.

Catalogues de bibliothèques des départements. — Le tome Ier du catalogue de la bibliothèque de la ville de Saint-Étienne vient d'être publié par M. Galley. M. Gaudin, bibliothécaire de Montpellier, poursuit l'impression du catalogue de la bibliothèque de cette ville; la troisième partie, relative à l'histoire, a paru récemment. Enfin, annonçons la mise en vente du catalogue de la bibliothèque de la ville de Saintes.

ÉTRANGER

Angleterre. — Deux magnifiques salles d'étude viennent d'être ajoutées par les « trustees » du British Museum à celle qui faisait déjà de la galerie des Estampes de cet établissement un des musées les plus appréciés des amateurs européens.

Les collections de gravures du British Museum, sans être aussi riches que celles de notre cabinet des Estampes, sont beaucoup plus complètes à certains égards, spécialement en matière d'estampes étrangères contemporaines, qui font trop souvent défaut dans les portefeuilles de la rue de Richelieu.

Tout ce qui paraît de vraiment beau ou intéressant dans tous les pays, en fait de gravures, est régulièrement acheté par l'administration du British Museum, qui finira ainsi par avoir une collection sans rivale.

En outre, son cabinet comprend un département des dessins originaux qui n'est pas moins riche et moins précieux que celui des estampes. Presque tous les maîtres anglais et étrangers y sont représentés par d'admirables dessins que les artistes et les amateurs admis dans les salles de travail peuvent consulter, étudier et même copier. La plus grande libéralité préside à tous ces arrangements.

Allemagne. — *Bibliothèque royale de Dresde.* — Le roi de Saxe vient de faire don à la Bibliothèque royale de Dresde de la célèbre collection ayant appartenu au duc de Brunswick et qui se trouvait au château d'Oels.

La collection est importante; elle comprend 25,000 volumes et manuscrits.

Autriche. — *Bibliothèque et archives de l'abbaye autrichienne d'Admont.* — La dernière livraison du *Messager des fidèles*, revue bénédictine rédigée et imprimée avec beaucoup de goût à l'abbaye de Maredsous, province de Namur (Belgique), contient sur l'abbaye d'Admont, en Autriche, une notice qui donne sur la bibliothèque et les archives de cette fondation religieuse, qui remonte à 1704, des détails qui intéresseront certainement nos lecteurs.

La bibliothèque d'Admont est une salle de 70 mètres de longueur sur 13 de largeur, divisée à la partie centrale par une rotonde à laquelle viennent aboutir des deux côtés deux grandes salles rectangulaires. Soixante fenêtres laissent pénétrer partout une lumière tempérée qui éclaire les fresques du plafond,

le marbre brillant du parquet et les statues qui décorent la salle. Douze colonnes corinthiennes soutiennent la rotonde. Une galerie à grillage doré s'étend autour des deux pièces rectangulaires. Toutes les surfaces des murs, les embrasures des fenêtres, tant de la grande salle que de la galerie, sont occupées par les rayons; le nombre des armoires est de 140. La bibliothèque fut bâtie par l'abbé Antoine II, de Mainesbourg, de 1735 à 1740, sur les plans de l'architecte Gotthard Hayberger. En 1772, l'abbé Mathieu Offner chargea le peintre Barthélemy Altomonte de la décoration du plafond. Lorsqu'on entre par le portail du Sud, la disposition suivante s'offre aux regards : médecine, sciences naturelles, histoire profane, antiquités, géographie, ethnographie, exégèse, droit canon, pastorale, liturgie, ascèse, incunables, manuscrits, le tout à droite; à gauche : histoire ecclésiastique, dogmatique, morale, polémique, patrologie et patristique, bibliographie, belles-lettres, classiques latins et grecs, philosophie et droit civil. Chacune de ces matières est encore représentée à la galerie; de plus, on a placé en cet endroit les littératures étrangère et orientale. Les divers catalogues se trouvent dans la salle de travail du bibliothécaire. Le nombre des imprimés est de 80,000; celui des manuscrits du IXe au XVIe siècle, de 966; celui des manuscrits du XVIe au XIXe siècle, de 400 environ. Il y a aussi beaucoup de manuscrits œuvres des moines d'Admont : ceux de Godefroid et d'Irimbert, au XIIe siècle, d'Engelbert au XIVe, sont connus. Le chiffre des incunables est de 624. Le bibliothécaire, dom Jacques Wichner, s'occupe actuellement du catalogue de ces incunables et de diverses études relatives aux premières années de l'imprimerie. La bibliothèque est, en général, pourvue des meilleurs ouvrages modernes; mais les ressources limitées dont peut disposer le monastère depuis le terrible incendie de 1865, qui le détruisit presque en entier, ne permettent pas d'entretenir cette bibliothèque dans les proportions qu'exige son état présent.

Quant aux archives d'Admont, elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a vingt ans, l'arsenal de huit siècles. La majeure partie a été dévorée par les flammes le 27 avril 1865. Ce qui a été sauvé forme le noyau des archives actuelles, encore considérables malgré la catastrophe, car elles contiennent les copies de nombre de documents originaux disparus.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. H. Regnier vient de donner le troisième volume des *Œuvres de La Fontaine*, faisant partie de la collection des *Grands Écrivains*, éditée par Hachette.

— A cette même librairie, MM. de Cosnac et Pontal ont donné récemment le tome cinquième des *Mémoires du marquis de Sourches*. Ce volume va du mois de juillet 1695 au mois de décembre 1697.

— L'éditeur Conquet vient de faire paraître le second fascicule du Dictionnaire iconographique que M. Henri Béraldi consacre aux graveurs du XIXe siècle. Ce fascicule comprend les noms *Bellangé à Bovinet*.

— *Par les champs et par les grèves* (voyage en Bretagne), tel est le titre d'un volume de Gustave Flaubert édité par la maison Charpentier.

Le livre contient en outre une *Étude sur Rabelais*, la préface aux dernières chansons de Bouilhet; des fragments du roman *Novembre*, etc.

— M. Ernest Dupuy, lauréat de l'Académie française, fait paraître à la librairie Lecène une suite d'études sur *les Grands Maîtres de la littérature russe au XIXe siècle*. Ce volume est consacré aux prosateurs Gogol, Tourgueneff et Tolstoï.

— M. Émile Legrand vient de donner à la librairie Leroux sous le titre *Bibliographie hellénique* la description raisonnée des ouvrages publiées en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles. L'ouvrage forme 2 volumes grand in-8°.

— M. Bouché-Leclercq vient de terminer la traduction de *l'Histoire de l'hellénisme* par Droysen. Cet ouvrage forme trois volumes qui ont paru à la librairie Leroux.

— M. Louis Vignon vient de faire paraître, chez Guillaumin, un ouvrage sur *les Colonies françaises, leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir*.

— M. E. Vidal, sous-bibliothécaire de la biblio-

thèque de la ville d'Aix, publie le catalogue des ouvrages en langue provençale ancienne et moderne que possède cet établissement.

— Nous signalons aux amateurs de curiosités sur l'histoire de Paris une publication très intéressante que vient de publier la librairie Labitte : *les Cris de Paris au XVI[e] siècle, sous le règne de François I[er]*. Cette publication a été faite d'après le seul exemplaire connu et conservé à l'Arsenal. Le livre contient un notice de M. Jules Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris et 18 planches gravées et coloriées d'après le procédé de M. Pilinski.

— La *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* vient de distribuer à ses membres la *Table décennale* des publications de la société.

— Signalons aux amateurs de curiosités littéraires une plaquette récemment parue chez l'éditeur Rouquette : *Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités par Poulet-Malassis* (in-8°, v-74 p.).

L'auteur de cet opuscule est M. le comte de Contades, notre collaborateur. Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'intéressant article que M. de Contades consacra l'année dernière, dans *le Livre*, au bibliophile ornais.

— MM. Sidot, libraires à Nancy, mettent en vente un petit volume qui n'a été tiré qu'à un nombre très limité d'exemplaires : *la Bibliothèque d'un maitre échevin de Metz, au commencement du XVI[e] siècle, inventaire annoté et publié par J. Favier.*

— M. Maurice Jametel vient de donner à la librairie de l'Art un nouveau volume : *la Chine inconnue.* Ce petit livre comprend les cinq chapitres que voici : la Chine des potiches, la Chine des bibelots, la Chine des bouquins, la Chine des poissons et la Chine des viveurs.

— *Les Hommes phénomènes*, tel est le titre d'un volume que M. Guyot-Danbès fait paraître à la librairie Masson. Cet ouvrage nous parle des hercules, des coureurs, des équilibristes, des disloqués, des avaleurs de sabres et traite en un mot de toutes les curiosités physiologiques.

— *La Légende hugolienne*, tel est le titre d'un ouvrage qui paraît à la librairie Laurent et a pour auteur M. Boyer d'Agen.

— La maison d'édition Lévy, rue Lafayette, annonce la publication, par fascicules, d'une *Grande Encyclopédie*, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts pour la fin du XIX[e] siècle. La direction de ce dictionnaire, qui doit comprendre de 20 à 25 volumes in-8°, a été confiée à MM. Berthelot, Glasson et Levasseur, membres de l'Institut; Derembourg, professeur à l'École des langues orientales; Giry, professeur à l'École des chartes; Laisant et Dreyfus, députés; Kahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris; Marion, chargé de cours à la Sorbonne, Müntz, conservateur de l'École des beaux-arts; Tarbot, ingénieur des constructions navales; Waltz, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Max Koch, de Munich, professeur à Halle, qui s'était déjà fait connaître par des études très appréciées sur la littérature anglaise, vient de publier, dans un supplément aux œuvres de Shakespeare, un résumé des recherches et des découvertes relatives à Shakespeare, qui ont été faites pendant les quarante dernières années.

— Le consistoire de l'église française de Berlin vient de publier, à l'occasion de son deux centième anniversaire une histoire de la colonie française au Brandebourg, par M. Édouard Muret. Cette importante publication est écrite en allemand.

Après avoir retracé l'histoire des persécutions qui aboutirent à l'exode des protestants de France et à la fondation, à l'étranger, de nombreuses colonies calvinistes, l'auteur fait ressortir l'influence considérable qne l'arrivée des réfugiés français a exercée en Allemagne et plus particulièrement à Berlin. En effet, sur les 23,000 habitants qui composaient, en 1698, la population de Berlin, il y avait près de 6,000 réfugiés; une immigration aussi importante n'est pas sans avoir laissé quelques traces — en particulier dans le domaine de l'éducation et de l'instruction publique.

Angleterre. — Un éditeur londonien, bien connu des amateurs de curiosités typographiques, M. Elliot Stock, vient de publier le fac-similé du manuscrit qui contient une copie de *l'Imitation de Jésus-Christ* écrite de la main de Thomas A. Kempis. Le manuscrit, qui porte la date de 1441, contient, outre les quatre livres de *l'Imitation*, plusieurs traités dont Thomas A. Kempis est l'auteur; mais le fac-similé ne donne que ce qui constitue le livre fameux dont l'origine a été si discutée.

Ce petit volume est imprimé sur un papier de Hollande fabriqué exprès et ressemblant à l'antique papier du manuscrit de 1441.

— Le prince Ibrahim, d'Égypte, publie chez MM. Trübner, à Londres, une bibliographie de la littérature de l'Égypte et du Soudan.

Le programme de cet ouvrage est singulièrement vaste, car il n'embrasse pas seulement les documents, rapports de sociétés savantes et monographies ayant trait à l'Égypte, mais encore les manuscrits, publications cartographiques, etc., relatifs au même sujet.

On y trouvera des renseignements archéologiques, historiques et politiques ainsi que l'indication des

voyages entrepris dans l'Égypte et le Soudan. Les sommaires des ouvrages les plus importants seront donnés *in extenso*, accompagnés de notes bibliographiques.

— MM. Cassel et C° font paraître en brochure l'article de M. Ernest Chesneau, paru dans *le Livre*, livraison de juin 1885, et qui retraçait l'histoire de cette célèbre maison d'éditeurs.

— *Complete catalogue of all the publications of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht.* Édimbourg, Goldsmid.

Le premier volume de cet ouvrage, annoncé depuis longtemps, a paru récemment et embrasse les lettres A.-D. Cette publication ne paraît être en somme que la traduction de l'ouvrage de Willems sur le même sujet, à cette différence près que les éditeurs anglais ont adopté l'ordre alphabétique dans la classification.

Littérature des voyages. — Les *Souvenirs of some continents*, d'Archibald Forbes, le célèbre correspondant spécial du *Daily News*, ont en ce moment un succès de curiosité en Angleterre.

Un autre correspondant spécial, M. James G. Scott, fait le récit de la campagne du Tonkin.

Autriche. — Un dictionnaire abrégé de six langues slaves (russe, vieux slave, bulgare, serbe, tchèque et polonais) et des langues française et allemande, par M. F. Miklosich, paraît à Vienne, chez M. Braumüller. Prix, 37 francs.

Italie. — M. Enrico Stevenson, auteur de travaux historiques justement appréciés, publie aujourd'hui ses *Osservazioni sulla collecto canonum di Deusdedit.*

Les documents qui font l'objet de la savante étude sont du XIe siècle; ils ont eu pour auteur le cardinal Deusdedit qui les a écrits pendant le pontificat de Grégoire VII.

Ont paru récemment :

E. Faelli : *Lo Spirito di Voltaire, racconti, aneddoti et giudizii.* Rome, Ed. Perino, 94 p. in-16.

E. Panzacchi : *Severo Torelli*, dramma, trad. in versi italiani, Bolognia, Zanichelli,

Espagne. — Parmi les publications nouvelles, il y en a une signée de M. Francis Co Silvela, qui est d'une importance considérale.

Cet ouvrage a pour titre : *Lettres de la sœur Maria d'Agreda au roi Philippe IV*, et il ne comporte pas moins de deux gros volumes, remplis de documents historiques inédits d'une valeur inappréciable.

Viennent de paraître :

Bibliotheca de las tradiciones populares espanolas, tome VII, director : Antonio Machado Alvarez. Madrid, Est. tip de Ricardo Fé (Folk lore espanol).

V. Hugo : El ano terrible, traduccion de Mariano Blanch., Barcelona, Manuel Sauri, editor. Nuesta Senora de Paris; version espanola, ilustrada con profusion de grabados. Barcelone, J. Alen.

Belgique. — Nous signalions au mois d'août dernier l'apparition du cinquième volume de l'important ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove : *les Huguenots et les Gueux.* Ce travail est aujourd'hui terminé.

Suisse. — Le bi-centenaire de la révocation de l'édit de Nantes a donné lieu à de nombreuses publications. Signalons celle-ci récemment parue à Lausanne : *les Réfugiés de la révocation en Suisse*, par Ernest Combe.

Grèce. — L'éditeur C. Beck publie en livraisons bi-mensuelles une histoire illustrée de la Grèce, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement au trône du roi Othon, par M. Sp. D. Lambro.

L'ouvrage sera complet en 55 livraisons ou trois volumes avec de nombreuses illustrations, cartes, etc.

Pologne. — La librairie Gubrinowich et Szmidt, de Lemberg, commence la publication d'une nouvelle édition critique des œuvres d'Adam Mickiewicz.

États-Unis. — La *Century Company* de New-York entreprend la publication d'un volume d'*Essais sur l'art de Phidias*, par Ch. Waldstein, directeur du Fitzwilliam Museum. L'ouvrage contiendra 16 planches et un grand nombre d'illustrations dans le texte, l'édition sera limitée à 500 exemplaires.

— La maison Putnam de New-York publie une série d'ouvrages illustrés dont les deux derniers sont les *Hunting trips of a ranchman* (*Histoires d'un chasseur du Far West*) et *Spain and the Spaniards* (*l'Espagne et les Espagnols*), traduction d'après de Amicis.

Ce dernier ouvrage est tiré à 600 exemplaires numérotés sur papier de luxe et même sur satin. L'exemplaire vaut, suivant le papier, 75, 125 ou 200 francs.

Un autre ouvrage de luxe, dont le prix varie de 50 à 625 francs, *Recent American Etchings*, avec une préface de M. Hitchcock, paraît chez MM. White et Stokes, à New-York.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Vieweg annonce l'apparition prochaine du quatrième tome du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* par M. Frédéric Godefroy. Ce volume contient les articles *Filé* à *Listage.*

— L'éditeur Leroux annonce une traduction de l'ouvrage de M. Hertzberg : *l'Histoire de la Grèce sous la domination romaine.*

— M. Henri Chardon, qui nous a donné récemment (Paris, Picard) une très intéressante brochure : *la Vie de Tahureau; documents inédits sur sa famille, son mariage et l'Admirée,* prépare en ce moment d'autres travaux sur Baïf, Joachim du Bellay et Robert Garnier.

— MM. A. Savine et Isaac Pavlowsky ont en préparation des *Mémoires sur Tourgueneff.*

— On annonce la publication d'un important travail sur *la Ligue.* L'auteur est M. Bazin, de Mâcon.

— MM. G. Duplessis, conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale, et H. Bouchot, attaché à la même bibliothèque, préparent un *Dictionnaire des monogrammes des gravures.*

— On nous annonce un nouveau volume de M. Léon Cladel : *Paris en travail.*

— Le premier volume du *Curieux,* cette intéressante publication mensuelle que dirige M. Ch. Nauroy, vient de paraître. En le terminant, l'auteur annonce que dans les livraisons suivantes il compte parler de Lauzun, de Dumouriez, de Mirabeau, de Philippe-Égalité, des enfants naturels du duc de Berry et de Louis XV, de la mort de Lepelletier de Saint-Fargeau, d'Émile de Girardin, de George Sand, du duc de Morny, de la reine Hortense et sans doute de la naissance de l'Impératrice.

ÉTRANGER

Belgique. — M. Kurth, professeur d'histoire à l'Université de Liége, prépare une histoire des *Origines de la civilisation moderne.*

Autriche. — *Œsterreich-Ungarn in Wort und Bild.* — Le premier fascicule de cette splendide monographie de l'empire austro-hongrois, qui se publie sous les auspices du prince héritier Rodolphe, paraîtra dans les premiers jours de décembre simultanément en langue allemande et en langue hongroise.

Le premier fascicule traitera de l'hydrographie de l'Autriche-Hongrie et contiendra une préface par le prince Rodolphe.

Italie. — MM. Le Monnier, de Florence, ont sous presse une traduction italienne du livre de Maxime Du Camp, *la Charité privée à Paris.* — Cette traduction, due à Mme Giulia Marlani, contiendra une préface de R. Bonghi.

États-Unis. — MM. Cassel et Cie ont sous presse un nouveau travail de M. Kœhler, le directeur du *Magazine of arts*, et intitulé : *Etching, an outline of its technical processes and its history.*

Les mémoires du général Grant sont en cours de publication chez Webster, à New-York. — Le premier volume paraîtra en décembre, le second, en avril de l'année prochaine. — Une édition de 150,000 exemplaires est déjà couverte par voie de souscription; une édition non moins énorme suivra bientôt la première. — L'édition allemande, qui paraîtra en même temps, sera publiée par M. F.-A. Brockhaus, à Leipzig; l'édition anglaise paraît chez Sampson Low et Co.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Un autographe de Molière. — La rareté des autographes de Molière rend d'autant plus précieux ceux que parviennent à découvrir de loin en loin les érudits. Or nous trouvons dans le dernier numéro du *Moliériste* la reproduction phototypique de l'autographe suivant provenant des archives de Montpellier. C'est une quittance de cinq lignes entièrement écrite, datée et signée par Molière.

En voici le texte intégral :

« J'ay receu de M. de Penautier la somme de quatre

mille livres ordonnées aux comédiens par Messieurs des États.

« Faict à Pezenas, ce 17e décembre mil six cent cinquante.

« Pour 4,000 liv.

« MOLIÈRE. »

— On fait un livre pour être bien lu. M. Arsène Houssaye n'a pas à se plaindre de la qualité de ses lecteurs. Voici, par exemple, une très jolie lettre du comte de Nieuwerkerke, son contemporain à travers le monde et les arts de tout un demi-siècle, à propos des *Confessions* de l'auteur des *Grandes Dames* :

Villa Cattajola Lucca, 26 novembre 1885.

Mon cher Houssaye,

J'ai lu, de la première à la dernière ligne, vos *Confessions*, vivants souvenirs d'un demi-siècle. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant, amusant et spirituel. Etant votre contemporain, j'ai connu la plupart des gens et vu une grande partie des choses dont vous parlez.

Je crois bien que vous avez quelquefois suppléé par votre esprit à celui des autres, mais il m'a semblé que tout était aussi vrai que la vérité.

Il m'eût été agréable de continuer à retrouver dans quatre autres volumes, faisant suite aux premiers, le plaisir que j'ai éprouvé. Vous m'avez fait revivre au milieu des personnes que j'ai connues ou aimées et vous m'avez rajeuni les cinquante années que vous racontez si bien.

Si vous êtes souvent malin, vous n'êtes jamais méchant, ce qui est bien rare quand on passe tant de gens et de choses en revue.

. . . .

Merci donc pour le plaisir que je vous dois, et croyez toujours à ma vieille amitié.

NIEUWERKERKE.

Bibliographie de Commines. — Veut-on savoir combien il y a jusqu'ici d'éditions et de traductions de Commines. La *Bibliotheca Belgica* répond à cette question dans ses dernières livraisons. On compte 99 éditions depuis celle qui parut en 1524 jusqu'à celle donnée en 1881 par M. de Chantelauze.

Quant aux traductions, il y en a 23 en latin, 7 en flamand, 9 en allemand, 12 en italien, 11 en anglais, 2 en espagnol, 1 en suédois.

Les Archives nationales. — Le journal *le Voltaire* insiste sur la déplorable situation des Archives nationales.

Par suite de l'humidité inhérente à tout bâtiment non chauffé, on constate tous les ans, du mois d'octobre au mois de mai, l'existence de champignons microscopiques de couleur verte sur les registres, livres et cartons déposés tant dans l'hôtel de Rohan-Soubise que dans l'hôtel des Guise et les bâtiments érigés depuis 1830. Ces champignons font disparaître les caractères et détruisent les reliures.

La statue de Lamartine. — M. Marquet de Vasselot a terminé la statue de Lamartine. Le plâtre va être moulé pour la fonte en bronze de la statue.

Lamartine est représenté assis, le corps incliné vers le côté droit d'un fauteuil. Ses jambes sont croisées, et, de la main droite, il tient un manuscrit. Sous le fauteuil se trouve couché le lévrier légendaire du poète.

L'inauguration de cette statue n'aura pas lieu avant le printemps prochain.

Elle sera certainement érigée dans le seizième arrondissement, à Passy, où Lamartine a passé les dernières années de sa vie, dans le chalet que la ville de Paris avait mis à sa disposition.

On sait qu'une statue de Victor Hugo doit s'élever au rond-point de la place d'Eylau.

A l'autre extrémité de l'avenue Victor-Hugo se trouve le puits artésien de Passy, qu'entourent deux massifs de fleurs.

C'est dans un de ces massifs qu'il est question de mettre la statue de Lamartine, qui ferait face de la sorte à celle de Victor Hugo.

La statue de Balzac. — Un comité pour l'érection de la statue de Balzac s'est réuni le 18 novembre, au siège de la Société des gens de lettres.

M. Émile Augier a été élu, par acclamation, président de ce comité.

Ont ensuite été nommés :

1° Pour la *Commission des représentations et conférences :*

Président : Albéric Second.

Membres : Auguste Vitu, H. de Lapommeraye, Th. de Banville, V. Koning, J. Claretie, Porel, Raimond Deslandes, Fr. Coppée, Fr. Sarcey, Edmond Thierry.

2° Pour la *Commission chargée des rapports avec l'État :*

Président : Aurélien Scholl.

Membres : Eugène d'Auriac, Ernest Hamel, Edouard Lockroy, Ph. Jourde.

3° Pour la *Commission chargée des rapports avec les artistes :*

Président : Champfleury.

Membres : Ph. Burty, Paul Dalloz, Dalou, Falguières, H. Havard, de Lostalot, Pierre Véron, H. Houssaye, Eugène Monnier.

4° Pour la *Commission chargée des rapports avec les éditeurs :*

Président : M. Calmann Lévy.

Membres : MM. Hector Malot, Plon, Templier, Ollendorff, Guy de Maupassant, Charpentier, Hippeau.

5° Pour la *Commission chargée des rapports avec le Conseil municipal :*

Président : M. Ludovic Halévy.

Membres : MM. Ernest Hamel, Édouard Hervé, Lebey et Camille Dreyfus.

M. Emmanuel Gonzalès a été acclamé secrétaire général chargé de l'administration.

Ont été nommés secrétaires adjoints :
MM. Henry Renault et Eugène Pitou (Jacques Francey).

Les fonds seront centralisés à la société des gens de lettres, 47, rue de la Chaussée-d'Antin.

Parmi les membres présents à la réunion, citons : MM. Emmanuel Gonzalès, Ollendorff, Vitu, Ohnet, de Lapommeraye, Malot, Champfleury, Ludovic Halévy, V. Fournel, Ph. Burty, Auguste Vacquerie, Dalou, Guy de Maupassant, Jules Simon, Émile Augier, Th. de Banville, A. Falguières.

Beaucoup d'écrivains, et des plus connus, n'assistaient point à cette réunion. N'auraient-ils point été convoqués ?

De son côté, M. le docteur A. Fournier, maire de Tours, a pris l'initiative d'une souscription destinée à l'érection d'une statue au célèbre romancier.

Une commission municipale a été organisée sous la présidence du maire, qui invoque le concours du gouvernement, de la presse et de tous les écrivains.

Un concours sera ouvert entre les sculpteurs français.

Mission scientifique. — Le ministre de l'instruction publique vient d'accorder une mission en Italie à M. Perrot, archiviste-paléographe, à l'effet de rechercher et de contrôler dans les archives les ordonnances se rapportant au règne de François Ier. Ces documents sont destinés au recueil des ordonnances des rois de France, que va publier l'Académie des sciences morales et politiques.

Autographes d'académiciens. — Les archives de l'Académie française vont s'enrichir de pièces fort importantes, grâce à un legs qui vient d'être fait à la compagnie.

Ce legs a été fait par M. Moulin, ancien avocat général à la Cour de Paris, qui est mort le 27 décembre dernier, en laissant à l'Académie, par un testament en date du 15 juillet 1884, une précieuse collection d'autographes de tous les membres de l'Académie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

Voici, d'ailleurs, la clause textuelle du testament de M. Moulin :

« Ne voulant pas, dit-il, que cette précieuse collection, la plus complète que l'on connaisse et que j'ai mis tant de soins et tant d'années à former, soit dispersée au vent des enchères, je la lègue à l'Académie française, à la seule condition que la salle où elle sera placée porte mon nom et s'appelle *salle Moulin*, comme les cartons qui les renferment s'appelleront le fonds Moulin. »

L'Académie a accepté ce legs avec gratitude et a décidé de se conformer aux volontés du testateur.

Les Droits d'auteur de M. Alphonse Daudet. — *Tartarin sur les Alpes*, la nouvelle œuvre de M. Alphonse Daudet, a été payée 150,000 francs par un éditeur américain qui l'a fait traduire en cinq langues, de façon que le livre paraîtra le même jour en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Vers inédits d'Alexandre Dumas fils. — Vers mis sur un album :

Madame, vous avez tout ce qu'épouse et mère
La femme peut aimer et chercher ici-bas :
Esprit parti du ciel, vous avez sur la terre
Des fleurs à tous vos pas.

C'est que Dieu ne veut pas, sur notre terre étrange,
Quand il laisse échapper la femme de ses mains,
Qu'elle puisse jamais fatiguer ses pieds d'ange
Aux ronces du chemin.

Vous avez un mari dont toujours l'âme rêve
Le bonheur d'écouter vos désirs à genoux
Et qui n'a dans la vie, où tout fuit comme un rêve,
D'autre étoile que vous !

Vous avez un enfant, âme où vous pouvez lire,
Ange qu'on reconnaît parti du même ciel,
Qui semble un blond Jésus avec son doux sourire
Inspirant Raphaël.

Et maintenant pour vous que désirer encore,
Vous dont par nul souci le plaisir n'est froissé,
Que demander, sinon que l'avenir se dore
Des rayons du passé ?

Pourrait-on demander, madame, quelque chose,
Que Dieu dans votre cœur pour être heureux n'ait mis,
Et peut-on souhaiter le parfum à la rose
Et la blancheur au lis ?

7 juin 1845.

Une dédicace de J. Janin. — Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* cette dédicace mise par Jules Janin sur un exemplaire de sa traduction d'Horace offert à Joséphin Soulary :

Ami, je donne à ton poète
L'habit de messieurs les gandins ;
J'ai mis au fer sa belle tête
Et des gants à ses belles mains.
Peu s'en faut, ami, j'en ai honte,
Qu'il ne prenne pour Amathonte
Le bal Musard,
Ne dise « Mécène » à Chicard,
« O Tyndaride ! » à Rigolboche,
« O Lydie ! » à quelque bancroche,
« O Virgile ! » à monsieur Ponsard.

Des manies de quelques écrivains. — Théophile Gautier croyait à la *jettatura*. Il craignait le *mauvais œil*. Or vous savez qu'Offenbach était jettatore. On prétendait qu'il portait malheur. Gautier avait cette superstition. Jamais il ne voulut écrire le nom d'Offenbach. Quand ce nom devait même figurer dans sa copie, il faisait venir de l'imprimerie un compositeur et lui faisait découper dans un journal les lettres du non d'Offenbach. Ces lettres, il les collait sur son papier. Le nom fatal était dans la copie ; mais Gautier, ne l'ayant pas écrit, avait échappé à la *jettatura;* il avait conjuré le « malin ». .

Paul de Saint-Victor n'avait pas peur d'Offenbach. Mais il redoutait les encriers qui n'étaient pas le sien. Cet encrier était en bois noir. Il l'avait rapporté de Fribourg. Il pensait qu'il ne trouverait pas une idée au fond d'un autre encrier. Quand il partait en voyage, il emballait le précieux accessoire de son génie.

La manie de M. Barbey d'Aurevilly d'écrire avec des encres de différentes couleurs et de livrer à la composition des feuillets illustrés comme les vieux manuscrits du moyen âge est bien connue. On voit bien que M. Barbey d'Aurevilly n'est pas un écrivain du journalisme. S'il fallait à un journaliste changer de plume et d'encre à chaque membre de phrase, comme le fait l'illustre écrivain, les journaux quotidiens en arriveraient vite à paraître tous les deux jours.

M. Victorien Sardou écrit sur du papier qui lui coûte deux sous la feuille et qu'un papetier de la rue Croix-des-Petits-Champs fait fabriquer exprès pour lui. C'est un papier très épais et un peu rugueux.

Le grand Dumas, comme Sardou, avait la superstition de son papier. C'était un grand papier bleu quadrillé de quarante centimètres de hauteur. Il en avait toujours dans ses poches, pour être toujours en mesure de travailler n'importe où il se trouvait et à n'importe quelle heure, quand venait l'inspiration.

Un livre en langue pâli. — M. le baron Larrey, de l'Académie des sciences, a offert à l'Académie des inscriptions, de la part de M. Deblenne, médecin de la marine, de bien précieux documents qui vont être traduits par nos érudits : il s'agit d'un livre en langue pâli, écrit sur des lames minces de *latanier.*

Ce livre, au dire des interprètes, contient des pages d'histoire ou des poèmes politico-sacrés. Pour tracer ces caractères pâli, d'une régularité parfaite d'exécution, les écrivains bouddhistes se servent d'un petit stylet à pointe d'acier très fine. Ils les colorent parfois en rouge ou en noir, en y introduisant de la matière colorante.

Manuscrits offerts au musée de Cluny. — Nous recevons de la direction du musée de Cluny la note suivante :

« Le directeur du musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny prie la personne qui, le 6 novembre courant, a déposé chez le concierge du musée un rouleau cacheté à son adresse, de vouloir bien se faire connaître. »

La publication de cet avis est occasionnée par un fait des plus singuliers. Le rouleau dont il s'agit a été apporté au musée de Cluny par un inconnu qui l'a remis au concierge en disant : « Donnez ceci à M. Darcel; j'en fais cadeau au musée de Cluny. » M. Darcel, conservateur du musée, a ouvert le rouleau. Qu'on juge de sa surprise : le paquet était formé d'une collection de manuscrits de la plus grande rareté et dont la valeur spéciale est encore augmentée par les superbes miniatures des XIVe et XVe siècles qui les ornent,

Émerveillé, enchanté du cadeau pour son musée, M. Darcel fut cependant pris de scrupules faciles à comprendre. Il se rendit chez le procureur de la république pour lui soumettre ses hésitations à accepter. Ayant entendu le récit de M. Darcel, M. le procureur de la république déclara que la donation était valable. En conséquence, M. Darcel mettra bientôt sous les yeux des visiteurs de Cluny le contenu du rouleau si singulièrement donné par un inconnu.

Une librairie anticléricale. — On a vendu le mois dernier des ouvrages en nombre, provenant, croyons-nous, de la faillite de Mme Jogand, la femme de l'ancien libre-penseur Léo Taxil.

Voici, à simple titre de curiosité, les titres de ces ouvrages que les colporteurs hurlent aujourd'hui sur la voie publique :

Les Livres secrets des Confesseurs; — Les Aventures de Faublas; — La Prostitution contemporaine; — L'Alcôve du Cardinal; — Jeanne d'Arc, victime des prêtres; — Les Débauches d'un confesseur; — Les Maitresses du Pape; — Un Pape femelle; — Le Fils du Jésuite; — Gros-Jean et son Curé; — L'Album anticlérical; — L'Empoisonneur Léon XIII; — Par la grâce du Saint-Esprit; — Le Moine incestueux; — La Guerre des Dieux; — La Pucelle; — Les Bijoux indiscrets; — La Belle dévote; — Lettres d'un ignorantin; — Le Curé Mingrat; — Les Crimes du Clergé; — Confessions de Marguerite Bellanger; — Dictionnaire Rigolo; — Les trois Cocus; — Le Capucin enflammé; — Les Nuits de Saint-Cloud; — Le Christ au Vatican; — Le Sacrement du Curé; — Joseph se rebiffe; — Galanteries de la Bible; — Vie de Veuillot immaculé; — La Plume de l'Ange; — Chaude alarme.

La Censure. — La censure a, comme on sait, suscité des embarras à *Germinal*, le drame naturaliste tiré du dernier roman de M. Émile Zola. A ce propos, Grimsel, du *Gil Blas* — lisez Rochefort — nous conte ce qui suit:

« De tout temps la censure a montré de ces pudeurs subites et découvert des périls sociaux dans les scènes les plus innocentes ou les mots les plus bénins. Au temps où je vaudevillisais tout comme un autre, j'ai eu avec les censeurs de l'Empire des prises de bec dont le souvenir m'a souvent réjoui. Il y avait dans cette administration un certain Planté, demeuré célèbre parmi les auteurs de cette époque et qui m'en a fait voir de cruelles.

« Je me rappelle lui avoir porté un jour un manuscrit, à la scène IV duquel un monsieur malmené par des paysans s'écriait dédaigneusement :

« — Que voulez-vous que je réponde à cette foule d'imbéciles ?

« Planté me montra la phrase entourée d'un cercle au crayon bleu, signe de réprobation et d'ostracisme.

« — Cher monsieur, me dit-il d'une voix pleine de sous-entendus, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre tout ce qu'il y aurait de grave à lais-

ser prononcer de telles paroles sur une scène française.

« — Quoi ? fis-je, hébété par l'étonnement, qu'est-ce qui est grave? En quoi ai-je manqué à la morale ou aux corps constitués. »

« — Voyons ! voyons ! pas d'enfantillage, reprit Planté, « Fould imbécile ». L'injure à M. le ministre d'État est absolument indéniable.

« Et il me fallut changer « foule d'imbéciles », en « tas d'imbéciles ».

Autre anecdote concernant Siraudin :

« Un jour Siraudin est mandé pour avoir à reprendre une pochade en un acte qui contenait, l'avertissait-on, les germes d'une insurrection formidable et une tentative évidente de renversement de l'ordre de choses établi.

« Siraudin, un peu inquiet, se rend à l'invitation du père Planté, qui, en lui rendant sa pièce, lui dit d'un ton plus grave qu'à l'ordinaire :

« — Vous êtes très fort, monsieur Siraudin. Heureusement, nous le sommes autant que vous !

« Et ouvrant le manuscrit à l'endroit d'une page nerveusement cornée, le censeur lui montre ces lignes que l'auteur avait mises dans la bouche du comique :

« — Mon père qui habite Orléans, où il fabrique des pâtés de Chartres.

« — Eh bien! après? demande Siraudin on ne peut plus intrigué.

« — Après? Vous allez nous faire croire que vous n'avez pas compris toute l'importance de ces deux mots ainsi rapprochés l'un de l'autre. Chartres ! Orléans! Allons, monsieur Siraudin, tout le monde sait que vous êtes orléaniste, mais nous n'aurions jamais pensé que vous auriez l'audace de jeter ainsi vos opinions comme un défi au nez de S. M. Napoléon III. »

Les inscriptions parisiennes. — On va poser au nº 39 de la rue de Richelieu une plaque portant l'inscription suivante :

« Diderot, philosophe et littérateur, principal auteur de l'*Encyclopédie*, né à Langres le 5 octobre 1713, est mort dans cette maison le 31 juillet 1784. »

On doit placer, rue d'Aumale, nº 2, une plaque portant l'inscription :

FRANÇOIS MIGNET
Historien
Né à Aix en Provence
Le 8 mai 1796
Est mort dans cette maison
Le 24 mars 1884.

Statistique de la presse française. — Au commencement de la présente année, on a constaté l'existence tant en France que dans les colonies françaises de 4,092 périodiques de toute espèce. Dans ce total, Paris est représenté à lui seul pour un chiffre de 1,586. Il résulte de ce recensement que le département qui, après la capitale, publie le plus grand nombre de journaux, est celui du Nord. En effet, ce département qui, sous le rapport de la population, arrive immédiatement après celui de la Seine, possède 130 périodiques. On peut noter ensuite : les Bouches-du-Rhône, avec 97 journaux; la Gironde, avec 91; la Seine-Inférieure, qui en a 83 ; le Rhône, 78 ; les Alpes-Maritimes, 63; le Gard, 61. Les départements qui occupent les dernières places dans l'échelle de décroissance sont ceux des Basses-Alpes, 9 périodiques; de la Haute-Loire et de la Lozère, 7; des Hautes-Alpes, 6; et enfin du Haut-Rhin, 3. Pour cette dernière portion de la France, ce nombre 3, d'apparence si faible, s'explique aisément; la population, bien que très dense, n'occupe, en somme, qu'une surface restreinte, qui a reçu le nom caractéristique de *territoire* (territoire de Belfort).

Les organes *politiques* de toute opinion publiés à Paris sont au nombre de 87; la province n'en a pas moins de 1,360.

Le Parchemin, son commerce et sa préparation au xvᵉ *siècle.* — Nous trouvons dans le *Bulletin de la Société archéologique* d'Athènes la traduction d'une lettre adressée par Maxime Planude à un certain Melchissédech et contenant, entre autres, détails d'intéressants renseignements sur la préparation et le commerce du parchemin :

« Puisque tu m'as promis en général de t'occuper de ce qui concerne le parchemin, tu te résigneras volontiers, et, si nous t'écrivons encore sur ce sujet, tu ne nous accuseras pas d'ennuyeuse importunité. Il faut que les feuilles soient minces, pour que le livre que nous en formerons ne soit pas épais et lourd, mais plutôt maigre, et, pour ainsi dire, de taille élégante; en outre, il faut se garder de les enduire avec du (blanc) d'œuf; car, ainsi traitées, elles reçoivent l'écriture sur cet enduit, et non sur leur matière même, et, au contact de l'eau, elles rejettent et dépouillent l'écriture avec l'enduit, et ainsi le travail de l'écrivain disparait et s'évanouit. Car le (blanc) d'œuf interposé entre le vélin et l'écriture, quand il est délayé par l'eau, emporte avec lui les caractères de l'écriture. Le présent messager t'apporte de notre part deux modèles de feuillets doubles. Tu achèteras sur le premier modèle, le plus grand, de petites feuilles de vélin pour la moitié du prix (que je t'envoie); chacune te donnera un feuillet double de longueur et de largeur telles que tu les vois; et, sur le second modèle, le plus petit, tu achèteras pour le reste du prix des feuilles plus grandes, de manière que chacune puisse être coupée en deux feuilles doubles, la longueur et la largeur conformes au présent modèle. Qu'elles doivent être en bon état, je n'ai pas besoin de te le dire, car tu y songeras de toi-même. Mais que tu doives me les envoyer au plus tôt, c'est ce que je te demande et te recommande... »

La Douane et les livres. — Sous ce titre, le *Gutenberg Journal* a inséré dans son numéro du 12 octobre

dernier l'article suivant dont nous reconnaissons toute la justesse.

« C'est vraiment une belle « administration » la douane française, et, comme toutes les autres administrations « l'Europe doit bien nous envier celle-là. » On ne peut imaginer le nombre de formalités et de retards de toute espèce qui se mettent en travers des impatiences et des désirs du malheureux contribuable français, qui attend la livraison de quelque envoi étranger du bon plaisir de messieurs les douaniers.

« Nous voulons parler surtout, dans ce journal, des envois de *livres*.

« Un journaliste parisien était avisé, ces jours derniers, de l'expédition d'un ballot de volumes venant de Bruxelles; l'éditeur avait pris la précaution de mettre ledit ballot en *grande vitesse;* or, comme il paraît qu'on ne transporte pas les colis à domicile, bien qu'on y *fasse toucher les frais de port,* le destinataire dut se mettre en quête d'un commissionnaire disposé à véhiculer quelque cinquante kilos; mais à la douane, autre affaire : on ne délivre les ballots que vers neuf heures et demie, le matin, et encore fallut-il que l'on patientât durant deux heures, jusqu'à ce qu'un employé supérieur de la douane eût fini de parcourir un des volumes pris par lui dans le ballot ! Bref, deux jours entiers n'ont pas été de trop pour que le journaliste entrât en possession de son bien.

« Si la douane française et les entreposeurs mettent la même rapidité à satisfaire les libraires-éditeurs, ceux-ci doivent manquer plus d'une mise en vente à jour fixé d'avance. »

Les papiers du Japon. — Sous ce titre, nous trouvons dans le journal *la République française,* sous la signature Ph. B. (Philippe Burty), un très intéressant article qu'on nous saura gré de reproduire ici:

« Avant que les chines ou les vergés fussent devenus banals comme les petits pâtés, ces friandises étaient réservées à la gourmandise des amis intimes. Le plat n'était pas grand! douze ou quinze exemplaires au plus. Malassis les distribuait, comme Bracquemond offrait les états de ses eaux-fortes.

« On n'a point à remonter, dans les recherches, au delà de 1867. Quelques rames de papiers de diverses forces figuraient dans les envois du prince de Satzuma à l'Exposition universelle. J'en arrachai quelques cahiers au gaspillage qui en fut fait à la cour impériale. L'année suivante, je demandai à Claye d'en user pour une notice sur les *Émaux cloisonnés anciens et modernes;* mais les cahiers étant du format de notre papier écolier, il eût fallu tirer page à page comme pour les lettres de faire part. La glaçure n'existait que sur le recto. Les imprimeurs d'eaux-fortes ou de burin y trouvaient seuls leur compte.

« L'entrée du papier du Japon est constatée, en Hollande, dans la première moitié du XVII[e] siècle, par l'usage qu'en fit Rembrandt. Il imprimait, comme l'on sait, lui-même. Il sentit au premier coup la valeur artistique des feuilles rapportées de Décima par quelque capitaine hollandais — avec ce « casque japonais » relaté dans l'inventaire de son atelier lors de la saisie. — Ce papier, qu'il réservait en avare pour les portraits de ses amis ou les états définitifs de ses grands cuivres, était de la plus rare perfection : lisse et ambré comme du Paros antique, épais comme du satin, il retenait l'encre dans les parties d'ombre, faisait vibrer les reflets, avait la pénétrante caresse d'un rayon de soleil dans les lumières. Rembrandt, aussi grand ouvrier que grand artiste, retrouvait dans ces épreuves au sortir de la presse toutes les larges et les délicates volontés de son outil et de son âme. En 1867, une de ces épreuves du *Jésus guérissant les malades* fut payée sans marchander 20,000 francs, à l'expert Clément, par Théodore Rousseau dans un coup de passion !

« De nos jours, le japon a détrôné le chine, qui avait fait les délices de nos pères, mais qui absorbe moins bien l'encre déposée sur la planche par le tampon de l'imprimeur en taille-douce, et est moins soyeux à l'œil.

« Le papier, de même que la laque — autre produit sans rival de l'empire du soleil levant — est le produit d'un arbrisseau. Ici c'est l'écorce, là c'est la sève. Dans l'un et l'autre cas, la manipulation de ces produits naturels est des plus simples. Les paysans y suffisent. Ce n'est que récemment, pour subvenir à la commande et pour livrer des quantités de qualité égale, que le gouvernement impérial a organisé des papeteries à la mécanique.

« Les historiens japonais ignorent à quelle époque le papier prit naissance chez eux, si même il n'y fut point importé de la Corée. Il est certain qu'il diffère essentiellement dans sa constitution du papier de Chine. Celui-ci est fait, comme le nôtre, d'une pâte à fibres courtes; celui-là, comme nous allons l'expliquer, de fibres plus longues et de couches superposées. La première mention qui en soit faite remonte à l'an 590 : sous le règne du daïri Suiko, un bonze aurait au moins rapporté de Corée des indications de perfectionnement, car le Japon avait déjà des livres. Quelques-uns de ces précieux volumes sont parvenus jusqu'à nous. Le papier du VIII[e] siècle était d'une finesse remarquable. Malheureusement presque toute la bibliothèque ancienne japonaise a péri sous la morsure des vers. Les éditions que nous possédons ne remontent point au delà du XVII[e] siècle. Les unes sont tirées sur un papier assez mince, jaune, luisant, très résistant. Les autres, de la seconde moitié du XVIII[e] siècle et de celui-ci, sont d'une pâte moins sonore, plus spongieuse, mais d'une homogénéité parfaite. Tels se présentent les beaux tirages du ercueil célèbre *les Cent Poètes* et les exemplaires de choix, en noir ou à plusieurs tons, du dessinateur Hokou-Saï.

« Dès 1871, l'Angleterre, toujours si bien servie par ses agents diplomatiques, était en possession de documents précis sur la fabrication du papier au Japon, les prix, les lieux de production, les usages, etc.

Je me procurai à Londres, pour deux schellings dix deniers, une plaquette in-quarto de vingt-quatre pages, avec huit planches explicatives en couleur. d'après les dessins techniques d'un indigène. C'est la série des « Reports on the manufacture of paper in Japan, presented to the both Houses of Parliament by command of Her Majesty ». Dès 1869, les agents consulaires avaient été avisés par lord Clarendon d'avoir à recueillir ces documents sur place. Les feuillets de garde sont en papier formant spécimens. Par le même envoi que leurs rapports, le South-Kensington Museum recevait des séries complètes d'échantillons, tout ce que l'on avait pu se procurer à Kanagawa, à Osaka et à Nagasaki.

L'arbrisseau nommé en anglais *paper Mulberry*, en latin *Broussonetia papyrifera*, en japonais *Ma Kodzu* ou *Kozo*, n'est point le seul dont l'écorce serve; mais il est le plus généralement cultivé. Il appartient à la famille des Artocarpées. Il se reproduit par marcotage ou par boutures. Au mois de septembre, la plante a atteint une hauteur d'environ un mètre. On la coupe vers le milieu d'octobre, et la partie qui reste en terre produit annuellement des rejetons.

Les gravures, très vivement croquées, permettent de suivre la série des opérations que subissent les branches, coupées à la serpette. Pour plus de clarté, nous suivons, en la réduisant, la description donnée en 1878 par les soins de la commission impériale.

L'écorce, d'abord rincée soigneusement, puis séchée, est de nouveau trempée dans l'eau et grattée avec un couteau pour enlever l'épiderme foncé, qui ne sert que pour les variétés inférieures, les pâtes de carton. Le liber nettoyé est lavé dans un cours d'eau, pétri, rincé à plusieurs reprises, exposé au soleil jusqu'à ce qu'il passe à un blanc caractéristique; après quoi on le fait bouillir dans une lessive faite avec des cendres de sarrasin pour enlever les gommes et les résines. Les fibres se séparent alors facilement. Le fabricant, après avoir coupé les nœuds trop durs, transforme en pâte ces fibres en les frappant avec des maillets en bois.

Cette pâte, plus ou moins travaillée, selon la qualité que l'on veut obtenir, est mêlée, dans des cuves, avec la quantité d'eau nécessaire, à laquelle on ajoute une substance laiteuse préparée avec de la fleur de riz et une décoction gommeuse de l'écorce du *Hydrangea paniculata* et de la racine de l'*Hibiscus menichot*.

Les formes ou châssis sur lesquels on fabriquait — avant l'ouverture de la manufacture impériale — les feuilles se composaient de bambou fendu en lattes très minces et réunies en lignes parallèles par des fils de soie ou de chanvre en forme de claie. La forme est posée sur un cadre en bois, ce qui lui donne l'air d'un tamis. L'appareil est trempé dans la cuve, soulevé et agité dans tous les sens pour que la pâte se répande d'une façon uniforme. Ensuite l'ouvrier enlève, d'abord le couvercle, puis la forme du bambou contenant la feuille, qu'il retourne et place sur le tas déjà en train. Il la sépare de celle qui va suivre par deux brins de jonc. Quand un certain nombre de feuilles sont ainsi préparées et qu'elles ont jeté leur eau, on place tous les tas sous une presse. Enfin, on étend les feuilles encore humides sur des planches unies et on les lisse à la brosse.

Cette série d'opérations s'opère sans doute sans nulle difficulté, car on cultive le *Kózo* ou quelques autres plantes de contexture analogue sur tous les points des îles dont la réunion politique et administrative forme le Japon. Les consuls japonais envoyaient au *South Kensington Museum* cent trente-neuf variétés de papiers, portant chacune un nom, répondant toutes à un besoin spécial, produites dans vingt-trois provinces. Écriture, peinture, impression, paquetage, paravents, ombrelles et parapluies, manteaux imperméables, bottes, et bien d'autres usages, sont satisfaits à l'aide de cette matière.

Elle remplace, au moins approximativement, les vitres dans les habitations où les fermetures extérieures et les divisions intérieures sont des châssis glissant sur des charnières. En la découpant par bandes et en roulant celles-ci entre les doigts, à commencer par un angle, on en obtient des ficelles fines et même des cordelettes d'une extrême résistance.

Mais une de ces transformations les plus élégantes est celle qui lui donne l'apparence de ces vieux cuirs de Cordoue ou des Flandres, qui furent importés au Japon par les Portugais et les Hollandais. Ils ont les tons puissants de vieil or qui miroitent sur le corps des harengs dans une nature morte de Vollon. Des paillons de pourpre ou d'azur donnent, çà et là, au dessin largement gaufré, une valeur décorative que la peinture sur mur et les étoffes ne sauraient atteindre. Les architectes anglais, bien moins académiques que les nôtres, en ont usé intelligemment et économiquement, car ces feuilles, imperméables, subissent l'éponge comme une toile cirée. Pour préparer ces papiers de tapisserie, on répand sur la feuille une poudre faite d'un mélange de colle-forte et de coquillages pulvérisés. Cela lui donnait autrefois une odeur d'algues marines désagréable; mais on a paré à cet inconvénient. On l'étend en le pressant sur des moules qui portent en creux les arabesques qui feront relief. On le retourne, et, sur la surface lisse, on fixe, à l'aide d'huiles et de vernis, les couleurs, les poudres de bronze, l'étain, qui lui donneront de beaux effets.

Nous aurions beaucoup à nous étendre sur les papiers anciens si nous avions possibilité de renvoyer aux originaux dans quelque collection publique. Mais nos musées d'art décoratif n'en sont point encore là! Quelques amateurs seulement sont à la piste de ces *makémonos* peints à la miniature par les nobles ruinés, où le papier épais et glacé comme le vélin du moyen âge est semé de fleurettes en or pâle, du goût le plus raffiné. Les *scrimonos* sont d'admirables spécimens d'impression en couleur : après que les planches sont venues déposer les tons différents, une planche vient gaufrer les étoffes et les fonds et varier ainsi la surface avec un charme que nos presses rigides n'ont jamais atteint. Lorsque M. Louis

Gonse a publié son *Art japonais*, l'imprimeur Gillot, fort épris lui-même de cet art, fit des essais d'impression dans ce genre : il y a remarquablement bien réussi. Quelques-unes de ses épreuves d'essai sont tout à fait trompeuses. Cela est bon signe pour les publications de choix.

La résistance du papier des manufactures impériales, dont les célèbres Mitson sont actuellement les représentants en France et en Angleterre, a été constatée par le ministère de l'intérieur, à propos de cette *Carte de la France* dressée par le service vicinal à l'échelle du 100,000e. Toutes feuilles nouvelles sont tirées désormais sur ce papier, « plus maniable et cependant plus résistant que celui employé dans les éditions primitives ».

L'usage s'en fût généralisé plus vite si le gouvernement eût obtenu que les paysans renonçassent à leurs habitudes séculaires et fissent leurs formes dans les dimensions de nos formats in-folio, in-quarto, in octavo, in-seize, etc. C'est aujourd'hui un fait acquis. Nous l'avions demandé instamment à l'intelligent commissaire général, M. Massada Maéda, lors de l'Exposition de 1878.

Mais ce produit, qui répond si bien à l'immense emploi qu'en fait aujourd'hui l'Europe dans la librairie de choix, ne peut-il être récolté sur notre propre sol ? Nous ignorons si les Sociétés d'agriculture ont tenté d'acclimater le *Broussonetia papyrifera*. Le volume officiel que la Commission impériale nous autorisait généralement à distribuer à nos auditeurs, quand nous faisions des conférences ambulantes dans la section du Japon, en 1878, donne encore ces indications : le *Wickstraemta canescens* dont le papier possède la propriété de ne point être attaqué par les vers ; l'*Egdeworthia papyrifera*, qui donne des qualités supérieures ; le *Salix japonica*, en japonais *Yassagi*.

Les journaux japonais s'impriment sur un papier blanc comme le nôtre et moins cassant. En 1878, cinq papeteries à l'européenne fonctionnaient déjà à Tokio.

Les bureaux d'écritures.— Un rédacteur du *Temps* a fait une étude intéressante sur les bureaux d'écritures ou maisons de publicité : on en compte actuellement vingt-trois dans Paris.

Le monde judiciaire pour les pièces à copier, les établissements financiers pour les appels au public au moment des émissions, les magasins de nouveautés pour la distribution des prospectus et des catalogues au renouvellement des saisons, les pharmaciens, les parfumeurs et les dentistes, tels en sont les principaux clients.

Mais à côté de ces grands clients ordinaires, quels clients spéciaux, étranges et inattendus !

« Les bureaux d'écritures possèdent des listes d'adresses par catégories sociales : vous voulez solliciter telle catégorie de citoyens ou de citoyennes, telle classe de fonctionnaires, telle série de commerçants, telle sorte d'artistes, le bureau d'écritures en possède les noms et les adresses catalogués par avance.

« Ceci n'a encore rien de bien surprenant.

« Mais ces bureaux d'écritures vont jusqu'à dresser des listes d'amateurs de telles ou telles curiosités, des listes de bègues, des listes de pieds-bots, des listes d'obèses, des listes de bossus. »

Vous vous récriez ? Rien de plus vrai, cependant ! Écoutez, d'ailleurs, ce que dit le rédacteur du *Temps :*

« J'ai le malheur d'être chauve. Or je ne manque jamais de recevoir une ou deux fois par an des prospectus d' « eaux régénératrices » ou de « pommades infaillibles pour faire repousser les cheveux ». Évidemment, je figure sur la liste des chauves d'un bureau d'écritures sans que j'aie fait aucune démarche pour avoir cet honneur. Je me suis probablement découvert un jour, sans m'en douter, devant un faiseur de listes, et j'ai été inscrit pour toujours. »

Même pour les personnes qui possèdent des infirmités qu'elles s'appliquent à cacher, il y a des listes toutes faites. Il en existe pour les dames mal pourvues sous le rapport de la dentition, pour les vieilles coquettes qui se teignent, pour les messieurs portant corset. Ces nomenclatures sont ordinairement formées par les maisons spéciales qui fournissent fausses dents, teintures ou corsets d'hommes. Les faiseurs de listes trouvent moyen de s'en procurer la copie. Et, rassemblant celles des maisons analogues, ils ont bientôt composé une liste complète qui va enrichir la collection des bureaux d'écritures.

Ces bizarres explorateurs du monde parisien sont presque toujours d'anciens écrivains des bureaux d'écritures ; déjà familiers avec ce système de catalogues, ils trouvent plus facilement la piste à suivre. Ils savent, du reste, que, malgré le temps et les démarches que demande leur industrie, elle est plus lucrative que la confection des bandes. En effet, une liste spéciale peut, sans être bien longue, rapporter plus de 100 francs à son auteur.

Le patron du bureau d'écritures qui en pourvoira son établissement n'a qu'à en signaler l'existence aux fabricants qu'elle intéresse pour obtenir une commande bien payée de prospectus persuasifs et discrets qu'on mettra soigneusement sous enveloppe fermée.

Voici, maintenant, des renseignements sur le personnel des bureaux d'écritures :

« Un copiste de bandes gagne 1 fr. 25 c. par mille pour les bandes sur lesquelles il écrit seulement le nom du destinataire, la commune et le département.

« Lorsque la qualité du destinataire doit être indiquée, c'est 20 centimes de plus par mille ; que ce soit un titre à n'en plus finir, comme : docteur en médecine, commissionnaire en marchandises, expert-paléographe, etc., ou bien qu'il soit court comme : avoué, juge, rentier, il n'a que ces quatre sous par mille.

« Pour les destinataires des grandes villes, il est

indispensable de mentionner sur la bande la rue et le numéro : le mille de bande monte alors à 1 fr. 75 c. et 2 francs.

« Là aussi, comme pour les titres et comme pour les départements, le hasard ou le distributeur du travail peut, ou bien favoriser extraordinairement le copiste, ou bien l'accabler. C'est un désastre pour le salaire de sa journée si on lui donne les adresses de la « rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie », tandis que celles de la « rue Bleue » sont une bonne fortune ; de même pour le département des « Pyrénées-Orientales », à côté du département du « Lot ». Il faut avoir écrit quelques milliers d'adresses sur des bandes pour apprécier la différence de la valeur des mots au point de vue de la longueur. »

On doit aller avec une rapidité inouïe et sans le moindre arrêt pour faire son mille en dix heures. Le maximum de vitesse est huit heures ; mais le commençant est certain de mettre deux jours, et encore il aura détérioré une centaine de bandes qu'on lui fera payer. Ah ! on ne devient pas facilement capitaliste à travailler dans les bureaux d'écritures!

Presque tout le personnel est payé aux pièces.

Il est installé dans une salle pourvue de tables et de bancs, absolument comme une école.

Dans ces bureaux d'écritures, on assiste au triste défilé des infortunés sans place qui, en attendant l'instant d'avoir un emploi, viennent là gagner quelques sous. Heureux encore quand on accepte leurs services ! C'est un curieux et pitoyable mélange de gens encore dans l'émotion première de la détresse où ils sont tombés, et de malheureux anciens que l'habitude de la misère a lentement conduits à une imperturbable philosophie !

Quand, après un certain temps, on parvient à échapper à ce purgatoire parisien et qu'on a trouvé un emploi, ma foi ! tout est bien : on a passé un moment difficile, et c'est fini ! Mais ceux qui ne peuvent voir aboutir leurs espérances s'épuisent par les privations, sont saisis par l'anémie, vont s'éteindre dans un hôpital. Ou bien, s'ils ne succombent pas, ils deviennent ces philosophes dont j'ai parlé plus haut, qui finissent par accepter leur situation et — ne pouvant faire autrement — s'en accommodent.

« Pour ceux-là, le bureau d'écritures, enfer d'autrefois, devient comme la sécurité des jours sombres, une sorte d'asile qui les rassure contre les incertitudes de l'existence. Ils sont, du reste, connus dans tous ces bureaux et passent de l'un à l'autre selon le travail, et aussi selon les camarades qu'ils y rencontrent. Rapprochés tantôt par la misère à subir en commun et tantôt par des coups d'abondance fraternellement partagés, ils se connaissent tous, savent toujours où se retrouver pour se prévenir d'un travail à prendre.

« Et puis, comme l'expérience les a rendus habiles, les patrons des bureaux d'écritures les emploient toujours de préférence aux nouveaux.

« Ces « bohèmes » sont la seule gaieté de ces sombres endroits. Ils sont intarissables en récits d'aventures ; ils ont une science extraordinaires des petites ressources éventuelles de la vie parisienne ; ils en informent généreusement les pauvres diables que la détresse place à côté d'eux ; enfin, leur inaltérable insouciance du lendemain finit par se communiquer à certains désespérés et elles les aide à attendre un sort meilleur. »

ÉTRANGER

Angleterre. — *Shakespeare a-t-il existé?* — M. H. Cochin, dans la *Revue des Deux Mondes*, s'élève encore une fois contre la fable absurde qui veut que Shakespeare n'ait jamais existé, et que son nom soit le pseudonyme de Francis Bacon, un attorney général, qui signait ainsi ses drames, de peur de passer pour les avoir faits. Cette hypothèse s'appelle la *théorie baconienne;* on lui compte encore des adhérents. Elle fut émise, pour la première fois, en 1856, par une Américaine, miss Delia Bacon, qui voulait sans doute grandir son homonyme, et qui ne parvint, somme toute, qu'à se faire enfermer dans une maison de santé. Il faut pourtant dire que l'idée gagna à passer dans d'autres mains que les siennes. Les héritiers de sa pensée, le juge Holmes, aux États-Unis, et William Smith, en Angleterre, furent plus heureux.

« Smith, dit M. Henri Cochin, eut la bonne fortune d'attirer l'attention de lord Palmerston, qui, comme tous les grands politiques anglais, se piquait de littérature. Peu de temps avant sa mort, en 1864, comme il recevait quelques amis à la campagne, Palmerston les régala de la théorie baconienne, encore peu connue, et qu'il soutenait avec une parfaite conviction. Comme on lui opposait le témoignage positif de Ben Jonson et des acteurs, camarades de Shakespeare : « Bah ! répondait-il, ces gens-là sont toujours d'ac-« cord ensemble ; et puis, il est possible aussi que « Jonson ait été trompé comme les autres. » Enfin, comme peut-être les arguments lui manquaient, il sortit du salon, passa dans sa bibliothèque, revint en tenant le livre de Smith, et dit : « Tenez, lisez cela, « et vous vous rendrez à mon opinion. »

Vingt ans ont passé, et l'Angleterre ne s'est pas rendue à l'opinion du noble lord. Les écrivains spéciaux n'ont pas même daigné examiner l'étrange problème. Par sa nouveauté, il a pourtant quelques partisans et séduit quelques femmes, en tête desquelles Mrs Henry Pott a entrepris un véritable apostolat. Elle a contribué à la fondation d'une société baconienne qui compte environ cent cinquante adhérents, recrutés en Allemagne pour une bonne part.

Après avoir succinctement démontré l'insanité de l'hypothèse, M. Henri Cochin en revient au personnage authentique et nous remet en présence des différentes phases de la vie de celui-ci, jusqu'à la pé-

riode de production et de célébrité. En 1598, il était déjà riche et honoré, quoique comédien. Mais il ne faut pas oublier que ce comédien était bien vu de la reine, ainsi que de la cour, et qu'on ne le comparait plus seulement à Ovide. « Notre Térence anglais » était l'expression à la mode, dès qu'il s'agissait de l'auteur de *Richard III*, des *Joyeuses Commères de Windsor*, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Othello*, *Macbeth* et autres fameux drames.

L'obscurité se répand sur les dernières années de sa vie. Il cultivait ses terres, il avait pignon sur rue. Son revenu était estimé à mille livres sterling, ce qui, d'après le calcul ordinaire, vaut bien soixante-quinze mille francs de notre monnaie. C'était un personnage, vivant entouré d'une nombreuse famille, et dont le testament, retrouvé après sa mort, nous instruit de ses pensées, de ses affaires, de ses affections et de ses croyances.

« Moi, dit-il, William Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, *gentleman*... je recommande mon âme entre les mains de Dieu, mon créateur, espérant et croyant avec certitude, par les seuls mérites de Jésus-Christ, mon sauveur, que je jouirai de la vie éternelle, et que mon corps est à la terre, dont il est fait. »

La liste des legs mobiliers comprend les noms de tous les parents et amis. Et, à ce sujet, on s'est souvent étonné du legs, en apparence dérisoire, que Shakespeare fit à sa femme. « *Item*, je lègue à ma femme mon *second* meilleur lit *avec la fourniture*. » Shakespeare, dit M. Cochin, n'avait pas lieu de léguer aucun bien à sa femme, puisqu'un douaire, suivant la loi, devait assurer son existence. « Le legs d'un objet particulier, quel qu'il fût, était toujours regardé comme une preuve d'affection. On a vu des testateurs laisser un objet aussi humble qu'une paire de bottes, sans avoir voulu par là offenser le légataire. Mais un lit au moyen âge était une importante pièce de mobilier; c'était un des plus précieux meubles de la maison, et le *second* lit n'était autre que le lit conjugal, le *premier* étant un lit de parade destiné aux étrangers. »

A ces derniers moments de sa vie, Shakespeare n'avait pas non plus oublié le théâtre. Les vieux compagnons de travail et d'aventures étaient présents à sa pensée. Richard Burbage, John Heminge, Henry Condell... « *my fellows*, mes camarades ». Il leur lègue à chacun 26 shillings pour s'acheter des anneaux... Au résumé, et quelles que soient les contradictions à cet égard, la vie de William Shakespeare appartient à l'histoire certaine et établie; il ne saurait y avoir de doute à cet endroit.

Un poète anglais socialiste. — Comme la France a son poète socialiste, J.-B. Clément, l'Angleterre a elle aussi un poète révolutionnaire, William Morris. Voici ce que nous apprend sur le compte de ce personnage le correspondant de la *Revue britannique* : « Dans une des dernières émeutes socialistes qui ont été d'une certaine animation dans la monotonie de notre vie quotidienne, une des arrestations opérées par la police a été celle de William Morris, qui, amené devant le magistrat, a déclaré être « poète, « littérateur et président de l'Association socialiste ». Ce William Morris est effectivement poète, et poète de grand mérite. Il est l'auteur de *Jason*, poème épique, empreint d'un véritable souffle classique, et de plusieurs autres œuvres ayant pour but d'émanciper l'homme de tout travail. Son *Paradis terrestre*, surtout, nous fait entrevoir un état de choses poétique aussi adorable que celui auquel Herbert Spencer voudrait nous mener par la voie scientifique. » William Morris exerce le métier de peintre décorateur et y a gagné une fortune importante.

Découverte de manuscrits de Warwick. — Le *Polybiblion* annonce qu'une caisse renfermant de très curieux documents manuscrits a été trouvée dans une écurie du château de Belvoir, propriété du duc de Rutland. Depuis soixante ans environ, cette caisse était reléguée en cet endroit sans que personne n'ait eu l'idée de s'assurer de ce qu'elle pouvait contenir. Des lettres de Warwick ont pu être ainsi mises au jour; malheureusement l'humidité a fortement atteint nombre de ces autographes. On croit également avoir trouvé une lettre de Henri II.

Huitième réunion annuelle de la « Library Association of the United Vingdom ». — La dernière réunion de l'Association des bibliothécaires du Royaume-Uni s'est tenue à Plymouth, sous la présidence de M. James, mayor de cette ville, du 1er au 5 septembre.

La *Library Association* date de 1877, lorsque plus de deux cents bibliothécaires et délégués de toutes les grandes villes d'Angleterre se réunirent à Londres, sous la présidence de M. J. Winter Jones, du British Museum, pour essayer de créer une association qui servirait de trait d'union entre toutes les bibliothèques du royaume. L'association projetée, dont l'utilité ne laissait aucun doute, se fonda effectivement et résolut de se réunir régulièrement au moins une fois l'an pour discuter des questions de tout ordre relatives aux bibliothèques. Aussi bien les cinq volumes de rapports qui contiennent le compte rendu des séances abondent-ils en renseignements utiles que chaque bibliothécaire peut consulter avec fruit.

L'objet principal de l'Association est de fournir à tous les intéressés l'occasion de se réunir et d'échanger leurs vues sur tout ce qui se rapporte aux bibliothèques et aux recherches bibliographiques.

En dehors de ces réunions annuelles, des réunions mensuelles ont lieu dans la *London Institution*, dont les rapports sont publiés *in extenso* par le *Library Chronicle*.

On peut dire aujourd'hui que chaque bibliothèque importante du royaume est représentée dans cette Association. Le nombre des membres dépasse à l'heure cinq cents, parmi lesquels l'élite des bibliographes anglais.

La dernière réunion a été particulièrement intéres-

sante par le nombre et la nature des sujets traités. Plusieurs membres éminents de l'Association ont pris la parole et lu des communications dont nous reproduisons ci-après les plus importantes :

Les Bibliothèques des villes de Plymouth, Stonehouse et Devonport, par M. Alderman John Shelley;

La Bibliographie de l'histoire du monde et les *Remains* de sir Walter Raleigh, par M. J. N. Brushfield;

Les Progrès et les vicissitudes de la *Leeds public library*, par M. James Yates;

Les Bibliothèques pour le jeune âge, par M. J. Potter Briscoe, bibliothécaire de Nottingham;

Que lisent nos garçons? par M. Wright, borough-librarian de Plymouth;

Les Catalogues imprimés de bibliothèques, par M. William Max, de la *Birkenhead free library;*

Le Système des *free-libraries* étendu aux districts ruraux, par M. S. Trevail;

Les Bibliothèques de la ville de Truro, par le Rév. Canon A. P. Moor;

Communications diverses sur les bibliothèques de Devon et Cornwall, par M. Wright;

Communications diverses sur les bibliothèques de Devon et Exeter, par M. Edw. Parfitt;

Observations sur les classifications en usage, par M. Archer, librarian de la National Library d'Irlande. MM. Bailey et Brownbill ont présenté des communications sur le même sujet;

The Alpine Club Library, par M. F. Pollock;

Notes pour servir à une bibliographie de l'histoire naturelle, par M. Tedder;

Les Fraudes des éditeurs au XVIIIe siècle, par M. Roberts;

L'Histoire des bibliothèques de Bristol, par M. John Taylor;

Les Bibliothèques libres au point de vue du libraire, par M. Downing.

M. Carl A. Thimen, dans l'article qu'il consacre aux séances de l'Association (*Book-lore*, novembre), se plaît à reconnaître que les bibliothèques libres (*free-libraries*) ont décidément pris racine dans le Royaume-Uni. On ne saurait nier l'heureuse influence qu'elles exercent sur les classes laborieuses; aussi bien faut-il espérer que bientôt chaque grande ville dans laquelle prédomine l'élément ouvrier soit bientôt dotée d'une de ces utiles institutions.

Allemagne. — *Le Centenaire d'une librairie, la maison d'édition Baër.* — Le 26 août dernier, la maison Joseph Baër, de Francfort, a célébré le centenaire de sa fondation. A cette occasion, MM. Baër ont publié la liste d'un millier d'ouvrages de prix extraits de leur catalogue, ainsi qu'un excellent travail de M. Sondheim sur les plus anciens ouvrages qu'ait imprimés Beatus Murner à Francfort-sur-le-Mein (1511-1512), 50 p. gr. in-8°.

Beatus Murner était originaire de Strasbourg, où naquit en 1488, et frère de Thomas Murner, célèbre typographe de cette ville.

M. Sondheim indique les ouvrages suivants comme ayant été imprimés à Francfort par Beatus Murner :

1. Ludus studentum.
2. Arma patientiæ.
3. Ritus et celebratio phase indeorum.
4. Benedicite judeorum.
5. Der inden benedicite.
6. Der Schelmen Zunft (la corporation des coquins).
7. Der inden benedicite und wie sy ieren dodten begraben (comment les juifs enterrent leurs morts).
8. Ludus studentum Friburgensium.
9. Schiffart von dissem ellenden iamertal.

Tous ces ouvrages, à l'exception du dernier, sont dus à la plume de Thomas Murner.

Autriche. — *Les papyrus de l'archiduc Rénier.* — Suivant une correspondance de Vienne au *Standard*, un examen plus complet des papyrus de l'archiduc Rénier a amené la découverte d'un fragment intéressant de l'*Odyssée* d'Homère. Cette copie date du IIe siècle. Jusqu'à présent, on n'avait trouvé dans ces papyrus que quelques fragments de l'*Iliade*.

Une autre découverte intéressante est celle d'un fragment de papier arabe datant du IXe siècle et portant une gravure sur bois, des ornements et des initiales. Cette relique montre que l'art de la gravure est probablement d'origine arabe, ou, en tout cas, qu'il était connu des Arabes au IXe siècle.

Italie. — *L'Histoire d'Italie dans la collection Ashburnam.* — Le catalogue des manuscrits faisant partie de la fameuse collection Ashburnam, dont l'Italie vient de faire l'acquisition, comprend 1,836 numéros.

Près de trois cents manuscrits ont une valeur particulière pour l'histoire de l'Italie; nous en citons ci-après les principaux d'après la *Rivista storica italiana :*

N° 16. Luitprandi Chronicon. Cod. membr. in-fol. du Xe siècle.

228-230. Cartes du XIIe siècle. Trois volumes avec 151 cartes se rapportant à l'histoire de la Lombardie de 1201 à 1299. Cod. membr.

376. Storia fiorentina del Malespini. Cod. cart. in-4° du XVe siècle.

442. Cronica del Malespini. Cod. cart. in-folio du XIVe siècle (le plus ancien Cod. connu attribué à M.).

443. Cronica di Giovanni Villani. Cod. cart. gr. in-folio du XIVe siècle.

577. La Révolution de Naples en 1647. Cod. cart. in-fol. du XVIIe siècle.

710. Rivoluzione di Masaniello. Cod. cart. in-fol. du XVIIe siècle.

744. Relazioni di diversi Conclavi. Cod. cart. in-folio du XVIIe siècle.

873. Vilani Philippi : Vitæ hominum illustrium. Cod. cart. in-fol. du XIVe siècle.

899. Campani Joannis Antoni, vita Braccii Peru-

sini et oratio funebris pro Baptista Sfortia Urbini Comitissa. Cod. membr. in-fol. du xve siècle (1483), avec de splendides miniatures.

1147. Libro di ricordi, scritto nel 1332 e nelli anni seguenti da Foresto, cittadino di Firenze. Cod. orig. cart. in-fol. du xve siècle.

1195. Storia delle famiglie fiorentine. Cod. cart. in-folio du xviiie siècle en deux volumes.

1199. Phola, diarii del Concilio del Trento. xvie siècle (inédit).

1221. Vita di Dante. Cod. membr. petit in-fol. du xive siècle. Palimps.

1265. Lettres de Bénédic XIV au cardinal Quirini. xviiie siècle.

1434. Relationi di Conclavi (1464-1592). Cod. cart. in-fol. du xvie siècle.

1451. Antonio Milledonne, Storia del Concilio di Trento. Cod. cart. in-4° du xviie siècle.

Racontée par un témoin oculaire.

1457. Vita e miracoli di Girolamo Savonarola. Cod. du xvie siècle.

1644. Carteggio d'uomini illustri des xviiie et xixe siècles. Ms. cart. in-fol., 65 volumes.

1774. Corrispondenze e lettere inedite di Sovrani italiani.. Cod. cart. autogr. des xvie et xviie siècles. 3 vol. in-folio.

1775. Corrispondenze di papi e cardinali. Cod. cart. in-folio des xvie et xviie siècles. 3 vol. autogr.

Belgique. — *La loi sur la propriété littéraire.* — La Chambre des représentants a abordé la discussion du projet de loi relatif à la garantie de la propriété artistique et littéraire.

En voici les données principales : le droit d'auteur est considéré comme un droit mobilier, cessible et transmissible en tout ou partie, conformément aux règles du Code civil. L'auteur d'une œuvre littéraire ou artistique a seul le droit de la reproduire ou d'en assurer la reproduction de quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Ce droit dure pendant toute la vie de l'auteur et se prolonge, au profit de ses héritiers ou ayants droit, pendant cinquante ans après sa mort.

Les propriétaires d'un ouvrage posthume ont les mêmes droits que l'auteur, pendant cinquante ans à partir de la publication de cet ouvrage; mais ils doivent le publier séparément et ne pas le joindre à une nouvelle édition d'ouvrages qui seraient devenus propriété publique.

Si l'œuvre est le produit d'une collaboration, la durée du droit se règle sur la vie du dernier survivant, et aucun des collaborateurs ne peut exercer son droit isolément.

Une disposition porte que « la cession d'un objet qui matérialise une œuvre de littérature, de musique ou des arts du dessin ne donne pas le droit de modifier l'œuvre pour la vendre ou l'exploiter, sans le consentement de l'auteur »; d'autre part, il est stipulé que lesdits « objets » ne pourront être saisis que s'ils sont complètement achevés et prêts à être vendus ou exploités.

L'article 10 porte que le droit d'auteur s'applique non seulement aux écrits de tout genre, mais aux leçons, sermons, conférences, discours, ou à toute autre manifestation orale de la pensée. Toutefois, on pourra reproduire les discours prononcés dans les assemblées délibérantes, devant les tribunaux ou dans des réunions politiques; mais les orateurs seuls auront le droit d'en faire des tirages à part.

De journal à journal, on peut reproduire des articles, à la condition d'en indiquer la source, à moins d'interdiction spéciale.

Le droit de traduction est inhérent au droit d'auteur.

En ce qui concerne les œuvres musicales, l'article 16 du projet porte qu'aucune exécution ou représentation publique, totale ou partielle, ne peut avoir lieu que du consentement de l'auteur, même quand la représentation est gratuite ou se donne au profit d'une œuvre de bienfaisance. Dans ces derniers cas pourtant, il sera passé outre, si l'œuvre a été publiée et mise en vente. L'auteur sera réputé donner son consentement par ce seul fait.

Notons encore les trois dispositions que voici :

L'auteur des paroles ou de la musique d'un opéra ne pourra pas traiter avec un autre collaborateur pour faire faire d'autres paroles ou d'autre musique. Il n'a que le droit d'exploiter isolément l'œuvre commune par des publications, des traductions ou des exécutions publiques.

La cession d'un objet d'art n'entraîne pas cession de reproduction au profit de l'acquéreur; mais s'il s'agit d'un portrait, l'acquéreur a seul le droit de le faire reproduire ou de l'exposer publiquement.

Telles sont les dispositions générales du projet.

Le débat porte jusqu'à présent particulièrement sur la durée de la prolongation du droit d'auteur et sur l'article qui commine contre les contrefacteurs d'œuvres d'art ou de littérature des pénalités correctionnelles qui vont jusqu'à deux ans de prison et 2,000 francs d'amende.

États-Unis. — *Statistique de la presse.* — Le journal aux États-Unis.

En 1860, les États-Unis ne comptaient que 5,253 journaux, soit un journal pour 6,000 habitants.

Aujourd'hui, ce chiffre s'élève à 13,500, ce qui correspond à un journal sur 3,716 habitants.

Pendant l'année 1884, près de 2,400 nouveaux journaux ont été lancés; la plupart disparurent après la publication de quelques numéros, et, à la fin de l'année, 1,555 avaient cessé leur publication.

On imagine quels énormes capitaux ont été engloutis de la sorte.

Un Journal monstre. — Dans son avant-dernier numéro, *l'Imprimerie* cite comme une véritable merveille de dimension un journal intitulé *La Nacion*,

qui se publie à Buenos-Ayres, et elle lui décerne le titre pompeux du journal géant.

Pas si géant pourtant et pas si merveilleux, si je le compare à un de ses aînés que j'ai devant moi. Il porte la date du 16 novembre 1839, et a pour titre *Boston Notion*.

J'ignore s'il existe encore; mais, à cette date, il paraissait tous les samedis et coûtait trois dollars par an.

La dimension de *la Nacion*, dit *l'Imprimerie*, n'a pas moins de $1^{m},30$ de largeur sur 1 mètre de hauteur, ce qui est déjà assez joli, je le reconnais; mais le *Boston Notion*, qui forme huit pages in-4° en une feuille d'un seul tenant, a, lui, pour chacune de ses pages, 62 centimètres de largeur sur 86 centimètres de hauteur; complètement ouvert, il mesure 124 centimètres sur 172; tandis que *la Nacion* ne couvre qu'une surface de 13,000 centimètres carrés, il en couvre une de 21,328.

Ajoutez que chaque page contient dix colonnes, et que le tout est composé, non pas en corps 7, 8 et 9 comme *la Nacion*, mais pour ainsi dire en entier en corps 6 et en corps 7, avec quelques passages clairsemés en corps 8 et en corps 9.

Il contient de tout: de la politique, de la poésie, des romans, des nouvelles, des annonces, de la bibliographie, de la nécrologie, etc.

La seule chose qu'ait oublié d'indiquer l'éditeur de cette gigantesque machine, c'est le nom de son imprimeur. Était-ce M. George Roberts qui l'imprimait lui-même? C'est probable. — Ce qui est certain, c'est, comme l'indique son titre de *Boston Notion*, qu'il paraissait à Boston, et les quelques indications que je viens de vous donner vous prouvent que, pour faire grand, et mieux, pour faire immense, les Américains n'avaient pas attendu que *la Nacion* ait vu le jour. (A. Chapouland, imprimeur à Limoges.)

Chine. — *Le papier au Tonkin.* — La principale matière employée pour la fabrication du papier au Tonkin est le *Ke-Yioh* ou arbre à papier, qui vient en abondance dans les montagnes des environs de Santay.

Son écorce séchée est apportée des montagnes où on la récolte, en fagots, à dos de bœufs ou de buffles, aux nombreuses fabriques de papiers, dont le centre principal est aux environs d'Hanoï. Elle vaut environ 22 francs les 100 kilogrammes.

On fait macérer l'écorce de Ke-Yioh et on la broie dans des mortiers, de façon à la réduire en pulpe fine. On délaye celle-ci dans une certaine quantité d'eau pour former une pâte très claire que l'on colle à l'aide d'une bouillie faite avec des copeaux de Gomoo, arbre qui croît en abondance dans les montagnes de la rivière Noire.

Le papier est fabriqué feuille par feuille, par des femmes, à l'aide de menues claies de bambou, qu'elles trempent alternativement dans la pâte, pour en retirer chaque fois une mince feuille de papier, qu'elles déposent l'une après l'autre sur une planchette.

A la fin de la journée, on porte ces feuilles sous la presse pour en extraire l'eau; on les sèche en les appliquant une à une sur une paroi en maçonnerie chauffée, on les met en paquet et on les rogne.

Une femme fait mille feuilles de papier par jour. L'épaisseur du papier dépend de la consistance de la pâte. Un établissement visité par la personne qui fournit ces renseignements, situé à 4 kilomètres d'Hanoï, pouvait produire 80,000 feuilles par jour, en employant 80 femmes et environ 40 aides. On y faisait un papier valant 3 fr. 25 les 1,000 feuilles.

En somme, ce travail est coûteux, malgré la modicité du prix de la main-d'œuvre.

En substituant à ces moyens grossiers nos procédés perfectionnés, on pourrait, comme on l'a fait au Japon, produire d'excellents papiers à très bon compte.

Actuellement, le papier fabriqué sert surtout aux besoins du pays et ne s'exporte guère qu'en Annam et en Cochinchine.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Nous apprenons la mort de M. Henry Aron, ancien directeur du *Journal officiel*, chevalier de la Légion d'honneur. Né en 1842, il sortit de l'École normale supérieure avec le titre d'agrégé des lettres et enseigna la rhétorique au lycée d'Alger. Cependant il abandonna le professorat pour le journalisme et collabora au *Journal des Débats*, où il resta jusqu'en 1876. Il fut alors nommé directeur du *Journal officiel* et conserva ces fonctions, sauf pendant la période de mai-octobre 1877, jusqu'en 1880. Sa santé le força de cesser tout travail et de refuser toutes fonctions, entre autres celle de directeur politique au ministère des

affaires étrangères, qui lui fut offerte par M. Gambetta.

— Nous apprenons la mort de M. Jean-Baptiste Baillière, doyen des éditeurs de Paris. Né à Beauvais, le 20 novembre 1797, M. Baillière fondait, en 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences médicales et naturelles; il obtint, dix ans plus tard, le privilège de libraire de l'Académie de médecine. En même temps, il créait à Londres une maison de librairie scientifique française, qui fut dirigée par son frère et qui est devenue, depuis lors, la librairie du *British Museum*.

M. Baillière a été vice-président du Cercle de la librairie, membre du conseil d'escompte de la Banque de France.

— On annonce la mort, à Rome, d'une femme de lettres qui, sous le pseudonyme de Marie Sincère, a publié, il y a une vingtaine d'années, une série de nouvelles, de romans et d'études économiques qui ont éveillé en leur temps la curiosité parisienne.

Marie Sincère, qui vient de s'éteindre presque dans la misère dans un garni de Rome, avait eu ses heures brillantes, et son salon fut un des plus distingués et des plus courus du commencement de l'Empire.

Elle avait épousé fort jeune le fantaisiste Romieu; plus tard, après un veuvage assez long, elle devint Mme Philarète Chasles. Elle était originaire de Langres.

Citons parmi ses ouvrages : *Des Préjugés; — la Femme au* XIXe *siècle; — Des paysans et de l'agriculture en France au* XIXe *siècle.*

— Du département de la Vendée nous parvient la nouvelle de la mort de M. Grimouard de Saint-Laurent, qui a publié de nombreux travaux sur l'histoire de l'art chrétien. Nous citerons notamment : *Iconographie des Tombeaux; — Iconographie de saint Jean-Baptiste; — Guide de l'art chrétien, études d'esthétique et d'iconographie* (6 vol.); — *Manuel de l'art chrétien.* Il est également l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Questions sur la noblesse et aperçus historiques sur la noblesse de Vendée.*

— Un des vétérans du journalisme, qui était en même temps le doyen des éditeurs français, M. Lequien, vient de mourir à Chartres dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Fils du savant grammairien de ce nom, M. Lequien fut, dès 1825, établi libraire à Paris, et les amateurs d'aujourd'hui ont encore en grande estime les éditions qu'il publia alors seul ou en association avec Werdet: *Œuvres de Voltaire,* la charmante petite collection, si recherchée, des *Meilleurs romans français,* dont les illustrations, gravées sur acier, étaient dessinées par Girodet, Lesenne, Devéria, etc., et tant d'autres ouvrages qui se distinguent par la correction et la pureté du texte autant que par le luxe de l'exécution matérielle.

Puis il quitta la librairie pour prendre au *Journal de Chartres,* un des plus importants organes conservateurs de province, les fonctions de rédacteur en chef, fonctions qu'il remplit pendant plus de vingt-cinq ans avec autant de tact que de droiture.

— Le *Polybiblion* annonce le décès de M. Martha-Beker, ancien ingénieur des mines, président de l'Académie des sciences et belles-lettres de Clermont. M. Martha-Beker a publié de nombreux mémoires et quelques volumes de philosophie et d'histoire.

— M. Moulin, ancien avocat général à la cour d'appel de Paris et l'un des fondateurs du journal *le Droit,* vient de mourir. Comme avocat, M. Moulin a plaidé les grands procès de presse et les affaires politiques de la fin de la Restauration et du règne de Louis-Philippe : l'affaire de la conspiration des tours Notre-Dame, de l'attentat du pont Royal, du complot de Neuilly. Les journaux : *la Tribune, le Corsaire, le Charivari, la Némésis, la Caricature,* ont trouvé en lui un défenseur ardent.

C'est en 1848 que M. Moulin quitta le Palais, appelé par Crémieux, alors ministre de la justice, au poste d'avocat général à la cour d'appel de Paris. M. Baroche, qui ne tarda pas à prendre les sceaux, ne laissa pas au nouveau magistrat le temps de développer ses qualités, car, en 1849, il le rendit à la vie privée.

M. Moulin était en ces dernières années un assidu collaborateur du *Bulletin du bibliophile,* publié par Techener. Il possédait une fort belle collection d'autographes de membres de l'Académie française. Cette société en a hérité comme nous le disons plus haut.

— On annonce la mort de M. le capitaine d'artillerie Pietri, à Hanoï, à l'âge de trente-trois ans. Son nom est intimement lié à l'histoire de notre établissement sur le Niger. Envoyé au Sénégal à sa sortie de l'école de Fontainebleau, le lieutenant Pietri fit partie, en 1879, de la mission Gallieni, dont il partagea toutes les épreuves et la longue captivité au village de Nango, sur le Niger. Nommé capitaine en second, il fut attaché à la colonne Borgnis-Desbordes et prit part à la rude campagne qui a eu pour résultat notre établissement à Bamakou.

A son retour du Sénégal, Pietri fut attaché à l'école d'application de Fontainebleau, où il écrivit l'*Histoire de la conquête du Niger* et son livre *les Français au Niger.*

— Le secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, M. de Vaulchier du Deschaux, est mort en cette ville à l'âge de soixante-douze ans.

ÉTRANGER

— **Allemagne.** — M. Alphonse Thun, professeur à l'Université de Fribourg (Bade), vient de mourir à l'âge de trente-trois ans. M. Thun était originaire des

provinces baltiques (Dorpat); il laisse deux ouvrages fort connus en Allemagne : une *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie depuis 1825* et une *Monographie sur les corporations et fondations du canton de Bâle*. — Un troisième travail sur la *Gewerbepolitik* demeure malheureusement inachevé.

— Nous avons sommairement annoncé dans notre dernière livraison la mort de M. le docteur Grasse (et non Graese, comme on l'a imprimé par erreur). M. Grasse, né en 1814, fut successivement inspecteur du cabinet des médailles de Dresde, directeur de la *Porzellan und Gefæss Sammlung* de la même ville, puis directeur du *Grünes-Gewœlbe*.

On lui doit un grand nombre de travaux sur les traditions populaires et deux ouvrages importants : *Lehrbuch der allgemeinen Litteraturgeschichte* et le *Trésor des livres rares et précieux*.

— On annonce de Munich le décès de M. Schegg, professeur de théologie à l'Université de cette ville.

— L'éditeur du *Europœischer Geschichtskalender*, M. Schulthess, est mort, il y a quelque temps, à Munich.

— **Angleterre**. — L'Angleterre vient de perdre en M. F. Davidson un de ses naturalistes les plus distingués. M. Davidson, dont la plupart des mémoires scientifiques sont écrits en français, avait achevé ses études en France et suivi les leçons d'Élie de Beaumont, Milne-Edwards, Cordier et Geoffroy Saint-Hilaire. Il avait établi sa réputation scientifique par une série de remarquables travaux sur les brachiopodes.

— **Suisse**. — La mort du botaniste Ch.-Edmond Boissier a passé à peu près inaperçue. Ce modèle du savant modeste méritait mieux.

Boissier descendait d'une des trop nombreuses familles françaises que la révocation de l'édit de Nantes avait rejetées hors de notre sol. Il avait reçu à l'Académie de Genève les leçons de Candolle, et, dès ses jeunes années, il entreprit l'importante série de ses publications sur la botanique.

En 1837, il entreprit de longs voyages scientifiques. Il commença par l'Espagne, très peu explorée alors, et il découvrit un nombre considérable de plantes non encore classées. Mais c'est surtout dans le Levant qu'il fit des trouvailles heureuses. Jusqu'en 1846, il explora la Grèce, l'Anatolie, la Syrie, l'Égypte.

Plus tard, il entreprit et mena à bonne fin, de 1867 à 1884, la publication, sous le titre de *Flora orientalis*, d'un tableau complet de la végétation orientale, travail immense dont l'exécution exigeait à la fois un grand nombre d'observations faites sur place et de riches collections.

Pour rassembler les éléments de son grand ouvrage sur ces vastes régions, non seulement M. Boissier avait exploré lui-même une grande partie des contrées dont il dépeint la flore, mais encore il avait subventionné divers voyageurs qui les parcouraient en vue d'en recueillir les richesses végétales; il avait enfin réuni dans son herbier, l'un des plus riches de l'Europe, toutes les collections de plantes orientales qui avaient été publiées. Avec de pareilles ressources, il a pu tracer un tableau aussi complet que possible de la végétation orientale, et, néanmoins, une communication de l'éminent savant étranger, M. Alphonse de Candolle, apprend qu'ayant poursuivi son œuvre jusqu'au dernier moment, l'infatigable botaniste laisse encore en manuscrit des additions à sa Flore, dont il est permis d'espérer que sa mort n'empêchera pas la publication.

— **États-Unis**. — M[me] Hélène Jackson, dont on annonce la mort, était un des écrivains les mieux connus du public américain. Elle ne commença sa carrière littéraire que fort tard, après la mort de son premier mari, le major Hunt.

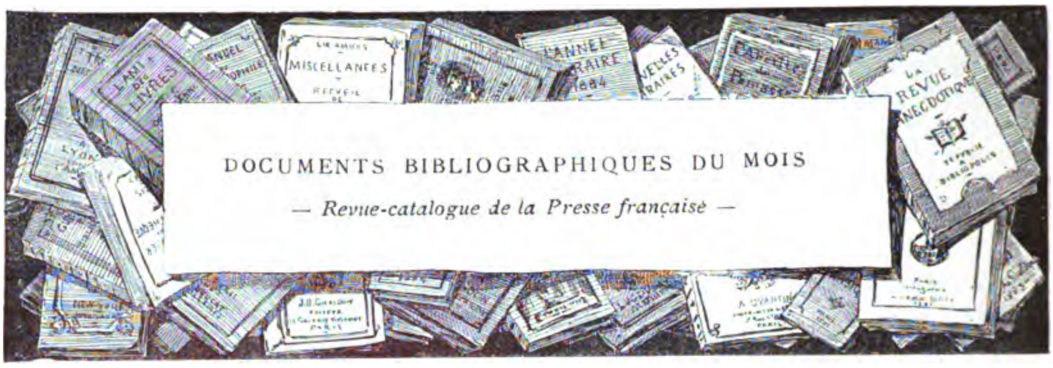
Après avoir débuté par des traductions de Victor Hugo et quelques petits poèmes tels que *Burnt Ships* et *Ariadne's Farewell*, elle publia en 1869, dans l'*Atlantic Monthly*, un volume de poésies qui fut bien accueilli.

Après son retour d'un voyage en Europe, M[me] Jackson fit paraître toute une série d'essais divers : les *Bits of travel* (1872), *Bits of travel at home, Bits of talk about home matters*, etc.

En même temps, elle publia dans le *No Names series* deux nouvelles qui eurent du succès : *Mercy Philbick's Choice* et *Hetty's strange history* (1877).

Vers 1876, M[me] Jackson convola en secondes noces et épousa un riche négociant de Colorado Springs. C'est pendant cette période de sa vie, en explorant en tous sens le territoire indien, qu'elle fut initiée au genre de vie et aux souffrances et aux privations de toutes sortes qui sont aujourd'hui le lot de la malheureuse population aborigène, refoulée de toutes parts par l'homme blanc. Sa généreuse nature se révolta contre ces iniquités; sa *Century of dishonor* (1881), appel éloquent à la générosité de la nation, émut profondément le public et détermina le gouvernement à commencer une enquête sur le sort des populations indiennes. M[me] Jackson fut adjointe au délégué du gouvernement, M. Abbot Kinney, chargé d'étudier sur place la condition des missions indiennes du Colorado. Le rapport, publié à la suite de l'enquête porte la signature de M[me] Jackson.

Ramona, son dernier grand ouvrage, également un plaidoyer en faveur des malheureux Peaux-Rouges, parut d'abord dans la *Christian Union* et plus tard en volume (1884).



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (1885, n° 2). Denis : Origine de l'unité des frères Bohêmes. — Haussoullier : Le dème d'Éleusis. — Lebègue : Notes de mythologie grecque. — Waltz : Horatiana. — ARTS (n° 514). E. Michel : Adrien Brauwer au musée de Munich. — Berggruen : L'Œuvre de Rubens en Autriche. — A. Michel : François Boucher. — E. Müntz : Les Artistes flamands et allemands en Italie pendant le xve siècle. — (N° 515). Assez ! Extrait inédit des Mémoires de Tourgueneff. — Cerisole : Alessandro Vittoria. — Berggruen : L'Œuvre de Rubens en Autriche. — Gauthier : A propos de quelques dessins de Prud'hon. — (N° 516). Berggruen : L'Œuvre de Rubens en Autriche. Animaux, histoire, allégories profanes. — De Geymüller : Du Cerceau en Italie. — E. Michel : Rembrandt, l'homme et son œuvre. — E. Michel : Portraits de Jean Gallus et de sa femme, par Antonio Moro. — ARTISTE (septembre). De Ronchaud : Restitution de l'Altis d'Olympie. — Feuillet de Conches : L'Ecole anglaise de peinture ; le paysage. — Waller : Les Beaux-Arts à l'Exposition d'Anvers. — Tola Dorian : Prométhée délivré, drame de Shelley. — E. Ducros : Jules Breton.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES (1885, 4e et 5e liv.). De Grandmaison : Fragments de chartes du xe siècle, provenant de Saint-Julien de Tours, recueillis sur les registres d'état civil d'Indre-et-Loire. — Havet : La date d'un manuscrit de Luxeuil. — Langlois : Nouveaux fragments du *Liber inquestarum* de Nicolas de Chartres (1269-1298) ; addition par L. Delisle. — Lefèvre-Pontalis : Étude sur la date de l'église de Saint-Germer. — Huet : Fragments inédits de la traduction des cantiques du psautier en vieux néerlandais. — Prou : Note sur un manuscrit de la vie de sainte Alpais. — H. Bordier : Douët d'Arcq ; Bibliographie. — Chronique et Mélanges. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (n° 7). Mme de Courcelles, sa vie, ses œuvres, son portrait. — Mlle Bouillard, son portrait. — Catalogue de pièces sur les aérostats. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 octobre). Les armes à répétition. — L'Allemagne, sa politique coloniale, ses colonies. — Étude sur la justice militaire. — La cartographie à l'Exposition du travail. — La défense de la côte allemande contre un débarquement ennemi. — (24 oct.) Manœuvres de forteresse. — (31 oct.) Du dressage de l'infanterie à la marche et au combat en forêt. — (7 novembre). Critique allemande des titres XVI et XVII du décret sur le service des armées en campagne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trim.). Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1884. — Derrien : La région algérienne traversée par le méridien de Paris. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Un nouveau texte sur les arènes de Paris. — Notice sur les collections de manuscrits de Jean et Guillaume Budé. — La châsse de sainte Geneviève en 1793.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 octobre). Abbé E. Blanc : Examen de la philosophie de M. Vacherot. — Abbé Vigouroux : Voltaire et ses attaques contre la Bible. — Le Danois : L'Acadie et les déportations acadiennes. — Dupont : Les peines éternelles de l'enfer. — Souben : Un coin de la Vieille-Castille. — Corluy : De l'inspiration divine des Saintes Écritures. — Lecestre : Rome et sa légende. — CORRESPONDANT (25 octobre). F. Bouiller : Corruption de la langue par la politique du jour. — Sainson : L'insurrection de Roumélie et le Congrès de Berlin. — C. Jannet : Le crédit populaire et les banques en Italie. — Du Boys : Le martyre et ses derniers historiens. — (10 novembre). F. de Bernhardt : Les Mémoires de Ch. Gréville. — Chantelauze : La fin de la Fronde et l'arrestation du cardinal de Retz. — Abbé de Broglie : la morale évolutionniste. — Gibon : L'enseignement professionnel maçonnique. — Forneron : L'influence des Français en Russie. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (30 septembre). Renouvier : Les problèmes de l'esthétique contemporaine. La nouvelle métrique. — F. Pillon : L'Individu contre l'État, par Herbert Spencer. — Lionel Dauriac : Les Origines, par M. de Pressensé. — F. Grindelle : La Chanson de Roland, traduction nouvelle à l'usage des écoles. — (11 octobre). F. Pillon : L'idée de responsabilité, par Lévy-Bruhl. — Renouvier : Intelligence et conscience ; l'esprit est inséparable de l'âme. — F. Pillon : Eugène Pelletan et sa philosophie du progrès. — Lionel Dauriac : La philosophie à la Sorbonne. — E. Pétavel-Olliff : La vieille théologie et la nouvelle, par J.-B. Heard. — F. Grindelle : Les sermons de M. Viguié. — CURIEUX (novembre). La question Louis XVII. — Madame Tallien.

DECADE (20 octobre). Ambroise Thomas collectionneur. — (1er novembre). L'évolution du comte Tolstoï. — (10 nov.) Les Bibliophiles. — (20 nov.) L'Orphelinat des arts. — Mme de Maintenon cordon bleu.

ECONOMISTE FRANÇAIS (17 octobre). Le mouvement économique et financier en Allemagne. — La santé publique et l'administration. — Les missions indiennes au Thibet. — Les institutions de prévoyance pour les mineurs. — (24 oct.)

La production et la consommation de l'or et de l'argent. — La prévoyance et les pensions de retraite. — L'administration du commerce au XVIIIe siècle. — Les Colonies portugaises. — La marine marchande en 1885. — (31 oct.) Le commerce des grains au XVIIIe siècle et le pacte de famine. — Le projet de loi sur les enfants abandonnés. — (7 novembre). La diminution de la population parisienne. — Les théoriciens de l'anarchie. — Nos grands ports maritimes. — Les explorations africaines : le bassin du Niger. — Les Caisses d'épargne en Prusse. — (14 nov.) Le Congrès des économistes allemands. — Le péréquation de l'impôt foncier. — La population de la Grande-Bretagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 octobre). M. Bertron, dit Liberge des Bois. — Nomination de M. J. Claretie à la direction du Théâtre-Français. — La barbe dans l'armée. — Otwey, Meilhac, Zola. — Les logements d'un écrivain. — Les officiers mariés. — Bévues d'écrivains. — Signatures illisibles. — Nos classiques jugés par un Chinois. — Obsèques d'Émile Perrin. — (15 novembre). La Censure. — Madeleine Brohan. — Fin d'une chronique et d'un chroniqueur. — Le chanteur Paulus. — Vers inédits de J. Janin. — L'Alsace en Espagne. Lettre inédite de Monvel. — Correspondance de Paul de Molènes. — Rachel et la Clairon. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). Bonnaffé : Etudes sur le meuble en France au XVIe siècle : le coffre. — Duc de Rivoli : Un livre à figures vénitien de la fin du XVe siècle. — Courajod : Monuments de la sculpture bourguignonne au XVe siècle. — Gonse : *La Ronde de nuit* et les dernières années de la vie de Rembrandt. — Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle.

L'HOMME (25 septembre). De Morgan : Négritos de la presqu'île Malaise. — Congrès international des américanistes. — L'âge de la pierre au palais de l'Industrie. — Les idées philosophiques et religieuses des Japonais. — (10 octobre). De Morgan : Négritos. — Sébillot : La propagation de la peste et du choléra et les superstitions populaires. — Fauvelle : Celtes et Gaulois.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 octobre). Ch. Huit : Le VIe livre de la *République* de Platon. — Géruzez : Chamfort. — (24 octobre). Vacherot : Fénelon à Cambrai, d'après sa correspondance. — Ch. Huit : Le VIe livre de la *République*. — Géruzez : J.-J. Rousseau. — (31 octobre). Ch. Huit : La *République* de Platon. — Croiset : Dinarque et Hypéride. — Chaignet : Le caractère d'Antigone dans Sophocle. — (7 novembre). Ch. Huit : La *République* de Platon. — Chaignet : Le caractère d'Antigone. — Crouslé : J.-J. Rousseau. — Martha : La philosophie à Rome. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). Histoire de la chorégraphie. — Où se trouvait le paradis terrestre. — Prise de la Bastille. — Patois de la France. — Lettre inédite de Le Sage sur un projet de roman. — *Ex-libris*. — Ch. Nodier et sa correspondance. — Singularités physiologiques. — Livres imprimés sur papiers de couleur. — M. Sarcey, naturaliste et poète. — Iconographie de Sainte-Beuve. — Papiers de Chine et du Japon. — Billet inédit de Louis Veuillot. — Robespierre, défenseur du paratonnerre. — (10 novembre). Félibres. — Vers latins sur Paris. — Patois de la France. — Portraits-charges de Vallès. — *Ex-libris*. — Bibliographie de Méry. — Paturot : *La meilleure des Républiques*. — Bio-bibliographie. — Papiers de Chine et du Japon. — Correspondance de Ninon de Lenclos. — A. de Châtillon. — Gustave Flaubert et les pierres branlantes. — Chodelos de Laclos et a bataille de Valmy.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). De Puynode : La crise financière de 1830. — Bernard : La crise agraire italienne. — Malapert : L'application des lois sur le travail des enfants. — Kerrilis : Congrès des associations ouvrières de la Grande-Bretagne. — Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences. — Raffalovich : La ligue anglaise pour la défense de la liberté et de la propriété. — J. Chailley : La démocratie d'après un livre récent. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). E. Caro : Etudes familières de psychologie et de morale. — Alfred Maury : Les anciennes villes du nouveau monde. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — R. Dareste : *Codex legum slavonicarum*. — Francisque Bouillier : Leçons de philosophie.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Berger : Lavater. — De Quatrefages : Les Mincopies et leur religion. — Jusserand : Shakespeare et Bacon. — (15 novembre). La Mosquée de Mansoura (Algérie). — Dr Louis Marchant : Le Serre-Malice. — Certitude de la mort du Soleil et de la fin de la Terre. — G. Capus : Le Lévrier kirghize et le Tazi de la montagne. — M. A. : Un acteur archéologue : Beauménil. — MATINÉES ESPAGNOLES (7 et 1, octobre). Histoire de l'Inquisition. — Vasily Aleosandri, dit le Victor Hugo roumain. — (15 novembre). Jules Claretie. — Histoire de l'Inquisition. — MOLIÉRISTE (novembre). G. Monval : Émile Perrin. — De la Pijardière : Molière à Pézenas. — Une nouvelle signature de Molière. — Baluffe : Molière sans le son. — Bibliographie. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (24 octobre). Les phoques savants. — L'éclairage électrique et la micrographie. — Nouvelle source de gutta-percha : le *Bassia Parkii* et ses produits. — Distributeur automatique de cartes postales et d'enveloppes timbrées. — (31 octobre). Les mines militaires. — L'explosion d'Arras. — La télégraphie et la téléphonie simultanées en Belgique. — La traction par l'électricité à l'Exposition d'Anvers. — La musique des couleurs. — Le laboratoire zoologique de Roscoff. — Cartes de l'atmosphère du commandant Brault. — (7 novembre). La *telpher line* de Glynde. — Expériences de transmission de la force par l'électricité. — L'équerre-graphomètre ou le quadrant de campagne Costiesco. — Le phaéton à vapeur de MM. le comte de Dion, G. Bouton et Trépardoux. — Nouveau viaduc de la Tay. L'outillage de la fondation des piles. — (14 novembre). Une nouvelle étoile dans la nébuleuse d'Andromède. — Nouvelle source de gutta-percha. — Le tir à la cible. — L'exposition d'Hell-Gate, près de New-York. — *La Bourgogne*, paquebot de la Compagnie transatlantique. — La vie au fond des mers. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). Berthelot : Les essais pour rétablir les communications et la correspondance électrique par la Seine pendant le siège de Paris. — H. Monod : La loi de la vie. — Ceccaldi : L'isthme de Suez en 1860. — De Sainte-Marie : Le Montenegro. — Bibesco : L'orthodoxie et la catholicité en Orient. — F. Sarcey : *La Grèce*, par M. Fontane; *Le Chevrier*, par M. Fabre; *Le Lieutenant Bonnet*, par H. Malot. — (1er novembre). Mlle Smirnoff : Études et souvenirs. — Trélat : Ingénieurs et architectes. — Astruc : Léon XIII et M. Frère-Orban. — Ph. Audebrand : Léon Gozlan.

POLYBIBLION (octobre). F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Les classiques latins du baccalauréat. — De Margerie : Publications de la commission du dixième recensement des États-Unis. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie. — Institut. — Bibliothèque Colombine. — Bibliothèque d'Admont. — L'Hypogée Martyrium de Poitiers. — Linguistique agricole, etc. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 octobre). Jeanvrot : Les évêques constitutionnels de la Mayenne. — Baudon : Affaire Réveillon. — Duvand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Lhuillier : Pierre Thuin, évêque constitutionnel de Seine-et-Marne. — Mathez : Pontarlier sous la Révolution. — REVUE D'ADMINISTRATION (octobre). Juillet Saint-Lager : Élections municipales. Jurisprudence du Conseil d'État. — Dejamme : Les Fabriques paroissiales. — P. Cottin : François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606. — REVUE ALSACIENNE (octobre). A. France : Les Guérin. — Delabrousse : Les Députés de l'Alsace à la Constituante (1789-1791). — Schmidt : L'Enseignement supérieur à Nancy. Faculté de droit. — Curiosa ; Jean du Schnöckeloch. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (octobre). A. Bloch : L'intelligence est-elle en rapport avec le volume du cerveau ? — E. Simon : Exposé chronologique des principales découvertes, d'après les anciens livres chinois. — Goldstein : Introduction à l'histoire anthropologique des Juifs. — Topinard : L'anthropométrie à l'exposition internationale d'hygiène. — De Nadaillac : Anthropologie de l'Amérique du Nord : les nations indiennes. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (octobre). Les artistes du duc d'Orléans, frère de Charles VI. — Le peintre bordelais Antoine Petit (xv[e] siècle). — Jean de Reyn (1610-1678). — Pierre Sevin (1689). — Pompe funèbre de Louis XV. — Le Musée des portraits d'artistes. Épitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Le Thibet. — La Papauté et les puissances protestantes. — Chasse avec le guépard et quelques autres félins en Orient depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Le droit annamite et le Code civil français. — Exécution de criminels à Haï-Phong. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). E. Scherer : Melchior Grimm ; ses débuts à Leipzig et à Paris. — E. Daudet : Les Bourbons et la Russie pendant l'émigration. — Cucheval-Clarigny : Le général Grant. — Daireaux : La culture des céréales dans les pampas de la République argentine. — De Laveleye : La Serbie. — (1[er] novembre). G. Boissier : Enée en Sicile. — De Varigny : Emma, reine des îles Hawaï. — H. Cochin : La Vie de Shakespeare et le paradoxe baconien. — De Laveleye : La Bulgarie. — A. Laugel : Alexandre Farnèse, prince de Parme. — Valbert : La famille Buchholz et les études de mœurs berlinoises de M. J. Stinde. — Brunetière : L'éloquence de Fléchier. — REVUE FÉLIBRÉENNE (1[er] et 15 octobre). De Toulouse-Lautrec : Souvenirs du comté de Foix ; Montségur. — Mathieu : *Au castèn di Papo.* — Le félibrige en Allemagne. — REVUE GÉNÉRALE (15 octobre). A. Martineau : La politique allemande. — Georgey : Une Parisienne en Égypte, journal de voyage. — (1[er] novembre). Léo Claris : Le théâtre à la foire Saint-Laurent pendant la première moitié du xviii[e] siècle. — Giat : Notes sur les *Fleurs du Mal.* — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Antichan : Le Jardin des Hespérides. — Levasseur : L'Australie ; la Nouvelle-Galles du Sud. — Deschamps : La question coloniale en France au temps de Richelieu et de Mazarin. — Ruelle : *De Nicopolis à Olympie*, par M. Bikélas. — Martel : Nouvelle carte d'Italie au 100,000[e]. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (5 octobre). Glock : La question de la loi dans la Vie de Jésus et la doctrine de Paul. — Müller : Manuel de l'antiquité classique. — Bengesco : Voltaire, bibliographie de ses œuvres. — Tamizey de Larroque : Lettres de Fénelon à la Quirinienne. — (12 octobre). Derenbourg et Spiro : Chrestomathie arabe. — Benoît et Lantoine : Lucrèce, V[e] livre. — Geley : Fancan et la politique de Richelieu. — Desnoireterres : La comédie satirique au xviii[e] siècle. — Grandeur et décadence de la Colombine. — Lettres inédites d'un officier républicain sur Charette et autres Vendéens. — (19 octobre). Reinach : Histoire des Israélites. — Guyaz : Histoire des institutions municipales de Lyon avant 1780. — Caillemer : Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise. — (26 octobre). La loi de Gortyne. — De Trinquelléon : Henri IV en Gascogne. — Dussieux : Lettres intimes de Henri IV. — Le rôle de Laclos en 1792. — Thirion : Des cités fondées par les Grecs en Chersonèse. — Thirion : Étude sur le protestantisme à Metz. — (2 novembre). La loi de Gortyne. — Paulin Paris : Études sur François I[er]. — De Martel : Les historiens fantaisistes : M. Thiers. — Manuscrits de l'abbé Nicaise. — (9 novembre). Heisterbergk : *Le jus italicum.* — Lechler : L'époque apostolique et l'époque post-apostolique. — Ouvrages sur Gœthe. — Pajol : Les guerres sous Louis XV — Voltaire et le cardinal Quirini. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). Puaux : La responsabilité de la révocation de l'Édit de Nantes. — A. Sorel : La mission de Poterat à Vienne (1795-96). — Sejus : L'origine de Christophe Colomb. — Girard : Passerat et la *Satire Ménippée.* — REVUE LITTÉRAIRE (octobre). Louis Veuillot : Victor Hugo. — E. Tavernier : Histoire de la littérature moderne (Marc-Monnier). — Abbé V. Davin : Petit-Trianon (Gustave Desjardins). — P. Le Tallec : Métaphysique des causes (P. de Régnon, S. J.). — D. Berran : Voyage au Mexique (Jules Leclercq). — *** : Cours élémentaire de philosophie (R. P. Chabin, S. J.). — REVUE MODERNISTE (octobre). P. Guigou : La vertu, l'étoile. — Huysmans : L'Obsession. — L. Cladel : Mademoiselle Watteau. — Ch. Morice : La tête laurée. — J. Claretie. — De la condition des jeunes musiciens. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). Paulhan : Les phénomènes effectifs au point de vue de la psychologie générale. — V. Egger : Sur quelques illusions visuelles. — Héricourt : La graphologie. — Delbœuf : Une hallucination à l'état normal et conscient. — Les suggestions à date fixe. — Reinach : L'idée du bien et du juste ; remarques philologiques. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 octobre). Viguié : Le bicentenaire de la révocation de l'Edit de Nantes. — Bergaigne : Les découvertes récentes sur l'histoire ancienne du Cambodge. — A. Barine : Un critique espagnol : M. Menendez y Pelayo. — E. Courtois : Le mont Saint-Michel ; la fête du saint. — (24 octobre). D. Ordinaire : Impressions électorales ; le paysan. — E. Lavisse : La politique européenne dans les temps modernes. — Ch.-L. Livet : La rentrée des cours et tribunaux sous l'ancien régime. — (31 octobre). Vacherot : Fénelon à Cambrai. — Egger : Originalité du génie grec. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 octobre). J. Bertillon : La taille en France. — Ch. Richet : Les muscles et la production de la chaleur. — Heckel et Chareyre : La classification des plantes et la théorie de l'évolution. — Dagincourt : Congrès géologique de Berlin. — (23 octobre). La conquête de Tonkin, le général Millot. — Héricourt : L'influence des milieux sur les microbes pathogènes. — Trouessart : Les vertébrés tertiaires de l'Amérique. — Martha : Le port de la barbe. — (31 octobre). Mac Intosh : Phosphorescence des animaux marins. — Teisserenc de Bort : Mouvements tourbillonnaires de l'atmosphère. — Pasteur : Méthode pour prévenir la rage. — Simonin : Travaux sous-marins de Hell-Gate à New-York. — (7 novembre). Gaudry : La paléontologie en Allemagne. — Pirogoff, ses mémoires. — Badoureau : Théorie du whist. — Sée : Les boissons et l'obésité. — Delbœuf : L'intelligence des animaux. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (octobre). A. Strindberg : Buts supérieurs. — A. Milkouski : Mon oraison funèbre. — Martin Greif : Néron.

SCIENCE ET NATURE (17 octobre). L'époque glaciaire et les anciens glaciers des Alpes. — Chauffages de trains par l'acétate de soude. — L'Éthiopie et le Choa. — Epuration des eaux urbaines. — Autographes de savants, commentés par M. de Marolles. — (24 octobre). Navigation aérienne. — La physionomie, étude expérimentale. — Le Temple du feu. — Papillons botanistes. — Autographes de savants. — (31 oc-

tobre). L'Éthiopie et le Choa. — Animaux venimeux et plantes toxiques des îles de la Sonde. — Manipulations de chimie. — Hygiène : Bordeaux et Bourgogne. — (7 novembre). Nouvel appareil à analyses. — Les voies asphaltées de Berlin. — Le poulpe. — L'art et les industries dans l'extrême Orient. — (14 novembre). Les nouveaux cadrans d'horloge. — L'industrie du tulle et son histoire. — L'enfant chez les peuples primitifs. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Brun : Les manœuvres d'automne en 1885. — De Corlay : Considérations militaires sur l'avenir de la tactique de l'infanterie. — Wolff : Souvenirs sur l'expédition du Mexique. — (1er novembre). Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Les écrits inédits de Vauban.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Angleterre. — M. A. Thompson : *Bibliography of Protozoa, sponges, Cœlenterate and Worms.* — Londres, Cambridge Warehouse. In-8°.

Ward : *Men of the reign* — A bibliographical dictionary of eminent persons of British or colonial birth who have died during the reign of Queen Victoria. Londres, Trübner, 1,020 p. in-8°.

Burton : *The Book-hunter,* a new edition. Edimbourg et Londres, W. Blackwood. 427 p. in-8°.

J. Dredge : *Devon booksellers and printers of the 17th and 18th centuries,* reprinted from the Western Antiquary. Plymouth, W. H. Luke. 39 p. in-4°.

J. Jacobs : *The Jewish question* 1875-84. Bibliographical handlist. Londres, Trübner.

Allemagne. — *Die ælteslen Frankfurter Drucke* (Beatus Murner, 1511-12). Francfort, Jos. Baer. 50 p. grand in-8°, avec 3 fac-similés.

Verzeichniss der Schriften aus der Zoologie, Anatomie und Physiologie, welche von der K. Akademie der Wissenschaften in Saint-Petersburg veröffentlicht wurden. Leipzig, Voss.

E. Kelchner : *Der Pergamentdruck der Agenda ecclesiæ Moguntinensis von 1480 der Stadtbibliothek zu Frankfurt a. M.* Francfort, chez J. Baer, in-8°.

Hettler : *Schillers Dramen;* bibliographie avec indication des différentes éditions des œuvres de Schiller. Berlin, Wellnitz, 57 p. in-8°.

Reifenkugel : *Die Bukowinaer Landesbibliothek und die Universitætsbibliotheken in Czernowitz.* Czernowitz, H. Pardini. 65 p.

J. Neuwirth : *Datierte Bilderhandschriften Oesterreichischer Klosterbibliotheken.* Vienne, C. Gerold.

Geschichte der K. bœhmischen Gesellschaft der Wissenschaften sammt einer Kritischen Uebersicht ihrer Publicationen (histoire de la Société royale des sciences de Prague). Prague, Calve ; 2e partie. In-8°.

Italie. — *Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludov. Ant. Muratorius collegit.* Scripserunt J. Calligaris, J. Filippi, C. Merkel. Operis moderamen sibi susceperunt C. Cipolla, Ant. Manno. Torino, Lœscher. 91 p. in-folio.

Pays-Bas. — *Catalogue de la bibliothèque wallonne déposée à Leyde,* 2e supplément, 1881-85. Leyde, van der Hoek frères. 145 p. in-8°.

Servais Dirks : Histoire littéraire et bibliographique des frères Mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. Gand, Vyt, 500 p. in-8°.

États-Unis. — *Index of Reference Lists and special bibliographies included in periodical and other publications of recent date,* compiled by W. Coolidge Lane. — Bibliographical contributions edited by Justin Winsor and published by the library of Harvard University, n° 20.

Cet index vient à la suite du catalogue publié par le Bulletin de la *Boston public library* en septembre 1883.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES

Allemagne. — Le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de novembre contient un long article de M. W. Meyer sur les annonces de livres au xve siècle. — Dans le même numéro, M. Gabriel Meier publie une étude sur les meilleures dispositions à adopter pour l'élaboration des catalogues de manuscrits.

Angleterre. — *The Academy.*

17 octobre : Ormsby's Don Quixote.

24 octobre : Milton et Vondel, par Edmundson. — Mémoires d'Adam Black. — L'histoire romaine, par Ph. Mommsen, 5e volume.

31 octobre : Les Sermons de Mark Pattison. — Les Mémoires de Gréville.

Booh Lore. Novembre.

Library Association of the United Kingdom, par Carl A. Thimm. — Literary landmarks of London. — Sham almanacks and prognostications. — Works of Thomas Taylor, the Platonist.

Le dernier article donne la nomenclature des ouvrages de Thomas Taylor, qui se trouvent actuellement dans la remarquable collection de M. Sandford de New-York.

Thomas Taylor, né à Londres en 1778 et mort en 1835, est l'auteur d'un grand nombre de traductions d'œuvres d'Aristote, d'Apulée, etc.

The Contemporary Review.

Octobre : *Heine before the Venus of Milo.*

Novembre : The general election in France, par Jules Simon.

The Fortnightly Review.

Novembre : The national Theatre, par A. Harris. — A Faust of the first century, par H. Sutherland Edwards.

The Gentleman's Magazine.

Novembre : Poets reptiles. — Some aspects of Emerson. — The Story of the lyceum theatre.

Dans le numéro d'octobre de *Macmillan's Magazine* se trouve un article de M. Pater sur Watteau, *the prince of Court Painters.* — Un autre article du même numéro est intitulé : Giordano Bruno a-t-il réellement été brûlé?

The National Review.

Novembre : Shakespeare as a dramatic model.

The Quarterly Review.

N° 322. — The revised version of the old Testament. — The predecessors of Shakespeare. — Taine on Jacobinism.

The Saturday Review.

17 octobre : Thackerays' miscellaneous essays. (The Works of William Makepeace Thackeray. Vol. XXV.)

Walford's Antiquarian.

Novembre : Waltham Cross. — Le théâtre du globe. — L'Angleterre en 1689. — Les mots et leur origine.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 octobre : La bellezza femminile e l'amore nell'antica lirica italiana, a proposito d'il tipo estetico della donna nel Medioevo di Rodolfo Renier.

Salvator Rosa nel personnagio di Formica. C. Donati : La regina Artemisia.

Archivio veneto. Tomo XXX.

Andrea Valentini : Di Pandolfo nassino, della sua Cronaca e di alcune lettere storiche in essa contenute. — B. Ceccheti : La vita dei veneziani nel 1300.

Atti dell' Academia di scienze morali e politiche di Napoli. Vol. XX. Manzoni e Cervantes.

L'auteur de cette étude, M. D'Ovidio, relève des analogies entre *Promessi Sposi et Don Quichotte.*

Corriere della Sera (Milan), n° 146.

F. D'Ovidio : Ha lasciato uno scuola il Manzoni?

Giornale storico della letteratura italiana. Fasc. 15.

C. Paoli : Documenti di ser Ciappelletto. — L. A. Ferrai : Lettere inedite di Vicenzo Monti. — F. Novati : Notizie biografiche di rimatori italiani dei secoli XIII e XIV.

Luzio Renier : Contributo alla Storia del malfrancese ne' costumi e nella letterature italiana del secolo XVI. — Carlo Pascal : Sulla vita e sulle opere del abate Galiani.

Rivista Storica italiana.

Fasc. 1°. — C. Gioda : Girolamo Morone ai tempi di Massimiliano Sforza. — V. Malamani : I costumi di Venezia nel secolo XVIII studiati nei poeti satirici.

Fasc. 2°. — G. Tamassia : Osculum interveniens contributo alla storia dei riti nuziali. — C. Calisse : Il governo dei Bisantini in Italia. — G. Rondoni : Della vera origine di Gregorio VII e della sua leggenda.

Fasc. 3°. — L. Gentile : Il conflitto di Giulo Cesare col Senato. — C. Canetta : La pace de Lodi (9 aprile 1451).

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Novembre : Principles of criticism, par E. R. Sill. — Ephraim Young : Thackeray as an art critic.

Lippincott's Magazine (Philadelphia).

Novembre : The Peabody museum of American archæology.

Depuis le mois d'octobre dernier le *Bookbuyer, a Summary of American and English literature,* qui se publie à New-York chez MM. Scribner, donne en guise de supplément le portrait gravé d'un des auteurs américains contemporains. Les deux numéros d'octobre et de novembre reproduisent les portraits de MM. Stoddard et Cable.

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Rundschau.*

Novembre : Une Mésalliance dans la maison de Brunswick, par le vicomte de Beaucaire.

Angleterre. — *London Society.*

Novembre : Une Française en Orient; la Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jeanne Dieulafoy. — Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental, par Mme de Ujfalvy-Bourdon.

The Quarterly Review.

N° 322. M. Taine et le Jacobinisme.

The Saturday Review.

12 Septembre : Eugène Delacroix, par lui-même. J.-F. Millet, par Charles Yriarte. — Dictionnaire des émailleurs, par E. Molinier. — Eugène Müntz : Donatello. — En campagne, tableaux et dessins, par A. de Neuville. — Le chevalier d'Eon de Beaumont.

10 Octobre : Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl, 1801-1815, par Ch. de Mazade.

17 Octobre : Lettres d'un soldat, correspondance inédite du colonel de Montagnac.

24 Octobre : Maître Lachaud, plaidoyers de Charles Lachaud. — Constantinople, Smyrne, Athènes, par Paul Eudel.

31 Octobre : Voyage aux Philippines et en Malaisie, par le docteur J. Montane. Le ministère Clémenceau, par Joseph Reinach.

17 Novembre : John de Witt, grand pensionary of Holland, par M. Antonin Lefèvre-Pontalis. Traduit par S.-E. et A. Stephenson. 2 volumes.

Temple-Bar.

Novembre : Madame Émile de Girardin. Victor Hugo.

Gazzetta letteraria artistica e scientifica.

31 Octobre : Jules Claretie, par Enrico Montecorboli.

Nuova antologia.

1er Novembre : Un devoir social et les logements d'ouviers, par Georges Picot.

Revue internationale (Florence).

10 Octobre : André Theuriet : Péché mortel. — J. Frank : Hors du monde. — Ed. Cadol : Hortense Maillot. — Marc-Monnier : Après le divorce. — Gust. Vinot : La Marquise de Rozel. — Marquis de Belleval : La Dame au loup. — B. de Rivière : Par couple. — Ch. Edmond : Le Trésor du Guèbre. — L. de Tinseau : L'Attelage de la marquise.

25 Octobre : Comte d'Haussonville : Ma jeunesse. — Madame C. Coignet : François Ier — Jules Simon : Thiers, Guizot, Rémusat.

10 Novembre : Victor Massé, par Henri Maréchal.

Rivista Storica italiana.

Fasc. 1°. — J. Bouquié; de la justice et de la discipline dans les armées de Rome et au moyen âge.

Fasc. 3°. — Ed. Bonnal : Chute d'une république. Venise.

G. Rothan : Souvenirs diplomatiques. L'Allemagne et l'Italie en 1870-71.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1885)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 2 et 3. *Les Œuvres et les Hommes*, par J. Barbey d'Aurevilly.

DÉBATS. Octobre : 18. De Pressensé : Récents ouvrages sur le protestantisme. 20-26 et novembre : 13-15. De Molinari : Au Canada. 24-28. G. Charmes : *Les Origines de la France contemporaine*, par M. Taine. 27. Bérard-Véragnac : *Smyrne et l'Asie Mineure au point de vue économique et commercial*, par M. Georgiadès. — Novembre : 2. F. Charmes : *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 10. *Le Garde du corps*, par G. Duruy. — *Le Viol*, par M. Bergerat.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 17-28 et novembre : 2. Ch. Joliet : Les Hommes et les choses du jour. 27 et novembre 9. *La Question du latin*, par Frary. 29. P. Ginisty : Le Roman turc. — Novembre : 3. Bibliothèques scolaires. 6. Jean-Paul Laurens. 12. Le Prytanée des gens de lettres.

DROIT. Octobre : 17. Eloq. historique de Thouset.

ÉCHO DE PARIS. Novembre : 2. E. Lepelletier : La Censure.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 13. Bonaparte inédit.

FIGARO. Octobre : 17. Champsaur : Les Écrivains sacrilèges. Médire : La Poésie révolutionnaire en 1885. 29. Zola : *Germinal*. — Novembre : 7. La Censure. La Maison de G. Flaubert. Ch. Monselet : Lireux. Champsaur : Caliban (M. Bergerat). Cadoze : Les Fournisseurs de romans. 9. A. Dumas : Encore la Censure.

FRANÇAIS. Octobre : 16. *Le Garde du corps*, par G. Duruy. 21. Olivier de Magny, étude biographique et littéraire, par M. J. Favre. 23. Claude de France, duchesse de Lorraine, par M. de Magnienville. 24. M. Emery, par l'abbé Méric. 27. Les Félibres. 30. L'Europe et la Révolution française, par A. Sorel. — Novembre : 5. La Monnaie à propos d'un livre récent (*les Institutions monétaires de la France*). 6. Édouard Turquety. 9. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par M. Vitu. 10. L'Organisation de l'armée anglaise dans l'Inde. 13. La Renaissance littéraire en Italie.

FRANCE. Octobre : 30. A propos de *Manon Lescaut* (édition Launette).

FRANCE LIBRE. Octobre : 23. Paul Bourget. 30. Émile Bergerat. — Novembre : 13. R. Frary : La Question du latin. 14. La Censure.

GAGNE-PETIT. Octobre : 15-28 et novembre 3. Louis XVIII à Mitau. 16. M. Jules Lacroix. 29. Ch. Bigot : *Germinal* et la Censure dramatique. — Novembre : 10. Ch. Bigot : Encore la Censure dramatique.

GAULOIS. Octobre : 30. Le Cas de M. Zola.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 17. De Pontmartin : Le Roman russe en France ; Dostoievsky. 18-31 et novembre 5. Le Journalisme en Angleterre. 24. Domestiques et maîtres à propos d'une récente publication. 24. *Le Constitutionnel*. 24 et novembre 1. *Études sur Victor Hugo*, par Louis Veuillot. 30. La Société des gens de lettres. — Novembre : 4. A. Racot : Les Chroniques de M. Rochefort. 6. *Éléments d'histoire de la littérature française*, par M. Vapereau. 7. *L'Aventure de Mlle de Saint-Alais*, par Rabusson. 14. Lettres de Jules de Goncourt. 14. Racot : Les Discours à l'Académie française.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Octobre : 17. Roussellier : Thouret, avocat, publiciste, législateur et magistrat. 29. Thomas : Des procès de sorcellerie et de la suggestion hypnotique. — Novembre : 12. *Histoire des avocats au Parlement de Paris*, par Delachenal. 15. *Histoire de Charles VII*, par du Fresne de Beaucourt.

GIL BLAS. Octobre : 31. Santillane : Les Littérateurs. — Novembre : 11. La Question du latin.

JUSTICE. Octobre : 26. L'Eloquence et la politique de Guadet. 29. Les Australiens ; leurs origines et leurs caractères physiques. — Novembre : 2. Isnard.

LIBERTÉ. Novembre : 9. *Mon premier crime*, par G. Macé.

MATIN. Novembre : 6. Mirbeau : M. Zola.

MONITEUR. Octobre : 24. Bernadille : M. Émile Perrin.

PAIX. Novembre : 14. La Question du latin.

PARIS. Octobre : 22. *Petitau*, par F. Poitevin.

RADICAL. Novembre : 14. La Statue de Balzac.

RAPPEL. Octobre : 22. Les Livres de lecture. — Novembre : 2. *Manon Lescaut*, édition Launette.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 23. Spuller : La Révocation de l'Édit de Nantes. Ph. Burty : Les Papiers du Japon. 24. L'Indo-Anglais. 25. Lettres d'un mélomane. 28. Le Droit d'aînesse en Angleterre. — Novembre : 1. Thomas : La Sorcellerie et la suggestion. 9. P. Burty : L'Œuvre de Rembrandt. 10. M. Pellet : Gracchus Babeuf et Marie-Antoinette 15. Les collections de M. de Marigny.

SIÈCLE. Octobre : 18. *Le Lieutenant Bonnet*, par H. Malot. 27. *Souvenirs de dix ans*, par Fidus. — Novembre. 6. *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauviel.

SOLEIL. Octobre : 23. Cacophonie littéraire (*Petitau*, par F. Poitevin). — Novembre : 3. Lettres d'un soldat ; correspondance inédite du colonel de Montagnac.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 30. La Question *Germinal*. — Novembre : 7. *La Cité chinoise*, par M. Simon.

TEMPS. Octobre : 16. La Société des gens de lettres. 16, 19, 21 et novembre : 1. Général Tcheng-Ki-Tong : Le Théâtre du Chinois. 22. Général Tcheng-Ki-Tong : L'Esprit de Paris ou la Parisine. 23. P. Bousde : *Geneviève*, par M. de Pressensé. 24, 27, 28, 29 et novembre : 3. Loiseleur : Les Nouvelles Controverses sur Molière. — Novembre : 4. Mézières : *La Démocratie autoritaire aux États-Unis*, par A. Gigot. 6. P. Bousde : *Les Derniers jours du Consulat*, par Fauriel. 8-9. J. Simon : Éloge de M. Mignet. 11. Le Pillage

du palais d'Été, par d'Hérisson. 13-15. Ph. Davyl : Le journal de Ch. Gréville. 14. Stapfer : Une nouvelle édition de *Faust*.

UNIVERS. Octobre : 23, 26, et 31 novembre 10-13. A. Loth : Le Véritable auteur du chant de la *Marseillaise*.

VOLTAIRE. Octobre : 21. Lepardon de Carnac. — Novembre : 2. H. Magen : Le Crayon rouge (La Censure). 7. Le Théâtre et la démocratie. 10. *Le Prêtre de Némi*, par E. Renan. 14. La Question du latin.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de novembre 1885

1. *Gazette de gynécologie*. Journal mensuel des maladies chirurgicales des femmes. In-8°, 16 p. Paris, imp. Michels. Bureaux, 10, rue Rougemont. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

Le Guide du lecteur. Gazette bibliographique paraissant le jeudi. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 19, avenue Trudaine. Abonnements : un an, 9 fr. Le numéro, 15 centimes.

Paris-Gymnastique-Tir. Organe et tribune des Sociétés patriotiques de marche, gymnastique et tir. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Barthe. Bureaux, 7, rue Geoffroy-Marie. Abonnements : un an, 2 fr. 50. Mensuel. Le numéro, 20 centimes.

4. *Le Sport parisien*. Moniteur financier des courses. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schlœber-Duseaux, 18, boulevard des Capucines. Paraît les dimanches et jeudis. Le numéro, 20 centimes.

7. *L'Affiche*. Programme officiel des théâtres. In-folio, 14 p. Paris, imp. Weill. Bureaux, rue Notre-Dame-des-Victoires, 38. Le numéro, 5 centimes.

9. *Le Courrier du Matin*. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Jamicaud. Bureaux, 12, boulevard Montmartre. Abonnements : un an; 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Rideau*. Journal de théâtre. Petit in-4°, 8 p , fig. Bureaux, 16, rue des Vosges. Le numéro, 40 centimes.

11. *La Chambre des députés*. Journal hebdomadaire illustré. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lefebure. Bureaux, 31, quai des Grands-Augustins. Abonnements : un an, 6 francs. Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Rabelais*. Journal quotidien, politique et littéraire. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 3 mois, 12 fr. 50 ; départements, 16 francs. Le numéro, Paris, 15 centimes ; départements, 20 centimes.

15. *L'Assurance maritime*. Revue internationale du droit et de la législation en matière de transports. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Marchem. Bureaux, 12, rue Joquelet. Abonnements : un an, 12 fr.; le numéro, 50 centimes.

L'Amer Picon. Journal hebdomadaire paraissant le jeudi. petit in-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 19, rue des Fermiers. Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 10 centimes.

17. *La Construction moderne*. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Levé. Bureaux, 8, place Boïeldieu. Abonnements : un an, Paris, 30 fr. ; départements, 32 fr. Le numéro, 60 centimes.

18. *Tribune des XIe et XXe arrondissements*. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Billard. Bureaux, 261, rue Saint-Denis. Abonnements : un an, 4 fr.

24. *La Semaine ouvrière*. Bulletin du travail de l'ouvrière et de l'ouvrier parisiens. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Éloy. Bureaux, 40, faubourg Montmartre. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

26. *Paris-Breton, Paris-Normand, Paris-Picard, La Bretagne, la Normandie, le Picard à Paris, le Normand à Paris, le Breton à Paris*. Journaux hebdomadaires. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Éloy.

29. *Le Moniteur des œuvres catholiques*. In-8°, 16 p. Paris, imp. Levé. Abonnements : un an, 14 fr. Hebdomadaires.

31. *Moniteur de la pisciculture et de l'ostréiculture*. Revue technique hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Roussel. Bureaux, 3, rue Vignon. Abonnements : France, un an, 15 fr. ; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 30 centimes.

Sans date. *La Vie financière*. Journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay. Bureaux, rue Alfred-Stevens. Abonnements : 2 fr. par an.

La Vérité. Journal de traités mensuels, dédié au retour de la saine doctrine selon les Écritures. In-12, 32 p. Paris, imp. Décembre. Bureaux, 3, rue Thiboumery. Le numéro, 15 centimes.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Le Livre

SIXIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1885

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1885, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Anciens catalogues des évêques des Églises de France, par Léopold Delisle. In-4, 71 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIX.)

Anciens (Les) livres liturgiques dans les diocèses de Coutances et d'Avranches, par E.-A. Pigeon. In-8, 22 p. Coutances, imprimerie et librairie Salettes. (Extrait des *Mémoires de la Société académique du Cotentin.*)

Annuaire de la papeterie latine pour 1885. (6e année.) France et colonies, Alsace-Lorraine, Belgique, Suisse française, romande et italienne, etc. In-8°, XXII-384 p. avec dessins. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze. Paris, librairie Larousse.

Annuaire de la Presse française (1885), sixième année, par E. Mermet. In-18 jésus, XCIX-1076 p. Paris, imprimerie Chaix; l'auteur, 10, rue Montholon.

Annuaire de la Société des Amis des Livres pour 1885. Pet. in-8°, 148 p., deux eaux-fortes. Paris, librairie Rouquette.

Archives de la ville de Honfleur, par Ch. Bréard; in-8°, LXIV-421 p.

Auteurs (Les) présumés du Grand Coutumier de Normandie, par E.-J. Tardif, docteur en droit, archiviste paléographe. In-8°, 56 p. Bar-le-Duc, imprimerie Coutant-Laguerre; Paris, librairie Larose et Forcel. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.*)

Bibliographie bourguignonne, ou catalogue méthodique d'ouvrages relatifs à la Bourgogne; sciences et arts, histoire, par Milsano, bibliothécaire adjoint. Grand in-8°, 649 p. à 2 col. (Tiré à 300 exemplaires. Publication de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.)

Bibliographie chronologique de M. René Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. In-8°, 31 p. Saint-Nazaire, imprimerie Girard.

Bibliographie complète des ouvrages sur la chasse et la vénerie français, anglais, allemands, italiens, espagnols, etc., avec l'indication de leur prix dans les principales ventes, leur valeur, et accompagnée de notes, par M. R. Souhart. In-8°, Paris, librairie Rouquette. (Tiré à 550 exemplaires, dont 500 sur papier vergé et 50 sur grand papier de Hollande.)

Bibliographie des dialectes dauphinois, par l'abbé Moutier. In-8°, 55 p.

Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec aux XVe et XVIe siècles, par E. Legrand, répétiteur à l'École nationale des langues orientales. Deux vol. in-8°, t. Ier CCXXVII-328 p.; t. II, LXXVII-456 p. Paris, imprimerie Lahure; librairie Leroux. (Tiré à 325 exemplaires numérotés à la presse, dont 50 sur papier de Hollande et contenant les portraits en taille-douce de Janus Lascaris, Marc Musurus et Démétrius Chalcondyle.)

Bibliographie de la France. Étrennes pour l'année 1886. In-8°, 347 p., figures. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. Paris, au Cercle de la Librairie.

Bibliographie ottomane, notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1299-1301 de l'hégire (1882-1884), par M. Cl. Huart. In-8°, 92 p. Paris, Imprimerie nationale; librairie Leroux. (Extrait du *Journal asiatique.*)

Bibliographie picarde, par le comte de Marsy. V. In-8°, 31 p. Amiens, imprimerie Delattre et Lenoël. (Extrait de *la Picardie*, revue historique et littéraire. Tiré à 60 exemplaires dont 25 sur papier teinté et 35 sur papier vélin.)

Bibliographie raisonnée et anecdotique des livres édités par Poulet-Malassis (1853-1862). In-8°, IX-74 p. Mamers, imprimerie Fleury et Daguin. Paris, librairie Rouquette. (Tiré à cent exemplaires numérotés. Titre rouge et noir. Papier vélin teinté.)

Bibliographie Saint-Nazairienne; troisième série des documents pour servir à l'histoire de Saint-Nazaire, recueillis et annotés par R. Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Pet. in-12, VII-184 p. Saint-Nazaire, imprimerie Giraud.)

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay, par M. H. Gaidoz et P. Sébillot. In-8°, 35 p. Clermont-Ferrand, imprimerie Montlouis. (Extrait de la *Revue d'Auvergne*, t. II.)

Bibliomanie (La) en 1883, bibliographie rétrospective des ad-

judications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages, par Philomneste junior. In-12, VII-95 p. Libourne, imprimerie Bouchon. Bordeaux, librairie Ve Moquet. — (Tiré à 350 exemplaires. Titre rouge et noir. Papier vergé.)

Bibliomanie (La) en 1884-1885, par Philomneste junior (G. Brunet). In-12. Bordeaux, lib. Ve Moquet. — (Papier vergé. Tiré à 350 exemplaires numérotés.)

Bibliotheca Mariana de la Compagnie de Jésus, par Carloo Sommervogel, Strasbourgeois, de la même Compagnie. In-8°, VIII-243 p. Rennes, imp. Leroy fils. Paris, librairie Picard.

Bibliothécaires (Les) d'Abbeville, par Ledieu, conservateur. In-8°, Paris, librairie Picard.

Bibliothèque (La) d'un académicien au XVIIe siècle. Inventaire et prisée des livres rares et des manuscrits de J. Ballesdens, suivis de son testament. In-4°, 23 p. Paris, Imprimerie nationale.

Bibliothèque d'un bibliophile, par H. Béraldi. (Dédié aux amis des livres.) In-12, 176 p. Lille, imp. Danel; Paris, librairie Conquet. — (Tiré à 200 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.)

Bibliothèque du Conservatoire national de musique et de déclamation. Catalogue bibliographique orné de huit gravures avec notices et reproductions musicales des principaux ouvrages de la réserve, par J.-B. Weckerlin, bibliothécaire. In-8°, XXX-518 p. Mesnil, imprimerie Didot; Paris, librairie Didot.

Bibliothèque (La) de Mlle Gonin, par Tamizey de Larroque. In-8°, 37 p. Agen, imprimerie Ve Lamy. — (Extrait de la *Revue de l'Agenais*. Tiré à 60 exemplaires non mis dans le commerce.)

Bibliothèque (La) d'un maître échevin de Metz au commencement du XVIe siècle, inventaire annoté et publié par J. Favier. In-12, 21 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond; librairie Sidot frères. — (Tiré à 150 exemplaires. Papier vergé.)

Bibliothèque (La) nationale, ses bâtiments et ses constructions, par Léon Labrouste, architecte du gouvernement. In-8°, 94 p. Paris, imprimerie Lutier. — (N'a pas été mis dans le commerce.)

Brunet (Charles), auteur du *Manuel du Libraire*, et Gustave Brunet, bibliographe bordelais; bio-bibliographie, par A. Laporte. In-8°, 16 p. Extrait de l'*Histoire littéraire du XIXe siècle.*

Canton d'Ecouché; essai de bibliographie cantonale, par MM. G. Le Vavasseur et le comte de Contades, membres de la Société historique et archéologique de l'Orne. Petit in-12, XXIX-49 p. Mamers, imprimerie Fleury et Daugier; Paris, librairie Champion. — (Titre rouge et noir; papier teinté. Bibliothèque ornaise.)

Catalogue alphabétique et par ordre de matières de la Bibliothèque de la Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var, à Toulon, arrêté le 1er juin 1884. In-8°, 57 p. Toulon, imprimerie Isnard.

Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville, précédé d'une notice historique, par A. Ledieu, conservateur. In-12, Paris, librairie Picard.

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les Facultés des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par M. Ath. Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et M. F. Deltour, docteur ès lettres, inspecteur général de l'instruction publique. Année scolaire 1884-1885. In-8°, IV-32 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue au 31 décembre 1884 de la collection des inventaires-sommaires des archives départementales, communales et hospitalières, antérieures à 1790. In-8°, 17 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Champion.

Catalogue de la Bibliothèque du Dépôt de la Guerre, t. III, in-8°, II-598 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue de la Bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile de la mairie du 10e arrondissement (Ville de Paris). In-18 jésus, 139 p. Paris, imprimerie Masquin.

Catalogue de la Bibliothèque populaire des Amis de l'instruction d'Issy (Seine). In-8°, 38 p. Paris, imprimerie Décembre.

Catalogue des livres de la Bibliothèque municipale d'Armentières. In-8°, 133 p.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Bourg. In-8°, à 2 col. 61 p. Bourg, imprimerie Authier.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Pamiers. Supplément, 1885. Pet. in-8°, 24 p. Foix, imprimerie Ve Pamiès.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Montpellier (dite du Musée Fabre), par L. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire. Histoire, deuxième partie. In-8°, VIII et p. 401 à 864. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Montpellier (dite du Musée Fabre), par L. Gaudin, docteur en droit, bibliothécaire. Histoire. Troisième partie. In-8°, VII et p. 65 à 1209. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Saint-Étienne, rédigé par J.-B. Galley, bibliothécaire. T. Ier. Manuscrits (legs Auguste Bernard). Imprimés, Livre I. Forez et provinces limitrophes. In-8°, XXXIIV-815 p. Saint-Etienne, imprimerie Ballay.

Catalogue de la Bibliothèque populaire des Amis de l'instruction du XIIe arrondissement. In-8°, 96 p. Paris, imprimerie Davy.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Fontainebleau. In-8°, 52 p. Fontainebleau, imprimerie Bourges. (Publié par la Société d'encouragement à l'instruction de Fontainebleau.)

Catalogue de la Bibliothèque populaire de la Ligue de l'Enseignement du sous-comité de Witry-lès-Reims. In-8°, 16 p. Reims, imprimerie Matot-Breine.

Catalogue de la Bibliothèque populaire de Villers-Cotterets (Aisne). In-8°, 36 p. Paris, imprimerie Guillot.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société d'enseignement professionnel du Rhône. In-8°, 24 p. Lyon, imprimerie Plan.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société de lecture de Besançon. In-8°, 119 p. Besançon, imprimerie Jacquin.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de Cherbourg, dressé par G. Amiot, bibliothécaire-archiviste. In-8°, XXXVI-716 p.

Catalogue des imprimés de la Bibliothèque d'Épernay. T. II. In-8°, 536 p.

Catalogue de la Bibliothèque de la Société de législation comparée, dressé par Ch. Daguin, avocat à la Cour d'appel de Paris. In-8°, XIV-139 p. Paris, imprimerie et librairie Pichon.

Catalogue d'une collection de thèses publiées dans les Pays-Bas, donnée à la Bibliothèque nationale par le service des échanges internationaux au ministère de l'instruction publique. T. II. Théologie, Philosophie, Sciences naturelles et Mathématiques, Médecine. In-8° à 2 col., 49 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona et Cie, Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue de dissertations et écrits académiques provenant des échanges avec les Universités étrangères et reçues par la Bibliothèque nationale en 1884. In-8°, 129 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, librairie Klincksieck.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Paris, Bibliothèque Mazarine. In-8°.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques

des départements, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, T. VII. Toulouse, Nîmes. In-4°, LX-878 p. Paris, Imprimerie nationale. Papier vergé.

Catalogue général méthodique de livres d'étrennes français, classés par âges, avec traduction en allemand et en anglais des rubriques et termes français qui s'y trouvent employés. Paris, librairie Le Soudier.

Catalogue des incunables de la Bibliothèque d'Auch, précédé d'une notice historique, par P. Parfouru, archiviste du Gers. In-8°, 20 p. Auch, imprimerie Cocharaux frères. (Titre rouge et noir.)

Catalogue des livres de la Bibliothèque destinée à servir aux études sociales de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. In-8°, 13 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona. Paris, au secrétariat de l'Œuvre.

Catalogue des livres composant la Bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild, rédigé par M. E. Picot. T. Ier. In-8°, portraits, fac-similés et photo-chromotypographie, XIX-674 p. Lille, imprimerie Danel. (Tiré à 400 exemplaires sur papier de Hollande.)

Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine, par A. Molinier, bibliothécaire du palais de Fontainebleau. T. Ier. In-8°, XXVII-534 p. Paris, imprimerie et librairie Plon.

Catalogue mensuel de la librairie française avec une table par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Année 1884.

Catalogue méthodique de la Bibliothèque communale de la ville d'Arras. Théologie. In-8° à 2 col., CXIV-28 p. Arras, imprimerie Sueur-Charruey et Delville.

Catalogue des ouvrages de la Bibliothèque populaire de Guéret. In-8°, 24 p. Guéret, imprimerie Amiault.

Catalogue des ouvrages renfermés dans la Bibliothèque du Conseil central d'hygiène et de salubrité du département du Nord. In-8°, 32 p. Lille, imprimerie Danel.

Catalogue-tarif à prix forts et nets pour 1886 des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en novembre 1885 : contenant les titres complets par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro; son poids, le prix des numéros vendus séparément; la durée des abonnements, leurs échéances, leurs prix forts et nets pour Paris, les départements, l'Union postale et les autres pays; l'adresse des bureaux d'abonnement ainsi que d'autres renseignements pratiques; suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger. In-8°.

Causerie d'un ami des livres, I. Les éditions originales des romantiques. In-8°, 40 p. — Les prosateurs. In-8°, p. 41 à 79. — Les petits romantiques. In-8°, p. 80 à 112. Paris, librairie Rouveyre. Plaquettes tirées à petit nombre sur papier vergé de Hollande. 50 exemplaires sont imprimés sur papier de luxe; 10 sur papier du Japon; 10 sur papier de Chine; 30 sur papier vélin à la forme.

Champfleury. Le réalisme et ses procédés littéraires, étude bio-bibliographique, par A. Laporte. In-8°, 15 p.

Chartes, manuscrits, autographes, documents historiques sur la Bourgogne faisant partie d'une collection particulière. In-8°, 244 p. Paris, librairie Picard.

Chevigné; Coppée, étude bio-bibliographique, par A. Laporte. In-8°, 16 p.

Code-Manuel de la Presse, contenant le texte des lois du 29 juillet 1881 et du 4 août 1882; la doctrine, la jurisprudence, une table alphabétique et analytique, par A. Faivre, avocat, et Ed. Benoît-Lévy, avocat à la Cour d'appel de Paris; précédé d'une lettre préface par M. Ch. Floquet. Édition augmentée d'un appendice contenant les sommaires de toutes les décisions rendues en matière de presse depuis la promulgation de la loi de 1881. In-8° jésus, 383 p. Paris, imprimerie et librairie Pichon.

Collections (Les) de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale. Catalogue analytique par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque (chartes, sceaux, peintures et ornements des manuscrits, recueils divers). In-8°, XXII-338 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Confidences à propos de ma bibliothèque, par J. Claretie. Grand in-8°, 16 p, gravures et portrait de l'auteur. Paris, imprimerie Quantin. (Tiré à 400 exemplaires sur papier vélin et 2 sur papier du Japon. Extrait du *Livre*.)

Donation faite à la Bibliothèque nationale, par la famille de Bastard d'Estang; par Léopold Delisle. In-8°, 4 p., Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLV.)

Dumas (Alexandre) et son œuvre; notes biographiques et bibliographiques, par Ch. Glinel, de la Société académique de Laon. Grand in-8°, XXIX-519 p. Laon, imprimerie Cortillot; Reims, librairie Michaud. — (Tiré à 325 exemplaires numérotés, dont 25 sur papier de Hollande et 300 sur vélin teinté.)

Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur. XIX. État des études dans les Facultés des sciences et des lettres; bibliothèques universitaires, 1884-1885, premier semestre. In-8°, 171 p. Paris, Imprimerie nationale.

État des catalogues des bibliothèques publiques de France, par Ulysse Robert. In-8°, Lille, imprimerie Danel.

Étude sur les analogies linguistiques du roumain et du provençal, par F. Vidal, de la Bibliothèque Méjanes. In-8°, 29 p. — (Extrait des *Mémoires de l'académie d'Aix*.)

Étude biographique littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche, par H. Stein. In-8°, Paris, librairie Cerf.

Exposition collective du Cercle de la librairie à l'Exposition universelle de la Nouvelle-Orléans (1884-1885). In-8°, 184 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Publication du Cercle de la librairie.)

Facultés (Des) de travail assurées en Allemagne aux professeurs des Universités de province. In-8°, 7 p. Poitiers, imprimerie Marcireau. Contient des renseignements sur le service des bibliothèques en Allemagne.

Georges Hermonyme de Sparte, maître de grec à Paris et copiste de manuscrits, suivi d'une notice sur les collections de manuscrits de Jean et Guillaume Budé et de notes sur leur famille, par H. Omont. In-8°, 57 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*.)

Grandeur et décadence de la Colombine, par Henri Harisse. In-8°.

Grands (Les) relieurs parisiens du XVIIIe siècle: Boyet, Padeloup, Derôme; documents nouveaux, par J. Guiffrey. In-8°, 15 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*.)

Guide du libraire-antiquaire, vade-mecum à l'usage de ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. T. Ier, fasc. 10 et 11. Ce dernier fascicule comprend les titres, la préface et les tables du premier volume. Second volume, fasc. 1 et 2. In-8° à 2 col. Paris, imprimerie Unsinger; librairie Rouveyre. Chaque volume sera composé de 12 fascicules ou livraisons accompagnées chacun de 2 à 4 planches (spécimens de reliures anciennes et modernes, armoiries, ex-libris, fac-similés de titres d'ouvrages rares et précieux, spécimens des fers employés par les relieurs anciens ou modernes). Chaque livraison est imprimée sur papier vergé. — (Il a été fait un tirage de

luxe de 100 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier Seychall-Mill, 20 sur papier de Chine et 20 sur papier impérial du Japon.)

Histoire de l'imprimerie à Grenoble, par Maignen.

Histoire littéraire du XIXe siècle. Manuel critique et raisonné de livres rares, curieux et singuliers, d'éditions romantiques, d'ouvrages tirés à petit nombre, de réimpressions d'auteurs anciens, etc., depuis 1800 jusqu'à nos jours; avec l'indication du prix d'après les catalogues de ventes et de libraires. Supplément de Brunet, de Quérard, de Barbier, etc., par Ant. Laporte. In-8°, 316 p. T. II (BOY-CUB). Saint-Amand, imprimerie Destenay; Paris, librairie Laporte, 43, rue des Saints-Pères. (Ce traité bibliographique, qui formera environ 8 volumes, paraît par livraisons de 16 p. et se vend: la livraison, 1 fr. sur papier vélin teinté; 2 fr. sur vergé de Hollande teinté.)

Imprimerie (L') nationale, par A. Legrand. In-8°, 20 p. Paris, imprimerie Hennuyer. — (Extrait de la *Revue britannique*.)

Index bibliographique de la presse et de la librairie médicales. Supplément de la *Revue bibliographique universelle des sciences médicales*, dirigée et publiée par le Dr comte Meyners d'Estrey. T. Ier (Travaux de 1883). In-8°, 352 p. Bar-le-Duc, imprimerie Philipona.

Inventaire des archives de la Marine. Série B. Service général. T. Ier, fascicule 1. In-8°, XII et p. 1 à 194. Paris, imprimerie et librairie Baudouin.

Inventaire des archives de la ville de Romorantin, antérieures à 1790. Blois, imprimerie Moreau et Cie. In-4°, 138 p.

Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque d'Orléans, fonds de Fleury, par Ch. Cuissard, professeur. In-8°, XXXV-274 p. Chartres, imprimerie Garnier; Orléans, librairie Herluison.

Inventaire sommaire des archives du département du Cher, antérieures à 1790, rédigé par MM. Boyer, archiviste, et Dauvois, archiviste adjoint.

Inventaire sommaire des archives départementales de Vaucluse, antérieures à 1790, rédigé par M. Duhamel, archiviste. Archives civiles, série B (Fin). Articles 1502-2696. T. II. In-4° à 2 col., 285 p. Avignon, imprimerie et librairie Séguin frères.

Inventaire sommaire des archives départementales de Vaucluse, antérieures à 1790, publié par M. Duhamel, archiviste. Archives civiles, séries C et D. Grand in-4° à 2 col., 153 p. Avignon, imprimerie et librairie Séguin.

Journaliste (Le) Lebois, par Henry Welschinger. In-8°, 20 p. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait du *Livre*.)

Kœnig et l'invention de la presse mécanique, par Th. Gœbel. Traduit de l'allemand avec l'autorisation et l'approbation de l'auteur, par P. Schmidt. Grand in-8°, XV-373 p., avec figures et portraits. Paris, imprimerie et librairie Schmidt. Titre rouge et noir.

Liste des dons faits à la Bibliothèque publique de la ville de Troyes, avec les noms des donateurs, par E. Socard, conservateur de la Bibliothèque. In-8°, 56 p. Troyes, imprimerie Dufour-Bouquet.

Liste des dons faits par des particuliers à la Bibliothèque publique de la ville de Verdun, pendant l'année 1884, précédée de la liste méthodique des ouvrages provenant de la bibliothèque de M. F.-T. Janin, par N. Frizon, conservateur de la Bibliothèque. In-8°, 24 p. Verdun, imprimerie Renvée Lallemant.

Livre (Le) des collectionneurs, par Alph. Maze-Censier. In-8°, 880 p. Contient des renseignements sur les livres les reliures et les ex-libris.

Livre (Le) de demain, par Albert de Rochas. In-8°, 298 p. et 7 planches hors texte. Blois, imprimerie Marchand. Ce volume renferme de nombreux spécimens d'impressions en couleur, sur papiers de différentes teintes, avec encadrements chromotypographiques variant à chaque page.

Livres (Les) à clef. Étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire, par Fernand Drujon; premier fascicule A-HOM. In-8°, 240 p. à 2 col. Dijon, imprimerie Darantière; Paris, librairie Rouveyre. — (Tirage à 650 exemplaires numérotés dont 10 sur papier du Japon, numérotés de A à J; 10 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de K à T; 30 exemplaires sur papier Whatman, numérotés de 1 à 30; 600 exemplaires sur papier vergé, numérotés de 1 à 600.

Livres (Les) d'heures du duc de Berry, par Léopold Delisle. In-8°, 59 p. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*.)

Lois, instructions et règlements relatifs aux archives départementales, communales et hospitalières. In-8°, 215 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Champion.

Maison (La) du Grand-Coq et le bureau d'adresses, berceau de notre premier journal, la Gazette du Mont-de-Piété, du Dispensaire et autres innocentes inventions de Théophraste Renaudot, conseiller, médecin ordinaire et historiographe de Louis XIII, par Eug. Hatin. In-18, 76 p. Paris, imprimerie Gauthier-Villars; librairie Champion.

Manuscrits de la Bibliothèque de l'Université, tirés des dépôts littéraires, par Émile Châtelain. In-16, 32 p. Paris, imprimerie Labouret.

Manuscrits (Les) de Diderot conservés en Russie; catalogue dressé par Maurice Tourneux. In-8°, 40 p. Paris, Imprimerie nationale, — (Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*.)

Manuscrits (Les) provençaux de la Méjanes, par F. Vidal, sous-bibliothécaire. In-8°, 16 p. Aix, imprimerie et librairie Makaire. — (Extrait de la *Revue sextienne*.)

Marques (Les) des libraires et imprimeurs du XVe au XVIIIe siècle, par P. Delalain. In-16, 12 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Extrait de la *Bibliographie de la France*.)

Mémoire sur l'École calligraphique de Tours au IXe siècle, par M. Léopold Delisle. In-4°, 32 p. et 5 planches. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.)

Miniature (Une) de manuscrit du XIIe siècle, par M. Ch. Bouchet. In-8°, 15 p. et chromolithographie. Vendôme, imprimerie Lemercier. — (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois*.)

Note bibliographique sur une pièce de vers d'Alphonse de Remberviller, par G. de Braux. In-8°, 4 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. — (Extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*.)

Note sur un évangéliaire de Saint-Gall. In-8°, 8 p. Paris, librairie Champion.

Note sur l'origine de la typographie, par Danel. Lille, imprimerie Danel.

Notes sur un pontifical de Clément VI et sur un missel, dit de Clément VI conservé à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand, par M. René Fage. In-8°, 18 p. Tulle, librairie Crauffon.

Notice historique sur la Bibliothèque d'Abbeville, depuis sa formation jusqu'à nos jours, par A. Ledieu, conservateur. In-8°. Paris, librairie Picard.

Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil, copié en 625, par M. Léopold Delisle. In-4°, 16 p. et 4 planches. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXI, 2e partie.)

Notice sur un manuscrit du XVIe siècle, par Dutilleux. In-8°, Versailles, imprimerie Aubert.

Notice sur le n° 3203 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par Hauréau. In-4°, 14 p. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le numéro 17813 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 36 p. Paris, Imprimerie nationale. — (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur les ouvrages et sur la vie de Rigord, moine de Saint-Denis, par H. F. Delaborde. In-8°, 32 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Notice sur un recueil d'incunables de la Bibliothèque de Montpellier, par A. Germain, doyen de la Faculté des lettres. In-4°, 28 p.

Notice sur un recueil d'incunables de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, par M. Germain, In-4°, 12 p. — (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier.*)

Origine (L') de l'imprimerie à Paris d'après des documents inédits par J. Philippe, député de la Haute-Savoie, vice-président de la Société florimontane d'Annecy. Pet. in-4°, 250 p., 17 fac-similés et reproductions de miniatures hors texte. — (Tiré à 500 exemplaires dont 250 sur vélin ; 175 sur vélin blanc, numérotés de 76 à 250 ; 55 sur papier de Hollande, numérotés de 21 à 75 ; 20 sur papier peau d'âne, numérotés de 1 à 20.)

Orléans. L'Université et la Typographie; exposition organisée par la Société archéologique et historique de l'Orléanais (mai-juin 1884). In 8°. Orléans, librairie Herluison.

Palæographical (The) Society fac-similes of manuscripts and inscription, edited by E. A. Bond and E. M. Thompson. London, 1873-1883, 3 vol. in-f°, par Léopold Delisle. In-8°, 17 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. — (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*)

Papier (Le), étude sur sa composition ; analyses et essais, par A. Hoyer, professeur à l'école supérieure de Munich. Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. In-8°, VII-51 p. et 3 planches. Paris, imprimerie Symonds.

Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) (1806-1884). Grand in-8°, 16 p. et 2 portraits. Paris, imprimerie Schmidt, librairie des Bibliophiles.

Plan, divisions et table d'une bibliographie vosgienne, par N. Haillaut, docteur en droit, membre de la Société d'archéologie lorraine. In-8°, 11 p. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. — (Extrait du *Journal de la Société d'archéologie.*)

Précis de l'histoire du droit français accompagné de notions de droit canonique et d'indications bibliographiques. In-8°. Paris, librairie Larose et Forcel.

Présent (Un) de Bossuet, par le comte de Longpérier-Grimoard. Grand in-8°, 8 p. avec 5 figures. Paris, imprimerie Quantin. — (Extrait du *Livre.*)

Propriété (De la) des œuvres littéraires et artistiques, par G. de Mellunville, avocat. In 8°, 72 p. Nogent-sur-Marne, imprimerie Lemaître.

Rapport annuel sur les archives départementales, communales et hospitalières du département de l'Isère, par M. Prudhomme, archiviste du département.

Rapport à M. le ministre de l'instruction publique, sur la Bibliothèque de l'Arsenal, par M. Ed. Thierry, conservateur administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Avec un appendice comprenant un extrait du catalogue des journaux de la Bibliothèque, suivi des discours prononcés sur la tombe de MM. Ravaisson-Mollien et Paul Lacroix, conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal. Lille, imprimerie Danel ; Paris, librairie Champion.

Rapport sur le projet de convention unique proposé par la conférence de Berne (septembre 1884), suivi du projet. In-8°, 16 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin. — (Publication du Syndicat des sociétés littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle à l'étranger.)

Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny, formé par Aug. Bernard ; complété, revisé et publié par Alex. Bruel, sous-chef de section aux Archives nationales. T. III, (987-1027). In-4°, 828 p. Paris, Imprimerie nationale. (De la Collection des documents inédits sur l'Histoire de France.)

Sacramentaire (Le) d'Autun, par L. Delisle. In-f°, 13 p. Paris, librairie Lévy. — (Extrait de la *Gazette archéologique.*)

Souvenirs d'un vieux libraire, par L. Leriche. In-18, 272 p. et gravures. Paris, imprimerie Guillois, librairie Dentu.

Supercheries (Les) typographiques ; essai bibliographique, par G. Brunet. In-8°, 20 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou. — (Extrait des *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.*)

Table alphabétique et raisonnée de la *Gazette des Beaux-Arts* (noms, matières, gravures) du tome Ier au tome XXII, deuxième période, 1869-1880, par H. Jouin ; grand in-8° à deux colonnes, VIII-456 p. Poitiers, imprimerie Tolmer et Cie. Paris, à la *Gazette.*

Table analytique des dix premiers volumes de la *Romania*, 1872-1881, par Jules Gilliéron. In-8°.

Table décennale du *Bulletin de la société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère*, 1870-1879. In-8°, 87 p. Mende, imprimerie Privat.

Table décennale alphabétique et analytique des matières contenues dans la 5e série (années 1874 à 1883 du *Répertoire administratif des Maires et Conseillers municipaux*), par M. A. Jaulier, avocat, docteur en droit. In-8° à 2 col. 143 p. Grenoble, imprimerie Dupont. Paris, librairie Pedone-Lauriel.

Table décennale des publications de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France (1874-1883), par E. Marcuse, secrétaire-adjoint de la société. In-8° à 2 col. VI-55 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Paris. librairie Champion. Papier vergé.

Table générale alphabétique et analytique du *Bulletin officiel de la Marine :* de 1681 à 1855 (édition refondue) ; de 1856 à 1882 (édition courante). In-8°, XXVI-1561 p. Paris, Imprimerie nationale.

Table générale des documents épigraphiques publiés par l'Académie d'Hippone, de 1865 à 1884, et des localités qui les ont fournis. In-8°, 28 p. Bône, imprimerie Thomas.

Table des noms d'auteurs et table analytique des matières des *Annales de chimie et de physique*, 1874 à 1883 (tomes I à XXX), dressée par MM. Gayon. In-8° à 2 col. 360 p. Corbeil, imprimerie Crété ; Paris, librairie Masson.

Tables (la première des noms d'auteurs et la seconde des matières) des thèses soutenues à la Faculté de médecine de Paris pendant l'année scolaire 1883-1884. In-4°, 37 p. Paris, imprimerie Davy.

Tables générales de 1861 à 1880 des *Annales de la Société entomologique de France*, rédigées par Ed. Lefèvre, président de la Société. In-8°, 300 p. Charleville, imprimerie Pouillard.

Tables générales des Mémoires et Bulletin de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres. Mémoires (1re et 2me séries 736), 1836. Bulletins (jusqu'à la fin de 1881), avec un aperçu sur les autres publications de la Société, par Léo Desaivre, vice-président. 2me série, t. XX, 1883. 2me partie. In-8°, 249 p. avec tableaux. Saint-Maixent, imprimerie Reversé; Niort, au siège de la société.

Tables de la statistique monumentale de la Charente, par M. l'abbé J.-H. Michon. In-8°, 28 p. Angoulême, imprimerie Roussaud.

Traduction (Une) complète des *Mille et une nuits*, par Ashbee. Grand in-8°, 8 p. Paris, impr. Quantin. (Extrait du *Livre*.)

Traité de l'administration des bibliothèques publiques, par G. Richou, conservateur de la Bibliothèque à la Cour de cassation. (Historique, organisation, législation.) In-8°, VIII-422 p. Paris, imprimerie et librairie P. Dupont.

Variétés historiques et biographiques (Auvergne et Velay), par M. P. Le Blanc. In-8°, 104 p. Le Puy, imprimerie Marchesson. Contient un article sur la papeterie de Prades.

Voltaire. Bibliographie de ses œuvres, par G. Bengesco. T. II, comprenant les mélanges ainsi que les ouvrages édités et annotés par Voltaire. In-8°, portrait de Beuchot. Tiré à 550 exemplaires dont 500 sur papier vélin et 50 sur papier de Hollande. Paris, librairie Didier.

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1885 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Bibliographie de la France, journal de la librairie et de l'imprimerie. — Mars, 14 : collection de marques de libraires et imprimeurs français et étrangers des xve, xvie, xviie et xviiie siècles. — 21, 28. Rapport présenté au nom de la commission de l'imagerie scolaire à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, par M. Henry Havard. — Avril, 4 et mai, 9. La protection des cartes géographiques. — Août, 8. La première pierre de la Sorbonne. Syndicat de la propriété littéraire et artistique. — 29. Calligraphes et copistes. — Novembre, 21. Germond de Lavigne : La Convention du 29 mars 1885 entre la France et les Pays-Bas. — Décembre, 17. Alkan, Particularités concernant un volume sorti des presses de J. Didot.

Bibliophile du Dauphiné, n° 5 : Note bibliographique sur Étienne Deluan.

Bibliothèque de l'École des chartes. Livraisons 1 et 2. Omont : Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pélicier. — Omont : Addition au supplément grec de la Bibliothèque nationale. — Livraison 3, Vaesen : Catalogue du fonds Bourée à la Bibliothèque nationale. — Livraisons 4 et 5 ; de Grandmaison : Fragments de chartes du xe siècle. — Havet : La date d'un manuscrit de Luxeuil. — Prou : Note sur un manuscrit de la vie de sainte Alpais.

Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Avril, mai, juin. Havet : Les manuscrits de Nonius Marcellus. — Inventaire des Archives de la Marine.

Bulletin du bibliophile. Mars, avril : Documents pour servir à l'histoire de la bibliophilie. — D'Allauch : Les livres qui ne se vendent pas.

Bulletin des bibliothèques et des archives. N° 4. Rapport relatif à la Bibliothèque nationale. Circulaire aux préfets pour la confection d'un catalogue des manuscrits.

Bulletin de la Corrèze. Janvier-mars. R. Fage : Notes sur un pontifical de Clément VI et sur un missel dit de Clément VI, conservé à la bibliothèque de Clermont. — Leroux : Documents et chartes des archives départementales et hospitalières de Limoges.

Bulletin critique. Juillet. Berger : Le Psautier de Metz. — Battifol : Les manuscrits de Bérat. — Octobre. Ingold : Bibliotheca mariana, de la Compagnie de Jésus, par Sommervogel.

Bulletin de la Faculté des lettres de Caen. Juillet. Plessis : Horace, état actuel de la critique, manuscrits, scoliastes, chronologie des odes.

Bulletin de la Librairie et de l'Imprimerie. Janvier, 3. La Chambre des imprimeurs et l'industrie nationale. — 17. Pierre et zinc. — 31. Impressions sur fer-blanc. — Février, 14. Étiquettes et placards. — 21. Nouveau procédé d'impression photographique. — 28. Machine à retiration. — Mars, 7. Machine rotative à papier sans fin. — 21, et avril 11. Invention de l'Imprimerie ; documents inédits. — Avril 11. Les Éditeurs. — 25. Les bibliothèques dans l'antiquité. — Mai, 9. Machine rotative. — 16. L'impôt sur le papier. — Composition typographique à l'aide de polytypes. — 23. Propagation de l'art typographique. — 30. Les machines typographiques. — Le papyrus aux xviiie et ixe siècles. — Juin, 6. Calligraphes et copistes. — 27. La phototypie et la photolithographie en encres de couleurs. — Juillet, 4. La xylographie aux États-Unis. — 11. La responsabilité de l'imprimeur. — Août, 1 et 8. L'imprimerie de l'Université d'Oxford. — 8. Fixation des clichés. — 15. Le papier au Tonkin. — 22. La typographie parisienne. — 29. Les imprimeurs brevetés. — L'encrage cylindrique. — Septembre, 5. La chromolithographie dans l'industrie. — 12. Statistique des journaux. — 19. La lithographie sur zinc. — 26 et octobre, 10, 31. Congrès typographique. — Octobre. 10. La presse en Chine. — 17, 24, 31. La reliure dans les siècles passés. — Des industries dont le papier est la base. — 24. Les bouquinistes. — Décembre 12. La lithographie en Espagne. — 19. Les publications en couleurs.

Bulletin monumental. Mars, avril. Durand : Bibliographie forezienne sommaire.

Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement. Juillet : Gibon : L'imagerie scolaire. — Septembre ; Rémont : Les livres d'instruction morale pour l'enseignement primaire.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. Mars-avril. Manuscrit grec de l'évangile de saint Jean conservé à Paris. — Juillet-août ; notice sur les collections de Jean et Guillaume Budé. — Septembre-octobre ; Note sur un manuscrit inconnu de Dubuisson-Aubenay. — Plaquettes parisiennes du xvie siècle.

Constitutionnel. Mars, 19. Bibliothèque du baron de Rothschild.

Controverse et Contemporain. Décembre : Les livres sacrés ou canoniques de la Chine.

Cosmos. Octobre, 19. Papier d'amiante.

Courrier de l'art. Février, 20. Étude bibliographique sur

Eugène Delacroix. — 27. Dons faits en 1884 au musée céramique et à la Bibliothèque de Sèvres.

Curieux. Octobre. La Bibliothèque nationale.

Débats. Mai, 16. Darmesteter : Bibliographie de l'empire byzantin.

Décade. Octobre, 1. Le papier de bois.

Dix-Neuvième Siècle. Janvier, 14, 15. La liberté d'écrire. — Juin, 15. Landrin : Bouquins et chimie. — Novembre, 3. Bibliothèques scolaires.

Événement. Février, 19. Fouquier ; Les Victimes du livre. — Décembre, 6. Siraudin et sa bibliothèque.

Figaro. Janvier, 24. Méry bibliothécaire. — Avril, 23. La Bibliothèque nationale. — Juin, 23. Bibliothèques. — Novembre, 7, 9. La censure. — Décembre, 9. La bibliothèque du général Hugo.

Français. Mai, 10. A la Bibliothèque. — 16 Cosquin : Léon XIII et les Archives du Vatican. — 17. La bibliothèque d'Antoine de Latour. — 29 et juin, 6 et 9. La Censure

France libre. Novembre, 14. La Censure.

Gagne-Petit. Novembre, 10. La Censure

Gaulois. Février, 2 La salle de lecture de la Bibliothèque nationale.

Gazette anecdotique. Février, 28. Le catalogue Monselet. — Septembre, 15 et 20. Collection d'autographes Crémieux. — Novembre, 15. La Censure.

Gazette des Beaux-Arts. Juin et Décembre. Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité en France en 1885. — Octobre et novembre. Duc de Rivoli : Un livre à figures vénitien du XVe siècle — Novembre. Lecoy de la Marche : L'art d'enluminer; manuel technique du XIVe siècle.

Gazette de France. Avril, 18. La Bibliothèque janséniste. — Mai, 14 La bibliothèque de M. de Latour.

Gutenberg-Journal. Janvier, 7. La Chambre des imprimeurs et l'Imprimerie nationale. — 28. Le travail des femmes dans les imprimeries. — Février, 4. Lutte contre les imprimeurs étrangers. — Acquisitions de la bibliothèque du Cercle de la librairie. — 11. Journal illustré par la photographie. — 18. Les éditeurs. — Mars, 4. Les imprimeurs pornographes. — La bibliothèque du British Museum. — 18. Le Cercle de la librairie. — Avril, 1. La Chromotypographie. — Les marques de libraires et imprimeurs. — 8 Le papier. — Les typographes d'aujourd'hui et ceux de jadis. — Notes inédites sur Gutenberg. — 29. L'imprimerie en Egypte. — Bibliothèques municipales. — Mai, 6 Les Bibliothèques d'Italie. — 20. L'impôt sur le papier. — 27. Origine de l'imprimerie à Paris — Les Polytypes. — Les œuvres d'Étienne Dolet. — Juin, 10. L'impôt sur le papier. — 24. Un comité consultatif à la Bibliothèque nationale. — Origines de la zincographie. — Juillet, 22. L'impôt sur le papier. — Aout, 5. — La Composition polytypique. — 19. Calligraphes et Copistes. — La liberté d'écrire et d'imprimer. — Septembre, 2. Brevets d'imprimeurs. — La presse de l'avenir. — 9. Une statue à Ulrich Gering. — 16. Chromolithographie dans l'industrie. — 23. La Papeterie d'Essonnes. — Restauration de vieilles éditions. — 30. L'industrie du papier. — Octobre, 12 et 28. Les Marchands de livres. — Novembre, 18. F. Kœnig et l'invention de la presse mécanique. — 25. Les imprimeries pour aveugles. — Décembre, 9. Les imprimeries clandestines en Russie.

Imprimerie (L'). Janvier, 15. L'Imprimerie nationale. — L'impôt sur le papier. — 31, et février, 15. L'impôt sur le papier. — 31. La gravure en relief à l'eau-forte sur pierre. — Février, 15. La machine pour la stéréotypie. — Mars, 31. Préparation des encres en couleurs. — Les éditeurs. — Avril, 30, mai, 15 juin, 15 et 31, juillet, 15, août, septembre, 15 et 30. Gravure sur pierre. — Mai, 15, et 31. Boussemaer : Transmissions par cordes dans les imprimeries. — Mai, 31. Opinion des Allemands sur la lithographie française. — Juin, 15 et 30, juillet, 15 et 31. Production des clichés phototypographiques en zinc. — Juin, 30. La vie d'une machine. — Juillet, 15, 31. Un journal monstre. — 31. L'impôt sur le papier. — Août, 15. Clichés d'après un report lithographique. — Septembre, 15. Phototypographie. — Octobre, 15, novembre, 30. Les brevets d'imprimeurs. — Septembre, 30. Le bon à tirer. — Octobre, 15. Ornements typographiques. — 31, et novembre, 15, 30; décembre, 15, 31. La zincographie appliquée à la lithographie. — Novembre, 15. Séchage des imprimés. — 30. Vernissage des impressions typographiques et lithographiques. — Décembre, 15. Comment se font les galvanos. — Satinage. — Remarques sur les mots étrangers non francisés que l'on doit mettre en italique.

Intermédiaire des chercheurs et curieux [1].

Intransigeant, janvier, 15. La Bibliothèque du British Museum.

Journal asiatique. Février, avril, mai, juin. Ch. Huart : Bibliographie ottomane.

Journal officiel. Janvier, 24. Texte de la convention franco-italienne pour la protection de la propriété littéraire et artistique. — Avril, 21. Décret réglementaire relatif à la convention franco-italienne. — Février, 12. Bibliothèques municipales de Paris. — Mars, 16. L'imagerie scolaire. — Août, 5. Rapport sur les archives de la marine. — Juin, 19. La Bibliothèque nationale; rapport au Président de la République. — Août, 12. Déclaration échangée entre la France et les Pays-Bas au sujet de la garantie des œuvres d'esprit et d'art. — Décembre, 11. Rapport adressé au Président du Conseil des ministres par le directeur de l'Imprimerie nationale sur les opérations de l'exercice 1884.

Journal des savants. Janvier, mars. Ch. Lévêque : les manuscrits de Léonard de Vinci. — Mars, avril, mai, juillet. Hauréau : les manuscrits du Mont-Cassin.

Justice. Juin, 7. La bibliothèque de Ch. Colomb.

Liberté. Mars, 30. La Bibliothèque nationale.

Magasin pittoresque. Janvier, 31. Des filigranes du papier.

Nouvelle revue historique du droit. Mars, avril. Omont: catalogue de la bibliothèque de Cujas.

Polybiblion. Janvier. Manuscrits visigothiques. — Les fêtes de l'imprimerie et leur bibliographie. — Février. L'Imprimerie. — Bibliographie d'Olivier de la Marche. — Mars. Manuscrits du Père Dan. — Codex : manuscrit de l'abbaye de Gorze. — Mai. Manuscrit égaré du Vatican. Bibliothèques pédagogiques. Livres à l'index. — Juin. Estampillage des livres. — Société des Q. P. Index. — Juillet. Société bibliographique. — Bio-bibliographie bretonne. — Août. Bibliographie des traditions populaires. — Un livre de prix à Rouen au XVIIe siècle. — Manuscrits grecs de Belgique. — Septembre. La bibliothèque Wallon de Leyde. — Octobre. La bibliothèque Colombine. — Manuscrits spéciaux conservés dans les dépôts d'archives des départements — Bibliothèque de l'abbaye d'Admont. Bibliographie. — Novembre. Livres à l'index. — Décembre. Le British Museum et ses salles d'estampes.

Rappel. Octobre, 22. Livres de lecture.

1. Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnons ici ce recueil; il contient dans chacune de ses livraisons nombre de renseignements intéressants pour les bibliophiles.

République française. Mars, 13. Le prêt des livres. — Mars, 28. Manuscrits de Mirabeau. — Juin, 2. Le prix et les origines des livres chinois. — Octobre, 3. Ph. B. : les papiers du Japon.

Révolution française. Janvier. La bibliothèque révolutionnaire du comte de Nadaillac. — Mars. Les manuscrits de Mirabeau.

Revue de l'Agenais. Mai, juin. Tamizey de Larroque : la bibliothèque de Mlle Gouin. — Andrieu : Histoire de l'imprimerie de l'Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours.

Revue alsacienne. Février. Kablé : la Presse d'Alsace-Lorraine sous le régime dictatorial.

Revue d'Auvergne. Janvier, février. Gaidoz et Sébillot : bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Auvergne et du Velay.

Revue britannique. Août. L'Imprimerie nationale.

Revue catholique des institutions et du droit. Avril. Pappafava : Lois positives de la propriété littéraire.

Revue de Champagne et de Brie. Mai, juin. Hérelle : Fonds des archives de la Marine.

Revue celtique. Mai. Berger : De quatre manuscrits des évangiles conservés à Dublin.

Revue critique d'histoire et de littérature. Janvier, 26. E. Picot : Les livres liturgiques du diocèse d'Autun. — Février, 9. T. de Larroque : Incunables d'Auch. — Mars, 2. Darmesteter : le Psautier de Metz. — Avril, 20. Le plus ancien manuscrit de l'*École romantique* de Heine. — Mai, 18. Grandeur et décadence de la Colombine. — Juin, 8. Encore la Colombine. T. de Larroque : Catalogue des livres de M. de Rothschild. — Août, 3. Le livre chez les anciens. — Octobre, 5. Tourneux : Bibliographie de Voltaire. — Novembre, 2. Manuscrits de l'abbé Nicaise. — 16. P. L. Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur. Janvier, 1, 15. Ch. Henry : Le manuscrit de Léonard de Vinci.

Revue de Gascogne. Avril. L. Couture : Sur la bibliographie de Barbotan.

Revue générale. Janvier, 15 et mars, 1. Piedagnel : un ami des livres, M. Ximenès Doudan.

Revue de géographie. Mars, avril. Marcel : Bibliographie de la Nouvelle France.

Revue indépendante. Février. P. Bonnetain : Les éditeurs. — Ch. Henry : Le livre de l'avenir ; justification ; polychromie ; caractères.

Revue des langues romanes. Janvier. Chabanneau : Manuscrits provençaux perdus.

Revue de linguistique. Juillet. Vinson : Le premier livre souletin. Gaidoz et Sébillot : Bibliographie des traditions et de la littérature populaire ou orale des Francs d'outre-mer.

Revue littéraire. Janvier. Battandier : Un précieux manuscrit. — Février. La bibliothèque du Saint-Siège.

Revue lyonnaise. Mai. Niepce. Les manuscrits du trésor de la cathédrale de Lyon avant 1789. — Juin. H. Beaune : Palliot, imprimeur-historiographe.

Revue du monde catholique. Mai, 1. Lasserre : Les manuscrits de Bossuet.

Revue politique et littéraire. Août, 22. La collection d'autographie Crémieux. — Septembre, 19. Lemaître : Livres de classe.

Revue des questions historiques. Janvier, avril. De l'Epinois : La bibliothèque du Vatican.

Revue de la Révolution. Juillet, août. De la Sicotière : Biographie bibliographique, Ch. Vatel.

Revue des sciences ecclésiastiques. Mai. Les livres pénitentiaux.

Revue scientifique. Janvier, 17. Février, 7. Berthelot : Les manuscrits alchimistes grecs.

Revue universelle internationale. Avril, 1. James : La propriété littéraire aux États-Unis.

Romania. Janvier. Morel-Fatio : Manuscrits de la bibliothèque d'Ossuna. — Avril. Meyer : Inventaire des livres de Henri II, roi de Navarre. — Thomas : Notice sur deux manuscrits de la *Spagna*.

Science et nature. Octobre, 3, 24. Autographes de savants.

Siècle. Mai, 6. Les almanachs de la Révolution. — Août, 29 et septembre, 19. Bibliothèques et gens de lettres.

Télégraphe. Janvier, 6. Les livres scolaires.

Temps. Janvier, 8. La bibliothèque du British Museum. — Mars, 18. Manuscrits de Mirabeau. Juin, 6. La bibliothèque du fils de Christophe Colomb au pillage.

Typologie-Tucker. Janvier, février. Béranger typographe et poète. — L'imprimerie moderne. — Février, juin, août, octobre et décembre : dictionnaire typo-lithographique. — Mars : Lettres d'un bibliographe. — Avril, mai. Alkan : Un fondeur de caractères, membre de l'Institut ; M. Laboulaye. — Juin. Trop de zinc. — Août, septembre. Invention de la presse mécanique. — Septembre. La bibliothèque du pauvre. — Octobre. Les marchands de livres. — Novembre : La lithographie et l'école Sanier. — Décembre : La sénélotypie.

Voltaire. Avril, 27. La Bibliothèque nationale.

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie*.

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire; journal de législation, doctrine et jurisprudence françaises et étrangères. Mensuel. Abonnements : un an, Paris, 10 fr. ; étranger, 12 fr. Le n°, 1 fr. 25.

Bibliographe (Le). Nouvelle revue des livres et journaux, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Bureaux, 66, rue du Rocher. Abonnements : France et Algérie, 6 fr. ; Union postale, 7 fr. Le numéro, 20 cent. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. (Paraît depuis le 1er novembre.)

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de re-

ligion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements: France, un an, 15 fr.; Union, 18 fr.; États-Unis, 20 fr. Librairie Bray et Retaux.

Bibliographie de la France. Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; Union, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du bas Languedoc (*Le*), recueil mensuel. Huitième année. Clermont-L'Hérault, librairie Léotard.

Bibliophile du Dauphiné (*Le*). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr.; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bibliophilie ancienne et moderne (*La*) française et étrangère. Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Vᵉ Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

Bulletin bibliographique de la librairie française et des arts et industries qui s'y rattachent. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 5 fr. Bureaux, 9, cité d'Hauteville.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique*. Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.)

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, 41, rue du Bac.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 38, rue Bleue. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, lib. Nilsson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 6 fr.; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

Curiosité (*La*). Journal des curieux, des collectionneurs, des archéologues et des bibliophiles. Abonnement unique : vingt-cinq numéros, 5 fr.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (*The*). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gazette bibliographique. Bureaux, 46, passage du Grand-Cerf. Abonnements, un an, 5 fr. (N'a eu que quelques numéros.)

Guide de l'imprimerie. Vente, échange, achat de matériel d'imprimerie, de lithographie, de papeterie et de reliure. Bi-mensuel. Bureaux, 42, rue Jacob. (Paraît depuis le mois de juillet.)

Gutenberg Amusant (*Le*), recueil périodique de l'imprimerie. Ch. Blot, à Paris, 7, rue Bleue. (Paraît depuis le mois d'octobre.)

Gutenberg-Écho. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (*L'*) *pour tous.* Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (*L'*). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Indicateur des bons livres à bon marché. Mensuel. Abonnements : France, un an, 3 fr.; le numéro, 25 cent. Bureaux, 6, rue de Mézières.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

Journal-Guide. Sommaire général des journaux, publications, livres. Bureaux, 27, rue Esquirol.

Journal des imprimeurs. Indicateur général du matériel typographique et lithographique, des produits et marchandises employés dans ces deux arts. Mensuel. Bureaux, 225, faubourg Saint-Honoré.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr.; départements, 42 fr.; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

Livres (*Les*), *les estampes et la reliure.* Bureaux, 45, rue Jacob. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 30 cent.

Moniteur (*Le*) *de la librairie, de l'imprimerie et de la presse.* Bi-mensuel. Bureaux, 8, rue Montyon. Abonnements, 5 fr. par an; le numéro, 20 cent.

Moniteur (*Le*) *bibliographique.* Revue mensuelle des livres anciens et nouveaux, paraissant le 1ᵉʳ de chaque mois. Abonnements : France, un an, 6 fr.; étranger, 8 fr.; le numéro, 1 fr.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Paraît depuis le mois d'août. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr.; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (Le) du typolitho. Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion; paraissant toutes les semaines. Abonnements : un an, 3 fr. 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Ralliement typographique (Le). Bureaux, 71, rue de La Mare. Abonnements, 1 fr. 50; le numéro, 10 cent.

Réveil typographique (Le), organe du Cercle d'études sociales, paraissant les 10 et 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 3 fr.; étranger, 4 fr. Le numéro, 10 cent. Bureaux, 56, rue Polonceau. (Paraît depuis le mois de février.)

Revue bibliographique et littéraire. Cette revue paraît à la fin de chaque mois. Prix d'abonnement : 6 fr. par an. Bureaux : 5, rue du Cherche-Midi.

Revue bibliographique universelle des sciences médicales, avec tables alphabétiques annuelles des matières et des auteurs, publiée par fascicules mensuels par le Dr Meyners d'Estrey, avec la collaboration de médecins français et étrangers. Abonnements, un an, 30 fr. Le numéro, 2 fr. 50. Bureaux, 6, place Saint-Michel.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris. Abonnements, un an, Paris : 20 fr.; départements, 22 fr.; étranger, 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte.

Revue des journaux et des livres, paraissant tous les dimanches. Hebdomadaire. Abonnements, un an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 fr. ; étranger, le port en sus. Le numéro, 10 cent. (Paraît depuis le 6 juillet.)

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers.*

Revue mensuelle du bibliophile militaire. Paris, 18, rue Feydeau.

Typographie française (La). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux : 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker; recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, un an, Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

Gustave Fustier.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1885

TOME VII

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

THÉOLOGIE

Grandes (Les) leçons du christianisme, par Pellissier, 135.
Psautier (Le) de Metz, édition Bonnardot, 140.

JURISPRUDENCE

Plaidoyers de Me Lachaud, 405.
Plaidoyers et œuvres choisies de Cl. Laurier, 176.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Conditions sociales du bonheur et de la force, par Coste, 360.
Dialogues philosophiques sur le contentement de soi-même par l'éducation morale, par Lescot, 124.
Émotions (Les) et la volonté, par Bain, trad. Le Monnier, 77.
Esquisse d'une classification des doctrines philosophiques, par Renouvier, 245.
Esquisse d'une morale sans obligation, par Guyau, 26.
Essai sur le système philosophique des stoïciens, par Ogereau, 523.
Geschichte der neueven Philosophie von Baco und Carthesius bis zur Gegenwart, par Stœckl, 26.
Homme (L') et les croyances, par Planet, 196.
Honneur (De l'), par Savatier, 245.
Leçons de philosophie, par Rabier, 78.
Maladies (Les) de la personnalité, par Ribot, 244.

Morale (La) anglaise contemporaine, par Guyon, 360.

Nouveau (Le) spiritualisme, par Vacherot, 78.

Œuvres de Pascal, édition Derôme, 452.

Pascal physicien et philosophe, par Nourrisson, 633.
Pensées, par J. Roux, 511.
Philosophie (La) ancienne, par Bénard, 361.
Philosophie du droit social, par Mgr Hugonin, 195.
Philosophie (La) en France au XIXe siècle, par Ravaisson, 523.
Philosophie (La) de Schopenhaüer, par Ribot, 144.
Principe (Le) de la morale, par Secretan, 80.
Psychologie (La) allemande contemporaine, par Ribot, 525.

Sur le vif, par Amica Mathilde, 510.

Univers (L'), la force et la vie, par Laggroud, 76.

Vraies (Les) bases de la philosophie, par Fauq, 583.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Aérostats (Les) dirigeables, par Grilleau, 33.
Année scientifique et industrielle, par L. Figuier, 84, 362.
Annuaire du Bureau des longitudes, 84.
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris, 361.
Astronomie, par Flammarion, 84.

Chemins (Les) de fer, par Guillemin, 200.
Cours de magnétisme humain, par Crépieux, 198.

Dictionnaire d'agriculture, par Barral, 249.
Essai sur la flore du pavé de Paris, par Vallot, 33.
Evolution (L') du règne végétal, par de Saporta et Marion, 584.

Forces (Les) de l'industrie, par Bourdeau, 249.

Guide du chimiste, par Fremy et Terreil, 248.

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par Marie, 585.
Hommes (Les) phénomènes, par Guyot-Daubès, 630.

Introduction à la botanique, par de Lanessan, 361.

Magnétisme animal, par Bottet, 82.
Matière (La) et la physique moderne, par Stallo, 83.
Microscope (Le), par Hugouneng, 200.

Notions de sylviculture, par Muel, 200.
Nouvelles conquêtes de la science, par Louis Figuier, 84.
Nouvelles lettres scientifiques, par Flajat, 361.

Pétrole (Le), par Hue, 585.

Revues scientifiques, par P. Bert, 200, 247.
Roches (Les), par Jametaz, 83.

Traité de chimie biologique, par Wurtz, 249.
Traité de paléontologie pratique, par Meunier, 83.

Vie (La) au fond des mers, par Filhol, 630.

Zoologie générale, par Beauregard, 125.

Sciences médicales.

Année (L') médicale, par le Dr Bourneville, 585.

Clinique et critique chirurgicales, par Reclus, 85.

Dictionnaire usuel des sciences médicales, par Dechambre, Duval et Lereboullet, 86.

Essai sur les odeurs du corps humain, par le Dr Monin, 250.

Etude sur les épices, par Husson, 85.

Histoire du choléra aux Indes orientales, par Semmelinck, 638.
Histoire de la médecine, par Guardia, 85.
Hygiène et médecine des familles, par le Dr Vigouroux, 248.

Leçons de clinique médicale, par Picot, 86.
Livre (Le) des jeunes mères, 250.

Maladies puerpérales, par Siredey, 86.
Médecine et mœurs de l'ancienne Rome, par Dupouy, 304, 586.
Médecine (La) nouvelle, par Dubois, 586.

Prophylaxie et géographie médicale des principales maladies tributaires de l'hygiène, par Poincarré, 362.

Sciences militaires.

Armée (L') allemande sur le pied de guerre, 87.
Armée (L') en France, par Dussieux, 19.
Armées (Les) étrangères en campagne, 251.
Art (L') chez les Romains, par de la Chauvelays, 252.
Art (L') militaire et la science, par Hennebert, 32.

Bataille (La) de l'Assietta, par Dabormida, 252.

Combat (Le) à pied de la cavalerie, par de la Chauvelays, 362.
Commandant (Le) Rivière et l'expédition du Tonkin, par Baude de Maurcelay, 89.

Etude sur quelques points de notre organisation militaire, 88.
Europe (L') sous les armes, par Hennebert, 87.

Généraux et soldats d'Afrique, par Blanc, 251.
Guerre (La) moderne, par Derrécagaix, 587.
Guerre (La) turco-russe, par Lurion, 33.

Lettres sur la cavalerie, par de Hohenlohe, 588.
Lettres d'un soldat, par de Montagnac, 565.

Manœuvres du 17e corps, 250.
Manuel complet d'artillerie, par Plessix, 87.

Nation (La) armée, par de Goltz, 34.

Organisation (L') et les institutions militaires de la Lorraine, par Lepage, 88.

Prochaine (La) guerre, par le général X., 587.

Récits militaires, par le général Ambert, 363.

Souvenirs d'une campagne dans le Levant, par Girard, 35.
Souvenirs anecdotiques de la guerre de 1870, par Doussaint, 586.

Sciences physiologiques.

Langage (Du) et de la musique, par Stricker, trad. Sewieland, 244.

Organes (Les) de la parole, par de Meyer, trad. Claveau, 79, 247.

Sentiments (Les), la passion, la folie, par A. Simonin, 582.

Économie politique et sociale.

Administration (L') de la ville de Paris, par Pontich, 32.
Administration (L') publique en France, par Baratier, 251.
Affaires (Les) d'Haïti, 82.
Allemagne (L') de M. de Bismarck, par Pigeon, 197.
A l'ordre du jour, par P. Bert, 584.
Année (L') politique (1884), par Daniel, 197.

Colonies nécessaires; Tunisie, Tonkin, Madagascar, 527.
Crise (La) irlandaise, par Ed. Hervé, 359.
Critique sociale, par Blanqui, 525.

Démocratie (La) et des conditions morales, par d'Ussel, 30.
Domestiques et maîtres, 566.

Essai sur la mission actuelle de la femme, 196.

Fédéralisme ou césarisme, 245.
France (La) d'Afrique et ses destinées, 27.

Individu (L') contre l'Etat, par H. Spencer, 28.
Internationale (L') rouge, par Zacher, 197.

Manual of the law affecting the housing and sanitary condition of Londoners, 31.
Ministère (Le) Clémenceau, par Reinach, 583.

Ophidiennes (Les), par de Bernard, 27.
Organisation (L') du crédit au travail, par Hiernaux, 81.

Paix (La) publique, selon la logique et l'histoire, par de Faviers, 246.
Politique (La) d'un villageois, par A. Barbès, 583.
Politique (La) française en Océanie, par Deschanel, 28.
Populations (Les) agricoles de la France, par Baudrillart, 526.
Propriété (La) et la démocratie, par Fouillée, 81.

Rapports de la religion et de l'État, par Frank, 527.

Salles (Les) d'asile en France, par Gassot, 30.
Socialisme (Le) d'État, par L. Say, 28.

Traite (La) des vierges à Londres, par Yves Guyot, 583.

Vie (La) à bon marché, par de Wogan, 196.

Éducation. — Enseignement.

Cahiers d'enseignement illustrés, 567.
Corneille expliqué aux enfants, par Faguet, 404.

Education (De l') à l'école primaire, professionnelle, supérieure et normale, par Vessiot, 453.
Education (L') des filles, par Fénelon, 366.
Enseignement de la parole aux sourds-muets, par Claveau, 247.

La Fontaine expliqué aux enfants, par Faguet, 404.

Madame de Maintenon, institutrice, 231.

Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme, par Faguet, 231.

Une éducation dans la famille, par Mme Sampson, 232.

Voltaire (Le) des écoles, par Lavigne, 128.

Beaux-arts.

Art (L') et les grands idéalistes, par Erckmann-Chatrian, 141.
Arts (Les) rétrospectifs au palais des Consuls à Rouen, par Souchières, 23.

Basilique (La) de Saint-Marc à Venise, par Bolto, 355.
Bulletin des Beaux-Arts, 240.

Catalogue illustré de l'Union centrale des Arts décoratifs, par Champier, 73.
Charles Blanc et son œuvre, par Massarani, 22.
Cicerone (Le), guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, par Burckhardt, 193.
Composition (La) décorative, par Mayeux, 579.
Critique d'avant-garde, par Duret, 304.

Delacroix peint par lui-même, par Dargenty, 356.
Délicatesse (La) dans l'art, par C. Martha, 23.
Dessin (Du) et de la couleur, par Bracquemond, 476.
Dictionnaire des émailleurs, par Molinier, 358, 515.
Dictionnaire juridique et pratique de la propriété, 579.
Donatello, par Müntz, 475.

Eaux-fortes pour la *Dame aux Camélias*, 366.
Essai sur le jugement esthétique, par Adam, 515.
Estampes du XVIIIe siècle, par Bourcard, 364.
Etude sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie, par Lefort, 142.

Figaro-Salon, par Wolff, 416.
Fleurs et peintures de fleurs, par Loir-Mongazon, 142.

Graveurs (Les) du XIXe siècle, par Béraldi, 137.

Hans Holbein, par J. Rousseau, 142.
Histoire de la tapisserie, par Guiffrey, 627.
Histoire de la verrerie et de l'émaillerie, par Ed. Garnier, 627.
Hôtel (L') Drouot et la curiosité, par P. Eudel, 193.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV, par Guiffrey, 476.

Livre (Le) des collectionneurs, par Maze-Censier, 366.
Livret illustré du Musée du Luxembourg, 73.

Manuel des Entrepreneurs, par Desplanques, 304.
Manufactures (Les) nationales et les Arts du Mobilier, 73.
Médailleurs (Les) de la Renaissance, par Heiss, 22.
Mœurs (Les) et la Caricature en Allemagne, par Grand-Carteret, 578.
Monographie du temple de Salomon, par Pailloux, 356.

Œuvre complet d'Eug. Delacroix, 354.

Petit (Le) Trianon, par Desjardins, 240.

Renaissance (La) en France, par Léon Palustre, 580.

Tableaux et dessins d'A. de Neuville, 516.
Traité de la peinture en bâtiment, par Ducompez, 23.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Linguistique.

Dictionarium eroticum latino-gallicum, 365.

Poésie.

Adieu (L'), par Calemard de la Fayette, 407.
Adieux (Les), par Chatonnet, 636.
Alcôve et Boudoir, par Avenel, 139.
A mi-côte, par Vaudon, 17.
Apaisements (Les), par Russel, 182.
Arc-en-ciel, par Vicaire, 310.
Arnold, par de Château-Châlons, 181.
Art (L') poétique, par Vauquelin de la Fresnaye, 184.
Au pays des pommiers, par Patard, 130.

Avec des rimes, par Germain Lacour, 513.

Beauvais délivré, par Pontsevrez, 131.

Cantique (Le) des Cantiques, par Lahor, 513.
Chanson d'amour, par Frank, 182.
Chanson (La) des Gueux, par Richepin, 368.
Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine, par Decombe, 456.
Chemise (La) des étoiles, par Silvestre, 407.
Complaintes (Les), par Laforgue, 569.
Contes de la Villa Coraly, par de Vauzelles, 235.
Contre-Blasphèmes, par Dubout, 17.
Coqs et vautours, par Colas, 181.

Dieu (Le) dans l'homme, par Aicard, 407.
Dit (Le) de la Panthère d'amours, par de Margival, 192.
Drames (Les) du Peuple, par Renaud, 311.

Élans et tristesses, par Aubert, 236.
Élégies de Properce, 530.
Enamourées (Les), par Sivet, 568.
Évocations (Les), par Cl. Hugues, 183.

Fables de La Fontaine, éd. Jouaust, 624.
Faust; illustrations de J.-P. Laurens, 624.
Fleurs de bitume, par Goudeau, 131.

Idylle éternelle, par Madeleine, 17.
Intermèdes, par C. Mendès, 512.

Jocelyn, éd. Jouaust, 624.

Légende d'âmes et de sang, par Ghil, 235.
Livret de vers anciens, 129.

Modernité, par J. Lorrain, 182.

Nos enfants, par Dewailly, 457.
Nos grandes pages, par du Guerrois, 130.

Odes d'Horace, trad. de Champglin, 569.
Œuvres d'Ackermann, 180.
Œuvres d'Anacréon, 418.
Œuvres de Coppée, 368.
Onze (Les) mille vierges, par A. Houssaye, 130.

Pape (Le), par V. Hugo, 417.
Petits étés de la cinquantaine, par Troubat, 406.
Pics et vallées, par Lafagette, 236.
Poème (Le) de Job, par de Montmélian, 408.
Poèmes de la libellule, par J. Gautier, 416.
Poésies posthumes, par A. Barbier, 131.
Poésies d'Alfred Busquet, 17.
Poésies d'un inconnu, par Bastit, 409.
Poésies, par O'Farell, 570.
Poésies de C. Mendès, 13.
Poésies de Jacques Richard, 309.

Rosa mystica, par de Guaita, 310.
Ros rosarum ex horto poetarum, 363.
Ruades et Caresses, par Bertal, 17.

Saisons (Les), par Pataud, 130.
Selections chiefly lyrical from the poetical works of V. Hugo, 636.
Soleil (Le) de minuit, par C. Mendès, 235.
Sonneur (Le) de biniou, par Ch. Alexandre, 406.
Sonnets (Les) du docteur, 21.

Une cigale au Salon, par Ducros, 530.

Vierge (La) Marguerite substituée à la Lucine antique, 139.
Vouivre (La), par Grandmougin, 130.

Théâtre.

Comédie (La) satirique au XVIIIe siècle, par Desnoireterres, 14.

Histoire des comédiens de la troupe de Molière, par Copin, 632.

Médecin (Le) volant, par Boursault, 21.
Mille (Les) et une nuits du théâtre, par Vitu, 127.

Ombres chinoises, par P. Eudel, 631.
Orage (L'), par Ostrowski, trad. Legrelle, 637.

Répertoire de la Comédie-Française, par Gueulette, 312.
Répertoire de Shakespeare, 177.

Sophie Arnould, par E. et J. de Goncourt, 400.
Souvenirs d'un jeune premier, par Laferrière, 170.

Tartuffe, étude par Coquelin, 15.
Théâtre (Le) de la Cour à Compiègne, par Leveaux, 307.
Théâtre (Le) à Reims, par Paris, 231.

Contes.

Contes et apologues, par Riffard, 619.
Contes de Grazzini, 473.
Contes de La Fontaine, 418.

Nouveau Décaméron, 368.

Romans.

Adultère, par Belot, 175.
A la ville et à la campagne, par X. Marmier, 230.
Amants (Les) adultères, par A. Boutique, 228.
Amour (L') au pays bleu, par H. France, 416.
Argent (L') et la femme, par A. Le Roy, 9.
Au régiment, par Maizeroy, 12.
Autour d'une caserne, par Bonnetain, 60.

Babiole, par du Boisgobey, 8.
Baiser (Le) de ténèbres, par Mélandri, 6.
Bel-Ami, par Guy de Maupassant, 297.
Belle (La) Mme Le Vassart, par A. Bauquenne, 8.
Béotiens (Les), par Nizet, 60.
Bien-aimée (La), par Jules Mary, 393.
Boîte à musique, par Ch. Leroy, 174.
Bouvard et Pécuchet, par G. Flaubert, 472.
Brasserie (La) du Lapin, par Aymé Martin, 229.
Brutalités, par F. Enne, 302.

Capitaine (Le) Fracasse, par Th. Gautier, 140.
Capitaine (Le) Regnier, par A. Pothey, 226.
Ce brigand d'amour, par J. Gayda, 344.
Césarin Andoly, par Blache, 394.
Champagne Cornod, par Racot, 11.
Chef (Le) de gare, par Vast-Ricouard, 230.
Claire d'Albe, par Mme Cottin, 298.
Cocher (Le) Etienne, par Pinard, 507.
Commandeur (Le) Mendoza, par Valera, trad. Savine, 178.
Comtesse (La) Suzanne, par J. Vincent, 227.
Course (La) à la mort, par E. Rod, 450.
Crime (Le) de Darius Fal, par Racot, 562.
Croquis de femmes, par de Glouvet, 8.
Cruelle énigme, par Bourget, 172.

David Copperfield, par Ch. Dickens, 619.
Dernier (Le) Scapin, par R. Lesclide, 11.
Détraquées (Les), par G. Sauton, 174.

Dévorants (Les) de Paris, par Dubut de Laforest, 169.
Druide (Le), par Gyp, 395.

Élève (L') Gendrevin, par R. Caze, 9.
Entre Gascons, par Moynet, 307.
En yacht, par Ph. Daryl, 229.
Étude (L') Chandoux, par J. de Glouvet, 229.
Eugène Onéghine, par Pouchkine, 7.
Euréka, par Laglaize, 302.
Eusèbe Lombard, par A. Theuriet, 174.

Fantôme (Le), par Flor O'Squarr, 507.
Fausse piste (La), par Lafargue, 395.
Femme (La) d'un autre, par Lancelin, 174.
Femme (La) du comique, par A. Scholl, 394.
Fête (La) des neiges, par Zuri, 123.
Feuille (La) à l'envers, par Montagne, 140.
Fredaines (Les) de Jean de Cévilly, par Audebrand, 561.
Fruits défendus, par A. Scholl, 394.

Garde (Le) du corps, par G. Duruy, 450.
Germinal, par Zola, 172.
Grande (La) Marnière, par Ohnet, 300.
Grève (La) de Penhoat, par Jouannin, 301.

Hautemanière (Les), par Ch. Canivet, 396.
Héritiers (Les) de Montmercy, par Mme Dupuis, 625.
Héros et pantins, par Cladel, 171.
Histoire d'un Berrichon, par Girardin, 619.
Histoire de Manon Lescaut, éd. Launette, 628.
Hors des ténèbres, par Conway, 225.
Hystérique (L'), par C. Lemonnier, 122.

Idées (Les) de Jean-François, par J. Macé, 8.
Idylles, par Gréville, 304.
Impitoyable amour, par G. Lachaud, 123.
Innocent (L'), par Pouvillon, 6.

Jack et Jane, par Stahl et Lermont, 175.
Jacques le fataliste, par Diderot, 70.
Jean de Courteil, par Antony, 396.
Jean des Figues, par P. Arène, 335.
Jean Méronde, par J. Mairet, 123.
Jean Mornas, par J. Claretie, 450.
Jeunesse (La) de 1830, par Mary Summer, 347.
Joie (La) d'aimer, par Maizeroy, 10.
Jours (Les) d'absinthe, par Chincholle, 171.
Jours d'amour, par Courmes, 393.

Légendes espagnoles, par Becquer, 474.
Les Monach, par de Bonnières, 11.
Lieutenant (Le) Bonnet, par A. Malot, 563.
Livre (Le) de mon ami, par A. France, 302.
Loisirs d'un hussard, par Théo-Critt, 395.
Louchon, par Delair, 395.

Mademoiselle de Combes, par Fléchier, 418.
Mademoiselle de Trémor, par Peyrebune, 394.
Mademoiselle Vermont, par Chaperon, 345.
Maison (La) de chasse, par de Cherville, 299.
Maison (La) fermée, par Frank, 302.
Marcelle, par Lesueur, 228.
Mariés (Les), par Strindberg, 397.
Marquis (Le) de la Roche Saint-Jude, par de Montfort, 346.
Mathias Sandorf, par J. Verne, 507.
Mémoires du comte de Comminges, par Mme de Tencin, 418, 530.
Mémorables aventures du docteur Quiès, 631.
Merveilleux récits de l'amiral Le Kelpudubec, par Silvestre, 10.
Miss America, par Champsaur, 228.
Mitsa, par de Chardonne, 8.
Mon petit dernier, par Quatrelles, 229.
Mon petit homme, par Bonnetain, 344.
Monsieur le député de Chavonne, par Narjoux, 563.
Monsieur Isaacs, par Crawford, 505.
Monsieur le préfet des Hauts-Monts, par Narjoux, 122.
Monstres (Les) roses, par Deschaumes, 11.
Mystères (Les) de Marseille, par Zola, 9.

Nièce (La) de l'organiste, par Jean de Nivelle, 175.

Olivier Maugant, par V. Cherbuliez, 123.

Paris vivant, par R. Caze, 395.
Pauvre Jean-Marie, par Marcel, 508.
Pauvre Zeph, par Robinson, 299.
Pays (Le) du merle blanc, par G. Vautier, 225.
Petitan, par Poitevin, 561.
Petite (La) Dufresnoy, par Demesse, 344.
Point (Le) noir, par Matthey, 170.
Pretantaine (La), par G. Duval, 175.
Princesse (La) rouge, par Blavet, 564.
Prohibido (Lo), par Perez y Galdos, 563.
Promesses (Les) d'une fille, par Lévis, 396.
Pudique (La) Albion, par H. France, 344.

Quelques sires, par Léon Cladel, 302.

Récits (Les) de Jean Féru, par G. Livet, 344.
Reine (La) des Gueux, par P. Mahalin, 10.
Reins (Les) cassés, par E. Daudet, 228.
Roland, par Ecilaw, 299.
Roland d'Escours, par Vilars, 298.
Roseline, par Servières, 562.

Sang (Le) bleu, par H. Malot, 343.
Sara, par Restif de la Bretonne, 170.
Semaine (La) d'Ursule, par Robert Caze, 229.
Sept (Les) poussins de la Claudine, par Mlle Poitevin, 507.
Siège (Le) de Calais, par Mme de Tencin, 418, 530.
Sœur Thècle, par Stello, 230.
Solange de Croix Saint-Luc, par A. Delpit, 301.
Sous la hache, 170.
Souvenirs d'enfance, par Tourgueneff, 395.

Tarentella, par Blind, 227.
Toinon, par Toudouze, 226.
Tous quatre, par Margueritte, 449.

Un cœur fêlé, par Vidal, 564.
Une affolée d'amour, par A. Belot, 394.
Une bonne affaire, par H. Malot, 141.
Une bourgeoise, par J. Case, 300.
Une diva, par E. Ambre, 175.
Une idée fantasque, par Mulholland, 346.
Une vie d'artiste, par Ballu, 343.

Vache (La) enragée, par E. Goudeau, 395.
Vengeance, par Multedo, 298.
Vicaire (Le) de Wakefield, 621.
Vies (Les) muettes, par Allard, 169.
Vive le mariage, par Théo-Critt.
Vocation (La) de l'abbé Pierre, par Bulot, 393.
Voyages et aventures du capitaine Cougourdan, par E. Mouton, 10.

Wanda, par Ouida, 344.

Yvette, par Guy de Maupassant, 7.

Zélie Clairon, par Louis Davyl, 450.

Ouvrages annoncés : 12, 61, 123, 175, 230, 303, 347, 397, 564.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

Académie (Une) sous le Directoire, par J. Simon, 12.
Anne de Montmorency, par Decrue, 354.

Capitulaire (Le) de Kiersy-sur-Oise, par Bourgeois, 466.
Cardinal (Le) de Bernis depuis son ministère, par F. Masson, 184.
Cartulaire de l'abbaye de Lérins, par Moris et Blanc, 468.
Chroniqueurs (Les) de l'histoire de France, par Mme de Witt, 618.
Chute (La) d'une république; Venise, par Bonnal, 464.
Civilisation (La) en Italie, par Burckhardt, 461.
Claude de France, duchesse de Lorraine, par de Magnienville, 136.
Coblentz et Quiberon, par de Contades, 186.
Contes (Les) de Paris, par Hennebert, 136.
Correspondance du maréchal Davout, 570.
Correspondance de Juarez et de Montluc, 460.

Decree (A) of Star Chamber, concerning printing, 571.
Directoire (Le) et l'Expédition d'Egypte, par Boulay de la Meurthe, 459.
Discours sur l'Histoire de France, par le comte de Mouy, 467.
Duc (Le) de Rohan et les Protestants sous Louis XIII, par de la Garde, 20.

Écroulement (L') d'un Empire, par Samarow, 353.
Église (L') et l'Etat dans la seconde moitié du IIIe siècle, par Aubé, 637.
Églisé (L') et le Libéralisme de 1830, par Leroy-Beaulieu, 463.
Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, par de Barral, 572.
Europe (L') et la Révolution française, par A. Sorel, 461.

François Ier, par Mme Coigniet, 467.

Grandes (Les) souveraines, par Desprez, 305.
Guerre de Jugurtha, par Salluste, 176.
Guerres (Les) sous Louis XV, par le comte Pajol, 18.

Henri IV, vie privée, détails inédits, 21.
Henri IV en Gascogne, par de Batz-Trenquelléon, 239.
Henri IV et la princesse de Condé, par Henrard, 463.
Histoire du collège des Bons-Enfants, par Cauly, 237.
Histoire de M. Emery, par E. Méric, 462.
Histoire du Gouvernement de la Défense nationale, par Steenackeers et Le Goff, 351.
Histoire de Marie Stuart, par Mignet, 638.
Histoire du Parlement de Toulouse, par Dubédat, 414.
Histoire d'un parti; les Cinq sous l'Empire, par Darimon, 414.
Histoire universelle, par M. Fontanes, 573,
Historiens (Les) fantaisistes; M. Thiers, par M. de Martel, 514.

Ilios, ville et pays des Troyens, par Schliemann, trad. Egger, 623.
Impératrice (L') Théodora, par Debidour, 352.

Johannis Burchardi Diarium, éd. Thuasne, 574.
Journal d'un officier d'ordonnance, par le comte d'Hérisson, 132.
Journals of Gordon, 464.

Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, par Joubert, 351.
Lundis révolutionnaires, par J. Bernard, 187.

Manifeste de Gracchus Babœuf, par Ch. Lecoq, 567.
Maréchal (Le) de Fabert, par Bourelly, 133.
Marine (La) des Ptolémées et la marine des Romains, par Jurien de la Gravière, 66.
Mémoires du marquis de Sourches, par de Cosnac, 312.
Miron (François) et l'administration de Paris sous Henri IV, par Miron de l'Épinay, 412.
Mission (La) du P. Joseph à Ratisbonne, par Fagniez, 572.
Modes et usages au temps de Marie-Antoinette, par de Reiset, 69.

Nîmes à la fin du XVIe siècle, par le docteur Puech, 458.
Notre-Dame Guesclin, par Mme de Witt, 618.

Opposition (L') sous les Césars, par G. Boissier, 239.
Origine de l'Imprimerie à Paris, 410.
Origines (Les) de la France contemporaine, par Taine, 65.
Origines (Les) de la révolution en Bretagne, par Pocquet, 136, 460.

Paysans (Les) et les Seigneurs avant 1789, par Manesse, 305.
Portraits (Les) du grand siècle, par Ch.-L. Livet, 565.

Sadowa (De) à Sedan, par Tissot, 353.
Science (La) romaine à l'époque d'Auguste, par Terquem, 514.
Sévigné (Mme de) historien, par Combes, 411.

Thiers, Guizot, Rémusat, par J. Simon, 398.
Trois amoureuses au XVIe siècle, par de la Ferrière, 351.
Trois révolutionnaires, Turgot, Necker et Bailly, par Nourrisson, 187.

Un publiciste au XVIe siècle, Juste Lipse, par Amiel, 20.
Une mésalliance dans la maison de Brunswick, par de Beaucaire, 134.

Vandalisme (Le) révolutionnaire, par Despois, 135.
Variétés révolutionnaires, par Marcellin Pellet, 127.
Victor-Emmanuel et Mazzini, par Bouillier, 468.
Vie (La) antique des Grecs et des Romains, par Guhl et Koner, 413.
Vie (La) rurale dans l'ancienne France, par Babeau, 352.

Géographie.

Affamés (Les) du Pôle nord, par de Fonvielle, 517.
Afghanistan (L'), par Simond, 478.
Algérie (L'), par Quesnoy, 518.
Angleterre (L'), l'Écosse et l'Irlande, par Villars, 621.
Annales sénégaliennes, 521.
A travers l'Asie centrale, par Moser, 626.
A travers la Norvège, par Marcot, 519.
A travers le Zanzibar, par le R. P. Leroy, 582.
Australie (L'), par Journet, 75.
Au Tonkin, par Bonnetain, 65.
Autriche-Hongrie, Tyrol et Bavière, par Joanne, 520.
Au pays du Soudan, par de Rivoyre, 517.
Aztèques (Les), par Biart, 518.

Canada (Le), par Clapin, 241.

Canal (Le) de Panama, par Wyse, 619.
Caucase (Le) et la Perse, par Orsolles, 242.
Champagne et Ardennes, par Joanne, 520.
Chine (La) méridionale, par Colquhoun, 195.
Chinois (Les) d'après les voyageurs les plus récents, par Tissot, 521.
Cinq années au Congo, par Stanley, 631.
Constantinople, Smyrne et Athènes, par P. Eudel, 581.
Côte (La) des esclaves et le Dahomey, par Bouche, 143.
Curiosités de l'Allemagne du Nord et du Sud, 581.

Expéditions du *Rodgers* à la recherche de la *Jeannette*, par Gilder, 241.
Exploration scientifique de la Tunisie, par Ch. Tissot, 74.
Explorations (Les) inconnues; le Fleuve d'or, par L. Biart, 25.

Géographie universelle, par E. Reclus, t. XI, 618.

Habitants (Les) de Surinam, par le prince Bonaparte, 24.
Homme (L') blanc au pays des noirs, par Gourdault, 194.

Japon (Le), par Eggermont, 242.
Japonais (Les), par de Dalmas, 143.

Lettres d'un précurseur; Doudart de Lagrée au Cambodge, par Jullien, 194.
Littoral (Le) de la France, par Aubert, 630.

Monde (Le) chinois, par Daryl, 521.
Monde (Le) physique, par Guillemin, 618.

Naturalist's (A) Vandering in the Eastern Archipelago, par Forbes, 520.
New-York et Chicago, par de Mandat-Grancey, 519.
Nicopolis (De) à Olympie, 522.

Onomastique de la Gaule sceltane, par Touflet, 307.

Palerme (De) à Tunis, par Melon, 358.
Paris (De) au Tonkin, par P. Bourde, 241.
Pays (Le) des Amazones, par de Santa-Anna Néry, 143.
Pays-Bas (Les), par Montégut, 25.
Polynésiens (Les), par Lesson et Martinet, 242.
Pyrénées (Les) françaises, par P. Perret, 358.

Richesses (Les) du Tonkin, par Savigny et Bischoff, 358.
Rivages (Les) de la France, par Girard, 581.

Souvenirs de notre Tour du monde, par Krafft, 522.

Terre (La) à vol d'oiseau, par O. Reclus, 618.
Tonkin (Le) ou la France dans l'extrême Orient, par Norman, 25.
Trente-deux ans à travers l'Islam, par Roches, 243.

Une promenade dans le Sahara, par Lagarde, 516.

Voyage au Mexique, par Leclercq, 517.
Vrais (Les) Arabes et leur pays, par de Rivaye, 75.

Histoire littéraire.

Dumas et son œuvre, par Ch. Glinel, 349.

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Montégut, 348.
Emerson, par Wendell-Holmes, 178.

Fléchier orateur, par l'abbé Favre, 632.

Grands (Les) maîtres de la littérature russe au XIXe siècle, par Dupuy, 410.

Histoire générale de la littérature moderne, par Marc-Monnier, 16.
Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, par Ed. Fournier, 14
Hugo (Victor), par P. de Saint-Victor, 124.

Littérature (La) française au XIXe siècle, par P. Albert, 233.

Maison (La) des Pocquelin et la maison de Regnard, par Vitu, 458.

Petits mémoires littéraires, par Monselet, 367.
Poésie (La) au moyen âge, par G. Paris, 402.
Poètes modernes de l'Angleterre, par Sarrazin, 178.
Pseudonymes du jour, par Ch. Joliet, 64.

Sonneurs (Les) de sonnets, par Delvau, 72.
Souvenirs d'un hugolâtre, par Challamel, 348.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

Ambroise Paré, par Le Paulmier, 62.

Clermont-Tonnerre (Le marquis de), par C. Rousset, 237.
Correspondance de Buffon, 635.
Correspondance de Lanfrey, 509.
Correspondance de Louis Veuillot, 178.

Histoire posthume de Ch. Colomb, par Roselly de Lorgues, 238.
Hugo (V.) intime, par Asseline, 128.

Lettres de J. de Goncourt, 306.

Ravaillac, par Callandreau, 66.
Richard Wagner, par Benoist, 64; — par Lindau, 232.
Rohrbacher, par Mgr Ricard, 177.

Souvenirs sur Lamartine, par Alexandre, 125.

Vie et Lettres de Mme Bonaparte, par Didier, 305.
Vie des Saints illustrée, 623.

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE — JOURNAUX

Mélanges.

Aloisiæ Sigæ Toletanæ satyra sotidica de arcanis amoris, 472.
Amateur Angler's days in Dovedale, par Marston, 455.
Amour (L') chez Alph. Daudet, 350.
Annuaire de la presse française, par Mermet, 454.
Antiquité (L') romaine, par Wilkins, 125.
Art (L') de la toilette, 367.
Au siècle dernier, par H. Fouquier, 63.

Charité (La) privée à Paris, par Max. du Camp, 126.
Choix de lettres de femmes célèbres, 509.
Cimetières (Les), par le Dr Gannal, 133.
Cladel (Léon) et sa kyrielle de chiens, 305.
Collections et Collectionneurs, par P. Eudel, 349.

Confessions (Les) d'Arsène Houssaye, 566.
Conquête (La) du monde animal, par Bourdeau, 405.
Constitution (La) belge en vers, par Coveliers, 367.

Divinités (Les) génératrices, par Dulaure, 367.

Études et Souvenirs, par le Cte de Falloux, 455.

Folk-Lore, par le Cte de Puymaigre, 232.
Folk-Lore Español, 125.
Fous et Bouffons, par le Dr Moreau, 402.
Français (Les) de la décadence, par H. Rochefort, 401.
Française (La) du siècle, par Oct. Uzanne, 622.

Grandes (Les) chasses au XVIe siècle, par le Cte H. de la Ferrière, 133.

Haute (La) noce, par Wolff, 349.
Histoire des enseignes de Paris, par Ed. Fournier, 191.
Hugo (V.) chez lui, par G. Rivet, 405.

Iles (Les) d'amour, par C. Mendès, 631.

La Fontaine et la Comédie humaine, par Nicolardot, 308.
Légendes des Alpes vaudoises, par Cérésole, 61.
Lettres chimériques, par Th. de Banville, 234.
Lettres à Jozé, par O. Pirmez, 62.
Lettres politiques et confidentielles de M. de Bismarck, 307.

Matinées (Les) du roi de Prusse, par Voltaire, 530.
Modern english sports, par Gale, 634.
Mystère (Le) de Sainte-Barbe, 471.

Notre capitale Paris, par Delon, 128.
Notre-Dame de Lourdes, par Lasserre, t. II, 630.

Œuvres diverses du P. de Molènes, 367.
Œuvres de Rabelais, 531.

Paris-anecdote, par Privat d'Anglemont, 71.
Propos de table de V. Hugo, par Lesclide, 508.
Province (La) à cheval, par Crafty, 626.

Sagesse (La) parisienne, par H. Fouquier, 401.
Sérails (Les) de Paris, 367.
Société (La) de Londres, 304.
Society in London, 456.
Souvenirs de la Petite et de la Grande Roquette, par l'abbé Moreau, 63.
Souvenirs d'un préfet de police, par Andrieux, 350, 405.
Souvenirs d'un reporter, par P. Giffard, 404.

Traité pratique de la voirie à Paris, par de Royon, 197.

Un trousseau de clefs, par Mme Galerita, 471.

Véritables mémoires de Marie Mancini, 633.
Vie (La) à Paris, par J. Claretie, 176.
Visite aux ruines du château de Montaigne, par Marionneau, 454.
Voyage de Piron à Beaune, par Bonhomme, 141.

World (The) of London, par Vasili, 456.

Bibliographie.

Bibliographie bourguignonne, par Milsand, 188.
Bibliographie de Mathurin Regnier, par Cherrier, 67.
Bibliotheca arcana, 528.
Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette, 68.
Bibliothèques (Les) et les Facultés de médecine en Angleterre, par Pascal, 303.

Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville, par Ledieu, 639.
Catalogue des livres de M. de Rothschild, par Picot, 469.
Catena librorum tacendorum, par Pisanus Fraxi, 575.

Editions originales des romantiques, 639.

Guide du libraire-antiquaire, par de Beauchamps et Rouveyre, 528.

Hints on Catalogue Titles, par Blackburn, 138.

Livres (Les) à clef, par F. Drujon, 640.

Notice sur un manuscrit du XVIe siècle, par Dufilleux, 642.

Voltaire. Bibliographie de ses œuvres, par Bengesco, 189.

Journaux.

Journal de la Jeunesse, 619.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Gazette bibliographique, 36, 90, 145, 201, 253, 313, 369, 419, 479, 532, 589, 643.

Académiciens, 41.
Académie des beaux-arts, 533.
Académie française, 254, 313, 369, 482, 533, 589, 643.
Académie des jeux floraux, 314.
Académie des inscriptions et belles-lettres, 36, 90, 145, 201, 255, 313, 369, 419, 482, 532, 533, 589, 643; — Rapport du secrétaire perpétuel sur les travaux de la Commission de publication, 481.
Académie des sciences, 37, 146, 202, 420, 533, 534.
Académie des sciences morales et politiques, 37, 91, 146, 202, 255, 313, 370, 420, 482, 532, 533, 590, 645.
Académie des sciences en Hongrie, 493.
Académie royale des sciences de Turin, 314.
Académie royale de Belgique, 37, 534.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 533.
Alembert (D'). Sa naissance, 378.
Alphabet japonais, 550.
American Catalogue, journal bibliographique, 215.
Amours (Les) secrètes de Pie IX, 492.
Annonces singulières, 326.
Archives nationales, 38, 652.
Archives de la principauté de Monaco, 549.
Aristote. Traduction de ses œuvres par M. Barthélemy Saint-Hilaire, 599.
Artois (Armand d'), 38, 147.
Ashburnham. Ses manuscrits, 158, 661.
Aubert (Ch.), 255.
Autographes d'académiciens, 653; — de Molière, 651; — de Rachel, 543.
Aveugles. Leurs journaux, 494.

Bacon, 43.
Baër, libraire à Leipzig ; célébration du centenaire de cette maison, 661.
Bago, écrivain espagnol ; ses procédés envers M. Daudet, 42.
Balzac. Sa correspondance, 42 ; — sa statue, 320, 652.
Barbey d'Aurevilly. Habitudes singulières, 654.
Barthélemy Saint-Hilaire ; sa traduction d'Aristote, 599.
Baun. Sa bibliothèque, 375.
Bémont, 254.
Bengesco, 213.
Bentzon, 255.
Béranger. Inauguration de sa statue, 430 ; —jugé par V. Hugo, A. de Musset et H. Heine, 431 ; — détails inédits, 491.
Bévues des écrivains, 604.
Bible (La). Nouvelle version anglaise, 382 ; — nombre de lettres dont elle se compose, 546.
Bibliographie (La) à l'Exposition d'Anvers, 44.
Bibliographie de Commines, 652 ; — de la Sainte Vierge, 432.
Bibliotheca Lindesiana, 315.
Bibliotheca Manzoniana, 485.
Bibliothécaires du palais de Fontainebleau, 535.
Bibliothèque de l'Académie des sciences de Cracovie, 315.
Bibliothèque administrative de la Préfecture de la Seine, 38, 92 ; — son budget, 147.
Bibliothèque de l'abbaye d'Admont, 647.
Bibliothèques de l'Asie Mineure, 93.
Bibliothèque royale de Berlin, 151.
Bibliothèque Carnavalet, 421 ; — son budget, 147.
Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire, 91.
Bibliothèque du Cercle de la Librairie, 592.
Bibliothèque de la ville de Cherbourg, 592.
Bibliothèque de Chicago, 594.
Bibliothèque de Christiania, 594.
Bibliothèque Colombine, 373.
Bibliothèque royale de Dresde, 647.
Bibliothèque du Congrès aux États-Unis, 262 ; — à Washington, 316.
Bibliothèque Ezra Abbot, 93.
Bibliothèque du palais de Fontainebleau, 483.
Bibliothèque Forney, 149, 483.
Bibliothèque Guille et Alès de Guernesey, 593.
Bibliothèque de Heidelberg, 593.
Bibliothèque janséniste, 321.
Bibliothèque de la Marine, 421.
Bibliothèque Mazarine, 38, 147.
Bibliothèque médicale du Dr Baun, 375.
Bibliothèque de Melbourne, 315.
Bibliothèque nationale de Milan, 485.
Bibliothèque de Munich, 423, 535.
Bibliothèque nationale. Admission du public jusqu'à six heures, 259 ; — traitement des employés, 260 ; — son budget, 260 ; — dépôt légal, 260 ; — livres volés, 261 ; — la salle de lecture, 261 ; — abus signalés, 591 ; — travaux d'agrandissement, 534 ; — legs Fleury, 38 ; — rapport au Président de la République sur sa réorganisation, 370 ; — programme des examens, 646 ; — nominations dans le personnel, 147, 483.
Bibliothèque de Newcastle, 38.
Bibliothèque de New-Jersey, 38.
Bibliothèque de Nîmes, 484.
Bibliothèque d'Ossuna, 38.
Bibliothèque de Parme, 423.
Bibliothèque de la ville de Poitiers, 592.
Bibliothèque de Rio-de-Janeiro, 205.
Bibliothèque Sainte-Geneviève, 92, 147, 314, 483, 591.
Bibliothèque de San-Francisco, 205.
Bibliothèque shakespearienne, 262.
Bibliothèque des Sociétés savantes, 591.
Bibliothèque Stuart, 486.
Bibliothèque de la Taylorian Institution, 38.
Bibliothèque Trubner, 592.
Bibliothèque de l'Université, 591.
Bibliothèque de l'Université de Tubingen, 314.
Bibliothèque de l'empire d'Allemagne, 151.
Bibliothèques de France, statistique, 534.
Bibliothèques en Italie, 205, 262.
Bibliothèques militaires, 150.
Bibliothèques municipales, 91, 314 ; — leur budget, 148 ; — statistique des livres lus, 149, 421 ; — leur nombre, 421 ; — leur fonctionnement, 421 ; — comparaison des diverses bibliothèques entre elles, 422.
Bibliothèques et musées scolaires belges, 593.
Bibliothèques populaires ; leur budget, 149 ; — statistique des livres lus, 149.
Bibliothèques populaires danoises, 594.
Bibliothèques publiques en Espagne, 38.
Bibliothèques en Tunisie, 592.
Bibliothèques universitaires, 373, 484.
Bibliothèques de la ville de Paris ; leur estimation, 484.
Blaine, 45.
Boissier (Gaston) plagié, 99.
Book-Buyer, journal bibliographique américain, 215.
Borel d'Hauterive, 92.
Bornier (de), 267
Bouquinistes, 547.
Bourget (Paul), 429
Bouvy, 273
Brémont d'Ars (de), 255.
British Museum, 647 ; — la salle de travail ; le catalogue, 92 ; — nombre de lecteurs en 1884, 485 ; — ses dépenses en 1883-84, 485 ; — nombre de volumes consultés en 1884, 535 ; — son budget, 592.
Broglie (E. de), 254.
Brunel, 254.
Buloz, 267.
Bureaux modernes d'adresses, 658.

Cafés littéraires, 382.
Carey, éditeur américain, 214.
Catalogue des manuscrits grecs des couvents de l'Asie Mineure, 93.
Censure, 654 ; — en Russie, 435.
Chantepie (de), bibliothécaire de l'Université, 591.
Chateaubriand, 432.
Chronique de Froissart, 97.
Claretie (J.), 268, 600.
Class synopsis, journal bibliographique américain, 215.
Clédat, 254.
Clésieux (du), 267.
Collection Moriau, 204.
Comité des inscriptions parisiennes, 212, 432, 546, 655.
Commines. Bibliographie de ses œuvres, 652.
Commissaires de la librairie et de l'imprimerie, 265.
Commission des archives diplomatiques, 319.
Commission supérieure des Archives, 479.
Concours académiques, 37, 146, 259, 533, 534, 603, 646.
Conférence internationale de Berne, 434, 493.
Confessions de M. A. Houssaye, 652.
Congrès littéraire en 1889, 42.
Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, 255.
Constans, 254.
Convention littéraire entre la Belgique et l'Allemagne, 100 ; — franco-italienne, 95, 253.
Conway, libraire anglais, 433.
Copistes au temps actuel, 658.

Coppée. Donne sa démission de bibliothécaire du Théâtre-Français, 96; — ses souvenirs littéraires, 155.
Corneille (Thomas). Son élection à l'Académie, 42.
Correspondance de Pierre Ier, 549.
Correspondants à Paris des journaux étrangers, 97.
Courrier français, 98.
Crémieux, secrétaire de Rachel, 544.
Curiosités académiques, 41.

Dantino microscopico, 549.
Daudet (Alph.). Traduction de sa *Sapho*, 42; — considéré comme pornographe, 45; — ses droits d'auteur pour son *Tartarin sur les Alpes*, 653.
Dauriac (Ph.). Anecdote sur cet écrivain, 381.
Decary, libraire, 97.
Dédicaces, 653.
Delaborde. Donne sa démission de conservateur des estampes, 483.
Dépôt légal, 260.
Desbeaux, 255.
Desjardins. Son discours aux obsèques de M. Egger, 539.
Deslys (Ch.), 267.
Desmaret. Avances que lui fait l'Académie française, 42.
Deux Jumeaux (Les), pièce commencée par V. Hugo, 490.
Dickens, 99.
Dictionnaires. Qui les inventa, 376.
Diderot, 210, 212, 655.
Douane, 254; — rigueurs de cette administration, 655.
Droits d'auteur, 45, 268, 269, 326, 433, 493; — de Gœthe, 325; — de M. Alphonse Daudet, 653.
Dumas père, 155; — candidat politique, 600; — sa statue à Villers-Cotterets, 378; — ses habitudes singulières, 654.
Dumas fils. Vers inédits, 653.
Duplessis (G.). Nommé conservateur à la Bibliothèque nationale, 483.
Dupins (E.), 255.
Duruy (M.), 378.

École des chartes, 96, 646.
École de paléographie, 269.
Egger. Discours prononcé à ses obsèques par M. Desjardins, 539.
Elliot (G.). Ses droits d'auteur, 269; — son roman, les *Scènes de la vie cléricale*, 326.
Encriers célèbres, 542.
Épée (L'). Drame de V. Hugo, 490.
Erasme. Inventeur des dictionnaires, 376.
Ernouf (Baron), 255.
Evangile d'Ostromir, 327.
Exposition internationale de la librairie à Amsterdam, 434.

Fabre (F.). Sa candidature à l'Académie française, 155.
Facultés de province, 491.
Fichet, prieur de la Sorbonne, 268.
Figuier (L.), 255.
Fleury (Général). Ses mémoires, 97.
Foë (Daniel de), 100.
Forêt mouillée (La), manuscrit de V. Hugo, 490.
Franklin, 147.
Froissart. Ses chroniques, 97.

Gaidoz, directeur de la *Revue Celtique*, 542.
Galignani, 268.
Gautier (Th.). Ses superstitions, 653.
Gering (Ulrich). Projet de statue, 600.
Globe (Le), 98.
Gœthe. Ses droits d'auteur, 325.
Gordon. Son *Journal*, 433.
Gorgias (Le), 605.
Grand'Mère (La), manuscrit inédit de V. Hugo, 490.
Gutenberg, 157, 268.

Harper's Magazine, 271.
Harvard College Library, 485.
Heine. Lettres inédites, 325; — propriété de ses œuvres, 605; — son jugement sur Béranger, 431.
Hospice pour les gens de lettres, 268, 604.
Houssaye (A.). Ses *Confessions*, 652.
Hugo (Victor). Son état civil, 212; — son acte de mariage, 377; — ses testaments, 377, 427; — son monument, 377; — sa correspondance, 378; — ses manuscrits, 378, 428; — édition nationale de ses œuvres, 599; — projet de musée, 542; — lettre inédite, 545; — son jugement sur Béranger, 431; — déiste, 267; — inventaire après son décès, 490; — ouvrages du père de V. Hugo, 429; — personnes ayant pris le même nom que le poète, 544.

Imitation de Jésus-Christ, 210.
Imprimerie. Ses origines, 605.
Index Medicus, journal bibliographique américain, 215.
Institut de France, 90, 419, 589.

Jacquinet, 254.
Jamin, 146.
Jeannerod, 255.
Journal de bord du bailli de Suffren, 266.
Journal de Gordon, 433.
Journal de Sainte-Pélagie, 210.
Journal monstre, 662.
Journaux pour aveugles, 494.
Journaux chinois, 160.
Journaux bibliographiques aux États-Unis, 215.
Journaux étrangers. Leurs correspondants à Paris, 97.
Journaux russes, 45.
Junius. Ses *Lettres*, 279.
Jusserand, 255.

King-Paou, journal chinois, 160.

La Fontaine. Sa statue à Paris, 547.
La Garde (de), 254.
Lamartine. Son musée, 378; — sa statue, 652.
Lamennais, 210.
La Monnoye (B. de), 325.
Langue universelle, 432.
Laouenan, 254.
Lavoix (H.), 147.
Lea, éditeur américain, 215.
Léal, 373.
Lebègue, 373.
Le Gal-Lassale, 255.
Leger (Louis), 146.
Légion d'honneur, 95.
Lesseps (de), 254.
Lettres de H. Heine, 325; — de Junius, 379.
Librairie. Sa situation aux États-Unis en 1884, 269.
Librairie américaine, 214.
Librairies anciennement fondées, 268.
Librairie allemande, 325.
Librairie. Statistique des ouvrages parus en 1884 en Allemagne, 159; en Angleterre, 159.
Librairie anglaise, 433.
Librairie anticléricale, 654.
Librairie Baër à Leipzig, 661.
Librairie (La) à Leipzig, 493.
Librairie en Suède, 493.
Library association, 93, 660.

Library Journal, journal bibliographique américain, 215.
Literary News, journal bibliographique américain, 215.
Livet (Ch.-L.). Fait une communication sur Ronsard, 489.
Livres en argile, 599.
Livre en langue pâli, 654.
Livres brûlés par le bourreau, 100.
Livres chinois, 383.
Livres d'étrennes, 617.
Livres. Leur commerce à Leipzig, 324, 547.
Livres importés de l'étranger. Circulaire administrative, 254.
Livres imprimés en plusieurs langues, 326.
Livres de Marie-Antoinette, 429.
Livres microscopiques, 549.
Livres. Prix élevés de quelques-uns d'entre eux, 543.
Livres publiés aux États-Unis en 1884, 269; — en Turquie, 49; — dans la Grande-Bretagne, 213.
Livres. Leur restauration, 601.
Livres scolaires, 210.
Livres volés, 594; — à la Bibliothèque nationale, 261; — dans les bibliothèques italiennes, 262.
Longévité des historiens, 381; — des poètes, 381, 429.
Longfellow. Détails sur ses ouvrages, 492.
Louis Braille (*Le*), journal d'aveugles, 494.
Luther, 151.

Mac-Mahon (de). Ses mémoires, 212.
Magazines anglais, 271.
Maguire, 373.
Maisons de retraite pour les gens de lettres, 268, 604.
Malet. Son élection à l'Académie française, 42.
Mangeront-ils? Pièce inédite de V. Hugo, 490.
Manies des écrivains, 653.
Manuscrits, 43, 151, 599; — Ashburnham, 158, 661.
Manuscrits grecs. Leur confection matérielle, 542.
Manuscrit du *Gorgias*, 605.
Manuscrits grecs de Bérat, 606.
Manuscrits italiens, 262.
Manuscrits de Léonard de Vinci, 549.
Manuscrits de Napoléon Ier, 434.
Manuscrits offerts au Musée de Cluny, 654.
Manuscrit de Suffren, 266.
Manuscrits de Warwick, 660.
Manzoni. Livres relatifs à ce poète, 485.
Marchal, 147.
Marie-Antoinette. Ses livres, 429.
Marques d'imprimerie, 324.
Martin (H.), 212, 546.
Massachusets historical society, 316.
Mémoires du général Fleury, 97.
Meyer (L.), plagiaire, 99.
Mignet, 213, 655.
Mirabeau, 213.
Missions scientifiques et littéraires, 432, 544, 653.
Molière, 96; — ses autographes, 651.
Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, 483.
Mommsen. Son opinion sur le roman historique, 434.
Monnier (Marc), 254.
Moriau, procureur du roi. Ses collections, 204.
Morris, poète anglais socialiste, 660.
Moulin. Sa collection d'autographes, 653.
Mouvement littéraire en Turquie, 44.
Moynet (G.), 492.
Müller (Max), 157.
Musée bibliographique de Leipzig, 204.
Musset (A. de). Lettres inédites, 372, 429, 544; — son jugement sur Béranger, 431; — sa tombe, 546.

Napoléon I. Ses manuscrits, 434.
New-York Herald. Son cinquantenaire, 435.
New-York Library Club, 550.
Nieuwerkerke. Lettre à M. A. Houssaye sur ses *Confessions*, 652.

Ohnet, 429.
Ordo judiciarius, 43.
Oxenstiern. Sa correspondance, 157.

Paléographie, 269.
Papier, 604; — sa fabrication, sa production, 590; — fait avec le yucca, 100; — papier au Japon, 435; — du Japon, 656; — papier au Tonkin, 663.
Papyrus, 604; — de l'archiduc Renier, 100, 213, 661; — du musée du Louvre, 431.
Parchemin. Son commerce au xve siècle, 655.
Paulus Museum, 151.
Pellissier, 255.
Pensions aux savants, 42.
Perrault. Contes inédits, 210.
Peuple (*Le*), journal de Vallès, 209.
Pierre Ier. Sa correspondance, 549.
Pigeonneau, 254.
Plagiat, 99.
Pons (A.-J.), 96.
Portulan, 491.
Presse. En Amérique, 270, 435, 607, 662; — en Belgique, 606; — en France, 432; — dans le monde entier, 494; — en Russie, 45; — en Italie, 159, — en Suisse, 213.
Prince (*Le*) *Zilah*, 268.
Princes écrivains, 432, 434, 547.
Propriété littéraire, 96, 434; — Convention entre la Belgique et l'Allemagne, 100; — Convention franco-belge, 547, 606, 662; — franco-espagnole, 43; — franco-italienne, 253.
Pseudonymes, 325, 492.
Publisher's trade list annual, 215.
Publisher's Weekly, 215.

Rabelais. Société rabelaisienne, 490.
Rabier (Élie), 255.
Rachel. Ses autographes, 543; — sa correspondance, 603.
Raffet, sous-directeur à la Bibliothèque nationale, 483.
Réclames des journaux américains, 607; — de librairie, 326; — littéraires, 267.
Réfractaire (*Le*), journal de J. Vallès, 209.
Reine d'Italie, écrivain, 434.
Reliures singulières, 491.
Renan. Lettre à M. Bazzellotti, 325.
Restauration de vieilles éditions, 601.
Revue celtique, 542.
Revue maritime et coloniale, 545.
Revues anglaises. (Voy. Magazines.)
Richelieu. Son discours de réception à l'Académie, 42.
Robert (Ulysse), 429.
Rochefort (H.). Son *Sonnet à la Vierge*, 600.
Roman feuilleton en Angleterre, 492.
Roman historique. Opinion de Mommsen sur ce genre littéraire, 434.
Roman (Le) en Russie, 435.
Romola, roman de G. Elliot, 269.
Ronsard. Son centenaire, 489.
Rousseau. Son séjour à Venise, 156.
Rue (*La*), 209.

Saint-Pierre (B. de), 546; — sa descendance, 430.
Saint-Victor (P. de). Ses superstitions, 654.
Sainte-Beuve, 213.
Salmini, éditeurs italiens, 549.

Samson, 255.
Sapho, roman de Daudet, 42, 45.
Sardou (V.). Habitudes singulières, 654.
Saxe (Maréchal de). Avances que lui fait l'Académie française, 42.
Scènes de la vie cléricale, roman de G. Elliot, 326.
Schiller-Stiftung, 43.
Sée (Julien), 383.
Service des échanges universitaires, 484.
Shakespeare, 43, 382; — livres relatifs à cet écrivain, 262; — a-t-il existé? 659.
Société des Amis des livres, 267.
Société asiatique, 37.
Société française des amis de Rabelais, 490.
Société Franklin, 314, 421, 535.
Société des gens de lettres, 43, 266.
Société de l'Histoire de la Révolution française, 432.
Société internationale chalcographique, 604.
Société de gravure de Vienne, 605.
Sociétés savantes. Leur congrès à la Sorbonne, 255.
Statistique des ouvrages publiés aux États-Unis en 1884, 269; — de la Presse en France, 432, 655.
Statue de Balzac, 652; — de Lamartine, 652.
Stendhal. Lettres inédites, 601.
Stéréotypie, 494.
Stuart, bibliophile américain, 486.
Suffren. Ses manuscrits, 213.

Taches de graisse sur les imprimés, 213.
Tartarin sur les Alpes, 653.
Taxil (Léo), 492, 654.
Tennyson, ses droits d'auteur, 269.
Thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes, 96.
Thiers. Lettre inédite, 545.
Thureau-Dangin, 254.
Times (*Le*). Documents pour l'histoire de ce journal, 158.
Tinseau (De), 255.
Tolstoï, 549.
Trubner. Sa bibliothèque, 592.
Turquie. Mouvement littéraire dans ce pays, 44.

Union centrale de l'industrie du livre à Leipzig, 43.
Université de Strasbourg, 534.

Vallès (Jules), 209, 379.
Van den Hoeck, libraire allemand, 268.
Villa (La) d'Hadrian, par G. Boissier; ouvrage plagié, 99.
Villon. Fête en l'honneur du poète, 490.
Vinci (Léonard de). Ses manuscrits, 549.
Vingt ans au Congrès. Droits d'auteur touchés pour cet ouvrage, 45.
Volapük, 432.
Vols de livres, 261, 262, 423, 594.
Voltaire. Ses restes mortels, 546; — sa statue, 43, 430.

Warren. Romancier anglais, 268.
Warwick, ses manuscrits, 660.
Weekly Record, journal bibliographique, 215.
Weiss (J.-J.), 483.

JOURNAUX

Nouveaux journaux parus à Paris, 54, 111, 167, 222, 279, 335, 391, 445, 503, 560, 615, 672.
Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux de Paris, 53, 109, 166, 221, 278, 334, 390, 444, 502, 558, 614, 671.
Revues étrangères, 45, 100, 160, 215, 272, 327, 384, 441, 501, 557, 612, 669.
Journaux étrangers, 46, 216, 272, 327, 384, 443, 613.

NÉCROLOGIE

INDEX

About (Edm.), 102.
Alaux, 551.
Alègre, 103.
Alloury, 47, 103.
Archer, 218.
Arese, 387.
Aron, 663.
Arthur, 275.
Asbjornson, 438.

Baillère (J.-B.), 664.
Baker, 218.
Barens, 48.
Barlatier, 103.
Baudrimont, 551.
Baudry, 103.
Bayle Mouillard, 161.
Beauvallet, 217, 273, 385.
Begouen, 551.
Bellemare, 551.
Bertin (J.), 47.
Bianchi, 437.
Biedermann, 218.
Billings, 608.
Blewitt, 48.
Bobillot, 329.
Bodichon, 162.
Boissé, 329.
Boissier, 665.
Bonfanti, 49.
Bonnet, 495.
Bouillerot, 495.
Bouquet, 550.
Brehm, 48.
Bresdin, 103.
Breton de Champs, 608.
Brion, 608.
Buccola, 437.
Bürger, 48.
Burnaby, 218.

Campbell, 218, 437.
Camuset, 218.
Carette, 162.
Cauvel de Beauvillier, 385.
Chasles (Mme Ph.), 664.
Chatelier (Du), 329, 435.
Chéreau, 103.
Chouquet Guillou, 330.
Clément, 103.
Colmet d'Aage, 273.
Conway, 437.
Cordier, 385.
Courtier (Mgr), 552.
Cousin (Abbé), 103.
Curtius, 553.

Dauriac, 273.
David (Mme), 330.
Davidson, 665.
Dehn-Rotfelser, 553.
Delahante, 47.
Delaunay, 608.
Demasure, 385.
Desains, 330.
Deslys, 217.
Dessaignes, 103.
Drake, 275.
Ducoudray, 330.
Dufresne, 273.
Duprat, 495.

Economides, 106.
Egger, 550.
Etangs (Des), 273.

Faber, 106.
Findlater, 105.
Fiorentino, 106.
Foerster, 436.
Frédéric-Charles (Prince), 387.
Frenoy, 103.
Fruin, 48, 218.
Fulin, 49.
Fullerton, 105, 218.

Gautier (Zoë), 385.
Garucci, 331.

Gay (Mme), 435.
Geitler, 608.
Gelati (Prince de), 49.
Gelu, 273.
Gendre, 106.
Gœthe, 274.
Gourgne (De), 435.
Grant, 48.
Grasse, 608, 665.
Greenwood, 105.
Griffith, 49, 553.
Grimouard de Saint-Laurent, 664.
Grousset, 385.
Guell y Rente, 49.
Guéneau de Mussy, 385.
Guillemin (Mlle), 162.
Guillemot, 103.
Gyœry, 437.

Hagman, 438.
Hélie, 495.
Hello, 435.
Hochdanz, 274.
Holland, 49.
Hopkins, 275.
Hornung, 49.
Houghton, 497.
Hugo (Victor), 328.
Hume, 49, 105.
Huntington, 608.

Ivison, 438.

Jackson (Mme), 665.
Janin, 495.
Jasmin, 162.

Kapp, 105.
Karcher, 273.
Kaveline, 438.
Kastamaroff, 331.
Klaproth, 608.
Klein, 274.
Kohler, 218.
Kolbe, 48.
Kostomarow, 438.

La Béraudière, 104.
Lacabane, 104.
Lacroix (Mme J.), 435.
Lagarde (De), 104.
Lamare, 495.
Lançon, 274.
Laplace, 330.
La Rounat (De), 47.
Lavigne, 551.
Lefèvre, 385.
Le Goff, 274.
Lemercier de Morière, 386.
Lemoine, 551.
Le More de Vaudouard, 386.
Lequien, 664.
Leroy (Louis), 495.
Lestourgie (De), 330.
Leterrier, 48.
Leverton-Donaldson, 497.
Liesville (De), 162.
Limbird, 105.
Lucas, 274.
Lüdin, 274.
Lunier, 551.

Magne, 551.
Major Fridolin, 331.
Mamiani, 387, 497.
Mandel, 436.
Marchegay, 552.
Marquigny (R. P.), 496.
Martha-Beker, 664.
Masé, 275.
Mathieu, 330.
Meissner, 436.
Merley, 436.
Mesnil-Marigny (Du), 274.
Mila y Fontanals, 105.
Milne-Edwards, 497.
Molon, 275.
Monnier (Marc), 275.
Monzia (De), 436.
Mortier (Arnold), 104.
Moulin, 664.
Moura, 436.

Nachtigal, 387.
Napier, 162.
Navery (De), 330.
Neuville (De), 386.
Nikitine, 106.
Nion, 552.
Noach, 436.
Noailles, 386.
Nolte, 104.
Nores, 438.

Odyniec, 438.
Orloff (Prince), 275.
Ouvaroff, 218.

Packard, 49.
Palm, 553.
Pantaleoni, 331.
Parvillée, 552.
Peereboom, 49.
Pelletan, 47.
Perine, 275.
Perrin, 47.
Phillimore, 275.
Pietri, 664.
Pingard, 552.
Plan, 553.
Posthumus, 553.
Potonié, 608.
Poudra, 104.
Poujade, 274.
Pozzi, 608.
Prime, 498.
Preuvot, 552.
Punjer, 436.

Ramagnoli, 106.
Rapetti, 552.
Ravenel, 217.
Regnier, 330.
Reimer, 162.
Renier, 386.
Retz (De), 552.
Riblère, 436.
Riche-Gardon, 552.
Rigaud, 105.
Roberts, 105.
Robin (Ch.), 607.
Robinson, 162.
Rocher, 497.
Roland, 274.
Ross, 49.
Rossmann, 218.
Roudaire, 104.
Rousset (A.), 497.
Roux (G.), 437.
Rüppel, 48.
Sadlier, 275.
Saffron (De), 330.
Schegg, 665.
Schlagintweit, 387.
Schlinder, 218.
Scholten, 553.
Schubart, 387, 436.
Schulthess, 665.
Segond, 438.
Serret, 217.
Siebold, 275.
Sincère (Marie), 664.
Solin, 106.
Sommerard (Du), 162.
Spuches, 49.
Stechon, 438.
Stieler, 331.

Tastu (Mme), 105.
Taylor, 105.
Tayon, 608.
Thoms, 553.
Thun, 664.
Tounissoux, 48.
Toussenel, 330.
Toussenel (Th.), 497.
Trap, 438.
Tresca, 386.
Trumpp, 331.

Valbezen, 331.
Vallès, 161.
Vatel, 162.
Vaulchier du Deschaux (Du), 664.
Vaux, 437.
Vera, 437.
Vibert, 274.
Villaamil, 49.
Vuitry, 436.

Waarnod (Mlle), 331.
Welte, 553.
White, 331.
Wieser, 331.
Worsaë, 553.
Wright, 49.
Warner, 438.

Zundel, 436.

PÉRIODIQUES

Sommaires des périodiques, 50, 107, 163, 219, 276, 332, 388, 439, 499, 554, 609, 666.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

Adam (P.), romancier, 616.
Affaire (L') Besson, 168.
Aubry, 112.
Autour d'un clocher, par MM. Febvre et Desprez, 55, 223.

Béotiens (Les), par Nizet, 168, 448.
Bernard-Beaujeu, 112.
Berthony (Mlle), 112.
Bertre (Mme), 448.
Besant (Miss), 224.
Bonnetain, 56.
Brancart, éditeur, 224, 392.
Brisebarre, 112.
Byl, 446.

Caillard (Paul), 447.
Chair molle, par P. Adam, *616*.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 56.
Chollet, gérant de la *Parisienne illustrée*, *616*.
Christin, 446.
Cichetti-Suviani, 448.
Collombon et Brullé, imprimeurs, *616*.
Colporteurs, 55.
Contrefaçon. Les chansons du *Grand Mogol*, *616*.

Desprez, 55, 223.
Deux (Les) amies, par Maizeroy, 224, 446.
Diffamation par la voie de la presse, 224.
Droits d'auteur ; roman d'Eugène Sue, 447.
Dumay, 168.
Duval (G.), 224.

Edition nationale des œuvres de V. Hugo, 280.
Education (De l') religieuse et civile des jeunes filles, par Garavaglia, 448.

Fèvre, 55.

Garavaglia, 448.
Grand (Le) Mogol, *616*.
Grippa de Winter, 448.

Hacker, 446.
Haller, 392.
Histoire des Serbes, 168.
Homme (L') à passions, par d'Orlanges, *616*.

Jollesme, rédacteur de la *Parisienne illustrée*, *616*.
Journal des Théâtres, *616*.

Labouchère, 224.
La Châtre, 447.
Lamartine. Sa statue ; nomination d'un séquestre, 504.
Lanterne (La), *616*.
Livres à l'index, 448.
Livres obscènes, 223.
Lonsdale (Lord), 336.

Maizeroy, 224, 446.
Mayer, directeur de la *Lanterne*, *616*.
Mémoires d'Horace de Viel-Castel, 392.
Michel (Louise), 448.
Morphy, *616*.

Nadine, par Louise Michel, 448.
Nizet, 168, 448.
Nus (Eug.), 112.

Offenses au roi d'Italie, 448.
Orlanges (D'), 6.6.
Outrages aux bonnes mœurs. *Les Béotiens*, par Nizet, 448. — *Chair molle*, par P. Adam, *616*. — *Charlot s'amuse*, par Bonnetain, 56. — *Autour d'un clocher*, par Febvre et Desprez, 55, 223. — La *Parisienne illustrée*, *616*.

Parisienne illustrée (La), *616*.
Pierre Fargeau l'empoisonneur, 112.
Plagiat, 112.
Portalis (Ed.), 224.
Pretantaine (La), par G. Duval, 224.
Putz, 223.

Religion (La) dans la science, par Cichetti-Suviani, 448.
Revue (La) des lettres, 446.
Rochefort (H.), 168.
Roman (Le) Parisien, 447.
Rouff, éditeur, 447.
Rouquette, vendeur de journaux, *616*.
Roy, éditeur, 447.

Scrindberg, romancier suédois, 448.
Sellières, 112.
Sombreuil (Famille de), 288.

Toussaint (Baron), 446.
Tresse, éditeur, *616*.
Truth (The), 224.

Uomo di Pietra, 448.

Valleyres (Marc de), 446.
Vendeurs d'imprimés, 55
Vérité (La), 224.

World (The), 336,

Yates (Edmond), rédacteur du *World*, 336.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

***, 230.
Ackermann, 180.
Adam, 515.
Aicard, 407.
Albalat, 350.
Albert (Maurice), 418.
Albert (Paul), 233.
Alexandre (Ch.), 125.
Alexandre (J.), 406.
Allard, 169.
Allix (Dr), 250.
Ambert (général), 363.
Ambre, 175.
Amica (Mathilde), 510.
Amiel (E.), 20.
Andrieux, 350, 403.
Antony, 396.
Arène (P.), 365.
Arnould. Voy. Matthey.
Arnous-Rivière, 397.
Asseline, 128.
Assolant, 175.
Aubé, 637.
Aubert, 630.
Aubert (Ch.), 347.
Aubert (E.), 236.
Audebrand, 561.
Avenel, 139.
Aymé (Martin), 229.

Babeau, 352.
Bader (Clémence), 175.
Bain, 77.
Ballu, 343.
Banville (Th. de), 234
Barbes, 583.
Barbier (Aug.), 131.
Barral, 249.
Barral (de), 572.
Bastit, 409.
Batz-Trenquelléon (de), 239.
Baude de Maurcelay, 89.
Baudrillart, 526.
Bauquenne, 8.
Beau (Gabriel), 124.
Beaucaire (de), 134.
Beauchamps (de), 528.
Beaumont, 61.
Beauregard, 125.
Béchard, 123.
Becquer, 474.
Belot (Ad.), 175, 394.
Bénard, 361.
Bengesco, 189.
Benigne, 303, 397.
Benoît (C.), 64.
Béraldi, 137.
Bernard (Fr.), 344.
Bernard (J.), 187.
Bernard (de), 27.
Bert (P.), 200, 247, 584.
Bertal, 17.
Besneyay (de), 123.
Biart (L.), 25, 518.
Bibliophile Jacob, 14, 21, 191, 351, 418.
Bikélas, 522.
Bischoff, 358.

Blache, 394.
Blackburn, 138.
Blanc (Capitaine), 251.
Blanc (Ed.), 468.
Blanqui, 525.
Blavet, 564.
Blind (Miss), 227.
Block (M.), 32.
Blondeau, 365.
Boisgobey (du), 8, 123, 303.
Boissier (G.), 239.
Boito, 355.
Bonhomme (H.), 141.
Bonnal, 464.
Bonnardot, 140.
Bonnetain (E.), 344.
Bonnetain (P.), 60, 65.
Bonnières (de), 11.
Bonaparte (Roland), 24.
Bottey, 82.
Bouche, 143.
Boulay de la Meurthe, 459.
Bouiller, 468.
Bourcard, 364.
Bourde, 241.
Bourdeau, 249, 405.
Bourelly, 133.
Bourgeois, 466.
Bourges (El.), 170.
Bourget, 172.
Bourneville, 58.
Boursault, 21.
Boursin, 397.
Boutelleau, 303.
Boutique (Alex.), 228.
Bouvier (Alexis), 230.
Bracquemond, 476.
Bretigny, 397.
Brio (Carolus), 347.
Brown, 177.
Brunetière, 177.
Bulot, 393.
Burani, 397.
Burckhardt, 193, 461.
Busquet, 17.

Cadol, 397.
Calemard de la Fayette, 407.
Callandreau, 66.
Canivet, 396.
Case (J.), 300.
Cauly, 237.
Caze (Robert), 9, 229, 395.
Cellières, 303, 631.
Chabrillat, 347.
Challamel, 348.
Champglin (de), 569.
Champier (V.), 73.
Champsaur, 228.
Chaperon (Ph.), 345.
Chardonne (de), 8.
Chateau-Châlons (de), 181.
Chatonet, 636.
Chaudplaix (de), 303.
Chavette, 124.
Cherbuliez, 123, 353.
Cherrier, 67.
Cherville (de), 299.
Chesneau, 354.
Chételat, 347.
Chincholle, 171.
Chorier, 472.
Cladel (L.), 171, 302, 303, 305.
Clapin, 241.
Claretie (J.), 176, 450.
Claudia (G.), 347.
Claveau, 79, 247.
Coëtlogon (de), 451.
Cœur (Pierre), 230.
Coigniet (Mme), 467.
Colas (Ch.), 181.
Colas (L.), 175.
Collet-Corbinière, 379.
Colombier (Marie), 230.
Colquhoum, 193.
Combes, 411.
Contades (de), 186.
Conway, 225.
Copin, 632.
Coppée, 368.
Coquelin, 15.
Cosnac (de), 312.
Coste, 360.
Cottin (Mme), 298.
Courmes, 393.
Cousin (Ch.), 191.
Coveliers, 367.
Crafty, 626.
Crawford, 505.
Crépieux, 198.
Curel (de), 176.

Dabormida, 252.
Dailly, 251.
Dalmas (de), 145.
Daniel, 197.
Darc (Daniel), 124.
Dargenty, 356.
Darimon, 414.
Daudet, 228.
David, 299.
Daryl, 229, 521.
Davyl (L.), 450.
Debans, 347.
Debidour, 352.
Dechambre, 86.
Decombe, 416.
Decrue, 354.
Delair (P.), 395.
Delon, 1.8.
Delpit, 301.
Delvau, 72.
Demesse, 344.
Depret, 124.
Derély, 12.
Derôme, 452.
Derrécagaix, 587.
Deschanel, 28.
Deschaumes, 11.
Desjardins, 240.
Deslys (Ch.), 230.
Desnoireterres, 14.
Desplanques, 304.
Despois (Eug.), 135.
Desprez, 305.
Dewailly, 457.
Dhormoys, 347.
Dickens, 619.
Diderot, 70.
Didier, 305.
Dietrich, 309.
Diguet, 397.
Dostoiewsky, 12.
Doussaint, 586.
Drack, 175.
Drujon, 640.
Dubédat, 414.
Dubois, 586.
Dubout, 17.
Dubut de Laforest, 123, 169, 451.
Du Camp (Max.), 126.
Ducompez, 23.
Ducros, 530.
Dulaure, 367.
Dumas (F.-G.), 73.
Dumas (P.), 123.
Dupouy (Dr), 304, 586.
Dupuis (Eudoxie), 625.
Dupuy (E.), 510.
Duret (Th.), 304.
Duruy (G.), 450.
Dussieux, 19.
Dutilleux, 642.
Duval (G.), 175.
Duval (Mathias), 86.
Duveyrier, 143.

Ecilaw, 299.
Egger (Mme), 623.
Eggermont, 242.
Enne (F.), 302.
Erckmann-Chatrian, 141.
Erhard, 396.
Etiévant, 123.
Eudel (P.), 193, 349, 364, 581, 631.
E. V. B., 363.

Fabre (abbé), 632.
Fagniez, 572.
Faguet, 231, 404.
Falloux (de), 455.
Fauq, 583.
Faviers (de), 246.
Fénelon, 366.
Feroë, 347.
Figuier, 84.
Figuier (L.), 362.
Filhol, 630.
Flajat, 361.
Flammarion, 84.
Flaubert, 472.
Fléchier, 418.
Flor O'Squarr, 507.
Fontanes, 573.
Fonvielle (de), 517.
Forbes, 520.
Forsan, 230.
Fouillée, 81.
Fouquier (Ach.), 474.
Fouquier (H.), 63, 401.
Fournier (Ed.), 14, 191.
France (An.), 302.
France (H.), 344, 416.
France (Jeanne), 124.
Franck (Ad.), 527.
Franck (J.), 182, 302.
Frémy, 248.
Friedel, 83.
Fureteur, 139.

G. L. M., 88.
Gale, 634.
Galerita (Mme), 471.
Gannal, 133.
Garnier (Ed.), 627.
Gassot, 30.
Gaston (G.), 473.
Gastyne (de), 347.
Gausseron, 621.
Gautier (Judith), 416.
Gautier, 140.
Gayda, 344.
Général X., 537.
Germain Lacour, 513.
Gerschell, 28.
Ghil, 235.
Gibrac, 451.
Giffard, 404.
Gilder, 241.
Ginisty, 230, 347.
Girard, 35.
Girard (J.), 581.
Girardin (J.), 619.
Giraud-Godde, 230.
Glinel, 349.
Glouvet (J. de), 8, 229.
Goldsmith, 621.
Goltz (de), 34.
Goncourt (Frères de), 400.
Goncourt (J. de), 306.
Goudeau, 131, 395.
Gourdault, 194.
Gourdon de Genouillac, 347, 397.
Grammont, 347.
Grand-Carteret, 578.
Grandmougin, 130.
Grazzini, 473.
Gréville, 303.
Grilleau, 33.
Grison (G.), 230.
Guaita (de), 310.
Guardia, 85.
Guerrois (du), 130.
Gueulette, 312.
Guhl, 412.
Guiffrey, 476, 627.
Guillaume, 22.
Guillemin, 200.
Guillemin (Am.), 618.
Guyau, 26.
Guyon, 360.
Guyon (E.), 564.
Guyot (Yves), 583.
Guyot-Daubès, 630.
Gyp, 395.

Hake, 464.
Hailly (d'), 124, 303.

Harville (d'), 303.
Haussonville (d'), 509.
Heinsburg, 347.
Heiss, 22.
Hennebert, 32, 87, 136.
Henrard, 463.
Hérisson (d'), 132.
Hermant, 397.
Hervé, 359.
Heylli (d'), 633.
Hiernaux, 81.
Hohenlohe, 588.
Horace, 569.
Houssaye (A.), 130, 566.
Houssaye (H.), 505.
Hue (F.), 585.
Hugo (V.), 417.
Hugonin (Mgr), 195.
Hugonnencq, 200.
Hugues (Cl.), 183.
Husson, 85.

Imbert de Saint-Amand, 303.

Jaeglé, 34, 588.
Jannetaz, 83.
Janvier, 82.
Joanne, 520.
Joliet (Ch.), 64.
Jouannin, 301.
Joubert, 351.
Journet, 75.
Julien (F.), 194.
Jurien de là Gravière, 66.

Koner, 413.
Krafft, 522.

Lachaud (G.), 123, 347.
La Chauvelays (de), 252, 362.
Lacroix (Paul). Voy. Bibliophile Jacob.
Lafagette, 246.
Lafargue, 395.
Laferrière, 170.
La Ferrière (de), 133, 351.
La Fontaine, 624.
Laforet, 394.
Laforgue, 569.
Lagarde, 516.
La Garde (de), 20.
Laggroud, 76.
Laglaize, 302.
Lagrève (de), 21.
Lahor, 513.
Lallier, 176.
Lamartine, 624.
Lancelin (Ch.), 174.
Lanessan (de), 361, 635.
Lang, 307.
Laporte, 252.
La Roche-Aymon, 530.
Lasserre, 630.
Launay (de), 347.
Lavigne, 128.
Lebre, 176.
Le Breton, 303.
Leclercq, 517.
Lecocq, 567.
Ledieu, 639
Lefort, 142.
Le Goff, 351.
Legrand (Ch.), 176.
Legrelle, 637.
Lemercier de Neuville, 347.
Le Monnier, 77.
Lemonnier (C.), 122.
Lepage, 124.
Lepage (H.), 88.
Le Paulmier, 62.
Lereboullet, 86.
Lermont, 175.
Le Roux (Hugues), 347.
Le Roy (A.), 9.
Le Roy (R.-P.), 582.
Leroy (Ch.), 174, 397.
Lesclide (R.), 11, 508.
Lescot, 524.
Lescure (de), 530.
Lesson, 242.
Lesueur, 228.
Leveaux, 306.
Le Verdier, 303.
Lévis, 396.
Lheureux, 347.
Lindau (P.), 232.
Livet (Ch.-L.), 565.
Livet (G.), 344.
Loir-Mongazon, 142.
Lorrain, 182.
Lurion, 33.

Macé (J.), 8.
Madeleine, 17.
Magnienville (de).
Mahalin, 10, 303.
Mairet (Jeanne), 123.
Maizeroy, 10, 12.
Maldague, 230.
Malot (H.), 141, 343, 563.
Mandat-Grancey (de), 519.
Manesse, 305.
Marcel, 508.
Marcot, 519.
Margival (de), 192.
Margueritte, 449.
Marie (M.), 585.
Marion, 584.
Marionneau, 454.
Marmier (X.), 230.
Marrot, 451.
Marston, 455.
Martel (de), 514.
Martha (Constant), 23.
Martinet (Lud.), 242.
Mary (J.), 393.
Massarani, 22.
Masson (F.), 184.
Matthey, 170, 397, 451.
Maupassant (G. de), 7, 297.
Mauréas, 347.
Mayeux (H.), 579.
Mazade (de), 570.
Maze-Censier, 366.
Mazerac, 347.
Melandri, 6, 347, 451.
Melon, 358.
Mendès (Cat.), 61, 131, 230, 235, 303, 451, 512, 631.
Méric, 462.
Mermet, 454.
Mérouvel, 303, 397, 451.
Meunier (St.), 83.
Meursius, 472.
Meyer (de), 79, 247.
Mignet, 638.
Mikhaïlon, 6.
Millet-Robinet (Mme), 250.
Milsand, 188.
Miron de l'Épinay, 412.
Molènes (de), 367.
Molinier (E.), 358, 515.
Mon, 230.
Monin, 250.
Monnier (Marc), 16.
Monselet, 71, 367, 397.
Montagnac (de), 565.
Montagne, 140.
Montancey, 451.
Montégut (E.), 25, 348.
Monteil (Edg.), 303.
Montet, 397.
Montfort (de), 346.
Monti, 397.
Montjoye, 451.
Montluc (de), 468.
Montmélian (de), 408.
Moreau (abbé), 63.
Moreau (Dr), 402.
Moret (Eug.), 347.
Moris, 468.
Moser, 626.
Mouëzy, 230.
Moulhins, 346.
Mouton (E.), 10.
Mouy (de), 467.
Moynet, 302.
Muel, 200.
Mulholland, 346.
Multedo, 298.
Munroë, 305.
Müntz, 475.

Nadault de Buffon, 635.
Narjoux, 122, 563.
Nicolardot, 308.
Nivelle (de), 175.
Nizet (H.), 60.
Noel (F.), 365.
Nollée de Noduwez, 61.
Norman, 25.
Nosoff, 61.
Nourrisson, 187, 633.

Ocampo, 347.
O'Farell, 570.
Ogereau, 523.
Ohnet, 300.
Orcet (d'), 176.
Orsolle, 242.
Ostrowski, 637.
Ouida, 61, 344.

Pailloux, 356.
Pajol, 18.
Palustre, 580.
Paris (G.), 402.
Paris (L.), 251.
Pascal (J.-L.), 303.
Patard, 130.
Pauncefote, 225.
Pelissier, 135.
Pellet (M.), 127.
Pellissier, 184.
Perceval, 397.
Perez y Galdos, 563.
Perret (P.), 358.
Peyrebrune, 394.
Pharaon (Florian), 175.
Philippe, 410.
Picot, 86, 469.
Pigeon (Am.), 197.
Pinard, 507.
Pirmez, 62.
Pisanus Fraxi, 575.
Planet, 196.
Planchon, 200.
Plessix, 87.
Pocquet, 136, 460.
Podillon, 12.
Poictevin, 561.
Poincarré, 362.
Poitevin (Mlle), 507.
Pontal, 312.
Pontich, 32.
Pont-Jest (de), 175.
Pontsevrez, 131.
Poschinger, 307.
Pothey, 226.
Pouckhine, 6.
Pouvillon, 6.
Pradel, 397.
Prévost (abbé), 6.8.
Privat d'Anglemont, 71.
Puech (Dr), 458.
Puymaigre (Comte de), 232.

Quatrelles, 229.
Quentin-Bauchart, 68.
Quesnoy, 518.

Rabelais, 531.
Rabier (Élie), 78.
Rachilde, 61.
Racot, 11, 562.
Ravaisson, 523.
Ravon, 579.
Reclus (Élisée), 618.
Reclus (On.), 618.
Reclus (P.), 85.
Reinach, 583.
Reiset (de), 69.
Renaud, 311.
Reney le Bas, 124.
Renouvier, 245.
Restif de la Bretonne, 170.
Ribot, 144, 244, 525.
Ricard (Mgr), 177.
Richard (Ch.), 175.
Richard (Jacques), 309.
Richard (Jules), 516.
Richebourg, 451.

Richepin, 368.
Riffard, 619.
Rivaye (de), 75.
Rivet, 405.
Rivoyre (de), 517.
Robinson, 299.
Rochefort (H.), 401.
Roches, 243.
Rod, 450.
Rocoffort, 397.
Roselly de Lorgues, 238.
Rouquette (J.), 347.
Rousseau (J.), 142.
Rousset (Cam.), 237.
Rouveyre, 528.
Roux (J.), 511.
Royou (de), 197.
Rozier, 303.
Russel, 182.

Saint-Landri, 124.
Saint-Victor (P. de), 124.
Salluste, 176.
Samarow, 353.
Sampson (Mme), 232.
Sangnier, 405.
Santa-Anna Nery, 143.
Saporta (de), 584.
Sarrazin, 178.
Saunière, 123, 347.
Sauton (G.), 174, 397.
Sauvenière (de), 176.
Savatier, 245.
Savigny, 358.
Savine, 178.
Say (Léon), 28.
Schliemann, 623.
Scholl, 176, 394.
Scwieland, 244.
Secretan, 80.
Semmeling, 638.
Servières, 562.
Sidney, 347.
Silvestre (A.), 10, 176, 312, 347, 407.
Simon (J.), 12, 398.
Simond (Ch.), 195, 478.
Simonin, 582.
Siredey, 86.
Sivet, 568.
Sonal, 397.
Sorel, 461.
Souchières, 23.
Sourmais, 176.
Spencer (H.), 28.
Spoll, 530.
Stahl, 175.
Stallo, 83.
Stanley, 631.
Stapleaux, 175, 564.
Stello, 230.
Steenackers, 351.
Stricker, 244.
Strindberg, 397.
Sully Prudhomme, 311.
Summer (Mary), 387.
Sylvin (Ed.), 12.
Taine (H.), 65.
Tencin (Mme de), 418, 530.
Terquem, 514.
Terreil, 248.
Théo-Critt, 170, 395.
Theuriet, 174.
Thuasne, 574.
Thys (Pauline), 347.
Tissot (Ch.), 74.
Tissot (V.), 383, 521, 581.
Touchatout, 230.
Toudouze, 226.
Touflet, 307.
Tourgueneff, 395.
Tranioc, 451.
Trawinski, 413.
Troubat, 406.

Ussel (d'), 30.
Uzanne, 622.

Vacherot, 78.
Valera, 178.
Vallot, 33.
Valois, 303.
Valois, 397.
Valois (Ch.), 451.
Vasili, 456.
Vast-Ricouard, 230.
Vaudon, 17.
Vauquelin de la Fresnaye, 184.
Vautier, 225, 347.
Vauzelles (de), 235.
Véron (P.), 230.
Verne (J.), 507.
Vessiot, 453.
Veuillot (L.), 178.
Vibert, 347.
Vicaire, 310.
Vidal, 564.
Vignet (P.), 123.
Vigouroux, 248.
Vilars, 298.
Villars, 621.
Vincent (Jacques), 227.
Vitu (Aug.), 14, 127, 458.
Voltaire, 530.

Waille-Marial, 27.
Weber, 232.
Wendell-Holmes, 178.
West, 241.
Wilkins, 125.
Witt (de), 61, 618.
Woëlmont (de), 507.
Wogan (de), 106.
Wolff, 349, 416.
Wurtz, 249.
Wyse, 619.

Yoconel, 451.

Zacher, 197.
Zari, 129.
Zola, 9, 172.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

Abot, graveur, 340.
Adeline (J.), aquafortiste, 342.
Ame (L') nue, par Haraucourt, 117.
Augier (Ém.). Son discours aux obsèques de Victor Hugo, 293.
Autour d'un clocher, par MM. Febvre et Desprez, 1.
Bachelier (Le), par J. Vallès, 117.
Banville (Th. de). Son article sur Victor Hugo, 289.
Baudelaire, jugé par Vallès, 115.
Bayard, artiste, 342.
Bigot (Ch.). Son article sur Victor Hugo, 288.
Bissula, par Dahn, 58.
Bonneau (Alc.), 3.
Bonnetain (P.), 1.
Bornier (De). Son discours aux obsèques de Victor Hugo, 295.

Cabinets de lecture en Allemagne, 59.
Caricatures en Allemagne, 114.
Cassagnac. Son article sur Victor Hugo, 290.
Champollion, aquafortiste, 5, 341.
Charlot s'amuse, par P. Bonnetain, 1.
Chefs-d'œuvre du romain contemporain, 339.
Claretie (J.). Son discours aux obsèques de Victor Hugo, 295.
Conquet, éditeur. Sa réédition de *Mademoiselle de Maupin*, 4.

Dahn, 58.
Dalloz. Son article sur Victor Hugo, 292.
Dautan, artiste, 341.
Drumont. Son article sur Victor Hugo, 290.
Desprez, 1.
Dupray, artiste, 341.

Édition nationale des œuvres de Victor Hugo, 338.
Empereur (L') Hadrien, par Gregorovius, 58.
Engelhorn, éditeur allemand, 59.
Étapes d'un réfractaire, par Richepin, 117.
Fèvre, 1.
Fouquier. Son article sur Victor Hugo, 284.
Fromont jeune et Risler aîné, par Daudet, 342.

Gautier (Th.), 4.
Gill (A.), 114.
Gregorovius, 58.

Haraucourt (Edm.), 117.
Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle, par de Treitschke, 58.
Histoire universelle, par Ranke, 58.
Houssaye (A.). Son article sur Victor Hugo, 282.
Hugo (Victor). Articles nécrologiques parus dans les *Débats*, 282; — *le Dix-neuvième siècle*, 284; — *l'Écho de Paris*,

285; — *l'Événement*, 285; — *le Figaro*, 286; — *la France*, 287; — *le Gagne-Petit*, 288; — *le Gaulois*, 288; — la *Gazette de France*, 289; — le *Gil Blas*, 289; — *la Liberté*, 290; — *le Matin*, 290; — le *Moniteur universel*, 292; — *le Rappel*, 281; — *le Temps*, 293; — discours littéraires prononcés aux funérailles, 293. — Victor Hugo jugé par Vallès, 115.

Jourde (Ph.). Son discours aux obsèques de Victor Hugo, 294.

Kistemaeckers, éditeur belge, 2.

Le Blant, artiste, 341.
Lefèvre-Deumier, 119.
Légende (La) des sexes, par Haraucourt, 117.
Liseux, éditeur, 3.
Littérature allemande contemporaine, 57.
Livre à clef, 117.
Livres poursuivis et condamnés, 1, 3.
Lynch, artiste, 340.

Mademoiselle de Maupin, éd. Conquet, 4.
Magnier. Son article sur Victor Hugo, 285.
Mailœnder, 59.
Massard, aquafortiste, 342.
Michel (H.). Son article sur Victor Hugo, 293.
Mirbeau. Son article sur Victor Hugo, 287.
Monsieur de Camors, par O. Feuillet, 339.
Monumenta Germaniæ, 59.
Mordant, aquafortiste, 341.

Œillets (Les) de Kerlaz, par A. Theuriet, 5.

Parodie (La), 117.
Pène (H. de). Son article sur Victor Hugo, 288.
Père (Le) Goriot, 340.
Philosophie des Erlosung, par Mailœnder, 59.
Piccolomini, auteur de la *Rafaella*, 3.
Poulet-Malassis, 4.

Racot (Dancourt). Son article sur Victor Hugo, 289.
Rafaella (La), 3.
Ranke, 58.
Renan. Son article sur Victor Hugo, 282.
Rezchan, 339.
Rudeaux, peintre et aquafortiste, 5.
Rue (La), journal de Vallès, 114, 116.

Scholl. Son article sur Victor Hugo, 285.
Servitude et grandeur militaires, par A. de Vigny, 341.
Sir Lionel d'Arquenay, par Lefèvre-Deumier, 119.

Theuriet, 5.
Toudouze, 4.
Treitschke, 58.

Ulbach (L.). Son discours aux obsèques de Victor Hugo, 296.
Une page d'amour, par É. Zola, 341.

Vacquerie. Son article sur Victor Hugo, 281.
Vallès (Jules). Jugement sur cet écrivain, 113; — son portrait-charge, par Gill, 114; — son journal *la Rue*, 114; — jugement qu'il y porte sur Victor Hugo, 115; — sur Baudelaire, 115; — ses *Lettres d'un irrégulier*, 117; — collabore à la *Parodie*, 117; — son *Bachelier*, 117.
Villers (Ch. de), 58.
Violon (Le) de faïence, par Champfleury, 342.
Vitu (Aug.). Son article sur Victor Hugo, 286.

Waitz, 58.

FIN

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Caillard (Paul), 447.
Chair molle, par P. Adam, 616.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 56.
Chollet, gérant de la *Parisienne illustrée*, 616.
Christin, 446.
Cichetti-Suviani, 448.
Collombon et Brullé, imprimeurs, 616.
Colporteurs, 55.
Contrefaçon. Les chansons du *Grand Mogol*, 616.

Desprez, 55, 223.
Deux (Les) amies, par Maizeroy, 224, 446.
Diffamation par la voie de la presse, 224.
Droits d'auteur ; roman d'Eugène Sue, 447.
Dumay, 168.
Duval (G.), 224.

Edition nationale des œuvres de V. Hugo, 280.
Education (De l') religieuse et civile des jeunes filles, par Garavaglia, 448.

Fèvre, 55.

Garavaglia, 448.
Grand (Le) Mogol, 616.
Grippa de Winter, 448.

Hacker, 446.
Haller, 392.
Histoire des Serbes, 168.
Homme (L') à passions, par d'Orlanges, 616.

Jollesme, rédacteur de la *Parisienne illustrée*, 616.
Journal des Théâtres, 616.

Labouchère, 224.
La Châtre, 447.
Lamartine. Sa statue ; nomination d'un séquestre, 504.
Lanterne (La), 616.
Livres à l'index, 448.
Livres obscènes, 223.
Lonsdale (Lord), 336.

Maizeroy, 224, 446.
Mayer, directeur de la *Lanterne*, 616.
Mémoires d'Horace de Viel-Castel, 392.
Michel (Louise), 448.
Morphy, 616.

Nadine, par Louise Michel, 448.
Nizet, 168, 448.
Nus (Eug.), 112.

Offenses au roi d'Italie, 448.
Orlanges (D'), 616.
Outrages aux bonnes mœurs. *Les Béotiens*, par Nizet, 448. — *Chair molle*, par P. Adam, 616. — *Charlot s'amuse*, par Bonnetain, 56. — *Autour d'un clocher*, par Febvre et Desprez, 55, 223. — La *Parisienne illustrée*, 616.

Parisienne illustrée (La), 616.
Pierre Fargeau l'empoisonneur, 112.
Plagiat, 112.
Portalis (Ed.), 224.
Pretantaine (La), par G. Duval, 224.
Putz, 223.

Religion (La) dans la science, par Cichetti-Suviani, 448.
Revue (La) des lettres, 446.
Rochefort (H.), 168.
Roman (Le) Parisien, 447.
Rouff, éditeur, 447.
Rouquette, vendeur de journaux, 616.
Roy, éditeur, 447.

Scrindberg, romancier suédois, 448.
Sellières, 112.
Sombreuil (Famille de), 288.

Toussaint (Baron), 446.
Tresse, éditeur, 616.
Truth (The), 224.

Uomo di Pietra, 448.

Valleyres (Marc de), 446.
Vendeurs d'imprimés, 55
Vérité (La), 224.

World (The), 336,

Yates (Edmond), rédacteur du *World*, 336.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

***, 230.
Ackermann, 180.
Adam, 515.
Aicard, 407.
Albalat, 350.
Albert (Maurice), 418.
Albert (Paul), 233.
Alexandre (Ch.), 125.
Alexandre (J.), 406.
Allard, 169.
Allix (Dr), 250.
Ambert (général), 363.
Ambre, 175.
Amica (Mathilde), 510.
Amiel (E.), 20.
Andrieux, 350, 403.
Antony, 396.
Arène (P.), 365.
Arnould. Voy. Matthey.
Arnous-Rivière, 397.
Asseline, 128.
Assolant, 175.
Aubé, 637.
Aubert, 630.
Aubert (Ch.), 347.
Aubert (E.), 236.
Audebrand, 561.
Avenel, 139.
Aymé (Martin), 229.

Babeau, 352.
Bader (Clémence), 175.
Bain, 77.
Ballu, 343.
Banville (Th. de), 234
Barbes, 583.
Barbier (Aug.), 131.
Barral, 249.
Barral (de), 572.
Bastit, 409.
Batz-Trenquelléon (de), 239.
Baude de Maurcelay, 89.
Baudrillart, 526.
Bauquenne, 8.
Beau (Gabriel), 124.
Beaucaire (de), 134.
Beauchamps (de), 528.
Beaumont, 61.
Beauregard, 125.
Béchard, 123.
Becquer, 474.
Belot (Ad.), 175, 394.
Bénard, 361.
Bengesco, 189.
Benigne, 303, 397.
Benoît (C.), 64.
Béraldi, 137.
Bernard (Fr.), 344.
Bernard (J.), 187.
Bernard (de), 27.
Bert (P.), 200, 247, 584.
Bertal, 17.
Besnevay (de), 123.
Biart (L.), 25, 518.
Bibliophile Jacob, 14, 21, 191, 351, 418.
Bikélas, 522.
Bischoff, 358.

Blache, 394.
Blackburn, 138.
Blanc (Capitaine), 251.
Blanc (Ed.), 468.
Blanqui, 525.
Blavet, 564.
Blind (Miss), 227.
Block (M.), 32.
Blondeau, 365.
Boisgobey (du), 8, 123, 303.
Boissier (G.), 239.
Boito, 355.
Bonhomme (H.), 141.
Bonnal, 464.
Bonnardot, 140.
Bonnetain (E.), 344.
Bonnetain (P.), 60, 65.
Bonnières (de), 11.
Bonaparte (Roland), 24.
Bottey, 82.
Bouche, 143.
Boulay de la Meurthe, 459.
Bouiller, 468.
Bourcard, 364.
Bourde, 241.
Bourdeau, 249, 405.
Bourelly, 133.
Bourgeois, 466.
Bourges (El.), 170.
Bourget, 172.
Bourneville, 58 .
Boursault, 21.
Boursin, 397.
Boutelleau, 303.
Boutique (Alex.), 228.
Bouvier (Alexis), 230.
Bracquemond, 476.
Bretigny, 397.
Brio (Carolus), 347.
Brown, 177.
Brunetière, 177.
Bulot, 393.
Burani, 397.
Burckhardt, 193, 461.
Busquet, 17.

Cadol, 397.
Calemard de la Fayette, 407.
Callandreau, 66.
Canivet, 396.
Case (J.), 300.
Cauly, 237.
Caze (Robert), 9, 229, 395.
Cellières, 303, 631.
Chabrillat, 347.
Challamel, 348.
Champglin (de), 569.
Champier (V.), 73.
Champsaur, 2.8.
Chaperon (Ph.), 345.
Chardonne (de), 8.
Chateau-Châlons (de), 181.
Chatonet, 636.
Chaudplaix (de), 303.
Chavette, 124.
Cherbuliez, 123, 553.
Cherrier, 67.
Cherville (de), 299.
Chesneau, 354.
Chételat, 347.
Chincholle, 171.
Chorier, 472.
Cladel (L.), 171, 302, 303, 305.
Clapin, 241.
Claretie (J.), 176, 450.
Claudia (G.), 347.
Claveau, 79, 247.
Coëtlogon (de), 451.
Cœur (Pierre), 230.
Coigniet (Mme), 467.
Colas (Ch.), 181.
Colas (L.), 175.
Collet-Corbinière, 579.
Colombier (Marie), 230.
Colquhoum, 195.
Combes, 411.
Contades (de), 186.
Conway, 225.
Copin, 632.
Coppée, 368.
Coquelin, 15.
Cosnac (de), 312.
Coste, 360.
Cottin (Mme), 298.
Courmes, 393.
Cousin (Ch.), 191.
Coveliers, 367.
Crafty, 626.
Crawford, 505.
Crépieux, 198.
Curel (de), 176.

Dabormida, 252.
Dailly, 251.
Dalmas (de), 145.
Daniel, 197.
Darc (Daniel), 124.
Dargenty, 356.
Darimon, 414.
Daudet, 228.
David, 299.
Daryl, 229, 521.
Davyl (L.), 450.
Debans, 347.
Debidour, 352.
Dechambre, 86.
Decombe, 416.
Decrue, 354.
Delair (P.), 395.
Delon, 1.8.
Delpit, 301.
Delvau, 72.
Demesse, 344.
Depret, 124.
Derély, 12.
Derôme, 452.
Derrécagaix, 587.
Deschanel, 28.
Deschaumes, 11.
Desjardins, 240.
Deslys (Ch.), 230.
Desnoireterres, 14.
Desplanques, 304.
Despois (Eug.), 135.
Desprez, 305.
Dewailly, 457.
Dhormoys, 347.
Dickens, 619.
Diderot, 70.
Didier, 305.
Dietrich, 309.
Diguet, 397.
Dostoiewsky, 12.
Doussaint, 586.
Drack, 175.
Drujon, 640.
Dubédat, 414.
Dubois, 586.
Dubout, 17.
Dubut de Laforest, 123, 169, 451.
Du Camp (Max.), 126.
Ducompez, 23.
Ducros, 530.
Dulaure, 367.
Dumas (F.-G.), 73.
Dumas (P.), 123.
Dupouy (Dr), 304, 586.
Dupuis (Eudoxie), 625.
Dupuy (E.), 510.
Duret (Th.), 304.
Duruy (G.), 450.
Dussieux, 19.
Dutilleux, 642.
Duval (G.), 175.
Duval (Mathias), 86.
Duveyrier, 143.

Ecilaw, 299.
Egger (Mme), 623.
Eggermont, 242.
Enne (F.), 302.
Erckmann-Chatrian, 141.
Erhard, 396.
Etiévant, 123.
Eudel (P.), 193, 349, 364, 581, 631.
E. V. B., 363.

Fabre (abbé), 632.
Fagniez, 572.
Faguet, 231, 404.
Falloux (de), 455.
Fauq, 583.
Faviers (de), 246.
Fénelon, 366.
Feroë, 347.
Figuier, 84.
Figuier (L.), 362.
Filhol, 630.
Flajat, 361.
Flammarion, 84.
Flaubert, 472.
Fléchier, 418.
Flor O'Squarr, 507.
Fontanes, 573.
Fonvielle (de), 517.
Forbes, 520.
Forsan, 230.
Fouillée, 81.
Fouquier (Ach.), 474.
Fouquier (H.), 63, 401.
Fournier (Ed.), 14, 191.
France (An.), 302.
France (H.), 344, 416.
France (Jeanne), 124.
Franck (Ad.), 527.
Franck (J.), 182, 302.
Frémy, 248.
Friedel, 83.
Fureteur, 139.

G. L. M., 88.
Gale, 634.
Galerita (Mme), 471.
Gannal, 133.
Garnier (Ed.), 627.
Gassot, 30.
Gaston (G.), 473.
Gastyne (de), 347.
Gausseron, 621.
Gautier (Judith), 416.
Gautier, 140.
Gayda, 344.
Général X., 537.
Germain Lacour, 513.
Gerschell, 28.
Ghil, 235.
Gibrac, 451.
Giffard, 404.
Gilder, 241.
Ginisty, 230, 347.
Girard, 35.
Girard (J.), 581.
Girardin (J.), 619.
Giraud-Godde, 230.
Glinel, 349.
Glouvet (J. de), 8, 229.
Goldsmith, 621.
Goltz (de), 34.
Goncourt (Frères de), 400.
Goncourt (J. de), 306.
Goudeau, 131, 395.
Gourdault, 194.
Gourdon de Genouillac, 347, 397.
Crammont, 347.
Grand-Carteret, 578.
Grandmougin, 130.
Grazzini, 473.
Gréville, 303.
Grilleau, 33.
Grison (G.), 230.
Guaita (de), 310.
Guardia, 85.
Guerrois (du), 130.
Gueulette, 312.
Guhl, 412.
Guiffrey, 476, 627.
Guillaume, 22.
Guillemin, 200.
Guillemin (Am.), 618.
Guyau, 26.
Guyon, 360.
Guyon (E.), 564.
Guyot (Yves), 583.
Guyot-Daubès, 630.
Gyp, 395.

Hake, 464.
Hailly (d'), 124, 303.